

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

1
—
1879

L'AMI DU CLERGÉ

PARIS. — IMP. V. GOUPE ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

PREMIÈRE ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ

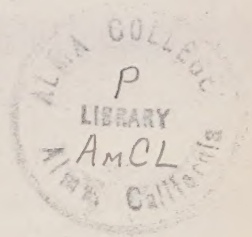
REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLESIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

TOME PREMIER

(1^{er} Novembre 1878 — 31 Décembre 1879)



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

(Ancienne maison VICTOR PALMÉ, éditeur des *Bollandistes*.)

PARIS

76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

BRUXELLES

12, RUE DES PAROISSIENS, 12

GENÈVE. — GROSSET ET TREMBLEY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

MDCCCLXXIX

41193

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 1. — PROGRAMME. — PRÉDICATION. Quatre plans de sermons : La Toussaint, Commémoration des morts, XXI^e dimanche après la Pentecôte, Dédicace des églises. — THÉOLOGIE MORALE, *Cas de conscience*. — DROIT CANONIQUE : Un évêque peut-il prendre pour vicaire-général un ecclésiastique non docteur, diocésain et curé? — BUDGET DES CULTES. — LÉGISLATION RELIGIEUSE DES ÉCOLES. — HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE : *La papesse Jeanne*. — JURISPRUDENCE POUR TOUS : cinq cas divers. — REVUE DES LIVRES : Ouvrages sur les Saints, sur les Morts, sur le Catéchisme. — NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES. — Notes et nouvelles catholiques. — Courrier de l'Utile. — Echos de la Bourse.

PROGRAMME

L'Ami du Clergé naît des circonstances mêmes que nous traversons. De toutes parts, en effet, s'élève un cri de guerre contre le sanctuaire; sur tous les points est ouverte et se poursuit une campagne d'accusations, de calomnies, de mensonges contre les ministres de l'autel. *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* tel a été, tel reste le mot d'ordre. Innombrables sont ceux qui répondent, qui se dressent à cet appel. Lisez : de plus en plus les articles diffamatoires pullulent dans la presse, des caricatures de plus en plus infâmes salissent chaque numéro des feuilles satiriques. C'est un débordement tel, qu'il est impossible de ne pas essayer d'élever une digue; c'est une telle explosion d'insanités et d'injures, qu'il faut un redressement et un châtement devant la conscience publique : de là la publication de *L'Ami du Clergé*, de là sa première raison d'être.

Il y en a une seconde, et la voici :

Encore une revue! A quoi bon? direz-vous. Les recueils périodiques ne sont-ils pas déjà trop nombreux? toutes les branches des sciences ecclésiastiques et profanes, religion, philosophie, sciences, économie chrétienne et politique, beaux-arts, littérature, histoire, n'ont-elles pas, chaque semaine, chaque mois, les moyens de se révéler au public? Nous nous garderons bien de contester cette assertion, et moins encore de discuter la valeur de ces publications.

Mais il y a deux choses dont leurs fondateurs ne se sont pas préoccupés suffisamment : le peu d'argent, le peu de temps dont disposent un grand nombre de lecteurs. C'est le cas de la plupart des prêtres, ceux des campagnes surtout, occupés au ministère paroissial : ils reçoivent une revue; ils lisent le sommaire, parcourent à la hâte un des articles avec la résolution de le lire plus tard avec attention : ce qu'ils ne font point, faute de loisirs; et cependant, ils désirent être au courant de toutes les questions actuelles et connaître les décisions prises. Dès lors il faut ménager la bourse, économiser le temps des lecteurs, et leur donner une solution nette et précise sur toutes les questions d'un usage journalier. Voilà le triple problème que *L'Ami du Clergé* veut résoudre, et qui lui permet, croyons-nous, sans nuire à autrui, de venir occuper avec profit une petite place au soleil.

Généralement, le clergé est pourvu d'une bonne bibliothèque, ou a toutes les facilités pour se la composer telle. Que faut-il? Tout simplement aider sa mémoire et guider ses recherches, c'est-à-dire lui rappeler, lui indi-

quer les sources. Notre texte lui en dira toujours assez pour posséder entièrement les questions abordées, mais s'il veut les approfondir, les compléter, y mettre du sien, en un mot en faire son œuvre, il ira à ces sources. Donc, sous ce rapport encore, la rédaction de *L'Ami du Clergé* est parfaitement calculée.

Autre considération :

Le curé est un père dont les enfants sont ses paroissiens ; il se doit à eux dans toutes les circonstances de la vie, il faut qu'il ait conseil et réponse à tout pour eux : par conséquent, il faut le mettre à même de pouvoir, en toute occasion, conseiller et répondre. *L'Ami du Clergé* remplira cet office en ajoutant à son programme des questions de jurisprudence usuelle, des notions d'hygiène et de médecine pratique, des procédés et recettes utiles, des renseignements sur les valeurs financières et les opérations de Bourse, etc., etc. : ce qui le distinguera encore, sur ces points, de toutes les publications similaires dont nous parlons plus haut.

L'Ami du Clergé déclare en terminant qu'il entend marcher en tout d'accord avec la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et qu'il lui soumet d'avance tous ses travaux.

Jugez-le par ce commencement.

Le Directeur : VICTOR PALMÉ.

PRÉDICATION ¹

LA TOUSSAINT

Tempus advenit, et regnum obtinuerunt
Sancti. DAN., VII, 22.

L'homme n'est qu'en passant sur la terre : créé pour le ciel, c'est vers cet heureux séjour qu'il doit tourner ses regards et ses désirs. — Les Saints n'ont jamais oublié ce sublime enseignement de la foi ; nous sommes appelés nous-mêmes à partager leur bonheur, mais il faut le mériter.

I. Les exemples des Saints nous apprennent à gagner le ciel : en effet, ils nous montrent 1° qu'il est possible de le gagner — car, si la vue de ce sentier étroit et pénible nous pousse à nous écrier avec les apôtres : *Quis ergo poterit salvus esse ?* les voix du ciel s'élèvent nombreuses pour flétrir notre lâcheté et ranimer notre courage : — c'est Etienne, c'est Polycarpe, c'est Agnès, qui nous crient que ceux-là seuls périssent qui n'ont pas le courage de se sauver. — Et dans quelle condition serait-il donc impossible de se sauver ? Le trône n'a-t-il pas eu

ses Clotilde, ses Elisabeth, ses Louis IX ? l'armée, ses Maurice et ses Victor ? Abraham, juste au milieu des richesses — Lazare, dans l'indigence — Samuel, Yves, en rendant la justice — Isidore, en cultivant la terre — dès lors nous devons nous écrier avec saint Augustin : *Tu non poteris quod isti et istæ ?* — 2° Les exemples des Saints nous apprennent qu'il est facile de gagner le ciel — car le nombre en est grand : *Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat*, dit saint Jean. Il n'est pas nécessaire pour se sauver de verser son sang comme les martyrs, de se retirer dans la solitude comme les anachorètes, de se livrer aux pratiques de la mortification comme les pénitents ; il suffit de remplir les devoirs communs de son état. — 3° Les exemples des Saints nous apprennent qu'il est glorieux de gagner le ciel. Nous sommes les enfants des Saints, et c'est pour nous une gloire de marcher sur leurs traces ; et d'ailleurs les combats que nous livrons nous élèvent au-dessus de nous-mêmes. Vaincre nos passions, triompher de l'orgueil, de la sensualité, etc., pratiquer la miséricorde, etc.

II. Les Saints nous aident à gagner le ciel par leurs prières : 1° *Vérité certaine*, qui repose sur l'enseignement de l'Ecriture et des Saints Pères. Il convient de rappeler d'abord l'union intime qui existe entre les justes triomphant au ciel, les justes combattant sur la terre et les justes souffrant dans le purgatoire, et de citer ensuite les preuves que nous donnent les saints Livres : Quand Judas Machabée défend son peuple, Dieu lui montre en songe Jérémie et le grand prêtre Onias : *Hic est fratrum amator et populi : hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate*. Ailleurs, c'est Raphaël qui dit à Tobie : *Quando orabas, ego obtuli orationem tuam domino*, etc. Les saints Pères nous montrent partout les Saints intéressés à notre bonheur et conjurant par leurs prières les orages qui nous menacent. 2° *Vérité consolante*, car elle nous est un encouragement au milieu des misères de la vie — l'homme n'est point seul et isolé dans cette vallée de larmes — chaque région, chaque ville a un protecteur au ciel.

AUTEURS A CONSULTER : Bourdaloue, Bossuet, Causette, Cœur, Dauphin, de la Rue, Doucet, Félix, Freppel, Lejeune, Maccarthy, Ventura.

COMMÉMORATION DES MORTS

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro
defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.
II Mach., XII, 46.

Quand tout se tait, le silence du temple, le silence même des tombeaux parle un langage de terreur qui perce jusqu'au fond de l'âme et y révèle tous les sentiments de la piété envers les morts.

I. Motifs de la piété envers les morts que la religion et l'humanité nous présentent pour exciter notre compassion envers les morts : 1° Motifs généraux, tirés de leur état présent, des peines qu'ils endurent et du soulagement que

1. Nous donnerons toujours, huit jours à l'avance, les plans d'instructions et de sermons pour les dimanches et fêtes, afin de laisser le temps à nos lecteurs de méditer et de les développer.

nous pouvons leur procurer. Que sont-ils maintenant dans l'ordre des choses humaines ? Hélas ! il n'y a pour eux ni droits, ni prétentions, ni espérance. La mort leur a tout ravi ; mais quel est le sort de leur âme ? L'Eglise nous enseigne que, entre le ciel et l'enfer, il y a dans l'autre vie le purgatoire, séjour de douleur et d'expiation.

Les âmes du Purgatoire endurent de cruelles souffrances. *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Héb., x, 31). *Visitabo in virga iniquitates eorum* (Ps. LXXXVIII, 33). *Non exies inde, donec reddas universum quadrantem* (MATTH., v, 26).

Les âmes du Purgatoire sont impuissantes pour satisfaire à la justice de Dieu et réparer leurs fautes, puisqu'elles ne peuvent plus mériter ; qu'elles n'ont plus le temps, sinon pour souffrir. Venez donc à leur aide. Rappelez-vous leur état passé. Ces morts vous ont été chers par le sang, par l'amitié, par les services : c'est un maître, un protecteur, un bienfaiteur généreux, un frère, une sœur, un père, une mère, une épouse, un fils. Ne leur refusez pas votre tendresse et votre pitié.

II. Effets de la piété envers les morts. Elle se traduit par des funérailles pieuses. Rappelons-nous le respect des anciens pour les morts, leurs soins et leur piété à la cérémonie des funérailles. Aujourd'hui on craint l'aspect d'un cercueil, l'ouverture d'un tombeau. Venez-y apprendre le néant de la vie et de toutes les choses humaines, et, en rendant à votre ami mort ce lugubre devoir, venez apprendre vous-même à mourir. Ayez aussi une grande vénération pour les lieux où repose la dépouille mortelle. Mais c'est surtout par le *saint Sacrifice*, par les *prières*, les *aumônes* et les *œuvres saintes* que doit se manifester notre piété envers les morts. Priez donc pour ceux qui vous sont chers, leurs âmes en seront soulagées et Dieu en sera lui-même glorifié.

AUTEURS A CONSULTER : Billuart, Bourdaloue, Bossuet, Colombière (la), Coquereau, Deguerry, Deplace, Félix, Giry, *Vie des Saints*, Martin, Petit, Rue (de la), Saint-Arromand (de), Sambucy (de), Ventura.

XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remisieritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.

MATTH., XVIII, 35.

La parabole qui remplit l'Evangile de ce jour contient plusieurs enseignements importants. Notre divin Sauveur voulait apprendre à ses disciples comment la charité envers le prochain doit surtout se révéler par le prompt oubli des injures, et comment, pour être semblables au Père céleste, nous devons ne jamais nous lasser de pardonner à nos ennemis. Pour bien comprendre l'importance du pardon des injures, il suffit d'appuyer sa nécessité sur trois motifs incontestables.

I. *L'autorité de Dieu*, qui s'affirme dans la loi ancienne : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo*.

(Lev., xix, 17). *Cum ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas*. (Prov., xxiv, 17). Ces citations des livres de l'ancienne loi prouvent la défense formelle de haïr son frère, de se réjouir de sa ruine, et l'injonction de pardonner au prochain.

La loi de l'Evangile. Jésus-Christ ne se borne pas au précepte négatif, à défendre de haïr ; il commande l'amour envers ceux qui nous ont offensés : *Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos ; orate pro persequentibus et calumniantibus vos*. Ailleurs il dit : *Dimittite et dimitte-mini : eadem quippe mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis*. Pour graver ce précepte plus profondément dans nos cœurs, il l'a fait entrer dans l'Oraison dominicale : *Dimitte nobis, etc.* ; et plus bas il ajoute : *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra*. (MATTH. I, v. 14).

L'exemple de Jésus-Christ. Voulez-vous, dit saint Augustin, connaître l'étendue de vos devoirs à l'égard du prochain ? Allez à la croix, rappelez-vous toutes les circonstances de la passion, et entendez cette parole du divin Sauveur : *Pater, dimitte illis*.

II. *Les droits du prochain*. Il est notre semblable, il est sujet à l'erreur, il souffre : soucis domestiques, déceptions de l'antiquité, perte de la fortune ; il a autant de droits à être pardonné que vous en avez vous-même à l'égard de ceux que vous avez offensés. *Il est votre frère* : son origine, sa vie spirituelle, sa fin, ses destinées, sont les mêmes que les vôtres.

III. *Notre intérêt personnel*. C'est dans le pardon que nous trouvons *notre repos sur la terre* : car le vindicatif se crée à lui-même des chagrins, des angoisses ; il se nourrit de fiel et d'absinthe ; sa vie se consume à chercher les moyens de se venger.

C'est encore le pardon qui assure *notre bonheur dans l'éternité* : si nous sommes miséricordieux, nous serons traités avec miséricorde.

AUTEURS A CONSULTER : Bayle, Cambacérès, Davin, Doucet, Lenfant, la Luzerne, Martin, Massillon, Pioger, S. Thomas de Villeneuve.

DÉDICACE DES ÉGLISES

Templum Dei sanctum est.

I Cor., III, 17.

La consécration des Eglises est une des plus touchantes et des plus instructives cérémonies du culte catholique. Rappelons les diverses circonstances qui accompagnent cette imposante cérémonie, et concluons que le temple de Dieu est véritablement saint et que nous devons en respecter la sainteté.

I. Le temple de Dieu est saint, car Jésus-Christ y renouvelle chaque jour pour le bien de nos âmes ce qu'il opéra jadis en venant au monde : 1^o il éclaire l'homme en lui donnant la foi, car tous les jours il enseigne dans nos temples et la foi illumine les intelligences, le temple est l'asile de la vérité. 2^o Jésus-Christ répare l'homme en lui donnant l'espérance. Quand l'homme s'est laissé entraîner au mal, le remords le poursuit ;

c'est dans l'Eglise que se trouve un tribunal où Jésus-Christ accorde à l'âme repentante le calme et le repos perdus. 3° Les temples sont de plus le trône et le sanctuaire de l'amour. *Deus charitas est*, Dieu est charité : à preuve le Calvaire ; mais Jésus-Christ n'y a paru qu'une fois, tandis qu'il a choisi nos temples pour son séjour habituel, où il voit nos besoins, écoute nos demandes, soulage nos misères.

II. Nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu : *Templum dei sanctum est, quod estis vos*, dit saint Paul. L'âme du chrétien, voilà le vrai temple de Dieu, dont les temples de la terre ne sont qu'une image : c'est là qu'il habite, c'est là qu'il veut être honoré. Aussi il y a une dédicace pour nos âmes comme pour nos églises. Pour vous en convaincre, rappelez-vous ce qu'a fait la Trinité sainte. Au jour du baptême, au jour de la communion, au jour de la confirmation, les trois adorables personnes ont pris possession de votre âme : dès lors il faut fuir la dissipation, aimer le recueillement et le silence, et par la mortification garder nos sens, qui sont la porte de l'âme.

AUTEURS A CONSULTER : Bonardel, Doucet, Martin, Texier, Virel.

THÉOLOGIE MORALE

CAS DE CONSCIENCE

Un mariage peut-il être considéré comme contracté et non consommé (tquam ratum et non consummatum), et être dissous comme tel, sans que le corps de la femme soit soumis à l'examen de médecins habiles ?

Ce cas a été présenté à la Congrégation du Concile, et résolu par elle affirmativement le 23 mars 1878. Nous le résumons en quelques mots.

Emilie est une jeune fille de vingt ans, possédant une belle dot, mais une pauvre santé. Un tremblement nerveux qui lui était habituel faisait craindre qu'elle ne fût point apte au mariage ; mais cette crainte tomba devant l'affirmation d'un docteur disant que le mariage serait pour elle un remède. C'est alors que Michel demanda sa main.

Le mariage s'accomplit, et presque immédiatement la jeune fille se sent reprise de son infirmité, et, après avoir passé huit jours avec son mari chez sa mère, ne pouvant vaincre sa répugnance, elle quitte le toit conjugal et se retire à Vienne avec son institutrice. Prêtres, amis, parents, mari, tous la pressent de remplir ses devoirs ; elle refuse obstinément.

C'est alors que Michel prie son évêque d'examiner toutes choses et de demander ensuite dispense au Saint-Siège. L'Ordinaire informe le procès canonique ; il constate que les deux époux déclarent formellement n'avoir pas consommé le mariage, à cause de la résistance d'Emilie ; il déclare en outre que celle-ci se refuse absolument à l'inspection de son corps.

Portée en cour de Rome, la cause suit la voie accoutumée. L'avocat du mariage s'attache à prouver que le refus d'Emilie de se soumettre à un examen médical fait gravement soupçonner les époux de mensonge touchant la consommation du mariage. L'avocat de Michel soutient que le défaut d'examen médical n'empêche point la dispense. L'inconsommation du mariage peut se prouver, en effet, de trois manières : par le serment des époux, par la déposition de *septième main*¹ et par l'inspection du corps. Mais ces trois manières ne forment pas une condition *sine qua non*, de telle sorte que, si l'une manque, les autres soient sans valeur. Or ici les deux premières preuves ont été données. Puis il cite plusieurs cas analogues et des décisions portées sans que l'inspection du corps de la femme ait été exigée.

Pour donner satisfaction au défenseur du mariage, on différa la sentence, et l'on fit de nouvelles tentatives de rapprochement entre les époux, mais toujours inutiles. C'est alors que la Sacrée Congrégation du Concile, à la date du 23 mars 1878, déclara définitivement que le mariage contracté entre Emilie et Michel n'avait pas été consommé et qu'il y avait des raisons suffisantes pour le dissoudre.

DÉDUCTION. Il ressort de ce cas :

1° Que l'inconsommation du mariage peut se démontrer moralement par un ensemble de preuves autres que l'examen médical ;

2° Que le danger d'apostasie et d'incontinence des deux ou de l'un des deux époux, leur dissentiment sans espoir de réconciliation sont une raison suffisante pour dissoudre un mariage contracté mais non consommé ;

3° Que dans ces sortes de cas une certitude morale suffit ;

4° Enfin, qu'il est hors de doute que le souverain Pontife, de par son pouvoir ordinaire, peut accorder une dispense touchant le mariage contracté mais non consommé, chaque fois qu'il y a une raison juste et raisonnable. (*Acta sanctæ Sedis*, fascicule 123).

DROIT CANONIQUE

UN ÉVÊQUE PEUT-IL PRENDRE POUR VICAIRE GÉNÉRAL UN ECCLÉSIASTIQUE NON DOCTEUR, DIOCÉSAIN ET CURÉ ?

La Sacrée Congrégation a résolu cette question à propos d'un fait qui lui a été présenté tout récemment. Nous donnons ici cette résolution avec le résumé du fait.

Dans le courant de l'année dernière, Mgr l'évêque de X... demanda au Saint-Siège la per-

1. *Septimæ manus testimonium* : cette expression canonique signifie témoignage donné par sept parents consanguins du mari et par sept consanguins de la femme. A leur défaut, on peut prendre des voisins recommandables. Ce témoignage ne porte pas sur le fait même en litige, mais seulement sur la véracité des époux, *quod credunt eos vera jurasse*. (*Glossa in cap. Laudabilem.*)

mission de prendre pour vicaire général le nommé Nicolas S..., qui était à la fois chanoine, curé de la cathédrale, et non docteur. Cette permission fut accordée par deux fois, mais pour six mois seulement, à la condition que l'évêque choisirait pendant ce temps un autre prêtre réunissant les conditions voulues. Mais, au lieu de chercher, le prélat adressa une nouvelle instance à Rome, suppliant que la première permission lui fût accordée pour un temps indéterminé, et pour des raisons particulières qu'il donne.

ARGUMENTS CONTRE LA FAVEUR DEMANDÉE. —

Le prêtre Nicolas n'était pas docteur : or le droit exige qu'un vicaire général soit docteur, ou tout au moins licencié. Ainsi l'a souvent décidé la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, comme on peut le voir dans Nicolius, *Floculus*, *verb. Vicarius generalis*, et dans Monacelli, *Formul. leg. prac.*, *part. II, tit. xvi formul. 5, n° 3*. Rien, du reste, de plus logique, quand on songe aux affaires ecclésiastiques qu'un vicaire général est appelé à traiter. Benoît XIV parie magistralement de cette question dans sa constit. *Quam ex sublimi*, 8 août 1755, *part. IV*, et avec lui Azor, *Tom. lib. III cap. XLIII*, et Ferraris, *verb. Vic. general*, 38.

En second lieu, dit l'avocat opposé à la faveur, Nicolas est *diocésain* et *curé* : or le droit ne veut pas qu'un vicaire général appartienne au diocèse, parce que, ayant là ses parents consanguins et alliés, ses amis, ses camarades d'enfance, il peut être suspecté quand il rend la justice, et subir les influences naturelles de ce monde-là. Il ne doit pas pouvoir être accusé de favoritisme, ou tomber dans l'injustice pour éviter cette accusation. Ainsi est-il dit dans plusieurs décisions, entr'autres *in Ostunen*, 28 *julii* 1687; *Spalaten*, 9 *martii* 1693; *Sutrina*, 16 *nov.* 1640. (Voir Nicolius, *loc. cit.*)

Enfin, Nicolas est curé, et il y a incompatibilité entre cette charge et celle de vicaire général. (Décisions de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, *in Senen.*, 20 *mart.* 1576; *Oxomen.* 4 *aug.* 1578, etc. etc.; et décisions de la Sacrée Congrégation du Concile, *Nullius*, 12 *mai* 1629; *Arianen.*, 28 *apr.* 1633.)

ARGUMENTS POUR LA FAVEUR DEMANDÉE. —

L'avocat adverse a pu citer quelques permissions accordées par la Sacrée Congrégation du Concile à certains évêques de prendre pour vicaire général un prêtre non docteur. Exemples : *Trahu*, 25 *jun* 1594, et *Oria*, 29 *mars* 1593.

Or, dans le cas présent, l'évêque atteste que le prêtre Nicolas a une réputation de science dans tout le diocèse; il est doux de caractère, de mœurs intègres, de sorte qu'il est le seul entre tous les chanoines capable de remplir cette grande charge.

Sa qualité de *diocésain* ne peut faire obstacle. Quand il y a de justes raisons, la Sacrée Congrégation a coutume de se montrer libérale, pourvu qu'il n'y ait pas à craindre de soulever des plaintes et des querelles. Une de ces raisons admises serait la médiocrité des ressources. (Même Con-

grégation, *Sutrina*, 7 *décemb.* 1640, et *Fundana*, 29 *sept.* 1643). Or, dans le cas présent, l'évêque déclare qu'il est dans ces conditions : car le fisc rapace détient une bonne partie de sa mense épiscopale, et il pourrait difficilement faire venir à ses frais un docteur d'un diocèse étranger.

Le titre de curé ne constitue pas davantage un obstacle dans le cas présent, parce que la paroisse ne compte guère plus de 500 habitants, et le vicaire ainsi que les chanoines se prêtent volontiers à l'administration des sacrements et aux autres services paroissiaux. (S. Cong. du Conc., *Asten.*, 11 *juil.* 1626.)

SOLUTION. — A la date du 15 juin 1878, la Sacrée Congrégation du Concile a répondu :

Pro gratia a die expirati indulti donec aliter Episcopus providere possit, facto verbo cum Sanctissimo : « Accordé, après en avoir référé au souverain « Pontife, à partir de l'expiration de l'indult « jusqu'à ce que l'évêque puisse se pourvoir « autrement. »

De ce qui vient d'être dit il faut conclure :

1° Qu'en droit basé sur le Concile de Trente (*sess. XXIV, cap. xvi de Ref.*), il faut choisir pour vicaire général un prêtre qui soit docteur ou licencié au moins en droit canon, ou enfin apte autant que possible à ces fonctions;

2° Qu'un curé, ayant charge d'âmes, ne peut être pris comme vicaire général, parce qu'il y a incompatibilité;

3° Qu'on ne peut prendre pour la même charge un prêtre originaire de la même ville ou du même diocèse, à cause des consanguinités, affinités et familiarités qui pourraient le faire dévier des voies de la justice;

4° Enfin, que, dans le cas présent, bien qu'il y eût beaucoup de circonstances et de qualités personnelles militant en faveur de Nicolas, il a fallu le privilège d'une dispense, laquelle, du reste, n'a pas été accordée à perpétuité, mais seulement jusqu'à ce que l'évêque pût rentrer dans le droit commun.

BUDGET DES CULTES

Il y a quelques années, M. Fernand Nicolay, avocat de la cour d'appel de Paris, avait publié dans le *Journal des Conseils de fabriques* une *Etude de législation* où se trouvait une argumentation juridique, vigoureuse, irréfutable, en faveur du maintien intégral du budget des cultes.

L'éminent jurisconsulte vient de donner une nouvelle édition de son travail, augmentée de quelques développements intéressants. Nous aurons occasion de revenir sur cette étude, qui répond victorieusement à certaines menaces qu'on entend gronder dans le ciel politique. En attendant, nous ne voulons pas tarder à placer sous les yeux de nos lecteurs la lettre d'adhésion adressée à l'auteur par M. Auguste Nicolas,

conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, qui a signé tant d'ouvrages religieux, chers à tout cœur catholique. Elle contient des assertions historiques relatives au budget, qui seront, pour beaucoup de personnes, de véritables révélations. Les révolutionnaires, qui visent à la suppression du budget des cultes, pourront voir dans ces lignes de l'éminent magistrat que, pour arriver à leur but, il leur faudra préalablement supprimer la justice française et faire table rase de la conscience humaine dans ce qu'elle a de plus sacré. Voici ce document :

A M. Fernand Nicolay, avocat à la cour d'appel de Paris.

« MONSIEUR,

« Je viens de lire votre exposé juridique sur l'indemnité du clergé et le budget des cultes. Je vous félicite de ce substantiel travail ; je le signerais s'il m'était soumis et j'estime qu'on ne saurait trop le répandre. Ce n'est qu'un programme, il est vrai ; mais la ligne législative que vous tracez et les arguments de droit qui en sortent comme d'eux-mêmes, me paraissent de nature à fournir une démonstration invincible à qui viendrait s'y appuyer.

« On croit communément que le clergé a été spolié d'un coup par la Révolution, et que ce n'est qu'ensuite qu'on lui a alloué, par grâce, une indemnité de traitement.

« Il n'en a pas été ainsi. La Révolution a procédé autrement, par respect du droit inviolable et sacré de la propriété posé dans ses fameux principes, ou par crainte de s'aliéner tous les intérêts en agissant ainsi brutalement contre le plus inviolable et le plus sacré de tous.

« Elle ne s'est d'abord attribué sur les biens ecclésiastiques qu'un droit de gage ou d'hypothèque, qui en laissait la propriété au clergé, et encore qu'à la charge expresse de pourvoir convenablement aux frais du culte et à l'entretien de ses ministres.

« Plus tard, elle en vint à vendre ces biens ; mais, outre la charge ci-dessus, elle ne tarda pas à reconnaître le droit de revendication du clergé.

« C'est ce droit à la main, redoutable pour les acquéreurs de biens ecclésiastiques et pour l'Etat (à l'époque où le sentiment religieux se réveillait en France), que le clergé traita avec l'Etat dans les articles 13 et 14 du Concordat.

« Ce fut un contrat synallagmatique ; plus qu'un contrat, une transaction, la plus discutée et la plus solennelle de toutes celles qui peuvent lier les hommes, où, d'une part, le clergé abandonnerait son droit de revendication, reconnu par là même, et où, d'autre part, l'Etat prenait l'obligation ferme d'assurer un traitement convenable au clergé.

« Par là, le clergé devint, au premier chef, créancier de ce traitement envers l'Etat.

« Et, comme pour fermer la bouche à ceux qui, plus tard, voudraient contester la parfaite légitimité des anciens biens ecclésiastiques, en ce qu'ils provenaient de fondations, et affaiblir d'autant l'obligation prise par l'Etat envers le

clergé, l'article 15 du Concordat stipulait en même temps que les Eglises pouvaient en acquérir de nouveaux à ce titre.

« On le voit, les biens ecclésiastiques n'ont jamais été enlevés au clergé sans une contre-valeur, et, la situation devenant plus aiguë au moment où le droit se relevait partout en France, cette contre-valeur est devenue le prix des anciens biens ecclésiastiques dans les mains de l'Etat ou de ses ayants-droit.

« Tout cela ne fait qu'un dans la transaction : c'est le titre même de l'Etat aussi bien que celui du clergé.

« Le temps n'a pu rien y faire : car nul ne peut prescrire contre son titre.

« De plus, l'exécution n'a jamais fait défaut. Le service du traitement du clergé a toujours entretenu sa cause, et ne lui a jamais permis de s'en détacher, pour tomber dans ce qu'on appelle aujourd'hui le fait accompli.

« Autrement, aux porteurs de rente aussi on pourrait dire : Vous avez versé depuis longtemps votre capital au Trésor, et vous vous êtes interdit de le réclamer : c'est un fait accompli : on ne saurait vous en servir toujours la rente.

« C'est ce qu'on appelle encore la banqueroute et la spoliation.

« Aussi je ne crains pas de le dire, le jour où l'on viendrait à supprimer le budget des cultes, au lieu de le ramener à un traitement convenable, ce jour-là on aurait déchiré la page la plus solide, la plus éclatante et la plus sacrée du Grand Livre de la Dette publique.

« Les autres ne tiendraient pas longtemps. Mais tant qu'il y aura une justice en France et une conscience au monde, cela ne passera pas.

« Voilà, Monsieur, ce que montre ou suggère très-bien votre excellent travail, à textes découverts.

« Agréez, etc.

« AUG. NICOLAS,
conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris. »

LÉGISLATION RELIGIEUSE DES ÉCOLES

Que nous traversons une crise aiguë ; que de tous les points de l'horizon politique la menace nous arrive, visant nos personnes, nos biens, nos institutions, des faits multiples et sans cesse renouvelés sont là pour l'attester.

Parmi ces faits, il en est un très-significatif, celui de l'expulsion systématique des prêtres des délégations cantonales, et de leur remplacement ordinaire par des libres penseurs et des libres faiseurs, les lions du moment. Cela n'est qu'un acheminement ; le but est la sécularisation absolue des écoles, c'est-à-dire l'enseignement religieux frappé d'ostracisme universellement. Le grand Lama de la République l'a proclamé dans son récent discours de Romans : l'illusion n'est plus possible.

En attendant que la menace se réalise, que doivent faire les curés ? — Se cramponner de toutes leurs forces aux lois dont ils restent en-

core armés. Soit par négligence, soit par excès d'occupations, soit pour ne point se trouver en contact avec des instituteurs et des institutrices hostiles ou tout au moins suspects, soit enfin par ignorance de leurs droits, beaucoup d'entre eux se tiennent à l'écart des écoles, et laissent ainsi le champ libre aux innovations dangereuses, parfois même aux agissements de l'impunité.

La conscience ne saurait s'endormir ainsi en présence de la gravité des circonstances. Tant qu'on n'aura pas abrogé les lois actuellement en vigueur, les curés jouissent d'une grande autorité dans les écoles publiques; qu'ils en usent hardiment : c'est leur droit et aussi leur devoir.

Pour qu'ils ne marchent pas à tâtons, voici un extrait du *Règlement-Type* des écoles, approuvé par le Conseil supérieur de l'Instruction publique pour les écoles de toute la France, et sur lequel tous les autres sont calqués. Il entre dans les attributions légales des curés de surveiller, et, au besoin, de faire observer ce règlement.

Art. 1^{er}. — Le principal devoir de l'instituteur est de donner aux enfants une éducation religieuse, et graver *profondément* dans les âmes le sentiment de leurs devoirs envers Dieu, envers leurs parents, envers les autres hommes et envers eux-mêmes.

Art. 2. — Il doit instruire *par ses exemples* comme par ses leçons. Il ne se bornera donc pas à recommander et à faire accomplir les devoirs que la religion prescrit, il ne manquera pas de les accomplir lui-même.

Art. 3. — Il se montrera plein de respect et de déférence pour les autorités en général, et en particulier pour celles qui sont préposées à l'instruction publique. Or le curé, d'après les articles 18 et 44 de la loi organique, fait partie des autorités préposées à l'enseignement.

Art. 5. — Il veillera avec une constante sollicitude sur tout ce qui intéresse *l'esprit* et le *cœur*, les *mœurs* et la *santé* des enfants.

Art. 11. — Sur une partie du mur appropriée à cet effet, ou sur des tableaux mobiles appendus aux murs, seront tracées des maximes religieuses et morales.

Art. 13. — L'enseignement dans les écoles publiques comprend *nécessairement* l'instruction morale et religieuse.

Art. 17. — Dans la première division, l'enseignement comprendra la récitation des prières et du catéchisme...

Dans la deuxième division, il aura pour objet la récitation du catéchisme et de l'histoire de l'Ancien Testament.

Dans la troisième division, il embrassera les matières de la division précédente avec plus de développement, l'histoire abrégée du Nouveau Testament...

Art. 20. — Un Christ sera placé dans la classe, en vue des élèves.

Art. 21. — Les classes seront toujours précédées et suivies d'une prière : celle du matin commencera par la prière du matin, contenue dans le Catéchisme du diocèse; et celle de

l'après-midi se terminera par la prière du soir, du même Catéchisme. A la fin de la classe du matin, on récitera la prière; *Sainte Mère de Dieu, nous nous mettons sous votre protection*, etc.; au commencement de la classe du soir, on dira la prière : *Venez, Esprit-Saint*, etc.

Art. 22. — L'instituteur conduira les enfants aux offices, les dimanches et fêtes conservées, à la place qui leur aura été assignée par le curé; il est tenu de les y surveiller¹.

Art. 23. — Toutes les fois que la présence des élèves sera nécessaire à l'église pour les catéchismes, et principalement à l'époque de la première communion, l'instituteur devra les y conduire et les y surveiller.

Art. 24. — L'instituteur veillera *particulièrement* à la bonne tenue des élèves pendant les prières et exercices de religion, et il les portera au recueillement par son exemple.

Art. 25. — On ne se servira, pour l'enseignement religieux, que des livres approuvés par l'autorité ecclésiastique.

Art. 26. — L'enseignement religieux comprend la lecture du Catéchisme et les éléments d'histoire sainte.

Art. 26. — On y joindra chaque jour une partie de l'Evangile du dimanche, qui sera récitée en entier le samedi.

Il y aura une leçon de catéchisme chaque jour, même pour les enfants qui ont fait leur première communion.

Les leçons d'instruction religieuse seront réglées *sur les indications* du curé de la paroisse.

Art. 27. — La lecture du latin est spécialement recommandée; on se servira pour cette lecture du Psautier ou d'autres livres en usage pour les offices publics du diocèse.

Art. 35. — Ils s'étudiera à donner aux élèves un extérieur décent et honnête, et à leur faire contracter des habitudes de politesse; il leur recommandera de saluer les personnes respectables par leur âge et leur rang dans la société; il leur interdira *sévèrement* toute querelle et toute parole inconvenante.

Art. 43. — L'instituteur ne pourra ni intervenir les jours de classe, ni s'absenter, même pour un jour, sans y avoir été autorisé par l'inspecteur d'arrondissement et sans en avoir informé les *autorités locales*, dont le curé fait légalement partie. (Art. 18 et 44 de la loi organique.)

Art. 44. — Toutes les dispositions qui précèdent sont applicables aux écoles des filles.

Art. 45. — Les dispositions relatives à l'enseignement et aux exercices religieux ne sont applicables qu'aux enfants appartenant au culte catholique.

Telle est la législation qui régit encore nos écoles : qu'elles soient congréganistes ou laïques, peu importe, elles sont toutes soumises au même règlement. MM. les curés doivent bien se pénétrer des droits et des devoirs qui résultent de ces dispositions. Ils doivent, avec autant de douceur que de fermeté, avec autant de zèle que de prudence, remplir auprès des

1. Par les offices, on entend la MESSE et les VÊPRES.

écoles dont ils sont les surveillants *légaux* leur importante mission.

CONSULTATION JURIDIQUE CONCERNANT LES ÉCOLES

Un comité de jurisconsultes, appartenant presque exclusivement au Sénat, a formulé tout récemment une longue et savante consultation légale des instituteurs congréganistes sur les traités entre les congrégations enseignantes et les communes, et sur les droits des préfets en cette matière.

Il est bon de faire connaître les conclusions de ce grave document, et nous ne saurions trop engager MM. les curés à s'en servir à l'occasion. La magistrature française, qui partage avec le clergé l'honneur d'être la cible de la Révolution, rend encore des arrêts : n'attendons pas celle dont on nous menace et destinée à rendre des services.

Voici ces conclusions :

1° Que les instituteurs congréganistes ne peuvent être déplacés par les préfets que sur l'initiative et la présentation des supérieurs des congrégations ;

2° Que les préfets ne sont autorisés à remplacer les instituteurs congréganistes par des laïques qu'en cas de vacance d'emplois par suite de décès, démissions ou révocations, le conseil municipal entendu ;

3° Qu'un conseil municipal peut régulièrement délibérer sur les conditions auxquelles le supérieur d'une congrégation consent à fournir des instituteurs à la commune, et y souscrire ;

4° Que l'approbation donnée à cette délibération par le préfet rend définitifs les engagements pris par la commune, et qu'en conséquence la congrégation est fondée à en poursuivre l'exécution devant les tribunaux civils ;

5° Qu'un préfet qui rapporte l'approbation donnée à une délibération régulière d'un conseil municipal, commet un excès de pouvoir.

Délibéré à Versailles, le 12 juin 1878.

LUCIEN BRUN, DEPEYRE, TAILHAND, THÉRY,
sénateurs ; DELEPOUVE, avocat à la cour
d'appel de Paris, secrétaire du comité.

AUTRES RENSEIGNEMENTS IMPORTANTS SUR LE MÊME SUJET

Sous la signature de M. Arthur Loth, nous lisons dans *l'Univers* :

Les congrégations enseignantes se sont trouvées dépossédées de plusieurs manières : le remplacement de l'instituteur congréganiste par le laïque s'est fait soit par révocation du titulaire, soit par résiliation de traités, soit par expulsion des locaux scolaires.

Les cas de révocation arbitraire ouvrent le recours à toutes les autorités administratives ; les cas de violation de traités ou d'engagements

pris, et ceux de dépossession d'école, donnent lieu à l'action civile devant les tribunaux.

Toutes les fois que l'affaire est de la compétence de l'autorité judiciaire, la voie du référé est toujours la première à prendre pour se maintenir en possession. Il ne se trouvera pas partout des préfets comme celui du Morbihan pour oser passer outre à une ordonnance de président de tribunal, maintenant les frères dans leurs droits.

Dans tous les cas où les mesures arbitraires prises contre les instituteurs congréganistes par des municipalités ont été sanctionnées par arrêté préfectoral, il y a lieu à un pourvoi devant le conseil d'Etat, pour excès de pouvoir du préfet.

En attendant que les décisions des autorités administratives ou judiciaires interviennent, des mesures conservatoires peuvent être prises. Si l'instituteur congréganiste révoqué a été remplacé en fait par un autre ; si les frères et les sœurs ont été, malgré leurs protestations en forme contre l'arrêté du maire, malgré leur pourvoi contre l'arrêté préfectoral, expulsés par force de l'école, les instituteurs congréganistes révoqués, dépossédés ou expulsés, peuvent ouvrir, dans la même commune, une école libre, sans remplir les conditions de déclaration et autres formalités exigées par la loi de 1850.

On doit, il faut le reconnaître, à l'équité de M. Dufaure cette jurisprudence.

Nous en citerons un exemple qui servira de règle à toutes les communautés enseignantes. Dans plusieurs localités de l'Yonne, des sœurs expulsées par arrêté du préfet, après s'être pourvues devant le conseil d'Etat, sont allées dans un autre local continuer leurs classes, sans tenir compte de la mesure qui les révoquait, sans remplir aucune formalité d'installation.

Devant cette résistance, colère du préfet, dénonciation à l'autorité académique, recours au procureur de la République pour faire fermer la nouvelle école, instruction de ce magistrat et menaces de poursuites en police correctionnelle, passé certain délai. Saisi de l'affaire, le procureur général prend les ordres du ministre de la justice, qui enjoint au procureur de la République de suspendre toutes les poursuites, sur la production du certificat de l'appel des sœurs au conseil d'Etat.

Cette décision donne un moyen facile aux congrégations enseignantes de conserver la possession d'état dans toutes les localités où elles ont des écoles, et où des mesures arbitraires seraient prises contre leurs membres. Moyennant un certificat délivré par le secrétariat du conseil d'Etat, sur dépôt des pièces du pourvoi, et transmis ensuite au procureur de la République du département, les instituteurs congréganistes chassés de force des écoles communales pourront continuer tranquillement la classe dans tout autre local, jusqu'à la solution de leur affaire.

Puisque la lutte est engagée, il faut la soutenir par tous les moyens légaux. Ce serait une véritable défection, en ce moment, d'abandonner quoi que ce soit de son droit et de céder à toute autre chose qu'à la force. Il faut mettre

les opportunistes et tous les Tartufes de liberté, qui prétendent nous réduire légalement, dans la nécessité de recourir à la violence, afin qu'on les voie bien tels qu'ils sont, aussi violents qu'hypocrites. Si ce n'est pas de l'opportunisme, c'est du courage.

CONSEIL D'ÉTAT. — ÉCOLES CHRÉTIENNES

Dans les séances du 26 juillet et 2 août 1878, le conseil d'Etat a rendu, statuant au contentieux, deux décisions relatives aux frères des Ecoles chrétiennes. Les voici :

I. Lorsque les actes de l'autorité municipale et du préfet, dont l'objet était de substituer un instituteur laïque aux frères des Ecoles chrétiennes dans la direction d'une école communale, ont été annulés pour cause d'excès de pouvoir par un arrêt du conseil d'Etat, les frères des Ecoles chrétiennes, n'ayant pas été régulièrement remplacés dans la direction de l'école communale, ont droit, par suite de cette annulation, au traitement et au logement que la loi assure aux instituteurs publics.

Dès lors, le préfet, en inscrivant d'office au budget de la commune les sommes nécessaires pour pourvoir à cette dépense, ne fait qu'assurer le paiement d'une dépense obligatoire et n'excède pas ses pouvoirs.

II. Il résulte de l'article 37 de la loi du 15 mars 1850 que toute commune doit fournir à l'instituteur un local convenable, tant pour son habitation que pour la tenue de l'école, et il appartient au préfet de régler les conditions du logement des instituteurs et de l'établissement des classes.

Le préfet agit donc dans la limite de ses attributions quand il détermine l'indemnité due à chaque frère des Ecoles chrétiennes, pour représenter le logement que la loi assure aux instituteurs publics.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

ENCORE LA PAPESSSE JEANNE!

Les ennemis de l'Eglise persistent, de nos jours, avec une ignorance inqualifiable ou une insigne mauvaise foi, à répandre toutes les vieilles calomnies mille fois réfutées. A preuve, un anonyme vient de traduire du grec moderne un pamphlet indécent sur la papesse Jeanne : dès lors il nous semble utile de rappeler toutes les preuves qui militent en faveur de la vérité historique. Une seule remarque avant de résoudre la question : l'auteur, qui a fait sciemment un mauvais livre et une mauvaise action, a consulté seulement les bouquins illisibles des pédants d'Allemagne et d'Angleterre, des protestants, calvinistes ou luthériens, qui perdirent jadis

leur temps à édifier cette grotesque mystification, alors qu'il est parfaitement établi :

1° Que, parmi les écrivains contemporains de Léon IV et de Benoît III, il n'en est pas un qui ait écrit le moindre mot touchant la prétendue papesse Jeanne;

2° Que le témoignage de Marianus Scotus est pour le moins suspect, et qu'il y a de fortes raisons de croire que les manuscrits de cet auteur, et pareillement ceux de Martinus Polonus et du moine Sigebert, ont été interpolés et falsifiés;

3° Que les témoignages invoqués par les adversaires de l'Eglise sont ou faux, ou suspects, ou dénués d'autorité, et que la plupart émanent de partis intéressés à nuire à l'Eglise;

4° Que les témoignages invoqués contre la fable de la papesse Jeanne sont d'une valeur incontestable, soit par le caractère de leurs auteurs, soit par leur désintéressement dans la question, soit par les preuves qu'ils apportent : ainsi les protestants Blondel et Bayle écrivent sous l'impulsion d'un sentiment d'honnêteté et sans égard pour les intérêts de leur secte;

5° Que la chronologie exactement suivie, pendant toute la durée du neuvième siècle, date par date, année par année, ne laisse pas la moindre place à une usurpation du trône pontifical : monuments, documents écrits, médailles, tout est d'accord pour démontrer que la succession des papes n'a pu être interrompue, même un seul jour, par l'intrusion d'une femme;

6° Enfin, le raisonnement le plus simple peut suffire à démontrer que toutes les circonstances de la vie de Jeanne sont entièrement fausses : il est impossible, de par les règles de la physiologie, qu'une femme ait pu jouer pendant sa vie le rôle attribué à Jeanne; il est impossible, physiologiquement, qu'elle ait pu mourir comme on dit qu'elle est morte.

Donc il n'y a jamais eu de femme sur le trône pontifical;

La papesse Jeanne n'a pas existé;

Il est impossible qu'elle ait pu exister.

Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir la question et trouver le développement des preuves que nous ne faisons qu'indiquer, à lire l'intéressante brochure : *la Papesse Jeanne*, réponse à M. Emmanuel Rhoïdis, par Charles Buet (1).

JURISPRUDENCE POUR TOUS

ENFANTS DE CHOEUR ET DIVERS SERVITEURS DE L'ÉGLISE : SONNEURS, BEDEAUX, SUISSES, FOS-SOYEURS, ETC.

Nous venons de parcourir un ouvrage intitulé : *Traité pratique de la police du culte*. Il nous a paru appelé à rendre quelques services au clergé paroissial, et c'est pourquoi nous nous

1. Librairie Victor Palmé, rue de Grenelle, 25. — Prix : 1 fr.

proposons d'en faire ici une étude particulière. En attendant, nous en détachons une page sur quelques points de législation, dont l'application est journalière.

A qui appartient le droit de nommer ou de révoquer les enfants de chœur et les autres serviteurs de l'Eglise ?

La nomination des enfants de chœur, du sacristain et du chantre-prêtre appartient exclusivement au curé dans toutes les paroisses. Il en est de même de la nomination des clercs laïques participant directement aux cérémonies du culte. (Décret du 30 décembre 1809, art. 30. — Décision ministérielle du 13 octobre 1812. — *Encyclopédie des Conseils de fabriques*, par Bost, p. 315. — *Bulletin des lois civiles eccl.*, 1853, p. 132.)

Quant aux véritables serviteurs d'église, sonneurs, bedeaux, suisses, organistes, sacristains, chantres, etc., nous estimons, quoique l'ordonnance du 12 janvier 1825 ne soit pas assez explicite à cet égard, que leur nomination et révocation appartient, dans les villes, aux marguilliers, sur la proposition du curé ou desservant, et au curé seul dans les paroisses rurales. Presque tous les auteurs partagent notre sentiment. (Décret du 30 décembre 1809, art. 33. — Ordonnance du 12 janvier 1825, art. 7. — *Cours alphabétique*, etc., par Mgr André, tome IV, p. 374. — *Encyclopédie des Conseils de fabriques*, par Bost, p. 709. — *Bulletin des lois civiles eccl.*, 1853, p. 133. — Affre, *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, 8^e édit., p. 60. — *Manuel du fabricien*, par Lucien Roy, 4^e édit., p. 30. — Dieulin, *le Guide des curés*, 6^e édit., tome I, p. 69. — Vouriot, *Manuel des Conseils de fabriques*, 3^e édit. *Répertoire*, p. 7. — Ravelet, *Code manuel des lois civiles eccl.*, 2^e édit., p. 168.)

Lorsque, dans les villes, le curé a présenté au choix des marguilliers plusieurs personnes, et que celles-ci ont été systématiquement repoussées, l'évêque peut intervenir et faire lui-même la nomination. C'est ce qui résulte d'une lettre adressée, le 6 août 1849, à Mgr l'évêque de Périgueux, par M. le ministre des cultes. (*Journal des Conseils de fabriques*, 1865-66, p. 23.) Vuillefroy, au contraire, dans son *Traité de l'administration du culte catholique*, p. 346, cite une décision ministérielle du 25 janvier 1812 disant que si, au sujet de la nomination ou de la révocation dont il vient d'être parlé, le curé et les marguilliers ne peuvent s'entendre, on doit recourir au conseil de fabrique, qui, aux termes de l'art. 12 du décret du 30 décembre 1809, connaît de tout ce qui excède l'administration ordinaire. (*Manuel des fabriques d'église*, par Molineau, p. 16. — *Bulletin des lois civiles eccl.*, 1853, p. 132.)

La nomination et la révocation des personnes chargées du blanchissage du linge de la fabrique appartiennent exclusivement, même dans les paroisses rurales, au bureau des marguilliers. Le curé ne pourrait les imposer, lors même qu'elles offriraient de travailler gratuitement. (Décision ministérielle du 16 avril 1828. — *Cours alphabétique*, etc., par Mgr André, tome I, p. 549, et IV, p. 47. — *Journal des Conseils de fabriques*,

1845-46, p. 367.) — Le *Journal des Conseils de fabriques* et plusieurs auteurs pensent qu'il en est de même des personnes chargées de l'entretien des ornements et des meubles, de balayer l'église et la sacristie, de réparer les chaises, en un mot, d'entretenir le temple.

Les jurisconsultes ne sont pas d'accord sur la question de savoir par qui doit être nommé ou révoqué le fossoyeur. Quoi qu'il en soit de cette controverse, la jurisprudence des deux ministères de l'intérieur et des cultes est aujourd'hui fixée en ce sens que le fossoyeur ne peut être nommé et révoqué que par le maire, à l'exclusion de la fabrique et du curé. Cependant il est assez ordinaire, dans les communes rurales, que le maire et le curé se concertent pour faire cette nomination, lorsque c'est le sacristain ou le sonneur qui remplit les fonctions de fossoyeur. (Décisions ministérielles des 12 juin 1838, 13 avril 1840, 9 octobre 1851, 27 juillet 1870. — *Journal des Conseils de fabriques*, 1872, p. 108. — *Bulletin des lois civiles eccl.*, 1853, p. 135. — *Cours alphabétique*, etc., par Mgr André, tome III, p. 136.)

DIFFAMATION ENVERS UN CORPS CONSTITUÉ. — Un évêque peut valablement agir au nom de son clergé; mais, s'il s'agit d'une diffamation, il n'a que le droit de porter plainte: car, en matière de diffamation envers un corps constitué, la poursuite doit avoir lieu d'office. (Nevers, 9 août 1878.)

Le jugement du tribunal de Nevers repose sur le motif suivant:

« Attendu que la loi de 1875 réglementait le mode de poursuite en matière de diffamation à l'encontre des corps constitués ou édictés dans son article 7, 6;

« Qu'en pareil cas la poursuite aurait lieu d'office par le ministère public, d'où il suit que l'action correctionnelle directe est refusée aux corps constitués ou aux chefs qui les représentent;

« Que ceux-ci n'ont que le droit de rendre plainte et de se porter partie civile lorsque l'action publique est mise en mouvement. »

TESTAMENT. — Une lettre adressée par une personne à une autre, signée et datée, peut être considérée comme un testament, si elle contient des dispositions expresses. — (Cassation, 13 août 1878.)

FEMME ÉTRANGÈRE. — Les lois étrangères qui régissent la capacité des femmes mariées pour l'exercice de leurs droits, faisant partie du statut personnel, suivent les étrangères en France.

Par suite, les dispositions de la législation française, relatives à l'autorisation du mari ou de justice, ne sont point applicables à une étrangère, si celle-ci, d'après la législation de son pays, est, relativement à ses biens, affranchie de l'autorité maritale. (Seine, 6 août 1878.)

LAPINS. — La réparation du dommage résultant des dégâts causés par les lapins peut être poursuivie, que ce soit un bois ou un champ qui ait été dévasté par ce gibier. Mais, si le demandeur est lui-même propriétaire de bois, qu'il prétend endommagés, il ne peut obtenir d'indemnité qu'à la condition d'établir qu'il a pris lui-même toutes les mesures pour détruire le gibier sur sa propriété. (Corbeil, 18 juillet 1878.)

Cette décision est basée sur les motifs suivants :

« Attendu que le propriétaire d'un bois autre qu'une garenne n'est pas, de plein droit, responsable des dégâts produits par le gibier, et qu'il doit être prouvé contre lui qu'il y a eu de sa part faute ou négligence ;

« Attendu que, si les termes de l'article 1382 du Code civil sont généraux et obligent, sous l'exception ci-dessus, les propriétaires de bois à réparer les dégâts causés aux propriétaires riverains, quelle que soit leur nature, et s'il n'y a pas lieu de distinguer si les propriétés endommagées sont cultivées ou boisées, l'obligation imposée au demandeur est d'autant plus stricte et plus étroite dans le cas où il est lui-même propriétaire de bois, et qu'il doit établir, non-seulement que son adversaire est en faute, mais encore que le dommage dont il se plaint ne saurait être attribué au gibier existant ou ayant existé sur son propre fonds ;

« Que cette obligation est encore plus impérative si le demandeur se trouve dans les mêmes conditions que le défendeur, c'est-à-dire s'il est lui-même chasseur, soit qu'il ait acquis sa propriété pour tirer agrément de la chasse, soit qu'il n'ait pas intérêt à détruire le gibier d'une façon absolue. »

REVUE DES LIVRES

OUVRAGES SUR LES SAINTS.

Le Ciel, ou le Bonheur des saints dans le paradis, par l'abbé MARC. 1 vol. in-18 de 500 pages, chez Victor Palmé, Paris. — Prix : 3 fr.

Tel est le titre du bel ouvrage que vient de publier l'abbé Marc, et qui a déjà obtenu les honneurs d'une troisième édition. L'auteur, dans un émouvant avant-propos, démontre par des preuves irrécusables que non-seulement pour le chrétien, mais pour tout homme qui raisonne sans préjugés et sans passion, la pensée du ciel, ou, ce qui revient au même, la pensée des destinées éternelles, doit être la plus sérieuse et la plus habituelle des méditations, une occupation de tous les instants.

Ce principe absolu étant posé, le pieux auteur entre en matière et envisage la béatitude réservée aux élus dans le ciel sous un double point de vue. L'homme est composé d'un corps et d'une âme, donc pour lui la nécessité d'une béatitude conforme à sa double nature : 1° béati-

tude pour le corps ; 2° béatitude pour l'âme. Telle est la division logique et toute naturelle du sujet en deux traités. Le premier traité : *Bonheur du ciel relativement au corps*, comprend trois chapitres, dans lesquels sont admirablement développées les questions si souvent controversées de l'impassibilité des corps ressuscités, de leur beauté et de leur gloire après leur résurrection, des satisfactions sensibles des corps ressuscités. Le deuxième traité : *Bonheur du ciel relativement à l'âme* est le plus complet que nous connaissions : il embrasse ce sujet sous toutes ses formes, discute à fond toutes les objections spécieuses soulevées par l'incrédulité, l'ignorance et la mauvaise foi, et tout cela est dit dans un style pur, vif et imagé. On voit que l'auteur, en s'élevant à des considérations d'un ordre supérieur, a conservé quelque chose de la langue des cieux.

**

La Science des Saints, ou Cours de lectures spirituelles, extraits méthodiques des principaux ouvrages du P. LOUIS DE GRENADÉ, de l'ordre de Saint-Dominique, par un père de la Compagnie de Jésus. 6 beaux vol. in-12, de xxxii-546, 612, 572, 642, 526 et 556 pages. — 18 fr.

Si l'ouvrage de M. l'abbé Marc est fait pour donner le désir de posséder le ciel, LA SCIENCE DES SAINTS, *extraits méthodiques des principaux ouvrages de Louis de Grenadé*, est assurément l'un des plus propres à montrer la manière d'en prendre le chemin et d'y arriver.

Un grand esprit et un grand saint tout ensemble, François de Sales, écrivait, le 3 juin 1603, à un jeune évêque de France : « Ayez, je vous prie, ayez Grenadé tout entier, et que ce soit votre second Bréviaire. » Le pape Grégoire XIII, dans un bref en date du 21 juillet 1852, ne craint pas d'affirmer que « le P. de Grenadé, par ses livres, a rendu plus de services « et fait plus de bien à l'Eglise que s'il avait « ressuscité les morts. »

Le grand inconvénient que présentaient les œuvres de Louis de Grenadé, c'est que le vénérable auteur composait au milieu d'occupations incessantes, par conséquent sans suite et d'une façon incomplète. Très-souvent, au début d'un livre, il renvoie le lecteur aux traités publiés précédemment, ou bien il reproduit, sous une forme différente, des appréciations et des commentaires déjà donnés ailleurs. Ces renvois et ces répétitions, qui reviennent fréquemment, déprécient littérairement l'œuvre admirable de Louis de Grenadé, et, quant à l'effet moral, entravent la marche d'une âme désireuse d'avancer dans la voie de la perfection, en la rejetant ainsi à chaque pas en arrière. Dans l'édition actuelle, tous ces défauts ont disparu. C'est un Grenadé disposé *méthodiquement*, émondé de ses répétitions et de ses longueurs, formant un tout parfaitement homogène et complet.

On lit en tête de son *Mémorial de la vie chrétienne* : « Mon but est de former par ce livre « un chrétien parfait, en le conduisant par « toutes les rencontres et les pratiques de « cette vie, depuis le commencement de sa con-

« version jusqu'au plus haut point où la vertu « peut atteindre. Je me représente cette œuvre « comme un arbre qui me serait tombé entre « les mains, nouvellement coupé de la monta- « gne, encore rude, avec ses branches et son « écorce; et je commence à le polir peu à peu, « jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son entière « perfection. » Paroles applicables mot pour mot, moralement et matériellement, aux six volumes de la *Science des Saints*. Grâce à leur enchaînement gradué, à la lecture de plus en plus substantielle qui se déroule de page en page, le cœur, l'esprit, l'âme, se sentent portés en avant. Ce qui fait dire à un bibliographe : « Les œuvres « du P. Louis de Grenade sont profitables à « tous : aux pécheurs, pour leur retour à Dieu ; « aux justes, pour leur avancement dans la « vertu ; aux fidèles, pour leur sanctification ; « aux religieux, pour leur progrès dans la per- « fection ; aux prêtres, pour leurs catéchismes « ou leurs lectures publiques. »

Voici dans quel ordre se succèdent les différents traités de ce recueil : *le Service de Dieu*, — *la Vertu et ses Privileges*, — *les Vices*, — *les Vertus*, — *préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie*, — *manière de faire la Prière vocale et mentale*, — *moyens de surmonter les Tentations*, — *de pratiquer le Jeûne et l'Aumône*, — *la Rédemption ou les Fruits de l'arbre de vie*, — *Traité de l'amour de Dieu*, — *Vie méditée de Jésus-Christ*, — *Considérations et Dialogues sur les inébranlables fondements de la religion*.

Comme livres sur les Saints eux-mêmes, nous signalons à MM. les ecclésiastiques, aux communautés, aux personnes à qui leur position permet de lire et de méditer :

La Vie des Saints, d'après le P. Giry, par M^{re} PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX ; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*. 4 forts vol. in-12, de xlvii-753, 658, 823 et 738 pages. — 16 fr.

Les personnes, au contraire, dont le temps est borné par les occupations, auxquelles il faut par conséquent des lectures de peu d'étendue, devront faire choix des volumes suivants :

Le Saint de chaque jour (liturgie romaine), par M. l'abbé CHAPIAT, curé doyen de Vitel, membre correspondant de l'Institut historique de France, de l'Académie de Stanislas, chevalier de la Légion d'honneur ; 6^e édition. 1 fort vol. in-12, de xi-762 pages. — 3 fr. 50.

La Sainte de chaque jour, par le même ; nouvelle édition. 1 fort vol. in-12, de xi-780 pages. — 3 fr. 50.

Enfin, pour celles qui voudraient pour elles-mêmes ou pour cadeau un livre de ce genre sortant des conditions ordinaires comme œuvre typographique, mais d'un prix modeste et abordable pour tous, nous recommandons :

La Vie des Saints, d'après le P. Giry ; nouvelle et superbe édition, revue et améliorée. 1 beau vol. grand in-8°, de xlvii-695 pages encadrées, orné de 17 gravures. — 8 fr.

OUVRAGES SUR LE CULTE DES MORTS.

Les Douleurs de la vie, espérance et consolation, par M. l'abbé V. POSTEL, missionnaire apostolique, etc. Un fort vol. in-12 de 672 pages. — Broché, 4 fr. — Relié, toile noire, tranche rouge. 5 fr. 50.

Cet ouvrage est conçu sur un plan très-méthodique. Dans un livre I^{er}, intitulé : *Consolation dans la douleur*, et divisé en quatorze chapitres, l'auteur passe en revue les misères de cette vie, qu'il présente comme une expiation et une purification, et arrive ainsi tout naturellement au livre II, qui a pour titre général : *Consolations en face de la mort*, et contient vingt et un chapitres.

Chaque sujet s'ouvre par une *exposition*, continue par un ou plusieurs *exemples*, et se termine par une *élévation*. C'est merveilleusement nourri comme foi et comme doctrine. Les Pères, les auteurs ascétiques, les écrivains modernes, s'y rencontrent dans une harmonie parfaite, et s'y prêtent une force qui éclaire et réchauffe l'âme.

Le livre III^e et dernier, intitulé : *le Purgatoire*, peut être considéré comme le traité le plus complet qui existe sur la matière. Il ferait à lui seul un volume, car il compte 348 pages, c'est-à-dire plus de la moitié de l'ouvrage.

Dans un chapitre préliminaire, M. l'abbé Postel traite de l'idée du Purgatoire parmi les hommes, établissant par « toutes les traditions, toutes les religions, toutes les philosophies même, » que tous les peuples ont cru à un lieu d'expiation dans l'autre vie. Ce point démontré, il traite 1^o de l'existence du Purgatoire (10 chap.), 2^o des circonstances du Purgatoire (12 chap.), 3^o de la prière pour les âmes du Purgatoire (9 chap., plus un appendice). Ici encore, même méthode, c'est-à-dire exposition du sujet, — exemples, — élévation. Les objections, les négations, les doutes, y sont réduits à néant par la valeur des autorités appelées en témoignage : l'antiquité, l'Ancien et le Nouveau Testament, les conciles, les liturgies. Rien cependant qui tienne de près ni de loin à la discussion, à la controverse ; l'auteur n'oublie jamais qu'il s'est proposé de faire un livre de piété, et l'on trouve à chaque page ce qui convient à la piété : simplicité, onction, ferveur. Nous signalons le livre de M. l'abbé Postel comme celui qui, par son étendue, embrasse le sujet sous toutes ses faces, tout en les présentant, quant au détail, sous la forme la plus pratique.

La Charité pour les morts et Consolation pour les vivants, par J.-B. GERGERES, ancien magistrat ; 2^e édition. 1 vol. in-18 de xxiv-610 pages. — Broché, 2 fr. 50. — Relié, toile noire, tr. dor., 3 fr. 50.

Moins étendu que le précédent, mais excellent de son côté, et peut-être d'une lecture plus générale. Il comprend six parties : la première traite de la nature de l'homme et de ses destinées ; la deuxième, des dogmes et enseignements de l'Eglise touchant les morts ; la troisième, des devoirs, hon-

neurs et sentiments pieux envers les morts ; la quatrième contient des notions générales sur les œuvres satisfaisantes pour les morts ; la cinquième et la sixième, les cérémonies, chants, prières et exercices en l'honneur des morts.

Son Eminence le cardinal Donnet, dans l'approbation de cet ouvrage, s'exprime ainsi : « L'auteur a eu pour objet d'être secourable aux âmes de nos frères qui ne sont plus, et en même temps d'offrir des consolations aux personnes qui les pleurent... Les réflexions qu'il leur propose dans ce double but ne sont pas moins propres à les préparer elles-mêmes à une sainte mort. L'office, des prières et de pieux exercices complètent heureusement un travail destiné à produire des fruits abondants de salut, et à devenir le manuel de tous ceux qui ont compris cette parole de l'Écriture : *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* »

♦ ♦

Le Livre de tous ceux qui souffrent. — Recueil de prières d'après les manuscrits du moyen âge, par LÉON GAUTIER. 1 vol. in-32, avec encadrements style moyen âge ; 5^e édition. — Broché, 4 fr. Relié, toile n., tr. rouge, 5 fr.

Ce volume a coûté dix années de recherches et de travail à l'auteur. « Il a voulu, » dit-il, « dans ce livre, remonter aux sources les plus pures de la piété catholique ; il a vu comment priaient nos pères durant nos siècles les plus chrétiens, et il s'est contenté de traduire les plus théologiques, les plus belles de leurs prières. » Les prières spécialement consacrées aux malades, aux mourants, aux défunts, ne tiennent pas moins de 150 pages, sur les 420 dont se compose le volume. C'est dire qu'il est d'une utilité toute particulière pour le mois de novembre, et qu'on doit tenir à le posséder, ne serait-ce que pour cette partie-là.

REPRISE DES CATÉCHISMES

L'ouvrage le plus important que nous possédons maintenant en France sur cette matière, c'est :

La Somme du catéchiste, cours de religion et d'histoire sacrée, à l'usage des universités catholiques et des séminaires, collèges, institutions et catéchismes de persévérances, par M. l'abbé REGNAUD, vicaire de Saint-Eustache, à Paris. — 4 forts volumes in-12, contenant la matière de 10 volumes ordinaires. — Prix de chaque volume : 4 fr.

C'est une œuvre de patience, qui condense tout ce qui a été écrit sur la religion.

Par la nouveauté des aperçus, qu'ornent naturellement le talent et les vastes études, elle constitue un livre destiné à vivre longtemps sans rivaux.

La *Somme du catéchiste* s'adresse aux étudiants de nos universités, auxquels elle est absolument indispensable, comme à tous ceux qui dirigent

l'enseignement secondaire et les catéchismes de persévérance.

M. l'abbé Regnaud a reçu, pour ses cours, un bref du Saint-Père et vingt-huit lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques.

Les quatre volumes composant le **COURS DE RELIGION** ont pour objet :

Le premier volume : le *Dogme*, 816 pages ;

Le deuxième : la *Grâce* (avec la *Prière* et les *Sacrements*), 900 pages ;

Le troisième : la *Morale*, 964 pages ;

Le quatrième : la *Liturgie*, 1020 pages.

Nous signalerons également l'ouvrage de M. l'abbé Laffineur, qui a su être neuf et original dans une matière si souvent travaillée par d'autres. Partant de ce fait que chaque diocèse a son catéchisme propre et qu'au fond ce n'est qu'un même livre, il a eu l'idée de faire le catéchisme combiné des divers diocèses, prenant çà et là la meilleure définition, et formant ainsi une œuvre commune et supérieure.

Chaque chapitre est divisé ainsi qu'il suit : 1^o leçon, — 2^o pratique, — 3^o traits historiques.

— La *leçon* est l'exposé de la doctrine sur le sujet donné ; dans les *pratiques* sont indiqués les actes, les œuvres qui doivent accompagner la leçon, afin qu'elle ne demeure pas une lettre morte ; les *traits historiques* arrivent à la fin comme exemples, et achèvent, en stimulant la foi et fortifiant les résolutions, ce qui vient d'être si heureusement commencé dans les deux parties précédentes.

L'ouvrage de M. l'abbé Laffineur contient deux volumes d'environ 300 pages chacun. Ce n'est, en somme, ni long ni court. Il est intitulé : **LE CATÉCHISME VÉRITABLEMENT EXPLIQUÉ, à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction chrétienne de la jeunesse.** Titre parfaitement exact. En effet, l'ouvrage de M. l'abbé Laffineur sera aussi bien entre les mains d'un père et d'une mère de famille, d'un instituteur et d'une institutrice, qu'entre celles d'un prêtre. — Prix des deux volumes, *franco*, 4 francs.

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

Sous ce titre : *La première Communion, troisième récit de Jean*, M. Paul Féval vient de publier le troisième volume de ses **ÉTAPES D'UNE CONVERSION**. Paru depuis quelques jours à peine, voilà déjà ce volume à la deuxième édition. C'est qu'il porte aussi avec lui toutes les qualités de ses aînés : ce haut style, cette verve, cette foi jeune et ardente qui a fait de l'écrivain converti un nouvel homme et un nouvel écrivain.

Sans doute, M. Paul Féval appartient aujourd'hui aux catholiques, mais son passé littéraire est tel que ses premiers lecteurs doivent nécessairement le suivre dans ses nouvelles productions, ne serait-ce que pour le comparer avec

lui-même. Il est une des têtes de cette forte génération intellectuelle qui s'en va, et quand il aura disparu, de lui aussi on dira : Encore un de moins ! Or, voici le jugement que l'on porte sur lui parmis nombreux admirateurs et amis d'autrefois, à l'occasion de ce tout nouveau livre. C'est le critique de l'*Etafette* qui parle :

« On sait avec quel succès furent accueillis les deux premiers volumes de cette œuvre qui prendra une bonne place parmi toutes celles qu'a publiées jusqu'ici le grand écrivain. Nul doute que le troisième récit de Jean obtiendra le même succès. L'œuvre nouvelle est pleine d'intérêt et de détails charmants. C'est une œuvre saine et morale qui peut être mise entre les mains de tous. En la lisant on doit y trouver et plaisir et profit. »

Lettres d'un Catholique, par LÉON GAUTIER, 2^e série, 1 vol. in-12. Paris, Victor Palmé. Prix : 3 fr.

L'accueil empressé qui a été fait à la première série des *Lettres d'un Catholique* pourrait nous dispenser de faire l'éloge de la seconde série et d'insister longuement sur le mérite et la valeur des nouvelles lettres qui viennent de paraître, on y retrouve toutes les qualités qui distinguent à un si haut degré tout ce qui sort de la plume féconde de M. Léon Gautier, c'est-à-dire le même charme enchanteur, la même grâce et la même magie dans le style, la même élévation de pensées, la même verve, la même bonté d'âme. Il s'en exhale comme un suave parfum de piété qui pénètre et embaume le lecteur : on reconnaît que la charité chrétienne la plus pure a passé par là ; elle anime et vivifie ces pages inspirées par l'amour de la religion, de l'Eglise, de l'art et de la patrie. Et puis, quelle solidité de doctrine ! Il est impossible, en les parcourant, de ne point se sentir profondément ému. Le sympathique écrivain a le talent et le secret de réveiller dans l'âme les plus nobles sentiments et de faire vibrer les fibres les plus intimes et les plus délicates du cœur. Comme conclusion de notre pensée et de notre appréciation, nous ne saurions trop recommander les nouvelles *Lettres d'un Catholique*. Le lecteur nous saura certainement gré d'avoir insisté auprès de lui sur ce point et de lui avoir procuré un plaisir indicible en lisant quelques-uns des charmants chapitres de ce livre, notamment ceux qui traitent des *devoirs de l'heure présente*, du *roman*, de *l'art*, de *l'enseignement de l'histoire de France*, de *l'histoire littéraire, en vacances, conseils à une chrétienne*, etc., etc.

NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES

Si la Science se présente à l'entrée de la maison, on lui dit que le maître n'y est pas ; si c'est la Sagesse, la porte est fermée ; si l'Honneur, il faut qu'il passe son chemin ; si la Vé-

rité, il faut qu'elle attende à la porte ; si la Droiture et la Justice, elles ne trouveront que persécution ; mais si c'est un Ecu qui arrive, toutes les portes sont aussitôt ouvertes.

(Vieil adage, toujours applicable.)

Se coucher tôt et se lever tôt donne santé, fortune et sagesse.

A quoi bon souhaiter et attendre des temps meilleurs ? en nous évertuant nous pouvons rendre le temps meilleur.

Travail n'a que faire de souhaits.

Qui vit d'espoir, mourra de faim.

Qui a un métier a une terre.

Qui a du talent a une fonction qui donne honneur et profit.

La faim regarde à la porte de l'homme courageux, mais elle n'ose pas y entrer. Huissiers et sergents n'y entreront pas davantage, car le travail paye les dettes, tandis que le désespoir les augmente.

Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter d'un riche parent. Activité est mère de bonne fortune, et Dieu ne refuse rien au travail uni à la prière.

L'*Unità cattolica* vient de faire une très-belle proposition à tous les Italiens. Elle les invite à saluer les prêtres que l'on rencontre, et cela avec respect, et comme une manifestation de foi religieuse. Cette manifestation a déjà reçu l'approbation de la presse catholique italienne, et bon nombre de personnes ont déjà donné par écrit au journal leur adhésion, s'obligeant de le faire eux-mêmes partout et toujours, et de le recommander à leurs enfants. En ce temps de défaillance religieuse et de haine au clergé catholique, voilà une belle et paisible manifestation.

Généalogie du *Symbole*, d'après saint Augustin :

1. Je crois en DIEU le Père tout-puissant,
(ST PIERRE.)
Créateur du ciel et de la terre. (ST JEAN.)
2. Et en JESUS-CHRIST son Fils unique,
notre Seigneur. (ST JACQUES.)
3. Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. (ST ANDRÉ.)
4. A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli. (ST PHILIPPE.)
5. Est descendu aux enfers, le troisième jour, est ressuscité d'entre les morts. (ST THOMAS.)
6. Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant.
(ST BARTHÉLEMY.)
7. De là viendra juger les vivants et les morts.
(ST MATHIEU.)
8. Je crois au Saint-Esprit.
(ST JACQUES LE MINEUR.)

9. La Sainte Eglise catholique. (St SIMON).
 La communion des Saints, id.
 10. La rémission des péchés,
 11. La résurrection de la chair. (St JUDES.)
 12. La vie éternelle. Amen. (St MATHIAS.)

LES TROIS SOURIRES DU MOURANT

Un pieux vieillard touchait à ses derniers moments. Ses enfants et petits-enfants étaient rangés autour de son lit de mort. Il semblait dormir et, à trois reprises, un sourire passa sur ses lèvres. Comme il ouvrait les yeux, ses fils lui demandèrent la cause de ce sourire.

Le vieillard répondit : « La première fois, toutes les joies de ma vie revinrent à ma pensée, et je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que les hommes comptent pour quelque chose des plaisirs de si courte durée.

« La seconde fois, je me souvins de toutes les souffrances de ma vie, et je me réjouis de penser qu'elles avaient perdu leurs épines et que la saison des roses commençait.

« La troisième fois, je pensai à la mort, et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant les hommes craindre cet ange que Dieu nous envoie pour nous délivrer de nos souffrances et nous appeler au bonheur éternel. »

COURRIER DE L'UTILE

PROMENADES DANS LA PAROISSE

Commençons par l'enfant, par le nouveau-né; soulageons le corps souffrant de l'ange, venons en aide aux anxiétés de la mère, et tâchons d'abrégier ses propres larmes.

CONVULSIONS DE LA DENTITION. — Ces accidents jettent l'effroi dans les familles, et il n'est pas rare de voir l'enfant abandonné à lui-même en attendant l'arrivée du médecin, ou bien, ce qui est encore pis, de le voir soumis par les parents ou par des commères à tous les excès de la médication vermifuge. Lorsque, chez un enfant qui a la dentition laborieuse, éclatent des convulsions, le premier devoir des personnes qui l'entourent est de requérir au plus vite un homme de l'art. En attendant son intervention, on doit se borner à plonger le malade dans un bain tempéré, et à maintenir sur sa tête des compresses d'eau fraîche. On obtient encore de bons résultats de l'application des révulsifs ordinaires, tels que les sinapismes composés, par exemple, avec la pâte de farine de graine de lin, arrosée de vinaigre pur. Quoique la thérapeutique des convulsions soit en réalité peu avancée, le médecin disposera ensuite de quelques moyens plus ou moins efficaces. Le premier est la ligature des membres, moyen d'une application facile, qu'on a vu suivi de très-heureux effets. Viennent ensuite les ven-

touses Junod, qui produisent une énergique dérivation.

MOYEN DE RENDRE AUX NOIX SÈCHES LEUR FRAICHEUR. — Voici une recette qu'une bonne ménagère ne sera pas fâchée de connaître et au besoin d'employer :

Il suffit pour cela de les faire tremper cinq ou six jours dans l'eau pure; l'humidité, pénétrant peu à peu par les pores de la coquille dans l'intérieur de la noix, en fait renfler la chair et la rend tellement fraîche, qu'on peut enlever la peau jaune et amère, comme on le pratique pour les noix nouvellement cueillies.

On peut joindre à l'eau, si on le désire, quelque peu de sel, qui l'empêche de se corrompre et enlève aux noix le léger goût astringent qu'elles pourraient avoir contracté en séchant.

MOYEN D'ÉCONOMISER L'AVOINE. — L'avoine est l'aliment aristocratique du cheval, c'est son pain de luxe. Aussi le grand nombre ne la distribuent-ils qu'à doses mesurées, et nous sommes sûr de leur faire plaisir, de leur rendre service, en leur indiquant la manière de faire encore les parts plus petites, tout en obtenant le même résultat pour la santé de l'animal.

C'est de faire tremper l'avoine pendant quelques jours dans l'eau. Il résulte des expériences faites sur cet usage, qu'on peut diminuer la ration environ d'un tiers, ce qui serait parfaitement avantageux dans la circonstance présente.

Les chevaux dont les dents sont usées mâchent très-imparfaitement l'avoine; d'autres la mangent avec tant d'avidité, que la plus grande partie échappe à la mastication et est en pure perte pour la digestion.

La macération dans l'eau remédie à cet inconvénient : le grain se gonfle, et les chevaux le mâchent et le digèrent mieux. Trois heures de macération suffisent quand surtout l'eau n'est pas glaciale.

ÉDREDON ARTIFICIEL. — On a fait récemment une découverte d'une extrême simplicité, mais à laquelle personne n'avait encore songé, et qui aura pour conséquence d'augmenter d'une manière notable les produits des basses-cours dans toutes les fermes : il s'agit de l'utilisation, pour une industrie nouvelle, d'un produit jusqu'ici considéré comme sans valeur : nous voulons parler des plumes de la volaille.

On sait que le duvet des oiseaux et les petites plumes des oiseaux ou des canards sont employées à faire les édredons que l'on met sur les lits; mais les plumes plus grosses, ayant une côte très-dure, ont été considérées jusqu'à présent comme impropres à cet usage, et, lorsqu'on plume une volaille, on les jette comme des résidus d'aucune valeur.

Eh bien! toutes ces plumes gaspillées, les

plus grosses comme les plus petites, ont, au contraire, une valeur très-réelle. Il suffit, en effet, de couper avec des ciseaux les barbes, les deux côtés, tout le long de la côte du milieu, de placer ces barbes coupées dans un sac et de frotter ce sac entre les mains, pour qu'au bout de quelques minutes ces barbes soient enchevêtrées et feutrées de manière à former un duvet très-léger, tout à fait comparable à l'édredon : aussi lui a-t-on donné le nom d'« édredon artificiel », et dès maintenant on ne le paye pas moins de 20 fr. le kilogramme.

Si l'on réfléchit que les plumes d'un poulet ordinaire, qui sont ordinairement jetées aux résidus, donnent au moins 50 grammes de ce duvet, on se convaincra qu'elles ont une valeur de plus d'un franc, et une telle augmentation sur le prix d'une volaille n'est certainement pas à dédaigner.

Cet édredon artificiel sert même à faire du drap, et le drap de plume est beaucoup plus chaud et plus léger que la laine et s'use beaucoup plus difficilement. Avec la dépouille de douze ou quinze poules, on peut en faire un mètre carré. Les basses-cours nous donneront donc bientôt, non-seulement la nourriture, mais le vêtement. C'est une véritable industrie qui se crée et dont l'avenir est plein de promesses.

Dans une paroisse, les personnes charitables mais inoccupées, comme il en est tant, peuvent se créer là une industrie très-méritoire devant Dieu et devant le prochain. A l'exemple des petites sœurs des pauvres, qui, dans les villes, vont de maison en maison réclamer les restes de la table et les vêtements usés, elles pourraient s'entendre avec les ménagères, avec les enfants, pour recueillir ces dépouilles utiles et les préparer ensuite de leurs mains, comme il vient d'être dit. Puis cela s'en irait ou dans la paroisse orner et réchauffer le lit de tel pauvre ou de tel infirme, ou bien dans la ville voisine, en destination de tel ou tel hôpital.

ECHOS DE LA BOURSE

La semaine a fini par une baisse à peu près générale, ce qui se justifie par les craintes qu'inspirent les événements extérieurs. Ainsi, d'après une série de dépêches qui n'amènent aucun démenti, la Russie ne veut plus exécuter le traité de Berlin, suscite une nouvelle insurrection en Bulgarie, et dans la question de l'Afghanistan pousse l'émir de Caboul à résister à l'Angleterre. D'autre part, l'Autriche et la Porte ne peuvent se mettre d'accord sur l'occupation de la Bosnie et de la Herzégovine, et en Espagne un attentat en pleines rues de Madrid, contre la vie du jeune roi Alphonse XII, vient de soulever des appréhensions universelles en montrant la révolution partout armée. A l'intérieur, la nomination des délégués sénatoriaux et la réunion des Chambres le lendemain lundi, évé-

nements d'où dépend peut-être la paix publique, ne contribuent qu'à augmenter les points noirs de la situation. Donc, sur la semaine précédente, baisse de 20 c. sur le 5 0/0 qui clôt à 113; — de 20 c. sur le 3 0/0 qui ferme à 75,25; — de 35 c. sur le 3 0/0 amortissable qui reste à 78,05. La Banque de France gagne 15 fr., autant vaut dire rien pour un établissement de ce genre. Le Crédit foncier, le Crédit mobilier, le Comptoir d'escompte, la Société générale, le Crédit lyonnais, etc., tous en baisse également, ou bien en hausse de 1, 2 ou 3 fr. au maximum.

En fait de valeurs étrangères, le 5 0/0 turc ne se relève pas : il n'a fait que 11,05. Le 5 0/0 italien a varié de 73,40 à 73,12; les Pontificales sont à 81, 79 1/2 et 76 1/4. Affaires restreintes sur les fonds russes et autrichiens, eu égard aux complications pendantes.

Il faut donc s'observer et placer à bon escient ses petites réserves. Les fonds d'Etat rapportent généralement fort peu : et qui n'est en ce moment sur le qui-vive à l'endroit de tous les Etats européens ? Quant aux sociétés de crédit, aux entreprises privées, il faut avant tout rechercher la sécurité et l'honorabilité de l'affaire. *L'Ami du Clergé* se plaît à recommander sous ce double point de vue la :

Société générale de Librairie catholique. — Le coupon n° 6 des actions sera payé à partir du 1^{er} décembre. Le magnifique immeuble social, en construction, 76, rue des Saints-Pères, est déjà à moitié édifié, et tous les bureaux, services et magasins de la Société pourront s'y installer au commencement de l'année prochaine. En tout cas, on compte que l'assemblée générale des actionnaires y sera convoquée cette année. A ce sujet, nous savons que le conseil d'administration se propose de soumettre au vote des actionnaires la résolution de payer, à l'avenir, les coupons d'intérêt des actions sans déduction de l'impôt, c'est-à-dire, de donner aux actions un revenu net de toute charge, comme l'ont déjà les obligations. La Société s'acquitterait alors directement envers le fisc et le montant des impôts serait porté aux frais généraux. Il y aurait là simplification et avantage sensible pour les porteurs d'actions.

Quant aux obligations de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE, on ne peut en trouver. Il est peu de valeurs industrielles aussi bien classées.

Le cours des actions s'affermirait chaque jour. Les petits capitaux qui se souviennent du conseil que nous leur avons donné : de se placer uniquement dans des entreprises françaises, catholiques, honnêtement gérées et suffisamment rémunératrices, les petits capitaux, disons-nous, se portent avec raison sur les actions de la Société générale de Librairie catholique. (*France Nouvelle*, n° du 26 octobre 1878.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 2. — PRÉDICATION : Octave de la dédicace des églises. — XXIII^e dimanche après la Pentecôte. — AVIS IMPORTANT. — CONGRÉGATIONS ROMAINES (Congrégation du Concile). I. Incorporation d'un clerc dans un diocèse étranger. — II. Gratuité des dispenses de mariages pour les pauvres. — Qui est réputé pauvre ? — III. Irrégularités. — Les bossus sont-ils irréguliers ? — JURISPRUDENCE : Capacités civiles des cures et succursales, etc. — BIBLIOTHÈQUE-MANUEL DU CLERGÉ. — THÉOLOGIE DE BILLUART. — VARIÉTÉS : Plume et charrue. — LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES A LA BARRE DES DÉPUTÉS. — NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES. — REVUE DES LIVRES : Les ignorances de la science; Revue catholique universelle; Perles littéraires. — COURRIER DE L'UTILE. — CORRESPONDANCE. — ECHOS DE LA BOURSE.

PRÉDICATION

OCTAVE DE LA DÉDICACE DES ÉGLISES.

Quam terribilis est locus iste ! Non est hic aliud nisi domus Dei. (GEN., 28-17.)

Cette sentence, que l'Esprit-Saint met dans la bouche du patriarche Jacob à la suite d'une vision mystérieuse, devrait être inscrite en lettres d'or sur le frontispice de nos temples, ou plutôt gravée en lettres de feu dans le cœur des chrétiens. Ce lieu est terrible, en effet, et par la Majesté du grand Dieu qui le remplit de sa présence, et par la sainteté des mystères qui s'y accomplissent; de là le respect qui est dû à Dieu dans son temple. Il doit être intérieur et extérieur.

I. *Respect intérieur.* Il consiste dans un sentiment intime de profonde vénération mêlé d'une

sainte et religieuse frayeur. L'église est la maison de Dieu, il la remplit de sa présence. J'ai fait choix de ce lieu, dit-il, pour m'en faire une maison de prière et de sacrifice. Mes yeux y seront attachés et mon cœur y restera tous les jours (3 Reg. 9-3), tremblez donc à l'entrée de mon sanctuaire (Levit. 26-2).

II. *Respect extérieur* qui se manifeste dans la décence et la gravité du maintien, la modestie des attitudes, la profondeur du recueillement, une application constante et soutenue à la lecture, à la méditation et à la prière.

AUTEURS A CONSULTER : Bayle, Mgr. Berteaud, Combalot, Duquesnay, Hébert, Louvot, Noël, Virel.

XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Fides tua te salvam fecit.
MATH., XIX, 18-26.

La Foi est la substance de ce que nous espérons et l'argument des choses invisibles; *est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentum*. Elle est la grande loi du monde intellectuel, elle est l'élément conservateur de l'homme moral; sans elle il s'ignore, il ignore le secret de son existence, il se devient un mystère à lui-même. *Justus ex fide vivit*. La foi peut être envisagée sous deux aspects différents : dans son *objet* par rapport à Dieu, par rapport à l'homme et dans ses *manifestations sociales*.

1. *Objet de la foi* — Elle nous introduit dans les sublimes régions des réalités divines; elle nous découvre cet être incompréhensible qui

habite par delà toutes les sphères; c'est être plus haut que les cieux, plus étendu que l'espace, plus profond que les abîmes. — Son immensité, pour emprunter la pensée de saint Anselme, est un cercle infini dont le centre est partout et la circonférence nulle part; ou, selon le langage de saint Jean Damascène, une mer sans bornes, sans rivages. — Ce n'est point assez de découvrir à nos regards les propriétés incommunicables de l'arbitre souverain, telles que l'unité, l'immensité, l'éternité; elle fait pénétrer plus avant et nous révèle trois Océans, un Océan d'être, un Océan de lumière, un Océan de dilection, ne formant qu'un seul et même Océan immense, sans bornes; trois personnes distinctes dans l'unité d'une même essence: le Père tirant de soi son image, le terme personnel de sa substance, et entre le Père et le Verbe, un amour infini, vivant et personnel, un amour qui n'est que leur éternelle aspiration et respiration.

Jetons maintenant les yeux sur l'homme: à combien de bizarres systèmes, de théories insensées, il a donné lieu! Les uns l'exaltent outre mesure, lui mettent en main le sceptre de Dieu; d'autres le ravalent au niveau de la brute, ne voient lui qu'un peu de matière organisée. Un seul mot de la Bible nous réhabilite dans nos prérogatives: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Tout est dit; nous savons notre place dans la hiérarchie des êtres; nous sommes l'image de la divinité. — Nous aussi nous avons une intelligence, un cœur, une puissance. — Ainsi donc, comprendre, aimer, agir, c'est tout l'homme.

II. — *La foi dans ses manifestations* — Elle nous manifeste la vérité. La révélation, tel est le fait immense de six mille ans, c'est-à-dire la révélation patriarcale, la révélation mosaïque et la révélation de J.-C., qui complète les deux premières, les secrets de Dieu et de l'homme, tout est là; hors de l'Eglise, dépositaire de ce divin héritage, erreur, mensonge, aberrations.

La foi est la plus haute expression de l'amour infini de Dieu. L'homme, créé dans l'innocence et la justice, tombe. — Le Verbe se fait chair pour réparer les ruines de la nature déchue. Or, ce mystère manifeste au sein de la création un amour infini de Dieu envers nous.

La foi est la plus haute expression de la force infinie de Dieu. En effet, l'Eglise demeure pendant que tout s'en va.

AUTEURS A CONSULTER: saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue, Bayle, Combalot, David, L. Luzerne, Martin.

AVIS IMPORTANT

Ce deuxième numéro de l'Ami du Clergé est envoyé aux mêmes lecteurs que le premier, afin qu'ils puissent se rendre bien compte de l'utilité et de l'opportunité de cette publication. Le prochain ne leur sera pas adressé, et il faut qu'ils s'abonnent s'ils veulent le recevoir ainsi que les suivants.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile

I. — INCORPORATION D'UN CLERC DANS UN DIOCÈSE ÉTRANGER.

Sur la fin de l'année 1875, un jeune clerc du diocèse de T..., Jean Bertoldi, adressait une supplique au Souverain Pontife, sollicitant de Sa Sainteté la grâce d'être incorporé au diocèse de E... et d'y recevoir les ordres.

La S. Congrégation du Concile, saisie de la demande, consulta à ce sujet les Ordinaires des deux diocèses.

L'archevêque de T... répondit que ce jeune homme, n'offrant ni signe sérieux de vocation, ni garantie pour l'avenir, avait reçu de ses supérieurs l'avis motivé de quitter le séminaire et de déposer l'habit ecclésiastique; que, toutefois, par condescendance, le Recteur lui avait remis des lettres testimoniales où il taisait complètement les causes d'exclusion.

L'évêque de E... déclarait, au contraire, que Bertoldi s'était présenté muni de certificats extrêmement favorables, et avait donné personnellement des preuves de science et de piété: de sorte qu'il l'admettrait volontiers, quand il serait détaché de son diocèse d'origine.

En présence de ces attestations contradictoires, la S. Congrégation se fit renseigner plus exactement sur les motifs de l'exclusion de Bertoldi; puis, le 14 février 1876, elle répondit à ce dernier: « *Recurrat (orator) ad proprium archiepiscopum et stet ejusdem mandatis, idque notificetur ipsimet archiepiscopo.* »

Or, en novembre de la même année, l'archevêque de T... apprit que Bertoldi, loin de quitter la soutane, et de rentrer dans le monde, selon les injonctions de ses supérieurs, poursuivait ses études théologiques, grâce à la connivence de l'évêque de E... qui permettait à ses professeurs d'examiner et d'encourager les travaux de ce clerc en révolte. En conséquence, il adressa une plainte à la S. Congrégation.

Défense de l'archevêque de T... — L'archevêque exposa d'abord les différents motifs qui légitimaient l'exclusion de Bertoldi.

Dépourvu de tout esprit de piété et d'obéissance, sans retenue dans ses paroles, il était de plus enclin à l'intempérance, et, par ses propos, y excitait volontiers les autres. Aussi, était-il devenu tellement à charge à ses condisciples, que son exclusion fut pour eux un vrai soulagement. Du reste, Bertoldi était entré au séminaire malgré lui, contraint par sa famille, qui ne voyait dans le sacerdoce qu'une source d'honneur et de profits temporels.

L'archevêque priait en outre la S. Congrégation de laisser à la prudence des Ordinaires le soin de déterminer eux-mêmes, parmi les candidats aux ordres, ceux qui devaient être éliminés ou admis.

Car, ne serait-ce pas avilir la dignité épisco-

pale, que de faciliter à des clercs indociles l'entrée dans un autre diocèse? Le Concile de Trente l'a compris; c'est pourquoi il insinue qu'en pareille circonstance, c'est aux Ordinaires plutôt qu'à la S. Congrégation, qu'il appartient de juger d'une manière définitive: « Discolos et incorrigibiles et malorum morum seminatores acriter puniat (episcopus), eos etiam si opus fuerit expellendo (1). »

Ne serait-ce pas également se jouer de la discipline ecclésiastique, que de permettre à des clercs chassés de leur propre diocèse, d'être admis et ordonnés dans un diocèse étranger? Beaucoup de ces jeunes gens reviennent ensuite au sein de leur famille; c'est pourquoi l'évêque, pour éviter un plus grand mal, se trouve obligé de tolérer ceux qu'il a d'abord exclus comme indignes du sacerdoce. On conçoit facilement combien un tel état de choses ébranle la discipline ecclésiastique et l'autorité épiscopale.

Défense de l'évêque de E... — Afin de justifier sa conduite et celle de Bertoldi, l'évêque fit valoir les raisons suivantes :

1^o Aux griefs articulés contre ce jeune clerc, il opposa une série de témoignages garantissant, au contraire, l'honnêteté de sa vie et la sincérité de ses dispositions: Témoignage des recteurs du séminaire dont Bertoldi a été exclu: ils attestent, l'un, que sa conduite a été constamment régulière; l'autre, que pendant deux années, il a suivi avec succès les cours de philosophie.

Témoignage du confesseur et du curé de Bertoldi: chaque mois ce jeune homme s'est approché du sacrement de Pénitence; et durant les vacances écoulées, il n'a donné lieu à aucun reproche sérieux.

Témoignage de plusieurs prêtres de la localité ou du voisinage: tous sont unanimes à faire l'éloge de la piété et des mœurs de Bertoldi.

L'évêque ajouta que lui-même, en diverses circonstances, avait remarqué l'aptitude de celui-ci aux fonctions ecclésiastiques, la gravité de son maintien, et qu'enfin les examens subis par ce jeune homme avaient pleinement satisfait l'interrogateur.

Ne serait-ce pas dès lors, conclut le prélat, une criante injustice de fermer la carrière ecclésiastique à ce jeune clerc? Et lorsque les parents, pour seconder les bonnes dispositions et les désirs de leur fils, m'ont prié de l'admettre dans mon diocèse, qu'y a-t-il en cela d'étrange et de répréhensible? Assurément cette démarche ne viole aucun droit de l'archevêque de T..., ni aucune prescription ecclésiastique. L'incorporation de Bertoldi et sa promotion aux Ordres sacrés ne concernent ni les parents, ni l'archevêque, mais uniquement l'évêque du diocèse auquel ce jeune clerc veut désormais appartenir. Il est vrai que, depuis son exclusion, Bertoldi n'a pas déposé l'habit ecclésiastique selon l'injonction de son archevêque; mais Bertoldi avait formé recours au Souverain Pontife, et le droit exige qu'en attendant les choses restent en l'état (2).

2^o C'est en vain d'ailleurs que l'archevêque de T... prétendrait fermer l'entrée de tout diocèse à Bertoldi, et empêcher même la Sacrée Congrégation d'accorder l'excorporation demandée.

Personne ne peut enlever à ce jeune clerc, le droit de se transporter où il voudra, même sans la permission de son évêque, et d'y acquiescer, indépendamment du domicile paternel, un nouveau et légitime domicile. La loi civile et la loi canonique s'accordent sur ce point (1). Or Bertoldi a rempli les conditions requises pour obtenir un véritable domicile dans le diocèse de E...; il est devenu librement et légalement le sujet de l'Ordinaire, qui peut conséquemment selon son droit lui conférer les ordres (2).

3^o La plainte de l'archevêque est donc sans fondement, injuste et arbitraire.

Elle est sans fondement: ce n'est point l'évêque E... qui a fait les premières démarches ni proposé à Bertoldi de l'admettre parmi son clergé; il n'a même consenti à le recevoir, que lorsqu'il serait légitimement excorporé de son propre diocèse. Il ne l'a pas davantage entretenu dans sa désobéissance, puisque ce jeune homme en avait déjà appelé au Saint-Siège.

Elle est injuste: le droit commun n'interdit pas à un évêque d'admettre à la cléricature des laïques qui ne sont point ses diocésains, pourvu qu'ils soient *regulariter liberi*, lorsque d'autre part les besoins de son église l'obligent à agir de la sorte.

Elle est arbitraire: un évêque ne peut s'opposer à ce qu'un de ses diocésains étudie les sciences sacrées, et sollicite du Souverain Pontife la faveur d'être admis et ordonné dans un autre diocèse, quand il est exclu du sien, et que d'ailleurs il offre les garanties désirables de vertu et de science.

DÉCISION.

Après avoir exposé ces arguments contradictoires, les deux parties demandèrent la solution du doute suivant:

An et quomodo annuendum sit precibus oratoris Bertoldi in casu?

Le 25 août 1877, la Sacrée Congrégation du Concile répondit: « *Affirmative, exhibita prius ab oratore in cancellaria curiæ E... probatione se transtulisse domicilium in eadem diocesi E..., ac facta promissione jurata se in eadem diocesi permanurum.* »

II. — GRATUITÉ DES DISPENSES DE MARIAGE POUR LES PAUVRES. — QUI EST RÉPUTÉ PAUVRE?

En 1875, Mgr l'Evêque de Trapani, en Sicile, jugeant que certains usages en vigueur dans son diocèse relativement à la taxe des dispenses accordées aux pauvres, étaient opposés aux expressions *vere pauperes* des bulles pontificales, écrivit à la Sacrée-Congrégation du Concile pour obtenir d'elle une réponse claire et précise.

1. L. 31 ff. ad municip.-leg. placet. 3 et leg. 4 ff.

2. Barbosa de Offic. et potest. episc. p. 2. alleg. 4. — Passerinus in 6. decret. de temp. ord. a. 2.

1. Sess. 23, chap. xviii de reform.

2. Cap. dilectus v de appellat.

Les pauvres dont parle le bref *Multis gravissimis* du 28 janvier 1864, lequel supprimait en Sicile le tribunal appelé la *Légation apostolique et royale monarchie*, sont-ils ceux qui se trouvent hors d'état de payer une taxe modique ou partie de cette taxe ?

Le 25 mai 1875, la S. Congrégation décida de prendre l'avis de la S. Pénitencerie et celui des employés de la Daterie apostolique.

Le cardinal grand-pénitencier répondit, en date du 16 juillet 1875 :

« En vertu de pouvoirs accordés par les souverains pontifes, la S. Pénitencerie peut dispenser des empêchements de mariage les contractants dont la pauvreté est constatée par document authentique de l'Ordinaire : *De quorum paupertate constet per authenticum ordinarii testimonium*. Le 26 septembre 1754, Benoît XIV fit rendre par l'entremise du Saint-Office un décret prescrivant de considérer comme pauvres les gens qui possèdent tout au plus trois cents écus romains (environ 1600 francs). Pour les pays au delà des Alpes, l'évaluation augmente ; trois cents ducats *de camera*, environ 1700 francs. La S. Pénitencerie s'est toujours réglée d'après le décret de Benoît XIV. On prend toutefois une légère taxe pour la Daterie. Parfois l'expédition reste entièrement gratuite, suivant les circonstances et les renseignements de l'Ordinaire. Si les contractants possèdent davantage, la S. Pénitencerie renvoie les demandes à la Daterie, ou bien elle fait usage de pouvoirs spéciaux que le Saint-Père lui accorde, selon les cas. »

Le cardinal pro-dataire a répondu beaucoup plus tard, le 26 janvier 1878. Voici ce qu'il a dit :

« En réponse aux vénéralés désirs de la S. Congrégation du Concile, le cardinal pro-dataire soussigné, ayant consulté les employés de cette Daterie apostolique, s'empresse de notifier ce qui suit : Dans l'expédition des dispenses matrimoniales de tout degré, la Daterie considère comme vraiment et absolument pauvres les recourants qui ne possèdent rien, et vivent de leur travail et de leur industrie. On leur accorde la dispense, sous la modique taxe de quinze pauls (huit francs) et avec la petite contribution des exercices. On dispense quelquefois de cette taxe. Le bref, ou bulle, contient ces expressions : *Oratores qui vere pauperes et miserabiles existunt, atque ex suis labore et industria vivunt*. On regarde aussi comme pauvres, mais non absolument (la dispense *in forma pauperum* leur est expédiée), ceux dont le capital, séparé ou réuni, n'excède pas mille écus romains (cinq mille quatre cents francs). En pareil cas, la valeur de la propriété est indiquée dans la bulle ou le bref de la dispense, et la pauvreté est mentionnée dans ces termes : *Licet orator, ou oratrix, ou bien oratores insimul bona valoris in proprietate scutorum septigentorum vel... monetæ Romanæ tantum possideant, nihilominus in reliquis pauperes et miserabiles existunt, atque ex suis labore et industria vivunt*. Si le patrimoine ne dépasse pas mille écus, comme on vient de dire, les recourants sont assujettis à une faible aumône proportionnelle ; on fait grâce de cette taxe en totalité ou en partie, selon les circonstances, ou suivant l'exiguité du capital. La taxe n'est presque jamais exigée si le

patrimoine n'arrive pas à cinq cents écus (deux mille sept cents francs). Au-dessus, on peut calculer dix écus (54 francs) pour le capital de cinq cents écus ; douze écus pour le capital de huit cents, quinze écus pour mille écus, et ainsi de suite. »

DÉCISION

Après avoir reçu les renseignements demandés, la S. Congrégation du Concile a décidé qu'on doit prendre pour règle le décret de Benoît XIV du 16 septembre 1754, lequel prescrit de réputer *pauvres* les gens qui ne possèdent pas un capital de 1,600 francs. Cette décision porte la date du 15 juin 1878, et, quoique adressée à un évêque en particulier, elle doit former jurisprudence pour le clergé français.

III. — IRRÉGULARITÉ. — LES BOSSUS SONT-ILS IRRÉGULIERS ?

Les bossus ne sont irréguliers que lorsque leur difformité est énorme et scandaleuse. Dans le décret de Gratien, on a le canon *Hic etenim*, au mot *Gibbosus*, distinction 46. Voir aussi la décrétale *Presbyter*, et l'autre décrétale *Thomas*, titre *De corpore vitiatis*. Un défaut corporel ne rend pas absolument irrégulier. C'est à la difformité, ou à l'incapacité à remplir les fonctions du ministère que l'irrégularité est attachée. Dans l'ancien Testament, Dieu écartait de l'autel et de l'offrande le prêtre aveugle, boiteux, bossu : *Si cæcus fuerit, si claudus, si parvo vel grandi. vel torto naso, si fracto pede. si manu, si gibbosus* (Levit. c. 21).

Hyacinthe N. a fait présenter à la S. Congrégation du Concile une requête portant que, se sentant appelé par la Providence à l'état ecclésiastique, il a fait les études littéraires et philosophiques au séminaire de Liège et qu'il a même fait un an de théologie ; mais qu'il ne peut recevoir les ordres à cause d'un défaut corporel ; il est bossu, mais cette difformité n'est pas très-ridicule, et n'inspire aucune horreur. Non-seulement le révérendissime Ordinaire de Liège a confirmé la vérité de l'exposé, mais il a joint ses instances à celles du recourant.

La S. Congrégation a demandé la photographie du bossu. En la transmettant, Mgr l'évêque a de nouveau demandé la dispense de l'irrégularité ; les excellentes qualités du recourant font espérer qu'il travaillera utilement au saint ministère, surtout dans une église rurale. Le maître des cérémonies atteste que le jeune homme fait sans aucune difficulté et sans ridicule toutes les cérémonies de la messe. Il a 1 mètre et 53 centimètres de haut. Sa famille est riche et très-religieuse.

DÉCISION

Arbitrio et conscienciæ episcopi cum facultate dispensandi et habilitandi oratorem ad omnes ordines usque ad presbyteratum inclusive facto verbo, cum sanctissimo. (Rome, 15 juin 1878).

JURISPRUDENCE

CAPACITÉ CIVILE DES CURES ET SUCCURSALES
POUR RECEVOIR DES LIBÉRALITÉS ET RÉALISER
DES ACQUISITIONS D'INTÉRÊT SCOLAIRE OU CHA-
RITABLE.

On nous écrit de province pour nous demander si les cures possèdent, comme les Fabriques, la capacité civile pour recevoir des libéralités, et quelles sont les formalités à remplir. Nous ne saurions mieux répondre à cette double question qu'en reproduisant trois décrets assez récents du Conseil d'Etat. Ils indiquent parfaitement quelle est la jurisprudence en pareille matière.

1^o Cure. — *Donation pour école congréganiste de filles.*

Le Président, etc.

Sur le rapport, etc.,

Vu l'acte notarié du 15 avril 1874, contenant une donation en faveur de la succursale de Cheffes ;

Vu les autres pièces produites en exécution des ordonnances des 2 avril 1816 et 14 janvier 1831 ;

Vu les articles 1, 3, 6 et 23 du décret du 6 novembre 1813 ;

Vu l'avis du Ministre de l'Instruction ;

La section, etc.,

Décète :

Art. 1^{er}. Le desservant de la succursale de Cheffes (Maine-et-Loire) est autorisé à accepter, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, aux clauses et conditions énoncées, la donation faite à cette succursale par la demoiselle Jeanne Branchard, suivant acte notarié du 15 avril 1874, et consistant en une maison avec dépendances, sise à Cheffes et estimée 9,500 fr. et en une somme de 2,000 fr., à la charge d'établir dans ladite maison une école de filles dirigée par des institutrices congréganistes et d'affecter annuellement les intérêts de la somme donnée au paiement des contributions et aux réparations à faire à l'immeuble, et d'employer le surplus, soit au profit des desservants, soit à l'achat de fournitures de classe pour les élèves nécessiteux.

La somme de 2,000 fr. sera placée en rentes sur l'Etat au nom des titulaires successifs de la succursale de Cheffes, avec mention sur l'inscription de la destination des arrérages.

Les sœurs préposées à l'école fondée à Cheffes par la demoiselle Branchard devront appartenir à une congrégation vouée à l'enseignement et légalement reconnue.

L'enseignement donné dans l'école devra comprendre toutes les matières déclarées obligatoires par les lois.

Art. 2. Le maire de Cheffes (Maine-et-Loire), au nom de cette commune, est autorisé à accepter, aux clauses et conditions énoncées, le bénéfice résultant pour elle de ces donations faites à

la succursale de la paroisse de cette localité par la demoiselle Jeanne Branchard, suivant acte notarié du 15 avril 1874, et consistant en une maison avec dépendances, située à Cheffes, et estimée 9,500 fr. et en une somme de 2,000 fr., à la charge d'établir dans ladite maison une école de filles dirigée par des institutrices congréganistes et d'affecter annuellement les intérêts de la somme donnée au paiement des contributions et aux réparations à faire à l'immeuble, et d'employer le surplus, soit au profit des desservants, soit à l'achat de fournitures de classe pour les élèves nécessiteux.

Art. 3. Les Ministres, etc.

Décret du 30 mars 1875.

2^o Cure. — *Donation pour école congréganiste de garçons, ou toute autre bonne œuvre désignée par l'autorité diocésaine.*

Le Président, etc.,

Sur le rapport, etc.,

Vu l'acte notarié, du 16 mars 1864, contenant donation d'un terrain aux desservants successifs de Mazé ;

Vu les autres pièces produites en exécution des ordonnances des 2 avril 1817, 7 mai 1826 et 14 janvier 1831 ;

Vu les articles 1, 3, 6 et 23 du décret du 6 novembre 1813 ;

Vu l'avis du Ministre de l'Intérieur ;

La section, etc.

Décète :

Art. 1^{er}. Le trésorier de la Fabrique de l'église succursale de Mazé (Maine-et-Loire), agissant en exécution de l'article 1^{er} de l'ordonnance du 7 mai 1826, est autorisé à accepter, aux clauses et conditions énoncées, la donation faite aux titulaires successifs de cette succursale par le sieur Brossard, actuellement desservant de Mazé, suivant acte notarié du 16 mars 1874, et consistant en une parcelle de terrain située sur le territoire de la commune de Mazé, contenant 32 ares 25 centiares et estimée 5,000 fr., à la charge d'y fonder et entretenir à perpétuité une école de garçons dirigée par des Frères ou, en cas d'empêchement, d'employer le revenu de cet immeuble à toute autre bonne œuvre qui sera désignée par l'autorité diocésaine ;

Dans le cas où l'école serait fondée, le compte des recettes et des dépenses sera annuellement communiqué au Conseil de Fabrique.

Les Frères préposés à l'école fondée par le sieur Brossard devront appartenir à une association vouée à l'enseignement et légalement reconnue.

L'enseignement donné dans l'école devra comprendre toutes les matières déclarées obligatoires par les lois.

Art. 2. Le maire de Mazé (Maine-et-Loire), au nom de cette commune, est autorisé à accepter, aux clauses et conditions imposées, le bénéfice résultant pour elle de la donation faite aux desservants successifs de la succursale de Mazé par le sieur Brossard, suivant acte notarié du 16 mars 1874, et consistant en une parcelle de terrain contenant 32 ares 25 centiares et estimée 5,000 fr., à la charge notamment de fonder

et entretenir à perpétuité une école de garçons dirigée par des Frères.

Art. 3. Les Ministres, etc.

Décret du 10 avril 1875.

3^e Cure. — *Donation pour fondation et entretien d'un asile de vieillards.*

Le Président, etc.,

Sur le rapport, etc.,

Vu les actes notariés des 30 juin 1875 et 28 mars 1876, contenant donation en faveur de la succursale de Saint-Jean-Baptiste, à Grenelle, Paris;

Vu les autres pièces produites en exécution des ordonnances des 2 avril 1817 et 14 janvier 1831;

Vu l'avis du Ministre de l'Intérieur;

Le Conseil d'Etat entendu,

Décède :

Art. 1^{er}. Le Desservant de la succursale de Saint-Jean-Baptiste, à Grenelle, Paris (Seine), est autorisé à accepter, aux clauses et conditions

énoncées, la donation faite aux titulaires successifs de cette succursale par la demoiselle Elisabeth Payeu, suivant actes notariés des 30 juin 1875 et 28 mars 1876, et consistant en divers bâtiments avec dépendances, situés rue Viollet, 77, à Grenelle, et estimés 82,025 fr. 40 c.; à la charge d'entretenir à perpétuité dans ces immeubles l'établissement fondé par la donatrice sous le nom d'*Asile Payeu*, en faveur des pauvres vieillards des deux sexes habitant la paroisse depuis plus de dix ans.

Art. 2. Le directeur de l'Administration générale de l'assistance publique, à Paris, est autorisé à accepter le bénéfice résultant de la donation immobilière faite par la demoiselle Elisabeth Payeu, suivant actes notariés des 30 juin 1875 et 28 mars 1876, à la succursale de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, à Paris, à charge d'entretenir à perpétuité, dans les immeubles donnés, l'établissement fondé par la donatrice, sous le nom d'*Asile Payeu*, en faveur des pauvres vieillards des deux sexes habitant cette paroisse depuis plus de dix ans.

Décret du 9 décembre 1876.

BIBLIOTHÈQUE-MANUEL DU CLERGÉ (Éditions PALMÉ)

SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE

CATÉCHISMES

La Somme du Catéchiste, *Cours de religion et d'histoire sacrée*, à l'usage des universités catholiques et des séminaires, collèges, institutions et catéchismes de persévérance, par M. l'abbé REGNAUD, vicaire à Saint-Eustache.

Ce *Cours de religion*, qui vient de paraître, forme 4 vol. in-12 d'environ 1000 pages. — TOME I^{er}. *Dogme*. — TOME II. *Grâce (Prière et Sacrements)*. — TOME III. *Morale*. — TOME IV. *Liturgie*. — Prix de chaque volume : 4 fr.

M. l'abbé Regnaud a reçu pour ce *Cours* un bref du Saint-Père et vingt-huit lettres approbatives de NN. SS. les archevêques et évêques.

Le Catéchisme véritablement expliqué, à l'usage des prêtres catéchistes. Ouvrage contenant l'explication claire, précise et littéraire des Catéchismes de Paris, Beauvais, etc., et pouvant s'adapter à tous les autres Catéchismes, enrichi d'un choix de traits et d'histoires, par M. LAFFINEUR, chanoine de Beauvais, supérieur du collège de Saint-Vincent, à Senlis. 2 vol. in-12, 3 fr.

Catéchisme de la Doctrine catholique, par ROSMINI. 1 vol. in-12, 4 fr.

APOLÉGETIQUE

Apologetique pontificale, par l'abbé JULES MOREL. 1 vol. in-12, 3 fr.

Le bon Sens de la Foi, réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour, par le P. CAUSSETTE. 3^e édit. 2 beaux vol. in-8^e, 12 fr.

La Foi et le Devoir, étude des vérités révélées, par le P. BANNACHE, de l'Oratoire. 1 vol. in-12, 4 fr.

Le Christ de la Tradition, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims. 3^e édit. 2 vol. in-12, 7 fr.

Les Évangiles et la Critique au XIX^e Siècle, par Mgr MERXAN, évêque de Châlons. Nouvelle édition, améliorée, 1 beau vol. in-8^e de 500 pages, 6 fr.

PRÉDICATION ET SERMONNAIRES

Cours de Conférences sur la Religion, par M. l'abbé RUA. 2^e édit., revue, corrigée et augmentée de 20 nouvelles conférences et d'autres additions très-considérables. Trois beaux vol. in-12, de 460 pages chacun, 10 fr.

Conférences aux Dames du Monde, par Mgr LANDRIOT. 10 vol. in-12, 50 fr.

La Doctrine du Chrétien, ou *Conférences nouvelles* sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé au diocèse de Laval. 2^e édit. 4 forts vol. in-8^e. — Prix : 20 fr.

TOME I^{er}. *Les Symboles des Apôtres*. — *Les Actes du Concile du Vatican*.

TOME II. *Fin du Symbole*. — *Le Décalogue et les Sacrements*.

TOME III. *Suite des Sacrements*. — *Prières*. — *Sujets divers*.

TOME IV. *Sujets de circonstances*. — *Le Syllabus commenté*.

Sermons de saint Vincent de Paul, recueillis par M. l'abbé JEANMAIRE. 2 beaux vol. in-8^e, 10 fr.

Vita Jesu Christi Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta, per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimum Carthusianorum ordinis servatissimum. 1 beaux vol. in-8^e, caractères neufs, 24 fr.

Conférences aux Dames de Lyon, par Mgr MERMILOD, évêque d'Helbron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12, 5 fr.

Quelques Sermons du R. P. STANISLAS, capucin. 1 vol. in-8^e, 2 fr.

Cours d'instructions paroissiales sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras. 2 vol. in-12, 6 fr.

THÉOLOGIE DE BILLUART ¹

La théologie de Billuart est la seule du dernier siècle qui soit parvenue jusqu'à nous; Bailly et tant d'autres qui ont écrit dans le même esprit sont abandonnés depuis longtemps, mais l'œuvre du célèbre dominicain est devenue classique, surtout depuis vingt-cinq ans, et elle est adoptée par un grand nombre de séminaires. Ce succès n'a rien d'étonnant: il est dû, à l'orthodoxie, aux principes, à la solidité de la doctrine de saint Thomas. Méthode, clarté, choix des matières, attention à élaguer les questions inutiles, sobriété dans l'usage de la scolastique tout en la conservant, et quand le sujet l'exige, des thèses exposées avec tous les développements que la science réclame, tels sont les titres qui expliquent et justifient la faveur dont jouit Billuart. Il convient de signaler encore des dissertations qui sont utiles non pas seulement aux théologiens mais aussi aux prédicateurs et aux professeurs dans les universités de premier ordre; notamment les dissertations relatives au jansénisme. Aucun théologien des dix-septième et dix-huitième siècles n'a combattu cette hérésie avec plus d'énergie et plus de succès et n'a plus nettement séparé la doctrine thomiste du semicalvinisme de Jansénius et de ses disciples.

La nouvelle édition publiée par la *Société générale de librairie catholique* a paru sous le patronage et la direction de Monseigneur Lequette, évêque d'Arras; elle est enrichie de notes savantes surtout en ce qui concerne le *Traité de la justice et des contrats*. Ces notes étaient nécessaires pour l'enseignement classique des séminaires de France afin de mettre en harmonie notre droit civil avec les principes théologiques.

Mais ces notes, quelque précieuses qu'elles soient, ne pouvaient suffire. Billuart est mort en 1757: depuis cette époque le Saint-Siège a rendu un très-grand nombre de décisions doctrinales et disciplinaires que notre savant théologien n'a pu connaître et utiliser. Il y a eu notamment la célèbre bulle de Pie VI *Auctorem fidei* qui a frappé le jansénisme au cœur en poursuivant ce Protée, habile à changer de forme et de couleur pour se soustraire à l'autorité de l'Eglise. Billuart, qui avait poursuivi le jansénisme avec tant de vigueur, n'a pu mettre à profit les décisions précises par lesquelles Pie VI a stigmatisé les erreurs jansénistes et assigné, pour chacune, le sens condamné par l'Eglise. En outre, le Saint-Siège, qui n'a jamais été plus consulté de toutes les parties du monde que dans ces derniers temps, a tranché un très-grand nombre de difficultés soit pour la doctrine, soit pour la discipline et la morale. Tout cela a montré la nécessité de publier un volume supplémentaire qui

renfermât les actes et les décisions du Saint-Siège jusqu'à nos jours. C'est ce que la *Société générale de librairie catholique* vient de faire en publiant un volume in-4° de 600 pages à 2 colonnes ayant pour titre: *F. C. R. Billuart Summa sancti Thomae hodiernis Academicarum moribus accommodata. Appendices*. Ce volume renferme 102 documents; le premier remonte au pontificat de Benoît XIV; le dernier porte la date du 5 juin 1877.

I

Les dix premiers documents sont empruntés au pontificat du savant Benoît XIV; nous y remarquons particulièrement la lettre du souverain-pontife à l'inquisiteur général d'Espagne pour l'apologie du cardinal Noris. Benoît XIV y montre la circonspection du Saint-Siège dans l'examen des livres et l'extrême indulgence dont il use avant de frapper les œuvres des écrivains très-distingués et qui ont rendu des services à la religion; il parle des Bollandistes, de Tillemont, de Bossuet. Cette lettre est peu connue et ne se trouve pas dans le Bullaire du savant Pontife. Les deux frères Ballerini, si célèbres par leur science, la firent paraître en tête de leur édition des *Oeuvres du cardinal Noris*. Elle fut réimprimée à Rome en 1854, en une feuille volante, à l'époque où les cardinaux de l'Index et du Saint-Office examinaient les ouvrages de Rosmini. L'éditeur du volume que nous étudions a donc été fort bien inspiré en insérant cette lettre dans son recueil; il l'a fait suivre d'une autre lettre de Benoît XIV au savant Muratori (page 12). Elle était inconnue jusqu'à nos jours.

II

On connaît la célèbre Encyclique de Benoît XIV sur l'usure et le prêt à intérêt: *Vix pervenit*; elle parut à la vérité environ douze ans avant la mort de Billuart, et, chose étrange, le savant théologien ne la citant jamais, on peut en conclure qu'il ne la connaissait pas. Il était donc nécessaire de la faire entrer dans le supplément. Nous devons surtout féliciter l'éditeur de ne s'être pas borné à publier l'Encyclique, mais de l'avoir fait suivre de toutes les décisions du Saint-Siège sur la question du prêt à intérêt. Ce qui en augmente le prix, c'est que la collection de ces décisions, loin d'être simplement une œuvre privée, est officielle. En effet, en 1873, la Sacrée-Congrégation de la Propagande a publié un recueil de toutes les décisions du Saint-Siège et elle l'a adressé aux évêques et aux vicaires apostoliques des missions. C'est ce recueil officiel qui est reproduit intégralement dans le volume qui nous occupe. La collection donnée par la Propagande se termine par cinq conclusions pratiques. Nous remarquons particulièrement la 4° qui énonce un principe dont les théologiens et les confesseurs doivent tenir un grand compte: c'est que, malgré la tolérance dont le Saint-Siège a fait preuve à l'égard du prêt à intérêt, surtout depuis 1815, il n'entend nullement autoriser le commerce de l'argent à l'égard des pauvres. Voici textuellement la

1. F. C. R. Billuart, *Summa sancti Thomae*, hodiernis academicarum moribus accommodata, editio nova optimè auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ Sacrae, sub augusto nobilissimoque patrocinio Illustrissimi ac RR. DD. J. J. B. Lequette, Episcopi Atribatensis, Boloniensis et Audomarensis. Huit beaux volumes in-4° à deux col. 40 fr. — Paris. Victor Palmé. Appendices, un vol. in-4° à deux colonnes, 10 fr.

maxime énoncée page 26 : *Tolerantiam minime extendi posse ad coonestandam usuram quamvis modicam erga pauperes.*

III

Nous ne dirons qu'un mot du célèbre bref de Pie VI : *Super soliditate Petre* (page 28 et suiv.). On sait que ce bref établit contre Eybel la primauté du Saint-Siège, que les jansénistes et les fébronieniens attaquèrent si violemment à la fin du siècle dernier. Ce document trouve naturellement sa place dans notre nouveau volume.

Ce qui frappera surtout les lecteurs sérieux, c'est la bulle *Auctorem fidei* et les explications insérées à la suite; en effet, l'éditeur ne s'est pas contenté de reproduire le texte de cette constitution dogmatique, il la fait suivre des notes du cardinal Gerdil et de plusieurs dissertations éminemment propres à élucider la doctrine catholique.

Personne n'ignore que Gerdil eut la principale part à la rédaction de la bulle *Auctorem fidei*. On conserve à Rome de précieuses notes du savant cardinal sur chacune des propositions censurées. Ces notes sont principalement empruntées à saint Augustin, dont les jansénistes se prétendaient les seuls représentants dans l'Eglise. Elles sont reproduites dans le volume et y occupent une place considérable (page 51 à 83). Signalons spécialement les notes sur les propositions deux et trois de la bulle, propositions insinuant que le pouvoir du pape et des évêques n'est autre qu'une délégation de l'Eglise.

Nous recommandons également aux professeurs des séminaires des matériaux extrêmement précieux pour le traité de la grâce, sur l'immortalité considérée comme condition naturelle de l'homme, la justice originelle, la grâce prévenante, etc...

Deux propositions de la bulle *Auctorem fidei* se rapportent au Sacré-Cœur. Elles sont en quelque sorte la sanction doctrinale d'une dévotion contre laquelle les jansénistes s'élevaient avec tant d'audace. Gerdil a relevé un grand nombre de passages des saints Pères et des théologiens, sur l'adoration qui est due à l'humanité du Sauveur et à son Cœur sacré. (Voir page 55, *Monitum Editoris.*)

Les notes de Gerdil sont suivies de trois dissertations du même auteur. La première concerne les règles qui ont présidé à la rédaction de la bulle *Auctorem fidei*, les formules dont on s'est servi pour qualifier les erreurs jansénistes. La seconde est une apologie de la bulle contre l'évêque de Nole, qui présenta une requête au gouvernement de Gênes pour empêcher la promulgation de la bulle. La troisième, enfin, concerne l'évêque de Pistoie, dont le synode fournit au Saint-Siège une occasion depuis longtemps attendue de saisir, dans un acte officiel, l'ensemble des erreurs jansénistes.

(A suivre). L'abbé A. GAUTIER

Docteur du clergé de Paris, chan. hon. de Nantes.

VARIÉTÉS

PLUME ET CHARRUE

A lire aux Paroissiens

Le général Ambert vient de publier un volume destiné à faire beaucoup de bien et beaucoup de mal : beaucoup de bien aux hommes vertueux et persécutés qu'il y prend pour héros; beaucoup de mal à ceux qui s'attaquent à eux. Il l'a intitulé : *Les Frères des Ecoles chrétiennes*¹, et y a mis pour épigraphe ce mot de M. Thiers : « Les Frères et les Sœurs, voilà, à l'école et à l'hôpital, les grands bienfaiteurs du peuple. » Un premier coup d'épée fort adroitement porté, n'est-ce pas ?

Nous ne voulons pas analyser ce nouvel écrit du brave général, nous voulons seulement appeler l'attention sur sa douloureuse actualité. De toutes parts, les vexations s'accumulent contre les Chers Frères; chaque jour, de nouvelles expulsions viennent les arracher à leurs écoles, aux enfants qui les aiment, aux parents qui les vénèrent. Leur crime, c'est d'enseigner à prier Dieu en même temps qu'à lire; de chercher à former à la fois des chrétiens et des Français. Il faut lire le petit volume du général Ambert pour comprendre tout l'injuste et tout l'odieux de ces persécutions. L'extrait suivant vous en dira, sous le rapport littéraire, l'éclat et le charme, la vie et l'entraînement; au point de vue populaire et de la propagande, la haute portée morale et la féconde utilité.

A Monsieur Pierre Marcel, cultivateur à Livron (Eure-et-Loir).

Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me consulter dans une circonstance fort importante. Vos deux fils ont atteint l'âge où l'on quitte la maison paternelle pour le collège. Faire un choix vous semble difficile, d'autant plus que, vivant dans la campagne, vous ignorez quels sont les meilleurs maîtres.

Artisan de votre fortune, vous avez raison d'être fier de vos succès. Simple laboureur au début, vous avez creusé le sillon. A la sueur de votre front vous êtes parvenu à conquérir un champ. A ce champ vous avez ajouté une chaumière. Les moissons succédant aux moissons, votre chaumière est devenue maison bourgeoise, habilement dirigée par une ménagère sage et laborieuse. Des bâtiments se sont élevés peu à peu, et les troupeaux sont venus. Sur le ruisseau vous avez construit un moulin, et sur l'aride coteau vous avez planté la vigne. Maintenant vous promenez vos regards sur les vastes prairies, sur les bois verts, et sur les blés qu'agite la brise. Vous êtes le fermier le plus riche du pays, je devrais dire le bourgeois le plus honoré.

1. Charmant volume in-12 de 140 pages, et qui ne coûte que 1 fr.

Aux concours agricoles, votre nom retentit, et si vous étiez ambitieux, vous pourriez atteindre les faveurs électorales. Mais vous êtes modeste, et vous préférez le travail aux hasards d'un avenir politique.

Cette ambition, dont vous secouez le joug, vous sourit pour vos enfants. Vous rêvez les grandeurs. L'ainé, dites-vous, le petit Guillaume, surprend tous les voisins par son gentil babil. Vous lui croyez une vocation oratoire. Le barreau, dites-vous, conduit à tout. Rien n'est plus vrai. Quant à votre second fils, Ambroise, vous voudriez en faire un ingénieur.

Que deviendront vos champs, votre moulin, vos vignes, vos troupeaux? C'est là le fruit de votre travail. Votre vie entière a été consacrée à créer ces richesses. Il n'est pas un brin d'herbe que votre main n'ait touché; pas un coin de terre que votre pied n'ait foulé; pas un arbre que votre regard n'ait caressé. Vous avez créé plus qu'une richesse, vous avez composé une œuvre, fondé une cité, vaincu la nature et conquis votre place sous le soleil.

Dieu vous a donné cette place, non pour votre vie, mais pour la vie de la famille. Vous avez fondé une dynastie, vous êtes un ancêtre, et vous l'oubliez!

Il est vrai que vos désirs sont vagues. Peu vous importe que vos fils soient avocats ou médecins, ingénieurs ou financiers. Vous exprimez vos vœux en disant : « Je voudrais qu'ils fussent dans les écritures. » A la place de la charrue vous leur voulez une plume. Vous ignorez donc que le plus noble instrument de travail est précisément la charrue, et que le plus lourd est la plume. Malheureux père qui exiliez vos fils dans les villes, qui les condamnez aux écritures, qui les privez pour toujours du grand air, des vastes horizons, du lever du soleil et des blanches neiges sur la montagne. Au lieu de la liberté des champs, vous voulez leur donner l'esclavage de la plume. Ils ne parcourront plus les vastes plaines à la poursuite du gibier, et devront se contenter des six pieds carrés de leur bureau.

Courbés sur une table, les yeux fixés sur le papier, la plume entre les doigts, ils feront leurs écritures. Les jours, les mois, les ans passeront sur leurs têtes, ramenant le même labeur, monotone et fastidieux. Ce n'est pas comme aux champs, où l'œil est réjoui par les fleurs du printemps et les fruits de l'automne; ce n'est pas comme à la ferme qui a ses semailles et ses fauchaisons, ses vendanges et ses veillées d'hiver. Les écritures, œuvres des hommes, n'ont pas le charme des œuvres de Dieu.

Vous avez cependant pour vos fils une véritable tendresse, vous voulez leur bonheur. Alors vous cherchez à éviter les peines que vous avez endurées.

Etes-vous certain de ne pas les vouer à des peines mille fois plus cruelles? Vos souffrances n'ont été que passagères, le succès a couronné vos efforts, et vous avez conquis l'estime et la fortune. Que faut-il de plus?

Les écritures ne conduisent pas à la gloire ni même aux honneurs, sans de terribles hasards. C'est un véritable assaut où les imprudents pé-

risissent. Nul ne franchit la brèche sans recevoir de nombreuses blessures.

Pourquoi ne pas redouter aussi les naufrages? On part le cœur plein d'espérance, le ciel est pur, la mer est calme, on perd de vue le rivage et l'on rêve à des climats enchantés. Un nuage se montre à l'horizon, et l'orage ne tarde pas à gronder. Combien de passagers ne reviennent plus et dont les mères porteront un deuil éternel? Aucun océan n'a vu autant de naufrages que la grande ville de Paris. On y arrive jeune, le cœur pur et l'esprit sain. Bientôt il faut se distraire des écritures, on pose la plume les premiers jours, bientôt on la repousse, puis on l'écrase du pied. Le luxe et les fêtes enivrent le malheureux qui ne s'appartient plus. Il lui faut de l'or, encore de l'or, toujours de l'or. Il tombe, se relève, puis retombe jusqu'au fond du précipice, où se trouve l'infamie.

C'est là le sort de braves enfants de la campagne, qui, sous le regard paternel, eussent été d'honnêtes gens.

Vous ne savez pas combien le sol des grandes villes est glissant; vous ne connaissez pas la torture de la misère à Paris; vous ignorez qu'on meurt de faim dans une mansarde au bruit des festins et des fêtes.

Vous, le robuste laboureur, allez contribuer à dépeupler les campagnes au profit des villes; vous allez ravir à la terre les bras qui lui sont nécessaires, c'est là une action dont il vous sera demandé compte.

Vos enfants ne seront pas à votre chevet pour vous fermer les yeux à l'heure de la mort. Depuis longtemps, ils auront oublié le chemin de la ferme. Le langage qu'on y parle n'est pas celui qu'ils comprennent, le pain qu'on y mange est trop dur pour eux, et leurs mains ne savent plus presser les mains calleuses du laboureur. Je n'ose dire qu'ils méprisent leur père, mais, certainement, ils méprisent leur berceau.

Quels sont leurs titres à tant de fierté? — C'est d'être dans les écritures. Du dernier commis au premier ministre, on noircit du papier et l'on est fier de sa besogne. Puis on émarge un autre papier, sorte de métairie qui ne craint ni la grêle, ni la sécheresse. Cela les rend tous fiers au point de mépriser leurs frères, les paysans.

Ainsi donc, soit que vos fils aient en mains la plume du commis ou la plume du ministre, ils vous mépriseront par cela seul qu'ils seront dans les écritures.

Croyez-moi, Monsieur Marcel, enseignez à vos enfants le respect de la charrue, et renoncez à la pensée de troquer leur vêtement de travail contre l'habit noir du solliciteur. Sachez que plus d'un bourgeois blessé dans sa chaussure de luxe a regretté les sabots de ses pères.

Ai-je besoin, Monsieur Marcel, de vous parler de la famille? Votre compagne est le modèle des mères, vos deux filles et vos deux fils sont pour vous de justes sujets d'orgueil. Votre foyer respandit de bonheur et vous remerciez Dieu des biens dont il vous comble.

Dieu vous a fait chef de la famille. En vous donnant une grande autorité, il vous a créé de

grands devoirs. Le premier de tous est la conservation de cette famille.

Il y avait autrefois, dans chaque maison, un livre où le père inscrivait tous les événements qui intéressaient la famille : les naissances, les morts, les mariages, les faits honorables pour l'un des membres, les ventes, les achats. C'était le fidèle tableau de la vie domestique. Les nobles, les bourgeois, les plus humbles familles avaient leur *Livre de raison*. C'est le nom que leur donne le savant M. Charles de Ribbe.

La famille n'est pas uniquement la transmission du sang et du patrimoine matériel ; elle a son héritage moral, ses traditions et son honneur.

Ce *Livre de raison* existait dans l'antiquité romaine sous le nom de *Tabulæ*.

Supposons pour un instant que ce livre soit dans votre maison. Il parle de vos travaux, de vos efforts, de vos succès. Il rappelle ces luttes terribles de vos débuts, puis vos riches moissons, votre mariage, vos joies de père et vos fêtes de famille, baptême et première communion.

Ce livre sera donc fermé de vos propres mains ; vous écrirez sur la dernière page le triste mot : *Séparation*.

Il dépend de vous qu'il n'y ait pas séparation, mais simplement départ. Ce sera la conséquence de l'école où vous les placerez, et des maîtres auxquels vous confierez ces jeunes intelligences.

Car, ne croyez pas que je veuille laisser vos fils dans l'ignorance. Je désire, au contraire, qu'ils soient instruits. L'ignorance est partout un fardeau, mais ce fardeau est encore plus lourd aux champs qu'à la ville.

C'est l'ignorance de l'homme des champs qui lui fait envier la ville ; cette ignorance le rend facile à exploiter par les intrigants et les ambitieux ; cette ignorance produit une crédulité plus que naïve. Je veux donc que vos fils soient instruits afin d'échapper au joug honteux de ceux qui égarent en flâtant.

Mais il ne faut pas croire que l'instruction les attirera nécessairement vers les villes et que leur place ne sera plus aux champs parce qu'ils auront appris autre chose que ce qu'enseigne le maître d'école du village.

Penseriez-vous que toute science est inutile pour diriger une ferme ?

Votre erreur serait grande. Un commis tourne sans cesse dans le même cercle, guidé par ses supérieurs. Il écrit en style plus ou moins vulgaire, des lettres ou des circulaires qui fatiguent plus les mains que l'intelligence. La besogne lui déplaît parce qu'elle est pour lui sans intérêt. Il s'y met un peu tard et l'abandonne un peu tôt.

Au contraire, celui qui féconde la terre observe les phénomènes de la nature depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier. Il doit étudier le climat, les saisons, la richesse du sol, le labourage, l'élevage, les engrais, les débouchés et les mille détails qui influent sur la prospérité. Croyez-vous qu'il lui soit inutile de connaître les méthodes de culture des pays étrangers ? Croyez-vous qu'il ne trouvera pas à appliquer l'arpentage, le dessin, un peu d'astronomie et de physique, beaucoup de chimie et d'architecture.

Ne vous y trompez pas, le labour est comme la guerre : un métier pour les ignorants et une science pour les habiles gens. Cette science, qui s'enseigne dans les écoles, ne se perfectionne qu'aux champs par l'observation attentive et la pratique journalière.

Ces champs que vous labourez sont la patrie française : vous êtes donc les meilleurs serviteurs du pays. Ne privez pas vos enfants de ce titre précieux de fils aînés de la patrie.

Général AMBERT.

LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

A LA BARRE DES DÉPUTÉS

Le *Petit Journal*, qui est républicain et volontiers libre-penseur, a cependant jugé utile de donner à ses lecteurs une analyse du document dressé par le ministre de l'instruction publique et des cultes et déposé sur le bureau de la Chambre pour constater l'état des congrégations religieuses en France.

Voici cette analyse :

Nous avons dit que, dans la séance de la Chambre de lundi, M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, a déposé un travail comprenant l'état des congrégations, communautés et associations religieuses autorisées ou non autorisées, dressé en exécution de l'article 12 de la loi de finances du 28 décembre 1876.

Cet article 12 prescrivait de dresser, pour être publié et distribué aux membres des deux Chambres dans le courant du premier semestre de l'année 1877, « l'état de toutes les communautés, congrégations et associations religieuses, quelle que soit leur dénomination, autorisées ou non autorisées, qui existent en France avec la désignation des communautés qui relèvent directement ou indirectement de supérieurs résidant en pays étrangers. »

Ce travail, qui a pris des proportions considérables, n'a pu être prêt dans les délais prescrits ; mais les députés et le public n'auront pas perdu à attendre ; en effet, le relevé s'est fait avec une grande méthode et présente des développements d'un puissant intérêt.

Le volume de 300 à 400 pages sera distribué prochainement ; on y retrouvera les états suivants :

- 1° Congrégations et communautés religieuses d'hommes, légalement autorisées ;
- 2° Congrégations et communautés religieuses de femmes, légalement autorisées ;
- 3° Associations religieuses d'hommes, non autorisées (ministère de l'intérieur) ;
- 4° Associations religieuses de femmes, non autorisées (ministère de l'intérieur) ;
- 5° Associations religieuses d'hommes, vouées à l'enseignement et légalement autorisées ; écoles publiques ou libres dirigées par ces associations (ministère de l'instruction publique) ;
- 6° Ecoles publiques ou libres dirigées par des

associations religieuses de femmes vouées à l'enseignement et légalement autorisées (ministère de l'instruction publique).

Dans la statistique dressée par les soins de M. le ministre des cultes, on a pris soin de ranger les congrégations et les communautés religieuses légalement autorisées dans l'ordre chronologique, d'après la date des actes qui leur ont conféré l'existence.

On compte cinq congrégations religieuses d'hommes légalement autorisées. Elles ont fondé, en France ou dans les colonies françaises, 115 établissements; à l'étranger, elles en ont fondé 109.

Le nombre des membres de ces congrégations est de 2,418.

Les communautés religieuses d'hommes, légalement autorisées, sont au nombre de 4, lesquelles ne renferment que 84 membres.

Il existe 224 congrégations religieuses de femmes, légalement autorisées. Elles ont fondé 2,450 établissements. Le nombre de leurs membres s'élève à 93,215.

On compte en outre, d'une part, 35 congrégations diocésaines, ayant fondé 102 établissements, comprenant en totalité 3,794 membres; d'autre part, 644 communautés renfermant 16,741 membres.

En ce qui concerne les associations religieuses d'hommes, non autorisées, la date de leur formation étant souvent incertaine, on les a rangées suivant l'ordre alphabétique des départements où elles se sont établies.

Le nombre de ces établissements est de 384, lesquels comprennent 7,444 membres.

Il n'existe pas moins de 602 établissements religieux de femmes, non autorisés; le nombre de leurs membres s'élève à 14,003.

Si nous passons au chapitre 5 relatif aux associations religieuses d'hommes, vouées à l'enseignement et légalement autorisées, nous trouvons 23 associations dirigeant 2,328 écoles publiques et 768 écoles privées.

Les membres de ces associations sont au nombre de 20,341.

On a constaté l'existence de 528 congrégations de femmes se livrant à l'enseignement. Elles dirigent 10,951 écoles publiques et 5,727 écoles privées.

Les écoles libres dirigées par des associations religieuses non reconnues sont soumises au même régime que les écoles laïques; elles sont considérées comme telles par l'administration, de même que par le législateur.

Ces établissements se trouvent compris dans les états dressés par les soins du ministère de l'intérieur.

Nous aurons à revenir sur cet important travail, lorsqu'il aura été distribué.

On sait pourquoi la majorité de la Chambre a demandé ce travail de statistique. C'est à peu près comme les gouvernements qui, avant de déclarer une guerre, se procurent des cartes détaillées des pays qu'ils se proposent d'envahir.

Mais ici, singulier effet de la vérité, il se produit d'ores et déjà un résultat qu'on n'avait pas prévu. Cette statistique, si malveillante qu'elle

soit dans ses intentions, ne peut s'empêcher de constater les faits, c'est-à-dire les immenses services rendus au pays pour l'éducation des enfants, le soulagement des pauvres, la guérison des malades, le perfectionnement de l'agriculture, etc.

N'essayez pas de la statistique, messieurs les radicaux, elle tournerait à votre confusion et à la gloire des pieux dévouements que vous vous apprêtez à poursuivre.

NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES

LA QUESTION DES ÉCOLES CONGRÉGANISTES DEVANT LE CONSEIL D'ÉTAT

On se rappelle les persécutions exercées contre les écoles congréganistes dans plusieurs de nos départements et les expulsions violentes qui s'en sont suivies.

Sur l'ordre du supérieur général des Frères, tous les directeurs des écoles congréganistes que des arrêtés préfectoraux ont voulu changer en écoles laïques ont déferé au conseil d'Etat les décisions préfectorales, ainsi que la dernière circulaire interprétative de M. Bardoux sur cette importante question.

Le conseil d'Etat, section du contentieux, appelé à juger la question, a nommé comme rapporteur M. le conseiller de Bellomayre.

Aujourd'hui nous apprenons que les conclusions du rapport de M. de Bellomayre demandent l'annulation pour abus de pouvoirs des arrêtés préfectoraux, se basant sur ce que « les arrêtés en question et la circulaire interprétative de M. Bardoux ne sauraient détruire « ce principe qu'une école qui n'a pas été rendue vacante légalement ne saurait être changée, fût-ce même après avis conforme du « conseil municipal et du conseil académique. »

Nous croyons savoir qu'au ministère de l'instruction publique, le sous-secrétaire d'Etat, M. Casimir Périer, prépare un travail destiné au commissaire du gouvernement chargé de combattre les conclusions du rapporteur, et partant de soutenir le mal fondé des prétentions des demandeurs.

Quant au rapport de M. de Bellomayre, ajoutons qu'il est destiné, lorsqu'on en connaîtra le texte, à produire une certaine impression, car on nous affirme qu'il est doublement remarquable au point de vue historique des faits et de la jurisprudence.

* * *

DÉCOUVERTE BIBLIQUE. — A la dernière séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Léopold Delisle a fait connaître un manuscrit de la bibliothèque de Lyon du sixième siècle, qui contient la plus grande partie d'une version latine de la Genèse, de l'Exode et du Deutéronome antérieure à la *Vulgate*. La principale lacune du *Codex*, qui porte sur le Lévi-

tique et le livre des Nombres, se trouve complée par un manuscrit du même temps faisant partie aujourd'hui du cabinet de lord Ashburnham; en sorte que l'on a ainsi tout le *Pentateuque*.

On sait que la version *italique* remonte probablement jusqu'aux temps apostoliques et qu'elle a été traduite littéralement du grec des *Septante*, en dehors du texte hébreu. Cette version primitive, corrigée par saint Jérôme sur l'ordre du pape saint Damase, est devenue la *Vulgate* reçue authentiquement dans l'Eglise.

La découverte d'un manuscrit du sixième siècle contenant la version *italique*, antérieure à saint Jérôme, est du plus grand intérêt pour l'exégèse biblique.

* *

UN MARTYR DU SECRET DE LA CONFESSION. — Dans une histoire du parlement de Bordeaux, œuvre posthume de M. Boscheron des Portes, président honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux, on rencontre le récit d'un fait qui rappelle le courage de saint Jean Nepomucène.

« En 1548, une révolte effrayante eut lieu à Bordeaux à propos des exactions dont était l'objet la gabelle, c'est-à-dire l'impôt sur le sel. Les insurgés mirent à mort le directeur général des gabelles et un religieux qui, dans un esprit de conciliation, avait adressé quelques représentations à la foule ameutée.

« Le receveur des gabelles Andrault fut torturé pendant quatre heures et son corps fut salé par une indigne allusion à l'impôt du sel, dont le malheureux avait été chargé d'assurer le recouvrement.

« Son confesseur fut saisi et sommé de révéler sa confession. Mais les fureurs de la multitude ne purent lui arracher son secret, et il eut le même sort que son pénitent. »

* *

GUERRE ANTICATHOLIQUE. — Le cercle catholique d'ouvriers de Gourin a été fermé par arrêté du préfet du Morbihan, « comme étant devenu un centre d'action et de propagande politiques, et une cause permanente d'agitation et de conflit dans la commune. »

Le préfet du Morbihan est cet illustre *Thémistocle* Saisset-Schneider que les lauriers de *Miltiade* Dumarest, préfet du Finistère, empêchent de dormir. Comme réponse à son arrêté, les fondateurs du cercle ont adressé au ministre de l'intérieur une lettre pour lui demander de revenir sur cette décision. On attend pour voir si la République française possède un *Aristide* le juste.

— La préfecture du Rhône fait dresser procès-verbal contre les malheureux qui de temps immémorial vont recevoir la soupe à la porte des couvents de Lyon; afin de frapper la main qui donne, on les poursuit comme mendiants-vagabonds. Le parquet refuse les poursuites. Patience! Les préfets et employés de cet acabit nous demanderont la soupe: nous l'avons donnée longtemps à des magistrats de l'ex-commune de Paris.

— Un arrêté de la municipalité de Marseille, visant la loi de germinal, a interdit, dans le cimetière Saint-Pierre, la procession traditionnelle de la commémoration des morts et notamment la cérémonie de l'absoute. Le curé de la paroisse de Saint-Pierre a tenu compte de l'interdiction, mais après avoir rédigé une protestation formelle. — Sous la première république, on jetait au vent les cendres des morts: voudrait-on en revenir là à Marseille?

* *

COMPARAISON ENTRE LES RÉPUBLICAINS DE FRANCE ET D'AMÉRIQUE. — A côté de ces actes, plaçons la proclamation que nous trouvons, ces jours derniers, dans tous les journaux de la Nouvelle-Orléans, à l'occasion du fléau (la fièvre jaune), qui fait encore tant de victimes en Louisiane:

PROCLAMATION DU GOUVERNEUR.

Etat de la Louisiane.

Département exécutif.

Attendu qu'il n'est pas seulement juste et convenable, mais que c'est encore le devoir d'un peuple, visité par la calamité et l'affliction, de reconnaître sa dépendance envers le Dieu Tout-Puissant et de montrer sa foi dans son pouvoir et sa miséricorde;

Et attendu que les prières qui montent chaque jour et à toute heure de cette terre affligée jusqu'à son trône divin, doivent avoir une expression simultanée et publique;

C'est pourquoi, moi, Francis T. Nicholls, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, je désigne mercredi, 9 octobre, de l'année de Notre-Seigneur 1878, comme un jour de jeûne, d'humiliation et de prière, et je recommande que chaque personne, dans les limites de la Louisiane, se rende, ce jour-là, en quelque lieu de culte public pour invoquer humblement Notre Père Céleste, afin qu'il suspende son bras vengeur et nous délivre du fléau qui, frustrant l'habileté humaine et tout ce que le dévouement, le courage et la charité peuvent lui offrir de secours, répand encore la désolation dans tout notre Etat et dans les Etats voisins;

Et je recommande en outre, que, dans ce service public, la bénédiction de Dieu soit invoquée sur ceux qui ont ainsi généreusement manifesté leur dévouement, leur courage et leur humanité, dans ces heures sombres de notre détresse suprême.

En foi de quoi, j'ai apposé sur ce ma signature et fait apposer le sceau de l'Etat, dans la ville de la Nouvelle-Orléans, le 1^{er} jour d'octobre, dans l'année dix-huit-cent-soixante-dix-huitième de Notre-Seigneur, et la cent-troisième de l'indépendance des Etats-Unis.

FRANCIS T. NICHOLLS.

Par le Gouverneur, OSCAR ARROYO,
Assistant Secrétaire d'Etat.

* *

AUTRE COMPARAISON AVEC LES RÉPUBLICAINS DE SUISSE. — On mande de Genève, 28 octobre :

« Le gouvernement radical de M. Carteret a éprouvé une défaite complète. MM. Chenevière, Vogt, Major et Pictet ont été élus par plus de 7,000 suffrages, tandis que M. Carteret n'en a obtenu que 4,600. »

Voilà comment tombent ceux qui s'en prennent à l'Eglise. Aujourd'hui, Bismarck s'avoue vaincu en Allemagne, et, en Suisse, les électeurs abandonnent les persécuteurs. Saura-t-on en France comprendre la leçon ?

REVUE DES LIVRES

Les ignorances de la science moderne, par Eugène LOUDUN, 2 vol. in-12, — Prix : 6 fr.

M. Eugène Loudun vient de faire paraître un ouvrage intitulé : *Ignorances de la science moderne*, qui est destiné à produire un véritable scandale parmi les savants, car il démontre, avec une abondance de preuves qui ne laisse rien à désirer, que les affirmations des savants matérialistes sont d'autant plus téméraires qu'ils ignorent les causes premières de toutes choses, c'est-à-dire les principes et surtout ce qu'il y a de plus important.

Et ce n'est pas une démonstration sèche et pédante ; c'est une exposition élevée et rapide, parsemée du récit des faits les plus piquants, et parfois prenant la forme de dialogues où les savants sont obligés à des aveux et des contradictions vraiment comiques. Ce livre, les *Ignorances de la science moderne*, est écrit avec une clarté qui le rend propre à être mis entre les mains des ignorants, des femmes et des jeunes gens, aussi bien que des savants, et l'on peut dire qu'il est aussi agréable à lire qu'un ouvrage d'imagination.

L'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, écrivait à l'auteur, le même jour, avec la chaleur d'âme qui le distinguait, deux lettres coup sur coup, le matin : « *Je vais lire avec avidité ce nouveau volume ; votre grand ouvrage : le mal et le bien m'a donné de profondes satisfactions et je ne doute pas que ce volume ne me plaise au même degré.* » Et le soir : « *Je viens de lire cent pages de votre charmant livre ; c'est un travail bien précieux.* etc. » Quel plus éclatant témoignage et quelle meilleure recommandation !

REVUE CATHOLIQUE UNIVERSELLE

Le besoin d'une grande Revue catholique est un de ceux qui tourmentent le plus vivement tous les bons esprits. Cette Revue, on la rêve universelle. On voudrait qu'elle fût à la fois générale et spéciale, et qu'elle convînt en même temps à tous les lecteurs et à chacun d'eux en particulier, quels que fussent d'ailleurs sa profession, ses études et ses goûts. Cette idée paraît impraticable, et M. VICTOR PALMÉ a cru ne

pouvoir satisfaire un tel désir qu'en créant tour à tour trois *Revues*. Le lecteur qui les possédera aura l'équivalent de cette Revue encyclopédique dont l'exécution est véritablement impossible. Dans la *Revue du Monde catholique* (la *Revue du Monde catholique* paraît depuis l'année 1861, par livraisons bi-mensuelles, grand in-8°, et forme à la fin de l'année 4 volumes de 900 pages chacun. Abonnement, pour la France et la Belgique, 25 fr. par an), il verra traitées toutes les questions relatives à la politique, aux lettres, aux sciences, aux arts ; la *Revue des Questions historiques* (la *Revue des Questions historiques* paraît depuis l'année 1866, par livraisons trimestrielles, grand in-8° de 300 à 350 pages, et forme par an 2 volumes. Abonnement pour la France, 20 fr. par an, et 25 fr. pour les autres pays) lui donnera la solution de tous les points controversés de l'histoire, et les *Analecta juris pontificii* (les *Analecta juris pontificii*, créés à Rome même, paraissent depuis vingt-deux ans par grandes livraisons in-4° de 60 pages environ à deux colonnes. Toutes les insertions sont en français. Abonnement pour la France et la Belgique, 16 fr. par an, 20 fr. pour les autres pays) l'initieront aux secrets du droit canon, de la théologie, de la liturgie et de toutes les sciences ecclésiastiques. On ne saurait nier la grandeur d'un tel ensemble ; c'est une ENCYCLOPÉDIE PÉRIODIQUE, une encyclopédie complète et permanente, toujours au courant, toujours vivante. Pas de question qui puisse échapper à cette triple expression de la pensée catholique, pas de lecteur qui n'y trouve la satisfaction de tous les besoins de son intelligence. Pour faciliter la diffusion de ces trois *Revues*, M. VICTOR PALMÉ offre une réduction considérable à chacun de ceux qui prendront une souscription A LA FOIS aux *Analecta*, aux *Questions historiques* et à la *Revue du Monde catholique*.

Les trois *Revues* réunies : France, au lieu de 61 fr., net, 50 fr. ; Etranger, au lieu de 85 fr., net, 70 fr.

25, rue de Grenelle, à Paris.

PERLES LITTÉRAIRES

ŒUVRES DE M. LOUIS VEUILLÔT

Vie de Jésus, un beau vol. in-12, 3 fr. 50.

Edition in-8° raisin illustrée, 8 fr.

Cà et là, 2 forts vol. in-12, 8 fr.

Le parfum de Rome, septième édition, augmentée de plus de soixante chapitres inédits. 2 vol. in-12, 7 fr.

Les odeurs de Paris, 1 fort vol. in-12, 4 fr.

Les libres penseurs, 5^e édition. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Historiettes et fantaisies. 1 beau vol. in-12, 3 fr. 50.

Le droit du seigneur au moyen âge. 1 vol. in-12, 3 fr.

Les couleuvres. 1 vol. in-12, 2 fr.

Molière et Bourdaloue. 1 vol. in-12, 3 fr.

L'honnête femme, nouvelle édition. 1 beau vol. in-12, prix, 3 fr.

Corbin et d'Aubecourt. 1 vol. in-12, 2 fr.

Dialogues socialistes. L'esclave Vindex, — le lendemain de la victoire, — la légalité. 1 vol. in-12, 3 fr.

Œuvres poétiques, 1 fort vol. in-12, 4 fr.

ŒUVRES NOUVELLES DE PAUL FÉVAL

A 3 FRANCS LE VOLUME IN-12.

Jésuites! 14^e édition, 1 vol.**Les Étapes d'une conversion.** *La mort d'un père*, premier récit de Jean; 14^e édit. 1 vol.— *Pierre Blot*, second récit de Jean; 8^e édition, 1 vol.— *La Première Communion*, troisième récit de Jean, 1 vol.**Châteaupauvre** (voyage au dernier pays breton). 6^e édition. 1 vol.**Le Dernier Chevalier.** Ouvrage inédit, 4^e édition. 1 vol.**Frère Tranquille** (anciennement *la Duchesse de Nemours*). 4^e édition. 1 vol.**La Fée des grèves** (légende bretonne). 6^e édition. 1 vol.**L'Homme de fer** (suite de *la Fée des grèves*). 4^e édition. 1 vol.**Les Contes de Bretagne.** 6^e édition. 1 vol.**Le Château de velours.** 4^e édition. 1 vol.**La Fille du Juif errant.** 4^e édition. 1 vol.**La Louve.** 2^e édition. 1 vol.**Valentine de Rohan.** 2^e édition. 1 vol.**Les Romans enfantine.** 2^e édition, 1 vol.**Le Mendiant noir.** 1 vol.**Le Poisson d'or.** 1 vol.**Veillées de famille.** 1 vol.

COURRIER DE L'UTILE

MOIS DE NOVEMBRE

Ce mois-ci approche sérieusement de l'hiver : que pouvons-nous, à cette occasion, dire d'utile à nos lecteurs en ce qui concerne la vie pratique? Quelles circonstances se présentent-elles à eux de mêler agréablement, fructueusement pour tous, les petits détails du temporel à l'exercice spirituel de leur haut ministère? Poursuis ce que tu as commencé, continue ta revue, « Courrier de l'utile. »

Chambre à coucher.

Il ne faut jamais faire calfeutrer les portes et les fenêtres de sa chambre à coucher.

Boucher, à cette époque de l'année, toutes les fissures qui peuvent donner passage à des courants d'air dans les pièces qu'on habite pendant la journée, est une excellente mesure, car les allées et venues suppléeront à ce qui pourrait manquer d'oxygène; mais clore hermétiquement, par des bourrelets aux portes et aux fenêtres, la chambre à coucher où l'on reste enfermé pendant les longues nuits de l'hiver, est une grave imprudence : c'est se condamner volontairement à respirer un air vicié, et qu'on s'est mis dans l'impossibilité de renouveler.

Poudre pour parfumer les appartements.

Sciure de bois de santal . . .	15 gr.
Sciure de bois de laurier . . .	15
Sciure en poudre.	4
Benjoin.	8

Pilez le tout dans un mortier; enfermez dans un flacon. On peut remplacer le santal et le laurier par des fleurs de lavande sèches et des fleurs d'oranger.

Pour conserver une excellente odeur aux appartements pendant l'hiver, il faut mettre dans les coins, au moment où l'on pose les tapis, de gros sachets de poudre d'iris de Florence. Si l'on a des iris à la campagne, on recueille les racines, on les fait sécher à l'ombre et râper. Quand on n'a pas de tapis, on peut glisser les sachets sous les coussins des bergères et des canapés, cela donne un parfum très-doux qui n'incommode jamais.

PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES RIDEAUX,
LES TABLEAUX, ETC.

Il faut sortir de leurs enveloppes les rideaux de soie et découvrir les meubles; si vous apercevez que les mains des domestiques ou les têtes des hommes qui se tiennent debout contre les portes et les fenêtres aient laissé des taches sur les rideaux ou portières, etc., défaites-les, enlevez leurs galons, et faites acheter :

Miel.	125 grammes,
Savon noir. . . .	155 —
Eau-de-vie. . . .	1/2 litre.

Mélez le tout ensemble, et laissez trente heures au moins; au bout de ce temps, étendez votre étoffe sur une table bien propre : si elle peut y tenir dans toute sa longueur, ce sera le mieux. Trempez une brosse douce dans le mélange ci-dessus indiqué; brossez à fil droit en long et en travers; ayez deux grands baquets remplis d'eau fraîche, l'eau de puits est la meilleure; plongez votre étoffe dans l'un, puis dans l'autre sans la tordre; étendez ensuite. Quand la soie n'égoutte plus, repassez à l'endroit, pliez à l'envers à la longueur du mètre, pour imiter les plis du neuf, repassez encore sur les plis pour les marquer.

On nettoie par ce procédé toutes les étoffes de soie; les robes, les cravates, les rubans se dégraisent plus aisément que de grandes pièces comme les rideaux.

Pour nettoyer les tableaux et en ôter les taches, on prend :

Mastic,	30 grammes.
Huile de térébenthine . . .	60 id.
Borax	10 id.

On fait dissoudre le tout dans un bain de sable et on filtre, ensuite on lave le tableau avec de l'esprit-de-vin et on y applique, avec un pinceau de poils de loutre, la composition ci-dessus. On se sert aussi, avec avantage, de l'alcali volatil, 30 gr., coupé par 10 gr. d'essence de lavande et 150 gr. d'eau pure, en ayant soin de bien laver le tableau après l'avoir nettoyé.

RHUMES.

Breuvage bienfaisant. — Prenez : bonne eau-

de-vie, trois cuillerée à bouches; sirop de capillaire, trois cuillerées à bouche.

Mélez et versez dessus : infusion chaude de fleurs de violette, une grande tasse.

Buvez le tout en une seule fois le soir, après vous être mis au lit, et reprenez la même potion deux ou trois soirs de suite.

Pour les jeunes personnes et les constitutions trop faibles, on peut se contenter de deux cuillerées d'eau-de-vie.

Un rhume qui durait depuis deux ans, ce qu'on appelle un catarrhe chronique, a disparu, par ce moyen, dans les trois jours.

Contre les rhumes de cerveau. — La « Gazette des hôpitaux » indique un moyen aussi facile que sûr de guérir presque instantanément le *coriza* (rhume de cerveau). Ce mode de traitement consiste à faire des inhalations de teinture d'iode; on place à cet effet, sous le nez du malade; un flacon de teinture d'iode que l'on tient à la main. L'iode, sous l'influence de la chaleur de la main, se vaporise. On répète les inhalations de trois en trois minutes pendant une heure, et, peu de temps après, tout symptôme du mal a disparu.

Bouillon au lait pour le rhume. — Le pot étant en bouillage et le bouillon déjà fait, puisez-en une demi-tasse avant qu'il ne soit salé, choisissez la partie où l'ébullition est la plus forte et la graisse chassée à la circonférence de la marmite; joignez-y deux fois autant de lait et un bon morceau de sucre. On dit ce breuvage, agréable d'ailleurs, fort salutaire pour la poitrine.

CORRESPONDANCE

La Vacquerie (Calvados), ce 3 novembre. — J'ai reçu hier un numéro spécimen de l'*Ami du Clergé*, qui, je le crois, me rendra de vrais services d'ami. C'est pourquoi je viens vous prier de vouloir bien m'inscrire au nombre de vos abonnés. — G., curé.

Lyon (Rhône), 3 novembre. — L'*Ami du Clergé*! Vous venez à l'heure propice. Nous sommes attaqués: défendez-nous; calomniés: justifiez-nous; diffamés, honnis: réhabilitez-nous... Je prends deux abonnements. — P.

Gardanne (B.-du-Rh.), 2 novembre. — J'ai l'honneur de vous demander un abonnement d'un an à l'*Ami du Clergé*, dont je reçois le prospectus-programme. Il remplit admirablement une lacune que je désirais voir combler depuis longtemps, et la modicité du prix est réellement alléchante. — S. vic.

D. — Je désirerais un ou plusieurs ouvrages sur *Sainte Cécile*, dont la fête a lieu le 22 novembre courant. Pouvez-vous me renseigner?

R. — Il y a l'édition Didot de *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, par Dom Guéranger (25 fr.). — L'édition V. Palmé, moins luxueuse mais aussi complète et toute récente du même ouvrage

(10 francs). — Et, enfin, l'*Histoire de sainte Cécile*, vierge et martyre, patronne des musiciens, par M. l'abbé Thiesson, chanoine honoraire de Troyes. (Un volume in-8°, 5 fr.)

D. L'*Histoire de France* illustrée, par Bordier et Char-ton, nouvelle édition revue et corrigée, est-elle, comme la précédente, à l'index?

R. Les corrections n'ont pas effacé les erreurs qui ont fait condamner cet ouvrage.

D. Où trouver les lettres de saint François de Sales?

R. Les lettres complètes ne se trouvent que dans les œuvres de cet auteur. — Il existe diverses éditions choisies, notamment les *Lettres choisies de saint François de Sales*, par M. Eugène Veuillot (1 vol. in-18 de viii-484 pages. Prix: 5 fr.). — *Les Larmes du veuvage*, essuyées par saint François de Sales: Lettres du saint prêtre à des chrétiens de son temps, suivies des *Litanies de la résignation*; ouvrage approuvé par Mgr Freppel, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos par M. Charles Brunetière. (1 joli vol. in-18 de 204 pages. 1 fr.)

D. Indiquer une *Vie des Saints* en 4 ou 5 volumes?

R. Celle de Mgr Guérin, en 4 volumes in-12, d'après le père Giry, est certainement la meilleure parmi les nombreux abrégés publiés. 16 fr.

D. Quel livre choisir pour terminer par la lecture d'un bon auteur les études historiques du collège?

R. De Riancey, *Histoire du Monde*, nouvelle édition, 10 vol. in-8°, Prix: 60 fr.

D. Quelle est la meilleure *Explication du Catéchisme*?

R. La *Somme du Catéchiste*, que vient de publier l'abbé Regnaud, est certainement ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Dans ces 4 volumes énormes, il y a la matière de 10 volumes. Il a profité de ses devanciers et a mis à profit les travaux du dernier concile, 30 évêques ont approuvé cet ouvrage. Prix: 16 fr.

D. Quels ouvrages à consulter sur le Catholicisme libéral?

R. L'abbé Jules Morel a publié tout un arsenal sur cette question, sous le titre de la *Somme du Catholicisme libéral*. 2 vol. in-8°, Prix: 12 fr.

D. Où pourrait-on trouver un bon manuel de politesse pour les jeunes gens de la classe ouvrière?

R. Nous n'en connaissons pas de spécial pour les ouvriers. Il y a l'ouvrage général du R. P. Champeau: *les Bienséances sociales*. Traité de politesse. 2 fr.

D. Quel est le meilleur traité de médecine pratique ou du moins le plus utile pour un prêtre dans le ministère?

R. Le *Dictionnaire de médecine* de la Collection Migne.

D. Existe-t-il deux dictionnaires, l'un d'histoire et de géographie, l'autre des sciences et des arts, composé avec précision et clarté, mais surtout dans l'esprit catholique?

R. Ceux de Bouillet, de Grégoire et de Dezobry laissent à désirer pour l'orthodoxie. Celui de Crampon (histoire et géographie) est bon, mais un peu court.

ÉCHOS DE LA BOURSE

RENTE. — L'arrivée en hausse légère des Consolidés anglais, l'amélioration de la situation métallique de la Banque d'Angleterre et les nouvelles politiques étant plus favorables, la tenue du marché s'est modifiée. Le 3 0/0 est revenu à 75 25, l'amortissable à 77 90, le 5 0/0 à 112 90.

SOCIÉTÉS DE CRÉDIT. — Ces valeurs ont, en général, subi les mêmes impulsions que les fonds d'Etats.

La Banque de France, sur laquelle il y a eu fort peu d'affaires, s'est traitée entre 3100 et 3200, elle ferme à 3105.

Le Crédit foncier, après 785, a fermé à 776 25.

Les autres Sociétés de crédit françaises ferment, savoir : la Société générale à 460, le Crédit industriel à 775, la Société de Dépôts et de Comptes courants à 677 50, le Crédit lyonnais à 650, la Foncière à 865.

VALEURS INDUSTRIELLES. — Sur cette catégorie de valeurs, il n'y a eu de mouvements bien importants que sur celles d'entre elles qui se trouvent dans des circonstances spéciales.

Sur le Gaz parisien, qui est menacé d'être détroné par la lumière électrique, s'il y a eu beaucoup d'offres, ces offres ont immédiatement trouvé leur contre-partie. Toutes les fois que le cours de 1,200 a été perdu ou seulement mis en discussion, il s'est immédiatement produit suffisamment d'ordres d'achats au comptant qui ont ramené ce cours à la cote.

Les valeurs du Canal de Suez ont eu aussi à subir les dispositions moins bonnes du marché. Elles ont fermé à 737,50.

CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — Sur les actions des grands chemins français, les transactions à terme ont été, comme à l'ordinaire, des plus restreintes. Au comptant, les offres, d'abord sans importance, ont été assez nombreuses au dernier moment. L'Orléans reste à 1,120, le Lyon à 1,177 50, le Nord à 1,365, le Midi à 830, l'Est à 680, l'Ouest 735.

FONDS ÉTRANGERS. — Il y a eu fort peu d'affaires sur la rente Italienne. On l'a cotée à 72 80 au plus bas et 73 15 au plus haut.

L'attentat auquel le roi Alphonse vient d'échapper a été absolument sans influence sur les fonds espagnols. L'Extérieure ferme à 14 3/8 après 14 1/4; le 2 0/0 amortissable à 31 13/16. Les nouveaux billets hypothécaires ont des demandes à 455.

Les fonds turcs et la Dette 5 0/0 notamment ont eu un marché tourmenté. La Dette 5 0/0 a fait un moment 10 50. Mais, la situation gé-

nérale s'étant améliorée, et la formation d'une commission financière étant confirmée, on est revenu à 10 80.

Les nouvelles d'Orient, sans avoir autant pesé sur les fonds russes, ont néanmoins eu pour effet de rendre les transactions sur ces valeurs fort lourdes. Le 5 0/0 de 1877, après avoir fait au plus haut 81 95 et 81 35 au plus bas, ferme à 81 75. Les autres fonds traités au comptant y finissent à des cours plus faibles qu'il y a huit jours. Les bruits d'emprunt ont cessé.

Les fonds autrichiens et les fonds hongrois ont eu leur part dans les oscillations que les nouvelles d'Orient ont fait éprouver à presque tous les fonds d'Etats. Le 4 0/0 or autrichien est revenu de 60 à 60 25. Le 6 0/0 hongrois reste à 70 50.

Toujours peu d'affaires sur le 5 0/0 américain, qui est retombé de 109 1/2 à 109.

ENTREPRISES CATHOLIQUES. — « On a dit avec raison, en plaidant contre l'exportation des capitaux à l'étranger : *L'argent français aux affaires françaises*. Nous ajoutons dans le même ordre d'idées : *L'argent français et catholique aux affaires françaises et catholiques*. »

Ces paroles si judicieuses, que nous reproduisons textuellement d'un journal quotidien de Paris, nous engagent à reparler de la *Société générale de Librairie catholique*. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la *France nouvelle*, n° du 26 octobre 1878 :

« Le coupon n° 6 des actions sera payé à partir du 1^{er} décembre. Le magnifique immeuble social, en construction, 76, rue des Saints-Pères, est déjà à moitié édifié, et tous les bureaux, services et magasins de la Société pourront s'y installer au commencement de l'année prochaine.

« Quant aux obligations de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE, on ne peut en trouver. Il est peu de valeurs industrielles aussi bien classées.

« Le cours des actions s'affermir chaque jour. Les petits capitaux qui se souviennent du conseil que nous leur avons donné : de se placer uniquement dans des entreprises françaises, catholiques, honnêtement gérées et suffisamment rémunératrices, les petits capitaux, disons-nous, se portent avec raison sur les actions de la Société générale de Librairie catholique. »

En s'adressant directement au Directeur, M. Victor Palmé, on peut traiter de gré à gré, c'est-à-dire obtenir de payer par échéances au cas où l'on n'aurait pas tous ses fonds disponibles. Pour les autres, pas de temps à perdre pour leurs demandes, s'ils veulent profiter du sixième coupon qui est payable, comme il vient d'être dit, le 1^{er} décembre prochain.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 3. — PRÉDICATION : XXIV^e dimanche après la Pentecôte. — Sujet tiré de l'Épître. — Autre tiré de l'Évangile. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : Assistance des moribonds. — Lettres dimissoriales refusées injustement pour l'ordination. — CONCILE PROVINCIAL DU PUY : Rétablissement du concours pour les cures et les officialités. — LÉGISLATION CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Cures des églises métropolitaines. — Devoirs des fabriciens en novembre. — Avis concernant les Prestations. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : La légion thébaine — LA THÉOLOGIE DE BILLUART (suite et fin). — LE MANÈGE DU PRÊTRE : R. P. CAUSSETTE. — NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES. — PROMENADES DANS LA PAROISSE. — NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES. — ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES. — RÉPONSES.

compense que Dieu nous propose, je concevrais un terme dans l'affection que nous lui donnons. Quand vous hésitez, franchissez les limites de la vie, entr'ouvrez les portes de l'éternité et voyez ce que Dieu vous prépare. Servir Dieu et persévérer dans son amour, c'est satisfaire à un besoin du cœur et se procurer une grande consolation. La persévérance, d'ailleurs, est un précepte formel : *Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* (Joan., v, 14.) *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.* (Luc., ix, 62.) Enfin, la persévérance est le gage du salut : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Matth., xxiv, 13.) *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* (Apoc., ii, 10.)

PRÉDICATION

XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

In omni opere bono fructificantes.
Col., i, 10.

Il y a un perpétuel mouvement dans la maison de Dieu : les uns entrent, d'autres sortent ; bien peu demeurent fidèles autour du tabernacle du Seigneur. La société des élus se réjouit du retour d'un pécheur ; mais plus souvent elle se trouble de la défection de ceux qu'elle croyait fidèles. Il est nécessaire de persévérer toujours dans la pratique du bien.

I. *Motifs de persévérance.* — Dieu n'a jamais changé dans son amour. Depuis l'éternité il est à nous : *Ego Dominus, et non mutor.* Pourquoi donc voudriez-vous l'abandonner et repousser cet amour ? S'il devait y avoir un terme dans la ré-

II. *Moyens de persévérance.* — La persévérance, c'est la conservation de la vie spirituelle en nous. Affinités qui existent entre la vie matérielle et la vie spirituelle. Le premier moyen nécessaire à la conservation de la vie matérielle, c'est la parole, par laquelle nous indiquons nos souffrances, nos impressions, nos désirs. La parole dans l'ordre spirituel, c'est la prière, par laquelle nous disons à Dieu tous nos besoins. Le second moyen pour conserver la vie matérielle, c'est la société. Dans l'ordre spirituel, c'est par les bonnes compagnies que nous perséverons dans le bien. Le troisième moyen, c'est la nourriture pour l'âme : la communion fréquente. Les quatrième moyen, c'est la maternité. Sans le dévouement d'une mère, l'enfant ne vivrait pas. Dans l'ordre spirituel, nous avons Marie ; c'est en l'aimant que nous persévérons dans la vertu.

AUTEURS À CONSULTER : Caussette, Crabot, de l'Estang, Doucet, Foulon, la Luzerne, Martin, Richard.

XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.*Sujet tiré de l'évangile.*

Dies iræ, dies formidinis.

L'évangile du dernier dimanche de l'année ecclésiastique propose à notre méditation, comme celui qui ouvre le temps de l'Avent, le terrible événement qui doit marquer la fin du monde, le jugement dernier. Nous devrions, pour nous conformer à l'esprit de l'Eglise, commencer et finir, non-seulement toutes nos années, mais chacun de nos jours, en nous rappelant qu'un moment viendra où nous apparaîtrons devant Dieu pour être jugés. Inutile de prouver et d'établir ce jour devant venir si formidable pour le juste même, mais nous devons rappeler :

1^o Quel juge est celui au tribunal duquel nous paraîtrons ;

2^o Quelle sera la matière de notre jugement ;

3^o Quels châtimens suivront la sentence une fois portée.

I. Sur la terre, un juge qui prononce un arrêt peut être gagné, peut se tromper ; mais Dieu, notre unique et souverain juge, n'est sujet à aucune des fautes de ces juges de la terre : car il est *clairvoyant*, il voit tout dans les ténèbres, à la lumière, sur la terre, dans les cieux, au fond des cœurs, sur les lèvres : *Si in cælum*, etc.

Il est souverainement *intelligent* : il comprend tout, pensées, desirs, sentiments.

Il est souverainement *intéressé* : tout ce qu'il voit en nous, il l'inscrit sur son grand livre, *liber scriptus proferetur*, et saint Jean a vu que l'on cherchait le nom des élus dans le livre de la vie.

Il est infiniment *saint et pur* : rien de souillé ne pourra paraître devant lui ; pensée terrible qui glaçait d'effroi un saint Jérôme avec ses rigoureuses pénitences, un saint Hilaire que les années d'une vie austère ne rassuraient pas.

II. *Matière de notre jugement.* — Nous serons jugés sur la loi imposée à tout chrétien, ce qui offre un cadre fort grand, et sur les obligations particulières de notre état.

III. Les *châtiments* qui suivront la sentence sont innombrables, intolérables, n'ayant point de fin.

AUTEURS À CONSULTER : Achon, Beauregard, de Bonnevie, Bourdaloue, Breton, Brydaine, Cirier, Deplace, Duquesnay, Lacarrière, Laden, Lambert, Lenfant, Lorient, Mac Carthy.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile

ASSISTANCE DES MORIBONDS. — OBLIGATIONS DES CURÉS SOUS CE RAPPORT.

Mgr l'Evêque de Bâle, en Suisse, avait adressé à la Congrégation du concile la consultation suivante :

« Quoique le Rituel romain et les commenta-

teurs indiquent clairement que les curés sont tenus d'assister les moribonds, cependant, en fait, cette discipline salutaire n'a presque jamais été en pleine vigueur, et aujourd'hui elle semble le plus souvent oubliée : car, après avoir administré les sacrements et fait plusieurs visites aux malades, un grand nombre de curés, sans aucun remords de conscience, négligent l'assistance des moribonds, surtout dans les grandes paroisses. Cette charge si particulière du pasteur, cette œuvre si nécessaire de miséricorde est laissée à des femmes. C'est pourquoi, afin qu'en une si grave affaire, dont l'éternité dépend, toute erreur soit dissipée et tout abus soit radicalement extirpé, on soumet humblement les questions suivantes. Les ordinaires recommandent dans leurs statuts le ministère paroissial envers les moribonds ; mais les curés entendent cela d'un pur conseil, et non d'une obligation rigoureuse. Il n'y a que l'autorité suprême de la sainte Eglise romaine qui puisse réprimer l'abus, en définissant clairement le droit.

« On demande par conséquent : 1^o si les curés et autres gérants de la cure des âmes sont tenus d'assister les moribonds, auxquels ils ont d'ailleurs administré les sacrements ; 2^o si cette obligation est *sub gravi* ; 3^o si l'obligation subsiste en toute rigueur à l'égard des moribonds qui ont vécu pieusement et paraissent bien disposés ; 4^o si les curés légitimement empêchés sont tenus de se faire remplacer par un autre prêtre, supposé qu'ils puissent l'avoir ; 5^o si dans une longue agonie le prêtre est tenu de ne pas abandonner le moribond jusqu'au dernier soupir ; 6^o si, conformément aux prescriptions de S. Charles Borromée, il ne faut admettre que deux causes qui dispensent de l'obligation d'assister les moribonds : la nécessité d'administrer les sacrements à d'autres malades, et d'autres occupations nécessaires ; 7^o si l'on doit considérer comme de légitimes empêchements, entre autres excuses, une santé peu robuste, une affaire médiocrement urgente, l'éloignement, les mauvais chemins, la nuit, le mauvais temps, le péril de contagion ou d'un autre mal, l'incertitude de l'agonie, la fatigue, la répugnance de la famille du malade, la fréquence des cas d'agonie, comme dans les hôpitaux ; 8^o si les curés sont tenus de notifier à leurs paroissiens qui n'y sont point habitués la nécessité d'avertir le curé pour les moribonds et l'obligation de lui faciliter l'entrée et d'écartier sérieusement les obstacles pour parvenir au chevet des moribonds.

« Voilà les très-importantes questions que Mgr l'Evêque de Bâle a soumises à la Sacrée Congrégation. Le *folium* soumis aux Eminences cardinales en traite avec soin. On y cite le Rituel romain publié par l'ordre de Grégoire XIII et la disposition formelle du Rituel de Paul V. Ce dernier prescrit que les parents appellent le curé dès que l'agonie commence, *ut morientem adjuvet ejusque animam Deo commendet*. On cite les canonistes Denys le Chartreux, Passerini, Barbosa, Martène (*de Antiquis Ecclesiæ Ritibus*) ; une infinité de conciles provinciaux et de statuts synodaux ; Benoît XIV, constitution *Firmandis*, num. 10. Frassinetti,

dans l'ouvrage *Manuel pratique du jeune curé*, en italien, dit : « Après avoir administré les sacrements, le curé doit assister le malade jusqu'au dernier passage ; et l'on doit désapprouver hautement la coutume, et pour mieux dire l'abus qui règne dans certains pays, où les curés administrent les sacrements aux malades et ne se présentent plus dans leurs maisons. Cela serait à peine tolérable pendant l'hiver, dans les localités où l'on devrait cheminer à travers la neige, la glace et des tempêtes dangereuses pour la vie elle-même. On pourrait tolérer que dans ces pays le curé, après avoir administré les sacrements et l'indulgence, recommandât le malade à la charité d'une pieuse personne pour l'assister et le conforter, en recommandant toutefois de rappeler sans délai le ministre du Seigneur si le malade ressent un besoin particulier, comme par exemple si sa conscience n'est pas tranquille. »

« L'assistance des moribonds oblige-t-elle *sub gravi* ? Les conciles et les synodes qui ont infligé de graves peines aux curés qui négligent la recommandation de l'âme, ont été persuadés de la gravité de cette obligation. Le *folium* cite Barbosa (*de Officio parochi*) et Catalani (*Commentaire du Rituel romain*). Possevinus est le seul auteur que l'on rapporte comme ayant été d'avis que l'obligation n'est que *sub levi* ; mais, qu'on le remarque, Possevinus limite son assertion aux bons chrétiens, dont les excellentes dispositions ne font pas doute.

« Le prêtre qui assiste un malade doit-il demeurer auprès du moribond durant tout le temps de l'agonie, qui parfois est très-longue ? Possevinus est d'avis que l'assistant ne doit quitter ni jour ni nuit le moribond mal disposé et impénitent. Frassinetti, cité plus haut, s'exprime ainsi : « Il ne faut pas prétendre qu'après avoir administré les sacrements le curé ne doit plus quitter le chevet du malade, jusqu'à ce qu'il meure ou se trouve notablement mieux. C'est là un abus par excès, c'est une pratique vicieuse, parce qu'elle oblige le curé ou son remplaçant à passer les jours et les nuits auprès du malade, sans pouvoir s'occuper des autres choses du ministère. En outre, sachant qu'après l'extrême-onction les parents réclament la continue assistance auprès du malade, le curé est fortement tenté de différer l'administration du sacrement, pour ne pas perdre prématurément sa liberté. »

« Quant aux causes qui excusent de l'assistance, il est nécessaire d'en laisser l'appréciation à la conscience du curé, qui doit surtout considérer l'état du moribond et ses qualités morales.

« Nul doute que le curé ne doive s'en tenir à la prescription du Rituel romain, qui lui ordonne d'avertir les parents de le faire appeler si le mal s'aggrave. Il doit prendre tous les moyens de sauver les âmes qui lui sont confiées : par conséquent, nonobstant la désuétude de la loi, il est tenu de notifier aux paroissiens l'obligation de l'appeler et de lui faciliter l'accès auprès du malade, en éloignant énergiquement les obstacles.

« DÉCISION. La Sainte Congrégation du Concile déclare qu'en ce qui concerne l'assistance des malades, il faut s'en tenir aux prescriptions du Rituel romain. Sur les points controversés entre les auteurs, consulter les écrivains autorisés. Rome, 23 mars 1878.

MÊME CONGRÉGATION

LETTRES DIMISSORIALES REFUSÉES INJUSTEMENT POUR L'ORDINATION. — LE SAINT-SIÈGE PERMET DE RECEVOIR LES ORDRES DES MAINS D'UN AUTRE EVÊQUE.

Le concile de Trente (session XXIII, c. viii) prescrit aux ordinands de recevoir l'ordination de leur propre évêque, ou en vertu des lettres dimissoriales et testimoniales de ce prélat ; s'il les refuse injustement, on peut porter plainte au Saint-Siège, qui, après instruction de l'affaire, remet l'ordination au métropolitain, ou à un évêque voisin, ou bien encore à tout évêque auquel l'ordinand voudra s'adresser. Le *folium* rapporte un grand nombre d'arrêts de la S. Congrégation du Concile, années 1668, 1792, 1823, 1848, etc.

Pierre N. a eu la vocation ecclésiastique dès son bas âge. Depuis plusieurs années il réside à Rome, en suivant le cours de théologie de l'université. Ayant écrit plusieurs fois à son évêque en France pour obtenir les dimissoires, il a essuyé un refus, par la raison qu'il n'a pas rempli certaines conditions prescrites pour le grand séminaire du diocèse. Voyant s'approcher le moment où l'autorité militaire pouvait l'appeler au service, il a présenté une requête à la S. Congrégation du Concile, en demandant l'autorisation de recevoir les ordres majeurs et la prêtrise. Il a assuré qu'il aurait un titre patrimonial d'ordination, conformément aux saints canons. — La S. Congrégation a écrit à Mgr l'Evêque, selon l'usage, *pro informatione et voto*. Le digne prélat a répondu : « Le recourant a quitté le diocèse il y a environ cinq ans, ne voulant pas, ou, dit-il, ne pouvant pas remplir un certain règlement diocésain pour notre grand séminaire. Depuis cette époque il a demeuré dans différents diocèses, et il nous a demandé plusieurs fois les dimissoires pour recevoir les ordres. Nous avons refusé les lettres dimissoriales, parce que nous ne pouvons pas répondre de sujets peu connus de nous, impropres au saint ministère et d'ailleurs dépourvus d'un titre suffisant pour l'ordination. » Au reste, Mgr l'Evêque dit qu'il n'a pas à se plaindre de la conduite morale du recourant et qu'il lui a proposé l'*exeat* pour s'agréger à un autre diocèse.

Quel est le règlement diocésain auquel Pierre n'a pas voulu se soumettre ? C'est un statut du concile provincial, ainsi conçu : « Les élèves ecclésiastiques suivront pendant deux ans et avec la plus grande application le cours de philosophie suivant la méthode scolastique. » Ce concile provincial a été légitimement examiné par le Saint-Siège. Or Pierre a violé le règlement : car, après avoir fait un an de philoso-

phie, il demanda d'entrer au cours de théologie.

Le refus de dimissoires semble injuste. Mgr l'Evêque reconnaît lui-même que le recourant a de bonnes mœurs et de la piété. Le métropolitain confirme : Pierre a laissé de bons souvenirs dans le petit séminaire de l'archidiocèse, où il fut quelque temps professeur. C'est pourquoi Mgr l'Archevêque déclare que rien ne s'oppose, en ce qui le concerne, à ce qu'on autorise le recourant à recevoir les ordres de tout évêque catholique. Pierre a résidé cinq ans au séminaire de Lyon : le supérieur rend un excellent témoignage « de sa conduite, qui a toujours été exemplaire » ; il atteste aussi que « cet ecclésiastique a étudié la théologie pendant trois ans et subi avec succès les examens que l'on fait subir à ceux qui doivent recevoir la prêtrise ». Il a quitté le diocèse parce qu'il ne peut pas supporter le climat froid et qu'il a besoin d'une nourriture particulière.

DÉCISION.

Pro facultate ad hoc ut orator a quovis catholico episcopo, servatis cæteris de jure servandis, ad sacros ordines usque ad presbyteratum inclusive promoveri possit, facto verbo cum Sanctissimo.
(23 mars 1878.)

CONCILE PROVINCIAL DU PUY

RÉTABLISSEMENT DU CONCOURS POUR LES CURES ET DES OFFICIALITÉS

Le but de notre journal étant de renseigner le clergé sur toutes les questions scientifiques ou autres capables et dignes de l'intéresser, nous avons dû nous interdire les longues dissertations ; mais la même raison nous oblige à résumer d'une manière claire et précise les travaux de longue haleine ayant le même but. Dans cette dernière catégorie, nous rangeons un article publié dans notre *Revue du Monde catholique* par l'abbé E. Grandclaude, docteur et professeur en théologie et en droit canon, touchant le concile provincial du Puy, et relatif au rétablissement du concours pour les cures et des officialités : questions palpitantes, qui déjà aujourd'hui tiennent en éveil l'attention du monde catholique et le passionneront demain.

Le concile du Vatican, dit le docte professeur, a frappé à mort le gallicanisme doctrinal. Vainement les tronçons épars de ce serpent antique s'agitent-ils encore sous la langue et la plume de quelques légistes séculiers, encouragés par le catholicisme libéral, qui souffle à huis clos la défiance. Mais la masse des chrétiens acclame comme un dogme l'autorité infaillible du Pape et son pouvoir juridictionnel sur toute l'Eglise : la question est vidée.

Mais si le gallicanisme spéculatif ou doctrinal est désormais suranné, on ne peut pas en dire autant du gallicanisme pratique ; et, par ce dernier mot, il faut entendre cette manière d'agir en vertu de laquelle, tout en proclamant la puis-

sance législative des papes, on se soustrait sous divers prétextes au *jus pontificium*, c'est-à-dire aux décrets pontificaux qui sont l'exercice de cette puissance, la traduction pratique de cette autorité.

Si donc l'on veut être logique, du moment qu'on admet l'autorité, il faudra nécessairement en arriver à en observer les prescriptions et les ordonnances : de là la préoccupation du clergé à l'heure présente pour retourner à l'observation stricte du droit canonique. Et, disons-le hautement, les éminents prélats qui furent les plus ardents défenseurs de la vérité au concile, sont aussi les restaurateurs les plus hardis et les plus zélés de la saine discipline. C'est avec autant d'admiration que d'intérêt que tout le clergé français a tourné les yeux sur le concile de la province de Bourges, tenu au Puy, lequel semble avoir pris à tâche de compléter par la pratique les théories de la spéculation.

Après avoir affirmé que tous les usages français sont loin d'être illégitimes, et que, dans le travail entrepris de restauration, il faudra bien distinguer ceux qui sont de provenance gallique ou le résultat de coutumes régulièrement introduites, notre savant canoniste croit avoir découvert que la plupart de nos abus viennent de ce que les administrations diocésaines ont plus d'une fois marché sur les traces des administrations civiles et les ont copiées servilement, tandis qu'il appartenait aux institutions canoniques de subordonner et de contrôler les institutions civiles. La découverte était faite depuis longtemps, mais il était bon de la proclamer une fois de plus.

Assurément, nous sommes obligés de tenir compte des prescriptions, même injustes, du pouvoir séculier : dans le domaine des faits, la force prime souvent le droit et s'impose à tous. Mais autre chose est d'étudier la législation civile des fabriques, par exemple, pour ne pas heurter une légalité ombrageuse, qui restera maîtresse du fait, et autre chose est de l'accepter pour règle directrice lorsqu'elle est contraire au droit canon. Nous devons prendre les saints canons pour règle, et tâcher d'adapter à cette règle, d'interpréter en conformité avec elle, toute notre législation civile. Il ne peut sembler excessif à personne que nous désirions une restauration disciplinaire qui, sans heurter ni détruire les usages légitimes, couche dans la même tombe le gallicanisme pratique et le gallicanisme doctrinal.

Parmi les décrets disciplinaires édictés au concile du Puy, il faut placer au premier rang celui qui rétablit le *concours pour les cures*. Nous le reproduisons dans toute son intégrité :

« 1^o Nous voulons que le concours prescrit « par le concile de Trente, légèrement modifié « et accommodé à notre état de choses, soit rétabli le plus tôt possible dans notre province « de Bourges, pour les églises paroissiales pourvues d'un titre curial.

« 2^o Tous les trois ans, dans le synode diocésain, l'évêque ou son vicaire général proposera six examinateurs au moins, qui devront être approuvés par le synode, et qui auront

« pour office d'examiner ceux qui doivent être
« promus aux églises curiales, et de s'enquérir
« soigneusement de leur âge, de leurs mœurs
« et de leur capacité.

« 3° Chaque année, en temps opportun, l'é-
« vêque appellera devant les examinateurs dé-
« signés quelques ecclésiastiques capables de
« gouverner les églises curiales; on pourra
« aussi appeler par une notification publique
« tous ceux qui voudront être examinés.

« 4° Au temps par lui fixé, l'Evêque choisira
« au moins trois des examinateurs synodaux,
« qui feront l'examen avec lui ou avec son
« vicaire général. L'examen terminé, il sera
« dressé une liste spéciale, sur laquelle seront
« inscrits tous ceux qui, par l'âge, les mœurs,
« la doctrine, la prudence et les autres qualités
« requises pour gouverner une paroisse, auront
« été jugés capables; et, parmi ceux-ci, l'Evêque,
« à la vacance d'une église curiale, nommera
« celui qu'il jugera le plus digne.

« 5° Ceux-là seuls seront admis à ce concours
« qui auront donné satisfaction dans tous les
« examens imposés aux jeunes prêtres.

« 6° Cet examen se composera d'une double
« épreuve, orale et écrite: dans l'examen oral,
« ils seront interrogés sur toutes les matières
« auxquelles ils auront dû répondre dans les
« cinq ou six examens susdits, c'est-à-dire sur
« la sainte Ecriture et la théologie dogmatique
« et morale, sur le droit canonique et l'histoire
« ecclésiastique, et sur tout ce qui concerne l'ad-
« ministration pastorale; l'examen écrit consis-
« tera en un sermon, qu'ils composeront sur un
« sujet qui leur sera immédiatement proposé.

« 7° Quoique le concours soit seulement né-
« cessaire pour le choix des curés titulaires, il
« servira beaucoup cependant pour conférer
« prudemment les autres bénéfices et offices.

« 8° Ceux qui auront subi avec honneur
« l'examen, pourront, sans nouvelle épreuve,
« pendant les dix années suivantes, être promus
« à toutes les cures vacantes. Mais, après dix
« ans, pour obtenir de nouveaux titres curiaux,
« il sera nécessaire de se présenter de nouveau
« à l'examen.

« De plus, pour que la transition du présent
« état de choses au nouveau qui doit être intro-
« duit, se fasse plus facilement, et qu'il soit tenu
« compte des mérites de chacun, les Evêques,
« pendant dix ans, seront libres de disposer à
« leur gré du tiers des titres curiaux, et de les
« conférer, s'ils le jugent à propos, à d'autres
« qu'aux examinés, *servatis de cetero servandis.* »

Ces décrets soulèvent deux très-graves ques-
tions, sur lesquelles il est nécessaire de s'arrêter
un moment.

(La suite au prochain numéro.)

LÉGISLATION CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

CURES DES ÉGLISES MÉTROPOLITAINES OU CATHÉ-
DRALES, RÉUNION AU CHAPITRE, CONDITIONS,
EFFETS.

L'existence distincte et indépendante des

Cures et des Chapitres dans les églises cathé-
drales a souvent donné lieu à des difficultés
entre les Curés et les Chanoines. La plupart
des Evêques ont cru devoir prévenir ces con-
flits en réunissant le titre curial au Chapitre¹.

La première des réunions fut opérée par le
Cardinal de Belloy, Archevêque de Paris, sur
les observations qui lui avaient été adressées
le 20 décembre 1806 par le Ministre des Cultes.
Elle fut approuvée par un décret du 27 janvier
1807. Ce décret fut officiellement communiqué,
le 20 mai suivant, à tous les Archevêques et
Evêques de France qui furent en même temps
invités à procéder à de semblables réunions des
Cures aux Chapitres dans leurs cathédrales res-
pectives.

Les ordonnances épiscopales postérieurement
rendues à cet effet ont également obtenu la
sanction du Gouvernement. Elles portent créa-
tion d'un canonicat de plus; mais, d'un autre
côté, le traitement du Curé se trouve supprimé.
Celui des chanoines que l'Evêque a choisi pour
remplir les fonctions curiales prend le titre
d'*Archiprêtre*. La nomination de l'Archiprêtre
est soumise, comme celle des Curés, à l'agrè-
ment du Chef de l'Etat; toutefois, elle est révo-
cable sans la même condition de l'agrément du
Gouvernement.

Nous publions ci-après un des décrets les
plus récents intervenus en cette matière: celui
qui a sanctionné la réunion de la Cure de l'é-
glise cathédrale de Verdun au Chapitre de cette
Cathédrale.

Mgr l'Evêque de Verdun avait pris, à la date
du 22 février 1876, une ordonnance portant
réunion, au Chapitre, de la Cure de son église
cathédrale. Cette ordonnance était de tous
points conforme à celles qui avaient déjà été
approuvées pour les cas analogues.

M. le préfet de la Meuse et M. le maire de
Verdun qui ont été consultés, conformément
aux précédents, ont émis des avis favorables.

M. le Ministre des Cultes a également pensé
qu'il y avait lieu d'adopter la proposition du
Prélat.

En conséquence, il a soumis à la signature
de M. le Président de la République le décret
ci-après :

Le Président de la République,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction
publique et des Cultes;

Vu l'ordonnance de l'Evêque de Verdun, en
date du 22 février 1876, portant réunion de la
Cure de son Eglise cathédrale au Chapitre;

Vu les avis du préfet de la Meuse et du
maire de Verdun, en date des 2 et 4 mars 1876;

Vu la loi du 18 germinal an X;

Vu le décret du 2 août 1858 qui a porté le
traitement des Chanoines à 1,600 fr.;

La section de l'Intérieur et des Cultes du Con-
seil d'Etat entendue,

Décète :

Art. 1^{er}. L'ordonnance ci-annexée de l'E-

(1) Le nombre des Cathédrales où la Cure est réunie
au Chapitre s'élève actuellement à 70; il y a 15 Cathé-
drales dans lesquelles la Cure est encore indépendante
du Chapitre.

vêque de Verdun, en date du 22 février 1876, portant réunion de la Cure de l'église cathédrale de cette ville au Chapitre est approuvée.

Art. 2. Le traitement du Chanoine qui remplira les fonctions curiales en qualité d'Archiprêtre sera égal à celui des autres Chanoines.

Art. 3. La nomination de l'Archiprêtre devra toujours être soumise à l'agrément du Chef de l'Etat, conformément à l'art. 19 de la loi du 18 germinal an X.

Art. 4. Le Ministre de la Justice et des Cultes est chargé de l'exécution du présent décret.

Décret du 1^{er} avril 1876.

DEVOIRS DES FABRICIENS EN NOVEMBRE

Aux termes de l'article 32 du décret du 30 décembre 1809, les prédicateurs doivent être nommés pas les Marguilliers, à la pluralité des suffrages, sur la présentation faite par le Curé ou Desservant. MM. les Marguilliers doivent donc s'occuper, dans leur séance du commencement du mois de novembre, de la nomination du prédicateur de l'Avent. Le premier dimanche de l'Avent est, en 1873, le 1^{er} décembre prochain.

A l'entrée de l'hiver, MM. les Marguilliers sont tenus de visiter avec des gens de l'art, les bâtiments des édifices paroissiaux ; ils doivent ensuite pourvoir aux réparations urgentes et veiller à ce qu'elles soient bien et promptement faites. (Articles 41 et 46 du décret du 30 décembre 1809). — *Journal des Fabriques*.

AVIS CONCERNANT LES PRESTATIONS

Ordinairement, les rôles de prestations pour les chemins vicinaux sont publiés du 1^{er} au 8 novembre. MM. les Curés, qui croient devoir réclamer contre leur inscription sur ces rôles, doivent avoir soin de le faire dans les trois mois.

Le Conseil d'Etat a décidé par deux arrêts, des 22 avril 1857 et 6 août 1864, que ce délai de trois mois court à partir du 1^{er} janvier de l'année, lors même que le rôle des prestations pour les chemins vicinaux a été publié et rendu exécutoire avant l'époque du 1^{er} janvier. — *Ibid.*

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LE MARTYRE DE LA LÉGION THÉBAÏNE.

Le martyre de la légion thébaïne est un des plus glorieux souvenirs de l'Eglise. Trèves, Cologne, mais surtout Agaune s'honorent de posséder les reliques de cette héroïque troupe, qui préféra mourir plutôt que de renier le nom chrétien.

Cependant quelques auteurs, même catholi-

ques, à la suite des protestants et des rationalistes, l'ont révoqué en doute.

L'objection se fonde : 1^o sur le silence des historiens ecclésiastiques, Eusèbe, Lactance, Sulpice Sévère, Orose ; 2^o sur la coïncidence du martyre de saint Maurice avec soixante-dix soldats à Apamée en Syrie ; 3^o sur la rédaction tardive des actes de ce martyre.

Défendu notamment par J.-Jac. Nottinger (*Nelvetischer kirchengeschichte erster Theil*. Zurich, 1768, p. 100 et suiv.) ; par J. de l'Isle (*Défense de la vérité du martyre de la légion thébaïne...* Nancy, 1737), ce fait a été mis par de Rivaz à un point d'évidence tel, qu'il n'est plus permis de le révoquer en doute (1).

On avait nié même l'existence d'une légion de ce nom. Rivaz prouve qu'il y en eut jusqu'à cinq, parmi lesquelles il distingue nettement celle de nos martyrs, qui portait dans les cadres de l'armée le nom de *Secunda Flavia Felix Thebaeorum*.

Il établit avec la dernière précision son itinéraire à travers le Valais, marque la série de ses étapes et arrive jusqu'à déterminer la date de la plus glorieuse de toutes, celle du martyre, qu'il fixe au 22 septembre de l'année 302. Au reste, le séjour des Thébaïns à Trèves et à Cologne est constaté par des monuments épigraphiques, comme la station de Maximien dans le Valais et les sévices qu'il y exerça contre les chrétiens.

L'inscription de l'hôtel de ville de Sion, datée de la fin du IV^e siècle et qui a été rapportée, bien qu'imparfaitement, par Rivaz et Orelli, établit les pertes subies par l'Eglise du Valais cinquante ans plus tôt. Plusieurs autres monuments montrent aussi que le Valais obéit à Maximien, puis à Galère, qui le céda ensuite à Licinius.

Ceci posé, Rivaz prouve que les actes de ce martyre ont été composés par saint Eucher, évêque de Lyon (mort vers 450). Le saint auteur écrivit en quelque sorte sur le lieu même du supplice de la légion thébaïne, en présence de ses ossements, dont le culte avait commencé dès 351, alors qu'on les y voyait encore amoncelés, et d'où ils s'étaient répandus par toutes les Gaules avant la fin du IV^e siècle.

Le même culte et la même tradition se retrouvent à Cologne et à Trèves, où se conservent encore des monceaux de ces ossements vénérés (2).

Or il est très-clair que, si une confusion avait pu se faire dans l'esprit des fidèles avec le martyre de l'autre saint Maurice d'Apamée, qui est rapporté par Théodoret au règne du tyran Maxi-

(1) P.-J. de Rivaz, *Eclaircissements sur la légion thébaïne*. Paris, 1779. — Cf. *Acta sanct.*, t. VI sept. — J.-G. Braun, *Zur Geschichte der thebaïschen Legion*, Bonn, 1855. — J. Friedrich, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I. Bamberg, 1867, pages 107-141 ; et surtout P. Schmitt, *Die Kirche des Heil. Paulinus bei Trier*, 1853, pages 12 et suiv., pages 331 et suiv. — Voir aussi Mgr Guérin, *les Petits Bollandistes*, t. , 22 sept.

(2) Le culte des martyrs de la légion thébaïne à Cologne est attesté par saint Grégoire de Tours (*de Gloria mart.*, t. I, c. LXII). Une inscription du musée de Cologne, que son caractère permet d'attribuer au V^e siècle, fournit un témoignage encore plus ancien. (Voir Garucci, *Civiltà cattolica*, 1855, p. 479. — Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 470.)

mien, à coup sûr la dévotion des fidèles ne se serait pas, à l'occasion du récit d'un martyr arrivé en Orient, adressée à ces reliques, que la tradition locale connaissait parfaitement et dont le culte avait commencé à une époque si rapprochée du martyr, qu'on peut le considérer presque comme contemporain de la persécution. Aucun des ossuaires que les grandes batailles ont laissés dans presque toutes les provinces du monde romain, n'a d'ailleurs causé une telle illusion. Il serait plus qu'in vraisemblable qu'une telle erreur ait pu s'accréditer simultanément à Agaune, à Cologne et à Trèves, et précisément sur le passage de la même légion. Enfin les actes de la tradition mentionnent le nom de *Légion thébaine* que ne portent pas les saints martyrs d'Apamée. Or cette désignation contrôlée par les renseignements que l'on possède sur l'état des légions impériales, est une des plus grandes preuves d'authenticité de ces mêmes actes de la tradition. — Il faut reconnaître que cette triple tradition est corroborée par elle-même. — Une objection cependant est possible : Comment se fait-il que le persécuteur ait semé ses victimes sur plusieurs points, et non pas sur un seul ? — On répond que le massacre principal et général eut lieu près d'Agaune. Cologne et Trèves n'eurent que des massacres partiels et par décimation. Ce procédé était familier aux persécuteurs, préoccupés qu'ils étaient d'effrayer les faibles, et d'en obtenir au moins des semblants d'apostasie. Les *Actes des martyrs* fourmillent d'exemples de ce genre.

En présence d'une tradition aussi antique que constante, consignée dans la vieille liturgie gallicane (1), célébrée par Fortunat (2), corroborée par les inscriptions et par des documents militaires, on ne saurait prendre prétexte du silence de Lactance ni de Sulpice Sévère, lesquels, on le sait, n'ont pas retracé l'histoire des martyrs sous Dioclétien. Quant à Eusèbe et à Orose, leur silence ne saurait davantage, en bonne critique, préjudicier à l'affirmation éclatante qui résulte tant des monuments que de la tradition.

Du reste, les exécutions en bloc de soldats chrétiens sont loin d'être des faits isolés à cette même époque. Outre le martyr du tribun saint Maurice d'Apamée et de ses soixante-dix soldats, on trouve encore celui de quarante soldats condamnés par Licinius à périr exposés tout nus sur un étang glacé à Sébaste. Les martyres de saint Marcell, de saint Cassien, de saint Victor, de saint Maximilien, de saint Sébastien et de tant d'autres, dont les actes sont indiscutables, nous donnent de pareils exemples. Et faut-il donc s'en étonner, quand, à une époque où l'acharnement de l'impiété n'avait pas encore déversé sur le monde cette rage satanique, on voit, au dire de Suétone, Octave lui-même, le sage Auguste, immoler aux mânes non apaisés de son père adoptif un immense holocauste de trois cents sénateurs et chevaliers (3) ? D'après

cela, le massacre de la légion thébaine ne fait plus que tenir une place éminente dans un ensemble de faits analogues. L'héroïque phalange disparaît dans toute cette armée des soldats du Christ qui conquît à la foi sa part du monde.

THÉOLOGIE DE BILLUART

IV

Bien des livres ont été écrits sur le Concordat français ; cependant la vérité n'est pas entièrement connue et la lumière n'est pas encore faite. Il n'y a pas lieu d'en être surpris : car les archives du Vatican n'ont, pour ainsi dire, rien conservé sur cet acte important et sur les négociations qui le précédèrent. Après la déportation de Pie VII, Napoléon I^{er} fit transporter à Paris les archives de Rome ; le gouvernement de la Restauration restitua ces papiers, excepté le procès de Galilée, qui n'a été rendu au Saint-Siège que sous Grégoire XVI. — Les documents relatifs au Concordat seuls n'ont pas été restitués ; cela est si vrai que, lorsqu'il y a dix ans le P. Theiner voulut rédiger une *Histoire du Concordat*, ce n'est pas à Rome qu'il trouva les documents dont il avait besoin : il fit donc le voyage de Paris, et puisa à pleines mains dans les archives du ministère des affaires étrangères. Mais la police bonapartiste de Rome, en 1807, négligea de rechercher les papiers du cardinal Gerdil, qui avait été l'inspirateur du Concordat. Ces papiers ont été enfermés dans un grenier du couvent des barnabites de Rome jusqu'en 1850. Quel ne fut pas l'étonnement du bibliothécaire lorsqu'il retrouva des pièces que l'on croyait entièrement perdues, c'est-à-dire le jugement et l'appréciation des articles du Concordat par les théologiens et les cardinaux que Pie VII consulta ; des mémoires du plus haut intérêt sur le serment que fit Caprara en arrivant à Paris ; sur la rétractation et l'absolution des évêques constitutionnels nommés à de nouveaux sièges ; sur les articles organiques ; sur le discours de Portalis ; sur la vente des biens ecclésiastiques ; sur le mariage des prêtres pendant la révolution ! Ce sont tous ces documents inédits qui sont insérés, avec le texte du Concordat, dans le volume complémentaire de l'édition de Billuart publiée par la Société générale de librairie catholique.

Lorsque l'on connut à Rome les circonstances qui avaient accompagné la publication du Concordat à Paris, Pie VII se demanda s'il pouvait décemment assister à un triduum célébré pour remercier Dieu du rétablissement du culte catholique en France. Les cardinaux de la commission du Concordat n'eurent que quelques jours pour examiner les difficultés de l'affaire ; ils déployèrent une activité prodigieuse, qui paraîtra surprenante aux hommes qui parlent constamment de lenteurs de la cour romaine.

Le cardinal Consalvi raconte dans ses *Mémoires* la tentative que l'on fit auprès de lui

(1) Dom Ruinart, *Act.*, I^{re} part., p. 270.

(2) Fortunat, *Carm.*, lib. II, cap. xv.

(3) La décimation était une peine militaire en usage dans l'armée romaine. Baronius en rapporte plusieurs exemples dans ses notes sur le Martyrologe romain, au 22 septembre.

pour extorquer sa signature au bas du Concordat, tout différent de celui qu'il avait accepté. Un fait analogue, peu connu jusqu'ici et révélé par les documents de notre volume, se produisit au sujet du serment du cardinal Caprara. Le texte que Napoléon fit publier au journal officiel est apocryphe. Caprara n'a jamais fait ce serment-là. Il eut le tort de modifier la formule précédemment convenue entre le Saint-Siège et le gouvernement français, mais il n'a pas prêté le serment que le journal officiel lui attribue. La vraie formule se trouve dans nos documents, page 89.

Les évêques constitutionnels nommés par Napoléon I^{er} aux nouveaux sièges se vantèrent de n'avoir pas rétracté le schisme dans lequel ils avaient vécu : ce fut à cette époque un très-grand scandale. Or nous trouvons dans le volume que nous analysons le texte même de la rétractation qu'ils signèrent et le décret d'absolution des censures qu'ils avaient encourues par leur adhésion au schisme. Ils firent profession d'abandonner la Constitution civile du clergé, de se soumettre entièrement aux dispositions du Concordat et d'adhérer de tout leur cœur aux décisions du Saint-Siège sur les affaires ecclésiastiques de France.

Les articles organiques, publiés à l'insu du Saint-Siège, formèrent une des principales difficultés. On lira avec le plus vif intérêt le jugement des cardinaux sur ces articles organiques. Le cardinal Gerdil, entre autres, déclare que la plus grande partie de ces articles est incompatible avec les maximes catholiques professées depuis l'origine du christianisme, et il ajoute ; *L'univers a été grandement offensé des doctrines contenues dans les articles dits organiques, expression mondaine qui n'a jamais été employée pour les ordonnances qui concernent la police ecclésiastique; d'autant plus qu'on les a joints aux articles du Concordat, comme s'il fallait les regarder comme autant de conséquences de cette convention.*

Mgr di Pietro, secrétaire de la commission du Concordat, plus tard cardinal, composa un long et savant mémoire où toutes les difficultés relatives au Concordat français furent traitées à fond. De longs extraits ont été insérés dans notre volume, pages 106 et suiv. La partie piquante de ce mémoire est la comparaison des ordonnances des rois de France, depuis Philippe le Bel jusqu'en 1789, et des articles organiques.

Pie VII désavoua et désapprouva les articles organiques dans l'allocution du 24 mai 1802, et, quelques jours après, le jour de l'Ascension, il assista au *Te Deum*.

La protestation du cardinal Caprara contre les articles organiques se lit pages 113 et suiv.

Enfin le dernier document concernant le Concordat français, c'est la lettre que Léon XII adressa, en 1823, aux anticoncordataires de France et de Belgique, dans le but de les ramener à la communion catholique. Les vrais principes sur les conditions de l'unité y sont exposés avec une grande force.

V

Personne n'ignore que la question des ma-

riages mixtes a formé partout, depuis 1815, une des principales sollicitudes du Saint-Siège. Le quinzième appendice contient les brefs pontificaux de Pie VII à Grégoire XVI.

La vente des biens nationaux a suscité bien des anxiétés de conscience : les décisions de la Pénitencerie ont déterminé les règles à suivre à ce sujet ; elles sont citées pages 126 et suiv.

La franc-maçonnerie et les autres sociétés secrètes qui sont venues à la suite sont, on le sait, une puissante et terrible machine de guerre contre l'Eglise. Elles ont emprunté leur organisation aux anciens manichéens. Les papes ont bien vite discerné le péril, et ils n'ont jamais cessé de le signaler. Clément XII, Benoît XIV, Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX, d'heureuse mémoire, ont dévoilé au monde entier le danger que les sociétés secrètes font courir à la religion et à la société politique elle-même (pages 129, 139, 221, 232, 363, 373, 418, 428).

VI

Les erreurs modernes devaient naturellement occuper une place importante dans le recueil que nous analysons : erreurs de Lamennais, Hermès ; thèses souscrites par l'abbé Bautain, Nuytz, Bonnetty ; erreurs relatives au mariage ; rationalisme allemand, Gunther et ses disciples, importance exagérée attribuée par eux à la philosophie ; rapports de l'Eglise et de l'Etat, liberté de conscience et de la presse : en un mot, tous les actes importants du Saint-Siège sur ces questions, à partir de l'encyclique *Mirari vos*, de Grégoire XVI, jusqu'à l'encyclique *Quanta cura* et au *Syllabus*, de Pie IX, sont fidèlement reproduits dans ce volume supplémentaire de Billuart.

Je crois devoir signaler particulièrement une pièce fort curieuse (pages 210 et suiv.), qui a été communiquée au public par Mgr Bourget, évêque de Montréal, au Canada : ce sont des thèses sur les erreurs modernes, qui furent signalées au Saint-Siège en 1862 et qualifiées par quelques théologiens. On croit que Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, prit une part active à la qualification de ces erreurs. Les thèses et les censures furent communiquées aux évêques réunis à Rome au mois de juin 1862, pour la canonisation des martyrs japonais. On ne prit alors aucune décision, et le *Syllabus*, publié deux ans après, remplit le but qu'on s'était proposé en censurant les thèses en question.

VII

Les professeurs de philosophie auront autant d'intérêt à consulter notre volume que les théologiens eux-mêmes. Il contient, en effet, des actes fort importants du Saint-Siège sur la force de la raison humaine, sur ses rapports avec la foi et sur toutes les maximes que l'école nomme *preambula fidei* : thèses souscrites par l'abbé Bautain et Bonnetty ; théories hardies de certains écrivains allemands sur la démonstration des vérités chrétiennes et sur la prétendue indépendance de la philosophie en matière religieuse ; la circonspection de l'Eglise relative-

ment aux questions purement philosophiques (pages 149, 163, 197, 198, 207, 210, 215, 226, 291, 594).

On sait que les ministres anglicans, honteux de leur isolement dans l'Eglise, fondèrent à Londres, il y a quelques années, une société dans le but de procurer la réunion des Orientaux, des protestants et des catholiques. Une lettre, portant cent quatre-vingt-dix-huit signatures de ministres, fut adressée à l'Inquisition romaine. Les cardinaux répondirent très-sensément que la réunion n'est possible que par l'unité de foi et par la reconnaissance formelle de la suprématie pontificale (p. 234 et suiv.).

VIII

Nous arrivons à la partie capitale du volume, c'est-à-dire au concile du Vatican et à ses actes.

Quatre appendices sont consacrés au concile du Vatican, depuis la page 250 jusqu'à la page 406.

L'éditeur, dans cette partie de son travail, a été encore heureusement inspiré. Il ne s'est pas contenté de reproduire les actes déjà connus, c'est-à-dire la bulle de convocation, le règlement du concile, les procès-verbaux des sessions, les décrets promulgués dans la troisième et quatrième session, les discours prononcés par le Saint-Père et autres pièces qui se trouvent dans tous les volumes publiés en France relativement au concile du Vatican ; mais ce que l'on ne trouvera qu'ici, ce sont : 1° le texte officiel des *schemata* qui furent rédigés par les théologiens appelés à Rome, avant le concile, et qui auraient été soumis aux délibérations des Pères, si le concile n'eût pas été interrompu ; 2° les demandes (*postulata*) que divers évêques présentèrent aux présidents du Concile.

Mais, dira-t-on, ces *schemata* et ces *postulata* furent communiqués aux évêques sous l'obligation de garder le secret : comment l'éditeur a-t-il pu les livrer à la publicité ? La réponse est facile : le souverain Pontife a accordé l'autorisation de les imprimer.

Pour montrer l'importance de ces documents, il nous suffira de dire que les *schemata* renferment douze constitutions fondamentales sur des questions de dogme et de discipline, et chacun de ces projets de loi se subdivise en plusieurs chapitres. Bornons-nous à signaler le chapitre xv du deuxième *schema*, ainsi conçu : *De specialibus quibusdam Ecclesie juribus in relatione ad societatem civilem* (page 312).

Les *schemata* relatifs à la discipline contiennent des réformes salutaires et qui ne pourraient qu'imprimer à l'Eglise entière une vitalité nouvelle.

Les *postulata* des évêques sont au nombre de quarante. Les évêques de toutes les parties du monde y sont représentés : l'Orient, l'Amérique, l'Italie, la France, la Belgique, l'Angleterre. Tous ces savants prélats, par la pureté de leurs vues sur les besoins de l'Eglise, ont fait preuve de haute intelligence et d'une sollicitude complète.

Le premier *postulatum* vise à faire condamner la maxime fondamentale de l'antologisme, savoir :

La connaissance immédiate et directe de Dieu est naturelle à l'homme. Le *postulatum* porte la signature de deux cardinaux : le cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples, dont l'Eglise déplore la mort récente, et le cardinal Pecci, aujourd'hui le pape Léon XIII.

La pétition qui reparait le plus fréquemment dans les *postulata*, c'est celle qui concerne la rédaction d'un nouveau code canonique. Tous les évêques ont reconnu la nécessité de ce travail : car depuis la publication des *Clémentines*, sous le pontificat de Jean XXII, en 1317, nul travail de ce genre n'a été entrepris, de sorte que les plus importantes lois de la discipline se trouvent aujourd'hui en dehors des codes.

En outre, la plupart des évêques ont demandé la révision du bréviaire, l'amélioration des règles de l'Index, la suppression de plusieurs empêchements dirimants de mariage, la modification de la procédure relative aux dispenses matrimoniales, etc., etc. En lisant tous ces documents, qui n'admirent la haute prudence du souverain Pontife, qui n'a mis aucun obstacle à leur publication ?

Les *postulata* des évêques de France, à eux seuls, occupent 30 colonnes in-4°, pages 348 à 363.

Nous venons de voir que la plupart des évêques ont demandé au Saint-Siège un nouveau code disciplinaire ; leurs vœux ont déjà été remplis en ce qui concerne les lois pénales, au sujet desquelles régnait une grande incertitude. La bulle *Apostolicæ Sedis* est, en effet, le code pénal aujourd'hui en vigueur dans l'Eglise. Notre Saint-Père le Pape Pie IX, prenant en considération les besoins de l'époque moderne, a révoqué une foule d'anciennes dispositions, pour ne conserver que celles qui sont de nature à sauvegarder les droits de l'Eglise. La célèbre constitution *In Cæna Domini*, qui a rempli pendant tant de siècles un rôle si important dans l'Eglise, est actuellement remplacée par la nouvelle bulle.

L'éditeur ne s'est pas contenté de donner le texte de cette bulle ; il le fait suivre d'un commentaire théologique et canonique, qui explique les diverses dispositions (pages 406-430).

IX

Les actes du Saint-Siège postérieurs au concile du Vatican remplissent la fin du volume : on y trouve les protestations du Saint-Père contre l'envahissement des Etats pontificaux ; — instructions de la Propagande sur le *binage* ; — décisions de la Pénitencierie sur les communautés religieuses d'Italie ; — affaires religieuses d'Allemagne et de Suisse ; — schisme des Arméniens ; — privilèges des protonotaires apostoliques ; — obligations des chanoines et des curés, particulièrement en France ; — affaires des Chaldéens. — L'encyclique du Saint-Père à ce sujet renferme une lumineuse démonstration des droits inhérents à la primauté du Saint-Siège. Le dernier document est daté du 5 juin 1877.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance de l'ouvrage que nous venons d'a-

analyser. Les 102 appendices qu'il renferme indiquent les soins que l'éditeur a apportés à cette collection. Aucun acte important du Saint-Siège n'a été omis, et nous pouvons affirmer qu'il s'en trouve un grand nombre qui, jusqu'à ce jour, étaient presque inconnus. Tous les prêtres qui possèdent Billuart voudront se procurer ce volume, qui en est le complément indispensable.

L'abbé A. GAUTIER,
du clergé de Paris, chanoine honoraire de Nantes.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

Le R. P. Caussette se propose de publier, sous ce titre, un ouvrage dont *l'Ami du Clergé* est heureux, à son début, de donner la primeur à ses lecteurs. Nous croyons inutile de faire à l'avance l'apologie d'une œuvre dont le mérite est déjà proclamé par le nom même et la réputation de l'auteur. La vérité est que le R. P. Caussette, orateur de premier ordre, écrivain magnifique, directeur éminent et consommé, va se retrouver tout entier dans ces pages, qui certainement porteront bénédiction à *l'Ami du Clergé*, et à ses lecteurs conseil, force et lumière. Ne perdons pas un mot de ces hauts enseignements; et pour mieux nous assimiler la pensée et l'esprit de l'auteur, commençons avec lui par la préface du livre.

I

Ce n'est point sans quelques répugnances que nous publions ces discours; ils furent un commerce de haute intimité entre le clergé français et notre ministère, pourquoi livrer aux profanes ces confidences de la famille sacerdotale?

D'ailleurs, combien d'autres motifs, pour détourner l'orateur sacré de confier à la presse les inspirations de son apostolat! Ce qu'il y mit de son esprit peut entrer dans un livre; ce qu'il y jeta de son âme ne saurait être édité. Il y a, dans la prédication, des jaillissements d'émotion, des spontanités d'accent, des éclairs dégagés par le contact d'une âme de prêtre avec celle de l'auditoire qui sont intraduisibles à toutes les langues.

L'éloquence parlée produit une électricité plus communicative qu'un écrit de mérite égal. Mais, quand il s'agit de sermons, cette disproportion, entre la vérité entendue et la vérité lue, a deux fois sa raison d'être. Elle est fondée en esthétique oratoire et en doctrine évangélique. Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant établi son Eglise sur sa parole, non sur l'Écriture, le même discours sacré doit avoir, à la simple audition, plus d'effet surnaturel qu'à la lecture, parce qu'il lui fut promis, dans le premier cas, une vertu dont il est dépourvu dans le second. C'est pourquoi saint Paul ne nous dit pas que la foi vienne par les yeux, quoique les yeux soient les principaux juges et témoins de la plus grande preuve de la religion, les miracles; mais il pose cette règle, depuis justifiée par l'expérience des siècles : *Fides ex auditu* (1), parce que l'oreille de l'homme est, d'institution divine, le

plus court chemin assigné à la vérité pour arriver au cœur.

Suit-il de là qu'il ne faudra jamais composer avec des sermons, dont l'action exercée du haut de la chaire est si éphémère, des livres dont l'influence peut être immortelle? La tradition de tous les âges chrétiens nous enseigne le contraire. Aussitôt que ses prédicateurs s'éteignent, l'Eglise recueille, dans des bibliothèques à part, les accents de ces bouches d'or. Elle fait de la collection de leurs œuvres une sorte de Concile permanent, où ils parlent jusque dans la mort; et cette chaîne d'apostolats commencés par la parole qui se perpétuent par les livres, remonte, de Bossuet à saint Bernard, de saint Augustin à saint Chrysostôme, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile à la rédaction même des Évangiles, car ceux-ci ne sont pas autre chose que la prédication de Jésus consignée par écrit; si bien que, durant les premiers temps, ils étaient intitulés : Les discours du Seigneur, et, qu'en ce sens, pourrait-on dire, le Seigneur est le premier prédicateur dont les sermons ont été imprimés.

Certes, loin de notre intention l'assimilation sacrilège des œuvres de l'Esprit saint avec celles qui ne sont point inspirées; mais, dans certaines limites, on peut affirmer la vérité de ce parallèle : de même qu'il y a deux révélations, l'une orale, l'autre écrite, il y a deux prédications correspondantes; et, tout comme la révélation écrite fut l'instrument très-utile de la révélation orale, sans lui être nécessaire, la prédication imprimée complète, en l'immortalisant, celle de la chaire, sans avoir, ni son efficacité, ni son origine divines.

II

Nous voilà donc en règle vis-à-vis des modèles et des enseignements de l'Eglise. Si nous passons du point de vue de la doctrine à celui de la conscience, non-seulement celle-ci nous permet une telle publication, elle nous la conseille. Notre but, en effet, n'est point de désertir par là notre apostolat, mais de l'étendre, de prendre congé de notre auditoire, mais de l'agrandir, de mettre un terme à notre œuvre, mais de la recommencer.

Et quel recommencement si la prédication écrite s'empare de l'attention du monde catholique, donnant ainsi à la parole l'Eglise universelle pour assistance, et, à son succès, les siècles pour durée! Il n'est pas permis de rêver cet avenir, quand on n'est point capable de le mériter; mais, au moins, si une telle gloire manque à nos efforts, que rien ne manque, de leur part, à ce que la gloire de Dieu a le droit de leur demander.

Combien de fois, pendant ces retraites pastorales où il n'y a pas une seule minute perdue pour l'apôtre, pas une de ses paroles qui tombe à terre; où tout se tait autour de lui, mais où le spectacle et les vertus de son auditoire sont une prédication plus éloquente que la sienne; où il n'y a point de foules visibles pour l'applaudir, mais où tout un diocèse représenté par ses prêtres palpite et se régénère à sa voix; enfin, où,

souvent, ce sont des vieillards qui écoutent avec respect, et c'est un jeune homme qui parle avec sévérité, pour bien marquer que la vérité annoncée n'a pas besoin d'une autre autorité que sa vérité même, combien de fois n'avons-nous pas répété, sur cette chaire changée en Thabor : *Il fait bon ici : bâtissons-y des tentes* (1). *Il est doux à des frères qui s'aiment d'habiter ensemble* (2). *Un jour passé à converser avec l'assemblée des saints, vaut mieux que mille consacrés aux fêtes plus retentissantes de la parole sous les tentes des pécheurs* (3) !

N'est-il pas vrai que la vie d'un prêtre entièrement employée à améliorer ainsi celle des autres serait l'idéal de la grandeur apostolique ? Les ministères ordinaires de la maison de Dieu ont pour attributions de pourvoir à la propreté de la nef ; mais laver les pavés de saphir du sanctuaire, faire reluire les calices et les ostensoirs vivants du Seigneur, orner les reposoirs du Saint des Saints, polir les pierres précieuses du tabernacle, entretenir l'éclat des chérubins qui étendent leurs ailes au-dessus de l'arche, quelle place d'honneur au service de l'Eglise ! O dignité des dignités ! O sommet sacré de l'élévation et de l'action sacerdotales !

Cependant l'apôtre ne fait que passer sur ce sommet radieux, il n'y réside pas longtemps. Sa vie est courte, la phase de sa vie propre à de telles influences plus courte encore, et les ouvriers sont couchés par la mort dans le sillon, tandis que la moisson reste debout et que la journée de l'ouvrage est loin d'être achevée.

Aussi, nous voudrions continuer la nôtre jusques dans le tombeau, et passer, à perpétuité, de presbytère en presbytère, pour y prêcher la retraite pastorale, en tête à tête, à ces pasteurs qu'il nous était si doux, jadis, d'exhorter en assemblées nombreuses. Rien de plus fort, entre toutes les passions permises ou commandées à l'apôtre, que l'ambition d'étendre son ministère au delà de la vie, d'évangéliser même quand il ne parlera plus, et de réveiller, dans l'avenir, des échos qu'il n'entendra pas, mais qui réjouiront le cœur de l'Eglise.

Vous donc qui lirez ces pages, — peut-être dans plusieurs siècles d'ici, — vénérables héritiers de nos grandeurs, de nos sueurs et de nos larmes, écoutez cette voix d'outre-tombe qui porte dans ses accents, non-seulement l'autorité de la vérité, mais encore celle de l'amour et celle de la mort.

Ecoutez, et elle vous dira que, dans notre temps, comme dans le vôtre, il y eut des prêtres enivrés du même succès, épris des mêmes illusions, bercés par les mêmes amour-propres, esclaves des mêmes sensualités : que leur restait-il aujourd'hui de leurs avantages ? un tombeau qui n'a peut-être point gardé leur cendre, pas plus que leur troupeau n'a gardé leur souvenir.

Ecoutez cette voix, et elle vous dira qu'autrefois il y eut des prêtres occupés, comme vous, à poursuivre des avancements, à cultiver des in-

fluences, à bâtir des églises, à réaliser des œuvres qui faisaient parler d'eux : qui parle d'eux aujourd'hui ? Le ciel ou l'enfer qui les ont regus pour l'éternité, non ce monde mobile et changeant, par rapport à qui ils sont comme s'ils n'avaient jamais été.

Enfin, écoutez cette voix et elle vous apprendra que, dans notre passé comme dans votre présent, l'Eglise fut en deuil, la société civile en antagonisme contre elle, le clergé en butte aux séductions et à la calomnie : mais, où sont aujourd'hui nos persécuteurs, où sont nos idoles ? Là où seront bientôt les vôtres. Heureux les prêtres qui meurent dans le Seigneur, car la figure de tout le reste passe, mais leurs vertus et leur sacerdoce demeurent éternellement.

Ménager au clergé une semaine de recueillement pour méditer ces choses, ce n'est pas seulement lui offrir un moyen de préservation et de renouvellement, c'est lui assurer, en permanence, les bienfaits miraculeux de Manrèze. Ce nom sert aujourd'hui à désigner, tantôt la grotte où saint Ignace composa le livre de ses exercices, tantôt les livres eux-mêmes qui sont composés sur ces exercices. C'est par allusion au lieu plutôt qu'au plan de cette retraite que nous avons ainsi intitulé la nôtre. Sans doute, elle vise le même but que la première, mais elle n'en suit pas la méthode.

Saint Ignace marque par trois ascensions de noms différents les degrés de son élévation vers Dieu : la voie purgative, la voie illuminative, la voie unitive. Nous avons tout ramené à la seconde faisant de nos développements un parallèle soutenu entre la vie du prêtre et celle de Jésus-Christ, partant, de la sanctification du prêtre, un rejaillissement de la vie de Jésus-Christ dans la nôtre. Si nous réduisons à une seule les trois parties de l'ordre adopté par le grand patriarche de la vie spirituelle sous l'autorité duquel nous nous plaçons, ce n'est point dans le présomptueux dessein de simplifier sa pensée, c'est pour en saisir l'aspect le plus approprié aux convenances et aux proportions de notre sujet.

De cette sorte, le miracle d'Elisée va devenir le type de celui que nous poursuivons. Dieu, à l'exemple de ce prophète, rapetissant, en quelque sorte, son immensité aux proportions d'un corps passible, pour venir ressusciter l'humanité dans les bras de la mort, c'est là le prodige de l'incarnation ; il a donné au monde Jésus-Christ. Jésus-Christ étendant la grandeur de son sacerdoce sur la petitesse d'un homme pécheur, posant ses mains sur les mains, ses pieds sur les pieds, sa bouche sur la bouche, son cœur sur le cœur du prêtre pour le diviniser, c'est la multiplication et la répétition du premier mystère au sein de notre tribu. Nous allons étudier les lois d'une telle économie et la gloire qui nous en revient.

Quelle gloire, en effet, dans cette sorte d'union théandrique dont nous devenons, par là, les exemplaires ! De même qu'en vertu de la *communication des idiomes*, la théologie attribuée à la nature humaine du verbe fait chair des qualifications divines, le prêtre investi du ministère d'un Dieu fait homme, porte, malgré ses

(1) Matth. 17, 4.

(2) Ps. 132, 4.

(3) Ps. 83, 11.

infirmités d'homme, des surnoms qui ne conviennent qu'à Dieu.

Aussi, c'est dans ce parallélisme étourdissant : *Sacerdos alter Christus*, que nous voulons le considérer : le prêtre autre Christ comme Dieu homme, autre Christ comme modèle placé sur la montagne, autre Christ comme type des innocents, autre Christ comme juge des coupables, autre Christ à l'autel, autre Christ en chaire, autre Christ comme pasteur, autre Christ comme sauveur, autre Christ comme réparateur, autre Christ comme père de la vie surnaturelle, autre Christ sur son Calvaire, autre Christ par rapport à Marie, autre Christ par rapport à l'Eglise ! Peut-on imaginer plus de grandeurs accumulées sur une seule tête ? N'y a-t-il pas là de quoi nous faire vivre, tantôt le front courbé dans la poussière par le poids de nos responsabilités, tantôt le front plongé dans les cieux par la sublimité de nos vues et de nos affections ? Nous venons de tracer le cadre de notre marche, tout en dessinant les principaux rayons de notre auréole.

R. P. CAUSSETTE.

(A suivre.)

NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES

DÉCLARATIONS DE M. DE BISMARCK CONCERNANT LA RELIGION. — On s'occupe beaucoup, en Allemagne, d'un livre récemment publié par M. Moritz Busch, qui était spécialement attaché à la personne de M. de Bismarck pendant la guerre de 1870, avec la mission de traduire les dépêches télégraphiques et d'envoyer des communications à la presse allemande. L'ouvrage de M. Busch a pour titre : *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre avec la France, d'après mon journal de voyage*. Ajoutons que M. Busch était assez avant dans l'intimité du chancelier d'Allemagne, qui l'appelait familièrement *Buschlein* (petit Busch). On comprend qu'ayant beaucoup entendu, l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe peut avoir beaucoup retenu. Nous empruntons à son livre les déclarations assez curieuses de M. de Bismarck relativement à la religion.

« Je ne comprends pas comment l'on peut vivre sans croyance, sans professer publiquement sa foi, sans croire fermement en un Dieu qui veut le bien, en un juge supérieur, en une vie future et à un ordre qui domine ce monde et qui exige qu'en bas, chacun fasse son devoir. *Si je n'étais plus chrétien, je ne resterais pas une heure de plus au poste que j'occupe*. Si je ne croyais pas en Dieu, je ne ferais absolument rien pour des maîtres terrestres. »

« Pourquoi me donnerais-je tant de peine en ce monde, et travaillerais-je sans relâche, si je ne croyais remplir mon devoir envers Dieu. Le rang et le titre n'excitent point mon ambition. Si je ne croyais pas à un ordre céleste qui appelle l'Allemagne à de hautes destinées, je renoncerais de suite au fardeau de la politique et de la diplomatie, et je n'aurais jamais entrepris l'œuvre que je poursuis maintenant. *Enlèvez ma foi, vous m'enlèvez ma patrie*. Je ne cherche

pas à faire des prosélytes, mais je dois franchement confesser ma croyance. »

LES ABRUTIS DE M. GAMBETTA. — On écrit à l'*Univers* qu'un vieux prêtre, ancien professeur de Montfaucon du Lot, se trouvant à Paris, il y a deux ans, eut l'idée de faire visite à M. Gambetta, son ancien élève... La conversation s'engagea... « Voyons, lui dit le prêtre avec sa familiarité d'autrefois, es-tu convaincu dans tes opinions ? Mon avis est que tu ne crois pas un mot de ce que tu dis, et que tu joues du matin au soir la comédie. » Le petit sermon se prolongea de ce ton pendant près d'un quart d'heure. Léon (Gambetta), assis sur une chaise, la main dans la poche, les jambes croisées et en mouvement, écoutait avec un éclat de rire intermittent, tout à fait du goût des gens bien élevés.

« Or, devinez quelle fut sa réponse ? Je vous la donne en cent, en mille... La voici... D'un air moitié emphatique et moitié gascon, Gambetta bouche d'or répondit avec son accent méridional :

« *Pourtant, voyez comme je les ABRUTIS tous !* »

Pas n'est besoin de commentaire à cette réponse.

M. JULES SIMON ET L'ENSEIGNEMENT CONGRÉGATIONNISTE. — La *Patrie* raconte le fait suivant :

« Le marquis d'A..., envoyé à Paris par le gouvernement italien pour y étudier la question de l'enseignement secondaire, s'est tout d'abord adressé à M. Jules Simon.

« Je suis fort honoré, a dit M. Jules Simon au marquis d'A..., de la confiance que vous voulez bien me témoigner, et j'y répondrai par une entière franchise.

« Si vous voulez avoir des renseignements exacts sur les progrès accomplis ces dernières années dans l'instruction secondaire et une idée précise des améliorations sérieuses apportées dans les études, adressez-vous aux Jésuites de la rue de Vaugirard et aux Dominicains d'Arcueil. Je vous recommande surtout les Dominicains.

« Quant à l'Université, elle est absolument stationnaire. On s'obstine à rester dans le *statu quo*, sous prétexte qu'il a donné de bons résultats, et on ne veut pas sortir de la vieille routine. Autrefois aussi on obtenait de bons résultats avec les routes royales ; elles nous conduisaient, aussi bien que les chemins de fer, de Paris à Bordeaux : seulement on y mettait beaucoup plus de temps. »

La *Patrie* ajoute fort justement que cette anecdote peut se passer de commentaires. Mais cela n'empêchera nullement M. Jules Simon, le cas échéant, de demander la suppression de l'enseignement religieux et cela au nom du progrès des sciences et même de la liberté.

L'ENFANT, EXEMPLE DE SES PARENTS. — Un forgeron, dont le fils âgé de treize ans venait

de faire sa première communion, voulait l'obliger à travailler le dimanche. L'enfant objecta que les commandements de Dieu l'interdisaient formellement. — Bah! lui dit son père, les commandements de Dieu sont faits pour les petits et te voilà devenu un homme; travaille. — Mais, mon père, répondit l'enfant; tout de suite après le commandement qui ordonne de sanctifier le dimanche, il y en a un qui dit : Tes père et mère honoreras. Est-ce que celui-là aussi n'est fait que pour les petits enfants ?

Le père demeura interdit et ne répondit rien. L'enfant ne travailla pas et se rendit à l'église. Après l'office il fut tout joyeux de voir son père, qui était également venu et qui l'embrassa tendrement, en lui disant : « Tu avais raison, enfant : il faut toujours faire ce que le bon Dieu ordonne. Dorénavant je le ferai comme toi. » Et il tint parole.

Enfants, quand vos parents ne vous donnent pas l'exemple, ayez courage, donnez-le-leur vous-mêmes !

*
*

A CELUI QUI N'OBSERVE PAS LE DIMANCHE

Le matin pas de messe,
Le soir, ivresse,
Le lendemain, paresse,
Jamais richesse.

*
*

PENSÉES

Dieu nous a donné deux oreilles et une seule bouche, afin que nous écoutions beaucoup et que nous parlions peu.

Les mauvaises actions sont des épines qu'on se met au talon. Plus on marche, plus elles s'enfoncent.

COURRIER DE L'UTILE

PROMENADES DANS LA PAROISSE

I. — Sur la régularité des repas.

Toute l'année n'est pas également propice pour régler ses repas ; dans la belle saison, on travaille, on voyage ; mais dans l'hiver, soit à la ville, soit à la campagne, la vie est sédentaire, et il devient alors particulièrement facile d'arrêter à l'avance les actes de sa journée. C'est donc le moment de rappeler les préceptes généraux de l'hygiène en ce qui concerne la régularité.

Le docteur Hall, dans un article publié par le *Journal of Health*, établit qu'un grand nombre de maladies seraient bannies de la vie civilisée, que la dyspepsie en particulier deviendrait une affection rare, si tout le monde s'astreignait à ne faire rigoureusement que trois repas par jour à des intervalles réguliers. Ces intervalles

doivent être de cinq heures environ, temps nécessaire à l'estomac pour parfaire la digestion.

Une personne qui mange entre deux repas trouble la digestion de la nourriture déjà ingérée jusqu'à ce que le mélange ait acquis une nouvelle homogénéité. L'effet produit est semblable à celui déterminé par la glace dans l'eau bouillante ; celle-ci cesse de bouillir jusqu'à ce que la glace soit fondue et que le mélange ait atteint le point d'ébullition.

C'est une loi de la nature que toute matière alimentaire commence à se gâter après avoir été exposée un certain temps à la chaleur et à l'humidité. Or, si on prend deux repas à un intervalle de deux heures, par exemple, le bol stomacal demeure pendant sept heures indigéré, c'est-à-dire qu'il forme un magna profondément altéré au moment où l'organe lui demande les matières les plus propres à la nutrition et à la sanguinification. Est-il étonnant, après cela, que les dyspeptiques présentent une si grande variété de symptômes, de maux, de douleurs dans les diverses parties de l'économie, et que les nerfs nourris par un sang impur et imparfait provoquent des phénomènes morbides, physiques et psychiques.

L'estomac est composé d'un nombre de muscles, qui tous entrent en œuvre au moment de la digestion. Mais il n'y a pas de muscle qui puisse travailler toujours. Comme le cœur, l'œil, les mains, les pieds, l'estomac doit avoir son repos. Il n'est libre de travailler que lorsqu'il n'a rien à digérer. Or, avec trois repas par jour, sagement disposés, et à des intervalles de cinq heures, le repos peut lui être assuré pendant une grande partie de la nuit. L'estomac doit se reposer comme le corps sous peine de perdre sa puissance d'action. Combien de dyspeptiques, souffrent pour avoir méconnu cette simple loi de l'hygiène !

II. — Sur la digestion.

Voici la durée approximative de la digestion nécessitée par les aliments :

	Heures.
Pour pain et lait.	2
— viande de jeune porc rôtie.	2 1/2
— Huîtres.	2 3/4
— bœuf rôti.	3
— — bouilli.	4
— — Salé.	5 1/2
— Porc salé.	5
— Mouton rôti.	3 1/3
— œufs cuits durs.	3 1/2
— œufs cuits.	3
— poule bouillie.	4
— saucisse rôtie.	3 1/2
— veau rôti.	4
— soupe de viande et végétaux.	4

On connaît par là les aliments qui digèrent le plus facilement et ceux qui conviennent, dès lors, aux estomacs les plus faibles ; mais le poulet rôti et le veau rôti sont les viandes de plus facile digestion.

III. — Travaux de novembre au parterre, au potager, etc.

En ce qui concerne les petits travaux de la terre relatifs aux besoins et aux agréments de la vie domestique, voici, chers lecteurs, ceux qui appellent encore, dans ce mois de novembre, vos attentions et vos soins.

JARDIN FRUITIER

Commencer les grandes plantations d'arbres à fruits en plein vent et en pyramide. Donner aux jeunes arbres de solides tuteurs. Commencer vers la fin de novembre la taille des arbres fruitiers, en attaquant d'abord les plus âgés et ceux qui se sont dépouillés les premiers de leurs feuilles. S'il y a de fortes branches à retrancher, appliquer immédiatement sur la plaie de l'onguent de Saint-Fiacre, ou un autre enduit équivalent. Préparer les trous et les compots pour les plantations qui ne doivent être faites qu'au printemps. Défoncer profondément les terres qui doivent être converties en vergers, les assainir au besoin par un drainage.

JARDIN POTAGER

Terminer la plantation et la fumure des planches d'asperges. Butter les derniers céleris. Semer en pleine terre les mâches comme salade d'hiver. Semer vers la fin du mois, au pied des murs, à l'exposition du midi, des pois précoces, des carottes toupies de Hollande et des panais.

Commencer à forcer les asperges sur place et sous châssis. Butter les artichauts, tenir la litière prête entre les lignes pour les couvrir en un tour de main en cas de gelée subite.

Récolte et vente des choux spruys ou de Bruxelles, et des derniers choux-fleurs. Préparation de la chicorée étiolée (barbe de capucin). Renouveler les bordures d'oseille. Eclaircir les semis d'épinards. Rentrer dans les caves et les celliers une partie des derniers artichauts, céleris et choux-fleurs. Continuer les labours et les fumures des carrés vacants.

Monter de nouvelles couches à primeurs pour forcer les radis roses et blancs, et des laitues crêpe et gotte. Repiquer sur couche sourde le plant de choux-fleurs qui doit hiverner sous châssis.

PARTERRE

Enlever, à mesure que le froid les détruit, vers la fin de novembre, les dahlias surpris en pleine fleur par les premières gelées. Arracher avant les grands froids les tubercules des dahlias pour les conserver à la cave, ou dans un cellier où la gelée ne puisse les atteindre. Soigner la fin de la floraison des chrysanthèmes en pleine terre. Récolter les dernières fleurs du réséda, qui doit couvrir toutes les plates-bandes du parterre. Achever de récolter et d'empailler pour l'hivernage les rosiers de la Chine. Doubler les touffes anciennes de plantes vivaces de pleine terre. Donner au parterre, à la fin de novembre, sa tenue d'hiver.

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

Le saint Homme de Tours, par LÉON AUBINEAU (1 vol. in-12 de viii-406 pages. Prix : 3 fr.)

La piété et la littérature catholiques doivent à M Léon Aubineau un nouveau volume d'un grand attrait, le *Saint Homme de Tours*, ouvrage appelé certainement au même succès que les *Serviteurs de Dieu au XIX^e siècle* et la *Vie admirable du B. Benoît-Labre*, du même auteur.

M. Léon Aubineau, en effet, s'est créé un genre et frayé une voie qui lui sont propres; il est un de ces rares et privilégiés esprits qui trouvent des idées et laissent après eux des œuvres. Tandis que d'autres s'évertuent à faire du bruit avec les personnalités en lumière, avec les étoiles du jour, comme dit le vieux cliché, l'éminent rédacteur de l'*Univers* descend, lui, au contraire, dans l'ombre des existences, dans les sentiers si divers où marchent les foules; et c'est là qu'il s'attache à remarquer ceux que personne ne regarde, à mettre sur le piédestal ceux que le vrai mérite, je veux dire le bien et la vertu, y porte naturellement. C'est par sa plume que Dieu élève les humbles et révèle les ignorés de notre siècle : *de stercore erigens pauperem, ... exaltavit humiles*.

Le *Saint Homme de Tours* vient s'ajouter à cette magnifique galerie des *Serviteurs de Dieu au XIX^e siècle* que nous rappelons plus haut, et forme le pendant de la *Vie admirable du B. Benoît Labre*. Dans celle-ci, c'est le pauvre, dans celui-là, c'est le riche que M. Léon Aubineau exalte. Benoît Labre est le modèle des déshérités de ce monde; comme Job sur son fumier, il trouve le moyen d'élever sa misère jusqu'à l'héroïsme, et de transformer ainsi ses haillons humains en vêtements de pourpre et d'or célestes. Léon-Papin Dupont ou le *Saint Homme de Tours*, est l'un de ces bons riches qui prennent rigoureusement l'Evangile pour règle de leur vie, et qui, l'appliquant à la lettre, savent mener de front, dans le monde, avec une parfaite égalité, leur sanctification personnelle et leurs devoirs sociaux. Epoux, magistrat, père de famille, garde national, sacristain, M. Dupont passe successivement par toutes les phases de la vie réelle, et, quelles que soient les peines, les contradictions survenues, on le retrouve toujours égal à lui-même : calme dans l'épreuve, oublieux dans l'offense, ardent dans la foi, en un mot, quels que soient le moment et l'heure, toujours dévoué et prêt à tout bien.

Né en 1797 à la Martinique et mort, il y a deux ans, à Tours qu'il était venu habiter en 1834, il a, pendant quarante ans, édifié, émerveillé cette ville par le spectacle de ses vertus et de sa sainteté, tellement qu'on l'avait surnommé le *Saint Homme de Tours*. Des faits éclatants et prouvés démontrent que Dieu a plusieurs fois honoré son serviteur de faveurs surnaturelles. Mgr l'archevêque de Tours a chargé le doyen de son chapitre, M. l'abbé Janvier, d'écrire la vie de M. Dupont. « Pour moi, dit M. Léon Aubineau, j'apporte simplement mon témoignage. Je dis ce que j'ai vu et ce que

je sais. » Rendons à notre tour ce témoignage à M. Léon Aubineau : qu'il a beaucoup vu et qu'il sait beaucoup. Son livre est admirablement écrit, même littérairement parlant. Telles idées, tels détails infimes par eux-mêmes, projettent sous sa plume de vrais éblouissements. On se sent mené par le récit comme une barque par le courant, avec ce charme et cette délectation qu'on éprouve à voir la nouveauté et la variété des objets progresser avec le chemin.

La lecture du *Saint Homme de Tours* fera du bien à ceux qui aiment et pratiquent les bonnes œuvres. Elle ranimera la foi et la confiance de ceux qui croient. Aux lâches, aux incrédules prétendant que la vie du siècle est incompatible avec la vie de l'Evangile, elle prouvera que rien n'est plus facile, et qu'il n'y a en cela qu'à vouloir pour pouvoir. En d'autres termes, lisons tous le nouveau volume de M. Léon Aubineau, car chacun en retiendra quelque chose. G. A.

Grains de sagesse à l'usage des jeunes gens, par le R. P. CHAMPEAU. — 1 beau vol. in-12. — Prix : 3 fr.

Tel est le titre à la fois modeste et original du nouvel ouvrage que vient de publier le R. P. Champeau. Je dis modeste, parce que ce livre renferme plus que des *grains de sagesse*, c'est tout un traité de morale, présenté sous des dehors attrayants, sous la forme de simples causeries, pleines d'histoire, d'anecdotes charmantes merveilleusement choisies et appropriées aux divers sujets traités par l'auteur, de portraits saisissants, de critique, de joyeusetés et de bons mots, entremêlés des vérités importantes que le R. P. Champeau veut faire goûter et aimer.

En lisant cette intéressante étude, il est facile de voir que l'auteur a l'habitude de manier de jeunes intelligences, qu'il connaît la voie qui conduit droit à leur cœur : en un mot, qu'il a su trouver le secret de leur plaisir en les instruisant.

MADAME DE CHARMOISY (1).

Les saints ont le don de former des saints. Saint François de Sales possédait cette grâce plus que tout autre. Nous connaissons les plus beaux fleurons de sa couronne apostolique, mais nous ne savions pas encore quelle était l'âme privilégiée qui avait eu le bonheur de recevoir et de recueillir les leçons du maître contenues sous ce titre : *Introduction à la vie dévote*. M. Jules Vuy vient de nous le révéler en écrivant la *Vie de Madame de Charmoisy*. Vive et ardente pour le bien, madame de Charmoisy se rangea, encore jeune, sous la conduite de son parent l'évêque de Genève, qu'elle consultait sur ses difficultés, qui ne manquait jamais de lui répondre et lui écrivait même parfois des traités complets de matière spirituelle. La fille conservait les

paroles du père, et au bout de deux ans elle en avait assez pour remplir presque une cassette. Plus tard, elle les communiqua au bon P. Fourier, qui en détermina l'impression. C'est saint François de Sales qui nous l'apprend : « Elle, depuis, les communiqua à un grand, docte, dévot religieux, lequel, estimant que plusieurs en pourroient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier ; ce qu'il lui fut aisé de me persuader, parce que son amitié avoit beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement une grande autorité sur le mien. »

La Philothée de l'*Introduction à la vie dévote* est donc madame de Charmoisy. Elle suivit les leçons de son maître, et au milieu des voyages, des difficultés, des travaux et des épreuves d'une vie agitée, elle se montra vraiment l'amie de Dieu, la vraie Philothée.

Sa vie est pleine d'intérêt, et M. Jules Vuy a rendu un vrai service en mettant en lumière cette *vraie dévote*. (Le Pèlerin.)

Les Deux clochers, par M. J. CHANTREL. — 1 vol. in-12 de 419 pages. — Prix : 2 fr.

M. Chantrel cherche à prémunir l'ouvrier contre la propagande de l'Internationale, et il met en action les perniciox effets de son influence.

Un excellent ouvrier, venu des champs à la ville avec de bons principes, les perd peu à peu au contact d'un contre-maître affilié à l'Internationale et en relations suivies avec un bourgeois ridicule et un noble taré, qui se sont donné pour mission d'implanter en France la nouvelle société.

Le malheureux se laisse entraîner, et déjà il malmène sa femme, renie Dieu, et se dispose à faire les plus épouvantables serments. La Providence toutefois veille sur lui sous les traits d'un vieil ouvrier qui s'est dévoué tout entier au salut de ses frères. Le père Jacques sait arrêter Joseph sur les bords de l'abîme, le tirer d'un mauvais pas, et délivrer son enfant que les scélérats avaient enlevé pour châtier le père. — Les trois chefs de l'Internationale sont condamnés à la déportation, et Joseph redevient le serviteur de Dieu, un bon mari et un bon père.

Cet ouvrage est à répandre à profusion dans la classe ouvrière. V. H.

ERRATUM

C'est par erreur que, dans notre n° 2, le livre de M. Eugène Loudun, *les Ignorances de la science moderne*, a été annoncé en deux volumes in-12, prix six francs. *Les Ignorances de la science moderne* ne forment qu'un volume au prix de trois francs.

(1) La *Philothée* de saint François de Sales, ou *Vie de Mme de Charmoisy*, par Jules Vuy, ancien président de la cour de cassation du canton de Genève, etc. 1 beau vol. in-12 de xviii-392 pages. — Prix : 3 fr.

DROIT CIVIL ECCLÉSIASTIQUE

Code manuel des lois civiles ecclésiastiques, par M. ARMAND RAVELET, avocat à la cour de Paris, docteur en droit. — Deuxième édition, considérablement augmentée et honorée des suffrages d'un grand nombre d'évêques. 1 vol. in-12. 3 fr.

Considérations sur le mariage au point de vue des lois, par le comte DE BREDÀ, avec approbation de S. G. Mgr DE LA BOUILLERIE, archevêque de Berga, coadjuteur de Bordeaux. 1 vol. in-12. 3 fr. 50.

Le Mariage civil et le Mariage religieux, par M. SAUZET, ancien président de la Chambre des députés. 1 vol. in-18 de 74 pages. 50 c.

Le Mariage chrétien et le Code Napoléon, par le P. CHARLES DANIEL, S. J. 1 vol. in-8°. 3 fr.

De la Condition légale des communautés religieuses en France, par C. JACQUIER, docteur en droit. 1 fort vol. in-8°. 7 fr. 50.

DROIT CANON ET CONCILES

Summa instituti iurum canonicarum, auctore JOSEPH C. FERRARI. 2 beaux vol. in-12 compactes. 8 fr.

Ce Droit Canon est classique dans les séminaires d'Italie. — Plusieurs séminaires du Midi l'ont adopté. — Une table méthodique rend l'ouvrage éminemment utile. — On peut le consulter comme une encyclopédie.

Theorica et Praxis regiminis diocesani, præsertim sede vacante, a sac. prof. JOSEPHO C. FERRARI. 1 fort vol. in-12. 4 fr.

La Somme des conciles généraux et particuliers, par l'abbé GUYOT, curé doyen de la Fère-Champenoise. Deux forts vol. petit in-8°. 9 fr.

Une admirable table termine cet ouvrage et lui donne un grand prix.

Analecta juris pontificii, recueil de dissertations sur le droit canonique, la théologie, la liturgie, l'histoire. Aucun ouvrage ne donne des documents aussi précieux et ne présente autant de garantie d'orthodoxie que les *ANALECTA JURIS PONTIFICII*, le plus vaste et le plus pratique *Cours de Droit Canon* que nous connaissions.

La collection forme 17 vol. in-folio avec tables; le vol. : 20 fr.

Décrets et Canons du concile du Vatican, nouvelle édition, revue et augmentée, notamment de la *Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes sur la définition de l'infaillibilité du Pontife romain; de la Constitution apostolique sur les censures, avec une explication*, par M. VICTOR PELLETIER. Un beau vol. in-12. 3 fr.

Tractatus de Concilio, auctore card. JACOBATIO. 1 beau vol. in-folio. 30 fr.

ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

Morbecque (Nord). — J'ai reçu le premier numéro de votre publication qui a pour titre *l'Ami du Clergé*. Elle ne me paraît pas seulement bonne, mais excellente. L'abbé H.

Saulces (Drôme). — Je viens de parcourir avec intérêt votre premier numéro de *l'Ami du Clergé*. Comme nous avons peu d'amis dans le monde, j'ai cru qu'il fallait faire bon accueil à la publication qui ne redoute pas d'avouer ses sympathies pour le clergé. L'abbé M.

Saint-Léon (Landes). — Vous pouvez me compter nombre des abonnés de *l'Ami du Clergé*. Le pro-

gramme me plaît, et le nom de M. Victor Palmé, son éditeur, m'est un sûr garant que je ne serai pas déçu dans mon attente. L'abbé L. B. M.

Baule (Loiret). — Je suis heureux de vous dire que je suis pleinement satisfait de votre nouvelle revue. Elle me paraît bien répondre aux besoins de l'heure actuelle. E. B.

Aureilhan (Landes). — Bonne, excellente idée, que vous avez eue, M. Palmé. Salut à ce nouvel et franc ami du Clergé! L'abbé S.

Bourg-de-Péage (Drôme). — Je crois que votre nouvelle revue est appelée à un légitime succès. Le numéro spécimen que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer m'a paru très-intéressant par sa substance et sa variété. V. B.

Bourg-Argentat (Loire). — Je m'empresse de m'abonner à votre revue *l'Ami du clergé*, qui étant succincte, complète, contemporaine répond bien à mes désirs. L'abbé D.

Le Ponchel (Pas-de-Calais). — Votre programme me plaît. En conséquence, veuillez me compter au nombre de vos abonnés. Je reconnais en vous et en toutes vos entreprises un véritable ami du clergé. Continuez à aimer les prêtres, ils ne méritent pas la haine qu'on leur porte. L. M.

La Fage Saint-Julien. — J'ai eu l'occasion de voir chez un de mes confrères le premier numéro de *l'Ami du Clergé*. Je l'ai lu avec soin, je l'ai trouvé non moins intéressant qu'instructif. Tout porte à croire que la suite sera digne de ce beau commencement. E. F.

Allonnes (Maine-et-Loire). — Si tous vos numéros ont le sérieux et l'instructif du numéro spécimen, votre revue est appelée à un grand succès. L'abbé C.

Sartainville (Manche). — D'après les deux premiers numéros que vous m'avez envoyés, je crois que cette revue est appelée à rendre de grands services au clergé, qui n'a pas toujours le temps ni les moyens de faire des recherches sur une foule de questions de théologie, non plus que sur des questions de droit et de jurisprudence, qui sont cependant si à l'ordre du jour et sur lesquelles on est heureux de trouver « un ami » qui nous renseigne. L'abbé Le M.

Ambarès (Gironde). — Cette revue m'a déjà été très-utile. Aussi je désire m'y abonner de suite. H. S.

* *

RÉPONSES

M. G... à S.-J. (Sarthe). — Oui, *l'Ami du Clergé* aura une table des matières et une couverture imprimée à la fin de chaque année. Très-prochainement, le titre et les annonces seront imprimés sur une feuille supplémentaire, afin que les 16 pages soient entièrement occupées par le texte.

M. F.-D... à L. — L'abonnement n'est pas rigoureusement payable d'avance. Il suffit de dire à peu près l'époque où l'on sera en mesure de payer. Envoyer de préférence mandat-poste.

M. R.-J... à B. — Selon vos désirs, nous vous adressons notre catalogue général, et il est pris note de vous envoyer le bulletin de nos publications édité tous les deux mois. Quant au catalogue des *Livres d'étrennes*, les dernières feuilles s'achèvent d'imprimer, et vous le recevrez *franco*, de même que toutes les personnes qui nous en feront la demande.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
 ÉLEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
 VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
 ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
 UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
 UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 4. — PRÉDICATION : 1^{er} dimanche de l'Avent. — Sujet tiré de l'Épître. — Sujet tiré de l'Évangile. — CATÉCHÈSES. — DROIT CANONIQUE : De la préséance du doyen. — Du casuel des sépultures. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Prêtre devenu infirme. — Séminariste retardé pour cause de maladie. — Circulaire du Ministre de l'instruction publique sur la pension des instituteurs retraités. — CONCILE PROVINCIAL DU PUY : Rétablissement du concours. — Officialités. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Époque de la prédication de S. Denis, etc., dans les Gaules. — CORRESPONDANCE. — COURRIER DE L'UTILE. — REVUE DES LIVRES. — NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES.

PRÉDICATION

1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT

Sujet tiré de l'Épître

Non in commensationibus et ebrietatibus,
 non in cubilibus et impudiciis, non in
 contentione et emulatione.

(Rom., XIII, 13.)

Qui nous empêche d'aller à notre fin ? Si nous n'atteignons pas le but, quelle en sera la cause ? Il y a une chose en nous qui est comme la perpétuelle menace de la damnation, ce sont les passions. A preuve, il suffit de rappeler 1^o leur conspiration et leur révolte ; 2^o leurs caractères.

I. — *De la conspiration et de la révolte des passions.* — Elles sont véritablement conspiratrices,

elles sont unies dans une commune révolte. Il y a en effet dans tout cœur d'homme une véritable insurrection de toutes les passions contre le bien, contre la justice, contre la vérité, contre la fin dernière. Quand l'homme se fut révolté contre Dieu, il sentit aussitôt ses passions comme un souffle qui traversa son âme. La haine se souleva, l'envie, l'orgueil, la volupté, se soulevèrent pour la destruction et pour la ruine. Il suffit d'étudier chacune de ces passions pour s'en convaincre. Voyez, par exemple, la jalousie dans votre cœur. Qu'est-ce qu'il y a au fond ? Ah ! que de pensées sinistres : voyez le désir de détruire une grande œuvre que vous apercevez comme votre abaissement, le désir d'anéantir une félicité que vous prenez comme un malheur. Les passions vous font esclave, et de dégradation en dégradation elles vous poussent jusqu'à la ruine. *C'est le but de leur révolte.* Écoutez le langage de l'ambition, de la cupidité, de la volupté. Moi, dit l'ambitieux, je veux parvenir aux honneurs, coûte que coûte. Moi, dit le cupide, je veux des richesses et j'en aurai. Moi, dit le voluptueux, je veux me rassasier de plaisirs et si, pour satisfaire mon désir, il faut tuer, je tuerai ce rival. Rappelez l'exemple de David.

II. — *Caractères des passions.* — *Universalité perpétuité, centralisation.* — Trois caractères qui les rendent redoutables. En effet, quand une passion domine, elle n'est pas seule, toutes les autres sont ses alliées. De plus, nous pouvons les vaincre aujourd'hui, mais nous sommes impuissants à les anéantir. Nous pouvons les déconcerter, mais elles vivent encore, et demain elles lèveront le drapeau de la révolte et seront plus furieuses que jamais. Enfin, ce qu'il y a de redoutable, c'est que les passions ont leur centre

au cœur même de l'homme. La conséquence c'est qu'il faut veiller, combattre toujours au dehors comme au dedans.

AUTEURS A CONSULTER : Chevassu, Félix, Neveu, Pavy, Sandreau.

1^{er} DIMANCHE DE L'AVEUT

Sujet tiré de l'Évangile

Tunc videbunt Filium hominis venientem
in nube cum potestate magna et majestate.
(Luc, xxi.)

Tel est le grand spectacle que l'Eglise remet aujourd'hui sous nos yeux. Elle nous invite à nous réveiller de notre sommeil, à sortir de cet assoupissement fatal où nous retiennent les passions ; à penser à l'éternité qui accourt. Les chrétiens qui oublient la grande affaire du salut sont nombreux, voilà pourquoi l'Eglise nous fait assister en esprit au jugement dernier. 1^o Un chrétien doit le croire ; 2^o un pécheur doit le craindre ; 3^o Un juste doit le désirer.

I. — Un chrétien doit le croire, c'est le cri de la raison, c'est la leçon de la foi.

II. — Un pécheur doit le craindre, les préparatifs le glaceront d'épouvante, le jugement lui-même le couvrira de honte, et les suites consumeront son désespoir, car il sera suivi d'un arrêt sans miséricorde, d'une séparation sans retour, d'une éternité sans espérance.

III. — Un juste doit le désirer parce qu'il possédera celui qu'il aime et qu'en ce jour sera vengée la grâce de Jésus-Christ, la doctrine de Jésus-Christ, la divinité de Jésus-Christ. Enfin parce que, en ce jour, le Seigneur récompensera tous ses amis.

AUTEURS A CONSULTER : Les prédicateurs cités dans le dernier numéro et encore Bayle, de Boulogne, Bossuet, Cheminois, Doucet, Fléchier, Houdry, Legris-Duval, Lejeune, Martin, Massillon, Vital.

CATÉCHÈSES

Sous ce titre, l'*Ami du Clergé* publiera chaque semaine un Plan d'Homélies Catéchétiques sur les Évangiles des Dimanches. Comme en beaucoup de Paroisses il n'est pas facile d'organiser un Catéchisme de Persévérance entre les Offices, on pourrait y suppléer par une instruction spéciale, qu'on ferait soit à la Grand-Messe, soit aux Vêpres. Les enfants et les parents : tout le monde en profiterait. C'est le conseil donné par Mgr Dupanloup dans son Œuvre par Excellence et pratiqué avec succès dans son Diocèse. « En plusieurs Paroisses rurales, » dit-il, « on rattache le Catéchisme aux Vêpres et on le fait avant ou après cet Office. Mais ce n'est ni avant ni après, c'est avec les Vêpres qu'il est mieux placé : par cette grande et décisive raison qu'alors les parents des enfants, les grandes personnes de la Paroisse en peuvent profiter. Si l'on ne pouvait le placer à Vêpres, rien n'empêche de le faire à la Grand-Messe, au moment et au

lieu du Prône, suivant les prescriptions du Saint Concile de Trente. C'était la pratique du Diocèse de Meaux à l'époque de Bossuet. »

Nous n'avons pas à démontrer ici la nécessité du Catéchisme. Car nul Catholique ne saurait la révoquer en doute. Les ennemis mêmes de la Religion la comprennent si bien, qu'ils voudraient bannir des écoles l'Enseignement religieux. Aussi l'Eglise prescrit aux Pasteurs d'instruire chacun, autant que possible, suivant les besoins et la portée de son esprit. « Quoiqu'on ne doive cesser en aucun temps d'annoncer la parole de Dieu, » dit le Catéchisme Romain, « c'est cependant un devoir de nourrir aujourd'hui les Fidèles du pain de vie avec plus de zèle et de dépiété que jamais, et de les confirmer dans la foi incorruptible de la saine doctrine. Car il s'est élevé dans le monde de faux prophètes, qui corrompent par des doctrines nouvelles et étrangères les esprits des Chrétiens : semblables à ceux dont le Seigneur a dit : « Je « ne les envoyais point, et cependant ils allaient ; je ne « leur parlais point, et cependant ils prophétisaient. »

Le grand Pape Benoît XIV appréciait tellement le Catéchisme, qu'il en fit le sujet de sa première Encyclique à tous les Evêques en montant sur le Saint-Siège, et qu'il recommanda instamment aux Ministres de Jésus-Christ de se donner tout entiers à une Œuvre si importante pour son Eglise. « Cette Œuvre sainte, » dit-il, « n'est pas au fond moins agréable qu'importante. Rien n'est plus doux et plus satisfaisant que d'avoir à tracer dans l'imagination tendre des enfants et dans l'âme simple des Fidèles empressés à l'œuvre de leur salut, les premiers traits de la Religion chrétienne ; de remplir leur esprit, exempt encore de préjugés, des idées les plus pures de la doctrine de Jésus-Christ, et de faire goûter à leur cœur les choses de Dieu et de l'éternité. Si les difficultés viennent se faire sentir au milieu de ces travaux, que la vue de la récompense les soutienne et les anime ! Car de quelle gloire Jésus-Christ ne couronnera-t-il pas le zèle de celui qui aura gravé son nom, ses paroles et son amour dans le cœur de ces petits, Lui qui a promis le Ciel à celui qui leur donnera un verre d'eau froide en son nom ? »

A l'exemple de Benoît XIV, N. T.-S. P. le Pape Léon XIII a, dès son avènement au Pontificat, écrit au Cardinal-Vicaire une Lettre où Sa Sainteté lui recommande instamment de propager l'Enseignement religieux, « en multipliant les Orafoires et les Ecoles où les jeunes gens se rassemblent pour être instruits sur la très-sainte Religion catholique, dans laquelle, par une grâce spéciale du Ciel, ils sont nés. » Parlant des efforts que les impies font pour anéantir la foi dans les âmes, il dit : « Tant que la Providence, dans ses jugements adorables, voudra permettre la durée de l'épreuve présente, s'il n'est pas en notre pouvoir de changer l'état des choses, il est de notre devoir de chercher à en amoindrir les maux et à rendre moins sensibles les dommages qui en sont la conséquence. Il est donc nécessaire que non-seulement les Curés redoublent de diligence et de zèle dans l'enseignement du Catéchisme, mais qu'on cherche par des moyens nouveaux et efficaces à remplir les vides qui résulteront des fautes d'autrui. »

La nécessité du Catéchisme étant ainsi démontrée, il faut savoir comment il doit se pratiquer. « Une chose très-importante dans tout enseignement, » dit encore le Catéchisme Romain, « c'est la méthode que l'on emploie pour expliquer ce que l'on enseigne ; et cela est plus important encore que partout ailleurs, lorsqu'il s'agit d'instruire le peuple des vérités chrétiennes. Celui qui est chargé de remplir cette fonction doit se proportionner à l'âge de ses auditeurs, à la portée de leur esprit, à leurs mœurs, à leur condition, afin qu'il « se fasse tout à « tous, » qu'il gagne tout le monde à Jésus-Christ, qu'il se montre lui-même un « ministre et un dispensateur « exact, » et que, semblable au « serviteur bon et fi- « dèle, » il soit digne « d'être établi » par le Seigneur « sur beaucoup de choses. » Et qu'il prenne garde de ne pas s'imaginer qu'il n'a qu'une seule sorte de personne à instruire, et qu'ainsi une seule méthode uniforme et toujours la même lui suffit pour former tous les Fidèles à la vraie piété. Les uns sont comme des enfants nouvellement nés, les autres ont déjà commencé à prendre quelque accroissement en Jésus-Christ, il en est aussi que l'on pourrait dire parvenus à la force et à la vigueur de l'âge. Donc il est nécessaire de considérer avec soin qui sont ceux qu'il faut nourrir de lait, et ceux qui de-

mandent une nourriture plus solide, afin de donner à chacun celle qui sera la plus propre à augmenter ses forces spirituelles, jusqu'à ce que « tous parviennent à l'unité de la même foi et de la même connaissance du »
 Filis de Dieu, à l'homme parfait et à la mesure de l'âge complet de Jésus-Christ. »

« Le nombre et la variété des choses qui nous ont été révélées de Dieu empêchent qu'on puisse les comprendre aisément toutes, ou du moins les retenir dans sa propre mémoire, même après les avoir comprises. Et de là il peut arriver que l'occasion se présentant de les enseigner, on ne les ait pas assez présentes pour en donner l'explication. C'est pour cette raison que nos Pères ont très-sagement réduit toute la Doctrine du salut à quatre chefs, qui sont le Symbole des Apôtres, les Sacrements, le Décalogue et l'Oraison dominicale. En effet, le Symbole renferme ce que le Chrétien doit croire et connaître de Dieu, de la Création et du Gouvernement du monde, de la Rédemption du genre humain, de la récompense des bons et de la punition des méchants. La doctrine des Sacrements renferme les signes de la grâce et les moyens par lesquels nous pouvons la mériter et l'obtenir. Tout ce qui regarde la morale et les devoirs, dont la charité est la fin, est exprimé et contenu dans le Décalogue. Enfin l'Oraison Dominicale comprend tout ce que l'homme peut désirer, espérer et demander pour son bien. Ainsi lorsque nous aurons expliqué ces quatre articles, qui sont comme le lien commun de toute l'Ecriture, il ne manquera plus rien au Chrétien pour être instruit de tout ce qu'il est obligé de savoir.

« Nous croyons en conséquence devoir avertir les Pasteurs, que, toutes les fois qu'ils ont à expliquer quelques passages de l'Evangile ou de l'Ecriture en général, ils peuvent les rapporter, quoi que ce soit, à l'un des quatre chefs dont nous venons de parler. C'est à quelqu'une de ces sources qu'ils doivent revenir pour en développer le sens et la doctrine. Par exemple, s'il s'agit d'expliquer l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent : « Il y aura des signes dans le soleil et la lune » etc ; ils trouveront ce qui regarde cet Evangile dans l'article du Symbole : « Il viendra juger les vivants et les morts ; » et prenant de là ce qui aura été dit sur cet article, ils expliqueront tout ensemble au peuple et l'Evangile et le Symbole. Dans toutes leurs Instructions, quel qu'en soit l'objet, ils auront soin de rapporter toujours ce qu'ils diront à ces quatre points principaux de la Doctrine Chrétienne auxquels revient toute l'Ecriture, comme nous l'avons déjà dit. Quant à l'ordre dans lequel ils proposeront la Doctrine au peuple, ils suivront celui qu'ils croiront le plus convenable, eu égard aux circonstances et à l'état des personnes. »

Comme dans notre Cours de Religion nous avons reproduit toute la substance du Catéchisme Romain, il sera facile aux Abonnés de ce Journal, possédant ce Cours, de suivre le plan que trace le même Catéchisme et dont ils trouveront, soit dans LA SOMME DU CATÉCHISTE, soit dans LE CATÉCHISTE, les développements nécessaires à la composition de leurs Homélies pour chaque Dimanche de l'année.

I

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

Erunt signa in Sole et Luna.
 (Luc, xxi, 25.)

« Cet Evangile a pour objet le Jugement général. Aussi le Curé doit se reporter au septième article du Symbole : « Il viendra juger les vivants et les morts. » (C. C. Trid.)

Or, cet article nous enseigne qu'au dernier jour Notre-Seigneur Jésus-Christ jugera tous les hommes. Rien n'est plus certain que le Jugement dernier. Car, dit saint Paul, « nous devons tous comparaître devant le tribunal de « Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui « est dû aux bonnes et aux mauvaises actions « qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de

« son propre corps. » (II Cor. v, 10. — I C. i, 139-140. — I S C. i, 431-434.) (1).

Par quoi sera précédé le Jugement général ? Que se passera-t-il à ce Jugement, et à quoi servira-t-il ? Telles sont les trois questions à étudier relativement à cette vérité.

I. Par quoi sera précédé le Jugement général ? —

Il sera précédé par les signes avant-coureurs de la fin du monde, savoir : la prédication de l'Evangile dans toute la terre : « L'Evangile du « Royaume sera prêché dans tout l'univers, « pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la consommation. » (Matth. xxiv, 14) ; l'apostasie : « Le Jugement « n'arrivera point qu'auparavant l'apostasie ne « soit arrivée. (II Thess. ii, 3) ; l'apparition de l'Antechrist : « Le Jugement dernier ne viendra point qu'auparavant on n'ait vu paraître « l'homme de péché, le fils de perdition, qui « combattra et qui s'élèvera au-dessus de tout « ce qui s'appelle Dieu. » (II Thess. ii, 3) ; la conversion des Juifs : « Une partie des Juifs est « tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que « la plénitude des nations entrât dans l'Eglise ; « et après tout, Israël sera sauvé, » (Rom. xi, 25-26) ; et le bouleversement de l'univers : « Le « soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus « de clarté, les étoiles tomberont du ciel et les « voûtes célestes seront ébranlées. » (Marc. xiii, 24-25). Lorsque le monde aura été détruit et que tout être vivant sur la terre aura péri, aura lieu la résurrection de la chair, que nous enseigne le onzième article du Symbole et qui fera le sujet d'une autre Homélie. (I C. i, 141. — I S C. i, 435-338).

II. Que se passera-t-il au Jugement général ? —

Notre-Seigneur Jésus-Christ viendra sur les nuées du ciel : « Quand le Fils de l'homme sera « venu dans sa majesté et tous les Anges avec « lui, il s'assoiera sur le trône de sa gloire » (Matth., xxv, 31) ; il fera comparaître tous les hommes devant son tribunal : « Devant lui se « rassembleront tous les peuples » (Ibid., xx, 32) ; il séparera les bons des méchants : « Et il « séparera les uns d'avec les autres, comme un « berger sépare les brebis d'avec les boucs » (Ibid.) ; et il introduira les bons dans le ciel : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le « Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde (Ibid. 34) ; et il précipitera les méchants en Enfer : « Retirez-vous de moi, « maudits, allez au feu éternel qui a été préparé « pour le Diable et pour ses Anges » (Ibid. 41.) (I C. i, 142. — I S C., i, 439-442).

III. A quoi servira le Jugement général ? —

Quoi que Dieu fixe irrévocablement le sort de chaque homme dans le Jugement particulier, il se propose néanmoins de reviser ce Jugement à la fin des siècles, par plusieurs motifs qu'il nous est très-utile de connaître. C'est d'abord pour mieux récompenser les justes, en manifestant

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, première partie ou Dogme, articles 139-140. Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, première partie ou Dogme, articles 431-434

leurs vertus; c'est aussi pour confondre les méchants en révélant leurs crimes devant tout l'univers; c'est aussi pour associer notre corps au jugement de notre âme; c'est enfin pour faire mieux éclater la sagesse et la justice de Dieu. (I C. I, 143. — I S C. I, 443.)

L'abbé J. REGNAUD,
Auteur de la SOMME DU CATHÉCHISTE.

DROIT CANONIQUE

Questions et réponses.

DE LA PRÉSEANCE DU DOYEN

Première question. — Le doyen, dit curé de canton, est-il *primus inter pares* au point de vue canonique, ou simplement *primus inter pares in judicio seu opinione civili*, puisqu'il ne possède aucune délégation épiscopale de pouvoirs?

Réponse. — Si le doyen ou curé de canton ne possède aucune délégation épiscopale, ainsi que le suppose celui qui nous adresse la question, on ne voit ni pourquoi ni comment il aurait n'importe quelle prééminence, au point de vue canonique. La loi civile donne aux doyens une inamovibilité *sui generis* et quelques deniers de plus; voilà tout, et nous ne sachons pas que cela constitue la moindre dignité ecclésiastique et puisse distinguer le doyen de n'importe quel curé ou desservant.

Mais l'hypothèse est absolument gratuite et chimérique; il n'existe pas en France un seul doyen qui n'ait reçu de son évêque et de l'usage légitimement prescrit, quelque portion du pouvoir épiscopal. Par conséquent, au point de vue canonique, le doyen est plus que *primus inter pares*, il a une autorité juridictionnelle, et il l'exerce dans la mesure tracée par son évêque et au nom de ce dernier.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le Droit canon au titre *Hierarchie* pour se convaincre de la vérité de notre assertion. Devoti s'exprime ainsi: *Solent episcopi foraneos etiam habere vicarios in oppidis diocesis suæ qui mandata ab episcopo potestate fruuntur quæ loco circumscribitur, et plerumque pertinet ad res peculiares.* (Tit. III de hierarch. juridic. § LXXXIII.)

Les doyens sont donc des vicaires particuliers des évêques; ils portent, selon leurs provinces respectives, le nom d'archiprêtres, de doyens ruraux et de vicaires forains. Mais, parce qu'ils ne sont que vicaires particuliers de l'évêque, on peut en appeler de leurs jugements (quand ils sont délégués comme juges) à l'évêque, tandis qu'on ne le peut pas de ceux d'un vicaire général, qui est censé ne faire qu'un avec l'évêque. (C. 3 de appell. in 6°.)

Le titre de doyen n'est pas inhérent aux cures de canton; car il y a des diocèses où les évêques, par ordonnance, ont nommé *doyens* des curés qui, aux yeux de l'Etat, ne sont que desservants.

La raison en est bien simple, puisqu'il ne dépend que de l'évêque de donner une juridiction plus ou moins étendue, et à qui il le juge convenable.

Les droits et fonctions des doyens sont réglés par les statuts des diocèses et par les clauses de leur commission. Leurs obligations ordinaires consistent à visiter les paroisses de leurs doyens, à administrer les sacrements aux curés malades, à pourvoir au service des paroisses après la mort des curés, à installer les nouveaux promus, à réunir et à présider les conférences. Scavini résume les devoirs des doyens en ces deux lignes: *omnia præscripta adimpleant, tum functiones celebrandas, tum quoad casus resolvendos, tum quoad refectionem sumendam* (1). Ce dernier mot, qui se trouve dans presque tous les auteurs, résout à merveille le problème toujours fort délicat des conférences dites ambulantes. Les doyens connaîtront désormais leur devoir, *præscripta adimpleant quoad refectionem sumendam*.... En nommant *doyens* les curés des cantons civils, il est évident que les évêques français avaient moins en vue les avantages de la centralisation, que la convenance d'imposer les charges à ceux qui possèdent les ressources et les honneurs. Le *primus inter pares* n'est admis ni dans un sens ni dans l'autre.

DU CASUEL DES SÉPULTURES

Deuxième question. — Le casuel des sépultures qui remplace, avec le traitement de l'Etat, notre revenu bénéficial, a-t-il les mêmes privilèges que le traitement qui, d'après les auteurs, doit se toucher même pendant l'absence, si l'on est absent *propter infirmitatem, propter justam et rationabilem necessitatem corporis, propter Ecclesie utilitatem*?

Réponse. — Si nous avons bien compris la question, elle se formule par le cas suivant: Le curé Pierre, absent pour des motifs prévus par les canons, a-t-il droit au casuel réalisé dans sa paroisse pendant son absence, comme il a droit à son traitement de l'Etat?

Nous répondons *affirmative*, et pour les mêmes raisons. Les revenus, quels qu'ils soient, d'un bénéfice sont dus au bénéficiaire titulaire, tant que ce dernier n'a pas été légitimement dépossédé de son titre. Qu'on ne dise pas, s'abritant sous le fameux axiome *qui vult commoda debet et onera sentire*, que Pierre, par son absence, se dérobe à la charge. Cela n'est pas dans le cas; on suppose que Pierre s'est fait remplacer par un confrère; c'est son droit, car, depuis le concile de Trente, le curé est tenu à régir sa paroisse *per se* ou *per alios*, quand il est légitimement empêché. Dans ce cas (et c'est celui de Pierre), le curé est censé remplir ses fonctions, et il a droit aux fruits qui en reviennent. A lui de récompenser son remplaçant comme il l'entendra, *servata justitia*. Il en serait de même si Pierre avait été expulsé injustement de sa paroisse ou par la force des choses.

Observation. — Il y a dans les termes de la question qui nous est adressée un mot qui

1. De obliqat. Vicariorum foraneorum.

nous paraît inexact, celui-ci : « Le casuel des sépultures qui remplace avec le traitement de « l'Etat notre revenu bénéficial, etc. » Nous ne pensons pas que le casuel puisse être considéré comme bien bénéficial ou ecclésiastique. Les théologiens appellent les revenus du casuel : *bona quasi-patrimonialia*, et la plupart d'entre eux, ainsi qu'on peut le voir dans S. Liguori, Bouvier, Scavini, affirment que les curés ont le domaine absolu de ces biens, tandis qu'ils ne l'ont pas du traitement de l'Etat qui est considéré comme le propre revenu bénéficial ou bien ecclésiastique (*Sacrée-Pénitencerie*, 19 janvier 1819.) Nous aurons à revenir sur ce point.

Troisième question. — Quand un curé perd un paroissien qui a voulu être inhumé ailleurs, ne peut-il pas canoniquement exiger de faire la cérémonie dans son église, puis accompagner ou faire accompagner le corps en allant au cimetière demandé ?

Ou, si l'on veut la cérémonie dans la paroisse du cimetière, le curé a-t-il le droit d'aller faire cette cérémonie dans cette paroisse étrangère à la sienne ?

Réponse. — Chacun a le droit de choisir le lieu de sa sépulture. Il n'y a d'exception canoniquement que pour les Réguliers *qui suo carent arbitrio* (Cap. ult. de Sepul. in Clém.). Quant aux droits du curé du défunt, ils sont généralement déterminés par la coutume. En Italie, quand un cadavre doit être enterré en dehors de sa paroisse, il faut qu'il soit béni par son curé avant d'être enlevé de son domicile et accompagné par lui jusqu'au lieu de la sépulture. En France, les obsèques se célèbrent dans la paroisse du mort (Cap. 9, de sepul.); et il appartient au curé d'accompagner ou de faire accompagner son paroissien au lieu de la sépulture. Nous parlons canoniquement : mais combien de fidèles se dérobent aux lois canoniques sans qu'on ait recours contre eux ? Dans tous les cas, c'est toujours au curé du défunt à lever le corps pour le conduire dans l'Eglise de la paroisse où il doit être inhumé, après l'avoir toutefois présenté dans l'Eglise paroissiale pour y recevoir sa bénédiction. C'est au curé qu'il appartient de régler l'heure de l'enterrement et d'indiquer le chemin que l'on doit prendre pour parvenir à l'église où le défunt a choisi sa sépulture. Le curé est obligé de conduire le corps de son paroissien jusqu'à la porte de l'église. Il peut y entrer avec son clergé, mais *sans chanter aucun office*.

Dans ce cas également, le droit canonique reconnaît à la paroisse du défunt le quart de ce qui revient à la paroisse étrangère du chef de cette sépulture, *quarta funeraria* (Cap. 9 de Sepul.)

Nous donnerons dans notre prochain numéro une décision de la Sacrée Congrégation du Concile.

Quatrième question. — La décision de Rome à l'Evêque de Liège, regarde-t-elle aussi bien la

France et le mot succursale signifie-t-il paroisse canonique ?

La réponse demande quelques développements ; nous la donnerons ultérieurement.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

I. UN MAIRE PEUT-IL CONTESTER A UN DESSERVANT LE DROIT D'HABITER LE PRESBYTÈRE, SOUS PRÉTEXTE QUE LE DESSERVANT, ATTEINT D'INFIRMITÉS GRAVES, NE PEUT EXERCER LES FONCTIONS DU SAINT MINISTÈRE ?

Cette question ne saurait soulever le moindre doute. Tant que le desservant est investi de son titre, aucune autorité civile ne peut, sous aucun prétexte, lui retirer la jouissance du presbytère et de tous les avantages inhérents à cette habitation. Peu importe que le desservant soit atteint d'infirmités et que, pour ce motif, la propriété communale, c'est-à-dire le presbytère, faute d'entretien, soit dans un mauvais état.

La seule faculté qu'aient un maire et un conseil municipal, — et encore cette faculté ne dérive point de la loi. — c'est de s'adresser à l'autorité diocésaine pour demander le remplacement de ce desservant, ou l'application à son égard des dispositions du décret du 17 novembre 1811, qui permettent à l'évêque de nommer un pro-desservant ou auxiliaire. Les autorités locales ou gouvernementales ne peuvent donc se présenter devant l'évêque qu'à titre de supplantes, le prélat ne pouvant être contraint par personne.

Il n'en serait pas ainsi, d'après quelques auteurs, s'il s'agissait d'un curé inamovible au sens de la loi civile, comme un curé de canton, parce que sa nomination procède du gouvernement. Mais ceci même est contesté, et nous nous rangeons du côté des jurisconsultes qui assimilent tous les titres.

Pour les mêmes raisons, le desservant dont il s'agit ne peut être privé du traitement que lui doit l'Etat. Il s'est présenté un cas de ce genre, nous assure-t-on, il n'y a pas bien longtemps. Le maire, s'appuyant sur la loi récente, qui soumet les curés au certificat de résidence, avait imaginé de refuser ce certificat, ne voulant pas consentir à regarder comme résidant un curé qui ne remplissait pas les devoirs de sa charge pour cause de maladie. L'affaire portée à la préfecture a reçu la solution indiquée dans l'article 15 de la loi du 18 juillet 1837, c'est-à-dire que le préfet a suppléé d'office au certificat refusé par le maire.

II. UN SÉMINARISTE RETARDÉ POUR CAUSE DE MALADIE NE PEUT ÊTRE ORDONNÉ AVANT D'AVOIR ACCOMPLI SA VINGT-SIXIÈME ANNÉE. EST-IL POSSIBLE D'OBTENIR EN SA FAVEUR UN SURSIS POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE LA CONDITION QUI DOIT ASSURER SA LIBÉRATION DÉFINITIVE DU SERVICE MILITAIRE ?

Quand il n'y a qu'un intervalle de quelques jours ou même de quelques semaines entre l'or-

dination et l'époque où le séminariste accomplit ses vingt-six ans, il est possible d'obtenir un sursis. Une décision du ministre de la guerre est intervenue tout récemment en faveur d'un séminariste qui devait être ordonné au mois de décembre prochain, mais qui devait accomplir sa vingt-sixième année le 24 octobre 1878. Et nous pensons que cette décision forme jurisprudence, quand l'intervalle ne dépasse pas trois mois. Si l'intervalle est plus considérable, tout dépendra de la bienveillance du ministre compétent.

En tout cas les demandes de sursis doivent être adressées par l'Evêque au Ministre de la Guerre par l'intermédiaire du Ministre des Cultes.

Un bon conseil à suivre, en cas de besoin : s'y prendre à l'avance pour demander le sursis, afin que, s'il y a refus, on puisse demander à Rome l'anticipation de l'ordination. C'est ce qu'il y a de plus simple, pour ne pas s'exposer à voir la faveur demandée à l'autorité militaire, tantôt accordée et tantôt refusée. Le conseil nous paraît d'autant plus sage qu'il s'agit du sous-diaconat; rien n'empêche le séminariste de rester ensuite au séminaire tout le temps voulu.

CIRCULAIRE DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE RELATIVE A LA PENSION DES ANCIENS INSTITUTEURS RETRAITÉS ANTÉRIEUREMENT AU 1^{er} JANVIER 1874.

Paris, le 8 Juin 1878.

Monsieur le Préfet,

Les Chambres, dans leur sollicitude pour les instituteurs et institutrices retraités, viennent de mettre à ma disposition le crédit nécessaire pour faire cesser une inégalité regrettable qui existait jusqu'ici au détriment d'une catégorie de ces anciens fonctionnaires.

Grâce à cette libérale disposition, les instituteurs et institutrices retraités antérieurement au 1^{er} janvier 1874, recevront désormais, comme ceux de leurs collègues qui se sont retirés depuis cette époque jusqu'au jour de la promulgation de la loi du 17 août 1876, un secours annuel qui complètera leur pension à 500 fr. *sans qu'il soit tenu compte de leurs ressources personnelles.*

Je vous prie de consigner, dans un état conforme au modèle ci-joint, que vous me renverrez en double expédition, les renseignements qui me sont nécessaires pour assurer la répartition du crédit dont il s'agit entre les instituteurs et institutrices de votre département retraités antérieurement au 1^{er} janvier 1874.

Vous comprendrez également dans cet état, pour la différence existant entre le montant de leur pension et le chiffre de 166 francs, les veuves d'instituteurs qui ne recevaient pas jusqu'ici le complément à ce chiffre, la date du décès de leur mari étant antérieure au 1^{er} janvier 1874; c'est une conséquence naturelle de la situation nouvelle faite aux instituteurs retraités à la même époque. Toutefois, un certain nombre de ces veuves figurait dans vos propositions collectives pour un secours éventuel qui

leur était accordé à titre exceptionnel; vous veillerez à ce que celles qui ont obtenu ce secours cette année ne soient pas comprises dans l'état que je vous demande.

Vous voudrez bien, Monsieur le Préfet, apporter la plus grande diligence dans l'envoi de l'état dont il s'agit; je vous le renverrai immédiatement, revêtu de mon approbation. Je tiens expressément à ce que tous les ayants-droit soient mis, le plus promptement possible, en possession des sommes qui leur sont dues.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

*Le Ministre de l'Instruction publique,
des Cultes et des Beaux-Arts.*

Pour le Ministre et par ampliation :

*Le Directeur de l'Enseignement primaire,
A. BOUTAN.*

CONCILE PROVINCIAL DU PUY

RÉTABLISSEMENT DU CONCOURS POUR LES CURES ET DES OFFICIALITÉS.

(Suite et fin.)

La loi du Concile de Trente relative au concours pour les cures a-t-elle conservé toute sa force obligatoire, de sorte que le mode actuel de provision doive être tenu pour illégal, bien que plus ou moins toléré par le Saint-Siège? L'usage de nommer aux églises paroissiales par mode de libre collation serait-il, au contraire, une coutume rationnelle légitimement prescrite?

Bien que toutes les coutumes, même immémoriales, contraires au Concile de Trente, soient condamnées d'avance et ne puissent prescrire, la plupart des canonistes font exception pour le cas où un changement substantiel serait survenu dans les circonstances qu'avait en vue le Concile. La question serait donc de savoir si la France se trouve dans ce cas. La réponse faite en 1854 à Mgr l'évêque de Liège, qui du reste avait rétabli le concours deux ans auparavant, n'est pas de nature à le faire croire : car dans cette réponse le souverain Pontife « *SANAT... parochialium ecclesiarum provisiones a conventionem anni 1801.* » D'autre part, le fameux questionnaire adressé en 1867 aux évêques par le cardinal Caterini, préfet de la congrégation du Concile, suppose que la loi du concours est en vigueur partout, ou du moins reste obligatoire pour tous les diocèses.

Parmi les canonistes, il y a sur ce point divergence d'opinions : les uns affirment, les autres nient. Nous pensons qu'il y a lieu à distinguer.

Ceux qui affirment que le mode de collation des cures suivi en France ne peut prescrire contre la loi du Concile de Trente, s'appuient sur le texte même de cette loi : *Alias provisiones omnes, præter supra dictam formam facta, subreptitiæ esse censeantur, non obstantibus hinc decreto exceptionibus... et aliis impedimentis quibuscumque.* Ils s'appuient également sur S. Pie V, qui, dans sa constitution *In conferendis*, déter-

mine rigoureusement le sens et la portée du terme *subreptitiæ*, en déclarant *IRRITAS... omnes et singulas collationes, provisiones, institutiones et quasvis dispositiones parochialium ecclesiarum, PRÆTER ET CONTRA FORMAM ab eodem Concilio Tridentino præsertim in examine per concursum faciendi præscriptum, factas aut in futurum faciendas*.

Rien ne paraît plus formel. Les canonistes de l'opinion contraire s'appuient sur deux raisons qui ont leur valeur : la première, c'est qu'il répugnerait d'admettre que toutes les provisions curiales faites en France ont été nulles ; la seconde, c'est que le mode français est toléré par le Saint-Siège, qui n'ignore pas ce qui se pratique chez nous.

Dans la pensée de l'abbé Grandclaude et la nôtre, la pratique reçue en France ne saurait avoir force d'un droit coutumier véritable, impliquant abrogation totale de la loi du Concile de Trente, dans sa forme substantielle ; mais des circonstances impérieuses ont pu créer des usages légitimes touchant la forme, c'est-à-dire les conditions particulières et accessoires du concours. Le Concile de Trente lui-même laisse au concile provincial la faculté d'ajouter ou de retrancher à tout ce qui tient à la forme de l'examen ; or il est évident qu'une coutume de plus d'un demi-siècle, introduite dans plus de cent diocèses, pratiquée successivement par plus de mille évêques, a une autorité supérieure à un concile provincial. La coutume de France aurait donc, quant à sa durée et à son extension, tout ce qui est nécessaire pour modifier la forme du concours, *salva rei substantia*.

Il y a donc lieu à distinguer entre le côté essentiel de la loi et les règles purement accidentelles. Il s'agit de comparer les prescriptions canoniques avec le fait actuel, pour voir si le côté essentiel de la loi est violé. Il est certain que nous possédons des moyens de contrôle touchant la science et la piété des concurrents qui n'existaient pas à l'époque du Concile de Trente : les séminaires, les examens annuels des jeunes prêtres, les conférences ecclésiastiques, auxquelles tout le monde peut prendre part oralement et par écrit : or tout cela n'est sous une autre forme que la triple épreuve du concours en question, consistant en deux dissertations, l'une sur le dogme, l'autre sur la morale, et enfin en un sermon écrit sur un sujet donné. A ce point de vue, on est sûr de toutes les manières de constater la capacité des candidats. Mais, dira-t-on, dans la constitution *In conferendis*, de saint Pie V, il est assigné un délai de vingt jours entre l'*edictum convocationis* des postulants et l'épreuve elle-même. Cette particularité ne nous semble pas non plus une condition substantielle pour la validité du concours : car l'évêque a toujours joui du droit de déterminer, pour une cause juste, l'époque de la réunion des examinateurs synodaux et des candidats.

En quoi donc faisons-nous résider les éléments essentiels de la loi ? — Sur deux points : la commission des examinateurs synodaux, et l'objet sur lequel doit porter le jugement de cette commission.

Par l'établissement de ce jury il est évident

que le Concile de Trente a voulu soustraire les nominations si graves des curés au péril du favoritisme et des jugements précipités. Nous regarderions volontiers comme une vraie *corruptela juris* toute coutume qui détruirait les garanties exigées ici par le droit écrit. De plus, les examinateurs synodaux, ayant, en vertu même de leur mode de désignation, la confiance du clergé, écartent tout soupçon de partialité et resserrent les liens entre le clergé et l'administration diocésaine. Le Concile de Trente a voulu associer à l'évêque un conseil obligatoire pour les provisions aux églises curiales : il paraît difficile d'admettre sur ce point un changement substantiel, quelles que soient les circonstances de temps et de lieu.

Le second élément qui semble également immuable dans le système introduit par le Concile de Trente, consiste dans l'objet même sur lequel doit porter l'examen des candidats. Cet objet embrasse, non-seulement la science, mais encore la prudence, l'aptitude à administrer une paroisse, et même telle paroisse, l'âge, les services rendus, enfin l'intégrité de vie, qui implique la piété, l'esprit ecclésiastique (1). Or le canoniste Faynan affirme que, si l'examen n'embrassait pas toutes ces qualités, il serait frappé de nullité (*In cap. Tam te*, de *ætate* et *qualit.*, n° 15.)

D'après ces règles, il serait facile de voir ce qu'il y a de légitime ou d'irrégulier dans les différentes coutumes diocésaines touchant le mode de nomination aux cures.

II. — OFFICIALITÉS.

Un autre point disciplinaire des plus importants a été l'objet des décisions du concile provincial du Puy : le *rétablissement des officialités*.

Voici les dispositions du concile touchant l'exercice de la juridiction en matière criminelle :

I. Dans chaque diocèse, l'évêque instituera une officialité dont la charge sera de frapper des peines canoniques les délinquants, à moins qu'il ne préfère s'en remettre à la décision de l'évêque. A raison des circonstances, on procédera dans ce jugement en la forme *sommaire*, et non point solennellement.

II. Les officialités se composeront : 1° de l'official président ; 2° de deux assesseurs et de deux suppléants, choisis par l'évêque parmi les chanoines et les curés ; 3° d'un promoteur et d'un vice-promoteur, ainsi que d'un défenseur d'office, qui tous rempliront leurs fonctions selon les règles du droit ; 4° du chancelier de l'officialité.

III. Afin d'éviter toute difficulté à raison des lois civiles, il sera opportun que l'évêque souscrive à chaque sentence rendue par l'official et qu'il la fasse entièrement sienne.

Ce rétablissement des officialités revient uni-

1. Conc. Trid. sess. XXIV, c. XVIII, de *Ref.* — BENED. XIV, const. *Cum illud*, etc.

quement à l'obligation de suivre une procédure régulière dans les jugements ecclésiastiques. Le droit canonique n'impose pas à l'évêque la constitution de tel ou tel tribunal pour les causes contentieuses, comme il impose la commission des examinateurs synodaux pour les provisions paroissiales, mais bien l'obligation de suivre les lois de la procédure, qui sont presque toujours celles de l'équité, comme on peut le voir dans le deuxième livre des Décrétales avec le 1^{er} titre du V^e, et qui mettent les accusés à l'abri de toute sentence précipitée et injuste.

Il est vrai que le concile du Puy semble réduire toute procédure à la forme *sommaire*; mais ces paroles doivent s'entendre des cas particuliers où il ne serait pas possible d'établir le jugement ordinaire, *judicium plenarium*. Dans les causes difficiles, le droit impose le *judicium plenarium*.

En France, à cause de notre législation civile si ombrageuse à l'endroit du pouvoir de l'Eglise, le juge ecclésiastique sera souvent obligé de procéder *absque strepitu et figura judicii*. Les moyens coercitifs ne consistant parmi nous que dans les seules peines spirituelles et dans la privation de certains offices, il sera difficile d'obtenir la solennité des jugements. On se heurtera plus d'une fois, comme on a pu le voir, contre le gouvernement défendant quand même ses inamovibles. Néanmoins dans la généralité des cas, il n'y a rien dans la législation civile ni dans les circonstances actuelles qui soit un obstacle absolu et permanent à la procédure canonique par rapport aux clercs.

A ce point de vue, le concile du Puy s'est montré également zélé promoteur de la discipline canonique, et il a bien mérité du clergé.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

ÉPOQUE DE LA PRÉDICATION DE SAINT DENIS, DE SAINT SATURNIN ET DE SAINT FIRMIN DANS LES GAULES.

Est-ce à la fin du 1^{er} siècle ou au milieu du III^e que saint Firmin évangélisa le pays d'Amiens? On a beaucoup discuté, sans parvenir à s'entendre sur ce point. Tout le monde convient qu'il fut instruit dans la foi chrétienne par saint Saturnin, évêque de Toulouse; mais, comme on se partage également sur l'époque où celui-ci commença son apostolat, toute la question se rattache à saint Saturnin lui-même. Divers historiens s'appuient principalement sur saint Grégoire de Tours pour établir que la plupart des fondateurs des Eglises de la Gaule ne furent chargés de leur mission que sous le consulat de Dèce et de Gratus, en 250; mais on sait combien l'assertion de notre vieil historien est dénuée de fondement. Ses partisans reprochent à ceux qui font arriver dans les Gaules les premiers disciples des apôtres, et les apôtres eux-mêmes, d'obéir à un enthousiasme aveugle, au lieu de s'en tenir aux faits constatés; mais on

oublie que Jésus-Christ avait recommandé aux apôtres d'aller prêcher dans le monde entier (*euntes in mundum universum prædicate...*) et que saint Marc, après les avoir vus à l'œuvre et avoir été longtemps attaché à la personne de saint Pierre, affirmait qu'ils avaient réellement prêché partout, secondés du secours de Dieu et de l'effet des miracles (*prædicaverunt ubique, Domino cooperante...* — Marc., cap. xvi, v. 20). La Gaule et l'Espagne étaient des provinces trop considérables de l'empire pour n'avoir pas attiré la sollicitude de ces infatigables ouvriers de l'Evangile, qui se sentaient poussés à répandre jusqu'aux extrémités de la terre la semence de la parole sainte. Saint Epiphane assurait au IV^e siècle que saint Luc et plusieurs autres disciples de saint Paul avaient annoncé l'Evangile dans les Gaules. — « Le ministère de la divine « parole, » dit-il, « ayant été confié à saint Luc, il « l'exerça en passant dans la Dalmatie, dans la « Gaule, dans l'Italie, mais particulièrement en « Gaule. » — Il prétend même que le texte de saint Paul : « Crescent est allé en Galatie. » *Crescens* (1) *in Galatiam*, doit s'entendre de son départ pour la Gaule (*in Galliam*). De graves autorités permettent de constater les travaux des plus célèbres de ces évêques, à l'origine du christianisme. Nous regarderons en particulier ce qui concerne saint Denis et saint Saturnin, avant d'en venir à saint Firmin lui-même.

I

Tous les anciens documents de l'Eglise romaine et des Eglises des Gaules, martyrologes, bréviaires, vies de saints, sont unanimes à placer au 1^{er} siècle l'arrivée de saint Denis l'Aréopagite dans la province de Paris. On les a contestés plus tard; mais ils conservent une grande autorité, non-seulement parce qu'ils sont les premières sources, les plus voisines des événements, mais encore parce qu'ils retiennent, parmi des erreurs de détail, un fond de vérité solidement établi. On sait le soin qu'avait eu saint Clément de créer des notaires apostoliques après la persécution de Néron, pour rechercher partout et rédiger exactement les Actes des Martyrs. Saint Fabien, qui fut pape de 237 à 250, leur adjoignit sept sous-diacres pour les aider dans leurs fonctions et les préserver de toute erreur. L'Eglise romaine veillait avec une extrême sollicitude sur les relations qu'ils avaient laissées : c'est pour avoir constamment refusé de les livrer aux persécuteurs que saint Antère fut martyrisé en 236.

Avant tout, elles étaient faites en vue de la vérité, sans aucune préoccupation littéraire, et elles fournirent les premières indications des martyrologes, les dates de la mort des martyrs, les notes marquées dans les peintures murales des basiliques de Rome, les inscriptions gravées sur les tombeaux des catacombes. Ce qui resta de leurs données principales fut encore important lorsque la persécution de Dioclétien les eut elles-mêmes jetées pour la plupart dans les flammes. Il y eut toujours sur ces grandes figu-

res de la primitive Eglise des traits principaux invariablement fixés, et ni la cruauté des persécuteurs ni la ruse des hérétiques et des faussaires ne parvinrent à les dénaturer. Ce qui provient des documents de cette époque, et renferme un débris marquant du travail des notaires apostoliques, est ordinairement bien difficile à détruire. On a sans doute beaucoup falsifié certains Actes des Martyrs : après les massacres du règne de Dioclétien et même déjà précédemment, on y avait intercalé des légendes, des miracles, de pieuses inventions de tout genre ; mais il est remarquable qu'au milieu des plus palpables erreurs, ils conservent encore les plus précieux fragments de vérité.

Déposant donc toute prévention exagérée contre les Actes de saint Denis l'Aréopagite, lequel ne put être oublié à Rome au II^e siècle, si l'on interroge le Martyrologe romain, déjà commencé avant saint Jérôme, on y trouve une déclaration formelle, qui se résume ainsi : « Saint Denis l'Aréopagite, converti par saint Paul et établi évêque d'Athènes, fut ensuite envoyé dans les Gaules par saint Clément, « évangélisa Paris et y fut martyrisé (1). » C'est là tout ce que l'antiquité chrétienne a transmis de plus ancien et de plus digne de foi sur saint Denis l'Aréopagite. Les documents primitifs de la liturgie sont unanimes à cet égard. Hilduin, dont le témoignage, au moins sur ce point, est irrécusable, en fait foi pour ceux de la Gaule. Lorsqu'on songe à l'empressement que l'on avait à Rome pour garder le souvenir de ceux qui étaient morts victimes de leur fidélité à Jésus-Christ, il est bien difficile de renverser complètement les traditions adoptées dans les livres de prières publiques dès le commencement du culte chrétien. Sans doute on ne saurait affirmer que les Actes de saint Denis aient été composés immédiatement après son trépas et envoyés à Rome par ses compagnons. Le pape Benoît XIV le prétend, d'après une lettre que le saint aurait écrite à saint Clément avec la relation du martyre de saint Eutrope, et d'après les avis qu'il aurait donnés à ses disciples pour les engager à recueillir le récit de sa passion, son interrogatoire et ses réponses. Une telle lettre et de semblables préoccupations de la part de saint Denis n'ont pas de caractères suffisants d'authenticité, et semblent supposés d'après le zèle qu'avait mis saint Clément à faire écrire les Actes des Martyrs : on aura jugé convenable d'attribuer à son disciple un zèle encore plus grand. On a de fortes raisons de croire que la Vie de saint Denis ne fut composée que plus tard, peut-être même après les persécutions. Celle qui paraît être la plus ancienne et qui se trouve dans un manuscrit du XI^e siècle, à la Bibliothèque nationale de Paris, porte que l'auteur « a beaucoup plus appris par tradition « orale que par les écrits des anciens (2). » Cela

signifie qu'aucun récit n'était encore rédigé, mais que cependant quelques indications avaient été laissées dans les documents de l'époque voisine des contemporains. Or que pouvaient être ces indications, si ce n'est l'abrégé des faits principaux, enseignés dans les martyrologes et dans les archives des églises ? Ce que l'on veillait à conserver tout d'abord à la postérité chrétienne au sujet des martyrs, c'était l'époque de leur mort, afin que l'anniversaire en fût solennellement célébré. De tout ce qu'on avait inscrit dans les catalogues des saints, à propos d'un évêque aussi éminent que saint Denis l'Aréopagite, on n'avait donc rien eu de plus à cœur que de marquer le temps de son martyre : c'est là un point qui attira spécialement l'attention de ceux qui l'avaient connu et qui avaient été convertis par sa prédication. Ses Actes en parlèrent comme les martyrologes et comme les leçons de son office. L'accord est unanime jusqu'à saint Grégoire de Tours : c'est déjà un espace de cinq siècles, bien capable de faire autorité.

Saint Fortunat chantait ainsi l'arrivée de saint Denis dans les Gaules sous le pontificat de saint Clément :

Clemente Roma præsule,
Ab Urbe missus adfuit,
Verbi superni Numinis
Ut fructus esset Gallie.

Un peu avant ce poète, vers 530, le biographe de sainte Geneviève, dont le texte authentique se trouve dans un manuscrit du XI^e siècle, rappelle que saint Denis fut envoyé par saint Clément dans la province de Paris, et qu'il y reçut la palme du martyre (1). Cet auteur n'écrivait guère qu'une vingtaine d'années après la mort de la sainte : car il se souvenait d'avoir vu, dix-huit ans après qu'elle eut fermé les yeux, un vase renfermant de l'huile qui s'était accrue à sa prière ; et l'on remarque, entre autres preuves d'authenticité de cette biographie, qu'il cite fréquemment l'Ecriture sainte d'après une des versions antérieures à la Vulgate de saint Jérôme. Il précédait ainsi d'un demi-siècle saint Grégoire de Tours, et il était sur les lieux qu'avait évangélisés saint Denis : personne ne pouvait être plus au courant de l'opinion établie par les anciens sur l'époque de ses travaux et de son supplice.

Telle était la tradition antique des Gaules. Saint Grégoire de Tours est le premier à y contredire, mais son témoignage ne saurait infirmer celui des siècles précédents : car, outre qu'il est trop loin des faits pour prendre de vive voix des informations capables de les éclaircir, il s'appuie sur un document dont il force le sens véritable. C'est des Actes de saint Saturnin, évêque de

nale, manuscrits ; fonds latin, n° 5296, D, fol. 5, *Vita S. Dionysii*. — XI^e siècle.)

1. Dionysius, ortus Athenis, sacerdosque primum more gentilium Areopagi effectus, deinde abrenuntiatis idolis, conversus ad predicationem Pauli, credidit in Christum... per multa pericula Romam usque tetendit. Ubi statim... a sancto Clemente successore beati Petri... super hanc provinciam quæ nullum veritatis preconem antea habuerat... legationem indeptus est. (Bibliothèque nat. Mss. Vita S. Genovefæ. — XI^e siècle, fonds latin ; n° 5324, fol. 150.)

1. Dionysius (Areopagita), ab apostolo Paulo baptizatus, primus Atheniensium episcopus est ordinatus, deinde Romam veniens, a beato Clemente romano pontifice in Gallias prædicandi gratia directus est.... gladio animadversus martyrium complevit... (*Martyrologium Romanum*. — IX^e Octobris.)

2. Plus fidelium sunt relatione comperta quam prebentur ad nos lectione transmissa. (Bibliothèque natio-

Toulouse, que l'historien des Francs tire une preuve de l'apostolat de saint Denis dans la province de Paris au milieu du III^e siècle. « Sous le règne de l'empereur Déce, » dit-il, « sept évêques furent envoyés dans les Gaules pour y prêcher, comme le récit du martyre de saint Saturnin l'affirme. On y lit en effet : « Sous le consulat « de Déce et de Gratus, comme on en a gardé « un fidèle souvenir, la ville de Toulouse eut « pour premier évêque saint Saturnin. Les « autres qui furent envoyés avec lui étaient : « Gatien, évêque de Tours ; Trophime, évêque « d'Arles ; Paul, évêque de Narbonne ; Denis, « évêque de Paris... etc... Martial, évêque de « Limoges... (1) »

Où saint Grégoire de Tours avait-il lu cette citation ? Ce n'était pas dans un texte authentique des Actes de saint Saturnin : ceux qui nous sont parvenus dans de nombreux manuscrits portent bien que Toulouse eut saint Saturnin pour premier évêque, sous le consulat de Déce et de Gratus, mais ils gardent le silence sur les autres mentionnés ici comme ses compagnons. Si cette omission provient des copistes qui rectifièrent autrefois cette erreur palpable, la relation que saint Grégoire de Tours avait sous les yeux ne méritait pas créance, et les modifications qu'on y aurait apportées dans la suite n'en font pas un document de la primitive Eglise. L'auteur lui-même semble indiquer qu'ils furent composés sur des oui-dire (*sicut fidei recordatione retinetur*). Il se peut ainsi qu'ils ne soient pas l'expression exacte du récit des contemporains, ni peut-être des générations qui les suivirent de près : il ne serait pas étonnant que certaines faussetés y aient trouvé place. On a même les plus graves motifs de le supposer, puisque saint Grégoire de Tours lui-même, revenant sur saint Saturnin au livre de *la Gloire des Martyrs*, le donne pour un évêque formé par les disciples des apôtres, ordonné par eux et envoyé dans la ville de Toulouse (2). Il n'avait par conséquent rien puisé de solide sur saint Denis dans les Actes de saint Saturnin. Ce fut après la publication de *l'Histoire des Francs*, c'est-à-dire après le VI^e siècle, que se produisit l'opinion de l'apostolat du premier évêque de Paris sous le règne de Déce. Elle fut soutenue avec persévérance : on voit à l'époque de Charlemagne la trace des débats passionnés qu'elle soulevait. Charles le Chauve ayant ordonné de rechercher les Actes de saint Denis, Anastase en découvrit une copie qui passait pour être l'œuvre d'Aristarque et pour avoir été refaite par saint Méthodius, évêque de Tyr, martyrisé en 311 ou 312 ; il la traduisit du grec en latin, l'envoya à l'empereur, en lui disant qu'il

avait trouvé le texte dans un des monastères de Rome, puis il ajoutait : « Il n'y a donc plus à « prétendre que saint Denis l'Aréopagite n'est « pas celui qui repose à Paris et qui a embaumé « cette ville du parfum de ses vertus, puisque « les Grecs sont d'accord avec les Latins pour « l'attester et le soutenir (1). » Cette relation grecque de saint Méthodius pèse beaucoup dans la balance. Il est vrai qu'elle a été récusee par Launoy et d'autres représentants de son école, qui avaient quelque prétexte d'élever des doutes, puisque le manuscrit latin de la plus ancienne Vie de l'apôtre de Paris reconnaît que presque rien n'avait encore été relaté par écrit sur ses vertus, ses travaux et son martyre, et que l'on n'en savait guère autre chose que les détails donnés de vive voix par les vieillards (2). On peut admettre cependant que les Actes composés en grec n'aient pas été fort connus dans la province de Paris, où l'usage de la langue grecque ne s'était pas maintenu comme dans le midi de la Gaule ; on aurait pu même les oublier complètement deux ou trois siècles après leur composition, soit qu'ils aient été brûlés dans la persécution de Dioclétien, soit qu'ils aient été très-peu répandus. Hincmar les accepta pour authentiques et en fit ressortir la valeur, en offrant un exemplaire de ceux de saint Sanctin à Charles le Chauve. « J'ai jugé à propos, » lui écrivait-il, « d'offrir à votre piété et à votre dévotion un exemplaire des Actes (de saint « Sanctin), afin que, s'il reste encore quelqu'un « pour refuser de croire que notre seigneur, « père et patron, saint Denis, est bien l'Aréopagite, baptisé par le bienheureux Paul, ordonné évêque d'Athènes et envoyé dans les « Gaules par saint Clément, il comprenne « par ce document ce que nous affirment les « Grecs de même que le Saint-Siège de Rome « et la voix des peuples de la Gaule, et afin qu'il « ouvre les yeux à la vérité dite avant nous à « cet égard. Celle-ci, en effet, après avoir été « maintes fois combattue, brille d'un plus vif « éclat (3). » Quoi qu'il en soit, Aristarque rapporte les traditions primitives de l'Eglise grecque, où le souvenir de saint Denis était resté vivant : c'est un point capital.

Vers le même temps, Usuard, dans son *Martyrologe*, adopta l'opinion intermédiaire de deux saints Denis, l'un honoré le 3 octobre, et l'autre le 9, sans prétendre que saint Denis l'Aréopagite

1. *Passionem sancti hieromartyris Dionysii, quondam Areopagite postque Athenarum antistitis, quam Romæ legi cum puer essem, quamque a Constantinopolitanis legatis audieram, secundum jussionem vestram diu quæsitam, tandemque in maximo cœnobiorum, Romæ situm, repertam... latino eloquio tradidi... Cesset ergo opinio quorundam... (Apud Bolland., *dissertatio in S. Dionysium*. IX^o Oct., — fol. 721.)*

2. Bibliothèque nationale, fonds latin, n^o 5296, fol. 5. (*Vita S. Dionysii*, XI^e siècle.)

3. « Exemplar eorum (Actorum S. Sanctini) quod mihi « retinui, vestro devoto et bono studio offerendum putavi, ut si quæ sunt illorum reliquæ, qui negabant dominum et patrem nostrum, patronum vestrum, Dionysium esse Areopagitem, a beato Paulo et Atheniensium ordinatum episcopum et in Gallias a beato Clemente directum, ex his quæ græca testificatio et « sanctæ Sedis Romanæ attestatio... quod longe ante nos « dictum est, recognoscant. » (Apud Bolland., *dissertatio in S. Dionysium*, IX^o Octobris, fol. 721.)

1. Hujus tempore (sub Decio), septem viri episcopi ordinati prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : Sub Decio et Grato consulibus, sicut fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolosa civitas sanctum Saturninum habere coeperat sacerdotem. Hi ergo missi sunt : Turonicis Gatianus episcopus ; Arclatensibus Trophimus episcopus ; Narbonæ Paulus episcopus ; Parisiacis Dionysius. (Hist., l. I, cap. xxviii.)

2. Saturninus vero martyr, ut fertur, ab apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. (*De Gloria Martyr.*, cap. xlviii.)

gite soit venu évangéliser Paris. Les discussions continuèrent durant le moyen âge; l'on retrancha ou l'on maintint, dans les copies de la Vie de sainte Geneviève, le passage relatif à l'arrivée du saint dans les Gaules au 1^{er} siècle, selon que l'on embrassait ou que l'on rejetait ce sentiment : il est conservé dans des manuscrits du XI^e siècle et du XIV^e (1); il a disparu dans le plus grand nombre dès le X^e : cependant les textes qui le renferment portent les principaux caractères d'antiquité, entre autres des citations fréquentes de l'Ecriture Sainte d'après les versions latines antérieures à la *Vulgate*.

La question est toujours pendante. Le cardinal Pitra indique une solution qui concilierait les deux écoles contraires : « Que saint Denis, « premier évêque de Paris, soit, » dit-il, « l'Aréopagite ou le saint Denis du III^e siècle, ou que « tous deux aient, à des époques diverses, évangélisé la même contrée, ce qui pourra bien « être l'avis définitif (2)... » Les traditions constantes de l'Eglise romaine, consignées dans son Martyrologe et dans son Bréviaire, reproduites en divers documents des six premiers siècles, sans être contestées avant saint Grégoire de Tours, ne peuvent pas être ébranlées par celui-ci, qui se méprend dans la citation même sur laquelle il s'appuie, ni par d'autres historiens d'une valeur secondaire. D'ailleurs, fixer au milieu du III^e siècle l'arrivée de saint Denis dans la ville de Lutèce, c'est reculer sa mort vers la fin des persécutions, puisque l'on rapporte qu'il travailla fort longtemps à Paris et atteignit les limites extrêmes de la vieillesse. Il serait ainsi l'un des derniers martyrs de la Gaule; ce qui n'est pas conforme à la croyance générale. L'autorité de saint Grégoire de Tours n'est pas inattaquable : on lui reproche plus d'une erreur, et nulle part il n'a plus évidemment qu'ici les sources anciennes de l'histoire contre son sentiment. Tout porte donc à penser que saint Denis apôtre de Paris, n'est autre que saint Denis l'Aréopagite.

(A suivre.)

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

(Suite et fin de la Préface)

Le laïque prévarique, souvent, parce qu'il s'exagère ce qu'il est; le prêtre déroge parce qu'il oublie : c'est pour le lui rappeler que nous allons le mettre en face de Notre-Seigneur et le mesurer à cette surhumaine stature. Raviver sa foi à l'union indissoluble qu'il a contractée avec le Fils de Dieu par le sacerdoce, le pénétrer de cette conviction que le Christ est toujours présent et agissant en lui : *Christus in vobis est* (3), et qu'il y est, non-seulement par représenta-

tion, mais par une sorte d'inoculation éternelle, si bien que les mondes cesseront d'exister, mais que, sur le tombeau de toutes les créations, le Créateur nous dira : *Tu es sacerdos in æternum!* cette considération est la source des plus nobles respects que le prêtre se puisse porter à soi-même.

Quels traits sublimes communiqués à l'homme par ce sacrement de l'ordre, qui détruit les péchés et qu'aucun péché ne peut détruire ! L'image divine formée dans notre âme par la grâce sanctifiante est effacée au contact d'une faute mortelle; le Christ imprimé en nous par l'ordination est immortel dans notre caractère, comme au sein des éternelles splendeurs. Un roi peut finir par abdication ou par détronement; aussi longtemps que Dieu sera Dieu, le prêtre portera sa couronne, soit comme diadème de gloire dans le ciel, soit comme poids d'ignominie dans les abîmes de la damnation. Hélas ! la couronne de notre innocence tomba aisément, mais celle de la royauté sacerdotale adhère au front consacré pour toujours, et, tandis que notre crime fut de perdre la première, notre châtimement sans terme sera de ne pouvoir jamais dire de la seconde : *Cecidit corona capitis nostri* (1).

IV

Cependant le prêtre déchoit, dans sa partie humaine, des cimes qu'il occupe; et s'il tombe, c'est de si haut que sa chute est toujours grave, et que souvent l'Eglise en est ébranlée. Durant le cours de cet apostolat, nous pleurons sur de telles ruines, nous travaillons à les relever, et, pour mieux assurer la reconstruction de l'édifice, nous étudions la nature et la cause des lézards qui compromirent jadis sa solidité. Si cette exhibition nécessaire de nos misères de famille est sujet de scandale pharisaïque pour quelques lecteurs profanes, cherchant dans ces pages autre chose que l'édification, voici ma réponse à ce puritanisme erroné :

Le sacerdoce catholique, considéré dans son ensemble, c'est-à-dire, s'il s'agit du corps entier, dans l'ensemble de ses personnes, et, s'il s'agit d'une seule personne, dans l'ensemble de sa vie, est une création surhumaine de la grâce, et une grandeur morale au-dessus de nature. Sa pureté, comparée à celle des autres sacerdoce, prouve la divinité de la religion. Sans doute, malgré cela, ses déchéances sont pires que celles du simple fidèle, mais c'est parce qu'il tombe en vertu de cette loi inhérente à sa moralité même : *Corruptio optimi pessima*. Sans doute ses ruines sont immenses, mais c'est parce qu'elles sont les débris de sa grandeur. Sans doute, enfin, sa sainteté a des ombres, mais comme le soleil, que ses ombres n'empêchent ni de réchauffer, ni d'éclairer, ni d'être le roi du firmament.

Que personne n'abuse donc des allusions de ce livre contre ceux à qui il s'adresse. Il est consacré à combattre leurs imperfections; il serait bien plus long s'il avait à faire l'éloge de leurs vertus. Il attaque les côtés faibles du sa-

1. Bibliothèque nationale, manuscrits latins, n° 5321, fol. 120, XI^e siècle. — Bibliothèque Sainte-Geneviève, Manuscrits latins, II, 1. 10, fol. 82. — XIV^e siècle. — Les manuscrits qui ne portent pas ce passage, sont, entre autres, à la Bibliot. nat., le n° 17625, fol. 21, X^e siècle, et le n° 3788, XII^e siècle.

2. Discours sur les Actes des Saints, p. 11.

3. Rom., VIII, 10.

1. Thren., v, 16.

cerdoce en général, mais bien peu d'individualités sacerdotales sont justiciables de toutes nos sévérités. Surtout que l'on voit toujours, dans notre correction fraternelle, la sollicitude de l'amour, non l'expression d'une expérience inclinée par la fréquentation du prêtre vers le scepticisme à son égard.

Il est vrai, j'ai vu le prêtre dans son intimité, d'un bout de la France à l'autre, comme prédicateur de retraites pastorales ; les observations du grand vicaire sont venues s'ajouter en moi à celles de l'apôtre ; j'ai atteint aujourd'hui l'âge de juge et de témoin autorisé : mais, au terme de cette carrière, je le déclare sur mes souvenirs, si les hommes ont baissé à mon horizon depuis les enthousiasmes optimistes du séminaire, les prêtres ont gardé leur prestige. Malgré les déceptions de l'âge, je leur conserve le culte pieux de mes jeunes années. Que d'autres se targuent, à leur endroit, de la philosophie insolente du mépris, cela prouve plus d'orgueil et d'ignorance que de sagesse ; quant à moi, quoique bien informé des prétextes du pessimisme qui accuse, je regarde les accusateurs, et je demeure du nombre de ceux qui respectent et qui aiment.

Au reste, dans nos jugements sur les hommes, nous prenons la mesure en nous-même ; combien n'auraient, pour trouver les prêtres bons, qu'à devenir un peu meilleurs ! D'autre part, il en est du prêtre comme de la religion : peu de connaissance en éloigne, beaucoup de connaissance y ramène. Souvent ses travers affectent l'homme social plutôt que l'homme moral, sa manière d'être plutôt que son âme ; mais, si l'on suppose la somme de vertus qu'il pratique et celles du reste des hommes, on trouve, d'un point à l'autre, une distance incommensurable. Jugé selon la perfection absolue, il peut être censuré ; mis en balance avec les autres classes, quelle classe a le droit de lui jeter la pierre ? Aussi, pour confondre ces contempteurs superbes, qui croient éluder le devoir de la vertu en la refusant à celui qui la prêche, le prêtre n'aurait qu'à leur répondre avec un célèbre cardinal outragé : « Sans doute, je m'estime peu quand je me considère, mais j'ai le droit de m'estimer beaucoup quand je me compare ! »

C'est assez pour qu'aucun profane ne soit fondé à malinterpréter les applications morales de mon sujet. Cependant, par mesure de sûreté, j'ai pris soin de les formuler sous le voile de textes latins, qui disent tout à la conscience des intéressés, et qui ne disent rien à la curiosité malsaine des lecteurs frivoles.

Rassuré et fortifié par cet épanchement de mon cœur dans le vôtre, prêtre du Seigneur, venez à l'écart et reposez-vous un peu. Je veux être votre compagnie dans ce presbytère assiégé par tant d'ennuis, de tribulations et de périls. Par état, vous êtes l'ami de ceux qui souffrent, et, quand vous souffrez, vous trouvez si difficilement un ami pour vous le rendre ! Le curé est l'homme le plus entouré, et souvent le plus seul de la paroisse. Lisez, nous serons deux pour soulever votre fardeau. Quelle est la page de ce livre destinée à vous soutenir dans vos heures tristes, à vous conseiller dans vos doutes, à

vous rendre vainqueur dans vos tentations, à faire couler et à essuyer tour à tour vos larmes ? Je voudrais la deviner pour la présenter à Notre-Seigneur, afin qu'il la bénisse et qu'elle vous soit aussi secourable que vous êtes malheureux.

Et puis, ne craignez pas d'être contristé par le rigorisme de mes leçons : Je n'ai point visé à vous abattre, mais bien plutôt à vous inspirer un haut sentiment de vous-même. Vous placer sur les sommets de votre propre grandeur, c'est purifier votre atmosphère en agrandissant votre horizon : tel est le but que je me suis proposé.

Surtout, ouvrez toujours ce livre pour vous faire du bien, non pour vous distraire ; avec avidité d'âme, non avec curiosité d'esprit. La même nourriture spirituelle produit des effets différents, suivant qu'elle est prise pour le compte de l'âme ou à destination de l'esprit. Celui-ci est absorbant par nature, et il est souvent saturé d'ascétisme, tandis que l'âme meurt de faim. Voilà pourquoi on peut, à la fois, passer ses journées en travail de spéculations pieuses et omettre sa lecture de piété. Combien de prêtres seraient profondément intérieurs, s'ils s'étaient assimilés la moitié de la substance qu'ils ont distribuée aux autres ! et, au contraire, combien de fidèles sont mieux alimentés que les prêtres mêmes qui les alimentent, parce qu'ils se nourrissent de ce que les prêtres leur servent sans le goûter !

Raison puissante pour faire trembler ceux qui lisent des choses saintes et ne se sanctifient pas ! Je vous le rappelle, mon cher confrère, dans l'intérêt de votre lecture et aussi de mon ouvrage : car, si vous y cherchez l'agréable, il ne vous l'offrira pas ; mais si vous lui demandez l'utile, vous n'aurez point de déception en le méditant. Sous ce rapport, il y a dans un livre, non-seulement ce que l'auteur y met, mais encore ce que la disposition du lecteur y ajoute : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* (1).

V

Comme, pour opérer la réforme du prêtre, il faut non-seulement éveiller la sensibilité de sa conscience, mais encore en rétablir l'exactitude, nous avons placé, à la fin de chaque volume, des consultations morales, qui constituent, pour ainsi dire, la casuistique du sujet. Ainsi les discours en présenteront la spiritualité ; leurs commentaires, la théologie pratique. Les discours peuvent être suspectés d'exagération oratoire ; leurs notes justificatives, composées de textes d'Écriture, de décisions d'école et d'enseignements positifs, s'imposeront d'une manière indiscutable. Nous vous engageons donc à faire marcher de front la lecture de ces deux parties : la première donnera le courage à vos résolutions ; la seconde, la rigueur nécessaire à votre confession.

Et ne regardez pas la seconde comme hors d'œuvre ou remplissage. Il n'est pas rare que le prêtre, après avoir prêché sur les devoirs d'état de tout le monde, n'ait pas une notion correcte et doctrinale des siens. Les changements fré-

1. JOAN., VIII, 47.

quents et inévitables, soit de la discipline générale, soit des prescriptions diocésaines, expliquent cette anomalie. La bulle *Apostolicæ Sedis*, en particulier, a modifié bon nombre d'applications théologiques, et, par là, mis en retard les confesseurs peu studieux qui s'obstinent à vivre sur la science de leur passé. Cependant, tandis que les avocats croiraient leur compétence juridique en défaut, s'ils avaient interrompu pendant dix ans leur abonnement au *Bulletin des lois*, combien de casuistes jugent et vivent sans remords, malgré une lacune plus longue dans leur étude des règles ecclésiastiques, trouvant plus commode de présumer que les règles anciennes ne changent pas, que de se donner la peine d'étudier les nouvelles!

Si je m'attarde sur ces explications préliminaires, mon cher confrère, c'est avec la sollicitude du cœur à votre égard. Certes, je n'aurai qu'à suivre ma pente, en m'efforçant de ne pas combattre le relâchement des consciences par des exagérations de doctrine. Cependant, pour y mieux réussir, autant je tâcherai de mettre de moi-même dans les exhortations, autant je m'effacerai dans la direction théologique, en cédant la parole aux auteurs les plus tempérés. N'est-ce point déjà mille fois trop d'honneur et de responsabilité pour ma misère, que d'avoir à continuer auprès du sacerdoce catholique cette belle prédication de saint Paul : *Admonete ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum* (1)?

Que Dieu me preserve d'aggraver sur ma tête le poids d'une si lourde tâche! Au reste, si j'ai eu la témérité de m'en charger, c'est dans la conviction que, pour offrir au clergé une excellente retraite, il n'est besoin ni d'autorité personnelle ni de composer un chef-d'œuvre d'originalité; il suffit de lui dédier un résumé substantiel, ordonné et actualisé, de la spiritualité sacerdotale. Tel est le but que je me suis proposé. Ce serait la consolation de ma vie et l'espérance de ma mort si je l'avais atteint.

R. P. CAUSSETTE.

CORRESPONDANCE

Géaune (Landes), ce 11 novembre 1878.

Je suis enchanté que vous ayez réalisé la pensée de la publication de l'*Ami du Clergé*.

Je vous remercie de m'avoir envoyé les deux premiers numéros. Je vous adresse les huit francs, prix de l'abonnement d'un an.

Comme vous faites répondre aux questions qui vous sont posées, auriez-vous l'extrême complaisance de me faire transmettre un solide renseignement sur la question suivante.

Où trouverais-je une série de quinze ou vingt instructions sur la *Famille*? Je voudrais quelque chose de sérieux, de complet, où le côté religieux et surnaturel surtout fût solidement exposé. Mon intention serait de faire toutes les instructions de mon carême de 1879 sur ce sujet.

Permettez-moi, Monsieur, — je ne suis pas un inconnu pour vous, — de vous plaindre en vous voyant chargé de la somme énorme d'occupations que vous donne la

direction de notre Société. Je demande à Dieu qu'il vous continue la santé, dont vous avez tant besoin.

SALLAT, prêtre, curé doyen de Géaune.

En réponse à cette lettre nous venons mettre sous les yeux de nos lecteurs la table des matières du livre le plus complet et le mieux exécuté sur cet admirable sujet : *la Famille*.

PREMIÈRE PARTIE.

1^{re} Conférence. — Les Droits de Dieu sur la famille. — II. De l'unité des idées dans la famille. — III. De l'unité des idées dans la famille (suite). Les obstacles. — IV. Les moyens. — V. De l'unité des affections dans la famille. Le centre et les qualités qu'il doit avoir. — VI. De l'unité des affections dans la famille (suite). Le lien qui unit les parties au centre. — VII. Nécessité de la religion pour la protéger. — VIII. De l'unité de vie dans la famille. Obstacle : les affaires, les relations. — IX. De l'unité de vie dans la famille. Obstacle : les deux familles des conjoints. — X. De l'unité de vie dans la famille. Obstacle : les caractères. — XI. De l'unité de vie dans la famille. Obstacle : la différence des goûts. — XII. De l'unité de vie dans la famille. Obstacle : le plaisir.

DEUXIÈME SÉRIE.

XIII. La Famille et l'Etat. — XIV. De l'instruction obligatoire. — XV. Le droit d'enseigner. — XVI. L'éducation sans Dieu. — XVII. Le travail des enfants. — XVIII. La discipline domestique. — XIX. L'honneur dû aux parents. — XX. L'honneur du père. — XXI. Le respect de la mère. — XXII. La susceptibilité. — XXIII. La curiosité. — XXIV. L'amour du monde.

TROISIÈME SÉRIE.

Les Épreuves et les Joies de la famille.

XXV. — Les épreuves de la famille en général. — XXVI. Les épreuves qui viennent des caractères. — XXVII. — Les épreuves qui viennent des événements. — XXVIII. Les épreuves qui viennent du défaut d'entente. — XXIX. Les épreuves qui viennent de nos affections. — XXX. Les épreuves qui viennent de la mort de nos proches. — XXXI. Les joies de la famille en général. — XXXII. Les joies du sacrement. — XXXIII. — Le premier berceau. — XXXIV. La première communion d'un enfant. — XXXV. Les réunions de famille. — XXXVI. Les divertissements.

L'ouvrage du Père Matignon, la *Paternité chrétienne*, forme 3 beaux volumes in-12. Prix : 9 fr., franco par la poste. — Toujours s'adresser à M. Palmé, 25, rue de Grenelle.

NOTA. — Réponse sera donnée à toutes les autres questions dans notre prochain numéro.

Primes de l'Ami du Clergé

La modicité du prix d'abonnement de l'*Ami du Clergé* ne lui permet pas de donner des volumes en primes : nous voulons dire des volumes sérieux et d'une certaine valeur. Mais toute personne qui s'abonnera dès maintenant recevra gratis tous les numéros de novembre et de décembre et son abonnement ne datera que du 1^{er} janvier.

Le présent numéro est envoyé comme spécimen aux mêmes adresses que le précédent. Les lecteurs qui n'auraient pas l'intention de s'abonner voudront bien ne pas accepter celui de la semaine prochaine, lorsqu'il leur sera présenté par le facteur.

COURRIER DE L'UTILE

Promenades dans la paroisse

A CEUX QUI LISENT

L'hiver est le temps des lectures. Si elles ont leur charme, elles ont aussi leurs inconvénients; il sera donc utile de rappeler ici quelques préceptes. Si vous voulez vous installer bien commodément pour lire, il faut éviter surtout de placer votre livre sur une table et de vous pencher en avant. C'est la position la plus fatigante qu'on puisse trouver.

S'étendre à l'américaine, les jambes en l'air et la tête basse, au fond du fauteuil, est cependant plus incommode encore: au bout d'une demi-heure, vous êtes complètement congestionné, et je vous réponds que vos idées ne sont plus claires du tout.

Asseyez-vous, au contraire, au fond de votre fauteuil, le dos tout droit, appuyé contre le dossier, les pieds légèrement élevés par un tabouret, soutenant votre livre. Vous pourrez garder cette position pendant trois heures et plus, et vous aurez, en outre, l'avantage de passer, vis-à-vis des personnes qui vous surprendront, pour un homme sérieux et de bonne tenue.

LA LUMIÈRE D'UNE BONNE LAMPE modérateur, alimentée par de la bonne huile, est incontestablement la lumière la plus douce aux yeux. Dans ce système d'éclairage, le chapeau ou *abat-jour*, joue un rôle plus important qu'on ne le suppose généralement. Que ceux qui tiennent à ménager leur vue, se défient de ces superbes abat-jour fort à la mode aujourd'hui, bariolés, ornements de mille façons, de ceux surtout qui offrent des alternatives de creux et de reliefs, et, par suite, des inégalités dans l'éclairage. Tenez-vous-en, pour travailler le soir, à l'abat-jour uni, vert très-foncé. C'est le plus simple et de beaucoup le meilleur.

DU TRAITEMENT DE LA GOUTTE.

La goutte est une affection dont l'étude a de tout temps vivement préoccupé les médecins. Bien qu'elle soit connue depuis la plus haute antiquité et qu'elle ait donné lieu à des études très-nombreuses, nous devons avouer que jusqu'ici un grand désarroi existe sur ce point de pathologie. C'est principalement le traitement de cette maladie qui offre le plus de difficultés et le plus d'obscurités. Ici encore se vérifie ce fait, souvent constaté dans la médecine, que le grand nombre de médicaments employés est la mesure exacte de l'impuissance ou de la faiblesse des ressources thérapeutiques. Le docteur Bordier a cherché dans un travail intéressant et très-complet (1), à faire l'inventaire des matériaux dont s'est enrichie l'étude de cette maladie.

1. *Du traitement de la goutte*, par le docteur Bordier. *Journal de thérapeutique*, publié par M. Gubler, n° du 10, 25 novembre, 10, 25 décembre 1877, 10, 25 janvier 10 et 25 février 1878.

et à mettre un peu d'ordre sur ce terrain vraiment encombré.

C'est avec raison que l'auteur fait précéder l'étude thérapeutique de quelques notions de pathogénie. Celle-ci seule pourra nous servir de guide dans le choix du traitement à instituer; si elle était bien connue, nous pourrions établir facilement les indications pratiques. Malheureusement il est loin d'en être ainsi. Autrefois on attribuait la goutte à un principe morbide qui infectait l'économie, et dont la distillation provoquait les accès aigus, si douloureux et si connus. Aussi considérait-on ces attaques comme salutaires, et un illustre gouteux, Horace Walpole, disait à ses médecins: « Je ne veux point être guéri de ce qui est un remède. » Et Trousseau lui-même regardait le gouteux comme une machine chargée qui doit se décharger au dehors par quelque soupape de sûreté, *sous peine de faire explosion au dedans*.

La chimie biologique, qui a fait de si grands progrès, a particulièrement éclairé ce point important de la pathogénie de la goutte. Il est établi maintenant, grâce principalement aux travaux remarquables de Ganod, que les gouteux ont une caractéristique commune: l'acide urique ou plutôt l'urate de soude, dont l'élimination par les reins est augmentée. Ce n'est pas à dire que le traitement d'un gouteux doive se borner à tâcher de dissoudre une certaine quantité d'urate de soude. Le problème n'est pas si facile. Il y a d'autres facteurs à considérer, ainsi que nous allons le dire.

Différentes circonstances influent sur la quantité d'acide urique éliminée par les urines. Bous-singault et Robin ont démontré par des expériences que l'alimentation azotée augmente la formation d'urate et d'acide urique. Lehmann a prouvé que l'élimination de l'acide urique est plus ou moins active suivant que les digestions sont plus ou moins régulières. Le même expérimentateur a observé sur lui-même que, sous l'influence de l'exercice, le rapport de l'acide urique à l'urée diminuait notablement. On sait, en effet, que l'acide urique n'est qu'une étape sur le chemin que parcourent les substances quaternaires, pour arriver à leur oxydation complète, et que le terme ultime de leur combustion est l'urée.

L'excès d'acide urique dans le sang est l'expression la plus constante du trouble fonctionnel qui caractérise la goutte, mais cet excès ne la caractérise pas absolument. L'affection n'est pas exclusivement due à une combustion imparfaite des matières azotées. Ainsi M. Gubler a vu un de ses malades éliminer, pendant un accès, environ 100 grammes d'urée par jour. Comme le dit le docteur Bordier, on doit distinguer les gouteux en deux classes: chez les uns, la combustion des matières albuminoïdes est active, et ils éliminent une grande quantité d'urée. Ce sont ces malades, qui ont une santé satisfaisante entre des accès très-violents et chez lesquels il ne se forme pas de tophus d'acide urique autour des articulations. Chez les autres au contraire, la combustion est incomplète; une certaine quantité de matières quaternaires ne se transforme pas plus loin qu'en urates, et ceux-ci

ou bien s'éliminent par les urines ou bien se déposent autour des jointures.

On peut donc dire que la goutte consiste dans une perversion de la désassimilation, et que celle-ci donne lieu à la formation en excès d'acide urique ou d'urée.

Quant au mécanisme intime de ce trouble fonctionnel, il nous est inconnu. Tout ce que nous savons, comme le dit M. Gubler, c'est qu'il se manifeste à la suite d'une longue habitude d'exécédants de recettes par rapport à la dépense.

Telle est la donnée principale que la pathologie nous fournit actuellement et dont nous devons tirer toutes les indications, autant pour le traitement préventif que pour le traitement curatif de cette affection si pénible.

Or nous savons que la goutte est héréditaire, il faut donc éviter les unions entre des sujets atteints de manifestations de cette diathèse, et traiter la diathèse chez les sujets voués à l'affection héréditaire.

Ensuite vient le régime; nous avons vu l'influence de cette cause sur la formation d'acide urique; l'observation confirme les données expérimentales, car la goutte est principalement la maladie de ceux qui, favorisés par la fortune, se laissent volontiers entraîner à l'oisiveté et à la bonne chère. Donc chez tous les sujets prédisposés, par influence héréditaire à contracter la maladie, on doit prescrire un régime sévère, dans lequel il faut faire entrer toutes les causes occasionnelles des accès gouteux.

Une fois l'affection établie, le médecin doit s'attacher à combattre la diathèse. C'est ainsi qu'au point de vue hygiénique il faut éviter les climats froids et humides, se soumettre à un exercice musculaire actif, se borner à une alimentation modérée, et sans être trop exclusif, ne pas abuser des matières azotées, des boissons alcooliques ou gazeuses, non plus que des substances dynamophores qui diminuent la combustion.

Il est une fonction qu'on ne saurait trop stimuler, c'est la sécrétion de la peau : l'exercice musculaire, l'équitation, la gymnastique, les différents procédés de sudation sont donc doublement indiqués chez les gouteux.

Il est difficile, au reste, de poser des indications bien nettes sous ce rapport. Je ne crois pas ravalier la dignité ni l'importance de la médecine, en disant du gouteux ce qu'on a dit du dyspeptique, que chacun devrait être son propre médecin pour le choix du régime. Le docteur Bordier rappelle avec raison cette sage maxime de William Temple : « un régime simple, une quantité d'aliments que chacun réglerait d'après ce qu'il peut digérer facilement, proportionnant ainsi, le mieux possible, la réparation quotidienne de l'organisme aux pertes qu'il éprouve. »

Le docteur Bordier passe ensuite en revue les diverses médications préconisées soit dans le traitement de l'accès lui-même, soit entre les attaques, soit enfin dans la goutte chronique. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses longs développements qu'il a donnés à cette étude, qui intéresseront moins les lecteurs de cette

Revue. Les notions pathogéniques que nous venons d'exposer prouvent que le traitement de cette affection ne saurait être uniforme et qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit cet aphorisme, aussi vieux que la médecine et cependant trop souvent oublié : il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. Appliqué au cas présent, il se traduit ainsi : ne traitez pas la goutte, traitez les gouteux.

REVUE DES LIVRES

Le Catéchiste (*Abrégé de la Somme du Catéchiste*), cours de Religion et d'Histoire sacrée à l'usage des Catéchismes de Persévérance, par M. l'abbé REGNAUD, vicaire de Saint-Eustache. — 4 vol. in-18. — Prix de chacun, 1 fr.

Sous le titre de CATÉCHISTE, nous éditons un *Abrégé des Cours Supérieurs*, qu'a publiés M. l'abbé Regnaud dans LA SOMME DU CATÉCHISTE. Ce n'est pas à nous d'exposer les motifs qui ont porté l'Auteur à les résumer. D'ailleurs il suffira, pour les connaître, de lire son Prologue, où il indique le but de cet Ouvrage.

Ce qui nous en a fait entreprendre la publication, c'est le désir de voir partout se répandre la sainte Doctrine. LA SOMME DU CATÉCHISTE doit sans doute contribuer puissamment à la propager et à la défendre. Mais son étendue ne permet pas à tout le monde de l'embrasser; et quoique le prix en soit notablement réduit, beaucoup de personnes ne sauraient en faire l'acquisition. Editer un Manuel de Catéchisme, que les Enfants et les Ignorants puissent étudier aisément et qu'il soit facile, même aux pauvres de se procurer : telle est la fin que nous nous sommes proposée.

On a, de nos jours surtout, écrit une foule de Livres pour l'enseignement élémentaire de la Religion. Il en est plusieurs qui ne sont pas sans mérite et dont la science explique le succès. Mais leurs Auteurs n'ayant pas toujours élucidé les grandes Questions théologiques, ne touchent bien souvent que la superficie des choses. Il en résulte que leurs écrits manquent de vie et n'offrent qu'une lecture stérile. Pour composer un bon Précis de la Doctrine Chrétienne, il faut avoir longtemps étudié l'Ecriture et les Pères et s'être familiarisé avec les Théologiens et les Historiens de l'Eglise. Il faut, de plus, avoir acquis une grande expérience dans l'art de catéchiser. Que M. l'abbé Regnaud réunisse cette double condition, la science, dont il a fait preuve dans LA SOMME et que le Saint-Père et tant de Prélats ont si justement appréciée, nous dispense de le démontrer.

Il a si habilement résumé dans LE CATÉCHISTE ses Cours Supérieurs, que quiconque les a déjà étudiés est heureux d'en retrouver toute la substance dans cet *Abrégé*. On y remarque le même Plan, les mêmes Questions et les mêmes Réponses. Il n'y a de différence que du plus au moins. Les Enfants, qui l'auront appris pour se disposer à la Première Communion, comprendront sans effort LA SOMME DU CATÉCHISTE et

suivront avec succès les Cours de la Persévérance. C'est ainsi qu'ils s'instruiront graduellement et que leur intelligence, tout en se développant avec l'âge, pourra sûrement acquérir dans toute sa plénitude la science du Christianisme.

Pour l'exécution typographique du CATÉCHISTE, elle n'est pas moins parfaite que celle de LA SOMME. Elle en est comme la photographie. Car les caractères y sont les mêmes, quoique réduits. Ils offrent le même arrangement et la même disposition. La forme répond ainsi admirablement au fond de l'Ouvrage.

Si, comme nous l'espérons, ce double Cours se répand dans toutes les Familles, il pourra contribuer à y ranimer la foi. La Jeunesse, que l'impiété s'efforce de corrompre par tant de publications malsaines, trouvera dans ce Livre précieux un nouvel aliment pour entretenir en elle la Vie chrétienne et pour assurer sa persévérance dans le Service de Dieu. « Que, » suivant le vœu de Mgr l'évêque d'Alby, « il plaise » au Seigneur de lui frayer une large voie par « tout où il pourra être utile, de sorte qu'on ne puisse plus dire : « Les petits ont demandé » du pain, et il n'y avait personne pour leur en » donner. — *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis!* »

L'Editeur, Victor PALMÉ.

NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES

LE CLERGÉ DES CAMPAGNES AVANT LA RÉVOLUTION. — Monseigneur l'évêque de Châlons vient de publier, sur le *Clergé des campagnes avant la révolution* de 1789, une étude dans laquelle il justifie le clergé rural des accusations portées contre lui. L'éminent prélat constate qu'on commet une très-grave inexactitude en disant que le clergé des campagnes était généralement riche avant la révolution. Il ne possédait en biens-fonds, au-delà de son presbytère et de son jardin, qu'un petit enclos, soit une vigne, un pré ou un champ de culture, et l'on sait ce que rapporte un petit champ quand l'usufruitier ne le cultive pas lui-même. Le plus grand nombre des curés ne prélevait pas la dime. Les textes établissent que le quart seulement des membres du clergé séculier étaient décimateurs, et encore cette dime n'était que la vingtième et quelquefois la trentième partie de la récolte. Pour mettre le lecteur à même de bien juger des conditions matérielles de la vie du clergé au XVIII^e siècle, le savant prélat publie l'état des revenus de trois cures en 1729, tel qu'il se trouve marqué dans les procès-verbaux des archives du diocèse de Châlons. On constate que, loin d'être riche, le clergé rural était pauvre. Il était loin aussi d'être corrompu ; et, si des abus se produisaient, si l'on peut constater des exemples de relâchements de discipline, c'est presque toujours dans les rangs du haut clergé que son contact avec la cour avait rendu oublieux de ses devoirs. « L'abus des commendés, dit Mgr Meignan, ne peut être reproché au corps du clergé qui en gémissait, et les abbés

commendataires scandaleux n'étaient, au regard de la masse du clergé, que quelques gouttes d'eau impures au sein des vastes mers. Ces abbés disparurent devant les premiers orages révolutionnaires, et il n'est pas toujours facile de savoir ce qu'ils sont devenus. Le clergé en masse évêques et prêtres, s'offrit aux coups de la Révolution, ferme dans sa foi, prêt à subir l'exil et la mort pour y rester fidèle. »

CALOMNIE CONTRE UN PRÊTRE. — A la fin de juillet dernier, la *Petite République française* accusait M. l'abbé M..., vicaire d'une paroisse du diocèse d'Evreux, de grossiers attentats à la pudeur.

Arrêté sur les dénonciations des policiers de la *République française* et du XIX^e Siècle, ce pauvre prêtre a eu à subir quatre mois de prison préventive.

Traduit au bout de ce temps devant la cour d'assises, il vient d'être acquitté à l'unanimité.

La *Petite République française* ne s'est pas rétractée. La calomnie est lancée, elle restera, et l'on verra le fait de M. l'abbé M... figurer dans les statistiques que le *National* et le XIX^e Siècle opposent aux comptes rendus officiels de la justice criminelle.

Ne serait-ce pas rendre un service que de poursuivre ces entrepreneurs de calomnies ? Depuis les leçons qu'il a déjà reçues plusieurs fois, le XIX^e Siècle, en particulier, est plus prudent dans ses attaques ; c'est un résultat dont on doit remercier ceux qui ont eu le courage de le traduire en justice. De même, il serait bon aussi que dans chaque département il se formât un comité de laïques qui prendraient dans les journaux la défense des prêtres calomniés et poursuivraient, au besoin, leurs impies accusateurs.

LA SOUS-MAÎTRESSE D'ORLÉANS. — Voici un exemple qui mérite d'être cité :

Une sous-maitresse attachée à une institution de jeunes filles, à Orléans, vient de passer, à Paris, son examen pour le degré supérieur de la manière la plus brillante. Un des membres de la commission ne l'a point perdue de vue. Après beaucoup de félicitations, on l'a laissée revenir à Orléans, puis on a député près d'elle un mandataire chargé de lui offrir, au nom de la ville de Paris, la direction d'une école supérieure, 4,000 francs de traitement, logement, chauffage et éclairage, toutes les maîtresses auxiliaires restant à la charge de la ville. Ces propositions ont été refusées, attendu la condition annexée, celle de ne donner aucun enseignement religieux, de ne pas même prononcer le nom de Dieu.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 5. — PRÉDICATION : II^e dimanche de l'Avent. — Sujet tiré de l'Épître. — Sujet tiré de l'Évangile. — CATÉCHÈSES. — CONGRÉGATION DU CONCILE : Droit des curés touchant les sépultures. — LITURGIE : Du vin de la messe. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Époque de la prédication de S. Denis, etc., dans les Gaules, (*Fin*). — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Le prêtre Dieu et homme (*suite*). — REVUE APOLOGÉTIQUE. — DE L'ASSISTANCE AUX VÊPRES. — LE SACERDOCE : Conférences prêchées à l'Oratoire par Mgr Isoard. — CONSULTATIONS. — CORRESPONDANCE. — ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES. — COURRIER DE L'UTILE. — NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES. — BIBLIOTHÈQUE. — MANUEL DU CLERGÉ.

PRÉDICATION

II^e DIMANCHE DE L'AVENT.

Sujet tiré de l'Épître.

Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus.
(Rom., xv.)

Il est un livre au-dessus de tous les autres; un livre écrit à diverses époques par plus de trente auteurs et qui pourtant forme un ensemble parfait; un livre fait pour tous les peuples, sans distinction de temps, de mœurs, de climats: ce livre, c'est la Bible, livre par excellence. L'Eglise en a le dépôt depuis dix-huit siècles. Je viens vous en révéler les richesses et vous rappeler le respect qu'il mérite.

I. — Richesses de la Bible. — C'est le livre

du *théologien*. Là seulement, là et nulle part ailleurs sont résolues les plus hautes questions de théodicée et de psychologie. Partout le même esprit, la même doctrine. A ce livre se sont inspirés les Pères de l'Eglise, les Athanase, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Augustin, etc. Tout rayon qui illumine, tout rayon qui chauffe part toujours de l'Écriture sacrée.

Elle est le livre de la *morale*. Il y a dans ses pages tant d'onction, quelque chose qui va si bien au cœur, qu'on soupçonnerait une vertu divine, si l'on ignorait qu'elles sont l'œuvre d'en haut. L'Évangile surtout, avec ses délicieuses et touchantes paraboles, son expression de mansuétude, laisse bien loin la morale de tous les sages. Pas une vertu qui n'y soit recommandée, pas un vice, un seul crime qui n'y reçoive l'anathème. Là au moins, après avoir admiré le précepte, on n'est pas réduit à chercher vainement la sanction.

Elle est le livre du *philosophe*. Point de philosophie hors de ce livre. Interrogez les académies, les écoles les plus fameuses de l'antiquité, qu'ont-elles appris sur Dieu, ses attributs, ses perfections? Quelles données claires et précises ont-elles laissées sur l'homme, sa nature, son origine, ses destinées? Aux clartés de la Bible, l'œil perce presque dans les sphères éternelles, et le magnifique panorama de la création se développe avec une imposante majesté.

Elle est le livre du *législateur*. Nous devons à la Bible de mieux comprendre notre dignité, la liberté, l'origine du pouvoir, les vraies bases de la société. De là découle ce qu'on a publié de sage sur le droit des gens, le droit international.

Elle est le livre de l'*historien*. La Bible est

le recueil le plus précieux et le plus complet des vérités primitives : elle remonte à l'origine des choses et nous donne l'histoire de toutes les nations.

Elle est le livre du poète et de l'artiste.

II. — *Respect que méritent les Livres saints.* — Celui de l'esprit, celui du cœur.

II^e DIMANCHE DE L'AVENT.

Sujet tiré de l'Évangile.

Joannes autem quum audisset in vinculis opera Christi.

MATTH., XI.

Du fond de la prison où il était détenu, Jean-Baptiste entend parler des merveilles qu'opérait Jésus. Il envoie vers lui deux de ses disciples. Pourquoi ? Il n'avait pas besoin de s'assurer pour lui-même quel est celui qui opère de si grands miracles ; mais ses disciples ont besoin de l'apprendre. Il les envoie à Jésus-Christ afin que sa voix les instruisse, que ses miracles les portent à croire en lui, et qu'en le voyant de plus près ils apprennent à le mieux connaître. A la question posée par les disciples de Jean, Jésus-Christ répond en leur faisant voir en sa personne les caractères du Messie : miracles, oracles divins qui les avaient annoncés, Évangile annoncé aux pauvres ; enfin bonheur de ceux qui ne se scandaliseront pas à son sujet. Après le départ des disciples, Jésus se mit à parler de Jean au peuple. Les éloges qu'il lui donne présentent deux considérations et deux instructions importantes :

I. — Le saint Précurseur était détenu en prison comme un malfaiteur. Jésus prend hautement sa défense : il nous apprend qu'il y a pour nous un devoir non-seulement de charité, mais souvent de justice, à venir au secours de l'innocence opprimée.

II. — Jésus attend le départ des disciples pour louer Jean. Leçon dont nous devons profiter. Quel est le motif le plus ordinaire des éloges qui se donnent dans le monde ? C'est l'intérêt. On loue pour être loué.

Le premier éloge que donne Jésus-Christ à saint Jean est celui de son inébranlable constance.

Le second est sa mortification.

CATÉCHÈSES

II

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

Joannes autem quum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es ? MATTH., XI, 2-3.

qui dépendent de nous, nous faire instruire par les Docteurs catholiques des choses concernant la foi. Voyez pour le développement de cette pensée le commencement du Catéchisme jusqu'au premier article du Symbole. Nous devons professer la Foi jusqu'à la prison et même jusqu'à la mort, lorsque cela est nécessaire et que nous y sommes forcés par les juges : car ce n'est pas assez de l'avoir au fond du cœur, quelque droite et quelque sincère qu'elle soit. » (C. C. Trid.)

Pour nous conformer à cet avis du Catéchisme Romain, nous montrerons combien la Doctrine Chrétienne ou la Religion est nécessaire, pour quoi elle doit nous être divinement révélée, quelle autorité doit nous l'enseigner et comment nous devons la connaître, la croire et la pratiquer.

I. *La religion est-elle nécessaire ?* — La Religion, consistant dans les Vérités que nous devons croire, dans les Devoirs que nous devons pratiquer et dans les Moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier, nous est absolument nécessaire : car sans elle nous ne pourrions atteindre la fin que Dieu s'est proposée en nous créant. Mais pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Il nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder éternellement dans le Ciel. Aussi nous a-t-il donné une intelligence, un cœur et une volonté. Or c'est par la Religion seule que nous pouvons appliquer notre intelligence à connaître Dieu, notre cœur à l'aimer et notre volonté à le servir. La Religion nous est donc nécessaire. En conséquence, nous sommes obligées d'en croire les Vérités, d'en pratiquer les Devoirs et de recourir à ses Moyens de sanctification. (I C. L. P, 6, 8-16. — I S C. L. P, 5, 9-14.)

II. *Pourquoi la religion doit-elle nous être divinement révélée ?* — Les déistes prétendent que l'homme, réduit à ses propres forces est capable de connaître, d'aimer et de servir Dieu comme il convient. Aussi ils rejettent toute Révélation, n'admettant en matière de Religion que ce que l'homme peut comprendre avec les seules lumières de sa raison. Mais c'est une grande erreur. Car la Révélation nous est nécessaire pour connaître non-seulement les vérités et les préceptes de l'ordre surnaturel, mais encore toutes les vérités et tous les préceptes de l'ordre naturel. Or ce qui prouve la nécessité de la Révélation, c'est d'abord l'insuffisance de la raison ; ce sont ensuite les erreurs ou les vices dans lesquels est tombé le genre humain tant qu'il a été privé des lumières de la Foi ; c'est enfin l'impuissance de la philosophie. De ce que la Révélation est nécessaire, nous pouvons conclure immédiatement qu'elle existe ; son existence découle logiquement de sa nécessité ; car la sagesse et la bonté infinies de Dieu nous obligent à croire qu'il a réellement indiqué aux hommes les moyens de lui plaire et de parvenir au bonheur en le servant. Il nous est, du reste, facile de le reconnaître à des signes certains, comme les miracles et les prophéties. C'est la Bible qui en est le perpétuel et inaltérable monument. Les miracles et les prophéties dont ce livre par excellence contient le récit et que Notre-Seigneur a

« Cette interrogation si pressante de Jean montre avec quel zèle nous devons, nous et ceux

faits pour confirmer sa doctrine, en prouvent la vérité. Il faut donc admettre comme divin le christianisme ou la Religion que nous a révélée Jésus-Christ (I S. C. L. P., 20-34.)

III. *Quelle autorité doit nous enseigner la religion?*—Jésus-Christ ne devant pas toujours rester sur la terre, il fallait que sa Religion fût confiée à une autorité capable de l'enseigner; car, sans cette infaillible autorité, nous flotterions, comme dit saint Paul, à tout vent de doctrine et nous ne saurions ni ce qu'il faut croire ni ce qu'il faut pratiquer. Or Jésus-Christ, avant de monter au Ciel, fonda une Eglise où il réunit ses disciples; et il lui donna pour chefs ses apôtres, qu'il soumit à la suprême autorité de saint Pierre. Comme une foule de sectes devaient un jour revendiquer la mission de nous enseigner le christianisme, il fallait à la véritable Eglise de Jésus-Christ certains caractères distinctifs pour être facilement reconnue de tous les hommes. Telles sont : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. Mais quelle Eglise réunit ces caractères distinctifs? C'est l'Eglise romaine. L'Eglise romaine est donc la véritable Eglise. Aussi est-ce l'Eglise romaine qui doit nous apprendre le christianisme ou la doctrine de Jésus-Christ. (I C. L. P., 7. — I S. C. L. P., 6-8.)

IV. *Comment nous devons connaître, croire et pratiquer la Religion.*—Rien n'est plus indispensable au salut que la science de la religion. Il est une foule de choses qu'on peut ignorer sans danger; ainsi l'on n'est pas tenu de pénétrer tous les secrets de la nature, d'approfondir toute la perfection des arts et des savoirs tous les ressorts de la politique; mais ce qu'il importe le plus de connaître, ce sont les vérités et les préceptes de la religion : car sans la foi et la charité, il est impossible de plaire à Dieu et d'arriver au bonheur du Ciel. Il est donc nécessaire d'aller s'en instruire au catéchisme. Aussi est-ce une obligation pour les Enfants et généralement pour quiconque ne connaît pas la doctrine chrétienne. Les parents et les maîtres se rendraient très-coupables devant Dieu en n'y envoyant pas leurs Enfants et leurs Domestiques. (I C. L. P., 17-20. — I S. C. L. P., 63-65.) Mais il ne suffit pas de connaître la doctrine chrétienne; on doit aussi la croire, être convaincu de tout ce qu'elle renferme et y adhérer sans aucun doute et sans aucune hésitation. Il faut non-seulement l'admettre intérieurement d'esprit et de cœur, mais encore la confesser extérieurement de bouche ou par des paroles. (I C. L. P., 3-4. — I, 1-6. — I S. C. L. P., 4, 35-58. — I, 1-24.) Enfin il faut, pour mériter d'être un jour compté parmi les élus, conformer sa conduite à sa croyance en pratiquant la doctrine chrétienne. Quoique la foi, suivant le concile de Trente, soit le commencement, le fondement et la racine de toute notre justification, cependant elle a besoin d'être animée par la charité pour nous sauver, selon ces paroles de l'Apôtre : « Quand même j'aurais assez de Foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (I Cor. XIII, 2. — I C. L. P., 5. — I S. C. L. P., 4.)

L'abbé REGNAUD.

Auteur de la *Somme du Catéchiste*.

CONGRÉGATION DU CONCILE

DROITS DES CURÉS TOUCHANT LES SÉPULTURES

En confirmation de ce que nous avons dit touchant les droits curiaux et paroissiaux dans les enterrements, nous allons résumer une cause portée en cour romaine et résolue dans le sens que nous avons indiqué dans le n° 4 de l'*Ami du Clergé*, page 52.

Dans le diocèse de Colle-di-Valdelsa, en Toscane, se trouve une petite localité, où fut instituée en 1869 la confrérie de la Miséricorde. Cette confrérie a pour but diverses œuvres de charité et de religion envers les défunts. Comme il arrive souvent, elle ne tarda pas à empiéter sur les droits curiaux et paroissiaux, tantôt en s'opposant à ce que le curé allât avec sa croix à la maison du défunt pour bénir le corps avant qu'on l'emportât, tantôt en prétendant, après le service funèbre, accompagner le corps au cimetière public sans le curé.

Or, en 1876, un riche habitant de la paroisse vint à mourir, et ses héritiers décidèrent que le corps serait porté à Sienne pour être enseveli dans le cimetière de l'archiconfrérie de la Miséricorde. Le chapelain obtint de la famille qu'il accompagnerait le corps au préjudice du curé.

Celui-ci protesta contre l'usurpation de ses droits, et soumit à la S. Congrégation du Concile les trois questions suivantes :

1° Le chapelain a-t-il violé le droit paroissial en retenant les honoraires que la famille lui a donnés? si oui, doit-il restituer ces honoraires?

2° Est-ce au curé ou bien au chapelain de la Miséricorde qu'il appartient, selon le droit, d'accompagner les défunts au cimetière d'un autre diocèse?

3° Il demande enfin que le curé soit rétabli dans tous les droits funéraires, et qu'il puisse remplir les fonctions que les lois de l'Eglise lui attribuent.

Cette pétition du curé fut renvoyée, selon l'usage, à son Ordinaire *pro informatione et voto*, et afin que, après avoir entendu le chapelain, il donnât son avis sur la plainte du requérant.

L'évêque a suivi point par point les instructions reçues, et, dans sa réponse à Rome, il atteste que, dans son diocèse, les curés ont, d'une manière exclusive, le droit de faire tout ce qui concerne les obsèques et la sépulture des défunts, conformément à la discipline générale de l'Eglise.

Dans sa plaidoirie, le chapelain affirme que la confrérie de la Miséricorde a toujours agi avec le consentement tacite des curés, lesquels n'ont jamais rien fait pour réserver leurs droits. Le consentement tacite est assimilé à l'adhésion formelle.

Dira-t-on que la prescription ne peut s'établir contre les droits paroissiaux? Mais le simple accompagnement d'un mort à travers les chemins est un acte indifférent. Bénir le corps, le lever, désigner le parcours du cortège jusqu'à l'église, l'office et la messe, voilà l'essentiel. Le rapport qui peut exister entre la procession au cimetière

et les actes paroissiaux, ne fait pas que cette procession soit de même nature que les actes paroissiaux.

Le Rituel romain établit une distinction entre la conduite du corps de la maison mortuaire à l'église, et la conduite de l'église au cimetière. Pour la première, le Rituel exige la présence du curé; pour la seconde, tout prêtre peut la faire sans la délégation du curé.

L'avocat du curé démontre l'inanité de tous les raisonnements qui précèdent. Les saints canons réservent aux curés tous les actes de juridiction, soit à la maison mortuaire, soit à l'église soit pendant la procession funèbre : jusqu'à la sépulture : le curé qui administre les sacrements pendant la vie, doit accompagner ses paroissiens à leur dernière demeure. Telle est la discipline générale et qui s'observe à peu près dans le monde entier.

En ce qui concerne le silence du curé vis-à-vis des empiétements de la confrérie, le curé a subi une pression morale, mais il n'a jamais renoncé à ses droits. En vain le chapelain invoque-t-il la coutume. La coutume ne remonte pas à dix ans, puisque la confrérie n'existe que depuis 1869, et que d'ailleurs la Sacrée Congrégation a rejeté sur ce point la coutume centenaire. Le Rituel romain attribue au curé tout ce qui concerne les funérailles. S'il envoie souvent un prêtre faire la conduite à sa place au cimetière, c'est que ses occupations ne lui permettent pas toujours de le faire en personne.

La Sacrée Congrégation décide que le droit d'accompagner le corps à l'église et à la sépulture, même hors du diocèse, appartient exclusivement au curé. Le chapelain de la Miséricorde devra par conséquent restituer les émoluments. Voici le texte authentique des demandes et des réponses :

1° *An et cui competat jus associandi cadavera ad ecclesiam et sepulturam, etiam extra diocesim in casu? Et quatenus affirmative favore parochi.*

2° *An sit locus restitutioni emolumentorum in casu? Congregatio censuit rescribendum :*

AD. 1^m. *Affirmative favore parochi, et amplius.*

AD. 2^m. *Affirmative, et amplius.* (Rome, le 20 juillet 1878.)

Au point de vue pratique et pour la France, cette décision, conforme, du reste, à l'usage établi, a forcé de loi. Une famille chrétienne doit absolument se plier à ce règlement, et, si comme il arrive quelquefois, principalement aux environs de Paris, elle désire faire célébrer dans une autre église, les funérailles d'un de ses membres décédé, elle doit consentir à les célébrer d'abord dans l'église de la paroisse où la mort est arrivée, et faire accompagner le mort par le curé de cette paroisse jusqu'à l'église indiquée. Là, comme nous l'avons dit, le curé s'arrête et remet le convoi entre les mains du clergé de cette église ; il peut entrer avec son clergé à lui, mais sans chanter ni dire l'office, n'étant plus sur le terrain de sa juridiction. Et enfin, si la famille ne consent pas à ces doubles funérailles et les veut absolument dans l'église

étrangère, le quart des émoluments revient canoniquement, ainsi que nous l'avons dit, au curé frustré de son droit.

A cette question se rattache, comme le lecteur peut le voir, celle du droit des curés sur les enterrements des hôpitaux situés dans les limites de leurs paroisses. Selon la législation canonique, les droits des curés sur les sépultures à faire dans ces établissements ne peuvent soulever le moindre doute. Pour pouvoir les contester, il faudrait prouver ou que les hôpitaux ne se trouvent pas sur le territoire des curés, ou qu'ils ont été déclarés exempts, ou que la juridiction du curé ne s'étend pas sur toute sa paroisse. Nous disons *selon la législation canonique* ; malheureusement le fait se trouve fort souvent en opposition avec le droit, sous ce rapport, en France.

Nous pourrions revenir sur ce point de doctrine, qui a soulevé dans le diocèse d'A... de grandes et d'interminables querelles, sans aucun profit ni pour ceux qui ont mission de commander ni pour ceux qui ont le devoir d'obéir.

LITURGIE

VIN DE LA MESSE

Il importe au plus haut degré pour le prêtre d'avoir la certitude que le vin qu'il emploie pour la célébration du Saint Sacrifice de la Messe est bien du vin naturel, du vin de la vigne et qu'il n'a pas subi de falsifications destinées soit à en modifier le goût, soit à augmenter les bénéfices du commerçant. Le vin blanc, dont on a l'habitude de se servir, est fort heureusement moins exposé à être frelaté que le vin rouge, et c'est là un des avantages de son emploi. Il faut pourtant que l'on puisse acquiescer l'assurance de sa pureté, et cela en employant la plus petite quantité possible de ce vin, en se servant pour l'examiner de substances et d'objets que l'on a toujours sous la main, enfin en ayant recours à des procédés assez simples et surtout assez rapides.

Or, le vin blanc est le plus souvent falsifié avec de l'eau, avec de l'alcool, avec du cidre ou du poiré, avec du sucre, avec des matières colorantes.

On prendra un demi-litre du vin à examiner, et on partagera ce demi-litre en deux parties égales.

On prendra l'un de ces échantillons et, après avoir fait rougir une pelle au feu, on versera dessus quelques gouttes de liquide. S'il se dégage une odeur de pommes cuites, c'est que l'on a mélangé au vin une certaine quantité de cidre ou de poiré.

On versera le reste de ce premier échantillon dans une carafe contenant une solution de gélatine. Au bout de quelques instants, on verra au fond de la carafe un dépôt épais et au-dessus un liquide transparent. Ce liquide, une fois décanté soigneusement, doit être clair, transparent

et incolore comme de l'eau de roche. S'il est coloré, c'est qu'on a ajouté dans le vin une matière colorante étrangère quelconque.

On prend ensuite le deuxième échantillon qui représente un quart de litre, c'est-à-dire environ 250 grammes. On le verse dans un vase et on le fait chauffer dans un bain-marie. Que l'on maintienne alors, à une petite distance au-dessus de ce liquide, avec des pincettes, un charbon rouge, et l'on verra peut-être se former tout autour de ce charbon des lueurs rougeâtres. C'est que le vin a été additionné d'une certaine quantité d'alcool. Toutefois, il ne faut pas chauffer le liquide jusqu'à l'ébullition, pour que l'expérience soit probante.

Laissez ensuite évaporer votre vin jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans le vase qu'une matière solide et pâteuse. Si vous avez eu soin de peser auparavant le vase dans lequel le vin s'est évaporé, vous devez lui trouver maintenant cinq grammes de plus (le poids d'un sou) ; ce poids est celui de la matière pâteuse qu'il contient. S'il n'a pas augmenté de ce poids, c'est qu'il y avait dans le vin une plus ou moins grande quantité d'eau.

Enfin, si cette matière est visqueuse, filante, si elle a un goût manifestement sucré, c'est qu'on a mis dans le vin une certaine quantité de sucre.

Après tous ces essais, on peut sans crainte employer le vin en question, si on n'y a découvert aucune des substances dont nous avons parlé.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

ÉPOQUE DE LA PRÉDICATION DE SAINT DENIS, DE SAINT SATURNIN ET DE SAINT FIRMIN DANS LES GAULES.

II

Pour saint Saturnin, on a peut-être moins de raisons de croire qu'il fut envoyé à Toulouse dès les premiers temps apostoliques. Une tradition, respectée de saint Grégoire de Tours (1) et adoptée dans l'office du saint, le donne cependant pour disciple de saint Pierre. Les anciens Bréviaires de Toulouse répondent en cela au Martyrologe des saints d'Espagne. De plus, l'Eglise de Lyon, déjà florissante à la mort de saint Pothin, en 177, ainsi que l'atteste la fameuse lettre de ses martyrs, avait de bonne heure exercé son influence dans le midi et dans l'est de la Gaule ; saint Irénée, successeur de saint Pothin et disciple de saint Polycarpe, avait chargé saint Ferréol et saint Ferjeux de porter l'Evangile à Besançon, et saint Achillée de le propager à Vienne (en Dauphiné), où il avait déjà pris fortement racine (2). Comment supposer que Toulouse, une des plus importantes

cités de la Gaule romaine, ait été oubliée jusqu'en 250 par les ouvriers évangéliques ? Cela n'est guère vraisemblable, surtout quand on sait que saint Irénée présida deux conciles, de douze et de treize évêques des Gaules, l'un sur la Pâque et l'autre sur les hérésies de Valentin et de Marcion (1).

Mais les Actes de saint Saturnin, cités par saint Grégoire de Tours, rapportent son martyre à la persécution de Dèce. Quoiqu'ils ne soient probablement pas l'œuvre des contemporains, l'auteur les donne pour l'expression du souvenir fidèle des anciens (*sicut fidei recordatione retinetur*). Ils ont sans doute une certaine autorité ; toutefois on peut les récuser. En effet, la citation que saint Grégoire fait, n'est pas conforme aux copies qui nous ont été conservées, et présente faussement l'arrivée du saint à Toulouse sous le règne de Dèce (2) : car, ce prince ayant occupé à peine deux ans le trône, il faut que le saint évêque ait travaillé longtemps auparavant aux conversions qui lui sont attribuées. Aussi les textes publiés de nos jours ne contiennent pas cette erreur ; ils prétendent que sa mission dans les Gaules lui fut confiée par le pape saint Fabien. Sont-ils l'œuvre d'un copiste qui corrigea le récit invoqué par l'historien des Francs ? ou bien celui-ci avait-il sous les yeux la relation originale, comme on a lieu de le supposer ? Dans les deux cas, ainsi qu'on l'a dit précédemment, la passion de saint Saturnin est manifestement inexacte et interpolée. Elle perd ainsi beaucoup de sa valeur, mais ne la perd pas entièrement, et il est nécessaire d'en tenir compte.

Ses principales indications se fortifient de l'autorité du Martyrologe romain, qui la résume et place le supplice au temps de l'empereur Dèce (3). C'est un témoignage dont il est difficile de s'écarter, dit Baronius en examinant cette question. Souvent l'on envoyait à Rome les Actes des saints des provinces. On lit dans ceux de saint Virgile, évêque de Trente, conservés par un docte protestant, Albrecht, de Strasbourg, qui les transmit à Mabillon, cette clause, qu'« ils furent envoyés au Pontife « romain, le vénérable évêque apostolique, « lequel les jugea dignes d'être conservés, y « souscrivit et les fit insérer dans les sacrés « mémoires des martyrs (4). » Probablement ces Actes, portés à Rome dans le principe, y fournirent matière au résumé qu'on lit dans le Martyrologe, et qui doit être ainsi fort près de la vérité, quoiqu'il ait contre lui des documents sérieux.

1. Voir Sirmond.

2. Sub Decio et Grato consulibus, sicut fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civita sanctum Saturninum habere coeperat sacerdotem. (*Hist Francorum*, lib. I, cap. xxviii.)

3. Tolosæ S. Saturnini episcopi, qui temporibus Deci in Capitolio ejusdem urbis a paganis tentus, atque a summa Capitolii arce per omnes gradus præcipitatur, capite colliso excussoque cerebro, et toto corpore dilaniato. *Martyrologium Romanum*, cum notis Baronii, 1639, ix^o octobris.

4. Bolland., xiii junii. — Quæ suscepta venerabilis episcopus apostolicus omnia digna memoria subscribens adjudicavit..., ut sacris martyrum memorialibus insererentur.

1. S. Saturninus vero martyr, ut fertur, ab apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. (*De Gloria martyrum*, cap. xlviii.)

2. Voir les anciens Bréviaires de Besançon, xvi juin.

Toutefois, saint Grégoire de Tours a eu évidemment tort de placer l'arrivée de saint Saturnin à Toulouse en 250 ; il faut la reporter plus haut, sous le pontificat de saint Fabien, si ce n'est vers la fin du premier siècle.

III

L'apostolat de saint Firmin se trouve lié à celui de saint Saturnin : l'antiquité chrétienne, comme les historiens modernes, reconnaît qu'il s'attacha dans sa jeunesse au célèbre évêque de Toulouse et qu'il lui avait dû sa conversion au christianisme. Dès lors, pour décider de l'époque où il se rendit dans le pays d'Amiens, il faudrait être sûr du temps où son maître évangélisa Toulouse. Quoique ses Actes soient anciens et remontent, selon les Bollandistes (1), au v^e, peut-être au vi^e siècle, ils ne sont pas une expression fidèle des récits contemporains. Tillemont y remarque bien des assertions dénuées de vraisemblance, tout en attribuant au fond des choses une valeur sérieuse. Ils ne précisent d'ailleurs aucune date. Les leçons du Bréviaire de Pampelune, ville dont il était originaire, et le Martyrologe des saints d'Espagne fixent son martyre au règne de Trajan. Cette croyance des Eglises espagnoles a sa source dans l'antiquité. Baronius y attachait de l'importance et la mentionnait dans ses annotations au Martyrologe romain. « Nous savons, » dit-il, « qu'Ambroise Morales, l'un des plus habiles « chroniqueurs de l'Espagne, fait remonter « saint Firmin jusqu'au temps des apôtres, et « que ce n'est pas sous Dioclétien, mais sous « Trajan qu'il place son martyre. Toutefois cette « question n'est pas de celles qu'on puisse tran- « cher en passant (2). » Le grand annaliste de l'Eglise ne s'est pas décidé à modifier les indications fournies par le Martyrologe romain, qui fait du saint évêque une victime de la persécution de Dioclétien. Dans un livre sur *l'Époque de la prédication de l'Evangile dans les Gaules et sur le temps du martyre de saint Firmin*, M. Salmon expose avec beaucoup de force les arguments qui militent en faveur de l'apostolicité de la mission de saint Saturnin. Au témoignage des livres liturgiques de l'Espagne, il ajoute celui du Bréviaire d'Amiens et d'un manuscrit d'Evreux. Dans la bibliothèque du chapitre de cette ville, se voit une copie de la Chronique d'Eusèbe, transcrite au xi^e siècle, et portant cette note intercalée dans le texte, à l'année 94 : « La divine Providence envoya « Julien au Mans et Firmin aux populations « d'Amiens. » Cet accord des offices de Pampelune et d'Amiens n'est pas sans importance : beaucoup de cités conservèrent des souvenirs particuliers des évêques et des prêtres qui leur avaient apporté la foi, ou qui en étaient partis pour annoncer ailleurs l'Evangile. Assurément on mit souvent un peu d'amour-propre national à les représenter instruits par les apôtres ou par les premiers successeurs des apôtres ; mais

nulle part les traditions et les monuments anciens n'avaient laissé plus de traces qu'aux lieux mêmes qui furent le théâtre de leurs travaux et de leurs souffrances. La grande difficulté qui reste et qui se posera toujours à propos de saint Firmin, c'est de savoir si son maître saint Saturnin entreprit la conversion de Toulouse à la fin du i^{er} siècle ou au milieu du iii^e ; on ne saurait le détacher de cet illustre évêque, puisque les documents d'Amiens s'accordent avec ceux de Pampelune pour dire qu'il en avait suivi les leçons.

LE MANÈGE DU PRÊTRE¹

Le prêtre Dieu et homme.

Formetur Christus in vobis. (*Galat.*, iv, 19.)

MES VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le travail de cette divine formation en nous sera l'objet principal de notre étude et de nos efforts pendant la retraite qui commence. Quelque habitude que le prédicateur ait acquise d'un tel ministère, il lui est impossible d'en ouvrir les exercices sans éprouver une émotion profonde ! Cependant, je me préserverai des excuses comme d'une sorte d'irrévérence envers ma mission. Puisque c'est le Christ lui-même qui va parler en moi : *In me loquitur Christus* (2), il ne m'est point permis de l'humilier par précautions oratoires. Aussi, sur le point de vous demander grâce, en disant comme Moïse et Jérémie : *Nescio loqui* (3), je me relève avec toute la force de ma faiblesse même, à cet encouragement de saint Paul : *Infirmamundi et contemptibilia elegit Deus, ut confundat fortia* (4).

N'allez pas croire, néanmoins, que cette économie, en vertu de laquelle mon premier droit à votre indulgente attention est dans mon infirmité, m'inspire une confiance présomptueuse. L'apôtre des retraites pastorales serait sans foi, s'il affrontait sans crainte la majesté de telles assemblées. La foi, en effet, recule ici les bornes de la perspective : par-delà les murailles qui nous abritent, derrière vous, un vaste tableau vient de m'apparaître, et la portée de mon discours me donne, en ce moment, de saintes frayeurs. Non, ce n'est pas un modeste cénacle, c'est toute une église qui va prêter l'oreille. Autour de ma chaire, je vois rangés en cercle les troupeaux dont vous êtes les pasteurs, les multitudes dont vous êtes les apôtres, les âmes dont vous êtes les pères ; et je connais un auditoire plus vaste que ceux de saint Vincent Ferrier et de saint Bernard : c'est le vôtre, où je vais donner la mission à autant de paroisses que l'on compte ici de curés ; le vôtre, où j'évangéliserai tout un diocèse en ceux qui sont chargés de l'évangéliser

1. Bolland., xxv septemb. Acta S. Firmini, ep. et martyr.

2. *Martyrologium Romanum*, cum notis Baronii, xv sept.

1. Voir les N^{os} 3 et 4.

2. *II Cor.*, xii, 3.

3. *JEREM.*, i, 6.

4. *I Cor.*, i, 27-28.

Sans compter, mes vénérés confrères, que vous êtes moins augustes par le nombre que par la grandeur dont vous êtes les représentants; et si l'ambassadeur étranger, sortant du sénat de Rome, disait : J'ai vu une assemblée de rois; moi, je pourrai surenchérir en descendant de cette chaire, et porter les tremblements de ma faiblesse aux pieds de mon crucifix en disant : J'ai vu une assemblée de dieux : *Ego dixi : Dii estis* (1).

Et ceci n'est pas un mensonge de rhétorique; il est très-vrai que nous sommes des hommes divins : *Homo Deo mixtus* (2), suivant la conclusion énergique de Tertullien. Il est très-vrai que nous sommes des dieux chargés de diviniser le reste de l'humanité, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze : *Deum existentem, Deos efficientem* (3); et c'est de cette idée mère que je vais déduire tout le plan de nos exercices. Ainsi je marche vers mon but à contre-sens des procédés apostoliques; et, tandis qu'ordinairement nous abaïssons l'infirmité humaine pour la sanctifier, je voudrais relever la vôtre, en vous faisant jeter un plus fier regard sur vous-mêmes; tandis que Bossuet s'écriait, devant un auditoire de princes : « Ah! que nous ne sommes rien! » je viens dire à de simples pasteurs de village : *Agnosce dignitatem tuam* (4), sachant que, pour le prêtre, la sainteté n'est qu'un sentiment profond de sa dignité.

Que vous exposent sur la dignité du prêtre que vous n'avez cent fois entendu? Mais, comme vous l'avez cent fois oublié, pardonnez-moi de vous donner des remords plutôt que des surprises. D'ailleurs, nous devons emprunter nos matériaux aux grandes carrières de la spiritualité sacerdotale, sous peine de sacrifier l'utilité sur-naturelle du sujet à une vaine affectation de nouveauté. Voici donc, ô mon cher confrère, l'idéal de la splendeur sacerdotale, non selon une esthétique arbitraire, mais d'après le Saint-Esprit.

Le sacerdoce dont nous sommes revêtus étant le même que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a, dans notre dignité, des points par où elle dépasse notre regard et elle va se perdre dans l'infini. Cependant, de même que l'on mesure la hauteur des Pyramides par leur ombre, les Pères ont tâché d'apprécier notre élévation par d'imparfaites comparaisons. Ils l'ont placée à côté de celle des religieux, de celle des juges, de celle des rois, de celle des anges, de celle de Marie; mais, après avoir rapproché sa grandeur de tous ces sommets, saint Ambroise, se trouvant plus haut encore, s'écrie : *Sublimitas sacerdotalis nullis comparationibus potest adæquari* (5). C'est qu'il n'y a qu'un seul moyen de donner la mesure adéquate du sacerdoce, de le placer à côté de Jésus-Christ lui-même, et de les confronter jusqu'à vérification complète de cette loi : *Sacerdos alter Christus*.

Voilà le parallèle que nous allons développer. Donc, quoique je me sente écrasé sous le poids de cette gloire, ô mon Dieu! je la proclamerai,

et vos dieux ne m'accuseront pas d'être un nouveau Lucifer si j'ose avancer que le prêtre, lui aussi, est un Dieu homme; seulement, j'ai à établir pour ma justification : 1° dans quel sens nous sommes des dieux; 2° dans quel sens nous devons être des hommes.

Moment solennel, mes vénérés confrères, que la halte de tous ces prêtres venant se juger eux-mêmes aux pieds des saints autels, afin de se rendre propice le jugement de Dieu! Où sont les hommes capables de s'imposer le règlement de comptes que nous allons nous demander? Moment décisif plus encore que solennel! car que restera-t-il de nos résolutions pour le bonheur de notre vie et de notre éternité, pour l'édification du monde et la gloire de l'Eglise? Au lieu de fléchir sous le poids de ces questions capitales, jetons dès le début toutes nos misères et toutes nos espérances dans le cœur de la mère de Jésus et du sacerdoce : *Ave, Maria*.

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

REVUE APOLOGETIQUE

MORT DE M. L'ABBE FRESCHARD. — La religion, l'agriculture et l'éducation chrétienne rurale viennent de faire une perte immense, raconte M. Louis Hervé dans la *France Nouvelle* (n° du 24 courant.) Le vénérable abbé Freschard, curé de Saint-Hilaire-en-Wœvre, près de Verdun, vient de recevoir la récompense de ses œuvres.

Pour la presse de Paris, le nom de cet admirable prêtre est obscur, sinon inconnu. Si la gloire humaine se mesurait aux services rendus, à la fécondité des œuvres et aux vertus qui les ont enfantées, l'abbé Freschard serait célèbre dans l'Eglise de France depuis longtemps.

Jusqu'ici, le clergé et les catholiques de Lorraine, seuls, sont depuis longtemps de notre avis. Aussi ses obsèques ont-elles été dignes de sa glorieuse mémoire. Plus de cinquante prêtres, des religieux de divers ordres y assistaient, accourus avec toutes les populations du canton.

Mgr l'évêque de Verdun, retenu par une indisposition, avait délégué son vicaire général, M. l'abbé Thomas, qui a présidé la cérémonie et prononcé le panégyrique du vénéré défunt.

A ma connaissance, l'abbé Freschard a fait une œuvre merveilleuse qui se signale depuis quinze ans. Il a fondé en France un type d'enseignement et d'éducation féminine qui n'existe presque nulle part et qui devrait exister partout. Il commença par créer une école de jeunes filles, où celles-ci recevaient une instruction solide et une éducation qui convient à leur condition. Leur journée se partageait entre les classes et les travaux domestiques d'un ménage agricole : cuisine, lessive, blanchissage, soins du bétail, de la basse cour, de la laiterie, couture, etc.

De telle sorte qu'en quittant la pension et en rentrant chez leurs parents, ces jeunes filles y apportaient, au lieu de cet air ennuyé et de cette nostalgie fatale qui dépeuple nos foyers rustiques, une habileté admirable dans toutes

1. Ps., LXXI, 6.

2. Apol.

3. Orat. apolog.

4. S. Leo.

5. S. AMBR., lib. de Dign. sacerdot., cap. II.

les occupations des femmes, et faisaient la joie de leurs familles. Ce que le digne curé a eu de luttes à soutenir, de tribulations à essuyer, de dénigrements et de préventions à combattre pour mettre sur pied cette création admirable, demanderait un volume. J'espère qu'un biographe se chargera de l'écrire, car il y a un enseignement inappréciable à tirer de ce récit.

Malgré tout, l'éminent fondateur réussit ; non-seulement son pensionnat devint florissant et gagna les sympathies de la contrée, mais plusieurs élèves formèrent sous sa direction le noyau d'une congrégation religieuse ayant pour but la création et la direction de pensionnats ruraux du même type. Il en existe aujourd'hui plusieurs qui sont en pleine prospérité.

La congrégation a pris le nom des *Religieuses de compassion de Saint-Hilaire*.

J'eus occasion de correspondre avec l'abbé Freschard il y a quinze ans environ. Il me pria de ne pas parler trop haut de son admirable création, de peur d'éveiller des susceptibilités mal éteintes. Il y avait encore de la cendre chaude ; il craignait un embrasement.

L'aurore de sa gloire s'est levé pour lui le jour de ses obsèques, d'après les récits des journaux de l'Est.

Ce grand serviteur de Dieu et de la France rurale laisse une œuvre que nous signalons comme modèle à tous les chrétiens, prêtres ou laïques, qui s'efforcent de ramener l'éducation des familles rurales dans les voies normales.

* *

L'ÉCOLIER DES ÉCOLES ET DE LA PRESSE SANS DIEU. — L'*Univers* raconte un fait qui montre les fruits de l'éducation donnée aux enfants du peuple dans les écoles anti-cléricales :

« Hier soir, vers les six heures, un de nos amis passait dans la rue de Rennes, lorsqu'il vit un prêtre arracher à une mort certaine un gamin d'une huitaine d'années que le tramway allait écraser. Or, sait-on comment le jeune républicain des nouvelles couches exprima sa reconnaissance ? Il se sauva en criant : *A la lanterne les calotins !* »

Comme notre ami exprimait son indignation au prêtre, celui-ci répondit :

— Hélas ! monsieur, je suis bien habitué à ces cris, qui ne m'empêcheront pas de recommencer si l'occasion se présente de sauver des enfants d'ouvriers. »

Le mot de l'enfant arraché à la mort est révoltant, sans doute ; mais les vrais coupables sont les auteurs des propos qu'il a entendus proférer et qui expriment la haine contre le prêtre. Si jamais une révolution éclatait à Paris, on frémit à la pensée du massacre des prêtres et des religieux. Ce serait pis que la Commune.

* *

TRAIT CHARITABLE DU P. BORÉ. — Feu le R. P. Boré, dernier supérieur des missionnaires Lazaristes et des sœurs de Charité, se trouvait avant d'embrasser la vie ecclésiastique et religieuse,

remplir à Constantinople une mission scientifique de la part du gouvernement français, mais au fond prenant une grande part aux œuvres catholiques et faisant déjà autant de bien qu'un missionnaire. On cite de lui ce beau trait. Comme il était membre de la conférence de Saint-Vincent de Paul et faisait très-exactement la visite des pauvres qui lui étaient confiés, il allait un jour remplir ce devoir, lorsqu'il rencontra, dans une rue du quartier appelé *Péra*, une pauvre femme assise, ayant à côté d'elle un sac de charbon qu'elle n'avait pas la force de porter. M. Boré reconnaît une de ses protégées ; il prend le sac sur son dos et reconduit chez elle la pauvre vieille, qui ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

Un de ses amis, témoin du fait, disait : « Jamais le grand Boré (il avait une très-haute taille) ne m'a paru aussi grand qu'alors. »

* *

LES SOULIERS DE L'ABBÉ CROZES. — Tout le monde sait quels trésors de charité renferme le cœur de ce vénérable prêtre, aumônier en chef, depuis des années, de la célèbre prison de la Roquette, à Paris.

Dernièrement un condamné libéré quittait la prison. On lui donna des habits bourgeois pour remplacer le costume cellulaire ; mais voilà qu'il se plaignit que la chaussure qu'on lui présentait était en mauvais état.

L'abbé Crozes passait. Il s'approcha, s'assit, ôta ses souliers à boucles, les présenta au libéré, et, chaussant les souliers usés, il s'éloigna tranquillement.

C'est d'une simplicité grandiose.

* *

LE CURÉ-SAUVETEUR. — Nous apprenons avec plaisir, dit l'*Indépendance bretonne*, que le Comité des Hospitaliers-Sauveteurs Bretons vient de nommer membre titulaire de la Société M. l'abbé Le Maréchal, recteur de Magoar, et de lui décerner, à divers titres, la médaille insigne avec le diplôme motivé.

Un de ces titres consiste à avoir fait acte de courage, de sang-froid et de dévouement, en se portant, au péril de sa vie, en mer, à marée montante, au secours d'un jeune homme de 14 ans, enfoui dans la vase, et qui, sans lui, eut infailliblement péri.

Quelques jours auparavant, M. l'abbé Le Maréchal recevait les palmes de l'Institut des provinces.

DE L'ASSISTANCE AUX VÊPRES

Mgr l'évêque d'Angers vient d'adresser à son diocèse une instruction pastorale de la plus haute importance sur l'assistance à l'office des Vêpres. Nous croyons être agréables et utiles à nos lecteurs en résumant ici ce travail, où se

trouvent réunies, à la fois, toutes les qualités du grand écrivain et du théologien érudit (1).

La sanctification du dimanche, dit en son exorde l'illustre prélat, est l'un des plus graves devoirs de la vie chrétienne, et il se félicite de voir les prescriptions essentielles de cette loi généralement observées dans son religieux diocèse. Sans l'observation du repos dominical, en effet, plus de foi et plus de mœurs; la religion disparaît graduellement et avec elle tout sentiment de moralité, et l'on voit apparaître bientôt « ce type avili d'une civilisation en déclin, cet homme déchu de ses grandeurs chrétiennes, qui à l'heure, même où ses frères, réunis dans le temple, élèvent leur âme vers le ciel, est là, courbé sur une motte de terre, poussant devant lui ses bêtes de somme, plus abaissé qu'elles-mêmes, parce qu'il est descendu d'autant plus bas qu'il est tombé de plus haut... »

Ce triste spectacle est rare dans le diocèse d'Angers (et l'on peut ajouter dans presque tous les diocèses de France). Non-seulement on s'abstient des œuvres serviles, mais encore l'assistance à la messe est demeurée une pratique universelle, et rien n'est beau et consolant comme de voir une paroisse entière, grands et petits, riches et pauvres, s'associer de cœur et d'âme au sacrifice de l'autel, qui n'est qu'un prolongement indéfini de celui du Calvaire.

Cet acte de religion, quelque grand qu'il puisse être, suffit-il à lui seul pour l'observation pleine et entière de la loi divine et du précepte ecclésiastique? Peut-on se flatter d'avoir sa conscience en règle, si l'on se borne à l'assistance à la messe qui dure une heure tout au plus? La coutume, fidèle interprète des lois, la tradition chrétienne, cette autorité toujours vivante, répondent : non. En instituant l'office des Vêpres, comme partie intégrante de la liturgie dominicale, l'Eglise a suffisamment montré combien elle désire que ses enfants y assistent pour sanctifier la seconde partie du dimanche. Ce n'est donc pas sans douleur qu'on voit des personnes, même pieuses, se dispensant des vêpres de leur paroisse, soit pour se livrer à des occupations profanes, soit pour chercher ailleurs des pratiques de dévotion qui sont loin d'offrir les mêmes avantages spirituels. C'est pourquoi Mgr d'Angers pense servir l'intérêt des âmes en insistant sur le devoir d'assister à l'office des Vêpres, office qui par son antiquité et son universalité, aussi bien que par son objet, occupe le premier rang après le Saint Sacrifice de la Messe.

I

Une image anticipée de la liturgie chrétienne se trouve dans l'ancien Testament : « Du soir et du matin se forma le premier jour, lisons-nous en tête de ce livre, *factumque est vespere et mane dies unus* (Genèse 1. 5.) Comme pour répondre à ces deux divisions du jour et les consacrer l'une et l'autre, la loi mosaïque avait institué le double sacrifice du matin et du soir

unum mane et alterum vespere (Exode xxix, 39). Toute la liturgie avant Jésus-Christ, se partageait entre ces deux sacrifices du matin et du soir, *in matutinis meditabor in te* (Ps. lxii, 7) ; *elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum* (Ps. cxlii, 2), et quand le prophète disait *septies in die laudem dixi tibi* (Ps. cxviii, 164), il ne faisait qu'indiquer d'avance la distribution future des heures de la prière publique.

Dès l'origine de l'Eglise, en effet, outre la célébration du sacrifice eucharistique, acte essentiel, on voit s'organiser la récitation des psaumes. Saint Paul la recommandait aux fidèles de Colosses, *docentes et commonentes vos metipso psalmis, hymnis et canticis spiritualibus* (1^{re} épît. iii. 16). Les premiers chrétiens s'empresèrent de suivre ces conseils. C'est pour quoi saint Augustin a pu dire : *De hymnis et psalmis canendis ipsius Domini et apostolorum habemus et exempla et præcepta* (ép. 119). Aussi haut qu'on remonte dans le cours des âges, on retrouve cette admirable distribution des heures canoniales entrecoupant le travail par la prière.

Sans doute le soin des affaires ne permettait pas aux fidèles de vaquer à toutes les prières. C'était alors, comme aujourd'hui, la mission spéciale du clergé. Mais ils s'associaient aux principales deux fois par jour. Nous lisons, en effet, dans les *Constitutions apostoliques* : *Convenite in Ecclesiam singulis diebus mane et vespere ad canendos psalmos...* (liv. II. c. lxx). Chaque jour; car écrivait Origène, pour le chrétien, chaque jour est dimanche, c'est-à-dire le jour du Seigneur (L. viii., contr. Celse). Telle était également l'opinion de Clément d'Alexandrie (Strom., i. 7), de saint Jean Chrysostome (serm. 56), de saint Basile (de spir. san. cxxvii).

Si telle était la pratique de la primitive église, est-ce trop de demander l'assistance aux offices du matin et du soir, les dimanches et jours de fête? Sur sept jours, Dieu nous en laisse six, se réservant le septième. Ne faut-il pas que cette journée unique lui soit au moins consacrée le soir comme le matin : *Tibi sex impertit partes, sibi unam relinquit* (S. J. Chrys. homil. xxiv).

Le respect des fidèles pour ces recommandations était tel qu'on les pratiquait dès la veille en assistant aux Vêpres du samedi. Saint Augustin prônait beaucoup cet usage (serm. 251). Saint Jérôme, saint Cassien, saint Ambroise, saint Epiphane, le Concile de Laodicée et celui de Francfort, les Papes Grégoire IX et Alexandre III, disent la même chose. Cet usage de commencer la sanctification du dimanche dès le samedi se prolonge jusqu'au xiii^e siècle.

Or, si les Vêpres du samedi avaient tant d'importance aux yeux des fidèles, à plus forte raison celles du dimanche. Ils s'y portaient en foule, surtout depuis que saint Ambroise, en Occident, y avait introduit le chant alterné (S. Aug. confess. lib. x, c. 33). Il n'y a, du reste, qu'une voix dans toute la tradition chrétienne, pour représenter les Vêpres comme une partie intégrante de la sanctification du dimanche. Le 3^e Concile de Milan, pour l'Italie (act. Eccl. Médiol., p. 85), le Concile de Tours (813), celui de Reims (1583), pour la France, recommandent, prescrivent même l'assistance aux Vêpres. C'est le sacrifice

1. Cette instruction pastorale va paraître en brochure chez M. Palmé, rue de Grenelle, 25. — Prix : 25 cent.

du soir, *sacrificium vespertinum*, sacrifice de louanges et d'actions de grâces. Par son antiquité et son universalité, l'office des Vêpres est donc plus que vénérable, et demande d'être suivi. Cette conclusion sera encore plus évidente quand nous aurons résumé la seconde partie du remarquable écrit de Mgr Freppel, qui en fait ressortir l'excellence et la grandeur, en l'examinant en lui-même et dans les différentes parties qui le composent; car il semble que l'Eglise ait voulu réunir là toutes les beautés de l'Ecriture sainte et de la Tradition.

(La suite au prochain numéro.)

LE SACERDOCE

CONFÉRENCES PRÊCHÉES A L'ORATOIRE PAR M^{GR} ISOARD

Auditeur de Rote (1)

Une étude approfondie de la situation actuelle de l'Eglise a conduit Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France, à reconnaître que, dans l'esprit de nos contemporains, la principale oblitération du sens chrétien se rapporte à la notion de la sainteté. L'idée de sainteté est la résultante des principales idées religieuses. Pour savoir où en est la religion d'un peuple, il suffit de mesurer son respect pour la sainteté; comme aussi, pour relever son niveau religieux, il est nécessaire de le ramener à l'amour et à l'intelligence de la sainteté.

De cette pensée est né le livre de Mgr Isoard. Mettant à profit les loisirs de ses hautes fonctions, le vénérable prélat a, pendant plusieurs années consécutives, prêché la station du Carême à la chapelle de l'Oratoire de Paris. Une assemblée d'élite a suivi avec un intérêt soutenu, nous ne dirons pas les prédications, ce serait une expression peu exacte, mais les conversations tout à la fois familières et éloquentes, spirituelles et profondes de l'éminent conférencier. Néanmoins les sujets traités dans la chapelle de l'Oratoire étaient si peu familiers à l'assistance; le talent du prêcheur se complaisait tellement aux aperçus originaux, aux vues multipliées, aux appréciations imprévues, que les auditeurs, charmés et surpris, n'ont pas été contents par une première et rapide impression: ils ont demandé à lire ce qu'ils avaient entendu. Mgr Isoard ne s'est pas refusé à leurs désirs. Le vénérable prélat a revu la sténographie de ses discours, et, sans leur enlever le mouvement et la couleur du style parlé, il les a préparés pour une publication imprimée, qui vient d'être mise en vente, en deux volumes in-12, à la Société générale de librairie catholique.

Le but du livre, nous l'avons déjà indiqué, c'est de nous ramener à la compréhension de la sainteté. Les deux volumes sont pleins de cette pensée. Sous une forme ou sous une autre, en nous expliquant ce qu'est la religion, le sens chrétien, l'âme pieuse, etc., l'auteur prend et reprend son idée primordiale et nous la fait considérer sous

ses aspects les plus divers. Or, dans l'ordre d'idées et de faits que Mgr Isoard résume en ce mot, la *sainteté*, il est un concept et un organisme auxquels tout le reste semble aboutir comme à un centre: c'est le *sacerdoce*.

Comment pourrait-il en être autrement? Si (et nous pensons qu'il en est ainsi) la profonde vue de saint Thomas d'Aquin est exacte; si l'Eucharistie est le point nodal de toute la théologie, il suit que le sacerdoce, condition *sine qua non* de l'Eucharistie, selon l'institution du divin Maître, est la clef de voûte de tout l'édifice humain de la religion. L'Eucharistie, le prêtre et l'autel, c'est la trilogie chrétienne, qui embrasse le domaine des idées, des personnes et des choses de l'Eglise. Et cette trilogie elle-même ne se résout-elle pas dans la synthèse supérieure de la *sainteté*? N'est-il pas exact d'enseigner que cela seul est saint qui participe en quelque manière à l'Eucharistie, au sacerdoce et à l'autel?

Mgr Isoard a donc eu raison de choisir le sujet du *sacerdoce* pour nous faire mieux comprendre ce qu'est la *sainteté*: d'autant mieux que, parmi les trois éléments essentiels dont elle est composée, le sacerdoce ramène à lui les deux autres, l'Eucharistie et l'autel, par des attaches logiques, étroites, vigoureuses et multiples. Au surplus, le vénérable prélat ne pouvait pas s'occuper d'un point de doctrine sollicitant plus impérieusement l'attention de l'apologiste. Quelle est, de nos jours, l'institution ecclésiastique sur laquelle porte principalement l'attaque? De récentes manifestations ne laissent aucun doute sur ce point. Le sacerdoce seul est menacé directement. On néglige les discussions doctrinales pour courir au support humain de l'Eglise: le prêtre. C'est toujours la même tactique. Autrefois, le protestant a voulu supprimer tout intermédiaire entre Jésus-Christ et le fidèle: il cherchait, disait-il, à ramener l'Eglise à sa primitive simplicité. La simplification, on le sait, aboutit à la ruine du christianisme. Aujourd'hui encore le procédé doit avoir pour résultat de porter indirectement un coup mortel à l'Eucharistie et à la religion, en frappant immédiatement le sacerdoce. La seule différence, c'est que les uns attaquaient le christianisme inconsciemment, tandis que les autres, éclairés par leurs haines et les leçons du passé, cherchent à l'atteindre de blessures irremédiables, avec calcul et persévérance. Cette stratégie du mal, Mgr Isoard la dénonce plusieurs fois avec précision, surtout à la fin du deuxième volume.

On aperçoit déjà l'importance du travail entrepris par Mgr Isoard. Dans une série de dix-neuf conférences, le vénérable prélat examine tout ce qui se rapporte au sacerdoce: tour à tour il passe en revue la cléricature, les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise, l'épiscopat, le cardinalat, la papauté.

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelle dans les grands séminaires l'*explication du Pontifical*. A l'occasion des retraites d'ordination, on ne manque pas d'expliquer aux jeunes aspirants au sacerdoce le sens des rites de la consécration, leur symbolisme et leur efficacité. Les savants directeurs

des grands séminaires trouvent là une occasion naturelle de déployer en des cadres magnifiques leurs connaissances historiques et théologiques. Il n'est pas un seul des élèves de Mgr Baudry qui ne se rappelle avec admiration les conférences sur le Pontifical, si hautes et si savantes, que l'éminent théologien prêchait avec une si grande autorité lorsqu'il était professeur au séminaire de Saint-Sulpice.

Sans doute, Mgr Isoard ne néglige pas le côté rituel et liturgique de son sujet. On ne peut douter que les cérémonies de l'Eglise ne lui inspirent un vif attrait. Il est sensible à leur caractère pieux et esthétique; il sait exprimer ses impressions avec un charme particulier. Entre autres passages remarquables, on ne lira pas sans un vif intérêt l'explication sur les cérémonies du samedi saint (t. I, p. 157 et suiv.), ainsi que l'étude sur les litanies des Saints (t. I, p. 346) et sur la Préface (t. I, p. 282). Toutes les fois que l'écrivain rencontre sur sa route une prière ou un rite se rapportant au sacerdoce, il s'arrête avec plaisir à l'examiner, et il en résulte des considérations vives, ingénieuses, émues, fortement rendues. Toutefois ce n'est pas là ce qui constitue le principal objet du livre.

Avant tout, l'ouvrage entier s'adresse aux laïcs. Il a pour premier but de leur faire comprendre la sainteté du sacerdoce, qui crée au prêtre une place à part dans la vie de l'individualité et de la collectivité chrétiennes. Non, *le prêtre n'est pas un homme comme un autre*. Trop souvent on l'oublie parmi ceux mêmes qui ont la mission de défendre l'Eglise. La valeur des fonctions hiérarchiques n'apparaît pas distinctement. On reste étranger à la connaissance de l'esprit chrétien que chaque ordre inférieur représente, exprime et doit entretenir dans l'Eglise. On n'ignore pas moins le rôle du prêtre et de l'évêque dans l'organisme général. L'ouvrage de Mgr Isoard a pour premier résultat de nous donner sur tous ces points des notions exactes. Il remet le sacerdoce à sa place dans le système de l'Eglise. La hiérarchie se montre comme une institution sacrée, nécessaire, mêlée à toute la vie chrétienne, qu'on ne peut restreindre et diminuer sans fausser le plan catholique dans son essence même.

Le second but du livre, c'est de défendre le sacerdoce contre les attaques contemporaines. Le vénérable prélat a reconnu, en se livrant à son étude sur le sacerdoce, que c'est principalement à l'intermédiaire humain, au ministère d'un homme entre Dieu et chaque fidèle, que s'adressent aujourd'hui de préférence les répliques et les dédains. Et cependant il est indispensable de ne commettre aucune transaction sur le rôle du sacerdoce. Toutes les idées considérées jusqu'ici comme essentielles à la société sont sauvegardées, si l'idée sacerdotale est maintenue et domine la société : autorité, inégalité providentielle, hiérarchie, distinction essentielle de l'erreur et de la vérité, droit de juger et de condamner. De là une nécessité absolue, pour les politiques comme pour les fidèles, de protéger une institution qui n'est pas moins le salut de la société que de l'Eglise.

Nous croyons avoir exprimé avec exactitude la pensée qui a dirigé l'éminent prélat dans la composition de son ouvrage : une idée principale, la sainteté du sacerdoce, destiné par Dieu à être un intermédiaire nécessaire; une foule d'idées épisodiques naissant de la comparaison de ce que devrait être le sacerdoce avec ce qu'il est, voilà tout le livre. La pensée dominante se retrouve partout, comme la substance qui donne la cohésion et l'unité. Chaque conférence fait plus particulièrement ressortir l'opposition d'une idée essentielle et de l'idée de mort, qui lui est contraire.

On peut juger, par ces rapides indications, de la portée et de la richesse de l'œuvre. Elle témoigne d'une intelligence profondément pénétrante et d'une curiosité incapable de se contenter des appréciations banales. La doctrine du savant prélat est d'une exactitude rigoureuse. La vérité y est enseignée fièrement, sans la moindre diminution. Le plus difficile critique ne trouverait pas dans ce travail, qui touche cependant à un si grand nombre d'objets, une seule opinion hasardée ou singulière, portant atteinte à ce bon sens théologique que l'Ecole appelle le sentiment commun des Docteurs. Néanmoins l'idée première est haute et étendue. Les déductions sont innombrables et toujours étroitement reliées entre elles. Le livre du *Sacerdoce* donne un bel exemple du sens compréhensif. Peut-être quelques esprits trouveront-ils qu'à force de vouloir comprendre et faire comprendre, l'auteur quelquefois fait perdre terre inutilement : ainsi, lorsque, à propos de l'ordre de lecteur chargé de lire la Sainte Ecriture, le conférencier explique comment la sainte Ecriture est une communication de la Sagesse éternelle. Sans doute il n'est pas toujours expédient de remonter à la création. Mais qui se plaint d'un géomètre prenant soin de relier ses théorèmes aux axiomes? Et la doctrine sacrée, qu'est-elle autre chose qu'une sorte de science géométrique, reposant sur des principes révélés, dont les solutions, rectifiées depuis une longue suite de siècles par une autorité infaillible, doivent toujours servir de cadre à la spéculation théologique? Pour notre part, nous ne sommes pas choqué de la préoccupation logique qui cherche toujours à se rendre compte de la filiation de la doctrine et à l'établir sur des bases inébranlables, pas plus que nous ne nous sentons fatigué de la curiosité intellectuelle qui, non contente des jugements tout faits, n'accepte les idées qu'après les avoir soigneusement éprouvées. Qu'est cela, si ce n'est l'esprit scientifique? Sans doute l'éloquence vit surtout de lieux communs, et trop souvent l'auditeur qui n'entend que des choses neuves, quand il n'est pas dérouté, traite l'orateur de paradoxal. Ce n'est pas ici le cas. Ne confondons pas la sagesse avec la paresse d'esprit. On reconnaît dans le livre de Mgr Isoard la préoccupation d'une intelligence vraiment personnelle, qui pense par elle-même et cherche à voir directement; on ne surprend nulle part la tendance à la singularité ou à la contradiction.

Le style est d'une simplicité de bon aloi. Peut-être l'écrivain n'a-t-il pas complètement dé-

pouillé son livre de cette abondance d'expressions à peu près synonymes, qui, au lieu d'éclaircir la pensée, ne font que l'empâter et en rendre les contours confus. Par exemple : « Vous pourriez croire que ce fait est isolé, « exceptionnel ; tandis que ce sont des généra- « tions entières, hommes et femmes, vieillards « et enfants, gens de toute condition, apparte- « nant à toutes les races, qui, pendant trois « siècles, se détachèrent de la foule païenne, « du milieu le plus corrompu, le plus épuisé, « pour gagner le ciel et conquérir des âmes « par le déploiement de la plus indomptable et « de la plus persévérante énergie que l'esprit « soit capable de concevoir. » Il n'est pas un homme au fait des habitudes de la parole publique qui ne reconnaisse dans ce passage un exemple de ce style un peu surabondant qui constitue le fonds commun de l'éloquence. Mais le livre doit être plus sévère que le discours. On peut y faire hardiment chevaucher la proposition simple, sur le sujet, le verbe et l'attribut.

Ajoutons promptement que les pages peu serrées sont rares dans l'ouvrage de Mgr Isoard. On y rencontre souvent, au contraire, des morceaux dignes d'un littérateur consommé, qu'on peut citer de confiance. Ainsi, et seulement dans la deuxième moitié du premier volume, une considération sur l'inégalité (p. 292), aussi fortement écrite que fermement conçue ; une narration oratoire (p. 297), d'un mouvement saisissant ; une description des obstacles intimes au bien (p. 319), qui a le frémissement de la haute éloquence. La gamme de l'art oratoire est complètement parcourue.

De même que le fonds d'idées est d'une richesse peu commune, ainsi les formes sont-elles variées avec un goût exquis. Nous ne savons quel exemple de rhétorique on ne pourrait emprunter à ces deux volumes. On y trouve beaucoup à citer, en tout ordre de genres et d'idées : ce qui est le signe de l'opulence littéraire. Ici un portrait satirique de l'huissier d'église (tome I, p. 56) : l'auteur excelle dans les portraits, ou plutôt dans les caractères, et il ne s'est pas montré ménager de ce mets si prisé des littérateurs délicats. Là, de larges descriptions psychologiques (*ibid.*, p. 421) ; il semble que l'âme chrétienne s'est montrée à nu à l'œil de l'écrivain. Puis, chemin faisant, nombre de pensées frappées en formules : ainsi, *se dépandre du dehors* (p. 112) ; *nous sommes des hommes de surface* (p. 114) ; *l'idée maîtresse de la vie, c'est Dieu en Jésus-Christ* (*ibid.*), etc. Donnez votre attention aux exordes, ce désespoir des orateurs : ils sont d'un dessin et d'un mouvement très-variés et très-distingués. Quel dommage que l'espace qui nous est accordé ne nous permette pas de citer cette conversation du Cardinal et du Diplomate (tome II, p. 299), d'une facture si vive et d'un ton si finement narquois !

Nous ne laisserons pas de signaler un côté de cette œuvre considérable qui suscite quelques réclamations. La critique a une place importante dans ces deux volumes, et elle s'y exerce avec liberté. En certaines circonstances, le ton railleur ajoute à la force de la discussion. Les inté-

ressés ne peuvent que se montrer sensibles à des observations qui viennent de si haut et qui sont formulées d'une manière si piquante. Ils opposent donc un certain nombre de fins de non-recevoir aux reproches de l'éloquent orateur. Nous ne le défendrons pas du reproche d'avoir parlé avec une apostolique franchise : il n'a fait que remplir son ministère ; ni d'avoir parlé avec son accent personnel : chacun parle à sa manière. Il nous paraît que son discours a été inspiré par un vif et juste sentiment de la vérité chrétienne, et par un amour ardent et désintéressé de l'Eglise. Il ne reste qu'à répéter la grande parole de Louis XIV : « Le prédicateur a fait son devoir ; à nous maintenant de faire le nôtre. »

L'abbé PUYOL.

CONSULTATIONS

S.-J.-de-B., 21 novembre 1878. — J'ai auprès de moi deux vicaires qui ont cru pouvoir prendre chacun quatre élèves destinés aux études ecclésiastiques, pour leur donner les premiers éléments de latinité. Monsieur le Préfet et monsieur l'Inspecteur d'académie, informés de cette détermination de mes vicaires, ont écrit deux lettres, dont le but est de faire fermer ces petites classes. Ils prétendent que, seul, j'ai le droit de recevoir quatre élèves, sauf à m'entendre avec mes vicaires pour le travail de la classe. Cette interprétation de la loi nous paraît arbitraire, car la loi dit : « Tout ministre d'un culte reconnu par l'Etat peut enseigner quatre élèves. » Or, mes vicaires sont-ils, oui ou non, ministres d'un culte reconnu par l'Etat ? — Leurs titres sont reconnus, et ils émargent au budget de l'Etat ? — Monsieur le Préfet et monsieur l'Inspecteur sont-ils dans le vrai et le juste lorsqu'ils disent que mes vicaires perdent leurs droits pour l'enseignement, parce qu'ils habitent avec moi ? — Mais cet arrangement est complètement indépendant de la loi et de l'administration civiles ?

Le texte de la loi nous paraît si bien établir notre droit, que nous allons de l'avant. On nous annonce que nous sommes cités devant le Conseil départemental. Nous sommes prêts à épuiser toutes les juridictions.

P., Chan. hon., Curé arch.

Réponse. — La loi du 15 mars 1850, art. 66, *in fine*, dit : « Les ministres des différents cultes reconnus peuvent donner l'instruction secondaire à quatre jeunes gens au plus, destinés aux écoles ecclésiastiques, à la condition d'en faire la déclaration au recteur. »

Si l'on s'est conformé à cette déclaration, on ne voit pas pourquoi la loi serait violée en groupant huit jeunes gens sous la direction de deux ministres du culte ; chaque ministre du culte ayant, de par la loi, droit d'instruire quatre jeunes gens.

Sans doute, si dix ministres du culte groupaient quarante enfants et les faisaient instruire par un ou deux maîtres choisis parmi eux, la loi serait violée. Mais, dans l'espèce, si effectivement chacun des deux ministres prend soin d'une façon directe, personnelle, de l'enseignement des quatre enfants qu'il dirige, le fait du groupement, dans des conditions si restrictives, ne saurait donner à cet arrangement le caractère d'institution prohibée.

Le droit pour chacun des ministres du culte d'avoir quatre élèves n'est pas douteux : c'est le groupement des élèves qui, seul, peut faire l'objet de la discussion.

Je dis ministre du culte, sans distinction, car, en effet, ce mot désigne à la fois les curés et les vicaires. C'est ainsi que les curés de 1789 sont désignés de nos jours par le mot *desservants* (art. 31, 63, 68 du Concordat).

Soutiendrait-on que l'appel comme d'abus ne peut atteindre que les curés, cette poursuite étant dirigée « contre les ministres du culte ? »

Donc, il n'y a pas lieu à distinguer entre les curés et les vicaires, quant au droit formulé par la loi de 1850,

CORRESPONDANCE

D. — Y a-t-il un ouvrage qui a pour but de faire la critique des romanciers de ce siècle, afin d'avoir l'avantage de juger d'un auteur, surtout au point de vue moral et religieux, sans lire ses ouvrages? — P., vic. à C.

R. — Il n'existe rien d'absolument complet sur ce sujet (les auteurs sont si nombreux!) et il faut pour cela s'en rapporter à l'opinion que l'écrivain s'est faite devant le public. Nous pouvons toutefois vous signaler, comme le plus étendu, l'ouvrage de M. Jules Barbey d'Aureville, les *Œuvres et les Hommes*, en quatre volumes, savoir : les *Philosophes* et les *Ecrivains religieux*, les *Historiens politiques et littéraires*, les *Poètes*, les *Romanciers*, tous parlant d'auteurs contemporains.

Un cinquième volume, intitulé : les *Bas-Bleus*, où il n'est question que de femmes de lettres, a été également publié il y a peu de temps par M. J. Barbey d'Aureville.

D'autre part, M. Léon Gautier n'a qu'un petit nombre de critique dans ses *Portraits contemporains* : mais il vient de les continuer par un nouveau volume intitulé *Vingt nouveaux Portraits*, et il est permis d'espérer que cette liste s'augmentera et se complètera. M. Léon Gautier, dont les ouvrages sont si catholiques, est bien celui qui juge le mieux surtout au point de vue moral et religieux, comme vous demandez,

D. — Désirant me procurer une *Histoire de l'Eglise*, j'ai hésité entre divers auteurs et ROHRBACHER. Je me prononce pour ce dernier. J'aimerais bien à ne pas mettre un prix trop élevé, et voudrais cependant quelque chose de bien.

On me conseille de demander la dernière édition de Rohrbacher, continuée par M. l'abbé Guillaume. La *Revue du Monde catholique* fait, ajoute-t-on, un grand éloge du premier volume, qui vient de paraître, et qui ne contient pas moins de soixante pages de notes, rectifiant ou complétant quatre-vingt huit passages du texte religieusement conservé. On annonce depuis le II^e volume; les autres, dit-on, suivront rapidement.

Je vous serais très-obligé de vouloir bien me donner brièvement votre appréciation.

L'abbé J., recteur de R.

R. — Vous avez bien raison de vous décider, en fait d'*Histoire de l'Eglise*, pour celle de ROHRBACHER, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé GUILLAUME, avec des notes et éclaircissements à la fin de chaque volume. Cette nouvelle édition, ainsi augmentée et améliorée, sera certainement la plus docte et la plus complète, et elle aura surtout le grand mérite d'être achevée promptement.

Le prix de l'ouvrage complet, douze beaux volumes in-4° à deux colonnes, est de 75 fr., payables comptant ou en deux termes : 1^{er} 40 fr. à l'apparition du VI^e volume; 2^e 35 fr. à la livraison du XII^e et dernier. Si vous préférez payer comptant et à l'avance, le prix ne sera que de 70 fr. Dans les deux cas, vous aurez droit, comme prime, à un abonnement d'un an à la *Revue du Monde catholique*, à partir de la livraison du 10 octobre dernier, qui commence un nouveau volume et une nouvelle série de cette importante et précieuse collection. Vous voyez que vous ne trouverez nulle part ailleurs des avantages aussi considérables.

Les deux premiers volumes viennent de paraître et peuvent vous être expédiés tout de suite; le III^e est sous presse, et les autres suivront de trois mois en trois mois.

D. — Quel est le meilleur ouvrage de législation à l'usage des délégués cantonaux sur la situation actuelle des écoles primaires?

R. — Ceux de M. l'abbé Doyotte, docteur en théologie, intitulés : les *Attributions du Curé dans les écoles*, le *Guide du Délégué cantonal* (5^e édition et 1 fr. chacun). Nous pouvons vous les procurer.

D. — Quelle est la valeur de l'ouvrage de M. l'abbé Moigno, intitulé : les *Splendeurs de la foi*?

R. — Nous ne pouvons en juger, attendu qu'il n'est pas encore paru. L'éditeur le promet pour fin décembre, il aura 3 volumes, et coûtera de 30 à 35 fr.

ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

Vic-Dessos, 12 novembre 1878. — Votre bon journal *l'Ami du Clergé* est tombé aujourd'hui entre mes mains, je l'ai parcouru avec intérêt, et je comprends son utilité pour tous les prêtres. — M., curé-doyen.

Seysses (Haute-Garonne), 13 novembre 1878. — Programme complet, rédaction soignée, modicité du prix, voilà trois qualités qui promettent, je crois, au succès de votre publication. J'ai hâte d'y souscrire. — L. D.

Cirey (Meurthe), 11 novembre 1878. — Je trouve votre publication excellente et appelée à rendre de véritables services. — C. E.

Cléguérec (Morbihan), 14 novembre 1878. — Le prêtre, aujourd'hui, a besoin d'un ami, d'un ami fidèle : pour moi, je crois l'avoir trouvé dans votre bonne feuille. — Le M.

Pontacq (B.-Pyr.). — De toutes les nombreuses revues qui m'ont été adressées comme spécimen jusqu'à ce jour, c'est la seule qui me paraît remplir les conditions les plus avantageuses qui sont, d'après moi, l'utilité, l'instruction et aussi l'agrément. — J. F. P.

Les Lévy (Gironde). — J'ai lu soigneusement votre nouvelle revue *l'Ami du Clergé*; je me fais un devoir et un plaisir de vous envoyer mon abonnement avec mes félicitations. — B. L.

Manosque (B.-Alpes). — Jusqu'à présent, je ne m'étais abonné à aucune revue, parce qu'aucune ne me satisfaisait. Le programme de *l'Ami du Clergé* me paraît remplir les conditions que je désire. Je vous envoie donc ci-inclus un mandat de 8 fr. — A., aumônier

Ferques (P.-de-C.). — J'ai lu avec plaisir et profit votre *Ami du Clergé* : veuillez m'inscrire au nombre de vos abonnés. Par le temps qui court, un ami du clergé est un trésor rare. — L., curé.

Meillant (Cher). — Veuillez m'inscrire au nombre des abonnés de *l'Ami du Clergé*. Le programme de cette revue me semble parfaitement répondre aux besoins du temps. Nous avons besoin d'amis contre les ennemis de la société chrétienne, et nous les trouverons dans l'arsenal de *l'Ami du Clergé*. — L'abbé L., curé.

S.-Jean-de-la-Blacquièrre (Hérault). — J'ai l'honneur de vous prier de m'inscrire au nombre de vos abonnés. Votre nouvelle revue, *l'Ami du Clergé*, est appelée à faire le plus grand bien, et le clergé aurait grand tort de ne pas s'y abonner, puisque vous la mettez à la portée de toutes les bourses. — B. A., desservant.

COURRIER DE L'UTILE

Remèdes familiers contre les engelures, les gercures, etc.

Dans un précédent courrier, à propos des variations si fréquentes de la température à cette époque de l'année et au sujet des rhumes qui en résultent, nous avons énuméré une série des recettes les plus propres à être employées dans ces occasions. A l'approche des grands froids et aux sifflements de la bise qui arrachent aux branches leurs dernières feuilles, il convient de parler de ces engelures, de ces gercures douloureuses dont les mains sont atteintes et quelquefois ravagées.

ENGELURES

Il vient des engelures aux mains lorsque, les

ayant très-froides, on les réchauffe trop promptement. On les guérit de plusieurs manières :

1° Vous pouvez les soigner avec la pommade de concombre, l'huile d'olive ou le cérat de Galien.

2° Prenez cinq grammes d'onguent rosat et un gramme de borax en poudre, et, après en avoir fait un mélange, frottez modérément vos engelures chaque soir avec cette pommade, mettez ensuite vos gants ou vos bas et conservez-les toute la nuit.

3° Graisser le soir les mains avec un mélange à parties égales de glycérine et de baume de Fioraventi.

GERÇURES DES MAINS, CREVASSES

Les gerçures et les crevasses viennent aux mains quand on les plonge alternativement dans l'eau froide, dans l'eau chaude, dans l'eau de vaisselle. Le moyen de les guérir est de les frotter avec un corps gras : huile d'olive, glycérine, beurre frais ou cérat, et de les mettre à l'abri d'un air trop vif.

Autres remèdes. — Frotter les mains avec du jus de citron le soir ; les graisser légèrement le matin avec de la moelle de bœuf.

Essence de citron. — On prend :

Ecorce de fruit de citron, 2 parties.	
Alcool à 20°	4 »

On fait macérer le tout au soleil dans une bouteille bouchée pendant 12 heures, on distille ensuite au *bain-marie* au point de faire évaporer tout l'alcool.

On l'emploie pour les gerçures des mains et pour se laver, en en mettant pour ce dernier usage quelques gouttes dans l'eau.

Onguent rosat. — On prend deux parties de pétales frais de roses, soit 60 grammes pour 30 grammes de saindoux ; on fait fondre le saindoux auquel on ajoute les roses ; lorsqu'elles sont presque cuites, on les retire et on verse l'onguent dans un pot, que l'on bouche, pour s'en servir au besoin.

SAIGNEMENTS DE NEZ

Les saignements de nez, que les médecins appellent épistaxis, sont assez fréquents chez les personnes sanguines par tempérament, et chez celles qui travaillent la tête baissée, ou qui se livrent à un travail de tête fatigant.

Ce petit accident, quand il ne dépasse pas certaines limites, est sans gravité. Souvent même il est un bien et un soulagement et mérite d'être respecté. Mais si on veut s'en débarrasser, on peut, sans parler de la traditionnelle clef froide introduite dans le dos, y réussir en tenant élevé le bras opposé à la narine qui saigne. Pour n'être pas encore expliqué physiologiquement, ce procédé très-simple n'en est pas moins d'une efficacité réelle dans bien des cas. Et puis, il est si peu coûteux, dit Jean de Paris !

NOTES ET NOUVELLES CATHOLIQUES

DE L'ADMINISTRATION DU BAPTÊME DEPUIS LES ORIGINES DE L'ÉGLISE. — La *Revue de l'Art chrétien*, dirigée par le savant abbé J. Corblet, a publié, dans ses numéros d'avril, mai et juin, une longue étude sur les *lieux consacrés à l'administration du baptême*. La division de cet important mémoire, qui vient d'être publié en brochure grand in-8 de 150 pages, est fort simple et suit la marche des événements. Dans les premiers siècles, on baptisait partout où il y avait de l'eau, dans les fontaines, dans les rivières, et, pendant les persécutions, dans les catacombes et les maisons particulières. Après le triomphe du christianisme, les fidèles s'empressèrent d'élever des temples spéciaux destinés à l'administration du baptême ; plus tard, quand le droit de conférer le sacrement ne fut plus réservé aux évêques seulement, on multiplia les églises baptismales, et enfin chaque église paroissiale eut ses fonts. Ainsi, M. le chanoine Corblet étudie : 1° les fleuves et les fontaines, où le baptême, à l'imitation de celui de Jésus-Christ, se faisait par immersion ; des traditions conservées par des documents hagiographiques et les noms de lieux font encore reconnaître de nos jours un grand nombre de sources consacrées en Gaule à l'administration du baptême ; 2° les baptistères : M. Corblet passe en revue leur origine, leur architecture, les prescriptions liturgiques auxquelles ils ont donné lieu, et il donne la description des principaux de ces monuments, tant en Italie qu'en France ; 3° les églises baptismales ; 4° les fonts baptismaux ; 5° enfin quelques lieux exceptionnels du baptême, comme les catacombes, les prisons, les maisons particulières et les chapelles privées. Le défaut d'espace nous oblige de mentionner seulement ce mémoire d'une haute importance pour l'archéologie et pour l'histoire.

* *

ÉPISEDE INÉDIT DE LA VIE DE BOSSUET. — Les historiens qui ont retracé la vie de Bossuet se sont montrés unanimes à reconnaître qu'au milieu de ses profondes études, le grand évêque de Meaux apportait le plus grand soin à l'administration de son diocèse. De nombreuses préoccupations l'appelaient cependant à Paris, où il séjourna plus souvent lorsqu'il fut devenu vieux. Pendant son absence des abus pouvaient se produire dans l'église de Meaux, comme on en juge par la notice que M. Lhuillier intitule : *Bossuet et l'offrande royale du jour de saint Etienne dans la cathédrale de Meaux*. Le 26 décembre 1702, jour de la fête du patron de la cathédrale, Bossuet se trouvait auprès du roi. Un usage ancien voulait que l'évêque officiât ce jour à la messe pour recevoir une offrande de trois grands cierges qu'on présentait au nom du roi, du vicomte et du vidame de Meaux. L'absence de Bossuet souleva un orage dans la population, ce n'est qu'après de tumultueux pourparlers que les procureurs consentirent à présenter les cierges

au doyen du chapitre à la place du prélat. Néanmoins, après la cérémonie, ils rédigèrent une protestation constatant que leurs prérogatives avaient été méconnues. Cet acte curieux, resté inédit jusqu'à ce jour, est édité par M. Th. Lhuillier; il constitue un épisode intéressant de la vie de Bossuet.

* *

BEL EXEMPLE DE RESPECT POUR LE PRÊTRE DONNÉ PAR LES CONSCRITS TOULOUSAINS. — S'il se produit si fréquemment des cas, où le clergé se trouve injustement calomnié, il est juste de ne pas taire les moindres faits où peut se révéler quelque motif d'espérance.

La semaine dernière, raconte la *Semaine catholique de Toulouse*, les rues de notre ville étaient sillonnées par des bandes de conscrits qui se rendaient à l'enrôlement. L'un de ces bataillons en blouse, fort d'environ cent cinquante hommes, sortait de la rue de l'Université, chantant la *Marseillaise* à pleine poitrine. A peine engagés dans l'étroite rue du Peyrou, les premiers rangs aperçoivent un prêtre qui venait en sens inverse. Tout à coup, on les voit se tourner vers leurs camarades, en levant les mains et leur crier d'un ton impératif : Chut ! chut ! — Ce signal est obéi instantanément, et le plus profond silence succède à la chanson révolutionnaire.

Le prêtre, que l'approche de cette troupe n'avait nullement ému, ne put retenir un sourire en face de ce coup de théâtre, et ces braves garçons delui répondre par un franc rire et par des saluts qui semblaient lui dire : « Monsieur le curé, vous avez eu raison de ne pas nous croire aussi méchants que nous en avions l'air. »

Non, le peuple de France ne serait pas mauvais si les passions politiques ne lui soufflaient la haine du bien par toutes les bouches de la presse impie, par tous les suppôts d'inférieures affiliations.

Si ces belles recrues que nos campagnes envoient sous les drapeaux étaient fortifiées et gardées par la religion, elles donneraient de vaillants défenseurs à la patrie et, plus tard, d'honnêtes soutiens au foyer domestique. Même après cinq années de camp ou de caserne, ces chers enfants, de retour au village, pourraient encore embrasser leur mère, sans qu'elle eût à pleurer ni à rougir.

* *

LA FOI D'UN CURÉ DU NORD. — Nous rencontrons à la grotte de Lourdes un curé de village du département du Nord. Nous lui demandons des nouvelles de l'Université catholique de Lille. — Elle marche très-bien, nous dit-il; mieux qu'un recteur suivi des quatre Facultés, puisqu'elle en compte déjà cinq. — Avez-vous les capitaux nécessaires ? — Nous avons six millions; on nous dit qu'il en faut dix de plus pour assurer l'avenir; nous les ferons. — Quelle garantie avez-vous de votre confiance ? — L'aide de Dieu et notre bonne volonté. L'œuvre est une nécessité de ce temps; or, Dieu ne refuse jamais le nécessaire, et les Flamands ne manquent jamais à l'appel de Dieu. — Fait-on des quêtes

pour cette œuvre dans votre diocèse de Cambrai ? — On en fait deux chaque année. — Sont-elles productives ? — Ma paroisse ne compte que trois cents âmes; chacune des deux quêtes donne environ soixante francs. Nous recueillerons encore davantage à mesure que la grande entreprise sera mieux connue de nos paysans. — Ne remarquez-vous pas une décroissance dans les sentiments chrétiens de vos populations ? — Au contraire, notre peuple, qui a beaucoup de sens, tend à devenir meilleur par la vue des désordres que les prétendues idées modernes amènent autour de lui. — Nais si la *vraie* république triomphe aux prochaines élections sénatoriales, que deviendra la liberté de l'enseignement supérieur ? — Je l'ignore; mais je sais que le despotisme révolutionnaire n'a qu'un temps et que force reste tôt ou tard à la justice. Si nos pères avaient attendu le règne définitif de la paix, nous n'aurions pas les merveilles qu'ils nous ont laissées. Dieu nous commande la confiance en lui et l'action généreuse; il se charge ensuite du succès. — Vous n'êtes donc pas découragé ? — Bien loin de là; car ma devise est celle-ci : « *Faire son devoir, c'est réussir.* »

En serrant la main de cet homme, nous nous disions : On compte en France trente-six mille paroisses. Oh ! si nous étions trente-six mille curés comme celui-là !

* *

IMPARTIALITÉ DU GOUVERNEMENT ANGLAIS VIS-À-VIS DE TOUTES LES ÉCOLES. — En Angleterre, le parlement vient de prendre une mesure importante qui témoigne de sa haute impartialité entre les écoles laïques et les écoles congréganistes. Il a voté, à une grande majorité, la loi qui confère aux écoles catholiques d'Irlande le droit de concourir avec les autres écoles aux bourses et aux récompenses accordées par le gouvernement, montant à un million. Cet exemple donné par les protestants anglais ne sera pas suivi par nos radicaux; c'est que beaucoup de ces protestants sont sincères dans leurs croyances, bien que leur symbole soit incomplet, tandis que la plupart des radicaux français affectent de ne croire à rien.

Il y a encore une autre raison de cette infériorité qui humilie notre amour-propre national. On a conservé dans la Grande-Bretagne, pays de sagesse et de tradition, la persuasion que la religion est le plus sûr fondement de l'Etat, la meilleure garantie du maintien de la paix publique. En France, au contraire, il n'est pas rare de rencontrer des hommes bien pensants par ailleurs, des catholiques sincères, qui sont imbus de ce désastreux préjugé, que la religion et la politique doivent faire bande à part, et qu'il est très-permis et même louable pour un homme public, de se diviser en deux : d'une part, le simple particulier qui va à confesse et qui fait ses Pâques, de l'autre, le fonctionnaire qui ne reconnaît aucun culte et qui agit comme si l'Etat était athée. Doctrine aussi absurde qu'immorale et qui est la source de presque tous nos malheurs.

* *

SENTIMENTS DES AMÉRICAINS A L'ÉGARD DU CLERGÉ, DES SŒURS, ETC. — Les Américains admirent tous les courages; mais ils exaltent surtout les Sœurs de charité, les prêtres et les religieux qui ont trouvé la mort près du lit de ceux qui n'avaient pas leur foi. Ouvrez n'importe quel journal des Etats-Unis, et vous y lirez de magnifiques éloges de ces apôtres de la charité chrétienne. Dans la ville de Memphis, la peste a emporté 20 prêtres ou religieux, 8 Sœurs de charité, 5 journalistes, 6 employés de télégraphie, une douzaine de médecins, et la place ne restait pas vide; c'était à qui aurait le bonheur de remplacer les morts sur ce champ de bataille du sacrifice.

Cette épreuve que vient de subir le Sud produit un double effet : les préjugés entretenus contre les catholiques s'évanouissent, et l'on se prend à aimer une religion qui inspire de si hautes vertus; et pourquoi cet amour et cette admiration n'amèneraient-ils pas les hommes au sens droit à l'embrasser? Ensuite, la générosité des citoyens du Nord envers ceux du Sud renverse la barrière qui les séparait. C'est une victoire morale plus grande que celle de l'Oppotomax, gagnée par Grant. Elle produira de plus heureux effets.

* *

LES FRANÇAIS DU CANADA. — La princesse Louise et le marquis de Lorne, le nouveau gouverneur du Canada, viennent de quitter Liverpool pour se rendre au Canada. Avant de partir, le marquis et la princesse se sont rendus à l'hôtel de ville pour recevoir les souhaits de la municipalité et de la chambre de commerce. Nous relevons, dans la réponse du gouverneur un passage intéressant pour la France :

... Là, dans ces provinces de l'Amérique anglaise du Nord, nous ne trouverons pas d'hommes de notre propre souche, mais nous aurons la bonne fortune de trouver les descendants de la noble race française, race dont nous avons appris pendant des siècles à respecter et admirer la vaillance, et dont l'amitié et le concours dans la vie publique du Canada, qu'ils honorent de leur présence, sont, à juste titre, considérés comme essentiels à la prospérité du pays : car nulle part la loyauté n'a de racines plus profondes et plus sincères que chez les Canadiens français, qui jouissent, comme nous tous, de la liberté de lois égales et de la justice du gouvernement constitutionnel

C'est bien simple, les Canadiens français n'ont pas changé, parce que le vent révolutionnaire n'a pas soufflé chez eux.

* *

L'AUMONERIE MILITAIRE EN ESPAGNE. — Au Congrès espagnol, le général Reina a déclaré qu'il regardait la création d'un séminaire ecclésiastique pour les aumôniers de l'armée comme indispensable. Ce séminaire fournira non-seulement de bons théologiens, mais le général désire qu'il y soit donné quelques notions de chirurgie, car, l'aumônier sur le champ de bataille, tout en administrant les secours spirituels, doit savoir panser une blessure ou lier une artère. — Des places de chanoines seront

accordées à ces aumôniers au terme de leur carrière. Deux de ces prébendes sont attachées à la chapelle royale.

Au moment où nos aumôniers sont poursuivis par la haine des radicaux, il est bon aussi d'enregistrer ces réformes.

BIBLIOTHÈQUE-MANUEL DU CLERGÉ

PATRISTIQUE

Bibliotheca manualis Ecclesiae patrum, gallice edita a D. PETRO JOSEPHO TRIGALETIO, latine versa, notisque brevioribus illustrata ab EUDOXIO PHILENIO, S. T. profess. — L'ouvrage forme 5 beaux volumes in-18; chaque vol. 6 fr.

Patrologie, par le D^r ALZOG, professeur de théologie à l'Université de Fribourg, traduction de M. l'abbé P. BÉLET, 1 fort et beau vol. grand in-8°. 7 fr. 50

THÉOLOGIE

Institutionum theologicarum quarta pars. seu Theologia moralis, auctore A. MARTINET. 4 beaux vol. in-8°, 24 fr.

Cette *Théologie* a été approuvée à Rome. Dans toutes les retraites pastorales, Mgr MERMILLOD la recommande avec l'ardeur de l'apôtre; il l'appelle une riche mine pour les prédicateurs.

Collegii Salmanticensis Cursus theologicus, juxta miram divi Thomæ præceptoris angelici doctrinam; editio nova, correcta. — La *Théologie de Salamanca* formera à peu près 25 volumes grand in-8° raisin; le vol., 10 fr.

Summa sancti Thomæ (F.-C.-R. BILLIART), hodiernis academiarum moribus accommodata; editio nova, optimæ auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ Sacræ, sub augusto nobilissimoque patrocinio Illustrissimi ac RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, Episcopi Atrebatensis, Bologniensis et Audomarensis. 8 beaux vol. in-4° à deux colonnes, net 40 fr.

Appendix. — Prix : 10 fr.

Opera omnia R. P. JOAN. MARTINEZ DE RIPALDA, e Societate Jesu, olim in Academia Salmaticensi professoris primarii, postea in supremo senatu Inquisitionis generalis fidei censoris. 4 beaux vol. in-folio, format hollandien, sur papier vergé. 100 fr.

Summam theologiæ S. Thomæ Aquinatis. TOLETI, e societate Jesu, R. E. presbyteri cardinalis, Enarratio, ex autographo in bibliotheca Collegii Romani asservato, nunc primum edidit JOSEPHUS PARRA, S. J. 4 beaux vol. in-4°, édit. romaine. 60 fr.

Bibliothèque théologique du XIX^e siècle, rédigée par les principaux docteurs des universités catholiques : Encyclopédie, Apologétique, Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, Archéologie biblique, Histoire de l'Eglise, Patrologie, Dogme, Morale, Pédagogie, Catéchétique et Homélie, Histoire de la littérature théologique. Traduction de l'abbé P. BÉLET.

25 vol. grand in-8° d'environ 800 pages.

— TOME I. *Patrologie*, par le docteur ALZOG, professeur de théologie à l'université de Fribourg. 1 fort et beau vol grand in-8° de xvi-740 pages. 7 fr. 50.

— TOME II. *La Dogmatique*, par le D^r M.-J. SCHREIBER, professeur au séminaire archiepiscopal de Cologne. 1 fort et beau vol. grand in-8° de 728 pages. 7 fr. 50.

En souscrivant aux 25 vol. de la *Bibliothèque théologique*, on ne payera chaque volume que 6 fr. au lieu de 7 fr. 50. — Il paraît un volume tous les trois mois environ.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 6. — PRÉDICATION : III^e dimanche de l'Avent : 1^o sujet tiré de l'Épître ; 2^o sujet tiré de l'Évangile ; 3^o catéchèses ; 4^o fête de l'Immaculée Conception. — PAUL FÉVAL : Propos d'un laïque sur le Clergé. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : 1^o du Concile : l'épilepsie constitue-t-elle un cas d'empêchement pour l'entrée dans les ordres ? 2^o des Indulgences. réponses à plusieurs questions. — JURISPRUDENCE : Sens du mot *famille* employé dans l'art. 72 du décret du 30 déc. 1809. — CORRESPONDANCE. — DE L'ASSISTANCE AUX VÊPRES. — Promenades à travers l'histoire. — RÉCRÉATIONS du presbytère. — COURRIER DE L'UTILE. — LIVRES D'ÉTRENNES 1879.

PRÉDICATION

III^e DIMANCHE DE L'AVEANT.

Sujet tiré de l'Épître

Gaudete in Domino, iterum dico gaudete.
(Philip., IV, 4-7.)

Heureux le peuple qui connaît la joie ! nous dit le prophète ; heureuse la nation qui ne connaît point les chagrins, les noirs soucis et le remords qui déchire l'âme ! Quel est ce peuple à qui s'adresse la bénédiction du prophète ? Le monde a dit : C'est moi ; c'est moi qui donne les joies véritables : elles sont le partage exclusif de ceux qui me servent. Venez à moi, et je vous enseignerai le secret du bonheur. Il le dit, mais remplit-il tous ses engagements ? Interrogez-le dans ses intervalles lucides, il vous dira ce que sont ses joies. 1^o Elles sont *courtes* et *fugitives*. C'est le monde lui-même qui nous l'apprend :

Venez, couronnons-nous de roses avant qu'elles soient flétries. 2^o Elles *sont fausses*, j'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, nous dit Salomon, et tout n'est que vanité. Vanité dans le luxe de la parure, vanité dans ces repas somptueux, vanité dans ces réunions où l'on dit tout, où l'on entend tout, excepté ce qu'il convient à des chrétiens de dire et d'entendre. Où trouver dans le monde une joie qui ne soit pas fausse ? Elle ne se trouve point sur le trône avec la puissance, dans les richesses, dans les plaisirs. 3^o Elles *sont dangereuses* et *coupables*, puisqu'elles sont réprouvées par Jésus-Christ. Elles appesantissent le cœur, nous rendent sourds à la voix de Dieu et ferment nos yeux aux lumières de la grâce.

Où trouver ces joies dont parle l'Apôtre ? dans la Religion. En effet, elle nous donne des joies 1^o *véritables* et *sincères*. La joie véritable est celle qui naît du calme d'une bonne conscience et qui ne laisse après elle ni trouble ni chagrin. Le Saint-Esprit l'a dit : la joie du juste, c'est de faire la justice : justice envers Dieu par la sincérité de ses hommages ; justice envers le prochain par la modération qui protège, la douceur qui supporte et la charité qui soulage ; justice envers lui-même par l'accomplissement des devoirs de sa condition. 2^o Elles *sont pures*, car la vertu est la règle éternelle des plaisirs que la religion permet ; 3^o Elles *sont éternelles* : le souvenir des bonnes actions accompagne le chrétien dans cette périlleuse navigation qui sépare le temps de l'éternité ; ses bonnes actions le suivent devant le Juge suprême, et elles sont la matière de son triomphe et le sujet de sa joie. Attachons-nous donc à Celui qui seul peut nous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ; attachons-nous à Jésus-Christ ; que ses préceptes

soient la règle de nos mœurs, et ses exemples les objets de notre fidèle imitation.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Réjouissez-vous dans le Seigneur et soyez transportés de joie, vous qui êtes justes (Ps. xxxi-11).

Peuples de toute la terre, louez Dieu avec joie, servez le Seigneur avec allégresse (Ps. xcix-2).

J'ai reconnu qu'il n'y avait rien de meilleur que de réjouir et de bien faire pendant sa vie (Eccl., cxi-12.)

Il n'y a pas de plaisir supérieur à la joie du cœur (Eccl. xxx, 16).

Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse (Matth. v-12)

Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur (Phil. iv-4).

Passages des Saints Pères. — Il y a une joie qui n'est pas accordée aux méchants, mais seulement à ceux qui honorent Dieu volontairement (S. Aug., lib. ix, Conf.).

La vraie joie, la joie suprême ne vient d'aucune créature, mais du Créateur; cette joie-là, personne ne peut nous l'enlever (S. Bern. in serm.)

O mon âme, cherchez votre joie; tout sur la terre a sa joie, la vôtre est la plus excellente, puisque c'est Dieu; dirigez votre espérance vers lui, comme étant la source de toute joie (S. Aug. in ps. cii).

III^e DIMANCHE DE L'AVENT

Sujet tiré de l'Evangile.

Tu quis es? (Joan., i, 19, 28.)

Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? Telle est la question qu'adressaient au précurseur de Jésus-Christ les prêtres et les lévites envoyés vers lui. Les grandes choses qu'on raconte de Jean-Baptiste, la sainteté de sa vie, l'austérité de sa pénitence, tout cela avait étonné les juifs; ils veulent enfin connaître ce mystérieux personnage, ils lui envoient une députation pour lui demander ce qu'il est. Qui êtes-vous, que dites-vous de vous-même? Grande et importante question qui peut se faire aussi à chacun des chrétiens en particulier et dont la réponse suppose en eux une connaissance qui leur est plus le souvent étrangère.

Nécessité et avantages de cette connaissance.

1^o *Nécessité.* — Connais-toi toi-même. C'était là le grand principe de la philosophie des anciens, la première instruction que donnaient à leurs disciples ces sages dont l'histoire nous a conservé les noms. D'accord avec eux, les philosophes du christianisme faisaient de cette connaissance le fondement de toutes les autres, et s'ils demandaient à Dieu dans de ferventes prières de se faire connaître lui-même à eux, c'était avec le même empressement qu'ils cherchaient à se connaître eux-mêmes. Que je vous connaisse, ô mon Dieu! s'écriait saint Augustin, mais aussi que je me connaisse moi-

même! Et saint Paul disait à son disciple: Etudiez-vous avec attention: *attende tibi*.

2^o *Avantages* de cette connaissance. En premier c'est l'*humilité*. Saint-Jean Baptiste se connaît lui-même: il n'ignore pas sans doute les grâces qu'il a reçues, mais il voit sa misère et son néant, et voilà pourquoi il se compare à cette voix qui retentit sans utilité dans la solitude. Le chrétien qui descend au fond de son cœur s'écrie avec le prophète: Oh! Seigneur! je vois maintenant ma pauvreté et mon dénuement. — Le second effet de la connaissance de soi-même, c'est la douceur et la charité. En découvrant en lui les mêmes défauts qu'il a signalés dans les autres, le chrétien est disposé à montrer pour eux une indulgence dont il a lui-même besoin, et il voit que la paix et la tranquillité ici-bas se trouvent dans les sacrifices réciproques, dans le support naturel que facilite la douceur et que la charité commande. — Le troisième effet, c'est de nous faire rapporter à Dieu tout ce que nous trouvons de bon en nous. En découvrant dans notre âme l'œuvre de Dieu et la trace de ses bienfaits, nous nous écrierons comme le prophète dans l'extase de sa reconnaissance: O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom!

Passages de l'Ecriture-Sainte. — Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple (Ps. xxi-7).

Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (Matth. xviii-3).

Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres, parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (I. Pier. v-5).

Là où se trouve l'humilité, là est aussi la sagesse (Prov. xvii-2).

La prière d'un homme qui s'humilie percera les nues (Ecclé. xxxv-21).

Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé (Luc. xviii-14).

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (Matth. xi-19).

Passages des Saints Pères. — Si Dieu nous cache souvent sa grâce, c'est afin que nous obtenions une grâce plus sûre, l'humilité (S. Grég.)

Les prédestinés s'humilient volontiers pendant leur vie, afin qu'à la mort ils ne soient pas humiliés forcément (S. Grég.)

Il faut considérer comme véritablement humble, celui qui se considère pour rien et qui supporte volontiers que les autres le méprisent (Saint Thomas. Vill. con. 1, de SS. Martyr.)

L'humilité est l'œil de l'âme, par lequel l'homme parvient à lire directement dans lui-même (Saint Albert le Grand, 3 in dom. advent.).

CATÉCHÈSES ¹

III

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVEINT

Confessus est, et non negavit
(Joan., I. 20.)

Ce passage nous apprend à confesser simplement la vérité et à ne pas recourir au serment pour faire croire à nos paroles. Voyez, au deuxième Commandement, quand et sous quelles peines le serment est défendu (C. C. Trid.)

Le deuxième Commandement de Dieu auquel nous renvoie le Catéchisme Romain, a pour objet des choses qu'il nous ordonne et des choses qu'il nous défend.

I. — *Que nous ordonne le deuxième Commandement de Dieu ?* D'abord, il nous ordonne de confesser Dieu publiquement et devant tous les hommes; de le reconnaître pour notre Créateur et notre Maître; et de publier hautement que Jésus-Christ, son fils unique, est notre Rédempteur, l'Auteur et le Consommateur de notre foi. Ensuite il nous ordonne d'écouter sa parole avec respect; et d'appliquer notre esprit à la méditer et notre volonté à l'accomplir avec ardeur et avec fidélité. De plus, il nous ordonne de louer les grandeurs et les bienfaits de Dieu; et de glorifier son Nom dans l'adversité, comme dans la prospérité. Il nous ordonne aussi d'implorer le secours de Dieu avec confiance, et de mettre notre espoir dans la puissance de son Nom. Car il veut lui-même que nous l'invoquions, soit pour qu'il nous délivre de nos peines, soit pour qu'il nous accorde la grâce de les supporter avec patience. « Invoquez-moi au jour de l'affliction, » nous dit-il, « et je vous délivrerai et vous me glorifierez (Ps. XLIX, 15). Notre secours est dans le « Nom du Seigneur, auteur du ciel et de la « terre (Ps. CXXII, 8). Ceux qui se confient dans « le Seigneur ressemblent à la montagne de « Sion; ils ne seront point ébranlés, et ils subsisteront à jamais. (Ps. CXXXIII, 1) ». Enfin, il nous ordonne de ne jurer qu'avec vérité, justice et discrétion. Pour que le serment soit licite, il faut ces trois conditions, comme on le voit par le texte suivant : « Vous jugerez avec « vérité, avec discrétion et avec justice en « disant : Vive le Seigneur ! Et les nations « bénirent le Seigneur et publieront ses louanges ». (Jer. IV, 2. — I C. I, 61-63. — I S C. I, 372-381.) (2).

II. — *Que nous défend le deuxième Commandement de Dieu ?* — Il nous défend de jurer en vain, de blasphémer, de faire des imprécations et de manquer à ses vœux. C'est de la première chose que nous avons à parler ici. Quoique Dieu nous ordonne d'invoquer fréquemment son

Nom, cependant il ne nous permet pas de le jurer souvent et inutilement. « Vous ne prendrez pas en vain le Nom du Seigneur, » dit-il (Exod. XX, 17). Or jurer en vain, c'est faire serment sans nécessité; affirmer par serment ce que l'on sait être faux, ce qui s'appelle parjure; et s'engager par serment à faire une chose défendue. Le serment est indiscret, quand il se fait sans motif et sans discernement; injuste, quand il est opposé à la justice; et quand il est contraire à la vérité, il devient un parjure. Il n'y a aucune légèreté de matière dans le parjure. De sa nature il constitue un péché mortel. Car en prenant Dieu à témoin d'une fausseté, on lui fait une grave injure, parce qu'on semble l'accuser ou d'ignorance, comme s'il pouvait ignorer la vérité, ou de malice comme s'il était capable de permettre et de confirmer le mensonge. Si ce qu'on a promis avec serment est moralement possible, juste, honnête et raisonnable, on doit le faire. Mais si le serment a pour objet une promesse illicite, injuste ou immorale, il est évident qu'on n'est pas tenu de l'exécuter. On pêche en le faisant; et en l'exécutant, on pècherait de nouveau. Tel a été le crime d'Hérode, qui, pour accomplir un serment téméraire, fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste. Il ne faut donc jamais faire de serment sans nécessité. Que si l'on avait la malheureuse habitude de jurer, on devrait s'en corriger en s'imposant une pénitence chaque fois qu'on y retomberait. Aussi faut-il se rappeler ces maximes de saint Augustin : « Voulez-vous éviter le parjure, ne jurez en aucune manière. En jurant, vous vous perdez; en jurant conformément à la vérité, vous vous exposez au danger. Ne point jurer, voilà le moyen le plus sûr. » (De. Aug. Serm. XXVIII, de verbo S. Jacobi. — I C. I, 64-65. — I S C. I, 382-386.

L'abbé REGNAUD.

LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

I. — ORIGINE ET HISTORIQUE DE CETTE FÊTE.

L'Église d'Orient, placée plus près du berceau de Marie, héritière plus prochaine des pieuses traditions de la primitive Eglise, a la gloire d'avoir célébré la première la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Sous Héraclius, empereur de Constantinople (610-641), Georges, évêque de Nicomédie, parle déjà de cette fête comme très-ancienne : *non novissime institutam*. — Plus tard, l'empereur Emmanuel Comnène, indiquant les fêtes qui devaient être observées par le peuple, rappelle que c'est au neuvième jour de décembre qu'est fixée la fête de la Conception de la Mère de Dieu : *Nonus dies decembris, quia tunc Genitricis Dei nostri Conceptio celebratur* : paroles qui prouvent clairement qu'il ne s'agit pas de l'institution d'une fête nouvelle, mais bien du jour auquel cette fête est attachée.

En Occident, c'est dans l'Eglise d'Espagne que nous trouvons la plus ancienne tradition sur la fête de l'Immaculée Conception : au VIII^e siècle

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4 et 5.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, troisième partie ou Morale, art. 61-63, etc. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, troisième partie ou Morale, articles 27-381, etc.

elle y était célébrée déjà, et plus tard les rois de cette terre catholique se firent une gloire et un devoir de placer leur royaume sous la protection de la Vierge immaculée.

L'île des Saints, l'Angleterre berceau de tant de gloires et de tant de nobles vertus, vit après l'Espagne, vers l'année 1060, s'établir cette fête de Marie dans ses magnifiques églises et au milieu de ses nombreux et célèbres monastères. Un des plus illustres et des plus savants évêques de son siècle, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, s'efforça de la populariser, et l'influence que lui donnait sa sainteté y contribua puissamment.

Des rives de l'Angleterre elle traversa sur les côtes de Normandie, pour s'épanouir bientôt sur tout le sol français. La ville de Lyon peut, à juste titre, revendiquer l'honneur d'avoir, une des premières, établi cette fête dans ses murs, comme l'atteste une lettre que saint Bernard adressait aux chanoines de Lyon.

En Normandie, pays de foi vive, on ne se contenta pas de célébrer la fête dont il s'agit : on vit naître, vers l'an 1070, plusieurs associations particulières en l'honneur de l'Immaculée Conception. Trois siècles plus tard, à Rouen, les associés d'une de ces congrégations avaient conçu le projet d'une espèce d'académie où seraient couronnés les poètes qui auraient composé les meilleures pièces sur la pureté de la conception de la sainte Vierge.

Enfin l'Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, à la vue du mouvement de la piété catholique pour cette fête, l'adopta elle-même ; elle vint, par son concours, rendre encore plus imposant le concert des autres Eglises, et, par son autorité, confirmer une dévotion devenue si chère au cœur des chrétiens. — En 1476, le pape Sixte IV rendit un décret par lequel il établissait à Rome la fête de l'Immaculée Conception, et accordait des indulgences à ceux qui en réciteraient l'office approuvé par lui.

Rome avait parlé et avait donné l'exemple : dès lors la fête de l'Immaculée Conception fut célébrée dans l'Eglise tout entière. L'année suivante, elle avait sa place au calendrier, comme l'une des solennités chrétiennes que les fidèles aiment à voir revenir chaque année, afin de trouver, dans les doux souvenirs qu'elles rappellent ou dans les salutaires enseignements qu'elles renferment, un aliment à leur foi et à leur piété.

Pourrions-nous passer sous silence ces grands actes de foi à l'Immaculée Conception, cette dévotion touchante à cette vérité sainte, que nous rencontrons, non dans l'histoire de quelque Eglise particulière, mais dans l'histoire même des nations de l'Europe ?

Le grand roi Louis XIV demanda et obtint du pape Clément IX que la fête serait célébrée avec octave dans le royaume de France.

L'empereur d'Autriche Ferdinand III fit élever, sur la grande place de Vienne, une splendide colonne couverte d'emblèmes et de figures, symboles de la victoire remportée par Marie sur le péché (1).

1. Dès le xv^e siècle, il s'établit un ordre religieux,

Mais l'Espagne surtout fut animée du plus grand zèle pour le glorieux privilège de Marie. Déjà vers l'an 1620, envoyés par ses rois, des ambassadeurs étaient partis pour aller solliciter du Pontife romain la décision solennelle qui nous a tous comblés de joie, et l'Immaculée Conception de Marie devenait, au siècle dernier, la fête patronale des Espagnes (1).

Une célèbre université, celle de Paris, depuis près de cinq cents ans, enseignait publiquement cette vérité, et aucun docteur n'était reçu membre de cette faculté, s'il ne s'engageait par serment à défendre l'Immaculée Conception de la vierge Marie (2).

Un jour vint, jour béni du ciel et de la terre, où cette vérité, crue et enseignée par toute l'Eglise, fut élevée à la majesté d'un dogme défini et à jamais inébranlable, et prit place dans le *Credo* de l'Eglise catholique.

Le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous les regards d'un peuple immense qui remplissait le plus vaste temple de l'univers, le Vicaire du Christ prononça l'oracle attendu depuis des siècles.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

Il faudrait pouvoir ici rapporter les belles paroles des Pères, des docteurs de tous les âges : à leurs yeux Marie brilla toujours d'un éclat sans tache, et leurs pensées les plus chères aimaient à se reposer sur la Vierge immaculée.

Le grand pontife Pie IX a résumé leur enseignement et leurs paroles en chantant à son tour, dans une bulle à jamais mémorable, les gloires de Marie. En voici quelques extraits, que nous sommes heureux de citer :

« Dieu choisit et prépara dès le commencement une Mère dont son Fils unique devait naître dans l'heureuse plénitude des temps ; « il l'aima par-dessus toutes les créatures, au point de mettre uniquement en elle toutes ses complaisances. — Elle réunit une plénitude d'innocence telle, qu'après Dieu on ne peut en imaginer une plus grande ; excepté Dieu, nul

fondé en Portugal par Béatrix de Sylva, sous le titre spécial de *Immaculée-Conception*. Innocent VIII l'approuva en 1489.

1. Parmi les Evêques, celui de Séville fut le premier qui demanda et obtint de prononcer le mot : *Immaculée*, dans l'office de la Conception.

2. En France, l'Eglise de Lyon en 1834 ; en 1839 l'Evêque d'Autun et l'Evêque de Saint-Flour annoncèrent comme une heureuse nouvelle l'autorisation d'ajouter aux litanies la belle invocation : *Regina sine labe concepta*. Le bienheureux Berchmans avait fait vœu de soutenir cet admirable privilège et d'en faire le sujet du premier ouvrage qu'il serait capable de composer. Le cardinal Bellarmin, ayant connu ce fait, ne put retenir ses larmes en l'entendant, et appela mille bénédictions sur un enfant qui partageait d'une manière si touchante tout le zèle et toute la dévotion qu'il avait lui-même pour ce sublime privilège de Marie.

Le jour de l'Immaculée Conception était un jour cher à saint François de Sales. Il n'était que sous-diacre que déjà il avait établi une congrégation de pénitents sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Il en fit une fête d'obligation pour son diocèse ; il avait choisi ce jour pour être sacré évêque, et pendant la cérémonie il aperçut la sainte Vierge qui s'engagea à le prendre et à le garder sous sa toute-puissante protection.

« ne peut en mesurer la grandeur... Magnifique et singulier triomphe de la Vierge ! innocence incomparable, pureté, sainteté, effusion ineffable de grâces, de vertus et de privilèges divins, que les Pères ont proclamés !... Ils en ont vu la figure dans l'arche de Noé, que la main de Dieu fit surnager au naufrage du genre humain. Elle était pour eux l'échelle de Jacob, qui reliait le ciel et la terre, dont les anges de Dieu montaient et descendaient les degrés, et au sommet de laquelle Jéhovah se reposait. Elle était le buisson ardent que Moïse vit entouré de flammes, sans que le feu atteignit son feuillage verdoyant : la tour inexpugnable où sont suspendus les milles boucliers, l'armure des forts, terreur de l'ennemi... la cité de Dieu, étincelante de splendeurs, dont les fondements sont assis sur les montagnes saintes ; le temple auguste de Jérusalem, resplendissant de clartés divines et rempli de la gloire du Très-Haut...

« Tel est le sens des noms qu'ils donnent à Marie : ils l'appellent le lis entre les épines ; la terre vierge, intacte, toujours bénie... de laquelle fut formé l'Adam nouveau ; le Paradis de délices, planté par Dieu même, à l'abri des embûches du serpent, toujours immaculé, inondé de lumière, riant séjour d'innocence et d'immortalité... le temple vraiment divin ; la fille de la vie, l'unique et seule qui ne fût point fille de la mort. Ils ont dit, en parlant de la conception de la Vierge, que la nature s'était arrêtée tremblante devant ce chef-d'œuvre de grâce. Il convenait que ce Fils unique dont le Père est salué aux cieux par les concerts des séraphins, eût ici-bas une Mère dont la sainteté n'eût jamais éprouvé d'éclipse. »

Telle est cette magnifique parole de Pie IX, qui a résumé d'une manière aussi parfaite la doctrine des Pères, et qui descendit sur nos âmes, au jour de la proclamation du dogme, comme l'écho prolongé de la salutation angélique de Nazareth.

Et comment, dit un savant religieux de nos jours, comment n'admirerions-nous pas la pureté incomparable de Marie dans sa conception immaculée, lorsque nous entendons dans le divin Cantique ce Dieu même qui l'a ainsi préparée pour être sa Mère, lui dire avec l'accent d'une complaisance toute d'amour : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a en vous aucune tache. » C'est le Dieu de toute sainteté qui parle ; son œil, qui pénètre tout, ne découvre en Marie aucune trace, aucune cicatrice du péché.

Pouvons-nous nous étonner maintenant que Gabriel s'incline profondément devant une pareille merveille et qu'il dise : « Salut, ô Marie, pleine de grâce ? » Gabriel mène sa vie immortelle au centre de toutes les magnificences de la création, de toutes les richesses du ciel ; il est le frère des Chérubins et des Séraphins, des Trônes et des Dominations ; son regard parcourt éternellement ces neuf hiérarchies célestes où la lumière et la sainteté resplendent souverainement, croissant toujours de degré en degré : mais voici qu'il a rencontré sur la terre, dans une créature d'un rang infé-

rieur aux anges, la plénitude de la grâce, de cette grâce qui n'a été donnée qu'avec mesure aux esprits célestes et qui repose en Marie depuis le premier instant de sa création.

Il serait bien inutile de chercher sur la terre quelque terme de comparaison, puisque, dans le ciel même, Marie surpasse la pureté de ceux dont la place est auprès du trône de l'Éternel, dont la gloire resplendit d'un éclat que nos regards mortels ne pourraient supporter et que notre imagination ne peut concevoir.

Aurore du Soleil de justice, Marie fut toujours sans ombre et sans le plus léger nuage ; Arche de la nouvelle alliance, Marie eut toujours devant Dieu l'éclat de l'or le plus pur ; Rose mystique, toujours elle exhala les plus suaves parfums ; Lis des vallées, jamais le venin du serpent ne lui imprima de souillure, et jamais rien ne vint ternir sa blancheur.

Un peintre espagnol, illustre et chrétien, a représenté l'Immaculée Conception dans un immortel tableau ; la reproduction de ce chef-d'œuvre est généralement répandue. Voici la description qu'en a faite un célèbre écrivain :

« L'œuvre de Murillo est une des plus grandes notes du génie humain. Dans les profondeurs de l'avenir, Isaïe dut voir ainsi la Vierge qui enfanterait ; ainsi elle lui apparut descendant sur la terre, les yeux tournés vers le ciel, rayonnante d'amour et d'humilité.

« Voilà cette âme parfaite, envoyée à la terre par ce Dieu qui a tant aimé le monde, pour être unie à un corps parfait que nulle tache n'atteindra. Elle a toute la candeur de l'éternelle innocence, toute la splendeur de l'éternelle virginité. Ses pieds sont nus, ses cheveux dénoués flottent dans les airs que n'ont pas traversés les haleines humaines ; son vêtement n'est qu'une voile : les misères de la nature mortelle lui sont inconnues.

« Elle descend, portée sur les anges, à travers la lumière divine. Le Ciel pressent un grand dessein de miséricorde sur la race d'en-bas. L'Ambassadrice du Créateur remontera pour attirer des légions de saints : Ouvrez-vous, portes éternelles !

« Ces anges d'enfants qui l'entourent, prophétisent les moissons de fleurs pures que la terre, désormais arrosée par les eaux du baptême, germera pour les cieux. Désormais la terre donnera au ciel, non-seulement des fruits, mais des fleurs. »

III. — CONCLUSIONS ET RÉOLUTIONS

Oui, il est doux d'arrêter ses regards sur tant de beauté, de contempler une perfection si grande. O chrétiens ! enfants d'Adam, mais aussi enfants de la Vierge immaculée ! il vous est permis de vous laisser aller à des sentiments d'une légitime fierté, et d'oublier l'humiliation dont vous aviez couverts la faute de votre premier père : car voici que votre nature dégénérée apparaît dans toute sa splendeur ; le péché a été vaincu par la nouvelle Eve ; le démon a frémi à l'aspect de sa puissance, et la dignité première de votre origine a été restituée glorieuse et éclatante dans la personne de Marie.

Contemplez donc ce magnifique spectacle :

il est permis à l'enfant de se réjouir de la beauté de sa mère ; mais ne vous contentez pas cependant d'une admiration stérile : agissez, faites des œuvres : *inspice et fac secundum exemplar*. Chacun de nous, selon la belle image de saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie. Formez la vôtre sur celle de la sainte Vierge et soyez de fidèles copies d'un si beau modèle. Toute votre dévotion pour Marie serait inutile ou superstitieuse, si elle ne vous conduisait à Dieu pour le posséder et le voir un jour.

Vous aimez à vous représenter Marie comme le lis de la vallée, dont la tige s'élance vers le ciel, dont la corolle ne s'ouvre qu'à la rosée du matin et ne reçoit que les purs rayons du soleil : que votre cœur soit ce lis, fermé aux passions et aux joies coupables, ouvert seulement à la grâce divine et à ses saintes inspirations, dirigé toujours du côté du ciel par ses desirs et ses pensées, embrasé du plus pur amour de Dieu.

Vous aimez à comparer Marie à la rose des jardins, aux suaves odeurs : que votre vie soit, comme dit saint Paul, embaumée du parfum des vertus ; que la charité, que la bonté, que la miséricorde, inspirent vos paroles, animent vos actions, car vous devez répandre la bonne odeur de Jésus-Christ : *bonus odor Christi*.

Vous avez dit, ô mon Dieu : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Accordez-nous de suivre, dans la voie de l'innocence, notre Mère, dont nous espérons contempler un jour, dans le ciel, l'ineffable sainteté.

PROPOS D'UN LAIQUE SUR LE CLERGÉ.

L'Ami du Clergé ayant demandé quelques lignes à M. Paul Féval, l'éminent Converti du Sacré-Cœur s'est empressé de répondre par l'envoi de l'article qui porte ce titre. La Rédaction lui en est profondément reconnaissante, et elle est sûre d'avance que tous nos lecteurs s'associeront à ce sentiment.

M. de Talleyrand, fils boiteux de Voltaire, avait encore plus d'esprit que son papa : un esprit d'enfer ! c'est le terme qu'on emploie pour louer dignement cette intelligence pointue et tortue où il y eut un peu de bon et beaucoup de mauvais. Parmi les innombrables « mots » qu'on lui prête, il en est un qui n'est pas bien rapporté par les chroniqueurs : « Surtout, pas de zèle ! » On l'a répété des millions de fois.

Ce mot fut dit, selon les *anas*, dans les premiers jours de la Restauration, aux employés réunis des Affaires-Etrangères. M. de Montbel, le ministre de Charles X, racontait la chose autrement. Selon lui, dans le premier conseil qui eut lieu après la rentrée du Roi, M. de Talleyrand dit à ses collègues : « Pas de zèle ! nous avons le temps. »

Ce grognement du scepticisme m'a bien souvent fait réfléchir. Il y a un esprit qui consiste à déshonorer les grands mots. Cela fait rire tous ceux que les grandes choses ennuiant. Ne cherchez pas ailleurs l'origine de certaines résistances littéraires qui stupéfient le bon sens public. Avant la guerre, le premier imbécile venu, au théâtre, divertissait des chambrées entières d'assez honnêtes gens, pendant cent représenta-

tions consécutives, rien qu'en se moquant de notre armée ; et tel misérable livre n'a conquis sa vogue désolante qu'en prêtant un vêtement de carnaval à la vertu, ce plastron des coquins. Vous souvenez-vous de Chauvin, le grotesque ? et vous rendez-vous bien compte de ce fait redoutable que Chauvin n'était grotesque aux yeux des « bonnes gens » que parce qu'il parlait trop de gloire et de patrie ? Ah ! les « bonnes gens », ennemis des grandes choses ! qui saurait dire tout ce qu'ils ont tué chez nous ?

Il n'y a pas jusqu'à Dieu lui-même qui ne prête au rire idiot. On apprend à blasphémer par calcul et pour faire son chemin. Cela mène à tout. L'épizootie descend de la bourgeoisie au peuple, et toute caricature qui salit un prêtre ou qui l'égorge se vend à cent mille exemplaires, avec approbation et privilège de... de qui ?

Elles ont raison, les caricatures, d'assassiner le prêtre et de le calomnier, car le prêtre les déchirera. Il est immortel sur la terre, et le triomphe diabolique n'a qu'un temps. Le prêtre en a vu bien d'autres ! L'empereur Dioclétien, si l'on en croit l'histoire, ne valait pas beaucoup mieux qu'une république voltairienne et les bêtes de ses cirques avaient la dent presque aussi féroce que nos journaux pour rire. Dioclétien cependant est mort, lui qui avait des autels supérieurs à n'importe quel balcon, et les martyrs qu'il donnait à la dent de ses lions vivent. De nos jours, les lions sont devenus des curiosités qu'on montre pour de l'argent, mais les chacals pullulent. A travers tous nos chacals de la plume et du crayon, les prêtres vont et prient.

Ils vivent, ils soignent intrépidement notre maladie qui semble incurable et qu'ils guériront. Ils ont le zèle dont M. de Talleyrand ne voulait pas, parce qu'il *avait le temps* ; ils ont la résignation, que notre orgueil confond presque avec la lâcheté, et ils ont la patience, vertu divine, réservée à ceux qui dédaignent le temps de M. de Talleyrand, parce que l'éternité de Dieu leur appartient.

N'ont-ils que cela cependant ? Si fait : au-dessus de tout cela, ils ont la foi qui soulève les mondes, et au-dessus encore l'espérance à qui rien ne résiste, et encore au-dessus, s'il est possible de monter plus haut, ils ont l'invincible charité. Ne craignez rien pour eux.

J'ai fait naguère le voyage de Tours, où j'allais m'agenouiller devant le tombeau du soldat saint Martin. J'avais pour compagnons de wagon un avocat, un médecin, un jeune capitaine de notre armée, pèlerins comme moi, et un frère de la Doctrine chrétienne ; plus une bonne dame et ses deux filles, dont la toilette était d'une extrême simplicité. Nous avions dans d'autres compartiments des pèlerines fort élégantes. Ce n'est pas un péché. Seulement, celles-ci étaient ce qu'on appelle encore de grandes dames, et les grandes dames ont cédé le falbala à leur blanchisseuse. Il y a là-dedans un brin d'orgueil.

L'avocat était un bon garçon, remarquablement bavard, qui avait l'esprit plein d'un duel politique tout frais, dont on ne connaissait pas encore bien les détails.

— Ce Gaudissart, disait-il, est extrême en tout. Vit-on jamais chose pareille ? se battre à bout portant ! avec des pistolets chargés chacun de trois balles explosibles, comme celles dont on se sert pour la chasse au rhinocéros ! Quand on a sa position ! et ses millions ! et son talent ! et ses chevaux !... Capitaine, approuvez-vous le duel ?

— Dans notre état, répondit le jeune officier, il nous est difficile d'afficher notre opinion là-dessus. Comme chrétien, je le réprouve absolument, selon la loi de l'Eglise ; mais il est de ces cas particuliers, entre députés, par exemple, quand on se mesure à l'épée à dix pas ou au pistolet à portée de canon...

— Mais à bout portant, capitaine, à bout portant ! avec des balles fulminantes !

— Et les deux infortunés ont sauté ? demanda le cher frère avec effroi.

— Vous comprenez bien, répondit l'avocat, que les témoins n'ont pas permis une telle boucherie. Gaudissart a eu beau faire le diable, il a dû *satisfaire l'honneur* au plus juste prix et même un peu au rabais. Mais il a juré qu'à son prochain duel on mettrait deux mitrailleuses en batterie ! C'est une nature de lave !

— C'est un malheureux homme, dit le frère. Nous prions bien pour lui, car il n'a pas mauvais cœur. Son dernier discours nous a chassés de notre pauvre maison et nos enfants sont sans maîtres, parce que les parents ne veulent pas de l'instituteur qui nous a remplacés...

— Vous êtes de Blois ? fit l'avocat. J'ai su vaguement cette histoire-là.

Le médecin, qui n'avait pas encore parlé, dit :

— Ces choses arrivent ailleurs qu'à Blois. Je vous connais, mon cher frère : vous êtes de *** , où j'ai ma maison de campagne...

— Votre château, c'est vrai, Monsieur le docteur.

Un médecin qui a un château inspire considération à tout le monde. L'avocat regarda le docteur avec intérêt, la bonne dame aussi, aussi les deux demoiselles ; le capitaine et moi, qui étions déjà une paire d'amis, nous cessâmes de causer pour écouter. Le médecin reprit :

— Mon cher frère, l'an dernier, je ne vous aimais pas beaucoup.

— C'est encore vrai, Monsieur le docteur, et vous nous l'avez prouvé.

— Quand vous vîntes me dire que le conseil municipal vous retirait votre subvention, je vous refusai les 200 francs que vous me demandiez.

— Monsieur le docteur, vous ne me deviez rien.

— Mon frère, vous vous trompez. Je n'ai jamais été un incrédule. A la différence de plusieurs de mes éminents confrères, qui nient l'âme pour ne l'avoir jamais rencontrée sous leur scalpel en disséquant les corps, je me contente de sentir la mienne en moi, comme je sens Dieu au-dessus de moi, et voilà longtemps déjà que je suis un chrétien passable : donc je vous devais beaucoup ; mais j'avais cette opinion que toute chose en ce monde doit être indépendante et vivre par elle-même.

— Ce serait bien à souhaiter, Monsieur le

docteur, fit observer le frère ; et avant la spoliation des biens du clergé, toutes les choses de l'Eglise vivaient ainsi.

— Serait-ce bien à souhaiter ? répéta le médecin en mettant double point d'interrogation au bout de sa phrase. La question est oiseuse en apparence, parce que ceux qui ont pris ne rendront pas ; mais voyons, mon frère ! il faut pourtant bien que les pauvres gens comme moi, comblés sur la terre des bienfaits de la Providence et endormis dans cette ingratitude qu'ils nomment indifférence, aient un moyen de se convertir ?

Ceci fut dit bonnement, et pour la seconde fois nous regardâmes ce cher homme, dont la figure était éclairée par un visible attendrissement.

— Messieurs, reprit-il en s'adressant à nous tous cette fois, il n'y a qu'une année d'écoulée depuis que je pensais ainsi, et me voilà pèlerin du tombeau de saint Martin. Les routes de Dieu semblent souvent tortueuses : rien n'y va selon la direction commandée par les mathématiques. Tout à l'heure vous parliez d'un honorable citoyen qui a chanté à trente-cinq pas son grand air bravoure, et qui, au lieu d'en tirer quelque applaudissement, a soulevé un vaste éclat de rire. Ce ne sera pas encore sa fin, parce qu'on nous a tout changé en France, même les puérités du faux point d'honneur ; mais, il y a vingt ans, un homme serait mort sur le coup de ces pistolets, de cette distance et de ce « commandement » qui ordonne aux balles de se perdre dans la patrie des alouettes. On a ri, du moins, comme on ne le faisait plus depuis feu Polichinelle ; et, sans mettre en doute le moins du monde la vaillance historique de l'homme d'Etat susdit, je déclare que la nouvelle preuve qu'il en a fournie ne lui a pas porté profit. Eh bien ! c'est là l'histoire de toute manœuvre et aussi de tout excès, de toute injustice et principalement de toute persécution : tout cela vise à droite et porte à gauche, comme ces canons chinois qui ne tuent que leurs artilleurs. Deux choses seulement continuent de marcher droit, et sont capables de nous défendre contre des malheurs qui doivent certainement venir, et tourner peut-être à bien, au prix de terribles souffrances : l'armée et le clergé ; je dirais presque plutôt le clergé et l'armée, car c'est le clergé qui est en avant et qui reçoit les plus durs coups. Sur son dos on bat la France des familles, la vraie, la seule France. L'armée se protégera bien toute seule, et d'ailleurs nous n'y pouvons rien. Le clergé, c'est différent : c'est le plus pressé. Comme la bravoure du prêtre grandit avec notre péril, comme son œuvre s'étend à proportion des obstacles qu'on lui oppose, comme il travaille pour nous, comme il prie pour nous et qu'il pâtit pour nous, je vais à lui. J'étais hier l'opposition dans ma paroisse ; aujourd'hui je suis un clercal déterminé, parce que, par habitude de métier, j'ai tâté le poulx de la patrie et que je n'ai vu qu'un remède à son mal : le secours de Dieu.

Il y eut un petit moment de silence, après quoi l'avocat dit :

— Eh bien ! docteur, mes compliments ! vous avez la parole très-facile, pour quelqu'un qui n'est

ni du barreau, ni de la Chambre. Moi, je ne suis ni cléricale ni pèlerin pour le moment ; mais j'ai invité mon curé à dîner la semaine dernière, et c'est la première fois depuis mon mariage. Est-ce à cause du discours de Romans ? Ma foi ! ce n'est pas impossible, et il me semble même avoir dit quelque part que ce discours était une maladresse, grosse comme le ballon captif des Tuileries ; mais de là à caresser les jésuites, dame ! j'ai idée qu'il y en a encore un joli saut !

Pas si large qu'il le croyait, ce cher avocat ! car à Tours, le lendemain, je vis sa tête blonde et frisée à quelques vingt pas de moi, parmi ceux qui suivaient la procession.

L'entretien continua ; tout le monde y prit part, excepté les deux jeunes filles, car la bonne dame elle-même plaça son mot. Elle venait de Paris, où la générosité des particuliers est obligée de soutenir les sœurs de Saint-Vincent de Paul, abandonnées du conseil municipal. Les sœurs, ce sont les pauvres ; les pauvres vont fatalement aux gens qui les écrasent et qui les affament, comme certains oiseaux se jettent dans la gueule des serpents. Mais les sœurs vivent malgré le conseil municipal, et donnent du pain aux pauvres qui aiment le conseil municipal. La bonne dame aurait pu nous dire comment s'accomplit ce miracle : la persécution appelle l'aumône.

Le jeune capitaine constata de son côté que, depuis les nouvelles lois sur l'aumônerie militaire, il y avait un mouvement de ferveur dans l'armée : les soldats aiment Dieu qu'on persécute.

— Je m'en suis aperçu par moi-même, dit l'officier en finissant : j'étais chrétien, je suis pieux.

N'était-ce pas ma propre histoire à moi-même, qui écoutais en songeant ? La persécution convertit.

Le docteur *** ne m'a pas autorisé à citer son nom illustre, et je le tais. Il nous dit, comme nous approchions de la gare de Tours :

Notre terre est arrosée par de grands fleuves, par des rivières et par des ruisseaux, et toute semence y germe à cause de cela ; sans cela, ce serait la famine et la mort. C'est l'image du clergé à la tête, duquel, sous l'autorité de Notre Saint-Père, combattent de magnifiques esprits commandant à de loyales intelligences, qui commandent elles-mêmes à d'humbles et fidèles dévouements : larges fleuves de doctrine, belles rivières d'enseignements, limpides ruisseaux de sincérité et de bons exemples, qui empêchent le monde de périr ; je ne parle même pas de la prière des vierges ni du suffrage des saints. Le clergé « improductif », comme disent les économistes de la matière et les Anglais, ne fabrique rien, il est vrai, ne vend rien et achète peu, mais il donne immensément, parce que, grâce à Dieu, il reçoit de même ; il combat, il instruit, il relève, il sauve, et, au point de vue de la santé morale, il est le véritable réseau de nos artères et de nos veines, qui portent encore la chaleur du cœur social à ses plus infimes extrémités. Sans le clergé, depuis l'évêque mitré et croisé d'or, qui a du génie et de la puissance, jusqu'à l'humble vicair de campa-

gne, jusqu'au pauvre frère de la Doctrine chrétienne qui ne mange pas tous les jours, le corps social tomberait en décomposition, parce que le sang et la vie n'y circuleraient plus.... Ah ça ! mon frère, vous voici à la gare : vous ne quêtes donc pas ?

Le frère sourit, regardant la bonne dame et les deux jeunes filles, qui depuis longtemps, lui avaient glissé discrètement leur offrande. Le docteur serra avec respect la main qu'on lui tendait et y laissa un billet de banque ; les autres firent ce qu'ils purent. Nous étions arrivés.

Moi, qui n'ai pas encore parlé, je me dédommage en finissant et je dis : « Chrétiens, défendez votre clergé qui vous défend ; faites vivre vos prêtres qui vous font vivre ; donnez des foules attentives à leur éloquence, des milliers de lecteurs aux œuvres de leur génie. Cotisez-vous pour prodiguer aux grands la gloire qu'ils rendent à Dieu et aux petits la liberté qui déjà leur échappe. Chrétiens, vous êtes le nombre, et la force, et la richesse. Donnez de l'argent à l'aumône des prêtres, qui seule va au besoin réel ; serrez-vous autour de la paroisse menacée, étayez-la. C'est à vous-mêmes que vous donnez, non-seulement selon la parole de Jésus, qui vous le rendra au centuple, mais encore même selon le calcul de la prudence humaine. A vos rangs ! Malheur à qui laisse entamer le rang ! Chaque sœur de charité qui tombe épuisée, chaque frère ignorantin qui succombe à la persécution de la misère fait un trou dans votre front de bataille, et c'est par là que votre mort peut passer. Serrez-vous ! »

PAUL FÉVAL

CONGREGATIONS ROMAINES

I. — CONGRÉGATION DU CONCILE

L'épilepsie constitue-t-elle une irrégularité et conséquemment un empêchement canonique pour entrer dans les ordres sacrés ? Nous trouvons à la date du 26 juin 1878 une décision de la Sacrée Congrégation du Concile qui nous fait connaître la jurisprudence ecclésiastique sur ce point. Résumons le fait et les débats.

Pascal Ruffa, du diocèse de Tropea, âgé de 29 ans, dans une supplique au Saint-Père, expose ce qui suit : Ayant pris la soutane et désirant vivement suivre la carrière ecclésiastique pour servir Dieu et l'Eglise qui dans son diocèse commence à manquer de prêtres, il est sujet depuis 13 ans à des attaques d'épilepsie. Mais ces attaques n'ont lieu que pendant la nuit, au plus fort du sommeil, et n'ont jamais laissé de traces dans ses facultés mentales. Pour ces motifs, il demande dispense au Saint-Siège, pour recevoir les Saints Ordres.

Cette supplique de Pascal Ruffa était accompagnée d'une lettre de son évêque appuyant sa demande et constatant qu'il a une bonne conduite et une instruction suffisante. « Ce sera, ajoute le prélat, une consolation pour mon cœur de pouvoir assurer un prêtre de plus à mon diocèse qui en a besoin. »

A la réception de ces documents, le conseiller

de la Congrégation, fit écrire à l'évêque en question pour demander quelques renseignements particuliers et requérir un certificat de médecin.

Le certificat fut obtenu ; il était conçu en ces termes : Le soussigné docteur en médecine et chirurgie, atteste, par rapport à la névrose dont souffre Pascal Ruffa : 1° les accès convulsifs depuis la puberté, ayant toujours été nocturnes, n'ont jamais été observés par un médecin. On ne peut donc établir scientifiquement si les convulsions prennent la forme ou le caractère épileptique ; 2° ces convulsions causées par la dépression du système nerveux dérivent d'abstinences excessives ; 3° les diverses phases et les suites des accidents indiquent que la maladie appartient plutôt au type épileptiforme qu'à l'épilepsie proprement dite. En effet, les attaques irrégulières se renouvellent à plusieurs mois d'intervalle et toujours la nuit ; elle ne laisse pas les suites ordinaires, telles qu'émission d'urine et d'excréments pendant le paroxysme, déchirements de la langue, trouble physique ou mental, etc., etc. ; en un mot, on ne trouve point là la physionomie caractéristique de l'épilepsie, et les facultés mentales demeurent dans leur intégrité normale avant et après les attaques.

L'évêque de Pascal Ruffa faisait suivre ce certificat médical d'une nouvelle lettre insistant sur la pénurie de prêtres dans son diocèse et sur les rares qualités du sujet qui persistait dans sa vocation malgré les résistances de sa famille.

Ainsi préparée, la cause a été présentée sommairement devant la Congrégation du Concile, le 26 janvier 1878.

Le rapporteur expose les raisons pour et contre. Il rappelle en premier lieu les lois formelles qui excluent les épileptiques du sacerdoce (Cap. *Communiter*, 3 dist., 33 Gloss.)

Pour admettre un épileptique, il faudrait que sa maladie ne se fût pas manifestée pendant plusieurs années, ainsi que la Sacrée Congrégation l'a prescrit *in Tudertina* 9 juillet 1704. Mais dans le cas présent, Pascal Ruffa est atteint depuis 13 ans et n'a jamais donné de signes de guérison. Il semble donc qu'on doit le repousser du sanctuaire, et qu'il ne peut même pas être l'objet d'une faveur parce qu'il n'est pas encore dans les Ordres et que dans cette circonstance les canons de l'Eglise doivent être observés encore avec plus de rigueur. (Décisions *Comen.*, 6 mai 1775 et *Firmana*, 24 mai 1823).

C'est en vain que dans l'espèce les attaques arrivent rarement et dans la nuit et au plus fort du sommeil. L'expérience démontre que ces sortes de maladies vont croissant, et ce qui arrive maintenant la nuit pourra arriver le jour. Pascal Ruffa n'étant pas encore dans les Ordres, rien ne le désigne à une faveur.

D'un autre côté, il est juste d'observer que dans le cas présent la maladie n'implique aucune faute de la part du jeune clerc ; que, par conséquent, elle ne constitue pas une irrégularité *absolute* ; que l'épilepsie enfin ne rend irrégulier que jusqu'à l'heure où le médecin juge le sujet capable de monter à l'autel (Schmalzgruel, *In Jus canon.*, tom I part. III, tit. 20, n° 11.)

Or, si l'on fait attention que Pascal Ruffa est malade depuis 13 ans, qu'il n'a ses accès que rarement et pendant la nuit, il semble qu'il peut monter à l'autel en toute sécurité. D'ailleurs, le certificat du médecin nie que son affection soit l'épilepsie proprement dite, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Il faut ajouter à ces observations tirées de la science les arguments de moralité, de science, d'aptitude que le sujet lui-même fournit amplement, et enfin la raison supérieure de la pénurie de prêtres qui afflige le diocèse de Tropea, pénurie attestée par l'évêque lui-même.

Après avoir pesé les raisons pour et contre, la Sacrée Congrégation du Concile porta une sentence favorable qu'elle formula en ces termes :

Pro gratia dispensationis et habilitationis, facto verbo cum sanctissimo.

II. — CONGRÉGATION DES INDULGENCES.

Réponses à plusieurs questions.

1° Un évêque ou tout autre prélat peut-il accorder de nouvelles indulgences à tel acte de piété ou à telles associations qui en ont déjà obtenu du Saint-Siège, ainsi qu'aux croix, chapelets, images ?

Réponse : *Negative, nisi novæ conditiones adimplendæ prescribantur.*

2° Un évêque peut-il accorder des indulgences aux fidèles d'un autre diocèse, l'ordinaire du lieu y consentant ? Peut-on tolérer cette pratique, si l'on n'a pas d'autre but, en multipliant le nombre des prélats qui concèdent les indulgences, que de multiplier la somme des jours d'indulgences attachées au même acte pieux ?

Réponse : *Negative ad utrumque.*

3° L'évêque peut-il appliquer de nouvelles indulgences à l'objet ou à l'acte de piété que son prédécesseur a indulgencié ?

Réponse : *Negative.*

4° Un évêque *in partibus*, bien qu'il soit auxiliaire de l'évêque diocésain, peut-il accorder quarante jours d'indulgences, comme l'évêque diocésain lui-même ?

Réponse : *Negative.*

5° Un évêque peut-il, sans excéder son droit, et afin d'augmenter les indulgences, diviser en plusieurs parties le même acte de piété, par exemple, appliquer quarante jours d'indulgences à chaque mot de la Salutation angélique ?

Réponse : *Negative.*

6° Un délégué apostolique peut-il, en vertu des pouvoirs qu'il a reçus du souverain Pontife, concourir avec les évêques des pays compris dans sa délégation à enrichir d'indulgences le même objet ou le même acte de piété ?

Réponse : *Consultius se absteineat.* (Ce sera plus sage de s'en abstenir.)

7° Les prélats à qui par indult apostolique a été concédée la faculté d'accorder des indulgences plénières pendant l'année, en certains jours de fête solennelle, doivent-ils user de cette faculté chaque fois que cette solennité a lieu ? ou bien peuvent-ils, par une seule concession, étendre la même indulgence à toutes les solennités qui reviennent périodiquement ou à perpétuité ?

Réponse : *Affirmative ad primam partem, negative ad secundam.*

Le secrétaire de la congrégation ayant présenté ce rapport au Pape Pie IX dans son audience du 12 janvier 1878, Sa Sainteté approuva ces réponses susdites et donna l'ordre de les publier. Cet ordre fut publié le même jour et la même année, sous la signature du cardinal Oreglia de San Stefano, préfet de la congrégation, et de A. Panici, secrétaire.

JURISPRUDENCE

Quel est le sens du mot famille employé dans l'article 72 du décret du 30 décembre 1809, relatif aux concessions de bancs ou chapelles en faveur des fondateurs, donateurs ou bienfaiteurs d'une église ?

Doit-il s'entendre exclusivement des descendants en ligne directe ? ou s'applique-t-il à tous les héritiers, naturels ou institués, en ligne collatérale comme en ligne directe ?

L'article 72 du décret du 30 décembre 1809 contient les dispositions suivantes :

« Celui qui aurait entièrement bâti une église pourra retenir la propriété d'un banc ou d'une chapelle pour lui et sa famille tant qu'elle existera.

« Tout donateur ou bienfaiteur d'une église pourra obtenir la même concession sur l'avis du Conseil de Fabrique, approuvé par l'Evêque et par le Ministre des Cultes. »

Dès les premiers temps de l'application du décret de 1809, le mot *famille* employé dans cet article fut interprété dans le sens de famille en ligne directe (fils et petits-fils), à l'exclusion de la famille collatérale (oncles, tantes, neveux, nièces, cousins et cousines). Aussi les arrêtés ministériels de concession, basés sur l'article 72 précité, qui ont été rendus en 1812 et les années suivantes, avaient-ils soin de préciser qu'elles étaient accordées au fondateur ou bienfaiteur pour lui et sa famille en *ligne directe* tant qu'elle existerait. Mais, plus tard, on a cessé de déterminer ainsi dans les arrêtés la signification du mot *famille*, et l'on s'est borné à déclarer, selon les termes généraux de l'article 72.... « pour lui et sa famille tant qu'elle existera. »

Ce changement de rédaction doit être attribué à la conviction où était le Ministère des Cultes que le mot *famille* de l'article 72 devait être in-

terprété dans le sens exclusif de « famille en ligne directe, » et qu'il était dès lors inutile de le rappeler dans chaque arrêté de concession. C'est en ce sens que l'Administration des Cultes a résolu la difficulté toutes les fois qu'elle a été appelée à la trancher administrativement.

Mais, dans ces dernières années, une étude nouvelle des dispositions du décret de 1809 et des travaux préparatoires de ce décret a amené l'Administration à constater que le titre sous lequel est rangé l'article 72 contient diverses dispositions reproduites de l'ancienne jurisprudence ; que, sous cette jurisprudence, le mot *famille* s'entendait de tous les héritiers sans distinction : on a ainsi reconnu qu'en cas de contestation judiciaire sur l'étendue d'une concession de banc ou de chapelle faite à une personne pour elle et sa famille tant qu'elle existera, les tribunaux pourraient, par interprétation du mot *famille*, étendre le bénéfice de la concession même aux héritiers collatéraux ou institués. Et, comme ce résultat serait contraire à la jurisprudence du Ministère des Cultes, qui, dans toutes les concessions par lui consenties, a toujours entendu les autoriser seulement en faveur de la famille en ligne directe, il a été résolu, pour prévenir les conséquences d'une pareille interprétation, de revenir, pour la rédaction des arrêtés de concession, à la formule suivie en 1812.

Actuellement, les arrêtés ministériels autorisant des concessions de bancs ou chapelles en faveur des fondateurs, donateurs ou bienfaiteurs d'églises déterminent donc expressément, comme dans les premiers temps de l'application du décret de 1809, que ces concessions ont lieu au profit de telle personne pour elle et sa famille en *ligne directe* tant qu'elle existera.

Il convient, du reste, pour prévenir toute difficulté à cet égard, que les Conseils de Fabriques, intéressés à restreindre la durée des concessions, précisent exactement dans leurs demandes que le bénéfice de ces attributions exceptionnelles devra se restreindre aux membres de la famille en *ligne directe*.

(Journal des Conseils de Fabrique.)

CORRESPONDANCE

T. 48 par M., 23 nov., 78.

D. — Vous rendriez un véritable service à bon nombre d'ecclésiastiques, de traiter à l'occasion dans l'*Ami du Clergé*, la question de l'obligation *personnelle* au curé d'appliquer la messe le dimanche à sa paroisse, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Rome a réglé ce point, il y a quelques années, contrairement à ce qui était généralement suivi, je crois. — V., curé de T.

R. — C'est une obligation personnelle. On ne peut pas déléguer l'obligation de prier. Le curé est médiateur entre Dieu et les paroissiens. Il n'est pas possible de déléguer ces fonctions de médiateur. La question a été bien des fois traitée dans les *Analecta*, notamment dans le *Traité des Vicaires de paroisse*, cinquième série, page 986. Au reste, nous y reviendrons dans un article spécial pour l'*Ami du Clergé*.

Château de Moidière, 22 novembre 1878.

D. — Puisque la rédaction de l'*Ami du Clergé* a la

onté d'éclaircir les doutes que ses abonnés lui soumettent, je me permets de la prier de vouloir bien répondre à la question suivante :

Est-il permis au prêtre qui dit trois messes le jour de Noël, de recevoir trois honoraires? (Le prêtre est supposé n'avoir pas charge d'âmes.)

L'abbé Jos. O., précepteur.

R. — Affirmativement; la question se trouve aussi examinée scientifiquement et décidée dans la livraison préliminaire des *Analecta*, publiée l'an dernier, et formant les 320 premières colonnes de la première série.

DE L'ASSISTANCE AUX VÊPRES ¹

PAR MGR FREPPEL, ÉVÊQUE D'ANGERS.

II

Saint Paul avait tracé les grandes lignes de l'office des Vêpres dans ces mots déjà cités : « Instruisez-vous et exhortez-vous mutuellement dans les psaumes, les hymnes et les cantiques. » (*Coloss.*, III. L. 16). Tel est, en effet, le triple élément que l'Eglise a fait entrer dans le sacrifice de louange par lequel s'achève et se complète la sanctification du dimanche : le psaume, l'hymne, le cantique spirituel, couronnés par la prière du prêtre, résumant les vœux de tout un peuple dans un cri final de reconnaissance et d'amour : voilà les Vêpres.

Les psaumes ! ne fût-ce qu'au simple point de vue de la littérature, ils résument tout ce que le langage humain a produit de plus élevé en éloquence et en poésie. Mais au point de vue religieux ils sont une prière universelle, appropriée à tous les besoins de l'âme et à toutes les situations de la vie. Le psaume console dans la douleur, rassure dans le doute et les perplexités, encourage dans l'abattement ; il soupire avec le malheureux, gémit avec le pécheur, éclate en transports de joie avec le juste : *Communis quidem bonæ doctrinæ thesaurus est, apte singulis necessaria subministrans* (S. Aug. *Præfat. in Psal.*) Les psaumes ne sont pas seulement une prière, mais un des plus beaux poèmes qui aient été écrits en langue humaine. Le plan providentiel s'y déroule lumineux et grandiose, soit que le Psalmiste célèbre les merveilles de l'ancienne alliance, soit qu'il salue de loin le grand avènement du Messie, les triomphes de la foi dans le monde visible et celui de la charité dans le monde invisible, le ciel, l'histoire et la doctrine, morale et piété, tout ce qui éclaire et nourrit l'âme se trouve dans ces sublimes versets : *Cantatur psalmus ad delectationem, discitur ad eruditionem* (S. Ambr. *Præf. in Psal.*)

Ce qui ajoute à l'expression des psaumes, c'est que l'Eglise a su y adapter le premier et le plus majestueux de tous les chants. Elle s'est souvenue, comme disait saint Jean Chrysostome, que rien n'élève l'âme au-dessus de la terre et ne la dégage de son corps comme la musique religieuse (*Homil. in ps. xli*). Or le plain-chant est de toutes les musiques celle qui produit le plus sûrement et le plus saintement cet effet :

car il est grave et tempéré, comme il sied à la langueliturgique, sans molle délicatesse ni exaltation fiévreuse, prenant tous les accents de la joie ou de la tristesse, du combat et de la victoire, laissant dans tous les cas une salutaire impression dans les âmes. Qui ne l'a éprouvé cent fois ?

Après le chant des psalmes, celui des hymnes occupe le second rang dans l'office des Vêpres, selon le programme de saint Paul universellement suivi. Ce n'est plus la parole inspirée du Psalmiste qui sert de thème à ces harmonies nouvelles ; mais pour être désormais aux mains de l'Eglise, la lyre sacrée n'en est pas moins puissante et suave. Pour former le recueil des hymnes, l'Eglise a réuni d'âge en âge tout ce que ses enfants ont pu ajouter de plus parfait à la louange divine dans la solitude des cloîtres, dans la chaire des pontifes et jusque sur le trône des rois. Les auteurs de ces délicieuses cantilènes sont les Ambroise, les Grégoire, les Bernard, les Thomas d'Aquin ; et l'on sait avec quel génie ils célèbrent dans d'inimitables strophes les conquêtes de l'apostolat, les dévouements du martyre, les grandeurs du sacerdoce, les mérites de la virginité, l'héroïsme de la vertu sous tous ses aspects. L'hymne profane excite des émotions plus vives que saines ; l'hymne sacrée, c'est la joie pure et tranquille ; c'est le cri de l'âme chrétienne qui assoit d'amour, de bonheur et d'immortalité.

Mais quelle est cette voix qui s'élève dans le lieu saint à la fin de l'hymne des Vêpres, comme pour couronner la prière publique par un hommage plus solennel ? C'est la divine Vierge. A elle seule appartient le droit de glorifier le Seigneur au nom de la race humaine, elle en qui notre rédemption a pris sa source. Admirable cantique du *Magnificat*, qui tient à la fois de l'hymne et du psaume, unissant dans ses versets, qui paraissent autant de strophes, la gravité doctrinale à l'enthousiasme lyrique !

« Et maintenant, » poursuit l'éloquent évêque, « parlez à votre tour, ministre du Seigneur qui présidez l'assemblée du peuple chrétien ; parlez au nom de la sainte Eglise qui va résumer sur vos lèvres, dans une prière finale, les actions de grâces et les demandes des fidèles. »

C'est l'Eglise assistée de l'Esprit Saint qui a déterminé les courtes formules chantées par le prêtre à la fin des Vêpres. Elles rappellent d'un trait le mystère du jour ; et quand le prêtre les récite au nom de toute une paroisse réunie autour de lui, nul doute qu'une telle oraison ne soit toute-puissante sur le cœur de Dieu.

Tel est dans ses traits principaux ce magnifique office des Vêpres que l'Eglise a placé dans l'après-midi du dimanche comme moyen de sanctifier la seconde partie de la journée consacrée au Seigneur. On n'en saurait trop faire ressortir l'excellence et l'utilité. L'expérience nous l'apprend : la désertion de l'office des Vêpres accuse un affaiblissement dans la vie chrétienne ; c'est le premier pas vers l'oubli total du troisième commandement. Là où cet exercice religieux est abandonné, l'on voit presque immédiatement s'introduire les jeux et les plaisirs défendus, les stations trop prolongées dans les

(1). Cette remarquable étude vient de paraître en brochure à 25 cent., chez Palmé, 25, rue de Grenelle.

lieux de divertissements, et des habitudes de mollesse qui portent une si grave atteinte aux bonnes mœurs. Comment supposer, au contraire, qu'on puisse abuser d'une récréation permise, ou se livrer à des plaisirs prohibés, lorsque, au sortir du temple, on a l'âme encore toute pénétrée des chants et des prières de la sainte Eglise?

Malheureusement, dit en terminant l'illustre prélat, il est des personnes pieuses qui se dispensent trop facilement des Vêpres de leurs paroisses, dans les villes surtout, pour rechercher de préférence telle ou telle dévotion en usage dans les chapelles particulières. On doit l'édification à ceux qui font partie avec nous de la même famille religieuse; et comment les édifier, quand on apparaît si rarement au milieu d'eux, et qu'on va cacher sa dévotion dans les limites d'une chapelle étrangère à la paroisse?

Il y a donc une réforme à faire sous ce rapport, et l'évêque d'Angers n'aura pas le moins contribué à l'opérer, non-seulement dans son diocèse, mais encore dans toute la France.

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

I

« Aucune science ne satisfait aussi bien que l'histoire à l'immense besoin du vrai, du beau, du bien que ressent l'humanité. »

J'ai lu quelque part cet axiome, et je me suis dit : Vêtu en pèlerin, avec le bâton ferré et la panetière pour serrer le pain de l'aumône, je parcourrai les avenues de l'histoire, les grandes et les petites, gravissant les montagnes, traversant les vastes plaines, suivant les bords des fleuves et des ruisseaux, me reposant sous de frais ombrages au fond des vallées, après en avoir fureté tous les coins et les recoins; je séjournerai parfois dans les villes quand j'y serai forcé pour y vérifier l'authenticité de mes précieuses découvertes; châteaux, chaumières, couvents et presbytères m'abriteront au passage. Je mettrai à profit mes étapes pour esquisser de mon mieux, d'un trait ferme et rapide, mes *Promenades à travers l'histoire*, et je tâcherai de mériter le nom de *touriste universel*.

Je serai de mon siècle, auquel je ne craindrai point de dire la *simple vérité*. Aucun acteur important ne sera laissé dans l'ombre, et le peuple aura sa large place sur la scène et dans le drame du passé. Je vénérerai l'Eglise, si longtemps l'intelligence et la conscience de l'Europe, comme la mère et la nourrice du monde moderne. Enfin je n'oublierai point la réponse d'un religieux illustre à un de ses pénitents qui se plaignait de vivre à une époque aussi tourmentée que la nôtre : Et qu'auriez-vous dit, si vous aviez vécu à l'époque de l'invasion des barbares?

II

Avant de me mettre en route, j'ai voulu faire

mes adieux à une réunion de jeunes gens animés d'un excellent esprit, et qui, marchant sur les traces des meilleurs écrivains de notre temps, désirent consacrer leurs études et leurs travaux à la défense de l'Eglise et de la Papauté contre les erreurs historiques des rationalistes contemporains. A mon arrivée la séance était déjà ouverte, et j'entendis l'orateur qui avait la parole formuler cette pensée : Si la foi ne m'enseignait que la papauté est le fondement visible de l'Eglise, je le comprendrais à l'ardeur et à la généralité des attaques dirigées contre elle. »

D'unanimes applaudissements l'approuvèrent; mais il ne tarda pas à soulever de nombreuses et vives objections, en disant : « De tous les persécuteurs de l'Eglise, Julien est le seul que je plaigue, tout en le condamnant. »

Il y avait dans ce jugement, dicté à coup sûr par un sentiment noble et généreux, une illusion plutôt politique qu'historique. Une voix puissante s'éleva et, dominant les murmures qui agitaient l'assemblée, elle affirma qu'il était nécessaire d'insister d'autant plus sur le caractère du César renégat, que les libres penseurs s'efforcent maintenant de l'effacer; caractère qui seul rend compte du problème jadis vivant et couronné qui se nomma Julien. C'est en vain qu'ils prétendent que l'histoire se montrerait plus équitable si elle cessait de flétrir Julien du nom d'apostat; au contraire il serait impossible de rien expliquer dans l'histoire de Julien, si on parvenait à en éliminer l'apostasie. Le vrai Julien, le Julien tel qu'il fut, le Julien tel que l'histoire nous le fait connaître, ne mérite aucune sympathie; saint Bazile et saint Grégoire de Nazianze, ses condisciples, avaient parfaitement compris son caractère, en le traitant d'apostat et de démoniaque.

Comme l'Eglise est menacée d'une persécution suscitée par la réaction anti-religieuse, vraiment démoniaque, qui se produit au milieu de nos sociétés sciemment et volontairement paganisées, il est utile d'entrer dans quelques développements sur la nature de la persécution de Julien l'Apostat. Les doctrines anti-chrétiennes, sous nos yeux, à côté de nous, dans nos cités les plus fières de leurs progrès, comptent par centaines de mille des adeptes dont la conviction est aussi profonde que leur propagande est effrayante. Tous les hommes de foi avaient prévu, quelques-uns, Joseph de Maistre en particulier, avaient prédit que le mouvement rétrograde qui essaie depuis deux siècles de paganiser à nouveau le monde, nous ramènerait inévitablement les phénomènes démoniaques dont Notre-Seigneur eut si souvent à combattre la manifestation durant sa vie publique. Hélas! l'événement n'a que trop justifié leurs craintes, en les dépassant par un bond aussi inattendu que formidable. N'est-on pas forcé de convenir que Julien faisait au IV^e siècle ce que notre spiritisme fait au XIX^e?

Si on m'oppose les vertus que Julien possédait très-réellement, dont il faisait même parade, je répondrai qu'elles étaient une réminiscence de son christianisme d'autrefois, et comme le sceau indélébile de son baptême. « Julien avait su comment on aime et comment on

sert Jésus-Christ dans l'Eglise, il voulut aimer et servir Jupiter de la même façon. Singe de la vérité, il contrefit au sens païen tout ce qu'il avait admiré dans la religion de l'Evangile. »

Il faut que notre siècle, qui oscille entre le scepticisme moderne et la démonologie antique, écoute la vérité, qu'il sache que ce prince était de bonne foi. « Les visions de ses génies étaient de très-réelles visions; les évocations spirites qu'il pratiquait, les mains dans le sang et le front baigné de sueur, étaient de très-réelles évocations. Les unes et les autres le trompaient parce qu'elles émanaient de l'esprit de mensonge, de l'ange de ténèbres, de cet antique ennemi que Notre-Seigneur appelle le prince du monde. »

Julien, qui représentait une branche cadette de la dynastie Constantinienne, détestait les aînés de cette famille impériale. Entre eux et lui, l'élévation de Constantin-le-Grand avait semé les germes d'une haine implacable, et plus tard le meurtre de Gallus avait creusé un abîme de sang. Ce que Julien exérait par-dessus tout c'était, suivant une parole remarquable de saint Grégoire de Nazianze, *la fondation du pouvoir impérial au christianisme*. D'où il suit que « la jeunesse de l'apostat, écoulée dans l'isolement où Constance l'avait relégué, fut nourrie de ces ressentiments solitaires et de cette haine concentrée. Ses études se tournèrent du côté du paganisme, comme l'œil du proscrit s'ouvre sur les horizons de la vengeance. Le christianisme devint son ennemi personnel, parce qu'il était le point d'appui d'une dynastie qu'il abhorrait. Il y eut donc ce phénomène singulier d'un jeune prince qui recevait l'ordre de lecteur à Nicomédie, et qui aurait voulu brûler l'Evangile; qui suivait l'enseignement de maîtres chrétiens, et qui avait juré dans son cœur une haine immortelle au christianisme; qui lisait ostensiblement la Bible, et ne croyait qu'aux dieux d'Homère; qui pliait le genou dans les églises, en attendant qu'il lui fût donné de rouvrir les temples du paganisme. »

Le travail obstiné de l'apostasie intérieure, aux prises avec les pratiques officielles de la religion chrétienne, devait produire dans l'âme de Julien une véritable obsession démoniaque; ce qui eut lieu. « Chose étrange, dit l'auteur de *l'Eglise et de l'Empire romain au IV^e siècle*, que la postérité aura peine à croire et qu'il faut pourtant qu'elle admette, de tous les sentiments qui animaient Julien, le plus profond peut-être, celui dont l'expression jaillit le plus naturellement de son cœur, c'est sa *dévotion* au polythéisme. »

III

Julien l'Apostat est le modèle proposé par les incrédules et les sceptiques de tous les siècles aux personnages qui se proclament les ennemis personnels de l'Eglise. Quel modèle ! J'en achèverai le portrait.

Ce prince, ce *dévôt* au polythéisme, devenu à force de sacrilèges opiniâtement renouvelés, un théurge fanatique et convaincu, se croyait sincèrement en rapports habituels avec les

dieux qu'il invoquait. « Depuis son initiation aux mystères éleusiens par le sophiste hiérophante Maxime, toute la vie de l'Apostat ne fut qu'un commerce intime, effectif, réel, avec ce qu'il nommait ses dieux, c'est à dire avec ce que le spiritisme moderne appelle les esprits, et ce que les Saintes-Ecritures nomment les démons. »

La nuit, dans l'intérieur de son palais, à Lutèce, à Vienne, à Sirmium, à Constantinople, à Antioche, Julien s'enfermait avec Oronte, un sacrificateur égyptien dont il ne se séparait jamais. « Là, dit saint Grégoire de Nazianze, à la clarté vacillante d'une torche, on plongeait un couteau sacré dans le sein d'un enfant, d'une vierge ou d'un chrétien; on disséquait leurs membres palpitants, pour les faire servir à l'évocation des âmes, aux pratiques de l'art divinatoire et à d'horribles mystères. »

Qu'on ne s'imagine point que cet ordre de faits, si peu connu, repose uniquement sur une phrase isolée du grand docteur ? Le discours dont elle est extraite fut prononcé solennellement dans l'église de Nazianze, l'année même de la mort de Julien.

« Qui me donnera, s'écrie le saint évêque, tant étaient alors notoires les faits épouvantables qu'il raconte, qui me donnera le génie de Thucydide, ou la plume de Tacite, pour faire connaître à la postérité les crimes de ce monstre ? Décrirai-je les monceaux de cadavres qui s'entassaient sous le couteau d'Oronte, pendant que la main impériale fouillait les entrailles palpitantes des victimes ? Les souterrains des palais impériaux ont maintenant révélé leurs secrets. Des étangs, des puits, des fosses regorgeant de restes mutilés, nous ont donné le dernier mot de ces mystères homicides. »

Saint Grégoire, après avoir cité une série de faits horribles, constants et avérés, ajoute : « Quel nom donner à cela ? Superstition, fanatisme, seraient des expressions insuffisantes. Pour moi, cela s'appelle une folie démoniaque. »

Encore, pour terminer cette première promenade, un passage de Grégoire de Nazianze sur l'histoire vraie de Julien l'Apostat; passage qui semble détaché d'un ouvrage quelconque de nos spirites modernes :

« Dans un de ces souterrains où il se livrait, avec son fidèle Oronte, à des pratiques mystérieuses, Julien se vit subitement entouré d'apparitions fantastiques qui le pressaient de toutes parts, faisaient entendre des bruits insolites, élevant une vapeur fétide, enfin tout le cortège habituel de ces évocations dont le récit tient du délire. Le César, récemment initié, n'était point encore aguerri contre de pareilles manifestations : il eut peur, et, se rappelant la foi qu'il avait abandonnée, il traça sur lui le signe de la croix. Immédiatement la fantasmagorie disparut. Mais Julien voulut recommencer l'épreuve; une nouvelle évocation eut lieu : les spectres reparurent. Un nouveau signe de croix les mit en fuite. Oronte s'approcha du prince, et, lui saisissant le bras : Qu'avez-vous fait ? dit-il. Ce n'est pas la terreur qui éloigne les dieux, c'est l'indignation que leur cause votre sacrilège. Cessez d'attirer sur vous leur juste colère en leur opposant les pratiques d'un culte

maudit. — L'hiérophante triompha par ce sophisme des derniers scrupules d'une conscience inquiète, et plongea pour jamais cette âme dans l'apostasie.

LE TOURISTE UNIVERSEL.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

AVANT-PROPOS

L'arc toujours tendu perd sa force et son élasticité, et bientôt il ne peut plus lancer la flèche : ainsi notre esprit toujours occupé, préoccupé de pensées graves et austères, de labeurs pénibles, est exposé à perdre en peu de temps sa vivacité et son énergie. C'est pourquoi, ami lecteur, vous m'accueillerez. J'espère rendre vos heures d'ennui moins longues, et faire disparaître plus rapidement vos fatigues et vos peines. Ensemble, nous embellirons cette église si chère à votre cœur de prêtre ; nous la décorerons ; nous n'oublierons pas non plus le modeste presbytère : nous le transformerons, nous en augmenterons les ressources, et, lorsque les pauvres du bon Dieu en franchiront le seuil, ils baisseront avec plus de gratitude la main qui se sera ouverte pour les soulager.

J'aurai donc un double but : reposer l'âme en fortifiant le corps ; réjouir le cœur et multiplier ses libéralités.

Aucune joie qui ne devienne utile ;

Aucun amusement qui ne soit fructueux :

Voilà ma devise,

Puisse le Seigneur m'aider à l'accomplir !

I. — DU JARDIN DU PRESBYTÈRE. — COMMENT ON DOIT L'ÉTABLIR.

Il me paraît bon, avant de commencer, de rappeler aux curés certaines dispositions législatives, utiles à connaître en cette matière :

1° Le curé ou desservant, d'après plusieurs décisions ministérielles, n'a pas un *droit strict* à un jardin ;

2° Les arbres fruitiers du jardin et dépendances du presbytère, s'ils meurent, s'ils sont arrachés ou brisés, appartiennent au curé, mais à charge par lui de les remplacer par d'autres ;

3° Les curés sont tenus aux mêmes obligations et réparations que les fermiers, par rapport aux jardins, prés, vignes, etc.

4° L'entretien des haies vives et le soin de la taille des arbres, sont des obligations imposées aux curés.

Cela dit, commençons, si vous le voulez, par le jardin, avant que le froid nous l'ait caché sous une épaisse couche de neige. C'est là votre *domaine* ; il est petit, c'est vrai, mais il ne vous en est pas moins cher. Du reste, consolez-vous, avec du soin et du travail, et surtout de l'ordre, il est assez vaste, et j'espère même que nous y trouverons du superflu. Vous allez en juger : d'après des calculs sérieux, il faut à chacun de nous 374 grammes de légumes par jour, soit 136 kilog. 644 gr. par année.

Or, ce total peut être produit par un are de

jardin. Vous en avez probablement au moins quatre ; nous aurons donc place pour les arbres fruitiers et même d'ornement, pour les longues allées, etc.

Tout d'abord, procédons avec courage et joie à sa transformation ; c'est le moment le plus propice. Le froid repose son sol, il est maintenant improductif, et puis voici qu'à votre porte un pauvre encore fort et vigoureux mendie ; mettez-lui les outils entre les mains, surveillez son travail et vous aurez une double joie, et votre jardin aura ainsi de nouveaux charmes pour vous. Avez-vous le bonheur qu'il soit entouré de murs ? Alors votre tâche sera plus facile et les récoltes plus abondantes. Craignez les haies : leurs racines épuisent le sol jusqu'à une grande distance sans aucune compensation. Qu'elles disparaissent donc si c'est possible, et vous en serez heureux plus tard, lorsque nous vous apprendrons à établir en espaliers des pêchers, des poiriers, des vignes, etc., sans nuire aux autres cultures.

Vous n'avez pas pu choisir votre sol, il a fallu l'accepter tel qu'il vous a été confié, mais sachez que, pour un potager *idéal*, il faut une terre plutôt légère que forte, et qui ait environ un mètre de profondeur. Cherchez à approcher le plus possible de ce sol modèle. Il y a là matière peut-être à beaucoup de travaux.

Si votre terre est trop peu profonde, creusez, défoncez, retournez, etc. ; vous êtes certain de ne perdre ainsi ni temps ni argent.

Si elle est trop forte, mélangez avec elle une terre légère ; à son défaut, de la chaux, du sable, des cendres, des déblais de vieux murs.

Si elle est trop faible, ajoutez-y de la terre forte, de la marne, des fumiers froids (de porc par exemple), des eaux grasses.

Votre sol ainsi préparé, vous tracez autour des murs de larges plates-bandes (1 m. 20), pour cultiver les plantes qui ont besoin, pour prospérer, d'une exposition déterminée, et le surplus, vous le divisez en quatre parties par des allées suffisamment larges (1 m. 50) pour les besoins du service et de la promenade.

Nous réserverons aussi une place pour une charmille, une petite pièce d'eau, et nous les placerons dans la partie du jardin exposée au nord. Elles auront plus de fraîcheur en été et, comme cette exposition est peu propice au jardinage, vous n'aurez à peu près rien perdu comme revenu.

Dans le prochain article, nous traiterons de la plantation des arbres fruitiers. F.-M.-S.

COURRIER DE L'UTILE

MOYENS DE REMÉDIER AUX SAIGNEMENTS DE NEZ

Nous avons déjà indiqué dans notre dernier numéro certains moyens à employer pour arrêter les saignements de nez ; mais comme il arrive souvent que les accidents sont graves, nous croyons utile d'indiquer encore la marche à suivre en pareil cas. Nous tenons ces nouveaux procédés d'un bienveillant docteur.

Lorsqu'une personne saigne du nez, on est souvent bien embarrassé ; quelle conduite tenir

surtout si l'écoulement de sang est abondant et qu'on n'ait pas un médecin à sa disposition ?

Mais, d'abord, doit-on chercher à arrêter le sang ? Dans certains cas, où la personne qui saigne se plaint depuis quelque temps d'un violent mal de tête sans raison d'être apparente, il n'est pas mauvais de laisser couler le sang pendant deux ou trois minutes ; puis, on s'occupera de porter remède à l'hémorrhagie. Dans toutes les autres circonstances, on cherche tout de suite à s'en rendre maître.

On commencera par placer la personne qui saigne dans un endroit frais, soit en la faisant sortir en plein air, soit en entr'ouvrant les fenêtres. En même temps, on lui commandera de tenir élevé verticalement le bras du côté qui saigne, les deux bras si l'hémorrhagie se fait par les deux narines. On lui placera ensuite sur le front un mouchoir trempé dans de l'eau fraîche, qu'on fera descendre jusque sur le dos du nez. Si l'on a à sa disposition une troisième personne, elle maintiendra le mouchoir ainsi appliqué sur le front et le nez, et le malade pourra incliner légèrement la tête en avant, de façon que le sang s'écoule au dehors et ne tombe pas dans l'arrière-gorge. L'aide pourra même de plus pincer le nez, surtout du côté qui saigne, et commander au patient de respirer largement par la bouche.

Pendant ce temps, on préparera une petite seringue, si l'on en a une, en la remplissant d'eau très-froide, et, si le sang ne s'arrête pas, on fera doucement une injection dans la narine d'où provient l'écoulement de sang. On aura soin toutefois de prévenir le malade, car l'eau qu'on injecte pénètre souvent jusque dans la gorge et y produit une sensation d'autant plus désagréable qu'elle est inattendue.

Si l'hémorrhagie persiste, on devra envoyer chercher un médecin. En attendant, on prendra de la charpie, si l'on en possède, ou un linge quelconque dont on cherchera à faire un bouchon pour la narine saignante, et on recommandera de nouveau au malade d'incliner la tête en avant. Il devra toujours conserver sur le front un mouchoir mouillé d'eau froide qu'on rafraichira à mesure qu'il s'échauffe, et son bras devra rester dans la position verticale, la main en l'air, soutenu, s'il en est besoin, par la personne qui aide.

Enfin, si le médecin n'arrive pas et que l'on voie toujours le sang couler avec abondance, on pourra tenter un moyen qui a bien souvent réussi. On prendra quatre mouchoirs pliés en cravate, ou quatre rubans, ou des liens qui puissent les remplacer, et on les appliquera au-dessus des genoux et des coudes. On les serrera assez fortement et on les maintiendra pendant quelques instants. Lorsqu'on les enlèvera, soit que l'hémorrhagie soit arrêtée, soit que le malade ne puisse plus les supporter, on ne devra les desserrer que lentement, graduellement, et l'un après l'autre.

Quand le sang est arrêté, ne porter ni les doigts, ni aucun corps étranger dans l'intérieur des narines pendant plusieurs heures ou plusieurs jours, et éviter de se moucher violemment.

REVUE DES LIVRES

ÉTRENNES 1879

Il est temps de signaler aux familles chrétiennes les livres d'étrennes qui doivent fixer leurs préférences. Et tout d'abord nous dirons que la première garantie à rechercher, c'est la provenance même de ces livres ; ils doivent sortir de librairies foncièrement catholiques, et que leur passé recommande sans restriction comme telles.

Sous ce rapport, M. Victor Palmé, éditeur des Bollandistes, aujourd'hui directeur de la *Société générale de librairie catholique*, n'a pas à faire ses preuves. Quels que soient les livres qu'on puisse lui demander, ils sont tous irréprochables au point de vue de la doctrine et de la morale.

Nous signalerons donc la beauté et la splendeur du *Christophe Colomb*, qu'il vient de publier, et dont les entourages ont été trouvés au moins égaux à ceux de *Notre Dame-de-Lourdes*. L'art n'a rien produit d'aussi beau, aucune autre œuvre illustrée n'est comparable au volume de M. ROSELLY de LORGUES.

Ce livre si plein de vérités, dans les magnificences de toutes ces pages, convient admirablement à toutes les classes des lecteurs.

L'enfance le feuillera avec sa curiosité passionnée des beautés féeriques et des contrées merveilleuses ; la jeunesse, avec cet enthousiasme fiévreux pour les entreprises surhumaines et pour les gloires les plus incomparables ; l'âge mûr, avec son admiration plus réfléchie pour le courage persévérant et les conceptions sublimes ; les chrétiens de tous les âges, avec cette sympathie profonde pour cette grande foi et cette confiance invincible dans le Très-Haut, à laquelle a été promise la puissance de transporter les montagnes. Ce sera désormais le cadeau à la mode.

(*Splendide vol. in-4°, orné de chromo-lithographies, d'encadrements variés, têtes de chapitres, culs de lampe, dessins de Yan d'Argent, Ciappori, etc., sous la direction artistique de Eug. Mathieu. — Broché, 25 fr. ; cartonné, toile percaline avec plaques spéciales, 30 fr. ; relié, dos chagrin, ornements et tranches dorés, 35 fr.*)

Après *Christophe Colomb*, le livre du R. P. CHAUVÉAU, recteur du collège de Vaugirard, *Au service du Pays*, obtiendra tous les suffrages. C'est la biographie des anciens élèves des RR. PP. Jésuites tués à l'ennemi dans la dernière guerre : magnifique série des plus beaux noms de France, à qui la Religion et la Patrie ont fait une auréole plus resplendissante encore. Le texte en est vraiment ému, et, quant aux illustrations, Castelli et Gusman y ont déployé tout leur grand art.

(*Très-beau vol. in-8°, orné de 20 grandes gravures hors texte, 20 têtes de chapitres et autant de culs de lampe. — Riche reliure toile percaline et biseau, tranch. dor., 8 fr.*)

Très-souvent aussi on profite des étrennes

pour faire le cadeau de première communion : on devra s'arrêter, à ce sujet, sur le livre de Mme LÉON GAUTIER : car on n'en trouvera ni de meilleur pour le texte, comme en témoigne du reste l'illustre Mgr Mermillod, ni de plus charmant comme œuvre typographique. Les encadrements et entourages sont de Giacomelli et Ciappori, deux autres célébrités du monde artistique. Rien de gracieux comme ces colombes et ces fleurs symboliques dues à leur bon goût si délicat et si fin.

(Edition de luxe avec encadrements et une gravure à l'eau forte : broché, 4 fr.; cartonnage toile riche, tranches rouges ou dorées, plats ornés d'un calice doré, 6 fr.; reliure chagrin plein, tranch. dor., 10 fr.; même reliure en maroquin, 15 fr.)

Comme dernière nouveauté pour les enfants, M. Paul FÉVAL offre cette année les *Aventures de Corentin Quimper* sur le modèle des *Contes de Bretagne*. Ces deux volumes contiennent des illustrations de Castelli, inspirées par le texte et comme lui, empreintes d'un irrésistible attrait. FÉVAL et CASTELLI, voilà deux noms qui, associés, ne produisent que des chefs-d'œuvre !

(Magnifique in-8° orné de gravures sur bois, richement relié toile percaline et biseau, tranches dorées, 3 fr.)

Les *Paraboles et Allégories* du P. Ratisbonne, également destinées à la jeunesse, sont un livre aussi attrayant par sa diction que remarquable par les nombreuses illustrations qu'il renferme. L'éminent auteur de l'*Histoire de saint Bernard* y présente sous une forme enjouée et avec ce style souple et élevé qui le caractérise, une foule de leçons que tous les âges seront heureux d'entendre de la bouche d'un tel maître. Qu'il est bien nommé ce livre : *Allégories et Paraboles illustrées à l'usage des petits et des grands enfants* !

(Très-beau vol. in-8°, orné de 75 gravures de Vierge, Bertrand, Souppéy. Broché, 6 fr. Riche reliure, tranches dorées, 8 fr.)

Recherchez-vous une œuvre bien choisie pour une femme ? vous prendrez la *Femme forte*, de Mgr LANDRIOT (édition de luxe, grand in-8° raisin, 8, 12 ou 20 fr.) ; ou bien l'*Ecrin des Dames* (30, 60 ou 120 fr., suivant formats et reliures).

Pour une jeune fille, vous demanderez l'*Ecrin des Jeunes Personnes*, composé de 4 charmants volumes in-48, caractères elzéviériens, réunis dans un étui, du prix de 12 ou 20 fr. Et, si vous voulez compléter cette précieuse acquisition, vous demanderez un abonnement au *Journal des Jeunes Personnes*, publication irréprochable sous tous les rapports, et vivement recommandée par les grands journaux catholiques l'*Union*, l'*Univers*, le *Monde*, etc., aux mères de famille, aux pensionnats et aux communautés. (Trois éditions : mensuelle, texte seul, 6 fr. ; texte et annexes, 12 fr. ; — Bi-mensuelle, mêmes annexes et double de texte, 18 fr.)

Si vous désiriez une publication plus sérieuse, s'adressant à des âmes d'élite, faites choix de l'*Ecrin du moyen âge*, de M. LÉON GAUTIER : il contient, réunis, trois délicieux recueils de

prières tirées des Manuscrits anciens et dont les entourages s'harmonisent avec le texte. (Prix : 30, 36 et 60 fr., suivant la richesse des reliures).

Comme livres dont la réputation est faite et dont la vogue croît d'année en année, il suffit de nommer la *Notre-Dame de Lourdes* de M. Henri LASSERRE, édition artistique et monumentale (25, 30 et 35 fr.) ; l'*Histoire de sainte Cécile*, par le R. P. DOM GUÉRANGER, nouvelle édition plus populaire, confiée aux soins de M. Victor Palmé et ornée de gravures faites sous la surveillance des PP. Bénédictins de Solesmes (14 fr.) ; et les *Contes de Bretagne*, de Paul FÉVAL, dont il est question plus haut ; très-beau vol. in-8, orné d'un grand nombre de gravures sur bois, riche reliure toile percaline à biseau, tranches dorées. (Prix : 8 fr.)

Les *Œuvres de Paul Féval* (1^{re} et 2^e séries), forment 18 volumes édités par Victor PALMÉ (et cartonnage spécial, tranches dorées), pour la somme de 60 fr. ; franco, dans toute la France. Prix du volume, séparément, même cartonnage, 3 fr. 50.

C'est là le présent le plus désiré de tous ceux qui, préoccupés avant tout des mœurs et de la dignité de la famille, n'admettent dans une bibliothèque que les auteurs qui savent allier l'honnêteté la plus scrupuleuse du cœur à l'inépuisable plaisir de l'esprit ; car si, dans les *Œuvres révisées* de Paul FÉVAL, nous nous plaisons à relire les légendes si aimées de la Bretagne, et les dramatiques récits de ses forêts, de ses landes, de ses grèves... le vieux Paris et toutes nos physionomies françaises, depuis les temps merveilleux de la chevalerie jusqu'à nos époques modernes, nous pourrions au moins le faire avec l'assurance d'y trouver toujours la vérité utile de l'histoire unie à l'attrait du roman sans danger.

Du reste, les 200,000 volumes vendus depuis deux ans en sont le plus bel éloge.

NOTA. Le dernier volume paru, le *Troisième récit de Jean... la Première Communion*, est compris dans la Collection.

AVIS

Ceux de nos lecteurs qui reçoivent l'*Ami du Clergé* comme spécimen, sont priés de nous faire connaître s'ils désirent s'abonner ou non. Nous leur rappelons à ce sujet que l'abonnement ne datara qu'à partir du 1^{er} janvier prochain, tous les numéros de novembre et de décembre étant servis gratuitement à titre de prime.

A la question de savoir quel est le mode de paiement, nous répondrons qu'il est préférable d'envoyer un mandat-poste.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS.— IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUTS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 7. — PRÉDICATION : IV^e dimanche de l'Avent : 1^{er} sujet tiré de l'Épître; 2^e sujet tiré de l'Évangile; 3^e Catéchèses. — CONGRÉGATION DU CONCILE: Legs de messes. — THÉOLOGIE MORALE, *Cas de conscience*: L'anse du panier. — JURISPRUDENCE: 1^{er} Service paroissial, Etablissement d'une seconde messe; 2^e Musiciens assistant à une procession; 3^e Billets de loterie doubles. — PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE: Julien l'Apostat. — CONSULTATIONS: Protonotaires, Prélats domestiques, Camériers, Chapelains. — VARIÉTÉS: Christophe Colomb; Au service du Pays; la Première Aventure de Corentin-Quimper. — LE CHIEN DU PRESBYTÈRE. — COURRIER DE L'UTILE: Chauffage économique inventé par un prêtre. — CORRESPONDANCE,

jusqu'à Dieu et abaisse Dieu jusqu'à vos humilités.

Personne n'a vu plus loin que saint Paul sur le sacerdoce romain. Quelques accents échappés de son âme nous en révèlent l'excellence et les richesses.

Nous sommes, dit-il, les *auxiliaires de Dieu, Dei adjutores sumus*. Quel langage! Est-ce que le fort, le Tout-Puissant aurait besoin par hasard du secours d'une chétive créature sortie de ses mains? Oh! un dessein plus immense, plus sublime est dans la pensée immuable; il s'agit de bâtir une Jérusalem celeste; les pierres destinées à entrer dans la construction du divin édifice, c'est nous-mêmes, or ces pierres qui les arrache de la carrière? qui les travaille? qui les façonne sous le marteau de la parole? qui les met en place? le prêtre. *Dei adjutores sumus*. Le grand Apôtre ajoute: Nous sommes les *Ambassadeurs du Christ. Pro Christo legatione fungimur*. Chacun sait le but final de l'incarnation, c'est de nous réhabiliter, de nous donner une seconde vie. Or, le prêtre étend, perpétue l'œuvre génératrice. Un ambassadeur auprès d'une puissance est plénipotentiaire du peuple qui l'a envoyé, et le représente, le résume, parle et agit en son nom. Voilà l'histoire du sacerdoce depuis dix-huit siècles. Un mystère qui est le secret de Dieu, le plus profond, c'est le sacrifice du Calvaire. Ce secret a été dit au prêtre et révélé par lui au genre humain. Je suis la lumière du monde, disait le Sauveur: pourquoi donc adressait-il à d'autres ces paroles: *Vos estis lux mundi*; c'est que s'il est la lumière resplendissante du vrai, les lèvres de la tribu sainte tiennent le flambeau depuis dix-huit cents ans. Qu'est-ce qu'un peuple où le pied du prêtre n'a laissé aucune empreinte, où sa voix n'a point été enten-

PRÉDICATION

IV^e DIMANCHE DE L'AVENT.

Sujet tiré de l'Épître

Sic nos existimet homo ut ministros
Christi et dispensatores mysteriorum
Dei.
(1 Cor., IV, 1-5.)

Il y a parmi nous un homme dont l'histoire précède celle de toute autre nation, qui apparaît au frontispice des sociétés, changeant de langue, de rite, d'emblèmes, jamais de principe, de foi; éternel comme la vérité qu'il répand, comme la religion personnifiée en lui; cet homme c'est le prêtre. En remontant le cours des âges, partout on le rencontrera, tantôt comme roi comme Melchisédech à Salem, tantôt chef de race comme Noé sur les monts d'Arménie ou sacrificateur comme Abel. Par son intermédiaire, vous grandissez à l'infini; il vous élève

due? Que deviennent les nations policées, quand elles ne veulent plus du prêtre, quand on l'immole sur les marches de l'autel ou qu'on le proscriit? Que deviendrait la France si une tache de sang tombait encore sur son histoire, si une voix de désolation s'élevait encore du milieu du sanctuaire?

Le sacerdoce a une autre vertu régénératrice. Vous êtes le sel de la terre. *Vos estis sal terræ.* Bien des crimes échappent à l'œil du législateur. Combien de forfaits commis dans l'ombre! c'est que le mal est dans le for intérieur et que la justice humaine ne peut y pénétrer. Eh bien! le prêtre y descendra avec une invincible autorité. Dès lors, plus de mauvaises pensées, plus de désirs illicites : que son sel divin cesse un instant de retomber sur nos âmes, elles s'en vont en lambeaux.

Faites ceci en mémoire de moi, *hoc facite in meam commemorationem.* La société est malade, elle a besoin d'une vie surnaturelle, d'un aliment qui répare ses forces épuisées. Savez-vous qui le pétrit ce pain indispensable aux voyageurs du temps? Les mains du prêtre.

Pour civiliser, il faut la vérité, le sentiment, la certitude de la vérité; tout cela domine dans l'enseignement sacerdotal. Donnez-lui une pierre sacrée, un tribunal, la parole de vie et il ira régénérer le monde. Contemplez un instant le prêtre sur le théâtre de sa puissance : Voyez-le s'avancer avec majesté! Il a deux natures; il est Dieu et homme tout à la fois. Au bas du trône qu'environnent les chœurs célestes, il gémît, il se frappe la poitrine; puis quand il est monté à l'autel, quand le peuple est immobile d'adoration sur les dalles, ses mains tremblantes s'en vont prendre l'agneau dans les profondeurs incréées et l'apportent au monde. Il y a un mot de saint Paul qui est frappant : le prêtre, selon lui, est comme un pont jeté entre le ciel et la terre. Un pont joint deux rives. Oh! la rive éternelle est loin, fort loin de la rive du temps. Eh bien! par sa médiation, ces deux rives sont réunies et l'homme s'envole dans le sein de Dieu. Vous le voyez : dans l'ordre spirituel, le sacerdoce est resplendissant de gloire et de richesses.

Et comme homme, savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce seul nom irrite ou fait sourire de pitié? Un prêtre est, par devoir, la providence vivante des malheureux, le défenseur de quiconque est sans appui. Voyez-le essuyer les pleurs de l'infortune, ou faire couler ceux du repentir, fortifier le faible, affermir les âmes troublées par les orages des passions, protéger la veuve et l'orphelin. Le prêtre, vous le trouverez partout, dans l'humble réduit de l'indigence et sous les lambris dorés, sur les navires de la déportation et au bague; vous le trouverez jusque dans l'humide cachot du dernier scélérat. Il est une pensée qui n'a pu tomber que des entrailles du Christ, celle d'élever un tribunal de miséricorde près d'un tribunal de mort, de placer un ministère de pardon près d'un ministère inexorable, le prêtre à côté du bourreau.

Passages de l'Écriture sainte.—Que vos prêtres soient revêtus de la justice. (Ps. 131-9 et 16.)

Prenons garde de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré, etc... (I Cor. vi-3.)

Tout est de Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ, qui nous a confié le ministère de cette réconciliation. (II Cor. v-18.)

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. (I Cor. 4-1.)

Travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ. (II Tim. ii-3-4.)

Que les prêtres qui gouvernent bien soient doublement honorés, principalement ceux qui travaillent à la prédication et qui instruisent. (I Tim. v-17.)

Passages des saints Pères. — Le prêtre est comme le père de tous; par conséquent, il convient qu'il veille sur tous et qu'il prévienne tout, comme Dieu dont il tient la place. (S. Chrys., hom. 6, in Trinit.)

Entre un prêtre et un autre homme vertueux il doit y avoir la même différence qu'entre le ciel et la terre. Il ne doit y avoir en lui rien de léger, d'enfantin; mais tout doit y respirer le calme et la dignité. (S. Isid., lib. II, Ep. 205.)

O prêtres! si l'âme de chaque juste est une demeure de Dieu, combien plus ne devez-vous pas être un temple pur et immaculé du Seigneur (S. Aug.)

Le prêtre est un véritable prodige; car il possède une puissance ineffable; par son emploi, il touche au ciel et il traite avec Dieu avec la familiarité d'un ami. (S. Ephr. de Laud.)

Le sacerdoce est le plus grand des biens qui aient jamais été accordés à un homme. (S. Ignat. ad Smyr.)

IV^e DIMANCHE DE L'AVEANT

Sujet tiré de l'Évangile.

Venite in omnem regionem Jordanis
prædicans baptismum penitentiae.
(Luc, III, 1-6.)

Ces paroles attestent tout ensemble le mystère le plus grand, le plus fécond, le plus suave de notre religion, et, avec ce mystère, les changements, les transformations profondes qui s'accomplissent dans le cœur humain, je veux dire le mystère de son repentir. Le repentir fut par delà le Calvaire une chose ignorée. Les hommes de l'antiquité ont connu les agitations, les supplices et même les désespoirs de la passion; ils n'ont pas connu le repentir dont je veux vous révéler la puissance en vous montrant 1^o sa grandeur; 2^o sa fécondité; 3^o le bonheur qu'il procure.

I. — La grandeur du repentir, je la trouve dans le premier prodige qu'il opère dans l'homme, la restauration de la dignité humaine perdue dans la vie des passions. Aussi quand Jésus-Christ expirait sur une croix, c'était pour réhabiliter le genre humain tout entier. A ce moment, deux femmes étaient aux pieds du crucifié, l'une

se nommait Marie, c'était la plus pure des créatures; l'autre, créature souillée, avilie, mais repentante, s'appelait Marie-Magdeleine, comme pour nous signifier que les deux bras de l'amour étaient en même temps ouverts au repentir et à l'innocence. La marche des passions est une marche descendante. Elle mène à une déchéance de la nature humaine, elle conduit l'homme de chute en chute. En vain l'épénion humaine essaierait pour ce coupable une réhabilitation factice; il n'y a que le repentir qui, le plaçant dans l'ordre, le réhabilite aux yeux de Dieu et des hommes. Comment cela s'est-il opéré? A travers les tristesses du repentir, le mystère de la transformation de son cœur a rejailli sur son front. L'Eglise catholique salue en lui un grand ressuscité. Si vous voulez admirer ce fait dans une figure illustre, prenez à témoin Pierre tombé si bas, puis relevé si haut.

II. — *Fécondité du repentir.* — Partout où les passions passent, elles produisent une stérilité honteuse. La raison en est simple, c'est que la vie des passions et une vie d'égoïsme, or l'égoïsme c'est la stérilité. Vous avez vécu, je suppose, dix, quinze, vingt années de la vie des passions; qu'ont-elles produit pour la gloire de Dieu, pour le bien de vos frères et pour le salut de votre âme? Ne désespérez pas, vous pouvez combler ce vide du passé par une vie féconde. Pour cela, descendez dans les profondeurs de votre conscience, pleurez sur vos iniquités; le repentir n'est pas stérile, il est un épanchement du cœur de l'homme dans le cœur de Dieu, et lorsqu'il est complet c'est l'amour. Le repentir est un amour réparateur du bien perdu et un amour propagateur de tout le bien retrouvé.

III. — *Bonheur du repentir.* — Heureux celui qui a retrouvé dans le pardon céleste la paix de son âme. *Beati qui lugent quoniam consolabuntur.* Mais comment cela peut-il se faire? Comment de la joie dans les larmes? du bonheur dans les souffrances? Cela tient à l'essence même du repentir. Le repentir chasse le mal du cœur de l'homme, et à sa place il fait régner la paix et le bonheur.

Passages de l'Écriture sainte. — Je me suis épuisé à force de gémir. Je laverai toutes les nuits mon lit; j'arroserai de mes larmes le lieu où je serai couché (Ps. vi, 7).

Un cœur contrit est un sacrifice agréable à Dieu; vous ne dédaignez point, Seigneur, un cœur contrit et humilié (Ps. i, 10).

Il a donné aux pénitents un retour dans la voie de la justice; il a permis ceux qui sont tentés de perdre la patience et il leur destine la vérité pour partage (Eccl. xvii, 20).

Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il avait commis, s'il garde tous mes préceptes et s'il agit selon l'équité et la justice, il vivra certainement et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises (Ezech. xviii, 21).

Levez-vous, vous qui dormez; sortez d'entre les morts et Jésus-Christ vous éclairera (Eph. v, 14).

Passages des Saints Pères. — La pénitence possède une si grande vertu curative, qu'elle change le jugement du Seigneur (S. Amb. 2, de poenit.)

Sachez que, sans la pénitence, personne ne peut se convertir d'une faute quelconque, grande ou petite (S. Aug. Epist. ad Vincent.)

O pénitence! Vous êtes la mère de la miséricorde, la maîtresse des vertus; qu'elle est grande la puissance avec laquelle vous délivrez les coupables, redressez les délinquants, relevez ceux qui sont tombés (S. Chrys.)

Comment celui qui nous tolère quand nous sommes méchants, ne nous pardonnerait-il pas lorsque nous nous convertissons? (S. Ambr.)

Vous avez beau pleurer et vous lamenter devant les tribunaux de la terre, vous n'échapperez pas par là au châtement; ici, au contraire, si vous pleurez de tout votre cœur, vous levez la sentence portée par le Seigneur (S. Chrys. hom. 6 in Matth.)

CATÉCHÈSES ¹

IV

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. (Luc, iii, 14.)

« Il s'agit ici de la préparation à la divine Eucharistie et de la nécessité d'observer les Commandements de Dieu. » (C. C. Trid.)

I. — *En quoi consiste la préparation à la Sainte Eucharistie?* — L'Eucharistie étant destinée à nourrir notre âme, il nous importe de savoir nous disposer à la recevoir, pour qu'elle produise en nous ses effets salutaires. Or, la préparation à la réception de ce Sacrement est éloignée ou prochaine. C'est dans une vraie faim spirituelle que consiste la préparation éloignée. Selon S. Augustin, le Pain eucharistique veut être mangé avec une grande faim par l'homme intérieur. Et, de même que les aliments mangés avec appétit font du bien à notre corps, de même ce Pain céleste fera un bien merveilleux à notre âme, si elle le mange avec un grand appétit spirituel et avec une vive impatience de s'unir à Dieu pour en obtenir sa grâce. Mais comment exciter en nous cette faim pour le Pain céleste? C'est en considérant l'extrême besoin que nous en avons et les admirables effets qu'il produit. Voilà ce qui constitue la préparation éloignée à la Communion eucharistique. (I C. II, 132. — I. S. C. II, 449-450.) (2).

Pour la préparation prochaine, elle comprend les dispositions de l'âme et les dispositions du corps. Les dispositions du corps sont d'être à jeun ou de n'avoir bu ni mangé depuis minuit et d'avoir un extérieur modeste et recueilli. On n'est dispensé du jeûne exigé pour la Commu-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-6.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE. Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 132. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 449-450.

nion, que dans le cas où l'on se trouve en danger probable ou prochain de mort. (I C. II, 133-134. — I S C. II, 441-457.) La principale disposition de l'âme, c'est d'être en état de grâce. Car l'Eucharistie est un Sacrement des vivants. En effet, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il instituée ? D'est pour qu'elle serve d'aliment à notre âme. Mais, pour s'en nourrir, l'âme ne doit-elle pas être en vie ? Si un corps inanimé ne saurait plus manger, une âme qu'a tuée le péché pourrait-elle recevoir une nourriture destinée, non à lui rendre la vie, mais à la conserver et à l'accroître ? Il est donc nécessaire que notre âme soit animée par la grâce sanctifiante et que nous mettions le plus grand soin à la sanctifier. (I C. II, 135-139. — I S C. II, 458-468.)

II. — *Que faut-il pour se bien préparer à recevoir la Sainte Eucharistie ?* — Il faut se maintenir en état de grâce et en observant toujours avec fidélité les Commandements de Dieu. D'ailleurs, l'observation de ses Commandements est d'une nécessité absolue pour le salut éternel. C'est une impiété criminelle de penser que leur accomplissement n'est pas indispensable. Une telle doctrine n'est-elle pas, en effet, contraire à ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous voulez entrer dans la Vie, observez mes préceptes. » Mais pourquoi faut-il observer les Commandements de Dieu ? C'est d'abord parce que Dieu est notre Souverain Seigneur, et que nous sommes tenus de lui obéir ; c'est ensuite parce qu'en lui obéissant, nous assurons notre bonheur en cette vie et en l'autre. Nous devons les observer tous indistinctement ; car, selon Jésus-Christ, il ne faut pas qu'un seul iota ou un seul point de la Loi reste inobservé. Il faut que nous les observions : toujours, parce que Dieu est toujours notre Maître ; partout, parce qu'il a le droit de nous commander en tout lieu ; avec joie, parce que la plus belle action faite à contre-cœur n'est d'aucun mérite ; et avec une intention droite et pure, parce qu'en les accomplissant, on doit moins rechercher son utilité particulière que la gloire de Dieu. (I C. III, 12-13. — I S C. III, 189-196.)

L'abbé REGNAUD.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

LEGS DE MESSES. QUAND LE TESTATEUR N'A PAS EXPRESSÉMENT ORDONNÉ L'APPLICATION DE CES MESSES, ON DEMANDE SI L'APPLICATION EST LIBRE.

Les Canonistes émettent sous ce rapport des opinions diverses. Amostase, Pignatelli et Pasqualigo sont d'avis que l'obligation de célébrer implique l'obligation d'appliquer, parce qu'on ne peut supposer que le bienfaiteur n'a pas voulu que le fruit du sacrifice lui fût appliqué. Ceci est assez conforme à la nature même des legs.

Cependant, d'après l'axiome juridique *odia sunt restringenda*, il ne faut pas créer des charges là où le contrat n'en impose pas. Se basant sur ce principe, d'autres auteurs ayant autorité, pensent que l'application n'est pas due si le legs ne la prescrit pas, *expressis terminis* ; ils citent à l'appui plusieurs décisions de la S. Congrégation.

Nous en résumons ici une qui vient s'ajouter à beaucoup d'autres. Elle ne tranche pas la question d'une manière générale, mais dans le cas présenté elle ne pouvait faire autrement ; ce qui prouve qu'il faut en pareille occurrence s'inspirer des circonstances non moins que du texte du testament.

Voici le cas :

En 1631, un prêtre de Chiari, au diocèse de Brescia, institua héritier le Chapitre de la Collégiale de cette ville en se servant des expressions suivantes : « Je laisse au Chapitre de Chiari un capital de... avec la charge de me faire un anniversaire solennel avec musique, tous les ans, pour mon âme, pour celle de mes père, mère et parents. »

En même temps il fondait un Canonikat et imposa au nouveau Chanoine l'obligation d'assister ses collègues pour la cure paroissiale et de dire *cinq messes chaque semaine* : « Qu'il soit tenu, disait-il entre autres choses, de célébrer cinq messes à l'autel de saint Joseph ou à tout autre qu'il croira plus commode pour la population dans ladite église paroissiale et collégiale. »

Au début on mit en doute si les cinq messes devaient être appliquées. Quelques chanoines se bornèrent à l'application ; d'autres crurent que l'application était prescrite. En 1731, — un siècle après, — un décret de l'évêché déclara libre l'application des cinq messes. De là vient que de temps immémorial les messes dont il s'agit n'ont plus été appliquées.

Le canonikat ayant été vacant l'année dernière, l'évêché de Brescia consulta la S. Congrégation. L'information de Mgr l'évêque atteste que les procès-verbaux des visites pastorales ne mentionnent jamais l'obligation d'appliquer les cinq messes, quoiqu'il y soit question de la charge relative à la paroisse. D'un autre côté, le canonikat rend actuellement 750 livres ; l'obligation d'appliquer 250 messes par an serait onéreuse et même intolérable.

Pour l'anniversaire, le testateur prescrit expressément l'application. Il aurait certainement enjoint l'application des cinq messes si telle eût été son intention. Il a désigné l'autel de saint Joseph ou tout autre plus commode pour la population. Cela indique qu'il s'est proposé l'avantage spirituel des fidèles et le service de l'église, plutôt que des suffrages pour lui-même.

Enfin la paroisse compte dix mille âmes ; cinq bénéficiers assistent le curé. Si l'on exigeait l'application des 250 messes, aucun prêtre ne voudrait occuper le canonikat dont le revenu n'atteint pas 800 francs.

DÉCISION

La S. Congrégation déclare que l'obligation

d'appliquer les cinq messes par semaine n'est pas prouvée. « *Non constare de onere applicationis.* »

(Brixien, 22 septembre 1877.)

THÉOLOGIE MORALE

Cas de conscience.

L'ANSE DU PANIER

Joseph est un serviteur chargé de faire chaque jour des achats pour ses maîtres. Les fournisseurs, afin d'avoir la préférence, lui font une légère remise sur le prix courant, sûrs de se racheter par la quantité. Il est entendu entr'eux et lui que la différence est pour lui, afin qu'il leur assure la préférence, et les denrées sont comptées à la charge de la maison au prix courant. Au bout de quelques années, la somme ainsi réalisée par le serviteur est considérable. Du reste, supposons qu'il l'ait dépensée au fur et à mesure, de telle sorte qu'il n'en est pas devenu plus riche.

Supposons, en outre qu'il affirme avoir agi de parfaite bonne foi, persuadé qu'il suppléait légitimement à l'insuffisance de ses gages, laquelle insuffisance lui semblait évidente. Mais longtemps après, il assiste à un sermon, et une parole du prédicateur le frappe, l'alarme. Aussitôt il va trouver son confesseur et il lui demande s'il est tenu à restituer, *utrum teneatur ad restitutionem.*

Comme ce cas touche à une question très-importante et éminemment pratique, nous allons l'examiner avec quelques développements en nous mettant sous les auspices de deux savants théologiens, le R. P. Piaf de Mons et le chanoine Falise.

Il y a d'abord quelques cas qui nous paraissent devoir être mis hors de contestation. Le premier est celui où le serviteur, après avoir fait toutes les diligences possibles, ne pourrait trouver personne qui lui livrât les marchandises à un prix inférieur à celui des fournisseurs en question, et où ceux-ci, du reste, ne chercheraient pas une compensation sur le poids et la mesure, mais observeraient la justice sur ce point. Il n'y aurait alors aucune injustice, de la part du serviteur qui recevrait quelque gratification. Ses maîtres ne sont nullement lésés; il est libre aux fournisseurs de se dessaisir d'une partie de leur gain au profit d'un autre. « Si venditores, dit Zetl avec le commun des Théologiens, de justo rerum pretio, quo aliis solent vendere, vere in gratiam et propter amicitiam, quam cum ancilla habent, aliquid remittunt, potest sibi ancilla retinere, quidquid remittitur (1). » C'est un don du vendeur.

Tout en avouant qu'il n'y a en cela aucune injustice, Castropalao dit qu'on doit en détourner les serviteurs : « Quod si facta morali diligentia non inveniant qui minoris quam 12 panni ulnam concedant, unus autem mercator ad quem accedunt ipsis dimidium argenti a pretio dimittit, ut ipsi sibi retineant in gratiam quod ad ipsum accesserint empturi, et ut in posterum accedant,

esto spectato juris rigore id retinere possint, utpote gratis a mercatore donatum, et ultra debitum in tui gratiam diligenter conquistum : attamen, ut bene inquit Molina, hæc scrupulis plena sunt, et dissuadenda (1). » En tout cas, on ne pourrait leur imposer l'obligation de restituer, vu qu'ils n'ont aucunement lésé la justice.

Un second cas, qui nous semble également hors de doute, est celui où le fournisseur regagne sur le poids la remise qu'il fait au domestique, et c'est, si nous ne nous trompons, le cas de la consultation. On y dit, en effet, que les fournisseurs rachètent leur perte par la quantité. Il y a donc ici un dommage causé au maître, dommage dont le domestique seul profite. Celui-ci est par suite tenu, de ce chef, d'indemniser son maître du préjudice qu'il lui a occasionné.

« Les domestiques, dit très-bien l'auteur de l'examen raisonné ou décisions théologiques sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, se rendent coupables d'injustice envers leurs maîtres, et sont tenus à la restitution : 1° lorsque, dans l'achat des denrées ou autres effets, ils retiennent, sans le consentement exprès ou tacite du maître, quelque argent ou autre chose (2). » Qu'ils le retiennent ouvertement, ou d'une manière détournée, comme dans notre cas, le préjudice qu'ils causent à leur maître n'en existe pas moins, et ils sont tenus de le réparer, comme injustes détenteurs du bien d'autrui.

Hors ces deux cas, que dirons-nous? Ou le serviteur demande une règle de conduite pour l'avenir; ou il expose sa conduite passée, demandant à quoi il est tenu.

Dans la première hypothèse, nous l'obligerions à s'assurer s'il ne peut se procurer les marchandises chez d'autres fournisseurs pour un prix inférieur à celui qu'on fait payer à ses maîtres; car il devrait alors, supposé la même qualité de marchandise, s'y approvisionner. « Nam ipsi tenentur, dit très-bien Castropalao, præstare moralem diligentiam, ut quoad fieri possit, vilius emant (3). » Sans cette précaution il s'expose à nuire à son maître. « Cave autem, remarque justement Tamburinus, ne furtum palles, quod certe cavebis, quando duo illi aurei vere sunt de justo pretio rei, et vere mercator sine fallacia, non nisi pretio hoc, id est aureis decem, rem illam vendere est consuetus : secus, non de suo mercator dabit, sed de alieno. Et rursus cavebis, quando moralem diligentiam ad emendam rem ab hoc, vel alio mercatore, quanti potest, minoris non omittes : si enim hanc non apponas, dolum contra dominum sine dubio committes (4). »

C'est pour ne pas les exposer à ce péril d'hallucination que les auteurs enseignent qu'il faut détourner les serviteurs d'accepter ce que leur offrent les marchands. « Adverto etiam, dit Illung, cum Molin. et Lug. periculo non vacare, quando v. g. sartores retinent sibi residuum pretium aliorum nomine ad conficiendas vestes

1. *Opus morale tract. xxxii, disp. v, punct. xvi, n. 3.*

2. Part. I, chap. iv, art. 5, tom. I, p. 205. Cf. Filliucius, *ibid.*

3. *Loc. cit.*

4. *Explicatio Decalogi, lib. viii, tract. iii, cap. vi, § 10.*

1. *Clericus curatus circa obligationes restitutionis... instructus, Part. I, instruct. vi, n. 39. Cf. Filliucius, Morales questiones, tract. xxxv, n. 149.*

empti panni, eo quod mercator dixerit, se integro pretio vendere pannum, sed residuum ipsi sartori donare, ut frequentiam a se emendi continuet. Timendum est enim, ne mercator hoc tantum simulate dicat, vel ne sartor ipse ab eodem vel alio mercatore solo intuitu talis minoris pretii pannum emere potuisset per ordinariam tantum diligentiam adhibitam (1). »

Molina exprime la même crainte : « Hæc scrupulis sunt plena, dissuadendaque sunt, antequam fiant. Propter lucrum enim illud, non agunt fideliter negotia eorum, quibus pannum aut sericum emunt, sed plus pretii dant, quam darent, si suum proprium negotium agerent; neque experiuntur, an ab aliis mercatoribus vilius idem emere possint (2). »

Il faut donc imposer la condition que le serviteur s'assure que son maître ne subira par là aucun dommage avant de lui permettre de recevoir la gratification en question.

Si le pénitent interroge le confesseur sur la légitimité de sa conduite passée, celui-ci doit s'assurer des circonstances des faits. Par ses interrogations et les recherches qu'il imposera au pénitent, il y aura souvent moyen de connaître la vérité et de savoir si la conduite du serviteur a causé un véritable préjudice à son maître; auquel cas, le confesseur obligera le pénitent à réparer le dommage, et à restituer à son maître jusqu'à concurrence du préjudice subi par lui. Telle est encore la solution communément admise par les auteurs. « Diligenter etiam postquam id factum est, continue Molina, examinandi ejusmodi sartores sunt, num infideliter id egerint; quia videlicet alibi, aut plus insistendo, possent eam mercem vilius emere, et propter id lucrum, ac præmium, quod a mercatoribus sperant, neque plus institerunt, neque ad alios accesserunt. Quod si infidelitas comperiatur, propenderem, restituendi onus esse injungendum, neque perversos hos atque occultos lucrandi modos esse ferendos, invitis iis quorum negotium agunt (3). »

Si, toutes recherches faites, le maître n'a subi aucun dommage, le confesseur tranquillisera la conscience du pénitent, et lui dira qu'il peut, en toute sécurité, garder ce qu'il a reçu des fournisseurs.

Si l'on ne peut arriver à la découverte de la vérité, et si le pénitent a agi de bonne foi, nous ne voyons pas de quel chef le confesseur l'obligerait à restitution. C'est bien le cas d'appliquer, avec saint Alphonse (4), le principe : *Melior est conditio possidentis*.

Mais s'il ne peut invoquer le bénéfice de la bonne foi, selon l'opinion la plus probable (5), le confesseur l'obligerait à restituer au *pro rata* du doute.

1. *Theologia practica universa*, tract. iv, disp. ii, n. 104.

2. *De Justitia et Jure*, tom. ii, disp. 363, n. 3. Cf. Card. de Lugo. *De Justitia et Jure*, disp. xxvi, n. 153; Zell, *loc. cit.*, n. 40.

3. *Ibid.* Cf. Giribaldi, *Universa moralis Theologia*, t. iii, tract. iii, cap. ii, n. 125; Diana, *Resolutiones morales*, t. vi, tract. iii, resol. 178; Antonius a Spiritu Sancto, *Directorium Confessariorum*, part. iii, tract. x, n. 862.

4. *Theologia moralis*, lib. i, n. 35; lib. iv, n. 607 et seq.

5. Cf. S. Alphonsus, *Op. cit.*, lib. iv, n. 625; Card. de

Tels sont les principes communément admis, et ils nous paraissent très-raisonnables. Les appliquant à notre cas, il paraît clair que le serviteur a causé un préjudice grave à ses maîtres, et qu'en conséquence il est tenu de le réparer.

Le motif qu'il n'en est pas devenu plus riche ne le libère pas de cette obligation, à moins qu'on ne le suppose avoir agi en tout dans la bonne foi. Car, comme dit très-bien Konings, « possessor bonæ fidei ad nihil prorsus tenetur, si, durante bona fide, rem alienam consumpserit, amiserit, vel etiam destruxerit, modo ditior inde non evaserit. Etenim non tenetur ratione rei acceptæ, quæ amplius non extat; neque ratione injustæ acceptionis, aut consumptionis, aut destructionis, quia rem bona fide possidebat (1). »

Nous devons avouer même que, dans ce cas, tous les auteurs ne le déchargent pas de l'obligation de restituer. Cardenas enseigne qu'il continue à y être soumis. « Tenetur famulus, dit-il, restituere non solum id, in quo factus est ditior, sed tantam partem ejus quantitatis, quantum sub prætextu salarii subripuit. Probatur. Etenim obligatio ex contractu durat, donec impleatur: sed contractus inter herum et famulum fuit tantum pro quinque, et famulus accepit septem; et consequenter nondum implevit contractum ex parte sua; ergo adhuc durat obligatio ex contractu; atque adeo tenetur illum adimplere, solvendo ea quæ subripuit (2). »

Cardenas nous paraît jouer sur les mots. Quoique le serviteur soit au service de son maître en vertu d'un contrat, s'il lui vole quelque chose, ce n'est pas en vertu de son contrat qu'il est tenu de restituer, mais en vertu de l'injuste acception dont il s'est rendu coupable. Supposons que le domestique ait été réellement dans la bonne foi, en s'appropriant la chose de son maître, est-ce son contrat qui l'obligera de restituer? Nullement, mais ce qui l'y forcera, c'est qu'il est injuste détenteur du bien d'autrui; et s'il est dans la bonne foi, pourquoi ne lui appliquerait-on pas les principes posés par les auteurs quant au possesseur de bonne foi de la chose d'autrui? C'est aussi ce qu'enseigne Shogar (3).

Cependant s'il était encore dans le même service, les auteurs sont d'avis qu'il doit restituer (4).

Hors le cas de bonne foi, que le confesseur ne doit pas admettre trop légèrement, le pénitent se verra soumis à l'obligation de réparer le dommage, à moins qu'il ne se trouve dans l'impossibilité réelle de restituer.

L'insuffisance de ses gages, lui parût-elle évidente, ne l'autorise aucunement à user de ce moyen de compensation. N'oublions pas sur ce point la 37^e proposition condamnée par Inno-

Lugo, *Op. cit.*, disp. vii, n. 80; Lessius, *De Justitia et Jure*, lib. ii, cap. xiv, n. 25; Salmanticenses, *Cursus Theologiæ moralis*, tract. xiii, cap. i, n. 62.

1. *Theologia moralis S. Alphonsi in compendium redacta*, n. 722, ii.

2. *Crisis theologica in propositiones ab Innocentio XI damnatas*, dissert. xxiii, n. 79.

3. *Theologia radicalis*, tract. xxix, n. 10.

4. Cardenas, *loc. cit.*, n. 77; Shogar, *loc. cit.*, n. 9.

cent XI, conçue en ces termes : « Famuli et famulæ domesticæ possunt occulte heris suis surripere ad compensandam operam suam, quam majorem judicant salario, quod recipiunt. » D'où les auteurs qui ont écrit après cette condamnation, ne permettent semblable compensation que dans des cas excessivement rares et étrangers à notre hypothèse. (1)

JURISPRUDENCE

SERVICE PAROISSIAL. — ÉTABLISSEMENT D'UNE SECONDE MESSE

Depuis quelque temps, les conseils municipaux se plaisent à supprimer les modestes suppléments que les communes faisaient presque partout à leurs curés. Il nous appartient de tenter l'impossible pour corriger cette iniquité. Un des moyens est de créer pour la Fabrique telle dépense obligatoire qui, si elle ne peut la solder elle-même, tombera à la charge de la commune.

Une de ces dépenses ayant tel caractère est celle qui est exigée pour la célébration d'une seconde messe, les dimanches. Lorsque, en effet, la célébration d'une seconde messe a été régulièrement autorisée dans une paroisse, par ordonnance épiscopale, les frais de cette célébration constituent une dépense obligatoire pour la Fabrique et subsidiairement pour la commune.

Dès lors, en inscrivant d'office au budget de la commune la somme nécessaire pour suppléer en pareil cas à l'insuffisance des ressources de la Fabrique, après que le conseil municipal a été dûment mis en demeure de voter cette dépense, le préfet ne fait qu'user des pouvoirs que lui confère l'art. 39 de la loi du 18 juillet 1837.

Dans le passé, il y a eu divergence d'opinions sur ce point, et partant diversité dans la manière d'agir des ministres. Mais aujourd'hui la jurisprudence a été établie par un arrêt du conseil d'État du 29 juin 1877 ; le caractère obligatoire de la dépense des secondes messes est désormais retenu.

Ce décret, conforme aux intérêts religieux, nous fournit une arme contre les passions régnantes de certains conseils municipaux. Voici les observations qu'il a inspirées au *Journal des Conseils de Fabriques*, on en reconnaîtra facilement l'importance pratique. C'est pourquoi nous avons cru devoir les reproduire avec empressement :

« Il est certain, en effet, que, dans le plus grand nombre des paroisses administrées par un desservant sans le concours d'un vicaire, ce titulaire ecclésiastique ne peut, à moins d'autorisation expresse de son évêque, célébrer, les dimanches et fêtes, qu'une seule messe. Une

notable partie des habitants se trouve ainsi réduite, par la force même des choses, à ne pas entendre l'office divin, car il est indispensable que, dans chaque famille, une personne au moins reste au logis pendant que les autres se rendent à la messe paroissiale, et se charge, soit de préparer le repas commun, soit de veiller sur la maison. Lorsque, au contraire, le curé peut, en vertu d'une ordonnance épiscopale, célébrer deux messes à quelques heures d'intervalle, tous les fidèles de la paroisse ont ainsi la possibilité d'assister à l'un ou à l'autre de ces offices.

« Il est naturel et juste que ce service supplémentaire, prescrit par l'autorité diocésaine, en vertu de son droit souverain d'appréciation des besoins religieux des paroisses, soit l'objet d'une indemnité spéciale dont le paiement incombe d'abord à la Fabrique et subsidiairement à la commune comme toutes les autres dépenses du culte. C'est ce qu'a reconnu avec raison le Conseil d'État.

« Cette sage et équitable jurisprudence vient apporter un puissant élément de solution à la question des *suppléments de traitement*. Elle permettra, en effet, de mettre à la charge des Fabriques et subsidiairement à celle des communes, selon les cas, sous forme d'indemnité pour seconde messe, ces suppléments de traitement, si souvent contestés par les conseils municipaux, et de faire de cette dépense, essentiellement facultative, une dépense rigoureusement obligatoire.

« Elle permettra, en outre, d'augmenter indirectement les suppléments de traitement dans les paroisses où il en est déjà alloué par les conseils municipaux.

« Ceci posé, il importe de ne pas perdre de vue la condition absolue d'où le Conseil d'État fait dépendre le caractère obligatoire de la dépense d'une seconde messe : cette condition est la prescription ou l'autorisation du double service par ordonnance épiscopale. Avant d'inscrire au budget de la Fabrique l'indemnité allouée au desservant pour la seconde messe, indemnité qui est le plus souvent de 200 francs par an, il est donc nécessaire que l'autorité diocésaine rende une ordonnance qui prescrive la célébration de cette seconde messe dans la paroisse.

« Du reste, il n'est pas indispensable que cette ordonnance intervienne avant la formation et l'approbation du budget de la Fabrique. Elle peut être prise à toute époque de l'année, dès que la nécessité ou l'opportunité de la mesure aura été reconnue. Le droit à l'indemnité de seconde messe courra du jour où le second service aura commencé à être célébré. La dépense sera ensuite portée au plus prochain budget dont la formation suivra la décision, et, dans la double hypothèse de l'insuffisance des ressources de la Fabrique et de refus du conseil municipal de voter le paiement de l'indemnité, elle pourra être inscrite au budget communal, tant pour l'arriéré que pour le courant. »

1. S. Alphonsus, *loc. cit.*, n. 522 et seq.; Salmanticenses, *loc. cit.*, n. 315 et seq.; Viva, *Damnatarum thesium theologica trutina*, part.

MUSICIENS ASSISTANT A UNE PROCESSION MALGRÉ UN ARRÊTÉ MUNICIPAL L'INTERDISANT. — JUGEMENT DU JUGE DE PAIX. — CASSATION.

A Saint-Maximin, petite commune du Var, un nommé Maunier était, il y a quelques mois, traduit devant le tribunal de simple police, prévenu d'avoir, contrairement à un arrêté municipal et sur la convocation du curé, fait de la musique dans une procession.

Maunier fut renvoyé des fins de la plainte par un jugement déclarant l'arrêté du maire de Saint-Maximin illégal et comme violent, en ce qui concerne les processions, l'article 1^{er} du concordat et la loi de germinal an X.

A la même date, pour ainsi dire, et à raison de faits absolument identiques, le sieur Tivan était cité devant le tribunal de simple police de Brignoles et condamné, lui, à une amende de 1 fr.

Si nous enregistrons ces deux décisions judiciaires, diamétralement opposées, ce n'est pas certes pour souligner les tracasseries incessantes et les vexations sans fin émanant de l'autorité municipale dans certaines localités, et moins encore pour faire sous-entendre que, dans le Var, la justice de MM. les juges de paix saurait, à l'occasion, avoir deux poids et deux mesures.

Restant énergiquement sur le terrain judiciaire, notre attention s'est portée sur ces récents jugements de simple police par cela seul que, devant la Cour de cassation, ils viennent de donner prétexte à un arrêt qui fixe définitivement la jurisprudence en la matière.

La Cour a décidé que la règle qui veut que les tribunaux soient juges de la légalité des arrêtés de police évoqués devant eux cesse d'être applicable lorsque l'illégalité consiste dans une atteinte portée à l'exercice d'un culte reconnu par l'Etat.

La loi de germinal an X, dit l'arrêt, constitue le conseil d'Etat seul juge de ce genre d'illégalité, et le juge doit surseoir à statuer sur la prévention jusqu'à ce que le conseil d'Etat ait décidé si l'arrêté du maire était ou non abusif.

Donc, d'après la cour suprême, M. le juge de paix de Brignoles, dans l'espèce, ne devait pas condamner ; M. le juge de paix de Saint-Maximin, de son côté, ne devait pas acquitter. Ils devaient tous deux attendre la décision préalable du conseil d'Etat. Par conséquent, cassation des deux jugements.

LOTÉRIE. — NUMÉRO DOUBLE. — La contrefaçon des billets de la loterie nationale de l'Exposition a été traitée de toute façon dans la presse et préoccupe vivement le public. Voici un arrêt qu'il est intéressant de rappeler dans les circonstances actuelles.

Lorsque, après le tirage d'une loterie, il est présenté plusieurs billets portant un même numéro gagnant, la prime est due en totalité à chacun des porteurs de ces billets semblables. C'est à tort que l'administration de la loterie prétendrait, au cas où elle ne conteste et ne peut contester la sincérité d'aucuns billets

représentés, que la prime ne peut être délivrée qu'une fois et seulement au porteur dont le billet s'adapte, dans le registre rapporté par elle, à la souche portant le même numéro. (Cour de Paris, 18 mars 1853).

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

IV

Nous nous proposons aujourd'hui une *Promenade* qui nous aurait introduits dans le VIII^e siècle, vers le milieu, pour y admirer les bienfaits de l'apostolat catholique ; mais il nous a paru nécessaire, avant d'aborder un tel sujet, de tout dire sur Julien, afin que les persécuteurs modernes de l'Eglise, lisant et méditant notre exposé sommaire de la vie et de la mort de l'Apostat, sachent le sort qui les attend, eux aussi. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et sa toute-puissance est toujours au service de l'œuvre du Christ. « Comprenez donc, ô princes ! ô maîtres des nations ! instruisez-vous, puissants du siècle, vous qui jugez la terre, vous qui gouvernez la France ! Renoncez à votre hostilité contre l'œuvre de Jésus-Christ, car votre hostilité est une impiété aussi monstrueuse que le serait la révolte contre la toute-puissance de Dieu même. »

L'histoire païenne de Julien, écrite par Ammien Marcellin, son confident, son favori, son admirateur, nous le montre en un commerce incessant, familial, intime avec les dieux. Elle confirme en tous points l'exactitude rigoureuse du témoignage des auteurs chrétiens. Ce prince apporta, dans sa restauration païenne, un fanatisme d'initié, d'adepte et de théurge qui faisait rire les polythéistes eux-mêmes, tant ils le trouvaient exorbitant. « D'après Ammien Marcellin, sa manie de divination et de présage rappelait celle de l'empereur Adrien. Superstieux jusqu'au fanatisme, il dépensait des sommes énormes à immoler des victimes ; on disait à son départ pour la Perse : « S'il en revient, il ne laissera plus un bœuf vivant dans tout l'empire ! »

Ce caractère d'illuminisme idolâtrique peut seul faire comprendre l'ardeur passionnée, farouche, insatiable que Julien déploya dans sa lutte contre Jésus-Christ. Ammien Marcellin est obligé de mettre des restrictions significatives à l'éloge pompeux qu'il a tracé des vertus de Julien, et d'avouer que ce prince « s'est démenti lui-même par certaines mesures trop rigoureuses, et surtout par sa cruauté contre les chrétiens. »

Enfin, on ne pourra plus prétendre que « Julien n'a martyrisé personne. » Des travaux historiques, récents et consciencieux, prouvent avec la dernière évidence, que la responsabilité d'une persécution des plus sanglantes pèse sur Julien l'Apostat.

Nous savons désormais avec quelle habileté et quelle astuce indignes cet odieux tyran transforma les chrétiens en empoisonneurs publics, et dissimula sous cette accusation populaire le

véritable grief, qui était leur religion. Les victimes de ce César philosophe, qui se vante en plusieurs passages de ses livres d'avoir volontairement fermé aux chrétiens la porte du martyre, sont nombreuses, et nous avons le droit et le devoir de traiter d'imposteur, avec pièces authentiques à l'appui, ce Julien l'Apostat, que Voltaire et les écrivains de son école nous affirmaient « avoir dû être incapable de mentir. »

« Ce prince, dit Sozomène, avait conçu pour le Christ une haine personnelle qui s'affirmait dans toutes les occasions avec une énergie sans égale. Il apprit que, dans l'ancienne Césarée de Philippe, alors connue sous le nom de Panéas, on conservait la statue de Jésus-Christ, érigée par la piété reconnaissante de l'hémorrhôïse dont parle l'Evangile. Après sa guérison miraculeuse, cette femme avait voulu consacrer au sein de sa patrie le souvenir de la puissance divine dont elle avait éprouvé la miséricorde. Julien fit détruire cette statue et la remplaça par la sienne. Mais, quelques jours après, la statue impériale fut frappée par la foudre, qui en brisa tout le buste jusqu'à la poitrine. « On peut encore aujourd'hui, ajoute Sozomène, voir à Panéas cette statue mutilée de Julien, témoignage irrécusable de la vengeance divine. »

V

En passant à Charres, l'antique cité d'Abraham, Julien voulut consulter, sur l'issue de son expédition contre les Perses, non le Dieu des Patriarches, mais l'idole païenne de Selenus (la Lune), à laquelle il offrit un sacrifice mystérieux. Procope, son parent et son favori, y assista seul. « Au sortir du temple, dit Théodoret, Julien en fit fermer les portes. Il y apposa lui-même le sceau impérial, avec défense à qui que ce fût de pénétrer avant son retour dans l'intérieur de l'édifice. Un poste de soldats fut consigné pour veiller à l'exécution de cette mesure. Mais Julien ne devait pas revenir. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut portée à Charres, la consigne fut levée; on ouvrit les portes du temple. Un spectacle horrible s'offrit alors aux regards. Le cadavre d'une femme était suspendu par les cheveux au poteau des sacrifices; les entrailles en avaient été arrachées, et c'était dans le cœur palpitant d'une victime humaine, d'une vierge, que Julien avait voulu lire la promesse mensongère de la victoire. »

Dans cette expédition contre les Perses, après la prise de Magoalmacha, le gouverneur persan Nabdatès fut retenu prisonnier, et quelques captives, choisies parmi les plus belles personnes de la ville, furent offertes au César. Julien, affectant de renouveler les actes de continence d'Alexandre et de Scipion, les rassura sur leur sort et les renvoya à leurs familles. « C'est là, dit-il, un beau trait que je livre à notre orateur de Syrie. » Il désignait ainsi Libanius, son éternel panégyriste. Un peu plus de modestie n'aurait pas gâté ce trait de vertu hypocrite. Le lendemain, le César victorieux ayant appris qu'une multitude de paysans fugitifs s'étaient retirés dans les grottes naturelles que

fournit en grand nombre cette contrée, il fit fermer les ouvertures avec de la paille et des fagots auxquels on mit le feu; tous ces malheureux périrent asphyxiés. Julien se dispensa de signaler à l'attention de son panégyriste favori cet acte de cruauté gratuite, qui lui valut le surnom d'« enfumeur, » *fumigator*.

Deux jours après, Nabdatès, prisonnier sur parole, fut brûlé vif. Quel aimable philanthrope que ce *Julianus Fumigator*! Comme il méritait ces paroles indignées que le préfet d'Egypte, Artemius, lui avait adressées à Antioche, en voyant deux prêtres, Eugène et Macarius, flagellés par l'ordre et sous les yeux de ce prince: « César, oubliez-vous donc que vous êtes homme, en faisant ainsi torturer des innocents? Ni la pourpre, ni le trône, ni le sceptre ne garantissent de la justice de Dieu et de ses châtiments terribles. »

On sait qu'Artémus fut arrêté et condamné par Julien aux plus affreux supplices. Il avait eu le courage de répondre à l'empereur: « Finissons tous ces discours. Que demandez-vous de moi? L'apostasie. Vous ne l'obtiendrez point. Je n'adore pas vos dieux; je ne leur immolerai jamais de victimes. Vous connaissez le sacrifice de louanges, le sacrifice pur et sans tache que Jésus-Christ nous a donné. C'est celui auquel je m'unis chaque jour. Je n'en veux pas d'autre. »

Julien fit conduire Artémus qui avait survécu au fer rouge des bourreaux, lui déchirant les flancs, et aux tortures de la faim, par la privation de toute nourriture pendant quinze jours, au pied d'un pan de mur à demi-consumé par l'incendie du temple de Daphné. Des maçons furent chargés de faire écrouler cette muraille sur le martyr. Le choc eut lieu avec un horrible fracas, en même temps qu'Artémus s'écriait: *Statuisti super petram pedes meos* (Ps. lx, 3). Sa voix fut étouffée par l'épouvantable chute et l'on n'entendit plus rien. Des ouvriers se mirent aussitôt à fouiller les décombres. On retrouva le corps du confesseur, ou plutôt les débris d'un corps humain, car les os en avaient été broyés, et les entrailles écrasées. Les yeux du martyr, sortis de leurs orbites, flottaient dans le vide, retenus par les ligaments internes. En cet état, Artémus respirait encore. Julien se hâta d'achever son œuvre; d'un coup d'épée, le bourreau trancha la tête du squelette mutilé et vivant.

Il faut avouer que les passe-temps de Julien l'Apostat étaient on ne peut plus féroces. Les écrivains qui, de nos jours, cherchent à réhabiliter sa mémoire, doivent certainement ignorer de telles choses.

Pourquoi ne pas le reconnaître, l'apostasie de Julien et sa persécution contre le christianisme trouvèrent des adhérents très-nombreux dans le monde romain. Le servilisme auquel la domination césarienne avait habitué les esprits y contribua sans doute pour une part. Mais d'autres causes extrinsèques vinrent se joindre à cet honteux motif. Il serait trop long de les énumérer; disons seulement que le paganisme, brusquement mis hors la loi par Constantin, attendait avec impatience le moment favorable d'une réaction. Julien donna pour objet à sa

politique de faire cesser les désordres jetés dans la société par les querelles des hérétiques, et d'étouffer toutes les sectes religieuses dans l'ancien culte des idoles. Il apporta à ce rôle l'ironique légèreté d'un sophiste, le fanatisme d'un païen, le froid calcul d'un sceptique. Mais sa tentative impuissante ne fit que prouver une fois de plus la divine immortalité du christianisme.

L'hostilité contre l'Eglise s'est produite sous bien des formes: explosions populaires, ligue de la Popinion, alliance du génie avec la force armée, révoltes intestines, insurrections triomphantes. Toutes les manifestations de la haine, individuelle ou publique, depuis Néron jusqu'à Robespierre, sont venues tour à tour reprendre une lutte qui ne finira qu'avec le monde. Mais nul persécuteur n'a montré l'habileté de Julien. Tous les ennemis de l'Eglise réunis n'ont pu atteindre le niveau auquel s'est élevé l'Apostat. C'est peut-être qu'aucun d'eux ne connaissait aussi profondément que lui la puissance à laquelle il s'attaquait; aucun ne comprenait comme Julien la véritable cause qui rend l'Eglise immortelle.

L'Eglise est un fait fondé sur une promesse divine. Ce fait, ce monument de Dieu, selon l'expression du P. Lacordaire, est debout: « Toute force y a touché; toute science l'a scruté; tout blasphème l'a maudit; regardez-le, il est là. Il est suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre, comme dit le comte de Maistre: si vous ne le voyez pas, que verrez-vous? » Ce fait, que Julien voyait, quoiqu'il n'eût de son temps que trois siècles d'existence, ce fait prouve la divinité de Jésus-Christ. Or, pour détruire ce fait, c'est-à-dire l'Eglise, il faudrait établir par un fait, par un monument qui subsisterait, que l'auteur des promesses léguées à l'Eglise n'est pas Dieu.

Le fait essayé par Julien semblait alors la chose du monde la plus simple à exécuter. Notre-Seigneur avait prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple de Jérusalem.

Les soldats de Titus avaient réalisé cette prédiction, en concordance parfaite avec celle de Daniel, dont voici les paroles: « A la fin de soixante-deux semaines d'années, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Une nation étrangère, commandée par son monarque, viendra détruire la ville et le sanctuaire; l'abomination de la désolation siègera dans le Temple, et la désolation persévéra jusqu'à la fin des siècles. »

Il est évident que ces deux prophéties, solidaires l'une de l'autre, se développant dans un parallélisme rigoureux, n'engageaient pas seulement le passé, en prédisant la ruine consommée par Titus, mais qu'elles se prolongeaient dans l'avenir, en excluant la possibilité d'une restauration durable du temple juif. Or, Julien, maître absolu de l'empire, comptait la Palestine au nombre des provinces qui lui étaient soumises. Hommes, argent, territoire, il pouvait disposer de tout sans contrôle, sans obstacle, sans résistance. Il pouvait donc relever de ses ruines le Temple anéanti. S'il réussissait dans son entreprise, la prophétie du Sauveur rece-

vrait un démenti flagrant, incontestable, et dès lors la divinité de Jésus-Christ était anéantie. Tel fut le calcul de l'Apostat. Trop habile cependant pour aventurer toutes ses chances sur une seule question, Julien ne livra point le but réel de son entreprise aux hasards d'une publicité indiscreète et dangereuse.

VI

L'Apostat sut adroitement amener les Juifs à lui écrire: « Auguste empereur, la loi de Moïse nous ordonne, en effet, d'immoler des victimes à Jéhovah, mais elle nous défend de le faire ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Rendez-nous cet auguste édifice. Une telle œuvre immortalisera votre nom. En face du Saint des Saints reconstruit par vous, Israël reprendra ses sacrifices interrompus et fera monter au pied du trône de l'Eternel des prières et des actions de grâces pour le plus grand et le plus sage des Césars. »

Cette réponse était précisément celle que Julien attendait. « Retournez à Jérusalem, leur dit-il. Faites savoir à vos compatriotes que je veux leur rendre la cité de David, rebâtir le Temple et rétablir la loi mosaïque. » La promesse impériale était sincère. Elle eut un immense retentissement.

Julien se vantait d'avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise, qu'il faisait surveiller par l'un de ses plus chers confidents, le comte Alypius. Les chrétiens, en voyant les travaux préparatoires se poursuivre avec une ardeur incroyable, manifestaient des inquiétudes fort naturelles. Mais saint Cyrille, évêque de Jérusalem, les rassurait en ces termes: « Les Juifs ne font en ce moment que réaliser eux-mêmes la prophétie de Jésus-Christ. Ils démolissent ce qui restait encore des pierres superposées de l'ancien Temple. »

En effet, lorsque l'armée des travailleurs organisée par le comte Alypius voulut combler les fondements déblayés pour soutenir le nouvel édifice, une éruption de feux souterrains, combinée avec un orage effroyable, éclata tout à coup. Les victimes furent nombreuses. La flamme électrique avait une telle énergie, qu'elle consumait en un clin d'œil et réduisait en cendres le fer des marteaux, des haches, des pics et des scies. Ce fait, attesté par tous les historiens, semblait radicalement impossible à la science voltairienne, qui rejetait tout ce récit comme une fable. De nos jours, les diverses applications de l'électricité nous ont rendu familiers des phénomènes analogues. Des barres de fer, soumises à l'action d'un courant électrique, rougissent instantanément, se calcinent, et en quelques minutes se réduisent en cendres.

Mais à quoi bon insister sur les vains efforts tentés par Julien l'Apostat et par les Juifs pour relever le temple de Jérusalem? En présence d'un tel événement indubitable, miraculeux, divin, nous sommes en droit d'affirmer comme conséquences immédiates et rigoureuses de ce grand fait, les axiomes suivants: Il est certain que dans la double lutte engagée contre l'Eglise

de Jésus-Christ, par le paganisme d'une part et le judaïsme de l'autre, Dieu fit entendre sa voix et proclama surnaturellement la victoire du Christ. L'intervention divine contre les païens et les juifs coalisés pour la réédification du temple de Salomon rappelle cet autre fait miraculeux qui dispersa, dans la plaine de Sennaar, les constructeurs de l'immense tour de Babel. Il est donc vrai que Dieu s'est plu à déployer les forces souveraines de sa toute-puissance pour établir et confirmer le christianisme. Il est donc vrai que l'œuvre de Jésus-Christ est l'œuvre du Ciel, non de la terre, l'œuvre de Dieu, non des hommes. Par conséquent l'hostilité contre l'œuvre de Jésus-Christ est une impiété aussi monstrueuse que le serait la révolte contre la toute-puissance de Dieu même.

Quant à la mort de Julien l'Apostat, les historiens expliquent parfaitement comment l'opinion, qui attribuait cette mort à une cause surnaturelle, s'accrédita dès l'origine chez les chrétiens et chez les païens. A Antioche, on rendit à Dieu de solennelles actions de grâces. La ville entière célébra la victoire de la croix. Le peuple dans sa joie unissait le nom du mystagogue Maxime à celui de l'empereur apostat, et s'écriait : Que sont devenus les présages du charlatan ? Le Seigneur a donné le triomphe à son Christ.

Le corps de l'Apostat fut porté à Tarse, où eurent lieu les funérailles selon le rituel païen. Quelques amis gravèrent sur la tombe impériale l'inscription suivante : « Rapporté des rives de l'Euphrate et de la terre des Perses, où il avait conduit son armée pour une œuvre qu'il ne lui fut pas donné d'accomplir, Julien, prince excellent, guerrier plein de valeur, a trouvé cette tombe sur les bords argentés du Cydnus. » — « Hélas ! reprend Ammien Marcellin, si limpide et si pur que soit le Cydnus, ce fleuve n'était pas digne de recevoir de telles cendres. Pour perpétuer la gloire et les exploits de Julien, le Tibre devrait baigner sa tombe, au milieu de la ville éternelle, parmi les antiques monuments des dieux de l'empire. »

Mais le Dieu des chrétiens n'a pas voulu qu'il en fût ainsi.

La péroraison suivante d'une conférence du P. Lacordaire résumera magnifiquement tout ce qui vient d'être dit de Julien l'Apostat, et montrera le sort réservé par la Providence aux ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise :

« Quand l'empereur Julien s'attaquait au christianisme par cette guerre de ruse et de violence qui porte son nom, et qu'absent de l'empire, il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui demanda par dérision et avec toute l'insulte d'un succès déjà sûr, ce que faisait le Galiléen ; le chrétien répondit : « Il fait un cercueil. » Quelque temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait alors le Galiléen, Messieurs, il le fait toujours, quels que soient l'arme et l'orgueil qu'on oppose à sa croix. Il

serait long d'en déduire tous les fameux exemples ; mais nous en avons qui nous touchent de près, et par où Jésus-Christ, à l'extrémité des âges, nous a confirmé le néant de ses ennemis. Ainsi, quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie, en disant à ses fidèles : « Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu, » le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de la monarchie française. Ainsi, quand une puissance d'un autre ordre, mais issue de la sienne, à quelque degré, tenait le Souverain-Pontife dans une captivité qui présageait la chute au moins territoriale du Vicaire de Jésus-Christ, le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de Sainte-Hélène. Et aujourd'hui, en regardant l'Allemagne agitée par les convulsions d'une science qui n'a plus de rives et dont vous venez de voir un si lamentable travail, nous pouvons dire avec autant de certitude que d'espérance : Le Galiléen fait un cercueil, et c'est le cercueil du rationalisme. Et vous tous, enfants de ce siècle, mal instruits par les misères des erreurs passées, et qui cherchez hors de Jésus-Christ la voie, la vérité et la vie, le Galiléen fait un cercueil contre vous, et c'est le cercueil de toutes vos conceptions les plus chères. Et toujours en sera-t-il ainsi, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de sa personne, puis, soit avec du sang, soit avec de l'oubli, soit avec de la honte, mettre au tombeau tout ce qui n'est pas lui. »

LE TOURISTE UNIVERSEL.

CONSULTATIONS

PROTONOTAIRE. — PRÉLAT DOMESTIQUE. — CAMÉRIER. — CHAPELAIN. — VICAIRES GÉNÉRAUX. — CHANOINES.

M. l'abbé Victorin vient de recevoir de Rome, sur les démarches de cinq de NN. SS. les Evêques, le titre de *Prélat domestique de S. S.*

Comme il ignore le degré exact de cette dignité et tout ce qui la concerne, il a recours à l'*Ami du Clergé*, pour être informé de ces détails avec quelque précision. Voici les neuf questions qu'il lui pose :

- 1° *Prélat domestique* équivaut-il à *Protonotaire apostolique* ? Est-ce plus ? Est-ce moins ?
- 2° Quel rang occupe cette dignité à la cour pontificale ?
- 3° Quels privilèges confère-t-elle (Détails, s. v. p.) ?
- 4° Quel est le costume de chœur ?
- 5° Le costume de grande cérémonie ?
- 6° Le costume journalier, de petite tenue ? Les boutons et boutonniers de la soutane noire, ainsi que la bordure d'en bas, sont-ils rouges ou violets ?
- 7° Y a-t-il des bas violets ?
- 8° A l'autel, y a-t-il quelque privilège ?
- 9° A-t-on le droit à des armes ? au cachet ? à un anneau ?

RÉPONSES

1. *Prélat domestique* est moins que le *protonotaire*.

2. Le *prélat* fait partie de la famille pontificale ; il est admis aux chapelles, après les auditeurs, *protonotaires*, généraux des ordres religieux.

3. Les privilèges sont réglés par la constitution de Pie VII, en date de juillet 1823. Consulter

aussi les deux récentes constitutions de Pie IX, qui ont restreint les privilèges des protonotaires *ad instar*. Les prélats domestiques sont à *fortiori* compris dans ces dispositions nouvelles.

4. Le costume de chœur est : soutane, bas, ceinture, collaro violet, rochet. Le prélat domestique occupe la première stalle après les chanoines.

5. Costume de cérémonie, composé comme ci-dessus et du mantelet.

6. Le costume journalier, c'est la soutane noire, boutons et liseré violet, ceinture idem ; pas de rouge.

7. Il a été répondu à cette question :

8 et 9. Le prélat domestique n'a pas de privilège à l'autel ; il doit s'habiller à la sacristie, ne laisser allumer que deux cierges, avoir un seul servant. Pas d'anneau à la messe. En dehors, il peut porter l'anneau simple.

Le camérier est inférieur au prélat domestique et à plus forte raison au protonotaire.

Les camériers participants occupent le premier rang. Ils sont au nombre de quatre, et ils font un service continuél auprès du Saint-Père. Ce service consiste à réciter l'office avec Sa Sainteté, à l'accompagner à ses promenades, soit au jardin du Vatican, aujourd'hui que le Saint-Père ne peut plus sortir de son palais. Antérieurement à l'invasion piémontaise, le Saint-Père avait l'habitude de sortir dans Rome et dans les faubourgs. Le cortège se composait de trois voitures qui étaient escortées par les gardes-nobles et par les dragons pontificaux : un camérier participant et quelquefois deux prenaient place dans la voiture de Sa Sainteté.

Une des fonctions importantes des camériers participants consiste aussi à se tenir dans l'antichambre pontificale de 10 heures du matin à 2 heures après midi, afin d'introduire les personnes admises à l'audience.

Mgr de Mérode a été le camérier participant le plus remarqué durant le long pontificat de Pie IX. Les innombrables catholiques admis à l'audience ne peuvent oublier l'amabilité, l'esprit qu'il dépensait pour leur faire supporter les longues heures de l'attente. En effet, on n'est jamais certain de pouvoir être reçu à l'audience, parce que l'arrivée inopinée d'un cardinal dérange la réception : les cardinaux ont le privilège de passer avant tout le monde.

Indépendamment des camériers participants, il y a les camériers surnuméraires, qui font chacun leur semaine à l'antichambre pontificale. Le Saint-Père les reçoit le premier et le dernier jour de leur semaine. Si aucun des quatre participants ne se présente à l'antichambre, le surnuméraire introduit les visiteurs auprès de Sa Sainteté.

Les camériers ne portent ni le mantelet ni le rochet ; ils ont le *mantellone*. C'est pourquoi on les appelle prélats de *mantellone*. Ils ont la soutane, le collarino, la ceinture et les bas violets, comme les prélats domestiques. A la chapelle papale, ils prennent l'hermine et la cappa.

Ce que je viens de dire des bas violets n'est pas reçu à Rome. En effet, les camériers ne peuvent porter les bas violets hors de Rome.

Au rang inférieur des camériers se trouvent les chapelains pontificaux, soit *ordinaires*, soit *Surnuméraires*, soit *honoraires*. Tous ces prélats ont droit au titre de « monseigneur, » et à l'« excellence illustrissime et révérendissime. »

En Italie, les vicaires généraux ont le titre de « monseigneur, » mais il est bon d'observer qu'il n'y a jamais qu'un vicaire général dans chaque diocèse. Les vicaires généraux honoraires sont inconnus en Italie. On y trouve quelques rares chanoines honoraires ; mais quant au vicaire général honoraire, il ne s'en trouve pas un seul.

En Italie, Mgr le vicaire général ne porte pas le costume ecclésiastique ; c'est-à-dire, pour mieux m'expliquer, le costume du vicaire général est toujours en noir, même dans les cérémonies les plus solennelles. Par exemple, à la procession de la Fête-Dieu, après les chanoines revêtus de leurs splendides ornements, on voit paraître le vicaire général en soutane noire et manteau noir.

Je viens de dire un mot des chanoines honoraires : en Italie, le nombre en est extrêmement restreint, et lorsque le Saint-Siège permet d'en créer, il prescrit que leur nombre soit tout au plus le quart des chanoines titulaires.

Les protonotaires, les prélats domestiques et les camériers du Saint-Père ont le droit de porter leur costume prélétaire dans toutes les églises et toutes les réunions ecclésiastiques et même dans la vie privée. Il en est bien autrement des chanoines honoraires, car une règle fondamentale que le Saint-Siège ne cesse pas de recommander, c'est que les chanoines honoraires ne peuvent porter leur costume que dans la cathédrale dont ils sont chanoines honoraires, ou bien lorsqu'ils font partie du cortège capitulaire, par exemple dans une procession. Il suit de là que les curés de canton, archiprêtres, doyens, etc., qui sont créés chanoines honoraires commettent une énormité lorsqu'ils se permettent, contrairement à toutes les règles, de prendre le rochet et le camail pour officier à Vêpres, pour prêcher ou pour présider une réunion ecclésiastique. Il existe sur ce point essentiel mille décisions du Saint-Siège qui regardent non-seulement l'Italie et l'Europe, mais l'Amérique elle-même et le Canada français.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Q. — Dans l'état actuel de la législation, le curé est-il, de droit, membre du bureau de bienfaisance ?

R. — Oui ; le texte de la loi est formel. Il peut même être désigné par ses collègues de la commission administrative pour remplir les fonctions d'ordonnateur.

Q. — La loi ne s'oppose-t-elle pas à ce qu'un maire, président-né d'un bureau de bienfaisance ou d'un hospice et souvent ordonnateur, fournisse lui-même de son magasin, les diverses provisions ?

Un simple membre de la commission peut-il aussi fournir semblables provisions, comme bois, pommes de terre, etc., etc. ?

R. — D'après la loi, les fournitures devraient se faire par adjudication et soumission cachetée. Dans ce cas, le maire-président ou tout autre membre du bureau, peut se rendre à l'adjudication et soumissionner en qualité de fournisseur.

Mais généralement, dans les petites localités, la commission administrative des bureaux de bienfaisance et des hospices délègue un de ses membres pour traiter de gré à gré avec les fournisseurs. Dans ce cas, une raison de délicatesse et de haute convenance exige qu'on ne délègue pas les fournisseurs eux-mêmes et qu'on ne s'adresse pas à eux. La femme de César ne doit pas pouvoir être soupçonnée.

Q. — Est-ce à la commune ou à la fabrique de payer le sonneur de la retraite du dimanche et des autres jours de la semaine, là où cet usage est établi ?

R. — L'article 48 des *articles organiques* du 8 avril 1802 est ainsi conçu : « L'évêque se concertera avec le préfet pour régler la manière d'appeler les fidèles au service divin par les sons des cloches. On ne pourra les sonner pour toute autre cause sans la permission de la police locale. »

Si cette défense était appliquée à la lettre, il ne serait pas permis de sonner les cloches pour l'Angelus, pour l'agonie des fidèles, pour les enterrements.

Le gouvernement l'a compris. C'est pourquoi un avis du comité de législation du Conseil d'Etat du 17 juin 1840, a décidé :

1° Que les cloches des églises sont spécialement affectées aux cérémonies de la religion catholique ; d'où il suit qu'on ne peut en exiger l'emploi pour les cérémonies concernant des personnes étrangères au culte catholique, ni pour l'enterrement de celles à qui les prières de l'Eglise auraient été refusées en vertu des règles canoniques ;

2° Que le curé ou desservant doit avoir seul la clef du clocher, comme il a celle de l'église, et que le maire n'a pas le droit d'avoir une seconde clef ;

3° Que les usages existant dans les diverses localités relativement au son des cloches des églises, s'ils ne présentent pas de grands inconvénients, et s'ils sont fondés sur de vrais besoins, doivent être respectés et maintenus ;

4° Qu'à cet égard le maire doit se concerter avec le curé ou desservant : que les difficultés qui pourraient s'élever entre eux sur l'application de cette règle doivent être soumises à l'Evêque et au préfet, lesquels s'entendront pour les résoudre et pour empêcher que rien ne trouble sur ce point la bonne harmonie qui doit régner entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité municipale ;

5° Que, dans ces cas, il paraît juste que la commune contribue au paiement du sonneur de cloches de l'église, en proportion des sonneries affectées à ses besoins communaux ; mais que ce sonneur doit être nommé et ne peut être révoqué que par le curé ou desservant, dans les communes rurales, et par les marguilliers, sur

la proposition du curé ou desservant dans les communes urbaines, ainsi qu'il est prescrit par le décret de 1809 et par l'ordonnance de 1825 ;

6° Que toute nomination faite ou tout acte passé contrairement à ces prescriptions ne saurait être maintenu ;

7° Que, dans les cas de péril commun qui exigent un prompt secours, ou dans les circonstances pour lesquelles des dispositions de lois ou règlements ordonnent des sonneries, le curé ou desservant doit obtempérer aux réquisitions du maire, et qu'en cas de refus, le maire peut faire sonner les cloches de son autorité privée.

Q. — Quelles sont les formalités pour ouvrir une école libre ? Quels sont les rapports de ces sortes d'établissements avec les autorités universitaires ? Quelles sont les conditions exigées pour admettre des pensionnaires ?

R. — Pour ouvrir une école libre, on requiert trois pièces : une déclaration de l'institutrice qui doit diriger l'école, son extrait de naissance, son brevet de capacité ou (si elle est religieuse), sa lettre d'obédience. Ces trois pièces doivent être remises au maire de la commune, lequel a mission d'en dresser plusieurs copies, soit pour les garder dans les archives de la mairie, soit pour les expédier à ses chefs hiérarchiques. La déclaration doit désigner le local où doit se tenir l'école, et être affichée par les soins du maire pendant quarante jours.

Au bout de ce temps, l'école s'ouvre de plein droit, quand bien même le préfet n'aurait pas envoyé l'autorisation. Ainsi porte la loi ; mais elle ne s'oppose nullement à ce que le préfet et même le maire, en l'absence de toute réclamation, puisse autoriser l'ouverture des classes ;

2° Les rapports d'une école libre avec les autorités universitaires ne touchent en aucune façon ni aux matières ni à la méthode d'enseignement. Par conséquent, les inspecteurs primaires n'ont pas le droit d'interroger les enfants ou de donner des ordres aux maîtres. Le rôle que la loi leur assigne concerne la morale et l'hygiène. Ils peuvent inspecter les établissements au point de vue de l'espace, de l'aération, de la salubrité, voir si les livres classiques contiennent rien de contraire aux lois et aux mœurs.

3° L'admission des pensionnaires n'est soumise qu'au paiement d'une patente, parce qu'elle constitue une industrie aux yeux de la loi.

OBSERVATIONS. — Nous avons dit plus haut qu'en l'absence de réclamations, le maire peut autoriser l'ouverture de l'école avant l'accomplissement des formalités légales. Afin de répondre à un confrère qui nous interroge sur le cas particulier d'une institutrice laïque ouvrant une école libre, sans remplir aucune formalité, avec la simple permission du maire, et cela pour contrecarrer l'enseignement religieux donné par l'école communale LAÏQUE, nous devons ajouter que l'autorisation donnée avant le terme légal, n'est qu'une tolérance bienveillante en faveur des instituteurs et institutrices auxquels il est notoire qu'aucune opposition ne sera faite, et les cas sont nombreux. Telle fut la pensée du lé-

gislateur. Si donc cette notoriété d'aptitude manque, la loi conserve toute sa force, et, si elle est violée, la porte reste ouverte à la protestation. Il faut dans les 40 jours adresser toutes les réclamations au Préfet qui a autorité pour résoudre la question.

Q.—M. l'abbé X... est vicaire d'Et... depuis quatre ans et curé desservant de deux paroisses voisines. Au lieu d'habiter le presbytère de l'une de ses deux paroisses, il demeure à Et... pour aider un vieux curé presque aveugle, sans recevoir la moindre allocation de cette cure. Ce vicaire a été exempté jusqu'à ce jour des prestations ou corvées. Mais le maire d'Et... — un pur, — entend soumettre le vicaire aux prestations? Ce dernier est-il tenu à les faire, ou à se racheter moyennant finances?

R. La loi des prestations atteint le prêtre comme les autres citoyens, et il l'atteint dans son domicile. Le vicaire d'Et. n'a donc rien à dire de ce chef. Ce serait différent si on lui imposait les prestations dans les communes où il n'habite pas. Son service désintéressé auprès du curé presque aveugle était une raison plus que suffisante pour induire le farouche magistrat municipal à l'exempter; il pourrait également lui servir d'argument auprès du Préfet, s'il s'adressait à la juridiction gracieuse pour une réduction de taxe; mais il ne saurait suspendre l'action de la loi. M. le vicaire ne peut même pas exciper de l'impossibilité matérielle de faire ses prestations, parce que la loi l'autorise à les racheter, moyennant finances ou en se faisant remplacer aux corvées.

VARIÉTÉS

CHRISTOPHE COLOMB (1)

Par M. LE COMTE ROSELLY DE LORGUES, est un des plus beaux livres illustrés qui aient paru depuis longtemps. Le système des « encadrements à chaque page » avait été trop bien accueilli par les lecteurs de *Notre-Dame de Lourdes* pour qu'on ne l'appliquât point à la nouvelle publication. C'est, à vrai dire, le système dont se sont servis nos pères pendant toute la durée du moyen âge. Rien n'est plus brillant ni plus riche.

Aucun sujet, d'ailleurs, ne se prêtait mieux à une illustration splendide que cette histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb. « La découverte d'un Nouveau Monde par un homme de génie qui est un saint : » on ne saurait rien imaginer qui soit de nature à mieux inspirer les véritables artistes.

Ce livre convient à toutes les conditions et à tous les âges.

Les enfants ne pourront pas s'arracher à la contemplation de tant d'images qui leur révéleront un monde inconnu. Que de cris d'admira-

1. Prix : Broché (1 vol. in-4°), 25 fr. ; — cartonné, toile percaline avec plaques spéciales, 30 fr. ; — relié, dos chiné, plats toile percaline, ornements et tranches dorées, 35 fr. — Chez Palmé, rue de Grenelle, 25, Paris.

tion joyeuse à la vue de ces forêts vierges qui sont pleines d'une si solennelle et redoutable obscurité, de ces palmiers et de ces lianes, de ces animaux étranges, de ces oiseaux qui ressemblent à des fleurs et de ces fleuves qui ressemblent à des mers! Au milieu de cette plantureuse nature, l'homme lui-même a une physionomie originale et farouche. Tous les enfants aiment qu'on leur parle des sauvages, et l'auteur de *Christophe Colomb* nous les montre à l'état primitif et nous en parle souvent.

Les jeunes gens, eux, aiment les aventures, les longs voyages téméraires, les hardiesses qui font trembler. Or, qu'y a-t-il eu jamais de plus héroïquement aventureux que l'entreprise de Colomb? La témérité ici change de nom et s'appelle le sublime. Toutes les intelligences de dix-huit à trente ans recommenceront vingt fois la lecture de ce beau livre, où le surnaturel est si profondément uni avec le merveilleux.

Les hommes ne s'y plairont pas moins, mais pour d'autres motifs. Ce qu'ils estiment le plus, c'est la prudence, la vive conduite des affaires, la force des conceptions et la virilité des desseins. Toutes ces rares qualités sont celles de Colomb : il est un des hommes les plus virils et les plus complets qui puissent, dans le passé, ravir le regard de l'historien.

Les catholiques, enfin, ne pourront détacher leurs yeux de ce grand chrétien, de ce saint qui, en cherchant un nouvel univers, ne se proposait que de conquérir des âmes à Jésus-Christ, et qui faisait si magnifiquement le signe de la croix vers l'horizon où son seul regard entrevoyait le monde.

Christophe Colomb est le livre qui réalise le mieux ce programme, que M. le comte Roselly de Lorgues s'est appliqué à suivre : « La variété dans la beauté. »

AU SERVICE DU PAYS, PAR LE R. P. CHAUMEAU

Un vol. in-8°, orné de 54 grav. — Broché, 6 fr. ; riche reliure, toile percaline à biseau, tr. dor., 8 fr.

Le livre du R.-P. Chaumeau : *Au Service du Pays*, imprimé dans des conditions plus modestes, n'a rien de comparable au point de vue du patriotisme français. L'auteur y raconte la vie de quelques-uns de ces jeunes gens de haute lignée qui reçurent leur éducation dans les établissements des PP. Jésuites, et qui, les premiers à courir au danger, lors de la guerre de 1870, trouvèrent une glorieuse mort sur les champs de bataille. Voici la liste de « ces vaillants et de ces forts d'Israël » : Emmanuel de Beaurepaire, Pierre de Berghes, Georges Aubry, Edgard de Saisset, Raoul de Kreuznach, Henri de Falaiseau, Henri Nouaux, Charles de Luynes, Auguste de Nyvenheim, Henri d'Adhémar, Antoine de Levezou de Vesins, Edouard Domet de Mont, Bernard de Quatrebarbes, Maurice du Bourg, René de Fromont, Georges Barbereux, Renaud de la Fregeolière, Louis de Lestourbeillon.

A la simple énumération de ces noms, le lecteur voit l'immense portée du beau livre du

R.-P. Chauveau. « Soldats de la France et de « Dieu, écrit l'auteur, nos vaillants guerriers « avaient deux patries, qu'ils aimaient d'un « même amour, celle de la terre et celle du ciel; « en se dévouant pour défendre l'une, ils sa- « vaient bien qu'ils travaillaient pour conqué- « rir l'autre. Ainsi s'explique leur courage, « que rien ne put faire faiblir. S'ils furent sans « peur, c'est qu'ils étaient vraiment chrétiens; « derrière le drapeau, symbole de l'honneur, « ils voyaient la croix, le symbole du sacrifice « et de la résurrection. »

Le clergé, particulièrement, doit prendre à cœur ce magnifique ouvrage, non-seulement parce qu'il est écrit par une plume sacerdotale, mais à cause des grandes et chrétiennes figures qu'il peint pour la jeunesse contemporaine. Jamais la Religion et la Patrie n'eurent de plus nobles représentants. On devient plus grand, on devient meilleur avec ces jeunes gens qui furent eux-mêmes si grands dans leur sacrifice et si complets dans leur abnégation !

LA PREMIÈRE AVENTURE DE CORENTIN-QUIMPER PAR PAUL FÉVAL

Un magnifique vol. in-8° de 316 pages, illustrations de Castelli et Gusman. — Broché. 6 fr ; rel. toile perc. à biseau, tr. dor 8 fr.

Nous ne saurions dire si ce livre est le chef-d'œuvre de Paul Féval, mais ce que nous ne pouvons hésiter à avancer, c'est que la *Première Aventure de Corentin-Quimper* est à coup sûr un chef-d'œuvre. Nulle part plus de vie, d'entrain, de gaieté, de grâce; nulle part peinture plus colorée et plus vraie des scènes et des caractères. Nous le recommandons comme l'un des meilleurs livres d'étrennes propres à égayer les lectures du soir et à moraliser le foyer domestique. Les gravures, au nombre de plus de cinquante et elles-mêmes chef-d'œuvre d'ensemble et de détail, prêtent au texte une animation et un charme qui le fixent à jamais dans la mémoire et dans le cœur. Sous le rapport de la moralité, pas une ligne, pas le moindre mot susceptibles d'encourir le plus léger reproche. Prenez donc en toute confiance pour vos cadeaux d'étrennes le volume de Paul Féval.

LE CHIEN DU PRESBYTÈRE

La Fontaine et quelques autres fabulistes justement renommés ont dégoûté de la lecture des fables par l'inimitable beauté de celles dont ils ont enrichi notre littérature. Il ne faudrait pas néanmoins être injuste envers nos contemporains, lorsqu'ils réussissent, par hasard, dans ce genre charmant, aujourd'hui fort délaissé. Nous sommes heureux d'en offrir une à nos lecteurs, dont l'esprit malin ne déchire pas et dont la douce morale persuade en faisant sourire. On la lira avec plaisir.

Au presbytère d'un village,
Un chien perdu, dont le maître était mort,

Dans l'hospitalité vit adoucir son sort.
César, c'était son nom, bénissait ce partage;
Peu caressé, pourtant, du pieux entourage.

En pareils lieux on ne doit pas
Trop s'attacher aux choses d'ici-bas;
Et l'on désapprouvait, par un blâme fort sagé,
Tout en rendant justice à certains animaux,
Ces possesseurs de chiens, ou de chats, ou d'oiseaux,
Montrant pour les servir par trop de complaisance,
Et les aimant parfois jusqu'à l'extravagance.
Un jour, César commit je ne sais quel péché :

On dit qu'il avait découché.
Le fait n'est pas certain, et, fût-il véritable,
Chez un laïque on l'aurait pardonné;
Mais il faut que le chien d'un prêtre vénérable
Ne soit pas même soupçonné.
On ne montra nulle indulgence
Au prévenu forcé de déguerpir.

D'ailleurs, sur tous les chiens de France
L'impôt venait de s'établir:
Le pasteur aimait mieux soulager l'indigence
Avec l'inutile dépense

Que l'animal eût fait subir.
Ce jour-là justement la nouvelle s'évento
Qu'une place de chien va devenir vacante
Chez un riche vicomte, assez loin du pays.
Il fallut intriguer, comme on fait à Paris
Pour devenir ministre ou bien l'un des quarants.
Enfin l'on réussit : mais César se lamente.

Il ne veut point partir ; retranché dans un trou,
Il est pris ; une chaîne est rivée à son cou ;
Puis par-delà les monts, les forêts, les rivières,
On l'entraîne à coups d'étrivières.

A l'opulent castel il sera bien choyé.
Sans scrupule, à la cure il est vite oublié.

Un an après cette dure sentence,
C'était le temps de pénitence.

Et le pasteur un soir finissait de passer
Tout un long jour à confesser

Le troupeau qu'à ses pieds conduisait le carême,
Et qu'en vain ses sermons tâchaient de redresser,
Il se disait, mais bien bas, à lui-même :

« Ne parviendrai-je donc jamais
A rendre ces gens plus parfaits ?

Ne semblerait-il pas que tout homme n'existe
Que pour la seule fin d'un bien-être égoïste ?
Rien n'est plus rare ici qu'un noble dévouement ;
L'amitié n'est partout qu'une ombre mensongère ;
On se souvient toujours d'une offense légère ;
Un grand bienfait s'oublie, hélas ! rapidement.

O mon Dieu, si jamais d'un regard de clémence
Vous daignez honorer votre humble serviteur,

Accordez au pauvre pasteur,
Pour son unique récompense,

Le bonheur d'admirer un être généreux. »

Du tribunal de pénitence
Semble alors s'exhaler un soupir douloureux :

Bien que fatigué, le saint prêtre
Du confessionnal ouvre encore la fenêtre

Par où passent souvent de si tristes aveux.
Au lieu d'un pénitent honteux,

Devinez ce qu'il voit paraître ?

César, le bon César, qui, tout debout, léchait
Les barreaux du petit guichet,

Dans l'espoir d'embrasser son maître.

« Te voilà ! pauvre chien ! quoi ? tu reviens à nous !
Tu veux donc oublier qu'on t'a roué de coups,

Lorsque de toi l'on voulut se défaire ?
Tu pourrais nous haïr, tu fais tout le contraire.

Tu te souviens qu'un jour je calmai ton malheur.
Conduit par ton bon nez, ou plutôt par ton cœur,

Nous cherchant nuit et jour à la nage et sur terre,
Tu fuis sans nul regret la table d'un seigneur

Pour revenir chez nous, où l'on fait maigre chère.
Va, tu ne nous quitteras plus !

L'impôt sera payé, les pauvres secourus.
Sans crainte désormais, tu vas vivre à ta guise.

Seulement tu te souviendras,
Alors que tu nous chercheras,

Que les chiens, quels qu'ils soient, n'entrent pas dans
Car s'il n'était au cabaret, [l'église :

Notre grand suisse te battrait.

Allons souper, mon chien ! viens prendre ta pitance. »

Emerveillé d'une telle constance,
Le curé dit encor le long de son chemin,
Sentant César joyeux qui lui léchait la main :

« Je n'oserais jamais le citer pour exemple

Aux gens qui me viendront écouter dans le temple :
Cela serait humiliant pour eux.
Cependant il n'est pas douteux
Que l'homme si parfait, ce roi de la nature,
Ce fier dominateur de toute créature,
Ne fût plus tendre ami, surtout meilleur chrétien,
S'il montrait plus souvent les vertus de ce chien. »

CH^r DESSAINS.

COURRIER DE L'UTILE

EXCELLENT MODE DE CHAUFFAGE, ÉCONOMIQUE ET SALUBRE, INVENTÉ PAR UN PRÊTRE. — Voici l'hiver avec son manteau de neige et ses gelées glaciales ; il faut à tout prix se garantir du froid. Le bois est très-cher, et MM. les curés de campagne surtout, avec le maigre traitement qui leur est alloué, ont peine à faire face à toutes leurs dépenses. Nous pensons donc leur rendre un véritable service en leur faisant connaître la cheminée-calorifère portative, inventée par M. l'abbé Ménestrier, curé de Sauvigney-les-Angirey, par Gray (Haute-Saône). Cet appareil d'un prix modique, est très-connu déjà dans la Haute-Saône, où nous l'avons vu fonctionner avant de nous le procurer. M. le sous-préfet de Gray en possède 3, M. le curé doyen de Nuits (Côte-d'Or) en possède 2, les dominicains de Langres en ont 6 ; cet appareil fonctionne au petit séminaire de Langres, chez des architectes, des percepteurs, des notaires, et surtout chez des prêtres qui l'adoptent à cause de ses nombreux et réels avantages. Cette cheminée est expédiée toute prête à recevoir le feu ; on la place où l'on veut, soit dans une autre cheminée, soit au milieu de la chambre, soit dans un passage, un cabinet d'étude ou une sacristie.

Avec elle on a tous les avantages d'un foyer dans lequel on voit pétiller la flamme, et tous les agréments d'un calorifère qui vous enveloppe de chaleur ; en poussant un peu le feu, on peut chauffer à la fois plusieurs pièces contiguës. Nous certifions (et ceci n'est pas de la réclame, le modeste inventeur ignore même qu'on parle de lui en ce moment), nous certifions qu'il est impossible avec n'importe quel système, d'obtenir une plus grande économie, en même temps qu'une chaleur plus que suffisante. Cela se comprendra en examinant attentivement l'appareil, dans lequel tout le calorique est utilisé : l'air chaud et la fumée en partant du foyer, au lieu de se diriger immédiatement vers le tuyau, comme les cheminées dites à la prussienne, vont d'abord frapper le fond du tambour ou du four, qui se trouve au-dessus du foyer, dissimulé qu'il est dans le manteau de la cheminée ; de là, le courant d'air pousse la chaleur de tous côtés sous les tablettes de fonte, en sorte que l'air chaud et la fumée ne ressortent qu'après avoir parcouru successivement et échauffé toutes les parois intérieures et extérieures de la cheminée. Aussi avec la moitié du combustible ordinaire (bois ou charbon de terre), on arrive à se procurer une chaleur égale et très-douce, et cela sans aucune odeur de fonte.

Il est essentiel de dire encore que cet appareil d'un aspect très-élégant, et digne de figurer dans les salons des maisons bourgeoises, aussi bien que dans les plus modestes presbytères, ne donne jamais de fumée dans la chambre, même dans les conditions les plus défavorables. Le manteau de la susdite cheminée, nous l'avons déjà dit, est parfaitement utilisé ; on y a ménagé un très-grand four, apte à faire chauffer l'eau, et même à faire cuire la viande, au besoin.

L'inventeur a aussi un appareil très-simple, en tôle, pour empêcher le vent et le soleil de rabattre la fumée. Cet appareil d'un prix très-modique, rend de très-grands services ; il est des plus faciles à placer, certaines maisons en ont sur toutes leurs cheminées.

On ne s'explique pas comment des inventions si utiles n'ont pas davantage de publicité. Il est vrai que pour cela, il faudrait des avances considérables de fonds, et puis la jalousie, la concurrence ont peut-être pris à tâche d'étouffer le plus possible, la modeste invention d'un curé de campagne. Toujours est-il que dans l'intérêt du clergé et des communautés religieuses, nous sommes heureux de faire connaître ce mode économique de chauffage.

« Je possède cette cheminée depuis six ans, nous écrit un de nos lecteurs ; au lieu de 80 francs de bois par an, il ne m'en faut plus que pour 30 ou 40, et je me chauffe une fois mieux qu'avec les cheminées ordinaires. Mon appareil chauffe trois pièces en y faisant passer des tuyaux. C'est parfait. »

Pour tous les renseignements il suffira d'écrire à M. l'abbé Ménestrier.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur, en vous demandant un abonnement à l'Ami du clergé, je vous serais très-obligé de vouloir m'indiquer un recueil de Noël's intéressant, nouveau et varié, avec musique si c'est possible, au moins pour les principaux sujets. Quel serait le prix de cet ouvrage ? — L'abbé P., curé St-E., à B.

Nous n'avons rien de plus récent ni de plus varié à vous signaler que les Noël's anciens du R^{ve} dom Legeay, religieux bénédictin de Solesme. C'est la reproduction textuelle de ces vieux chants, si pleins de foi, si naïfs, que chantaient nos pères. — Il y a deux séries, chacune de 40 Noël's, tous avec leur musique. — Quant à la musique elle-même, il suffira de vous dire qu'elle est adoptée par un grand nombre de maîtrises de France et de l'Etranger, et que la plupart des journaux illustrés de Paris y font chaque année un choix pour donner comme prime musicale à leurs abonnés. — Chaque série est en format grand in-folio et coûte 10 francs.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — BIBLIOTHÈQUE DU CLERGÉ

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, Librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie ecclésiastique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGERS : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 8. — PRÉDICATION : 1° Noël; 2° Octave de Noël; 3° Catéchèses. — CONFÉRENCE LITURGIQUE SUR NOËL. — CONGRÉGATION DU COCHLE: Droits paroissiaux. — LITURGIE: Un laïque peut-il remplir à la messe les fonctions de sous-diacre? Un prêtre in nigris peut-il prendre la place dans le tabernacle? — COMMENTAIRES: Abandon des églises à Canada. Non-concubinage des parents à un mariage; Question de binage; Enfants suivant le catéchisme dans une paroisse voisine; Caractère et valeur de la théologie de Salamanque. — LE MAÎTRE DU PRÊTRE: Le prêtre Dieu et homme. — LES HÉROÏNES SORTAË. — RÉCÉLATIONS DU PRÉBËTÈRE: Du bon goût dans l'ornementation d'une église. — Livres d'étranges pour 1879.

PRÉDICATION

NOËL

Cum vox in auro eurus medium iter haberet, omnipotens sermo tuus Domine, de caelo regalibus sedibus prolatidit. (Sap., XVIII, 14-15.)

Telles sont les magnifiques paroles par lesquelles l'Esprit-Saint décrivait, avant leur accomplissement, les choses dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. C'était le Verbe tout-puissant qui devait descendre des cieux pour visiter l'homme; qui devait apparaître au milieu de nous plein de grâce et de vérité. C'était pendant la nuit qu'il devait venir au monde, nuit bienheureuse pendant laquelle Dieu et l'homme allaient se réconcilier. Voilà la prophétie, maintenant écoutez l'histoire: Pendant que Marie était à Bethléem, le temps de ses couches arriva; à peine eut-elle mis au monde son Fils, qu'elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Au même lieu se trouvaient

des bergers qui gardaient leurs troupeaux. Un ange leur apparut; à la clarté céleste, ils furent saisis de frayeur. Ne craignez pas, leur dit l'Ange, je viens vous annoncer un grand sujet de joie: il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur. *Natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus.* Mystère profond devant lequel doit s'incliner la raison humaine; mystère fécond qui renferme de salutaires enseignements. Il doit servir 1° à réveiller notre foi, 2° à ranimer notre amour.

1° L'Eglise nous apprend à quels signes nous reconnaitrons le Dieu Sauveur: *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* Au milieu de ces abaissements la foi du chrétien doit découvrir des grandeurs cachées, et lorsqu'elle hésite elle se réveille et s'affermir par les témoignages des Saintes Ecritures. Cet Enfant que nous adorons est montré dès le commencement à l'homme coupable comme le réparateur de sa faute. Plus tard, il est promis à Abraham; les prophètes parlent de sa gloire, de ses destinées; les uns indiquent le lieu de sa naissance, d'autres précisent le temps où il doit venir; ils proclament la virginité de Marie sa mère, ils l'appellent l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Prince de la paix. Il est né dans une étable, mais pour affermir la foi des siens que de prodiges sont opérés dans cet humble demeure! Une clarté céleste illumine les bergers et les remplit de frayeur: *Claritas Dei circumfulsit illos.* Ce sont les anges qui les conduisent à la crèche et leur apprennent la naissance du Sauveur. *Et ecce angelus Domini stetit juxta illos,* et quand l'aurore versa ses premiers feux sur la terre, des symphonies joyeuses annoncèrent aux hommes qu'il leur était né un Maître. *Facta est cum angelo multitudo laudantium.* Enfin les effets

qui ont suivi cette naissance achèveront d'éclairer et d'affermir la foi du chrétien. Il est venu propager sur la terre la gloire du vrai Dieu, chasser Satan et ses idoles : *Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem* ; réparer l'humanité et la rendre digne de ses destinées nouvelles en lui donnant la paix, la liberté, la vertu.

2^o Le mystère de la naissance de Jésus-Christ doit ranimer notre amour. Dans tous les mystères que le Fils de Dieu a daigné accomplir pour le salut de nos âmes, sa charité pour l'homme paraît grande et admirable ; mais le mystère où il nous donne des preuves touchantes c'est celui de sa naissance. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les vertus qu'il y pratique pour nous ; les souffrances qu'il y endure pour nous ; les grâces qu'il y mérite pour nous. C'est pour nous qu'il se condamne à l'obéissance la plus entière, à l'humilité la plus profonde. Il obéit à Dieu. *Christus ingrediens mundum dicit : ecce venio, ut faciam Deus voluntatem tuam*. Il obéit à sa mère. Mais si la désobéissance a été funeste à l'homme, l'orgueil a eu pour lui des suites non moins lamentables. Voilà pourquoi l'Enfant-Dieu a voulu descendre jusqu'aux dernières limites de l'humilité. *Verbum caro factum est*.

Les souffrances que Jésus-Christ endure pour nous à la crèche lui donnent encore des droits tout particuliers à notre amour. Il veut par ses premières douleurs expier déjà nos fautes, il veut encore, par son exemple, nous prêcher la pénitence.

Les grâces que Jésus mérite pour nous à la crèche sont un dernier motif de l'aimer. Il n'est venu dans le monde que pour nous mériter par son incarnation, par sa naissance, par sa vie et par sa mort, les grâces qui nous sont nécessaires pour expier nos péchés, pour nous réconcilier avec Dieu, pour parvenir au ciel : *Gratia per Jesum Christum facta est*.

Passages de l'Écriture-Sainte. — *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (Gen. xii-22.) Ipse erit expectatio gentium. (Gen. xlix-10.) Orietur stella ex Jacob et consurget virgo de Israel. (Num. xxiv-17.)*

Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis. (Is. ix-6.)

Vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis. (Is. ix-ix.)

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus. (Luc. ii-10.)

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc. ii-12.)

Videbit omnis caro salutare Dei (Luc III-6.)

Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Joan, III-16.)

Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi, tunc dixi : ecce venio (Heb., X-5.)

Passages des Saints-Pères. — Vere genuit Maria corpus habens in se Deum habitantem ; et revera natus est Deus, Verbum ex virgine (S. Ignat., mart.)

Christus apparuit nobis, non in forma Dei ne

id quod debile est consternaret, sed in forma servi, ut id quod in servitutem redactum erat, liberaret (S. Basil.)

Venerare nativitatem, per quam terrenæ nativitatis vinculis liberatus es ; honora Bethleem pusillam et nimiam, per quam tibi regressus ad paradisum patefactus est (S. Aug.)

O beata infantia, per quam nostri generis vita est reparata (S. Aug.)

O gravissimi delectabilesque vagitus, per quos stridores dentium æternosque ploratus evasimus (S. Aug.)

O felices panni, in quibus peccatorum sordes extersimus ! O præsepe splendidum, in quo non solum jacuit fœnum animalium, sed cibus inventus est angelorum (S. Aug.)

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

Positus est hic., in signum cui contradicetur. (Luc, II, 34.)

C'est à la crèche que commence à s'accomplir cet arrêt de Siméon. Sans doute, il voyait qu'un jour la doctrine de Jésus-Christ serait calomniée, sa puissance et sa bonté méconnues, ses disciples persécutés, son sang réclamé par le peuple. Il voyait encore dans l'avenir les malheurs du Fils de l'Homme et les tribulations de son Eglise ; mais il voyait aussi cette opposition formelle entre nos maximes et les maximes de Jésus-Christ, cette contradiction constante entre les enseignements du maître et la vie des disciples. En effet, à la crèche, nous verrons un Dieu humilié et des disciples pleins d'orgueil, un Dieu pauvre et des disciples empressés pour les biens de la terre, un Dieu souffrant et des disciples immortalisés.

I. — Nous contredisons l'humilité de Jésus enfant par notre orgueil et nos vanités. La crèche, a dit un Saint-Père, n'est autre chose qu'une école d'humilité, — pauvreté de la crèche, faiblesse et impuissance de l'enfant — et cependant c'est le Dieu créateur de toutes choses. Il s'abaisse, et nous cherchons à nous élever ; il oublie qu'il est Dieu, et nous oublions que nous sommes cendre et poussière.

II. — Nous contredisons la pauvreté de Jésus enfant par notre amour et notre empressement pour les biens de la terre. Il naît au milieu des privations de toute espèce, dans le dénûment le plus absolu ; il nous montre de pauvres langes, des haillons misérables, un peu de paille. Les chrétiens détournent les yeux et courent après les richesses. Dans le monde, on voit des riches qui s'aveuglent volontairement sur les périls auxquels ils sont exposés ; des pauvres qui murmurent d'une situation qui les rend conformes à Jésus-Christ ; des riches qui passent leurs jours à augmenter leurs trésors ; des pauvres qui convoitent la fortune ; des riches qui demeurent étrangers aux jouissances de la charité ; des pauvres dont l'avidité ne peut être satisfaite.

III. — Nous contredisons les souffrances de

Jésus enfant par nos immortifications et nos impatiences. L'enfant souffre dans la crèche; l'indulgence d'une saison rigoureuse ajoutée, aux privations de la pauvreté, de nouveaux besoins et des souffrances nouvelles; il souffre avec résignation, bien plus, il recherche, il désire les souffrances, il ne verse encore que des larmes, mais il désire ardemment de verser son sang jusqu'à la dernière goutte. Rapprochons de ces exemples nos vivacités, nos emportements et les désespoirs où nous jettent des souffrances quelquefois bien légères. Voyez, sur son lit de douleur, ce chrétien qui oublie les souffrances de Jésus enfant et son inaltérable patience : il s'inquiète, il se plaint à Dieu lui-même, il aigrit son mal, il devient le supplice de ceux qui l'entourent, il calomnie le ciel et outrage la Providence. Nous fuyons la mortification : cependant, pour aller au ciel, il faut ressembler à Jésus-Christ. Devenons donc semblables à Jésus enfant pour devenir ensuite semblables à Jésus crucifié, et partager enfin la gloire de Jésus triomphant.

CATÉCHÈSES ¹

DOMINIQUE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

Tuam ipsius animam pertransibit
gladius (Luc. II, 35.)

« Cette prédiction de Siméon fournit au Curé une occasion d'expliquer pourquoi Dieu ne délivre pas des misères de la vie les Fidèles déjà baptisés, qu'il regarde et qu'il aime comme ses enfants. » (C. C. Trid.)

De là une double question à résoudre dans cette Instruction : la première, relative aux motifs pour lesquels Dieu permet que les Fidèles soient éprouvés en cette vie ; et la seconde relative à l'utilité que les Fidèles doivent trouver dans cette épreuve.

I. *Pourquoi Dieu ne nous affranchit-il pas des misères de la vie ?* — Quoique le Baptême nous justifie en nous communiquant la grâce sanctifiante, cependant il n'éteint pas en nous la concupiscence. Cette inclination au péché continue de subsister en nous, pour nous exercer. Ayant été laissée pour le combat, elle ne saurait nuire à ceux qui n'y consentent pas et qui savent y résister courageusement, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; au contraire, la couronne est réservée à quiconque aura légitimement combattu. Quant aux misères de cette vie, Dieu ne nous en a point affranchis : d'abord parce que le Baptême nous unissant à Jésus-Christ comme des membres à leur chef, il ne convient pas que nous ayons plus de privilèges ; ensuite parce que Dieu, en nous y laissant exposés, veut nous donner l'occasion de pratiquer toutes les vertus chrétiennes et nous procurer ainsi une ample moisson de mérites ou de fruits spirituels. Il faut donc accepter avec résignation et supporter

courageusement les misères et les infirmités de cette vie, en nous souvenant que par le Baptême nous sommes devenus les membres de Jésus-Christ, en prenant comme notre divin Chef la croix sur nos épaules et le en suivant dans la voie douloureuse où il nous a précédés (I C. II, 71. — I SC. II, 264.) (1).

II. *Quelle utilité les Fidèles doivent-ils trouver dans les épreuves de cette vie ?* — Comme malgré la grâce que nous a communiquée le Baptême, il nous arrive de tomber souvent dans le péché, c'est pour nous un devoir de l'expier par la pénitence. Or la pénitence peut se considérer comme vertu et comme sacrement. Dans le premier sens, c'est une vertu morale infuse, disposant le pécheur à la haine et à la douleur de son péché, en tant que ce péché offense Dieu, et lui inspirant une résolution de le réparer et de ne plus le commettre à l'avenir. (I C. II, 153. — I SC. II, 531-538.) Dans le second sens, c'est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour remettre les péchés commis après le Baptême. Il est certain que, pour quiconque a péché mortellement après le Baptême, ce sacrement est nécessaire non-seulement de nécessité de précepte, mais encore de nécessité de moyen. (I C. II, 153-154. — I SC. II, 531-539.) Or parmi les trois conditions requises pour obtenir le pardon de ses péchés dans ce sacrement, on distingue la Satisfaction. Elle consiste dans la réparation de l'injure que nos péchés ont faite à Dieu et du tort qu'ils ont fait au prochain. On y comprend toutes les peines que nous subissons pour nos péchés, soit que le Confesseur nous les ait infligées, soit que nous nous y condamnions nous-mêmes. Quoique l'Absolution remette les peines éternelles de l'Enfer, elle ne dispense pas des peines temporelles, qu'il faut ordinairement souffrir en cette vie ou en l'autre. La nécessité de la Satisfaction est une vérité de foi. En effet, le concile de Trente anathématise « quiconque prétend que Dieu remet toujours, avec la culpé, la peine tout entière et que la satisfaction des pénitents n'est autre chose que la foi, par laquelle ils conçoivent que Jésus-Christ a satisfait pour nous. » Toute l'humanité rend à ce dogme catholique le témoignage le plus éclatant. Car la douleur, les souffrances et la mort sont, comme dit l'Apôtre, « la solde du péché. » On satisfait surtout à Dieu par la pénitence que le Confesseur impose. Mais on peut également satisfaire à sa justice par le travail et les peines de la vie. Cependant quelles que soient nos satisfactions, elles ne pourraient suffire par elles-mêmes, si nous ne les faisons en union avec Jésus-Christ. Séparés de ses mérites, nos œuvres les plus excellentes, ne nous serviraient de rien ; mais unies à ses souffrances, elles acquièrent une valeur infinie. Puis donc que les tribulations de la vie peuvent nous faire expier nos péchés, acceptons-les, quand Dieu nous les envoie, avec résignation et supportons-les avec patience. Et comme c'est en Jésus-

(1) La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 71. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 264.

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 4-7.

Christ que nous vivons et que nous méritons, souffrons aussi avec lui. Car « si nous souffrons, » avec lui, » dit saint Paul, « avec lui nous » règnerons. » (I C. II, 202-206, — I SC. II, 648-662.)
L'abbé REGNAUD.

NOËL

CONFÉRENCE LITURGIQUE

Les grandes antiennes que l'on récite avant Noël méritent un mot d'explication. Elles sont au nombre de sept et forment avec la veille de Noël une sorte d'Octave, comme préparation à célébrer convenablement cette grande fête. Noël est la seule fête chrétienne qui soit précédée et suivie d'une octave; les autres fêtes n'ont qu'une octave subséquente.

Au retour de la captivité de Babylone, les Hébreux instituèrent certaines prières que les fidèles devaient réciter chaque jour. Elle mentionnaient les principaux faits de l'histoire sainte, et, comme nos antiennes de Noël, elles avaient plutôt le caractère de l'admiration que celui de la supplication.

Si l'on prend la première lettre de chacune de nos antiennes en supprimant l'interjection, on arrive à former les mots *Ero cras*, qui sont répétés plusieurs fois dans l'office de la Vigile; mais il faut pour cela commencer par la dernière antienne et remonter jusqu'à la première.

On les récite non pas au *Benedictus*, qui est le cantique spécial de l'Avent, mais au *Magnificat* des Vêpres, parce que, dit Durandus, le Christ s'est montré *ad mundi vesperam*.

La *Gemma* d'Honorius renferme l'explication que voici : Le Christ est appelé

1° *Sapientia*, parce qu'il est venu dans l'esprit de sagesse;

2° *Adonai*, qui est le nom sous lequel il se fit connaître à Moïse en lui donnant la loi et en nous rachetant par l'esprit d'intelligence;

3° *Radix Jesse in signum populorum*; c'est le signe de la croix par lequel il est venu nous délivrer avec l'esprit de conseil;

4° *Clavis David*, qui ouvre le ciel et ferme l'enfer en esprit de force;

5° *Oriens*, qui nous éclaire avec l'esprit de science;

6° *Rex gentium et Lapis angularis*, qui sauve tous avec l'esprit de crainte et donnant à tous l'onction de la charité.

La célébration des trois messes de Noël est un vestige de l'ancienne discipline, qui permettait de réitérer le Saint-Sacrifice les jours de grandes solennités. Le pape saint Téléphore, qui vécut vers le milieu du second siècle, est désigné comme l'instituteur de la messe nocturne. Un très-ancien *ordo* romain dit ceci : « *Telesphorus papa pervigiliis nos malens fore, tres missas celebrare fecit.* » Alcuin, Raban-Maur, Walafrid Strabon, Amalaire et autres liturgistes désignent pareillement saint Téléphore. Walafrid Strabon et Durandus attribuent au

même pape saint Téléphore l'institution des trois messes. C'est le sentiment aujourd'hui commun.

Les Orientaux ne sont pas autorisés à dire trois messes le jour de Noël : c'est là un privilège de l'Eglise latine. Benoît XIV a rendu une encyclique dans laquelle il désigne parmi les Orientaux ceux qui pourraient faire usage de ce privilège.

Les fidèles sont-ils obligés d'assister aux trois messes de Noël? Les sentiments furent autrefois partagés. En effet, le savant liturgiste Beletus, dans son traité *De divinis officiis*, C. 64, émit l'opinion que c'est une vraie obligation pour les fidèles d'assister aux trois messes de Noël. D'autre part, comme ni le droit, ni l'usage ne contiennent l'expression de ce devoir, les théologiens et les canonistes enseignent communément que le précepte ecclésiastique est rempli par l'assistance à une messe, soit la nuit, soit le jour.

Les prêtres, de leur côté, sont-ils obligés de dire les trois messes? Il faut distinguer. Les prêtres qui n'ont pas charge d'âmes, ne sont en aucune façon obligés de célébrer les trois messes; c'est un privilège dont ils peuvent user s'ils veulent, mais qui n'a jamais revêtu le caractère d'une obligation religieuse.

En est-il de même des recteurs des paroisses? Un curé, que nous supposons le seul prêtre dans sa paroisse, peut-il se dispenser de dire les trois messes? Les fidèles qui désirent solenniser la grande fête de Noël en assistant aux trois messes, selon l'intention et l'usage universel de l'Eglise, n'ont-ils pas le droit de réclamer à leur curé les trois messes autorisées par l'Eglise, ne seront-ils pas scandalisés si un désir si légitime et une attente si pieuse ne sont pas satisfaits sans un grave motif? Ces questions semblent exiger une réponse affirmative. En effet, quoique plusieurs théologiens et canonistes n'admettent pas l'obligation rigoureuse, le savant pape Benoît XIV incline visiblement pour le sentiment opposé. En effet, dans l'immortel traité *De sacrificio Missæ*, Benoît XIV reconnaît en quelque sorte l'obligation de dire les trois messes en ce qui concerne les curés.

Un des points inviolables de la discipline ecclésiastique est que le prêtre qui bine avec permission de son évêque ne peut recevoir d'honoraire pour la seconde messe. Le Saint-Siège a toujours montré une grande rigueur sur ce point, surtout depuis une vingtaine d'années. Les trois messes de Noël font exception. En effet, il est tout à fait certain que les prêtres peuvent appliquer chacune des trois messes à l'intention d'un bienfaiteur qui leur donne l'honoraire. Cette faculté repose sur la pratique universelle de l'Eglise.

Ce que je dis ici s'entend des simples prêtres qui n'ont pas charge d'âmes. Les curés, au contraire, sont évidemment obligés d'appliquer une des trois messes pour leurs paroisses, *pro populo*; mais jamais personne n'a dit qu'ils fussent obligés d'appliquer les trois messes; ils sont dignes d'éloges s'ils le font, mais l'Eglise ne leur en impose pas le devoir. Ils peuvent donc recevoir l'honoraire de deux messes.

Dans les chapelles domestiques qui ont été accordées pour des personnes malades, il est permis de dire les trois messes de Noël. Mais ces messes ne peuvent être célébrées pendant la nuit, parce que les chapelles domestiques sont comprises dans la prohibition générale qui atteint les messes basses pendant la nuit de Noël.

En ce qui concerne les chapelles domestiques, concédées pour d'autres motifs, il est rigoureusement défendu d'y célébrer le saint sacrifice le jour de Noël ainsi que les autres fêtes de l'année. C'est une règle générale, qui a été prescrite par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 17 novembre 1607.

La messe solennelle ne peut pas être célébrée avant minuit. La bulle de saint Pie V, du 29 mars 1566, abolit et supprima à perpétuité les messes nocturnes. Cela fit que la messe du Samedi Saint et celle des autres Vigiles furent transférées à la matinée; au lieu que précédemment on les célébrait pendant la nuit. Dans les Rubriques du Missel romain, publié quelque temps après, saint Pie V ne fit d'exception que pour la messe solennelle de Noël. C'est pourquoi les liturgistes enseignent que la première messe de Noël ne doit pas être commencée avant minuit qui appartient au jour civil de la fête.

Quelques églises de Venise ont obtenu du Saint-Siège le privilège de célébrer à dix heures du soir la première messe de Noël; mais le célébrant doit observer un jeûne rigoureux pendant toute la journée du 24 décembre; il doit même ne point prendre les ablutions à la messe de la Vigile. Le bref vénitien, publié chaque année par ordre du patriarche, rappelle l'obligation de ce jeûne rigoureux pendant toute la journée du 24 décembre.

Beaucoup de prêtres, surtout dans les grandes villes, disent les trois messes pendant la nuit, afin de pouvoir faire ensuite le réveillon: cela est-il permis? La réponse de cette question se trouve dans un grand nombre de décrets de la Sacrée Congrégation des Rites qui a été souvent consultée.

A Rome, les fidèles ne communient pas à la messe de minuit. Le cardinal-vicaire publie chaque année une ordonnance qui rappelle que l'administration de la communion est interdite pendant la nuit de Noël. Cet usage remonte à la plus haute antiquité; en effet, les anciens Pontificaux de la chapelle pontificale font remarquer que le pape, qui célèbre la messe, communie seul: *ac no'te solus Papa communicat*. Le diacre et le sous-diacre qui officient à la messe de minuit n'ont pas la permission de communier.

Les fidèles de Rome, qui désirent faire leur communion à la messe de minuit, doivent se procurer un indult particulier, qui n'est accordé que pour l'année courante. Cet indult est ordinairement muni d'une foule de clauses restrictives. Les étrangers, et particulièrement les religieuses d'origine française établies à Rome, ne peuvent supporter l'idée de ne pas communier à la messe de minuit.

Nos lecteurs savent que l'usage de la communion à la messe de minuit existe dans un grand nombre de diocèses français. Longtemps

inconnu dans les provinces méridionales, il s'y est peu à peu introduit depuis le commencement de ce siècle. Le Saint-Siège, dans sa profonde sagesse, a témoigné quelque indulgence à cet égard. En effet, depuis une vingtaine d'années, il n'a pas refusé certaines dispenses de la loi générale qui interdit la communion. Les indults pontificaux ont été concédés, *ad triennium*, mais non à perpétuité.

On s'explique sans peine que l'Église romaine ne favorise pas la communion à la messe de minuit. Cette messe n'a pas été instituée pour honorer le sainte Eucharistie, mais en mémoire de la naissance de notre Sauveur, et pour honorer l'abaissement de Dieu fait homme pour notre salut. Dans bien des cas, c'est en quelque sorte une inconvenance de se présenter à la Sainte-Table quelques heures après le repas extraordinaire qui a lieu dans la soirée de la veille de Noël. Enfin, les personnes qui communient à minuit, se privent de la communion le jour même de Noël. Ce sont là des inconvénients que le classique réveillon ne saurait compenser.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

DROITS PAROISSIAUX

Eglises filiales. Chapelles de confréries ou autres.

Quels sont les droits du curé par rapport au culte divin? L'exposition du Saint-Sacrement n'est pas un droit paroissial. Neuvièmes. Messes solennelles. Si la désignation des prêtres qui font ces fonctions appartient au curé ou bien à la confrérie. Si le catéchisme est droit paroissial. Décision de la S. Congrégation du Concile du 25 août 1877.

Quelle est la juridiction d'un curé sur les chapelles établies dans la circonscription de la paroisse? Les prescriptions canoniques supposent et sauvegardent assurément le droit du curé en ce qui concerne l'administration des sacrements, la célébration de la messe et des fêtes, la bénédiction du Saint-Sacrement, et généralement toutes les fonctions qui, sans être des droits paroissiaux, appartiennent notoirement aux attributions du recteur. En outre, le curé est réputé l'administrateur naturel des offrandes et des aumônes que font les fidèles dans un lieu quelconque de la paroisse.

Les anciens canonistes estiment que le curé pourrait défendre aux recteurs des chapelles filiales de célébrer des messes votives, de confesser, de faire les services des défunts. La jurisprudence moderne du Saint-Siège accorde plus de liberté aux desservants des chapelles dont il s'agit.

En effet, il n'est pas admis que le curé jouisse d'un pouvoir absolu à l'égard de ces églises, et qu'il puisse exercer à son gré non-seulement les droits paroissiaux, mais encore tout ce qui est purement fonction ecclésiastique. Les droits

(jura), comme la communion pascalle, les mariages, les baptêmes, le sacrement de l'extrême-onction, les enterrements, etc., demeurent exclusivement réservés, nul ne doit s'y ingérer sans l'agrément du curé; mais les *fonctions* comportent une plus grande latitude.

Les célèbres décrets *Urbis et Orbis* de la S. Congrégation des Rites, en date du 10 décembre 1703, déterminent, avec toute la précision et la clarté imaginable, ce qui est droit paroissial et ce qui est simplement une fonction.

La célébration des messes solennelles pour les vivants ou les morts, n'est pas un droit paroissial. De même, l'exposition des quarante heures et la bénédiction du Saint-Sacrement. Le curé ne peut empêcher les aumôniers des chapelles d'accomplir ces cérémonies.

Sauf la permission de l'Ordinaire, les neuvaines, triduums et autres fonctions où l'on expose le Saint-Sacrement, ne constituent pas du tout des droits strictement paroissiaux.

Le catéchisme est-il un droit paroissial? Le pape S. Pie V a publié une bulle qui prescrit aux Ordinaires d'établir partout des confréries de la doctrine chrétienne. Or, les membres de ces confréries, lesquels sont laïques, doivent enseigner le catéchisme aux enfants. A bien plus forte raison, les prêtres qui desservent les chapelles publiques, peuvent-ils faire le catéchisme.

La paroisse Notre-Dame, à Iesi, compte cinq églises filiales qui n'ont pas de recteur et dans lesquelles le Saint-Sacrement n'est mis que le jour de la fête du patron et les fêtes de dévotion que l'on y célèbre. Une de ces églises tombe de vétusté, et demeure constamment fermée. Deux autres sont dans la campagne. Les plus importantes se trouvent dans la ville même.

La première, dédiée au Saint-Crucifix, appartient à une confrérie érigée sous le même titre. La confrérie met le plus grand zèle à faire desservir sa chapelle, qui est très-fréquentée de la population.

Dans l'autre église, située sur la place des Cordiers, existe une confrérie sous le vocable de Saint-Sébastien. Ces pauvres gens quêtent avec la plus grande sollicitude pour l'entretien de leur chapelle; ils achètent de beaux ornements et appellent des prêtres qui, par pure charité, disent la messe, administrent les sacrements et font le catéchisme. L'Ordinaire autorise ces exercices du culte public.

Le curé de Notre-Dame a soumis deux questions à la S. Congrégation: 1° Les fonctions que l'on fait dans les chapelles dont il s'agit appartiennent-elles au curé? 2° Peut-il désigner un autre prêtre, lorsqu'il est lui-même empêché?

La S. Congrégation a répondu: *Negative nisi agatur de functionibus mere parochialibus, et amplius.* (Esinas., 25 août 1877.)

En résumé, cette affaire de chapelles situées dans les limites des paroisses, si l'on en excepte certains droits paroissiaux plus haut indiqués, est absolument remise au gré des Evêques qui accordent plus ou moins de pouvoirs aux chapelains *ad libitum*. Elles peuvent être absolument indépendantes des cures (*semper salvis juribus*), ou absolument subordonnées. La juris-

prudence ayant complètement changé sous ce rapport, on ne peut que s'incliner en se réjouissant ou en se résignant selon la circonstance.

LITURGIE

QUESTIONS ET RÉPONSES

Première question. — Un laïque peut-il jamais faire à la messe les fonctions de sous-diacre? Un clerc ayant reçu les ordres mineurs ou seulement la tonsure, peut-il faire les fonctions de sous-diacre *in casu necessitatis*? Que faut-il entendre par *casus necessitatis*?

Réponse. — Un clerc qui a reçu les ordres mineurs peut, dans le cas de nécessité, faire à la messe solennelle les fonctions de sous-diacre. Par nécessité, il faut entendre le cas où il n'y a personne d'autre, soit prêtre, soit diacre ou sous-diacre, pour remplir cette fonction dans une messe solennelle.

Un laïque ne le peut pas.

Toute cette doctrine repose sur les décrets de la S. Congrégation des Rites. Le 22 juillet 1848, le Gardien des Récollets de Florence demanda si un clerc régulier, tonsuré ou non, pouvait faire l'office de sous-diacre à la messe solennelle, quoiqu'il y eût dans la communauté, des prêtres, ou d'autres clercs dans les ordres majeurs, pour remplir cette fonction.

La S. Congrégation répondit: Que cela pourrait se faire « *in casu necessitatis, dummodo non sit alter, sed debere esse clericum* (1). »

On se souvient encore de la demande présentée par Mgr Régnier, Archevêque de Cambrai, aujourd'hui Cardinal, pour obtenir que les messes solennelles fussent chantées avec l'assistance d'un diacre seul, sans sous-diacre. Cette supplique fut rejetée par le Souverain Pontife, non-seulement parce que cette manière de faire n'est pas admise en liturgie, mais surtout, « *eo vel magis quod defectus subdiaconi in missis solennibus suppleri, data necessitate, haud difficulter possit, eidem substituendo clericum in minoribus constitutum absque manipulo* (2). »

Ces deux décrets montrent bien que celui qui remplace le sous-diacre doit être dans les ordres mineurs: le suivant précise mieux ce qu'il faut entendre par nécessité. Le chapitre d'une église collégiale, dans le diocèse d'Amélia, demanda si les supérieurs pouvaient, hors le cas de nécessité, autoriser un chanoine simplement minoré à chanter l'épître dans les messes solennelles, sans porter de manipule.

La S. Congrégation répondit simplement, en ordonnant à l'Evêque de s'opposer à cet usage tant dans la cathédrale que dans la collégiale: c'est-à-dire, que hors le cas d'une nécessité véritable et absolue, les supérieurs ne peuvent permettre qu'un minoré, même sans porter le manipule, remplace le sous-diacre dans les messes solennelles. L'Evêque est donc tenu de s'opposer à la coutume, tant dans la cathédrale, où cet abus existe déjà, que dans la collégiale

1. Cir. S. R. C. Decreta, v. Missa, § 5, n. 6.

2. 24 Julii 1856. Ibid. § 7, n. 2.

où l'on voudrait qu'un chanoine minoré serve de sous-diacre sans manipule, lorsqu'il y a d'autres chanoines diacres et prêtres auxquels revient de droit la charge de suppléer le chanoine minoré dans la fonction de sous-diacre (1). » Conséquemment, d'après ce décret, il y aurait nécessité, si, pour chanter la messe conventuelle, on ne trouvait aucun autre que le chanoine minoré, pour remplir les fonctions du sous-diacre. Il y aurait donc également nécessité, si, pour des funérailles, ou pour la messe solennelle en un jour de fête, il n'y avait à la paroisse que le curé et son vicaire. Le clerc minoré serait autorisé à remplir la charge de sous-diacre, sans toutefois porter de manipule, et sans mettre l'eau au calice à l'offertoire.

Deuxième question. — Dans plusieurs villes (notamment en Belgique), pour ne pas être obligé de transférer les saintes Espèces du ciboire dans la *pixis* ou custode dont on se sert dans les administrations, il est d'usage de garder la *pixis* dans le tabernacle avec une seule hostie. Si une administration se présente, le prêtre *in nigris*, quelquefois en laïque, sans surplis, sans étole, sans cierges allumés, ouvre le tabernacle et prend la *pixis*.

Peut-on approuver cette manière de faire ?

Réponse. — A en juger par le doute ici proposé, il paraît que dans le pays habité par l'honorable consultant, l'administration du saint Viatique ne se fait pas solennellement, et que la sainte hostie est portée aux malades sans aucune cérémonie extérieure. Or si le prêtre porte, cachée sous son habit, la boîte renfermant la sainte hostie, et si la nécessité lui fait un devoir d'agir de la sorte, nous ne voyons pas quelle faute il commettrait en prenant de la même manière la boîte renfermant la sainte hostie au tabernacle. Il en est autrement de l'administration même du Viatique, qui est une fonction propre, distincte. Celle-ci doit se faire avec toutes les cérémonies requises.

Sans critiquer cette résolution donnée par la *Revue théologique* de Tournai, nous donnerions volontiers la préférence à ce qui se pratique dans les diocèses de Paris, de Versailles et dans certaines villes où, malheureusement pour la France, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne jouit point du droit de libre circulation. En ces divers lieux, en effet, on est obligé prudemment de porter le saint Viatique clandestinement. Mais voici comment les prêtres procèdent. A moins d'être en pleine persécution, ils sont revêtus du costume ecclésiastique sur lequel ils passent un surplis et une étole de petite dimension. De cette manière, ils peuvent rubriquement prendre la *pixis* qu'ils renferment dans une bourse pendue à leur cou. Cette opération faite, ils se revêtent d'une ample douillette ou d'un large manteau, et, de cette manière, traversent paisiblement les rues les plus encombrées.

Ce système a le précieux avantage de faire toutes choses décemment et selon les rubriques. En outre, on se trouve tout costumé en abordant les malades. On ne peut que recommander cette manière d'agir.

1. *Loco supra citato*. Gardellini, n. 4269. Die 18 decembris, in AMERINA.

CONSULTATIONS

D. — Je suis abonné à un journal ecclésiastique d'Amérique, qui me parvient régulièrement tous les mois. J'y remarque une chose qui me paraît étrange. Mon journal américain m'apprend que le concile provincial de Québec a supprimé et aboli, il y a quelques années, tous les cas réservés. Pourriez-vous m'expliquer ce phénomène ?

R. — Il est parfaitement exact que le concile provincial de Québec a supprimé tous les cas réservés dans la province. Ceci s'entend des cas épiscopaux, car les cas réservés au Saint-Siège subsistent encore dans la province de Québec comme partout ailleurs.

Le motif qui a fait supprimer au concile les cas réservés aux évêques, c'est que les confesseurs renvoyaient à l'évêché tous les pénitents qui avaient encouru les cas réservés. Ils suivaient donc, il paraît, l'ancienne discipline, et ne s'imaginaient pas qu'on pût demander par lettre à l'évêché le pouvoir d'absoudre d'un cas réservé. Les braves gens de la campagne devaient par conséquent faire le voyage pour aller chercher l'absolution. Ils prenaient de préférence le dimanche pour cette excursion. On voyait arriver tous les dimanches à Québec, à Montréal, à Saint-Hyacinthe et autres villes épiscopales du Bas-Canada, bon nombre de fermiers et de cultivateurs de la campagne qui d'un air soucieux et contrit s'acheminaient vers l'évêché. Les habitants riaient sous cape et les gamins de la ville criaient : « Voilà les messieurs qui sont dans les cas. »

Les dignes prélats de la province de Québec ont vu là une révélation indirecte de la confession, et ils ont jugé nécessaire de supprimer entièrement les cas réservés et le Saint-Siège a ratifié cette suppression.

En abolissant les cas réservés, les évêques du Canada ont suivi l'exemple de Rome. En effet, il n'existe à Rome depuis le Concile de Trente que deux cas épiscopaux en dehors desquels tous les confesseurs approuvés peuvent absoudre.

Le premier cas réservé, c'est le péché des fidèles qui ne font pas leurs Pâques. La réserve n'est encourue qu'à partir du jour de l'Ascension.

Le second cas réservé, c'est de vendre frauduleusement à quelqu'un le billet de communion pascalle. La supercherie est facile parce que le billet de communion pascalle est donné à toute personne qui communie pendant la quinzaine de Pâques ; rien donc de plus facile que de se procurer plusieurs billets de communion.

Le Pape Saint Pie V, voyant la nécessité de réagir contre cet abus, établit la réserve en question.

En dehors de ces deux cas, les confesseurs romains n'ont pas à s'inquiéter des réserves. Ils doivent cependant tenir l'œil sur les cas que les Souverains Pontifes se sont réservés, non comme évêques de Rome, mais comme pontifes de l'Eglise universelle. Il est rare de rencontrer un pénitent qui soit tombé dans un cas pontifical. Le savant cardinal De Lugo dit fort bien à ce sujet : « Sur mille pénitents, vous en trouverez à peine un qui encoure un cas réservé au

Pape, au lieu que vous en rencontrez cinq cents qui sont passibles des réserves épiscopales.

Le pape Clément VIII a adressé plusieurs encycliques sur les cas réservés. Malheureusement ces encycliques ne sont pas aussi connues qu'elles le méritent. Non-seulement Clément VIII conjura les évêques d'apporter la plus grande circonspection à la réserve des cas qui adviennent fréquemment, par exemple la transgression du dimanche ou les péchés opposés au VI^e commandement, mais il voulut aussi que les réserves épiscopales fussent supprimées à l'occasion des grandes fêtes; de sorte que les confesseurs eussent le pouvoir d'absoudre de tous les cas sans être obligés de recourir à l'évêché. En dehors des grandes fêtes qui, on le sait, adviennent assez fréquemment dans le courant de l'année, Clément VIII recommanda de maintenir habituellement sur divers points du diocèse des pénitenciers habituellement autorisés à absoudre des cas réservés aux évêques et à suppléer ce pouvoir aux autres confesseurs qui s'adresseraient à eux; de sorte que l'évêché ne devint en aucune occurrence l'unique centre de l'absolution des cas réservés.

Les encycliques de Clément VIII méritent assurément de demeurer perpétuellement affichées dans toutes les archives de l'univers catholique.

D. — Le non-consentement des parents est-il un empêchement au mariage ?

R. — Non; il n'est compté ni parmi les empêchements dirimants, ni parmi les empêchements prohibitifs. Le mariage se contracte entre un homme et une femme par leur consentement réciproque, et il ne peut se contracter sans ce consentement. Les théologiens et les canonistes vont plus loin en disant que le mariage se contracte par le seul consentement. (Alexand. III dans le chap. : *Cum locum de sponsal. et matrim.*) Le pape Innocent III, dans le ch. *cum apud*, au même titre, dit: *Sufficit ad matrimonium solus consensus illorum, quorum quarumque conjunctionibus agitur.*

Deux jeunes gens, réunissant les conditions exigées par la théologie et le droit, contractent donc valablement et licitement entre eux mariage, les garçons à partir de quatorze ans et les filles à partir de douze.

Maintenant que nous avons établi la loi dans toute sa précision, nous devons ajouter que l'Eglise n'a jamais regardé d'un bon œil les unions contractées malgré l'opposition juste et raisonnable des parents; ou plutôt, pour me servir des expressions mêmes du Concile de Trente, elle les déteste: *Matrimonia a filiis familias sine consensu parentum contracta sancta Dei Ecclesia semper DETESTA EST ac prohibuit.* Seulement, le Concile prononce ces paroles après avoir frappé d'anathème ceux qui prétendent que les mariages contractés sans le consentement des parents sont nuls. (*Concil. Trid. sess. 24. De reform. matrim. cap. 1.*) D'après le Concile de Trente, le consentement des parents est donc uniquement dans l'ordre des convenances, c'est-

à-dire que les enfants qui ne tiennent aucun compte des justes remontrances de leurs parents, peuvent pécher plus ou moins grièvement contre le quatrième commandement de Dieu, et l'on peut dire la même chose des parents. Une résistance déraisonnable de leur part, une opposition systématique ayant peut-être pour mobile la dureté, l'avarice ou le caprice, les rendent très-blâmables, et ils peuvent aller jusqu'au péché mortel; car l'autorité paternelle doit être fondée sur l'équité et la raison.

Ce que nous disons du non-consentement déraisonnable des parents, il faut le dire également de la rigueur avec laquelle ils prétendent parfois contraindre leurs enfants à certains mariages. Ils pèchent très-grièvement lorsqu'ils ne leur laissent pas une honnête liberté. (*S. Thom. 4 sent., dist. 29 quast. 1, art. 4*)

Comme on le voit, tout se réduit à une question de convenances, que les parents ne doivent pas fausser en les exagérant, et que les enfants doivent respecter tant que leur conscience n'est pas en péril d'offenser Dieu. Il n'est pas nécessaire, je pense, de faire observer que nous laissons de côté le code civil qui a sur ce point une autre jurisprudence. Nous aurons, du reste, occasion de revenir sur ce sujet et de le développer.

D. — De ce qu'un prêtre libre disant trois messes le jour de Noël peut recevoir un honoraire pour chaque messe, s'ensuit-il qu'un curé, ayant charge d'âmes, jouisse du même privilège ?

Voir plus haut la *Conférence liturgique* où se trouve résolue *ex professo* cette question.

D. — Un curé est autorisé à biner le dimanche. Quand il survient pendant la semaine une messe *pro populo*, peut-il la transférer au dimanche et dire la messe du binage à cette intention, de sorte que ce curé dirait le dimanche deux messes *pro populo* ?

R. — Si le curé n'a pas d'empêchement légitime, c'est au jour même, fixé par l'Eglise qu'il doit appliquer la messe pour son peuple. S'il a un empêchement légitime, par exemple une messe d'enterrement ou de mariage, il peut la transférer à un autre jour, pourvu que ce ne soit pas un dimanche. Qu'il la transporte à une autre semaine, s'il n'a aucun jour de libre cette semaine-là.

D. — Que pensez-vous, au point de vue du droit canonique, d'une paroisse composée de six villages et dont les enfants, sous prétexte d'aller aux écoles des paroisses voisines suivent le catéchisme de ces paroisses et y font la première communion, sans l'autorisation de leur propre pasteur ? Si les curés voisins admettent ces enfants à leur catéchisme et à leur première communion *proprio sacerdote invito*, ne violent-ils pas les règles canoniques ?

R. — En l'absence de lois formelles que nous avons cherchées vainement touchant cette matière, nous nous permettrons de donner notre humble avis, en nous inspirant des divers usages établis dans presque toute la France, l'Espagne et l'Italie.

Le premier de ces usages porte que les en-

fants, faisant partie d'un collège, d'une pension, d'une école, vont au même catéchisme que leurs camarades, font leur première communion avec eux, et cela, sans avoir besoin de l'autorisation de leur propre curé. Telle est la pratique universelle pour collège, couvents et pensions; telle est aussi généralement la pratique pour les écoles primaires dans les diocèses de Paris et de Versailles et généralement dans les villes un peu considérables. Mais si les enfants ne suivent pas les écoles des paroisses étrangères, nul ne peut, sans l'autorisation du propre pasteur, être admis au catéchisme et à la première communion de ces paroisses, à moins qu'ils n'y résident depuis six mois. Telle est la prescription de la plupart des statuts diocésains, entre autres ceux de Versailles, de Verdun, d'Aix, de Bayonne, d'Aire, etc.

On ne saurait nier la sagesse de ces règlements. Un des principaux devoirs du curé est d'enseigner le catéchisme aux enfants de sa paroisse; par conséquent, il y a pour les enfants de la paroisse le devoir corrélatif d'assister au catéchisme de leur curé. Si l'on dérobe au pasteur une partie de son jeune troupeau, comment plus tard pourra-t-il le paître, le diriger?

Tout système contraire serait une véritable dislocation de la paroisse. Si, enfant on n'a pas appris le chemin de son église, on ne s'est pas familiarisé avec le prêtre qui doit vous conduire jusqu'au tombeau, adulte, homme mûr, vieillard, on ne songera pas à le faire.

Il faut ajouter que ces enfants, étrangers aux paroisses voisines, n'y trouveront jamais les tendres soins et l'attention qu'on a tout naturellement pour ses ouailles. Un curé a des grâces d'état pour sa paroisse et non pour celle du voisin.

On peut affirmer que, si l'abus signalé dans la question se généralisait et se perpétuait, surtout en province, il ne faudrait pas attendre un demi-siècle pour voir la religion perdue ou tout au moins fort compromise dans toute la contrée. Mais, au contraire, les enfants fréquentant l'église de leur paroisse, y accomplissant le grand devoir de la première communion, il y a mille à parier contre un, que leurs familles les y suivront, ne fût-ce que pour les y contempler dans le rayonnement de leur innocence et dans les splendeurs des fêtes chrétiennes.

En nous résumant, nous dirons au cher confrère qui nous a interrogés, — et c'est l'avis de toute la rédaction, — que son devoir est de faire tous ses efforts pour ramener au bercail ses agneaux fugitifs; et il ne peut être blâmé en cela, ni par l'autorité supérieure dont les sentiments doivent être les siens, ni par les confrères voisins auxquels on ne peut supposer que des cœurs équitables, nobles et désintéressés.

Si l'absence d'une école convenable servait de prétexte, qu'il supprime le prétexte en provoquant la création d'une école qui réponde aux besoins et aux justes aspirations de son peuple; qu'il ne se lasse pas de travailler, de combattre, de plaider pour le clocher. L'amour du clocher est encore ce qui symbolise et garantit le mieux, ce qu'il y a de plus cher aux

cœurs bien nés : la religion, l'ordre, la paix, la patrie, la famille (1).

D. — Je sais depuis plusieurs années que l'on réimprime la grande théologie des *Salmanticenses*. Je vous prie de vouloir bien me faire savoir où en est actuellement cette importante entreprise. Je serais fort aise de connaître aussi le caractère, le prix et la valeur de cette théologie.

R. — 1° La réimpression de la grande théologie des *Salmanticenses* a marché rapidement ces dernières années. En ce moment dix volumes sont achevés. Deux volumes sous presse paraîtront incessamment.

Les dix volumes publiés contiennent : 1° le traité de *Deo* (2 vol.); 2° le traité de *Trinitate* (1 vol.); 3° le traité de *Angelis* (1 vol.); 4° le traité de *fine ultimo humanorum actuum*; 5° *De bonitate et malitia actuum*; 6° *De peccatis*; 7° *De gratia*; 8° *De justificatione impii*; 9° *De incarnatione Verbi divini*. Les volumes suivants contiendront la suite du traité *De Incarnatione*, qui contiendra 4 volumes; puis l'admirable traité *De Sacramentis in genere*, chef-d'œuvre des savants théologiens de Salamanque; le traité de l'Eucharistie; enfin, le merveilleux traité de la Pénitence.

Voilà pour la théologie dogmatique. Mais ce n'est pas tout. Reste la théologie morale, à l'égard de laquelle il sera nécessaire d'aborder deux importantes sources, savoir : les deux rédactions des *Salmanticenses*, éclairées et complétées par les travaux les plus récents de la théologie moderne, de sorte que la nouvelle édition devienne le *Cursus completus* de toute la théologie morale.

Il semble permis d'annoncer que la collection complète des *Salmanticenses*, Dogme et Morale, comprendra environ 30 volumes. Pour le moment, il s'agit simplement de rééditer la théologie dogmatique, qui remplira une vingtaine de volumes in-4° à deux colonnes.

En ce qui concerne le caractère et la valeur de la théologie de Salamanque, il est essentiel de savoir que cette théologie est entièrement scholastique. C'est la dernière et la plus complète théologie scholastique qui ait paru dans la Sainte Eglise. Un Espagnol a publié à Madrid, il y a quelques années, un *Compendium* de théologie dans lequel il est dit que les *Salmanticenses* ont surtout une grande valeur au point de vue de la polémique théologique. Cette appréciation est-elle bien exacte? Nous ne le pensons pas. Les *Salmanticenses* ne s'occupent de polémique religieuse et de controverse avec les hérétiques, que lorsqu'ils ne peuvent vraiment pas s'en dispenser. Le terrain sur lequel ils se placent habituellement, c'est la discussion scholastique, c'est l'élucidation de la vraie doctrine du Prince de l'Ecole, de l'angélique saint Thomas. En cela consiste l'incomparable mérite des *Salmanticenses*. Ils ont mieux compris saint Thomas que les dominicains eux-mêmes, et ceux-ci ont formellement reconnu cette supériorité, soit dans des livres, soit par le fait en

1. Voir plus haut article : *Congrégations romaines*, droits paroissiaux.

envoyant leurs meilleurs élèves suivre la savante Ecole de Salamanque.

Loin d'être l'œuvre d'un seul homme, les Salmanticenses, sont le travail collectif des Carmes espagnols. Des thèses théologiques ont été soumises au scrutin collectif des théologiens. En ce qui concerne les questions obscures et vraiment difficiles, rien n'a été décidé sans invoquer d'abord la lumière divine par de ferventes prières. La tradition rapporte qu'en bien des circonstances des prières spéciales furent demandées dans tous les couvents de Carmes et de Carmélites d'Espagne, par exemple, lorsqu'il s'agit d'adopter une opinion théologique de préférence à une autre. Voilà comment fut élevé cet admirable monument de la science théologique, dont la construction, comme autrefois celle du temple de Jérusalem, occupa soixante-dix ans de travaux qui ne furent jamais interrompus.

Ce que nous devons admirer dans les *Salman-ticenses*, c'est l'influence surnaturelle de *sainte Thérèse*, planant sur la glorieuse génération qui a marché sur ses traces, et qui a fait luire sur l'Eglise entière la vive splendeur de la lumière céleste. Il est évident pour tout esprit impartial que les savants auteurs de la théologie de Salamanque ont reçu de Dieu une mission spéciale pour le progrès de la science théologique.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

(V. n° 3, 4 et 5)

LE PRÊTRE DIEU ET HOMME

I

Je ne vous flatte point par de pieuses hyperboles en vous nommant des dieux. C'est des prêtres qu'il s'agit dans ce précepte de l'Exode : *Diis non detrahes* (1). C'est aux prêtres qu'il est fait allusion dans ce texte des psaumes : *Stetit Deus in sinagoga deorum* (2). A chaque instant, l'Ecriture emploie le même terme pour exprimer la même dignité. Quelle est la justification de ces appellations excessives ? De même que Dieu, dans la trinité de ses personnes, est créateur, rédempteur et sanctificateur, de même nous cumulons toutes ces grandeurs dans notre sacerdoce. J'en appelle au beau témoignage d'un Père, en confirmation de cette doctrine : *Potestas sacerdotis est sicut potestas divinarum personarum* (3).

Oui, vous êtes créateurs comme Dieu dans son éternité ! Dieu existe, et il dit à son Verbe : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (4). Vous montez à l'autel, et, auteur de la même paternité, instrument du même engendrement, vous pouvez adresser au Fils de Dieu tombé du ciel entre vos mains, ces paroles : *Ego hodie genui te*. Seulement, quelle différence entre l'amour qui féconde le sein éternel du Père, et celui qui préside à nos tièdes consécérations !

Vous êtes créateur comme Dieu dans le temps ! Au commencement, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Sur la pierre sacrée du sacrifice vous articulez : « Ceci est mon corps, » et toutes les merveilles des six jours sont surpassées. La parole de Dieu suscite la création, la vôtre, le créateur lui-même. La première évoque les substances naturelles, la seconde, ce miracle plus grand que toute la nature, l'humanité divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'une marque la naissance du monde, l'autre la naissance de Dieu. L'une est une création, l'autre, selon l'expression des théologiens, est une quasi-annihilation. Or, comme tirer quelque chose de rien, ou réduire quelque chose à rien est un même prodige, quand je vois le pain disparaître sous les espèces sacramentelles, au même instant où Jésus-Christ y fait son apparition, je me demande quelle est en moi la souveraineté la plus admirable de celle qui a produit ou de celle qui a détruit. Enfin, si le pouvoir de Dieu reste au-dessus de votre pouvoir, remarquez que son ouvrage semble au-dessus du vôtre ; car, quand Dieu prononcerait de nouveaux *fiat* et semerait de jeunes univers dans les plaines de l'immensité, les cieux seraient moins attentifs à cette fécondation du néant qu'à vos paroles de la consécration, parce qu'il est impossible, même au Tout-Puissant, de créer des chefs-d'œuvre plus dignes d'être contemplés que lui-même.

Enfin, vous êtes créateurs comme Marie dans sa coopération à l'incarnation. Je m'explique que M. Ollier ait écrit cette étonnante parole : « Dieu a fait, dans son Eglise, deux prodiges ressemblants : la Très-Sainte Vierge et le prêtre, » C'est que si la sainte Vierge est la mère du Verbe fait chair, les prêtres, dit saint Bernard, en sont les pères : *Parentes Christi* (1). Marie le fait descendre par cinq paroles d'humilité, le prêtre, par cinq paroles d'autorité. Marie l'enfante passible et mortel, le prêtre affranchi de la douleur et de la mort. Marie lui donne naissance une seule fois, le prêtre tous les jours de sa glorieuse vie ; et, après cinquante ans de sacerdoce, c'est-à-dire après plus de dix-huit mille messes célébrées, l'Eglise, reconnaissante du don qu'elle reçut si souvent de nous, change notre autel en une sorte de Thabor qui répand des rayons sur notre vieillesse, et consacre une seconde fois nos cheveux blancs.

O prêtre ! on dit que vous avez, parfois, des ambitions difficiles à contenter ! Eh ! que vous feraient quelques brebis de plus ou de moins dans le troupeau, à vous qui comptez Dieu lui-même au nombre de vos sujets ? Aussi, je ne puis exprimer les respects que votre présence m'inspire ! Que votre paroisse soit petite, qu'elle soit grande, vous êtes tous ici thaumaturges au même degré ; et quel thaumaturge celui qui opère jusqu'à douze miracles dans le seul miracle de la transubstantiation ! Quel potentat ce prêtre qui, une main sur le corps matériel de Jésus-Christ qui est l'Eucharistie, une autre

1. Exod., xxii, 28.

2. Ps. 81, 4.

3. S. Bern., Sen., serm. 20.

4. Ps. 2, 7.

1. Serm. ad Past. in syn.

sur son corps mystique qui est l'Eglise : voit sans cesse le ciel et la terre aux ordres de sa toute-puissance : *Obediente Domino voci hominis* (1).

J'ai connu un curé qui avait fait relier avec luxe le cahier de ses messes, et qui l'appelait pieusement : le plus beau volume de ses œuvres. J'en ai connu un autre qui avait collectionné tous ses *Ordo* depuis le sous-diaconat, et qui effrayé du nombre de messes que cela représentait, avait fait inscrire au-dessus de ce rayon de sa bibliothèque ce cri de terreur : *Quantum detulit ad iudicium Dei* (2) !

Et nous, au moins, ne parlons jamais pour les hauteurs du saint autel sans jeter sur nous-mêmes un regard de profond respect. Hélas ! quand Dieu fut créateur, ce fut par un mouvement de paternel amour. Quand nous le sommes, au saint sacrifice, n'est-ce point par habitude, par respect humain ou par intérêt ? Avant de former l'homme, Dieu fit une pause de solennel recueillement ; sur le point de former Dieu, nous réservons-nous un instant, pour répéter ce sublime *faciamus* qui précéda la naissance du genre humain ? Quand Dieu eut fini sa création, il prit un jour pour en faire son repos ; quand nous avons achevé la nôtre, nous reposons-nous avec reconnaissance en présence de notre autel ? Enfin, dans ce presbytère où nous célébrons tant de fêtes inutiles, pensons-nous à honorer l'anniversaire de notre première messe et celui de notre ordination ?

Comme Dieu, mes vénérés confrères, vous êtes encore rédempteurs. Il y a un pouvoir aussi divin que celui de créer, celui de remettre les péchés ; un pouvoir aussi étonnant que façonner le monde, celui de lui restituer le principe de sa grandeur originelle, en lui rendant l'innocence qui la constituait. Le péché mortel étant, en effet, une malice infinie, il faut une puissance infinie pour le détruire ; toute l'économie de la rédemption repose sur cette vérité fondamentale ; et les pharisiens se trompaient sur la personne, non sur la chose, quand ils disaient : *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus* (3) ? D'après cela tout homme qui étend son bras et qui renouvelle la face d'une âme fait les œuvres d'un tout-puissant. Tout mortel qui rend des arrêts, et dont la justice s'exécute d'un monde à l'autre, doit être le plénipotentiaire de Dieu, s'il n'est pas Dieu lui-même.

Voilà donc un pouvoir formidable dont nous sommes investis. Pour le bien apprécier, appliquons-lui l'échelle de proportion imaginée par saint Bernardin, et constatons, mesure en main, que notre grandeur s'élève jusqu'à Dieu.

Montez au suprême degré de la grandeur terrestre, au trône des rois : si vous étiez roi, votre juridiction expirerait aux frontières d'un empire ; prêtre, votre pouvoir s'étend jusqu'aux portes de l'enfer ; donc, *Prætulit vos Deus regibus* (4). Gravissez un degré supérieur, celui des

hiérarchies célestes : supposé que vous fussiez un archange, vous garderiez des âmes ou des empires, mais vous n'enlèveriez pas un seul péché du monde. Ah ! si votre ange gardien était muni d'un tel pouvoir, vous ne les célébreriez pas sans absolution ces messes qui lui font verser des larmes si amères ! Voilà pourquoi saint François disait que, s'il rencontrait à la fois un ange et un prêtre, il ne saluerait le premier qu'après le second. Aussi, que le prophète exalte l'élévation du chrétien par ces mots : *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (1) ; ce n'est pas assez pour exprimer la mienne. Je ne suis pas un peu au-dessous des chérubins et des séraphins dans le gouvernement du monde, je suis bien au-dessus, car ils ne sont que les serviteurs de Dieu : *Omnes sunt administratorii spiritus* (2), tandis que nous sommes ses coadjuteurs : *Dei adiutores sumus* (3). Soyez donc félicités : *Prætulit vos Deus angelis et archangelis*.

Faisons une troisième ascension, nous voici sur les hauteurs habitées par la mère de Dieu. Sans doute, elle a plus de crédit que vous, mais elle a moins d'autorité. Sans doute, elle accorde des grâces, mais elle n'a pas donné une seule absolution. Sans doute, elle a la suprématie d'honneur et d'intercession, mais à nous celle du pouvoir des clefs ! de telle sorte que le sacerdoce peut lui dire, en baissant ses pieds avec confusion : Excusez l'orgueil de ma foi, ô Mère ! je ne vous rabaisse pas en me plaçant même au-dessus de vous : *Excusa me, Mater ! non loquor contra te, sacerdotium ipse prætulit super te* (4).

Enfin, arrivons au sommet de la grandeur infinie, au rang de Dieu lui-même : qui pourrait occuper ce faite glorieux ? *Quis ut Deus* ? Voyez-vous ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui va bientôt traverser le sanctuaire pour aller trouver des pécheurs qui l'attendent ? C'est le Dieu de cette terre qui la purifie. *Post Deum, terrenus Deus* (5). Si Notre-Seigneur Jésus-Christ descendait dans un confessional, il dirait : *Ego te absolvo*. Celui-ci va dire avec la même autorité : *Ego te absolvo*. Or, c'est là un acte de la toute-puissance suprême ; il est plus grand, dit saint Augustin, que la création du ciel et de la terre, car il est la formation de Dieu dans une âme : *Majus opus est, ex impio justum facere, quam creare celum et terram* (6).

J'ai l'air d'enfanter des paradoxes, mes vénérables confrères, pour galvaniser votre piété, mais c'est là une doctrine élémentaire : la traiter comme une nouveauté, ce serait nous ignorer nous-mêmes ; la repousser comme une banalité, ce serait nous condamner, puisque nous ne l'avons pas encore sentie ! Comprenons-la donc cette prérogative surhumaine dont nous usons avec des motifs si humains ! Un jour, le Seigneur disait à Job, en le déiant : *Et si habes brachium sicut Deus et si voce similitonas* (7). Eh bien ! je connais un bras souverain comme celui du Seigneur et une voix puissante comme la

1. Jos., x, 14.

2. Paroles d'un auteur à propos d'un prêtre mort après sa première et unique messe.

3. Marc., ii, 7.

4. S. Bern. Sen.

1. Ps. viii, 6.

2. Hebr., i, 14.

3. 1^{re} Cor., xiii, 1.

4. S. Bern. Sen.

5. S. Clem. Const. apost.

6. S. Aug.

7. Job, xli, 7.

sienne : c'est le bras du prêtre qui s'étend sur la tête du pécheur et qui le ressuscite, c'est la voix du prêtre qui prononce une parole et qui produit la mort ou la vie dans une âme.

O mon jeune confrère ! qui avez été sacré prêtre éternel, et qui avez déjà presque oublié que vous êtes prêtre ; qui êtes si attentif aux révélations piquantes de votre confessional, et si peu intéressé par son côté surnaturel, n'exercez donc plus le ministère d'un Dieu avec une insensibilité d'automate. Surtout, ô agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, prenez bien garde de ne point vous souiller à ce contact, et dans une action où vous êtes des dieux, n'allez pas succomber et déroger comme des hommes. *Ego dixi dii estis, vos autem sicut homines morimini* (1).

Oui, prenez garde, car le monde, jaloux de la confiance qu'on vous accorde et des hauteurs où vous êtes placé, a dit, comme les fils des prophètes quand l'ange ravit Habacuc dans les airs : « Allons voir si l'esprit de Dieu ne le laissera pas tomber dans quelque vallée profonde ! » Prenez garde, car c'est un triste jour, dans le sanctuaire, celui où les pécheurs peuvent dire, en parlant de leur juge surnaturel : le voilà devenu semblable à nous ! *Ecce quasi unus ex nobis factus est* (2). Prenez garde, enfin, car la pire déchéance, c'est de se flétrir en purifiant, comme cette eau baptismale dont parle saint Grégoire, laquelle, après avoir lavé des taches, tombe dans des cloaques impurs : *Et ipsa in cloacas descendit* (3).

Vous êtes encore sanctificateurs, ai-je dit ; or, comme la création, comme la rédemption, la sanctification est une œuvre divine, et, de peur que notre légèreté vint à s'y tromper, Dieu lui-même a signé son ouvrage par cette parole : *Ego Dominus qui sanctifico vos* (4). Mais serait-il certain que vous portez dans votre sacerdoce les attributions de la troisième personne ? j'en atteste le témoignage de saint Ambroise : *Munus sacerdotis officium Spiritus sancti* (5). Il est vrai que, comme rédempteurs, vous administriez, déjà, la grâce qui purifie ; mais, comme sanctificateurs, vous êtes, dans l'Eglise, les canaux, les instruments, les dispensateurs, les économes de presque toutes les grâces. Remplis du Saint-Esprit par cette parole de l'ordination : *Accipe Spiritum sanctum* (6), sans cesse, vous le faites descendre et exercez la sublime fonction de Paraclet ici-bas.

Par votre ministère, en effet, vous rapprochez les deux mondes de la nature et de la grâce, et mettez en participation la terre avec le ciel, les hommes avec Dieu : *Divinæ consortes naturæ* (7). L'Eglise ayant été définie : le domicile de la sainteté sur la terre : *Domicilium sanctitatis in terra* (8), votre influence purifiante est le fleuve d'abondance qui réjouit la cité de Dieu : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (9).

Oui, c'est par les prêtres, dit saint Bernard, que Dieu féconde le sein de son épouse : *Per sacerdotes Deus generat in Ecclesiâ* (1) : d'où il suit que si le sacerdoce disparaissait, la sainteté de l'Eglise, frappée de stérilité dans sa source, ne protégerait plus le monde, et que le monde serait abominable aux yeux de Dieu.

Donc, impossible à ce prêtre, même quand il est dissipé, envieux, médisant, impossible à lui de se mouvoir dans l'exercice de sa charge, sans faire tomber la vie surnaturelle sur la terre. Soit qu'il récite son office, soit qu'il bénisse, soit qu'il monte en chaire, soit qu'il monte à l'autel, soit qu'il dispense la sagesse, soit qu'il dispense les sacrements, il ouvre les cataractes du ciel : et les anges qui voient la quantité de richesses passant chaque jour dans nos mains, sont effrayés de notre prérogative, et les cieux qui savent ce que deviendrait le monde à l'heure où nous ne ferions pas pleuvoir les miséricordes d'en haut sur sa misère, se demandent comment l'homme peut être tellement élevé en honneur et le comprendre si peu. *Homo cum in honore esset non intellexit* (2).

Mais non, nous ne sommes pas seulement des hommes, nous sommes des dieux, ne sortons pas de ce point de vue encore. Quand les anciens voulaient exprimer, par un seul mot, tout le malheur possible d'une société, ils avaient coutume de dire : *Les dieux s'en sont allés !* et vous, qui êtes les dieux de cette terre, en quel état la laisseriez-vous, le jour où le dernier d'entre vous lui enverrait sa dernière bénédiction ? Ne sentez-vous pas que de votre tunique, comme de celle de Jésus, émane une vertu purifiante, et que, partout où elle se projette, votre ombre, comme celle de saint Pierre, fait encore des miracles ? Voilà pourquoi saint Philippe de Néri s'écriait : Donnez-moi de bons prêtres, je réponds de la conversion du monde ; et saint Chrysostome avait dit avant lui : *Si sacerdotum integrum fuerit, tota ecclesia floret* (3). Mon Dieu ! vous avez bien fait de nous confier un ministère qui agit *ex opere operato*, et qui ne nous permet pas de compromettre vos desseins par nos infidélités ; mais si le salut des peuples, si les destinées de la catholicité dépendaient de notre concours *ex opere operantis*, combien de fois ne verrait-on pas les sanctificateurs du monde en devenir les fléaux ! Grâce pour ma hardiesse, ô vénérables confrères qu'elle ne saurait atteindre ; mais, du moins, laissez-moi envoyer ces menaces de l'Esprit-Saint à leur adresse : *Ad vos, ô sacerdotes qui despiciatis nomen meum, ad vos* (4).

Maintenant, comprenez-vous pourquoi le roi Boleslas refusait de s'asseoir en présence des prêtres ? Comprenez-vous pourquoi Constantin, à Nicée, se contentait d'une modeste place à leurs pieds ? Et, si du respect des profanes nous passons au respect des saints, que pensaient-ils de ces honneurs du sanctuaire, maintenant trop convoités ? Saint François est pris de tels vertiges, à la seule hauteur du diaconat, qu'il

1. LXXXI, 7.

2. Gen., III, 22.

3. Hom. 17, in Évang.

4. Exod., XXXI, 13.

5. S. Ambr.

6. Pontif. Rom.

7. S. Petr., I, 14.

8. S. Petr., Dam.

9. Ps. 45, 5.

1. S. Bern.

2. Ps 40, 13.

3. S. Chrys. De sacerdot.

4. Malac., I, 6,

ne veut jamais monter jusqu'au sacerdoce. Saint Cyprien se cache au moment de son ordination; saint Athanase prend la fuite; saint Grégoire se déguise en marchand, pour s'échapper; saint Ephrem contrefait la folie; saint Marc et saint Ammonius se mutilent; enfin, saint Epiphane nous apprend que, dans son église de Salamine, presque personne n'osait se laisser imposer les mains, et un concile de Carthage fut obligé de rédiger des décrets contre ces rebelles sublimes de l'humilité, qui ne tremblaient pas sur les échafauds, et qui tremblaient au seuil du saint des saints : *Pavete ad sanctuarium meum* (1).

Ah! mes vénérables confrères, quels siècles et quels souvenirs! Recueillons leurs touchantes leçons en prêtres, non en Athéniens frivoles. Hélas! y aurait-il ici quelque académicien ayant le courage de chercher, dans ces pensées, une simple délectation oratoire? Pourrions-nous avoir le cœur à faire de l'art quand, il s'agit de comparaître au jugement de Dieu! Pour moi, puisque le sacerdoce est un autre Christ, je ne lui ferai point l'injure de le couvrir de fleurs, je le montrerai comme on montre le Christ lui-même, dans la beauté austère de sa nudité; mais, de votre côté, je vous en conjure, regardez-le au lieu de me considérer, et n'oubliez pas qu'étant des dieux par votre ministère, ce serait grande honte d'écouter comme des hommes. Ce qui m'amène à vous dire dans quel sens nous devons l'être.

(A suivre).

R.-P. CAUSSETTE.

VARIÉTÉS

LES HÉROS EN SOUTANE

L'aumônier de Saint-Cyr

Il y a quelques mois on voyait défilér, à la grande revue, en tête de l'armée, le magnifique bataillon de Saint-Cyr, et la population parisienne acclamait ces jeunes gens, espoir de la France. A côté d'eux marchait l'aumônier, la poitrine couverte de décorations. Et j'entendis les spectateurs se demander les uns aux autres : Quel est donc ce prêtre qui marche si bien au pas, comme un troupière?

Lanusse (Jean-Ephrem) naquit à Tonneins en 1818. Il a donc près de soixante ans. On dit que les vieux troupiers ont gardé de leur vigueur première quelque chose qui les rajeunit. A voir sa figure mâle et sa démarche, on ne le dirait jamais aussi âgé. Et cependant quelle existence fut jamais plus remplie?

Son père, ancien officier des armées de l'Empire, l'éleva dans l'amour de ses frères d'armes.

Mais il était appelé par une véritable vocation à l'aumônerie militaire, et il allait commencer sa carrière par être sauveteur. Tout enfant, il voit un de ses camarades disparaître

dans la Garonne : il s'élance et le sauve. Déjà, avant d'entrer dans le sacerdoce, il réunissait dans une salle les soldats auxquels il s'intéressait. On l'appelait déjà l'aumônier des casernes.

Ordonné prêtre, l'abbé Lanusse est nommé vicaire. Sa charité est si grande, que son père est obligé de le reprendre. « Mon fils est un prodigue », dit le père de l'abbé. — « Non, je place à gros intérêts », répond le vicaire en regardant le ciel. Le père l'embrasse et reprend : « Tu ne sauras pas même te garder une poire pour la soif! » — « Que voulez-vous? » ajouta le fils : « si les pauvres ont faim, il faut bien qu'ils mangent! » L'évêque même lui fit quelques remontrances, et le menaça d'un changement : « Donnez-moi », lui dit le vicaire, « une paroisse où il n'y ait ni pauvres ni malheureux; autrement, mettez mon cœur à la réforme. »

Ainsi se formait le sauveteur de la contrée.

Une paroisse lui est confiée. Pendant une nuit, le feu prend à une maison; il entend sonner le tocsin, et il vole sur le lieu du sinistre, où quelques hommes seulement étaient arrivés. « Y a-t-il encore quelqu'un dans la maison? » demande-t-il. — « Peut-être une vieille femme au premier étage. » — « Peut-être! » dit-il; et il s'élance à travers le corridor, monte au premier étage, et arrive dans la chambre de cette pauvre femme, qui attendait la mort. Il la prend, court à la fenêtre : « Quatre hommes! » dit-il, et il laisse tomber entre leurs bras son précieux fardeau. Il revient sur ses pas; une fumée plus épaisse a envahi la chambre, et la toiture va bientôt s'effondrer. Il se hâte; mais, arrivé au bas de l'escalier, il tombe presque asphyxié. Au même moment, un tison enflammé tombe sur son genou, un clou lui fait une affreuse déchirure; la douleur le réveille, il s'élance et il est sauvé.

Pendant les terribles inondations de 1855, qui couvrirent durant trente jours les belles vallées de la Garonne, on le vit, sur une barque, chercher les malheureux naufragés. Le préfet vint féliciter l'abbé Lanusse, et il fut proposé pour la croix d'honneur. L'évêque refusa cette noble distinction pour un de ses prêtres; mais le gouvernement lui conféra la médaille de sauvetage en argent (1^{re} classe).

L'année 1856 arriva plus triste encore que la précédente. C'est en cette année que les braves marins qui l'avaient aidé dans ses nombreux sauvetages, le décorèrent du titre de leur petit amiral. La médaille d'or fut attachée sur la poitrine du ministre de Dieu. Disons tout de suite que l'aumônier de Saint-Cyr est aumônier de la Société des sauveteurs de France.

En 1859, la campagne d'Italie allait s'ouvrir : le champ parut vaste au courageux prêtre pour exercer sa charité. Il s'échappe pour ainsi dire, suit comme aumônier notre brave armée, et rentre en France en 1860 avec l'armée d'occupation.

L'expédition du Mexique est résolue; il demande à en faire partie. Aumônier d'un régiment de chasseurs, il les suit à travers le Mexique.

Un soir, je me promenais avec l'aumônier et un ami du côté de Rocquencourt, où campaient

à cette époque plusieurs régiments de chasseurs. Nous n'étions plus qu'à deux cents mètres du camp. «Voulez-vous», nous dit-il, «faire visite avec moi à un ancien camarade du Mexique? Nous ne resterons que quelques instants.» — «Volontiers», répondîmes-nous. Mais la courte visite devait durer trois heures.

L'aumônier se fait annoncer à son ami le capitaine, qui se trouvait avec plusieurs collègues, qui avaient eux aussi fait la campagne du Mexique. On se serre la main, et bientôt on se rappelle les hauts faits de cette époque. «Ah!» dit l'aumônier, «quels soldats! Vous rappelez-vous cette attaque de San-José par les zouaves? Le soir de la bataille, j'allai au quartier du bataillon de zouaves qui s'était surtout signalé. J'entre sous une tente : personne! sous une seconde : personne! je visite une troisième : personne encore! Mais cependant la bataille est finie. Le commandant apparaît. «Où sont vos hommes?» lui demandai-je. — «Aumônier, ils ne sont plus. Le médecin et moi restons seuls debout, et encore!...» Il avait une blessure au bras et à la cuisse. «Ah!» me disait le commandant de San-José, «si j'avais eu sous mes ordres des soldats comme vos zouaves, jamais vous n'auriez emporté Puebla ni San-José.»

Ainsi se passèrent trois heures au récit des actions glorieuses de nos régiments au Mexique.

L'aumônier resta jusqu'en 1867. C'est pendant qu'il suivait le corps d'armée qui traversa le Mexique que la croix d'honneur récompensa sa belle conduite sur les champs de bataille et dans les ambulances.

Rentré en France, il repart quelques mois après pour l'Italie, assiste à la bataille de Mentana, et à son retour est nommé aumônier de l'hôpital Saint-Martin.

C'est dans ces fonctions que le trouva la guerre de 1870-71. Aumônier du 7^e corps, commandé par un de ses anciens généraux du Mexique, le brave général Douay, il est dirigé sur Belfort : il suit le général à Mulhouse, puis à Sedan, où l'on arrive par les marches les plus pénibles. Il est au premier rang. Vingt obus tombent et éclatent à ses côtés, faisant d'innombrables victimes. L'un d'eux le frappe à la poitrine, lui tord sa croix d'honneur et brise la tête d'un pauvre soldat blessé qu'il confessait. Il ramasse sa croix, qui a reçu les honneurs du feu et qu'il porte toujours avec respect et amour, et continue son périlleux ministère.

Prisonnier, il aide de sa bourse nos soldats infortunés, et naguère encore il envoyait à Sedan une part de son traitement d'aumônier, pour y payer les dettes qu'il avait contractées pour ces chers enfants. Un de ses amis me disait un jour que, lui ayant demandé l'heure : «Ah!» me répondit l'aumônier, «ma montre est un peu trop en retard pour vous renseigner. — Comment donc? — Oui, de cent francs», répondit-il en riant.

Prisonnier des Prussiens pendant trois semaines, il s'échappe par la Belgique et rentre en France. Les ministères se trouvaient à Tours : il y vole. Les employés sourient en voyant ce prêtre couvert d'une soutane, qui venait déjà de faire une partie de la campagne, et

presque sans souliers. Nommé aumônier du 17^e corps, il le suit à Orléans, repart pour Blois, Coulmiers. Il va toujours à pied, bien qu'il ait un cheval à sa disposition ; mais il le destine à un autre emploi. Il faut se replier sur la Sologne, et c'est dans cette retraite glorieuse qu'il trouve un de ces six zouaves de l'affaire de la Martinique qui devaient être fusillés et dont la peine avait été commuée, grâce au bon aumônier. Et le soldat racontait en pleurant à ses camarades qu'il devait la vie à l'aumônier.

Nommé à l'armée de l'Est, il souffre avec le général Bourbaki et sa vaillante armée les rigueurs de l'hiver de 1870 à 1871. «Mais nos souffrances morales», me disait l'aumônier, «étaient encore bien plus affreuses au travers de ce pénible calvaire sur lequel nous suivions notre infortunée patrie.»

L'armée passe en Suisse. Cinq ou six fois l'aumônier traverse la frontière pour venir chercher des secours pour nos soldats.

Il assiste avec douleur au second siège de Paris.

Nommé à l'ambulance de Saint-Cyr, il devient aumônier de l'Ecole militaire. Et c'est là que depuis 1871 il exerce son ministère. Et il demande à y rester jusqu'à son dernier soupir.

Un jour, le général de Cisse, alors ministre de la guerre, lui demanda s'il voulait de l'avancement. «Mon général», répondit l'aumônier, «vous m'avez rendu heureux en me nommant à Saint-Cyr. Je ne vois pas comment vous pourriez me rendre plus heureux.» — «Voilà le premier homme», dit le général aux officiers qui l'entouraient, «que je vois content de son sort.»

Et l'aumônier continue sa noble mission.

Mais l'aumônier est encore artiste.

Tout récemment, j'allai à l'Ecole militaire lui rendre visite. Tous ceux qui le connaissent savent quelle est la bonté de son accueil. Je suis introduit dans son cabinet de travail ; mais je crois qu'on pourrait donner ce nom à tout son logement : partout des manuscrits, des livres, de vieilles toiles, des pinceaux, des couleurs, sur les chaises, sur les tables, sur le parquet.

Pendant ce temps, mes yeux tombent sur une feuille de vélin enluminée qui me paraît fort belle.

Comme je lui exprimais mon admiration : «J'ai terminé hier mon treizième volume», me dit-il. — «Comment? treize volumes! Mais c'est l'œuvre d'un bénédictin! Et tous enluminés, enrichis de peintures?» — «Oui», me répondit-il, «j'emploie à ce grand travail toutes les minutes que me laisse mon ministère.» Le premier volume m'est présenté ; il a pour titre : *N'oubliez pas vos morts*. C'est une prière pour nos morts, en effet, mais spécialement pour les morts de la guerre. Il est dédié au général Hanrion, commandant de l'Ecole de Saint-Cyr. Dans cet admirable volume, et pour intercaler la prière pour les morts, l'aumônier a représenté les monuments élevés sur les champs de bataille où il s'est trouvé.

Je n'oublierai jamais *le Souvenir de Sedan*. Sur un fond noir se déroule une page au revers violet ; sur cette page sont inscrites seulement les paroles de la sublime prière : *Pater noster*,

jusqu'à celles-ci : *Fiat voluntas tua*. Oui, j'ai été saisi en présence de cette noble et sainte pensée.

« Je terminai ce volume », ajouta-t-il, « au moment des terribles inondations du Midi, et cette page glorifie les martyrs du devoir et les héros de la charité. » Et il me montrait un tableau magnifique.

C'est surtout la campagne du Mexique qui a inspiré le vaillant aumônier. J'ai lu avec le plus vif intérêt les pages qui rappellent l'héroïsme suprême de nos soldats : le Borrego, avec le capitaine Detrie, du brave 99^e; — les sept soldats du train attaqués par 200 cavaliers : six se font tuer plutôt que de se rendre, après avoir lutté pendant plus de six heures ; le septième peut se sauver à la faveur de la nuit, en emportant les précieuses dépêches ; — le capitaine Danjou résistant dans une ferme des plaines du Mexique à 1,800 ennemis avec ses 70 soldats de la légion étrangère : tous périssent par le fer ou sont dévorés par l'incendie ; — l'intrépide Van der Missen, à Tacambaro, à la tête des braves de la légion belge.

La dédicace de ce volume est touchante ; la voici, je l'ai transcrite :

« Au général Hanrion, mon précieux ami, qui vit tomber près de lui, sur le champ de bataille, à l'âge de vingt ans, son fils aimé Léon-Louis-Alexandre, officier d'état-major. »

C'est au Bourget, où commandait le général, que tomba ce héros de vingt ans. L'officier qui lui rendit les derniers honneurs après la bataille, dit à sa mère : « J'ai pleuré en voyant cette figure si jeune, belle encore sous la pâleur de la mort. Il tenait dans sa main une médaille bénite, que vous lui aviez donnée. » — « Ah ! nous savions bien », répondirent la mère et la sœur, « que notre Léon remplirait jusqu'au bout son devoir de chrétien et de Français. »

Un autre volume aussi riche, aussi beau que le premier, me fut présenté ; il a pour titre : *la France aux pieds de la sainte Vierge*. 500 pages du format grand colombier, toutes enluminées.

L'aumônier est un artiste, et son œuvre vient d'être exposée à l'Exposition de 1878. Mais, si remarquable qu'elle soit, elle ne vaut pas l'histoire de sa vie.

J.-M. OTT.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

DU BON GOUT DANS L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES

Partout des monuments religieux surgissent, partout une sainte émulation multiplie les efforts, double les sacrifices pour décorer, orner tous ces monuments nouveaux. Les anciens ne sont pas oubliés non plus, car on veut les faire resplendir d'une nouvelle jeunesse.

Nobles efforts, sacrifices parfois pénibles, mais toujours admirables : si, au moins, ils étaient partout couronnés de succès ! Mais, hélas ! il est loin d'en être ainsi. Rien ou presque rien, dans le cours de nos études cléricales, ne nous

a initié à cet art. Nous sommes pleins de bonne volonté, de dévouement, mais les connaissances nécessaires nous manquent. Alors, il arrive : ou bien que, nous confiant à nos propres forces, nous errons à l'aventure ; ou bien que, timides et craintifs, nous devenons le jouet de spéculateurs éhontés ou d'architectes peu scrupuleux.

Remédier à ce mal est chose utile, n'est-ce pas ? Nous allons donc nous mettre à l'œuvre.

Pour réussir dans cette œuvre, il est indispensable, nécessaire même, que vous ayez un goût pur, un *bon goût*.

Si vous avez reçu en naissant cette délicatesse, cette sûreté dans l'intelligence, remerciez Dieu : c'est un don d'un grand prix ; vous discernerez alors facilement les défauts et les beautés qui se trouveront dans les ouvrages de l'esprit, dans les productions des arts. Ce discernement sera prompt comme celui de la langue du palais, et prévendra comme lui la réflexion. Mais ce bon goût *naturel* est rare ; il est le partage seulement de quelques intelligences privilégiées.

Heureusement, il y a un autre bon goût *artistique* qui peut être le partage de nous tous ; il s'acquiert par l'étude, par la réflexion, par la vue des ouvrages d'autrui. Un auteur très-compétent a même dit :

« Le mélange du goût acquis et du goût naturel est la perfection de tous les deux. »

Il est nécessaire que vous vous examiniez sur ce point. Méfiez-vous de votre goût, si vous aimez les ornements étudiés, les couleurs éclatantes, les scènes tourmentées, les effets brusques et saisissants, car il faut aimer la simplicité. Il y a des caricatures de couleur comme de dessin, et toute caricature est de mauvais goût. Ne recherchez pas le précieux, l'affecté, ce qui frappe les yeux plus que l'intelligence. En tout, veuillez l'ordre et l'harmonie, car toute ornementation intérieure ou extérieure doit *s'harmoniser* avec l'architecture du monument et lui conserver son cachet spécial.

Ainsi, le style grec s'allierait mal avec celui du moyen âge ; ce mélange serait une confusion ou un disparate choquant, et *vice versa*. Tous les ornements accessoires doivent se concilier avec les dispositions architecturales, et former avec elles un ensemble parfait. Faire à ces monuments des additions irrégulières et des *enjôlements* qui ne seraient point en rapport avec leur antiquité ou avec leur ordre d'architecture, ce serait, non-seulement une dépense déplacée, mais encore une violation monstrueuse des règles du bon goût, pour ne pas dire un véritable acte de vandalisme. On ne doit jamais ni blanchir sans nécessité, ni rajeunir, ni inonder d'un jour éblouissant de vieilles églises gothiques rembrunies par les années ; elles perdraient la couleur de leur vénérable antiquité. On s'attachera, au contraire, à conserver leur physionomie grave, mystérieuse et recueillie ; rien ne défigure autant une ancienne basilique que des décorations fraîches qui lui donneraient l'air de jeunesse de nos monuments d'hier. Combien d'églises, monuments historiques et chefs-d'œuvre d'art où des architectes, vandales officiels et patentés, ont fait disparaître, sous

les couches de leur badigeon, les merveilles de la sculpture et le prestige de l'antiquité!... Combien de peintres de mauvais goût, encouragés par le clergé ou tolérés par lui, et possédés de la manie de tout repeindre, rafraîchir, enluminer, ont souillé, par la détrempe et le vernis, de ravissants chefs-d'œuvre du moyen âge? Les dégradations de ce genre, opérées dans nos églises, leur ont été presque aussi funestes que celles des iconoclastes ou des huguenots du xvi^e siècle. Le vandalisme qui s'attache aux vieux monuments, et qui, sous prétexte de les rajeunir et de les conserver, les regratte, les farde et les badigeonne de haut en bas, est une brutalité, une sottise et un attentat qui a presque le caractère d'un sacrilège. (*A suivre.*)

LIVRES D'ÉTRENNES POUR L'ANNÉE 1879

Christophe Colomb, par le comte Roselly de Lorgues, 1 beau vol. in-4^e, illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes de chapitres, de Yan d'Argent, Ciappori, etc., etc. Eugène Mathieu, directeur de la partie artistique. Prix, broché, 25 fr.; Cartonné toile avec plaques spéciales, 30 fr.; reliure dos chagrin, tranches et ornements dorés, 35 fr.; Quelques exemplaires sur papier teinté chine, 30 fr.

Notre-Dame de Lourdes, par Henri Lasserre, édition artistique et monumentale, 1 beau vol. in-4^e, illustré d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies. Broché, 25 fr.; cartonné avec plaques spéciales, 30 fr.; relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées, 35 fr.

Au Service du Pays, souvenirs de l'école Sainte-Geneviève, par le P. Chauveau, recteur du collège de Vaugirard, 1 beau volume in-8, orné d'un grand nombre de gravures sur bois. Prix, broché, 6 fr.; riche reliure toile percaline et biseau, tranches dorées, 8 fr.

Les Aventures de Corentin Quimper, par Paul Féval, joli volume in-8, orné d'un grand nombre de gravures sur bois. Prix, broché, 6 fr.; riche reliure toile percaline et biseau, tranches dorées, 8 fr.

Les Contes de Bretagne, par Paul Féval, très-beau volume in-8, orné de nombreuses gravures sur bois. Prix, broché, 6 fr.; riche reliure toile percaline à biseau, tranches dorées, 8 fr.

Allégories et paraboles illustrées, par le R. P. Théodore Ratisbonne, 1 beau vol. in-8^e, orné de 75 gravures. Prix, broché, 6 fr.; reliure dos chagrin, plats toile percaline, tranches dorées, 10 fr.

ECRINS

Ecrin elzévirien des dames, comprenant les quatre volumes suivants, réunis dans un étui : La Femme du monde selon l'Evangile. — Avis et Instructions, de saint Jérôme, aux dames de son temps. — Fénelon. Direction chrétienne. —

Bossuet. Conseils de piété. — Reliure dos chagrin, plats toile percaline, tranches dorées, réunis dans un étui, 20 fr. Ces 4 jolis volumes, réunis dans un étui et reliés en beau chagrin plein, bleu ou La Vallière, tranches dorées, 40 fr.

Ecrin des dames, cinq volumes des *Conférences aux dames du monde*, par Mgr Landriot, réunis dans un étui. — Reliure dos chagrin, plats toile percaline, tranches dorées, 30 fr. — Reliure en beau chagrin plein, bleu ou La Vallière, tranches dorées, 60 fr.

Ecrin complet des dames, les dix volumes des *Conférences aux dames du monde*, par Mgr Landriot, réunis dans un même étui. — Reliure dos chagrin, plats toile percaline, bleu ou La Vallière, 60 fr. — Reliure en beau chagrin bleu ou La Vallière, dos à nerfs, 120 fr.

Ecrin des jeunes personnes, quatre volumes de la *Bibliothèque elzévirienne*, réunis dans un étui : La Prière. — Pensées et méditations sur Jésus-Christ et la Sainte Vierge. — Saint Jean Chrysostome : Les Enseignements de l'Evangile. — L'Eucharistie et la Vie chrétienne, par Mgr de la Bouillerie. Ces quatre volumes, reliés dos chagrin, plats toile percaline, tranches dorées, 20 fr. — Reliure chagrin plein, bleue, plats toile percaline, 40 fr.

Ecrin des jeunes filles, quatre charmants volumes in-48, caractères elzéviriens, réunis dans un étui : Vertus et défauts des jeunes filles, ou Lettres destinées à leur éducation. — Vie de la Sainte Vierge, d'après les Ecritures. — Marie offerte à la jeunesse. — Cartonné toile, ornements et tranches dorées, 12 fr. — Reliure dos chagrin bleu, plats toile percaline, 20 fr.

Ecrin des jeunes gens, six volumes, par M. Louis Veuillot, et réunis dans un étui : La Vie de Jésus. — Le Parfum de Rome, 2 vol. — Les Libres Penseurs. — Historiettes et Fantaisies. — Dialogues socialistes. Les six volumes réunis dans un étui et reliés dos chagrin, plats toile percaline, tranches dorées, 30 fr. — Reliure en beau chagrin plein, 60 fr.

Ecrin du moyen âge, par Léon Gautier, recueil de prières, composé d'après les manuscrits du moyen âge avec encadrements spéciaux. Trois charmants petits volumes formant collection et se complétant l'un par l'autre. En reliure, chagrin ou veau souple, et réunis dans un étui, 30 fr. — Chagrin plein poli à biseau, gardes chromo, 36 fr. — Maroquin avec gardes soie, 60 fr. Un charmant écrin spécial, fermant à ressort, garni en soie à l'intérieur, avec trois compartiments séparés, se vend séparément, 10 fr.

S'adresser à M. VICTOR PALMÉ, 25, rue de Grenelle, qui enverra franco tous ces livres à prix marqué.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUE

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 9. — PRÉDICATION : 1° Circoncision ; 2° le nouvel an ; 3° Catéchèses. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : 1° du Concile : Binage, Décisions récentes ; 2° des Rites ; de la Préséance des docteurs en théologie et en droit canon. — THÉOLOGIE : *Cas de conscience* : Médecine homéopathique, allopathique. — LITURGIE : I. De quelques règles négligées. II. De l'usage du pétrole pour la lampe du Saint-Sacrement. — CONSULTATIONS : Rectification à propos de la messe *pro populo* ; Récitation du *De Profundis* après la messe ; Bénédiction du Saint-Sacrement avec une petite hostie ; De la valeur de la *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : § II. Le prêtre Dieu et homme. — PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE. — COURRIER DE L'UTILE : Remèdes contre les brûlures. — LIVRES D'ÉTRENNES pour 1879. — CORRESPONDANCE.

tingue ceux qui sont entrés dans la vraie Eglise de Jésus-Christ. Enfin, selon Moïse, elle était un symbole de la circoncision du cœur, qui consiste à en retrancher les vices et les passions, ce qui est l'essence du culte de Dieu et l'essence même du christianisme. Dès lors, nous, nous pouvons dire que la Circoncision de Jésus-Christ est un modèle de la Circoncision chrétienne, parce que nous y trouvons l'idée des principaux sacrifices qu'exige de nous la Circoncision spirituelle : 1° l'idée du sacrifice de notre liberté, 2° l'idée du sacrifice de notre mollesse, 3° l'idée du sacrifice de toute vaine gloire.

PRÉDICATION

CIRCONCISION

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

(Luc, II, 21.)

La Circoncision n'était pas seulement un signe qui devait distinguer les Juifs des autres peuples mais encore une pratique religieuse et soennelle qui cimentait leur alliance avec Dieu : *Circumciatis carnem...*, *ut signum fœderis inter me et vos*. Elle rappelait aux Juifs qu'ils étaient les descendants d'Abraham, de la race dont naîtrait le Messie. Elle excitait et entretenait parmi eux la foi aux divines promesses ; elle était la figure du baptême, en ce qu'elle était la marque, le caractère sensible qui distinguait les Hébreux des peuples qui n'étaient pas dans l'alliance du Seigneur, comme le baptême dis-

I. — Pourquoi Jésus-Christ reçoit-il la Circoncision le huitième jour précis après sa naissance, sans vouloir ni devancer ni reculer cette cérémonie d'un seul jour ? La loi porte : *Que tout enfant mâle sera circoncis le dernier jour dans l'octave de sa naissance*. Notre divin Sauveur est venu accomplir la loi et non la violer. Sans doute, cette loi ne peut l'obliger ; mais il s'y soumet pour nous apprendre à réprimer en nous l'amour de l'indépendance, vice si commun de nos jours, ou tous oublient le respect et la soumission dans la famille, l'obéissance à l'autorité, l'obéissance même à Dieu et à ses lois. Songez donc à l'exemple de Jésus-Christ : la lettre de la loi ne le concerne point, la fin que le législateur s'est proposée ne le regarde point, et cependant il s'y soumet. O Dieu ! ne permettez pas que la liberté soit pour nous un voile qui couvre nos mauvaises actions ; *non quasi velamen habentes malitiæ libertatem*. Elle nous vient de vous cette faculté, et c'est à vous que nous devons en rapporter l'usage.

II. — Un second exemple que Jésus-Christ

nous donne dans sa Circoncision, est celui de la mortification opposée à notre mollesse. Souffrances qu'endure dans sa chair ce petit enfant; de plus, il souffre dans sa volonté ce qu'il devait souffrir dans son corps, au temps de sa passion; en recevant en effet sur sa chair le signe de la Circoncision, Jésus s'engageait à accomplir toute la loi, suivant cette parole de l'Apôtre : *Testificor... omni circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ*. (Gal. 3.) Or, un des points de la loi concernant Jésus, était qu'il serait livré, moqué, crucifié, par conséquent, au moment où il se soumettait à la loi de la Circoncision, il se soumettait à tous les opprobres et à tous les tourments de la passion, il accomplissait en lui cette parole du prophète : *In laboribus fui a juventute mea*. Quelle puissante exhortation à la mortification.

III. — Jésus-Christ s'humilie dans la Circoncision, plus que dans toutes les circonstances où il a paru comme fils de l'homme et le dernier des hommes. En effet, lorsque nous méditons sur les humiliations du Sauveur, nous apercevons partout quelque rayon de sa gloire : au Jourdain, au jardin des Oliviers, sur la croix même; mais ici, le Sauveur est dans l'abaissement le plus profond, la Circoncision est la marque du péché, et il consent à ce qu'elle soit imprimée sur sa chair innocente, il consent à paraître pécheur pour nous faire retrancher de notre esprit toute pensée d'orgueil, de notre cœur tout désir d'ambition, de notre extérieur toute marque de vanité, pour nous faire aimer l'humilité.

Passages de l'Ecriture sainte. — Die octavo circumcidetur infantulus. (Liv. xii, 3). Circumcidetis carnem præputii vestri ut sit signum fœderis inter me et vos. (Gen. xvii, 10.)

Circumcidet Dominus cor tuum, et cor seminis tui, ut diligas Dominum Deum tuum in toto corde. (Gen. xxx, 6.)

Circumcidimini Domino, et auferite præputia cordium vestrorum. (Jerem. v, 4.)

Abraham signum accepit circumcisionis signaculum justitiæ et fidei, quæ est in præputio. (Rom. iv, 11.)

Mortificationem Christi, in corpore nostro circumferentes. (II Cor. iv, 10.)

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiiis et concupiscentiis. (Gal. v, 24.)

Passages des Saints-Pères. — Circumciscus vilis, dominico dignus judicatur obtutu, quia oculi Domini super justos. (S. Amb.)

Vides omnem legis veteris scriem fuisse typum futuri; nam et circumcisio purgationem significat delictorum. (S. Amb.)

Circumcidi voluit Christus ut obediendi virtutem suo commendaret exemplo. (S. Epiph.)

Qui peccatum non fecit, non indignatus se peccatorem reputari. (S. Bern.)

Per circumcisionem significari arbitror excisionem voluptatum quæ mentem fascinant.

NOUVELLE ANNÉE

Recogitabo tibi omnes annos meos
in amaritudine animæ meæ.
(Is., xxxviii, 15.)

Le cœur de l'homme est un abîme de tendresse, d'héroïsme, d'enthousiasme, un abîme aussi d'égoïsme, de malice et de dépravation! Que ne faut-il pas pour le remplir? Le cœur de l'homme est aussi une énigme. Que de sentiments divers et opposés! nous sommes accablés sous le poids de la tristesse ou ravis et remplis de joie et de bonheur. Ainsi, dans ce premier jour de l'année, on est à la fois heureux et malheureux, triste et joyeux. Rendons-nous compte des tristesses et des joies qu'on éprouve en ce jour.

Nous ne pouvons pas, quoi que nous fassions, ne pas être tristes en ce jour. En effet, on pense à ceux qui ne sont plus. Mon père, ma mère, ils étaient là, j'arrivais auprès d'eux, et j'avais sur les lèvres une parole de compliment, d'affection et d'amour. Ils étaient là, et ils ne sont plus. Rappelez-vous encore, veuves, le souvenir de vos maris; vous, orphelins, celui de vos pères et de vos mères; vous, mères, celui des fils que vous avez perdus. Mais ne nous contentons pas d'une stérile pensée : au lieu des vœux, des présents que nous étions si heureux de leur faire, donnons-leur une prière et l'aumône d'un soupir devant Dieu.

Une seconde cause des tristesses du jour de l'an, c'est la pensée des événements malheureux de l'année qui vient de finir : les maladies sont venues me visiter, j'ai éprouvé des revers de fortune, etc.

La troisième cause de ces tristesses, c'est que l'on compte ses années une à une, c'est que l'on pense avec effroi qu'elles sont perdues sans retour. Sachons nous résigner, et à la vue du passé disons : je me rapproche du but vers lequel je dois tendre, je suis plus près de mon éternité, de la possession de Dieu. *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui.*

Joies du jour de l'an. Ce jour est heureux pour trois raisons. La première, parce que c'est un jour de famille. Autrefois on voyait tous les jours; ces joies de famille ont grandi, elles ont été complétées par celles que donnent les amis. On multiplie les souhaits de bonne santé, de bon succès, de longue vie. Nous savons bien que ces souhaits ne dépendent pas de nous et cependant nous les formons, certains que si Dieu les bénit, ils se réalisent. Voilà mon premier vœu du jour de l'an : Que les liens de la vie de famille se resserrent. Mais le jour de l'an est aussi le jour des amis : eh bien ! que les liens de l'amitié se resserrent de plus en plus au milieu de vous. En second lieu, c'est le jour des espérances. L'espérance est indestructible dans le cœur de l'homme. Oui, espérez; oui, souhaitez-vous du bonheur; mais je dois vous indiquer, et ce sera mon présent du jour de l'an, le moyen de rendre ces espérances solides : c'est, par la prière, de les appuyer sur le cœur et la grâce de Dieu. Je lui demande en ce moment et du plus profond de mon cœur que toutes vos espérances justes et légitimes se réalisent.

La troisième cause des joies du jour de l'an, c'est que nous avons l'avenir devant nous. Nous souhaitons une bonne année suivie de plusieurs autres. Nous avons l'avenir devant nous ! Réjouissons-nous car c'est un grand bienfait de Dieu. Mais ne bornons pas nos espérances à cet avenir borné ; nous en avons un devant nous qui est bien plus beau, c'est l'avenir éternel, *annos æternos in mente habui*. Voilà pourquoi, dans le bon vieux temps, quand on était bien chrétien, on disait : je vous souhaite une bonne année suivie de plusieurs autres et le paradis à la fin de vos jours. Voilà mon souhait à moi ; oui ! je vous souhaite une bonne année, une longue vie et puis la vie éternelle ; mais pour obtenir ces choses il faut que votre vie soit bonne, qu'elle soit chrétienne, que Dieu y ait sa place, c'est-à-dire qu'il soit le premier dans nos affections.

Passages de l'Ecriture sainte. — Tempus breve est, reliquum est ut, qui utuntur, hoc mundo sint, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi (I Cor. VII, 29.)

Non defranderis a die bono, et particula boni domini non te præterat. (Eccl., IV, 14.)

Fili, conserva tempus et devota a malo. (Eccl. IV, 23.)

Dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes. (Gal. VI, 10.)

Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant (Joan. XII, 35).

Passages des Saints Pères. — Nihil pretiosius tempore, et heu ! nihil hodie vilius reputatur. Transeunt dies salutis et nemo recogitat. Nemo sibi perire diem, et nunquam rediturum causavit : sed, sicut capillus de capite, sic nec momentum peribit de tempore. (S. Bern.)

Vide, peccator, temporis pretiositatem, quia modico tempore potest homo lucrari veniam, gratiam et gloriam. (S. Bernardin.)

Tempus tantum valet, quantum Deus : quippe in tempore bene consumpto comparatur Deus (Idem.)

CATÉCHÈSES ¹

DIMANCHE APRÈS LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Angelus Domini apparuit in somnis Joseph. (Matth., II, 19.)

Le Catéchisme Romain n'indique pas de sujet pour le Dimanche après la Fête de la Circoncision, parce que c'est un Dimanche vacant. Comme cette année il coïncide avec la Vigile de l'Épiphanie, l'Evangile de ce jour sera l'objet de notre Homélie. Il y est dit qu'après la mort d'Hérode, un Ange du Seigneur apparut à Joseph en Egypte et lui ordonna de retourner en Israël. Cet Evangile nous apprend que Saint Joseph était le Chef de la Sainte Famille, comme Epoux de la Sainte Vierge et le Père adoptif de Notre-

Seigneur. Nous pourrions montrer ici les glorieuses prérogatives de ce Saint Patriarche de la Loi Nouvelle. Mais comme nous en parlerons au jour de sa Fête, nous choisirons pour sujet de notre Instruction le ministère des Anges, que l'Histoire Sacrée nous représente comme les intermédiaires entre Dieu et les hommes et dont l'un d'eux transmet à Saint Joseph ses ordres relativement à son Fils. L'existence des Anges, leur nature et leurs relations, tels sont les points que nous avons à développer.

I. Devons-nous admettre l'existence des Anges ? —

Il est de foi que les Anges existent réellement. En effet, il en est souvent fait mention dans l'Ecriture. Ainsi dans l'Ancien Testament, on voit l'Ange du Seigneur appeler Agaret l'exhorter à retourner dans la maison de son maître. Loth est délivré par des Anges, envoyés de Dieu pour livrer aux flammes Sodome et Gomorrhe. C'est un Ange qui arrête la main d'Abraham, prêt à immoler son fils Isaac. Le Nouveau Testament nous parle aussi fréquemment de ces Esprits. S. Matthieu nous apprend que le démon s'écarte éloigné de Jésus après l'avoir tenté, les Anges s'approchèrent et le servirent. « Gardez-vous, » dit le Seigneur à ses disciples, « de mépriser un seul de ces petits enfants ; car je vous déclare que leurs Anges dans le Ciel voient toujours la face de mon Père. » (Matth. XVIII, 10.) Tous les Pères de l'Eglise proclament également l'existence des Anges, comme un dogme de notre Religion. « Nous savons par la foi, » dit S. Augustin, « qu'il y a des Anges. » On retrouve même chez tous les peuples de la terre la croyance aux Anges, bien qu'elle y soit altérée par les superstitions de l'idolâtrie. Ils connaissaient, par les anciennes traditions, l'existence des Esprits supérieurs à l'homme, ministres du grand Roi dans le gouvernement du monde. (I C. I, 55. — I S C. I, 174-178) (1).

II. Qu'est-ce que les Anges ? — Les Anges sont de purs esprits qui ne sont pas, comme notre âme, unis à des corps et que Dieu a créés pour sa gloire et son service. Il est certain que ce sont des substances spirituelles ou incorporelles. Car l'Ecriture dit, en parlant des Anges : « Dieu a fait des esprits ses envoyés, et des flammes ses ministres. » (Hebr. I, 7.) « Les Anges, » écrit S. Paul aux Hébreux, « ne sont-ils pas des esprits, suivant le Seigneur, et envoyés pour leur ministère, en faveur de ceux qui héritent du salut. » (Hebr. I, 14.) Les Pères, d'accord avec l'Ecriture, regardent aussi les Anges comme des « substances incorporelles. » La nature des Anges est supérieure à celle des hommes. Ils les surpassent en intelligence. Car il est écrit des hommes que Dieu les a placés « un peu au-dessous des Anges. » (Ps. VIII.) Ils surpassent aussi les hommes par leur volonté. La supériorité de leur volonté est une conséquence de la supériorité de leur intelligence. Voilà

(1) La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 71. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Dogme, art. 174-178.

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 4-8.

pourquoi saint Pierre les déclare supérieurs à nous en force et en puissance. (II Petr. II, 11.) Selon S. Thomas, « il faut croire que les Anges ont été créés dans l'état de grâce. Écoutons, sur ce point le Catéchisme Romain : « Dieu a créé la nature spirituelle et les innombrables légions des Anges, pour être ses ministres et pour l'assister ; et ensuite, il les a ornés de l'admirable bienfait de sa grâce et de sa puissance. » Et S. Augustin : « Dieu a créé les Anges avec une volonté droite, c'est-à-dire avec un amour chaste, au moyen duquel ils devaient s'attacher à lui, en sorte qu'il leur a donné non-seulement l'existence naturelle, mais encore sa grâce. » Quoique les Anges eussent été créés dans un état de sainteté, ils ne restèrent pas tous fidèles à leur Créateur. Tandis que les uns persévérèrent dans sa grâce, les autres la perdirent par leur orgueil et leur défection. Ceux-ci, qu'on appelle démons, furent chassés du Ciel et condamnés aux supplices de l'Enfer ; tandis que ceux-là, nommés les bons Anges, furent admis à la puissance de l'éternelle Béatitude. (I C. I, 56-58. — I SC. I, 179-182.)

III. *En quoi consiste le ministère des bons Anges ?* — Parmi les bienheureux Esprits, existe une certaine subordination. Ils forment trois Hiérarchies, divisés chacune en trois Chœurs. La première Hiérarchie comprend les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; la seconde : les Dominations, les Vertus et les Puissances ; et la troisième : les Principautés, les Archangeles et les Anges. Chacun des esprits célestes remplit des fonctions particulières à son Ordre et sa Hiérarchie. Pour leur ministère en général, il consiste à glorifier Dieu et à le servir dans le gouvernement du monde. Debout devant l'Eternel, ils se crient l'un à l'autre : « Saint, Saint, Saint » est le Seigneur, Dieu des armées ; toute la terre « est remplie de sa gloire. » (Is. VI, 3.) Le Seigneur se sert d'eux pour maintenir l'ordre dans le monde, pour veiller sur les nations et les empires, pour défendre et protéger les hommes et pour répandre sur eux ses bénédictions. Selon David, il en a fait ses messagers et ses ambassadeurs (Ps. CIII, 4.) Et S. Paul dit : « Qu'ils » sont tous les administrateurs de Dieu, envoyés « pour exercer un ministère en faveur de ceux » qui hériteront du salut » (Hebr. I, 14). L'Apocalypse nous les montre allant sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel, portant, interprétant, exécutant les ordres de Dieu, les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtement.

Donc puisque les Anges sont des Esprits si parfaits et si remplis de zèle pour la gloire de Dieu et pour notre bonheur, ayons pour eux une dévotion particulière. Honorons surtout ceux que Dieu nous a donnés pour gardiens, leur rendant un triple hommage : celui du respect, pour leur présence à nos côtés ; celui de la dévotion, pour leur charité ; et celui de la confiance, pour leur vigilance. (IC. I, 59-62. — I SC. I, 182-195.)

L'abbé REGNAUD.

CONGREGATIONS ROMAINES

I. — Congrégation du Concile.

BINAGE

Fêtes supprimées. — Faut-il permettre le binage pour ces fêtes qui sont de pure dévotion aujourd'hui ? Décision de 1841 pour Namur. Indult du 24 août 1878 par lequel la S. congrégation du Concile a permis le binage dans deux diocèses.

L'ancienne discipline autorisait le binage ; aucune loi ne défendait aux prêtres de célébrer plusieurs messes. Honorius d'Autun dit qu'une messe doit suffire, mais qu'on peut en dire deux dans la nécessité comme lorsque plusieurs fêtes se rencontrent en un même jour. Le concile de Salinestad, en 1022, défendit de dire plus de trois messes en un jour : « Ut unusquisque presbyter in die non amplius quam tres missas celebrare præsumat. » Hugues de Saint-Victor propose cette question : Pourquoi, dans quelques églises, on disait deux messes le jour de saint Jean ? Ce n'était donc pas une coutume universellement reçue, qu'on dit plusieurs messes en un autre jour que celui de Noël.

Gratien rapporte un décret du pape Alexandre II, qui porte que le Fils de Dieu n'ayant été immolé qu'une fois sur la croix, chaque prêtre doit se contenter de l'immoler une fois par jour sur les autels, si ce n'est qu'on ait dévotion de dire une messe des morts, outre celle du jour ; qu'au reste, c'est un crime damnable de dire plusieurs messes en un jour par complaisance ou par avarice.

Les papes Innocent III et Honorius III ont fixé, par leurs décrétales, la discipline actuelle, qui défend rigoureusement le binage, excepté le jour de Noël ou un cas de nécessité urgente. Le curé qui administre deux paroisses est forcé de biner, afin que les paroissiens entendent la messe. Mais, pour les fêtes de dévotion, là où le commandement d'assister à la messe n'existe pas, le Saint-Siège n'a pas coutume de permettre le binage.

En 1841, Mgr l'évêque de Namur représenta que ses diocésains observaient encore les fêtes supprimées en 1802. Il demanda l'autorisation de permettre le binage pour les prêtres qui célèbrent deux messes les dimanches et jours de fêtes chômées. La S. Congrégation des Rites refusa l'indult.

Il en fut de même, en 1875, lorsque les curés de Galtellinoro, en Sardaigne, demandèrent la permission de célébrer trois messes le 2 novembre, pour la commémoration générale des défunts. La S. Congrégation du Concile désapprouva l'usage.

Dernièrement, Mgr l'évêque de Langres a exposé que plusieurs prêtres diocésains sont autorisés à biner, soit dans les chapelles annexes ou de secours, soit dans celles des hôpitaux et des établissements de bienfaisance. L'usage a été, depuis le commencement du présent siècle, de célébrer la seconde messe dont il s'agit, même les jours de fêtes qui étaient

autrefois de précepte, et ont cessé de l'être en vertu de l'indult du cardinal Caprara. L'abolition de cet usage pourrait soulever des troubles parmi les fidèles, surtout pour quelques fêtes. En conséquence, Mgr l'évêque a demandé l'autorisation de permettre le binage les jours qui suivent : Circoncision, Purification, Annonciation, Nativité et Immaculée-Conception de la sainte Vierge, mercredi des Cendres, jeudi saint, lundis de Pâques et de Pentecôte, Commémoration générale des morts, le 2 novembre, et le jour de la fête de saint Etienne, premier martyr.

Une demande analogue a été présentée au nom de Mgr l'archevêque de Tours. Les fidèles considèrent la fête de la Circoncision comme une fête religieuse, par laquelle on offre à Dieu les prémices de l'année. Ils ont l'habitude de remplir le précepte de la communion pascale le jeudi saint; si les curés ne peuvent biner, les fidèles ne feront pas leurs Pâques. En conséquence, Mgr l'archevêque a sollicité le binage pour la fête de la Circoncision et pour le jeudi saint.

Les deux dossiers ayant été réunis, la S. Congrégation du Concile a traité l'affaire dans la séance du 24 août 1878. Les demandes ont été pleinement exaucées. Ainsi, Mgr l'archevêque de Tours peut désormais permettre le binage le jour de la Circoncision et le jeudi saint. Dans le diocèse de Langres, l'indult sera beaucoup plus étendu, car les prêtres pourront biner, non-seulement les jours susdits, mais aussi aux quatre fêtes de la sainte Vierge : Purification, Annonciation, Nativité et Conception; mercredi des Cendres, lundis de Pâques et de Pentecôte, le 2 novembre et la seconde fête de Noël.

Nous croyons pouvoir annoncer que le texte latin du récent indult paraîtra dans la livraison de janvier des *Analecta*, qui ont bien voulu communiquer à l'*Ami du Clergé* l'épreuve de leur article.

II. — Congrégation des Rites

LES DOCTEURS EN DROIT CANON ET EN THÉOLOGIE ONT-ILS DROIT DE PRÉSENCE ?

Avec la création d'un séminaire français à Rome, et des universités catholiques en France, a été rouverte l'ère des docteurs. Déjà Rome nous en a fourni et continue à nous en fournir chaque année en nombre considérable; car il est peu de diocèses qui, depuis vingt ans, n'aient pas envoyé quelques ecclésiastiques à cette haute et pure source de la science religieuse. Ce fait dont tous les amis de l'Eglise doivent se réjouir amènera, comme conséquence, bien des modifications dans la discipline actuelle de notre clergé; mais il ne faut pas que les esprits s'égarent sur la valeur et la portée des grades théologiques, et si la mode est passée de les mépriser gallicanement, le simple bon sens exige qu'on n'exagère pas leur importance et surtout qu'on ne leur attribue pas des privilèges qu'ils sont loin d'avoir.

Le doctorat n'est pas une dignité ecclésiastique; par conséquent, il ne donne au docteur aucun droit de présence dans les fonctions ecclésiastiques, soit dans les processions, soit au chœur; il est en dehors de toute hiérarchie sacerdotale; et une preuve toute de bon sens, c'est qu'on peut être docteur en théologie et en droit canon, même sans appartenir à la cléricature.

Telle est la jurisprudence qui ressort de tout le Codex.

Malgré cela, quelques évêques d'Espagne, dans le très-louable but de donner une forte impulsion aux études, jugèrent qu'on pouvait sans inconvénient y déroger. Dans le second concile provincial de Tarragone, ils firent, en effet, un statut qui accordait la présence aux gradués, c'est-à-dire aux docteurs ou licenciés. Mgr l'évêque de Lérida, l'un des membres du concile, renouvela, quelque temps après, cette disposition dans un règlement spécial pour sa cathédrale et son diocèse. On lit, en effet, dans ce document : « *Ut doctores et licentiatum in theologia vel jure canonico commensales aut beneficiati primum et immediatum ante commensales seu portuarios, tam in choro quam in processionibus obtineant locum, servata cujusque in præcedentia doctoratus antiquitate.* »

Mais ce Règlement épiscopal souleva une opposition formidable, surtout de la part du maître des cérémonies. Ce dernier n'était pas gradué; mais, à cause de ses quarante-trois ans de sacerdoce, il refusa de céder le pas à de tout jeunes prêtres qui étaient licenciés ou docteurs. Il ne se contenta pas de protester; il écrivit à la Sacrée Congrégation des Rites, lui proposant les quatre questions suivantes :

1° *An tuto dispositio dicti Regulamenti sit admittenda et retinenda?*

2° *An orator restitui debeat in sua sede præcedentiæ licet non sit graduatus?*

3° *Et supposito quod affirmative, an talis canonica præscriptio sit ab omnibus choralibus observanda?*

4° *An talis constitutio synodi Tarraconensis possit stare vel aliquam vim obtinere pugnans adversus tam repetita decreta Sacrorum Rituum Congregationis constituentis veram dignitatem in sacerdotio?*

Ad. 1^m Negative.

Ad 2^m, 3^m et 4^m *provisum in primo.*

Comme on le voit, la Sacrée Congrégation des Rites a déclaré insoutenable la disposition du Règlement. Pourtant le concile de Tarragone avait été examiné par le Saint-Siège; mais il est permis, même aux savants romains, d'avoir des distractions, et ici évidemment il y en avait une; car tout le monde sait qu'on ne peut considérer comme légales des dispositions qui ne sont pas en harmonie avec les prescriptions canoniques non rapportées. Maintenant, le doute ne saurait être possible, car la solution des *dubia* susindiqués est accompagnée des mots suivants : *atque ita declaravit ac servari mandavit.* — Die 1 septembris 1877. — A. Ep. Sabinen. Cardin. Bilio, préfet de la Sainte-Congrégation Placidus Ralli, secrétaire de la même Congrégation.

THÉOLOGIE

Cas de conscience.

MÉDECINE — HOMÉOPATHIE — ALLOPATHIE

Titius, médecin de mérite, est partisan du système appelé l'allopathie, et il y excelle; cependant il étudie également le système des homéopathes, mais sans parvenir à se convaincre de son efficacité pour guérir les maladies, quoiqu'il sache bien que ce système a de nombreux et de très-recommandables adeptes, et que des nations très-civilisées ont des hôpitaux où les malades sont soignés d'après cette dernière méthode.

Aussi s'en tient-il à la première dans l'exercice de son art. Mais, s'apercevant bientôt que plusieurs de ses clients, désireux d'être traités à l'homéopathie, sont sur le point de l'abandonner, il leur déclare qu'il est prêt à les traiter, comme ils désirent, selon les règles de l'homéopathie, qu'il connaît d'ailleurs très-bien.

Chaque fois donc qu'il est appelé auprès d'un malade, il lui demande d'après quelle méthode il veut être soigné, et il lui administre complaisamment plusieurs remèdes prescrits par cette théorie. Parfois cependant il lui arrive de dire à son client que pour sa maladie il vaudrait mieux employer l'autre système; mais, le client s'y refusant, il continue à le traiter comme il veut. Quand cette manière d'agir fut connue de ses confrères, Titius fut réprimandé par un de ses amis et vertement accusé d'agir sans probité ni honnêteté. Le docteur, qui était bon chrétien, courut raconter la chose à un théologien, lequel se posa à lui-même cette triple question :

1° Quelle certitude faut-il avoir touchant la vertu d'un remède pour pouvoir l'ordonner?

2° Le médecin doit-il être entièrement persuadé lui-même de l'efficacité du remède, ou bien lui suffit-il d'avoir une persuasion basée sur l'expérience des autres?

3° Que répondre au docteur Salvat?

RESP. AD I. « Il y a, dit l'auteur de l'*Examen raisonné sur les diverses professions de la société*, d'accord en cela avec tous les théologiens, entre le médecin et le malade une espèce de convention tacite qui donne droit au premier à des honoraires convenables, comme elle donne au second droit aux secours que la médecine peut fournir. Cet engagement est mutuel et de justice réciproque; la guérison ou le soulagement en est la fin; les soins et les secours en sont les moyens: le médecin les doit au même titre que le malade doit les honoraires, et il est tenu des dommages qu'il peut causer par impéritie ou par négligence coupable (1). »

Du principe déposé dans ce passage nous déduirons les règles suivantes, que les médecins doivent suivre dans l'emploi des remèdes :

1° La première est qu'en règle générale il n'est pas nécessaire que le médecin ait une cer-

titude absolue de l'efficacité d'un remède pour pouvoir en user. Réduire l'exercice de la médecine à l'usage des remèdes dont l'efficacité serait certaine, ce serait lui donner le coup de la mort. La médecine compte une foule de remèdes dont l'efficacité est plus ou moins probable. Mais combien y en a-t-il dont l'efficacité soit absolument certaine? « Une certitude absolue, lit-on dans le *Répertoire général des sciences médicales au XIX^e siècle*, ne peut régner dans les sciences de cette nature... Les sciences médicales se composent d'un certain nombre de notions expérimentales bien acquises sur divers phénomènes organiques élémentaires, sur les fonctions de l'économie animale, sur les diverses affections morbides et les altérations des organes, sur les causes de ces affections, sur leur traitement, sur les effets des diverses substances médicamenteuses et toxiques, mais plus encore d'assertions, d'opinions hypothétiques ou sans preuves, de faits isolés, d'observations incomplètes: ces derniers caractères se trouvent surtout, et on le conçoit, dans les sciences pathologiques et thérapeutiques (1). »

2° D'un autre côté, le médecin doit, en règle générale (2), avoir la certitude que son remède ne sera pas nuisible: sans cette certitude, il s'exposerait à nuire gravement au malade, contrairement à l'obligation rappelée en commençant.

3° Il n'est pas permis d'employer un remède douteux ou incertain, lorsqu'on peut en avoir un certain. « Quando adest medicina certo salutaris, dit Zell, non potest consulere aliam, quæ tantum probabiliter, aut etiam probabilius salutaris est: quamdiu enim opinionones sequitur, adhuc manet periculum in medicamento: ergo medicus suum munus fideliter non obit, si medicinam certam negligat, et periculosam eligat: unde abs dubio graviter peccat in re gravi (3). »

4° En l'absence d'un remède sûr, le médecin est tenu d'employer le remède le plus probable, le plus propre à amener une prompte guérison. « Dicimus, écrit saint Alphonse, numquam esse licitum uti opinione probabili probabilitate facti cum periculo damni alterius... Hinc infertur quod medicus tenetur adhibere medicamenta tutiora infirmis profutura, nec potest uti remediis minus probabilibus, relicto probabiliori, sive tutiori: in medicamentis enim probabilibus est, quod est tutius pro sanitate infirmi (4). »

Il faudrait cependant excepter le cas où le remède le plus sûr serait d'un prix si élevé, que le malade refuserait d'en supporter la dépense (5). Force serait bien alors au médecin d'en prescrire un moins sûr.

1. V. *Médecine*, n. 2, tom. XIX, pag. 95 et 96, édit. Brux., 1839.

2. V. ci-après, n. 8°, une exception à cette règle générale.

3. *Clericus curatus circa obligationes restitutionis quoad bona fortunæ theologice et practice instructus*, part. III, instr. II, n. 49. Cf. Sanchez, *Opus morale in præcepta Decalogi*, lib. I, cap. IX, n. 38; Bonacina, *de Peccatis*, quæst. IV, punct. IX, n. 21; Ferraris, *ibid.*, n. 22.

4. *Op. cit.*, lib. I, n. 42 et 44. Cf. Zell, *ibid.*; Bonacina, *ibid.*, n. 22; Ferraris, *ibid.*, n. 23; Sanchez, *ibid.*, n. 41; *Examen*, etc., n. 261.

5. Ferraris, *ibid.*, n. 24.

1. Tom. I, n. 256, pag. 230. V. S. Alphonse, *Theologia moralis*, lib. I, n. 46; Salmaticenses, *Cursus theologiæ moralis*, tract. XXV, cap. I, n. 143; Ferraris, *Bibliotheca canonica*, v. *Medicus*, n. 23.

5° Si le médecin juge un remède plus probable, plus apte à procurer la guérison, tandis que d'autres médecins capables se prononcent en sens contraire, le médecin peut exposer les deux opinions au malade, et s'en tenir au choix que celui-ci ferait (1).

Si le malade laisse la décision au jugement du médecin, à moins que celui-ci n'ait réformé sa première opinion, il devrait, dit Sanchez (2), employer le remède qu'il tient comme plus probable.

6° S'il est certain que le remède ne peut nuire, quoiqu'il doute de son efficacité, il lui est permis, en l'absence d'un autre remède plus sûr, de le prescrire; c'est même un devoir, dit Sanchez: « Quia prudentia id dictat, et sic bene saluti infirmi prospicitur (3). »

7° Le médecin ne peut jamais donner un remède pour en essayer la vertu: « Quia, dit saint Alphonse, illicitum est experimentum quærere cum periculo mortis infirmi, vel accelerationis illius (4). »

8° S'il n'y a, avec les remèdes reconnus comme les plus efficaces, aucun espoir de conserver la vie du malade, on peut lui administrer un remède douteux. « Quia, dit saint Alphonse, cum de infirmo desperatur, conformius est prudentiæ et voluntati infirmi (præsertim si ipse expresse in hoc consentiat), applicare illi remedium dubium, quam illud omittere cum certitudine mortis (5). »

9° Hors les cas désespérés, le médecin ne pourrait faire usage d'un remède douteux: « Si dubitet de medicina, dit saint Antonin, quia non constat ei secundum artem medicinæ, utrum debeat ei nocere vel prodesse, male facit dando, quia ex dicto Innocentii: In dubio potius debet dimittere infirmum in manu Creatoris, quam exponere medicinæ de qua nescit. Arg. extra, de Homicidio, cap. Petitio (6). »

10° Enfin, puisque l'obligation du médecin repose surtout sur la convention tacite qui existe entre lui et le malade, il pourra se regarder comme libre de cet engagement, quand le malade exigera qu'il le traite d'après un autre système que celui qui a ses préférences. Pourvu que le remède demandé par le malade ne soit pas évidemment nuisible, mais tenu comme salutaire par d'autres médecins instruits, le médecin pourra, sans aucune crainte, se rendre aux désirs du malade, et lui administrer le remède exigé, ou le traiter selon le système que le malade veut suivre.

Ad II. Sanchez exige que le médecin soit in-

timement convaincu de l'efficacité (ou de la plus grande probabilité) du remède pour l'employer ou le conseiller: en agissant autrement, il irait contre le dictamen de sa conscience. « Observandum, dit-il, non licere medico consulere ægris medicinam, quam putat illis noxiam fore, quamvis norit doctiores sentire fore salutiferam, quia consulit adversus propriæ conscientiæ dictamen. At potest ægro dicere doctiores medicos id tenere, quamvis ipse ejus sententiæ non sit, atque ita licite posse cum illa medicina uti. Sic Navar.... Quod intelligo, in quantum ait non posse eam medicinam consulere, retento eo dictamine: nam attendens doctiores contrarium asserere, posset prudenter id deponere, ac eam medicinam consulere (1). »

Les docteurs de Salamanque, en rapportant le sentiment de Sanchez, lui adressent le reproche d'inconséquence. « Si autem, disent-ils, est licitum doctori consulere adversus conscientiæ propriæ dictamen, ut defendit (Sanchez) in hoc capite citato, n. 19, quare non medico (2) ? » Ils semblent donc admettre que le médecin pourrait conseiller et employer des remèdes qui lui paraissent moins probables, pourvu que d'autres médecins très-instruits leur attribuent plus d'efficacité.

Vasquez fait à ce sujet une observation très-judicieuse: « Illud autem, dit-il, peculiare in medicorum opinionibus observandum est, nempe multo magis fidendum esse experimentis assiduïs, quam theoricis et philosophicis rationibus. Nam experimenti edocti primi et nobilissimi medici coeperunt in sua arte philosophari. Quare in delectu opinionum maxima ratio habenda est prudentis experientiæ (3). »

La médecine étant une science d'expérience, on comprend qu'un médecin pourra bien souvent user de remèdes dont l'expérience aura montré l'efficacité, quoique, théoriquement, son jugement ou son intelligence se refuse à l'admettre. Comment du reste pourrait-on raisonnablement refuser au médecin le droit de former sa conscience sur la pratique de médecins qu'il regarderait comme plus instruits que lui, lorsqu'on accorde ce droit à d'autres classes de personnes?

Nous répondrions donc à la question, qu'il suffit que le jugement du médecin touchant l'efficacité du remède repose sur la pratique de médecins instruits et expérimentés. Cela ne souffrirait aucun doute, nous semble-t-il, si le remède ou le système était demandé par le malade lui-même.

Ad III. Le confesseur répondra à Titius qu'il peut continuer en toute sûreté de conscience à traiter le malade d'après le système que celui-ci préfère. Cela résulte de ce que nous avons dit RESP. AD I, 10°.

(Conférences romaines de 1876, reproduites par la Revue des sciences de Tournai.)

1. Loc. cit., n. 42. Cf. Zettl, loc. cit., n. 49.

2. Loc. cit., n. 152.

3. In 1-2, quæst. XIX, disp. LXIV, n. 23.

1. S. Alphonsus, *ibid.*, n. 46, in fine.

2. Loc. cit., n. 42. Cf. Zettl, loc. cit.

3. *Ibid.* Cf. S. Alphonsus, *ibid.*, n. 46; Zettl, loc. cit.; Salmanticenses, loc. cit., n. 152.

4. Loc. cit. Cf. Ferraris, loc. cit., n. 25; *Examen*, etc. n. 202; Zettl, loc. cit.; Salmanticenses, *ibid.*, n. 148; Bonacina, *ibid.*, n. 25.

5. *Ibid.* Cf. *Examen*, etc., n. 261; Zettl, *ibid.*; Ferraris, *ibid.*, n. 26; Bonacina, *ibid.*, n. 23; Sanchez, *ibid.*, n. 39; Sporer, *Theologia moralis super Decalogum*, tract. I, cap. I, n. 59; Brocardus, *Theologia moralis fundamentalis*, Synopsis, n. 16.

6. *Summa theologia*, part. III, tit. VII, cap. II, ante § 1, vers. 2°. Cf. Sættler, *Theologia moralis universa*, tom. II, part. II, cap. V, art. 4, quær. 5°; *Examen*, etc., n. 261.

LITURGIE

I. — DE QUELQUES RÈGLES NÉGLIGÉES

Quoique la Liturgie romaine soit suivie dans tous les diocèses de France, il reste cependant quelque peu de gallicanisme pratique. L'on reconnaît l'autorité des rubriques romaines et des décrets de la S. Congrégation des Rites, et l'on y manque partiellement, sans raison même, alléguant que tel n'a pas été l'enseignement donné; l'on a toujours fait de cette manière.

Il est donc à propos de rappeler quelques-unes de ces rubriques :

Il doit y avoir dans la sacristie une fontaine. Le prêtre devant administrer le baptême et devant célébrer, doit se laver les mains; le Rituel et le Missel le disent : *Sacerdos ad tanti administrationem sacramenti (Baptismi), lois manibus..., accedit.* (Rituale rom., de Sacram. Baptismi rite administrando; vers la fin, alinéa : *Omnibus igitur...*).

Sacerdos celebraturus... lavat manus, dicens orationem... Deinde præparat calicem (Missal. rom., *Ritus servandus in celebratione Missæ. I. De præparat. Sacerdotis celebratori*).

Lavat manus, dit saint Alphonse de Liguori, *ut spiritualiter actus mundet, et propter reverentiam tanti sacramenti (Eucharistia), hæc lotio ante Missam est saltem sub veniali, et sub gravi si manus sint valde immundæ propter reverentiam sacrificii debitam* (S. Alph. Lig., lib. VI, n° 409). *Hæc opinio nonnullorum est*, dit Ballerini (Balgury, de Euch., 410).

Quatre cierges doivent être allumés pour les messes de morts chantées. Tel est le décret de la S. Cong. des Rites : *In missis De Requiem cum cantu quatuor Cerei accendi debent.* (S. C. R., 12 aug. 1854, ad 7.)

La messe peut-elle se célébrer à l'autel où est exposé le Saint Sacrement ? Voici les décrets : *Missam in altari ubi est expositum publice SS. Sacramentum non licet celebrare, præsertim si in Ecclesia adsunt alia altaria in quibus celebrari possit.* (S. Cong. Rit. 19 aug. 1630. (Ailleurs, je lis 1670 et 9 aug.). *At missa cantatus pro eo exponendo.* (S. R. C. 1671.) *Et excipitur in Const. Clementis XI, 20 januarii 1705. Missa pro exponendo et reponendo SS. Sacramento sub præcibus Quadraginta Horarum.* Et alors le célébrant ne doit pas couvrir l'Ostensoir d'un voile pour prendre le précieux sang et jusqu'à la fin de la messe; mais l'Ostensoir *super mensa remanere debet nullo opposito velo.* (S. C. Rit. in Bugell., 29 mart. 1851, ad 2.)

II. — DE L'USAGE DU PÉTROLE POUR LA LAMPE DU SAINT-SACREMENT.

Cette question revient périodiquement tous les six mois sur le tapis; elle a le sort de certains articles concernant la loi du jeûne, particulièrement la qualité des mets permis à la collation. On a beau répéter les choses, le doute revient; on le dissipe, il revient encore. Nous avons re-

marqué que ces doutes sans cesse renaissants n'ont lieu que par rapport à certains règlements qu'on ne serait pas fâché de voir disparaître.

Ainsi en est-il de l'huile de pétrole pour la lampe du Saint-Sacrement. Nous voyons le *Canoniste* consulté sur ce point; et, puisqu'on s'obtient à interroger, il faut bien s'obstiner à répondre. Nous résumons l'ouvrage précité.

L'édition de Thomas de Charnes donnée par les professeurs de Saint-Dié porte que les sacrés rites exigent l'huile d'olive ou toute autre huile végétale; elle ajoute ensuite : *Tamen in necessitate urgenti posset, de licentia Episcopi, adhiberi oleum ex petrolio, juxta declarationem S. Congreg. Rituum, 9 julii 1864.* (Thom. ex Ch., tom. VI, p. 188.)

A côté de cette opinion, qui paraît fort affirmative, la *Tenue d'une sacristie*, ouvrage sérieux de l'abbé d'Ezerville, exclut au contraire, d'une manière absolue l'usage du pétrole, et, comme toujours, l'auteur s'appuie également sur la même déclaration de la Congrégation des Rites, ajoutant, peut-être avec plus de naïveté que de justesse scientifique, que le pétrole est largement pourvu de significations diaboliques, surtout depuis la Commune. Ce dernier sentiment est partagé par M. O'Kane (Comment. du Rituel ch. X, n. 615.)

Mais le premier compte le P. Gury et bien d'autres théologiens parmi ses défenseurs (Compend. Théol. mor. t. II, n° 311.)

Faisons mieux, en reproduisant ici le texte même de la déclaration, tel que nous le trouvons dans la *Bibliotheca liturgica*.

« Nonnulli R^{mi} Galliarum Antistes, serio perpendentes in multis suarum diocesum Ecclesiis difficile admodum et non nisi magnis sumptibus comparari posse oleum olivarum ad nutriendam diu noctuque saltem unam lampadem ante Sanctissimum Eucharistæ Sacramentum, ab Apostolica sede declarari petierunt utrum in casu, attentis difficultatibus et Ecclesiarum paupertate, oleo olivarum substitui possint alia olea, quæ ex vegetalibus habentur, ipso non excluso petrolio. — Sacra porro Rituum Congregatio, etsi semper sollicita ut etiam in hac parte quod usque ab Ecclesiæ primordiis circa usum olei ex olivis inductum est, ob mysticas significationes retineatur; attamen silentio præterire minime censuit rationes ab iisdem Episcopis prolatas; ac proinde, exquisito prius voto alterius ex Apostolicarum ceremoniarum Magistris, subscriptus Cardinalis Præfectus ejusdem Sacre Congregationis rem omnem proposuit in ordinariis Comitibus ad Vaticanum hodierna die habitis. E^{mi} autem et R^{mi} Patres sacris tuedis ritibus præpositi, omnibus accurate perpensis ac diligentissime examinatis rescribendum censuerunt : *generatim utendum esse oleo olivarum; ubi vero haberi nequeat, remittendum prudentiæ episcoporum ut lampades nutriantur ex aliis oleis, quantum fieri possit, vegetalibus* » (Die 9 Julii 1864.)

Il n'est pas possible d'exprimer plus clairement une sentence.

1° La loi exige de l'huile d'olive; de sorte

qu'il faut une raison sérieuse pour être dispensé d'employer le produit de l'olive.

2° Si cette raison sérieuse existe, il faut en référer aux évêques afin d'obtenir d'eux la permission d'employer les autres espèces d'huile ;

3° Ces autres espèces d'huiles doivent, *autant que possible*, être végétales ;

4° A défaut d'huiles végétales on peut employer les minérales, partant le pétrole, toujours *de licentia episcopi*.

Cette gradation est parfaitement marquée dans la déclaration. Est-ce clair ?

Maintenant, nous nous permettons de penser, et même d'être convaincu, 1° que généralement en France la prescription liturgique concernant l'huile du Saint-Sacrement est peu ou mal observée. On use de ce qu'on appelle l'huile à brûler, qui en dehors de deux provinces méridionales où l'olive abonde, est presque toujours de l'oeillette ou du colza ; 2° que la différence des prix entre les huiles communes végétales et les huiles minérales, est si petite, qu'on s' imagine difficilement une paroisse quelconque obligée de recourir au diabolique pétrole qui, à l'inconvénient de sentir mauvais, joint celui de détériorer les dorures et les peintures.

CONSULTATIONS

RECTIFICATION AU SUJET DE LA MESSE *pro populo*

Une omission typographique survenue dans la mise en page fait que notre pensée a été très-mal rendue dans une consultation qui se trouve au dernier numéro de *l'Ami du Clergé*. Voici ce qu'on lit, page 120, seconde colonne :

« Si le curé n'a pas d'empêchement légitime, c'est au jour même fixé par l'Eglise qu'il doit appliquer la messe pour ses paroissiens ; s'il a un empêchement légitime, par exemple une messe d'enterrement ou de mariage, il peut la transférer à un autre jour, pourvu que ce ne soit pas un dimanche. Qu'il la transporte à une autre semaine, s'il n'a aucun jour libre cette semaine-là. »

Cette assertion, restreinte à ce paragraphe, mérite d'être rectifiée, car elle fait supposer que le curé est libre de laisser la messe pour les paroissiens pour une messe d'enterrement ou de mariage. Nul canoniste n'admettra une pareille faculté dans les curés. Il est vrai que les décrets du Saint-Siège autorisent les curés, dont les ressources sont vraiment insuffisantes, à recevoir l'honoraire d'un bienfaiteur et à appliquer la messe à l'intention de ce bienfaiteur un dimanche, ou tout autre jour de fête chômée, ou supprimée, où les règles canoniques prescrivent expressément l'application de la messe *pro populo* ; mais les décrets du Saint-Siège exigent une permission très-spéciale de l'évêque diocésain pour pouvoir transférer de la sorte l'application de la messe paroissiale. La célèbre constitution de Benoît XIV *Cum semper oblatas*, qui règle souverainement tout ce qui concerne la messe capitulaire pour les bienfaiteurs et la messe paroissiale *pro populo*, renferme un paragraphe formel sur le cas dont il s'agit. Notez

bien que Benoît XIV n'a fait en cela que confirmer les anciennes décisions des Congrégations romaines.

Cela posé, il nous reste à présenter la vraie solution du cas qui nous avait été soumis. Voici la question :

« Un curé est autorisé à biner le dimanche. Quand il survient pendant la semaine une messe *pro populo*, peut-il la transférer au dimanche et dire la messe du binage à cette intention, de sorte que ce curé dirait le dimanche deux messes *pro populo* ? »

Nous répondons que nul curé n'a le droit de transférer la messe *pro populo* qui survient pendant la semaine. Il doit célébrer cette messe le jour même de la fête. Si, dans un cas extrême, il a été autorisé par son évêque à dire la messe pour un bienfaiteur particulier, en ce cas exceptionnel, l'application de la messe *pro populo* aura lieu un autre jour ; et si le curé dont il s'agit est autorisé à biner le dimanche, rien ne s'oppose à ce qu'il dise la messe du binage à cette intention. Les décrets du Saint-Siège défendent de recevoir l'honoraire pour la messe du binage, mais ils n'empêchent pas le moins du monde d'appliquer cette messe pour une messe *pro populo*, qui n'a pas été dite le jour réglementaire. Quel inconvénient y aurait-il à ce que le curé appliquât le dimanche deux messes *pro populo* ? Aucune loi ancienne ou moderne ne défend cette double application. Bien plus, le curé qui, desservant deux paroisses distinctes, est obligé de biner, applique nécessairement les deux messes pour ses paroissiens. On peut consulter sur ce point la célèbre bulle *Declarasti nobis*, de Benoît XIV.

D. — Est-il permis de réciter après la messe le *de profundis* étant encore revêtu des ornements de la messe ?

R. — Notre honorable correspondant ne dit pas s'il entend parler d'une messe de mort ou d'une messe fériale. Dans ce dernier cas, le prêtre qui vient de dire une messe en blanc ou en rouge, ne peut évidemment pas réciter une prière qui se rapporte aux défunts. Un décret de la congrégation des Rites ne permet pas que le célébrant qui vient de dire une messe ordinaire procède immédiatement au rite de l'absoute. Mais, si c'est une messe de mort qui ait été dite en ornements noirs, il n'y aura pas d'inconvenance à réciter le *De profundis* immédiatement après le Saint-Sacrifice.

D. — Peut-on donner la bénédiction du Saint-Sacrement avec une petite hostie ordinaire en se servant de l'ostensoir, lorsqu'on a oublié d'en consacrer une convenable ?

R. — Nous ne connaissons aucune loi qui s'y oppose. Ni le rituel romain, ni l'instruction Clementine sur l'exposition des Quarante-Heures ne fixent la grandeur de l'hostie consacrée qui est placée dans l'ostensoir pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement. La foi catholique nous enseigne que N.-S. J.-C. est véritablement, substantiellement et réellement présent avec son corps, son sang, son âme, sa divinité,

sous chaque parcelle de l'hostie consacrée ; présence sacramentelle mais non locale comme parle le Scolastique. La dimension de l'hostie importe donc fort peu. Par conséquent, si on a oublié de consacrer la grande hostie qui est ordinairement placée dans l'ostensoir, ce n'est pas un motif suffisant pour priver les fidèles de la bénédiction du Saint-Sacrement. On devrait cependant blâmer un curé qui se servirait intentionnellement d'une petite hostie.

D. — Je voudrais bien savoir la valeur que peut avoir et au point de vue de la Religion et au point de vue de la traduction votre encyclopédie intitulée : *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*. Si une analyse de cet ouvrage paraissait dans l'*Ami du Clergé*, pourriez-vous y souscrire. Ayez donc la bonté d'y faire mettre une petite note.

R. — Le plan de la Bibliothèque théologique du XIX^e siècle a été conçu et il est exécuté par des savants qui enseignent depuis longtemps dans les premières universités catholiques. Cette Bibliothèque doit embrasser tous les domaines de la science et résumer d'une manière exacte les résultats obtenus dans les diverses branches pendant les cinquante années qui viennent de s'écouler. Chacun de ces savants hommes a été chargé de la partie qu'il professe depuis un grand nombre d'années. Ainsi le volume qui traite de la Patrologie est l'œuvre du docteur Alzog, si avantageusement connu par ses travaux historiques. Il a consigné dans ce volume les découvertes les plus récentes concernant la Patrologie. On est donc assuré d'être informé de toutes les sources qui ont été ouvertes jusqu'à ce jour.

La Dogmatique est l'œuvre du docteur Scheeben, professeur à Cologne. Nul auteur n'a traité aussi profondément jusqu'ici ce qui concerne l'autorité dogmatique de l'Eglise. Les notions que l'on remarque dans les traités *De locis theologicis* sont parfaitement adaptés aux besoins de notre époque. La dernière partie du volume contient une histoire de la théologie qui est un vrai chef-d'œuvre pour l'exactitude et la saine appréciation des auteurs.

La traduction française que publie la *Société générale de librairie catholique* reproduit fidèlement l'édition allemande. Elle a été confiée à M. l'abbé Belet, si avantageusement connu dans le monde littéraire par des travaux de ce genre. Les deux volumes de droit canon sont sous presse et paraîtront incessamment. On publiera aussitôt la Liturgie et la Théologie morale.

La Bibliothèque théologique du XIX^e siècle, qui aura vingt-cinq volumes, a mérité dès son apparition les suffrages du monde catholique. Parmi les Revues qui l'ont recommandée, nous pouvons citer le *Polybiblion*, qui a déjà consacré plusieurs articles tant à l'édition allemande qu'à la traduction française.

Nous ne parlons pas des articles élogieux qui ont paru dans les feuilles allemandes. Il suffit de savoir que cet excellent ouvrage est édité par la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau, qui a rendu depuis cinquante ans de si éminents services à l'Eglise par ses grandes publications

si remarquables par la pureté des doctrines, par l'orthodoxie des principes et la soumission aux enseignements du Saint-Siège.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE DIEU ET HOMME

II

Dans quel sens devons-nous être des hommes, pour que l'incarnation de Dieu en nous soit glorifiée ? Quand Dieu se fit homme, il s'abaissa sans se déshonorer, parce que, plus il cachait sa gloire, plus il montrait son amour. A son exemple, quand le prêtre se fait homme, il faut qu'il descende sans déroger, c'est-à-dire que son abaissement soit un sacrifice, non une flétrissure. Comment s'y prit Notre-Seigneur pour réaliser son dessein ? Il emprunta toutes les ressemblances de l'humanité, à l'exception du péché : *Pro similitudine absque peccato* (1) : or toutes les misères humaines qui ne sont pas le péché, qui en sont même le correctif, sont dans les vertus opposées aux trois concupiscences : l'embrassement de l'humilité, de la pauvreté, de la douleur volontaire. Successeur de Jésus-Christ, redressez donc vos idées : vous aviez cru que le prêtre devait se faire homme par la complaisance de ses sourires, par la lâcheté de ses tolérances, par le laïcisme de ses habitudes, par le caractère profane de ses études et de sa conversation. Grossière erreur ! il doit l'être par ses vertus, non par ses faiblesses. Regardez, au sommet du Calvaire, le premier prêtre de la loi, humilié jusqu'au déshonneur, pauvre jusqu'à la nudité, déchiré et meurtri jusqu'à la mort : le voilà, l'homme que vous devez reproduire : *Ecce homo* !

Oui, soyons hommes d'abord par notre humilité. Si nous entrons dans la retraite avec cette disposition, le succès est assuré. *Humilibus Deus dat gratiam* (2). *Cu-todiens parvulos Dominus* (3). *Humiliatus sum, et liberavit me* (4). Il y a cette différence entre Dieu et ses chargés d'affaires, qu'il est saint dans la gloire, tandis que nous devons l'être dans le mépris de nous-mêmes. Est-ce que cette justice envers votre misère vous serait difficile ? N'allez pas croire que vous êtes personnellement grand, parce que vous êtes placé haut. Il est vrai que votre piédestal est élevé ; mais votre stature est si petite, en comparaison, que la seule conclusion logique d'un pareil contraste est un acte d'humilité : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus* (5). D'autant que l'orgueil dans le sanctuaire, c'est-à-dire en face de la Divinité, rappelle celui de Lucifer ; voilà pourquoi, quand les apôtres, fiers

1. Hebr., iv, 15.

2. Jac., iv, 6.

3. Ps. cxiv, 6.

4. Ibid.

5. Eccl., iii, 20.

des miracles de leur ministère, disaient à Jésus : Maître, les démons eux-mêmes nous obéissent ; le Maître, effrayé de leur suffisance, répondait : *Videbam Satanam sicut fulgur cadentem de cælo* (1).

Cependant, comment fera ce prêtre dont tout un peuple s'occupe, dont les passions sont parfois adoucies, et dont les conseils sont reçus à genoux ; comment fera-t-il pour se préserver des vertiges ? Le moyen de se détacher de la considération quand on en obtient beaucoup, et de se peu estimer quand on est gratifié par la foule de toutes les vertus que l'on prêche, si peu que l'on ne donne point la preuve du contraire ? Saint Jean l'Aumônier, lui-même avait redouté la superbe reprochée aux princes de la maison de Dieu par Amos : *Capita populorum ingredientiæ pompaticæ in templum Domini* (2). Aussi, pendant qu'il trônait dans les splendeurs épiscopales de sa cathédrale, un prêtre avait ordre de lui venir parler de sa tombe que l'on creusait sans cesse, pour le ramener à de bas sentiments de lui-même.

Mais, entre tous les orgueils, le plus déordonné, c'est l'orgueil spirituel, très-caractéristique, il faut le dire, de certains membres de la tribu sacerdotale. Tandis que tous les saints se sont crus de grands pécheurs ; que saint Paul se nommait lui-même balayure du monde, et convenait des soufflets qu'il recevait de l'ange de Satan ; tandis que le vénérable père de Ravignan, après avoir reçu l'absolution, baisait les pieds de son confesseur et sortait en disant : « Je ne comprends pas qu'on ne m'ait pas encore pris par les épaules pour me jeter à la porte de cette sainte compagnie », il y a bon nombre de prêtres qui affectent l'impeccabilité, et qui passent leur vie dans cette pose réprouvée par Notre-Seigneur : *Ego non sum sicut cæteri hominum* (3).

Ah ! quels saints ils feraient, si l'on pouvait l'être sans humilité ! Aussi, en retraite, tous les compliments de la prédication sont monopolisés par eux et pour eux ; tous les reproches sont renvoyés à l'adresse des publicains de leur voisinage, et ils opposent à la grâce, dans leur âme, le barrage le plus infranchissable qu'elle puisse rencontrer, l'orgueil d'une conscience qui se mire dans sa beauté. Mes vénérés confrères, je vous en conjure, remettons-nous dans la vérité sur ce point ; et la vérité, la voici : *Pecavimus, impie egimus, iniquitatem gessimus* (4). Le reconnaître, c'est la condition nécessaire de l'action divine en nous pendant ces exercices ; c'est encore le parti le plus sûr autant que le plus modeste : car celui d'entre nous qui est le plus exposé à la réprobation n'est pas le publicain coupable, s'il frappe sa poitrine ; c'est le pharisien innocent, s'il est content de lui.

Elevez-vous donc dans vos pensées quand vous contemplez en vous le Dieu créateur, rédempteur, sanctificateur, je le veux bien ; mais descendez quand vous n'y voyez plus que vous-mêmes. Descendez par respect pour votre maître, qui est bien plus haut que vous et qui est tombé

bien plus bas, ce matin, quand il s'est mis entre vos mains : *Altius est Deus, humilior te descendit* (1). Descendez surtout par mesure de sauvegarde envers vous-même : car combien de prêtres dont les écarts, consommés dans la luxure, commencèrent dans les capiteuses fumées d'un amour-propre enivré de ses succès ! C'est que tout homme qui a des éblouissements est un homme qui penche ; le vertige est une chute commencée. O mon jeune confrère, si infatué de votre importance dans la paroisse, voulez-vous connaître l'histoire de votre lendemain ? *Ante ruinam exaltatur spiritus* (2), a dit une sagesse qui ne trompe pas.

Par conséquent, bien insensés ceux qui ne creuseront pas jusqu'au parfait mépris d'eux-mêmes les fondations de l'édifice qu'il s'agit de construire ! Pour nous, mieux avisés, respectons-nous beaucoup, mais estimons-nous très-peu, et reconnaissons sincèrement qu'il y a lieu. Un oracle ancien demandait : Quel est, à la fois, l'être le plus grand et le plus petit ? Ce qu'il y a de plus grand ici-bas, c'est le prêtre quand je l'envisage comme Dieu, car alors voici les hauteurs où il m'apparaît : *Christus in vobis est* (3) ; *Vos estis in Christo* (4) ; mais ce qu'il y a de plus petit, c'est bien encore le prêtre quand je l'envisage comme pécheur.

La pauvreté est le second caractère de l'humanité en Jésus ; le détachement des biens matériels doit être le second trait de l'humanité du prêtre. Aussi bien la pauvreté, qui est un signe humain dans le maître, peut être divine en vous, si, par votre bienfaisance, comme parle saint Grégoire, vous devenez les dieux des pauvres : *Sis Deus Dei misericordiam imitando* (5).

Oui, vidons notre cœur de toute affection à la poussière : c'est un des grands principes de notre relèvement. Eh ! ne trouvez-vous pas qu'elle est belle la noblesse de notre dénûment ? car, tandis que les mondains sont estimés à proportion de ce qu'ils possèdent, nous le sommes à proportion de ce que nous n'avons pas ; et le prêtre qui souffre des privations pour nourrir des indigents, ce prodigue touchant de la maison de Dieu qui vendit en secret une partie de ses vêtements et se réduisit à la misère par charité, celui-là est le prêtre d'or, canonisé à la fois par l'Evangile et par la philosophie. Mais elle m'apparaît belle la noblesse de notre dénûment, surtout parce qu'elle est le levier de notre apostolat et la première puissance de notre ministère. Aussi enrichissez-vous au sanctuaire, vous perdez les âmes en acquérant la fortune ; appauvrissez-vous, au contraire, quand vous n'aurez plus rien à donner, pour avoir trop donné, vous pourrez jeter à la misère humaine cette belle aumône de saint Pierre : *Argentum et aurum non habeo ; quod autem habeo, hoc tibi do : in nomine Domini, tibi dico : Surge et ambula* (6).

Donc, un peu moins d'inquiétude pour l'ave-

1. Luc., x, 18.

2. Amos, vi, 1.

3. Luc., xviii, 11.

4. Baruch., ii, 12.

1. Petr. Dam.

2. Prov., xvi, 18.

3. Rom., viii, 10.

4. I Cor., i, 30.

5. S. Greg., past.

6. Act., iii, 6.

nir de ce monde, un peu plus pour celui de l'éternité ! D'ailleurs, est-ce qu'il est possible à un prêtre d'être véritablement pauvre ? Hôtes si dénués, si déshérités du presbytère de campagne, voulez-vous savoir quelles sont vos richesses ? *Divitiæ nostræ*, dit saint Prosper, *sunt pudicitia, pietas, humilitas, mansuetudo* (1). Vos richesses, dit le Psalmiste, c'est ce Dieu qui a bien voulu être votre partage, et dont vous devenez le tabernacle quotidien : *Erunt levitæ mei, et ego hæreditas eorum* (2). Vos richesses, enfin, ce sont vos renoncements même : car l'homme est propriétaire de tout ce qu'il n'ambitionne pas ; et si, dans cet état, vous touchez à l'humanité par la privation endurée, vous remontez jusqu'à Dieu par le mépris que vous en faites. *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (3).

Que de motifs pour en finir, pendant ces saints jours, avec la préoccupation de l'intérêt matériel, qui nous rend si intraitables envers les supérieurs quand ils ne le secondent pas, et parfois si âpres envers notre troupeau. Hélas ! pour modeste que soit la paroisse, elle vous vaut plus que l'archevêché de Tolède, puisqu'elle vous rapportera l'enfer ou le ciel. Que sont tous les autres revenus en comparaison de celui-là ? Voulez-vous savoir, d'ailleurs, comment vos grands aïeux résolvaient cette question ? Un jour, Othon III de Germanie visita saint Nil dans son désert de Grotta Ferrata, et le solitaire parla au monarque de la caducité des biens du temps en termes si élevés, que celui-ci, éperdu d'admiration, s'écria : « O grand serviteur de Dieu ! quel trésor de mon empire pourrai-je te donner ? » A cette parole, l'anachorète redressa sa tête chauve avec fierté, et, posant la main sur la poitrine de son noble visiteur, il lui dit : « De tous les trésors de ton empire, je ne te demande que ton âme » N'en demandons jamais davantage, et, par le seul fait, l'Eglise sera riche si nous sommes pauvres : car chacun de ses prêtres qui n'aura rien, sera un trésor pour elle ; et même quand le budget des cultes serait supprimé, toujours opulente, quoique dépouillée, elle pourra nous montrer avec orgueil aux dédains du monde, en redisant avec une mère fameuse : *Voilà mes joyaux !*

Enfin, épousons de l'humanité, comme l'a fait Jésus dans son incarnation, la souffrance physique et morale : c'est le troisième moyen de compléter en nous la ressemblance théandrique. Tout homme qui est l'image de Jésus doit être un homme de douleurs : *Virum dolorum* (4) : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (5). Quand Jésus avait faim, il froissait quelques épis dans sa main et il en tirait sa nourriture ; quand il avait soif, il s'arrêtait auprès du puits de Samarie pour se désaltérer ; et quand il avait sommeil, tandis que les renards ont leur tanière, le Fils de l'homme n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Qui pour-

rait reconnaître son successeur au sein de ce presbytère de nos jours, souvent confortable, où les couches sont si molles, les repas si bien servis et les efforts du zèle comblés de petites attentions et de petits présents ?

Souvenez-vous donc de votre Maître ; souvenez-vous aussi de vos ancêtres. Vos ancêtres ne sont pas nés aux palais des Césars ; ils sont nés sur les bords de Tibériade et de Génésareth, et, quand ils avaient parcouru une partie du monde, leur croix de bois à la main, ils s'estimaient heureux de recevoir pour récompense une mort sanglante dans le Colisée ou sur le Vatican. Eh ! que diraient ces vieux chrétiens qui chantaient des hymnes dans les arènes, qui remerciaient par avance leurs bourreaux, comme saint Cyprien, s'ils voyaient leur postérité faire du sanctuaire une terre de délices, où l'on se donne souvent le bien-être et les plaisirs du monde, à la seule condition qu'ils ne soient pas criminels !

D'ailleurs, mes vénérés confrères, se désintéresser du corps et des sens, se crucifier dans sa chair et dans les convoitises de sa chair, voilà, pour le prêtre, une façon d'être homme qu'il ne peut décliner sans déchoir : car, si certains animaux dont parle Ezéchiel avaient la ressemblance de l'homme : *et similitudo hominis in eis* (1), l'homme qui s'absorbe dans sa vie animale tend à se métamorphoser en bête. Or c'est un malheur pour le prêtre d'outrager en lui l'image de Dieu ; mais combien davantage d'y effacer même les traits augustes de l'homme, et de changer ainsi la victime qui doit s'immoler pour tous en un sacrificateur sybarite qui jouit aux dépens de tous !

La première passion du temps actuel est la réhabilitation de la chair ; en réponse et en opposition, que la première vertu du clergé soit le crucifiement de la sienne. Le principal dogme du jour, c'est la sanctification du plaisir ; que notre principal exemple soit l'amour de la mortification. Aussi bien le monde actuel, qui est dévoré par un martyr inconnu, a besoin de prêtres qui souffrent volontairement pour le consoler : *Qui condolere possit iis qui ignorant et errant* (2). Ne lui refusons pas l'aumône de ce secours et de cette leçon ; et, de même que la nature humaine était rendue impeccable en Jésus-Christ par son union avec la nature divine, que l'homme en nous soit transfiguré par la présence de Dieu dans notre ministère.

Quand les médecins veulent guérir leurs malades, ils les envoient respirer l'air natal. Ainsi, quand notre sacerdoce est pris de langueur, l'Eglise le ramène, quelques jours durant, à l'ombre de ces murs qui sont son pays de naissance, et dont l'atmosphère bienfaisante lui rend la santé. Plongeons-nous avec générosité dans les pratiques hygiéniques indiquées à notre âme pour se régénérer ; surtout, embrassons vaillamment les deux vertus maîtresses qui feront descendre toutes les autres dans la retraite, l'exactitude et le silence : *Intrare toti, manete soli*. Bientôt le Dieu et l'homme dont se compose

1. S. Prop., lib. II. de Vita contemp.

2. Num., III, 12.

3. Ps. xv, 2.

4. Is., LIII, 3.

5. II Cor., IV, 10.

1. Ezech., I, 2.

2. Hebr., V, 2.

le prêtre brilleront en nous dans toute la pureté de leurs traits.

Hélas, mes vénérés confrères, quand Dieu se fit homme, ce fut un grand miracle d'amour; l'Eglise en célèbre la mémoire à genoux, dans la récitation du *Credo*, et le saint abbé Odilon tombait en extase dès qu'il entendait les premières paroles de l'*Incarnatus est*. Et nous, quand nous devenons hommes, combien de fois n'avons-nous pas scandalisé l'Eglise et provoqué la colère de Dieu? Que le monde ne puisse donc pas s'écrier, à l'aspect de notre vertu peu surnaturelle et de nos exemples sensuels: *Et homo factus est!* à l'aspect de nos ameublements recherchés et de notre vie bercée par la mollesse: *Et homo factus est!* à l'aspect de notre amour-propre si délicat, de nos paroles sans frein et de nos sacrifices intéressés: *Et homo factus est!* Votre Christ, ce compagnon trop négligé, cet hôte trop peu consulté de votre presbytère, vous rappellera toutes ces choses lorsque vous voudrez les entendre. Ah! quand, au terme de ces journées où le Dieu et l'homme furent si souvent en défaut chez vous, vous saluez votre crucifix avant votre sommeil, ne vous semble-t-il pas voir l'ivoire s'animer, Jésus prendre des traits sévères et vous répondre: « Quoi! vous me dites: Mon Père! Sans doute, vous avez exercé aujourd'hui les fonctions de ma divinité; mais qu'y a-t-il de mon humanité dans la vôtre? Mes pieds sont attachés à la croix; les vôtres reposent peut-être, au presbytère, sur des tapis moelleux. Mes oreilles n'entendent que des blasphèmes; les vôtres sont caressées par de perpétuelles adulations. Ma bouche est empoisonnée par le fiel; la vôtre savoure des repas délicieux. Enfin, mon corps ne forme plus qu'une plaie immense; le vôtre est traité avec d'idolâtriques affections. Ne me dites donc pas: Notre Père! car vous n'avez rien de ma ressemblance; ni Je crois en vous! les impies, en vous voyant, ont dit: Je n'y crois pas; ni Je vous aime! vos actes me disent ce qu'il faut en penser; enfin, n'ajoutez pas: Je me confesse: combien d'années, combien de retraites sont passées et ne vous ont point changé! »

Rebondissons à ces reproches d'une voix qui fit si souvent tressaillir notre jeunesse sacerdotale. Je lui ai prêté une sévérité qui n'est pas dans mon cœur; pardonnez-moi! c'est à mon sacerdoce que je parlais en m'adressant au vôtre; c'est le mien que j'accusais en interpellant le vôtre. Rétablissons dans le vôtre et dans le mien l'image divine détériorée.

Saint Jérôme rapporte qu'au temps de saint Jacques de Jérusalem, on faisait le voyage de la ville sainte pour contempler l'apôtre, à cause de la frappante ressemblance qu'il avait avec le Sauveur. Formons le Christ dans notre vie, afin que, lorsque les peuples voudront le voir, ils n'aient qu'à nous regarder. Quelle grâce pour les peuples, quand ils peuvent nous dire avec de divins respects: *Christus in vobis est!* Quelle force pour nous, chargés de former le Christ dans les autres, de le sentir agir, palpiter en nous-mêmes! *Christus in me loquitur*. A ces pensées, plus de découragement possible, même sur cette chaire. Tout comme en famille ce sont

les plus jeunes qui lisent, ici les moins dignes ont le droit de parler. Oublions donc nos personnes, concevons de grands et mutuels respects pour notre ordination, et, quelques imperfections qu'il y ait dans mon ministère, oubliez les imperfections qui seront de l'homme, mais retenez les enseignements qui seront de Dieu. Ainsi soit-il.

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

VII.

Nous sommes vers le milieu du huitième siècle: l'Italie vient d'être morcelée, l'empire d'Orient avili tombe de décrépitude, le pouvoir temporel des papes s'agrandit, Grégoire II a relevé de ses ruines l'abbaye du Mont-Cassin détruite par les Lombards, et a envoyé saint Boniface à la conquête de la Thuringe et de tout le nord de l'Allemagne; le fils aîné de Charles Martel a donné de grandes preuves de sa valeur par les victoires qu'il a remportées sur les Allemands, les Bavares et les Saxons. Boniface était un jeune Anglais, dont le véritable nom était Winfrind. Il avait fui l'Angleterre, parce que les moines de son couvent avaient voulu l'élever aux dignités de l'ordre; et seul, avec l'aide de Dieu, il s'était rendu à Rome. Là, prosterné aux pieds du Père des chrétiens, il avait demandé des instructions et des pouvoirs pour travailler à la conversion des peuples, pour dissiper aux lieux du flambeau de la foi les ténèbres de l'idolâtrie. Des royaumes entiers se convertirent à la voix de Winfrind; et Grégoire II, l'ayant alors rappelé à Rome, l'ordonna évêque dans l'église du Vatican, et le renvoya à la conquête des pays infidèles.

Voici le serment épiscopal prêté par Boniface: « — Moi, Boniface, évêque par la grâce de Dieu, je promets à vous, bienheureux Pierre prince des apôtres, et à votre vicaire le bienheureux pape Grégoire, ainsi qu'à ses successeurs, au nom de la Trinité indivisible, Père, Fils et Saint-Esprit, sur votre corps très-sacré ici présent, de garder la fidélité et la pureté de la foi catholique, de persévérer avec l'aide de Dieu dans l'unité de cette foi sainte, hors de laquelle il est constant qu'il n'y a point de salut pour les chrétiens. Je jure de ne consentir jamais à aucune tentative contre l'unité de l'Eglise universelle, notre commune mère; de prêter en toutes choses mon concours fidèle et dévoué aux intérêts de votre église, à vous, bienheureux Pierre, qui avez reçu du Seigneur notre Dieu le pouvoir de lier et délier, au pape Grégoire votre vicaire et à ses successeurs. S'il vient à ma connaissance que des évêques s'écarterent des antiques institutions des saints Pères, je jure de n'avoir avec eux ni communion ni alliance, mais au contraire de les réprimer si j'en ai le pouvoir, sinon j'en référerai à mon Seigneur apostolique. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise! je tentais d'agir contre les termes de la

présente déclaration en quelque manière ou dans quelque occasion que ce soit, je consens à être trouvé coupable au jugement éternel, à encourir le châtimement d'Ananie et de Saphira, qui osèrent vous tromper et vous dérober la connaissance de leurs biens. — Ce texte de mon serment, moi, Boniface, humble évêque, je l'ai écrit de ma propre main; et, le déposant sur le corps très-sacré du bienheureux Pierre, j'ai prêté devant Dieu, témoin et juge, ce serment que j'ai juré d'observer. »

Boniface trouva dans la piété et dans l'amour de Carloman un généreux appui. Son éloquence et son dévouement, soutenus par un zèle ardent et une austérité des plus sévères, attiraient les barbares, qui accouraient du fond des forêts pour écouter l'apôtre. Les conversions devinrent si nombreuses, qu'elles atteignirent en quelques années le chiffre de cent mille. Une prédication qui opéra des fruits si merveilleux a laissé des traces dans les recueils homiliaires. Il nous reste de saint Boniface quinze sermons, probablement ceux qui, répétés plus souvent par l'apôtre, émotionnèrent le plus vivement l'âme des auditeurs. Contentons-nous de citer une allocution aux nouveaux baptisés.

« Ecoutez, frères, et méditez attentivement la formule d'abjuration que vous venez de prononcer à l'heure de votre baptême. Vous avez renoncé au démon, à ses œuvres, à toutes ses pompes. Que sont les œuvres du démon? Ce sont l'orgueil, l'idolâtrie, l'envie, l'homicide, la calomnie, le mensonge, le parjure, la haine, la fornication, l'adultère et tout ce qui souille l'homme; le vol, le faux témoignage, la gourmandise, l'ivrognerie, les turpitudes, les paroles honteuses, les querelles; c'est de s'attacher aux sortilèges et aux incantations, de croire aux *strygæ* (magiciennes) et aux hommes loups (*lupos fictos*), de porter des amulettes (*phylacteria*) et de désobéir à Dieu. Ces œuvres et toutes celles qui leur ressemblent sont du démon; vous les avez abjurées au baptême. Selon la parole de l'apôtre, « ceux qui les commettront n'entreront point dans le royaume des cieux (Gal. v, 21). » Mais comme nous croyons que par la miséricorde divine vous avez renoncé de fait et d'intention à tout cela, il me reste, frères bien-aimés, à rappeler le sens exact des promesses faites par vous au Dieu tout-puissant. Vous avez d'abord juré de croire en lui, en Jésus-Christ son fils et en l'Esprit-Saint, un seul Dieu dans une trinité parfaite. Or, voici les commandements que ce Dieu vous prescrit d'observer et de mettre en pratique: Vous aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, ce Dieu que vous avez confessé pour le vôtre, et vous aimerez le prochain comme vous-même. Soyez patients, miséricordieux, bons, chastes, purs; enseignez la crainte de Dieu à vos enfants et à vos serviteurs; mettez la paix dans les discordes. Que le juge ne reçoive pas de présents, « car les présents aveuglent l'esprit des sages. » Observez le dimanche, jour du Seigneur; rendez-vous à l'église pour y prier, non pour y tenir de vains discours. Donnez l'aumône selon vos facultés. A vos festins, laissez une place pour les pauvres, exercez l'hos-

pitalité, visitez les malades, secourez les veuves, prenez la défense de l'orphelin, rendez la dîme aux églises. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes; ne craignez que Dieu, mais craignez-le toujours. Croyez que le Christ viendra une seconde fois; alors sera la résurrection de toute chair, et le jugement universel auquel comparaitront tous les hommes. »

On peut comparer ce langage de Boniface à celui que tenait Eloi, un siècle auparavant, aux tribus des Suèves, des Frisons et autres barbares compris dans les plaines de la Flandre, depuis Courtray jusqu'à Anvers. « N'adorez point le ciel, disait Eloi, ni les astres, ni la terre, ni rien autre que Dieu, car seul il a tout créé et tout ordonné. Sans doute le ciel est haut, la terre est grande, la mer immense, les étoiles sont belles; mais il est plus grand et plus beau, celui qui les a faits. Je vous déclare donc que vous ne devez pratiquer aucune des sacrilèges coutumes des païens. Que nul n'observe quel jour il quitte sa maison ni quel jour il y rentre, car Dieu a fait tous les jours. Il ne faut pas craindre non plus de commencer un travail à la nouvelle lune; car Dieu a fait la lune pour servir à marquer les temps, à tempérer les ténèbres, et non pour qu'elle suspendît les travaux ni qu'elle troublât les esprits. Que nul ne se croie soumis à un désir, à un horoscope, comme on a coutume de dire que « chacun sera ce que sa naissance l'a fait. » Dieu veut au contraire que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité. Chaque jour de dimanche rendez-vous à l'église, et là ne vous occupez ni d'affaires, ni de querelles, ni de récits frivoles, mais écoutez en silence les divines leçons. Il ne vous suffit pas, mes bien-aimés, d'avoir reçu le nom de chrétiens, si vous ne faites des œuvres chrétiennes. Celui-là porte utilement le nom de chrétien, qui garde les préceptes du Christ, qui ne dérobe point, qui ne fait pas de faux témoignages, qui ne ment point, qui ne commet point d'adultères, qui ne hait aucun homme, qui ne rend point le mal pour le mal. Celui-là est vraiment chrétien qui ne croit point aux phylactères (talismans) ni aux autres superstitions du diable, mais qui place dans le Christ seul son espérance; qui reçoit les voyageurs avec joie, comme le Christ lui-même, parce qu'il est dit: « Je fus voyageur et vous m'avez reçu. » Celui-là, dis-je, est chrétien qui lave les pieds de ses hôtes, et les aime comme des parents très-chers, qui donne l'aumône aux pauvres selon la mesure de ses facultés, qui ne touche pas à ses fruits sans en avoir offert quelque chose au Seigneur, qui ne connaît ni les balances trompeuses ni les fausses mesures, qui vit chastement et qui apprend à ses voisins à vivre dans la crainte de Dieu; qui enfin, retenant de mémoire le Symbole et l'Oraison dominicale, s'applique à les enseigner à ses enfants et à ceux de sa maison. »

Dans ces deux fragments qu'on vient de lire d'une prédication qui faisait des conquêtes si prodigieuses et si rapides, on aime à surprendre le secret de la parole chrétienne au moment de

sa plus grande puissance, à entendre le langage sensé que l'Eglise tenait à des peuples bercés de fables, qui allait, pour ainsi dire, réveiller les consciences; substituer aux vaines terreurs de la superstition la crainte de Dieu et le respect des hommes.

LE TOURISTE UNIVERSEL.

COURRIER DE L'UTILE

REMÈDES CONTRE LES BRULURES

Voici l'hiver, il faut se chauffer, s'éclairer, en un mot à tout instant « jouer » avec le feu. C'est donc bien le moment de parler des mille petits accidents auquel il donne lieu dans ce va et vient continuel de la vie intérieure.

Lorsque une personne a été brûlée soit par une flamme, soit par un corps en ignition comme un fer rouge, un charbon ardent, soit par un liquide bouillant ou enflammé, les soins à lui donner dépendent avant tout du degré de la brûlure.

Dans tous les cas, avant d'appliquer le remède, il faudra nécessairement, si la partie brûlée est recouverte de vêtements, l'en dépouiller. Cette opération est très-délicate et demande beaucoup de soins et une main habile. Car, si les vêtements sont appliqués trop exactement sur la peau, comme les bas, par exemple, on fera beaucoup mieux de les couper que de chercher à les décoller. On risquerait ainsi, dans certains cas, d'arracher l'épiderme, ce qui rend ensuite les surfaces brûlées beaucoup plus douloureuses.

Une fois qu'on aura la brûlure sous les yeux, on verra qu'elle est son étendue en surface.

S'il s'agit d'une simple rougeur sans aucun soulèvement de l'épiderme, et qu'elle vienne de se produire à l'instant, on se trouvera bien de placer dessus, aussitôt, un mouchoir trempé dans de l'eau très-froide et de le rafraîchir de temps en temps; ou mieux, si c'est sur l'extrémité d'un membre que siège la brûlure, de le maintenir pendant un quart d'heure ou même une demi-heure dans un vase plein d'eau froide. Toutefois, ce remède par l'eau froide ne sera efficace que si l'on peut l'appliquer aussitôt la brûlure produite. Si l'on n'intervient que plus tard, on aura recours à des cataplasmes faits avec de l'eau tiède et la pulpe de pommes de terre râpée et appliqués froids. On renouvelle ces cataplasmes deux ou trois fois par jour.

S'il y a un soulèvement de l'épiderme sur une étendue plus ou moins grande, si, en d'autres termes, la brûlure forme vésicatoire, on commencera par percer avec une aiguille les cloches remplies de liquide, de façon que celui-ci puisse s'écouler, et on fera pour cela la piqûre dans la partie la plus déclive de la cloche. On se gardera surtout d'arracher l'épiderme ou de le couper avec des ciseaux; on le réappliquera au contraire avec soin. On aura alors un mélange de

9 parties d'eau de chaux et de 1 partie d'huile d'amandes douces; on agitera ce mélange et on n'en prendra que la partie crémeuse qui surnage. Si l'on n'avait pas d'eau de chaux, l'huile d'amandes douces seule ou l'huile d'olive remplirait à peu près le même but. On trempera dans le liquide gras employé des morceaux de linge auxquels on aura fait des séries de petits trous de la largeur d'un pois environ, et on les appliquera sur toute l'étendue des parties brûlées. On enveloppera ensuite ces parties d'une épaisse couche de ouate que l'on fixera avec des bandes ou avec des rubans et des pièces de linge qui en tiendront lieu. Dans les deux cas que nous venons d'examiner, si les brûlures sont étendues, la personne devra être soumise à une diète légère et devra se priver de toute boisson excitante. Si les douleurs sont trop vives, il faudra même que le médecin prescrive à l'intérieur quelque potion calmante.

Si la peau paraît brûlée plus profondément et qu'il n'y ait pas de soulèvement de l'épiderme, on appliquera simplement une couche épaisse de ouate et on enverra chercher le médecin. Les brûlures profondes sont souvent les moins douloureuses.

Si, au lieu d'être surexcité par la souffrance, le brûlé paraît, au contraire, anéanti, à cause de la profondeur et de l'étendue du désastre, les boissons chaudes et stimulantes lui seront favorables.

LIVRES D'ÉTRENNES POUR L'ANNÉE 1879

Et tout d'abord, nous signalerons de nouveau le plus important, après le *Christophe Colomb*, de M. Roselly de Lorgues, l'ouvrage du R. P. Chauveau, intitulé : *AU SERVICE DU PAYS, Souvenirs de Sainte-Geneviève* (1).

L'auteur y raconte la vie de quelques-uns de ces jeunes gens de haute lignée qui reçurent leur éducation dans les établissements des PP. Jésuites, et qui, les premiers à courir au danger, lors de la guerre de 1870, trouvèrent une glorieuse mort sur les champs de bataille. Admirable série des plus beaux noms de France, à qui la religion et la patrie ont fait, par une si glorieuse fin, une auréole plus resplendissante encore. Voici la liste de ces braves : Emmanuel de Beaurepaire, Pierre de Berghes, Georges Aubry, Edgard de Saisset, Raoul de Kreuznach, Henri de Falaiseau, Henri Nouaux, Charles de Luynes, Auguste de Nivenheim, Henri d'Adhémar, Antoine de Levezou de Vesins, Edouard Domot de Mont, Bernard de Quatrebarbes, Maurice du Bourg, René de Fromont, George Barbereux, Renaud de la Fregeolière, Louis de Lestourbeillon.

A la simple énumération de ces noms, le lecteur voit l'immense portée du beau livre du R. P. Chauveau. « Soldats de la France et de Dieu, écrit l'auteur, nos vaillants guerriers « avaient deux patries, qu'ils aimaient d'un

1. Magnifique volume in-8, orné de 54 grav. — Broché, 6 fr.; riche reliure, toile percaline à biseau, tr. dor. 8 fr.

« même amour, celle de la terre et celle du ciel ;
« en se dévouant pour défendre l'une, ils sa-
« vaient bien qu'ils travaillaient pour conqué-
« rir l'autre. Ainsi s'explique leur courage, que
« rien ne put faire faiblir. S'ils furent sans
« peur, c'est qu'ils étaient vraiment chrétiens ;
« derrière le drapeau, symbole de l'honneur,
« ils voyaient la croix, symbole du sacrifice et
« de la résurrection. »

Tout le monde voudra lire ce volume, non-seulement pour la beauté du texte, pour son style si vrai et si pathétique, mais surtout pour les grandes et chrétiennes figures qu'il propose à la jeunesse contemporaine. On devient plus grand, on devient meilleur avec ces jeunes gens pour avoir été les premiers si grands dans leur héroïsme si complets dans leur abnégation.

Les gravures, au nombre de cinquante-quatre, sur 342 pages de texte, sont extrêmement variées, et surtout extrêmement remarquables. Elles sont dues, pour le dessin, à l'habile et éminent M. Castelli, et pour l'exécution à M. Gusman, dont le nom figure aussi parmi ceux des meilleurs artistes parisiens.

Bien que toutes se rapportent à des scènes de guerre, chacune a son caractère propre, son trait saillant et nouveau. C'est ainsi que l'une représente nos jeunes héros montant la garde aux avant-postes, un autre pointant le canon, un autre opérant la charge, ceux-ci impassibles au milieu des obus, tombant frappés sur leurs chevaux ou à la tête de leurs troupes. Ici, Henri de Falaiseau arrive, déguisé, dans un presbytère des environs de Metz et y trouve installés deux Prussiens : un officier et un pasteur protestant. Le jeune Français s'en tire si bien qu'aucun des deux n'a même l'idée d'y rien soupçonner. La scène est frappante de réalité. Là, Georges Aubry se rencontre à l'ambulance à côté du comte de Lütichau, blessé allemand, et, d'un lit à l'autre, les deux nobles victimes échangent, avant de mourir, une poignée de main.

Ouvrez cette page : c'est madame de Fromont à la recherche des nouvelles du sort de son fils dans la journée du 2 décembre, sur le champ de bataille de Villiers. La neige couvre le sol, les grands arbres de la route élèvent leurs branches dépouillées dans le ciel gris et froid, le clocher se montre au loin ; la pauvre femme marche grelottante, son voile noir secoué par le vent. Tableau touchant, tableau navrant !

Allez à la biographie de Pierre de Berghes : ici encore, scène des plus attendrissantes. Le jeune duc, blessé à Sedan, et depuis transporté à Bruxelles, rend le dernier soupir dans les bras de sa mère. On les voit l'un et l'autre s'entourant de leurs bras à ce moment suprême : lui, fermant doucement les yeux à la lumière avec un demi-sourire ; elle, le regardant à travers ses larmes.

Les *Aventures de Corentin-Quimper*, par Paul Féval, illustrées par les mêmes artistes et publiées expressément pour les étrennes de 1879, portent l'empreinte des mêmes soins, de la même originalité, de la même variété. Elles sont ornées de vingt gravures hors texte ; de plus,

chaque chapitre en porte une en tête et à la fin.

Pour le texte, on sait ce que vaut Paul Féval. De l'esprit, de l'éclat, du rire, de l'émotion, tout cela se succède et s'enchaîne dans ses livres, avec un art qui tient du prodige. Pour l'illustration, Castelli dans le dessin, Gusman dans la gravure, ont peu de rivaux. *Corentin-Quimper* comptera certainement pour l'un de leurs meilleurs succès : ils ont lutté de talent avec Paul Féval, et leur œuvre rend si bien la sienne qu'on demeure sous le coup d'une double admiration. Le récit se passe sur terre et sur mer, au foyer natal et sous des cieux lointains : que voyons-nous donc, jaillissant sous le crayon du dessinateur, saillant sous le burin du graveur ? Tantôt le châtelain et le paysan bretons dans leurs maisons domaniales et leurs fermes rustiques ; tantôt des marins sur la grève, sur le pont, au fond de la cale ou dans les cordages des navires ; tantôt les populations nouvelles où la voile va se replier et qui viennent se grouper en bandes étonnées et curieuses autour des arrivants.

Pas plus que le précédent, n'hésitez donc pas à choisir pour étrennes le volume de Paul Féval. De l'un comme de l'autre, le texte vous charmera, et les gravures, parlant à vos yeux, ces gravures, parfaites d'idée et d'exécution, achèveront de vous dire que votre choix ne pouvait être lui-même plus parfait.

Même format, mêmes prix que le précédent.

CORRESPONDANCE

Où trouverais-je une série d'instructions spéciales à des jeunes filles ? Je voudrais quelque chose se rapportant aux vertus et aux défauts particuliers à cet âge, un ouvrage solide et intéressant tout à la fois. — GEAY, curé.

Réponse. — Le R. P. Champeau, directeur de l'Institution Sainte-Croix, à Neuilly, près Paris, a composé un ouvrage qui répond mot pour mot à ce titre et au contenu que vous indiquez. Il a pour titre : *Vertus et Défauts des jeunes filles* (un volume pour chaque partie.) Il est imprimé très-soigneusement, en caractères elzéviens, sous le charmant format in-32. La méthode de l'auteur est très-intelligente et très-réussie : il mêle à chaque chapitre un ou plusieurs exemples empruntés au passé ou au présent. Puis, il raconte et parle si bien ! Il vous serait difficile de rencontrer un ouvrage qui remplisse mieux vos desirs pour le fonds, pour la forme, et pour des lectrices les conditions typographiques d'élégance et de bon goût. (Les 2 vol., 4 fr.)

S. le G. Le 10 décembre 1878. — Je vous serais reconnaissant si vous indiquez, dans l'un des prochains numéros de l'*Ami du Clergé*, l'auteur et l'éditeur d'un bon manuel de politesse à l'usage du clergé. — L'abbé HENRI R.

Réponse. — Il y a eu, dans le temps, un volume fort estimé de Mgr Devie, intitulé : *Du ton et des manières d'un ecclésiastique dans le monde*, publié par la librairie Périsse, L'éditeur Jules Vic en a publié récemment un nouveau très-remarquable sous ce titre : *Politesse et convenances ecclésiastiques*, par un supérieur de Séminaire. (Prix : 3 fr. 50.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 10. — PRÉDICATION : 1° Epiphanie ; 2° Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie ; 3° Catéchèses. — LA CIRCONCISION ET LE BAPTÊME : Conférence dogmatique. — CONGRÉGATION DES RITES : Emploi du pétrole pour l'éclairage des églises ; Nouvelles explications sur le droit de Préséance des Docteurs. — BUDGET DES CULTES. — LÉGISLATION : Legs à la fabrique ; Qui doit s'occuper de faire rentrer la somme léguée ? Quelles démarches à faire ? — Formalités à remplir pour faire autoriser la donation. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Nos rapports avec Dieu. — PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE : L'apôtre de l'Allemagne. — CONSULTATIONS : Domicile requis pour contracter valablement mariage ; Nature de la délégation nécessaire pour assister valablement au mariage des étrangers. — COURRIER DE L'UTILE : Soins à donner aux asphyxiés ; Traitement de l'anémie ; Conservation de la chaleur aux pieds. — CORRESPONDANCE.

PRÉDICATION

ÉPIPHANIE

Vidimus stellam Ejus in Oriente et
venimus adorare Eum.
(S. Matth. II, 2.)

La naissance de Jésus-Christ avait été manifestée aux Juifs dans la personne des bergers par le ministère des anges. — Aujourd'hui Dieu la fait connaître aux Gentils, en la personne des Mages, par le moyen d'une étoile inconnue jusqu'alors. — A la première vue de cet astre miraculeux, les Mages prennent la résolution généreuse de quitter leur royaume pour aller dans un pays éloigné chercher et adorer Celui que le ciel leur a fait connaître. — Tel est le fond du mystère de ce jour : *mystère de manifestation* par rapport à Jésus-Christ ; — *mystère d'instruction* par rapport à nous.

I. — Epiphanie signifie manifestation. C'est à juste titre que l'Eglise donne ce nom au mystère de ce jour, puisque Jésus-Christ s'y est manifesté de la manière la plus propre à prouver qu'il est le Fils de Dieu. — En effet, il nous montre sa grandeur en faisant éclater sa puissance et sa miséricorde. — D'abord il manifeste sa puissance. — Quel rapport y avait-il entre une étoile et la naissance d'un enfant ? Des milliers d'hommes l'avaient vue sans profit. — Les Mages, au contraire, tirèrent cette conséquence, parce qu'une lumière intérieure éclairait leur intelligence et leur montrait en cet astre un témoignage de la naissance du Messie : de là vient qu'ils l'appellent son étoile, *stellam ejus*. — Donc l'Enfant-Dieu exerce son pouvoir d'une manière bien éclatante, et il peut dire que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre : au ciel, où il fait luire un nouvel astre qui publie sa grandeur ; sur la terre, où il met en marche des souverains qui se font gloire d'être ses sujets.

Sa miséricorde s'exerce en appelant les Mages, et, en leur personne, tous les Gentils, des ténébres du paganisme à la foi. Rappeler le triste état du monde avant la venue de Jésus-Christ. Il ne fallait rien moins, dit saint Augustin, qu'un médecin tout-puissant pour guérir un malade si désespéré : *Magnus de celo venit medicus, quia magnus in terrâ jacebat ægrotus*.

II. — *Mystère d'instruction par rapport à nous*. Fruits que nous devons retirer de cette solennité : Adorons sa puissance, bénissons sa miséricorde. En pénétrant avec les Mages dans l'étable de Bethléem, ne nous bornons pas à applaudir à l'adoration des Mages, efforçons-nous de l'imiter.

1° Elle est *prompte* d'abord. A peine ont-ils vu briller l'étoile qu'ils se hâtent d'aller déposer leurs présents et leurs cœurs aux pieds de celui dont le Ciel leur découvre la naissance. *Vidimus stellam ejus et venimus adorare Eum*. Nous, au contraire, nous retardons toujours à suivre l'étoile intérieure qui nous éclaire. Peut-être y a-t-il des années entières que Dieu nous appelle et nous résistons !

2° L'adoration des Mages est *courageuse*. Ils quittent leur pays, leur maison, leur famille, leur royaume ; ils entreprennent un voyage long et pénible ; rien ne les arrête. Dieu n'exige pas de nous tant de labeurs, il ne nous demande que le sacrifice de nos passions et le don de notre cœur, et nous refusons !

3° L'adoration des Mages est *respectueuse* : *Procedentes adoraverunt Eum*. C'est la condamnation de tant de chrétiens qui entrent dans nos temples sans intention, qui y demeurent sans respect.

4° L'adoration des Mages fut *généreuse* : ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, *aurum, thus et myrrham* : présents mystérieux que nous devons regarder comme d'augustes symboles de la charité, de la prière et de la mortification. A leur exemple, offrons à notre Dieu l'or de la charité, l'encens de la prière, la myrrhe de la pénitence.

Après avoir adoré avec les Mages la puissance de Jésus-Christ, bénissons sa miséricorde. — Pour en comprendre toute l'étendue, rappelons-nous ce qu'il a fait pour nous : *qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum*.

Passages de l'Écriture Sainte. — Luce splendida fulgebitis et omnes fines terræ adorabunt te. — (Tob. XXII — 13).

Reges Tharsis et insulæ munera offerent, reges arabum et Saba dona adducent (Ps. LXXI 10).

Et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei (Ps. LXXI-II).

Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam ; habitantibus in regione mortis, lux orta est eis (Is. IX-2).

Ambulabunt gentes in lumine tuo et reges in splendore ortus tui (Is. IX-3).

Eccce magi ab oriente venerunt Hierosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum (Matth. II-1).

Tous les versets de cet évangile sont à citer.

Passages des Saints Pères. Alia venerunt magi via, alia redeunt ; qui enim Christum viderant, Christum intellexerant ; meliores utique quam venerant revertentur (S. Amb.).

Quæ sunt ista veræ fidei munera ? Aurum regi, thus Deo, myrrha defuncto... Nos quoque qui hæc audivimus et legimus de thesauris nostris, talia, fratres, munera proferamus (S. Amb.).

Thus, aurum, myrrham, regique, hominique, Deoque dona ferunt (S. Hier.).

Quid erat stella nisi mirifica lingua cœli, quæ narrat gloriam Dei (S. Aug.).

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

Erat subditus illis.

(S. Luc, II, 51-52)

Un jour, Notre-Seigneur aperçut un jeune enfant au milieu de la foule qui l'écoutait : il le fit venir à lui, et le proposant pour modèle à ses disciples, il leur commanda d'imiter sa douceur, sa candeur, son humilité, son innocence, et les assura que ces vertus pouvaient seules leur ouvrir les portes du ciel. La Religion qui a recueilli avec un saint respect ces admirables et touchantes paroles, cherche à Nazareth, dans l'humble asile que le Sauveur s'est choisi, le modèle dont vous devez retracer les vertus : 1° Méditons les exemples de Jésus enfant et 2° cherchons les moyens de lui devenir semblables.

1° Exemples de Jésus à Nazareth. J'en remarque trois principaux : piété, obéissance, amour pour le travail. Sa *piété*, qui pourra la comprendre ? Son cœur occupé sans cesse de son Père céleste, le glorifiait par des hommages plus parfaits mille fois que tous les sacrifices de l'ancienne alliance. Toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses desirs se rapportaient à Dieu. Puis, lorsque ces sentiments se manifestaient à l'extérieur, quelle perfection dans sa prière ! Quand, chaque année, ses parents le conduisaient à Jérusalem, quand il était dans le temple, son âme, pour louer Dieu, retrouvait des ardeurs nouvelles.

Son *obéissance*. — Pendant trente années, soumis à sa Mère et à saint Joseph, il se montrait docile à tous leurs ordres. Obéissance de Jésus — obéissance prompte et sans murmure ; — obéissance entière et sans réserve ; jamais il ne fit un choix parmi les ordres qui lui furent donnés. Il ne fait point de l'obéissance une vertu de caractère, de circonstance ou d'humeur. Il obéit en tout et toujours. A trente ans, il est soumis et respectueux, comme il le fut à son premier âge.

Enfin, l'*amour du travail* fut encore la vertu de Jésus enfant. Jeune encore, il vient aider Joseph dans la dure profession qu'il exerce et gagner à la sueur de son front le pain qu'il rapportera le soir à sa mère : *In laboribus a juventute mea*. Jésus n'a pas voulu choisir à son gré l'occupation de ses premières années ; c'était surtout pour Dieu qu'il travaillait, acceptant toutes les misères de notre condition.

II. *Moyens de lui devenir semblables*. Il y en a trois : il faut l'aimer, l'invoquer, l'imiter.

Il faut l'*aimer*. C'est pour nous forcer à l'aimer que Jésus a voulu s'abaisser jusqu'à la faiblesse de l'enfance : *Parvulus Dominus et amabilis nimis*. Il nous dit : donnez-moi votre cœur. Ce n'est point un maître que le réclame, c'est un ami, c'est un frère : *Fili, præbe cor tuum mihi*. Ce n'est point pour le faire souffrir, c'est pour y verser le bonheur et la joie.

Il faut l'*invoquer*. Quels que soient nos besoins, notre protecteur a les yeux ouverts sur nous et les mains pleines de grâces. Le lieu où

on l'invoque avec le plus de confiance, où l'on obtient plus sûrement ses faveurs, c'est à l'autel où il se montre dans les bras de sa Mère.

Il faut l'imiter. C'est le moyen nécessaire pour l'invoquer avec succès et pour lui montrer notre amour. *Exemplum dedi vobis.*

Passages de l'Ecriture Sainte. — Ab infantia mea crevit mecum misericordia. (Job, xxxi, 18.)

Vere tu es Deus absconditus. (Is. xix, 15.)

Adolescentibus exemplum forte relinquam. (II Mach., vi, 28.)

Discite a me quia mitis sum et humilis corde (S. Matth., xi, 29.)

Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum. (Id., xviii, 3.)

Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. (Id., ibid., 4.)

Sinite parvulos venire ad me: talium est enim regnum cœlorum. (Marc, x, 14. — Voir S. Luc, ii, 39-40-51-52.)

Passages des Saints Pères. — Porro Jesus cum parentibus esset subjectus, sine dubio in perfectis una cum ipsis laboribus, morigeram declarabat suam obedientiam. (S. Basil.)

Subditus parentibus, omnem laborem corporalem mansueto et obedienter sustinuit. (S. Basil.)

Usque ad triginta annos, parentum paupertate contentus est. (S. Hieron.)

Infantiam Christus animo sumpsit et corpore. (S. Aug.)

Discant pueri subditi esse parentibus, quia Christo mundus subditur, et Christus tamen parentibus subditus fuit. (S. Aug.)

Stupent senes, admirantur juvenes, et suæ ætatis pueri deterrentur morum ejus gravitate et sermonum pondere. (S. Bern.)

CATÉCHÈSES ¹

VII

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE OU PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Et erat subditus illis. (Luc. ii, 51.)

Le Catéchisme Romain propose comme sujet d'Instruction à faire en ce jour les Devoirs des Enfants envers leurs Parents, et montre l'exemple que leur donne l'Enfant Jésus et qu'ils doivent imiter. C'est dans son quatrième Commandement que Dieu nous les prescrit, en disant : « Honorez votre Père et votre Mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que vous donnera le Seigneur votre Dieu. » (Exod. xx, 12.) Or l'honneur, que nous devons à nos Père et Mère, consiste à les respecter, à les aimer, à leur obéir et à les assister. De là quatre parties dans cette Homélie.

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 4-9.

I. Pourquoi devons-nous respecter nos Père et Mère ? — Nous les devons respecter, parce qu'ils tiennent auprès de nous la place de Dieu. Le respect, que nous sommes obligés de leur rendre, a pour motif l'autorité qu'ils ont sur nous et qui émane de l'autorité divine. Aussi remonte-t-il jusqu'à Dieu lui-même, qui paraît le confondre avec l'honneur rendu à sa Majesté suprême. « Quiconque a la crainte du Seigneur, » dit-il, « respecte ses Parents et servira comme « ses maîtres ceux qui lui ont donné la vie. » (Eccl. iii, 8.) Il est d'ailleurs tellement fondé sur la nature, qu'il a été recommandé par les païens eux-mêmes. Platon dit qu'on doit vénérer ses Parents, parce qu'ils sont les images visibles du Père commun de toutes les créatures. Et Pythagore enseigne qu'« il faut honorer les dieux d'abord, et ensuite ses Père et Mère. » D'où l'on peut conclure avec Tertullien que déshonorer ses Parents (c'est une espèce de sacrilège, d'irréligion et d'impiété (I C. iii, 87. — I S C. iii, 440.) (1) Comment doit-on les respecter ? On doit les respecter de tout son cœur, par actions, par paroles et par une patience à toute épreuve. Il faut que notre respect pour eux soit intérieur et parte du cœur. Quand même ils seraient pauvres, ignorants, âgés et infirmes et que nous serions devenus savants, riches et puissants, ils ont toujours droit à notre estime. Ainsi Jacob n'était qu'un simple berger ; et cependant son fils Joseph, malgré sa prodigieuse élévation en Egypte, le reçut à la cour de Pharaon avec les sentiments de la plus grande vénération. Ne voyons-nous pas également Notre-Seigneur s'abaisser au-dessous de Marie et de Joseph ? (I C. iii, 86. — I S C. iii, 438-439.)

II. Pourquoi devons-nous aimer nos Père et Mère ? — Nous devons les aimer, parce qu'après Dieu nous leur devons la vie et que Dieu les a chargés de pourvoir à nos premiers besoins. Aimer ceux de qui l'on tient la vie est un sentiment naturel, même aux animaux. Mais ce n'est pas seulement la nature qui porte à les aimer, c'est aussi la reconnaissance. « O mon fils, » s'écrie S. Ambroise, « que ne dois-tu pas à la Mère qui t'a donné la naissance ? Elle t'a porté dans son sein à travers mille dangers... Et puis, que de soins ! que de services pénibles ! Que de privations ! Que de sollicitudes ! Que d'empressements ! Que de caresses, lorsqu'elle te portait dans ses bras ! Après tout cela, si tu ne l'aimes pas, tu es un monstre d'ingratitude ! Et ce Père laborieux, vois comme il s'inquiète, comme il s'agite, comme il travaille ! Il ne cesse d'arroser la terre de ses sueurs ; il s'expose à toutes les rigueurs des saisons ; il va, il vient, il est toujours en action, il s'use, il se consume. Et pourquoi ? C'est pour toi ! Pour te procurer le bien-être, pour se dépouiller bientôt en ta faveur et pour te laisser à vivre de sa substance. » Le souvenir des peines que nos Parents ont eues pour nous et des sacrifices qu'ils ont faits pour notre bonheur nous

(1) La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 87. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art 440.

oblige donc à les aimer. L'amour que nous leur devons consiste à leur vouloir et à leur faire tout le bien qu'on peut. Mais, pour être chrétien, cet amour doit avoir un principe surnaturel. Il faut qu'on aime ses Parents pour Dieu et selon Dieu, qu'on les aime dans leur âme et dans leur corps, qu'on leur souhaite et qu'on leur fasse tout le bien spirituel et corporel, dont on est capable. Toutefois, s'il exigeaient des choses contraires à la Loi divine, on devrait préférer à leur volonté celle de Dieu. Car, dit Jésus-Christ, « Quiconque aime son Père ou sa Mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matth. x, 37. — I C. III, 88. — I S C. III, 441-444.)

III. *Pourquoi devons-nous obéir à nos Père et Mère?* — Nous devons leur obéir, parce qu'en leur obéissant c'est à Dieu même que nous obéissons. Le titre de Père et de Mère, qui leur est donné, n'est pas seulement un titre de tendresse, c'est encore un titre de puissance. Rien n'est plus sacré que leur autorité. Aussi est-elle nommée par un ancien la Majesté paternelle. C'est un devoir pour les Enfants de leur obéir. La nature, la raison, la justice, la reconnaissance, leurs propres intérêts, la loi divine : tout les y oblige. D'ailleurs, rien n'est plus avantageux pour les Enfants que d'obéir à leurs Parents. Car l'autorité paternelle, s'ils se laissent diriger par elle, leur apprend à fuir l'oisiveté et les vices dont elle est la source ; elle les habitue au travail et les met en état de gagner leur vie ; elle développe leurs forces, leurs talents et leurs bonnes qualités ; elle les prémunit contre les séductions et les entraînements du monde ; elle les empêche de tomber dans les pièges tendus à leur innocence. Outre ces motifs qui doivent les porter à l'obéissance, il y en a encore un autre qui est très-puissant : c'est la volonté de Dieu. Il exige tellement cette obéissance, qu'il leur en a fait un Commandement spécial et qu'il ne cesse de le rappeler à leur souvenir. Comment faut-il obéir à ses Parents ? Avec promptitude, de bonne grâce et en tout ce qui est juste et conforme à la loi divine. On doit toujours être prêt à exécuter leurs ordres, ne pas attendre qu'ils les réitérent, prévenir même leurs désirs et ne pas compromettre le mérite de son obéissance par son hésitation, ses murmures et ses résistances. (I C. III, 89. — I S C. III, 441-444.)

IV. *Pourquoi devons-nous assister nos Père et Mère?* — Nous devons assister nos Père et Mère, parce qu'il est bien juste que nous leur rendions dans leurs besoins tous les soins que nous en avons reçus nous-mêmes. L'assistance que nous devons à nos Parents consiste à leur procurer, selon nos moyens, tous les secours spirituels et temporels dont ils ont besoin. Les motifs qui nous portent à les respecter, à les aimer et à leur obéir, doivent également nous porter à les secourir. « Ayez soin, » nous dit l'Esprit-Saint, « de la vieillesse de votre Père, et ne le con-
« tristez pas durant sa vie. Si son intelligence
« faiblit, supportez-le dans votre force ; car
« votre charité envers votre Père ne sera pas
« mise en oubli. (Eccli. III, 14-15.) Rappelez-

« vous les gémissements de votre Mère. (Ibid. « VII, 29.) Dieu vous récompensera d'avoir sup-
« porté les défauts de votre Mère ; il vous éta-
« blira dans la justice et se souviendra de vous
« au jour de la tribulation. » (Ibid. III, 16-17). Assister ses Père et Mère dans leur vieillesse, leurs maladies ou leur pauvreté est un devoir, fondé non-seulement sur la loi divine, la raison, la justice et la reconnaissance, mais encore sur la nature. En effet, si, quand on voit souffrir un de ses semblables, on est ému de pitié, quelle compassion ne doit-on pas éprouver à la vue de ses Parents malheureux ! Ne sent-on pas le besoin de venir à leur secours, de les soulager et de les consoler ? Les secours qu'on doit à ses Parents sont corporels ou spirituels, selon qu'ils se rapportent au corps ou à l'âme. D'abord on est obligé de les nourrir et de pourvoir à leur subsistance lorsqu'ils sont dans l'indigence et la pauvreté et lorsqu'ils sont parvenus à un âge où ils ne sauraient plus travailler. C'est surtout quand ils sont malades ou infirmes, qu'il faut redoubler de vigilance auprès d'eux, les entourer de soins et leur procurer tous les remèdes nécessaires pour les soulager, conserver leur vie et prolonger leurs jours. Mais, tout en subvenant à leurs besoins matériels, il ne faut pas oublier leurs besoins spirituels. On doit prier pour eux avec toute la ferveur de son âme, adresser à Dieu les vœux les plus ardents, non-seulement pour leur bonheur terrestre, mais encore pour leur bonheur éternel. C'est surtout quand ils sont près de mourir, qu'il faut redoubler de zèle pour leur salut et les disposer à la réception des Sacrements. Lorsque la mort nous les a enlevés, nous devons leur rendre les honneurs funèbres suivant leur condition et faire prier pour eux. Tels sont nos devoirs envers nos Parents. Reconnaissons donc la nécessité de les honorer. Ne cessons jamais de nous acquitter à leur égard des obligations que Dieu nous a imposées. En les accomplissant, imitons le Saint Enfant Jésus, que l'Evangile nous montre obéissant à la Très-Sainte Vierge et à Saint Joseph, malgré sa divinité qui l'élevait infiniment au-dessus d'eux. (I C. III, 90-91. — I S C. III, 453-458.)
L'abbé REGNAUD.

LA CIRCONCISION ET LE BAPTÊME

CONFÉRENCE DOGMATIQUE

Il est intéressant d'expliquer le sens auquel on peut soutenir que la circoncision fut en quelque sorte une figure du baptême.

Il a toujours existé un sacrement pour effacer le péché originel. Les Saints Pères et les théologiens s'accordent à reconnaître en effet, antérieurement à la loi de Moïse et longtemps avant l'institution de la circoncision, un sacrement institué comme remède du péché originel, pour le salut éternel des enfants et des adultes.

Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, ne peut pas avoir laissé les enfants, dans la religion primitive, sans aucun moyen de salut. Il

suit de là qu'un rite sacré existait pour effacer le péché originel, et ce rite était un sacrement.

Dans la loi de Moïse, la circoncision était le sacrement institué pour effacer le péché originel dans les hommes; c'est là du moins le sentiment très-commun des Saints Pères et des théologiens, mais on ne remarque aucun rite spécial pour les filles. Or, la foi intérieure des parents ne pouvait suffire, car le salut des enfants eût été plus facile à cette époque qu'il ne l'est aujourd'hui. Il y avait donc un rite sensible, un sacrement extérieur, dont l'Ecriture Sainte ne parle pas. C'était vraisemblablement le même rite qui servait sous la religion primitive pour les garçons et les filles, et qui continua d'être employé parmi les peuples que le précepte de la circoncision ne regardait pas.

Saint Augustin, dans son traité *Contra Julianum*, lib. v, fait entendre que les sacrifices servaient peut-être à effacer le péché originel. D'autres théologiens estiment que l'offrande que les parents faisaient à Dieu avait une vertu sacramentelle. C'est d'ailleurs un sentiment assez commun parmi les théologiens que, dans la religion primitive, Dieu avait laissé aux instincts religieux de chaque homme le soin de choisir et déterminer la matière et la forme des sacrements auxquels la grâce surnaturelle était attachée.

Parmi les descendants d'Abraham, et plus tard, après la promulgation de la loi de Moïse, la circoncision effaçait le péché originel. C'est la doctrine commune des Pères latins depuis saint Augustin. Saint Prosper, saint Grégoire le Grand, saint Isidore de Séville, le vénérable Bède, saint Bernard et une foule d'autres se rallient à ce sentiment. Saint Thomas d'Aquin l'enseigne de la façon la plus formelle, ainsi que saint Bonaventure et les théologiens de toutes les écoles. Le pape Innocent III canonise cette doctrine dans la décrétale *Majores*, où il compare la circoncision au baptême. On ne pourrait donc nier cette doctrine sans quelque témérité.

Comme j'ai dit plus haut, les filles avaient aussi un moyen d'effacer le péché originel; elles étaient purifiées par le rite sacramentel qui fut employé sous l'empire de la religion primitive. Ce sacrement continua d'être appliqué parmi tous les peuples étrangers à la loi de Moïse soit pour les garçons, soit pour les filles.

D'après la loi de Moïse, les enfants ne pouvaient être circoncis que le huitième jour; s'il y avait danger de mort, les parents devaient employer l'offrande sacramentelle prescrite par la religion primitive, pour effacer le péché originel.

La savante école des Scotistes pense que la circoncision conférait la grâce sanctifiante *ex opere operato*. En effet, le péché ne peut être remis que par la communication de la grâce surnaturelle; donc, puisque la circoncision effaçait le péché originel, il faut reconnaître qu'elle communiquait la grâce divine.

Les Scotistes vont plus loin. Ils estiment que la circoncision imprimait un caractère indélébile dans l'âme, par la raison qu'elle ne fut pas seulement instituée pour effacer le péché originel, mais aussi afin de marquer le peuple de

Dieu et de le rendre distinct des autres nations. Or, comme le baptême imprime un caractère pour cette raison, ainsi la circoncision en imprime un pour le même motif.

Il faut en dire autant, ajoutent les Scotistes, du sacrement institué dans la religion primitive pour effacer le péché originel. Ce sacrement continua d'exister pour les femmes sous la loi de Moïse, comme il vient d'être dit. Or, selon les Scotistes, ce sacrement primitif imprimait un caractère, car il n'est pas possible que les femmes n'aient pas été les égales des hommes pour les liens surnaturels.

L'Ecole de saint Thomas admet que la circoncision fut le sacrement qui effaçait le péché originel dans l'ancienne loi; cependant, elle n'enseigne pas que ce sacrement conférât la grâce *ex opere operato*.

« Dans la circoncision, dit saint Thomas, la grâce était conférée avec tous ses effets, mais elle l'était autrement que dans le baptême. Le baptême est l'instrument de la passion de Jésus-Christ, qui est déjà accomplie. Cette vertu instrumentale opère dans le baptême. Dans la circoncision, au contraire, la grâce était conférée non par la vertu de la circoncision elle-même, mais par la vertu de la foi à la passion de Jésus-Christ. La circoncision était le signe prophétique de la passion du Sauveur. L'homme qui recevait la circoncision, faisait profession d'embrasser cette foi. La circoncision n'opérait pas *instrumentaliter*. Le baptême a cette vertu. C'est pourquoi le baptême imprime un caractère qui unit l'homme au Christ, et il confère une grâce plus abondante que celle de la circoncision; car une chose présente a plus d'efficacité que celle que l'on opère. »

La question est laissée à la discussion des écoles catholiques; l'Eglise ne l'a jamais définie.

Ce qui est certain, c'est que la religion de l'Ancien Testament fut une vraie religion, et que toutes les choses dont elle se composait furent véritables et réelles: ainsi la sainteté, la charité, la foi, l'espérance, les rites, les vœux et tout le reste. Les sacrements de cette religion furent aussi de vrais sacrements au sens propre du mot, et non de pures figures, comme est le portrait par rapport à l'homme qu'il représente. Ils avaient une existence réelle, quoique imparfaite, comparativement à la loi de grâce.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites

I. — EMPLOI DU PÉTROLE DANS LES ÉGLISES

Dans le dernier numéro de l'*Ami du Clergé*, nous avons rapporté le décret de la congrégation des Rites, en date du 9 juillet 1864, d'après lequel l'huile végétale ou minérale n'est tolérée dans les églises qu'à défaut de l'huile d'olive. Ce décret prohibe clairement l'emploi de l'huile végétale pour le saint Sacrifice de la Messe et

pour la lampe du Saint-Sacrement. Mais n'est-il pas permis pour éclairer ou illuminer l'église ? Comme le décret de 1864 n'aborde pas ce détail qui ne lui avait pas été soumis, et se borne à recommander de n'employer le pétrole et les huiles végétales que par nécessité et avec la permission des Ordinaires, plusieurs ecclésiastiques pensèrent qu'on pouvait s'en servir pour éclairer l'église. Le vicaire-capitulaire de Faenza soumit la question à la Sacrée Congrégation des rites et demanda une réponse catégorique pour savoir si l'on agit contre le sens du décret de 1864 en employant le pétrole pour éclairer l'église, lorsqu'il n'y a pas de nécessité urgente, et sans l'agrément préalable de l'Ordinaire.

Le 20 mars 1869, la Sacrée Congrégation des Rites a décidé qu'on ne peut pas employer le pétrole ou une autre huile végétale pour éclairer l'église et que cela n'est permis que dans le cas de nécessité, et suivant la prudence de l'Ordinaire. Voici le texte latin du décret pontifical :

Faventina

« Quum non una sit sententia circa interpretationem Decreti a Sacra Rituum Congregatione lati sub die 9 julii 1864 in una Plurium Diocesum super usu Petrolei et Oleorum quæ ex vegetabilibus habentur pro nutriendis lampadibus Ecclesiarum, ita ut nonnulli putaverint posse Petroleum adhiberi in Ecclesiis proprio arbitrio et extra casum necessitatis, dummodo non adhibeatur ante Ssmam Eucharistiam vel ante imagines sacras, Rmus D. Canonicus Antonius Conti Vicarius capitularis Dioceseos Faventina a Sacra Rituum Congregatione declarari petiit, num sit contra sensum memorati Decreti diei 9 julii 1864 adhibere Petroleum ad illuminandam ecclesiam, quando necessitas non urgeat, et absque prævio Ordinarii consensu ?

« Sacra porro eadem Congregatio, referente infra scripto Secretario, re mature perpensa, rescribendum censuit : Minime adhiberi posse Petroleum vel aliud Oleum ex vegetabilibus ad illuminandam ecclesiam; sed in casu tantum necessitatis ex prudentia Ordinarii. Atque ita rescripsit et servari mandavit, die 20 martii 1869. »

Il est donc tout à fait certain que la seule raison de nécessité autorise l'emploi du pétrole dans les églises, et que l'Ordinaire est juge de cette nécessité.

II. — LES DOCTEURS EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON ONT-ILS DROIT DE PRÉSENCE ? NOUVELLES EXPLICATIONS, PROFONDE SAGESSE DU SAINT-SIÈGE A CET ENDROIT.

Nous avons publié dans ce même numéro de l'*Ami du Clergé* un décret de la Sacrée Congrégation des Rites qui dénie tout droit de présence aux docteurs. Un de nos abonnés nous demande comment il se fait que le Saint-Siège ait laissé passer sans correction le statut du concile de Tarragone, qui avait accordé cette

préséance aux licenciés et aux docteurs. Voici notre réponse :

Le Saint-Siège ne doit et ne peut pas réformer dans les conciles provinciaux les statuts qui, au premier aspect, peuvent paraître en opposition avec la législation générale de l'Eglise. Il ne peut opérer cette correction radicale, parce que, s'il voulait l'accomplir, il pourrait se trouver arrêté à chaque instant. Une grande partie de la législation ecclésiastique est prémunie contre la coutume ; c'est ce qui a lieu en particulier par rapport au Concile de Trente, dont les décrets sont spécialement préservés contre la désuétude ; la prescription et tout usage opposé. Mais, il est vrai qu'en même temps une partie non moins importante des lois canoniques peuvent subir l'influence des coutumes vraiment rationnelles et légitimement prescrites. Lorsque le Saint-Siège reçoit les actes d'un concile provincial, il suppose que les prescriptions proposées par les vénérables évêques reposent sur un titre légal. Comment démontrer le contraire ? Le Saint-Siège devrait pour cela prescrire une infinité d'enquêtes, recueillir des preuves et des témoignages, en un mot instruire des procès canoniques sur un grand nombre de questions. Ce serait se jeter dans des embarras inextricables. La seule solution pratique consiste à n'accorder qu'une approbation conditionnelle. En effet, le Saint-Siège ne confirme les actes des conciles provinciaux que sous la condition que leurs dispositions ne sont pas en opposition avec les Saints Canons, ni avec les décrets du Concile de Trente, ni avec les bulles pontificales : *Dummodo sacris canonibus apostolicis non adversentur*. Cette clause est toujours sous-entendue dans les décrets par lesquels le Saint-Siège confirme les statuts particuliers.

C'est ce que les Canonistes appellent la Confirmation *in forma communi* : approbation conditionnelle, je le répète, qui réserve les règles de droit par opposition à la confirmation *in forma specifica*, laquelle présente des caractères tout particuliers et exige des formalités spéciales.

Or, les actes des Conciles provinciaux ne sont pas même confirmés *in forma communi* par le Saint-Siège. Ils sont simplement révisés, *recognita* : c'est l'expression technique. D'où il résulte que le Saint-Siège n'assume nullement la responsabilité de la légalité de ces dispositions conciliaires. Cela est si vrai que si une plainte est portée à Rome contre les statuts des conciles provinciaux, le Saint-Siège reçoit l'appel et juge la question d'après les principes de droit.

Ces explications font comprendre comment la Congrégation des Rites a pu, nonobstant le concile provincial de Tarragone, révisé par le Saint-Siège, décider que les licenciés et les docteurs n'ont pas droit à la préséance sur les chanoines qui ne sont pas gradués.

BUDGET DES CULTES

OBSERVATION RÉTROSPECTIVE

On sait que le Sénat avait voté d'abord une petite augmentation pour les desservants, et, — afin de ne pas faire de jaloux, — il en avait fait autant pour les protestants et les juifs. Les députés ont rejeté tous ces crédits, et les sénateurs de dire *Amen!*

C'est bien; n'en parlons plus jusqu'à l'année prochaine. En attendant, voici, à propos du vote pour les protestants, quelques réflexions que nous trouvons dans *l'Univers*, et dont la justesse est manifeste.

Il y a en France 35,000,000 de catholiques, tandis que depuis la dernière guerre il n'y a que 500,000 protestants : ce sont les chiffres officiels. Il y a donc 69 catholiques 1/2 pour un protestant. En 1876, on accorda une augmentation de 200,000 fr. aux catholiques. Les protestants en auraient bien voulu autant. On s'est contenté de leur allouer 20,000 fr., le dixième de ce que l'on accordait aux catholiques; cependant les catholiques sont 69 fois plus nombreux. Que voulez-vous? dit-on : nous ne pouvons pas refuser aux uns et accorder aux autres, ce serait injuste.

Il est étonnant qu'il ne se soit pas trouvé un seul catholique dans le Sénat pour faire connaître la vérité; que dis-je? pour soupçonner même la vérité! M. de Belcastel monte à la tribune pour demander en faveur du clergé catholique la misérable somme de 200,000 fr. : Il s'agit de porter de 900 à 1,000 fr. le traitement de 2,000 desservants âgés de 50 à 60 ans. Vite M. le comte Rampon et le général de Chabaud-Latour escaladent la tribune pour réclamer en faveur des ministres protestants une somme de 112,000 francs, et M. de Belcastel ne s'aperçoit pas que les catholiques sont 69 contre un protestant et qu'il s'agit de donner aux protestants plus de la moitié de ce qu'on donne aux catholiques, comme s'il n'y avait que deux catholiques contre un protestant. En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

Le budget du personnel du clergé catholique s'élève à la somme de 41,913,854 fr., y compris, bien entendu, les évêques, les vicaires généraux et les chapitres. Au moyen d'une simple opération d'arithmétique, on trouve qu'en France le clergé catholique reçoit en moyenne par tête de fidèle la somme de 1 fr. 20 c., tandis que les ministres protestants reçoivent pour chaque sujet de leur secte la somme de 3 fr. 10 c., c'est-à-dire près de trois fois plus. Ne serait-on pas en droit de se demander pourquoi, dans un pays catholique, les protestants se trouvent plus favorisés? Et c'est en demandant l'égalité de traitement comme conséquence de l'égalité de situation, qu'on fait voter 200,000 fr. pour 35,000,000 de catholiques, et 112,800 fr. pour 500,000 protestants! Supposons un ministre protestant pour 500 habitants, cela fait 1,000 ministres. 112,800 francs répartis entre 1,000 ministres donneraient une augmentation de plus de 112 fr. pour chaque ministre, et il n'y a que 2,000 desservants catholiques qui se verraient augmenter de 100 fr.! C'est à désespérer de la logique et du bon sens!

LEGISLATION CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

QUESTIONS ET RÉPONSES

Q. — Un paroissien donne par testament 1,000 francs à la Fabrique de sa paroisse; il laisse trois ans à ses héritiers pour solder cette somme et meurt quelque temps après avoir fait son testament. Quel est celui qui doit s'occuper de faire rentrer cette somme à la caisse de la Fabrique, et quelles sont les démarches à faire pour cela?

R. — Voici les pièces à produire pour obtenir l'autorisation d'accepter ce legs :

- 1° L'extrait notarié du testament;
- 2° L'acte de décès du testateur délivré par le maire;
- 3° L'évaluation de l'objet légué, à moins qu'il ne soit évalué dans le testament comme dans le cas présent;
- 4° L'extrait de la délibération du conseil de Fabrique portant acceptation provisoire;
- 5° Copie du budget de la Fabrique, ou l'état de l'actif et du passif, des charges et des revenus de l'établissement légataire, approuvé par l'évêque et le préfet;
- 6° L'acquiescement des héritiers à la délivrance du legs ou les motifs de leur opposition; s'il n'y a point d'héritiers connus, l'acte des affiches du testament au chef-lieu de la mairie du domicile du testateur et de l'insertion dans le journal judiciaire du département (1);
- 7° L'approbation de l'évêque, s'il y a charge de service religieux, en tout cas, son avis;
- 8° Les avis écrits du sous-préfet et du préfet.

N.-B. — 1° Il serait utile de joindre, quand on le peut, un certificat du maire attestant que la libéralité n'est l'effet d'aucune fraude, captation ou autre circonstance semblable;

2° La demande en délivrance du legs devra être faite par le trésorier de la fabrique aussitôt qu'il aura connaissance du legs. Il y a avantage à cela, puisque, à moins de clause spéciale, les intérêts ne courent qu'à partir du jour de la demande en délivrance. — L'ordonnance du gouvernement reçue, il renouvellera cette demande pour entrer sans retard en possession.

Q. — Un paroissien veut faire une fondation de messes à perpétuité. Dans notre diocèse on n'accepte point de fondation de grand messes à moins de 5 francs par messe et de messes à moins de 3 francs chacune. Quelles sont les formalités à remplir pour faire autoriser cette fondation? La Fabrique doit-elle avoir quelque chose pour gérer cette fondation?

1. L'article 3 de l'ordonnance du 14 janvier 1831 porte : « Nulle acceptation de legs au profit des mêmes établissements, ne sera présentée à notre autorisation sans que les héritiers connus du testateur aient été appelés par acte extrajudiciaire pour prendre connaissance du testament, donner leur consentement à son exécution, ou produire leurs moyens d'opposition; s'il n'y a pas d'héritiers connus, l'extrait du testament sera affiché de huitaine en huitaine et à trois reprises consécutives, au chef-lieu de la mairie du domicile du testateur et inséré dans le journal judiciaire du département, avec invitation aux héritiers d'adresser au préfet dans le même délai, les réclamations qu'ils auraient à présenter. »

R. — Dans la précédente question, il s'agissait d'un legs testamentaire; dans celle-ci, il s'agit d'une donation entre vifs. Voici les pièces à produire pour obtenir l'autorisation de l'accepter :

- 1° L'acte de donation passé devant notaire (1);
- 2° L'évaluation de la chose donnée faite par un homme de l'art, à moins que l'évaluation ne soit exprimée dans l'acte ou qu'il s'agisse soit d'un capital, soit d'une rente pécuniaire;
- 3° Le certificat de vie délivré par le maire du lieu;
- 4° La délibération du conseil de Fabrique portant acceptation provisoire. C'est dans cette délibération qu'on voit si les charges imposées par le donateur sont acceptables selon les règlements diocésains, lesquels déterminent s'il y a charge ou bénéfice pour la Fabrique (2);
- 5° Le budget de la Fabrique ou l'état de l'actif et du passif des charges et des revenus de l'établissement donataire, approuvé par l'évêque et le préfet;
- 6° L'acceptation de l'établissement, s'il y a charge de service religieux et en tout cas son avis;
- 7° Les avis du sous-préfet et du préfet;

N.-B. — 1° Il est très-utile, lorsqu'on peut l'obtenir, de joindre aux dossiers pour les donations entre vifs, comme nous l'avons dit pour les legs, un certificat du maire constatant que la libéralité n'est l'effet d'aucune fraude, suggestion ou autre circonstance semblable;

2° Lorsque l'ordonnance qui approuve l'acceptation est rendue et que le trésorier en a reçu l'ampliation, il doit s'empresse, pour assurer la validité de la donation, d'accepter au nom de la Fabrique, par acte notarié, et de signaler au donateur son acceptation;

3° Une manière d'éviter cette kirielle de formalités, serait que les héritiers ou donateurs donnassent de la main à la main, et que cet argent fût dépensé, d'accord avec la Fabrique, en quelque achat, ou décoration ou travaux.

1. Avis du Conseil d'Etat du 4 juin 1840 : « Une simple déclaration de donner sous seing privé suffirait dans les cas où il appartient au préfet d'autoriser l'acceptation. Les préfets sont compétents quand la somme donnée ne dépasse pas 300 francs. »

2. Circ. ministérielle du 12 avril 1819, suivie dans l'administration, quoique l'art. 69 du décret du 30 déc. 1809 ne parle que de l'avis du bureau. — Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici : 1° que les dons et legs de rentes sur l'Etat acquises depuis plus d'un an, ne paient point de droits d'enregistrement proportionnel, mais seulement le droit fixe de 1 franc pour chaque acte de donation et d'acceptation; 2° qu'en certains cas, les dons ou legs faits à la charge de services religieux doivent être considérés, non comme de simples donations, mais seulement comme des contrats innommés (*do ut facias*), que la loi du 22 frimaire an VII, art. 69 ne tarifie qu'aux droits d'enregistrement de 2 %. Quoique les termes employés dans les actes de donation et de testaments ne changent pas la nature des libéralités onéreuses qu'ils expriment, il serait à désirer que ces actes prissent même dans les mots le caractère de contrat commutatif qui généralement leur convient. — Les donations entre vifs n'étant irrévocables qu'après la signification de l'acceptation faite par le trésorier au nom de la Fabrique et devenant nulle par la mort du donateur qui surviendrait auparavant, il importe que la Fabrique fasse sans retard les diligences nécessaires pour l'accomplissement de toutes les formalités.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

NOS RAPPORTS AVEC DIEU

Dans les discours du matin et du soir, nous méditerons les ressemblances du sacerdoce avec son instituteur et son type divin, Notre-Seigneur Jésus-Christ : dans les causeries du milieu du jour, nous traiterons des rapports du prêtre avec les principaux centres de ses obligations, c'est-à-dire avec Dieu, avec soi-même, avec ses supérieurs, avec ses confrères, avec le monde. Ainsi sera exploré, à peu près, le cercle entier de la perfection ecclésiastique, et s'il reste quelque lacune à combler, au milieu du vaste ensemble que j'embrasse, votre connaissance de la matière y suppléera.

Dieu est le principe et le terme de toutes nos bonnes actions : *Ego principium et finis* (1). Aussi, dans un sens plus ou moins étendu, la morale entière n'est pas autre chose que la règle de nos rapports avec Dieu. Mais, c'est là un sujet trop complexe pour un seul entretien. J'en élimine tout ce qui concerne les commandements de la seconde table, puis, encore, de ce qui regarde les commandements de la première, tout ce qui ne se réfère point à ces relations directes avec Dieu appelées les exercices de piété. Ce n'est point sans intention que nous commençons par là : ce grand devoir forme comme le cœur de la vertu de religion, et le moyen de communication le plus intime, *os ad os* (2), entre le Créateur et la créature. En perfectionner la pratique dans notre vie, c'est le principe le plus fécond et le plus actif de notre restauration. Où est le prêtre qui conserve l'habitude de mal faire, s'il recouvre celle de bien prier ?

Exerce te ipsum ad pietatem (3), disait, autrefois, l'Apôtre à son disciple chéri : laissez-moi vous répéter le même conseil, en l'accompagnant de ce commentaire très-simple, à savoir : 1° que ces exercices sont moins l'honneur de Dieu que le besoin du prêtre ; 2° que, par leur variété, ils répondent à la variété de nos besoins : si bien que, constituant ici-bas un prélude, un essai de notre union céleste avec Dieu, ils ont pu être nommés par saint Grégoire : le commencement de la vie éternelle : *Inchoatio vite æternæ* (4).

Comment les pratiques de piété sacerdotale sont-elles le besoin plutôt que la charge de notre sacerdoce ? Le prêtre appartient à Dieu par son vœu de chasteté, aux âmes par son ministère, à la société, en général, par ses influences publiques ; trois devoirs qui nécessitent en lui des forces proportionnées. Or, la source de ces forces se trouve excellemment dans ses exer-

1. Apoc., I, 8.
2. II Joan., II, 18,
3. I Tim., IV, 7,
4. S. Greg.

cices, car ils sont un préservatif pour sa chasteté, un approvisionnement pour son ministère, une force pour ses influences publiques.

Un préservatif pour sa chasteté. Le monde a raison quand il ne croit pas à la vertu d'un homme de trente ans, et quand il affecte de chercher les purs, même dans nos rangs, avec la dérisoire lanterne de Diogène. Il a raison en ce sens que, naturellement parlant, bien peu seraient capables de ce sacrifice héroïque ; mais ce qui n'est pas possible par la docilité des tempéraments, ni par l'énergie seule de la volonté, ni par la prudence sévère des régimes hygiéniques, ni par la crainte de l'opinion ou des supérieurs, ni par les leçons quelquefois foudroyantes de l'expérience, tout cela est possible, j'allais dire facile, par la vertu de la prière. Voilà pourquoi le monde, qui parle justement de ces choses au point de vue naturel, surnaturellement, en raisonne avec un cynisme insensé. Mais, je connais un homme aussi insensé que le monde, c'est le prêtre qui n'a jamais pu comprendre l'étroite relation qu'il y a entre la ferveur de son oraison et la rigidité de ses mœurs, le prêtre qui a la prétention de vivre à la façon des anges, sans vivre dans l'intimité de Dieu comme eux.

Arrière donc, l'impur scepticisme des libertins, en matière de continence ; il n'est pas vrai que cette vertu soit une hallucination des siècles monastiques, elle est une réalité éclatante dans l'histoire du clergé. Mais voulez-vous savoir quel est le maître ressort d'un si noble empire sur soi-même ? Voici, à ce sujet, le secret de Salomon : *Sciri quia non possum esse continens nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientia scire cujus esset hoc donum* (1). Voici le secret de Notre-Seigneur lui-même : *Vigilate et orate* ; car la prière vous garde, non-seulement de la chute, mais encore de la tentation : *Ne intretis in tentationem* (2).

La prière étant une élévation de l'âme, arrache celle-ci aux étreintes de la chair, et nous porte à des sommets d'où l'esprit commande à la matière. Dès que le prêtre étend les bras vers le ciel, comme l'oiseau déploie ses ailes, il s'imprime un essor vers ces hauteurs sereines et voisines de Dieu où les tempêtes de la passion ne montent pas : *Incorruptio facit esse proximum Deo* (3). Aussi, à l'heure des révolutions organiques, faisons cette belle expérience, mettons-nous à genoux pour remplir nos fonctions de séraphins, des influences séraphiques descendront sur nos membres purifiés. Il y a, en nous, deux ferveurs qui sont en raison inverse l'une de l'autre, celle de la prière et celle de la passion ; à l'instant où la première s'allume, la seconde s'éteint.

Voilà pourquoi le divin Maître, nous enseignant les conditions du gouvernement de nous-même, ne nous dit pas : Pour dompter la fougue de vos entraînements, fuyez vos presbytères, passez sous des cieus plus tempérés, cachez-vous dans les antres du désert, roulez-vous sur

des épines, à l'exemple de mon serviteur François d'Assise, plongez-vous dans la glace des étangs, comme le firent mes vaillants disciples Ignace et Bernard, mais il nous donne ce simple et facile préservatif : levez les yeux au ciel et criez : *Pater noster qui es in cælis, ne nos inducas in tentationem*.

Ah ! mes vénérés confrères, quels graves motifs pour ne pas omettre nos exercices ! même pour ne pas les convertir en un travail purement intellectuel ! On vous a peut-être quelquefois répété ce vieux conseil : Préparez votre prône durant votre oraison. Je réponds : Mauvais prône, détestable oraison. Ne mettez dans le prône que ce que vous avez senti, fait passer par votre âme, dans l'oraison, je le veux bien ; mais, si vous offrez à votre esprit et à votre âme une substance à se partager par moitié, l'esprit dévorera tout, l'âme ne s'assimilera rien. Terrible sujet d'examen pour les prêtres peu surnaturels, qui étudient sans méditer, car, avec un esprit orné de toutes les connaissances, ils peuvent avoir une âme ouverte à toutes les concupiscences.

Qu'ils s'en souviennent, ces jeunes confrères, si affairés pour le prochain, si négligents pour leur intérieur, qui soignent leur vogue plutôt que leur âme, et qui n'ont jamais consacré une retraite du mois à trancher cette question de vie ou de mort : dans quelle mesure ils doivent se dépenser, dans quelle mesure se réserver ? Aussi, quand on les trouve à l'état de colonnes brisées dans le sanctuaire, si on leur demande la cause d'une telle ruine, ils répondent souvent : « Ce n'est pas la séduction, c'est le tourbillon qui m'a renversé. Sans doute, j'ai descendu le dernier degré le jour de ma chute, mais ma chute a commencé le jour où commença mon habitude d'omettre l'oraison. » Ainsi, la déchéance du prêtre ressemble à une échelle dont la grosse extrémité touche à la boue, et dont l'autre se perd dans les hauteurs. Ne sommes-nous pas sur la pente qui conduit de l'un à l'autre de ces points ?

Mes vénérés confrères, saint Bernard écrivait au Pape Eugène : « Savez-vous que ce mouvement d'affaires, s'il vous emporte au lieu de vous porter, s'il vous maîtrise au lieu d'être maîtrisé, vous conduira où vous ne voulez pas aller, à l'endurcissement ? » Hélas ! si les affaires du Vicaire de Jésus-Christ sont dangereuses, que ne doit pas craindre un vicaire de village des siennes, quand elles ne sont qu'une fièvre d'activité, d'amour-propre et de sensualité sans recueillement : *Ex quo trahere te habent occupationes maledictæ* (1).

Les exercices de piété sont encore un approvisionnement pour notre ministère. Les nourrices, dit un Père, ont besoin de se nourrir beaucoup. Vous êtes les pères nourriciers du peuple, par conséquent, obligés de vous ravitailler à la plénitude de Jésus-Christ, par des communications fréquentes, si vous ne voulez pas faire souffrir la faim en la souffrant. Principe évident, au moral comme au physique, plus un homme dépense de sa substance, plus

1. Sap., VIII, 21.

2. Luc, XI, 4.

3. Sap., VI, 20.

1. S. Bern., *De consid.*

de respect que le saint Sacrement; mais si vous pensez, au contraire, que là Dieu vous examine, que l'Eglise a compté tous vos pas et décrété tous vos mouvements, alors vous tremblerez au lieu de chercher à produire de l'effet. Principe infaillible de vérité, dans nos cérémonies, ne pas nous occuper des témoins de la nef, ne considérer que ceux de la voûte. Avec de telles pensées, on aime ou on craint les fonctions sacrées, on ne les néglige pas, on les profane moins encore : et cette dévotion est d'autant plus importante, que nos fonctions, remplies avec la foi, nous élèvent jusqu'à des proportions surhumaines, au rôle d'un Dieu lui-même, tandis que, dépourvues de sentiment surnaturel, elles nous réduisent aux proportions d'un personnage de pure représentation. Nuance que la foule voit très-bien et sent mieux encore.

Avant de quitter cet ordre d'idées, concluons avec un pieux auteur : *Revertere, anima mea, ad Dominum Deum tuum* (1). Il y a pour vous, en ceci, un devoir de conservation propre, en même temps qu'un besoin de cœur, car voici le malheur qui vous menace : *Tempore quo fuerint dissipati, peribunt* (2). Au contraire, écoutez ces promesses faites au prêtre intérieur : *« Frequens Dei visitatio cum homine interno, dulcis sermocinatio, grata consolatio, multa pax, familiaritas stupenda. Da ergo Christo locum, et cæteris nega introitum »* (3).

R. P. CAUSSETTE.

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

VIII

Les prêtres Virgilius et Sidoine avaient été dénoncés à Boniface comme professant sur Dieu et sur l'âme une doctrine perverse. L'évêque en écrivit au pape Zacharie, qui soumit à une enquête canonique l'orthodoxie de Virgilius et de Sidoine. Les accusations dont ils étaient l'objet ne se trouvèrent pas fondées, et Boniface cessa ses plaintes. Dans la suite, Virgilius, dont le nom est inscrit au catalogue des saints, fut élevé au siège épiscopal de Salzbourg et Sidoine à celui de Constance.

La correspondance relative à cette affaire entre deux saints comme le pape Zacharie et l'apôtre de l'Allemagne n'a rien que de noble et de généreux; mais la libre pensée moderne ne l'entend point de la sorte. On accusait Virgilius « croire à l'existence d'un monde souterrain, « peuplé par d'autres hommes, éclairé par un autre soleil et une autre lune, » c'est-à-dire, en d'autres termes, de professer la croyance superstitieuse des Germains au *Nifheim*, empire souterrain du dieu Hêda. Si l'accusation eût été vraie, le pape saint Zacharie se déclarait prêt à excommunier Virgilius, et certes le pape Zacharie avait raison. Cependant nos libres penseurs prennent la chose au tragique. « Virgilius, disent-ils, était un habile astronome; il affirma que la terre était sphérique, et qu'il existait des antipodes. Le Galilée du huitième siècle

fut condamné comme hérétique par le pape Zacharie, à l'instigation de Boniface. » Or, Virgilius n'a jamais affirmé que la terre fût sphérique; il n'a jamais parlé des antipodes; il ne fut jamais condamné comme hérétique. L'invective des libres penseurs de nos jours contre le pape saint Zacharie et saint Boniface constitue un anachronisme encore plus ridicule que prétentieux.

Boniface revint une troisième fois à Rome, dans sa vieillesse, pour se recommander aux prières des saints apôtres; puis il se rendit dans la partie de la Frise, demeurée encore païenne, où il souffrit le martyre à l'âge de soixante-quinze ans. Ce fut la digne couronne de sa courageuse mission.

« Un jour, le 5 juin 755, dit Ozanam, le pavillon de l'archevêque avait été dressé près de Dockum, au bord de la Burda, qui sépare les deux Frises orientale et occidentale. L'autel était prêt et les vases sacrés disposés pour le sacrifice, car une grande multitude était convoquée pour recevoir l'imposition des mains. Au lever du soleil, une nuée de barbares, armés de lances et de boucliers, parut dans la plaine et vint fondre sur le camp. Les serviteurs coururent aux armes, se préparant à défendre leur maître. Mais l'homme de Dieu, au premier tumulte de l'attaque, sortit de sa tente entouré de ses clercs et portant les saintes reliques, qui ne le quittaient point. « Cessez ce combat, mes enfants, s'écria-t-il; souvenez-vous que l'Ecriture nous apprend à rendre le bien pour le mal. « Ce jour est celui que j'ai désiré longtemps; « voici l'heure de la délivrance. Soyez forts dans « le Seigneur; espérez en lui, et il sauvera vos « âmes. » Puis, se retournant vers les prêtres, les diacres et les clercs, il leur dit ces paroles : « Frères, soyez fermes et ne craignez point ceux « qui ne peuvent rien sur l'âme; mais réjouissez- « vous en Dieu, qui vous prépare une demeure « dans la cité des anges. Ne regrettez pas les « vaines joies du monde, traversez intrépidement ce court passage de la mort, qui mène au « royaume éternel. » Aussitôt une bande furieuse de barbares les enveloppa, égorgea les serviteurs de Dieu et se précipita dans les tentes. Au lieu d'or et d'argent, ils n'y trouvèrent que des reliques, des livres et le vin réservé pour le sacrifice. Irrités de la stérilité du pillage, ils s'enivrèrent, se querellèrent et se tuèrent.

Les chrétiens, se levant en armes de toutes parts, exterminèrent ce qui était resté de ces misérables. Le corps de saint Boniface fut retrouvé. Auprès de lui était un livre mutilé par le fer, taché de sang, et qui semblait tombé de ses mains défaillantes. Il contenait plusieurs opuscules des Pères, entre lesquels un écrit de saint Ambroise intitulé : *Du bienfait de la mort*.

Ainsi mourut, après trente-huit ans d'apostolat, ce généreux chrétien, qui avait conquis, dit M. Mignet, par ses périlleux travaux et par son infatigable dévouement, toute une grande contrée à la civilisation. Il périt comme un soldat sur le champ de bataille. L'Allemagne le regarda comme son bienfaiteur, l'Eglise le compta au nombre de ses héros, de ses martyrs et de ses saints.

1. Thomas a K. *Sol. anim.*

2. Job, vi, 17.

3. *De Imit. Christ.*

IX

L'ami et le protecteur de Boniface, Carloman, devenu veuf, avait résolu de renoncer au monde, tant par le désir du Ciel que par le regret d'avoir fait tuer une multitude d'Allemands rebelles, en 746. Il se retira donc l'année suivante, septième de son règne, laissant à son frère Pépin ses Etats, c'est-à-dire la France orientale. En 744, il avait donné à saint Boniface et à son ermite saint Sturme un lieu désert sur les bords de la rivière de Fulde, avec quatre mille pas tout à l'entour pour y bâtir un monastère ; voici à quelle occasion. Sturme avait fait deux voyages inutiles pour trouver un lieu favorable à la contemplation et à la prière. Boniface lui ordonna de chercher encore, en l'assurant que Dieu avait préparé dans la solitude qu'il venait de parcourir, une habitation à ses serviteurs. Sturme parti seul, monté sur un âne, chantait des psaumes, et recommandait continuellement son excursion à Celui qui est la voie, la vérité et la vie. Il ne rencontrait que de grands arbres, des oiseaux et une multitude de bêtes sauvages. Il s'arrêtait où la nuit le prenait ; mais, de peur que les bêtes ne mangeassent l'animal qu'il montait, il coupait du bois et l'enfermait d'une manière de haie. Pour lui, après avoir fait sur son front le signe de la croix, il dormait tranquillement. Un jour, étant arrivé au grand chemin de Mayence, il rencontra une foule considérable d'Esclavons qui se baignaient dans la Fulde. C'était un peuple venu du Nord, qui, depuis plus d'un siècle, ravageait l'Empire et s'étendait bien avant dans la Germanie. Ils se moquèrent du saint homme, suivant la coutume des païens, mais ils ne purent lui faire aucun mal. Enfin, il découvrit un lieu tel qu'il le cherchait depuis si longtemps ; et, l'ayant bien examiné et soigneusement remarqué, il en porta la nouvelle à saint Boniface, qui, sachant que ce lieu appartenait à Carloman, le prince des Francs, le lui demanda pour y mettre des moines avec Sturme, en qualité d'abbé, sous la règle de saint Benoît. Le couvent prit le nom de la rivière de Fulde, et fut bientôt une école célèbre de lettres et de sciences, d'où sortirent dans la suite plusieurs saints et savants personnages. Pourquoi n'imitons-nous pas nos aïeux ? Pourquoi n'usons-nous pas largement et sans faiblesse, sans nous laisser ébranler par les criailleries de l'ignorance et de l'erreur, des moyens infaillibles à l'aide desquels ils ont civilisé les déserts, et y ont fait briller les arts et la vertu ?

Combien de cœurs brisés ont de tout temps appelé une main divine pour les guérir ! Carloman ne voulait plus des grandeurs de cemonde ; il était fatigué de la vie tumultueuse des camps ; il avait perdu la compagne qu'il s'était choisie, l'épouse pieuse qui d'un sourire calmait les ennuis du pouvoir, qui venait toujours à lui avec quelques paroles du ciel. Son projet était de s'ensevelir dans un cloître. Les monastères étaient à cette époque le refuge des grands déchus ou des cœurs affligés, et en même temps l'asile du peu de savoir qui avait survécu à tant de bouleversements, le centre de l'activité intellectuelle, et le foyer d'où les lumières de la ci-

vilisation se répandaient sur l'Europe et sur tout l'univers. Carloman prit le chemin de Rome en passant par Saint-Gall, abbaye plus tard fameuse, qui commençait à peine. Les chroniques nous disent *qu'il y fit ses prières*, et qu'il écrivit de là à son frère Pépin d'accorder à ce couvent, à sa considération, la concession de quelques terres ; ayant tout quitté, il ne pouvait plus rien donner. Arrivé dans la ville sainte avec quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, il déposa sur le tombeau des apôtres les présents qu'il avait apportés, entre autres un grand arc d'argent pesant soixante-dix livres. Il s'offrit lui-même au prince des apôtres et reçut le froc de la main du pape Zacharie. Ensuite il se retira sur le Mont-Soracte, montagne détachée des autres monts de la Sabine, majestueuse pyramide qui domine l'*Agro-Romano*. Il y demeura quelques années occupé à se plier aux rigueurs de la pénitence. Mais les nobles d'entre les Francs qui allaient à Rome acquitter leurs vœux, se croyaient obligés de venir en passant saluer le prince qui avait été leur maître. *Qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des joies de ses premières années ?* La vue des visiteurs qu'il recevait, leurs récits, les marques de dévouement sans bornes qu'ils ne cessaient de renouveler, tout contribuait à bouleverser l'âme de Carloman. Son imagination surexcitée ressuscitait un passé déjà éloigné, et faisait naître le regret d'avoir abdiqué la puissance souveraine. Carloman, de moine zélé qu'il était depuis deux ans, tendait à devenir un moine indifférent aux devoirs de sa profession. Il n'osait plus quitter sa cellule ; les plantes de sa solitude semblaient lui reprocher sa tiédeur ; il leur criait : « Taisez-vous ; vous m'appellez ingrat, vous me dites que c'est par amour pour moi que Dieu vous a créés, et que cependant je ne l'aime pas ; mais je vous entends, taisez-vous, et ne me reprochez pas davantage. » Dans d'autres moments, il gravissait la cime la plus aiguë du Soracte, et de là il parlait à Dieu : « Seigneur, n'abandonnez pas le pauvre Carloman ; il devient fou. Ayez pitié de lui, Seigneur ! Tant qu'il a eu à se battre, c'est pour vous, pour la gloire de votre nom qu'il a livré des batailles ; toutes ses expéditions étaient dictées par le désir sincère de civiliser les peuples. Je me suis bien vite lassé des passions du sang et de l'orgueil, je suis à vous, ô mon Dieu, et je ne veux être qu'à vous ; sauvez-moi ! sauvez-moi ! » Sa prière fut exaucée ; le Pape lui conseilla de quitter secrètement le Mont-Soracte, et de n'emmener avec lui qu'un seul de ses confidents.

Où s'est retiré le fils de Charles-Martel ? — Notre prochaine Promenade nous l'apprendra.

CONSULTATIONS

Domicile requis pour contracter valablement le mariage dans le pays où l'on réside. — Nature de la délégation qui est nécessaire pour assister valablement au mariage des étrangers.

Nous recevons deux consultations relatives au mariage. La première concerne le domicile.

Quelqu'un qui transfère sa résidence dans un pays pour y demeurer un temps indéterminé, peut-il se marier après cinq ou six mois de séjour dans ce pays ? Voici la question telle qu'elle nous est posée :

Françoise, majeure, ayant perdu son père et sa mère, pour ne pas rester seule et par des raisons de convenance, quitte la maison paternelle et va chez son oncle *publice et animo manendi* pour un temps indéterminé. En quittant la maison paternelle, Françoise y a laissé son mobilier et des domestiques pour en prendre soin; aujourd'hui Françoise va se marier, elle va quitter la maison et la paroisse de son oncle, et il y a six mois moins un jour qu'elle a quitté la maison paternelle : peut-elle se marier dans la paroisse de son oncle, ou n'est-elle pas plutôt obligée de se marier dans sa paroisse natale ?

Voici les dispositions des statuts du diocèse à ce sujet : « Les personnes majeures peuvent se marier dans la paroisse qu'elles habitent *publice et animo manendi*, ne fissent-elles que d'y arriver. »

« Elles peuvent aussi se marier dans la paroisse qu'elles habitent depuis six mois, quand même elles n'auraient pas l'intention d'y rester ? »

Peut-on dire des 24 heures qui manquent pour que les six mois soient accomplis : *parum pro nihilo reputatur* ?

Je réponds que Françoise peut se marier dans la paroisse de son oncle et qu'elle n'est pas obligée d'aller se marier dans sa paroisse natale.

Elle le peut selon le droit commun et même d'après le statut diocésain.

Le droit commun autorise le mariage dans le lieu du quasi-domicile. Combien de temps faut-il pour acquérir les droits du quasi-domicile dans un lieu où l'on va résider dans l'intention d'y demeurer un temps déterminé ? Les canonistes estiment communément que le séjour effectif d'un mois est au for extérieur un signe qui exprime suffisamment l'intention de demeurer dans le pays. La constitution de Benoît XIV *Pluribus ab hinc annis*, confirme ce sentiment commun, qui est aujourd'hui adopté généralement.

Lorsque quelqu'un transporte son domicile dans un lieu où il a l'intention de demeurer à perpétuité, il n'a pas besoin d'y résider effectivement pendant un mois afin de pouvoir s'y marier, car il peut contracter valablement le mariage quelque temps après son arrivée dans le pays. Une décision de la Congrégation du Concile a reconnu la validité d'un mariage accompli dans un pays où le mari ne résidait que depuis très-peu de jours; mais il prouva péremptoirement qu'il avait l'intention de s'y fixer. On peut consulter à ce sujet le T. XXIX du *Thesaurus* de la Sacrée Congrégation du Concile, page 73.

Il suit de là que Françoise aurait pu contracter mariage dans sa nouvelle paroisse un ou deux mois après son installation chez son oncle. On n'a pas le droit de lui imposer six mois de domicile.

En outre, le statut diocésain dont l'honorable correspondant nous adresse le texte, autorise les personnes majeures à se marier dans la paroisse qu'elles habitent *publice et animo manendi*, ne fissent-elles que d'y arriver. Françoise est en règle avec ce statut, elle qui ne contracte mariage qu'après cinq mois et vingt-neuf jours de domicile effectif. Le statut diocésain n'établit

pas de distinction entre l'intention d'acquérir le domicile perpétuel ou le quasi-domicile. Le statut est large, trop large peut-être à l'égard de ceux qui ont l'intention de se fixer dans un lieu pour un temps indéterminé, mais non à perpétuité. D'autre part, le statut diocésain nous semble un peu sévère à l'égard de ceux qui arrivent dans un pays dans l'intention d'y demeurer un laps de temps indéterminé. Le droit commun nous semble moins exigeant que le statut diocésain.

Voici les termes de la seconde question :

M. l'abbé Pierre Marie Louise sans s'être fait autoriser par qui de droit, croyant, à tort, n'avoir pas besoin de délégation; le curé de Louise l'apprend à la dernière heure et, en l'apprenant, il dit : « Je donne bien réellement à M. l'abbé Pierre tous mes pouvoirs pour bénir ce mariage, je voudrais pouvoir le lui faire connaître, mais la distance des lieux ne le permet pas. »

La délégation ainsi donnée à M. l'abbé Pierre certainement avant qu'il procède à la bénédiction du mariage, quoiqu'il ne le sache pas, ne pourrait-elle pas rendre le mariage valide ?

Je réponds que la délégation donnée à M. l'abbé Pierre avant qu'il procède à la bénédiction du mariage, quoiqu'il ne le sache pas, ne peut pas rendre ce mariage valide, parce qu'il assiste au mariage en vertu de son pouvoir ordinaire, et non en vertu d'une délégation qu'il ignore. Et comme en réalité, dans l'hypothèse dont il s'agit, il n'a pas le pouvoir d'assister au mariage en question, il s'ensuit que le mariage est nul.

L'honorable correspondant aurait pu préciser le cas, et faire connaître en détail les raisons qui le portent à croire que M. l'abbé Pierre se trompe lorsqu'il s' imagine qu'il n'a pas besoin de délégation. S'agit-il d'un vicaire autorisé d'une façon générale par son curé pour administrer tous les sacrements ? Est-ce un pro-curé ; est-ce un vicaire chargé de desservir la paroisse en l'absence du curé, qui est parti sans donner des pouvoirs spéciaux pour la célébration des mariages ? Pouvait-on écrire au curé et attendre sa réponse ? Nous regrettons de n'avoir pas reçu de renseignements sur ces hypothèses diverses; aussi nous contentons-nous d'indiquer brièvement quelques principes de solution :

La permission générale d'administrer les sacrements dans une paroisse ne suffit pas pour qu'un vicaire soit censé autorisé pour la célébration d'un mariage.

Si le curé est absent, l'administration ecclésiastique ne pouvant être arrêtée ni suspendue, il faut nécessairement que le vicaire qui dessert la paroisse ait le droit de valider par sa présence et son intervention les mariages qui sont demandés.

A cette occasion, nous croyons devoir inviter les correspondants qui nous soumettent des cas à vouloir bien nous adresser des détails circonstanciés, qui nous fournissent les moyens d'envisager les divers aspects d'une question; car il peut se faire qu'une circonstance qui de prime abord paraît peu importante, offre au contraire une importance capitale.

M. l'abbé Coupard, vicaire à la Croix-Avranchin, diocèse de Coutances, nous adresse la demande suivante :

« Je désire savoir s'il existe une Faculté de théologie où un licencié puisse se présenter sans suivre les cours. »

La réponse à cette question n'est pas bien difficile. Je ne parle pas de la Sorbonne de Paris, car on sait que depuis la Révolution cette Faculté n'a pas une existence canonique et ne peut par conséquent conférer des grades valides devant la Sainte Eglise. C'est pourquoi le Saint-Siège, en préconisant les évêques français, leur accorde constamment la dispense du doctorat, quoique quelques-uns d'entre eux aient été gradués en Sorbonne. En effet, la clause : *licet doctor non sit*, se voit *passim* dans toutes les bulles de préconisations épiscopales pour la France. Je ne connais qu'un seul exemple du contraire; mais je dois supposer, vu les traditions romaines, que c'est uniquement par mégarde que l'on a implicitement admis à Rome le doctorat d'un prélat français qui avait pris ses grades en Sorbonne. Personne n'ignore que Mgr Maret, actuellement doyen de la Faculté de la Sorbonne, a fait à plusieurs reprises des démarches pressantes auprès du Saint-Siège dans le but d'obtenir l'érection canonique de la Sorbonne; mais on sait aussi que ses démarches n'ont jamais été couronnées de succès.

A Rome, antérieurement à l'occupation piémontaise, l'Université de la Sapience conférait les grades académiques aux ecclésiastiques qui avaient achevé les cours des séminaires et présentaient un certificat spécial à cet effet. La célèbre bulle de Léon XII, *Cum divina Sapientia*, qui réorganisa si parfaitement l'instruction théologique et littéraire dans l'Etat pontifical, autorisa expressément la Sapience à conférer les grades académiques dans les conditions susdites. Les séminaristes étaient donc dispensés de suivre les cours de la Sapience; ils étaient simplement obligés de subir l'examen oral et l'épreuve écrite. Mais actuellement la Sapience pontificale n'existe plus; les Piémontais l'ont transformée en une université gouvernementale: les grades qu'on y prend n'ont par conséquent aucune valeur au yeux de l'Eglise.

Reste la Faculté de théologie qui est dirigée par les dominicains de la Minerve et le Collège romain. Ces deux Facultés ne confèrent le doctorat qu'à leurs propres élèves; mais, le cas échéant, il y a tout lieu de supposer que le Saint-Père donnerait une autorisation spéciale.

Indépendamment des deux Facultés romaines que je viens de nommer, non-seulement les Barnabites, mais aussi les Conventuels qui dirigent le savant collège de Saint-Bonaventure, confèrent les grades universitaires. Dans ce cas, comme dans le précédent, un indult spécial du Saint-Père suffit pour qu'un étranger y soit gradué canoniquement.

Le Pape accorde quelquefois le doctorat aux hommes connus par leurs écrits, *propter scripta*: dans ce cas, il n'est pas nécessaire d'entreprendre le voyage de Rome et d'y aller subir l'examen; le bref pontifical tient lieu de tout.

La Faculté de théologie érigée canoniquement à Poitiers par le bref pontifical du 1^{er} octobre 1875, a-t-elle le pouvoir de conférer les

grades aux élèves qui ont fait leurs cours ailleurs? La réponse doit être négative, car le bref pontifical parle expressément des élèves qui suivent les cours de la Faculté : *illis qui rite sacre theologie cursum ibi absolverint*, etc. Il en est de même de l'université de Québec, qui a été érigée canoniquement par la bulle *Inter varias sollicitudines* du 6^e des ides de mai 1876. Le passage relatif à la collation des grades ne parle explicitement ni des élèves de l'université ni des étrangers; elle renvoie aux statuts particuliers de chaque Faculté. Il est vraisemblable que les élèves des séminaires diocésains ont la liberté de se présenter à l'examen. Cette liberté est tout à fait conforme à l'esprit de l'Eglise, comme le prouve la disposition de Léon XII concernant la Sapience de Rome.

Comme conclusion pratique, je dirai que le licencié qui désire recevoir le doctorat dans une université catholique et qui ne peut suivre les cours de cette Faculté, n'a qu'à prendre un moyen fort simple: qu'il fasse présenter une supplique aux EE. Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Etudes à Rome, et sans aucun doute il obtiendra gratuitement une permission qui lèvera tous les doutes. Grâce à cet indult, le licencié sera libre de se présenter soit à la Faculté de Poitiers, soit à celle de Paris, ou devant toute autre qui a obtenu le privilège de l'érection canonique.

COURRIER DE L'UTILITÉ

CONDUITE A TENIR QUAND UNE PERSONNE EST ASPHYXIEE PAR LE CHARBON.

Les journaux viennent de rapporter un épouvantable malheur.

A Cornesse (Aisne) une femme, pour chauffer une pièce, avait mis des charbons incandescents dans un poêle sans cheminée ni tuyau. Le soir, tout le monde se coucha; le charbon était déjà éteint. Le père et la mère ne se réveillèrent que fort tard, très-malades, n'ayant pas conscience d'eux-mêmes. Dans la pièce voisine avaient dormi leurs cinq enfants et leur tante.

Tous les six étaient asphyxiés!

Qu'on nous permette à cette occasion de rappeler les soins à donner dans les cas d'asphyxie.

Quand une personne est asphyxiée par les vapeurs de charbon ou parce qu'elle a été longtemps enfermée dans un local où elle manquait d'air respirable, comme dans les caves où fermentent des liquides alcooliques, on devra d'abord enlever, s'il est possible, la source des vapeurs malfaisantes, le réchaud ou le fourneau par exemple, et ouvrir largement les portes et les fenêtres, ou bien, si cela est nécessaire, transporter la victime dans une autre pièce. Elle sera placée sur un lit sans couvertures, la tête et la poitrine élevées. On la déshabillera rapidement, puis on cherchera à la ranimer. Deux personnes seulement seront utiles autour du malade; les autres devront plutôt être éloignées pour que l'air puisse circuler librement dans la chambre. L'une fera avec une flanelle trempée dans un liquide alcoolique ou aromatique quelconque, comme l'eau-de-vie, le rhum

l'eau de Cologne, l'alcool camphré, des frictions énergiques sur tout le corps, mais surtout sur le devant de la poitrine, sur les mains et les pieds. On essuiera ensuite les parties ainsi mouillées avec des serviettes très-chaudes, et on recommencera plusieurs fois le même exercice.

Pendant ce temps, l'autre personne projettera avec force de l'eau froide en pluie à la figure du malade, puis elle lui fera respirer, mais avec modération et en y mettant des intervalles, soit de l'ammoniaque (alkali volatil), soit des sels, soit simplement une allumette dont la partie soufrée est en train de brûler. Si cette stimulation ne produit aucun mouvement et ne fait naître aucune signe de vie sur le visage de la victime, on pourra prendre une plume d'oiseau, mais peu résistante, et on l'introduira à diverses reprises dans la profondeur des narines en la remuant en divers sens, de façon à produire un chatouillement sur la muqueuse très-sensible des fosses nasales.

Lorsque tous ces moyens auront été employés sans succès, on aura recours à une nouvelle ressource, la respiration artificielle. On exercera d'abord une pression avec les deux mains appliquées de chaque côté de la poitrine, de façon à chasser l'air qu'elle contient. Puis, aussitôt, une autre personne, placée derrière la tête de l'asphyxié, le saisira à pleine main sous les aisselles et cherchera à élever les épaules en les rapprochant de la tête; de cette façon, la poitrine se dilatera un peu et l'air pourra y pénétrer. On recommencera la même série de mouvements cinq ou six fois par minute. Tous les quarts d'heure, on pourra interrompre cet exercice pendant deux ou trois minutes.

Enfin, un moyen qui réussit souvent, c'est l'insufflation faite de bouche à bouche, dans les mêmes conditions et avec les mêmes intervalles que la respiration artificielle. Les médecins emploient avec plus de succès l'insufflation à l'aide d'un tube introduit dans le conduit aérien. Mais cette introduction est trop difficile et trop dangereuse pour que nous la conseillions aux personnes étrangères à la médecine.

Aussitôt que le moindre signe de vie se manifestera, on devra redoubler d'empressement pour rappeler tout à fait l'asphyxié à lui-même. Au bout de quelques minutes, on lui administrera avec succès un lavement dans lequel on aura mis une cuillerée de vinaigre et une poignée (60 grammes) de sel de cuisine. On pourra plus tard lui faire prendre soit un peu de vin chaud, soit de l'eau-de-vie ou du rhum mêlés d'eau sucrée très-chaude. Mais on ne devra donner ces boissons que lorsque le malade aura presque complètement repris ses sens et qu'il sera en état d'avaler.

En tout cas, on aura dû envoyer dès le début chercher un médecin, et il ne faudra renoncer à rappeler l'asphyxié à la vie qu'au bout de plusieurs heures. On a vu, dans ces cas, des hommes ne revenir à eux qu'après vingt heures de tentatives.

MOYENS DE COMBATTRE A PEU DE FRAIS L'ANÉMIE.
— DE CONSERVER LA CHALEUR AUX PIEDS

A ces deux questions qu'un lecteur nous

adresse, je répondrai de la façon suivante :

1° L'anémie peut être combattue à peu de frais, outre l'emploi d'un régime tonique composé surtout de viandes rouges et plusieurs heures d'exercice chaque jour en plein air, par l'usage aux repas d'eau ferrée que l'on mêlera à parties égales avec du vin rouge au lieu de se servir d'eau ordinaire. L'eau ferrée se prépare simplement en mettant dans une carafe deux douzaines de gros clous de fer et en renouvelant l'eau à mesure qu'on la dépense. Les mêmes clous peuvent servir indéfiniment. Lorsqu'ils diminuent notablement de volume, on en ajoute de nouveau quelques-uns.

— Un petit verre de vin de quinquina pris, non pas avant, mais plutôt pendant ou après le repas, serait un complément utile de la médication.

2° Quant au moyen à employer pour maintenir la chaleur aux pieds, « alors que deux paires de bas et une paire de chaussettes de soie sont chose insuffisante, » je conseillerais d'abord de faire tous les jours une marche à pied en rapport avec les forces de la personne; puis, tous les soirs, de frictionner les pieds pendant quatre à cinq minutes avec une flanelle trempée dans de l'eau-de-vie camphrée ou même dans de l'eau-de-vie ordinaire, après les avoir préalablement lavés et frottés avec du savon et de l'eau chaude. — Enfin, on les enveloppera, pour se mettre au lit, dans de l'ouate maintenue avec une serviette, de façon à provoquer pendant la nuit une sudation légère.

CORRESPONDANCE

Je désirerais avoir un ouvrage qui puisse servir de guide dans l'éducation des enfants: voudriez-vous avoir la bonté de me signaler les plus recommandables sur cette matière? — L'abbé L. P., abonné.

Le livre de M. l'abbé Chaumont, intitulé : *L'Education, ses Difficultés et son But* est, croyons-nous, le seul qui réponde parfaitement à vos vues. En voici les grandes divisions :

I. De l'importance des premiers soins dans l'éducation. — II. De l'éducation qui convient au premier âge. — III. De la méthode spéciale pour les jeunes enfants. — IV. Instruction religieuse : catéchismes, première communion, confirmation, catéchismes de persévérance. — V. De l'éducation dans la famille. — VI. De l'éducation mixte. — VII. Des internats. — Des vacances. — VIII. De la bibliothèque des adolescents. — IX. Des cours supérieurs pour les jeunes gens et pour les jeunes filles. — X. Du choix d'un état de vie. — XI. Des diverses carrières pour les jeunes gens. — XII. De la vocation chez les jeunes filles.

Le volume contient xvi-592 pages. Prix 3 fr. Impression parfaite. Fort et beau papier. Chaque prêtre devrait en avoir un exemplaire pour faire circuler dans sa paroisse, car un père et une mère de famille le liront avec autant d'intérêt que lui-même. Si vous avez une bibliothèque paroissiale, mettez-l'y bien vite. Communiquez-le à votre instituteur, à votre institutrice : ils vous en remercieront, soyez-en sûr.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 11. — PRÉDICATION : 1° Fête du saint nom de Jésus ; 2° Catéchèses. — CONGRÉGATION DU CONCILE : Empêchement des fiançailles. Dispenses. Mariage civil. Indemnité due à la fiancée. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Rapports avec Dieu. — QUESTIONS HISTORIQUES : Révocation de l'édit de Nantes. — JURISPRUDENCE : Si les actes notariés de donation aux fabriques ou autres établissements religieux sont soumis au droit d'enregistrement avant l'autorisation d'accepter ? Si les notaires peuvent en refuser expédition sous le prétexte de défaut d'enregistrement. — ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE : Lettre de S. G. Mgr Turinaz sur la restauration des églises et la conservation des objets d'art. — CONSULTATIONS : Si l'on peut être à la fois curé de paroisse et aumônier d'un couvent libre. Si le vicaire, employé à cet effet par le curé, a droit à quelque rémunération. — Un Conseil de prudence. — LIVRES NOUVEAUX. — BIBLIOTHÈQUE-MANUEL DU CLERGÉ.

PRÉDICATION

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

Vocatum est nomen ejus Jesus.
(Luc, II, 21.)

Voici un nom qui n'est point du choix de l'homme : nom trois fois saint, qui a été choisi par Dieu lui-même, qui a le premier retenti du haut des cieux : *sanctum nomen ejus in excelso* (Is., LVII, 15), qui a été apporté sur la terre par un ange ; nom le plus grand : *donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philip., II, 9) ; nom le plus efficace aux hommes, puisque c'est par lui seul qu'ils peuvent être sauvés : *nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act., IV, 12.) Pour mieux l'apprécier, méditons 1° ses significations, 2° ses mystères.

I. Le nom de Jésus signifie la délivrance, le salut, l'adoption parmi les enfants de Dieu, la

mise en possession du céleste héritage. Aussi fut-il inscrit à la croix comme un titre de gloire et un titre de mort. Pilate ne trouvait aucune cause pour condamner Jésus à la mort ; et cependant l'évangéliste, en nous parlant de l'écriteau que mit ce proconsul en haut de la croix, nous dit expressément que c'était la *cause de la mort de Jésus*. Ne pourrait-on pas dire que si Jésus n'a point eu lui-même de cause de mort, puisqu'il est innocent, il a cependant en son nom, la véritable cause ? car ce nom de Jésus l'engage à souffrir et à mourir pour nous. C'est parce qu'il est notre Jésus, qu'il dit à son Père en entrant dans le monde : *Le sang des victimes qui a coulé jusqu'à présent pour la rémission des péchés ne vous a point plu, ô mon Dieu, alors j'ai dit : Me voici pour faire votre volonté*. Mais, dit S. Paul, si Jésus a été notre rédempteur par la croix, s'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, c'est pour cela que Dieu lui a donné un nom plus glorieux que tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame hautement que *Jésus-Christ est dans la gloire de son Père*. Cette glorification du nom de Jésus ne m'étonne pas : car si le nom béni de Dieu rappelle à mon esprit l'idée du maître, du souverain, du créateur, le nom de Jésus me rappelle aussi un Dieu, mais un Dieu qui est souverain par amour ; car, non content de m'avoir créé par amour, il me rachète par amour. — Le nom de Jésus lui a été donné à la circoncision comme pour nous apprendre qu'il ne sera véritablement Jésus ou Sauveur qu'à la condition que chacun de nous se dépouillera des inclinations vicieuses de la chair pour se revêtir des saintes inclinations de la grâce.

II. *Mystères du nom de Jésus*. Saint Bernard, en

parlant du nom de Jésus, s'écriait avec l'époux des Cantiques : « Votre nom, ô mon bien-aimé, ressemble à cette huile parfumée que l'on a répandue. » C'était la coutume chez les anciens de répandre l'huile sur la tête de ceux que l'on recevait chez soi : symbole mystérieux. L'huile, dit encore saint Bernard, a la propriété d'éclairer, d'oindre et de nourrir : elle entretient la flamme, elle nourrit la chair, elle apaise la douleur. C'est donc tout à la fois une lumière, un aliment, un remède. Trois qualités qui conviennent parfaitement au nom de Jésus : il éclaire lorsqu'on le prêche, il nourrit lorsqu'on le médite, il guérit la douleur quand on l'invoque. C'est au flambeau de cette lumière que le monde fut éclairé et que l'Apôtre put dire : Quittons les œuvres de ténèbres. En un mot, notre Dieu est Sauveur, parce qu'il nous éclaire dans le chemin de notre salut. L'effet de l'huile est aussi de fortifier ; l'huile encore, mêlée à la farine, servait de nourriture, et le nom de Jésus nous fortifie dans notre résistance aux assauts du démon. Il nous soutient en outre par le pain de l'Eucharistie. Le nom de Jésus est encore un adoucissement à nos douleurs ; il nous rappelle Celui qui doit essuyer toute larme des yeux de ceux qui le craignent. Oh ! qui ne voudrait verser de ces larmes, que Jésus veut bien essuyer ? qui ne voudrait souffrir, quand il sait qu'il souffre pour Jésus ? Le nom de Jésus est la source de notre salut : *Nec enim aliud nomen est sub celo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Il est aussi notre avocat : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum.* Interpellat pro nobis, dit St Paul. Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan. xvi, 23.) — Le nom de Jésus chasse les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient.* In nomine Jesu omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum. C'est pour graver dans nos cœurs ces titres de Jésus à notre amour que l'Eglise rendait universelle, au dernier siècle, cette fête du nom de Jésus, déjà célébrée depuis longtemps par la piété des fidèles. Dans un concile général de Lyon, en 1274, l'Eglise recommande la dévotion au nom de Jésus et encourage la sainte pratique de s'incliner par respect toutes les fois qu'on l'entend prononcer ; elle enrichit d'indulgences particulières, surtout à la mort, ceux qui le prononceront avec un saint respect et un vif repentir de leurs fautes. Au xv^e siècle, Dieu suscita Bernardin de Sienne et Jean de Capistran pour allumer dans les populations chrétiennes la flamme de la dévotion au saint nom de Jésus, et enfin le pape Benoît XIII institua pour toute l'Eglise la fête du saint Nom de Jésus.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum. (Ps. v, 12.)

Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo : multum est enim. (Ps. xxiv, 11.)

Propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos. (Ps. lxxviii, 9.)

Oleum effusum nomen tuum. (Cant. I, 2.)

In nomine meo dæmonia ejicient, linguæ roquentur novis, serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit (Marc., xii, 17-18.)

Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam : ut glorificetur Pater in Filio. (Joan., xiv, 13.)

Voir encore S. Jean, xiv-14 ; Act., iii, 6 ; iv, 12 ; v, 41 ; S. Paul, Rom., x, 13 ; I Cor., xii ; Philip., ii, 9.

Passages des saints Pères. — Bonum et jucundum est habitare cum Jesu, quia si ceciderit, qui cum Domino est Jesu, erigit eum Jesus. (S. Amb.)

Dominus Jesus christianorum est requies. (Id.) Nominis Jesu invocatio satis est ad omnia consequenda. (S. Chry.)

Hoc Jesu nomen tum inferis, tum morbis et vitiis terrori est. (Id.)

Quid suavius Jesu Christo ? Salvator noster totus est unctus, totus est pius, totus est dulcis atque suavis. (S. Aug.)

Nomen Jesu lucet, pascit et ungit : fovet ignem, nutrit carnem, lenit dolorem : lux, cibus, medicina. (S. Bern.)

Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus. (Id.)

Tristatur aliquis ? veniat in cor ejus Jesus, et inde satietur os, et ecce ad exortum nominis lumen nubilum omne diffugit, reedit serenum. (Id.)

CATÉCHÈSES ¹

VIII

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ.
(Joan. ii, 4.)

Suivant le Catéchisme Romain, on peut choisir aujourd'hui le sacrement de Mariage comme sujet d'Instruction. La nature et la sainteté du Mariage, ses effets et les devoirs qu'il impose : telles sont les questions à traiter dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que le Mariage ?* — C'est un sacrement qui sanctifie l'alliance de l'homme et de la femme, en leur donnant la grâce de vivre ensemble chrétiennement. Les Protestants soutiennent que ce n'est pas un véritable sacrement. Mais c'est là une erreur, que le concile de Trente a condamnée par le canon suivant : « Si quelqu'un dit que le Mariage n'est pas vraiment et proprement un des sept sacrements institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais que c'est une invention des hommes dans l'Eglise, qu'il soit anathème. » (C. Trid. Sess. xxiv, can. i.) D'ailleurs, on y trouve les trois choses nécessaires pour un sacrement de la Loi Nouvelle, savoir : un signe sensible, non-seulement de la grâce qu'il communique et qu'il représente, mais encore de la mystérieuse union de Jésus-Christ avec son Eglise ; l'institution divine, car Notre-Seigneur l'a établi le jour où il sanctifia par sa présence les noces de Cana ; et la communication de la grâce, car c'est Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de nos augustes

(1) Voir l'Ami du Clergé, nos 4-10.

sacrements qui, par sa Passion, nous a mérité la grâce nécessaire pour perfectionner l'amour naturel des Epoux, pour affermir leur union indissoluble et pour les sanctifier. Le Mariage est donc saint, puisqu'il est fondé sur la nature et qu'il a Dieu pour auteur. De là ces paroles de l'Apôtre : « Ce sacrement est grand, je dis « en Jésus-Christ et en l'Eglise. » (Eph. v, 31. — I C. II, 248. — I S C. II, 792-794-797-799) (1).

II. *Quels sont les effets du Mariage?* — Comme tous les sacrements, le Mariage augmente la grâce sanctifiante en ceux qui le reçoivent dignement. La grâce sacramentelle, qu'elle leur communique en même temps, consiste dans le droit aux secours actuels dont ils ont besoin pour en accomplir le but. Or, le lien formé en eux par ce sacrement est indissoluble. Il ne peut être dissous que par la mort naturelle de l'un ou l'autre conjoints. Quoique le Mariage des Infidèles soit valide, cependant il est certain que, si l'un des Epoux se convertit et reçoit le Baptême, il est affranchi du lien conjugal et peut former d'autres nœuds. Ainsi l'a déclaré Innocent III, en se fondant sur la doctrine de S. Paul. « Si l'un, » dit ce Pape, « ne veut en aucune manière habiter avec l'autre, ou qu'il ne cesse de blasphémer le nom de Dieu ou qu'il s'efforce d'entraîner son conjoint dans le péché, alors nous comprenons ce qu'enseigne l'Apôtre : « Si l'Infidèle se retire, qu'on le laisse aller; car, « par là, notre frère ou notre sœur n'ont pas « d'engagement. » (I Cor. vii, 15.) Ce que nous venons de dire sur l'indissolubilité du Mariage en prouve aussi l'unité; car, de ce que le lien qu'il forme entre les Epoux ne peut se rompre que par la mort naturelle de l'un ou de l'autre, il s'ensuit qu'un homme ne saurait avoir en même temps plusieurs épouses, ni une femme plusieurs époux. Mais il est permis à l'homme après la mort de son épouse, et à la femme après la mort de son époux, de contracter un nouveau Mariage. (I C. II, 256. — I S C. II, 844-847.)

III. — *Quels devoirs impose le Mariage?* — Pour recevoir le sacrement de Mariage, il faut d'abord qu'on soit baptisé. Car le Baptême est la porte des autres sacrements. De plus, comme le Mariage est un sacrement des vivants, il faut, pour le recevoir dignement et avec fruit, être en état de grâce. Quiconque le recevrait en état de péché mortel, pécherait mortellement. Voilà pourquoi le concile de Trente exhorte les Epoux à confesser leurs péchés avec soin et à s'approcher avec piété du Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie avant leur Mariage. Enfin, pour se marier valablement et licitement, ils doivent remplir toutes les formalités ordonnées par l'Eglise, se conformer entièrement aux lois canoniques et n'être liés par aucun empêchement. (I C. II, 255. — I S C. II, 841-844, 844-845.) Tout en accordant aux Epoux la grâce dont ils ont besoin, le Mariage leur impose de graves obligations, soit à l'égard l'un de l'autre, soit à l'égard de

leurs enfants. Ils doivent s'aimer en Dieu et selon Dieu, et se garder une inviolable fidélité. Si Dieu leur envoie des enfants, ils doivent les aimer, les nourrir, les élever chrétiennement, veiller sur eux, les corriger, leur donner de bons conseils et les édifier par leurs bons exemples. (I C. 257. — I S C. 848.)

L'abbé REGNAUD.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation du concile.

EMPÊCHEMENT DES FIANÇAILLES. — CAUSES CANONIQUES POUR EN DISPENSER. — AVERSION IRRÉCONCILIABLE. — MARIAGE CIVIL. — INDEMNITÉ DUE A LA FIANCÉE.

Le cas dont nous allons donner le résumé est beaucoup plus fréquent en France qu'on ne le croit communément. Combien de jeunes gens emportés par une passion sincère promettent le mariage, et puis, une fois dégrisés, ne veulent plus tenir leur engagement? La loi est la même pour tous; les curés doivent la connaître à fond pour régler leur conduite.

L'Eglise volontiers accorde la dispense des fiançailles, mais seulement lorsque des causes *légitimes* réclament la dissolution de l'engagement. La principale et la plus fréquente de ces causes, c'est l'aversion qui naît entre les fiancés, surtout quand la faute est intervenue, aversion qui rend presque impossible la paix dans le ménage. D'autre part, la fille séduite a le droit de réclamer une indemnité qui est ordinairement fixée suivant la dot que la jeune personne pouvait avoir de sa famille. On sait la triple alternative que laissait la loi romaine : mariage, argent ou galères.

Rappelons brièvement les circonstances du cas présent.

Nicolas, à peine âgé de 20 ans, s'éprit d'une fille nommée Thérèse. Les parents de celle-ci consentirent à la fréquentation; mais l'oncle de Nicolas, qui destinait à son neveu une riche succession, déclara qu'il ne consentirait jamais à ce mariage. Au mois de juillet 1866, Thérèse mit au monde une fille, et, quatre mois après, elle forma opposition à l'évêché d'Ostuni contre tout mariage que Nicolas voudrait contracter, pour cause de séduction après promesse de mariage.

Le Vicaire-Général d'Ostuni, par arrêt du 17 juillet 1874, reconnut la réalité des fiançailles et la validité de l'opposition. Nicolas interjeta appel au tribunal métropolitain de Brindes. Comme l'archevêque est administrateur du diocèse d'Ostuni, Nicolas crut qu'il pouvait se contenter de présenter les actes judiciaires au procureur fiscal de la Cour d'Ostuni, et il négligea de les transmettre à la Cour de Brindes dans le délai d'un mois, conformément aux règles canoniques. Ayant été averti de son erreur, il s'adressa à l'archevêque et déclara que si son appel était

(1) La première abréviation signifie: LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 248. — Et la seconde: LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 3^e partie ou Grâce, art. 797-799.)

rejeté, il serait forcé de faire un mariage simplement civil.

Le 2 mai 1876, l'archevêque de Brindes, considérant que Nicolas avait fait appel dans le délai requis, mais que, par ignorance de la procédure canonique, il avait négligé de demander dans le délai d'un mois la transmission des actes juridiques à la cour métropolitaine de Brindes, qui par là était devenue incompétente pour pouvoir discuter l'appel; que, malgré cela, Nicolas, en raison de son ignorance et de l'inexpérience de ceux qui l'ont guidé, peut encore demander la restitution *in integrum* pour poursuivre son appel, tout au moins devant le tribunal suprême de Rome; à ces causes, la cour métropolitaine de Brindes se déclara incompétente, et remit entièrement l'affaire aux tribunaux ecclésiastiques de Rome.

Alors Nicolas s'adressa à la S. Congrégation du Concile, à laquelle il demanda la cassation de l'arrêt que la cour d'Ostuni avait rendu le 17 juillet 1874.

Sur ces entrefaites, Nicolas prit le parti de contracter un mariage purement civil avec une autre fille. Thérèse forma opposition devant le tribunal civil de Lecce, puis devant la cour de Trani en appel. Thérèse perdit le procès devant les deux juridictions. Cependant Nicolas ne s'est pas prévalu de la liberté qu'on lui donnait de contracter le mariage civil. Il a attendu la décision de l'autorité religieuse.

La S. Congrégation du Concile a confirmé le jugement du vicaire général d'Ostuni, qui a reconnu la réalité de la promesse et la légalité de l'opposition. Voici la décision textuelle : « I. An concedenda sit restitutio in integrum in casu ? » et quatenus affirmative, II. An et quomodo sententia curiæ Ostunensis sit confirmanda » vel infirmanda in casu ? S. Congregatio Concilii rescribendum censuit : Ad I. *Affirmative*. » Ad II. *Sententiam curiæ Ostunensis esse confirmam et ad mentem*. Die 3 martii 1877. »

Voici l'explication de la clause : *Ad mentem*. La S. Congrégation écrivit à Mgr l'évêque d'exhorter fortement Nicolas à ne point exposer le salut de son âme en passant sa vie dans les liens d'un mariage nul devant l'Eglise; supposé qu'il pût alléguer des causes légitimes, il devrait les exprimer et demander la dispense de l'empêchement des fiançailles.

Cette lettre fut envoyée le 3 mars 1877. Avant la fin du mois (le 24) la S. Congrégation reçut une supplique de Nicolas, demandant qu'on voulût bien lui rendre sa liberté, et rétablir la paix dans sa famille, y compris la jeune femme qu'il a épousée civilement. Thérèse doit attribuer à sa mauvaise conduite le retrait de la promesse de mariage. Nicolas n'a pas de fortune ni de profession. Les cinq procès qu'il a eus pour l'affaire présente l'ont ruiné. Il demande pardon de ses fautes, et sollicite avec les plus vives instances la dispense qui le réconciliera avec Dieu et avec l'Eglise.

Mgr l'évêque administrateur d'Ostuni est d'avis que de graves raisons réclament la dispense. Le mariage entre Nicolas et Thérèse est impossible, Nicolas ayant contracté le mariage civil avec une autre fille. En ce qui concerne les

dommages-intérêts, Nicolas offrit jadis 200 ducats (800 fr.). Aujourd'hui, ruiné par les procès que Thérèse lui a faits, il ne peut pas donner plus de 200 fr.

DÉCISION

La S. Congrégation juge qu'il y a lieu d'accorder la dispense, après que Nicolas aura payé tout au moins deux cents francs à Thérèse, à titre d'indemnité. « *Consulendum sanctissimo pro dispensatione ob impedimentum sponsalium, salutis Theresiæ, saltem, biscentum libellis, et ad mentem*. (Ostunen, 25 août 1877.) »

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

NOS RAPPORTS AVEC DIEU

II

Non-seulement les exercices de piété sont un besoin pour le prêtre, mais, par leur variété, ils répondent à la variété de ses besoins. Quatre actes constituent en lui ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de sa vie intérieure : se recueillir, se préserver, se renouveler, se purifier. Eh bien ! quatre exercices corrélatifs le font participer à ces divers avantages et le retrempe à ces sources de force et d'épuration : il se recueille par la méditation, il se préserve par le saint office, il se renouvelle par la retraite, il se purifie par la confession. Un mot sur chacune de ces pratiques envisagée par rapport à la réformation sacerdotale.

On se recueille par l'oraison : je vais au but sans préambule, parce que je n'ai que peu de minutes pour esquisser le sujet d'un livre. Hâtons-nous donc de le dire : la grande calamité du sanctuaire, aujourd'hui, c'est le petit nombre de prêtres qui font leur méditation. Séminariste, on est plus contemplatif qu'après quarante ans de ministère. En général, plus on vieillit, plus on est apte à soutenir son attention; mais l'homme surnaturel pense moins, en nous, dans sa maturité que dans son jeune âge, et les mêmes qui sont capables de la concentration nécessaire pour composer des livres, pour gouverner de grandes paroisses, pour conduire des affaires compliquées, sont incapables de fixer leur esprit, cinq minutes, aux pieds de leur crucifix. Et, cependant, ceci n'est point affaire de simple conseil. Prêtre, vous êtes plus grand que tout ce qu'un homme peut être, vous êtes placé au-dessus des hommes qui réfléchissent le plus ici-bas, et vous seriez dispensé de réfléchir ? Vous ne pouvez le prétendre sans tromper la catholicité, qui se repose sur votre garde, et qui prend aisément vos pensées pour des communications intimes de la divinité.

Contraste effrayant ! Par inattention, un chef de train déraile, et il répond pour son convoi. Chef de paroisse, par inattention vous jetez des populations hors de la voie, quelquefois dans les abîmes, et Dieu ne vous demanderait pas compte des dommages ? Il ne peut vous en faire grâce, car son Eglise périrait, si elle n'était divine,

par suite de votre irréflexion. Pourquoi le sanctuaire est-il désolé d'une grande désolation ? Ce n'est point parce qu'il y a des hérésies, ou des blasphèmes, ou des impudicités, ou des sacrilèges, ou des divisions, c'est parce que personne ne se recueille dans son cœur, ce désordre étant la cause de tous les autres. Pourquoi encore peut-on dire d'un si grand nombre d'entre nous : *Declinauerunt, simul inutiles facti sunt* (1) ? Etsi un grand nombre d'entre nous peuvent dire d'eux-mêmes : *In vacuum laboravi, vane fortitudinem meam consumpsi* (2), c'est que chacun de nous pense à soi pour se satisfaire, et que personne ne pense à soi pour se retrouver.

Je vous concède volontiers qu'il était un peu sévère, ce saint évêque de Cahors qui exigeait de ses clercs, la promesse, à vie, de trois quarts d'heure d'oraison quotidienne avant de les ordonner ; mais concédez-moi, à votre tour, que NN. SS. les évêques chargés de notre ordination n'auraient pas pu, en conscience, nous en conférer la grâce s'ils avaient su, par avance, le peu de méditation que nous devons faire.

Et n'alléguez pas contre cette pratique capitale l'accablement de vos affaires : saint Bernard la recommande avec toute sorte d'instances, de menaces même, au pape Eugène, chargé des affaires de la catholicité. Certes, vous n'avez pas plus d'affaires que le Rédempteur du monde, et cependant, après ses journées de fatigue, quel était son repos ? *Erat pernoctans in oratione* (3). N'en croyez donc pas votre désir d'économiser les heures. Il n'y a point de moments perdus aux pieds de Notre-Seigneur ; des moyens ainsi employés font mieux valoir les autres.

Défiiez-vous surtout de la tentation de ne point méditer, sous prétexte d'étudier davantage. Suarez se déclare prêt à sacrifier toute sa science plutôt qu'un quart d'heure d'oraison ; saint Philippe de Néri reçoit la sienne dans la catacombe de Saint-Sébastien, à Rome ; saint Jérôme doit ses plus belles inspirations au désert de Bethléem ; saint Ignace est transformé en voyant dans la grotte de Manrèze ; saint Bonaventure, interrogé sur la source de ses lumières, montre son crucifix. Ah ! bienheureux le prêtre dont le Seigneur lui-même fait l'éducation ! *Beatus homo quem tu erudieris Domine* (4) ? Notre oratoire, en effet, nous en apprend plus que notre bibliothèque, et les révélations de la seconde sont parfois un danger, si elles ne sont dirigées, corrigées, surnaturalisées, par celles du premier.

Beaucoup de prêtres allèguent leur peu de succès dans l'exercice de l'oraison pour s'en dispenser. Sont-ils fondés dans leur excuse ? Nullement. Quand vous ne seriez qu'une statue en présence de Dieu, dit un ascétique, n'oubliez pas que les princes aiment d'avoir des statues dans leurs palais pour décoration. « Les chiens, ajoute saint François de Sales, prouvent leur fidélité à leur maître en s'endormant à ses pieds, après lui avoir prodigué leurs caresses. » D'ailleurs, voulez-vous savoir la principale

cause de nos divagations dans la prière mentale ? C'est le défaut de préparation. Ne fournissez point de pensées à l'esprit, il ne pensera rien du tout : *Ex nihilo, nihil fit*. Félicitons, sans doute, ceux qui savent faire les frais de leur méditation avec le cœur, car alors c'est Dieu lui-même qui en fournit la matière ; mais, quand les ondées du ciel n'arrosent pas notre jardin, puisons notre eau à force de bras, suivant la comparaison de sainte Thérèse, c'est-à-dire procurons à notre esprit une substance qui l'alimente, à défaut des inspirations qui le ravissent.

Voulez-vous connaître la seconde cause de nos distractions dans l'oraison ? L'immortification de l'intelligence. Si vous méditez à la croisée du presbytère ou sous les ormeaux de la place publique, sur un prie-Dieu de sacristie bruyante ou au coin d'une cheminée de famille, l'oreille tendue à tout ce qui se dit, les yeux ouverts à tout ce qui se fait, vous ne scerez jamais visité par l'extase.

D'ailleurs, qu'importe le succès en matière d'oraison, puisque Dieu ne vous demande qu l'exactitude ? Sur trois cent soixante méditations que fait un prêtre régulier dans l'année, il y en a bien trois cents qui sont arides. Toutefois, ce qui prouve qu'en ceci l'aridité n'est point la stérilité, c'est que ces exercices, pratiqués même à froid, nous préservent, tandis qu'ils nous abandonnent au mal si nous les abandonnons. Et, cependant, combien de prêtres dont l'oraison est une rêverie, non un effort moral, une méditation de Lamartine moins la rime, plutôt qu'un regard profond sur Dieu et sur eux-mêmes. Il y a plus : combien de prêtres dont l'oraison est entièrement supprimée, et dont la première prière, chaque matin, est cette parole formidable, au pied de l'autel ; *Introibo ad altare Dei* (1) ! O mon cher Confrère ! de quel droit avez-vous avancé jusqu'à cette place auguste sans vous préparer ?

Je sais, mes vénérés Confrères, l'inclination que nous avons à nous reposer dans nos œuvres extérieures. Nous sommes, disons-nous, de hommes d'action ; nous appartenons à un siècle d'action. Eh ! qui pourrait dire les hymnes entonnées et les immunités proclamées, de toutes parts, en l'honneur de l'action ! Voilà les idées courantes ; voici la vérité divine : *Corporalis exercitatio ad modicum utilis est* (2). Aussi, quand les Apôtres furent contraints, par les besoins de l'Eglise naissante, de diviser leur sollicitude, ils confièrent les veuves aux diacres, se réservant pour la prière et pour la parole : *Nos autem orationi et ministerio verbis instantes erimus* (3). La prière et la parole, deux instruments jumeaux de salut pour le monde, mais dont le second n'a point sa pleine vertu sans le premier, car si la parole appelle les âmes, la prière les engendre à Dieu : *In oratione fit conceptio spiritalis* (4). De grâce, mes vénérés Confrères, ne séparons pas les moyens apostoliques dont nous disposons : ce qui arrive à ces prêtres routiniers, lesquels

1. Ps., xlii, 3.

2. Is., xlix, 4.

3. Luc., vi, 12.

4. Ps., xciii, 12.

1. Ps., xlii, 4.

2. De mil.

3. Act., vi, 4.

4. S. Prosp.

font que leurs prières liturgiques et sont toujours absents d'eux-mêmes. Aussi bien, c'est quand nous n'y sommes plus, que la mort s'y introduit par les croisées ouvertes. Rentrons chez nous pour qu'elle n'y entre pas : *Ascendit mors per fenestras* (1).

Nous nous défendons par l'office. *Arma clericorum*, disent les saints canons, *sunt orationes*; et, parmi ces oraisons, en est-il une plus obligatoire que celle-ci ? Ne croyez pas qu'elle soit un culte gratuit, de votre part. Il y a un contrat passé, d'après saint Pierre Damien, entre le prêtre et la société chrétienne. Le premier donne à la seconde le suffrage de ses prières, la société chrétienne lui rend, en échange, la subsistance. La récitation de votre bréviaire est donc une dette de justice; et, cependant, quelle langueur et que de fraudes, peut-être, dans votre manière de vous acquitter !

Parmi vos oraisons, en est-il une plus honorable ? Dieu a établi un concert de louanges sur la terre comme dans le ciel, et ces deux chœurs alternent, d'un monde à l'autre. Aux phalanges de bienheureux chantant : *Sanctus, sanctus, sanctus*, sept fois par jour, pontife de la création inférieure, vous répondez : *Deus in adiutorium meum intende* (2); et, de cette façon, le bréviaire devient l'horloge des communications officielles entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante. Quelle légèreté d'officier à cette fête sans s'écouter !

Parmi vos oraisons, en est-il de plus consolante ? Il y a tout, pour l'âme et pour le cœur, dans ce bréviaire qui ne vous dit plus rien, et si, durant vos heures tristes, vous n'avez pas senti le bonheur de faire bercer votre douleur par la douce mélodie des psaumes, c'est une preuve que vous connaissez peu les dons de Dieu.

Enfin, ne pourrais-je pas dire que, de toutes nos oraisons, celle-ci est la plus nécessaire ? Car il y a des prêtres qui ne confessent pas, il y en a qui ne prêchent pas, il y en a qui ne célèbrent pas ; mais, de même qu'aucun n'est dispensé de la chasteté, aucun n'est dispensé de la récitation de l'office, parce que la première de ces obligations serait moralement impossible, sans les salutaires renforts que lui prête la seconde. Cependant, si un saint Pape disait : « Quand j'ai oublié quelque chose, il me reste un moyen infailible de me le rappeler, c'est de prendre mon bréviaire, » nous, combien d'imperfections plus coupables ne commettons-nous pas ?

Les saints canons recommandent, pour cet exercice, la convenance du lieu et de l'attitude; nous le remplissons dans les lieux les plus agités et dans les attitudes les moins respectueuses. Les saints canons disent : *Non festinanter*, et il y en a qui se font un art de leur promptitude; j'en ai vu qui engageaient des paris sur les tours de force de leur précipitation. Les saints canons disent : *Non oscitanter*, et il y en a qui prodiguent à Dieu ces baillements et ces signes de lassitude, qui seraient le scandale d'un honnête salon. Les saints canons disent :

Non sincapando dictiones, et il y en a qui changent leur prière en un bégaiement inintelligible, en une langue mutilée. Enfin, les saints canons disent : *Non truncate*, et il y en a qui, pour s'épargner la peine d'interroger le directeur, omettent des commémorations, confondent les leçons, changent le rit et couvrent toutes leurs incuries liturgiques de cette excuse commode : *Officium pro officio*.

Ah ! mes vénérés Confrères, deux exemples d'édification bien différente sur ce sujet : le premier est de Mgr d'Astros. Vous savez qu'il fut captif pour une cause sainte, pendant trois ans, et que les ombrages de la police lui confiscèrent même ses livres de prière. Comme je lui disais un jour : « Mais il me semble qu'en pareil cas, il y a quelque chose de plus difficile à supporter que la prison, ce sont les vingt-quatre heures de la journée », il me répondit : « Vous vous trompez, je savais les psaumes par cœur, et, grâce à cette conversation avec Dieu, qui échappait au geôlier, je me suis toujours préservé de l'ennui. » Admirable vertu de l'office bien récité ! Aussi, combien de fois ces joies du cœur, que nous allons chercher dans des journaux peu instructifs, dans des relations frivoles, dans des voyages dissipants, ne les trouverions-nous pas dans notre bréviaire ouvert avec la foi de notre sous-diaconat ! C'est que la prière, pour l'âme, est excellemment l'attitude du repos.

L'autre exemple est du malheureux auteur de *l'Essai sur l'Indifférence*.

Un jour, je causais avec un prêtre grave et bien informé de cette ruine effrayante; il me disait : Devinez-en la cause ? — Je lui répondis : Le prétexte du second Tertullien, comme du premier, serait-il les traitements qu'il a reçus des clercs de Rome ? — Je ne le crois pas. — Serait-ce la corruption du cœur ? — Je ne le crois pas. — Serait-ce, enfin, ce que tout le monde a pensé, entêtement d'orgueil ? — Oui et non ; l'entêtement de l'orgueil ne fut que l'effet ; la cause, la voici : le brillant controversiste ne récitait pas son bréviaire. Ses disciples de La Chenaie s'en étant aperçus, lui en firent l'observation : il répondit que, vu l'importance de ses travaux, Léon XII lui avait donné dispense. — Cette dispense était-elle une vérité, était-elle un mensonge ? Je ne sais pas ; mais, ce que je sais bien, c'est qu'un prêtre, assez cuirassé contre sa propre misère, pour supprimer son bréviaire sans étouffer dans ce silence douloureux, un prêtre assez confiant en lui-même, pour croire qu'il peut se passer d'un tel appui sans défaillir, celui-là porte dans son âme le germe de tous les scandales et de toutes les apostasies.

Grâce à Dieu, nous sommes loin de tels écarts, mais ne sommes-nous pas de ces incorrigibles lambins, qui récitent : *Jam lucis orto sidere* à dix heures du soir ? Ne sommes-nous pas de ces inexacts qui ne comptent plus avec la liturgie pour la récitation des matines, et qui les renvoient, non-seulement après la messe, mais à l'heure de celles du lendemain ? Ne sommes-nous pas de ces inattentifs, qui ne se confessent même plus de leur inattention, ou-

1. Jer., ix, 12.

2. Ps., lxxix, 2.

bliant qu'être volontairement distrait, pendant l'office, c'est se rendre coupable, d'après Bourdaloue, du même péché que de l'avoir omis? Enfin, ne sommes-nous pas de ces découragés, à qui le bréviaire tombe des mains, le lendemain d'une faute commise, et qui perdent ainsi, avec l'innocence, le plus sûr moyen de la recouvrer? O Église militante! que se passe-t-il en votre cœur, quand vos séraphins, renversés sur la fange, n'ont plus de voix dans votre concert de prières, tandis que ceux du Ciel ne se taisent jamais! Et vous, ô mon Dieu! faites que nous ramassions aujourd'hui notre bouclier et nos armes, si nous les avons jetés en omettant les prières qui sont notre principale défense : *Magna armatura est oratio* (1).

Nous nous renouvelons par la retraite. La retraite est le foyer des puissantes inspirations; le silence enfante les grandes pensées : aussi les âmes sublimes, semblables à ces arbres géants de la végétation, nous viennent de la solitude. Depuis les jours d'Élie, la surnature, comme la nature elle-même, nous fournissent des exemples en preuve de cette économie. S'agit-il de Jean-Baptiste, quel fut le oreuset de sa formation? *Erat in desertis locis usque ad diem ostensionis suæ ad Israël* (2). S'agit-il de Notre-Seigneur? Il passe quarante jours au désert, en compagnie des seuls animaux de la terre : *Erat cum bestiis* (3). Le christianisme a commencé par une retraite de dix jours au cénacle, et nos pères fuyaient souvent vers les saintes montagnes pour se recueillir, si bien que l'histoire désigne les lieux où saint Basile, saint Augustin et saint Ambroise allaient faire leur retraite.

Et, cependant, combien ne s'imposent la leur que parce que les règles diocésaines ne leur permettent pas de l'éluder! Combien d'autres y cherchent la distraction plutôt que l'amendement! Qu'est-ce que la retraite pour certains d'entre nous? L'occasion d'un charmant retour à la grande ville, à propos duquel on fait visite à d'anciennes connaissances, que l'on avait de très-bons motifs de ne pas revoir. C'est une sorte de marché annuel, où l'on fait ses provisions de ménage, de sacristie, d'ornements, de livres, et où l'on munit son presbytère des nouveautés nécessaires pour chasser les ennuis de l'hiver. C'est une agréable semaine, pendant laquelle, moyennant l'assistance à quelques exercices, on peut répondre à des invitations en ville, cultiver des amis, et même, au besoin, respirer le grand air des promenades publiques pour éviter la contention. Enfin, c'est une confession des plus grosses fautes de l'année, une lessive spirituelle, passez-moi le mot; après quoi, on prend la clef des champs, aussitôt que possible, et on laisse aux mystiques le soin de tirer des conclusions plus élevées.

O mon cher Confrère, qui depuis les jours du séminaire n'êtes point entré, peut-être, en jugement avec vous-même, faites-vous cette violence aujourd'hui. Rien ne prouve mieux le besoin que vous avez de tels exercices, que le goût que vous n'en avez pas. Les âmes dévas-

tées et honteuses d'elles-mêmes n'aiment pas à se retrouver. Je connais vos répugnances de tempérament à la clôture et au régime sévère; mais courage! quelques jours de contrainte sont si vite passés! faites de votre exactitude un exemple, une expiation et une garantie offerte à la justice de Dieu.

Et cet effort n'est pas simplement facultatif. Beaucoup de prêtres courent à la damnation, emportés par un vertige ou par des passions qu'ils croient sans remède, tandis que l'application à la retraite les aurait sauvés. Rien de plus navrant que de voir des hommes, à la fois si graves de caractère et si légers d'esprit! surtout quand on se rappelle qu'en ne se faisant pas de bien ici, on peut se faire du mal, car les grâces extraordinaires sont pour notre ruine, sinon pour notre résurrection. Donc, supposé que la nature nous ait dit, à notre entrée dans cette enceinte : Voici une semaine de causeries fraternelles, voici une intéressante exhibition de chroniques diocésaines, répondons à la nature par ces pensées de la foi : *Voici des jours propices, voici des jours de salut* (1).

Enfin, nous nous purifions par la confession. Dispensez-moi ici des préludes inutiles. Le prêtre doit d'abord se confesser souvent, car il est tenu à une pureté intérieure, toujours digne de communier; or, la confession fréquente est le ressort indispensable de toute vertu exacte, et si saint Charles, si d'autres pontifes célèbres recevaient l'absolution tous les jours, comment excuser ces prêtres négligents qui attendent de ne pouvoir, en conscience, offrir le saint sacrifice pour se purifier! Le prêtre doit se confesser régulièrement, car le régime spirituel, comme le régime physique, a besoin d'être appliqué avec persévérance et précision pour être profitable à la santé. Le prêtre doit se confesser, autant que possible, au même confesseur, car s'il dit au premier confrère venu : *Esto mihi parens et sacerdos* (2), il recevra des absolutions sans direction; or, c'est l'ordre providentiel, que nul n'est appelé à se diriger soi-même; voilà pourquoi les voyants les plus perspicaces de la théologie ne voient très-souvent rien dans leur intérieur.

Mais il y a un désordre plus grand encore que de se confesser à tout le monde, c'est de ne se confesser à personne... Et, cependant, il y a des prêtres qui sont, au spirituel, semblables à Melchisédech, dont personne ne pouvait nommer le père. J'en ai connu un qui en était là, et, comme son évêque eut la curiosité très-légitime de savoir quel était le confident de son âme, le prudent accusé lui répondit avec larmes : « Ah! Monseigneur, si M. le curé de tel endroit, qu'on enterra la semaine dernière, pouvait parler, lui vous dirait si je ne me confessais pas! » Justification peu décisive! Pour nous, ayons notre témoin à décharge sur ce point, mais parfaitement connu et authentique, sans qu'il soit besoin de recourir aux morts.

Au demeurant, la fidélité à ces exercices n'est-elle pas la plus pure source de notre joie? D'où

1. Chrysost., *Hom. de orat.*

2. Luc, I, 80.

3. Marc, I, 3.

1. II Cor., VI, 2.

2. Judic., XVII, 10.

viennent tant de soupirs, si peu résignés sur la solitude du presbytère, sinon de ce que l'on ne sait pas prier ? Au moment où le prêtre le plus délaissé a dit : mon Dieu, mon Dieu ! son désert s'est peuplé. Ils sont deux, là, pour souffrir, pour combattre et pour faire le bien : *Adest Deus cunctis obsecrationibus nostris* (1). Il y a des jours où l'on succombe, sans trop savoir pourquoi, sous le poids de la vie, et l'on cherche le remède. Le remède, je vais vous le dire : Récitez un peu d'office à genoux, confessez-vous, allez, si vous le pouvez, verser quelques larmes devant le Très-Saint Sacrement ; aussitôt la couleur du monde et des choses sera changée, et votre âme respirera, quand elle aura bien rompu sa glace avec Dieu. C'est pour ce motif qu'un patriarche du désert, exténué de jeûnes, accablé d'années, disait à Dieu : « Seigneur ! vous m'avez trompé, car vous m'annonciez des souffrances à votre service, et j'y ai trouvé la paix ; vous me parliez de votre croix comme d'un fardeau, elle a réjoui mon cœur ; je devais mourir sur votre calvaire, et c'est là que j'ai commencé à vivre ; encore une fois, Seigneur, vous m'avez trompé, vous m'avez trompé ! » Voulez-vous savoir le secret de cette jubilation dans les larmes ? Ne manquez pas à vos exercices. *Tristatur aliquis vestrum, ore!* (2).

D'ailleurs, ce n'est pas là, seulement, la source de la joie, c'est celle de la restauration sacerdotale : revenons puiser à ces fontaines de la grâce du Sauveur. Hélas ! combien d'incuries et d'omissions de notre part ! Le P. Lejeune, parlant sur ce sujet, s'interrompt pour dire à ses auditeurs : « Priez pour moi, car j'ai commis beaucoup de fautes contre ce que je prêche en ce moment ! » A cet exemple, prédicateur et auditeurs, faisons amende honorable de nos manquements aux rendez-vous du Seigneur. Pourrions-nous compter la somme de secours que nous avons perdus, en nous privant trop souvent de cette réfection fortifiante !

Peut-être qu'une telle privation nous a conduits, non-seulement à l'affaiblissement, à l'anémie de l'âme, mais à son délabrement ? Prêtre ravagé, qui êtes ici comme un édifice en ruines, commencez donc votre réparation par l'intérieur. Oui, la réforme des prières avant celle des œuvres, et que, désormais, les peuples, en considérant les gloires diverses qui vous environnent, gloire de votre sacerdoce, gloire de votre apostolat, gloire de vos sacrifices, gloire de vos influences, soient obligés de dire : et, cependant, la principale gloire de ce prêtre, c'est son intérieur : *Omnis gloria ejus ab intus* (3).

QUESTIONS HISTORIQUES

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES ET LE SAINT-SIÈGE

Malgré l'intérêt passionné que soulève cette question historique de la révocation de l'édit de

Nantes ; malgré les nombreux ouvrages, les recherches minutieuses, les commentaires auxquels elle a donné lieu, elle n'est pas encore complètement élucidée. Henri IV avait-il agi sagement en accordant aux protestants de son royaume ce fameux édit de Nantes qui, au seul point de vue politique, créait un Etat dans l'Etat ? Louis XIV agit-il sagement lorsque, éclairé par l'expérience, désabusé par les guerres, les révoltes, les conspirations que suscitait le protestantisme depuis la mort de son aïeul, il révoque l'édit de Nantes afin de faire rentrer les protestants dans le droit commun, et d'abolir des privilèges qui devenaient un danger pour son gouvernement ? Il est impossible de résoudre ces deux questions autrement que par un livre complet, fruit de travaux considérables et de réflexions sérieuses. L'auteur de ces lignes n'hésite pas, cependant, à déclarer qu'il est de ceux qui blâment Henri IV d'avoir rendu l'Edit, et qui approuvent Louis XIV de l'avoir abrogé.

Mais ce fait important de notre histoire nationale vient d'être étudié sous une face nouvelle, dans un très-remarquable article de la *Revue des Questions historiques*, par M. Charles Gérin (1), et nous voulons, eu peu de mots, résumer la thèse du savant écrivain, thèse dont la conclusion nous paraît excellente. La révocation de l'édit de Nantes est un de ces actes complexes qui ne peuvent pas être appréciés d'un trait ; c'est un coup d'Etat politique, c'est une mesure de conservation religieuse ; la pensée de Louis XIV, apparemment, était de ramener tous ses sujets à l'unité catholique, et c'est le seul mobile qui pourrait excuser le roi d'avoir exposé son royaume à un désastre économique ; le motif réel semble néanmoins avoir été la nécessité de briser des résistances politiques mettant en péril la sûreté de l'Etat. Personne n'ignore les relations constantes, avouées ou secrètes, des protestants avec leurs coréligionnaires d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande, ou même avec les ennemis de la France, dans les pays catholiques.

Mais ce que M. Ch. Gérin paraît reprocher à Louis XIV, c'est précisément d'avoir voulu s'immiscer dans le gouvernement spirituel des âmes, et ce qu'il s'attache à démontrer, c'est que le pape Innocent XI n'accorda pas son approbation au roi très-chrétien, et s'appliqua, au contraire, à rester en dehors de cette grosse affaire, dans le but d'obtenir plus de tolérance envers les catholiques des pays protestants. Le Saint-Siège ne fut donc pas le « complice » — et ce mot n'est ici que pour déterminer nettement les choses — de la révocation de l'édit de Nantes, et le pape Innocent XI non-seulement n'y prit aucune part, mais encore ne témoigna aucune satisfaction de l'acte, de ses effets, de leurs conséquences.

Était-il bien nécessaire de dégager le pontife romain de toute responsabilité dans cet acte ? Oui, si on le présente comme dicté par l'intolérance religieuse ; non, si on ne voit en lui qu'une mesure politique ; dans ce dernier cas, en effet,

1. Deut., iv, 7.
2. Jacob, v, 13,
3. Ps., xlv, 60

1. Cet article, *Le pape Innocent XI et la Révocation de l'Edit de Nantes*, est la base de cette rapide esquisse historique. Nous le résumons sans le discuter.

le Saint-Siège demeurait à l'écart puisqu'il entendait n'exercer que le droit de conseil dans les affaires intérieures des états européens et que tout fut préparé et fait sans notification préalable.

On a prétendu, à tort, que Louis XIV suivit le mouvement de zèle que Rome lui faisait spirer. Un orateur français, M. Jules Favre, prétendit même, dans une séance de la Chambre des députés, en 1861, que la Révocation était une *concession faite au Saint-Siège*. Rien n'est plus faux, et il suffit d'examiner quels étaient les rapports du roi de France avec le chef de l'Eglise, pour comprendre qu'il agit alors de par sa propre volonté, par les suggestions de ses ministres, et même contrairement aux vues d'Innocent XI. M. Charles Gérin entreprend cette démonstration, d'après la correspondance échangée entre le roi, le duc d'Estrées, son ambassadeur à Rome, et le cardinal d'Estrées, son agent secret, prélat courtisan et brouillon qui servait plus volontiers le roi que le pape. Il est certain que Louis XIV et Innocent XI ne se concertèrent point pour anéantir le calvinisme; que celui-ci, après avoir adressé un compliment équivoque et tardif à celui-là, ne tarda pas à le blâmer publiquement, encore qu'il eût toujours manifesté une estime et une tendresse particulière pour ce prince dont il n'avait jamais reçu que des marques de défiance.

Dès longtemps, Louis XIV voulait ramener la France à l'unité religieuse, et c'était le désir d'un catholique sincère et d'un politique prévoyant. Mais, poussé par l'esprit gallican, qui régnait dans les parlements et dans les hautes régions du pouvoir, il voulait, comme l'a dit Bossuet « humilier Rome et s'affermir contre elle ». Il empiétait donc souvent sur la puissance spirituelle, favorisait certaines usurpations des évêques sur les droits et privilèges du Saint-Siège, et prétendait mener lui seul à bonne fin une entreprise dont le succès, espérait-il, lui permettrait de se poser en restaurateur de la foi. Mais le pape, qui ne pouvait laisser engager son autorité dans des conférences théologiques soumises à l'arbitrage du roi, ni dans des manœuvres occultes dont on l'aurait ensuite requis de sanctionner le résultat, le pape obtenait la promesse qu'aucune résolution dans les affaires intéressant la foi ne serait prise sans son concours.

Les rapports de Louis XIV avec la cour de Rome n'étaient pas faciles. On connaît ses démêlés avec Alexandre VII, avec Clément IX; le grand et déplorable conflit de 1680-1682 avait été précédé de nombreux différends provoqués par le roi. A plusieurs reprises, sollicité d'intervenir en faveur des catholiques suédois et anglais, le roi refusa de s'en occuper. C'est à ce moment qu'il reprit son projet de ramener ses sujets à l'unité de foi. « Les missionnaires furent sans doute mis au premier rang des auxiliaires que le roi se donna; mais leur zèle ne suffisait pas à l'impatience des ministres. Les pensions et les présents, l'exclusion des emplois, quelques mesures de rigueur aidèrent à grossir les listes de convertis que l'on envoyait à la cour. » Les premières dragonnades avaient lieu à l'insu

du roi, ajoute M. Ch. Gérin, l'émigration, encouragée par les ennemis de la France, augmentait, les religionnaires excitaient des troubles qui amenèrent une répression rigoureuse, en Languedoc, en Vivarais et en Dauphiné. Les intendants de province agissaient sans le concours des évêques et voulaient précipiter les abjurations, exposant ainsi le pays à la guerre civile. Pendant ce temps-là, le roi soudoyait la rébellion des protestants de Hongrie contre l'empereur, et entravait les négociations pendantes entre Rome et les protestants d'Allemagne. La nomination des évêques était un perpétuel sujet de dissentiment et le roi s'obstinait à lui présenter de préférence des candidats choisis parmi les membres de l'Assemblée de 1682, et par conséquent suspects. Louis XIV exigeait de ses agents qu'ils n'obtinssent des conversions que par les moyens de douceur, mais l'intervention fréquente des magistrats donnaient lieu à mille abus, et les intendants se substituaient souvent aux évêques, auxquels il appartenait exclusivement de diriger une semblable entreprise. Le pape gémissait de cet état de choses qu'il ne pouvait empêcher et refusait les concessions que le roi cherchait à lui arracher par l'entremise du cardinal d'Estrées.

Le 16 octobre 1685, l'édit de Nantes fut révoqué, et, en communiquant son édit au cardinal et au duc d'Estrées, Louis XIV leur écrivait en ces termes : « Je m'assure qu'il n'y aura per-
« sonne, et dans les temps présents et dans les
« temps à venir, qui ne soit surpris d'apprendre
« que, plus il a plu à Dieu de se servir de mon
« zèle, de mon application, de mon autorité et
« de tous les moyens que sa divine Providence
« m'a mis en mains pour procurer à son Eglise
« les plus solides avantages qu'elle pouvait
« souhaiter, et y ramener plus d'un million
« d'âmes qui auraient toujours demeuré dans
« l'erreur, si j'eusse fait de moindres efforts
« pour les en tirer, Sa Sainteté bien loin de me
« donner tous les secours que je me devais pro-
« mettre en cette occasion d'un pape aussi zélé
« pour la gloire de Dieu et pour le bien de notre
« religion, aime mieux laisser les églises aban-
« données de leurs pasteurs dans le temps
« qu'elles en ont le plus de besoin, que d'accor-
« der des bulles à ceux que je lui ai nommés et
« que je sais, par mes propres lumières et con-
« naissances, être les plus capables d'y bien
« faire leur devoir et de seconder mes inten-
« tions ». Il ajoute encore ces orgueilleuses pa-
« roles : « S'il y avait quelques Huguenots qui
« demeurassent encore dans leur obstination,
« on ne pourrait attribuer ce malheur qu'au peu
« d'empressement qu'a Sa Sainteté de rétablir
« une bonne intelligence avec moi, etc. etc. »

« Au reste, dit M. Gérin, l'Edit laissait aux Huguenots français une situation plus favorable que celle des catholiques dans les Etats protes-
« tants. Il conservait encore dans le royaume,
« dit Rulhière lui-même, quelque tolérance. Il
« défendait l'exercice public de la religion protes-
« tante, mais il ne touchait point à l'exercice privé.
« Il permettait aux protestants de demeurer en
« France, sans pouvoir être troublés sous prétexte
« de leur religion. Il invitait ceux mêmes qui

avaient fui dans les pays étrangers à rentrer dans leur patrie, sous la promesse de cette liberté de conscience. » Nous estimons que M. Gérin eût pu concéder moins encore à l'école historique protestante, et ne pas insister autant sur des violences et des rigueurs qui furent beaucoup exagérées par l'esprit sectaire. La Révocation de l'édit de Nantes n'est pas une de ces mesures dont les catholiques aient à rougir : elle était nécessaire, et n'a pas eu de suites aussi déplorables qu'on l'a dit. Peut-être le savant biographe d'Innocent XI se laisse-t-il emporter trop facilement à blâmer une intolérance que commandait la raison d'Etat, et des intentions religieuses qu'inspirait une foi sincère.

Le pape jugea cet événement avec prudence. « A ceux qui reprochaient au roi de France d'avoir supprimé l'Edit de Nantes par un coup de force et d'autorité, il répondit qu'après tout les réformés ne subissaient que les représailles de leur violence, puisque les édits de 1598 et de 1629 n'avaient été arrachés que par la révolte et la guerre civile. » « L'édit de Nantes, a dit Voltaire lui-même, n'était au fond que la confirmation des privilèges que les protestants de France avaient obtenus des rois précédents *les armes à la main* » ; et le même écrivain ajoute que la Déclaration de Nîmes, en 1629, n'était qu'un *édit de grâce* et non un traité.

Le pape se promettait depuis longtemps de féliciter Louis XIV des nombreuses abjurations qu'il avait obtenues. Il fit donc ses compliments au cardinal d'Estrées, qui les transmit à sa cour, et adressa au roi un bref dans lequel, tout en reconnaissant ce qu'il y avait de louable dans le zèle du prince contre l'hérésie, il marquait cependant, par le ton mesuré de son langage, qu'il ne voulait pas engager sa responsabilité, n'ayant contribué à cette entreprise que par ses désirs et ses prières. Ce bref est du 13 novembre ; le roi y répondit, laissant voir qu'il attendait davantage ; ses lettres à M. d'Estrées témoignaient d'un dépit croissant.

Le 18 mars 1686, Innocent XI tint un consistoire, et ce fut là que, par un discours très-diplomatique, il félicita, en ces termes, Louis XIV de la révocation de l'Edit de Nantes :

« Mais nous tenons à vous dire quelques mots d'une action illustre de notre cher fils, Louis, roi très-chrétien, dont nous a informé son ambassadeur, le noble duc d'Estrées, et qui ajoute une joie infinie à notre tendresse paternelle pour le roi de France et pour son royaume si florissant. Le Seigneur a montré les merveilles de sa miséricorde en donnant à ce prince le pouvoir de faire disparaître en peu de temps les abominations de l'impiété, et, par un admirable changement, de délivrer presque entièrement ce pays de la superstition que des hommes criminels y avaient apportée dans le siècle dernier, et qui avait déchainé sur ces peuples les malheurs de la guerre civile, en exposant au plus grand péril la foi de cette grande nation, et même son intégrité. Notre cher fils ayant abrogé les édits que des traîtres hérétiques avaient arrachés à ses ancêtres les rois très-chrétiens, au

« milieu des ardeurs et des dangers de la guerre, et, les ayant remplacés par des ordonnances qui défendent à ces sectaires l'usage de leurs temples, et la liberté de leurs assemblées, Dieu a manifesté sur eux sa puissance, etc., etc... Les témoignages éclatants que le roi très-chrétien vient de donner de son zèle et de sa piété, lui donnent un titre à nos louanges et à celles de toute cette assemblée, prémices de celles que lui décernera la postérité, tant que durera le souvenir de ce grand acte. »

Ces éloges sont très-explicites, sans doute, et l'on devrait croire que Louis XIV y fut très-sensible ; mais Innocent XI se contenta de paroles ; il ne voulut céder sur aucun des points qui divisaient auparavant les deux cours, ni subordonner les intérêts généraux de l'Eglise à la politique française. Le duc d'Estrées en écrivait au roi, et ne lui cachait pas que le pontife ne se montrait nullement disposé à des concessions ; le roi se plaignait au duc du peu de dispositions « au rétablissement d'une bonne intelligence entre Sa Sainteté et lui. » Il entendait servir l'Eglise en faisant ce qu'une bonne politique lui conseillait dans l'intérêt de sa couronne, mais il prétendait en être payé par la collation de droits et de privilèges destinés à fortifier l'Eglise gallicane contre la suprématie romaine.

Les d'Estrées organisèrent à Rome de pompeuses cérémonies pour célébrer l'édit d'octobre ; mais le pape n'en parla plus jamais, et l'on voit, par la correspondance des agents français, qu'Innocent XI ne dit plus rien de la révocation de l'édit de Nantes. Cette mesure n'avait point eu les résultats qu'on en attendait ; il fallut employer la force pour la faire exécuter. « Innocent XI avait temporisé le plus possible, sans manquer à aucun devoir de justice ou de charité, laissant voir le dissentiment et le blâme sous les formes de sa déférence et de son affection pour la personne du roi. » Rome n'envoya plus ni d'encouragement ni d'éloges, dès qu'on y connut avec certitude la violence déployée contre les huguenots. « On fit remarquer à Louis XIV, dit M. Camille Rousset dans son *Histoire de Louvois*, que les quelques prélats français qui avaient protesté contre les dragonnades, étaient justement ceux dont la cour de Rome se louait davantage », et, entre autres, Le Camus, évêque de Grenoble qui, dans cette même année (1686), fut promu au cardinalat sans la présentation du roi. Plus le gouvernement français multipliait les rigueurs contre les dissidents, plus le pape se montrait charitable envers les personnes et sévère sur la doctrine. Saint-Simon déclare que « cette main basse sur les huguenots ne put tirer de lui (Innocent XI) la moindre approbation. »

La conclusion de M. Gérin, dont nous avons résumé le très-éloquent travail, est formulée nettement et peut servir à ce résumé : « Nous espérons avoir démontré aujourd'hui que sa conduite, avant comme après la révocation de l'édit de Nantes, fut digne du chef de l'Eglise. Louis XIV aurait épargné à ses peuples de grandes calamités, et à sa mémoire une tache ineffaçable, s'il n'avait pas prétendu, comme la

dit son dernier historien (M. Casimir Gaillardin), diriger au gré de son orgueil la conversion de ses sujets, et par des voies qui n'étaient pas celles de l'Eglise et du Souverain Pontife. »

Charles BUET.

JURISPRUDENCE

Q. Les actes notariés de donation en faveur des fabriques et autres établissements ecclésiastiques ou religieux peuvent-ils être soumis au droit proportionnel d'enregistrement avant l'obtention de l'autorisation d'accepter ?

Les notaires, rédacteurs de ces actes, peuvent-ils, avant l'autorisation, en refuser expédition, sous le prétexte de défaut d'enregistrement ?

R. — On trouvera la solution à cette double question dans l'extrait suivant d'une dépêche du ministre des Cultes au préfet du Calvados, en date du 10 juin 1862. « La difficulté que vous m'avez signalée, Monsieur le préfet, provient d'un malentendu. Le notaire et le receveur de l'enregistrement sont l'un et l'autre, à un certain point de vue, fondés dans leurs prétentions. L'officier ministériel soutient avec raison qu'il ne doit pas délivrer de copies ou expéditions d'actes passés par lui s'ils ne portent la mention de l'enregistrement. Il est vrai, d'un autre côté, qu'aux termes des instructions invoquées par le receveur des domaines, le droit proportionnel d'enregistrement ne peut être perçu sur la donation dont il s'agit tant que la Fabrique donataire n'aura pas été régulièrement autorisée à l'accepter. D'après diverses décisions et instructions du ministère des finances, le délai ordinaire pour la perception du droit proportionnel ne courra que du jour où le décret d'autorisation aura été reçu à la mairie de la commune dans laquelle est situé l'établissement donataire. Mais il ne suit pas de là que l'acte lui-même dressé par le notaire ne doive pas être soumis à la formalité de l'enregistrement. Les notaires étant tenus de faire enregistrer tous leurs actes, sans distinction, dans un délai de dix jours, si un motif quelconque s'oppose à la perception du droit proportionnel sur l'un de ces actes, le receveur doit l'enregistrer moyennant le droit fixe de deux francs, qui est le salaire de la formalité, plus le décime, sauf la perception ultérieure, s'il y a lieu, du droit proportionnel. C'est ce qui se fait toujours dans la pratique, ainsi que l'attestent les nombreux actes de donation qui me sont adressés en expédition de divers points de la France, et contenant des libéralités en faveur, soit de Fabriques, soit d'autres établissements ecclésiastiques ou religieux. Toutes les expéditions de ces actes portent la mention : « Enregistré à, reçu 2 francs, décime, 20 centimes. » Si cette marche, conforme aux principes généraux sur la matière, eût été suivie dans l'espèce, la difficulté que vous m'avez signalée n'aurait pas pris naissance. Rien ne s'opposait, en effet, à ce que le notaire délivrât une expédition de l'acte notarié, de donation, avec la mention du paiement du droit fixe. » La distinction qui se trouve ex-

primée dans cette décision nous paraît concilier heureusement la double exigence résultant, d'une part, de la législation sur l'enregistrement qui a astreint les notaires à soumettre tous leurs actes à la formalité de l'enregistrement, dans un délai de dix jours, et, d'autre part, de la règle qui dispense les établissements publics du paiement des droits proportionnels d'enregistrement pour les dons et legs faits en leur faveur tant qu'ils n'ont pas obtenu l'autorisation d'accepter ces libéralités. Seulement, de cette distinction découle une conséquence bizarre : c'est qu'en définitive, les établissements publics se trouvent payer, pour les libéralités qu'ils sont appelés à recueillir, des droits plus élevés que les simples particuliers. Ils sont, en effet, tenus d'acquitter, comme ces derniers, les droits proportionnels d'enregistrement dès que l'autorisation d'accepter leur a été délivrée, et ils ont, en outre, à supporter le droit fixe, dont le paiement a dû être effectué dans les dix jours de la passation de l'acte, et qui, représentant le salaire de cette formalité, n'est pas imputé plus tard sur le montant du droit proportionnel. Mais cette conséquence résulte de la force même des choses et de la situation spéciale que fait aux établissements publics la dépendance dans laquelle ils sont placés en ce qui concerne notamment l'acceptation des dispositions entre-vifs ou testamentaires faites à leur profit.

ARCHÉOLOGIE SACRÉE

LETTRE DE MGR TURINAZ SUR L'ARCHÉOLOGIE, LA RESTAURATION DES ÉGLISES ET LA CONSERVATION DES OBJETS D'ART (1).

Le savant évêque de Tarentaise, à la suite de la dernière retraite pastorale, a consigné dans une lettre remarquablement écrite à ses prêtres, les avis qu'il leur avait donnés touchant l'étude de l'archéologie, la restauration des églises et la conservation des objets d'art. Certes, on ne peut reprocher au clergé français de manquer de zèle pour la restauration et l'embellissement des églises ; mais peut-on affirmer qu'il agisse toujours dans cette grave et délicate question avec tout le discernement et le bon goût désirables ? Il est permis d'en douter. Aussi croyons-nous remplir un devoir en résumant ici pour l'utilité de nos lecteurs les pages pleines de sagesse du docte évêque.

I

C'est vers 1830 que l'archéologie sacrée a commencé à reprendre parmi nous la place d'honneur qu'elle avait perdue depuis des siècles. Savants, artistes, poètes, prêtres, magistrats ont consacré leurs talents à l'apostolat de cette étude. Rien n'échappa à leurs investigations, depuis les flèches aériennes des cathé-

1. Paris, Victor Palmé, éditeur, rue de Grenelle, 25, brochure in-8.

drales jusqu'aux catacombes des martyrs, depuis les calices ornés d'émaux jusqu'aux reliquaires aux mille formes, jusqu'aux missels enluminés par la main patiente de quelque moine inconnu. Proportion gardée, l'archéologie est de toutes les sciences celle qui a réalisé le plus de progrès en moins de temps.

Agrandissant la question, le docte prélat parle d'abord en général du progrès des sciences et des arts et ne veut pas que le clergé y reste étranger, parce qu'il doit trouver là pour les classes élevées, « un apostolat puissant de la vérité chrétienne, une manifestation victorieuse de la fécondité de l'Eglise. » Le prêtre n'est-il pas ministre du Dieu des sciences ? *Deus scientiarum dominus est* (1 Reg. II, 3). Il faut que l'erreur le trouve debout sur la brèche, protégeant par les saintes énergies de la foi, le trésor des vérités révélées et les principes premiers de la raison humaine sans cesse attaqués par une science orgueilleuse. Le prêtre est l'homme du passé et des traditions augustes ; mais il est aussi le combattant de l'heure présente et le préparateur intelligent et dévoué de l'avenir. Il est l'homme de partout et de toujours, mais il est aussi l'homme de son temps et de son pays, sur lesquels il doit agir comme ses devanciers ont agi sur les leurs pour les élever et les transfigurer dans la foi et la charité. En d'autres termes, si le prêtre doit être de l'antiquité par la doctrine immuable de l'Eglise, il doit être de son temps par le choix des preuves et par la méthode de ses démonstrations.

L'éminent évêque cite à ce propos un long passage du célèbre *communitorium* de saint Vincent de Lérins, recommandant le progrès de la foi catholique. Comme ce passage a été fort souvent mal interprété soit par les hérétiques, soit par des novateurs modernes qui auraient été enchantés d'appuyer leurs fausses théories du progrès *dogmatique* sur l'autorité d'un grand saint doublé d'une grande intelligence, nous le citons également en entier ; car la vérité absolue y est exprimée de la manière la plus précise et la plus éloquente. « Il faut, dit-il, que la doctrine de l'Eglise obéisse à cette loi du progrès ; qu'elle s'affermisse avec les années, qu'elle se développe avec le temps, qu'elle s'approfondisse avec les âges ; mais qu'elle demeure toujours une, pure, incorruptible... Tout ce que la foi de nos pères a semé dans le champ de l'Eglise de Dieu, que tout cela, grâce au travail de leurs fils, soit cultivé, embellie, florissant ; que tout cela mûrisse, progresse et se développe. Il est très-légitime que, avec les progrès du temps, les dogmes antiques de la science divine soient étudiés et travaillés ; mais les changer, les tronquer, les altérer, serait un crime. Qu'ils grandissent en évidence, en démonstration, en clarté scientifique ; mais qu'ils ne perdent rien de leur première intégrité.

« ... O Timothée, ô prêtre, ô théologien, ô docteur, si la grâce de Dieu t'a rendu capable d'être, par la science, par le génie, par l'étude, le gardien du tabernacle spirituel, va donc travailler avec amour les pierres précieuses de la science divine, enchâsse-les,

« enrichis-les, ajoute-leur tout l'éclat, toute la grâce, toute la beauté qu'il sera possible. « Qu'en écoutant tes doctes raisonnements, ce qu'on croyait jusque-là dans l'obscurité, on le comprenne maintenant dans la lumière ; que, grâce à toi, la postérité possède dans la clarté de la raison ce que l'antiquité vénérât sans le comprendre. Cependant n'enseigne rien que tu ne l'aies appris : nouveau dans le langage, antique dans la doctrine : *Eadem tamen quæ didicisti doce, ut cum dicas nove, non dicas nova* (Vinc. Lirin. *Commonitor.* XXII, « XXIII. »

II

Après cette vive recommandation à la culture des sciences en général, Mgr Turinaz montre l'étude de l'archéologie comme rentrant plus spécialement, par sa nature et son but, dans le cercle des préoccupations et des devoirs du clergé.

« L'art est essentiellement religieux, » disait M. Cousin ; à plus forte raison doit-on le dire de l'architecture et de tous les arts qui concourent à l'éclat et à la splendeur du culte divin. N'est-ce pas la religion, en effet, qui a créé les basiliques du moyen âge, qui a construit ces murailles, élevé ces colonnes, uni ces arceaux, lancé ces voûtes hardies, ciselé ces pierres qui font l'objet principal de l'archéologie ? Qui n'a lu cent fois les belles pages de M. de Montalembert, nous montrant la religion tout entière, mais voilée, dans les splendeurs architecturales de nos anciens temples, dans ces pierres si fantastiquement brodées, dans la triplicité perpétuelle des portails, des nefs et des autels, symboles de la Trinité divine ; dans l'orgue unissant le chant glorieux de l'enthousiasme au cri plaintif des misères humaines, dans la pénombre des bas-côtés, asile ouvert à la confession du repentir ou à la souffrance solitaire ?

« Fils du catholicisme, poursuivait l'illustre écrivain, nous sommes là, au milieu de nos titres de noblesse : en être amoureux et fiers, c'est notre droit ; les défendre à outrance, c'est notre devoir. Voilà pourquoi nous demandons à répéter, au nom du culte antique, comme vous au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et de honte qu'arrachait, aux Papes des grands siècles, la dévastation de l'Italie : *EXPULSIONS LES BARBARES !* » (De Montalembert, *Art et Littérature*, p. 75.)

Non-seulement cette étude, essentiellement religieuse, appartient de droit au clergé, mais une part semble lui être exclusivement réservée : celle du symbolisme, qui suppose une foule de connaissances spéciales que les hommes du monde ne peuvent guère posséder. Grâce à des recherches persévérantes, unies à une étonnante perspicacité, ces derniers parviennent à distinguer les époques, à fixer les dates, à classer les genres, à reconstituer des monuments entiers à l'aide de quelques ruines informes. Mais la pensée qui inspire l'art chrétien leur fait défaut ; ils ne comprennent rien à la vie spirituelle et mystérieuse qui circule dans ces arceaux, dans ces colonnes, dans ces

pierres, vrai poëme intelligible aux seuls initiés ! Or qui, plus que le prêtre, est initié au langage des monuments sacrés et de toute l'archéologie chrétienne ?

Il y est préparé par ses études historiques, littéraires et philosophiques. Il y est préparé surtout par son étude obligatoire de l'Écriture Sainte, de l'histoire ecclésiastique, de la théologie et de la liturgie. Toutes ces sciences s'éclairent et se complètent mutuellement. De même que l'architecture, la sculpture et la peinture chrétiennes doivent se soumettre aux principes de la doctrine et aux règles du culte ; de même, sans la connaissance de la liturgie et de la théologie au moyen âge, les plus beaux monuments de l'art chrétien ne peuvent être compris.

Comme première conclusion de cette partie de sa lettre, Mgr Turinaz pose l'archéologie comme le couronnement naturel des sciences sacrées. Il ne doute pas que les Universités catholiques, quand elles pourront être complètes, ne possèdent des chaires d'archéologie et même une école des beaux-arts enseignés au point de vue chrétien. En attendant, aucune étude ne paraît offrir au clergé plus d'utilité et plus d'attrait.

(La fin au prochain numéro.)

CONSULTATIONS

I. — Un curé peut-il être à la fois curé de paroisse et aumônier d'un couvent libre, jouissant dans la chapelle de tous les exercices religieux, comme messe quotidienne, etc. ?

II. — Dans le cas d'affirmative, les vicaires dont le curé se sert pour remplir au couvent la plus grande partie des fonctions d'aumônier comme messe, tous les jours, et vêpres, les dimanches, n'ont-ils pas droit à une juste rémunération ?

I. On ne comprend pas qu'un curé puisse tenir à se réserver le titre d'aumônier d'un couvent situé dans sa paroisse. Les monastères de vœux solennels sont exempts de la juridiction paroissiale, et le confesseur ordinaire de ces communautés y remplit les attributions paroissiales ; en effet, il administre la communion pascale, le viatique et l'extrême-onction aux personnes de la communauté, sans avoir besoin de l'autorisation du curé local.

Mais il en est autrement des communautés de vœux simples. Non-seulement elles ne sont pas exemptes de la juridiction, mais les canonistes enseignent communément que NN. SS. les évêques eux-mêmes n'ont pas le pouvoir d'établir une semblable exemption.

Or, tout le monde sait que les vœux des religieuses en France sont des vœux simples. Le Saint-Siège a maintes fois déclaré ce point important par les décisions les plus formelles de la Pénitencerie romaine et des Sacrées Congrégations apostoliques, à partir de l'année 1808 jusqu'à nos jours. Il n'existe donc sur tout le territoire français aucun monastère de religieuses qui professent les vœux solennels, si ce n'est peut-être en Savoie, où diverses érections cano-

niques avaient été faites antérieurement à l'annexion de cette province à la France. En effet, le Saint-Siège consulté sur la question, décida, en 1860, que les religieuses de Savoie, qui professaient des vœux solennels avant la réunion à la France, n'auraient point perdu ce privilège par l'effet même de l'annexion.

Il suit de là qu'il n'existe en France aucun monastère de vœux solennels, hors de la Savoie. Les Bénédictines, les Chartreuses, les Cisterciennes ou Trappistines, les Carmélites, les Visitationnaires et autres appartenant aux anciens instituts, professant des vœux simples, ne sont pas exemptes des jurés de la juridiction paroissiale.

Cela posé, je me demande en quel but le curé pourra ambitionner le titre d'aumônier d'une communauté ?

Est-ce pour devenir le confesseur ordinaire des religieuses ? Les décrets généraux du Saint-Siège s'y opposent. En effet, il peut y avoir conflit, et par conséquent incompatibilité entre les obligations paroissiales et les devoirs du confesseur ordinaire de la communauté. D'ailleurs, les décrets du Saint-Siège s'opposent formellement à ce que le confesseur ordinaire de la communauté demeure en charge au delà de trois ans, sous peine de suspense *ferenda sententia*. Le Saint-Siège s'est réservé le droit d'autoriser le second triennat et à bien plus forte raison les triennats ultérieurs. D'autre part, c'est l'esprit des prescriptions canoniques que le curé demeure dans sa paroisse le plus longtemps possible, parce que c'est un excellent moyen d'affermir leur influence dans l'esprit des paroissiens. Lorsque le roi Louis XIV se disposa à révoquer l'édit de Nantes, il fit une ordonnance pour empêcher les ministres protestants de rester plus de trois ans dans un pays.

Cette raison est concluante pour montrer l'incompatibilité canonique entre le titre et les fonctions de curé et celles de confesseur ordinaire d'une communauté de femmes.

Serait-ce pour dire la messe dans la chapelle des religieuses que le curé voudrait s'adjudger le titre d'aumônier ? Mais, les règles canoniques l'obligent à dire la messe dans son église paroissiale, particulièrement les dimanches et les fêtes. Cette règle est susceptible sans doute de quelques rares exceptions, mais il n'est pas moins vrai que le curé doit célébrer dans son église paroissiale.

Je réponds par conséquent à la première question qu'un curé ne peut être à la fois curé de paroisse et aumônier d'un couvent.

Non-seulement il ne peut pas être aumônier, mais il ne lui appartient pas de nommer cet aumônier. Cette nomination est un droit épiscopal. La patente de l'évêché doit exprimer les cérémonies et les fonctions que l'aumônier doit remplir dans la chapelle de la communauté. La messe quotidienne, messe basse ou messe chantée, la distribution de la communion aux fidèles et aux religieuses, la prédication, les neuvaines, les confessionnaux, l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement, la bénédiction des cierges et des cendres en carême, l'annonce des fêtes et

des jours d'abstinence, ne sont pas des droits strictement paroissiaux. D'où il suit que si l'évêché juge à propos d'autoriser pour ces fonctions le vicaire qui exerce les droits d'aumônier dans la chapelle des religieuses, en pareil cas l'évêché ne cause aucun préjudice à la juridiction paroissiale, et le curé n'est pas en droit de se plaindre.

Que reste-t-il donc au curé ? Une foule de choses lui sont réservées :

1° La bénédiction des maisons, que le rituel romain prescrit pour le samedi saint, est un droit véritablement paroissial ;

2° L'administration du viatique et de l'extrême-onction exige l'intervention ou l'agrément du curé. Quels que soient les pouvoirs que l'aumônier ait reçus, il doit faire acte de soumission au curé en ce qui concerne le viatique et l'extrême-onction. Le curé est libre d'administrer personnellement ces deux sacrements. Cependant, dans la plupart des cas, il convient d'accorder à l'aumônier une délégation soit particulière, soit générale ;

3° La communion pascalle est un droit strictement paroissial. Supposé que la communauté dont il s'agit n'observe pas la clôture, le curé peut et même il doit exiger, pour l'édification publique, que les sœurs fassent la communion pascalle à la paroisse. Si elles gardent la demi-clôture et même la clôture épiscopale interdisant toute sortie des religieuses, en ce cas, la communion pascalle se fait dans la chapelle de la communauté, mais le curé est libre de s'en réserver l'administration un ou plusieurs jours de la quinzaine de Pâques. Il peut aussi s'en rapporter à l'aumônier, en l'autorisant à distribuer aux sœurs la communion pascalle. En outre, le curé a le pouvoir de défendre l'administration de la communion aux fidèles dans la chapelle de la communauté, le saint jour de Pâques. A Rome, un statut particulier défend de donner la communion dans les églises paroissiales, non-seulement le jour de Pâques, mais encore le jeudi saint ;

4° L'aumônier du couvent doit dépendre du curé en ce qui concerne la sépulture, la levée du corps des sœurs défuntes, les obsèques, la conduite au cimetière, etc. ;

5° Supposé que la communauté s'occupe d'éducation et reçoive des jeunes pensionnaires ou des orphelines, l'aumônier n'a pas le pouvoir d'admettre à la première communion ces orphelines et ces pensionnaires. L'examen de l'instruction catéchistique et des dispositions, est entièrement réservé au curé.

II. La seconde question que nous pose notre honorable correspondant ne comporte pas de difficulté. Le vicaire qui remplit au couvent les fonctions d'aumônier, comme messe quotidienne, vêpres du dimanche, a quelque droit à une juste rémunération, supposé que la communauté veuille et puisse la donner.

UN CONSEIL DE PRUDENCE

La fin de l'année 1878 a été signalée par deux faits judiciaires qui méritent d'attirer l'attention du clergé ; car ils révèlent un danger auquel il est journellement exposé, et donnent une leçon que nous ne devons pas laisser perdre. Il s'agit des soins que des personnes, autres que les médecins, chirurgiens, pharmaciens et officiers de santé, sont appelées quelquefois à donner aux malades, et de la conduite à tenir en pareil cas.

Voici d'abord le résumé des faits. Le 8 octobre, à Villejuif, un pauvre diable nommé Pitancier, est frappé d'un coup de couteau par un mauvais drôle, et on le transporte aussitôt dans une maison voisine. En apprenant ce malheur, le père Grisard, religieux du Saint-Esprit de la maison de Chevilly, accourt offrir ses bons offices. Voici comment il raconte lui-même devant le tribunal la suite de cette triste affaire : « Je l'ai trouvé fort affaibli et sa blessure saignait encore ; il se plaignait de douleurs à l'estomac et d'une impossibilité absolue de remuer sa jambe ; c'est alors que l'idée m'est venue d'aller chercher au couvent un cordial quelconque. J'ai donc fait une préparation composée de deux cuillerées à bouche de sirop de sucre, d'une cuillerée d'eau-de-vie et d'une demi-cuillerée à café de ce que je prenais pour de la teinture d'arnica, et qui n'était autre que de la teinture d'aconit que j'avais moi-même fabriquée avec des plantes du jardin.

« Il était sept heures du matin, le temps était sombre et le placard aux flacons était dans le coin le plus obscur de la pièce. J'ai porté cette préparation au blessé, dont il a pris deux fois. Cependant il n'en a bu qu'une partie, soit la valeur du sixième d'un verre. Quand je suis revenu vers midi, je l'ai trouvé dans un état de prostration complète, ce qui m'a fort surpris. Je suis alors retourné à la communauté, et c'est alors seulement que j'ai reconnu mon erreur. Je suis retourné auprès du malade et j'ai vainement tenté de lui faire avaler de l'émétique. J'ai alors fait appeler un médecin, auquel j'ai tout avoué. »

Devant ce récit, le président du tribunal adresse ces mots au père Grisard : — Vous avez agi avec charité, monsieur l'abbé. Mais voyez quelle a été votre imprudence ! — L'organe du ministère public s'est attaché à faire ressortir cette imprudence, lui reprochant de n'avoir pas serré, comme cela se fait toujours, le flacon d'aconit dans l'armoire aux poisons et requiert l'application de la loi, tout en reconnaissant le caractère parfaitement honorable et les intentions charitables du prévenu.

Le tribunal a condamné le P. Grisard à une simple amende de cent francs.

Le second procès pour un cas analogue a eu lieu devant le tribunal du Mans. Un certain M. Lablanchetière avait fait une chute dans son jardin. Il s'alita, et le médecin ordonna un liniment pour usage externe. Peu de jours après, le médecin ordonna une purgation. Une femme de ménage qui soignait le malade se trompa de fiole et fit avaler au malade le liniment en

croquant lui faire prendre la purgation. Les symptômes de l'empoisonnement ne tardèrent pas à se manifester.

Traduite en police correctionnelle, la femme de ménage est condamnée à trois mois de prison et 50 francs d'amende.

Ces deux faits presque identiques nous amènent à résumer ici les doctrines qui forment jurisprudence en cette matière.

Nous dirons d'abord que par une décision du conseil d'Etat, en date du 8 vendémiaire an XIV, « les curés et desservants, — et, par extension, « les religieuses, — peuvent donner gratuitement des soins et des conseils à leurs paroissiens malades, sans craindre d'être poursuivis comme exerçant la médecine sans droit ni « qualité. »

Quant aux médicaments, une lettre de M. le ministre de l'instruction publique et des cultes à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, en date du 27 novembre 1861, porte que les prêtres et les religieuses ont la faculté de distribuer des remèdes simples ou magistraux, *mais sans avoir le droit de les vendre*. Dans cette même lettre, le ministre (c'était alors M. Rouland) donne sur le même sujet l'opinion du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, lequel s'exprime ainsi, d'après un arrêt de la cour de cassation : « elles sont autorisées (les religieuses et par extension les curés) à préparer « seulement les tisanes, les potions huileuses, « les potions simples, les loochs simples, les « cataplasmes, les fomentations, les médecines « et autres *médicaments* magistraux semblables « dont la préparation n'exige pas des connaissances pharmaceutiques bien étendues. » (Cour de cassation du 14 août 1863.)

Cette jurisprudence inspire à Mgr André les réflexions suivantes :

« Il y avait sagesse à faire cette exception en « faveur d'une classe d'hommes honorables et « éclairés qui ne dispensent communément « qu'avec prévoyance et discernement leurs « conseils et leurs secours, et qui, au surplus, « ne devaient exercer qu'une médecine toute « paternelle et domestique, c'est-à-dire bornée « à leur paroisse qui est comme leur famille. « Cette aumône d'un genre particulier est « d'ailleurs bien propre, dit Portalis dans le « rapport qui précède l'avis précité du conseil « d'Etat, à rapprocher le pasteur de ses paroissiens, et lui fournit des occasions fréquentes « et utiles de les rappeler à la pratique de leurs « devoirs. Elle les attache à lui par une double « chaîne de bienfaits, et leur fait connaître d'une « manière sensible que le premier des préceptes « du christianisme est l'amour des hommes et « le soulagement des malheureux. D'ailleurs, « dans les campagnes, l'éloignement des gens « de l'art et l'indigence des habitants empêchent « d'appeler le médecin, surtout pour les maladies qui ne semblent point présenter des caractères de gravité. De là on va au curé, « homme réputé instruit et surtout plein d'humanité pour le soulagement des maux qui l'entourent. Il s'y prête toujours avec obligeance dans le double but de sauver le corps « comme l'âme de ses pauvres ouailles, et de

« les empêcher d'être dupes et victimes des « charlatans et des empiriques qui abondent « toujours dans les villages parce qu'ils spéculent sur leur ignorante crédulité. »

Ces considérations sont justes, pourvu que les curés se tiennent strictement dans les limites de ce que la loi leur permet; mais elles ne justifiaient pas en eux, dit M. Dieulin, l'exercice de la *médecine* proprement dite. Et il en donne plusieurs raisons parmi lesquelles nous relevons les suivantes :

1° Parce que la loi du 10 mars 1803 interdit formellement l'exercice de la médecine à quiconque est dépourvu d'un titre légal...;

5° Parce qu'il est difficile au prêtre, si occupé d'ailleurs, d'atteindre en médecine au delà d'une demi-science, qui perd plus de malades qu'elle n'en guérit, surtout dans les cas graves et compliqués..., car après trois mille ans d'études en médecine, rien de plus incertain et de plus trompeur que les symptômes d'un certain nombre de *maladies*, rien de plus systématique parfois que l'application des moyens curatifs qui leur conviennent... Le prêtre à demi médecin assumerait donc témérairement une grave responsabilité en traitant des maladies qui peuvent avoir la mort pour résultat. L'insuccès du traitement qu'il aurait prescrit, une simple erreur qu'il est si facile de commettre, pourrait le rendre justiciable des tribunaux et passible de peines graves.

Les deux procès dont nous avons parlé au début de cet article en sont l'irréfragable preuve. Voici, du reste, quelques autres décisions :

« Les médecins et chirurgiens patentés qui, par imprudence, causent un homicide ou des blessures graves à leurs malades, sont justiciables des tribunaux et passibles des peines portées par les articles 319 et 320 du code pénal avec dommages-intérêts. (Arrêt de la Cour de Paris du 5 juillet 1803; — arrêt de la Cour de cassation du 1^{er} avril 1803.) Il en serait de même, et à plus forte raison, d'un prêtre ou religieux commettant la même imprudence.

« Le prétexte d'avoir exercé gratuitement la médecine envers les pauvres ne serait pas une excuse recevable pour éviter une condamnation. (Arrêt de la Cour de cassation du 18 mars 1825 et du 5 novembre 1831.)

Cependant il n'y aurait pas exercice illégal de la médecine à pratiquer dans un cas d'urgence, une saignée, ou à conseiller une application de sangsues, parce que de tels soins rentrent dans la catégorie des actes d'humanité qu'autorise l'avis du Conseil d'Etat du 8 vendémiaire an XIV, déjà cité.

En nous résumant, nous dirons avec Mgr André que, si le soulagement du pauvre dans ses souffrances et ses maladies est une occupation digne des ministres de Dieu, il faut que nos études s'arrêtent au point nécessaire uniquement pour donner les premiers soins et retarder les effets rapides de certaines maladies foudroyantes, telles que l'hémorragie, l'apoplexie, ou l'empoisonnement qui tuent l'homme en quelques heures et même en quelques minutes. Par là, le prêtre donnera à l'homme

exercé et savant dans l'art médical, le temps d'arriver avant l'agonie du malade. En se pénétrant bien des indications qui précèdent, et ne perdant pas de vue surtout que les secours qu'ils portent doivent être entièrement gratuits, les prêtres et les religieuses réussiront à concilier l'accomplissement de leur pieuse et charitable mission avec le respect dû à la loi.

LIVRES NOUVEAUX

Le règne de Dieu dans les sociétés actuelles, par l'abbé ARMINJON, un beau vol. in-8°, 6 fr.

Comme l'*Univers* doit consacrer une étude aux conférences de M. l'abbé Arminjon sur le règne de Dieu dans les sociétés actuelles, nous nous bornons à les signaler.

Ces conférences sont au nombre de neuf : dans les trois premières, M. l'abbé Arminjon étudie le règne de Dieu dans l'homme, dans la famille et sur les sociétés civiles ; la quatrième conférence montre dans l'Eglise l'idéal et le principe du règne de Dieu ; la cinquième le triomphe et l'avènement du règne de Dieu ; la sixième le règne de Dieu sur la France ; la septième le Sacré-Cœur, présage du règne de Dieu ; la huitième la sainte Vierge, messagère du règne de Dieu, et enfin, la neuvième, saint Joseph, protecteur du règne de Dieu.

Le plan est vaste et il a été bien rempli, comme le témoignent les lettres flatteuses de Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, devant lequel les conférences ont été prononcées, de Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève, de Mgr Duc, évêque d'Aoste, et de Mgr Fontenau, évêque d'Agén.

Victor PALMÉ, éditeur. 25, rue de Grenelle.

Le Sacerdoce, conférences prêchées à l'Oratoire par Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France, deux beaux volumes in-12, de 480 et 402 pages. Prix : 7 fr.

On peut dire que la question qui, depuis deux ou trois années, domine toutes les autres, soit en France, soit dans les contrées voisines de la France, est celle-ci : « — Quelle est la place que le prêtre a le droit d'occuper dans la société ? qu'est-il en lui-même ? qu'est-il pour ceux qui s'adressent à lui ? » C'est à ces interrogations, qui reviennent chaque jour dans tous les écrits, dans toutes les conversations, sous toutes les formes, que répond un ouvrage récemment publié sous ce titre : *le Sacerdoce*, conférences prêchées à l'Oratoire, par Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France.

BIBLIOTHÈQUE-MANUEL DU CLERGÉ

MÉDITATIONS ECCLÉSIASTIQUES

Nouveau Cours de méditations, à l'usage du clergé par le P. NOUET, 4 forts vol. in-12. 12 fr.

L'Agonie de Jésus, traité de la souffrance morale, par le P. BLOT. 3 vol. in-12, de 500 pages chacun. 7 fr. 50.

Dévotion envers Notre Seigneur Jésus-Christ, étude de ses titres consolants et glorieux, par les PP. NOUET et POTTIER. 3 vol. in-12. 8 fr.

LA SCIENCE ET LA BIBLE

Le Monde et l'Homme primitif selon la Bible, par Mgr MEIGNAN, évêque de Châlons, 1 beau vol. in-8° de 500 pages. 6 fr.

Les Prophéties messianiques de l'Ancien Testament, ou la Divinité du christianisme démontrée par la Bible. — *Prophéties du Pentateuque*, précédées des *Preuves de l'authenticité des cinq livres de Moïse*, par Mgr MEIGNAN, évêque de Châlons. 1 fort vol. in-8°. 6 fr.

— *Les Prophéties contenues dans les deux premiers livres des Rois*, avec une *Introduction sur les types et figures de la Bible*. 1 vol. in-8°. 6 fr.

La Foi vengée, ou Explication populaire de la Genèse selon la science et selon Moïse, par J.-M. ORIN, avec des lettres de S. G. Mgr DAVID, évêque de Saint-Brieuc, et de M. l'abbé MÉNARD, vicaire général du Puy. 1 vol. in-8°. 3 fr.

Petit Résumé de géologie, accord de la science avec la révélation, par M. le marquis de ROYS, ancien élève de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-18. 1 fr.

Le Déluge mosaïque, l'Histoire et la Géologie, par l'abbé ED. LAMBERT. 1 beau vol. in-8° de 540 pages. 6 fr.

Le Darwinisme et l'Origine de l'homme, par l'abbé A. LECOMTE, docteur ès sciences naturelles. 2^e édition, considérablement augmentée. 3 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Annales ecclesiastici CÆSARIS S. R. E. card. BARONII, OD. RAYNALDI et JAC. LADERCHI, congregationis Oratorii presbyterorum, denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab AUGUSTINO THEINER, ejusdem congregationis presbytero. 31 vol. grand in-4° à 2 col. parus, à 16 fr. le volume.

Gallia Christiana, in provincias ecclesiasticas distributa, qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum Franciæ vicinarumque ditionum ab origine Ecclesiarum ad nostra tempora deducitur, opera et studio DIONYSII SAMMARTHANI, presbyteri et monachi ordinis Sancti Benedicti et congregatione Sancti Mauri, necnon aliorum monachorum ejusdem congregationis. Editio accuratissime correcta cura Dom. P. PIOLIN, monachi ord. S. Benedicti.

Ont paru 7 beaux vol. in-folio ; chacun, 50 fr.

Histoire universelle de l'Eglise catholique, par ROHRBACHER, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé GUILLAUME, professeur au grand séminaire de Verdun ; nouvelle édition, augmentée de dissertations, notes et éclaircissements à la fin de chaque volume. 12 beaux volumes in-4° à deux colonnes, avec une table générale et alphabétique des matières. 75 fr.

Deux volumes ont paru.

Histoire du monde, ou Histoire universelle, édition complètement nouvelle, entièrement refondue et considérablement augmentée, par M. HENRY DE RIANCEY. 10 beaux vol. in-8° ; le vol., 6 fr.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

L'AMI DU CLERGE

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUE

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 12. — PRÉDICATION : *III^e Dimanche après l'Épiphanie* : 1° Sujet tiré de l'Épître, 2° Sujet tiré de l'Évangile, 3° Catéchèses. — CONGRÉGATIONS ROMAINES : 1° Application de la seconde messe, 2° Un homme marié peut-il se faire moine du vivant de sa femme? — CONSULTATIONS : Pouvoirs du curé vis-à-vis d'un couvent de religieuses établies sur sa paroisse. — Si une fabrique peut, sans l'avis du conseil municipal, enlever la chaire d'une église. — Si le vote du conseil de fabrique doit être approuvé par le conseil municipal. — Si le curé est tellement tenu d'appliquer la messe à ses paroissiens les dimanches et jours de fêtes qu'il ne puisse s'en décharger sur un confrère ou un vicaire; etc. — JURISPRUDENCE USUELLE : Instituteurs congréganistes. — Droit du conseil municipal. — Testament. — Sourds muets. — Election. — Maréchal ferrant. — Juge de paix. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Le prêtre exemplaire divin. — PROMENADES À TRAVERS L'HISTOIRE. — ARCHÉOLOGIE SACRÉE : Restauration des églises et conservation des œuvres d'art. — VARIÉTÉS : *Les Héros en soutane* : Le curé Clasen. — CORRESPONDANCE.

PRÉDICATION

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Sujet tiré de l'épître

Nullum malum pro malo reddentes.
Rom., XII, 16, 21.

De tous les préceptes du Seigneur Jésus, le plus difficile à pratiquer, un des plus pénibles à la nature, c'est, sans aucun doute, celui qui nous commande d'aimer nos ennemis. Pardonner du fond du cœur l'injure qu'on a reçue, aimer ses ennemis et leur faire du bien, c'est, dit saint Bernard, une vertu divine et non un penchant naturel : *Divinum est, non humanum*. C'est là le caractère propre du chrétien ; car, dit un autre Père, aimer ses amis, tout le monde le fait ; aimer ses ennemis, les chrétiens seuls

en ont la force. Au reste, le pardon des injures et l'amour des ennemis, nous sont imposés tout à la fois 1° par l'autorité de Dieu ; 2° par les droits du prochain ; 3° par notre intérêt personnel.

I. L'autorité de Dieu. Parmi les lois qu'il a données à l'homme pour régler son cœur et ses actes, il n'en est point de plus formelle et de plus impérieuse que celle-ci. Déjà la loi ancienne avait sévèrement prescrit la haine et la vengeance ; mais les juifs l'avaient oubliée. Le Sauveur non-seulement rétablit la loi, il la perfectionne en prescrivant l'amour des ennemis eux-mêmes. Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Or, ce n'est point ici un simple conseil, c'est un ordre, un commandement formel ; Jésus l'appuie de tout le poids de son autorité divine : *Ego autem dico vobis* Que si maintenant vous demandez quelles sont les bornes, les limites de cette obligation, je vous répondrai, avec le Sauveur, qu'elle n'en a point. Au milieu de son discours sur ce sujet, Pierre s'approche de lui et lui demande : Seigneur, combien de fois faut-il que je pardonne à mon frère, lorsqu'il m'aura offensé ? Cela va-t-il bien jusqu'à sept fois ? Je ne vous dit pas seulement sept fois, lui répond Jésus, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies*. Le démon fut homicide dès le commencement ; et vous aussi dès que vous laissez la haine et le ressentiment s'établir dans votre cœur, vous devenez aux yeux de Dieu un homicide : *qui odit fratrem homicida est*, et pour n'avoir pas su être miséricordieux envers vos frères, vous n'avez à attendre de Dieu, à votre tour, qu'un

jugement sans miséricorde : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.*

II. Les droits du prochain nous obligent au pardon des injures. Après comme avant sa faute envers vous, il est resté ce qu'il était : la créature de Dieu, l'affranchi de Jésus-Christ, le prix de son sang, votre frère selon la nature et selon la grâce ; or, ces titres sacrés sont indélébiles et immuables, indépendants de ses vertus et de ses vices.

III. Nos intérêts personnels nous sollicitent à pardonner. Nous cherchons le bonheur ici-bas : la paix du cœur, la tranquillité de l'âme, l'estime des autres et de soi-même, le repos de la conscience en sont les éléments indispensables. — La paix de l'âme est incompatible avec les agitations de la rancune et de la haine. *Non est pax impiis.* — Le cœur d'un vindicatif ressemble à une mer bouleversée par la tempête. *Impii autem quasi mare fervens.* — Il se croit fort, dit saint Augustin, parce qu'il crie et qu'il menace, qu'il lance des coups ou des injures ; il se pose en maître et en vainqueur et il ne s'aperçoit pas qu'il est vaincu par sa colère. Comme autrefois la voix du Seigneur à Caïn, la voix de sa conscience lui demandera compte du sang de son frère. Ne l'oublions pas : point de pardon à espérer pour celui qui ne pardonne point à son frère : *dimittite et dimittimini.* On vous mesurera à la même aune dont vous vous serez servi pour mesurer les autres. Si vous ne pardonnez pas à votre prochain les offenses dont il peut s'être rendu coupable envers vous, votre Père céleste ne vous pardonnera pas les vôtres.

Passages de l'Ecriture Sainte. Qui operit odium fraudulentè, revelabitur malitia ejus in concilio. (Prov., xxvi, 26.)

Qui odit fratrem suum, in tenebris est, et in tenebris ambulat, et nescit quod eat, quia tenebræ obscuraverunt oculos ejus. (Joan., ii, 1.)

Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. (Joan., iv, 20.)

Odium suscitât rixas, et universa delicta operit caritas. (Pr., x, 12.)

Omnis qui odit fratrem suum, homicida est ; et scitis quoniam omnis homicida non habet vitam æternam in se manentem. (I Joan., iii, 107.)

Passages des Saint Pères. Quemadmodum omnium virtutum excellentissima est caritas, ita universorum vitiorum gravissimum est, odisse proximum. Nam qui fratrem suum odit, homicida est, sicut ait Apostolus. Qui odit fratrem suum, Deum ipsum odit. (S. Eph.)

Qui scit se vel unum hominem odio habere, nescio si ad altare Domini possit securus accedere. (I. 7. Chry.)

Qui invidet vel odit, non alium prius quam se ipsum occidit. Vitam animæ quælibet culpa polluit, servatus vero contra proximum dolor occidit. (S. Greg.)

Sujet tiré de l'Evangile

Domini si vls potes me mundare.
(Matth., vii, 1 à 16.)

Cette parole, que nous lisons dans l'Evangile de ce jour, nous montre quels étaient les sentiments du lépreux qui s'approche de Jésus pour être guéri. Il avait, en sa puissance et sa bonté, une confiance sans bornes. La confiance, vertu si nécessaire et néanmoins si rare ; la plus naturelle au cœur de l'homme et souvent la plus difficile à y faire pénétrer. — I. Idée de la confiance. — II. Motifs de la confiance. — III. Pratique de la confiance.

I. *Idée de la confiance.* — Il y a une confiance fautive qui est un péril, c'est celle de l'homme en lui-même, c'est vouloir faire le bien par ses propres forces. L'Esprit-Saint a dit : *Maledictus qui confidit in homine* ; parce que vous avez voulu marcher avec vos propres forces, vous vous êtes arrêté sur la route. Il y a une confiance criminelle. Elle consiste à compter sur Dieu seul pour opérer son salut, à refuser tout à Dieu et à attendre tout de Dieu ; une pareille confiance peuple l'enfer. « Dieu, dit saint Augustin, nous a créés sans nous, mais il ne nous sauvera pas sans nous. » Enfin, il y a une confiance légitime et sainte. Elle consiste à ne rien refuser à Dieu et à tout attendre de lui, à ne point mettre de bornes à sa bonne volonté et à tout attendre de la miséricorde de Dieu.

II. *Motifs de la confiance.* — Dieu la commande. La foi catholique nous dit que trois vertus conduisent l'homme dans la voie surnaturelle du salut, ce sont : la Foi, l'Espérance et la Charité. Nous avons tellement besoin d'espérer, que Dieu nous en a fait un commandement exprès. Dieu nous dit : Voilà mon cœur, il faut vous confier en moi ; vous espérerez ou vous serez perdu. Dieu la mérite. D'abord par sa nature. Il est la bonté : *Deus cujus natura bonitas.* Ensuite à cause de ce qu'il a fait pour nous. En nous créant, il a fait de nous un autre lui-même, c'est pour nous qu'il est descendu du ciel. Il est passionné pour nous. On a dit : les passions tournent en folie. Eh bien ! l'homme a inspiré une passion divine, je dis plus, une folie divine. Enfin, notre confiance honore Dieu. Rien n'honore plus un être humain que la confiance qu'on lui témoigne ; le cœur de l'homme est ainsi fait que la confiance le touche, parce qu'elle suppose en lui la grandeur et la magnanimité. Et Dieu ne nous écouterait pas quand nous lui demandons la vie ? N'oublions pas qu'il s'est peint et désigné lui-même dans la touchante parabole de l'enfant prodigue.

III. *Pratique de la confiance.* — L'objet de la confiance doit être, pour le pécheur, ses fautes passées s'il est pénitent, ou ses fautes présentes s'il est encore dans l'état du péché. Vous avez beaucoup péché, vous n'êtes plus pécheur, c'est Dieu qui vous a relevé ! Il vous a attendu longtemps peut-être, c'est donc qu'il voulait vous sauver. Si vous êtes encore pécheur, espérez et joignez la bonne volonté à l'espérance. L'Evan-

gile nous montre deux grands pécheurs : Pierre et Judas. Tous deux ont reconnu leur faute, tous deux l'ont pleurée, avec cette différence que le repentir de Pierre l'a conduit au ciel, parce qu'il a eu confiance, tandis que le repentir de Judas l'a conduit à l'enfer, parce qu'il a désespéré. Pour le *juste*, ses *misères* et ses *faiblesses*. Vous êtes faibles, mais la confiance s'appuie sur Dieu et non sur l'homme. Ce que vous ne pouvez pas, Dieu le peut. Saint Paul se glorifiait dans sa faiblesse et ses misères; il disait qu'il était fort, surtout quand il sentait sa faiblesse, parce qu'alors il avait plus lieu de compter sur le secours de Dieu.

Passages de l'Ecriture sainte. — In te speraverunt patres nostri : speraverunt et liberasti eos. (Ps. xxi, 3.)

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. (Ps. xxx, 2.)

Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine. (Ps. cxvii, 8.)

Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo. (Eccli., ii, 11.)

Maledictus homo, qui confidit in homine. (Jerem., xvii, 15.)

Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus. (Jerem., xvii, 7.)

Scio et confido in Domino Jesu. (Rom., xiv, 14.)

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (Heb., iv, 16.)

Passages des Saints Pères. — Si spes mea in homine erit, titubante homine, titulabit spes mea. At in Domino sperans non infirmabor. (S. Aug.)

Si ponas spem in Deo tuo, non confunderis, quia ille in quo posuisti, fallere te non potest. (S. Aug.)

Tota spes nostra in Deo sit. (S. Aug.)

Ibi plus auxilii, ubi plus est periculi, quia Deus est adjutor in opportunitatibus. (S. Amb.)

Tu es, Domine, spes mea. (S. Bernard.)

Si tribulatio infertur, per te sperabo : si præmia præmittantur, per te obtinebo ; si insurgat hostis, non nisi in te sperabo. (S. Bern.)

Pone totam fiduciam tuam in Deo. (S. Bern.)

CATÉCHÈSES ¹

IX

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA L'ÉPIPHANIE

Vade, ostende te Sacerdoti.
(Matth., viii, 4.)

« Il s'agit de l'honneur qu'on doit rendre aux Prêtres du Seigneur et aux Chefs de l'Eglise. Dans son troisième Livre sur le Sacerdoce, S. Chrysostome nous enseigne que nos Prêtres ont reçu un pouvoir bien supérieur à celui des Prêtres mosaïques : parce que ceux-ci ne gué-

rissaient pas les lépreux, mais les déclaraient seulement guéris, tandis que les nôtres guérissent l'homme souillé de la lèpre du péché et rendent à son âme une santé parfaite lorsqu'ils lui accordent le bienfait de l'absolution, pourvu que cet homme y soit dignement préparé. On peut donc ici parler du pouvoir des clefs, dont sont investis les Prêtres. » (C. C. Trid.)

La nature et l'excellence du Sacerdoce, le pouvoir que les Evêques et les Prêtres ont reçu de Jésus-Christ et l'honneur que nous devons leur rendre : telles seront donc les trois parties de notre Homélie, suivant le Catéchisme Romain.

I. *Qu'est-ce que le Sacerdoce?* — On distingue, en général, le Sacerdoce intérieur et le Sacerdoce extérieur. Ainsi lorsqu'on dit que les Fidèles baptisés sont Prêtres, c'est du Sacerdoce intérieur qu'il s'agit. C'est dans le même sens que sont Prêtres tous les Justes, parce qu'ils ont en eux l'esprit de Dieu et que sa grâce les a rendus membres du Souverain Prêtre Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour le Sacerdoce extérieur, il n'appartient qu'aux hommes consacrés à Dieu par le sacrement de l'Ordre. Ce Sacerdoce comprend deux degrés : la Prêtrise et l'Episcopat. Or la Prêtrise est un Ordre conférant le pouvoir d'offrir le Saint Sacrifice, de bénir le peuple, de présider l'assemblée des Fidèles, de prêcher, de baptiser et d'administrer les Sacraments. L'Episcopat, qui en est la plénitude, est l'Ordre suprême communiquant aux Prêtres le pouvoir de confirmer les Fidèles, d'ordonner les Ministres sacrés, de juger les questions de foi et de consacrer les choses relatives au Culte Divin. (I C. II, 242. — I S C. II, 778-780.) (1) Cette définition nous montre toute l'excellence du Sacerdoce. On y voit, en effet, que l'Evêque et le Prêtre sont les intermédiaires et les ambassadeurs de Dieu, parce qu'ils le représentent sur la terre et qu'ils enseignent sa Loi aux hommes. Il leur a communiqué une puissance toute céleste, qui ne vient pas de Moïse, mais de Jésus-Christ, Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech et non selon l'Ordre d'Aaron. Aussi l'Ecriture les appelle quelquefois Anges et même Dieux, parce qu'ils exercent au milieu de nous la puissance même du Dieu immortel. De là ces paroles de l'Apôtre aux Corinthiens : « Nous sommes les ambassadeurs du Christ, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. (II Cor. v, 20.) Nous sommes les coopérateurs de Dieu. » (Ibid. iii, 9.) Que l'homme nous estime donc « comme les Ministres du Christ et les Dispensateurs des Mystères de Dieu. (Ibid. iv, 1. — I C. II, 246. — I S C. II, 790.)

II. *Quel pouvoir les Evêques et les Prêtres ont-ils reçu de Jésus-Christ?* — Ils ont reçu de Jésus-Christ un triple pouvoir : celui d'enseigner, celui de gouverner et celui d'administrer les Fidèles. En effet, il leur dit en la personne des Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations (Matth.

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 241. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 778-780.

« xxviii, 10). Prêchez l'Evangile à toute créature. (Marc. xvi, 15.) Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. (Matth. xxviii, 18.) Comme mon Père m'a envoyé : ainsi je vous envoie. (Joan. xx, 21) Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. (Matth. xviii, 18.) — (IC. i, 170. — I S C. i, 503-513) ». Le pouvoir des clefs est celui qu'ont les Evêques et les Prêtres de remettre et de retenir les péchés, et en vertu duquel ils administrent le sacrement de Pénitence. On le nomme ainsi, parce qu'en remettant et en retenant les péchés, il ouvre ou laisse fermé le ciel, où rien de souillé ne saurait entrer. Il s'étend à tous les péchés sans exception; car Jésus-Christ déclare délié dans les cieux tout ce que les Apôtres et leurs successeurs délieront sur la terre. C'est un pouvoir de juridiction, qu'ils ne sauraient exercer que par un acte judiciaire. Ils sont établis juges des consciences et doivent rendre la justice à l'égard des pécheurs, en prononçant la sentence qui remet ou qui retient les péchés. Mais ils ne peuvent la prononcer arbitrairement et sans connaissance de cause. Il faut donc que le pécheur compare au Tribunal de la Pénitence, pour s'accuser au Prêtre de tous ses péchés et pour lui manifester ses dispositions de regret et de bon propos; il faut aussi que la sentence du Prêtre lui soit notifiée, pour savoir s'il est réellement absous. Or c'est dans l'accusation du pénitent, dans son repentir, dans sa résolution de satisfaisance à la justice divine et dans les paroles sacrées que consiste le rite ou signe extérieur et sensible de la Pénitence. Que les Evêques et les Prêtres aient le pouvoir d'administrer ce sacrement, personne n'en saurait douter. Car Jésus-Christ leur a dit en la personne des Apôtres : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ». (Joan. xx, 22-23.) — (I C. D, 156-157. — I S C. II, 665-679).

III. *En quoi consiste l'honneur dû aux Chefs de l'Eglise?* — Il consiste à les respecter, à les aimer, à leur obéir, à les assister et à les défendre. D'abord nous devons les respecter et les vénérer comme les Ministres de Jésus-Christ et les Dispensateurs de ses Mystères. Le respect qui leur est dû n'est pas fondé sur leur mérite personnel, mais sur le caractère sacré dont ils sont revêtus et qui les rend supérieurs aux autres hommes. Voilà pourquoi S. Chrysostome ne craint pas d'affirmer qu'il faut les vénérer non-seulement plus que les princes et les rois, mais encore plus que nos propres parents. Ensuite nous devons les aimer, parce qu'ils sont remplis pour nous de la plus tendre sollicitude et parce qu'ils nous communiquent dans les sacrements les grâces dont nous avons besoin pour mériter le Ciel. De plus nous devons leur obéir, parce que Jésus-Christ les a investis de sa divine autorité et parce que, en refusant de leur obéir, nous serions exclus de l'Eglise comme des païens et des publicains. Nous devons enfin les assister et leur donner les secours et l'appui

temporel dont ils peuvent avoir besoin, en retour des secours spirituels qu'ils nous dispensent. De là ce précepte de l'Ecclesiastique : « Honorez les Prêtres, purifiez-vous par le travail de vos mains et donnez-leur, comme cela vous est commandé par la Loi, une partie des prémices et des offrandes que vous ferez ». (Ecc. vii, 33.) — (IC. III, 99. — I S C. III, 679-682.)

L'abbé REGNAUD.

CONGREGATIONS ROMAINES

I. — Congrégation du Concile.

APPLICATION DE LA SECONDE MESSE.

L'évêque de Nancy, en France, dans une supplique adressée à la congrégation du Concile en date du 1^{er} décembre 1877, exposa que, le 25 décembre 1842, son prédécesseur Alexis-Basile Menjaud avait institué une association de prêtres de son diocèse dont chaque membre s'engageait à célébrer une fois la sainte messe pour chaque confrère défunt, et par un *motu proprio* en date du 12 juin 1843, Sa Sainteté le pape Grégoire XVI avait accordé à cette pieuse association l'indulgence de l'autel privilégié.

Jusqu'à la date de la présente supplique, les membres de l'association qui binent les jours de dimanche et de fêtes, appliquaient à leurs confrères morts la messe du binage; et ils pensaient pouvoir le faire *tuta conscientia*, puisqu'ils ne recevaient aucun honoraire ni direct ni indirect pour cette messe; d'autant plus qu'il n'y a point de proportion entre le nombre des messes que chaque prêtre vivant célèbre pour ses confrères défunts et le nombre de celles dont lui-même pourra jouir une fois mort, parce qu'il peut arriver pour des causes diverses, soit que le nombre des confrères faisant partie de l'association diminue, soit que l'association elle-même cesse d'être.

Un doute s'étant élevé sur cette manière d'agir, l'évêque pétitionnaire demande, si la messe du binage peut être célébrée dans le cas présent pour les confrères défunts de l'association. Si la réponse est négative, l'évêque supplie de demander que cette faculté soit accordée comme faveur aux membres de l'association qui binent, et il appuie sa demande sur l'extrême pauvreté de son clergé.

A cette demande de l'évêque de Nancy vint s'ajouter une demande analogue de l'évêque de Nîmes pour une pareille association existant dans son diocèse sous le vocable de saint Joseph. Il y est dit que l'usage local portait qu'on pouvait appliquer la messe du binage à l'intention des confrères défunts, et on désire la confirmation de cette coutume.

Les deux suppliques ont été discutées à la fois. Il est certain que, d'après le droit, il est défendu aux curés et à tout prêtre autorisé à biner de recevoir aucun honoraire pour l'appli-

cation de la seconde messe. Cette défense est exprimée en termes formels par la Constitution de Benoît XIV *Cum semper oblatus* ; et telle est aussi la doctrine constante de la Sacrée Congrégation du Concile (*Ventimil*, 19 décembre 1835, *Cameracen*, *missa pro populo*, 25 septembre 1858).

Comme la raison de cette discipline constante est d'éloigner tout esprit de lucre des choses sacrées, il s'ensuit qu'elle défend, non-seulement de percevoir un honoraire direct pour l'application de la seconde messe, mais encore tout prétexte de le percevoir directement ou indirectement, (*In Rhuthenen circa eleemosynam secundæ missæ die aprilis* 1876.)

Cela posé, il ressort que dans le cas présent le prêtre ne peut pas appliquer la messe du binage à ses confrères défunts, parce que, s'il ne reçoit pas directement un honoraire, il semble du moins en recevoir un indirectement. En effet, appliquant la messe pour son confrère, il satisfait à une obligation pour laquelle il devrait donner un honoraire à un autre prêtre s'il était empêché de la remplir lui-même, s'étant engagé à cette messe en se faisant inscrire dans l'Association, ou tout au moins disant cette messe un jour ordinaire il perdrait l'honoraire à laquelle il aurait droit à pareil jour. Par conséquent, en appliquant la messe du binage, il ménagerait au moins ses intérêts : ce qui serait une manière indirecte de recevoir un honoraire.

Telles sont les raisons qui militent contre la faveur demandée. Mais il y a aussi des raisons pour, qu'on peut invoquer. En effet, il ne paraît pas que dans le cas présent le prêtre reçoive un honoraire ni direct ni indirect. Il n'en reçoit pas directement, c'est manifeste, puisque, de fait, il ne reçoit rien. Il ne semble pas non plus en recevoir d'indirect ; car s'il est obligé à célébrer la messe pour son confrère mort, ce n'est point par justice, mais par charité. Or, il n'existe pas de loi prohibitive défendant aux prêtres susdits d'appliquer la seconde messe selon leur dévotion soit pour les défunts de leur famille, soit pour les âmes du purgatoire. Par conséquent, il semble que rien ne s'oppose à ce qu'ils offrent leur seconde messe pour le repos de l'âme de leurs coassociés. Car c'est un principe de droit que ce qui n'est pas défendu est permis.

Cependant, ajoute le rapporteur, si Vos Eminences, se décident pour la négative, qu'elles daignent examiner s'il n'y aurait pas lieu de demander au Souverain Pontife de vouloir accéder à la prière de l'évêque de Nancy. La pauvreté de son clergé plaide sa cause ; il semble, en effet, que l'honoraire des messes soit nécessaire à leur subsistance ; et, si on refusait la grâce implorée, il y aurait à craindre que l'association ne vint à se dissoudre, et alors on verrait des prêtres privés de messes et de prières après leur mort, après en avoir tant célébré pour les autres.

Tel est le rapport qui fut présenté et discuté devant la congrégation du Concile le 14 septembre 1878. La réponse fut celle-ci : *Licere*.

Les conditions du clergé de Nancy et de Nîmes étant celles de tout le clergé de France, à peu

d'exceptions près, nous pensons que cette permission accordée à ces deux diocèses peut s'étendre à tous les autres.

II. — Congrégation des Evêques et Réguliers.

UN HOMME MARIÉ PEUT-IL SE FAIRE MOINE DU VIVANT DE SA FEMME ?

Un homme du monde, lecteur assidu de l'*Ami du Clergé*, nous adresse cette question avec prière d'y répondre. Il doit savoir que nous évitons autant que possible les dissertations, ne voulant donner que la moelle de la doctrine ; mais nous ne refusons pas de répondre aux questions qui nous sont adressées, quand elles entrent dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Dans le but d'éclairer notre correspondant, nous transcrivons ici un décret de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Il y verra que l'homme marié ne peut entrer au couvent dans la pensée d'y faire profession, que lorsque l'épouse consent tout au moins à faire le vœu de chasteté ; et, si elle est encore jeune, on exige qu'elle se renferme elle-même dans un monastère.

Voici le texte même du décret susdit, adressé au procureur général des Bénédictins du Mont-Cassin, l'autorisant à accepter un homme marié à certains conditions ; puis nous raconterons brièvement l'histoire qui y donne lieu.

OBLATI. — Ex audientia SSmi die 28 aprilis 1843. Sanctitas Sua, attenta relatione P. abbatis procuratoris generalis ordinis (Cassinensium), benigne annuit, et propterea mandavit committi P. abbati præsidi generali ut, attentis narratis, nec non consensu uxoris oratoris (Guillelmi Mariæ Ayrall Benneville) et monachorum monasterii S. Benedicti Subiaci, eundem oratorem in præfato monasterio dumtaxat uti oblatum pro arbitrio suo et conscientia admittere ac recipere possit et valeat. Contrariis, etc.

Romæ, etc.

En 1843, la S. Congrégation des Evêques et Réguliers reçut la demande qui suit : « Guillaume Marie Ayrall-Benneville, baron de Sérignac, diocèse de Montauban en France, représente que, consacré à S. Benoît dès sa naissance par sa pieuse mère, loin de remplir le vœu de cette sainte femme, il prit pendant la révolution de 1789 la carrière des armes, et parvint au grade de commandant d'artillerie. Toutefois, il conserva constamment dans son cœur le désir de remplir le vœu maternel. En 1832, libéré du service militaire, il décida d'entrer au monastère du *Sagro Speco*, à Subiac. La communauté le reçut, mais il dut partir pour assister au lit de mort sa mère nonagénaire. A cette occasion, dans le but de consoler la moribonde, il fit des vœux de conscience dans les mains d'un digne ecclésiastique, il endossa l'habit de S. Benoît et se fit voir de la sorte à la pieuse femme. Après son décès, le recourant, désirant plus ardem-

ment que jamais accomplir son dessein, annonça son retour au supérieur de Subiac. Il y arriva en effet au mois de mai 1835; mais l'époque de l'admission des novices étant passée, le recourant demanda un indult spécial, qui fut accordé le 2 juillet par l'organe de la S. Congrégation de la Discipline. Alors s'éleva un nouvel obstacle, l'arrangement des affaires de famille. C'est maintenant fini: le recourant n'a gardé qu'une pension viagère, qu'il se propose de céder au monastère du *Sagro Speco*. Par malheur, un autre obstacle se présente. Le supérieur du couvent ayant demandé entre autres pièces le certificat de liberté d'état, le recourant n'a pu présenter que le consentement de sa femme à son entrée au couvent et à sa profession dans un institut monastique. La pièce originale est unie à la présente requête. Le supérieur ne croit pas que la pièce soit suffisante, si la femme ne fait vœu de chasteté. Le recourant ne croit pas devoir exposer plusieurs raisons de la nullité de son mariage. Il n'a jamais eu d'enfant, et depuis longtemps sa femme a été par lui considérée comme sœur. Parvenu à l'âge de 74 ans, mais jouissant encore d'une excellente santé, il désire revêtir légitimement la laine sacrée de S. Benoît, et mourir dans ce saint habit, en se retirant pour le reste de ses jours dans le monastère de *Sagro Speco*. Il demande donc la permission d'être admis en qualité de novice, pour ne faire les vœux solennels que lorsque les circonstances changeront. » Telle fut la demande du comte de Serignac. Le procureur général des Bénédictins du Mont-Cassin fit savoir que la communauté de Subiac était disposée à recevoir le recourant comme oblat, mais non comme novice, jusqu'à nouvel ordre. L'indult ci-dessus est renfermé dans les mêmes termes.

CONSULTATIONS

Distinction sur les pouvoirs d'un curé vis-à-vis d'un couvent de religieuses établies sur sa paroisse.

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« J'ai été fort surpris de lire dans le dernier numéro de l'*Ami du Clergé* que MM. les Curés ne peuvent être les confesseurs ordinaires des religieuses. Sachez que dans nos pays les sœurs de l'école et des œuvres de charité vont à confesse à M. le Curé. C'est même un point de règle dans la plupart des instituts que les sœurs ne puissent pas s'adresser à d'autres prêtres pour la confession. Bien plus, on défend aux vicaires de confesser les religieuses. Je ne dis pas que l'on ait enlevé aux vicaires le pouvoir d'entendre en confession, et d'absoudre sacramentellement les sœurs dont je parle; mais ce pouvoir n'est pas expressément accordé aux vicaires. De là naissent parfois de grandes perplexités. Il arrive assez souvent que quelqu'une de ces sœurs se présente au confessionnal sans se faire connaître. Le confesseur agit comme

s'il s'agissait d'une personne du monde: il entend la confession et accorde l'absolution. Plus d'une fois, ce n'est que lorsque la pénitente sort du confessionnal que le confesseur s'aperçoit qu'il vient d'entendre en confession une religieuse. L'absolution est-elle valide dans ce cas-là? Quoiqu'il en soit je ne sais pas le moyen de concilier la pratique suivie dans nos pays avec ce que vous enseignez dans votre consultation. »

I. Nous répondons à notre honorable correspondant que la discipline romaine, qui défend aux curés d'être les confesseurs ordinaires des religieuses, concerne uniquement les sœurs qui gardent la clôture, et ne peuvent sortir pour se confesser hors de leur maison. Mais, si elles ont la liberté de sortir et de se présenter aux confessionnaux établis dans les églises publiques, les confesseurs approuvés ont le pouvoir de les entendre en confession. Il suit de là que le curé les confesse comme il le fait des autres paroissiens. Les instituts qui recommandent de s'adresser aux curés pour la confession ordinaire ne transgressent point par conséquent les décrets du Saint-Siège. C'est là un point de règle qui est justifié par d'excellentes raisons. C'est ainsi que saint Vincent de Paul a voulu que les sœurs de charité allassent à confesse aux curés de leur paroisse. Cet exemple a été suivi par la plupart des instituts modernes qui sont dans les mêmes conditions.

II. Les vicaires des paroisses et les autres prêtres employés pour la confession ont le pouvoir d'exercer leur ministère à l'égard des religieuses dont nous parlons. Il n'est pas nécessaire qu'ils aient obtenu pour cela une autorisation spéciale. Cette autorisation est de rigueur pour confesser dans la communauté et la chapelle des religieuses; mais celles qui, ayant la liberté de sortir, se présentent au confessionnal d'une église publique, peuvent recevoir valablement l'absolution de tout confesseur approuvé.

III. Il n'est pas possible d'enlever au confesseur le pouvoir d'entendre en confession une catégorie de personnes qui se présentent au confessionnal. Les observations que fait à ce sujet notre honorable correspondant sont parfaitement justes. Le confesseur n'a pas le droit de demander le nom et la condition de ses pénitentes. Si elles n'ont que des fautes communes à tous les chrétiens, et rien qui indique leur état particulier, le confesseur n'a aucun moyen de s'assurer que c'est une religieuse qu'il entend en confession. Il n'est donc pas possible de limiter sa juridiction. On peut consulter à ce sujet une dissertation qui a été publiée dans la neuvième série des *Analecta*.

IV. Le point de règle qui recommande aux sœurs de s'adresser aux curés pour la confession mérite toute la déférence imaginable, mais comme tout statut positif, il n'oblige pas *cum gravi incommodo*. Il se peut qu'une religieuse ait d'excellentes raisons de faire sa confession à un autre prêtre que son curé ou son confesseur or-

dinaire. La liberté des consciences, la paix des âmes exige parfois qu'on laisse aux religieuses une certaine latitude à cet égard. Le savant pape Benoît XIV, dans la bulle *Pastorales curæ*, recommande de ne jamais refuser aux religieuses cloîtrées elles-mêmes le confesseur particulier qu'elles demandent. La pénitencerie romaine, on le sait, accorde facilement des brevets aux religieuses pour se confesser de temps en temps à un prêtre qui a leur confiance. A bien plus forte raison, les sœurs qui ne sont pas astreintes à la clôture pourront-elles, surtout avec l'agrément de leur supérieure, se présenter au confessionnal public du prêtre dûment autorisé.

D. — L'obligation pour le curé d'appliquer la messe à ses paroissiens les jours de dimanches et de fêtes, lui est-elle tellement personnelle qu'il ne puisse s'en décharger sur un confrère qui le remplacerait un de ces jours, ou sur un vicaire ?

R. — L'obligation dont il s'agit est à la fois *personnelle* et *réelle*. Etant *personnelle*, le curé, pouvant célébrer lui-même, ne peut absolument pas se faire remplacer. Etant *réelle*, non-seulement il *peut*, mais il *doit* se faire remplacer quand il est *légitimement* empêché.

Cette faculté du remplacement a été nettement formulée dans la décision suivante de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 22 juillet 1848 : *..... posse quemlibet parochum accedente justa et legitima causa, adimplementum. Missæ pro populo applicandæ a'lii sacerdoti, Committere, seu per alium sacerdotem hanc missam celebrare facere.*

La question serait donc de savoir quelles sont les *causes justes et légitimes*. Il est clair que les voyages d'agrément ne sont pas une raison légitime ; à moins qu'on ne se trouvât en un lieu où il n'y a ni église ni autel catholique. Hors ce cas, le curé doit célébrer pour son peuple partout où il se trouve.

Il y a d'autres causes qui paraissent justes et légitimes et qui ne le sont pas.

Ainsi les enterrements sont de ce nombre, comme on peut le voir dans une décision de la Congrégation du Concile in *Fesulana*, 26 janvier 1771. Elle est ainsi conçue :

I. *An parochi in Dominicis aliisque festis diebus, præsentæ cadavere, possint celebrare missam pro defuncto et ad alium diem transferre missam pro populo applicandam in casu, etc.* — Et quatenus negative.

II. *An saltem applicationi missæ pro populo supere possint per alium sacerdotem in casu, etc.*

Réponse : ad 1^{re} negative, ad 2^{me} negative. Nous ferons observer que *pratiquement* les enterrements et les mariages, en France au moins, sont considérés comme des raisons légitimes, ou pour parler plus correctement, les évêques ont généralement obtenu des indults qui leur permettent de les considérer comme telles, et en vertu de ces indults ils permettent aux curés de transférer la messe *pro populo* à un autre jour.

Le droit canonique est donc formel sur le

point en question. L'obligation pour les curés d'appliquer la messe pour des paroissiens est absolument personnelle, *positis ponendis*, et réelle au même degré, c'est-à-dire que, dans un cas de *nécessité*, ils doivent se faire remplacer.

D. — Le curé d'une seconde succursale et qui reçoit 200 fr. du gouvernement est-il obligé d'appliquer la messe à ses paroissiens de la succursale aux susdits jours, à cause de ces 200 francs ?

R. — De droit divin, dit le Concile de Trente, tout prêtre ayant charge d'âmes est obligé d'offrir, au moins de temps en temps, le saint sacrifice pour ceux qui lui sont confiés et de leur en appliquer le fruit : *cum præcepto divino mandatum sit omnibus quibus animarum cura commissa est.... pro his sacrificium offerre* (Sess. XXII de Reform. cap. I).

De droit ecclésiastique, tout prêtre ayant charge d'âmes est tenu à ce devoir, les dimanches et jours de fêtes, lors même que le revenu de leur bénéfice n'est pas suffisant pour un honnête entretien, *licet congruis redditibus destituantur* (Epist. Encycl. *Cum semper*, 19 août 1744).

Ce n'est donc pas uniquement pour les 200 fr. reçus du gouvernement que le prêtre d'une seconde succursale est tenu d'appliquer la messe, mais à cause du droit canonique. Cependant, les 200 fr. sont également donnés pour le service paroissial. Une autre preuve que l'obligation d'appliquer la messe aux paroissiens de la seconde succursale, nous la trouvons dans plusieurs brefs diocésains, notamment dans celui de Versailles, où nous lisons ceci : En vertu d'un indult apostolique, Monseigneur dispense de dire une seconde messe *pro populo* et permet d'en dire une seule appliquée aux deux paroisses, quand il est difficile de se transporter ou de se faire remplacer dans l'autre paroisse. Indult signifiant faculté *particulière et temporaire*, il démontre le droit.

Après avoir affirmé le droit, formellement et clairement défini dans la constitution précitée de Benoît XIV, *Cum semper*, il nous plaît de reproduire ici, pour la gouverne de chacun, ce que le cardinal Gousset dont l'ultramontanisme est au-dessus de tout soupçon : « Ce que Benoît XIV dit à cet égard, ne nous paraît pas applicable à l'église de France. Parmi les prêtres qui sont chargés par l'évêque de desservir une paroisse vacante, les uns n'ont pas de traitement, les autres n'ont qu'une indemnité si faible qu'on ne peut évidemment leur imposer les obligations du titulaire. » (Théol. moral. tom. II, p. 175 de l'Eucharistie.)

Q. — Dans l'hypothèse d'un curé qui a le titre d'une succursale, laquelle est desservie par un autre prêtre qui reçoit 200 fr. du titulaire, est-ce au curé qui a le titre à faire cette application ou à celui qui dessert la paroisse ?

R. — Il a été répondu à cette question dans les deux précédentes. — (Voir aussi l'*Ami du Clergé*, page 90, 2^e colonne, et p. 137, 2^e colonne.)

1° La fabrique d'une paroisse peut-elle voter la descente d'une tribune d'église de campagne et faire procéder à cette descente, sans l'avis et le consentement du Conseil municipal?

II° Faut-il légalement que le conseil municipal approuve le vote du conseil de Fabrique?

Ad. 1^m : En principe, la Fabrique a seule le droit de faire exécuter dans l'église toutes les réparations qu'elle juge nécessaires. Elle peut, sans être rigoureusement obligée de consulter le Conseil municipal, exécuter à ses frais, sur ses propres ressources, tous les travaux d'entretien, d'embellissement et d'appropriation dont elle a reconnu l'utilité. Quand la dépense doit dépasser 100 francs dans les communes de moins de mille habitants, ou 200 francs dans toutes les autres communes, il suffit que la dépense ait été autorisée par l'évêque et que les plans et devis aient reçu l'approbation du préfet. Quand, au contraire, la dépense à faire n'excède pas 100 francs dans les communes de moins de mille habitants ou 200 francs dans les autres communes, le Conseil de fabrique n'est obligé, en droit, d'obtenir aucune approbation de l'autorité civile. C'est la disposition formelle de l'article 42 du décret du 30 décembre 1809. Cette même doctrine se trouve dans l'ordonnance du 8 août 1821, art. 4; dans la loi du 18 juillet 1837, art. 45; dans les décisions ministérielles du 15 février 1855 et 14 décembre 1869. (Voir aussi *Bulletin officiel du Ministère de l'Intérieur* 1870 p. 205. — *Journal du Conseil des Fabriques*, 1838-39 p. 257 etc. *passim*. — L. Roy, *Manuel du Fabricien*, 4^e édit., p. 120. — Ravelet, *Code manuel des lois civiles eccl.* 2^e édit. p. 177. — Fédou, *Police du culte*, p. 90-91.

Si la descente de la tribune est de nature à compromettre la solidité de l'édifice ou à modifier la disposition de l'église, la Fabrique ne peut se dispenser de demander l'avis du Conseil municipal avant de faire approuver les plans et devis par l'autorité supérieure. Si le Conseil municipal s'oppose, la Fabrique peut, malgré cette opposition, entreprendre, continuer et diriger les travaux, si les autorités diocésaine et départementale les jugent utiles, lors même que ces travaux seraient de nature à modifier le système primitif de construction de l'église (Fédou, *ibidem*, qui cite à l'appui un avis du Conseil d'Etat du 12 octobre 1831, — un décret au contentieux par le Conseil d'Etat du 7 mars 1863; — plusieurs décisions ministérielles; — *Journal des conseils de Fabrique*, 1838-39 et *passim*.)

Tel est le droit strict. Cependant, en pratique, — toujours dans l'hypothèse que la dépense dépassera 100 francs, — les jurisconsultes conseillent de prendre toujours l'avis du Conseil municipal, de quelque nature que soient les réparations à faire, avant de réaliser une mesure pouvant entraîner des frais considérables qui amèneraient tôt ou tard la Fabrique à réclamer le concours de la commune pour d'autres dépenses. C'est un moyen d'éviter beaucoup de difficultés et recommandé par le *Journal des Fabriques* 1835-36, 1840-41, 1868-69, par Armaud Ravelet, par le *Guide des Curés* p. 329 tom. I, etc.

L'avis du Conseil municipal n'implique pas

un consentement nécessaire. Alors même qu'il serait contraire aux travaux projetés, la Fabrique ne perd pas son droit à être autorisée par l'autorité compétente. (*Journal des Conseils de Fabriques* 1865-66 p. 301).

En résumé, la Fabrique peut, en dehors de toute autorité civile, opérer la descente de la tribune, si ce travail ne demande pas plus de 100 francs de frais et ne compromet pas la solidité de l'édifice ou ne modifie pas la disposition de l'église. Dans l'hypothèse contraire, elle doit se conformer aux règles tracées ci-dessus.

Ad. 2^m. Dans aucun cas il n'est nécessaire légalement que le Conseil municipal approuve le vote du Conseil de Fabrique. Car, même dans l'hypothèse la moins favorable, les autorités diocésaine et départementale peuvent passer outre à l'opposition de la municipalité.

JURISPRUDENCE

INSTITUTEURS CONGRÉGANISTES. — I. — Lorsqu'il existe un traité passé entre des instituteurs congréganistes et une commune réglant le traitement de ces instituteurs, si le conseil municipal réduit ce traitement, le préfet n'a pas le droit de le rétablir d'office au budget dans son intégralité. C'est l'autorité judiciaire seule qui est juge du litige et qui peut maintenir ou infirmer la convention intervenue. (Conseil d'Etat, 6 déc. 1878).

II. — Un arrêté préfectoral expulse des instituteurs congréganistes à la suite d'un vœu émis par un conseil municipal, les tribunaux ne peuvent décider le maintien des congréganistes dans les bâtiments communaux, ils peuvent seulement leur accorder des dommages-intérêts.

Les congréganistes, d'ailleurs, ont le droit de se pourvoir devant le Conseil d'Etat (Trib. des conflits, 28 déc. 1878).

III. — A La Seyne (Var), le Frère Epagathe, de la congrégation des Maristes, était à la tête d'une école; chacun rendait hommage à sa conduite et à sa direction, mais c'était un clercal, on le révoqua.

Chassé de son école, le frère Epagathe trouva un refuge dans une école libre congréganiste, établie dans la même commune, et y remplit, de son propre aveu, des fonctions qui, bien que subordonnées, n'étaient pas moins celles d'un instituteur.

Le ministère public a vu dans ce fait une double contravention aux articles 26 et 29 de la loi de 1850.

Le tribunal a été en partie de son avis, et nous trouvons dans son jugement des motifs de droit qu'il est intéressant de faire connaître :

Il décida d'abord que le frère Epagathe n'a pas ouvert d'école libre, mais, insistant sur sa situation dans l'école où il est entré, il dit :

« Attendu qu'il résulte des déclarations du prévenu que, s'il n'était ni directeur de l'école ni professeur habituel, il lui est arrivé plusieurs

fois de faire la classe aux élèves en remplaçant d'un professeur empêché et de les surveiller à l'étude;

« Qu'il a donc été employé dans l'école et a, par cela même, contrevenu aux dispositions des articles 26 et 29 de la loi du 15 mars 1850. »

Mais, tenant compte des aveux du frère Epagathe, le tribunal le condamne à 16 francs d'amende.

IV.—DROIT DU CONSEIL MUNICIPAL.—Lorsqu'il existe un traité entre une commune et une congrégation, relativement à la direction d'un collège, le conseil municipal ne peut pas, avant que l'autorité supérieure ait approuvé ce traité, prendre des mesures pour faire obstacle à cette approbation, ni expulser de son propre mouvement le personnel établi dans les bâtiments scolaires, à peine d'être passible de dommages-intérêts. (Cass., 6 décembre 1878.)

**

TESTAMENT. — Un testament a été fait, mais la date qu'il porte est inexacte; en vérifiant le filigrane du papier timbré et en contrôlant les déclarations mêmes du testateur, on constate que le testament ne peut se rapporter à la date qu'il indique. Les juges ont le droit de l'annuler, alors même que l'erreur porterait seulement sur l'année, les jours et mois mentionnés étant reconnus exacts. (Cass., 8 janv. 1879.)

**

SOURDS-MUETS. — Un sourd-muet, même illettré, peut faire une donation; le notaire doit seulement le mettre en état de se rendre compte des dispositions de l'acte dressé. Il suffit qu'aucun doute ne puisse exister sur les intentions du donateur. (Cass., 17 décembre 1878.)

**

ÉLECTIONS. — L'électeur qui se pourvoit en cassation contre la décision du juge de paix qui a rejeté sa réclamation doit énoncer par écrit les moyens sur lesquels il appuie son recours. (Cass., *ibid.*.)

**

MARÉCHAL FERRANT. — Le maréchal ferrant qui embarrasse habituellement la voie publique en ferrant les chevaux en dehors de sa boutique, commet la contravention prévue par l'art. 471, n° 4, C. P.

Il ne peut s'excuser en alléguant l'exiguïté de sa boutique, la pratique admise dans le pays et la commodité de ses clients. En cas de nécessité seulement et pour un fait isolé, il pourrait être excusable. (Cass., 30 novembre 1878.)

**

JUGE DE PAIX. — I. — Le juge de paix tenant

l'audience de simple police doit faire prêter serment aux témoins qu'il entend, il ne peut les entendre à titre de simple renseignement. (Cass. *Ibid.*)

II. — Il a le droit de rejeter le rapport d'un agent de police comme ne constituant pas une preuve suffisante. (Cass. *Ibid.*)

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE EXEMPLAIRE DIVIN

Sancti ergo estote quoniam ego sanctus sum (1).

A cette première question : Qu'est-ce que le sacerdoce ? nous avons répondu en substance. C'est la toute-puissance divine rendue visible ici-bas dans la personne de ses ministres ; c'est Dieu présent sur la terre par le prêtre, ou bien encore, pour mieux préciser, c'est, entre Dieu qui est dans le ciel, et l'homme qui le cherche sur la terre, un être Dieu et homme, qui les rapproche en les résument. Donc, s'il fut dit du Verbe fait chair : *Generationem ejus quis enarrabit* (2) ? que l'on ne pose plus la même question à propos du sacerdoce, car la réponse est dans ces mots : *Sacerdos, alter Christus*.

Mais toute noblesse oblige, et la grandeur du sacerdoce lui impose la sainteté. Oui, le continuateur de Jésus-Christ doit reproduire ses perfections en même temps que son ministère, avec d'autant plus de raison que la première fonction du Sauveur ne fut pas celle de maître, mais celle de modèle : *Cœpit facere et docere*. Dieu ne vous permet donc pas de séparer l'estime de votre grandeur du désir de votre sanctification ; et, en preuve, écoutez ce beau décalogue de la perfection sacerdotale qu'il a mille fois promulgué : *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate* (3). *Exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate* (4). *Nemini dantes ullam offensionem ut non vituperetur ministerium nostrum* (5). Quelle sublimité si on trône sur ces sommets ! quelle ruine si on en tombe ! Mesurons à la fois cette hauteur et cet abîme.

A un auditoire de fidèles on prêche simplement le salut ; à une assemblée de prêtres on demande la sainteté, au moins relative. C'est qu'il ne nous est pas permis de viser à une fin plus modeste ; car si, pour d'autres, le salut est possible par la pratique des préceptes, ordinairement, nous ne l'obtenons que par le généreux embrassement de certains conseils. La raison toute seule le dit : les prêtres doivent être les exemplaires de la société religieuse qu'ils représentent, ou bien ils convertissent en un rôle sans honneur leur magistrature sacrée. Moins que les autres, le prêtre de l'alliance nouvelle

1. Lév., II, 44.

2. Is., LIII, 8.

3. Tit., II, 7.

4. Tlm., IV, 12.

5. II Cor., VI, 7.

est dispensé de rendre témoignage à sa vérité par ses sacrifices ; aussi, tandis que le sacerdoce des fausses religions peut rester une simple distinction honorifique sans se déconsidérer, le nôtre est obligé de devenir l'expression idéale des vertus publiques, sous peine de flétrissure.

Voilà pourquoi, s'il n'est rien de plus grand, parmi nous, qu'un saint prêtre, il n'est pas d'homme plus méprisé qu'un prêtre notoirement déchu ; et l'Eglise, loin de récriminer contre cette sévérité de l'opinion chrétienne, s'en applaudit, car les exigences de la pudeur publique à notre égard sont des actes de foi implicites en la sainteté de notre ministère, et sous ce rapport, il est une chose plus injurieuse pour nous que les calomnies du monde, ce sont certaines de ses absolutions. *Ad vos mandatum hoc, ô sacerdotes ! vos recessistis de via, propter hoc dedi vos contemptibiles omnibus* (1). Conséquence redoutable, j'en conviens, mais que nous devons bénir autant que redouter.

Mes vénérés Confrères, Dieu ne s'est pas proposé autre chose, dans son œuvre extérieure, que sa gloire par la sanctification des âmes. Le résultat final de ses créations n'est point d'aligner des soleils, de creuser des océans, de jeter des manteaux de moisson et de fleurs à notre terre : c'est de produire des vertus. Tout ce qui subsiste, dit Bossuet, ne se préserve de la destruction qu'en s'engrenant dans l'ordre de notre justification, et les cieus seront repliés, comme une tente déserte, le jour où il n'y aura plus d'élus à couvrir : *Omnia propter electos* (2). Mais, si Dieu a travaillé avec tant de magnificence et de durée à la sainteté des chrétiens ordinaires, que n'a-t-il pas ordonné, dans ses éternelles prévisions, en faveur de la nôtre, puisque nous devons être la forme et les éducateurs des autres saints : *Forma facti gregis ex animo* (3).

Ne nous y trompons pas, en effet, de nos jours comme autrefois : *Sicut populus, sic et sacerdotes* (4). A nous la responsabilité principale des scandales qui désolent la terre ; et de même que le démon, dit saint Liguori, inventa des divinités vicieuses pour corrompre l'univers, il fait monter l'iniquité jusqu'au cœur du sacerdoce pour s'emparer de cette autorité à son profit, et il pervertit les dieux de la nouvelle loi, afin de corroborer son apostolat de toute la force de leur exemple.

Soyons donc saints en présence de Dieu, parce qu'il nous a prédestinés à cette fin dès avant la constitution du monde : *Prædestinavit nos in ipso, ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus* (5). Ce sera le premier aspect de ma pensée. Mais soyons saints, aussi, parce qu'il y a des catastrophes à redouter si nous ne le sommes pas : ce sera le second. Pour nous, bien souvent, mes vénérés confrères, il n'y a point de milieu entre la sainteté propre à notre état et une déchéance non moins caractéristique. C'est pourquoi je vais vous conduire de l'un à l'autre de ces extrêmes,

et tâcher de vous pousser vers le premier par la crainte du second, en vous disant : 1° la nécessité de la sainteté sacerdotale pour le prêtre ; 2° le malheur des déchéances sacerdotales.

I

Où la sainteté n'est obligatoire pour personne, ou elle doit l'être pour le prêtre. La sainteté étant la reproduction aussi intégrale que possible de Jésus-Christ, et le prêtre étant défini un autre Christ, il faut qu'il se couvre de cette divine ressemblance ou qu'il adjure son nom. Quo d'autres donc vous prêchent la perfection, parce que vous êtes les anges de cette terre : *Legem requirunt ex ore ejus, quia angelus Domini exercituum est* (1) ; j'ai le droit de vous l'imposer à meilleur titre ; nouveaux Christs par vos pouvoirs, vous devez l'être par vos vertus. En rigueur logique, toutes les grandeurs que vous partagez avec le Christ, et que nous allons méditer dans ces exercices, sont des motifs de l'obligation que je vous expose ; mais, prenant de front cette thèse capitale, voici les arguments qui en sortent à l'adresse du prêtre peu soucieux de sa sainteté. Il est tenu à cet effort spécial par quatre titres principaux : 1° parce qu'il est consacré à Dieu ; 2° parce qu'il est consécuteur de Dieu ; 3° parce qu'il est médiateur entre le ciel et la terre ; 4° parce qu'il est posé comme instituteur et exemplaire dans l'Eglise.

Parce qu'il est consacré à Dieu. C'est le Saint-Esprit lui-même qui déduit de notre consécration les motifs de notre sainteté : *Sint ergo sancti quia consecrati sunt Deo* (2). La raison est ici aussi affirmative que la foi. Se consacrer à Dieu, c'est s'engager à ce service d'amour, c'est professer cette religion du dévouement, appelée : la perfection. Et encore, quelle différence entre votre consécration et celle des anachorètes non revêtus du sacerdoce !

Sans doute, le moine a des engagements plus étendus que les vôtres par rapport à l'obéissance et à la pauvreté ; mais, s'il n'est pas prêtre il est moins astreint que vous relativement aux obligations de sainteté en général. C'est en ce sens que saint Augustin s'écrit : *Vix bonus monachus facit bonum clericum* (3) ; que saint Thomas a écrit en parlant de l'ordre : *Ad quod requiritur major sanctitas interior, quam requirit etiam religionis status* (4) ; enfin, que les Pères de la vie spirituelle définissent la consécration religieuse : l'obligation de tendre à la perfection, tandis que, d'après leur doctrine, le sacerdoce implique l'obligation de la perfection acquise.

Eh bien ! ô dérision, ô coupable sophistique de la conscience des prêtres ! combien de fois les faiblesses des moines, les travers ou les abus de certaines thébaïdes religieuses n'ont-ils pas égayé nos chroniques railleuses de presbytère ! Cependant, je connais un saint plus obligé envers la perfection que tous ces saints : c'est vous, qui êtes chargés de les confesser, de les former et de les diriger.

1. Malac., II, 8, 9.

2. II Tim., II, 10.

3. Petr., V, 3.

4. Osée, IV, 9.

5. Ephes., I, 4.

1. Malac., II, 7.

2. Levit., XXI, 7.

3. S. Aug., Ad val.

4. S. Thom., II, 2 ; quæst. 184, a. 8.

Est-ce que votre devoir, sur ce point, ne serait pas fondé en convenances chrétiennes? Tous les objets qui ont servi à la célébration des saints mystères sont détournés des usages profanes : les vases de l'autel sont appelés sacrés ; la pierre du divin sacrifice ne peut être touchée par les simples fidèles ; un ciboire et un ostensoir sont contemplés à distance par la piété catholique. O cénacles vivants de mon Dieu ! vous lui êtes bien autrement consacrés que l'or et le marbre de son tabernacle ; pourquoi votre vie imprimerait-elle moins de respect ? Non ; vainement vous tenteriez d'éluder la teneur de vos obligations par des interprétations subtiles. Le chrétien renonce au péché par le baptême ; le prêtre promet la perfection sacerdotale par l'ordination : voilà la vérité. Les restrictions savantes où s'embusque aujourd'hui votre piété de juste milieu, vous ne les soupçonniez pas, en ce jour trois fois saint du sous-diaconat, où vous n'aviez pas encore joué avec les faux poids et les fausses mesures, et, si vous avez systématiquement apostasié les conseils évangéliques pour vous contenter des vertus commodes, c'est par une violation flagrante de votre pacte lévitique : *Irritum fecistis pactum Levi* (1).

Jamais il n'entrera dans les idées d'un homme sensé que le prêtre du catholicisme ne soit pas un catholique parfait. Entendons-le bien, pasteurs dissipés qui n'ouvrons plus la théologie que pour discuter jusqu'à quel point on peut s'égarer sans se damner, et nous aussi, casuistes faciles, dont les scrupules ne commencent qu'aux limites du péché grave et nous tous, enfin, exemplaires du peuple, qui ne pouvons plus lui dire : Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ; car, de même que l'impiété a décomposé, pour ainsi dire, Notre-Seigneur, en l'honorant comme un sage et en le reniant comme un Dieu, ainsi nous avons fait deux parts de l'Evangile : l'une tempérée, pour les prudents du siècle comme nous ; l'autre, facultative, pour les enthousiastes du désert.

Le désert, mes vénérés confrères, est moins obligé envers Dieu que le sanctuaire témoin de vos serments : et ne croyez pas les décliner en les falsifiant. Ah ! s'il était vrai que la sainteté ne fût point entrée dans le plan de vos promesses cléricales, écoutez ce que l'honneur vous prescrivait : il fallait déclarer vos intentions à l'Eglise avant de recevoir ses onctions, afin qu'elle avisât ; car, aujourd'hui, entre elle et vous, les conditions ne sont plus égales, et, tandis que vous retirez une partie de votre parole, elle ne peut pas retirer ses pouvoirs.

Mon Dieu ! si vous n'aviez voulu placer que des chrétiens honnêtes dans vos sacrés parvis, il n'était pas besoin de garder notre enfance comme la prunelle de l'œil pour la préserver, de travailler notre cœur pendant quinze ans pour qu'il fût assez large, de faire les balances du sanctuaire terribles pour nous contrôler, enfin, de nous demander du sang, en faveur des troupeaux, quand nos sueurs ne pourraient plus suffire : non, cela n'était point nécessaire.

Aussi, à d'autres les réserves égoïstes, parce qu'ils n'en promirent pas davantage ; à nous la sainteté, parce que nous vous sommes consacrés : *Sint ergo sancti quia consecrati sunt Deo.*
(A suivre.) R. P. CAUSSETTE.

ARCHÉOLOGIE SACRÉE

LETTRE DE MGR TURINAZ SUR L'ARCHÉOLOGIE, LA RESTAURATION DES ÉGLISES ET LA CONSERVATION DES OBJETS D'ART.

(Suite en fin.)

III

Un grand nombre de prêtres, grâce à la facilité de locomotion, entreprennent aujourd'hui des voyages, surtout celui de la Ville-Eternelle où réside le vicaire de Jésus-Christ. Quel intérêt ne donneraient pas à ce voyage des notions même imparfaites de l'architecture et des Beaux arts ! Elles permettraient d'apprécier, au moins dans une certaine mesure, les chefs-d'œuvre de l'art et des monuments antiques. Qu'on les suppose absentes, et les productions du génie, les ravissantes créations, la splendeur des temples, resteront un spectacle incompris et parleront une langue complètement étrangère.

Cependant ce genre d'étude est dans les traditions du clergé catholique.

« Autrefois, on ne trouvait pas seulement dans les couvents des architectes ; on y trouvait aussi des peintres, des sculpteurs, des orfèvres, des ciseleurs, des émailleurs. Le meilleur traité que nous ayons sur l'art chrétien au moyen âge, est celui du moine *Théophile*, qui vivait au XII^e siècle, comme l'ouvrage le plus complet sur la construction et le symbolisme du temple chrétien est dû à un évêque, *Durand de Mende*, qui vivait à la fin du XIII^e siècle. La plupart des architectes qui ont élevé les plus beaux monuments du moyen âge étaient des évêques, des abbés, des simples prêtres, de simples moines, dont le talent naissait, se perfectionnait à l'ombre du sanctuaire et du cloître. »

« Ce n'est guère qu'à partir du XV^e siècle que l'architecture fut plus spécialement cultivée par des artistes laïques. C'est aussi à dater de cette époque que les belles traditions anciennes disparaissent et tombent. L'allégorie détrône le symbolisme, l'esprit prend la place de la naïveté, le caprice de mode pénètre jusque dans l'Eglise, et bientôt, à l'époque dite de la Renaissance, nous verrons entrer, jusque dans le sanctuaire, des compositions moitié païennes, moitié chrétiennes, où s'étaleront à l'aise les idées satiriques, bouffonnes et même licencieuses du XVI^e siècle. »

Il n'est pas aujourd'hui un seul diocèse de France qui ne compte des prêtres s'occupant avec amour de l'archéologie, et quelques-uns placés au premier rang par leurs travaux, entre autres MM. Bourassé, Godard, Gareiso, Tourneur, Jules Corblet, etc.

Il ne s'agit pas d'ailleurs pour le clergé d'études simplement spéculatives : il s'agit de la maison de Dieu dont il doit *aimer la beauté*. Ce n'est pas à dire que tout prêtre doit savoir diriger les grands travaux de construction ou de réparation de son église ; mais il est à désirer qu'il soit capable d'en apprécier l'opportunité, et qu'il sache se diriger dans le choix de l'ameublement.

« On ne doit pas, dit Dieulin, accoler à des « nefs gothiques des chapelles et des frontons à « la grecque, .. ni des boiseries de salon à un « chœur d'architecture romane ou ogivale, ni « des tableaux tout frais et dorés aux piliers « moisissés d'une basilique du vieux temps. Tous « les objets accessoires d'une église, tous ses ornements doivent donc être analogues à l'expression générale de son style et en parfaite « harmonie avec l'ensemble de l'édifice (Dieulin, tome I^{er}, n° 205).

Tel est le principe absolu duquel on ne doit jamais se départir ; et comme les curés ont toujours sur les travaux à exécuter dans leurs églises une influence nécessaire et souvent décisive, il leur importe de rectifier leur goût afin de pouvoir l'imposer avec plus d'autorité.

En est-il toujours, toujours ainsi ? Combien d'églises ont été défigurées par un goût détestable ! Combien d'objets précieux au point de vue de l'art ou de l'antiquité ont été détruits, vendus à vil prix ou donnés ! Combien de monuments du moyen-âge ont été modernisés par un vandalisme stupide ! car, il y a un *vandalisme restaurateur* comme il y en a un *destructeur*.

Qui n'a vu des fenêtres ogivales fermées par une hideuse maçonnerie pour former des fenêtres en demi cercle ? Des voûtes et des arceaux abattus et remplacés par des plafonds de plâtre ? — « Les dégradations de ce genre opérées dans nos églises, dit Mgr André, leur ont été aussi funestes que les mutilations des iconoclastes et des huguenots du xvi^e siècle, »

IV

A propos de ce vandalisme funeste, le docte prélat rappelle quelques décisions canoniques touchant l'aliénation des meubles antiques ou des objets d'art qui appartiennent aux églises :

Tout prélat doit améliorer la condition de son église et ne doit pas la rendre moins bonne. (*De donatione cap. Fraternitat. libr. III Decretal. tit. XXIV.*)

Toute aliénation de choses et biens ecclésiastiques est interdite sous peine d'excommunication et de restitution (*Causa XII, quæst. II, cap. XXV, Decretal. tit. XIII, cap. V.*)

La constitution *Ambitosæ* de Paul II comprend dans cette défense les biens ecclésiastiques sans exception et désigne expressément les *immeubles et les meubles précieux consacrés au Seigneur*.

Par meubles précieux, dit Ferraris, on entend le trésor de l'église, tous les objets qui, en raison de l'art, de leur rareté, de leur antiquité, donnent de l'éclat à l'église, tels que les vases d'or, d'argent, vêtements, etc. (Ferraris au mot *alienatio*, art. I, n° 7).

L'Eglise exige trois conditions pour pouvoir

aliéner les biens de l'Eglise : *urgens necessitas ecclesiæ* ; — *evidens ecclesiæ utilitas*, — *pietas*, c'est-à-dire une œuvre très-importante de piété ou de charité (Glose, cause XII, question II, etc.)

Toutes les aliénations accomplies contre les prescriptions des saints canons sont nulles et de nul effet (*ibid.*, cause XII, quest. II, ch. XXXVI).

Dans le même ordre d'idées, et pour atteindre le même but, le concile de Trente décide qu'il n'est permis à personne de placer dans une église *quelconque* aucune image extraordinaire, à moins qu'elle ne soit approuvée par l'évêque. (*Sess. XXX de invoc. venerat. et reliquiis sanctorum et sacris imaginibus.*)

Ces questions si importantes n'ont pas échappé à la sollicitude de l'autorité civile. Une première circulaire de M. le ministre de la justice et des cultes en date du 20 mai 1834, et deux autres du 20 décembre 1834, et du 29 du même mois, déplorent les préjudices portés aux édifices religieux par les architectes, et déclarent qu'on refusera tout secours si les plans des travaux n'ont pas été approuvés préalablement par le gouvernement ; elles attirent l'attention spéciale des évêques sur les abus déplorables qui se commettent à ce sujet.

Citons un passage topique de la dernière :

« Des faits nombreux me donnent à connaître, » dit M. le ministre, « que, dans une multitude de localités, des monuments entiers tirés « des églises ou des portions de décorations « supprimées sont abandonnés aux intempéries « en forme de décombres ou convertis en moëls, « lons, qu'on emploie dans les nouveaux travaux ; que d'autres fois des amateurs adroits « ou des spéculateurs obtiennent la cession de « ces objets à vil prix ou par de simples échanges contre une quantité équivalente de moëls « lons neufs ; que souvent des vitriers, par calcul ou par l'effet d'une ignorance secondée « par celle des fabriciens ou des autorités locales, remplacent avec du verre blanc, sous le « prétexte frivole de donner plus de jour à l'édifice, d'anciens vitraux peints, qu'ils laissent « ensuite dépérir ou dont ils tirent un profit « illicite. Toutes ces spoliations également affligeantes, quels qu'en soient les motifs, concourent avec les ravages du temps à multiplier les pertes que déplorent les amis des arts, pertes préjudiciables à l'intérêt du pays, « qui doit compter les monuments au nombre « des richesses dont l'esprit national a le droit « de s'enorgueillir.... »

« Les anciennes boiseries des églises ne sont « pas respectées ; les richesses que possèdent « certains amateurs, celles que l'on voit exposées journellement chez les brocanteurs de la « capitale en sont une preuve. Presque partout « enfin, les tableaux qui existent sont abandonnés aux ravages du temps. »

Enfin une circulaire du 27 avril 1839 rappelle que les fabriques sont mineures devant l'Eglise et devant l'Etat, et défend toute aliénation non autorisée. Un marché, surtout s'il avait pour objet des meubles rares et précieux, pourrait être déclaré nul, s'il n'avait le consentement des tuteurs.

Un jugement du tribunal civil de Tulle en date du 4 juin 1842 condamne le curé et le maire de la paroisse de Languenne pour avoir vendu, sans les formalités légales, une chasse précieuse à un brocanteur qui l'avait payée 250 francs et revendue 3,000 francs à un antiquaire de Paris.

Mgr Turinaz termine sa lettre par une ordonnance conforme à tout ce qu'il consigne dans sa lettre. Un des articles de cette ordonnance nous a frappé, c'est celui par lequel il déclare fonder un musée diocésain à l'évêché; et il invite ses curés à diriger vers ce musée tout objet inutile ou hors d'usage, pierres sculptées, inscriptions, épitaphes, reliquaires, coffrets, statues, ustensiles religieux, vases sacrés, armoiries, parchemins, etc.

Idee féconde qui, si elle se réalisait dans tous les diocèses de France, finirait par amonceler entre les mains de l'Eglise, des richesses artistiques incalculables et lui donnerait de nouveaux droits à la reconnaissance des amis de la science et de la civilisation !

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

X

Où s'est retiré le fils de Charles-Martel? Où l'ex-prince des Francs a-t-il trouvé le repos que le Soracte lui a refusé? Ici je suis forcé à une halte. Laissons à Carloman le temps de gagner un autre gîte. En attendant, vers quels lieux diriger ma promenade, je suis condamné à un mouvement perpétuel. Mais, à propos, pourquoi taillez-vous en plein huitième siècle? Pourquoi passez-vous sous silence les sept siècles qui précèdent, puis tous les siècles avant Jésus-Christ? — Je serai de bonne foi; j'avouerai naïvement que, ne sachant par où commencer mes promenades qui doivent me conduire en tous lieux, j'ai marché au hasard, et je ne sais ce qui m'a transporté en l'an 747, après l'étude consacrée à Julien l'Apostat qui m'a servi d'introduction.

Qu'on se rassure d'ailleurs; mes promenades seront aussi pittoresques que variées; d'un pas je franchirai des siècles, tantôt en reculant, tantôt en avançant. Et pour preuve, avant de rattraper Carloman qui voyage, je m'arrête en Béotie; j'assiste à la décadence de la puissance de Thèbes qui s'éclipse avec Epaminondas. Ses concitoyens, qu'il avait relevés et rendus des héros, auraient eu besoin d'économie, de tempérance et d'activité; ils se plongèrent dans la débauche; ils instituèrent un grand nombre de confréries gastronomiques, dont les membres devaient laisser en mourant un legs destiné à les perpétuer. Athènes eut, à la même époque, plusieurs de ces sociétés où l'on mangeait, et où l'on s'entretenait même de politique et de sciences. Les clubs anglais et français où l'on se réunit pour manger, lire les journaux et surtout pour jouer, établissements on ne peut plus funestes aux progrès et au perfectionnement

des vertus de famille, ne sont donc qu'une invention renouvelée des Grecs, que la restauration des assemblées bachiques des Béotiens.

Ah! que de choses l'on découvre en se promenant à travers l'histoire! Auriez-vous jamais soupçonné que nos clubs modernes de France et d'Angleterre nous venaient de la Béotie?

Avouons toutefois que les clubs, malgré tout leur confortable, malgré le *far-niente* coupable, l'horrible oisiveté qu'ils procurent à la jeunesse dorée de Paris pendant les longues soirées d'hiver, sont peu de chose à côté de l'épicurisme des Romains du temps de César, en fait de gastronomie. Devenus riches et puissants, les maîtres du monde avaient secoué le joug de leurs anciennes lois et quitté leur vie frugale. Ils goûtaient l'art de la bonne chère, pardon, oh! mille fois pardon de l'expression, mais elle est historique et littéraire, *en vrais pourceaux du troupeau d'Épicure*. La sensualité de la table fut portée au plus haut degré de dépense et de corruption. Ils multiplièrent le nombre des services, et ils établirent ces domestiques qu'on nomme *échantons*, *maîtres-d'hôtel*, *écuyers-tranchants*. Leurs cuisiniers surtout étaient gens importants, recherchés, considérés, gagés à proportion de leur mérite. Il y avait à Rome tel artiste en cuisine à qui l'on payait quatre talents par année, environ dix-neuf mille francs de notre monnaie. Antoine fut si content d'un de ses cuisiniers, dans un repas offert à la belle Cléopâtre, qu'il lui donna une ville pour récompense. Apicius avait des cuisiniers si rares et si habiles, qu'il s'acquit une réputation immense pour divers ragoûts, et fit une espèce de secte parmi les gourmands. Il possédait vingt et quelques millions de fortune. Ayant appris que ses dépenses avaient tout absorbé en fait de folies culinaires, sauf deux millions de francs, Apicius se donna la mort dans la crainte de mourir de faim. Et de ce temps-là, trois cent mille personnes recevaient dans la ville de Rome, des secours comme indigents! Par compensation, les gourmands avaient des richesses colossales; Lucullus, par exemple, vous savez le proverbe: *Des dîners à la Lucullus!* possédait cent vingt millions! A sa mort, les poissons du vivier d'une de ses maisons de campagne furent vendus huit cent mille francs!

Ici, on vient m'interrompre: « Monsieur le Touriste, me dit un frère avec lequel je travaillais, le R. P. Abbé nous appelle. » Je suis au Mont-Cassin où saint Pétronax m'a donné asile. Occupé dans la bibliothèque à mettre en ordre les notes de mes promenades universelles, je quitte ma besogne et je cours auprès de l'abbé qui me réclame. Un personnage mystérieux, qui se dit *homicide et coupable des plus grands crimes*, demande en grâce d'expier ses forfaits dans ces lieux sanctifiés par saint Benoît. Quel est ce personnage? — J'ai contemplé sa figure; on y voit les marques de la noblesse et de la puissance; serait-ce Carloman et son compagnon qui, fugitifs du Mont-Soracte, ont frappé à la porte du Mont-Cassin?

XI

Pétronax interroge en ma présence les deux

pèlerins qui viennent d'arriver, et leur demande quel est leur pays.

— Nous sommes de la nation des Francs, nous nous sommes volontairement exilés du lieu de notre naissance, dans la crainte de perdre la patrie céleste. Le pape Zacharie nous a conseillé de chercher un asile dans ce monastère, et de solliciter la faveur d'y mener la vie religieuse.

Ils furent reçus l'un et l'autre au nombre des novices. On respecta le silence qu'ils gardaient sur leurs familles et sur le rang qu'ils avaient occupé dans le monde. Celui qui avait porté la parole eut ordre de son supérieur de se rendre chaque jour à la bibliothèque pour mettre à ma disposition les manuscrits rares que possédait le Mont-Cassin. Humble et doux, il obéissait avec empressement à mes moindres désirs. Il avait lu mes notes sur les Romains de la décadence, et il m'aïda à les compléter.

« Cléopâtre s'était rangée, après la mort de César, du côté des triumvirs, Octave, Antoine et Lépide, et avait fait reconnaître pour roi d'Égypte Ptolémée Césarion, qu'elle disait avoir eu de César. Mais comme l'un de ses généraux avait été contraint de seconder un des chefs du parti républicain vaincu à Philippes, Antoine, à son arrivée en Cilicie, appela cette reine près de lui pour se justifier. Elle partit donc, se confiant dans ses charmes qui lui avaient valu la conquête de César. On la vit arriver à Tarse sur une galère parée de tout le luxe voluptueux de l'Orient. La poupe était dorée, les voiles de pourpre, et les rames argentées battaient l'onde au son des lyres et des flûtes. Des amours et des néréides entouraient la déesse couchée nonchalamment au milieu d'un nuage de parfums. Sur les deux rives du fleuve, le peuple accouru pour la voir, chantait : *C'est Vénus qui vient visiter Bacchus*.

« La séduisante Egyptienne pouvait-elle, avec les sommes énormes qu'elle apportait, avec sa beauté rehaussée de tous les raffinements de l'art, et par un esprit cultivé, douter un instant de voir Antoine à ses pieds ? Du moment qu'il l'eut aperçu il ne fut plus que son esclave. »

— Quelles mœurs ! s'écriait le novice ; qui oserait blâmer ceux qui cherchent dans le cloître un abri contre de telles infamies ? Car au fond rien n'est changé dans la manière de procéder des démons de la luxure et de l'orgueil. Ils entourent les puissants de la terre de toutes les séductions possibles et imaginables, pour en faire des monstres de cruauté. Continuez :

« Antoine, loin de parler à Cléopâtre des accusations dirigées contre elle, il n'y eut pas d'injustice qu'il refusât de commettre pour elle. Il fit mettre à mort des hommes considérables, pour confisquer leurs biens au profit de celle qu'il aimait ; il envoya des soldats égorger Arsinoé, sa sœur, qu'elle redoutait, et qui vivait sans éclat en Asie. Il la suivit en Égypte, où il passa près d'elle l'hiver dans les délices. Aussi rusée que belle, joignant l'habileté de Mithridate à la hardiesse de César ; elle avait le don des langues, et sa conversation, pleine de mots piquants et de gracieuses saillies, ravissait les barbares, émerveillés de son savoir. Son luxe éblouissait les Egyptiens dégénérés, et, en flat-

tant l'amour-propre de son farouche romain, en même temps que ses penchants pour les plaisirs les plus grossiers, elle le tenait enchaîné à son char....

« Elle jouait et buvait avec lui, l'accompagnait dans ses excursions nocturnes, s'amusant aux dépens des paysans, se mêlant, sans être connue, aux ivrognes des tavernes, et s'exposant aux coups et aux injures, pour pouvoir ensuite déployer toutes ses grâces en faisant à la cour le récit de leurs aventures. Ce genre de vie, qu'ils appelaient *inimitable*, indignait tous les hommes sages ; mais le peuple d'Alexandrie en était charmé, et se réjouissait aux comédies que lui donnait Antoine, en réservant les tragédies pour les Romains.

XII

— Arrêtez, me cria le novice inconnu, arrêtez, monsieur le touriste ; je ne saurais écouter plus longtemps de tels récits. Je connais le sort d'Antoine et de Cléopâtre ; je sais que cette reine et le triumvir se donnaient, à l'envi l'un de l'autre, de fréquents banquets, et que Cléopâtre l'emportait toujours en magnificence et en bon goût. Comme Antoine admirait un soir la quantité de vases précieux disposés sur le buffet, elle lui dit : « *Ils sont à ta disposition.* »

Et elle les lui envoya, en le priant de revenir le lendemain en plus nombreuse compagnie. Il se rendit à l'invitation, et trouva les tables plus richement garnies que la veille ; puis, à la fin du repas, vases et coupes furent distribués aux convives. Elle portait à ses oreilles deux perles d'un prix inestimable, elle en fit un jour dissoudre une et la but ; elle allait en faire autant de la seconde, mais on se récria, et alors elle la donna.

Antoine était doublement adultère. Il avait répudié Fulvie pour épouser Octavie, sœur d'Octave ; et il quitta cette dernière pour Cléopâtre. Battu à Actium, il essaya de résister à Octave aux portes d'Alexandrie. Se voyant perdu, il se perça de son épée ; mais il voulut mourir près de Cléopâtre, et se fit hisser, au moyen d'une corde, dans le mausolée où elle s'était renfermée, pour y rendre sous ses yeux le dernier soupir. Il terminait sa cinquante-troisième année. Cléopâtre échappa par la morsure d'un aspic à Octave, que n'avaient pu vaincre ses charmes. On dit que la veille de la défaite d'Antoine dans Alexandrie, une harmonie de mille instruments, mêlée de voix en grand nombre, troubla le silence de la nuit. Tout le monde pensa que c'était Bacchus-Osiris qui abandonnait son ancien séjour pour passer dans le camp d'Octave. En effet, la société orientale, qui avait soutenu la lutte contre l'Occident, finissait. Désormais le culte de la nature, les conquêtes sanglantes et l'ivresse des sens, devaient céder la place à d'autres maximes et à d'autres gloires, révélation d'un autre monde.

J'allais applaudir ; j'étais en admiration devant la science du novice ; il ne m'en laissa pas le temps.

— Nous appartenons, vous et moi, ajouta-t-il,

à ce monde nouveau qui s'est révélé. Nous sommes chrétiens, et à ce titre, nous devons défendre les âges chrétiens. Il y en aura un surtout, celui qui a commencé à l'invasion des Barbares, à la chute de l'empire romain, qu'on outragera et qu'on calomnierait; appliquez-vous à le venger. Que vos promenades aient pour but une aussi noble tâche! Parcourez le pays des Francs, leurs magnanimes annales, et vous prouverez facilement que c'est avec justice qu'on les appelle : *Gesta Dei per Francos*. Si l'on vous oppose la Frédégonde des Francs, racontez l'histoire de la Frédégonde chinoise. Rendez-vous chez les Angles et les Saxons, vous y trouverez le sujet de quelques belles et intéressantes études. Tracez avec vigueur les hontes des empereurs de Constantinople. Vous serez utile parce que vous serez toujours vrai. Rejetez impitoyablement toute fiction : c'est le sûr moyen de ne jamais vous égarer dans vos pérégrinations universelles.

Je me sépare de vous; le R. P. Abbé me destine à d'autres fonctions; je ne connais ici que l'obéissance.

Je le remerciai de ses bons services et de ses bons conseils, et je lui promis de me vouer à l'œuvre sainte qu'il m'avait indiquée.

LE TOURISTE UNIVERSEL.

VARIÉTÉS

LES HÉROS EN SOUTANE

Le curé Classen

Le 20 septembre dernier, un vénérable ecclésiastique sortait de prison : il avait été condamné quatorze fois et venait de passer trente mois sous les verrous. C'était M. Classen, le digne curé de Notre-Dame de Saint-Laurent, à Trèves. Né en 1829, il devint curé de ladite paroisse en 1858, et s'y distingua surtout par son zèle pour le salut des âmes et son amour pour les pauvres. En 1866, il se sacrifia pour les cholériques, et en 1870 et 71 pour les pauvres blessés de la guerre; il a rajeuni son admirable église paroissiale en la restaurant de fond en comble.

C'est sur un tel prêtre que le *culturkampf* semble s'être acharné.

En 1873, lorsqu'il s'agit de l'expulsion des rédemptoristes, le clergé de Trèves publia une déclaration en faveur de ces religieux. Le gouvernement s'en trouva offensé et le curé Classen fut, avec ses confrères, condamné à 45 marcs d'amende. Le 1^{er} novembre 1874, le vicaire Schneiders fut fait prisonnier à l'église Saint-Laurent et, arrêté par les policiers devant l'autel même. Le sang coula dans l'église. Le curé, appuyé par un grand nombre de témoins, porta plainte contre les hommes de la police qui avaient procédé à l'arrestation de son vicaire; mais il fut condamné à un mois de prison « pour avoir, » disait le jugement, « sciemment fait une fausse dénonciation. » Il subit cette peine du 30 août au 30 septembre 1875. Lorsqu'il sor-

tit de prison, à six heures du matin, il fut salué par des petites filles, qui récitèrent en son honneur quelques strophes de poésie. Cette démonstration déplut en haut lieu, et l'inspecteur des écoles fit punir les pauvres enfants et déposer l'institutrice qui avait exercé les petites filles. Pour M. Classen, il lui fut interdit de donner l'instruction religieuse dans les écoles de sa propre paroisse.

En janvier 1875, l'Etat lui retira son traitement, et trois mois après il fut condamné à 300 marcs pour avoir laissé son vicaire Schneiders dire la messe dans son église.

Le 13 août 1875, il fut interdit de par l'Etat, mais il continua à administrer sa paroisse, et il fut de ce chef condamné à différentes reprises à des peines pécuniaires, éventuellement à la prison. Les saisies se succédèrent au presbytère pour le paiement des amendes. Les paroissiens rachetèrent, il est vrai, les meubles saisis; mais le digne curé trouva que les sacrifices que ses ouailles avaient déjà faits et voulaient faire encore étaient trop grands : il témoigna le désir qu'on y mit fin. Le 14 février 1876, il fut écroué sous l'accusation d'avoir exercé illégalement des fonctions ecclésiastiques : il fut rendu à la liberté quatre jours après, lorsque l'instruction fut terminée. Ce fut le 18 mars qu'eut lieu la première saisie infructueuse et deux jours après son arrestation. Peu après suivirent d'autres condamnations, en tout à deux années et demie de prison.

Rien de plus navrant que la scène de son arrestation. Le pasteur, conduit entre un gendarme et un agent de police, était suivi de la foule de ses paroissiens fondant en larmes, et s'efforçant de les consoler. Le 8 novembre, il célébrait en prison le vingt-cinquième anniversaire de sa prêtrise. Le président de la province le somma de donner sa démission de curé. Naturellement, le bon pasteur n'entendait pas déposer entre les mains du gouvernement des fonctions qui lui avaient été confiées par son évêque. Il en résulta une nouvelle action judiciaire par-devant la cour ecclésiastique, qui prononça sa déposition le 3 octobre 1877.

M. Classen dut faire ses adieux à ses ouailles de la paroisse de Notre-Dame-de-Saint-Laurent, qu'il fut obligé de quitter provisoirement. Après les avoir remerciés de l'attachement et de l'amour qu'ils lui ont témoigné depuis vingt ans, il ajouta :

« J'ai une chose à vous demander : Veillez à ce que la vie religieuse soit maintenue parmi la jeunesse qui vient de quitter les écoles; il faut s'en occuper dans la famille et en dehors d'elle, afin d'éviter que la discipline et les mœurs chrétiennes ne se perdent. Chers parents, je vous conjure de veiller à ce que cette jeunesse de ma paroisse soit maintenue dans l'habitude d'assister au catéchisme, de fréquenter avec régularité les saints sacrements, sous la direction des ecclésiastiques qui exercent le ministère sacré, et qui leur tiendront lieu de pères pendant mon absence. »

COURRIER DE L'UTILE

EMPLOI DE LA CIRE ET DE LA STÉARINE

Pour les offices liturgiques, on se sert à l'église de cire d'abeilles; et, pour les illuminations en dehors de l'autel, on garnit les lustres ou girandoles, de stéarine; mais comme il est rare d'avoir de bonne cire, et de brûler la stéarine de bonne qualité, nous allons donner sur l'une et sur l'autre des notions qui pourront guider MM. les curés dans l'acquisition de ces deux substances, si exposées à de nombreuses falsifications.

I. — Parlons d'abord de la cire.

Le R. P. Rouard de Card, dans un traité de la *Falsification des substances sacramentelles*, décrit ainsi les propriétés de la cire vierge :

« C'est une substance solide, compacte, d'un « jaune plus ou moins foncé, mais qui peut « acquérir une éclatante blancheur. Elle est « insoluble dans l'eau, mais soluble dans les « huiles fines, dans l'essence de térébenthine, « l'éther et l'alcool bouillant. L'alcool, à la température ordinaire, en dissout certaines parties, et permet de la réduire en poussière par le frottement. Sa saveur est presque nulle; son odeur, aromatique, analogue à celle du miel. Sa cassure est nette, à surface un peu grenue; elle fond à 60 degrés, elle est inflammable et brûle sans résidu. » C'est même un préjugé de croire qu'elle ne peut donner une belle lumière que quand on y mélange du suif. La vraie cire d'abeilles, pure et sans aucun mélange, fait de très-beaux cierges qui brûlent parfaitement bien sans couler aucunement. Seulement si on brûle ces cierges dans des souches comme on a la mauvaise habitude de le faire en France, à chaque fois qu'on les allume, il faut avoir soin d'ôter le cierge et de lui faire une tête, c'est-à-dire de l'effiler au sommet avant de l'allumer. Pour le dire en passant, on peut utiliser la solubilité de la cire dans l'alcool, pour enlever les taches, dont il est si difficile de garantir les vêtements sacrés. Pour cela, il suffit d'humecter, avec quelques gouttes d'alcool, la tache, et de frotter ensuite fortement l'étoffe sur elle-même. Par l'action de cette substance, les parties grasses de la cire se dissolvent; le frottement fait disparaître les parties sèches. Avec un litre d'alcool ou de forte eau-de-vie, dans une grande sacristie, on pourrait facilement, pendant une année, entretenir la propreté si convenable des ornements employés au service de l'autel.

On falsifie la cire le plus ordinairement avec les résines, principalement le *galipot* (on appelle ainsi la résine qui découle de l'entaille faite aux sapins), les substances terreuses, l'amidon, la farine, le suif, les os calcinés, l'eau et la sciure de bois. Enfin, il est des marchands qui trouvent le moyen de *fourrer* la cire, c'est-à-dire d'introduire au milieu des pains, de la cire de qualité inférieure. La fabrication par la résine se reconnaît assez facilement par la viscosité, l'odeur caractéristique de résine et la couleur particulière qu'elle donne à la cire,

Le mélange de la cire avec les substances ter-

reuses se reconnaît par l'examen attentif de la cassure. La falsification par la *fécule*, l'amidon et la *farine* est très en usage dans le commerce; on peut la dissimuler d'autant plus facilement que la cire jaune peut absorber une très-grande quantité de farine, par exemple 50 p. 100 sans que sa couleur soit sensiblement altérée. Cette cire falsifiée est moins onctueuse et moins tenace; elle se divise par le choc en fragments granuleux.

Le suif, mélangé à la cire, lui donne une odeur et une saveur nauséabondes. Il la rend moins cassante et plus onctueuse au toucher. Projeté sur des charbons ardents, il répand une fumée plus épaisse que la cire pure. La plupart des cierges que l'on vend dans le commerce pour de la cire, renferment quelquefois jusqu'aux deux tiers de suif; aussi les voit-on couler constamment, salir tout ce qui les environne, remplir le sanctuaire ou l'église d'une fumée nauséabonde. Le pire de tout, c'est que les conditions liturgiques ne sont pas remplies.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Quels auteurs à consulter pour suivre un cours d'homélies simples et familières ?

Parmi tous les recueils publiés dans ces derniers temps, il est juste de signaler deux ouvrages excellents : 1° *Cours d'instructions paroissiales sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés*, par l'abbé Virel, chanoine l'Arras — 2 vol. in-12. Prix : 6 fr. 2° BLIN, CONFÉRENCES. 4 vol. in-8°. Prix : 20 fr.

Pourriez-vous m'indiquer, à l'occasion des divertissements que ramène le carnaval, un ouvrage dont je puisse bien tirer parti pour mes instructions et pour mes conseils ?

Demandez le volume du R. P. Huguet, les *Détachements permis aux personnes pieuses*, 7^e édition, considérablement augmentée. — 1 vol. in-12 de XX-412 pages. Prix 2 fr.

Je prie l'*Ami du Clergé* de vouloir bien, dans un de ses numéros, m'indiquer le meilleur ouvrage sur l'administration temporelle des paroisses, ou le meilleur Manuel des conseils de fabrique.

En fait d'abrégé très-bien fait, très-pratique, le *Code-Manuel des lois civiles ecclésiastiques* (1 vol. in-12, prix : 3 fr.) de M. A. Ravelet, vous résoudra à peu près les questions.

Vous trouverez aussi de précieuses ressources dans la *PETITE ENCYCLOPÉDIE ECCLÉSIASTIQUE*, contenant ce qu'il importe le plus au curé de connaître sur la jurisprudence ecclésiastique, l'archéologie chrétienne, la liturgie, l'éloquence sacrée, l'administration des églises, l'économie domestique, l'agriculture, la médecine usuelle, l'enseignement et les écoles, par MM. l'abbé JACQUIN et J. DUESBERG; ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque de Versailles.

1 vol. grand in-8° de vii-624 pages, titre rouge et noir. 8 fr.

En quelle librairie se trouvent et combien coûtent les *Pensées de Joubert* ?

Où pourrait-on aussi trouver un ouvrage élémentaire pour apprendre la sténographie ?

Les *Pensées* de Joubert se trouvent chez Didier, et coûtent 2 fr. 50.

Pour la sténographie, adressez-vous aux frères Duployé, 12, rue N. D. de Nazareth, à Paris. Ils publient sept journaux entièrement en sténographie et leur bibliothèque compte déjà plus de cent cinquante volumes, indépendamment de leurs cours et leçons élémentaires. Nous pouvons vous les procurer car notre maison fait la commission et a un service très-bien organisé pour cela.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 13. — PRÉDICATION : IV^e Dimanche après l'Épiphanie : 1^o Purification, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Le prêtre exemplaire divin. — CONGRÉGATION DES INDULGENCES : Décret de S. S. Léon XIII relatif aux inscriptions dans les confréries. — LITURGIE : Encore le pétrole et la lampe du Saint-Sacrement. — LES SACREMENTS DE LA RELIGION PRIMITIVE, conférence dogmatique. — APOLOGÉTIQUE CONTEMPORAINE : Les XVIII^e et XIX^e siècle, au point de vue religieux. A propos du pourvoi en grâce de l'assassin de l'abbé Leredde. Sœur Julie. — CONSULTATIONS : Du binage au point de vue de l'honoraire. Si une horloge peut être placée dans une église malgré le Conseil municipal et le Conseil de fabrique? Du jeûne relatif à la fête des SS. Pierre et Paul. Si un maire est ordonnateur de droit d'un bureau de bienfaisance? Si l'adjoint peut en être membre? Jusqu'où s'étend le droit d'un Conseil municipal de changer la destination des sommes votées à son budget. Si un curé doit la visite du jour de l'an au maire Si l'instituteur la doit au curé? — COURRIER DE L'UTILE : Moyen d'enlever les plis du papier d'une revue etc. Revivification des écritures effacées. Moyen de blanchir le papier jauni par le temps. — Sermonnaires pour le Carême.

PRÉDICATION

PURIFICATION DE MARIE

Tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (Luc, II, 22.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisant son entrée dans le monde, s'est offert à son Père pour être la victime du genre humain : *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluit ; corpus autem optasti mihi. Tunc dixi : ecce venio.* Voici le jour où s'accomplissent les paroles de l'Apôtre. Il demande sa croix, dit un grand docteur, et le Père, prévenant la fureur des Juifs, la met de ses propres mains sur ses épaules. Voilà le mystère de ce jour, qui nous enseigne les trois sortes d'immolation dont Jésus-Christ

nous a donné l'exemple : immolation I, de la volonté ; II, des sens ; III, de la vie.

I. *Immolation de la volonté.* — Elle était écrite au livre de la loi : *In capite libri scriptum est de me : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam,* (Heb., X, 5). Notre-Seigneur s'y soumet dès qu'il paraît en ce monde. Ainsi, dit un docteur, le Sauveur est porté au temple parce que la loi le commande, et le Fils de Dieu ne dédaigne pas d'être assujéti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. En pratiquant la loi dès son enfance, le Sauveur abandonne à son Père toute la conduite de sa vie, c'est-à-dire de sa volonté. A son exemple, Marie immole aussi sa volonté ; comme la loi de présentation ne pouvait regarder Jésus, Fils de Dieu, la loi de purification ne pouvait non plus regarder une mère vierge. Cependant, Marie se soumet à en porter le joug, et c'est ainsi qu'elle immole sa volonté à la lettre de la loi. Elle en fait encore le sacrifice quand le vieillard Siméon lui dit : Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on contredira et votre âme sera percée d'un glaive. — Elle ne se plaint pas, elle n'interroge pas. Sa crainte n'est pas curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Elle se résigne, elle soumet sa volonté à tout. Ces exemples de Jésus et de Marie nous prouvent que nous devons nous soumettre aux lois de Dieu et nous résigner en nous préparant de loin à tout ce qu'il veut et en nous soumettant humblement à tout ce qu'il fait.

II. *Immolation des sens.* — La satisfaction des sens a été la cause de la perte d'Adam et en lui de toute l'humanité. Quand Jésus vient pour racheter l'homme il s'offre en hétacombe à son

Père : *Ecce venio*. On va contredire ses enseignements, ses miracles, ses paroles, ses actions. Cette contradiction lui viendra des princes, des pontifes, des citoyens, des étrangers, de ses amis, de ses ennemis, de ses disciples et de ses envieux. Il est dès aujourd'hui l'homme de douleurs : *Virum dolorum*. L'exemple que Jésus nous donne aujourd'hui, c'est celui de l'immolation des sens. Dans le temple, autour de l'enfant Jésus, il y a Anne la prophétesse qui s'empresse d'imiter cet exemple de l'immolation des sens : *Quæ non descendebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die*. Imitons à notre tour le Sauveur, portons notre croix. Imitons Anne, réprimons nos sens, attaquons-les comme elle jusqu'au principe, au moyen de la pénitence.

III. *Immolation de la vie*. — C'est pour commencer ce mystère que Jésus-Christ entre aujourd'hui dans le temple ; car il y vient pour se mettre à la place des victimes qu'on y sacrifie. Il n'y reçoit pas encore, il est vrai, le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare. Le Sauveur est imité dans cet exemple par le vieillard Siméon qui salue la mort avec bonheur : *Nunc dimittis*. Cette immolation de la vie, ce détachement de l'existence est le sacrifice par excellence. Cessons d'être enchaînés à l'amour de cette vie périssable, car, dit saint Augustin : *Clamat tibi : Fœda sum, et tu amas ! Clamat : Dura sum, et tu amplecteris ! Clamat : Volatica sum et tu sequi conaris ! Ecce respondet tibi amata tua : Non tecum stabo*.

Passages de l'Écriture Sainte. — Omne sanctum non tanget, nec ingredietur sanctuarium, donec impleantur dies purificationis suæ. (Levit. XII, 4.)

Quum expleti fuerint dies purificationis suæ, deferet agnum amicum in holocaustum et pullum columbæ, sive turtorem pro peccato et tradet sacerdoti qui offeret illa coram Domino et orabit pro ea. (Levit. XII-6-7.)

Sacrificium et oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi. Holocaustum et pro peccato non postulasti, tunc dixi : *Ecce venio*. (Ps. XXXIX-7-8.)

Non veni solvere legem, sed adimplere. (Matth. V-17.)

Postquam impleti sunt dies purgationis. (Luc. II, 22, 31, 34, 35, 36, 37, 38.)

Passages des Saints Pères. — Obedientiam vero legis absolutissimam exhibuit, cum eam etiam legem a qua erat libera, servare voluit, ut pia opera quæ dicuntur supererogationis, nobis commendaret (S. Bernard.)

Offer filium tuum, virgo sacra, et benedictum fructum ventris tui Domino præsta ; offer ad nostram reconciliationem hostiam sanctam Deo placentem (S. Bernard.)

Et nos faciamus quod possumus, optimum quod habemus offerentes illi, quod sumus, utique nosmetipsi (id.).

IV° DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sujet tiré de l'Évangile.

Et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus. (Matth., VIII, 23-27.)

C'était à la fin d'une journée ; le peuple avait suivi Jésus-Christ pour entendre sa parole. Le Seigneur voulant passer de l'autre côté de la Galilée, arrive aux bords du lac de Génésareth, si renommé par les tempêtes ; il trouve une barque amarrée au rivage, il monte dedans, les disciples le suivent. Il ordonne d'avancer en pleine mer et de passer de l'autre côté du lac. Mais à peine la barque est-elle en pleine mer, qu'un mouvement terrible s'élève et la barque était presque couverte par les lames qui menaçaient de la jeter pour toujours dans l'abîme. Quel spectacle, quelle opposition merveilleuse ! Au milieu de cette agitation, Jésus dormait : *ipse vero dormiebat*. Le danger devenant plus pressant, ses disciples l'éveillent avec effroi et disent : Maître, sauvez-nous, nous périssons. *Domine, salva nos, perimus*. Il se lève et commande aux flots de s'apaiser, aux vents de se taire, et la plus grande tranquillité s'établit. Voyez-vous cette opposition admirable entre la violence de la tempête et ce calme profond et paisible de Jésus-Christ ? Aussi tous ceux qui étaient à bord, toutes les barques qui accompagnaient Jésus-Christ s'écrient : *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei*. Voilà le sujet de l'Évangile.

Quelle est cette barque que Jésus-Christ monte, cette barque où Jésus dort, cette barque assaillie par la tempête, mais où le calme renaitra toujours ? 1° *C'est l'Eglise*, 2° *c'est la vie*, 3° *c'est notre cœur*.

I. L'Eglise est admirablement comparée à cette barque montée par Jésus-Christ. C'est lui qui préside à ses destinées, c'est lui qui l'a lancée sur la mer orageuse de ce monde. Il lui a laissé un pilote, qu'on appelait d'abord Pierre. Suivez-la : elle quitte Jérusalem, elle s'arrête un instant à Antioche, de là traversant la mer elle vient silencieusement s'amarrer à Rome. De là elle ne sera pas détachée et cependant les tempêtes ne lui ont pas manqué : *Motus magnus factus est*, tellement que la barque semblait à tout moment submergée par les flots. Rappelez-vous les persécutions des premiers siècles, les flots de sang ; pendant trois siècles Jésus-Christ semblait dormir. Mais un jour il s'éveillait et le triomphe entraînait dans son Eglise avec Constantin : *Facta est tranquillitas*.

Puis c'était le vent furieux de l'hérésie qui se déchaînait contre cette barque et la lumière des docteurs, la vérité de Jésus-Christ rétablissait la tranquillité : *Et facta est tranquillitas*.

C'était ensuite le schisme avec toutes ses divisions ; c'était la voile de la barque, qui semblait déchirée et dont chaque passager voulait avoir un lambeau ; c'était le gouvernail que chacun voulait arracher. Jésus-Christ s'est levé : *Et facta est tranquillitas magna*.

C'étaient les scandales qui avaient pénétré

jusque dans cette barque. C'étaient tous les vents des passions humaines etc., *et facta est tranquillitas.*

II. *Cette barque, c'est notre vie.* Toujours agitée, toujours ballottée. Le pauvre voit se resserrer l'aumône parce que le riche craint. Le travail cesse, tout semble prêt de s'engloutir : c'est le riche lui-même qui est troublé dans ses revenus, dans ses prévisions : *Motus magnus factus est.* Alors soyez plus confiants dans le Seigneur. Soyez des enfants de la Providence, de la soumission à Dieu.

III. *Cette barque, c'est notre cœur.* — Que de peines de la part du monde, de la part des affections, de la part aussi du péché ! Que de peines causées par les bouleversements de la fortune, par la perte de la réputation : la calomnie nous environne, l'injustice des hommes nous poursuit ! Que de peines dans l'intérieur, dans la famille. Peines d'esprit, de cœur, d'imagination, de la volonté. Il y a un grand mouvement sur la mer de notre cœur, de sorte que la barque est presque couverte par les lames. Et le péché, que nous ne comptons pas ! Quel trouble il a jeté dans notre cœur. C'est lui cependant qui devrait nous faire recourir à Dieu : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons : *Domine, salva nos, perimus.*

Passages de l'Ecriture Sainte. — Apud te laus mea in Ecclesia magna. (Ps. II, 8.)

Dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. (Ps. LXXI, 8.)

Tu es Petrus. (Matth. XVI, 18.)

Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. (Luc. XXII, 32.)

Ego sum ostium. (Joan. X, 9.)

Pater sancte, serva eos in nomine tuo. (Id. XVII, 11.)

Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. (I Tim. III, 15.)

Passages des Saints Pères. — Non oportet quærere apud alios veritatem, quam facile est ab Ecclesia sumere. (S. Irén.)

Extra Ecclesiam non est salus. (S. Cyr.)

Ecclesia tempora sua habet persecutionis et pacis; nam videtur deficere, sed non deficit; obumbrari potest, deficere non potest. (S. Bas.)

Si quis in arca Noe non fuerit, peribit, regnante diluvio: quicumque extra hanc domum Agnum comederit, profanus est. (S. Hieron.)

CATÉCHÈSES ¹

X

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Domine, salva nos, perimus.
(Matth. VIII, 25.)

« Comme la vie des hommes n'est jamais plus

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-12.

en danger qu'au moment où leur âme va sortir de leur corps : le Curé pourra trouver dans ce passage une occasion d'exhorter ses Paroissiens à recourir à Dieu et à recevoir l'Extrême-Onction, lorsqu'approchera le jour de la mort. » (C. C. Trid.)

L'Extrême-Onction étant le sacrement destiné par le Divin Rédempteur à assurer notre entrée dans le Ciel, il est nécessaire que nous en connaissions la nature, les effets et les dispositions requises pour le recevoir. De là trois questions principales à résoudre dans cette homélie.

I. *Qu'est-ce que l'Extrême-Onction?* — L'Extrême-Onction est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le soulagement spirituel et temporel des malades. Il est de foi que c'est un sacrement de la Loi nouvelle. En effet, S. Luc nous apprend que Jésus-Christ envoya ses disciples dans toute la Judée, en leur donnant le pouvoir de guérir les malades (Luc. IX, 2); et S. Marc ajoute qu'ils faisaient des onctions d'huile sur une foule de malades et les guérissaient (Marc. VI, 13). Il est évident qu'il s'agit ici de l'Extrême-Onction. L'apôtre S. Jacques l'a promulguée en ces termes : « Si quelqu'un « est malade parmi vous, qu'il fasse venir les « Prêtres de l'Eglise, afin qu'ils prient sur « lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; « et la prière de la foi sauvera le malade et le « Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, « ses péchés lui seront remis. » (Jacq., V, 14-15). Puisque cette Onction remet les péchés, elle est donc réellement un sacrement. D'ailleurs on y trouve les trois choses requises pour un sacrement, savoir : un signe sensible, consistant dans l'onction de l'Huile Sainte appliquée aux malades et dans les paroles que prononce le Prêtre en la faisant ; un signe sacré, institué par Jésus-Christ, comme nous venons de le voir ; et un signe conférant la grâce, car il efface les péchés en ceux qui le reçoivent dignement (I C. II, 220. — I S C. II, 715-718) (1). La matière éloignée de l'Extrême-Onction consiste dans l'huile d'olive, bénite par l'Evêque ; et sa matière prochaine, dans l'Onction ou l'application de cette huile au corps du malade. Pour sa forme, elle consiste dans la Prière solennelle que le Prêtre fait à chaque Onction en disant : « Que par cette Onction Sainte et sa très-grande miséricorde le Seigneur te remette toutes les fautes que tu as commises par la vue, (ou) par l'ouïe, (ou) par l'odorat, (ou) par le toucher, (ou) par le marcher, (ou) par les mouvements déréglés de la chair. (I C. II, 222-223. — I S C. II, 721-723.) Si en administrant ce sacrement, le Prêtre fait des onctions sur les différentes parties du corps du malade, c'est pour obtenir de Dieu le pardon des péchés que le malade a commis par tous ses sens. (I C. II, 226-227. — I S C. II, 730-738). L'Extrême-Onction a pour Ministres les Evêques et les Prêtres. Tout Prêtre peut donc, par cela

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 220. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 715-718.

même qu'il est Prêtre, l'administrer valablement. Mais sauf le cas de nécessité, c'est au Curé et aux Prêtres délégués par l'Evêque ou par le Curé qu'appartient le droit d'exercer licitement ce pouvoir. (I C. II, 224. — I S C. II, 723-724.) Quoique ce sacrement ne soit pas absolument nécessaire pour le salut, de nécessité de moyen, il l'est de nécessité de précepte à tous ceux qui sont dangereusement malades. Ils pécheraient mortellement, s'il le refusaient par mépris. (I C. II, 221. — I S C. II, 719-720.)

II. *Quels sont les effets de l'Extrême-Onction?* — L'Extrême-Onction a pour effets le soulagement spirituel et le soulagement corporel des malades. D'abord le soulagement spirituel qu'elle nous procure consiste dans la communication de la grâce, dans la rémission des péchés et dans la force et la consolation données à notre âme. Elle augmente en nous la grâce sanctifiante et nous accorde un secours spécial pour résister au démon. Quoiqu'elle doive être précédée de la Pénitence, cependant elle remet principalement les péchés véniels. Pour les péchés mortels, elle les remet au moins indirectement. Car il peut arriver que le malade ait sur la conscience un péché mortel qu'il ignore, ou qu'il ne saurait confesser. Or c'est dans l'Extrême-Onction qu'il en obtiendra la rémission, s'il la reçoit avec une contrition sincère. Elle efface encore les restes du péché, en délivrant les malades de la peine temporelle proportionnellement à leurs dispositions; en détruisant, ou du moins en affaiblissant leur inclination au péché, et en guérissant la faiblesse ou la langueur spirituelle de leur âme. L'Extrême-Onction leur procure encore un véritable soulagement dans leur corps. Elle n'en produit pas la guérison par une propriété naturelle de la matière, mais par une vertu divine qui opère suivant la raison; et parce que la raison, lorsqu'elle agit, n'admet un effet secondaire qu'autant qu'il contribue à l'effet principal. C'est pourquoi la santé corporelle n'est pas toujours le résultat de ce sacrement, excepté dans le cas où elle doit profiter à la guérison de l'âme. Or, dans ce cas, le malade est toujours guéri, pourvu qu'il n'y ait de sa part aucun empêchement. Il faut donc qu'il ait la foi en la vertu de ce divin sacrement. Lors même que Dieu ne lui rendrait pas la santé du corps, il doit espérer qu'il recouvrera la santé de l'âme et que, s'il vient à mourir, il verra se justifier en lui cet oracle sacré : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. » (I C. II, 223-224. — I S C. II, 752-755).

III. *Quelles sont les dispositions requises pour recevoir l'Extrême-Onction?* — L'Extrême-Onction a pour sujet tout homme baptisé, ayant pu commettre le péché et se trouvant en danger de mort probable et prochaine. (I C. II, 229. — I S C. II, 746-747.) Il ne faut pas attendre qu'on soit à l'extrémité, pour recevoir l'Extrême-Onction; mais il faut y recourir dès qu'on est dangereusement malade afin de le recevoir avec plus de fruit et de ne pas s'exposer à en être privé. Aussi l'on est obligé d'avertir les malades de le recevoir. C'est le plus grand service qu'on puisse leur

rendre, puisque, faute de cet avertissement, on expose leur salut éternel. (I C. II, 231-232. — I S C. II, 750-751.) Comme c'est un sacrement des vivants, il faut, pour y être admis, être déjà en état de grâce. Voilà pourquoi, selon la coutume générale de l'Eglise, on doit, autant que possible, recevoir auparavant la Pénitence et l'Eucharistie. Outre l'état de grâce, il faut encore au malade une foi vive; car sans la foi il ne saurait plaire à Dieu. Il lui faut aussi une ferme confiance. Car du moment que Dieu déclare ne pas rejeter un cœur contrit et humilié, il ne doit pas douter de sa miséricorde infinie. Il lui faut également une ardente charité, car c'est la charité qui rend efficaces les autres vertus. De plus, il lui faut une contrition sincère, car c'est la disposition la plus nécessaire pour obtenir la rémission de ses péchés. Enfin il lui faut une résignation parfaite, car rien n'est plus capable d'apaiser la justice de Dieu que de se soumettre à sa volonté et de lui offrir le sacrifice de sa vie. (I C. II, 230. — I S C. II, 748-749.)

L'abbé REGNAUD.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

I

LE PRÊTRE EXEMPLAIRE DIVIN

Pour nous déterminer à la perfection, il y a mieux que notre titre de victime, c'est notre titre de sacrificateur; mieux que d'être consacré à Dieu, c'est d'être consécrateur de Dieu. En voulez-vous la preuve sur d'irrécusables témoignages?

« Celui qui ne s'est point sacrifié tout entier, dit saint Ambroise, n'est pas digne d'offrir le sacrifice : » et ces exigences ne sont nullement démenties par les prescriptions divines. Entendez la loi des deux alliances retentissant autour du saint autel pour en éloigner les prêtres imparfaits : Les fils de Lévi seront purifiés, dit Malachie, et on les passera au creuset comme l'or : *Purgabit filios Levi et colabit eos*; savez-vous pourquoi? Parce qu'ils offrent le sacrifice : *Et erunt Domino offerentes sacrificia* (1). *Mundamini*, ajoute Isaïe, *qui fertis vasa Domini* (2). *Qui habuerit maculam*, avait dit auparavant le Lévitique, *non offeret panes Deo suo* (3). Et, cependant, qu'était-ce que l'holocauste antique en comparaison de l'hostie que nous touchons? et la vaiselle des autels figuratifs devant un ciboire et un ostensor où la plénitude de la divinité habite corporellement?

O sacerdoce royal, ô nation sainte ! Ne refusez donc pas de vous sanctifier encore, car cette auguste tribu de pontifes et de célébrants, qui apparaît sous forme d'orante, de protectrice de ce monde à nos autels, serait un trompeur décor de l'Eglise, si elle n'en était l'élite la plus accomplie.

Rapprochement à méditer ! l'explication, ou tout au moins, la justification populaire du dogme de l'Immaculée-Conception est dans ce sublime argument, que le tabernacle de l'incar-

1. Mal., III, 3.

2. Is., LII, 11.

3. Levit., XXI, 17.

nation future, la première résidence de Dieu parmi les mortels, le sein de Marie en un mot, ne pouvait être un seul instant flétri par la souillure originelle. Et vous qui êtes, chaque jour, les auteurs et les sanctuaires du même miracle, vous transigeriez avec l'iniquité du second ordre? Mes vénérés confrères, rappelez-vous ce que vous exigez d'une âme pour l'admettre à la communion fréquente, rappelez-vous qu'il n'y a pas de communion plus fréquente que la vôtre, et soyez jugés d'après les principes que vous appliquez.

Saint François de Sales requiert, pour la communion de tous les huit jours, qu'il n'y ait point dans l'âme d'affection au péché véniel; pour celle de tous les jours, des dispositions exquises de l'âme à l'égard de Dieu : auteurs et consommateurs des divins mystères, qui les recevez et les distribuez avec tiédeur, où en êtes-vous de la désaffection du mal? où en êtes-vous des sentiments exquis envers le pain vivant de votre tabernacle?

Donc, malheur à cette langue du prêtre qui fait descendre chaque jour Dieu du ciel, si elle se déshonore par des licences sans charité : malheur à ces mains du prêtre qui se baignent chaque jour dans le sang de Jésus-Christ, si elles trempent dans la fange du péché : *Et manus quæ intinguntur sanguine Christi, polluantur sanguine peccati* (1). Les mains du prêtre! respect à ce beau reposoir eucharistique. Les mains du prêtre! elles sont le berceau de Notre-Seigneur à sa naissance sur l'autel, son pavois quand il s'élève pour courber la tête des multitudes, son lit d'honneur quand il passe d'un lieu à l'autre sur cette terre. Aussi, le peuple les considère avec envie, il s'incline quand elles le bénissent. et l'Eglise les a marquées d'une huile qui laissera sa trace dans l'éternité! Quel sacrilège quand elle est polluée la trace sanctifiée par une telle onction! Et, cependant, combien de fois ces mains ont souillé, par un contact plus impur que la fange, des solennités dont Dieu nous jettera la honte à la face : *Dispergam super vultum stercus solemnitarum vestrarum* (2).

Ce crime désolant, vous l'achevez par la profanation, mais vous y prélevez par l'habitude du péché véniel volontaire. O mon cher confrère, qui êtes coupable comme dispensateur de Dieu, je vous en conjure par les larmes de l'Eglise, par les joies de votre première messe, par la passion de Jésus et par la compassion de sa mère, arrêtez-vous un instant et répondez-moi : N'est-ce pas pour avoir refusé d'être un célébrant pieux que vous êtes devenu célébrant sacrilège?

Calamités des calamités! car si le célébrant n'est pas le sauveur de la société, il en est le fléau; si l'autel ne détourne pas la foudre, il la fait descendre. Que d'autres donc proposent des théories païennes de salut public; devant la justice céleste, des prêtres saints et des sacrifices immaculés, voilà la vraie panacée du monde : Mon Dieu! *Sacerdotes tui induantur iustitiam et sancti tui exultent* (3).

Il y a mieux encore que nos titres de victimes et de sacrificateur pour nous inspirer la perfection sacerdotale, c'est notre titre de médiateur qui suppose les deux précédents. Nul doute que ces attributions sont conférées au prêtre : *Mediator Dei et hominum* (1), tel est le nom que lui donne l'Apôtre : *Hic est fratrum amator et populi, qui multum orat pro populo et universa civitate* (2); tel est le rôle que lui assigne Jérémie. Rien de beau, rien de grand comme de voir la toute-puissance de Dieu aux prises avec l'intervention d'un médiateur qui semble, parfois, la tenir en échec : « Laissez-moi, dit le Seigneur à Moïse : laissez-moi, afin que ma fureur ait son libre cours et que je les mette à mort : *« Dimitte me ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos. »* Mais Moïse s'entremet et dit à Dieu : *« Cur, Domine, irascitur furor tuus? Quiescat ira tua! esto placabilis! »* Voilà donc la lutte engagée entre le courroux de Dieu et un plénipotentiaire de l'humanité accrédité auprès de lui. Qui des deux l'emportera? le dernier : *Placatus est Dominus* (3).

Mille fois, dans votre vie, vous remportez de ces victoires à votre insu. Par état, en effet, vous êtes constitués les hommes d'affaires de la terre auprès de Dieu, et les fondés de pouvoir de Dieu sur la terre. Vous montez au ciel avec les suffrages des peuples, vous en descendez, rapportant aux peuples les secours du ciel; aller et revenir sur les degrés de cette échelle, comme les anges de la vision de Jacob, c'est là l'essence de votre ministère : et ce ministère d'ange, vous le rempliriez avec des vertus de pasteur philosophe! Dieu ayant établi son Fils entre le ciel et la terre pour les réconcilier, c'est à ce poste élevé que Jésus vous mit, à son lieu et place, en montant dans la gloire, et vous succéderiez à un Sauveur immaculé en médiateur peu désireux de l'être?

En vertu de cette doctrine, un Père vous appelle le point de jonction, comme qui dirait, le rendez-vous vivant, où le créateur et la création viennent chaque jour se rencontrer; un autre vous proclame les soutiens de l'ordre divin ici-bas, portant sur les épaules de votre sainteté le fardeau de l'univers : *Sacerdos portat onus totius orbis humeris sanctitatis suæ* (4). Terrible prérogative qui tire à conséquence pour vos devoirs, car, de même que les hommes vous demandent la sainteté, quand vous vous présentez comme ambassadeur de Dieu auprès d'eux, Dieu l'exige quand vous paraissez comme intercesseur des hommes devant lui. Un intercesseur, c'est un parlementaire de la misère terrestre dépêché à la justice divine. Or, deux conditions sont nécessaires à un parlementaire, dit saint Thomas, pour qu'il soit favorablement accueilli : La première, c'est d'être le digne représentant du peuple qui l'envoie; la seconde, d'être l'ami du prince à qui il est envoyé. Prêtre sans estime pour votre sainteté, seriez-vous le digne représentant du peuple chrétien, quand vous n'êtes pas l'expression achevée des vertus chrétiennes? Seriez-vous l'ami de Dieu, quand

1. S. Aug., Serm., 37, *Ad frat. in, Erem.*,
2. Malac., II, 3.
3. Ps. 131 g.

1. Tim., II, 5.
2. Joel., II, 17.
3. Exod., XII, 12.
4. S. Chrys., de Sacerd.

vous n'êtes pas même son fidèle serviteur ?

Et s'il en est ainsi du médiateur indifférent, à *fortiori* du médiateur coupable ; car qui pourrait exprimer alors les anomalies de sa funeste situation ? « Priez pour moi, mon Père, vous qui avez du crédit auprès de Dieu, vous disent les bonnes âmes ; » et voulez-vous connaître l'efficacité de cette sauvegarde pieusement invoquée : *Plus placet Deo latratus cunum quam oratio talium clericorum* (1). »

« Par la vertu de votre saint sacrifice, délivrez-moi de mes périls, » vous dit l'Eglise militante ! « délivrez-moi de mes douleurs, » vous dit l'Eglise souffrante, et voulez-vous savoir la valeur d'une telle espérance ? Ecoutez cette réponse de Notre-Seigneur sur le calvaire de votre autel : *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem* (2) !

Malheur aux peuples qui ont pour médiateurs des prêtres dont Dieu ne peut voir les sacrifices, sans exhiler cette lamentation à faire pleurer les cieux : *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem* ? Et, au contraire, félicitons la paroisse où Dieu se penche sur l'autel avec complaisance, parce qu'il y a là ce puissant réconciliateur annoncé par l'Ecriture : *Inventus est perfectus, justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (3).

Mon Dieu ! qui nous donnera de voir le jour où de tous nos malheurs publics, le plus grand ne sera point notre messe destinée à conjurer les autres, et où l'on n'entendra plus dans un seul sanctuaire, après la communion du prêtre, ce cri de la victime sainte stérilisée dans son sacrifice : *Quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem* !

Ainsi, ce prêtre, sans lequel les populations ne savent pas vivre, que l'on vénère comme la défense des villes quand il y est, que l'on regrette comme une arche protectrice quand il a disparu, dont on regarde l'amitié comme un bienfait du ciel, à qui on dit de lever les mains quand les orages menacent, par qui on fait bénir les terres, les maisons, les mariages, les infirmes et les petits enfants, ce prêtre, loin d'être l'ange tutélaire des faiblesses confiées à sa garde, en devient, parfois, le péril, et si les influences du ministère ne corrigeaient pas les influences sinistres d'un tel ministre, sa médiation serait le plus grand malheur qui puisse affliger l'univers : *Nulla re Deus magis offenditur* (4).

Preuve effrayante que notre action est comparable à celle du paratonnerre qui préserve, s'il est bon, qui est dangereux s'il ne préserve pas, et ce n'est pas moi qui invente des anathèmes à sensation, c'est Jérémie qui l'a révélé à l'ancienne alliance : *Effudit iram indignationis suæ, et succendit ignem in Sion* ! Eh ! quelle est la raison de ces menaces formidables ? serait-ce à cause des blasphèmes, des impudicités, ou des révoltes d'Israël ? Non, écoutez la réponse :

Propter peccata prophetarum ejus et iniquitates sacerdotum ejus (1).

Enfin, voici un dernier motif qui nous oblige à la sainteté, notre titre d'instituteur et de maître dans l'Eglise ; car rien de plus logique que d'être le modèle de la perfection que l'on enseigne. Tout prêtre qui se dispense systématiquement des vertus qu'il prêche, imprime à sa mission le caractère honteux de la jonglerie ; tout moraliste, dont les discours sont réfutés, confondus par ses actes, attire le mépris sur ses actes et sur ses discours : *Cujus vita despicitur, restat ut prædicatio contemnatur* (2). Eh bien ! vous êtes les prédicateurs, les pasteurs, les confesseurs des saints, et vous ne toucheriez pas, même du bout du doigt, aux fardeaux que vous placez sur leurs épaules ? Et vous établiriez votre vie, sans remords, dans cette contradiction reprochée aux scribes de l'ancienne loi : *Dicunt et non faciunt* (3) ? Encore une fois, cela n'est point possible, sans abaisser la succession de Notre-Seigneur jusqu'aux proportions d'une profession théâtrale.

Exhibeamus nos ergo tanquam Dei ministros, in caritate non ficta (4), nous y sommes tenus par honneur, car, être les apôtres de la sainteté sans en devenir les exemplaires, en expliquer la doctrine sans en embrasser la pratique, c'est jouer un rôle, convertir le ministère de la vérité en une représentation mensongère, et manquer, non-seulement à l'Evangile, mais encore à la loyauté.

Oui, avancez-vous *in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (5) ; vous le devez par pudeur, et plus encore par intérêt. La sainteté n'est autre chose que la réalisation totale de l'Evangile ; or, quiconque n'a point réalisé un peu d'héroïsme chrétien ignore une bonne partie de son christianisme, voilà pourquoi si c'est l'étude qui fait, parmi nous, les instituteurs savants, si c'est la sensibilité qui fait les instituteurs éloquents, c'est la piété qui fait les instituteurs utiles.

En voulez-vous la preuve ? Que manque-t-il à ce prôniste qui ne parle jamais qu'avec talent et qu'on n'entend jamais qu'avec défaveur, que lui manque-t-il pour obtenir justice ? Il lui manque le talent de dire ce qu'il faut. Or, quelques oraisons bien senties et quelques sacrifices bien savourés apprennent mieux ce discernement que toutes les révélations de la littérature profane et sacrée. Pourquoi ce confesseur dont l'écorce est si rude et dont la rhétorique est si stérile captive-t-il puissamment, même certains pécheurs de distinction ? C'est que la chaleur de son âme illumine sa pensée, et que, lorsqu'il y a des lacunes dans ses discours, elles sont bien remplies par les beaux commentaires de sa vie.

Oui, mes vénérés confrères, il est en nous un parfum de prière, une éducation de sanctuaire, des souvenirs de tête-à-tête avec Dieu qu'aucune supériorité naturelle ne communique ; et c'est un grand malheur pour les âmes quand

1. S. Aug., Serm. 37.

2. Ps. xxix, 10.

3. Eccli., xliv, 19,

4. S. Chrys.

1. Thren., iv, 11.

2. S. Greg. Past.

3. Matth., xxiii, 5.

4. II Cor., vi, 4.

5. Ephes., vi, 13.

leurs guides ne possèdent pas ce complément des doctrines appelé : l'expérience des choses de Dieu ; et c'est une grande humiliation pour nous quand nous sommes réduits à recevoir la leçon de ceux qui viennent nous la demander à genoux. Sortez donc du terre à terre, anges du Seigneur à qui les ailes ne furent pas données pour ramper : *Ascende super montes qui evangelizas Sion* (1), et faites de votre vie la traduction populaire de tout l'Evangile. Votre vie sera toujours l'Evangile le mieux compris par la multitude. Et, cependant, vous qui seriez inconsolables de glisser une erreur doctrinale dans vos professions de foi, combien d'erreurs, combien de défections n'enseignez-vous point par la plus grande autorité qui soit en vous, celle de votre exemple !

Ah ! je suis donc fondé à vous le dire avec la parole même de Jésus-Christ : Prêtres éternels : *Estote perfecti, sicut Pater vester celestis perfectus est* (2). Néanmoins, j'ai un mobile plus décisif encore à vous proposer, c'est que si le prêtre ne gravit pas les sommets que je lui montre, il descend à l'extrémité opposée ; ce qui m'amène à vous dire le malheur des déchéances sacerdotales.

R. P. CAUSSETTE.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation des Indulgences

CONFRÉRIES. — DÉCISION DU SAINT-SIÈGE.

Un décret de la Congrégation des Indulgences, rendu par ordre de S. S. Léon XIII, règle que désormais, pour faire partie d'une confrérie quelconque, et avoir droit aux privilèges, indulgences et faveurs spirituelles accordés à ses membres, il est nécessaire de se présenter en personne au lieu où cette confrérie est érigée et de se faire inscrire *soi-même* sur le registre. Sans l'observation de cette formalité, l'inscription est nulle et de nulle effet. On ne peut se faire inscrire ni par lettre, ni par aucun intermédiaire.

Le Souverain-Pontife a voulu que cette décision n'eût pas d'effet rétroactif. En conséquence, Sa Sainteté a déclaré valables et de plein effet les inscriptions obtenues par lettre ou par procureur, antérieurement à la publication du susdit décret, qui porte la date du 13 avril 1878, et remet en vigueur d'anciennes prescriptions pontificales contre lesquelles une coutume abusive avait prévalu dans ces derniers temps.

Le décret de 1878 que nous venons de rapporter, peut être considéré comme complétant celui que la Sacrée Congrégation du Saint-Office rendit le 25 mai 1864, lequel décret renouvela la défense d'inscrire dans les confréries les personnes défuntées. Le texte du décret de 1864 a été publié dans la 7^e série des *Analecta* (p. 884). Cette prohibition est d'ailleurs fort ancienne.

Ainsi, d'après la discipline actuellement en vigueur, il n'est permis d'inscrire dans les confréries que des personnes vivantes et réellement présentes dans le lieu où la confrérie est établie. On ne peut donc pas se faire inscrire par correspondance. Car l'agrégation serait nulle. Notre Saint-Père le pape Léon XIII a bien voulu revalider les inscriptions qui ont été faites jusqu'au jour où le décret général a été rendu, mais il a déclaré que désormais l'inscription d'une personne absente serait frappée de nullité.

Il est très-important que le décret de Sa Sainteté Léon XIII soit publié partout et qu'il soit connu non-seulement des directeurs des archiconfréries et des confréries, mais aussi des fidèles eux-mêmes, afin qu'ils ne soient pas induits en erreur en croyant de bonne foi qu'ils peuvent gagner des indulgences et d'autres grâces spirituelles lorsque, en réalité, ils ne peuvent y prétendre, vu que leur agrégation est frappée de nullité.

A l'avenir donc, l'admission des fidèles dans ces confréries devra se faire en vertu de leur intervention personnelle. Quelques théologiens émirent autrefois l'opinion que l'on pouvait se confesser par correspondance et recevoir ensuite l'absolution dans une lettre. Le pape Clément VIII condamna formellement cette prétention et défendit sévèrement aux casuistes de l'enseigner et de la soutenir. Afin de se soustraire au décret pontifical, quelques auteurs imaginèrent une explication très-ridicule : ils dirent que Clément VIII défendait de se confesser par correspondance *et* de recevoir l'absolution dans une lettre, mais qu'il ne défendait pas de se confesser par correspondance, pourvu qu'on se présentât ensuite personnellement au confesseur pour recevoir l'absolution ; ou bien encore, qu'il était permis de recevoir l'absolution dans une lettre lorsque, auparavant, on avait fait la confession auriculaire devant le confesseur. Cette explication pouvait-elle être tolérée ? Le pape Clément VIII la condamna expressément. Il manda à Rome le théologien espagnol qui en était l'auteur. Le théologien se mit en route monté sur un âne, et durant les trois mois que dura le voyage, il composa sur le dos du baudet un énorme volume in-folio, qui forme encore aujourd'hui un des chefs-d'œuvre de la littérature théologique.

Pendant ce temps le pape Clément VIII fut enlevé de ce monde. Le théologien espagnol espérait que Paul V, successeur de Clément, se montrerait plus indulgent. Cet espoir fut cruellement déçu, car Paul V rejeta toute explication et il imposa une rude pénitence à notre espagnol pour avoir soutenu que l'on pouvait se confesser ou recevoir l'absolution sans se présenter en personne devant le confesseur.

Grâce au décret de Sa Sainteté Léon XIII, l'admission des fidèles dans les confréries sera mise au même rang que l'administration du sacrement de Pénitence. Remarquons d'ailleurs que l'observation de cette loi ne présentera pas de grandes difficultés, attendu que les archiconfréries, surtout les plus célèbres et les plus connues, ont dans les principales villes des con-

1. Is., XL, 9.

2. Matth., v, 48.

fréries qui leur sont affiliées. Lorsque l'admission aura été faite sur les lieux, on pourra sans difficulté en donner communication à l'archiconfrérie, qui pourra dresser de la sorte la liste complète de ses membres.

LITURGIE

ENCORE LE PÉTROLE ET LA LAMPE DU SAINT SACREMENT (1)

L'Ami du Clergé en rapportant mon opinion sur l'emploi du pétrole devant le Saint Sacrement disait : « L'auteur ajoute, peut-être avec plus de naïveté que de justesse scientifique, que le pétrole est largement pourvu de significations diaboliques, surtout depuis la Commune. »

Cette opinion, M. le rédacteur, n'est pas la mienne, je l'ai empruntée à Mgr de Ségur, ce prélat si savant et si dévoué à l'Eglise; voici ses propres paroles extraites de sa brochure sur la lampe du Saint Sacrement :

« Depuis les horreurs de la Commune, le pétrole est devenu une substance maudite, synonyme d'incendie, d'extermination sociale, de sacrilège, de révolution. En 1864, quand la question fut posée à Rome, les incendies de la Commune n'avaient pas encore stigmatisé le pétrole et ne lui avaient point donné un caractère *quasi-satanique*; la démagogie ne criait point encore, jusque dans le sein de Rome sous les fenêtres de Pie IX prisonnier : « Vive le pétrole! Mort au Pape! » Cela ne suffirait-il pas pour faire exclure à tout prix le pétrole de nos sanctuaires? »

« Un pieux pèlerin avait l'honneur d'entretenir le Souverain Pontife de cette question, il y a peu de temps, au mois de décembre 1871. Le pape se leva, et avec l'accent de l'indignation il dit : « Oui, cette substance doit être anathématisée! je ne l'ai jamais permise et je ne la permettrai jamais. » Ces paroles décisives, je les tiens de la bouche même de celui à qui elles ont été dites. — Après cela, quel est le prêtre qui aura le courage de se servir du pétrole? »

Le pieux prélat, après avoir décrit le beau symbolisme du luminaire eucharistique (car le symbolisme est une science positive adoptée et reconnue par l'Eglise), ajoute en paroles bien autrement significatives que les miennes :

« Le pétrole, substance sulfureuse, bitumineuse et nauséabonde, dont la flamme empestée rappelle parfaitement le feu de l'enfer, dont le nom seul est devenu un épouvantail, ne saurait en aucun sens réaliser le précieux et céleste symbolisme de la lumière eucharistique. La lampe pétroleuse a quelque chose de sinistre; et quiconque se rappellera la substance qu'elle contient, qu'elle brûle, pensera tout naturellement, non au ciel, mais à l'enfer; non à l'amour de JÉSUS-CHRIST, mais à la haine sauvage de l'Internationale incendiaire.

Donc, plus de pétrole dans nos églises. »

1. Voir le n° 9, jeudi 26 décembre 1878.

Je profite de la circonstance pour recommander à l'attention du clergé la *veilleuse du sanctuaire* de M. Guillon, rue du Bois, 14, à Levallois-Perret (Seine). Cette veilleuse brûle dix jours consécutifs sans s'éteindre et sans qu'on y touche, et ne consomme pendant ces 240 heures que 500 grammes d'huile végétale, 3 francs la boîte pour une année. Ce système est de tous le plus commode et le plus économique.

L'abbé d'EZERVILLE,
curé de Saint-Valérien, auteur du
Traité de la Tenue des sacristies, etc.

LES SACREMENTS DE LA RELIGION PRIMITIVE

Conférence dogmatique.

Après avoir pris connaissance de l'article que nous avons publié dans un précédent numéro de l'Ami du Clergé au sujet du sacrement qui, dans la religion primitive, avait pour effet d'effacer le péché originel, un de nos lecteurs nous écrit pour nous inviter à traiter la question suivante :

« La religion primitive possédait-elle d'autres sacrements que celui qui effaçait le péché originel? Ces sacrements ont-ils existé parmi les peuples de la gentilité jusqu'à l'époque où l'Evangile a été annoncé dans le monde entier? Est-il permis de supposer qu'il se peut que ces sacrements primordiaux existent encore aujourd'hui parmi les peuples qui n'ont pu recevoir aucune lueur de la lumière évangélique? »

Je réponds que le sentiment le plus commun parmi les théologiens est qu'effectivement d'autres sacrements que le baptême existèrent dans la religion primitive.

Telle est la doctrine de saint Thomas et de toute son école. Melchior Cano, Sylvius, Arauxo, Ruis, Cabrera, Jean de Saint-Thomas, les Salmanticenses et autres disciples du docteur angélique souscrivent à cette conclusion.

En dehors de l'école Thomiste, Hugues de Saint-Victor, le savant Scot, chef de l'école franciscaine, le célèbre Durand de Saint-Pourçain, Gabriel, Granados et une foule d'autres théologiens éminents professent qu'en l'état de la religion primordiale, les hommes possédèrent divers sacrements pour la sanctification des âmes.

Les savants écrivains que je viens de nommer ont fait valoir plusieurs raisons qui indiquent la nécessité des sacrements dans la religion primitive elle-même.

1° Les sacrements furent nécessaires comme les signes visibles de la fin surnaturelle que l'homme devait alors envisager, comme il doit encore y tendre aujourd'hui.

2° Le péril de tomber dans l'idolâtrie ne pouvait être conjuré que par des rites extérieurs sur lesquels l'homme exerçait son action.

3° L'unité de la société religieuse exigeait les sacrements. Comme les brebis d'un troupeau

portent les signes qui les distinguent des autres, ainsi, dans la religion primitive, la société des hommes fidèles à Dieu eut besoin de rites extérieurs pour se distinguer des impies. Nous voyons clairement dans la Sainte-Ecriture que depuis Adam jusqu'à Abraham, il y eut un grand nombre d'hommes fidèles qui formèrent une église visible. Cette société devait nécessairement se distinguer des impies par des rites extérieurs. Il suit de là que la doctrine théologique qui reconnaît l'existence des sacrements dans la religion primitive est fondée sur des vérités renfermées dans la Sainte-Ecriture.

4^e Les hommes qui ont vécu au temps de la religion primitive n'ont pu être sauvés que par les mérites du futur médiateur Jésus-Christ. Ils devaient croire à la mission du Rédempteur qui avait été promis. Or, il fallait exprimer cette foi par des rites extérieurs. Il était nécessaire que l'homme protestât de sa foi par des signes sensibles. Cette nécessité du culte extérieur existait pour eux comme elle existe encore pour nous.

L'existence des sacrements étant vraisemblable, on se demande si Dieu les institua immédiatement, en prescrivant une matière et une forme déterminées. Nous n'avons pas à nous livrer à des conjectures personnelles, et nous devons rapporter seulement l'enseignement des éminents théologiens nommés plus haut. Voici leur doctrine :

Les sacrements de la Religion primitive furent, comme pour nous, des signes protestatifs de la foi. Au point de vue de la foi, dont les sacrements étaient l'expression, il paraît incontestable qu'ils furent déterminés par Dieu même, attendu que la foi qu'ils exprimaient était obligatoire en vertu d'un commandement que Dieu avait fait et qui imposait le devoir de croire et d'aspirer à la fin surnaturelle.

Si l'on considère les sacrements comme des rites représentatifs de la foi, il faut reconnaître que Dieu les prescrivit en général. Ils firent partie de la constitution de l'Eglise dans la religion primitive. En instituant l'Eglise, Dieu dut nécessairement déterminer tout au moins *in communi* les sacrements qui faisaient partie de sa constitution.

Une autre raison est que les sacrements étaient des signes pratiques de la grâce et signifiaient la grâce infailliblement produite par leur légitime application. Or, les sacrements ne purent avoir cette vertu que par l'institution de Dieu, seul auteur et principale cause de la grâce surnaturelle. Il suit de là que s'il y eut des sacrements dans la religion primitive, Dieu seul dut les instituer, les déterminer tout au moins en commun, et les ratifier.

En ce qui concerne la détermination finale de la matière de chaque sacrement, ou si l'on veut, le rite avec sa forme et son application spécifique, il paraît que Dieu abandonna aux instincts religieux des hommes le soin de déterminer la matière et la forme des sacrements, sans le faire par lui-même.

De la même manière, le remède du péché originel pour les enfants pouvait être un sacrifice,

ou une bénédiction, ou une onction, ou l'offrande des enfants à Dieu, et autres rites semblables.

Si Dieu eut vraiment prescrit, dans la religion primitive, quelque sacrement particulier, nous le connaîtrions par l'Ecriture ou par la Tradition. Or, la Tradition et la sainte Ecriture gardent un complet silence.

Nous savons que la Circoncision fut prescrite à Abraham, mais l'Ecriture ne parle pas du rite usité auparavant.

Il est probable que chaque société déterminait les matières et les rites des sacrements, comme elle prescrivait les sacrifices et ordonnait les prêtres. Toutes ces choses intéressaient le bien public et devaient être réglées par l'autorité souveraine.

D'après quelques théologiens, il se peut que Dieu ait prescrit des sacrements particuliers aux hommes qui le servaient avec une fidélité spéciale. L'Ecriture mentionne les sacrifices de Noë, de Melchisédech, de Job ; vraisemblablement Dieu leur révéla ces sacrifices, et la même chose put avoir lieu pour les sacrements.

Cependant, l'existence des sacrements dans la religion primitive n'est pas un dogme. Quelques théologiens distingués, saint Bonaventure, Denis le Chartreux, Soto, Martin de Ledesma et quelques autres mettent en doute l'existence de ces sacrements, sauf celui qui effaçait le péché originel.

C'est la doctrine expresse de saint Thomas et de son école que, dans la religion primitive, Dieu ne déterminait pas en particulier la matière et la forme des sacrements. Sous la loi de Moïse, Dieu désigna la matière sans déterminer les formules. Les sacrements de la loi de grâce ont une dignité supérieure en ce que Dieu a déterminé lui-même la matière et la forme, et en ce qu'ils confèrent la grâce par eux-mêmes *ex opere operato*, en tant qu'ils sont, dit saint Thomas, l'instrument de la passion du Christ déjà accomplie ; tandis que les sacrements de la loi primitive n'agissaient pas *per se*, mais seulement en tant qu'ils étaient les signes de la foi au Christ promis. (*Summ. Theol.* pars III, quæst. LXX, art. IV.) Cependant, quoique la matière proclamée du sacrement de mariage consiste dans le signe qui exprime le consentement des époux, Dieu n'a pas déterminé ces signes en particulier ; il n'a pas expressément commandé que ce soient des paroles et des gestes ; c'est laissé au gré des époux.

L'existence des sacrements dans la religion primitive étant très-vraisemblable, il faut reconnaître qu'ils furent conservés parmi les peuples de la gentilité jusqu'à l'époque de la promulgation de l'Evangile et purent contribuer au salut éternel des hommes qui gardèrent la croyance à Dieu et la foi au moins implicite au futur Rédempteur.

Les détails précédents montrent que, dans son infinie bonté, Dieu donna aux hommes des moyens surnaturels pour le salut de leurs âmes. Il est bon de remarquer que nous ne parlons pas ici de la loi de Moïse, mais seulement des temps qui l'ont précédée. En effet, tout le monde sait que les Hébreux avaient dans leur loi un

très-grand nombre de sacrements. Saint Augustin fait observer, avec beaucoup de raison, que les sacrements de l'Ancien-Testament étaient en bien plus grand nombre que ceux que nous avons dans la loi nouvelle. Ainsi, la circoncision effaçait le péché originel. Les pains de proposition, l'Agneau pascal, les différents sacrifices auxquels on participait, représentaient et prophétisaient la divine Eucharistie. Le sacrement de Pénitence, la rémission des péchés avaient leur expression dans les nombreuses ablutions et purifications de la loi mosaïque. L'onction sacerdotale représentait notre sacrement de l'Ordre. Enfin, le mariage que Dieu avait institué dans le Paradis terrestre et avant la chute de l'homme, n'a jamais cessé d'être en quelque sorte un sacrement dans le sens expliqué plus haut.

Mais la loi de Moïse n'était obligatoire que pour les descendants d'Abraham et du patriarche Jacob. En dehors du peuple hébreu, les autres peuples du monde demeurèrent sous l'empire de la religion primordiale. Or, comme nous l'avons dit, la divine Providence laisse subsister pour le salut éternel de ces peuples les moyens surnaturels qui avaient été établis dès l'origine. Ces peuples avaient donc un sacrement pour effacer le péché originel. Il est très-vraisemblable qu'ils eurent pour l'entretien de la vie surnaturelle des sacrements au moyen desquels la grâce divine était conférée. Nous voyons dans la Genèse que Melchisedech, prêtre du Très-Haut, offrit en sacrifice le pain et le vin. Il est dit dans le livre de Job que le saint patriarche offrait des victimes à Dieu afin de purifier ses enfants des fautes qu'ils pouvaient commettre. Il est probable que les sacrifices servaient à la fois à la rémission des péchés et à la conservation de la vie spirituelle. A ce point de vue, il est permis de penser que les sacrifices représentaient en même temps notre sacrement d'Eucharistie et notre sacrement de Pénitence.

En ce qui concerne le Sacerdoce, nous avons rapporté le sentiment des théologiens qui estiment que l'autorité publique déterminait ce qui se rapportait au culte commun. Au début du monde, le chef de la famille exerçait les fonctions sacerdotales; mais lorsque les hommes se furent multipliés, il devint nécessaire de désigner spécialement certains ministres qui rempliraient les fonctions du culte au nom de la communauté entière. Il y eut sans aucun doute des rites extérieurs qui furent employés afin de conférer le pouvoir sacerdotal. Or, d'après les principes de saint Thomas et de son école, ces rites extérieurs ont pu et dû être des sacrements proprement dits, sacrements moins parfaits que les nôtres sans doute, mais conférant à leur manière la grâce divine.

Ce que nous avons dit du mariage sous la loi de Moïse, s'applique entièrement aux temps et aux peuples compris dans la religion primitive.

Il n'y a que le sacrement d'Extrême-Onction pour lequel il semble difficile de trouver un précurseur dans l'Ancien-Testament et dans la religion primitive. En effet, le paradis était fermé jusqu'au jour de l'Ascension de Notre-

Seigneur. Les justes étaient transportés dans le sein d'Abraham, où ils soupiraient après l'heure de leur délivrance. On comprend qu'ils n'aient pu avant leur mort recevoir un sacrement dont la grâce spéciale consiste à purifier les âmes de toutes les souillures laissées par le péché et à les disposer à entrer dans la gloire céleste.

APOLOGÉTIQUE CONTEMPORAINE

LE XVIII^e ET LE XIX^e SIÈCLE AU POINT DE VUE RELIGIEUX

Dans la préface d'une *Histoire de l'Eglise*, qu'il vient de terminer, un professeur de l'Université catholique de Wurzburg, en Bavière, établit une comparaison entre notre temps et le siècle dernier. Il n'hésite pas à se prononcer en faveur de notre époque, et il énumère ses supériorités ainsi qu'il suit : 1^o La fréquentation des sacrements, si féconde en grâces ; 2^o le grand zèle des fidèles à concourir à la construction, à la restauration et à l'ornementation des édifices sacrés ; 3^o la large part prise aux exercices spirituels, aux missions, confréries de tout genre, pèlerinages, apostolat de la prière ; 4^o le développement de la vie d'association ; 5^o l'attrait puissant, malgré de grands obstacles, qui porte un grand nombre d'âmes vers la vie religieuse ; 6^o l'esprit du sacrifice chrétien en faveur des œuvres pies, œuvres de la propagation de la foi et autres, surtout celle en Allemagne organisée en faveur des prêtres injustement privés de traitement ; 7^o la fidélité du peuple dans la persécution, son attachement aux évêques et aux pasteurs d'âmes ; l'horreur sainte dont il est animé envers les prêtres apostats que lui impose l'Etat ; 8^o son amour pour le Siège apostolique, qui se manifeste par la richesse des dons qu'il offre, par les pérégrinations incessantes aux tombeaux des apôtres et par les fêtes organisées pour l'exaltation du chef suprême de l'Eglise ; 9^o le courage des laïques pour la défense de la foi et des droits de l'Eglise, courage qui se produit en paroles, en écrits et en actes ; 10^o l'instruction religieuse répandue davantage parmi la jeunesse, et la part plus grande qu'y prennent les parents ; 11^o la vie sainte de nos missionnaires qui ne reculent point devant le martyre ; 12^o les très-nombreux exemples de vertus signalés dans les deux sexes, vertus qui vont jusqu'à l'héroïsme.

Telle est la belle couronne posée sur la tête de l'Eglise. L'auteur n'oublie pas de nommer les nombreuses conversions des personnes les plus honorables comme une preuve de sainte fécondité et une consolation des cœurs fidèles. Il ajoute que le catholicisme seul est de taille à poser une barrière aux envahissements du socialisme. Il dit, enfin, que les catastrophes politiques et religieuses trouveront l'Eglise à son poste, qu'elle leur survivra et que seule elle donnera aux nations l'organisation constitutive d'un avenir prospère. Elle est sortie victorieuse

de toutes les épreuves. Les ennemis, par intervalle, surtout en 1798, 1808, 1859 et 1870, posent à l'Eglise une épitaphe. Mais le sépulcre est glorieux, et celle qui leur semblait un cadavre ressuscite de ses cendres et porte plus haut la bannière de la civilisation.

LE POURVOI EN GRACE DE L'ASSASSIN DU CURÉ D'ARDON

Lundi dernier, la cour d'appel d'Amiens s'est réunie en audience solennelle pour entendre la lecture des lettres de grâce accordées au nommé Pilloy, condamné en décembre 1878, par la cour d'assises de l'Aisne, pour assassinat sur la personne de M. l'abbé Leredde, curé d'Ardon-sur-Laon.

En requérant la lecture du décret, M. Legeard de la Diriays, procureur général, a prononcé les paroles suivantes, qui ont été très-appreciées :

« Je n'ai qu'un mot à ajouter à la présentation des lettres patentes qui commuent en travaux forcés à perpétuité la peine de mort prononcée par la cour d'assises de l'Aisne contre Victor-Alexandre Pilloy ; c'est pour constater le profond et double sentiment de gratitude dont le condamné doit être, à cette heure, pénétré : tout d'abord pour le Président de la République, qui a daigné user de la plus haute de ses prérogatives pour lui conserver la vie, malgré l'horreur que soulève un crime exécrable ; et, en second lieu, pour le grand corps du clergé français, qui s'est, dans cette circonstance, montré d'une manière si saisissante l'observateur et le continuateur fidèle des principes de mansuétude inaugurés par son divin maître ! C'est, en effet, (il faut qu'on le sache), des rangs de ce clergé, où Pilloy est allé chercher et frapper sa victime, victime justement honorée de tous les respects, que s'est élevé pour lui, vers le chef de l'Etat, le premier cri de miséricorde et de pitié. Que Pilloy ne l'oublie jamais, et qu'il s'efforce de mettre à profit les jours qui lui sont laissés, pour se rendre digne d'un pareil bienfait. »

SOEUR JULIE

Dans la maison des Filles de Saint-Vincent de Paul de la rue de la Vignette, à Lille, s'éteignait dans les derniers jours de décembre une religieuse connue dans toute la ville par son ingénieuse et infatigable charité.

Sœur Julie a vu le jour à Nancy. Tout enfant, elle eut dans sa famille, une des plus hospitalières et des plus charitables de cette ville, des exemples de la grande vertu qu'elle devait pousser à un très-haut degré.

C'est en 1840 que Sœur Julie fit à Lille sa profession ; elle demanda dès l'abord à être envoyée aux missions étrangères. Ses supérieures crurent ne pas devoir accéder à son désir, mais elle obtint d'être spécialement chargée du quartier le plus pauvre de la ville.

Les rues malsaines de la paroisse de Saint-Sauveur, bien pires alors qu'elles ne sont au

jourd'hui, les courettes de la rue des Etaques, toutes ces ruelles remplies d'immondices, où jamais un rayon de soleil n'a pénétré, où il est presque impossible à deux hommes de passer de front, furent choisies par elle comme le point central de sa sollicitude.

Pour aller chercher ses pauvres dans leurs caves ou leurs greniers, Sœur Julie devait se heurter contre des créatures dégradées qui ne lui épargnaient ni injures ni sarcasmes ; mais elle avait été touchée de la folie de la croix, et elle allait.

Pendant quinze ans, la sainte fille joignit au soin de ses pauvres la direction de l'Orphelinat de la rue de la Vignette. Ce n'est qu'en 1854, lorsque les religieuses de sa congrégation furent chargées à Lille du bureau de bienfaisance, que Sœur Julie put se donner entièrement au soin des malheureux. Pendant les vingt-quatre ans qui suivirent, on la vit chaque jour, avec une persistance que rien ne pouvait lasser, recommencer ses bienfaisantes tournées.

Elle en était arrivée à secourir trois à quatre cents femmes — les femmes de Sœur Julie, comme on les nomme dans le quartier — qui composaient vraiment sa famille, et pour lesquelles elle avait une sollicitude toute maternelle. On les voyait chaque dimanche toutes ensemble, et Sœur Julie à leur tête, à la messe de sept heures. Pour ses femmes, rien ne lui coûtait ; elle n'avait point de cesse qu'elle ne leur eût procuré le nécessaire.

Elle plaidait la cause des malheureux avec tant d'instances, qu'il était impossible de lui rien refuser. A chacun de ses bienfaiteurs, elle imposait une spécialité. On sait que S. Em. le Cardinal de Cambrai avait celle des bonnets. Chaque fois qu'il venait à Lille, Sœur Julie accourait : tous les bonnets de ses femmes étaient usés, il en fallait absolument de neufs. Ils ne lui étaient point refusés.

Sœur Julie a fondé à Lille un ouvroir dans lequel vingt orphelines étaient logées, nourries, et vêtues par ses soins. Lorsque la mort est venue la surprendre, elle s'occupait, pour les vagabonds, d'une œuvre dite des *logeurs*, qui devait donner un asile aux malheureux qui en manquaient. L'œuvre, installée depuis quelques mois, fonctionnait parfaitement.

COURRIER DE L'UTILÉ

MOYEN D'ENLEVER LES PLIS DU PAPIER, DES REVUES, DES ESTAMPES, DES GRAVURES, ETC., ETC.

Il arrive souvent qu'on ait à redresser des papiers chiffonnés, pliés ou croqués ; tant qu'il n'y a ni coupure ni fente, l'opération est des plus simples.

On prend le papier à redresser, on l'étend sur une surface plane et propre, la gravure du côté de la table. Puis, au moyen d'une éponge fine ou d'un linge, on l'humecte d'eau propre sur toute sa surface, en commençant par l'un des côtés, et en ayant soin que tous les points du papier

soient également imbibés. Eviter qu'il y ait de l'eau en excès, au point de ne pas être absorbée par le papier.

Le papier étant humecté de la sorte se ramollit et les plis s'effacent. Reste à le faire sécher. Il faut bien l'étendre, soit sur une table, soit sur une muraille, le fixer aux quatre coins par des épingles ou par des punaises, et sur quelques points intermédiaires des bords, si le papier est peu grand. Laisser dans cet état, jusqu'à ce que le papier soit entièrement sec. Après quoi on le détache et il se trouve aussi uni que s'il sortait de chez le marchand.

On peut appliquer ce même procédé aux brochures, aux livraisons des ouvrages périodiques qu'on reçoit par la poste. Il n'est pas même nécessaire d'ouvrir toutes les feuilles; on peut se contenter d'humecter quelques cahiers, de 8 en 8 pages, par exemple, et de laisser sécher sous une pression convenable.

REVIVIFICATION DES ÉCRITURES EFFACÉES PAR LE TEMPS.

Passez avec un pinceau, sur l'écriture effacée, de l'acide chlorhydrique (acide muriatique) étendu dans quatre fois autant d'eau, lequel dissoudra l'oxyde de fer de l'ancienne écriture. Passez une seconde fois sur cette écriture avec le pinceau trempé dans une dissolution de prussiate de potasse : il précipitera le fer en bleu, et les caractères effacés deviendront parfaitement visibles.

Un procédé plus facile consiste à passer sur l'écriture effacée une petite éponge imbibée d'une forte décoction de noix de galle. L'écriture reparaitra, mais d'une manière moins intense.

MOYEN DE BLANCHIR LE PAPIER JAUNI PAR LE TEMPS.

Il faut, pour faire usage de ce moyen, pouvoir disposer d'une très-petite chambre ou d'un cabinet, qu'il soit facile de calfeutrer soigneusement. Tendez, à la hauteur de 2 mètres 50 centimètres, des cordes très-rapprochées, sur lesquelles vous étendrez les feuilles de papier à blanchir, comme cela a lieu chez les imprimeurs, pour sécher l'impression, à la différence qu'ici vous pendez les feuilles une à une après avoir bien calfeutré toutes les issues par lesquelles l'air du cabinet peut se répandre au dehors, c'est-à-dire avoir collé des bandes de papier sur les joints de la fenêtre; vous placerez au milieu du cabinet un fourneau rempli de braises allumées, sur lequel vous poserez un plat de terre dans lequel vous mettrez du soufre concassé. Sorti du cabinet, vous en calfeutrez la porte en dehors comme vous l'avez fait pour la fenêtre. Au bout de 5 à 6 heures, l'opération sera terminée, et vous trouverez, en rentrant dans la chambre, le papier blanchi, sans que l'impression ou l'écriture soit altérée. On peut employer le même moyen pour blanchir les chapeaux de paille.

CONSULTATIONS

D. — Vous rendriez service, je crois, à un grand nombre de vos abonnés si vous faisiez traiter *ex professo* par un de vos rédacteurs la question du binage au point de vue de l'honoraire. Les cours de théologie parus jusque dans ces derniers temps ne disent rien là-dessus. Il serait bon de connaître les raisons théologiques et les décisions romaines qui ont modifié la discipline sur ce point.

R. — L'honorable correspondant semble croire que la discipline qui défend de recevoir l'honoraire en cas de binage est récente. C'est là une grande erreur. A toutes les époques, le Saint-Siège a protesté contre l'honoraire de la seconde messe. Au siècle dernier, le savant pape Benoît XIV autorisa le clergé espagnol à célébrer trois messes le 2 novembre, le jour de la commémoration générale des fidèles défunts; mais il prescrivit formellement de ne recevoir d'honoraires que pour la première messe, sauf les églises qui se trouvaient de temps immémorial en possession de biner ce même jour. Ainsi il suit de là que les prêtres espagnols qui célèbrent trois messes le 2 novembre en vertu de l'indult de Benoît XIV, ne peuvent néanmoins recevoir qu'un seul honoraire. Il y a quelques années, on demanda au Saint-Siège si le célébrant pourrait recevoir un honoraire plus élevé, eu égard aux trois messes qu'il appliquerait. La réponse de Rome fut entièrement négative.

De nos jours le Saint-Siège a montré la plus grande rigueur sur la question dont nous parlons.

En 1835, la Sacrée Congrégation du Concile accorda la faculté de biner à un curé qui ne desservait qu'une seule paroisse, mais à condition qu'il ne recevrait pas d'honoraire pour la seconde messe: *ita tamen ut parochus non recipiat eleemosynam pro secunda missa*.

Quelques années après, Mgr l'archevêque de Cambrai demanda au Saint-Siège le pouvoir d'autoriser ses curés à biner en certains jours de l'année. La Sacrée Congrégation du Concile statua entre autres choses que les curés ne pourraient sous aucun prétexte recevoir l'honoraire pour la seconde messe: *noneat (antistes) parochos, quibus facultatem iterum eadem die secundam missam celebrandi concesserit, ne eleemosynam vel stipendium a quovis et sub quocumque pretextu pro ea percipiant, juxta decreta alias edita a Sacra Congregatione*.

Cette décision remonte à 1841. Elle constate que la discipline était déjà fixée par des décrets antérieurs.

En 1858, Mgr l'archevêque de Cambrai estima nécessaire de consulter de nouveau le Saint-Siège. Certains théologiens paraissaient admettre sans difficulté la libre application de la seconde messe. Ces auteurs avaient suscité des doutes dans l'esprit de l'éminent prélat. La question fut mûrement examinée dans l'assemblée générale de la Sacrée Congrégation du Concile, qui fut tenue dans le palais apostolique du Vatican le 25 septembre 1858. Voici les décisions formulées par les Eminentissimes cardinaux :

I. Le curé qui dessert deux paroisses et bine

par conséquent, doit appliquer la messe pour chaque paroisse, quel que soit le chiffre du revenu paroissial.

II. S'il s'agit d'un curé qui, desservant une seule paroisse, bine cependant pour la commodité de ses paroissiens, il n'est pas obligé d'appliquer gratuitement l'une et l'autre messe pour ses ouailles, mais il ne peut pas recevoir d'honoraire pour la seconde messe.

III. — En ce qui concerne les vicaires et les autres prêtres n'ayant pas charge d'âmes, qui binent afin que les hôpitaux, les prisons, les couvents de religieuses ne soient pas privés de messe, ces prêtres ne sont pas obligés d'appliquer gratuitement la seconde messe *pro populo*, mais il leur est interdit de recevoir l'honoraire pour cette seconde messe.

IV. — Mgr l'archevêque de Cambrai, prévoyant la décision du Saint-Siège, avait demandé avec les plus vives instances un indult pontifical en vertu duquel les curés du diocèse auraient pu appliquer librement la seconde messe et recevoir l'honoraire. La Sacrée Congrégation du Concile refusa péremptoirement l'indult en question. Cependant, elle rappela à Mgr l'Archevêque l'article de la constitution de Benoît XIV, *Cum semper oblatas*, lequel permet aux évêques d'autoriser que la messe *pro populo* soit remise à un jour de la semaine lorsqu'un bienfaiteur demande la messe du dimanche et offre la rétribution pour cela. L'usage de cette faculté permet de soulager les curés indigents; il n'est donc pas nécessaire d'autoriser indistinctement la libre application de la seconde messe. Les curés abondamment pourvus d'honoraires de messes pour les divers jours de la semaine ne sont pas pauvres et peuvent se passer de toute dispense.

V. — Le même indult fut refusé aux prêtres qui n'ont pas charge d'âmes. S'ils binent pour la commodité des paroissiens, ils sont libres d'appliquer la seconde messe à l'intention qu'ils veulent, mais il leur est interdit de recevoir l'honoraire pour cette seconde messe. La Sacrée Congrégation refuse toute dispense et tout indult.

VI. — La Sacrée Congrégation décida qu'il y avait lieu de donner une absolution générale aux curés et autres prêtres de l'archidiocèse de Cambrai qui jusqu'à ce moment avaient reçu l'honoraire pour la seconde messe du binage. Elle les obligea d'appliquer une messe à cet effet.

La décision romaine du 25 septembre 1858 est d'autant plus remarquable que plusieurs théologiens, entre autres Mgr Bouvier, évêque du Mans, et le cardinal Gousset, dans leurs ouvrages si connus, avaient contesté jusqu'alors, du moins pour la France, l'obligation de l'application gratuite en cas de binage. On peut consulter Mgr Bouvier, *Traité De Eucharistia*, chap. vi, art. 3, et le cardinal Gousset, tome II de sa *Théologie morale*, n° 290.

Depuis 1858, le Saint-Siège a été plus ferme que jamais pour interdire l'honoraire de la seconde messe. Quelques indults partiels ont pu être accordés sans doute, mais ils ne l'ont été qu'avec de vives résistances et avec des clauses restrictives qui doivent forcément ramener dans un bref délai l'observation d'une loi aussi sainte.

L'honorable correspondant qui nous a transmis la consultation à laquelle nous venons de répondre, nous propose en même temps quatre difficultés pratiques relatives au binage. Nous nous réservons d'y répondre dans un prochain numéro.

Q. — Une personne fait don d'une horloge à mon église et voilà que, l'horloge arrivée, le conseil municipal veut s'opposer à ce qu'elle soit placée.

1° Puis-je placer cette horloge malgré le conseil municipal ?

2° Et même, le cas échéant, malgré le conseil de fabrique ?

R. — 1° Ou bien l'église dans laquelle il s'agit de placer l'horloge est la propriété de la fabrique, ou bien elle est la propriété de la commune. Dans le premier cas, évidemment, il n'y a aucune espèce de raison pour laquelle le conseil municipal serait en droit de faire opposition. Cela ne le regarde pas plus que l'installation d'une chaire ou d'un autel.

Dans le second cas, nous soutiendrions volontiers la même thèse, et Mgr André est de notre avis. « Nous ne voyons pas pourquoi, dit-il, la « commune interviendrait dans l'acceptation de « la donation de l'horloge, sous prétexte qu'elle « devient immeuble par destination. » (Législat. civil. ecclésiast. au mot *Horloge*, p. 178, vol. 3)

Quoique l'horloge diffère, par sa nature, des objets mobiliers ordinaires des fabriques, tels qu'un calice, ornement, puisqu'elle doit être placée dans le clocher et immobilisée, nous croyons qu'on peut se borner à suivre, à propos de sa tradition pure et simple, les règles tracées pour les dons manuels, alors que le donateur jouit d'une fortune assez considérable. Or, ceux-ci sont affranchis de toutes les formalités, d'acte notarié, d'acceptation, d'autorisation, quand ils ne sont pas onéreux; les dons de cette nature sont consommés par la tradition du donateur et la prise de possession de l'établissement donataire. Cela se pratique tous les jours et pour des objets quelquefois de grande valeur, comme les autels fixes.

Du reste, la jurisprudence, en cette matière, a été fixée définitivement par un arrêt de la Cour de cassation du 26 novembre 1833, et par un arrêt de la cour royale de Paris du 12 janvier 1835, dont voici le premier considérant :

« La Cour,

« Considérant que les établissements ecclésiastiques ont toujours eu la faculté de recevoir, sans autorisation du gouvernement, des « *dons manuels*, des sommes modiques, affranchis de toutes les formalités et qui sont consommés par la tradition que fait le donateur « et la prise de possession de l'établissement

« donataire; que les dispositions des art. 910 et 937 du code civil ne s'appliquent qu'aux *donations* entre vifs proprement dites et aux *donations* testamentaires? »

Le second considérant mentionne une somme de 3,700 fr. donnée à un séminaire, et le jugement porte que ce don est manuel, et, par conséquent non soumis aux formalités.

Toutefois, la question souffre contradiction, et il ne manque pas d'auteurs qui ne veulent pas considérer la donation d'une horloge comme un don manuel.

Une lettre de M. le ministre de la justice et des cultes à M. le préfet de la Haute-Saône, en date du 18 juillet 1862, semble combattre notre opinion. Après avoir déclaré que la fabrique peut être donataire d'une horloge pour l'église, quoique l'église appartienne à la commune, et qu'il lui incombe de l'entretenir et de la réparer à ses frais, sauf recours à la commune en cas d'insuffisance de ressources, il ajoute :

« Pour constater plus particulièrement le droit de l'établissement religieux (*sur l'horloge*), il convient que le donateur, au lieu de se borner à une simple tradition, consigne sa volonté dans un acte régulier de donation...; que si la valeur de l'horloge dépasse 1,000 fr. il faut l'autorisation du chef de l'Etat, »... et qu'en raison de sa nature d'immeuble par destination, la commune doit intervenir dans l'acceptation de la libéralité.

Dans ce conflit d'opinions, que faire ? Pratiquement, nous conseillerions à notre correspondant de bien s'entendre avec le Conseil de fabrique et d'installer l'horloge malgré le Conseil municipal, à la seule condition qu'il ne faille pas percer les murs du clocher. Dans ce cas, en effet, l'église étant communale, il s'exposerait à de graves inconvénients.

2° Dans tous les cas, le curé ne peut agir en cette circonstance, contre le gré du Conseil de fabrique.

Q. — Le jeûne prescrit à l'occasion de la fête des SS. Pierre et Paul doit-il être observé la veille de la fête même, ou bien le samedi qui précède le dimanche où dans certains diocèses cette fête est solennisée.

Dans le cas où l'on devrait jeûner la veille de la solennité et non la veille de la fête, que faudrait-il faire si la fête arrivait le samedi ?

R. — Cette question de notre honorable correspondant nous a étonné; car elle nous apprend qu'il y a un diocèse en France où l'on jeûne la Vigile de la fête des SS. Pierre et Paul. Cette fête étant l'une de celles qui ont été supprimées par le Concordat, le jeûne a été supprimé également. L'indult accordé par le cardinal Caprara, légat *a latere*, du pape Pie VII, en date du 9 avril 1802, s'exprime formellement à ce sujet : « En conséquence, y est-il dit, ... Sa Sainteté nous a enjoint, en notre qualité de son Légat *a latere*, de déclarer en vertu de la plénitude de la puissance apostolique, que le nombre des jours de *fêtes*, autres que les dimanches, sera réduit aux jours marqués dans le tableau que nous mettons au bas de cet indult, de

« manière qu'à l'avenir tous les habitants de la même république soient censés exempts et que réellement ils soient entièrement déliés. non-seulement de l'obligation d'entendre la messe et de s'abstenir des œuvres serviles aux autres jours de fête, mais encore de l'obligation du jeûne aux veilles de ces mêmes jours. »

Il n'est resté que l'obligation pour les prêtres ayant charge d'âmes de dire la messe *pro populo*. Dans les pays où cette fête n'a pas été supprimée comme à Rome, elle se solennise le jour de l'incidence, et alors le jeûne a lieu la veille à moins que l'incidence ne soit le lundi; dans ce cas, le jeûne a lieu l'avant-veille, c'est-à-dire le samedi.

Nous pensons qu'il y a une stricte corrélation entre le jeûne et le jour même de la fête, c'est-à-dire que là où le jeûne, pour une raison ou pour une autre, est prescrit, ce jeûne doit avoir lieu la veille; mais alors la fête doit être solennisée nécessairement le jour de l'incidence. Si la solennité est transférée, le jeûne ne doit pas l'être, pour la raison que, si le jeûne était transféré également, il s'ensuivrait qu'en certaines années où la fête tombe un samedi, il faudrait jeûner le jour même de la *fête*, devenue veille de la solennité.

Q. — 1° Un maire est-il de droit ordonnateur du bureau de bienfaisance? ou bien l'ordonnateur peut-il et doit-il être désigné par les membres de la commission administrative à la majorité des voix?

2° L'adjoint au maire peut-il être membre du bureau de bienfaisance?

R. — 1° La législation concernant les bureaux de bienfaisance a été souvent modifiée; elle a plus ou moins suivi les fluctuations politiques. La dernière loi date du 21 mai 1873; c'est celle qui nous régit aujourd'hui.

D'après cette loi, le maire est président-né du bureau; mais il n'est pas ordonnateur de droit; car le texte porte que la commission administrative désignera l'un de ses membres pour exercer les fonctions d'ordonnateur. Ce dernier, du reste, ne doit qu'exécuter les décisions du conseil, souscrire les marchés, dresser les comptes, etc., etc.

Il n'est même pas dans l'esprit de la loi que le maire soit ordonnateur parce qu'il est président de droit, et qu'il y a des inconvénients manifestes à ce que le président, chargé de faire les propositions et de diriger les débats, réunisse les deux fonctions de président et d'ordonnateur, l'un devant surveiller et contrôler l'autre.

Tel est l'esprit de la loi; mais *pratiquement*, et surtout dans les communes rurales, les maires sont aussi ordonnateurs au vu et au su de l'autorité préfectorale, et dans ce cas, il paraît difficile de leur arracher l'emploi. On ne pourrait le leur arracher qu'en provoquant une délibération sur ce sujet, et à titre de président le maire ne la tolérera pas.

La même loi du 21 mai 1873 veut qu'on nomme un vice-président. Il faut insister pour que ce point du règlement soit observé, parce que, le cas échéant, c'est-à-dire en l'absence du

maire, on peut mettre en délibération les choses que le maire s'obtient à repousser.

2° La loi se tait également sur la question de savoir si l'adjoint peut être membre élu du bureau de bienfaisance. Logiquement il ne devrait pas pouvoir l'être, et la raison est celle-ci : l'adjoint peut être appelé en sa qualité d'adjoint à remplacer le maire comme président du bureau de bienfaisance. Dans cette circonstance il serait donc à la fois membre de droit et membre élu : ce qui répugne.

Pratiquement, cette jurisprudence n'est pas toujours suivie; et nous connaissons bon nombre de communes rurales où l'on voit absolument le contraire, sans que les autorités supérieures en prennent le moindre souci. Il y a des périodes troublées, et nous pensons que la nôtre est de ce nombre, où l'on ne peut guère compter sur la droiture administrative. La passion et la politique tiennent lieu de tout.

Q. — 1° Jusqu'où s'étend le droit d'un conseil municipal de changer la destination des sommes votées à son budget?

2° Pour un cas particulier, ne serait-il pas possible de l'obliger à employer pour cette seule fin une somme allouée au nivellement et à la fermeture d'un cimetière?

3° Peut-il ne rien employer de cette somme et la renvoyer au chapitre des fonds libres?

R. — Nous répondrons à ces questions diverses d'une manière générale, en exposant les principes qui régissent la matière.

On appelle *crédit* l'autorisation donnée par l'autorité compétente d'employer une certaine somme à une dépense déterminée. Les dépenses des communes, comme celles des fabriques et des établissements de bienfaisance, ne peuvent être acquittées que sur les *crédits* ouverts à chacun d'elles. Chaque *crédit* doit servir exclusivement à la dépense pour laquelle il a été ouvert.

Un des principes les mieux établis et les plus sévèrement observés de la comptabilité publique est la spécialité des crédits; c'est-à-dire que, lorsqu'un *crédit* a été affecté à une dépense déterminée, ni les maires, ni les administrateurs, ordonnateurs et comptables, ne peuvent l'employer à une autre dépense. Le conseil municipal même ne pourrait pas autoriser un changement de destination, à moins d'une nouvelle délibération et d'une nouvelle autorisation préfectorale : ce qui alors constituerait une annulation ou une réduction de l'ancien *crédit* et l'ouverture d'un *crédit* nouveau.

Appuyé sur ces principes, notre honorable correspondant peut facilement résoudre ses propres questions. Il n'a qu'à écrire au préfet pour lui signaler les irrégularités, s'il y en a, et demander l'exécution de ce qu'il a dû autoriser lui-même.

Q. — 1° Un curé doit-il la visite du premier de l'an au maire de la commune, alors surtout que le maire est protestant et se proclame libre-penseur?

2° Un instituteur doit-il la visite du premier de l'an à son curé?

nant les préséances n'ont trait qu'aux cérémonies civiles ou religieuses dans lesquelles des autorités diverses doivent intervenir. Elles ne regardent nullement les rapports sociaux entre les personnes d'une même catégorie ou de catégories diverses. En ce dernier cas, la question de préséance est réglée par l'usage et par les convenances. Et ici commence la variété.

Dans un pays profondément chrétien, la question actuelle ne souffrirait aucune difficulté. Tout le monde comprendrait spontanément que les honneurs sont dus aux représentants de Dieu sur la terre. Malheureusement les mœurs se sont étrangement sécularisées, et l'on ne comprendrait guère aujourd'hui, qu'un préfet allât le premier offrir ses vœux du nouvel an à son curé, simple archiprêtre ou doyen.

La difficulté est plus grande quand il s'agit d'un curé et d'un maire, chefs tous les deux, à des titres différents, de la même population. Nous dirions volontiers que le plus poli et le mieux élevé des deux doit prendre l'initiative; et, comme le curé est censé le mieux élevé et le plus poli, nous lui conseillerions de donner cette édification à ses ouailles; à plus forte raison, oserons-nous ajouter, si le maire a le malheur d'appartenir à un culte dissident. Nous supposons, bien entendu, que cette démarche ne peut être interprétée que comme un acte de charité et non comme un aveu d'infériorité.

Mais dans le cas dont parle notre correspondant, c'est autre chose, et nous n'hésitons pas à déclarer que le curé ne peut pas et ne doit pas aller offrir ses hommages à un maire qui se proclame libre penseur. Nous regarderions toute autre manière d'agir comme un scandale. Le curé ne pouvant pas tonner du haut de la chaire contre le personnage en question à cause de l'autorité légale dont il est revêtu, il doit au moins en cette circonstance par son abstention, prouver à son troupeau qu'il n'y a pas de rapports possibles entre le Christ et Belial : *ne illi dixeritis ave*.

2° En ce qui concerne l'instituteur, — si ce dernier est communal, — il n'y a pas de doute possible. Ce dernier doit ses hommages à son curé, non-seulement par convenance sociale, mais encore par raison hiérarchique. Les lois encore existantes investissent les curés d'une certaine autorité sur les écoles publiques. Elles lui donnent un droit de visite, de surveillance et de contrôle. Le curé est donc hiérarchiquement le supérieur de l'instituteur; celui-ci lui doit son respect et ses hommages.

EXCELLENT OUVRAGE

Petite encyclopédie ecclésiastique, contenant ce qu'il importe le plus au curé de connaître sur la jurisprudence ecclésiastique, l'archéologie chrétienne, la liturgie, l'éloquence sacrée, l'administration des églises, l'économie domestique, l'agriculture, la médecine usuelle, l'enseignement et les écoles, par MM. l'abbé JACQUIN et J. DUBSBERG. Ouvrage approuvé par Mgr Mabille, évêque de Versailles. — 1 vol. grand in-8°, de vii-624 pages, titre rouge et noir. 6 fr.

R. — Les instructions ministérielles concer-

SERMONNAIRES POUR LE CARÊME

Les Enseignements de N.-D. de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

La Doctrine du chrétien, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. Le Symbole des apôtres. — Les Actes du concile du Vatican. — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. Fin du Symbole. — Le Décalogue et les Sacrements. — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. Suite des Sacrements. — Prière. — Sujets divers. — 1 vol. de 541 pages.

IV^e VOLUME. Sujets de circonstance. — Le Syllabus commenté. — 1 vol. de 671 pages.

Cours très-complet et très-suivi de conférences sur la religion, ou les dogmes, les preuves, les préceptes, les sacrements, les fêtes, l'histoire du christianisme, et aussi les vices, les vertus, les fins dernières, tout ce qui concerne la prière, le sacrifice, l'Eglise, exposés du haut de la chaire, d'après un nouveau plan, le plus conforme à la nature de l'esprit humain et à ses dispositions actuelles; cours le plus complet, le plus suivi, le plus neuf sous bien des rapports, et aussi le plus solide qui ait paru, par M. l'abbé A.-F. RUA. Troisième édition, retouchée et renfermant cinq conférences de plus que la deuxième, vingt-cinq de plus que la première, et d'autres additions très-considérables. Ouvrage approuvé et vivement recommandé par plusieurs éminents prélats et extrêmement utile à tous les prêtres, à toutes les personnes chargées d'enseigner la religion, et à toutes celles qui désirent s'instruire sur celle-ci d'une manière solide. — 3 beaux et forts vol. in-12, de xxiv-551, 538 et 487 pages, impression compacte. 10 fr.

Cours d'instructions paroissiales sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Couture. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519-xlviii pages très-compactes. 6 fr.

Encyclopédie de la prédication contemporaine, recueil de conférences, sermons; panégyriques, discours de circonstance, etc., etc., d'après NN. SS. les évêques, etc., etc. 25 vol. grand in-8°, de 600 à 800 pages chacun, titre rouge et noir. 130 fr.

Instructions choisies des grands prédicateurs sur les apôtres et les évangiles des dimanches et fêtes: BOSQUET, BOURDALOUE, MASSILLON, FLÉCHIER, etc. — 4 beaux vol. in-12, de xxxvi-554, 512, 476 et 512 pages. 12 fr.

Le guide de ceux qui annoncent la parole de Dieu, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familiaires et des catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

Le guide du prédicateur d'après l'Enseignement catholique, sujets et plans de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. 3 vol. grand in-8°. 15 fr.

TOME I^{er}. — Première partie, comprenant les sujets variés appliqués aux divers textes tirés des épîtres et des évangiles de tous les dimanches et principales fêtes de l'année ecclésiastique. 1 vol. de vii-633 pages.

TOME II. — Deuxième partie, comprenant les sujets variés appliqués aux fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints. I. Du 1^{er} janvier au 30 juin. — 1 vol. de 378 pages.

TOME III. — Suite de la seconde partie. II. Du 1^{er} juillet au 31 décembre. 1 vol. de 357 pages.

Le prédicateur, ou examen, d'après l'Ecriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. in-12 de xv-404 pages. 2 fr.

La prière chrétienne, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims, 6^e édit. 2 vol. in-12, de 33^e et 463 pages. 6 fr.

Conférences sur l'humilité et les Lectures, par le même. 1 fort vol. in-12, de xi-652 pages. 3 fr. 50

Les Béatitudes évangéliques, par le même. 2 beaux vol. in-8°, de ii-307 et 326 pages. 12 fr.

Le même ouvrage, 2^e édition. — 2 vol. in-18 Jésus, de ii-358 et 326 pages. 3 fr.

Instructions sur l'Oraison dominicale, par le même. 1 vol. in-12, de 430 pages. 3 fr.

La sainte Communion, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par le même. — 1 vol. in-12, de vi-447 pages. 3 fr.

L'Eucharistie, avec une introduction sur les mystères, par le même. 3^e édition. — 1 vol. in-12, de viii-442 pages, sur beau papier, caractères elzéviériens, titre rouge et noir. 3 fr. 50

Conférences aux dames de Lyon, par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hebron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

TOME I^{er}. De l'intelligence et du gouvernement de la vie. 1 vol. in-12, de xii-350 pages.

TOME II. De la vie surnaturelle dans les âmes. 1 vol. in-12, de 372 pages.

Conférences sur la divinité de Jésus-Christ, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. — 1 beau vol. in-18 Jésus, de 296 pages. 3 fr.

La Paternité chrétienne, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. Années 1868-1869. 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. Les épreuves et les joies de la famille. — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

Vita Jesu-Christi Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbata ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimum carthusianorum ordinis servantissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigollot, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 357, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

Physionomie des Saints, par M. ERNEST HELLO. — 1 vol. in-12, de xi-431 pages. 3 fr.

Paroles de Dieu, par le même. 1 fort vol. in-12, de xxi-508 pages. 3 fr.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

23, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 14. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Septuagésime* : 1° Sujet tiré de l'Épître. 2° Sujet tiré de l'Évangile. 3° Catéchèses. — FÊTE DE LA PURIFICATION : Origine. Réflexions. Conclusions et résolutions pratiques. — CONGRÉGATION DES RITES : Décret inédit touchant l'éloquence sacrée. — Sermonnaires pour le carême. — Programme de l'Ami du clergé : Résumé des matières traitées dans les 13 premiers numéros. Quelques témoignages. — Liste d'ouvrages sur Saint-Joseph pour le mois de mars. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Le prêtre exemplaire divin. — CONSULTATIONS : De l'autorité du curé sur le sacristain et devoirs de celui-ci. — A qui en appeler au sujet de l'interdiction des processions catholiques sur une paroisse mixte. — Si la messe de *Requiem* peut être remplacée en certains jours de fête, *présente corpore*, par la messe du jour ? S'il est permis de dire la messe basse du jour avec l'absoute les jours de messes de *Requiem* interdites ? — *Oportet pati*. — COURRIER DE L'UTILE : Moyen de reconnaître l'empoisonnement par les moulés, de le prévenir et de le guérir.

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sujet tiré de l'Épître.

Pugno, non quasi aerem verberans.
(1 Cor., ix, 27.)

J'ai combattu un généreux combat. Ces paroles du grand Apôtre, lorsqu'il voyait s'approcher le terme de sa course apostolique, nous devons tenir à les prononcer lorsque, pour nous, sera près de s'achever l'épreuve de la vie. C'est pourquoi il faut rappeler sans cesse : 1° la nécessité du combat spirituel ; 2° la nature de ce combat ; 3° la manière de combattre.

I. *Nécessité du combat spirituel.* — S'il y a un principe incontestable dans la religion, c'est bien celui-ci : la vie est une lutte, la vie est un combat, *militia est vita hominis*. Nous accordons le principe, en tirons-nous bien les conséquences ? Non, à preuve la manière dont la religion est comprise, étudiée, pratiquée. La religion, on s'en fait un devoir, mais on y mêle une idée de tranquillité, de paix, de repos, de calme. C'est vrai, mais à la condition de bien comprendre que ce calme, ce repos ne peut s'acquérir, se conserver que par la lutte, que par le combat, par la guerre perpétuelle.

II. *Nature de ce combat.* — L'homme, c'est l'Eglise elle-même qui a consacré cette expression, s'est détourné de Dieu, toutes ses tendances l'en éloignent de plus en plus. Par suite de cette blessure d'origine à laquelle nous avons tous participé, l'âme humaine n'a que des tendances contraires à Dieu et par conséquent contraires à la vertu, contraires au bien ; dès lors, pour nous remettre dans la direction voulue, pour aller à Dieu, il nous faut sans cesse combattre, *au dedans contre nos passions ; au dehors contre les entraînements des plaisirs*. Pendant tout le temps que nous passons sur la terre, nous avons à corriger la tendance mauvaise ; car, l'âme qui se détourne de Dieu va à mille erreurs, à mille passions ; voilà pourquoi le combat est infini dans tous ses détails ; et cependant il y a comme un centre autour duquel viennent se grouper tous les efforts, toutes les luttes, tous les combats particuliers ; ils se réduisent à ces deux choses : Commencez par vos pensées, par les plus imperceptibles tendances de votre intelligence ; prenez ensuite tout votre cœur aussi jusque dans ses fibres les plus déli-

cates, réunissez toutes les actions extérieures de votre vie, tous les rapports, toutes les relations ; si vous demandez la loi suprême du devoir, puis la loi suprême du conseil, puis la perfection montant jusqu'à ses plus sublimes hauteurs, vous trouvez Dieu partout, Dieu en tout. La loi, le conseil, la perfection, c'est aller à Dieu par tous les chemins, ne rien rapporter à soi-même.

III. *Manière de combattre.*—Nous avons la vie de Dieu en nous ; il faut la maintenir. Comment ? comme une plante dans l'ordre naturel. Voyez cette plante, surtout si elle se trouve placée sur un terrain ingrat ! Elle cherche à enfoncer ses racines là précisément où le terrain lui est plus propice pour y puiser sa nourriture. Nous devons ainsi, par instinct de vie surnaturelle, chercher la nourriture dont elle a besoin. Nous la trouvons *dans la prière, dans les sacrements, dans la réflexion.* Il ne suffit pas de maintenir la vie, il faut encore la défendre contre les attaques inattendues du monde et du démon. Le succès dans la lutte est certain si nous avons une *volonté ferme*, aidée de la grâce de Dieu. Il faut affirmer vos âmes, sans doute, mais des négations doivent venir immédiatement se rattacher à cette affirmative. Ne pouvez-vous faire telle chose ? Non. Mais, cependant, telle concession ? Non. Malheur à l'âme, dans le monde surtout, qui n'a pas d'avance toute une provision, toute une série de *non* à appliquer en toute circonstance ! Au fond, une âme chrétienne, un cœur chrétien se compose de ces deux choses : un *oui* et un *non* ; un *oui* pour Dieu, pour tout ce qui est devoir, amour, dévouement pour lui ; et un *non* pour tout ce qui est contraire à Dieu, pour tout ce qui est la vie des sens, le monde, le péché.

Sujet tiré de l'Evangile.

Simile est regnum coelorum homini
patrifamilias qui exiit primo mane
conducere operarios in vineam suam.
(Matth., xx, 1-15.)

Quelle est cette vigne mystérieuse à laquelle le père de famille envoie aujourd'hui des ouvriers ? Cette vigne, c'est le salut ; les ouvriers, c'est chacun de nous, dans quelque état qu'il se trouve placé ; le Père de famille, c'est Dieu ; le denier qu'il donne à la fin du jour, c'est le Ciel. Telle est en peu de mots l'explication de cette parabole si intéressante et si instructive tout à la fois, et qui va nous fournir quelques pieuses réflexions.

Les ouvriers loués dès l'aube du jour représentent ceux qui se sont attachés au service de Dieu dès leur jeunesse. Les autres, qui ne sont venus qu'aux heures suivantes, sont l'emblème des hommes qui, ayant d'abord vécu dans l'oubli de Dieu, reviennent de leurs égarements, reprennent une vie chrétienne, les uns dans la maturité de l'âge, les autres dans la vieillesse. C'est le père de famille qui va les chercher : image de notre Dieu, qui fait vers nous les pre-

mières démarches, nous presse de travailler à notre sanctification. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. Sa bonté miséricordieuse nous prévient, nous offre le pardon, nous promet les récompenses. C'est au travail qu'il les attache : preuve que la vie chrétienne n'est pas une vie d'oïveté, de dissipation, de plaisir. C'est notre âme qu'il nous ordonne de cultiver et qu'il appelle sa vigne ; elle lui appartient parce qu'il l'a créée, parce qu'il l'a rachetée de son sang, par tout ce qu'il a fait pour elle. Ce travail de sanctification doit être continu : ce n'est pas jusqu'à une certaine heure du jour que le père de famille envoie les ouvriers dans sa vigne, c'est jusqu'à ce que le jour soit terminé.

C'est le soir de la journée, au moment où elle finit et où le travail cesse, que se fait la distribution de la récompense. Il s'avance continuellement, le soir de notre vie ! La nuit vient, dit le Seigneur, et il n'est plus donné à personne de travailler. Quand il sera arrivé, ce soir de la vie, nous comparaitrons devant l'économe du Père de famille, devant Jésus-Christ. Un seul et même instant verra la citation, l'arrêt et l'exécution : c'est pour nous préparer à ce redoutable moment que tous les autres nous sont donnés ; toutes nos actions doivent nous y disposer, toutes nos pensées s'y rapporter, toutes nos vues y tendre.

On s'étonne de voir le maître de la vigne accorder une récompense égale aux ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure et à ceux qui ont soutenu le travail de la journée entière, et cependant rien n'est plus facile à comprendre. Ce n'est pas d'après le temps, c'est d'après la ferveur du service que Dieu distribue ses récompenses : il a égard, non à la *quantité*, mais à la *qualité* des œuvres ; il ne les compte pas, il les pèse.

En donnant le même prix aux ouvriers qui sont venus à diverses heures, Jésus-Christ leur apprend à tous qu'ils ne doivent pas se préférer les uns aux autres, et il donne aussi une leçon à ceux que la jalousie fait murmurer. Il leur rappelle qu'ils n'avaient d'autre titre que sa promesse. Nous aussi, nous n'avons aucun droit sur Dieu et sur ses grâces ; tous les biens qu'il verse sur nous, sont des dons gratuits de sa miséricorde.

La réponse du père de famille aux ouvriers mécontents nous présente encore une instruction. Il donne à tous ce qu'il leur a promis, il accorde à quelques-uns davantage, et il déclare qu'il est le maître d'en user ainsi. Par là, il nous apprend à distinguer les devoirs de justice des œuvres de charité. Nous ne pouvons pas retenir ce qui appartient à autrui, mais nous pouvons lui accorder davantage, et c'est là que commence la bienfaisance.

Le divin Sauveur, comme conclusion de sa parabole, dit : *C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers et que les premiers seront les derniers* : c'est-à-dire que l'on verra des pénitents plus pénétrés d'humilité, plus enflammés de charité, s'élever au-dessus des justes moins animés de ces vertus, et que ceux qui auront

travaillé à leur salut moins longtemps, mais plus fortement, dépasseront ceux qui y auront mis plus de temps et moins d'ardeur.

Passages de l'Écriture Sainte.— Homo nascitur ad laborem: (Gen. V-7.)

Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim manus ejus quidquam operari: tota die concupiscit et desiderat. (Sap.)

Quid hic stas, tota die otiosus? (Matth.)

Inutilem servum ejcite in tenebras exteriores. (Matth. XXV-30.)

Passages des Saints Pères.— Nulla sine labore virtus, quia labor processus virtutis est. (S. Amb.)

Nullus labor durus, nullum tempus longum videri debet quo gloria æternitatis acquiritur. (S. Hieronym.)

Deus posuit hominem ad laborandum. (S. Chrys.)

Labor malos mores corrigit. (id.)

Laborantibus finis dulcis est. (id.)

Homo ad laborem natus est: si refugit laborem, non facit id ad quod natus est. (S. Bern.)

CATÉCHÈSES ¹

— XI

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÈSIME

Acceperunt autem et ipsi singulos denarios. (Matth. xx, 9.)

« Sous le nom de Denier est désignée la céleste Béatitude, accordée par le Père de famille (c'est-à-dire Dieu) à ceux qui ont travaillé activement et sincèrement dans sa Vigne ou qui ont su observer ses Commandements. » (C. C. Trid.)

C'est donc la Béatitude ou le bonheur des Saints au Ciel, qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre Homélie. En quoi elle consiste, quels dons et quelles prérogatives elle procure à l'âme et au corps des Elus et à qui elle est réservée: telles sont les Questions à résoudre.

I. En quoi consiste la céleste Béatitude? — La céleste Béatitude consiste dans la possession même de Dieu, suivant cette promesse qu'il fait au patriarche Abraham: « Je serai moi-même « ta récompense. » (Gen. xxv, 1.) Il nous est impossible de connaître ici-bas toute l'étendue de ce bonheur. Pour en parler comme il convient, le langage des hommes ne suffit pas; il faudrait le langage des Anges. S. Paul, qui fut ravi jusqu'au troisième Ciel et qui entrevit la gloire des Elus, nous déclare que « l'œil n'a « pas vu, l'oreille n'a pas entendu et le cœur de « l'homme n'a pas senti ce que Dieu réserve à « ceux qui l'aiment. » (I Cor. ii, 9.) L'éternelle félicité est donc incompréhensible. Cependant, comme elle a pour principe la possession même

de Dieu, nous pouvons dire qu'elle consiste dans la délivrance de tous les maux et dans la jouissance de tous les biens, selon S. Bernard. « Le Paradis, » dit-il, « est un lieu où rien ne se trouve de ce que vous ne voulez pas, et où se trouve tout ce que vous voulez. » Jésus-Christ nous donne la plus haute idée de cette félicité, par ces paroles du Père de famille au bon serviteur: « Courage, serviteur bon et fidèle, « entre dans la joie de ton Maître. » (Matth. xxv, 21.) Or, cette joie des Elus est une joie éternelle et inaltérable, une joie que personne ne pourra leur ravir. Éternellement ils verront et aimeront Dieu; et Dieu les aimera éternellement. Et dans ce mutuel amour, ils jouiront éternellement de la lumière, de la gloire, du bonheur et de la vie même de Dieu, comme s'ils participaient à sa divine nature. (I C. i, 224. — I S C. i, 701-703.) (1).

II. Quels dons et quelles prérogatives la céleste Béatitude procure à l'âme et au corps des Elus? —

Le premier don de l'âme au Ciel est le don de vision, ou la faculté de voir Dieu face à face et tel qu'il est en lui-même. Il sera la récompense de sa foi. Le second est la faculté qu'elle aura de posséder Dieu. Il se nomme don de compréhension et sera la récompense de son espérance. Le troisième, appelé don de fruition, est la faculté qu'elle aura de jouir de Dieu comme du Souverain Bien. Elle sera la récompense de sa charité. Or ces trois dons seront pour elle d'autant plus grands qu'elle aura pratiqué avec plus de perfection les vertus, dont ils seront le prix. Quant aux prérogatives du corps, elles sont au nombre de quatre. Ce sont: l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité. Grâce à son impassibilité, le corps des Bienheureux ne sera plus sujet aux souffrances et aux douleurs. Rien ne pourra plus le corrompre et l'altérer, et il ne sera plus soumis à la mort. Il sera immortel. La clarté le rendra aussi brillant que le soleil, suivant ces paroles de Jésus-Christ: « Les « Justes brilleront comme le soleil, dans le « royaume de mon Père. » (Matth. xiii, 43.) Le corps sera, par son agilité, délivré du poids qui l'accable maintenant; et l'âme pourra désormais le porter, où il lui plaira, avec autant de facilité que de vitesse. Enfin la subtilité, qui lui sera accordée, le rendra entièrement soumis à l'âme et toujours prêt à exécuter ses ordres. Certaines classes de Bienheureux jouiront encore d'une gloire particulière, appelée Auréole. Elle consiste dans un rayonnement plus éclatant de la gloire essentielle des Saints. Il y en aura de trois sortes: l'auréole des Vierges, l'auréole des Martyrs et l'auréole des Docteurs. (I C. i, 225-226. — I S C. i, 704-708.)

III. À qui est réservée la céleste Béatitude? — C'est à ceux qui meurent en état de grâce et qui ont entièrement satisfait à la justice de Dieu. Tel est l'enseignement de l'Écriture. « Nous « savons, » dit saint Paul, « que, pendant que

1. Voir l'Ami du Clergé, nos 4-13.

1. La première abréviation signifie: LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 224.— Et la seconde: LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 715-718,

« nous habitons dans ce corps, nous sommes « voyageurs et éloignés du Seigneur, parce que « nous allons à lui par la foi et que nous ne le « voyons pas encore. » (II Cor. v, 6-8.) « Dans « cette confiance, nous aimons mieux nous sé- « parer de ce corps, pour jouir de la présence « du Seigneur. Je désire d'être affranchi des « liens du corps et d'être avec Jésus-Christ. » (Philipp. i, 23.) L'Apôtre suppose évidemment que le juste, s'il n'a plus rien à expier après cette vie, jouit aussitôt de la vision de Dieu, non de celle que donne la foi, mais de celle qui doit nous le montrer face à face et tel qu'il est en lui-même. Autrement, il ne formerait qu'un vain désir. Il est donc certain que, pour les justes à qui il ne reste plus rien à expier, il n'y a pas d'intervalle entre leur mort et leur admission dans le Ciel. Cette vérité nous est confirmée par la Tradition. Ainsi le concile de Lyon déclare que « les âmes de ceux qui, après le Baptême, n'ont commis aucun péché et celles qui, après avoir contracté la tache du péché, ont été purifiées en cette vie ou en Purgatoire, sont aussitôt reçues dans le Ciel. » Dans son Exhortation aux Martyrs, saint Cyprien s'exprime ainsi : « Quel bonheur ! Et combien on est assuré de fermer les yeux qui voyaient les hommes et le monde, et de les ouvrir au même instant pour voir Dieu et Jésus-Christ ! » Tel sera donc notre bonheur, si nous n'avons plus rien à expier en quittant ce monde. Le Ciel étant notre véritable Patrie, ne cessons d'y aspirer et travaillons chaque jour à le mériter, en observant avec fidélité les Commandements de Dieu, afin qu'il daigne nous y introduire et nous y faire régner avec lui et jouir en lui de l'éternelle Béatitude. (I C. I, 227. — I S C. I, 709-712.) L'abbé REGNAUD.

LA FÊTE DE LA PURIFICATION

I. — ORIGINE DE CETTE FÊTE.

Cette fête a une origine très-ancienne, et c'est dans l'Eglise d'Orient que nous en rencontrons les plus anciens souvenirs. St Grégoire de Nysse, mort en 394, la solennisait déjà : nous avons de lui un sermon dans lequel il explique l'objet de cette fête, et dit que c'est le jour auquel notre Sauveur et sa sainte Mère allèrent au temple et y portèrent la victime prescrite par la loi.

L'empereur Justinien, en 542, l'établit, ou donna à sa célébration une plus grande solennité, à l'occasion d'un terrible fléau qui ravageait plusieurs provinces de l'empire de Constantinople, et la ville elle-même, qui fut presque entièrement dépeuplée.

Pour arrêter cette effrayante mortalité, Justinien eut recours à Marie et ordonna, de concert avec le patriarche et le clergé de Constantinople, qu'on célébrerait désormais dans tout l'empire, avec une grande pompe, la fête de la Purification de la sainte Vierge, le 2 février de chaque année. Marie ne fut pas invoquée en vain, car

l'histoire ajoute que la maladie contagieuse cessa bientôt par toute la ville.

Mais avant Constantinople, Rome avait déjà établi cette fête, car le pape Gélase, qui mourut en 496, l'avait instituée, afin de faire disparaître les restes honteux des fêtes païennes appelées *lupercales*.

La coutume de faire une procession en portant des cierges, paraît être aussi ancienne que la fête elle-même. Les Souverains Pontifes ont eu l'intention de détruire ainsi, en lui donnant un motif pieux, un usage des païens, qui chaque année, au mois de février, parcouraient, des flambeaux à la main, les places et les rues principales des cités.

Cette procession est encore destinée à rappeler le voyage que la sainte Vierge fit au temple de Jérusalem, portant Jésus entre ses bras.

La fête de la Purification est encore appelée *chandeleur*, à cause des cierges qui sont portés en ce jour. Chez les Grecs elle est nommée *hypante*, ou rencontre, parce que le vieillard Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent N.-S. dans le temple lorsqu'il y fut présenté.

— La coutume de porter des cierges bénits et de mêler à la fête de la Purification l'éclat d'une illumination joyeuse pendant le saint sacrifice, est aussi très-ancienne dans l'Eglise : elle existait déjà au IV^e siècle. Ces lumières que les fidèles tiennent en main sont un bien touchant symbole. Les Saints Pères nous disent que la blanche cire que l'abeille tire des fleurs figure l'humanité de Jésus sorti de la Vierge immaculée qui est la fleur de Jessé, le lis entre les épines, et que la flamme rappelle sa divinité.

La Sainte Eglise veut encore rappeler au chrétien que, puisque Jésus-Christ est sa lumière, la lumière du monde, il doit marcher à sa suite, se laisser conduire par lui à travers les obscurités, les ombres de la vie, jusque dans le ciel où il sera sa lumière éternelle : *lucerna est agnus*, et où il n'y aura plus de ténèbres.

Le cierge bénit de la *Chandeleur* est conservé avec respect dans les familles chrétiennes, où on le considère comme une espérance et une protection : il s'allume au moment des dangers, il veille au chevet du malade et éclaire les pieuses cérémonies qui s'accomplissent au pied de son lit de douleur quand le prêtre vient apporter les célestes consolations de la foi.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

Au jour de la Présentation, une enfant allait, toute joyeuse, donner à Dieu son cœur, sa jeunesse et son avenir. Le bonheur le plus pur visitait son âme, et, agenouillée aux pieds des autels, elle y puisa d'ineffables consolations.

L'enfant a grandi : ce n'est plus l'heureuse et humble Vierge qui embellissait la maison du Seigneur. Une gloire incomparable environne son front et le plus beau des enfants des hommes repose entre ses bras ; elle lui dit : Mon fils.

Au jour de la Purification, Marie, la mère du Verbe incarné, est encore sur le chemin qui conduit à Jérusalem, et c'est vers le même temple qui reçut ses vœux, qui abrita ses jeunes années, qu'elle dirige ses pas, portant son bien-

aimé Jésus. Mais qu'ils sont différents les sentiments qui animent son cœur ! Elle a disparu cette joie angélique, elle n'est plus cette allégresse céleste des jours passés à l'ombre du Tabernacle ! Les graves préoccupations maternelles, les souffrances et les épreuves du présent, les angoisses de l'avenir sont venues prendre place en son âme, et voilà que le vieillard Siméon vient encore lui annoncer qu'un glaive de douleur la transpercera.

Rappelons quelques circonstances de cette fête de la Purification célébrée autrefois par nos pères avec une grande pompe religieuse, et qui a encore conservé au milieu des peuples chrétiens une des meilleures places parmi tant de fêtes touchantes qui passent maintenant inaperçues.

Lorsque le temps de la purification prescrite par la loi fut arrivé, dit le saint Evangile, Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem, selon ce qui était écrit au livre de la loi, pour le présenter au Seigneur et offrir le sacrifice commandé. L'héritière de la royale maison de David, la Vierge immaculée bénie entre toutes les femmes, portant dans ses bras l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde, se trouva trop pauvre pour fournir au temple l'agneau de l'holocauste. Son offrande fut celle de l'indigent : deux tourterelles ou deux jeunes colombes présentées de sa main au prêtre remplissant en ce jour les fonctions de sacrificateur, furent substituées à la riche offrande des femmes d'Israël. Le prêtre descendant d'Aaron pria pour la Mère de Dieu, et la purification légale fut accomplie en la personne de la Vierge sans tache.

« Que vois-je, s'écrie saint Bernard, la jeune mère amène au temple le Seigneur du temple ! un vieillard salue la lumière et la paix qu'il attendait pour mourir ! un Dieu se fait prêtre et victime ! une Vierge plus blanche que les cieux se purifie ! on rachète Celui qui vient racheter le monde ! »

Marie, offrant ses deux colombes, se présente devant le sacrificateur qui les immole pour affirmer l'empire souverain de Dieu sur la vie et sur la mort de ses créatures. Elle présente ensuite son Fils : en le remettant entre les mains des prêtres qui le reposèrent sur l'autel, quels ne durent pas être les sentiments de douleur vive et profonde qui vinrent visiter le cœur de cette humble Mère ! Elle fit en ce moment solennel abdication de ses droits sur ce Fils adorable en faveur de la justice divine qui plaça sur lui, à cette heure, l'iniquité de nous tous.

— Un ange avait appelé les Bergers près de l'Enfant de la crèche, une étoile mystérieuse y avait conduit les Mages : le ciel n'opérera-t-il pas quelque prodige à ce grand événement ? Oui, et l'Esprit-Saint suscitera lui-même un témoignage nouveau de l'Enfant divin.

Un vieillard vivait à Jérusalem, et sa vie touchait à son terme : ce vieillard auguste et saint, qui avait conservé bien vivante en son cœur l'attente du Messie, avait eu une heureuse révélation. Pour prix de son espérance, l'Esprit de Dieu lui avait dit qu'il ne mourrait point sans avoir contemplé réellement Celui qu'Abraham n'avait entrevu que dans une vision céleste.

Il se tenait sur le seuil du temple du Seigneur, lorsqu'il vit Marie et son précieux fardeau en monter les degrés : il s'approche et reçoit entre ses bras tremblants le Dieu de ses désirs. Siméon sent son cœur inondé tout-à-coup d'une joie jusque-là inconnue et ses lèvres s'ouvrent pour chanter un cantique court, ainsi qu'il convenait à un vieillard, mais sublime comme tout ce qui est dicté par l'Esprit de Dieu : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, car mes yeux ont vu le salut que vous préparez, cette Lumière qui éclairera les nations et sera la gloire d'Israël votre peuple. »

A ce même moment, conduite aussi par l'Esprit-Saint, arrive la pieuse Anne, fille de Phanuel, dont la vie presque tout entière s'est passée dans le temple du Seigneur. Elle vient à son tour unir sa voix à celle du vieillard Siméon et proclamer la miséricorde divine en faveur de la terre sur laquelle a lui l'étoile de la divine espérance.

Les deux vieillards se retirent, jetant un dernier regard sur la *Lumière du monde*, qu'ils ne doivent plus contempler ici-bas, et Joseph et Marie reprennent le chemin de leur demeure : Joseph plein d'admiration pour ce qu'il venait d'entendre : Marie l'âme atteinte déjà par le glaive prédit par Siméon et serrant contre son cœur, comme s'il devait déjà tomber entre les mains de ses ennemis, ce Fils, pour elle désormais source de tant de joies et de tant de douleurs.

III. — CONCLUSIONS ET RÉSOLUTIONS.

Marie, dans la fête de la Purification, nous offre l'admirable exemple d'une obéissance *parfaite et généreuse*.

1° La grâce, dit saint Augustin, avait placé Marie au-dessus de la loi : *Mariam supra legem fecerat gratia*. Ne pouvait-elle pas, alors, adresser à Dieu ces paroles : « Seigneur, ne me confondez pas avec les autres femmes d'Israël : vous savez les magnifiques privilèges dont il vous a plu de me distinguer ; manifestez-les aux yeux de mon peuple : *Discerne causam meum de gente non sancta*. » Mais l'humilité, continue saint Augustin, rendit Marie sujette à la loi : *Sub lege fecit humilitas*. Digne mère de Celui qui était venu, au milieu des hommes, accomplir la loi entière, elle l'observe à son tour avec la même fidélité.

Déjà, la loi humaine l'avait trouvée soumise, car Marie avait quitté Nazareth, et s'était rendue à Bethléem pour obéir aux ordres d'un empereur romain. Comment se serait-elle soustraite à la volonté du Seigneur, manifestée par la loi de Moïse ?

2° L'obéissance de Marie fut non-seulement parfaite, mais *généreuse*.

Pour Marie qu'était-ce que se purifier ? C'était aux yeux des hommes, sacrifier ce qu'elle avait de plus précieux, l'honneur de sa virginité qu'elle n'avait point échangé contre la gloire de la maternité divine. Elle fit ce grand sacrifice, et se mêlant aux autres femmes d'Israël, elle ne s'en distingua que par une plus grande pauvreté peut-être.

Elle fit encore en ce jour solennel, comme nous l'avons dit plus haut, un autre douloureux sacrifice, celui de son propre Fils.

Instruite par les prophéties et la lumière divine, Marie n'ignorait pas que son Fils bien-aimé était la victime destinée à expier les péchés du monde; elle savait donc, en se dirigeant vers le temple, qu'elle allait vouer Jésus à la mort nécessaire à la rédemption du monde. Oui, elle savait qu'offrir à Dieu Jésus, c'était le livrer à la justice divine si terrible dans la punition du péché.

Le nouveau sacrifice fut accepté, Dirigeant vers le ciel ses yeux inondés de larmes, elle aperçut les desseins du Tout-Puissant et y conforma entièrement les sentiments de son âme. Elle vit la mort de son Fils, mais en même temps la justice de Dieu satisfaite; elle vit les humiliations de son Fils, mais aussi la gloire du Seigneur réparée, et à côté de son Jésus immolé au Calvaire elle aperçut le monde racheté et sauvé.

Alors elle s'écrie : Seigneur je vous abandonne cet enfant pour le salut de la terre; que votre justice s'appesantisse sur lui, que sur sa chair innocente soient punis les péchés de tous, et que dans son sang si pur soit lavée l'iniquité du peuple.

C'en est fait, déjà se dresse devant les yeux de cette mère affligée la croix du Calvaire, apparaissent les innombrables tortures de la passion. Et quand le vieillard Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme, déjà elle le sentait s'enfonçant cruellement dans son cœur et y faisant une blessure incurable, que le temps, loin de cicatriser, ne fera que rendre plus profonde et plus cruelle.

Notre obéissance doit donc être, à l'exemple de celle de Marie, *parfaite et généreuse*.

— Il est incontestable que nous devons à Dieu un culte d'obéissance, car il est notre Maître, et nous avons été appelés à la vie, pour faire sa volonté. C'est donc avec justice qu'il nous a donné des lois, et notre premier et suprême devoir est de nous y soumettre. L'Eglise, ayant de par Dieu, le pouvoir de faire des lois, la volonté de l'Eglise doit être pareillement, par nous, entièrement accomplie.

Et alors, négligeant les vains prétextes qui s'offrent souvent à notre raison orgueilleuse, sans hésiter un instant, et sans le moindre murmure, nous devons obéir : obéir dans les grandes, comme dans les petites choses. Des unes et des autres, Dieu a daigné s'occuper, elles ne sont donc pas de moindre valeur à ses yeux et tout à son importance dans notre sainte Religion.

— Notre obéissance doit encore être *généreuse*. Obéir avec générosité, c'est ne pas reculer devant le sacrifice demandé par la loi de Dieu ou de l'Eglise quel qu'il soit. Où serait d'ailleurs le mérite s'il n'y avait rien à surmonter et à souffrir ? Le renoncement à soi-même, le sacrifice, la croix, telles sont les bases de la sanctification. Ce sont les fondements spirituels que les saints ont d'abord placés dans leurs âmes, et sur lesquels se sont ensuite merveilleusement développées les vertus qu'ils ont laissées à notre imitation et à notre admiration.

A l'exemple de Marie qui, au jour de sa Purification a généreusement sacrifié ce qui était le plus cher à son cœur, faisons après elle, des sacrifices quoique d'un autre genre, et cherchons à notre tour, dans notre cœur, ce que nous avons à immoler. Nos recherches ne seront pas sans résultat, car, hélas ! nous rencontrerons tant de penchants funestes, de passions endormies, d'imperfections, de fautes peut-être ! Immolons et détruisons ces restes du vieil homme, brisons ces liens qui nous empêchent de *marcher avec rapidité* selon la parole du prophète, dans la *voix des commandements*. Nous serons alors les dignes enfants d'une mère dont l'obéissance ne connut pas de limites.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites. — Décrets inédits,

I.

ÉLOQUENCE SACRÉE

La S. Congrégation écrit au général des Franciscains de l'Observance : « En approuvant par décret spécial le règlement d'études que Votre Paternité Révérendissime a présenté, le Saint-Père a ordonné à cette S. Congrégation d'appeler votre attention sur l'étude de l'éloquence sacrée. Les jeunes gens doivent se garder de l'exemple que donnent certains prédicateurs de notre époque, lesquels, au lieu d'annoncer la parole de Dieu comme elle doit l'être pour enseigner aux peuples les maximes de notre sainte religion et convertir les pécheurs, se préchent eux-mêmes, empruntent leurs arguments aux sources profanes. Ce genre d'éloquence charme peut-être l'oreille, mais elle ne descend pas dans les cœurs pour les porter à quitter le vice et à suivre le sentier des vertus chrétiennes. Votre Paternité sait fort bien que cela provient de l'esprit de nouveauté qui s'est introduit dans la prédication de certains personnages, et de ce qu'on abandonne les principales sources de l'éloquence sacrée, c'est-à-dire l'Écriture sainte et les Pères. Ainsi Votre Paternité mettra tous ses soins à ne pas laisser introduire dans son ordre un si grand abus, de sorte que les jeunes gens y soient formés à l'éloquence qui est en rapport avec le saint ministère et correspond au but que la sainte Eglise se propose. » (Rome, 5 décembre 1858.)

II

PROFESSION SOLENNELLE. — DISPENSE REFUSÉE

Un religieux qui a professé en 1834, demande instamment la dispense des vœux, afin de pouvoir se marier. La validité de la profession n'est pas contestée. Le Saint-Siège n'a pas coutume de dispenser des vœux solennels. L'archevêque de Tolède devra prévenir le recourant de renoncer à tout espoir d'obtenir la dispense. (Rome, 19 février 1858.)

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

II

LE PRÊTRE EXEMPLAIRE DIVIN.

Grandis sacerdotum dignitas, sed grandis eorum ruina si peccent (1), et saint Bernard justifie cette parole de saint Jérôme par un motif péremptoire : *Ab altiori, dit-il, fit casus gravior* (2). Le simple fidèle ne tombe que de sa propre hauteur, mais le prêtre tombe des hauteurs de la montagne sainte. Eh ! qui pourrait mesurer les abîmes où il est précipité, quand il mérite que Dieu lui dise : *In monte sancto posui te et peccasti, propterea ejeci te* (3). Oui, qui exprimera votre misère le jour où vous sortez de votre paradis d'innocence, de l'Eden de votre sacerdoce, pour entrer dans ces désolations sur lesquelles les cieux et la terre se penchent en vous répétant : *Adam, ubi es* (4).

Vous en êtes peut-être là, au moment où je vous parle, eh bien ! ne vous dérobez plus à vous-même par la dissipation, ne vous couvrez pas de feuilles de figuier dans votre confession, c'est le jour de la vérité : *Adam, ubi es ?* Que sont devenus le fleuve de paix qui coulait jadis dans le jardin de délices de votre âme, et la fête de vos saints sacrifices, et le matin fortuné de votre innocence lévitique, et le cantique sacré qui résonnait alors en vous du matin au soir ? *Adam, ubi es ?* Ah ! ne vous en allez pas, désespéré, éperdu, devant moi comme un maudit en fuite ; ce n'est pas un juge qui vous poursuit, c'est un père qui vous rappelle, et votre paradis perdu n'est pas fermé par un chérubin à l'épée de flamme, vous pouvez y entrer en rentrant en vous-même, c'est-à-dire en méditant sur ces ruines du prêtre déchu : aux quatre grandeurs précédentes, la chute substitue en lui quatre abaissements correspondants : l'homme consacré se change en ange de ténèbres, le consécrateur en pontife sacrilège, le médiateur en pierre de scandale, l'instituteur en impénitent. A Dieu ne plaise que ce maximum de la déchéance soit accumulé dans un seul prêtre coupable, mais il caractérise l'ensemble du sacerdoce dégénéré.

Et, d'abord, l'homme consacré est changé en ange déchu. Ceci n'est point un rapprochement arbitraire, c'est une doctrine reçue : *Nullos video deteriores quam sacerdotes*, disait Notre-Seigneur à sainte Brigitte dans une vision célèbre ; et la raison qu'il en donne, la voici : *Sunt ipsi in eodem statu quo peccavit Lucifer* (5). Et, en effet, si le péché du fidèle est plus grave que celui de l'infidèle : *Propter notitiam veritatis* (6), comme parle saint Thomas, que ne faut-il pas dire du vôtre, théologiens subtils, lumières du monde qui posez aux yeux des peuples les bornes du bien et du mal ! Voilà, pourquoi, sans doute, la loi ancienne ordonnait la même expiation pour

le péché du prêtre que pour celui de toute la nation.

Mais quelle est la justification de cette affirmation effrayante : *Sunt ipsi in eodem statu quo peccavit Lucifer* ? Ce qui fit la malice de Lucifer, c'étaient les clartés de son intelligence : comme lui vous aviez vu Dieu de bien près dans l'Eucharistie, de bien près dans la théologie, et si saint Paul s'écriait pour son excuse : *Ignorans feci in incredulitate* (1), qu'alléguez-vous, vous qui avez si souvent enseigné la honte de ce que vous pratiquez ? Et si le divin Maître put invoquer cette circonstance atténuante en faveur des prêtres juifs : *Non sciunt quid faciunt* (2), quel sera le droit à la pitié du prêtre catholique sur ce nouveau calvaire, où il se fait déicide avec une science si forcenée ?

Ce qui mit le comble à la culpabilité de Lucifer, c'est qu'il pécha dans le Ciel ; comme lui vous avez prévariqué en face de la majesté divine, et violé les parvis immaculés de sa maison ; *Peccans in clero, peccat in Cælo* (3). Le psalmiste versait des larmes amères sur cette circonstance de son péché : *Malum coram te feci* (4). Vous, vous avez fait le mal, non-seulement devant Dieu, mais encore chez lui peut-être, et vous avez profané la glorieuse hospitalité de ses tabernacles : entendez Jésus-Christ laissant tomber ses yeux du haut du ciel sur votre église, et soupirant cette plainte devant ses anges révoltés : *Obtupescete Cæli... Dilectus meus in domo mea fecit scelera multa* ! (5).

Ce qui faisait l'excuse de Lucifer, c'est qu'il n'avait vu, ni la création, ni la rédemption, ni la transsubstantiation ; mais vous qui aviez médité devant l'enfer ouvert, la terre évangélisée, votre autel changé en une source de miracles et une montagne de propitiation ; après Bethléem, après le calvaire, après votre ordination, après vos sacrifices, après tant de promesses faites, tant de bienfaits reçus, ô Lucifer ! comment êtes-vous tombé des Cieux ! *Quomodo cecidisti de Cælo Lucifer* ! (6) !

D'autres diront qu'ils furent emportés par l'ignorance du devoir ou par le tourbillon ; mais vous qui aviez tant d'avertance, et presque plus de résistance à opposer à vos remords qu'à vos passions ! D'autres diront que les secours leur ont manqué ; mais vous aviez les ministres de Dieu pour amis, Dieu pour voisin, et les sacrements si bien à portée de votre misère ! D'autres diront, enfin, qu'ils ne furent pas avertis ou réveillés à temps ; mais vous qui aviez la pureté sans tache de l'Eglise pour modèle, des fonctions de séraphin pour faire rougir votre indignité, et toute sorte d'excitations vertueuses pour vous préserver de l'insensibilité de la conscience ! O Capharnaüm élevé jusques au Ciel autrefois, comment avez-vous sombré jusqu'au fond des enfers ? *O Capharnaüm usque*

1. Lib., XVIII, in cap. XLIV, Ezech.

2. S. Bern.

3. Ezech., XXVIII, 16.

4. Gen., 30.

5. Rev., lib. IV, c. CXXV.

6. II 2, quæst. 10, art. 3.

1. I Tim., I, 13.

2. Luc, XXXIII, 44.

3. S. Bern.

4. Ps., I, 5.

5. Jér., XI, 15.

6. Is., XIV, 12.

ad Cælum exaltata, usque in infernum demergeris (1) ?

Mon cher confrère, laissez-moi, cependant, jeter ce cri du cœur vers votre détresse dans son abîme : il y a une différence entre votre chute et celle de Lucifer, c'est que la sienne fut sans espérance, tandis que j'ai mission de venir tendre les bras à la vôtre, avec cette belle parole de François de Sales à un grand coupable : « Pourvu que vous vous chargiez d'espérer, je me charge de tout le reste. »

Par cette chute, le consécrateur de Dieu se change en pontife sacrilège. Pour peu que le prêtre s'attarde dans le mal, de son habitude, ou même de sa négligence prolongée, résulte comme inévitable conséquence ce crime de haute trahison contre Dieu, le sacrilège. Véritable épouvante de l'enfer, car un de ses spectacles les plus effrayants c'est le cœur des mauvais prêtres conduits par Judas, et jetant aux abîmes de la désolation ce pleur éternel : *Pecavi tradens sanguinem justum* (2). Douleur inexprimable de l'Eglise, car à chaque instant elle entend, sur chacun de ses autels, cette plainte de Jésus aux prêtres devenus ses bourreaux : *Si inimicus meus maledixisset mihi sustinuissem utique, tu vero, homo unanimis, qui mecum dulces capiebas cibos* (3) ! Crime plus exécration même que le déicide des Juifs, car ils attentèrent au corps passible et mortel de Jésus, non à son humanité glorifiée. Enfin, malice plus impie, ce semble, que celle de Satan, si j'en crois saint Jean Chrysostome : *Multo demonio pejor est* (4) ; et Tertullien nous en donne la raison : Lucifer a combattu le Très-Haut, mais le prêtre sacrilège ose le frapper ; il trempe ses mains dans le sang théandrique, c'est pourquoi Marie de Palma, assistant à une de ces messes coupables, entendait les bêlements plaintifs d'un agneau que l'on égorgeait.

O mains criminelles, qu'il avait consacrées, dans lesquelles il s'était reposé, auxquelles il s'était confié, pourquoi ne vous êtes-vous point desséchées ! *Præcidendæ manus* (5). Comment un prêtre peut-il monter à cet autel d'où la conscience le repousse, où seules l'espérance du lucre et la crainte du scandale l'attirent, sans entendre cet anathème au-dessus de sa tête : *Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, in retributiones et in scandalum* (6) ? Certes, c'est bien ici le cas de le répéter avec un Père : Qu'on ferme les portes, qu'on ferme les portes, de peur que cela soit entendu sur les places publiques d'Ascalon et que l'on n'en tire une preuve contre notre Christ et contre nous ! Que diraient ces personnes pieuses, si confiantes en notre vertu, si elles en savaient quelque chose ? Que ne feraient point ces impies, si acharnés contre notre réputation, s'ils tenaient en main cette étrange pièce de conviction ?

Et, en ceci, les effets sont encore plus sinistres que la cause, car le sacrilège se multiplie

par lui-même, dans notre vie, selon une progression effrayante. Quoi ! vous iriez encore porter des baisers de Judas au Christ de votre autel ? Pesez les conséquences : vous consacrez indignement, vous communiez indignement, vous administrez indignement l'Eucharistie, vous l'administrez à un pécheur indigne, quatre crimes seront renfermés dans un seul : connaissez-vous un acte plus étendu de la malice de Satan ? Maintenant, passez seulement un mois dans cet état, combien d'absolutions, de messes, de prédications, de mariages et de baptêmes profanés vont crier vengeance au Ciel contre vous ? Oh ! apportez la faux, car la moisson est mûre ; venez, les pressoirs sont pleins, les cuves regorgent, et la malice de ces hommes s'est élevée jusqu'au Ciel : *Mittite falces quoniam maturavit messis; venite, plenum est torcular, quoniam multiplicata est malitia eorum* (1).

Mes vénérés confrères, je n'ai jamais lu sans émotion ce trait de la vie de saint Vincent de Paul : effrayé des légères infidélités de son sacerdoce, il regrettait de n'avoir point passé sa vie dans les champs, occupé à garder les troupeaux de son père. Hélas ! les saints se reprochent les péchés qu'ils n'ont pas commis, et nous n'avons plus conscience des nôtres ! C'est bien nous, surtout, que le Seigneur aurait dû oublier dans l'obscurité de la chaumière, nous qui, à peine élevés parmi les princes de son peuple, devons sitôt perdre la mémoire ! Car, maintenant, quand nous passerions à pleurer le reste de notre vie, serait-il à notre pouvoir de réparer le mal que nous avons fait ? Ce ne fut point le sentiment du premier prêtre sacrilège de la nouvelle alliance, le jour où il se pendit en s'écriant : *Pecavi tradens sanguinem justum* ! Heureusement, son exemple prouve qu'il y a un crime plus grand que de livrer le sang divin, c'est de désespérer de sa vertu rédemptrice, car le sacrilège est un péché rémissible, le désespoir est le péché inexpiable éternel.

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

CONSULTATIONS

Q. — Quelle est l'autorité du curé sur le sacristain et quels sont les devoirs de celui-ci ?

R. — Par les deux lignes précédentes nous avons résumé un long interrogatoire qu'un cher confrère nous fait l'honneur de nous adresser. Selon notre habitude, nous nous ferons toujours un plaisir de répondre, autant que possible, à ce qui nous est demandé. Mais, à notre tour, nous adressons une prière à nos correspondants ; c'est d'user un peu moins de l'analyse et un peu plus de la synthèse, c'est-à-dire de résumer le plus brièvement possible leurs questions et de choisir parmi celles-ci les plus importantes, celles qui présentent un intérêt général.

Le long questionnaire qui nous est adressé

1. Luc, x, 15.

2. Math., xxvii, 15.

3. Ps., liv, 15.

4. 2. S. Chrys. De sacerdot.

5. Tert. de Joel., c. 7.

6. Ps. lxxviii, 23, 25.

1. Joel, iii, 13.

aujourd'hui ne paraît pas réunir ces conditions diverses. Il s'agit d'un sacristain cumulant les emplois de chante et de sonneur, et qui profite de cet encombrement de fonctions pour ennuyer son curé, en se montrant ardent au luth et peu dispos au travail.

Nous disons donc à notre cher confrère qu'il est parfaitement armé contre son adversaire. Il n'a que se souvenir :

1° que, réglementairement, le sacristain fait partie de ce qu'on appelle les *serviteurs de l'église*, comme le chanteur, le suisse, le bedeau, le balayeur, le sonneur, les enfants de chœur.

2° que dans les communes urbaines, c'est-à-dire dans les villes, il doit être nommé et ne peut être révoqué que par les marguilliers sur la proposition du curé ou desservant; mais que dans les communes rurales, bourgs et villages, il doit être nommé et ne peut être révoqué que par le curé ou desservant. Ainsi est-il prescrit par l'art. 33 du décret du 30 décembre 1809 et par l'art. 7 de l'ordonnance royale du 12 janvier 1825, qui finit par ces mots : « leur traitement (des chantres, sonneurs et sacristains) continuera à être réglé par le conseil de Fabrique et payé par qui de droit; » c'est-à-dire par la fabrique ou à son défaut par la commune.

3° Que l'emploi de sacristain, notamment, consiste « à obéir au curé, à avoir soin des vases sacrés, des vêtements ecclésiastiques, *vestimentorum ecclesiasticorum*, en un mot *totius thesauri ecclesiastici, nec non quæ ad luminaria pertinent sive in cera sive in oleo*. (Decretal. lib. 1, tra. 26 de officio sacristæ); que l'emploi du chanteur consiste à chanter dans les offices publics où il est requis; que l'emploi du sonneur consiste à sonner selon les règlements, pour tous les offices sans distinction et sans exception.

4° Que les fonctions de sacristain sont distinctes des fonctions de servant de messe, mais qu'il n'y a pas d'incomptabilité entre elles; que, par conséquent, le sacristain peut également servir la messe, mais qu'il a droit pour cela à une rétribution particulière, et que cette dépense est obligatoire pour la fabrique parce que le servant de messe est d'une indispensable nécessité.

5° Que le sacristain a droit pour chaque fonction qu'il exerce au tarif diocésain fixé pour chaque fonction; mais qu'il n'a aucun droit dans les offices non tarifés, de même qu'il ne peut dépasser, sans injustice et partant sans engager sa responsabilité, le tarif approuvé pour les convois funèbres.

6° Enfin, que la nomination et la révocation des serviteurs de l'église dans les communes rurales dépendent absolument du curé; ce dernier a sur eux les mêmes droits qu'un maître sur ses domestiques; il pose les conditions, et ces conditions une fois acceptées font loi. Le sacristain a parfaitement le droit de réclamer une augmentation de traitement; mais le conseil de Fabrique a celui de refuser. En dernier ressort, le curé a toujours la faculté de donner congé à celui de ses employés dont il n'est pas satisfait.

Nous espérons que notre correspondant trouvera dans ces quelques lignes tout ce qui est nécessaire pour élucider un cas qui n'offre au-

cune difficulté au point de vue pratique, mais que la malice individuelle et locale pourrait essayer de compliquer.

Q. — Raynaude est un hameau du Mas-d'Azil formant une section ou une paroisse avec son curé. Il y a 800 âmes, dont 400 catholiques et 400 protestants. L'année dernière, le maire a porté un arrêté pour m'interdire les processions sur une route nationale, passant à 56 mètres d'un temple protestant. Cet arrêté, approuvé par le préfet, porte que je ne puis faire des processions de 11^h à 2^h, pour éviter des conflits, etc.

Je me suis soumis sans rien dire. Cet arrêté est basé sans doute sur l'article 45 de la loi organique. Mais une lettre ministérielle du 30 germinal, an XI a décidé que cette disposition légale ne s'appliquerait qu'aux communes où il existe une église consistoriale, approuvée par le gouvernement. En outre l'article organique 16 des cultes protestants dit qu'il faut 6000 âmes de la même communion pour l'établissement d'une pareille église.

Or, dans tout le canton il n'y a pas 6000 protestants. Il est vrai que nos protestants intitulent leur église « église consistoriale »; mais elle ne l'est pas. Par conséquent l'arrêté du maire approuvé par le Préfet est arbitraire et illégal. A qui faut-il en appeler?

R. — Le simple énoncé de la question montre, en effet, que le maire a voulu faire preuve d'un zèle indiscret et le préfet, créé et mis au monde pour rectifier l'erreur de son subordonné, s'est empressé de contresigner cet acte tyrannique. Le curé a bien fait de donner l'exemple de l'obéissance. Mais il doit en appeler au Conseil d'Etat. Plusieurs appels de ce genre et dans des circonstances analogues ont été interjetés depuis plus d'un an, et la jurisprudence ancienne n'a pas été, du moins encore, modifiée.

Q. — A certains jours, comme l'Epiphanie, SS. Pierre et Paul, le *Corpus Domini*, il est défendu de chanter la messe de *Requiem etiam præsentè corpore* (jour de l'incidence et jour de la solennité). Peut-on ces jours-là remplacer la messe de *requiem* par la messe du jour, le corps présent?

R. — Nous répondons immédiatement à la question telle qu'elle est posée. Non, c'est défendu pour un office ordinaire des morts; à plus forte raison pour les funérailles (Le Vavasasseur, cérémonial, 4^e édit., vol. I, p. 202). Le même Le Vavasasseur cite la *Revue des Sciences ecclésiast.*, t. VI, p. 475 et t. XX, p. 281. Maintenant à notre tour, nous demandons à notre correspondant qui paraît très-bien entendre la matière, pourquoi il affirme qu'aux jours de l'Epiphanie, des SS. Pierre et Paul, du *corpus Domini*, il est défendu de chanter la messe de *requiem etiam præsentè corpore*? Nous savons bien que cette défense est portée dans plusieurs *ordos* diocésains, entre autres celui de Versailles. Mais nous pensons que c'est à tort. Cette défense, en effet, ne concerne que les fêtes de première classe, pourvu que cette fête soit de précepte (S. C. 5 juillet 1698, Gardell. 3328 ad. 8, in Collen. 21 mars 1744, Gardell. 4004 ad. 3 in Burgeon.)

Mais aux fêtes de première classe, *non de précepte*, dit le P. Le Vavasssur, on peut, le corps présent, chanter la messe de *Requiem*, à moins que ce ne soit la fête du titulaire de l'Eglise. (Cérémonial part. I, sect. 2, ch. v. art. 3, n^{os} 3 et 4.)

Or, les fêtes citées par notre correspondant sont bien des fêtes de première classe, mais elles ne sont pas de précepte, du moins pour la France puisqu'elles ont été supprimées par le cardinal Caprara, légat à latere de Pie VII. Notre pensée est que les diocèses où la défense est portée, ont fait une confusion regrettable; c'est-à-dire qu'on applique une loi générale dans un pays où cette loi n'est plus légalement applicable.

Q. — Il n'est pas permis de dire une messe basse de *Requiem*, même le corps présent, les jours doubles sans privilège; et avec privilège accordé à quelques diocèses et à quelques églises, ces messes de *requiem* sont interdites dans les fêtes doubles de 1^{re} et de 2^e classe, dans les octaves de Pâques, de l'Epiphanie, etc.

Est-il licite alors de dire la messe basse du jour avec l'absoute?

R. — Ici les affirmations qui précèdent la question posée par notre correspondant sont exactes, comme on peut le voir dans le P. Levasseur, *loco cit.*, n° 14, lequel énumère en note les multiples décisions romaines sur ce point. Quant à la question elle-même, le même auteur la résout comme la précédente par la négative. Je reproduis ici son texte de l'édition de 1857 : « Il n'est pas permis de remplacer, les jours prohibés, une messe de *requiem* par la messe du jour, à la suite de laquelle on ferait l'absoute. » Et il cite en note la S. Cong. 4 août 1708, Gardell. 3642 in Picena.

Q. — Une fabrique est sans ressources, la commune se refuse à faire au presbytère les réparations indispensables. Quelle est la marche à suivre pour obtenir satisfaction?

R. — Notre correspondant ne nous dit pas de quelle réparation il s'agit : ce qui était pourtant nécessaire; car les réparations locatives des presbytères sont à la charge du curé (art. 44 du décret 1809 et art. 21 du décret du 6 novembre 1813). Or, les réparations locatives comprennent principalement les réparations à faire aux pavés et aux carreaux quand ils sont cassés; aux âtres, contre-cœurs, chambranles et tablettes de cheminées; au recrépiment aux bas des murailles des appartements et autres lieux d'habitation, à la hauteur d'un mètre, etc. Le curé répond encore des dégradations survenues au presbytère par le fait des personnes de sa maison. Conséquemment, tous les objets perdus, cassés, forcés, écornés par sa faute ou celle des siens, sont à sa charge (art. 1735 du code civil).

S'il s'agit des grosses réparations, c'est-à-dire des grands murs, des voûtes, des poutres, des couvertures entières, ainsi que des murs de soutènement et de clôture (art. 606 du code civil), la question change. Ces réparations devraient être à la charge des communes. Le décret du 6 novembre 1813 art. 21 le dit positivement. La cour royale de Paris, conformément à ce décret, a statué par arrêt du 20 décembre 1835 que la commune est tenue à effectuer ces grosses réparations sans que la Fabrique ait à justifier de l'insuffisance de ses revenus.

Toutefois d'habiles jurisconsultes énumérés par le *Journal des Conseils de Fabriques*, pensent que les Fabriques sont tenues à effectuer ces réparations quand elles le peuvent, c'est-à-dire

quand, après avoir pourvu à tous les besoins du culte, aux frais d'achats et de réparations des ornements et de tout le mobilier, des gages des officiers et serviteurs d'église, ainsi qu'aux dépenses de décorations intérieures et de réparation locatives (art. 46 du décret de 1809), il leur reste quelque somme en caisse. Mais si, comme dans le cas présent, la Fabrique est sans ressource, c'est aux frais de la commune que les réparations doivent être faites.

Dans cette dernière hypothèse, le Conseil de fabrique doit prendre une délibération ayant pour objet une demande de subvention à la commune et l'adresser avec pièces à l'appui, compte annuel, budget, au Conseil municipal. Mais les travaux ne peuvent être entrepris qu'autant que le Préfet a ordonné, sur l'avis du Conseil municipal, qu'ils seront effectués aux frais de la commune et que le Conseil municipal a procédé en la forme ordinaire, à leur adjudication au rabais (décret de 1809 art. 43, 94 et suivants). En cas de refus de la municipalité, le Préfet saisi de la question et de toutes les pièces nécessaires, peut provoquer une enquête directe par un homme de l'art et inscrire d'office, le cas échéant, au budget de la commune les dépenses nécessaires pour la susdite réparation.

LES RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

OPORTET PATI

Connaissez-vous les jardins de curé? Ils se ressemblent tous, du moins dans mon pays. Les allées en sont droites, bordées de vieux buis qui croît librement sans jamais sentir les ciseaux du jardinier. D'étroites plates-bandes ornées de fleurs irrégulièrement plantées et de poiriers en quenouille encadrent des carrés de fraisiers et de légumes, où parfois s'élève et s'épanouit comme une flamme de punch la fleur d'un artichaut oublié. Au fond de l'allée, dans une niche creusée dans l'épaisseur du mur, une petite sainte Vierge s'entoure de roses cent-feuilles et de clématites, et les abeilles de quelques ruches bourdonnent affairées autour du berceau rustique.

C'est là que le vieux prêtre vient dire son bréviaire et se reposer de ses fatigues. Heureux quand il a pu cheminer longtemps pour le service du bon Dieu, et ne pas subir la désolante inaction qu'impose trop souvent à son zèle l'indifférence ou la méchanceté des hommes!

Or, par une belle matinée d'automne, Catiche, la vieille servante du curé de Fresne, vint au jardin et cueillit des herbes et des légumes avec un soin inaccoutumé. Elle choisit précieusement du persil bien vert, du thym bien fleuri, des oignons de la plus belle venue, de l'ail, une belle feuille de laurier, et, sans s'attarder comme d'habitude à relever les œillets penchés ou à éplucher les rosiers, elle rentra vite dans sa cuisine, et alluma son feu deux heures plus tôt que de coutume.

Chose rare, elle avait ce jour-là un bon plat à

préparer. Il s'agissait de cuire un lièvre, d'en faire un pâté ! Depuis que Catiche servait le curé, pareille aventure ne lui était pas arrivée, et l'extrême sobriété du bon prêtre désolait sa cuisinière. Il ne voulait vivre que des produits de sa basse-cour et de son jardin, et donnait tant aux pauvres que Catiche, toute bonne chrétienne qu'elle fût, ne pouvait s'empêcher de murmurer parfois.

Enfin, ce matin-là, un chasseur des environs, revenant harassé et chargé de gibier, s'était arrêté quelques instants à causer avec Catiche. Elle lui avait donné à boire et le complimentait si bien, qu'il n'avait pu moins faire que de lui offrir un lièvre pour son maître. Catiche l'accepta sans cérémonie.

« Cela vous portera bonheur, monsieur Lagache, lui dit-elle. M. le curé donne plus qu'il n'a, il vit quasi de l'air du temps et n'a pas goûté de gibier depuis des années, le pauvre cher homme du bon Dieu. Avec défunt M. le doyen, mon ancien maître, c'était autre chose. M. le doyen recevait ses confrères quatre fois l'an, et ces jours-là je mettais tout par les écuelles. Notre curé, lui, n'invite jamais personne, mais il reçoit tous ceux qui viennent lui demander à dîner, et quand je me plains, il me dit : « De quoi vous inquiétez-vous, Catiche ? Mettez un œuf de plus dans l'omelette, un verre d'eau dans la soupe, et tout ira bien. »

— Quel carême ! s'écria Lagache, je m'en souviendrai, et si jamais je viens dîner ici, j'apporterai, de quoi. Adieu, mam'selle Catiche. Votre vin frais m'a fait grand bien. Mes respects à M. le curé. »

Et le père Lagache, reprenant son fusil, siffla son chien et partit gaillard.

Catiche réussit à merveille dans la confection de son pâté. Elle en rêva toute la nuit, et le lendemain attendit avec impatience l'heure du dîner pour le servir à son maître. Dès onze heures, le pâté à croûte dorée, entouré de capucines et de laurier, trônait sur la table, couverte d'une nappe blanche, et Catiche allait et venait du seuil de la porte du jardin à la fenêtre donnant sur la route, et consultait le cadran de l'horloge du clocher et le coucou de sa cuisine, trouvant l'aiguille bien lente à finir son tour.

Le curé disait son bréviaire au jardin et ne paraissait pas songer le moins du monde à l'heure du dîner.

Les trois quarts sonnèrent, et Catiche, se hâtant, dit :

« Monsieur le curé, le dîner est prêt.

— Vous vous trompez d'heure, ma bonne, dit le curé : l'Angelus n'a point sonné. Et il se remit à lire. »

Il n'y avait pas à répliquer. Catiche soupira et se mit à la fenêtre, regardant machinalement la route déserte. Tout à coup au détour du chemin, parurent trois personnes dont l'aspect fit frémir Catiche. C'étaient les deux vicaires d'une paroisse voisine, jeunes abbés de bon appétit, qui, lorsqu'ils venaient, mangeaient en un repas autant que le curé en huit jours, et avaient, de plus, la malicieuse habitude de plaisanter Catiche sur l'extrême simplicité de ses ragoûts. Et pour comble de malheur, ils amenaient avec eux

Maigrichon, leur élève, le plus efflanqué, le plus affamé des enfants de chœur. A la vue de ces trois convives inattendus, Catiche s'élança vers son pâté, le saisit et l'enferma à double tour dans l'office, comme s'il eût été une personne naturelle. Puis elle courut au jardin et, tout essoufflée, dit au curé :

« Monsieur, voici les deux abbés de Crève-cœur qui arrivent. Bien sûr qu'ils n'ont pas diné, et encore, ils amènent cet avale-royaume de Maigrichon.

— Eh bien, dit le curé, mettez trois œufs de plus dans l'omelette, ma bonne, trois verres d'eau dans la soupe, et tout ira bien !

— Ils s'agit bien de cela, s'écria Catiche. C'est le pâté qui m'inquiète. Si je le sers, il sera mangé tout entier.

— Les pâtés sont faits pour cela, je pense, dit le curé. Tant mieux si vous en avez un.

— Celui que j'ai, dit Catiche, ne doit être mangé que par vous, monsieur le curé. Il vous durera huit jours ; c'est le lièvre au père Lagache. Il est si beau, si bon ! Non, je ne veux pas qu'il soit exterminé par ces abbés indiscrets. Je vous en supplie, monsieur le curé, ne parlez pas de ce pâté. Je ferai des omelettes, des crêpes, du café, des beignets, tout ce qu'on voudra, mais ne me trahissez pas.

— Allons, allons, ma bonne, faites à votre mode, dit le curé, je ne dirai rien ; mais allez ouvrir ma porte avant que la sonnette ne se casse. »

Les abbés carillonnaient à tout rompre : Catiche les introduisit et le bon curé leur souhaita la bienvenue avec sa cordialité habituelle. Catiche se hâta d'exhiber ses plus belles assiettes, tira du vin frais, baptisa généreusement la soupe, et se mit à battre des œufs, cherchant, à force de zèle, à étourdir ses remords.

Vraiment il faut avoir le cœur endurci pour ne pas servir le pâté à ces pauvres abbés ! Ils avaient si faim ! ils marchaient depuis si longtemps ! La soupe aquatique, l'omelette aux fines herbes et la salade étaient viandes bien creuses pour leur appétit. Le bon curé le sentit : il avait déjà oublié le pâté, étant par nature fort distrait ; mais il crut devoir faire quelques excuses à ses hôtes.

« Voici un maigre festin, messieurs, leur dit-il, et je regrette bien de vous recevoir d'une manière si peu confortable. Si j'avais prévu votre bonne visite, j'aurais condamné à mort quelque poulet, quelque lapin. Que voulez-vous ? nous sommes ici loin de toute ressource, de tout marché, et quand on va surprendre un pauvre curé de village, *oportet pati*.

— Plait-il ? s'écria Catiche d'un air effrayé. Vous dites, monsieur le curé ?

— Je dis, ma bonne, je dis à ces messieurs que quand on vient dîner chez un pauvre curé, *oportet pati*.

— Hélas ! murmura Catiche, je m'en doutais bien ! et, ouvrant le buffet, elle y prit le pâté, et le mit sur la table. »

Les convives firent un grand cri.

« Quoi ! monsieur le curé, c'est ainsi que entendez les surprises ! quel pâté superbe ! et c'est pour le faire mieux apprécier que vous vous

excusez ainsi ! » Et le jeune abbé La Fringale, saisissant un couteau, ouvrit la brèche au flanc du pâté, et pénétra bientôt au cœur de la place. Il servit le curé, l'autre vicaire et lui-même, sans oublier cet abominable Maigrichon, qui déclara, la bouche pleine, que décidément il aimait mieux la croûte de pâté que le pain. Et Catiche fut proclamée pâtissière de premier ordre, et l'on reprit du pâté, on y revint, et bientôt il n'en resta plus qu'un petit morceau gisant sur les capucines qui l'avaient couronné ! » Le café pris, et les Grâces dites, les convives prirent congé, ayant encore bien du chemin à faire. Le bon curé les reconduisit, et rentrait fort tranquille, lorsque Catiche, l'abordant d'un air tragique, lui dit :

« Eh bien ! monsieur le curé, c'est ainsi que vous tenez vos promesses ? »

— Quelle promesse ? dit le curé.

— Vous m'aviez promis de ne pas parler du pâté !

— Je n'en ai pas dit un mot, ma bonne.

— Pas un mot, juste ciel ! s'écria Catiche, en levant les bras, vous m'avez dit : Apportez le pâté !

— Mais non, dit le curé, j'ai dit : *oportet pati*, c'est-à-dire : *il faut souffrir* ; c'est du latin, ma bonne.

— A d'autres, dit Catiche, ça veut dire *apportez le pâté* ; et je sais assez de latin pour comprendre cela, moi. Je n'ai pas été pour rien depuis trente ans dans le sacerdoce ! »

La bon curé fut complètement abasourdi par cet argument. Il fit ses très-humbles excuses à sa bonne, lui promit d'être plus discret à l'avenir, et onques depuis ne s'avisait de parler latin devant les cuisinières.

J. D'ENGREVAL.

COURRIER DE L'UTILE

MOYENS DE RECONNAITRE L'EMPOISONNEMENT PAR LES MOULES, DE LE PRÉVENIR ET DE LE GUÉRIR.

Il arrive quelquefois qu'après avoir mangé des moules, même en quantité raisonnable, une personne éprouve des accidents plus ou moins graves, de nature à donner des inquiétudes sérieuses. On n'est pas encore bien d'accord sur la cause de ces accidents, et l'état de crudité ou de coction de l'animal, la présence ou l'absence de crabes dans sa coquille, etc., sont des conditions dont l'influence n'est nullement démontrée. Toutefois, le fait existe ; les indigestions de moules sont chose commune, et, comme il est probable qu'elles n'empêcheront pas pendant longtemps encore l'usage de ces mollusques dans l'alimentation, nous voulons indiquer à nos lecteurs les signes auxquels ils pourront reconnaître l'empoisonnement et les remèdes qu'ils devront y apporter.

Mais, tout d'abord, nous conseillons fortement à toute personne qui mange des moules de les assaisonner avec une petite quantité de vinaigre.

Si l'empoisonnement se manifeste, on verra la personne qui a mangé des moules ressentir quelques heures après la digestion, un malaise dans l'estomac et dans le ventre, et même quelquefois de véritables douleurs. Puis elle pâlera, éprouvera des frissons, une sensation de courbature et d'anéantissement général ; elle sera obligée de prendre le lit et sa défaillance pourra aller jusqu'à une syncope ; ses extrémités seront froides ; sa face exprimera l'angoisse et l'abattement des forces. Que faire alors ?

Si la digestion n'est pas terminée dans l'estomac, c'est-à-dire s'il n'y a pas plus de deux ou trois heures que les moules ont été mangées, cherchez par tous les moyens possibles à provoquer le vomissement ; donnez au malade un ou deux verres d'eau tiède ; s'ils ne produisent pas d'effet, chatouillez le fond de sa gorge avec une plume d'oie ; si vous n'obtenez pas plus de résultat, procurez-vous un gramme de poudre d'ipécacuanha et faites-le lui avaler dans un peu d'eau chaude.

Si, au contraire, la digestion paraît faite, donnez promptement un purgatif quelconque : une once d'huile de ricin ou une même quantité de sulfate de soude dans un verre d'eau, puis plusieurs tasses de bouillon aux herbes.

Quelquefois on est embarrassé entre le vomitif et le purgatif : on peut sans inconvénient trancher la difficulté en prenant les deux ; il n'en résulte aucun inconvénient et, assurément, ce moyen est le plus sûr.

Une fois délivré de son aliment dangereux, le malade boira de temps en temps quelques cuillerées d'eau dans laquelle on aura mis un cinquième de vinaigre.

Si le malade continue à être anéanti et déprimé, un peu de vin chand et du café additionné d'eau-de-vie lui seront très-utiles. On lui en fera boire à plusieurs reprises quelques gorgées. On aura soin en même temps de le ranimer en l'enveloppant de serviettes chaudes et de couvertures, et en lui plaçant à ses pieds une bouteille d'eau chaude.

Dans certains cas, au lieu de cet anéantissement et de cette prostration persistante, on a un peu d'agitation et de délire. On donnera alors avec avantage au malade quelques gouttes d'éther sur du sucre et on en renouvellera plusieurs fois l'administration. On pourrait encore plus facilement lui faire prendre toutes les demi-heures une cuillerée à café de sirop d'éther.

Enfin, une fois remis de son indisposition, le malade devra, pendant un certain temps, veiller sur son alimentation et sur tout son régime.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 15. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Sexagésime* : 1° Sujet tiré de l'Evangile, *homélie*. 2° Autre sujet tiré de l'Evangile, *sermon*. 3° Catéchèses. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : II. Le prêtre exemplaire divin. — DERNIERS DÉCRETS DE LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX. — SERMONNAIRES POUR LE CARÊME. — PROGRAMME DE L'Ami du clergé. RÉSUMÉ DES MATIÈRES PUBLIÉES DANS LES 13 PREMIERS NUMÉROS. — LISTE D'OUVRAGES SPÉCIAUX POUR LE MOIS DE MARS. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Liberté des cimetières chrétiens. — A PROPOS DU PHILLOXERA. — CONSULTATIONS : Application de la messe *pro populo*. Dans quel cas et sous quelles conditions une fabrique peut concéder une chapelle, une tribune, etc., en faveur d'un particulier et de sa famille. Si les fabriques ont qualité pour faire assurer contre l'incendie les églises et le mobilier qu'elles renferment. — COURRIER DE L'UTILE : Travaux de février au Jardin fruitier, au Potager, au Parterre.

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Semen est verbum Dei. (Luc, 8.)

La semence, c'est la parole de Dieu. Telle est l'explication que Jésus-Christ nous a donnée lui-même de la parabole qu'il nous propose dans l'évangile de ce jour. Celui qui sème — sortit pour aller semer son grain. — Ce semeur, quel est-il ? C'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui sortit du sein de son Père pour venir répandre sur la terre la semence de la divine parole. Remarquez que sous quelque emblème que Dieu nous soit présenté, c'est toujours lui qui fait les premières avances.

Sous l'image d'une semence qui, tombant dans différents terrains, produit différents effets, Jésus-Christ nous présente les divers auditeurs de la parole sainte et les effets variés qu'elle produit en eux. — Il en distingue quatre sortes :

I. Ceux en qui la parole divine ne pénètre point et qu'elle ne frappe qu'à l'extérieur. Comme la semence tombée sur le chemin est foulée aux pieds, image du mépris de ces hommes pour la parole sainte, elle est enlevée par les oiseaux, image du démon sans cesse occupé à empêcher la parole de Dieu de fructifier en nous et à faire naître des dispositions mauvaises. — *Esprit de dissipation* — le corps est présent, mais l'esprit est éloigné. — *Esprit de curiosité* — on espère entendre des choses nouvelles. — *Esprit de critique*, — on s'érige en tribunal pour juger la parole divine ; on se fait gloire d'être difficile. — *Esprit de contention* — on prétend prescrire aux envoyés de Jésus-Christ et les sujets qu'ils traitent et jusqu'à la manière dont ils en parleront. — *Esprit d'aveuglement* — on ne veut point s'appliquer personnellement les vérités que l'on entend, on les croit nuisibles pour soi ; on saisit avec avidité tout ce qui peut avoir rapport au prochain, on en fait des allusions, des rapprochements, des applications contraires toujours à la charité, souvent à la justice et à la vérité.

II. Une seconde sorte d'auditeurs ne laisse pas la précieuse semence à la surface ; elle pénètre au dedans, elle germe même. Pourquoi donc ne fructifie-t-elle pas ? C'est qu'ils ne lui présentent pas assez de profondeur pour qu'elle puisse étendre ses racines. — Ames droites, mais faibles, sensibles, mais légères ; aimant le bien,

mais entraînées au mal. — La parole divine, regue d'abord avec joie, est contrariée et combattue l'instant d'après. Cette disposition de légèreté et d'inconstance est d'autant plus funeste qu'elle tranquillise sur l'état présent de l'âme et rassure sur son état futur.

III. Certains auditeurs apportent des dispositions plus favorables à la parole divine, qui cependant n'y fructifie pas davantage. La semence tombe dans un sol fertile, elle ne rencontre pas de pierres, c'est-à-dire de passions violentes; en conséquence, elle germe, elle étend ses racines, elle s'élève même, et ce n'est qu'au moment de porter du fruit qu'elle avorte. Des épines funestes, c'est-à-dire des attachements dangereux, faibles dans le commencement, mais dont on a eu l'imprudence de ne pas prévoir l'accroissement, ont ses, ~~par l'étouffer~~ — Les sollicitudes, les richesses, les plaisirs, que nous présente sous l'emblème des épines, ne sont pas des choses criminelles en elles-mêmes; c'est l'abus que nous en faisons, c'est l'affection que nous y portons qui les rendront telles. — Le divin Sauveur compare ces divers attachements aux épines, parce qu'ils produisent le même effet. — A preuve, un homme reçoit avec docilité la parole divine, il cultive avec soin les vertus qu'elle fait germer dans son cœur; mais en même temps, il nourrit les choses du siècle, les richesses, les plaisirs. Il croit, contre la parole de Jésus-Christ, qu'il pourra servir à la fois deux maîtres et continuer d'aimer le monde sans cesser d'aimer Dieu, et il espère acquérir le bonheur de la vie future, en jouissant des agréments de la vie présente; mais de degrés en degrés, les attachements profanes, qui d'abord font perdre le goût des pieux exercices, en font perdre aussi l'usage; — le cultivateur intelligent arrache les herbes vicieuses, car il faut ou qu'elles étouffent le froment, ou qu'elles soient étouffées: de même il faut que l'amour du monde soit détruit par l'amour de Dieu, ou qu'il le détruise.

IV. Les auditeurs, dans lesquels la parole divine produit des fruits abondants, sont ceux qui lui donnent entrée dans leur cœur et l'écoutent avec les sentiments qu'elle demande. Après l'avoir reçue, ils en retiennent précieusement les impressions. Ils la cultivent soigneusement et écartent tous les obstacles.

Une dernière réflexion douloureuse: grande quantité de semence qui se perd ou sur le chemin, ou parmi les pierres, ou entre les épines; petite portion qui est reçue dans la bonne terre.

Autre sujet tiré de l'Evangile. — Sermon.

Semen est verbum Dei. (Luc, 8.)

La parole de Dieu est vivante et pleine d'efficacité; elle est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, elle arrive jusqu'au plus intime de l'âme; elle discerne les pensées et les intentions les plus secrètes du cœur. — Ces paro-

les de S. Paul aux Hébreux nous donnent une idée des ineffables richesses de la parole évangélique. Là est exprimée sa céleste origine. Elle vient de Dieu, elle est l'expression, la manifestation, l'effusion de Dieu même. Elle est vivante, puisqu'elle fait vivre notre âme de foi, d'espérance et d'amour. Elle a remué le monde et changé la face de l'univers. Chose étonnante, cette parole si féconde ne produit de nos jours que bien peu d'effets! D'où vient cela? Aurait-elle, à force de s'épandre, consumé tous les germes de sa primitive vertu? Non, mais l'apôtre nous indique la cause de ce triste spectacle: « Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus porter la parole substantielle de la vérité; ils chercheront des maîtres sans mission, sans autorité, pour nourrir des visions et des chimères, ils se boucheront les oreilles pour ne pas entendre la vérité; ils n'aimeront que les fables et les mensonges. Ils ne pourront plus porter cette parole forte et sévère. » Pour échapper à ce malheur, rappelons-nous ce que 1^o la parole de Dieu nous apporte, 2^o ce que nous lui devons.

1^o Ce qu'elle nous apporte? Rien de plus grand, de plus profond, de plus sublime. Ecoutons le séraphin de l'Evangile, l'inspiré de Patmos: *Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu*, etc., etc. Tout est dit, nous savons les splendeurs de la parole incréée. Avant l'aurore des temps, par delà tous les siècles, le Verbe était. Dieu se parle à lui-même dans les régions inaccessibles et les profondeurs de son être: cette parole qu'il prononce fait jaillir du néant l'univers, et l'homme, créé à l'image de son auteur, sait la place qu'il occupe, sa grandeur et ses destinées. Qu'il vienne à faillir, qu'il entraîne avec lui dans sa chute la grande famille dont il est père, la parole sainte sera encore là pour illuminer son regard, relever ses espérances, lui montrer dans l'avenir le Sauveur. Cette parole se transmet par la tradition; le peuple juif en a le dépôt sacré. Isaïe, Daniel, Jérémie, tous les prophètes en sont les organes et les interprètes; puis quand les temps sont accomplis, cette parole s'incarne, devient fils de l'homme. Alors, on l'entend au milieu des docteurs, sur la montagne, dans les rues, les places publiques de Jérusalem, à travers les bourgades et les cités. Le moment vient, enfin où tout se consomme au Golgotha; mais, avant d'expirer, la grande victime la confie à ses disciples, les charge de la transmettre au genre humain dans tous les points du temps et de l'espace. Elle éclaire tout homme qui marche par les voies obscures de l'exil: elle l'éclaire dans le monde physique, dans le monde de la grâce et dans celui de la gloire. Que reste-il à l'intelligence où elle n'a plus d'écho? Demandez-le à l'incrédule, au matérialiste, à tous les faiseurs de systèmes; demandez-leur Dieu, l'homme, l'univers, pour toute réponse: des assertions orgueilleusement absurdes.

L'homme ne vit pas seulement de pain. Et cependant on lui a dit: Descends du trône que tu t'es élevé dans ta pensée; tu n'es que matière; tes destinées, elles sont renfermées entre les langes du berceau et les suaires de la tombe.

Que la terre te soit légère ; là, doit se borner ton suprême désir. — Comme la divine parole foudroie ces théories dégradantes ! avec quelle puissance elle élève l'édifice de notre grandeur ! C'est que seule elle est investie de la vraie lumière. Écoutons le grand Maître : *Je suis la voie, la vérité et la vie*. Or, la vérité se transmet par la parole, non par la parole des sages, celle-là ne sut jamais rien éclairer ; mais par toute parole qui sort de la bouche de Dieu. On ne vit pas avec des opinions ; on ne vit pas avec le ver rongeur du doute, il faut la vérité ; de là vient qu'il y a tant d'intelligences malades, s'en allant tristes dans le chemin de la mort ; elles meurent de faim. La preuve, rappelez-vous où en était le monde quand Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations*. La parole divine apporte donc la vérité, le pain de l'âme, l'aliment qui sanctifie l'homme moral.

2^o Quo devons-nous à la parole divine ? Quelles sont les dispositions qui peuvent seules en assurer les fruits ? La première disposition est une disposition de foi ? C'est Dieu lui-même qui parle dans la chaire, de vérité : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ; je mettrai ma parole sur vos lèvres. — Le prêtre ne fait donc que prêter son organe au Verbe de Dieu ; il ne peut dès lors enseigner autre chose que les divins préceptes ; sa mission, il la tient de l'Eglise ; sa mission, il la remplit devant ceux qui ont la garde du dépôt sacré. Point de pensée à lui, il n'est que l'écho de la vérité éternelle.

Seconde disposition : Recueillez-la avec une humble docilité, la docilité d'un enfant. Pourquoi ? parce qu'elle vous apporte des dogmes, des vérités écrasantes pour votre faible raison. Elle vous apporte toutes les vérités et tous les conseils de Dieu. Et quel est celui qui aurait la témérité de pénétrer les secrets de Dieu ? Illuminez-vous donc comme de petits enfants, car le Seigneur a dit : Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans mon royaume.

Troisième disposition : — la faim et la soif de la vérité divine. — Voyez comme les hommes sont malheureux sur la terre ! combien qui sont en quête de la vérité, qui la cherchent en dehors de Jésus-Christ ! ils la cherchent hors de sa voie, hors de ses communications : ils ne la trouveront jamais, ils mourront dans leur faim, parce que Dieu ne remplit que ceux qui sont affamés de sa vérité, c'est-à-dire de sa parole.

Passages de l'Ecriture Sainte. — *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (Ps. 118.)

Verba, quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt (Joan. vi, 64.)

Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis (Joan. viii-47.)

Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt (Rom. xv-4.)

Non in solo pane vivit homo : sed in omni verbo, quod procedit ex ore Dei (Matth. iv-4.)

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud (Luc. xi-28.)

Passages des Saints Pères. — Plus est, verbi pabulo victurum in perpetuum mentem reficere, quam ventrem morituræ carnis terreno cibo satiare (S. Greg.).

A quocumque proferatur verbum Dei, non est attendendum a quo proficiscatur verbum, sed ejus sit verbum, quia non vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis (S. Aug.).

Innumeras utilitates facit verbum Dei in anima ; nam frænât eam a peccatis, vivificat, illuminat, inflamat, mundat, pascit, confirmat, sanat, fœcundat... Etenim verbum Dei est frænnum, vita, lux, ignis, cibus, medicina, virtus et purificatio cordium (S. Thom. Vill.).

CATÈCHÈSES ¹

XII

DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME

Exiit qui seminat seminare semen suum
(Luc. viii.)

« Cette semence répandue sur la terre est la parole de Dieu, suivant l'explication qu'en donne le Seigneur. » (C. C. Trid.)

Pour répondre à la pensée de Notre-Seigneur dans sa belle parabole de la Semence, nous allons montrer la nécessité de la parole de Dieu et l'obligation pour nous d'y soumettre notre intelligence par la foi, et notre volonté par la charité.

1. La parole de Dieu nous est-elle nécessaire ? — Etant composés d'un corps et d'une âme, nous avons besoin pour notre vie naturelle et surnaturelle d'une nourriture matérielle et d'une nourriture spirituelle. Voilà pourquoi dans l'Oraison Dominicale Jésus-Christ nous fait adresser à Dieu cette demande : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Or cette demande a pour objet, non-seulement le pain matériel nécessaire à la vie de notre corps, mais aussi le pain spirituel nécessaire à la vie de notre âme. C'est du pain spirituel que parlait Notre-Seigneur, lorsqu'il dit à ses disciples : « Travaillez à acquérir, non la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle. » (Joan. vi, 27.) Il y faisait encore allusion dans ces paroles, qu'il adressait à la foule des Juifs : « Vous vous pressez avidement à ma suite, parce que vous avez été témoins de la prodigieuse multiplication des pains ; mais j'ai un autre pain, dont vous devez être beaucoup plus avides. » (Ibid.) Or, le pain spirituel, dont nous avons besoin pour la vie de notre âme, comprend, avec la grâce et les sacrements où elle nous est communiquée, la parole divine. Que la parole divine soit une nourriture nécessaire à notre âme, c'est une vérité de foi. Car il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matth. iv.

1. Voir l'Ami du Clergé, n^{os} 4-14.

4. — Deut. VIII, 3. — Luc. IV, 4.) C'est la nourriture que nous offre la Sagesse, en nous disant : « Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai versé. » (Prov. IX, 5.) Elle nous communique, avec le Saint-Esprit, la foi, qui éclaire notre intelligence; l'espérance, qui satisfait notre cœur en lui promettant la jouissance des biens célestes; et la charité, qui affermit notre volonté dans la pratique de la vertu. Aussi Jésus-Christ l'appelle « esprit et vie. » (IC. II, 32. — I S C. II, 107-108.) (1).

II. *Comment devons-nous soumettre notre intelligence à la parole de Dieu ?* — C'est par la foi. En effet, la parole de Dieu ayant pour but de nous enseigner les vérités qu'il nous a révélées et les préceptes qu'il nous a imposés, c'est pour nous une obligation de les croire. La foi est absolument nécessaire au salut.

« L'Evangile à toute créature; celui qui croira « sera sauvé, mais quiconque ne croira pas « sera condamné. » (Marc, XV, 15.) « Sans la foi, » écrit S. Paul, « il est impossible de plaire à « Dieu. Ainsi la première chose que doit faire « celui qui veut s'unir au second Adam, c'est « de croire en lui. » (Hebr., XI, 6.) Quoique la foi habituelle infuse suffise pour le salut aux enfants morts avant l'usage de raison, cependant elle ne suffit pas aux adultes. La foi actuelle leur est nécessaire. Et ils sont tenus de produire formellement des actes de foi implicite ou explicite. A l'exception des principales vérités de la Religion, la foi implicite est suffisante. Mais il est nécessaire, de nécessité de moyen, de croire explicitement qu'il y a un Dieu, Créateur et Souverain Maître de toutes choses et Rémunérateur de ceux qui le recherchent. La foi explicite aux mystères de la Très-Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption est également nécessaire au salut. Il s'ensuit qu'on doit connaître ces vérités. Chaque Fidèle est donc obligé de savoir au moins substantiellement le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, le Décalogue, les Commandements de l'Eglise et ce qui concerne les Sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie. Pour les autres Sacrements, la foi explicite n'est nécessaire qu'à celui qui les reçoit. (I C. III, 20. — I SC. III, 216-217.)

III. *Comment devons-nous soumettre notre volonté à la parole de Dieu ?* — C'est par la charité. En effet, comme la parole de Dieu doit nous diriger et nous affermir dans le chemin du Ciel, il faut que notre volonté, pour la rendre efficace, suive toujours son impulsion salutaire en observant avec fidélité les préceptes qu'elle nous impose. Or tous ces préceptes sont renfermés dans la charité et en dérivent comme de leur source, ainsi que nous l'apprend Jésus-Christ lorsqu'il dit à un Docteur de la Loi : « Tu aime-
« ras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,
« de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là

« le premier et le plus grand commandement.
« Et voici le second qui lui est semblable :
« Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
« Or ces deux Commandements renferment
« toute la Loi et les Prophètes. » (Matth. XXII, 37-40. — I C. III, 9. — I SC. III, 178-180). Que nous soyons tenus d'observer la Loi de Dieu, c'est une vérité incontestable. Car à un jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait pour être sauvé, Notre-Seigneur répondit : « Si tu
« veux entrer dans la Vie, garde les Commande-
« ments. » (Matth. XIV, 17) Il en résulte que, la charité étant la plénitude de la Loi et en renfermant tous les préceptes, nous devons la pratiquer. La charité est donc absolument nécessaire au salut. De là ces paroles de l'Apôtre : « Lors même que je distribuerais toutes mes
« richesses aux pauvres et que je livrerais mon
« corps aux flammes, si je n'ai point la charité, « tout cela ne me sert de rien. » (I Cor. XIII, 3.) C'est la charité qui donne aux autres vertus toute leur efficacité. On a, par conséquent, avec elle toutes sortes de biens. Car c'est la véritable sagesse dont il est écrit au Livre des Proverbes, que sa possession est préférable à tous les trésors, que ses fruits valent mieux que l'or le plus pur et les pierres les plus précieuses et que rien de ce qui est désirable au monde ne peut lui être comparé. (Prov. VIII, 1. — I C. III, 34. — I SC. III, 282.)
L'abbé REGNAUD.

LE MANÈGE DU PRÊTRE

II

LE PRÊTRE EXEMPLAIRE DIVIN.

Par sa chute, le médiateur devient encore une pierre de scandale. Quoi qu'il en soit de l'innocuité du prêtre devant Dieu, il s'en dégage toujours, par rapport aux hommes, de funestes conséquences. Ou bien la société ne la connaît pas, et alors, l'apostolat de cet envoyé hypocrite sera frappé de caractères suspects. Sous prétexte de charité, il ménagera des désordres qui font l'opprobre de sa propre conscience. Peu à peu son champ se couvrira de ronces et d'ivraie; par la trahison implicite de ses tolérances ou de ses silences intéressés, souvent il désertera à l'ennemi. Le monde, content de n'être point inquiété par lui, dira souvent : c'est un excellent homme; ses supérieurs diront : c'est un sujet douteux, et Dieu dira : c'est un chien muet, un sépulchre blanchi : *Canes muli, non valentes latrare* (1), *similes estis sepulcris dealbatis* (2).

Ou bien les vices du pasteur transpireront aux yeux du monde, et, alors, les mœurs publiques, semblables aux édifices que minent de sourdes infiltrations, seront lentement détériorées par l'autorité d'un tel exemple, et quand un bon père viendra prendre possession de cette bergerie, il lui faudra longues années pour laver les traces laissées par son prédécesseur. Pour-

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 32. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 107-108.

1. Is., LVI, 10.

2. Matth., XXIII, 7.

quoi voit-on souvent, côte à côte, une paroisse très-chrétienne et une autre qui ne l'est pas ? Ce n'est point la différence des climats, ni celle des mœurs, ni celle des courants publics qui créa ces anomalies, c'est la différence des pasteurs. La première eut un gardien fidèle ; quant à la seconde, plaignons-la : *Singularis ferus depastus est eam* (1). Oui, *singularis ferus*, car quel ravageur étrange un loup déguisé en pasteur !

Encore si la foi ne venait pas échouer avec la moralité contre de tels exemples ; mais, à la vue de ces prêtres qui se permettent presque tout ce qu'ils condamnent dans les autres, le peuple, qui les suit à la trace, leur dit : *Assumis testamentum meum per os tuum, tu vero odisti disciplinam. Si videbas furem, currebas cum eo ; cum adulteris portionem tuam ponebas ; sedens adversus fratrem tuum loquebaris ; adversus filium matris tuæ ponebas scandalum : hæc fecisti, arguam te et statuam contra faciem tuam* (2). Bientôt une conclusion se dégage de cette accusation publique contre un pasteur, c'est celle-ci : *Qualis est Deus eorum qui talia agunt ?* (3) Peu à peu, les fidèles abandonnent un Dieu que ses propres ministres ne prennent pas au sérieux, et le péché des enfants d'Elie devient énorme parce qu'il détourne les adorateurs du sacrifice : *Erat peccatum puerorum grande nimis, quia homines retrahebant sacrificio* (4).

De cette sorte, notre puissance de scandale égale la hauteur de la place que nous occupons dans l'Eglise, et, si nous tombons de la voûte de son Ciel, comme Lucifer, c'est en entraînant la troisième partie des étoiles. Aussi, il me semble entendre l'Eglise demander, en quelque sorte, trêve et merci à son médiateur criminel : « Vous êtes, lui dit-elle, la plus grande affliction de mon histoire si pleine de déchirements. Au commencement, j'ai vu les tyrans armés contre ma jeunesse, ils ne pouvaient arrêter la marche sereine de mes triomphes : *Sæpe expugnaverunt a juventute meâ, etenim non potuerunt mihi*. Plus tard, j'ai vu les hérésies ourdir leurs trames perfides pour m'enlacer, c'est en vain qu'elles tendirent leurs iniques réseaux : *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores, prolongaverunt iniquitatem suam* (5) ; mais, aujourd'hui, je suis à la fois insultée au dehors par mes ennemis, et frappée à mon foyer par mes fils : mon immortalité survit à ce malheur, mon cœur ne s'en console pas ! »

Le sacerdoce, d'ailleurs, a été défini, tantôt la tête, tantôt le cœur de l'Eglise, et, quand on peut dire de lui : *Omne caput languidum, et omne cor mærens* (6), alors la vie de l'institution divine est attaquée à son centre, car les maladies de cœur sont les plus dangereuses. Ne créons jamais au cœur de notre mère une telle douleur ni une telle infirmité, et faisons aujourd'hui notre examen de conscience au point de vue de nos obligations envers l'édification publique. Ah ! si l'hérésiarque Béranger se désespère, à

l'heure de la mort, en répétant : « Comment serait-il sauvé, celui qui en perdit tant d'autres ? » quelle sera notre attitude devant ce juge inexorable qui, appelant devant nous toutes les âmes dont nous aurons été la ruine, nous demandera ce compte effrayant : *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram* (1).

Enfin, l'instituteur et l'exemplaire de l'Eglise se change en impénitent. Prenons ceci, mes vénérés Confrères, avec les mitigations d'une sainte théologie ; malheur à moi si j'osais, avec mes péchés et ma misère, me faire, au milieu d'une si respectable assemblée, le prédicateur du désespoir ! Mais, dans un sens bien entendu, rien de plus facile à justifier que cette exagération apparente de saint Augustin : *Quis vidit clericum cito pœnitentiam agentem* (2) ? Faudrait-il vous en donner la preuve ? Ce qui convertit, ordinairement, ce sont les coups de tonnerre de la chaire chrétienne ou les révélations des bons livres : quand se convertira-t-il alors, ce prêtre qui n'a rien de nouveau, ni à entendre, ni à lire, ni à méditer ? Ce qui convertit, ce sont les représailles d'une conscience plus endormie que blasée : comment se réveillera-t-elle cette conscience de prêtre étouffée, par l'habitude de la profanation, sous une montagne d'iniquités ? Ce qui convertit, c'est la fréquentation des saints et le spectacle des grandes vertus : comment changera-t-il ce prêtre qui voit tous les jours les anges de cette terre pleurer à ses pieds leurs misères sans détester les siennes, qui entend les accusations de tout le monde et ne s'accuse pas ? Enfin, ce qui convertit, ce sont les surprises et les terreurs de la mort : à quand la conversion de ce prêtre qui s'est accoutumé à voir mourir de sang-froid, et qui passe, du lit des agonisants au bord des tombeaux, sans proférer un acte de contrition ?

Le voilà marqué, dans son péché, du caractère d'endurcissement, et le plus malheureux ou le plus méprisable des hommes : le plus malheureux, s'il a conscience de sa déchéance, le plus méprisable s'il ne la sent pas : ajoutons : le plus méprisé, si elle est connue. Or, le mauvais prêtre ne tarde pas à être démasqué. *Non potest civitas abscondi suprà montem posita* (3), et dès l'instant que ses voiles sont tombés, il devient, dans l'opinion du monde, l'image la plus expressive de la misère humaine. En le voyant approcher, sur son front, comme sur celui de Caïn, on semble lire tout bas. Cette onction qui formait, jadis, autour de sa tête, un diadème de gloire, s'y est changée en une tache indestructible, et, semblable au roi de Babylone, s'il tombe, c'est dans un abîme si profond qu'il faut se pencher pour le regarder.

Qu'ai-je nommé, le roi de Babylone ? Les Pères, nous l'avons vu, ont souvent esquissé le parallèle entre les rois et les prêtres. Mais, s'il y a de la ressemblance dans leurs grandeurs, quelle différence dans leurs chutes ! Les premiers peuvent conserver la gloire en perdant la couronne, les seconds gardent la couronne et perdent à jamais l'honneur. Alors, les pierres

1. Ps., LXX, 14.

2. Ps. 49.

3. S. Laur. Just.

4. I Reg., II, 17.

5. Ps., CXXVIII, 1, 3.

6. Is., I, 5.

1. Ezech., III, 18.

2. Hom. 40, in c. 21 Matth.

3. Matth., v, 14.

du sanctuaire sont dispersées sur les places publiques, et le monde, en contemplant ces ruines, s'émeut d'une stupéfaction sans pitié : *Quod si sal evanuerit, in quo salietur? Ad nihilum valet ultra, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus* (1).

Voyez-vous ces déserteurs du clergé de France qui passent, sous de faux noms, la frontière suisse pour aller desservir de schismatiques autels? Ce sont des enfants prodiges de la maison de Dieu, envoyés par Satan aux viles occupations de sa terre lointaine : *Misit eos in villam suam* (2). Voyez-vous, dans la ville de Paris, ce cocher de fiacre, voyez-vous ce portier de grande maison, voyez-vous cet ouvrier d'imprimerie, voyez-vous, enfin, de par le monde, toute cette catégorie de déclassés, dont le bon langage rend la misère problématique, et dont le regard, toujours un peu faux, n'ose pas se lever de peur de rencontrer des reproches dans le regard de la société? Ce sont des flétris de presbytère en qui le caractère sacré perce, quelquefois, jusques sous le masque de la dépravation, parce que Dieu leur laisse la liberté d'être mauvais prêtres, non celle de se *dépêtriser* : *Filii inclyti qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora* (3). O Dieu! la preuve qu'ils étaient bien haut, c'est le mal qu'ils se sont fait en tombant.

Et ne cherchez pas à éluder la prédication de tels exemples, sous prétexte qu'elle ne s'adresse qu'aux exceptions. Il est vrai; mais n'est-ce point des exceptions qu'il faut s'occuper durant les premiers jours de la retraite? Oui, c'est à l'adresse des exceptions, mais l'épouvantail des grands crimes pousse la conscience vers les grandes vertus. Oui, c'est à l'adresse des exceptions; aussi, vous tous qui êtes loin de tels excès, pardonnez-moi des allusions outrageantes pour vos vertus. Mais vous, ô mon jeune ami, qui descendez la pente de ce gouffre, laissez-moi vous tendre la main, vous arracher à la mort et vous rendre à l'Eglise, qui pousse déjà ce cri de deuil sur votre dégradation! *Quomodo obscuratum est aurum* (4)?

Voulez-vous voir la même vérité confirmée par un chapitre d'histoire? Un jour, un vénérable prêtre bien connu, vint me demander notre hospitalité de communauté pour se reposer. Il paraissait moralement très-fatigué. Je l'interrogeai, il me répondit : « J'étais directeur de grand séminaire, une bonne inspiration me dit : il y a tant de mal en France, et l'on y célèbre tant de messes! Il doit exister un désordre autour des autels qui en paralyse la vertu, et, touché jusqu'aux larmes de ce malheur, je fis vœu de me consacrer à la réhabilitation des mauvais prêtres! Bientôt je conçus l'idée d'un séminaire de pénitence annexé à un monastère de la Grande-Trappe : j'écrivis à Nosseigneurs les évêques pour demander leur concours; dans quelques mois, le nouvel établissement comptait bon nombre de pensionnaires. »

Trouvant cette idée d'une charité sublime, je félicitai le saint vieillard avec émotion, mais il ajouta : « Ne me félicitez point, car l'œuvre

était d'une difficulté matérielle et morale telle qu'elle a croulé en peu d'années. Tous les confrères que je m'étais donné pour auxiliaires moururent à la peine. Resté seul, je dus quitter ce toit, sous lequel j'avais entrevu tant de bien à faire, et c'est pourquoi je vous arrive, malade de mes efforts, malade de mes souvenirs, et, aussi, un peu malade d'avoir manqué le plus beau martyre sous lequel un prêtre puisse succomber. » Comme je lui demandai quelle avait été, sur l'ensemble de ces pénitents, la proportion des amendements obtenus, il me donna cette effrayante statistique : « Un tiers s'est converti, un tiers a biaisé sans cesse, un tiers a fini dans l'impénitence désespérée. »

Je vous disais, naguère, l'histoire de nos grandeurs, voilà celle de nos ruines. Ah! quand vous contempniez ce prêtre au-dessus des séraphins, au-dessus de Marie, émule des trois personnes divines, auriez-vous imaginé qu'on pût le trouver, en ce moment, dans de telles profondeurs? A cette vue, pénétrons-nous d'un double sentiment : grande joie de notre élévation : *Lætetur ad ascensum*; grande crainte de notre déchéance : *Timeamus ad lapsum* (1). Heureux ceux d'entre nous qui feront servir le malheur de pareilles déchéances, soit de motif de préservation à leur innocence s'ils ne l'ont pas perdue, soit de motif de pénitence à leur péché s'ils furent coupables. Dans un cas comme dans l'autre, ne laissons pas tomber notre courage devant ce spectacle des misères sacerdotales; mais redressons-nous; le repentir peut tirer parti même de nos fautes pour nous élever au faite de la vertu par l'humilité, et alors se vérifie la belle pensée de saint Augustin : *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum... etiam peccata* (2). Amen.

R. P. CAUSSETTE.

CONGREGATIONS ROMAINES

CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par décret du 16 septembre 1878, promulgué le 24 du même mois, ont été mis à l'index les ouvrages suivants :

- *Exposition critique de la Genèse* (en italien), par J.-B. GIOLA (Rome, Mugnoz, 1877).
- *Le procès de Jésus-Christ* (en français), par Aurélien SCHOLL (Paris, M. Dreyfous, édit.).
- *Religion et Politique* (en français), études supplémentaires et lettres précédées d'une notice biographique (Paris, Calman Lévy, édit., 1878).
- *Nouvel essai sur l'action de Dieu sur la liberté de l'homme, selon la vraie doctrine de saint Thomas* (en italien), par le P. GIACOMO du Saint Cœur de Marie (Naples, imprimerie de l'Académie royale des sciences physiques et mathématiques, 1877. (Décret du Saint Office, du 14 août 1878).

— *Nouvel essai sur l'action de Dieu, etc.* Défense de l'auteur (même imprimerie, 1878), même décret. L'auteur s'est honorablement soumis et a réprouvé son ouvrage,

1. Matth., v, 13.

2. Luc, xv, 15.

3. Thren., iv, 1.

4. Thren., 4, 2.

1. S. Hier., lib. XVIII, in c. 44, Ezech.

2. S. Aug., in Epist. ad Rom.

SERMONNAIRES POUR LE CARÊME

LES ENSEIGNEMENTS DE N.-D. DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque. conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

LA DOCTRINE DU CHRÉTIEN, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. *Le Symbole des apôtres. — Les Actes du concile du Vatican.* — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. *Fin du Symbole. — Le Décalogue et les Sacraments.* — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. *Suite des Sacraments. — Prière. — Sujets divers.* — 1 vol. de 511 pages.

IV^e VOLUME. *Sujets de circonstance. — Le Syllabus commenté.* — 1 vol. de 671 pages.

COURS DE CONFÉRENCES SUR LA RELIGION, très-complet et très-suivi, ou les dogmes, les preuves, les préceptes, les sacrements, les fêtes, l'histoire du christianisme, et aussi les vices, les vertus, les fins dernières, tout ce qui concerne la prière, le sacrifice, l'Eglise, exposés du haut de la chaire, d'après un nouveau plan, le plus conforme à la nature de l'esprit humain et à ses dispositions actuelles; cours le plus complet, le plus suivi, le plus neuf sous bien des rapports, et aussi le plus solide qui ait paru, par M. l'abbé A.-F. RUA. Troisième édition, *retouchée* et renfermant cinq conférences de plus que la deuxième, vingt-cinq de plus que la première, et d'autres additions très-considerables. Ouvrage approuvé et vivement recommandé par plusieurs éminents prélats, et extrêmement utile à tous les prêtres, à toutes les personnes chargées d'enseigner la religion, et à toutes celles qui désirent s'instruire sur celle-ci d'une manière solide. — 3 beaux et forts vol. in-12, de xxiv-551, 538 et 487 pag. impression compacte. 10 fr.

COURS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Couture. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvi-501 et viii-519-xxlviii pages très-compactes. 6 fr.

ENCYCLOPÉDIE DE LA PRÉDICATION CONTEMPORAINE, recueil de conférences, sermons; panégyriques, discours de circonstance, etc., etc., d'après NN. SS. les évêques, etc., etc. 25 vol. grand in-8°, de 600 à 800 pages chacun, titre rouge et noir. 130 fr.

INSTRUCTIONS CHOISIES des grands prédicateurs sur les apôtres et les évangiles des dimanches et fêtes: BOSSERT, BOURDALOUE, MASSILLON, FLÉCHIER, etc. 4 beaux vol. in-12, de xxxvi-554, 512, 476 et 512 p. 12 fr.

LE GUIDE DE CEUX QUI ANNONCENT LA PAROLE DE DIEU, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familières et des catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

LE GUIDE DU PRÉDICATEUR d'après l'Enseignement catholique, sujets et plans de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. 3 vol. grand in-8°. 15 fr.

TOME I^{er}. — *Première partie*, comprenant les sujets variés appliqués aux divers textes tirés des épîtres et des évangiles de tous les dimanches et principales fêtes de l'année ecclésiastique. 1 vol. de vii-533 pages.

TOME II. — *Deuxième partie*, comprenant les sujets variés appliqués aux fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints. I. Du 1^{er} janvier au 30 juin. — 1 vol. de 378 pages.

TOME III. — *Suite de la seconde partie.* II. Du 1^{er} juillet au 31 décembre. 1 vol. de 357 pages.

LE PRÉDICATEUR, ou examen, d'après l'écriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris, 1 vol. in-12 de xv-401 pages. 2 fr.

LA PRIÈRE CHRÉTIENNE, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims, 6^e édit. 2 vol. in-12, de 333 et 463 pages. 6 fr.

CONFÉRENCES SUR L'HUMILITÉ ET LES LECTURES, par le même 1 fort vol. in-12, de xi-652 pages. 3 fr. 50

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, par le même. 2 beaux vol. in-8°, de ii-307 et 326 pages. 12 fr.

Le même ouvrage, 2^e édition. — 2 vol. in-18 Jésus, de ii-358 et 326 pages. 3 fr.

INSTRUCTIONS SUR L'ORAISON DOMINICALE, par le même. 1 vol. in-12, de 430 pages. 3 fr.

LA SAINTE COMMUNION, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par le même. — 1 vol. in-12, de vi-447 pages. 3 fr.

L'EUCCHARISTIE, avec une introduction sur les mystères, par le même. 3^e édition. — 1 vol. in-12, de viii-442 pages, sur beau papier, caractères élzéviens, titre rouge et noir. 3 fr. 50

CONFÉRENCES AUX DAMES DE LYON, par Mgr MERMILLON, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

TOME I^{er} *De l'intelligence et du gouvernement de la vie.* 1 vol. in-12, de xi-350 pages.

TOME II. *De la vie surnaturelle dans les âmes.* 1 vol. in-12, de 372 pages.

CONFÉRENCES SUR LA DIVINITÉ DE JESUS-CHRIST, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. — 1 beau vol. in-18 Jésus, de 296 pages. 3 fr.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. Années 1868-1869. 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. *Les épreuves et les joies de la famille.* — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

VITA JESU-CHRISTI, Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia catholica doctoribus sedulo collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimi carhusianorum ordinis servatissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigolot, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 357, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

PHYSIONOMIE DES SAINTS, par M. ERNEST HELLO. — 1 vol. in-12, de xi-434 pages. 3 fr.

PAROLES DE DIEU, par le même, 1 fort vol. in-12, de xxi-508 pages. 3 fr.

PROGRAMME DE L'AMI DU CLERGE

L'Ami du Clergé est né des circonstances mêmes que nous traversons. De toutes parts, en effet, s'élève un cri de guerre contre le sanctuaire; sur tous les points est ouverte et se poursuit une campagne d'accusations, de calomnies, de mensonges contre les ministres de l'autel. Le cléricisme, voilà l'ennemi! tel a été, tel reste le mot d'ordre. Innombrables sont ceux qui répondent, qui se dressent à cet appel. Feuillotez les journaux : les articles diffamatoires y pullulent, les caricatures les plus outrageantes s'y étalent effrontément. C'est un débordement tel, qu'il est impossible de ne pas essayer d'élever une digue; c'est une telle explosion d'insanités et d'injures, qu'il faut un redressement et un châtimement devant la conscience publique : de là la publication de l'Ami du Clergé, de là sa première raison d'être.

** Il y en a une seconde, et la voici :

À vrai dire, il ne reste rien à créer en fait de recueils périodiques; toutes les branches des sciences ecclésiastiques et profanes, religion, philosophie, morale, économie chrétienne et politique, beaux-arts, littérature, histoire, possèdent leurs organes spéciaux, et chaque semaine, chaque mois trouvent ainsi les moyens de se révéler au public?

Mais il y a deux choses dont leurs fondateurs ne s'étaient pas préoccupés suffisamment : le peu d'argent, le peu de temps dont disposent un grand nombre de lecteurs. C'est le cas de la plupart des prêtres, ceux des campagnes surtout, occupés au ministère paroissial : ils reçoivent une revue; ils lisent le sommaire, parcourent à la hâte un des articles avec la résolution de le lire plus tard avec attention : ce qu'ils ne font point, faute de loisirs; et cependant, ils désirent être au courant de toutes les questions actuelles et connaître les décisions prises. Dès lors, il faut ménager la bourse, économiser le temps des lecteurs, et leur donner une solution nette et précise sur toutes les questions d'un usage journalier. Voilà le triple problème que l'Ami du Clergé a voulu résoudre, et qui lui permet, croyons nous, sans nuire à autrui, d'occuper avec profit une place au soleil.

** Généralement aussi, le clergé est pourvu d'une bonne bibliothèque, ou a toutes les facilités pour se la composer telle. Que faut-il? Tout simplement aider sa mémoire et guider ses recherches, c'est-à-dire lui rappeler, lui indiquer les sources. Notre texte lui en dira toujours assez pour posséder entièrement les questions abordées, mais s'il veut les approfondir, les compléter, y mettre du sien, en un mot en faire son œuvre, il ira vers ces sources. Donc, sous ce rapport encore, la rédaction de l'Ami du Clergé est parfaitement bien calculée.

** Autre considération :

Le curé est un père dont les enfants sont ses paroissiens; il se doit à eux dans toutes les cir-

constances de la vie, il faut qu'il ait conseil et réponse à tout pour eux : par conséquent, il faut le mettre à même de pouvoir, en toute occasion, conseiller et répondre. L'Ami du Clergé remplit cet office en ajoutant à son programme des questions de jurisprudence usuelle, des notions d'hygiène et de médecine pratiques, des procédés et recettes utiles, des renseignements sur les valeurs financières et les opérations de Bourse, etc., etc. : ce qui le distingue encore, sur ce point, de toutes les publications similaires dont nous parlons plus haut.

** L'Ami du Clergé a déclaré, au début, qu'il entendait marcher en tout d'accord avec la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et qu'il lui soumettait d'avance tous ses travaux : il renouvelle ici hautement sa déclaration.

RÉSUMÉ DES MATIÈRES TRAITÉES

DANS LES 13 PREMIERS NUMÉROS

SERMONNAIRE. — La prédication vient toujours en tête. Chaque numéro contient trois plans de sermons. Chacun de ces sermons est divisé en deux ou trois points sommairement développés, et se termine par une vingtaine de textes empruntés par moitié 1° à l'Écriture-Sainte, 2° aux Saints Pères.

CONGRÉGATIONS ROMAINES. — Elles tiennent la seconde place : après la parole qui vivifie, la doctrine qui règle et guide. Ainsi, le 2° numéro contient trois décisions; le 3°, deux; le 5°, une; le 6°, sept; le 7° et le 8°, une; le 9°, deux; le 10° et le 11°, deux; le 12°, deux; le 13°, une, très-importante, celle relative à l'inscription dans les confréries et rendue tout récemment par ordre de S. S. le Pape Léon XIII.

THÉOLOGIE MORALE. — Parmi les cas de conscience déjà traités, l'un porte sur une dissolution de mariage (n° 1); un deuxième, sur un cas de restitution (n° 7); un autre (n° 9), sur une question médicale : homéopathie-allopathie.

DROIT CANONIQUE. — Les numéros 1 et 4 posent et résolvent les cas suivants : Un évêque peut-il prendre pour vicaire-général un ecclésiastique non docteur, diocésain et curé? — Le doyen, dit curé de canton, est-il *primus inter pares* au point de vue canonique, ou simplement *primus inter pares in judicio seu opinione civili*? — Si un curé, absent pour des motifs prévus par les canons, a droit au casuel réalisé dans sa paroisse pendant son absence, comme il a droit à son traitement de l'Etat? — Quand un paroissien a voulu être inhumé ailleurs, le curé ne peut-il pas canoniquement exiger de faire la cérémonie dans son église, puis accompagner ou faire accompagner le corps au cimetière demandé? Si l'on veut la cérémonie dans la paroisse du cimetière, a-t-il le droit d'aller faire cette cérémonie dans cette paroisse étrangère à la sienne?

DOGME. — Les numéros 10 et 13 donnent une savante conférence sur les sacrements de la Religion primitive.

LITURGIE. — Dissertations sur le Vin de la messe, sur l'emploi du Pétrole dans les églises, etc., etc., numéros 1, 8, 9, 13.

LÉGISLATION CIVILE ECCLÉSIASTIQUE. — **JURISPRUDENCE SCOLAIRE ET USUELLE.** — Sous ces divers titres sont abordés tout les conflits, toutes les questions actuelles qui s'élèvent entre l'autorité civile et religieuse. Dans le numéro 1, six cas de cette nature sont traités ; trois, dans le 2^e ; trois, dans le 3^e ; trois, dans le 4^e ; un, dans le 6^e ; trois, dans le 7^e ; deux, dans le 10^e ; un, dans le 11^e ; 9, dans le 12^e.

CONSULTATIONS. — A côté des questions de législation religieuse et civile traitées au point de vue général, il est répondu, sous ce nouveau titre, à toutes les demandes présentées en particulier par les abonnés. Le champ est aussi riche que varié. L'un interroge sur les honneurs et privilèges d'un dignitaire ecclésiastique, l'autre sur la question si compliquée du binage. Celui-ci veut connaître les formalités à remplir pour ouvrir une école libre, celui-là n'est pas d'accord avec le maire ou le conseil municipal, et réclame ses droits. Rien que dans ces treize premiers numéros de l'*Ami du Clergé*, on peut voir trente-deux questions différentes ainsi posées et résolues.

COURRIER DE L'UTILE. — Il se compose, comme il vient indiqué, de petits articles d'hygiène et de médecine pratiques, de recettes et procédés populaires : choses toujours agréables à connaître, et qui, utilisées à l'occasion par un prêtre au milieu de ses paroissiens, sont de nature à leur rendre une foule de petits services et à resserrer mutuellement leurs liens. A partir des prochains numéros, nous y joindrons les RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE, dont les articles se suivront dans l'ordre ci-après : 1^o Horticulture et Arboriculture, 2^o Travaux sur les bois et les métaux, 3^o Ornementation des églises, 4^o Basse-cour, Abeilles, Oiseaux, 5^o Ameublement du presbytère.

Dans ses REDRESSEMENTS HISTORIQUES et ses PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE (n^{os} 1, 3, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12,) l'*Ami du Clergé* rectifie les erreurs et fait la gerbe des gloires que le passé détient à l'endroit de l'Eglise, de la Papauté, du Sacerdoce, en un mot de tout ce qui est œuvre et culte catholique. C'est une des parties les plus importantes et les plus intéressantes de son programme : il s'appliquera à les traiter constamment de main de maître.

Nous ne saurions dire à quoi tient spécialement le bon accueil que l'*Ami du Clergé* rencontre de plus en plus ; mais ce qui certainement y contribue le mieux, c'est la publication du MANRÈZE DU PRÊTRE, par le R. P. Caussette, l'auteur du *Bon Sens de la Foi* et des *Mélanges oratoires*. Dialecticien irréfutable dans le premier de ces ouvrages, orateur de premier ordre dans le second, le R. P. Caussette se révèle dans le Man-

rèze du Prêtre directeur éminent et consommé. Son style a l'éclat des grands conférenciers de Notre-Dame de Paris ; sa doctrine, sa force, son onction sont celles des Pères et des Docteurs. Trois chapitres seulement ont paru : — I. *Le prêtre Dieu et homme* ; — II. *Rapports du prêtre avec Dieu* ; — III. *Le prêtre exemplaire divin*. Ceux qui vont suivre portent les titres suivants : *Beati mundo corde*. — Devoirs du prêtre envers soi-même. — Le prêtre confesseur. — Le prêtre et l'Eucharistie. — Devoirs du prêtre envers ses supérieurs. — Le prêtre sauveur, etc., etc.

QUELQUES TEMOIGNAGES

Limoges. — Malgré toutes mes charges de quêteur et de constructeur, je tiens à m'abonner à l'*Ami du Clergé*. Les numéros que j'ai lus me semblent bien rédigés. Veuillez ajouter au premier envoi les deux premiers que je n'ai pas reçus. Je veux faire la collection de votre œuvre, dont le plan me paraît excellent. Je ferai relier cette collection pour la laisser dans les rayons de la sacristie, afin que MM. les Vicaires du Sacré-Cœur et les prêtres habitués aient la facilité d'y puiser, ainsi que le curé qui se plaît à encourager votre entreprise et qui aime à se dire votre ami, comme vous êtes celui du clergé. — P. R. M., curé du Sacré-Cœur.

Chavelot (Vosges). — J'ai reçu avec reconnaissance les trois numéros parus de l'*Ami du Clergé*, et j'ai donné à deux confrères les numéros supplémentaires de la même livraison que vous m'avez adressés sans doute pour la propagande. J'ai engagé ces messieurs à s'abonner à votre revue, qui me paraît très-opportune. J'ignore s'ils se détermineront à suivre mes conseils. Les temps sont si mauvais ! l'avenir est si sombre ! nos ressources si bornées ! Il y a tant de bonnes œuvres à faire ! Et puis un si grand nombre d'autres journaux aussi très-utiles !

Pour mon compte toutefois, je pense que, malgré tout, il faut faire bon accueil à une publication qui se dit romaine avant tout, et qui s'offre à soutenir courageusement et sagement la cause du clergé et du cléricisme en général contre les calomnies et les injustices qui surgissent de partout en ce temps de révolution. Vous savez ce que M. de Mun a dit qu'il faut être : contre-révolutionnaire.

Donc, pour soutenir votre chrétienne entreprise, dussé-je renoncer à un autre revue pourtant très-bonne et très-intéressante aussi, je viens m'abonner à la vôtre — De L.

Mortefontaine (P.-de-C.). — J'ai eu l'avantage et la consolation de recevoir les n^{os} 3, 4, 5 et 6 de l'intéressant journal l'*Ami du Clergé*. Je viens vous prier de me faire parvenir les deux premiers que je n'ai pas reçus, et, malgré ma pauvre vue et mes 74 ans dont l'échéance approche, je me fais un devoir de vous prier de m'inscrire au nombre des abonnés d'un journal dont les débuts sont si intéressants. Vous recevrez sous ce pli un mandat postal de 8 fr. — L'abbé M., curé.

Grand séminaire de Pont-Château (Loire-Inf.). — Votre nouveau journal l'*Ami du Clergé* a été porté à notre connaissance depuis quelques jours, et je puis vous dire en toute sincérité qu'il a été accueilli avec la satisfaction la plus vive et la plus unanime dans notre séminaire. Tout le monde s'étonne de voir dans une feuille d'un prix si modique des richesses si abondantes sur toutes les branches de la science ecclésiastique, sur la saine doctrine et sur les connaissances pratiques nécessaires dans la vie sacerdotale. Aussi, veuillez m'inscrire sur la liste de vos abonnés. Un de mes confrères désire vivement aussi être du nombre. — L'abbé F. A.

OUVRAGES SUR SAINT JOSEPH POUR LE MOIS DE MARS

Mois de saint Joseph des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET, 13^e édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32, de 320 pages. » 60

Mois de saint Joseph pour demander le triomphe de l'Eglise, par MARIE CHENOT, curé de Véron. 2^e édition. — 1 vol. in-18, de 254 p. 1 25

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. CHAMPEAU, prêtre de Sainte-Croix, supérieur de l'institution de Sainte-Croix, à Neuilly-Paris. — 1 beau vol. in-48 elzévirien, de 527 pages. 2 »

La publication de ce *Nouveau Mois de saint Joseph* est l'accomplissement d'un vœu. Au commencement du siècle de Paris, l'auteur avait promis aux glorieux patriarche de composer un *Mois* à sa gloire, s'il conservait l'institution de Neuilly, qu'il confiait spécialement à sa garde. Or, non-seulement cette maison a été préservée sous le feu des obus et a revu ses élèves, mais l'auteur et cinq de ses confrères, emprisonnés avec les otages, sont sortis sains et saufs ; le manuscrit même de cet ouvrage a pu revenir intact de la Conciergerie. L'auteur l'a composé avec amour et reconnaissance ; et la conclusion qui s'en dégage naturellement, c'est qu'il n'est point d'embarras dont on ne puisse sortir avantageusement avec l'aide de ce puissant intercesseur, quand on ne se propose que la gloire de Dieu.

Ce livre, imprimé sur beau papier, en caractères elzéviriens, d'un format élégant et commode, se recommande par la délicatesse et l'élevation des sentiments non moins que par le charme du style.

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise, universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. HUGUET. 6^e édition, améliorée. — 1 vol. in-18, de 72 pages, lettres ornées. » 30

Le même ouvrage, 8^e édition. — 1 vol. in-32 de 64 pages. » 25

Trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept dimanches*, un *Nouveau mois de mars des âmes pieuses* avec un grand nombre d'exemples inédits ; le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au cœur très-pur de l'auguste époux de Marie*, un choix de prières, etc., par le même, approuvé par Mgr l'évêque de Moulins. 6^e édition, améliorée. — 1 vol. in-18, de xii-452 pages, avec lettres ornées. 1 50

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le même. — 1 vol. in-12, de viii-132 pages. 2 »

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. VERHAEGE, prêtre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus). Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. — 1 vol. in-12, de xvi-504 pages. 3 »

La dévotion à saint Joseph prend de jour en jour plus d'extension, depuis surtout que Pie IX l'a proclamé le patron et le protecteur de l'Eglise universelle. C'est afin de seconder les desseins miséricordieux de la Providence sur l'Eglise et sur le monde ; c'est pour activer ce mouvement des âmes vers saint Joseph, le rendre plus général, plus complet, universel, s'il est possible, que l'auteur a composé cet ouvrage, dans lequel il veut faire ressortir surtout les traits principaux de la vie, des vertus et de la gloire du bienheureux patriarche.

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé PERIGAUD, curé de Nocq-Chambérat, directeur de l'Œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Moulins. Nouvelle édition. — 1 vol. in-12, de viii-344 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'Œuvre*). 2 »

L'auteur de ce livre s'est proposé pour but d'accroître dans les âmes la confiance en l'intercession de saint Joseph, et de montrer en même temps combien il mérite le titre de *Saint Joseph de la Délivrance* et le crédit qu'il a pour le réaliser. Comme son titre l'indique, ce livre l'envisage sous un double aspect et dans tout l'éclat de son rôle de libérateur : d'abord sur le trône qu'il occupe dans la gloire du ciel, et ensuite sur les autels, où il reçoit à l'abri des honneurs de la vénération populaire ; son élévation extraordinaire dans le sein de l'Eglise triomphante donne une idée de son haut crédit auprès de Dieu, et l'expansion providentielle de son culte dans l'Eglise militante dit assez dans quelle mesure il se sert de ce crédit divin en faveur des hommes.

L'opportunité et les Raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. BION. — 1 vol. in-12, de iii-238 p. Prix. 1 50

Comme son titre l'indique, cet ouvrage a pour but de faire comprendre et admirer les merveilleuses *Opportunités* du culte relativement moderne rendu à saint Joseph, et la sagesse non moins merveilleuse de l'Eglise, qui l'a choisi pour son patron et lui a solennellement décerné ce titre glorieux. L'auteur veut en même temps faire comprendre, admirer, aimer, imiter le bon et grand saint Joseph, protecteur de l'Eglise persécutée dès son berceau, premier gardien du patrimoine temporel de la sainte famille, modèle des ouvriers et des maîtres, des princes et des sujets, des époux et des parents chrétiens, patron des voyageurs et des exilés, des mourants et des morts.

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des œuvres de saint ALPHONSE DE LIGUORI, docteur de l'Eglise. — 1 vol. in-32 raisin, de 94 pages, orné d'une gravure. » 50

Cet ouvrage se distingue par son côté essentiellement pratique. La dévotion à saint Joseph y est enseignée jour par jour sous une forme toute nouvelle et surtout avec ses sentiments d'ardent amour et de tendre pitié qui caractérisent si éminemment l'auteur des *Visites au saint Sacrement*.

ALGÉRIE

ELGIQUE

fr.

ES PAYS

fr.

UMÉRO

cent.

L'AMI DU CLERGÉ

25, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné,

déclare souscrire pour un abonnement d'un an, à partir du 1^{er} janvier 1879 jusqu'au 31 décembre 1879. Les numéros de novembre et de décembre me seront envoyés comme prime.

Ci-joint le prix en un mandat-poste de fr.

Ou bien

J'autorise le Directeur, M. Victor PALMÉ, à faire traite sur moi pour le prochain, époque où je serai en mesure de payer plus facilement. (Dans ce dernier cas, c'est un franc en plus pour les frais de recouvrement.)

(Signature et adresse.)

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LIBERTÉ DES CIMETIÈRES CHRÉTIENS

Ce fut une nouveauté de la persécution de Maximin que la défense faite aux chrétiens de s'assembler, sous aucun prétexte, dans les cimetières. Jusque-là, à la faveur de la loi commune, les chrétiens pouvaient s'y réunir librement pour enterrer leurs morts et y vaquer au culte funéraire. Les grands travaux de M. de Rossi sont venus modifier les idées que l'on avait sur les catacombes. Il est certain aujourd'hui, comme en font foi les milliers d'inscriptions chrétiennes qu'on y a découvertes, que les catacombes ont été creusées successivement par les chrétiens des premiers siècles et pour leur usage exclusif.

Le docteur Northcote, qui a le mieux résumé les travaux de l'illustre épigraphiste, expose très-clairement la question dans son dernier ouvrage :

Après avoir décrit l'ensemble des catacombes, il ajoute : « Comment, au premier et au second siècle, les chrétiens purent-ils mettre à exécution quelque partie de l'œuvre considérable que nous avons indiquée ? Comment purent-ils la commencer et la poursuivre ? Était-ce une entreprise faite en violation des lois et par conséquent en secret ? ou bien était-ce, au vu et au su de tous, de telle sorte que les païens avec qui ils vivaient et malgré leur hostilité, ne pussent régulièrement y mettre obstacle ? Si on veut une réponse à ces questions, il faut la demander aux savants ouvrages de législation romaine et aux centaines d'inscriptions latines des païens qui ne peuvent être insérées dans ces pages. Pour atteindre ici notre but, il nous suffira de quelques mots pour résumer ce qu'elles contiennent.

« Il était en usage parmi les personnages romains et les dames de condition, de prévoir dans leur testament les plus petits détails relatifs à leur tombe, ainsi que les rites et les cérémonies particulières qu'ils y voulaient voir accomplir après leur mort. Ordinairement, ils réservaient une portion d'un champ ou d'un jardin situé près de la grande route et ils en déterminaient la dimension exacte tant pour la façade que pour la profondeur ; de plus, ils ordonnaient qu'au milieu de ce petit terrain, on construisit un monument, souvent une chambre très-spacieuse, avec un autel en pierre ou en beau marbre sous lequel seraient déposés leurs ossements et leurs cendres ; on disposait des banquettes de même matière, des coussins et tout ce qui était nécessaire pour les convives invités à l'anniversaire de leur mort et en d'autres circonstances, à venir partager le repas offert en leur mémoire...

« La raison de ces dispositions testamentaires va de soi ; elles étaient faites dans ce vain espoir que, grâce à elles, le nom et le souvenir du défunt échapperaient à l'éternel oubli. En outre, les lois romaines faisaient tout leur pos-

sible pour assurer la réalisation d'un vœu si naturel.... En principe, la sépulture d'un simple corps (ou le seul dépôt de la petite urne cinéraire si le corps avait été brûlé) suffisait pour imprimer une sorte de caractère religieux au lieu choisi pour la dernière demeure de ces dépourvues ; mais il fallait que la sépulture fut faite avec le consentement du propriétaire du sol. Dès lors cet emplacement n'était plus classé dans la catégorie des propriétés foncières ordinaires, il était assujéti à des lois nouvelles qui le régissaient spécialement.... Mais cette pénalité (contre certains abus de l'héritier), malgré sa rigueur, n'était rien en comparaison de ce que la loi décréait contre ceux qui profanaient une sépulture. C'était jugé un crime si odieux que le délinquant, selon sa condition sociale, était condamné au bannissement ou aux travaux forcés à perpétuité dans les mines....

« Tel était le droit commun qui régissait le sol dans la Rome impériale ; et surtout, chose remarquable, c'est que, à l'exception des époques de guerre civile et de grandes commotions sociales, il protégeait les tombes, non-seulement des riches et des nobles, mais de ceux que la loi méprisait ou qu'elle avait en horreur, à savoir, les esclaves et les criminels. Il y avait même un décret spécial pour les malfaiteurs publics frappés de la main du bourreau ; leurs corps étaient livrés sur la demande de leurs amis pour être enterrés là où il leur plaisait ; mais cela fait leur tombe était soumise, ainsi que toute autre tombe, à la surveillance des pontifes. Sans doute, en certains cas, il y eut à cet égard une législation exceptionnelle, comme on peut le voir pour quelques martyrs chrétiens ; mais ces exceptions étaient rares et motivées par des raisons spéciales ; elles n'infirmèrent en rien la vérité générale de ce qui a été précédemment établi, ni la conclusion qu'on peut légitimement en déduire, à savoir qu'à l'époque même où les lois romaines étaient le plus rigoureuses à l'égard du christianisme, comme religion, et ne tendaient à rien moins qu'à le détruire, cette même loi couvrait encore de sa protection les cimetières chrétiens qui pouvaient exister. »

M. Northcote montre qu'à la faveur de cette législation, il n'était pas nécessaire aux chrétiens de se cacher pour creuser leurs cimetières, ce que prouve d'ailleurs l'étude des catacombes. La liberté et la publicité dont jouissaient à l'origine les cimetières chrétiens s'expliquent encore par d'autres facilités de la loi romaine qui autorisait les collèges funéraires. Même lorsque, à partir des empereurs, les sénatus-consultes commencèrent à apporter des restrictions à l'exercice du droit d'association chez les citoyens, une exception fut toujours faite en faveur des classes indigentes, qui pouvaient tenir des réunions afin de pourvoir par l'association et une cotisation mensuelle aux frais commun de leur sépulture. Il n'est pas douteux que les chrétiens ordinaires, qui n'avaient pas le moyen, comme un Flavius Clemens, une Domitilla ou une Cécile, d'avoir un champ de sépulture à eux, usèrent de ce privilège au second et au troisième siècle de notre ère. Tertullien parle

de ces réunions funéraires de chrétiens presque dans les mêmes termes que la loi ; il explique pourquoi les chrétiens, à certains jours du mois, faisaient dans un but de charité des offrandes volontaires, et parmi les œuvres qu'il spécifie, il nomme la sépulture des morts, considérée comme l'une des premières œuvres corporelles de charité.

« Ainsi donc, conclut M. Northcote, on ne saurait mettre en doute que, de même que plusieurs catacombes romaines ont pu être le fait privé et même restor la propriété particulière des individus ou des familles, ainsi probablement quelques autres, dès le premier, et certainement dès la fin du second siècle, appartenaient collectivement à la communauté chrétienne et étaient régies dans l'intérêt général par des fonctionnaires qui y étaient spécialement préposés. Une des plus anciennes preuves que nous en ayons, quoique aucun témoignage ne soit parvenu jusqu'à nous, est le cimetière de la voie Appia ; le pape Zérophin en confia le soin à son archidiacre Calixte, qui lui a donné son nom. On peut encore y visiter un monument qui atteste que, cent ans après, ce même cimetière était resté sous la juridiction immédiate du Pape et administré par son diacre. »

« Il n'était pas nécessaire, ajoute M. Northcote, que les chrétiens obtinssent quelque permission spéciale pour former un *Collegium*, ni eussent recours à quelque demande de privilèges. Les libertés ordinaires octroyées à tout citoyen romain suffisaient à leur but. Il est vrai que la plupart des associations funéraires parmi les païens avaient ou prétendaient avoir un certain caractère religieux ; car elles étaient ordinairement placées sous la protection de l'un ou l'autre de leurs dieux. Mais ce n'était pas là une condition essentielle de leur existence ; il n'y avait donc aucune nécessité que les chrétiens missent en avant quelque étiquette religieuse et même prissent le nom de *Collegium*. Ils pouvaient garder leur nom propre de *fratres* qui leur était cher, et pourvu que le but évident de leur association fût bien de pourvoir aux moyens d'ensevelir leurs morts, ils avaient toute liberté pour se réunir et posséder sans crainte leurs propriétés. Ainsi, une sorte de *modus vivendi* pratique leur fût accordée, sous le règne des empereurs les plus justes et les plus cléments. On put encore fermer les yeux sur le caractère religieux, quoique bien connu, de leurs assemblées puisqu'elles furent tolérées... Les lois qui interdisaient de professer la religion chrétienne, étaient alors restreintes dans leur application à des cas spéciaux d'accusation dès qu'ils se présentaient, et tels que nous savons du moins que les avait formulés Trajan. Néanmoins ces lois subsistaient encore, et quand vint l'heure de la persécution, la charge de pratiquer une *religio illicita* put bien peser sur eux, et toutes les assemblées chrétiennes furent peut-être interdites. »

Cet état de choses légal fut définitivement aboli par l'édit de Dioclétien, qui interdit absolument aux chrétiens toute réunion et l'usage de leurs cimetières.

A PROPOS DU PHYLLOXÉRA.

On lisait dernièrement sous ce titre dans le journal *l'Univers* une lettre fort intéressante dont nos lecteurs ne doivent pas être privés. L'auteur qui ne signe pas mais se révèle assez clairement comme curé de Notre-Dame de la Treille, y donne la texte d'une prière liturgique ayant tous les caractères d'authenticité et destinée à combattre le redoutable fléau.

Voici d'ailleurs le document tout entier :

M. Veuillot disait, il y a quelques années, que le phylloxera ne serait chassé de nos terres que par les prières de l'Eglise.

Jusqu'ici, du moins, la science n'a rien pu contre ce redoutable ennemi de la vigne. Elle ne sait encore comment le tuer. Le sulfate de carbone, qu'elle préconise aujourd'hui après bien d'autres poisons reconnus inefficaces, ne peut encore se parer du prix de 300,000 fr. promis par le Gouvernement, et il coûte, aux vigneronns qui font l'essai de sa vertu, de six à sept cents francs par hectare. En attendant, le fléau gagne de proche en proche, et bientôt il n'y aura plus en France une seule vigne qui n'en soit atteinte.

Témoin de cette impuissance, le peuple, d'instinct, se tourne vers Dieu.

Gardien d'une statue miraculeuse dont le vocable mal interprété a fait croire à quelques-uns que Marie s'était constituée ici, quoique dans le Nord, protectrice des vignobles, j'ai reçu des lettres touchantes me demandant des prières contre l'insecte destructeur.

Or, il est une prière, ou plutôt une *bénédiction contre les sauterelles, les insectes et autres animaux nuisibles*, bénédiction rédigée par l'Eglise et mise par elle au service de ses enfants. Peut-être que sa récitation serait plus efficace que les injections de sulfate de carbone. L'essai en serait certainement moins coûteux.

Cette bénédiction est donnée en appendice dans les éditions plus récentes du rituel romain, imprimées à Tournai (Desclée et Lefèvre, 1878), à Turin (Marietti, 1874), et je crois aussi à la Propagande. Elle est publiée avec l'approbation expresse de la Congrégation des rites et tirée des plus anciens formulaires. J'ai sous les yeux un *Sacerdotale ad consuetudinem S. Romanæ Ecclesiæ*, imprimé à Venise en 1584, qui la contient avec quelques variantes. L'une de ces variantes consiste en ce que le mot *vineas* est partout joint aux mots *campos et agros*, qui se trouvent dans les nouvelles éditions.

Voici la formule de cette bénédiction, qui n'est dans les mains que d'un petit nombre :

« Benedictio contra mures, locustas, bruchos, vermes et alia animalia nociva.

« Sacerdos indutus superpelliceo et stola coloris violacei, veniat ad agnos vermibus noxiis vexatos et dicat :

« Antiph. Exurge, Domine, adjuva nos et libera nos propter nomen tuum.

« Psalm. Deus auribus nostris audivimus, etc.

« Repetitur Antiphona.

« V. Adjutorium nostrum.

« Domine, exaudi orationem meam.

« Dominus vobiscum.

OREMUS

« Preces nostras, quæsumus, Domine, clementer exaudi, ut qui justè pro peccatis nostris affligimur et hanc verminum persecutionem patimur, pro tui nominis gloria ab

ea misericorditer liberemur: ut tua potentia procul expulsi nulli noceant, et campos agrosque nostros in tranquillitate ac quiete dimittant, quatenus ex eis surgentia et oria tua Majestati deserviant et nostra necessitati subveniant.

« Per Christum Dominum nostrum, Amen.

OREMUS

« Omnipotens sempiterna Deus, omnium bonorum remunerator et peccatorum maximus miserator, in cujus nomine omnia genuflectuntur cœlestia, terrestria et infernal: tua potentia nobis peccatoribus concede, ut quod de tua misericordia confisi agimus per tuam gratiam efficacem ejus consequamur effectum: quatenus hos pestiferos vermes per nos servos tuos maledicendo maledicas, segregando segres, exterminando extermines; ut per tuam clementiam ab hac peste liberati, gratiarum actiones Majestati tue libere referamus.

« Per Christum....

EXORCISMUS

« Exorcizo vos pestiferos vermes per Deum Patrem + omnipotentem, per I.-C. + Filium ejus unicum, per Spiritum + sanctum ab utroque procedentem, ut confestim recedatis a campis et agris nostris, nec amplius in eis habitetis, sed ad ea loca transeat in quibus nemini nocere possitis: pro parte omnipotentis Dei et totius curiæ cœlestis et Ecclesiæ sanctæ Dei vos maledicens, et, quicumque ieritis, sitis maledicti deficientes de die in diem in vos ipsos et crescentes quatenus reliquæ de vobis nullo in loco inveniatur nisi necessaria ad salutem et usum humanum. Quod præstare dignetur qui venturus est judicare vivos et mortuos et sæculum per ignem. Amen.

« Postremo aqua benedicta aspergantur loca infecta. »
Le Sacerdote ajoute:

« Et si magna fuerit dictarum bestiarum tribulatio, poterit sacerdos cum processione, ut infra in tertia parte in festo S. Marci notatum est, cum clero et populo cantando ad locum infectum accedere, suprapositas orationes dicendo super agros vel vineas infectas. »

Cette bénédiction est l'une de celles qui sont réservées à l'évêque; le prêtre ne peut donc en faire usages sans en avoir obtenu l'autorisation de l'Ordinaire. Je puis affirmer que dernièrement un prêtre autorisé à la prononcer a délivré une ferme inestée par les rats. On les vit les jours qui suivirent l'exorcisme joncher le sol de leurs cadavres.

Le phylloxera ne serait sans doute point plus rebelle; à une condition pourtant, c'est que le repos du dimanche serait observé. Car on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre l'invasion de ce fléau et les menaces de la Salette.

CONSULTATIONS

APPLICATION DE LA MESSE *Pro populo*

L'honorable correspondant qui nous a adressé la question à laquelle nous avons répondu dans le dernier numéro au sujet de l'honoraire du binage, nous demandait en même temps de répondre aux quatre points suivants qu'il désigne sous le nom de *difficultés*.

« Première difficulté. — L'offrande qui a lieu aux Messes de Mariage doit-elle être considérée comme constituant l'honoraire de cette Messe; autrement, dit le Curé est-il obligé d'appliquer la Messe pour les Epoux lorsque l'offrande arrive au chiffre auquel se trouve fixé l'honoraire des Messes ?

Deuxième difficulté. — L'obligation d'appliquer la

Messe pour les Paroissiens les jours où cette application est inspirée par les saints canons est une obligation personnelle au Curé, avez-vous dit dans le n° 6 de votre Revue, parce que le Curé est médiateur entre Dieu et ses Paroissiens. Mais dans les diocèses où, en vertu d'Indults du S. Pontife, les ordinaires obligent les Curés à appliquer à l'intention de l'Evêché les Messes qu'ils devraient appliquer à leurs paroissiens les jours de fêtes supprimées; le produit des honoraires devant servir à quelque œuvre diocésaine, les Curés ne sont pas obligés à l'application personnelle de ces Messes, puisqu'il ne s'agit pas de prier pour leurs paroissiens; ils peuvent donc les faire dire par tout autre prêtre, en lui donnant un honoraire convenable, comme il est juste.

Troisième difficulté. — Dans les diocèses où les Evêques ont obtenu de Rome la faculté de faire appliquer à leur intention (pour quelque bonne œuvre) les messes du Binage, les Curés ne pourraient-ils pas, en faisant appliquer ce jour-là une Messe à l'intention de l'Evêché par un autre Prêtre, appliquer leur seconde Messe à une intention spéciale et percevoir l'honoraire? Dans ce cas, le Curé ne violerait pas les droits de l'Evêché, puisque une Messe serait célébrée à cette intention; il ne violerait pas non plus la Loi qui défend de prendre un honoraire pour la seconde Messe, puis que les effets de cette Loi sont suspendus dans les diocèses en question.

Quatrième difficulté. — Dans le n° 9 de l'Ami du Clergé, vous dites que les Canonistes ne permettent pas aux Curés de laisser la messe *pro populo*, les jours où cette messe est imposée, pour dire une messe d'enterrement ou de mariage. — On comprend cette sévérité chez les Canonistes anciens, alors que l'audition de la Messe était obligatoire pour les fidèles, cela aurait pu présenter certains inconvénients; mais depuis le nouvel état de choses, on ne voit pas pourquoi un Curé ne pourrait pas dire une messe d'enterrement les jours de fêtes supprimées, en renvoyant bien entendu au premier jour libre la Messe *pro populo*. La Rubrique semble lui accorder cette facilité, car elle dit que la messe de Mort peut être chantée *présente cadavere* les jours de fêtes de 2^e classe; or à toutes les fêtes de 2^e classe, l'application *pro populo* est prescrite.

I. — En réponse à la première question, nous disons que l'offrande qui a lieu aux messes de mariage ne doit pas être considérée comme constituant l'honoraire de cette messe, sauf le cas où les mariés auraient formellement exprimé l'intention que leur offrande fut acceptée comme constituant l'honoraire. Cette intention devrait être exprimée antérieurement à la messe du mariage. Il suit de là que, à notre avis, le curé n'est nullement obligé d'appliquer la messe pour les époux, lors même que l'offrande atteint le chiffre auquel se trouve fixé l'honoraire des messes. Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites décide formellement que le prêtre qui dit la messe *pro sponso et sponsa* n'est nullement obligé d'appliquer cette messe pour les époux s'ils n'en font la demande et n'offrent l'honoraire d'usage. Ajoutons toutefois qu'il se peut qu'un statut diocésain détermine pour la célébration du mariage un casuel qui comprend l'application de la messe.

Il est évident que dans ce cas spécial le célébrant est obligé d'appliquer la messe pour les époux. En principe, on ne peut obliger le curé d'appliquer gratuitement la messe pour les époux; d'autre part il serait ridicule de vouloir obliger les époux à payer l'honoraire d'une messe qu'ils ne demandent pas.

II. — La seconde question peut être envisagée sous divers aspects. Nous pensons que, à la rigueur, dans les diocèses où, en vertu d'indults du Souverain-Pontife, les ordinaires obli-

gent les curés à appliquer à l'intention de l'évêché les messes qu'ils devraient appliquer à leurs paroissiens les jours de fêtes supprimées, les curés ne sont pas obligés à l'application personnelle de ces messes, et peuvent donc les faire dire par un autre prêtre, en lui donnant un honoraire convenable. D'autre part, si nous considérons que les prescriptions canoniques écartent rigoureusement tout calcul pécuniaire en tout ce qui se rapporte au saint sacrifice de la messe; vu que les curés ne peuvent avoir l'idée de faire dire la messe en question par un autre prêtre que parce qu'ils désirent profiter eux-mêmes d'un honoraire plus avantageux, nous croyons plus conforme à l'esprit de l'Eglise que le curé, se désintéressant de tout lucre personnel, applique lui-même à l'intention de l'évêché la messe que l'indult pontifical dispense d'appliquer pour ses paroissiens les jours de fêtes supprimées.

III. — Nous ferons la même réponse au sujet de la troisième difficulté. Nous pensons que dans les diocèses dont les évêques ont obtenu du Saint-Siège la faculté de faire appliquer à leur intention pour quelque bonne œuvre, les messes du binage, les curés peuvent à la rigueur, faire appliquer ce jour-là une messe à l'intention de l'évêché par un autre prêtre, et appliquer eux-mêmes leur seconde à une intention spéciale en percevant l'honoraire. Dans ce cas, comme dans le précédent, le curé ne voudrait s'exonérer de l'application personnelle que pour pouvoir profiter d'un honoraire plus élevé. Or, cette spéculation est-elle bien conforme à la sainteté ecclésiastique et à la profonde vénération que l'on doit garder envers le saint sacrifice de nos autels? Nous ne le pensons pas. L'apôtre saint Paul nous prémunit contre l'avarice, en la présentant comme la source de l'idolâtrie. Le bon prêtre se garde fidèlement d'un penchant aussi honteux et aussi dangereux.

IV. — Nous protestons hautement contre les assertions auxquelles se livre notre correspondant dans la quatrième question. Il est entièrement faux que l'application de la messe *pro populo* soit corrélatrice à l'audition de la messe de la part des fidèles. C'est là une maxime que le Saint-Siège a depuis longtemps condamnée. En 1801, l'année même de la conclusion du Concordat français, la Sacrée Congrégation du Concile décida magistralement que la suppression de quelques fêtes ne dispensait nullement les curés d'appliquer la messe pour leurs paroissiens en ces mêmes jours. Deux raisons fondamentales furent alléguées à l'appui de cette maxime.

1^o On fit observer qu'en accordant aux fidèles l'autorisation de travailler et en les dispensant de l'obligation d'assister à la messe les jours de fêtes supprimées, le Souverain Pontife défendit absolument toute innovation dans les offices ecclésiastiques. Or le Saint-Sacrifice de la messe est la principale partie de l'office divin. On ne pouvait donc changer sous ce rapport. La discipline antérieure aux indults de la suppression des fêtes prescrivait expressément l'ap-

plication de la messe *pro populo* tous les jours de fête énumérés dans la célèbre Constitution du pape Urbain VIII laquelle commence *Universa per orbem*. Il est évident que les curés ne furent nullement dispensés de l'application de la messe pour leurs paroissiens les jours de fêtes supprimées, attendu que l'indult pontifical concernait uniquement les fidèles auxquels le Saint-Siège permit le travail manuel afin de leur donner le moyen de gagner plus facilement leur vie.

2^o La seconde raison fut que le Saint-Siège n'entendait nullement priver les fidèles des biens spirituels dans l'indult même qui visait à augmenter leurs avantages temporels. Ainsi, en donnant la dispense relative au travail manuel, le Souverain-Pontife n'eût jamais la pensée d'enlever aux fidèles les bénédictions spirituelles attachées à l'application de la messe *pro populo*.

Ces deux raisons sont péremptoires; elles ont inspiré depuis quatre-vingts ans, les innombrables décisions par lesquelles le Saint-Siège a déclaré que les curés doivent aujourd'hui, comme toujours, appliquer pour leurs paroissiens la messe des fêtes supprimées.

Nous disons donc que la sévérité des anciens Canonistes trouve entièrement sa raison d'être dans les circonstances actuelles. L'Eglise ne change pas ses règles fondamentales sous prétexte qu'il se produit du changement dans l'état des choses. Il est donc certain qu'un curé ne pourrait pas dire une messe d'enterrement les jours de fêtes supprimées et renvoyer au premier jour libre la messe *pro populo*, à moins que l'évêque diocésain n'autorise expressément cette translation, conformément à la constitution *Cum semper oblatas* de Benoît XIV. Si la rubrique porte que la messe de mort peut être chantée *présente cadavère* les jours de fête de seconde classe, il ne s'ensuit pas que cette messe doive être appliquée pour le défunt. Au surplus, il n'est pas exact de prétendre que toutes les fêtes de seconde classe soient des fêtes chômées.

Le clergé de Rome et généralement celui de l'Italie entière observe avec une exactitude vraiment louable, les prescriptions canoniques concernant la messe *pro populo*. L'obligation n'a jamais été regardée comme douteuse. Cela est si vrai que toutes les décisions du Saint-Siège sur cette question ont été provoquées par la France et la Belgique. Il n'est jamais arrivé qu'un évêque d'Italie ait demandé au Saint-Siège la dispense de l'application de la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimées. A bien plus forte raison n'a-t-on jamais eu l'idée en Italie, de faire appliquer pour une œuvre diocésaine quelconque, la messe des fêtes supprimées ou celle du binage, laquelle est d'ailleurs extrêmement rare dans la Péninsule. Si le Saint-Siège a concédé certains indults ces dernières années, pour quelques diocèses de France, c'est qu'il a été vivement sollicité par les vénérables évêques, qui ont fait des tableaux lamentables de la détresse de leur clergé. Ces indults n'ont été accordés que pour un laps de temps très-limité, et l'on peut supposer qu'il n'en sera pas facile d'en obtenir renouvellement.

Q. Dans quels cas et sous quelles conditions une fabrique peut-elle concéder une chapelle, une tribune ou un banc dans l'église, en faveur d'un particulier et de sa famille, à titre de donateur ou de bienfaiteur de cette église ?

A. Quelles formalités une concession de cette nature est-elle assujettie, et quelle est l'autorité compétente pour l'approuver ?

Ne faut-il pas distinguer à cet égard entre le cas où la concession est faite gratuitement et celui où elle est consentie moyennant l'abandon d'un immeuble, ou toute autre libéralité ?

R. La solution de ces trois questions résulte de la combinaison des articles 71 et 72 du décret du 30 décembre 1809, relatifs aux concessions de bancs. Aucune disposition de ce décret ne détermine toutefois ce qu'il faut entendre par donateur ou bienfaiteur de l'église, dans le sens dudit article 72 : mais il ne saurait s'élever de difficultés à cet égard. Toute personne qui a fait des libéralités au profit de la Fabrique, ou qui a contribué, par son dévouement et son influence, ou de toute autre manière, soit à augmenter les revenus de cet établissement, soit à lui assurer un avantage notable, peut être considérée comme un bienfaiteur, et obtenir, à ce titre, la concession gratuite d'un banc, d'une chapelle ou d'une tribune dans l'église, par application de l'article 72 précité. La généralité des termes de ce même article laisse au Conseil de fabrique et à l'autorité chargée d'approuver sa décision la plus grande latitude pour l'appréciation des services qui peuvent motiver la concession de cette faveur.

Quant à savoir quelles sont les formalités à remplir, il suffit, dans les cas de simples concessions, sans libéralités actuelles de la part des concessionnaires que le Conseil de fabrique prenne une délibération dans laquelle il expose tous les motifs qui militent en faveur de la concession proposée. Aux termes des décisions ministérielles des 3 mai 1853 et 11 novembre 1854, cette délibération devra indiquer notamment la nature et l'importance des bienfaits dont l'église est redevable au futur concessionnaire, le nombre de places ainsi que le prix de la location annuelle du banc ou de la chapelle. S'il s'agit d'une chapelle, elle devra, en outre, faire connaître si, eu égard à l'étendue de l'église, elle peut être concédée sans inconvénients pour les fidèles. Le Conseil de fabrique transmet sa délibération à l'évêque diocésain. Le Prélat donne s'il y a lieu, son approbation, et adresse le dossier de l'affaire au Ministre des cultes, qui, lorsque la demande lui paraît suffisamment justifiée, accorde, par un arrêté, l'autorisation réclamée.

Le décret de 1809 n'exige pas, dans les affaires de cette nature, la production de l'avis du préfet. Toutefois, l'usage s'est introduit de toujours communiquer à ces magistrats les dossiers de ces affaires, afin qu'ils expriment leur opinion sur l'opportunité de la concession proposée et sur les diverses autres circonstances propres à éclairer le Gouvernement.

Mais du moment où le futur concessionnaire, pour déterminer la Fabrique à lui accorder la faveur qu'il sollicite, offre d'abandonner à cet établissement un immeuble ou une somme d'argent, l'autorisation doit être accordée, non plus

par le Ministre des cultes, mais par un décret du chef de l'Etat, dans la même forme que pour les dons et legs, alors même que la libéralité serait d'une valeur inférieure à mille francs, et rentrerait ainsi dans la compétence du préfet. D'une part, en effet, le préfet n'a pas qualité pour autoriser la concession. D'un autre côté, le Ministre n'est pas non plus compétent pour autoriser l'acceptation de la donation. La nécessité de statuer simultanément par une décision collective sur la concession et sur l'autorisation de la libéralité, entraîne, dès lors, la compétence exclusive de l'autorité immédiatement supérieure, c'est-à-dire celle du Chef de l'Etat. Il est, en effet, de principe et de jurisprudence que, dans les affaires connexes, la juridiction supérieure absorbe la juridiction inférieure.

La décision précitée du 11 novembre 1854 exige, dans l'instruction des affaires de cette nature, la production d'une demande régulière de concession formée par le futur concessionnaire et indiquant les charges auxquelles il consent à se soumettre. Une semblable indication nous paraît susceptible d'être critiquée. Le plus souvent, en effet, la concession qu'il s'agit d'effectuer est entièrement spontanée de la part du Conseil de fabrique qui veut ainsi donner à un bienfaiteur de l'église un témoignage de sa reconnaissance. Il peut arriver sans doute que le donateur ou bienfaiteur d'une église s'adresse lui-même au Conseil de fabrique, afin d'obtenir la jouissance pour lui et ses descendants à perpétuité, d'un banc ou d'une chapelle, en récompense des services qu'il a rendus à la paroisse, mais cette attribution peut également être faite par le Conseil, sans demande préalable. Le texte de l'article 72 du décret du 30 décembre 1809 ne s'y oppose nullement. Cet article ne doit pas être confondu avec les articles précédents, qui règlent le mode des concessions ordinaires des bancs dans les églises. Si à l'égard de ces dernières la demande ou soumission du futur concessionnaire est prescrite, il n'en est pas de même en ce qui concerne les concessions rémunératoires, dont le Conseil de fabrique est parfaitement libre de prendre l'initiative.

Q. — Les fabriques ont-elles qualité pour faire assurer contre l'incendie les églises et le mobilier qu'elles renferment, même quand ces édifices sont des propriétés communales ? Ont-elles pour cela besoin de quelque autorisation ?

R. Le décret du 30 décembre 1809, charge expressément, par plusieurs de ses dispositions, et notamment par son article 1, les Fabriques de veiller à l'entretien et à la conservation des églises. Lorsqu'il s'agit de biens ordinaires, c'est, il est vrai, le propriétaire qui doit acquitter les frais d'assurance contre l'incendie. Mais les églises sont des propriétés d'une nature exceptionnelle. « Par conséquent les fabriques qui ont des ressources et reconnaissant la nécessité d'assurer l'édifice religieux contre l'incendie, peuvent s'engager, dirons-nous avec une décision ministérielle du 22 septembre 1859, relative à une église communale, à payer la prime

et les autres frais. D'ailleurs, le mobilier de l'église ordinairement acheté avec les fonds de la Fabrique, doit être également compris dans le contrat d'assurance. Toutefois, aucune loi n'exige que le projet du Conseil de fabrique de Saint-Saturnin, à Avranches, soit approuvé par un décret impérial. Il rentre dans la catégorie des actes d'administration. Lorsque la Fabrique s'oblige à acquitter la dépense sur ses recettes, il suffit que cette dépense soit autorisée par l'évêque diocésain. »

« Pour prévenir toute difficulté ultérieure, continue la même décision que ci-dessus, au moment de la répartition de l'indemnité qui serait due, en cas d'incendie, par la compagnie d'assurance, il est utile de diviser le procès-verbal d'estimation en deux parties distinctes et séparées : la première comprend l'église, la tour et tout ce qui est considéré comme dépendance de l'immeuble : la seconde se compose des bancs des stalles, des tableaux et de tous les objets mobiliers. »

Quid, si les dépenses de la Fabrique ne sont point couvertes par ses recettes ?

Malgré l'autorité de la décision précitée, nous ne pouvons admettre que le droit de la Fabrique soit alors modifié. En effet, la circonstance que le budget de l'établissement de solde en déficit ne modifie en rien la nature et le caractère de l'acte dont il s'agit. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, c'est-à-dire qu'il y ait ou non excédant de recettes, l'assurance contre l'incendie constitue toujours un simple acte d'administration rentrant dans les attributions du Conseil de fabrique. La dépense résultant de l'assurance retombera, il est vrai, indirectement à la charge de la commune, en cas d'insuffisance des ressources fabriciennes ; mais cette dépense n'en est pas moins régulièrement notée, et elle devient obligatoire pour la commune du moment où elle a reçu l'approbation épiscopale. La commune ne saurait donc en éviter le paiement : elle ne peut que la contester si elle s'y croit fondée, suivant le mode tracé par les articles 96 et suivants du décret du 30 décembre 1809.

Il résulte de ce qui précède qu'une Fabrique, qui, pendant cinquante années par exemple, aurait voté et payé la prime d'assurance de l'église paroissiale, ne saurait obtenir, soit judiciairement, soit administrativement, le remboursement des sommes qu'elle a ainsi soldées au lieu et place de la commune, propriétaire de l'édifice.

COURRIER DE L'UTILE

Travaux de février au jardin fruitier, etc.

I. — JARDIN FRUITIER.

Continuer la plantation des arbres fruitiers. — Ne pas planter par un temps de gelée ou immédiatement après un dégel. — Enterrer les cerisiers et abricotiers en plein vent, à haute tige, plus profondément que les autres espèces. —

Labour et fumure au pied des arbres languissants ; ne jamais leur donner que de l'engrais très consommé. — Compost de chaux et gazon enterrés dans les premiers jours de février au pied des arbres à fruits à noyau, plantés dans les terres siliceuses ou schisteuses. — Continuation de la taille des arbres à fruits à noyau. — Le sécateur, préférable à la serpette pour cette opération. — Rechercher avec soin, pendant la taille, les anneaux ou *chapelets* d'œufs de chenille sur les arbres fruitiers. — Tailler la vigne avant le mouvement de la sève. — Verser de l'urine de bestiaux sur les racines des vignes stériles. — Mettre en pot les chevelées destinées à la culture forcée.

II. — POTAGER.

Labour des carrés. — Pratiquer un drainage soigné partout où il se manifeste des indices certains d'une humidité souterraine. — Fumure à fond tous les deux ou trois ans, (fumure légère à la surface en mars, et plusieurs fois dans le courant de l'année, dans les intervalles d'une forte fumure à une autre). — Semis en pleine terre de poireaux, ciboule, laitue, épinards, chicorée sauvage, cresson alénois, persil, cerfeuil. — Piétiner les semis de graines fines sans les enterrer, répandre par-dessus un peu de bon fumier ou de terreau. — Semer de bonne heure dans les parties abritées ou sèches du potager. — Semer plus tard dans les parties ombragées et humides, ou exposées sans abri à l'action des vents desséchants. — Semis précocé très-épais. — Renouveler deux fois en février de quinze jours en quinze jours les semis sur couches de haricots pour récolter en vert. — Semer en pleine terre des pois hâtifs, des fèves de marais et des oignons blancs dans la dernière quinzaine du mois. — Renouveler tous les huit jours les semis de radis sur couches et les repiquages de laitue crêpe et gotte forcées. — Découvrir les artichauts le jour, les recouvrir la nuit. — Récolter les choux *sprugt* ou choux de Bruxelles. — Récolte des champignons de couche.

III. — PARTERRE.

Planter en seconde bordure des crocus, des iris nains et des pensées. — Donner de l'air pendant quelques heures, au milieu du jour, aux plantes vivaces et aux rosiers de la Chine empaillés pour l'hivernage ; les recouvrir chaque soir. — Transplanter dans les plates-bandes les campanules, œillets de poète, hélianthes vivaces, aconits, phlox vivaces. — Couvrir les œillets de pleine terre en cas d'apparence de dégel. — Découvrir dans les mêmes circonstances atmosphériques les carrés de jacinthe. — Planter dans les parties ombragées du muguet et des anémones. Commencer les semis des plantes annuelles de pleine terre à floraison précocée.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER . 10 francs
UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 16. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Quinquagésime* : 1^{er} Sujet tiré de l'Épître, 2^e Sujet tiré de l'Évangile, *homélie*, 3^e Catéchèses. — A PROPOS DE NOS PLANS DE SERMONS. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : *Beati mundo corde*. — PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE. — JURISPRUDENCE : Des prestations. Elections : Candidats désignés en chaire. — LITURGIE : Un dernier mot sur le pétrole. — CONSULTATIONS : Si l'on peut acheter en conscience des valeurs de Sociétés violant la loi du Dimanche? Si une messe de *binage* peut être appliquée pour un prêtre qu'on remplace pour cause de maladie? Privilèges des docteurs en théologie. Question de casuel à propos d'une inhumation. Testament olographe entre un homme et une femme mariés. Legs du gouvernement à une fabrique. Doit-on porter ostensiblement le saint Viatique? Recours de la Fabrique contre la commune pour insuffisance de ressources. Vérification des registres d'une fabrique. Sapeurs-pompiers à une cérémonie officielle à l'église. VARIÉTÉS : Anecdote sur Léon XIII. Les fruits de la confession. — COURRIER DE L'UTILE : Manière d'appliquer les sangsues. — CORRESPONDANCE : Histoire de l'Eglise de Rohrbacher. Œuvres musicales du R. P. Garin.

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

Sujet tiré de l'Épître

Si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. (I Cor. 13.)

Parmi toutes les vertus que Notre-Seigneur a prêchées sur la terre et dont il nous a donné le précepte et l'exemple, il en est une qu'il a recommandée plus particulièrement à ses disciples : c'est la charité. Aimer Dieu, aimer ses frères, voilà toute la loi et les prophètes, le sommaire de tous les devoirs de l'homme. Les saints Livres sont remplis des plus magnifiques

éloges accordés par le Saint-Esprit à la charité. Les apôtres nous ont parlé de la charité dans les termes les plus pompeux; saint Jean semble n'avoir pris la plume que pour la décrire et l'exalter, et saint Paul en retrace admirablement tous les caractères dans son épître aux Corinthiens, que nous lisons à la messe de ce jour. C'est pourquoi nous voulons remettre sous vos yeux les motifs et les caractères de la charité envisagée comme l'amour de nos frères. I. *Il faut aimer le prochain*. II. *Comment faut-il l'aimer*.

I. *Il faut aimer le prochain*. Les motifs de cet amour sont les uns dans notre cœur, les autres dans l'Évangile. Dans chacun des hommes que la Providence a placés sur la terre avec nous, la nature nous montre un frère, un compagnon de nos malheurs, et ce double titre doit nous attacher à lui par les liens de la charité. Un frère! rappeler tout ce que dit ce nom. C'est ce caractère sacré qu'imprime la nature à chacun de ceux qui marchent à côté de nous sur le chemin de la vie : enfant du même père, car nous descendons tous de Dieu; héritier des mêmes biens, car nous avons tous reçu de lui la vérité et la vertu; le sang le plus illustre n'a pas été puisé à une autre source que le sang le plus vulgaire; le riche qui vivait dans les délices de l'abondance, était le fils d'Adam, comme le pauvre Lazare. Il faut donc aimer ce frère et lui donner des preuves d'affection. Au reste, il est encore le compagnon de nos malheurs, il partage toutes nos misères et ne peut se soustraire à aucune des souffrances qui nous affligent.

Aux exigences de la nature, se joint l'autorité de la religion, qui nous fait un commandement rigoureux de l'amour du prochain. La loi an-

cienne commandait d'aimer le prochain : *Dilige proximum tuum sicut te ipsum*. Dans l'Evangile Jésus-Christ renouvelle ce commandement : *Mandatum novum do vobis*. C'est le sien ; celui auquel il tient davantage : *Hoc est præceptum meum*. Il en fait la marque distinctive de ses disciples : *In hoc cognoscunt omnes quia discipuli mei estis*.

II. Les caractères de l'amour que nous devons au prochain nous sont enseignés dans cette parole du Sauveur à ses disciples : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de prévenance. Il vient jusqu'à nous, et parce que notre faiblesse nous empêche de nous élever jusqu'à lui, il parcourt la distance qui sépare le Créateur de la créature. Ainsi devons-nous aimer nos frères ; il faut que nous allions chercher leur misère pour la soulager, que nous sachions prévenir leurs besoins. — Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de condescendance et de support. Il aimait ses apôtres, malgré leur grossièreté ; il aimait son peuple, malgré ses injustices et son ingratitude. Toujours son humeur était égale, et sa patience toujours admirable. Mais nous ! que de conditions exigées pour avoir droit à notre affection ! Conformité des sentiments et d'inclination, caractère prévenant, souple et commode, mérite réel, mais pas trop brillant, parce qu'il nous éclipserait. — Enfin Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour de sacrifice et d'immolation. Il a sacrifié pour eux son repos, puisqu'il a quitté l'éternelle demeure de la paix pour venir au milieu des troubles et des agitations d'ici-bas ; son honneur, puisque pour nous relever il a pris sur lui notre confusion et s'est chargé de nos misères ; son sang, puisqu'il l'a versé sur la croix pour laver nos iniquités. C'est ainsi qu'il a aimé le monde. Qu'avons-nous sacrifié pour l'amour de nos frères ? On a reculé devant une œuvre de charité, parce qu'il aurait fallu se condamner à quelque gêne, s'imposer quelque privation. Qui d'entre nous voudrait sacrifier aux intérêts du prochain le soin de sa réputation, ou même les répugnances de son amour-propre ? Qui serait disposé, non pas à répandre son sang, mais à verser des larmes sur ceux qui souffrent, surtout sur ceux qui perdent leur âme en oubliant Dieu. Prenons la résolution d'imiter Jésus-Christ qui nous a donné l'exemple de la Charité pour le prochain et rappelons-nous sans cesse cette parole : *Præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit*.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Diliges proximum tuum tanquam te ipsum). Marc. XIX-12.)

Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos (Joan. XIII-24).

Charitas patiens est etc... (1 Cor. XIII.)

Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi (Gal. VI-2).

Omnis enim lex in uno sermone impletur : diliges proximum sicut te ipsum (Gal. V-14).

Passages des Saints Pères. — Nemo dicat,

in hominem pecco, quando non diligo fratrem meum ; intendite, et facile est peccatum in hominem, in Deum solum non peccem ; quomodo non peccas in Deum, quando in dilectionem pecces (S. Aug.)

Tantum quilibet portat proximum, quantum amat. Si enim amas, portas ; si desiisti amore, desiisti et tolerare (S. Greg.)

Non diligis proximum sicut teipsum, si non ad id bonum, ad quod ipse tendis, adducis (S. Aug.).

Dilectio proximi character est discipulorum Christi (S. Aug.).

Amor Dei amorem proximi generat, et amor proximi calefacit amorem Dei (S. Greg.).

Charitas cor unum fratrum multorum facit (S. Aug.).

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Et ipsi nihil horum intellexerunt et erat verbum istud absconditum ab eis et non intelligebant.
(Luc, 18.)

Ce n'est pas sans dessein que l'Eglise propose cet évangile à nos méditations au moment d'entrer dans la carrière de pénitence. Elle nous met sous les yeux la prédiction faite par Jésus-Christ de ses souffrances et la guérison d'un aveugle qui le suit en rendant gloire à Dieu. Elle offre ainsi aux pécheurs un double motif de confiance, puisé dans le souvenir des mérites de la passion du Sauveur et dans la facilité avec laquelle il peut les délivrer des ténèbres de leur aveuglement spirituel.

Le moment où Jésus-Christ avait à consommer son sacrifice arrivait déjà plusieurs fois, il avait annoncé à ses apôtres les souffrances et la mort qui l'attendaient. Partant pour Jérusalem où devait se passer cette lamentable scène, il en renouvelle la prédiction. Il annonce les opprobres dont il sera abreuvé, les supplices dont il sera tourmenté, la mort affreuse qu'il doit subir. Motif, objet, terme de son voyage, le discours du Sauveur si clair, si circonstancié dans les détails, n'est point compris par les disciples. — Pourquoi ? parce que n'ayant point encore reçu la lumière de l'Esprit saint et attendant un Messie qui devait donner satisfaction à leur ambition et à leur désir de splendeur mondaine, ils ne comprennent rien aux mystères de la souffrance et de l'immolation. — Et cependant Jésus-Christ leur parle de ses humiliations et de sa mort, parce qu'il sait qu'un jour, désabusés de leur prévention, ce discours qu'il leur tenait serait à leurs yeux une manifestation de plus de sa divinité.

Notre évangile nous fournit l'occasion d'apprécier la malheur de l'aveuglement spirituel et les moyens d'en sortir. Écoutons l'histoire de cet aveugle, assis sur le bord du chemin où il demandait l'aumône, lorsque Jésus-Christ approchait de Jéricho. Étudions sa conduite dans cette circonstance, elle lui obtient sa guérison, et apprenons de lui ce que nous devons faire pour dissiper notre aveuglement spirituel. Etat déplorable où le péché plonge les hommes : les

lumières de la religion, les vérités terribles, la mort, le jugement, un supplice éternel ne font plus aucune impression ; les dogmes les plus consolants, le bienfait de la rédemption, le souvenir de la miséricorde divine, l'espoir d'une récompense n'excitent plus aucune émotion. Ces hommes sont comme l'aveugle au milieu de la nature ; leur âme, fermée comme ses yeux, ne reçoit plus aucune impression, ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Tels que ce malheureux forcé de rester assis et de demander l'aumône sur le bord du chemin, ils sont dans l'impuissance de rien faire d'utile ; et réduits à l'inaction, ils le sont aussi à la pauvreté, sans vertus, sans bonnes œuvres, sans mérite. Aux traits de conformité entre l'aveuglement de l'âme et celui du corps, il faut ajouter une différence lamentable. Celui qui est privé de la vue du corps, connaît son état et désire le voir finir ; celui qui est frappé d'aveuglement spirituel, ne connaît pas son état, il ne souhaite pas d'en sortir, il repousse les pensées salutaires qui pourraient l'éclairer, Jésus-Christ passe, il ne daigne pas y faire attention. Prenez garde, Jésus-Christ ne fait que passer ; peut-être, est-ce aujourd'hui le dernier effort de sa bonté. Si l'aveugle de Jéricho eût laissé échapper l'occasion, c'en était fait ; ses yeux ne se seraient jamais ouverts à la lumière ; mais il a compris tout ce qu'une occasion aussi favorable exige d'empressement, il ne cesse de crier vers son libérateur. La foule veut le faire taire, image des contradictions que le pécheur rencontre de la part des compagnons de ses désordres qui n'épargnent ni instances, ni menaces, ni pièges, ni sarcasmes pour le détourner de ses résolutions. L'aveugle ne se laisse pas intimider, il crie sans cesse, alors Jésus le fit approcher. Que voulez-vous ? lui dit-il. Amené auprès du Sauveur, l'aveugle répond à l'affabilité de son accueil par la confiance la plus entière. Il lui demande la guérison de son infirmité. Cette prière seule est un hommage éclatant rendu à la divinité de Jésus-Christ ; sa foi avait surmonté bien des obstacles ; elle fut, et Jésus le déclare, le principe de sa guérison.

La première grâce de conversion que nous avons à demander à Jésus-Christ est de nous faire connaître notre triste situation et de nous inspirer le vif désir d'en être retirés. Seigneur, que je voie ! que je voie la folie, le néant de tous les plaisirs que j'ai recherchés ; que je voie le danger où m'ont conduit mes fautes ! Querien désormais ne puisse me séparer de vous ; attaché par la reconnaissance à vos pas, je vous suivrai aussi en louant Dieu ! *Et sequebatur illum magnificans Deum.*

Passages de l'Écriture Sainte. — Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte (Ps. 12.).

Nescierunt neque intellexerunt : in tenebris ambulans (Ps. 82.).

Cor durum habebit male in novissimo (Eccli. III-27.).

Auferetur ab impiis lux sua (Job, xxxviii-15.).

Contristatus est Jesus super cæcitate cordis eorum (Marc., III-15.).

Obscuratum est insipiens cor eorum... tradidit illos Deus in reprobum sensum (Rom., 1-21-28.).

Passages des Saints Pères. — Non cor peccantis Dominus obdurat, sed obdurare dicitur cum ab obduratione non liberat (S. Greg.).

Habet hoc infelix consuetudo peccandi : ut quanto amplius quisque peccaverit, tanto minus peccata ipsa intelligat (Euseb.).

Cæcitas est cordis quam solus removet illuminator Deus (S. Aug.).

Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates (S. Aug.).

Exordium pœnarum animæ avertentis se a Deo, vero lumine, est ipsa cæcitas (S. Aug.).

Sicut tenebræ oculos, ita delicta mentem claudunt, nec lucem videre sinunt nec se (S. Aug.).

CATÉCHÈSES ¹

XIII

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

Tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur et, postquam flagellaverint, occiden eum.
(Luc. xxviii, 32-33.)

« Pour que les soldats du Christ, en considérant sa croix comme l'étendard de leur Chef, soient excités à prendre les armes de la pénitence, on lit au commencement du Carême cet Évangile, lequel renferme l'abrégé de la Passion de Notre-Seigneur. Ce texte fournit donc au Curé l'occasion d'exposer ce qui regarde ce douloureux Mystère. » (C. C. Trid.)

La Passion de Jésus-Christ étant le moyen qu'il a choisi pour opérer notre rédemption, nous devons savoir en quoi il consiste, comment il s'est accompli et le but que le Sauveur s'y est proposé. De là, trois points à développer dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que le Mystère de la Rédemption ?* — C'est le Mystère de Jésus-Christ mort sur la croix pour nous racheter. Il consiste dans les humiliations, les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, s'humiliant et souffrant comme Homme pour se glorifier et se venger comme Dieu, se laissant crucifier et mourant pour ses créatures rebelles, afin de leur faire trouver la vie dans sa mort. C'est un Mystère incompréhensible et un abîme insondable, où se perd la raison. Mais il en sort des flots de lumière, qui illuminent le ciel et la terre. Car il nous montre le prix de notre âme, l'énormité du péché et l'amour infini de Dieu envers nous. Il faut donc le regarder comme le Livre par excellence, où toutes les vérités chrétiennes sont écrites avec le sang même de notre divin Sauveur et où nous devons apprendre à lire comme S. Paul (2). (I C. I, 118-119. — I S C. I, 383-384.)

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-13.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 118-119 — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, 2^{te} l. 381-381.

II. *Comment s'est accompli le Mystère de la Rédemption?* — Jésus-Christ, après son agonie au Jardin des Olives, fut trahi par Judas, abandonné par ses Apôtres, chargé d'opprobre, flagellé, couronné d'épines et attaché à la croix sur laquelle il est mort. La mort de l'Homme-Dieu eut pour causes non-seulement la faute héréditaire de nos premiers parents, mais aussi les péchés commis par les hommes depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour et qu'ils commettront encore jusqu'à la fin des temps. De là, ces paroles de l'Écriture : « Je l'ai frappé « à cause du péché de mon peuple. » (Is. II, 8.) « Nous nous sommes tous égarés comme des « brebis ; chacun a suivi sa voie ; et le Seigneur « l'a chargé de nos iniquités. » (Ibid. III, 6.) Aussi, nous qui aimons Jésus-Christ et désirons l'aimer de tout notre cœur, devons-nous avoir la plus grande horreur du péché. L'Eglise nous enseigne que Jésus-Christ, ayant été crucifié, mourut réellement. Si elle a fait de cette vérité un article de foi, c'est parce qu'il s'est trouvé des hommes assez aveugles pour la nier. Cependant, il est impossible de la révoquer en doute ; car tous les évangélistes s'accordent à dire que Jésus-Christ rendit l'esprit. D'ailleurs, la mort de l'homme consiste dans la séparation de l'âme et du corps. Or, Jésus-Christ était réellement Homme. Il pouvait donc véritablement mourir. Ainsi, par sa mort, nous entendons que son âme a été séparée de son corps. Sa divinité resta néanmoins unie à son corps dans le sépulcre, et à son âme lorsqu'elle descendit aux enfers. Dieu étant impassible et rien n'étant capable d'altérer son éternelle béatitude, Jésus-Christ ne pouvait souffrir comme Dieu. Mais comme Homme, il le pouvait. Or, s'il a pu mourir comme Homme, il a, comme Dieu, donné à sa Mort une valeur et un mérite infinis. C'est donc par son sang précieux qu'il nous a rachetés, selon ces paroles de saint Pierre : « Sachez que « ce n'est pas avec un or ni un argent corromp-
« tibles, que vous avez été rachetés de la vie « pleine de vanité que vous suiviez à l'exemple « de vos pères, mais par le sang précieux de « Jésus-Christ, de l'Agneau immaculé, pré-
« dit avant la création du monde et manifesté « à cause de vous dans les derniers temps. » (I Petr. I, 18-20. — I C. I, 120-123. — I S C. I, 385-400.)

III. *Quel but s'est proposé Notre-Seigneur dans le Mystère de notre Rédemption?* — Tous les tourments, auxquels il s'est soumis, n'étaient pas nécessaires pour nous racheter. Mais il les a voulu souffrir pour satisfaire à la justice de son Père d'une manière surabondante, nous témoigner davantage son amour et nous inspirer plus d'horreur du péché. Plus une personne est excellente, plus excellentes sont ses œuvres. Or Jésus-Christ est une personne divine. Donc toutes ses œuvres sont divines et ont, par conséquent, une valeur infinie. Il s'ensuit qu'une larme, un soupir de cet Homme-Dieu pouvait suffire à la rédemption du genre humain tout entier. D'ailleurs, nous devons croire que, s'il a choisi ce genre de mort, c'est parce qu'il le trouvait le plus propre

et le plus convenable à notre rédemption. Puis donc qu'il s'y est librement et volontairement soumis, exprimons-lui la plus vive reconnaissance, en l'aimant et en le servant de tout notre cœur et en fuyant avec la plus grande horreur le péché, cause de sa mort. (I C. I, 124-125. — I S C. I, 401-402.) L'abbé REGNAUD.

A PROPOS DE NOS PLANS DE SERMONS

Au milieu des félicitations unanimes que reçoit chaque jour l'*Ami du Clergé*, quelques observations lui sont venues au sujet de la Prédication : plusieurs de ses lecteurs préféreraient, disent-ils, des sermons entiers à nos plans. A cela, nous répondrons que si nous mettions tout le journal en prédication, nous sortirions de notre programme, dont le but est de tenir le clergé au courant de toutes les questions pratiques qui l'intéressent soit sur le droit canon, soit sur la liturgie, soit sur la jurisprudence usuelle et les rapports avec les autorités ; — programme qui exclut les longueurs et qui d'ailleurs reçoit de continuelles approbations. Donc, nous dirons à ceux qui voudraient quelque chose de complet au point de vue de la prédication, que l'*Ami du Clergé* ne changera rien à ce programme, mais qu'ils trouveront pleine satisfaction dans l'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*. La Société générale de librairie catholique vient d'en faire l'acquisition et se propose de lui imprimer un développement tout nouveau. Voici, en effet, dans quels termes ces changements sont annoncés :

« L'Enseignement catholique, le plus ancien journal des prédicateurs, acquis par la Société générale de librairie catholique, va recevoir sous sa nouvelle direction une impulsion toute nouvelle.

« Son titre sera désormais une vérité : tout ce que la tribune sacrée produira de retentissant dans la chrétienté entière trouvera place dans ses colonnes.

« Des correspondants spéciaux vont être chargés de lui envoyer d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, en un mot de tous les pays d'Europe et d'Amérique, ces documents et ces trésors. Les innombrables relations que la Société générale de librairie catholique entretient partout, lui rendent facile cette tâche, impossible pour d'autres.

« Par le choix rigoureux de ses insertions, par la variété des noms français et étrangers qui y figureront, l'Enseignement catholique sera le recueil le plus solide de ce genre et le seul universel.

« La prochaine livraison contiendra, entre autres sujets, le commencement des *Sermons des RR. PP. Paulistes*, de New-York, qui ont remué l'Amérique et produit dans ce pays les plus éclatantes conversions.

« Riche déjà de 27 volumes parus, l'*Enseignement catholique* sera véritablement l'Encyclopédie complète, la Somme de la Prédication du XIX^e siècle. »

Dans les douze premiers volumes qui composent la première série, l'*Enseignement catholique* a donné, entre autres matières, avec ce que la prédication contemporaine a produit de plus remarquable, des séries d'instructions formant des traités complets, sous forme oratoire, sur le *Symbole*, les *Commandements de Dieu* et de l'*Eglise*, les *Livres-Saints*, la *Liturgie*, le *Culte*, les *Mystères*, sur le *Catholicisme dans ses rapports avec le progrès*, sur la *Science* et la *Foi*, sur le *Dogme*, etc., des leçons de la Sorbonne : *Eloquence sacrée*, *Histoire ecclésiastique*, etc.

Une *Table analytique et alphabétique* des 12 volumes et une *Table des matières*, par ordre alphabétique, des noms d'auteurs, termine la série. — La deuxième série a commencé en janvier 1863 et n'est pas moins riche que la précédente. Des tables analogues la terminent, facilitent les recherches et lui donnent le même prix.

Prix de la collection (1^{re} et 2^e série : 1851 à 1875), 170 fr.

Prix d'une année (1^{re}, 2^e ou 3^e série : 1851 à 1878), 10 fr.

Prix de la 1^{re} série, avec le *Guide du Prédicateur* (3 vol. in-8°), 100 fr.

Prix de la 2^e série, avec le *Guide du Prédicateur* (3 vol. in-8°), 100 fr.

Prix de la collection entière (1851 à 1878 inclus), avec le *Guide* et 2 vol. de tables, 1 par série, 200 fr. — Payables 50 fr. par trimestre.

Par faveur spéciale, les abonnés de l'*Ami du Clergé* recevront l'*Enseignement catholique* au prix de 10 fr. par an, au lieu de 12.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

BEATI MUNDO CORDE ¹.

Mes vénérés Confrères,

Une des premières vertus que Notre-Seigneur fit reluire dans sa sainteté fut la pureté ; voilà pourquoi les textes sacrés énumèrent ses gloires dans cet ordre significatif : *Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus... Innocens, impolutus* (2). Le souverain Prêtre veut venir au monde d'une mère vierge, il y est devancé par un précurseur vierge, il y est gardé par un père nourricier qui était vierge, il y choisit pour ami de prédilection un disciple vierge. Enfin, lui qui exposa toutes ses grandeurs, même sa divinité, aux outrages de ses ennemis, en a préservé celle-ci, si bien qu'aucun pharisien d'aucun siècle n'a osé hasarder contre cette mémoire immaculée la grossière invraisemblance d'une telle calomnie.

1. Matth. v, 8.
2. Heb. vii, 26.

La virginité de Jésus enfanta celle de ses ministres, et peupla notre sanctuaire de générations formées sur ce type angélique : *Te ipsum castum custodi* (1). Jamais, en effet, depuis qu'elle a contemplé les traits ineffables de son fondateur, l'Eglise n'a pu souffrir, à ses autels, des prêtres non revêtus d'une virginité intacte, ou, tout au moins, de cette virginité réparée qui est le fruit d'une longue continence ; *Longa castitas, pro virginitate reputatur* (2). Écoutez, à ce propos, les exigences sublimes de notre mère ! Quelle est la plus belle couronne de ce sacerdoce, qui en porte tant d'autres ? La voici, d'après saint Jérôme : *Corona illustrior sacerdotum castitas* (3). Quelle est la première condition de l'autorité sacerdotale ? La voici, d'après Origène : *Ante omnia*, par conséquent avant la naissance, avant le talent, avant toutes les prérogatives de l'ordre naturel et même de l'ordre surnaturel : *Ante omnia, sacerdos debet castitate accingi* (4). Ah ! mes vénérés confrères ! quel précieux ornement de notre vie et de notre vocation qu'une telle vertu ! Quelle magnifique assumption de notre nature dans les mains de Dieu, dont nous ne saurions assez le bénir ! *Domini est assumptio nostra* (5).

Vous dire la dignité suréminente d'une telle vertu, c'est vous faire pressentir la laideur du vice opposé. Il est ainsi stigmatisé par le Saint-Esprit : *Hoc nefas est et iniquitas maxima, ignis est usque ad perniciem devorans et omnia eradicans genimina* (6). Et Tertullien en donne la raison : « Dans tous les autres péchés, » dit-il, c'est l'esprit qui est vaincu par lui-même ; dans celui-ci, c'est l'esprit qui est vaincu par la chair. Or, que le chair de l'homme se soit manqué de respect avant l'incarnation, je le comprends ; mais qu'elle soit devenue adultère depuis qu'un Dieu lui a fit l'honneur de l'épouser, ou il n'y a plus de raison en moi, ou il n'y a pas de rémission pour elle (7), » s'écrie ce génie sauvage, emporté par une répugnance vraie jusqu'à une fausse conclusion. Mais à quelle théologie effrayante n'aurait pas abouti la logique de l'impitoyable Africain, s'il avait traité de l'incontinence dans l'humanité préparée, consacrée, presque divinisée du prêtre ! et si Nadab et Abiu furent punis de mort pour avoir porté dans le lieu saint un feu qui ne l'était pas, que ne faut-il pas dire de l'abomination de la désolation quand elle envahit ces ciboires vivants de la divinité appelés par saint Cyrille : *Concorporei et consanguinei Christi* (8) !

Toutefois, il ne suffit pas de vous prouver que l'impureté est un grand désordre, car c'est là prendre la question du côté de Dieu, abstraction faite de votre intérêt personnel, conséquemment par un point peu accessible à votre égoïste regard ; aussi, après avoir flétri ce mal comme

1. I Tim. v, 22.

2. S. Bern. *Serm.* 20.

3. S. Hier.

4. Orig. *Apot. cont. Cels.*

5. Ps. LXXXVIII, 19.

6. Job. xxxi, 12.

7. Tert. *Cont. les spect.*

8. S. Cyril.

une iniquité, le prophète le signale comme un ravage : *Ignis est usque ad perniciem devorans et omnia eradicans genimina*, afin de nous inspirer, par la crainte, un respect pour nos liens sacrés que nous n'aurions pas conçu par les motifs désintéressés de la vertu.

Quels sont donc les ravages de l'incontinence dans un ministre des autels ? Considérée à l'état d'habitude non de surprise, à l'état de prostration sensuelle, non de passagère défaillance, elle produit deux dégradations caractéristiques : l'une nous spolie de nos grandeurs de prêtre, l'autre de nos grandeurs de chrétien. Sans doute, l'ordination et le baptême nous impriment un caractère ineffaçable, mais suivant la doctrine des Pères, de saint Isidore en particulier, et dans le sens limité où la théologie autorise mes expressions, j'ai le droit de démontrer que ce vice tarit en nous, 1^o la vie sacerdotale, 2^o la vie chrétienne.

Si, par hasard, les pharisiens du monde prétent l'oreille à la porte de cette enceinte, je leur dirai : « Instruisez-vous et ne vous scandalisez pas. Le sujet de scandale c'est votre propre luxure envisagée dans son histoire depuis le déluge jusqu'à nos jours ; monstre universel sous les flèches duquel tant de peuples sont tombés ! *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (1) ! Le sujet de scandale, ce sont les impudicités de cette société matérialiste qui, en oubliant Dieu, a mis son âme sous le joug avilissant de son corps : *Oblita es mei, projecisti me post corpus tuum* (2) ; mais, la luxure qui déborde ailleurs fait à peine tache dans le sanctuaire. La description de ses ravages, qui serait chez vous une peinture locale, chez nous n'est qu'un sujet d'épouvante préservatrice. Aussi, à vous il faudrait dire : Sortez de votre fange ; aux prêtres nous disons : Restez dans votre pureté : *Te ipsum castum custodi*. Donc, ô corrupteurs de la vérité et de la moralité, n'essayez pas de corrompre ma parole, mais passez votre chemin la tête baissée, et tirez de nos faiblesses elles-mêmes une leçon de vertu.

I

Ce péché tarit en nous la vie sacerdotale par ses incompatibilités avec les principales grandeurs de notre sacerdoce. Elles se résument en ces cinq prérogatives bien dignes d'exciter l'envie des Anges : l'honneur de notre parole, la sainteté de notre pontificat, les gloires de notre judicature, les palmes de notre héroïsme, la fécondité de notre mission. Eh bien ! voici comment, dans tous ces ordres divers, c'est la chasteté qui nous fait ce que nous sommes, c'est l'incontinence qui nous défait, si bien qu'un Père a osé la nommer une *désordination*, et que saint Isidore n'hésite pas à écrire : *Pudicitia creat sacerdotes, libido sacerdotibus dignitatem abrogat* (3).

L'honneur de notre parole est solidaire de la violation de notre vœu. Rien de plus sacré, après la parole de Dieu, que la parole du prêtre

qui en est l'organe. Aussi, les peuples confondent, parfois, la seconde avec la première. Et la parole du prêtre n'est pas seulement l'appui de la religion, elle est une majesté et une boussole de la société ; boussole si certaine que la loi romaine défendait de déferer le serment à ses pontifes, leur simple affirmation étant regardée comme une garantie supérieure à toutes les autres. Or, où en est le prêtre incontinent par rapport à cette religion fondamentale de l'honnêteté et de la sincérité ?

Le voilà qui monte en chaire pour fulminer contre les passions de son peuple, et qui répète à tous les libertins de sa paroisse, avec l'austérité de Jean-Baptiste : *Non licet* (1) ; mais, à son anathème, les anges du sanctuaire ont répondu : *Qui dicis non mœchandum, mœcharis* (2) : entendez-le, au confessionnal, se déchaîner contre les liaisons impures et le culte des idoles de la chair ; mais sa conscience et ses complices lui répliquent par ce témoignage accusateur : *Qui abominaris idola, sacrilegium facis* (3). Enfin, suivez-le dans toutes ses fonctions de réformateur et de censeur de la moralité publique ; à chacune de ses condamnations, la justice de Dieu répond : *Ex ore tuo te judico, serve nequam* (4). Ainsi, la plus vénérable parole d'honneur qui puisse tomber des lèvres d'un homme est convertie, par l'incontinence, en une assurance de tréteaux, et le premier dignitaire du monde moral se trouve changé en acteur.

Mais, il y a pire, en fait d'irrévérence envers notre parole, que de ne pas l'exécuter, c'est de la violer ; pire que d'être inconséquents, c'est d'être parjures ! Nouveau déshonneur implicitement renfermé dans l'incontinence du prêtre, car, quoi qu'il allègue pour son excuse, ce profanateur d'une chair consacrée est traître à des serments trois fois saints. Qu'était-ce que la promesse de Régulus en comparaison de la nôtre ? Et, cependant, combien d'admirateurs de la première, parmi nous, font bon marché de la seconde ! Or, si la société ignore cette félonie du prêtre, par le seul fait il est voué à l'hypocrisie ; au contraire, si la société en reçoit de lui communication, comme de certain moine rénégat naguère désireux d'élever sa défection sur un piédestal, la société, attaquée dans sa religion et dans sa moralité, tremble pour l'inviolabilité de la parole humaine autant que pour la sainteté de ses autels.

D'où il suit que tout prêtre coutumier de telles déchéances tourne, par une fatalité de position, au malhonnête homme. Pour lui, il n'y a point de milieu, ou chaste ou imposteur, et, s'il déroge dans ses mœurs, aussitôt toute sa vie, montée sur le faux, se change en un mensonge public où se dégrade son caractère avec son innocence sacerdotale. Ah ! mes vénérés Confrères, conjurons le Seigneur de ne jamais laisser tomber notre honneur dans la boue qui attache, encore moins dans ces abîmes qui se referment sur la tête des pécheurs submergés :

1. Ps. XLIV, 6.

2. Ezech. XXIII, 35.

3. Lib. III, epist. 75.

1. Matth. XIV, 4.

2. Rom. II, 22.

3. *Ibid.*

4. Luc. XIX, 22.

Eripe me de luto ut non infigar, et de profundis aquarum, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum (1).
R. P. CAUSSETTE.

PROMENADES A TRAVERS L'HISTOIRE

XIII

Après un an d'épreuves, le novice et son compagnon, venus du pays des Francs, firent profession, selon la règle de saint Benoît, entre les mains de l'abbé Optat, successeur de Pétronax. Le nouveau moine, qui ne s'était pas fait connaître, ne cherchait à se distinguer que par sa ferveur et son humilité. Son jour étant venu de servir à la cuisine, selon la règle, il s'acquitta avec plaisir de cet emploi ; mais il s'en acquitta fort mal. Le cuisinier lui voyant gâter les mets qu'il préparait, s'emporta contre lui, avec la dernière violence, jusqu'à lui donner un soufflet ; à quoi il répondit simplement :

« Que le Seigneur et Carloman vous le pardonnent ! »

Le cuisinier le frappa une seconde fois, et il fit la même réponse. Mais son compagnon, l'ayant vu maltraiter une troisième fois par ce brutal, perdit patience, et, prenant un pilon qu'il trouva sous sa main, il en déchargea un grand coup au cuisinier, en disant :

— Méchant serviteur, que ni le Seigneur ni Carloman ne te le pardonnent !

L'abbé en fit un crime au moine étranger, et lui demanda, en présence de toute la communauté, pourquoi il avait osé frapper un officier du monastère. Il répondit :

« C'est que je l'ai vu traiter le plus indignement la personne la plus distinguée par sa noblesse et par sa vertu que je connaisse au monde. »

On le fit expliquer. Il dit en montrant son maître :

« Celui que vous voyez, c'est Carloman, autrefois prince des Francs, que l'amour de Jésus-Christ a fait renoncer à la gloire et au royaume du monde. »

Les moines, étonnés, se jetèrent aussitôt aux pieds de Carloman pour lui demander pardon ; mais il se prosterna lui-même devant eux, tâchant de leur persuader qu'il n'était pas ce que son compagnon disait, mais seulement un pécheur et un homicide. Il fut reconnu malgré lui, et les innocents artifices de son humilité donnèrent un nouvel éclat à sa vertu. Il se disait homicide à cause du sang qu'il avait versé dans tant de guerres. Carloman continua de vivre comme le dernier des religieux, et l'abbé Optat, pour satisfaire sa modestie, l'occupa aux ministères les plus abjects, comme à cultiver les jardins et à garder les brebis et les oies. Dans cet humble exercice, il savait mettre à profit ce qui lui arrivait, pour s'humilier et se confondre. Un

jour, n'ayant pu empêcher un loup de lui enlever une oie, il s'écria : Voilà cependant, Seigneur, celui à qui vous aviez confié un royaume ! Comment aurai-je pu gouverner et défendre mes peuples, moi qui n'ai pu conduire et garantir de vils animaux !

Le prince-moine avait dû par obéissance, quitter le Mont-Cassin et se rendre en France, chargé d'une mission, auprès du roi Pépin, son frère. Carloman mourut à Vienne d'où il se proposait de passer en Italie avec le pape et le roi et de retourner au Mont-Cassin. Mabillon cite une chronique où il est dit : « Le corps de Carloman fut mis par le roi son frère, dans un cercueil d'or, et reporté avec d'autres présents au monastère de Saint Benoît, en Italie. »

La mémoire de Carloman est restée en bénédiction dans l'Eglise ; son nom est inscrit à la date du 17 août, parmi les Saints de la famille bénédictine. En 1628, ses ossements furent retrouvés dans une urne d'onyx, sous le maître-autel de l'Eglise du Mont-Cassin, et exposés solennellement à la vénération des fidèles. Carloman n'eut qu'un seul fils, Drogo, qui suivit l'exemple paternel, renonça aux dignités de la terre, prit l'habit monastique et mourut saintement, sans que jamais Pépin le Bref ait eu la velléité d'attenter aux jours de ce jeune prince.

XIV

A la même époque, un roi des Lombards s'était également retiré au Mont-Cassin, qui comptait ainsi parmi ses religieux deux hommes ayant renoncé à une couronne de la terre, pour gagner sous le froc et sous la discipline monastique la couronne du ciel. Il se nommait Ratchis. Après avoir violé un traité qu'il avait fait avec les Romains, il assiégeait vigoureusement Pérouse, lorsque le pape Zacharie sortit de Rome avec les principaux du clergé et du peuple, et alla trouver le Roi dans son camp. Il fit tant, par ses présents et par ses prières, qu'il lui persuada de lever le siège. Il fit même plus : il lui inspira tellement l'amour des choses spirituelles, que, peu de jours après, Ratchis abdiqua la dignité royale, vint à Rome, reçut l'habit monastique des mains du pape Zacharie, et alla finir ses jours au Mont-Cassin. Sa femme Tasia et sa fille Ratrude, s'étant retirées avec lui, bâtirent dans le voisinage, par la permission de l'abbé Pétronax, un monastère de filles au lieu nommé Plombarioles, où elles passèrent le reste de leur vie dans une grande régularité.

Le Mont-Cassin élève son pic aride aux confins de la Campanie ; ardu et élané, il n'y a qu'une des montagnes environnantes qui le surpasse en hauteur, celle de *Cairo*. La vallée est riche et fleurie, c'est la *Campania felix*. Une petite rivière, se précipitant du versant oriental des Apennins, la sillonne ; c'est le fleuve rapide, *il fiume rapido*. Les montagnes, tantôt couvertes de moissons, tantôt envahies par les oliviers et par les bruyères, apparaissent au loin marquées de taches noires, comme la lave aux flancs jaunes du Vésuve.

San-Germano et les villes du Latium, Pontecorvo que le soleil inonde chaque soir de ses

brûlants rayons; Venusfro, dont Horace chantait les bonnes huiles; Aquino, la patrie de saint Thomas, le docteur angélique; Arpino, la patrie de Cicéron, se détachent çà et là, comme des points bariolés de blanc et de rouge, parmi l'éclat éblouissant des eaux et l'imposante verdure de forêts. Notre promenade dans ces lieux ravissants ne sera point perdue; trois hommes se sont rencontrés sur notre route, rappelés à notre mémoire, l'un par Venafro, Horace; l'autre par Arpino, Cicéron; le troisième, par Aquino, Thomas des comtes d'Aquin.

J'esquisserai leur biographie, tout en suivant la route de Céprano et de Valmontone, qui nous conduira à Rome, où je désire consulter les savants de la Propagande sur la Frédegonde chinoise, dont le moine Carloman m'a recommandé de narrer l'histoire. Je toucherai aussi un mot de Marius né, non à Arpino, mais tout près d'Arpino.

XV

Horace était de Venouse, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie. Son père, simple affranchi, jouissait d'une belle fortune qu'il consacra à l'éducation de son fils. Il envoya Horace à Rome étudier comme les fils des chevaliers et des patriciens, en lui donnant vêtements et serviteurs pour qu'il ne fit pas plus mauvaise figure que les autres.

Quand Horace eut revêtu la robe virile, il quitta Rome pour aller se perfectionner à Athènes, qui était encore la reine des sciences et des beaux-arts. Devenu soldat, il fut nommé au commandement d'une légion en qualité de tribun militaire, à l'âge de vingt-trois ans. Il se trouvait dans les rangs des républicains; mais, peu propre au métier de guerrier et à celui de Tyrée, il jeta son bouclier à la journée de Philippi. Il était né l'an 688 de Rome, soixante-six ans avant Jésus-Christ. Il fut donc le contemporain d'Antoine, de Lépide et d'Octave qui devint Auguste.

Pendant la lutte que les triumvirs avaient soutenue contre les meurtriers de César, Horace avait perdu le modeste héritage paternel; les lettres seules lui restaient. Virgile et Varus l'introduisirent auprès de Mécène, qui, se rappelant l'amitié du nouveau-venu pour Brutus, l'accueillit d'abord avec froideur; mais lorsqu'il eut été à même de connaître son esprit, il se l'attacha par des façons bienveillantes, et le présenta à Auguste. Ce Mécène était le ministre et le favori d'Auguste; issu d'un *lars* étrusque, il appartenait à l'illustre famille Cilnia. C'était un homme d'un grand esprit, mais le bonheur l'avait énervé. Il s'abandonnait aux plaisirs et à l'oisiveté, vers lesquels l'entraînait sa mollesse naturelle; il était incapable de toute action énergique et virile.

Faites-moi boiteux, avait-il coutume de dire, manchot, bossu, édenté, pourvu que vous me laissiez vivre; bien plus, mettez-moi en croix, pourvu que vous me laissiez vivre.

Comme tous les épicuriens, il tenait à la vie. Homme toutefois d'excellent conseil, et ne

cherchant pas à se faire valoir puisqu'il n'aspirait pas aux honneurs, il était devenu l'ami d'Octave, auquel il avait le privilège de faire entendre les vérités les plus désagréables.

Il aida puissamment Octave à se faire empereur sous le titre d'Auguste, et ne consentit à être son ministre qu'à la condition de garder toute liberté pour ses plaisirs. Ses goûts sympathisaient merveilleusement avec ceux d'Horace. Il lui fit donner par Auguste un domaine sur les coteaux de Tivoli, qui aurait suffi à l'entretien de cinq familles.

Là, Horace jouissait tranquillement de la vie, ne songeant qu'à en savourer les douceurs, si dénué d'ambition et ayant tellement en haine toute espèce de liens, qu'il ne voulut pas être le secrétaire d'Auguste; mais il ne put refuser des louanges à qui le traitait si bien: il devint donc le poète de la cour, et sa muse eut des chants pour toutes les circonstances.

Horace fut le premier des poètes lyriques latins. Son inspiration n'a pas, à la vérité, le caractère religieux de l'inspiration des Grecs. Il parle de la divinité, mais il n'y croit pas. Ce défaut de conviction religieuse l'attache nécessairement à la terre, et l'empêche de pénétrer jamais dans le sein de la divinité pour y puiser ces lumières vives et profondes, ces inspirations célestes qui élèvent l'âme, l'échauffent et l'éclairent.

Depuis l'avènement d'Auguste, les vices étaient obligés de se cacher un peu; ils ne pouvaient plus afficher toute cette impudence qui excita l'indignation de Juvénal dans le siècle suivant. Ils cherchaient au contraire à se voiler sous les dehors les plus spécieux, et les hommes les plus pervers se croyaient au moins obligés de rendre par leurs paroles hommage à la vertu. Cette duplicité leur imposait toutes sortes de ridicules et de travers, et Horace crut n'avoir rien de mieux à faire que de mettre en relief, dans ses *Satires* ces contrastes choquants et bizarres, en se raillant de tout ce qu'ils offraient à l'esprit de burlesque. La plus remarquable de ses *Épîtres* est celle adressée à Lucius Pison et à ses fils. Elle renferme tous les préceptes qu'on peut donner sur la poésie et la littérature en général. On la désigne sous le nom d'*art poétique*. Boileau en a reproduit toute la substance dans le poème qu'il a composé sous le même titre, et qui lui a mérité d'être appelé le législateur du Parnasse.

Horace répétait à Mécène, son protecteur et sa gloire, qu'il ne saurait vivre sans lui, et qu'il voulait mourir avec lui. Ses vœux furent exaucés; il mourut à cinquante-sept ans, six semaines après Mécène, auprès duquel il fut enseveli. Son génie lui disait qu'il s'était élevé un monument plus durable que l'airain. Il plaisantait sur son bouclier jeté dans les champs de Philippi, et se traitait de *pourceau des étables d'Épiqueure*. Mais en même temps il recommandait d'élever la jeunesse romaine à souffrir la dure pauvreté.

Horace est toujours gracieux et spirituel, enjoué et facile, mais rarement il émeut. Dans ses principales compositions, il se joue autour du cœur, selon l'ingénieuse expression de Perse,

sans jamais descendre au fond pour lui communiquer les sentiments dont il est lui-même pénétré.

LE TOURISTE UNIVERSEL.

JURISPRUDENCE

I. — DES PRESTATIONS.

Un de nos abonnés du diocèse de Rodez nous écrivait, il y a quelques temps, pour taxer d'inexactitude ce que nous avions dit au sujet des journées de prestation imposées à un vicaire, (*Ami du clergé*, p. 110,) et il accompagnait sa réclamation d'un plaidoyer en forme en faveur du clergé, lequel, dit-il, n'est astreint à la corvée que par une fausse et malveillante interprétation de la loi.

Nous nous permettons de croire que notre honorable correspondant est tout à fait dans l'erreur, et nous allons le lui prouver en résumé ici toute la législation civile ecclésiastique sur cette matière.

L'article 3 de la loi du 21 mai 1836 porte : « tout habitant, chef de famille ou d'établissement porté au rôle des contributions directes, « pourra être appelé à fournir, chaque année, « une prestation de trois jours : 1^o pour sa personne et pour chaque individu mâle valide « âgé de 18 ans au moins et de 60 ans au plus, « membre ou serviteur de la famille et résidant « dans la commune. »

Une autre disposition de la même loi porte que « la prestation pourra être acquittée en nature ou en argent au gré du contribuable. « Toute les fois qu'il n'aura pas opté dans les « délais prescrits, la prestation sera de droit « exigible en argent. »

Le *Journal des Fabriques*, duquel sans doute notre correspondant s'est inspiré, a démontré une fois, et d'une manière qui paraissait péremptoire, que le clergé n'était pas tenu aux prestations des chemins vicinaux. Nous pensons nous-même qu'il y a, en effet, quelque chose d'inconvenant d'obliger les ministres de Dieu à faire des corvées, et qu'il devrait en être exempt comme il est exempt de faire partie de la garde nationale. Mais qu'il y ait de l'incompatibilité entre les fonctions ecclésiastiques et cette espèce d'impôt, il est évident que non, puisque la *prestation en nature* est facultative et qu'on peut s'en libérer avec de l'argent. Or un impôt ainsi acquitté n'a rien d'incompatible ni même d'inconvenant pour le caractère sacerdotal.

Du reste, il est juste de dire que la question de savoir si le prêtre pouvait être astreint à la prestation a été longtemps en litige; mais aujourd'hui elle est résolue par deux arrêts du conseil d'Etat, l'un du 1^{er} juillet 1840, l'autre du 30 décembre 1841.

En outre, il faut se rappeler que le 28 février 1843, la Chambre des députés rejeta une pétition demandant que le clergé fût exempt de la prestation. Après cela, il nous semble que la chose est jugée jusqu'à nouvel ordre.

Il est donc hors de doute que, conformément à l'article 3 de la loi du 21 mars 1836, les ecclésiastiques sont tenus à acquitter les prestations pour la confection et l'entretien des chemins vicinaux.

Cependant, — qu'on retienne bien ceci, — une lettre ministérielle qui a suivi de très-près la promulgation de la loi, déclare que, bien qu'elle n'affranchisse pas les ecclésiastiques de la corvée, il ne serait pas contraire à son esprit de les comprendre dans les exemptions accordées par les conseils municipaux.

Voici le texte même de cette *décision* ministérielle : « La loi du 21 mai 1836 n'a établi pour « l'assiette de la prestation en nature d'autres « exceptions que celles résultant de l'âge ou de « l'invalidité.

« Quels que soient les motifs de convenance « qui peuvent faire désirer que les ecclésiastiques soient dispensés de cet impôt, cette exception ne peut évidemment pas être réclamee comme un droit.

« Toutefois, partout où les commissions de « répartition jugeront convenable d'affranchir les ecclésiastiques de la prestation en nature, l'administration supérieure n'aura, « ce semble, aucun motif pour s'opposer à « cette dispense. »

Dans les temps ordinaires, c'est de cette instruction ministérielle que s'inspirent les conseils municipaux pour exempter les curés de l'impôt en question. Ils font preuve qu'ils savent comprendre la dignité du prêtre et son utilité dans l'ordre social. Mais dans les temps troublés comme ceux que nous traversons, hélas! il n'est guère possible de compter sur la juste appréciation des choses. Il ne nous reste qu'à pratiquer la vertu de résignation.

Nous ferons remarquer toutefois avec Mgr André, dont nous avons reproduit la doctrine, que la malveillance ne vient pas toujours du maire ou de la commission de répartition, mais des percepteurs des finances qui s'efforcent, par intérêt, de faire inscrire le curé sur l'état matrice des contribuables pour la prestation. La loi veut qu'ils soient là avec le conseil quand on délibère à ce sujet, mais ils n'ont pas voix délibérative, par conséquent par l'autorité sur cette question. Lors donc qu'ils font inscrire le curé, ils commettent une *illégalité*. Qu'on le sache afin de se prémunir contre lui, le cas échéant.

ÉLECTIONS MUNICIPALES. — SERMONS. — DÉSIGNATION DES CANDIDATS DU HAUT DE LA CHAIRE

Une question pratique de premier ordre est celle qui concerne le droit des curés dans les élections municipales et autres, au point de vue de leur intervention par la parole publique et du haut de la chaire de vérité. Si nous avions à établir une théorie, nous nous souviendrions de la mission divine du prêtre, et nous ne manquerions pas d'arguments pour établir son droit inné de diriger la conscience des peuples, même dans l'ordre social, dont Jésus-Christ est le roi incontestable sinon incontesté.

Mais il ne s'agit pas ici d'une doctrine spéculative qui eut son côté pratique dans d'autres temps, mais bien d'une manière d'agir actuelle, imposée par les circonstances, par les passions politiques dont notre génération est dévorée, sous l'influence de la Révolution ennemie naturelle du sacerdoce. Une expérience d'un demi-siècle nous prouve que le prêtre doit renoncer pour le moment à tout rôle qui ressemblerait à une intervention directe dans la politique. Au prix de cette abstention, il retarde l'heure de la persécution violente et se donne quelque répit pour l'accomplissement de ses devoirs.

Est-ce à dire que le clergé doit se désintéresser complètement des élections et livrer ainsi son peuple aux hasards ou plutôt aux influences funestes de la démagogie? Non certes. Les prêtres qui agiraient de la sorte manqueraient à leur devoir, et mériteraient d'être traités comme ceux dont parle la Bible, *canes non valentes latrare*. Ce serait une forfaiture, la plus odieuse de toutes, la trahison de leur caractère et de leur mission sacrés.

Mais dans quelles limites peut et doit s'exercer l'intervention des prêtres dans les questions politiques et surtout dans les élections? Deux arrêtés du Conseil d'Etat nous les tracent d'une manière parfaitement déterminée. L'un est daté du 6 avril 1878, l'autre du 13 décembre 1878.

Par le premier arrêt, le conseil d'Etat a annulé les opérations électorales de Plougastel (Finistère), par le motif que le curé de cette commune avait recommandé, en chaire, au choix des électeurs, certains candidats déterminés et certaine liste à l'exclusion des autres. Voici le principal considérant :

« Considérant qu'il n'est pas contesté que, dans une allocution prononcée en chaire, à l'occasion du renouvellement du conseil municipal, le curé de Plougastel a recommandé l'élection de certains candidats, que cette allocution, adressée par le curé à ses paroissiens, a eu pour but et a pu avoir pour effet d'exercer une influence sur le vote des électeurs; que c'est donc avec raison que le Conseil de Préfecture a décidé que l'intervention du curé, dans les circonstances où elle s'est produite, devait entraîner la nullité de l'élection. »

Par le second arrêt, au contraire, le conseil d'Etat a validé l'élection parce que le curé de Beauvoir-sur-Mer (Vendée) s'était abstenu de désigner qui que ce fût et de patronner aucune liste, parce qu'il s'était borné à engager d'une manière générale ses paroissiens à voter pour des personnes qui seraient favorables aux écoles congréganistes dans la commune, à quelque parti qu'elles appartenissent.

Dans ce dernier cas, le Préfet avait invalidé l'élection pour cause d'ingérence du curé. Mais le conseil d'Etat ayant de nouveau instruit l'affaire, n'y a vu qu'une ingérence légitime dans la mesure susindiquée.

De ces deux arrêts combinés ressort la véritable jurisprudence qui doit gouverner notre action dans les circonstances analogues et que

nous pouvons formuler dans les termes suivants :

« Un ministre du culte catholique n'excède pas la limite de ses droits comme pasteur, et il ne commet pas, dès lors, une ingérence illicite dans les élections municipales et autres, lorsque dans un sermon prononcé en chaire, sans faire acception de personnes ni de parti, sans engager ses paroissiens à voter pour tels candidats de préférence à tels autres, il leur recommande simplement de donner leurs suffrages à des personnes qui ne soient pas hostiles au maintien des établissements congréganistes d'instruction existant dans la commune, et aux principes religieux dont toute société a besoin. »

La voie est tracée; à nous de la suivre prudemment et fermement. Nous n'éviterons certainement pas les critiques amères, et nous serons plus d'une fois d'argument pour les invalidations. Car en recommandant des candidats religieux nous éloignons les suffrages de ceux qui ne le sont pas, et ces derniers, d'ordinaire, affichant leur indifférence et leur impiété ne manqueront pas de se dire désignés au prône. Que ceci ne nous arrête pas. Le devoir avant tout, et puis adviene que pourra. Du reste en exhortant le peuple à voter pour les candidats favorables à la religion et en ayant soin d'ajouter « à quelque parti qu'ils appartiennent, » le droit sera toujours pour nous et le conseil d'Etat aussi.

LITURGIE

UN DERNIER MOT SUR LE PÉTROLE.

Si nous avions douté de la propriété incendiaire de cette huile minérale, plusieurs de nos correspondants nous en auraient convaincu; car, ce que nous en avons dit dans notre numéro du 26 décembre, a suscité un combat auquel nous entendons mettre fin aujourd'hui. L'Ami du Clergé ne saurait être un champ clos où viendraient s'escrimer des adversaires. Il accepte, quand il y a lieu, des rectifications, mais non des discussions que l'ardeur des combattants rendrait facilement interminables.

M. l'abbé d'Ezerville n'est pas scientifique dans sa sortie contre le pétrole. Il a beau s'abriter sous l'autorité respectable de Mgr de Ségur, invoquer même un mot plus ou moins authentique de Pie IX; il n'a pas prouvé que le pétrole fût diabolique. Ce n'est pas le diable qui l'a créé, pas plus qu'il n'a créé la formidable dynamite et le non moins formidable picrate de potasse, dont les communards peuvent se servir pour faire sauter Paris, au lieu de le brûler.

L'adversaire de M. d'Ezerville qui nous a poussé à prendre la plume en ce moment, exagère de son côté la misère du clergé, les inconvénients de l'huile d'olive trop facile à se geler, la mauvaise qualité des autres huiles végétales.

les économiques réalisées avec le pétrole et l'essence de pétrole.

La vérité vraie, nous l'avons indiquée et nous la maintenons ferme. Rome interpellée par un certain nombre d'évêques français et belges a établi la loi et la gradation à observer dans les substances tolérées, ainsi que les conditions.

La loi exige l'huile d'olive.

A défaut d'huile d'olive, il faut la permission épiscopale et une raison certaine de pauvreté pour recourir aux huiles végétales d'abord, et, à défaut de celles-ci, aux huiles minérales. Existe-t-il dans le codex rien de plus clair et de plus formel? N'en parlons plus : *Roma locuta est, causa finita est!*

CONSULTATIONS

Q. — Peut-on, en conscience, acheter des Actions de chemins de fer ou d'autres Sociétés industrielles qui transgressent habituellement la loi du dimanche?

R. — Le même abonné nous adresse quatre autres questions de droit canon et de jurisprudence usuelle, auxquelles nous répondrons dans les prochains numéros.

En ce qui concerne les placements de fonds, nous pensons que la question est résolue d'avance par la conscience elle-même, et par cette considération que l'entreprise est chrétienne, ou ne l'est pas.

On dira peut-être : Mais, si nous n'exploitions pas cette entreprise le dimanche tout comme les autres jours, elle risquerait de périlcliter et de compromettre les intérêts de ses actionnaires; l'exploitation quotidienne est vis-à-vis d'eux une obligation, une nécessité?

Nous répondrons que rien ne démontre le bien fondé de cette assertion. En Angleterre, en Amérique, pour ne citer que ces deux grands pays, le dimanche est strictement observé; toutes les administrations, même celle des postes, y sont fermées; tous les industriels, tous les boutiquiers ont leurs portes closes. Ici, à Paris, pendant l'Exposition, ne voyait-on pas, le dimanche, toutes leurs machines arrêtées et l'immense quantité de leurs vitrines voilées au regard des visiteurs? Or, a-t-on jamais entendu dire que les affaires, que les industries soient moins avancées et prospères chez eux que chez nous? Nullement. Donc, la raison invoquée plus haut est détruite, matériellement parlant, par l'exemple des deux pays en question, *pays protestants*, ajouterons-nous.

Que sera-ce si l'on a devant soi deux entreprises, dont l'une transgresse habituellement la loi du dimanche, tandis que l'autre l'observe constamment? Evidemment le choix est imposé d'avance par la conscience, c'est sur cette dernière qu'il doit se porter. Concluons : beaucoup de bons catholiques et d'ecclésiastiques placent souvent leurs fonds dans des opérations qui tournent de près ou de loin contre l'Eglise. — Pourquoi les catholiques, quand ils ont des fonds à placer, ne donnent-ils pas la préférence aux entreprises

catholiques? Il y a une chose certaine d'abord, c'est que l'argent français doit être placé dans des entreprises françaises, nous l'avons dit, le simple patriotisme l'indique; et ensuite l'argent des catholiques, à avantages égaux, doit aller aux entreprises qui ont un but moralisateur et chrétien. — Inutile de rappeler à nos lecteurs que nous avons à Paris d'excellentes institutions financières; par exemple, la SOCIÉTÉ DE L'UNION GÉNÉRALE, banque catholique qui donne toute garantie; la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LA LIBRAIRIE CATHOLIQUE qui depuis trois années a toujours servi un minimum de 5 0/0 à ses actionnaires. Tout le monde sait que la Société de librairie catholique possède un immeuble admirable, un fonds de livres de premier ordre et un directeur qui a fait ses preuves. — Ses ACTIONS et OBLIGATIONS sont au cours de 500 francs, il vaut donc mieux prendre des titres de ces diverses sociétés que d'acheter des valeurs dont les fonds tournent contre le but qu'on se propose d'atteindre.

Q. — Je désirerais savoir si une messe de binage peut être appliquée pour un prêtre à charge d'âmes, qu'on remplace, en cas de maladie. Le prêtre remplacé n'est pas dans le besoin et pourrait plus tard acquitter son obligation ou la faire acquitter en payant l'honoraire. Pour être exact, je dois ajouter qu'il n'y a aucune pensée de lucre dans l'esprit du remplaçant, qui concède gratis sa messe de binage, ni dans le curé qui en bénéficie?

R. — Notre correspondant n'explique pas si le curé qui le remplace est chargé de plusieurs paroisses. Dans ce cas, la seconde messe doit être évidemment appliquée pour les deux paroisses. Et comme l'application incombe au curé qui, étant malade, ne peut la remplir, il nous paraîtrait en pareil cas que le curé doit non-seulement faire acquitter la première messe en payant l'honoraire, mais en outre il devrait faire appliquer plus tard, ou le même jour, une seconde messe pour le prêtre qui ne binerait pas. En toute hypothèse, les décisions formelles du Saint-Siège, que nous avons relatées dans un précédent numéro de l'Ami du Clergé, prohibent rigoureusement de recevoir l'honoraire de la seconde messe. Il suit de là que, supposé que la messe de binage serve pour la messe paroissiale d'un curé qui est frappé de maladie, le célébrant ne peut recevoir l'honoraire, mais il est parfaitement libre d'appliquer cette messe pour les ouailles du curé empêché par la maladie. Grâce à ce procédé, la population acquiert la messe à laquelle elle a droit, et d'autre part les décrets du Saint-Siège qui prohibent tout honoraire en matière de binage sont respectés.

D. — Puisque l'Ami du Clergé veut bien répondre aux demandes de ses abonnés, je prends la liberté de lui dire que je désirerais avoir quelques explications sur les Devoirs et les privilèges, tant des docteurs en théologie que des docteurs en droit canon?

R. — Nous répondrons brièvement à cette question, qui nous est adressée par un ecclésiastique belge. Un calife de Bagdad demanda jadis à un savant un dictionnaire complet de la langue

arabe : le savant répondit que le calife devait d'abord envoyer dix chameaux pour porter ce dictionnaire. Nous croyons qu'il y a lieu de faire une réponse analogue pour ce qui concerne les privilèges des docteurs. Les canonistes du xvi^e siècle ont rédigé des in-folio dans lesquels ils énumèrent jusqu'à trois cents de ces privilèges. Les souverains pontifes, amis constants de la science et des lumières, se sont plu à les multiplier incessamment. Ils n'ont jamais perdu de vue ce qui est dit dans la Sainte Écriture, que « ceux qui éclairent brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. »

Le droit fondamental des Docteurs consiste à enseigner publiquement la théologie, le droit canonique ou les autres facultés. En outre, la législation ecclésiastique exige le grade de docteur pour une foule de charges. En effet, l'homme qui n'est pas docteur ne peut pas être évêque, ni vicaire capitulaire, ni chanoine théologal, ni pénitencier de la cathédrale. Le grade de docteur en droit canon est exigé en Italie pour être vicaire général. C'est là une disposition exceptionnelle qui dérive du concile provincial tenu à Rome par le pape Benoît XIII en 1725. Hors de l'Italie, le vicaire général n'est pas obligé d'être docteur, surtout lorsque l'Evêque qui le prend à son service a été lui-même gradué en droit canon. Lorsque le prélat est simplement docteur en théologie, le Saint-Siège se demande avec anxiété si le gouvernement du diocèse sera dirigé conformément aux prescriptions canoniques. La théologie est excellente pour ramener les incrédules et les hérétiques, mais le gouvernement ecclésiastique exige surtout une connaissance approfondie de la science canonique, afin de pouvoir sauvegarder la discipline, la régularité ecclésiastique, la justice et l'équité naturelle elle-même.

En ce qui concerne la France, les universités catholiques ayant été détruites en 1789, le Saint-Siège a été contraint de dispenser les évêques du grade de docteur ; c'est pourquoi les bulles pontificales de préconisation ont presque toujours renfermé la dispense du doctorat : *licet doctor non sit*. Grâce à la récente restauration de ces universités, il y a lieu d'espérer que dans une vingtaine d'années, c'est-à-dire le temps à peu près nécessaire pour se mettre en mesure de revenir à l'ancienne loi, le Saint-Siège n'accordera plus cette dispense.

On nous a demandé encore si le grade de docteur est exigé en droit pour être curé de canton ? Nous répondons que le droit commun n'exige pas ce grade. Le concile de Trente, dans le dix-huitième chapitre de la XXIV^e session, énumère les qualités des curés, et il prescrit les conditions de leur nomination. Or, il ne parle pas du grade de docteur.

En France, avant 89, en vertu du Concordat conclu l'an 1515 entre le Pape Léon X et le roi François I^{er}, les cures des villes murées étaient particulièrement réservées aux gradués. Postérieurement au Concordat de 1801, qui n'a pas renouvelé la disposition de celui de 1515, le gouvernement français a essayé à plusieurs reprises de prescrire le grade de docteur en Sorbonne pour les vicaires généraux et les curés. Il est

bon de faire remarquer que la Sorbonne actuelle n'est plus qu'une institution gouvernementale et civile, qu'elle ne peut nullement se présenter comme l'héritière de l'ancienne. Aussi les tentatives du gouvernement français ont-elles échoué. Les diocèses de France demeurent sous l'empire du droit commun pour la nomination des curés. Que NN. SS. les évêques observent diligemment le chapitre XVIII de la session XXIV^e du concile de Trente, ainsi que les bulles pontificales qui s'y rapportent, et la nomination des curés sera parfaitement régulière et normale.

En ce qui concerne les professeurs de séminaires, il n'existe en aucun pays aucune loi ecclésiastique qui les oblige à avoir le grade de docteur en théologie ou en droit canon. Leur nomination est entièrement réservée à l'évêque qui a soin de consulter au préalable la commission canonique du séminaire.

Q. — 1^o Lorsqu'un curé permet à un confrère de faire l'inhumation d'un de ses paroissiens, doit-il, en sacrifiant son casuel, réserver les droits de ses vicaires et de son église ?

2^o Si un curé a fait illégalement une telle inhumation, le curé qui avait le droit de la faire peut-il, par sa condonation, dispenser le curé qui a agi illégalement de restituer la portion de son vicaire ou de son église ?

R. — 1^o Nous répondons à la première question que les vicaires, invités par les parents du défunt à assister au service, ont le droit de recevoir le casuel fixé pour cette assistance, soit que l'inhumation soit faite par le curé de la paroisse, soit qu'on en ait chargé un confrère étranger. Si les vicaires ne sont pas invités par la famille, ils ne peuvent réclamer aucun émolument. En ce qui concerne l'église, elle a le droit de s'indemniser des frais du service, mais il n'y a pas lieu de prétendre davantage, excepté le cas où les statuts diocésains attribuent une partie des émoluments à la fabrique paroissiale.

2^o Notre réponse sera à peu près la même relativement à la seconde question. Si un curé a fait illégalement l'inhumation d'un défunt, le curé lésé dans ses droits est libre de faire remise des émoluments qui lui sont réservés, mais il ne peut évidemment pas léser les vicaires, supposé que ceux-ci ayant assisté au service aient par conséquent le droit de réclamer leur émolument. C'est le cas d'appliquer la grande règle de la Chancellerie romaine de *jure quæsito non tollendo*. Le Pape lui-même, dans toute la majesté de sa puissance suprême, sauvegarde constamment le droit d'autrui.

Q. — Un homme et une femme mariés, n'ayant pas d'enfants, peuvent-ils par testament olographe se donner réciproquement tous leurs biens ? Ce testament olographe fait par chacun des époux n'est-il pas contraire aux lois, et les neveux ne peuvent-ils pas le faire casser ?

R. — La réponse à cette double question se trouve dans les articles suivants du code civil :

Art. 902 « Toutes personnes peuvent disposer et recevoir, soit par donation entre-vifs, soit

« par testament, excepté celles que la loi en déclare incapables. »

Or, les époux ne sont pas compris à ce titre dans l'exception. C'est pourquoi ils peuvent tester l'un pour l'autre ; il n'y a là absolument rien de contraire à la loi. Mais peuvent-ils se léguer tous leurs biens ? L'art. 916 répond à cette question. En voici le texte :

« A défaut d'ascendants et de descendants, les libéralités par actes entre-vifs ou testamentaires pourront épuiser la totalité des biens. »

Il est dit à défaut d'ascendants et de descendants, parce que s'il y avait des ascendants ou des descendants, la loi leur réserve une partie déterminée de la fortune. Or, les neveux et nièces n'appartiennent ni aux uns, ni aux autres, puisqu'ils forment les lignes collatérales. Ils ne peuvent donc pas faire casser le testament des époux en question, au nom de leur parenté. Mais ils peuvent attaquer le testament devant les tribunaux pour défaut de forme, et, si le testament était cassé, ils deviendraient héritiers naturels.

Q. 1^o Lorsqu'un legs fait à une fabrique a été autorisé par décret du gouvernement, la Fabrique est-elle tenue de payer les droits de succession et d'enregistrement, lorsque surtout la testatrice n'en fait aucune espèce de mention dans son testament olographe ?

2^o La fabrique peut-elle, doit-elle contraindre le notaire régisseur des biens de la testatrice à lui payer le legs qui lui a été fait, aussitôt que le décret d'autorisation a été rendu et transmis ?

3^o De quels moyens coercitifs peut disposer la Fabrique contre le notaire régisseur pour entrer dans ses fonds et jouir au plus tôt de son legs ?

R. — Ad. 1^{re}. La législation a varié sur ce point. En ce moment nous vivons sous le régime des lois du 18 avril 1831 et du 21-28 avril 1832. En vertu de ces lois qui abrogent les précédentes, les actes d'acquisitions, de donations et legs faits au profit des fabriques, sont soumis aux droits proportionnels d'enregistrement et transcription établis par les lois existantes (loi du 18 avril 1831, art. 17).

Les droits d'enregistrement sont dus par le légataire, à moins qu'il n'en soit autrement ordonné par le testateur (art. 1016 du Code civil). Or dans le cas présent la testatrice se tait sur les droits à payer, donc c'est à la fabrique légataire de s'exécuter.

Ad. 2^{me} et 3^{me}. Une fois que toutes les formalités sont remplies et que le gouvernement a autorisé le legs, le trésorier de la fabrique, qui est légalement chargé de l'acceptation du legs, demande aux héritiers, ou au notaire détenteur la délivrance des objets légués. Si les héritiers ou le notaire refusaient d'accorder la délivrance du legs, le trésorier demanderait au conseil de préfecture l'autorisation de les poursuivre devant le tribunal, qui les obligerait à accorder la délivrance. Ce n'est que du jour de la demande en délivrance, qu'une fabrique commence à jouir des legs qui lui sont faits (Code civil, art. 1044).

Q. — En dehors des règles particulières en vigueur dans tel ou tel diocèse, y a-t-il obligation grave pour tout prêtre qui porte la Sainte Eucharistie à un malade

de le faire ostensiblement ? Ce prêtre est-il en particulier tenu *sub gravi* à faire porter devant lui un flambeau ?

R. Le commun des théologiens qui ont parlé des rites à observer dans la distribution de l'Eucharistie, insiste pour qu'on suive les règles tracées, et ils se montrent généralement très-sévères à cause de la grande dignité du sacrement. Ainsi, ils exigent que le prêtre qui porte la sainte communion, soit revêtu du surplis, de l'étole et précédé de flambeaux. S'il ne manque que les flambeaux, Suarez pense qu'il n'y aurait que péché véniel. Roncaglia dit la même chose pour l'étole, qu'on aurait omis de prendre. D'où il est logique de conclure que, si l'on portait le saint sacrement sans les trois objets indiqués plus haut, il y aurait faute grave.

Cependant dans un cas de nécessité, on pourrait porter le saint sacrement *in nigris*. C'est l'opinion de Croix, qui la déclare assez probable ; la nécessité ici serait la maladie rapide d'un fidèle qu'il ne serait pas juste de priver d'un si grand secours. En cette circonstance, dit Scavini, le curé portant le saint viatique peut hâter le pas, sinon courir, et quelques autres théologiens disent sans improbabilité qu'il peut courir.

Quand le malade est éloigné et que le chemin est difficile, le curé peut mettre la sainte hostie dans une custode, renfermer celle-ci dans une bourse de soie et la porter suspendue à son cou. Une décision de la Sacrée Congrégation du Concile du 23 janvier 1740, autorise le curé à porter le viatique à cheval ; mais il lui faut pour cela l'agrément de l'évêque. Et enfin, si le curé est enrhumé, l'évêque peut l'autoriser également en vertu d'une autre décision de la même congrégation en date du 5 mars 1633, à faire usage de la calote pendant le voyage s'il va dans la campagne, mais non dans le périmètre de la ville.

Les divers textes démontrent clairement l'importance que l'Eglise attache à la présente question. Il est donc incontestable qu'en dehors de la nécessité et des circonstances exceptionnelles dans lesquelles se trouvent certains diocèses et certaines villes, il faut *sub gravi* observer les prescriptions du rituel. (Voir l'Ami de Clergé p. 119.)

Q. — Une fabrique a contracté des dettes pour constructions et réparations au delà de ce qu'elle peut payer. La municipalité, quoique riche, refuse tout secours, se basant sur ce que la Fabrique a fait ces travaux sans l'avis préalable du conseil municipal : ce qui est vrai. Peut-on obliger légalement la Commune à secourir la Fabrique pour le paiement de la dette ?

R. — Nous ne voyons aucun moyen légal d'amener la commune à payer une dette qui a été contractée illégalement en dehors d'elle, et pour autre chose que pour les frais du culte rangés parmi les dépenses obligatoires des communes, quand les ressources de la Fabrique sont insuffisantes. La loi est formelle. Or dans le cas présent, on n'a observé aucune formalité : la Fabrique s'est donc enlevé tout moyen légal d'invoquer un secours communal. Elle ne doit espérer réussir que par les moyens persuasifs, ou bien elle doit se passer de la com-

mune et recourir à la charité publique ou privée.

Q. — Les registres des fabriques sont-ils sujets à la vérification des employés de l'enregistrement ?

R. — Les Fabriques, séminaires et autres établissements religieux sont, en vertu d'un décret du 11 messidor an VIII, soumis à cette vérification comme les dépôts publics ordinaires, en ce qui concerne les actes passibles de la formalité du timbre et de l'enregistrement ; mais des difficultés s'étant élevées sur le mode de communication, une décision du Ministre des Finances du 16 septembre 1858, tout en affirmant le droit de l'Administration, a déclaré que les agents doivent s'abstenir de faire leurs vérifications dans les établissements placés sous la surveillance des Evêques.

Cette décision a fait l'objet d'une instruction officielle du 28 septembre 1858, n° 2131, et il n'est pas à notre connaissance qu'elle ait été rapportée.

Q. — Une compagnie de pompiers a-t-elle le droit de se présenter à l'église pour une cérémonie officielle, sans auparavant en avoir averti le curé ?

Dans le cas où M. le maire aurait averti le curé que les autorités locales assisteront à cette cérémonie, cette compagnie de pompiers peut-elle se considérer comme faisant partie du cortège municipal, et par conséquent dispensée de toute formalité envers le curé ?

R. — Nous ne pensons pas que la législation ait prévu cette particularité. Nos recherches sur ce point ont été vaines. En pareille occurrence, il faut, autant que possible, s'inspirer du bon sens. *A priori*, quand il s'agit d'une cérémonie officielle, il n'est pas admissible qu'un corps constitué, sur tout une compagnie semi-militaire comme celle des pompiers, se présente en corps avec les armes sans invitation du curé ou sans l'avoir prévenu. Il y aurait là une cause de trouble, de murmures, de désordre enfin, que personne ne doit vouloir et que le curé doit absolument empêcher. D'un autre côté, on ne voit pas comment le curé, s'il n'y a pas de trouble ou de désordre, pourrait empêcher un groupe de personnes quelconque de se présenter à l'église, même dans une cérémonie religieuse.

Si le maire et les autorités locales invités se présentent avec la compagnie des pompiers, le cas est fort différent, et nous pensons qu'alors il faut considérer les pompiers comme faisant partie du cortège et partant comme dispensés de toute formalité particulière, car généralement cette respectable corporation est dépendante de l'autorité municipale, et l'accompagne dans les cérémonies publiques.

La loi, muette sur les points que nous venons de signaler, est explicite quand il s'agit d'un corps de musique assistant à une cérémonie. Elle reconnaît que l'autorité ecclésiastique a seule le droit d'indiquer les moments où la musique peut jouer. Sous ce rapport, nous avons une décision de M. le Préfet du Loiret qui doit être suivie dans la pratique. La musique des pompiers d'une paroisse avait cru pouvoir jouer

sans s'être préalablement entendue avec le curé pendant une cérémonie funèbre. Le curé comprenant que les convenances religieuses avaient été méconnues et que la musique *civile* avait outrepassé ses droits, porta plainte à M. le Préfet qui répondit :

« J'avais été informé de la scène regrettable « qui a eu lieu aux funérailles de.... J'ai répondu « que, quand une musique *civile* était invitée à une cérémonie religieuse, elle n'était « qu'un accessoire, et qu'elle ne devait jouer « qu'aux moments indiqués d'avance par l'autorité ecclésiastique, etc. »

Il en est de même de la musique militaire, qui ne doit faire entendre que des *airs religieux* en temps opportun (*ordonnance* du 2 novembre 1833, art. 326, et *circulaire* du maréchal Vailant du 9 mars 1858.)

VARIÉTÉS

Bien des journaux Catholiques, ont raconté un trait charmant de la vie de N. S. P. le Pape Léon XIII avant son élection au souverain pontificat. Nos lecteurs, qui ne le connaissent pas, le liront avec plaisir.

Dans le diocèse de Pérouse, dont le pape actuel était archevêque, il y avait un curé qui ne manquait ni de piété ni de zèle, mais qu'une malheureuse passion pour la chasse entraînait trop souvent. Au bon temps de la chasse, il se hâtait de dire une messe matinale le dimanche, puis il prenait son fusil et partait, laissant le soin de dire la messe paroissiale à un vieux prêtre, qui vivait retiré dans la paroisse. Or, un de ces dimanches, arrive un prêtre inconnu, qui demande au vieux prêtre la permission de prononcer le discours du prône. Ses paroles saisissantes émeurent profondément les assistants. Tous se demandaient quel pouvait être cet orateur si éloquent.

Au moment de quitter l'église, le prédicateur inconnu dit au vieux prêtre : « Vous saluerez de ma part M. le curé. — De la part de qui s'il vous plaît ? »

L'inconnu présente une carte. C'était l'archevêque de Pérouse. Le vieux prêtre, confondu, s'exouse de ne pas l'avoir deviné. « C'est tout simple, lui répondit le prélat, puisque vous ne me connaissiez pas. »

Le lendemain, le curé, effrayé, vole aux pieds de son archevêque, demandant pardon. « Il n'y a pas de quoi, répond le futur pape ; mais, toutes les fois que vous irez à la chasse le dimanche, avertissez-moi, et je ferai mon possible pour aller vous remplacer auprès de vos paroissiens. » Est-il nécessaire de dire que jamais l'archevêque de Pérouse ne fut averti ?

FRUITS DE LA CONFESSION.

Dernièrement un vol de bijoux était commis à la gare de Bayonne, au préjudice de M. Raoul Duval, député, revenant avec sa dame, des cour-

ses de taureaux de Saint-Sébastien. Quelques jours après, M. le curé de la paroisse Saint-Esprit de Bayonne remettait au commissaire de police un paquet contenant les objets volés, lequel paquet venait de lui être confié au confessionnal par un de ses pénitents. Cette leçon, bonne en tout temps, était doublement précieuse pour la circonstance; car le personnage volé, M. Raoul Duval, a le malheur d'appartenir au protestantisme et il a pu apprendre ainsi que le catholicisme « a du bon. »

COURRIER DE L'UTILE

MANIÈRE D'APPLIQUER LES SANGSUES

Il est utile de savoir poser les sangsues; cette petite opération est rarement faite par le médecin, qui n'en a pas le temps; il est bon qu'il trouve, pour exécuter son ordonnance, des aides intelligents et instruits.

Les sangsues seront enveloppées dans un linge pendant quelque temps; c'est un bon moyen de les affamer. Ce temps ne devra pas cependant être trop long et dépasser une heure ou deux au plus.

On en profitera pour préparer la partie du corps sur laquelle elles vont être appliquées. Cette région sera rasée s'il en est besoin, après avoir été enduite préalablement d'un corps gras. Puis, dans tous les cas, elle devra être lavée avec soin à l'eau de savon, et enfin frictionnée avec de l'eau chaude. Ce dernier moyen a pour effet d'appeler le sang à la peau et de faire mordre les sangsues plus facilement. La peau ayant été soigneusement essuyée, on se conduira d'une façon différente suivant que le médecin aura ordonné d'appliquer toutes les sangsues à la fois, ou au contraire l'une après l'autre.

Dans le premier cas, on les placera sur un morceau de linge ayant la dimension de la partie qu'elles devront recouvrir et on renversera ce morceau de linge sur cette région. On en maintiendra les bords et les coins appliqués sur la peau pour empêcher les animaux de s'échapper.

Si l'on veut que les piqûres soient disposées dans un ordre régulier, suivant une ligne circulaire, par exemple, on mettra les sangsues dans un verre que l'on renversera sur la partie indiquée. Si quelques-unes d'entr'elles restent attachées au fond du verre et ne descendent pas se fixer à la peau, on refroidira ce fond avec un peu d'eau froide pour leur faire lâcher prise.

Lorsque au contraire, les sangsues doivent être appliquées une à une, on met chacune d'elles dans une carte roulée en tube et on applique sur la peau l'extrémité de ce tube correspondant à l'extrémité antérieure, c'est-à-dire la plus petite de l'animal. On le maintient ainsi jusqu'à ce que la sangsue ait pris.

Si une sangsue ne veut pas prendre, on la remplacera par une autre. Mais, aussitôt qu'elle semble mordre, il faut se garder d'y toucher, comme on le fait quelquefois; on risquerait de lui faire lâcher prise.

Combien de temps doit-on laisser en place

les sangsues? Ce temps est ordinairement indiqué par le médecin; il dépasse rarement deux heures et n'est guère inférieur à une demi-heure.

Comment peut-on faire tomber les sangsues? Il ne faut jamais les arracher de force. On les soupoudrera de gros sel ou de tabac à priser, et elles lâcheront aussitôt.

Si l'on doit alors obtenir un écoulement sanguin plus abondant, on recouvre la région où sont les piqûres d'un cataplasme chaud et, de temps en temps, avant de renouveler ce cataplasme, on frictionne doucement la partie avec de l'eau tiède.

Si, au contraire, le sang continue à s'écouler en quantité trop grande, on applique sur les piqûres un linge trempé dans l'eau froide, que l'on remplace toutes les dix minutes. Ce moyen est-il insuffisant? On prend un morceau d'amadou d'une grandeur suffisante pour atteindre toutes les piqûres; on l'applique sur la région et on le recouvre de deux ou trois mouchoirs pliés en double que l'on fixe, soit avec une bride, soit avec des épingles. Si ce pansement est traversé par le sang et qu'on voie les pièces de linge les plus superficielles s'en imbiber fortement, il faudra envoyer chercher un médecin.

CORRESPONDANCE

On nous demande quelle différence il y a entre l'*Histoire de l'Eglise*, de Rohrbacher, 12 vol. in-4°, continuée par l'abbé Guillaume et publiée par M. Palmé, et celle en tout semblable annoncée par d'autres éditeurs, entre autres MM. Berche et Tralin, rue de Rennes?

La différence entre les deux éditions est capitale. Elle consiste dans les additions que l'on fait dans chaque volume de l'Edition Palmé. Il était devenu nécessaire, en effet, de mettre l'ouvrage de Rohrbacher à la hauteur de la science actuelle. Depuis une trentaine d'années, les études bibliques ont fait de grands progrès. L'Égyptologie et l'Assyriologie notamment ont fourni de nouvelles preuves de la vérité biblique. Les sarcophages de l'Égypte, les inscriptions cunéiformes, les fouilles pratiquées à Ninive et dans toute la Babylonie ont révélé des trésors inconnus.

Ce travail a été confié à des hommes vraiment compétents, et qui sont parfaitement au courant des progrès historiques qui ont été accomplis pendant ces dernières années. L'*Histoire Ecclésiastique* de Rohrbacher ne pouvait demeurer ouvrage classique dans les séminaires et les Universités catholiques, qu'à la condition de résumer scientifiquement ces découvertes modernes. Les dissertations dont nous parlons étant la propriété spéciale de l'éditeur ne pourront être reproduites dans aucune autre. Et c'est là ce qui fait le prix et la supériorité incontestable de l'édition Palmé.

Œuvres musicales du R. P. GARIN, mariste. — Chez l'auteur, à Valenciennes (Nord).

De nombreux recueils de cantiques, Noël et d'airs religieux, ont été répandus et publiés sous

une forme ou sous une autre, et néanmoins, tant le goût musical uni à la foi religieuse reste inné et se développe, chaque jour voit naître des œuvres nouvelles. Il y a quelques années, la presse religieuse a eu à s'occuper du recueil de Noël's anciens, si remarquable et si remarqué, du R. P. dom Legeay, bénédictin de Solesmes (1); aujourd'hui, nous signalons à nos lecteurs, d'une façon toute spéciale, les morceaux de musique religieuse du P. Garin, mariste.

L'Ange et l'Ame produisent une vive et durable impression. Ces paroles si belles s'unissent d'une façon remarquable à un accompagnement très-mélodieux. Il n'est pas besoin d'être artiste pour chanter et nuancer ce cantique; il semble vraiment que la musique nous dicte le sentiment que demande chaque phrase. Le chant, répété dans l'accompagnement, et mélangé avec lui, se lie si bien aux différentes variations qu'on ne pourrait en retrancher une seule note, sans nuire réellement au sens du morceau.

A Jésus! est un autre cantique dont l'andante pieuse et recueillie est digne d'une attention sérieuse. Les solos sont très-beaux, mais le chœur, particulièrement, a de grands effets. Les voix, d'abord sonores et vibrantes, puis, se répétant en écho, produisent sous les voûtes d'une église un effet céleste, qui remplit l'âme de bien-être et la reporte vers Dieu.

Le Noël, scène pastorale, est aussi un de ceux que l'auteur a le mieux composés, car son mérite est d'autant plus évident, qu'il existe un grand nombre de Noël's se ressemblant plus ou moins. Malgré cela, il a su donner à ce morceau un caractère qui lui est particulier. On entend, dans le lointain et comme descendant du ciel, une voix angélique célébrant la naissance du Sauveur, puis les bergers s'interrogent réciproquement, se communiquent leurs impressions et leur étonnement et chantent ensuite les louanges du Seigneur.

L'Angelus. Tandis qu'un chœur harmonieux chante l'Ave Maria d'un air joyeux, l'accompagnement, imitant les cloches, tout en suivant le chant, fait tellement illusion, qu'on se demande, en l'entendant, si une cloche invisible ne s'unit pas à l'orgue et au piano pour faire croire à la réalité.

A Saint-Joseph! est un morceau dont les paroles bien connues ont été mises sur un air à la fois mélodieux et naïf. On pourra le juger, et sa noble simplicité produira sur tous, nous en sommes certain, un bien doux effet.

Disons aussi un mot d'un cantique ayant pour titre : *le Cœur et le Trésor*. C'est toujours la simplicité qui domine, l'air rappelle les andante de Mozart, on y retrouve son style varié et ses douces modulations.

Nous regrettons de ne pouvoir pas, dans les limites qui nous sont tracées, étudier en détail tous les autres morceaux composés par le P. Garin : *Veni columba mea*; *Donnez-moi, Seigneur, votre amour*; *Tu es Petrus*; *Jésus, je veux te voir*; *Tantum ergo*; *Prière*; *Panis angelicus*; *Refuge des pécheurs*; *Salve Re-*

gina; *O Salutaris*; mais nous tenons à signaler, en terminant cette trop courte analyse, *A saint Michel, l'ange du grand combat*, poésie de M. Cormilioles-Delaunay. L'orgue et le piano s'unissent pour imiter un grand combat et, au moment où saint Michel s'écrie : Qui donc est semblable au Seigneur! le piano joue un chant guerrier qui fait frémir tous les cœurs.

On a dit bien souvent que la musique religieuse avait le don de ramener à Dieu les esprits endurcis : l'œuvre du P. Garin est de nature à produire ces heureux résultats; aussi nous la recommandons bien volontiers à tous les amateurs de belle et bonne musique.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

COMPAGNIE PARISIENNE DE PETITES VOITURES ET MESSAGERIES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL 12,000,000 DE FRANCS

EN 24,000 ACTIONS DE 500 FR.

Constituée par actes chez M^e Segond, notaire à Paris.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président, M. WELCHE, C. ✱, ancien ministre.	
MM. Beaudoin de Mortemart, O. ✱.	Goudchaux, conseiller municipal de Paris.
Terme, ✱, ancien consul de France.	Buchot, ✱, ancien préfet.
Léon Savary, prop.	Choppin d'Arnouville, administrateur de l'ancienne
le baron des Forest, admc. off. des Haras.	Cie des Messageries Parisiennes.
Directeur, M. A. CAMILLE, AÎNÉ, de la Société l'URBAINE (Camille et C ^e).	

13,400 ACTIONS DE 500 FRANCS

Entièrement libérées. — Jouissance 1^{er} janvier 1879

SONT MISES A LA DISPOSITION DU PUBLIC

AU PRIX DE 517 francs 50

Payables { 100 fr. en souscrivant.
417 fr. 50 à la répartition.

Coupons de dividende payables les 1^{er} janvier et 1^{er} juillet. La Compagnie Parisienne de Petites Voitures et Messageries est la réunion d'entreprise dont la prospérité est de notoriété publique :

La C^e de Voitures l'Urbaine (Camille et C^e).
La C^e anonyme des Messageries Parisiennes.
Les Transports des Abattoirs de Paris.
Les Voitures de l'Urbaine (chapeaux blancs) jouissent de la préférence du public

Les Messageries Parisiennes ont constamment distribué à leurs actionnaires des dividendes de près de 9 0/0.

Le Service des transports des Abattoirs de la Ville de Paris est affermé à une Société d'Exploitation, moyennant le prix de 120,000 par an, pendant 60 ans.

Evaluation des bénéfices.

Le rendement net des Voitures, des Messageries et du Service des Abattoirs peut être évalué à 1,327,000 fr. par an. (V. le Prospectus.)

SOIT 11.05 0/0 DU CAPITAL SOCIAL.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

Les Jeudis 13, Vendredis 14 et samedi 15 février 1879.

Chez M. HENRI DE LAMONTA, banquier, rue Taitbout, 59, à Paris.

Dans les Départements et à l'ÉTRANGER. — Chez les Banquiers et Agents de change correspondants de M. HENRI DE LAMONTA.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris.

1. Noël's anciens avec accompagnement de piano, par dom Legeay. 2 vol. grand in-4^e. Paris, Victor Palmé,

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :

UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.

UN NUMÉRO : 15 centimes.

SOMMAIRE DU N° 17. — PRÉDICATION : 1° *Dimanche de Carême* : 1° Sujet tiré de l'Épître. 2° Sujet tiré de l'Évangile (Homélie), 3° Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : *Beati mundo corde* (suite). — CONGRÉGATION DES SAINTES RELIQUES : Décret pontifical concernant le commerce des religieux. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : La chute du pape saint Marcellin. — QUESTION DE DROIT ECCLÉSIASTIQUE : Des croix érigées sur les places publiques, chemins publics ou propriétés privées. — CONSULTATIONS : Jeûne de la vigile de saint-Pierre (article complémentaire). Dénombrement d'une paroisse. Inhumation d'un enfant dans une paroisse étrangère. Si un maire peut détourner l'emploi d'une somme donnée par le gouvernement en faveur du presbytère ? Dans quelle mesure peut-on croire aux communications des morts avec les vivants ? Un voyageur peut-il emprunter le billet d'un autre voyageur pour ne pas payer d'excédant de bagage ? — LES ENTERREMENTS CIVILS DEVANT LA LOI. — COURRIER DE L'UTILE : Remèdes contre les clous. — CORRESPONDANCE.

n'exempte rien, qu'il embrasse, dans ces paroles, le monde, sa sagesse, sa puissance, ses richesses, sa gloire, ses jouissances, *mundum universum*. Et cette brillante conquête que nul n'a jamais faite ici bas, que nul ne fera jamais, n'est rien cependant pour celui qui perd son âme. Et cependant la plupart des hommes de ce temps sourient de pitié quand on a le courage d'interroger leurs pensées et leurs œuvres à la lumière du flambeau qui éclaire l'âme. L'homme pourrait-il, à force de destructions, de passions, de ténèbres et d'iniquités, anéantir le jour de Dieu. Non, ce jour viendra inévitablement ; voilà pourquoi nous devons méditer profondément la maxime du divin Maître. — I. Rien de plus *grand que notre destinée finale*. II. Rien de plus méconnu par les hommes indifférents de ce siècle.

PRÉDICATION

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Ecce nunc tempus acceptabile,
ecce nunc dies salutis.

(II Cor., VI, 4-10.)

Ces paroles, que nous lisons dans l'épître de ce jour, puisent leur force dans cette maxime de la sagesse éternelle : *Que servira à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* Et remarquez que Notre-Seigneur

I. — Le salut d'une âme est quelque chose de plus excellent, de plus parfait en soi que la création même de l'univers entier. Qu'est-ce que l'univers ? d'où vient-il, d'où sort-il ? est-il une portion de l'essence de Dieu ? vient-il de Dieu par effusion, par émanation, par participation, par extension ? Le croire, ce serait l'erreur la plus monstrueuse qui ait existé dans l'esprit humain. Dieu a tiré l'univers du néant, il est la créature de Dieu. Etant admis ce dogme de la foi catholique que Dieu n'a rien mis dans l'univers qui soit de sa substance, il est facile de comprendre la réalité de cette proposition que le salut d'une âme est quelque chose de plus excellent que la création de l'univers entier. En effet, qu'est-ce que Dieu a fait pour le salut d'une âme ? Dieu lui ayant donné l'être de la nature, que fera-t-il pour la conduire à sa fin suprême, à sa béatitude définitive et éternelle ? Il ne se contente plus de lui donner l'être de la na-

ture, il lui donne l'être de la grâce, et si elle est fidèle à la grâce, il lui donne éternellement l'être de la gloire.

Or, qu'est-ce que la grâce et la gloire? La grâce c'est la participation de la vie de Dieu en nous. Dieu n'a rien mis de sa vie, de sa substance dans l'univers; mais dans une âme, quand il lui donne la grâce, il commence à la faire participer à sa vie, non pas que cette âme perde la sienne propre, mais elle mêle sa vie passagère, changeante, à la vie de Dieu qui descend en elle; car, comme dit St. Thomas, la grâce de Dieu c'est le commencement de la gloire en nous. Et comme l'avait dit saint Paul en définissant la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ. Ainsi, Dieu pèse sur le néant, il en fait sortir une âme, il abaisse de nouveau sa main divine sur cette âme, et de l'être de la création, il l'élève à l'être de la grâce en Jésus-Christ. Puis, pesant encore définitivement sur cette âme, il la saisit, l'enlève et la porte sur le trône même de Jésus-Christ. Il consomme avec elle une union éternelle, il lui donne sa vie, il la divinise en Jésus-Christ, voilà la consommation de notre salut. Dès lors, vous le voyez, le salut de votre âme doit être l'œuvre continuelle de votre vie. Il y a deux éléments dans votre salut: il y a l'élément de la grâce qui vous est donné gratuitement, et il y a le concours de votre liberté. Mesurez maintenant le salut sur ses conséquences: il s'agit, après cette épreuve de la vie, de jouir éternellement de la béatitude de Dieu, d'aller nous asseoir sur le trône de Jésus-Christ. Le salut ne consiste pas seulement à obtenir cette félicité, mais à échapper au plus épouvantable malheur, l'enfer éternel. Donc, le salut est la seule chose nécessaire; aussi est-elle le but final de toutes les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce. Ne vous étonnez donc plus si cette œuvre du salut a été le principe générateur de tous les dévouements qui étonnent le monde. Voilà ce qui explique la vie des apôtres, des anachorètes, des religieux, des filles de saint Vincent-de-Paul. *Quid prodest homini?*

II. Le salut est ce qu'il y a de plus méconnu, de plus méprisé par les indifférents de ce siècle. L'immense majorité des hommes de ce temps vivent comme s'il n'y avait rien au delà du tombeau, et ils sont tombés dans une indifférence qui épouvante, par rapport à la seule chose qui donne du prix à notre vie si misérable, le salut, la destinée finale, le dernier mot de l'existence. Les hommes de ce siècle ont du temps pour tout, excepté pour Dieu. — L'homme politique a du temps pour se perdre dans des théorèmes insensés. — L'homme d'ambition, pour arriver à ses fins. — L'homme d'affaires, pour amasser de l'argent. — Le libertin, pour ses jouissances. — Ils n'ont pas le temps de songer à leur salut. — D'où vient ce mal? On a sapé tous les fondements de l'Eglise depuis un siècle; on a attaqué Jésus-Christ, la révélation, le sacerdoce, les préceptes de la morale. On a sapé toute la religion par le sophisme, par le sarcasme, la littérature, les feuilletons, les romans. — On a sécularisé l'éducation. — Pour échapper à ce péril,

faites de cette maxime la loi de votre vie: que me servira de gagner l'univers si je viens à perdre mon âme? Sauvons notre âme, le reste n'est rien; les plaisirs, les affaires, tout cela n'est rien; l'éternité est tout dans le bonheur de posséder Dieu.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis (p. 751).

Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus sit qui recogitet corde (Jerem. XII-11).

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Math. XVI-26).

Quam dabit homo commutationem pro anima sua (*ibid.* 26)?

Cum metu et tremore vestram salutem operamini (Philip. II-12).

Quomodo effugiemus si tantam neglexerimus salutem (Heb. II-3)?

Passages des Saints Pères. — Si cor habes, intellige quia omni necessitate major est necessitas animæ salutis, attende tibi, hoc animæ tuæ in qua te potiores esse nosti (S. Amb.).

Summa amentia est ut, cum diabolus animarum nostrarum perditionis tantopere invigilet, nos contra pro nostra ipsorum salute non eadem adhibeamus diligentiam (S. Chrys.).

Nihil ita gratum Deo et ita curæ, ut animarum salus (S. Chrys.).

Salus creaturæ lucrum est creatoris (S. Hier.).

Hæc nos cura occupet, non jam plane prima, sed sola (S. Euch.).

Pereat mundi lucrum, ne fiat animæ detrimentum (S. Euch.).

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Jesus ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.
(S. Matth., VI, 1.)

L'apôtre saint Paul nous apprend que nous avons une guerre continuelle à soutenir contre les puissances de ce monde, contre les esprits de malice, et pour leur résister nous devons prendre l'armure de Dieu: la vérité, comme le baudrier qui ceint les reins; la justice, comme la cuirasse qui couvre notre corps; la foi, comme le bouclier qui repousse les traits de l'ennemi; l'espérance, comme le casque qui défend notre tête; et la parole de Dieu, comme le glaive qui arme nos mains. L'usage que nous devons faire de ces armes, nous est révélé par l'exemple même de Jésus-Christ dans l'Evangile de ce jour: — Précautions que nous devons prendre contre la tentation, de loin et avant d'être attaqué; — défense à opposer à la tentation lorsqu'elle est présente.

L'évangile nous fait observer que Jésus-Christ ne va pas de lui-même au lieu où il doit être tenté; il y est conduit par une inspiration du Saint-Esprit: — donc nous ne devons pas nous

présenter de nous-mêmes à la tentation. — Il est de foi que Dieu nous assistera dans la tentation, mais il est aussi de foi que celui qui aime le péril, y périra. Dieu nous accorde contre les tentations deux fortes grâces : une grâce de fuite, qui nous préserve, — une grâce de combat, qui nous en délivre. — Le démon emploie pour nous perdre deux sortes de pièges : — pour nous éloigner de la vertu, il nous offre des objets qui nous effraient et nous dégoûtent ; pour nous attirer dans le vice, il nous présente des objets agréables. — Opposons la grâce de fuite aux séductions, la grâce de combat aux terreurs.

C'est loin du monde que Jésus-Christ se prépare à la tentation. A son exemple, par notre éloignement du monde, par nos méditations, par nos prières, par nos bonnes œuvres, préparons-nous aux assauts de l'ennemi. L'Evangile nous révèle encore, par les exemples de Jésus-Christ, les autres moyens, le jeûne et la mortification, qui sont les préservatifs contre les tentations.

Etant ainsi préparé à la tentation, comment la combattre lorsqu'elle se présente ? L'exemple de Jésus-Christ est là pour nous renseigner : il se soumet à trois tentations différentes, la sensualité, l'orgueil, la cupidité.

La première tentative à laquelle se soumet le Sauveur est celle de la sensualité et des plaisirs. Deux choses à remarquer : l'astuce du démon et la sagesse avec laquelle Jésus-Christ le confond.

Jésus-Christ, poussé par la faim, ne trouve rien dans le désert qui puisse le satisfaire ; c'est alors que le démon se présente à lui. Pour nous tenter, il épie nos besoins, nos désirs, nos inclinations, notre humeur, nos passions. Il se garde bien de nous proposer d'abord des péchés, il commence par nous détourner de nos exercices de piété, afin de nous conduire aux plus graves prévarications.

Comment Jésus-Christ confond-il le séducteur qui veut lui prouver, pour le tenter, le besoin de conserver sa vie et d'apaiser la faim qui le tourmentait ? Le divin Sauveur lui parle d'une autre vie bien autrement précieuse que cette misérable vie actuelle. Pensons au ciel, à Dieu.

La tentation de l'orgueil est la seconde que Jésus-Christ a voulu éprouver. Le démon nous présente, selon nos dispositions, l'orgueil de la naissance, des richesses, de la force, de la beauté, des talents, de la vertu. C'est par ce genre d'orgueil qu'il attaque le Sauveur. Il lui dit qu'étant agréable à Dieu, il peut, sans danger, se précipiter du faite du temple. Jésus-Christ le confond par une réponse qui renferme pour nous une profonde instruction : Il ne faut pas tenter Dieu. C'est par les voies ordinaires que Dieu veut nous conduire au salut : la voie commune de l'humilité, de l'obéissance, de la fuite des occasions. Quand le démon nous dit : « Jetez-vous dans ce danger, ne craignez rien, votre vertu est assez affermie, Dieu enverra ses anges pour vous protéger, » répondez : « Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

La troisième tentation est celle de la cupidité, et il y en a de beaucoup d'espèces. Le démon

tente Jésus-Christ par celle qui flatte le plus, par l'ambition d'une vaste domination. Il tient à chacun de nous le même langage : Je te donnerai ces richesses après lesquelles tu soupîres, cet emploi que tu désires, si tu veux m'adorer. Comme Jésus-Christ, répondons : Retire-toi, Satan ! et souvenons-nous qu'à Dieu seul appartiennent nos adorations. Ces trois réponses de Jésus-Christ, aux trois tentations du séducteur, sont toutes tirées de la Sainte Ecriture. C'est la preuve que la parole de Dieu nous est utile pour résister aux tentations. Elle est tout à la fois notre instruction, notre soutien et notre force. Dieu ne permet pas que la tentation soit continue ; après la victoire, il accorde le repos. Gardons-nous de croire, cependant, que notre tranquillité doive être constante. Saint Luc nous apprend que Jésus-Christ ne fut abandonné que pour un temps. Profitons du calme qu'il nous laisse pour nous préparer à de nouvelles résistances, jusqu'au moment où le dernier combat, d'où nous sortirons vainqueurs, nous mette en possession de la paix éternelle.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Qui non est tentatus quid scit ? (Eccli., xxxiv, 9.)

Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., ii, 1.)

Militia est vita hominis super terram. (Job., vii, 1.)

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. (Tob., xii, 13.)

Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. (Matth., xxvi, 41.)

Fidelis est Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum. (I Cor., x, 13.)

Unusquisque tentetur a concupiscentia sua abstractus et illectus. (Jacob., i, 14.)

Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis. (Jacob., i, 2.)

Passages des Saints Pères. — Duplicem aciem producit mundus contra milites Christi : blanditur enim ut decipiat, terret ut frangat. (S. Aug.)

Deus hortatur ut pugnes, adjurat ut vincas, certantem spectat, deficientem sublevat, et vincem coronat. (S. Aug.)

Si nunquam tentaris, nunquam probaris ; non melius est tentari et probari quam non tentatum reprobari. (S. Aug.)

Magnum prælium nobis est hostem non videre, et vincere. (S. Aug.)

Ideo tentatus est Christus ne vincatur a tentatione christianus. (S. Aug.)

Dæmon singulis hominibus vitiis convenientibus insidiatur. (S. Greg.)

Nulla sunt sine tentationum experimentis opera virtutis, nullum sine hoste certamen, nulla sine congressione victoria. (S. Greg.)

CATÉCHÈSES¹

XIV

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

Tunc Jesus ductus est in desertum
 & Spiritu, ut tentaretur à diabolo.
 (Matth. iv, 1.)

« La vie de l'homme sur la terre étant une tentation (ou un combat perpétuel), comme dit Job, il convient de parler aujourd'hui de la tentation en général et de ses diverses espèces, des raisons pour lesquelles Dieu permet que l'homme soit tenté et des armes avec lesquelles on doit résister à la tentation. » (C. C. Trid.) De là trois Questions à résoudre en cette Homélie :

I. *Qu'est-ce que la tentation ?* — C'est un mouvement excité en nous par la concupiscence ou par le démon et nous inclinant au mal. Nous sommes tous les jours exposés à toutes sortes de luttes et de périls. Le démon, le monde et la chair ne cessent de nous attaquer. « Chacun, » dit saint Jacques, « est tenté » par sa propre concupiscence qui l'emporte et « l'attire. Ensuite, quand la concupiscence a « conçu, elle enfante le péché ; et le péché conçu « sommé engendre la mort. » (Jac. i, 14-15). L'expérience prouve que le monde est aussi pour nous une occasion de péché, auquel il nous excite continuellement par ses discours impies et licencieux, par ses maximes perverses et par ses exemples scandaleux. De là ces paroles de S. Jean : « N'aimez pas le monde ni ce qui » est dans le monde. L'amour du Père n'est pas « en lui. Car tout ce qui est dans le monde « est ou convoitise de la chair, ou concupis- « cence des yeux ou orgueil de la vie. » (I Joan. i, 15-16). Mais nous avons à combattre non-seulement contre la chair et le monde, mais encore « contre les principautés et les puissances, con- « tre les princes de ce siècle ténébreux, contre « les esprits de malice répandus dans les airs. » (Ephes. vi, 12). L'Apôtre nomme ainsi le démon et ses anges, parce qu'ils ont en leur pouvoir, non le monde de la lumière ou les justes, mais le monde des ténèbres ou les impies, et parce qu'ils ont contre nous une haine implacable. Or le démon nous fait une guerre incessante. Avec lui nous n'avons à espérer ni paix ni trêve. Il a séduit nos premiers parents dans le Paradis terrestre ; il n'a cessé d'attaquer les Prophètes ; il a cherché les Apôtres, pour les cribler comme du froment ; il n'a pas rougi de tenter Jésus-Christ lui-même ; et « il tourne autour de nous « comme un lion rugissant, cherchant quel- « qu'un à dévorer. » (I Petr. v, 8). Certaines personnes, n'éprouvant pas les attaques du démon, ne veulent pas y croire. Or comme elles sont tombées en son pouvoir par le péché, il n'est pas étonnant qu'il s'abstienne de les tenter. Il n'en est pas ainsi des Justes. C'est à eux qu'il réserve toute sa haine et qu'il livre les plus violents combats. Mais quelle que soit sa puissance,

il ne saurait nous tenter autant qu'il le voudrait. Car tout son pouvoir dépend de la volonté de Dieu ; et il n'en use qu'avec sa permission, comme on le voit par l'histoire de Job, qu'il n'aurait jamais touché, si Dieu ne lui avait dit : « Voilà que je te livre tout ce qu'il possède ; » et qu'il aurait fait périr avec ses enfants, si Dieu n'avait ajouté : « Seulement n'entends pas la main sur lui. » (Job. i, 12. — I C. ii, 32. — I S. C. ii, 119-121.)

II. *Pourquoi Dieu permet-il que l'homme soit tenté ?* — Il ne le permet que pour son bien, selon ces paroles de l'Écriture : « Mon fils, quand « tu approches du service de Dieu, demeure « dans la justice et la crainte, et prépare ton « âme à la tentation. (Eccli. ii, 1.) (La Sagesse) « a préparé au Juste un rude combat, afin qu'il « triomphât. (Sap. x, 12.) Mais (Dieu lui) fera « profiter de la tentation. (I Cor. x, 13.) » Si Dieu nous tente, ce n'est donc que pour notre bonheur. Il nous éprouve par les maladies, la pauvreté, les humiliations et les persécutions, afin que notre vertu soit plus éclatante, que notre exemple porte les autres à nous imiter et que tous les hommes bénissent le Seigneur. Ainsi Moïse dit aux Hébreux : « Le Seigneur « votre Dieu vous tente, afin qu'il apparaisse « visiblement si vous l'aimez ou non. » (Deut. xiii, 3.) Il est écrit de Tobie qu'il « avait besoin « d'être éprouvé par la tentation, parce qu'il « était agréable à Dieu. » (Tob. xii, 13.) Mais le démon ne nous tente que pour notre malheur en nous portant au péché, tantôt par les mouvements déréglés qu'il excite en nous ; tantôt par les choses extérieures, dont il se sert pour nous élever ou nous abattre ; tantôt par les hérétiques et par les hommes pervers, qu'il place « dans la chaire de pestilence, » d'où ils répandent le mortel poison de leurs pernicieuses doctrines. Lors donc que nous faisons le mal pour lequel nous sommes tentés, il faut reconnaître la tentation du démon. Jamais Dieu ne nous tente en ce sens ; car il ne peut être l'auteur du péché. Au contraire, « il déteste tous ceux qui « commettent l'iniquité. » (Ps. v, 5.) De là ces paroles de S. Jacques : « Que personne, lors- « qu'il est tenté, ne dise que c'est Dieu qui le « tente ; car Dieu ne tente pas pour le mal. » (Jac. i, 13.) Cependant, quoiqu'il ne nous tente pas pour le mal, on peut dire qu'il nous induit en tentation, lorsque, pouvant empêcher que nous ne soyons tentés ou que nous ne succombions à la tentation, il ne l'empêche pas. Mais en le permettant, il nous soutient par sa grâce et fait tourner la tentation à notre bien spirituel, à moins que, en punition de nos péchés, il ne nous y laisse succomber. (I C. ii, 32. — I S. C. ii, 122-123.)

III. *Comment doit-on résister à la tentation ?* — On doit y résister par la vigilance et la prière, comme le déclare Jésus-Christ lui-même, en nous disant : « Veillez et priez, pour ne pas suc-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-16.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 32. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 119-121,

« comber à la tentation. » (Marc. xiv.) La prière qu'il faut surtout adresser à Dieu, lorsqu'on est tenté, est la prière suivante : « Ne nous induisez pas en tentation. » En lui adressant ces paroles, nous ne le prions pas d'éloigner de nous toute tentation ; car il nous est fort utile d'en avoir, pour nous connaître nous-mêmes, pour nous humilier sous sa main toute-puissante et pour mériter la couronne immortelle de gloire, selon ces paroles de S. Paul : « Celui qui combat dans la carrière ne sera couronné qu'après avoir légitimement combattu. » (II Tim., II, 5.) Et de S. Jacques : « Bienheureux l'homme qui est tenté parce que, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie promise par Dieu à ceux qui l'aiment. » (Jac. I, 12.) Mais nous le prions de ne point nous laisser succomber à la tentation, ni par erreur ni par faiblesse ; et de nous accorder le secours de sa grâce pour en triompher. Tout en lui faisant cette prière, il faut que nous coopérions à sa grâce en résistant généreusement au démon. Ce qui doit exciter notre confiance dans cette lutte, c'est la pensée que « nous avons, pour nous aider, un Pontife qui peut compatir à nos infirmités, ayant été lui-même tenté et éprouvé en toutes choses. » (Hebr. IV, 15.) N'est-il pas « cet homme plus fort qui survient et qui terrasse le fort armé, en lui arrachant ses armes et les dépouilles de ses ennemis. » (Luc. XI, 22.) Aussi a-t-il soin de nous rassurer en nous disant : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Joan., XVI, 33.) (I C. II, 32. — I S C. II, 124-125.) L'abbé REGNAUD.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

I

BEATI MUNDO CORDE

L'existence de notre pontificat est encore subordonnée à l'intégrité de notre chasteté. De même que, dans nos belles cathédrales, tous les effets de leur vaste structure convergent vers un foyer d'unité qui est la place de l'autel ; ainsi, dans le catholicisme, tout se relie au dogme eucharistique, lequel est comme sa clef de voûte et le centre de ses harmonies. Cela posé, avez-vous médité les rapports intimes qui existent entre votre messe et votre vœu du sous-diaconat ?

Toujours et partout, les pontifes furent tenus à plus de décence que la multitude, et l'ancienne alliance interdisait au sien l'entrée du saint des saints les jours où il n'avait pas observé la continence. Mais, pourquoi la loi nouvelle a-t-elle requis de son pontife une continence perpétuelle ? C'est que celui-ci ne gravit pas-seulement les hauteurs de l'autel pour y porter les vœux et les expiations du monde, il y touche la divinité après lui avoir parlé, il a ce que notre langue liturgique semble appeler la manipulation du corps de Jésus-Christ : *Tractare corpus Domini*. Or, de même que le sein de Marie fut privilégié en vue de l'incarnation future qu'il

devait abriter, la chair du sacrificateur catholique doit être purifiée par la chasteté, en préparation à l'incarnation eucharistique dont elle sera le tabernacle quotidien. Les respects des foules catholiques le disent, en effet, il faut être plus qu'un homme pour tenir un ostensor ; et ce prêtre, dont la parole enfante Dieu, dont les bras le soutiennent, cet être entre ciel et terre que l'on n'aperçoit que dans le lointain du sanctuaire, élevé au-dessus du sol, caché dans l'encens et dans le fin lin, ne doit pas être un ange de théâtre, inférieur aux vestales du paganisme.

Consultez le simple sens moral, est-il possible à un célébrant de porter en soi une telle anomalie : *Per noctem luxurians, et primo mane sacrificans* (1) ? N'a-t-il pas des répugnances à vaincre pour aller, en venant d'imprimer des souillures à sa chair, dire sur l'hostie la plus immaculée : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang !* La pudeur publique, elle-même, ne souffre pas longtemps ces fausses situations ; quand un prêtre a perdu ostensiblement l'angélique vertu, il est éloigné de l'autel, et, si ce prêtre est un hérésiarque que l'on ne puisse pas interdire, il s'interdira spontanément par une sorte de foi implicite plus forte que ses blasphèmes.

Consultez, à l'appui, l'histoire de l'erreur ; dès qu'une secte abolit le vœu de chasteté, elle tend à la suppression de la sainte messe. C'est que, pour revêtir, sans embarras, la pompe virginal de ses ornements sacrés, le prêtre a besoin de n'y pas voir une décoration mensongère ; aussi, tout sacerdote qui laissa tomber sa couronne virginal, comme celui des protestants, s'il a des autels, les démolira parce qu'il n'osera plus y monter, et, au lieu des ses tuniques pontificales, il passera un habit noir, symbolisant, aux yeux de l'avenir, le deuil d'une chasteté bien des fois séculaire, perdue dans des orgies de sensualité et d'orgueil. Ah ! quand les fondateurs libertins du protestantisme paraîtront devant Dieu il sera curieux de savoir s'ils ont nié la messe parce que les textes n'étaient pas clairs, ou parce qu'ils n'osaient pas affronter la présence réelle en sortant des ivresses nuptiales qu'ils essayèrent de sanctifier ?

Ainsi, plus de chasteté, dans nos phalanges sacrées, plus de pontificat ; et plus de pontificat, plus d'Eucharistie. O Dieu du Tabernacle ! du fond de mes entrailles émues, je vous bénis de cette solidarité touchante qui nous ferait disparaître en un même jour de la terre, car, quand on passa les meilleures heures de sa vie à votre autel, on se demande ce que l'on pourrait faire dans un monde où vous ne seriez plus !

Donc, chaque jour, mes vénérés Confrères, en entrant dans notre sanctuaire pour célébrer, renouvelons ce vœu de chasteté auquel nous devons le bonheur qui se prépare pour notre âme. *Quis ascendet in montem Domini, stabit in loco sancto ejus ? innocens manibus et mundo corde* (2). Comme Marie, en effet, c'est

1. S. Chrys.

2. Ps. XXXIII, 4.

par la pureté que nous l'enfantons : *Virginitate peperit* (1). puisque c'est par la pureté que nous sommes pontifes. Aussi, c'est bien à tort que le monde déplore la stérile solitude où nous nous sommes mis ; il n'y a ni solitude, ni stérilité dans un vœu qui fait de l'Eucharistie notre famille, et le fruit quotidien de notre parole et de notre sein.

Les gloires de notre judicature ont encore pour cause logique, après la grâce, notre vœu de chasteté.

Il se passe un fait miraculeux dans nos existences de prêtres dont nous ne méditons pas assez les caractères divins. A vingt-quatre ans, un jeune homme est jeté contre terre sur un pavé de sanctuaire. Sacré par l'onction pontificale, il se relève, et il dit à tous les crimes de la terre : Venez à moi. Oui, à moi, les tremblantes confidences de la jeune fille et du vieillard ! à moi, de dramatiques révélations capables d'effrayer la pensée des Anges de Dieu ! à moi, sur vous et sur la vie, des secrets capables de vous faire mépriser si je ne vous aimais pas ! enfin, à moi, des flots intarissables de larmes et d'ignominie pour les noyer en mon sein, comme dans un océan d'oubli ! et, malgré la honte, les jeunes filles n'ont pas peur, les vieillards inclinent leurs cheveux blancs, les épanchements de la terre ne cessent pas, et, comme les ruisseaux vers la mer, toutes les faiblesses du monde semblent pencher naturellement vers ce cœur de prêtre qui, toujours ouvert comme la mer, comme elle engloutit ses mystères et ne déborde jamais.

En bien ! savez-vous ce qui nous fait le centre de ce mouvement sympathique et les dépositaires de ces confidences sacrées ? C'est notre vœu de virginité. Oui, les coupables et les malheureux viennent nous trouver, parce que nous n'avons pas de famille naturelle qui leur dispute notre cœur, et parce que, dans notre silencieux presbytère, on ne verse pas d'autres larmes capables de nous distraire de leurs larmes aux jours des saints épanchements. Ils viennent, parce que la solitude de notre vie nous rend la discrétion aussi facile que l'amour, et qu'il n'y a pas, à notre foyer, de Dalila capable d'employer ses tendresses à surprendre les secrets de Samson. Ils viennent, parce qu'il ont le droit de nous dire : mon Père ! et qu'on ne voit pas, autour de nous, d'enfant d'une autre nature faisant une invraisemblance de cette consolante filiation. Enfin, ils viennent parce que nous traversons les illusions du monde sans les partager, et qu'ils ont besoin de nous croire supérieurs à leur misère pour nous en constituer les médecins.

Mais, supprimez le célibat ecclésiastique, la confession devient encore plus impossible que la messe. Je dis plus impossible, et ce n'est pas une exagération ; car Dieu se rendrait sur l'autel, à la voix d'un prêtre déchu, tandis que les fidèles fuiraient le tribunal sacré à cet appel sacrilège. Les hommes, qui ne voient pas aussi bien que Dieu la force du sacrement en lui-

même, croient que, comme jadis à Siloë, les eaux de la piscine sainte ont besoin d'être agitées par la main d'un ange pour guérir ; or, ce qui fait un ange de l'homme, dit saint Bernard, c'est la pureté : *Angelum de homine facit*. et s'il y a une différence entre les deux, la voici : *Differunt felicitate, sed non virtute* (1).

Donc, c'est notre chasteté qui est cause de notre judicature, et, chose amère à dire, c'est presque toujours notre judicature qui cause la ruine de notre chasteté. L'histoire du sacrement de pénitence a fourni aux impies la matière de leurs plus dangereux persiflages, et ce qu'il y a de plus triste que les persiflages, c'est qu'ils ont quelquefois raison : si bien que notre confessionnel devenant tout à coup de verre, comme la maison de Socrate, serait, peut-être, une des plus grandes humiliations de l'Eglise. O mon Sauveur ! qui avez su être, à la fois, si digne et si bon, si paternel et si pur avec les pécheresses placées sur vos pas, que devez-vous penser de ces intimités frivoles, où nous abdiquons toute gravité paternelle pour devenir des mères sans tenue, en attendant que nous devenions des pièges et un filet : *Audite sacerdotes quia vobis judicium est, quoniam laqueus facti estis et rete expansum* (2).

Les palmes du martyre sont, encore, une de nos grandeurs d'état : nous les devons aux influences de notre virginité. La plus belle preuve du vrai sacerdoce est celle-ci : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus* (3). Regardez, parmi tous les sacerdoce de l'erreur, quels sont ceux-là qui se sont élevés du sein de la tribulation, et qui ont lavé leurs tuniques dans le sang ! *Hi sunt qui venerunt de tribulatione, et lavaverunt stolass suas in sanguine agni* (4) ? Le sacerdoce des philosophes concourt pour les palmes académiques, non pour celles du martyre. Celui du mahométisme reçoit la mort, mais il la donne aussi ; c'est un soldat fanatique, non un confesseur. Celui du protestantisme porte la main sur ses caisses bibliques quand on lui demande des cicatrices ; il s'est constitué le théoricien ou le commis-voyageur de la charité, tandis que nous en sommes restés les apôtres. En un mot, partout ailleurs que chez nous, le sacerdoce n'est pas un holocauste, mais il est une exploitation légale et une magistrature confortable, qui tond les troupeaux au lieu de se sacrifier : *Mercenarius autem fugit* (5).

Dans le catholicisme, au contraire, qu'est-ce que le prêtre ! Le prêtre est une victime d'office commise par l'onction sainte à tous les postes difficiles de l'Eglise et même de la patrie. C'est un être voué, à qui Dieu dit, en le sacrant : J'arrache ta vie pour le premier malheur public qui en aura besoin. Vierge, sous tes sueurs fais croître des vierges ; saint, par ta parole suscite d'autres saints : ensuite, quoique toujours seul pour vivre et toujours seul pour mourir, garde-toi de choisir un tombeau dans aucun lieu de cette terre, car, de même que l'ange enleva le

1. S. Bern.

2. Osée, v, 1.

3. Joan. x, 11.

4. Apoc. vii, 14.

5. Joan. x, 12.

prophète Habacuc, je veux, à volonté, pouvoir l'arracher du sol, et te jeter dans les cités ou dans les campagnes, dans les épidémies ou sur les échafauds, pour expirer d'un épuisement ou d'un coup d'épée, obscur ou célèbre, en tel martyr qui me plaira. Voilà le prêtre, grand comme le catholicisme l'a souvent produit. Mais quelle est, en nous, la cause de ces héroïsmes robustes et surhumains ? C'est notre vœu de chasteté.

Oui, c'est lui qui produit le prêtre pontife, c'est lui qui fait le prêtre victime et hostie. Qui dit victime, dit dévouement : n'en demandez pas à un homme que l'on retient par des embrassements au foyer, quand des pestiférés l'attendent à l'hôpital ; qui ne mourra point en souriant, parce que des orphelins pleureront autour de lui, et qui n'a pas la propriété entière de son sang, parce qu'il ne pourra pas donner son cœur, même en donnant sa vie.

Ainsi, c'est à la virginité que nous devons d'être les plus valeureux tenants qui aient figuré dans les amphithéâtres de la persécution ; c'est elle qui nous valut nos palmes, c'est elle qui nous donna notre pourpre sanglante ; voilà pourquoi le martyr est le seul combat où les vierges et les enfants aient eu autant d'avantages que les hommes ; et, quand je vois sainte Perpétue arranger ses cheveux, au milieu du cirque, de peur d'avoir l'air de mourir pour Jésus-Christ avec tristesse, quand je vois Origène, encore enfant, tourmenté par un tel désir de confesser la foi que sa mère fut obligée de lui cacher les vêtements pour l'empêcher de se livrer au bourreau, je sens que, si un orage nouveau venait à éclater sur l'Eglise, celui-là aurait un courage bien trempé qui aurait un cœur bien pur, et que la meilleure préparation à une mort héroïque serait la rénovation de notre vœu de chasteté : *Obsecro itaque vos, fratres, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam sanctam, Deo placentem* (1).

R. P. CAUSSETTE.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation des Saintes Reliques.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII est l'ennemi mortel des abus ; il vient d'en donner une preuve éclatante en provoquant un décret relatif au commerce des reliques.

En s'emparant des couvents et monastères, le gouvernement italien avait mis en vente les chapelles intérieures de ces divers établissements. Les Juifs du Ghetto s'étaient précipités sur ces dépouilles, dont ils connaissaient la valeur et les avaient achetées à vil prix pour les revendre le plus cher possible. C'est ainsi que des corps saints extraits des autels et des cryptes se sont vendus jusqu'en Amérique. Aujourd'hui encore on n'a qu'à parcourir ce quartier du brocantage pour y trouver entassés les vases sacrés, les

ornements, les croix, les chandeliers, les lanternes, les tableaux, les lampes d'argent, les objets d'art.

Il fallait un remède à ce sacrilège abus. C'est le préfet de la Congrégation des Reliques, qui, par ordre de Léon XIII, l'a administré sous la forme du décret suivant :

DÉCRET

« Les corps sacrés des martyrs et des autres saints vivant avec le Christ, dont ils ont été les membres et qui ont été le temple de l'Esprit-Saint, méritent la vénération des fidèles ; car, par leur moyen, Dieu distribue aux hommes de grands bienfaits. Pour favoriser cette vénération et écarter tout trafic scandaleux, des lois ecclésiastiques et des lois civiles furent portées. En effet, il a été décrété au chapitre 3 du code *De sacrosanctis Ecclesiis* : *Nemo Martyres distrahat, nemo mercetur* : Que personne ne dérobe les corps des martyrs, que personne n'en fasse le commerce.

« Or, depuis déjà plusieurs années, par l'effet du temps et des circonstances, un abus grave s'est produit : des hommes, ennemis de la foi catholique et avides d'un gain honteux, n'ont pas rougi de mettre en vente, particulièrement à Rome, au grand scandale des fidèles et surtout des étrangers, des saintes reliques munies de leurs marques d'authenticité, recherchées et arrachées de tous côtés.

« Notre Saint-Père le Pape Léon III ayant eu connaissance de ces faits, voulant remédier à ce mal et pourvoir autant que possible à la restitution des reliques, a, conformément aux statuts des saints canons, défendu sévèrement aux fidèles d'acheter ou de vendre sous aucun prétexte, même celui de les racheter, les reliques et dépouilles des saints même enfermées dans leurs châsses et revêtues du sceau, soit à Rome, soit ailleurs.

« Sa Sainteté a ordonné, en outre, que quiconque aura su que des reliques sont en vente devra en avertir l'Ordinaire du lieu, à qui il incombera de prendre les mesures opportunes.

« C'est pourquoi Sa Sainteté a ordonné de rédiger et de publier le présent décret.

« Donné à Rome, au secrétariat de la congrégation des indulgences et des reliques, le 21 décembre 1878.

Card. OREGLIA DI SAN STEFANO, *Préfet*.
PANICI, *Secrétaire*.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA CHUTE DU PAPE SAINT MARCELLIN

Sur la prétendue chute du pape saint Marcellin, Rorhbach dit avec raison que tous les critiques conviennent aujourd'hui que c'est une fable inventée par les Donatistes (1).

1. Rom., XII, 1.

1. Cf. Natal. Alexand. *Hist. Eccles.*, t. VI, p. 652, Pagi. ann. 382, n° 16 ; Tillemont, *Hist. Eccles.* t. V

Saint Augustin avait été le premier à le proclamer : « Qu'ai-je besoin, s'écrie-t-il dans son livre contre Pétilien, de réfuter les imputations criminelles dont il charge les évêques de l'Eglise romaine ? Marcellin et ses prêtres Melchiade, Marcel et Sylvestre, sont accusés d'avoir livré les saintes Ecritures et d'avoir offert de l'encens aux dieux. Mais sont-ils pour cela convaincus et la culpabilité s'appuie-t-elle sur quelque pièce de conviction irrécusable ? Il les déclare scélérats et sacrilèges : moi je réponds qu'ils étaient innocents. A quoi bon m'efforcer d'établir les preuves de ma défense, quand il n'établit pas celles de son accusation (1) ? » L'assurance de ce démenti de saint Augustin a beaucoup de poids. L'évêque d'Hippone connaissait les ruses et les impostures des Donatistes et il n'était pas éloigné du temps où vivaient ces papes ; il aurait eu connaissance de ces chutes ; elles auraient fait assez de bruit pour parvenir à ses oreilles, si elles avaient été véritables.

Le but des Donatistes était d'établir que le souverain pontificat ayant défailli en la personne de saint Marcellin, ses successeurs n'avaient plus ou presque plus d'autorité pour les frapper eux-mêmes de condamnation, et que par conséquent toutes les sentences du Saint-Siège devaient être non avenues. Le concile tenu contre eux à Carthage et différents témoignages de saint Augustin dans sa polémique contre leurs erreurs, dévoilaient les machinations auxquelles ils avaient recours pour faire triompher leur cause. Peut-être allaient-ils jusqu'à s'attribuer l'honneur d'avoir continué par leurs évêques intrus la série des papes légitimes, héritiers de saint Pierre, en la donnant comme interrompue dans l'Eglise qui les foudroyait de ses anathèmes.

Eusèbe, qui était contemporain et mal disposé contre les pontifes romains, en remarquant que Marcellin avait vécu du temps de la persécution, ne mentionne aucune flétrissure qui ait entaché sa mémoire (2). Son silence a presque autant de signification que le désaveu formel de saint Augustin. Théodoret ne parle pas non plus de la faute de Marcellin ; au contraire, il dit de ce saint pape qu'il s'était couvert de gloire pendant les persécutions (3).

Cependant l'accusation prit beaucoup de consistance au VI^e siècle ; elle fut insérée dans le *Liber Pontificalis* et dans le second catalogue des papes, dit catalogue Félicien. On faisait circuler, dès cette époque, des actes du martyre de saint Marcellin rédigés dans ce sens, et des actes d'un concile qu'il aurait lui-même tenu à Sinuesse, en Italie, pour y confesser publiquement sa faute. Si l'on en croit même une lettre du pape Nicolas I^{er}, à l'empereur de Constantinople (vers 860). Marcellin aurait déclaré devant cette nombreuse assemblée d'évêques ce qu'il avait eu le malheur de faire, et, personne n'osant le

condamner, tous lui auraient dit : « Soyez vous-même juge à vous-même, ce n'est point à nous de vous juger ; le siège qui a la primauté ne peut être jugé par qui que ce soit. » Les pères du concile auraient ajouté « que sa faute ressemblait à celle de Pierre, et que ses larmes l'avaient effacée (1). »

Quoique le bréviaire romain ait conservé la mémoire de la chute de saint Marcellin, il n'y a pas lieu d'y ajouter plus de foi qu'aux autres documents. Toute cette histoire repose sur les actes du concile de Sinuesse (aujourd'hui Sessa, ville de Campanie), évidemment supposés et, sur la relation du martyre de saint Marcellin non moins apocryphe.

L'authenticité de ces actes n'est pas soutenable. D'abord, quant au concile lui-même, il est plus que probable qu'il n'a pas eu lieu. Comment, en effet, supposer que le pape ait eu la facilité de réunir 180, ou selon d'autres, près de 300 évêques dans un temps de persécution, quand il fallut tous les bons offices de l'empereur Constantin pour en rassembler 318 à Nicée. Comme le remarque très-bien Dom Ceillier, « le pape saint Fabien ayant été martyrisé sous Dèce, le Saint-Siège demeura sans chef durant plus de seize mois, à cause de la conjoncture fâcheuse des temps ; le clergé de cette Eglise, qui ne voulait rien décider sur l'affaire des *tombés* (*lapsi*), qu'après l'avoir considérée mûrement, put à peine assembler pour cet effet quinze ou seize évêques des églises voisines, que la persécution avait contraints de fuir dans les provinces éloignées. Y eut-il donc moins de liberté de s'assembler sous Dèce que sous Dioclétien, dont la persécution fut la plus violente et la plus générale de toutes ? Et s'il y en eut davantage sous Dioclétien, pourquoi est-il dit dans les actes du concile de Sinuesse que tous les évêques n'y assistèrent pas, à cause du danger de la persécution ; et que ceux qui s'y trouvèrent furent obligés de se cacher dans une grotte où ils n'entraient que cinquante à chaque fois, parce qu'elle était trop petite (2) ? »

En second lieu, les actes du prétendu concile de Sinuesse portent en eux-mêmes la preuve de leur invention. « L'imposteur, comme l'observe encore dom Ceillier, peu instruit de ce qui se passe ordinairement dans la convocation et la tenue des conciles, n'a pas même marqué qui avait convoqué celui-ci qui l'avait présidé, de quelle province et de quelle ville étaient les évêques qui s'y rendirent (3). » Ces actes sentent la fable ; la scène entre le pape Marcellin et le grand pontife de Jupiter, qui prennent Dioclétien pour arbitre de leur différend, est la plus absurde des inventions.

Quant à la relation du martyre de saint Marcellin, elle a manifestement subi des altérations graves. Au lieu de lire, par exemple, « que le saint Pontife avait préparé pour lui une chambre sépulcrale aux catacombes pendant qu'il était au rang des pénitents, » il faut lire, « qu'il l'avait préparée pour les pé-

p. 613 ; Basnag. ad. am., 296, n° 4, 129 ; Dupin, *Biblioth. Eccl.*, t. II, p. 766 ; Bolland., in *Catal. Rom. Pont.*, pars. II, p. 43.

1. August. *unico baptismo contra Feli unum*, cap. xvi.

2. Euseb. *Hist. Eccl.*, lib. VII, cap. xxxii.

3. Theodoret, *Hist. Eccles.*, lib. I, cap. ii.

1. Labbe. *Concil.*, t. I, pp. 910 et suiv.

2. Dom Ceillier, *Hist. gén. des Aut. eccl.*, t. II, p. 618.

3. *Id.*

« *nitents*, » (*pœnitentibus* et non *pœnitens*). Le *Liber Pontificalis*, qu'on doit regarder comme gravement altéré lui-même en plusieurs endroits, si on veut y voir un livre officiel de la cour de Rome, ne saurait être invoqué à l'appui de la prétendue chute du pape Marcellin. Le bréviaire romain, qui a reproduit la légende en question, n'a pas d'autre autorité que celle des sources auxquelles il a été puisé et qui sont ici manifestement corrompues.

Baronius, après avoir pesé les raisons des deux opinions contraires, incline à croire à des inventions des Donatistes, assez audacieux et assez répandus à Rome et en Afrique pour avoir pu accréditer leurs calomnies. C'est là ce qu'il y a de plus vraisemblable, puisque les auteurs du temps et en particulier Eusèbe, comme on l'a vu, gardent le silence à cet égard et que Théodoret loue saint Marcellin de s'être couvert de gloire dans les combats de la persécution. Enfin, à supposer que le fait reproché au pape Marcellin soit vrai, que les actes du concile de Sinuesse soient authentiques, que le témoignage de l'auteur du *Liber Pontificalis* soit recevable, et que celui-ci, qui dit avoir vu encore ouverte la catacombe dans laquelle avait été déposé saint Marcellin, ait touché d'assez près aux événements pour prendre des informations véridiques, la mémoire du pape saint Marcellin reste toujours à l'abri de tout soupçon d'hérésie, la question de l'infailibilité des Pontifes romains est hors de cause. Si Marcellin céda un instant aux menaces ou à la violence des tourments, et s'il offrit de l'encens aux dieux, il ne faillit pas du moins à la foi, et d'ailleurs il lava ensuite sa faiblesse par un courageux martyre, qui lui a valu d'être compté au nombre des saints.

QUESTION DE DROIT ECCLESIASTIQUE

DES CROIX ÉRIGÉES EN DEHORS DES ÉGLISES, SUR LES PLACES PUBLIQUES, CHEMINS PUBLICS OU PROPRIÉTÉS PRIVÉES.

Les croix de mission érigées à l'époque de la Restauration l'ont été généralement par les soins des fabriques et au moyen de souscriptions volontaires. Elles sont donc la propriété des fabriques, pourvu que ces croix aient été plantées sur un terrain leur appartenant ou à elles concédé. Dans le cas où le calvaire aurait été construit à frais communs par la fabrique et la commune, il constituerait une propriété indivise à ces deux établissements.

Quelle que soit d'ailleurs la condition, sous le rapport de la propriété, des croix de mission, par le fait même qu'elles ont été régulièrement érigées, avec l'agrément de l'autorité municipale, elles constituent un monument public du culte, placé sous la surveillance de la fabrique. Dès lors il est du devoir des administrations fabriennes de veiller à leur entretien, et par conséquent de les faire réparer.

Rien n'empêche qu'une fabrique fasse déplacer une croix de mission, qui a besoin d'une

restauration, pour la transporter dans un endroit plus convenable, pourvu que ce soit à ses frais. La commune, si elle n'en est pas propriétaire, n'a aucun droit à s'opposer à cette translation, quand la croix doit être placée sur un terrain qui n'est pas communal.

Si le calvaire doit être érigé sur un terrain communal ou sur la voie publique, il faut, au préalable, l'assentiment de l'autorité municipale et l'autorisation du préfet. Pour le planter sur le terrain d'un particulier, il suffit du consentement de celui-ci.

Mais, si l'on veut lui assurer le caractère d'un monument public et religieux, il est nécessaire, dans tous les cas, d'en faire approuver l'érection par l'autorité administrative.

Une croix dont l'érection est autorisée, est placée sous la protection de l'article 257 du code pénal, qui punit d'un emprisonnement d'un mois à deux ans et d'une amende de cent francs à cinq cents francs « quiconque aura détruit, abattu, mutilé ou dégradé des monuments, statues et autres objets destinés à l'utilité ou à la décoration publique. »

La fabrique, chargée de veiller à l'entretien du calvaire, a le devoir d'en maintenir les abords libres et propres, et son trésorier a qualité pour faire cesser les désordres à cet égard et actionner en justice les délinquants, par application des articles 471 et 475 du code pénal.

(Univers).

CONSULTATIONS

JEÛNE DE LA VIGILE DE SAINT-PIERRE.

Le n° 11 de l'*Ami du Clergé* a publié sur l'obligation du jeûne, la veille des SS. apôtres Pierre et Paul, un article qui a besoin d'être rectifié et complété.

Il est en effet tout à fait certain que le jeûne de la veille de saint Pierre oblige en France et en Belgique, et généralement dans tous les pays qui, compris dans le concordat de 1801, ont bénéficié de l'indult du cardinal Caprara en date du 9 avril 1802. Cette obligation n'a jamais été douteuse; s'il y a eu dissentiment à ce propos, c'est uniquement sur le jour où le jeûne doit être observé: Les uns ont voulu que ce fût le samedi avant le dimanche où l'on renvoie la solennité de la fête, conformément audit indult; d'autres, au contraire, ont pensé qu'en toute hypothèse le jeûne doit être fait le 28 juin de chaque année, c'est-à-dire la veille de la fête liturgique.

Le cardinal Caprara eut si peu l'intention de le supprimer, qu'il exprima officiellement l'avis que ce jeûne devait être gardé le samedi avant le dimanche de la solennité. En effet, voici ce qu'il répondit au vicaire-général de Malines le 21 juin 1804: *Jejunium vigiliæ. SS. Apostolorum Petri et Pauli observabitur in sabbato ante Dominicum solemnitatis dictorum SS. Apostolorum.*

En 1838, les évêques de Belgique sollicitèrent

Rome, et qu'il demande la revalidation des inscriptions qu'il a faites par procureur depuis le 13 avril 1878 jusqu'au 25 janvier 1879, jour où l'*Ami du Clergé* lui a fait connaître le décret. La bonne foi est un motif déterminant pour demander la revalidation, mais elle ne suffit pas pour rendre valide par elle-même ce que le droit pontifical frappe de nullité.

Nous dirons à cette occasion que les congrégations romaines n'ont pas l'habitude de traiter les affaires par l'intermédiaire de la poste ; il est donc nécessaire d'avoir à Rome un correspondant pour présenter la supplique et retirer ensuite l'indult. Le Saint-Siège traite environ cent mille affaires ecclésiastiques par an, et l'on comprend aisément qu'il lui serait presque impossible d'expédier cette masse de documents par la poste.

La Pénitencerie et la Propagande sont les seules administrations qui correspondent directement avec les intéressés. Les autres congrégations n'expédient d'office que les lettres d'information aux évêques, aux vicaires capitulaires et aux supérieurs majeurs des instituts religieux.

L'*Ami du Clergé* a un correspondant à Rome, qui est à la disposition des abonnés, moyennant une légère rétribution.

Q. — Quand le ministre des Cultes accorde à une commune la somme de 200 fr. pour aider à payer la réparation du presbytère, le maire peut-il détourner cette somme de sa destination et l'affecter à un autre objet ? Dans la négative, que faire pour forcer le maire à l'exécuter ?

R. — Il est évident que le maire en question n'a aucune espèce de droit à détourner la somme accordée par le gouvernement. La fabrique elle-même, en supposant que la somme lui eût été accordée directement, ne pourrait l'employer que dans le but désigné formellement ; à plus forte raison, ne doit-elle pas permettre que le maire agisse à son détriment.

Une circulaire du ministre des cultes du 29 juin 1841, relative aux formes et conditions à remplir pour l'obtention des secours, contient un alinéa qui pourra éclairer notre correspondant. Le voici :

« Il est arrivé que les allocations accordées aux communes ont été quelquefois détournées de leur destination, ou que, versées dans les caisses municipales, elles y sont demeurées sans emploi, les travaux pour le solde desquels elles avaient été sollicitées n'ayant pas même été entrepris. C'est là un très-grave abus qu'il faut rendre désormais impossible. En conséquence aucun ordonnancement des sommes allouées n'aura lieu que lorsque vous aurez acquis la certitude que les travaux sont terminés, ou tout au moins en plein cours d'exécution et déjà avancés. »

Cette circulaire adressée aux préfets constate que les secours accordés ne peuvent être détournés de leur destination ; mais elle peut expliquer aussi pourquoi l'ordonnancement de

la somme n'est pas encore fait. Peut-être les travaux ne sont-ils pas encore achevés ou en pleine exécution.

S'il y a détournement véritable ou simple mauvais vouloir de la part du maire, la fabrique a le droit et le devoir d'intervenir en s'adressant au préfet, et, au besoin, au ministre ; et, comme il s'agit d'une somme à faire rentrer, c'est le trésorier qui doit intenter l'action, en observant tous les règlements concernant la matière.

Q. — Dans quelle mesure peut-on croire aux communications des morts avec les vivants ?

R. — Il est dans le programme de l'*Ami du Clergé* de traiter un jour la question du spiritisme ; et il le fera avec tout le développement que comporte cette grave matière. Nous nous contenterons pour aujourd'hui, nous limitant aux termes de la question qui nous est faite, de reproduire ce qu'en dit Scavini, l'éminent abrégiateur de S. Liguori.

Il est certain que les apparitions des morts sont possibles, avec la permission de Dieu ; car celui qui a pu créer l'homme peut également le ressusciter, et l'histoire authentique en rapporte un grand nombre.

C'est pourquoi nous disons qu'il ne faut pas trop facilement railler et mépriser ces apparitions, comme quelques-uns ont coutume de le faire. Saint Augustin s'indignait contre ceux qui osaient le nier, *magnæ impudentiæ est negare animas identidem e suis sedibus ad nos emitti ; cum tot viri sapientes et Deo pleni idipsum ratione et experimento comprobent suo* (Lib. de Curâ pro mortuis).

On peut voir le même sentiment dans Vence (Bible, dissert., vol. 2, apparition de Samuel à Saül), et dans saint Alphonse de Liguori (Dissert. théol. moral., dissert 2, n° 16).

Il est toutefois incontestable qu'il ne faut ajouter foi à ces apparitions qu'avec une extrême réserve, à cause des innombrables récits absolument faux que l'on a propagés, surtout en ces derniers temps, soit pour faire peur, soit pour tromper les simples. Dans tous les cas, il faut voir une immense duperie, ou une intervention diabolique, dans les prétendus phénomènes du *spiritisme*, c'est-à-dire, de ce système qui prétend faire intervenir à volonté les morts au milieu des vivants.

Q. — Un voyageur peut-il emprunter le billet d'un autre voyageur pour ne pas payer d'excédant de bagages ?

R. — Les personnes de la même famille ou liées par l'amitié, qui voyagent dans un but commun d'affaires ou de plaisirs, peuvent seules mettre leurs bagages en commun pour profiter de la franchise accordée par les règlements des compagnies de chemins de fer ; mais, en dehors de cette exception, il ne peut y avoir lieu à la réunion des bagages appartenant à plusieurs voyageurs.

On ne peut donc pas emprunter le billet d'un autre voyageur pour obtenir le transport en franchise d'un excédant de bagages.

La raison en est que, d'après le cahier des charges, les Compagnies de chemins de fer ne per-

goivent aucune rétribution pour le transport de 30 kilogrammes auxquels a droit tout voyageur qui prend un billet de place. Le voyageur n'ayant rien payé pour ce transport, ne peut donc céder ce qu'il n'a pas acheté, par conséquent, il ne peut faire profiter personne d'un avantage qui lui est personnel.

Voici les principaux motifs d'un jugement rendu le 20 juillet 1877 par le tribunal correctionnel de Briey; ils sont le meilleur commentaire de la question qui nous est faite :

« L'inculpé en empruntant à un voyageur son billet de place, dans le but de se soustraire à un excédant de bagages, a contrevenu aux règlements de la police des chemins de fer. En effet, le voyageur n'a droit à la franchise du bagage qui l'accompagne que jusqu'à concurrence de 30 kilogrammes. En conséquence il est tenu de verser son supplément de prix à raison de l'excédant de ce poids. La faveur du transport de colis en franchise est l'accessoire du billet de place, personnelle au propriétaire de ce billet, et ne peut, dès lors, être ni cédée, ni employée à couvrir la taxe d'un tiers. Attendu que la tolérance qu'il paraît équitable d'admettre en faveur des membres d'une même famille ou de personnes voyageant ensemble ayant réuni leurs bagages ne se présente pas dans l'espèce, où le propriétaire du tonneau était étranger au porteur du billet de place emprunté. »

LES ENTERREMENTS CIVILS DEVANT LA LOI

Le mot « enterrement civil » vient d'être prononcé dans l'une des consultations auxquelles il est répondu plus haut. Nous croyons intéresser vivement nos lecteurs en exposant brièvement à ce propos la jurisprudence qui règle la matière et en citant à l'appui une décision de justice intervenue récemment.

On ne saurait méconnaître, d'ailleurs, la gravité de cette question, qui, sous l'empire de circonstances nouvelles, s'est rajeunie soudainement et pose aux jurisconsultes un intéressant problème à résoudre.

Le matérialisme qui, jusqu'ici, en effet, n'avait guère traversé l'esprit français « que comme un mauvais rêve » a conquis rapidement, de nos jours, droit de cité et il a fait entrer dans les mœurs publiques une pratique inconnue jusque-là : la solennité des enterrements civils.

Sans doute, en observant que le plus souvent l'on convie à de semblables cérémonies des « amis » qui n'ont jamais vu le défunt; que l'appel de la presse remplace les convocations personnelles, on pourrait peut-être se demander si le désir de répondre au vœu du défunt est la seule préoccupation des organisateurs de ces manifestations bruyantes.

Mais tel n'est point l'ordre d'idées qui nous occupe. C'est uniquement le côté légal de la question que nous voulons étudier ici.

Je suppose donc démontré, d'une part, qu'une conviction sincère peut inspirer un pareil désir

à un mourant; et que, d'autre part, les parents ou amis du défunt ne sont guidés dans leur conduite que par un scrupule honorable : celui de respecter la volonté du mort, et nullement par le désir de frapper sur un cercueil pour faire une négation retentissante.

Cette hypothèse une fois admise, je me demande quelle doit être la conduite à suivre au cas où les intentions du défunt étant contestées ou contredites par la famille, il y aurait lieu à trancher la question judiciairement.

I

Un principe indiscutable, c'est qu'il faut se conformer à la volonté du défunt.

Il convient de décider ainsi, même dans l'hypothèse matérialiste, où rien ne survit à la désorganisation de l'être.

J'entends bien que le droit qui découle naturellement de la notion spiritualiste (celui de disposer de ses biens et, à plus forte raison, de son corps pour le temps où l'on ne sera plus), ne concorde pas à merveille avec l'idée d'anéantissement absolu, mais encore n'y a-t-il point de raison *juridique* de faire une distinction.

C'est que la famille, par le fait de l'hérédité, ne peut être considérée comme devenant propriétaire du corps du *de cujus*. Cette doctrine peut s'appuyer sur nombre de décisions judiciaires qui ont posé le principe du droit indéniable pour tout individu de se choisir une sépulture. (Bastia, 17 juillet 1865. D. P. 66. II. 177. — Grenoble, 9 juin 1862, D. P. 1863. V. 343. — Paris, 3 août 1852. D. P. 1858. V. 330. — Seine, 1^{er} juillet 1852. D. P. 1855. V. 410...)

Le devoir du juge sera donc de faire exécuter la volonté formelle du mourant, en dépit de la douleur légitime que pourra en ressentir la famille.

Pourquoi la famille doit-elle se conformer au testament ? Pourquoi l'exécuteur testamentaire sera-t-il en droit de s'adresser au juge pour mettre à exécution la disposition réprouvée par la famille ? C'est que cette disposition est sacrée en tant que *volonté dernière* du mourant.

Je dis *volonté dernière* : de telle sorte que s'il était établi (par exemple par la date même du testament), que c'est sous l'influence de certaines circonstances exceptionnelles que cette volonté a été formulée; qu'elle l'a été dans un milieu où la liberté de conscience du testateur devait être nécessairement à la gêne; à plus forte raison s'il est prouvé que, postérieurement au testament, le *de cujus* a manifesté des intentions différentes, soit devant témoins, soit par certains actes significatifs (par exemple en acceptant l'intervention du ministre du culte), on devrait décider alors qu'il a révoqué la volonté antérieurement exprimée; car, en pareil cas, tirer argument du testament, serait invoquer non la dernière, mais l'*avant-dernière* volonté du testateur.

En cas de doute sur l'intention, nous estimons qu'il conviendra de s'en rapporter au désir de la famille, qui, mieux que personne peut apprécier les sentiments probables du défunt, et aussi parce qu'il y a une solidarité d'in-

rêts qui l'unit au parent décédé. (8 avril 1857. D. P. 1858. III. 54. — 3 août 1868. D. P. 1858 V. 330.)

Mais supposons qu'il y ait incertitude, même pour les membres de la famille, et par suite désaccord entre eux.

En pareil cas, il semble qu'on devra facilement écarter l'intention d'un enterrement civil :

1° Parce que cette mesure est exceptionnelle, contraire aux usages, aux traditions, aux pratiques communément admises. « *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium.* (Cicer, Tuscul, I, 16.) *Apud me nostrorum majorum auctoritas valet, qui mortuis tam religiosa jura tribuerunt; quod non fecissent profecto, si nihil ad eos pertinere arbitrarentur.* (De Amicit, IV.)

2° Parce qu'au nom de la liberté de conscience, il faut éviter de provoquer des révélations indiscretes ou des investigations curieuses sur les sentiments les plus intimes du cœur : car la liberté de conscience cesse d'être quand on m'oblige à dire ce que j'ai le droit de taire, aussi bien que si l'on me forçait à taire ce que j'ai le devoir d'affirmer.

3° Parce que, dans l'hypothèse matérialiste de l'anéantissement complet, la pompe du culte peut être inutile mais non nuisible au défunt, alors que, dans l'opinion des croyants, la négligence serait dommageable.

4° Parce qu'enfin l'histoire du cœur humain permet de croire qu'en présence de « cette aventure unique de la mort, » l'homme, dans cet instant solennel, n'a plus la même assurance pour affirmer son doute. Il suffit de rappeler les noms des La Mettrie, des Boulainvilliers, des du Marsais, des d'Argens, des Maupertuis, des Montaigne, et de tant d'autres, pour être fixé à cet égard.

II

Ne peut-on pas soutenir que si les dispositions relatives aux funérailles font partie du testament, il n'y a pour le testateur qu'un moyen de revenir sur sa décision, c'est de révoquer le testament par un nouveau, conformément aux prescriptions de l'article 1035, réglementant le droit posé dans l'article 895 du Code civil ?

Sans doute, l'article 1035 dit :

« Les testaments ne peuvent être révoqués, en tout ou en partie, que par un testament postérieur ou par un acte devant notaire portant déclaration du changement de volonté. »

Mais il me semble que ce serait aller beaucoup trop loin que de l'invoquer dans l'espèce présente.

Il est constant, en effet, que le testateur n'a pu se lier personnellement par une semblable déclaration qui doit tomber devant la volonté contraire manifestée postérieurement : « la dernière volonté du mourant. »

Or, ne serait-ce pas dans la plupart des cas attenter à cette liberté qu'on prétend défendre, que d'imposer l'humiliation d'une rétractation écrite ; en fait, la chose n'est-elle pas impraticable le plus souvent à raison de l'état même du moribond ?

On observera aussi qu'à proprement parler, il ne s'agit pas, dans l'espèce, d'une disposition

testamentaire qui, aux termes mêmes de l'article 895, est « l'acte par lequel le testateur dispose, pour le temps où il ne sera plus, de tout ou partie de ses biens. » Le mode de révocation prévu par l'article 1035 ne saurait donc résulter des termes précités.

De quelles circonstances pourra-t-on induire la révocation de la disposition antérieure ? C'est là purement un point de fait que le juge aura à apprécier en cas de contestation.

A cet égard, la *Gazette des Tribunaux* du 18 octobre 1878 a cité un exemple instructif.

Voici les faits :

« M. Hippolyte Babou, homme de lettres, est décédé hier. Ses frères ne sont pas à Paris ; la tante et un de ses cousins étaient venus de province à la nouvelle de son état désespéré. Ils trouvèrent leur parent à l'agonie. Après sa mort, ils s'occupèrent du soin de régler ses funérailles ; ils eurent l'intention de procéder selon l'usage du culte catholique ; mais ils apprirent qu'un ami du défunt, M. Vigneau, voulait s'opposer à ce projet et faire enterrer civilement M. Babou, en se fondant sur une volonté antérieurement exprimée.

La famille demanda à M. Vigneau de montrer le testament de M. Babou pour connaître ses volontés relativement à ses obsèques. Il ne fut pas donné satisfaction à cette demande. Dans ces circonstances, la famille ayant appris qu'un ecclésiastique, qui connaissait le défunt, était venu trois fois le voir pendant sa maladie et avait été bien accueilli par lui, a pensé qu'elle devait faire conduire le corps à l'église. Pour éviter des difficultés au moment de la levée du corps, les parents présents à Paris ont assigné en référé M. Vigneau, à midi pour trois heures, devant M. le juge des référés en son hôtel. M^e Fernand Nicolay, avocat, assisté de M^e Delpon de Vissec, s'est présenté pour eux. M. Vigneau n'a pas comparu.

M. Vannier, juge chargé des référés, a rendu une ordonnance autorisant les demandeurs à procéder aux obsèques ainsi qu'ils aviseront, sous réserve de lui en référer s'il y avait lieu. (Jeudi, 17 octobre 1878.) »

Voici les termes mêmes de l'ordonnance :

« Nous, juge, faisant fonction de président par empêchement de ce magistrat ;

« Donnons défaut contre Vigneau, non comparant, et attendu que M^{me} veuve, et M. Henry Babou sont les seuls parents d'Hippolyte Babou, présents à Paris ;

« Les autorisons, sous réserve de tous droits, à régler les funérailles, et à faire auprès de qui de droit toutes démarches et réquisitions nécessaires ;

« Ordonnons l'exécution de la présente ordonnance, nonobstant appel sur minute, avant l'enregistrement et après l'heure légale, vu l'urgence ;

« Commettons tout huissier audiencier pour signifier la présente ordonnance et la restitution au greffe. »

III

Un seul point nous paraît susceptible de sé-

rieuses controverses, c'est celui de savoir qui aura droit de régler les funérailles, s'il y a dissentiment entre le mari de la défunte et les parents de celle-ci.

« En présence d'une tombe ouverte, lisons-nous dans une intéressante dissertation, des parents et un conjoint qui devraient être unis par le sentiment d'une douleur commune, font appel à l'autorité judiciaire pour décider entre la persistance des amis à vouloir célébrer les funérailles conformément à l'usage, aux traditions et aux pratiques religieuses de la famille, et la prétention des autres de repousser l'intervention du clergé et les cérémonies du culte, quelquefois même de faire une manifestation antireligieuse. . . Lorsqu'un doute existera à cet égard et spécialement dans le cas où il s'agira d'une femme mariée, les tribunaux pourront tenir compte des prérogatives de la puissance maritale, mais ils ne devront pas sacrifier complètement les droits légitimes des parents, et ils ne sauraient tenir aucun compte de certains arguments exagérés, tels que celui d'une prétendue propriété du mari sur sa femme, que quelques défenseurs de prérogatives maritales ne craignent pas de ressusciter au profit de leur thèse. L'opinion qui reconnaît l'indépendance de la femme au point de vue des convictions religieuses est assurément la seule conforme aux lois et aux mœurs de notre époque; les juges ne peuvent que s'en inspirer lorsqu'ils ont à statuer sur ces tristes discussions, et ils ne *doivent pas hésiter à repousser les prétentions du mari*, lorsque cette opposition aux cérémonies religieuses est motivée par un autre mobile que le désir de rendre un dernier hommage aux convictions d'une épouse. » (Voir Léon Roux, *le Droit en matière de sépulture*, p. 326. D. P. 1875.)

IV

Cette opinion se fonde d'ailleurs sur un précédent judiciaire.

Le 11 novembre 1874, le président du tribunal de Lille, M. Félix Leroy, était saisi d'un référé dans les conditions suivantes :

Les 8 et 9 novembre, dans les maisons de Roubaix, on distribuait des billets de faire part ainsi conçus :

« Vous êtes prié d'assister à l'enterrement civil de madame Trannoy, décédée à Roubaix, le 9 novembre 1874, à l'âge de vingt-sept ans. »

La famille de madame Trannoy prétendit s'opposer à l'enterrement dans ces conditions, déclarant que la défunte appartenait à la religion catholique; qu'elle s'était mariée à l'église; que, connaissant les sentiments de son mari, elle avait dit à sa mère : « Quand mon mari ne sera plus là, il faudra faire venir un prêtre, » vœu suprême qui n'avait pu être exaucé... De son côté, le mari déclara que sa femme avait manifesté le désir d'être enterrée civilement.

Les choses étant ainsi, le juge des référés a rendu l'ordonnance suivante :

« Au principal :

« Renvoyons les parties à se pourvoir ;

« Au provisoire :

« Attendu que la puissance maritale ne donne aucun pouvoir au mari, en ce qui concerne les

croyances et les pratiques religieuses de sa femme; que, d'ailleurs, le décès de celle-ci met fin à cette puissance ;

« Attendu que Flore Thomas, femme Trannoy, appartient au culte catholique; qu'il n'est pas établi qu'elle ait manifesté, avant de mourir, la volonté formelle d'être enterrée sans les prières et les cérémonies d'usage de la religion ;

« Qu'il y a lieu, en conséquence, de faire droit à la demande de sa famille, notamment de ses père et mère ;

« Autorisons les demandeurs à faire procéder à l'enterrement de la femme Trannoy avec le concours des ministres du culte catholique ;

« Les autorisons. à cet effet, à se faire prêter main-forte par tous les commissaires de police et agents de la force publique ;

« Ordonnons l'exécution des présentes. »

C'est qu'en effet une pareille exception doit être *formellement* exprimée pour contredire les usages reçus

V

Que décider s'il s'agissait des funérailles d'un enfant et que le dissentiment se produisît entre le père et la mère, surtout si l'enfant, étant en bas âge, il est impossible de tirer argument des intentions du défunt ?

N'a-t-on pas vu des enterrements civils d'enfants à la mamelle ?

S'il est vrai, comme l'enseignent presque tous les auteurs, que l'engagement pris par les époux, soit l'un envers l'autre, soit envers des tiers, de faire élever leurs enfants dans telle ou telle religion, n'est pas opposable aux prérogatives de la puissance paternelle telle qu'elle résulte des articles 373 et suivants du Code civil, en droit, la solution ne saurait être douteuse, ce semble : la protestation de la mère ne doit pas faire obstacle. (V. Dalloz, J.-G., *Puissance paternelle*, n° 52. — Aubry et Rau, 4^e édition ; V. § 504, p. 266, et VI, § 550, p. 78.)

Cependant, dans un cas semblable, le 6 avril 1875, le juge des référés de Douai, frappé sans doute de cette observation, que le père voulait se servir d'un pauvre petit cadavre d'un an pour faire une manifestation antireligieuse, a donné gain de cause à la protestation de la mère, dans une ordonnance de référé conçue en ces termes :

« Nous, juge, faisant fonction de président, statuant en référé, autorisons en tant que de besoin la dame Hazard, épouse Orville, à ester en justice, et sans s'arrêter ni avoir égard aux conclusions du sieur Orville :

« Au principal :

« Renvoyons les parties à se pourvoir ;

« Au provisoire et vu l'urgence :

« Attendu que les époux Orville-Hazard ont fait consacrer leur union par un prêtre de l'église catholique; que leur enfant, Victor-Eugène Orville, né à Douai, a été baptisé selon le rite de la religion catholique et qu'il appartient par conséquent, à ladite religion ;

« Attendu que dans cette situation, la dame Orville, malgré l'opposition de son mari, peut exiger, ainsi qu'elle le demande formellement dans la requête, que son enfant soit inhumé

conformément aux usages et avec les cérémonies du culte catholique, et qu'il y a lieu de faire droit à sa demande ;

« Autorisons, en conséquence, la demanderesse à faire procéder à l'enterrement de Victor-Eugène, son fils, avec le concours des ministres du culte catholique ;

« L'autorisons au besoin à se faire prêter main-forte par tous commissaires de police et agents de la force publique ;

« Et vu l'urgence, ordonnons l'exécution de la présente sur minute et avant l'enregistrement. » (Du 6 avril 1875. Tribunal de Douai, audience des référés.)

Tels sont les précédents judiciaires que l'on peut invoquer pour donner une solution légale à ces déplorables conflits qui naissent le plus souvent d'un abus, pour aboutir toujours à un scandale.

Fernand NICOLAY,

Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

COURRIER DE L'UTILE

REMÈDES CONTRE LES CLOUS.

Dès qu'on s'aperçoit de l'apparition d'un clou dans une région quelconque du corps, doit-on essayer de le faire avorter ? Nous n'en sommes pas d'avis ; sans doute, on y réussit quelquefois mais souvent aussi, dans le cas contraire, on exagère singulièrement l'irritation et la douleur.

On mettra dès le début des cataplasmes faits avec de la farine de lin fraîche et on les renouvelera au moins deux fois par jour, le matin et le soir ; il serait même bon de les remplacer aussi vers le milieu de la journée. Il est fort utile pour maintenir l'humidité du cataplasme d'une manière plus complète, de le recouvrir d'une toile imperméable telle que le taffetas gommé.

Chaque fois qu'on changera le cataplasme, on aura soin de nettoyer avec de l'eau tiède et un linge fin toute la surface recouverte par lui ; de cette façon, on aura pas à craindre de voir se former des rougeurs et des boutons sur la peau environnante.

Si la région, sur laquelle siège le clou peut être facilement immergée seule dans l'eau, on éprouvera un grand soulagement et en même temps on hâtera la terminaison en maintenant cette région pendant deux heures consécutives le matin, et autant le soir dans un bain tiède dont on réchauffera l'eau pour qu'elle reste à la même température. Ce moyen n'est applicable qu'à l'avant-bras et à la main, à la jambe et au pied. Combiné avec l'emploi des cataplasmes, il amène une guérison rapide.

Lorsque le clou siège sur la face, il faut préférer à la farine lin, de la fécule de pommes de terre dans la confection du cataplasme. On aura ainsi moins d'irritation et moins de chance d'érysipèle.

Si le clou est très-douloureux, il est sans inconvénient d'arroser le cataplasme de 10 à 15 gouttes de laudanum. Si enfin cette douleur

est tout à fait insupportable, de nature à supprimer le sommeil et l'appétit, il n'y a pas à hésiter : il faut appeler un médecin qui ouvrira le clou ; le soulagement sera immédiat.

Pendant qu'une personne à un clou, elle doit surveiller attentivement son régime.

Le vin, le café, les liqueurs alcooliques seront supprimées ; il en sera de même des divers aliments excitants tels que les coquillages, les condiments (vinaigre, moutarde, etc.), les viandes salées ou fumées, le gibier faisandé. Il sera bon de prendre dès le début un purgatif (30 grammes d'huile de ricin ou du sel de Sedlitz) et de boire à chaque repas avec le vin la valeur d'un ou deux verres d'eau de Vichy.

Les personnes sujettes aux clous devront faire usage de temps à autre d'eaux alcalines, telles que l'eau de Vichy, l'eau de Vals ; elles devront stimuler les fonctions de la peau par des douches froides, des bains alcalins, des bains de vapeur, et en y joignant un exercice modéré. De plus, leur régime devra être réglé, et leur alimentation tonique, mais non excitante.

L'anthrax qui n'est, il est vrai, qu'une réunion de furoncles sur un même point, exige des soins analogues, mais on devra toujours le soumettre à l'examen médical.

CORRESPONDANCE

Dans votre prochain n° de l'*Ami du Clergé*, veuillez me signaler l'ouvrage (avec prix) dans lequel je trouverais une ou plusieurs instructions élégantes pour une prise d'habit de religieuse.

R. — Vous trouverez dans le t. II° des *Mélanges oratoires* du P. Caussette (2 vol. in-8°, 12 fr.), trois instructions fort remarquables sur le sujet que vous indiquez.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *journal des Prédicateurs* (27 vol.), qui vient d'être acquis par la Société générale de librairie catholique, contient aussi plusieurs discours pour prise d'habit, particulièrement un de Mgr Bertheaud, ancien évêque de Tulle. L'E. s. *enseignement catholique* se vend par collections, années ou volumes séparément. Voyez à ce sujet l'*Ami du Clergé*, n° 16.

Il serait à désirer que prochainement, dans l'article *prédication*, vous ajoutassiez une passion de N.-S. J.-C. Vous pourriez employer plusieurs numéros dans ce but. J'estime beaucoup votre manière de faire en donnant un canevas assez détaillé et assez succinct pour les prédications du dimanche.

R. — Je n'ose pas vous promettre de publier *in extenso* une passion de N.-S. Notre programme ne nous le permet pas. Si nous y dérogeons une seule fois, nous devrions pour donner satisfaction à d'autres, publier une retraite pour le carême, une retraite pour première communion, trente instructions pour le mois de mai, etc. Impossible, répétons-nous, d'entrer dans cette voie d'après les limites que nous nous sommes tracées. La plupart des volumes de l'*Enseignement catholique* contiennent les discours que vous désirez : Demandez-le. La livraison du mois prochain en contiendra un également. Vous pouvez la demander aussi séparément. (Prix : 1 fr. 50, franco par la poste.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 13. — PRÉDICATION : 2° *Dimanche de Carême* : 1° Sujet tiré de l'Épître, 2° Sujet tiré de l'Évangile, (Homélie), 3° Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : *Beati mundo corde*. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : La chute prétendue du pape saint Libère. — CONSULTATIONS : La messe basse qui dit tous les jours l'aumônier d'un hospice tenu par des religieuses est-elle une messe conventuelle ? Peut-on allumer plus de deux cierges à cette messe ? — Où et quand les chanoines ont droit de porter leurs insignes ? — Si la chapelle d'un établissement supprimé reste oratoire privé ? — Erreur du *Dictionnaire encyclopédique* sur l'administration du Saint-Viatique. — Si un curé, dont le presbytère appartient à la fabrique, peut, à son gré et à ses frais, remplacer la haie de son jardin par un mur ? — Peut-on faire dresser aujourd'hui sans frais un acte authentique de donation d'un immeuble acheté par un bienfaiteur pendant la tourmente révolutionnaire ? — Indemnité en cas de congé. — VARIÉTÉS : Appel pressant à tous les bons prêtres. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Du choix des arbres fruitiers.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, Librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^{or} PALMÉ,
25, rue de Grenelle.

LE NOUVEAU SINAI. — Menaces et Promesses de Notre-Dame de la Salette, par F. DELBREIL. — 1 vol. in-12 de 347 pages. Prix : 3 francs.

La coïncidence de cette publication avec les attaques violentes dont le pèlerinage si solidement établi de Notre-Dame de la Salette vient d'être l'objet, dans la presse irréligieuse, à l'occasion d'une correspondance mensongère, en fait un ouvrage plein d'actualité. Il sera doublement utile : aux hommes droits et sincères pour les éclairer, et aux dévots pèlerins pour les confirmer dans leurs pieuses croyances.

JOSEPH DE MAISTRE, par Louis MOREAU. — 1 vol. in-12 de xi-544 pages. Prix : 4 fr.

TABLE DES MATIÈRES. — I^{re} partie : Joseph de Maistre prophète du passé. Ses ennemis (parmi lesquels nous trouvons Lamartine, Sainte-Beuve, de Saint-Priest, Ballanche). — II^e partie : Joseph de Maistre et les nouveaux critiques (à la tête desquels figure Albert Blanc, docteur en droit à l'université de Turin, qui écrivait sous l'inspiration du comte de Cavour). — III^e partie : Joseph de Maistre penseur catholique (titre si magnifiquement justifié par ses *Considérations sur la France, le Pape, etc.*). — IV^e partie : L'anticristianisme (survenu des principes et des idées que Joseph de Maistre ne cessa de combattre dans ses écrits et qui lèvent aujourd'hui si haut le front sous le nom d'athéisme, démagogie, science moderne, etc.). — Appendice : série d'extraits de divers auteurs (Biot, Dumas, de l'Académie française, Pasteur, de l'Académie des sciences, Mgr Gerbet, Mme de Swetchine etc.), qui forment autant de pièces justificatives et apportent au livre de réels trésors. En un mot, ouvrage sérieux, agréable, et que tout homme instruit voudra posséder, parce qu'il y trouvera intérêt et savoir.

DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES, par Léon AUBINEAU. — 1 vol. in-12 de xviii-300 pages. Prix : 3 fr.

Ce volume, qui vient s'ajouter à la *Nouvelle Bibliothèque historique* créée par M. Victor Palmé, sera vivement accueilli non-seulement par les catholiques, mais par toutes les personnes qui cherchent la lumière et la vérité en dehors de tout esprit de parti. Il a pour but de répondre à la fois à un académicien, M. de Sacy, pour ses *Variétés littéraires et morales*, et à M. C. Weiss pour son *Histoire des réfugiés protestants de France*, couronnée par l'Académie française. On voit combien ces adversaires sortent du commun et combien leurs ouvrages pourraient faire de ravages dans les esprits les plus droits s'ils n'étaient combattus.

M. Léon Aubineau a entrepris cette tâche avec autant de bonheur que d'ardeur. Son livre est écrit avec cette verve et cette rondeur qui conviennent à la polémique actuelle, avec cette netteté et cette clarté qui dénotent le véritable historien, surtout avec cette force de logique et d'irréfutable conviction que peut seule donner la possession de la vérité catholique.

CONTES A L'EAU DE ROSE, par Charles BURT, avec une préface de Paul Féval. — 1 vol. in-12 de xii-324 pages, titre rouge et noir. 3 fr.

TABLE DES MATIÈRES. — *Le Peintre Zanobi*, chronique italienne. — *El Embajador*, chronique toledane. — *Les Sept chambres du Diable*, conte de Noël. — *La Croix sanglante*, chronique polonaise. — *L'expiation de Salomé*, légende. — *Le Bossu Napolitain*, conte de carnaval. — *Notre-Dame de l'aumône*, légende savoyarde. — *Qui donne aux pauvres prête à Dieu*, conte indou. — *Les Propos de Victor Bonvoisin*. — I. Un cénacle. — II. Mon premier roman — *Scènes de la vie cléricale*, souvenirs et portraits. — I. Comment Jean devint prêtre. — II. Le carnet d'un vicaire. — III. La mort d'un juste. — IV. Monsieur l'archiprêtre. — V. Monsieur le curé. — VI. La servante de M. le curé. — VII. Frère Nutricus, capucin indigne. — *De la suprématie des femmes*. — *De la suprématie des hommes*.

SERMONNAIRES POUR LE CARÊME

LES ENSEIGNEMENTS DE N.-D. DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

LA DOCTRINE DU CHRÉTIEN, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. *Le Symbole des apôtres.* — *Les actes du concile du Vatican.* — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. *Fin du Symbole.* — *Le Décalogue et les Sacrements.* — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. *Suite des Sacrements.* — *Prière.* — *Sujets divers.* — 1 vol. de 541 pages.

IV^e VOLUME. *Sujets de circonstance.* — *Le Syllabus commenté.* — 1 vol. de 671 pages.

COURS DE CONFÉRENCES SUR LA RELIGION, par M. l'abbé A.-F. RUA. Troisième édition, retouchée et renfermant cinq conférences de plus que la deuxième, vingt-cinq de plus que la première, et d'autres additions très-considérables. — 3 beaux et forts vol. in-12, de xixv-551, 538 et 487 pages, impression compacte. 40 fr.

COURS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Couture. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvi-501 et viii-519-xlviii pages très-compactes. 6 fr.

INSTRUCTIONS CHOISIES des grands prédicateurs sur les apôtres et les évangiles des dimanches et fêtes : BOSSUET, BOURDALOUE, MASSILLON, FLÉCHIER, etc., 4 beaux vol. in-12, de xxxvi-554, 512, 476 et 512 pages. 12 fr.

LE GUIDE DE CEUX QUI ANNONCENT LA PAROLE DE DIEU, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familières et des catéchismes, par M. de BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

LE GUIDE DU PRÉDICATEUR d'après l'Enseignement catholique, sujets et plans de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. 3 vol. grand in-8°. 15 fr.

TOME I^{er}. — *Première partie, comprenant les sujets variés appliqués aux divers textes tirés des épîtres et des évangiles de tous les dimanches et principaux fêtes de l'année ecclésiastique.* 1 vol. de vii-633 pages.

TOME II. — *Deuxième partie, comprenant les sujets variés appliqués aux fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints.* I. Du 1^{er} janvier au 30 juin, — 1 vol. de 378 pages.

TOME III. — *Suite de la seconde partie.* II. Du 1^{er} juillet au 31 décembre. 1 vol. de 357 pages.

LE PRÉDICATEUR, ou examen, d'après l'Écriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris, 1 vol. in-12 de xv-404 pages. 2 fr.

LE RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES. Conférences prêchées à la cathédrale de Chambéry par M. l'abbé C. ARMINJON, chanoine, missionnaire apostolique, etc. — 1 vol. in-8°, de xx-372 pages,

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*, revue mensuelle, un an, pour la France, l'Algérie, la Belgique, l'Alsace-Lorraine. 12 fr.

Autres pays. 15 fr.

Un numéro. 1 fr. 25.

La collection forme 27 vol. in-8°, de 1851 à 1878 inclusivement. 200 fr.

I^{re} SÉRIE. 12 vol., de 1854 à 1862. 100 fr.

II^e SÉRIE. 12 vol., de 1863 à 1875. 100 fr.

III^e SÉRIE. 3 vol., de 1876 à 1878 inclusivement, le volume. 10 fr.

LA PRIÈRE CHRÉTIENNE, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims, 6^e édition, 2 vol. in-12, de 336 et 463 pages. 6 fr.

CONFÉRENCES SUR L'HUMILITÉ ET LES LECTURES, par le même. 1 fort vol. in-12, de xi-652 pages. 3 fr. 50.

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, par le même. 2 beaux vol in-8°, de ii-307 et 326 pages. 12 fr.

Le même ouvrage, 2^e édition. — 2 vol. in-18 Jésus, de ii-358 et 326 pages. 3 fr.

INSTRUCTIONS SUR L'ORAISON DOMINICALE, par le même. 1 vol. in-12, de 430 pages. 2 fr.

LA SAINTE COMMUNION, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par le même. — 1 vol. in-12, de vi-447 pages. 3 fr.

L'EUCCHARISTIE, avec une introduction sur les mystères, par le même. 3^e édition. — 1 vol. in-12, de viii-442 pages, sur beau papier, caractères elzéviriens, titre rouge et noir. 3 fr. 50.

CONFÉRENCES AUX DAMES DE LYON, par Mgr MERMILLON, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

TOME I^{er}. *De l'intelligence et du gouvernement de la vie.* 1 vol. in-12, de xii-350 pages.

TOME II. *De la vie surnaturelle dans les âmes.* 1 vol. in-12, de 372 pages.

CONFÉRENCES SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. — 1 beau vol. in-18 Jésus, de 296 pages. 3 fr.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. Années 1868-1869. 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. *Les épreuves et les joies de la famille.* — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

VITA JESU-CHRISTI. Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimi carthusianorum ordinis servantissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigolot, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 357, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

MÉLANGES ORATOIRES, par le R. P. CAUSSETTE. 2 forts vol. in-8°. 12 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

PRÉDICATION

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Sujet tiré de l'Épître

Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra. (1 Thessal., IV, 1-7).

Cette parole de l'apôtre saint Paul nous rappelle que ce qu'il y a de plus heureux pour un chrétien, c'est d'être appelé à la sainteté. Et cependant, cette prérogative, cette vocation si belle est fort oubliée à notre époque, qui semble s'occuper de tout, excepté de la sainteté. Cette indifférence générale pour cette fin, raison suprême de toutes les œuvres de Dieu et de tous les efforts humains, vient de trois préjugés. Le premier ne voit que grandeur dans la morale suivant la philosophie; pusillanimité et faiblesse d'esprit dans la morale suivant l'Evangile, et il nous dit : Que signifie la sainteté ?

Le second, matérialisme sordide, n'estime les choses que par ce qu'elles rapportent en considération ou en intérêt, et il nous demande : A quoi bon la sainteté ?

Le troisième, c'est un scepticisme pratique produit par le découragement de toutes les passions, la traitant comme un fantôme et nous disant : Où est la sainteté ?

I. Aux philosophes orgueilleux nous venons dire : La sainteté est ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre moral; donc, vous devez l'honorer.

II. Aux matérialistes nous disons : Elle est ce qu'il y a de plus utile, donc vous devez l'estimer.

III. Aux sceptiques nous disons : Elle est ce qu'il y a de plus illustre, donc vous devez y penser.

I. La sainteté est ce qu'il y a de plus grand, car elle est le résultat de deux éléments combinés dans une sublime harmonie, la grâce de Dieu et la liberté humaine. Elle est encore la plus belle manifestation de Dieu et la plus belle expression de l'homme. Dieu se manifeste surtout par ses œuvres; aucune ne peut être comparée à celle de notre sanctification. Il n'a fallu que quelques jours pour créer le monde, quelques années pour le racheter; mais selon saint Augustin, pour nous sanctifier, il a fallu une longue élaboration dans la pensée divine. Ce n'était là que votre prédestination. Que fera Dieu pour votre vocation ? Il descend du ciel, il prend des hommes devant lesquels il souffre et il meurt pour leur apprendre à souffrir et à mourir, et il leur donne pour mission de venir vous chercher. Après cette vocation, l'œuvre

de la justification, des miracles pour fortifier la foi, des promesses pour appuyer les espérances, des sacrements pour alimenter la charité; une Eglise, un sacerdoce pour conduire les nouveaux fidèles, des saints pour leur donner l'exemple; la vie, la souffrance, le sang et la mort d'un Dieu pour les faire marcher dans la voie du salut. Enfin l'œuvre de la glorification, par laquelle Dieu se verse, pour ainsi dire, en nous par la vision intuitive.

La sainteté est encore ce qu'il y a de plus grand, parce qu'elle est la plus belle expression de l'homme. On a dit : Autre chose est un saint, autre chose un héros ! Oui, il y a une différence, c'est que les saints sont toujours des héros, tandis que les héros ne sont pas toujours des saints. Examinez-les dans leurs préoccupations. Le héros, ce qu'il regarde, ce sont les choses du temps; ce qui le préoccupe, c'est sa gloire. Un saint, il a regardé toutes ces choses et il les a trouvées misérables. Ce qui l'inquiète, c'est si Dieu avance ou recule dans l'univers.

Maintenant examinez, si vous le voulez, la différence dans les motifs.

C'est l'opinion qui forme les héros; c'est la conscience qui forme les saints.

Après cela, examinez-les dans leurs ambitions : donnez la terre à un héros, il s'en contentera; un saint, triste et dédaigneux, vous demandera quelque chose de plus, il tend les bras à toute l'immensité de son Dieu. Oui, Dieu seul est à la hauteur de toutes ces natures sublimes. Aussi, poursuivis par ce mot de Dieu, ils passent, errant comme des âmes en peine, dans ce monde désert, parce qu'il n'y est pas; ils s'y ennuiant, parce qu'on ne l'y voit pas; ils désirent en sortir, parce qu'on y est trop loin de lui.

II. La sainteté est ce qu'il y a de plus utile; — nous devons l'estimer.

En effet, ce qu'il y a de plus utile dans ce monde, c'est la religion, la morale, la société. La sainteté est le plus ferme soutien de ces trois choses de la religion, car elle est la chaîne qui unit l'église qui souffre, l'église qui combat et l'église qui triomphe; — de la morale, car il n'y a rien de plus efficace pour nous porter au bien que les exemples; — de l'ordre social, car elle agit sur le monde comme puissance de préservation et comme puissance de résurrection. Les peuples, a dit Bossuet, ne durent qu'autant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude. Voyez la bonté du Seigneur : il a établi la solidarité des mérites sans établir la solidarité des crimes.

Qu'avons-nous à attendre de la sainteté aux jours où nous vivons ? une force de résurrection. La loi du sacrifice, qui est l'essence même du christianisme, est attaquée non-seulement par les égoïsmes du cœur, mais par tous les systèmes de la pensée. Où sera la solution. La science a

parlé, il n'en est résulté que des chiffres et des mystifications. La politique a parlé, il n'en est résulté que des paroles et du sang. C'est la religion enfin qui doit intervenir. Elle seule apprend à ceux qui souffrent à supporter l'infortune, aux autres à être généreux. Qui opérera ce prodige ? Toujours l'influence religieuse exercée par la puissance d'un saint.

III. La Sainteté est ce qu'il y a de plus illustre. Dans les œuvres ordinaires, nous sommes souvent limités ; mais dans l'œuvre de la sainteté, ayant la grâce de Dieu qui nous est promise, il n'y a pas de limites ; aussi nous pouvons dire, sans témérité, en mesurant la distance qui nous sépare du Ciel : Je serai saint, qui pourrait m'en empêcher ? Les fautes passées ? David, Magdeleine, Augustin disent au pécheur : Confiance et miséricorde. Les tentations, les difficultés ? Les saints en ont bien eu, et ils en ont tiré leurs vertus. Les chutes ? gardez bien ce souvenir qui vous humilie. Vous n'avez pas pu aller à Dieu par la persévérance, vous y arriverez par l'humilité ; dès lors, dites-vous : Je serai saint ; car être saint, c'est posséder la terre, puisque c'est se bien posséder soi-même ; être saint, c'est avoir un titre de repos dans l'éternité.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Sancti estote quia ego sanctus, Dominus Deus vester (Levit. XIX 2).

Mirabilis Deus in sanctis suis. (Ps. 67).

Estote vos perfecti, sicut et pater vester celestis perfectus est (Matth. V. 8).

Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc. (Apocal. XXII 11).

Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum. (1 Petr. 116).

Passages des Saints Pères. — Tota vita boni christiani sanctum est desiderium proficiendi (S. Aug.).

Cognoscamus sanctos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantiæ majoris. (S. Amb.).

Magna est perfectio suæ imperfectionis cognitio (S. Greg.).

Quicumque sanctus quotidie in priora extenditur, et præteritorum obliviscitur (S. Basil.).

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Transfiguratus est ante eos.
(Matth., XVII. 1-9.)

L'Eglise en nous conduisant aujourd'hui sur le Thabor ne veut pas que nous perdions de vue le Calvaire. Elle nous appelle aussi à une transformation qui doit être le fruit de la pénitence. L'Evangile nous dit que le Sauveur conduisit ses disciples à l'écart sur une haute montagne. Quand Dieu veut se manifester à une âme, il la sépare du monde dont le tumulte ne lui permettrait pas d'écouter cette voix qui ne retentit

qu'aux oreilles du cœur ; nous ne l'entendons pas, parce que nous ne nous sommes pas éloignés des dissipations du siècle. Jésus-Christ avant de manifester sa gloire à ses disciples les prend à part et les conduit sur une haute montagne : *Ducit illos in montem excelsum.*

C'est là, pendant qu'il priait, qu'il fut transfiguré devant eux. Nous voyons presque toutes les actions importantes du divin Sauveur commencer par la prière. Il se faisait ainsi notre modèle en même temps que notre intercesseur ; en priant pour nous, il nous apprenait à prier. Saint Luc remarque que c'est pendant sa prière qu'il est investi de la lumière céleste. C'est quand nous prions que Dieu répand sur nous ses grâces, qui éclairent l'entendement, dirigent la volonté, animent le courage, soutiennent la persévérance. Moïse et Elie viennent converser avec Jésus-Christ. Ils lui apportent les hommages de la loi et de la prophétie. La loi avait été donnée pour préparer sa venue, les prophètes avaient parlé pour l'annoncer.

C'est de sa mort que le Sauveur s'entretient avec Moïse et Elie. Elle était le terme de sa mission, voilà pourquoi elle était le but de toutes ses pensées. Quelle différence cependant entre Jésus sur le Thabor et Jésus sur le Calvaire ! Sur le Thabor, il apparut environné de majesté et rayonnant de gloire ; sur le Calvaire, il est dépouillé, défiguré. Sur le Thabor, le Père le proclame son Fils bien-aimé. Sur le Calvaire, le Fils s'écrie qu'il est abandonné par son Père. Sur le Thabor, il est élevé entre les deux plus grands personnages de la loi ; sur le Calvaire, il est exposé entre deux larrons, aux risées et aux outrages de la multitude. Sur le Thabor, les apôtres frappés de l'éclat où ils le voient, ne veulent plus se séparer de lui ; sur le Calvaire, ils l'abandonnent honteusement, et celui qui montre le plus de zèle le renie. C'est ainsi que l'ignominie et la gloire, les souffrances et la joie, sont inséparablement unies.

Les trois apôtres qui avaient suivi le Sauveur s'étant livrés au sommeil n'avaient pas vu le commencement de la transfiguration. Combien de grâces le sommeil de notre âme nous fait perdre. Le sommeil provient de deux causes, il y a le sommeil de faiblesse et de lassitude, il y a un sommeil de négligence et de tiédeur. Jésus excuse le premier, car nous ne voyons pas qu'il reproche à ses apôtres celui auquel ils se sont abandonnés. Mais le sommeil de paresse, d'oubli de Dieu est absolument coupable.

Dans cette parole que prononce la voix sortie de la nuée : *C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection* : écoutez-le, nous trouvons deux choses : un témoignage éclatant rendu à Jésus-Christ par son Père en présence de la loi et des prophètes, Moïse et Elie — affirmation de sa divinité ; — et aussi le commandement que Dieu fit aux trois apôtres et à nous, en leurs personnes, d'écouter Jésus-Christ. Toutes nos vertus viennent d'avoir écouté sa voix ; tous nos vices, d'avoir refusé de l'entendre. Soyons donc attentifs à cette voix et songeons aux moyens par lesquels elle se fait entendre.

Jésus-Christ nous parle par les décisions de

l'Eglise à laquelle il a confié, avec le dépôt de son enseignement, la prérogative de son infaillibilité.

Il nous parle par les exhortations du ministère évangélique.

Il nous parle par les saintes pensées qu'il met en nous.

Il nous parle par les événements.

Tandis que Jésus-Christ nous parle de tant de manières, le démon nous parle au dedans et au dehors : par la suggestion qu'il jette dans nos cœurs, par les désirs qu'il y excite, par les pensées qu'il y fait naître, par les appâts qu'il nous présente, par les facilités qu'il nous fournit, par les moyens de corruption qu'il emploie. Fermons l'oreille au démon, écoutons Jésus-Christ et obéissons à sa parole.

Le Sauveur nous dit comme à ses apôtres : *Ne craignez point*. Son intention n'est pas de bannir de nos cœurs la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse ; il veut au contraire que nous le craignons, mais que nous ne craignons que lui. Alors, nous n'aurons pas à redouter le démon et ses embûches, le monde et ses séductions.

Puisse la transfiguration opérer en nous le même effet qu'elle a produit sur les apôtres et nous pénétrer de la même admiration, du même respect et du même amour.

Passages de l'Écriture Sainte. — Ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Deo loquentes (S. Matth. xvii).

Petrus ait Jesu : Rabbi, bonum est nos hic esse (Marc. ix. 5).

Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera (Luc. ix-29).

Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis (Jean. i-14.)

Cum est splendor gloriæ et figura substantiæ ejus, portansque omnia verba virtutis suæ. (Heb. i-3.)

Passages des Saints Pères. — In eo quod Dominus paucos secum detulit ad intuendum gloriam transfigurationis, per paucos ostendit esse eos qui cœlestem gloriam adepturi sunt (S. Amb.).

Christus toto corpore tanquam sol suis radiis resplenduit gloriâ suæ divinitatis. (S. Ephr.)

His sacramentorum revelationibus Petrus incitatus, mundana spernens et terram fastidians, in æternorum desiderium quodam mentis rapiabatur excessu : unde et ait : Domine, bonum est nos hic esse (S. Leo).

Vestimenta sua ostendit alba instar lucis, quia ex toto corpore ejus gloria suæ divinitatis scaturiebat (S. Ephr.)

(Voir à la 2^e page de la couverture où se trouve une longue liste d'ouvrages sur la prédication).

CATECHÈSES

XV.

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.
(Matth. xvi, 5.)

« Ce texte fournit (au Curé) l'occasion d'exposer tout ce qui regarde la génération éternelle du Fils de Dieu. » (C. C. Trid.). Pour nous conformer à cet avis du Catéchisme Romain, nous dirons ce qu'est le Fils de Dieu et ce qu'il faut entendre par sa génération, comment il est Dieu et pourquoi il s'est incarné. Delà trois points dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que le Fils de Dieu ?* — C'est la seconde personne de la Sainte Trinité. Il est encore nommé dans l'Écriture : le Fils unique de Dieu, le Verbe, la Parole de Dieu, la Sagesse, l'Image de sa substance, la Splendeur de sa gloire, la Lumière, la vraie Lumière éclairant tout homme venant en ce monde, la Voie, la Vie, la Vérité (I C. i, 96. — I C. i, 331) (2). La manière dont il émane du Père se nomme génération. Or il est de foi que le Fils est engendré du Père et du Père seul. Car Dieu dit à son Verbe : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré » aujourd'hui (Ps. ii, 7). Je t'ai engendré de « mon sein avant Lucifer (Ps. cix, 3). » Il est son Fils unique, comme le prouvent ces autres textes : « Le Fils unique, qui est dans le « sein du Père, nous l'a manifesté lui-même » (Joan. i, 18). Dieu a aimé le monde, jusqu'à « lui donner son Fils unique » (Ibid. iii, 16). « Dieu a envoyé son Fils unique au monde » (I Joan. ii, 9). Il faut donc croire au « Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait. » (Concil. Nic. Cpl. Symbol.) Mais comment s'opère la génération du Fils ? Elle s'opère d'une façon mystérieuse, qu'il nous est impossible de comprendre et d'expliquer. Car c'est le secret de Dieu seul. Aussi les Pères ont toujours regardé comme dangereuse la curiosité avec laquelle on chercherait à le pénétrer. Et quand les hérétiques l'attaquèrent, ils les refutèrent en se contentant de leur répondre, qu'il fallait croire ce qui était révélé et ne pas vouloir comprendre les Mystères. « Vous croyez qu'il a été engendré, » leur dit S. Basile en parlant du Fils, « ne cherchez pas comment. » Et S. Ambroise : « Il vous est permis de savoir qu'il est né ; mais il ne vous l'est pas de chercher comment il est né. La première de ces deux choses, il ne m'est pas licite de la nier ; pour la seconde, je tremble de songer à la comprendre. » (I C. i, 46. — I S C. i, 137 — 138).

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-17.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 96. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion 1^{re} partie ou Dogme, art. 331.

II. *Le Fils est-il Dieu?* — Oui, le Fils est Dieu comme son Père. Ce qui prouve la divinité du Fils, c'est que le Père, en l'engendrant, lui communique son essence ou tout ce qu'il est en lui-même. Rien ne nous est plus formellement enseigné dans l'Écriture que cette vérité. En effet, nous y lisons : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu ; et « le Verbe était Dieu. Dès le commencement « il était en Dieu. Tout a été fait par lui, et « rien de qui a été fait n'a été fait sans lui. En « lui était la vie, et la vie était la lumière « des hommes (Joan. I, 1-4). Comme le Père a « la vie en lui-même : il a aussi donné au Fils « d'avoir la vie en lui-même (Ibid. 26). De « même que le Père ressuscite les morts et les « vivifie : de même le Fils vivifie ceux « qu'il veut (Ibid. 21). Nous savons que le Fils « de Dieu est venu et nous a communiqué l'in- « telligence, afin que nous connaissions le vrai « Dieu et que nous croyons en son vrai « Fils. Celui-ci est (comme son Père) le vrai « Dieu et la vie éternelle (I Joan. v, 20). » Ces textes prouvent que le Fils a la même substance que le Père, qu'il ne fait qu'un avec Dieu, qu'il était de toute éternité avant la création, qu'il a tout créé, qu'il est le principe de la vie et de la lumière, qu'il est dans le sein de son Père et qu'il a avec lui la même puissance, qu'il a comme lui la vie en lui-même et qu'il jouit d'une gloire égale. Or cela ne peut s'attribuer à une créature et ne convient qu'à Dieu. Donc le Fils est Dieu comme son Père. Cette vérité nous est confirmée par la Tradition. En effet, le concile de Nicée nous enseigne qu'il faut croire « au Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, Lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père et par qui tout a été fait. (I C^e. I, 48. — I S C. I, 142-144). Ne pouvant rapporter ici tous les témoignages des Pères, qu'il nous suffise de reproduire celui de saint Augustin. « En affirmant, » dit-il, « que le Verbe était Dieu, que dès le commencement il était en Dieu, que toutes choses ont été faites par lui et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, S. Jean déclare que non-seulement le Verbe est Dieu, mais qu'il est de la même substance que le Père. Car en disant que toutes choses ont été faites, il entend toutes les créatures. D'où il suit que le Verbe n'a pas été fait, puisque c'est par lui que toutes choses ont été faites. Et s'il n'a pas été fait, il n'est pas une créature. S'il n'est pas une créature, il n'a qu'une même substance avec le Père. Car toute substance qui n'est pas Dieu est une créature ; et la substance, qui n'est pas une créature, est Dieu. Et si le Fils n'est pas de même substance que le Père, il est donc une substance faite ; et s'il est une substance faite, on ne pourra pas dire que toutes choses ont été faites par le Fils. Il faut donc reconnaître que le Fils n'a qu'une même substance avec le Père et qu'il est, par conséquent, Dieu et vrai Dieu. » (I C. I, 96. — I S C. I, 331.)

III. — *Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il incarné?* — Le Fils de Dieu s'est fait homme

pour nous racheter de l'esclavage du péché, nous délivrer des peines de l'enfer et nous mériter la vie éternelle. Dans son Incarnation, le Fils de Dieu s'est proposé un double but : la gloire de son Père et le salut des hommes. Voilà pourquoi les Anges, annonçant la naissance du Sauveur, entonnèrent ce cantique : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté. » Luc. II, 14). Mais la fin prochaine de ce Mystère est notre Rédemption. De là ces paroles de l'Écriture : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a « donné son Fils unique, afin que quiconque « croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la « vie éternelle. Car il n'a pas envoyé son Fils « dans le monde pour condamner le monde, « mais pour sauver le monde par son Fils. » (Joan. III, 16-17). Le Fils de l'homme est venu « pour chercher et sauver ce qui avait péri par « le péché. » (Luc. XIX, 10.) C'est une vérité certaine et digne d'être acceptée avec une entière « déférence, que Jésus-Christ est venu en ce « monde pour sauver les pécheurs. » (I Tim. I, 15.) Aussi confessons-nous, avec le concile de Nicée et de Constantinople, que « le Fils unique de Dieu est descendu du ciel, s'est incarné et s'est fait homme pour nous hommes et pour notre salut. » (I C. I, 99. — I S C. I, 334.)

L'abbé REGNAUD.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ REGNAUD. — *La Somme du Catéchiste*, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages. Prix : 16 fr.

Le Catéchiste ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes à 1 fr. chacun.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

I

BEATI MUNDO CORDE

Enfin, la fécondité de notre mission dépend de la fidélité à nos engagements sacrés.

Admirez d'abord les effets de la chasteté sur la fécondité de notre esprit. Combien de génies se sont éteints dans la fange de leur corruption, et combien d'autres, au contraire, furent illuminés par le paisible rayonnement d'un cœur pur ! Ceci est explicable sans mysticisme. La volupté soutire l'énergie à l'intelligence pour la distribuer à la matière. Elle fait descendre les forces du cerveau dans l'organisme, et cette flamme, qui était un présent du ciel quand elle habitait la tête, devient un incendie dévorant quand elle a passé dans les muscles ; car, en vertu d'une loi morale établie pour l'honneur de Dieu et de l'âme, au moment où l'homme s'allume par la passion, il s'éteint par l'idée.

Mais c'est, surtout, au ciel de l'Eglise que les

astres ont besoin de la sérénité de leur atmosphère pour briller! C'est, surtout, parmi les théologiens, les docteurs et les pasteurs, que les purs sont les voyants! Rien de plus favorable en nous à l'équilibre et à la clairvoyance des jugements, à l'élan et à la pénétration de la pensée, que la chasteté. Le soleil placé par la tradition sur la poitrine, non sur le front de saint Thomas d'Aquin, exprime magnifiquement que la véritable illumination du génie catholique vient de la pureté du cœur. Au reste, les exemples du ciel et de la terre confirment cette sublime provenance de nos saintes clartés!

Depuis la Trinité, que Grégoire de Naziance nomme la première des vierges : *Prima virgo Trias est* (1), et qui présente, simultanément, l'image de l'omniscience et celle de la suprême pureté, jusqu'aux anges qui ne voient si haut et si loin que parce qu'ils sont affranchis de la domination des sens, jusqu'au prophète de Pathmos recevant la lumière des révélations de sa virginité, enfin jusqu'à Pierre Lombard, Suarez et saint Liguori rendus capables de travaux prodigieux par le prodige de leur chasteté, partout nous voyons la splendeur immaculée des âmes produire les transfigurations de la pensée.

O vous! qui êtes moins jaloux de la beauté de votre vertu que de celle de votre talent, écoutez ce dithyrambe de saint Augustin chantant la vertu angélique, non-seulement comme institutrice du génie, mais encore comme une liberté inspiratrice qui fait les grands maîtres dans l'Eglise! *Castitas mentis est interna pulchritudo, libertas angelica, quæ facit doctores et magistros, et litteratos, et philosophos, et theologos, et omni modo eruditos* (2). Entendez ce témoignage du docteur poète de l'Orient sur la force d'élevation et de compréhension que la chasteté communique aux esprits : *Acuit ingenium castitas, et facit ad cælos avolare mentem, redditque illam omnis veritatis comprehensivam* (3).

Comment ne point admirer aussi les effets de la même vertu sur la fécondité de nos cœurs! Le cœur du prêtre est une des merveilles du catholicisme : tandis que les cœurs ordinaires ne peuvent suffire qu'à deux ou trois affections, dit saint Augustin, parce que, tirant leur tendresse de la nature, leur tendresse est bornée comme la nature elle-même, le cœur du prêtre est assez fécond pour donner de soi-même à tout un troupeau sans s'épuiser. Comme il s'alimente au cœur de Notre-Seigneur qui est infini, il se répartit à l'infini et ne tarit point, car notre amour de charité est semblable à un flambeau qui en allume des milliers sans s'amoindrir, et rien n'est moins banal que Dieu et son soleil, quoiqu'ils soient à tous, parce qu'ils sont tout entiers à chacun.

Un cœur de prêtre, ainsi composé, est le plus doux apanage d'un peuple. Quand les malheureux de la paroisse ont besoin de pleurer, c'est vers le presbytère qu'ils se dirigent. Quand un homme est trahi par la fortune, frappé dans ses

affections, déçu dans ses espérances, c'est sur le cœur de son pasteur qu'il aime à se reposer; et nous réduisons au silence les hostilités d'un monde qui voudrait expliquer jusqu'à nos sacrifices par nos égoïsmes, quand nous avons le droit de lui dire : Moi aussi, j'avais un cœur tout aussi bien que vous : *Et mihi est cor sicut et vobis* (1)!

Or, qu'est-ce qui amasse en nous le trésor des saintes affections, c'est-à-dire la vaillance, la générosité, le désintéressement, les saintes tendresses qui entraînent une paroisse à la suite de son pasteur? C'est la chasteté. Au contraire, qu'est-ce qui rend un cœur de prêtre stérile en sympathies et en œuvres? C'est l'incontinence. Les paroxysmes de la sensation usent les fibres de la sensibilité, et je ne connais pas de mensonge plus audacieux commis par le vocabulaire, que l'emploi du mot amour pour exprimer l'ivresse des sens. Il y a longues années que le Saint-Esprit l'avait prédit : *Fornicatio et ebrietas auferunt cor* (2).

Aussi, examinez cette église secrètement polluée par l'inconduite de son gardien. Sa chaire est froide, son confessionnal n'exhale que la sensualité et l'ennui; ses pauvres et ses malades ne sont point consolés; son pasteur se prodigue auprès de quelques créatures privilégiées, et ne donne que les restes de son cœur aux autres. Tous ceux qui le connurent si bon autrefois, et qui le voient si insensible, si exclusif aujourd'hui, se demandent quelle est la fissure secrète par laquelle ce vase d'honneur perdit ses antiques trésors. Enfin, peu à peu, si la grâce convertissante n'intervient pas à temps, la dégradation de ce cœur peut se consommer, et, alors, qu'ai-je aperçu? l'extinction, dans la boue, d'un feu mille fois plus sacré que celui de l'ancien temple, mille fois plus vénérable que celui dont les mythologues indiens animent l'esprit des rois; car si les rois sont, comme vous, les pasteurs des peuples, vous êtes encore les lieutenants de la divinité. Ah! comme c'est ici le cas de le redire : *Omni custodiâ serva cor tuum* (3).

Admirez, les effets de l'aimable vertu sur la fécondité de votre mouvement apostolique. Il n'y a pas jusqu'à votre corps, ce corps qui est le porte-parole de votre apostolat, et, comme dit un Père, l'organe de l'Esprit-Saint : *Organum Spiritûs sancti* (4), qui ne reçoive un reflet, un rayonnement, une prolongation de jeunesse à part pour avoir accompli ce beau précepte de saint Paul, commenté par Tertullien : *Portemus et nos Deum in casto corpore : Portatur autem per pudicitiam* (5).

Mais c'est surtout notre ministère qui bénéficie de la fécondité de notre chasteté. Contraste à méditer! Le monde reproche au prêtre d'être stérile dans l'ordre de la génération charnelle, et Dieu nous venge en faisant, de cette stérilité même, la condition de notre fécondité surnaturelle : *Non parit virgines sacras, nisi virgo*

1. S. Grég. Naz.
2. S. Aug. t. VIII, col. 283.
3. S. Grég. Naz. orat. 39.

1. Job. XII, 3.
2. Osée, IV, 18.
3. Prov. IV, 23.
4. S. Prosp.
5. Tert. De præscrip.

sacra (1), s'écrie saint Augustin. Toutefois, ce n'est pas seulement pour enfanter des vierges qu'il faut être vierge, c'est aussi pour produire des chrétiens. Quel est le résultat du prosélytisme déployé à la surface du globe par les apôtres mariés du schisme et de l'hérésie? Une grande preuve d'impuissance plutôt que de vitalité; et, au contraire, envoyez un de nos vicaires aux missions étrangères, il n'aura qu'à ouvrir la bouche et on verra, dans les effets de sa parole, l'accomplissement de cette prophétie : *Pro patribus tuis, nati sunt tibi filii* (2).

Voilà un fait indéniable : à quoi l'attribuer, sinon à la chasteté sacerdotale? Quand les marabouts africains apprirent que les prêtres français n'étaient pas mariés, ils disaient d'eux : « Ce sont des anges; » quand ils voyaient arriver les ménages des ministres anglicans, ils disaient : « Ceux-là ne sont que des hommes. » Cette différence des apôtres explique celle de leurs apostolats. Écrivons-nous donc, avec le Psalmiste : *Vota mea Domino reddam* (3), car nos vœux sont la principale puissance de notre ministère.

Oui, la principale; et rien de plus explicable que le sentiment populaire, qui place, en quelque sorte, tout notre sacerdoce dans notre chasteté. Un prêtre ambitieux à quelquefois de la régularité, un prêtre avare peut monter à l'autel avec un certain respect, un prêtre médisant est capable de pratiquer des vertus essentielles, un prêtre incontinent n'en a ordinairement aucune. La raison en est bien simple : dans toutes nos autres défaillances, nous avons l'excuse de la légèreté de matière et d'une certaine bonne foi; dans celle-ci, vient un moment où la bonne foi n'est plus possible. En chaire, au confessionnal, au saint autel, partout, l'impudique du sanctuaire commet des péchés mortels sans nuage, et il n'est pas rare que cette déchéance, entraînant toutes les autres, soit en nous la totale extinction de la vie surnaturelle.

Aussi, le monde qui nous pardonne d'autres faiblesses a raison d'être impitoyable pour celle-ci. C'est que si les autres nous abaissent, celle-ci semble nous *déprêtriser*. Grâce pour l'impropriété de mon langage, mais ce mot, qui n'est ni théologique, ni français, a sa justification dans l'opinion de nos ennemis; cela est si vrai que, lorsqu'ils veulent supprimer les prêtres, ils ne proposent plus de les proscrire, ni de les tuer, ils parlent simplement de les marier. Ah ! qui me donnera une indignation qui burine, pour imprimer à ces abjectes inventions des stigmates aussi profonds que mon mépris ! Il y a quelque chose de mieux, mes vénérés confrères, c'est de les confondre par les victoires de notre vie.

Ainsi se trouve justifiée cette parole de saint Thomas de Villeneuve : *Sit humilis, sit devotus sacerdos, si non est castus, nihil est* (4); car c'est surtout par la chasteté que nous valons, que nous brillons et que nous servons dans l'Eglise. Courage donc pour les saints combats !

chacun de nos triomphes est une sorte de sacre nouveau où les royautés de notre ordination semblent se retremper. Courage ! rien n'égale l'ivresse de ces journées où l'on peut se contempler en vainqueur, et où l'on reçoit des félicitations de la bouche des anges. Courage ! enfin, de même que saint Thomas d'Aquin, après avoir chassé la tentation de sa prison, reçut le cordon d'une céleste milice, de même, après chacune de nos luttes héroïques, Dieu s'avance pour nous récompenser, et nous passant de nouveau nos blanches aubes et nos étoiles, nous répète cette tendre assurance, souvenir du plus beau jour de notre vie : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (1).

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le bon sens de la foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux forts beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. — II^e Partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Dieu et les malheurs de la France, 3^e édition 1 volume grand in-8 de xv-263 pages. — Prix (Epuisé), 2 fr. — Le même ouvrage, 1 volume in-12. — Prix, 1 fr. 50.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Oraison funèbre de Son Excellence Révérendissime Mgr Jean-François-Anne-Thomas Landriot, archevêque de Reims. — Brochure in-8 de 40 pages. Prix, 1 fr.

Discours prononcé aux fêtes publiques de la Trappe de Notre-Dame du Désert, le jour de saint Bernard (1874) : Saint Bernard et son Œuvre. Brochure in-8, de 41 pages. Prix, 1 fr.

Ananie ou guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 vol. in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA CHUTE PRÉTENDUE DU PAPE LIBÉRIUS

La chute prétendue du pape Libérius a été largement exploitée. Il y a donc, ce nous semble, deux choses à faire : 1^o examiner séparément la conduite du pontife et les preuves de sa persévérance dans la foi; 2^o comme conclusion et confirmation du jugement porté, dire quelque chose du concile de Rimini.

I

Dans la trop fameuse *Déclaration du Clergé de France en 1682* (2), le cardinal de la Luzerne osa affirmer que, suivant l'opinion commune,

1. S. Aug. *De virgini*,

2. Ps. XLIV, 17.

3. Ps. XXI, 26.

4. S. Th. Vill.

1. Joan. xv, 15.

2. III^e Part., c. vi.

le pape Libérius avait commis une erreur grave en souscrivant une formule que lui avaient posée les Ariens, et qu'il y a controverse seulement pour connaître la formule souscrite par le pontife. Puis il ajouta que lui, cardinal, estime le pape coupable d'hérésie, même quand il aurait souscrit la première formule de Sirmium.

C'est là un jugement bien hardi, si hardi même que Bossuet raya, au témoignage de son historien et de son secrétaire, dans la *Défense de la déclaration*, tout ce qui regardait le pontife, *comme ne prouvant pas bien ce qu'il voulait établir*. Aussi nous osons dire que, s'il y a quelqu'un coupable d'erreur, c'est le cardinal et ceux qui ont pensé de la même façon.

Le pape Jules était mort en 353, et il avait eu pour successeur Libérius, lequel mourut en 366, après avoir gouverné l'Eglise pendant quatorze ans et quelques mois. Les épîtres que Libérius écrivit alors sont rapportées parmi les lettres des souverains pontifes. Certes, pour qui connaît l'histoire du temps, la gestion des intérêts de l'Eglise apparaît comme chose difficile au plus haut degré. Les Ariens troublaient profondément le monde chrétien, soutenus qu'ils étaient par l'empereur Constance, tandis qu'Athanase, le grand évêque d'Alexandrie, résistait intrépidement dans la cause catholique qui semblait devenue sienne. Libérius, comprenant parfaitement son rôle, et sans souci du danger, maintint de son côté la vraie foi avec tout le pouvoir dont il disposait, en appuyant en même temps Athanase. Mais Constance inspirait une terreur profonde. Devant ses menaces, à la suite d'artifices incroyables mis en œuvre par les Ariens, le concile d'Arles (354) condamna Athanase, malgré la présence du légat pontifical. Libérius conçut une vive douleur à la nouvelle de la faiblesse des évêques, surtout de la conduite de son envoyé. Enfin il réussit à obtenir la convocation d'un nouveau concile à Milan. La même crainte dicta un jugement pareil au premier. Quelle ressource restait à Libérius ? Celle de protester par ses lettres et de louer les quelques prélats qui n'avaient pas craint de résister au pouvoir impérial injustement exercé.

Outré de cette attitude, Constance crut qu'en appelant Libérius en sa présence, il lui imposerait ses volontés (355). A Milan, le pape se montra aussi énergique qu'à Rome. Il ne voulut ni condamner Athanase, ni se mettre en communion avec les Ariens. L'empereur l'exila à Bérée, en Thrace, d'où il ne revint qu'au commencement de l'année 358, sur les instantes réclamations des matrones et du peuple romain.

L'accusation de chute contre Libère s'est produite à l'occasion de ce retour, parce que les jansénistes et les protestants ont prétendu qu'il n'avait pu s'effectuer qu'à la suite d'une acceptation par le banni de conditions iniques. Ennemis de l'infailibilité de la chaire de Pierre, les gallicans ont fait chorus avec ses détracteurs hérétiques. Certains se montrent plus modérés dans leurs appréciations. Pour eux, le pontife n'aurait pas approuvé l'hérésie arienne, mais seulement condamné Athanase, admis à communion les Eusébiens et souscrit la première formule de Sirmium où était omis le mot *con-*

substantiel, formule propre du dogme catholique.

Voyons ce que disent les auteurs anciens, mieux en mesure d'être renseignés. « Libérius, « évêque de la ville de Rome, écrit Sulpice-Sévère (1), et Hilaire, évêque de Poitiers, sont « envoyés en exil... mais Libérius est bientôt « rendu à la ville, à cause des séditions romaines. » Socrate : « Du reste, Libérius fut, peu « après, rappelé de l'exil et reprit son siège, « lorsque le peuple romain se fut ameuté et eut « chassé le pape Félix ; à quoi l'empereur, bien « malgré lui, dut se résigner (2). » Théodoret raconte les démarches des dames romaines, puis il ajoute que le peuple hua la lettre impériale qui prétendait faire régner à la fois Félix et Libérius : « Tous s'écrièrent d'une voix unanime : « *Un seul Dieu, un seul Christ, un seul évê-* « *que...* et ces acclamations du peuple chrétien, « aussi pieuses que justes, procurèrent le retour « tour de l'admirable Libérius (3). » Cassiodore concorde avec Théodoret (4). Il n'y a rien là, ce nous semble, qui fasse allusion à une faute ; au contraire, on y trouve des arguments solides en faveur de l'innocence de Libérius, car il serait étrange que ces historiens de valeur et contemporains n'eussent pas rappelé les complaisances coupables du pontife dans le cas où il en aurait montré vis-à-vis de l'empereur. Le docteur bollandiste Stilling (5) appuie beaucoup sur cette preuve négative, et il a raison. On ne trouve non plus nulle part de trace de rétractation venant du pape, rétractation nécessaire pourtant s'il y avait eu faiblesse coupable.

Quant au concile de Rimini, Libérius n'approuva en aucune façon ce qui s'y passa : nous en avons la preuve formelle dans la lettre de saint Damase insérée dans l'ouvrage de Théodoret (6). Bien plus, le pontife ne jugea devoir donner aux évêques, tombés à Rimini, remise de leurs fautes, qu'à la condition qu'ils condamneraient la formule de ce concile, professeraient la foi de Nicée et abandonneraient toute communion avec les Ariens (7). Enfin, il est hors de doute que le clergé et le peuple romain ne demandèrent et n'acclamèrent ensuite le retour du pape, qu'à cause de l'attachement de ce même pape à la foi de Nicée et à son vengeur Athanase, puisque nous venons de les voir huer la lettre de l'empereur arien et chasser l'anti-pape Félix également infesté d'hérésie.

On a cherché dans les ouvrages de saint Jérôme : *Chronique*, *Des Écrivains ecclésiastiques*, des preuves contre Libérius. Le docteur Zaccaria a réfuté (8) victorieusement les passages mis en lumière qui sont faussés et interpolés. D'ailleurs saint Jérôme, qui écrivait en Orient, aurait pu être trompé par de faux bruits.

(A suivre.)

1. *Hist. sacr.*, lib. II, c. XLIX.
2. *Hist. eccl.*, lib. II, c. XXXVI.
3. *Hist. eccl.*, lib. II, c. XVII.
4. *Hist. tripart.*, lib. V, c. XVII.
5. *Act. SS.*, 23 sept., § 9, n. 163.
6. *Lib. II*, c. XII.
7. *Lib. IV*, c. XII.
8. *Ch.*, vi, § 3.

CONSULTATIONS

D. — La messe basse que dit tous les jours l'aumônier d'un hospice tenu par des religieuses, est-elle une messe conventuelle?

Peut-on allumer plus de deux cierges à cette messe?

R. — La réponse ne peut être que négative. La messe basse que dit tous les jours l'aumônier d'un hospice tenu par des religieuses, n'est pas une messe conventuelle. Il n'y a de messe conventuelle que là où l'office divin est récité tout entier au chœur. Il faut en outre que la messe soit chantée. Quelques ordres religieux, qui d'ailleurs ont l'office du chœur, ne font célébrer d'ordinaire qu'une messe basse. Ainsi les Carmélites, qui psalmodient toutes les heures de l'office, n'ont d'ordinaire la messe chantée que le dimanche et les jours de grandes fêtes; en outre elles ont la grand'messe votive de la Sainte Vierge tous les samedis. Les autres jours de la semaine, les Carmélites se contentent de la messe basse. Cette messe ne jouit pas des prérogatives de la messe conventuelle.

Il suit de là que l'on ne peut allumer que deux cierges pour la messe dont il s'agit. Les rubriques du missel s'expriment clairement. Les prélats romains et protonotaires apostoliques eux-mêmes n'ont pas le droit de faire allumer plus de deux cierges à la messe basse. N. S. P. le pape Pie IX rendit en 1872, une constitution organique concernant les protonotaires. L'article XVIII leur défend de se distinguer des simples prêtres par le nombre des cierges allumés aux messes basses: Voici le texte de cet article: *In missis privatis quod indumenta, caeremonias, ministros, Altaris ornatum cereorum lucentium numerum, a simplici Sacerdote non differant, adeoque nullum prorsus ex ornamentis pontificalibus pro missa solemnī tantum sibi indultis adhibeant atque ab omnibus et singulis ritibus in ipsa missa solemnī sibi vetitis penitus abstineant.*

Cette importante constitution fut précédée d'un savant mémoire de Mgr Cataldi, maître des cérémonies de la chapelle pontificale. On lit dans ce mémoire, au sujet des deux cierges de la messe basse, les remarques qui suivent: « La Sacrée Congrégation des Rites rendit, en 1627, une décision qui défend aux vicaires généraux eux-mêmes d'allumer quatre cierges à l'autel, supposé que ces vicaires-généraux fussent protonotaires. » A plus forte raison cela est interdit à un aumônier des religieuses. Voici textuellement le décret de 1627: *Non possunt vicarii generales quando celebrant habere duos capellanos illis inservientes cum cottis, etsi amsi sint protonotarii neque in altari quatuor candelas accensas tenere, nisi hoc fieret in illo altare propter solemnitatem diei festi.* Les derniers mots de ce décret forment un cas exceptionnel dont il est bon de prendre note.

Mgr Cataldi rapporte une autre décision de la Congrégation des Rites en date du 9 février 1675, laquelle comprend les référendaires

de la signature de justice et de la signature de grâce, lesquels sont en même temps pronotaires et gouverneurs des provinces de l'Etat Pontifical. La Sacrée Congrégation des Rites leur défend de se distinguer des simples prêtres dans la célébration de la messe basse: *idem rem sacram facere teneantur more cæterorum sacerdotum.* Remarquez qu'il s'agit ici de prélats du rang suprême, qui exercent une magistrature publique. On leur défend néanmoins de laisser allumés plus de deux cierges à la messe basse.

Ajoutez à cela le décret général que la Sacrée Congrégation des Rites rendit par l'ordre du pape Alexandre VII, et qui entre autres points défendit aux prélats qui ont le privilège de porter la mitre et le bâton pastoral, mais n'ont pas la dignité épiscopale, de se distinguer des simples prêtres dans la célébration de la messe basse.

Ainsi, puisque les référendaires de la signature de justice et de la signature de grâce, les protonotaires apostoliques, les vicaires-généraux, les prélats de rangs supérieurs qui prennent en certaines occasions la mitre et le bâton pastoral lui-même, doivent se contenter de deux cierges, est-il admissible que l'aumônier d'un petit hospice servi par des religieuses puisse faire allumer quatre cierges à la messe de chaque jour! Un tel abus serait le renversement des règles liturgiques.

D. — 1° Les chanoines titulaires, honoraires et les chapelains nommés par les évêques, ont-ils le droit de porter leurs insignes de chœur dans tout le diocèse, ou seulement à la cathédrale et à leur église particulière, c'est-à-dire celle à laquelle ils sont attachés, ou enfin seulement au chœur de l'église cathédrale? La feuille de nomination contient ces mots: Nous vous nommons chapelain de chœur de notre cathédrale et nous vous autorisons à en porter les insignes qui sont.... (sans autre détermination). Il ne s'agit pas de l'administration des sacrements ni du chapitre: *sacras functiones capitulariter peragens.*

2° Les évêques peuvent-ils autoriser ces dignitaires à porter les insignes de leur dignité dans tout le diocèse?

3° Cet usage de porter ces insignes dans tout le diocèse, quand il existe, peut-il être toléré?

R. — La réponse se trouve en partie dans la consultation qui précède. Les chanoines, soit prébendés, soit honoraires, et les chapelains attachés au chapitre ne doivent porter leurs insignes que dans la cathédrale ou dans les actes capitulaires auxquels tous les membres du chapitre prennent part. Tel est le droit commun, cent fois confirmé par les décisions du Saint-Siège? Il ne semble donc pas que les évêques puissent autoriser les chanoines à porter les insignes dans tout le diocèse. Un usage ne devient légitime que lorsqu'il est rationnel, et la raison ne s'explique pas que le membre d'une corporation prenne le costume de cette corporation dans des actes individuels et privés. Quelle bigarrure ne verrait-on pas si dix prêtres, nommés chanoines honoraires de divers chapitres étrangers, prenaient chacun leur costume particulier? Dans ces derniers temps, les évêques de l'O-

rient, arméniens, syriaques, chaldéens et autres rites, ont cru pouvoir décerner le titre d'archimandrite et de chorévêque à des ecclésiastiques français, et ceux-ci désiraient vivement porter leur riche costume oriental; mais la Propagande romaine repoussa cette prétention. Quelle confusion ne verrait-on pas dans la Sainte Eglise si les prêtres séculiers, vicaires de paroisses ou simples aumôniers, avaient la liberté de s'affubler ainsi de mille costumes divers?

On a vu des évêques qui, n'ayant pas de chapitre dans leur cathédrale, ont créé des chanoines honoraires. Ce n'est rien moins qu'illégal.

D. — Un ecclésiastique, propriétaire d'une maison dans le hameau de X..., situé à environ 500 mètres de l'église paroissiale, avait transformé cette maison en asile pour les enfants abandonnés. L'évêque du diocèse avait permis d'établir une chapelle dans cette maison, pour le service de l'Œuvre; cette chapelle fut bénite sous le vocable du Sacré-Cœur. Mais l'Œuvre entreprise n'ayant pu se soutenir, le propriétaire demeura seul et demanda à son évêque la permission de continuer de dire sa messe à la chapelle. L'évêque lui accorda cette permission, et l'autorisa même à y recevoir, les jours de dimanche et de fêtes, les infirmes et les vieillards de la localité.

Le prélat qui avait accordé cette autorisation étant mort, son successeur vient de révoquer toutes les faveurs précédemment accordées dans le diocèse, se réservant de maintenir, après examen, celles qu'il jugerait convenable.

Cela étant, on demande :

1° Si la chapelle primitivement érigée pour un établissement de charité est devenue *oratoire privé* par le fait de la suppression de l'établissement.

2° Ou bien, si cette érection, avec bénédiction sous un vocable particulier, n'en fait pas une chapelle publique par destination; surtout depuis que l'ordinaire a permis d'y recevoir les infirmes et les vieillards. La chapelle est située *extra domum*, on n'y arrive qu'en traversant une cour, un corridor et un escalier.

3° Le nouvel évêque peut-il autoriser le propriétaire à y célébrer? Ou bien l'autorisation du Saint-Siège est-elle nécessaire? Est-il même besoin de demander une nouvelle permission?

R. — Nous répondons brièvement à ces trois questions. Les établissements de charité n'étant pas des maisons privées, l'Ordinaire est compétent pour permettre d'y célébrer le Saint-Sacrifice. En 1847, la Congrégation du Concile rendit un arrêt magistral qui vide cette question. Mais, si le local cesse d'être siège de l'établissement de charité, il est hors de doute que l'indult apostolique est exigé pour continuer d'y dire la messe. Peu importe que la chapelle ait été bénite et placée sous le vocable du Sacré-Cœur. Ces chapelles ne sont pas susceptibles de la bénédiction liturgique; il est tout au plus permis d'employer la formule *benedictio loci*, qui est dans le Rituel romain. La grande formule : *benedictio ecclesiarum*, est réservée aux chapelles qui sont construites pour être consacrées à perpétuité au culte divin. Résumons-nous :

1° La chapelle primitivement autorisée pour l'établissement de charité perd son privilège par le fait de la suppression de l'établissement.

2° On ne peut pas dire que cette chapelle ait été l'objet d'une création formelle. La bénédiction et le vocable importent peu. On ne peut soutenir que ce local soit devenu une chapelle

publique par destination. L'Ordinaire a-t-il pu permettre d'y recevoir les infirmes et les vieillards de la localité? nous ne le pensons pas, parce que le Concile de Trente s'y oppose.

3° Le nouvel évêque n'a pas le droit d'autoriser le propriétaire de la maison à célébrer la messe dans ce local. L'autorisation du Saint-Siège serait nécessaire si l'on voulait continuer de célébrer dans ce lieu. L'oratoire est *domestique* dans toute la rigueur de ce mot. Nous ne pensons pas que notre honorable correspondant ait le moindre doute à ce sujet.

Un abonné nous signale, dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Geschler, publié par M. Gaume, un passage qui lui semble inexact. Voici ce qu'on lit, tome XXI, page 90 :

« Le viatique proprement dit (sans jeûne) ne s'administre qu'une première fois, en cas de danger, et quand on présume que c'est pour la dernière fois. »

Ce passage est inexact, si l'on prétend que le viatique ne peut être administré qu'une fois dans la même maladie. Cela n'est vrai que de l'Extrême-Onction. Philippe IV, roi d'Espagne, reçut la communion en viatique six jours consécutifs; le savant cardinal Brancatius, qui était à cette époque une des lumières de la cour pontificale, écrivit un volume afin de justifier le procédé du monarque espagnol. Le Pape Benoît XIV, dans le traité *De Synodo diocesana*, examine savamment ce qui est permis pour la réitération du viatique. Presque de nos jours, le vénérable Bianchi, de l'ordre des Barnabites, qui mourut à Naples en 1816, reçut plusieurs jours de suite la communion en viatique. Tout le monde sait qu'il est permis de faire communier en viatique lorsqu'on peut supposer probablement que le malade mourra dans la journée.

Il semble donc que le *Dictionnaire encyclopédique* fait confusion entre le viatique et l'Extrême-Onction.

D. — Un curé dont le presbytère appartient à la Fabrique, peut-il, à ses frais, remplacer la haie de son jardin par un mur, sans consulter les membres du conseil de Fabrique et malgré eux, s'ils s'y opposent?

R. — Non assurément, car les curés ne sont pas les propriétaires des presbytères et des jardins qui en dépendent, mais seulement les usufruitiers. C'est pourquoi ils sont soumis à toutes les lois et à tous les règlements qui concernent l'usufruit. Ils ne peuvent pas changer la nature des immeubles dont ils jouissent. Dans l'espèce, ils ne peuvent point pratiquer des fouilles dans le jardin; or, s'ils se mettaient à bâtir un mur, il faudrait nécessairement pratiquer des fouilles, lesquelles pourraient être nuisibles au sol.

Les curés ont le droit de faire dans leurs jardins toutes les plantations et d'en retirer tout le produit et tout l'avantage dont le terrain est susceptible. On fait une exception pour les fouilles que nécessiterait un réservoir d'eau pour l'arrosage du jardin.

En construisant un mur de clôture à la place d'une haie, sans l'assentiment du conseil de

fabrique et surtout malgré lui, un curé se compromettrait gravement. Le moindre ennui qui pût lui arriver, ce serait d'être forcé à remettre les choses en l'état où ils les auraient trouvées.

Il ne faut pas oublier, en effet, que l'art. 44 du décret du 30 décembre 1809 et les articles 16 à 22 du décret du 6 novembre 1813, *prescrivent* de dresser un *état des lieux* chaque fois qu'un curé ou desservant vient occuper un presbytère, et cela afin qu'au décès des curés ou à leur changement, ils puissent être, eux ou leurs héritiers, contraints à le rendre avec ses dépendances en même état qu'ils les ont reçus.

Si cette prescription est observée, le curé en question, n'ayant pas le droit d'arracher des haies, de pratiquer des fouilles, d'arracher les arbres, s'exposerait à devoir un jour démolir le mur et à replanter la haie. Ce serait une série d'ennuis et de vexations dont on ne voit pas la fin.

Il y a une autre raison tirée de la législation concernant les travaux de réparation et d'embellissement des presbytères. Ces travaux rentrent complètement dans les attributions des fabriques; c'est toujours à elles, et à elles seules qu'en appartient la direction, soit que la fabrique pourvoie aux dépenses sur ses propres ressources, soit que les fonds lui soient fournis par des tiers, des bienfaiteurs, etc. C'est ce qui résulte de l'art. 76 de la loi de 18 germinal an X et des articles 1, 37 et 46 n° 4 du décret du 30 décembre 1809.

On objectera peut-être que le remplacement d'une haie par un mur, loin de constituer un dégât, est, au contraire, un embellissement. Il n'importe, les articles précités ont justement en vue les travaux d'embellissement dont la fabrique doit avoir la direction. J'ajouterai que l'avantage résultant de la construction d'un mur peut être une excellente raison pour que le conseil de Fabrique permette volontiers au curé de le faire construire à ses frais et sous sa propre direction; mais il ne serait pas suffisant pour changer la jurisprudence en cette matière.

Q. — Un immeuble appartenant à la cure de N. a été vendu pendant la Révolution. Un bon chrétien émigré l'a fait acheter, et, après la tourmente révolutionnaire, l'a rendu au curé de la paroisse moyennant l'acquisition d'une messe par an et à perpétuité, mais sans établir ce transfert par aucun acte?

Le curé jouit de cet immeuble depuis presque le concordat sans interruption. Le mutation a été faite depuis peu au nom de la Fabrique. Les bienfaiteurs et les fabriciens voudraient aujourd'hui dresser un acte authentique, mais sans frais. Comment pourrait-on s'y prendre?

R. — C'est fort dommage qu'on n'ait point pensé, il a cinquante ans, à faire ce qu'on se propose aujourd'hui, car sous le régime de la loi du 16 juin 1824, tout aurait pu s'accomplir sans frais.

Mais aujourd'hui que nous vivons sous le régime des lois du 18 avril 1831, du 21-28 avril 1832, la chose n'est plus possible.

Aujourd'hui « les acquisitions, donations et legs seront soumis aux droits proportionnels

d'enregistrement et de transcription établis par les lois existantes; » et les frais sont énormes.

Cependant nous croyons que si, les temps se faisant meilleurs, on exposait au chef de l'Etat et au ministre compétent, l'histoire fort intéressante de l'immeuble en question, on pourrait obtenir sinon un *sans frais* absolu, du moins une notable réduction.

Nous prévenons aussi notre correspondant que la situation dont il parle est fort dangereuse; et nous sommes étonnés que le receveur des domaines n'ait pas encore exigé la cessation de cet état anormal et l'exécution d'une loi qui doit rapporter de l'argent dans sa caisse.

Q. — Un curé qui touche une indemnité d'un établissement public, d'un hôpital, par exemple, est-il tenu en conscience de rendre son indemnité à son remplaçant: 1° dans le cas d'un congé régulier; 2° dans le cas de maladie?

R. — La question d'indemnité est toujours secondaire quand il s'agit du service religieux. Un prêtre qui a accepté un tel service en est chargé en conscience, et il doit le remplir toujours exactement *per se vel per alios*. Voilà le principe duquel nul ne peut se départir. Qu'on prenne un congé, que ce congé soit régulier ou non (il devrait toujours l'être), qu'on soit malade enfin, le devoir n'est pas douteux, il faut dans la mesure du possible, assurer son service. Pour la question d'indemnité, c'est au titulaire de s'entendre avec son remplaçant. Celui-ci peut être plus ou moins coulant ou plus ou moins exigeant; c'est une affaire à débattre entre confrère.

La conscience n'est nullement intéressée dans ce conflit. De même que le remplaçant peut ne rien exiger, de même le remplacé, peut offrir la totalité de l'indemnité et même davantage, comme aussi il peut offrir moins. Ce cas se présente à tout instant dans le ministère paroissial, et il reçoit des milliers de solutions pratiques. Il est rare toutefois qu'un curé remplacé, soit pour cause d'absence, soit pour cause de maladie, livre à ceux qui le remplacent la totalité des revenus de sa charge, et nous ne voyons pas pourquoi il en serait question dans l'hôpital en question.

VARIÉTÉS

APPEL PRESSANT A TOUS LES BONS PRÊTRES.

I. — C'est à vous, bons prêtres de Jésus-Christ, que cet appel s'adresse. Plus que jamais l'orage gronde sur l'Eglise et sur la France. L'armée des méchants ne dissimule plus son but destructeur. C'est l'antique guerre de Satan contre Dieu qui recommence avec un acharnement infernal. Il ne s'agit de rien moins que de saper par la base tout ordre divin et humain. On ne veut plus de Dieu, plus de Jésus-Christ, plus d'Eglise, plus de prêtres, plus de famille, plus de société,

telles que Dieu les a établies. On veut le règne de l'homme se substituant au règne de Dieu. Le cri de guerre de ces hommes d'iniquité est celui de leurs dignes ancêtres, c'est-à-dire de Lucifer et de ses suppôts : *Non serviam*. Je ne servirai pas.

Quant à leurs menaces contre nous, vous les connaissez aussi bien que leurs blasphèmes. Ils nous menacent de s'emparer de l'enseignement pour faire de nos jeunes gens des *libre-penseurs* et de nos enfants des *petits sans-Dieu* : c'est le fleuve de l'humanité empoisonné dans sa source ; c'est la ruine du présent et de l'avenir.

Ils nous menacent de rendre *obligatoire* le service militaire pour les élèves de nos séminaires : c'est la ruine des *vocations* ecclésiastiques et du sacerdoce.

Ils nous ont menacés d'enlever à notre *magistrature* le privilège indispensable de son *inamovibilité* : ce serait la ruine de la sécurité publique, la porte ouverte à toutes les vénalités, à toutes les injustices, à tous les crimes.

Ils nous menacent de porter la main sur notre noble armée, pour en faire un docile instrument de la *Révolution* : c'est la ruine de tout ordre ; c'est l'anarchie en permanence.

Il nous menacent du complet triomphe de la Franc-Maçonnerie, du communisme, du socialisme... C'est la ruine de tout bien. C'est l'enfer sur la terre.

II. — En présence de si graves dangers et devant de pareilles menaces, que ferons-nous, prêtres de Jésus-Christ ? Nous userons de tous les moyens que, selon les lois divines et humaines, nous fournit une légitime défense. Mais, surtout, nous userons de l'arme puissante que Dieu le Père a mise entre nos mains sacerdotales, je veux dire le *Corps* et le *Sang adorables* de son divin Fils Jésus, l'Agneau sans tache, la Victime par excellence, que nous lui offrons tous les jours au saint Autel.

Oui, vénérables confrères, le *très-saint sacrifice de la Messe*, que chaque jour nous avons le bonheur de célébrer, voilà notre *arme toute-puissante d'attaque et de défense*. Sachons nous en servir et nous serons vainqueurs.

Nous sommes environ soixante mille prêtres en France. Par conséquent, en France, *soixante mille messes* sont célébrées chaque jour. Qui ne voit le gage infailible de victoire que nous assure un pareil secours ! Mais il faut, pour cela, en user avec ensemble et diriger nos *visées*, je veux dire nos *intentions*, sur le même point, afin de pratiquer plus sûrement et plus promptement une brèche décisive à la citadelle de Satan.

III. — A cette fin, rappelons tout d'abord un principe de notre théologie touchant les *intentions* que nous pouvons nous proposer en chacune des messes que nous célébrons. Ces intentions sont de deux sortes : l'*intention principale* et les *intentions secondaires*. Or, le prix du très-saint sacrifice de la Messe étant d'une si grande valeur et sa vertu d'une si grande efficacité, nous pouvons, sans aucun détriment pour l'*intention principale*, ajouter à cette dernière une ou plusieurs intentions *secondaires*.

Il ne nous est permis, il est vrai, de percevoir d'honoraires que pour l'intention principale, mais cela n'empêche en rien que nous ne puissions, très-licitement, nous proposer une ou plusieurs intentions secondaires dans nos messes rétribuées, aussi bien qu'en celles qui ne le sont pas.

Ce principe posé, nous vous supplions, vénérables confrères, à cause des temps exceptionnellement mauvais que nous traversons, surtout à cause et pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si indignement outragé, si injustement attaqué par l'impiété révolutionnaire, de vouloir bien, à partir du jour où cet appel parviendra à votre connaissance, jusqu'à ce que la persécution ait cessé, ajouter désormais à l'intention *principale* de la sainte Messe que vous célébrerez tous les jours, ou du moins le *vendredi de chaque semaine* en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, et le *samedi* en l'honneur de la bienheureuse Vierge MARIE Immaculée ou de Notre-Dames des Sept-Douleurs, les *intentions secondaires* suivantes :

1° Qu'il plaise à Dieu de venir au secours de la France catholique par une *prompte, spéciale et très-efficace intervention de sa toute-puissance*, afin que les ennemis de Jésus-Christ, son divin Fils, qui sont aussi les nôtres, soient complètement humiliés et vaincus : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus* (Ps. 67).

2° Qu'il plaise à Dieu de nous donner des gouvernants *selon son Cœur*, c'est-à-dire qui nous gouvernent dans la vérité et dans la justice, et nous donnent l'exemple du respect envers Dieu et envers sa divine loi.

IV. — Et afin de multiplier nos forces par le concours des pieux fidèles confiés à nos soins, invitons-les à se joindre à nous, et à se proposer souvent, désormais, les deux intentions précédentes, dans leurs prières, leurs messes entendues, leurs communions, leurs travaux, leurs peines, leurs pénitences. Invitons-les à faire chaque jour, et faisons nous-mêmes chaque jour, en esprit, aux deux mêmes intentions l'*offrande à Dieu le Père des trois cent mille messe* environ qui se célèbrent chaque jour dans le monde entier. Accomplie avec un grand esprit de foi et d'amour, et présentée par les mains immaculées de Marie, cette offrande fera, nous l'espérons, une *sainte violence au Cœur du Père*, et nous obtiendra miséricorde et pardon. Comment, en effet, ce Père si bon pourrait-il n'être pas ému à la vue du sang adorable de son bien-aimé Fils, ainsi offert, sur tous les points du monde, à son infinie Majesté, par les mains consacrées de *trois cent mille prêtres et par des millions* de fidèles unis à eux pour apaiser sa divine justice irritée !

Invoquons à ces mêmes fins la très-douloureuse et immaculée Vierge Marie, notre bon père saint Joseph, saint Pierre et saint Paul, et saint Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur. Invoquons les saints protecteurs de la France, surtout le grand saint Martin de Tours. Invoquons les saints Anges gardiens de la France, surtout le saint et intrépide archange Michel. Sa

devise fut : *Quis ut Deus !* Qui est semblable à Dieu ! Qu'elle soit aussi la nôtre, avec celle qui lui correspond et qui est si opportune : *Quis ut Jesus, Filius Dei vivi !* Qui est semblable à Jésus, Fils du Dieu vivant ! Enfin, ayons souvent dans le cœur et sur les lèvres cette invocation jaculatoire : *Cor Jesu, misericordiæ plenum, ne tradas bestiis animas confitentes tibi* : Cœur de Jésus, rempli de miséricorde, ne livre pas aux bêtes les âmes qui vous honorent et qui vous aiment !

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

CHOIX DES ARBRES FRUITIERS

Avant de nous occuper de la manière de planter les arbres, il faut auparavant connaître ceux que nous devons planter, et c'est là une question importante, surtout pour nous. Notre jardin est petit, et cependant nous voudrions que chaque jour des fruits paraissent sur notre table d'ordinaire si modeste. Ce sera là notre luxe et peut-être notre santé.

Le résultat est très-profitable et même il devrait toujours exister. Voyons donc comment nous devons procéder.

D'abord votre jardin possède certainement des arbres ; mais ils ne vous contentent qu'à demi ; n'en détruisez cependant aucun, à moins qu'ils ne soient complètement usés et décrépits ; je me réserve de vous indiquer plus tard le parti à en tirer. Là, en effet, où vous croyez qu'il y a la mort, il n'y a probablement que la maladie, et dans peu elle cédera à vos soins et à vos efforts ; plantons de jeunes arbres, mais que ce soit d'abord dans les espaces libres, et certainement vous en avez, soit dans le jardin, soit dans votre cour ou d'autres dépendances du presbytère.

Afin que votre choix vous donne d'excellents résultats : 1° Vous éliminerez de votre plantation tous les arbres qui réussissent mal sous le climat que vous habitez ; point donc d'arbres extraordinaires qui coûtent beaucoup de soins et quelquefois d'argent, et ne rapportent rien ou presque rien : ils occuperaient une place inutile dans votre petit domaine ;

2° Vous regretterez généralement les nouvelles espèces de fruits annoncés pompeusement dans des prospectus et même dans des revues horticoles : ces fruits n'ont pas fait leur preuve, ce n'est pas à nous à faire des expériences, laissons-les à ceux qui ont plus de loisir et d'argent ;

3° Vous ne serez pas un de ces collectionneurs d'arbres qui en veulent au moins un de chaque variété. C'est là un moyen infaillible d'avoir de nombreux mécomptes. Il n'en est pas des fruits comme des modes, ce ne sont pas des objets de fantaisie dont on varie les formes ou la structure à son caprice. Il est fort peu de bonnes variétés ; s'en éloigner, c'est s'exposer au manque de végétation, à l'infertilité ou à récolter des fruits impayables.

Lorsque vous serez fixé sur le nombre des arbres à vous procurer et sur les espèces à choisir, vous procéderez ainsi : 1° Parmi les pépiniéristes que vous connaissez, vous choisirez le plus honnête de préférence même au plus instruit, afin de n'être pas trompé sur l'espèce des arbres que vous désirez acheter.

2° Achetez peu d'arbres à fruits précoces ; préférez généralement les espèces tardives, elles sont plus productives et les fruits se conserveront mieux.

3° D'ordinaire, que les pommiers et que les poiriers que vous achèterez soient greffés sur cognacier, et que les pêchers et amandiers le soient sur prunier. Ne faites d'exception que lorsque vous n'avez à votre disposition qu'un sol argileux, compacte, froid ; alors, choisissez les arbres greffés sur franc ; ils sont plus robustes.

4° Plus les arbres sont jeunes, mieux ils valent. Vous regarderez de près à la peau et à ces petits boutons qu'on appelle yeux. La peau claire indique la santé ; la peau sombre marquée de loin en loin de taches brunes ou jaunâtres est un signe de maladie. Choisissez ceux qui ont les yeux bien marqués et arrondis ; ceux qui sont plats et peu apparents, se développent mal et quelquefois pas du tout.

5° Choisissez les arbres qui ont des racines bien formées, pas trop nombreuses, mais longues et terminées par du *chevelu*, c'est-à-dire par de petites spongioles qui sont comme autant de sangsues qui puiseront dans le sol les éléments nécessaires à leur vie et à leur croissance.

Votre choix ainsi fait, vous ferez déplanter les arbres sous vos yeux, afin de vous assurer que leurs racines ne seront pas endommagées par l'arrachage, et aussitôt arrivés dans votre demeure, ces arbres seront mis en jauge jusqu'au moment de la plantation. F. M. S.

ENCOURAGEMENTS ET TMOIGNAGES

Verruyes (Deux-Sèvres). — Avant de prendre un abonnement à l'*Ami du Clergé*, je tenais à voir comment le programme que vous annonciez serait réalisé. Les premiers numéros que j'ai reçus me satisfont réellement ; aussi, vous pouvez dès à présent me considérer comme un de vos abonnés. — C. G.

Sommevoire (Haute-Marne). — J'ai lu avec plaisir les numéros parus de votre excellent journal l'*Ami du Clergé* ; j'y trouve une science solide, un guide fidèle, un répertoire facile, et je vous prie de me tenir désormais pour un de vos abonnés. — L'abbé L. L.

Fouchères (Aube). — Je vous prie de vouloir bien me continuer l'envoi de l'*Ami du Clergé*, que je reçois depuis quelques semaines, et qui me paraît donner d'excellents renseignements. Je le lis avec plaisir, et j'y trouve de grandes ressources, non-seulement sur la prédication, mais sur d'autres branches d'instruction fort utiles pour le prêtre. — P., curé.

Saint-Jean-de-la-Blacquièrre (Hérault). — J'ai l'honneur de vous adresser la somme de 8 fr. pour mon abonnement annuel à votre intéressant journal l'*Ami du Clergé*. Merci du bien que vous nous faites. Dieu bénira vos efforts, j'en suis sûr, et permettra que votre feuille s'installe peu à peu dans tous les presbytères. — B. A.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

OUVRAGES SUR SAINT JOSEPH POUR LE MOIS DE MARS

Mois de saint Joseph des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET, 13^e édition, améliorée, contenant des exemples nouveaux. — 1 vol. in-32, de 320 pages. » 60

Nouveau mois de saint Joseph, époux de Marie et père nourricier de Jésus, patron de l'Eglise universelle, par le R. P. CHAMPEAU, prêtre de Sainte-Croix, supérieur de l'institution de Sainte-Croix, à Neuilly-Paris. — 1 beau vol. in-48 elzévirien, de 527 pages. » 2

Ce livre, imprimé sur beau papier, en caractères elzéviens, d'un format élégant et commode, se recommande par la délicatesse et l'élevation des sentiments non moins que par le charme du style.

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. HUGUET. 8^e édition. — 1 vol. in-32 de 64 pages . . . » 25

Trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept dimanches*, un *Nouveau mois de mars des âmes pieuses* avec un grand nombre d'exemples inédits; le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au cœur très-pur de l'auguste époux de Marie*, un choix de prières, etc., par le même, approuvé par Mgr. l'évêque de Moulins. 6^e édition, améliorée. — 1 vol. in-48, de XII-452 pages, avec lettres ornées. » 1 50

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le même, 1 vol. in-42, de VIII-432 pages. » 2

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. VERHAEGE, prêtre de la Congrégation des Sacré-Cœurs (Picpus). Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-42, de XVI-504 pages » 3

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé PERIGAUD, curé de Nogé-Chambélat, directeur de l'Œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance, avec l'approbation de Mgr. l'évêque de Moulins. Nouvelle édition. — 1 vol. in-42, de VIII-344 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'Œuvre*) » 2

L'auteur de ce livre s'est proposé pour but d'accroître dans les âmes la confiance en l'intercession de saint Joseph, et de montrer en même temps combien il mérite le titre de *Saint Joseph de la Délivrance* et le crédit qu'il a pour le réaliser. Comme son titre l'indique, ce livre l'envisage sous un double aspect et dans tout l'éclat de son rôle de libérateur: d'abord sur le trône qu'il occupe dans la gloire du ciel, et ensuite sur les autels, où il reçoit ici-bas les honneurs de la vénération populaire; son élévation extraordinaire, dans le sein de l'Eglise triomphante donne une idée de son haut crédit auprès de Dieu, et l'expansion providentielle de son culte dans l'Eglise militante dit assez dans quelle mesure il se sert de ce crédit divin en faveur des hommes.

L'opportunité et les Baisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. BION. — 1 vol. in-42, de III-238 p. Prix. 4 50

Comme son titre l'indique, cet ouvrage a pour but de faire comprendre et admirer les merveilleuses *Opportunités* du culte relativement moderne rendu à saint Joseph, et la sagesse non moins merveilleuse de l'Eglise, qui l'a choisi pour son patron et lui a solennellement décerné ce titre glorieux. L'auteur veut en même temps faire comprendre, admirer, aimer, imiter le bon et grand saint Joseph, protecteur de l'Eglise persécutée dès son berceau, premier gardien du patrimoine temporel de la sainte famille, modèle des ouvriers et des maîtres, des princes et des sujets, des époux et des parents chrétiens, patron des voyageurs et des exilés, des mourants et des morts.

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des œuvres de saint ALPHONSE DE LIGUORI, docteur de l'Eglise. — 1 vol. in-32 raisin, de 94 pages, orné d'une gravure. » 50

Cet ouvrage se distingue par son côté essentiellement pratique. La dévotion à saint Joseph y est enseignée jour par jour sous une forme toute nouvelle et surtout avec ces sentiments d'ardent amour et de tendre pitié qui caractérisent si éminemment l'auteur des *Visites au saint Sacrement*.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BION, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels.

Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique, 150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	— 250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	— 400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	— 180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BION, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Laplagne et Lefebvre,

anciens principaux clercs de notaire, 37, rue de Valois (Palais-Royal), Paris, Vente, achat et administration de propriétés rurales et urbaines. Prêts hypothécaires, 5 p. 100.

PRESTES

POUR IMPRIMER SOI-MÊME DE 1 A 10,000 EX. ECRITURE, PLANS, DESSINS, MUSIQUE OU CARACTÈRES Paul ABAT, 126, RUE D'ABOUKIR, PARIS. ENVOIS DES PROSPECTUS CONTRE 15 C. POUR AFFR.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE, A MACAU (Médoc),

Offre à nos abonnés :

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 150 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 100 fr. la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le tout rendu franco en gare du destinataire, paiement à trois mois.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. Lalanne reprend à ses frais son vin s'il ne donne pas la plus entière satisfaction.

LES INSIGNES CATHOLIQUES



Les insignes catholiques ou Labarums (bijoux nouvellement édités), continuent à être très-appréciés; on recommande ces pieux objets aux congréganistes et aux membres d'associations pieuses ainsi qu'aux instituteurs pour les donner comme récompense aux enfants les plus sages. Les insignes ont tous une petite boucle qui permet de les attacher avec un ruban ou à les fixer à l'aide d'une épinglette. Labarums bronze doré 6 fr. 50 la douzaine, 3 fr. 50 les six; bronze doré émaillé 14 fr. la douzaine. Les mêmes montés sur épinglette 1 fr. 50 la pièce. Labarums double face vermeil 10 fr. les trois; en vieil argent double face 9 fr. les trois. Magnifique épingle massive vermeil émaillé 12 fr. Envoi franco contre mandat-poste à l'Office de la presse religieuse, 63, rue des Saints-Pères, Paris.

OCCASION RARE

CHEMINS DE LA CROIX.

(Peinture oléographique ne craignant pas l'humidité.)

LES 14 STATIONS POUR 40 FR. AU LIEU DE 150 FR.

L'Office de la Presse religieuse a l'avantage de pouvoir offrir aux lecteurs de l'Ami du Clergé une occasion rare de faire un magnifique cadeau à une église, à une communauté, à un pensionnat moyennant une somme relativement modique. Les quatorze stations du chemin de la croix (format 50 centimètres sur 39) peintes d'une façon tout à fait remarquable avec personnages, types et costumes du temps de Notre-Seigneur.

Envoi franco des quatorze beaux tableaux, soigneusement emballés contre mandat-poste de 40 fr. au directeur de l'Office de la Presse religieuse, rue des Saint-Pères, 63, à Paris. (On envoie gratuitement et franco une station comme spécimen sur demande.)

L'HISTOIRE NATURELLE EN RELIEF

GRAND SUCCÈS.

L'étude de l'histoire naturelle est désormais rendue facile et intéressante par la reproduction en relief, exacte par la forme, l'attitude et le coloris des différents êtres du règne animal. L'Agence de publicité possède en ce moment

les cent soixante dix-huit principaux quadrupèdes, grands oiseaux et crustacés qui forment sept belles planches. Chaque sujet est découpé à l'emporte-pièce et peut être collé debout sur du carton ou du bois. Chaque animal a son nom à côté de lui, ainsi qu'un numéro d'ordre correspondant à celui d'une notice imprimée qui accompagne la collection.

La collection des cent soixante-dix-huit animaux parus en sept planches, avec leurs cent soixante-dix-huit notices, est envoyée franco par la poste, au prix de 3 fr. 50 cent., en un mandat. On fait des avantages aux pensionnats et institutions qui prendraient six ou douze collections.

L'ÉTABLE DE BETHLÉEM EN RELIEF

Est une belle construction qui aura du succès; outre 20 per sonnages, cette planche est composée de diverses décorations comme palmiers, étable, animaux dont un éléphant, un dromadaire, moutons, etc. L'étable de Bethléem peut à volonté être transformée en adoration des bergers et adoration des Mages. Chaque personnage et objet porte un numéro correspondant à celui d'un carton auquel il doit être collé debout; prix de la planche et du carton, 0,50 c.

Autres sujets: La chasse, 0,50 c. — Jeux d'enfants, 0,50 c. — Le berceau et la poupée, 0,50 c. — La basse-cour, 0,45 c. — L'étable, 0,45 c. — Les chiens savants, 0,50 c. — Les petits soldats, 0,45 c.

Envoi franco pour toute commande de 2 francs.

Ecrire à l'Agence de Publicité.

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

L'Office de la Presse religieuse vient d'éditer une image d'une beauté vraiment remarquable (format 10 centimètres sur 6). C'est un ange gardien qui veille sur un enfant (6 motifs par douzaine). L'image sur dentelle et glacée est magnifiquement peinte et finement dorée; c'est un vrai chef-d'œuvre de miniature comme dessin et coloris. Envoi franco d'une ou de plusieurs douzaines contre mandat-poste de 1 fr. 30 c. par douzaine.

Les belles images que l'Office de la Presse religieuse a mises en vente dans ses bureaux ont un grand succès; afin que chacun puisse toutefois se rendre parfaitement compte des sujets, la maison envoie franco, par retour du courrier, des échantillons assortis avec prix; par 12, 25, 50, etc., contre mandat de 2 fr. 50 c. et au-dessus.

Ecrire directement à l'Office de la Presse religieuse.

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

BELLE OCCASION DE SUPERBES TABLEAUX

Nous engageons d'une façon toute spéciale nos lecteurs à faire l'acquisition des belles peintures oléographiques suivantes, mises en vente par l'Office de la Presse religieuse, il est vraiment difficile de pouvoir se procurer des tableaux mieux faits, même en payant bien cher.

La Sainte-Cène, tableau de Léonard de Vinci des mieux réussis ayant 62 centimètres de large sur 39. Cette peinture oléographique sera certainement redemandée, prix 4 fr 50.

S. S. Léon XIII, avec camail de pourpre et bénissant, 42 centimètres sur 33, prix 3 fr. 50.

On édite en ce moment l'Ave Maria illustré pour faire pendant au Pater illustré.

Ece Homo et Mater dolorosa, superbes tableaux se faisant pendant, 37 centimètres sur 27, sans marge: prix 6 fr. les deux.

Envoi franco de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés, contre mandat-poste du prix marqué. Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, Paris.



A L'OCCASION DU CARÊME

L'Office de la presse religieuse vient d'éditer un très-joli chemin de la croix chromo-lithographie ayant onze centimètres sur sept, avec encadrement de papier très-fort couleur bois et découpé en forme de portail d'église. Les personnages sont très bien dessinés et coloriés avec goût. Envoi franco par la poste des quatorze stations contre mandat poste de 4 fr. 50 à l'Office de la presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

A L'OCCASION DES

PREMIÈRES COMMUNIONS

L'Office de la presse religieuse fournira tous les articles de première communion, tels que chapelets, médaillons en argent, aumônières, livres, porte-monnaie, etc., à des conditions tout à fait avantageuses et à plus d'un tiers meilleur marché que dans les magasins; les prochains numéros de l'Ami du Clergé donneront des prix.

PLUS DE MAUX DE DENTS

Par l'usage du Dentifrice odontalgique du docteur CHATRON, la carie est arrêtée, les dents chancelantes se raffermissent, les gencives molles et saignantes sont tonifiées, les aphtes même disparaissent, et les violentes douleurs sont guéries par l'odontalgique employé pur. Envoi franco, contre mandat de 2 fr. ou timbres-poste à M. Chatron, 63, rue des Saints-Pères, Paris.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 19. — PRÉDICATION : 3^e Dimanche de Carême : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, (Homélie), 3^e Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : *Beati mundo corde*. — CONGRÉGATION DU CONCILE : Chapelles des hôpitaux, privés, etc. Si les étrangers remplissent le précepte de la messe en y assistant au Saint-Sacrifice. Si l'évêque a le pouvoir d'y interdire leur admission. — LE JUBILÉ ACTUEL. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES. La chute prétendue du pape saint Libère. (Fin.) — CONSULTATIONS : Si l'on peut dater une délibération d'un conseil de fabrique prise en dehors du jour où la convocation aurait dû avoir lieu ? — N'y a-t-il pas d'inconvénient à se passer de l'autorisation de la commune et de la préfecture pour faire travailler à une église quand on a en mains les fonds nécessaires ? — Quand le gouvernement accorde un secours à une église, faut-il, pour pouvoir le toucher, que les travaux soient préalablement autorisés par le préfet ? — S'il est permis de faire travailler le dimanche un mahométan, etc. ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE. — LES GRANDES ORGUES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^{or} PALMÉ,
25, rue de Grenelle.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, par l'abbé NORDET, missionnaire apostolique. Ouvrage dédié à Mgr Fava, revêtu de l'approbation des évêques de Grenoble, d'Arras, de Dijon, d'Autun et de Nevers. Joli vol in-12. 2 fr., franco : 2 fr. 30.

L'auteur, mettant à profit tout ce qui s'est publié avant lui et puisant largement aux sources et dans des documents inédits mis à sa disposition, raconte avec un intérêt qui va toujours croissant et le fait de la célèbre apparition et les développements qu'il a pris dans le monde entier. En lisant ces pages, vous assistez aux péripéties du grand Événement. Que d'épisodes délicieux, que de scènes attrayantes, que de traits charmants ! Mais avant tout quelle sincérité dans le récit, quelle exactitude des caractères, quelle lumière sur les points obscurs ! quel accent de vérité partout !

Vous trouvez à la fois dans ce livre une lecture pieuse, un enseignement de haute portée, une œuvre de bon goût littéraire, et nous croyons pouvoir ajouter que ce livre pourra bien être le dernier mot sur l'Événement de la Salette.

EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉPÎTRES ET ÉVANGILES des dimanches et des fêtes de l'année, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. GUILLOIS ; 6^e édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. — 2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 629 pages. Prix : 6 fr.

Ce qui fait le principal mérite de cette édition, c'est la suppression de ce qui, dans les précédentes, n'était pas en rapport avec la liturgie romaine, aujourd'hui admise universellement en France. C'est l'addition des Epîtres et des Évangiles de toutes les principales fêtes de l'année ; de notions historiques et liturgiques suivies de réflexions pratiques et de prières ; de toutes les Leçons et Prophéties qu'on a coutume de lire pendant la messe, aux jours des Quatre-Temps, aux Vigiles et pendant la Semaine-Sainte. Grâce à ces améliorations, l'œuvre si estimée et si populaire du savant curé du Mans reste unique pour la forme et pour le fond.

LES ENSEIGNEMENTS DE NOTRE-DAME DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque. — Conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la Très-Sainte Vierge à Bernadette Soubirous, par l'abbé GINESTET, curé de Noailles. — 2 vol. in-12. Prix : 6 francs.

Le titre de cet ouvrage en explique nettement le but et la portée. En voici la méthode : l'auteur s'empare du fait caractéristique de chaque apparition, le résume en quelques lignes et en compose trois, quatre conférences. Exemple : Dans l'une des apparitions, la Sainte Vierge quitte Bernadette en s'écriant par trois fois : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! Ces trois mots frappent l'auteur, et il les traduit dans ces deux larges pensées : *Nécessité absolue de la pénitence pour le salut* (deux conférences) ; *la grande loi de la pénitence et nos jours contemporains* (deux conférences).

Le texte est fréquemment mêlé de citations empruntées à l'Écriture et aux Saints Pères : c'est la sève qui donne la vie au discours, la chaîne d'or qui en relie les pensées. Avec ce livre, on peut prêcher sur tous les sujets, et ce qu'il y a de mieux, sur les sujets actuels, puisque l'événement de Lourdes est l'événement de notre époque et pour notre époque.

LA VÉRITÉ EN RELIGION, par M. l'abbé J.-T. SÉNIGON. — 1 vol. in-12 de xi-386 pages. Prix : 6 fr.

« Cet ouvrage est le fruit d'une pensée généreuse. Témoin attesté des ruines et de la décomposition sociale que l'impiété opère chaque jour, vous avez résolu d'apporter votre pierre à la consolidation de ce double édifice également menacé, la Religion et la Société. De là votre travail, qui n'est autre chose qu'une démonstration suivie, dans un cadre restreint, de la vérité révélée ! Ce dessein de patriotisme chrétien inspire visiblement votre œuvre ; il communique à vos pages du mouvement, de la chaleur, parfois même une indignation qui ne manque pas d'éloquence. Je crois que votre ouvrage réalisera vos excellentes intentions et portera dans les âmes un rayon de cette vérité catholique si obscurcie, parce qu'elle est si peu connue. » — S. G. Mgr l'évêque d'Agen à l'auteur

SERMONNAIRES POUR LE CARÈME

LES ENSEIGNEMENTS DE N.-D. DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. Ouvrage approuvé par plusieurs évêques. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

LA DOCTRINE DU CHRÉTIEN, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. *Le Symbole des apôtres.* — *Les actes du concile du Vatican.* — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. *Fin du Symbole.* — *Le Décalogue et les Sacrements.* — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. *Suite des Sacrements.* — *Prière.* — *Sujets divers.* — 1 vol. de 541 pages.

IV^e VOLUME. *Sujets de circonstance.* — *Le Syllabus commenté.* — 1 vol. de 671 pages.

COURS DE CONFÉRENCES SUR LA RELIGION, par M. l'abbé A.-F. RUA. Troisième édition, retouchée et renfermant cinq conférences de plus que la deuxième, vingt-cinq de plus que la première, et d'autres additions très-considérables. — 3 beaux et forts vol. in-12, de xixv-351, 538 et 487 pages, impression compacte. 10 fr.

COURS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Couture. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519-xxviii pages très-compactes. 6 fr.

INSTRUCTIONS CHOISIES des grands prédicateurs sur les apôtres et les évangiles des dimanches et fêtes : BOSSUET, BOURDALOUE, MASSILLON, FLÉCHIER, etc., 4 beaux vol. in-12, de xxxvi-554, 512, 476 et 512 pages. 12 fr.

LE GUIDE DE CEUX QUI ANNONCENT LA PAROLE DE DIEU, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familiales et des catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

LE GUIDE DU PRÉDICATEUR d'après l'Enseignement catholique, sujets et plans de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. 3 vol. grand in-8°. 15 fr.

TOME I^{er}. — *Première partie*, comprenant les sujets variés appliqués aux divers textes tirés des épîtres et des évangiles de tous les dimanches et principales fêtes de l'année ecclésiastique. 4 vol. de vii-633 pages.

TOME II. — *Deuxième partie*, comprenant les sujets variés appliqués aux fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints. I. Du 1^{er} janvier au 30 juin, — 1 vol. de 378 pages.

TOME III. — *Suite de la seconde partie*, II. Du 1^{er} juillet au 31 décembre. 1 vol. de 357 pages.

LE PRÉDICATEUR, ou examen, d'après l'Écriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris, 1 vol. in-12 de xv-404 pages. 2 fr.

LE RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES. Conférences prêchées à la cathédrale de Chambéry par M. l'abbé C. ARMINJON, chanoine, missionnaire apostolique, etc. — 1 vol. in-8°, de xx-372 pages.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*, revue mensuelle, un an, pour la France, l'Algérie, la Belgique, l'Alsace-Lorraine. 12 fr.

Autres pays. 15 fr.

Un numéro. 1 fr. 25.

La collection forme 27 vol. in-8°, de 1851 à 1878 inclusivement. 200 fr.

I^{re} SÉRIE. 12 vol., de 1854 à 1862. 100 fr.

II^e SÉRIE. 12 vol., de 1863 à 1875. 100 fr.

III^e SÉRIE. 3 vol., de 1876 à 1878 inclusivement, le volume. 10 fr.

LA PRIÈRE CHRÉTIENNE, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims, 6^e édition, 2 vol. in-12, de 336 et 463 pages. 6 fr.

CONFÉRENCES SUR L'HUMILITÉ ET LES LECTURES, par le même. 1 fort vol. in-12, de xi-652 pages. 3 fr. 50.

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, par le même. 2 beaux vol in-8°, de ii-307 et 326 pages. 12 fr.

Le même ouvrage, 2^e édition. — 2 vol. in-18 Jésus, de ii-358 et 326 pages. 3 fr.

INSTRUCTIONS SUR L'ORAISON DOMINICALE, par le même. 1 vol. in-12, de 430 pages. 2 fr.

LA SAINTE COMMUNION, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par le même. — 1 vol. in-12, de vi-447 pages. 3 fr.

L'EUCCHARISTIE, avec une introduction sur les mystères, par le même. 3^e édition. — 1 vol. in-12, de viii-442 pages, sur beau papier, caractères elzéviens, titre rouge et noir. 3 fr. 50.

CONFÉRENCES AUX DAMES DE LYON, par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

TOME I^{er}. *De l'intelligence et du gouvernement de la vie.* 1 vol. in-12, de xii-350 pages.

TOME II. *De la vie surnaturelle dans les âmes.* 1 vol. in-12, de 372 pages.

CONFÉRENCES SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. — 1 beau vol. in-18 Jésus, de 296 pages. 3 fr.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. *Années 1868-1869.* 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. *Les épreuves et les joies de la famille.* — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

VITA JESU-CHRISTI. Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbata ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimi carthusianorum ordinis servatissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigollet, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 357, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

MÉLANGES ORATOIRES, par le R. P. CAUSSETTE. 2 forts vol. in-8°. 12 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

PRÉDICTION

TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME

Sujet tiré de l'Épître.

Estote ergo imitatores Dei.
(Luc, v, 1.)

Dans ce monde, selon le langage du grand apôtre, par état nous sommes tous des peintres, des copistes : *Prædestinavit conformes fieri imagines filii sui*. Avoir à se faire soi-même, n'est-ce pas la plus grande gloire du chrétien ? Avoir à se faire sur Dieu, quel plus beau modèle ; avoir à se faire pour l'éternité, quel avenir plus brillant ? Au seuil de l'éternité, l'ange de justice arrête chaque âme qui se présente avec l'œuvre de sa vie et lui demande quel est ce portrait, est-ce une copie de Jésus-Christ ? car on ne peut entrer au ciel que sous son nom. C'est pourquoi l'apôtre nous adresse ce conseil : *Induimini Dominum Jesum Christum*.

I. Pensez comme Jésus-Christ, c'est la règle de toute vérité.

II. Faites comme Jésus-Christ, c'est la maxime de toute vertu.

I. Jésus-Christ se présente à nous en nous disant : Je suis la vérité : *Ego suum veritas*. O Maître, je me fais votre disciple, je veux penser comme vous. Pour qu'une règle de la vérité soit vraiment telle, il faut qu'elle soit infaillible, il faut qu'elle soit manifeste. La pensée de Jésus-Christ a ce double caractère ; dès lors, nous avons à choisir entre le sens humain qui est un composé de la fascination, de la séduction des apparences des choses sensibles : on ne pense qu'à ce que l'on voit. Il se compose encore des opinions, des préjugés du monde : on croit tout ce qu'on dit.

L'esprit chrétien est la conformité de nos pensées avec les pensées de Jésus-Christ, c'est la pensée de Jésus en nous. Quoi de plus juste ? Est-ce qu'il n'y a pas dans chaque état, dans chaque corporation, un esprit propre ? On dit à un soldat : ayez l'esprit militaire ; on dit au prêtre : ayez l'esprit ecclésiastique ; on dit : aux enfants : ayez l'esprit de votre famille ; on dit à un chrétien : ayez l'esprit chrétien.

Quoi de plus facile ? Il n'est pas besoin de raisonnements il n'est pas besoin d'examen, il s'agit seulement d'avoir des yeux pour lire, des oreilles pour entendre, un cœur pour se soumettre. Pensez-vous comme Jésus-Christ ? Que pensez-vous, par exemple, de la triple concupiscence adorée dans le monde, maudite par Jésus-

Christ, et de ces béatitudes abhorrées du monde, bénies par Jésus-Christ ? Que pensez-vous de Dieu, de sa grandeur, de sa miséricorde, de votre salut, de votre âme ?

Quel serait le moyen de penser comme Jésus-Christ ? *Méditer*.

Il y a beaucoup d'hommes qui voient, qui parlent, qui rêvent ; mais très-peu qui pensent. Méditez donc, et alors ces vérités qui ne sont autre chose que la pensée de Jésus-Christ, à force de passer sur votre âme, finiront par s'y déposer, par pénétrer dans sa substance, et alors votre vie sera une vie de foi : *Justus in fide sua vivit*.

II. J'ajoute cette seconde maxime qui est la maxime de toute vertu : *Faites comme Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Notre-Seigneur se présente à nous et nous dit : Je suis la voie, *Ego sum via*. Eh bien ! moi je suis votre disciple et je veux faire comme vous, parce que je veux aller à la vie : *Ego sum via et vita*. Pour qu'une maxime de vertu soit vraiment telle, il faut qu'elle soit simple en elle-même, féconde pour nous. Dites : Je veux faire comme Jésus-Christ, rien de plus simple, rien de plus fécond. La philosophie dit bien à l'homme : Fais ton devoir, pratique la vertu ; mais si elle est très-forte pour commander, elle n'est pas très-habile à persuader. La religion nous montre Jésus-Christ et nous dit : Revêtez-vous du Seigneur : *Induimini Dominum Jesum Christum*. Par exemple, il s'agit de faire aimer le devoir : cela est difficile, parce que le devoir est accompagné de répugnance, il est suivi de grands sacrifices. Voulez-vous aimer le devoir ? Voici le secret : La Religion vous dit : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ et alors vous comprendrez que le devoir, c'est la volonté de Jésus en vous. Et après avoir gagné vos esprits à la vertu, il reste à gagner vos volontés. Aimer la vertu, qui amène avec elle le sacrifice, qui suppose le combat, voilà le difficile. La vertu, c'est le caractère de Jésus-Christ. Quand il s'agit de pratiquer la vertu, il s'agit seulement de contempler Jésus et de le reproduire en nous : *Inspice et fac secundum exemplar*. Donc, désormais, dans votre vie tout comme Jésus-Christ, vous penserez comme lui, vous voudrez agir comme lui.

Passages de l'Écriture Sainte. — *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (S. Joan., xiii-15).

Si diligitis me, mandata mea servate (Joan., xiv-15).

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi (I Cor., xi-1).

Mihi vivere Christus est et mori lucrum (Phil., i-24).

Facies secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte (Heb., viii-5).

Passages des Saints Pères.—Durum et grave videtur quod Dominus imperavit : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem et sequatur me; sed non est durum et grave quod ille imperat qui adjuvat ut fiat quod imperat. Quidquid enim durum est in præceptis, ut sit leve charitas facit (S. Aug.).

Tota igitur vita Christi per hominem quam suscipere dignatus est, disciplina morum fuit (S. Aug.).

Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu Christi meditari (S. Aug.).

Sujet tiré de l'Évangile.

Et Jesus erat ejiciens dæmonium,
et illud erat mutum.
(Luc. xi.)

Les nombreux miracles opérés par Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, avaient pour objet de prouver sa divinité. Toutefois, comme la bonté de Dieu est aussi grande que sa puissance, tous ses prodiges étaient utiles aux hommes. C'est en guérissant les malades et en ressuscitant les morts qu'il se montre Dieu. Le miracle, dont parle l'Évangile de ce jour, qui force le démon à sortir du corps de cet homme qu'il avait rendu muet, nous révèle la cause de ce mutisme spirituel dans lequel vivent un si grand nombre de pécheurs et nous montre comment ils peuvent recouvrer l'usage de la parole. Le blasphème des Juifs qui attribuent ce miracle à une connivence impie avec Béezébut, nous explique les motifs non moins absurdes sur lesquels les incrédules font reposer leur scepticisme. Le fort armé, chassé de sa maison, nous montre Jésus-Christ substituant l'Évangile à l'empire du démon. L'esprit immonde qui revient, est une leçon contre les dangers de la rechute, qui doit nous faire trembler.

En chassant le démon qui rendait cet homme muet, Jésus-Christ nous montre un des effets que le péché opère dans nos âmes. Non-seulement il nous rend aveugles en fermant nos yeux aux merveilles de la religion, non-seulement sourds en fermant nos oreilles à la parole divine, mais encore muets en liant notre langue. L'usage principal que Dieu veut que nous fassions de la parole est la prière. Le démon essaie de nous en inspirer le dégoût, de nous la rendre ennuyeuse, fatigante, importune. Alors on la néglige, on l'abandonne et l'on tombe dans le triste état de l'homme muet dont parle cet évangile.

La parole nous est aussi donnée pour confesser nos péchés, le démon emploie toute sa ruse à nous détourner de la confession. A la confusion salutaire qui devrait nous conduire au tribunal de la pénitence, il substitue la fausse honte qui lie notre langue et empêche les aveux.

Ceux qui disent que c'est par Béezébut qu'il chasse les démons sont l'image des incrédules de nos jours qui refusent de reconnaître les miracles et essaient en vain de les nier.

Le fort armé dont parle Jésus-Christ est le

démon. Il avait subjugué la terre et il en avait fait son domaine, il y régnait. Jésus est venu dans le monde pour détruire cet empire et y fonder le royaume de Dieu. Son triomphe est notre délivrance, et n'oublions pas cette importante maxime du Sauveur : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe.* Entre lui et le monde, il n'y a pas de milieu.

Qui n'est pas son disciple est, par cela même, son ennemi.

Il ne suffit pas d'être rentré dans la voie du salut, il faut y persévérer. Le démon veille, il ne faut pas s'endormir. Il rôde continuellement autour de la maison qui fut son domaine, il observe le côté mal gardé pour s'en emparer par force. *Veillez donc et priez*, nous dit Jésus-Christ. La vigilance et la prière, voilà les préparatifs efficaces contre les tentations. La prière obtient les grâces, la vigilance y correspond. Mais si une indolente négligence ou une aveugle présomption relâche notre attention, le Sauveur nous annonce le sort qui nous attend. L'esprit impur avec son abominable escorte reviendra prendre possession de l'âme qu'il avait abandonnée, et son retour rendra son nouvel état plus déplorable que celui d'où elle avait eu le bonheur d'être retirée.

Passages de l'Écriture Sainte. — Nunc judicium est hujus mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. (Joan. XII.)

Quid nobis et tibi, Jesu fili Dei? Venisti huc ante tempus torquere nos? (Matth. VIII.)

Aures tuæ audient verbum post tergum momentis; hæc est via, ambulate in ea, declinetis neque ad dexteram neque ad sinistram. (Isaïe, XXX.)

Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas. (Jerem. 2.)

Qui mortui sumus in peccato quomodo adhuc vivimus in illo. (Rom. VI.)

Passages des Saints Pères. — Diabolus veritate justitiæ, non violentia potestatis oppressus et victus fuit, quoniam Christum sine ullo peccati merito iniquissime occiderat, per ipsum justissime amitteret, quos peccati merito detinebat. (S. Aug.)

Postquam ab auctore deficit, inimicus Dei, inimicus item hominis ad imaginem ipsius constituti factus est; nos ut ejus opus odic persequitur, ut ejus imaginem insectatur. (S. Basil.)

Cibus mentis sermo. (S. Greg.)

Via Domini ad cor dirigitur, cum sermo ejus diligenter auditur. (S. Greg.)

OUVRAGES REMARQUABLES SUR LA PRÉDICATION, NOUVELLEMENT PARUS. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, chanoine honoraire de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture; nouvelle édition. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 — XLVIII pages très-compactes. 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseigne-*

ments de Notre-Dame de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, avec une « revue générale de la Prédication. » Un an, pour la France, l'Algérie, la Belgique, l'Alsace-Lorraine. 12 fr. — Autres pays, 15 fr.

CATÉCHÈSES ¹

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. (Luc. xi, 14.)

« C'est le propre du démon de rendre celui qu'il possède muet, c'est-à-dire de l'empêcher de confesser ses péchés. Cependant, pour chasser le démon, il n'y a pas d'autre moyen que de délier sa langue pour découvrir ses péchés au Prêtre. Voyez à ce propos ce qui regarde la Confession. » (C. C. Trid.)

La nature, la nécessité et les qualités de la Confession : tels sont les principaux points à développer en cette Homélie. C'est un sujet qu'il importe de traiter, surtout à l'époque de l'année où l'on doit se disposer à la Communion pascale.

I. *Qu'est-ce que la Confession ?* — C'est une accusation de ses péchés, faite à un Prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution. Elle a été divinement instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il donna à ses Ministres le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. En effet, le Sauveur dit aux Apôtres : « Recevez le « Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux « à qui vous les remettrez, et ils seront retenus « à ceux à qui vous les retiendrez. » (Joan. xx, 22-23.) Il réalisait ainsi la promesse qu'il leur avait faite en ces termes : « Tout ce que vous « lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout « ce que vous délierez sur la terre sera délié « dans le ciel. » (Matth. xviii, 18.) Par ces paroles il leur a communiqué, pour eux et pour leurs successeurs, le pouvoir de lier ou de délier en retenant ou en remettant les péchés; et en même temps, il les a rendus juges des consciences. Or, ils ne peuvent ni condamner ni absoudre le pécheur, sans discerner entre les péchés à retenir et les péchés à remettre. Mais comment feraient-ils ce discernement, si le pécheur ne leur avouait ses péchés ? Il faut donc qu'il paraisse devant leur Tribunal pour s'en accuser. C'est ainsi que la divine institution de la Pénitence prouve celle de la Confession. D'ailleurs, la divine institution de la Confession sacramentelle est fondée sur l'Écriture, comme on le voit par les textes précités. Or, ce que nous enseigne

à cet égard l'Écriture est confirmé par la Tradition et par la croyance générale et perpétuelle de l'Eglise, qui en est la dépositaire et l'interprète. C'est en vain que les Protestants attribuent l'établissement de la Confession au IV^e concile de Latran. Il suffit d'en lire le décret, pour reconnaître que son but était de fixer le temps où l'on devait s'approcher du Tribunal de la Pénitence. Ne pouvant reproduire les témoignages de tous les siècles en faveur de cette vérité, bornons-nous à celui de S. Clément, au I^{er} siècle. « Convertissons-nous de tout notre cœur, pour obtenir le salut du Seigneur, tandis que nous avons le temps de faire pénitence, » dit-il; « car, après que nous serons partis de ce monde, nous ne pourrions plus nous confesser ni faire pénitence dans le lieu où nous serons. » La Confession existait donc au I^{er} siècle. Donc elle remonte aux Apôtres, qui l'ont enseignée et pratiquée comme divinement instituée et ordonnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (I C. II, 181-182. — I S C. II, 572-582.) (1).

II. *La Confession est-elle nécessaire ?* — De ce que la Confession a été réellement instituée par Dieu, il résulte qu'elle est nécessaire et obligatoire pour tous les pécheurs. Suivant le concile de Trente elle est, de droit divin, nécessaire à tous ceux qui sont tombés après le Baptême. Car, dit-il, « Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant sur le point de monter au ciel, a établi les Prêtres, ses vicaires, comme des présidents et des juges auxquels seraient déferés tous les péchés mortels dont les Fidèles se seraient rendus coupables, afin qu'en vertu du pouvoir des clefs, qui leur a été donné pour remettre ou retenir les péchés, ils pussent prononcer la sentence. Car il est manifeste que les Prêtres ne pourraient porter ce jugement sans connaissance de cause, ni garder l'équité dans l'imposition des peines, si l'on ne déclarait les péchés qu'en général seulement, et non en particulier et en détail. De là, on conclut que les pénitents doivent énumérer en Confession tous les péchés mortels dont ils se sentent coupables, après une exacte discussion de leur conscience, encore que ces péchés fussent très-secrets et commis seulement contre les deux derniers préceptes du Décalogue, ces sortes de péchés faisant à l'âme de profondes blessures et l'exposant à de plus graves dangers que les péchés commis à la vue de tout le monde. » On voit par là que la Confession sacramentelle est tout à la fois de précepte divin et de précepte ecclésiastique. (I C. II, 183. — I S C. II, 583.) Quand la Confession devient-elle obligatoire pour le pécheur ? C'est quand il est à l'article de la mort ou dans un danger probable de mort et quand il ne peut, sans Confession, remplir un précepte auquel il est tenu, comme le précepte de la Communion. Mais doit-on se confesser, aussitôt après qu'on a commis un péché mortel ? On doit le faire le plus tôt possible, moralement parlant. Il est certain qu'on pécherait gravement, si l'on

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 181-182. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 581-582.

différait plus d'un an. De là ce troisième Commandement de l'Eglise : « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an. » La Confession est obligatoire pour quiconque a atteint l'âge de discrétion, ou sait discerner le bien du mal et la vertu du vice. Cet âge varie suivant l'esprit, le caractère et l'éducation des enfants. Mais, sauf quelques exceptions, c'est à sept ans que leur raison est suffisamment développée et qu'ils doivent s'approcher du Saint Tribunal de la Pénitence. Pour le temps de l'année où il faut se confesser, l'Eglise ne l'a pas déterminé. Cependant, comme elle nous prescrit de communier à Pâques, il convient de le faire à cette époque, afin de se préparer ainsi à la réception de l'Eucharistie. (I C. III, 165. — I S C. III, 899-904.)

III. *Quelles sont les qualités de la Confession ?* — Ce sont : la simplicité, l'humilité, la sincérité et l'intégrité. D'abord, la Confession doit être simple. Il faut en retrancher tout ce qui n'a point rapport à l'accusation de ses péchés. Ensuite, il est nécessaire que la Confession soit humble. Car c'est par l'humilité qu'on touche le cœur de Dieu, selon ces paroles que lui adresse le Prophète-Royal : « Vous ne rejetez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. » (Ps. L, 18). La Confession doit encore être sincère et faire connaître le pénitent tel qu'il se connaît lui-même, donnant pour certain ce qui est certain et pour douteux ce qui est douteux. Enfin, il faut qu'elle soit entière. On distingue l'intégrité matérielle et l'intégrité morale. L'intégrité matérielle consiste à déclarer en Confession tous les péchés mortels qu'on a commis ; et l'intégrité morale consiste à s'accuser de tous les péchés mortels dont on se souvient, après avoir soigneusement examiné sa conscience. Or l'intégrité matérielle n'est pas nécessairement requise ; car il est impossible d'accuser des fautes, qu'on ne croit pas avoir commises. Mais l'intégrité morale est de précepte, comme l'a déclaré le concile de Trente par le canon suivant : « Si quelqu'un prétend que, dans le sacrement de Pénitence il n'est pas nécessaire de droit divin de confesser en détail tous les péchés mortels qu'on se rappelle, après avoir fait un sérieux et diligent examen de sa conscience, même les péchés les plus secrets et ceux qui sont contraires aux deux derniers préceptes du Décalogue : qu'il soit anathème. » Comme les péchés se distinguent les uns des autres ou par leur espèce ou par leur nombre, il est nécessaire, pour l'intégrité de la Confession, d'accuser l'espèce et le nombre de ses péchés. On y doit aussi expliquer les circonstances, qui en changent l'espèce. « Car sans cela, » dit le concile de Trente, « les péchés ne sont pas entièrement déclarés par les pénitents ni connus des juges, pour lesquels il est impossible de bien juger la gravité des fautes et d'imposer aux coupables une peine proportionnée. Il ne suffit pas de confesser certains péchés, on doit les accuser tous absolument et sans aucune exception. En conséquence, celui qui, par honte, par crainte ou par malice, en omet un seul, rend sa Confession non-seulement nulle, mais

encore sacrilège. La Pénitence, qu'il profane ainsi, devient pour lui une cause d'anathème. C'est la mort qu'il y trouve, au lieu de la vie. La sentence d'Absolution, qu'il a surprise sur la terre, devient pour lui dans le ciel un arrêt de condamnation. « Je te absous, » lui dit le Prêtre. « Et moi, je te condamne, » dit Jésus-Christ. La Confession n'est pas sacrilège, lorsqu'on oublie involontairement un péché après un examen sérieux. Mais il faut l'accuser dans la prochaine Confession. Pour celui qui a caché des péchés, comme pour celui qui a manqué de Contrition dans ses Confessions précédentes, il doit réparer au plus tôt les Confessions qu'il a mal faites et recevoir de nouveau l'Absolution. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de confesser les péchés véniels, il est très-utile de le faire. Car l'Absolution que l'on reçoit augmente en nous la grâce sanctifiante. Aussi, bien que le concile de Trente n'oblige pas à les confesser, il déclare néanmoins qu'il y a « sagesse et avantage à les accuser, comme le démontre la pratique des personnes pieuses. » (I C. II, 184-192. — I S C. III, 584-602).

L'abbé REGNAUD.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ REGNAUD. — *La Somme du Catéchiste*, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages. Prix : 16 fr.

Le Catéchiste ou *Abrégé de la Somme du Catéchiste*, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes à 1 fr. chacun.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

II

BEATI MUNDO CORDE

La vie chrétienne est attaquée en nous, comme la vie sacerdotale, par les habitudes d'incontinence. En quoi consiste l'essence de la vie chrétienne ? le voici : L'âme est la vie du corps, dit saint Augustin, et Dieu est la vie de l'âme. Or, nul péché plus que celui-ci ne sépare Dieu de l'âme. Les trois canaux par lesquels nous aspirons Dieu en nous, ce sont les trois vertus de foi, d'espérance et de charité. Comme elles sont théologiques, ayant Dieu pour objet immédiat, elles le saisissent, elles l'appréhendent, elles le scellent dans notre âme, et, quand nous sommes pénétrés de cet élément adorable, c'est la vie ; quand il est absent, c'est la mort. Aucune passion n'est plus opposée que le sensualisme à cet ordre sublime, car il pénètre en devastateur aux bases d'une telle économie, et il la ruine en renversant, l'une après l'autre, les trois colonnes qui la soutiennent.

Votre foi, d'abord, n'est-elle point subordonnée aux délicatesses de votre chasteté ? Règle générale, voici les conditions de cette vision cé-

leste en vous : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* (1). *Intelligam in via immaculata* (2). *Qui facit veritatem venit ad lucem* (3). La raison enest évidente ; la volupté est un orage, et l'effet immédiat de tout orage est d'obscurcir la pureté de l'atmosphère ; voilà pourquoi, ajoute saint Paul, celui qui est plongé dans les profondeurs de l'animalité ne voit pas jusqu'aux sommets où Dieu habite : *Animalis homo non percipit ea quæ Spiritus Dei* (4). Eh bien ! ô douleur de l'Eglise ! ô profondeur de la misère humaine ! le prêtre lui-même n'échappe point à ces effets s'il en affronte la cause.

A sa première chute, il se releva promptement, confus de son parjure et brisé par ses souvenirs de sous-diaconat ; à la seconde, il pleura moins ; à la troisième, il commença à se plaindre lui-même ; à la quatrième, il s'excusait ; à la cinquième, il doutait de la possibilité de la victoire, et, partant, de la grâce et du devoir. Saint Ambroise l'avait prédit : *Ubi cœpit luxuriari, incœpit deviari a fide* (5). Et, depuis, combien de fois, après ses coupables ivresses, sa tête ne s'est-elle point inclinée, de lassitude sous le poids d'un peut-être ! Combien de fois, si les remords de la passion satisfaite ne l'ont point jeté à genoux, ces secousses désordonnées ne l'ont-elles point poussé au blasphème !

Tous les grands apostats de la vérité furent profanateurs désespérés de leur chasteté ; et si Luther est devenu un nouveau Lucifer dans son monastère, à qui la faute, sinon aux convoitises d'une chair qui appelait Catherine Bora ? et si Montan a divisé l'Eglise après avoir fait des miracles, à qui l'attribuer, sinon à l'influence de Priscille ? enfin, si, de nos jours, un prêtre célèbre est tombé du haut de sa grande chaire dans les écarts d'un vieux catholicisme libertin, à qui la responsabilité ?... Passons et ne leur faisons pas l'honneur de les nommer !

Comme elles sont dignes de regrets les lumières qui s'éteignent, alors, dans l'esprit des voyants d'Israël ! Regardez ce prêtre dégénéré : autrefois, la clarté lui arrivait de tous les côtés ; chaque événement, chaque joie ou chaque larme, chaque parole ou chaque lecture étaient pour lui comme une révélation, dans laquelle il vivifiait la félicité naïve de ses convictions ; mais, un jour, il s'endormit dans les orgies abrutissantes du plaisir sensuel, et, depuis, il ne voit plus du côté des Cieux : *Ambulabunt cæci* (6). Autrefois, il avait des émotions dans la prière, des élans privilégiés qui lui donnaient cette certitude mouillée de pleurs, durant laquelle on voit Dieu par l'amour, suivant la céleste parole de saint Augustin : *Amare, videre est* ; mais, aujourd'hui, l'ivresse d'une grossière sensibilité lui a bouleversé le sens, et il n'aperçoit plus le soleil : *Everterunt sensum suum et non viderunt solem* (7).

Le voilà, maintenant, cet oracle du bon Dieu qui n'en parle qu'officiellement, et balbutiant une morale qui fait douter de sa bonne foi, parce qu'il ne se l'impose pas : *Non dabunt cogitationes quia spiritus fornicationum in medio eorum* (1). Le voilà, ce conducteur de la paroisse qui ne sait plus se conduire, qui se compromet sans vouloir le croire, qui ne voit rien autour de lui, mais qui est vu, et qui légèrement sceptique, peut-être, à la parole qu'il prêche, défère à des caprices insensés avec un culte superstitieux. Le voilà, soyez témoin... soyez plus effrayé encore ! car la foi, semblable aux anges de Sodome, a déserté cet esprit, parce qu'il s'est enseveli dans la chair : *Non permanebit spiritus, quia caro est* (2).

Ah ! il en coûte de se l'avouer, c'est un triste jour celui où il faut s'accuser de cette déchéance ; mais si les retraites n'agissent plus sur vous, si les grâces extraordinaires ont perdu leur vertu pour votre âme, en réalité n'est-ce point parce que votre foi a baissé ? Pauvre incrédule ! que je vous plains ! A d'autres il fut dit de voir et de toucher pour se convaincre : quel moyen de conviction vous restera-t-il, à vous qui voyez et touchez chaque jour sans en être impressionné ? D'autres demandèrent d'assister à des miracles pour se convertir : quand vous convertirez-vous, vous qui faites chaque jour des miracles et qui ne les voyez plus ? Convenez-en ! ce n'est point le progrès de l'intelligence, ce sont les troubles de l'âme qui produisent cette éclipse des saintes vérités, car rien n'a plus d'affinité avec la lumière que la sérénité.

Et, en peignant une telle ruine, aurais-je tracé un tableau d'imagination ? J'avoue que j'ai passé longues années de mon ministère sans connaître ce phénomène ; maintenant je l'ai entrevu, et que Dieu vous épargne l'horreur d'un tel spectacle ! Au moment de la première révolution, le jésuite Feller composait, sur la perte de la foi dans les prêtres, un discours effrayant : un souffle de ces courants sinistres va-t-il passer de nouveau sur notre tribu ? Le matérialisme du jour, comme la négation de Voltaire, préparerait-il un autre 93 qui fera, à la fois, tomber des têtes et des colonnes dans la maison d' Dieu ? Je l'ignore ; mais les ravages opérés dans certains temples vivants m'épouvantent ; le danger de prochains écroulements me fait parfois trembler ! J'ai entendu des apostats annoncer leur mariage au monde par les journaux, en déclarant qu'ils ne se débauchent que par excès de vertu. J'ai vu des transfuges de notre sanctuaire aller cacher, derrière la frontière suisse, une foi et des mœurs indignes du pays qui entendit leur première messe. Peut-il y avoir plus grande abomination, auprès des autels, que le scepticisme des prêtres !

Ah ! si vous êtes de ces exceptions laissez-moi prendre les verges du divin Maître pour purifier son temple. Oui, puisque vous n'en êtes plus que l'histoire, non le sérieux ministre, sortez ! il faut avoir le courage de la sincérité quand on n'a pas celui de la fidélité ! Sortez, vous dis-je,

1. Matth. v, 8.

2. Ps. c, 1, 2.

3. Joann. iii, 21.

4. 1 Cor. ii, 14.

5. S. Ambr.

6. Soph. ii, 17.

7. Dan. xiii, 9.

1. Osée, v, 4.

2. Gen. vi, 3.

et partez pour Genève, patrie de votre sacerdoce félon!

Mais non, je me suis trompé, revenez, mon cher ami, car les larmes m'étouffent en vous faisant cet adieu; revenez à vous-même, lavez-vous et vous verrez : *lavi et video* (1). La vérité perdue est une reine outragée chez qui on ne rentre pas sans se plonger, à la porte, dans de purifiantes ablutions, et ce que l'on ne comprend pas dans la captivité des seps on le saisit dans une voie immaculée : Dieu de nos autels, faites-nous aimer ces victoires de séraphin qui nous préservent de tant de douleurs et de misère, car, en vous perdant par le vice impur, nous vous perdons deux fois, dans notre innocence et dans nos convictions.

(A suivre.) R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux forts beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. — II^e Partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 vol. in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

CONGREGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

CHAPELLES PUBLIQUES

La porte sur la rue est-elle une condition pour une chapelle publique? Chapelles des hôpitaux, prisons, etc. Les étrangers remplissent-ils le précepte de la messe en assistant au saint sacrifice dans une chapelle? L'ordinaire a-t-il le pouvoir de défendre l'admission des étrangers? Affaire traitée par la S. Congrégation du Concile les 25 janvier et 15 février 1879.

Les chapelles des hôpitaux et des autres établissements publics ne sont pas considérées comme des oratoires privés. C'est pourquoi on ne les comprend pas dans le décret du concile de Trente, qui défend de célébrer le saint sacrifice dans les maisons particulières. Lorsque le Saint-Siège accorde l'oratoire domestique, une clause du bref pontifical réserve aux indultaires le privilège d'entendre la messe dans cet oratoire, de façon à remplir le précepte ecclésiastique des dimanches et fêtes d'obligation.

Nul doute que les personnes qui demeurent dans les hôpitaux et autres établissements publics remplissent le commandement de l'Eglise par l'assistance au saint sacrifice dans les chapelles de ces maisons. Mais les étrangers ont-ils

la même faculté? Peuvent-ils en sûreté de conscience se contenter de la messe à laquelle ils assistent dans une chapelle qui n'est pas *publique*, au sens strict, en ce que la porte sur la voie publique n'existe pas? L'ordinaire a-t-il le pouvoir de déclarer que les étrangers dont je parle ne remplissent pas le précepte ecclésiastique, et doivent par conséquent entendre une autre messe dans une église, ou chapelle vraiment publique?

Il y a sur ce point, semble-t-il, quelque divergence parmi des jurisconsultes, et même dans les décisions des hauts tribunaux ecclésiastiques.

D'une part, les chapelles des hôpitaux, des prisons, etc., sont communément réputées publiques, quoiqu'elles n'aient pas de porte sur la rue. Ainsi, une décision de la S. Congrégation du Concile du 18 février 1628, porte que les chapelles établies dans les hôpitaux ne sont pas comprises dans le décret du concile de Trente, et qu'elles participent aux privilèges des églises.

Le cardinal Petra enseigne que sans aucun doute on remplit le précepte de la messe dans les chapelles des hôpitaux. (Commentaire sur la huitième constitution du pape Honorius III, num. 30.)

Depuis fort longtemps la population de Vienne, en Dauphiné, se rend en foule à la chapelle de l'hôpital les dimanches et fêtes, pour assister à la messe. En 1870, pendant que Mgr l'évêque faisait la visite pastorale, le curé portant plainte de ce que les églises paroissiales étaient délaissées, demanda que la messe de huit heures fût interdite à l'hôpital. Au mois de décembre, Mgr l'évêque rendit une ordonnance qui supprimait cette messe de huit heures. Les administrateurs des hospices demandèrent la révocation de l'ordonnance, qui préjudiciait considérablement au produit de la location des chaises. Tout ce qu'ils obtinrent fut que Mgr l'évêque permit de lire la messe de huit heures, portes fermées, seulement pour les personnes de l'établissement. Le prélat offrit d'ailleurs de dédommager à ses propres frais l'hôpital de tout le préjudice qu'il endurerait. Mgr l'archevêque de Lyon confirma, par décision du 20 décembre 1874, le jugement de son suffragant. Les administrateurs ont porté la question au Saint-Siège.

La cause a été traitée dans la séance du 25 janvier 1879 et examinée de nouveau le 15 février. La S. Congrégation du Concile, vu les circonstances spéciales, a cru devoir confirmer l'ordonnance de Mgr l'évêque de Grenoble.

Par conséquent les étrangers ne seront plus reçus à la messe de huit heures, les dimanches et fêtes.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr.

1. Joan. ix, 11.

LE JUBILÉ ACTUEL

Les difficultés, que l'on peut soulever à l'occasion du jubilé, que vient d'accorder à l'univers catholique Sa Sainteté Léon XIII, se rapportent à trois points : 1° à la nature de ce jubilé, à ce qu'il a de spécial ; 2° aux conditions prescrites pour le gagner ; 3° enfin, aux privilèges qu'il accorde. Nous diviserons donc notre travail en trois chapitres dans lesquels nous passerons successivement en revue les principales difficultés.

CHAPITRE PREMIER.

NATURE DE CE JUBILÉ : SES SPÉCIALITÉS.

On distingue deux sortes de jubilé : le jubilé ordinaire et le jubilé extraordinaire, que l'on nomme aussi jubilé *ad instar*. Le jubilé ordinaire est celui qui s'accorde à Rome tous les vingt-cinq ans : il est encore connu sous le nom de jubilé de l'année sainte. Le jubilé extraordinaire est celui que le pape accorde pour quelque circonstance particulière. Aucun doute n'est possible sur le caractère du jubilé actuel : c'est un jubilé extraordinaire.

II. Ce jubilé dure quatre-vingt douze jours : « A Dominica prima quadragesimæ, lisons-nous dans l'indult pontifical, nimirum a die secunda martii usque ad diem primam junii inclusive, quæ erit Dominica Pentecostes. »

III. Si un paroissien est, durant tout ce temps, absent de son domicile, le jubilé pourra être prorogé en sa faveur. « Concedimus vero, ajoute l'indult, ut navigantes et iter agentes, ubi ad sua domicilia, seu alio ad certam stationem se receperint, operibus supra scriptis peractis, et visitata sexies ecclesia cathedrali vel majori aut parochiali loci eorum domicili, seu stationis hujusmodi eandem indulgentiam consequi possint et valeant. »

Mais jusqu'à quand les navigateurs ou voyageurs seront-ils admis à profiter du privilège dont s'agit ? Les bulles de jubilé extraordinaires n'accordent assez souvent qu'un bref délai, quam primum. Il n'en est pas de même ici. Le Souverain Pontife n'ordonne point aux navigateurs et aux voyageurs de poser les conditions prescrites aussitôt après leur retour dans leurs foyers. Nous pensons, dès lors, que d'une part, ils pourraient attendre un mois avant que de commencer les œuvres du jubilé, et, d'autre part, nous ne leur refuserions point pour les accomplir le même temps qu'aux autres fidèles.

IV. Peut-on, en réitérant les œuvres du jubilé, le gagner plusieurs fois ? Distinguons, d'abord, entre l'indulgence du jubilé et les autres privilèges du jubilé. — 1° Pour ces derniers, il est évident qu'on ne peut en jouir qu'une seule fois : « hac vice et in foro conscientie duntaxat... absolvere possit et valeat (confessarius) » dit le

Souverain Pontife en parlant des privilèges, autres que l'indulgence. Or, pour l'interprétation de cette clause, dont il avait aussi fait usage, Benoît XIV nous renvoie à sa bulle *Inter præteritos*, où nous lisons : « Illum qui semel illarum (gratiarum) particeps factus est prima vice, qua jubilæum consecutus fuit, iterum earum participem fieri non posse, si post primam jubilæi acquisitionem iterum in censuras inciderit, aut casus reservatos commiserit, vel novis votorum commutationibus aut dispensationibus indigeat. » En se servant des mêmes termes que Benoît XIV, Sa Sainteté Léon XIII est certainement présumée leur donner la même signification puisqu'Elle ne déclare pas le contraire. La formule *hac vice* est donc ici synonyme de *semel*.

V. 2° Quant à l'indulgence, à notre avis, il n'est pas non plus possible de la gagner plusieurs fois. Cela nous paraît résulter d'abord du contexte de l'indult, d'après lequel une indulgence plénière est accordée à celui qui dans l'intervalle y indiqué, aura fait les œuvres prescrites. Un autre argument se tire de la concession de Benoît XIV, qui permet expressément de gagner plusieurs fois l'indulgence du jubilé de l'année sainte. Cette clause n'est-elle pas une preuve que le Souverain Pontife refuse cette faveur quand il ne l'exprime pas ? Deux considérations, (1) la durée du jubilé et la difficulté des œuvres prescrites, notamment des visites d'églises, avaient porté, en outre, Benoît XIV à prendre pour l'année sainte la mesure dont nous parlons. De ces deux motifs, le premier pourrait, dans une certaine mesure, être invoqué pour le jubilé actuel, dont la durée est de beaucoup supérieure à ceux concédés en pareille circonstance par les prédécesseurs de Sa Sainteté Léon XIII. Mais, en ce qui concerne le second, la disproportion est trop considérable. En effet, tandis que six visites seulement sont exigées par les lettres apostoliques du 15 février 1879, les Romains et les habitants de Rome doivent, pour le jubilé de l'année sainte, visiter quatre basiliques trente fois pendant trente jours consécutifs ou interrompus, et les étrangers quinze fois pendant quinze jours différents. Notre opinion est enfin plus conforme aux principes qui régissent la matière des indulgences, principes que nous trouvons consignés dans un décret de la S. Congrégation des indulgences, en date du 16 novembre 1678, confirmé par Innocent XI et légalement promulgué : « Semel autem duntaxat in die plenariam indulgentiam in certos dies ecclesiam visitantibus concessam, vel aliud pium opus peragentibus lucriferi. » Telles sont les raisons pour lesquelles nous estimons que,

1. « Etenim considerantes minime hic agi de duarum hebdomadam jubilæo (c'est la durée communément assignée aux jubilé extraordinaires) verum de jubilæo, quod annum integrum perdurat, non de operibus injunctis agi, quæ pluries in die adimpleri possint, quemadmodum fit, quando plenaria indulgentia illis conceditur, qui certis ac præscriptis diebus certam ecclesiam visitaverint... verum de visitationibus agi numero non paucis Basilicarum quæ inter se dissitæ ac distantes sunt, quæque nonnisi multis ac distinctis diebus fieri possunt, minime dubitavimus declarare posse pluries per annum sanctum injuncta opera iterando sanctam indulgentiam acquiri. »

s'il n'intervient point un nouvel acte du Saint-Siège, on tenterait vainement, en réitérant les œuvres prescrites, de gagner l'indulgence plusieurs fois. Toutefois, comme on peut toujours douter si on l'a réellement gagnée, nous ajouterons avec Mgr. Bouvier : « On peut essayer sans inconvénient, de gagner l'indulgence, en répétant les œuvres. » Si les fidèles ne gagnent pas ainsi l'indulgence, ils auront toujours le mérite de leurs œuvres pieuses.

VI. Peut-on appliquer aux défunts l'indulgence du jubilé actuel ? L'affirmative est consacrée expressément par les termes des lettres pontificales. « *Annuentes etiam ut hæc Indulgentia animabus quæ Deo in caritate conjunctæ ex hac vitâ migraverint per modum suffragii applicari possit et valeat.* »

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA CHUTE PRÉTENDUE DU PAPE LIBÉRIUS

II

Montrons maintenant que Libérius a toujours professé la foi catholique. Ce qui jusqu'ici est hors de doute, c'est qu'à son retour à Rome il n'était pas tombé dans l'hérésie d'Arius. En admettant pour un instant qu'Athanase aurait été condamné par Libérius, il ne s'en suivrait pas que le pontife eût embrassé l'erreur arienne, pas plus qu'entrer en communion avec les hérétiques ne prouverait chez le pape l'admission même de l'hérésie ; enfin, en accordant qu'il souscrivit une des formules de Sirmium il n'en découle pas, comme conséquence, qu'il ait propagé les mauvaises doctrines.

Trois formules furent dressées à Sirmium : l'une en 351 contre Photin, la seconde en 357, la dernière en 359. Nous allons prouver que, si le pape en souscrivit une, ce ne peut être que la dernière.

D'après les écrivains ecclésiastiques, le formulaire écrit dans la dernière assemblée de Sirmium était l'œuvre de Marc d'Aréthuse, avec le consentement des semi-Ariens. Saint Hilaire dit, au contraire, que la pièce présentée au pape et dite par lui catholique, venait de Démophile (1). Ce ne peut être celle que nous examinons présentement. D'ailleurs, si Libérius a jamais souscrit une formule, il l'a fait avant son retour à Rome (358). Or, cette troisième porte la date de 359. Enfin, il n'y a pas, comme le remarque Baronius, lieu de dire ici qu'il aurait favorisé l'hérésie, puisque la formule porte que « le Fil a, tout à fait et en tout, avec le Père, une parfaite similitude. »

La seconde formule ne peut être purgée du crime d'hérésie, mais le pontife ne l'accepta pas. Osius fut le seul de ceux qui n'étaient pas Ariens à la recevoir, saint Hilaire le dit formellement. Dans le cas où le pape y aurait adhéré, les

Ariens n'auraient pas manqué d'y joindre son nom pour s'en prévaloir ; jamais ils ne l'osèrent. Le texte cité par saint Hilaire appartiendrait à Osius et à Potamon. Au contraire, dans la formule prêtée à Libérius, il n'est question ni de Potamon, ni d'Osius.

Reste la première formule, à la date de 351. Si Libérius l'approuva, on ne peut le taxer d'hérésie. La formule était en effet écrite de façon qu'omettant le mot *consubstantiel*, elle ne paraissait cependant rien contenir de répugnant aux dogmes de la foi catholique, touchant la dignité du Verbe. Tel pensait saint Athanase lorsqu'il écrivait, à propos des partisans de cette formule : « ... Nous sommes en tout du même avis ; ... il y a dissidence entre nous seulement sur un mot. » Il est vrai que l'omission du mot *consubstantiel* ne devait pas être tolérée, parce que le concile de Nicée avait décrété ce mot comme le rempart de la foi catholique, le renversement fondamental de la doctrine arienne. Les Pères de l'Eglise blâmaient donc ceux qui n'employaient pas ce mot, mais ils ne traitaient pas leur créance d'hérétique. Pour établir que Libérius approuva la présente formule en un sens hérétique, le cardinal de la Luzerne et autres ont apporté, comme preuves, des lettres du pontife, notamment celle qui commence par ces mots : *Pro Deifico timore*. Stilling-déjà cité et M. Edouard Dumont ont prouvé surabondamment que les lettres attribuées à Libérius sont apocryphes. Même caractère de fausseté présentent les anathématismes contre le pape, anathématismes que l'on a dit être l'œuvre de saint Hilaire. Conclusion : Libérius de retour à Rome se montra l'apologiste de la foi de Nicée ; on ne peut rien lui reprocher qui prouve qu'il avait souscrit, dans un sens hérétique, la première formule de Sirmium.

III

Si Libère eût prévarié après le concile de Sirmium, les Ariens n'avaient qu'à publier son adhésion, tandis que lui, pour se rétracter, devait demander un nouveau concile. C'est le contraire qui arriva. L'empereur et les semi-Ariens réclamèrent une seconde réunion qui devait se tenir à Séleucie pour les évêques d'Orient, à Rimini pour les prélats d'Occident. L'assemblée de Rimini fut la plus nombreuse qu'on eût encore vue. Mais, au lieu d'y produire la prétendue souscription du pape, on y reprit les affaires en l'état où les avait laissées le concile de Milan (347). Très-habiles, les Ariens donnèrent lecture d'une exposition de foi, orthodoxe en apparence, infectée d'hérésie dans la réalité. Chose étrange ! tous les évêques l'approuvèrent si bien que, selon l'énergique expression de saint Jérôme, l'univers s'étonna d'être arien. Mais aussitôt un homme dissipa cette alarme et cette incertitude : ce fut Libérius. Précédemment il avait répondu à Constance : *Quand je serais seul, la cause de la foi n'en serait point affaiblie*. Eh bien ! seul, après le concile de Rimini, il porta aux Ariens triomphants le coup décisif, en leur donnant le démenti, en cassant leur concile : c'est ce que nous appren-

1. Sixième fragment.

nent saint Damase et saint Sirice Sans doute il comptait de son côté les illustres exilés, Athanase, Eusèbe, Hilaire, comme aussi ceux qui n'avaient consenti que par surprise, mais ces derniers avaient besoin d'être avertis qu'on les avait trompés. Aussitôt la colère de l'empereur se déchaîna contre le pontife qui fut banni de Rome pour la seconde fois. Désormais la persécution paraissait résolue à ne rien ménager, mais Dieu étendit sa main sur le prince hérétique dont la mort rendit la paix à l'Eglise. Presque aussitôt le pape revint à Rome où il commença la construction de *Sainte-Marie-Majeure*, appelée pendant des siècles la *basilique Libérienne*, en témoignage de l'affection que les Romains nourrirent longtemps pour la mémoire de ce saint pontife.

Notes puisées dans la nouvelle édition de Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise* (Edition Palmé), tom. III, sous-
presse.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FR. collection de volumes, titres rouge et noir, de 4 à 500 pages. *Le droit du Seigneur au Moyen-Age*, par LOUIS VEUILLLOT; 3^e édition, augmentée d'un avertissement et d'un appendice, 1 vol. in-12 de xv-344 pages. — *La question de Galilée*, les faits et leurs conséquences, par HENRI DE L'ÉPINOIS, 1 vol. in-12 de 332 pages. — *Nouveaux éclaircissements sur l'Assemblée de 1682*, d'après les mémoires inédits du marquis de SOURCHES, prévôt de l'hôtel du Roi et grand prévôt de France, et autres documents peu connus, par le P. M. LAURAS, de la compagnie de Jésus, 1 vol. in-12 de 260 pages. — *Etudes et controverses historiques*, par LÉON GAUTIER, 1 vol. in-12, de viii-468 pages. — *De la révocation de l'édit de Nantes*, par LÉON AUBINEAU, 1 vol. in-12.

CONSULTATIONS

Q. — Quand on a besoin de réunir la conseil de Fabrique, en dehors des dates légales, peut-on sans inconvénient, pour éviter une demande d'autorisation, dater la délibération d'un jour légal précédent, où l'objet de la délibération aurait dû être discuté ?

R. — Assurément, quand il y a harmonie complète entre tous les membres du conseil, il n'y a pas d'inconvénient à antidater une délibération. Cela se fait plus ou moins dans toutes les administrations.

Mais nous nous garderions bien de conseiller d'agir ainsi. Au demeurant, ce serait une illégalité formelle, et rien n'est plus dangereux surtout dans le temps où nous vivons. Un conseil de fabrique — comme, du reste, tous les conseils, — peut être en paix la veille et en guerre le lendemain, et alors tout se réveille; la moindre mesure illégale peut devenir la source des plus grands ennuis.

Il est si facile de demander à l'évêque une autorisation pour une séance extraordinaire!

Elle ne se refuse jamais. Si c'est parce qu'on n'a pas tenu séance à la date légale, il suffit d'ajouter à la supplique ces mots: « pour remplacer telle réunion qui n'a pu avoir lieu en son jour ».

Nous le disons une fois pour toutes à nos chers confrères: *Qu'ils se mettent toujours dans la légalité, et ils seront inattaquables.*

Q. — Quand on veut faire travailler à une église et qu'on a en mains les fonds nécessaires, peut-on, sans s'exposer à des difficultés, se passer de l'autorisation de la commune et de la préfecture ?

R. — Même réponse: non, si la somme à dépenser dépasse un certain chiffre. Nous résumons en quelques mots la législation en matière de travaux d'église et de presbytère, — c'est tout un. —

Si le montant des travaux à exécuter n'excède pas la somme de cinquante francs dans les paroisses au-dessous de 1,000 âmes, ou celle de cent francs dans les paroisses d'une plus grande population, le *bureau des marguilliers* est en droit d'ordonner, *seul*, ces travaux.

Si le montant des travaux est de plus de 50 f., mais sans s'élever au-dessus de 100 fr. dans les paroisses de moins de 1,000 âmes, ou s'il est de plus de 100 fr. sans s'élever au-dessus de 200 fr. dans les paroisses de 1,000 âmes et plus, *le conseil de fabrique peut sur le rapport du bureau et sur un devis présenté par ce bureau, ordonner ces travaux*, mais à la charge de faire procéder à leur adjudication au rabais, ou par soumission, après trois affiches renouvelées de huitaine en huitaine (*Décret du 30 décembre 1809, art. 42*).

Dans ces divers cas ci-dessus, il n'est pas nécessaire de demander aucune autorisation à l'autorité civile. (*Circulaire du 6 août 1841*).

Il convient toutefois, surtout pour peu qu'on eût de doute sur l'utilité, l'opportunité ou le mode d'exécution des travaux, de consulter le préfet, afin que ce fonctionnaire n'ordonne pas plus tard l'interruption de ces travaux.

Si le montant des travaux doit dépasser les chiffres sus-indiqués, les plans et devis doivent être soumis au préfet, et ce n'est qu'après l'approbation formelle de ce fonctionnaire que ces travaux peuvent être adjugés et exécutés.

Il faudrait l'approbation du ministère si la somme à dépenser était de trente mille francs.

Observation que nous avons déjà faite pour un cas analogue: les règles que nous venons de tracer sont applicables, soit que la fabrique pourvoie aux dépenses sur ses propres ressources, soit que les fonds lui soient fournis par des bienfaiteurs.

Q. — Quand le gouvernement accorde un secours à une église, faut-il, pour qu'on puisse le toucher, que les travaux soient autorisés par la préfecture, et ne peut-il être reçu avant la demande d'autorisation ?

R. — La réponse à cette question se trouve dans le tableau suivant des formalités à remplir

pour une demande de secours. Les pièces à produire sont au nombre de neuf :

- 1° Les plans et devis des travaux projetés ;
- 2° Une délibération du conseil de fabrique ;
- 3° Le dernier compte et le dernier budget de cet établissement ;
- 4° Une délibération du conseil municipal ;
- 5° Le budget de la commune ;
- 6° Un certificat du receveur municipal faisant connaître : la quotité et la durée des impositions extraordinaires dont la commune est grevée ; — les dettes auxquelles elle a à faire face ; les fonds placés pour son compte au trésor, leur disponibilité ou leur affectation spéciale ;
- 7° Un relevé des recettes et dépenses ordinaires, d'après les comptes des trois derniers exercices ;

8° L'avis motivé de l'évêque diocésain ;

9° L'avis motivé du préfet, indiquant le montant de la dépense, les ressources locales qui y ont été affectées ainsi que le chiffre de la subvention à accorder.

(Circulaires du 29 juin 1841, — du 31 juillet 1844, — du 7 juillet 1845 — du 17 octobre 1850).

Q. — Est-il permis de faire travailler le dimanche un mahométan, un juif dans un pays où l'on n'a à sa disposition que des ouvriers de ce genre? Je suppose qu'il n'y a pas de scandale.

R. — Il est certain que ni les juifs, ni les mahométans ne sont tenus aux lois de l'Eglise dont ils ne sont pas les sujets. Ils sont en dehors, et de ceux-là, dit S. Paul, il n'a pas à juger, *quid mihi de iis qui foris sunt judicare* (I. Cor. 5). Or, la sanctification du dimanche est une loi de l'Eglise, non pas en tant qu'elle proclame le devoir de l'adoration, mais en tant qu'elle détermine le jour et la manière de pratiquer l'adoration et les autres devoirs. Dans ce dernier sens, le pouvoir législatif de l'Eglise ne s'adresse qu'à ses sujets, c'est-à-dire aux baptisés ayant l'usage de la raison.

La première conclusion est donc que les mahométans et les juifs peuvent travailler le dimanche, sans violer la loi chrétienne qui ne les concerne point.

Mais la question est autre, et la voici : Les chrétiens, étant soumis à la loi de l'abstention des œuvres serviles, peuvent-ils commander des travaux aux non-chrétiens, sous prétexte que ces derniers n'y sont pas soumis? Nous ne le pensons pas, pour la raison que la loi qui nous atteint ne nous défend pas seulement de travailler le dimanche, mais encore de faire travailler. Faire travailler, c'est travailler par procuration. L'esprit de la loi nous paraîtrait absolument méconnu, s'il en était autrement. Peu importe que le travailleur ne soit pas soumis à cette obligation, cette particularité ne retranche rien à sa force vis-à-vis de celui qu'elle concerne. Quand Dieu disait : « Ni toi, ni ton serviteur, ni ton bœuf, ni ton âne ne travaillerez le jour du sabbat, » évidemment le Seigneur n'édicte pas sa loi contre le bœuf et l'âne, mais bien contre le maître de ces animaux. Il nous semble qu'il y a parité.

Peut-être y aurait-il lieu à faire une distinction dans les circonstances. Vous commandez une montre à un horloger mahométan ou juif établi : qu'il fasse le travail dans son atelier le dimanche, ceci ne saurait vous regarder ; car vous avez le droit de commander une montre, et d'ignorer la manière, le temps et le lieu de son travail. Mais quand vous appelez un ouvrier à travailler chez vous le dimanche, vous donnez un ordre que la loi ecclésiastique vous défend de donner.

On a voulu établir une parité inadmissible. On a dit : Pourrait-on donner à ces mêmes turcs et juifs de la viande le vendredi, — bien entendu en supposant qu'il n'y ait ni scandale, ni mépris de la loi — (c'est l'hypothèse dans ces deux cas), et la plupart des théologiens répondent : Oui, parce qu'on n'est cause d'aucun péché, pas même matériel.

Pour la même raison, on peut faire travailler le dimanche, puisqu'on ne cause pas de péché ni formel ni matériel.

Nous nions la parité. On n'est point cause de péché pour les travailleurs, c'est vrai ; mais on en commet un soi-même en se dérobant par une subtilité à une loi positive qui atteint tous les chrétiens sans exception.

Pour dire toute notre pensée, nous nions l'hypothèse de notre correspondant, à savoir, qu'il n'y a pas de scandale. Il y en a toujours un plus ou moins grand. Quand bien même les arabes porteraient sur leur figure la trace indélébile de leur type et de leur nationalité, il y a parmi eux beaucoup de catholiques et quelques protestants : et le voyageur qui verra une escouade d'ouvriers dans la vigne ou le chantier d'un colon catholique, ne peut pas deviner quelle est leur religion ; et il sera justement froissé de voir ces mercenaires piocher et bêcher pendant que ceux qui les ont soudoyés sont peut-être à l'église écoutant un prône sur le troisième commandement de Dieu.

On ne doit pas seulement éviter le scandale, mais aussi donner de l'édification. Un croyant de Mahomet donnant l'hospitalité se garderait bien d'offrir une boisson prohibée par le Coran, quoiqu'il sache bien que l'Evangile ne la défend pas. Pourquoi les catholiques se montreraient-ils moins jaloux de leur sainte loi ?

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

PLANTATION DES ARBRES.

La plantation à demeure est l'événement le plus important dans l'existence d'un arbre. Sa vigueur, sa production tiennent en grande partie aux conditions bonnes ou mauvaises dans lesquelles a été pratiquée cette opération.

Les conditions nécessaires pour une bonne plantation sont nombreuses et il est important de les étudier en détail.

1° Distance que doivent avoir les arbres entre eux. — A ce sujet, les livres qui traitent

de l'arboriculture donnent des indications longues, minutieuses et souvent contredites par la pratique et la réalité des faits. Pour vous guider parfaitement en cette matière, voici une règle générale basée sur la manière dont croissent et se développent les arbres. Il est certain que le développement des racines d'un arbre est en rapport exact avec celui des branches; donc si vous voulez connaître la partie du sol qu'atteignent les racines mesurez la plus longue branche de l'arbre. Partant de ce principe, nous devons conclure que l'espacement nécessaire entre chaque arbre doit se calculer exactement sur le développement probable des branches. Ainsi nous plantons un noyer, nous savons que ses branches atteignent souvent 8 mètres et même davantage. Comme les branches se développent en tous sens, 8 mètres représenteront le rayon d'un cercle que nous devons accorder à ce noyer, afin que ses racines n'en rencontrent pas d'autres qui épuiserait le sol à son détriment.

Nous plantons un groseillier, ses branches atteignent en moyenne 60 centimètres; cette longueur nous indique qu'il doit y avoir entre chaque groseillier une distance de 1 mètre.

Voilà ce qui est exigé par les lois de la nature, mais l'homme lutte sans cesse contre elle, il fait des cultures *forcées*. Il remplace la quantité par la qualité; il refuse aux arbres de ses jardins la liberté, l'espace, mais en échange il les gorge d'une nourriture abondante et choisie; il en fait des esclaves gros et rebondis, mais non des hommes libres, vigoureux et robustes. Ainsi le jardinage n'est pas un art, car souvent il déforme la nature toujours si belle; mais il est une science et même une industrie. Ici il n'y a pas de poésie, mais l'utile et souvent l'agréable, car il est possible de créer un jardin productif et qui plaise en même temps aux yeux. Abandonnons aux privilèges de la fortune ces parcs avec leurs arbres séculaires aux rameaux gigantesques; contentons-nous du modeste espalier qui doit vivre dans un petit espace. Vous en ferez un préféré, vous mettrez continuellement à sa portée sa nourriture, et elle sera abondante et saine, afin qu'il produise des fruits exquis et qu'il en produise avec abondance et sans s'épuiser.

2° Préparation du sol pour les espaliers. —

Tout d'abord vous lui préparerez une demeure de choix afin qu'il se développe et grandisse surtout dès ses premières années; la terre en sera donc bien meuble au moins jusqu'à 80 centimètres de profondeur, sur une largeur d'environ 1 mètre 20 cent.; la terre de la partie supérieure sera rejetée au fond du trou ou du fossé, et celle de la partie inférieure (à moins qu'elle ne soit impropre à la culture), sera enrichie par des engrais de choix, parmi lesquels vous préférerez les fumiers bien consommés, le terreau, la cendre, les déchets de laine ou de soie, les eaux grasses; le tout bien mêlé à la terre avant la plantation. Il faut proscrire le fumier frais, il pourrait par la fermentation faire périr les jeunes arbres ou leur occasionner des maladies.

Je vous ai indiqué la distance *naturelle* à garder entre chaque arbre; mais comme nous faisons une culture forcée vous pourrez vous contenter d'environ trois mètres au minimum pour les espaliers à haute tige; pour ceux que vous treillagerez ou auxquels vous devez donner la forme de vase, etc. Si ce sont des cordons que vous voulez établir, 80 cent. peuvent suffire; mais ne dépassez pas ce minimum, car il faut se rappeler qu'en tout ceci nous *forçons* la nature. Nous pouvons la limiter, mais non la détruire.

3° *Plantation des espaliers.* — Maintenant que vous avez les arbres, que la terre est préparée, mettez la dernière main aux travaux nécessaires; c'est-à-dire faites la plantation proprement dite. Pour être bien et facilement exécuté, ce travail exige deux ouvriers et comprend les questions suivantes :

1° Habillage de l'arbre.

L'habillage consiste à couper l'extrémité des racines desséchées ou brisées à l'arrachage; la section doit être faite avec une serpette bien tranchante, un peu en biseau et de façon que la coupe du biseau repose à plat sur le sol, ceci est très-important; voici pourquoi: lorsque la coupe du biseau repose sur le sol, le cambium descend également tout autour de la plaie, y forme un bourrelet qui la recouvre très-prompement, et bientôt ce bourrelet donne naissance à des racines; tandis que lorsque la section a été faite en sens inverse, c'est-à-dire que la pointe du biseau est piquée dans la terre et la plaie en hauteur, le cambium descend à l'extrémité du biseau où il ne peut former un bourrelet, et la plaie reste à découvert. Alors la cicatrisation est impossible, l'émission des racines n'a pas lieu, alors toujours l'arbre souffre et quelquefois il périt.

L'habillage ne doit être appliqué qu'aux racines mutilées ou desséchées; celles qui sont restées intactes doivent être conservées avec le plus grand soin, car elles sont toutes terminées par des spongioles, et ce sont là les seuls organes ayant la faculté de puiser dans le sol l'eau et les substances nutritives qu'elle tient en dissolution et de les introduire dans l'arbre.

(A continuer).

F. U. S.

LES GRANDES ORGUES

L'orgue est, de tous les instruments inventés et combinés par le génie humain celui qui produit le plus d'effet sur l'intelligence et sur le cœur. Il n'est aucun homme qui puisse rester insensible aux torrents d'harmonie qu'il répand, aux accents majestueux ou mélancoliques de ses voix, à la grandeur sonore de son puissant orchestre.

Rien n'est plus beau assurément. L'orgue est nécessaire aux pompes religieuses, à la splendeur desquelles il concourt par ses incomparables mélodies; il n'est pas une cérémonie sacrée

où il n'intervienne, et bientôt on pourra dire qu'aucune église de la chrétienté n'est privée de ce merveilleux instrument.

Bientôt, avons-nous dit? Oui. Un grand industriel qui est doublé d'un grand artiste, vient d'inventer un système qui, tout en perfectionnant les orgues, les rend d'un emploi moins coûteux. La maison Fermis et Persil a trouvé le moyen d'abaisser considérablement le prix de vente des orgues, et pour s'associer utilement à leur vulgarisation elle inaugure une combinaison de crédits à longs termes, dont beaucoup d'églises n'ayant que des ressources médiocres, pourront profiter.

A l'Exposition universelle de 1878, le jury n'a décerné à MM. Fermis et Persil qu'une médaille d'argent : on avait à tenir compte, paraît-il, de circonstances et de considérations fort étrangères au vrai mérite. Il convient néanmoins de citer cette récompense, d'autant plus flatteuse, que les honorables facteurs d'orgues prenaient part, pour la première fois, à une Exposition.

Le système Fermis, dont il faut bien dire un mot, supprime les nombreux mécanismes, coûteux et encombrants, qui rendraient si difficiles l'établissement et l'entretien des orgues, remplace ces mécanismes par une transmission inaltérable à air comprimé. Les avantages qui en résultent seraient trop longs à énumérer. On peut cependant indiquer, et la douceur excessives des touches, et la répétition instantanée des notes des différents claviers, et la facilité de l'entretien, qui est chose essentielle surtout pour les églises situées loin des grands centres, et par conséquent des ateliers de réparation.

MM. Fermis et Persil viennent de fournir à l'église Saint-François-Xavier, à Paris, les orgues qui leur avaient été commandées par la Ville de Paris, et dont l'inauguration a eu lieu jeudi dernier, 27 février. Leur succès a été complet et les nombreux auditeurs de cette belle cérémonie garderont longtemps le souvenir des merveilles musicales qui y ont été exécutées.

« Le but, dit M. le comte du Moncel, membre de l'Académie des sciences, dans le rapport extrêmement élogieux qu'il consacre à ce beau travail, le but que s'est proposé M. Fermis dans la disposition nouvelle qu'il a appliquée aux grandes orgues de Saint-François-Xavier, a été de supprimer, comme dans les orgues électriques, les transmissions mécaniques délicates et encombrantes qui relient les différentes touches des claviers aux soupapes des tuyaux sonores et de les remplacer par des actions pneumatiques effectuées à travers des tubes dont la longueur et les contours sont dans les conditions ordinaires des orgues, sans influence sur les effets produits. »

Le rapport constate que M. Fermis a réussi, qu'il a atteint son but, que l'instrument est parfaitement construit, et offre beaucoup de ressources nouvelles.

Au point de vue spécial qui le concerne, le célèbre compositeur de musique, M. Léo Delibes, corrobore l'appréciation de M. le comte du Moncel, et le savant abbé Moigno, dont personne n'ignore la compétence en toute matière scien-

tifique déclare que M. Fermis a donné « le dernier mot du problème de la transmission aux tuyaux d'orgues de mouvements imprimés aux touches par les doigts. » Il ajoute que c'est là un succès éclatant, un véritable triomphe, et que l'orgue Fermis est devenu, un organisme rationnel dont le vent ou l'air comprimé est le seul moteur et l'âme.

Nous applaudissons au succès de M. Fermis, surtout en appréciant quels services réels il rendra aux nombreuses fabriques dont les ressources sont limitées, et qui seraient néanmoins si disposées à s'imposer des sacrifices pour orner le saint lieu de cet instrument si nécessaire.

Le clergé s'intéressera plus qu'on ne pense à la découverte ingénieuse dont l'application est admise dans une des plus belles églises du Paris moderne. Il sera reconnaissant envers le laborieux inventeur qui a su réaliser, au prix de tant d'efforts, un progrès vraiment utile, et si des éloges unanimes sont décernés à M. Fermis, il obtiendra encore, croyons-nous, de meilleures et de plus douces récompenses. C.-B.

ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

Saint-Valéry (Somme). — J'ai lu, il y a quelque temps, dans un journal religieux, l'annonce de la nouvelle Revue que vous venez d'éditer pour le clergé. Son programme me paraît répondre à un réel besoin. Elle traite de l'ensemble des questions ecclésiastiques, et elle est, par son prix, à la portée des petites bourses. C'est un service, monsieur, que vous rendez au clergé. Votre zèle pour la science ecclésiastique nous permet de croire que cette publication tiendra ses promesses. Dieu la bénira, j'en suis sûr. — B., prêtre.

Briçon-l'Archevêque (Yonne). — Votre *Ami du Clergé* est si intéressant et si utile à un prêtre, à un jeune prêtre, surtout par son côté pratique, que je serais vraiment fâché de ne pas m'y abonner. — E.

Charly (Aisne). — Je vous adresse ci-inclus un mandat de 8 fr., pour un abonnement à l'*Ami du Clergé*. Cette revue me paraît sérieuse et recommandable. Je ferai part de mes impressions à mes confrères du canton à notre prochaine réunion. Je fais des vœux pour le bon succès de votre œuvre *ad maiorem Dei gloriam et salutem animarum*. — G., curé-doyen, chanoine honoraire.

Tachaires (Gers). — J'ai été tellement satisfait en lisant votre dernier numéro de l'*Ami du Clergé*, que j'ai trouvé, comme par hasard, chez un de mes confrères, qu'à l'instant même je me suis décidé à vous écrire pour m'y abonner. Je suis convaincu que cette revue est appelée, à cause de la variété des sujets qu'elle traite, à rendre un immense service au clergé. — L'abbé S^r S.

Villadin (Aube). — Des préoccupations m'ont empêché de faire attention à votre *Ami du Clergé* pendant plusieurs semaines. Votre persistance à me l'envoyer finit par piquer ma curiosité, et je me mis à lire le n° 10 quand il m'arriva. Je fus si heureux de me trouver là comme chez moi, au milieu de tant de choses dont la connaissance nous est journellement nécessaire, que vite je cherchai tous les numéros précédents; et je m'empresse de vous envoyer aujourd'hui, en un mandat ci-joint, le prix de mon abonnement pour la présente année.

Merci de votre persévérance et de votre patience. Votre *Ami du Clergé* est fort bien nommé : il sera le mien, et je l'attendrai avec impatience chaque semaine. — R. curé de V.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS, — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

OUVRAGES SUR SAINT JOSEPH POUR LE MOIS DE MARS

Saint Joseph avocat des causes désespérées, nouvelles relations des faveurs spirituelles et temporelles obtenues par la toute-puissante médiation de ce glorieux patriarche, par le même, 1 vol. in-12, de VIII-432 pages. . . 2 »

Saint Joseph protecteur de l'Eglise, ses gloires et ses vertus, par C. VERHAEGE, prêtre de la Congrégation des Sacré-Cœurs (Picpus). Seconde édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. in-12, de XVI-504 pages. 3 »

Les gloires de saint Joseph dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé PERIGAUD, curé de Nocq-Chambérat, directeur de l'Œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance, avec l'approbation de Mgr. l'évêque de Moulins. Nouvelle édition. — 1 vol. in-12, de VIII-344 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'Œuvre*). 2 »

L'auteur de ce livre s'est proposé pour but d'accroître dans les âmes la confiance en l'intercession de saint Joseph, et de montrer en même temps combien il mérite le titre de *Saint Joseph de la Délivrance* et le crédit qu'il a pour le réaliser. Comme son titre l'indique, ce livre l'envisage sous un double aspect et dans tout l'éclat de son rôle de libérateur: d'abord sur le trône qu'il occupe dans la gloire du ciel, et ensuite sur les autels, où il reçoit ici-bas les honneurs de la vénération populaire; son élévation extraordinaire dans le sein de l'Eglise triomphante donne une idée de son haut crédit auprès de Dieu, et l'expansion providentielle de son culte dans l'Eglise militante dit assez dans quelle mesure il se sert de ce crédit divin en faveur des hommes.

Voici en quels termes Mgr Mermillod, dans une lettre adressée à l'auteur, apprécie cet important ouvrage :

- « Je vous félicite, Monsieur le curé, du volume que vous avez publié sous le titre : *Les Gloires de Saint-Joseph*. »
- « Votre livre vient à son heure. Vous avez su réunir, dans des pages substantielles et attrayantes, les motifs qui ont déterminé Pie IX à choisir ce grand Saint pour Protecteur de l'Eglise ; les pieuses considérations que vous faites développerons dans les âmes le culte d'honneur et d'imitation rendu au pur Gardien de la Sainte Famille. »
- « Recevez, Monsieur le Curé, l'expression de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur. »

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BION, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels.

Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique, 150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	— 250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	— 400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	— 180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BION, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Neuvaine à saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, pour se préparer à ses fêtes ou pour obtenir quelque grâce spéciale pendant la vie et à l'heure de la mort, par le R. P. HUGUET.

8^e édition. — 1 vol. in-32 de 64 pages. . . . 25

Trésor des serviteurs de saint Joseph, ou Manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux patriarche, contenant le *Psautier de saint Joseph*, la *Dévotion des sept dimanches*, un *Nouveau mois de mars des âmes pieuses* avec un grand nombre d'exemples inédits; le *Culte perpétuel*, la *Dévotion au cœur très-pur de l'auguste époux de Marie*, un choix de prières, etc., par le même, approuvé par Mgr. l'évêque de Moulins. 6^e édition, améliorée. — 1 vol. in-18, de XII-452 pages, avec lettres ornées. . . . 1 50

L'opportunité et les Raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque, par M. l'abbé B. BION. — 1 vol. in-12, de III-238 p. Prix. 1 50

Comme son titre l'indique, cet ouvrage a pour but de faire comprendre et admirer les merveilleuses *Opportunités* du culte relativement moderne rendu à saint Joseph, et la sagesse non moins merveilleuse de l'Eglise, qui l'a choisi pour son patron et lui a solennellement décerné ce titre glorieux. L'auteur veut en même temps faire comprendre, admirer, aimer, imiter le bon et grand saint Joseph, protecteur de l'Eglise persécutée dès son berceau, premier gardien du patrimoine temporel de la sainte famille, modèle des ouvriers et des maîtres, des princes et des sujets, des époux et des parents chrétiens, patron des voyageurs et des exilés, des mourants et des morts.

Dévotion quotidienne à saint Joseph, ou Visites au glorieux époux de Marie, tirées des œuvres de saint ALPHONSE DE LIGUORI, docteur de l'Eglise. — 1 vol. in-32 raisin, de 94 pages, orné d'une gravure. » 50

Cet ouvrage se distingue par son côté essentiellement pratique. La dévotion à saint Joseph y est enseignée jour par jour sous une forme toute nouvelle et surtout avec ses sentiments d'ardent amour et de tendre pitié qui caractérisent si éminemment l'auteur des *Visites au saint Sacrement*.

Laplague et Lefebvre,

anciens principaux clercs de notaire, 37, rue de Valois (Palais-Royal), Paris, Vente, achat et administration de propriétés rurales et urbaines. Prêts hypothécaires, 5 p. 100.

SEIERS

POUR IMPRIMER SOI-MÊME DE 1 A 10.000 EX. ÉCRITURE, PLANS, DESSINS, MUSIQUE OU CARACTÈRES Paul ABAT, 126, RUE D'ABOUKIR, PARIS. ENVOIS DES PROSPECTUS CONTRE 16 c. POUR AFF.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1 Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
- 2 Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3 Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4 Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5 Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le tout rendu franco en gare du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

que nous avons annoncé, l'Office de la Presse religieuse nous communique les renseignements suivants pour répondre aux nombreuses questions qui ont été posées par correspondance :

La réduction de prix (40 fr., au lieu de 150) a pu être établie grâce au nombre considérable de tableaux qui ont été retenus par la Maison et qui sont expédiés chaque jour par centaines ; les gravures, loin d'être détériorées, ont été tout particulièrement soignées par un tirage spécial.

Chaque tableau a 51 centimètres de hauteur sur 30 de largeur, sans marge ; les peintures étant à l'huile (oléographie), l'humidité n'est pas à craindre.

Les couleurs sont distribuées avec goût et la grandeur des personnages permet de les distinguer parfaitement d'assez loin. Les expressions sont heureusement reproduites, les costumes, les lieux et l'ensemble de chaque scène sont bien de l'époque de Notre-Seigneur. L'auteur de ces beaux tableaux a eu soin d'écarter la foule des soldats et des spectateurs pour porter son application aux personnages sur lesquels l'attention et la méditation doivent être appelées.

En considération de la réduction excessive des prix, qui met à 2 fr. 90 c. chaque tableau, il est évident qu'il n'est pas possible de fournir l'encadrement ; quant à la vitre, on ne s'en sert pas, ordinairement, avec les peintures à l'huile.

Les quatorze tableaux de Chemin de la Croix sont expédiés dans les 48 heures *franco* de port à domicile dès la réception d'un ordre accompagné d'un mandat-poste de 40 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

LES SANCTUAIRES ILLUSTRÉS DE LA SAINTE VIERGE

Magnifique volume grand in-octavo sur très-beau papier.

Au moment où les pèlerinages ont repris une grande faveur nous pensons être agréable à un grand nombre de nos lecteurs en les prévenant que l'éditeur ne possède plus qu'une centaine d'exemplaires des *Sanctuaires illustrés*. Ce bel ouvrage qui contient 52 gravures en taille douce et hors-texte, donne l'histoire des 52 principaux sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge ; il a toujours été vendu 18 francs et ce prix sera augmenté à mesure que l'édition s'épuisera. En vertu d'un traité avec l'heureux éditeur de cet ouvrage qui a eu un grand succès, l'Office de la Presse catholique procure les *Sanctuaires illustrés* au prix de 12 fr. (Ajouter 1 fr. pour recevoir *franco*). Prière d'adresser les demandes au plus tôt et les mandats qui arriveront trop tard seront immédiatement retournés sans frais. Ecrire directement à l'Office de la Presse catholique, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.



Le lins de sainte Hélène donna pour enseigne à son armée le *labarum* ou étendard qui représentait cette apparition miraculeuse, et l'histoire ajoute qu'à cette vue l'enthousiasme fut au plus haut point dans les rangs des chrétiens, qui vainquirent leurs ennemis supérieurs en nombre.

C'est le *labarum* de Constantin que représente exactement la gravure ci-dessus, et tous nos lecteurs voudront posséder ce pieux bijou qui est en même temps un signe de ralliement du chrétien. *Labarums* bronze doré ou bronze vieil argent 6 fr. 50 la douzaine, 3 fr. 50 c. les six, bronze d'or émaillé 14 fr. la douzaine, 7 francs les six, 4 francs les trois. Double face face vermeil 10 francs les trois, vieil argent, double face 9 francs les trois. Magnifique épingle massive vermeil émaillé 12 francs. Envoi *franco* contre mandat-poste à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

L'Office de la Presse religieuse vient d'éditer une image d'une beauté vraiment remarquable (format 10 centimètres sur 6). C'est un ange gardien qui veille sur un enfant (6 motifs par douzaine). L'image sur dentelle et glacée est magnifiquement peinte et finement dorée ; c'est un vrai chef-d'œuvre de miniature comme dessin et coloris. Envoi *franco* d'une ou de plusieurs douzaines contre mandat-poste de 1 fr. 30 c. par douzaine.

Les belles images que l'Office de la Presse religieuse a mises en vente dans ses bureaux ont un grand succès ; afin que chacun puisse toutefois se rendre parfaitement compte des sujets, la maison envoie *franco*, par retour du courrier, des échantillons assortis avec prix ; par 12, 25, 50, etc., contre mandat de 2 fr. 50 c. et au-dessus.

Ecrire directement à l'Office de la Presse religieuse,

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

BELLE OCCASION DE SUPERBES TABLEAUX

Nous engageons d'une façon toute spéciale nos lecteurs à faire l'acquisition des belles peintures oléographiques suivantes, mises en vente par l'Office de la Presse religieuse, il est vraiment difficile de pouvoir se procurer des tableaux mieux faits, même en payant bien cher.

La Sainte-Cène, tableau de Léonard de Vinci des mieux réussis ayant 62 centimètres de large sur 39. Cette peinture oléographique sera certainement redemandée, prix 4 fr. 50.

S. S. Léon XIII, avec camail de pourpre et bénissant, 42 centimètres sur 33, prix 3 fr. 50.

On édite en ce moment l'*Ave Maria* illustré pour faire pendant au *Pater* illustré.

Ecce Homo et Mater dolorosa, superbes tableaux se faisant pendant, 37 centimètres sur 27, sans marge : prix 6 fr. les deux.

Envoi *franco* de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés, contre mandat-poste du prix marqué. Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, Paris.

A L'OCCASION DU CARÊME

L'Office de la presse religieuse vient d'éditer un très-joli chemin de la croix chromo-lithographie ayant onze centimètres sur sept, avec encadrement de papier très fort couleur bois et découpé en forme de portail d'église. Les personnages sont très-bien dessinés et colorisés avec goût. Envoi *franco* par la poste des quatorze stations contre mandat poste de 4 fr. 50 à l'Office de la presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

A L'OCCASION DES

PREMIÈRES COMMUNIONS

L'Office de la presse religieuse fournira tous les articles de première communion, tels que chapelets, médaillons en argent, aumônières, livres, porte-monnaie, etc., à des conditions tout à fait avantageuses et à plus d'un tiers meilleur marché que dans les magasins ; les prochains numéros de l'*Ami du Clergé* donneront des prix.

L'ÉTABLE DE BETHLÉEM EN RELIEF

Est une belle construction qui aura du succès ; outre 20 personnages, cette planche est composée de diverses décorations comme palmiers, étable, animaux dont un éléphant, un dromadaire, moutons, etc. L'étable de Bethléem peut à volonté être transformée en adoration des bergers et adoration des Mages. Chaque personnage et objet porte un numéro correspondant à celui d'un carton auquel il doit être collé debout ; prix de la planche et du carton, 0,50 c.

Autres sujets : La chasse, 0,50 c. — Jeux d'enfants, 0,50 c. — Le berceau et la poupée, 0,50 c. — La basse-cour, 0,40 c. — L'étable, 0,40 c. — Les chiens savants, 0,50 c. — Les petits soldats, 0,40 c.

Les quatre saisons (4 planches), 2 fr. — L'histoire mutuelle en relief (7 planches et 7 notices) 3 fr. 50 c. — Les acrobates du cirque, 0,40 c. — Les combats de taureaux en Espagne, 0,40 c. — Une planche de huit belles roses, 0,40 c. — Dix-sept moyens de locomotion, voitures, bateaux, etc., la planche, 0,50 c.

Envoi *franco* pour toute commande de 2 francs.

Ecrire à l'Agence de Publicité.

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

Sous la forme facile et agréable d'un élixir vineux, le *Quina-Laroche* possède au plus haut degré les propriétés toniques, reconstituantes et fébrifuges du quinquina lui-même, dont il est l'extrait le plus complet. Ce n'est point une préparation banale ; mais c'est par excellence le médicament des *voies digestives*, du manque de force ou d'énergie, de *debilité*, de *convalescences* passereuses, etc. Quant aux *fièvres*, quelle qu'en soit la nature, il en fait disparaître toutes traces en peu de temps. A Paris, 22, rue Drouot, et les pharmacies.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 20. — PRÉDICATION : 4° *Dimanche de Carême* : 1° Sujet tiré de l'Épître, 2° Sujet tiré de l'Évangile, 3° Catéchèses. — A PROPOS DE NOTRE PRÉDICATION. — LE MANREZE DU PRÊTRE : *Beati mundo corde* (suite). — CONGRÉGATION DU CONCILE : Un ecclésiastique renvoyé du séminaire diocésain peut-il obtenir le consentement de son évêque pour faire agréer à un autre diocèse ? — LE JUBILÉ ACTUEL (2° article). — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Combien les persécutions furent sanglantes. — CONSULTATIONS : Messe de binage. — Un curé qui est seul dans paroisse, ne peut à aucun titre, un jour des rogations, supprimer la fonction du jour. — Obligation de chanter le *Salvum fac Rempublicam*. — S'il convient mieux de *dire* ou de *lire* un compliment à un évêque. — A qui revient le produit d'une quête dans une messe de mariage ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE. — Plantation des arbres.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^{or} PALMÉ,
25, rue de Grenelle.

LECTURES SUR LA PASSION

par M. l'abbé RAMBOUILLET, du clergé de Paris,
1 vol. in-12 de XII-360 pages, Deuxième édition.

Prix : 2 francs.

Excellent ouvrage à tous les points de vue.

Il contient une « lecture » pour *chaque jour* de carême, et *chaque lecture* elle-même contient de cinq à six pages de texte : c'est-à-dire qu'elle est assez longue pour pouvoir être simplement lue dans les pieuses réunions, et assez courte pour pouvoir être précédée ou suivie d'un commentaire.

Chez soi aussi, selon le temps dont on dispose, elle prête merveilleusement à la méditation ou en tient lieu.

L'ensemble du livre, la pensée-mère qui inspire et conduit l'auteur, c'est la Passion de N. S. J.-C. appliquée aux épreuves actuelles de l'Eglise poursuivie à la fois, avec un même acharnement, par les impies, certains gouvernements et la mauvaise presse. — Considérations profondes, élevées, à la lumière desquelles la foi se sent ravivée et la piété disposée à toutes les pratiques de sanctification et de réparation. — Ce n'est pas excellent, c'est *parfait* ouvrage que nous devons dire.

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES

DE L'ÉVANGILE

Avec une préface de Mgr MERMILLOD.

1 fort vol. in-12 de XII-644 pages, Prix : 3 f..

Divisions sommaires de l'ouvrage.

I. — VIE CACHÉE DE JÉSUS-CRIST comprenant *cinq* Enseignements tirés de : 1° sa Généalogie ; 2° son Annonciation ; 3° sa Naissance ; 4° sa Fuite en Egypte ; 5° son Baptême. — II. VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST, comprenant *dix* Enseignements tirés de : 1° son Jeûne et sa Tentation ; 2° son Sermon sur la montagne ; 3° ses Instructions à ses Apôtres (trois chap.) ; 4° son témoignage à l'égard de Saint Jean-Baptiste ; 5° Ses dénigrements par les Phariséens ; 6° ses Paraboles ; 7° ses Miracles. — III. PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST, d'où résultant *quatre* Enseignements de : 1° Jésus à Jérusalem ; 2° la Pâque ; 3° la Passion ; 4° la Résurrection.

En fait de livres de piété et d'édification, on ne saurait trouver rien de plus solide et de plus substantiel que les anciens : tout le monde est d'accord sur ce point. Or, les *Enseignements pratiques de l'Évangile*, composés sur le modèle des volumes de notre *Bibliothèque de piété des gens du monde*, sont extraits de S. Jean Chrysostome, et la traduction, sauf quelques légères modifications pour l'appropriation au temps actuel, est celle de l'abbé de Marsilly, recommandée par Bossuet. Ces noms, cette origine en disent plus que tout autre éloge.

SERMONNAIRES POUR LE CAREME

LES ENSEIGNEMENTS DE N. - D. DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GONESTET, curé de Noailles. Ouvrage approuvé par plusieurs évêques. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

LA DOCTRINE DU CHRÉTIEN, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. *Le Symbole des apôtres*. — Les actes du concile du Vatican. — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. *Fin du Symbole*. — *Le Décalogue et les Sacrements*. — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. *Suite des Sacrements*. — *Prière*. — *Sujets divers*. — 1 vol. de 541 pages.

IV^e VOLUME. *Sujets de circonspection*. — Le Syllabus commenté. — 1 vol. de 671 pages.

COURS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Couture. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvi-501 et viii-519-XLVIII pages très-compactes. 6 fr.

LE GUIDE DE CEUX QUI ANNONCENT LA PAROLE DE DIEU, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familiales et des catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

LE PRÉDICATEUR, ou examen, d'après l'Ecriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris, 1 vol. in-12 de xv-404 pages. 2 fr.

LE RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES. Conférences prêchées à la cathédrale de Chambéry par M. l'abbé C. ARMINON, chanoine, missionnaire apostolique, etc. — 1 vol. in-8°, de xx-372 pages.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*, revue mensuelle, un an, pour la France, l'Algérie, la Belgique, l'Alsace-Lorraine. 12 fr.

Autres pays. 15 fr.

Un numéro. 1 fr. 25.

La collection forme 27 vol. in-8°, de 1851 à 1878 inclusivement. 200 fr.

I^{re} SÉRIE. 12 vol., de 1854 à 1862. 100 fr.

II^e SÉRIE. 12 vol., de 1863 à 1875. 100 fr.

III^e SÉRIE. 3 vol., de 1876 à 1878 inclusivement, le volume. 10 fr.

CONFÉRENCES SUR L'HUMILITÉ ET LES LECTURES, par le même. 1 fort vol. in-12, de xi-652 pages. 3 fr. 50.

LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES, par le même, 2 beaux vol. in-8°, de ii-307 et 326 pages. 12 fr.

Le même ouvrage, 2^e édition. — 2 vol. in-18 Jésus, de ii-358 et 326 pages. 3 fr.

INSTRUCTIONS SUR L'ORAISON DOMINICALE, par le même. 1 vol. in-12, de 430 pages. 2 fr.

LA SAINTE COMMUNION, conférences aux dames du monde sur la communion pratique, par le même. — 1 vol. in-12, de vi-447 pages. 3 fr.

L'EUCHARISTIE, avec une introduction sur les mystères, par le même. 3^e édition. — 1 vol. in-12, de viii-442 pages, sur beau papier, caractères elzéviens, titre rouge et noir. 3 fr. 50.

CONFÉRENCES AUX DAMES DE LYON, par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

TOME I^{er}. *De l'intelligence et du gouvernement de la vie*. 1 vol. in-12, de xii-350 pages.

TOME II. *De la vie surnaturelle dans les dames*. 1 vol. in-12, de 372 pages.

CONFÉRENCES SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. — 1 beau vol. in-18 Jésus, de 296 pages. 3 fr.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. Années 1868-1869. 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. *Les épreuves et les joies de la famille*. — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

VITA JÉSU-CHRISTI. Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimum carthusianorum ordinis servantissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigollot, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 357, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

LE PARFAIT MANUEL DE SAINT JOSEPH à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. BONACCIA, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte Famille. 1 très-fort volume in-18. Prix : 3 fr.

Aucun autre titre ne saurait mieux exprimer le contenu et le mérite de ce livre, et c'est bien le manuel de dévotion à Saint Joseph, le plus complet et le plus parfait qui ait encore paru. Tout ce que la piété catholique a produit de plus élevé, de plus exquis en l'honneur du saint Patriarche, prières, neuvaines, offices, méditations, considérations, exercices divers et pratiques chrétiennes s'y trouve réuni et méthodiquement disposé.

1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr.

LES GLOIRES DE SAINT JOSEPH dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé PERIGAUD, curé de Nocq-Chambérat, directeur de l'Œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance, avec l'approbation de Mgr. l'évêque de Moulins. Nouvelle édition. — 1 vol. in-12, de viii-344 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'Œuvre*). 2 »

L'auteur de ce livre s'est proposé pour but d'accroître dans les âmes la confiance en l'intercession de saint Joseph, et de montrer en même temps combien il mérite le titre de *Saint Joseph de la Délivrance* et le crédit qu'il a pour le réaliser. Comme son titre l'indique, ce livre l'envisage sous un double aspect et dans tout l'éclat de son rôle de libérateur : d'abord sur le trône qu'il occupe dans la gloire du ciel, et ensuite sur les autels, où il reçoit ici-bas les honneurs de la vénération populaire; son élévation extraordinaire dans le sein de l'Eglise triomphante donne une idée de son haut crédit auprès de Dieu, et l'expansion providentielle de son culte dans l'Eglise militante dit assez dans quelle mesure il se sert de ce crédit divin en faveur des hommes.

Mgr Mermillod dit de ce livre qu'il vient à son heure et félicite vivement l'auteur de l'avoir écrit.

L'AMI DU CLERGÉ

PRÉDICATION

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sujet tiré de l'Épître.

In servitutum generans.
(Galat., VI, 22-34.)

Il ne s'agit pas seulement de livrer le monde à vos mépris, il faut soulever dans votre cœur une haine puissante, parce qu'il est un tyran cruel, un meurtrier des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Oui, c'est un tyran. Nous appelons tyrannie une puissance qui fait des esclaves, des martyrs, des apostats ; or, le monde emploie tous les moyens pour faire de ses amis des esclaves, des martyrs, des apostats. Et il use de trois sortes de persécutions : 1° celle de la mode ou des usages ; 2° celle de l'opinion ou du respect humain ; 3° celle des passions ou des plaisirs.

I. *Tyrannie de la mode.* De tous ces usages si vains et si ridicules du monde, un prophète a dit : Ces pauvres gens seront soumis à une loi mesquine et ridicule ; ils auront des tyrans qui s'amuseront à les persécuter, et *tyranni ridiculi ejus erunt* (Habac., I, 10). Est-il rien de plus pitoyable que cet esclavage de la mode ? Il vous prend d'abord votre temps. Car il vous force à changer trois fois par jour d'uniforme et de costume. Le matin, on donnera une petite heure à la première toilette ; l'après-midi, un peu plus de temps ; et le soir, pour la mise par excellence, ce ne sera pas trop de deux heures. Il vous prend encore votre argent. Il y a des lois pour la forme et pour la couleur de vos habits, cette mode vous prend votre argent. L'impôt que prélève sur votre fortune ce tyran si exigeant est quelque chose de sérieux. Il y a des personnes qui sont ravies d'être en grand deuil pour se soustraire à cette loi. La mode impose encore de véritables tortures. Vous voudriez être tranquille, et voilà que vous êtes obligé de faire une visite à une personne que vous n'aimez qu'à demi. Vous allez recevoir une visite d'une autre personne que vous aimez encore moins. On va vous mettre à la torture, on va surprendre les secrets les plus intimes de votre cœur, et l'on ira vous condamner à quelques pas plus loin. Qui dira toutes les souffrances imposées au corps par la mode qui souvent entraîne une âme faible jusqu'à l'apostasie. Langage contradictoire et opposé à la morale divine, parures opposées à la sainteté évangélique.

II. *Tyrannie de l'opinion.* Le respect humain et ses esclaves n'ont plus la liberté, je ne dis pas de parler, mais même de penser. Avant, après une action, ils sont là à regarder, trem-

blant qu'on ne les voie. L'esclave de l'opinion, s'il entre dans une église, n'osera pas faire le signe de la croix, se mettre à genoux. Il en est qui seraient bons s'ils étaient seuls, si tout le monde voulait leur dire : on ne vous regardera pas, allez à confesse, je fermerai les yeux. Ils iraient, ils seraient heureux ; mais ils sont arrêtés par ce mot fatal : qu'en dira-t-on ? *ad oculum servientes* (Eph. VI, 6). — La tyrannie de l'opinion ne fait pas seulement des esclaves, elle fait encore des martyrs. En effet, l'intelligence perd sa lumière, le cœur son mouvement libre ; on est contraint, comprimé. De plus, l'opinion condamne souvent à mort. L'homme mondain n'a-t-il pas armé la main de l'ami contre son ami ? Dans ces duels, n'est-ce pas l'opinion qui fait des victimes ? Enfin, elle conduit à l'apostasie. On vous parle de la foi, de la loi de Jésus-Christ : vous vous taisez. On débite devant vous des maximes en contradiction avec les vérités saintes : vous êtes de l'avis de celui qui a parlé. Ou bien on vous place entre Dieu et le monde en vous offrant des viandes défendues, et vous en mangez par lâcheté.

III. *Tyrannie des passions,* par conséquent des plaisirs du monde. Elles font de vous des esclaves, car c'est une vérité de vérité et d'expérience que celui qui commet le péché est esclave du péché. Ecoutez saint Augustin : Qui viendra briser mes liens de fer ? Je vous dis que je suis enchaîné : je ne peux pas rompre ces liens malheureux ! Elles font des martyrs ; elles dévorent le cœur qui a l'imprudence de les nourrir. Il y a deux supplices pour les âmes livrées à une passion : le supplice de la famine et le supplice du glaive. Les passions font le vide dans le cœur qui a besoin de se remplir de Dieu, de paix, de bonheur. Dieu amasse de la famine, entasse des besoins immenses dans ce cœur ingrat ; *Tamen congregabo super vos* (Ezech. V 16). Et puis le glaive, c'est-à-dire le remords qui livre l'âme à l'angoisse et à l'horreur de la mort.

Elles font des apostats. Quand un cœur met à la place de Dieu une passion, c'est elle qui est la divinité, c'est elle qui règne. Et elle porte le cœur de l'homme à une double négation de la divinité : la négation de l'incrédulité et la négation du désespoir. L'incrédulité : on ne veut plus croire à ce Dieu dont on redoute la justice, c'est une vérité d'expérience et saint Augustin nous révèle ce secret : *Deum nemo negavit unquam nisi is cui expediret Deum non esse*. Négation du désespoir : on ne peut plus, on ne veut plus lui donner son cœur ; on ne croit pas qu'il ait assez de miséricorde : j'en ai trop fait pour obtenir mon pardon ; j'ai livré le Saint ; et l'on abandonne son âme, on la laisse aller ainsi à l'abîme de l'éternité.

Songez donc que vous avez un bon maître, Jésus, qui a porté sa croix, qui a donné son sang.

Il a vaincu le monde, et par la foi vous pouvez le vaincre et vous affranchir de sa cruelle tyrannie.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere; si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciat te in gaudium inimicis tuis (Eccli. XVIII, 31).

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum (Matt. XVI, 24).

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ et captivantem me in lege peccati (Rom. VII, 23).

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis (Rom. VII, 23).

Passages des Saints Pères. — Jussisti, Domine, et sic est ut poena sua sibi sit omnis animus inordinatus (S. Aug.).

Malus, etiam si regnet, servus est, nec unius hominis, sed, quod gravius est, tot dominorum quod vitorum (S. Aug.).

Servilis est omnis passio (S. Amb.).

Unusquisque affectus et perturbatio, cum prævalet ac dominatur, animi nostri tyrannus existit (Gry. Nyss.).

Sujet tiré de l'Evangile.

Acceptit Jesus panem, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (Joan., 6.)

Les miracles du Sauveur sont marqués d'un triple caractère, il agit comme Médecin, comme Père, comme Roi. Comme médecin, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux malades; comme père, il nourrit ceux qui ont faim; comme roi, il commande aux vents, aux tempêtes et à la mer, et il oblige toutes les créatures à lui obéir. Dans le mystère de ce jour, il réunit ce triple caractère: il est médecin charitable, guérissant toutes sortes de malades; il est père, rempli de tendresse et d'amour pour ses enfants qu'il nourrit; il est roi, qui peut tout pour le bien de ses sujets, puisque de cinq pains, il nourrit cinq mille personnes. Ce miracle est la figure du sacrement de l'Eucharistie, où Jésus-Christ multiplie son corps, pain de vie, pour nourrir ses enfants; et il le multiplie non une fois, mais toujours; non pour un temps, mais pour l'éternité; non pour nous donner une vie passagère, mais une vie éternelle. Dispositions nécessaires pour manger ce pain céleste Jésus-Christ commence par guérir tous les malades qui se présentent à lui; par là il nous apprend que pour nous approcher de la Table-Sainte, nous devons d'abord guérir toutes les maladies de nos âmes. Il faut donc que la pénitence précède la communion. Le miracle de la multiplication des pains fut sans doute bien éclatant, mais cet acte de sa puissance n'a rien de plus admirable que celui qu'il opère continuellement dans la nourriture qu'il donne à tout le genre humain. Cependant nous sommes vivement frappés de l'un et insensibles à l'autre. En donnant à ce peuple le pain matériel, Jésus-Christ lui avait aussi distribué le

pain de la parole. Sachons nous-mêmes joindre une bonne parole à l'aumône que nous faisons aux pauvres. Avant d'opérer le miracle, Jésus prie; à son exemple, commençons toutes nos œuvres par invoquer Celui dont l'appui nous est nécessaire. C'est surtout en nous approchant du sacrement auguste où l'amour de Jésus-Christ le multiplie que doivent se ranimer et nos sentiments et leurs expressions, et n'oublions pas l'exemple que nous donne le peuple nourri par Jésus. L'effet fut de faire croire en lui.

Le Fils de Dieu ayant nourri cette grande multitude de peuple, ordonna à ses disciples de ramasser exactement tous les morceaux qui étaient restés, afin que rien ne fût perdu. Cette circonstance nous apprend que Jésus-Christ répand dans ce festin mystérieux toutes sortes de grâces: nous devons les recueillir et les conserver de crainte qu'elles ne soient perdues pour nous.

Passages de l'Histoire Sainte. — Quid bonum ejus est et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virginis. (Zach., 9.)

Edent pauperes et saturabuntur et laudabunt Dominum qui requirunt eum, vivent corda eorum in sæculum sæculi. (Ps. 21.)

Angelorum esca nutritivisti populum tuum et paratum panem de celo præstitisti illis sine labore, omne delectamentum in se habentem et omnem saporis suavitatem. (Sap. 16.)

Passages des Saints Pères. — Servatum manna usque ad solis exortum, ejus jam esse non poterat; cum oriente justitiæ sole ex splendidioribus Christi corporis et sanguinis sacramentis refulgentibus, cessarent inferiora et perfecta illa sumenda populo forent. (S. Amb.)

Pura igitur mens in omnibus, pura cogitatio, quia et sacrificium purum est. (S. Chrys.)

Panis grandium, panis fortium (S. Bonav.)

Panis Eucharisticus pharmacum immortalitatis est, mortis antidotum, vitamque in Deo concilians per Jesum Christum, medicamentum purgans vitia et pellens omnia mala. Sed idem indigno venenum et mors. (S. Ignat.)

Grand nombre de lecteurs de l'*Ami du Clergé* nous ont demandé d'indiquer une série d'instructions pour le Carême; nous répondons bien volontiers à leurs désirs, mais nous ferons observer, pour rester fidèles à notre programme, qu'il nous est impossible de donner les développements que quelques-uns peuvent souhaiter. Voilà pourquoi indiquons nous la collection de l'*Enseignement catholique* où ils trouveront traités d'une manière complète par les maîtres incontestés de la parole évangélique à notre époque, tous les sujets que nous signalons.

PREMIÈRE SÉRIE D'INSTRUCTIONS POUR UN CARÊME.

1. Le Salut. Combalot (1). 1^{re} série, tome II, pages 358
2. La Foi. — IX, — 173
3. Indifférence religieuse, Coquerneau. — II, — 160

1. Enseignement catholique. 28 vol. in 8°. Prix: 200 fr., payables 50 fr. par trimestre, chez Palmé, 25, rue de Grenelle.

4. Respect humain. Caussette. 2 ^e série, tome I, pages 149	
5. Les passions. — — — XI, — 567	
6. La conversion — 1 ^{re} série, tome IX, — 313	
7. Ignorance religieuse. Duquesnay. — II, — 533	
8. La prière. Combalot. — IX, — 15	
9. La parole de Dieu, Chevojon. 2 ^e sér., t. III, — 317	
10. Le péché. — — — X, — 146	
11. La mort. Mgr David. 1 ^{re} série, tome VI, — 351	
12. Le jugement. Duquesnay. — II, — 159	
13. L'enfer. Ventura, 1 ^{re} série, tome IV, pages 527, 647	
14. Le Ciel. Roche — VI, — 508	
15. La confession. Deplace. — IV, — 512	
16. La communion. — 2 ^e série, tome X, — 104	
17. La grâce. Caussette. — — — II, — 305	
18. L'Eglise. Mgr Baudry. 2 ^e sér., t. II, pages 580, 656	
19. Le dimanche. — — — X, — 512, 518	
	557, 563, 637, 643
20. Passion de N.-S. Duquesnay. 1 ^{re} sér., t. V, pages 132	
21. Pâques. Cœur. — — — XI, — 161	
22. Dévotion à la Ste Vierge. Brunet. — IV, — 243	
23. Persévérance. Caussette. 2 ^e série, tome II, — 264	

CATÉCHÈSES ¹

XVII

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Unde ememus panes, ut manducet hî? (Joan. vi, 5.)

« On pourra expliquer ici la Demande de l'Oraison Dominicale : « Donnez-nous aujourd'hui « notre Pain quotidien. » On doit faire observer que le Pain (dont Jésus-Christ nourrit le peuple au désert) avait la vertu d'apaiser aussi la soif, comme l'enseignent les Docteurs. Il en est de même du Pain Eucharistique, lequel sert aussi de breuvage pour les Laïcs. Voyez à ce sujet la Question relative à la Communion sous une seule espèce. » (C. C. Trid.).

La Demande de l'Oraison Dominicale, que nous avons à expliquer, a pour objet les biens spirituels et les biens temporels dont nous avons besoin pour accomplir notre destinée. Il s'agit donc ici non-seulement du Pain matériel nécessaire à la vie de notre corps, mais aussi du Pain spirituel nécessaire à la vie de notre âme. (I C. II, 32.— I S C. II, 107.) (1) Delà une double Question à résoudre en cette Homélie. Nous y ajouterons ce qui regarde les effets du Pain Eucharistique, pour nous conformer à l'avis du Catéchisme Romain.

I. — *En quoi consiste le Pain matériel dont nous avons besoin pour la vie du corps?* — Il consiste non-seulement dans la nourriture corporelle, mais encore dans le vêtement, le logement et tout ce qui est nécessaire à notre entretien. C'est pour nous une obligation de le demander à Dieu. Pour le premier homme vivant dans l'état d'innocence et dans le Paradis terrestre où le Créateur l'avait placé, il n'était pas difficile de se procurer les choses dont il avait besoin pour son corps. Il ne lui fallait ni vêtements pour se couvrir, ni habitation pour s'y

abriter, ni armes pour se défendre, ni remèdes pour conserver sa santé. Les fruits de l'arbre de vie lui suffisaient pour jouir de l'immortalité. Mais tout a été changé pour lui et pour ses descendants le jour où Dieu, en punition de sa funeste désobéissance, l'expulsa du Paradis terrestre. Depuis cette malédiction, nous sommes obligés, pour gagner notre Pain, de nous livrer aux plus durs travaux. Et combien de fois ne deviennent-ils pas stériles? Souvent les grains, que nous semons dans la terre pour en recueillir les fruits, sont étouffés par les mauvaises herbes ou détruits tantôt par les glaces de l'hiver, tantôt par les ardeurs de l'été et tantôt par le vent, la grêle et la rouille. Un instant suffit quelquefois pour rendre inutile tout le travail d'une année. D'où il résulte que, sans le secours de Dieu, nous ne pouvons rien faire, même pour la conservation de notre vie corporelle. Il faut donc que nous le priions d'assurer notre existence, en donnant à nos travaux la bénédiction sans laquelle ils ne rapporteraient aucun fruit. Voilà pourquoi nous devons lui dire chaque jour : « Donnez-nous aujourd'hui notre Pain quotidien. » Or le mot Pain; dans l'ordre matériel comme dans l'ordre spirituel, comprend tout ce qui est nécessaire à la vie de notre corps et embrasse, comme nous l'avons dit, non-seulement la nourriture corporelle, mais aussi le vêtement, le logement. Les Sophistes prétendent qu'il n'est pas permis aux Chrétiens de solliciter ces biens terrestres. Mais c'est là une grave erreur, aussi contraire à la foi qu'à la raison. Car l'Ecriture nous apprend que Jacob, faisant un vœu au Seigneur, disait : « Si le Seigneur est « avec moi, qu'il me garde dans le chemin où « je marche, qu'il me donne du pain pour me « nourrir et des vêtements pour m'habiller et « que je retourne heureusement à la maison de « mon père, le Seigneur sera mon Dieu; cette « pierre, que j'ai érigée en témoignage, sera « appelée Maison de Dieu; et je lui offrirai la « dime de tout ce qu'il m'aura donné. » (Gen. xxviii, 20.) Lorsque, dans cette Demande, nous disons : « Notre Pain, » il faut nous rappeler que nous devons l'acquérir par des moyens justes et légitimes, et non par la fraude et l'injustice. Ce que nous obtiendrions par des voies iniques ne nous appartiendrait pas et serait pour nous une continuelle source de remords. Si nous appelons ce Pain « nôtre, » c'est parce qu'il nous est nécessaire, et non parce qu'il suffirait de notre travail pour l'acquérir. Et si nous l'appelons « quotidien, » c'est d'abord parce que nous devons en demander, non pas une grande abondance, mais seulement la quantité nécessaire à notre subsistance; c'est ensuite parce que nous devons le demander tous les jours, parce que tous les jours nous en avons besoin et parce que nos propres forces ne suffiraient pas à nous en procurer même pour un seul jour. Mais pourquoi dire : « Donnez-nous » et non pas : « Donnez-moi? » C'est parce qu'un Chrétien ne doit pas songer uniquement à soi et qu'il est tenu, par la charité, de s'intéresser à son prochain; c'est aussi parce que Dieu ne nous dispense pas ses dons pour nous seuls et qu'il nous oblige à distribuer en aumônes ce

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-19

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 32. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 107.

qui nous en reste, après avoir satisfait nos besoins. (I C. II, 32. — I S C. II, 109-113.)

II. *En ce qui consiste le Pain spirituel dont nous avons besoin pour la vie de notre âme ?* — Il consiste dans les biens spirituels et surnaturels, savoir : la parole divine, la grâce et les sacrements. De même qu'il y a plusieurs sortes de nourriture pour le corps, de même il y a plusieurs sortes de nourriture pour l'âme. Ce sont la parole divine, la grâce et les sacrements. Et d'abord la parole divine est une nourriture nécessaire à notre âme. Car il est écrit : L'homme « ne vit pas seulement de pain, mais de toute » parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matth. IV, 4.) C'est la nourriture que nous offre la Sagesse, en nous disant : « Venez, mangez » mon Pain et buvez le Vin que je vous ai versé. » (Prov. IX, 5.) Elle nous communique, avec le Saint-Esprit : la foi, qui éclaire notre intelligence ; l'espérance, qui satisfait notre cœur en lui promettant la jouissance des biens célestes ; et la charité, qui affermit notre volonté dans la pratique de la vertu. Aussi Jésus-Christ l'appelle « esprit et vie. » Mais en vain la parole de Dieu frapperait nos oreilles, si elles n'étaient accompagnées de l'onction intérieure de la grâce. Sans la grâce, elle demeurerait stérile en nous, « comme une terre sans eau. » Or cette eau spirituelle de la grâce, où la trouverons-nous ? C'est principalement dans les Sacrements, mystérieux canaux par lesquels le Seigneur daigne nous la communiquer, selon cet oracle du Prophète : « Vous puiserez avec joie » de l'eau aux sources du Sauveur. » (Is. XII, 3.) Mais c'est dans l'Eucharistie surtout que consiste la nourriture de notre âme. Là, se trouve la manne cachée, promise au vainqueur. (Apoc. II, 17.) Car Jésus-Christ, qu'elle contient véritablement, réellement et substantiellement, est « le vrai Pain vivant descendu du Ciel. » (Joan. VI, 51. — I C. II, 32. — I S C. II, 108.)

III. *Quels effets produit en nous le Pain Eucharistique ?* — Il nous unit étroitement à Jésus-Christ, augmente en nous la vie de la grâce, affaiblit nos passions et nous est un gage de la résurrection glorieuse (I C. II, 130. — I S C. II, 443-446.) Quoique Notre-Seigneur ait institué et distribué l'Eucharistie aux Apôtres sous la double espèce du Pain et du Vin, il ne faut pas en conclure qu'il ait prescrit de l'administrer à tous les Chrétiens sous ces deux symboles. Il ne fait lui-même souvent mention que d'une seule espèce, lorsqu'il parle de l'Eucharistie ; « si » quelqu'un mange de ce Pain, » dit-il, « il vivra » éternellement. Le Pain que je donnerai, c'est » ma Chair pour la vie du monde. Celui qui » mange ce Pain aura la vie éternelle. » (Joan. VI 52-59.) D'ailleurs, la Communion sous les deux espèces n'est pas nécessaire, puisque Jésus-Christ est présent tout entier sous chaque espèce. Le Fidèle communiant seulement sous l'espèce du Pain le reçoit donc tout entier, comme le Prêtre communiant sous les deux espèces. Mais pour quelles raisons l'Eglise a-t-elle prescrit de ne donner la Communion que sous l'espèce du Pain aux Laïcs ? C'est d'abord pour ne pas

s'exposer à répandre par terre le Précieux Sang, danger très-difficile à éviter, quand il y a beaucoup de communians ; c'est aussi parce que l'Eucharistie devant toujours être prête pour les malades, on ne saurait la conserver longtemps sous l'espèce du Vin, qui s'aigrit promptement ; c'est aussi parce qu'un grand nombre de personnes ne peuvent souffrir ni l'odeur ni le goût du Vin ; c'est encore parce que, dans plusieurs provinces, on ne le trouve pas facilement et qu'il faut de grandes dépenses pour s'en procurer ; c'est enfin pour réputer, par cet usage universel, l'erreur des hérétiques prétendant que Notre-Seigneur n'est pas tout entier sous chaque espèce. L'Eglise a donc voulu, en ordonnant la Communion aux Fidèles sous la seule espèce du Pain, que la foi catholique fût ainsi manifestée d'une manière plus sensible à leurs yeux. (I C. II, 126. — I S C. II, 422-423.)

L'abbé REGNAUD.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ REGNAUD. — *La Somme du Catéchiste*, Cours de religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Fervéance, 4 volumes in-12 d'environ 1,000 pages. Prix : 16 fr.

Le Catéchiste ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes à 1 fr. chacun.

A PROPOS DE NOTRE PRÉDICATION

La forme si pratique et si utile qui, au témoignage de ses lecteurs, distingue dans toutes ses parties *l'Ami du clergé*, a suggéré à un prédicateur distingué l'idée suivante : il s'agit de publier des Sermons, Homélies, Catéchèses, Alloctions, Conférences, en brochures populaires, de manière à faire pénétrer ainsi dans toute la paroisse la parole de vérité.

Que d'hommes, en effet, dans la bourgeoisie, le commerce, les administrations, n'entendent jamais de prédication, parce qu'ils ne veulent pas, ou n'osent pas, ou ne peuvent pas se rendre à l'église. Grâce à ce système, une femme, une fille, une mère, une sœur glisse un sermon à l'homme qui lui est cher. C'est, qu'on nous passe le mot, la *prédication à domicile*. Les ennemis de la foi s'ingénient de toutes façons à la perdre : ingénions-nous de la même manière à la sauver.

Nous contentant aujourd'hui d'émettre l'idée, disons que toutes les brochures seront publiées en mêmes caractères, même papier, même disposition typographique, pour pouvoir être plus tard réunies en volume. A cet effet, des tables spéciales et des couvertures imprimées seront adressées à chaque souscripteur.

La première brochure vient de paraître ; elle est intitulée : *Le dogme de la mort, ses splendeurs, ses destinées*, par Mgr Gassiat, et va être suivie d'une deuxième, sous ce titre : *Le dogme de la vie*. C'est tout de circonstance : la Passion, la Résurrection.

Prix, par exemplaire, 50 centimes, franco par poste chez Palmé, 25, rue de Grenelle.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

II. — BEATI MUNDO CORDE.

Comme la foi, l'espérance est minée par les ravages de cette passion. L'incontinent est baloté entre deux sentiments opposés, et diversement contraires à l'espérance, la présomption qui se pardonne tout, le désespoir qui ne croit pas au pardon.

Examinez, d'abord, ce prêtre dévasté par les émotions de la volupté, interrogez son âme devenue métallique, quelle est la raison de sa froide sécurité? Il en est à cette phase des enivrements sensuels, où l'on se pardonne tout. Au lieu de s'incriminer, il s'apitoie sur lui-même. Il fut si entraîné, pourquoi serait-il puni? Il eut des fortunes et des occasions irrésistibles, comment lui seraient-elles sévèrement imputées? Où sont ceux-là qui ne paient point semblable tribut à la misère humaine? Est-ce qu'il y en a, même parmi les meilleurs, qui n'aient pas, une fois ou l'autre, chancelé sur leurs bases? Est-ce que la chasteté des saints n'est pas ou une trompeuse décoration, ou un manque d'occasion, ou un phénomène de tempérament?

Alors, le libertin du sanctuaire affirme à ses victimes que tout prêtre lui ressemble pour mieux triompher de leurs scrupules. Il calomnie le sacerdoce des autres, pour innocenter le sien; enfin, il se vautre avec parti pris et délectation dans le mal, suivant l'image effrayante employée par saint Pierre : *Sus tota in volutabro luti* (1), et, semblable à cet épervier, dont parlent les Pères, qui se laisse tuer sur la chair qu'il dévore plutôt que de s'en dessaisir, semblable à ce roi de Juda qui fut condamné à mourir en pleine ivresse, il n'est pas rare qu'il soit traîné par son péché jusqu'à l'enfer : *Usque ad inferos peccatum illius* (2).

Regardez, d'autre part, ce prêtre écœuré par les fatigues de son incontinence et qui n'ose plus regarder au ciel? Qui lui inspira cette frayeur de Dieu et ce dégoût de lui-même? Il en est à ce brisement, à cette prostration de la passion où le coupable ne croit plus à son pardon. Alors, le joug de l'habitude établit dans son âme de mornes désenchantements, peu à peu sa conscience s'abat sous le poids de cet anathème : *Neque adulteri, neque molles intrabunt in regnum Dei* (3), et il va chercher des diversions dans des excès désespérés : *Desperantes tradiderunt se impudicitiae* (4). C'est l'heure de ces paroxysmes effrénés où le désespoir provoque les chutes, et où la chute suscite de plus implacables désespoirs. C'est l'extrémité désolée où un pauvre habitué du saint autel est ballotté du vertige de la jouissance à celui du remords, et, quoique malheureux par son péché, sans cesse y revient comme à une liqueur enivrante pour s'oublier quelques instants.

Sans doute, il y a des heures de lassitude où il entend cette voix : *Prædicator es castitatis, non te pudet esse servus libidinis* (1), et il s'écrie un instant : Je me lèverai, *surgam*; mais le démon impur lui répond : Eh bien! j'irai en chercher sept autres et je ferai ma rentrée dans ma maison. Alors, regardez ce médecin qui guérit les récidives des autres, il change de confesseurs sans changer de vie, il épuise toutes les miséricordes, il use tous les conseillers, et, bientôt, beaucoup de prêtres de la contrée peuvent dire : Nous avons donné des soins à Babylone, *Babylone n'a pas été guérie : Curavimus Babylonem et non est sanata* (2).

Que Dieu vous garde, à jamais, de ce puits de l'abîme ou la volupté, procédant envers ses victimes comme Dalila, endort pour enchaîner; où Augustin, se roulant sous le poids de sa chaîne sans pouvoir se relever, s'écrie : *Ego eram qui volebam, ego eram qui nolebam* (3)! et en présence duquel saint Clément a écrit cette sentence de réprobation : *Impudicitia morbus immedicabilis* (4).

C'est au fond de ce gouffre qu'on entend parfois des prêtres, alléguant des excuses physiologiques à la décharge de leur dégradation, et disant à leurs vœux : Vous êtes une impossibilité. Oui, c'est une impossibilité, parce que vous avez étendu votre chair sur des couches trop molles, parce que vous l'avez excitée par des breuvages incendiaires, parce que vous lui avez versé toute sorte de stimulations dépravantes, et parce que vous avez oublié cette parole adorable : *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (5). Oui, c'est impossible, parce que vous jouez avec le péril, parce que vous vous mettez dans ce réseau magnétique tendu sur vos pas certaines occasions; mais il s'agit de savoir si ce qui est impossible dans cette sphère d'attraction où votre liberté va s'enlacer, n'était point très-possible en dehors d'une telle fascination.

Impossible! oh non! car, s'il en était ainsi, vous ne la traîneriez pas si péniblement la lourde chaîne qui vous attache! La conscience, qui est comme une pulsation, un retentissement de la vérité divine en nous, ne nous reproche point le mal dont nous ne sommes point coupables. Impossible! prêtres du Seigneur qui relevez les faiblesses des autres, vous ne croiriez donc pas à la grâce que vous distribuez! Vous ne compteriez pas sur les miracles que vous faites? en un mot, vous défieriez ce Dieu qui vous confia les pouvoirs de sauver, de vous sauver vous-mêmes?

Epargnez cette insulte à son tout-puissant amour. L'Écriture nous dit qu'il avance, et qu'il fait marcher les siècles devant sa face; qu'il paraît, et qu'il efface les empires coupables de son regard; qu'il secoue la terre par ses deux pôles et qu'il en fait tomber les impies. Il dit à Jérusalem : Tu te relèveras, il est obéi; il dit au temple : Tu te tiendras debout, son ordre

1. 2 Petr. II, 28.
2. Job, XXIV, 19.
3. Cor. VI, 19.
4. E pist. IV, 19.

1. S. Petr. Dam.
2. Jerem. LI, 9.
3. S. Aug. Confess.
4. S. Clém. Alex.
5. Matth. XVII, 20.

s'exécute (1) : et il ne serait point capable de remettre sur pied une misère comme la vôtre ? Dieu des vertus ! pardonnez à ces prêtres de peu de foi qui ont oublié vos miracles et les leurs, et qui se désespèrent quand ils sont à terre, comme s'ils n'avaient jamais eux-mêmes redressé les boiteux et ressuscité les morts !

(A suivre). R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages, Prix. 6 fr.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

EXCORPORATION ET INCORPORATION.

Un ecclésiastique renvoyé du séminaire diocésain doit-il obtenir le consentement de son évêque pour se faire agréer à un autre diocèse ? Cette question est traitée dans la cause présente.

Vers la fin de 1875, Jean Bertoldi, du diocèse de Turin, fit présenter à la S. Congrégation du Concile une supplique pour demander l'autorisation d'être agréé au diocèse d'Ivrée.

Mgr l'archevêque de Turin, consulté selon l'usage, adressa les renseignements suivants : « Ce jeune homme fut admis à porter l'habit ecclésiastique en 1873. Il fit au séminaire de Chieri la première année de philosophie et une partie de la seconde année. Il se conduisit fort mal, travailla peu, et ne cultiva en rien les vertus ecclésiastiques, quoiqu'il ne fût plus un enfant, car il avait 21 ans. Aussi le recteur du séminaire, quoiqu'il ne fût passivère, le directeur spirituel et les deux prêtres assistants me soumièrent-ils le cas, en m'assurant qu'ils ne pouvaient espérer une bonne réussite de ce jeune homme dans la carrière ecclésiastique. Je chargeai le recteur du séminaire de Turin d'examiner la question, de prendre des informations et d'exprimer son avis. Le recteur, personnage très-religieux, très-prudent et plein de zèle, m'assura qu'après mûre réflexion il ne pensait pas que ce jeune homme fût appelé à l'état ecclésiastique, et que, vu son âge avancé, il était à propos qu'il déposât la soutane et prit une profession séculière. Averti de ce qui se passait, le jeune homme en informa son père, qui s'adressa à Mgr l'évêque d'Ivrée. Ce prélat ayant promis de le favoriser, le père vint à Turin, alla voir le recteur du séminaire, et dit fièrement qu'il savait où mettre son fils et comment le faire ordonner prêtre, malgré l'archevêque de

Turin, et que Mgr l'évêque d'Ivrée le recevrait et l'ordonnerait. Il fit des menaces au recteur, s'il refusait les certificats d'étude et de bonne conduite. Craignant d'être traduit devant les tribunaux ou dénoncé dans les mauvais journaux, le recteur fut obligé de délivrer les certificats ; mais il se tint dans les généralités, sans dire un mot des mœurs du jeune homme comme ecclésiastique ni de sa vocation.

Dans une autre lettre, Mgr l'archevêque dit qu'il est à propos de laisser aux évêques le soin de juger des vocations. « Le système opposé produit de graves inconvénients, et met le trouble dans l'administration du diocèse. Si, lorsque l'évêque estime quelqu'un impropre au saint ministère et le renvoie du séminaire, le jeune homme peut recourir à Rome et obliger l'évêque à rendre raison de sa décision ; s'il obtient que la S. Congrégation désapprouve le jugement de l'évêque ; si ce jeune homme continue ses études dans un autre diocèse, et est ordonné ; s'il retourne dans son diocèse, malgré l'évêque, qui sera parfois contraint de se résigner à cette dure nécessité ; la discipline du séminaire recevra une dangereuse blessure, et le séminaire ne pourra produire les fruits de sainteté pour lesquels il a été établi. Le concile de Trente prescrit aux évêques de punir et même de renvoyer les séminaristes indisciplinés : « Discolos et incorrigibiles et malorum morum seminarios acriter puniat, eos etiam, si opus fuerit expellendo. » Le concile semble déferer à l'évêque le jugement définitif. »

D'autre part, Mgr l'évêque d'Ivrée communique d'excellents renseignements que l'avocat d'office ne manque pas d'opposer à ce qui précède.

Un ecclésiastique peut-il changer de domicile sans permission ? Voici ce que dit un savant canoniste, Passerini :

« Statuendum est nullius licentiam per se esse necessariam ad mutandum domicilium ; unde est quod clericus non indiget sui episcopi licentia ad hoc ut ad aliam diocesim se transferat ; et sic clericus pro sua libertate vere et valide acquirit domicilium in aliena diocesi, ad quam se transtulit... Quum domicilium acquiratur animo et libertate acquiruntis, hinc statim ac instanti, in quo quis se confert ad aliquem locum animo ibi perpetuo manendi acquirit ibi domicilium. »

DÉCISION. La S. Congrégation accorde l'incorporation au diocèse d'Ivrée, pourvu que le jeune homme fasse constater devant le chancelier de l'évêché qu'il a transféré son domicile, et qu'il promette sous la foi du serment d'y toujours demeurer. (25 août 1877).

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4^e d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^{er} Palmé, 25, rue de Grenelle).

LE JUBILÉ ACTUEL

CHAPITRE II. — CONDITIONS PRESCRITES POUR GAGNER LE JUBILÉ

VII. Les œuvres prescrites pour gagner le Jubilé sont au nombre de cinq : la visite des églises, le jeûne, l'aumône, la confession et la communion. Nous parlerons de chacune de ces œuvres, après avoir fait quelques remarques générales.

I. Remarques générales

VIII. D'après l'opinion la plus commune et en même temps la plus conforme au texte des Indults, les œuvres des Jubilés extraordinaires devaient autrefois être faites dans la même semaine. A l'exemple de Pie IX, Sa Sainteté Léon XIII s'est écarté de la formule ordinaire ; et, pour accomplir les œuvres qu'il prescrit, il n'impose d'autre terme que celui de la durée du Jubilé.

IX. L'ordre que les œuvres occupent dans l'Indult, n'est nullement obligatoire. Chaque fidèle peut commencer indifféremment par l'une ou par l'autre. Une seule chose est nécessaire pour obtenir l'indulgence du Jubilé, c'est que la dernière œuvre soit faite en état de grâce. Ce n'est, en effet, qu'au moment où l'on accomplit cette dernière œuvre, qu'on acquiert l'indulgence. Or, les indulgences ne sauraient profiter à ceux dont l'âme est souillée par le péché mortel. « Indulgentiæ non valent, dit saint Thomas, existentibus in peccato mortali », et le saint Docteur en donne un motif concluant : « quia nulli potest dimitti poena nisi cui jam dimissa est culpa »

X. Quoique l'état de grâce ne soit point nécessaire pendant tout le temps que l'on accomplit les différentes œuvres prescrites, il est cependant à désirer que toutes soient faites en cet état. Elles sont ainsi plus méritoires, attirent plus de grâces, et donnent une plus large part aux fruits du Jubilé. « Magis ad magis, porte à cet égard la Constitution *inter præteritos* de Benoît XIV, semper in votis habemus, ut visitatio ecclesiarum in statu gratiæ fiat, ac proinde vel post fructuosam confessionem, vel saltem post contritionis actum. »

XI. Les œuvres prescrites pour gagner le Jubilé doivent être des actes humains. L'homme ne doit pas agir d'une manière aveugle ; il faut qu'il sache ce qu'il fait, pourquoi il le fait. Les œuvres du Jubilé supposent donc la nécessité d'une intention dans celui qui les accomplit. Tous les auteurs en conviennent. Mais, tout en s'accordant sur le principe, ils se divisent lorsqu'il s'agit de déterminer quelle intention est requise. Pour nous, nous estimons que l'intention actuelle, ou au moins l'intention virtuelle, est de toute nécessité. La raison en est, dirons-nous avec M. le chanoine Loiseaux, que nous prenons pour guide dans notre travail, et à qui nous emprunterons à peu près toutes nos

solutions, qu'une action, qui peut être rapportée à différentes fins, a besoin d'être déterminée par la volonté à une fin plutôt qu'à une autre. Telles sont les œuvres prescrites pour le Jubilé, et il est bien sûr que l'intention interprétative ne les détermine pas à une fin, vu qu'elle n'a aucune existence dans l'esprit de celui qui agit : elle n'existe que dans l'intelligence de celui qui interprète ses actions. En outre, le Souverain Pontife exige ces œuvres par manière de convention. Il intervient une espèce de pacte entre lui et les fidèles. En vertu de ce pacte implicite, il leur remet la peine due à leurs péchés, à condition qu'ils accompliront à cette fin les œuvres qu'il leur prescrit. Pour remplir ce pacte, ne faut-il pas de toute nécessité que les fidèles aient en vue expressément ou virtuellement la récompense qui les attend, l'indulgence ?

XII. Pour gagner le Jubilé, il est absolument nécessaire de faire toutes les œuvres prescrites. Une faveur promise sous la condition de faire une chose ne peut, en effet, être obtenue, si la condition fait défaut. « Dicendum quod non existente conditione, écrit l'Ange de l'Ecole, non consequitur illud quod sub conditione datur : inde cum indulgentia adatur sub hac conditione, quod aliquis aliquid faciat vel det, si illud non exerceat, indulgentia non consequitur » Or, pour ne parler ici que des visites d'églises, les auteurs s'accordent à en considérer le nombre comme de rigueur, au point que, si l'on en négligeait une seule, on serait privé de l'indulgence du Jubilé.

II. Visite des Eglises.

XIII. Le passage des Lettres apostoliques, relatif à la visite des églises, est ainsi conçu : « Universis et singulis utriusque sexus Christi fidelibus in alma Urbe Nostra degentibus, vel ad eam advenientibus, qui sancti Joannis de Laterano, Principis Apostolorum et S. Mariæ Majoris Basilicas... bis visitaverint, ibique per aliquod temporis spatium pro Catholice Ecclesiæ et hujus Apostolicæ sedis prosperitate et exaltatione, pro extirpatione hæresum, omniumque errantium conversione, pro Christianorum Principum concordia ac totius fidelis populi pace et unitate, ac juxta mentem Nostram pias ad Deum preces effuderint... Cæteris vero extra Urbem prædictam ubicumque degentibus, qui tres Ecclesias ejusdem Civitatis, au Loci, sive in illius suburbiis existentes, ab Ordinariis locorum vel eorum vicariis seu officialibus, aut eorum mandato, et ipsis deficientibus, per eos qui ibi curam animarum exercent, designandas, bis, vel si duæ tantum ibi adsint ecclesiæ, ter, aut si duntaxat una, sexies, ...visitaverint... plenissimam omnium peccatorum suorum indulgentiam... concedimus et impertimur. » Les fidèles qui sont à Rome doivent donc, pour le présent Jubilé, visiter deux fois les trois Basiliques de S. Jean de Latran, du Prince des Apôtres et de Sainte Marie Majeure. Quant à ceux qui se trouvent hors de Rome, six visites leur sont également imposées. Ils auront à les accomplir dans les églises désignées à cet effet, et qui sont ceux chargés de le faire, ne peuvent dé-

(1) Voir l'Ami du Clergé, page 283,

signer que des églises de la même ville, ou du même lieu, ou des faubourgs.

XIV. Collet attribuait à l'Evêque le pouvoir de désigner, à défaut d'église, une chapelle, une croix ou autres choses semblables « La coutume l'y autorise, dit-il, et elle est raisonnable. » A la suite, Mgr Bouvier enseigne que, pour suppléer au nombre insuffisant des églises, l'Evêque peut, en vertu d'une coutume reçue partout, désigner une chapelle, un autel, une croix ou quelque autre objet de vénération publique. Déjà suffisamment condamnée par un décret de la sacrée congrégation des Indulgences, du 15 mars 1852, cette doctrine le fut encore plus formellement par une décision de la Sacrée Pénitencerie, du 25 janvier 1875, rendue au sujet du jubilé de cette même année. En présence des termes explicites de l'Indult actuel, le sentiment de Collet et de Mgr Bouvier nous paraît, dans l'espèce, absolument insoutenable.

XV. Mais rien n'empêche de ranger parmi les églises à visiter les oratoires publics, pourvu qu'ils soient affectés au culte public et qu'on ait coutume d'y célébrer la sainte messe, « dummodo ipsa oratoria (publica), dit une autre décision de la Sacrée Pénitencerie de 1875, sint publico cultui addicta, et in iis soleat missa celebrari. »

XVI. Une dernière difficulté se présente dans les paroisses qui ne possèdent, par exemple, qu'une seule église. Suffit-il de sortir de l'église et d'y rentrer de nouveau pour qu'on puisse dire qu'on a fait des visites différentes? Oui. Ainsi l'a déclaré la Sacrée Pénitencerie, dans sa décision précitée, publiée dans les *Acta sanctæ Ledis*, sans indication de date, mais que la *Nouvelle Revue Théologique* pense avoir été rendue, le 26 février 1875 : « Ad distinguendas visitationes necesse est et sufficit ut fideles egrediantur et rursus in eandem statutam Ecclesiam ingrediantur. »

XVII. Le Souverain-Pontife permet aux évêques de réduire le nombre des visites en faveur des chapitres et congrégations, tant de séculiers que de réguliers, des associations, des confréries, des universités et collèges de toute sorte, qui feraient ces visites processionnellement. Cette concession, qui n'est pas toujours accordée dans les jubilé extraordinaires, est ainsi formulée : « Præterea locorum Ordinariis indulgemus ut Capitulis et Congregationibus, tam sæcularium quam regularium, sodalitatibus, confraternitatibus, universitatibus seu collegiis quibuscumque memoratas Ecclesias processionaliter visitantibus easdem visitationes ad minorem numerum pro suo prudenti arbitrio reducere queant. » Nous ferons sur cette disposition des Lettres Apostoliques trois observations d'une grande utilité pratique pour les curés. — 1^o Les processions paroissiales donnent-elles le droit de jouir du privilège de la réduction? MM. les vicaires capitulaires du diocèse de Luçon présentèrent, en 1875, ce doute à la Sacrée Pénitencerie. La réponse fut favorable : elle nous donne dès lors l'interprétation authentique de la clause dont il s'agit. En conséquence, l'Evêque peut étendre ce privilège aux fidèles, qui, dans l'intention de gagner le jubilé, visite-

ront processionnellement leur église avec leur curé ou un prêtre délégué par lui : « Fidelibus cum proprio parochia aut alio sacerdote ab eo deputato ecclesias pro curando jubilæo processionaliter visitantibus applicari posse ab Ordinariis Indultum in litteris Apostolicis Capitulis et Congregationibus concessum. »

Qu'on remarque ces paroles : « Applicari posse (1) ; » il en résulte évidemment qu'il est absolument nécessaire que l'Evêque ait fait aux paroisses de son diocèse l'application du privilège accordé aux chapitres et congrégations. La nécessité en cette matière d'un acte épiscopal découle, d'ailleurs, également du texte des Lettres Apostoliques sagement entendu. Il y est, en effet, laissé à l'arbitre de l'Evêque d'accorder ou de ne point accorder la réduction du nombre des visites. — 2^o Les visites doivent alors se faire *processionaliter*. Tel est le terme des Lettres Apostoliques ainsi que de la Sacrée Pénitencerie. Or, cette expression emporte l'idée d'une véritable procession, avec la croix, les acolytes et les habits de chœur. — 3^o Dans certains cas, soit à cause de la petitesse de l'église, soit à cause du nombre des assistants, les fidèles ne pourront peut-être point pénétrer dans le temple. Ceux qui se tiennent alors au dehors, mais se joignent aux autres par leurs prières, ne font qu'un corps moral avec eux. Dès lors, ils accomplissent suffisamment la condition prescrite par le Pape.

XVIII. Pour remplir l'intention de Sa Sainteté Léon XIII, la visite des églises doit enfin être revêtue de certaines qualités. Il est nécessaire d'abord que cette visite soit un acte religieux, et la dévotion est requise, non-seulement dans l'église, mais aussi pendant le trajet que l'on fait pour s'y rendre : « Ad injunctum, lisons-nous dans la constitution déjà citée de Benoît XIV, visitationum opus adimplendum necesse est ut visitatio fiat consilio atque animo exhibendi honorem Deo aut sanctis ejus... ut, tam in itinere, quod ad Basilicas habetur quam in easdem ingrediendo, modeste incidatur atque in hisce aliquis religionis actus exerceatur. » Quant aux conditions de la prière, qui, aux termes des indults, doit toujours accompagner cette visite, il en est deux (la piété et les fins que le Pape s'est proposées) sur lesquelles les Lettres Apostoliques se prononcent catégoriquement, et qui dès lors, n'ont besoin d'aucun éclaircissement. Au sujet de la durée, elles sont moins expresses, *per aliquod temporis spatium*. En présence de cette clause, nous admettons volontiers que ce ne serait pas assez d'une prière vocale (2), quelque

(1) En 1875, on soumit encore à la Sacrée Pénitencerie une demande beaucoup plus générale que celle que nous reproduisons ici. On lui demanda si les fidèles qui suivent les processions faites par les chapitres, congrégations et confréries, pour la visite des églises à l'effet de gagner le jubilé, profitent du privilège accordé à ces corporations. Munie de pouvoirs spéciaux par le Souverain Pontife, la Sacrée Pénitencerie permit aux évêques de leur accorder cette faveur. Cette seconde décision nous paraît avoir été, non une simple interprétation, mais une extension de la bulle du Jubilé de l'année sainte. C'est pourquoi, en l'état, nous ne la croyons pas applicable au jubilé actuel.

(2) A notre avis, la prière mentale seule ne suffit point. Celui-là serait digne d'éloge qui à la prière vocale joindrait l'oraison mentale.

courte qu'elle fût : mais d'un autre côté, nous regardons comme suffisante la récitation de cinq *Pater* et cinq *Ave* ou de toute autre prière équivalente. Ces prières peuvent être récitées alternativement par deux personnes, faisant ensemble leurs visites jubilaires.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

COMBIEN LES PERSÉCUTIONS FURENT SANGLANTES

Dans son *Histoire des persécutions*, M. Aubé a reproduit, en s'efforçant de la rajeunir par les procédés de la critique, l'objection du siècle dernier contre le grand nombre des martyrs (1). Le but de Voltaire, de Burchard et des autres, était à la fois de justifier les empereurs romains et de déprécier le Christianisme. M. Aubé, qui, malgré des qualités d'érudition, se montre le trop fidèle disciple de l'école du doute et du dénigrement, qu'inaugura le XVIII^e siècle, entreprend à leur exemple de démontrer que les persécutions n'ont été ni si cruelles ni si nombreuses que le disent les histoires ecclésiastiques. Son procédé consiste à mettre en doute, ou même à rejeter en bloc presque tous les récits des anciens hagiographes. Par exemple, il avance que les actes si touchants de sainte Félicité et de ses fils ont dû être l'œuvre de quelque bel esprit, entreprenant de dresser un pendant au récit de la mère et des sept fils du livre des *Macchabées*. Il n'hésite pas à présenter cetraït des persécutions comme tout à fait légendaire. Or M. Ed. Le Blant n'a pas eu de peine à lui prouver que le souvenir de sainte Félicité et de ses sept fils est précisément de ceux que les documents antiques et, si l'on peut le dire, officiels, confirment le plus explicitement (2).

Ces allégations, qu'on trouve également dans divers historiens modernes, tels que MM. Naudet et Duruy, apologistes des empereurs, sont passées dans les livres d'un usage courant. On lit, par exemple, dans le *Grand Dictionnaire universel* de Larousse, à l'article *Persécutions* : « que les écrivains ecclésiastiques les ont singulièrement exagérées ; qu'ils en ont inventé le plus grand nombre, et que, pour celles qui sont arrivées, ils ont fait des récits hors de toute vraisemblance. » On y lit encore, que « ces persécutions des Domitien, des Dioclétien, des Julien, dont les victimes encombrèrent les martyrologes catholiques, n'apparaissent que comme des accidents de peu d'importance. »

Il est aisé de répondre à ces étranges assertions par le témoignage des contemporains eux-mêmes. Même sans les Actes des martyrs ni le Martyrologe, on trouve dans les auteurs anciens qui ont parlé des persécutions, la réfutation des

théories antihistoriques renouvelées du siècle dernier.

Sous Néron, Tacite nous l'apprend, c'était une immense multitude qui avait péri par les ordres du tyran (1). Sénèque, qui avait vu ces lamentables scènes et qui les rappelait comme très-connues, dans une de ses lettres, cite, parmi les traits de courage les plus extraordinaires, la constance de ces hommes recouverts de matières inflammables et empalés ou dévorés par les bêtes féroces (2). Ceux même qui trouvaient la religion des chrétiens mauvaise et pernicieuse, furent, au rapport de Suétone, émus de compassion à la vue de ce spectacle (3).

Environ vingt ans après, les chrétiens s'étant relevés de ce premier massacre, et possédant des maisons dans Rome, Domitien ordonna de les faire mourir et de confisquer leurs biens au profit du trésor. Cet empereur n'était pas moins avare que sanguinaire. Suétone rapporte qu'il se porta à des violences atroces principalement contre les Juifs et contre ceux qui vivaient à Rome selon les coutumes judaïques (4), expressions qui désignent bien évidemment les chrétiens. Ayant soupçonné son oncle paternel, Flavius Clemens, d'avoir passé dans leurs rangs, parce qu'il ne le voyait plus assister aux spectacles sanglants du cirque, ni prendre part aux débauches de ses amis, il ordonna de le conduire au supplice (5). Un autre païen, Dion Cassius, rapporte que le consul Glabrien fut accusé d'impie pour avoir embrassé les superstitions des Juifs, et qu'il fut conduit à l'amphithéâtre d'Albano pour y être dévoré par un lion, lequel ne lui fit aucun mal (6).

Trajan, tout en aspirant à une réputation de clémence et d'humanité, détestait les maximes pures du Christianisme ; il détestait encore plus la société nouvelle qui venait se substituer à l'ancienne, et qui était déjà tellement bien assise qu'il craignait de s'engager dans une lutte ouverte contre elle. Pline, gouverneur de Bithynie, lui ayant écrit « qu'il avait empêché les réunions de chrétiens, conformément à l'arrêté impérial, mais qu'il y avait péril de séduction pour un grand nombre de païens, » Trajan répond : « Il ne faut pas les rechercher ; mais il faut les châtier, quand on les amène et qu'ils sont convaincus (7). » C'était donner à peu près liberté entière aux gouverneurs de province de mettre à mort les accusés comme bon leur semblait.

Une même pensée de haine et de vanité animait Marc-Aurèle contre les chrétiens. En philosophe qui prétendait avoir une doctrine supérieure à celle de Jésus-Christ, et qui affectait du dédain pour le courage des martyrs, il écrivait dans ses maximes « qu'il ne fallait pas aller à la mort sans raison et par entêtement, à l'exemple des chrétiens (8). » Ce qui prouve qu'il avait eu affaire à ces entêtés et qu'il n'avait pu venir

1. Tacite, *Annales*, lib. XV, cap. XLIV.

2. Sénèque, *Epist.* XIV.

3. Suétone, in *Neronem*, cap. XVI.

4. Suétone, in *Domitianum*, cap. XIII.

5. Id., *ibid.*, cap. XV.

6. Dion, in *Domitianum*.

7. Pline, lib. X, *epist.* 77 et 98.

8. Non sine ratione mortem esse oppellendam, non ex causa more Christianorum,

1. *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, par B. Aubé, prof. de philosophie au Lycée Fontanes. Paris, Didier, 1875. Voir une réfutation partielle de cet ouvrage dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1876, par M. Gaston Boissier.

2. *Compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1875, p. 138

à bout de leur opiniâtreté. L'apologie que lui avait adressée saint Méiton, de Sardes, montre comment le sang coulait par ses ordres dans les villes de l'Asie (1).

Un instant l'on avait cru avoir un protecteur dans Septime Sévère ; mais il était entouré de philosophes et de légistes, qui, voyant décliner l'influence des institutions romaines, lui soufflèrent la persécution. A la suite d'un incident, les massacres commencèrent. Tertullien écrivit un livre à la louange du soldat qui en avait été cause par son courage téméraire, et il s'emporta à blâmer les évêques plus enclins à conseiller la fuite pour échapper aux tourments. L'auteur des *Philosophumena* entre de même, à ce propos, en de violentes diatribes contre les papes saint Zéphirin et saint Calliste (2). Vainqueur des Perses, l'empereur n'attendit pas même d'être arrivé à Rome pour lancer son édit de mort contre les Chrétiens ; c'est son biographe, le païen Spartianus, qui l'affirme (3), et il ajoute qu'ensuite il chargea par un rescrit spécial le préfet de la ville de rechercher leurs assemblées (4). Il s'ensuivit une chasse terrible dans les catacombes.

(A suivre.)

(Notes puisées dans la nouvelle édition de Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise* (Edition Palmé), tome III, sous-presse.)

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FR. Collection de volumes, titres rouge et noir, de 4 à 500 p., sur toutes les questions controversées de l'histoire. *Le droit du Seigneur au Moyen Age*, par Louis Veuillot, 3^e édition, augmentée d'un avertissement et d'un appendice, 1 vol. in-12 de xv-344 pages. — *La Question de Galilée*, les faits et leurs conséquences, par HENRI DE L'ÉPINOIS, 1 vol. in-12 de 332 pages. — *Nouveaux éclaircissements sur l'Assemblée de 1862*, d'après les mémoires inédits du marquis de Sourches, et autres documents peu connus, par le P. M. LAURAS, de la compagnie de Jésus, 1 vol. in-12 de 260 pages. — *Etudes et controverses historiques*, par LÉON GAUTIER, 1 vol. in-12, de viii-468 pages. — *De la révocation de l'Edit de Nantes*, par LÉON AUBINEAU, 1 vol. in-12.

CONSULTATIONS

MESSE DE BINAGE

Nos articles sur le binage nous ont attiré la réplique suivante :

La réponse du 16^e numéro, à une question sur cette matière, autorise le prêtre binaire à appliquer l'intention de la seconde messe *pro populo*, à la place du curé malade, lui défendant toutefois d'accepter l'honoraire. Soit : mais cette application exempte-t-elle le curé remplacé de toute obligation ? Si nous faisons attention que le titre, les fonctions et surtout les émoluments de sa charge l'obligent à acquitter certaines messes pour ses ouailles, et lui tiennent lieu de rétribution pour ces messes, il s'en suit qu'il bénéficie d'un honoraire. Ce bénéfice lui est-il permis ? est-il licite ? — Je n'ose le croire. D'ailleurs, il me semble que le prêtre qui célèbre à son lieu et place, lui fait *don* de son intention et conséquemment d'un honoraire qu'il ne lui est pas per-

mis de recevoir. Par conséquent, à mon avis, l'application de la seconde messe laisse toujours subsister entière l'obligation du curé, qui, par le devoir de sa charge, devra, après sa guérison, dire les messes en retard, s'il ne les a pas déjà fait célébrer à ses frais.

L'honorable correspondant nous paraît porter à l'excès la sévérité : du moment que le prêtre binaire applique bénévolement la messe *pro populo* pour un confrère malade, l'obligation de celui-ci est remplie. Il est très-vrai que cette obligation est inhérente à la charge pastorale. Ce n'est pas une charge correspondante au traitement suivant l'adage canonique : *officium propter beneficium*. Cela est vrai des chanoines et autres institutions de ce genre. Un curé qui ne recevait aucun traitement, serait néanmoins obligé d'appliquer la messe pour ses paroissiens, parce que son titre de pasteur des âmes lui impose le droit d'appliquer le Saint Sacrifice pour ses ouailles. Le concile de Trente nous apprend que cette obligation dérive d'un commandement divin.

Nous nous permettons de prévenir notre correspondant qu'il doit se garder de tomber dans le scrupule. Il est entièrement faux que l'application de la seconde messe laisse subsister l'obligation du curé par rapport à l'application *pro populo*. L'essentiel est que cette messe soit dite. Il importe fort peu que le célébrant la dise, par pur esprit de charité. C'est là un point de vue tout à fait secondaire.

D. — Un curé, qui est seul dans sa paroisse, pourrait-il, un des jours des rogations où la messe n'est pas dite pour les paroissiens, après avoir fait la procession ordinaire, ne pas dire la messe de la station, afin de dire plus tard une messe de *requiem* à l'occasion de l'enterrement d'un de ses paroissiens ?

Le cas s'est présenté et peut se présenter souvent : quelle est la règle de conduite à tenir ?

R. — Nous répondons que le curé qui est seul dans sa paroisse, ne peut à aucun titre, un jour des rogations, après avoir fait la procession, ne pas dire la messe de la station, afin de dire plus tard une messe de *Requiem* à l'occasion de l'enterrement d'un de ses paroissiens.

Cette question fut soumise à la Sacrée Congrégation des Rites en 1869, dans les termes suivants :

« Dans une paroisse, qui n'a pas d'autre prêtre que le curé, est-il permis le jour de saint Marc, ou celui des rogations, ou la veille de Pentecôte, lorsqu'il y a un enterrement que l'on ne peut anticiper, ni différer, est-il permis, dis-je, de faire l'enterrement sans la messe de mort ? Peut-on omettre la fonction du jour ? La messe des rogations peut-elle être célébrée comme messe de la sépulture ? »

La Sacrée Congrégation des Rites décida : 1^o Il faut en pareil cas procéder à la sépulture sans la messe de mort ; 2^o Il n'est permis à aucun titre de supprimer la fonction du jour ; 3^o On ne peut pas célébrer la messe du jour comme messe de sépulture.

Cette décision fut rendue sur la demande de Monseigneur Baillargeon, archevêque de Québec. Voici le texte de cet important décret :

1. S. Melitonis Sard. *Apologia ad M. Aurelium Imperatorem*. (V. *Rpiclegium Solesmense*, t. II, p. 38.)

2. *Philosophumena*, lib. IX, n^o 12. Edit Miller.

3. Spartianus in *Severum*, cap. XVII. Proposuit edictum ne christiani essent.

4. *Ibid*, Ut collegia christianorum perquireret.

QUEBECEN. — *Rmus Dnus Franciscus Bail-largeon, Archiepiscopus Quebecensis, Sacro-rum Rituum Congregationi sequens exhibuit Dubium, nimirum :*

« An in parochia, in qua præter parochum nullus est alius Sacerdos, si in diebus sancti Marci et Rogationum et in vigilia Pentecostes occurrat sepultura quæ anticipari vel differri non possit, facienda sit sepultura, sine missa defunctorum; vel potius omittenda functio diei; aut saltem missa hujus functionis ut missa pro sepultura celebrari possit? »

S. vero eadem Cong. ad relationem subscripti Secretarii rescribere rata est : *Affirmative ad primam partem, negative ad secundam et tertiam.* Atque ita rescripsit et servari mandavit. Die 3 julii 1869.

Cette décision du Saint-Siège nous semble propre à éclairer les moralistes qui pensent qu'il est toujours permis de laisser la messe *pro populo* un jour de fête supprimée et de dire une messe de mort ou bien une messe de mariage. Ici la Congrégation des Rites défend formellement de laisser la messe des Rogations pour dire la messe de mort annexée à l'enterrement qu'on ne peut anticiper ni différer. Cela confirme l'opinion que nous avons soutenue. Tout homme au courant des questions doit reconnaître que le Saint-Siège se montre de plus en plus inflexible au sujet de la messe pour les paroissiens.

Q. — Le gouvernement veut que nous chantions tous les dimanches le *Domine salvam fac Rempublicam*. Il existe même à cet égard, dans notre diocèse, une ordonnance épiscopale. Est-on obligé de le chanter, quand la messe elle-même n'est pas chantée, ce qui arrive très-souvent?

Un confrère du voisinage a été dénoncé à la préfecture pour ne pas chanter ce *Domine salvam fac*, etc. Or, ce curé dit la messe basse presque tous les dimanches.

R. — La prière *Domine salvam fac Rempublicam* a été prescrite dans toutes les églises de France par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 9 octobre 1875. Le Pape Pie IX donna l'ordre de le communiquer aux ordinaires diocésains. Or, ce décret ne parle pas expressément de la messe. Il porte que le verset *Domine salvam fac Rempublicam* pourra être chanté après les offices, *post divina officia*, conformément à l'article VIII du Concordat de 1801. Il semble donc qu'il peut être chanté à la suite d'un office autre que la messe, par conséquent après vêpres, ou le soir après la bénédiction du Saint Sacrement.

Q. — Un curé ou desservant, quels que soient son âge ou ses mérites, au jour où il reçoit la visite pastorale de l'évêque, fera-t-il mieux de dire son compliment que de le lire, si d'ailleurs il est sûr de sa mémoire? L'opinion de ceux qui prétendent qu'en le disant il passerait pour traiter son évêque avec trop de sans- façon, est-elle fondée?

R. — Ceci est une question de civilité et aussi d'usage. Sans prétendre qu'on manquerait de

respect à son évêque en lui disant un compliment au lieu de le lui lire, nous pensons qu'il est plus convenable de le haranguer par écrit. Nous l'avons, pour notre part, toujours vu faire; d'où nous avons conclu qu'il fallait le faire.

Il y a peut-être une raison spéciale pour cela : c'est que l'évêque a le droit, tout comme un roi et un empereur, de se faire exhiber la harangue qu'on lui destine afin de pouvoir préparer sa réponse, s'il le juge à propos. Si le discours n'est pas écrit, la chose est impossible, et l'évêque pourrait être embarrassé.

Il en est de cela comme des discours ou allocutions prononcés aux grands mariages. La coutume demande qu'on les lise, et, en ces sortes de choses, la coutume fait loi.

Q. — A l'occasion d'un riche mariage sans que M. le curé ait rien prescrit, deux des invités, mus sans doute par un sentiment de générosité, et aussi pour se conformer à un vieil usage, font une quête parmi l'assistance et vont en remettre le produit à M. le curé, à la sacristie, à la fin de la messe. Dans le diocèse, il n'y a point de règlement déterminant la destination de ces sortes de quêtes, et les honoraires de la messe ont d'ailleurs été payés.

M. le curé peut-il en conscience se l'attribuer à titre d'offrande?

R. — Nous ne le pensons pas. En l'absence de tout indice signifiant que la quête susdite était destinée au curé, celui-ci ne peut en aucune façon se l'attribuer. Cette quête, dit notre correspondant, a été faite conformément à un vieil usage. Dans ce cas, le même usage doit indiquer la destination de la somme recueillie. Il paraît inadmissible qu'une quête se fasse en vertu d'une vieille tradition, sans que cette même tradition en dise le but.

Les divers auteurs qui ont parlé des quêtes sont unanimes pour exclure les curés du droit de faire des quêtes. Mgr Affre s'exprime ainsi : « Tout ce qui concerne les quêtes doit être réglé » par l'évêque sur le rapport des marguilliers. » Mais ce rapport des marguilliers n'est pas nécessaire quand il s'agit de quêtes ordonnées par les évêques, selon leur droit, comme celle des séminaires, denier de Saint-Pierre, etc.

Mgr André résume en ces termes la question : « Le produit des quêtes faites dans une église » pour les frais du culte appartient à la fabrique. Celui des quêtes pour les pauvres doit « être versé dans la caisse du bureau de bien- » faisance.... Les curés ou desservants ne peuvent faire, dans les églises, aucune quête, soit « à leur profit, soit dans un intérêt religieux. » Seulement l'usage a établi que les offrandes « présentées à l'autel leur seraient dévolues. »

Nous résumant nous-mêmes, nous dirons : 1° Que les deux invités de la noce n'avaient pas le droit de faire la quête en question;

2° Que le curé n'avait pas le droit de l'autoriser;

3° Que l'absence de tout indice, pour la destination de l'argent recueilli, rien, ni dans l'usage, ni dans la circonstance, ne peut permettre au curé de se l'approprier;

4° Que, par interprétation, le produit ne peut être attribué qu'à la fabrique ou aux pauvres,

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

PLANTATION DES ARBRES.

1° *Habillage de l'arbre* (continuation). — Si vous pouvez planter un arbre avec toutes ses racines, il ne souffrira de la plantation, à peine la première année; la seconde sa vigueur sera extrême, mais ce cas est rare; d'ordinaire, l'arrachage a enlevé à un arbre le quart et quelquefois la moitié de ses racines; prenez garde d'enlever alors à cet arbre sa vie en voulant *rafraîchir ses racines*. Car ayant alors presque toutes ses spongioles supprimées il n'élaborera qu'une quantité insuffisante de sève. Pendant deux ou trois ans au moins, ses bourgeons seront maigres et chétifs; il commencera, seulement alors, à pousser, si toutefois les écorces n'ont pas trop durci.

2° *Mise en terre de l'arbre*. — Immédiatement après l'habillage, on procède à la mise en terre; voici comment on opère: l'ouvrier le plus intelligent tient d'une main l'arbre ayant la partie la plus lisse de son écorce tournée du côté du midi et de l'autre il étale les racines tout autour de l'arbre. Remarquez que les racines forment entre elles comme des étages superposés; il faut donc que le second ouvrier ne jette jamais la terre tout d'un coup; car alors il réunirait les racines en paquet et ce serait presque la mort de l'arbre. Il recouvrira donc de terre parfaitement meuble les racines inférieures, et lorsqu'elles seront recouvertes jusqu'à leur point d'attache, il recouvrira de la même manière l'étage supérieur des racines, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes soient parfaitement couvertes d'excellente terre. Un arbre ainsi planté pousse toujours bien; ses racines placées comme avant la déplantation, étendues autour et séparées par des lits de terre, profitent abondamment des engrais et en recueillent les éléments fertilisateurs avec la plus grande énergie.

Nous savons que les racines ne peuvent vivre sans le concours de l'oxygène, et qu'elles pourrissent dès qu'on les soustrait à l'influence de l'air; il est donc important qu'elles soient enterrées peu profondément, surtout dans les sols argileux et peu perméables à l'air; dans ces sols, trois ou quatre centimètres suffisent, et dix ou douze dans les sols siliceux et très-exposés à la sécheresse.

Il faut éviter aussi d'enterrer la greffe.

3° *Taille de la plantation*. — Il est toujours utile d'opérer, sinon une taille, au moins des suppressions sur la tige des arbres qui viennent d'être plantés. Cette taille est subordonnée à l'état des racines, et vous devez éviter alors de tomber dans une coutume déplorable qui a lieu dans beaucoup de localités; elle consiste à supprimer entièrement toutes les branches de la tige de l'arbre. En agissant ainsi, vous le privez du cambium de réserve dont l'action aurait déterminé la formation de nouvelles radicules qui

auraient augmenté la vigueur de l'arbre; et vous le forcez ainsi à languir pendant plusieurs années.

Pour agir sagement, examinez l'état des racines: s'il a été déplanté avec toutes ou presque toutes ses racines et bien planté, vous pouvez le soumettre à la taille immédiatement et vous gagnez une année.

Si, comme il arrive presque toujours, il a perdu la moitié ou les deux tiers de ses racines, vous ferez sur la tige une suppression égale à la perte des racines, afin que toutes deux soient en équilibre, condition indispensable pour donner lieu à une végétation satisfaisante. En opérant ainsi, on obtient toujours des bourgeons, et quelque courts qu'ils soient, ils ont donné lieu à l'émission de nouvelles racines; l'année suivante l'arbre, pourvu d'une bonne tige et de bonnes racines, pourra être taillé et poussera vigoureusement.

4° *Chaulage et arrosage de l'arbre*. — Le chaulage contribue puissamment à la reprise des arbres; voici comment vous le pratiquerez: Vous ferez une bouillie un peu épaisse, composée de deux parties de chaux éteinte et d'une d'argile, avec de l'eau en quantité suffisante; puis, avec un fort pinceau, vous en barbouillez l'arbre tout entier immédiatement après que vous l'avez taillé. La teinte blanche que le chaulage donnera à l'arbre neutralisera les rayons solaires, empêchera l'évaporation de la sève et par conséquent favorisera la reprise de l'arbre; ajoutez à cela que la chaux stimule la végétation et éloigne les insectes, et vous n'hésitez pas à vous donner cette peine. Souvent, les hâles du printemps nuisent à la reprise des arbres; alors, il faut les arroser, non avec de l'eau pure, mais avec les eaux grasses, le purin mélangé de deux fois son poids d'eau ordinaire.

Je vous recommande aussi un arrosage qui m'a produit des effets merveilleux: il consiste à faire dissoudre deux grammes de nitrate de potasse (salpêtre) par litre d'eau. Vous répétez cet arrosage environ dix fois en vingt jours, de manière que chaque pied d'arbre ait absorbé, selon sa grosseur, en totalité, de cinquante à cent grammes de nitrate de potasse. Les résultats sont extraordinaires; la première année et les années suivantes, l'arbre croîtra avec une vigueur et une force qui vous surprendront agréablement. Pour neutraliser encore les effets de la sécheresse, vous donnerez un bon labour à la terre lorsque les pluies l'auront durcie, et vous entourerez le pied des jeunes arbres d'une couche de paille qui retiendra une grande partie de la journée la fraîcheur de la nuit.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une acquisition première de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

M. HENRI BIJON, s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

L'EXPOSITION CHEZ SOI !

C'est sous ce titre peut-être un peu pompeux, qu'une maison de Paris a réuni ce que les éditeurs ont fait de mieux pour rappeler le souvenir de l'Exposition de 1878, et à un prix très-abordable :

1^o Panorama colorié de 1 m. 10 c. de longueur sur 38 c.

2^o Deux beaux tableaux en chromo lithographie et coloriés du Champ de Mars et du Trocadéro ;

3^o Bel album de 32 vues avec 32 notices des principaux monuments français et étrangers à l'Exposition. Envoi franco de l'Exposition chez soi, contre mandat de 5 fr. 50, à l'Agence de publicité, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 100 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le tout rendu franco en gare du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LES PREMIÈRES COMMUNIONS

L'Office de la Presse religieuse vous prie d'informer vos lecteurs que grâce à des traités très-avantageux passés ces jours-ci avec nos grands fabricants d'objets religieux, la maison mettra en vente à des prix sérieusement réduits, tous ses articles de première Communion, tels que *chapelets, médaillons, aumonières*, médailles avec ou sans émail, livres, croix nacre et argent, bracelets, cachets, porte-monnaie, etc. Le prochain numéro de l'Ami du Clergé donnera des gravures avec prix. Nous rappelons à nos lecteurs que pour éviter toute surprise ou déception, l'Office de la Presse religieuse envoie toujours *franco* aux prix marqués et tout achat ne plaisant pas est échangé sur simple demande accompagnée du retour de l'objet affranchi.

LES SUPERBES TABLEAUX DE PIÉTÉ que nous avons recommandés à nos lecteurs depuis peu de temps, font déjà leur publicité eux-mêmes; toutes les personnes qui voient ces belles peintures pleines de piété et d'expressions vraies, s'empressent de faire leur commande. Nous redonnons la nomenclature de ces tableaux oléographiques et leurs prix. Les dimensions indiquées sont mesurées sur la peinture et non compris la marge.

LA SAINTE CÈNE de Léonard de Vinci, 62 centimètres de large sur 39, tableau qui obtient le plus grand succès. Prix, 4 fr. 50.

LE PLUS BEAU CHRIST SUR LA CROIX de L'Ecole hollandaise (avec vue d'une partie de Jérusalem), 60 centimètres de hauteur sur 42. Prix, 7 fr.

S. S. LÉON XIII avec Camail de pourpre et bénédiction, 42 centimètres sur 33. Prix, 3 fr. 50.

ECCE HOMO et MATER DOLOROSA. (On trouve rarement ces deux tableaux avec des expressions aussi belles.) 37 centimètres sur 27. Prix, 6 fr. les deux.

DÉLICIEUX PAYSAGES, 53 centimètres sur 42. Les deux, 9 fr., un seul, 5 fr. Envoi *franco* à domicile de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés contre mandat-poste de la somme indiquée, au Directeur de l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63; à Paris.

LES SANCTUAIRES

ILLUSTRÉS DE LA SAINTE VIERGE

Magnifique volume grand in-octavo sur très-beau papier.

Au moment où les pèlerinages ont repris une grande faveur nous pensons être agréable à un grand nombre de nos lecteurs en les prévenant que l'éditeur ne possède plus qu'une centaine d'exemplaires des *Sanctuaires illustrés*. Ce bel ouvrage qui contient 52 gravures en taille douce et horstexte, donne l'histoire des 52 principaux sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge; il a toujours été vendu 18 francs et ce prix sera augmenté à mesure que l'édition s'épuisera. En vertu d'un traité avec l'heureux éditeur de cet ouvrage l'Office de la Presse catholique procure les *Sanctuaires illustrés* au prix de 12 fr. (Ajouter 1 fr. pour recevoir *franco*). Prière d'adresser les demandes au plus tôt et les mandats qui arriveront trop tard seront immédiatement retournés sans frais. Ecrire directement à l'Office de la Presse catholique, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

Le QUINA LAROCHE est un Elixir vineux très-agréable, c'est le médicament des affections de l'estomac, des maladies de langueur ou d'épuisement, du sang appauvri et décoloré, des fièvres anciennes rebelles; très-stimulant et aussi très-digestif, il se prend à petite dose, attendu sa grande concentration, soit avant, soit après le repas. — Dépôt à Paris, 22, rue Drouot, et les pharmacies.

Laplagne et Lefebvre,

anciens principaux clercs de notaire, 37, rue de Valois (Palais Royal), Paris, Vente, achat et administration de propriétés rurales et urbaines. Prêts hypothécaires, 5 p. 100

PRESSER
POUR IMPRIMER SOI-MÊME DE 1 A 10,000 EX.
ÉCRITURE, PLANS, DESSINS, MUSIQUE OU CARACTÈRES
PARI ABAT, 126, RUE D'ABOUKIR, PARIS.
ENVOIS DES PROSPECTUS CONTRE 16 c. POUR AFFRANCHIR.

A PROPOS DU CHEMIN DE LA CROIX

que nous avons annoncé, l'Office de la Presse religieuse nous communique les renseignements suivants pour répondre aux nombreuses questions qui ont été posées par correspondance :

La réduction de prix (40 fr., au lieu de 150) a pu être établie grâce au nombre considérable de tableaux qui ont été retenus par la Maison et qui sont expédiés chaque jour; les gravures, loin d'être détériorées, ont été tout particulièrement soignées par un tirage spécial.

Chaque tableau a 51 centimètres de hauteur sur 39 de largeur, sans marge; les peintures étant à l'huile (aléographie), l'humidité n'est pas à craindre.

Les couleurs sont distribuées avec goût et la grandeur des personnages permet de les distinguer parfaitement d'assez loin.

Les expressions sont heureusement reproduites, les costumes, les lieux et l'ensemble de chaque scène sont bien de l'époque de Notre-Seigneur. L'auteur de ces beaux tableaux a eu soin d'écarter la foule des soldats et des spectateurs pour porter son application aux personnages sur lesquels l'attention et la méditation doivent être appelées.

En considération de la réduction excessive des prix, qui met à 2 fr. 90 c. chaque tableau, il est évident qu'il n'est pas possible de fournir l'encadrement; quant à la vitre, on ne s'en sert pas, ordinairement, avec les peintures à l'huile.

Les quatorze tableaux de Chemin de la Croix sont expédiés dans les 48 heures *franco* de port à domicile dès la réception d'un ordre accompagné d'un mandat-poste de 40 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

BELLES IMAGES AU PRIX DU GROS

Les belles images que l'Office de la Presse religieuse a mises en vente dans ses bureaux ont un grand succès; afin que chacun puisse toutefois se rendre parfaitement compte des sujets, la maison envoie *franco*, par retour du courrier, des échantillons assortis avec prix; par 12, 25, 50, etc., contre mandat de 2 fr. 50 c. et au-dessus.

Ecrire directement à l'Office de la Presse religieuse.

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

INSIGNES CATHOLIQUES.



Nous avons le plaisir d'apprendre aux lecteurs de l'Ami du Clergé que l'un de nos meilleurs éditeurs d'objets de piété vient de mettre en vente, sous la désignation d'Insignes catholiques, un admirable bijou, et le fini du travail correspond à la belle idée qu'il représente. Vers l'an 311 de notre ère, l'empereur Constantin, à la veille d'une grande bataille, vit dans les airs une croix lumineuse, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* (Tu vaincras par ce signe).

Le fils de sainte Hélène donna pour enseigne à son armée le *labarum* ou étendard qui représentait cette apparition miraculeuse, et l'histoire ajoute qu'à cette vue l'enthousiasme fut au plus haut point dans les rangs des chrétiens, qui vainquirent leurs ennemis supérieurs en nombre. C'est le *labarum* de Constantin que représente exactement la gravure ci-dessus, et tous nos lecteurs voudront posséder ce pieux bijou qui est en même temps un signe de ralliement du chrétien. *Labarums* bronze doré ou bronze vieil argent 6 fr. 50 la douzaine, 3 fr. 50 c. les six, bronze d'or émaillé 14 fr. la douzaine, 7 francs les six, 4 francs les trois. Double face face vermeil 10 francs les trois, vieil argent, double face 9 francs les trois. Magnifique épingle massive vermeil émaillé 12 francs. Envoi *franco* contre mandat-poste à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

L'ART DE FAIRE LES FLEURS ARTIFICIELLES ou les fleurs au salon, par Mme Bougy.

Excellent manuel avec nombreuses planches et dessins dans le texte, prix : 3 francs chez les libraires et réduit à 1 fr. 40 c. pour les lecteurs de l'Ami du Clergé. Envoi *franco*. Ecrire à l'Office de la Presse Religieuse.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 21. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Passion* : 1° Sujet tiré de l'Épître, 2° Sujet tiré de l'Évangile, 3° Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : II. — *Beati mundo corde*. — LA FÊTE DE L'ANNONCIATION : Origine, Considérations, Résolutions. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Combien les persécutions furent sanglantes (suite). — CONSULTATIONS : Les Oraisons des jours semidoubles. — Décret de la Congrégation des Rites sur l'Ave de Saint-Joseph. — Si l'indulgence attachée à certaines fêtes pour les personnes se confessant tous les huit jours peut être gagnée par d'autres ? — Quelles différentes raisons ont-elles déterminé N. S. à s'incarner ? — Propositions condamnées par le Saint-Siège ou autres à traiter au point de vue *historique, dogmatique et moral*. — S'il serait utile de rétablir l'usage du pain béni. — Si un curé binant peut dire les deux messes conformes à l'office. — Quelle conduite tenir au for intérieur avec les adeptes des sociétés secrètes ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : De la culture des asperges.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :
UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.
UN NUMÉRO : 15 centimes.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^o PALMÉ,
25, rue de Grenelle.

LE BOUQUET DE LIN

par V. VATTIER.

La « bibliothèque des bonnes lectures » de la Société générale de Librairie catholique s'enrichit chaque jour de quelque nouveau chef-d'œuvre, de quelque nouveau trésor. A ses *Contes à l'Eau de Rose, Histoires émouvantes, Fée du Logis, Neiges d'Antan*, etc., etc., vient de s'ajouter cette semaine, ce livre et ce titre charmants : LE BOUQUET DE LIN. Récits bien conduits, style attrayant, pensées nobles et élevées, sentiments dont une âme honnête et un cœur droit vivent et par lesquels seuls on est heureux, tel est le volume de M. V. Vattier. Il se compose des huit nouvelles suivantes : *Le Bouquet de Lin, L'Eventail d'Ivoire, L'Anneau de la Duchesse Anne, Le Rêve de Nataly, Le Souvenir de Jennie, Les Aventures d'un Chardonneret, Les Van-Eyck, Elisabeth Gros-Chien-Noir*.

1 vol in-12, titre rouge et noir, prix. . . . 3 fr.

LE DERNIER DES TREMOLIN

par E. DUMONT.

C'est l'histoire d'une de ces nombreuses et grandes familles de France ruinées et la plupart détruites par la Révolution. On y voit le dernier rejeton de cette famille, Mlle de Trémolin, réduite à épouser le fils du vétérinaire de la contrée, Pierre Brissey, qui la laisse veuve presque aussitôt avec un enfant. Elevé en gentilhomme, en chrétien, virilement, cet enfant devenu jeune homme comparait un jour en Cour d'assises, accusé d'assassinat sur la personne d'un parent pour hériter de ses biens : le crime avait été commis par un muet Engagé dans l'état militaire, le jeune Brissey fait les guerres d'Afrique, de Crimée, d'Italie, et meurt, général, le 2 décembre 1870, sur le champ de bataille de Champigny, où l'on peut lire encore, au cimetière, cette simple inscription gravée sur sa tombe : ICI GIT LE DERNIER DES TRÉMOLIN. — Beaucoup de vie, beaucoup de drame dans le récit, et d'éminentes qualités de style.

1 vol, in-12, titre rouge et noir, prix. . . . 3 fr.

SERMONNAIRES POUR LE CARÊME

LES ENSEIGNEMENTS DE N.-D. DE LOURDES et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. Ouvrage approuvé par plusieurs évêques. — 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr.

LA DOCTRINE DU CHRÉTIEN, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé AUGUSTIN BOURDIN, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. — 4 forts vol. in-8°. 20 fr.

I^{er} VOLUME. *Le Symbole des apôtres*. — Les actes du concile du Vatican. — 1 vol. de xiv-527 pages.

II^e VOLUME. *Fin du Symbole*. — *Le Décalogue et les Sacrements*. — 1 vol. de 501 pages.

III^e VOLUME. *Suite des Sacrements*. — *Prière*. — *Sujets divers*. — 1 vol. de 541 pages.

IV^e VOLUME. *Sujets de circonstance*. — *Le Syllabus commenté*. — 1 vol. de 671 pages.

COURS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé VIREL, chanoine honoraire d'Arras, curé de la Confère. Nouvelle édition. — 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519-xxviii pages très-compactes. 6 fr.

LE GUIDE DE CEUX QUI ANNONCENT LA PAROLE DE DIEU, contenant la doctrine de saint François de Sales, celle de la Société de Jésus, de Benoît XIV, et les conseils de saint Vincent de Paul sur la manière d'annoncer la parole de Dieu et sur l'importance des instructions familières et des catéchismes, par M. DE BAUDRY, ancien directeur au grand séminaire de Lyon. 2^e édition, 1 vol. in-12, de xii-400 pages. 2 fr.

LE PRÉDICATEUR, ou examen, d'après l'Écriture, les conciles et les saints Pères, de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit dire, dédié à Mgr l'archevêque de Paris, 1 vol. in-12 de xv-404 pages. 2 fr.

LE PARFAIT MANUEL DE SAINT JOSEPH à l'usage de ses dévots serviteurs, par le chanoine P. BONACCIA, professeur de théologie, supérieur des missionnaires de la Sainte Famille de l'archidiocèse de Spolète, traduit de l'italien par le sous-directeur de l'Union dans la Sainte Famille. 1 très-fort volume in-18 de 620 pages. Prix : 3 fr.

Nous avons dit que ce livre était très-bien nommé le parfait manuel de Saint-Joseph. Comme preuve, nous en résumons la table des matières

- I. *Vie de Saint Joseph*, xxxi lectures pour un mois de mars.
- II. *L'année avec Saint Joseph*, ou chaque mois passé à l'honorer.
- III. *Les sept dimanches de Saint Joseph*. — *Les sept mercredis*. — *Le mercredi de chaque semaine*. — *Aspirations pour chaque jour de la semaine*. — *Toutes la journée avec Saint Joseph*.
- IV. *Visites à Saint Joseph*. — *Prières à Saint Joseph*. — *Guirlande de louanges à Saint Joseph*.
- V. *Couronne de privilèges accordés à Saint Joseph*. — *Couronne de dévotions et pratiques pieuses*. — *Archiconfréries en l'honneur de Saint Joseph, etc.*

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*, revue mensuelle, un an, pour la France, l'Algérie, la Belgique, l'Alsace-Lorraine. 12 fr.

Autres pays. 15 fr.

Un numéro. 1 fr. 25.

La collection forme 27 vol. in-8°, de 1851 à 1878 inclusivement. 200 fr.

I^{re} SÉRIE. 12 vol., de 1854 à 1862. 100 fr.

II^e SÉRIE. 12 vol., de 1863 à 1875. 100 fr.

III^e SÉRIE. 3 vol., de 1876 à 1878 inclusivement, le volume. 10 fr.

CONFÉRENCES AUX DAMES DU MONDE, par Mgr LANDRIOT. 10 vol. in-12. 30 fr.

CONFÉRENCES AUX DAMES DE LYON, par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 2 vol. in-12. 5 fr.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE, conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus-de-Paris, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus.

I^{re} SÉRIE. Années 1868-1869. 2^e édition. — 1 fort vol. in-12, de 424 pages. 3 fr.

II^e SÉRIE. — 1 vol. in-12, de 362 pages. 3 fr.

III^e SÉRIE. *Les épreuves et les joies de la famille*. — 1 vol. in-12, de 396 pages. 3 fr.

VITA JESU-CHRISTI. Domini ac Salvatoris nostri, ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta per LUDOLPHUM DE SAXONIA, candidissimi carthusianorum ordinis servantissimum. Editio novissima, curante L. M. Rigollot, sacerdote. 2 parties en 4 beaux vol. in-8° de 376, 387, 383 et 411 pages à 2 col., caractères neufs. 24 fr.

LES GLOIRES DE SAINT JOSEPH dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante, par M. l'abbé PERIGAUD, curé de Nocq-Chambérat, directeur de l'*Œuvre de Saint-Joseph de la Délivrance*, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Moulins. Nouvelle édition. — 1 vol. in-12, de viii-344 pages, orné d'une gravure de saint Joseph (*Se vend au profit de l'Œuvre*). 2 »

Pour faire comprendre la valeur historique, dogmatique et philosophique de ce livre, en même temps que son utilité pratique, nous résumons aussi le plan exécuté par l'auteur :

- I. *Saint-Joseph dans l'Eglise triomphante* : Spectacle de cette Eglise, place que le saint Patriarche y occupe.
- II. *Eminence de sa dignité* : Saint-Joseph vis-à-vis de la Très-Sainte Trinité, de l'Enfant-Dieu, de Marie.
- III. *Excellence des vertus de Saint-Joseph* : Simplicité de sa foi. — Ardeur de sa charité. — Raisons spéciales de cette excellence.
- IV. *Culte de Saint Joseph dans l'Eglise militante* : Retard éprouvé par ce culte. — Raison générale, raisons spéciales de son expansion tardive. — Son opportunité à notre époque.
- V. *Epilogue et Table distribuant le volume en 31 lectures.*

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA PASSION

Sujet tiré de l'Épître.

Christus autem assistens Pontifex
futurorum honorum.
(Heb., iv, 11-15.)

L'Épître de ce jour rappelle un des titres les plus glorieux de Jésus-Christ : il est le grand sacrificeur de son peuple, le Pontife de la nouvelle alliance. Une des premières fonctions du pontife est de s'approcher de Dieu au nom du peuple : *Omnis pontifex pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* (Heb. v-1.) — Comment Jésus-Christ s'approche-t-il de son Père ? Les évangélistes remarquent qu'au moment où Jésus-Christ expire, le voile, qui était entre le lieu saint et le lieu très-saint, fut déchiré entièrement. Jésus-Christ était mort ; il n'y a plus de voile, désormais le Saint des Saints sera découvert. Le pontife ancien, après avoir immolé la victime sur l'autel du premier tabernacle, portait son sang devant la face de Dieu afin de l'apaiser sur son peuple : Jésus immolé s'approche du trône du Père, lui montre ses blessures, son sang versé pour la rémission de nos péchés, pour notre salut. Nous avions un immense besoin d'un pareil pontife ; s'il est à la droite de son Père, ce n'est pas pour lui-même qu'il va prier ; aussi, dit l'apôtre, Jésus notre avant-coureur est entré pour nous. C'était nous, et uniquement nous, qui avions besoin de son sang pour entrer au ciel : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (Heb. ix-22.)

Jésus avait deux droits pour entrer dans le ciel : le droit naturel et le droit acquis. Le premier, il le garde pour lui, le second il nous le transfère ; avec lui et par lui nous pouvons entrer.

Saint Paul ajoute : Que tout pontife doit être tiré d'entre les hommes, et qu'il est établi pour les hommes en ce qui doit être traité avec Dieu. (Heb. v-1.) D'où il résulte qu'il est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Donc, puisque Notre-Seigneur Jésus est notre pontife, il est notre ambassadeur. Il négocie nos affaires auprès de Dieu, il nous concilie sa bienveillance, il maintient l'alliance qu'il lui a plu de faire avec nous. Il est notre médiateur, prie pour nous, et nous prions nous-mêmes les uns pour les autres. Il est établi entre Dieu et nous, il est médiateur général : nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main. De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus. *Advocatum habemus apud patrem.* (Joan. ii-1.) Si l'ambassadeur négocie, si le sacrificeur intercède, l'avocat presse, sollicite et persuade : Jésus-Christ ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais il prouve qu'il faut qu'on nous fasse miséricorde ; il montre son sang, le Père s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui regarde le genre humain en pitié. C'est pour cela que le trône redoutable de Dieu devient un trône de grâces : *Accedamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* (Heb. iv-16.) Puisque l'agneau est

devant le trône, vivons en repos ; sa présence arrête le cours de la vengeance divine et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

C'est de ce trône que les bénédictions descendent sur nous. Jésus-Christ n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux, il y est pour épancher sur nous les trésors célestes. Il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre : donc entendons de quel lieu nous viennent les grâces. Si ce monde visible ne produit que des maux, détachons-nous-en ; si la source du bien est au ciel, ne souhaitons que le ciel où Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous. Il monte au ciel devant ses apôtres et ses disciples pour nous apprendre à le suivre. *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos et super eos volitans* (Deut. xxxii).

Passages de l'Écriture Sainte. — *Vado parare vobis locum* (Luc. 24).

Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum (Luc. xvii).

Habemus Pontificem magnum Jesum qui penetravit cœlos (Heb. iv-14).

Præcursor pro nobis introivit Jesus (id.).

Introivit Jesus in ipsum cœlum ut appareat vultui Dei pro nobis (Heb. ix-21).

Passages des Saints Pères. — *Pretium nostrum dedit cum penderet in ligno, collegit quos emit, cum sederet in cœlo* (S. Aug.).

Salvator noster ascendit in cœlum : non ergo turbemur in terra, ibi sit mens et hic erit requies (S. Aug.).

Hoc sperate membra quod videtis in capite (S. Aug.).

Oportet ut illuc sequamur corde, ubi Christum credimus corpore ascendisse (S. Greg.).

Propter hoc Christus ascendit in cœlum ut sublevaret cor hominis ad suam dilectionem (S. Bern.).

Sujet tiré de l'Evangile.

Quis ex vobis arguet me de peccato?
(Joan., viii, 46-59.)

Le Sauveur, s'adressant aux Juifs aveuglés par la haine et d'injustes préjugés, appelle son innocence en témoignage de la vérité qu'il annonce : Qui d'entre vous, leur dit-il, me convaincra de péché ? Ce défi porté à la malignité de ses ennemis ne devait-il pas leur ouvrir les yeux et leur laisser apercevoir, dans celui qu'ils entouraient de pièges, le législateur annoncé ? C'est ce qu'il se proposait en ajoutant : Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Observons d'abord l'invariable égalité de cette grande âme. Aucune passion ne l'agite. Un seul objet l'occupe : c'est celui pour lequel son Père l'a envoyé. Toutes ses démarches y tendent, toutes ses actions l'ont pour but. Il enseigne que ce qui passe n'est rien, que ce qui dure éternellement est tout, que la terre n'est que le

chemin du ciel, et que dès lors tous les actes de la vie présente doivent se rapporter à la vie future.

Il nous instruit de ces vérités par ses exemples. Il fait tout ce qu'il ordonne. Il prêche le mépris des richesses, il vit dans la pauvreté. Il pratique l'humilité, la douceur, la prière, l'amour des ennemis en pardonnant à ses bourreaux. Imitons ce divin modèle, et craignons de mériter le reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs : *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas !* Il y a d'abord les incrédules qui traitent la religion, d'erreur ; la foi, de crédulité ; les miracles, de fables ; les mystères, d'absurdité. Il y a ensuite des hommes plus inconséquents encore, qui prétendent se tenir entre la foi et l'incrédulité. Ils sentent l'obligation de croire, mais ils voient en même temps les sacrifices que la foi leur impose. Combien qui repoussent la doctrine de Jésus-Christ ! Combien qui persécutent la vérité ! On ne se contente pas toujours de la persécuter en sa conscience, on la combat souvent dans les autres. De là ce prosélytisme du mal, cet apostolat de l'erreur qui se déploie autour de nous. Ce n'est pas à la discussion qu'ont recours les ennemis de la doctrine chrétienne, c'est à la raillerie, à l'insulte. Ne croyez pas cependant que la moquerie soit la dernière expression de la haine des incrédules. Quand on le peut impunément, on emploie la force brutale pour décider une apostasie. L'atelier, le salon, l'usine, le comptoir, la manufacture retiennent de discours anti-chrétiens et de paroles lascives. Comme l'Eglise catholique est ici-bas le plus fort rempart de la vérité, c'est contre elle que les incrédules dirigent leurs attaques désespérées. Logiquement, il ne peut y avoir ici-bas que deux armées qui se disputent la possession des esprits : d'un côté l'Eglise catholique, de l'autre des sectes rationalistes. Mais qu'arrive-t-il ? A force de haïr la vérité enseignée par l'Eglise, on en vient jusqu'à combattre la vérité partout où elle se trouve. De là ces effrayants systèmes qui ont nié les vérités les plus essentielles de l'ordre intellectuel, de l'ordre moral, de l'ordre social. On a produit le septicisme dans les esprits, le fatalisme pratique dans les cœurs, l'anarchie dans les sociétés.

Jésus-Christ nous donne une règle pour connaître si nous sommes ou si nous ne sommes pas de Dieu. *Celui qui est de Dieu, dit-il, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu.* Jésus-Christ défie les Juifs de nommer un péché dont il fut coupable. Ils n'acceptent point le défi, ils lui répondent par des déclamations vagues et des injures absurdes. En marchant sur ses traces, nous serons traités comme lui. Mais de ces humiliations, l'homme instruit par Jésus-Christ sait tirer sa gloire et son bonheur : sa gloire, du motif qui les lui attire ; son bonheur, de la récompense qu'elles lui assurent.

La réponse de Jésus aux Juifs, modèle de conduite quand nous sommes attaqués par la calomnie : Il ne réfute pas l'imputation d'être samaritain, parce qu'elle est absurde ; il répond à celle d'être possédé du démon, parce qu'elle pourrait nuire à son ministère. A son exemple,

distinguons les inculpations qui, invraisemblables, sont sans effet, et celles qui peuvent produire quelque sensation ; et dans celles-ci, distinguons ce qui ne porte que sur notre personne et ce qui intéresse nos fonctions. Les premières ne méritent que notre mépris, les autres nous imposent le devoir de défendre notre honneur ; mais cette défense permise par la religion est réglée par elle. Elle n'est plus une défense quand elle devient une attaque. Jésus nous donne ici l'exemple : violemment attaqué, il se borne à nier ce que la calomnie lui impute, pas de récriminations, pas de reproches. Une autre règle pour notre justification posée par Jésus-Christ : c'est de n'y pas chercher notre gloire. Notre motif doit être la gloire de Dieu, l'édification du prochain.

Sans être aigri par la contradiction, ni révolté par l'injustice et par la violence, Jésus continue de dire aux Juifs la vérité. Il trouve le secret de concilier avec le témoignage glorieux qu'il se doit, l'humilité dont il est le modèle.

Passages de l'Ecriture Sainté. — Erit in signum cui contradicetur (Luc IV).

Si affligeret homo Deum, quia vos configitis me ? et me configitis, gens tota (Mal. 3).

Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei, et ostentui habentes (Heb. VI).

Passages des Saints Pères. — Pudcat sectari gloriam membra, quibus caput suum tam in glorium exhibetur. Pudeat sub spinato capite membrum fieri delicatum. (S. Bern.).

Horret Christus magis asperitatem morum lingue stimulos, quam aculeos spinarum (Gilb.).

Christus vulnera sui corporis servavit, ut in die iudicii profiterentur ad testimonium passionis contra judæos et omnes qui denegant filium Dei crucifixum (S. Chry.).

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés par l'abbé Virel, chanoine honoraire de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture; nouvelle édit. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférence nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition. 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINETTET, curé de Noailles. 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XVIII — DIMANCHE DE LA PASSION

Quis ex vobis arguet me de peccato ? (Joan. viii, 46.)

« C'est avec raison que l'Evangile de ce

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-20.

jour nous rappelle l'innocence de Jésus-Christ. Il nous fait ainsi mieux comprendre que sa Passion, dont l'Eglise commence aujourd'hui à représenter les scènes, a pour cause, non ses propres péchés, mais les nôtres. » (C. C. Trid.)

Nous allons donc en cette Homélie montrer comment Jésus-Christ a prouvé son innocence et sa sainteté, quelles ont été les causes de sa Passion et quelle crime ont commis les Juifs en le crucifiant.

I. Comment Jésus-Christ a-t-il prouvé son innocence et sa sainteté? — Il les a prouvées non-seulement en réalisant dans sa personne les prophéties messianiques et en faisant de nombreux miracles; mais encore en donnant, dans sa doctrine, sa morale et sa vie, la règle et le modèle de toutes les vertus. Dans une autre Homélie, il sera question de ses prophéties et de ses miracles. Qu'il nous suffise de montrer en celle-ci la sainteté de sa doctrine, de sa morale et de sa vie. Et d'abord rien n'est plus admirable que sa doctrine. Il prêché au peuple juif les vérités les plus sublimes. Et pour les graver plus facilement dans son esprit, il les présente sous forme d'images et de paraboles. Avec quelle condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine! C'est tout à la fois du lait pour les enfants et du pain pour les forts. Bien qu'il soit rempli des secrets de Dieu, il n'en paraît pas étonné et en parle naturellement. Il ne cherche point à orner ses discours par les fleurs d'une éloquence mondaine. Ce n'est pas un orateur qui discute et qui recourt aux subtilités du raisonnement; mais c'est un homme qui parle comme jamais homme n'a parlé, qui révèle des choses que personne n'a jamais révélées et qui les dit comme personne ne les dira jamais. Aussi tous ceux qui l'entendent sont dans le ravissement et s'écrient: « Celui-ci enseigne comme » ayant autorité, et non à la manière des Scribes et des Pharisiens. » (Matth. vii, 29). Quelle élévation dans ses Mystères! Bien qu'ils soient incompréhensibles et que notre faible raison ne puisse en scruter l'immense profondeur, néanmoins il s'en échappe une lumière toute céleste qui, en nous découvrant la source du mal et le principe du bien, nous détache de la terre et nous élève jusqu'à Dieu. Sa morale n'est pas moins admirable que sa doctrine. Quoi de plus pur que ses préceptes! Et quoi de plus sublime que ses conseils! Il explique les lois naturelles; il perfectionne les lois divines; et parmi les lois humaines, il confirme celles qui sont conformes à la justice et à la vertu, et il anéantit celles qui consacrent le vice et l'iniquité. L'observation des conseils, qu'il nous donne, peut nous conduire à la plus haute perfection. En effet, quelle sainteté ne pourrions-nous pas acquérir, si nous savions pratiquer la pauvreté évangélique, renoncer à notre propre volonté, mortifier nos sens, rechercher les humiliations et les souffrances avec autant de soin et d'ardeur que le monde en met à poursuivre les honneurs et les plaisirs! A la pureté de sa morale, Jésus-Christ ajoute la sainteté de sa vie et l'héroïsme de ses vertus. Il ne commande rien qu'il n'ait pratiqué le premier. Quel amour pour

Dieu! Quel zèle pour la gloire de son Père! Et quelle ardeur pour la sanctification des hommes! Rien n'égale son désintéressement et sa modestie. Le peuple, qui a vu ses prodiges, veut le proclamer roi; mais il s'enfuit dans la solitude. Avec quelle douceur et quelle bonté n'accueille-t-il pas les malades et les pauvres! Il les console, il les soulage, il les guérit. S'il daigne entrer dans la maison des pécheurs, s'asseoir à leur table et converser familièrement avec eux, c'est pour les instruire et pour les convertir par l'onction de sa grâce. « Tout se soutient dans sa personne, » dit Bossuet, « sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout: tout concourt à y faire voir le Maître du genre humain et le modèle de la perfection. Lui seul, vivant au milieu des hommes, a pu dire sans crainte d'être démenti: « Qui de vous me re- » prendra de péché? »

II. Quelles ont été les causes de la Passion de Jésus-Christ? — La Passion de Jésus-Christ eut pour cause non-seulement la faute héréditaire de nos premiers parents, mais aussi les péchés commis par les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qu'ils commettront encore jusqu'à la fin des temps. En effet, le but que se proposa notre divin Sauveur en la Passion était d'effacer toutes les iniquités de tous les siècles et de satisfaire surabondamment, pour toutes ces iniquités, à la justice de son Père. Ce qui montre l'excellence de son sacrifice, c'est que les pécheurs, pour la rédemption desquels il est mort, ont été les instruments de ses douleurs, comme le fait voir le récit de la Passion qui nous le montre poursuivi par l'envie des Scribes et des Pharisiens, trahi par l'avarice de Judas, accusé par la calomnie des faux témoins, condamné par la lâcheté de Pilate, abandonné par l'ingratitude des Juifs et torturé sur la Croix par la cruauté des bourreaux. Et tous ceux qui se livrent à leurs passions « crucifient de nouveau, autant qu'il est en eux, le » Fils de Dieu par leurs péchés et le couvrent de » confusion. » (Hebr. vi, 6.) Et en cela ils sont plus criminels que les Juifs; car, suivant l'Apôtre, les Juifs « n'auraient jamais crucifié » le Roi de gloire, s'ils l'eussent connu. » (I Cor. ii, 8.) Aussi, nous qui aimons Jésus-Christ et désirons l'aimer de tout notre cœur, devons-nous avoir la plus grande horreur du péché.

III. Quel crime ont commis les Juifs en crucifiant Jésus-Christ? — C'est un déicide, puisqu'en le commettant ils ont mis à mort le Verbe éternel, le Fils de Dieu fait homme et Dieu comme son Père. Pour mieux concevoir l'horreur de leur crime, il faut considérer leur victime. Quelle est donc cette victime de leur fureur? C'est Celui dont il nous est impossible de comprendre la grandeur et la dignité. C'est le Verbe qui était en Dieu dès le commencement (Joan. i, 1), qui a été établi de Dieu héritier de toutes choses, par qui les siècles ont été faits, qui est la splendeur de la gloire et de la substance du Père, qui soutient tout par la parole de sa puissance (Hebr. i, 2, 3.), qui nous a purifiés

de nos péchés et qui, en conséquence, est assis à la droite de la Majesté suprême au plus haut des cieux. C'est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui a souffert pour nous : le Créateur pour ses créatures, le Maître pour ses esclaves. C'est enfin Celui qui a formé les anges, les hommes, le ciel, la terre, les éléments, « en qui, » par qui et de qui toutes choses subsistent. » (Rom. xi, 36.) Il ne faut donc pas s'étonner qu'au moment où il expira, on ait vu la terre trembler, les rochers se fendre, le soleil s'obscurcir et les ténèbres couvrir toute la surface de la terre. (Matth. xvii. — Luc. xxiii, 44, 51). Toute la création ne devait-elle pas être ébranlée par la mort de son divin Auteur?

L'abbé REGNAUD.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ REGNAUD. — *La somme du Catéchiste*, Cours de religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1,000 pages. Prix : 16 fr.

Le Catéchiste ou Abrégé de la somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes à 1 fr. chacun.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

II. — BEATI MUNDO CORDE.

Enfin, quoi de plus antipatique en nous que le règne des sens et celui de la charité? Comptez leurs incompatibilités si vous le pouvez : l'essence de la charité, c'est l'amour de Dieu, celle de l'incontinence, c'est l'amour du moi concentré dans la sphère méprisable de l'animalité. La mesure de la charité, c'est l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, celle de l'incontinence, c'est l'amour des choses les plus abjectes par-dessus le Seigneur. *Cui assimilastis me* (1)? nous dit le Dieu de notre ordination; et la réponse à cette question est si effrayante qu'elle ne peut être articulée : *Nec nomine-*

tur (2). Vous vous scandalisez du paganisme de Julien, plaçant la statue de Vénus sur le tombeau de Jésus, et celle d'Adonis à Bethléem; vous êtes révolté du philosophisme de 93 élevant une chair immonde sur nos autels. Eh bien! cette profanation je l'ai vue toutes les fois que des idoles de boue ont pris possession de ce cœur du prêtre, basilique vivante, autel palpitant de mon Dieu : *Templum Dei sanctum quod estis vos* (3). Aussi, quand cet épicurien du sacerdoce tombe de lassitude au pied d'une croix et dit : Mon Dieu! je vous aime! sa prière est un mensonge, car naguère il engageait sa vie à d'autres divinités; et les anges du sanctuaire lui répondaient, avec saint Chrysostome : *Væ tibi, sacerdos impie, qui eodem ore oscularis filiam Veneris, quo paulo ante sumpsisti filium Virginis* (4). Honte et désolation inexprimables! car ce ne sont pas seulement, en lui, les lèvres empourprées du sang de l'Agneau et

encore frémissantes des baisers du Seigneur qui sont profanées, mais ces genoux du prêtre qui se plient pour exprimer les douleurs de l'Eglise, ces genoux qui font violence au ciel et qui rendent l'espérance à la terre en pliant, quel scandale quand ils se courbent devant un peu de fange colorée en signe de donation!

L'esclave des sens n'est pas au bout des oppositions avec la charité; il dit : Mon Dieu! je vous aime par-dessus toutes choses! Et Dieu est pour lui moins que les satisfactions les plus grossières et les attaches les moins avouables. Il ajoute : J'aime mon prochain comme moi-même! Et il y a un prochain qu'il aime bien plus que lui-même, puisqu'il brave l'enfer pour lui complaire; et il y en a un autre qu'il aime bien moins, puisqu'il le scandalise plutôt que de s'imposer des freins : en attendant qu'après avoir aimé contre l'ordre, ce prêtre finisse par ne plus aimer personne, et que, semblable aux blasés, aux corrompus du monde, il s'accoutume à mettre la main en jouant sur son cœur pour attester des sentiments imposteurs.

Enfin, achevons ce tableau des antagonismes entre la charité et l'incontinence. La charité est une collection de toutes les vertus dans l'âme; l'incontinence est souvent un déchaînement de tous les vices. Entrez dans le sanctuaire et voyez les abominations que ces hommes y commettent : *Ingrederere, et vide abominationes quas isti faciunt* (1). Rien de plus épouvantable que la fécondité de ce péché envisagé comme source de beaucoup d'autres! C'est lui qui porte les prêtres à profaner leur messe, à délaisser le bréviaire, à polluer les sacristies, à convertir jusqu'à la parole divine et aux ornements sacerdotaux en instruments de séduction. Plus on fouille derrière une telle muraille, plus on y découvre d'abominations : *Fode parietem et adhuc videbis abominationes majores* (2). Aussi, je ne suis pas étonné si saint Cyprien, mesurant d'un oeil consterné cette misère et cette malice exceptionnelles, s'écrie : *Impudicitia mater impenitentiae* (3).

Nous voilà au terme de notre course, retournez-vous vers le point de départ, et comptez les destructions que nous avons laissées derrière nous : l'honneur de notre parole, la gloire de notre pontificat, l'existence de notre judicature, les palmes de notre héroïsme, les fécondités de notre mission, enfin les bonheurs et les dignités de notre foi, de notre espérance, de notre charité, cette structure admirable qui constitue en nous la vie sacerdotale et la vie chrétienne, tout cela s'est écroulé sous les coups de la passion sensuelle! Donc, je n'étais pas un Jérémie menteur en prédisant des ruines, elle est tombée cette Babylone splendide, elle est tombée! *Cecidit Babylon, cecidit* (4)!

Je me trompe, mes vénérés confrères, ce n'est point Babylone qui est tombée, c'est Jérusalem, c'est-à-dire la cité des adorations et du sacrifice. Elle se relèvera! Sans doute, sur toutes nos inno-

1. Is. xl, 25.
2. Ephes. v, 3.
3. 1 Cor. iii, 17.
4. S. Chrys.

1. Ezech. viii, 9.
2. Ezech. viii, 8.
3. S. Cypr.
4. Is. xli, 9.

nes, plane une immense désolation. Notre abîme étant profond, doit être trist. à habiter et difficile à remonter. Courage ! néanmoins, les pierres du sanctuaire sont précieuses aux yeux de Dieu ; que ne fera-t-il point pour les laver, lui qui a tant fait pour les façonner !

Certainement, il n'y a pas, dans l'auditoire, un seul prêtre à qui mon discours soit entièrement applicable ; mais il suffit qu'il le soit, partiellement, à quelques-uns pour le justifier. En présence de ce tableau complet de nos dégradations par l'incontinence, que chacun fasse donc justice de soi-même, et profite de ce qui lui est utile, sans se préoccuper du reste. Voici les principaux devoirs qu'une telle méditation nous impose sous forme de conclusion :

Préservez-vous de l'illusion de la témérité, qui se permet toute sorte de sensualités, pourvu qu'elle évite le sensualisme. Préservez-vous aussi de l'illusion du pharisaïsme, qui manque sans scrupule à toutes les vertus ecclésiastiques, pourvu qu'il ne viole pas ostensiblement celle-ci, comme si la chasteté pouvait lui donner dispense de l'humilité, de la charité, du bon esprit, du désintéressement et de l'obéissance. Préservez-vous de l'illusion de la présomption, qui se trouble outre mesure des désordres purement organiques, et qui aspire à des immunités plus hautes que celles de saint Paul descendant du troisième ciel, lequel se déclarait souffleté par l'ange de Satan. Enfin, préservez-vous de l'illusion du découragement, qui désespère de jamais reconquérir sa propre estime.

Ah ! mes vénérés confrères, à Dieu ne plaise que je vienne ici bercer votre faiblesse par les paradoxes de la confiance présomptueuse, et placer la seconde innocence avant la première ! Mais réfléchissez que, s'il suffit d'un instant pour devenir grand pécheur, un bon acte de contrition suffit pour vous restituer le respect des anges. Méditez souvent cette fortifiante parole de sainte Thérèse : « Il n'y a personne qui, après avoir commencé la journée en misérable, ne puisse la finir en saint. » Contemplez surtout, entre Magdeleine et David, ce sublime Augustin, qui prononça son *Ecce nunc coepi* à trente-trois ans, et qui, après avoir étonné Rome et Milan par ses désordres, régna sur une belle Eglise d'Afrique, si bien que le feu allumé jadis dans son sang s'était changé en glorieuse auréole autour de sa tête, faisant de son nom l'idéal du génie chrétien, en même temps que, de sa mémoire, la prédication et l'espérance de tous les vrais pénitents. O prêtres coupables ! saintes ruines ! tabernacles violés ! vous pouvez donc être chers au cœur de Notre-Seigneur, si vous égalez à vos fautes votre humilité. Mesurez, par votre misère même, la miséricorde qui vous attend ; si vous êtes un ange tombé, confiance ! vous êtes de ceux qui peuvent remonter au ciel ! Pour vous y aider, voici les deux bras protecteurs qui vous sont offerts : saisissez-les, ils ne vous laisseront pas retomber : *Jesu, puritas virginum, miserere nobis. Virgo, sine labe concepta ; Mater castitatis, ora pro nobis !*

R. P. CAUSSETTE.

Foi, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages, Prix, 6 fr.

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

I. — ORIGINE DE CETTE FÊTE.

On trouve cette fête établie déjà dans les premiers siècles de l'Eglise, d'où il est permis de supposer que les Apôtres eux-mêmes l'ont célébrée, et que leur dévotion était partagée par les premiers fidèles.

Benoît XIV pense que Marie aimait à solenniser le jour où, dans sa pauvre demeure de Nazareth, s'était accompli en elle le grand mystère de l'Incarnation. Les apôtres, les disciples se conformèrent, nous ne pouvons en douter, à cette sainte pratique de la Mère de Jésus, et ils durent avec joie, s'unir à elle, pour remercier Dieu de ses ineffables miséricordes.

Saint Grégoire le thaumaturge, qui était évêque de Néocésarée, vers l'an 240, est le premier qui ait parlé de la Fête de l'Annonciation. Dans une homélie adressée à son peuple, il disait : « C'est aujourd'hui, M., F., que Gabriel, l'archange qui est sans cesse en présence de Dieu, est descendu auprès de la Vierge très-chaste, et lui a adressé ces paroles : Je vous salue, pleine de grâce. »

Saint Augustin, qui mourut en 430, a laissé deux sermons sur l'Annonciation, et le Pape Gélase I^{er}, dans son *Sacramentaire*, nous apprend que cette fête était célébrée à Rome avant l'an 469. S. Roclus qui mourut en 446, et S. Jean Chrysostome, en 407 ont, dans leurs ouvrages, des discours sur ce même mystère.

Voici ce qu'on lit dans un ancien martyrologe, attribué par le vénérable Bède, à Cassiodore, qui fut secrétaire d'Etat de Théodoric, roi des Goths, et par d'autres à St Jérôme : « Annonciation de la Ste-Vierge, lorsqu'elle fut saluée par l'ange à Nazareth, ville de Judée. »

Au VII^e siècle, elle était généralement répandue tant en Orient qu'en Occident et on la célébrait surtout avec une grande pompe. Le VI^e concile œcuménique, tenu à Constantinople, fait mention de cette fête, et l'appelle le *saint jour* de l'Annonciation. Près d'un demi-siècle auparavant, le X^e concile de Tolède l'avait déjà nommée « la fête par excellence de la Mère de Dieu. »

La Fête de l'Annonciation de Marie n'est point séparée de celle de l'Incarnation du Verbe : ces deux souvenirs, en effet, sont liés intimement l'un à l'autre, et ces deux mystères s'accomplirent en même temps.

C'est le premier des deux, celui de l'Annonciation de la Vierge, que les fidèles vénèrent, de nos jours, d'une manière plus spéciale, et sur lequel ils portent davantage leur attention

et leur piété. Mais il est probable, qu'au commencement il n'en était point ainsi, et que les premiers chrétiens célébraient d'abord, et en premier lieu, le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Si, dès l'origine du Christianisme, il y a dans toute l'église un accord unanime à solenniser la fête de l'Annonciation, il n'en est pas de même pour le jour où elle est célébrée.

Les Grecs la font comme nous, le 25 mars, mais plusieurs églises d'Orient l'ont placée au mois de décembre. Chez les Syriens, elle est fixée au 1^{er} décembre, chez les Arméniens, au 5 janvier, afin qu'elle n'arrive pas en carême.

Le Concile de Tolède (636) ordonna que la fête de l'Annonciation de Notre-Dame et de l'Incarnation du Verbe divin, se célébrerait 8 jours avant Noël, parce que le 25 mars arrive ordinairement en carême, quelquefois dans la semaine sainte ou pendant les solennités pascales ; temps où l'Eglise est occupée d'autres mystères : dans l'ancienne discipline, les fêtes et le jeûne étaient regardés comme incompatibles.

Toutefois, elle a toujours été célébrée en France, le 25 mars, depuis le ix^e siècle, époque où elle a été introduite parmi nous.

— Marie, selon l'opinion commune, avait 14 ans, lorsqu'elle fut unie à Joseph par les liens sacrés d'un mariage virginal, et, depuis 4 mois, selon l'Evode, elle était retirée à Nazareth, avec son chaste époux dont elle partageait la vie obscure et laborieuse, lorsque l'archange Gabriel, envoyé par Dieu, vint auprès d'elle, s'acquitter de son céleste message.

Où était en ce moment cette Vierge bénie, et quelle était son occupation, lorsque l'ange la visita ? se demande saint Bernard : « Je pense, » répond-il, qu'elle était dans l'endroit le plus « caché de sa modeste habitation, et que, selon « le précepte de Jésus, après en avoir fermé « soigneusement la porte, elle priait dans la « solitude et le recueillement, notre Père qui « est dans les cieux. »

On ne connaît pas non plus l'heure de la céleste visite ; voilà pourquoi, selon les paroles de Benoît XIV, l'Eglise fait annoncer ce mystère, au son de la cloche, trois fois dans la journée : à l'aurore, au milieu du jour, et le soir quand la nuit est arrivée.

— La veille de l'annonciation de l'année 1251, saint Louis, roi de France, chef de la croisade, se rendit au village de Masséra, ancien Nazareth. Le légat du Pape dit la messe dans la chambre même où Gabriel avait salué Marie, et le roi y reçut la communion.

Ste Jeanne de Valois, épouse de Louis XII fonda, en 1513, un ordre de religieuses dont le but était d'imiter les vertus que renferme le mystère de l'Annonciation. Ces religieuses portent le nom d'Annonciades.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

La Mère du Dieu Rédempteur qui devait naître parmi les hommes, était choisie de toute éternité dans les desseins de l'adorable Trinité : de toute éternité elle était embellie de grâces sublimes. L'heure de la Rédemption avait sonné

dans le temps, et un messenger devait être choisi pour traiter cette solennelle affaire.

Quel sera cet envoyé ? Ce ne sera ni l'innocent Abel, ni le juste Abraham, ni le chaste Joseph : il ne sera pas choisi sur la terre. Dieu a désigné un des princes de sa cour, un de ceux qui se trouvent près de lui, dans les splendeurs des cieux : un des premiers esprits de la hiérarchie céleste.

L'archange Gabriel descend du ciel et s'arrête à Nazareth. Pourquoi à Nazareth et non pas à Rome, à Athènes ou dans les villes de la civilisation et de la science ? « C'est que dans ce « Nazareth il y a une pauvre maison, une petite « chambre qui renferme le trésor du ciel et de « la terre, le secret amour du Père éternel ; « dans ce petit lieu, il y a une Vierge qui a « plus de lumières et de grandeur qu'il n'y en « a à Rome, ni à Athènes, ni entre les hommes, « ni entre les anges. » (Nicolas).

Aussi, une chose étrange et admirable va se passer. L'esprit céleste, en présence de cette simple épouse d'un pauvre artisan, se prosterne et lui adresse cette incomparable louange : « *Je vous salue, pleine de grâce.* » Jusqu'à ce jour les habitants de la terre, s'étaient prosternés devant les habitants des cieux et jamais de semblables félicitations n'avaient été adressées aux mortels.

C'était la coutume chez les Hébreux, dit un saint Père, lorsqu'une femme avait fait une action d'éclat de la saluer en ces termes : « *Vous êtes bénie entre les femmes.* » Ainsi Débora félicitait Jahel qui avait donné la mort à Sisara, le général ennemi : « *Jahel, l'épouse d'Haber, est bénie entre les femmes.* » Ainsi Booz saluait Ruth en disant : « *Vous êtes bénie du Seigneur, ma fille.* » Mais jamais, dans la Sainte Ecriture, on n'avait rencontré des paroles semblables à celles-ci : « *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* »

Cette salutation, dit saint Ambroise, ne pouvait s'adresser qu'à Marie seule, puisque seule entre toutes les autres femmes, elle avait mérité de recevoir en elle-même l'auteur de la grâce.

L'ange Gabriel est devant Marie, et c'est l'ange qui s'incline et non la Vierge qui se prosterne ! Daniel, le grand Prophète vit un jour venir à lui le même Gabriel, et tout tremblant, il tomba, la face contre terre. Quelques jours seulement avant l'Annonciation, Gabriel apparaissait encore au grand prêtre Zacharie, et ce dernier était puni cruellement de son incrédulité.

O Gabriel ! pourquoi ce respect devant Marie ? Ce n'est pas à son prophète, ce n'est pas à son Pontife que vous êtes envoyé, c'est à une humble créature que rien ne paraît recommander. Ah ! c'est qu'elle est *pleine de grâce*, et comme la grâce est la plus belle gloire dont puisse être couronnée une créature, quelle devait être grande, celle qui en était remplie ! — C'est que le *Seigneur est avec elle*. Dès le premier instant de sa conception, elle lui est intimement unie : le Père est avec elle en faisant de son Fils le sien, le Fils est avec elle en descendant dans son sein, le Saint-Esprit est avec elle, sanctifiant avec le Père et le Fils ce cœur virginal.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, ajoutait l'ange. Oui, vraiment bénie, dit saint Pierre Chrysologue, car elle fut plus grande que le ciel, plus puissante que la terre, plus vaste que l'univers, puisqu'elle a été la demeure de Celui que le monde ne peut contenir, elle a porté Celui qui soutient l'univers, elle a donné naissance à son Créateur, elle a nourri Celui qui soutient l'existence de tous les êtres.

— De semblables louanges effrayèrent l'humilité de Marie, qui se croyait la dernière des créatures; aussi, dit le saint Evangile, elle fut troublée, aux paroles de l'ange.

Ce trouble, dit saint Ambroise, ne venait pas de ce qu'un ange lui apparaissait, car nul doute qu'elle ne vît, bien mieux encore que Jacob, les esprits célestes descendre du ciel et y monter, et que leurs visites auprès d'elle ne fussent multipliées. Ce sont les éloges qu'on lui décerne qui la troublent, car elle n'en peut comprendre les raisons.

L'ange la rassure et calme ses inquiétudes : *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous concevrez et vous enfanterez un Fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin.*

La gloire d'être la mère de Dieu n'a point ébloui l'humble vierge d'Israël. Elle croit, sans doute, aux paroles de l'ange; elle ne refuse point de coopérer à la rédemption du monde qu'elle entrevoit; mais elle craint pour sa virginité, elle veut la conserver malgré tout, et demande alors comment elle pourrait accepter l'honneur de la maternité divine.

L'ange dissipe ses doutes : *L'Esprit Saint, dit-il, surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.*

L'ange a parlé : il attend une réponse après laquelle il partira; il attend et Marie délibère. Sublime tableau évangélique!

Saint Augustin et saint Bernard se transportent à ce moment où Marie réfléchit, où l'ange attend. Ils la pressent, ils la supplient de donner ce consentement. Voici leurs belles paroles :

« Vierge sacrée! que tardez-vous à répondre? L'ange n'attend que votre assentiment. Vous l'avez entendu : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, pour que vous deveniez mère sans préjudice de votre virginité. L'ange attend maintenant votre réponse, et nous aussi, une parole de compassion, misérablement pressés que nous sommes par la sentence de notre condamnation.

« Voilà qu'on vous offre le prix de notre rançon. Dès que vous aurez consenti, nous serons sauvés : un seul mot de votre bouche peut nous refaire et nous rappeler à la vie. C'est ce qu'implore de vous le malheureux Adam avec sa déplorable postérité, comme lui exilée. C'est ce qu'Abraham, c'est ce que David, c'est ce que tout le genre humain prosterné à vos pieds, attendent avec l'ange. Dieu lui-même,

qui se complait dans votre beauté, désire ce consentement, moyennant lequel il avait décidé de sauver le monde. « O sainte Vierge! ne tardez plus à donner votre réponse, ne tardez plus à faire régénérer le monde! »

Marie a réfléchi, elle laisse sortir de ses lèvres cette ineffable parole : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

« O bienheureuse Vierge! s'écrie saint Augustin, quelles actions de grâces, quels accents de louange pourrons-nous vous adresser en retour de ce grand consentement par lequel vous délivrez le monde? Par quels hommages l'humaine fragilité pourrait-elle jamais assez reconnaître qu'elle doit le ciel à votre pieux concours? »

Bossuet, comparant la scène de la tentation d'Eve à celle de l'annonciation de Marie, a écrit cette belle page :

« L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve était vierge encore, et Marie est vierge; la malédiction est donnée à Eve; la bénédiction à Marie : *benedicta*; un ange de ténèbres s'adresse à Eve; un ange de lumière à Marie. L'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur en lui faisant rechercher la divinité : *Vous serez, lui dit-il, comme des dieux*; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel; l'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rébellion : *Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau?* l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : *Ne craignez point, Marie, lui dit-il; et, Rien n'est impossible au Seigneur.* Eve crut au serpent et Marie à l'ange; de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité. Marie répare en croyant à Dieu, ce qu'Eve avait ruiné en croyant au démon. Enfin, pour achever le mystère, Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu. Eve nous ayant donné le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie, afin, dit saint Irénée, que la vierge Marie fut l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ, virgo Maria fieret advocata.* »

III. — CONCLUSIONS ET RÉOLUTIONS.

Quelles furent les vertus qui attirèrent en Marie le Verbe éternel au jour de l'Incarnation? Saint Bernard dit que cette Vierge incomparable devint la mère de Dieu par l'humilité et la virginité : *virginitate placuit, humilitate concepit.*

Sa virginité, selon la gracieuse image de saint André de Jerusalem, fut une fleur si belle, rendant un parfum si délicieux, que le Verbe divin descendit lui-même du ciel pour la cueillir. Par sa virginité, Marie le charma, l'attira à elle, et par son humilité le renferma dans son cœur.

Que l'humilité soit la principale cause de

l'Incarnation, Marie le dit elle-même dans son beau cantique : *Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, et voilà que désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse.* Aussi, lorsque Marie eut prononcé devant l'ange cette admirable parole d'humilité : *Je suis la servante du Seigneur*, aussitôt elle devint la mère de Dieu.

« Cette humilité, dit saint Augustin, fut l'échelle par laquelle Dieu descendit du ciel sur la terre. O humilité ! o humilité trois fois heureuse ! tu as donné Dieu aux hommes, tu as rendu la vie aux morts, tu as renouvelé les cieux, purifié le monde, ouvert le Paradis et délivré les hommes de l'enfer ! »

Dieu trouva en effet, ajoute saint Jean Chrysostome, une chose qui ne s'était jamais rencontrée : l'humilité jointe au comble du mérite. Être humble sans mérite, c'est une nécessité ; être humble avec quelque mérite, c'est une chose digne de louanges ; mais être humble dans l'actuelle possession de tout mérite, c'est un miracle ; être humble dans le comble de l'honneur, c'est une vertu héroïque qui mérite l'admiration de Dieu.

Le vénérable Bède confirme cette doctrine par ces paroles : « C'est beaucoup d'être vierge, c'est encore plus de devenir mère sans perdre sa virginité, mais j'ose dire que c'est encore plus d'être si élevée et d'avoir d'aussi bas sentiments de soi-même. »

Saint Bernard résume ainsi d'une manière admirable toute la gloire de Marie, au jour de l'Annonciation :

« Il est permis de conclure de tout ce qui vient d'être dit, que la B. Marie, dans le consentement qu'elle a donné à l'incarnation du Fils de Dieu, a mérité plus que toutes les créatures ensemble, plus que les anges et les hommes... Elle a mérité l'extinction complète de tout germe du péché ; le domaine souverain de l'univers : la plénitude de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons, de toutes les béatitudes, de toutes les faveurs spirituelles, de tous les biens ; l'intelligence de toute parole, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits, les actes de toutes les vertus. Elle a mérité la fécondité dans la virginité ; la gloire de la maternité divine ; elle a mérité d'être appelée l'étoile de la mer, la porte du ciel, et par-dessus tout la reine de la miséricorde, avec le pouvoir de se montrer digne de ce nom. Aussi, c'est avec raison que dans ses proverbes, Salomon dit, en parlant d'elle : *« Beaucoup de filles d'Israël ont accumulé des richesses, mais vous seule les surpassez toutes. »*

Les saints Pères sont unanimes à reconnaître que l'humilité de Marie a été la cause de sa grandeur. « Oui, dit saint Jean Chrysostome, c'est parce que Marie est pleine d'humilité qu'elle deviendra la mère de son Dieu. »

C'est donc l'humilité que le chrétien, fidèle enfant de Marie, lui demandera au jour de la fête de l'Annonciation.

Quelle est la vertu qui tient le premier rang dans la religion ? demande saint Augustin. Et il répond aussitôt : C'est l'humilité. — Le se-

cond ? l'humilité. — Le troisième ? c'est encore l'humilité.

D'ailleurs, que de grâces accordées à l'humilité ! C'est d'abord la toute-puissance dans la prière : « La prière de l'humble pénétrera les cieux. Toujours la prière des humbles vous fut agréable, ô Dieu ! » C'est ensuite le pardon des péchés : « Seigneur, vous ne refusez jamais un cœur contrit et humilié. » C'est enfin le ciel : « Il sauvera ceux qui sont humbles d'esprit. — Celui qui s'humilie sera glorifié un jour. »

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

COMBIEN LES PERSÉCUTIONS FURENT SANGLANTES

On respira sous Alexandre Mamès, dont la mère était chrétienne ; toutefois la sécurité ne fut pas complète ni de longue durée. Ce prince déféra plus d'une fois aux conseils d'Ulpien, qui, dans sa haine contre le Christianisme, avait, comme nous l'apprend Lactance, fait un recueil des édits lancés par les persécuteurs, et s'efforçait de prouver par là qu'ils avaient eu raison de proscrire le culte nouveau. Dans la suite, Maximin, l'ayant fait traitreusement assassiner à Mayence, versa beaucoup de sang à Rome et dans les provinces. Sa maxime était « qu'on ne pouvait garder l'empire sans une grande cruauté. » Minutius Félix assure que l'on était persuadé, parmi les païens, que les adorateurs du Christ n'avaient point de temple, tellement, sous la menace continuelle de persécution, ils avaient l'habitude de se retirer dans les souterrains auprès des tombeaux des martyrs.

Saint Grégoire de Nysse, Eusèbe, saint Cyprien nous ont tracé des tableaux inouïs des cruautés de Dèce. Le premier, qui en avait été le témoin dans sa jeunesse, dit qu'on ne tourmentait pas les chrétiens pour les faire mourir, mais que c'était une lutte acharnée des bourreaux pour vaincre leur patience (1). Aussi les lettres de saint Cyprien sont-elles pleines des questions qui s'élevaient de toutes parts, pour réconcilier à l'Eglise ceux qui avaient succombé à la violence des supplices ou apostasié dans les prisons. Pendant un an que Dèce régna, il eut le temps d'effrayer le monde, au point que l'on croyait être arrivé, dit saint Denis d'Alexandrie, aux calamités qui annonceront le jugement dernier (2).

Valérien, son successeur, s'étant lié avec un célèbre magicien d'Egypte, conçut une haine violente contre les chrétiens ; il s'était tellement dépravé dans les pratiques de la magie, qu'il commandait d'égorger des enfants pour servir à ses abominables mystères (3). Sous l'influence de ses conseillers, il avait donné plein pouvoir aux magistrats de mettre à mort les prêtres et

1. Mille modis martyres excarnificabant, non eos occidendi causâ, sed malorum diuturnitate fortissimos vincendi. (S. Greg. Nys., in *Vita Thaumaturgi.*)

2. Euseb., *Hist.* lib. VI, cap. xxii.

3. Euseb., *Hist.* lib. VII, cap. ix.

les membres du clergé (1). Ce fut en allant faire la guerre contre les Perses que Valérien, inquiet du succès, ordonna des sacrifices selon les rites égyptiens dans l'univers entier. Le chef des magiciens lui avait promis la victoire à ce prix. Saint Cyprien rapporte qu'on avait publié en Afrique des décrets, au nom de Valérien et de Gallien, prescrivant de faire embrasser par tous la religion des Romains (2). Gallien, ensuite, accorda un moment de paix à l'Eglise (3).

Après lui, l'Eglise avait d'abord éprouvé quelque bienveillance de la part d'Aurélien; mais comme il était zélé pour le culte des idoles, sa haine contre les ennemis de l'idolâtrie ne tarda pas à éclater. Il voulut signer un édit cruel de proscription, rédigé contre eux par son commandement; mais samain s'étant desséchée tout à coup, la frayeur le détourna quelque temps de son dessein (4); il y revint dans la suite, et beaucoup de massacres eurent lieu à Rome, en Italie, dans les Gaules et en Orient.

Sous Dioclétien, Maximin Hercule et Galère, la persécution fut à son comble. Bède montre en pleine vigueur dans les Gaules le premier édit des empereurs défendant de vendre, d'acheter, de puiser de l'eau dans les fontaines avant d'avoir sacrifié aux idoles (5). Les persécuteurs, pour se rendre compte du nombre des chrétiens dans les armées, rendirent ensuite une ordonnance qui contraignait les soldats à offrir de l'encens aux dieux (6). Des légions furent décimées. Galère, associé à l'empire, poussa Dioclétien à étendre à tous les chrétiens les arrêts de mort. Le vieil empereur se contenta d'abord de rendre un édit portant : « qu'ils seraient « soumis à la torture, dégradés de tous leurs « honneurs, hors d'état de demander justice « devant les tribunaux... et tous leurs temples « devaient être abattus et leurs livres brûlés (7). » Partout l'on se mit à l'œuvre pour détruire les églises, jeter aux flammes les saintes Ecritures et les actes des martyrs. Puis, par suite des excitations de Galère, qui avait accusé les chrétiens de l'incendie du palais de Nicomédie, Dioclétien lança de nouveaux décrets pour faire jeter en prison tous les prêtres du Christ et les forcer par d'effrayants supplices à sacrifier aux dieux. Peu après, il voulut contraindre sa fille, tous les membres de sa famille et les personnes de sa cour d'adorer les idoles (8).

C'étaient les prêtres qu'on recherchait avec le plus d'activité. Le zèle des proconsuls et des magistrats avait été ardemment excité par ces ordres, qui se suivaient à de courts intervalles et avec une sévérité croissante. Tous comprenaient que la volonté des empereurs était d'abattre jusqu'au dernier les chefs de la religion du Christ, afin que la multitude des simples fidèles, abandonnée à elle-même ou poursuivie sous divers prétextes, fût hors d'état de persister

dans son attachement à la foi. Mais, outre les évêques et les prêtres, c'étaient des foules immenses qui encombraient les cachots et remplissaient les places publiques pour y être torturés, car on avait plein pouvoir pour arrêter ceux qui auraient refusé d'offrir l'encens aux dieux sur les marchés et auprès des fontaines, et ceux qui étaient soupçonnés d'avoir caché des Livres Saints. Le nombre des lâches, qui les avaient livrés, était considérable; quand le terrible orage fut passé, ils affluaient à l'entrée des églises pour être admis à la pénitence ou réconciliés avec Dieu : on les appelait *traditeurs*.

(A suivre).

(Notes puisées dans la nouvelle édition de Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise* (Edition Palmé), tome III, (sous presse.)

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE A 3 FR. Collection de volumes, titres rouge et noir, de 4 à 500 p., sur toutes les questions controversées de l'histoire. *Le droit du Seigneur au Moyen Age*, par Louis Veuillot, 3^e édition, augmentée d'un avertissement et d'un appendice, 1 vol. in-12 de xv-344 pages. — *La Question de Galilée*, les faits et leurs conséquences, par HENRI DE L'EPINOIS, 1 vol. in-12 de 332 pages. — *Nouveaux éclaircissements sur l'Assemblée de 1682*, d'après des mémoires inédits et autres documents peu connus, par le P. M. LAURAS, de la compagnie de Jésus, 1 vol. in-12 de 260 pages. — *Etudes et controverses historiques*, par LÉON GAUTIER, 1 vol. in-12, de viii-468 pages. — *De la révocation de l'Edit de Nantes*, par LÉON AUBINHAU, 1 vol. in-12.

CONSULTATIONS

Q. — Nous avons habituellement à ajouter à la messe l'oraison *pro Papa*. Aux jours semi-doubles, depuis l'Épiphanie jusqu'à la Purification, et au temps pascal, la 2^e oraison étant de *Beata*, la troisième est marquée par la rubrique avec cette indication : *tertia Ecclesie vel pro Papa*. De là un dissentiment parmi les prêtres, les uns prétendant qu'il faut quatre oraisons; les autres soutenant qu'il n'en faut que trois, puisque, en récitant l'oraison commandée, on garde la rubrique. Veuillez dire quelle opinion nous devons suivre.

R. — Il est certain qu'aux jours semi-doubles, ou équivalents, il y a quatre oraisons, les trois exigées par la rubrique, et pour quatrième, l'oraison commandée. C'est ce que la S. Congrégation des Rites a répondu à l'Evêque de Namur, le 3 mai 1835.

Si præscripta sit oratio pro Ecclesia vel pro Papa, semper dicenda sit utraque; ut non possit satisfieri rubricæ et præcepto superioris per solam orationem pro Papa?

R. — *Affirmative ad primam partem; Negative ad secundam.*

Et précédemment la même Congrégation avait déjà résolu, que l'oraison commandée par l'Evêque ne pouvait pas tenir lieu de l'oraison *ad libitum*, mais qu'on devait toujours les réciter l'une et l'autre. (17 août 1709 in Bergonem. ad 3. — confer. S. R. C. Decreta V. Oratio n° 4.)

Telle est donc la pratique à suivre, dans l'hypothèse que nous examinons, savoir : après l'oraison du jour, réciter l'oraison de la S^{te} Vierge, puis l'oraison pour l'Eglise et enfin l'oraison *pro Papa*. On ne peut élever aucun doute sérieux sur ce point.

1. S. Cyprien, *Ad Successum*, Epist. 82.

2. Id., *ibid.*

3. Euseb., *Hist.*, lib. VII, cap. xiii.

4. Euseb., *Hist.*, lib. VII, cap. xxvi.

5. Bède, in *S. Justinum*.

6. Euseb., *Hist.*, lib. VIII, c. i.

7. Eusèbe *Hist.*, lib. VIII, c. ii.

8. Lactance, *De mortibus persecutorum*, cap. xiv, — Euseb. *Hist.*, lib. VIII, cap. vi.

Q. — Pour honorer saint Joseph, quelques pieux fidèles se plaisent à lui adresser une salutation calquée sur l'*Ave Maria*. Notre journal diocésain a dit un jour que cette prière n'était pas permise. Y a-t-il en réalité quelque décret de la Congrégation des Rites qui en défende la récitation ?

R. — Il y a, en effet, un décret de la Congrégation des Rites en date du 26 avril 1876, adressé à Mgr Rousselet, évêque de Séz, où nous lisons : *propositam salutationem non esse adprobendam, idque notificandum Amplitudini tuæ, quæ curet ut ejusmodi exemplaria retrahantur ac supprimantur*.

Dans plus d'une circonstance, l'Eglise a prouvé qu'elle ne voyait pas d'un bon œil le travestissement ou parodie des prières liturgiques, si bonne que puisse être l'intention des auteurs. Le décret que nous venons de citer les réprime et les condamne formellement *nil innovetur*.

Q. — Un décret de la congrégation des Indulgences du 9 Décembre 1763 accorde la faculté de gagner l'indulgence attachée à certaines fêtes en se confessant dans les huit jours qui précèdent cette fête, aux fidèles qui ont l'habitude de se confesser tous les huit jours. Par décret du 12 Juin 1822, la même faculté fut accordée à tous les fidèles indistinctement dans les lieux où il y aurait pénurie de prêtres. Mais cette faculté s'étend-elle aux personnes qui, n'ayant pas l'habitude de se confesser tous les huit jours, ont toutefois la facilité de le faire ?

R. Il n'existe aucun décret authentique émanant de la faculté dont il s'agit à d'autres qu'à ceux indiqués dans les décrets du 9 décembre 1763 et du 12 juin 1822.

Nous disons qu'il n'y a pas décret authentique, car, il en existe un portant la date du 22 décembre 1853 et affirmant que la faculté en question est accordée indistinctement à tous les fidèles, qu'ils aient ou non l'habitude de se confesser chaque semaine, qu'il y ait ou non pénurie de prêtres. Mais ce décret ne porte pas les signes ordinaires de l'authenticité, vu qu'il n'est signé que de monseigneur le Substitut de la congrégation : ce qui fait penser qu'il n'y a là que le sentiment personnel de ce dignitaire. C'est le sentiment de M. l'abbé Cloquet, auteur d'un petit ouvrage sur les indulgences et nous le partageons, jusqu'à preuve du contraire.

Nous pouvons affirmer à celui qui nous a posé la question qu'il n'existe pas de renseignements plus précis.

Q. — Quelles sont les différentes raisons qui ont déterminé le Fils de Dieu à s'incarner ? Notre Rédemption a-t-elle été la principale ?

2. Notre-Seigneur, par son sacrifice offert sur le Calvaire, a-t-il véritablement satisfait pour les hommes ? — Quelles sont les qualités de cette satisfaction ?

R. — Ces questions sont de la plus haute importance et ne peuvent guère se résoudre dans une petite publication. Il faut avoir recours aux grands ouvrages et, à ce sujet, nous dirons que nous ne connaissons aucun théologien qui les ait traitées avec autant d'ampleur et de solidité que les *Salmanticenses*, rédigés, on le sait, par le collège des Carmes de l'Université de

Salamanque. Notre correspondant cite saint Thomas et Billuart ; mais nous croyons pouvoir dire en toute sincérité que les *Salmanticenses* traitent d'une façon supérieure notre grand mystère de l'Incarnation. Ils examinent, avec une merveilleuse pénétration, les différentes raisons qui ont déterminé le Fils de Dieu à s'incarner, et notamment si l'Incarnation aurait eu lieu, supposé qu'Adam n'eût pas péché. On sait que l'école thomiste et l'école franciscaine, autrement dit, scoliste, sont en dissension sur ce point. Quelques théologiens fantaisistes ont, depuis trois siècles, énoncé à cet égard d'étranges sentiments qui ne peuvent être admis comme des données scientifiques ; au contraire, la circonspection, la mesure, la sagesse théologique recommandant le traité des *Salmanticenses* : ils ont prononcé ce dernier mot.

Nous devons en dire autant de ce qui regarde la satisfaction pour les péchés des hommes. Jésus-Christ seul, Dieu et homme, a pu satisfaire en justice. Les thèses des *Salmanticenses* sur ces questions sont vraiment admirables.

Nous engageons notre honorable correspondant à demander le tome XIII de la nouvelle édition qui se publie sous le titre de *Grande théologie de Salamanque*. Il y trouvera tous les éclaircissements désirables. Le t. XIV, qui est le second du *Traité de l'Incarnation*, est sous presse et il paraîtra incessamment. Suivront, sur le même sujet, deux autres volumes, le XV^e et le XVI^e, de sorte que le *Traité de l'Incarnation* occupera, à lui seul, quatre volumes in-4^e de 600 pages à deux colonnes. Aucun théologien n'a traité la question avec autant de solidité et d'étendue.

D. — « Je ne sais si les *Analecta* ont traité la matière des Propositions condamnées par le Saint-Siège ou autres. Ce serait un travail très-important à donner dans votre *Ami du Clergé*, s'il est traité au point de vue historique, dogmatique et moral. »

R. — Les *ANALECTA* ont fait en grande partie le travail dont parle notre honorable correspondant.

Des propositions rigoristes ont été examinées et qualifiées dans la première série des *ANALECTA*. Dans la cinquième se trouve un travail important sur les propositions relatives à l'archéologie mystique. Entre autres, les vingt-trois propositions du livre de Fénelon, *Maximes des Saints* ; propositions censurées dans le bref du pape Innocent XII, ont fait l'objet d'une dissertation particulière.

La fréquente communion, on le sait, a donné lieu à des maximes erronées soit sous l'aspect du rigorisme, soit au point de vue laxiste. Les *ANALECTA* ont publié les actes de la Congrégation romaine de cardinaux et de prélats qui fut chargée d'élaborer l'admirable décret du pape Innocent XI sur la fréquente communion. On y trouve des règles sûres pour se préserver des deux écueils opposés. On sait que le même pontife signala et censura un assez grand nombre de maximes relâchées. Or, les *ANALECTA* ont publié récemment des documents inédits relatifs à ladite condamnation.

Cependant, il reste encore bien des choses à faire dans le sens indiqué par notre correspondant. *L'Ami du clergé* ne perdra pas de vue l'invitation qui lui est adressée, et il se prêtera volontiers à publier des travaux sur les maximes hétérodoxes qui ont mérité le verdict du Saint-Siège ou la désapprobation doctrinale des savantes universités catholiques.

Il existe plusieurs recueils anciens ou modernes des propositions condamnées. L'un des meilleurs est celui qu'un savant récollet de Belgique, le P. Van Rooy, a publié il y a quelques années.

Q. — Ne serait-il pas utile de rétablir l'usage du pain bénit ?

R. — Ceci est une question de conduite que l'épiscopat seul doit résoudre, en s'inspirant des circonstances, des temps et des lieux. Il est bien évident que l'usage de distribuer aux fidèles du pain bénit à la messe paroissiale, n'a rien de conforme à l'esprit de la religion ; car il symbolise la concorde et l'union, et rappelle les *eulogies* qui avaient lieu dans la primitive église, et qui consistaient en différents mets bénits que l'on donnait aux fidèles assemblés comme une espèce de supplément de l'Eucharistie, ou que l'on envoyait aux absents en signe de communion.

L'usage du *pain bénit* aux messes paroissiales fut expressément recommandé au ix^e siècle dans l'Eglise latine par le pape Léon IV, par un Concile de Nantes et par plusieurs évêques, qui ordonnèrent aux fidèles de le recevoir avec le plus profond respect.

Nous ajouterons que cet usage est en vigueur dans un certain nombre de diocèses, notamment à Paris et dans ses environs ; et il ne manque pas d'instructions ministérielles qui ont pour but de le réglementer. Mais encore une fois, nous ne pourrions exprimer ici qu'une opinion favorable. Ce sont nos Seigneurs les Evêques qui doivent être interrogés sur l'utilité et l'opportunité d'une cérémonie religieuse qui a cessé d'être obligatoire dans beaucoup de pays, après avoir été l'objet de nombreux arrêts de la part de nos vieux parlements.

Q. — Dans notre diocèse nous avons le rit romain, dans ma paroisse le dimanche je bine ; dois-je dire les deux messes conformes à l'office, ou bien, l'une selon l'office, l'autre celle du dimanche occurrent ?

Le premier sentiment est le mien, le second celui d'un de mes confrères. Nous serions heureux que vos savants collaborateurs pussent nous éclairer avec preuves à l'appui.

R. Le privilège de dire une messe selon l'office, et la seconde selon le dimanche occurrent, est réservé aux églises conventuelles, cathédrales ou collégiales. Les paroisses de Paris ont l'habitude de chanter deux grand'messes les dimanches : la première à neuf heures, la seconde à onze heures. Avant l'introduction du rit romain, l'usage de plusieurs paroisses était que la première messe fût dite du dimanche oc-

current, tandis que la seconde était celle de la fête courante. Mais depuis le jour où son Eminence le Cardinal Guibert a rétabli le rit romain dans le diocèse de Paris, l'anomalie en question a disparu, et les deux grand'messes sont conformes à l'office du jour.

Q. — Comme je suis abonné à *L'Ami du Clergé*, je désirerais que l'administration, dans un de ses prochains numéros, discutât la conduite à tenir au for intérieur avec les adeptes des sociétés secrètes. Est-il possible de supposer une certaine bonne foi dans les membres des degrés inférieurs sur la culpabilité de leur participation à ces sectes condamnées par le Saint-Siège ?

R. Il est difficile de supposer la bonne foi parmi les francs-maçons, alors même qu'ils n'ont reçu que les degrés inférieurs. En effet, si d'un côté on peut supposer qu'ils ignorent les actes du Saint-Siège condamnant la franc-maçonnerie et ses ramifications, d'un autre côté, on doit considérer que le journalisme, qui fait tant de mal et tant de bruit, a porté aux extrémités du monde les encycliques et les allocutions du Pape Pie IX foudroyant la secte. Cet illustre pontife, que les impies ont accusé de s'être fait affilier dans sa jeunesse au carbonarisme, est précisément celui de tous les Papes qui a le plus expressément et le plus fréquemment condamné les sociétés secrètes.

Une plus grande latitude est accordée pour ce qui concerne les censures canoniques. Etant certain qu'en principe général, les excommunications ne sont encourues que lorsqu'on les connaît, le franc-maçon, qui n'a jamais su que le Saint-Siège a frappé de censure les membres des sociétés secrètes, n'a pas encouru ces censures au for de la conscience, et peut, par conséquent, en recevoir l'absolution de tout confesseur. D'autre part, le for extérieur n'admet pas l'ignorance de la loi ; l'on présume, par conséquent, que la peine a été encourue, et de là vient l'obligation d'en obtenir l'absolution pour le for extérieur. La nécessité de réparer le scandale justifie cette distinction entre la conscience et la juridiction extérieure.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

CULTURE DE L'ASPERGE.

L'asperge est peut-être de tous les légumes le plus agréable à manger ; il arrive pour ainsi dire le premier sur nos tables, après les froids de l'hiver. Aussi il est toujours le bien-venu, et outre ses qualités médicales, trop peu appréciées, il plaît au palais ; et quelle que soit la manière dont les cuisinières le préparent, nous l'acceptons volontiers. — Malheureusement sa culture effraie beaucoup de petits propriétaires et à plus forte raison un modeste desservant de campagne. C'est là une grande erreur ; soyez persuadé qu'elle est moins coûteuse, moins difficile et surtout beaucoup plus productive que celle de beaucoup d'autres plantes qui remplis-

sent d'ordinaire les jardins. Vous essayerez et vous serez heureux, j'en suis certain, d'avoir écouté un vieux praticien.

L'asperge est une plante indigène, par conséquent, en France, elle réussit à peu près partout, elle est vivace; elle dure facilement 25 ans : j'en connais même une plantation qui date de 1835.—Ainsi, la peine que vous vous donnerez, les soins que vous prendrez pour réussir, seront récompensés presque au centuple.—Sa racine, à laquelle on donne le nom de *griffe* ou *patte*, est un faisceau de fibres charnues de couleur grise ou jaunâtre, selon les terrains, attachées à un collet épais, produisant tous les ans de nouvelles tiges qui périssent vers la fin de l'été.

La première condition pour bien réussir dans cette plantation est de planter des griffes bien conformées; c'est là une première difficulté : les belles griffes sont chères, et souvent vous êtes trompés sur leur qualité, ou bien, elles vous arrivent en mauvais état; décidez-vous à faire un semis : alors peu de dépenses et la certitude de réussir.—Avec 50 centimes de graines d'asperges de Hollande ou d'Argenteuil, vous récolterez au moins 200 belles griffes : ce qui est plus que suffisant pour votre plantation.

Semis d'asperges.

Pour récolter 200 griffes pourvues de belles et fortes racines, vous préparez 5 à 6 mètres carrés de terrain de la manière suivante :

Dès les premiers jours de mars jusqu'au 15 avril au plus tard, vous les fumez fortement avec du terreau bien consommé; ensuite on laboure ou l'on défonce cette terre à 35 centimètres de profondeur en ayant soin de bien amalgamer le terreau avec la terre de manière qu'ils ne fassent qu'un tout. A défaut de terreau, répandez de la colombine mêlée avec des cendres lessivées et opérez avec le sol un mélange intime. Mais comme ce dernier engrais est très-énergique, vous en mettez à peine le tiers de ce que vous auriez mis de terreau. Il faut autant que possible que cette préparation soit faite par un temps sec, et vous aurez soin en même temps d'extraire du sol toutes les pierres, les racines et les mauvaises herbes. Le terrain ainsi préparé et nivelé, vous répandez les graines bien uniformément, de manière qu'elles se trouvent éloignées de trois à quatre centimètres l'une de l'autre; après quoi l'on recouvre le semis de 3 ou 4 centimètres avec du terreau ou de l'excellente terre bien molle et ne renfermant aucune pierre.

La graine met ordinairement cinq à six semaines à lever à compter du moment où elle est mise en terre. Du moment qu'elle est semée, il faut la surveiller tous les jours, et si le temps est sec l'arroser de temps à autre et même tous les jours si cela est nécessaire, afin de maintenir la terre dans une moiteur continuelle; il faut surtout n'en pas laisser sécher la superficie, ce pourrait faire périr le germe naissant.

Aussitôt que la graine commence à lever, il faut redoubler de vigilance, et non-seulement la défendre des mauvaises herbes, mais encore la

garantir d'une foule d'insectes qui sont très-avides et très-friands de cette plante, surtout des petites limaces de terre, qui, au moment de la levée, en détruiraient une bonne partie, si l'on ne cherchait pas le moyen de les détruire. Par un temps humide, il faut avoir la patience de les prendre une à une, ou, ce qui vaut mieux, quand l'on en aperçoit sur la terre une assez grande quantité, on répand sur toute la planche de la chaux vive réduite en poudre, de manière à en blanchir la surface; ce procédé fera périr un grand nombre de limaces et en même temps sera un engrais pour le semis.

Il est bien entendu qu'on ne laissera pas pousser de mauvaises herbes, et que, au fur et à mesure qu'elles se montreront, on les détruira de suite, pour les empêcher de prendre possession du terrain et d'épuiser les jeunes asperges. On aura soin aussi de donner les arrosements nécessaires chaque fois que le besoin l'exigera, jusqu'à ce que la végétation soit arrêtée.

Si dans le courant de l'été, la terre se croûte, soit par l'effet des arrosements, soit par un orage, ou une pluie battante il faudrait, aussitôt que la terre commencera à se ressuyer, donner un très-léger binage; on renouvelerait la même opération chaque fois que le besoin s'en ferait sentir, afin que la superficie de la terre soit toujours très-meuble et en parfait état.

Traité de cette manière, le plant aura au mois de septembre de 45 à 60 centimètres de haut, et souvent davantage, avec trois ou quatre tiges sur le même pied, qui est à cette époque garni de superbes racines. Lorsque les tiges d'asperges sont devenues jaunes, ce qui arrive vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre, on les coupe à 2 ou 3 centimètres au-dessus du sol, en ayant bien soin de ne pas faire éclater ni arracher les tiges dans la crainte d'endommager le rudiment des tiges de l'année suivante, ce qui serait très-nuisible au plant; ensuite on donne un léger coup de rateau si cela est nécessaire, et on les laisse passer l'hiver en cet état.

Au printemps suivant ce plant est bon à mettre en place, surtout si on lui a donné les soins que nous avons indiqués, et quand bien même une partie de ces soins auraient manqué, il serait encore bon à planter; il serait un peu moins fort, mais meilleur à coup sûr, que des griffes de deux ou trois ans, comme on a la déplorable habitude d'en employer.—Les griffes d'asperges sont très-fragiles; elles ne souffrent pas de la déplantation la première année, où les racines sont peu développées; mais la seconde, on en brise une partie, et cela apporte un retard notable à la végétation; si l'on veut être certain de la réussite, il ne faut planter que des griffes d'un an, et souvent les plus petites viennent mieux que celles qui sont trop fortes.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général	1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent	1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon	1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons	1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.				
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.				
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.				
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.				
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.				
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.				

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

L'EXPOSITION CHEZ SOI.

C'est sous ce titre peut-être un peu pompeux, qu'une maison de Paris a réuni ce que les éditeurs ont fait de mieux pour rappeler le souvenir de l'Exposition de 1878, et à un prix très-abordable :

1^o Panorama colorié de 1 m. 10 c. de longueur sur 38 c.

2^o Deux beaux tableaux en chromo lithographie et coloriés du Champ de Mars et du Trocadéro ;

3^o Bel album de 32 vues avec 32 notices des principaux monuments français et étrangers à l'Exposition. Envoi franco de l'Exposition chez soi, contre mandat de 5 fr. 50, à l'Agence de publicité, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

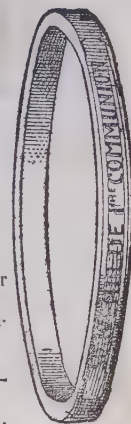
Le tout rendu franco en gare du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

ARTICLES DE PREMIÈRES COMMUNIONS

MIS EN VENTE A DE BONNES CONDITIONS

Par l'office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.



- CHAPELETS.** — Imitation cornaline, monture argent (long. 37 cent.), prix : 7 fr. les deux, 4 fr. la pièce.
 — Imitation perles fines, monture argent (long. 37 cent.), 7 fr. 50 les deux ; 4 fr. 50 la pièce.
 — Grains ronds en nacre, monture argent (long. 40 cent.), 8 fr. la pièce ; 14 fr. les deux.
 — Grains allongés en nacre, monture argent (long. 49 cent.), 9 fr. la pièce, 16 fr. les deux.
- BRACELETS.** — En argent avec inscription : souvenir de première communion, prix : 6 fr. 50 pièce.
- MÉDAILLONS.** — En argent, avec écrin, format 50 millim., de diamètre, prix : 16 fr. pièce.
- BELLE CROIX.** — En nacre, Christ argent détaché, avec plaque argent dans toute la longueur, pour recevoir une inscription ; prix 8 fr.
- CHARMANTS PORTE-MONNAIE.** — En nacre, avec belle inscription gravée : souvenir de première communion ; intérieur en moire, double fermoir, prix : 5 fr.
- Porte-monnaie ordinaire, en satin blanc, intérieur en peau de gants, prix : 2 fr. 50.
- AUMONNIÈRE SOIE.** — Avec franges de perles, rubans et agrafe pour suspendre à la ceinture (article avantageux), prix : 3 fr.
- AUMONNIÈRE RICHE.** — En soie, avec double rangée de franges soie, agrafe et gros cordons de soie, prix : 8 fr.
- CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION.** — Sujets couleur, image dentelée, invocation et inscription à remplir à la main, le paquet de 50, 3 fr.
- Couleur sur dentelle 1 fr. 25 la douzaine.
- Sujets en relief, figure en couleur avec costumes, les six, 3 fr.
- Sujets en relief, costumes riz, les six, 1 fr. 50.
- ou drap, sur fond soie rousse, ou bleue et or, les trois, 3 fr.
- GRANDES IMAGES.** — De 24 centimètres sur 16, un beau bristol avec inscription à remplir à la main, sujets couleur et en relief, vêtements riz ou drap, les trois, 4 fr. ; les six, 7 fr. 50.
- Envoi franco à domicile de tous ces articles aux prix marqués, contre un mandat-poste et ordres adressés directement à l'Office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

LES SUPERBES TABLEAUX DE PIÉTÉ que nous avons recommandés à nos lecteurs depuis peu de temps, font déjà leur publicité eux-mêmes ; toutes les personnes qui voient ces belles peintures pleines de piété et d'expressions vraies, s'empressent de faire leur commande. Nous redonnons la nomenclature de ces tableaux oléographiques et leurs prix. Les dimensions indiquées sont mesurées sur la peinture et non compris la marge.

LA SAINTE CÈNE de **Léonard de Vinci**, 62 centimètres de large sur 39, tableau qui obtient le plus grand succès. Prix, 4 fr. 50.

LE PLUS BEAU CHRIST SUR LA CROIX de **L'École hollandaise** (avec vue d'une partie de Jérusalem), 60 centimètres de hauteur sur 42. Prix, 7 fr.

S. S. LÉON XIII avec **Camail de pourpre et bénis-sant**, 42 centimètres sur 33. Prix, 3 fr. 50.

ECCE HOMO et **MATER DOLOROSA**. (On trouve rarement ces deux tableaux avec des expressions aussi belles.) 37 centimètres sur 27. Prix, 6 fr. les deux.

DÉLICIEUX PAYSAGES, 43 centimètres sur 58. Les deux, 9 fr., un seul, 5 fr. Envoi franco à domicile de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés contre mandat-poste de la somme indiquée, au Directeur de l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63 ; à Paris.

L'ART DE FAIRE LES FLEURS ARTIFICIELLES

Ou les fleurs au salon par M^{me} Bougy.

L'ouvrage que nous recommandons a, sur les autres manuels, le grand avantage d'avoir de nombreuses planches et dessins dans le texte, de façon que la main la moins expérimentée peut monter les plus belles fleurs sans le secours d'un maître.

Les personnes qui consacrent leurs loisirs à l'ornementation des saints autels, feront surtout un bon accueil à ce livre, qui leur apprendra à faire ces fleurs volumineuses comme les pavots et les pivoines qui garnissent les fonds, les branches de lis qui ornent les gradins, les jacinthes, les roses, les œillets, si jolis lorsqu'ils sont disposés sur l'autel ; enfin toutes ces fleurs variées et brillantes qui illuminent une église et lui donnent un air de joie et de solennité.

Le prix de l'ouvrage est de 3 fr. chez les libraires et réduit au prix de 1 fr. 40 pour les lecteurs de l'Ami du Clergé.

Envoi franco du volume contre mandat ou timbres-poste, à l'Office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, Paris.

A PROPOS DU CHEMIN DE LA CROIX que nous avons annoncé, l'Office de la Presse religieuse nous communique les renseignements suivants pour répondre aux nombreuses questions qui ont été posées par correspondance :

La réduction de prix (40 fr., au lieu de 150) a pu être établie grâce au nombre considérable de tableaux qui ont été retenus par la Maison et qui sont expédiés chaque jour ; les gravures, loin d'être détériorées, ont été tout particulièrement soignées par un tirage spécial.

Chaque tableau a 51 centimètres de hauteur sur 39 de largeur, sans marge ; les peintures étant à l'huile (oléographie), l'humidité n'est pas à craindre.

Les couleurs sont distribuées avec goût et la grandeur des personnages permet de les distinguer parfaitement d'assez loin.

Les expressions sont heureusement reproduites, les costumes, les lieux et l'ensemble de chaque scène sont bien de l'époque de Notre-Seigneur. L'auteur de ces beaux tableaux a eu soin d'écarter la foule des soldats et des spectateurs pour porter son application aux personnages sur lesquels l'attention et la méditation doivent être appelées.

En considération de la réduction excessive du prix, qui met à 2 fr. 90 c. chaque tableau, il est évident qu'il n'est pas possible de fournir l'encadrement ; quant à la vitre, on ne s'en sert pas, ordinairement, avec les peintures à l'huile.

Les quatorze tableaux de Chemin de la Croix sont expédiés dans les 48 heures franco de port à domicile dès la réception d'un ordre accompagné d'un mandat-poste de 40 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

BELLES IMAGES AU PRIX DU GROS

Les belles images que l'Office de la Presse religieuse a mises en vente dans ses bureaux ont un grand succès ; afin que chacun puisse toutefois se rendre parfaitement compte des sujets, la maison envoie franco, par retour du courrier, des échantillons assortis avec prix ; par 12, 25, 50, etc., contre mandat de 2 fr. 50 c. et au-dessus.

Écrire directement à l'Office de la Presse religieuse.

Rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

Lorsque l'appétit disparaît et que les forces diminuent, il est facile (sans beaucoup de science) de trouver la cause de la maladie que décèle encore la rougeur des paupières. C'est l'anémie avec la décoloration des muqueuses et la tristesse. Il faut relever les forces et infuser un peu de fer dans le sang. Le Quina Laroche ferrugineux répond en tous points à ces besoins. Paris, rue Drouot, 22, et dans toutes les pharmacies.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 22. — PRÉDICATION : *Dimanche des Rameaux* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — CONGRÉGATION DU CONCILE : *Mariage* : Empêchement canonique ou reconnu par la loi civile. — LE JUBILÉ ACTUEL (suite). — LA MESSE PAROISSIALE. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Combien les persécutions furent sanglantes (suite). — CONSULTATIONS : Église du Canada : Les cas réservés. — Si la commune est tenue de loger un vicaire? — Comment s'y prendre pour recouvrer l'honoraire arriéré dû par un bureau de bienfaisance, sa comptabilité ayant été arrêtée? — Un fidèle quittant la paroisse peut-il céder la place qu'il vient de louer à l'église? — Un bienfaiteur a-t-il quelque droit à être enterré dans l'église pour laquelle il a donné une somme considérable? — Quelle différence il y a entre une paroisse urbaine et une paroisse rurale? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Culture de l'asperge.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

25, rue de Grenelle, à PARIS, librairie VICTOR PALMÉ, directeur de la Société générale de Librairie catholique

La Direction répond à toute demande de MM. les abonnés et publie les travaux envoyés, sauf les modifications qu'elle juge nécessaires.

PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES :

UN AN : 8 francs. — ÉTRANGER : 10 francs.

UN NUMÉRO : 15 centimes.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^{or} PALMÉ,

25, rue de Grenelle.

La publication des Œuvres de Paul Féval, révisées par l'auteur et amendées dans le sens catholique, se continue à la librairie Victor Palmé, 25, rue de Grenelle.

Nombre de volumes ont déjà paru ; leur succès a été grand et le public accueille toujours avec faveur tout ce qui sort de la plume de l'éminent romancier.

Le Loup blanc, l'un des plus récents, en est à sa troisième édition. L'auteur nous transporte en Bretagne et nous fait connaître un coin de ce pays, tel qu'il était à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence.

Comme il décrit le paysage, forêts épaisses, collines incultes couvertes de genêts, rivières coulant lentement entre leurs rives parfumées ! Cette contrée, habitée alors comme aujourd'hui par une population rude et énergique, ne se soumit que contrainte et forcée au système de centralisation à outrance, qui lui retirait tous ses privilèges.

Ce sont ces luttes entre le pouvoir central et la province de Bretagne que raconte M. Paul Féval.

1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Rollan Pied-de-Fer, qui vient aussi de paraître, du même auteur, est également un récit mouvementé et intéressant des querelles des États et de la royauté. Ce Rollan, d'abord simple courrier, s'introduit dans la peau d'un gentilhomme assassiné. Disons tout de suite que le courrier ainsi transformé n'est point un intrigant, mais un homme intelligent, dévoué, qui ne prend point un titre par vanité, mais par sacrifice.

1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Volumes précédemment parus : *Jésuites* (14^e édition), LES ÉTAPES D'UNE CONVERSION : *La mort d'un père*, 1^{er} récit (14^e édit.) ; *Pierre Biot*, 2^e récit (9^e édit.) ; *La Première communion*, 3^e récit (4^e édit.) ; *Château-pauvre* (7^e édit.) ; *Le dernier chevalier* (5^e édit.) ; *Frère Tranquille* (4^e édit.) ; *La Fée des grèves* (6^e édit.) ; *L'Homme de fer* (5^e édit.) ; *Contes de Bretagne* (6^e édit.) ; *Le Château de velours* (4^e édit.) ; *La fille du Juif-Errant* (4^e édit.) ; *La Louve* (3^e édit.), *Valentine de Rohan* (suite de la Louve) ; *Les Romans enfantins* (3^e édit.) ; *Le Mendiant noir* (3^e édit.) ; *Le Poisson d'or* ; *Veillées de famille*.

CORRESPONDANCE

Vous serait-il possible d'indiquer à un tout jeune prêtre, désireux de s'instruire en travaillant, quel est le meilleur ouvrage sur l'ÉCRITURE SAINTE, la THÉOLOGIE, la PHILOSOPHIE, l'HISTOIRE PROFANE et ECCLÉSIASTIQUE? quel est le meilleur CATÉCHISME, le SERMONNAIRE LE PLUS UTILE, le COURS DE PRÊCHES LE PLUS PARFAIT? J'ai pensé que, grâce à votre connaissance étendue des livres catholiques, vous pourriez y répondre dans un très-court espace de temps. J'attends votre réponse pour me pourvoir.

M. B., Curé à T. (Yonne).

R. — La BIBLIOTHÈQUE THÉOLOGIQUE du XIX^e Siècle, que publie en ce moment la Société de Librairie catholique, répond absolument à ce désir d'une foule de jeunes prêtres.

Voici le plan et la distribution de cette Bibliothèque :

1^o La Patrologie, par le docteur Alzog; 2^o la Dogmatique, par le docteur Scheeben; 3^o l'Histoire du Dogme, par le même; 4^o la Morale, par M. Pruner; 5^o l'Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, par M. Kaulen; 6^o l'Archéologie biblique, par le docteur Schegg; 7^o l'Histoire de l'Eglise, par M. Hergeroth; 8^o l'Apologétique, par M. Hettinger; 9^o le Droit canon, par M. Vering; 10^o la Liturgie, par M. Talhoger; 11^o la Pastorale, par M. Kleinheidt; 12^o la Pédagogie, M. Hirschfelder; 13^o l'Histoire littéraire de la théologie; 14^o l'Encyclopédie.

Comme on voit, les plus doctes et les plus savants docteurs des Universités catholiques allemandes en sont les auteurs. Et pour donner une idée de la valeur de chaque traité, il nous suffira de faire remarquer que l'un de nos auteurs, celui qui s'est chargé de l'Histoire de l'Eglise, est le fameux docteur Hergerroth, qui avec Newman vient d'être élevé au Cardinalat.

En attendant la complète apparition de cette vaste synthèse nous recommandons comme Théologie : Martinet (Dogme et Morale), 8 vol. in-8^o. Prix, 40 fr.; — Billuart Summa sancti Thomæ, 9 vol. in-4^o à 2 colonnes. Prix, 40 fr.

Comme Histoire profane et ecclésiastique : la belle œuvre de M. Henry de Riancey, HISTOIRE DU MONDE depuis ADAM JUSQU'À PIE IX, en 12 beaux volumes in-8^o. Prix 72 fr.

Comme Catéchisme : celui de Guillois, ou plutôt celui de Regnault, qui est le plus complet et le plus actuel sous ce titre : La Somme du Catéchiste, 4 énormes volumes in-12, du prix de 16 fr.

Comme Sermonnaire : Rien ne vaut Virel, (Cours d'Instructions) en 2 beaux volumes in-12. Prix : 6 francs. — Si vous voulez quelque chose de plus complet encore, prenez Bourdin (Conférences nouvelles sur la doctrine chrétienne) en 4 in-8^o, du prix de 20 fr.

Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Jules Ferry, vient de déposer un projet de loi menaçant l'existence de diverses Congrégations religieuses non reconnues par la loi civile. L'Ami du Clergé devrait

aborder cette question et examiner au point de vue juridique en quoi Son Excellence peut se croire réellement fondée à entreprendre une telle campagne.

S., vicaire à M.

R. — Nous pouvons indiquer à notre abonné un écrit dont la lecture lui donnera pleine satisfaction : De la situation légale des Associations religieuses non autorisées et spécialement de la Société de Jésus. — Brochure in-8^o du prix de 1 fr.

Cet opuscule n'est pas une œuvre de polémique. L'auteur s'est appliqué à examiner froidement une question de droit dont on a toujours voulu faire une question politique. Voici en quels termes il pose la question :

Les Associations non autorisées n'ont pas d'existence légale; elles ne peuvent acquérir, posséder ni faire aucun acte de la vie civile;

Mais :

1^o Elles ne sont point prohibées par nos lois; elles ne constituent pas un fait illicite qui donne ouverture à des poursuites judiciaires;

2^o On ne saurait non plus les frapper légitimement par mesure administrative ou de haute police;

3^o Leur existence de fait est même reconnue et protégée par notre législation.

Ces trois propositions s'appliquent à toutes les Associations religieuses non autorisées, et quoique l'étude porte plus particulièrement sur l'ordre des Jésuites, qui est toujours le plus vivement attaqué, elle n'en est pas moins la défense formelle de tous les autres. Ni déclamation, ni phrases : mais seulement des faits et des textes de lois admirablement coordonnés et déduits.

ENCOURAGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

Burgalais (Haute-Garonne) 11 février 1879. — En vous adressant mon abonnement à l'Ami du Clergé, j'ai l'honneur de vous dire que je souscris bien volontiers au bon témoignage qu'on rend à votre journal.

Où, c'est un vrai trésor, où l'on peut puiser d'abondantes richesses pour toute la science ecclésiastique; en un mot, les éloges qu'on donne à votre journal ne dépassent pas son mérite. — Signé : PUYSEUR, curé.

Chaumont (Orne) 11 février 1879. — Votre journal me paraît si bien rédigé, et me plaît tant par son titre, que je laisse une autre publication à laquelle je tenais beaucoup pour devenir votre abonné.

Un ami du clergé, c'est chose si rare par le temps qui court, que le prêtre doit faire tous les sacrifices possibles pour venir à son secours, lorsque surtout la mauvaise presse prend pour devise que : le cléricisme est l'ennemi.

Je suis naturellement cléricale, puisque je suis prêtre; à ce titre donc, je vous invite à descendre chez moi, et à venir faire cette année mon édification ainsi que celle de tous ceux qui me fréquentent et qui veulent bien ne pas rougir d'être mes amis. — Signé : F. BOURBAN, curé de C.

5 mars 1878. Sana (Haute-Garonne). — Si j'ai tant tardé de vous envoyer le montant de mon abonnement à l'Ami du Clergé, c'est afin de m'assurer que votre programme n'est pas frivole comme tant d'autres. Vous donnez plus que vous n'avez promis. Votre excellente publication renferme l'agréable et le très-utile. Continuez ainsi : vous serez béni de Dieu autant qu'utile à vos lecteurs. — Signé : DE MOULOR, curé.

PRÉDICATION

DIMANCHE DES RAMEAUX

Sujet tiré de l'Épître

Factus obediens usque ad mortem,
mortem autem crucis.
(Philipp., II, 5-11.)

Le crucifix, cet objet sacré que la religion met si souvent sous nos yeux et dans nos mains, lui seul prouve que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Pour vous en convaincre, réfléchissez à cette double question : I. Que nous apprend le crucifix ? II. À quoi sert le crucifix.

I. — *Ce que nous apprend le crucifix.* — Le paganisme se faisait de la divinité une idée sombre; le judaïsme se représentait Dieu sous des traits terribles; le Dieu du Christianisme doit nous apparaître plus formidable encore, si nous songeons à sa justice. Cette justice, qui doit poursuivre le pécheur, elle est impitoyable, le crucifix va vous le prouver. Vous savez jusqu'où l'homme était descendu dans le mal, depuis le péché d'Adam. L'esprit, le cœur, le corps avaient été décomposés par la corruption; mais Dieu s'occupait de notre salut, à la condition qu'il y aura une expiation; il faudra qu'elle se proportionne à la nature de l'offense, c'est-à-dire le péché, acte fini quand il sort de l'homme, prend des proportions infinies quand elle va toucher Dieu. Il faudra donc que l'expiation soit infinie, les hommes sont impuissants à la produire; il fallait donc un Dieu pour la produire. Il est venu, le crucifix vous dit que l'expiation a été totale : elle a atteint l'esprit, le cœur, le corps, tout ce qui était capable de souffrance, et quand la souffrance n'a plus rien eu à dévorer, la victime a dû mourir. L'homme a d'étranges distractions : malgré ces souvenirs, il pèche toujours; mais le péché n'en est pas moins le péché, et le crucifix, témoin de vos iniquités, sera un jour votre accusateur.

Le crucifix ne parle pas seulement de justice, il parle encore de *miséricorde* : elle est dans l'expiation même de Jésus-Christ; dans les avances qui sont faites à l'homme, le Verbe n'attend pas qu'on l'appelle, il vient sans qu'on soupçonne son arrivée, il meurt avant qu'on ne l'ait reconnu. La miséricorde, elle est dans l'acceptation même que Jésus-Christ fait de ses bourreaux; elle est dans la surabondance de l'expiation, dans la permanence de l'expiation. Le péché se renouvelant tous les jours, détermine tous les jours une exigence nouvelle de la justice divine. Eh bien ! dit saint Augustin, Jésus-Christ nous estime et nous aime assez pour répandre tous les jours son sang précieux, de sorte que le crucifix, froide représentation de ce qui se passa autrefois au Calvaire, est toujours ici-bas, quelque part, sur un autel, une véritable réalité. Et quand tout fut consommé, la justice et la miséricorde se réunirent dans un saint baiser, qui retentit dans la création tout entière.

n'est pas seulement un souvenir, il est une puissance, parce qu'il est un foyer d'amour. C'est un grand livre où Jésus-Christ nous raconte la douloureuse histoire de son amour pour nous. En touchant de nouveau chacune de ses plaies, chacun doit se sentir pressé de s'écrier comme saint Paul : Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème. Or cet amour ne doit pas être un amour de sentiment ou de quiétude, mais d'action qui nous élève par le désir jusqu'au sacrifice de Jésus-Christ, de sorte que nous puissions dire comme saint Paul : je suis attaché avec Jésus-Christ à la croix.

Le crucifix est encore une *source de consolation*. La vie, sous quelque face qu'on la considère, n'est qu'une souffrance continue. Tous les remèdes proposés par le monde sont impuissants à la calmer. Le résultat de la consolation ne consiste pas à ne plus souffrir, mais bien à se résigner à souffrir. Le crucifix nous donne cette leçon, il nous rappelle chacune des épreuves de Jésus; dès lors, si vous souffrez inconsolé, si vous souffrez dans les murmures et le blasphème, c'est que vous le voulez bien; je n'ai jamais vu se fermer pour personne les bras du crucifix.

Il est enfin le grand *principe du vrai dévouement*. Se dévouer, c'est porter sa propre vie dans les autres, c'est se priver et donner, — voilà ce qu'a fait Jésus-Christ, il s'est privé et il a donné. Il s'est privé de sa gloire, de son bonheur, de sa volonté. Il a donné son sang; son évangile, son cœur; — le dévouement, Jésus l'impose à tous, il s'offre à vous comme modèle, et le crucifix est le principe fécond de toutes les œuvres de charité qui se font dans le monde.

Passages de l'Écriture Sainte. — Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita oportet exaltari filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat sed habeat vitam æternam (Joan., III, 15).

Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruat corpus peccati, et ultra non serviamus peccato (Rom. VI, 6). Vos qui aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi; ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum; ut reconciliet ambos in uno corpore Deo, per crucem (Eph. II, 16, 17).

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (Gal. VI, 14). Qui non accepit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus (Matth. X, 38).

Passages des Saints-Pères. — Magnum scire Christum crucifixum, sed ante oculos parvulorum, tanquam involutum posuit thesaurum : quanta habet intus est thesaurus (S. Aug.). In hac quidem cruce, per totam istam vitam quæ in mediis tentationibus ducitur, perpetuo debet pendere in cruce christianus (S. Aug.).

Crux Christi nobis totius causa beatitudinis est, hæc nos a cæcitate liberavit erroris; hæc a tenebris reddidit luci (S. Aug.).

Invenimus nos in cruce gloriam : nobis qui salvamur, Dei virtus est, et omnium plenitudo virtutum (S. Bern.).

II. *Ce que nous enseigne le Crucifix.* — II

*Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ
(Sermon.)*

Vere Filius Dei erat iste;
(S. Matth., xxvii.)

Comment parler dignement de ce qui s'est fait, il y a dix-huit siècles, sur le calvaire ? Comment parler dignement de ce mystère d'amour, qui touche à la fois au ciel, aux enfers et à la terre, qui remplit tout de son immensité ? Le ciel l'a contemplé et il s'est comme voilé la face en voyant les souffrances d'un Dieu ; puis il a poussé un cri de triomphe quand le sacrifice a été accompli. L'enfer d'abord s'est ému de joie en contemplant le supplice du Juste ; mais bientôt il a été forcé de s'écrier aussi : c'était vraiment le Fils de Dieu. Impossible de raconter tous les faits de la Passion. Nous n'en prendrons donc que quelques-uns, ceux qui feront ressortir davantage la force, la vérité de ces paroles du Centurion : c'était vraiment le Fils de Dieu. Nous vous montrerons : 1° Jésus-Christ en face du calice qu'il devait accepter ; 2° J.-C. devant Judas en face de la trahison ; 3° J.-C. devant Caïphe, en face de l'hypocrisie ; 4° Jésus devant Pilate, en face de la lâcheté ; 5° Jésus devant le peuple, en face de l'ingratitude ; 6° Jésus au milieu des bourreaux, en face de la cruauté ; et, de ce spectacle, vous verrez sortir toute vivante cette voix du Centurion : *Vere Filius Dei erat iste.*

I. Jésus se rend au jardin des Oliviers. Le calice rempli des iniquités humaines lui est présenté. Sans doute, il est venu pour les expier ; mais il y a, dans la vie humaine, des moments décisifs où la liberté doit poser son acte, dire un oui ou un non définitif. Moments d'angoisses. Jésus, qui a éprouvé toutes nos misères, toutes nos faiblesses, excepté le péché, a éprouvé cette angoisse au jardin des Oliviers. La nature humaine se débat ; Jésus accepte, et sa nature répugne ; il s'écrie avec tout l'accent de l'humanité souffrante : Mon père, faites que ce calice s'éloigne de moi ! cri de l'humanité qui souffre ; mais tout aussitôt : que votre volonté se fasse et non pas la mienne. Quand il a fait cette acceptation, il est épuisé, il aurait besoin d'une parole de ses disciples pour le soutenir, il va vers eux, il les trouve endormis ! Pendant qu'il souffre, ils dorment. Quelles consolations n'y a-t-il point pour nous dans ces paroles de souffrance prononcées par Jésus-Christ ! Il a souffert, il a guéri, il a demandé l'éloignement du calice. Nous pouvons donc gémir et pleurer ; mais à l'exemple de Jésus, n'oublions pas de respecter toujours la volonté de Dieu : Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne.

II. Jésus a accepté le sacrifice ; victime volontaire, intelligente et libre, il mourra. Tout à coup une foule se présente devant lui, quelqu'un la conduit, il a donné un signal : Celui auquel je donnerai un baiser est celui que vous devez prendre. Voilà Jésus en face de Judas ; il le laisse non-seulement venir auprès de lui, mais encore toucher sa personne, poser ses lèvres perfides sur ses lèvres sacrées. Ainsi en un baiser

se rencontrent ce qu'il y a de plus pur et ce qu'il y a de plus perfide. La charité de Jésus accepte cette ignominie. Qui pourra dire tout ce qu'il y a dans ce perfide baiser ! Le traître, qui apporte à son maître la mort sous l'apparence de ce qu'il y a de plus tendre, de plus intime, de plus profond ! Que lui dit son maître : *Amice ?* Point de reproches ; de la douceur, de la patience, de la pitié. Quel exemple pour nous, si susceptibles dans nos affections, dans nos rapports ! Ce Judas que nous détestons, s'est repenti, il a vu jusqu'où allait sa trahison, mais seulement quand elle a été accomplie. Prenons exemple : quand nous commençons le mal, nous ne croyons pas qu'il ira si loin.

III. Jésus devant Caïphe en face de l'hypocrisie. Il savait bien qu'il était innocent, qu'il n'avait fait que du bien, qu'il guérissait, qu'il instruisait ; qu'il le poursuivait et voulait sa mort, parce qu'il craignait son influence. Jésus voit tout cela dans l'âme de Caïphe, et à toutes les interrogations il ne répond rien. Il a répondu une seule fois pour affirmer qui il était. Ainsi devons-nous faire toutes les fois que nous sommes accusés fausement. Le silence est la meilleure réponse du chrétien.

IV. De Caïphe, Jésus est conduit chez Pilate ; là, il est en face de la lâcheté. Il était païen, gouverneur de la Judée pour l'empereur, ainsi plus excusable que le prince des Prêtres élevé dans la loi de Dieu : aussi Jésus répond à ses questions. C'est alors que Pilate prononce ces mots significatifs qui résument la vie du monde ancien avant l'Evangile : Qu'est-ce que la vérité ? Pilate, homme de bon sens, mais lâche, voit très-bien que Jésus est innocent, et cependant il n'ose pas l'acquitter. Il écoute les accusateurs, il va du peuple aux prêtres, des prêtres au peuple, il tergiverse, il est entre la peur de Dieu, de César et du peuple, il n'ose pas l'absoudre, il n'ose pas le condamner, il se lave les mains en disant : je suis innocent du sang de ce juste. Non, on n'est pas innocent pour transiger, pour s'accommoder avec sa conscience. Quand la conscience parle, quand la vérité éclaire, quand la justice est présente, il faut suivre la conscience avant tout ! la vérité par-dessus tout ! Que de Pilates de nos jours, que d'hommes prétendent accommoder la vérité et leurs intérêts, la justice et leurs passions, le vice et la vertu !

V. Jésus-Christ devant le peuple en face de l'ingratitude. — C'est le peuple qui demande qu'il soit crucifié. Peuple, qu'est-ce donc que Jésus t'a fait ? il a béni tes petits enfants, il a guéri tes malades, etc. C'est le même peuple qui l'a reçu en triomphe, qui a chanté Hosanna ! gloire au Fils de Dieu ! qui crie maintenant : crucifiez-le ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Il est retombé et il retombe encore sur cette race choisie de Dieu. Quel exemple pour ceux qui aiment et recherchent la popularité ! *Hosanna ! tolle, tolle, crucifige eum.* — L'opinion humaine est ce qu'il y a de plus incertain.

VI. Jésus, au milieu de ses bourreaux, en face de la cruauté. — Rappeler tous les tourments qu'il endure sur le calvaire, où il y avait trois croix, image de la liberté humaine dans ses trois états principaux. Sur la croix de Jésus est la liberté triomphant du mal et l'ayant vaincu. A la droite de Jésus, le criminel qui demande grâce, le sang de Jésus opère en lui. A la gauche de Jésus, le criminel endurci qui s'est donné au mal et y persévère. Au calvaire, il y a encore Marie, la mère de Jésus, *Stabat Mater dolorosa*, Marie, la pureté même; il y avait aussi Magdeleine, la femme pécheresse et repentante, suivant Jésus jusqu'à la mort. Puis, il y a la parole de Jésus qui, avant de rendre le dernier soupir, s'écrie : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! puis il pousse un grand cri et rend son âme à Dieu. Alors la terre tremble, etc. Le peuple s'écrie : cet homme était cependant un juste. Conclure avec le centurion : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Corpus meum dedi percutientibus et genas meas velentibus : faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus. (Isaïe, 50.)

Inglorius fuit inter viros aspectus ejus et forma ejus inter filios hominum. (Isaïe, 51.)

Commendat charitatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est. (Rom. v.)

Passage des Saints-Pères. — Non fuit causa patiendi capiti nisi ut corpori præberet exemplum. Quando ergo talia perpetimur, intueamur caput nostrum, ut ejus exemplo communiti dicamus nobis : si ille quid nos ? et quemadmodum ille, ita et nos ? (S. Aug.)

Quare Christus audivit opprobria nisi ut tu cum audires, non deficeres. Ecce tu audis et defecis, frustra ergo ille audivit, qui non propter se, sed propter te audivit. (S. Aug.)

Intolerabiliter pateris, quia non venit tibi in mentem quid pro te pertulerit Christus : si autem pleno corde intuitus fueris, nonne æquo animo tolerabis ! et fortasse gaudes, quia inventus es in aliqua similitudine passionum Regis tui. (S. Aug.)

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés par l'abbé Virel, chanoine honoraire de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture; nouvelle édit. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval; seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATECHÈSES¹

DIMANCHE DES RAMEAUX

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
(Matth., xxi, 5.)

« Comme tous les Fidèles ayant l'âge de dévotion sont obligés, par le précepte de l'Eglise, à recevoir l'Eucharistie en ce temps, les paroles de l'Evangile : « Voici que ton Roi vient à toi » plein de douceur, » fournissent au Curé l'occasion de les exhorter à la réception de ce divin Sacrement. Et comme les parents sont, pour la plupart, très-négligents à y présenter leurs enfants, le Curé montrera surtout à quel âge les enfants sont tenus de communier. » (C. C. Trid.)

Le sujet du sacrement de l'Eucharistie, l'âge où l'on doit le recevoir et l'époque de l'année où l'on y est obligé : tels sont les points à examiner dans cette Homélie, suivant l'avis de notre Catéchisme.

I. *Que comprend le sujet du Sacrement de l'Eucharistie ?* — Le sujet de l'Eucharistie comprend tous les Chrétiens ayant l'usage de la raison, l'instruction suffisante et les dispositions requises. Tous les Fidèles, qui réunissent ces conditions, peuvent et doivent être admis à la Sainte Communion. Pour communier, il faut d'abord que l'on soit baptisé. Car l'Eucharistie a pour but d'accroître en nous la vie surnaturelle. Il faut donc que nous ayons déjà reçu le Baptême ou le Sacrement destiné à nous communiquer cette vie. En conséquence, les Infidèles ou ceux que le Baptême n'a pas encore régénérés en Jésus-Christ sont nécessairement exclus de la Sainte-Table. Il faut aussi qu'on ait l'usage de la raison et que l'on connaisse les principaux Mystères de la Religion et particulièrement ce qui regarde l'Eucharistie. L'Eucharistie ne s'accorde pas non plus à ceux qui, malgré leur âge avancé, ont toujours été en démence. Par conséquent on ne saurait y admettre une personne qui, après avoir joui de la raison, en a perdu l'usage de manière à n'avoir plus aucun intervalle lucide. Cependant, si elle avait auparavant montré de la piété et témoigné de la dévotion pour le Très-Saint Sacrement, elle pourrait le recevoir à l'article de la mort, sauf le cas où il y aurait à redouter quelque grave accident. Les insensés ayant des intervalles lucides peuvent et doivent, pendant le cours de la vie, recevoir l'Eucharistie, lorsqu'ils sont dans les bons moments. Il faut les communier à l'article de la mort, lors même qu'ils n'auraient pas recouvré la raison, si rien dans leur conduite passée ne les rend indignes et si l'on n'a de leur part à craindre aucune irrévérence. Pour les personnes qui, sans être en démence, ont seulement une faible lueur de raison, si elles sont dociles et donnent quelque marque de piété, il faut les instruire autant que possible et les communier non-seulement à l'article de la mort, mais encore pendant le cours de leur vie. On peut admettre également à la Communion les

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-21.

sourds-muets de naissance, si, après qu'on les a suffisamment instruits par ceux dont ils comprennent les signes, ils assistent respectueusement au Saint Sacrifice, regrettent leurs fautes et discernent du pain commun le Pain Eucharistique. Mais quelles personnes le Ministre de l'Eucharistie doit-il en exclure? Ce sont les personnes dont il connaît l'indignité autrement que par la Confession sacramentelle, si elles la demandent en secret, parce qu'il concourrait à un sacrilège et qu'il violerait, comme dispensateur infidèle, ce précepte du Christ : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. » (Matth. vi, 6. — I C. II, 128. — I S C. II, 431-434) (1).

II. *A quel âge doit-on recevoir le Sacrement de l'Eucharistie?* — C'est à l'âge de discrétion qu'on doit recevoir le Sacrement de l'Eucharistie. L'Eucharistie n'est pas nécessaire de nécessité de moyen. On peut être sauvé sans ce sacrement. Car il n'a pas été institué pour conférer la première grâce sanctifiante ou pour remettre le péché mortel ; ce qui est la fin spéciale du Baptême et de la Pénitence. Aussi le concile de Trente, sans condamner l'usage pratiqué autrefois dans l'Eglise, « enseigne que les petits enfants, dépourvus de l'usage de la raison, ne sont, par aucune nécessité, obligés à la réception sacramentelle de l'Eucharistie, puisque, régénérés par l'eau du Baptême et incorporés à Jésus-Christ, ils ne peuvent à cet âge perdre la grâce, qu'ils possèdent, d'enfants de Dieu. » Mais quoique l'Eucharistie ne soit pas nécessaire de nécessité de moyen, cependant elle est pour les adultes nécessaire de nécessité de précepte divin. Car le Sauveur nous dit : « Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez pas la vie en vous. (Joan. vi, 54.) Or ce précepte oblige aussitôt qu'on a suffisamment l'âge de raison, lorsqu'on est dans un péril probable et prochain de mort et lorsqu'on a déjà passé un temps notable sans communier. L'âge de discrétion, où les enfants doivent communier, n'est pas le même que pour la Confession. Pour les uns, il arrive plus tôt ; et plus tard, pour les autres. Car il dépend de leurs dispositions naturelles ou de l'instruction qu'ils ont reçue. Mais c'est ordinairement de dix à douze ans qu'ils commencent à avoir le discernement nécessaire pour communier. Comme sur leur âge il n'y a pas de règle générale absolue, on a égard à leur connaissance de la Religion, à leur caractère et à leur préparation. (I C. II, 129. — I S C. II, 435-442.)

III. *A quelle époque de l'année est-on obligé de recevoir le Sacrement de l'Eucharistie?* — C'est au Temps Pascal. Jésus-Christ n'ayant pas fixé l'époque où l'on doit communier, l'Eglise l'a déterminée par un Commandement spécial. Dans les premiers siècles du Christianisme, elle n'avait pas eu besoin de loi à ce sujet, parce que les Fidèles montraient le plus grand empressement à recevoir l'Eucha-

ristie. Mais plus tard, voyant que leur piété s'était ralentie et qu'ils s'approchaient trop rarement de la Table-Sainte, elle leur prescrivit de communier à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Comme vers le XII^e siècle le relâchement des Chrétiens avait augmenté et comme beaucoup passaient plusieurs années sans communier, elle leur ordonna, sous les peines les plus graves, de le faire au moins une fois par an. De là ce canon qu'elle promulgua au IV^e concile de Latran : « Que tout Fidèle de l'un et de l'autre sexe, ayant atteint l'âge de discrétion, reçoive avec respect, au moins à Pâques, le Sacrement de l'Eucharistie, si ce n'est que, selon l'avis de son propre Prêtre et pour une cause raisonnable, il ne juge devoir s'en abstenir quelque temps ; autrement qu'on lui interdise l'entrée de l'Eglise pendant sa vie et qu'après sa mort on le prive de la sépulture chrétienne. » Ce qui montre l'importance et la gravité du précepte relatif à la Communion Pascale, c'est la rigueur des peines dont l'Eglise en menace les transgresseurs et qui consistent dans l'excommunication et la privation de la Sépulture religieuse. Il oblige tous les Fidèles de l'un et de l'autre sexe, ayant l'âge de discrétion. On y distingue comme trois obligations : la première, de communier une fois dans l'année ; la seconde, de communier à Pâques ; et la troisième, de communier de la main du propre Prêtre. De droit commun, le temps fixé pour la Communion pascale commence le Dimanche des Rameaux et finit le Dimanche de la Quasimodo. Quiconque a été, par une cause majeure, empêché de communier au Temps Pascal, est obligé de le faire le plus tôt possible, moralement parlant. Car c'est une dette sacrée, dont on n'est déchargé qu'après l'avoir acquittée. On doit faire sa Communion Pascale dans sa Paroisse, à moins qu'on n'ait la permission de la faire ailleurs. Suivant le concile de Latran, il faudrait, pour la faire ailleurs, avoir la permission de son propre Prêtre ou Curé. Du reste, n'est-il pas nécessaire à l'édification commune que tous les Fidèles d'une même Paroisse se réunissent au moins une fois chaque année autour de la même Table, pour manger ensemble l'Agneau pascal sous l'œil de leur Pasteur? Si donc on ne pouvait faire sa Communion pascale dans l'Eglise de sa Paroisse, il faudrait avoir la permission de son Curé ou de son Evêque ou du Pape, pour la faire ailleurs. Pour les personnes que la maladie ou les infirmités retiennent au lit ou à la maison, elles sont naturellement dispensées d'aller communier à l'Eglise Paroissiale. Elles peuvent faire chez elles la Communion pascale. Mais c'est leur Curé seul ou son représentant qui doit leur administrer la Sainte Eucharistie. (I C. III, 168-170. — I S C. III, 910-913.)

L'abbé REGNAUD.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ REGNAUD. — *La somme du Catéchiste*, Cours de religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1,000 pages. Prix : 16 fr.

Le Catéchiste ou Abrégé de la somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes à 1 fr. chacun.

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 128. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Grâce, art. 431-434.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

CONGRÉGATION DU CONCILE.

Empêchement impotentiae non reconnu par la loi civile. — Que doivent faire les époux dont le mariage est cassé ?

Dans le premier numéro de l'*Ami du clergé*, nous avons rapporté une cause matrimoniale, et la nature de notre journal nous oblige à revenir fréquemment sur cette délicate matière que les confesseurs ont le devoir de connaître à fond pour la direction des consciences et l'utilité des âmes. Mais, nous fait-on observer, comment devra agir le confesseur vis-à-vis des époux dont le mariage aura été cassé pour un empêchement non reconnu par la loi civile, par exemple, *impedimentum impotentiae* ?

Le cas est beaucoup plus commun qu'on ne pense, et il se présente ordinairement dans cette condition, à savoir : que la femme, voulant obéir à la loi de l'Eglise, se sépare de son mari, lequel s'appuyant sur la loi française, force la femme à cohabiter avec lui, et au besoin, peut invoquer la force armée pour lui faire réintégrer le domicile conjugal.

Il peut se faire également que les époux, chrétiens tous les deux, et désirant se comporter chrétiennement, répugnent à leur séparation effective, soit par affection mutuelle, soit pour éviter les sarcasmes du public ; et cependant leur mariage nul et cassé *propter impotentiam* les obligerait à la séparation. Quelle conduite doivent tenir dans ces circonstances et les évêques et les curés et les confesseurs ? Ce cas a été présenté à la sainte Congrégation du concile avec un autre dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment, par Mgr l'évêque de Maurienne, à la date du 30 avril 1877.

Un mois après, la question fut mise à l'étude, et le rapporteur soumit son travail à la sainte Congrégation le 15 décembre de la même année. D'après la doctrine des canonistes et des théologiens, disait-il sommairement, il est certain que, lorsque le mariage a été déclaré nul selon les règles du droit, les époux ne peuvent plus mener la vie commune maritale. Cependant si l'on suppose éloigné le péril de pécher, on peut leur permettre de cohabiter en vivant comme frère et sœur. Non-seulement c'est une faculté que les anciens canons de l'Eglise donnaient, mais c'était un désir qu'ils exprimaient *cap. 4 de frigid. et maleficiat*. Mais, autant ils étaient larges de ce côté, autant ils étaient rigoureux, *quoad carnalis copulae pertentationem*.

C'est de cette discipline générale de l'Eglise, dit en terminant le rapporteur, et aussi de la prudence et de l'amour des âmes que les évêques, curés et confesseurs devront s'inspirer, quand ils seront interpellés par une épouse innocente contre laquelle on invoque la loi civile concernant la cohabitation avec son prétendu mari.

DÉCISION.

Vivant ut frater et soror; quod si id fieri non

possit sine peccati periculo, separentur omnino, et ad mentem (15 décembre 1877).

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^{or} Palmé, 25, rue de Grenelle).

LE JUBILÉ ACTUEL¹

CHAPITRE II. — CONDITIONS PRESCRITES POUR GAGNER LE JUBILÉ. (Suite.)

3. Du Jeûne.

XIX. La seconde des œuvres prescrites est un jour de jeûne. « Qui... semel, portant à cet égard les Lettres apostoliques, *intra præfatum tempus, esurialibus tantum cibis utentes, jejuna-verint, præter dies in quadragesimali indulto non comprehensos, aut alias simili stricti juris jejunio ex præcepto Ecclesiæ consecratos* » Cette condition du jeûne affecte les fidèles de tout âge, sans aucune distinction. Les enfants, qui ne sont point encore soumis à la loi du jeûne, les vieillards, qui n'y sont plus astreints, comme les autres personnes, qui en seraient légitimement dispensées, ne peuvent ici invoquer leur privilège. Pour jouir du Jubilé, tous sont obligés de remplir la condition dont s'agit, à moins qu'en jeûnant, ils ne s'exposent à un grave dommage. D'où il suit que, si un confesseur peu instruit leur commuait le jeûne, précisément et uniquement à cause de leur âge, parce qu'ils sont adolescents ou septuagénaires, etc., il les priverait du bienfait du Jubilé.

XX. Pour commuer le jeûne du Jubilé, il faut de plus forts motifs que pour dispenser des jeûnes prescrits par l'Eglise. L'Eglise est, en effet, moins exigeante touchant les obligations qu'elle impose qu'en celles qui sont acceptées volontairement. « *Ratio est, dit Viva, quia lex ecclesiastica de jejunio obligat etiam nolentes : unde ne sit nimis gravis, cessat obligare, si adsit causa sufficiens et proportionata. At ad jejunium Jubilæi non obligantur nisi volentes, et voluti ex tacito pacto, quia solum obligantur qui volunt Jubilæum lucrari : major autem causa requiritur ut jejunium sit valde onerosum et difficile volenti quam nolenti, ergo major causa requiritur ut possint jejunia Jubilæi commutari, quam ut quis a superiore in jejunii ecclesiasticis dispensetur. Hinc qui titulo senectutis a jejunii ecclesiasticis excusantur, non habent universim sufficientem causam ut jejunia eis commutentur, et qui excusantur a jejunio ecclesiastico titulo laboris, non possunt commutationem in Jubilæo obtinere, si absque notabili incommodo possint vel jejunare vel a laboribus cessare.* »

XXI. Un jeûne, déjà obligatoire à un autre titre, peut-il néanmoins servir pour gagner le

1. Voir l'*Ami du Clergé*, page 283 et 295.

Jubilé? Si nous avions à examiner cette question en thèse générale, nous lui donnerions une réponse négative. « Una solutione, observe judicieusement S. Alphonse, nequit satisfieri duplici debito oneroso, prout est opus, sive conditio appositae in indulto. » Et le saint Docteur invoque, en faveur de son sentiment, l'autorité de Benoît XIV, qui, en effet, dans sa Bulle déjà citée *Inter præteritos*, l'a consacré en ces termes : « Verior opinio esse videtur, quod acquiri nequeat indulgentia per opus, ad quod præstandum ex alio titulo quis obligatur, nisi qui indulgentiam concedit, nominatim dicat, quod per prædictum opus acquiri possit. » Mais, dans l'espèce, Sa Sainteté Léon XIII nous paraît, *positis ponendis*, donner la faculté de satisfaire par un seul jeûne aux deux obligations. En fixant le Jubilé du 2 mars au 1^{er} juin inclusivement il ordonne, d'une part, un jour de jeûne strict, distinct des jours exceptés, quant au jeûne strict, de l'indult du Carême, et, d'autre part, non-seulement il ne parle point de la nécessité de remettre, après Pâques, le jeûne qu'il impose, mais il accorde expressément le même délai de trois mois, *intra præfatum tempus*, pour remplir la condition du jeûne. D'où nous concluons qu'il y a lieu d'appliquer ici la clause restrictive de Benoît XIV, *nisi qui indulgentiam concedit*, etc., car, quoique donnée sous certaines réserves, nous avons une permission spéciale du Souverain Pontife.

XXII. L'Indult pontifical s'exprime nettement en ce qui concerne la qualité du jeûne. Il nous suffira, dès lors, d'en dire un mot. Sa Sainteté Léon XIII exige, soit avant, soit après Pâques, un jeûne strict : « Esurialibus tantum cibis utentes, præter dies in quadragesimali indulto non comprehensos aut alios simili stricti juris jejuni ex præcepto Ecclesiæ consecratos. » Or, le jeûne strict est incompatible avec les adoucissements que l'usage a introduits dans certains pays. En conséquence, même pour la collation, le laitage, et, à plus forte raison, les œufs et la viande sont absolument prohibés.

4. De l'Aumône.

XXIII. Une aumône est, en outre, imposée par le bref pontifical en faveur des pauvres ou de toute œuvre pie. « Qui... aliquam eleemosynam in pauperis vel in pium aliquod opus, prout unicuique devotio suggeret erogaverint. » Cette troisième condition a aussi besoin de quelques explications. Remarquons d'abord que l'aumône spirituelle ne suffit pas pour gagner le Jubilé : l'aumône prescrite par le Pape est l'aumône corporelle, c'est-à-dire celle qui se fait d'un bien temporel. Il n'est cependant pas nécessaire de donner de l'or ou de l'argent; en donnant du pain, du vin, des habits, on remplit pleinement les intentions du Souverain Pontife, comme on les remplirait également en donnant à un malheureux toute autre chose utile et estimable à prix d'argent,

XXIV. Donnons maintenant l'interprétation doctrinale de la clause, *prout unicuique devotio suggeret*, que nous lisons dans l'Indult du Jubilé actuel. Nonobstant cette clause, il doit, selon Viva, y avoir une certaine proportion

entre l'aumône et les facultés de celui qui la fait. « Quia quando aliquid committitur arbitrio boni viri, debet provenire juxta regulas prudentiæ, quæ nunquam dictabit, præsertim divitiibus, quod ad impetrandum finem Jubilæi modicissima stipis erogetur : quod etiam praxis declarat cum opulentiores majorem eleemosynam soleant dispensare. » Lacroix et Ferraris demandent qu'on suive alors les inspirations de sa conscience. « At alii melius, ainsi s'exprime Ferraris, dicunt simul habendam esse rationem dictaminis interni suadentis plus vel minus. » A nos yeux, la clause, dont nous parlons, tranche toute difficulté. L'aumône, même légère, est alors suffisante. « Cum eleemosyna, dit Théodore du Saint-Esprit, arbitrio cujus liber demandata, tanquam opus virtutis misericordiæ erga pauperes exercendum, unice exquiratur : ac propterea sive in magna sive in modica quantitate fieret, semper opus inunctum juxta montem summorum Pontificum perageretur. » Nous ajouterons cependant avec Amort : « Censeo tamen raro condonandam a Deo totam pœnam, nisi quis dederit eleemosynam [non tantum proportionatam suo statui, sed proportionatam suis delictis. Quia id exigit æquitas divinæ justitiæ, adeoque etiam intentio summi Pontificis. »

XXV. Quelques auteurs avaient voulu exempter les pauvres et les religieux de l'obligation de faire l'aumône. Mais leur voix est demeurée sans écho, et Ferraris réfute ainsi leur opinion : « Ratio est, quia in Bulla Jubilæi exigitur expresse eleemosyna, sicut alia opera, subdita facultate commutandi quæ impleri non possint : ergo si religiosi et alii pauperes eleemosynam dare non possint, tenentur commutationem petere : quando enim concessio facta est sub conditione uti est concessio indulgentiæ Jubilæi facta sub conditione de eleemosyna danda vel aliquid aliud faciendi, in quod a confessario eleemosyna commutatur. Deficiente conditione, concessio habetur pro non facta. » Tous les fidèles, sans exception aucune, sont donc en principe assujettis à la condition de l'aumône. C'est au surplus, en ce sens, que se prononce l'avis presque unanime des Théologiens. D'un autre côté, combien y a-t-il de personnes tellement pauvres qu'elles ne puissent donner au moins quelques centimes? Le nombre en est certainement bien petit. « Nemo est, remarque saint Alphonse, tam pauper, quin saltem obolum dare possit; » et ajoute le même saint Docteur, aucune loi n'oblige de faire l'aumône en personne; un autre peut la faire pour nous, même de ses propres deniers, pourvu qu'elle soit faite à notre intention et de notre consentement. Un père de famille peut ainsi la faire pour sa femme, ses enfants et ses domestiques; un supérieur de communauté pour ses religieux, une supérieure pour ses religieuses, mais ils doivent avertir leurs inférieurs de ce qu'ils sont dans l'intention de faire, car il est nécessaire que la bonne œuvre de l'aumône soit censée appartenir devant Dieu à ceux à qui elle doit profiter, et, pour cela, il faut au moins un acte de leur volonté.

XXVI. M. Loiseaux examine ensuite un cas

qui peut se présenter assez souvent. Un maître voulant gagner le Jubilé, remet à son domestique une somme d'argent pour la distribuer aux pauvres. Le domestique infidèle la retient pour lui ou bien il n'en commence la distribution qu'après le temps du Jubilé. Son maître gagnera-t-il l'indulgence ? Cette question, dit notre auteur, est très-controversée, et, en effet, saint Alphonse rapporte les deux sentiments qui divisent l'école, sans se prononcer ni pour l'un ni pour l'autre. La négative, que nous croyons devoir embrasser, compte parmi ses défenseurs Diana, Ferraris, le cardinal de Luys, Coller et Théodore du Saint-Esprit. En voici les motifs : Quand une faveur est accordée sous condition, on ne l'obtient réellement que lorsque la condition prescrite est observée, et elle ne l'est point dans notre cas. En effet, pour que la condition fût observée, il faudrait 1° qu'il y eût une véritable aumône, et 2° que cette aumône eût été faite au temps prescrit : circonstances qui ne se rencontrent point ici. 1° Si le domestique retient la somme à lui confiée, nous disons qu'il n'y a point de véritable aumône : car l'aumône entraîne l'abdication du domaine, et sa translation sur une autre tête. Or, tant que le domestique n'a pas distribué la somme, le maître en conserve le domaine et peut la revendiquer. Il n'y a donc véritablement aumône que quand le maître est dessaisi du domaine de la chose. 2° Si le domestique ne fait la distribution de la somme qu'après le temps du Jubilé, la condition prescrite n'a pas encore été observée, et, par conséquent, la faveur ne sera pas gagnée. Le maître se trouverait dans le cas de celui, qui, ayant préparé une aumône, ayant mis à part la somme qu'il se prépare à donner aux pauvres, oublie ensuite de la faire pendant le Jubilé et ne se le rappelle que quand le temps est écoulé. Ni l'un ni l'autre ne gagnent le Jubilé, parce qu'en fait d'indulgences la bonne intention ne suffit point : ce n'est pas aux bonnes intentions, aux projets de bonnes œuvres que l'Eglise les attache, mais aux bonnes œuvres elles-mêmes. Si le maître souffre un préjudice à cause de l'infidélité ou de la négligence de son domestique, il devra se l'imputer à lui-même. Au lieu de confier son aumône à ses valets, qu'il ne dédaigne pas de s'approcher du pauvre et de la lui verser dans les mains, et il n'aura pas à craindre que son aumône ne soit détournée et ne parvienne point jusqu'à l'indigent.

XXVII. Dans le Jubilé actuel on a le choix de faire l'aumône, soit aux pauvres, soit à toute autre œuvre pie. — Sous le nom de *pauvres*, on comprend non-seulement les mendiants et ceux qui sont réduits à la misère, mais encore tous les individus qui manquent des choses nécessaires à l'état où Dieu les a placés, c'est-à-dire qui ne peuvent se soutenir avec bienséance dans leur rang et leur condition. Ainsi pense Ferraris. « *Intelliguntur nedum veri pauperes, quibus ex obligatione naturali aut voto seu pœnitentia tenetur quis succurrere, sed etiam qui secundum suum statum, qualitatem et conditionem non habent necessaria ad victum et vestitum.* » — 2° Dès qu'on se dépouille en faveur d'un être qu'on croit de bonne foi être pauvre,

on fait véritablement l'aumône selon l'acception naturelle du terme, et la condition de la bulle est ainsi suffisamment remplie. Exiger davantage, ne point se contenter d'une pauvreté que l'on suppose réelle, mais qui n'est qu'apparente, ne serait ni prudent, ni conforme à la vraie charité. Souvent il serait même impossible de constater l'indigence réelle de celui qui nous tend la main. Combien de personnes, en effet, que l'on croyait dans la plus profonde misère, ont laissé à leur mort des sommes assez considérables !

(A suivre.)

LA MESSE PAROISSIALE

Nous avons reçu de divers côtés des lettres qui nous demandent instamment des explications sur la question de la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimées, et nous avons dit que les curés ne peuvent pas laisser la messe *pro populo* pour dire une messe de mariage ou une messe de mort. Nous croyons devoir maintenir notre sentiment. Voici les motifs qui nous y déterminent.

Premier argument. — L'encyclique *Amanatissimi Redemptoris*, du 3 mai 1858, est le dernier document général que le Saint-Siège ait rendu sur l'application de la messe pour les paroissiens. C'est donc cette encyclique qui fixe la discipline actuelle. D'où il suit que si les théologiens et les canonistes ont exprimé dans les temps antérieurs des sentiments qui ne soient pas en parfaite harmonie avec l'encyclique de 1858, celle-ci doit faire loi en toute hypothèse et mettre hors de cause les décisions antérieures des congrégations romaines, supposé que l'on puisse en alléguer quelque une qui paraisse contredire les prescriptions de cette encyclique.

Or, l'encyclique de 1858 impose formellement aux curés, aux pro-curés et généralement à tous ceux qui ont charge d'âmes l'obligation d'appliquer le Saint-Sacrifice pour leurs ouailles, non seulement le dimanche et les fêtes chômées, mais aussi dans toutes celles qui étant jadis de précepte en vertu de la constitution *Universa per orbem* d'Urbain VIII sont aujourd'hui réduites par dispense pontificale en faveur des fidèles. L'encyclique qui impose cette obligation formelle, ne fait pas la moindre exception pour une messe de mariage ou une messe de *requiem*, qui serait demandée aux curés. Cela permet de supposer que le Souverain Pontife n'a pas eu l'intention d'excepter ce double cas de l'obligation qu'il impose aux curés relativement à la messe *pro populo*. Bien plus, l'encyclique, prévoyant que des doutes pourraient être soulevés à l'occasion de cas particuliers, en réserve expressément la décision au Saint-Siège, ne voulant pas que l'interprétation privée vint apporter du relâchement dans l'observation d'une discipline aussi salutaire pour le bien spirituel des âmes. Nous croyons devoir à ce propos citer ce passage : « *Cum vero nos minime la-*

teat, peculiares casus contingere posse, in quibus pro re ac tempore aliqua hujus obligatione remissio parochis sit tribuenda, sciatis velimus, ab omnibus nostram Concilii Congregationem unice esse adeundam ad hujusmodi obtinenda indulta, illis dumtaxat exceptis, qui a nostra Congregatione Fidei propagandæ præposita pendent, cum opportunas utrique Congregationi contulerimus facultates. Il est donc certain que le Saint-Siège a entendu se réserver toutes les dispenses.

Il faut bien remarquer que l'encyclique *Amantissimi Redemptoris* ordonne expressément que la messe *pro populo* soit appliquée le jour même de la fête, supprimée ou non supprimées, et non un autre jour. Comment concilier cette obligation avec la prétendue faculté de renvoyer à un autre jour l'application *pro populo* pour dire une messe de *requiem* ou une messe de mariage ? En effet, le Souverain Pontife s'exprime de la manière suivante : « *Hiscæ litteris declaramus, statuimus atque decernimus, parochos, atque alios omnes animarum curam actu gerentes sacrosanctum Missæ sacrificium pro populo sibi commisso celebrare, et applicare debere tum omnibus dominicis, aliisque diebus, qui ex præcepto adhuc servantur, tum illis etiam, qui ex hujus Apostolicæ Sedis indulgentia ex dierum de præcepto festorum numero sublatis, ac translatis sunt, quemadmodum ipsi animarum curatores debebant, dum memorata Urbani VIII constitutio in pleno suo robore vigeat, antequam festivi de præcepto dies imminuerentur, et transferrentur.* » A notre avis le doute n'est pas possible. L'encyclique révoque les anciennes dispositions. Le Souverain Pontife recommande aux évêques de veiller à ce que les curés observent *diligenter, studiose*, tout ce qui s'y trouve statué et commandé. Il exprime le désir qu'un exemplaire soit perpétuellement conservé au secrétariat des évêchés.

Nous ne connaissons aucune décision du Saint-Siège, postérieure au 3 mai 1858, qui permette et tolère que les curés disent la messe de mariage ou la messe de *requiem* un jour de fête supprimée, en renvoyant à un autre jour l'application de la messe *pro populo* inhérente à cette fête. S'il existe une décision de ce genre qu'on veuille nous la communiquer ; quant à nous, il est certain que nous n'en connaissons aucune. Nous pouvons ajouter que nous ignorons entièrement si le Saint-Siège a donné certains indults particuliers. Au surplus, ces dispenses partielles, supposé qu'il en existe, confirment la loi, loin de la détruire.

En ce qui concerne les décisions de Rome, antérieures au 3 mai 1858, on objecte en premier lieu, une résolution provoquée par Mgr l'évêque de Nancy et Toul. En effet, la Sacrée Congrégation du Concile reconnut qu'il était permis de renvoyer au lendemain la messe *pro populo* lorsqu'il y a lieu de célébrer une messe de mariage ou une messe de mort. Nous citons le texte de la résolution, afin que nos lecteurs aient sous les yeux toutes les pièces de la question : « *Juxta alias resoluta, differri posse applicationem missæ pro populo ad diem sequentem, toties*

quoties die festo occurrat applicatio vel pro funere alicujus defuncti, vel pro sponsis, nec alius adsit sacerdos cui commode committi possit applicatio missæ pro populo. »

Comment résoudre la difficulté ? La date seule suffit. Car la décision pour Nancy est du 13 janvier 1858 ; par conséquent antérieure de quatre mois à la publication de l'encyclique *Amantissimi Redemptoris*. Il n'est pas certain non plus que la décision concerne les fêtes supprimées. En effet, il y est parlé indistinctement de toutes les fêtes, et vraisemblablement ce n'est pas autre chose que la confirmation de la faculté que donne Benoît XIV aux évêques, en faveur des curés pauvres et qui manquent d'intentions de messes, ainsi que nous l'avons dit dans nos précédents articles. Mais c'est là un cas exceptionnel et fort rare, qui ne peut être pris en considération dans l'examen de la question générale.

Nous ferons la même réponse à ce qu'on objecte d'après le bref *Quod expensis* de Benoît XIV, du 26 août 1748. L'encyclique *Amantissimi Redemptoris*, publiée cent dix ans après ce bref de Benoît XIV, tranche la difficulté. Il en est de même de la doctrine de saint Alphonse de Ligori, dans l'ouvrage intitulé : *Homo apostolicus*, appendix : *Examen ordinandorum*, n.º 127, Le saint Docteur n'a pas pu prévoir ce que le pape Pie IX ordonnerait en 1858.

Second argument. — C'est un principe fondamental que le bien général prime l'intérêt privé. Or, peut-on établir une comparaison entre le salut spirituel de tous les membres d'une paroisse et le bien particulier de deux fidèles qui se marient ou d'un autre qui vient de décéder ? La disproportion est d'autant plus frappante que, suivant le concile de Trente, l'application de la messe *pro populo* dérive d'un commandement divin. D'autre part, aucune loi divine et humaine n'oblige le curé d'appliquer le Saint-Sacrifice pour les défunts ou pour les époux : cela dépend entièrement de la piété des familles qui doivent par conséquent le demander expressément. Le rituel dit, il est vrai, que le curé doit réciter un nocturne de l'Office des morts pour ses paroissiens défunts ; mais il ne prescrit pas qu'il doive appliquer la messe pour eux. Même le jour des morts, le curé n'a aucune obligation à cet égard.

Troisième argument. — S'il y a conflit entre une chose obligatoire et une autre purement facultative, c'est évidemment le devoir, l'obligation qui doit obtenir la préférence. Or, les lois divines et humaines prescrivent la messe *pro populo* ; d'autre part il n'existe pas de loi qui oblige d'appliquer la messe pour les époux le jour même de leur mariage ; rien ne s'oppose à ce que cette messe soit renvoyée à un jour libre, avant ou après la cérémonie.

Quatrième argument. — La faculté de renvoyer la messe *pro populo* serait inutile dans la plupart des cas. De deux choses l'une : ou il s'agit d'une paroisse importante dont le clergé se compose de plusieurs prêtres, ou bien d'une paroisse dont le curé est l'unique prêtre.

Dans le premier cas, il n'y a pas de difficulté : le curé applique personnellement la messe *pro populo*, et un des vicaires dit la messe *pro sponsis* ou la messe des morts.

Dans les paroisses peu importantes, au contraire, où le curé est seul, les mariages ou les décès ne sont pas tellement nombreux que la difficulté mérite d'être prise en considération. En ce qui concerne les mariages, on est entièrement libre de prendre un autre jour que celui de la fête dont la messe est réservée aux paroissiens. On peut en dire autant de la messe de *Requiem*; on peut dans la plupart des cas différer le service. S'il est nécessaire de faire l'enterrement le jour même de la fête, aucune loi ne force le curé d'appliquer la messe pour le défunt au détriment de la messe paroissiale.

Cinquième argument. — La fermeté que montre le Saint-Siège depuis deux siècles, au sujet de la messe *pro populo*, mérite de frapper l'attention de tout esprit sérieux. Pendant que les théologiens et les jurisconsultes témoignaient de l'hésitation, c'est le Saint-Siège qui a hautement affirmé cette grave obligation. Les arrêts des Congrégations romaines ont successivement tracé et développé la discipline actuelle. Les Souverains Pontifes ne se sont jamais arrêtés dans cette voie. L'encyclique *Cum semper oblatas* de Benoît XIV fut simplement adressée aux évêques d'Italie; et cependant les papes et les Congrégations romaines en firent aussitôt l'application à tous les diocèses du monde chrétien.

Clément XIV et Pie VI donnèrent divers indults de réduction des fêtes. Aussitôt se présenta la question relative à l'application de la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimées. Dès 1801, plus d'un an avant l'indult du cardinal Caprara qui réduisit les fêtes en Belgique et en France, la Congrégation du Concile consacra par un arrêt solennel la maxime d'après laquelle les curés doivent appliquer comme jadis la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimées. Quarante ans s'écoulèrent avant que les diocèses de France et de Belgique se missent à la hauteur de cette salutaire discipline. Enfin, l'encyclique de 1858 a fixé toute incertitude et dissipé toute illusion.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

COMBIEN LES PERSÉCUTIONS FURENT SANGLANTES

Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, Galère donna libre cours à sa cruauté dans tout l'Orient. Les lois romaines défendaient de condamner aux travaux des mines ou au supplice du feu les citoyens élevés en dignité : mais lui se faisait un jeu de couvrir d'outrages et de torturer, par les inventions les plus affreuses, tout ce qu'il y avait de citoyens recommandables. Il en vint à se donner le passe-temps de contempler des chrétiens mangés par des ours, pendant ses repas; il riait de la voracité de ces bêtes féroces, qu'il entretenait à grands frais et qu'il appelait par leurs noms.

Lactance, qui était venu à Nicomédie sur l'invitation de Dioclétien, pour y professer l'éloquence, raconte ces détails, dont il avait pu être témoin (1).

Le règne de Dioclétien est resté, avec le nom d'ère des martyrs que la tradition lui a donné, comme le souvenir de la plus atroce persécution que l'Eglise ait eu à essuyer. C'est elle qui peupla les solitudes d'Orient et celles de l'Egypte de ces légions de moines qui cherchaient auprès des bêtes du désert un plus sûr abri pour la liberté de leur foi. Le nombre immense des martyrs qui sont inscrits aux martyrologes des Eglises d'Espagne, d'Afrique, d'Angleterre même, des Gaules, de la Thrace, de l'Egypte et de l'extrême Orient, prouve combien elle fut générale et effroyable. Et si, au Concile de Nicée, l'Eglise se consola en contemplant assemblés tant d'évêques couverts des cicatrices de leur martyre, elle eut aussi à constater bien de tristes défections, bien des chutes avérées ou soupçonnées. Les règlements sur la réconciliation des *lapsi*, les difficultés auxquelles leur position donna lieu, soit au Concile de Rome, soit à celui d'Arles, sont des preuves des ravages causés par la persécution.

C'est vraisemblablement à cette époque que le nord de la France fut couvert de sang par le féroce Rictius Varus. On découvrit à Reims, il y a environ deux cents ans, un grand nombre de corps percés aux jointures, aux tempes et au crâne de clous dont plusieurs semblent avoir été rougis au feu. Tout paraissait faire croire que ces corps étaient ceux de martyrs de cette persécution. La découverte récente d'un corps pareil, lors de la construction d'un chemin de fer près d'Attigny, dans les Ardennes, sur le passage de l'ancienne voie romaine de Reims à Trèves, confirme absolument cette hypothèse, car cette découverte marque une étape de ce persécuteur, qu'on sait avoir passé par ce chemin lors du voyage où il fit brûler sainte Macre à Fismes.

Les incrédules du siècle dernier et ceux d'outre-Rhin ont essayé de contredire cette tradition universelle en s'autorisant d'un texte d'Origène. Mais ce texte a été écrit avant qu'eût éclaté la persécution de Dioclétien. Que si, jusqu'alors et en Orient, où Origène écrivait, il n'y avait eu de martyrs que par intervalles et en petit nombre, eu égard au nombre des chrétiens, on peut déduire de là qu'il faut attribuer à la persécution de Dioclétien le nombre énorme de victimes dont la tradition de l'Eglise, tant en Orient qu'en Occident, a gardé le souvenir.

A Rome, on respira quelque temps à l'arrivée de Maxence, qui recueillait à main armée la succession de son père Maximien Hercule; mais quand il se crut affermi sur le trône, il ne respecta plus aucun sentiment d'humanité. Un jour, il commanda à ses soldats de s'en aller à travers les rues de la ville et de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient, sans distinction d'âge ni de sexe (2).

1. Lactance. *De mortibus persecutorum*, cap. xxxiii-xxxiv.

2. Eusèbe, *Hist.*, lib. VIII, cap. xiv.

Les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, gouvernées par Constance Chlore, père du grand Constantin, ne furent guère que deux ans sous le coup des édits promulgués par l'ordre de Dioclétien et de Maximien Hercule. Les églises y furent démolies et le sang y coula; mais le prince suspendit bientôt toutes les rigueurs.

Galère, au contraire, ne cessa d'ensanglanter l'Orient que lorsqu'il sentit visiblement la main de Dieu sur lui, et que les vers le dévorèrent vivant. Alors il publia un édit à Nicomédie en faveur des chrétiens qu'il égorgéait depuis près de dix ans.

On voit assez, par ce résumé, si ces guerres implacables du monde païen contre l'Eglise ont été « des accidents sans importance, » et si « les historiens ecclésiastiques ont singulièrement exagéré le nombre des martyrs. » D'ailleurs, en dehors même des Actes des martyrs, des martyrologes et des auteurs, on a dans les catacombes un témoin irrécusable des persécutions. L'immensité de cette ville souterraine creusée dans la ville des Césars, avec ses inscriptions, ses tombeaux des quatre premiers siècles, montre ce qu'était la société qui s'y réfugia, et quelle terrible nécessité la força d'y descendre, d'y célébrer ses cérémonies sacrées, d'y avoir ses temples au milieu de ses sépultures. C'est un éclatant témoignage en faveur de la guerre à outrance qu'elle eut à soutenir et des victimes innombrables qu'elle y laissa. (Note extraite du tome 3 qui va paraître de l'*Histoire de l'Eglise* (Edition Palmé).

CONSULTATIONS

ÉGLISE DU CANADA. — CAS RÉSERVÉS.

Dans notre numéro du 19 décembre 1878, page 119, art. *Consultations*, nous avons écrit :

« Il est parfaitement exact que le Concile de Québec a supprimé tous les cas réservés dans « la province de Québec. Ceci s'entend des cas « épiscopaux. »

« Le motif qui a fait supprimer les cas réservés aux évêques, c'est que les confesseurs ren- « voyaient à l'évêché tous les pénitents qui « avaient encouru les cas réservés, etc., etc. »

Mgr l'archevêque actuel de Québec nous fait savoir officiellement que nous avons été inexactement informé : Loin d'avoir supprimé les cas réservés, le 1^{er} Concile tenu à Québec en 1851 en avait établi deux pour toute la province, et le 5^e tenu en 1878, un troisième. Quant au motif, il manque aussi d'exactitude, des prêtres autorisés à absoudre des cas réservés ont été délégués dans les campagnes à cet effet : nous nous empressons d'accueillir ces rectifications de Sa Grandeur, et les consignons ici avec respect.

Mais pour démontrer en même temps que l'*Ami du Clergé* a cru parler en toute certitude, nous ajouterons que le fait nous a été raconté tel quel par le précédent Archevêque de Québec, qui habitait Rome en 1850... et 1851, l'an-

née même du 1^{er} Concile rappelé plus haut. Il se peut que la chose ait été donnée par le vénérable prêtre comme étant déjà résolue dans ce sens, alors que peut-être elle allait être débattue seulement dans la sainte Assemblée; mais un pareil témoin ne pouvait être révoqué en doute, et les changements survenus n'étant pas arrivés à notre connaissance, nous avons simplement répondu sur la foi de ces souvenirs.

Q. — La commune de X... va très-prochainement donner un nouveau local au curé de la paroisse. N'est-elle pas obligée de loger son vicaire? Le vicariat est reconnu par l'Etat.

R. — Non. — Mais si le nouveau local est suffisamment grand, il convient que le vicaire y ait son logement. C'est l'esprit de l'Eglise. Pour la question de gratuité, elle doit être réglée entre curé et vicaire. Ni la commune ni l'Etat ne doivent de logement au vicaire; mais quand la nécessité d'un vicaire est prouvée (c'est l'autorité épiscopale qui décide le cas), l'Etat et la commune lui doivent un traitement qui a été fixé par les lois.

Q. — Le bureau de bienfaisance de X. a reçu et accepté autrefois un don avec charge de faire acquitter annuellement une messe pour le bienfaiteur. Or, le Président du bureau a oublié, il y a deux ans, de faire délivrer au desservant, un mandat d'honoraires pour cette fondation. Et maintenant sur la réclamation de celui-ci, il prétend qu'il n'y a guère moyen de revenir sur le passé, vu que les exercices sont clos; en sorte que le desservant qui a acquitté la fondation, devrait faire le sacrifice de l'honoraire pour cette année-là.

Comment le desservant doit-il procéder pour avoir ce qui lui est dû?

R. — Nous serions bien aise que les questions qu'on nous adresse eussent un semblant de sérieux. Il nous semble que celle-ci en est complètement dépourvue. L'honoraire d'une messe unique ne doit pas constituer une somme assez élevée pour justifier un procès devant les tribunaux. C'est là pourtant le moyen obvie de se faire payer. On pourrait également faire une réclamation à M. le Préfet, qui est armé pour forcer un bureau de bienfaisance à remplir ses engagements. Mais qui oserait mettre en mouvement la magistrature ou l'administration, peut-être pour 1 fr. 50?

Le prétexte mis en avant par le maire pour ne pas solder une somme due n'est pas recevable. Il y a mille moyens de réparer une erreur ou un oubli, ne fût-ce qu'en portant la somme au crédit supplémentaire, ou en la prenant sur les dépenses imprévues ou sur les fonds libres, ou enfin en l'inscrivant comme dépense extraordinaire au budget de l'exercice suivant.

Il nous semble que le curé faisant partie, d'après la loi, du bureau de bienfaisance, pouvait empêcher l'erreur ou indiquer le moyen de la réparer....

Q. — Louis Y. a affirmé, au 1^{er} janvier, une place à l'année dans l'église de sa paroisse. Au 15 février, il change de domicile et va habiter une autre paroisse. La

veille de son départ il cède sa place à un ami. En avait-il le droit ?

R. — Avant de répondre, nous prenons la liberté de reproduire les quelques lignes dont notre correspondant a fait précéder sa question. Elles sont topiques et montrent avec quelle espèce d'adversaires le clergé est appelé à lutter journellement.

« Le pire fléau des curés de campagne, c'est, vous ne l'ignorez pas, l'avocat de village. Chaque bourgade, hélas ! fournit le sien, quelquefois plusieurs, et c'est tant pis. L'avocat de village dédaigne l'assistance à la messe et aux instructions du pasteur. Mais s'il avait le droit de monter à l'autel et en chaire, il chanterait, pour sûr, et prêcherait mieux que le curé. A ses yeux, celui-ci est un pauvre homme, tandis que lui a le monopole de la science et de l'esprit. Il est par nature anticuré et, autant qu'il est en lui, il contrecarre l'autorité religieuse.

« De là, la question que je me permets de vous adresser. J'ai lu quelque part qu'on perd son droit à sa place, quand on cesse de résider totalement dans une paroisse. Mais pour avoir raison avec des avocats de village, il faut avoir un texte à leur mettre sous les yeux. »

Vous avez raison, cher et spirituel correspondant, et c'est pourquoi nous nous empressons de vous fournir l'arme demandée. C'est une lettre du ministre des cultes du 27 janvier 1869.

Voici un passage qui vous concerne.

« Les concessions (des chaises, bancs, etc.) sont essentiellement personnelles; elles ne sont pas cessibles à titre onéreux, ni gratuites, ni susceptibles de sous-location, ni transmissibles par héritage. Cependant, en cas de décès du mari, l'épouse survivante, qui était mariée au moment de la concession, peut continuer à jouir. »

Voici un autre passage de la même lettre :

« La jouissance concédée s'éteint de plein droit quand les concessionnaires cessent de faire partie de la paroisse. La place revient alors à la Fabrique. »

Q. — Un bienfaiteur d'église, pour la construction de laquelle il a donné plus de cinquante mille francs, a-t-il quelque droit à être enterré dans cette église ?

R. — Aucune inhumation n'aura lieu dans les églises, temples, synagogues, hôpitaux, chapelles publiques, et généralement dans aucun des édifices clos et fermés où les citoyens se réunissent pour la célébration de leur culte, ni dans l'enceinte des villes et des bourgs.

Ainsi s'exprime l'art. 1 du Décret du 12 juin 1804, 23 prairial an XII.

L'usage s'est introduit d'inhumer les Evêques et Archevêques dans leurs cathédrales, et quelquefois les curés dans leurs églises; mais l'autorisation du gouvernement est nécessaire. (*Circulaire minist. du 14 décembre 1831.*)

Une fabrique ne peut être autorisée à céder à une famille une chapelle ou un caveau pour en faire un lieu de sépulture. (*Avis du comité de législation, 12 février 1841.*)

La condition mise à une donation d'église d'y être inhumé ne peut pas être acceptée. (*Décision ministér., Bulletin de l'Intérieur, 1862, p. 315.*)

Il ne reste à notre correspondant qu'une ressource pour obtenir ce qu'il désire : c'est d'en faire la demande au Gouvernement en s'appuyant sur la *Circulaire ministérielle du 14 décembre 1831* citée plus haut. Sa supplique, appuyée par Mgr l'Evêque, la Fabrique, le Conseil municipal, et surtout le Préfet, serait probablement prise en considération.

Q. — Quelle différence y a-t-il entre une paroisse urbaine et une paroisse rurale ?

R. — Cette question est assurément fort intéressante pour les fabriques et les curés, soit qu'il s'agisse du choix des serviteurs de l'église, soit qu'il s'agisse du tarif, toutes choses différentes selon que la paroisse est urbaine ou rurale.

Malheureusement il est fort difficile de la trancher. *Le Journal des conseils de fabriques*, a examiné autrefois avec quelques détails ce que l'on doit entendre par ces deux dénominations, et il conclut qu'il n'existe aucun signe certain et légal auquel on puisse distinguer une paroisse rurale d'une paroisse urbaine; qu'en conséquence, c'est à l'autorité administrative supérieure, c'est-à-dire au ministre des cultes, d'accord avec le ministre de l'Intérieur, à trancher la question d'après les faits particuliers, la connaissance des localités, la notoriété publique, le chiffre de la population, les dénominations employées dans des actes anciens non suspects ou des actes administratifs réguliers.

Par ville, la cour de Rome entendait et entend encore tout lieu pourvu d'un siège épiscopal. En 1515, les lois françaises ne reconnaissaient ce titre qu'aux cités entourées de murailles. Une loi du 11 brumaire an II substitua aux noms de bourgs et de villes l'appellation uniforme de communes. Que peuvent les lois et les décrets contre l'empire de l'habitude, fondé lui-même sur une distinction vague, quoique réelle ?

Il a des localités qui se qualifient de villes, et cependant tout s'y règle ruralement, que faire ?

En résumé, il faut se conformer à l'usage, et si une interprétation est nécessaire à cause des tarifs à établir ou à cause du sens à donner à l'article 7 de l'ordonnance du 12 janvier 1825, qu'on recoure à l'autorité.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

CULTURE DE L'ASPERGE

1. *Choix des griffes.* — La plantation ou mise en place se fait du mois de mars au 15 avril au plus tard. On a vu qu'à l'automne de la première année, nous avons laissé intact le semis d'asperges, c'est maintenant qu'il faut l'enlever de là et faire son choix. Pour opérer convenablement cette déplantation, on se munit

d'une grosse fourche pour soulever le plant par grosses mottes, en prenant les plus grandes précautions, afin de ne pas briser ni faire éclater aucune racine; ensuite avec les mains on ôte doucement la terre, et les griffes elles mêmes de la terre. On n'en arrache que peu à la fois afin d'empêcher l'action de l'air sur les racines dont le chevelu se desséchait.

En faisant la visite des griffes, on fait en même temps le triage des plus belles et des plus propres à la plantation; le surplus est mis de côté et réservé pour un usage que nous indiquerons plus tard, — en attendant mettez-les en pépinière.

Les bonnes griffes d'asperges sont faciles à reconnaître, leurs racines sont grosses, courtes et peu nombreuses; la couronne est large, et ne doit porter que deux yeux, trois au plus, larges par la base, bien tuméfiés et arrondis.

Les plus fortes griffes ne sont pas toujours les meilleures, surtout quand elles sont garnies d'une multitude de racines minces, grises, couvertes de chevelu, etc. Il en est de même de celles dont les racines sont minces, maigres et très-allongées, et aussi quand l'œil ou rudiment des nouvelles tiges est très-petit et qu'à l'inspection il ne donne pas l'espoir d'une forte tige.

Je vous ai dit qu'il était bien préférable de faire soi-même son semis, plutôt que de s'adresser aux jardiniers pour obtenir des replants d'asperges; cependant, si pour un motif ou un autre vous achetez des griffes, il faut veiller à ce qu'elles soient convenablement arrachées; elles ne valent plus rien quand elles arrivent ridées. Les griffes d'asperges peuvent être conservées arrachées pendant quelques jours sans inconvénient, mais elles ne doivent jamais être desséchées.

Elles sont aussi très-sujettes à la pourriture. Si vous apercevez sur les racines des petites taches de moisissure, elles sont décomposées; il n'en poussera pas une.

Quand on expédie des griffes au loin, le meilleur emballage est le panier; l'air y pénètre; elles ne pourrissent jamais.

Il ne faut planter les griffes d'asperges que par un beau temps et dans une terre très-saine. Toute plantation faite, même avec les meilleures griffes, lorsque la terre est trop humide, ou quand il pleut, est plus que compromise.

2. *Plantation à demeure de l'asperge.* — Commençons par combattre plusieurs erreurs relatives à la plantation de l'asperge; erreurs qui sont entretenues par la plupart des traités d'horticulture et soigneusement conservées par les jardiniers.

1. *L'asperge exige, dit-on, un terrain sablonneux et ne réussit bien que là.* — Or il est prouvé que l'asperge réussit dans tous les sols, même les sols argileux; elle ne craint qu'une chose, l'eau qui peut séjourner entre le sous-sol et la terre arable et la faire périr. Dans ce cas fort rare, il est nécessaire de drainer le sol afin de l'assainir. Quant au sable, il est utile dans les terrains argileux comme diviseur du sol et pour permettre à l'asperge de sortir plus facilement de terre, mais là se borne son unique

ment son rôle. Si donc vous pouvez vous en procurer à peu de frais, mêlez-en à votre terre; sinon renoncez-y sans regret.

2. *Il faut ouvrir le sol par des fossés profonds.* — C'est là une dépense à peu près inutile, bêchez profondément surtout dans les terres compactes et ce sera suffisant.

3. *L'asperge demande à être plantée profondément car elle monte toujours, ajoute-t-on en fin.* — Erreur, elle monte, c'est vrai, mais c'est lorsque vous l'avez couverte d'une couche de terre qui lui ravit l'air et le soleil, dont elle a besoin comme vous et moi pour vivre.

Maintenant mettons-nous à l'œuvre. — Si le sol à planter est très-compacte, il est utile à l'automne de lui donner un labour avant les gelées; on l'abandonne ainsi pendant tout l'hiver, et au printemps on répand l'amendement, que l'on amalgame bien avec la terre, en ayant soin d'extraire les pierres et de casser les mottes, en exécutant un labour à deux fers de bêche.

Dans les sols de consistance moyenne, on donnera un seul et unique labour au printemps à deux fers de bêche.

Lorsque le terrain à planter est nivelé, labouré, amendé par du fumier consommé et du calcaire, soit chaux ou gypse, (ce qui est de toute nécessité) et bien purgé des pierres et des mauvaises herbes, on place des petits piquets à 1 mètre de distance en tous sens, en ayant soin qu'ils soient placés en quinconce. Ces piquets indiquent la place que devra occuper chaque griffe d'asperges; elles auront donc entre elles une distance d'un mètre en tout sens.

Ce genre de plantation peut paraître exagéré à ceux qui les ont vu planter à 40 centimètres, mais nous indiquons la distance voulue et expérimentée pour l'asperge d'Argenteuil, et elle est nécessaire si l'on veut avoir de beaux produits.

Les piquets plantés, vous creusez à la bêche, autour de chacun d'eux, un petit fossé de 40 centimètres de côté et de 14 centimètres de profondeur, pas plus.

Les tranchées ouvertes, on met 8 à 10 centimètres d'épaisseur de fumier à demi-consommé au fond et on l'amalgame avec la terre.

Le fumier ainsi mis dans tous les fossés, on procède à la plantation en formant, avec les mains, une petite butte de terre imitant une taupinière, et elle doit être au milieu du petit fossé. On étale la griffe alors sur le sommet de sa butte, écartant soigneusement chacune de ses racines tout autour de ce petit monticule. Cela fait, on couvre les racines de 2 ou 3 centimètres de terre, en ayant bien soin de la faire adhérer à l'extrémité des racines.

Le collet de la griffe ne doit pas être recouvert de plus de 5 ou 6 centimètres de terre lorsque le sol est nivelé.

F. M. S.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérans 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire ; 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

L'EXPOSITION CHEZ SOI !

C'est sous ce titre peut-être un peu pompeux, qu'une maison de Paris a réuni ce que les éditeurs ont fait de mieux pour rappeler le souvenir de l'Exposition de 1878, et à un prix très-abordable :

1^o Panorama colorié de 1 m. 10 c. de longueur sur 38 c.

2^o Deux beaux tableaux en chromo lithographie et coloriés du Champ de Mars et du Trocadéro ;

3^o Bel album de 32 vues avec 32 notices des principaux monuments français et étrangers à l'Exposition. Envoi franco de l'Exposition chez soi, contre mandat de 5 fr. 50, à l'Agence de publicité, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 150 francs les 228 litres.

2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.

3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.

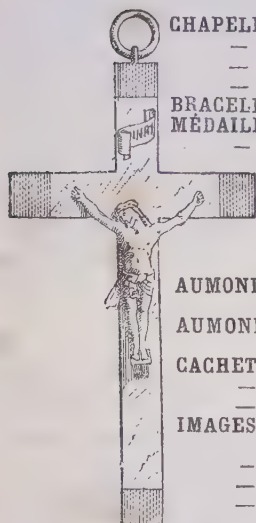
4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.

5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

TOUS LES ARTICLES DE PREMIÈRES COMMUNIONS

SONT MIS EN VENTE A DE BONNES CONDITIONS

Par l'Office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.



- CHAPELETS BLANCS.** — Les six : 2,50-3,50 et 4 fr.
 — Imitation perles fines, monture argent (long. 37 cent.), 7 fr. 50 les deux ; 4 fr. 50 la pièce
 — Grains ronds en nacre, monture argent (long. 40 cent.), 8 fr. la pièce ; 14 fr. les deux.
 — Grains allongés en nacre, monture argent (long. 49 cent.), 9 fr. la pièce, 16 fr. les deux.
BRACELETS. — En argent avec inscription : souvenir de première communion, prix : 6 fr. 50 pièce.
MÉDAILLES. — En argent, avec éerin, format 50 millim., de diamètre, prix : 16 fr. pièce.
 — Format, 27 mill. de diamètre, argent, 6 fr. les deux.
 (Gravure du nom, dates, etc., huit centimes par lettre ou chiffre.)
BELLE CROIX. — En nacre, Christ argent détaché, avec plaque argent dans toute la longueur, pour recevoir une inscription ; prix 8 fr. (Grandeur ci-contre.)
CHARMANTS PORTE-MONNAIE. — En nacre, avec belle inscription gravée : souvenir de première communion ; intérieur en moire, double fermoir, prix : 5 fr.
 — Porte-monnaie ordinaire, en satin blanc, intérieur en peau de gants, prix : 2 fr. 50.
AUMONIERE SOIE. — Avec franges de perles, rubans et agrafe pour suspendre à la ceinture (article avantageux), prix : 3 fr.
AUMONIERE RICHE. — En soie, avec double rangée de franges soie, agrafe et gros cordons de soie, prix : 8 fr.
CACHETS DE PREMIÈRE COMMUNION. — Format, 25 centimètres sur 16. 3 fr. 50 les 50.
 — Avec Bapt., Euchar. et Conf., 31 cent. sur 21. 4 fr. 50 les 50 exemplaires.
 — Les sept dons du Saint-Esprit en plus. 6 fr. les 50. (Format. 36 sur 25.)
IMAGES. — Sujets couleur, image dentelée, invocation et inscription à remplir à la main, le paquet de 50, 3 fr.
 — Couleur sur dentelle 1 fr. 25 la douzaine.
 — Sujets en relief, figure en couleur avec costumes, les six, 3 fr.
 — Sujets en relief, costumes riz, les six, 1 fr. 50.
 — ou drap, sur fond soie rousse, ou bleue et or, les trois, 3 fr.

GRANDES IMAGES. — De 24 centimètres sur 16, un beau bristol avec inscription à remplir à la main, sujets couleur et en relief, vêtements riz ou drap, les trois, 4 fr. ; les six, 7 fr. 80.

Envoi franco à domicile de tous ces articles aux prix marqués, contre un mandat-poste et ordres adressés directement à l'Office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

LES SUPERBES TABLEAUX DE PIÉTÉ recommandés à nos lecteurs depuis peu de temps, font déjà leur publicité eux-mêmes ; toutes les personnes qui voient ces belles peintures pleines de piété et d'expressions vraies, s'empressent de faire leur commande. Nous redonnons la nomenclature de ces tableaux oléographiques et leurs prix. Les dimensions indiquées sont mesurées sur la peinture et non compris la marge.

LA SAINTE CÈNE de **Léonard de Vinci**, 62 centimètres de large sur 39, tableau qui obtient le plus grand succès. Prix, 4 fr. 50.

LE PLUS BEAU CHRIST SUR LA CROIX de **L'Ecole hollandaise** (avec vue d'une partie de Jérusalem), 60 centimètres de hauteur sur 42. Prix, 7 fr.

S. S. LÉON XIII avec **Camail de pourpre et bénissant**, 42 centimètres sur 33. Prix, 3 fr. 50.

ECCE HOMO et **MATER DOLOROSA**. (On trouve rarement ces deux tableaux avec des expressions aussi belles.) 37 centimètres sur 27. Prix, 6 fr. les deux.

DÉLICIEUX PAYSAGES, 43 centimètres sur 58. Les deux, 9 fr., un seul, 5 fr. Envoi franco à domicile de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés contre mandat-poste de la somme indiquée, au Directeur de l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

A PROPOS DU CHEMIN DE LA CROIX que nous avons annoncé, l'Office de la Presse religieuse nous communique les renseignements suivants pour répondre aux nombreuses questions qui ont été posées par correspondance :

La réduction de prix (40 fr., au lieu de 150) a pu être établie grâce au nombre considérable de tableaux qui ont été retenus par la Maison et qui sont expédiés chaque jour ; les gravures, loin d'être détériorées, ont été tout particulièrement soignées par un tirage spécial.

Chaque tableau a 51 centimètres de hauteur sur 39 de largeur, sans marge ; les peintures étant à l'huile (oléographie), l'humidité n'est pas à craindre.

Les couleurs sont distribuées avec goût et la grandeur des personnages permet de les distinguer parfaitement d'assez loin.

Les expressions sont heureusement reproduites, les costumes, les lieux et l'ensemble de chaque scène sont bien de l'époque de Notre-Seigneur. L'auteur de ces beaux tableaux a eu soin d'écartier la foule des soldats et des spectateurs pour porter son application aux personnages sur lesquels l'attention et la méditation doivent être appelées.

En considération de la réduction excessive du prix, qui met à 2 fr. 90 c. chaque tableau, il est évident qu'il n'est pas possible de fournir l'encadrement ; quant à la vitre, on ne s'en sert pas, ordinairement, avec les peintures à l'huile.

Les quatorze tableaux de Chemin de la Croix sont expédiés dans les 48 heures franco de port à domicile dès la réception d'un ordre accompagné d'un mandat-poste de 40 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

L'ART DE FAIRE LES FLEURS ARTIFICIELLES

Ou les fleurs au salon par M^{me} Bougy.

Cet ouvrage a, sur les autres manuels, le grand avantage d'avoir de nombreuses planches et dessins dans le texte, de façon que la main la moins expérimentée peut monter les plus belles fleurs sans le secours d'un maître.

Les personnes qui consacrent leurs loisirs à l'ornementation des saints autels, feront surtout un bon accueil à ce livre, qui leur apprendra à faire ces fleurs volumineuses comme les pavots et les pivoines qui garnissent les fonds, les branches de lis qui ornent les gradins, les jacinthes, les roses, les œillets, si jolis lorsqu'ils sont disposés sur l'autel ; enfin toutes ces fleurs variées et brillantes qui

illuminent une église et lui donnent un air de joie et de solennité.

Le prix de l'ouvrage est de 3 fr. chez les libraires et réduit au prix de 1 fr. 40 pour les lecteurs de l'Ami du Clergé.

Envoi franco du volume contre mandat ou timbres-poste, à l'Office de la Presse Religieuse, rue des Saints-Pères, 63, Paris.

Les insignes catholiques ou Labarums continuent à être demandés en grand nombre. Nous rappelons qu'un spécimen de Labarums, bronze doré-émailé avec légende *In hoc signo vinces*, est envoyé franco contre 1 fr. 25 en mandat ou timbres-poste à l'Office de la Presse religieuse, 63, rue des Saints-Pères, Paris.



L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 23. — PRÉDICATION : *Dimanche de Pâques* : 1° Communion pascalle, 2° Résurrection de N.-S., 3° Catéchèses. — FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS : Origine, Réflexions, Résolutions. — Les messes de morts les jours de fêtes renvoyées. — AVIS TRÈS-IMPORTANT CONCERNANT LE JUBILÉ. — VARIÉTÉS : Conseils aux Prêtres. (Poésie latine rimée, composée de textes bibliques. — CONSULTATIONS : Quelles sont les relations permises entre les catholiques et les hérétiques? — Du droit privilégié du curé aux offrandes *intra missas*. — De l'usage de la graisse et ce qu'il faut entendre par ce mot. — Un curé, qui apporte la communion à un de ses paroissiens confesse par son confrère d'une paroisse voisine, n'a-t-il pas le droit d'exiger de ce confrère l'assurance *verbale* ou *écrite* que le pénitent a reçu l'absolution? — Si un curé peut interdire à un cultivateur de passer, pendant les offices, sur le chemin de ronde de l'église en faisant claquer son fouet, etc., de manière à troubler le prêtre dans l'exercice du culte. S'il a le droit d'interdire le dépôt d'ordures le long de l'église? — Un maire est-il en droit de n'exiger aucune redevance pour le placement des tombes? — COURRIER DE L'UTILE : Manière d'arrêter le sang dans les blessures.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or}. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

Livres nouveaux et actualités, en vente chez V^{or} PALMÉ,
25, rue de Grenelle.

Le cardinal Hergenroether

collaborateur de la

Bibliothèque théologique du XIX^e siècle.

En réponse à une question posée par l'un de nos abonnés au sujet des meilleurs ouvrages de *Théologie*, nous avons nommé la *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*, éditée par la Société générale de librairie catholique. Nous avons également cité, parmi les dix auteurs qui collaborent à ce vaste monument d'érudition et de doctrine catholiques, le célèbre docteur Hergenroether, promu au cardinalat dans le même consistoire qui vient de donner la pourpre à l'illustre Newman, d'Angleterre, et à NN. SS. Pie et Desprez. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ces passages d'un article que la *Défense* consacre au nouvel élu.

.... L'Allemagne catholique, à son tour, a le droit d'être satisfaite de la part que lui fait le Saint-Père. C'est un cas bien exceptionnel que le Pape aille prendre un simple prêtre séculier dans une chaire de professeur pour le faire entrer, sans autre transition, dans le Sénat de l'Église romaine. Le professeur Hergenroether, qui va être l'objet de cette flatteuse distinction, est en ce moment le savant catholique d'Allemagne le plus en renom. Comme historien ecclésiastique, il s'est acquis une célébrité égale à celle dont jouissait jadis Doellinger en ses beaux jours. Il appartient à cette école de Wurtzbourg, qui fut dans ces dernières années la digne héri-

tière et continuatrice des bonnes traditions de la science allemande...

Le docteur Hergenroether avait débuté, il y a une trentaine d'années, par des travaux de patrologie. Son essai sur *saint Grégoire de Nazianze et sa Doctrine sur la Trinité* est encore un ouvrage extrêmement estimé. Après divers travaux particuliers sur l'histoire du droit canonique de l'Église orientale des premiers siècles, il donna au public son grand et savant ouvrage sur *Photius* et les origines du schisme grec. Vint ensuite une *Histoire des États pontificaux*.

A l'approche du Concile, il fut appelé à prendre part en qualité de consultant pontifical, aux travaux préparatoires de la grande assemblée....

L'explosion de la lutte religieuse en Allemagne lui fit mettre la main à un ouvrage important : *l'Église catholique et l'État chrétien*. Toutes les questions ardues d'histoire de droit naturel canonique et de théologie que soulèvent ces délicats problèmes qui ont tant préoccupé notre temps, y sont traitées avec une largeur de vues, une sûreté de jugement et de doctrine, une richesse d'érudition et une sérénité d'exposition qui se sont rencontrées fort rarement en ces sortes d'ouvrages. Enfin, en ce moment même, il termine, pour la *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*, la publication d'un *Cours d'histoire ecclésiastique* de très-grande valeur et d'une utilité bien opportune, et qui demeurera son titre de gloire.

Certains journaux allemands hostiles, de parti pris, à tout ce qui touche au catholicisme, croient avoir tout dit quand ils ont traité un homme d'ultramontain intolérant et fanatique. Ces aimables épithètes n'ont pas été épargnées au docteur Hergenrother dans ces derniers temps. Et cependant il serait à souhaiter que nos ennemis voulussent bien s'inspirer vis-à-vis des catholiques d'un peu de cette impartialité dont ce savant leur donne l'exemple quand il juge ses adversaires. Dans la préface à sa récente *Histoire ecclésiastique*, il parle de la valeur des travaux historiques de Doellinger et de certains auteurs protestants : « Pour la première période de l'histoire de l'Eglise, dit-il, les travaux les plus importants sont ceux de Hefelé et de Doellinger. »

On voudrait espérer qu'un pareil langage inspirât à tant d'adversaires du catholicisme, des sentiments de justice dont ils font trop souvent litière, et que notamment il pût aider à réconcilier le malheureux docteur Doellinger avec « cette Eglise naguère par lui si chaudement défendue ! »

L'Enseignement catholique, journal des Prédicateurs, acquis récemment par la Société générale de Librairie catholique, est publié sous sa direction exclusive depuis la livraison de février dernier. Voici le sommaire de celle de mars :

MONSABRÉ (R. P.). — *L'Intelligence de Jésus-Christ* (1^{re} conférence 1879).

PAULISTES DE NEW-YORK (RR. PP.). — *Judas et le Péché mortel* (Sermon).

TILLOY (l'abbé), Aumônier du lycée Louis-le-Grand. — *Des Systèmes qui excluent la Religion du Domaine de la Science* (Conférence).

ALBERT DU SAINT-SAUVEUR (R. P.), Carme déchaussé. — *La Sainteté* (Sermon prêché à Saint-Etienne-du-Mont, pour la neuvaine de Sainte-Geneviève).

POISSON (M. l'abbé). — *Le Catholicisme eu égard à l'époque actuelle* (2^e conférence. La Morale chrétienne).

AURÈLE QUENTIN (l'abbé). — *Revue de la Prédication en Allemagne*.

Riche déjà de 27 volumes parus, dont le premier remonte à l'année 1851, *l'enseignement catholique* est l'ouvrage le plus considérable qui se puisse trouver sur la chaire contemporaine. C'est là que Ravignan, Lacordaire, le P. Félix, Combalot, Deguerry, etc., etc., ont leurs plus mémorables discours. Conférences, Sermons, Prônes, Homélies, Allocutions de tous genres et sur tous les sujets, il offre à la doctrine, à la piété, d'incomparables lumières ; c'est un trésor, un arsenal pour tout prêtre.

PRIX DE L'ABONNEMENT : France, Alsace et Belgique, 12 fr. par an. — Autres pays, 15 fr. — Un numéro 1 fr. 25.

COLLECTION : 27 vol. in-8° (1851 à 1878), 200 fr. — Un volume séparément, 10 fr.

M. Victor PALMÉ, accorde les mêmes facilités de paiement que pour les collections de la *Revue du Monde catholique*, de la *Revue*

des Questions historiques et des *Analecta Juris pontificii*, savoir :

Cinq francs par mois, depuis vingt francs jusqu'à cent francs.

Au moment où les Universités catholiques et l'Enseignement supérieur sont menacés si audacieusement par les ennemis de l'Eglise et défendus avec tant de chaleur par tous les catholiques de France, nous signalons à nos lecteurs le :

Courrier des Universités catholiques, bulletin universel de l'Enseignement supérieur, paraissant le 20 de chaque mois par livraisons de 4 feuilles grand in-8° et formant un beau volume de près de 800 pages chaque année, avec table analytique.

Le *Courrier des Universités catholiques* est l'organe des établissements d'enseignement supérieur en France et à l'étranger.

Il fait connaître les progrès et les innovations introduites dans les études, résume ou publie en extraits les cours les plus importants des professeurs.

Le *Courrier des Universités catholiques*, grâce à d'éminents correspondants, publie les renseignements les plus exacts sur les universités étrangères, notamment sur l'Université de Louvain, l'Université catholique de Londres, les Universités d'Allemagne et d'Italie, et sur les célèbres Universités anglaises de Cambridge, d'Oxford, etc.

Par l'étendue et la variété de ses matières, le *Courrier des Universités*, qui ne laisse échapper aucun renseignement, aucun document, formera une véritable encyclopédie, et c'est à lui qu'il faudra recourir pour avoir dans l'avenir des notions exactes et complètes sur la résurrection et le développement de nos grandes Universités.

Voici le sommaire de la livraison de mars :

I. — Bulletin de l'enseignement supérieur catholique. L. DE LA LALLAYE.

II. — La philosophie au XIX^e siècle. A. RONDELET.

III. — Universités anglaises. H. FOKER.

IV. — Universités d'Allemagne. — Autriche. AURÈLE QUENTIN.

V. — Les deux projets de loi de M. Jules Ferry.

VI. — De la situation légale des associations religieuses non autorisées. SPECTATOR.

VII. — Textes de compositions. SPECTATOR.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an : 10 francs. — Etranger : 12 francs.

En présence de la conjuration radicale qui se trame contre les Frères et les Jésuites, nous recommandons les publications suivantes :

A quoi servent les Couvents ! Belle brochure in-8° raisin. — Prix : 1 fr.

Les Jésuites et les Associations religieuses devant la loi. par A. Ravelet. In-18. — Prix : 1 fr.

De la situation légale des Associations religieuses non autorisées. Brochure in-8. — Prix : 1 fr.

Jésuites ! par Paul Féval. 1 beau vol. in-12 de 400 p. (15^e édition). — Prix : 3 fr.

Les Frères des Ecoles chrétiennes, par le général Ambert. Joli vol. in-12. — Prix : 1 fr.

Les Ignorantins, par un Disciple de l'enseignement obligatoire. Brochure in-32. — Prix : 10 centimes.

Victor PALMÉ, éditeur, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain, à Paris.

PRÉDICATION

PAQUES. — COMMUNION PASCALE

Probet se ipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.
(1 Cor., 2.)

Il y avait dans Jérusalem une piscine; l'ange du Seigneur y descendait de temps en temps, l'eau s'agitait, et le premier malade qui y pénétrait après l'agitation de l'eau était guéri. Or, il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus lui dit : Voulez-vous être guéri? Et le malade de répondre : Je n'ai personne qui m'aide à descendre le premier dans la piscine. Jésus dit à ce paralytique : Levez-vous et marchez.

Depuis ce jour-là, Jésus est resté au service de l'humanité. Et cette pauvre infirme, blessée à mort, couverte de plaies, remplie de misères physiques et morales, n'aura la vie sauve que si elle consent à se laisser plonger dans la piscine intarissable que l'Homme-Dieu a remplie de son sang. Mais, hélas ! il est toujours vrai de dire : Jésus était parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu. Il y a des hommes qui s'excluent volontairement de la table sainte et ne communient pas. — I. *Crime de ceux qui ne communient pas à Pâques.* — II. *Fruits qu'on retire de la communion pascale.*

I. — *Crime de ceux qui ne communient pas à Pâques.* Il est marqué d'un triple caractère, *séparation, désobéissance, scandale.*

L'affaiblissement de la foi et de la piété éloignent de la table sainte. Les hommes de doute et de plaisirs ne sont pas les disciples de Jésus-Christ. Voilà pourquoi la foule des déserteurs de la communion augmente chaque année. Aussi, le crime de *séparation* est le premier caractère de ceux qui ne communient pas à Pâques. Faire la Pâque, c'est le devoir des chrétiens ; y manquer, c'est une sorte d'apostasie et comme un désaveu de sa foi. Pour prouver que l'omission du devoir pascal est un crime de séparation, il suffit de rappeler les différents noms que l'Eglise a donnés aux saints mystères. Ils nous représentent tous cette unité admirable qui distingue les disciples de Jésus-Christ, qui démontre leur foi, leur amour. En effet, c'est la table eucharistique, une table d'union, une communion. Dans les premiers siècles de l'Eglise on reconnaissait ceux dont la foi n'était pas pure par l'omission de la communion. Ceux qui dans nos assemblées ne communient pas, disaient saint Ignace d'Antioche, sont des hérétiques qui ne croient pas que nous recevons le corps et le sang du Sauveur à l'autel ; car tous ceux qui professent notre doctrine ne se séparent point de nous dans la participation des saints mystères. Celui qui ne se trouve pas avec nous pour participer aux saints mystères est regardé comme un déserteur de la foi, convaincu du crime de séparation, et d'une séparation volontaire, puisque c'est lui-même qui se sépare de nous : *se ipsum separavit.*

Crime de *désobéissance* à l'Eglise que Jésus

nous a recommandé d'écouter dans l'acte de religion le plus agréable à son amour.

Rappelons-nous l'autorité du précepte qu'elle a fait de communier à Pâques dans le concile de Latran ; et si nous faisons attention à l'esprit de l'Eglise dans ce précepte de la communion pascale, nous verrons que c'est celui de Jésus-Christ, qui a dit : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle.

Crime de *scandale*. Omission du devoir pascal dans un père de famille : scandale donné à l'épouse, aux enfants. Omission du devoir pascal dans les maîtres : scandale donné aux domestiques, qui les enhardit à l'infraction. Omission du devoir pascal dans un citoyen connu : scandale donné à des amis, à des voisins, à toute une paroisse.

II. — *Fruits de la Communion pascale.* — *Une dévotion solide, intérieure, durable.*

Dévotion solide : la Communion pascale procure des accroissements d'amour, de grâce et de force. Elle est précédée de desirs et d'allégresses, accompagnée de consolations et de grâces, suivie de victoires et de triomphes.

La Communion, dit saint Thomas, est un banquet sacré : *Sacrum convivium* ; ce festin est comme l'abrégé de toutes les merveilles que le Tout-Puissant a opérées. Pourquoi ? parce que c'est lui-même qui se donne pour nourriture : *In quo Christus sumitur*. En communiant, nous recevons le corps et le sang de Jésus-Christ, et, non-seulement la grâce des autres sacrements, mais l'auteur même de la grâce. En communiant, nous mangeons l'Agneau immolé pour nos péchés, nous chantons le cantique de notre délivrance : *in quo recolitur memoria passionis ejus*. Plus notre âme aimera, plus elle recevra de consolations : *mens impletur gratia*. Jésus-Christ nous donne le sacrement de son corps, afin que nous ne soyons pas séparés de lui dans le temps et dans l'éternité : *Tutum gloriæ nobis pignus datur*. Ces bénédictions et ces grâces dont un chrétien est comblé en recevant Jésus-Christ sont la récompense de sa foi, de son amour, de sa confiance. De plus, la communion faite dans l'amour divin donne une sainteté victorieuse du monde ; l'âme triomphe de ses caresses, de ses erreurs et de ses menaces ; elle demeure en Jésus-Christ, Jésus-Christ demeure en elle. Union divine, union corporelle, union constante, qui lui fait remporter autant de triomphes qu'on lui livre de combats.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Panis cor hominis confirmat (Ps. 102).

Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo (Ps. 115).

Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis (Joan. VI-54).

Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita (*Ibid*).

Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus (*Ibid*).

Erant perseverantes in communicatione fractionis panis (Act. II, 42).

Passages des Saints Pères — Hunc panem dari quotidie postulamus, ne, dum absentes et non communicantes, a cœlesti pane prohibemur, a Christi corpore separemur (S. Cypr.).

Timendum est ne, dum quis abstinens separatur a Christi corpore, procul remaneat a salute, comminante ipso et dicente : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis (S. Cypr.).

Datum nobis est pignus in quo sentimus ejus dulcedinem, et desideramus ipsum vitæ fontem, ubi sobria ebrietate inundamur. Talis ebrietas non evertit mentem, sed rapit sursum, et obligationem præstat omnium terrenorum (S. Aug.).

Résurrection de Jésus-Christ (Sermon).

Surrexit, non est hic.
(Marc, xvi, 6.)

L'Eglise tressaille d'allégresse en ce jour de Pâques, jour de triomphe du Sauveur, jour de sa victoire sur la mort, jour de sa glorieuse résurrection. Elle nous exhorte à donner, comme elle, dans ce jour que le Seigneur a fait, des marques d'une vive allégresse : *Hæc dies quam facit Dominus, exultemus et lætemur in ea*. Nous en avons d'autant plus de sujet que le Sauveur triomphe autant et plus pour nous peut-être que pour lui-même. S'il est mort pour payer nos dettes, il ressuscite pour nous enrichir de ses bienfaits : *Resurrexit propter justificationem*. — I. Jésus-Christ est véritablement ressuscité. — II. Il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire que, dans sa résurrection, il nous fournit les motifs et le modèle d'une résurrection véritable.

I. *Jésus-Christ est véritablement ressuscité* — Nous en avons toutes sortes de preuves. Les Juifs sachant que le Sauveur avait prédit sa résurrection ferment l'entrée du sépulcre par une énorme pierre et placent des soldats pour le garder; mais à peine le troisième jour commence-t-il à paraître qu'il se fait un grand tremblement de terre, un ange renverse la pierre du tombeau, les gardes tombent par terre. Mais où, à qui Jésus-Christ a-t-il apparu après sa résurrection? C'est sur la terre, parlant et conversant avec ses disciples, demeurant avec eux dans la même maison, mangeant à la même table et leur permettant de mettre les doigts dans la marque des clous. Ce ne fut pas dans un seul lieu qu'il se montra, mais en divers endroits. Il se fit connaître à Madeleine, aux saintes Femmes, aux disciples d'Emmaüs, à Pierre, aux douze Apôtres réunis, et une fois à plus de cinquante disciples assemblés. Donc, Jésus-Christ est ressuscité, donc il est Dieu, nous devons l'adorer, croire en lui et à son Evangile. Ses promesses et ses menaces sont infaillibles. La résurrection du Sauveur est le plus ferme motif de nos espérances. Puisque Jésus-Christ est ressuscité, il est constant que nous ressusciterons tous. Car, s'il a pu, dit Saint Augustin, se ressusciter par sa propre puissance, pourquoi ne pourrait-il pas faire pour nous ce qu'il a fait pour lui-même?

II. *La résurrection de Jésus-Christ nous fournit les motifs et le modèle d'une résurrection véritable*. — Si nous voulons aller au ciel, nous devons d'abord ressusciter spirituellement ici-bas, c'est-à-dire renoncer au péché et vivre, selon l'expression de Saint Paul, de la nouvelle vie que Jésus-Christ a embrassée : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus*. Elle doit être marquée du double caractère que nous offre la résurrection de Jésus-Christ, elle doit être véritable et constante : *Surrexit Dominus vere*. Pour que votre résurrection soit véritable, il faut qu'il s'opère en vous, dans votre cœur comme dans vos œuvres, un changement total. Il faut encore en donner des preuves. Jésus-Christ ne se contente pas d'être ressuscité : *Apparuit*. Notre résurrection doit aussi être constante, comme celle du Sauveur : *Christus resurgens ex mortuis non moritur* (S. Paul). Pour être semblable à lui, nous ne devons plus pécher, nous ne devons plus mourir à la grâce. Un cœur bien changé, bien converti, bien pénétré de douleur à la vue de ses iniquités, ne peut plus retourner au péché.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum (Job.).

Cœpit Jesus ostendere discipulis suis quia oporteret eum ire Jerosolymam, et multa pati a senioribus et scribis et occidi et tertia die resurgere (Matth. xvi-21).

Filius hominis occisus tertia die resurget (Matth. 30).

Qui suscitavit Jesum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra (Rom. viii-11).

Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale (Rom.).

Passages des Saints Pères. — Qui natus est in signum cui contradicetur, ipse carnem suam ressuscitavit ut obviam iret contradictioni (S. Aug.).

Surrexit Christus, exultet mundus universus (S. Aug.).

Resurrectio Christi potentiam ejus declaravit (S. Aug.).

Caro nostra post resurrectionem eadem erit per naturam, et diversa per gloriam (S. Aug.).

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés par l'abbé Virel, ch. hon. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture; nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval; seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTER, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

DIMANCHE DE PAQUES.

Surrexit, non est hic. (Marc., xvi, 6.)

Pour la Résurrection du Seigneur on exposera l'article du Symbole apostolique : « Le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts (c. c. Trid.). »

Or cet article du Symbole nous propose à croire que le troisième jour après sa mort, Jésus-Christ ressuscita en réunissant son âme à son corps. La croyance en ce mystère nous est si nécessaire, que l'Apôtre nous exhorte à n'en perdre jamais le souvenir. Il est donc très-important pour nous de savoir que Jésus-Christ est réellement ressuscité, comment il est ressuscité et pourquoi il est ressuscité. De là trois questions à résoudre en cette homélie.

I. La Résurrection de Jésus-Christ est-elle un fait incontestable? — Oui, ceux des apôtres qui l'attestent n'ont pu se tromper, ni voulu tromper, ni pu tromper lors même qu'ils l'auraient voulu. D'abord ils n'ont pu se tromper, parce que Jésus-Christ s'est montré après sa Résurrection, non pas à un seul homme, dont l'unique témoignage deviendrait suspect, mais à une foule de disciples, à sainte Magdeleine, à saint Pierre, à saint Jacques, aux disciples d'Emmaüs, aux onze apôtres réunis dans le Cénacle et dans une assemblée de plus de onze cents personnes. Il apparut, non en songe et dans les ombres de la nuit, où l'imagination exaltée prend souvent des fantômes pour des réalités; mais en plein jour et en différents lieux : dans le jardin où était son tombeau, sur un chemin public, dans le Cénacle, sur les bords du lac de Génésareth et sur le mont des Oliviers. Ce n'est pas une seule fois, mais en plusieurs circonstances et durant quarante jours, qu'il se manifesta à ses apôtres et à ses disciples, mangeant avec eux, conversant avec eux et leur faisant toucher les cicatrices de son côté, de ses mains et de ses pieds. Donc les apôtres n'ont pu se tromper. De plus, il n'ont pas voulu tromper, car rien ne les portait à le faire. Au contraire, tout les en détournait. Ils n'avaient rien à espérer de Dieu, qui hait le mensonge et abhorre l'imposture; ni des hommes, qui devaient les mettre à mort; ni de Jésus-Christ lui-même, puisqu'il ne serait pas ressuscité. Et quand même ils auraient eu quelque intérêt à prêcher sa Résurrection, n'auraient-ils pas été découragés à la vue des obstacles invincibles qu'une telle entreprise eût rencontrés? Pouvaient-ils compter sur le secret de tous leurs complices? Ne suffisait-il pas d'un traître pour dénoncer leur fraude et pour les sacrifier à la risée publique et à la vengeance des lois? Les prêtres de la synagogue et les chefs de la nation, que la mort du Christ allait couvrir d'une éternelle honte, n'avaient-ils pas aussi tous les moyens de les confondre et de les punir? Les apôtres n'ont donc pas voulu tromper. Enfin, lors même

qu'ils auraient voulu tromper, ils ne l'auraient pu, car il leur aurait fallu d'abord enlever le corps de Jésus, et ensuite faire croire à sa Résurrection. Et comment l'auraient-ils enlevé? Est-ce par la violence? Mais par quel hasard ces hommes, jusque-là si faibles et si lâches, seraient-ils tout à coup devenus assez audacieux et assez forts pour attaquer les soldats commis à la garde du tombeau? Est-ce par la séduction? Mais en cherchant à corrompre les gardes par l'appât de l'or et de l'argent, n'auraient-ils pas craint de se trahir? Fussent-ils même parvenus à dérober le corps de leur Maître, ils n'auraient jamais pu réussir à convaincre les hommes qu'il était ressuscité. Car, pour les en convaincre, il fallait braver les persécutions et les supplices, auxquels ils n'auraient pas eu le courage de s'exposer et qu'ils n'auraient pas eu la force de supporter, à moins qu'on ne les suppose entièrement privés de bon sens. Donc ils n'ont pu tromper. Et comme, d'ailleurs, ils n'ont pu se tromper ni voulu tromper, il faut en conclure que Jésus-Christ est réellement ressuscité comme ils nous l'ont appris; et qu'il nous a donné, en sa Résurrection, une irréfragable preuve de sa divinité. (I. C. I, 128. — I. SC. I, 408-412.) (1).

II. Comment Jésus-Christ est-il ressuscité?

— Il est ressuscité par sa propre puissance, comme il l'avait annoncé lui-même. Avant sa mort Jésus-Christ avait dit : « Je quitte mon âme, pour la prendre de nouveau; car j'ai le pouvoir de la quitter et de la reprendre. » (Joan. X, 17.) Détruisez ce temple, dit-il encore en parlant de son corps, et dans trois jours je le rétablirai. » (Ibid. II, 19-21.) C'est donc par sa propre vertu que Notre-Seigneur est ressuscité. De là ces paroles de l'apôtre : « Quoique Jésus-Christ ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit maintenant par la vertu de Dieu. » (II, Cor. XIII, 4.) En effet, comme la divinité n'était séparée ni de son corps dans le sépulcre, ni de son âme aux enfers, il restait dans son corps et dans son âme une vertu divine. D'où il suit que le corps de Jésus-Christ pouvait être réuni à son âme; que son âme pouvait retourner à son corps, et qu'il pouvait revivre et ressusciter d'entre les morts par sa propre vertu, réalisant ainsi l'oracle du psalmiste : « Il l'a sauvé par sa droite et par son bras saint. » (B. XCXVII, 1.) Or, le corps de Jésus-Christ ressuscité est impassible et immortel. Car le Père éternel, en ressuscitant son Fils, répandit sur son humanité la gloire de sa divinité. A l'impassibilité il joint la clarté, l'agilité et la subtilité. Ce qui augmente son éclat, ce sont les glorieuses cicatrices de ses pieds, de ses mains et de son côté, qu'il a conservées pour se faire mieux reconnaître de ses disciples, pour les montrer à son Père comme les trophées de sa victoire et pour intercéder en notre faveur avec plus d'efficacité. (I. C. I, 129, 130. — I. SC. I, 413, 414.)

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-22.

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 128. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 408-412.

III. Pourquoi Jésus-Christ est-il ressuscité ?

— Il est ressuscité pour manifester la justice de Dieu, pour ranimer notre espérance et pour couronner le mystère de notre rédemption. D'abord il convenait que Dieu glorifiât celui qui, pour obéir à sa volonté, avait été couvert d'ignominie. De là ces paroles de l'apôtre : « Il s'est abaissé lui-même et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté. » (Phil. II, 8, 9.) Ensuite, c'est pour affermir en nous la foi, sans laquelle nous ne pouvons être justifiés ; car rien ne prouve mieux sa divinité que sa résurrection. C'est aussi pour ranimer notre espérance en nous assurant qu'un jour nous serons admis à partager sa gloire. Enfin, s'il est ressuscité, c'est pour achever et consommer notre rédemption. Par sa mort il avait effacé nos iniquités ; mais il fallait que, par sa résurrection, il nous rendit les biens que nous avait ravés le péché. « Car, dit l'Apôtre, Jésus-Christ a été livré pour nos crimes et il est ressuscité pour notre justification. » (Rom. II, 25.) La fête destinée par l'Eglise à honorer le mystère de la résurrection, c'est la fête de Pâques. Elle nous rappelle que Jésus-Christ est passé de la mort à la vie ; que, par l'effusion de son sang, il nous a préservés du glaive de la justice divine ; qu'il nous a mérité de passer de la mort du péché à la vie de la grâce, et de la poussière du tombeau à la gloire de l'immortalité. Pâques est donc la fête des fêtes et la plus auguste des solennités chrétiennes. Voilà pourquoi l'Eglise y déploie ses plus beaux ornements et ses pompes les plus majestueuses et qu'elle y fait retentir la voûte de ses temples de ce cri mille fois répété : *Alleluia ! Louez le Seigneur* (I C. I, 132. — I S C. I, 417.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : — LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques, des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré par N. T. S. P. le Pape Léon XIII d'une nouvelle lettre très-élogieuse qu'a daigné lui écrire, au nom de Sa Sainteté Son Eminence le cardinal Nina.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

I. — HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

La tradition nous apprend qu'au jour du crucifiement, quand le Sauveur, chargé de sa croix, suivait le chemin qui conduisait au Calvaire, Marie, sortant de la maison où elle se trouvait, vint au-devant de son Fils bien-aimé. Devant l'horrible spectacle qui s'offre à ses regards, dit S. Anselme, on la voit pâlir et chanceler ; puis, s'affaissant sur elle-même, elle tombe sur ces pavés inégaux, marqués par le sang qu'y a laissé Jésus en passant.

C'est l'idée première de la fête de Notre-Dame

des Sept-Douleurs. En mémoire de cette défaillance de la Vierge, l'Impératrice sainte Hélène fit bâtir, au IV^e siècle, à ce même endroit, une chapelle, sous le vocable de *sainte Marie du Spasme*.

Au XIII^e siècle, vers l'an 1234, sept jeunes habitants de Florence, désireux de se consacrer à Dieu dans la solitude et la prière, se retirèrent à quelque distance de la ville, sur le mont Senar, pour y fonder un ordre religieux qui serait particulièrement consacré à honorer la sainte Vierge, d'où leur vint le nom de *Servites* ou *serviteurs de Marie*.

Ces religieux, méditant sur les douleurs de la sainte Vierge, en découvrirent sept principales : quelques-unes indiquées par le saint Evangile, les autres par la tradition ou fondées sur de sérieuses raisons.

Bientôt, cette dévotion aux douleurs de Marie, désignée par ces différentes appellations : Notre-Dame du *Spasme* ou de *Pamaison* ; Notre-Dame de la *Pitié* ; Notre-Dame de la *Compassion*, se répandit parmi les fidèles, sans avoir encore toutefois reçu la consécration solennelle de l'Eglise.

C'est ainsi que des confréries de Notre-Dame des Sept-Douleurs s'étendirent successivement dans les diverses provinces du monde catholique. Un pieux archevêque de Cologne, en 1423, en avait établi la fête dans son diocèse, afin de réparer les blasphèmes des Hussites contre la Mère de Dieu, dont ils profanaient et mutilaient les images vénérées.

La confrérie de Gand, érigée en 1625, est encore de nos jours très-célèbre en Belgique, et compte un grand nombre de membres.

Au siècle dernier, le Pape Benoît XIII, par un décret du 22 avril 1727, reconnut solennellement la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il en fixa la célébration au dimanche de la semaine de la Passion, et l'inscrivit solennellement dans le calendrier de l'Eglise catholique romaine.

Une seconde fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs se célèbre encore dans l'année chrétienne, et voici les circonstances qui ont déterminé le Souverain Pontife à l'établir.

Pie VII avait été brutalement arraché de son palais à Rome et conduit comme un malfaiteur, par l'ordre de Napoléon I^{er}, jusqu'à Fontainebleau, où il était retenu captif.

Que n'eût pas à souffrir, soit pendant le voyage, soit dans l'exil, le vicaire du Christ, marchant, à la suite de son maître, sur un nouveau Calvaire ! mais nous n'avons pas à écrire cette triste histoire.

Au milieu de ses épreuves et de ses angoisses, Pie VII plaça sa confiance en Marie ; il lui demanda le courage et la patience dans cette lutte, qui paraissait inégale entre le puissant et le faible ; mais le faible fut vainqueur, et le Souverain Pontife, délivré de son persécuteur, n'oublia point celle qui l'avait consolé et soutenu.

En souvenir de sa délivrance, il établit par un décret la seconde fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui tombe, suivant l'occurrence, le troisième ou le quatrième dimanche de septembre.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

Dans la belle et touchante prière du *Salve Regina*, l'Eglise appelle cette terre une vallée de larmes, où nous gémissons et pleurons dès notre berceau. Si cette image est vraie pour le chrétien, elle le fut bien davantage pour la *Vierge très-affligée*, pour la *Reine des Martyrs*!

Pour comprendre cette vérité, il faut se rappeler que Marie a été associée de la manière la plus intime à l'œuvre de notre rédemption. Elle dut, en conséquence, partager avec son divin Fils ce qui était nécessaire au salut du genre humain, c'est-à-dire la souffrance, et si l'auteur de l'*Imitation* a pu résumer en ces deux mots la vie du Sauveur : « *Tota vita Christi crux fuit et martyrium*, — la vie entière du Christ a été une croix et un martyre, » nous pouvons dire que la vie de la sainte Vierge n'a pas été autre chose.

Seuls les jours qu'elle vécut dans la maison de son père, ou à l'ombre des autels, furent à l'abri de ces terribles épreuves : elle goûta alors combien le Seigneur est doux ; mais ces joies disparurent, chassées bientôt par les préoccupations maternelles, par les tristes visions de l'avenir et du Calvaire.

Dès lors, l'histoire de Marie est l'histoire de ses douleurs incomparables.

On compte sept douleurs principales de la Vierge. Nous allons parler brièvement de chacune.

Première douleur. La prophétie du vieillard Siméon. Le quarantième jour qui suivit sa naissance, Jésus, reposant entre les bras de sa mère, fut porté au temple de Jérusalem pour être offert au Seigneur. Un vieillard, conduit par l'Esprit-Saint, l'attendait. Après avoir annoncé que l'enfant était la lumière des nations et la gloire d'Israël, Siméon, s'adressant à la mère, lui dit qu'un glaive transpercerait son âme.

Au même instant, en effet, ce glaive s'enfonça dans le cœur de Marie, et par cette blessure, pénétra, pour n'en plus sortir, une immense douleur, pain quotidien de cette Mère affligée. Marie, en consacrant son Fils à Dieu, venait de le livrer à la justice divine, et quand elle le reçut des mains du Grand-Prêtre, ses regards ne pouvaient plus apercevoir en lui qu'une victime dont la vie devait s'écouler dans la souffrance pour être couronnée par le plus effrayant supplice. Toute source de joie n'était-elle pas pour jamais tarie ?

Elle avait quinze ans et elle vécut plus de soixante-dix ans !!

Deuxième Douleur. La fuite en Égypte. Quelle dure obligation que ce voyage précipité imposé à Joseph et à Marie ! Quelles inquiétudes ne durent pas envahir leurs âmes au sujet du tendre enfant, condamné si jeune à un lointain exil au milieu d'une région inconnue et infidèle ? Comment lui donner tous les soins dont il est digne à tant de titres ?

Sans doute de nombreux dangers menaceront son existence, et que n'aura-t-il pas à souffrir de privations, de peines et de fatigues dans un long voyage à travers le désert ? Oui, Marie dut

trembler à chaque instant, être dans de perpétuelles alarmes jusqu'au moment où ils mirent le pied sur le sol de l'Égypte. Mais là, que de sujets de tristesse ! C'est un peuple idolâtre près duquel il faut vivre et dont il faut contempler les erreurs et les vices : ce sont des persécutions qu'il faut subir : l'Enfant-Dieu est méconnu et le démon adoré et aimé.

Mais la misère est le partage de la sainte Famille, qui est dans la pauvreté la plus extrême, et Marie voit son adorable Fils manquer de tout, demander peut-être le morceau de pain qu'on ne peut lui donner !

O Mère incomparable ! Quelles tortures pour votre cœur que ces épreuves de votre Fils !

Enfin le moment du départ a été indiqué par le ciel, et le retour dans la patrie s'opère au milieu de difficultés qui ne peuvent être que plus dures et plus nombreuses.

Troisième douleur. Marie perd Jésus à Jérusalem. Joseph et Marie, fidèles observateurs de la Loi, allaient chaque année à Jérusalem, pour y célébrer les fêtes de Pâques, et l'Enfant ayant atteint l'âge de douze ans, ils le conduisirent avec eux. Quand toutes les cérémonies furent accomplies, ils songèrent à quitter la Ville sainte, et, pensant que Jésus se trouvait avec les personnes de leur parenté ou de leur connaissance, sans inquiétude ils se mirent en route vers Nazareth. Le soir arrivé, Marie s'apercevant que son Fils n'est point avec Joseph, est en proie à la plus vive inquiétude, qui se change bientôt en de terribles angoisses, quand, après des recherches infructueuses, il fut évident que le divin Enfant n'était point avec les voyageurs.

Depuis douze années, c'était la première fois que Jésus ne répondait pas à son appel ; depuis douze ans, elle vivait de lui, de sa présence, de son amour. Les plus terribles appréhensions s'emparent aussitôt de son âme : les jours du suprême sacrifice seraient-ils déjà arrivés, et les bourreaux auraient-ils entre leurs mains la victime innocente ?

Non ! il n'est pas possible de rendre une semblable douleur, de faire comprendre les déchirements, les tortures incomparables de cette Mère, plus mère que toutes les autres, qui avait perdu son Dieu en perdant son Fils !

Toutes les créatures vivantes privées tout à coup d'air et luttant avec violence contre les étreintes d'une effrayante mort, ne sauraient nous donner une idée de ce qui se passa dans le cœur de Marie, privée de celui qui était plus que sa vie. Pendant trois jours elle le chercha, et chaque instant, chaque minute lui causait une souffrance telle qu'elle lui eût ôté la vie, si Dieu ne l'avait miraculeusement soutenue.

Elle est immense la peine d'une tendre mère qui a perdu un fils ardemment aimé, et néanmoins que son cœur est loin de renfermer la tendresse de celui de Marie ! que son enfant est loin de posséder les charmes de Jésus !

Cette perte de Jésus fut incontestablement une des plus grandes douleurs de Marie.

Quatrième douleur. Marie rencontre sur le

chemin du Calvaire, Jésus portant sa croix. C'était le matin de ce Vendredi célèbre que l'Eglise a appelé avec raison *Vendredi saint*, car il vit en effet s'opérer la Rédemption du monde par la mort d'un Dieu sauveur.

Après une cruelle agonie, la trahison d'un apôtre, l'abandon de ceux qui lui étaient chers, les dérisions des grands de la terre, les insultes de la populace, la flagellation, le couronnement d'épines, la sainte Victime, chargée de sa croix, était dirigée vers le Calvaire. Une immense foule l'accompagnait pour l'outrager encore.

Marie apprend que Jésus est condamné à mort et qu'il est conduit au supplice : elle veut le contempler encore, elle veut le suivre ; elle se rend sur le passage de Jésus... Leurs regards se rencontrent : le Fils aperçoit les larmes de sa Mère, la Mère, le sang de son Fils.

Elle voit son auguste face défigurée par les coups et les souillures : les épines de la couronne ont percé son front et ouvert des sources de sang qui coulent le long du visage ; ses épaules sont meurtries par la rudesse et la pesanteur de la croix ; ses pas sont chancelants, et les coups ne cessent de tomber sur son corps couvert de blessures. Tel fut l'effrayant spectacle que les yeux de Marie rencontrèrent. Le langage humain ne peut exprimer une semblable douleur, et la mère de Dieu, accablée sous son terrible poids, tombe inanimée entre les bras de Magdeleine et des saintes femmes qui l'accompagneront jusqu'au sommet du Calvaire.

Cinquième douleur. Marie au pied de la croix. Le nouvel Isaac, chargé du bois de son sacrifice, est arrivé au sommet de la montagne. Marie l'a suivi, dans cette route qu'il a marquée de son sang, à travers les soldats et la foule qui escortaient l'agneau de Dieu.

Bientôt elle entend le marteau qui fixe à la croix les membres divins de Jésus ; mais les clous qui déchirent les mains et les pieds de la victime, qui froissent ses os et rompent ses nerfs, s'enfoncent en même temps dans le cœur de Marie, le percent, le déchirent à leur tour.

Enfin la croix se dresse dans les airs ; Jésus est élevé entre le ciel et la terre sous les regards de la multitude, qui le salue avec des cris de haine, des railleries et des blasphèmes.

Marie s'est approchée ; elle restera là jusqu'à la fin du supplice, debout, les yeux fixés avec un douloureux amour sur ce corps sanglant. Elle est au pied de la croix ; c'est la place d'une mère d'être à côté de son enfant qui va mourir. Elle est debout près de la croix ; c'est l'attitude qui lui convient. Le sacrificateur se tient debout devant sa victime, et Marie est prêtre en ce moment sublime ; elle offre à Dieu un sacrifice, en même temps que son fils ; le plus grand sacrifice qui puisse lui être demandé et que la terre ait jamais connu.

Au pied de cette croix, que de douleurs sans cesse renouvelées pour le cœur de Marie !

Suspendu par des plaies, Jésus endure des souffrances inexprimables ; une soif brûlante le dévore et il s'écrie : « J'ai soif ! » Marie ne peut

étancher cette soif, qui n'a pour adoucissement qu'un peu de fiel et de vinaigre.

Les tristesses de l'abandon accablent le Sauveur, qui s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! » Marie entend cette déchirante plainte : elle comprend ces terribles angoisses sans pouvoir les dissiper.

Jésus sent les ombres de la mort l'envahir ; il va faire au monde un don précieux ; il va parler à sa mère. Pauvre mère ! sans doute ce sont des paroles de consolation pour votre héroïque dévouement ! c'est un dernier et précieux témoignage d'amour qui va tomber des lèvres de votre fils expirant ! Non ! au Calvaire les joies sont exclues ; il n'y a de consolation ni pour le Fils ni pour la mère !

« Femme, lui dit Jésus en lui indiquant le disciple qu'il aimait, femme, voilà votre fils ! » Quelle dure parole pour le cœur de Marie ! Au moment d'expirer, Jésus refuse de lui donner le nom de mère, et semble vouloir cesser d'être son fils. Elle courbe la tête sous ce poids accablant, elle accepte une cruelle substitution et souffre sans se plaindre cette douleur nouvelle, car elle comprend la pensée miséricordieuse du Sauveur qui lui confie la grande famille humaine.

Le Dieu fait homme rend le dernier soupir : à ce moment, Marie endure un inénarrable martyre, dont les tortures les plus cruelles de tous les saints ensemble ne sauraient jamais égaler la violence. Si Dieu n'avait retenu son âme, elle aurait suivi celle de Jésus ; mais un miracle vint arrêter la mort, et la mère très-affligée dut encore accepter une immense douleur ; la douleur de survivre à son Fils.

Sixième douleur. Jésus est descendu de la croix. Marie ne s'éloigne pas de l'arbre de douleur : à l'ombre duquel l'amour maternel l'a retenue jusqu'ici, et cependant que de cruelles émotions l'y attendent encore ! Un soldat vient sous ses yeux enfoncer violemment sa lance dans le côté de Jésus. Ce coup fit trembler la croix, dit sainte Brigitte, et en transperçant le cœur du Sauveur, ne transperça-t-il pas aussi celui de Marie ? « Oui, dit saint Bernard, c'est votre cœur, ô Marie, qui est transpercé par le fer de cette lance, bien plus que celui de votre Fils qui a rendu le dernier soupir. Son âme n'est plus lui, mais c'est la vôtre qui ne s'en peut détacher. »

On détache de la croix le corps sacré de Jésus. Quand les mains pieuses de ses amis ont achevé leur saint travail, ce corps inanimé est rendu à sa mère, qui le reçoit sur ses genoux, baise avec respect ses membres sanglants et déchirés, contemple tristement les ravages terribles que la mort et la cruauté des bourreaux ont fait sur son divin visage et sur le corps tout entier, depuis l'extrémité des pieds jusqu'au sommet de la tête.

Qui pourra compter les soupirs et les sanglots de cette mère pressant sur son cœur la dépouille inanimée du plus aimé des fils ?

Septième douleur. Jésus-Christ est mis dans le tombeau. Une consolation reste encore à une mère qui veille près du corps inanimé de

son fils, celle de contempler ses traits et de déposer ses baisers sur son front glacé. Mais quand le moment est arrivé où le cercueil doit être déposé dans la tombe, oh ! alors, la pensée que cet enfant va disparaître pour toujours, qu'elle ne le reverra plus, est une douleur si vive pour la pauvre mère, qu'elle lui arrache les cris les plus déchirants, les plus lamentables plaintes.

L'heure est venue où il faut renfermer dans le sépulcre le corps de celui qui a été immolé pour le salut du monde : Marie le baise une dernière fois en l'arrosant de ses larmes, puis le livre à ceux qui, après l'avoir embaumé, doivent le déposer dans le tombeau. Alors une pierre est roulée à l'entrée de ce tombeau, et la Mère inconsolable, séparée de son Fils, se relève, insensible à ce qui l'entoure, n'apercevant partout qu'un vide immense et effrayant, et la solitude la plus désolée.

III. — CONCLUSION ET RÉOLUTIONS.

Pour beaucoup de chrétiens, la vie n'est, comme celle de Marie, qu'une longue suite d'épreuves et de sacrifices, mais le chemin du Calvaire est la voie royale des élus, et depuis que le Sauveur a été attaché à une croix, tout ce qui est marqué du sceau du sacrifice est béni.

Si Dieu visite ses enfants par l'épreuve, s'il se plaît à les frapper dans leurs affections les plus chères, à leur enlever, une à une, leurs espérances de bonheur, à les priver de tout appui humain, c'est la preuve qu'il les traite comme ses amis, les appelant à le suivre de près dans le seul chemin qu'il a connu ici-bas, celui de la peine et de la souffrance.

C'est un honneur d'être jugé digne par Jésus-Christ d'être associé à ses cruelles épreuves.

Quel admirable exemple de résignation nous trouvons dans la conduite de Marie ! Elle ne refuse pas de souffrir ; elle consent à assister au supplice de Jésus ; elle s'abreuve de douleurs ; elle sent son cœur broyé par le chagrin. Cependant, pas un murmure ne s'échappe de ses lèvres, pas une plainte ne sort de son âme ; elle répète après son divin Fils : *Fiat ! Fiat !*

Voilà notre modèle : Quand la douleur nous accable, quand la tristesse nous visite, quand les consolations manquent à notre cœur, gardons-nous de penser que Dieu nous délaisse ; il nous confie, pour quelque temps, sa lourde croix. Gardons-nous de nous plaindre, nous perdriions alors le mérite de nos peines ; les anges sont chargés de recueillir ces larmes, de compter ces soupirs qui nous donneront droit à la récompense éternelle.

Dieu veut nous apprendre que la croix est notre bien, notre espérance, car, dit l'auteur de l'Imitation : « Si quelque autre chemin que celui de la souffrance eût été préférable et plus utile au salut des hommes, Jésus-Christ n'eût pas manqué de le leur indiquer par ses leçons comme par ses exemples. » (*Imitation*, liv. II, chap. XII).

LES MESSES DES MORTS

LES JOURS DE FÊTES RENVOYÉES.

Les jours de fêtes renvoyées au dimanche quant à la solennité extérieure, il est défendu de chanter la messe de *Requiem* le corps présent.

On ne peut élever aucun doute contre cette affirmation.

En 1835, on demanda à Rome : « *An liceat cantare missam de Requiem præsentæ corpore in dominicis ad quas transfertur solemnitas illorum festorum primæ Classis? An illud licet in ipso die festivitatis?* »

Il fut répondu : « *Servetur Rubrica sicut ante reductionem festorum et extendatur etiam ad dominicam.* » (In Namurcem. ad 14, q. 6 ; 23 mai 1835.)

Même enseignement chez tous les auteurs. Mgr de Conny, Cérém., 3^e édit., p. 223 ; le R. P. Le Vasseur ; partie IV, ch. v, art. 2, § 5, n° 52, ou 4^e éd. 1^{er} vol. p. 207, n° 52, etc.

Que faire alors les jours prohibés, c'est-à-dire Noël, Epiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, Fête-Dieu, Assomption, saint Jean-Baptiste, saints Pierre et Paul, Toussaint, patron du lieu et titulaire de l'église ? (*Jour de l'incidence et jour de la solennité.*)

Faire, autant que possible, les funérailles le soir, après les offices du jour. C'est ce que disent les auteurs. (V. G. Mgr de Conny, p. 407, etc., etc.)

Mais peut-on suivre l'usage qui s'est établi d'intercaler, ces jours-là, aux funérailles, la messe du jour ? Voilà la difficulté ! La S. C. le défend pour les offices des morts, en parlant de *Représentation*. Le R. P. Le Vasseur, tire un *a Fortiori* pour les funérailles. Sur quoi est fondé cet *a Fortiori* ? (4^e édit., v. I, p. 202.)

Je suis bien hardi, direz-vous sans doute, pour vous en demander tant. C'est que je voudrais connaître et suivre les vraies règles de la sainte Eglise, et les faire connaître autant que possible. Alors s'établirait un peu plus de cette uniformité tant désirable.

Pourquoi, dans les séminaires, n'enseigne-t-on les rubriques que comme une science tout à fait secondaire ? Pourquoi n'en fait-on pas voir l'admirable symbolisme ? Le symbolisme les ferait retenir, aimer et mettre en pratique.

Aux funérailles des dernières classes, contrairement aux saintes Règles, on ne double pas les antiennes. La prose est omise par les chantres. — Quelle absurdité ! L'Eglise, quant aux prières, ne connaît pas de classes.

C'est une classe élevée. Alors on double tout, même certaines antiennes qui n'ont pas droit à cet honneur. V. G. *Exultabunt*, après la levée du corps. La prose sera chantée en entier, mais on la déplacera. Elle viendra à point pour l'offrande. Mais comme l'offertoire est long et la prose aussi, on ne chantera que les premières paroles de l'offertoire. Est-il permis de mutiler ainsi ?

Par économie, et surtout par ignorance, on couvrira l'autel du Très-Saint Sacrement, pour les saluts, de bougies de stéarine (graisse des

animaux impurs, *cette bougie n'est-elle pas plus blanche que la cire?*) Et on sacrifiera des centaines de francs pour acheter et entretenir des chappes qu'on fera porter à des laïques, dont les allures *jurent* avec les ornements sacrés! On sèmera l'argent pour affubler des enfants de chœur comme des poupées! (Calottes, même rouges, barrettes cramoisies, etc., etc.)

Au mois de mai, l'autel du Saint-Sacrement sera l'autel du mois de Marie. Chandeliers par terre ou hors de l'autel, encombrement de fleurs et de bougies; encensements impossibles le dimanche aux vêpres; exposition du Très-Saint Sacrement impossible ou très-difficile; l'autel ne sera pas couvert pendant un mois! Cette innovation est toute récente. Est-ce le moyen d'éclairer la foi des fidèles?...

Voyez encore les cierges de fer-blanc: comme ils sont hauts. Cependant, la croix devrait symboliquement dominer. C'est du Calvaire qu'est descendue la vraie lumière! Mais non; on ne comprend pas cela. *C'est beau, donc c'est mieux!* Je connais une église où les souches sont si élevées, qu'on a été obligé de mettre un fil de fer d'un mur à l'autre pour les maintenir.

Et le cierge pascal? Voyez-vous cette longue colonne? C'est aussi du fer-blanc; point de bénédiction! et puis, quelle maigre lumière!

Si nous avions le temps, nous ferions une visite au reposoir du jeudi saint. C'est un tombeau, en certaines églises. C'est si touchant, surtout le jeudi saint. Ce jour-là, l'Eglise honore l'institution de la sainte Eucharistie jusqu'après l'office du vendredi matin, et elle demande les mêmes honneurs que pour le Très-Saint Sacrement exposé.

Mais pourquoi la croix est-elle exposée, dès le jeudi matin, sur les degrés du reposoir ou sur une banquette à proximité? C'est un contresens; de plus, c'est défendu d'exposer quoi que ce soit dans cette circonstance. Vous égarez la foi des gens simples. Aussi, on va faire ses dévotions uniquement souvent, à l'image; et la réalité?...

Que la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine est sage et profonde dans toutes ses lois et prescriptions!

AVIS TRÈS-IMPORTANT

RELATIVEMENT AU JUBILÉ.

On nous écrit de divers points pour nous demander des détails pratiques sur le *Jubilé*. Voici un document officiel émanant de la cour de Rome, où se trouvent tous les éclaircissements demandés. C'est une déclaration récente de la Sacrée Pénitencerie:

« En réponse à certaines questions qui avaient été adressées au Saint-Siège, au sujet du Jubilé nouvellement accordé, Sa Sainteté Léon XIII a fait par l'organe de la Sacrée Pénitencerie, les suivantes déclarations:

« 1° Le jeûne prescrit pour le Jubilé peut se faire pendant le Carême, à l'exception toutefois des jours indiqués dans la Lettre Apostolique,

pourvu qu'on observe le maigre strict et qu'on ne profite, en ce qui regarde la qualité des mets, d'aucun indult ou privilège, et même de la *Bulla cruciata*.

« 2° Lorsque les fidèles, pour gagner le Jubilé, feront processionnellement les visites aux églises avec les Chapitres, Congrégations et Confréries ou même avec leur Curé ou un prêtre délégué par lui, les Ordinaires pourront leur appliquer l'indult accordé par la Lettre Apostolique à ces mêmes Chapitres, Congrégations, etc.

« 3° Avec une seule Confession et une seule Communion on ne peut pas, à la fois, remplir le précepte pascal et gagner le Jubilé.

« 4° L'indulgence plénière du Jubilé peut être gagnée deux et plusieurs fois, en répétant deux et plusieurs fois les œuvres prescrites. — Mais, une fois seulement, à savoir la première, on pourra bénéficier des concessions faites à l'occasion du Jubilé, c'est-à-dire obtenir l'absolution de censures et de cas réservés, des commutations, des dispenses.

« 5° Nous appliquons à ce Jubilé, sans en excepter aucune, les décisions portées par la Sacrée Pénitencerie, et publiées par les Ordinaires d'Italie, le 4 juin 1869:

« Nonobstant toutes choses contraires.

« Donné à Rome, à la Sacrée Pénitencerie, le 26 février 1879.

A. BILIO, Cardinal, grand Pénitencier;
Hip. PALOMBI, Chan., Secr. de la S. Pén. »

Les Décisions rappelées au n° 5, sont au nombre de quatre; nous ne croyons utile de citer que la suivante, à la date du 1^{er} juin 1869.

Les Confesseurs peuvent-ils, en vertu de leurs pouvoirs extraordinaires, accorder des absolutions et des dispenses, même à ceux qui ne voudraient pas gagner le Jubilé en remplissant les conditions prescrites?

R. Negative.

VARIÉTÉS

Conseils aux prêtres

POÉSIE LATINE RIMÉE

Composée presque en totalité de textes bibliques.

Piscatores hominum, sacerdotes mei,
Præcones veridici, lucerna Dei
Charitatis radio fulgentes et spei
Auribus percipite verba oris mei (1).

Vos in Sanctuario mihi deservitis.
Vos vocavi palmites; Ego vera vitis;
Cavete ne steriles aut inanes sitis,
Si mecum perpetuo vivere velitis (2).

Vos estis Catholica legis protectores,
Sal terræ, lux hominum, ovium Pastores,
Muri Domus Israel, morum correctores,
Vigiles Ecclesiæ, gentium doctores (3).

Si legis protectio cadat, lex deletur;

1. Matthieu, iv, v. 19.

2. Exod. 28, v. 42. Joan. 15, v. 5.

3. Matth. 5, v. 14. Ephe. 5, v. 11.

Si sal evanuerit, in quo salietur?

Nisi lux appareat, via nescietur,

Et ni pastor vigilet, ovile invadetur (1).

Vos cœpistis vineam meam observare,

Hanc doctrinæ rivulis debetis rigare;

Spinas atque tribulos prorsus stirpare,

Ut radices fidei possint germinare (2).

Vos estis in area boves tritantes,

Prudenter a paleis grana separantes :

Vos habent pro speculo legem ignorantes,

Populi imperiti sæpe et inconstantes (3).

Quidquid vident laici vobis displicere,

Dicunt procul dubio sibi non licere ;

Et quod vos opere vident adimplere

Credunt esse licitum, et culpa carere (4).

Cum pastores ovium sitis constituti,

Ne fiat desides, sicut canes muti ;

Vobis non deficiant latratus acuti,

Lupus rapax invidet ovium saluti (5).

Grex fidelis triplici cibo sustinetur :

Meo SACRO CORPORE, quo salus augetur ;

Sermone divino, qui discrete detur,

Ciboque corporco, ne debilitetur (6).

Omnibus tenemini vestris prædicare,

Sed quid, quantum, quomodo, ubi, quando,

Debetis sollicite præconsiderare, [quare ?

Ne quis in officio dicat vos errare (7).

Spectat ad officium vestræ dignitatis

Omnibus petentibus mea dare gratis ;

Nec ejusquam hominum munera petatis,

Ne sicut Giezi lepram suscipialis (8).

Gratis EUCHARISTIAM plebi ministrare,

Gratis et absolvite, gratis baptizate ;

Vobis data cœlitus Sancta gratis date

Oviumque salutem sedulo curate (9).

Vestra conversatio sit religiosa,

Munda conscientia, vita virtuosa,

Honestatis habitus, mensque gratiosa,

Nulla vos coinquinet labes criminosa (10).

Nullus fastus elevet statum vestræ mentis,

Gravis intuentibus habitus et vestis ;

Nihil in vobis serviant curis inhonestis

Claves, quibus traditæ sunt, Regni cœlestis (11).

Estote breviloqui, ne vos ad reatum

Pertrahat loquacitas nutrix vanitatum ;

Verbum, quod loquimini sit abbreviatum,

Nam in multiloquio non deest peccatum (12).

Estote benevoli, sobrii et prudentes,

Justi, casti, simplices, pii, patientes,

Hospitalis, humiles, subditos docentes,

Consolantes miseros, pravos corrigentes (13).

Nam si sic gesseritis curam pastorem,

Vereque vixeritis vitam spiritalem,

Postquam exueritis chlamydem carnalem,

Ipse vobis conferam stolam immortalem (14).

(Bulletin ecclésiastique de Solsana, 31 déc. 1878.)

1. Prov. 25, v. 29. Lucæ 14, v. 34.

2. Matth. 10, v. 4. Lucæ 8, v. 15.

3. I Timot. 5, v. 18. Matth. 5, v. 16.

4. I Petr. 5, v. 3. Act. 20, v. 28.

5. II Petr. 5, v. 4. Isai. 56, v. 10.

6. Joan. 6, v. 54. Matth. 4, v. 4.

7. Marc. 16, v. 14. I ad Tim. 4, v. 1.

8. Matth. 10, v. 8. IV Reg., v. 27.

9. Apoc. 17, v. 17. I Petr. 5, v. 2.

10. II Petr. 3, v. 11. Rom. 13, v. 13.

11. I Timot. 3, v. 2. Matth. 6, v. 19.

12. Prov. 10, v. 19. Matth. 6, v. 7.

13. Hebr. 13, v. 16. I Timoth. 3, v. 2.

14. I Petr. 5, v. 5. Apocalyp. 6, v. 11.

CONSULTATIONS

Q. — Permettez-moi de vous demander quelles sont les communications ou relations permises entre les catholiques et les hérétiques, V. G. les protestants. Nous sommes entourés de protestants qui dogmatissent, de renégats qui dans les veillées cherchent à ébranler la foi des faibles. Que doivent faire les catholiques qui se trouvent dans ces cas, ou qui vont au temple, au pèche ?

R. — Nous répondrons à ces questions par un extrait de l'instruction adressée aux curés de Rome en 1878, par le Cardinal-Vicaire.

Obeissant aux exhortations contenues dans l'admirable lettre que Léon XIII lui adressait le 26 juin, le cardinal Monaco-Lavalletta exprime l'avis que les catholiques ne doivent avoir aucun rapport avec les hérétiques.

« Il est sévèrement défendu, dit-il, d'entrer par simple curiosité, mais sciemment, dans les salles ou temples protestants à l'heure des conférences. C'est aussi pécher gravement que d'assister aux cérémonies acatholiques, même sans aucune autre arrière-pensée, et d'assister, même par simple curiosité, aux conférences des protestants. Les artistes qui, même dans un simple but de lucre, vont chanter ou faire de la musique dans les temples protestants ; les typographes, même subalternes, qui prêtent la main à l'impression des livres hérétiques, lors même qu'ils ne céderaient qu'à la peur d'être chassés de leur atelier, pèchent aussi gravement. Et il y a plus : pour ces derniers, s'il s'agissait d'ouvrages hérétiques pour l'enseignement et l'apologie de l'hérésie, même les typographes subalternes encourraient la peine de l'excommunication majeure, réservée très-spécialement au Pape. Les architectes, entrepreneurs et maîtres maçons qui concourent à l'érection ou à l'ornementation d'un temple protestant, commettent un péché grave ; pour les simples maçons ou ouvriers, il y a excuse, s'il n'y a pas scandale de leur part, ou si le travail auquel ils prêtent la main n'a pas un but de mépris pour la religion catholique. »

Le Cardinal-Vicaire établit les quatre points suivants, que nous recommandons à l'attention de tous ceux qui ont quelque souci du salut de leur âme :

« 1^o Ceux qui donnent leur nom à une secte hérétique quelconque, lors même que cette adhésion ne serait que des lèvres et sans la volonté expresse, et lors même qu'elle serait dictée forcément par le respect humain, encourrent l'excommunication majeure, très-spécialement réservée au Pape.

« 2^o A plus forte raison encourrent la même peine ceux qui assistent aux fonctions ou services des acatholiques ou hérétiques, ou qui écoutent la prédication de ces hérétiques avec la détermination arrêtée de se rendre à leurs raisons, s'ils arrivent à les persuader.

« 3^o La même peine est infligée à celui qui inviterait un catholique à fréquenter les maisons ou temples des hérétiques et à assister aux conférences de leurs ministres ou prédicateurs, quels qu'ils soient.

« 4° Ceux qui prêtent leur œuvre à imprimer les invitations à de semblables conférences ou réunions, à cause de la faveur qu'ils prêtent par ce moyen à la propagation et à l'établissement de l'hérésie, tombent également sous la même pénalité. »

L'instruction du Cardinal-Vicaire se termine par une sévère condamnation des pères et mères de famille qui se rendraient coupables du *péché très-énorme* d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, ou pis encore, qui chercheraient à les contraindre à suivre ces enseignements contre leur volonté. Les curés *devront* chercher à éclairer ces malheureux; et, *jusqu'à ce qu'ils se repentent, ils leur refuseront les sacrements*. Les enfants eux-mêmes qui fréquenteraient ces écoles, tomberaient dans un péché grave. Dans le cas de coercition, les confesseurs ou les curés se gouverneront selon les prescriptions des meilleurs théologiens.

Et à ce sujet se pose tout naturellement ce cas de conscience, malheureusement trop fréquent, sauf le cas, toujours fort rare, de nécessité absolue: « Un père, une mère, un tuteur, peuvent-ils, en sûreté de conscience, mettre leurs enfants dans tel collège, dans tel lycée, dans tel pensionnat ou dans telle école où la foi est exposée à faire naufrage? Un confesseur peut-il leur donner l'absolution? »

A une question analogue posée, il y a quelques années, par les Evêques suisses et irlandais, le Saint-Siège envoya une réponse formellement négative. — Avis aux parents et aux tuteurs qui seraient tentés de confier à la légère l'enseignement et l'éducation de leurs enfants à des maîtres sans religion. Il ne fut jamais plus nécessaire de le leur rappeler qu'en ce moment.

Q. — 1. N'y a-t-il pas quelque règlement ou coutume local rendant divisibles à parties égales, entre curé et vicaire, les offrandes *intra missas* — des offices-sépultures, trentain, anniversaire d'une personne sur laquelle, vivante, le curé avait perdu ou n'avait jamais eu juridiction?

N'est-ce pas le cas suivant?

Une jeune personne se marie. Elle quitte sa famille et sa paroisse, et va se fixer dans une paroisse voisine. Là elle meurt après quatre ans de domicile pur et simple. A sa mort, ses parents, munis des permissions voulues, la font inhumer dans leur paroisse.

Quid de oblati *intra missas*?

2. Que faut-il entendre par la *graisse* dont Rome autorise l'usage, aux jours maigres, autres que ceux de vigile et quatre-temps?

Est-ce *exclusivement* l'extrait du saindoux, où peut-il y entrer d'autres essences?

Aux jours susdits, peut-on user de la graisse dans laquelle on a fait fondre du lard proprement dit?

Une personne peut-elle, à sa collation, prendre un reste de soupe préparée précédemment avec du lard seul?

R. — 1° Il n'existe pas de règlement, de loi ou de coutume qui partage en parties égales entre curé et vicaire les offrandes *intra missas* des offices, sépultures, trentain, anniversaire d'une personne sur laquelle, vivante, le curé avait perdu ou n'avait jamais eu juridiction.

En principe, les offrandes appartiennent au curé. En 1848, Mgr Affre, archevêque de Paris,

peu de temps avant son glorieux martyre, publia un règlement qui prescrivit le partage du casuel entre les curés et les vicaires du diocèse. Les curés réclamèrent. Mgr Fornari, nonce apostolique en France, et plus tard cardinal, transmit les réclamations à la Sacrée Congrégation du Concile. L'affaire fut traitée au mois de juillet 1848, à peine un mois après la mort de Mgr Affre. Malgré la profonde estime qu'inspirait la mémoire du vénéré martyr, la Sacrée Congrégation ne crut pas pouvoir accorder son approbation au règlement dont il s'agit. En effet, le Concile de Trente donne plein pouvoir aux Evêques, pour obliger les curés à faire à leurs vicaires un traitement convenable, mais il ne les autorise pas à diviser, c'est-à-dire à scinder les droits d'étole blanche ou noire, autrement dit le casuel.

Quant au cas pratique que pose notre correspondant, nous répondons que la jeune personne qui se marie dans une paroisse étrangère et y meurt après quatre ans de domicile, ne peut être inhumée dans sa paroisse natale, que si elle l'a prescrit elle-même avant son décès. Les parents, quoique munis de toutes les autorisations que l'on voudra n'ont pas le pouvoir d'exiger qu'elle soit inhumée dans leur propre paroisse. Cette faculté n'existe que pour les enfants de moins de 14 ans, ainsi que nous l'avons dit dans une consultation précédente (n° 17), page 259). Si la défunte a formellement exprimé sa volonté d'être inhumée dans sa paroisse natale, en ce cas le curé du domicile ne peut réclamer que le quart du casuel.

2° Il faut entendre par la *graisse* dont le Saint-Siège autorise l'usage aux jours maigres, non seulement l'extrait de saindoux, mais aussi l'extrait du lard proprement dit. Ceci se pratique à Rome, où l'on fait une distinction entre l'*unto* et le *strutto* (saindoux et lard). Cette distinction est classique chez les pizzicarolli (charcutiers et épiciers de Rome).

Il n'est pas permis de prendre à la collation un reste de soupe préparée précédemment avec du lard seul. Les ordonnances que les cardinaux-vicaires publient à Rome, tolèrent cependant l'assaisonnement gras pour certains mets permis à la collation du soir.

Pour tous ces détails, c'est l'Ordinaire du lieu qu'il faudrait interroger, parce que celui-ci, ayant des Indults, peut seul déterminer les choses selon l'usage diocésain et les nécessités du temps. Hors cette circonstance, c'est la théologie qui fait loi.

Q. — 1. M. B., curé de la paroisse X, depuis 15 ans a confessé chaque année son paroissien Antoine en bonne santé. Il l'a confessé également en maladie deux ou trois fois. En dernier lieu le paroissien, qui prévient son curé qu'il ne veut pas lui causer la moindre peine, lui témoigne le désir de s'adresser à M. P., curé de la paroisse voisine. Toute autorisation étant donnée de grand cœur, M. B., avant de lui apporter la sainte communion (non l'extrême-onction) n'est-il pas en droit d'exiger de son confrère l'assurance verbale ou écrite que le susdit Antoine a reçu l'absolution?

2. Un billet cacheté adressé, sur sa demande, au pasteur et ainsi conçu: « J'ai reçu la confession de

voire paroissien ; » n'est-il pas propre à inspirer du doute et à jeter l'inquiétude dans l'esprit ?

3. Enfin, supposé que l'exigence d'un billet *cacheté*, en bonne et due forme, ne puisse pas rigoureusement être justifiée d'après les règles de la théologie, les *Convenances les plus élémentaires* n'en font-elles pas une loi impérieuse, à raison de la tranquillité spirituelle et de la responsabilité du pasteur ?

Toutes les circonstances du cas *précité* étant mûrement réfléchies, je vous prie de les exposer *textuellement* et de nous en donner la solution détaillée dans le même ordre.

R. — 1° Le curé, avant d'apporter la Sainte Communion dans le cas dont il s'agit, n'a à aucun titre le droit d'exiger de son confrère l'assurance verbale ou écrite que le paroissien susdit a reçu l'absolution ; ce serait trahir le secret de la confession. Il y a quelques années, le Saint-Siège condamna sévèrement certains confesseurs, qui faisaient un signe particulier sur les billets de confession d'enfants préparés à la première communion, pour indiquer ceux qui avaient reçu l'absolution. Cette pratique était considérée comme impliquant la violation du secret de la confession.

2° Un billet cacheté ou non cacheté, attestant simplement qu'on a entendu la confession, ne doit pas inspirer de doute ni jeter l'inquiétude dans l'esprit du curé : il n'a pas le droit d'exiger davantage. Le secret de la confession est une loi fondamentale de la religion catholique. La discipline observée à Rome et dans tout diocèse bien réglé veut simplement que le confesseur délivre un billet ouvert, à la présentation duquel les curés sont tenus d'administrer le viatique et l'extrême-onction ; ils n'ont pas le droit de s'enquérir de l'absolution. C'est du domaine exclusif de la conscience, qui est impénétrable à tout autre qu'aux regards de Dieu seul. Si l'honorable correspondant vient à Paris, il pourra voir dans toutes les sacristies, notamment dans celle de Saint-Sulpice, des billets par lesquels les confesseurs étrangers au clergé paroissial attestent avoir entendu telle personne en confession, et demandent que le viatique lui soit administré à telle ou telle heure spécifiée.

3° Non-seulement le billet attestant l'absolution ne peut être exigé d'après les règles de la théologie, non-seulement les convenances les plus élémentaires, pour parler comme notre correspondant, n'en font pas une loi impérieuse, mais toutes les traditions de la Sainte Église s'opposent énergiquement à ce que le confesseur parle de l'absolution qu'il a donnée ou refusée à son pénitent. La vraie tranquillité et la responsabilité du curé exigent avant tout que le secret de la confession soit respecté.

D. — Un curé peut-il interdire à un cultivateur de passer, pendant les offices des dimanches et des jours fériés, sur le chemin de ronde de son église avec des charrettes en faisant claquer le fouet, ou en causant à haute voix, de manière à troubler le prêtre disant la messe ou prêchant ?

Un curé a-t-il le droit d'interdire le dépôt d'ordures le long de l'église ?

R. — La réponse à la première question se trouve 1° dans la loi du 18 novembre 1814, qui porte entre autres défenses celle-ci : « ... Aux

« charretiers et voituriers employés à des services locaux de faire des chargements dans les lieux publics.... Sont exceptés de cette défenses les ouvriers employés aux récoltes, aux travaux urgents de l'agriculture. »

Les contraventions aux dispositions de cette loi sont constatées par procès-verbaux des maires et adjoints ou des commissaires de police, et elles sont jugées par les tribunaux de simple police.

La réponse à la même question se trouve 2° dans les lois concernant le trouble apporté à l'exercice du culte. Ces lois reconnaissent au curé seul le droit de police dans l'église et les lieux dépendants de l'église. Il peut faire expulser les auteurs du trouble, soit par les serviteurs de l'église, soit par la force publique, que l'autorité locale devra s'empresse de faire intervenir, dès que le curé le demandera. Il y a des arrêts sans nombre confirmant l'art. 261 du code pénal, qui statue sur cette matière.

Si le trouble a lieu, non plus dans l'église ou lieu dépendant de l'église, mais sur une place publique ou terrain communal, le curé devrait procéder autrement (1). Il doit s'adresser au maire et lui demander de prendre un arrêté défendant de stationner, de faire du bruit sur le susdit terrain communal, pendant la durée des offices.

Lorsque cet arrêté aura été pris et publié dans les formes légales, tous les contrevenants devront être poursuivis devant le juge de paix et condamnés à une amende de un à cinq francs, et, en cas de récidive, à un emprisonnement de un à trois jours (cod. pénal, art. 465, 471. 474).

Si le maire, pour un motif quelconque, refusait de faire droit à la demande du curé, il faudrait en appeler au préfet. On peut également en référer à l'évêque, qui transmet la plainte au ministre compétent. Dans tous les cas, si l'inconvénient devenait plus grave, si le bruit occasionné par les individus dont il s'agit devenait de nature à empêcher, à retarder ou à interrompre les exercices du culte, une plainte contre les auteurs de ce trouble devrait être adressée au procureur de la république, qui devrait les poursuivre conformément à l'art. 261 du code pénal.

Cette jurisprudence a servi de base à un jugement conforme de M. le juge de paix du canton de Vailly-sur-Sauldre, rendu le 14 décembre 1877. Il ressort, en effet, de ce jugement, que les fabriques, chargées par la loi de l'administration des églises et investies, à ce titre, du droit d'exercer les actions réelles relatives à ces édifices, ont, par voie de conséquence, un droit d'usage ou tout au moins de servitude, sur les terrains communaux contigus, servant de chemin de ronde ou processionaux. Elles sont, dès lors, admissibles à intenter l'action en complainte possessoire pour faire cesser tout trouble apporté à l'exercice de ces droits, alors même que ce trouble émane du maire, représentant la commune, propriétaire de l'immeuble.

Dans le fait qui a donné lieu au jugement

1. Un autre correspondant nous demande comment s'y prendre pour faire cesser un jeu de quilles pendant les veprés, ce jeu étant installé sur la voie publique ? La solution est la même que pour le cas présent.

dont nous venons de parler, il était question du maire de Villegenou (Cher), lequel avait fait creuser un trou pour y détrempier de la chaux, et il a été condamné à reboucher immédiatement le trou et à l'amende. Nous pensons que, s'il s'agissait d'un trouble apporté à l'exercice du culte par un tapage quelconque ou des cris, les tribunaux en condamneraient les auteurs à plus forte raison.

La seconde question ne souffre pas la moindre difficulté. Si un particulier quelconque peut, au nom de la loi, interdire au public de faire ou de déposer des ordures le long des murs de sa propriété, à plus forte raison la fabrique et les curés ont-ils le droit de porter la même interdiction, quand il s'agit de l'église dont ils ont la garde. Seulement, nous pensons qu'ils devraient, comme les simples citoyens, apposer sur les murs de l'édifice une inscription portant cette défense.

Q. — Un maire est-il en droit de n'exiger aucune redevance pour le placement des tombes dans un cimetière appartenant à la commune. Si oui, il frustre d'un quart de cette redevance le bureau de bienfaisance.

R. — Nous pensons que notre honorable correspondant fait confusion ; car on ne doit aucune redevance pour avoir une fosse et pour mettre sur la fosse une pierre sépulchrable ou autre signe indicatif de sépulture. (Art. 12 du décret du 23 prairial an XII.)

Si notre correspondant veut parler des concessions de terrain, il a raison. Le maire n'aurait pas le droit d'exempter, de son propre chef, un citoyen quelconque du tarif communal. Il y a des règlements relatifs à ces concessions, il doit les suivre scrupuleusement.

COURRIER DE L'UTILE

MOYENS D'ARRÊTER LE SANG DANS LES BLESSURES

Quand une blessure, soit par instrument tranchant, soit par écrasement, est suivie d'une hémorrhagie tant soit peu abondante, il importe d'arrêter le sang le plus promptement possible. Les moyens à employer varient suivant les cas.

Si le sang coule en nappe et non par un jet saccadé, on commencera, si l'hémorrhagie ne paraît pas abondante, par laver la plaie en l'arrosant d'eau vinaigrée (une cuillerée à bouche de vinaigre pour un litre d'eau) ; puis, on appliquera dessus de la charpie trempée dans cette même eau, ou, à défaut de charpie, des linges pliés en plusieurs doubles et imbibés de même. Après avoir mis une certaine épaisseur de ceux-ci, on les fixera avec une bande ou un simple mouchoir plié en cravate, que l'on serrera un peu fortement. On s'occupera ensuite de se procurer de la charpie ou encore mieux de l'amadou, pour le cas où le pansement déjà fait serait insuffisant pour arrêter le sang. Si, en effet, au bout de dix à quinze minutes, le sang

a non-seulement traversé toutes les pièces de linge, mais s'écoule même au dehors, on enlèvera le pansement ; on lavera de nouveau la plaie avec de l'eau vinaigrée plus forte (eau et vinaigre à parties égales), puis on appliquera dessus trois ou quatre morceaux d'amadou superposés et de la largeur de la plaie ; pour les maintenir, on les recouvrira de deux compresses et d'une bande ou d'un mouchoir. Si, au bout d'un quart d'heure, l'hémorrhagie persiste, il faudra envoyer chercher un médecin. Mais nous devons mettre en garde nos lecteurs contre la tendance qu'on a à vouloir enlever le premier pansement aussitôt qu'on en voit rougir les pièces superficielles ; il faut savoir attendre quelques instants, et souvent le sang s'arrête tout à fait ; il ne faut intervenir que s'il y a véritable écoulement à travers le pansement. D'ailleurs, quand l'hémorrhagie est arrêtée par n'importe quel procédé, il faut rester au moins vingt-quatre heures sans toucher au pansement et à la plaie, sous peine de voir l'hémorrhagie recommencer.

Si le sang s'écoule en jet saccadé, d'un rouge vif, il est probable qu'il y a une artère blessée. Il faut aussitôt recourir au médecin. Mais, en l'attendant, on ne doit pas laisser le sang couler à flots sans chercher à y mettre obstacle. D'une part, une personne cherchera à appliquer le doigt sur le point d'où l'on voit sortir le jet de sang et le maintiendra ainsi en appuyant un peu aussi longtemps que possible ; puis, elle se fera remplacer par une autre personne quand elle sera fatiguée. D'autre part, il faudra appliquer un lien constricteur sur le membre au-dessus du niveau où a lieu l'hémorrhagie : ainsi, à l'avant-bras, si la plaie est au poignet ; au milieu du bras, si elle est au coude ; au milieu de la jambe, si elle est au pied, etc. Pour cela, on prendra une corde ou un lacs très-solide, dont on nouera les deux bouts après l'avoir appliquée au point où l'on veut faire la compression ; entre le membre et la corde on placera en avant et en arrière un tampon de linge qui empêchera la peau d'être blessée par la corde. On passera alors un bâton solide entre la corde et un de ces tampons, et on tournera ce bâton de façon à tordre la corde, et par suite à resserrer l'anse qu'elle forme, et dans laquelle elle embrasse le membre et les deux tampons protecteurs placés en avant et en arrière. L'artère se trouvera ainsi comprimée et le sang ne pourra plus arriver aussi facilement du cœur à la plaie. Ce procédé est connu sous le nom de procédé du garrot.

Pendant tout le temps que dure l'hémorrhagie et durant les jours qui la suivent, le blessé doit être soumis à un régime sévère, prendre très-peu d'aliments et s'abstenir complètement de boissons alcooliques. Il doit, de plus, rester dans un repos physique et moral le plus complet possible.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes à M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

L'EXPOSITION CHEZ SOI !

C'est sous ce titre peut-être un peu pompeux, qu'une maison de Paris a réuni ce que les éditeurs ont fait de mieux pour rappeler le souvenir de l'Exposition de 1878, et à un prix très-abordable :

1^o Panorama colorié de 1 m. 10 c. de longueur sur 38 c.

2^o Deux beaux tableaux en chromo lithographie et coloriés du Champ de Mars et du Trocadéro ;

3^o Bel album de 32 vues avec 32 notices des principaux monuments français et étrangers à l'Exposition. Envoi franco de l'Exposition chez soi, contre mandat de 5 fr. 50, à l'Agence de publicité, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

ARTICLES DE PREMIÈRES COMMUNIONS

1^o **Cachets de 1^{re} communion**, (Eucharistie), format, 25 centimètres sur 16. Prix, 2 fr. 50 les 25.

2^o **Id.** (Baptême, Eucharistie, Confirmation,) format, 30 cent. sur 20. Prix, 3 fr. les 25.

3^o **Baptême, Eucharistie et Confirmation**, plus les sept dons du saint Esprit, format, 35 sur 25. Prix, 5 fr. les 25.

4^o **Baptême, Eucharistie et Confirmation**, plus un pèlerinage à N.-D. de Lourdes et 2 autres dessins, format, 38 cent. sur 27. Prix, 7 fr. 50 les 25.

Images dentelées, sujets couleurs, invocation et inscription à remplir à la main, 1 fr. la douz.

Couleur sur dentelle, 1 fr. 50 la douz.

Sujets en relief, figures en couleur avec costumes, la douzaine, 3 fr.

Sujets en relief, costumes riz ou drap, fond soie rose ou bleu et or, les trois, 3 fr.

(Lire les numéros précédents du *Clocher* pour les autres articles.)

Les commandes doivent être adressées à l'Office de la presse religieuse, 63, rue des Saints-Pères, Paris.

L'ART DE FAIRE DES FLEURS ARTIFICIELLES

OU LES FLEURS AU SALON

Par M^{me} BOUGY

Les personnes qui consacrent leurs loisirs à l'ornementation des saints autels feront surtout bon accueil à ce livre tout à fait pratique. Prix, 1 fr. 50 au lieu de 3 fr. pour nos lecteurs. Envoi franco contre timbres-poste à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

LES SUPERBES TABLEAUX DE PIÉTÉ recommandés à nos lecteurs depuis peu de temps, font déjà leur publicité eux-mêmes; toutes les personnes qui voient ces belles peintures pleines de piété et d'expressions vraies, s'empressent de faire leur commande. Nous redonnons la nomenclature de ces tableaux oléographiques et leurs prix. Les dimensions indiquées sont mesurées sur la peinture et non compris la marge.

LA SAINTE CÈNE de Léonard de Vinci, 62 centimètres de large sur 39. tableau qui obtient le plus grand succès. Prix, 4 fr. 50.

LE PLUS BEAU CHRIST SUR LA CROIX de L'Ecole hollandaise (avec vue d'une partie de Jérusalem), 60 centimètres de hauteur sur 42. Prix, 7 fr.

S. S. LEON XIII avec Camail de pourpre et bénissant, 42 centimètres sur 33. Prix, 3 fr. 50.

ECCE HOMO et MATER DOLOROSA. (On trouve rarement ces deux tableaux avec des expressions aussi belles.) 37 centimètres sur 27. Prix, 6 fr. les deux.

DELICIEUX PAYSAGES, 43 centimètres sur 58. Les deux 9 fr., un seul, 5 fr. Envoi franco de domicile de un ou plusieurs de ces tableaux soigneusement emballés contre mandat-poste de la somme indiquée, au Directeur de l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

TU L'AS PROMIS, SOIS À DIEU POUR TOUJOURS

En ce moment où il est peu de personnes qui n'aient un petit présent à faire à un enfant sur le point de faire sa première Communion ou sa Confirmation, nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler un cadeau de circonstance dont la beauté artistique ajoute à l'emblème qu'il représente : *un ange gardien*, montrant le Ciel à un enfant qui vient de renouveler les promesses du baptême lui dit ces paroles : « Tu l'as promis, sois à Dieu pour toujours. » Nous le répétons, cette gravure est superbe d'expression et pleine de piété. Le format (sans marge) est de 70 cent. sur 43 de largeur, et avec la marge 90 cent. sur 63. La gravure est noire sur beau bristol. Envoi franco du format sans marge au prix de 6 fr., avec marge 8 fr. (Ce dernier est envoyé par le chemin de fer.) Adresser mandat-poste à l'Office de la presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

LES INSIGNES CATHOLIQUES ou Labarums sont beaucoup demandés. (Lire la toute dernière page de *L'Ami du Clergé* du 6 mars pour voir les prix et gravure.) Bronze doré, 6 fr. 50 la douzaine; bronze vieil argent, même prix. Bronze doré émaillé 14 fr. la douz. Ecrire à l'Office de la presse religieuse et des concessions sont faites pour une commande importante.

A PROPOS DU CHEMIN DE LA CROIX

que nous avons annoncé, l'Office de la Presse religieuse nous communique les renseignements suivants pour répondre aux nombreuses questions qui ont été posées par correspondance :

La réduction de prix (40 fr., au lieu de 150) a pu être établie grâce au nombre considérable de tableaux qui ont été retenus par la Maison et qui sont expédiés chaque jour; les gravures, loin d'être détériorées, ont été tout particulièrement soignées par un tirage spécial.

Chaque tableau a 51 centimètres de hauteur sur 39 de largeur, sans marge; les peintures étant à l'huile (oléographie), l'humidité n'est pas à craindre.

Les couleurs sont distribuées avec goût et la grandeur des personnages permet de les distinguer parfaitement d'assez loin.

Les expressions sont heureusement reproduites, les costumes, les lieux et l'ensemble de chaque scène sont bien de l'époque de Notre-Seigneur. L'auteur de ces beaux tableaux a eu soin d'écarter la foule des soldats et des spectateurs pour porter son application aux personnages sur lesquels l'attention et la méditation doivent être appelées.

En considération de la réduction excessive du prix, qui met à 2 fr. 90 c. chaque tableau, il est évident qu'il n'est pas possible de fournir l'encadrement; quant à la vitre, on ne s'en sert pas, ordinairement, avec les peintures à l'huile.

Les quatorze tableaux de Chemin de la Croix sont expédiés dans les 48 heures franco de port à domicile dès la réception d'un ordre accompagné d'un mandat-poste de 40 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, à Paris.

(Nota. La Maison se charge de l'encadrement à forfait. Ecrire en indiquant le prix que l'on veut y mettre.)

Médaille d'OR, etc. à LAROCHE



Prime de 16,600 à LAROCHE

QUINA LAROCHE
ELIXIR VINEUX

(Extrait complet des 3 quinquinas)
Contre le manque de force, affections de l'estomac, fièvres invétérées, etc.

QUINA LAROCHE
FERRUGINEUX

Contre le sang pauvre ou décoloré, croissances difficiles, suites de couche.

Paris, 22, rue Drouot.

Envoi franco d'un **BEL ASSORTIMENT D'IMAGES**, avec prix par douzaine, par paquet de 25, etc., contre mandat ou timbres de 3 fr. à l'Office de la Presse religieuse, rue des Saints-Pères, 63, Paris.

Laplagne et Lefebvre, anciens principaux clercs de notaire, 37, rue de Valois (Palais-Royal), Paris, Vente, achat et administration de propriétés rurales et urbaines. Prêts hypothécaires, 5 p. 100.

SESSER
POUR IMPRIMER SOI-MÊME DE 1 A 10,000 EX.
ÉCRITURE, PLANS, DESSINS, MUSIQUE OU CARACTÈRES
Paul ABAT, 126, RUE D'ABOUKIR, PARIS.
ENVOIS DES PROSPECTUS CONTRE 15 c. POUR AFF.

DIGESTIONS ARTIFICIELLES
VIN
BI-DIGESTIF DE
CHASSAING
A LA
PEPSINE ET A LA DIASTASE
Agents naturels et indispensables de la
DIGESTION
12 ans de succès
contre les
DIGESTIONS DIFFICILES
OU INCOMPLÈTES,
MAUX D'ESTOMAC,
DYSPEPSIES, GASTRALGIES,
PERTE DE L'APPÉTIT, DES FORCES,
AMAIGRISSEMENT, CONSUMPTION,
CONVALESCENCES LENTES,
VOMISSEMENTS...
Paris, 6, Avenue Victoria, 6, Paris
Se trouve dans les principales pharmacies.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 24. — PRÉDICATION : 1^{re} *Dimanche après Pâques* : 1^{er} Sujet tiré de l'Épître, 2^e Sujet tiré de l'Évangile, 3^e Catéchèses. — Le Jubilé actuel (suite). — CONSULTATIONS : De la révocation des Curés. — Obligations du vice-curé relativement à l'application des messes incombant au curé empêché. — Où doivent se faire les admissions et les réunions d'une association paroissiale lorsqu'il en existe déjà une semblable dans une communauté établie sur la même paroisse? Si les deux Associations peuvent exister simultanément? — Un curé qui fait dire par un confrère des messes *fondées* est-il tenu de lui donner intégralement la rétribution? Combien d'oraisons doivent-elles être dites aux messes de morts *in die obitus* et *in die anniversarii*? Une paroisse démembrée a-t-elle droit aux fondations qui avaient été faites en faveur de la paroisse primitive? — VARIÉTÉS : Comme quoi l'on ne peut se faire prêtre comme on se fait avocat ou maçon. — JURISPRUDENCE : Legs aux fabriques : Époque de l'entrée en jouissance, intérêts. Conditions requises pour bénéficier d'une rente. Comment procéder pour forcer des héritiers à s'exécuter envers une fabrique? — Qui doit payer les impôts des portes et fenêtres d'un presbytère? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La basse-cour.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^or. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

CORRESPONDANCE

Connaissez-vous un livre pouvant me servir pour des conférences à donner à des jeunes gens, sur le point de terminer leurs études? — R., directeur de l'Inst. S. à V.

Réponse. — Oui, et nous nous empressons de vous signaler, comme répondant entièrement à vos désirs, le COURS DE CONFÉRENCES RELIGIEUSES, FAITES AUX ÉLÈVES DE LA PREMIÈRE DIVISION DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND, d'après un programme approuvé par S. E. le cardinal. Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé TILLOY, D^r en Théologie et en droit Canon, chanoine de l'Ordre des Evêques de la basilique de Notre-Dame de Lorette, officier d'Académie, 1^{er} aumônier du lycée Louis-le-Grand, à Paris. (2 vol. in-12, de plus de 400 p. chacun, 8 fr. les deux.)

Vous trouverez échelonnés dans cet ouvrage, exposés et réfutés avec une invincible logique tous les systèmes, ressuscités du passé, ou surgis de nos jours, à l'aide desquels l'erreurs s'efforce de battre en brèche la vérité catholique et son enseignement. Ainsi sont attaquées de front et tour à tour pulvérisées ces doctrines, ces écoles connues sous ces noms plus ou moins fameux : athéisme, scepticisme, panthéisme, stoïcisme,

fatalisme, déisme, théisme, dualisme, idéalisme, rationalisme, positivisme, criticisme, animisme, vitalisme, organicisme, morale indépendante, l'une des plus récemment écloses, et la dernière née, la plus jeune, celle qui se signale en Russie par de si effroyables excès, le nihilisme.

Ayant pu saisir sur le fait, grâce à sa position, l'influence désastreuse que ces thèmes développés la plupart du temps par des illustrations de la science et de la philosophie, causent dans l'esprit de la jeunesse française ; ayant sous la main tous les ouvrages qui en marquent distinctement les nuances, les subtilités, en un mot, le genre particulier de séduction et d'attrait, l'éminent conférencier met une ardeur tout apostolique à faire éclater la vérité et poursuit l'erreur dans ses plus intimes replis. Son style clair et précis, rend sa pensée palpable ; sa dialectique, nourrie de citations et de contre-citations, serrée, nerveuse, chasse devant elle et détruit le raisonnement de l'adversaire comme le flot chasse la houle et la disperse.

« Ce serait un bel ouvrage que celui où on entreprendrait de prouver qu'il est plus difficile de ne pas croire que de croire, » dit le chancelier d'Aguesseau : eh bien, voilà l'ouvrage, le bel ouvrage qu'a fait M. l'abbé Tilloy. Faites-le connaître à vos jeunes gens, servez-vous en pour les éclairer. Ils prendront plaisir à sa méthode et goût à sa science ; mieux que cela, ils s'affermiront.

miront à sa solidité. Afin que vous puissiez en juger plus pertinemment, voici en abrégé la table des matières.

Premier volume.

Dédicace. — Introduction. — 1^{re} Partie: Dieu. La Création et la Providence. — 1^{re} LEÇON: De l'étude de la Religion, de son importance et de sa nécessité. — 2^e LEÇON: Des systèmes qui excluent la Religion du domaine de la Science. — 3^e LEÇON: De la méthode à suivre dans l'étude de la Religion. — 4^e, 5^e, 6^e et 7^e LEÇON: *Existence de Dieu*; Preuve historique: *La Foi du genre humain*; — Preuve physique: *Dieu dans la nature*; — Preuve métaphysique: *Dieu dans la raison*; — Preuve morale: *Dieu dans la conscience*. — 8^e LEÇON: Les attributs de Dieu. Sa personnalité. — 9^e, 10^e, 11^e et 12^e LEÇONS: *De l'origine du monde*. — Genèse catholique, Genèse panthéiste, Genèse matérialiste. — 13^e et 14^e LEÇONS: *La Providence*: Le Dogme de la Providence attesté par la foi des Peuples; — LE MAL: Définition. Objections contre le dogme de la Providence tirées du Mal métaphysique, du Mal physique, du Mal moral. — RÉPONSE: *L'Immortalité*.

Deuxième volume.

1^{re} Partie: Les vérités fondamentales. — 15^e LEÇON L'homme. Étude et connaissance. Sa supériorité physique, intellectuelle et morale. Preuves tirées de la psychologie etc. — 16^e LEÇON: Spiritualité de l'âme. Preuves: Exposé du système matérialiste sur l'âme. Son impossibilité d'expliquer les opérations de l'âme. Ses contradictions flagrantes. — 17^e LEÇON: Liberté morale ou libre arbitre. Ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas. Preuves: *Le sens intime, le remords, le repentir*. Autres preuves: *le sens commun, l'analyse psychologique, la pratique universelle des peuples*. Réponse aux objections du *Déterminisme*. — 18^e LEÇON: Destinée. Immortalité de la personne humaine. Importance de la question au point de vue du gouvernement de la vie. Survivance de la personne humaine. Preuves. — 19^e LEÇON: Unité de l'espèce humaine. Importance de la question au point de vue du dogme et au point de vue philosophique. Doctrine mogogéniste de Linné, Buffon, Quatrefages. Réponse aux objections des polygénistes etc. — 20^e LEÇON: Les systèmes positiviste, matérialiste et idéaliste jugés par leurs conséquences. — 21^e LEÇON: La Providence spéciale et la Prière. Rapports nécessaires entre Dieu et l'homme. Dogme de la prière, appuyé sur la foi du genre humain. Réponse aux objections. — *Appendices*: 1^o De la légitimité de la connaissance dans l'ordre des vérités philosophiques et religieuses. — 2^o La philosophie chrétienne et les systèmes de la philosophie séparée. — 3^o La Genèse de l'erreur. — 4^o Systèmes idéalistes. — 5^o Systèmes naturalistes. — 6^o Systèmes athéistes. — 7^o Systèmes fatalistes, comprenant le *Fatalisme*, le *Déterminisme*, le *Stoïcisme*, la morale indépendante et le *Nihilisme*.

Voulez-vous un ouvrage plus étendu, d'une importance capitale dans la question, d'une valeur non moins incontestable? Prenez les deux magnifiques volumes in-8° du BON SENS DE LA FOI opposé à l'incrédulité de ce temps, par le R. P. CAUSSETTE. TROISIÈME ÉDITION revue d'après LES PLUS RÉCENTES OBJECTIONS DE LA PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES. Le 1^{er} volume a 728 pages; le second, 736. Prix des deux: 12 fr.

Dans cet ouvrage, le R. P. Caussette est l'écrivain éloquent et brillant que vous avez admiré dans le *Manrèze du Prêtre*, dont l'*Ami du Clergé* va continuer la publication. Ici, il faut lui ajouter la qualité de docte, car le *Bon sens de la foi* est un livre tout de science religieuse, philosophique et morale. Son éloge est dans le nombre des éditions qu'il a atteint et celui des exemplaires que représentent ces éditions. Aussi, nous bornerons-nous encore à vous donner en résumé la table des matières:

Premier volume.

LIVRE I. — Chapitre I: Croire, loi de notre nature. —

Chapitre II: Conciliation de cette loi avec la difficulté de croire. — Chapitre III: Autorité comparée des croyants et des incrédules dans l'assemblée de l'humanité. — Chapitre IV: S'affranchir de la loi religieuse, c'est ou tout croire ou ne rien croire. — Chapitre V: L'objet de la religion n'est ni chimérique ni purement naturel. — Chapitre VI: Réalité du surnaturel.

LIVRE II. — Chapitre I: Pluralité des religions, vérité d'une seule. — Chapitre II: La vraie religion et les cultes de l'Orient qu'on lui oppose. — Chapitre III: Jésus-Christ et les autres fondateurs de religion. — Chapitre IV: Effets sociaux propres à la vraie religion. Chapitre V: Effets individuels réservés à la vraie religion. — Chapitre VI: Origines certaines de la vraie religion. Ses livres. — Chapitre VII: Mêmes origines. Ses faits primitifs. — Chapitre VIII: Mêmes origines, Ses dogmes.

LIVRE III. — Chapitre I: Le vrai christianisme doit être constitué en corps de Société. — Chapitre II: De la tête de ce corps, ou du Pape. — Chapitre III: De l'autonomie de ce corps, ou de son indépendance. — Chapitre IV: De la forme de ce corps, ou de son unité. — Chapitre V: De la stature de ce corps, ou de sa catholicité. — Chapitre VI: Du tempérament de ce corps, ou de sa moralité. — Chapitre VII: De l'âge de ce corps dans le passé. — Chapitre VIII: De l'âge que doit atteindre ce corps dans l'avenir.

Deuxième volume.

LIVRE I. — De l'Incrédulité engendrée par les Passions.

Chapitre I: Effet du sensualisme sur les croyances religieuses. — Chapitre II: Orgueil et incrédulité. — Chapitre III: De la passion des intérêts matériels par rapport à la foi. — Chapitre IV: Ressentiments privés ou politiques prédisposant à la négation. — Chapitre V: Inaction de la foi, cause fréquente de sa mort. — Chapitre VI: De l'incrédulité du désespoir. — Chapitre VII: Du bonheur sans correctif relativement à la foi. — Chapitre VIII: De l'envie qui ne croit pas à cause de la prospérité des méchants. — Chapitre IX: Du pharisaïsme; incrédule à cause des défaillances des croyants.

LIVRE II: De l'incrédulité provenant de l'infirmité de l'esprit.

Chapitre I. — De la constitution intellectuelle envisagée comme source de préjugés contre la foi. — Chapitre II: Demi-science religieuse des savants irréguliers. — Chapitre III: De l'incrédulité des esprits faux. — Chapitre IV: Le scepticisme naturel obstacle à la foi surnaturelle. — Chapitre V: Excès de raisonnement, absence de sentiment, prédisposition à l'incrédulité. — Chapitre VI: Trop d'imagination et trop peu de raison, autre manque d'équilibre dangereux pour la foi. — Chapitre VII: Influence des milieux sur les révoltes de l'esprit. — Chapitre VIII. — Des esprits absolus demandant la démonstration scientifique de la religion. — Chapitre IX: De la versatilité sujette au doute par intermittence. — Chapitre X: Des doutes produits par la dissipation. — Chapitre XI: Des nuages formés par le pessimisme de l'esprit.

LIVRE III. — De l'Incrédulité provenant des études exclusives ou du spécialisme scientifique.

Chapitre I: Inconvénients de la science exclusive par rapport à la foi. — Chapitre II: La culture exclusive des sciences naturelles relativement aux croyances religieuses. — Chapitre III: La négation scientifique du jour est essentiellement anti-humaine. — Chapitre IV: Partialités inavouées de la négation scientifique contre la foi. — Chapitre V: Bases d'un compromis entre la foi et les sciences de la nature. — Chapitre VI: Énumération des sciences dont la culture exclusive favorise l'incrédulité. — Chapitre VII: Le dogme de la création et le naturalisme scientifique. — Chapitre VIII: La foi et la géologie. — Chapitre IX: La foi et l'astronomie. — Chapitre X: La foi et la biologie. — Chapitre XI: La foi et la paléontologie. — Chapitre XII: La foi et l'anthropologie transformiste, ou l'origine de l'homme. — Chapitre XIII: La foi et l'anthropologie matérialiste, ou la constitution de l'homme. — Chapitre XIV: La foi et l'anthropologie polygéniste, ou l'unité de l'espèce humaine. — Chapitre XV: La foi et l'anthropologie préhistorique, ou l'antiquité de l'espèce humaine. — Chapitre XVI: La foi et la physiologie cérébrale. — Chapitre XVII: La foi et l'ethnologie. — Acte de foi,

PRÉDICATION

Sujet tiré de l'Épître.

Hic est qui venit per aquam et sanguinem, Jesus Christus; non in aqua solum, sed in aqua et sanguine.
(1 Joan. V, 1, II).

Dans son épître aux Hébreux, saint Paul s'adressant aux nouveaux chrétiens devenus par le baptême et par la foi en Jésus-Christ les vrais enfants de la promesse, les félicite en ces termes : Vous vous êtes approchés de Jésus, qui est le médiateur, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, qui parle plus avantageusement que celui d'Abel. Paroles pleines de consolation pour nous. Il est facile de savoir la pensée de l'apôtre : le sang d'Abel criait vengeance; le sang de Jésus-Christ répandu volontairement apaise la colère du Ciel, sauve le coupable, réconcilie l'homme avec Dieu, il crie : miséricorde et pardon. I. *Le sang de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament.* II. *Le sang de Jésus-Christ sur le Calvaire.* III. *Le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*

I. *Le sang de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament.* Saint Paul a dit : les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. Après la chute de l'homme, ce sentiment fut tellement gravé dans le cœur des coupables que dans le monde entier on vit des sacrifices sanglants, partout des autels, des prêtres, des victimes. Quand Dieu se choisit un peuple, il lui prescrivit un culte, il nomma des prêtres, il institua des sacrifices, il commande l'effusion du sang. Toutes ces choses, dit le grand apôtre, ont été des figures de ce qui nous regarde; elles ont été écrites pour nous instruire. Or, quelle instruction se trouve dans les sacrifices anciens? c'est que tant de sang répandu ne pouvait pas effacer un seul crime à cause de l'énormité de la chute, de la disproportion qui existait entre l'offense faite à Dieu et l'immensité de la justice divine, et en même temps, elle nous donne une haute idée du sacrifice de Jésus-Christ et de son sang répandu pour nous. Par une seule oblation, dit saint Paul, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés. Dès lors notre cœur doit être rempli de reconnaissance, d'admiration et d'amour. Quand Abraham, Isaïe, David, Malachie, détournaient les regards de l'autel grosier sur lequel fumait le sang des victimes pour s'élancer, par la vivacité de leur foi et de leurs désirs, au devant de celui qui devait venir pour sauver le monde, c'était le sang du Rédempteur qu'ils adoraient. Pour nous, aimons ces ombres et ces figures, qui nous apprennent l'excellence du sacrifice de la croix, et soyons pleins de reconnaissance en pensant que pour nous Dieu a déchiré le voile, a fait briller la vérité dans tout son éclat.

II. *Le sang de Jésus-Christ sur le calvaire.* Jésus-Christ vient dans le monde en qualité de prêtre; il est saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, dit

saint Paul, qui, dans son épître aux Hébreux, expose toute la doctrine catholique touchant la rédemption. C'est par l'effusion de son sang que Jésus-Christ nous a rachetés : ce sang a été offert à Dieu par Celui qui, étant prêtre, était par cela même établi pour offrir des dons et des victimes. Ce sang accepté par Dieu nous purifie et nous mérite un bonheur éternel. Les sentiments que doit nous inspirer ce sang répandu pour notre salut, nous sont indiqués par saint Paul : Puisque nous avons la confiance d'entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus-Christ, approchons de lui avec un cœur vraiment sincère, et avec une foi parfaite; demeurons fermes et inébranlables dans la profession que nous avons faite d'espérer ce qui nous a été promis. Celui-là sera jugé digne d'un grand supplice qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, le sang de l'alliance. Il y a deux sortes de chrétiens désignés dans ces paroles de l'apôtre. Les uns sont fidèles à Dieu et vivent dans l'espérance des biens à venir; les autres sont ceux qui, par leur vie toute mondaine, foulent aux pieds Jésus-Christ, ne font rien pour profiter des mérites de son sang.

III. *Le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.* — La veille de sa mort, Jésus, ayant réuni ses apôtres pour manger le Pâque avec eux, après leur avoir donné sa propre chair en nourriture, sous les apparences du pain, il prit la coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant : Prenez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous, afin que les péchés soient remis. Il en résulte que l'Eglise catholique possède le sang de Jésus-Christ; que le prêtre, à la messe, offre à Dieu le sang de Jésus-Christ. Donc, si nous sommes coupables de beaucoup de fautes, le sang de Jésus toujours sur l'autel de la nouvelle alliance crie vers Dieu. La plupart des hommes ne connaissent pas ce profond mystère d'amour; s'ils pouvaient le comprendre, leur salut deviendrait certain. De plus, Jésus-Christ a dit : *Buvez mon sang!* D'où il suit que, par la sainte communion, le fidèle reçoit dans son cœur le sang divin du Rédempteur. Prenons-le avec un saint respect, avec une amoureuse confiance, et rappelons-nous cette parole du Sauveur : Celui qui boit mon sang, vivra éternellement.

Passages de l'Ecriture Sainte. Quæ utilitas in sanguine meo. (Ps. xxix-10.)

Haurietis aquas in gaudio de fontibus saluatoris (Isai., xii-3).

Passages des Saints Pères. — Hic sanguis effusus omnem terrarum orbem alluit; hic est salus animarum nostrarum, hoc alluitur anima, hoc adornatur, hoc inflammatur (S. Chry.)

Hic sanguis effusus est, et cœlum fecit accessibile (S. Chry.)

Sanguis Christi terrarum orbis est pretium : hoc Christus emit Ecclesiam (S. Chry.).

Sanguis Christi, clavis paradisi est (Hier.).

Consignavit Christus animas nostras proprio spiritu et membra corporis nostri sanguine pretioso (S. Bonav.).

Nullum adeo est grave peccatorum, quod Christi sanguine non delatur (S. Laur. Just.).

Sujet tiré de l'Evangile.

Pax vobis (Joan. 20).

La paix que Notre-Seigneur donne aux hommes a un double effet, selon la remarque de saint Paul : l'un est pour le cœur et l'autre pour l'esprit : *Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu*. En effet, pour avoir une paix parfaite, il faut l'avoir dans l'esprit et dans le cœur ; aussi le divin Sauveur dit deux fois : *Pax vobis*, pour nous montrer qu'il faut cette double paix pour être heureux. L'Evangile de ce jour nous indique les moyens de l'obtenir : 1° La paix de l'esprit s'obtient par une soumission entière à la foi selon cette parole de Jésus à Thomas : *Beati qui crediderunt*. 2° La paix du cœur s'obtient par une soumission parfaite à la loi de Dieu : *Dominus meus et Deus meus*.

Votre esprit sera en paix s'il est soumis à la foi. Si l'homme vit dans l'indifférence pour Dieu, sans le connaître et sans l'honorer, c'est le plus malheureux de toutes les créatures, car il n'est sûr de rien et craint tout. Ceux qui veulent faire une religion particulière, selon leur raison, ne sont ni plus contents ni plus tranquilles, car ils sont convaincus de deux choses : qu'ils sont sujets à l'erreur, qu'ils sont incertains dans le jugement qu'ils font des choses. Saint Augustin, avec toute sa pénétration, avec toute sa force d'esprit, éprouva le cruel embarras où se trouve un homme qui veut se faire une religion. Il déplore lui-même son malheur, il avoue qu'il n'y avait que désordre et trouble dans son esprit jusqu'au jour où il fut soumis à la foi : « Je changeais à tout moment de conduite et de sentiment, j'allais de secte en secte, sans savoir où m'arrêter. Tantôt j'étais de l'opinion des Manichéens, tantôt de celle des Académiciens ; tantôt je ne doutais de rien et tantôt je doutais de tout. Enfin, dans une inquiétude continuelle, je désespérais de trouver la vérité : *Mihi videbatur non posse invenire quod quærebam*. »

Bienheureux ceux qui croient avec une entière soumission : *Beati qui crediderunt* ; c'est l'unique moyen d'avoir la paix de l'esprit ; mais pour le bonheur parfait, il faut encore la paix du cœur. Elle s'obtient seulement par une obéissance absolue à la loi de Dieu. C'est un des oracles du Saint-Esprit qu'il est impossible de résister à Dieu et d'avoir la paix : *Quis resistit ei et pacem habuit ?* Le cœur d'un pécheur n'est en repos ni avec Dieu, ni avec lui-même, ni avec les hommes. Quelle paix peut-il espérer avec Dieu ? il se révolte contre lui : *Non serviam*. Ce cœur étant mal avec Dieu, est mal avec lui-même, parce que Dieu étant le centre du cœur de l'homme, il ne peut avoir de repos qu'en lui. Saint Augustin nous en assure : *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*. Mal avec Dieu, mal avec lui-même, le pécheur est encore mal avec les hommes. C'est justice : celui qui ne veut pas avoir de paix avec son Créateur

n'en saurait avoir avec les créatures. Donc, pour avoir la paix du cœur, sachons obéir à Dieu en toutes circonstances : *Dominus meus et Deus meus*.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Jam non simus pavuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris (Eph. iv).

Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov. xxv).

O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus Christus proscriptus est et in vobis crucifixus (Galat. 3).

Passages des Saints Pères. — Fides innocens est ac pura credulitas : Non excludit dubia, tenet certa, promissa consignat. Hanc qui tenet, felix est ; qui deseruerit, miser (S. Chry.).

Perfectio legis pax est (S. Bern.).

Sicut obsequia legis obtinent libertatem, ita contemptus generat servitutem (S. Chry.).

Quanto leviora sunt Dei præcepta, tanto majus supplicium his qui non obediunt (S. Bonav.).

Præceptum Domini jugum est divinæ suavitatis. Quid enim levius, aut unquam gratius amore fertur ? (S. Greg.).

CATECHÈSES

XXI

PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES

Cum sero esset die illa, una sabbatorum (Joan. xx, 19).

« La Résurrection de Jésus-Christ étant le modèle de notre résurrection, il était nécessaire de la démontrer pour rendre la nôtre incontestable. Mais quelles preuves nous offrent de la résurrection l'Ecriture et la raison, c'est ce qu'il importe d'établir. » (C. C. Trid.)

Nous allons donc montrer comment la Résurrection de la chair est une vérité certaine, pourquoi le corps ressuscitera et comment se fera la Résurrection.

I. La Résurrection de la chair est-elle une vérité certaine ? — Oui, c'est une vérité certaine ; car elle est fondée sur l'Ecriture et la Tradition. Après l'universelle conflagration qui détruira le monde et fera périr tout être vivant sur la terre, aura lieu la Résurrection que les Apôtres nous enseignent dans le onzième Article de leur Symbole. Rien n'est plus certain que ce dogme. Car il nous est démontré par une foule de témoignages tirés, soit de l'Ecriture, soit de la Tradition. Et d'abord l'Ecriture, non contente de le proposer à notre croyance, nous en prouve

la vérité par divers raisonnements. Ce qu'elle n'a pas coutume de faire pour les autres articles de la Religion. D'où il faut conclure que c'est l'un des plus forts appuis de notre foi. On le regarde même comme le plus solide fondement de notre espérance relative au salut. « Si les « morts ne ressuscitent pas, » dit S. Paul, « Jésus-Christ n'est pas non plus ressuscité ; et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre « prédication, ainsi que notre foi. » (I Cor. xv, 13, 14.) Aussi, devons-nous appliquer tous nos soins à étudier cette vérité et tout notre zèle à la défendre contre les incrédules. Voyons d'abord les témoignages que nous en donne l'Ecriture. « Je sais, » dit Job, « que mon Rédempteur est « vivant et qu'à la fin des temps il me ressuscitera de la poussière ; et de nouveau je serai « revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu dans « ma chair ; je le verrai moi-même, je le verrai « de mes propres yeux, et non un autre. Cette « espérance repose en mon sein. » (Job. xix, 25-29.) Et Daniel : « La multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns « pour une vie éternelle et les autres pour une « ignominie qui ne finira jamais. » (Dan. xii, 2.) Et Notre-Seigneur : « Le temps viendra où ceux « qui sont dans les sépulchres entendront la voix « du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait de « bonnes œuvres sortiront des tombeaux, pour « ressusciter à la vie ; mais ceux qui auront fait « le mal en sortiront, pour ressusciter à leur condamnation. » (Joan. v, 28-29.) Et St-Paul : « Comme tous meurent en Adam : ainsi tous « revivront en Jésus-Christ. » (I Cor. xv, 22.) Le dogme de la Résurrection est ensuite fondé sur la Tradition, comme on le voit par le témoignage des Pères et des Conciles. Tous les Pères l'ont constamment professé et défendu, en s'appuyant sur les oracles sacrés. Ne pouvant reproduire ici tous les arguments qu'ils en donnent, bornons-nous à celui de Tertullien. « La Résurrection des morts, » dit-il, « est la « confiance des Chrétiens. Nous y croyons, parce « que la vérité nous force d'y croire. C'est Dieu « lui-même qui nous a révélé cette vérité. » La Résurrection nous est enfin confirmée par la raison. Car elle nous en montre dans la nature une frappante image, que S. Paul fait admirablement ressortir. Répondant à cette question : « Comment les morts ressusciteront-ils ? Insensés que vous êtes, » s'écrie-t-il, « ne « voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend « de vie, s'il ne meurt auparavant ? Et quand « vous semez, vous ne semez point le corps de « la plante même qui doit naître, mais la graine « seulement, comme du blé ou autre chose « semblable ; c'est Dieu qui donne le corps qu'il « veut. (I Cor. xv, 36-39). Ainsi le corps est « semé dans la corruption ; mais il ressuscitera « incorruptible. » (Ibid. — I C. i. 210. — I SC. i, 642-650.)

II. *Pourquoi le corps ressuscitera-t-il ?* — Le corps ressuscitera, afin que l'homme soit puni ou récompensé tout entier dans son corps aussi bien que dans son âme, parce que l'un et l'autre ont pris part à ses bonnes et à ses mauvaises actions. Dieu a promis des récompenses aux

bons et réservé des châtiments aux méchants. Mais les uns meurent avant d'avoir subi les peines dues à leurs crimes ; et les autres, sans avoir reçu le prix de leurs vertus. Il faut donc que les âmes soient de nouveau réunies à leurs corps, afin que les corps, ayant été les instruments des actions bonnes ou mauvaises, soient aussi récompensés ou punis avec leurs âmes. Ajoutons que l'homme ne saurait posséder un bonheur parfait, tant que son âme n'est pas réunie à son corps. Car une partie séparée du tout devient imparfaite. L'âme séparée du corps n'a donc pas tout ce qu'elle peut désirer. Il suit de là que la Résurrection de notre corps est nécessaire, pour rendre notre félicité absolue. D'ailleurs ne répugne-t-il pas que notre chair, purifiée et consacrée par les sacrements, nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ et devenue le temple de l'Esprit-Saint, reste à jamais dans la poussière du tombeau ? Il faut donc qu'elle ressuscite pour les joies du Ciel ou pour les tourments de l'Enfer, selon qu'elle aura servi au bien ou au mal sur la terre. (I C. i, 211. — I SC. i, 651-652.)

III. *Comment se fera la Résurrection ?* — L'Archange du Seigneur fera retentir le son de la trompette aux quatre coins de l'univers, et réveillera tous les morts endormis dans la poussière du tombeau. « Morts, » s'écriera-t-il, « levez-vous et venez comparaître devant le Tribunal du Christ » Et les sépulchres s'ouvriront ; et les morts, ressuscités par la toute-puissance divine, se lèveront et accourront à la voix de l'Archange. Voilà ce que prédit S. Paul. « En un moment, » écrit-il aux Corinthiens, « en un clin-d'œil, au son de la trompette (car « la trompette sonnera), les morts ressusciteront « désormais incorruptibles ; et nous serons « changés. » (I Cor. xv, 52.) En quel état ressusciteront les hommes ? Ils ressusciteront avec tous leurs membres. Mais tandis que pour les bons ce sera un accroissement de félicité, ce sera un accroissement de supplice pour les méchants. L'immortalité, commune à tous, sera pour les uns un poids éternel de gloire et pour les autres un poids éternel de honte et d'opprobre. — Rien n'étant donc plus certain que la Résurrection des morts, nous devons nous écrire avec le Prophète : « Louez le Seigneur, ô « vous qui dormez dans la poussière ; car la « rosée qui tombe sur vous est une rosée de « lumière (Is. xxvi, 19) ; et vos ossements se « ranimeront, comme l'herbe qui refléurira. » (Ibid., lxii, 14.) Remercions Dieu de nous avoir révélé un aussi grand mystère. Car il a pour effet de nous consoler : soit lorsque nous avons perdu nos parents, en nous faisant espérer de les revoir un jour ; soit lorsque nous sommes persécutés et affligés, en nous rappelant la gloire et le bonheur du Ciel. Méditons-le donc souvent, afin que cette méditation nous éloigne du péché et nous affermisse dans la vertu, de manière à nous mériter un jour l'éternelle Béatitude (I C. i, 215. — I SC. i, 653-656.)

L'abbé REGNAUD.

Cours de Religion et d'Histoire Sacrée, à l'usage des Universités Catholiques, des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. — 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. — Prix : 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou *Abrégé de la Somme du Catéchiste*, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. — 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau bref par N. T.-S.-P. le Pape Léon XIII.

LE JUBILÉ ACTUEL¹

CHAPITRE DEUXIÈME. — CONDITIONS PRESCRITES POUR GAGNER LE JUBILÉ. (Suite.)

5. De la Confession.

XXVIII. Nous avons vu ci-dessus (n. ix) que l'état de grâce était nécessaire pour gagner le Jubilé. Le moyen le plus facile et en même temps le plus sûr de le récupérer quand on l'a perdu, est bien certainement le sacrement de pénitence. C'est sans doute un des motifs qui ont déterminé Sa Sainteté Léon XIII, à prescrire, à l'exemple de ses prédécesseurs, la confession pendant le temps du Jubilé : « qui... intra præfatum tempus... peccata sua confessi. » Toutefois ce n'est pas le seul motif, car la confession est surtout ici imposée comme une œuvre obligatoire et une condition *sine qua non*, dont doivent s'acquitter tous les fidèles, même les âmes les plus pures et les plus innocentes. C'est ainsi que Benoît XIV interprétait une clause semblable qu'il avait lui-même insérée dans l'une de ses bulles. « Eadem (confessionem) ut onus injunctum ad consequendam indulgentiam imposuimus ; » Et, ailleurs : « Cum confessio sacramentalis in hoc Jubilæo sit opus injunctum, peragenda eadem erit etiam ab eo qui solis peccatis venialibus teneatur, si hoc lucrari Jubilæum velit. »

XXIX. A l'égard des pénitents dont la conscience est chargée d'un ou de plusieurs péchés mortels, cette confession doit être nécessairement suivie de l'absolution. Mais il n'en est pas de même pour ceux dont l'âme serait exempte de toute faute ou qui n'auraient à se reprocher que des fautes légères. « Cum in Bulla vel Brevi, quo conceditur indulgentia, lisons-nous dans une décision de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 15 décembre 1841, confessio tanquam conditio *sine qua non* præscribitur, necesse non est ut sacramentalis absolutio poenitentibus detur ad indulgentiam lucranda. » Cette décision n'excepte aucunement l'indulgence du Jubilé. Cependant, quand elle veut que ses décisions ne lui soient pas applicables, la Sacrée Congrégation des Indulgences a coutume de l'exprimer. (Décrets des 19 décembre 1763, 12 juin 1822 et 10 mai 1844, etc.) Si donc elle ne le fait pas ici, c'est qu'elle veut la laisser soumise à la règle tout à fait générale qu'elle établit. Dans trois de ses Indults (ceux du 21 décembre 1851, du 1^{er} août 1854 et du

25 septembre 1857), Pie IX a mentionné la nécessité de l'absolution sacramentelle ; dans les autres il l'a passée sous silence. N'est-ce pas une preuve évidente que l'absolution n'est point de droit, et que, dès lors, elle n'est exigée que si les Lettres Apostoliques s'en expliquent formellement ?

XXX. A l'instar de ce que nous avons fait (n. XXVI) en parlant de l'aumône, nous examinerons d'abord la difficulté suivante, sur laquelle un doute fondé n'est plus aujourd'hui possible. Après s'être confessée pour le Jubilé, la première ou la seconde semaine, une personne retombe dans un péché grave, avant d'avoir terminé les œuvres prescrites. Est-elle obligée de se confesser de nouveau ? Oui. « Si quis post confessionem peractam, écrit Benoît XIV (1), in lethale peccatum (quod Deus avertat) incidit, antequam omnia omnino opera pro Jubilæo hoc lucrando injuncta expleverit, confessionem denuo præmittere debet, priusquam ultimum saltem ex aliis injunctis operibus expleat, ut indulgentiam hoc Jubilæo concessam consequatur. » La règle ainsi adoptée par Benoît XIV, et, à moins de clause contraire, applicable à tous les Jubilés, est facile à justifier. La confession est, en effet, prescrite pour l'indulgence : celle-ci est son but, sa fin ; le précepte de la confession s'étend donc à tout le temps qui court jusqu'à l'acquisition de l'indulgence, et par suite, tous les péchés commis dans cet intervalle doivent être soumis aux clefs de l'Eglise.

XXXI. Autre difficulté, non moins sérieuse, mais sur laquelle nous ne connaissons aucune décision souveraine. Selon Suarez, la même obligation de retourner à confesse incomberait au fidèle qui, dans sa confession, aurait omis un péché mortel (2). Réfuteurs aussi brièvement que possible une semblable doctrine, que combattent, du reste, un grand nombre de docteurs. L'obligation, dont parle ici Suarez, ne se trouve d'abord écrite nulle part. Le Législateur exige seulement qu'on soit rentré en grâce avec Dieu par la voie de la confession et qu'on y persévère jusqu'à ce qu'on ait accompli toutes les œuvres prescrites. La proposition de Suarez pèche aussi par sa trop grande généralité. En effet, comme le remarque fort bien M. Loiseaux, il ne distingue aucunement si l'on ne se rappelle le péché omis qu'après avoir rempli toutes les conditions prescrites pour le Jubilé, ou si l'on s'en souvient auparavant. Cette distinction est cependant de rigueur, car bien certainement, dans le premier cas, une seconde confession ne serait pas nécessaire. En posant le dernier acte

(1) Constit. *Convocatis* n. XLVII. Revenant sur cette question dans sa Constitution *Inter præscriptos*, ce docte Pontife déclare avoir adopté ce sentiment comme plus solidement appuyé. « Atque huic nos solidiori sententiæ n. XLVII adhesimus peccatorum... alteri tamen oneri obnoxium relinquentes, ut primus confiteri debeat quam postremam compleas Basilicarum visitationem. »

(2) « Ex quo infero si quis confiteatur occasione talis jubilæi et bona fide obliviscatur alicujus peccati, postea vero recordatur illius ante lapsum jubilæi tempus, necessarium illi esse intra illud tempus tale peccatum confiteri, alioquin fructum Jubilæi non consequetur. Ratio est... quia... necessaria est confessio talium peccatorum. »

¹ Voir S. L'Ami du Clergé, pages 283, 295, 317.

prescrit par le Législateur, ce fidèle a gagné l'indulgence du Jubilé. Le souvenir du péché oublié aura-t-il un effet rétroactif? Fera-t-il perdre au fidèle l'indulgence qu'il avait déjà gagnée? Il n'y a aucun motif de le penser et personne, croyons-nous, ne le soutiendra. Enfin, la raison de Suarez est loin d'être concluante, même pour le cas où l'on se rappelle le péché omis avant d'avoir accompli toutes les œuvres prescrites. La majeure de son argument peut se résumer ainsi : Tous les péchés commis pendant le temps consacré à l'accomplissement des œuvres du Jubilé doivent être confessés. Ce principe est susceptible de deux sens. Pris dans un sens absolu, la fausseté en est palpable, car on devrait en conclure que l'oubli involontaire d'un péché empêche de gagner l'indulgence, même si l'on ne s'aperçoit de l'omission qu'après le temps du Jubilé; conséquence que repousse Suarez lui-même (1). Nous sommes donc obligés de n'attribuer audit principe qu'un sens restreint : dès lors, il signifierait simplement que les péchés dont s'agit doivent être tous confessés *juxta exigentiam confessionis*, de sorte qu'ils soient, au moins indirectement, remis par la vertu du sacrement de pénitence. Ainsi entendu, nous l'admettons volontiers, mais il ne nous est point contraire, puisque cela a lieu dans notre hypothèse.

Pour ces motifs, nous ne pouvons adopter le sentiment de Juarez, et nous estimons, au contraire, que pour le pénitent qui se rappelle, après la communion, le péché qu'il a oublié de déclarer, il n'y a aucune obligation de retourner à confesse. Au jugement de saint Alphonse (cette opinion est par lui considérée comme tout à fait raisonnable) celui qui se rappellerait son péché omis, même avant que de s'asseoir au sacré banquet, ne serait pas non plus tenu, en vertu du précepte divin : *Probet autem se ipsum homo, etc.*, de se confesser de nouveau. Dans ce cas cependant nous en donnerions le conseil, mais nous n'oserions l'imposer comme d'obligation.

XXXII. Pour les fidèles qui ont déjà satisfait au précepte de la communion annuelle, la confession n'est plus une œuvre obligatoire à un autre titre; il leur suffira donc de s'approcher une seule fois du tribunal de la pénitence pour se disposer et à la communion pascale et à celle du Jubilé. Ainsi l'a formellement décidé, en 1875, la Sacrée Pénitencerie : « *firma tamem remanent obligatione satisfaciendi, si nondum quis satisfecerit præcepto annuæ confessionis.* » Pourquoi? le savant Minderet nous l'explique. « *Confessionis præceptum non urget per se tempore paschali, dummodo alio tempore per annum adimpleatur, adeoque confessio tempore paschali peracta valere poterit ad obligationem exsolvendam de ponenda confessione Jubilæi.* » Mais ceux qui ne se sont point encore confessés dans le courant de l'année, doivent faire deux confessions : l'une, pour accomplir le précepte de la confession annuelle, et l'autre, pour remplir la condition du Jubilé. C'est ce qui résulte du principe que nous avons déjà rappelé, c'est-à-dire, qu'une œuvre, déjà obligatoire à un autre

titre, est absolument inefficace pour obtenir les fruits du Jubilé, principe que la Sacrée Congrégation des Indulgences a consacré, en ce qui concerne précisément la confession, dans sa décision du 1^{er} mai 1844 : « *dummodo indulgentia lucrificandi non sit in forma jubilæi, pro qua tantum requiritur PECULIARIS CONFESSIO ATQUE COMMUNIO.* »

6. De la communion.

XXXIII. En parlant de la communion, les lettres apostoliques s'expriment ainsi : « *Qui... intra præfatum tempus... sanctissimum Eucharistiæ sacramentum susceperint.* » Cette dernière des conditions prescrites soulève aussi quelques difficultés. Il y a, d'abord, toute une classe de personnes qui ne sont point en état de la remplir : les enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion. Seront-ils pour cela privés de la grâce du Jubilé? Sa Sainteté, Léon XIII ne l'a point voulu. Parmi les pouvoirs accordés aux confesseurs, nous trouvons, en effet, celui de dispenser de la communion les enfants qui n'ont pas encore été admis pour la première fois à la table sainte. « *Dispensandi super communione cum pueris, qui nondum ad primam communionem admissi fuerint, pariter concedimus atque indulgemus.* » Ici se place une observation importante. Sa Sainteté, Léon XIII, n'accorde pas seulement aux confesseurs le pouvoir de commuer, il leur accorde celui de dispenser purement et simplement; il n'est donc pas nécessaire qu'ils remplacent cette œuvre par une autre, comme cela doit se faire dans le cas de la commutation.

XXXIV. Une seule communion suffit-elle pour satisfaire au précepte de la communion pascale et gagner le Jubilé? Ou faut-il deux communions distinctes? Une décision de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 15 décembre 1841, provoquée par l'Evêque de Québec, se prononce pour la suffisance d'une seule communion. « *Nisi constet ex Bulla indictionis Jubilæi.* » Malgré l'autorité de cette décision, nous pensons que, sans une dispense du Souverain Pontife, deux communions sont absolument nécessaires. Comme nous le disions encore tout à l'heure, une œuvre déjà obligatoire à un autre titre, ne peut servir pour le Jubilé. Or, telle est bien certainement la communion pascale. La jurisprudence des tribunaux romains va, au surplus, nous convaincre qu'il n'y a, sous ce rapport, aucune exception pour la communion.

1. — Le 19 juin 1852, la lettre suivante fut, au nom de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, écrite à l'archevêque de Spolète : « *Delatis huic S. Congregationi Episcoporum et Regularium Amplitudinis tuæ litteris, quas Ssmo D. N., die 29 delapsi Aprilis conscripseras, exposcens dubii solutionem : An scilicet unica tantum confessione et communione satisfieri poterit paschali præcepto et indulgentiam consequi quam in forma Jubilæi Sanctitas Sua Christifidelibus nuper elargita est? Sciendum tibi est ab hac S. Congregatione identidem jam responsum fuisse negative, nisi speciale Apostolicæ*

(1) Non existimo veram illam sententiam, dit-il, en retant cette conséquence.

Sedis intercesserit Indultum, quod pluribus peccatis ordinariis peculiariter concessum est. »

2. — Ce même doute fut soumis à la Sacrée Pénitencerie lors du Jubilé du Concile du Vatican, et, en 1875, lors du Jubilé de l'année sainte, il lui fut soumis simultanément par plusieurs Evêques du monde catholique. Elle y répondit toujours dans le même sens. « Ad lucrandum Jubilæum, porte l'une de ses réponses, requiris confessionem et communionem a confessione annuali et a communione paschali omnino distinctam. »

3. — En 1826, des contestations s'élevèrent à ce sujet dans plusieurs diocèses de France. L'archevêque de Paris s'adressa à la Sacrée Congrégation des Indulgences et demanda si, par une seule communion, on pouvait remplir le devoir pascal et gagner l'indulgence du Jubilé. La Sacrée Congrégation répondit que la communion pascalle et la communion du Jubilé sont deux obligations différentes, qui ne peuvent s'acquitter par la même communion. En 1844, la même Congrégation fut de nouveau interrogée par un ecclésiastique du diocèse de Malines, et sa réponse, que nous avons rapportée ci-dessus (n. XXXII), confirme le principe qu'elle avait proclamé en 1826. Au surplus, l'*Ami du Clergé* a publié dans son dernier n°, les déclarations du Saint-Siège sur le même point concernant le Jubilé actuel, et tout doute est ainsi tranché.

Dans le conflit de ces différents décrets, émanant de la Sacrée Congrégation des Indulgences et qui, au premier abord, paraissent contradictoires, nous n'hésitons point à préférer celui de 1844. Postérieur en date au décret précité de 1841, il a encore sur lui deux autres avantages : il est conforme aux principes généraux sur la matière et en parfait accord avec les réponses de la Sacrée Pénitencerie et de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Mais cette contradiction n'est peut-être qu'apparente. Autrefois soumis à une législation spéciale en ce qui regarde les indulgences, les pays de mission sont probablement encore en possession sur ce point de quelques faveurs particulières. S'il en est ainsi, par son décret de 1841, la Congrégation des Indulgences aurait consacré une spécialité pour l'Amérique ; par ses autres décrets de 1826 et 1844 elle aurait, au contraire, maintenu les principes généraux pour les autres contrées. (A suivre).

CONSULTATIONS

DE LA RÉVOCATION DES CURÉS.

Un de nos abonnés nous demande d'exposer les principes canoniques relatifs à la révocation des curés : nous traiterions de grand cœur ce sujet, si le travail n'avait pas été fait précédemment avec des développements que notre cadre restreint ne saurait comporter. Nous nous contentons, par conséquent, d'indiquer à notre honorable correspondant le *Traité complet des curés amovibles*, qui a paru dans la seconde série des *Analecta*, page 1609 et suivantes, où

la thèse se trouve exposée et démontrée tout au long. Pour donner une idée de la valeur de ce travail, il suffira de rappeler que S. E. le cardinal Brossais Saint-Marc, archevêque de Rennes, recommanda hautement, il y a quelques années, cette même dissertation des *Analecta* sur les curés amovibles dans une lettre qu'il publia, en réponse à une circulaire de M. Jules Simon, alors ministre des cultes. Une telle recommandation prouve, en outre, que la thèse soutenue dans les *Analecta* au sujet de la révocation des curés est puisée aux plus pures sources de la science canonique. Et, en effet, les diverses hypothèses y sont envisagées et décidées d'après les arrêts souverains du Saint-Siège, protecteur suprême de tous les droits légitimes.

Un curé résidant dans une paroisse, et ayant, de par son évêque une commission de Vice-curé dans une autre paroisse dans laquelle réside un vieux curé qui ne peut plus guère exercer les fonctions curiales, lesquelles sont faites par le curé de la paroisse voisine, c'est-à-dire le Vice-curé, on demande si le Vice-curé est obligé 1° d'appliquer le plus tôt possible les messes pour l'autre paroisse (le vieux curé est tenu à l'application quand il peut célébrer, s'il ne peut, c'est le Vice-curé qui y est tenu d'après la décision de l'évêque), quand il est obligé à défaut du curé vieux de faire l'application ; 2° le vieux curé ne célébrant pas ordinairement en hiver, seulement en été, le Vice-curé peut-il renvoyer les messes *pro populo* qui tombent en semaine pendant l'hiver, peut-il, dis-je, les renvoyer pour les dire les dimanches d'été, où il bine par autorisation dans l'une et l'autre église, puisque, quand le vieux curé célèbre, il est exempt. En d'autres termes plus clairs :

Il s'agit d'un curé d'une paroisse et Vice-curé d'une autre paroisse où il y a un curé vieux qui touche le traitement avec obligation d'en donner quelque chose et de célébrer pour la paroisse quand il est valide. C'est le Vice-curé qui fait tout le reste, et il célèbre pour la paroisse quand le vieux curé ne peut ; ce qui lui arrive en hiver. Or le Vice-curé peut-il renvoyer les messes de paroisse qui tombent en hiver pendant la semaine aux dimanches d'été où le vieux curé célèbre et où par conséquent le Vice-curé est déchargé de son obligation ?

R. — Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de répondre à ces questions. Le principe général est que chacune des paroisses a droit à la messe *pro populo*, les dimanches et fêtes même supprimées. Si l'ancien curé est en état de dire sa messe, il doit l'appliquer pour sa paroisse. Les jours où il ne peut pas la dire, en hiver par exemple, le prêtre suppléant et autorisé à biner, est tenu d'appliquer ces deux messes pour les deux paroisses, c'est-à-dire la première messe pour la paroisse dont il est le recteur, et la seconde pour la paroisse qu'il est chargé de desservir. Il suit de là qu'il n'y a aucune raison de renvoyer les messes de l'hiver aux dimanches d'été, car l'autorisation de biner permet de remplir l'obligation qui concerne l'une et l'autre paroisse.

En ce qui concerne les messes qui tombent en semaine pendant l'hiver, au jour par conséquent où le vice-curé ne peut biner, la seule solution pratique serait que le vieux curé demandât un indult au Saint-Siège par l'intermédiaire de son Evêque. En effet, les saints saints canons exigent que la messe *pro populo* soit dite au jour fixé par la loi, il n'est pas permis de renvoyer l'application au dimanche d'été. On pourrait aussi faire appliquer ces messes par un vicaire de quelque paroisse voisine, ou par

leurs prêtres libres. Il n'est pas nécessaire en pareil cas que la messe soit dite dans la paroisse même

Q. — Il y a environ deux ans, j'ai fait ériger dans mon église, pour les jeunes filles de ma paroisse, une congrégation de la sainte Vierge, dite Association d'enfants de Marie, dont le siège, d'après le décret d'érection, est la chapelle dédiée à la Mère de Dieu dans l'église paroissiale.

Mais pour différentes raisons, je préfère tenir les réunions et faire les admissions dans la chapelle d'une communauté religieuse, située près de mon presbytère.

Or, précisément, dans cette dernière chapelle, existe depuis longues années, pour les jeunes orphelines et pensionnaires élevées dans cette communauté, une Association d'enfants de Marie, exactement de même nature que la nôtre.

e là, quelques-uns de mes confrères élèvent des doutes sur la régularité de mon œuvre; et ils prétendent se fonder sur ces deux raisons:

• Premièrement, disent-ils, puisqu'on exige à Rome pour l'affiliation à la Prima primaria, la désignation expresse de l'église ou chapelle où l'Association est érigée, c'est donc que la réunion, ou du moins les admissions et réceptions doivent avoir lieu dans cette église ou chapelle et non pas ailleurs.

• Deuxièmement, en vertu du droit canonique, deux associations de même nature ne peuvent pas exister dans la même église ou chapelle; ce qui pourtant est votre cas, ou peu s'en faut.

« Par conséquent, ajoutent-ils, toutes vos admissions sont nulles, et vos associées ne gagnent pas les indulgences! »

R. — A notre avis, les admissions et les réunions doivent se faire dans l'église paroissiale. Les décrets du Saint-Siège s'opposent à ce que les confréries soient installées dans les chapelles des communautés religieuses. Ces communautés ont une existence à part, qui les met en dehors de l'activité paroissiale. Qu'on y établisse des associations pour les pensionnaires de la maison, c'est là une institution utile et pieuse, mais qui n'a aucun rapport avec l'association paroissiale, laquelle est destinée au commun des fidèles. Notre avis est par conséquent que le digne curé laisse son association d'Enfants de Marie dans la chapelle dédiée à la Sainte Vierge dans l'église paroissiale.

Q. — Aux messes des morts *in die obitus* et *in die anniversarii*, la rubrique du missel romain ne prescrit qu'une seule oraison.

Aux messes des morts quotidiennes, la rubrique prescrit trois oraisons.

Je demande combien il faut dire d'oraisons pour les services solennels qu'il est d'usage de célébrer dans nos paroisses soit quelque temps après le décès, soit dans le courant de l'année qui suit le décès? Les services doivent-ils être assimilés aux messes quotidiennes et doit-on alors dire trois oraisons comme on le fait aux messes basses?

Dans notre diocèse, certains prêtres ne disent qu'une oraison dans ces sortes de services, certains autres en disent trois, quelle est la règle à suivre?

R. — Il faut suivre strictement les rubriques du missel, qui ne comportent qu'une seule oraison pour des services solennels. Ces services ne peuvent être assimilés aux messes quotidiennes à l'égard desquelles la rubrique prêtait trois oraisons.

Q. — La paroisse A. a été distraite de celle de B. il y a 27 ans. A. possédait une chapelle de dévotion; plusieurs habitants avaient fait des dons pour cette chapelle; on a

même retrouvé des notes, signées par les donateurs qui détaillent les objets; plusieurs de ces dons datent d'avant la grande révolution; on dit même qu'il y a des fondations pour la chapelle; mais tous les titres et les renseignements sont entre les mains de la fabrique de B., qui ne veut pas les communiquer et nous répond de faire valoir nos droits en produisant les preuves et les titres.

De plus, un curé de B. avant la révolution avait laissé ses avoirs pour fonder le traitement d'un vicaire chargé de donner des leçons de français et de latin aux enfants de toute la paroisse; une grande partie de cet argent, sauvé et retrouvé après la révolution, a été capitalisée par la fabrique jusqu'à concurrence de 7 à 8 mille francs et fut affecté pour la rente à payer la pension d'un vicaire. Depuis la séparation de A., la fabrique de B. possède capital et revenu et ne veut rien donner à A. Avons-nous quelque droit? quels sont-ils et comment les faire sortir?

R. — La première question à vider est de s'assurer si Mgr l'évêque prit quelques dispositions à l'époque du démembrement effectué il y a maintenant 27 ans. L'équité exige que le patrimoine de l'ancienne église soit partagé entre cette église et la nouvelle paroisse qui en est démembrée. A plus forte raison, faut-il réserver à la nouvelle paroisse les donations faites anciennement à son profit. Vraisemblablement, les procès anciens et modernes de la visite pastorale mentionnent les fondations dont parle notre correspondant. C'est donc à l'évêché qu'il faut s'adresser d'abord pour se renseigner sur la question.

Les décrets généraux des papes Urbain VIII et Innocent XII prescrivent de conserver dans la sacristie des églises le tableau des fondations dont elles sont chargées. Si cette sage disposition était observée, on ne serait pas réduit aux conjectures au sujet des fondations en question.

L'évêché a assurément le droit et le pouvoir d'obliger la fabrique à produire les titres. Au surplus, le recours au Saint-Siège demeure constamment facultatif. Lorsque la Sacrée Congrégation reçoit une plainte de ce genre, le premier acte de la procédure est d'écrire à Mgr l'évêque, pour demander, avec son avis, la copie légale des titres concernant les fondations.

VARIÉTÉS

COMME QUOI L'ON NE PEUT SE FAIRE PRÊTRE
COMME ON SE FAIT AVOCAT OU MAÇON

L'abbé Martin n'était pas ce qu'on appelle un mauvais prêtre, non; autrement les bonnes langues de sa paroisse, qui n'aimaient pas à chômer, en auraient ébruité quelque chose. Au contraire, elles ne chantaient que les louanges de leur curé. A la bonne heure, disaient-elles, en voilà un comme tous devraient être, pas fanatique, pas bigot, faisant tranquillement son métier et laissant chacun faire le sien, sans fourrer son nez dans les affaires qui ne le regardent pas. Il dit régulièrement sa messe, débite tous les dimanches son sermon, fait le catéchisme aux enfants, baptise, marie et enterre, comme doit le faire un honnête homme qui est payé pour cela; mais, une fois hors de son église: bonsoir, mes petits agneaux!... Il laisse tout le monde en paix, et ne demande qu'une chose: c'est

qu'on le laisse tranquille, entre son bon feu, sa bonne vieille gouvernante et sa non moins bonne vieille bouteille de vin. Aussi, monsieur le maire (chose rare), n'est-il jamais en bisbille avec lui, l'instituteur vante sa tolérance, les cabaretiers le saluent bien bas, les commères interrompent leurs cancans pour lui sourire, et la jeunesse l'exalte en dansant. Quel dommage pour la religion qu'il y en ait si peu comme lui !

Voilà ce que disaient de l'abbé Martin ses paroissiens affectionnés, et comme ils ne disaient rien de plus, c'est-à-dire n'ajoutaient pas à ces louanges équivoques d'autres éloges moins édifiants, j'en conclus que l'abbé Martin n'était pas ce qu'on appelle un mauvais prêtre.

Prêtre, comment l'était-il devenu ? Mais à peu près de la même façon qu'on devient maçon, charpentier, forgeron, couvreur, employé, marchand. Je dis à peu près, parce que l'état de prêtre lui avait été donné par ses parents, tout comme un autre état, pour le faire vivre ; mais pour le faire vivre autrement que par la plupart des autres états, c'est-à-dire sans trop peiner.

Car telle était la haute idée que se faisait le père Martin de l'état ecclésiastique.

— Nous en ferons un prêtre, ma femme, disait-il. Après l'état de propriétaire ou de rentier, il n'y a pas un métier qui vaille celui-là. Une fois ses études finies, et ça ne dure pas longtemps, on a pour toute sa vie son lit fait. J'ai bien souvent regretté de n'y avoir pas pensé plus tôt pour moi-même.

— C'est fort aimable pour moi, ce que vous dites-là, répartit la femme.

— Bah ! reprit-il, nous n'en sommes plus à nous conter des fadeurs. Oui, je le répète, c'est un bel état, et qui m'aurait fort convenu. Mais il est trop tard pour y songer, et c'est notre fils qui profitera de mes sueurs et de mes réflexions.

C'est sous cette inspiration que Martin fils — qui, en fait de vocation sacerdotale, ne voyait pas plus haut que Martin père — fut mis au séminaire.

Pour son début dans la carrière, il fut attaché comme chapelain à je ne sais quel château. Là, nulle responsabilité. Il n'avait tous les jours que sa messe à dire, et pouvait vivre de sa messe — en se restreignant.

Mais était-ce pour se restreindre qu'on lui avait fait endosser la soutane ?

Une place de vicaire de village devint vacante ; il la sollicita et l'obtint.

La responsabilité commençait pour lui : des âmes lui étaient confiées. Il lui fallait catéchiser, prêcher, confesser. Il catéchisa, prêcha, confessa ; mais la responsabilité, il n'y pensa que peu ou point.

Il y avait deux ans qu'il était vicaire, et il n'était pas très content. Le traitement d'un vicaire est mince, et le casuel, au village, est bien moins gros encore que le traitement. Mais ce qui était considérable, c'était l'ennui de certaines privations.

Un curé de campagne, à la bonne heure ! Son traitement est tout autre, et son casuel aussi. Sans parler des présents qu'on peut lui faire

quand il est bien vu de ses paroissiens. En droit, la dîme est supprimée ; mais, en fait, à la campagne, combien de bonnes âmes se feraient, sans doute, un plaisir de la payer sous mille formes variées : jambons, saucisses, boudins, gâteaux, fromages, œufs, fruits et autres douceurs, au pasteur qui saurait se faire aimer.

Et qui empêcherait l'abbé Martin de se faire aimer tout comme un autre, s'il avait une bonne cure, dans un gros et riche village, ainsi que plusieurs de ses amis ? Il ne fallait qu'une occasion, et la prendre par les cheveux.

L'occasion se présenta, elle fut saisie, et l'abbé Martin devint curé d'un gros et riche village, et sut se faire aimer de ses paroissiens, comme nous l'avons vu.

Il avait les joues rebondies et le ventre rondlet, et il donnait tous les jours un souvenir reconnaissant à la prévoyance de son père, qui lui avait choisi un si commode état, quand, après vingt ans de ministère, la maladie et puis la mort vinrent mettre un terme à ses actions de grâces.

Il se rendait au tribunal où saint Pierre devait le juger, lorsqu'il aperçut un assez bon nombre de ses anciennes ouailles, qui, arrêtées devant une immense porte fermée, geignaient, pleuraient, se lamentaient, en attendant qu'on vint la leur ouvrir.

— Je ne me trompe pas, dit l'abbé : voilà mes vieux paroissiens, Jean, Joseph, Gilles, Germain, François, Madelon, Christine et vingt autres, que j'ai tour à tour mis en terre avec un passe-port pour le paradis, arrêtés devant la porte, malgré mon *laissez-passer*, et occupés, bien sûr, à faire leur purgatoire. C'étaient pourtant de bien braves gens, il me semble, et il faut que je dise un petit mot en leur faveur au bon Dieu. Mais, qu'est-ce donc que ces sacs qu'ils ont tous sur le dos, et quel est cet écriteau cloué au-dessous de la porte, et qu'ils regardent d'un air si désolé ?

Par un mouvement d'habitude terrestre, il cherchait ses béquilles pour mieux voir, quand un ange, qui faisait l'office d'huissier à la porte du divin tribunal, lui cria :

— Entrez, entrez, monsieur l'abbé. Saint Pierre vous attend et il est pressé.

— Oui, en effet, dit saint Pierre ; il faut que j'aille tout à l'hure ouvrir la porte du paradis à de bonnes âmes qui, dans un moment, auront achevé leur temps de purgatoire. Mais j'aurai vite fini avec vous.

— Oui, grâce à Dieu, bienheureux saint Pierre, dit l'abbé Martin, mon fardeau n'est pas très-lourd, et vous pouvez m'examiner sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sans craindre de me trouver en défaut.

— Je le reconnais, dit saint Pierre : votre conduite en tant qu'homme privé, n'a pas été répréhensible. Mais vous aviez des devoirs d'état.

— Que j'ai remplis, grand saint Pierre, et exactement, je puis le dire : en homme qui, vivant de l'autel, voulait gagner le pain qu'il mangeait.

— Vous le croyez ainsi ? reprit saint Pierre.

— J'en suis sûr, répondit l'abbé. Ainsi, pour commencer, mon bréviaire...

— Oui, vous l'avez récité régulièrement.

— Ma messe.....

— Vous l'avez dite tous les jours.

— Les dimanches...

— Vous avez célébré les offices et prêché : c'est inscrit.

— Le catéchisme...

— Vous l'avez fait.

— Et l'administration des sacrements : baptême, pénitence, eucharistie, mariage, extrême-onction, l'ai-je jamais négligée quand les circonstances l'exigeaient ?

— Non, dit saint Pierre, non, sans doute. Mais l'exactitude toute seule ne suffit pas plus pour faire le bon prêtre, que la discipline toute seule pour faire le bon soldat. Au bon soldat, il faut la bravoure, et au bon prêtre, il faut le zèle.

— Le zèle ?... fit le curé Martin, comme s'il eût demandé : Qu'est-ce que cela ?

— Oui, le zèle, monsieur le curé, répartit saint Pierre ; oui, le zèle. Le zèle, par lequel se manifeste la charité, qui doit être et qui est l'âme du prêtre de Jésus-Christ. Vous sauriez parfaitement ce que j'entends par zèle, si, avant de vous enrôler dans la milice sacrée, vous aviez pris la peine de vous enquérir des conditions nécessaires pour en porter dignement l'habit ; si, après l'avoir revêtu, vous eussiez regardé autour de vous, dans les rangs de ce clergé auquel vous aviez l'honneur d'appartenir, et dont la vie n'est pas du tout la vie facile que vous avez cherchée ; mais une vie de prière, d'étude, de travail, d'abnégation et de dévouement. Après avoir invoqué Dieu pour connaître sa vocation, continuer de l'implorer pour obtenir la grâce d'y rester fidèle ; s'appliquer sans cesse à mieux comprendre tout l'étendue de ses devoirs, afin de les mieux remplir ; travailler à leur accomplissement, sans se rebuter des défaillances et des révoltes de la nature ; n'avoir qu'une chose à cœur : le salut des âmes, et pour assurer ce souverain bien, ne fût-ce qu'à un seul et au plus petit de ses frères, être prêt à tout sacrifier, même sa vie, voilà ce que fait le ministre du Dieu de charité. Mais vous qui, en choisissant la soutane, avez voulu vous mettre dans un habit commode, vous avez manqué de zèle, parce que vous manquiez de charité.

Disant cela, il se dirigeait vers la porte du tribunal.

— Eh ! fit-il, Jean, Joseph, Gilles, Germain, Christine, Madelon et les autres ; vous tous, qui êtes là à attendre le moment de votre délivrance, venez avec vos paquets : voici votre ancien curé qui vient vous en décharger.

Jean, Joseph, François, Germain, Gilles, Madelon, Christine et les autres ne se le firent pas répéter. Ils accoururent avec une ardeur qu'on n'aurait pu soupçonner chez des gens si abattus, et, sans trop de cérémonie, se débarrassant de leurs sacs, ils en chargèrent l'abbé Martin.

— Tenez, monsieur le curé, dit Germain, en lui en mettant un sur les bras qui devait peser lourd ; ceci, ce sont tous les péchés que je n'aurais

certainement pas commis, si je vous avais vu prendre votre caractère de prêtre plus au sérieux. Mais vous sembliez traiter si légèrement l'affaire de notre salut, que, ma foi, je l'ai traitée trop légèrement aussi. Pourvu que je sois honnête homme, me disais-je, que je ne tue ni ne vole, ni ne fasse ceci ou cela, que les commandements de Dieu et de l'Eglise défendent expressément, je puis aller tout rondement mon petit bonhomme de chemin, et arriver en paradis aussi bien que monsieur le curé, qui sait mieux que moi ce qu'il faut faire, et ne se gêne pas trop non plus. Et ainsi, grâce à votre exemple et à mon beau raisonnement, j'ai amassé toutes ces misères, sous lesquelles je ploie ici depuis plus de quinze ans déjà. Heureusement qu'enfin vous voici !

Et Germain, déchargé de son fardeau, poussa un grand soupir de soulagement et s'étira, comme un homme tout heureux de rentrer en pleine possession de lui-même.

— A mon tour, dit François, en mettant un gros sac sur les bras de l'abbé Martin : voici des fautes que vous m'auriez épargnées, monsieur le curé, si, au lieu d'apprendre par cœur dans des livres des sermons pris au hasard, vous aviez composé les vôtres tout exprès pour vos paroissiens. C'est cela qu'il aurait fallu faire, afin d'approprier vos conseils à nos véritables besoins. Mais vous nous débitiez, en un langage dont nous n'entendions pas les termes, des discours sur des sujets auxquels ni moi ni les autres ne comprenions rien. Aussi, pendant vos sermons, les uns bâillaient, les autres tousaient, d'autres dormaient, et moi, j'allais promener, jusqu'à ce que vous eussiez fini. Bien certainement, j'avais tort, puisque le bon Dieu m'a puni : mais la cause première de mes péchés est venue de vous, et je vous restitue votre bien.

— C'est bien vrai ça, dit Christine, et après dix ans que je suis ici à me morfondre par votre faute, il n'est que juste que vous me débarrassiez également de ce sac, monsieur le curé. Je regrette seulement qu'il soit si lourd. Mais aussi pourquoi ne nous avoir pas fait comprendre, à moi et à celles qui étaient dans mon cas, que chercher à plaire à plusieurs quand on ne peut en aimer qu'un, c'est à peu près la même chose que si l'on volait cet un et si l'on tentait de tuer ces plusieurs.

— Et puisqu'on parle de tuer, n'auriez-vous pas dû, dit Madelon, nous faire mieux comprendre que les blessures faites avec la langue, sont parfois bien plus meurtrières que les blessures faites avec la main ? Je n'aurais pas rempli de mes médisances le sac que voici, monsieur le curé.

— Et nous expliquer, dit l'épicier Jean, que mélanger à nos denrées, pour en augmenter le volume et le poids, des substances nuisibles, ce n'était pas seulement voler l'argent de ses pratiques, mais les tuer petit à petit. Je ne me croyais qu'un peu voleur, comme beaucoup de gens de ma profession, et j'étais de plus un empoisonneur. Prenez donc ce sac, monsieur le curé ; c'est à vous qu'il revient de droit.

— Et celui-ci, dit une femme, pour m'avoir

fait perdre l'habitude de la fréquentation de l'Eglise, où j'allais journallement de bon matin du temps de votre prédécesseur, qui plus exact que vous, monsieur le curé, disait sa messe à l'heure fixée. Mais obliger une mère de famille, qui a son ménage, son mari et ses enfants à soigner, à faire le pied de grue pendant une demi-heure ou plus, devant la porte fermée de l'église, en attendant qu'il vous convint de sortir de vos draps, cela ne pouvait nous aller, à moi et aux autres ménagères, et nous sommes restées chez nous. Le pis est que nous avons fini par perdre le goût de l'église, celui de remplir exactement les devoirs de notre état.

— Et moi aussi, dit un homme, je l'ai perdu le goût de l'église, et toujours par votre faute, monsieur le curé. Avant que, pour mon malheur, vous ne fussiez venu vous installer chez nous, j'étais (tous ici peuvent le dire) fort assidu aux offices, où m'attirait surtout, je le confesse, la pompe des solennités. Ce n'était pas là, sans doute, une dévotion bien méritoire ; mais elle servait pourtant à entretenir en moi les sentiments religieux et à m'éloigner des mauvais plaisirs. Ah ! la sainte Eglise l'a bien compris, combien il est nécessaire de parler aussi aux sens ! et votre prédécesseur, monsieur le curé, le comprenait comme la sainte Eglise. Aussi fallait-il voir comme, en tout temps, notre petite chapelle était propre et soignée ! Toujours sur l'autel une nappe bien blanche et des chandeliers bien brillants. Et les jours de fête, comme c'était beau ! On se serait cru en paradis, tant les surplis blancs comme la neige, les linges d'autel, les ornements, les grands chandeliers d'étain soigneusement récurés, les fleurs, les cierges, l'ostensoir d'argent brillaient d'un éclat joyeux ! Aussi, quelle foule à l'église ! et comme on aimait à donner pour la faire belle ! Mais quand vous fûtes venu, quel changement ! Rien que le strict nécessaire, et encore !.... De la poussière partout, des linges malpropres, une nappe si sale à la table de communion qu'on avait peur d'en approcher ses lèvres ; d'affreux lumignons de cire jaune grésillant sur deux chandeliers boiteux, voilà pour les jours ordinaires. Aux grandes fêtes, peu de chose de plus. Les cierges offerts par les fidèles, au lieu de brûler joyeusement, restaient sans emploi au fond d'une armoire ; les beaux ornements qu'une âme charitable avait donnés pour rehausser l'éclat des solennités, les mites les rongeaient dans la sacristie ; au lieu des nuages d'encens qu'on voyait monter autrefois devant le Saint-Sacrement, et dont on respirait la bonne odeur avec une sorte de pieuse ivresse, on ne voyait, on ne sentait plus rien : vous sembliez avoir peur d'en brûler un grain en l'honneur du bon Dieu. Aussi votre triste église s'est bientôt trouvée déserte, au grand profit des cabarets. Sans doute, j'ai été coupable de tant les fréquenter au mépris de mes devoirs. Mais qui m'y a poussé, si ce n'est vous ? Débarrassez-moi donc, monsieur le curé, de cet énorme paquet, qui me gêne horriblement.

— Et du mien, dit une femme, pour ne nous avoir pas bien enseigné nos devoirs envers nos maris.

— Du mien aussi, dit son mari, pour ne nous avoir pas mieux instruits de nos devoirs envers nos femmes.

— Et du mien également, dit une mère de famille, pour ne nous avoir pas fait comprendre de quelle manière les parents chrétiens doivent élever les enfants.

— Et de celui-ci, dit un domestique, pour ne pas m'avoir appris jusqu'à quel point je devais à mon maître respect, fidélité, dévouement.

— De celui-ci aussi, dit le maître, pour m'avoir laissé ignorer que je devais traiter mon serviteur avec bonté et justice, comme l'enfant de la maison.

— A vous revient également, dit un autre, ce sac plein de murmures, que vous auriez pu changer en actions de grâces, si, pendant ma longue maladie, vous aviez eu, monsieur le curé, la charité de me visiter quelquefois, et de me rappeler combien les souffrances sont bonnes, quand on les unit à celles du Dieu crucifié.

— Et le mien, dit encore un autre ; car, si j'ai mal parlé des prêtres, c'est parce que je m'imaginai — bien à tort, je l'ai reconnu — qu'ils vous ressemblaient tous, monsieur le curé, et jouaient tous une comédie ; car j'appelais une comédie de comparer du haut de la chaire le pauvre à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, quand vous en étiez descendu, de ne plus montrer d'égards que pour le riche. Lorsqu'à cause de ma pauvreté, je vous voyais vous détourner de moi, que pouvais-je penser de vous ? Que vous ne croyiez pas ce que vous disiez, ou que vous aviez bien peu de respect pour Jésus-Christ.

— Et celui-ci encore, dit un dernier, prenez-le, monsieur le curé, ce sac, gros de mes négligences et de mes désordres, gros des souffrances et des lamentations de ma femme et de mes enfants, gros des scandales que j'ai donnés. Mais à qui la première faute ? Quand — le pain manquant au logis, faute d'ouvrage, — j'allais chercher l'oubli au cabaret, avez-vous, par une bonne parole, par un secours momentané, tenté de me rendre le courage ? M'avez-vous rappelé dans le bon chemin ? Non. Si la brebis égarée ne s'est pas perdue tout à fait, c'est à la miséricorde de Dieu qu'elle le doit, car vous n'avez pas été un bon pasteur.

Sous tous ces sacs, plus gros les uns que les autres, qui pleuvaient sur lui comme grêle, l'abbé Martin suait à grosses gouttes et sentait ses jambes flageoler. Au dernier qu'on lui jeta sur les épaules, ses genoux plièrent, il tomba et ne put se relever.

— Enfin, mes amis, dit saint Pierre, s'adressant aux patients délivrés, voilà votre temps de pénitence fini. Que ceux qui veulent entrer au paradis me suivent.

Et, escorté de la troupe joyeuse, qui semblait maintenant avoir des ailes, il se dirigea, tenant en main sa grosse clef, vers la porte du paradis. Le curé Martin la vit s'ouvrir et se refermer derrière eux.

Accablé sous le poids de ses sacs, dont il ne pouvait se débarrasser, il se traîna comme il put sur ses genoux et sur ses mains, et après un trajet qui lui parut bien long, bien long, il arriva

enfin, haletant et exténué, à la bienheureuse porte.

Il frappa.

Saint Pierre entr'ouvrit le guichet.

— Eh ! quoi, c'est vous, dit-il. Vous n'avez donc pas lu l'écríteau ?

— Quel écríteau ? allait demander le curé Martin.

Mais le guichet s'était refermé.

Alors il se souvint, le pauvre homme, de cette espèce d'affiche que, quelques instants auparavant, ses paroissiens regardaient d'un air si désolé.

Avec bien des efforts, il parvint à lever un peu la tête, et sur la porte du paradis, il lut, en grandes lettres, l'inscription suivante :

ON N'ENTRE PAS ICI AVEC DES FARDEAUX.

Le malheureux curé, poussant un cri, tomba la face contre terre et y resta étendu, hors d'état de faire le moindre mouvement.

— Hélas ! gémit-il, étouffant sous les sacs, si de charitables âmes, plus zélées pour mon salut que je ne l'ai été pour celui de mes ouailles, ne me délivrent par leurs prières de ces affreux paquets-là, j'en ai pour mon éternité (1).

JURISPRUDENCE

Q. — Un legs de 2000 francs est fait en 1874 à la fabrique de X. Celle-ci demande aux héritiers le consentement à la délivrance du legs en novembre 1877. Un décret de novembre 1878 autorise l'acceptation de ce legs par la fabrique; la demande de délivrance ou de paiement des sommes dues est faite par le trésorier en décembre 1878, c'est-à-dire, un mois après le décret paru.

A partir de quelle époque, de quel mois courent pour la fabrique les intérêts de ce legs ?

R. — A partir de la première demande en délivrance, c'est-à-dire, à partir de novembre 1877. C'est l'opinion de Vouriot, qui est la bonne. La première demande en délivrance (avant l'autorisation du gouvernement) est pour faire courir les intérêts et pour fournir cette pièce exigée par la loi pour obtenir l'autorisation. La seconde demande en délivrance (après le décret) est pour entrer en possession.

Q. — Un décret de janvier 1869 autorise l'acceptation d'un legs de 1900 francs par la fabrique de X. Celle-ci ne demande le consentement en délivrance aux héritiers qu'en 1877. A partir de quelle époque la fabrique peut-elle réclamer les intérêts de ce legs ?

R. — Notre correspondant ne dit pas si *antérieurement* au décret il y a eu demande en délivrance comme dans le cas précédent. Dans cette hypothèse, la réponse est la même; les intérêts partent de cette première demande en délivrance; si cette première demande n'a pas été faite, et que le gouvernement n'ait pas jugé à propos de l'exiger, comme il le fait toujours, les intérêts ne courent qu'à partir de la demande en délivrance. Ici, ce serait à partir de 1877.

(1) Extrait du spirituel et joyeux volume de M. André Le Pas, *A la porte du Paradis*, (Prix, 2 fr.), auquel ne s'appliqua jamais mieux le mot du fabuliste :

Une morale nue apporte de l'ennui
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Q. — Au legs précédent était jointe pour la fabrique une rente annuelle et perpétuelle de 50 francs pour messes. Ces messes ne sont point acquittées depuis 1877. La fabrique peut-elle réclamer cette rente depuis cette dernière époque ?

R. — Parfaitement, si la demande en délivrance remonte à cette époque, comme pour le legs principal. Nous ferons observer que, pour les legs qui ne dépassent pas 1000 francs, l'acceptation est autorisée par les préfets, sur l'avis préalable des évêques, lorsque ces libéralités ne donnent lieu à aucune réclamation. Ainsi porte un décret impérial du 15 février 1862. L'article 2 du même décret exprime que l'autorisation ne sera accordée qu'après l'approbation provisoire de l'évêque diocésain, s'il y a charge de services religieux. Or, c'est ici le cas. La rente peut donc être réclamée du jour de cette acceptation épiscopale.

Q. — Les héritiers du testateur (cette question et les trois précédentes sont du même correspondant) qui a fait ces legs à la fabrique de X. sont au nombre de dix. Cinq d'entre eux acquittent leur part après la demande en délivrance entre les mains du notaire, détenteur du testament; les cinq autres ne donnent point signe de vie et ne répondent pas à cette demande.

1°. Le notaire, au préjudice de la fabrique, peut-il garder cette somme, ou bien ne doit-il pas la remettre entre les mains du trésorier sur simple reçu de sa part, quoique le legs ne soit pas acquitté en entier ?

2°. Le trésorier a-t-il besoin de l'autorisation préfectorale pour poursuivre devant le tribunal le paiement des sommes dues par les cinq derniers héritiers ?

3°. A qui incombent les frais de ces poursuites ?

4°. Quelles sont les pièces à fournir pour agir judiciairement ?

R. — 1°. Nous ne voyons pas pourquoi le notaire ne verserait pas la partie de la somme qu'il a reçue. Le non-acquittement de la somme due par les héritiers récalcitrants ne justifierait en aucune façon la conduite de l'agent ministériel.

2°. Oui, il faut que le conseil de préfecture autorise les poursuites; mais il ne peut les refuser.

3°. Les frais des poursuites incombent à ceux qui perdent le procès; dans le cas présent, aux héritiers rebelles.

4°. La demande en autorisation de plaider doit être appuyée de toutes les pièces justificatives signées et présentées par le trésorier. L'autorisation paraîtrait n'être pas nécessaire pour réclamer un objet mobilier de peu de valeur et lorsqu'il s'agit de poursuites pour dettes certaines et surtout non contestées, par exemple, pour recouvrement de droits casuels ou de rentes dont les titres sont reconnus. Les poursuites telles que sommation, commandement par ministère d'huissier, saisie-exécution, et celles faites en vertu d'un titre exécutoire, lorsque le débiteur n'a d'autre motif de ne pas payer, que sa négligence ou son mauvais vouloir (et il nous semble que c'est ici le cas), peuvent être exercées sans autorisation (Dieulin, Roy, tit. III, chap. II, § 2.)

Q. — Qui doit payer les impositions des portes et fenêtres du presbytère ? Et à qui s'adresser en cas de litige ?

R. — L'impôt des portes et fenêtres est à la

charge, non du propriétaire, mais du locataire. Ainsi, ce n'est point à la fabrique ni à la commune propriétaire du presbytère, mais au curé, à payer l'impôt.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

LA BASSE-COUR.

Je désire, dans cet article et les suivants, instruire ceux qui désirent élever des poules ou d'autres volailles. Je m'acquitterai de cette tâche soit en décrivant les procédés les moins coûteux, pour établir les constructions, soit en faisant connaître les diverses races, leurs qualités particulières, les moyens de les nourrir à peu de frais, etc.

Les volailles présentent cette particularité, qu'elles ont une grande importance dans la consommation, en même temps qu'elles forment un des ornements les plus gais, les plus vivants des habitations. Avec elles, le mouvement, la vie sont venus animer la cour naguère déserte; l'œuf que l'on va chercher dans le poulailler est si frais, la poule qui l'a pondu est si privée et vient si gentiment prendre, aux marches de la porte, la mie de pain que lui offre le maître de logis; le coq est si beau, si majestueux au milieu de son petit domaine qu'on est heureux de le voir jouir en paix de sa royauté. Tous ces plaisirs, si simples et si purs, ne peuvent manquer de nous attirer; et, une fois qu'on les a goûtés, on en devient presque épris.

1° *Logement des volailles.* — Tout d'abord je laisse la parole à un de nos anciens maîtres (1); je serais heureux de vous faire souvent profiter de ses enseignements, car si nous avons inventé bien des théories, examiné bien des faits, et surtout beaucoup disserté; nos pères avaient un bon sens pratique, une expérience que nous ne connaissons plus. Voici donc ce que nous dit ce vrai savant : « Selon l'ordonnance des antiques, nos poulaillers auront leurs principales vues tournées vers l'Orient d'Hyver, afin que la poulaille soit échauffée du soleil à son lever. Et si nous voulons du tout suivre leurs avis, joindrons les poulailles au four, cuisine. Ce conseil n'est reçu, pour plusieurs inconvénients que la poulaille apporte à la maison, la salissant de sa fiente et l'importunant par sa crierie : pour laquelle cause, les logeons-nous tant loin qu'il est possible de l'habitation des hommes; en lieu toutefois le plus chaud qu'y pourrions choisir.

« Aucune sujétion n'est requise touchant la figure et capacité des poulaillers, étant en la liberté d'un chacun de les disposer à son plaisir, pourveu qu'ils n'excèdent pas en petitesse, de huit ou neuf pieds de quarrure dans ocune et peu moins de hauteur sera la

« raisonnable capacité d'un chacun poulailler; « lesquels, pour le meilleur, on voulera par le « dessus; attendu que la poulaille sera plus « chaudement en hyver et plus freschement en « esté, et moins importunée de souris, belettes, « fouines et austres bestes, sous les vouës que « sous les planchers ou simples couvertures. »

Ces conseils étant excellents nous allons les mettre en pratique autant que faire se pourra :

1° Si vous pouvez choisir l'emplacement, qu'il soit donc chaud l'hiver et par l'exposition et par les ouvertures ménagées à l'Orient et par l'épaisseur des murs. Chez le cultivateur les volailles logent d'ordinaire avec le bétail; l'écurie est chaude même en hiver; c'est pourquoi, il a moins à s'occuper de la disposition du local; mais pour nous, c'est tout différent, il y a là, une question presque de vie ou de mort pour la basse-cour.

2° D'ordinaire votre poulailler ne peut être vouûté; mais veillez à ce que le plancher supérieur soit en parfait état et que vous puissiez l'hiver le couvrir de paille, de bois, etc., afin de garantir du froid autant que possible votre volaille. Quelques auteurs vous recommanderont même l'emploi d'un calorifère; mais nos modestes ressources ne nous permettent pas ce luxe.

3° Que le sol du poulailler soit plus élevé que celui de la cour; c'est là l'essentiel, peu importera alors qu'il soit briqueté ou pavé; il serait même de terre pétrie et ensuite damée qu'il serait dans de bonnes conditions.

4° Les murs seront crépis proprement à chaux et à sable : on ne laissera aucune retraite aux animaux nuisibles, ni aux insectes. Il n'y aura pour luxe qu'une grande propreté.

5° Les ouvertures seront à l'Orient d'hiver : « Que le soleil du matin, dit Prudent le Choy-« selat, puisse donner le bonjour aux poules « qui se délectent fort du soleil matinal. » Si, en effet, les poules se couchent tôt, au risque même de se nuire, elles se lèveront tôt; le moindre rayon de soleil les réjouit à leur lever et elles « s'y délectent. »

6° Un des côtés de l'intérieur du poulailler contiendra un juchoir qui sera composé de bois équarris et non ronds, afin que les volailles puissent s'y reposer avec moins de fatigue et plus de solidité, et ne soient pas exposées à des contractions de muscles nuisibles à leur santé et à leur développement.

7° Les nids se placeront contre le mur au joignant du juchoir et à la même hauteur, afin que les poules puissent y entrer commodément sans effort et sans être obligées de voler. Sans cela, on devra employer souvent la contrainte pour les y faire entrer; et parfois, en volant, elles casseront les œufs qui se trouvent dans l'intérieur des nids. Il y aura un nombre plus que suffisant de nids, afin que les volailles puissent choisir à leur gré.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON

(1)-Olivier de Serres, seigneur du Pradel. Célèbre agronome français, né en 1539 et mort en 1619. Son ouvrage le plus remarquable est intitulé : *Théâtre de l'Agriculture*.

EXCELLENT PLACEMENT

ACTIONS ET OBLIGATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

ÉMISES A 500 FRANCS

ACTIONS

Elles ont été émises en 1876, à l'effet de transformer en *Société générale de Librairie catholique* la librairie VICTOR PALMÉ, éditeur des *Bollandistes*.

Cette transformation eut lieu avec les bénédictions du souverain pontife Pie IX, sous le patronage public de vingt-deux évêques et avec le concours de toutes les classes de la société.

Et ce concours fut si spontané, si empressé, qu'un de nos évêques en témoignait ainsi son admiration : « Au lendemain des plus grands désastres qu'ait jamais subis une nation, il faut qu'on sache qu'un jeune éditeur fit appel tout seul aux catholiques français et belges, et que deux mille lui répondirent en lui envoyant deux millions pour fonder un grand institut catholique destiné à exercer une salutaire influence sur la France et sur le monde. »

Les **Actions** ont donc servi à créer la *Société générale de Librairie catholique*.

Il y a deux coupons à détacher par an : le **1^{er} Juin** et le **1^{er} Décembre**. Le dernier exercice a produit 9 % de dividende, selon le compte-rendu de la dernière Assemblée générale des Actionnaires, expédié franco à toute personne qui en fait la demande.

OBLIGATIONS

Elles ont été émises en 1878, dans ce triple but : 1^o amortir 1,000 **Actions**; 2^o acquérir un terrain; 3^o y construire un bâtiment destiné à réunir tous les services de la Société, actuellement disséminés dans six locaux différents.

Le terrain est acquis, le bâtiment en construction : le tout, 76, rue des Saints-Pères.

« J'ai l'honneur de vous dire, » écrivait à ce sujet à M. Victor Palmé l'évêque de Saint-Claude, « que si les années et les infirmités qui les accompagnent ne me retenaient pas dans ma résidence, je me ferais un devoir empressé d'aller vous porter, avec mes encouragements, mes bénédictions pour l'acquisition et la construction décidées afin de donner plus de facilités et plus de développement à votre louable entreprise et d'accroître vos premiers succès... »

Les **Obligations** ont servi de leur côté à compléter, à couronner l'œuvre de la Société, en lui permettant d'avoir un immeuble à elle, d'être chez elle, comme les grandes maisons universitaires Hachette, etc.

Il y a aussi deux coupons à détacher par an : le **1^{er} Février** et le **1^{er} Août**.

Chaque coupon est de **12 fr. 50**, net d'impôt.

ÉCHÉANCES DES COUPONS

1^{er} Février — 1^{er} Juin — 1^{er} Août — 1^{er} Décembre

Ainsi toute personne qui possède des **Actions** et des **Obligations** de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE, a quatre échéances par an pour toucher ses revenus.

Le tout dans la **même maison**, consacré à la **même bonne œuvre**, et pouvant se faire au moyen de la **même lettre** ou de la **même visite**.

Pour toucher ces coupons (**Actions** ou **Obligations**), il suffit de les envoyer par lettre, si l'on n'a pas occasion de les faire présenter à la caisse de la Société : le montant en est expédié en mandats-poste et billets de banque dans les trois jours. On peut aussi envoyer ces coupons comme espèces, quand on a quelque paiement à faire à Paris.

Par suite de décès, mutations, etc., nous avons toujours quelques-unes de ces **Actions** ou **Obligations** à remplacer. Nous les cédon au prix d'émission : soit 500 francs :

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique, 150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	— 250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	— 400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	— 180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

DIGESTIONS ARTIFICIELLES
VIN
BI-DIGESTIF DE
CHASSAING
A LA
PEPSINE ET A LA DIASTASE
Agents naturels et indispensables de la
DIGESTION
12 ans de succès
contre les
DIGESTIONS DIFFICILES
OU INCOMPLÈTES,
MAUX D'ESTOMAC,
DYSPEPSIES, GASTRALGIES,
PERTE DE L'APPÉTIT, DES FORCES,
AMAIGRISSEMENT, CONSUMPTION,
CONVALESCENCES LENTES,
VOMISSEMENTS...
Paris, 6, Avenue Victoria, 6, Paris
Se trouve dans les principales pharmacies.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à 46,000 Actions

DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE DU

TÉLÉGRAPHE DE PARIS A NEW-YORK

Société anonyme au capital de 42 millions de francs
divisée en 84,000 actions de 500 francs chacune
Constituée définitivement le 27 mars 1879

Statuts chez M^r Dufour, notaire à Paris

Siège social à Paris

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président, M. Pouyer-Quertier, G. O. *, ancien ministre des finances, sénateur.

MM. le Vice-Amiral Bosse, G. O. *

E.-J. De Brugière, négociant de New-York.

Le général Z. C. Deas, de New-York.

Lecœur Charles, propriétaire.

De Circourt *, ancien conseiller d'Etat.

Remy de Courcelles, courtier de commerce.

Comte d'Hespey, ancien sénateur.

De Lambertye, Maître de forges.

Comte de Vallon, ancien député.

Un groupe représenté par la Société Financière de Paris, et faisant partie des souscripteurs des 84,000 actions, met ces 46,000 titres à la disposition du public au prix de 542 fr. 50 c.

50 fr. en souscrivant ;

87 fr. 50 à la répartition ;

125 fr. le 1^{er} juillet 1879 ;

125 fr. le 1^{er} octobre 1879 ;

125 fr. le 1^{er} janvier 1880.

Les souscripteurs auront, à toute époque, à partir de la répartition, la faculté d'anticiper la totalité des versements ultérieurs : ceux qui useront de cette faculté, recevront un titre définitif au porteur.

L'admission à la cote officielle sera demandée.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE LE MARDI 15 AVRIL 1879

A PARIS, à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 72, rue de la Victoire ; à la SOCIÉTÉ DE DEPOTS ET DE COMPTES COURANTS, 2, place de l'Opéra ; à la SOCIÉTÉ DE L'UNION GÉNÉRALE, 9, rue d'Antin, et boulevard Saint Germain, 209 ; et aux succursales de l'UNION GÉNÉRALE : A LYON, 16, rue de Lyon ; à SAINT-ETIENNE, 6, pl. de l'Hôtel-de-Ville ; à MARSEILLE, 18, rue Montgrand ; et à LILLE, 17, rue de Poëlle.

On peut souscrire dès à présent par correspondance. Accompagner les lettres du montant du 1^{er} versement.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 100 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

SOMMAIRE DU N° 25. — PRÉDICATION : *Deuxième dimanche après Pâques* : 1° Sujet tiré de l'Épître, 2° Sujet tiré de l'Évangile, 3° Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Devoirs du prêtre envers soi-même. — LE JUBILÉ ACTUEL : Privilèges. — CONSULTATIONS : De la simonie dans la collation d'un bénéfice (consultation latine); — Un curé qui fait dire par un confrère des messes *fondées* est-il tenu de lui donner intégralement la rétribution y affectée? — Quelle messe il faut chanter lorsque l'adoration perpétuelle tombe le mercredi des cendres? — Quelle est l'autorité de la loi du 18 Germinal an X? — Si l'on peut soutenir que les astres sont habités? — FAITS APOLOGÉTIQUES : A quoi servent les couvents? — L'impuissance de nos ennemis. — Communards et Prêtres. — La puissance d'une génuflexion. — Le prêtre jugé par le maréchal prussien de Moltke. — VARIÉTÉS : La cloche du bonheur. — JURISPRUDENCE : Si les communes doivent fournir un jardin au curé? — Qui doit payer les réparations des murs du jardin d'un presbytère ou celle du presbytère lui-même occasionnées par un ouragan? — Un maire peut-il s'opposer à ce que les enfants de chœur assistent aux offices pendant la classe? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La basse-cour.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or}. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

CORRESPONDANCE

L'époque des premières communions va recommencer; je voudrais avoir quelque chose de très-complet sur cette matière : préparation, discours, allocutions, exhortations, etc. Les nombreux ouvrages que je possède là-dessus ne sont pas assez substantiels pour un prêtre, et pour les enfants, pour les parents ils me paraissent mal conçus et peu solides. Avez-vous quelque chose de bien à me présenter, à me conseiller?

Réponse. — Nous ignorons s'il existe réellement quelque ouvrage spécialement composé à l'usage des prêtres en vue des premières communions; dans tous les cas, nous n'en connaissons aucun qui ait pris place et conquis faveur parmi les autres. Nous vous conseillerons donc tout simplement de feuilleter la collection de l'*Enseignement catholique* (27 volumes in-8°, compactes, années 1851 à 1878). Si vous ne l'aviez vous-même, un de vos confrères des environs la possède certainement, car elle est très-répandue et très-recherchée (1). C'est là que vous trouverez le *substantiel* après lequel vous courez. A côté du substantiel, elle vous pré-

sentera la *variété*, car autant de fois le sujet revient, autant d'auteurs nouveaux, chacun avec sa forme, son fonds, sa richesse. Dans un prochain numéro, nous vous indiquerons les volumes où ils figurent.

Pour les enfants, pour les parents, faites choix de la *Première Communion*, par M^{me} Léon Gautier. Le principal mérite de ce livre c'est d'être vraiment chrétien et vraiment enfant. Une lettre de Mgr Mermillod félicite l'auteur de ne pas avoir conseillé une préparation de *serre chaude* : tout est dans ce mot. L'enfant ainsi préparé ne donnera pas des signes extraordinaires d'une passagère ferveur; arbuste plein de sève, il n'étonnera pas les regards par des fleurs prématurées et éphémères, mais ses fortes racines s'étendront et lui assureront une longue vie.

L'auteur, dans sa Préface, adressée aux mères de famille, les prémunit contre le découragement et contre le désir de trouver dans leurs enfants les sentiments héroïques que nous offre la vie des saints : la pureté de cœur, la lutte journalière contre les défauts de l'enfance, voilà ce qui suffit; et la mère, pour obtenir que son enfant dirige vers Dieu tous les ressorts de son être, aimera d'abord ce Dieu davantage. « Aimez beaucoup Celui que vous voulez faire aimer, et la révéberation de l'amour divin échauffera le cœur de vos enfants. »

Plusieurs entretiens offrent, sous forme de dialogues, les plus religieux conseils d'une

1. Le prix est de 200 fr. pour les 27 vol., avec réduction pour les paiements au comptant, ou seulement 5 fr. par mois pour l'acquisition avec délais,

mère. Elle passe en revue la journée de l'enfant, relève ses moindres actes à la hauteur qui doit en faire des actes méritoires, et ne laisse aucune place à ce vague dont il ne reste rien qu'une pieuse rêverie. Le caractère bien tranché de ce travail est le côté *toujours pratique*, aucune de ces belles théories mises à la portée de l'enfance. Ici, c'est une excellente forme de méditation dans les termes que les enfants comprennent; là, un examen de conscience, court, simple et prudent; plusieurs portraits bien frappés, que l'on représente comme des miroirs où les enfants peuvent reconnaître leurs tendances et leur défaut dominant; quelques pages utiles sur la dévotion à la Sainte Vierge: dévotion qui ne doit pas se borner à l'érection d'un petit autel avec fleurs et lumières, mais se traduire par l'imitation des vertus de Marie.

Tous les sujets pratiques sont touchés dans ce livre excellent, et l'auteur les a entremêlés d'histoires simples, propres à persuader l'enfant plutôt qu'à surexalter son imagination. On trouve, à la fin, un règlement de vie, se composant réellement des actes d'un enfant; puis de belles prières pour le temps de la première communion, prières inspirées surtout des Livres Saints, du Rituel Romain, et non de cette poésie religieuse qui soulève l'âme et la fait rêver du ciel, mais ne prépare pas des femmes fortes et de solides chrétiens.

Au reste, en fait de vrai juge, citons le témoignage de Mgr Mermillod, auquel nous venons de faire allusion. S. G. écrit à l'auteur :

« ... Vous avez eu l'heureuse inspiration de venir en aide à tant de mères inquiètes : vous avez écrit un livre qui me paraît un des guides les meilleurs et les plus sûrs pour les mois qui précèdent ce grand jour de la vie. Le clergé vous saura gré d'avoir trouvé le secret d'unir à une doctrine vraiment théologique les délicates intentions de l'âme d'un enfant. Vous connaissez ses besoins, vous discernez ses faiblesses et ses aspirations, et vous le faites monter de clarté en clarté... Vos pages toujours substantielles et élevées reproduisent les enseignements de la foi dans un style transparent, gracieux et attirant; l'enfant lira votre livre avec joie, et la mère y puisera des leçons utiles. C'est le privilège de saint François de Sales que vous avez conquis, d'être lumineuse pour tous dans l'exposition d'une saine doctrine, à travers les grâces simples d'un style aimable. Je ne m'étonne pas qu'aux monastères de la Visitation on ait apprécié votre volume; la nouvelle édition, que vous livrez à la publicité, aura plus de succès encore. Le luxe typographique, les charmantes vignettes, les prières qui se ressentent de l'accent doctrinal des âges de foi, tout contribue à faire de votre volume l'apôtre des jeunes cœurs, qui rediront au jour de leur première communion les célestes paroles de saint François de Sales : « Comme je suis heureux, le bon Dieu et ma mère m'aiment bien ! »

Après l'ouvrage de M^{me} Léon Gautier, nous vous recommandons expressément les *Modèles d'une bonne première Communion*, par le R. P. Huguet. C'est l'exemple joint au précepte, et tout le monde sait avec quel art, avec quel à-propos l'éminent religieux excelle à coordonner des sujets de ce genre. Ici le mérite du R. P. Huguet, l'attrait de son livre, c'est d'avoir choisi ses modèles partout : dans la vie des saints anciens, dans la vie des saints modernes, et surtout parmi les hommes du monde nos contemporains.

Sept éditions consécutives, en prouvant le bon accueil qu'il a rencontré, disent assez haut le bien qu'il a fait et celui qu'il est destiné à faire : prêtres, enfants, parents, lisez les *Modèles du bonne première Communion*.

Voulez-vous faire un cadeau de première communion ? Donnez vos préférences au volume de M^{me} Léon Gautier. Imprimé sous le gracieux format in-32, il porte à chaque page des encadrements spéciaux analogues à ceux des trois petits volumes de l'*Ecrin du Moyen-Age* (Livre de ceux qui souffrent, Choix de Prières, Prières à la Vierge), et, proportions gardées, de *Notre-Dame de Lourdes* et *Christophe Colomb*, édition artistique et monumentale : genre propre à la maison Victor Palmé, et auquel concourent les plus célèbres artistes français et étrangers en résidence à Paris. En voici les divers prix :

Edition de luxe avec encadrements Giacomelli et Ciappori, et une gravure à l'eau-forte : broché, 4 fr. ; Cartonnage toile riche, tranches rouges ou dorées, plats ornés d'un calice doré. 6 fr. ; reliure chagrin plein, tranches dorées, 10 fr. ; reliure riche maroquin plein, tranches dorées, 20 fr.

Aux femmes françaises. — Appel à la prière !

Jamais, peut-être, il ne fut aussi nécessaire de prier qu'à l'époque troublée où nous vivons. Jamais, en effet, on ne vit un plus grand oubli de Dieu, un plus profond mépris de ses lois et de celles de son Eglise. Jamais, par conséquent, il ne devint plus urgent de conjurer par la prière les dangers qui menacent la France.

C'est cette vive intuition de nos misères sociales qui a inspiré à une femme de cœur l'idée de faire un appel à toutes les femmes chrétiennes de France et de leur donner un suprême rendez-vous, en ces jours d'expiation, au pied de la Croix.

Elle a compris que le plus sûr moyen d'éviter la colère de Dieu était d'imiter l'exemple des saintes femmes de l'Evangile et de suivre pas à pas son fils dans les stations qui la conduisent au Calvaire.

Elle a composé, pour ce pieux exercice et pour chaque station en particulier, une série de prières qu'elle a réunies en une petite brochure et qu'elle offre aujourd'hui aux Femmes chrétiennes. Rien n'est plus attendrissant que ces supplications en faveur de la patrie en danger. Nous avons la ferme confiance que ces supplications, répétées sur tous les points de la France et partout où il y a une mère chrétienne, fléchiront le courroux du ciel et sauveront encore une fois notre malheureux pays.

A la suite des quatorze stations que comprend l'exercice du Chemin de la Croix et comme appendice de cet exercice, se trouvent réunies diverses prières pour le temps d'épreuve; notamment la traduction en notre idiome du *Vexilla Regis*, du *Stabat Mater*, du *Salve Regina*, une prière à la Sainte-Vierge protectrice de la France, des oraisons de saint Augustin, de saint Chantal, de saint Alphonse de Liguori, de Bossuet, de Madame Elisabeth de France, de la mère Marie de la Miséricorde, de saint Ephrem et de Dom Guéranger.

L'*Appel à la Prière* est revêtu de l'approbation de Mgr l'évêque d'Amiens; nous ne saurions assez en recommander la propagation.

Le prix en est très-minime : 25 centimes l'exemplaire; par la poste et le cent, franco, 20 francs.

Victor PALME, éditeur, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.

PRÉDICATION

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

Sujet tiré de l'Épître.

Vobis reliquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.

(Pet., II, 21, 25.)

C'est un fait qu'on connaît l'arbre à ses fruits : *ex fructibus eorum cognoscelis eos.* (S. Matth. VII, 2.) Le chrétien enté sur Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul, doit porter de bons fruits. Le bon exemple est particulièrement le fruit qu'il doit offrir à la société des fidèles qui le regarde.

Il n'y a point d'homme dans le monde qui, par la loi de la charité, ne doive au prochain le bon exemple. N'oublions pas cette grande maxime de saint Paul : *unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum ad ædificationem.* Puisqu'il en est ainsi, rappelons : 1° l'obligation du bon exemple, 2° les fruits du bon exemple, 3° en quoi nous devons donner le bon exemple.

1° *Obligation du bon exemple.* — L'homme ne vit pas seulement pour lui, il se doit encore à la société dont il fait partie. Or, devant vivre pour autrui, ce doit surtout être par nos œuvres et par nos bons exemples. Parmi les motifs qui doivent nous porter à donner le bon exemple, le premier est que nous sommes membres de l'Eglise de Jésus-Christ. Honneur et grâce insigne qui nous imposent deux devoirs essentiels à remplir envers elle : le premier, de ne pas le déshonorer par une vie de scandale; le second, de contribuer à sa gloire. Or, en donnant le bon exemple, nous accomplirons efficacement ces deux obligations. En effet, le bon exemple montre que l'Eglise est sainte, puisque ses membres marchent dans la voie de la perfection; que les vérités enseignées par elle sont crues, puisque ses membres sont animés d'un esprit de foi ferme et inébranlable; que les vertus qu'elle impose sont praticables, puisque ses fidèles donnent l'exemple de celles qui paraissent les plus difficiles. Enfin, le bon exemple encourage les justes, maintient dans le devoir les inconstants et ramène au bercail les brebis égarées. L'obligation du bon exemple nous est aussi imposée par le prochain. Comme membre de la communion des saints, nous lui devons de l'aider à opérer son salut : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccl. XVII, 12.) *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona.* (Matth. V, 16.) Le bon exemple attire l'attention, porte à l'imitation, entraîne, domine même la raison; ses conséquences sont incalculables et pour le présent et pour l'avenir. Outre la loi commune de charité, qui nous oblige tous à donner le bon exemple, il y a encore des engagements et des devoirs particuliers, selon les rapports où les hommes peuvent être considérés dans la société. Dans l'ordre de la nature, un père doit donner l'exemple à ses enfants; dans l'ordre de la Pro-

vidence, un maître doit édifier ses serviteurs, etc. Enfin, le bon exemple nous est imposé par notre propre intérêt : en portant les autres à la vertu, nous la pratiquons nous-mêmes; en procurant le salut du prochain, nous sommes agréables à Dieu, qui nous accorde ses grâces, et nous participons au bien que font ceux que nous maintenons dans la voie du salut.

II. *Fruits du bon exemple.* — Il procure la gloire de Dieu, car Dieu est glorifié de notre fidélité à pratiquer la vertu, du grand nombre d'adorateurs que notre bon exemple aura entraînés au pied de ses autels. Dieu a retiré une gloire infinie de la conversion du monde au christianisme : c'est continuer la conversion des hommes que de donner le bon exemple, car cet apostolat est toujours le plus efficace sur la terre. Il procure le triomphe de la vertu. Il confond le vice : *Vitia ex casu meo suffundo* (Tert.).

Non-seulement le bon exemple confond le vice, il encourage encore la vertu en lui donnant du crédit dans l'opinion; il enhardit les inconstants et les timides; il soutient les faibles et fait rougir les lâches.

III. *En quoi nous devons donner le bon exemple.* En religion, si vous êtes chrétien, vous en devez donner des marques ostensibles : *ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cælis est* (Matth.). Donc soumission à la loi de Dieu, sanctification du dimanche, fréquentation des sacrements, assiduité à la prière à l'exemple des premiers fidèles (*Erant autem perseverantes in doctrina Apostolorum, et communicatione fractionis panis et orationibus* (Act.)), dans les vertus domestiques et civiles. On a dit de l'enfant qu'il imite avant d'apprendre; cela peut également se dire du serviteur et du peuple. Ainsi un des devoirs graves des pères et mères, c'est de donner le bon exemple à leurs enfants et à leurs serviteurs. De même, dans la vie civile, pour les magistrats envers leurs subordonnés, pour les riches à l'égard du pauvre, pour les citoyens les uns envers les autres.

Passages de l'Ecriture Sainte. — *Exemplum sum coram eis.* (Job. XVII-6.)

Adolescentibus exemplum forte relinquam. (Mach. VI-28.)

Vae homini illi per quem scandalum venit. (Matth. XVIII-6.)

Qui facit veritatem venit ad lucem ut manifestentur opera ejus, quia in Deo facta sunt. (Joan. III-21.)

Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci et vos faciatis. (Id. XIII-15.)

Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus. (Rom. XII-17.)

Omnia ad ædificationem fiant. (Cor. XIV-26.)

Exemplum esto fidelium, in verbo et conversatione, in charitate, in fide, in integritate, in gravitate, verbum sanum irreprehensibile. (Tit. II-7.)

Passages des Saint Pères. — *Efficacius est vitæ quam linguæ testimonium.* (S. Cyp.)

Homines malunt exempla quam verba; quia loqui facile est, præstare difficile. (Lact.)

Amplius proficitur exemplo quam præcepto; quoniam nec difficile quod jam factum est æstimetur, et utile quod probatum est. (S. Amb.)

Verbo virtute doceo, opera declara. (S. Hil.)

Validiora sunt exempla quam verba, et plenius opere docetur quam voce. (S. Leo.)

Ita conversetur christianus ut præbeat aliis exemplum et sit ei quasi copia dicendi forma vivendi. (S. Aug.)

Sujet tiré de l'Évangile.

Ego sum pastor bonus. (Joan. x, 11.)

Jésus-Christ s'offre à nous aujourd'hui sous l'aimable figure d'un bon Pasteur. Il réunit en effet tous les caractères du véritable pasteur à l'égard de nos âmes. En effet, le pasteur fidèle d'un troupeau qui lui est cher, prend soin de le conduire dans d'excellents pâturages; il veille sans cesse sur lui pour le préserver des loups ravissants; si une brebis s'égare, il court à sa recherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée et la rapporte sur ses épaules; si elle se blesse, il panse ses plaies avec le plus grand soin; le soir venu, son attention se porte à ce que toutes soient renfermées dans la bergerie. Tous ces traits du bon pasteur conviennent parfaitement à Jésus-Christ. Après avoir déclaré qu'il est le bon Pasteur, il ajoute: Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. L'apôtre saint Jacques fait de ce grand exemple la mesure de la charité ordonnée à tous les chrétiens: Nous connaissons, dit-il, la charité dont Dieu a été animé pour nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; et nous, à son imitation, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. Le Sauveur ajoute: Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Voilà le double bonheur dont jouissent les âmes pieuses: le bonheur d'être connues par Jésus-Christ et le bonheur de le connaître. De même que le bon pasteur connaît les douleurs, les fatigues de ses brebis, Jésus-Christ connaît toutes les peines intimes et les souffrances extérieures de ses fidèles serviteurs. C'est une connaissance de tendresse et de sollicitude qui le porte à prendre soin de chacune de ses brebis. Non-seulement il écarte de nous le démon, mais il nous soutient dans nos faiblesses, nous console dans nos affections, et pour nous empêcher de tomber en défaillance dans la pénible carrière qui nous reste à parcourir, il nous a préparé et nous distribue journellement la nourriture la plus solide, la plus exquise et la plus vivifiante que jamais pasteur ait donnée à son troupeau. Quelle est cette nourriture? c'est son corps adorable, c'est son sang précieux. Quel est le pasteur, remarque à ce sujet saint Jean Chrysostome, qui nourrisse ses brebis de sa propre substance? Ce que nul autre pasteur n'a fait et ne fera jamais, Jésus-Christ l'opère tous les jours en notre faveur. Il se donne lui-même à nous en nourriture. Heureuses les brebis qui sont sous sa conduite, malheureuses

celles qui s'en éloignent: elles sècheront de langueur ou deviendront la proie des loups dévorants.

Sommes-nous du nombre des brebis fidèles que le bon Pasteur se plaît à nourrir de son sang, parce qu'il connaît leurs peines, leurs dangers et leurs besoins? Voici à quel signe on peut les distinguer: Elles connaissent le bon Pasteur. Connaissions-nous véritablement Jésus-Christ? Les brebis fidèles distinguent le son de sa voix: *vocem ejus audiunt!* Elles se réjouissent de l'entendre quand il les appelle l'une après l'autre d'un nom familier: *Proprias oves vocat nominatim.* Elles savent qu'elles lui appartiennent, et ne veulent appartenir qu'à lui. Si un étranger les invitait à le suivre, elles ne se laisseraient pas tromper par son appel menteur: *Alienum autem non sequuntur; sed fugiunt ab eo quia non noverunt vocem alienorum.*

Semblables à ces brebis fidèles, toutes les âmes qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur vrai pasteur n'obéissent qu'à lui seul; c'est à lui qu'elles consacrent toutes les affections de leur cœur, c'est vers lui qu'elles dirigent toutes leurs pensées. Sur cette terre, où les bons sont mêlés aux méchants, le bon pasteur aperçoit à côté des âmes fidèles, des âmes chancelantes qui ne l'aiment qu'à demi; il semble qu'il devrait les abandonner à leur aveuglement. Mais non; plein d'amour pour sa chère brebis qu'il a perdue, il dit: J'irai, je la chercherai et je la trouverai; si éloignée qu'elle soit du bercail, c'est toujours ma brebis: *Alias oves habeo quæ non sunt in hoc ovili.* Il faut que je la ramène: *Illas oportet me adducere.* Aussitôt il part, il ne s'arrête pas un instant pour se reposer; partout il cherche avec anxiété les traces de sa brebis, partout il l'appelle, partout il la demande, tant qu'il n'est pas assez heureux pour la retrouver: *Vadit ad eam quæ perierat donec inveniat eam.*

Voilà sous quels traits saisissants Jésus-Christ a voulu nous représenter sa tendresse pour les pécheurs, son ardent désir de les voir se convertir, les attentions de sa providence pour les empêcher de s'endormir dans l'innocuité.

Passages de l'Écriture Sainte. — *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.* (I Reg., II-35.)

Dabo vobis pastores juxta cor meum. (Jerem., III-15.)

Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit. (Matth., IX-8.)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. Mercenarius autem, et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem et dimittit oves et fugit. (Joan., X-11.)

Passages des Saints Pères. — *Sacerdotis est scire legem Domini, et ad interrogationem respondere de lege.* (S. Hieron.)

Sacerdotes bonorum Ecclesiæ non possessores sunt, sed dispensatores. (S. Aug.)

Sacerdos humilitatem in mente, et dignitatem in honorem sacerdotii servare debet. (S. Greg.)

Ipsi sunt Ecclesiæ decus, in quibus amplius fulget Ecclesia : ipsi janua civitatis æternæ, per quos omnes, qui credunt in Christum, ingrediuntur ad Christum : ipsi janitores, quibus datæ sunt claves regni cœlorum ; ipsi etiam dispensatores regis domus. (S. Prosp.)

CATÉCHÈSES¹

XXII. — DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Ego sum Pastor bonus. (Joan., x, 41.)

« Sous le nom de Pasteurs, on comprend non-seulement les Evêques et les Conducteurs des âmes, mais encore les rois, les magistrats, les parents et les maîtres. » (C. C. Trid.)

Déjà nous avons exposé les devoirs des fidèles envers les pasteurs (1), et des enfants envers les parents (2), nous allons aujourd'hui montrer les devoirs des parents envers leurs enfants. Or, les devoirs des parents envers leurs enfants consistent à les aimer à les nourrir et à les élever ; à veiller sur eux et à les corriger ; à les conseiller, à les édifier et à prier pour eux. De là trois Questions principales dans cette Homélie.

I. *Quel est le premier devoir des parents envers leurs enfants ?* — Le premier devoir des parents envers leurs enfants est de les aimer, de les nourrir et de les élever. D'abord ils doivent les aimer. C'est un sentiment que Dieu a gravé au fond de leur cœur et qu'il a jugé inutile de leur rappeler. Aussi, comme l'a fort bien remarqué saint Augustin, ils ne méritent pas de louanges en le suivant, tant c'est pour eux une chose naturelle et facile. Mais ceux qui ne les aimeraient pas seraient dignes de l'exécration universelle. S'ils pèchent, ce n'est pas ordinairement par défaut, mais par excès d'amour pour leurs enfants. Ils doivent les aimer pour Dieu et selon Dieu ; et quand il les rappelle à lui, consentir à lui en faire le sacrifice et se soumettre à sa volonté, plutôt que de murmurer contre sa Providence. Car c'est pour le ciel et non pour la terre qu'il les a créés. Il ne faut pas que leur amour pour eux dégénère en faiblesse et en molle complaisance, et qu'il les empêche de voir ou de corriger leurs vices. Leur affection doit être égale pour tous, quand même ils ne seraient pas tous également doués. Si, en certains cas, ils sentent une prédilection pour l'un d'eux, il ne leur convient pas de la manifester ; car cette prédilection exciterait la jalousie de ses frères et occasionnerait dans la famille une foule de désordres, comme on le voit par l'histoire de Joseph. Les pères et mères doivent éviter tout ce qui pourrait compromettre la vie de leurs enfants, leur donner tous les soins que réclame leur santé et ne pas cesser d'avoir l'œil ouvert sur eux, pour les préserver de tout accident. Ils sont tenus conjointement de les nourrir et de les vêtir, chacun selon sa condition et ses facultés. C'est une obligation, que leur impose le Droit naturel comme le Droit civil. Mais il ne faut pas

que le soin de leur corps leur fasse oublier le soin de leur âme. S'ils négligeaient de leur procurer et de leur conserver la vie spirituelle, ils pécheraient gravement et mériteraient qu'on leur appliquât ces mots de l'Apôtre : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens et particulièrement de ceux qui appartiennent à sa maison, il a renoncé à la foi et il est devenu pire qu'un infidèle. » (I Tim. v, 8.) En conséquence, ils doivent faire baptiser leurs enfants, aussitôt après leur naissance ; car s'ils venaient à mourir sans être baptisés, ils en seraient responsables devant Dieu. C'est aussi pour eux une obligation sacrée de les élever chrétiennement. Que si par eux-mêmes, ils ne peuvent les élever convenablement, ils doivent les confier à des instituteurs chrétiens et dignes de toute leur confiance. (I C. III, 95. — I S C. III, 462-465.) (1).

II. *Quel est le second devoir des parents envers leurs enfants ?* — Le second devoir des parents envers leurs enfants est de veiller sur eux et de les corriger. Or la vigilance qu'ils doivent à leurs enfants, consiste à les éloigner du mal et à les diriger vers le bien. Pour être efficace il faut qu'elle soit continuelle. « Car c'est pendant le sommeil, » dit l'Evangile, « que l'homme ennemi sème la zizanie dans le champ du père de famille. » (Matth. XIII, 25.) Ils doivent toujours surveiller leur conduite, leurs fréquentations, leurs relations, leurs liaisons et leurs inclinations ; les détourner des sociétés et des compagnies dangereuses ; les prémunir contre la lecture des mauvais livres ; et voir s'ils manquent à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Mais il ne suffit pas qu'ils aient continuellement les yeux ouverts sur eux, il est encore nécessaire qu'ils les corrigent de leurs penchants vicieux. La correction n'est pas moins indispensable que la vigilance ; la vigilance est même inutile sans la correction. Que leur servirait en effet de remarquer les défauts de leurs enfants, s'ils ne songeaient pas à les réprimer ? C'est donc aussi pour eux une obligation rigoureuse de les réprimander quand ils font mal ; et si les réprimandes ne les ramènent pas dans le chemin de la vertu, ils doivent recourir à une correction douce et ferme. Mais il faut que ce soit une correction toute chrétienne, ainsi que le recommande saint Paul. « Elevez, » leur dit-il, « élevez vos enfants dans la discipline et la correction du Seigneur. » (Eph. VI, 4. — I C. III, 95. — I S C., III, 466-467.)

III. *Quel est le troisième devoir des parents envers leurs enfants ?* — Le troisième devoir des parents envers leurs enfants est de les conseiller, de les édifier et de prier pour eux. C'est à eux surtout qu'il appartient de guider leurs enfants dans la bonne voie. Ils sont plus capables que toute autre personne de les éclairer, de les soutenir et de les diriger, parce qu'ils connaissent mieux leur ignorance, leur faiblesse et leur inexpérience. Mais il faut que leurs con-

1. L'Ami du Clergé, n° 4-24. Ibid. — 2. Ibid. n° 13, Catéch. IX — 3. Ibid., n° 10, Catéch. VII.

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 95. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 462-465.

seils et leurs corrections, pour être véritablement efficaces, soient confirmés par leurs bons exemples. Les enfants se forment naturellement sur les modèles qu'ils ont sous les yeux. De là ce proverbe : « Tel Père, tel Fils ! Telle Mère, telle Fille ! » Les parents, qui auront scandalisé leurs enfants, répondront de leurs âmes au Tribunal du Souverain Juge. S'ils pèchent en leur donnant de mauvais exemples, de quel crime ne se rendraient-ils pas coupables, s'ils les portaient directement au mal. « Leur plonger un poignard dans le sein, » dit S. Chrysostome, « serait un moins horrible forfait que de les pervertir. » Enfin les Pères et Mères sont tenus de prier pour leurs enfants, et de demander pour eux à Dieu, non-seulement la santé du corps, mais aussi la santé de l'âme. C'est surtout quand ils les voient s'égarer et tomber dans le péché qu'ils doivent, par d'ardentes supplications, leur obtenir la grâce de rentrer dans la voie du salut. (I C. III, 95. — I S C. III, 468.)

L'ABBÉ REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques, des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré par N. T.-S.-P. le Pape Léon XIII d'une nouvelle lettre très-élogieuse qu'a daigné lui écrire, au nom de Sa Sainteté Son Eminence le cardinal Nina.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE¹

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES

Après Dieu, le premier objet de nos devoirs, c'est nous-mêmes. Plus un homme est grand, plus il se doit de respect. Le prêtre étant le mortel le plus élevé de la terre, nul n'a plus d'obligations que lui envers soi. Sans doute, se respecter ne veut pas dire s'exalter ; mais tout le monde sent que si un acte d'humilité nous convient, un acte de bassesse, fût-il relevé par de saintes intentions, est indigne de nous. Voilà pourquoi le P. Bouhours loue saint François-Xavier d'avoir demandé l'aumône durant sa route, et le blâme d'avoir pansé des chevaux pour épargner de la peine aux palefreniers de l'ambassadeur de Portugal ; considérant le premier de ces sacrifices comme une noblesse évangélique, le second comme un abaissement. Je constate la distinction faite par le P. Bouhours sans oser l'appuyer, laissant à ce bon Père le soin de s'arranger avec saint François-Xavier.

Respectons-nous donc beaucoup, ne dérogeons jamais ; c'est la manière la plus parfaite d'accomplir ce précepte : *Honorificabo ministerium meum* (2) ; c'est surtout la manière la

plus certaine de procurer notre sanctification. L'ordre militaire, la magistrature, tous les grands corps ont une tenue caractéristique, à la fois signe et cause de leurs vertus d'état. Quelle ne sera pas la dignité du clergé, s'il la mesure à sa prééminence sur tous les autres dignitaires de ce monde ! Les égards que le prêtre se doit sont de deux sortes : les uns se rapportent à sa personne ; les autres, à cette extension de lui-même qui s'appelle sa maison. Examinons nos devoirs dans ces deux sphères différentes de notre action, en commençant par la seconde.

I

Celui qui ne sait pas diriger sa maison, nous dit saint Paul, comment serait-il capable de gouverner l'Eglise ? *Qui domui suæ præesse nescit, quomodo Ecclesiæ Dei diligentiam habebit* (1) ? Le presbytère doit donc être le sanctuaire de l'ordre par excellence ; matériellement et moralement, la maison modèle du village ; enfin, comme qui dirait une école de sagesse domestique. Or, pour que l'honneur de notre gestion soit sauvé dans cette modeste administration, il faut en surveiller tout le personnel. Par conséquent, voici trois catégories de personnes que notre sollicitude doit embrasser : nos parents, nos vicaires, nos serviteurs.

Nos parents : quoique Notre-Seigneur nous ait donné l'exemple de quitter sa mère pour mieux évangéliser, cet exemple est un conseil de perfection à l'adresse de quelques-uns, non la règle de tous. Aussi, supposé que vous soyez chargé de la vieillesse de votre père et de votre mère, portez pieusement votre fardeau, et mettez dans l'hospitalité que vous leur donnez, sur le bord de leur tombe, quelque chose des tendresses qu'ils prodiguèrent à votre berceau. Voici, cependant, des limites à vos obséquiosités filiales.

Qu'il soit bien démontré, par votre indépendance à leur égard, que vos parents sont chez vous et que vous n'avez pas l'air d'être chez eux ; de telle sorte que, affranchis de leur domination en tout ce qui concerne votre ministère, vous répondiez à leurs tentatives d'empiétement : *In his quæ patris mei sunt oportet me esse* (2). Il y a des pasteurs dont la mère ou la sœur administrent la bourse, et qui ne font l'aumône qu'avec autorisation préalable : quel ridicule et quel renversement ! Mais, si c'est un désordre de pratiquer la déférence envers les parents contre la charité, à *fortiori* au détriment de la justice. Cependant, ne leur permettons-nous point, quelquefois, de mettre la main, non-seulement sur nos fonds, mais encore sur ceux de la fabrique, des quêtes, des œuvres paroissiales à faire, des honoraires de messe à acquitter ? Ne sommes-nous pas du nombre de ces curés qui spéculent par esprit de népotisme, préparant à leurs héritiers une aisance, fruit de la charge pastorale, qui scandalisera le monde sans leur porter bonheur ! *Male parta, male dilabuntur* (3).

1. I Tim., III, 5.

2. Luc., II, 49.

3. S. Greg. Past.

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 3-21.

2. Rom., II, 13.

Abritez donc la vieillesse de vos parents, pourvu qu'ils n'entravent pas la liberté de votre ministère, surtout qu'ils n'en amoindrissent pas l'autorité. Heureux le pasteur qui a, chrétiennement parlant, des sujets d'orgueil filial ! Mais, quand nos parents vivent sans convenance et parlent de même, quand la chronique du presbytère ne saurait édifier la paroisse, alors, par égard pour notre dignité et pour les âmes, déclinons, si nous le pouvons, les responsabilités de la communauté domestique.

Affectée de ces inconvénients, une châtelaine, devant qui on vantait les vertus de son curé, répondait : « Il est vrai que monsieur le curé est un excellent homme ; mais il a deux grands défauts pour nous : son père et sa mère. » Sans doute, le mot de cette précieuse ne brille point par la délicatesse du cœur, mais il n'est point dépourvu de raison. Ici, mon cher confrère, un petit retour sur ce qui se passe à notre foyer ; et, si l'on y blasphème sans respect pour Dieu et pour nous, si l'on y accapare nos revenus au préjudice des pauvres, si l'on y vit sans pudeur ou sans tempérance, fallût-il faire saigner notre cœur pour remplir notre devoir, c'est le cas de se rappeler ces paroles sévères : *Per calcatum perge patrem* (1).

Mais que dire quand les désordres du presbytère sont moins le fait de nos ascendants que de nos collatéraux ? Il y a des prêtres autour desquels on voit, suivant l'image d'un Père : *Totam nepotum turbam*. Tout leur crédit est employé à établir des neveux et des nièces ; et il semble que le sacerdoce leur ait créé plus de charges envers la famille que n'eût fait le mariage. Qu'arrive-t-il à la vue de ces hôtes nombreux pressés autour de la table curiale ? Que les pauvres deviennent légitimement jaloux : le pasteur a l'air d'être l'homme d'affaires de sa famille, plutôt que le père de tout son troupeau, et celui-ci, blessé dans ses affections intimes, comprend cette boutade, attribuée par les uns au P. Bourdoise, par les autres au P. Bridaine : « Je souhaite à un curé de n'avoir de parents qu'au cimetière ! » Parole dure que nous rappelons pour sa moralité, non pour elle-même, et à genoux, avec les respects de la foi et du cœur, devant la mémoire sacrée des auteurs de nos jours !

Mais, entre tous les inconvénients à redouter, pour votre considération, de la société des parents, il n'en est pas de pire que la cohabitation des sœurs et des nièces. Voilà une jeune personne qui arrive dans votre presbytère pour vous servir de compagne : les yeux sont fixés sur elle. Quel danger si elle manque de simplicité ! Au moment où sa bure sera remplacée par des dentelles et des rubans, où la modeste fille des champs se transformera en demoiselle, et où elle se déclassera par un luxe de mauvais goût, tout l'éclat que gagnera la toilette de la sœur sera perdu pour le prestige et l'influence morale de son frère.

Quel danger, si elle manque de prudence ! Les sœurs et les nièces attirent souvent la société la plus frivole, dans cette demeure pasto-

rale qui devrait conserver toujours quelque chose de la sévérité et du silence des monastères. La sœur deviendra le prétexte, le frère sera le vrai motif de certaines assiduités ; et, quand les chuchotements de l'opinion scandalisée arriveront aux oreilles du maître de la maison, il dira pour son excuse : « Ce n'est pas moi, c'est ma sœur que cela regarde. » Mais l'opinion lui répondra, avec saint Augustin : « Et celles qui sont avec votre sœur sont-elles vos sœurs ? *Quæ cum sorore mea sunt, sorores meæ non sunt.* » Ah ! mes chers confrères, établissons une barrière pour les femmes sur les avenues du presbytère ; mais il est un seuil qu'elles doivent franchir encore moins aisément que celui de notre maison : celui de notre chambre : *Hospitulum tuum, aut raro, aut nunquam mulieres terant* (1).

Enfin, quel danger si cette sœur ou cette nièce manque de moralité ! Le cas n'est point chimérique. Eh ! qui sait si, à votre insu, elle ne sera pas saisie de vertiges impurs, et ne filera pas quelque roman compromettant pour votre honneur, jusques sous le manteau de votre cheminée et de votre tutelle ? O crédule pasteur ! qui veillez sur votre église, sur vos malades, sur vos pauvres, sur toutes les maisons de votre troupeau, savez-vous ce qui se passe dans la vôtre ? *Custos, quid de nocte* (2) ? Il s'y passe des choses capables de vous arracher des larmes de honte et de douleur. Ah ! elle veut se marier, vous dira-t-elle peut-être pour son excuse : dans ce cas, signez lui son dimissoire, expédiez-la par le plus prochain courrier à sa famille, et qu'elle aille soupirer ses élégies de fiancée ailleurs ! *Matrimonia in domo paterna, non in presbyteratu, paranda et perficienda sunt* (3). D'autres fois, elle ne parlera pas de se marier : elle a perdu ses chances ! Oh ! alors surtout, ouvrez votre porte à deux battants, purifiez votre maison et l'imagination publique par de nobles protestations ; heureux si, quand éclatera la flétrissure imprimée à votre foyer, tandis que les modérés diront : « C'est la faute de M. le curé, » les impies n'ajoutent pas : « C'est son œuvre, » et ne tirent pas contre vous une insulte de votre malheur.

(A suivre.)

R.-P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages, Prix. 6 fr.

1. S. Hieron. *Ad Nepot.*

2. Is. xxi, 11.

3. S. Hieron. *Ad Nepot.*

LE JUBILÉ ACTUEL¹

CINQUIÈME ARTICLE.

Chapitre troisième. — Privilèges du Jubilé.

XXXV. Parmi les privilèges du Jubilé, il en est un, qui est conféré immédiatement aux fidèles, le droit ou la liberté de choisir leur confesseur; les autres, quoique accordés en vue des fidèles et dans leur intérêt, ne leur sont point attribués directement; les confesseurs s'en trouvent investis. Ce chapitre sera donc divisé naturellement en deux articles. Le premier, que nous subdiviserons en plusieurs paragraphes, sera consacré aux privilèges, immédiatement conférés aux confesseurs; dans le second, nous parlerons du privilège directement accordé aux fidèles.

ARTICLE PREMIER.

Privilèges accordés immédiatement aux voyageurs.

XXXVI. Les lettres apostoliques du 15 février dernier contiennent en faveur des confesseurs les cinq privilèges, dont suit l'énumération : 1° le privilège de commuer les œuvres prescrites; 2° celui de proroger le temps du Jubilé; 3° celui d'absoudre des censures et des cas réservés; 4° celui de commuer les vœux; 5° enfin, celui de dispenser de l'irrégularité. Chacun de ces privilèges aura son paragraphe particulier. Commençons par quelques observations préliminaires, dont la gravité ne fera doute pour aucun de nos lecteurs.

XXXVII. Les facultés extraordinaires des confesseurs ne leur sont accordées que comme moyen de faciliter aux pénitents l'obtention de la grâce du Jubilé. « Pontifex non intendit, écrit en ce sens Suarez, concedere facultatem nisi in ordine ad indulgentiam obtinendam, atque pro his, qui Jubilæum lucrantur; ergo, quando absolutio datur ante consummatum tempus et ante perfectas alias actiones requisitas, saltem est necessaria intentio obtinendi Jubilæum, et quod homo sit quasi in via in prædictam finem. » Benoît XIV a admis ce principe, et, disent les *Mélanges théologiques*, il en a formulé la conséquence dans ses bulles *Convocatis* et *Inter præteritos* : « Intelligant (confessarii) hujusmodi facultatibus peculiaribus a Nobis, ut supra, pro hoc anno sancto sibi concessis uti non posse, nisi cum is poenitentibus, qui præsens ejusdem anni sancti Jubilæum consequi sincere et serio volunt, atque ex hoc animo ipsum lucrandi et reliqua opera ad id lucrandum necessaria adimplendi ad confessionem apud ipsos peragendam accedant. » Si le pénitent n'a pas l'intention de poser toutes les œuvres prescrites, il ne peut donc profiter des avantages du Jubilé.

XXXVIII. Mais ici se présente une question : le pénitent, qui avait l'intention dont parle Benoît XIV, et a profité des facultés extraordi-

naires concédées aux confesseurs (1), est-il obligé, sous peine de péché, et de quel péché, de remplir ensuite les œuvres prescrites pour le Jubilé? Sur le premier point, l'opinion presque unanime des auteurs se prononce pour l'existence de l'obligation. Cette obligation découle d'un pacte implicite entre le Souverain Pontife et le pénitent : « Dico, licet non probetur pactum explicitum, c'est Suarez qui parle de la sorte, sufficeret probari implicitum, quasi intrinsece, et ex natura rei in tali actione, seu ministerio, ut recte et fideliter fiat, me videtur dubium quin hæc sit præsumpta intentio Pontificis talem facultatem concedentis, ut ratio facta probat. » On ne peut, en effet, nier, ajouterons-nous avec notre auteur, qu'il n'intervienne un pacte de ce genre, puisque le Souverain Pontife n'accorde cette grâce qu'à une condition : qu'on accomplisse les œuvres prescrites. Par là même qu'on profite des faveurs du Jubilé, on s'engage à satisfaire aux conditions sous lesquelles elles ont été offertes. Au surplus, Benoît XIV, parlant non point comme docteur privé, nous apprend ce que nous devons penser du sentiment de Suarez. Dans sa bulle *Benedictus Deus*, il le juge ainsi : « Propter id ipsum a peccati reatu immunes censerent vix possunt. » Ces paroles n'en sont-elles pas une consécration suffisante, consécration qui nous manifeste clairement en cette matière la volonté des Souverains Pontifes?

XXXIX. On ne peut donc révoquer en doute la culpabilité du pénitent qui, après avoir usé des privilèges du Jubilé, néglige de remplir les œuvres prescrites. Recherchons maintenant quelle serait, dans l'hypothèse, la qualité de son péché. Il existe, avons-nous dit, un pacte implicite entre le Souverain Pontife et le pénitent : une véritable obligation pèse, dès lors, sur ce dernier de faire les œuvres prescrites. Or, la gravité de cette obligation dépend de la gravité de la matière. Si donc le pénitent enfreint cette obligation en matière grave, il se rend coupable, non seulement d'une faute légère, mais d'un péché mortel. Ainsi raisonnent Suarez, Tira et Collet, et la Constitution *Inter præteritos* de Benoît XIV déclare fondée leur argumentation : « Et quam prædictorum auctorum prior (Giribaldus) a mortali peccato illum eximat, qui, mutato consilio, ea non adimplet : alterius (Tira) tamten sententia quæ... eundem læthalis culpæ reum facit subsistenti rationi fulsa est ex eo scilicet, quod in materia gravi contraveniret intentioni ac menti illius, qui facultates confessariis concessit; quas quidem, ille, tanquam medium ad Jubilæum consequendum est impertitus : poenitens vero, in actu, quo absolutionem a censuris recepit ac favores et gratias per occasionem Jubilæi datas in se admisit, ad reliqua injuncta opera exequenda sese obligavit. »

§. 1. Du privilège de commuer les œuvres prescrites pour le Jubilé.

XL. En déterminant les œuvres du Jubilé et

1. Si le pénitent n'a point besoin des facultés extraordinaires, il n'y a certainement aucune obligation pour lui de faire ces œuvres.

1. Voir l'Ami du Clergé, pages 283, 295, 317, 340.

en assignant l'espace de temps pendant lequel elles doivent être faites, Sa Sainteté Léon XIII a bien prévu qu'un grand nombre de chrétiens seraient dans l'impossibilité ou d'accomplir ces œuvres, ou du moins de les accomplir dans le délai fixé. Sa charité et sa sollicitude pastorale qui s'étend, non-seulement à toute l'Eglise en général, mais encore à chaque fidèle en particulier, n'a pas voulu priver de la grâce du Jubilé les personnes qui se trouvaient dans cette impossibilité : « Regularibus vero personis utriusque sexus, etiam in claustris perpetuo degentibus, necnon aliis quibuscumque tam laicis quam ecclesiasticis, seccularibus, vel regularibus in carcere aut captivitate existentibus, vel aliqua corporis infirmitate, seu alio quocumque impedimento detentis, qui memorata opera vel eorum aliqua præstare nequiverint, ut illa Confessarius ex actu approbatis a locorum Ordinariis in alia pietatis officia commutare, vel in aliud proximum tempus prorogare possit, eaque injungere, quæ ipsi pœnitentes efficere poterunt... pariter concedimus atque indulgemus. »

XLII. Des deux privilèges accordés ici aux confesseurs jubilaires, le second, la *prorogation du Jubilé*, fera l'objet du paragraphe suivant. Nous ne nous occuperons, en conséquence, pour le moment, que du premier, la *commutation des œuvres prescrites*. — 1. Les confesseurs, approuvés par les Ordinaires des lieux, ont seuls le pouvoir de faire cette commutation, et uniquement dans le temps fixé pour le Jubilé (1) — 2. Ils ne peuvent que *commuer*, ils n'ont le droit ni de *dispenser*, ni de *commuer en dispensant*. Or, ainsi que nous l'apprend Benoît XIV, « sola et simplex commutatus subrogationem exigit in materiam majorem, aut saltem æqualem. » Si donc, un confesseur peu expérimenté changeait l'œuvre commuée en une autre moindre, il ne se bornerait plus à commuer, il dispenserait véritablement, ce à quoi il n'est nullement autorisé par l'Indult. — 3. Pour juger de cette égalité, il faut moins considérer la dignité de l'œuvre que son mérite et son rapport avec la fin que se propose le Souverain Pontife. « Ea vero æqualitas, observe avec raison Amort, non debet æstimari ex valore dignitatis, sed ex æqualitate meriti vel ex fine concedentis indulgentiam, quia Pontifex conformiter ad naturam indulgentiarum, censetur requirere studium bonorum operum. » — 4. Il n'est, du reste, point nécessaire que les œuvres subrogées, qui ne sauraient être que des œuvres de surrogation, soient fixées au jour où devaient se faire les œuvres prescrites par le souverain Pontife. — 5. Les confesseurs jubilaires peuvent user de leur droit vis-à-vis de tous les fidèles qu'un empêchement quelconque met dans l'impossibilité de remplir les œuvres, dont ils demandent la commutation : « alio quocumque impedimento detentis. » — 6. L'empêchement doit être tel qu'il rend l'œuvre non-seulement difficile, mais

moralement impossible : « qui memorata opera vel eorum aliqua præstare nequiverint. » Afin de guider les confesseurs, nous indiquerons ici quelques cas où il y aurait ou non lieu à commutation. La plupart des causes qui excusent de l'assistance à la messe aux jours de dimanche, par exemple, une maladie grave, la crainte d'un dommage, etc., fournissent un motif suffisant de commuer les visites d'églises. Mais, à nos yeux, et, par application d'une décision de la Sacrée Pénitencerie de 1875, l'éloignement du lieu saint ne constituerait un véritable empêchement que pour les personnes malades, infirmes ou trop âgées. Le père, dont le travail est nécessaire à la sustentation de sa famille, pourra légitimement obtenir la commutation du jeûne, si en jeûnant, il est dans l'impossibilité de travailler... Nous refuserions, au contraire, la commutation à celui qui ne travaille que pour son plaisir, ou qui peut omettre son travail sans se causer un grand préjudice. La commutation de la communion réclame une véritable impossibilité de s'en acquitter : nous ne l'accorderions que si, par exemple, un malade ne pouvait recevoir la sainte eucharistie sans péril de la vomir. — 7. Malgré les termes généraux des Lettres apostoliques « memorata opera vel eorum aliqua » la confession ne nous paraît point susceptible de commutation. En voici la raison ; c'est que la commutation des œuvres (n. XLII) ne peut se faire en dehors de la confession. A l'égard des visites, on ne peut non plus commuer les prières qui les accompagnent. « Hujusmodi auctoritas, porte à cet égard la constitution *Inter præteritos*... ad visitationes Basilicarum restringitur ac proinde... nec potest nec debet ostendi... ad preces, quæ a Basilicarum visitatione separari possunt. » Notons cependant qu'un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 15 mars 1872, permet de commuer aux sourds-muets les prières prescrites en d'autres œuvres pieuses rendues sensibles.

XLII. En 1865, Pie IX avait, par une concession spéciale, permis aux confesseurs d'user de leur pouvoir de commutation, *extra actum sacramentalis confessionis*. Cette déclaration pontificale contient-elle un principe permanent, applicable à tous les Jubilés ? Nous n'oserions l'affirmer. C'est pourquoi, sauf meilleur avis, nous préférons nous en tenir à la règle posée en sens contraire par Benoît XIV, et que le décret précité de la S. Congrégation des Indulgences du 15 mars 1872 déclare applicable à tout les Jubilés. « Advertant insuper (confessarii) prædictas absolutiones, commutationes, dispensationes non posse a se exerceri *extra actum sacramentalis confessionis*. » Et ailleurs, « Nos vero ad omnem difficultatem tollendam in instructione injunximus, non posse a penitentiariis ulla absolutiones, commutationes ac dispensationes dari *extra actum sacramentalis confessionis* : idque Nobis et congruum esse et materia gravitati, ac ministerii qualitati conveniens visum est, atque præterea omnem controversiæ causam eripit et conforme est *praxi* Pœnitentiariæ nostræ apostolicæ. »

1. Après la clôture du Jubilé, la commutation serait encore possible en faveur des personnes pour lesquelles le Jubilé est légitimement prorogé.

CONSULTATIONS

Q. — *An simonialis nominatio ad beneficium parochiale alcuus vicarii junioris tantum hac ratione quod suus cognatus nuper defunctus in hoc beneficio parochiali multis Ecclesiam et Municipium ditavit donationibus, vel quod vicarius confirmavit has donationes aut promissiones donationum.* In tali collatione (humanum dico) beneficii parochialis Ecclesia, Municipalitas bene valent, optime quiescit Episcopus.

Sed quid de lege canonica... de conditionibus requisitis ad beneficii collationem ?

R. — Respondemus simoniam minime exerceri nisi quando adhibetur prævium pactum explicitum vel implicitum. Atqui in casu de quo agitur non constat de pacto. Defunctus ecclesiam et municipium multis dotavit donationibus, sed minime apparet ipsas donationes factas fuisse sub conditione nempe ut beneficium conferretur cognato defuncti. Cognatus ipse istas equidem donationes confirmavit, verum nullo modo posuit istam conditionem nempe sibi ecclesia parochialis concederetur. Quapropter ea est nostra sententia in ea collatione simoniam nequaquam fuisse commissam. Fundator ipse canonicatus vel alterius beneficii non repellitur a beneficio ipso, dummodo non ponat suam designationem tanquam conditionem electionis beneficii, ita ut ordinarii collatores studi spontaneo concedant et conferant.

Q. — Le prêtre qui confie des intentions de messe à un autre prêtre doit lui remettre l'honoraire tel qu'il l'a reçu et sans pouvoir en garder pour lui une partie, quelque élevé que soit l'honoraire. En est-il de même relativement aux messes fondées ? Un curé peut-il charger son vicaire ou un autre prêtre d'acquitter ces messes en le rétribuant selon le tarif diocésain et conservant pour lui le surplus qui est donné par la fabrique et déterminé par l'évêque. En élevant le tarif des messes fondées au-dessus de celui des messes manuelles, l'évêque a-t-il l'intention de favoriser le curé de la paroisse ou le prêtre, quel qu'il soit, qui célèbre la messe fondée ? Je suppose qu'il n'y a aucune convention entre le curé et son vicaire.

R. — Les questions soulevées par notre honorable correspondant ont été examinées à fond et décidées par la Sacrée Congrégation du Concile.

Mgr l'archevêque de Munich fit la consultation suivante :

Les curés reçoivent des honoraires de messes au-dessus du taux ordinaire. Ne pouvant célébrer eux-mêmes ces messes, ils doivent les remettre à d'autres prêtres. Peuvent-ils leur donner la rétribution d'usage et retenir l'excédant pour eux-mêmes ?

Le 25 juillet 1874, la Sacrée Congrégation du Concile, considérant que les revenus des fondations entrent dans le traitement du curé fixé de concert avec le gouvernement, rendit la décision suivante :

« *Attento quod eleemosynæ missarum de quibus in precibus, pro parte locum tenent congruæ parochialis, licitum esse paracho, si per se satisfacere non possit, eas missas alteri sacerdoti committere, attributa eleemosyna ordinaria loci sive pro missis lectis, sive cantatis.* »

Une décision, diamétralement opposée à la précédente fut rendue le même jour par rapport

au diocèse de Cologne, parce que l'on ne pouvait considérer les curés comme les chapelains titulaires des fondations. Cependant, la Sacrée Congrégation permet aux curés de retenir l'excédant lorsqu'il serait moralement certain que cet excédant, en dehors de la restitution ordinaire, serait spontanément offert par les fidèles en considération du curé lui-même. « *Integram eleemosynam solvendam esse, nisi morali certitudine constet excessum communis eleemosynæ oblatum fuisse intuitui personæ ipsius parochi.* »
Die 25 Julii 1874. »

Q. — 1. Lorsque l'adoration perpétuelle tombe le mercredi des Cendres, quelle messe faut-il chanter, la messe de la fête ou la messe votive du S. Sacrement ?

2. Quelle autorité faut-il accorder à la loi du 18 germinal an X ?

3. Peut-on soutenir que les astres sont habités et que les habitants bénéficient du mystère de la rédemption ?

R. — Nous répondons en peu de mots :

1° La messe du mercredi des Cendres *in Capite jejunii* étant privilégiée au premier chef, on ne doit jamais omettre cette messe, lors même que l'adoration perpétuelle se rencontre le même jour. Il est simplement permis de faire mémoire du Saint-Sacrement, si vraiment l'exposition des Quarante-Heures a lieu en même temps.

2° La loi de 18 Germinal an X, qui renferme les soi-disant articles organiques, n'a par elle-même aucune autorité, parce qu'elle fut rendue par un pouvoir incompétent : le gouvernement civil n'a pas qualité pour légiférer en matière ecclésiastique. Or, la loi du 18 germinal, an X, se rapporte presque entièrement à des points importants de la discipline canonique. Les théologies et les cours de Droit Canon publiés en France ne manquent jamais de rapporter la réclamation diplomatique du cardinal Caprara, légat du Saint-Siège, contre les articles organiques. On pourrait objecter que le Souverain Pontife attendit un an entier pour réclamer, et que sa protestation fut purement diplomatique. Or, il est certain qu'à peine un mois après la publication desdits articles organiques, Pie VII protesta dans l'allocation consistoriale du 24 mai 1802, et cette allocation fut imprimée et publiée à Rome même plusieurs mois avant que le Souverain Pontife assistât au *Te Deum* qui fut célébré dans la basilique patriarcale de Saint-Jean de Latran, le jour de l'Ascension pour remercier Dieu du rétablissement de la religion catholique en France.

Quelques-uns de ces articles sont conformes au droit canonique, et l'Eglise a pu s'y conformer parce qu'elle y a reconnu sa propre législation. Il en est d'autres à l'égard desquels le droit canonique ne renferme pas de prohibition expresse, et l'Eglise encore a pu fermer les yeux. Quant à ceux qui sont notoirement oppressifs de la liberté ecclésiastique, subversifs de la discipline traditionnelle et même schismatiques, l'Eglise les a toujours condamnés et les condamne encore aujourd'hui. Cette improbation se prononça avec une telle énergie que le despotisme napoléonien lui-même, fut con-

traint d'en abandonner les dispositions les plus odieuses.

3^e Nous répondons à la dernière question qu'il n'y a aucune répugnance à soutenir que les astres sont habités, mais il y aurait de la témérité à soutenir que les habitants des astres bénéficient ou ne bénéficient pas de la rédemption. Pour établir, en effet, une thèse sur ce dernier point, il faudrait savoir si ces habitants hypothétiques ont besoin de rédemption. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il ne répugne ni à la raison ni à la foi que les astres soient habités.

FAITS APOLÉGÉTIQUES !

A QUOI SERVENT LES COUVENTS ?

Au moment où les républicains affichent leur dessein de persécuter les congrégations religieuses, il est particulièrement intéressant de noter ce que pensent, au sujet des couvents, certains hommes dont on ne suspectera pas le témoignage. Dernièrement, à l'Université de Cambridge, la conférence d'histoire *exclusivement composée d'anglicans et de gradués de l'Université* qui se destinent au ministère de l'église anglicane, avait à discuter la question de la suppression des monastères en Angleterre. Après trois jours de discussion, la conférence, à la majorité de 88 voix contre 60, a voté la résolution suivante :

« La suppression des monastères par Henri VIII a été un cruel malheur pour le pays, et les circonstances actuelles exigent impérieusement le rétablissement d'institutions analogues parmi nous. »

Ce qui est vrai de l'Angleterre l'est de la France. Mais que pèse l'intérêt du pays en regard des haines religieuses des politiciens, qui trompent le peuple afin de le mieux exploiter ?

* *

L'IMPUISSANCE DE NOS ENNEMIS !

Religieuses hospitalières et surveillantes laïques. — Les journaux politiques racontent qu'une épidémie de petite vérole s'étant déclarée à l'hôpital temporaire (rue de Sèvres, Paris), les surveillantes laïques, craignant la contagion, ont abandonné leur poste, et que les malades ont dû être portés, enveloppés de couvertures, dans d'autres hôpitaux desservis par des religieuses.

Que disent de cela les théophobes du conseil municipal, qui n'aspirent qu'à chasser frères et sœurs de tous les établissements qu'ils dirigent ? Qu'en dira le public, justement inquiet du sort de ses malades que le *laïcisme* systématique des édiles parisiens menace de laisser sans secours ?

* *

COMMUNARDS ET PRÊTRES.

L'auteur des *Convulsions de Paris*, ou l'his-

toire des horreurs commises dans Paris en 1871 par le gouvernement des *Communards*, raconte un fait qui vaut la peine d'être signalé. « Quant aux Généraux, dit-il, ces fameux généraux de la *Commune*, on les chercha parmi les morts, et on les retrouve parmi..... les évadés Il en est un qui eut de l'esprit : ce fut Cluseret. Lorsqu'il vit que la bataille tournait mal et que la victoire, qui, cette fois, ne fut pas aveugle, inclinait vers le droit outragé, il se dit qu'il était temps de se tirer du guépier où il s'était fourré ; il se rendit chez un prêtre et lui demanda l'hospitalité. Le prêtre hésita. — Si vous me chassez, lui dit Cluseret, on me fusillera devant votre porte. — Entrez, lui dit alors l'abbé I... Autrefois les églises servaient de refuge aux criminels ; entrez et soyez sans crainte. » — Cluseret resta un mois dans cet asile, où nul ne s'avisa de venir le chercher. Lorsque, pour lui, l'heure fut venue de gagner un refuge au delà des frontières, il revêtit une soutane et partit sans être inquiété, sous un costume qui, pendant la *Commune*, équivalait à une condamnation à mort. »

* *

LA PUISSANCE D'UNE GÉNUFLEXION.

Dans un petit ouvrage intitulé : *La Genuflexion devant le Saint-Sacrement*, Mgr Gaume raconte ainsi le trait suivant :

Vous connaissez tous Mgr Mermillod, le saint évêque, l'éloquent apôtre. Il m'a raconté qu'étant vicaire administrateur de Genève, il y a bien longtemps, il avait converti une protestante sans s'en douter, rien qu'en faisant convenablement la genuflexion devant le Saint-Sacrement. Il avait l'habitude d'aller tous les soirs faire une dernière visite à l'église pour garnir la lampe du Saint-Sacrement, pour voir si les portes étaient bien fermées et si personne ne restait caché, car on craignait toujours qu'il n'arrivât quelque sacrilège. Et, après cela, il venait au pied de l'autel, y faisait une longue genuflexion et baisait la terre en s'en allant, comme un acte plus profond d'adoration. Or, un soir qu'il se croyait bien seul, il se relevait après ses dévotions, lorsqu'il entend un bruit ; un confessionnal s'ouvre, il en sort une dame, une grande dame, s'il vous plaît ! « Que faites-vous ici à cette heure, Madame ? — Je suis protestante, vous le savez, j'ai suivi votre carême et j'ai entendu les instructions que vous avez faites sur la présence réelle. J'étais convaincue par vos arguments. Un seul doute me restait ; pardonnez-moi de vous l'exprimer : croit-il personnellement à ce qu'il dit ? Et je suis venue : j'ai voulu voir si, dans le secret, vous vous comporteriez envers l'Eucharistie comme quelqu'un qui y croit, décidée à me convertir si je voyais votre conduite conforme à vos enseignements. — Je suis venue ; j'ai vu, je crois, confessez-moi. Aujourd'hui c'est une des plus ferventes catholiques de Genève.

Ainsi une genuflexion devait perdre ou sauver une âme : voyez-en la puissance ! Songez donc, vous aussi, à la force qu'aurait votre exemple. Si tous les chrétiens convaincus fai-

saient bien la génuflexion, beaucoup d'indifférents seraient frappés, saisis et entraînés.

*
*
*

LE PRÊTRE JUGÉ PAR LE MARÉCHAL PRUSSIE DE MOLTKE.

Le maréchal prussien de Moltke raconte, dans une de ses lettres d'Orient, publiées récemment en un volume, l'épisode de la peste de 1837.

On y trouve le passage suivant relatif à un prêtre catholique :

« J'ai fait à l'hôpital français de Péra, faubourg de Constantinople, la connaissance d'un prêtre catholique qui, non-seulement donne aux pestiférés ses secours spirituels, mais aussi les lave et les enterre au besoin.

« Je dois avouer que j'estime le courage de ce brave homme bien au-dessus de n'importe quel brillant fait d'armes. »

VARIÉTÉS

LA CLOCHE DU BONHEUR.

Un bon roi, voyant qu'il allait mourir, fit appeler son héritier et lui dit : « Je vais te laisser ma couronne, reçois avec elle mes avis. La terre n'est pas une demeure heureuse, ni le trône un siège digne d'envie ; les disgrâces entrent dans le monde par tonneaux, et les satisfactions goutte à goutte : sur dix tonneaux, à peine trouverait-on quelques petites gouttes sans mélange d'amertume. »

Le prince était trop jeune pour comprendre la valeur de ces paroles qu'il attribuait au délire de la fièvre. A vingt ans on vit d'illusions, et le monde apparaît à travers un prisme aussi agréable que trompeur.

Son prédécesseur étant mort, le jeune homme occupa le trône, se promettant bien de démentir l'assertion du mourant. « Je ferai voir à mes sujets, disait-il, que leur souverain est l'homme le plus heureux de la terre. Je ne veux pas les tromper, ni me tromper moi-même, cela non ; après tout, j'ai une conscience ; mais chaque fois que j'éprouverai un peu de bonheur sans mélange d'amertume, je le ferai savoir à toute la cour, afin que, de même que je me réjouis en sachant que mes vassaux sont heureux, ainsi ils se réjouissent eux-mêmes du bonheur de leur roi. »

A cette fin, il fit placer sur la plus haute tour de son palais une petite cloche d'argent à laquelle pendait un cordon de soie verte qui, sans solution de continuité, d'ouverture en ouverture, allait jusqu'au chevet de son lit.

Notre jeune souverain se promettait de sonner souvent la cloche du bonheur, persuadé qu'il pourrait le faire souvent sans trahir la voix de la conscience.

Des jours, des semaines, des mois, des années passèrent, et l'heureuse cloche restait muette. Plusieurs fois, il eut dans ses mains la houppe attachée à l'extrémité du cordon de soie verte ;

mais toujours, au moment de le tirer, il se rappelait l'engagement qu'il avait pris avec sa propre conscience, et un scrupule lui faisait lâcher le cordon, renvoyant à une autre occasion meilleure le carillon.... Il attendait en vain, car toujours quelque chagrin, quelque souvenir, quelque crainte troublait son bonheur.

Cependant ses cheveux commençaient à blanchir, ses épaules se courbaient ; les rides sillonnèrent son front, et chaque jour augmentait sa crainte que la mort ne le surprit sans avoir fait entendre le son de la cloche du bonheur.

Enfin arriva l'heure suprême : il était étendu sur son lit de douleur, lorsque arrivèrent à ses oreilles, d'une manière confuse, de sourds murmures et des gémissements lointains.

« Quels sont ces cris plaintifs ? demanda le dolent.

— Sire, lui répondit la reine, ce sont ceux du peuple qui se rend en foule autour du palais... Quand le père est malade, les fils accourent à la maison paternelle.

— Que les portes soient grandes ouvertes, laissez monter mes enfants, je veux leur donner ma dernière bénédiction. »

Tous s'empressèrent de monter, tous voulaient le voir, tous disaient que s'ils pouvaient obtenir la guérison d'un si bon roi au prix des plus grands sacrifices, ils le feraient très-volontiers.

« Vous m'aimez, mes enfants, n'est-ce pas, vous m'aimez ? leur disait le moribond d'une voix défaillante et prête à s'éteindre....

— Oui, oui, répondirent-ils tous en chœur et en poussant des sanglots.

— J'ai été pour vous un roi juste, un père plein de tendresse ? continua-t-il à leur dire.

— Oui, oui, oui, se mirent-ils à crier, en redoublant leurs gémissements et leurs sanglots.

— Alors, grâce à Dieu, j'ai rempli mon devoir, et je meurs heureux, avec l'espérance que notre Père céleste me recevra dans son sein ! » s'écria le bon roi en saisissant la houppe et tirant pour la première fois le cordon vert.

Les échos argentins de la cloche du bonheur retentirent enfin dans les airs, annonçant aux peuples que la plus grande félicité que l'on rencontre en ce monde, c'est celle de vivre aimé et de mourir en s'écriant : « Grâce à Dieu, j'ai rempli mon devoir, je meurs heureux, avec l'espérance que notre Père céleste me recevra dans son sein béni. »

JURISPRUDENCE

Q. — Les communes doivent-elles fournir un jardin au curé, et quelle étendue de terrain ?

R. — D'après la législation actuelle, les communes ne sont pas obligées de fournir un jardin au curé. Elle ne s'oppose pas à ce qu'elles le fassent, elle les y engage même ; mais il n'y a point trace de loi ou d'article de loi qui puisse servir de base à une revendication quelconque de la part du curé.

Voici, du reste, un passage d'une circulaire

ministérielle, où notre dire se trouve confirmé.

« En imposant aux communes, dit le Ministre de l'Intérieur, l'obligation de procurer un *jardin* à leurs desservants et en déterminant « l'étendue de ce *jardin*, on s'écarterait dou-
« blement de l'esprit et des termes de l'art. 72 de
« la loi du 18 germinal an x. Cet article, en effet,
« disposait que les anciens presbytères seulement
« non encore aliénés seraient rendus aux curés
« ou desservants avec les jardins attenants. Mais
« quant aux communes où il n'existait pas de
« presbytère, la loi se bornait à fournir à leurs
« desservants un logement. Cette disposition a
« été complétée par le décret du 11 prairial an xii
« et par celui du 30 décembre 1809; d'où il ré-
« sulte clairement que, si les communes sont
« tenues de procurer un logement à leurs des-
« servants, elles ne sont le pas d'y joindre un
« jardin.

« Tel est le droit strict; mais, dans la pra-
« tique, l'administration encourage toujours les
« communes qui ont des ressources à faire la
« dépense dont il s'agit. C'est un moyen d'adou-
« cir, autant qu'il est possible, la condition si
« digne d'intérêt du clergé des campagnes. »

Malgré ce que nous venons de dire, M. Gaudry, et avec lui Mgr André, affirment, que si l'on devait acquérir ou faire bâtir un presbytère, le curé pourrait exiger que l'on y attachât un *jardin* dont l'étendue devrait être au moins celle déterminée par les lois des 18 octobre et 20 décembre 1790, c'est-à-dire de 25 ares au moins.

Ces deux auteurs auraient mieux fait d'indiquer les lois sur lesquelles ils basent leur opinion. Et ils reconnaissent eux-mêmes qu'il n'y en a pas!

L'usage universel, surtout dans les campagnes, est de fournir au curé un jardin. Un curé ne peut que s'appuyer sur le fait de cet usage et sur les convenances pour tâcher d'obtenir un jardin.

Q. — Le presbytère et le jardin contigu sont à la commune; une partie des murs du jardin vient à s'écrouler: qui doit payer les frais de réparation? le curé, la fabrique ou la commune?

R. — D'après l'art. 606 du code civil, les réparations des murs de clôture sont comprises dans ce qu'on appelle les *grosses réparations*, lesquelles devraient être à la charge des communes. Le décret du 6 novembre 1813 le dit positivement. La cour royale de Paris, se conformant à la prescription de ce décret, a statué par arrêt du 20 décembre 1835, que la commune est tenue des *grosses réparations*, sans que la Fabrique ait à justifier de l'insuffisance de ses revenus.

Néanmoins, le *Journal des Conseils de Fabriques* et d'habiles jurisconsultes pensent que les fabriques sont tenues de toutes les réparations des églises et des presbytères, quand elles peuvent le faire; ce n'est que subsidiairement, et en cas d'insuffisance constatée des revenus de la fabrique, que la commune est obligée d'y subvenir. C'est aussi la jurisprudence adoptée par l'administration.

Toutefois, les fabriques ne seraient tenues de grosses réparations qu'au prorata du superflu de leurs ressources. En effet, l'art. 46 du décret de 1809 décide, en parlant des revenus des fabriques, que l'excédant, s'il y en a, sera affecté aux grosses réparations.

En tout cas, le curé est hors de cause. Il n'est tenu, lui, que des réparations locatives du presbytère.

Q. — L'ouragan emporte la toiture: qui doit payer le dégât?

R. — Même réponse que pour les murs de clôture du jardin. En général, les curés et desservants sont, à l'égard des réparations, soumis aux mêmes obligations que les fermiers et locataires; c'est à cause de cela; qu'un curé fait toujours très-bien, en prenant possession d'un presbytère, de faire dresser un état de situation, comme le prescrit l'article 44 du décret du 30 décembre 1809.

Q. — Un maire a-t-il le droit de s'opposer à ce que les enfants de chœur assistent aux offices religieux qui ont lieu pendant les heures réglementaires de la classe?

R. — Il n'existe pas de loi ou d'article de loi donnant aux maires, pas plus qu'aux autorités académiques, le droit en question. Que les enfants soient absents de la classe pour un motif ou pour un autre, ceci ne peut regarder que les parents au point de vue de l'autorité, et l'instituteur au point de vue de la surveillance. Mais l'instituteur lui-même ne peut point s'opposer à ce que les enfants sortent de l'école pour aller vaquer à un devoir de leur profession. En l'état actuel de la législation, les parents seuls peuvent refuser à leurs enfants l'autorisation d'accepter un service dans l'église.

Mais cette autorisation étant donnée, les enfants de chœur deviennent les serviteurs de l'église, à l'égal du sacristain, du bedeau et autres employés, ils doivent obéissance à leur chef hiérarchique, c'est-à-dire au curé. La législation les considère tellement comme serviteurs de l'église que la dépense nécessaire pour les rétribuer est comprise dans les dépenses obligatoires de la fabrique, si bien qu'en cas d'insuffisance du budget, la commune est obligée d'y suppléer.

Si donc un maire s'ingérait à défendre aux enfants de chœur de sortir de classe pour assister à un office religieux auquel ils sont appelés, il commettrait un excès de pouvoir; il apporterait du trouble dans l'exercice du culte et tomberait sous le coup de l'art. 261 du code pénal.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

BASSE-COUR

Dans le dernier entretien je, vous ai parlé de la disposition et de l'aménagement du poulailler.

ler, je vais maintenant vous décrire sa construction.

Dans tout presbytère, je voudrais qu'il existât une basse-cour, mais pour l'établir, il y a nécessairement une dépense : je n'oublierai donc pas que je m'adresse à des confrères et j'aurai soin de ménager leur bourse.

Tout d'abord, remarquons que le presbytère ne nous a partenant point, je ne conseille à aucun d'entre nous de faire à ses frais une construction coûteuse pour cet usage. Si nous n'avons aucun bâtiment que nous puissions transformer, adressons-nous d'abord à l'autorité locale. Dans les paroisses rurales, il sera généralement facile d'obtenir cette construction : le cultivateur en comprend aisément la nécessité et, du reste, ce sera une petite dépense pour le budget communal.

Si, contrairement à mon attente, vous ne pouvez rien obtenir de ce côté, je vous indiquerai un genre de construction en rapport avec votre situation peu fortunée.

1° Construction d'un poulailler NEUF.

Il consistera en un bâtiment carré d'environ quatre mètres de côté et ayant six mètres d'élévation à compter du niveau du sol. Ce bâtiment aura rez-de-chaussée, étage et mansarde. Le rez-de-chaussée et l'étage auront chacun 2 mètres 25 cent. d'élévation. Le surplus sera laissé à la mansarde.

Le rez-de-chaussée sera destiné au logement des poules, canards, etc. ; le sol en sera briqueté ou cimenté, les ouvertures placées à l'orient d'hiver seront au nombre de trois : une porte d'entrée, une fenêtre et une petite ouverture au niveau du juchoir pour le passage des poules. Si on élève des canards, on aura soin de ménager à leur usage, au bas de la porte, une ouverture mobile.

L'étage sera destiné aux provisions pour les volailles et surtout ce sera là que, éloignées du bruit, les poules pourront couver en paix et pour le grand profit de l'éleveur. Le plancher de cette pièce sera autant que possible en chêne, et elle n'aura qu'une seule ouverture qui consistera en une porte vitrée. On y arrivera par une échelle mobile, qui se placera à l'extérieur.

La mansarde sera destinée aux pigeons ; nous en parlerons plus tard dans d'autres entre-tiens.

Ce bâtiment sera crépi en dedans et en dehors à chaux et sable, afin d'empêcher les rats ou autres animaux nuisibles d'y pénétrer ; l'intérieur sera blanchi à la chaux, et tout devra avoir un aspect de propreté qui charmera les yeux. Il sera utile, si faire se peut, et pour économie de murs et pour rendre le poulailler plus chaud en hiver, de l'adosser à un bâtiment déjà existant.

2° Bâtiment aménagé en poulailler.

Si le presbytère renferme des remises, écuries ou hangards, et dont vous puissiez disposer à votre gré, votre tâche deviendra facile et vous n'aurez qu'une dépense minime.

Vous choisirez parmi ces dépendances, celle qui aura l'exposition la plus favorable et sur-

tout celle qui sera la plus chaude en hiver, c'est là un point important. Vous ne toucherez en rien aux murs extérieurs, si ce n'est pour en changer les ouvertures, afin de donner, si cela est nécessaire, plus de soleil et de lumière.

Comme je vous l'ai indiqué, vous avez besoin au moins, de deux pièces ; prenez-les au rez-de-chaussée, si par ce moyen vous évitez une dépense. Si vous n'avez qu'une seule grande pièce, divisez-la en deux par une cloison en briques et non en planches, ce sera plus chaud et plus propre.

N'oubliez pas de faire crépir et blanchir l'intérieur du poulailler ; qu'il ait l'aspect gai et propre, vous y viendrez plus souvent et avec plus de plaisir.

Réparez les vieux planchers, ne laissez ni fenêtres disjointes, ni portes qui ne peuvent fermer ; plus vous dépenserez de soins pour votre volaille, mieux elle vous paiera avec usure de vos peines et de vos attentions.

3° Poulailler rustique.

Vous pouvez construire ce poulailler de bien des manières : pour les matériaux, vous examinerez ce qu'il y a de meilleur marché dans le pays que vous habitez, d'ordinaire ce sont les croûtes ou redos qui vous coûteront le moins. On appelle ainsi des planches irrégulières, les premières sciées sur le bord de l'arbre ; souvent elles sont encore pourvues de leur écorce, mais n'importe elles sont solides et feront un excellent usage. Avec ces planches de rebut, voici comment vous procéderez : Contre un mur, vous tracerez les fondations des trois côtés d'un bâtiment de 6 mètres de long sur 3 mètres de largeur (le mur existant formera le 4° côté) ; ces fondations auront 40 centimètres de profondeur et 30 centimètres de largeur. Vous piquerez dans cette tranchée, de 50 à 50 cent. de distance, les croûtes les plus fortes ; elles seront placées en travers, et comme elles doivent représenter à peu près l'épaisseur du mur, elles seront dressées à la hache à environ 30 centimètres de largeur. Ce premier travail achevé, vous comblez les fossés de pierres de toutes grosseurs liées entre elles par un mortier en terre argileuse. Une fois ces croûtes fixées vous clouez du côté intérieur des lattes (de celles employées pour maintenir les treilles sur les toitures), et elles sont placées à 2 centimètres les unes des autres. Ce côté garni, vous passez alors à l'extérieur. Commencant par le bas, vous clouez deux ou trois croûtes dans le sens horizontal. Cela fait, vous remplissez l'espace existant entre ces croûtes et les lattes de l'intérieur par des pierrailles jetées au hasard par couches et reliées par de la terre argileuse. Lorsque cette partie est faite, on cloue de nouvelles croûtes au-dessus des premières. on remplit comme il vient d'être dit, et ainsi de suite jusqu'en haut.

A continuer.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR M^{me} LÉON GAUTIER

1 beau volume in-12. — Prix 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte

1 vol. in-32 raisin, 4 fr. ; cart. toile riche, 6 fr. ;

relié chagrin ornements et tranches dorées, 10 francs.

AUTRES OUVRAGES SPECIALEMENT RECOMMANDES :

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien. ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. 1 vol. in-12. 75 c.

Fleurs de la première Communion, par M. l'abbé JULIEN LOTH. 1 volume in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin. Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort volume in-12. 3 fr.

Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 volume in-18. 1 fr. 50

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 volume in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion p a que,

Fleurs eucharistiques, par le R. P. SIMONET. 1 petit vol. in-18. 50 c.

La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr

OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE LA VIERGE MARIE

d'après saint FRANÇOIS DE SALES

Nouveau MOIS DE MARIE, par M. l'abbé H. CHAUMONT.

1 beau volume in-16 elzévirien, sur papier vergé. 3 fr.
— Edition de propagande. 1 volume in-18. » 75 c.

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, par HENRI LASSERRE. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Edition format paroissien, toile anglaise, tranche rouge. 3 fr.

Mois de Marie des mères chrétiennes, dédié aux associées de l'archiconfrérie, par le R. P. HUCUET, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon; 4^e édition, améliorée. 1 vol. in-18 de XII-421 pages. 1 fr. 50.

Le plus ancien Mois de Marie, traduit par le R. P. BLOR et enrichi d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois; 5^e édition. 1 vol. in-32. 1 fr.

Mois de Marie des paroisses et des familles chrétiennes, par M. l'abbé Antoine RICARD, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages. 2 fr.
— Rel. cart., tranche rouge. 5 fr. 50.

Mois de Marie des pèlerinages, par ALFRED DE PERROIS. 1 vol. in-12, édition populaire, 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Edition ornée de 22 gravures. 4 fr.

Mois de Marie des Madones de Pie IX, par M. l'abbé DURAND, du diocèse de Grenoble. 1 beau vol. in-12, orné du portrait du Saint Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX a recommandé d'invoquer, Broché. 4 fr.
— Relié, toile anglaise, tranche rouge. 5 fr.

Litanies de la sainte Vierge, ou *Mois de Marie*, par M. l'abbé GRIDEL, du clergé de Nancy. 1 vol. in-12 de 77 pages. 2 fr.

Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie, Mois de Marie de la jeune chrétienne, par M. l'abbé DUMAX, sous directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. G. Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans, à l'auteur. 1 vol. in-48 de 253 pages, texte encadré d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons. 2 fr.

Vie de la très-sainte Vierge, d'après les Ecritures, avec une préface de Mgr MERMILLOD. 1 vol. in-18, elzévirien. 2 fr.

Vie de la très-sainte Vierge, par l'abbé CAILLET, chanoine honoraire de Langres, etc. 1 très-fort vol. in-8 de plus de 600 pages, belle impression, papier vergé. 6 fr.

La Vie de la bienheureuse Vierge et Mère de Dieu Marie, proposée comme modèle aux filles, aux épouses et aux mères chrétiennes, par J.-B. HIRSCHER, traduit de l'allemand par J.-J. NYSSEN, curé doyen de Stavelot. 1 vol. in 8 de 370 pages. 3 fr. 50.

Esther, ou *Quelques mots sur le mystère de la B. V. Marie*, par M. l'abbé PICUS, missionnaire apostolique. 1 fort beau vol. in-12 de 670 pages. 4 fr.

Méditations sur les Litanies de Notre-Dame de Lorette, écrites au XVI^e siècle, par le R. P. abbé dom SILVANO RAZZY, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest RAZY. 1 vol. in-12 de xvi-187 pages. 1 fr. 50.

Prières à la Vierge, extraits des manuscrits du moyen âge, par Léon GAUTIER. Charmant volume elzévirien, avec encadrement style moyen âge, broché. 4 fr.
Relié, toile bleue, tranche rouge ou dorée. 5 fr.
Chagrin plein, orné, tranche dorée. 10 fr.

M. HENRI BILON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BILON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont *Franco de port, droits et fûts*.
Adresser les demandes : A M. HENRI BILON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, *franco*.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

DIGESTIONS ARTIFICIELLES

VIN

BI-DIGESTIF DE

CHASSAING

A LA

PEPSINE ET A LA DIASTASE

Agents naturels et indispensables de la

DIGESTION

12 ans de succès

contre les

DIGESTIONS DIFFICILES

OU INCOMPLÈTES,

MAUX D'ESTOMAC,

DYSPEPSIES, GASTRALGIES,

PERTE DE L'APPÉTIT, DES FORCES,

AMAIGRISSEMENT, CONSUMPTION,

CONVALESCENCES LENTES,

VOMISSEMENTS...

Paris, 6, Avenue Victoria, 6, Paris

Se trouve dans les principales pharmacies

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, *Médoc* vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique *Margaux-Graves-Médoc*, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, *Médoc Graves* vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, *Margaux-Graves-Médoc* grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, *Sauternes*, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 26. — PRÉDICATION : *Troisième dimanche après Pâques* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Devoirs du prêtre envers soi-même (suite). — Dérogation au décret du 13 avril 1878 concernant les inscriptions dans les confréries — Réforme dans l'expédition des Bulles apostoliques. — CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS (année 1879) : *Première Conférence* : L'intelligence de Jésus-Christ. — LE JUBILÉ : Privilèges (suite). — CONSULTATIONS CANONIQUES : Note complémentaire concernant la confession qui doit précéder une fête pour en gagner l'indulgence. — Démembrement des parishes. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : A qui appartient le droit de choisir le parrain d'une cloche et de rédiger l'acte d'inscription qui doit y figurer? — Un curé peut-il s'opposer à ce que des affiches administratives ou de vente soient apposées à la porte de son presbytère. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La basse-cour.

CORRESPONDANCE

St.-G. (L.-et-G.)

Dans le dernier numéro de l'*Ami du Clergé*, à propos du livre de M^{me} Léon Gautier, *La Première Communion*, dont Mgr Mermillod fait un si bel éloge, vous parlez des PRIÈRES A LA VIERGE, l'un des trois volumes de votre Ecclin du moyen âge : est-ce que ce livre ne pourrait pas être utilisé pour le mois de Marie? R., curé.

Réponse. — Les PRIÈRES A LA VIERGE sont divisées en cinq parties : la *Journée*, la *Semaine*, le *Mois*, l'*Année*, la *Vie*. Dans la *Journée*, figurent des prières concourant avec chacune des vingt-quatre heures ; dans la *Semaine*, des Prières pouvant s'appliquer plus spécialement à chaque jour ; l'*Année*, divisée en autant de chapitres qu'il y a de fêtes de la Sainte Vierge, contient plusieurs Prières pour chacune de ces fêtes ; et dans la *Vie* sont celles qui se rapportent à toutes les vicissitudes, publiques ou privées, à travers lesquelles Dieu se plaît à nous faire passer. Quant au mois, voici comment l'auteur lui-même s'exprime :

« Cette partie est divisée suivant l'ordre chronologique, et pourrait servir de pièces justificatives, à une Histoire du culte de la Vierge. Nous avons recueilli siècle par siècle les principales manifestations de la piété catholique envers la Mère de Dieu, et nous les avons cher-

chées soit dans la théologie, soit dans la littérature, soit dans l'art. Pour chaque époque, nous avons choisi avec soin sa « dominante » et le caractère le plus original de sa dévotion à Marie. C'est ainsi que nous nous arrêtons tantôt devant les liturgies primitives et les mosaïques des premières basiliques ; tantôt devant une prière de S. Anselme ou une Vierge de Raphaël. Nous avons appliqué cette méthode aux trente et un jours du mois de Marie : nous le commençons avec les premiers versets de la Genèse, et l'achevons avec le curé d'Ars et le P. Faber. Entre la première et la dernière de nos prières, il y a quarante siècles. »

Les Prières à la Vierge peuvent donc servir pour le mois de Marie, puisqu'une partie tout entière est consacrée à ce sujet et a été rédigée dans ce but.

Puisque vous nous consultez sur les Mois de Marie, permettez-nous à cette occasion d'appeler encore votre attention sur les suivants :

Le mois de Marie de Lourdes, par Henri Lasserre, sera particulièrement recherché cette année à cause de la mort de Bernadette, qui vient en effet de s'éteindre ces jours-ci dans son couvent de Nevers. Le récit des apparitions s'y trouve textuellement reproduit d'après l'ouvrage primitif, qui est, comme on sait, l'ouvrage inspiré et classique du grand événement de Lourdes. On saisira donc avec un pieux empressement cette occasion de relire dans ses détails

authentiques l'histoire de l'humble Bergère et en même temps de prier avec elle et pour elle la Vierge qu'elle a contribué à faire tant prier.

Dans le *Mois de Marie des Pèlerinages*, l'auteur, M. Alfred de Perarois, a eu pour but de faire connaître et de populariser la dévotion des principaux pèlerinages de France. Chaque lecture est divisée de la manière suivante : 1^o Quelques lignes sur les grandeurs ou excellences de Marie, suivies d'une Pensée ; 2^o Un chapitre de la Vie de la Sainte Vierge, avec un réflexion ; 3^o La relation d'un Pèlerinage, terminée par une prière. — En somme, trois mois de Marie coordonnés les uns avec les autres et n'en formant qu'un seul, ou pouvant se lire séparément puisque chaque partie se lie et se développe jour par jour. Il y a une édition illustrée représentant l'église, la chapelle, la statue du pèlerinage décrit : le tout remarquablement exécuté par l'artiste.

Le mois de Marie des madones de Pie IX, par M. l'abbé Durand, dont la première édition fut publiée il y a trois ans, n'a rien perdu de son actualité. Pie IX, en vue de conjurer les maux de l'Eglise, avait recommandé d'invoquer, pendant le mois de mai, trente et une madones romaines, qu'il avait spécialement nommées, et c'est là que M. l'abbé Durand avait pris l'idée de son livre. Or, les périls de l'Eglise sont restés les mêmes, et par conséquent la même prière, la même intercession est restée nécessaire. Tant que l'Eglise souffrira et sera menacée, le *Mois de Marie des madones de Pie IX* sera l'un des livres les plus opportuns à lire et à méditer par les fidèles aux pieds de la Vierge toute puissante pendant le mois de mai.

Il suffit de nommer l'auteur du *Mois de Marie des Mères chrétiennes*, le R. P. Huguet, pour être édifié d'avance sur le mérite et la bonté d'un tel livre. En effet, toujours fidèle à sa méthode, qui a fait le grand succès de toutes ses œuvres et qui consiste à prêcher à la fois par la parole et par l'exemple, le R. P. Huguet ne manque pas ici d'accompagner son instruction d'un récit y approprié. L'instruction est simple, claire et va droit au cœur des mères ; le récit, l'exemple, toujours parfaitement choisis. On n'est pas plus habilement théorique et pratique.

Vous avez encore un excellent livre dans le *Mois de Marie des paroisses et des Familles chrétiennes*, par M. l'abbé Antoine Ricard, le directeur si distingué de la *Semaine liturgique de Marseille*, l'ami et l'heureux imitateur de Mgr de la Bouillerie dans la plupart de ses ouvrages. Voici quelques titres des chapitres du *Mois de Marie des paroisses et des Familles chrétiennes* ;

1^{er} Mai. — Conception immaculée de Marie : Grâce du Saint Baptême. Exemple : Le scapulaire bleu. — 6 mai. — Séjour de Marie au temple : Les trois occupations de la vie. Exemple : Belles paroles de Suarez.

On voit par là que l'ouvrage de M. l'abbé Ricard est conçu, lui aussi, sur un plan très-pratique et qu'il est appelé par conséquent à faire le plus grand bien.

Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie, par M. l'abbé Dumax, est destiné aux adolescentes et aux jeunes filles. L'ancien évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, a écrit à l'auteur : « Vous vous êtes bien mis à la portée de l'âge pour lequel vous écrivez, et il y a dans vos expositions et vos récits une simplicité et un accent de piété qui touchent et édifieront beaucoup vos jeunes lectrices. Votre mois de Marie est de nature à faire aimer la Sainte Vierge, et les vertus dont la Sainte Vierge est le modèle, et les pratiques de la piété chrétienne qui sont la sauvegarde de ces vertus... Il fera du bien à tout ceux qui le liront. »

Après un si bon juge, tout éloge devient superflu pour le livre de M. l'abbé Dumax ; c'est pourquoi nous nous contentons de le signaler aux personnes à qui il a été destiné, « aux adolescentes et aux jeunes filles. » Nous vous recommandons encore expressément le volume de M. l'abbé Chaumont, *la Vierge Marie*, extrait des œuvres de saint François de Sales. Nous y lisons, à la première page : « O mère bien-aimée de Jésus, prosternez très-humblement devant vos pieds qui portèrent mon Sauveur, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage à l'immense grandeur de votre dilection. Oh ! je vous en conjure par ce Cœur de votre doux Jésus, qui est le roi des Cœurs, que le vôtre adore, accordez à mon âme et à celle de tous ceux qui liront cet écrit, votre toute-puissante faveur auprès du Saint-Esprit, afin que nous immolions en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais dans les flammes de ce céleste feu, que Notre-Seigneur votre Fils a tant désiré d'allumer en nos cœurs. »

A ces traits, à ces accents, vous reconnaissez la foi, la piété de saint François de Sales : lisez son livre, nul ne vous fera plus aimer Marie.

P. S. — Un autre abonné nous demande, à l'occasion de la mort de Bernadette, quelles sont les diverses éditions de l'ouvrage de M. Henri Lasserre sur N.-D. de Lourdes. En voici l'énumération :

Notre-Dame de Lourdes, 95^e édition, ornée de 2 gravures : 3 fr. 50. — Avec joli cartonnage en toile, à l'anglaise, tranches dorées : 4 fr. 25.

— LE MÊME, 2^e édition illustrée, ornée de 12 gravures titre rouge et noir : 8 fr. — Avec reliure de luxe tranches dorées : 12 fr.

— LE MÊME, 5^e édition, spécialement revue et corrigée avec soin pour prix et cadeaux destinés à la jeunesse, orné de 4 gravures : 3 fr. 75. — Avec joli cartonnage en toile, à l'anglaise : 4 fr. 75. — Avec reliure de luxe, tranches dorées : 5 fr.

— LE MÊME, édition artistique et monumentale, splendidement illustrée d'encadrements variés à chaque page et de chromo-lithographies : scènes, portraits, vues à vol d'oiseau, cartes, paysages, etc. ; E. Mathieu, directeur de la partie artistique. 2^e édition. 1 magnifique vol. in-4^e de VIII 592 pages, titre rouge et noir : 25 fr. — Relié en toile pleine, ornements et tranches dorés : 30 fr. — Relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées : 35 fr. — Tiré à part, sur papier de Hollande (500 exemplaires numérotés). — Prix : broché : 40 fr.

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, abrégé de *Notre-Dame de Lourdes*, divisé en trente et une lectures, avec une prière spéciale à la fin de chaque lecture, 37^e édition : 2 fr.

— LE MÊME, édition elzévir, augmentée de divers offices et de prières pendant la messe : 2 fr. 50.

PREDICATION

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sujet tiré de l'Épître.

Obsecro vos tanquam adversos et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis quæ militant adversus animam. (I Pet., II, 1, 19).

Ces paroles, que nous lisons dans la première épître de saint Pierre, nous révèlent ce que doit être la vie d'un chrétien, c'est-à-dire une vie de mortification. — I. *Est-il nécessaire de mener une vie mortifiée ?* — II. *En quoi consiste la vie mortifiée ?*

I. *Nécessité de mener une vie mortifiée.* —

Les motifs sont nombreux. Vous devez éprouver le besoin de réparer une longue suite d'ingratitude par des témoignages d'amour offerts à Jésus-Christ. La vraie manière de lui témoigner votre amour, ce sont les sacrifices ; les paroles sont peu de chose, il faut des actes énergiques. Vous désirez persévérer dans la voie religieuse : pas d'autre moyen vrai et sûr pour cela que les sacrifices d'une vie mortifiée. Vous avez péché, donc vous avez besoin d'expiation : *Nisi poenitentiam egeritis, omnes simul peribitis.* Votre raison elle-même vous dit que vous avez contracté des dettes vis-à-vis de la justice divine et qu'il faut les payer. Sans doute Jésus-Christ a satisfait, ses satisfactions sont infinies ; mais il n'a eu l'intention de les offrir que pour la part que nous serions nous-mêmes personnellement dans l'impossibilité d'offrir à la justice divine. Il est encore nécessaire de mener une vie mortifiée pour mettre un frein aux passions ; et parce que cela fait partie essentielle du caractère des chrétiens, Jésus-Christ a dit : *Non est discipulus super magistrum* ; donc le disciple ne doit pas être moins que le maître, donc le disciple ne peut arriver au ciel que par le chemin qu'a suivi le maître ; donc, si Jésus-Christ est arrivé au ciel par une vie de sacrifice, le disciple ne peut y entrer que par une vie mortifiée. Jésus-Christ a déclaré ouvertement le nombre et le caractère de ses élus. Leur nombre est petit : *multi vocati, pauci vero electi.* Leur caractère, c'est de porter la croix : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam.*

II. *En quoi consiste une vie mortifiée ?* Il y a deux sortes de mortifications : l'une extérieure, l'autre intérieure. La première consiste à refuser à ses sens les jouissances qu'ils demandent. Notre-Seigneur sera lui-même votre maître, il vous demandera au fur et à mesure des sacrifices, mais en même temps il vous donnera sa grâce et sa force, dont vous avez besoin pour les accomplir. Mais n'oubliez pas qu'il est très-important en matière de mortification de ne rien faire sans consulter auparavant celui auquel Dieu a confié notre âme. Il y a du reste un double mérite après cela : celui de l'obéissance et celui de la mortification.

La mortification intérieure consiste principalement à combattre les sept péchés capitaux et à

se servir des divers moyens que la piété conseille pour combattre les sept grandes passions qui ravagent nos âmes. Ces passions nous plaisent naturellement. Voilà pourquoi c'est une œuvre pénible pour nous et tout à fait contre nature de leur faire la guerre. Il ne faut jamais se décourager dans cette lutte perpétuelle, il faut s'encourager par la pensée des avantages qui en résultent. Elle rend une âme très-agréable à Dieu, soit à cause de sa docilité, soit à cause des actes de vertu dont elle est l'occasion continuelle ; d'un autre côté, les mérites qu'elle acquiert étant complètement cachés ne sont pas sujets à être souillés par l'amour-propre. Dieu seul est au courant du secret de ces divers mérites. Enfin, la mortification intérieure produit dans l'âme qui est fidèle une paix profonde et une union intime avec Dieu : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.*

Passages de l'Écriture Sainte. — Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus. (Matth. x-38.)

Qui voluerit animam suam salvam facere perdet eam ; qui autem perdidit animam suam propter me, inveniet eam. (Id. xvi-25.)

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. (Joan., xii-25.)

Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediat concupiscentiis ejus. (Rom., vi-12.)

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., iv-10.)

Mortificate membra vestra quæ sunt super terram. (Col. iii-5.)

Passages des Saints Pères. — Caro, id est corpus, sic crucifigitur, si desideria ejus calcantur. (S. Amb.)

Quod sævitiam æstimas gratia est, quia caro duris nutritur et blanditiis enervatur. (Tert.)

Voluptatem vicisse voluptas est maxima, nec ulla major est victoria quam ea quæ a voluptatibus refertur. (S. Cypr.)

Justorum fortitudo est carnem vincere, propriis voluptatibus contra ire, delectationem vitæ præsentis extinguere, hujusmodi aspera pro æterno præmio amare. (S. Greg.)

Hunc hostem (nempe corpus), habemus perpetuum, et foederis nescium. (S. Chry.)

Si, repugnante corpore, quod volumus facere non possumus, infirmenda caro est ut optata faciamus. (Salv.)

Genus martyrii est spiritu facta carnis mortificare, illo nimirum quo membra cædantur ferro, horrore quidem mitius sed diuturnitate molestius. (S. Bern.)

Sujet tiré de l'Évangile.

Plorabit et flebitis vos, mundus autem gaudebit : vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium (Joan., xvi, 20.)

Le divin Sauveur tient toujours à se mettre

en opposition avec le monde; ses doctrines, ses promesses sont au rebours des doctrines et des promesses du monde. Il laisse ses disciples dans le monde; mais la séparation entre eux et le monde doit être complète. Vous laisserez le monde se réjouir; et, quand il se réjouira, vous, vous pleurerez; mais aussi, votre tristesse fera place à une joie, que le monde ne connaîtra pas. Je remarque trois sortes de tristesses dans l'âme fidèle au Seigneur: le chrétien sent qu'il est pécheur, et il en gémit; le chrétien répond souvent par des refus aux exigences de sa nature, et il en souffre; le chrétien est retenu loin du bonheur qu'il demande, et il soupire. — I. *Tristesse du péché*. II. *Tristesse de la mortification*. III. *Tristesse de l'exil*.

I. *Tristesse du péché*. — Il est une joie du monde la plus criminelle, celle dont le péché est l'origine et la cause: *Lætantur cum male fecerint*, est-il dit au livre des Proverbes; ils se réjouissent quand ils ont fait le mal, et ils se félicitent des plus coupables actions: *et exultant in rebus pessimis*. Cet affreux désordre règne toujours dans le monde. Entrez dans les ateliers de l'industrie, dans les entrepôts du commerce, dans les bureaux des affaires, dans les réunions d'oisiveté et de plaisir: on parle ou on écoute avec plaisir le récit d'une âme flétrie. Ailleurs, on imprime des feuilles quotidiennes dont la spécialité est de recueillir tous les scandales; on triomphe quand on peut prouver les progrès de l'impiété et la tendance des populations à rejeter leur foi, leur Dieu, leur morale et leur probité: *Exultant in rebus pessimis*. Le chrétien véritable s'afflige et pleure quand il voit Dieu offensé; il s'en va aux pieds de son crucifix demander grâce pour les coupables, supplier Dieu de ne pas laisser le mal se propager. Mais surtout le chrétien pleure ses propres péchés, et n'en perd jamais le souvenir: *Peccatum meum contra me est semper*. Voilà cette tristesse selon Dieu dont parle l'apôtre, cette tristesse qui opère pour le salut une pénitence durable: *Tristitia vestra vertetur in gaudium*.

II. *Tristesse de la mortification*. — Quand nous sentons que le péché nous est encore possible, que les dangers abondent autour de nous, que nous portons en nous-mêmes des forces redoutables, nous craignons de nous placer sur le penchant de l'abîme. L'abus que nous avons fait des jouissances auxquelles nous pouvions atteindre, nous ayant éloigné de Dieu, nous nous détournons de ces jouissances comme d'un terrain dangereux où notre pied glisserait. Tandis que le monde recherche tous les plaisirs, *mundus gaudebit*, notre partage à nous, c'est l'éloignement, c'est le retranchement, c'est comme une circoncision générale imposée aux sens, aux instincts de la nature; c'est un travail, un sacrifice, une peine: *vos autem contristabimini*. Erreur de ceux qui croient le vrai chrétien insensible. Saint Augustin remarque à ce propos que saint Paul condamne et déteste les hommes sans affection: donc, si nous restons sous le fardeau secoué par le monde, ce n'est pas qu'il nous soit agréable; saint Paul le trouvait

si lourd, qu'il s'ennuyait d'une pareille charge et se dégoûtait de l'existence: *supra modum gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere* (II Cor. 1-8). D'où peut donc venir ce choix que nous faisons des privations? de ce que nous voulons être disciples de Jésus-Christ. S'il n'y avait pas d'autre vie, nous pourrions poursuivre les joies du monde; mais nous savons qu'il y a deux existences, dont l'une finit et l'autre commence à la mort; nous savons que le bonheur de la vie future s'achète au prix de la tristesse et des privations dans la vie présente; nous subissons des conditions onéreuses, pour atteindre le but que nous avons choisi; nous semons en pleurant: *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua*; mais nous relevons nos yeux mouillés de pleurs vers le ciel, où nous trouverons notre moisson. Cet espoir infail- lible nous comble de joie: *spe gaudentes*. Maintenant, nos privations ne nous rebutent plus; c'est la semence que nous jetons, avec la certitude d'une moisson qui s'accroît tous les jours. Nous sommes tristes, mais c'est comme dans un songe qui va se dissiper, *quasi tristes*; en réalité, nous possédons une joie que nous ne perdrons plus, *semper autem gaudentes*. (II Cor. 6-10.)

III. *Tristesse de l'exil*. — L'espérance nous apprend que notre vie ne fait ici-bas que se préparer, et c'est l'étincelle qui allume dans nos âmes le désir du ciel. Le ciel, c'est la patrie, la terre, c'est l'exil. Voilà pourquoi nous gémissons, jusqu'à ce que Dieu nous ait fait entrer pour jamais dans sa famille, nous soupirons au fond de notre âme, comme parle saint Paul: *Ipsi in nobismetipsis ingemiscimus, adoptionem expectantes*. (Rom. 8-20.) Ah! si vous ne comprenez pas cette tristesse, c'est que vous n'aimez pas la patrie, disait saint Augustin. Hélas! que notre exil est long! s'écriait le Psalmiste. Si le chrétien use du monde et des choses du monde, il n'y donne qu'une attention secondaire, qui ne le distrairait point de l'objet qu'il attend et qu'il poursuit: *Qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur*. (I Cor. 7-30-31.) Dieu a des secrets pour sécher encore ces larmes de l'amour qui attend. A force de le désirer, de le chercher, on le trouve, on le possède, on sent qu'il est bon de faire sa volonté sur la terre comme au ciel; on est heureux de souffrir, parce qu'il le commande; on aime sa prison, parce que c'est Dieu qui y retient. Voilà l'union anticipée dès l'exil; et l'âme élevée jusqu'au ciel, ou plutôt faisant descendre le ciel par la tristesse d'en être éloignée, trouve son paradis dans une résignation absolue, qui lui fait préférer à tout autre bonheur celui de servir les desseins de Dieu.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix: 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde

édition, 4 forts volumes in-8, 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous par M. l'abbé GIXET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 100 pages, 5 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compacts. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXIII. — TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Tristitia vestra vertetur in gaudium.
(Joan., xvi, 20.)

« L'espérance des biens futurs doit nous faire supporter l'adversité avec un courage inébranlable. » (C. C. Trid.)

Comme l'espérance est, avec la foi et la charité, une vertu que nous devons pratiquer pour être sauvés, il faut que nous en connaissions la nature, l'objet et la nécessité. De là trois principales questions à résoudre en cette homélie.

1° *Qu'est-ce que l'espérance?* — C'est une vertu surnaturelle, par laquelle nous attendons de Dieu avec confiance sa grâce en ce monde et la gloire éternelle dans l'autre. On distingue l'espérance habituelle et l'espérance actuelle, l'espérance vivante et l'espérance morte. L'espérance habituelle est celle que Dieu a répandue en notre âme par le baptême, et qui provient d'actes souvent répétés de cette vertu. Elle s'appelle infuse dans le premier cas, et acquise dans le second. Pour l'espérance actuelle, elle consiste dans l'acte même que l'on produit en attendant l'éternelle béatitude. L'espérance est vivante, si elle est accompagnée de la grâce sanctifiante; et morte, si elle en est séparée. Quels sont les motifs de l'Espérance? Ce sont : la toute-puissance et la bonté infinie de Dieu, ses promesses infaillibles et les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'abord l'Espérance est fondée sur la toute-puissance, la bonté infinie et les promesses infaillibles de Dieu. Si les hommes tiennent ordinairement si peu à leurs promesses, c'est parce qu'ils sont inconstants et légers, parce que les sentiments de leur cœur démentent souvent les paroles de leur bouche, et parce qu'il n'est pas toujours en leur pouvoir d'accomplir leurs engagements. Mais Dieu étant la vérité même, ses paroles ne changeront jamais; et comme il possède une puissance illimitée, rien ne saurait résister à sa volonté ni l'empêcher de tenir ses promesses. L'Espérance repose également sur son infinie miséricorde. Pourvu que nous ne mettions aucun obstacle à ses desseins, nous sommes assurés de notre salut éternel. Tout dépend de notre coopération à la grâce. Dieu ne devant pas nous manquer, il importe que nous sachions ne pas manquer à Dieu. Si nous nous pardons, ce n'est donc pas à lui-même qu'il faudra l'attribuer. Pour ses promesses, il nous les a mille fois exprimées dans la Sainte Ecriture, soit par lui-même, soit par

ses Prophètes, soit par son divin Fils. Ce sont des promesses infaillibles et immuables; car Dieu ne peut pas plus nous tromper qu'il ne peut cesser d'être. Enfin l'Espérance est fondée sur les mérites de Notre-Seigneur. D'une part ces mérites étant infinis, puisque Jésus-Christ est Dieu, suffisent pour nous obtenir tout ce qui est nécessaire à notre bonheur; et d'autre part, ces mérites nous appartiennent, puisque Dieu nous a donné son Fils comme Chef, que nous sommes devenus les membres de son corps mystique et qu'il s'est engagé à nous accorder tout ce que nous lui demanderions par sa médiation, selon ces paroles du Sauveur lui-même : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Joan. xvi, 25.) Ainsi la toute-puissance, la bonté infinie et les promesses infaillibles de Dieu, d'une part; et d'autre part, les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auxquels s'ajoutent les suffrages des Saints, sont les motifs de notre Espérance. Voilà ce qui la rend certaine et inébranlable. (I C. III, 25-27. I S C. III, 268-270) (1).

II. *Quel est l'objet de l'Espérance?* — L'Espérance a un double objet. C'est d'abord la Béatitude ou l'éternelle possession de Dieu et des biens dont il est la source, comme il le déclare au saint patriarche Abraham en ces termes : « Je suis moi-même ton protecteur et ta grande récompense » (Gen. xv, 1.). De là ce mot de saint Augustin : « Le prix de la vertu sera celui-là même qui a donné la vertu. » Ensuite, c'est la Grâce dont nous avons besoin pour y arriver. Car Dieu, qui veut la fin, veut aussi les moyens. Voilà pourquoi il exige que nous lui demandions le pain spirituel nécessaire à la vie de l'âme, et le pain matériel nécessaire à la vie du corps. Mais ce qu'il faut rechercher avant tout, ce sont les biens spirituels, consistant dans « le Royaume de Dieu et sa justice. » (Matth. vi, 24). S'il est permis de solliciter les biens temporels, ce ne doit être qu'en vue de notre fin dernière. Les désirer pour s'y complaire uniquement, et non pour s'en servir à gagner le Ciel, serait la dégradation de l'âme et le renversement de l'ordre surnaturel établi par Dieu (I C. III, 28. — I S C. III, 271).

III. *L'Espérance est-elle absolument nécessaire au salut?* — Oui, l'Espérance est absolument nécessaire au salut; car sans elle on ne saurait plaire à Dieu. Aussi Dieu nous l'a commandée formellement. « Il n'a pas espéré au Seigneur, » est-il écrit de Saül; « c'est pourqu'il le Seigneur l'a fait mourir. » (I Paral. x, 14). L'Espérance est, comme la Foi, nécessaire de nécessité de moyen et de nécessité de précepte, pour les justes et pour les pécheurs. En effet, les justes en ont besoin pour obtenir la grâce de persévérer dans la vertu. Quant aux pécheurs, ils en ont besoin pour se disposer à la justification; car le concile de Trente veut qu'il aient

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-25.

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 25, 27. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 268, 270.

l'espoir que Dieu leur pardonnera, à cause de Jésus-Christ. Quels que soient nos péchés, nous devons avoir confiance en la divine miséricorde. Si nous espérons, nous pourrions être justifiés et sauvés. Mais il n'y a pas de salut pour nous, si nous n'espérons pas; car, suivant saint Isidore de Séville, «désespérer, c'est descendre en Enfer.» Quand doit-on faire des actes d'Espérance? On doit en faire, lorsqu'on est parvenu à l'âge de raison et que l'on connaît sa fin dernière; lorsqu'on est tenté de désespoir, lorsqu'on se trouve dans un grave danger; lorsqu'on se voit à l'article de la mort; lorsqu'on est dans les épreuves et les tribulations; lorsqu'on s'approche des Sacrements; et lorsqu'on est tenu de prier. Le précepte de l'Espérance nous oblige encore de temps en temps, pendant le cours de notre vie. Et l'on se rendrait coupable, si l'on passait un mois entier sans en produire aucun acte. Pour accomplir ce précepte, il n'est pas absolument nécessaire d'en faire un acte implicite. Il suffit, pour s'en acquitter, de réciter avec attention l'Oraison Dominicale, d'entendre la Sainte Messe avec dévotion, et de recevoir un Sacrement avec les dispositions requises. Car ces pratiques sont autant d'actes d'Espérance. Mais il convient de réciter au moins une fois chaque jour une formule renfermant tout ce qui fait l'objet de notre Espérance et les motifs nous portant à en renouveler souvent les actes. Telle est la formule suivante : « Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si j'observe vos commandements, votre gloire dans l'autre, parce que vous me l'avez promis et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses. » (I C. III, 29-30. — I SC. III, 272-273.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S.-P. le Pape Léon XIII.

LE MANÈGE DU PRÊTRE

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES.

Seconde catégorie de personnes dont votre gouvernement domestique vous impose le soin : les vicaires. Messieurs les curés, ne vous étonnez pas si je traite des droits des vicaires avant de mentionner les vôtres : il en sera, dans cette revue de nos obligations mutuelles, comme à la procession, où les moins dignes passent devant. Votre premier devoir envers le vicaire est de le former. Rappelez-vous, en effet, que vous êtes son instituteur, en même temps que son supé-

rieur; que votre maison doit être pour lui la continuation du séminaire; qu'il sera à peu près ce que vous lui aurez appris à être, et que votre manière d'officier, de réciter le bréviaire, d'administrer les sacrements, tout cela, sans cesse regardé par cet enfant du sacerdoce, peut semer dans son avenir des germes de vie ou de mort.

Votre premier devoir est de le former, et votre second de le réformer. Sans doute, il est à l'âge de la présomption et de l'indocilité, où l'on n'aime pas les bons conseils, précisément parce que l'on en a grand besoin; mais, si rétif que vous le supposiez, votre correction sera souveraine s'il est très-prouvé qu'elle procède du désir, non de la crainte de le voir réussir.

Enfin, il est pour vous un plus capital devoir à son égard : c'est de le traiter avec honneur; par conséquent, comme un collaborateur, non comme un homme de peine; comme le compagnon de vos sollicitudes, non comme votre premier sacristain. « Si l'on veut que je garde mon bénéfice, disait un vieux curé en souriant, il faut que je me procure ou un cheval ou un vicairaire. » En fait, cela ne se ressemble pas du tout; dans certains cas, il peut arriver que le second remplisse un peu trop l'office du premier. A la vérité, quand le vieillard dont je parle se déchargeait des moribonds de la campagne, passait les années sans mettre le pied dans son annexe, et refusait de se déranger pour les pécheurs de petite condition, il avait l'excuse des infirmités; mais ne nous adjugeons pas la même dispense sans avoir les mêmes titres.

Je sais qu'un jeune vicaire est toujours écolier, et se distingue par ces exigences et ces susceptibilités qui caractérisent les hommes qui n'ont pas vécu; mais, sans prendre parti pour la jeunesse contre le bon sens, on peut le dire : trop souvent, nous réduisons le rôle de nos coopérateurs aux apparences d'une grande domesticité; nous changeons le presbytère en une sorte d'hôtellerie où la vie est fort chère et où la cordialité n'en dédommage pas; enfin, nous faisons dire, avec justice, qu'à nos yeux, le meilleur vicaire n'est pas celui qui fait le plus de bien, mais celui qui prend le plus de peine et qui recueille le moins de considération. Que l'on ne puisse pas reprocher à notre ménage de décréditer notre ministère! et, puisqu'entre nous il y a tant de choses communes, telles que la table, le toit et l'autel, souvenons-nous qu'il est une communauté au-dessus de toutes les autres : celle des sentiments. Après cela, je sais qu'il y a beaucoup à dire sur le compte des vicaires du jour. Je me propose bien de ne point leur en faire un mystère; et je peux même leur annoncer qu'ils ne perdront rien pour avoir attendu.

La troisième partie de votre personnel à surveiller, ce sont vos serviteurs. Toutefois, comme bien peu de mes auditeurs ont un nombreux domestique, parlons, tout simplement, de votre servante. Certes, voici un personnage qui serait bien fier s'il savait qu'on lui consacre une mention en si noble compagnie; cependant, ce ne sera pas une mention honorable, Je ne viens

pas, en effet, vous proposer de lui voter des remerciements, mais bien plutôt vous recommander de vous en défier beaucoup.

Défiez-vous, d'abord, de ses empiétements. Un curé qui se respecte a une servante, non une gouvernante. La malice du monde a toujours interprété d'une façon peu charitable la faiblesse des maîtres qui se laissent gouverner. Par conséquent : *Non des mulieri potestatem animæ tuæ* (1). Si vous avez à vos gages une de ces femmes aux tendances envahissantes, malheur à votre sérieux, malheur à votre autorité, car, l'un et l'autre peuvent être compromis par ce voisinage. Un jour elle se mêlera de vos congrégations, un autre de vos aumônes, un autre de vos prônes, un autre, peut-être, de vos absolutions. Parfois, on reconnaîtra son influence dans les avis que vous donnerez à la paroisse, on implorera sa protection pour réussir auprès de vous, et, semblable à la femme de ce militaire qui chantait : *Austerlitz, nous avons gagné la croix*, elle dira, le soir de certaines fêtes : « Aujourd'hui nous avons fait faire la première Communion à tant d'enfants. » Plaignons le prêtre assez faible de caractère pour s'en remettre à sa ménagère de la police morale de ses brebis, et qui lui demande peut-être plus de conseils qu'à Dieu lui-même !

Corrigez donc l'esprit dominateur de votre servante, corrigez aussi ses autres défauts ; elle en a certainement, et vous en seriez responsable et victime, si vous n'en étiez pas le réformateur avisé. Et, d'abord, a-t-elle de l'ordre ? Vous serez persiflé si vous souffrez que votre presbytère soit tenu comme une ferme. Est-elle sédentaire ? Vous aurez l'avantage d'habiter une maison de verre, où vous ne paraîtrez pas toujours aussi sage que Socrate, si vous lui laissez la liberté d'aller conter au voisinage vos faits et gestes de tous les instants. A-t-elle de l'affabilité ? Ne permettez point à cette étrangère de rendre votre seuil inabordable, en se constituant votre Cerbère, quand elle n'est que votre pourvoyeuse, et d'éloigner ainsi, par la mauvaise grâce de ses traitements, vos confrères du voisinage qui ne lui conviennent pas. A-t-elle une bonne conduite ? Tenez-la en suspicion si elle n'a pas renoncé à se marier ou à se remarier, car, combien de servantes chez qui les passions honteuses survivent à l'âge requis, pour elles, par les saints canons ! Enfin, a-t-elle de la sobriété ? Il y a une chose que certaines domestiques sont aussi peu capables de garder qu'un secret : la clef du caveau.

Et, à l'égard des défauts de votre servante, corrigez ses excès de sympathie. Eh quoi ! serait-il vrai qu'elle se permit de prendre envers vous des airs de sœur et de mère, et qu'elle ne fût pas repoussée ? Serait-il vrai que, de ses mains aussi peu discrètes que délicates, elle fût autorisée à vous rendre des soins qui ressemblent à autre chose ? Serait-il vrai qu'elle fût admise à se chauffer à votre cheminée, peut-être à s'asseoir à votre table ? Enfin, serait-il vrai qu'elle n'a pas reçu de gages depuis un certain nombre d'années, parce qu'elle en est arrivée à ce point

où les servantes ne demandent plus rien, par la raison qu'elles croient avoir droit à tout ? *Ne in præterita castitate confidas ; periculose tibi ministrat mulier cujus vultum frequenter attendis* (1). Je répète : *Periculose tibi ministrat*, et ce n'est point une alarme pessimiste que je vous donne.

Cette personne est-elle une de ces femmes bien conservées qui se parent pour le paraître davantage ? *Averte faciem a muliere compta... multi, ob speciem mulieris, perierunt* (2). Est-elle dépourvue de la séduction de la beauté ? Le démon, qui est peintre, vous prouvera le contraire quand il voudra. N'alléguez pas, pour votre sécurité, que votre cœur est occupé d'un autre côté. C'est pour ce motif même que la chute ne serait que plus honteuse. Surtout, si l'occasion est devenue prochaine, ne plaidez pas pour vous le droit de rester en péril. Je n'ai que la réponse du Saint-Esprit à vous faire : *Ejice ancillam hanc* (3). Oui, *ejice ancillam*, car si vous ne l'excluez pas de votre maison, elle vous exclura du Paradis. C'est là l'influence pernicieuse de la femme dès le commencement : *Memento quod Paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit* (4). Preuve qu'il y a des cas dans lesquels il faut rompre avec elle, ou bien périr par elle. C'est assez, pour le moment, sur le respect dû à notre maison : en quoi consiste le respect que nous devons à notre personne ?

(A suivre.)

R.-P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DE T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvi-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages, Prix, 6 fr.

DÉROGATION AU DÉCRET DU 13 AVRIL 1878

CONCERNANT LES INSCRIPTIONS DANS LES CONFRÉRIES. — RÉFORME DANS L'EXPÉDITION DES BULLES APOSTOLIQUES.

Une faveur toute particulière vient d'être accordée par le Souverain-Pontife à l'Œuvre du Vœu national.

On sait que, par décret de la Congrégation des Indulgences, en date du 13 avril 1878 et dont l'*Ami du Clergé* a parlé dans son n° 13 du 23 janvier dernier, il est nécessaire, pour faire partie d'une Confrérie, de se présenter en personne pour se faire inscrire. Or, le Souverain-Pontife a daigné dispenser de cette obligation tous les fidèles qui voudront se faire inscrire soit à l'*Archiconfrérie du Vœu national*, établie à Mont-

1. S. Hieron. *Ad Nepot.*

2. Eccli., ix, 8.

3. Gen., xxi, 10.

4. S. Hieron. *Ad Nepot.*

martre, soit dans la *Sainte-Ligue du Vœu national*, qui est comme l'armée spirituelle du Saint-Cœur de Jésus.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas cette dernière œuvre et qui voudraient s'y faire inscrire, voici les renseignements nécessaires :

Les membres de la Sainte-Ligue du Vœu national se consacrent particulièrement au Sacré-Cœur de Jésus pour le glorifier et obtenir la conversion de la France et la délivrance de l'Eglise.

A ces fins, ils s'efforcent d'accepter bien généreusement toutes les peines qui, dans cette vallée de larmes, ne manquent à personne.

Ils se tiennent unis par les liens de la plus étroite charité, et font à ces mêmes intentions, une communion chaque premier vendredi du mois et les jours ci-dessous désignés : le 30 avril, le 15 octobre, le 17 octobre et le jour anniversaire de leur consécration.

Sa Sainteté Léon XIII vient également d'introduire dans l'expédition des Bulles Apostoliques une réforme qu'il est important de mentionner et que voici en peu de mots :

Les Bulles des Souverains-Pontifes étaient écrites jusqu'à présent en lettres gothiques, sur parchemin rouge, sans ponctuation, etc., et expédiées avec un cachet de plomb suspendu à un petit cordon blanc ou jaune, et rouge. Ce cordon était de chanvre dans les Bulles ordinaires concernant canonicats ou dispenses matrimoniales ; il était de soie, quand il s'agissait de provisions d'évêchés, abbayes et bénéfices consistoriaux, ou d'affaires de plus haute importance.

Le Saint-Père Léon XIII, considérant que l'usage du caractère gothique et du cachet de plomb rendait fort lente et peu commode l'expédition des Lettres Apostoliques, et que de plus le caractère gothique était d'une lecture difficile pour le grand nombre ; désirant en outre donner satisfaction aux plaintes réitérées qui avaient été faites sur ces divers chefs : a, premièrement, déclaré supprimé et aboli l'usage du caractère gothique, ordonnant qu'à l'avenir les Lettres Apostoliques seraient écrites sur parchemin en caractère latin ordinaire.

Il a ensuite réservé l'usage du cachet de plomb et du cordon, qui le retient, pour les Lettres portant collation, érection ou démembrement de bénéfices majeurs, et pour les autres actes solennels du Saint-Siège : voulant que dans les autres Lettres, et spécialement dans celles qui regardent les bénéfices mineurs et les dispenses de mariage, on ne puisse désormais se servir que d'un nouveau cachet, de couleur rouge, avec l'effigie des Apôtres S. Pierre et S. Paul, et le nom du Pape régnant inscrit tout autour.

On peut voir dans les *Analecta Juris Pontificii*, fascic. 157, p. 250, le texte du *Motu Proprio* qui établit cette réforme, et qui est daté du 29 décembre 1878.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Ana-

lecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

par le R. P. Monsabré.

LES PERFECTIONS DE JÉSUS-CHRIST.

Après avoir discuté et établi la divinité du Sauveur, le Père Monsabré, entraîné par le rapide mouvement de ses démonstrations, entre respectueusement dans l'étude des perfections de l'Homme-Dieu. C'est un champ fertile où le grand orateur, avec son coup d'œil élevé et la science du théologien, recueille une abondante moisson de vérités.

Jésus-Christ est Dieu. Double nature, personne unique, telles sont les parties efficientes de sa personnalité. C'est un édifice mystérieux et complexe, reposant sur un seul fondement, un temple incomparable dont les proportions échappent à l'intelligence humaine et débordent sur l'infini. Etudier, contempler, admirer ses merveilles, analyser ses perfections, mesurer ses contours, plonger en ses profondeurs, où se cachent des trésors de science, de sagesse, de mérite, de puissance, d'amour et de sainteté, voilà le sujet de ses conférences de cette année. Intelligence, volonté, cœur, sainteté, infirmités, sacerdoce de Jésus-Christ : études ineffables et surhumaines, dignes des contemplations du monde, pleines de révélations et de ravissements !

PREMIÈRE CONFÉRENCE. — INTELLIGENCE DE JÉSUS-CHRIST.

L'intelligence brille au premier plan sur la physionomie adorable de l'Homme-Dieu. Quelle est sa nature, quelle est son excellence, de quelle science est-elle ornée ? Autant de questions auxquelles s'empresse de répondre l'éminent théologien.

Apollinaire, évêque de Laodicée, dont la doctrine fut condamnée par les conciles d'Alexandrie et de Constantinople, prétendait que toutes les merveilles remarquées dans l'intelligence de Jésus-Christ avaient pour cause immédiate le Verbe de Dieu. Vue intime des âmes, prophétie, divination, idées grandioses, doctrine sublime jaillissaient uniquement de l'intelligence infinie ; l'âme du Christ n'était autre que la seconde personne de la Trinité éternelle.

En niant l'âme humaine dans la personne du Sauveur, cette hérésie trouble profondément l'économie de l'Incarnation. Si le Christ-Rédempteur est Dieu parfait, il est aussi homme parfait, c'est-à-dire orné de tous les attributs de l'humanité sur la terre. Or, l'âme porte à son sommet une faculté maîtresse, autour de laquelle gravitent, dans la dépendance, toutes ses

1. Ces conférences paraîtront en volume en mai prochain, et seront publiées chez Baltenweck, Paris.

autres facultés. Mouvements, actions, mérites, harmonie intérieure, tout marche, tout se meut à la lumière de ce flambeau qui illumine les hauteurs de notre être. Refuser à Jésus-Christ la première des prérogatives de l'homme, lorsqu'il s'est fait homme pour sauver le genre humain et l'entraîner avec lui dans la gloire, c'est substituer à l'Incarnation un vain simulacre sans profit pour l'humanité.

Ces principes établis, il résulte qu'il y a en Jésus-Christ deux sciences, dont l'une créée et l'autre créée; deux intelligences, dont l'une divine et l'autre humaine : celle-ci aussi étonnante que sublime. Qui pourrait jamais en concevoir l'étendue et les profondeurs ? L'esprit de l'Homme-Dieu est, dans le firmament des esprits, ce qu'est, dans le firmament des astres, le soleil invisible autour duquel se meuvent silencieusement les pléiades étincelantes dont les évolutions font rêver la science. Lorsque, fatigué par les effrayants calculs des astronomes, on regarde les cieux, l'esprit se demande si par delà les étoiles dont l'œil ébloui ne peut compter les scintillements, si, par delà les vastes nébuleuses dont les étoiles ne sont que la poussière, si, au centre de l'espace créé, il n'y a pas un astre géant auquel l'armée céleste rend hommage par la souple docilité de ses mouvements. Parfois l'imagination, égarée à travers les mondes, croit entrevoir ce merveilleux centre de lumière et de force ; mais bientôt, ramené à la réalité brutale qui emprisonne les sens, l'homme ne trouve plus devant lui qu'un *peut-être* pour rassasier la curiosité dont son âme est tourmentée.

Plus heureux dans ses explorations à travers le monde des esprits, le chrétien sait de source certaine qu'il existe une intelligence supérieure à toutes celles que Dieu a créées ; une intelligence opulente, dans laquelle se concentrent toutes les lumières participées de la lumière infinie ; une intelligence maîtresse, à laquelle doit se soumettre toute âme vivante : les philosophes, les poètes, les prophètes, les génies, les sages, les législateurs et les dominateurs de peuples : intelligence au pied de laquelle pâlissent et disparaissent tous les orgueils de la sagesse humaine, c'est l'intelligence de Jésus-Christ, plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis*. Toute comparaison languit dans le domaine des vérités d'ici-bas, pour donner une idée des proportions de l'intelligence humaine du Sauveur. « Je laisse donc de côté tous les génies, s'écrie ici le superbe orateur, et je m'élance vers le monde invisible, à travers l'innombrable armée des esprits qui peuplent le ciel. Des Anges je monte aux Archanges ; des Archanges, aux Principautés ; des Principautés, aux Puissances ; des Puissances, aux Vertus ; des Vertus, aux Dominations ; des Dominations, aux Trônes ; des Trônes, aux Chérubins ; des Chérubins, aux Séraphins. A chaque station de lumière, je contemple, j'admire, je m'écrie : Esprits célestes, vous êtes grands, puissants, magnifiques, sublimes, mais l'esprit de mon Jésus est plus grand, plus puissant, plus magnifique, plus sublime que vous !

O mon Dieu, je bégaye comme un enfant, mais

qu'importe ! Toute âme chrétienne comprendra que pour marier le Verbe, image vivante de votre substance infinie, vous deviez choisir dans la création la plus belle des intelligences.

Après ces strophes du lyrisme théologique le plus élevé, le Père Monsabré continue à énumérer les attributs de l'intelligence humaine de l'Homme-Dieu.

C'est une capacité dans les profondeurs de laquelle peuvent se mouvoir, à l'aise, tous les esprits sacrés sur la terre comme au ciel, avec les trésors de la science qu'ils ont apprise ou qui leur a été révélée.

C'est une activité prodigieuse, la plus grande des forces, prompte à l'action, sûre au choix de son objet, pénétrante dans son regard, souple aux influences de la divinité.

C'est une union ineffable, une incomparable intimité avec l'essence de Dieu même, dont elle est pénétrée, au point de prononcer avec elle le mot *moi*.

C'est une science enfin dont la plénitude défie toute parole humaine. Toutefois, il convient de soulever un coin du voile qui la déroberait à nos yeux, et d'en explorer les profondeurs à la louange de Jésus-Christ. Elle embrasse, dans l'orbite immense de son domaine, toutes les sciences créées.

II. Le Révérend Père établit tout d'abord que l'état du Christ, si l'on considère le plan de la Providence, exposé les années précédentes, et la nature de l'union hypostatique, est un état de *primauté universelle* et de parfaite similitude avec l'homme dont le Verbe divin a revêtu la nature. Or, tout être intelligent devant avoir la science qui convient à son état, Jésus-Christ ne peut jouir que d'une science *universelle* qui résume toutes les autres : *Vision béatifique, science infuse, science acquise*.

Cause première de la prédestination des élus, le Christ doit posséder, en son étendue, la *vision béatifique*, à laquelle, par un prodige de miséricorde et de bonté, il a fait participer l'humanité tout entière avec lui.

Maître des hiérarchies célestes, il tient de la générosité du Verbe divin, qui l'a déposé dans la corbeille de son épouse bien-aimée, le jour de ses noces immaculées avec la nature humaine, le joyau dont il a paré les anges, dès les premiers instants de leur vie : la *science infuse*. Inférieur aux anges par la chair, l'Homme-Dieu leur est de beaucoup supérieur par l'intelligence : *Modico quam Angeli minoratus est. — Melior Angelis effectus*.

La même primauté universelle, qui fait conclure à la vision béatifique et à la science infuse du Christ, nous en révèle aussi les trésors cachés et l'étendue.

Si grande que soit l'intelligence du Sauveur, elle contemple l'essence divine sans en comprendre néanmoins l'insondable mystère. Elle s'arrête aux portes du sanctuaire divin, comme le créé, le fini à la porte des horizons de l'infini. Mais, à cause de son union hypostatique avec le Verbe, elle en reçoit une lumière si abondante que sa vision dépasse comme infiniment celle de toute autre créature. Elle contemple l'ensemble et les parties de tous les êtres qui ont

été faits par lui. Son influence bénie rayonne sur tous les âges passés, présents et à venir; elle connaît tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera.

Tête du monde et roi de la création, le Christ pénètre de son regard toutes les parties de son immense empire. Les phalanges du monde invisible, les sphères innombrables qui peuplent l'espace, les forces cachées de la nature, les beautés qui font rêver le génie, son regard les embrasse et jouit avec ravissement de leurs évolutions et de leur harmonie variées.

Centre du gouvernement divin, juge suprême des vivants et des morts, il domine l'histoire, pénètre au fond de tous les esprits et compte les battements de tous les cœurs.

Docteur des âmes, il comprend comme de simples vérités ces grands et sublimes mystères de l'ordre surnaturel où notre raison se trouble et notre esprit tombe en adoration.

Bienfaisant médiateur de l'humanité, il en connaît les aspirations, les besoins, les misères, et préside, depuis l'origine du monde, à tous les mouvements qui s'accomplissent de la terre au ciel et du ciel à la terre.

O *altitudo* ! ô profondeur ! éveille de science et merveille d'esprit !

Et ce n'est pas tout. Doué d'une intelligence semblable à la nôtre, Jésus-Christ, comme nous, doit posséder la science acquise, sous peine d'être un homme incomplet. Quelque chose manquerait à son intégrité, s'il n'ajoutait à la joie de recevoir d'en haut la noble joie d'acquiescer par lui-même. Son âme est un abîme qui se remplit des trésors de l'éternelle sagesse et de toutes les connaissances que peut acquiescer l'intelligence humaine, débarrassée des imperfections qui limitent son essor.

Vision béatifique, science infuse, science acquise, triple merveille qu'il faut adorer dans l'unité de l'Homme-Dieu, sans pouvoir la comprendre; harmonie ineffable de la lumière avec la lumière, se mouvant sans trouble dans la plénitude immobile et l'activité du progrès !

Devant ces considérations, notre admiration ne doit pas demeurer stérile. Le chrétien, du fond des ténèbres qui environnent son pèlerinage sur la terre, doit remonter à ce soleil infini d'où s'échappent, à torrents, la lumière et la fertilité des âmes. En vain le savant, infatué d'orgueil et ivre de prétentions, s'écrie-t-il que la science vient d'en bas et qu'il l'arrache des entrailles mêmes de la nature, ses découvertes s'écroulent à toute heure devant de nouvelles explorations, la raison du lendemain contredit celle de la veille, et si quelques vérités surnagent à ce naufrage perpétuel des conceptions humaines, c'est qu'elles ont pris leur point d'appui dans la science éternelle.

« Certes, Messieurs, s'écrit l'orateur en terminant, mon intention n'est pas de justifier l'illuminisme insensé qui, sous le prétexte de ne rien recevoir que de Dieu, voudrait s'affranchir du travail. Le travail est notre loi et la condition naturelle de notre progrès intellectuel. J'estime, je respecte, j'admire ces intrépides esprits que rien ne lasse et qui, toujours avides de savoir, désiraient se remplir de toutes les

connaissances humaines; je suis des leurs. Mais qu'ils me permettent de leur rappeler que l'intelligence de l'homme est bornée et souvent défaillante; qu'au-dessus des connaissances qu'elle peut acquiescer, il en est une infinité qui lui échapperont éternellement, si Dieu ne les rapproche pour les mettre à sa portée; qu'un rayon du soleil éternel vaut mieux que tous les rayons de la lumière d'emprunt qui luit au sommet de nos âmes; en conséquence, que nous recevons beaucoup plus de science d'en haut que nous n'en pouvons recueillir d'en bas, dussions-nous mourir à la peine.

« Vous qui cherchez la science, regardez la grande âme du Christ. Sa beauté intellectuelle est le fruit de son union avec Dieu. Elle n'a qu'à se montrer pour que nous y lisions l'invitation prophétique, entendue déjà par vous dans nos explications du mystère de science éternelle: Approchez-vous de Dieu et soyez illuminés: *Accedite ad eum et illuminamini*.

« La science du Christ est plus qu'un exemple, c'est le robuste appui de nos convictions chrétiennes. Si l'on permet aux disciples d'un glorieux maître de s'en rapporter à l'autorité de sa parole et de sa science, qui pourra nous reprocher d'avoir confiance en un docteur dont l'esprit pénétré de la science divine possède au plus haut degré qui se puisse concevoir toutes les sciences créées? L'excellence de sa doctrine, comparée à toutes les doctrines humaines, peut déjà servir à la justification de notre foi: combien plus sa science universelle et infaillible! Allez, si bon vous semble, à l'école des sages de la terre, passez de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus à entendre; vous n'en trouverez aucun dont l'enseignement égale en élévation, en profondeur, en sainteté, l'enseignement de Jésus-Christ; aucun dont le vaste et sublime esprit vous donne la sécurité dont jouit l'intelligence chrétienne à l'école d'un si grand maître. On peut accepter de lui tous les mystères, parce qu'il sait tout, et en définitive il est le seul docteur qui puisse dire au monde entier: Ecoutez-moi !

« Force de notre intelligence, la science du Christ est la consolation de notre cœur. Il nous est dur, parfois, de nous entendre traiter d'obscurantisme et de sentir peser sur nous les superbes mépris de l'incrédulité. Notre fière raison se révolte et notre cœur en reçoit une blessure profonde qui le fait gémir. Consolez-vous, cœurs chrétiens, tout cela n'aura qu'un temps. Invisible témoin des agitations de notre monde, le maître voit tout; le maître suit pas à pas les menées des impies qui profitent de l'éloignement des siècles pour blasphémer sa gloire. Le maître compte une à une les larmes humiliées de ses fidèles; saint Pierre l'appelle inspecteur des âmes. Il se tait aujourd'hui; mais quand viendra le jour des dernières manifestations, sa science mettra à découvert toutes les iniquités dont l'esprit humain s'est rendu coupable contre la foi chrétienne: les partis-pris orgueilleux, les études superficielles, les jugements précipités, les imputations haineuses, les critiques déloyales, les falsifications de doctrines, les mensonges historiques.

« L'impie s'étonnera d'être si bien connu de celui dont il a méprisé la science ; mais en vain il voudra rétracter ses erreurs et reprendre ses blasphèmes ; en vain il tirera de son cœur navré ces cris suppliants : Divin soleil, j'ai péché contre toi, maintenant je confesse ta gloire, laisse-moi contempler ta lumière. — Plus de lumière, mais la nuit éternelle à celui qui voulait étouffer dans les ténèbres le Christ et le nom chrétien ! — Le divin soleil ne luira plus que pour ceux qui l'ont adoré en gémissant dans les pieuses ombres de la foi. »

LE JUBILÉ ACTUEL

(Sixième article.)

CHAPITRE III. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ (suite).

§ II. — *Du privilège de proroger le temps du Jubilé.*

XLIII. Nous avons (n° XLIII) donné intégralement le passage des Lettres apostoliques relatif à ce second privilège accordé aux confesseurs, approuvés par les Ordinaires des lieux. Ils peuvent en user avec toutes les personnes qu'un obstacle temporaire empêche d'accomplir les œuvres prescrites : « quocumque impedimento detentis, » et quelle que soit la cause de l'empêchement, soit qu'elle appartienne au corps, soit qu'elle concerne l'âme. En conséquence, nous ne ferions aucune difficulté de proroger le Jubilé en faveur, par exemple, d'une personne atteinte d'une maladie, dont le terme coïncidera à peu près avec la clôture du Jubilé ; d'un prisonnier, qui doit recouvrer sa liberté dans le courant du mois de juin prochain ; d'un pénitent, constitué dans une occasion prochaine de péché et que le confesseur, pour se convaincre de son bon propos, désire soumettre à une épreuve de quelques semaines, etc., etc. Nous agirions de même avec une femme, qui, s'appuyant sur une coutume quasi-générale, demande à ne point sortir de chez elle pendant un certain temps après ses couches ou après la mort de son mari. A ces exemples, nous pourrions facilement en ajouter d'autres, mais la chose nous semble inutile ; disons seulement qu'en règle générale la prorogation requiert une moindre cause que la commutation.

XLIV. Les Lettres apostoliques contiennent un privilège spécial en faveur des fidèles, qui, pour cause de voyage, seront absents de leur domicile pendant les trois mois que dure le présent Jubilé. En ce qui les concerne, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué (n° III), la prorogation est de droit ; elle émane du souverain Pontife lui-même. Mais l'indult du Jubilé ne statue rien à l'égard de ceux qui ne seront absents qu'une semaine ou deux, ou qui, vers la fin du Jubilé, entreprendront un voyage. Nonobstant une semblable absence, ces personnes

ont eu le temps nécessaire pour s'acquitter facilement des œuvres prescrites. Leur confesseur aura-t-il néanmoins le droit de leur accorder le bénéfice de la prorogation ? L'affirmative nous paraît certaine. Le Souverain Pontife veut, en effet, que tous les fidèles aient trois mois entiers pour se préparer au Jubilé et le gagner. Or, l'absence de ces personnes pendant une partie du Jubilé les prive de la faveur que le Pape étend à tous les fidèles : « Non obstat, lisons-nous dans Ferraris, quod in sua patria seu loco publicationis fuerit per totam primam hebdomadam et quasi per totam secundam : quia cum Pontifex velit quod unusquisque habeat duarum completarum hebdomadarum (pour le Jubilé actuel, trium integrorum mensium) spatium, in quo cum quiete et devotione possit se preparare et jubilæum lucrari : talis nec tunc habet hebdomadam completam ad quietem et devotionem requisitam. »

XLV. Le Jubilé peut même être prorogé pour une autre classe de personnes, qui certainement mériteraient moins cette faveur, c'est-à-dire pour celles qui, soit par ignorance, soit par insouciance ou par malice, ont négligé de remplir les conditions prescrites. Pourvu qu'elles se présentent au sacré tribunal avant la clôture du Jubilé et qu'elles manifestent un sincère repentir, leur confesseur les admettra à participer aussi au bienfait du Jubilé. Tel est l'avis de Collet, que des auteurs, même de mérite, Vina, Théodore de Saint-Esprit et Ferraris semblent approuver.

XLVI. Rien ne s'oppose non plus à ce qu'un pénitent, à qui on a déjà commué les œuvres prescrites, puisse obtenir la prorogation du Jubilé pour l'accomplissement des œuvres à lui imposées dans la commutation. Toutefois le parti le plus sûr est de ne choisir pour la commutation que des œuvres que l'on puisse accomplir immédiatement.

XLVII. En parlant du délai de grâce qui peut être octroyé aux personnes empêchées de faire les œuvres jubilaires dans le temps prescrit, les Lettres apostoliques portent seulement : « in aliud proximum tempus prorogare possit. » Si l'empêchement est permanent ou doit durer un long temps, dépasser par exemple le terme d'un mois, le confesseur ne pourra user du privilège de la prorogation : l'indult s'y oppose ; mais il aura recours alors à son pouvoir de commuer les œuvres prescrites en d'autres œuvres pieuses.

XLVIII. La commutation des œuvres prescrites n'est point possible (n° XLII) hors du tribunal de la pénitence. Il en est absolument de même de la prorogation du jubilé. La même clause investit le confesseur de l'un et de l'autre pouvoir. D'un autre côté, on ne peut alléguer aucune raison pour l'exercice de l'un : *extra actum sacramentalis confessionis*, qui ne milite également pour l'autre. (A suivre.)

CONSULTATIONS CANONIQUES

NOTE COMPLÉMENTAIRE CONCERNANT LA CONFES-
SION QUI DOIT PRÉCÉDER UNE FÊTE POUR EN
GAGNER L'INDUGENCE.

Nous avons dit dans un numéro précédent (20 mars) que la confession doit se faire dans les huit jours qui précèdent la fête pour gagner l'indulgence.

Nous devons ajouter que le Saint-Siège, sur la demande des évêques, accorde un indult spécial en vertu duquel la confession de quinze jours suffit afin de gagner les indulgences courantes. De là vient que l'ordo de plusieurs diocèses contient un avis formulé de la façon suivante :

Vi indulti a Sede apostolica concessi confessio sacramentalis infra unam vel duas unius cujusque mensis hebdomadas sufficit ad lucrandas indulgentias occurrentes.

L'indult pontifical fait disparaître tous les doutes.

DÉMEMBREMENT DES PAROISSES.

Nous recevons, au sujet du démembrement des paroisses, une consultation qui soulève les questions déjà traitées aussi dans un précédent numéro. La lettre qui nous est adressée s'exprime ainsi :

Depuis plus de 20 ans, un curé voisin, curé de canton, veut s'emparer et s'annexer un gros village d'au moins 200 âmes de ma paroisse, sous prétexte qu'il est plus rapproché de son église que de celle de la paroisse. Ce village n'a jamais appartenu à la paroisse à laquelle on veut l'annexer, et même ces deux paroisses appartenaient à deux diocèses différents qui ont été ensuite réunis en un seul B. et B.).

Cette annexion n'a jamais été demandée par les habitants, mais seulement par le curé intéressé et malgré mes quatre prédécesseurs et moi. Quelques-uns de mes prédécesseurs ont quitté la paroisse à cause des empiétements et des embarras suscités par ce curé.

Je désirerais savoir :

1° Si un Evêque, après avoir nommé un curé à une paroisse, peut distraire une portion notable pour l'annexer à une autre paroisse existante, sans le consentement du curé ? N'est-ce pas contraire aux lois canoniques ?

2° Si un Evêque peut donner juridiction à un autre, curé sur une portion de paroisse voisine, malgré le curé titulaire, de manière à laisser les habitants libres de s'adresser au curé qu'ils voudront ? N'est-ce pas contraire au concile de Trente ?

3° Si un curé, afin de s'attacher les habitants d'une autre paroisse, peut aller souvent la visiter, leur faire des promesses et même des menaces, afin de les faire venir à son église et à son catéchisme ?

(Il n'y a aucune loi écrite dans les statuts du diocèse qui autorise les enfants à faire leur première Communion dans la paroisse où ils vont à l'école).

4° Ce curé a-t-il le droit de faire faire la première Communion aux enfants de ma paroisse, qui vont à l'école dans la sienne, malgré moi-même, avec une autorisation exceptionnelle de l'Evêque ?

5° A-t-il le droit, même avec l'autorisation de l'Evêque, de faire faire les Pâques, de porter le Viatique aux malades, de leur donner l'Extrême-Onction, d'aller faire faire les Pâques aux infirmes de ce village, quand le véritable pasteur s'y rend lui-même pour leur faire accomplir ce devoir ? (C'est ce qui est arrivé.)

6° A-t-il le droit de baptiser les enfants de ma paroisse qu'on lui porte ? A-t-il le droit de bénir les femmes après leurs couches ?

Comme il arrive souvent entre les deux paroisses qu'il y a des personnes qui veulent être enterrées dans la paroisse même, a-t-il le droit de venir faire la levée du corps dans ma paroisse sans la présence du curé ? A-t-il le droit d'exiger que la cérémonie funèbre se fasse toujours dans son église, soit que la personne soit de sa paroisse et qu'on doive l'enterrer dans une autre, soit que la personne soit d'une autre paroisse et qu'on doive l'enterrer dans la sienne ?

Peut-il agir ainsi sans manquer aux règles canoniques et à la justice ?

8° A-t-il le droit de bénir des maisons ou des navires dans la paroisse voisine sans le consentement du curé et sans le prévenir ?

Cette consultation étant très-longue nous sommes obligés d'abréger la réponse :

1° Le droit canon n'autorise le démembrement que lorsque l'éloignement ou le mauvais état des chemins rendent impossible, ou du moins extrêmement difficile, la fréquentation de l'église paroissiale.

2° Il n'est pas possible que les paroissiens aient la faculté de s'adresser à un curé voisin pour les sacrements strictement paroissiaux, c'est-à-dire le baptême, la communion pascalle, le mariage, le viatique, l'extrême-onction, la levée du corps des défunts.

3° Le catéchisme n'est pas un droit strictement paroissial, mais l'examen des enfants pour la première communion est réservé au curé, alors même que les enfants vont dans une autre paroisse.

En France, il est d'usage que les enfants peuvent, sans la permission du curé de leur paroisse natale, suivre le catéchisme et faire leur première communion dans les paroisses dont ils fréquentent les écoles.

4° Même réponse qu'au numéro précédent.

5° La communion pascalle doit se faire dans l'église paroissiale. Le quatrième concile général de Latran et le concile de Trente sont formels sur ce point. Cependant, dans des cas particuliers et pour des raisons plausibles, l'Ordinaire peut autoriser les fidèles à communier à Pâques dans une église étrangère en dehors des limites de la paroisse. En ce qui concerne la communion des malades, elle est indubitablement réservée au curé local.

6° Nous répétons que le baptême est un droit strictement paroissial. Il en est de même de la bénédiction *post partum*, quoique, à vrai dire, les canonistes reconnaissent que l'usage en cette matière n'est pas sans valeur.

7° La levée du corps est réservée au curé local, qui doit accompagner le défunt jusqu'aux limites de sa paroisse. Un curé voisin n'a pas le droit d'exiger que la cérémonie funèbre se fasse dans son église. Il faut que le défunt ait exprimé sa volonté à ce sujet, ou que les parents le demandent, supposé que ce soit un enfant au-dessous de 14 ans. Si le défunt n'a rien prescrit, la cérémonie funèbre doit se faire dans son église paroissiale.

8° La bénédiction des maisons et des navires est une fonction territoriale réservée au curé local.

Le principe général est que le territoire paroissial doit être garanti contre toute usurpation, invasion, intrusion, spoliation au détriment du pasteur légitime.

JURISPRUDENCE

Q. — 1° A qui appartient le droit de choisir le parrain d'une cloche?

2° A qui appartient le droit de rédiger l'inscription qui doit figurer sur la cloche?

R. — 1° Cette question, qui n'a jamais été résolue par aucun règlement ni par aucune décision officielle, a fréquemment donné lieu à des controverses,

Le *Journal des conseils de Fabriques* émet l'opinion que ce droit appartient en principe à la personne qui donne la cloche, ou les fonds pour l'acquérir. Le désir du donateur de faire cette désignation doit être considéré comme une condition, au moins tacite, de sa donation, et en conséquence, il y a lieu de s'y conformer exactement.

Si donc c'est un paroissien, ou un particulier, quel qu'il soit, qui donne une cloche, c'est à lui de choisir les parrain et marraine de cette cloche. Si c'est le curé qui dote son église d'une cloche, le même droit lui appartient évidemment.

Si c'est le conseil de fabrique qui acquiert ou fait fondre la cloche sur les fonds du budget de l'église, c'est à ce conseil à délibérer dans la forme ordinaire de ses délibérations, sur le choix du parrain et de la marraine.

Si la cloche est acquise au moyen d'une allocation spéciale expressément votée pour cet objet par le conseil municipal, le droit de choisir le parrain et la marraine appartient à ce conseil, qui doit en délibérer; s'il n'est pris aucune délibération à cet égard, le choix est dévolu de plein droit au maire, comme représentant la commune.

Mais si, au lieu d'une allocation spéciale expressément votée pour l'acquisition d'une cloche, le conseil municipal a simplement alloué à la Fabrique, à titre de secours, une subvention plus ou moins forte, la commune ne doit point être considérée comme donatrice de la cloche; en conséquence, le droit de choisir le parrain et la marraine n'appartient plus ni au conseil, ni au maire, mais exclusivement au conseil de Fabrique.

Il peut arriver qu'une cloche soit donnée par deux personnes, chacune d'elles fournissant une partie de sa valeur; le choix du parrain appartient, dans cette hypothèse, au donateur qui fournit la plus forte somme, et le choix de la marraine au donateur qui fournit le complément du prix.

Il en doit être de même lorsque la cloche est payée en partie sur les fonds votés pour cette destination par la commune, et en partie sur les fonds du budget de la Fabrique. Le droit de désigner les parrain et marraine ne saurait jamais être réclaté par le maire de la commune, à ce titre, hors le cas cité ci-dessus.

Le curé, de son côté, n'a pas davantage, à titre de curé, le droit de faire le même choix, à moins qu'il ne soit donateur de la cloche, ou à moins d'une délégation expresse du conseil de fabrique.

Mais un droit qui appartient toujours au curé, en sa qualité de pasteur, c'est celui de refuser, sans même avoir à décliner les motifs de son refus, les parrain et marraine offerts, lorsque les choix faits sont inconvenants ou lorsqu'il y a quelque cause sérieuse d'exclusion. On ne peut se pourvoir contre les refus semblables du curé, qu'en réclamant auprès de l'évêque du diocèse.

Tel est le sentiment du *Journal des conseils de Fabriques*.

Mgr André, très-compétent dans la matière, ne le partage pas. Il admet qu'un donateur de cloche puisse poser comme condition qu'il choisira les parrain et marraine de cette cloche: ce qui est logique; mais à l'exception de cette circonstance, il pense que le droit susdit n'appartient qu'aux marguilliers, sur la présentation du curé. C'est ce que l'art. 32 du décret du 30 décembre 1807, a statué pour la nomination des prédicateurs. « Or, dit le savant auteur, il nous semble qu'il y a assez d'analogie entre ces deux choses pour le décider de la même manière. Il arrive quelquefois qu'une seule personne dans une paroisse, se charge de payer les honoraires d'un prédicateur de l'Avent et du Carême; s'ensuit-il que le droit de nommer le prédicateur lui soit dévolu? Non; ce droit n'en reste pas moins réservé aux marguilliers. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les parrain et marraine d'une cloche?

« La commune accorde souvent une subvention en cas d'insuffisance de ressources; cette subvention sert à payer les chantes, sonneurs, suisses, sacristains, etc.; s'ensuit-il que le conseil municipal puisse s'ingérer dans la nomination de ces divers serviteurs de l'église? Non, assurément. Pourquoi s'ingérerait-il dans la nomination des parrain et marraine d'une cloche qu'il accorderait à la Fabrique ou dont il paierait la refonte?

« Nous regardons donc comme dangereux de vouloir ôter à la Fabrique un droit qui, selon nous, lui est propre et spécial. »

Nous n'hésitons pas à nous ranger de l'avis de Mgr André qui nous paraît le mieux fondé.

2° La réponse à la seconde partie de la question de notre correspondant doit être résolue conformément à ces mêmes principes.

Q. — D'après un vieil usage, les affiches administratives ou de vente sont apposées à la porte de mon presbytère, et ni moi ni mes prédécesseurs n'avons jamais songé à l'empêcher. Mais les temps sont changés. Aujourd'hui des affiches scandaleuses par le fond et par la forme viennent prendre place à côté des autres: puis-je l'empêcher?

R. — Oui, assurément. Chaque citoyen a droit de placer en public une affiche qui concerne le commerce, l'industrie, l'agriculture; mais par l'exercice de cette faculté, il ne peut pas léser les droits d'un tiers. Pour faire cet affichage, il faut être propriétaire d'un mur ou porte de l'édifice que l'on a choisi pour cela, ou bien avoir obtenu la permission du propriétaire.

La gestion et la surveillance de l'église, des presbytères étant confiées aux conseils de fabri-

ques qui doivent entretenir ces édifices, il leur appartient de permettre ou d'interdire l'affichage.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

BASSE-COUR.

Construction du poulailler (fin). — Une fois les murs construits, on cloue en travers toutes sortes de bouts de bois ou de lattes grossières, et l'on applique des deux côtés un bon enduit de mortier de chaux. On conçoit facilement que ces murs légers ont besoin de peu de fondation. On peut leur donner les dimensions que l'on désire en proportionnant la force de la charpente à la hauteur des murs et la largeur des croûtes servant de montants à l'épaisseur qu'ils doivent avoir.

Ces murs sont très-sains, très-économiques et excellents pour toutes sortes de bâtiments. Les couvertures doivent être légères, en planches, en chaume ou en roseaux. Un bâtiment construit de cette façon, de 8 mètres de long sur 3 mètres de large et 3 de haut, peut coûter de 300 à 400 francs selon les pays. Il coûtera même moins si on l'adosse à un mur d'habitation, on économisera ainsi au moins le tiers des murs et de la toiture; et il résistera mieux aux intempéries, par conséquent sa durée sera plus longue.

Parc pour les volailles. — A l'habitation il faut joindre nécessairement un parc ou parquet, c'est-à-dire un lieu fermé où les volailles doivent prendre leurs ébats et même trouver en partie de quoi se nourrir.

1° Emplacement du parc. — Il est nécessaire qu'il soit joint au poulailler et qu'il communique directement avec lui. Si l'état des lieux exige qu'il en soit placé à une certaine distance, par exemple, si un passage nécessaire à l'habitation doit les séparer, on établira alors entre eux une communication par le haut, mais je conseille de préférer un passage souterrain; c'est moins dispendieux et généralement beaucoup plus commode même pour les volailles qui, au bout de peu de temps, sont complètement habituées à se servir de ce chemin. Autant que possible, ce parc sera abrité des vents froids par les habitations voisines ou par un mur élevé, ou même à son défaut par une clôture en planches.

Au printemps les jeunes couvées ont besoin de chaleur et de soleil, il faut les leur ménager avec soin.

Ce parc sera aussi grand que possible; jamais il ne le sera trop; ménagez au moins dix mètres carrés par tête de volaille. Ainsi, si vous voulez avoir continuellement au moins quinze volailles dans votre basse-cour, ayez un parc d'environ 150 mètres carrés.

2° Clôture du parc. — Les modes de clôture peuvent varier en quelque sorte à l'infini; tous sont excellents s'ils ne laissent aucune issue aux volailles, ni d'entrée aux chiens, aux chats, etc.,

qui pourraient mettre le désordre dans votre paisible famille. Faites donc votre clôture selon les ressources du pays que vous habitez ou selon vos goûts personnels; cependant, jecrois que vous ne feriez rien de mieux que ce que je vais vous indiquer. Honneur d'abord au grillage en fil de fer galvanisé, il est propre, même coquet, il dure de longues années et surtout il est peu coûteux; ainsi vous trouverez à Paris (Maison Pilter, 24, rue Alibert), des grillages en fil de fer n° 10 à mailles de 76 millimètres au prix de 60 centimes le mètre carré. Il y en a de plus faibles, de plus forts, vous n'aurez que l'embarras du choix. La pose en est si simple que j'ose à peine vous l'indiquer; quelques piquets en bois sulfatés ou trempés dans le coaltar maintiendront de distance en distance votre barrière et tout sera parfait. Si vous voulez y joindre un luxe de bon goût, et tout *gratuit*, vous planterez en dehors du parc et à peu de distance du grillage, des pieds de chèvre-feuilles, de clématites, ou de houblon, etc. En quelques années tout votre grillage sera rempli d'une belle et riche verdure. Si cette dépense pourtant modérée vous effraie encore, faites une barrière, la plus économique possible, en bois pris à l'extérieur de la clôture; tous les 30 centimètres, plantez un pied d'épine blanche (Aubépine) la seconde année; vous la taillerez en ne laissant que deux branches; lorsqu'elles auront 50 centimètres de développement, vous les inclinez l'une à droite, l'autre à gauche, de manière qu'elles forment un angle d'environ 25 degrés. En ce moment, vous avez un grillage *naturel*, qu'il faut seulement surveiller pour le maintenir dans cette inclinaison jusqu'à sa formation complète; c'est-à-dire lorsqu'il aura atteint 1 mètre 70 de haut. Puis chaque année, vous le taillez comme une haie ordinaire, et vous avez une barrière infranchissable, gaie à l'œil et d'une durée indéfinie.

3° Aménagement intérieur du parc. — Un abri en planches est nécessaire pour les temps de pluie: faites-le de la forme, de la hauteur que vous voudrez, pourvu qu'il ait environ 10 mètres carrés par douzaine de volailles. Elles doivent y être à l'aise et pouvoir s'y promener. Contre les chaleurs de l'été, qui souvent sont excessives et nuisibles à vos poules, vous planterez un ou plusieurs massifs d'arbres; vous choisirez pour cette plantation des arbres à fruit comme pruniers, cerisiers, car les poules sont friandes de leurs produits. Vous devrez surtout planter de petits massifs de groseilles, l'acidité de leurs baies plaît beaucoup à la volaille. Mais comme de simples boutures de ces arbustes seraient trop tourmentées par les poules, choisissez dans votre jardin les vieilles touffes usées, déplantiez et replantez-les en mottes pendant l'hiver, après avoir rabattu la moitié des pousses nouvelles et supprimé les vieilles branches.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE LA VIERGE MARIE

d'après saint **FRANÇOIS DE SALES**

Nouveau **MOIS DE MARIE**, par M. l'abbé H. CHAUMONT.

1 beau volume in-16 elzévirien, sur papier vergé. 3 fr.
— Édition de propagande. 1 volume in-18. » 75 c.

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, par Henri LASSEUR, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Édition format paroissien, toile anglaise, tranche rouge. 3 fr.

Mois de Marie des mères chrétiennes, dédié aux associations de l'archiconfrérie, par le R. P. HUGUET, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon ; 4^e édition, améliorée. 1 vol. in-18 de xii-421 pages. 1 fr. 50.

Le plus ancien Mois de Marie, traduit par le R. P. BLOT et enrichi d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois ; 5^e édition. 1 vol. in-32. 4 fr.

Mois de Marie des paroisses et des familles chrétiennes, par M. l'abbé Antoine RICARD, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages. 2 fr.
— Rel. cart.; tranche rouge. 5 fr. 50.

Mois de Marie des pèlerinages, par ALFRED DE PERROIS. 1 vol. in-12, édition populaire, 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Édition ornée de 22 gravures. 4 fr.

Mois de Marie des Madones de Pie IX, par M. l'abbé DURAND, du diocèse de Grenoble, 1 beau vol. in-12, orné du portrait du Saint Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX a recommandé d'invoquer. Broché. 4 fr.
— Relié, toile anglaise, tranche rouge. 5 fr.

Litanies de la sainte Vierge, ou *Mois de Marie*, par M. l'abbé GRIDEL, du clergé de Nancy. 1 vol. in-12 de 277 pages. 2 fr.

Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie, Mois de Marie de la jeune chrétienne, par M. l'abbé DUMAX, sous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. G. Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans, à l'auteur. 1 vol. in-48 de 253 pages, texte encadré d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons. 2 fr.

Vie de la très sainte Vierge, d'après les Écritures, avec une préface de Mgr MERMILLOD. 1 vol. in-18, elzévirien. 2 fr.

Vie de la très-sainte Vierge, par l'abbé CAILLET, chanoine honoraire de Langres, etc. 1 très-fort vol. in-8 de plus de 600 pages, belle impression, papier vergé. 6 fr.

La Vie de la bienheureuse Vierge et Mère de Dieu Marie, proposée comme modèle aux filles, aux épouses et aux mères chrétiennes, par J.-B. HIRSCHER, traduit de l'allemand par J.-J. NYSSSEN, curé doyen de Stavclot. 1 vol. in-8 de 370 pages. 3 fr. 50.

Esther, ou *Quelques mots sur le mystère de la B. V. Marie*, par M. l'abbé PICUS, missionnaire apostolique. 1 fort beau vol. in-12 de 670 pages. 4 fr.

Méditations sur les Litanies de Notre-Dame de Lorette, écrites au xvi^e siècle, par le R. P. abbé dom SILVANO RAZZY, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest RAZY. 1 vol. in-12 de xvi-187 pages. 1 fr. 50.

Prières à la Vierge, extraites des manuscrits du moyen âge, par Léon GAUTIER. Charmant volume elzévirien, avec encadrement style moyen âge, broché. 4 fr.

Relié, toile bleue, tranche rouge ou dorée. 5 fr.
Chagrin plein, orné, tranche dorée. 10 fr.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYE
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 2 fr. 50, *franco*.
Duploye, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

DIGESTIONS ARTIFICIELLES

VIN

BI-DIGESTIF DE

CHASSAING

À LA

PÉPSINE ET À LA DIASTASE

Agents naturels et indispensables de la

DIGESTION

42 ans de succès

contre les

DIGESTIONS DIFFICILES

OU INCOMPLÈTES,

MAUX D'ESTOMAC,

DYSPEPSIES, GASTRALGIES,

PERTE DE L'APPÉTIT, DES FORCES,

AMAIGRISSEMENT, CONSUMPTION,

CONVALESCENCES LENTES,

VOMISSEMENTS...

Paris, 6, Avenue Victoria, 6, Paris

se trouve dans les principales pharmacies

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont *Franco de port, droits et fûts*.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à prendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Une garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, *Médoc* vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique *Margaux-Graves-Médoc*, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, *Médoc Graves* vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, *Margaux-Graves-Médoc* grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, *Sauternes*, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement, à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (*Médoc*).

LIVRES A ACQUERIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR M^{me} LÉON GAUTIER

1 beau volume in-12. — Prix 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte

1 vol. in-32 raisin, 4 fr. ; cart. toile riche, 6 fr. ;

relié chagrin ornements et tranches dorées, 10 francs.

AUTRES OUVRAGES SPECIALEMENT RECOMMANDES :

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. 1 vol. in-75 c.

Fleurs de la première Communion, par M. l'abbé JULIEN LOTH. 1 volume in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin, Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort volume in-12. 3 fr.

Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 volume in-18. 1 fr. 50

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 volume in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Fleurs eucharistiques, par le R. P. SIMON MOUNET. 1 petit vol. in-18. 50 c.

La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 27. — PRÉDICATION : IV^e dimanche après Pâques : 1^{er} Sujet tiré de l'Épître, 2^e Sujet tiré de l'Évangile, 3^e Catéchèses. — Sermons pour une retraite de première communion. — LE JUBILÉ ACTUEL : Privilèges (suite). — CONSULTATIONS CANONIQUES : Un jeune curé-doyen a-t-il le pas sur un chanoine honoraire plus âgé et supérieur d'une institution libre? A qui des deux la préséance dans un repas? Si un doyen a le droit de porter la mozette dans son église et dans son canton? — Cas d'une pénitente se présentant *ad tribunal complicitis* pour recevoir l'absolution. — Un curé peut-il alléguer le grand dérangement et la fatigue que lui cause le binage d'une annexe pour garder l'honneur du bis? — Quelle importance a la connaissance de la Mère de Dieu au point de vue théologique. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Un curé a-t-il le droit de faire arracher *motu proprio*, dans le jardin du presbytère, un arbre qui gêne? — Est-il dû à une fabrique des intérêts 1^{er} pour un legs dont elle ne jouit pas encore par suite des retards du gouvernement à délivrer l'entrée en jouissance, et 2^e pour la somme du fisc qu'elle a acquittée? — Existe-t-il quelque règlement de police interdisant l'établissement de salles de danse ou de cabarets aux abords des églises? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La basse-cour (fin).

CORRESPONDANCE

Erc., 28 avril 1879.

Voici venir la Pentecôte; j'ai besoin d'un livre solide sur le Saint-Esprit, ayant des conférences à faire sur la Confirmation. Quelle est l'œuvre la plus substantielle sur cette matière? — L. curé.

Réponse. — Prenez l'*Esprit-Saint, Dons et Symboles*, Conférences prêchées en tournée de Confirmation par feu Mgr Landriot, archevêque de Reims. — Ce volume n'a jamais été publié du vivant de l'auteur et il ne vient de paraître que ces jours-ci seulement. Il est divisé en deux parties : la première traite des *Dons*, la seconde, des *Symboles* de l'*Esprit-Saint*. Ces conférences, composées pour des auditeurs différents et n'ayant point été destinées à l'impression, renferment peut-être quelques imperfections littéraires que l'auteur, d'un goût si délicat, aurait fait disparaître s'il avait lui-même publié son ouvrage. Telles qu'elles sont, elles ont paru fort belles à des esprits très-compétents, car l'on y retrouve le genre propre de l'illustre orateur : l'élévation et la simplicité, la haute théologie et un rare sens pratique.

La meilleure analyse que nous puissions en donner est de mettre sous les yeux du lecteur la table des matières. La voici :

PREMIÈRE PARTIE. — DONS DE L'ESPRIT-SAINT.

Première conférence. — Notions générales : Action de l'Esprit-Saint sur les âmes. — Deuxième conférence : Caractères de l'Esprit-Saint. — Troisième conférence :

Sur les dons en général et leurs effets. — Quatrième conférence : Don de crainte. — Cinquième conférence : Différentes espèces de crainte. — Sixième conférence : Don de piété. — Septième conférence : Don de science. — Huitième conférence : Don de force. — Neuvième conférence : Don de conseil. — Dixième conférence : Dons d'intelligence et de sagesse.

DEUXIÈME PARTIE. — SYMBOLES DE L'ESPRIT-SAINT.

Première conférence : L'Esprit-Saint est un feu. — Deuxième conférence : L'Esprit-Saint est un feu (suite). — Troisième conférence : L'Esprit-Saint comparé au vent. — Quatrième conférence : L'Esprit-Saint comparé au vent (suite). — Cinquième conférence : L'Esprit-Saint comparé à l'eau. — Sixième conférence : L'Esprit-Saint comparé à l'eau (suite). — Septième conférence : L'huile symbole des grâces de l'Esprit-Saint. — Huitième conférence : L'huile symbole des grâces de l'Esprit-Saint (suite). — Neuvième conférence : L'huile symbole des grâces de l'Esprit-Saint (suite).

Nous estimons que ce livre sera accueilli avec empressement, non-seulement à cause du nom de l'auteur, mais à cause surtout du sujet lui-même, qui attire d'autant plus l'intérêt qu'il a été ainsi moins souvent traité *in extenso*.

Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

Fl., 26 avril 1879.

Je pense que vous êtes l'éditeur d'un ouvrage de M. Léon Gautier, ayant pour titre : *Prières tirées de manuscrits du moyen âge*. Je désirerais savoir si M. Léon Gautier a conservé le texte latin. Je voudrais, en effet, offrir cet ouvrage à des personnes qui ont eu le courage d'apprendre le latin, afin de comprendre le latin des prières liturgiques. Si, contre mon attente, l'ou-

vrage de M. Léon Gautier n'est qu'une traduction, je vous serais bien reconnaissant de m'indiquer s'il existe en librairie un formulaire de prières *texte latin* pouvant remplir le but que je me propose?—D., chan. honor., curé doyen.

Réponse.—M. Léon Gautier n'a donné qu'une simple traduction des *Prières* qu'il a tirées des manuscrits du moyen âge; mais en compulsant, en triant ces pierres précieuses de l'Eglise, ces trésors de la foi et de la piété catholique, il a pris note soigneusement du texte latin, et son intention est de donner plus tard, dans une nouvelle édition, le latin en regard du français.

Quant au livre de ce genre, qui répondrait entièrement à vos désirs, nous ne croyons pas qu'il existe.

D., 23 avril 1879.

Votre liste des *Mois de Marie* est très-variée, et j'ajoute que j'ai l'avantage d'en posséder plusieurs, que j'ai trouvés tous excellents. Ils sont simples, clairs, édifiants, à la portée de tout le monde, et sont appelés, par conséquent, à faire beaucoup de bien aux fidèles qui les lisent ou les entendent. Mais je voudrais quelque chose de *plus spécial* pour moi, long pour l'abrégé, riche de citations pour m'en servir, avec des aperçus nouveaux, si c'est possible, pour relever mon *Mois de Marie*, car je veux le prêcher. Que pouvez-vous m'indiquer dans ce sens? L'abbé V.

Réponse.—Vous avez justement votre affaire dans les *Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque. — Conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge à Bernadette Soubirous, par l'abbé GINESTET, curé de Noailles. (Prix : 6 fr.)

L'ouvrage comprend deux volumes in-12, l'un de 410, l'autre de 428 pages. Vous voyez qu'il y a matière à dissertation dans un texte de cette étendue.

Dans un premier chapitre préliminaire, l'auteur se met en face du dogme de l'Immaculée-Conception, et envisage l'opportunité et les conséquences de sa proclamation à notre époque. Il y a là des vues nouvelles auxquelles l'éclat de la pensée et de l'expression prête un irrésistible attrait. Dans les cinq chapitres suivants, il fait l'histoire de l'Événement de Lourdes, et, même après l'histoire classique, l'illustre Henri Lasserre, M. l'abbé Ginestet parvient à rendre son récit vivant, intéressant. — C'est la première assise de l'édifice, l'*Introduction aux Conférences*.

Le peu d'espace dont nous disposons ne nous permet pas d'en présenter une étude développée; mais, comme il importe que le lecteur ait une idée exacte de l'œuvre de M. l'abbé Ginestet, nous citerons comme exemple l'extrait suivant de la table des matières, ayant trait aux

Conférences sur la Pénitence.

Première conférence. Nécessité absolue de la Pénitence pour le salut : 1° Explication du mot : Pénitence. — 2° Rôle fondamental qu'elle remplit dans l'œuvre de la vie chrétienne. — 3° Nécessité de la Pénitence basée sur les oracles prophétiques de l'ancienne loi. —

4° Nécessité de la Pénitence basée sur les oracles évangéliques de la loi nouvelle...

Deuxième conférence. Nécessité absolue de la Pénitence pour le salut : 5° Témoignages des Pères de l'Eglise sur la nécessité absolue de la Pénitence. — 6° Pour règle de notre vie pénitentielle, nous avons plus que des oracles, nous avons des exemples : 1° Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° les Saints; 3° tous les vrais disciples de l'Evangile. — 7° Ce que sont les pénitents, ces héros qui la terre promet au ciel, et ce que sont les immortifiés. — 8° Universalité de la grande loi des œuvres mortifiantes.

Troisième conférence. La grande loi de la Pénitence et nos jours contemporains : 1° La triste physionomie de notre époque antipénitente. — 2° Les impénitents et la justice de Dieu. — 3° Nos temps modernes ne ressemblent-ils pas au vieux temps du déluge? Orgueil, impiétés exécrables, négations outrepassées de tout surnaturel, appétits brutaux et désorganisateur qui caractérisent ce siècle matérialisé. Nier Dieu et tout ce qui est de Dieu; jouir et se divertir, pour lui tout est là. — 4° Les gémissements des Saints. — La grande voix du Vatican. — Les malheurs de la France et le remède à ses maux.

Quatrième conférence. La grande loi de la Pénitence et nos jours contemporains : 1° La loi de Dieu est le pivot des sociétés. Ce qui arrive inexorablement aux peuples, quand la loi de Dieu est méconnue et foulée aux pieds par le grand nombre. — 2° Ni les hommes, ni les moyens humains ne peuvent relever et sauver un peuple coupable, impénitent et sans Dieu. — 3° Pour se relever, tout le problème de la France, si éprouvée, est là : se frapper la poitrine et revenir à Dieu. — 4° Heureux signes de sa réhabilitation. — 5° Châtiments temporels des nations coupables et châtiments éternels des hommes impénitents. — Appel à la pénitence. — 6° Moyens de pénitence. — Conclusion.

Tels sont les enseignements que M. l'abbé Ginestet tire de ces trois mots : *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* prononcés par la Vierge de Lourdes dans l'une de ses dix-huit apparitions. On voit par ce canevas combien l'auteur étend son vol au large et à quelles hauteurs il va planer. — *Ab uno disce omnes*.

NOUVEAU MANUEL DU CHRÉTIEN (1).

Véritable *Eucologe universel*, le Manuel renferme, sous une forme brève et substantielle non-seulement tout ce qui est nécessaire pour les exercices de piété : l'assistance aux offices, la réception des sacrements : *prières usuelles, messe basse et chantée, Évangiles et Vêpres de tous les dimanches et des fêtes principales, science de la doctrine chrétienne*; mais encore un ensemble de méditations, de dévotions, d'instructions, de prières, d'indulgences et même de cantiques, disséminés dans un grand nombre d'ouvrages souvent difficiles à avoir sous la main.

Comme l'atteste l'éminent Evêque de Poitiers dans son approbation, l'auteur « a réussi à condenser en quelques pages du format le plus exigü toute la substance de la doctrine et de la piété chrétienne. Nul n'ouvrira ce petit livre sans y trouver lumière et grâce. »

Ce bon petit livre doit être le *Vade mecum* des gens du monde et des jeunes étudiants surtout en voyage.

Nous le recommandons tout spécialement aux maîtres et maîtresses chargés de l'éducation de la jeunesse, à MM. les Curés, les Directeurs de catéchismes et d'associations ouvrières, et aux missionnaires.

1. Un vol. in-32 cavalier, 384 p., 25^e édit. Prix : rel. 75 c.; tr. rouge, 1 fr.; chag., 3 fr., 50, 15 c. en sus par poste.

PRÉDICATION

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sujet tiré de l'Épître.

Omne datum optimum, et omne
donum perfectum de sursum est,
descendens a patre luminum.
(Joan., 1. 17-21.)

Le mot vertu signifie force, et la vertu dans sa définition la plus précise, n'est autre chose que la force : la force d'âme, la force morale de la volonté. Vous comprenez déjà, sans doute, pourquoi la vertu ne diffère pas de la force : c'est que, pour être vertueux, vous avez à combattre des ennemis. I. *Quels sont ces ennemis.* II. *Victoire qu'il faut remporter.*

I. *Quels sont nos ennemis.* — Il y a deux conditions nécessaires pour qu'une âme soit vertueuse : premièrement, des ennemis, secondement, des victoires. Il n'y a qu'une manière de faire l'épreuve de sa force, c'est de s'attaquer à des obstacles, c'est de lutter contre des ennemis ; plus ils sont vigoureux, plus on est sûr d'être fort quand on les a vaincus. Or, ces ennemis ne manquent à personne. Depuis la déchéance originelle, il existe en nous certains penchants mauvais : c'est ce qu'on a nommé les passions ; disons seulement leurs noms, et indiquons le principal artifice de leur stratégie. Ils sont au nombre de sept : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. On peut les considérer comme péchés véritables et déjà commis ; mais on peut les considérer aussi comme passions, c'est-à-dire sous le rapport de la tendance naturelle qui nous pousse à les commettre. C'est dans ce sens que je prends ici les sept péchés capitaux comme sept grandes passions qui existent plus ou moins dans les âmes et cherchent sans cesse à les attirer vers l'abîme. Chacune a sa tactique et sa ruse, chacune a son genre de traits, chacune a son art dans la guerre. C'est à vous à les asservir et, pour obtenir la victoire, connaissez-bien leur tactique. Toutes ces passions n'assiègent pas les âmes avec la même violence. Il y en a toujours une qui marche la première et qui semble vouloir envahir toute la personne à elle seule. C'est dans cette précaution que consiste leur perfidie. Il y en a toujours une à qui les autres ont cédé le premier pas. C'est elle qui marche en avant, qui commande l'attaque, qui fait les grands efforts, elle a toujours été nommée la passion dominante. Voilà les ennemis offerts à vos courages ; voilà aussi leur principale tactique dans la guerre ; c'est la première condition nécessaire à la vertu. Mais il ne suffit pas d'avoir des ennemis, il faut les avoir vaincus, il faut la victoire.

II. *Victoire qu'il faut remporter.* — Il est évident que la victoire est une condition plus nécessaire encore pour constater la force que la présence d'ennemis, car dans le cas où l'on se laisserait vaincre, il vaudrait mieux n'en pas avoir, puisqu'alors ils ne serviraient qu'à con-

stater la faiblesse. L'homme vertueux est celui dont l'âme forte se moque de la passion qui le poursuit, résiste à ses efforts, déconcerte ses ruses et l'asservit en dompteur énergique. La vertu est où se trouve la force, et la force est là même où se trouve la victoire. Pour bien saisir l'application de ce principe, il suffira d'étudier quatre caractères, quatre types qui résument tous les autres.

Le premier est celui qui s'abandonne complètement à ses passions.

Il a pris pour règle de conduite de ne pas contrarier ses instincts, de profiter des moments qui passent pour s'accorder toutes les jouissances possibles. On lui parlera de son âme, de son avenir, de l'éternité ; que lui importent ces choses ? Il veut jouir de la vie, et pour cela demeurer en paix avec ses passions en leur accordant tout ce qu'elles demandent. Est-ce là un homme vertueux ? Pour savoir ce qu'il en faut penser, demandons-nous seulement s'il a vaincu ses ennemis ou si ce sont eux qui l'ont vaincu.

Un autre genre tout différent est celui qui accorde que la force lui manque, il s'en désole, mais que fait-il ? Il a des passions, il leur cède depuis longtemps. Plus il leur a cédé, plus elles sont devenues audacieuses ; elles ont multiplié leurs victoires, elles se sont changées en mauvaises habitudes, et les mauvaises habitudes en une mauvaise nature. Il est vrai que si l'âme dont nous parlons faisait un effort énergique et parvenait à les terrasser une bonne fois, elle prouverait qu'elle possède de la force et qu'elle est au fond une âme vertueuse ; mais elle ne le fait pas. Ce sont les caractères faibles, les âmes vaincues.

Parlons maintenant des vainqueurs.

Le premier se présente sous les traits de l'innocence parfaite ; c'est l'âme jeune qui ne connut jamais l'esclavage d'une passion dominante. Elle a remporté plus ou moins de victoires, selon que les ennemis l'ont attaquée avec plus ou moins de vigueur et de constance. Elle a senti les atteintes des passions ; il y en a une qui s'est ruée sur elle avec plus de violence que les autres, mais elle a résisté dès le principe, elle n'a pas essuyé une seule grande défaite. Voilà une âme vertueuse.

La quatrième classe est celle des pécheurs convertis. Qu'est-ce que le vrai converti ? C'est un homme qui a péché plus ou moins longtemps. Toutes les passions les plus violentes ont envahi son cœur. Il y en a une surtout qui l'a retourné dans tous les sens, qui en a fait tout ce qu'elle a voulu. Il a demandé grâce, il a fait la paix avec son vainqueur en lui cédant toute puissance sur ses actes, sur ses volontés, sur son âme, sur son corps, sur toute sa personne. Mais enfin un moment est venu où il a vaincu sa passion dominante, il a résisté à ses attaques, il a brisé son joug. Quelles que soient les ruses qu'elle emploie, il saura les prévenir. En un mot toute sa tactique consistera dans une prudence soutenue de vigueur et d'énergie pour éviter les occasions dangereuses, et dans une force de résistance à toute épreuve dans les occasions mêmes. Ce converti est véritablement l'homme vertueux, car il est l'homme de la

force morale, il n'a pas seulement possédé cette force dans son cœur, il en a donné la preuve.

Si votre conscience vous dit que vous appartenez à l'une de ces deux dernières classes de caractères, restez ce que vous êtes : vous êtes des âmes vertueuses. Mais, s'il n'en est pas ainsi, quel parti allez-vous prendre ? Vous n'en avez que deux à choisir : ou continuer de vivre dans votre esclavage ou briser dès aujourd'hui vos fers. C'est celui-là que vous prendrez, et alors vous serez cet homme vertueux dans la plus profonde force du mot, et rien au monde n'égallera votre gloire.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere : si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. (Eccli. xviii-31.)

Non veni mittere pacem sed gladium. (Matth. x-34.)

Inimici hominis, domestici ejus (Matth. x, 36).

Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediat concupiscentiis vestris (Rom., vi, 12).

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ et captivantem me in lege peccati (Rom., viii, 23).

Passages des Saints-Pères. — Jussisti, Domine, et sic est ut poena sua sibi sit omnis animus inordinatus (S. Aug.).

Malus, etiam si regnet, servus est, nec unius hominis, sed, quod gravius est, tot dominorum quod vitorum (S. Aug.).

Qui dominari nescit cupiditatibus, quasi equus raptatur indomitus, volvitur, obteritur, laniatur, affligitur (S. Amb.).

Servilis est omnis passio (S. Amb.).

Sujet tiré de l'Évangile.

Dixit Jesus discipulis suis : Vado ad eum qui misit me, et nemo ex vobis interrogat me : quo vadis ? Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.

(S. Joan., xvi, 5-6.)

Aujourd'hui encore l'Église nous fait méditer un fragment de l'entretien de Jésus-Christ avec ses disciples après la Cène. Les apôtres ne comprennent pas assez la portée de ses paroles pour se résigner à la volonté de Dieu. Nous éprouvons souvent une tristesse pareille à celle qui accablait les disciples pendant que le Sauveur leur annonçait sa passion et sa mort. Nous ne comprenons pas les desseins de Dieu et nous ne savons pas nous y résigner. Lorsque les consolations nous manquent, nous ne savons pas dire : c'est pour le bien de mon âme : *Expedi vobis ut ego vadam*. Pourtant, c'est pour nous un impérieux devoir de nous soumettre, en toute circonstance, à la volonté de Dieu. Pour mettre notre conduite à l'abri de toute erreur et de tout danger, nous devons confondre absolument, toujours et en tout, notre volonté propre avec la volonté de Dieu. Plus nous faisons la volonté

de Dieu, plus nous travaillons à notre bonheur. Seigneur, s'écriait le roi-prophète, votre volonté nous environne comme d'un bouclier protecteur : « Scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos Domine. » Si Dieu nous demandait : Que veux-tu que je fasse pour toi ? soyons prêts à répondre : Seigneur, faites votre volonté. Du reste à quoi bon la résistance ? Quoi que nous fassions, quels que soient nos désirs ou nos plaintes, il est certain que la volonté de Dieu s'accomplira toujours, elle est immuable. D'ailleurs, en ce monde même, nous recueillerons les heureux fruits de notre soumission à la volonté de Dieu. Plus nous voudrons ce que Dieu veut, et plus notre âme s'élèvera de vertus en vertus dans les voies de la perfection chrétienne, qui consiste à remporter sur toutes ses passions une victoire complète et à s'offrir en holocauste au Seigneur. Or, en pratiquant l'acceptation de la volonté de Dieu, nous immolons à la fois tout notre être, toutes nos facultés, tous nos sentiments. Rien ne trouble la paix, le calme, la sérénité dont jouissent les âmes qui veulent toujours ce que Dieu veut, parce qu'il leur envoie l'Esprit consolateur, qui les éclaire, les soutient, les anime les fortifie continuellement.

N.-S. rapporte à trois points principaux les choses dont le Saint-Esprit doit convaincre le monde : d'abord, il doit donner au monde la conviction du péché, et Jésus-Christ explique que le péché dont il parle est de ne pas croire en lui. C'est ce qu'opéra l'Esprit-Saint par le ministère des apôtres en répandant la foi sur la terre. Un second effet de la descente du Saint-Esprit a été de convaincre le monde touchant la justice. Ici le mot justice signifie la justification qui est la réunion de toutes les vertus. L'Esprit-Saint qui a éclairé le monde en lui donnant la foi, lui a apporté de nouvelles lumières en lui faisant connaître une morale supérieure à tout ce qui lui avait jamais été présenté. Un troisième point sur lequel l'Esprit-Saint a instruit le monde est le jugement. La loi primitive qui soumet tous les hommes à un jugement sévère n'était pas encore effacée dans leur mémoire, mais elle était universellement obscurcie. L'Esprit-Saint est venu, il l'a fait connaître aux hommes dans toute sa pureté, dans toute sa force. Il a fait retentir cette vérité redoutable que tous ont à subir la mort et ensuite un jugement. Et quel sera donc ce jugement ? Jésus-Christ nous le déclare ici : c'est celui qui a été prononcé, qui s'exécute, qui s'exécutera éternellement sur le prince de ce monde. Pensée effrayante, mais en même temps profondément salutaire. Préservatif efficace contre le péché, arme puissante pour repousser la tentation.

L'objet de la mission du fils de Dieu avait été de glorifier son Père, c'est-à-dire de faire connaître aux hommes la nature de Dieu méconnu, son unité oubliée, sa miséricorde dédaignée, sa justice bravée, sa sainteté profanée par un culte criminel. L'objet de la mission du Saint-Esprit est de glorifier le Fils, c'est-à-dire de nous apprendre à adorer sa divinité, à chérir son humanité, à reconnaître ses bienfaits, à suivre son incomparable loi. Ce n'est pas Jésus-Christ qui a besoin d'être glorifié, c'est nous, pour qui c'est

tout à la fois un devoir et un bonheur de le glorifier : un devoir, parce qu'il le prescrit ; un bonheur, parce qu'il le récompense.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat (I Reg. iii-18).

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra (Matth., vi).

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum (Matth., vii-21).

Non mea voluntas, sed tua fiat (Luc. xii-42).

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (Joan., iv).

Quæ placita sunt ei facio semper (Joan., viii-29).

Passages des Saints Pères. — Dicimus, fiat voluntas tua, non ut Deus faciat quod vult, sed ut nos facere possimus quod Deus vult (S. Cyr.).

Subjecti sumus Deo, sed non sumus omnino subjecti, quia ex nobis nascitur quod divinæ apponitur voluntati (S. Fulg.).

Velle quod Deus vult, hoc est jam similem Deo esse; non posse velle nisi quod Deus, hoc est jam esse quod Deus est. (S. Bern.).

Hoc perfectæ conversionis est forma: Domine, quid me vis facere? (S. Bern.).

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTER, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES¹

XXIV. — QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Arguet mundum de peccato. (Joan, xii, 8.)

« Une fonction propre du Saint-Esprit est d'émouvoir les cœurs et d'exciter en eux la componction. Voir ce qui constitue la vraie Contrition et quelles conditions elle doit réunir. » (C. C. Trid.)

Selon cet avis du Catéchisme Romain, nous allons, dans cette Homélie, exposer la nature, la nécessité et les qualités de la Contrition.

I. *Qu'est-ce que la Contrition?* — La Contrition est une douleur d'avoir offensé Dieu avec une ferme résolution de ne plus l'offenser à l'avenir. On voit, par cette définition, que la Con-

trition comprend non-seulement la cessation du péché, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle, mais encore la douleur, la haine et la détestation de la vie passée, selon ces paroles d'Ezéchiel : « Rejetez loin de vous vos iniquités, par lesquelles vous avez transgressé la loi de Dieu et faites-vous un cœur nouveau. » (Ezech., xviii.) Quoique le concile de Trente l'appelle une douleur, cependant il ne faut pas la regarder comme une douleur sensible et extérieure; car c'est un acte de la volonté. S'il lui a donné ce nom, c'est d'abord parce que l'Ecriture s'en est servie elle-même (Ps., xii, 2); c'est ensuite parce que la Contrition produit une douleur réelle dans la partie inférieure de l'âme où réside la concupiscence, comme on le voit par les actes auxquels se livrent les pénitents et par ce témoignage de Jésus-Christ : « Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles, opérés au milieu de vous, avaient été opérés à Tyr et à Sidon, ces villes auraient fait pénitence sous le cilice et dans la cendre. » (Matth., xi, 21). Le mot de Contrition, signifiant « brisement », montre la violence de la douleur qu'elle cause. En effet, de même que les corps les plus durs se brisent sous les coups du marteau : de même les cœurs les plus endurcis sont comme frappés et brisés par la force du repentir. On l'appelle aussi componction du cœur, parce que, semblable au fer qui ouvre un ulcère pour en faire sortir le pus, elle perce le cœur pour en rejeter le mortel poison du péché. C'est pourquoi, dans Joël, elle est désignée par le déchirement du cœur : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, les pleurs et les gémissements, et déchirez vos cœurs. » (Joël. ii, 22.) — (I C. ii, 165. — I S. C., ii, 547-549) (1).

II. *La Contrition est-elle nécessaire?* — Des trois conditions requises par le sacrement de Pénitence, c'est la Contrition qui est la plus nécessaire. Elle est absolument indispensable au pénitent, pour qu'il soit justifié. Pour quiconque est tombé dans une faute grave, elle est nécessaire de nécessité de moyen et de nécessité de précepte. En effet, Dieu nous la prescrit en ces termes : « Faites pénitence. » (Matth., iii, 2). « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (semblablement.) (Luc. xii, 3). Le précepte de la Contrition oblige tantôt directement par lui-même, lorsqu'on est à l'article de la mort et lorsque, faute d'un acte de Contrition, on s'expose au danger probable et prochain de mourir en état de péché; tantôt indirectement, lorsqu'après avoir péché mortellement on est tenu d'accomplir une action exigeant l'état de grâce, lorsqu'on doit faire un acte d'amour de Dieu, lorsque, pour résister à une violente tentation, on a besoin d'une grâce particulière et lorsqu'arrive le temps de la Confession annuelle. Ainsi l'on voit qu'il y aurait péché mortel à retarder sa conversion un an ou plusieurs mois, lorsqu'on ne serait pas en danger de mort. Quoi-

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 165. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 547-549.

qu'on ne soit pas obligé de faire un acte de Contrition immédiatement après qu'on a péché mortellement, cependant il ne faut alors rien négliger pour s'exciter à un prompt repentir et se rappeler cette parole du Sage : « Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur » (Eccl., v, 8); car, selon saint Grégoire, « le péché qui n'est pas effacé par la Pénitence est comme un poids nous entraînant à un autre péché. » (I C., II, 164; I S. C., II, 545-546).

III. *Quelles qualités doit avoir la Contrition?* — La Contrition doit avoir quatre qualités : elle doit être intérieure, universelle, souveraine et surnaturelle. D'abord, il faut qu'elle soit intérieure ou parte du cœur. Car on ne saurait tromper Dieu par une vaine apparence de Contrition. « L'homme voit ce qui paraît », dit l'Écriture, « mais le Seigneur regarde le cœur. » (I Reg., xvi, 7.) Les regards du Seigneur, « plus lumineux que le soleil, pénètrent le fond » des cœurs ainsi que les lieux les plus secrets. » (Eccl., xxiii, 28.) « Dieu sonde les reins et les cœurs. » (Ps. vii, 11.) D'ailleurs, n'est-ce pas du cœur que sortent les péchés ? C'est donc aussi du cœur que doit partir la Contrition. Mais comme elle est une partie essentielle de la Pénitence, le pénitent doit la manifester à l'extérieur d'une manière sensible, afin que le Prêtre puisse juger s'il mérite l'Absolution. Ensuite il faut qu'elle soit universelle ou s'étende à tous les péchés, au moins mortels, sans en excepter un seul. Si elle ne s'étendait pas à tous les péchés, elle serait feinte et simulée, et resterait sans aucun résultat pour notre salut. Car, selon saint Jacques, « celui qui observe toute la Loi, « excepté un seul point qu'il transgresse, est coupable de la Loi tout entière. » (Jac., II, 10.) Il serait fort utile de s'exciter à la haine de tous ses péchés en particulier, par les divers motifs propres à chaque péché. Mais il suffit qu'on les déteste tous, par un seul acte et par un seul motif convenable à tout péché mortel. De plus, il faut que la Contrition soit souveraine ou l'emporte sur tout autre sentiment, parce que le péché est le plus grand de tous les maux et parce que Dieu, qu'on offense en le commettant, est le plus grand de tous les biens. Ainsi, la même raison qui nous oblige à aimer Dieu souverainement, nous oblige à détester souverainement le péché. « La vraie mesure d'aimer Dieu étant de l'aimer sans mesure, remarque saint Bernard, « il est nécessaire aussi de haïr sans mesure le péché. » Enfin, il faut que la Contrition soit surnaturelle et excitée en nous par le Saint-Esprit et par des motifs de foi. C'est la grâce qui doit en être le principe, parce qu'elle est un don de Dieu et que, sans le secours de Dieu, personne ne peut se repentir comme il faut. De là cette prière de Jérémie : « Convertissez-moi, Seigneur, et je serai converti, parce que vous êtes le Seigneur mon Dieu. Car, après que vous m'avez converti, j'ai fait Pénitence. » (Jerem., xxxi, 18.) Si elle n'avait pour motif que la crainte des maux temporels dont le péché est la source, elle ne pourrait nous mériter notre pardon et elle serait rejetée, comme la pénitence de l'impie An-

tiocus. Il faut donc qu'elle soit excitée en nous par des motifs surnaturels. Or, les principaux motifs de Contrition sont : que le péché offense Dieu, qu'il a causé la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous prive du bonheur du Ciel et qu'il nous rend dignes de l'Enfer. Pour avoir une véritable Contrition, il ne suffit pas qu'on déteste et qu'on regrette ses péchés, il faut aussi qu'on soit fermement résolu de n'y plus retomber. Chaque fois qu'on est tenu de faire un acte de Contrition, il importe d'employer la formule suivante ou une formule analogue : « Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, et que le péché vous déplaît; je prends la ferme résolution, moyennant votre sainte grâce, de ne plus vous offenser et de faire pénitence. » (I C II, 166-172. — I S C. II, 550-559.) L'abbé REGNAUD

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S.-P. le Pape Léon XIII.

RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

1^o SERMON D'OUVERTURE. — *La Retraite.*

Si scires donum Dei. (S. Jean, iv, 10.,

1^o *Importance de la Retraite.* — Un prophète l'avait définie : « Reposez-vous un instant, regardez le chemin parcouru, voyez quelle est la voie dans laquelle vous marchez; si elle est bonne, montez-y et vous trouverez le repos de vos âmes. » Donc, la retraite est une *halte*, elle est aussi une *investigation*, elle est enfin un *rafraîchissement*.

2^o *Que doit-il se passer dans la Retraite?* — Deux ouvriers veulent unir leurs travaux, Dieu et l'âme; Dieu donne la solitude où il se manifeste à l'âme. L'âme doit lui donner le silence, la prière, la bonne volonté.

2^o SERMON. — *Le Salut.*

Unum est necessarium,

Servir Dieu et sauver son âme. — L'homme n'a été créé que pour cela. Voilà l'unique nécessaire, voilà la fin à laquelle nous sommes tous appelés : le salut. Mais, puisque tout dépend du salut, de quoi le salut dépend-il ? Comment ferez-vous votre salut ? Je ne vous demande qu'une seule chose : du courage. Dans le courage résident la *théorie* et l'*économie* du salut.

1^o *Théorie du Salut.* — Il y a trois principes certains. Dieu veut sauver tous les hommes. Si Dieu veut sauver tous les hommes, donc tous,

sans exception; peuvent se sauver. Mais si Dieu veut les sauver tous; quels sont les hommes qui se sauvent? Se sauve qui veut, voilà la réponse; elle est dans la volonté, dans le cœur de l'homme.

2° *Economie du Salut.* — Saint Augustin a prononcé des paroles que le Concile de Trente a consacrées, et qui font consister pratiquement en deux choses l'économie du Salut : *Fac quod potes, pete quod non potes*. Faites ce que pouvez, demandez ce que vous ne pouvez pas.

3° SERMON. — *Le Péch.*

Fili, cave ne aliquando peccato consentias. (Tob.)

Depuis la chute de l'homme, il y a un obstacle au plan de Dieu, c'est le mal, le péché. Etudions-le aux clartés de la foi et voyons ce qu'il est par rapport à Dieu, par rapport à nous.

I. *Du côté de Dieu.* — Saint Thomas d'Aquin dit : « Le mal c'est la destruction de Dieu. » Est-ce que Dieu peut être détruit? Non, mais le pécheur le tente, il en a l'intention. Dieu lui échappe, mais il le renverse dans son âme. Il détruit le plan divin et atteint son amour. Dans le péché, il y a plus que de l'indifférence, de l'ingratitude, il y a du mépris. Mépris de l'amour de Dieu, mépris de sa justice.

II. *Du côté de l'homme.* — Le péché atteint notre âme, détruit sa vie, en fait un cadavre. Il lui enlève toute sa beauté. Elle aura peut-être encore quelques fleurs de réputation, mais elle ne portera plus de fruits; et le remords, ce témoin qui accuse, ce juge qui condamne, ce bourreau qui torture, restera pour la punir et la châtier.

4° SERMON. — *La Mort.*

O mors, bonum est judicium tuum. (EccI., 41-3.)

La mort révèle l'énormité du péché et elle accomplit dans le monde un double ministère : elle *prêche* et elle *immole*.

I. *Langage de la mort.* — Je viendrai, dit-elle, je viendrai certainement, et tu ne sais pas quand je viendrai : *Statutum est hominibus semel mori. Vallavit me undique. Quasi leo sic contrivit omnia ossa mea*. Malgré l'âge, malgré la santé, malgré les précautions, rien qui passe plus rapidement que la vie.

II. *Travail de la mort.* — Elle nous force à tout quitter : parents, amis, richesses, plaisirs. Elle sépare notre âme de notre corps, dont elle fait un cadavre.

5° SERMON. — *Le Jugement.*

Post hoc autem judicium. (Heb., IX, 27.)

Après la mort, le jugement : car en créant l'homme et en le plaçant dans le monde, celui qui lui a donné la raison et la liberté pour le représenter ici-bas, a le droit de lui demander ce qu'il a fait pour sa cause. Dès que notre mission est liquidée par la mort, nous devons liquider notre situation avant d'en recevoir une autre. C'est ce qui se fait par un double jugement : le

premier, immédiatement après la mort, classe les âmes au sortir de ce monde; le second aura lieu, à la consommation des siècles, pour tous les hommes et devant tous.

II. *Jugement particulier.* — L'Église enseigne qu'après la mort l'âme comparait au tribunal de Dieu pour y être absoute ou condamnée. Ce dogme est confirmé par la raison naturelle qui ne connaît pas de mission donnée sans un compte à rendre, et par la conscience morale, qui veut qu'il soit fait à chacun selon ses œuvres.

II. *Jugement solennel et général.* — Il ne sera pas imparfait et conditionnel comme celui des hommes. Le jugement divin n'est point un acte de vengeance; il est un acte de la souveraineté absolue qui se manifeste et qui sépare ses amis de ses ennemis. Il est aussi le rétablissement de l'imprescriptible justice, si souvent violée sur la terre, et trouvant sa réparation complète dans la récompense des justes et dans la punition des coupables.

6° SERMON. — *L'Enfer.*

Ibi erit fletus et stridor dentium. (Matth., VIII, 1-4.)

Après le jugement, le châtiment ou la récompense, car l'éternité ne sera pas la même pour tous; source intarissable de misères et d'infortunes pour le pécheur, l'enfer! Mais qu'est-ce que l'enfer? Lieu de punition du péché non remis, du crime non effacé, de l'endurcissement, de l'impénitence. Existe-t-il? Le dogme de l'enfer est aussi ancien que le monde, aussi étendu que l'univers. Aux preuves de raison s'ajoutent les témoignages de la révélation et les affirmations de Jésus-Christ. Telles sont les preuves qui établissent l'existence de l'enfer; elles sont claires, elles sont solides.

Quelles sont les peines de l'enfer? Il y en a deux principales. La peine du sens, c'est celle du feu qui brûle sans consumer, de manière à éterniser le supplice. La peine du dam, c'est la perte de Dieu, principe et fin de tous les êtres, la perte de l'unique et souverain bien, auteur et source de toute paix, de toute joie, de toute félicité.

7° SERMON. — *Le Ciel.*

Ibunt justi in vitam æternam. (Matth., xxv, 46.)

A côté de l'éternité de l'enfer, la foi nous montre l'éternité du ciel, éternité de gloire et de bonheur. — Dire l'excellence du bonheur du ciel est impossible. La connaissance des choses ne s'acquiert que par la comparaison de celles que l'on connaît déjà avec celles que l'on ne connaît pas encore. Or, le bonheur du ciel est d'une nature telle que nous n'avons point de terme qui puisse en exprimer une idée exacte et positive. Cependant, quelle idée la Sainte Écriture nous donne-t-elle de la béatitude céleste? Elle consiste en deux avantages. I. *L'exemption de tous les maux.* II. *La possession de tous les biens.*

I. *Exemption de tous les maux.* — Dans le Ciel plus d'infirmités, plus de souffrances, plus de besoins.

II. *Possession de tous les biens.* — Elle consiste dans la vision de Dieu, dans la vue claire de ses beautés, de ses grandeurs, de ses perfections. Ajoutez à ce bonheur tout ce qu'il est possible d'imaginer de plaisirs purs, de saintes voluptés soit pour l'âme, soit pour le corps, les saints en jouissent dans le Ciel.

8° SERMON. — *De la Confession.*

Cor contritum et humiliatum Deus non despicies. (Ps. 50.)

Le péché c'est le mal de l'âme, et nous devons l'expier. L'Eglise le combat avec la croix ; mais elle est d'une miséricordieuse compassion pour l'âme tombée, elle a le secret de l'expiation. L'homme incrédule la renie ; le mondain la jalouse ; l'indifférent la dédaigne. Laissez-moi vous dire aujourd'hui ce que Dieu a fait pour cette institution. Il a créé : I. Le Pénitent, II. Le Confesseur.

I. *Créer le pénitent.* — C'est-à-dire un homme qui se révèle, qui s'incline, qui ouvre les replis de son âme, un orgueilleux qui se met à genoux et qui dise : Mon Père, bénissez-moi, — c'est une œuvre difficile, Dieu l'a faite. Le pénitent est donc une création divine.

II. *Créer le confesseur.* — Faire qu'un homme soit miséricordieux, c'est-à-dire qu'il cherche et qu'il aime une âme, que rien ne l'arrête, que rien ne le rebute, qu'il soit prêt à tout et à toute heure. Et cet homme miséricordieux, il faut qu'il soit discret. Voilà le confesseur que Dieu a créé. Allez au confessionnal avec un grand sentiment de foi. C'est Notre-Seigneur qui est là. Allez au confessionnal avec tremblement et respect.

9° SERMON. — *De la Contrition.*

Iniquitatem meam ego cognosco et peccatum meum contra me est semper. (Ps. 50.)

La douleur qui brise le cœur et l'humilie est un effet de la grâce divine, elle produit en nous plusieurs effets I. Le premier effet du mal reconnu est de nous humilier à nos propres yeux. On se sent dégradé par le mal commis, on ahonte de la faiblesse avec laquelle on s'est laissé entraîner.

II. Le remords s'éveille quand on pense à la sainteté de la loi, à l'obligation qu'elle impose, à la responsabilité de la volonté.

III. La crainte de l'auteur de la loi qui est aussi le juge suprême et infaillible. Alors on l'invoque par la prière et on exprime son repentir par la douleur de l'avoir offensé non-seulement en violant la loi, mais en contristant son cœur paternel. Par le désir ardent d'obtenir son pardon et de tout faire pour rentrer en grâces avec lui. Par le besoin de rejeter au plus tôt comme un poison tout le mal qui infecte l'âme avec le ferme propos de le réparer et de l'expier par tous les moyens.

10° SERMON. — *La Communion (avant et après).*

Avant. — Ecce sponsus venit, exite obviam ei. (Matth., xxv.)

Voilà l'époux qui vient à vous, vos cœurs

volent à sa rencontre. L'amour est empressé et ne saurait souffrir de retardement. Oh ! comme vos cœurs doivent être remplis des plus beaux sentiments. Portant vers l'autel des yeux éclairés des lumières de la foi, vous devez dire et vous dites : Cette hostie que je vais recevoir n'est pas telle qu'elle se présente à mes yeux. C'est votre Dieu que vous allez recevoir ; à la vue d'une si haute majesté qui s'abaisse, laissez-vous pénétrer de la plus profonde humilité. Et reconnaissant l'amour infini de votre Dieu, dites-lui combien vous l'aimez, et priez-le par un nouvel acte de repentir de purifier les moindres souillures de votre cœur, afin qu'il soit un tabernacle digne de lui.

Après la communion.

Inveni quem diligit anima mea tenui eum nec dimittam. (Cant. des Cant., III, 4.)

Enfin je l'ai trouvé le Dieu de mon âme, je le possède et rien ne pourra m'enlever. Dirigez toutes vos idées, tous vos sentiments vers celui que vous venez de recevoir, et adorez-le, et promettez de l'aimer toujours. Priez-le avec confiance et certitude d'être exaucé, puisque vous l'avez en vous pour vous-mêmes, pour vos parents, pour vos amis, pour l'Eglise, pour tous, et promettez de lui demeurer toujours fidèles.

11° SERMON. — *Rénovation des promesses du Baptême.*

Manete in dilectione mea. (S. Joan.)

Vous vous êtes nourris du corps et du sang de Jésus-Christ, demeurez donc en lui, car si vous vous séparez de lui, l'ennemi viendra, et vous trouvant comme une branche morte et desséchée, il vous jettera au feu de l'enfer, et c'en sera fait de vous. Pour éviter un pareil malheur, laissez-moi vous rappeler combien est terrible l'ennemi contre lequel vous aurez à combattre. C'est d'abord Satan avec ses anges. Il tente même les amis de Dieu. Voyez Job, voyez saint Pierre, les apôtres, Jésus-Christ lui-même. Renoncez donc à Satan. Un second ennemi, c'est le monde. Renoncez au monde. Le troisième c'est vous-mêmes : *Inimici hominis domesticus ejus*. Triple concupiscence que vous devez combattre et à laquelle il vous faut aussi renoncer.

12° SERMON. — *Consécration à la Sainte Vierge.*

Ecce mater tua. (S. Joan.)

Au moment de rendre le dernier soupir, Jésus nous a donné Marie pour mère, et il nous a légués à elle comme ses enfants ; dès lors elle sera pour nous dans la vie. Si nous lui sommes dévoués elle sera pour nous : 1° une sauvegarde, car elle vous servira d'étoile au milieu des ténèbres des tentations ; 2° elle sera pour vous une défense contre le démon, le monde et la chair ; 3° enfin elle sera un refuge ; si vous oubliez Dieu et vos serments, elle sera une planche de miséricorde.

Le développement de tous ces sujets que nous ne

pouvons qu'indiquer se trouve dans l'importante collection de l'Enseignement catholique — 1^{re} Série. — Tome 1^{er}, p. 212, 321, 623; tome II, p. 159, 192; tome IV, p. 63, 619; tome V, p. 86, 126; tome 6, p. 508; tome VII, p. 56, 128; tome VIII, p. 617; Tome XII, p. 300. — 2^e Série. — Tome 1^{er}, p. 133, 649; tome II, p. 383, 469; tome III, p. 110; tome V, p. 308; tome VII, p. 330, 404; tome VIII, p. 161, 659; tome IX, p. 602; tome X, p. 55.

LE JUBILÉ ACTUEL

Septième article (1).

CHAPITRE TROISIÈME. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ.

(Suite.)

§ III. — Du privilège d'absoudre des censures et des cas réservés.

XLIX. Sous ce rapport les pouvoirs des confesseurs sont précisés dans les termes suivants : « Qui (confessarius) eosdem vel easdem (poenitentes) intra dictum temporis spatium ad confessionem apud ipsum peragendam accedentes animo præsens Jubilæum consequendi, et reliqua opera ad illum lucrandum necessaria adimplendi, *hac vice et in foro conscientie duntaxat*, ab excommunicationis, suspensionis et aliis Ecclesiasticis sententiis et censuris, a jure vel ab homine quavis de causa latis seu inflictis, etiam Ordinariis locorum et Nobis seu Sedi Apostolicæ, etiam in casibus cuicumque ac Summo Pontifici et Sedi Apostolicæ speciali licet modo reservatis, et qui alias in concessionem quantumvis ampla non intelligerentur concessi, necnon ab omnibus peccatis et excessibus quantumcumque gravibus et enormibus, etiam iisdem Ordinariis ac Nobis et Sedi Apostolicæ, ut præfertur, reservatis, injuncta ipsis poenitentia salutari, aliisque de jure injungendis, et si de hæresi agatur, abjuratis prius et retractatis erroribus, prout de jure, absolvere... possit et valeat. » En vertu de cette concession, les confesseurs jubilaires peuvent, *positis poenendis*, absoudre : 1^o de toutes les censures réservées tant au Saint-Siège qu'aux Evêques, sans en excepter celles spécialement réservées au souverain Pontife par la Constitution *Apostolicæ Sedis*; 2^o ils peuvent absoudre également de tous les cas réservés aux mêmes, et notamment de l'hérésie.

L. Il y a cependant quelques exceptions. Nous parlerons dans la seconde section de celle qui résulte de la Constitution *Sacramentum poenitentiae* de Benoît XIV. Il en est une autre, ainsi exprimée dans l'Indult lui-même. « Nequæ demum (intendimus) easdem præsentis (Litteras) iis qui a Nobis et Apostolica Sede, vel ab aliquo Prælato seu Judici Ecclesiastico nominatim excommunicati, suspensi, interdicti, seu alias in sententias et censuras declarati vel publici denunciati fuerint nisi intra prædictum tempus satisfecerint, et cum partibus, ubi opus fuerit, concordaverint ullo modo suffragari posse aut debere. Quod si intra præfinitum tempus, iudicio confessarii, satisfacere non potuerint, ab-

solvi posse concedimus *in foro conscientie* ad effectum duntaxat assequendi indulgentias Jubilæi, injuncta obligatione satisfaciendi statim ac poterunt. » Quelques explications nous paraissent ici nécessaires. — 1^o Le pouvoir des confesseurs du Jubilé n'est aucunement restreint en ce qui concerne les personnes nommément frappées de censures pour tout crime, autre qu'une injustice commise envers un tiers : nisi... satisfecerint et cum partibus... concordaverint. — 2^o Avant que de l'absoudre, le confesseur doit, *sub gravi*, faire exécuter au pénitent la condition posée par Sa Sainteté Léon XIII, c'est-à-dire exiger qu'il ait satisfait ou qu'il se soit accordé avec les parties intéressées. S'il ne le peut immédiatement, il s'engagera sous la foi du serment à satisfaire aussitôt qu'il le pourra. Au cas où il manquerait ensuite à sa parole, il ne retomberait point pour cela dans la censure. — 3^o La satisfaction demandée consiste à réparer le tort que l'on a fait au prochain dans son honneur, dans sa réputation ou ses biens, et pour lequel on a mérité l'animadversion du juge ecclésiastique. — 4^o Le pénitent est censé avoir donné cette satisfaction ou s'être accordé avec la partie intéressée quand elle lui a pardonné ou remis l'injure qui lui avait été faite. Il en est de même lorsqu'il a offert une juste satisfaction à la partie intéressée, satisfaction que cette dernière refuse d'accepter, ou enfin quand il a commencé dans les limites de son pouvoir à donner cette satisfaction.

LI. Celui qui a déjà été absous des censures ou des cas réservés, dans lesquels il était précédemment tombé, ne peut plus, en vertu du Jubilé, obtenir l'absolution des nouvelles censures ou des nouveaux cas réservés, encourus depuis l'ouverture du Jubilé. La concession pontificale « *hac vice duntaxat* » s'y oppose formellement, car, pris dans leur sens naturel, ces termes doivent être restreints à une seule absolution. De nombreuses décisions de la Sacrée Pénitencerie consacrent enfin cette doctrine qui n'est, au surplus, qu'un corollaire du principe, que nous avons établi (n. IV) et d'où il résulte que chaque fidèle n'est admis à jouir qu'une seule fois des privilèges du Jubilé : « Virtute Jubilæi, porte l'une de ces décisions, posse una vice tantum absolvi a reservatis et censuris. » Mais si c'est la première fois, depuis que le Jubilé est ouvert, qu'on se présente au sacré tribunal, ou qu'on s'y présente avec de semblables cas, rien ne s'oppose plus à ce qu'on en obtienne l'absolution en vertu du Jubilé. Tel est le sentiment de Collet, que confirme implicitement la jurisprudence des tribunaux romains : « Quia quæ Jubilæi tempore datur a reservatis absolvendi facultas amplissima est, nec ad peccata hoc vel illo tempore commissâ restringitur. »

LII. Passons à une question assez sérieusement controversée. Un pénitent, à qui son confesseur a dû différer l'absolution jusqu'après le Jubilé, pourra-t-il néanmoins être absous des cas réservés dans lesquels il n'est tombé qu'après la clôture du Jubilé? L'affirmative qu'embrasse l'auteur, dont nous venons d'invoquer le témoignage et que nous préférons, peut

s'appuyer de l'autorité du Cardinal Caprara. A la fin des pouvoirs extraordinaires qu'il accorda aux confesseurs pour le Jubilé qui suivit la conclusion du Concordat de 1801, nous trouvons, en effet, l'avertissement que voici : « Si absolutionis beneficium ultra Jubilæi terminum discrete differri contigerit alicui pœnitenti occasionario, consuetudinario, recidivo, et necessaria religionis mysteria ignoranti, idem pœnitens emendationis indicia tandem exhibens, absolvi potest a confessario concessarum facultatum usum faciente, *etiam post elapsum Jubilæi terminum*, perinde ac si Jubilæi dies pro eodem pœnitente adhuc decurrerent. »

LIII. De même que la commutation des œuvres prescrites (n. XLII), l'absolution des censures ne peut avoir lieu, *extra actum sacramentalis confessionis*. En ce qui concerne l'absolution des cas réservés, la chose est hors de doute : « Manifestum quidem est, » pose en règle la constitution *inter præteritos*, « ipsam (absolutionem a casibus reservatis) extra sacramentalem confessionem dari non posse. »

LIV. Les confesseurs ne sont pas investis par l'indult du Jubilé, du privilège pur et simple d'absoudre des censures et des cas réservés. Leurs pouvoirs à cet égard sont limités : ils n'ont d'effet qu'au for de la conscience « *in foro conscientie duntaxat* », c'est-à-dire que, devant Dieu le pénitent est réellement absous quoiqu'il ne le soit pas entièrement devant l'Eglise. D'où résultent plusieurs conséquences, qu'il nous suffira d'énoncer. — 1. Nonobstant l'absolution, le juge ecclésiastique peut connaître du délit qui a fait porter la censure, rendre son jugement et imposer une peine au for extérieur. Le délit est public, le bien commun demande que le châtimant du coupable le soit également. — 2. Si la censure devient publique, le pénitent doit s'en faire absoudre au for extérieur. En attendant, pour éviter le scandale et par respect pour l'autorité ecclésiastique, il est obligé de se comporter en public comme lié par une censure. — 3. S'il enfreint cette règle ; par exemple, si malgré la censure dont il n'a obtenu l'absolution qu'au for intérieur, il célèbre en public ou exerce solennellement quelque acte d'un ordre sacré, le supérieur peut, au for extérieur, déclarer qu'il a encouru l'irrégularité et le traiter comme irrégulier.

LV. Une confession sacrilège n'a point la vertu d'enlever les censures, ni la réserve. La raison en est évidente : « Confessio sacrilega igitur æternum meretur : quod autem pœnam meretur a Deo non potest a Dei vicario mereri Jubilæi privilegia. » Serait également inefficace la confession, qui, sans être sacrilège, serait nulle, parce que le pénitent s'est adressé à un confesseur qui ne possède point les pouvoirs extraordinaires du Jubilé. « Si tamen, dit Viva, confessio fuerit invalida ex defectu confessarii non habentis potestatem absolvendi, constat etiam nec censuras sublatis esse nec reservationem. » Quand la nullité de la confession provient du défaut de douleur suffisante, la réserve persévère-t-elle néanmoins ? Nous le croyons, car les Souverains Pontifes n'accordent

les pouvoirs extraordinaires que comme moyen de gagner le Jubilé. Si donc, vu sa nullité, la confession ne peut être considérée comme une préparation au Jubilé, par là même ces pouvoirs perdent leur but, leur utilité, et le pénitent ne peut plus y prétendre.

LVI. Lorsque de bonne foi le pénitent omet en confession un péché réservé, la réserve en est, au contraire, enlevée. Peu importe que le confesseur jubilaire ait ou n'ait pas eu l'intention expresse d'absoudre, même des cas réservés ; le pénitent peut, après le Jubilé, en obtenir l'absolution de tout confesseur approuvé. « Ratio est, dit Ferraris, qui n'est ici que l'écho de l'opinion commune, quia confessarius censetur conferre absolutionem quoad ejus fieri potest, unde quia tempore Jubilæi potest reservationem obli torum tollere, de facto et absolute illam tollit, et consequenter, transacto Jubilæo, ab illis potest absolvere quilibet simplex confessarius. »

LVII. La même solution est-elle applicable au cas où le pénitent a négligé de gagner le Jubilé, par exemple, en ne faisant pas toutes les œuvres prescrites ? Pour les péchés déclarés en confession il n'y a pas le moindre doute, le changement de volonté du pénitent n'influe pas sur l'absolution qui a été donnée absolument et a sorti immédiatement son effet. « Absolutiones a censuris, lisons-nous dans la Constitution *Convocatio*, commutationes item votorum et dispensationes juxta concessas hoc anno respectivas facultates semel obtentæ permanent in suo vigore, etiamsi contigerit eum qui illas jam obtinuerat, mutato postea quod prius habuerat, sincero et serio proposito Jubilæum hoc lucrandi ac proinde reliqua ad id lucrandum necessaria opera adimplendi, de eodem Jubilæo consequendo amplius non laborare. » A l'égard des péchés involontairement omis en confession, selon une opinion que Suarez regarde comme *valde probabilis et maxime tuta*, la réserve continuerait à subsister. Mais le sentiment opposé, qui compte, parmi ses défenseurs, le cardinal de Lugo, Viva, S. Alphonse, etc. etc., est à nos yeux beaucoup plus probable. Au moment où le pénitent a reçu l'absolution, il avait posé toutes les conditions requises pour que la réserve fût enlevée, l'absolution lui a été donnée absolument, et, par conséquent, elle a produit ses effets d'une manière également absolue. Le motif que fait valoir Benoît XIV est, au reste, aussi applicable à ce cas. « Verum quoniam absolutio a censuris in casu de quo agitur minime quidem cum reincidentia sed absolute data est ac datur : idcirco, in eadem constitutione *Convocatis*, declaravimus illum nequaquam censuris a quibus solutus fuerat, inodatum, aut gratiæ commutationum ac dispensationum expertem remanere. »

(A suivre.)

1. Nous supposons qu'au moment où l'on s'est confessé, le pénitent avait réellement l'intention de gagner le jubilé. Cette intention, avons nous dit (n. XXXVII) et les lettres apostoliques s'en expliquent positivement, est nécessaire pour que le confesseur puisse faire usage des pouvoirs du jubilé.

CONSULTATIONS CANONIQUES

D. — Un jeune curé-doyen doit-il avoir le pas sur un chanoine honoraire plus âgé et en même temps supérieur d'une institution secondaire libre ?

A qui des deux est due la place d'honneur dans un repas donné : 1° par un curé desservant du doyenné, ou 2° par une famille ?

Que pensez-vous de la mozette ? Un doyen a-t-il le droit de la porter dans son église et dans son canton ?

R. — Le droit de préséance varie selon que le doyen est dans sa paroisse, dans son canton ou en dehors.

S'il est hors de sa paroisse et de son canton, son titre de doyen ne lui donne aucune espèce de préséance vis-à-vis des autres prêtres. Dans ce cas, la préséance est réglée d'après l'ancienneté de l'ordination.

Il en est de même par analogie des chanoines soit honoraires, soit titulaires. A ce seul titre, leur primauté sur les autres prêtres n'existe que lorsqu'ils marchent en corps, *capitulariter*, et font cortège à l'évêque dont ils composent censément la cour. Hors de là, la préséance est réglée pour eux comme pour les doyens d'après l'ancienneté de l'ordination. Nous parlons bien entendu des chanoines comme tels ; il en serait autrement des chanoines revêtus d'une dignité ecclésiastique ou représentant d'une manière effective l'autorité épiscopale, comme archidiacres, vicaires généraux, grand-pénitenciers, juges de l'officialité, etc., etc.

Ad. 1^{re}, il faut donc répondre : le chanoine honoraire étant plus âgé a la préséance, non pas en raison de son titre, mais en raison de son ancienneté dans l'ordination. Son titre de chef d'institution libre n'augmente en aucune façon sa dignité.

Jusqu'ici, nous avons raisonné dans l'hypothèse que le doyen se trouve en dehors de son district et de sa paroisse. La conclusion est toute différente si le doyen est dans sa paroisse ou dans les limites de son canton.

Dans sa paroisse, il ne doit céder le pas, sans parler de l'évêque diocésain, qu'aux vicaires généraux ou au vicaire capitulaire : lesquels ont pour territoire le diocèse tout entier.

En est-il de même dans les limites de son canton ? Si l'on examine les choses au point de vue de la Juridiction, la réponse devrait être négative, parce que les doyens n'ont aucune juridiction personnelle et réelle sur les curés de leur district. Mais au point de vue de la primauté d'honneur, la réponse doit être affirmative incontestablement, du moins en France. Il n'est pas un diocèse, en effet, où les doyens ne soient investis par les évêques d'une certaine autorité qui fait qu'ils sont les supérieurs des prêtres de leur canton.

Partout ils sont assimilés à ceux que le droit commun appelle *vicaires forains*. Or la charge de ces derniers, d'après les actes de l'Eglise de Milan, les conciles provinciaux, les divers statuts diocésains, et d'après la nature même des choses, est d'exercer une certaine surveillance sur les prêtres de leur district, d'avertir et de corriger

les délinquants ; de pourvoir au service religieux dans les paroisses vacantes ; de porter même des jugements dont on peut appeler, il est vrai, au vicaire général ou à l'évêque, de convoquer aux conférences et de les présider. C'est aux doyens que les évêques confient les missions de visite, d'enquête ; ils installent les desservants, absolvent généralement des cas réservés à l'évêque, et sont délégués par ce dernier pour les bénédictions spéciales des ornements et linge d'autel, croix, ciboires, ostensoirs, pour permettre le binage, distribuer les saintes huiles, servir enfin d'intermédiaires enfin entre ses prêtres et l'autorité supérieure. Tout cela évidemment constitue une véritable supériorité qu'aucun curé de France, du reste, ne méconnaît.

Ad. 2^{me}, il faut donc répondre que le curé desservant en question se trouvant entre son doyen qui est son supérieur dans le sens expliqué et un chanoine honoraire qui ne lui est rien du tout, ne doit pas balancer à donner la première place à son doyen.

Qu'aurait à faire une famille séculière en pareil cas ? La réponse est plus difficile parce que les règles de la préséance ecclésiastique ne sont pas toujours celles du monde. Mais si nous étions consultés pour une famille chrétienne, nous n'hésiterions pas à lui conseiller de suivre les règles exposées ci-dessus.

III. Arrivons maintenant à la mozette.

1° La mozette est un vêtement épiscopal ; nul prêtre n'a le droit de la porter sauf le cas spécial où le Saint-Siège en a concédé l'usage. Il est donc nécessaire de pouvoir alléguer un indult pontifical pour que les chanoines titulaires ou honoraires puissent porter la mozette et le rochet, lequel est pareillement un insigne réservé à la dignité épiscopale. S'il n'y a pas d'indult apostolique, le chanoine qui porte la mozette et le rochet, se rend coupable d'une véritable usurpation.

2° Les chanoines titulaires qui ont reçu du Saint-Siège le privilège de porter la mozette, ne peuvent en faire usage que dans la cathédrale, dans les cérémonies auxquelles le chapitre assiste en corps, ou dans quelques rares occasions de ce genre. De même qu'un juge se couvrirait de ridicule en portant dans la vie privée le costume officiel de sa magistrature, de même serait qualifiée la conduite du chanoine titulaire ou honoraire qui porterait la mozette en dehors des fonctions officielles où le droit lui en concède le légitime usage ? Donc, le curé-doyen n'a pas le droit de porter la mozette dans sa propre paroisse, encore moins dans les paroisses étrangères, quand bien même elles feraient partie de son district. Tel est le droit rigoureux.

3° A quoi sert donc la mozette ? Le curé qui est créé chanoine honoraire a le droit, lorsqu'il se trouve dans la cité épiscopale, d'assister à l'office de la cathédrale en costume de chanoine, et d'occuper une des stalles du chœur, après les chanoines titulaires. Si plusieurs chanoines honoraires assistent à l'office du chœur, ils prennent rang selon la date de leur nomination. Il en est de même des processions, et des actes communs du chapitre. Il faut remarquer,

cependant, que les chanoines honoraires ne peuvent, d'après le droit commun, prendre part aux délibérations capitulaires. D'après les canonistes, le canonicat honoraire est *nomen sine re*; un canonicat dans les nues, *canonicatus in aere*; une bulle de savon, *nomenclatura vacua*. On peut consulter là-dessus les savantes annotations de Scarfontonius sur le grand ouvrage de Ceccoperius, qui traite longuement des chanoines et des chapitres. C'est lui qui définit le canonicat honoraire dans les termes que nous venons de rapporter.

Cette dernière partie de notre réponse ne plaira sans doute point à quelques-uns de nos chers confrères. Pourtant... les lois sont faites, même pour les chanoines et pour les doyens.

Le soussigné a l'honneur de vous demander votre avis sur le cas suivant :

« Quelques minutes avant la messe d'une fête où les personnes pieuses ont coutume de communier, se présente *ad tribunal complicitis* une pénitente de bonne foi, croyant recevoir l'absolution d'une faute grave qu'elle déteste.

D'un côté, que fera le confesseur ? Si la pénitente est renvoyée *sans absolution*, il y aura danger certain de diffamation. — D'un autre côté, la personne peut-elle demander la grâce de communier, si elle pense avoir la contrition parfaite, avec la résolution très-ferme de se présenter ailleurs le plus tôt possible ? »

R. — In hujus modi casu distinguendum esse arbitramur, nempe vel poenitens absolutionem a peccato de quo agitur nunquam accepit, videlicet a confessario qui non fuerit complex, vel eandem absolutionem rite suscepit. In priori hypothesi, confessarius nequit absolutionem sacramentalem tribuere, neque oratrici bona fides confessario præbet illam jurisdictionem et facultatem in foro sacramentali quam Ecclesia omnino tollit et revocat, prout videre est in percelebri constitutione Benedicti XIV quæ incipit : *Sacramentum penitentiae*. Neque timor scandalii rationem idoneam præstat ut oratrix, licet conscia prætensæ suæ contritionis, valeat sacramentum Eucharistiam sine prævia sacramentali absolutioni sumere.

In posteriori vero hypothesi, scilicet quando absolutio ab alio confessario concessa fuit, tunc urgente necessitate de qua agitur, confessarius, qui fuerat complex, sacramentaliter absolvere potest, nisi aliud prescribatur in statutis diæcesis. Quamvis enim Sacra Congregatio Concilii censuerit non posse episcopos indeterminate et pro toto vitæ cursu prohibere absolutionem complicitis quæ semel eandem absolutionem a confessario non complice habuerit, nihilominus statutum diæcesanum hac de re servandum erit, donec Sacra Pœnitentiaria apostolica decisionem vel indultum speciale concedat.

Q. — Un curé desservant une annexe située à trois quarts d'heure du lieu de sa résidence, au haut d'un chemin très pénible, trois dimanches dans le mois d'après des conventions, n'a-t-il pas le droit, en conscience, pour se dédommager d'une si grande fatigue, de garder l'honoraire du bis quand il se rend à l'annexe uniquement pour que ses habitants, dont il connaît l'indiffé-

rence, puissent entendre la messe tous les dimanches et fêtes d'obligation ?

Si M. le curé ne s'impose pas tous les dimanches et fêtes d'obligation cette fatigue, il est certain que les habitants de l'annexe n'iront pas ailleurs pour entendre la messe. J'ajoute que le service est très-peu rémunéré, puisqu'on ne donne au curé susdit que cent quarante francs par an.

R. Le curé dans le cas dont il s'agit ne peut en conscience, pour se dédommager de la fatigue extraordinaire qu'il endure, percevoir l'honoraire du binage, parce que les décrets du Saint-Siège défendent absolument de recevoir la rétribution pour la seconde messe. Il doit se contenter des 140 fr. par an qui sont alloués à titre de rémunération. Si la somme est vraiment insuffisante, il y a lieu d'espérer qu'il y a quelque possibilité d'obtenir une augmentation.

Q. — La connaissance de la Mère de Dieu est-elle d'une grande importance au point de vue théologique ?

R. — La connaissance de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, est d'une grande importance au point de vue de la théologie. La Sainte Vierge est étroitement liée au mystère de l'incarnation. Les principaux mystères de sa vie terrestre sont attestés par les écrivains inspirés. Les prérogatives dont elle a été l'objet, par exemple, son Immaculée-Conception, répandent une vive lumière sur les dogmes catholiques. La puissance de son intercession auprès de Jésus est visible dans l'Evangile, relatif aux noces de Cana. Sa présence au pied de la croix, où Jésus lui a donné tous les chrétiens pour ses fils adoptifs, dans la personne de S. Jean l'Evangéliste, est un des principaux fondements de la confiance chrétienne et du culte spécial que nous devons décerner à la Mère du Sauveur.

D'ailleurs, les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques ont merveilleusement expliqué les types figuratifs de la Sainte Vierge, lesquels se rencontrent si fréquemment dans les pages de l'Ancien Testament. L'Eglise n'a pas hésité à insérer dans les offices liturgiques, concernant la Sainte Vierge, les passages des Saints Livres qui, au sens littéral, regardent la Sagesse divine. Cette application est simplement accommodative, cela est vrai, mais c'est une indication extrêmement précieuse pour montrer la fécondité des Saintes Ecritures. On peut dire sans crainte que la vie chrétienne, que l'ordre surnaturel et l'ensemble des opérations mystiques de l'Esprit divin dans les âmes ont une liaison nécessaire avec la divine Vierge, qui est la dépositaire des trésors de la Rédemption.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Il se trouve dans le jardin du presbytère un noyer portant ombrage d'une manière considérable et empêchant de planter une haie vive : le curé peut-il le faire arracher de sa propre autorité et le faire remplacer par un petit arbre, contre l'avis du conseil de la commune et avec le consentement du conseil de fabrique, ou contre l'avis des deux conseils ?

R. — Cette question a reçu deux solutions

opposées. M. l'abbé Prompsault est pour l'affirmative.

« Les arbres, dit-il, comme les autres accessoires qui donnent aux jardins de l'agrément ou de la valeur, sont la propriété de l'*usufruitier*. C'est le curé personnellement ou l'un de ses prédécesseurs aux droits desquels il se trouve naturellement substitué en sa qualité de curé qui en a fait les frais dans son intérêt particulier; rien n'empêche qu'il n'en dispose à son gré. Ainsi le titulaire ecclésiastique a sur les arbres de son jardin les mêmes droits que le propriétaire a sur ceux de ses propres jardins, sauf abus. Il peut les couper ou les arracher si bon lui semble, sans être tenu de les remplacer et sans demander l'autorisation. »

Ainsi s'exprime M. Prompsault. Mgr André est d'un avis complètement opposé; il ne voit dans les curés que de simples *usufruitiers*; d'où il conclut qu'ils ne sauraient accomplir aucun acte de propriétaire, et qu'ils doivent suivre en tout les règles tracées concernant l'*usufruit* (Code civil art. 594 et autres).

Cependant Mgr André lui-même dans une autre partie de son ouvrage (page 214 mot *arbre*) n'est pas aussi absolu. Il dit, en effet: « nous pensons que le curé ne serait pas en droit d'arracher *tous les arbres* du jardin sans les remplacer; que, même s'il voulait en supprimer quelques-uns, il devrait prudemment en prévenir le conseil de fabrique et s'y faire autoriser par une délibération. »

Dans ces termes cette proposition semblerait dire qu'on pourrait arracher tous les arbres *en les remplaçant*. Notre opinion est que la vérité se trouve entre ces deux sentiments extrêmes. Assurément le curé n'est pas le propriétaire du presbytère, mais il est plus qu'un vulgaire *usufruitier*; c'est, si l'on veut, un *usufruitier sui generis*. Il y a certainement du vrai dans cette affirmation de M. Prompsault, à savoir, que les plantations sont généralement faites par les curés eux-mêmes et leurs prédécesseurs et non par la commune ou la fabrique. D'un autre côté, le simple bon sens dit qu'un curé ne pourrait se livrer à la destruction d'une œuvre créée par des confrères et destinée à d'autres confrères.

Ces observations diverses basées sur le droit et surtout sur l'usage, nous amènent à conclure en réponse à notre honorable correspondant qu'il peut parfaitement faire arracher de sa propre autorité le noyer qui le gêne dans l'usage de son jardin, qui nuit à la végétation des autres plantes et l'empêche de se clôturer par une haie vive. A plus forte raison, s'il remplace cet arbre gênant par un autre.

Nous l'engageons néanmoins à se munir, s'il le peut, par mesure de précaution, de l'assentiment du conseil de fabrique, à qui incombe l'entretien et les petites réparations de l'église, du presbytère et de ses dépendances.

Q. — Un legs a été fait à mon église avec cette clause: « Mon légataire sera tenu de donner cette somme un an après ma mort. » Le donateur est mort, il y a trois ans. Aussitôt la fabrique a payé les droits d'enregistrement et s'est mise en instance auprès du gouvernement pour être autorisée à toucher cette somme.

Des intérêts lui sont-ils dus et pour la somme léguée dont elle ne jouit pas encore et pour la somme du fisc qu'elle a acquittée?

R. — Nous avons déjà donné plusieurs solutions relatives à des legs, aux formalités requises pour obtenir l'autorisation et pour faire courir les intérêts, etc.

En ce qui touche les droits du fisc, la question est tranchée par le code civil à l'art. 1016, relatif aux legs particuliers, et qui s'exprime ainsi:

« Les droits d'enregistrement seront dus par le légataire. Le tout, s'il n'en a été autrement ordonné par le testament. »

Cette législation souffrait des exceptions autrefois en faveur des communes, églises, hôpitaux, etc. Mais aujourd'hui ces divers établissements sont rentrés dans le droit commun et paient comme les simples particuliers. C'était donc à la fabrique de notre correspondant qu'il appartenait de payer. On ne lui doit ni les sommes payées ni les intérêts de ces sommes.

Quant aux intérêts de la somme léguée, nous avons prouvé dans les numéros de notre journal déjà cités, que les intérêts courent du jour de la demande en délivrance du legs.

Mais dans le cas présent, à cause de la clause du testament que l'argent ne sera versé qu'un an après la mort du testateur, les intérêts, quoi qu'il en soit de la demande en délivrance, ne sont dus qu'à partir de l'époque fixée par le testateur lui-même. Si le legs est autorisé par l'autorité compétente, les héritiers doivent en conscience et en justice, la somme et les intérêts y afférents

Q. — Existe-t-il quelque règlement de police qui interdise l'établissement de salles de danses ou de cabarets aux abords des églises?

R. — Non, il n'en existe pas pour l'établissement de ces lieux. Mais la loi du 18 novembre 1814 art. 3 interdisait de tenir ces lieux ouverts pendant les offices religieux. Cette loi ne s'observe plus depuis longtemps. Elle dépend absolument du bon vouloir de la police locale de la faire observer par des arrêtés municipaux: ce qui se pratique, Dieu merci encore, dans nos religieuses provinces. Mais la dernière loi de liberté concernant les cabarets en rend l'exécution difficile.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

BASSE-COUR.

Du choix des volailles. — Le logis préparé, il faut en choisir les habitants, et comme d'ordinaire le propriétaire de maison cherche pour locataires, non ceux qui étalent beaucoup de luxe et font de grandes dépenses, mais ceux qui paient le mieux et lui rapportent davantage, ainsi vous ferez.

On suit souvent soit la mode, soit un engouement non raisonné, et ce sont là des guides bien trompeurs. On a assisté à un concours régional,

on a visité une exposition d'animaux de basse-cour, ou admiré dans quelques châteaux des espèces rares, peu connues, vite on s'est épris pour ces raretés. Coûte que coûte, on veut en posséder quelques spécimens, et pour se les procurer on n'épargne ni peines, ni dépenses.

Et voilà qu'après quelques années, on s'aperçoit trop tard qu'il n'y a eu que des déceptions. Si on n'est pas encore corrigé de cette imprudence, on tente un second, un troisième essai, si bien qu'on finit par où on aurait dû commencer; c'est-à-dire que l'on revient aux races du pays.

Notre poule commune, tous la connaissent, mais bien peu l'apprécient à sa juste valeur; son jour viendra néanmoins, car elle vaut son pesant d'or : c'est l'infériorité notoire de ses audacieuses et brillantes rivales, qui la remettra en honneur parmi ceux qui l'avaient condamnée sans se donner la peine de la juger selon ses mérites. Elle a partagé le sort de tout ce qui nous entoure ou nous touche; nous la voyons indifféremment, par distraction, et si mal que c'est presque comme si nous ne la voyions pas.

Examinons-la cependant à loisir, et nous lui trouverons et la beauté et d'inappréciables qualités. Voyez : elle a la tête petite, terminée par un bec fin, pointu, de couleur tantôt rosée, tantôt plombée. Sa crête varie beaucoup, elle la porte souvent simple, droite et découpée; d'autres fois, double et renversée sur le côté. Sa grosseur, moyenne dans les contrées fertiles où elle trouve à bien vivre, se rapetisse et s'appauvrit dans les conditions opposées. C'est alors qu'elle rend peu, qu'elle pond moins abondamment et que ses œufs sont petits; mais aucune autre ne réussirait ni mieux, ni même aussi bien, dans une situation pareille. Ainsi toute son organisation alors se modifie, elle subit la loi commune, son corps devient fluet, elle s'élève sur pattes, elle est de tournure dégagée, elle prend la forme basse et large de celle qui est plus richement alimentée.

On lui reproche sa poitrine étroite; cela est vrai; et souvent ce défaut s'aggrave par des difformités que produisent des perchoirs défectueux; mais n'oublions pas que pauvre nourriture et mauvaise hygiène n'engendrent jamais une constitution large et athlétique.

Un caractère heureux de race est la finesse des jambes, des canons, indice certain de la légèreté du squelette en toutes ses parties. La peau qui recouvre les canons de la patte est écailleuse, de couleur rosée, un peu terne et plombée; les ongles qui terminent les doigts sont longs, pointus, très-forts, comme acérés.

Le plumage n'a rien de déterminé : il embrasse toutes les nuances; seulement, particularité remarquable, il est bien plus éclatant chez le coq que chez la poule, au rebours des races de luxe et d'agrément chez lesquelles la beauté et l'éclat de la race appartiennent plutôt à la femelle qu'au mâle.

Aucune ne témoigne d'un plus grand amour maternel. A la vue du moindre danger pour les siens, elle ne s'alarme pas d'une façon stérile; elle entre aussitôt en courroux; furieuse et ma-

gnifique, elle se précipite impétueusement sur l'ennemi; ses forces pourront la trahir sans que son courage faiblisse jamais. Prompte, laborieuse pour chercher la nourriture pour elle-même, elle déploie une activité plus grande encore lorsqu'elle doit pourvoir aux besoins d'une petite famille affamée; alors elle a recours à la ruse, à l'audace, elle se livre sans scrupule à la maulaude, enseignant de bonne heure à ses petits à en faire autant. Relativement sobre, robuste, la poule commune prospère là où les races réputées les meilleures ne feraient pas leurs frais et dégénéreraient promptement.

Soyez certains que partout où elle n'a pas été gâtée par des mélanges intempestifs, contrariée par des habitudes contraires à sa nature, elle s'élève toujours par ses produits avec l'augmentation rationnelle des aliments, et par conséquent est d'un excellent rapport. Je sais, il est vrai, que dans quelques-uns de nos départements, dans certaines parties du Midi surtout, la poule commune fait assez généralement triste figure. Elle est petite et chétive, pauvre pondreuse, par conséquent; mais comment la gouverne-t-on? Comment est-elle aménagée? Si sa viande est dure et coriace, si les poulets mêmes sont peu avenants à l'œil et plus résistants à la dent; s'ils n'ont aucune saveur et ne fournissent qu'un médiocre aliment, c'est le fait d'une mauvaise hygiène, d'une nourriture insuffisante, et cela depuis des années, peut-être même des siècles. Les ascendants ont transmis leur mauvaise nature, et rien n'étant venu la combattre, elle subsiste et subsistera jusqu'au jour d'une réforme complète.

Donc, perfectionnez la race de votre pays, la race française, et n'en cherchez pas d'autres; et, dans le choix des sujets de cette espèce, écoutez quelques avis d'Olivier de Serres : « La plus « souhaitable race de poules est celle qui, avec « la chose, fournit des œufs en abondance. Telles « qualités se trouvent plus souvent en celles « qui sont de moyenne corpulence que d'autres « qui sont trop grandes ou trop petites, et es « noires ou tannées qu'ès blanches, les noires « par-dessus les autres sont louées par les mé- « decins et par les ménagères; elles sont plus « joyeuses et plus robustes que les blanches. La « crête pendante de côté est signe certain de « fertilité. Sa couleur jaune, ses pieds et jambes « indiquent la délicatesse et santé de la chair.

« Que le coq soit plutôt grand que de petite « taille; de pennage noir ou rouge obscur, ayant « les pieds gros, garnis d'ongles et de griffes, « avec les ergots forts et acérés, les jambes fortes, et tout cela de couleur jaune; les cuisses « massives, la poitrine large, le col élevé; la « crête rouge comme écarlate, grande, redoublée, le bec gros et court, les yeux noirs et « brillants, les ailes fortes, la queue grande et « haute; sera aussi le coq éveillé, remuant, robuste, affectionné à défendre les poules et à « les faire manger. » F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE

LA VIERGE MARIE

d'après saint FRANÇOIS DE SALES

Nouveau MOIS DE MARIE, par M. l'abbé H. CHAUMONT.

1 beau volume in-16 elzévirien, sur papier vergé. 3 fr.
— Edition de propagande. 1 volume in-18. » 75 c.

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, par Henri LASSERRE, 1 vol, in-12. Prix : 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Edition format paroissien, toile anglaise, tranche rouge. 3 fr.

Mois de Marie des mères chrétiennes, dédié aux associées de l'archiconfrérie, par le R. P. HUGUET, S. M., approuvé par S. Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon ; 4^e édition, améliorée. 1 vol. in-18 de xii-421 pages. 1 fr. 50.

Le plus ancien Mois de Marie, traduit par le R. P. BLOT et enrichi d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois ; 5^e édition. 1 vol. in-32. 4 fr.

Mois de Marie des paroisses et des familles chrétiennes, par M. l'abbé Antoine RICARD, du clergé de Marseille. 1 fort vol. grand in-18 de 332 pages. 2 fr. — Rel. cart., tranche rouge. 5 fr. 50.

Mois de Marie des pèlerinages, par ALFRED DE PERROIS. 1 vol. in-12, édition populaire, 2 fr. — *Franco*, par la poste, 2 fr. 50. — Edition ornée de 22 gravures. 4 fr.

Mois de Marie des Madones de Pie IX, par M. l'abbé DURAND, du diocèse de Grenoble, 1 beau vol. in-12, orné du portrait du Saint Père et de 31 gravures représentant les Madones que Pie IX a recommandé d'invoquer. Broché. 4 fr. — Relié, toile anglaise, tranche rouge. 5 fr.

Litanies de la sainte Vierge, ou *Mois de Marie*, par M. l'abbé GRIBEL, du clergé de Nancy. 1 vol. in-12 de 277 pages. 2 fr.

Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie, Mois de Marie de la jeune chrétienne, par M. l'abbé DUMAX, sous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; nouvelle édition, précédée d'une lettre de S. G. Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans, à l'auteur. 1 vol. in-48 de 253 pages, texte encadré d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons. 2 fr.

Vie de la très-sainte Vierge, d'après les Écritures, avec une préface de Mgr MERMILLON. 1 vol. in-18, elzévirien. 2 fr.

Vie de la très-sainte Vierge, par l'abbé CAILLET, chanoine honoraire de Langres, etc. 1 très-fort vol. in-8 de plus de 600 pages, belle impression, papier vergé. 6 fr.

La Vie de la bienheureuse Vierge et Mère de Dieu Marie, proposée comme modèle aux filles, aux épouses et aux mères chrétiennes, par J.-B. HIRSCHER, traduit de l'allemand par J.-J. NYSSSEN, curé doyen de Stavelot. 1 vol. in 8 de 370 pages. 3 fr. 50.

Le Cœur de notre mère, petit Mois de Marie, par M^{me} A. DE GENTELLES, in-32 de 64 pages encadrées d'un filet noir. 20 c. — Le cent. 15 fr.

Méditations sur les Litanies de Notre-Dame de Lorette, écrites au xvi^e siècle, par le R. P. abbé dom SILVANO RAZY, camaldule, et traduites de l'italien par Ernest RAZY. 1 vol. in-12 de xvi-187 pages. 1 fr. 50.

Prières à la Vierge, extraites des manuscrits du moyen âge, par Léon GAUTIER. Charmant volume elzévirien, avec encadrement style moyen âge, broché. 4 fr. Relié, toile bleue, tranche rouge ou dorée. 5 fr. Chagrin plein, orné, tranche dorée. 10 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

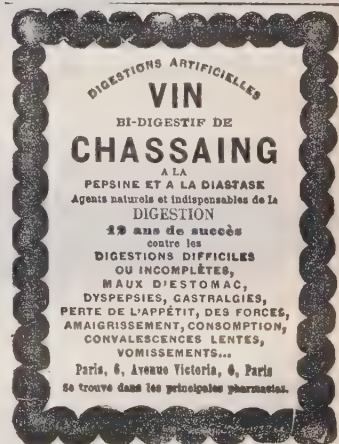
VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont *Franco* de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, *franco*.
Duployé, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE. — Garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction. — Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement, à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR M^{me} LÉON GAUTIER

1 beau volume in-12. — Prix 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte

1 vol. in-32 raisin, 4 fr. ; cart. toile riche, 6 fr. ;

relié chagrin ornements et tranches dorées, 10 francs.

AUTRES OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS :

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. 1 vol. in-12. 75 c.

Fleurs de la première Communion, par M. l'abbé JULIEN LOTH. 1 volume in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin. Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort volume in-12. 3 fr.

Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 volume in-18. 1 fr. 50

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 volume in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Fleurs eucharistiques, par le R. P. SIMONET. 1 petit vol. in-18. 50 c.

La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUTS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or}. PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 28. — PRÉDICATION : V^e dimanche après Pâques : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS (1879) : La volonté de Jésus-Christ (2^e conférence.) — LE JUBILÉ ACTUEL : Privilèges (suite). — ATTAQUE ET DÉFENSE : Le Communisme clérical. — Une hécatombe. — La ville-lumière. — CONSULTATIONS CANONIQUES : L'ordre des Prémontrés est-il une religion approuvée? — Consultation latine. — JURISPRUDENCE : Lorsqu'un prêtre catholique se trouve dans la nécessité de refuser la sépulture chrétienne à une personne de sa paroisse, un ministre protestant, qui en est requis, peut-il procéder à cette sépulture? — Est-il vrai que l'officier de l'état civil ait le droit de fixer l'heure des sépultures? — COURRIER DE L'UTILE : Remèdes contre les piqures d'abeilles et les morsures de vipères.

CORRESPONDANCE

Saint-M., 5 mai 1879

Je voudrais donner aux élèves de la communauté dont je suis l'aumônier des notions succinctes, mais claires et substantielles, sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. La Bible de Sacy et la Bible de Royaumont ne me suffisent pas pour atteindre mon but. Veuillez m'indiquer un ouvrage court et d'un style correct dont je pourrais me servir utilement.

P. J. aumônier.

Réponse. Demandez : *Qu'est-ce que la Bible?* Volume in-12 de 411 pages, titre rouge et noir; prix : 3 francs.

Nous savons qu'un prêtre de Paris donne, à l'aide de cet ouvrage, des conférences sur l'Écriture Sainte à deux cent trente jeunes filles d'un catéchisme de persévérance dont il a la direction, et qu'il obtient les plus heureux résultats. Cet ecclésiastique a bien voulu nous communiquer le sommaire de la première conférence. Le voici (le sommaire est mis entre les mains des élèves, afin qu'elles y puissent suivre les développements exposés de vive voix) :

Première conférence. — Que vous enseignent la Bible et la Tradition? — Est-il très-utile d'avoir une notion exacte de la Bible? — D'après l'Évangile, les paroles de la Bible sont une arme à opposer aux suggestions du démon. — A qui saint Paul conseillait-il la lecture assidue de la Bible? Dans quel but? — Qu'est-ce que la Bible? — Différents noms de l'ouvrage qui contient la

parole de Dieu. — Que comprend la Bible? — Qu'appelle-t-on Vulgate? — Que renferme la Vulgate? — Combien de livres dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament? — Les désigner d'après le rang qu'ils occupent dans la Bible. — Ces livres sont-ils authentiques? — Qu'est-ce qu'interpréter les Livres Saints? — Par qui ces Livres doivent-ils être interprétés?

En outre, le *Contemporain* rendant compte de cet ouvrage, *Qu'est-ce que la Bible?* nous fournit une réponse catégorique à votre demande dans les lignes suivantes :

« L'auteur veut faire connaître et aimer la parole de Dieu renfermée dans la Bible. Pour cela, il nous dit ce que sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il donne des notions succinctes, mais claires, sur l'auteur du livre et les circonstances de la composition. Il cite les passages les plus remarquables, en ayant soin de choisir dans l'Ancien Testament ceux qui se rapportent plus directement à Jésus-Christ, car la Bible, comme il le fait justement remarquer, est dans son entier, l'histoire de Jésus-Christ, d'abord annoncé et préparé, ensuite apparu dans le monde, enfin vivant à travers tous les âges par les applications de son œuvre.

« La partie relative au Nouveau Testament est, comme il convenait, beaucoup plus développée que l'autre. Les épîtres de saint Paul, qui présentent au lecteur novice tant d'obscurités, y sont très-heureusement expliquées. Ce livre sans doute ne s'adresse pas aux savants; mais n'est-ce pas, — soit dit sans méchanceté — une raison de plus, pour qu'il ait beaucoup

de lecteurs ? Il donne une notion, sinon profonde, du moins très-exacte de nos Livres Saints, il fait connaître la parole de Dieu à ceux qui n'ont pas à en faire une étude complète et prolongée, ainsi qu'aux jeunes clercs qui abordent cette étude savante, et il est de nature à faire aimer la divine parole. C'est un livre bien fait et un livre utile. »

Le *Constitutionnel* a publié sur *Qu'est-ce que la Bible ?* un article très-remarquable que nous reproduirons. Plusieurs journaux et plusieurs Revues, tant de Paris que de la province et de l'étranger ont fait de cet ouvrage le plus grand éloge, et en ont recommandé fortement la lecture aux personnes qui désirent avoir une connaissance exacte et complète des Saintes Ecritures.

M., 2 mai 1879.

Je suis abonné à votre ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Journal des Prédicateurs*, et je lis dans la dernière livraison que vous vous proposez d'y publier une HISTOIRE DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE. J'applaudis de tout cœur à ce projet, car si nous possédons dans le journal les trésors de la Chaire, il est tout naturel que nous y trouvions aussi son histoire proprement dite. Je suis persuadé d'avance qu'un tel travail intéressera fort les lecteurs de *l'Enseignement*.

Il me vient à ce sujet une idée : vous devriez charger l'un de vos laborieux et érudits collaborateurs de faire une étude historique sur la Théologie. Les livres de théologie, certes, ne nous manquent pas ; mais un livre purement historique, un ouvrage didactique sur cette matière n'existe pas, du moins à ma connaissance. Et ce serait bien, dirai-je, à l'éditeur de la grande « Théologie de Salamanque » à en doter le clergé et le monde savant.

Réponse. — Si vous étiez souscripteur de notre *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*, comme vous l'êtes de la *Théologie de Salamanque*, vous auriez vu que l'étude historique sur la théologie dont vous parlez, existe dans le deuxième volume de ce premier ouvrage. Nous venons même de le publier à part, et voici comment, entre autres, M. l'abbé N. Martin, professeur de dogme au séminaire de Rodez, l'apprécie et le juge :

« Cher Monsieur Palmé, en livrant à l'impression, dans un opuscule séparé, l'*Histoire de la Théologie* du docteur Scheeben, vous rendez aux élèves des séminaires un service dont ils vous seront très-reconnaissants, vous leur offrez une œuvre sérieusement conçue et fidèlement exécutée.

» L'éminent professeur du séminaire de Cologne s'est principalement attaché à la période du moyen âge et à la période moderne.

» La première n'a pas de secrets pour lui : naissance et progrès des écoles, appréciation nette et précise sur chacun des auteurs de cette époque si féconde, analyse détaillée des œuvres immortelles de Pierre Lombard, d'Alexandre de Halès et de saint Thomas-d'Aquin, divergences doctrinales entre le docteur angélique et

le docteur subtil, tout s'y présente avec ordre et mesure et, malgré la sobriété des développements, tout y révèle une très-grande érudition.

» Le docteur Scheeben traite avec le même intérêt les différentes phases de la période moderne : les fortes études de l'Ecriture et des SS. Pères en préparent les heureux débuts ; les écoles des Dominicains, des Franciscains et des Jésuites s'en partagent les gloires ; enfin, sous l'influence énervante du Jansénisme et du Gallicanisme se produit une déplorable décadence, jusqu'à ce que le retour aux richesses de l'enseignement traditionnel fasse luire, de nos jours, dans un brillant rayon d'espérance, l'aurore d'une restauration théologique.

» Ces pages si bien pensées et si sobrement écrites ont aussi le mérite de faire connaître la théologie scolastique sous son véritable aspect. Le 27 novembre 1878, N. S. Père le Pape Léon XIII disait aux professeurs et aux élèves du collège Romain : « *Hanc autem veri nominis scientiam non aliam esse putamus quam quæ ab Ecclesiæ Patribus profecta, et in perfectum doctrinæ corpus à scholasticis Doctoribus, præsertim vero ab eorum Principe divo Thoma Aquinate, redacta, ab œcumenicis Conciliis et Romanis Pontificibus summis laudibus exornata, catholicis studiorum universitatibus et gymnasiis per plures ætates lex fuit et norma docendi.* » Le docteur Scheeben est en parfaite conformité d'idées et de langage avec l'auguste Chef de l'Eglise : il nous montre la doctrine des Pères servant de base solide aux premiers écrits composés par les docteurs du moyen âge et intitulés pour cette raison *Sententiæ Patrum* ; il nous fait admirer dans la *somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, avec l'inimitable perfection de son auteur, le texte immortel où depuis lors toutes les écoles ont reconnu l'expression autorisée de l'enseignement de l'Eglise et la défense invincible de la foi.

» Telles sont, cher Monsieur Palmé, les qualités les plus saillantes de cet opuscule que vous avez déjà publié dans le 2^e volume de la *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*. Sa diffusion fera grand honneur au docteur Scheeben, et ramènera de plus en plus les esprits studieux à la théologie scolastique dont vous publiez en ce moment dans le *Collegii Salmanticensis Cursus theologicus*, un des plus beaux chefs-d'œuvre. »

Signé : N. MARTIN.

Professeur de dogme au Séminaire de Rodez.

La *Bibliothèque théologique* comprendra environ 25 vol. in-8. En voici le plan et la distribution : 1^o La *Patrologie*, par le docteur Alzog ; 2^o la *Dogmatique*, par le docteur Scheeben ; 3^o l'*Histoire du Dogme*, par le même ; 4^o la *Morale*, par M. Pruner ; 5^o l'*Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament*, par M. Kaulen ; 6^o l'*Archéologie biblique*, par le docteur Schegg ; 7^o l'*Histoire de l'Eglise*, par M. Hergemoeller ; 8^o l'*Apologetique*, par M. Hettinger ; 9^o le *Droit canon*, par M. Vering ; 10^o la *Liturgie*, par M. Talhoger ; 11^o la *Pastorale*, par M. Kleinheidt ; 12^o la *Pédagogie*, M. Hirschfelder ; 13^o l'*Histoire littéraire de la Théologie* ; 14^o l'*Encyclopédie*.

Pour les souscripteurs, net 6 francs, le volume et comme prime, un abonnement aux *Analecta*. — Et pour les non souscripteurs : 7 fr. 50 le volume

PRÉDICATION

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

Sujet tiré de l'Évangile.

Amen dico vobis, si quid petieritis
Patrem in nomine meo, dabit vobis.
(Joan., 16.)

Qu'est-ce que la prière ? L'acte par lequel notre âme s'unit à Dieu, pour vivre de foi, d'espérance et d'amour ; l'aveu d'une pauvreté qui espère, l'humble désir d'une continuelle assistance ; une sorte de communion, où l'on se nourrit de grâces, où l'auteur de tout bien s'identifie à nous.

La prière a commencé avec le temps ; elle se dilate à mesure que les bornes de la création reculent. Des ailes enflammées l'emportent au ciel des divers points du temps et de l'espace ; et l'univers n'est qu'un temple magnifique où retentissent à jamais les louanges de l'Eternel. Son nom adorable, l'insecte le bourdonne sous le feuillage ; la brise matinale, la source limpide, le murmurent tout bas ; l'oiseau lui dit un refrain au lever de l'aurore.

Ont-encore une voix pour le bénir, et le lys vêtu d'une parure éblouissante, et la mite couverte d'un vêtement de soie.

Le fracas des tempêtes, le mugissement des flots, l'éclat du tonnerre ne sont eux-mêmes qu'un sauvage mais sublime cantique.

La prière est surtout le cri des intelligences ; car débilité, souffrance, partout où il y a être humain. Les élus prient dans les splendeurs de la gloire. Ce n'est pas qu'ils manquent de rien. Oh ! non, le bonheur dont ils jouissent dépasse toute idée ; mais comment contempler un instant la divine beauté sans se perdre en hymnes d'adoration. Leur prière à eux est une extase toujours grandissante ; à mesure qu'ils s'enivrent au torrent de volupté, ils sentent grandir l'ardeur expansive de leurs désirs. On dirait de ces mers immenses qui vont toujours élargissant leurs rives.

Le chef de la race humaine priait avant de faillir. Son âme, foyer du monde moral, se portait vers l'être des êtres de toute l'énergie des puissances affectives. Et la création matérielle s'associait tout entière à l'action de grâce.

Pauvres, nous, victimes expiatoires ! Depuis la chute originelle, la prière nous est devenue un vrai besoin, une rigoureuse nécessité. Sans elle, impossible de sortir des ruines d'une nature tombée ; de regagner les hauteurs de la lumière où nous étions assis ; il faut donc prier. Eh bien ! que notre prière soit large comme l'indigence qui nous consume, gémissante comme la douleur. En voici la formule : J'ai crié vers vous du fond de l'abîme, *De profundis clamavi*.

En effet, trois choses sont indispensables pour arriver à l'immortalité. Briser le joug des passions, établir en nous le doux règne de la vertu, imiter Jésus-Christ. Or, comment rompre ces lourdes chaînes, dont le poids accable notre liberté ? Quand sur l'Océan du cœur s'élèvent des vagues mugissantes, quand après une lutte opi-

niâtre contre ces vagues, notre chétive nacelle jetée d'écueil en écueil, est sur le point de sombrer, qui fera le calme dans ce déchaînement des flots ? Qui dira à la tempête de se taire ? La prière, ce cri de détresse poussé vers le ciel : *Domine, salva nos, perimus*.

La prière ! oh ! rien ne lui résiste, rien ; elle triomphe même de la toute-puissance, de la force invincible de celui qui est. En voici des exemples :

Le cri de Sodome est monté jusqu'au ciel. « Je descendrai, dit l'Eternel, et je verrai si la mesure déborde. » Mais voilà que tout à coup une sainte frayeur saisit le père des croyants ; son zèle s'enflamme, il tombe à genoux, la face contre terre.

Quoi ! dit-il alors, vous pourriez envelopper l'innocent et le coupable dans le même châtiement !.... Non, souverain arbitre du monde, non cela n'est pas de vous, cela n'est pas de votre clémence, et encore moins de votre justice !.... Dites, s'il y avait cinquante justes dans l'infâme cité, que ferait votre bras ? — Il s'arrêterait. — Et s'il y en avait quarante ? — Il s'arrêterait. — Bien que cendre et poussière, je continuerai de vous interroger. Si vous n'en trouviez que vingt ? — Il s'arrêterait. — Oh ! de grâce, ne vous indignez pas, et s'il n'en restait que dix ? — Il s'arrêterait encore.

Voilà ce que peut la prière, et combien nous sommes plus forts qu'Abraham à l'ombre du sang de Jésus-Christ.

Jéhova dit un jour à Moïse : Ce peuple me fatigue, il a un cœur indomptable ; je veux creuser un vaste tombeau et l'y ensevelir pour jamais.

La prière va répondre et triompher : Eh quoi ! n'êtes-vous pas le Dieu de nos pères, le Dieu d'Isaac, de Jacob ? Et que diront les nations voisines, que diront les enfants de Misraïm, que dira Pharaon ? Ah ! pardonnez aux Hébreux, pardonnez-leur !.... Mais si vous devez les anéantir, effacez-moi du livre de vie ; je ne veux pas leur survivre, je ne veux pas être témoin de tant de funérailles.

Il dit, et les traits de la colère tombent, et le glaive vengeur se brise.

Rien de plus simple, de plus touchant, de plus divin que l'oraison qui suit, sortie de la bouche même du Christ ; elle répond à tous nos désirs ; elle embrasse tous nos devoirs.

Que demande le chrétien, lorsque, agenouillé, les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il prononce cette prière ? Que le nom du Père tout-puissant, auteur de ce qui est, soit partout connu, comme partout adoré ; que son règne, le règne de son Verbe s'accomplisse ; que le ciel et la terre soumis à sa volonté sainte, ne soient que le sanctuaire de son esprit d'amour.

Voilà pour Dieu : que va-t-il demander pour lui ? Quelques mots renferment tous les besoins du présent, du passé et de l'avenir. Le présent ne veut qu'un peu de pain ; le passé n'a rien à solliciter, rien, hormis le pardon, et pour l'obtenir, le chrétien le donne ; dans l'avenir, il ne craint que lui-même, mais il priera encore, et la tentation le trouvera préparé. L'oraison se

termine par la conclusion universelle ; car le mal pèse sur tous, et c'est à son éloignement qu'aspirent les vœux de chacun.

Nous venons de voir l'excellence et les richesses de la prière ; parlons de sa pratique dans le culte public, dans le culte domestique.

La cathédrale, c'est le temple chrétien par excellence, c'est le sanctuaire d'où coulent les grâces. Aussi, les peuples les voient de loin s'élever sur les cités comme des *Lares* protecteurs, et les saluent avec transport. Ces superbes monuments, œuvres inspirées, jaillirent de la foi du moyen âge.

On ne peut se défendre, en y entrant, d'une sorte de frissonnement involontaire, et comme d'un sentiment vague de la divinité. Tout frappe, saisit l'âme, et les flèches aériennes, légères comme des chérubins impatients de retourner au ciel, et ces artifices de perspectives qui multiplient les lointains et vous mettent en présence de l'infini, et le système d'ogives qui prolonge les distances et les fait perdre dans l'immensité, et les colonnades dégagées qui s'élèvent comme des prières, et les vitraux gothiques semblables à une magie céleste, et l'orgue qui mugit comme l'antre de la sibylle, et l'airain qui se balance avec fracas sur nos têtes, et les souterrains voutés de la mort qui se taisent profondément sous nos pieds, que sais-je encore !

Oh ! combien de générations sont venues s'agenouiller sur les dalles humides de la nef ? Combien sont venues y prier !... Aujourd'hui, les voies de Sion pleurent de ce qu'on ne se presse plus à ses fêtes. *Vix Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.*

C'est l'heure du sacrifice ; on accourt, on se répand par de larges portiques sous des voûtes immenses, le pontife s'avance vers l'autel d'un pas majestueux.

Le voilà prosterné, il demande à Dieu de le juger, gémit sur nos misères, se frappe la poitrine et monte là où doit s'accomplir le prodige. Au même instant un cri d'angoisses profondes s'élève de tous les points de l'assistance ; on demande pitié et commisération au Christ : *Kyrie eleison.* On insiste, on répète jusqu'à neuf fois cette attendrissante complainte.

Mais tout à coup le Pontife est saisi d'un feu divin, comme les prophètes d'Israël ; il entonne le cantique chanté par les anges au-dessus de la grotte de Béthléem, cantique dont Ezéchiël entendit quelques sons dans la nue : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieus, *Gloria in excelsis Deo* ; Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, *Et in terra pax hominibus* ! et la terre respire de son poids de tristesse, elle tressaille de joie et d'espérance.

Prêt à lire l'Evangile, il s'arrête, et supplie le Très-Haut de purifier ses lèvres avec le charbon ardent dont il toucha celles d'Isaïe ; peu après, il se tourne vers les fidèles et d'une voix émue, comme en présence d'un grand événement : Priez, mes frères, dit-il tout bas, *Orate fratres.* Que va-t-il donc arriver ?

Il reste un instant en silence, puis, soudain, annonçant l'éternité, il s'écrie : *Per omnia sæcula sæculorum.* Les dominations, les puis-

sances, les vertus, les séraphins, etc., sont invitées à descendre. Les chœurs célestes se joignent aux douleurs suppliantes, des milliers de bouches chantent le sacré trisagion : *Sanctus, sanctus, sanctus*, et le dernier *Hosanna* a expiré sous la harpe des archanges.

On se tait, chacun tombe à genoux, le recueillement est sur tous les visages, sur tous l'immobilité de l'adoration, l'orgue soupire de saints accords, de ravissantes mélodies. Alors la prière se consomme par ces paroles ineffables : *Hoc est enim corpus meum* ; un vieillard debout se perd dans les profondeurs de Dieu, ses mains tremblantes s'élèvent jusqu'au sein de l'infini. L'autel, le saint des saints, tout est inondé d'esprits célestes, de Chérubins embrasés. Non, on ne peut assister à ces magnifiques spectacles de la foi chrétienne sans que quelque chose se remue au fond du cœur, quelque chose de fort, de puissant, d'irrésistible.

L'Eglise est un lieu de prière, le prêtre aussi est un homme de prière : il prie le matin, il prie le soir, il prie sans cesse. Explique-t-il la divine loi aux petits enfants, essuie-t-il d'une main amie les larmes du repentir, va-t-il s'asseoir sur le triste grabat, laisser tomber de consolantes paroles sur le râle du mourant, il prie encore.

Il nous reste à parler de la prière privée.

Dans les anciens jours, quand il y avait de la foi, chaque famille était un temple, un sanctuaire, une chapelle de dévotion. Le soir, avant le moment du coucher, un vieillard en cheveux blancs faisait un signe sacré sur sa poitrine, et de petites créatures à genoux autour de lui, répétaient avec des lèvres innocentes ce qu'il disait, et de célestes bénédictions descendaient sur ces jeunes têtes. Souvent l'épouse, la jeune mère, plus ardente dans sa piété, remplissait le saint ministère de l'oraison, quelquefois aussi le dernier né des enfants ; il y avait là un symbole, une croix. Aujourd'hui, où se voient ces scènes touchantes ? Le remède, le voici : tombez à genoux devant Dieu, et votre fils vous respectera, et tous vos droits seront sacrés à ses yeux.

Passages de l'Écriture Sainte. — De profundis clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi vocem meam. (Ps. 129.)

Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam, et misericordiam suam a me. (Ps. 65.)

Petite et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate et aperietur vobis. (Matth. vii-7.)

Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. (Matth. xxi-22.)

Ego dico vobis : Petite et dabitur vobis, omnis enim qui petit accipit. (Luc. xi-9-10.)

Passages des Saints Pères. — Recte novit vivere qui recte novit orare. (S. Aug.)

Oratio justi clavis est cœli ; ascendit precatio, et descendit Dei miseratio. (S. Aug.)

Sive voce sive silentio oremus, corde clamandum est. (S. Aug.)

Pete tu in hoc tempore quod tibi prosit in posterum ; pete quod te adjuvet in æternum (S. Aug.)

Nihil potentius homine orante. (S. Chrys.)
 Omnipotens oratio : cum sit una, tamen
 omnia potest. (S. Chrys.)

ASCENSION

Sermon sur la fête.

Assumptus est in cœlum, et sedet
 a dextris Dei. (S. Marc., xvi, 19.)

Jésus-Christ avait terminé le grand ouvrage de notre Rédemption. Alors le Ciel le conjurait de retourner à lui ; il quitte la terre où sa présence sensible n'est plus nécessaire. Je vais, dit-il à ses disciples, prendre possession de la gloire que je me suis acquise par mes souffrances et par ma mort ; je vais en même temps vous préparer à chacun une place : *Vado parare vobis locum*. De là, il sait qu'en travaillant pour lui-même le Sauveur travaille aussi pour nous. Tel est l'esprit du mystère de ce jour. I. L'Ascension, considérée par rapport à Jésus-Christ, est le comble de sa gloire. II. Considérée par rapport à nous, elle est le fondement de notre espérance.

I. Transportons-nous par la pensée sur la montagne des Oliviers qui fut le premier théâtre des souffrances de l'Homme-Dieu et qui devient aujourd'hui celui de sa gloire. C'est là qu'après avoir donné ses dernières instructions à ses apôtres, il étend les mains pour les bénir et s'élève majestueusement vers les cieux. Que son triomphe est sublime ; c'est de lui-même, c'est par sa propre vertu qu'il prend son essor pour aller s'asseoir à la droite de son Père et reposer dans son sein. Mais ce n'est que par la voie des mérites que Jésus-Christ est entré dans le Ciel. C'est l'ordre établi par Dieu : il n'y a point de victoire sans combat. Aussi, voyez le Fils de Dieu : sans quitter le sein de son Père, il avait passé dans celui de Marie ; du sein de Marie, dans la crèche ; de Bethléem, en Égypte ; de l'Égypte à Nazareth, de Nazareth dans les diverses contrées de la Judée, de là sur le Calvaire, du Calvaire au tombeau, du tombeau il remonte glorieux au Ciel. Grande leçon pour nous : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*. Mais si, en vertu des titres qu'avait acquis le Sauveur, son entrée dans le Ciel est aussi éclatante, la place qu'il y occupe ne l'est pas moins.

II. Le mystère de l'Ascension est le fondement de notre espérance : en ce qu'il nous ouvre les portes du Ciel, en ce qu'il nous assure les moyens nécessaires pour y parvenir. Avant l'Ascension de Jésus-Christ, il était impossible aux hommes d'entrer dans le Ciel. Après quatre mille ans d'attente, le libérateur est venu, il a annoncé aux âmes l'heureuse nouvelle de leur délivrance. Au glorieux jour de son Ascension, il fit son entrée triomphante dans le Ciel en traînant à sa suite la captivité captive : *Captivam duxit captivitatem*, c'est-à-dire ces millions de justes qui lui durent leur affranchissement

et leur salut. Maintenant donc le Ciel nous es ouvert.

Nous avons aussi les moyens sûrs et infail-
 libles : instructions salutaires, prières ferventes,
 sacrifice de l'Agneau, fréquentation des sacre-
 ments. Afin même de nous y faire parvenir plus
 sûrement, Jésus-Christ a voulu remplir lui-
 même les fonctions de médiateur auprès de son
 Père, et sans cesse il plaide auprès de lui nos
 intérêts éternels : *Advocatum habemus apud
 Patrem*.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE
 NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instruc-
 tions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine
 chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de
 la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol.
 in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix :
 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nou-
 velles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé
 Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde
 édition, 4 forts volumes in-8, 20 fr. — *Les Enseigne-
 ments de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies
 avec les besoins de notre époque, conférences sur les
 grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme,
 déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère
 de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GIN-
 SRET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages,
 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel
 des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES

XXV. — CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

Si quid petieritis Patrem in nomine
 meo dabit vobis. (Joan., xvi, 23.)

« C'est ici l'occasion de parler de la Prière et
 de ses conditions. » (C. G. Trid.) Nous allons
 donc en cette Homélie exposer ce qui regarde
 la nature, les qualités et l'objet de la Prière. De
 là, trois Questions à résoudre.

I. *Qu'est-ce que la Prière ?* — La Prière est
 une élévation de notre âme vers Dieu, pour lui
 rendre nos hommages, lui exposer nos besoins
 et lui demander ses grâces. Quoiqu'elle soit un
 moyen d'obtenir la grâce, elle est une grâce
 elle-même. Car il est de foi que, dans l'ordre
 surnaturel, nous ne pouvons rien faire sans le
 secours de Dieu. « De nous-mêmes, » écrit saint
 Paul, « nous sommes incapables d'avoir aucune
 « bonne pensée ; mais notre science vient de
 « Dieu. (II Cor. iii, 5.) Nul ne saurait dire :
 « Seigneur Jésus, sinon par le Saint-Esprit. »
 (I Cor. xii, 3.) Aussi la Prière est-elle considé-
 rée par l'Écriture comme un don céleste. « Je
 « répandrai, » dit le Seigneur, « sur la maison
 « de David et sur les habitants de Jérusalem,
 « l'Esprit de grâce et de Prière. » (Zach. xii, 10).
 C'est ce divin Esprit qui « aide notre faiblesse ;
 « car nous ne savons pas ce que nous devons
 « demander dans la Prière. Mais l'Esprit-Saint
 « prie lui-même pour nous par des gémisse-
 « ments ineffables. » (Rom. viii, 26.) On dis-
 tingue la Prière mentale et la Prière vocale. La
 Prière mentale, appelée aussi méditation ou sim-
 plement Oraison, est celle qu'on fait intérieure-
 ment sans la manifester par aucun signe exté-

rieur. Quant à la Prière vocale, elle est ainsi nommée parce qu'on la fait en prononçant des paroles, exprimant les pensées et les sentiments dont on est pénétré. Elle a pour effet d'exciter notre ferveur et d'enflammer notre cœur. Dieu nous a fait de la Prière un précepte formel, que le Sauveur nous rappelle en ces termes : « Il faut toujours prier. » (Luc. xviii, 1.) « Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation. » (Matth. xxvi, 42.) C'est pourquoi il prescrivit à ses disciples une formule de Prière. Il confirma ce commandement par son exemple, en passant même les nuits à prier. La Prière est donc nécessaire de nécessité de précepte. Elle l'est aussi de nécessité de moyen. Car, selon saint Chrysostome, « il est impossible de mener une vie vertueuse sans le secours de la Prière. De même que le poisson ne saurait vivre sans eau et qu'il perd sa force et périt aussitôt qu'il est tiré de son élément : de même l'âme ne saurait vivre sans la Prière et succombe, dès que cet exercice vient à lui manquer. » Mais quand faut-il prier ? « Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier, » dit Notre-Seigneur. (Luc. xviii, 1.) « Veillez en priant toujours, afin que vous soyez jugés dignes d'éviter tous les maux futurs et de paraître avec confiance devant le Fils de l'Homme. » (Ibid. xviii, 1.) Or, pour remplir ce précepte, il n'est pas nécessaire que nous restions agenouillés depuis le matin jusqu'au soir et que nous prononcions continuellement des formules de prières. Mais il suffit que nous soyons toujours en la sainte présence de Dieu, que nous élevions souvent notre esprit et notre cœur vers lui et que nous travaillions uniquement en vue de lui plaire, d'accomplir sa volonté et de procurer sa gloire. Il y a des circonstances, où nous devons prier tout particulièrement. C'est surtout les Dimanches et les Fêtes, durant la Sainte Messe et l'Office Divin, pour obéir aux Commandements de Dieu et de l'Eglise, nous prescrivant de les sanctifier; chaque jour le matin, pour adorer le Seigneur qui nous a donné un nouveau jour et pour lui demander la grâce de le passer chrétiennement; et le soir, pour le remercier des bénédictions qu'il nous a accordées pendant la journée, pour implorer le pardon des fautes que nous y avons commises et pour le conjurer de bénir notre repos de la nuit; lorsque nous sommes assaillis par les tentations ou que nous sommes exposés aux dangers, pour obtenir la force de les vaincre ou d'en être délivrés; lorsque nous avons à choisir un état de vie, pour bien connaître notre vocation; et lorsque nous sommes à l'article de la mort, pour triompher à cette heure suprême de tous les assauts du démon. (I C. ii, 14-17. — I S C. ii, 59-69.)

II. *Quelles sont les qualités de la Prière?* — Ce sont : l'attention, l'humilité, la confiance, la persévérance, la sincérité, la contrition et l'esprit

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 14-17. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 59-69.

de miséricorde. D'abord il faut, lorsque nous prions, penser que nous parlons à Dieu. Si, au lieu d'élever notre âme vers lui, nous étions volontairement distraits et préoccupés de choses étrangères, nous mériterions ses malédictions plutôt que ses bénédictions. Ensuite il faut prier avec une véritable humilité; nous adresser à Dieu avec le sentiment de notre indignité et de notre faiblesse; et faire appel, non à sa justice, mais à sa miséricorde. Il faut aussi prier avec confiance. Ce qui doit exciter en nous cette confiance; c'est d'abord la bonté infinie de Dieu, c'est ensuite la souveraine médiation de Jésus-Christ, c'est enfin le secours du Saint-Esprit « qui prie pour nous par des gémissements ineffables. » (Rom., viii, 15.) Il faut encore prier avec persévérance, comme Jésus-Christ nous le montre dans la parabole d'un juge qui, ne craignant ni Dieu ni les hommes, se laissa néanmoins toucher par les instances d'une veuve. De plus, il faut prier avec sincérité, c'est-à-dire « en esprit et en vérité. » (Joan., iv, 5-8.) Car le Père céleste veut « que ses adorateurs l'adorent en esprit et en vérité. » (Ibid.) Il faut également prier avec contrition, en témoignant à Dieu un vif regret de nos péchés et un ferme propos de n'y plus retomber. Enfin, il faut prier avec esprit de charité pour le prochain. Car n'est-il pas évident que, pour mériter les grâces de la divine miséricorde, nous devons être miséricordieux envers nos frères? C'est à Dieu qu'il faut adresser nos prières, parce qu'il est l'auteur de tous les biens et la source de toutes les grâces. Mais pour être exaucés, nous devons le prier au nom de Jésus-Christ, suivant ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Joan., xvi, 23.) Il nous est aussi permis d'implorer le secours des Saints qui sont au Ciel, non comme devant nous accorder eux-mêmes l'objet de nos prières, mais comme pouvant nous l'obtenir de Dieu, parce qu'ils jouissent d'un grand crédit auprès de lui et qu'il est toujours disposé à se laisser fléchir en notre faveur par leurs prières. (I C, ii, 19-24. — I S C., ii, 73-78.)

III. *En quoi consiste l'objet de la Prière?* — Il consiste dans les choses qui se rapportent à la gloire de Dieu, à notre salut et au salut du prochain. D'abord, il faut demander à Dieu tout ce qui peut contribuer à sa gloire. Car étant le principe et la fin de tous les êtres et les ayant tous créés pour lui-même, il veut que nous entrions dans ses desseins et que sa gloire soit le premier objet de nos prières. Il faut ensuite le prier de nous accorder toutes les grâces nécessaires au salut de notre âme; d'affermir notre foi, de fortifier notre espérance et d'augmenter notre charité; de nous aider à dompter nos passions, à vaincre les tentations du démon et à résister aux séductions du monde; de nous faire persévérer dans la vertu jusqu'à la fin de notre vie et d'assurer ainsi notre bonheur éternel. Et ce que nous demandons pour notre salut, nous devons aussi le demander pour le salut de notre prochain. Car nous sommes tous frères et membres d'une même famille, dont Dieu est le

Père. On peut aussi demander à Dieu les biens temporels. Il ne faut jamais solliciter de lui que des choses honnêtes. Autrement, il nous répondrait : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » (Matth., xx, 23.) Mais tout ce qui est juste et légitime peut faire l'objet de nos supplications, selon ces paroles du Sauveur : « Vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » (Joan., xv, 7.) Nous ne pouvons lui demander les biens temporels que pour une bonne fin et avec une parfaite résignation à sa volonté. Quoique sa promesse de nous exaucer s'étende aux biens temporels comme aux biens spirituels, n'oublions pas la recommandation qu'il nous fait de rechercher « avant tout le Royaume de Dieu et sa justice. » (Matth., vi, 33. — I. C., ii, 24-25. — I. SC., ii, 83-84.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Instituts et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes n-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion, 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S.-P. le Pape Léon XIII.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

Par le R. P. Monsabré¹

DEUXIÈME CONFÉRENCE. — LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST.

I. Au-dessous de cette intelligence qui illumine tous les mondes, se trouve la volonté humaine de Jésus-Christ ; volonté essentiellement semblable à la nôtre, mais dépouillée des imperfections et des défaillances qui s'y manifestent, à chaque instant, dans le cours de notre existence. Exempte d'erreur du côté de la raison qui la conduit, elle porte en elle-même une activité et une force qui ne connaissent point d'obstacle. *Incomparable rectitude, souveraine puissance*, tels sont les caractères distinctifs dont elle brille, au sommet de toutes les volontés du ciel et de la terre, où elle exerce son universel empire.

Sa première fonction à l'égard de l'homme est de régler sa volonté chancelante, tout en respectant la liberté de ses mouvements. Aussi décore-t-on du nom d'homme droit, celui qui conforme sa vie à la volonté de l'Homme-Dieu, et Dieu lui-même l'appelle son juste. Mais qui-conque porte son regard autour de lui sur la terre, se demande avec anxiété où est cet homme d'une rectitude et de sainteté.

Dans la foule immense de ceux à qui nos mœurs faciles décernent des brevets de droiture et de justice, les contradictions, les faux pas, les errements et les chutes sont sans nombre. Ça et là, sur les flots de ce vaste et orageux océan, apparaissent de loin en loin quelques

physionomies qui commandent notre respect et méritent notre admiration ; mais Dieu, dont les regards scrutent toutes les profondeurs, découvre des infirmités et des défaillances où nous saluons l'idéal de la perfection.

L'homme ne peut donc arriver à la rectitude absolue, c'est-à-dire à l'accord parfait et perpétuel de sa volonté avec la volonté du Christ. Deux obstacles, qui sont l'ignorance et les passions, viennent briser cette harmonie et semer la contradiction entre ces deux activités faites l'une pour l'autre. Temporisations maladroites, honteuses complaisances, préférences malicieuses et une foule de mouvements irréguliers revendiquent leur influence dans nos actes et créent en nous des habitudes, où la tyrannie de la chair est perpétuellement en lutte avec les sollicitations de la douce magistrature de Jésus-Christ. Même dans les âmes fortunées qui savent invoquer la grâce au secours de leur faiblesse et de leur ignorance, la nature a des exigences qui contrarient le parfait accomplissement des desseins de Dieu. Point d'obéissance exclusive, point de rectitude absolue parmi les volontés humaines ; c'est la conclusion irréfutable de l'expérience et du spectacle des choses d'ici-bas.

Cependant Dieu a voulu nous donner dans une âme humaine, le glorieux exemplaire de cette rectitude sans imperfection. Il en avait ébauché l'image en créant l'âme de notre premier père, il nous en montre la réalité sans pareille dans l'âme du Sauveur.

Entré dans le monde avec l'innocence, affranchi de toutes ces passions et de cette ignorance qui sont la source de nos égarements, le Christ a mis sa volonté d'homme en accord avec sa volonté de Dieu, le jour même où il a pris possession de la vie. Merveilleux accord, embrasement glorieux qui, du berceau jusqu'à la croix, de la crèche jusque dans la gloire du ciel, a continué tranquille, uniforme et sans ombre, à l'admiration des anges et des hommes.

Les sueurs et les épouvantelements de Gethsémani ne sont point une tache dans la perfection du Sauveur. S'il laisse la nature protester contre les rigueurs de son supplice, sa raison soumise avait décidé depuis longtemps contre les appréhensions de sa chair. Seul il a pu jeter ce défi à la face de ses ennemis : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?*

Et en même temps que l'Homme-Dieu surpasse l'humanité tout entière, il domine aussi les anges par la perfection de sa volonté. Ces lumineux esprits fixés dans le ravissement de Dieu, ne peuvent plus pécher, il est vrai, mais il n'en fut pas toujours ainsi. La révolte de ceux qui, au commencement, furent précipités dans les abîmes éternels, est un témoignage de défaillance de leur volonté, en face duquel s'élève resplendissante et magnifique l'impeccabilité du Christ. Il est impeccable, et c'est là le caractère suréminent de sa rectitude, proclamé par la voix unanime des Pères et des Docteurs. Si sa sainte humanité, subsistant dans le Verbe de Dieu, intimement liée à la nature divine, pénétrée de l'onction de la sainteté substantielle et dirigée par le Verbe en toutes ses œuvres,

1. Ces conférences paraîtront prochainement en volume chez l'éditeur Baltenweck, Paris.

pouvait pécher, il en résulterait, comme conclusions monstrueuses, que le Verbe commettrait des fautes infinies, égales à l'être de Dieu ; que le dérèglement s'introduirait où la règle suprême s'est incarnée ; que l'onction d'une sainteté infinie subsisterait sous la flétrissure du péché, et que le Verbe divin, gouvernant l'humanité du Sauveur comme l'âme gouverne le corps, serait responsable de toutes les faiblesses et des iniquités qu'il n'aurait pas su empêcher.

Donc *impeccabilité absolue*, et en même temps *libre arbitre intact*, puisque l'essence de la liberté ne consiste pas à pouvoir choisir entre le bien et le mal, mais à se mouvoir librement, selon sa propre inclination, dans le bien. Saint Augustin résume cette suprême liberté de Jésus-Christ dans ces paroles admirables, qui sont la condamnation de tous les principes invoqués par les docteurs de la liberté moderne : *Tanto magis erat libera, quanto magis non poterat servire peccato*. Il était d'autant plus libre, qu'il ne pouvait pas devenir l'esclave du péché.

En recourant à des comparaisons prises dans le domaine de la vie commune, il est facile d'évoquer ici des exemples concluants de cette liberté ! L'homme toujours appliqué à l'étude et à la pratique du devoir, finit par en acquérir une habitude contre laquelle toutes les sollicitations ne peuvent plus prévaloir. Prêtres, magistrats, soldats, simples citoyens, fournissent tour à tour de ces types accomplis qui, rivos à leurs fonctions, seraient obligés de se faire violence pour sortir de la ligne qu'ils se sont tracée et imposée.

Cependant ils sont libres, puisque leur volonté est toujours en harmonie avec leur raison, et que leur raison adhère au bien dans la plénitude de son activité.

Ce n'est pas que l'accord de l'impeccabilité et de la liberté soit sans mystère. Les théologiens ont longuement discuté et expliqué cette question sans pouvoir la résoudre. Mieux que toutes les théologies et que tous les esprits, l'Écriture donne le dernier mot du problème dans ces paroles sans appel : *Oblatus est quia ipse voluit*.

« Je vous remercie, mon Sauveur, s'écrie le grand Conférencier, de m'avoir révélé la noblesse d'une vertu méconnue, et de me montrer la parfaite rectitude dans le pieux esclavage de la volonté. L'orgueil du siècle voudrait que la volonté humaine, débarrassée de tous les liens, ne prit sa règle qu'en elle-même. Il s'obstine à confondre ces deux choses, l'indépendance et la liberté. Fatale erreur qui déprave nos âmes et met toutes les sociétés en souffrance. La liberté qui ne veut dépendre de rien, devient bientôt la victime des plus honteuses et des plus ridicules influences. C'est parmi les prôneurs et les amoureux d'indépendance qu'on rencontre, d'ordinaire, les esclaves des passions, les serviteurs humiliés des despotes, les naïfs admirateurs et les valets complaisants des aventuriers et des comédiens politiques qui profitent des mauvaises heures pour agiter le peuple. »

L'obéissance est donc une vertu magnifique dont le P. Monsabré étudie l'excellence, par la

considération des trésors infinis qu'elle a valus à Jésus-Christ.

II. L'Homme-Dieu s'est fait obéissant jusqu'à la mort : *Christus factus est obediens, usque ad mortem* ; pour cela, Dieu l'a exalté : *Propter quod Deus exaltavit illum*. Cette exaltation embrasse le ciel et la terre : le ciel avec tous les hommages que lui rendent toutes les créatures depuis son glorieux triomphe, la terre avec la récompense que Dieu lui a faite de la triple puissance qu'il a exercée : puissance souveraine dans l'économie de son humanité sainte ; souveraine puissance dans la préparation et l'établissement de son œuvre ; souveraine puissance dans son éternel gouvernement.

L'homme, qui s'intitule si pompeusement le maître et le roi du monde, n'est qu'un être faible, exposé à mille forces ennemies dont il ne peut éviter les coups imprévus. Au dehors et au dedans, elles sont en perpétuelle hostilité contre lui, et, toujours agité dans sa volonté, l'homme traîne une vie que l'Écriture a définie avec une admirable précision, un combat sur la terre : *Militia est vita hominis super terram*. Or, ce triste spectacle n'existe pas dans l'humanité du Sauveur. Une paix inaltérable y règne sous l'empire absolu de la volonté. Passions, besoins, mouvements, lumière, tout marche avec une précision savante, dans le plus bel ordre qui se puisse concevoir, et vient se ranger avec soumission autour de la volonté divine. Réduction typique de tous les mondes, l'humanité du Christ est le centre le plus harmonieux de la création, parce que le pouvoir d'une volonté souveraine s'y fait mieux sentir. Elle veut tout ce qu'elle peut, et ne reçoit aucun de ces démentis auxquels nous exposent perpétuellement la présomption et la témérité de nos desseins. Sans posséder par elle-même le droit de commander ces grands mouvements qui contrarient l'action des lois générales auxquelles sont soumis tous les êtres, elle participe à ce droit par l'union hypostatique, en devenant dans toutes les merveilles destinées à établir le christianisme dans le monde, l'instrument de la toute-puissance divine ; instrument actif et libre, indissolublement uni à la cause première, et provoquant en lui-même l'écoulement de la toute-puissance par une prière irrésistible. De là cette facilité, cette universalité, cette fécondité des miracles dont l'Homme-Dieu a semé sa vie, et dont il communique le pouvoir aux âmes saintes que l'Église honore.

Maître de la nature, Jésus-Christ est aussi le roi des âmes. Il prend possession de l'univers et le distribue aux siens.

« Cette prise de possession, continue l'éminent orateur, n'est point une comédie d'ambition sans titre et sans espérances certaines. En droit, la volonté de Jésus-Christ gouverne le monde. Qu'on y consente ou qu'on y contredise, elle domine tous les codes et doit être obéie avant toute loi. En fait, elle a régné sur les âges glorieux, et des millions de vies ont été généreusement sacrifiées pour affirmer sa suprématie. C'est plus qu'il ne faut pour que le monde ne

l'oublie jamais. On pourra contester l'autorité royale de l'Homme-Dieu, légiférer contre sa volonté, ralentir son influence et détacher peut-être des générations imbéciles de son obéissance; mais on ne prescrira pas son droit au commandement. *Les lois impies passeront, la loi du Christ prendra le dessus*, et dùt-il tarder longtemps encore, le jour viendra, je l'espère, où les magnifiques prophéties qui annoncent le règne universel du Sauveur, s'accompliront, où le droit et le fait s'uniront sous le même sceptre.

« En attendant, vous qui voyez le fait si souvent en contradiction avec le droit, ne vous scandalisez pas, n'accusez pas d'impuissance la volonté souveraine à qui Dieu a confié le gouvernement des âmes. Pleine d'égards pour notre liberté, elle permet ses révoltes, afin de ne recevoir d'elle que des hommages qui l'honorent; mais elle réserve patiemment ses imprescriptibles droits, afin de les faire valoir, quand il faudra régler les comptes de son gouvernement. Alors le roi Jésus tiendra son lit de justice. Les révoltés comparaitront devant lui, et à la vigueur de ses sentences, ils comprendront qu'il n'a pas cessé un seul instant d'être le maître. Courbés sous le poids de sa malédiction, ils diront un adieu désespéré au royaume de gloire et s'en iront au royaume de douleurs. *Hélas ! pour ces éternels bannis, il n'y aura pas d'amnistie.*

« Vous ne serez pas enveloppés dans leur proscription, Messieurs, car vos âmes chrétiennes, convaincues du souverain pouvoir et des droits de l'Homme-Dieu, reconnaissent qu'il est doux et glorieux de lui obéir. Le triste spectacle des agitations malsaines qui déshonorent et décomposent les sociétés, où les volontés humaines prétendent gouverner sans une loi supérieure qui les dirige et les contrôle, vous donne à entendre qu'il faut faire régner Jésus-Christ pour établir sûrement l'ordre et la paix. Travaillez à cela, Messieurs, par vos prières, par vos exemples, par vos discours, par votre influence. Peut-être ne verrez-vous pas le triomphe terrestre de votre divin roi; mais, au moins, vous irez jouir, près de lui, de la récompense due à votre pieuse obéissance. Après lui avoir souvent dit pendant les jours laborieux de votre pèlerinage : « O Jésus, vous êtes le roi de nos esprits, de nos cœurs, de nos volontés, de nos pensées, de nos amours, de nos combats, de nos souffrances, vous chanterez éternellement : « Vous êtes le roi de notre gloire, ô Christ ! *Tu rex gloriæ, Christe !* »

(A suivre.)

LE JUBILÉ ACTUEL¹

Huitième article (1).

CHAPITRE TROISIÈME. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ.

(Suite).

§ 4. Du privilège de commuer les vœux.

LVIII. Dans ce paragraphe, le plus impor-

tant, nous aurons à définir d'abord le pouvoir dont le confesseur du jubilé est investi en ce qui concerne les vœux; nous verrons ensuite sur quels vœux s'exerce ce pouvoir; puis nous examinerons les vœux qui échappent au pouvoir du confesseur jubilaire, nous traiterons en quatrième lieu de l'usage de ce pouvoir; et enfin, nous dirons les effets de la commutation. Ce paragraphe sera ainsi divisé en cinq points.

1^{er} Point. — Pouvoir du confesseur sur les vœux.

LIX. Voici en quels termes le pouvoir de commuer les vœux est accordé par Sa Sainteté Léon XIII : « Qui (confessarius)... necnon vota quæcumque, etiam jurata ac Sedi Apostolicæ reservata castitatis religionis et obligationis, quæ a tertio acceptata fuerint, seu in quibus agatur de præjudicio tertii semper exceptis necnon pœnalibus, quæ præservativa a peccato nuncupantur, nisi commutatio futura judicetur ejusmodi, ut non minus a peccato committendo refrenet, quam prior voti materia in alia pia et salutaria opera commutare... possit et valeat. »

LX. Cette clause accorde aux confesseurs le pouvoir de commuer les vœux. Avant de préciser l'étendue de cette faculté, signalons les différences qui existent entre le pouvoir de dispenser et celui de commuer. La dispense étant l'obligation du vœu, la commutation ne l'éteint pas, mais elle en change la matière; au premier objet du vœu elle en substitue un autre. Le pouvoir de dispenser est donc plus étendu que celui de commuer, puisque le premier fait disparaître le lien du vœu, tandis que le second ne fait que le changer. Aussi la plupart des auteurs regardent-ils le pouvoir de commuer comme une portion de celui de dispenser, et enseignent-ils avec raison que celui qui a le pouvoir ordinaire ou délégué de dispenser d'un vœu, a aussi le pouvoir de le commuer. Leur enseignement se fonde sur la 53^e règle du droit : « Cui licet quod est plus, licet utique quod est minus. »

LXI. La commutation proprement dite n'emporte qu'un changement dans la matière du vœu, d'où il suit, comme nous l'avons déjà remarqué (n. XL), avec Benoît XIV, dans une matière analogue, que, de sa nature, elle exige qu'il y ait au moins égalité entre l'objet primitif du vœu et l'objet subrogé. Si la matière subrogée est moins considérable que le premier objet du vœu, il n'y a plus commutation pure et simple, il y a en même temps commutation et dispense, commutation jusqu'à concurrence de l'objet subrogé, dispense pour le surplus.

LXII. Le pouvoir de commuer les vœux dont jouissent pour le jubilé actuel les confesseurs jubilaires, est-il une simple faculté de commuer? Oui, et en ce qui concerne la solution de cette difficulté capitale, nous sommes obligés de nous écarter du sentiment que soutient M. Loiseaux, car à l'instar de la bulle du Jubilé de 1875, les lettres apostoliques du 15 février dernier emploient l'expression *commutare* sans y ajouter *dispensando commutare*. Or, la dé-

¹. Voir l'Ami du Clergé, n° 19 et suiv.

cision suivante de la Sacrée Pénitencerie nous en fournit l'interprétation authentique. « Aliis in jubilæis, porte la demande adressée alors au Saint-Siège, concedi solet facultas commutandi vota dispensando; in præsentî vero conceditur tantum facultas ea commutandi: intelligi ne potest etiam in hoc casu concessam fuisse facultatem vota commutandi dispensando? » Et la réponse fut: *Negative.* » Les confesseurs ne peuvent donc substituer certainement à la matière du vœu qu'une œuvre meilleure ou au moins égale, eu égard à l'importance de l'objet promis à la fin du vœu, à la difficulté de l'œuvre substituée et à l'utilité qu'elle peut avoir pour faire obtenir au pénitent la fin de son vœu.

2^e Point. *Sur quels vœux s'étend le pouvoir du confesseur du Jubilé.*

LXIII. Par application de la clause ci-dessus n. LIX), les confesseurs peuvent commuer pendant le jubilé: 1^o tous les vœux dont l'évêque dispense *jure ordinario*. Tel est l'avis unanime des docteurs; Collet nous l'affirme: « Ita docent omnes; » et il en donne la raison que voici: « Ratio est quia confessarius potestatem habet in omnia vota, quæ Romano Pontifici reservata non sunt, quæ episcopus jure proprio, vel simpliciter, vel commutando relaxare potest. » — 2^o Sauf les exceptions que nous verrons ci-après (n. LXVI et suiv.), ils peuvent, en outre, commuer tous les vœux simples réservés au Saint-Siège, alors même qu'ils auraient été confirmés par serment. « Clare patet, dirons-nous avec Ferraris, ex verbis Bullæ. » Ces mots *etiam jurata*, furent ajoutés par Benoît XIV, et, à son exemple, par ses successeurs sur la Chaire de saint Pierre pour mettre fin à la controverse qui partageait à cet égard les auteurs. — 3^o On s'accorde à reconnaître aux évêques le droit de dispense dans les vœux réservés au Saint-Siège en certaines circonstances extraordinaires, lorsqu'il y a une nécessité urgente d'obtenir la dispense et que le recours à Rome n'est pas possible. Il y a, sous ce rapport, une différence essentielle entre le pouvoir de l'évêque et celui du confesseur du Jubilé (1). D'où, selon l'opinion que l'un des théologiens que nous venons de citer appelle *longe communior et praxi magis consentanea*, nous concluons que, dans ces mêmes circonstances, un semblable vœu échappe à la juridiction de ce dernier, et que, par exemple, il ne serait point autorisé par l'indult à commuer le vœu de chasteté émis par une personne qui a eu la témérité de se marier sans en être dispensée ou qui est sur le point de se marier. — 4^o Mis en possession du droit de commuer les vœux confirmés par serment, *etiam jurata*, le confesseur jubilaire possède le même pouvoir, du moins le plus grand nombre des théologiens le lui reconnaissent, sur les serments séparés de tout vœu. La règle précitée du droit fournit en faveur de ce sentiment un argument décisif; il en est de même de la 35^e:

1. « Quæ episcopus jure quasi mutuato demittit semper manent intrinsicè Pontifici reservata, tantumque ab eo solvi possunt cui suas is vices commisit, quod erga jubilares presbyteros fecisse vix probari potest. »

« Plus semper in se continet quod est minus. » En présence de ces deux axiomes, n'est-il pas évident que le Souverain Pontife, qui accorde le pouvoir de commuer le serment joint au vœu, ne le refuse point lorsque le serment se trouve seul et que l'obligation est ainsi beaucoup moins forte? (A suivre.)

ATTAQUE ET DÉFENSE

I. — COMMUNISME CLÉRICAL

Il ne serait pas moins difficile que fastidieux de relever toutes les erreurs et toutes les calomnies rééditées chaque jour dans les feuilles libres-penseuses de la capitale, sur le domaine religieux et moral. Il en est quelques-unes, cependant, qu'il importe de réfuter sans cesse, parce qu'elles sont destinées à exciter la haine et la cupidité du prolétariat contre les corporations religieuses, en les représentant fort riches et soustraites, par privilège, aux lois de l'impôt.

Voici, en effet, ce qu'on lit dans un article de la *Lanterne*, intitulé: *le Communisme clérical*: « La congrégation hérite quelquefois légalement, le plus souvent par captation, d'une terre, d'un immeuble. Dès ce moment, la terre, l'immeuble sont frappés de mort. Ils entrent dans le domaine perpétuel, dans le patrimoine de la communauté; ils n'en sortiront plus. Tous les membres de la communauté peuvent mourir; la communauté, nous l'avons dit, ne meurt pas. Par conséquent, pas de succession, plus de droit de partage, de mutation, de vente. Contre l'opulence du cléricalisme, le fisc perd ses droits. Le clergé s'enrichit alors que s'appauvrit l'Etat. »

On voudrait croire à une simple ignorance; mais impossible; la mauvaise foi perce d'un bout à l'autre, tantôt dans une phrase incidente, tantôt dans un simple mot. L'objet du passage que nous avons cité, c'est le droit de mutation; le loyal écrivain glisse entre deux virgules l'accusation de *captation*. Le sujet, c'est la congrégation religieuse; à la dernière ligne, c'est le clergé. Calomnie d'une part, perfidie de l'autre. Comment un lecteur ignorant et sans méfiance n'engloberait-il pas dans le même anathème prêtres, moines et religieuses?

Mais laissons de côté pour aujourd'hui ces procédés peu honorables de nos adversaires, pour réfuter en quelques mots l'erreur principale exprimée dans l'article ci-dessus.

D'après la *Lanterne* donc, les congrégations religieuses ne paient aucune espèce d'impôt pour droit de succession, de partage, etc., parce que ne mourant pas, il n'y a jamais lieu à partager ou à hériter.

C'est ABSOLUMENT FAUX, qu'il s'agisse de congrégations reconnues ou non reconnues. S'il s'agit de ces dernières, comme ces congrégations n'ont pas d'existence légale, elles ne peuvent, en tant que congrégations, ni acquérir, ni hériter, ni entrer en partage; elles ne le peuvent que par l'entremise de chacun de leurs membres, lesquels agissent à titre de citoyens.

Pour ce motif, les biens qu'ils acquièrent soit par achat, soit par héritage ou de toute autre manière, suivent la loi commune; c'est-à-dire qu'ils sont soumis aux droits de mutation. Nous ne parlons pas ici de la légalité des contrats qui peuvent intervenir dans ce cas; c'est une question différente. Nous ne considérons que la propriété en elle-même, et celle-ci suit en tout et pour tout le droit commun.

Et ce que nous disons des établissements non reconnus, il faut le dire des établissements reconnus quand il s'agit d'une acquisition ou d'un legs pour lesquels ils n'ont pas encore obtenu du gouvernement l'autorisation exigée. Nous ne manquons pas d'exemples s'appliquant à l'un et à l'autre cas. Pour les congrégations non reconnues, nous avons la fameuse succession Lacordaire qui a donné lieu à un procès. Les Dominicains ne pouvant comme tels hériter de l'illustre orateur, c'est un des leurs qui a recueilli l'héritage à titre de citoyen; qui, par conséquent, a payé les droits de succession, comme l'héritier de ce dernier les paiera à son tour.

L'autre exemple relatif à un établissement reconnu, mais non encore autorisé à recevoir un legs, s'est passé dans un diocèse de France, celui d'Aire, si notre mémoire nous sert bien. Le legs était considérable et le gouvernement, on ne sait trop pourquoi, se faisait tirer l'oreille pour autoriser l'évêque à le recevoir. Qu'est-il arrivé? L'évêque meurt, passant le legs à un vicaire-général; celui-ci naturellement paye de nouveau les droits de succession. Que le gouvernement eût retardé encore l'autorisation de quelques années, le fisc aurait fini par absorber l'héritage.

Jusqu'ici on peut voir la fausseté de cette phrase de la *Lanterne*: « Le clergé s'enrichit alors que l'Etat s'appauvrit. » La vérité est que, dans les deux cas que nous venons d'exposer, les congrégations religieuses sont traitées de la même manière que les simples citoyens. Premier mensonge.

Voici le second. Supposons maintenant qu'il s'agit des congrégations reconnues et régulièrement autorisées à telle ou telle acquisition. Est-ce qu'à partir de ces acquisitions autorisées, ces congrégations ne paient plus d'impôts pour les propriétés acquises? La *Lanterne* le dit; mais elle se trompe, et il est difficile de croire à sa bonne foi. Quand on a l'honneur de tenir une plume et qu'on se donne la mission de régenter le public, il ne faudrait pas ignorer les lois qui régissent la matière dont on parle.

Or, la loi relative aux biens de *mainmorte*, c'est-à-dire aux biens appartenant à des personnes morales, comme les communes, fabriques, bureaux de bienfaisance, cures, congrégations reconnues, etc., etc., porte que ces biens sont frappés d'une taxe annuelle représentative des droits de transmission entre vifs et par décès.

L'art. 1^{er} de cette loi, en date du 20 février 1849, est conçu en ces termes: « Il sera établi, à partir du 1^{er} janvier 1849, sur les biens im-
meubles passibles de la contribution foncière, appartenant aux départements, communes,

« hospices, séminaires, fabriques, congrégations religieuses, consistoires, établissements de charité, bureaux de bienfaisance, sociétés anonymes, et tous établissements publics légalement autorisés, une taxe annuelle représentative des droits de transmission entre vifs et par décès. Cette taxe sera calculée à raison de soixante-deux centimes et demi pour franc « du principal de la contribution foncière. »

Telle est la loi, et il suffit de jeter les yeux sur le budget de l'Etat pour voir qu'elle s'exécute. Ainsi dans le budget de 1878, la taxe spéciale des biens de *mainmorte* figure pour la somme de 5,050,000 francs. Comment la *Lanterne* n'a-t-elle pas vu ce beau chiffre, ou, l'ayant vu, comment peut-elle affirmer que, « contre l'opulence du cléricanisme, le fisc perd ses droits? »

Les congrégations religieuses reconnues et autorisées sont dans la même situation que les communes et les autres personnes morales. S'il est vrai que leurs biens ne sont pas soumis aux mutations, elles paient un impôt qui, renouvelé chaque année, équivaut aux droits plus considérables qu'elles auraient à payer à certains moments, si elles étaient soumises aux mutations ordinaires des simples citoyens. C'est donc égarer l'opinion que de les représenter comme les ennemies de la fortune publique; et ceux qui agissent ainsi assument devant la conscience et l'histoire une formidable responsabilité.

II. — UNE HÉCATOMBE QUI SE PRÉPARE.

Tous nos lecteurs connaissent les projets du ministre de l'instruction publique; mais ce qu'ils ne savent peut-être pas, c'est le mot d'ordre transmis pour enrayer le pétitionnement des catholiques en faveur de la liberté d'enseignement, jusque dans les plus humbles villages.

Ce mot d'ordre consiste à dire et à faire dire qu'on n'en veut pas aux chers frères et aux chères sœurs, mais bien aux seuls jésuites; et, comme les jésuites sont peu connus dans les campagnes, on réussit à les faire considérer comme des monstres à face humaine corrompant la jeunesse, prêchant l'assassinat et complètement dépourvus de patriotisme.

Voici quelques détails propres à confondre les calomnieux. Bornons-nous à la sinistre année 1870-71: que faisaient les jésuites?

Plus de soixante d'entre eux marchent avec nos soldats comme aumôniers; plus de cent de leurs frères suivent comme infirmiers volontaires. Le père Tailhan, blessé à Buzenval, était cité à l'ordre du jour de l'armée. Le P. Tanguy est deux fois blessé à Champigny et au Bourget. Le P. Arnold trouve la mort dans l'explosion de la citadelle de Laon.

A Belfort, les PP. de Damas et de Renneville sont blessés sur les remparts par la mitraille ennemie. Aux combats sous Orléans, le P. de Rochemontoux reçoit un coup de sabre pendant qu'il secourait un blessé.....

Plus de cinquante jésuites se consacraient

pour le faire : l'avancer, par exemple, si le défunt a succombé à une maladie contagieuse ; la retarder, si, d'après la constatation qu'il a faite ou fait faire de l'état du cadavre, il a de justes motifs de craindre qu'une inhumation opérée, même après vingt-quatre heures, ne constituât une inhumation *prématurée*.

Mais ceci n'arrive que dans des cas extraordinaires. Hors de là, il nous paraîtrait exorbitant que le maire pût fixer lui-même l'heure précise d'une inhumation. La fixation de l'heure ne peut raisonnablement être faite que par le curé, de concert avec la famille du défunt, l'un et l'autre étant seuls compétents pour apprécier les raisons de convenance mutuelle. La famille seule sait à quel moment ses invités peuvent se rendre à la cérémonie funèbre, et le curé seul peut dire les moments où il lui est loisible d'y procéder et où l'église est libre, etc. On suppose, du reste, que l'on doit se conformer toujours aux arrêtés de police sur la circulation dans telle ou telle rue, avant ou après telle heure.

Nous ne savons pas ce qui se passe dans toutes les paroisses de France, mais en général les permissions de sépulture délivrées par les officiers de l'état civil sont libellées de telle sorte qu'on n'y indique que l'heure *après laquelle* on peut procéder à la cérémonie, sauf les cas extraordinaires dont nous avons parlé et qui justifient par eux-mêmes l'exception. Un maire qui agirait autrement nous paraîtrait sortir de esprit et même de la lettre de la loi.

COURRIER DE L'UTILE

REMÈDES CONTRE LES PIQÛRES D'ABEILLES ET LES MORSURES DE VIPÈRES.

Il est rare que les piqûres d'abeilles, de guêpes ou de frelons constituent une piqûre dangereuse. Le plus souvent, il s'agit d'une seule piqûre qui, pendant quelques heures, donne lieu à une douleur violente disparaissant d'elle-même. Si l'aiguillon est resté dans la plaie, on tâchera de le retirer ; si, de plus, il a entraîné avec lui la petite poche qui contient le venin, on s'empressera de couper d'abord avec des ciseaux au ras de la peau cette petite vessie qui pourrait encore déverser son contenu dans la plaie. Dans tous les cas, on pourra appliquer pendant vingt-quatre heures un cataplasme de fécule sur la partie piquée après l'avoir lavée soigneusement avec de l'ammoniaque additionnée de moitié d'eau.

Dans d'autres circonstances, au contraire, un grand nombre d'abeilles se précipitent en même temps sur un individu et lui font partout des piqûres. La situation est alors tout à fait grave ; on voit la mort survenir en très-peu de temps. On fera des frictions ammoniacales avec un morceau de flanelle sur tout le corps du blessé, et on lui fera prendre un peu de rhum ou d'eau-de-vie à l'intérieur. Mais il faudra de toute nécessité se hâter d'envoyer chercher un médecin.

Les morsures de vipères sont tout au moins plus inquiétantes. Elles sont plus graves en été

qu'en hiver, chez les sujets débiles que chez les personnes d'une bonne santé et d'une robuste constitution. Au niveau de la morsure, on voit apparaître une douleur vive, une rougeur qui s'étend à tout le membre et même au tronc. Il s'écoule de la plaie un liquide roussâtre et ils'y produit un gonflement considérable. En même temps, le blessé est pris de nausées, de vomissements, de faiblesses ; quelquefois il tombe en syncope ; souvent aussi apparaît le lendemain un peu de jaunisse. Si les choses tournent bien, il se produit quelques transpirations abondantes, le gonflement diminue, la respiration devient plus facile et la guérison s'opère. Au contraire, on voit parfois des hémorragies survenir de tous les côtés, par la bouche, par le nez, etc., le pouls faiblir et s'accélérer, la gangrène envahir la blessure, les extrémités se refroidir, et la mort termine la scène en quelques heures.

On devra d'abord, aussitôt la morsure faite, appliquer une ligature serrée autour du membre au-dessus du point blessé ; on entrave ainsi la circulation et par suite l'absorption du poison. Ce qu'il y a de mieux alors, c'est de pratiquer soi-même ou de faire pratiquer par quel qu'un la succion de la plaie. Cette succion ne présente aucun danger, à la condition toutefois que celui qui suce ne porte sur les lèvres ou dans la bouche aucune excoriation. Il est bien prouvé, en effet, par un grand nombre de faits et d'expériences, que les venins ne s'absorbent que par les surfaces dénudées, excoriées, et jamais par le tube digestif. Après quelques minutes d'une succion bien faite, on versera sur la blessure une ou deux gouttes d'ammoniaque liquide, et on appliquera dessus une boulette de charpie trempée dans le même liquide. — Si l'on voulait user de tous les moyens que conseille la prudence, on ferait pendant ce temps rougir à blanc l'extrémité d'une tige de fer, et on toucherait ensuite la plaie avec ce cautère. Mais ce moyen exige déjà une certaine habitude que seul le médecin possède. Aussi devra-t-on au plus tôt l'envoyer chercher. — En attendant, on placera le malade dans un lit très-chaud et on lui donnera du thé, du rhum, de l'eau-de-vie par cuillerées à café toutes les demi-heures. On devra chercher surtout en somme à lui créer un surcroît de forces et de stimulation pour supporter son empoisonnement.

JE T'AIME, JE T'AIME : Noël nouveau, paroles et musique de l'abbé Ch. Souchier, 4 pages, in-18 illustrées, 1 fr. les 10 exemplaires, *franco*.

MA MÈRE ! MA MÈRE ! Cantique-prière à Marie, même format, même prix que le précédent.

Les deux pris ensemble, deux francs les 30 exemplaires.

CHANTS PAROISSIAUX, notés à l'usage des chœurs et des fidèles dans les églises où sont établis les chants alternatifs. — In-8 de plus de 300 pages. — Beau papier, — belle impression. — Les 4 exemplaires brochés, *franco*, 5 fr. — Prix de faveur pour les prêtres.

Adresser les demandes à M. le Curé de Châteauneuf-de-Galaure (Drôme).

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE PENNES, 71

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
25, rue de Grenelle, à Paris.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

(DIRECTIONS SPIRITUELLES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES)

Par M. l'abbé H. CHAUMONT

Un beau volume in-16 elzévirien de xviii-408 pages. 3 fr.
Edition de propagande. Un vol. in-18 de xviii-183 pages. 75 c.

Le Cœur de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 vol. in-18. 75 c.
Mois du Sacré-Cœur des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages. 75 c.
Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr.
Le Cœur de Jésus. Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivi de la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET, de la même Compagnie. Troisième édition, revue et augmentée. 4 vol. in-18. 1 fr. 50
Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien, d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine* pour se préparer à la fête de ce divin Cœur, par le P. CHARLES BORGIO, de la Compagnie de Jésus, publié par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32 de xxxi-364 pages. 1 fr. 50

Dévotion envers N.-S. J.-C., ou *Etude de ses titres consolants et glorieux, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur*, par le P. JACQUES NOUET, de la Compagnie de Jésus. Edition abrégée et mise dans un ordre nouveau par le P. HENRI POTTIER, de la même Compagnie. 3 vol. in-12. 8 fr.
Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou *Etude de ses vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 vol. in-12. 4 fr.
Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. JEAN CROISSET. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 1 fr. 50
Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, ou *Neuvaine en forme de retraite*, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÉS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Mois du Sacré-Cœur ou les Titres de Jésus à notre amour, d'après la Sainte Ecriture, par l'abbé EUGÈNE TESSIER, curé au diocèse de Versailles. Un vol. in-32. 75 c.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 2 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.) Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE. Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VIÑS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR M^{me} LÉON GAUTIER

1 beau volume in-12. — Prix 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte

1 vol. in-32 raisin, 4 fr. ; cart. toile riche, 6 fr. ;

relié chagrin ornements et tranches dorées, 10 francs.

AUTRES OUVRAGES SPECIALEMENT RECOMMANDES :

Première Communion et Confirmation.

Fêlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. 1 vol. in-12. 75 c.

Flours de la première Communion, par M. l'abbé JULIEN LOTH. 1 volume in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin, Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort volume in-12. 3 fr.

Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 volume in-18. 1 fr. 50

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 volume in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Flours eucharistiques, par le R. P. SIMON MOUNET. 1 petit vol. in-18. 50 c. | **La Sainte Eucharistie**, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAÎNTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES
Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 29. — PRÉDICATION : *Dimanche dans l'octave de l'Ascension* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — CONGRÉGATION DES INDULGENCES : Décret condamnant la dévotion à la Plaie de l'Épaule gauche de N.-S. — Décret concernant la bénédiction des croix. — LE JUBILÉ ACTUEL : Privilèges (suite). — ATTAQUE ET DÉFENSE : A bas la calotte. — La Révolution et le Clergé. — Question de l'Enseignement. — CONSULTATIONS CANONIQUES : Un vicaire qui dit la seconde messe dans une annexe pour le curé empêché par une maladie, peut-il recevoir l'honoraire de cette messe? — Y a-t-il obligation de droit divin pour tous ceux qui ont charge d'âmes à offrir le Saint Sacrifice pour leur troupeau? — Quels sont les jours marqués par l'Eglise pour l'accomplissement de ce devoir? etc., etc. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Un curé peut-il déplacer une chaise-louée et la mettre dans un autre endroit de l'église? — Une commune ayant fait acquisition d'une église bâtie au moyen de souscriptions et d'offrandes, peut-elle refuser de payer la police d'assurance contre l'incendie souscrite antérieurement au nom de la Fabrique?

CORRESPONDANCE

A., le 1^{er} mai 1879.

Vous m'obligeriez en répondant aux questions suivantes :

Quelles sont les excommunications portées par le saint Concile de Trente, qui appartiennent au droit nouveau?

Pourriez-vous me dire aussi comment je pourrais me procurer la *Constitution Sedis apostolicæ*, soit en latin, soit en français, et si elle est commentée. Ainsi livrée aux prêtres, elle leur serait, je crois, d'un grand secours.

Je désirerais également me procurer l'*Instruction de la Congrégation du Saint-Office* du 20 février 1867. Existe-t-elle en librairie?

Ch., v., un de vos abonnés.

Réponse. — Nous engageons notre honorable correspondant à demander le volume supplémentaire de Billuart, récemment publié. On y trouve entre autres documents du Saint-Siège la *Constitution Sedis apostolicæ*, accompagnée d'un commentaire explicatif et pratique.

Il en existe aussi une édition latine séparée (1 vol. in-12 de 140 pages), annotée par M. l'abbé Grandclaude, professeur du séminaire de Verdun.

Consulter enfin les DÉCRETS ET CANONS DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE ET GÉNÉRAL DU VATICAN en latin et en français AVEC LES DOCUMENTS QUI S'Y RATTACHENT, par Mgr Victor Pelletier (1 vol.

in-12 de cxxiv, 302 pages. Prix: 3 fr.). La nouvelle édition de ce livre a été augmentée de deux documents importants, savoir: la Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes sur la définition de l'Infaillibilité, et la Constitution apostolique sur les Censures avec une explication.

« La *Constitution Apostolicæ Sedis*, écrit Mgr Pelletier, dispose que les censures, excommunications, suspenses et interdicts, édictées par le Concile de Trente restent en vigueur... Dans les décrets du Concile se trouvent confirmées et innovées des pénalités antérieures au Concile, portées, soit par le droit, soit par les Constitutions apostoliques; les censures ne sont pas, dans la réalité, l'œuvre directe du Concile, elles demeurent assujetties aux limitations et modifications résultant de la constitution qui nous occupe. Indépendamment desdites pénalités, il y en a d'autres que le concile a édictées lui-même ou d'anciennes qu'il a expliquées... »

Vous le voyez, cher Correspondant, les divers ouvrages que nous vous désignons répondent donc entièrement et directement à votre question de savoir « en quoi les excommunications du Concile de Trente appartiennent au droit nouveau. »

Quant à l'*Instruction de la Congrégation du Saint-Office* du 20 février 1867, nous ne pensons pas qu'elle existe en librairie; mais elle se trouve assurément dans la collection des *Revue*s spéciales qui s'occupent de droit canonique, comme les *ANALECTA JURIS PONTIFICII*, par exemple.

T..., 12 mai 1879.

L'Ami du Clergé s'était posé dans son programme comme le défenseur spécial du prêtre et de l'Eglise : « De là sa première raison d'être, » avait-il dit. Or, c'est précisément le point qu'il semblait avoir totalement oublié. Le dernier numéro m'arrive avec un article intitulé : *Attaque et Défense !* Est-ce le commencement de ce bon et nécessaire combat ? Je me plais à l'espérer ; dans tous les cas, je ne puis que vous exprimer mon très-vif désir de le voir vaillamment continuer.

S..., curé de G. .

R. — En effet, l'Ami du Clergé avait passé outre, jusqu'ici, à ce point essentiel de son programme, qui consiste pour lui à prendre vigoureusement en mains, en face de la mauvaise presse et de l'opinion publique, la cause du Clergé. Tout ce que nous pouvons répondre là-dessus à notre honorable correspondant, c'est que l'expérience est en tout notre guide et que nous savons toujours attendre l'heure et le moment. Aujourd'hui que l'Ami du Clergé a pris corps et âme, aujourd'hui qu'il est une humble mais réelle force, il s'estime heureux de pouvoir ajouter à son modeste rôle d'ami et de conseiller celui plus militant de champion. Il a commencé, il continuera ce bon et nécessaire combat, cher correspondant.

Laissez-le profiter de l'occasion pour vous annoncer quelques ouvrages d'une brûlante actualité, et d'abord les

ADRESSES ET PÉTITIONS DE L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS,

A l'occasion de la loi contre la liberté de l'enseignement présentée par M. Ferry. C'est une bonne pensée. Ce que nous avons lu successivement dans les colonnes d'un journal, nous le trouverons réuni, et il sera facile, en toute occasion, de le relire, de le consulter et d'y puiser une règle de conduite.

Le volume débute par une préface remarquable de M. Eugène Veuillot.

Viennent ensuite, par ordre de dates les lettres collectives ou particulières de NN. SS. les évêques.

Puis une table analytique, une sorte de tableau synoptique énumérant et présentant, sous leur propre jour, les arguments invoqués par les divers Signataires.

Grâce à cet ingénieux travail la question vous apparaît vraiment envisagée sous toutes ses faces, et toutes les objections résolues d'avance. D'un simple coup d'œil, vous y voyez que si la loi était votée, ce serait par pure tyrannie, contre toutes les règles de la justice, du droit et de la liberté.

Le volume renferme enfin un Appendice reproduisant les lois sur l'enseignement, de 1850 et 1875. On pourra ainsi comparer.

Il est publié par la Société générale de librairie catholique, format in-8, et du prix de 5 fr.

QU'EST-CE QU'UN JÉSUITE ?

Tel est le titre d'une petite brochure publiée par la même société, et que nous engageons vivement nos lecteurs à se procurer et à propager. On voit si, dans les circonstances actuelles, un écrit de ce genre doit être le bien venu parmi les catholiques et tous les gens de bonne foi. En 36 pages, un quart d'heure de lecture, et pour 25 centimes que coûte l'exemplaire, vous touchez du bout du doigt ce que c'est qu'un Jésuite. Origine de l'ordre, règlement de vie des Jésuites, histoire de leur extension, ce qu'ils ont fait, ce qu'on leur doit en France et dans les divers pays, en littérature, en science, en un mot en œuvres morales et matérielles de toute sorte, l'auteur, M. Ch. Buet, le dit admirablement dans ces 36 petites pages. Ce qui frappe surtout le grand coup, ce sont les témoignages qu'il emprunte en leur faveur à Voltaire, Cousin, Ranke, etc., aux journaux protestants d'Angleterre et d'Amérique. Combien, par ces extraits, la guerre faite à ces hommes éminents, apparaît indigne et misérable ! Lisez l'écrit de M. Ch. Buet, et soyez sûr que vous n'hésitez pas à signer la pétition en faveur des congrégations religieuses.

Voici les remises pour la propagande :

A la douzaine on donne 15 pour 12, et par poste les 15. 3 fr.

Au cent on obtient 150 pour 100, et les 150 franco pour. 25 fr.

S'adresser à M. Victor Palmé, Directeur de la Société générale de librairie catholique, 25, rue de Grenelle, à Paris, et chez ses 500 correspondants en France et à l'étranger.

LES ENSEIGNEMENTS DE NOTRE-DAME DE LOURDES

Par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles (2 vol ; in-12. Prix : 6 fr.).

L'Ami du Clergé a parlé plusieurs fois avec éloge de cet important ouvrage. Voici un document qui justifie son appréciation.

Approbation de M^r l'archevêque d'Albi.

ARCHEVÊCHÉ
D'ALBI.

Albi, le 6 avril 1879.

Monsieur le Curé,

Vos conférences sur les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes, d'après le rapport qui m'a été fait, sont fort instructives. Puissent-elles contribuer à guérir l'ignorance religieuse, qui, à mon avis, est la plaie principale des sociétés modernes !

J'admire votre activité et votre amour pour les études sérieuses. En les consacrant à la cause de Dieu, qui nous les a données, vous en faites un noble usage. Espérons que le remarquable travail que vous avez bien voulu me dédier sera béni du Ciel et qu'un jour vous en recevrez la récompense.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur et mes vœux, conformes aux vôtres, pour le plein succès de votre livre important.

† ET. EM., archevêque d'Albi.

A M. l'abbé Ginestet, curé de Noailles.

PRÉDICATION

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

*Sujet tiré de l'Épître.*Charitas operit multitudinem peccatorum.
(Pet. iv-7-11).

La charité, comme toutes les vertus, est un sentiment de l'âme, et tout sentiment par sa nature est essentiellement expansif. Or, l'âme des manifestations principales de la charité, c'est l'aumône. On distingue deux espèces d'aumônes : l'une corporelle, l'autre spirituelle. Nous ne voulons parler que de la première.

L'aumône corporelle consiste à fournir au prochain indigent l'assistance matérielle réclamée par ses besoins. Ce devoir est fondé : I. Sur l'ordre de la Providence, — II. Sur les préceptes de la religion, — III. Sur nos intérêts.

I. *L'ordre de la Providence.* Un fait étrange vit sous nos yeux : l'inégalité des conditions humaines. Tous les hommes sont aux mêmes titres les créatures et les enfants de Dieu ; et cependant l'humanité est divisée en deux classes : les grands et les petits, les riches et les pauvres ; ceux-là, entourés de toutes les jouissances ; ceux-ci, en proie à toutes les privations. Et ce n'est point là un fait isolé dû à des causes exceptionnelles, c'est un fait qui a partout et toujours existé, au témoignage de l'histoire, et qui d'après les oracles de la Sainte-Ecriture, en dépit des combinaisons des politiques et des calculs des économistes, existera toujours. C'est que son existence tient au plan que la Providence s'est tracé dans la constitution de la société humaine. Pour rétablir l'équilibre, Dieu déclare que les pauvres de ce monde, qui sanctifient leur condition par la patience et la résignation, sont de droit les premiers héritiers et les héritiers des premières places dans son royaume. Et quant à ceux à qui le travail serait devenu impossible, ou ne procurerait que des ressources insuffisantes, il a établi une grande loi : que ceux à qui il a donné le superflu seraient tenus de le reverser sur ceux qui manquent du nécessaire. Certes, il avait le droit d'en disposer ainsi. Créateur du monde et de tous les biens, il ne s'est point dépouillé de son droit de propriété en les distribuant entre les hommes dans des proportions diverses. Et ceux qu'il a constitués les simples dispensateurs, ne peuvent pas méconnaître les vues de sa sagesse et de sa bonté et se refuser à les remplir. Dieu a voulu que l'excédant des uns fût consacré à combler le déficit des autres et à rétablir un juste équilibre entre les besoins et les ressources. Et cette grande loi de charité et de justice distributive, pour en assurer l'exécution, il en a fait comme l'âme même de sa religion, dont elle forme l'un des préceptes les plus impérieux, les plus inviolables.

II. *Préceptes religieux.* La loi ancienne n'avait garde d'oublier les droits sacrés du malin ; à chacune de ses pages, elle avait proclamé les devoirs des heureux du siècle envers

les deshérités des biens de ce monde. C'est moi, dit le Seigneur, moi le créateur et le maître de toutes choses, qui vous ordonne d'ouvrir votre main pleine de secours à votre frère dans le besoin : *Ego præcipio tibi ut aperias manum tuam fratri tuo egeno et pauperi*. Il était ordonné dans la même loi de laisser reposer la terre à chaque septième année, et les fruits spontanés qu'elle produisait alors appartenaient aux nécessiteux. Dans les autres années, à l'époque de la moisson, il était interdit aux cultivateurs de ramasser les épis qui restent sur le sol après l'enlèvement des gerbes, parce qu'ils sont la récolte des pauvres. Ailleurs, il est dit : Prêtez au pauvre une oreille favorable et acquittez-vous de ce que vous lui devez, *debitum tuum*. Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu même. L'âme bienfaisante sera comblée à son tour, elle sera comme engraisnée des bienfaits du ciel tandis que le cœur dur aura lui-même à subir les horreurs de la misère : *qui despicit deprecantem sustinebit penuriam*.

Telles étaient les dispositions de la loi ancienne ; celles de l'Evangile ne sont pas moins formelles. Bienheureux, dit le Sauveur, les cœurs miséricordieux, parce qu'ils obtiendront à leur tour miséricorde. Puis, il ajoute : Celui qui se montre sans pitié pour son prochain sera lui-même jugé sans pitié : *judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam*. A preuve, lisez la parabole du mauvais riche dans saint Luc, 16-19, et suivant. Et quand au jugement de Dieu retentira cette parole : Allez, maudits, allez au feu éternel ! si vous demandez pourquoi ce formidable anathème, le Seigneur répondra : J'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'ai été sans asile, et vous ne m'avez point abrité ; sans vêtements, et vous n'avez point couvert ma nudité. — Jésus-Christ adopta les pauvres, il les incarna pour ainsi dire dans sa personne sacrée. Donc, dans ce pauvre qui souffre, qui gémit, qui sollicite, c'est Jésus-Christ lui-même qui pâtit, qui pleure, qui m'implore ; donc, puisque c'est vous, mon Dieu, qui m'avez tout donné, je suis prêt à tout vous rendre dans la personne des pauvres.

III. — *Nos intérêts.* Dans les affaires humaines, dès qu'il est reconnu que notre intérêt exige de nous telle peine, tel embarras, telle privation, tel sacrifice, on n'hésite pas. Or, nous avons des intérêts de deux sortes : ceux du temps et ceux de l'éternité ; tous deux se réunissent pour nous imposer la pratique de l'aumône. L'intérêt temporel se compose de deux éléments : le bien-être social et le bien-être personnel, qui sont inséparables. En vain seriez-vous entouré de tous les éléments de bonheur, si autour de vous le corps social est en souffrance, en proie à des secousses, il n'y a plus pour vous ni sécurité, ni paix, ni repos. La désolation du présent, la terreur de l'avenir empoisonnent vos jouissances. Quelle est la cause de ces perturbations sociales ? Sans doute, les manœuvres de misérables ambitions, mais surtout les souffrances du pauvre que la misère étrecit, que la souffrance bride, que le luxe insolent du

riche exaspère. Le remède à ce mal est l'aumône privée, qui a pour principe la charité chrétienne. C'est elle qui est la source du bien-être social et qui l'est aussi du bien-être personnel : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis*. Au-dessus de l'intérêt temporel, il y a l'intérêt spirituel, le bien de l'âme, la sanctification et le salut éternel. Or, de tous les moyens de salut, l'aumône est un des plus efficaces et des plus indispensables. Quel est, en effet, l'obstacle au salut? C'est le péché! Or, l'aumône rachète le péché. Rappelez aussi les menaces faites par Jésus-Christ aux riches. L'aumône est le moyen de leur faire pardonner leurs richesses, et par les hommes qui les reçoivent avec un œil d'envie et par le Seigneur qui trouve si souvent matière à en condamner l'usage.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi, qui tecum versatur in terra (Deut. xv-ii).

Ipsa est eleemosyna quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam (Tob. xii-9).

Peccata tua eleemosynis redime (Daniel. iv-24).

Beati misericordes, quoniam misericordiam consequentur (Math. v-7).

Datæ et dabitur vobis (Luc. iii-ii).

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis (Luc. xvi-9).

Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere et clauderit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo? (Joan. iii-17).

Passages des Saints Pères. — Nihil tam divinum habet homo, quam de aliis bene mereri (S. Greg. Naz.).

Non memini me legisse mala morte mortuum qui libenter opera charitatis exercuit; habet enim multos intercessores, et impossibile est multorum preces non exaudiri (S. Hier.).

Hoc præstat eleemosyna quod et baptismus (S. Hier.).

Peccatis tuis venundatus es; redime te pecunia tua (S. Amb.).

Nihil tam secundum naturam est quam juvare consortem naturæ (S. Amb.).

Neque enim majoris est criminis, habenti tollere, quam cum possis et abundes, indigentibus denegare (S. Amb.).

Eleemosyna in utraque vita claros exhibet; in ista, famam comparans præclaram: in illa, gloriam tribuens æternam (S. Chrys.).

Sujet tiré de l'Evangile.

Cum venerit Paracletus quem ego mittam vobis, (Joan., xv-26.)

Jésus-Christ donne à l'Esprit-Saint, qu'il doit envoyer immédiatement après son retour dans les cieux, deux qualités: il l'appelle le Consolateur et l'Esprit de vérité. Ces deux titres sont relatifs aux effets que le Saint-Esprit devait pro-

duire: d'abord dans les apôtres, et ensuite dans les âmes fidèles pendant tous les siècles.

I. — L'Esprit-Saint, en descendant sur les apôtres, les console de l'absence du divin Maître. Ses entretiens étaient pour eux un aliment dont se nourrissait le tendre attachement qu'ils lui portaient; la grandeur de ses œuvres soutenait leur faiblesse; leur foi souvent chancelante trouvait dans ses miracles un motif puissant de l'affermir; ils jouissaient du spectacle de sa charité, de sa douceur. Aussi la consternation dans laquelle dut les jeter la nouvelle de la séparation est facile à concevoir. Au milieu des peines, des contradictions, des travaux, des fatigues, des humiliations, des souffrances de leur ministère, l'Esprit-Saint est avec eux, il les console par son onction, les soutient par sa force, les ranime par tous ses dons. Il produit les mêmes fruits de consolation dans toutes les âmes qui ont le bonheur de le posséder; dans toutes les tribulations qu'elles éprouvent, il est leur consolateur et leur appui.

II. — Jésus-Christ appelle l'Esprit-Saint esprit de vérité, parce que c'est lui qui est l'auteur de toute vérité; parce qu'il la propage et la répand, et enfin parce qu'il la possède et la fait recevoir. Quand il descend sur les apôtres, il les remplit des vérités célestes, il les excite à la répandre sur toute la terre, il leur impose l'obligation de les publier, et il leur donne la force et le courage dont ils ont besoin. C'est lui seul encore qui peut disposer les esprits à recevoir les vérités saintes et faire pénétrer la persuasion dans l'intelligence et la volonté. N'oublions pas qu'à côté de l'Esprit de vérité, il y a un autre esprit qui lui est opposé: c'est l'esprit d'erreur et de mensonge, qui travaille à détruire en nous le bien opéré par l'Esprit-Saint. Ne nous laissons pas décourager par ses attaques, ni abuser par ses ruses. Veillons et prions. L'Esprit-Saint doit rendre témoignage de Jésus-Christ, et le Sauveur dit à ses apôtres, qu'eux aussi rendront témoignage. Il unit ces deux témoignages, parce qu'ils n'en font qu'un proprement parler qu'un seul. Le Saint-Esprit intérieurement, les apôtres extérieurement attestaient les mêmes vérités. Les apôtres parlaient par l'inspiration de l'Esprit-Saint, le Saint-Esprit se manifestait par l'organe des apôtres. Ils sont morts, mais leur témoignage n'a pas péri, et celui de l'Esprit-Saint n'a pas été interrompu. Cet Esprit divin, qui parlait par leur bouche, continue par leur ministère, toujours perpétuel. Les apôtres ont scellé de leur sang les vérités qu'ils annonçaient, et ils ont rendu témoignage au divin Maître, qui leur avait prédit les persécutions: *Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi*. C'est là le motif des persécutions, mais ce n'en est pas l'excuse. La connaissance de Dieu et de Jésus-Christ son Fils est la plus importante, la plus nécessaire. C'est toute la vie éternelle. Souvenons-nous que le service de Dieu est un service pratique. Qui-conque, dit saint Jean, prétend le connaître et cependant n'observe pas ses commandements, est un menteur. Il se vante par ses paroles, dit

saint Paul, de le connaître, et il le nie par ses actions. Celui-là seul connaît Dieu, qui le médi-te pour se confondre dans ses grandeurs, pour se pénétrer de la connaissance de ses bienfaits, pour se remplir de ses maximes, pour se perfec-tionner dans l'observation de sa loi.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instruc-tions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 4 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nou-velles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseigne-ments de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINÉ-RET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES (1)

XXVI. — DIMANCHE APRÈS L'ASCENSION.

Cum autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis, qui à Patre procedit, ille testi-fonium perhibebit de me. (Joan. xv, 26.)

« Il s'agit de démontrer ici comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. » (C. C. Trid.) Selon cet avis du Catéchisme Romain, nous al-lons exposer tout ce qui regarde, non-seulement la Procession du Saint-Esprit, mais encore sa personnalité et sa divinité. De là, trois questions dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que le Saint-Esprit?* — Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte-Trinité, qui procède du Père et du Fils. La croyance au Saint-Esprit nous est enseignée par le huitième article du Symbole : « Je crois au Saint-Esprit. » Or, le Saint-Esprit est une per-sonne véritable, réellement distincte et subsis-tante en soi. En effet, le Saint-Esprit n'est-il pas clairement distingué du Père et du Fils dans la formule du Baptême, prescrite par Jésus-Christ lui-même en saint Matthieu : « Allez, enseignez les nations, les baptisant « au nom du Père, et du Fils et du Saint-Es-pirit ? » (Matth., xxviii, 19.) Ainsi le déclare saint Paul en ces paroles : « Que la grâce de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de « Dieu et la communication du Saint-Esprit soient « avec vous tous. Ainsi soit-il. » (II Cor. xiii, 13.) De là cet article du Symbole de Constanti-nople : « Et au Saint-Esprit, notre Seigneur, qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par les Prophètes. » D'ailleurs le caractère et les opérations que l'Écriture Sainte lui attribue, ne conviennent qu'à une personne véritable. Ainsi, Jésus-Christ dit à ses Apôtres : que ce divin Esprit leur enseignera toute vérité

et leur annoncera les choses à venir ; qu'il le glorifiera et rendra témoignage de lui ; et qu'il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement. Saint Paul nous apprend aussi : que l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu ; qu'il partage ses dons, comme il lui plaît ; qu'il viendra en aide à notre faiblesse, et qu'il prie lui-même pour nous avec d'inénarra-bles gémissements. Or ces opérations, dont l'Esprit-Saint est déclaré l'auteur, ne prouvent-elles pas sa personnalité ? Sa personnalité nous est encore démontrée par sa mission et sa pro-cession du Père et du Fils. « Je prierai mon Père, » dit le Sauveur à ses Apôtres, « et il vous « donnera un autre Paraclet. (Joan. xiv, 16.) Et « quand sera venu le Paraclet que je vous en- « verrai de la part de mon Père, l'Esprit de vé- « rité qui procède du Père, il rendra témoi- « gnage de moi. » (Ibid. xv, 26). Enfin, ne s'est-il pas manifesté d'une manière sensi-ble au Baptême de Jésus-Christ et le jour de la Pentecôte ? Il faut donc croire que le Saint-Esprit est une personne véritable et réelle-ment subsistante en soi. Mais qu'est-ce qui le dis-tingue des autres personnes ? Ce n'est ni son es-sence, ni sa nature, ni sa substance, ni ses attri-buts essentiels, attendu que les trois personnes divines sont également parfaites et qu'elles ne forment toutes les trois qu'une seule et même substance, une seule et même nature, une seule et même essence. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher leur distinction. Or, elle se trouve dans ce qu'on nomme leurs relations, savoir : la Paternité, la Filiation et la Spiration. Ainsi, la Spiration constituant la personne du Saint-Esprit, le distingue du Père et Fils, comme la Filiation, constituant la personne du Fils, le distingue du Père et du Saint-Esprit ; et comme la Paternité, constituant la personne du Père, le distingue du Fils et du Saint-Esprit. (I C. I, 144-145. — I SC. I, 444-448) (1).

II. *De qui procède le Saint-Esprit ?* — Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme l'Eglise l'enseigne et le démontre par l'Écriture et la Tradition. C'est une vérité de foi, qu'elle a solennellement définie au concile de Florence, en 1439. Elle y déclare : « que le Saint-Esprit est éternellement du Père et du Fils, qu'il a son essence et son être subsistant du Père et du Fils tout ensemble, et qu'il procède éternel-lement de l'un et de l'autre, comme d'un seul principe et d'une seule spiration. » La Proces-sion du Saint-Esprit, ainsi fondée sur la Tradi-tion, l'est également sur l'Écriture. Pour nous en convaincre, il suffit de nous rappeler ces paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres relative-ment au Saint-Esprit : « Le Paraclet, qui est le « Saint-Esprit et que mon Père enverra en mon « nom, vous enseignera toutes choses. (Joan. xiv, « 26.) Quand sera venu le Paraclet que je vous « enverrai, l'Esprit de vérité qui procède du « Père, il rendra témoignage de moi. (Ibid. xv, « 26.) Il vous annoncera toute vérité ; car il ne

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme art. 144-145. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Re-ligion, 1^{re} partie ou Dogme art. 444-448.

« parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu. (Ibid. xvi, 13.) Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et qu'il vous l'apprendra. (Ibid. 14.) Tout ce qui est à mon Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit, qu'il recevra de ce qui est à moi. » (Ibid. 15.) Mais comment s'opère la Procession du Saint-Esprit ? Elle s'opère, comme la Génération du Fils, d'une façon mystérieuse qu'il ne nous appartient pas de comprendre et qu'il ne nous appartient pas non plus d'expliquer. Car c'est le secret de Dieu seul. Toutefois nous pouvons dire que le Père et le Fils s'aiment de toute éternité et que par ce mutuel amour qu'ils ont éternellement l'un pour l'autre, ils produisent le Saint-Esprit. D'où il suit que l'Esprit-Saint est leur amour consubstantiel et qu'il a conséquemment la même substance, la même nature et la même divinité. (I C., I 146. — I. SC., I, 449-453.)

III. *Le Saint-Esprit est-il Dieu ?* — Oui, le Saint-Esprit est Dieu. Car l'Ecriture l'appelle Dieu et lui attribue des perfections et des opérations n'appartenant qu'à Dieu. La divinité du Saint-Esprit est une vérité de foi fondée sur l'Ecriture et la Tradition. D'abord nous lisons en Isaïe : « J'ai entendu la voix de Jéhovah disant : « Qui enverrai-je ? Et qui ira porter mes paroles ? » Et j'ai dit : Me voici, envoyez-moi. Et le Seigneur dit : Va, et dis à ce peuple. Ecoutez, et ne comprenez pas. » (Is. vi, 8-9.) Or Celui dont parle ici le Prophète et qui est Dieu, puisqu'il le nomme Jéhovah, est le Saint-Esprit, comme nous le déclare saint Paul par ces mots : « C'est l'Esprit-Saint qui a parlé à nos pères par le prophète Isaïe, lorsqu'il dit : Va vers ce peuple et dis-leur : Vous entendrez des oreilles et vous ne comprendrez pas. » (Act. xxviii, 25.) Donc le Saint-Esprit est Dieu. L'Ecriture nous apprend aussi que le Saint-Esprit est immense, tout-puissant, et d'une science infinie. Et elle lui attribue la rémission des péchés, la justification des pécheurs, la sanctification des hommes, l'effusion de la charité dans nos cœurs et le gouvernement de l'Eglise. Or ces attributs et ces opérations ne peuvent appartenir qu'à Dieu. Donc le Saint-Esprit est Dieu. La divinité de l'Esprit-Saint, que nous enseigne ainsi l'Ecriture, est confirmée par la Tradition. En effet le concile de Constantinople, tenu l'an 381, déclare que « suivant la foi la plus ancienne et la plus conforme au sacrement de Baptême, il faut croire au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, c'est-à-dire à la divinité, puissance et substance, qui est une dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en trois hypostases ; en trois personnes parfaites, ayant une égale dignité et régnant de toute éternité, Trinité incréée, coéternelle et consubstantielle. » D'où l'on conclut nécessairement : que le Saint-Esprit est Dieu, comme le Père et le Fils ; qu'il leur est égal en toutes choses ; et que, par conséquent, on lui doit le même amour et le même culte, les mêmes hommages et les mêmes adorations. (I C., I, 147. — I. SC., I, 454-458.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des

Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGREGATIONS ROMAINES

CONGRÉGATION DES INDULGENCES.

I. — Décret condamnant la Dévotion à la Plaie de l'épauche gauche de N.-S.

— On lit dans la *Semaine religieuse* de la ville et du diocèse de Nîmes, à la date du 4 mai :

« Il a été publié dans la *Gazette de Nîmes*, le 21 mars dernier, une réclame au sujet de *La dévotion à la plaie de l'épauche gauche de Notre-Seigneur*. Les images et prières recommandées par cette note, les statues, que l'on prétend avoir été expédiées dans les paroisses, sont représentées comme d'une utilité souveraine pour guérir les maux actuels, et l'on demande dans les familles et les communautés une place d'honneur pour ces images, un grand zèle pour réciter ces prières.

« L'autorité ecclésiastique, sans parler du droit absolu qu'elle a de condamner toute pratique de dévotion qui n'a pas été approuvée par elle, doit, dans la circonstance présente, donner un avis sévère sur la dévotion que l'on appelle en langage si peu correct la *Dévotion à la plaie de l'épauche*.

1^o Le cardinal Oreglia, préfet de la Congrégation des Indulgences, par des lettres adressées le 13 février dernier à Mgr Gastaldi, archevêque de Turin, rappelle que l'Eglise n'a jamais reconnu la véracité de l'apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ à saint Bernard, ni la véracité du langage qu'il lui aurait tenu en disant : « Voilà la plaie qui m'a fait le plus souffrir. » L'Eglise, en effet, a déclaré cette apparition fautive par un décret de la Congrégation des Indulgences en date du 7 mars 1678. Mgr l'archevêque de Turin rappelle cette condamnation, et par une ordonnance rendue, le 21 février 1879, il prohibe les images et prières qui se rapportent à cette prétendue révélation, déclarant qu'au jugement du Saint-Siège, il est absolument défendu de les distribuer ou de les vendre.

« 2^o Mgr l'évêque de Nantes a reçu le 6 avril dernier de la Sacrée Congrégation, du Saint-Office, l'ordre de faire tout ce qui dépendra de lui pour que ces images et prières soient retirées du commerce.

« La Sacrée Congrégation censure l'inscription, la légende et certaines prières qui se trouvent imprimées, soit au verso, soit au recto de l'image prohibée. Enfin elle demande que l'on rappelle à qui de droit l'avertissement publié par ordre du Souverain Pontife, le 13 janvier 1875, et dont voici la teneur :

« Il se rencontre des écrivains qui s'ingénient « subtilement à traiter des matières sentant la « nouveauté et qui, sous prétexte de piété, « s'efforcent de propager, même par le moyen « des journaux, des dévotions inusitées. Que « ces écrivains soient avertis et qu'ils sachent « qu'ils doivent renoncer à de telles entreprises, « autrement ils s'exposeraient à entraîner les « fidèles dans des erreurs contraires même aux « dogmes de la foi; de plus, ils donnent lieu « aux ennemis de la religion de jeter maligne- « ment le discrédit sur la doctrine catholique « et sur la vraie piété. »

« Ces condamnations et avertissements don- « nés à Rome, publiés à Turin, renouvelés à « Nantes, montrent avec quelle sagesse l'Eglise « veille à ce qu'aucun alliage ne vienne ternir « l'éclat de la vérité, ni altérer l'esprit de la « dévotion.

« Mgr l'évêque de Nîmes déplore que ces « publications condamnables aient eu lieu dans « son diocèse. Il profite de cet exemple et de cette « occasion pour exhorter les fidèles à se tenir en « garde contre de pareilles entreprises. Il interdit « et prohibe la vente des images, légendes et « prières ci-dessus condamnées.

« Enfin il invite les journaux à ne pas prêter « leur publicité à des pratiques dont l'origine et « l'authenticité ne seraient pas garanties par une « approbation régulière de l'autorité compétente. »

II. — Décret concernant le Chemin de la Croix.

Le Saint-Siège a décidé à plusieurs reprises « que les indulgences accordées pour le pieux « exercice du chemin de la croix sont annexées « aux croix bénites suivant les règles. D'autre part, « l'appendice au Rituel romain, dans l'édition de « la Propagande de Rome, porte que les croix « doivent être en bois. Malgré cette prescription « formelle, l'usage s'est introduit dans plusieurs « diocèses d'avoir des croix en fer, derrière les- « quelles on colle des croix en bois, que personne « ne voit.

Cette innovation entraîne-t-elle la nullité de « la bénédiction des croix, et par conséquent celle « des indulgences ?

Cette question a été dernièrement soumise à « la Congrégation des Indulgences par un évêque « français. Or, la Sacrée Congrégation a décidé, « avec l'approbation de S. S. le Pape Léon XIII, « que l'emploi des croix de bois est exigé sous « peine de nullité, et que l'apposition de petites « croix invisibles derrière les croix de fer ne rem- «plit nullement les prescriptions ecclésiastiques. « Cependant, le Saint-Père a bien voulu revalider « les érections de chemins de croix accomplies de « bonne foi jusqu'à ce moment. Il a autorisé « Mgr l'évêque, soit par lui-même, soit par un « autre prêtre, à bénir d'une manière privée les « croix de bois et à les adapter aux stations, de « sorte que tout le monde puisse les voir.

Le décret porte la date du 15 novembre 1878. « C'est une croix de bois qui a racheté le monde ; « il faut donc que le pieux exercice du chemin de « la croix rappelle ce grand mystère.

Pour les décisions des Congrégations romaines

rendues depuis cinquante ans et recueillies actuelle- « ment au fur et à mesure de leur publication, il est « nécessaire de posséder la savante collection des Ana- « lecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie « par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. « — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection « (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paie- « ments, chez V^{or} Palmé, 25, rue de Grenelle).

LE JUBILÉ ACTUEL

Huitième article (1).

CHAPITRE TROISIÈME. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ.

(Suite).

§ 4. Du privilège de commuer les vœux.

LXIV. Supposons maintenant un pénitent qui « aurait fait le vœu de ne jamais demander la « commutation d'un autre vœu : son second vœu, « que nous croyons valide, ce que conteste à tort « Sanchez, dont Viva paraît embrasser le senti- « ment, sera-t-il susceptible de commutation ? « Pourquoi pas ? D'un côté, il ne dépend pas d'un « particulier de limiter le pouvoir de ses supé- « rieurs, les pouvoirs que le confesseur tient du « chef de l'Eglise, et, d'un autre côté, ce vœu n'est « point compris dans la catégorie des vœux « soustraits à la juridiction du confesseur jubi- « léaire. Aussi l'affirmative est positivement en- « seignée par Ferraris : « Item commutare potest « (confessarius jubilaris) votum de non petenda « commutatione aut dispensatione votorum. »

LXV. En examinant le privilège d'absoudre « des censures et des cas réservés, nous avons « (n° LII) embrassé l'opinion d'après laquelle le « pénitent peut profiter de ce privilège tant que « le Jubilé dure pour lui. Disons-nous des vœux « ce que nous avons dit des censures et des cas « réservés ? Si le Jubilé est prorogé pour le péni- « tent, ou si quelqu'un se trouve dans un des cas « où il peut obtenir la commutation de ses vœux « après la clôture du Jubilé, le pouvoir du con- « fesseur s'étendra-t-il sur les vœux que son pé- « nitent n'a émis qu'après le Jubilé terminé ? Les « avis sont partagés sur cette question, comme ils « l'étaient sur la première et pour les mêmes « raisons. Nous adopterons encore ici l'opinion la « plus favorable au pénitent : nous pensons que « le confesseur pourra commuer tous les vœux « émis par lui jusqu'au moment de la commu- « tation, et cela parce que le pénitent a le droit de « profiter des privilèges du Jubilé aussi longtemps « que le Jubilé dure pour lui. L'indult ne restreint « pas le pouvoir des confesseurs aux vœux que le « pénitent a faits avant la clôture du Jubilé ; nous « ne trouvons aucun motif décisif pour le limiter « à ces vœux.

3^e Point. Vœux que le confesseur du Jubilé ne peut commuer.

LXVI. Quatre sortes de vœux sont exceptés « des pouvoirs des confesseurs du Jubilé : 1^o le « vœu de chasteté ; 2^o le vœu de religion ; 3^o le « vœu qui contient une obligation envers un tiers ;

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 19 et suiv.

et 4° enfin le vœu pénal. Examinons les conditions requises pour que le confesseur jubiléaire ne puisse les commuer.

LXVII. Nous avons vu (n° LXIII) que tous les vœux soumis au pouvoir ordinaire des évêques le sont également au pouvoir que, par une délégation papale, exerce le confesseur du Jubilé. Par conséquent, les vœux de chasteté et de religion ne seront soustraits à son pouvoir que lorsqu'ils seront revêtus de toutes les conditions nécessaires pour qu'ils soient réservés au Saint-Siège. Pour préciser les pouvoirs du confesseur, il nous suffira donc d'énumérer ces conditions. Si l'une ou l'autre fait défaut, le confesseur pourra en toute sécurité user de la faculté de commuer.

LXVIII. Voyons d'abord ce qui concerne le vœu de chasteté. Tout vœu de chasteté n'est pas réservé au Souverain Pontife; il ne l'est que revêtu de certaines conditions, que nous allons expliquer.

La première condition requise est qu'il s'agisse d'un vœu de chasteté *perpétuelle*. Si l'on n'a voué la chasteté que pour un temps, le vœu tombe sous la juridiction de l'évêque. Or l'exception de l'indult du Jubilé comprend seulement les vœux de chasteté réservés au Souverain Pontife. Donc s'il n'est pas question d'un vœu de chasteté perpétuelle, le confesseur jubiléaire pourra le commuer, ainsi que l'enseignent Ferraris et Collet, encore que ce vœu ait les autres conditions requises pour être réservé.

LXIX. Il faut, 2° que ce vœu soit *certain*. La raison en est, observent à bon droit les auteurs, que la réserve est odieuse, et doit, dès lors, être restreinte aux cas certains. Dans le doute donc, si l'on a réellement émis ce vœu, ou s'il est revêtu de toutes les conditions nécessaires pour qu'il soit réservé, on n'est pas obligé de recourir à Rome, l'évêque peut certainement dispenser, et par conséquent aussi le confesseur jubiléaire.

LXX. 3° Le vœu doit être *absolu*. Pour expliquer ce que l'on doit entendre par ce terme, M. Loiseaux invoque surtout l'autorité de saint Alphonse et de Ferraris, qui nous paraissent avoir admirablement traité cette matière. D'après ces deux auteurs, n'est point absolu : 1° le vœu dont l'objet direct est autre que la matière réservée au Souverain Pontife. Si quelqu'un, par exemple, fait vœu de recevoir les ordres sacrés, l'évêque peut l'en dispenser, car, quoique la chasteté soit annexée aux ordres sacrés, elle n'y est cependant attachée qu'indirectement et comme l'accessoire l'est au principal : 2° N'est pas non plus absolu, du moins *en règle générale*, le vœu qui n'exclut point toute alternative. Nous disons, *en règle générale*. Si en effet, l'alternative roulait entre deux vœux, dont la matière fut également réservée au Pape, par exemple le vœu, de chasteté perpétuelle et celui d'entrer en religion, ce vœu, quoique alternatif, serait considéré, quant à la réserve, comme absolu, et échapperait de ce chef à la juridiction du confesseur jubiléaire. Mais si le choix est, au contraire, laissé entre une partie réservée et une qui ne l'est pas, par exemple, je fais vœu de garder la chasteté ou de donner mille francs aux pauvres, ce vœu n'est pas réservé : je con-

serve toujours la liberté de choisir l'objet non réservé. Bien plus, la réserve n'aurait pas lieu, quand même la seconde partie de mon vœu deviendrait impossible pour moi avant que mon choix fût fixé. Quoique je sois alors tenu de garder la chasteté, cette obligation n'est pas le fait de ma libre volonté ; elle n'est que le résultat des circonstances. Le confesseur du Jubilé pourra donc commuer mon vœu. En serait-il de même, si l'on se décide pour la première partie du vœu, pour la partie réservée ? Deux opinions sont en présence : S. Alphonse les déclare l'une et l'autre également probables. Ceux qui prétendent que le vœu n'est pas réservé et que, par suite, le confesseur jubiléaire a encore le pouvoir de le commuer, donnent pour motif que, malgré la détermination, le vœu ne reste pas moins disjonctif et que l'on conserve la liberté de choisir l'autre partie. Ce sentiment nous plaît assez ; cependant sans la restriction qu'y apporte Ferraris, *dummodo illam absolute non promiserit, nec voverit*, nous hésiterions à le mettre en pratique. Lorsqu'il y a, en effet, non un simple projet d'exécuter la partie réservée, mais une volonté absolue d'obliger à cette partie, il intervient alors en quelque sorte un nouveau vœu, on détermine et l'on contracte ainsi une obligation qu'on n'est pas libre de changer à son gré. Le vœu cesse donc par le fait même d'être alternatif et se change en un vœu absolu de chasteté. — 3° Un vœu absolu ne saurait enfin dépendre d'aucune condition *vraiment suspensive* ; c'est-à-dire, qui a pour effet de suspendre le consentement jusqu'à l'accomplissement de la condition. Tant que celle-ci n'est pas remplie, le vœu tombe sous le pouvoir du confesseur du Jubilé ; lorsque la condition est accomplie, le vœu devient absolu, et, de ce chef, le confesseur jubiléaire ne pourrait le commuer (1). Mais, nous croyons devoir en faire la remarque, toute condition n'empêche pas le vœu d'être absolu. Ainsi le vœu de chasteté fait sous la condition, soit d'un événement passé ou présent, soit d'un événement futur, mais nécessaire, est certainement réservé. On place sur la même ligne une condition, contingente à la vérité, mais qui est générale, qui est sous-entendue dans les vœux, qui résulte de la nature même des choses ; par exemple, je fais vœu d'entrer en religion, si je vis, si l'on veut bien me recevoir dans une communauté. Le vœu est encore réservé, malgré la condition, quand celle-ci n'est point mise pour suspendre l'obligation du vœu, mais son exécution seulement. Par exemple, j'entrerai en religion, si mon père meurt, et tout autre vœu semblable, où la particule *si* équivaut à *quand*, ne serait pas, en réalité, un vœu conditionnel, mais un vœu absolu, car la particule *si* n'a point pour but de suspendre le consentement, mais seulement de marquer le moment où l'on veut exécuter sa résolution.

(A suivre.)

1. Le pourrait-il pour un autre motif ? (Voir ci-après n° LXXI.)

ATTAQUE ET DÉFENSE

A BAS LA CALOTTE! C'est le titre d'une brochure, — couleur rouge-sang, — qui s'étale aux vitrines des libraires sans scrupule dont Paris regorge.

Je connaissais l'existence de cet ignoble pamphlet, œuvre de haine et de vengeance, par quelques journaux honnêtes qui l'avaient signalée pour le flétrir. Le rédacteur en chef du *Pays* a fait davantage. Dans une lettre justement indignée adressée à l'un de nos ministres, il appelle les sévérités de la justice sur ce papier infect qui déshonore le pays où il a pu se produire; il va même jusqu'à menacer le gouvernement d'une interpellation à la Chambre, si l'autorité ne fait disparaître au plus tôt le corps du délit.

Je me serais contenté de ces détails, espérant voir bientôt le scandale arrêté par une répression exemplaire. Malheureusement nos édiles ne se préoccupent point de ces sortes d'immondices qui empoisonnent les âmes; et, malgré les protestations des honnêtes gens, les regards des passants continuent d'être offensés par l'odieuse exhibition.

Il devait m'arriver quelque chose de plus pénible encore; c'était de trouver moi-même la brochure, oubliée ou laissée à dessein, dans un wagon de chemin de fer. Nous étions trois compagnons de voyage, deux officiers et moi, prêtre. Il n'en fallut pas davantage pour nous exciter à causer de la trouvaille que nous venions de faire et pour échanger nos mutuelles impressions. Toute insulte adressée à l'armée française trouve dans le cœur du prêtre un douloureux écho; je crois qu'on peut dire la même chose de la généralité des militaires, quand ils voient outrager sans raison le caractère sacerdotal. Mes compagnons de route étaient-ils des chrétiens fervents? je ne saurais le dire; mais ils se montrèrent tels, quand nous eûmes feuilleté ensemble cette hideuse collection de calomnies, d'horribles blasphèmes, de sacrilèges profanations, véritable vomissement d'un diable incarné.

Je me permis de demander à ces braves militaires ce qu'ils feraient rencontrant un livre où l'uniforme du soldat serait ainsi traîné dans la boue, où leur honneur, leur conscience, leur vie tout entière seraient ainsi couverts d'opprobre et eux-mêmes, voués au stylet des sicaires. Leur réponse ne se fit pas attendre. « Nous irions droit à l'auteur, et nous lui notre sabre » dans le ventre! »

Les polissons qui prennent à partie le clergé et la religion, le savent bien; et c'est pourquoi ils choisissent leurs victimes en dehors de l'armée; leur bravoure ne vise que la faiblesse: leur haine cherche des adversaires qu'ils savent ne pouvoir répondre que par le pardon et l'amour, ils n'ont d'audace qu'en proportion de l'impunité.

Le livre m'a été laissé, et je l'ai saisi avec empressement pour l'empêcher de tomber en d'autres mains, et je l'ai relu tristement pour sonder une fois de plus l'abîme où l'athéisme

des lois, la complicité des gouvernements, le scepticisme universel qui nous ronge, vont nous plonger à jamais, si Dieu n'intervient.

Ce Léo Taxil, qui a signé la brochure, est un pauvre fou, enfermé à 14 ans dans une maison de correction par son père. Il croit avoir hérité de l'esprit de Voltaire; il n'en est que l'excrément. Mais il suit en tout point sa méthode, qu'il exagère en forçant les couleurs jusqu'à la stupidité. Ce n'est pas de la littérature qu'il fait, ce sont des déjections nauséabondes à jet continu, qu'il lance à droite et à gauche, se grisant à sa propre ordure, comme un ivrogne forcené des barrières. Dieu, son Fils adorable, son Sacré-Cœur, la Vierge, les Saints, la religion tout entière, ses dogmes et ses mystères, les personnages les plus vénérés, pape, évêques écrivains religieux, la pureté des vierges, le dévouement des missionnaires, tout passe par ses molaires; tout est mordu et souillé.

J'espère que les excès mêmes du livre seront une préservation pour les lecteurs. Mais que dire de ceux qu'Homère appelait les Pasteurs des peuples, qui ont mission d'entretenir la paix entre tous les membres de la famille française, et qui laissent ainsi une partie de cette famille, — la plus honnête et la meilleure assurément, — vouée au mépris, à la haine, aux brutalités? Que feraient-ils si un livre quelconque disait des ministres de la République et de leurs agents ce que notre bête brute dit des ministres de la religion et de Dieu lui-même? s'il les appelait « *exploiteurs du peuple*, » « *vils charlatans*, » « *sales fonctionnaires*, » « *cochons galonnés, pignoufs, cornichons, tout ce qu'il y a de plus crasseux* »? s'il disait de M. Ferry, par exemple, « *qu'il marque son passage au ministère par un sillon infect et d'un luisant éphémère, comme celui que laisse sur un mur un limaçon puant* »? s'il appliquait à leurs paroles et à leurs actes les épithètes grossières, le sens abject que Taxil applique aux choses et aux personnes de Dieu? Poser la question, c'est la résoudre. D'où nous pouvons conclure que la responsabilité de l'autorité supérieure est engagée dans le scandale qui nous occupe et que la conscience publique réclame au plus vite une éclatante réparation; car ils n'estiment pas, je suppose, leur honneur au-dessus du nôtre, et notre dignité de français moins respectable que la leur.

Si l'on en croit la préface de l'indigne pamphlet, la raison déterminante de cette rage démoniaque serait une visite faite par le vénérable cardinal Guibert, alors archevêque de Tours, au petit vaurien incarcéré à Mettray par ordre de son père, à cause de sa précoce corruption. C'est la charité et la condescendance d'un prince de l'Eglise qui auraient donc créé un énergumène de quinze ans! Et maintenant qu'il en a vingt-cinq, il apostrophe ainsi un vieillard à la triple auréole du caractère, de la science et de la vertu: « Prêtre, tu as nargué l'enfant » dans sa cellule. Maintenant, je crache mon » scepticisme à la face de tous les tiens. »

Vous lui pardonneriez, Eminence, car il ne sait vraiment ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et avant longtemps vous lui ferez une autre visite,

non plus à Mettray, mais à Bicêtre ou à Charenton !

LA RÉVOLUTION ET LE CLERGÉ

Par l'abbé CABIBEL
Curé de Montardit (Ariège)

Un grand journal religieux, dont les catholiques, en général, se plaisent à reconnaître les éminents services, nous signalait, il y a quelque temps, une lettre fâcheuse de M. l'abbé Cabibel, curé de Montardit. Cet écrit renfermait, en vérité, des expressions malsonnantes et propres à alarmer les amis de la pure doctrine, à cette heure surtout où nous avons besoin de concentrer toutes nos forces pour combattre l'ennemi commun : la Révolution et la libre pensée.

Or, pendant que la lettre malencontreuse attirait sur elle la foudre du vigilant et terrible *Univers*, la Providence faisait tomber entre les mains de celui qui écrit ces lignes une belle brochure intitulée *La Révolution et le Clergé*, et signée par ce même prêtre qu'on représentait comme scandaleux et prêt à porter sur sa Mère, a sainte Eglise, une main sacrilège.

Je lis cette brochure, ou plutôt je la dévore ; car, dès la première phrase, elle impose l'attention et saisit le cœur. Il y a là du feu sacré ; c'est la vérité qui parle son franc et honnête langage. L'âme d'un prêtre vibre dans ces sinistres souvenirs des mauvais jours, dans la peinture des passions humaines déchaînées contre le Christ. Voilà pour la première partie de ce travail qu'on ne saurait mieux comparer qu'au fer rouge stigmatisant à jamais cette époque scélérate, désignée par l'histoire sous le nom de Terreur.

La seconde partie concerne le Clergé, et avec la même verve méridionale, la même force d'argumentation, l'auteur le place en antithèse en face de ses bourreaux, comme le défenseur de la liberté et de la civilisation, l'invincible champion de la science et de la vertu, appliquant le baume où les autres font la blessure, et insinuant l'antidote où ils glissent le poison. Le même souffle sacerdotal anime ces pages ; on est heureux d'y retrouver tout ce que l'on sent soi-même, ces saintes indignations qu'inspire l'amour de la vérité contre le cynisme de l'iniquité et du mensonge.

Telle est l'impression qu'a produite en moi la lecture de *La Révolution et du Clergé*. Et en ce même moment, j'entendais murmurer les mots de révolte et de scandale ! Non, me disais-je, ce n'est pas possible. Celui qui a cloué ainsi la Révolution au pilori de l'histoire ne peut point, par une inconcevable volte-face, tendre une main fraternelle à celle qu'il vient de flétrir, lui rendre ses armes, endosser son ignominieuse livrée. Non, celui qui a trouvé dans son cœur de si dignes accents pour chanter le sacerdoce, ne peut, foulant aux pieds sa propre dignité et l'honneur de son ordination, passer au camp des Philistins et conclure avec eux une alliance. Il

y a là un affreux malentendu ; il faut qu'il cesse, et il cessera.

Et, grâce à Dieu, tout est arrivé comme notre cœur l'espérait ; tous les nuages sont dissipés, les mots imprudents sont retirés, le soleil de la conscience a percé tous les voiles. Alleluia !

M. l'abbé Cabibel a écrit, en effet, à son évêque. Il lui tient un langage simple et loyal. Nous le reproduisons, parce qu'il doit retentir partout où avait retenti la dissonnance.

Montardit, 24 avril 1879,

« Monseigneur,

« Sachant qu'une lettre par moi adressée à un confrère, sous la date du 27 mars 1879, et reproduite par divers journaux, a été commentée et interprétée d'une manière fâcheuse, et voulant faire cesser toute équivoque, JE RÉTRACTE TOUT CE QUE CETTE LETTRE PEUT CONTENIR D'ER-RONÉ.

« Ainsi que je l'ai déjà déclaré à mon évêque, ma foi à tous les dogmes révélés est pleine et entière, notamment à l'égard de *l'infailibilité pontificale*, que je n'avais pas en vue dans mon écrit, auquel on a donné un sens et une portée qu'il n'a jamais eus dans ma pensée.

« Comme aussi j'entends professer une complète soumission envers l'autorité suprême du chef de l'Eglise, et en particulier de son représentant dans le diocèse, selon ma promesse, le jour de ma promotion au sacerdoce.

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de votre Grandeur, le très-humble et très-obéissant serviteur.

J. CABIBEL, Curé de Montardit. »

Et maintenant, — la paix signée, — qu'il me soit permis de justifier mes impressions et prévisions en citant une page de l'excellent travail de M. Cabibel, appelé, selon moi, à faire beaucoup de bien et à contribuer pour une bonne part à la défense sociale et religieuse.

Je la détache du prologue très-vivement écrit et intitulé « La Conjuración » ; nos lecteurs y trouveront le plan et le ton général de l'ouvrage.

« Ce progrès de la révolte contre l'Eglise catholique, a dit un écrivain, me paraît un des phénomènes les plus étonnants d'un siècle qui se targue de démocratie. L'Eglise a été la seule institution démocratique de l'ancien régime. Là, plus de preuves de noblesse à faire, plus de *quartiers* requis pour arriver à tout. Parti de peu ou de rien, on devenait évêque, cardinal, pape. Lumières, vertus, talents, éloquence, capacités et valeur personnelles, voilà les bases communes sur lesquelles s'édifiaient les hautes fortunes ecclésiastiques....

« Le Pape Jean XXII, de Cahors, — tout comme M. Gambetta, — était le fils d'un cordonnier. Le pape Sixte-Quint fut un gardeur de porceaux. Que d'autres on pourrait citer ! Et la tradition n'est pas rompue ; dans le clergé actuel, la plupart de nos évêques sont des fils de paysans ou de chétifs bourgeois, élevés à l'aide de bourses.

« Et ce sont ces hommes sortis des rangs du peuple qu'on voue à la haine du peuple !

« Cesont ces hommes, ce sont ces prêtres, c'est

ce clergé, dont toute la vie se dépense et se consume en bonnes œuvres et en bienfaits au profit de l'humanité, qu'on représente comme des fléaux de l'humanité ! Ce sont ces hommes enfin, que d'autres hommes se disant républicains, guillottinent et fusillent comme des criminels de la pire espèce dont il faut purger la société !...

« Et les gens simples et naïfs croient ces charlatans sur parole, et la haine du prêtre s'enracine au fond de leur âme. Viennent ensuite les jours mauvais, et on verra ce que ces gens-là sont capables de faire.

« Ce livre a pour but de désabuser ceux que l'on trompe en montrant les républicains et les prêtres à l'œuvre. C'est comme un sorte de *morale en action* de la République et du Clergé.

« Tout ce qui peut être dit sur ce sujet n'est pas dit dans ce livre ; mais ce qui est dit suffira et au delà pour montrer aux gens de bonne foi de quel côté est la vérité et de quel côté est l'imposture ; de quel côté est la vertu et de quel côté est le vice ; de quel côté est le bien et de quel côté est le mal ; de quel côté enfin sont les amis de l'humanité et de quel côté sont les ennemis. »

Le programme, comme on voit, est clair et net. Ajoutons que l'auteur le suit scrupuleusement et avec une ardeur de conviction communautaire.

Le livre de M. l'abbé Cabibel, bien qu'écrit il y a cinq ans, n'a rien perdu de son actualité. Au contraire ; la conjuration dont il parle ne garde même plus le masque dont elle se couvrait alors. Elle agit au grand jour, officiellement, en pleine liberté. Le fameux cri *ad Bestias Christicolæ* retentit dans tous les journaux de la Révolution. On empoisonne le peuple à force de turpitudes, de calomnies, de blasphèmes. La brochure dont nous parlons se présente comme une arme défensive et des plus finement trempées. On ne saurait trop la répandre dans les masses séduites.

Si ces lignes passent sous les yeux de l'auteur, qu'elles lui expriment nos félicitations, et la joie que nous avons à le voir, sa brochure à la main, dans la grande bataille qui se livre, plutôt qu'absorbé dans des querelles de ménage sans agrément et sans profit. Battons-nous d'abord, contre l'ennemi commun ; nous nous disputons après, en famille.

QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT.

M. JULES FERRY

EN 1870, 1875, 1876.

EN 1879.

Discours prononcés par M. Jules Ferry, à l'Assemblée nationale, en 1875 et 1876.

Projet de loi présenté par M. J. Ferry le 15 mars 1879.

Mon honorable ami M. Baroux et moi nous ne demandons pas simplement le *statu quo*. Il est trop évident que si, tout en maintenant aux facultés de l'Etat la collation des grades, nous voulions obliger les élèves des facultés

Art. 3. — Les élèves des établissements libres d'enseignement supérieur prennent leurs inscriptions aux dates fixées

libres, que nous avons constituées et reconnues, à subir toutes les règles d'inscription, d'assiduité et de stage qui existent aujourd'hui, nous ferions une œuvre contradictoire et de mauvaise foi.

Aussi notre amendement porte : « Les candidats aux grades des facultés de l'Etat sont dispensés de l'inscription et de l'assiduité aux cours, s'ils justifient de conditions équivalentes dans les facultés libres. » (Séance du 12 juin 1875.)

Quant à la diffusion de l'enseignement supérieur, j'admets qu'elle ne doit pas être un monopole de l'Etat, parce que les particuliers, les associations peuvent remplir cette fonction aussi bien et souvent mieux que l'Etat lui-même... (Séance du 12 juin 1875.)

Alors, messieurs, que vous venez de faire une très-grande chose, que j'ai faite avec vous, alors que vous venez de proclamer la liberté de l'enseignement non-seulement pour les individus, mais pour les associations... (Séance du 12 juin 1875.)

Le monopole existait dans l'enseignement secondaire. La constitution de 1848 est faite ; cette constitution, votée par une grande majorité républicaine, honnête et libérale, a placé dans sa nouvelle Déclaration des Droits la liberté de l'enseignement, et c'est l'Assemblée de 1850 qui l'a réalisée ; elle l'a fait, à mon avis, d'une manière insuffisante... (!!!)

Et c'est la République de 1875 qui vous a donné la liberté de l'enseignement, qui a supprimé le dernier vestige du monopole universitaire...

Quant à moi, dans l'Assemblée de 1875, j'ai voté le principe de la liberté d'enseignement. Je ne regrette pas mon vote, et si la liberté de l'enseignement était atteinte, le jour où elle le serait, je monterais à la tribune pour la défendre.

par les règlements dans les facultés de l'Etat.

Art. 7. — Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement, de quelque ordre qu'il soit, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée.

Il faut se souvenir qu'en 1849 et en 1850 la bourgeoisie française ne sut pas garder son sang-froid comme elle a fait depuis, après les désastres et les calamités de 1870 et 1871. Alors l'effarement fut général et le courant de l'affollement si puissant qu'il emporta M. Thiers lui-même... De cet effarement sortit la loi sur l'enseignement primaire et secondaire, et dès lors la porte fut ouverte aux congrégations religieuses. (Discours d'Epinal du 23 avril 1879)

JULES FERRY SAUVÉ PAR LES ÉLÈVES DES JÉSUITES.

Un lecteur de la *Civilisation* lui adresse cette intéressante lettre :

Paris. 30 avril 1879.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de vous rappeler un souvenir qui se rattache au siège de Paris et concerne les 17^e et 19^e bataillons de la garde nationale de Paris, composés des cléricaux les plus notables des quartiers de Saint-Thomas-d'Aquin et de Saint-Sulpice, qui toujours étaient appelés à l'Hôtel de Ville les jours où le gouvernement provisoire était menacé par l'émeute.

Nous nous souvenons d'avoir, au 31 octobre 1870, dégagé l'Hôtel de Ville des trois ou quatre gouvernements provisoires qui s'y étaient installés.

Nous nous souvenons aussi que, le 20 janvier 1871, nous fûmes reçus à bras ouverts par M. Jules Ferry, lorsqu'au lendemain de Buzenval nous allâmes le retirer du danger qu'il courait de se voir étrangler par Flourens et autres.

Nous le voyons encore se jeter entre les bras de notre commandant, M. de Brisenois, l'embrasser avec effusion et, de sa forte voix, je l'entends encore, lui qui était plus blanc que cette feuille de papier, s'écrier :

« Braves soldats des 17^e et 19^e bataillons, c'est « la deuxième fois que vous me sauvez la vie. « — Merci ! merci ! »

Et, pour nous récompenser de nos fatigues, il nous fit servir du thé.

Ce n'est pas ce jour là qu'il aurait inventé l'article 7 de son projet de loi.

Il avait été sauvé par le dévouement des anciens élèves des Frères, des Jésuites, des Dominicains et des cléricaux de toutes les nuances, et il nous serrait les mains en pleurant, je n'ose dire de peur, mais de joie de se sentir en notre compagnie.

Ancien garde national du siège de Paris.

Ainsi, les élèves des Jésuites ont deux fois sauvé la vie à M. Jules Ferry, et il proscriit leurs maîtres !

L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS UN PAYS LIBRE.

M. Le Play, l'éminent économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, communique au *Moniteur universel* un document du plus haut intérêt. C'est un court précis des idées et des institutions de l'Angleterre sur la liberté d'éducation. Voici les passages principaux de ce document, qui peut être considéré comme une Déclaration des droits du père de famille :

« I. — Tous les habitants de l'Angleterre, nationaux ou étrangers, sont libres d'ouvrir une école à leurs frais, d'enseigner ou de s'associer pour l'enseignement, à leur gré, pourvu qu'ils ne commettent aucune offense contre la morale publique, au sens ordinaire de ce terme.

« II. — L'adoption d'une loi qui priverait des individus ou des catégories d'individus de leur liberté à cet égard, serait regardée comme un

acte absolument tyrannique. Aucune mesure de ce genre n'aurait chance d'être votée par le Parlement.

« III. — Chaque père de famille a le droit de faire instruire ses enfants dans l'école de son choix, de subventionner et d'employer une école de son propre culte (*strictly denominational school*), dont les maîtres sont librement choisis.

« V. — Il règne en Angleterre diverses opinions sur l'organisation des universités et la collation des grades. Cependant il est un point sur lequel il ne relève aucun doute : si de grandes dépenses avaient été faites sous l'autorité d'une loi récente, et qu'au bout de deux ou trois ans seulement cette loi fût abrogée de manière à détruire en fait les capitaux employés, les opinions les plus différentes s'accorderaient pour condamner un tel acte et pour lui opposer une protestation énergique.

« VII. — Selon l'opinion générale, l'émulation est un stimulant salutaire pour le développement de l'activité sociale, et ce stimulant n'est pas moins efficace dans l'enseignement que dans toute autre branche. A ce même point de vue, on considérerait un corps protégé contre toute concurrence comme en danger de mal remplir sa mission et comme exposé plus qu'un autre à la décadence. »

Ce précis a été rédigé par un membre de la Société Royale de Londres ; il est revêtu d'une trentaine de noms, appartenant pour la plupart aux sommités du parti libéral, aux illustrations des universités de Cambridge ou d'Oxford.

Plusieurs anciens ministres, comme lord Carlingford, le duc de Coleridge, le marquis de Ripon ; des savants comme Frédéric Raff, Robert Bentley, etc., ont signé de leur nom cette déclaration.

M. Gladstone y a donné son adhésion dans les termes que voici :

« J'accepte avec cordialité les propositions de « votre déclaration et je suis tout à fait content « d'être cité à cet effet. »

Nous recommandons au libéral M. Jules Ferry les opinions de la libérale Angleterre.

L'OPINION DE VICTOR HUGO.

« L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque qu'il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout ; on ajoute à l'accablement du malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir.

« De là de profondes convulsions sociales. Certes, je désire améliorer dans cette vie le sort de ceux qui souffrent ; mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance ; quant à moi, j'y crois pro-

fondement, à ce monde meilleur, et, je le déclare, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme.

« Je veux donc *sincèrement*, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux.

(Discours prononcé à la Tribune législative, le 15 janvier 1850).

CONSULTATIONS CANONIQUES

Je vous prie de recevoir mes biens vifs compliments de félicitation pour la rédaction agréable, variée et utile de votre journal *L'Ami du clergé* : tous les confrères à qui je l'ai communiqué l'ont lu avec beaucoup d'intérêt. Je désirerais que vous eussiez l'obligeance de soumettre le cas ci-dessous aux sages casuistes qui composent le conseil de la rédaction de votre intéressant journal.

Cas à résoudre.

Pierre, curé succursaliste, est retenu, depuis plus d'un an, dans son lit, par une grave maladie, qui l'empêche de dire la messe et de faire aucune fonction pastorale : on lui a donné, depuis plusieurs mois, un vicaire qui le remplace en tout. Celui-ci dit deux messes le dimanche, l'une à la paroisse, l'autre à l'annexe. Il dit une de ces messes à son intention ou pour les âmes du purgatoire, ou pour une intention particulière dont il reçoit l'honoraire ; la seconde messe, il la dit pour la paroisse ; mais il exige pour celle-ci un honoraire de 2 francs. Peut-il recevoir en conscience cet honoraire, et le curé est-il obligé de le lui donner ?... Réponse, s'il vous plaît, sans mentionner le lieu d'où part la consultation.

R. — Les décrets du Saint-Siège interdisent formellement au binaire de recevoir l'honoraire pour la seconde messe. Aucun doute n'est plus possible aujourd'hui après la mémorable décision de la Sacrée Congrégation du Concile, le 25 septembre 1858, en réponse aux consultations de Mgr l'archevêque de Cambrai. Par conséquent, le vicaire dont parle notre honorable correspondant ne peut, à aucun titre, recevoir l'honoraire pour la seconde messe qu'il dit dans l'annexe. Il n'est pas obligé, sans doute, d'appliquer la messe pour les habitants de l'annexe, attendu que celle-ci ne forme pas une paroisse distincte ; mais cela n'autorise pas le vicaire à recevoir l'honoraire de cette messe, il doit l'appliquer à sa propre intention ou pour les vivants ou pour les défunts.

Peut-il exiger un honoraire de 2 francs pour la messe qu'il applique *pro populo* ? Nous ne le pensons pas. La taxe diocésaine doit être rigoureusement observée. L'Eglise défend tout trafic et toute exigence par rapport à l'honoraire de messes ; d'autre part, le prêtre peut accepter ce qui lui est offert spontanément. Si le curé malade offre librement l'honoraire de 2 francs pour la messe paroissiale, le vicaire peut en conscience accepter cet honoraire.

Cependant, le binage dans l'annexe procurant un surcroît de fatigue et de travail, il est raisonnable que le vicaire reçoive une rémunération, mais cette sorte de gratification, *ratione laboris*, n'a rien de commun avec l'honoraire de la messe. Le vicaire n'a pas le pouvoir d'exiger la rémunération dont il s'agit. Il doit donc soumettre la question à Mgr l'évêque, qui pourra, s'il le croit ainsi, demander à la fabrique de

l'église paroissiale ou aux habitants de l'annexe de prendre à leur charge le traitement supplémentaire dont il s'agit.

1° Y a-t-il obligation imposée de droit divin à tous ceux qui ont charge d'âmes, d'offrir le Saint-Sacrifice pour leur troupeau ?

2° Quels sont les jours marqués par l'Eglise pour l'accomplissement de ce devoir ?

3° L'obligation de dire la messe *pro populo* subsiste-elle pour le jour de fête supprimée ou transférée au dimanche, quand même les récentes explications de Rome n'auraient pas été publiées par l'Ordinaire. Il existe, dit-on, à cet égard, une réponse de la Sacrée Congrégation du Concile à l'archevêque de Malines, du 25 septembre 1847. Donnez-moi le texte de cette réponse, si vous le pouvez.

4° Le curé ou desservant doit-il lui-même, et dans son église, dire cette messe, nonobstant toute coutume contraire ?

5° Y a-t-il des cas où il peut accidentellement la faire célébrer par un autre ?

R. — Les questions qu'on vient de lire sont intéressantes assurément, mais elles ne peuvent nous arrêter, attendu qu'elles sont depuis longtemps décidées.

1° Tous ceux qui ont charge d'âmes sont obligés d'offrir le Saint-Sacrifice pour leur troupeau. Cette obligation dérive du droit divin, comme le définit le saint Concile de Trente : *Cum divino præcepto mandatum sit... Sacrificium offerre pro ovibus*, etc. L'obligation est de droit divin *partim*, et de droit ecclésiastique en ce qu'elle concerne la désignation des jours où l'obligation doit être remplie. C'est ainsi que l'abstinence est à la fois commandée par le droit naturel et par le droit positif. L'homme qui ne s'imposerait aucune abstinence transgresserait la loi naturelle.

2° Les jours marqués par l'Eglise pour l'accomplissement de ce devoir, sont les jours de fête désignés dans la Constitution *Universa per orbem*, du pape Urbain VIII. Peu importe que quelques-unes de ces fêtes ne soient plus d'obligation pour les fidèles, par suite de la dispense pontificale, l'obligation du curé est la même.

3° L'obligation de dire la messe *pro populo*, subsiste pour les jours de fêtes supprimées ou transférées au dimanche. Les innombrables décisions du Saint-Siège depuis l'année 1801 jusqu'à nos jours ont été solennellement confirmées par la Constitution *Amantissimi Redemptoris*, en date du 3 mai 1858.

La décision de la Sacrée Congrégation du Concile du 25 septembre 1847 a été confirmée dans plusieurs recueils et notamment dans la livraison préliminaire des *Analecta*. En effet, la Sacrée Congrégation du Concile décida que les curés doivent appliquer la messe des fêtes supprimées, même dans les pays où l'évêque diocésain n'aurait pas publié la décision pontificale. On demanda en même temps si la coutume où l'on serait de se dispenser de ladite application, pourrait être réputée légitime. La Sacrée Congrégation répondit *négativement*.

4° Le curé ou desservant doit dire lui-même et appliquer la messe *pro populo*, nonobstant toute coutume contraire. C'est une obligation personnelle qu'il n'est pas permis de déléguer à d'autres.

5° Il n'existe aucun cas où le curé puisse faire célébrer par un autre la messe *pro populo*. En effet, s'il célèbre le saint sacrifice, il doit appliquer cette messe. Il se peut que le curé ne dise pas la messe dans son église paroissiale, une invitation particulière ou la circonstance d'un voyage peuvent faire que le curé dise la messe hors de la paroisse. Il n'en doit pas moins appliquer *pro populo*. Aucune prescription canonique ne requiert que la messe *pro populo* soit toujours dite dans l'Eglise paroissiale.

D'autre part, si le curé légitimement empêché ne dit pas la messe un jour de dimanche ou de fête, c'est un devoir pour lui de faire appliquer par d'autres prêtres la messe pour les paroissiens.

On doit constater avec regret que la messe *pro populo* ait donné lieu à des illusions aussi persistantes. Bien des personnes ont été longtemps convaincues que c'était la messe paroissiale qui devait être appliquée pour les paroissiens, soit que cette messe fût dite par le curé, soit qu'elle fût célébrée par un vicaire ou par un simple prêtre libre. Or, les décisions de Rome constatent que la messe *pro populo* est une obligation personnelle du curé.

Il en est de même de la circonstance d'un voyage. On a cru longtemps que l'absence du curé pour cause de voyage était une raison canonique qui l'autorisait à se faire remplacer pour l'application de la messe *pro populo*. Aujourd'hui la lumière commence à se faire sur cette question, et l'on commence à saisir la nature de l'obligation personnelle, indestructible et indéclinable.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Avant le 1^{er} de l'an, dans mon église, il y avait des bancs. A cette époque, on les a remplacés par des chaises au fur et à mesure qu'on les demandait.

Les propriétaires des anciens bancs avaient-ils le droit de demander que leurs chaises fussent à l'endroit où avaient été leurs bancs?

Aujourd'hui, pour une raison ou pour une autre, pourrais-je déplacer une chaise et la mettre ailleurs? Qui est maître pour cela dans une église?

R. — Nous prenons la question dans les termes qui l'expriment. Par conséquent, nous supposons que l'enlèvement des bancs et leur remplacement par des chaises se sont opérés régulièrement d'après la loi. Il s'agit donc uniquement de savoir à qui il appartient de désigner les places.

D'après l'art. 30 du décret de 1809, le placement des chaises ne peut être fait que du consentement du curé, auquel est dévolue la police intérieure du lieu saint et qui, à ce titre, est seul apte à juger si telle ou telle chaise gêne ou non le service du culte. C'est donc d'après ses indications que les chaises doivent être disposées. La faculté conférée ici au curé n'a d'ailleurs rien d'exorbitant; il en a toujours joui sous l'ancienne jurisprudence, et, après tout, s'il était admissible qu'il en abusât, il y aurait toujours moyen de faire réformer ses prescriptions par l'autorité ecclésiastique supérieure, puisque l'art. 30 précité consacre formellement en fa-

veur des parties dont les droits seraient lésés, le recours à l'évêque. (*Code des fabriques*, t. II, p. 197.)

Une lettre de M. Baroche, alors ministre des cultes, à M. le préfet de la Somme, en date du 18 mars 1865, confirme cette doctrine, et consacre l'autorité du curé. Nous pensons toutefois que le curé doit avoir des raisons sérieuses pour déplacer une chaise et la mettre ailleurs, et ces raisons doivent être prises en dehors de toute question personnelle, c'est-à-dire être fondées sur les nécessités ou l'utilité du culte.

Q. — Un curé fait construire une église au moyen de souscriptions et d'offrandes. Afin de garantir son œuvre contre tout péril d'incendie, il fait assurer l'édifice et le mobilier qui le garnit. La commune ayant fait l'acquisition de l'immeuble et de ses accessoires, se refuse de payer les frais annuels de l'assurance qui avait été faite au nom du curé. Aujourd'hui que le terme de l'assurance est expiré et qu'il s'agit de renouveler la police, l'administration municipale veut obliger la Fabrique à subir cette charge, quand il n'existe aucune clause dans le contrat de cession qui oblige cette dernière à assurer un immeuble qui n'est pas sa propriété. Est-elle fondée en droit?

R. — Il ne faut pas oublier que l'entretien des églises et presbytères incombe premièrement aux fabriques, et ce n'est que dans le cas d'insuffisance de ressources qu'on recourt à la commune, que l'immeuble appartienne ou non à la fabrique. Evidemment, l'assurance contre l'incendie intéresse donc la fabrique au premier chef.

D'après la législation actuelle et l'usage universel, la dépense de la prime d'assurance est une dépense *ordinaire* des fabriques; elle doit figurer à ce titre dans le budget et les comptes. Elle est payée par le trésorier, sur le mandat d'ordonnateur et sur la quittance de la partie prenante, laquelle doit être timbrée si la somme de l'assurance annuelle excède 10 francs. Pour la première fois, le trésorier doit joindre une copie certifiée de la police d'assurance.

Mgr André ajoute que les fabriques ne peuvent contracter aucune espèce d'assurance sans y être autorisées par le ministre des cultes. La circulaire du 14 juillet 1820 recommande aux préfets « de ne prendre aucun engagement, « même provisoire ou conditionnel, avec une « compagnie d'assurance, avant de connaître « la décision du ministre. »

Nous ne pouvons trop croire à la gravité de cette recommandation ministérielle. La dépense de la prime est si médiocre et le résultat à obtenir si important qu'on ne voit pas la nécessité d'une pareille prohibition. On ne demanderait aucune permission au ministre, que la validité de la police n'en serait jamais moins évidente. Nous doutons fort qu'aucune fabrique ait jamais songé à faire autre chose qu'une délibération concernant la dépense et son objet, et qu'un budget ait été réformé, faute de la susdite formalité.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

(DIRECTIONS SPIRITUELLES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES)

Par M. l'abbé H. CHAUMONT

Un beau volume in-16 elzévirien de XVIII-408 pages. 3 fr.
Edition de propagande. Un vol. in-18 de XVIII-183 pages. 75 c.

Le Cœur de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 vol. in-18. 75 c.
Mois du Sacré-Cœur des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages. 75 c.
Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr.
Le Cœur de Jésus. Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALIEFFER, de la Compagnie de Jésus, suivi de la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET, de la même Compagnie. Troisième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien, d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine* pour se préparer à la fête de ce divin Cœur, par le P. CHARLES BORGIO, de la Compagnie de Jésus, publié par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32 de XXXI-364 pages. 1 fr. 50

Dévotion envers N.-S. J.-C., ou Etude de ses titres consolants et glorieux, *lectures pendant le mois du Sacré-Cœur*, par le P. JACQUES NOUET, de la Compagnie de Jésus. Edition abrégée et mise dans un ordre nouveau par le P. HENRI POTTIER, de la même Compagnie 3 vol. in-12. 8 fr.
Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou Etude de ses vertus, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 vol. in-12. 4 fr.
Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. JEAN CROISSET. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 1 fr. 50
Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, ou Neuvaine en forme de retraite, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÉS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Mois du Sacré-Cœur ou les Titres de Jésus à notre amour, d'après la Sainte Ecriture, par l'abbé EUGÈNE TESSIER, curé au diocèse de Versailles. Un vol. in 32. 75 c.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —

Vins pris pour la bouteille.

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par **SIROP ET PÂTE DE BERTHÉ A LA CODEINE**. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHÉ et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE. PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LA PREMIÈRE COMMUNION. — Par M^{re} LÉON GAUTIER.
— 1 beau volume in-12. 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. — 1 vol. in-32 raisin, 4 fr. ; carton toile riche, 6 fr. ; relié chagrin ornements et tranches dorées. 10 fr.

AUTRES OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS.

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. in-12. 75 c.

Flours de la première Communion, par l'abbé JULIEN LOTH. 1 vol. in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin, Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIE DE CHAMPTENAY. 1 fort vol. in-12. 3 fr.

Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Flours eucharistiques, par le R. P. SIMONET. 1 petit vol. in-18. 50 c.

La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr.

LA GARANTIE HYPOTHÉCAIRE

Société anonyme d'assurance de Créances et Prêts hypothécaires

Sous la présidence de M. MIGNERET, G. O. ✱
ancien conseiller d'Etat.

CAPITAL : 1,000,000 DE FRANCS.

pouvant être porté à **5,000,000** de fr. par décision
du conseil d'administration.

EMISSION DE 4,000 ACTIONS

(DEUXIÈME SÉRIE).

Les affaires de la **Garantie hypothécaire** prennent un développement considérable.

Le capital primitif devient insuffisant, et on peut, dès à présent, prévoir une moyenne de bénéfices de **15 à 20 0/0** par an.

Les actions de la 1^{re} série se négocient actuellement de **660 à 670 fr.** sur le marché. Les actions nouvelles sont offertes au public à **625** francs avec une prime de **125 fr.** seulement, payables de la manière suivante :

En souscrivant. **125 fr.**

A la remise des titres **125 fr.**

A verser. **250 fr.**

Les souscriptions de la 1^{re} et de la 2^e série auront un droit de préférence sur les séries suivantes.

S'adresser pour la souscription et les renseignements :

A LA CAISSE DE PARTICIPATION FINANCIÈRE

31, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 30. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Pentecôte* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — CONGRÉGATION DES RITES : Décret réprochant l'usage d'un appareil pour mouvoir l'ostentoir. — CONGRÉGATION DU CONCILE DE TRENTÉ : Décision concernant le mariage civil. — LE JUBILÉ ACTUEL : Privilèges (suite). — ÉPISCOPAT FRANÇAIS : Mgr Isoard. — ATTAQUE ET DÉFENSE : La diffamation systématique condamnée par Voltaire; — Augmentation des crimes dans la jeunesse actuelle; — Les Elèves des Jésuites; — Comment la liberté règne au pays chartain; — A l'eau... les pervers! — La question de l'Enseignement en Autriche; — Le maire de Béziers et son pasteur protestant; — Rétablissement des Ordres religieux en Espagne; — L'Encyclique pontificale en Russie. — CONSULTATIONS CANONIQUES : Lorsqu'un binage a été interrompu, peut-il être rétabli par le curé sans sans recourir à l'autorité? — Si les péchés dont on a fait pénitence et qui ont été pardonnés, reparaitront au Jugement dernier. — Un curé, aumônier d'un hôpital situé dans sa paroisse, peut-il en confier le service à son vicaire et s'en réserver les émoluments? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Droits des fabriques sur les cimetières et leurs produits? — Si un curé peut, à ses frais et contre le conseil municipal, faire des réparations à son presbytère. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La Basse-Cour.

CORRESPONDANCE

L..., 18 mai 1879.

Deux questions sont à l'ordre du jour, la liberté du père de famille et la liberté religieuse. Je désire posséder sur cette matière les données les plus étendues : voudriez-vous donc m'indiquer les ouvrages de votre librairie qui s'y rattachent? Un mot aussi sur chacun d'eux, je vous prie, afin que je puisse choisir ceux qui me seraient réellement utiles. Par la table, comme vous la donnez d'ordinaire, je verrai de loin ce qu'il me faut. — V., *prêtre retiré*.

Réponse. — Nous ne pouvons que vous signaler de nouveau et vous recommander notre magnifique volume : *Lettres de l'Épiscopat français, à propos des projets Ferry*, précédées d'une introduction, par M. EUGÈNE VEUILLLOT, et suivies des lois sur l'enseignement, de 1850, 1873 et 1875, avec une table analytique des arguments. (In-8 de xvi-336 pages. Prix : 5 fr.)

Vous y trouverez d'abord quatorze lettres collectives adressées au Sénat et à la Chambre des Députés par soixante-trois membres de l'Épiscopat, puis neuf autres de même nature écrites séparément à divers personnages par neuf archevêques ou évêques.

Ces documents, délibérés en commun et muris devant Dieu dans le seul intérêt des âmes, sont assurément ce qui pouvait se produire de plus sérieux sur le sujet en litige. Dégagés de

cet esprit politique qui passionne et fausse tout aujourd'hui, ils ont pesé les droits et les devoirs de chacun et conclu au bien de tous. Posez, en effet, la question sous toutes ses phases, c'est-à-dire au point de vue religieux, juridique et patriotique, ou point de vue encore de la liberté individuelle et de la concorde générale, vous la trouverez ainsi traitée et résolue d'avance par nos doctes prélats. Point de phrases, point de sophismes chez eux, mais seulement des raisons prouvées par les faits, des vérités attestées par tous les temps et par tous les hommes. Monseigneur l'évêque d'Autun résume en ces termes l'économie des projets présentés par M. Ferry : « En une seule ligne, dit-il, sans employer le laborieux appareil d'une législation compliquée, il supprime cinq libertés :

- « 1^o La liberté de l'enseignement supérieur ;
- « 2^o La liberté de l'enseignement secondaire ;
- « 3^o La liberté de l'enseignement primaire ;
- « 4^o La liberté des associations religieuses ;
- « 5^o La liberté des pères de familles de confier leurs enfants à des maîtres de leur choix. »

Ouvrez le volume des *Lettres de l'Épiscopat français à propos des projets Ferry*, et vous verrez, cher correspondant, avec quelle éloquence et quelle logique sont abordées ces grandes et graves questions.

Pour achever de vous édifier sur la portée du volume, nous vous rappellerons qu'il renferme en appendice le texte des trois dernières lois (1850, 1873, 1875) sur l'enseignement, et celui

que M. Ferry a présenté en ces derniers temps, et qui fait l'objet du débat. La confrontation de ces textes rend sensibles les changements, les améliorations, les aggravations.

Un autre livre très-bien fait, tout cousu de documents et de faits, c'est celui de M. Antonin Lirac : *LES JÉSUITES ET LA LIBERTÉ RELIGIEUSE SOUS LA RESTAURATION*, qui paraît en même temps que les *Lettres de l'Episcopat*.

Voici comment l'auteur annonce cet ouvrage :

« M. le Ministre de l'instruction publique a cru suffisamment motiver son projet de loi contre la liberté de l'enseignement et l'existence des congrégations religieuses, en évoquant, sous la troisième république, le souvenir d'une ordonnance du roi Charles X; bien volontiers nous le suivrons sur ce terrain qu'il a choisi. M. Jules Ferry parle avec quelque emphase de ses « devanciers de 1828 », cite avec respect « M. le comte Portalis », et ne craint pas d'abriter son autorité, peut-être insuffisante, derrière le trône de « la monarchie traditionnelle. » Il y a un certain courage dans cette indirecte approbation donnée à l'ancien régime; aujourd'hui nous voici revenus à une décision royale datée de 1828, contraire à la liberté de l'enseignement; nous pouvons nous attendre à voir quelque jour remettre en vigueur, avec autant de logique et d'à-propos, les ordonnances de 1830, pour favoriser la liberté de la presse !

« Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Le parti que M. le Ministre de l'instruction publique représente au pouvoir, n'a-t-il pas toujours professé cette doctrine : *Nul n'aura de liberté, hors nous et nos amis* ? Ne suffit-il pas qu'on pense autrement que ces libres penseurs pour être convaincu d'avoir tort ? Ne faut-il pas que tout ce qui leur déplaît disparaisse, et que tout périsse, non pas seulement les colonies, mais la patrie elle-même plutôt que leurs principes ?

« A ce compte, M. Jules Ferry a raison : dès 1828, il avait des devanciers. Lesquels ? Ceux-là mêmes qui, dans un singulier accès de franchise, se sont infligé le titre, désormais historique, d'acteurs d'une comédie de quinze ans. »

TABLE DES MATIÈRES. — Les devanciers de M. Ferry. — La comédie de quinze ans. — Discours de Mgr Frayssinous (27 mai 1826). — Fables ridicules au sujet des Jésuites. — M. de Montlosier. — Débuts de sa campagne. — Le Mémoire à consulter. — La dénonciation aux cours royales. — Situation des Jésuites sous la Restauration. — Montrouge. — Saint-Acheul. — Les missions. — La Congrégation. — La Pétition de M. de Montlosier. — Rapport de M. Portalis. — Discours du cardinal de la Fare. — Discours du duc de Fitz-James. — Discours du vicomte de Bonald. — Discours de Mgr Frayssinous. — Dispositions du ministère Martignac. — Enquête sur les petits séminaires. — Nomination d'une commission, ses travaux. — Rapport au roi, falsifié dans l'Exposé de M. Ferry. — Rédaction des Ordonnances. — Hésitations du roi. — Opposition de Mgr Frayssinous. — Faiblesse de Mgr Feutrier. — Publication des Ordonnances. — Mécontentement du parti libéral. — La presse catholique. — Rapport de M. Berryer. — Mémoire de 73 évêques au roi. — Sentiment de Léon XII. — Mission de M. Lasagny à Rome. — Mystification au sujet de la note du cardinal Bernetti. — Conduite du ministère. — Pétitions à la Chambre des députés contre les Jésuites. — Martial Marçet. — Rapport de

M. Xavier de Sade. — M. de Conny défend les Jésuites. — M. de Sainte-Marie attaque le monopole. — Renvoi des pétitions aux ministres. — Situation faite aux Jésuites par ce vote et par les ordonnances. — Nouvelle discussion à la Chambre des députés. — Aveu de M. de Vatimesnil. — Conduite des Jésuites. — Protestations de leurs élèves. — Les derniers jours de Saint-Acheul.

PIÈCES JUSTIFICATIVES. — I. Rapport au roi de la commission d'enquête (28 mai 1828), avec l'indication des falsifications qu'offre l'Exposé des motifs de M. Ferry.

II. Observations sur le rapport de M. Portalis (au sujet de la pétition Montlosier, 19 janvier 1828).

III. Les deux Portalis et les Jésuites, par Bellemare.

IV. Rapport sur les ordonnances du 16 juin 1828, par M. Berryer.

V. Les Jésuites protégés par la loi (par Mgr Tarin, évêque de Strasbourg).

VI. Les Jésuites et la Charte, par le comte Félix de Mérode.

VII. Les ordonnances du 16 juin jugées par le comte Humbert de Sesmaisons, pair de France.

VIII. Les Jésuites, par Henri de Bonald.

IX. La fin des Jésuites et de bien d'autres, par Bellemare.

Vous connaissez l'éminent auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme*, M. Auguste Nicolas : il vient aussi d'élever la voix dans le concert de réclamations et de revendications que soulève de toutes parts le projet de loi de M. Ferry. L'ÉTAT CONTRE DIEU : *La Révolution dénoncée par elle-même*, tel est le titre de son nouvel écrit.

« Il y a déjà longtemps, dit à ce propos M. Henri des Houx, directeur de la *Civilisation*, à une époque où les esprits généreux et chimériques cherchaient entre le Christianisme et la Révolution je ne sais quel *modus vivendi*, M. Auguste Nicolas avait trouvé un mot : L'ÉTAT SANS DIEU, qui, en marquant la Révolution de son propre stigmate, désespérait les conciliateurs de l'inconciliable !

« Mais la Révolution obéissant à ce terrible : « marche, marche » de Bossuet, qui est la loi de l'erreur et du mal, aussi bien que de la mort, devait bientôt se « dénoncer elle-même ». — Hier, c'était l'ÉTAT SANS DIEU ; aujourd'hui, c'est l'ÉTAT CONTRE DIEU. — Maintenant au moins elle ne permet plus le doute à ses esprits d'entre-deux qu'elle pouvait naguère tromper et séduire.

« Le nouvel écrit de M. Nicolas, dans sa substantielle brièveté, est comme le résumé et la conclusion de ses travaux antérieurs de publiciste chrétien, conclusion éclairée par la sombre lueur des faits contemporains.

« Il appartenait à la grande autorité de l'auteur de dégager l'enseignement qu'emportent les catastrophes actuelles : il appartient à tous les catholiques de le comprendre, et de le répandre. »

Être pour ou contre la Révolution, c'est être pour ou contre Dieu, pour ou contre la société, pour ou contre la famille, pour ou contre la patrie. Ces idées, développées avec le grand style et les vues élevées qui caractérisent l'auteur, font de ces pages un des livres les plus actuels et des plus utiles à lire. Vous le demanderez certainement. (Prix 1 fr.)

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA PENTECOTE

Sujet tiré de l'Épître.

Apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquam ignis, seditque super singulos eorum et repleti sunt omnes Spiritu sancto. (Act. 2.)

Le Précurseur, parlant aux Juifs de l'avènement du Messie, leur dit que Celui qui viendrait après lui les baptiserait dans le Saint-Esprit et dans le feu. Et Jésus-Christ annonçant la fin et les effets de son ministère dit : Qu'il est venu apporter le feu sur la terre. Le feu sensible qui descend aujourd'hui sur les apôtres est le signe des grâces invisibles que le Saint-Esprit a produites dans leurs âmes et qu'il devait produire ensuite dans toute l'Eglise.

La première propriété du feu est de consumer toutes les matières faibles et combustibles comme le bois, la paille. C'est le premier effet que l'Esprit-Saint produit dans les apôtres, en qui on avait remarqué tant de faiblesses. D'hommes charnels, ils deviennent des hommes spirituels. Ainsi la première marque de la présence du Saint-Esprit dans une âme est qu'il consume ce qui est impur.

La seconde propriété du feu est de tendre toujours en haut et de fortifier ce qu'il ne détruit pas. Image du Saint-Esprit, qui porte toujours l'âme vers le Ciel, la rend ferme et généreuse et l'élève au-dessus de tout en l'animant de sa vertu. Quelle lâcheté dans les disciples avant la venue de l'Esprit-Saint, mais quelle fermeté, quel courage après qu'ils l'ont reçu ! La voix d'une servante fait tomber Pierre ; mais quand il a reçu l'Esprit-Saint, il prêche hardiment devant les Juifs, il n'est occupé que de la gloire de son Maître, il ne désire que l'établissement de son règne. Il n'a plus que deux désirs dans le cœur : Dieu dans le Ciel et l'Eglise sur la terre. Il en est de même de tous les autres apôtres. Est-ce là ce qui se passe dans nos âmes ? Sont-elles toujours élevées vers Dieu et pouvons-nous dire avec David : Seigneur, tous nos désirs ne tendent qu'à vous. Et avec Saint-Paul : Toutes nos pensées sont dans le Ciel ?

La troisième propriété du feu est d'échauffer tout ce qui l'approche. C'est encore ce qui a paru dans les apôtres après la venue de l'Esprit-Saint ; c'est pourquoi saint Augustin remarque : *Comme un arbre qui brûle embrase toute une forêt, ainsi les apôtres, étant tout brûlants d'un feu divin, ont embrasé toute la terre, et l'ont remplie de la lumière de la vérité et des flammes de la charité.* Dès l'instant même de cet événement prodigieux, toute une ville est épouvantée ; eux seuls, qui cinquante jours auparavant étaient si timides, sont inébranlables au milieu d'un peuple ému : non-seulement ils entendent sans s'effrayer ces noires calomnies par lesquelles on attribue à un excès du vin l'ouvrage du Saint-Esprit ; non-seulement saint Pierre réfute avec une modération admirable cette imputation ridicule et impie ; mais lui, qui avait tremblé à la voix d'une servante, parle au

milieu de Jérusalem ; il est comme la bouche des autres apôtres ; à sa première prédication, il convertit trois mille hommes et cinq mille à la seconde, et ce n'est là que le prélude et l'essai de son ministère et de ses conquêtes spirituelles. Enfin tous les apôtres sont comme des hommes de feu et des tisons ardents qui réduisent en cendres la paille qui les environne. Il est encore rapporté dans les Actes que les apôtres étant remplis du Saint-Esprit commencèrent à parler : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto et coeperunt loqui.* En effet, c'est sous la forme de langues que l'Esprit de Dieu se communique à eux, et ils deviennent eux-mêmes la langue du Saint-Esprit. Tout parle en eux, et ils parlent à tout le monde de toutes les merveilles de Dieu, parce que ce ne sont point eux qui parlent, mais l'Esprit du Père céleste qui parle par leur bouche, selon la promesse de Jésus-Christ leur maître.

Passages de l'Écriture Sainte. — Spiritus Sanctus docebit vos in illa hora quid oporteat vos dicere (S. Luc., XII-12). Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere. (Joan. XIV-16.)

Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei. (Rom. VII-16.)

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. (Rom. V-5.)

Ibi Spiritus Domini, ibi libertas. (1 Cor. III-13.)

Passages des Saints Pères. — Cum requiratur quis fuerit per aquam, postmodum septiformis Spiritus gratia ab episcopo confirmetur, quia aliter perfectus christianus esse nequaquam poterit. (S. Clem.)

Ungi quoque necesse est eum qui baptisatus est, ut accepto chrismate, id est unctione, esse unctus Dei, et habere in chrismate, in se gratiam Christi possit. (S. Cypr.)

In linguis igneis apparuit Spiritus, quia omnes quos repleverit, ardentes pariter et loquentes facit. Linguas igneas doctores habent, quia Deum amandum prædicant, corda audientium inflammant. Nam et otiosus sermo doctoris est, si præbere non valet incendium amoris. (S. Greg.)

Sujet tiré de l'Evangile.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diligit eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. (Joan. XIV.)

Aimer Jésus-Christ, croire en sa doctrine, observer ses commandements, telles sont les conditions qu'il faut remplir pour être aimé du Père céleste et devenir le temple du Saint-Esprit. Lorsque le prophète Isaïe annonça la naissance du Sauveur, il énuméra les dons admirables dont l'Esprit-Saint devait les remplir : un esprit de sagesse et d'intelligence, un esprit de conseil et de force, un esprit de science, de piété, de crainte de Dieu. Ces dons célestes, dont Jésus-Christ a reçu la plénitude, tout chrétien

doit les posséder dans une certaine mesure; ils éclairent, dirigent, fortifient et consolent les fidèles au milieu des rudes combats qu'ils ont à soutenir contre le monde, le démon et la chair. Cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint répandit ses dons sur les apôtres rassemblés dans le cenacle, où ils attendaient le consolateur que le divin Maître leur avait promis. Nous aussi, nous avons reçu l'Esprit-Saint le jour où nous avons reçu le sacrement de confirmation. Mais depuis n'avons-nous pas contristé l'Esprit qui nous a comblés de ses dons? Pour nous exciter à demander ces dons si nous les avons perdus, et à les augmenter si nous les possédons, rappelons-nous leur excellence et les effets qu'ils ont produits sur les apôtres et qu'ils doivent produire en nous. L'esprit de sagesse et d'intelligence doit nous faire aimer la vérité comme il l'a fait aimer aux apôtres; l'esprit de conseil et de force doit nous faire résister au mal comme il a fait résister les apôtres; l'esprit de science, de pitié et de crainte de Dieu doit nous former à la sainteté comme il a formé les apôtres. Avant la Pentecôte, les apôtres nous paraissent faibles, ignorants, trompés par les choses de ce monde; mais dès qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, ils sont désabusés du néant des choses humaines; ce que le Fils de Dieu a commencé, le Saint-Esprit l'achève. Ils n'avaient qu'une prudence grossière, ils ont une sagesse céleste; ils ne comprenaient que confusément l'œuvre de la rédemption, ils ont une claire intelligence des volontés divines. Les opérations du Saint-Esprit produisent en eux de merveilleux effets: ils deviennent des hommes nouveaux; plus d'ambition, plus d'estime des richesses, plus de désirs d'être honorés. L'esprit de sagesse et d'intelligence les a rendus humbles, désintéressés, dégoûtés de tout ce qui est terrestre. Si nous ne résistions pas au Saint-Esprit, nous serions éclairés des mêmes lumières pour apprécier à leur juste valeur les chimères, les vanités, les distractions frivoles, les dangereuses affections dont nous sommes tant épris. Pour nous aider à résister aux tentations, le Saint-Esprit nous enrichira encore des dons de conseil et de force, qui nous exciteront à imiter le courage que les apôtres déployèrent pour résister au mal et pour propager le bien, pour souffrir les persécutions et prêcher le nom de Jésus-Christ.

Le divin Maître avait dit à ses apôtres: Vous recevrez la force même de l'Esprit-Saint, et vous serez alors mes témoins: *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes*. Or, aussitôt que les langues de feu se sont reposées sur la tête de ces mêmes Apôtres, ils brûlent de prêcher au monde entier Jésus-Christ crucifié et ressuscité. Ils ne craignent ni la persécution, ni la prison, ni le glaive, ni les bûchers, ni les dents des bêtes féroces. En même temps que le don de force les soutient, le don de conseil leur dicte les paroles les plus capables de toucher les cœurs et de les gagner à Jésus-Christ. — Que nous sommes loin de cette perfection! Il est des chrétiens dont la faiblesse et la lâcheté ne peuvent s'expliquer. Ils croient tout ce que la religion enseigne, mais ils

n'ont pas la force de pratiquer les préceptes les plus faciles. Les uns ne respectent pas le jour du Seigneur, parce qu'ils manquent de force pour faire le sacrifice même du gain le plus léger; d'autres surmontent la chair et les sens, et ils n'ont pas le courage de résister à la raillerie. Non contents d'avoir cet esprit de force qui fait pratiquer la religion sans crainte, ayons l'esprit de conseil, qui fait propager avec zèle la doctrine du salut, qui excite à sauver les âmes, à étendre le règne de Jésus-Christ, à soutenir ceux qui sont faibles, à consoler ceux qui sont affligés, à aider ceux qui ont besoin de secours pour arriver au ciel. Que votre cœur ne se trouble pas; si vous avez un sincère désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, le Saint-Esprit vous enseignera tout ce que vous devez dire à chaque occasion favorable: *Ille vos docebit omnia*.

Passages de l'Ecriture Sainte. — *Emittes Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (P. I-103).

O quam bonus est et suavis, Domine, Spiritus tuus in omnibus (Ps. C. III-30).

Requiescat super eum Spiritus Domini, spiritus scientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus sapientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini (Isaïe, XI).

Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis (Matth., x-20).

Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quæcumque dixerò vobis (Joan., XIV-26).

Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem (Joan. XVI-13).

Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus (Galat. V-25).

Passages des Saints Pères. — *Inhabitatus corpora nostra datus est Spiritus sanctus* (Tert.). *Dies Pentecostes, dies propitiationis, dies remissionis, dies indulgentiæ* (S. Chrys.).

Extinguet Spiritum vita impura (S. Chrys.).

Qui accipiunt Spiritum sanctum, amore cœlestium terrena contemnunt (S. Chrys.).

Sicut ignis, venit Spiritus sanctus fœnum consumpturus, aurum cocturus et purgaturus (S. Chrys.).

Spiritus Paracletus dat pignus salutis, robur vitæ, scientiæ lumen (S. Bern.).

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de XVII-501 et VIII-519 pages très-compactes. Prix: 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix: 200 fr.

CATECHÈSES¹

XXVII. — DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

Si quis diligit me, sermonem meum
servabit. (Joan., xxiv.)

« Si le Saint-Esprit est donné aux Croyants, c'est pour qu'ils puissent observer la parole de Dieu comprise dans le Décalogue. Pour les mieux disposer à l'observer, le Curé expliquera ce qui regarde le Décalogue. On peut aussi démontrer ici que les Commandements de Dieu ne sont pas impossibles. » (C. C. Trid.) Or, ce qui nous en rend l'observation facile, c'est la grâce que Dieu nous communique par son Esprit-Saint. Il nous semble donc utile d'exposer aujourd'hui ce qui concerne la nature, la nécessité et l'effet de la grâce, pour nous conformer à l'avis du Catéchisme Romain. Delà, trois Questions dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que la grâce ?* — La grâce est un don surnaturel ou un secours que Dieu nous accorde, par pure bonté et en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous aider à faire notre salut. C'est un don, parce qu'elle nous est accordée sans nous être due; un don surnaturel, parce qu'elle nous élève ou tend à nous élever au-dessus de notre nature et parce qu'elle a pour fin la vie éternelle ou l'éternelle possession de Dieu; ou un secours, parce que nous en avons besoin pour nous sanctifier et nous sauver. C'est Dieu qui en est le principe et qui seul peut nous l'accorder. Or, il nous l'accorde par pure bonté, parce que nous n'y avons aucun droit et qu'il est parfaitement libre de nous la refuser sans blesser en rien sa justice. Quand il daigne nous la communiquer, il le fait en vue des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans lequel nous n'aurions jamais pu l'obtenir. Or, s'il nous la donne, c'est pour nous sanctifier en purifiant notre âme du péché et pour assurer notre salut en nous donnant la force de le mériter par la pratique des vertus chrétiennes. Dieu nous accorde sa grâce tantôt pour nous aider à procurer le salut de notre prochain et tantôt pour nous sanctifier nous-mêmes. La grâce qu'il nous communique dans le premier cas, s'appelle gratuitement donnée et concerne moins notre utilité que celle des autres. Tel est le don des miracles. On nomme grâce rendant agréable celle qu'il nous communique dans le second cas. C'est notre propre utilité qui en est le but principal. Elle comprend la grâce habituelle et la grâce actuelle. La grâce habituelle est ainsi nommée, parce qu'elle est un don permanent s'attachant à notre âme comme une habitude, qu'elle nous justifie et qu'elle nous rend agréables à Dieu et dignes de la gloire éternelle. On l'appelle aussi grâce sanctifiante. Elle a pour effet de sanctifier notre âme et de nous unir à Dieu. Quand il la voit ornée de ce don céleste, il se complait en elle et la rend capable de toutes les vertus. La grâce habituelle demeure en nous, tant que nous persévérons dans la jus-

tice. Mais un seul péché mortel suffit pour nous en priver. Car elle disparaît de notre âme aussitôt qu'y pénètre le péché mortel. Pour la grâce actuelle, c'est un secours du moment par lequel Dieu éclaire notre esprit et touche notre cœur pour nous exciter et nous aider à faire le bien et à éviter le mal. Elle est intérieure ou extérieure. La grâce extérieure consiste dans la prédication de l'Evangile, dans les miracles et dans les bons exemples; et la grâce intérieure, dans l'acte même par lequel Dieu éclaire notre esprit et touche notre cœur. (I. C. II, 3-7. — I. S. C. II, 10-15) (1).

II. *La grâce est-elle nécessaire ?* — Oui, la grâce actuelle nous est si nécessaire que sans elle nous ne pourrions rien faire qui soit utile à notre salut. C'est ce que nous enseigne le Sauveur, lorsqu'il nous dit : « Je suis la vigne, et « vous êtes les rameaux; sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Joan., xv, 5.) La même vérité nous est ainsi affirmée par saint Paul : « Per-
« sonne ne saurait dire : Seigneur Jésus, si ce
« n'est dans l'Esprit-Saint. (I. Cor. XI, 3.) Nous
« sommes incapables par nous-mêmes de former
« aucune bonne pensée, comme venant de nous-
« mêmes; mais, c'est Dieu qui nous en rend
« capables. (II. Cor. III, 5.) C'est par la grâce de
« Dieu que je suis ce que je suis. (I. Cor. xv, 10.) » Dieu, voulant sauver tous les hommes, leur accorde tous les moyens de parvenir au salut. Mais, comme pour y parvenir, ils sont tenus d'observer sa loi et comme ils ne peuvent l'observer qu'avec le secours de sa grâce, il en résulte qu'il doit leur communiquer cette grâce. Autrement sa loi leur deviendrait impossible. Or, selon saint Augustin, « Dieu ne commande pas l'impossible; mais en commandant, il avertit et de faire ce qu'on peut et de solliciter ce qu'on ne peut pas; et il aide, afin qu'on le puisse. » Quoique la grâce efficace nous fasse certainement et infailliblement opérer le bien, cependant elle nous laisse toujours la liberté de ne pas l'opérer. « Heureux le riche, est-il écrit, qui « a été trouvé sans tache ! (Eccli. xxxi, 10.) Il a « été éprouvé par l'or, et il est resté intact : gloire « éternelle pour lui, qui a pu transgresser la loi et « qui ne l'a pas transgressée, qui a pu faire le « mal et ne l'a pas fait. » (Ibid.) Ces paroles de l'Ecriture montrent que la grâce efficace n'est pas invincible et nécessitante, ou qu'on est toujours libre d'en suivre et de n'en pas suivre l'impulsion ou le mouvement. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous mériter la grâce par sa mort sur la Croix; il nous a encore enseigné et procuré les moyens de l'obtenir. Ces moyens sont la prière et les sacrements. Le trésor des célestes bénédictions est à notre disposition, car le Seigneur est toujours prêt à nous l'ouvrir. Il suffit que nous le priions, pour qu'il nous les accorde, selon ces paroles du Sauveur : « De-
« mandez, et il vous sera donné; cherchez et
« vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira.
« Car quiconque demande, reçoit; quiconque

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 3-7. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 10-15.

1. Voir l'Ami du Clergé, nos 4-29.

« cherche, trouve; et l'on ouvre à quiconque » frappe. Mon Père, du haut du Ciel, accordera « son divin Esprit à ceux qui le demandent. » (Luc. XI, 10, 13.) Afin de nous dispenser sa grâce plus abondamment, il a institué les sacrements, qui sont des canaux mystérieux destinés à nous en communiquer les eaux salutaires et auxquels il nous invite à venir les chercher, selon cet oracle d'Isaïe : « Vous puiserez « avec joie des eaux vives aux fontaines du « Sauveur. » (Is., XII, 13. — I C., II, 8-11. — I SC., II, 16-35.)

III. *Quels sont les effets de la grâce ?* — Les effets de la grâce sont la justification et le mérite. Or la justification consiste non-seulement dans la rémission des péchés, mais encore dans la sanctification et le renouvellement de l'homme intérieur par la réception volontaire de la grâce et des dons qui l'accompagnent. Dans cette justification l'homme reçoit par Jésus-Christ, auquel il est enté, avec la rémission des péchés les dons infus, savoir : la foi, l'espérance et la charité. Quant au mérite, il se divise en mérite parfait et en mérite imparfait. Le premier est celui qui est fondé sur une promesse de Dieu, et pour lequel la récompense est comme un acte de justice. Mais pour le second la récompense n'est qu'un acte de miséricorde, parce qu'il n'est pas fondé sur une promesse de Dieu. Il est de foi que personne ne saurait mériter, en aucune façon, la première grâce actuelle; car elle est purement et absolument gratuite. Le pécheur ne peut mériter d'un mérite parfait la grâce habituelle, puisque sans cette grâce il n'y a pas de mérite parfait. Mais il peut la mériter d'un mérite imparfait, et l'obtenir par son repentir et ses bonnes œuvres, de la divine miséricorde. Pour le juste, il ne saurait mériter d'un mérite parfait ni la grâce efficace, ni le don de persévérance. Mais il peut mériter d'un mérite parfait la vie éternelle, une augmentation de la grâce et un accroissement de la gloire céleste. Pour mériter, il faut que l'homme vive encore; que son acte soit, sous tous les rapports, bon, d'une bonté surnaturelle; libre et volontaire; et que, pour cet acte, Dieu ait promis une récompense. Comme dans les questions relatives à la grâce il y a bien des mystères impénétrables, nous ne devons pas chercher à les approfondir. Contentons-nous de croire ce que Dieu a daigné nous en révéler. Et répondons toujours fidèlement à sa grâce, pour assurer ainsi notre prédestination à la gloire du Ciel. (I. C. II, 12-13. — I. SC. II, 36-42.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGREGATIONS ROMAINES

I. — CONGRÉGATION DES RITES.

Décision réprouvant l'usage d'un appareil pour mouvoir l'ostensoir.

Un machiniste de Turin, au nom de quelques associés, avait présenté, il y a quelque temps, à l'examen de la Sacrée Congrégation des Rites, un appareil de son invention destiné à monter ou à descendre l'ostensoir, pour l'exposition du du Très-Saint-Sacrement. Son instance était accompagnée des approbations de quelques évêques, qui recommandaient cet appareil, tout en subordonnant leur appréciation à la décision du Saint-Siège.

La Sacrée-Congrégation des Rites crut devoir imputer l'usage de l'appareil en question en répondant. — *Negative*. Les sociétaires réclamèrent alors à la Sacrée-Congrégation, contre l'usage établi, les pièces originales qui avaient servi de base à son jugement, et, sous la menace d'un procès qui, pour la première fois, aurait amené devant le tribunal civil une Congrégation ecclésiastique représentant la personne même du Souverain Pontife, la Sacrée-Congrégation rendit aux demandeurs, malgré son droit, les documents originaux.

Mais afin que leur publication, dit l'*Osservatore romano*, ne serve pas à égarer la bonne foi des prêtres et des fidèles, nous sommes autorisés à déclarer que la Sacrée-Congrégation des Rites a réprouvé et réprouve l'usage de l'appareil en question, et que les approbations susmentionnées doivent être considérées comme de nul effet, soit à cause du jugement du Saint-Siège, soit parce que telle est l'intention des révérends évêques, leurs auteurs, qui n'ont jamais entendu aller contre la décision que pourrait porter le Saint-Siège.

II. — CONGRÉGATION DU CONCILE DE TRENTE.

Décision concernant le mariage civil.

Divers théologiens et canonistes considéraient le mariage civil comme une promesse d'épousailles pouvant causer un empêchement à un mariage subséquent. D'autres voulaient y voir un mariage clandestin qui, bien que gravement illicite, pouvait être valablement contracté dans les pays où le Concile de Trente ne fut pas formellement promulgué. La question était depuis longtemps soumise à l'examen de la Sacrée-Congrégation; plusieurs des plus savants théologiens avaient dû rédiger là-dessus de volumineuses consultations.

A la suite d'un dernier travail de son éminent secrétaire, Mgr Verga, la congrégation des EE. cardinaux a décidé que le mariage civil ne pouvait être considéré que comme un acte purement civil qui, bien que permis en temps qu'il s'agit de satisfaire aux exigences de la loi civile, ne pouvait avoir aucune valeur canonique aux yeux de l'Eglise ni, par conséquent, produire aucun empêchement canonique quelconque (décision du 13 mars).

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

LE JUBILÉ ACTUEL

Huitième article (1).

CHAPITRE TROISIÈME. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ.
(Suite).

§ 4. Du privilège de commuer les vœux.

LXXI. La quatrième et dernière condition est que le vœu soit *parfait*. Or, le vœu est parfait, lorsque, d'une part, il est émis avec pleine délibération, avec une entière liberté et avec l'intention de s'obliger *sub gravi*, et lorsque, d'autre part, il s'étend non-seulement à quelques parties de la chasteté, mais à toutes les branches de cette vertu. Ainsi, 1^o ne serait point parfait le vœu émis par une crainte injustement excitée, le vœu de ne point se marier, le vœu de garder la chasteté conjugale, etc., ni même celui de garder la virginité, lorsqu'en émettant ce vœu on a eu l'intention expresse de ne s'engager qu'à la virginité. — 2. Ne serait pas considéré comme parfait le vœu de chasteté ou de religion fait par une personne qui n'a point atteint l'âge de puberté? — 3. Les vœux émis d'une manière absolue peuvent être parfaits quand même ils ne proviendraient pas uniquement de l'affection à la chose promise : Tel est le sentiment unanime des auteurs; ils ne se partagent qu'au sujet des vœux vraiment conditionnels, et, d'après M. Loiseaux, il n'existe aucune raison sérieuse d'exiger, même en ce qui les concerne, la qualité dont nous parlons : ils deviendront, dès lors, réservés, après l'accomplissement de la condition suspensive. Quant aux vœux pénaux, ceux qui n'ont d'autre but que la punition du péché, ne sont pas réservés, même après que la condition est remplie, mais seulement ceux qui ont pour but de préserver du péché.

LXXII. Passons maintenant à ce qui regarde le vœu de religion. — 1. Remarquons d'abord que par vœu de religion, on entend ici trois sortes de vœux : 1^o les vœux mêmes qui constituent la profession religieuse, ou, si l'on veut, l'état religieux : ce sont les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté; 2^o les vœux particuliers que certains ordres religieux ajoutent aux vœux substantiels, par exemple, le vœu, que font ces Chartreux, de ne pas manger de viande, et les Minimes, de s'abstenir de laitage; 3^o enfin le vœu d'entrer en religion. Le confesseur du Jubilé est complètement dénué de pouvoir sur les deux premières sortes de vœux : dès lors nous n'examinerons que ce qui concerne le troisième, le vœu d'entrer en reli-

gion. — 2. Ce vœu sera réservé et le confesseur jubilaire ne pourra le commuer, quand il sera certain, absolu et parfait, dans le sens que nous avons antérieurement assigné à ces termes et qu'il aura, en outre, pour objectif, un ordre religieux, approuvé comme *religion proprement dite*. — 3. Quoique sans pouvoir sur la substance du vœu de religion, le confesseur du jubilé peut toutefois en commuer les circonstances. Ainsi, si quelqu'un fait vœu d'entrer en religion dans un mois, par exemple, son confesseur, pour de justes causes, aura le droit de lui permettre d'en différer l'exécution au delà du terme fixé, pourvu que le délai ne soit pas tel qu'il expose ce pénitent au péril de ne plus pouvoir accomplir ce vœu dans la suite. L'austérité de l'ordre, dans lequel on a fait vœu d'entrer, est aussi une circonstance du vœu. Au confesseur du Jubilé il appartiendra donc, sans outrepasser ses pouvoirs, d'autoriser son pénitent à entrer dans un ordre moins sévère. — 4. Le vœu de persévérer en religion, émis en secret, d'une manière privée, *privatim*, de même que le serment (isolé du vœu) par lequel quelqu'un s'engage à garder la chasteté ou à entrer en religion, tombe également sous la juridiction du confesseur jubilaire.

LXIII. Deux observations concernant les vœux de chasteté et de religion. — 1. Si ces vœux sont réservés, il n'en est pas de même de leur transgression. La violation de ces vœux est un péché, qui reste soumis aux règles des autres péchés, et n'échappe point, par conséquent, à la juridiction des confesseurs du Jubilé. — 2. Quand on a obtenu du Saint-Siège la commutation d'un vœu de chasteté ou de religion, quoique l'œuvre substituée au vœu primitif soit due par vœu comme la première, elle cesse cependant d'être dans la catégorie des vœux réservés au Pape.

LXXIV. Pour être réservé, le vœu qui contient une obligation envers un tiers, exige : 1^o qu'il soit, comme les deux vœux précédents, parfait et absolu; 2^o que l'obligation ait été acceptée par le tiers, qui n'a pas encore renoncé au droit qu'il a acquis par le vœu. — 3^o Le confesseur du Jubilé est sans pouvoir pour commuer les vœux de persévérance ou autres, auxquels on s'engage dans les congrégations ou communautés religieuses.

LXXV. La quatrième espèce de vœux, touchant lesquels les pouvoirs du confesseur du Jubilé sont limités, comprend les vœux pénaux. En général, ces vœux ne sont pas réservés au Saint-Siège, même lorsqu'ils ont pour objet une matière qui lui est réservée. Le confesseur du Jubilé devrait donc avoir le droit de les commuer purement et simplement. Mais le but de ces vœux est trop important, trop indispensable, pour que les Souverains Pontifes aient laissé en cette matière plein pouvoir aux confesseurs. C'est pourquoi, à l'exemple de ses prédécesseurs, sa Sainteté, Léon XIII, met, en ce qui les concerne, une restriction au pouvoir juridictionnel du confesseur jubilaire, c'est que l'œuvre substituée éloigne autant du péché que l'objet primitif du vœu, *nisi commutatio futura judiceture juxmodi ut non minus a peccato committendo refrænet quam prior votimateria.* »

1. Voir l'Ami du Clergé, n^o 19 et suiv.

Cette exception ne s'applique évidemment qu'aux vœux pénaux qui ont pour but de préserver du péché : elle ne s'étend point à ceux dont l'unique but est de punir le péché.

4° Point. De l'usage du pouvoir de commuer les vœux.

LXXVI. Le confesseur est obligé de faire usage de ce pouvoir lorsqu'il en est requis. En le refusant, il manquerait à son devoir et se rendrait coupable d'une faute grave, car il priverait le pénitent d'un bien considérable, auquel il a un droit réel en vertu du Jubilé. C'est dans l'intérêt des pénitents que ce privilège est directement et principalement accordé aux confesseurs. Ils y ont donc droit dès qu'ils se présentent au sacré tribunal avec l'intention d'en jouir.

LXXVII. S. Alphonse estime que, pour commuer les vœux en temps de jubilé, une cause spéciale n'est point nécessaire, que la seule raison du Jubilé, l'accomplissement des œuvres prescrites justifient suffisamment la commutation. Parmi les causes d'une juste et judicieuse commutation, nous indiquerons les suivantes : 1° Le changement de circonstances, de santé ou de condition, qui rend l'accomplissement du vœu plus difficile ; 2° la répugnance et la difficulté qu'éprouve le pénitent à accomplir son œuvre ; 3° les scrupules ou embarras d'esprit dont le vœu est devenu la source.

LXXVIII. Avant les règles tracées par Benoît XIV, on pouvait légitimement se demander si le confesseur a la liberté de faire la commutation des vœux hors de la confession. Mais ce docte Pontife, dont nous avons déjà (n. XLII) reproduit les paroles, enleva tout doute à cet égard, et prescrivit de ne faire usage de cette faculté que dans l'acte même de la confession.

LXXIX. En règle générale, la commutation des vœux ne peut se faire après le temps du jubilé. Il est cependant des circonstances où le confesseur reste en jouissance du droit de commuer les vœux, même après le Jubilé : 1° dans les cas où le Jubilé est légitimement prorogé pour le pénitent ; 2° quand le pénitent en a demandé la commutation pendant le Jubilé, et que le confesseur, pour une juste cause, en a différé la concession, par exemple, pour procéder avec plus de maturité, avec une pleine connaissance de cause, etc. Mais il faut alors que le pénitent ait gagné le jubilé. S'il a omis les œuvres prescrites, il ne saurait réclamer (n. xxxvii) le bénéfice de la commutation, après l'expiration du Jubilé.

LXXX. Nous avons (n. LI) regardé comme tout à fait illicite l'usage de réitérer l'absolution des censures en faveur du même pénitent. Il en est absolument de même du pouvoir de commuer les vœux. La clause « *hac vice duntaxat* » affecte tout le paragraphe. Une décision récente de la Sacrée Pénitencerie du 26 février dernier, dont la teneur nous a été communiquée seulement ces jours derniers, confirme admirablement ce que nous avons écrit à l'endroit ci-dessus indiqué : « *Jubilæum quoad plenariam indulgentiam, bis aut pluries lucriferi*

posse, injuncta opera bis aut pluries iterando : semel vero, id est prima tantum vice quoad favores eidem jubilæo adjunctos, nempe absolutiones a censuris et casibus reservatis, commutationes aut dispensationes (1). »

LXXXI. Terminons ce quatrième point par quelques conseils pratiques pour les confesseurs. — 1. Accorder toujours la commutation d'une manière absolue, et jamais sous condition, même sous la condition d'accomplir les œuvres du jubilé. — 2. Déterminer immédiatement l'objet qui doit remplacer l'objet primitif du vœu. — 3. Désigner très-rarement plusieurs œuvres, en laissant au pénitent la faculté de satisfaire à son vœu par l'une ou par l'autre. — 4. Ne pas changer l'objet du vœu en une œuvre déjà obligatoire, à moins que l'objet primitif du vœu ne soit une œuvre obligatoire à un certain titre. — 5. Observer une égalité, non pas mathématique, mais morale, entre l'œuvre subrogée et l'œuvre primitive. — 6. Pour conserver cette égalité, tenir compte, d'un côté, de l'importance de l'objet promis, considéré en lui-même, abstraction faite du lien du vœu, et, en outre, de la fin que le pénitent s'est proposée dans son vœu. D'autre part, considérer, non pas seulement l'excellence de la vertu à laquelle appartient l'œuvre substituée à l'ancienne, mais surtout l'utilité qu'en retirera le pénitent, la difficulté qu'il aura d'accomplir la nouvelle obligation et l'aptitude de cette obligation à lui faire obtenir la fin de son vœu. — 7. Autant que possible, changer les vœux réels en obligations réelles, les vœux personnels en obligations personnelles, et les vœux temporaires en obligations temporaires. — 8. La réception fréquente des sacrements de pénitence et d'eucharistie étant un des moyens les plus efficaces pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, le confesseur prescrira cette œuvre avec le plus grand fruit, lorsqu'il aura espoir de la voir accepter et accomplir par le pénitent.

5° Point. Des effets de la commutation.

LXXXII. La commutation peut se faire de deux manières, *absolument* et *conditionnellement*. La commutation est absolue quand on remplace purement et simplement la matière du vœu par une nouvelle obligation. C'est ainsi que (n. LXXXI) nous avons conseillé de la faire. Elle est conditionnelle quand on fournit seulement au pénitent un nouveau moyen de satisfaire à son obligation, en laissant subsister l'ancien. Exemples : je change purement et simplement le vœu de jeûner un jour en une confession et une communion ; la commutation est absolue. Sans changer absolument l'objet du vœu du pénitent, je lui donne la liberté d'y satisfaire ou par le jeûne, ou, s'il le préfère, par une confession et une communion, la commutation est conditionnelle.

LXXXIII. La commutation absolue accordée par le confesseur du Jubilé a pour effet d'éteindre l'obligation primitive du vœu et de la transporter sur la matière subrogée. La première obligation est remise au nom de Dieu et demeure

1. Voir aussi les n° IV et V,

anéantie. En acceptant la commutation, le pénitent a implicitement renouvelé l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de Dieu. L'objet seul de l'engagement est changé, mais la force de l'engagement reste la même, le lien du vœu continue à subsister. — 2. Quoique la première obligation ait complètement cessé, le pénitent reste toujours libre d'y retourner, si la commutation a eu lieu en une œuvre d'une égale importance. Le vœu a-t-il été, au contraire, changé en une œuvre meilleure? Sanchez, dont le sentiment est assez généralement admis, distingue si le pénitent a accepté la nouvelle œuvre uniquement en vue de sa commodité personnelle, ou dans le but de procurer plus de gloire à Dieu. Dans le premier cas, dit ce théologien, il peut retourner à son premier vœu, pour le même motif que nous lui avons reconnu ce droit quand l'œuvre substituée est d'un mérite égal à la première. La même raison ne milite plus dans le second cas : ce n'est plus en faveur du pénitent, mais uniquement pour la gloire de Dieu qu'on a choisi une œuvre meilleure : c'est donc dans l'intérêt de Dieu et non dans celui du pénitent que le nouvel engagement a été contracté : le pénitent doit le remplir. Au reste, dans le doute si l'on a eu en vue la gloire de Dieu ou l'utilité du pénitent, on penchera pour ce dernier parti ; car, dans la plupart des cas c'est là le but qu'on se propose : il y a donc présomption que l'on aura eu le même but dans un cas particulier. — 3. De ce que la première obligation est complètement éteinte, il suit que si l'œuvre qui lui a été substituée devient impossible, le pénitent n'est plus tenu à rien. En effet, l'obligation du pénitent n'a plus qu'un seul objet : l'œuvre subrogée. Celle-ci seule est due par lui : du moment qu'il lui est impossible de l'accomplir, il est libéré de son obligation.

LXXXIV. Un autre effet de la commutation est de faire cesser la réserve qui affectait les vœux avant leur commutation. En effet, par la commutation, le premier vœu, qui était réservé, a été éteint, puisqu'on a transporté son obligation sur une autre matière : et on lui en a substitué un nouveau, qui n'est pas réservé, car le vœu n'est réservé qu'à raison de son objet. Or, l'objet du vœu substitué au premier n'est pas de ceux qui sont réservés au souverain Pontife : du moins, nous le supposons, car si l'on avait commué le premier vœu en une matière réservée au souverain Pontife, la réserve ne serait pas enlevée par la commutation.

LXXXV. Si, après avoir obtenu la commutation de ses vœux, le pénitent néglige de remplir les conditions du Jubilé, il reste néanmoins en possession de cette faveur et ses vœux ne reviennent point. Telle est l'opinion presque unanime des auteurs, et ainsi que nous l'avons déjà remarqué (n. LVII) en parlant des censures et des cas réservés, Benoît XIV l'a expressément consacrée.

(A suivre.)

ÉPISCOPAT FRANÇAIS

MONSEIGNEUR ISOARD

Au moment où nous mettons sous presse, nous arrive une bonne nouvelle pour l'Église. C'est la nomination d'un prêtre de haut savoir, de saine doctrine et de grande vertu, à l'évêché qu'occupa jadis saint François de Sales.

Un décret signé par le Président de la République le 9 de ce mois et inséré aujourd'hui, 14, au *Journal officiel*, désigne en effet, pour occuper le siège épiscopal d'Annecy, Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France.

Par ordre du Saint-Père, les informations canoniques ont été faites à la Nonciature dès lundi 12. Le Prélat a fait la profession de foi en présence de Mgr le Nonce apostolique.

Mgr Isoard était, depuis 1866, membre du saint tribunal de la Rote. Les malheurs de l'Église ayant condamné à l'inaction les membres de ce collège, Mgr Isoard a fait de fréquentes prédications en France depuis huit années.

La *Société général de Librairie catholique* a publié, il y a quelques mois, en deux volumes, les remarquables Conférences données par lui à l'Oratoire de Paris sur le *Sacerdoce et ses relations avec la société moderne*.

On sait l'impression profonde qu'ont laissée ces Conférences, et lorsqu'un auditoire d'élite se pressait pour les entendre, et lorsque plus tard elles ont été publiées. Aucun de ceux qui les ont entendues ne les a oubliées. Quiconque les a lues n'a pu s'empêcher de les méditer et de prendre, en les terminant, la résolution de les relire.

Jamais livre n'eut plus d'opportunité que n'en a malheureusement celui-là en ces temps troublés où toutes les notions sont perdues et déviées et où se lèvent contre l'Église, contre ses institutions, contre ses fonctions et ses droits, mille attaques aveugles et ennemies.

« On peut dire, écrivait au sujet de ce livre un publiciste éminent, on peut dire que la question qui, depuis deux ou trois années, domine toutes les autres, soit en France, soit dans les contrées voisines de la France, est celle-ci : « Quelle est la place que le prêtre a le droit d'occuper dans la société ? Qu'est-il en lui-même ? Qu'est-il pour ceux qui s'adressent à lui ? » C'est à ces interrogations, qui reviennent chaque jour dans tous les écrits, dans toutes les conversations, sous toutes les formes, que répond un ouvrage publié chez Palmé, sous ce titre : *Le Sacerdoce, Conférences prêchées à l'Oratoire* par Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France.

« Dans une suite d'études sur chacun des saints Ordres se trouvent constamment opposées les unes aux autres les idées chrétiennes et essentielles d'autorité, de hiérarchie, de sainteté, d'intermédiaires établis par Dieu entre lui et les âmes, et les idées que l'on nomme *modernes* et qui sont la négation directe des idées chrétiennes, telles que : l'égalité absolue et universelle, la religion reléguée dans la conscience

individuelle et entièrement exilée de toutes les relations sociales, la promiscuité de ce qui appartient à l'homme et de ce que Dieu s'est réservé, et enfin le droit de l'homme à entrer immédiatement en rapport avec Dieu sans aucune action intermédiaire.

« *Le Sacerdoce* qui n'est point, comme son titre pourrait le faire supposer, un traité particulièrement destiné aux prêtres, mais un livre essentiellement écrit pour les gens du monde, *le Sacerdoce* contient beaucoup de choses que les meilleurs chrétiens de nos jours ont totalement oubliées, ne soupçonnent même plus, et il enseigne sur quel terrain ils doivent se placer pour se défendre contre eux-mêmes, et avec avantage, contre les pensées qui règnent dans le milieu auquel ils appartiennent et pour les combattre au dehors avec quelques chances de succès.

« *Œuvre* des plus attrayantes, en même temps que des plus instructives, ce livre grave est un livre plein de saveur, d'intérêt et de charme. Il a de la force sans effort, et de la grâce sans recherche. Loin de se renfermer dans le temple, il promène à chaque instant sur le monde, sur la société, sur nous-mêmes, son regard clair et perçant. Il révèle des choses anciennes que l'on ne savait plus ; il fait voir les choses nouvelles que l'on n'apercevait pas. Il est sincère, il est vrai, il est hardi, il ose tout dire. C'est la forte parole de la chaire dans la familiarité de la causerie. Elle est également dite pour la gravité de l'Eglise et l'intimité du foyer. »

Telle est l'œuvre, tel est l'ouvrier. Aussi sa promotion à l'Episcopat réjouit-elle les enfants de l'Eglise. Il a su penser, il saura agir. Il a su bien dire, il saura bien faire.

Henri LASSERRE.

NOTA. — *L'Ami du Clergé* donnera prochainement un extrait de cet ouvrage intitulé : *Le Curé de Campagne : Sa tristesse, son isolement.*

ATTAQUE ET DÉFENSE

LA DIFFAMATION SYSTÉMATIQUE CONDAMNÉE PAR VOLTAIRE. — La déplorable insistance des journalistes, gourmets de scandale, qui ne cessent de faire retomber sur la religion la responsabilité de crimes que la religion défend plus sévèrement encore que la loi naturelle, nous oblige à insister de notre part sur tout ce qu'il y a de faux et d'odieux dans leur manœuvre.

Rien n'est plus inique que de vouloir faire peser sur les institutions et sur les corporations les fautes des individus que ces institutions et ces corporations sont les premières à réprouver.

Voltaire lui-même, que ces mêmes journalistes se glorifient de prendre pour modèle, condamnait et flétrissait ce procédé.

« Mieux vaudrait, écrirait-il, dire que la médecine est mauvaise, puisqu'il y a parfois des médecins qui vous empoisonnent... »

« On ne juge pas tous nos guerriers par la lâcheté d'un seul et on aurait tort d'attribuer à

toute une nation les vices de plusieurs particuliers.

« Quelques brins d'ivraie détruisent-ils toute l'espérance de la récolte ? »

« Une chenille, qu'on nous montre dans les jardins de Versailles ou de Saint-Cloud, diminue-t-elle le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art ? »

AUGMENTATION DES CRIMES CHEZ LA JEUNESSE. — Plusieurs journaux, entre autres la *Gazette des Tribunaux*, attirent l'attention des moralistes sur la recrudescence des crimes qui ont des jeunes gens pour auteurs. Depuis quelque temps, la criminalité précoce de la jeunesse s'est révélée dans un nombre de faits particulièrement graves.

La génération actuelle, élevée dans les idées de la libre-pensée fait donc son entrée sur la scène par une recrudescence de dépravation, et l'on peut voir quels fruits on recueillera de l'éducation sans Dieu.

LES ÉLÈVES DES JÉSUITES. — Le *Français*, faisant allusion à ce que la littérature et la science française doivent aux jésuites, cite au nombre de leurs élèves :

« Le prince de Condé, les ducs de Savoie-Nemours, de Conti, de Longueville, de Lorraine ; les Rohan, les Bourbons, les Montmorency ; Villars, Luxembourg, Richelieu, Grammont, Boufflers, d'Estrées, Broglie, Choiseul, Saint-Simon, Fabert, Saint-Germain, Créquy ;

Les cardinaux de Bérulle, de Laroche-foucault, de Polignac ; Bossuet, Huet, Belsunce ; le cardinal de Fleury et l'abbé Fleury, Bridaine, Bausset ;

Dans la robe : Lamoignon, Séguier, Molé, Nouvion, d'Argenson, Pothier, d'Ormesson, Bouhier, Portail, Montesquieu, Amelot, Nicolai, Malesherbes, de Sèze, etc. ;

Dans les lettres et les sciences : Santeuil, Corneille, Descartes, Molière, Cassini, Jean-Baptiste Rousseau, Tournefort, Malézieux, Fontenelle, Voltaire, Turgot, La Condamine, Crébillon, Buffon, Lagrange, Bernard de Jussieu, etc., etc. »

Notre confrère oublie, à dessein sans doute, MM. Lepère et Tirard, actuellement ministres. Est-ce sur ces derniers élèves que M. Ferry juge l'institution et la condamne ?

COMMENT LA LIBERTÉ RÈGNE AU PAYS CHARENTAIS. — Par arrêté du préfet d'Eure-et-Loir, le comité catholique de Chartres a été dissous pour avoir annoncé qu'il créait un bureau d'informations qui, centralisant tout ce qui s'écrirait contre le clergé et les membres des congrégations religieuses, se chargerait :

• 1° De faire rapidement connaître aux inté-

« ressés les bruits qui pourraient les concerner ;

« 2° De se mettre à leur disposition entière pour une réponse à signifier à tous les journaux qui auraient lancé ou reproduit la calomnie. »

Enfin on lui fait encore un crime d'avoir dit : « Qu'un comité du contentieux, formé de jurisconsultes qui comprennent l'importance de ces questions, mettrait avec joie son savoir et ses conseils au service des intéressés. »

La raison du plus fort, etc. Lire le reste dans la Fable du Loup et de l'Agneau.

* *

AL'EAU... LES PERVERTISSEURS! — M. Cousin se promenait un jour dans la cour de l'Institut, avec un savant professeur de philosophie; un jeune prêtre vint à passer; M. Cousin, s'arrêtant tout à coup, le suivit des yeux et s'écria : « Nous avons, toute notre vie, professé la philosophie et tâché de démontrer qu'il y a une âme; pendant ce temps que fait ce jeune prêtre et où va-t-il? Il va combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux, élever l'âme d'un enfant... et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau? Il vaudrait mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes, avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de l'âme. »

* *

LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT EN AUTRICHE. — La Chambre des députés de Vienne s'est occupée, dans une séance récente, de la question de l'enseignement, à propos du chapitre du budget relatif aux Universités. Le député Ficher a déclaré que l'école moderne, depuis les classes élémentaires jusqu'à l'Université, était la cause première de la décadence morale de l'époque. En terminant son discours, il a cité ce mot de Stahl : « *Un Etat qui ne professe aucune religion perd le droit de faire l'éducation de la jeunesse.* »

* *

LE MAIRE DE BÉZIERS RAMENÉ À LA RAISON PAR LE PASTEUR PROTESTANT DE CETTE VILLE. — M. le maire de Béziers vient d'interdire les processions religieuses sur la voie publique. Son décret a vivement irrité la population et surtout les marchands.

M. le maire, peu riche en considérants, avait appuyé sa prohibition sur ce que les processions catholiques peuvent offusquer les quelques protestants qui habitent Béziers.

Un pareil abus d'autorité méritait une leçon; elle ne s'est pas fait attendre. Le pasteur protestant de cette ville vient d'écrire à M. le maire : « Non-seulement mes coréligionnaires n'ont pas réclamé que les processions fussent interdites, mais encore ils désapprouvent com-

plètement la mesure que vous venez de prendre. »

* *

LE RÉTABLISSEMENT DES ORDRES RELIGIEUX EN ESPAGNE. — La religion dans ce royaume profite du calme dont elle jouit pour réparer ses pertes. Les ordres religieux reparaissent nombreux. Trois établissements des Frères des écoles chrétiennes ont été fondés à Madrid. Les Franciscains, les Augustins, les Jésuites, les Carmes, les Capucins, etc., vont reprendre leurs places dans ce pays très-catholique. Si on ne leur mesure pas d'une main trop avare la liberté nécessaire, ils paieront bientôt au centuple ceux qui leur permettent de vivre. « La suppression des congrégations en Espagne, a dit lord Carnarvon, protestant Anglais, a été un vrai désastre pour l'Etat. »

Particulièrement recommandé aux cinq ministres protestants qui font actuellement partie du cabinet français, ce mot de leur coréligionnaire!

* *

L'ENCYCLIQUE PONTIFICALE EN RUSSIE. — Le gouvernement russe vient d'ordonner, à la suite de l'attentat contre le czar, que l'encyclique pontificale, relative au socialisme, soit lue, à trois reprises, dans toutes les églises catholiques de l'empire et dans l'idiome national des fidèles. On sait que l'usage de la langue polonaise allemande était sévèrement défendu dans les églises catholiques, de même que la lecture des documents pontificaux.

Les schismatiques reconnaissent donc que la parole du pape a une autorité supérieure à celle de leurs synodes, aux enseignements des universités et aux lois comme à la force matérielle du gouvernement. Ils se sentent donc impuissants contre la démolition de l'esprit laïque et eux, les persécuteurs, se croient obligés d'avoir recours à cette église catholique pour se sauver du désastre!

A bon entendeur, salut!

CONSULTATIONS CANONIQUES

Q. — Mes prédécesseurs à M... avaient la permission de biner le dimanche et fêtes de précepte : ayant été chargés du service d'une seconde paroisse, ils ont dû interrompre le binage pendant huit ans environ. Je suis déchargé du service de cette seconde paroisse, et je me demande si je puis dire deux messes le dimanche dans ma paroisse sans recourir à l'autorité, ou si j'ai besoin d'obtenir une permission spéciale.

R. — Nous ne pensons pas que notre honorable correspondant puisse dire deux messes le dimanche dans sa paroisse sans demander une nouvelle autorisation. Le binage est rangé parmi les choses odieuses; il est soumis à l'interprétation stricte et rigoureuse. La constitution de Benoît XIV *Declarasti Nobis* établit parfaitement que nul prêtre ne peut se permettre le bi-

nage, de son autorité privée, quelle que soit l'urgence des motifs qu'il croit avoir.

La permission de l'ordinaire est donc une permission essentielle. Il est d'autant plus nécessaire que, dans certains cas, le binage illicite fait encourir l'irrégularité. Il faut donc soumettre à l'autorité diocésaine les raisons propres à établir la nécessité du binage et attendre la décision dont elle prend naturellement la responsabilité.

Q. — Les péchés dont on a fait pénitence et qui ont été pardonnés, réparaitront-ils au jugement dernier? Dieu en retirerait-il quelque avantage?

R. — Il est certain que tous les saints doivent être jugés par un jugement d'approbation, c'est-à-dire par la proclamation de leurs mérites. Il est certain également que ceux qui ne péchèrent jamais *actuellement*, comme la bienheureuse Vierge, les enfants morts après le baptême ne doivent pas être jugés par un jugement de *discussion*; car ce genre de jugement suppose une certaine comparaison des bonnes et des mauvaises actions entre elles, par conséquent leur approbation ou leur blâme : ce qui ne peut exister dans les élus qui n'eurent jamais de péchés actuels.

Mais les autres saints, c'est-à-dire ceux qui commirent autrefois des péchés actuels, mortels ou véniels, doivent-ils être jugés par un jugement de discussion? En d'autres termes, leurs péchés, détruits par la pénitence, doivent-ils être révélés devant tout le monde en même temps que leurs mérites? ou bien, n'y aura-t-il que leurs mérites de promulgués?

Ici, il y a controverse. Le maître des sentences, Vigerius et beaucoup d'autres sont pour la négative, et ils s'appuient sur divers passages de l'Écriture d'après lesquels les péchés remis sont détruits, effacés, plongés dans l'oubli (Ps. xxxi, v. 1. Isaïe, XLIII, v. 25). Parmi ces textes, le plus fameux est celui d'Ezéchiel, ch. XVIII, v. 21 et 22, où se trouvent ces mots : *Omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor*. En outre, toutes les théologies parlant des effets de l'absolution disent : *deletur, annihilatur peccatum lethale*.

Toutefois le sentiment plus commun (*sententia communior*) représenté par saint Thomas, saint Anselme, affirment que tous les péchés des justes, soit mortels, soit véniels, doivent être manifestés au jugement dernier. Ils le prouvent par cette parole de saint Mathieu : *Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (Math. XII, v. 36).

Ils ajoutent que cette manifestation assure l'intégrité du jugement et perfectionne la manifestation de la justice divine. En outre, ils expliquent les textes sur lesquels s'appuie l'opinion contraire. Quand la Sainte Écriture, disent-ils, parle de destruction, d'effacement, d'oubli des péchés, elle veut dire que leur tache est enlevée de telle sorte que Dieu ne s'en souvient plus pour les punir, et que leur souvenir et leur divulgation ne doivent procurer ni tristesse ni

honte; car les saints ne peuvent plus éprouver ces sortes de sentiments.

Par conséquent, tous les saints sans exception, même ceux qui sont déjà au ciel en corps et en âme, subiront un jugement soit d'approbation soit de discussion, parce que, bien qu'ils aient eu leur jugement particulier à leur mort respective, il faut que leurs dossiers, oserons-nous dire, paraissent devant le tribunal public. Lorsque saint Jean dit : *Qui credit in eum, non judicatur*, cela ne veut pas dire que le croyant ne subira pas de sentence, mais bien qu'il ne sera pas condamné. Et de ce jugement universel nul ne sera excepté, pas même les assesseurs du souverain juge.

Notre honorable correspondant demande en outre si Dieu retirerait quelque avantage de la révélation des péchés pardonnés. Il est évident que, si cette révélation a lieu, selon l'opinion plus commune qui est aussi la nôtre, Dieu, souverainement sage, ne la fera ni sans raison ni sans profit. On y verra au moins le triomphe de sa gloire et la glorification de la liberté humaine qui, forte de l'appui du ciel, a pu maîtriser les tyrannies de la concupiscence et des passions.

Q. — Un curé, ayant le titre d'aumônier d'un hôpital situé dans sa paroisse, peut-il se décharger du service de l'hôpital en le confiant à son vicaire, et cependant se réserver les appointements correspondant au titre d'aumônier?

R. Sans aucun doute, le curé peut confier une partie de sa besogne à un autre prêtre. C'est un principe de droit rappelé par le concile de Trente, précisément à propos des paroisses. Les pasteurs les gouvernent *per se aut per alios*. Le curé en question agit donc légalement. Jugeant qu'il ne peut pas suffire au travail simultané de sa paroisse et de l'hôpital, il délègue pour ce dernier un de ses vicaires; c'est son droit.

Quant aux appointements, ils appartiennent juridiquement au titulaire. A lui maintenant de s'entendre avec son délégué sur les conditions de son travail, et à ce dernier d'accepter ou de refuser les offres qui lui sont faites.

Le juge naturel et seul compétent dans les questions de ce genre, c'est l'évêque du lieu. Nous engageons notre correspondant à adresser à Sa Grandeur la même question que Pépin le Bref adressait au pape Zacharie dans une circonstance différente, mais analogue : « *Qui doit être roi, de celui qui en a le titre sans en exercer la charge, ou de celui qui en exerce la charge sans en avoir le titre?* » Et si la réponse épiscopale est identique à la réponse papale, nous en féliciterons notre correspondant.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — A qui appartient le bois qu'on retire de la haie d'un cimetière par l'ébranchement de cette haie? Est-ce à la commune ou à la Fabrique, la haie appartenant de part la loi à la Commune?

R. Les arbustes et les émondes des arbres

des cimetières appartiennent aux fabriques. Plusieurs décisions ministérielles et entre autres une décision du ministre de l'intérieur, adressée le 21 mai 1818 au préfet de la Somme, prononce même que *les arbres excrus sur les terrains servant aux inhumations sont compris dans les revenus attribués aux fabriques* par l'article 36 du décret du 30 décembre 1809.

Telle est aussi la jurisprudence du ministère des cultes. Le ministre des finances a rendu enfin plusieurs décisions dans le même sens, en ordonnant la délivrance aux fabriques des arbres plantés dans les cimetières. Ces arbres, en effet, croissent sans culture et ne sont en réalité que des fruits spontanés.

M. Rio (*Manuel des fabriques*), tout en pensant d'une autre manière relativement à la propriété de ces arbres, puisqu'il l'attribue aux communes propriétaires du cimetière, affirme que la fabrique a droit aux émondages. Quoi qu'il en soit de la propriété des arbres à haute tige, point controversé, l'émondage des petits arbres, des haies, comme les herbes et les broussailles, revient aux fabriques incontestablement.

Q. — A qui appartient un cimetière qui remonte avant la révolution de 93, ainsi que ses arbres et produits de tout genre ? Si on ne sait qui l'a acheté, de la Commune ou de la Fabrique, à qui reste-t-il en propriété ?

R. — Mgr Affre, dans son *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques*, p. 209, prouve que les anciens cimetières, d'après les lois alors en vigueur, appartenaient aux paroisses, ou, ce qui est la même chose, aux fabriques. Il n'y avait d'exception que pour les cimetières des villes et des communes, qui les avaient acquis à leurs frais et pouvaient exhiber leur titre d'acquisition.

Or, comme le décret du 7 thermidor an XI a rendu aux fabriques leurs biens non aliénés, il s'ensuit que les anciens cimetières non vendus en vertu des lois révolutionnaires peuvent être revendiqués par les fabriques comme leur propriété, sauf l'exhibition de preuves contraires par les communes.

Sans doute il y a le décret du 12 juin 1804 sur les sépultures. Mais ce décret ne s'occupe pas directement de la propriété des cimetières, mais bien de la police les concernant.

Quels sont donc actuellement les droits que les fabriques peuvent exercer sur les anciennes propriétés qui leur appartenaient autrefois ?

S'il s'agit de cimetières *supprimés*, c'est-à-dire dans lesquels les inhumations ont cessé d'être opérées, les fabriques peuvent exercer sur ces terrains tous les droits de la propriété ordinaire. Ainsi elles doivent en percevoir tous les produits ; elles peuvent y effectuer des plantations ; elles peuvent, lorsqu'il s'est écoulé cinq années depuis la cessation des inhumations, les affermer, à la condition seulement qu'il n'y sera fait ni fouille ni fondation pour des constructions ; elles peuvent même les aliéner ou les échanger en imposant aux acquéreurs pour condition des ventes ou échanges, l'exécution

des dispositions du décret du 23 prairial an XII, exécution à laquelle la police locale doit soigneusement veiller.

Quant aux cimetières qui ont conservé leur destination et continuent à servir aux sépultures, les fabriques à qui ils appartiennent ne sont admises, d'après la jurisprudence administrative, à percevoir ni les droits d'inhumation, ni le prix des concessions de terrains ; mais elles doivent profiter de tous les autres revenus qu'ils rapportent, des plantations qui peuvent y être faites, etc. Ces fabriques sont même fondées à réclamer des communes, soit d'acquérir d'elles ces cimetières, soit de se pourvoir d'autres lieux d'inhumation, afin de rendre ces terrains disponibles et productifs ou aliénables.

Il est fort important pour les fabriques propriétaires des anciens cimetières de s'en maintenir en possession. Si elles n'en avaient, en effet, la possession ni de fait ni de droit, et qu'elles eussent à revendiquer cette possession, les détenteurs (soit les communes, soit les particuliers) pourraient leur demander de justifier, préalablement à toute action, d'un envoi en possession régulier ; et cet envoi en possession serait peut-être, surtout si l'adversaire de la fabrique était la commune, fort difficile, sinon impossible à obtenir.

Q. — Un curé a-t-il le droit de faire à son presbytère, à ses frais et dépens, malgré l'opposition systématique du conseil municipal, une réparation de véritable amélioration ?

Il s'agit pour moi de pratiquer à l'écurie un portail de remise sur la voie publique, façade du midi, au lieu d'une petite porte étroite, façade ouest (mauvais temps). La Fabrique, composée de gens timides et quelques-uns sujets de mon maire républicain, approuvent verbalement ma demande, mais n'osent prendre une délibération à cet effet.

Le presbytère appartient à la Commune. Quelles formalités y aurait-il à suivre pour obliger le conseil municipal soit à permettre, soit à faire exécuter lui-même cette réparation très-utile et presque nécessaire ?

Ne serait-ce pas le cas d'agir sans rien dire et d'attendre les réclamations du conseil municipal, s'il a des droits pour cela ?

R. — Notre avis est que cela peut se faire à la condition que le travail ne coûtera pas plus de 50 francs et sera décidé par le bureau des marguilliers. En cas de contestation soulevée par le conseil municipal, le curé serait abrité derrière la fabrique, et celle-ci pourrait prouver facilement qu'il s'agit d'un travail d'embellissement et de préservation contre le mauvais temps ; et dans ce cas, elle est compétente puisque ces sortes de travaux la regardent, même quand le presbytère et l'église sont la propriété de la commune.

Hors de là, nous déconseillerions notre correspondant. Qu'il veuille relire attentivement ce que nous avons dit sur la matière dans l'*Ami du clergé* n° 18, p. 273, et n° 19, p. 285 ; il y trouvera les raisons graves qui commandent la prudence.

RECRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

BASSE-COUR

Amélioration de la race commune.

Nous avons vu dans l'article précédent (n°27), que nos races françaises étaient à peu près sans rivales et qu'elles devaient être regardées comme les premières du monde ; en effet nommer les races de Houdan, de la Bresse, de Crève-Cœur, de la Flèche, c'est nommer des races d'élite, qui font la joie et l'admiration des gourmets et des amateurs. Mais tous n'habitent pas ces régions où l'élevage des volailles est devenu une source de vrais bénéfices et est, pour cela, poussé presque à la perfection. Doivent-ils se décourager ? Non ! Ils peuvent et ils doivent arriver à d'excellents résultats et la chose est facile.

Remarquons d'abord que ces magnifiques races que nous venons de nommer ne sont pas sorties ainsi des mains du Créateur ; elles sont la résultante du climat qu'elles habitent, du sol sur lequel elles vivent et des soins de l'homme. Ce sont des transformations, des améliorations heureuses ; pas autre chose. Ce que d'autres ont fait, vous pouvez le faire. La nature nous a été en quelque sorte livrée et nous pouvons la modifier ; le grain de blé n'est plus ce qu'il était il y a deux cents ans. Le bétail qui peuple les étables de nos laboureurs n'est plus semblable à celui du siècle dernier. Travaillons et le Seigneur bénira nos efforts.

Diverses influences physiques agissent sur les animaux ; et notre basse-cour n'y échappe pas plus que le bétail qu'éleve le fermier, notre voisin.

Nous allons donc les étudier quelques instants.

1° *Le climat.* Vous avez mille fois remarqué la différence de l'homme du Midi avec celui du Nord ; tous les deux ont exactement la même conformation, les mêmes membres, et cependant vous les distinguez, vous les caractérisez à ne pouvoir vous y méprendre. Sur l'animal qui est tout matière, cette influence se fait encore plus sentir ; car l'homme par son âme peut combattre, peut lutter ; son énergie peut jusqu'à un certain point détruire les effets de la nature. Ne croyez donc pas qu'il vous suffise, pour vous créer une basse-cour modèle, d'acheter à grands frais de magnifiques volailles de Houdan ou de la Flèche pour la peupler. Ces magnifiques races sorties de leur milieu dégèneront nécessairement, et plus tard, après quelques années, vous y renoncerez, découragés par des résultats à peu près nuls.

2° *Le sol.* Un proverbe dit : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. » Nous pourrions dire : « Tant vaut la terre, tant vaut la poule. » Aussi tous les pays à races d'élite sont des pays fertiles. Pour vous, qui n'êtes qu'un *petit propriétaire*, cette opération a moins d'importance que pour le fermier ou le riche cultivateur ; mais cependant elle mérite une attention sérieuse, car dans un pays pauvre, vous trouvez moins de ressources en grains ; ils sont de moins bonne qualité, souvent plus chers, et par conséquent votre volaille vous coûte davantage.

Le sol et le climat ne dépendent pas de vous ; vous les subissez dans le cas présent comme pour les autres circonstances de votre vie ; seulement vous devez en tenir grand compte dans les résultats que vous voulez atteindre ; et parfois vous devez entrer en lutte avec eux pour en neutraliser les effets mauvais ; ou bien, vous devez vous en servir pour en retirer le plus grand profit possible : vous avez besoin alors d'une science qu'on appelle l'hygiène.

3° *De l'hygiène.* — Elle consiste à prendre les moyens de conserver la santé et de prévenir les maladies ou les accidents. Vous ferez de l'hygiène en donnant à votre volaille un logement bien construit et surtout bien aménagé ; vous en ferez, en évitant à votre basse-cour les grands froids ou les chaleurs accablantes et la tenant toujours dans une propreté parfaite, etc. etc. Ces soins sont aussi nécessaires à votre basse-cour qu'à tous les autres animaux, car ils ne peuvent veiller sur eux-mêmes ni demander ce dont ils ont besoin ni même se plaindre lorsqu'ils sont malades. C'est à vous de tout prévoir et de tout prévenir.

4° *De la nourriture.* — Une excellente nourriture est surtout nécessaire les premières semaines de l'existence de vos volailles. Vos jeunes poulets sont chose si délicate que vous ne sauriez leur donner une nourriture trop succulente : des pâtées d'œufs cuits durs, des herbes hachées, du riz, du millet cuit en bouillie épaisse, du pain trempé d'un peu de vin, sont des choses qu'ils préfèrent. Plus tard, du grain en abondance, s'ils sont gourmands, même voraces ; contentez-les, ils n'en croîtront que plus vite, et leur ossature, mieux formée, vous fournira d'excellents sujets pour la reproduction, quand vous ne jugerez pas utile et agréable de les servir sur votre table. Veuillez retenir, que je ne fais qu'indiquer brièvement cette grande question de la nourriture et qu'elle me demandera plus tard des articles spéciaux.

5° *Des croisements.* — Parmi vos jeunes poulets, vous avez fait choix des meilleures poulettes, des coqs les plus vigoureux suivant les caractères que je vous ai indiqués précédemment ; mais vous n'avez rien obtenu qui vous contente, et le plus prudent serait d'être assez patient pour attendre que vous ayez reformé la race par l'amélioration successive de cinq ou six générations. Mais vous voulez jouir de suite ; alors achetez un coq d'une race de choix ; mais que vous prendrez sous une latitude se rapprochant le plus possible de la vôtre ; dans un sol presque identique ; afin que vous soyez moins exposé à des mécomptes. Lorsque vous aurez obtenu les métis qui proviennent de ce croisement, examinez-les, calculez leur rendement en chair, en œufs, afin de juger ce qu'ils valent puis détruisez ceux qui ne vous satisfont pas, ne réservez que les choix, et après que vous aurez ainsi trié, perfectionné deux ou trois générations, vous aurez alors une excellente race.

F.-U. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

MOIS DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

(DIRECTIONS SPIRITUELLES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES)

Par M. l'abbé H. CHAUMONT

Un beau volume in-16 elzévirien de XVIII-408 pages. 3 fr.

Edition de propagande. Un vol. in-18 de XVIII-183 pages. 75 c.

Le Cœur de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 vol. in-18. 75 c.

Mois du Sacré-Cœur des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages. 75 c.

Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr.

Le Cœur de Jésus. Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivi de la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET, de la même Compagnie. Troisième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien, d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine* pour se préparer à la fête de ce divin Cœur, par le P. CHARLES BORG, de la Compagnie de Jésus, publié par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32 de XXXI-364 pages. 1 fr. 50

Dévotion envers N.-S. J.-C., ou *Etude de ses titres consolants et glorieux, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur*, par le P. JACQUES NOUET, de la Compagnie de Jésus. Edition abrégée et mise dans un ordre nouveau par le P. HENRI POTTIER, de la même Compagnie 3 vol. in-12. 8 fr.

Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou Etude de ses vertus, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 vol. in-12. 4 fr.

Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. JEAN CROISSET. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 1 fr. 50

Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, ou *Neuvaine en forme de retraite*, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÉS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Mois du Sacré-Cœur ou les Titres de Jésus à notre amour, d'après la Sainte Ecriture, par l'abbé EUGÈNE TESSIER, curé au diocèse de Versailles. Un vol. in-32. 75 c.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876, la Barrique, 150 Fr.

Médoc Saint-Laurent 1875, — 250 —

Château Payllanne-Bijon 1874, — 400 —

Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice). — 180 —

Vins prêts pour la bouteille.

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adressez les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1° Une excellente Barrique, vin rouge, *Médoc* vieux, à 430 francs les 228 litres.

2° Une Barrique *Margaux-Graves-Médoc*, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres

3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, *Médoc Graves* vieux à 50 francs la caisse.

4° Une Caisse de 25 bouteilles, *Margaux-Graves-Médoc* grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.

5° Une Caisse de 25 bouteilles, *Sauternes*, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LA PREMIÈRE COMMUNION. — Par M^{me} LÉON GAUTIER.
— 1 beau volume in-12. 2 fr.

Édition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. — 1 vol. in-32 raisin, 4 fr.; carton toile riche, 6 fr.; relié chagrin ornements et tranches dorées. 10 fr.

AUTRES OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS.

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. in-12. 75 c.

Fleurs de la première Communion, par l'abbé JULIEN LOTH 1 vol. in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin, Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort vol. in-12. 3 fr.

La Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Fleurs eucharistiques, par le R. P. SIMOUNET. 1 petit vol. in-18. 50 c.

La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 élzévirien. 2 fr.

GAZETTE FINANCIÈRE

Vieux truc remis journallement en vogue.

Dans l'intérêt de MM. les ecclésiastiques, formant la grande majorité de ses lecteurs, l'*Ami du Clergé* croit devoir emprunter l'Avis suivant à la *Gazette financière* :

« Les tableaux d'offres et de demandes de valeurs, que publient certains journaux, sont des manœuvres peu loyales, pour déclasser des titres et pêcher en eau trouble dans ce déclassement. Du reste, on offre souvent de la sorte ce qu'on n'a pas, comme nous avons pu nous en convaincre souvent, et seulement pour faire croire que certains titres valent approximativement ce qu'on en demande.

« On demande, et parfois à 50 0/0 au-dessous de leur cours réel, d'excellentes valeurs; il arrive qu'on amène ainsi leurs détenteurs à les céder à vil prix, et on les revend ensuite ce qu'elles valent réellement. Inutile d'ajouter que les journaux qui publient ces sortes de tableaux ne méritent qu'une confiance qu'il faut savoir limiter.

« C'est surtout les valeurs non cotées qui sont l'objet du commerce peu délicat que nous vous dévoilons; mais la cote officielle, souvent muette pour bon nombre de valeurs, ne remédie à rien, au contraire; car, avec un peu d'habileté, on arrive à faire coter les cours que l'on veut. J'ajoute que parmi les journaux qui publient des tableaux d'offres et de demandes, il y a d'honorables exceptions à la règle générale : deux ou trois seulement. »

La Finance, comme le Théâtre, vit de *trucs* : celui-ci est des plus fréquents. Alerte! alerte, et prudence! Un autre jour, nous dirons les valeurs excellentes que ces procédés peuvent ou veulent atteindre, car le diable se fourre partout, surtout dans les sacs d'écus.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr.; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie ^{N°} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 31. — PRÉDICATION : *Dimanche de la Trinité* : 1° Sujet tiré de la fête, 2° Sur le signe de la croix, 3° Catéchèses. — Le Jubilé actuel (*fin*). — DE LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS PAR LES ENFANTS. — RÉPARATIONS AUX ÉGLISES ET PRESBYTÈRES : Circulaire ministérielle. — ATTAQUE ET DÉFENSE : Que fait l'Université de l'État? — L'Eglise et la Souveraineté politique d'après Léon XIII. — Opinion d'un vieux chef républicain sur l'abolition du budget des cultes. — CONSULTATIONS CANONIQUES : De la validité des mariages hérétiques ou mixtes. — Est-il permis de faire chanter telles vêpres qu'il convient sans tenir compte des rubriques, ect? — Un prêtre, de passage dans une paroisse, peut-il, en l'absence du curé, administrer la communion pascalle, et les fidèles qui l'on reçue dans ces conditions, ont-ils rempli le devoir pascal? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : A qui appartient la direction d'une horloge communale placée dans un clocher? — Quelle voie suivre pour faire accepter une fondation par le gouvernement et la fabrique, ou obtenir un titre nominatif de rente en faveur de la Fabrique? — A qui appartient-il d'acheter et placer un autel dans une église bâtie avec le concours de la Fabrique et de la Commune? — Prescription trentenaire en faveur d'une fabrique. — Quelle est la place du maire ou de l'adjoint soit au conseil, soit au banc d'œuvre?

CORRESPONDANCE

B. ..., 24 mai 1879.

Quelle est votre meilleure édition des Œuvres de saint François de Sales? Si je ne me trompe, vous en avez trois : une, in-16 carré; une, in-18, dite de propagande; une troisième, in-48. A laquelle dois-je donner la préférence?

F. V. L., aumônier.

Réponse. — Nous ne saurions vous dire quelle est notre meilleure édition des Œuvres de saint François de Sales. Le texte, revu par un écrivain qui lit, relit, étudie et approfondit depuis vingt ans les livres du saint évêque de Genève, en est le même partout; cela dépend donc du format, et là-dessus c'est à son propre goût et à ses intentions que l'acheteur doit s'en rapporter. — L'édition de propagande s'explique par sa dénomination même : elle est d'un papier inférieur, un peu moins soignée, pour que le prix en soit accessible au grand nombre. Le format in-48, menu, coquet comme il est, convient spécialement pour cadeaux à la jeunesse. L'in-16 carré a été très en vogue ces temps-ci; quoique à la portée du commun, c'est un peu, dirons-nous, le genre amateur. Affaire de goût et en même temps affaire d'intention, vous répéterons-nous donc une dernière fois. Dans tous les cas, nous pouvons vous servir l'une ou l'autre édition, à votre choix.

Si vous ne teniez pas absolument à posséder

de suite toutes les œuvres du Saint, nous vous conseillerions de donner vos préférences à la nouvelle édition que nous en préparons, et dont le premier volume vient de paraître. C'est une édition in-12, caractères elzévirien, lettres ornées en tête des chapitres, vignettes au commencement et à la fin de chacun des chapitres. Comme effet à l'œil, c'est charmant; et comme le même format, le même papier, le même caractère, les mêmes ornements seront conservés dans les volumes à paraître, nous pouvons donner l'assurance que cette édition des Œuvres de saint François de Sales sera la plus belle de toutes celles qui existent. Nous tenons à ce qu'elle soit réellement telle et nous y employons tous nos soins, d'abord parce que les écrits de l'aimable Saint méritent à tous égards cette pieuse attention, et ensuite parce qu'ayant été déclaré, par décret solennel du 30 janvier 1878, docteur de l'Eglise, il convient à la piété chrétienne de les ériger en monument typographique et littéraire.

Cette nouvelle édition commence par le principal ouvrage de saint François de Sales, l'*Introduction à la Vie dévote*. Il est précédé de la Bulle de Canonisation rendue en son honneur par Alexandre VII, du décret de Pie IX, en date du 30 janvier 1878, lui décernant le titre de docteur, du sentiment de Bourdaloue sur les œuvres du Saint, et des diverses lettres épiscopales écrites à l'auteur pour le féliciter de son entreprise. Nous nous contentons de publier la suivante :

EVÊCHÉ
de

VERSAILLES

Versailles, le 24 février, 1879.

Une nouvelle édition des *Œuvres complètes* de saint François de Sales, dans les conditions où vous voulez l'entreprendre et avec la compétence particulière que vous donne l'étude assidue des écrits de ce grand Saint, est une chose aussi facile qu'opportune. En facilitant la lecture des écrits de cet incomparable Directeur des âmes, vous continuerez son apostolat et vous exercerez le vôtre. Au moment où une auréole plus riche vient d'être attachée par la décision souveraine de Pie IX, au front du nouveau docteur de l'Eglise, la réimpression et la diffusion plus marquée de ses œuvres est un hommage naturel et presque nécessaire, c'est un acte d'amour et un acte de foi. Puisse votre intelligente piété être comprise et suivie !

PAUL, Evêque de Versailles.

Mgr de Ségur, ce prélat si vénéré de tous et dont la parole a tant de poids dans les choses de l'ordre catholique, s'exprime ainsi sur le même sujet :

« Cette nouvelle édition des œuvres du bienheureux évêque de Genève se recommande comme un service éminent rendu non-seulement aux communautés religieuses, mais aux petits et grands séminaires, mais aux noviciats, mais à quantité de jeunes femmes et de jeunes filles pieuses, vivant dans le monde. »

Appréciant l'œuvre au point de vue matériel, Mgr de Ségur se plaît à en rendre ce jugement :

« Cette nouvelle édition a encore d'autres qualités très-précieuses, comme on pourra s'en convaincre en la parcourant. Outre la perfection typographique, qui certes, n'est point à dédaigner quand il s'agit de livres usuels ; outre un format très-commode, inusité jusqu'à ce jour pour les *Œuvres complètes* de saint François de Sales ; outre de précieux *soulignés* qui tiennent lieu de notes marginales employées dans les vieilles éditions et qui fixent, sans fatigue, l'attention du lecteur, il se trouve ici, grâce à la profonde connaissance de toutes les Œuvres du Saint, une excellente coordination de toutes les matières et une table alphabétique, vraiment générale, qui offre aux prédicateurs et à tous ceux qui veulent étudier saint François de Sales d'une manière logique et complète, une analyse très-exacte, très-sûre. Pour toutes ces raisons, et sans oublier le prix très-modéré auquel l'Editeur a eu la sagesse de maintenir sa belle publication, le travail de M. l'abbé Chaumont se recommande à chacun et à tous. »

Telle est, cher correspondant, notre nouvelle édition des *Œuvres Complètes de saint François de Sales*. Les volumes, qui seront au nombre de vingt, paraîtront successivement et régulièrement, au prix uniforme de 3 francs.

N., 18 mai 1879.

D'après votre *Correspondance* du n° 27, je vous ai demandé l'ouvrage de M. l'abbé David, *QU'EST-CE QUE LA BIBLE ?* Je l'ai lu, je l'ai fait lire : j'en suis enchanté, et, avec moi, tout le monde. Maintenant, pourriez-vous m'indiquer

un *pendant* à ce précieux ouvrage ? Passez-moi l'expression, mais devinez-y ma pensée. — S. L.

R. Vous ne trouverez rien de plus parfait que LA LETTRE ET L'ESPRIT DES ÉVANGILES DE TOUTES LES DIMANCHES, par M. l'abbé V. Daumas, aumônier du Lycée Saint-Louis (1 fort vol. in-12 de VI-527 pages. Prix : 3 fr. 50).

Voici ce qu'en dit le bon et saint cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, en s'adressant à l'auteur :

« Fidèle à ce plan tout tracé, l'enrichissant des citations des Saints Pères, le parfumant d'une douce et sanctifiante onction, vous avez réussi à offrir un cours complet d'instructions qui éclaire l'esprit, nourrit le cœur et dilate heureusement le sentiment religieux et chrétien. Ce n'est ni en philosophe ni en rhéteur que vous enseignez, votre doctrine est bien celle de Jésus-Christ, et votre prédication, dépouillée de toute prétention à l'effet, s'inspire uniquement du zèle pour la gloire de Dieu et du bien à faire aux âmes : *non in persuasibilibus...*, *ut non evacuetur virtus Christi*. Voilà le cachet de votre œuvre. »

Et nous ajoutons : Voilà le *pendant* qu'il vous faut pour le volume de M. l'abbé David : *Qu'est-ce que la Bible ?*

ŒUVRES DE S. EM. MGR LE CARDINAL PIE.

L'élévation récente de Mgr Pie, évêque de Poitiers, au cardinalat, a ramené tout naturellement l'attention du monde religieux sur ce vénérable prélat et sur ses œuvres. Un certain nombre de catholiques, qui ne connaissent Mgr Pie que de nom, se sont demandé ce qui avait pu lui mériter, entre tant d'illustres collègues, l'insigne honneur de revêtir la pourpre romaine. Nous répondrons à ces derniers : *Lisez les œuvres de son Eminence le cardinal Pie*, et vous saurez de suite à quoi vous en tenir.

Les œuvres diverses du nouveau Cardinal ont été réunies en 8 volumes. C'est un traité complet des nombreuses questions théologiques qui ont été agitées depuis trente années.

Elles sont présentées et résolues par l'éminent prélat, sous forme de mandements, de lettres pastorales, d'homélies, et de simples instructions. Rien n'est plus clair, plus précis, plus didactique que l'enseignement qui tombe des lèvres de Mgr Pie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que rien n'est plus conforme à la doctrine et aux véritables traditions de l'Eglise romaine, dont son Eminence s'est toujours montrée l'un des plus zélés défenseurs.

On n'a point oublié à cette occasion les persécutions et les tracasseries que lui a valu, de la part du second empire, son attachement inviolable au Saint-Siège. Le témoignage de cet attachement éclate à chaque page, à propos des iniques spoliations dont Pie IX fut la victime. Le successeur de S. Hilaire, dénonce les spoliateurs du pouvoir temporel des Papes à l'indignation de l'univers catholique et flétrit leur hypocrisie comme elle mérite de l'être. Tous nos lecteurs voudront lire ces pages admirables, inspirées par l'amour de l'Eglise, des droits de la Papauté et de la saine doctrine catholique.

PRÉDICATION

DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

*Sujet tiré de la fête.*Tres sunt qui testimonium dant in cœlo.
(Joan., v-7.)

L'Eglise ne nous propose point le mystère de la Très-Sainte Trinité pour le comprendre, mais pour l'adorer et pour rendre grâces à Dieu des biens que nous avons reçus des trois Personnes divines, et pour nous porter à retracer dans nos âmes l'image de Dieu, qui y avait été empreinte par la main du Créateur, mais qui avait été défigurée par le péché d'Adam. Dès lors il nous faut voir dans les propriétés des trois Personnes divines le plan des vertus et des sentiments que nous devons avoir pour adorer la Sainte Trinité en esprit et en vérité. La fin de tous les mystères de Jésus-Christ et de la Religion chrétienne est de donner à Dieu de véritables adorateurs. Mais, selon saint Augustin, on n'adore que ce que l'on aime. Ainsi on ne sert Dieu que par amour et on ne l'aime véritablement qu'en l'imitant. Voilà pourquoi Dieu a bien voulu se rapprocher en quelque sorte de notre faiblesse et se mettre comme sous nos yeux par la manifestation des propriétés de chacune des trois Personnes : la puissance dans le Père, la sagesse dans le Fils et l'amour dans le Saint-Esprit. Nous devons donc porter en nous l'image de cette puissance du Père, l'impression de la sagesse du Fils et l'onction de la charité, qui est le don du Saint-Esprit.

I. — Il serait infini de rappeler toutes les œuvres de la Puissance divine et tous les passages de l'Ecriture où Dieu s'annonce comme le Tout-Puissant, l'Invincible. D'ailleurs, ce n'est pas dans ces traits d'une puissance souveraine qui dispose de tout que nous devons imiter le Père céleste. Il n'appartient pas à la créature de partager avec le créateur un domaine inaliénable. La gloire de la créature est de confesser sa faiblesse et de dépendre de Dieu en tout; et nous pouvons reproduire en nous les traits de sa puissance par une *générosité ferme et constante dans son service, par une confiance humble mais inébranlable en sa grâce toute-puissante*. Un cœur chrétien qui sait ce que Dieu a fait dans tous les siècles en sa faveur et qui pense à tous les traits par lesquels Dieu s'est manifesté comme le Tout-Puissant et l'Invincible, peut-il consentir à ne montrer que de la langueur dans son service? Le chrétien qui adore le maître de toute créature se fait un devoir d'être hardi comme un lion quand il s'agit de sa gloire et de ne craindre que Dieu seul. Mais c'est une foi vive de cette grandeur et de cette puissance de Dieu qui fait notre force. Le courage pour être véritable doit être fondé sur l'humilité comme celui de saint Paul, qui disait sans cesser d'être humble : *Je puis tout en Celui qui me fortifie*. Voilà l'hommage que nous rendons à la toute-puissance divine; c'est alors que sa force devient la nôtre et qu'il se peint lui-même en nous, en

opérant toutes nos œuvres, et l'âme n'a qu'à marcher dans sa voie en s'appuyant sur le Seigneur qui promet de la soutenir.

II. — La sagesse éternelle est attribuée au Fils de Dieu. Il est la parole substantielle du Père, la splendeur de sa gloire, l'image de toutes ses perfections, l'exemplaire adorable et le modèle divin de toute perfection créée. Or ce serait rendre inutile le dessein et le fruit de l'incarnation que de ne pas renoncer à la fausse sagesse du monde pour nous rapprocher du modèle qui nous est offert en la personne du Fils de Dieu. Nous avons deux moyens pour atteindre ce but : Juger de tout par les lumières et les principes de cette sagesse, et nous conduire à l'extérieur par ses règles et selon ses lois.

III. — Le Saint-Esprit est, selon saint Bernard, la paix, l'amour, l'union, et comme le baiser adorable du Père et du Fils : donc pour recevoir le gage de l'Esprit-Saint, pour porter son empreinte, pour devenir un même esprit avec lui et être uni au Père et au Fils par Celui qui est leur lien commun, il faut que la charité règne dans notre cœur. Elle est l'âme de la piété chrétienne, le principe de tout ce qu'il y a de bon dans l'homme. C'est par elle que l'homme plaît à Dieu, parce que c'est l'amour qui fait que le cœur est bon, et le meilleur cœur, dit saint Augustin, est celui qui a le plus d'amour de Dieu. Mais si la charité est la vie du cœur, il est important de ne pas se méprendre sur l'idée qu'on doit en avoir. Il n'y a de charité véritable que celle qui se manifeste par les œuvres et par les mouvements du cœur. C'est notre vie qui doit répondre de notre amour. On aime Dieu, si on vit selon sa loi et ses commandements. Il est aisé de conclure que la charité doit tout sanctifier dans le chrétien.

Tels sont les principaux, tels sont les grands devoirs que nous avons à remplir pour être de véritables adorateurs de la Sainte Trinité. C'est en son nom que nous avons été consacrés par le baptême pour être ses temples et ses serviteurs; c'est par sa grâce que nous avons été incorporés à la famille de Jésus-Christ. Mettons donc toute notre gloire à vivre d'une manière digne de notre vocation, digne de la société que nous devons avoir avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit pendant l'éternité.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram (Job. xxxvi-26).

Generationem ejus, Verbi divini, quis enarrabit (Isai., 53-8).

Nemo novit Filium nisi Pater; neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare (Matth. xi-27).

Hæc est vita æterna : ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum (Joan. xvii-3).

Illi sint unum sicut et nos unum sumus (Joan. xvii-22).

Passages des Saints Pères. — Trinitas divi-

narum personarum est summum bonum, quod purgatissimis mentibus cernitur (S. Aug.).

Trinitatis vestigia in anima sunt (S. Aug.).

Semper gignit Pater et semper nascitur Filius (S. Aug.).

Trinitas exactissime unica est (S. Chry.).

Loqui Dei est verbum genuisse (S. Greg.).

Sur le Signe de la Croix.

Docete omnes gentes, baptisantes eos
in nomine Patris et Filii et Spiritus
Sancti. (Matth. xxviii-19.)

Voilà la fin de la mission de Jésus-Christ et des Apôtres : la connaissance des vérités nécessaires au salut communiquée à tous les peuples de la terre, et surtout la connaissance de Dieu subsistant en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Dans ce jour destiné à honorer ce grand mystère, il me semble utile de vous parler du signe de la croix ; signe que nous faisons si souvent, et que peut-être par l'habitude de le faire nous ne faisons pas toujours avec les dispositions convenables. Voyons donc combien ce signe est respectable et combien il est salutaire.

I. — Le signe de la croix est respectable si on examine son antiquité, l'usage qu'en fait l'Eglise et les significations qu'il renferme. Son antiquité remonte plus haut que la naissance de l'Eglise ; on en trouve la trace dans l'ancienne loi, car, dans presque tous les sacrifices qu'elle ordonnait, le prêtre élevait d'abord l'hostie et la portait ensuite de l'Orient à l'Occident. Les Pères ont vu ce signe dans la figure des mains de Jacob situées en croix, pendant qu'il bénissait les enfants de Joseph ; dans l'élévation des mains de Moïse priant sur une montagne pendant que Josué combattait. Mais c'est surtout dans la loi nouvelle que ce signe paraît : la croix est dressée sur le Calvaire, Jésus-Christ y est cloué, il y expire, il est enseveli, il ressuscite, il monte au ciel, les Apôtres prêchent Jésus-Christ crucifié, le monde devient chrétien et le signe de la croix est partout arboré. Je le vois dans les maisons, sur les murailles, dans les places publiques, sur les chemins, dans les solitudes, sur les montagnes, dans les vallées. On forme ce signe en tout lieu, en tout temps, en toute occasion, dans toutes les actions.

Le signe de la croix, respectable par son antiquité, l'est davantage par l'usage que l'Eglise en fait. Elle commence, continue, achève tout par ce signe ; elle n'exerce aucune action de piété que la croix n'en soit comme le sceau et le cachet ; de toutes ses pratiques, le signe de la croix est la principale, la plus ordinaire, la plus familière ; il est l'âme de ses prières, de ses bénédictions, de ses consécérations. L'Eglise place la croix sur le haut de ses temples, dans ses temples, sur tous ses autels. Faut-il préserver les hommes de tout ce qui peut les souiller, c'est par le signe de la croix. Sacrifice de nos autels, oblation du corps et du sang de Jésus-Christ, l'Eglise commence, continue, achève par le signe de la croix votre consécration.

Que signifie ce signe de grâce et de salut ? En faisant ce signe nous traçons, nous figurons la croix de N.-S. ; nous mettons la vie, la véritable vie, Jésus-Christ suspendu sur le bois, devant nos yeux. Ce signe figurant les saintes dimensions de la croix, nous montre quatre perfectionnements de Dieu manifestées dans le monde par la vertu de la croix : sa justice, sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde. Ce signe tracé par nous sur quelque chose que ce soit, mais surtout imprimé sur notre front, sur nos lèvres, sur notre poitrine, signifie que nous sommes chrétiens. Il signifie encore que nous ne portons pas seulement en nous le souvenir de la mort de Jésus-Christ, mais sur nous sa mort même ; que loin de rougir de ses opprobres, nous nous en glorifions ; que Jésus crucifié est l'objet de notre amour. Ce signe, quand nous l'accompagnons de ces divines paroles : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, exprime notre foi en l'unité de Dieu dans une Trinité de personnes.

II. Le signe de la croix est aussi salutaire qu'il est respectable. Au signe de la croix les miracles s'opèrent, les démons fuient ; mille secours, mille avantages nous sont procurés. Convertis à la foi par ce signe, Constantin, Clovis, saint Martin. O trophée de Jésus, vraiment salutaire, s'écrie saint Cyrille de Jérusalem ! Par votre vertu les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les lépreux sont purifiés, les faibles fortifiés, les tempêtes apaisées, les orages détournés, toutes les infirmités de la vie soulagées, toutes sortes de maux disparaissent.

Comme c'est par la croix que Jésus-Christ a dompté les démons, ils ne peuvent voir le signe qui leur représente cette croix sans frayeur. A ce signe ils sont troublés, confondus, chassés.

Le signe de la croix est aussi une source de bénédictions et de grâces, un instrument de vie, un remède pour notre salut. Il sanctifie nos prières, nous en fait sentir le mérite, nous en assure l'effet. Heureux présage que ce signe pour nos entreprises, dit S. Augustin, bon augure, bénédiction prévenante de nos actions. Il élève, ennoblit, consacre les plus communes même, les plus ordinaires, les plus indifférentes, puisque par ce signe nous les faisons au nom de Jésus-Christ.

Enfin, il est un moyen propre à guérir nos faiblesses, à réparer nos fautes, il sert même à effacer les péchés véniels. Par lui nous attirons la bénédiction de Dieu sur tout ce qui sert à nos usages. Mais pour obtenir les secours et les avantages qu'il peut nous procurer, il faut mener une vie conforme aux maximes de l'Evangile. Il faut être de vrais disciples, de vrais imitateurs de Jésus-Christ, il faut être pénétrés de tous les sentiments de ce divin modèle. Et quiconque, dit S. Maxime, aura fait ainsi usage du signe de la croix, après avoir ressenti son efficacité dans le temps, parviendra jusqu'au royaume des cieux et y recueillera abondamment le fruit d'une vie éternelle.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSEMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine

chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque*, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXVIII. — PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Estote misericordes, sicut et Pater vester
cælestis misericors est. (Luc. vi, 36.)

« On peut ici exposer ce qui concerne l'aumône ou les secours qu'il faut accorder au prochain. » (C. C. Trid.) L'aumône comprenant les œuvres de miséricorde corporelle et les œuvres de miséricorde spirituelle, nous montrerons en quoi consistent ces œuvres, après que nous aurons traité de l'aumône en général. De là trois Questions dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que l'aumône ?* — L'aumône en général est l'acte, par lequel s'exerce l'amour du prochain. Ce n'est pas une œuvre de conseil, mais une œuvre de précepte. Elle nous est prescrite et par la loi naturelle, que Dieu a gravée dans notre âme; et par la loi positive, qu'il nous a donnée. En effet la nature nous apprend, pour peu que nous écoutions sa voix, que nous avons tous Dieu pour père et que par conséquent nous sommes tous frères. Il suffit donc que nous soyons hommes, pour que la vue des misères d'autrui attendrisse notre cœur. Mais pour mettre un frein à l'égoïsme et à la cupidité qui peuvent étouffer en nous ces nobles et généreux sentiments de la nature, Dieu a voulu nous faire de l'aumône un commandement formel. « Je vous ordonne, » nous dit-il, « d'avoir tous les jours la main ouverte pour donner à votre frère pauvre et malheureux. » (Deut. xvi.) « Assistez le pauvre à cause du commandement, » qui vous en est fait; et à la vue de son indigence, ne le renvoyez pas les mains vides. » (Eccl. xxix, 12.) De là ces paroles de Tobie à son fils : « Fais l'aumône de ton bien et ne détourne ton visage d'aucun pauvre. Par là il arrivera que le Seigneur ne détournera pas non plus son visage de toi. » (Tob. iv, 3.) Jésus-Christ nous rappelle aussi la nécessité de faire l'aumône, dans sa parabole du mauvais riche. Car le châtiment de ce mauvais riche prouve que le précepte en est grave et qu'on ne saurait l'enfreindre sans mériter la damnation éternelle. N'est-ce pas aussi pour les punir de leur dureté envers les pauvres, que le Fils de Dieu précipitera les méchants dans les flammes de l'Enfer? D'ailleurs, quel prix ne devons-nous pas attacher à l'aumône ! Rien n'est plus efficace pour réparer

l'abus criminel que l'on a fait de ses richesses. « Elle est, » dit l'Ecclesiaste, « aussi puissante pour abolir les crimes que l'eau pour éteindre le feu. » (Eccl., xi.) Et Notre-Seigneur : « Faites l'aumône, et tout sera pur en vous. » (Luc. xi, 41.) Mais l'aumône ne sert pas seulement à l'expiation de nos péchés, elle attire encore sur nous les bénédictions du Ciel. « Loin de perdre vos richesses en les distribuant, » dit Bossuet, « vous les posséderez d'autant plus sûrement que vous les aurez plus saintement prodiguées. » Enfin l'aumône peut nous faire parvenir à la céleste Béatitude, selon ces paroles du Souverain Juge aux Elus : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » (Matth. xxv, 34 et sq.) Mais pour rendre notre aumône méritoire, il faut que Dieu en soit le motif, que nous la donnions pour l'amour de Dieu et que nous attendions de Dieu seul notre récompense. Elle comprend les sept œuvres de miséricorde corporelle, et les sept œuvres de miséricorde spirituelle. (I C. iii, 43. — I C S. iii, 299-303.) (1).

II. *En quoi consistent les œuvres de miséricorde corporelle ?* — Ces œuvres consistent à nourrir ceux qui ont faim, à visiter les pauvres et les prisonniers, à prendre soin des malades, à racheter les captifs, à vêtir ceux qui sont nus, à exercer l'hospitalité envers les étrangers et à ensevelir les morts. Parmi ces œuvres, on distingue l'aumône proprement dite, qui est un secours temporel donné aux indigents. Lorsque nous voyons quelqu'un dans une extrême nécessité et que d'autres ne peuvent le secourir, nous devons sous peine de péché mortel, lui venir en aide non-seulement avec les biens superflus à notre rang, mais encore avec les biens superflus à notre vie et nécessaires à notre condition. Quand on possède des biens superflus à son rang, on est aussi tenu de les employer à secourir les indigents qui sont dans une nécessité grave. C'est dans les calamités publiques surtout qu'on est obligé de le faire, même en sacrifiant une partie des biens nécessaires à son état. On ne saurait faire l'aumône d'un bien mal acquis. Car il faut le restituer à qui de droit, à moins que des circonstances ne rendent cette restitution impossible. Dans ce cas, on devrait le distribuer en aumônes. Pour le débiteur, il ne peut faire l'aumône au préjudice de ses créanciers, parce que les obligations de la justice l'emportent sur les obligations de la charité. On ne satisfera donc au précepte de l'aumône qu'après avoir satisfait au précepte de l'équité. Quiconque n'aura pas, comme il le doit, exercé envers son prochain les œuvres de miséricorde corporelle, méritera le sort des réprouvés, à qui Jésus-Christ dira le jour du Jugement : « Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le Diable et pour

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 43. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 299-307.

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-30.

« ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. » (Matth. xxv, 41 et sq. — I C. III, 43. — I S C. III, 304-306.)

III. *En quoi consistent les œuvres de miséricorde spirituelle ?* — Ces œuvres consistent à corriger les pécheurs, à pardonner à ses ennemis, à instruire les ignorants, à consoler les affligés, à donner conseil à ceux qui en ont besoin, à supporter les défauts du prochain et à prier pour les vivants et les morts. De toutes ces œuvres, la plus importante est la correction fraternelle. Elle est de précepte, comme on le voit par ce texte de l'Evangile : « Si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui seul. » (Matth., xviii, 15 et sq.) Mais comment faut-il la faire ? Il faut d'abord qu'on soit exempt du vice ou du péché, dont on reprend les autres. Autrement on mériterait ce reproche : « Médecin, guéris-toi toi-même. » (Luc. iv, 23.) Il faut aussi reprendre avec prudence, et avec discrétion, avec douceur, et avec modération et avec fermeté. Quand on a mérité une correction fraternelle, il faut la recevoir avec humilité, comme le Juste dont parle Salomon en ses Proverbes et qui est toujours le premier à s'accuser ; avec reconnaissance, comme le Sage dont il est écrit qu'il nous aimera si nous le reprenons ; et avec docilité, car, si au lieu de l'écouter et d'en profiter, on la repousse avec emportement, on s'égare de plus en plus. Pardonner les injures et nous réconcilier avec nos ennemis est un devoir que la charité nous impose. Celui qui a offensé doit demander pardon, et l'offensé doit lui pardonner. Nous sommes tenus de pardonner à nos ennemis, même avant qu'ils aient reconnu leurs torts. Sans cela Dieu ne nous accorderait pas le pardon de nos péchés. Car le Sauveur nous dit : « Pardonnez, si vous voulez que je vous pardonne. » (Luc. ii, 37.) L'instruction des ignorants est encore une obligation pour nous. Assurément ce sont les Pasteurs des âmes qui sont le plus spécialement tenus de l'accomplir, car c'est à eux que le Seigneur dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » (Matth., xxviii, 19.) C'est aussi le devoir des pères et mères, des maîtres ou instituteurs chargés d'élever les enfants. Mais ce que les Pasteurs, les parents et les maîtres font par état, les Chrétiens doivent le faire par charité. Quiconque remplira fidèlement cette obligation sera grand dans le Royaume des cieux. Car, pour les en récompenser, Dieu les fera briller comme les étoiles du firmament pendant les siècles éternels. Nous devons également consoler les affligés. Si nous ne pouvons guérir tous les maux de nos frères, sachons du moins compatir à leurs peines et calmer les blessures de leurs cœurs par la douceur de nos paroles. Il faut aussi donner au prochain tous les bons conseils, dont il peut avoir besoin. La plupart des fautes qu'il commet viennent de ce qu'il n'a souvent pour se conduire que ses propres lumières. Il est des circonstances où un bon avis lui est absolument nécessaire. C'est alors qu'il faut le conseiller et l'avertir pour l'empêcher de s'égarer, pour le

retenir dans la bonne voie ou pour le faire réussir dans son entreprise. Supporter les défauts du prochain est un autre devoir, que nous sommes tenus de remplir à son égard. Il est fondé sur l'exemple de Notre-Seigneur et sur les liens étroits qui nous unissent les uns aux autres. Car nous sommes tous les membres d'un même corps, dont Jésus-Christ est le Chef. Or si un membre est malade, les autres ne doivent-ils pas compatir à son infirmité ? Voilà pourquoi l'Apôtre nous commande expressément de supporter mutuellement nos défauts avec mansuétude et humilité, avec patience et charité. Enfin nous devons prier les uns pour les autres, pour les vivants et pour les morts, et même pour ceux qui nous persécutent. Il n'est pas donné à tout le monde de faire l'aumône aux pauvres et d'instruire les ignorants. Mais tout le monde peut remplir le devoir de la prière. C'est donc par la prière qu'il faut suppléer aux œuvres de charité corporelle ou spirituelle, qu'on ne peut accomplir. (I C. III, 43. — I S C. III, 307-313.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE JUBILÉ ACTUEL ¹

CHAPITRE TROISIÈME. — PRIVILÈGES DU JUBILÉ.

§ 5. Du privilège de dispenser de l'irrégularité.

LXXXVI. On distingue deux sortes d'irrégularités : les unes naissent d'un défaut, sans aucune faute de la part de celui qui les encourt, et sont dites *irregularitates ex defectu* ; les autres ont pour cause un péché mortel, dont elles sont la peine : on les désigne sous le nom de *irregularitates ex delicto*. Le confesseur jubiléaire n'a aucun pouvoir sur les irrégularités *ex defectu*. En ce qui concerne celles *ex delicto*, à l'exemple de Benoît XIV et de ses successeurs, Sa Sainteté Léon XIII fait une concession : « Et cum poenitentibus hujusmodi in sacris ordinibus, super occulta irregularitate ad exercitium eorumdem ordinum et ad superiorum assecutionem, ob censurarum violationem dumtaxat contracta dispensare possit et valeat (confessorius). » Une seule irrégularité *ex delicto* est donc soumise au pouvoir des confesseurs, celle qui se contracte par la violation d'une censure. « Non intendimus autem, continuent, en effet, les Lettres apostoliques, per præsentem super alia quavis irregularitate, sive ex delicto, sive ex defectu, vel publica, vel occulta, aut nota aliave incapacitate, aut inhabilitate quo-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 19 et suiv.

quomodo contracta dispensare, vel aliquam facultatem tribuere super præmissis dispensandi seu habilitandi et in pristinum statum restituendi etiam in foro conscientie. »

LXXXVII. — 1. De l'aveu de tous les théologiens et canonistes, celui-là encourt l'irrégularité par la violation d'une censure, qui, lié d'une excommunication majeure, ou d'un interdit, ou d'une suspense, soit totale, soit au moins *ab ordine*, exerce sciemment et solennellement c'est-à-dire d'office, un ordre sacré dont il est revêtu. Il en est de même de celui qui célèbre la messe dans une église interdite. — 2. S. Alphonse enseigne : 1° que la violation d'une suspense purement pénale n'entraîne pas l'irrégularité, et 2° que l'irrégularité du chef de violation de censure ne s'encourt point, sinon par l'exercice d'un ordre sacré. Malgré le respect que nous professons pour ce saint docteur, nous ne pouvons souscrire ni à l'un ni à l'autre de ces sentiments. Sur le premier point d'abord, le texte de la loi favorise plutôt l'opinion contraire. En effet, la législation canonique décrète l'irrégularité contre celui qui viole une suspense, sans distinguer si la suspense est, ou n'est pas, purement pénale. Le motif de la loi vient s'y joindre. La suspense purement pénale, comme la suspense, qui est une censure proprement dite, prive le suspens de l'exercice de l'ordre, et il n'y a pas un moindre délit à exercer son ordre quand on est frappé d'une suspense pénale que quand on est sous le poids de la suspense qui est proprement une censure. Enfin tout doute disparaît devant l'interprétation authentique donnée par le Législateur. Le Concile de Trente accorde aux évêques le pouvoir de suspendre un prêtre pour un crime occulte, sans observer les formes juridiques. A notre avis enfin, l'exercice solennel et comme d'office, *quasi ex officio*, des fonctions d'un ordre mineur par un clerc, lié d'une censure, produit également l'irrégularité. Ici encore, en effet, le droit ne distingue pas entre l'exercice des ordres sacrés et celui des ordres mineurs, mais il décrète d'une manière générale l'irrégularité contre les clercs qui exercent un acte propre à leur ordre. En outre, Sixte V statue expressément que les clercs minorés, qui violent la suspense portée par ce pape contre les ordinations simoniaques, sont frappés d'irrégularité, et Benoît XIV suppose le même principe dans sa Constitution *Inter præteritos*.

LXXXVIII. Comme nous l'avons vu ci-dessus (n. LXXXVI), Sa Sainteté Léon XIII permet de dispenser de l'irrégularité provenant de la violation des censures, pourvu qu'elle soit occulte, *occulta*. Quand cette condition se vérifiera-t-elle ? Les auteurs, le plus au courant de la pratique de la Sacrée Pénitencerie, donnent au mot *occulte* une signification très-restreinte. On nomme *occulte*, dit l'un d'eux, ce que tous ignorent ou du moins ce que très-peu de personnes connaissent. Ainsi la connaissance que deux ou trois personnes auront d'un délit ne suffira pas pour rendre ce délit public, si d'ailleurs elles ne l'ont déjà point divulgué. « En tous cas, observe sagement Benoît XIV, on doit s'en rapporter au jugement d'un homme sage et pru-

dent sur le point de savoir si le crime est public ou s'il est encore occulte. »

LXXXIX. Les auteurs remarquent qu'un délit peut être matériellement public et formellement occulte. Par exemple, un prêtre excommunié ou suspens célèbre la messe : mais le peuple ignore qu'il a été frappé d'une censure, ou croit qu'il s'en est fait relever avant que de célébrer : la célébration de la messe constitue un délit, qui n'est que matériellement public, puisque le peuple ne regarde pas cette action comme criminelle. Le délit étant occulte, l'irrégularité, qui en provient, pourra être levée par le confesseur jubiléaire : il ne dispense alors que dans une irrégularité occulte. On a sur ce point l'accord des auteurs.

XC. Quelques-uns vont plus loin, et, à tort selon nous, mettent sur la même ligne le cas où le public a connaissance du délit, mais ignore la peine qui y est attachée. L'ignorance du public, en ce qui concerne la peine, ne rend pas, nous le croyons, l'irrégularité occulte. « Nos ingenue fatemur, dit Benoît XIV, et credimus ejusmodi tanquam occultum a S. Pœnitentiaria dispensari posse, et ipsius litteras executioni mandandas a confessario, cum ipsum crimen occultum limites non excedat. Contra vero est, si crimen publice innotescat, licet omnes fere ignorent pœnam ipsi crimini irrogatam, quæ ignorantia juris dicitur. » Ce sentiment est conforme aux règles et à la pratique de la Sacrée Pénitencerie et de la Sacrée Congrégation du Concile.

CHAPITRE TROISIÈME. — DES PRIVILÈGES DU JUBILÉ.

Article second. — Privilège accordé directement aux fidèles. — Droit de choisir leur confesseur.

XCI. Ce privilège se trouve ainsi formulé dans l'indult pontifical : « Insuper omnibus et singulis Christi fidelibus, tam laicis quam Ecclesiasticis sæcularibus et Regularibus cujusvis ordinis, et instituti, etiam specialiter nominandi, licentiam concedimus, et facultatem, ut sibi ad hunc effectum eligere possint quemcumque Presbyterum confessarium, tam sæcularem quam Regularem, ex actu approbatis, (qua facultate uti possint etiam Moniales, Novitiæ, aliæque mulieres intra claustra degentes, dummodo confessarius approbatus sit pro Monialibus). » En vertu de cette concession pontificale, tous les fidèles, sans en excepter ceux qui appartiennent à l'état religieux, ont, pendant le temps du Jubilé, le droit de choisir leur confesseur jubiléaire.

XCII. Mais ici se présente une question, autrefois controversée. Les Religieux sont-ils obligés à cet égard d'obtenir la permission de leur Supérieur ? Elle nous paraît aujourd'hui tranchée par la clause dérogoire qui se trouve à la fin des Bulles du Jubilé actuel, et à laquelle nous renvoyons le lecteur. A nos yeux une semblable clause serait, en effet, complètement inutile, si elle n'avait pour effet d'autoriser les Religieux à se choisir un confesseur

étranger, sans l'intervention de leurs supérieurs, et malgré les statuts ou privilèges de leur ordre.

XCIII. En dirons-nous autant des Religieuses? Peuvent-elles se dispenser de demander la permission de leur Supérieure? Oui. Sa Sainteté Léon XIII ne fait dépendre, en effet, la faculté qu'il leur accorde que d'une seule condition : « *dimmodo confessarius approbatus sit pro Monialibus.* » Exiger, en outre, le consentement de la supérieure, c'est soumettre à son bon vouloir la grâce accordée par le Souverain Pontife. Or, d'après les principes du droit, l'inférieur ne peut annuler ni rendre inutile une faveur octroyée par son supérieur.

XCIV. Sauf la restriction que nous venons d'indiquer, tous les fidèles, de quelque condition qu'ils soient, ont donc le droit incontestable de choisir leur confesseur. Ce droit, toutefois, n'est point absolu et illimité. Sa Sainteté Léon XIII l'a restreint, à l'exemple de ses prédécesseurs, dans certaines bornes que nous avons maintenant à faire connaître. Parlons d'abord de la nécessité de l'approbation « *ex actu approbatis* », et recherchons de qui le confesseur jubiléaire doit recevoir cette approbation. — 1° S'il s'agit d'un confesseur choisi par les séculiers, il n'y a pas de doute qu'il ne doive être approuvé par l'Ordinaire du diocèse, dans lequel il entend la confession de son pénitent. Indépendamment de l'approbation de l'Ordinaire du lieu, où il se trouve, un curé peut, même hors de son diocèse, recevoir exceptionnellement la confession de ses paroissiens. Le principe général fléchit ici, mais seulement ici. En 1707, le doute suivant fut soumis à la Sacrée Congrégation du Concile : « *An curati unius Diœcesis vocati a parochis alienæ diœcesis possint in ista audire confessiones, tam suorum subditorum quam alienorum absque licentia Episcopi loci?* » Et, le 3 décembre, elle y répondit : « *Affirmative quoad subditos, negative quoad reliquos.* » — 2° Nous regardons également comme certain que, si le choix des réguliers tombe sur un séculier, celui-ci doit être approuvé par l'Ordinaire du lieu. Les principes généraux du droit réclament cette approbation, et nous ne voyons aucun motif pour ne point les appliquer dans l'espèce : nous en voyons, au contraire, de très-puissants pour ne point nous en écarter, car, seul, l'Ordinaire du lieu a qualité pour donner juridiction à ce confesseur, que le supérieur régulier ne connaît pas, au moins légalement. Si les réguliers s'adressent à un religieux, soit de leur ordre, soit d'un autre ordre, notre réponse ne sera pas aussi affirmative ; nous craindriens de trop nous avancer en répondant d'une manière aussi catégorique. Ordinairement, les indults ne laissent planer aucun doute ; ils contiennent les mots : *ab ordinariis locorum*. Dans le Bref actuel, ces mots sont supprimés. N'est-ce pas intentionnellement ? Et ne suffirait-il pas, dès lors, que le confesseur régulier fut approuvé par son supérieur ? On pourrait soutenir ce sentiment. Cependant, d'autre part, le paragraphe précédent des lettres apostoliques du 15 février dernier ne nous montre-t-il pas suffisamment quelle approbation Sa Sainteté Léon XIII requiert chez les confes-

seurs jubiléaires ? Pour que ce confesseur puisse commuer les œuvres prescrites, il doit avoir reçu l'approbation de l'Ordinaire du lieu : *ex actu approbatis a locorum ordinariis*. Est-il probable que le Souverain Pontife ait voulu créer deux catégories de confesseurs, dont la première serait investie de tous les pouvoirs du Jubilé, et la seconde seulement d'une partie ? Cela n'est guère vraisemblable. C'est pourquoi nous estimons, avec la *Nouvelle Revue théologique*, que les termes *ex actu approbatis* de ce paragraphe doivent être interprétés par ceux du paragraphe précédent, et que les uns et les autres ont, par suite, la même signification. — 3° Quant au confesseur des Religieuses, qu'elles soient soumises à l'évêque ou qu'elles dépendent immédiatement d'un ordre religieux, l'approbation de l'Ordinaire (1) dans le diocèse duquel est situé le couvent lui est absolument nécessaire. Telle est la règle générale. Innocent XIII nous la rappelle en ces termes. « *Meminerint quoque regulares se excipere non posse confessiones Monialium, tametsi eorum regimini et gubernio subjectæ sint, nisi ultra licentiam suorum Prælatorum regularium præcedat examen coram Episcopo diœcesano faciendum, ejusque specialis quoad confessiones prædictarum Monialium approbatio, remota quacumque contraria consuetudine, etiam immemorabili.* » En temps de Jubilé, cette règle ne souffre point d'exception : le privilège, concédé alors aux religieuses, consiste uniquement dans le droit de choisir pour confesseur un prêtre, qui n'ayant pas été approuvé spécialement pour leur maison, l'a été pour les religieuses en général ou pour l'un ou l'autre couvent en particulier.

XCV. Les lettres apostoliques renferment encore une autre restriction à la faculté de choisir son confesseur : Sa Sainteté Léon XIII nous renvoie ici à une bulle de Benoît XIV, où nous lisons ce qui suit (2) : « *Omnibus et singulis sacerdotibus interdiximus et prohibemus ne aliquis eorum extra casum extremæ necessitatis, nimirum in ipsius mortis articulo et deficiente tunc alio quocumque sacerdote, qui confessarii munus obire possit, confessionem sacramentalem personæ complicitis in peccato turpi, atque inhonesto contra sextum Decalogi præceptum commissio, excipere audiat, sublata propterea illi ipso jure quacumque auctoritate et juris-*

1. Les religieuses ont ordinairement la liberté de s'adresser à un confesseur, autrefois approuvé, mais dont l'approbation a cessé, pourvu qu'elle ne lui ait pas été retirée *ob demerita*. Il n'en est pas ainsi dans le jubilé actuel ; leur choix est limité parmi les confesseurs actuellement approuvés, *ex actu approbatis*. On ne saurait se prévaloir pour le cas présent de la déclaration de la S. Pénitencerie, du 10 mars 1750, interprétant la Constitution de Benoît XIV, où le mot *actu* ne se lisait pas.

2. Au n° L, afin de ne point répéter deux fois que les Lettres apostoliques du 15 février dernier ne dérogeant en rien à la Bulle *Sacramentum Penitentiae*, nous avons cru ne point énumérer les censures, qui, en vertu de cette Bulle, échappent à la juridiction du confesseur du Jubilé. Ces censures sont les suivantes. Ladite Bulle *Sacramentum Penitentiae* réserve au Saint-Siège le péché du calomnieux, qui dénonce ou fait dénoncer faussement un confesseur comme l'ayant sollicité. Elle frappe, en outre, d'une excommunication majeure, réservée au Saint-Siège, le malheureux prêtre qui, nonobstant la défense pontificale, absoudrait, hors des cas qu'elle spécifie, son complice *in peccato turpi*.

dictione ad qualemcumque personam ab hujusmodi culpa absolvendam : adeo quidem ut absolutio, si quam impertierit, nulla atque irrita omnino sit, tanquam imperfita a sacerdote, qui jurisdictione ac facultate ad valide absolvendum necessaria privatus existit, quam ei per præsentem has nostras adimere intendimus. » Il résulte de ce texte que différentes conditions sont requises pour que le pénitent ne puisse s'adresser à son complice *in peccato turpi*. D'abord, 1^o il faut que le péché, dont le confesseur est le complice, soit contre le sixième commandement : *in quolibet inhonesto contra sextum præceptum peccato*. 2^o Il faut que ce péché ait toutes les qualités du péché réservé : il est, par conséquent, nécessaire qu'il s'agisse d'un péché certainement commis, et non d'un péché douteux, d'un péché externe, d'un péché certainement mortel, et cela des deux côtés, tant de la part du pénitent que de la part du confesseur. Si l'une de ces conditions fait défaut, rien n'empêche le pénitent de choisir son complice pour confesseur. 3^o Il faut que le péché soit commun au confesseur et au pénitent, et par suite, qu'il y ait eu relation réciproque dans l'acte extérieur. Il peut donc se faire qu'il y ait eu péché grave de part et d'autre, et cependant qu'on ne tombe pas sous la prohibition de Benoît XIV. Par exemple, s'il n'y eu que péché de pensée, ou de désir non manifesté, ou de paroles auxquelles l'autre n'a pas répondu ou applaudi, quoique intérieurement il y eût pris plaisir ; ou même péché d'actions auxquelles l'autre partie a résisté extérieurement, quoique sa volonté y adhérât intérieurement. 4^o Enfin il faut que le pénitent n'ait pas encore reçu d'un autre confesseur l'absolution de ce péché. S'il en a été légitimement absous, il peut s'adresser à son complice pour les autres péchés qu'il a commis par la suite et confesser de nouveau ce péché sans contrevenir à la défense de Benoît XIV. — Lorsque ces quatre circonstances se rencontrent, le pénitent n'a pas la faculté de choisir son complice pour confesseur, à moins qu'il ne soit à l'article de la mort et qu'aucun autre prêtre n'étant présent, l'on ne puisse en appeler sans un véritable danger de scandale ou d'infamie, soit pour le confesseur coupable, soit pour le pénitent lui-même. Les termes de la Bulle *Sacramentum Pœnitentiæ* autorisent cette exception, que consacre formellement la Constitution *Apostolici muneris* du même Benoît XIV.

XCVI. Le confesseur, choisi par le pénitent, ne peut refuser ni d'entendre sa confession, ni d'user en sa faveur des privilèges extraordinaires du Jubilé. Le refus de son ministère constituerait une faute grave. « Quia, dit Bellejambe, talis confessarius est iudex delegatus a supremo omnium Pastore in pœnitentis favorem, petentis jus ex privilegio illo sibi concessum. »

XCVII. En terminant nos articles sur le Jubilé de 1879, nous répéterons que nous avons emprunté toutes nos solutions, à peu d'exceptions près, au savant *Traité canonique et pratique du Jubilé* de M. Loiseaux, autrefois professeur de droit canonique au séminaire de Tournai, aujourd'hui membre de l'ordre des Frères Mineurs capucins.

FIN.

LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS

PAR LES ENFANTS.

Le rigorisme a longtemps régné dans quelques diocèses. Avant le temps de la première communion, on refusait aux jeunes enfants l'absolution sacramentelle, en les laissant ainsi, jusqu'à l'âge de douze et même de quatorze ans, dans un état vraiment dangereux au point de vue spirituel.

Après les avoir admis pour la première fois à la table eucharistique, on avait coutume de les en tenir éloignés pendant longtemps, leur défendant, dans certains endroits, de communier au temps de Pâques, l'année qui suivait leur première communion.

Enfin, il y avait des maisons ecclésiastiques, où régnait l'usage d'éloigner, pour plusieurs mois, les jeunes élèves du sacrement de l'autel, sous prétexte d'attendre une plus mûre préparation.

Il est certain d'autre part que la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie importe à la garde et à la conservation de l'innocence dans les enfants. L'usage fréquent des sacrements contribue admirablement à alimenter et fortifier la piété naissante dans les jeunes cœurs, auxquels elle fait embrasser avec ardeur les pratiques de notre sainte religion.

En 1866, le pape Pie IX, informé des abus dont je viens de parler, et désirant voir modifier un système si mal entendu et si préjudiciable aux intérêts spirituels des jeunes enfants, fit adresser aux évêques une circulaire portant la date du 12 mars, afin de parvenir à réformer, dans un sens plus conforme à l'esprit de la discipline de l'Eglise, ce défectueux système de soins spirituels à l'égard des enfants. En introduisant la méthode régulière, qui consiste à admettre les jeunes enfants eux-mêmes à une juste fréquentation des sacrements, le Saint-Père espérait que, de proche en proche, la même méthode s'étendrait aux autres contrées et qu'ainsi on verrait bientôt cesser ce déplorable inconvénient.

Il est donc faux et dangereux de différer l'absolution aux enfants jusqu'à l'époque de leur première communion. L'enfant, arrivé à l'âge de discernement, de façon à connaître le péché et l'obligation de s'en repentir devant Dieu, a la disposition voulue pour recevoir le sacrement de pénitence. Le grand concile de Latran impose l'obligation de la confession annuelle et de la communion pascale aux enfants qui sont parvenus à l'âge de discernement. C'est là un commandement formel de l'Eglise, dont personne ne peut se dispenser. Il est donc dangereux de différer arbitrairement l'époque de la première communion.

Le savant pape Benoît XIV condamne sévèrement les curés qui n'administrent pas le viatique aux enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion. Le savant pontife rappelle que le décret du grand concile de Latran oblige à la communion pascale tous les fidèles *postquam ad annos discretionis pervenerint*. C'est

pourquoi de graves docteurs ont soutenu, avec beaucoup de probabilité, que les enfants, dès qu'ils sont capables de pécher, sont tenus à la confession annuelle et à la communion pascalle. C'est ce que pensent saint Antonin, Paludanus, Tabiena, et autres savants docteurs. D'autre part, de graves théologiens estiment qu'il y a lieu d'attendre un plus parfait usage de la raison, pour que les enfants soient obligés à la communion annuelle. Mais tous les théologiens sont d'accord pour enseigner qu'un âge aussi avancé n'est pas nécessaire pour conférer le viatique à l'article de la mort. Ils regardent cette communion en viatique comme un devoir rigoureux, soit pour l'enfant, soit pour le curé. Ce dernier n'est donc pas libre de refuser arbitrairement le saint viatique à l'enfant qui est capable de le recevoir.

On peut consulter pour plus de détails le pape Benoît XIV, dans son traité *de Synodo* (livre VII, ch. XII, n° 2 et 3).

Pratiquement, en France, les évêques indiquent eux-mêmes dans leurs statuts diocésains l'âge qu'ils exigent pour admettre les enfants à la première communion. Généralement, c'est onze ans pour les filles et douze pour les garçons, avec faculté accordée aux curés d'avancer ou de reculer cette époque selon les circonstances. Mais quel que soit l'usage français en vigueur, par rapport à la première communion, il est certain que, dès qu'un enfant a l'âge de discrétion, et qu'il est suffisamment instruit, il a droit au saint Viatique, en temps de maladie grave, et les curés ont le devoir de le lui administrer.

RÉPARATIONS AUX ÉGLISES ET PRESBYTÈRES

La lettre suivante, adressée à NN. SS. les Evêques, témoigne des dispositions du ministère actuel à cet égard, et c'est pourquoi nous croyons devoir la reproduire.

Monseigneur,

Je suis informé que, dans un grand nombre de paroisses, des travaux de restauration sont exécutés aux églises et presbytères sans aucune autorisation, et que ces entreprises n'épargnent même pas des édifices classés comme monuments historiques. Les mutilations qu'ont subies, à la suite de travaux mal dirigés, certaines églises qui offraient un réel intérêt au point de vue de l'art et de l'histoire, en ont dénaturé le caractère et ont eu pour conséquence de les faire déclasser.

Des instructions ministérielles ont signalé, à diverses époques, aux autorités diocésaine et départementale, ainsi qu'aux architectes chargés de l'inspection des édifices paroissiaux, les inconvénients que présentent ces infractions aux règles établies : elles compromettent la solidité ou le caractère monumental des édifices, et sont quelquefois une cause de ruine pour les fabriques et les communes.

Je crois devoir insister de nouveau, Monseigneur, sur la nécessité de veiller à ce qu'aucun travail, soit d'entretien, soit de réparation ou de

reconstruction, ne puisse être exécuté aux églises et presbytères, en dehors de l'approbation de l'autorité diocésaine et de la permission formelle de l'autorité préfectorale ou de l'autorité ministérielle, lorsque la dépense atteint le chiffre réglementaire.

Les fabriques ne sont dispensées de ces autorisations que dans le cas où il s'agit de travaux de simple entretien n'excédant pas la somme de 100 francs, dans les paroisses de moins de 1,000 âmes, et de 200 francs dans les autres localités. Même dans ces cas, si les travaux étaient jugés inutiles ou mal entendus, l'Evêque et le Préfet auraient le droit de s'y opposer.

L'Administration, je n'ai pas besoin de le dire, Monseigneur, examinera avec la plus grande bienveillance les demandes d'autorisation qui lui seront adressées : son intervention ne saurait avoir d'autre but que de contrôler, dans l'intérêt des fabriques et des communes, des entreprises devenues quelquefois, faute d'un examen approfondi, de véritables œuvres de vandalisme.

En ce qui me concerne, je serai toujours disposé à accorder des allocations sur les fonds du budget des cultes pour les travaux dont l'utilité aura été régulièrement reconnue, et lorsque les fabriques, les fidèles, ou, à leur défaut, les communes n'auront pu réunir les ressources nécessaires pour en assurer l'exécution.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de l'Intérieur et des Cultes,

Signé : CH. LEPÈRE.

Pour copie conforme :

Le Conseiller d'État, Directeur général des Cultes,

ED. LAFERRIÈRE.

ATTAQUE ET DÉFENSE

QUE FAIT L'UNIVERSITÉ ? — Un fait assez curieux, que nous sommes étonnés de ne pas voir signaler par la grande presse, c'est la piteuse figure que présente en ce moment l'Université de l'Etat. On se bat pour elle ; on ne craint pas d'indigner, d'irriter une moitié de la France en son nom ; on ne recule même pas devant l'oppression brutale des consciences et de la liberté des pères de famille à son profit ; que fait l'*Alma parens* pendant ce temps-là ?

Elle se tait ; elle fait la morte ; elle accepte sans sourciller et sans honte le bénéfice d'une guerre qui est loin d'être à son honneur. Ne fût-ce que par pudeur, est-ce qu'elle ne devrait pas au moins protester ? Quelle sera sa gloire si on supprime ses rivaux ? Quel mérite aurait-elle à fabriquer des bacheliers, à remplir les écoles du gouvernement, si la concurrence est impossible ? Il y a là une espèce de platitude et un tel aveu de crétinisme que ses amis les plus chauds en sont profondément affligés.

Une situation analogue avait été faite, il y a quelques années, à la soi-disant religion protestante. Des tyranneaux de provinces, anticipant

sur les violences d'aujourd'hui, avaient interdit dans quelques villes les grandes manifestations religieuses de la Fête-Dieu, et, comme toujours, selon la mode des cafards, n'osant avouer leur propre haine, ils se retranchaient derrière le fameux article 45 de la loi organique du 18 germinal an x, qui interdit les cérémonies extérieures là où il y a des temples destinés à différents cultes. Ils donnaient aussi à entendre que les ministres protestants étaient les instigateurs de cette mesure odieuse par elle-même et vexatoire pour un grand nombre de leurs concitoyens.

L'honnêteté naturelle de quelques pasteurs évangéliques se révolta à la pensée du rôle qu'on leur prêtait, et ils protestèrent énergiquement pour dégager leur responsabilité. Le même fait vient de se reproduire en plusieurs endroits, notamment à Montpellier, nous l'avons dit, et l'on ne saurait méconnaître que cette conduite est parfaitement honorable et digne.

On voit l'exacte analogie qui existe entre ces divers cas et celui de l'Université, prétexte actuel de la guerre acharnée qu'on fait à l'enseignement libre; et l'Université se tait !

Nous dirons plus : il y a ici une circonstance aggravante, la circonstance de l'intérêt personnel. C'est un fait avéré, indéniable : les Ecoles libres en général, celles des Jésuites en particulier, sont dans la prospérité ; les élèves affluent chez elles et avec les élèves l'argent ; tandis que les écoles de l'Université ne font pas leurs frais. Il faut que l'Etat intervienne à grands renforts de subsides. Il n'y a pas à dire ; si les lycées et les collèges devaient travailler dans la condition de ceux qu'ils traitent en adversaires, ils devraient, comme on dit vulgairement, *fermer boutique* avant six mois ; ils ne gagneraient pas de quoi manger.

Leur silence dans la lutte engagée les assimile donc à l'épicier du coin qui se réjouit de la faillite du collègue d'en face. Encore une fois, c'est piteux, et nous ne voyons rien qui puisse humilier davantage la science orgueilleuse.

Nous n'ignorons pas que beaucoup de professeurs de l'Etat déplorent les projets Ferry, et ce n'est pas le cœur qui leur manquerait pour protester contre une mesure propre à les avilir dans l'opinion. Mais la brutale question du pain quotidien est là qui les retient dans l'esclavage. Toute initiative privée leur est impossible ; il faut qu'ils se taisent jusqu'à toute honte bue.

Mais à côté de ces honnêtetés fourvoyées dans les régions universitaires, la masse des professeurs n'éprouve aucune espèce de scrupule. Après avoir soufflé la guerre, ils entendent en profiter et triompher sans honneur comme ils ont combattu sans gloire.

Si les lois Ferry passent, l'Université de France pourra porter à jamais le deuil de sa dignité !

* *

L'EGLISE ET LA SOUVERAINETÉ POLITIQUE, D'APRÈS LÉON XIII. — Par le temps qui court, on ne manque pas de lancer contre l'Eglise cette imputation, renouvelée des Juifs au siècle de

Pilate, qu'elle est hostile au pouvoir politique. Dans une circonstance solennelle, le Consistoire du 12 mai courant, pour la création des cardinaux, S. S. le Pape Léon XIII a fait justice de cette imputation, qu'il ne craint pas de stigmatiser des noms de *fausseté, mensonge, calomnie*.

Voici ses paroles authentiques :

« ...Ceux-ci, en effet, attaquant par des calomnies leurs frères innocents, s'étaient efforcés d'insinuer une *opinion très-fausse* dans l'esprit de ceux qui président aux affaires publiques, à savoir que l'autorité et le magistère de ce Siège apostolique diminuaient la fidélité due au pouvoir politique, qu'ils détournaient les sujets de l'empire ottoman de l'obéissance à leur souverain pour transférer leur allégeance à un prince étranger, et qu'ainsi ils étaient contraires au droit des gens et à la périté publique.

« Or, rien n'est plus absurde et plus contraire à la vérité. En effet, l'Eglise du Christ, uniquement préoccupée du salut éternel des âmes, ne cherche qu'à le promouvoir et à le sauvegarder partout, à l'aide des moyens naturels dont elle est divinement munie. Mais pour remplir cette mission, elle ne trouble pas l'ordre ou les droits de la société civile, et n'affaiblit point l'autorité des princes temporels ; bien au contraire, instruite par les paroles de l'Apôtre, elle enseigne que tous doivent être soumis aux pouvoirs supérieurs, *non-seulement par une raison de crainte, mais aussi par devoir de conscience*. Il est prouvé, d'ailleurs, que les peuples sont d'autant plus fidèles aux princes qu'ils ont été plus habitués, sous la conduite et le magistère de l'Eglise, à garder envers Dieu une foi intacte.

« La raison enseigne, en outre, et l'histoire l'atteste, que les liens communs qui unissent entre eux les hommes d'une même nation sont affermis et consolidés par la religion catholique. Ainsi, la tranquillité publique des empires et les autres avantages très-importants qui en dérivent sont de la sorte en pleine vigueur et produisent les meilleurs fruits.

« Mais à quoi bon s'arrêter à réfuter ces *mensonges* ? »

Combien de fois Pie IX a élevé la même protestation, et avant lui combien de ses prédécesseurs l'avaient aussi formulée ! Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui, plus que jamais, on déclame contre l'*ultramontanisme*. Eh bien, l'*ultramontanisme* le voilà : par la voix des Pontifes romains et de par Dieu, il prêche aux peuples une entière soumission aux pouvoirs publics !

* *

OPINION D'UN CHEF RÉPUBLICAIN SUR L'ABOLITION DU BUDGET DES CULTES. — « Tant que la religion aura vie dans le peuple, je veux qu'elle soit respectée extérieurement et publiquement.

Je voterai donc contre l'abolition du salaire des ministres du culte ?

Eh ! pourquoi, avec ce bel argument que ceux-là seuls qui veulent de la religion n'ont qu'à la

payer, ne retrancherait-on pas du budget social toutes les allocations pour travaux publics ?

Pourquoi le paysan bourguignon paierait-il les routes de la Bretagne, et l'armateur Marseillais les subventions de l'opéra ?

Je ne parle pas des considérations politiques bien plus puissantes encore et qui ne sauraient échapper à personne. »

Qui parle ainsi ? Le fameux républicain de 1848, Proudhon, dans son *Programme révolutionnaire* !

CONSULTATIONS. CANONIQUES

Q. — Dans les pays où les décrets du Concile de Trente sont en vigueur, deux protestants ont contracté un mariage clandestin. Dix ans après ils se convertissent : leur mariage a-t-il été valide ?

R. — Il faut distinguer entre les pays auxquels le Saint-Siège a étendu la décision de Benoît XIV et ceux qui demeurent sous l'empire du droit commun. On sait que Benoît XIV, statuant au sujet des Pays-Bas, où le décret du Concile de Trente sur le mariage fut jadis publié, décida que malgré cette publication les mariages entre protestants et les mariages mixtes seraient valides, quoiqu'ils n'eussent pas lieu en présence du curé catholique. Cette concession du Saint-Siège a été étendue dans la suite à plusieurs pays :

1° Breslau en Prusse, Ulm, dans le Wurtemberg, le duché de Clèves depuis son annexion à la Prusse, par un bref de Pie VI ;

2° Les provinces Rhénanes qui appartiennent à la Prusse, en vertu d'un bref de Pie VIII aux évêques de ces provinces ;

3° La Russie et la Pologne russe, en vertu d'un décret de la Sacrée Congrégation des Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires, en date du 19 août 1844.

4° En Irlande, les mariages mixtes sont valides, en vertu d'un décret de Pie VI du 7 mars 1785 ;

5° A Constantinople et ses faubourgs, d'après un décret pontifical du 20 août 1769 ;

6° En Asie, à Pondichéry, en Géorgie, côte de Coromandel, colonies françaises, Malabar et Bombay, au Japon, en vertu de différents actes du Saint-Siège.

7° En ce qui concerne l'Amérique, le décret de Benoît XIV fut étendu au Canada à l'époque où la province passa sous la domination anglaise. Il en est de même à Curaçao et dans l'île de la Trinité.

Voilà la liste à peu près complète des pays où les mariages des protestants et autres hérétiques ainsi que les mariages mixtes sont valides, quoique faits sans la présence du curé catholique, par concession formelle du Saint-Siège. Il faut y ajouter toutes les contrées où le décret du Concile n'a jamais été publié.

La difficulté donc se restreint aux pays où la publication officielle du Concile de Trente ne comporte aucun doute. A ce sujet, les Congrèga-

tions romaines ont rendu de nombreuses décisions. Nous pourrions citer celle rendue pour Valence (France) en 1808, et celle, plus catégorique encore, du 19 juillet 1818 sur la consultation du vicaire capitulaire de Poitiers.

En 1834, Mgr l'évêque de Grenoble adressa à la Sacrée Pénitencerie la consultation suivante :

Utrum matrimonia ab hæreticis inter se inita, aut cum catholicis juxta solas leges civiles, seu coram ministro hæretico sine præsentia parochi catholici valida sint in Galliis, et in aliis regionibus, ubi, uti in Galliis, protestantes et hæretici omnes habent suos ministros, templa, seu statum legalem a gubernio probatum ? »

La Pénitencerie répondit (28 mars) : « *NEGATIVE, exceptis regionibus de quibus loquitur Benedictus XIV in declaratione diei 4 novemb. 1741, atque ad quas per successores suos in illa eadem declaratione extensa est.* » Cette réponse, comme on le voit, est péremptoire.

Les protestants dont parle notre honorable correspondant peuvent régulariser leur position en demandant au Saint-Siège la dispense *in radice* qui revalidera leur mariage dès le début.

Q. — Est-il permis aux curés ou aumôniers de faire chanter, un jour de dimanche ou de fête d'obligation ou non, telles vêpres qu'il leur convient, sans tenir compte des rubriques qui prescrivent l'ordre à observer dans cette grande et solennelle fonction liturgique ?

Peuvent-ils à leur gré, par exemple aux secondes vêpres des apôtres, sous prétexte qu'elles sont trop longues, faire chanter les quatre premiers psaumes du dimanche, et pour cinquième le *Laudate* ; faire de même, et sous le même prétexte, aux secondes vêpres de la Noël ?

Peuvent-ils à leur gré retrancher soit les suffrages, soit les mémoires du dimanche ou des Saints ?

La distinction que font grand nombre de prêtres entre les vêpres des fidèles et leurs vêpres à eux, n'est-elle pas une distinction dénuée de fondement, et entièrement contraire à la liturgie ?

R. — Il n'est pas convenable que les curés ou aumôniers fassent chanter, un jour de dimanche ou fête d'obligation ou non, telles vêpres qu'il leur plaît, sans tenir compte des rubriques. Il ne faut donc pas, par exemple, aux secondes vêpres des Apôtres, sous prétexte qu'elles sont trop longues, qu'ils se contentent de faire chanter les quatre premiers psaumes du dimanche et pour cinquième le *Laudate Dominum omnes gentes* ; de même, et sous le même prétexte, aux secondes vêpres de Noël. Cette observation s'applique aux suffrages communs, aux mémoires du dimanche et des Saints occurrents. Il est de la plus haute convenance de se conformer aux rubriques dans ces offices qui sont publics et liturgiques, quoiqu'ils n'aient pas le caractère canonique de l'office que les chanoines des cathédrales et collégiales récitent au chœur. De là vient que la distinction que l'on voudrait établir entre les vêpres des fidèles et les vêpres des prêtres n'est pas solide.

Tout ce qu'on pourrait tolérer, ce serait que l'on chantât, dans l'église paroissiale, les secondes vêpres des fêtes que le concordat français permet de transférer au dimanche suivant en ce qui concerne la solennité extérieure. De

même que le curé est autorisé à chanter une messe votive de la fête, ainsi l'on pourrait dire les secondes vêpres de cette fête, au lieu de chanter les vêpres courantes.

Les assemblées des Confréries et les Congrégations de femmes comportent une plus grande latitude. C'est l'usage presque général d'y chanter constamment les vêpres de la Sainte Vierge. Dans le diocèse de Paris, à l'exercice du soir pour la confrérie de N.-D. des Victoires, on se borne à trois psaumes : *Dixit Dominus*, *Laudate pueri Dominum* et *Laudate Dominum omnes gentes*; puis, le Capitule, quelques strophes de l'*Ave Maris stella* et le *Magnificat*. Tout cela prend un quart d'heure.

Q. — Un prêtre, de passage dans une paroisse étrangère, se rend à l'église pour satisfaire sa dévotion. Il y trouve quelques personnes, qui le prient de leur donner la Communion pascalle, à laquelle elles se sont préparées. Sur leurs instances, et vu l'absence du curé, il se décide à leur distribuer l'Eucharistie.

Rentré chez lui, ce prêtre tombe gravement malade, il craint que la mort ne soit proche. Le curé voisin est absent. Que faire? Le malade charge un diacre de lui apporter le ciboire et il s'administre lui-même.

1° Comment qualifier la conduite de ce prêtre dans ces divers cas?

2° Les fidèles ont-ils rempli le devoir pascal dans le premier cas?

R. — Rien ne s'oppose à ce qu'un prêtre, de passage dans une paroisse étrangère, donne la communion aux fidèles qui la demandent, en l'absence du curé.

En ce qui concerne la communion en viatique, le prêtre malade a agi licitement en se faisant apporter la communion par un diacre, mais c'est le même diacre qui aurait dû lui administrer le viatique. Tout le monde sait, en effet, que les diacres sont les ministres *extraordinaires* de l'Eucharistie.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

A qui, du Maire ou du Curé, appartient la direction et la surveillance d'une horloge communale placée dans le clocher de l'église?

R. — L'horloge, installée par l'administration communale dans le clocher d'une église, est, en raison de sa destination civile, sous la direction et la surveillance particulière de l'autorité municipale. Ainsi l'ont décidé de concert les ministres de l'intérieur et des cultes. Le droit du maire à cet égard doit néanmoins se combiner avec le droit de police de l'intérieur de l'église, qui, d'après une décision du gouvernement du 21 pluviôse an XIII (10 février 1805), appartient exclusivement au curé. « En vertu de cette décision, écrivait à son collègue le ministre des cultes, à la date du 20 novembre 1857, le curé est fondé à exiger que le maire s'entende avec lui pour confier le service de l'horloge communale à un agent que le curé puisse agréer: mais lorsque le curé a été consulté sur le choix de cet agent, il ne peut refuser les clefs du clo-

cher nécessaires pour le service de l'horloge. Dès lors, le maire aurait le droit de les lui réclamer. »

Les deux propositions que renferme cet extrait de la dépêche ministérielle paraissent tout d'abord contradictoires. La première, en effet, implique la nécessité pour le choix de l'agent chargé du service de l'horloge, d'une entente préalable entre le maire et le curé; la seconde, au contraire, semble réduire le droit du curé à un simple droit d'avis. Mais comme, en règle générale, un avis n'est réclamé qu'à titre d'instruction ou de renseignement, sans être nullement obligatoire pour l'autorité qui le demande, on pourrait penser que, dans l'opinion des deux ministres, il suffit au maire, pour obtenir en faveur d'un agent quelconque la remise de la clef du clocher et le libre passage pour parvenir à l'horloge, que le curé ait simplement été préalablement *consulté*, c'est-à-dire appelé à émettre son avis sur le choix de cet agent.

Tel ne saurait être, selon nous, le sens de la décision ministérielle dont s'agit. Nous allons en donner une interprétation plus logique. Les deux propositions ci-dessus mentionnées, en apparence contradictoires, se combineront alors et se concilieront parfaitement.

D'après les termes mêmes de la décision précitée de 1857, le double droit reconnu, dans l'espèce, au curé, est fondé sur le droit plus général de police, qui lui appartient dans son église. (Décision du 21 pluviôse an XIII.) En vertu de ce droit et comme gardien responsable de l'église et du clocher, le curé, chargé d'abord d'en conserver seul les clefs, est en outre appelé à prendre ou prescrire toutes les mesures destinées à assurer dans l'église l'ordre et le maintien du respect dû au lieu saint. Or, ce droit, ainsi reconnu au curé, entraîne celui d'interdire l'entrée du clocher à tout agent qui n'aurait pas été préalablement agréé par lui. Avant de pouvoir réclamer les clefs du clocher afin de les remettre au régulateur de l'horloge, le maire doit, dès lors, nécessairement se concerter avec cet ecclésiastique sur le choix de cet agent et se mettre d'accord avec lui, ou, en d'autres termes, obtenir son agrément. Ce n'est enfin qu'après avoir ainsi consulté le curé que le maire est en droit de réclamer les clefs du clocher.

Pour ces motifs, il nous paraît absolument incontestable que le maire ne saurait en aucun cas imposer au curé, pour le service de l'horloge, un agent non agréé par cet ecclésiastique. Sans doute, le curé ne devrait pas non plus, en repoussant systématiquement tous les candidats proposés par le maire, entraver indéfiniment un service d'utilité publique. Si cependant une semblable hypothèse venait à se réaliser, il n'appartiendrait pas au maire de passer outre; il ne pourrait qu'en référer à l'Evêque diocésain, supérieur spirituel et hiérarchique du curé. Le prélat seul aurait ce droit, à défaut de cet ecclésiastique, d'agréer l'agent qui serait chargé des soins à donner à l'horloge.

Q. — Une veuve a fait, de concert avec son époux décédé (celui-ci par son testament), une fondation de messes. Elle voudrait, avant de mourir, faire accepter cette fondation par le gouvernement et la fabrique.

A-t-elle besoin de recourir à toutes les formalités ordinaires? Dans le cas de la négative, que doit-elle faire pour obtenir un titre nominal de rente au nom de la Fabrique?

R. — De quelque façon qu'on s'y prenne, on ne peut éviter les formalités exigées par la loi. Voici ce qu'il y aurait de plus simple: La dame en question doit prendre elle-même (si elle ne les a déjà) des inscriptions de rente sur l'État. Une fois qu'elle les a en main, elle fait don à la fabrique de la somme qu'elle lui destine en inscription de rente. Cette donation en rente sur le trésor ressemble en tout point aux autres donations ordinaires, c'est-à-dire qu'il faut remplir les mêmes formalités pour obtenir l'autorisation de l'accepter (voir *L'Ami du Clergé* n° 24).

Voici l'unique différence. Quand l'autorisation a été donnée soit par le Préfet soit par le gouvernement (selon la somme), la donatrice ou son mandataire spécial, se rend chez le receveur général, lui exhibe l'arrêté ou le décret d'autorisation et signe le transfert des rentes. Le receveur, après avoir fait légaliser cette signature par un notaire, délivre un nouveau certificat d'inscription à la fabrique donataire, qui devient ainsi propriétaire des rentes qui lui sont données.

Q. — A qui appartient-il d'acheter et de faire placer un autel dans une église bâtie avec le concours de la population, du conseil municipal et de la fabrique?

Les autels font partie du mobilier des églises; c'est par conséquent aux fabriques à pourvoir à la dépense de leur construction et de leur réparation. Elles peuvent, sans consulter la commune, supprimer un autel qui ne serait pas en harmonie avec le style de l'église, le changer de place, le faire reconstruire dans une autre forme, etc., etc.

Cependant M. Champeaux établit une distinction sur la propriété des autels, distinction que nous ne croyons pas fondée, attendu que la fabrique est exclusivement chargée de la décoration et de l'embellissement de l'église. « Quand un autel, dit-il, est attaché à l'église, à perpétuelle demeure, c'est-à-dire qu'il y est scellé, en plâtre ou en ciment, ou qu'il fait corps avec la boiserie, qu'en un mot il n'en peut être détaché sans fracture, il est immeuble par destination, et il suit la condition de l'église. » En pareil cas, il est propriété communale, si la commune est propriétaire de l'édifice. »

Encore une fois, nous ne partageons pas le sentiment de M. Champeaux. S'il suffisait, pour qu'un autel devint immeuble par destination, qu'il fût scellé en plâtre, en ciment ou de tout autre manière, on pourrait en dire autant de la chaire qui est souvent scellée à un pilier ou au mur de l'église, des bancs, des boiseries, des grilles, de l'orgue, etc. Cependant tous ces objets sont regardés comme mobiliers et appartenant à la fabrique.

Nous raisonnons, dit Mgr André, pour le cas où il ne s'agit que d'un autel ordinaire, et non

point d'un autel *objet d'art* dont la conservation peut intéresser l'histoire de la commune. Une circulaire ministérielle, du 25 juillet 1848 parle, en effet, des objets d'art des églises, comme de choses que les fabriques ne peuvent pas vendre sans autorisation de l'autorité civile.

Nous ne croyons pas que cette circulaire ait jamais fait jurisprudence, du moins d'une manière absolue.

Q. — Une fabrique peut-elle invoquer la prescription trentenaire pour posséder un terrain autrefois vague dont elle a toujours joui, et cela contre la commune qui voudrait s'en emparer sous ce prétexte que ce terrain n'est pas compris dans l'acte d'achat du presbytère et de ses dépendances?

R. — L'art. 2227 du code civil a soumis tous les établissements publics aux mêmes prescriptions que les particuliers et, par conséquent, à la prescription de 30 ans. Cet article est ainsi conçu: « L'État, les établissements publics et les communes sont soumis aux mêmes prescriptions que les particuliers et peuvent également les opposer. »

Pour pouvoir prescrire, il faut une possession continue, publique, à titre de propriétaire et de bonne foi. Mais pour la prescription trentenaire, la loi n'exige ni le titre ni la bonne foi.

Partant de ces principes, la commune dont parle notre correspondant ne peut pas exciper de ce que le terrain en question n'a pas été compris dans l'acte d'achat du presbytère et de ses dépendances. Il n'avait pas besoin d'y être compris puisque à un autre titre, — le titre de prescription, il appartenait à la fabrique. — Celle-ci fera bien de saisir l'administration préfectorale du litige, et, au besoin, de le porter devant les tribunaux. C'est pour elle un devoir.

Q. — Quand, dans une commune, le Maire est protestant et qu'il n'y a qu'un adjoint catholique, quelle est la place que l'adjoint doit occuper soit au conseil soit au banc d'œuvre?

R. — Dans ce cas, l'adjoint n'est pas simplement délégué par le maire pour le représenter au Conseil; il est, par la loi, substitué au maire, et dès lors doit occuper, soit au Conseil, soit au banc d'œuvre, la place que le maire lui-même occuperait.

Or, la place du maire au Conseil et au banc d'œuvre est toujours la troisième. Au Conseil, la première est au président, la seconde (la droite du président) est au curé, et la troisième (la gauche du président) est au maire. Au banc d'œuvre, le curé, quand il s'y trouve, par exemple, pendant une prédication, a la première place; la seconde est au président de la fabrique, la troisième au maire. Il ne faut pas oublier que le banc d'œuvre est exclusivement réservé aux membres du Conseil de fabrique et aux marguilliers d'honneur, s'il y en a. Le maire n'y a donc point de place comme maire, mais comme *fabricien*, et, à ce titre, il ne peut pas être placé avant son président.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

ŒUVRES

DE

Son Éminence M^{gr} le Cardinal PIE

ÉVÊQUE DE POITIERS

8 beaux volumes in-8. 56 fr.

Sous presse, pour paraître très-prochainement

LE TOME IX^e DE CES ŒUVRES

Un beau volume in-8. 7 fr.

ŒUVRES CHOISIES

Tome I^{er}, contenant les instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent et l'instruction synodale sur la première constitution du Concile du Vatican.

1 beau volume in-8. 6 fr.

Magnifique portrait de S. E. M^{gr} le Cardinal PIE

GRAVÉ A L'EAU-FORTE par M. GAILLARD

Épreuves ordinaires. 4 fr. 50
— sur chine. 10 fr. »
— — avant la lettre. 30 fr. »

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 100 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement, à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

(DIRECTIONS SPIRITUELLES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES)

Par M. l'abbé H. CHAUMONT

Un beau volume in-16 elzévirien de XVIII-408 pages. 3 fr.
Edition de propagande. Un vol. in-18 de XVIII-183 pages. 75 c.

Le Cœur de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 vol. in-18. 75 c.
Mois du Sacré-Cœur des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-32 Jésus de 320 pages. 75 c.
Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr.
Le Cœur de Jésus. Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivi de la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET, de la même Compagnie. Troisième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien, d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine* pour se préparer à la fête de ce divin Cœur, par le P. CHARLES BORGIO, de la Compagnie de Jésus, publié par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32 de XXXI-364 pages. 1 fr. 50

Dévotion envers N.-S. J.-C., ou Etude de ses titres consolants et glorieux, *lectures pendant le mois du Sacré-Cœur*, par le P. JACQUES NOUET, de la Compagnie de Jésus. Edition abrégée et mise dans un ordre nouveau par le P. HENRI POTTIER, de la même Compagnie. 3 vol. in-12. 8 fr.
Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou *Etude de ses vertus*, par les PP. NOUET et POTTIER. 1 vol. in-12. 4 fr.
Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. JEAN CROISSET. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 1 fr. 50
Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, ou *Neuvaine* en forme de retraite, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÉS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Mois du Sacré-Cœur ou les Titres de Jésus à notre amour, d'après la Sainte Ecriture, par l'abbé EUGÈNE TESSIER, curé au diocèse de Versailles. Un vol. in-32. 75 c.

OUVRAGES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION

LA PREMIÈRE COMMUNION. — Par M^{me} LÉON GAUTIER.
— 1 beau volume in-12. 2 fr.
Edition de luxe avec encadrements de Giacomelli et Ciappori, et une eau-forte. — 1 vol. in-32 raisin, 4 fr.; carton toile riche, 6 fr.; relié chagrin ornements et tranches dorées. 10 fr.

AUTRES OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS.

Première Communion et Confirmation.

Pèlerinages du jeune chrétien, ou Préparation des Enfants à la Première Communion et à la Confirmation. in-12. 75 c.
Fleurs de la première Communion, par l'abbé JULIEN LOTH. 1 vol. in-12. 2 fr.

Le Droit Chemin, Souvenirs des enseignements de la première Communion, par LEMARIÉ DE CHAMPTENAY. 1 fort vol. in-12. 3 fr.
Le Guide angélique de la première Communion et de la Confirmation, manuel spécial de prières et de pieux exercices, par l'abbé POSTEL. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.
Modèles d'une bonne première Communion, ouvrage utile aux catéchistes et aux parents chrétiens. Nouvelle édition, augmentée d'un appendice sur la Confirmation, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-18. 2 fr.

Eucharistie et Communion pratique.

Fleurs eucharistiques, par le R. P. SIMOUNET. 1 petit vol. in-18. 50 c.
La Sainte Eucharistie, pensées et prières. 1 vol. in-48 elzévirien. 2 fr.

PETITE GAZETTE FINANCIÈRE

Vieux truc remis journellement en vogue.

Dans l'intérêt de MM. les ecclésiastiques, formant la grande majorité de ses lecteurs, *L'Ami du Clergé* croit devoir emprunter l'Avis suivant à la *Gazette financière* :

« Les tableaux d'offres et de demandes de valeurs, que publient certains journaux, sont des manœuvres peu loyales, pour déclasser des titres et pêcher en eau trouble dans ce déclassement. Du reste, on offre souvent de la sorte ce qu'on n'a pas, comme nous avons pu nous en convaincre souvent, et seulement pour faire croire que certains titres valent approximativement ce qu'on en demande.

« On demande, et parfois à 50 0/0 au-dessous de leur cours réel, d'excellentes valeurs; il arrive qu'on amène ainsi leurs détenteurs à les céder à vil prix, et on les

revend ensuite ce qu'elles valent réellement. Inutile d'ajouter que les journaux qui publient ces sortes de tableaux ne méritent qu'une confiance qu'il faut savoir limiter.

« C'est surtout les valeurs non cotées qui sont l'objet du commerce peu délicat que nous vous dévoilons; mais la cote officielle, souvent muette pour bon nombre de valeurs, ne remédie à rien, au contraire; car, avec un peu d'habileté, on arrive à faire coter les cours que l'on veut. J'ajoute que parmi les journaux qui publient des tableaux d'offres et de demandes, il y a d'honorables exceptions à la règle générale : deux ou trois seulement.

La Finance, comme le Théâtre, vit de trucs : celui-ci est des plus fréquents. Alerte! alerte, et prudence! Un autre jour, nous dirons les valeurs excellentes que ces procédés peuvent ou veulent atteindre, car le diable se fourre partout, surtout dans les sacs d'écus.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUTS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 23, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 32. — PRÉDICATION : II^e Dimanche de la Pentecôte : 1^o Pour la fête du Saint-Sacrement, 2^o Sujet tiré de l'Evangile, 3^o Catéchèses. — CONGRÉGATION DU CONCILE : Juridiction paroissiale. — ATTAQUE ET DÉFENSE : M. Gambetta protecteur des curés; — L'Université commence à se remuer; — CONSULTATIONS : Peut-on donner la bénédiction nuptiale de la messe *pro sponsis* à des époux mariés le soir, suivant l'usage du pays, le lendemain de leur mariage, s'ils ont cohabité ensemble; — Est-il rigoureusement prescrit d'avoir un parrain et une marraine, lorsqu'on ondoie un enfant pour cause de nécessité? — Première communion et catéchisme d'enfants fréquentant une école étrangère à leur paroisse. — S'il est permis, sans dispense de Rome, de commencer en tout temps, les Matines du lendemain à 2 heures. — Où l'on trouve les dates de la Vulgate concordant avec les textes hébreu, samaritain et grec. — JURISPRUDENCE : Question de cloches acquises par souscription (deux cas). — Si une fabrique a le droit de faire murer une porte latérale de l'église paroissiale? — Un curé peut-il se faire remplacer au conseil de Fabrique par un confrère domicilié dans sa paroisse et qui l'aide dans ses fonctions? Peut-il le charger de réunir le conseil d'une desserte voisine? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Du bon goût dans l'ornementation des églises.

M. AUGUSTIN THIERRY

SON SYSTÈME HISTORIQUE ET SES ERREURS

PAR LÉON AUBINEAU

1 volume in-12. Prix. 3 fr.

Ce volume, de plus de 450 pages, vient enrichir la *Bibliothèque historique* publiée par la Société générale de librairie catholique. C'est la réimpression d'un travail fait il y a plus de trente ans, et dont il n'existait plus d'exemplaires dans le commerce depuis déjà fort longtemps.

Une intéressante préface expose les motifs de cette réimpression. On sait que M. Thierry, qui avait manifesté le désir de s'approcher des sacrements et qui, dans ses dernières années, faisait volontiers profession de respect pour l'Eglise, avait entrepris de corriger ses ouvrages. Ce généreux dessein n'a pu être mené à fin. Sur les dix volumes qui composent l'œuvre de l'illustre historien, un peu plus de deux volumes, les premiers de l'*Histoire de la Conquête*, ont pu seuls être révisés; et cette révision sincère et souvent profonde, mais préparée avec la collaboration de M. Renan, a laissé subsister bien des irrélégances envers l'Eglise, les papes et les saints.

Des notes ajoutées par M. Léon Aubineau au texte de ses réfutations indiquent avec soin les

points où M. Thierry a, d'une façon plus ou moins incomplète, fait droit aux observations de son critique.

Quelques appendices sur divers sujets que M. L. Aubineau n'avait pas touchés dans sa première rédaction, complètent ce curieux et instructif volume. Nous ne voulons pas en faire l'éloge. Il suffit de rappeler que l'abbé Gorini, le savant auteur de la *Défense de l'Eglise contre les assertions des divers historiens de notre temps*, signalait le livre de M. Aubineau comme « une introduction et un complément » à ses quatre gros volumes. Ce témoignage est assez important pour engager nos lecteurs à propager la remarquable étude historique que nous leur annonçons, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

TABLE DES MATIÈRES. — Livre I. Introduction. — II. Comment M. Thierry aborda l'histoire et de la nouvelle école historique. — III. Du récit historique et de la manière dont M. Thierry le compose. —

Livre deuxième. — I. De la distinction des races. — II. De la Royauté. — III. De l'Eglise.

Livre troisième. — De la conquête d'Angleterre: I. De la conversion de l'Angleterre. — Du pape saint Grégoire et de saint Augustin. — II. De la conquête d'Angleterre. — Des droits de Guillaume et de ceux de Harold. — III. De l'état du royaume et de l'église d'Angleterre. — Le champ de bataille de Hastings. — IV. L'archevêque de Cantorbéry Stigard. — V. Le bienheureux Lanfranc. — VI. De la faiblesse du bienheureux Lanfranc. — VII. De la conduite de Guillaume et de Lan-

franc à l'égard des moines et des prélats saxons. Conclusion. — APPENDICE : I. Sur les communes. — II. Sur saint Anselme.

Les Philosophes et la Philosophie, histoire, critique et doctrine, par Athanase RENARD, docteur en médecine.

1 beau volume in-8. Prix. 3 fr

Ce livre n'est point un traité classique, c'est une étude faite au courant de la plume et de la pensée sur diverses questions philosophiques par un philosophe amateur. Pourtant, l'ordre n'y manque point, ni la variété, ni la science, ni la doctrine. Sans s'astreindre à une marche absolument chronologique, l'auteur étudie les principaux philosophes modernes, depuis Bacon et Descartes jusqu'à nos jours; il rappelle les principales circonstances de leur vie, analyse leurs travaux et en fait la critique.

A cela, M. Renard joint une exposition de ses propres idées sur les problèmes les plus graves de la philosophie et sur la méthode à suivre dans les branches les plus importantes de cette science. Il passe ainsi en revue, tour à tour, la psychologie, la métaphysique, la logique, l'esthétique, la morale, la politique, etc. L'auteur insiste particulièrement sur un point où sa compétence est incontestable, nous voulons dire sur la physiologie dans ses rapports avec la psychologie, et il montre que c'est par la plus grossière des erreurs que de nos jours la physiologie tend à prendre la place de la philosophie.

Dans toutes ces études, M. Athanase Renard se montre chrétien sincère et éclairé, et sur ce point nous pouvons joindre à notre propre sentiment le témoignage plus autorisé de Mgr l'évêque de Langres, qui, dans une lettre publiée en tête du volume, rend hommage à l'orthodoxie de l'auteur et espère que son livre servira « à éclairer et à ramener à la vérité les esprits imbus des doctrines erronées de la prétendue philosophie moderne. » Ajoutons que cet ouvrage est écrit d'un style vivant et animé, qui en rend la lecture non seulement facile mais attrayante.

TABLE DES MATIÈRES : 1^{re} partie, ECOLE DE BACON : Naturalisme ou matérialisme scientifique, athéisme, positivisme. — Locke, Condillac et ses derniers successeurs, Destutt, de Tracy et Laromiguière. Cabanis. Volney. L'anatomie et la physiologie dans la philosophie. Le bilan du matérialisme scientifique. Le matérialisme n'est pas français.

ECOLE DE DESCARTE : Idéalisme, spiritualisme, panthéisme, éclectisme, rationalisme. Descartes. Cousin. Principaux disciples et contemporains de Cousin dans la philosophie. Comment la philosophie de Descartes est devenue une pierre d'achoppement entre l'Eglise et l'Université.

L'ECOLE DE TOUT LE MONDE ou Philosophie du sens commun. — Raison d'être et légitimité de cette philosophie. Ses initiateurs et principaux représentants : Bosquet, Fénelon, Buffier, Guénard, les philosophes écossais, Royer-Collard, Cousin, Bataillon, Balmès, Lélut, etc. Voyage philosophique en compagnie de M. Lélut. Le sens commun dans ses rapports avec la langue de tout le monde. Un mot de ce qui précède et de ce qui va suivre.

DEUXIÈME PARTIE. SOMMAIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE DES MATIÈRES DE LA PHILOSOPHIE. — La Psychologie. La Métaphysique. Mouvement de retour à la Métaphysique chrétienne. La Logique. L'Esthétique. La Morale. La Politique. Les historiens de la Philosophie. Lexicographie philosophique. Biographie et Bibliographie phi-

losophique. L'Enseignement, les Méthodes et les Classifications. L'Enseignement universitaire ou païen. L'Enseignement des faits. Conclusion. ANNEXE : L'Université devant les conséquences de son enseignement.

CORRESPONDANCE

D. — 1. La géologie ne démontre-t-elle pas plusieurs déluges successifs, même avant la présence de l'homme, et le déluge mosaïque, dont la cause est surnaturelle, peut-il n'être qu'une de ces grandes révolutions?

2. Reproduire quelques traditions antiques et quelques traditions des savants les plus modernes sur le déluge. Ovide s'éloigne-t-il beaucoup du récit de la Bible? — L. H., vicaire à Q.

Réponse. — Cette double question, pour être convenablement résolue, comporte un travail qui prendra plusieurs numéros dans l'Ami du Clergé, et notre correspondant paraît pressé d'en avoir la solution. Nous lui donnerons donc pour conseil de recourir à l'ouvrage de M. l'abbé Lambert, docteur en théologie, membre de la Société géologique de France, etc., intitulé : LE DÉLUGE MOSAÏQUE, L'HISTOIRE ET LA GÉOLOGIE. (Beau vol. in-8° de xxvii-524 pages. Prix : 6 fr.) L'auteur y traite à fond la question, et y prouve péremptoirement l'accord de la science et de la religion. Pour mettre nos lecteurs à même d'en juger, donnons également en entier la table des matières :

CH. I : Définition du déluge. — Ses effets. — Différentes significations attribuées au mot *Déluge*. Dans quel sens on doit l'employer.

CH. II : Récit de Moïse. — Objections : 1° Est-ce une tradition poétique et fabuleuse? 2° Ce récit est-il formé de fragments de relations distinctes qui ont été réunis entre eux de manière à former un tout? et ce raccourciement est-il si malheureux qu'il soit impossible d'y ajouter foi?

CH. III. Traditions étrangères. — Relations des Indous. — Traditions chinoises. — Traditions des Chaldéens, des Perses et des Thibétains. — Traditions des Égyptiens. — Traditions des Grecs. — Traditions romaines, des Galles, des Celtes et des Lapons. — Traditions de l'Amérique. — Traditions de l'Océanie.

CH. IV : Preuves archéologiques du déluge. — Usages et cérémonies religieuses. — Fêtes commémoratives du déluge chez les différents peuples de la terre. — Signification du mot *Déluge* chez les Orientaux. — Médaille d'Apamée. — Vase antique trouvé à Rome et expliqué par Bianchini.

CH. V : Concordance des traditions étrangères avec la Bible. 1° Le déluge doit parler tous les peuples n'a point été une inondation locale qui aurait pris le caractère de mythe par la superstition et la politique. 2° Ce récit n'a pu dans tous les cas, être emprunté à l'histoire du peuple de Dieu depuis Moïse, et passer des Hébreux chez toutes les autres nations de la terre. 3° C'est bien un seul et unique déluge et le même qui a été conservé par la tradition des peuples. — Réfutation de quelques objections des rationalistes.

CH. VI : La science est-elle opposée à la Bible? — Notions générales sur le terrain quaternaire. — Les découvertes de la science ne sont pas opposées au récit de Moïse. — Lois de l'apparition des êtres organiques. — Existence de l'homme antédiluvien. — Période quaternaire. — Crag de Norwich. — Calcaire de Gigeni. — Blocs erratiques et période glaciaire. — Diluvium gris. — Loess. — Diluvium rouge.

CH. VII : Terrain quaternaire en Amérique, — en Australie, — en Afrique, — en Asie.

CH. VIII : Terrain quaternaire en Europe, — Espagne, — Italie, — Suisse, — Allemagne, — Belgique, — Angleterre.

CH. IX : Terrain quaternaire en France. — Diluvium du bassin de Paris; vallées de la Seine, de la Marne, de l'Oise, de l'Aisne et de la Somme. — Bassin de la Loire, du Rhône et du Rhin.

CH. X : Cavernes à ossements. — Première période de l'âge de pierre. — Cavernes du Brésil, — de l'Asie, — de l'Italie, — de l'Allemagne, — de l'Angleterre, — de la France.

CH. XI : Ancienneté de l'homme sur la terre. — Ossements humains et silex taillés dans le diluvium gris. — Machoire et ossement humains de Moulin-Quignon. — Contemporanéité de l'homme avec les espèces perdues d'animaux.

CH. XII : Universalité du déluge. — Dans quel sens il faut entendre ce mot. — Objections. — 1° Comment Noé put-il bâtir seul l'arche. — 2° L'arche par ses dimensions exigües était incapable de contenir tant d'animaux et leur nourriture. — 3° Comment Noé, en quelques jours, put-il faire accourir les animaux des zones les plus éloignées.

CH. XIII : Caverne du Renne, second âge de la pierre taillée. — L'homme préhistorique. — Habitants lacustres de la Suisse. — Kjekken-møddings du Danemark (débris de cuisine). — Terramare paléolithique de l'Italie. — Tourbe.

CONCLUSION : Accord de la science et de la religion.

APPENDICE : L'homme et le singe.

PRÉDICATION

DEUXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECOTE.

Fête du Saint-Sacrement.

Dignus est Agnus qui occisus est,
accipere virtutem et sapientiam et
honorem et gloriam et benedictionem.
(Apoc. v-12)

Quel culte exprime ce sublime cantique, qui est rendu dans le ciel à Jésus-Christ, qui a souffert la mort et parce qu'il l'a soufferte. Jésus-Christ résidant dans nos temples ne mérite-t-il pas sur la terre un pareil culte de la part de ses ministres, des fidèles, de toute l'Eglise ? Il le mérite d'autant plus que c'est pour nous qu'il a souffert la mort. Jésus-Christ est encore dans l'adorable Eucharistie, immolé, quoique vivant, comme saint Jean le vit dans le ciel ; il s'offre sans cesse en sacrifice, il est victime. Puissance donc, divinité, sagesse, honneur, gloire et toutes sortes de louanges à Jésus-Christ comme mis à mort, à ce divin agneau comme égorgé sur nos autels ; il le *mérite*, il en est *digne*. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les principales qualités que manifeste aux yeux de la foi l'Agneau comme égorgé sur nos autels.

I. *Jésus-Christ mérite.*—Cet Agneau comme immolé sur nos autels est Dieu ; il mérite donc de recevoir la divinité. Il est une victime d'humiliation de la part des hommes ; il mérite donc de recevoir l'honneur. Il déploie les richesses de sa bonté et de sa miséricorde ; il mérite donc de recevoir toutes sortes de louanges.

L'Agneau comme égorgé sur nos autels est Dieu, c'est le Verbe divin égal au Père : il mérite donc de recevoir la divinité par la vénération la plus profonde, par le plus parfait anéantissement, par les marques les plus éclatantes d'un culte souverain. Des millions d'anges descendent dans nos temples, environnent le trône de l'Agneau, se font un voile de leurs ailes, se prosternent, s'abaissent, s'anéantissent en sa présence. Les démons mêmes font hommage à sa divinité, en s'enfuyant dans les enfers, parce qu'ils ne peuvent soutenir sa présence. Pour nous, chrétiens, apprenons à reconnaître par notre culte la divinité dans le sacrement de celui dont la force est le sceptre ; le tonnerre la voix ; la foudre les armes ; le vent et le feu les ministres ; devant qui toutes les nations ne sont que comme une goutte d'eau, la terre que comme un grain de poussière. Que nos adorations ne soient pas seulement extérieures. Adorons en esprit et en vérité ; adorons de toute l'étendue de notre cœur, de toute l'ardeur de nos affections. Que ce cœur, dirigé vers Dieu, sente réellement pour Dieu tout ce que nous nous efforçons d'exprimer et de manifester au dehors. Qu'il s'excite, ce cœur, s'émeuve, s'anime et devienne tout de feu, tout brûlant du zèle de son propre sacrifice.

L'Agneau comme égorgé sur nos autels est Dieu : il mérite donc de recevoir la divinité : *dignus est accipere divinitatem*. Il est une

victime d'humiliation de la part des hommes ; il mérite donc de recevoir l'honneur : *dignus est accipere honorem*. L'Agneau comme égorgé sur nos autels est une victime d'humiliation de la part des hommes, des infidèles, des hérétiques, des catholiques, de ses ennemis, de ses amis mêmes. L'Eglise veut faire rendre au divin Agneau des hommages publics et solennels, afin qu'il reçoive l'honneur qu'il mérite, en réparation des outrages qui lui sont faits. Le voilà qui s'avance, ce magnifique Souverain, comme le soleil qui part plein d'ardeur pour fournir une brillante carrière. Regardons-le dans cet état pompeux, des yeux de notre foi. La gloire et la majesté l'environnent de toutes parts. La douceur, la bonté, la miséricorde, la clémence, la vérité, toute la troupe sacrée des vertus marche devant sa face. Il porte sur son épaule la marque de sa royauté. On lit sur son vêtement : le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs. La force est dans ses mains ; dans sa main droite se trouvent la sagesse, la justice, la sainteté, fruits éternels ; il tient dans sa gauche tous les trésors dont notre indigence a besoin durant le cours de cette vie. Accourez tous, fidèles, fléchissez les genoux devant le véritable Joseph, qui vous nourrit d'un pain céleste, qui est sa propre chair. Honneur donc à l'Agneau comme égorgé sur nos autels ! Que toutes sortes de louanges lui soient données, il les mérite pour toutes ses faveurs et ses bienfaits. En effet, l'Eucharistie est un don plein d'une grâce extraordinaire ; tout le trésor de la bonté divine envers les hommes est renfermé dans ce sacrement. Nous y trouvons notre réconciliation avec Dieu, le remède de nos langueurs, un préservatif contre le péché, la diminution de la concupiscence, de puissantes armes contre le démon ; le dégoût des choses terrestres, l'intelligence des biens célestes, le germe de l'immortalité. Jésus-Christ dans ce banquet nous nourrit de sa propre substance ; il s'unit à nous, non-seulement par une union de volonté, de charité et d'amour, mais par une union naturelle, propre et parfaite ; il se mêle, il se confond, il s'incorpore avec nous. Louez-le, bénissez-le.

II. L'Agneau comme égorgé sur nos autels est le modèle de toutes les vertus : il mérite donc de recevoir la gloire. Il donne aux yeux de la foi des marques d'une puissance sans bornes : il mérite donc de recevoir la puissance. Il fait éclater une sagesse infinie : il mérite donc de recevoir la sagesse.

Pendant le temps de sa vie mortelle, ce divin Agneau nous avait instruits par ses actions et ses paroles ; dans le sacrement, en état d'hostie et de victime, il pratique toutes les vertus. Je remarque sa douceur, sa patience, son humilité, sa charité, son obéissance, sa pauvreté. Formons donc la résolution d'imiter Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie. Soyons aux yeux de Dieu comme des victimes toujours vivantes, toujours immolées. Que notre vie soit cachée en Dieu avec Jésus-Christ : c'est ainsi que nous lui rendrons la gloire qu'il mérite de recevoir pour toutes les vertus dont il est le modèle. Il mérite encore de recevoir la puis-

sance pour les marques qu'il donne aux yeux de la foi d'une puissance sans bornes. Ouvrons l'arche de la nouvelle alliance. Quels prodiges ! Quelles merveilles ! Toutes les lois de la nature sont renversées : je vois des substances changées en d'autres substances dans un instant et par quelques paroles ; je vois une victime immolée et vivante ; je vois l'Agneau dont le sang nous a sauvés et dont la chair nous sanctifie ; je vois un sacrement et un sacrifice ; je vois la force qu'il communique à ceux qui participent avec les dispositions convenables à son sacrement. L'Agneau fait encore éclater une sagesse infinie. C'est elle, en effet, qui dans ses sublimes idées a conçu cette invention qui remplit d'étonnement le ciel et la terre : le sacrement de nos autels. Par cette admirable invention Jésus-Christ, qui a aimé les siens jusqu'à la fin, ne pouvant se résoudre à les abandonner trouve le moyen de demeurer avec eux pour toujours, d'être sur la terre leur consolateur, leur refuge, leur confident, leur modèle, leur nourriture, leur médiateur. Ainsi renfermé sous les espèces du pain et du vin, il s'accommode à notre infirmité, et ménage notre faiblesse, il se rend accessible à tous. Il a fallu pour l'invention de la divine Eucharistie que Jésus-Christ ait comme épuisé les trésors de sa sagesse, comme il a fallu pour la vouloir chercher qu'il nous ait aimés d'un amour sans bornes ; rendons-lui donc amour pour amour afin de mériter de chanter un jour avec les esprits immortels : *dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et honorem, et gloriam, et benedictionem.*

Passages de l'Ecriture Sainte. — Vidi agnum stantem tanquam occisum (Apoc. v-6.).

Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem. (Ps. 103.).

Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Exultavit, ut gigas, ad currendam viam (Ps. 18.).

Introduxit me Rex in cellaria sua (Cant. 1-3.).

Pater meus dat vobis panem, de cœlo verum. Panis enim est qui de cœlo descendit et dat vitam mundo (Joan. vi-32.).

Passages des Saints Pères. — Dominus noster Jesus Christus proponitur mactatus et immolatus. Hic adest qui sedet ad dexteram Patris (S. Chrys.).

Quod Angeli tremunt videntes, nec sine metu respicere audent, ob fulgorem inde manantem, eo nos alimur (S. Chry.).

Dæmones fugiunt, ubi vident sanguinem dominicum (S. Chry.).

In corpore Jesu remissio peccatorum est, postulatio divinæ reconciliationis, et protectionis æternæ (S. Amb.).

In mystica cena communem panem proprium Incarnationis ipsius corpus reddit (S. Isid.).

Sacra oblatio eadem est quam dedit ipse Christus discipulis suis (S. Chrys.).

Invisibilis sacerdos visibilis creaturas in substantiam corporis et sanguinis sui, Verbi sui secreta potestate convertit (S. Chrys.).

Sujet tiré de l'Évangile du deuxième dimanche après la Pentecôte.

Homo quidam fecit canam magnam et vocavit multos. (Luc., xiv, 16.).

Parmi toutes les prophéties, il en est une qui annonce un aliment divin, une nourriture incomparable. Un jour viendra, s'écrie David, et les pauvres mangeront et seront rassasiés : *Ederunt pauperes et saturabuntur.* Le Dieu bon a donné à ceux qui le craignent un céleste aliment : — *Escam dedit timentibus se.* Un jour que le Sauveur exposait ses divins enseignements dans la maison d'un pharisien, où il n'avait pas dédaigné d'entrer pour apaiser le faim, un de ceux qui mangeaient avec lui s'écria saisi d'admiration : Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu. Alors Jésus dit la parabole de l'Évangile de ce jour et nous lisons : *Misit servum suum dicere invitatis ut venirent.* C'est ainsi que Jésus-Christ rappelle aux chrétiens qu'ils doivent accourir se presser autour de la table Sainte. Les invités sont innombrables ; mais combien de chrétiens pour qui la première communion a été la dernière ! Combien qui se rappellent l'invitation de Jésus-Christ et ne veulent pas y répondre ! À l'heure présente, les ministres du Sauveur ne sont pas plus heureux que le serviteur dont on est question dans la parabole. L'indifférence des hommes attachés à l'excès aux biens et aux plaisirs de la terre est complète ; inutile de leur parler de Dieu et de sa foi, des pratiques religieuses ; ils sont absorbés par leurs affaires, par leur famille, par leurs projets, par leurs trafics. Quand on leur dit : L'autel est prêt, Jésus-Christ vous attend. — Nous ne pouvons pas y aller, répondent-ils ; nous avons bien autre chose à faire que de penser à Dieu et de répondre aux avances de son amour : *Habe me excusatum, non possum venire.* Le serviteur rapporta à son maître ces diverses réponses. Celui-ci justement irrité fit rassembler les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Image de ce qui s'est passé et de ce qui se passe encore aujourd'hui. Les puissants de ce monde, les pharisiens ont repoussé Jésus-Christ : alors il s'est donné aux humbles et aux petits dont le cœur était droit. Ils sont devenus les convives habituels du festin eucharistique. La vie présente ne peut pas les tromper ; ils en connaissent la vanité, ils se résignent à ses amertumes. Ils entendent la voix de Jésus-Christ leur disant du fond du sanctuaire : Venez à moi, vous tous qui êtes pauvres, qui travaillez, qui êtes fatigués, venez recevoir dans le sacrement de mon amour, venez, j'allégerai votre fardeau et je vous consolerais. Heureux ceux qui comprennent l'incomparable preuve d'amour que notre divin Sauveur nous a donnée en instituant l'Eucharistie. Il s'est fait nourriture pour descendre vers nous. La nourriture matérielle répare les pertes de notre corps, elle guérit nos maux, elle fait succéder peu à peu la force à l'infirmité. Ainsi, la communion eucharistique guérit les blessures que les péchés véniels font si souvent à notre âme ; elle nous fait sortir d'un état de langueur pour nous communiquer la ferveur.

Elle affaiblit la concupiscence, elle nous préserve du péché mortel en nous communiquant une force de résistance aux tentations. Enfin la nourriture matérielle est pour notre corps une cause de jouissance. Mais qui dira la jouissance que fait éprouver aux âmes pures la communion eucharistique ? Bienheureux les convives du festin où l'on se nourrit de Jésus-Christ !

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages. 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXIX.—DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Homo quidam fecit cenam magnam.
(Luc., xiv, 16.)

« Sous le nom de Festin on comprend ici avec saint Paul le Corps Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Autel. » (C. C. Trid.) Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué la Sainte Eucharistie sous les espèces du pain et du vin, c'est pour nous montrer qu'il veut être la nourriture de nos âmes par la Communion, comme le pain et le vin sont la nourriture de nos corps. Quoique ces deux éléments diffèrent essentiellement, cependant ils ne constituent qu'un seul et même Sacrement. Car ils ne représentent et ne forment qu'un seul corps mystique. D'ailleurs, le pain et le vin s'emploient naturellement pour la même fin : c'est-à-dire pour réparer les forces de notre âme, suivant ce que nous dit le Sauveur lui-même : « Ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage. » (Joan. vi, 65. IC. II, art. 122. — I SC., II, 412-413.) (2) La Communion étant le moyen de participer à ce Festin spirituel que nous a préparé le Sauveur, nous allons dire ce qu'est la Communion, ce que nous devons croire relativement à la Communion et en quel état nous y recevons le Corps de Jésus-Christ. De là trois Questions dans notre Homélie,

I. *En quoi consiste la Communion ?* — La Communion consiste à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Comme l'Eucharistie contient véritablement, réellement et substantiellement son Corps, son

Sang, son Ame et sa Divinité, il s'ensuit qu'on le reçoit tout entier, lorsqu'on participe à cet auguste Sacrement. On appelle cette participation Communion, c'est-à-dire « Union commune », parce qu'elle nous unit à Jésus-Christ de manière à ne faire qu'un avec lui. Ce n'est pas sans doute une union hypostatique et personnelle ; mais c'est après celle-ci l'union la plus intime, selon ce que le Sauveur nous apprend lui-même en nous disant : « Celui qui mange ma Chair et « boit mon Sang demeure en moi, et moi en lui. » (Joan. vi, 57.) De là, ces paroles de saint Cyrille d'Alexandrie : « Lorsqu'on fond ensemble deux morceaux de cire, on n'en fait qu'un seul corps ; de même, par la participation du Corps de Jésus-Christ et de son Sang Précieux, il est en nous et nous sommes en lui. L'âme fidèle devient une même âme avec Jésus-Christ ; et le corps du Chrétien, un même corps avec Jésus-Christ. Or quoi de plus admirable ? Le Seigneur « qui est bon et miséricordieux a perpétué ici « le souvenir de ses merveilles, » dit le Prophète Royal ; « car il donne à manger à ceux « qui le craignent. » (Ps. cx, 4.) Ce n'est donc pas seulement le plus grand de tous ses miracles, mais c'en est l'abrégé, comme le remarque avec raison le Docteur Angélique. On l'appelle aussi Communion, parce qu'elle est un signe de l'union fondée par la charité entre les Fidèles. Car nous sommes tous invités à ce divin Banquet du Père Céleste. Il faut donc que jamais la haine et la division ne viennent rompre entre nous cette union merveilleuse. Nous devons toujours rester unis les uns avec les autres, comme avec Jésus-Christ, qui est notre Chef et dont nous sommes les membres. (I C. II, 123. — I SC. II, 414-415.)

II. *Que devons-nous croire relativement à la Communion ?* — Du moment que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, il faut admettre que par la Sainte Communion on y reçoit son vrai Corps. « L'œuvre de Dieu, » nous dit-il, « est que vous croyiez en Celui qu'il « a envoyé. (Joan. vi, 29.) Je suis le pain de vie ; « celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et « celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » (Ibid. 35.) « Quiconque croit en moi a la vie « éternelle. » (Ibid. 47.) Si donc nous voulons que cette divine nourriture nous donne la vie éternelle, il est nécessaire que nous y croyions sans aucune hésitation. Or il y a deux choses qui doivent faire ici l'objet de notre foi. La première, c'est que le Fils de Dieu est descendu du Ciel, qu'il a pris une chair humaine dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie et qu'il l'a immolée pour nous sur la Croix ; et la seconde, c'est que la même Chair nous est donnée dans la Sainte Communion. Et d'abord que le Fils de Dieu se soit incarné et qu'il soit mort pour notre rédemption, rien n'est plus certain, comme on le voit par les articles du Symbole sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Aucune vérité ne nous a été plus formellement et plus souvent enseignée par le Sauveur. « Je suis « descendu du Ciel, » dit-il. (Joan. vi, 38.) « Moïse « ne vous a pas donné le pain du Ciel ; mais « c'est mon Père qui vous donne le vrai Pain du

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-31.

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 122. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 412-413.

« Ciel. » (Ibid. 32-33.) C'est ici le pain descendu « du Ciel. » (Ibid. 50-59.) Je suis le pain vivant « qui suis descendu du Ciel. » (Ibid. 51.) Voilà donc clairement affirmée la première vérité. Pour la seconde, elle n'est pas moins évidente. Car le pain que Jésus-Christ nous offre dans l'Eucharistie et que nous devons y recevoir par la Sainte Communion, c'est sa Chair véritable. Le jour où il promet à ses disciples l'institution de ce Sacrement, il leur dit : « Le pain que je « donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde. » (Ibid. 52.) Et quand il voulut réaliser sa promesse en instituant l'Eucharistie, il prit du pain, le changea en la substance de sa Chair et le donna à ses Apôtres en leur disant : « Prenez et « mangez; ceci est mon Corps. » (Matth. xvi.) Ensuite prenant le calice, dont il changea également le vin en la substance de son Sang, il l'offrit pareillement à ses Apôtres : « Buvez en « tous, » leur dit-il ; « car ceci est mon Sang, le « Sang de la nouvelle Alliance, lequel sera répandu pour plusieurs en rémission de leurs « péchés. » (Ibid.) Il est donc manifeste que dans la Communion on reçoit réellement le vrai Corps de Jésus-Christ. (I C. II, 124. — I S C. II, 416-417.)

III. *En quel état recevons-nous le Corps de Jésus-Christ dans la Communion?* — L'état où nous recevons le Corps de Jésus-Christ dans la Communion est un état ressuscité, glorieux et caché à nos sens. En effet, l'Eucharistie ne contient pas seulement le Corps de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin ; mais elle contient Jésus-Christ tout entier, vrai Dieu et vrai Homme et tel qu'il est au Ciel. De même donc que le Sang du Sauveur, son Ame et sa Divinité sont conjointement avec son Corps dans l'Hostie sous l'espèce du pain : de même son Corps, son Ame et sa Divinité sont conjointement dans le Calice sous l'espèce du vin. Car le Corps de Jésus-Christ n'est pas maintenant séparé de son Sang ; mais il est joint à son Sang, à son Ame et à sa Divinité. Toutes ces choses sont donc avec son Corps dans l'Hostie. Et comme son Sang n'est pas non plus maintenant séparé de son Corps, mais comme il est joint à son Corps, à son Ame et à sa Divinité, toutes ces choses sont aussi par la même raison dans le Calice. En conséquence, si pendant les trois jours que Jésus-Christ demeura dans le sépulcre, saint Pierre ou un autre Apôtre avait consacré, l'Ame de Jésus-Christ n'aurait pas été dans l'Eucharistie ; car elle était séparée de son Corps. Il n'y aurait eu dans ce Sacrement que son Corps mort et inanimé, tel qu'il était dans le sépulcre, mais néanmoins uni à la Divinité qui jamais n'en fut séparée. Pareillement lorsque le jour de la Cène Notre-Seigneur lui-même consacra, il était dans l'Eucharistie vrai Dieu et vrai Homme. Seulement il y était passible et mortel, comme il l'était alors. Mais à présent il est dans le Sacrement vivant, ressuscité, impassible, immortel et glorieux, tel qu'il est dans le Ciel. Bien qu'il y soit immortel et incorruptible et qu'il doive y rester jusqu'à la consommation des siècles, il y meurt néanmoins tous les jours, mais d'une mort plus merveilleuse que l'immor-

talité dont il jouit au Ciel, parce que, s'il y meurt, c'est afin d'y renaître sans cesse par les paroles de la Consécration. (I C. II, 125. — I S C. II, 418-421.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

JURIDICTION PAROISSIALE.

Le 15 février 1879, la Sacrée Congrégation du Concile a porté une décision très-importante qui peut avoir de nombreuses applications en France. C'est pourquoi nous pensons être agréables à nos lecteurs en la publiant, après en avoir résumé l'historique, ainsi que les débats.

Au mois de septembre 1876, M. l'abbé X., confesseur des religieuses de la congrégation de Saint-Joseph, s'adressait à la congrégation du Concile. — Il y a 24 ans, dit-il en substance, que Mgr l'évêque a établi dans sa ville épiscopale les Sœurs dites de Saint-Joseph, selon les règles de la congrégation de même nom, récemment approuvée par le Saint-Siège pour le diocèse de Belley. Après un noviciat régulier, les religieuses prononcent les trois vœux perpétuels et obéissent à la supérieure générale.

De plus, l'évêque a soumis la maison du noviciat et de la profession à son autorité immédiate, la rendant indépendante de la juridiction paroissiale, de telle sorte que le supérieur ou le confesseur ont constamment exercé dans l'oratoire de l'établissement toutes les fonctions du ministère sacré. Ni les religieuses, ni les novices, ni les jeunes filles élevées dans l'établissement n'ont jamais été obligées d'aller assister à la messe de la paroisse ou y recevoir la communion pascale. Le curé, de son côté, n'a jamais visité ou assisté les personnes malades de la maison, ni fait quoi que ce soit d'utile pour la communauté.

En outre, l'intention formelle de l'évêque était que le droit de sépulture et de funérailles appartenait à l'aumônier comme véritable et ordinaire recteur de la maison, privilège qu'il avait également accordé à deux autres congrégations à vœux simples de son diocèse. Cependant, comme l'oratoire de l'établissement est fort petit, il est arrivé que, pendant plusieurs années, on appelait le curé à faire les funérailles des religieuses mortes au couvent, à porter leur corps à la cathédrale et au cimetière qui est commun à toute la ville, et par conséquent à toutes les paroisses.

Mais, dès que l'oratoire a été reconstruit dans de plus grandes dimensions, le suppliant demanda et obtint par deux fois de l'évêque le droit de célébrer les funérailles. C'est pourquoi se conformant aux règlements apostoliques pour les cas de ce genre, il a présidé aux funérailles et a conduit lui-même ses morts directement au cimetière, sans pompe ni appareil.

Bien que cette manière d'agir soit commune à beaucoup de diocèses de France et paraisse conforme au droit ecclésiastique, quelques zélés défenseurs du droit paroissial l'ont attaquée, et ils exhortent l'évêque à ne plus donner à l'aumônier cette licence qui viole le droit paroissial.

Cela posé, le susdit confesseur demande :

1° Si le confesseur des Sœurs Saint-Joseph a le droit de procéder aux funérailles des religieuses, de conduire leur corps au cimetière, sans l'intervention du curé, conformément à la résolution de la Sacrée Congrégation du concile *in Syracusana* en date du 24 février 1872 ;

2° S'il a le même droit pour les funérailles des jeunes filles et des autres personnes qui habitent et meurent au couvent ;

3° Si le curé a le droit d'exiger un salaire et le quart du produit ?

Selon la coutume, il fut écrit à l'évêque pour avoir son avis et ses informations. Celui-ci répondit que, lors de l'érection de cette communauté, son prédécesseur avait expressément réservé les droits du curé, et qu'on ne trouve nulle trace de modification apportée à ce règlement, et que, de fait, le curé de la cathédrale sur la paroisse duquel se trouve la communauté, avait toujours présidé aux funérailles en question, à part une ou deux fois, que les funérailles furent faites par l'aumônier contre le gré et nonobstant les vives protestations du curé.

Monseigneur ajoute qu'il n'en est pas de même de deux autres congrégations, celle du Saint-Sauveur vivant sous la règle du bienheureux Pierre Fourier, et celle des Tertiaires de Saint-Dominique. Celles-ci avaient professé autrefois les vœux solennels, avant la révolution française ; mais maintenant elles ne prononcent que des vœux simples, n'étant pas érigées par le Saint-Siège et n'ayant pas la clôture papale. Aujourd'hui, elles n'ont que la clôture épiscopale ; et il est vrai que, depuis une douzaine d'années, son prédécesseur les avait soustraites à la juridiction paroissiale, sans aucune formalité et malgré les réclamations des curés, non-seulement pour la réception des sacrements, mais encore pour le droit de sépulture, contrairement à l'usage universel. Faut-il conserver un tel privilège à ces deux maisons ? L'évêque s'en rapporte à la sagesse des Eminentissimes interprètes du Concile de Trente.

Quant aux Sœurs de Saint-Joseph, Monseigneur affirme qu'il a ordonné, selon le droit, que les droits paroissiaux fussent sauvegardés ; qu'il n'a permis à l'aumônier qu'une chose, la célébration de l'office des morts et la messe de *requiem* dans l'oratoire ; mais qu'il avait réservé au curé le droit de faire l'absoute devant le corps et de le conduire au cimetière.

L'affaire ainsi élucidée, est arrivée à la Con-

grégation et a été chaleureusement plaidée de part et d'autre.

L'aumônier fait observer d'abord que les religieuses de Saint-Joseph, dès le premier moment de leur fondation en 1665, furent exemptes de la juridiction paroissiale ; que cela ressort des constitutions mêmes de leur ordre, constitutions revêtues de l'autorité d'Armand de Béthune, évêque d'Annecy. Il y est dit, en effet, « qu'elles » jouiraient de toutes les grâces, privilèges et » avantages que le droit accorde aux congrégations qui sont établies pour l'exercice de la » religion et la pratique d'œuvres de piété et de » miséricorde. »

Il ajoute que, sur l'article des funérailles, on ne dit absolument rien du curé ; qu'au contraire, on y trouve expressément ces mots : « Les cadavres de nos sœurs seront toujours ensevelis dans les églises des maisons où elles mourront. » En outre, depuis deux siècles les religieuses de Saint-Joseph ont joui tranquillement de cette exemption partout où elles ont des maisons, comme à Annecy, à Saint-Flour, à Clermont en Auvergne, à Lyon, à Bourg dans le diocèse de Belley, dont le couvent en question est sorti il y a vingt-quatre ans. Pourquoi y aurait-il exception pour ce couvent, quand plus d'une fois l'évêque a permis à l'aumônier de conduire les cadavres des sœurs au cimetière, sans l'intervention du curé ?

Il développe ensuite des arguments de droit pour démontrer qu'ici l'exemption est tout à fait légitime : à savoir que la communauté en question est absolument dans la condition juridique des Réguliers ; qu'elle a une observance prouvée de deux cents ans ; que cette exemption enfin est solennellement sanctionnée par les Règles approuvées de l'évêque.

Il nous paraît inutile, vu le résultat connu du procès, d'insister davantage sur les raisons fournies par l'aumônier. Sa conclusion est que sa communauté est absolument exempte, et que, par conséquent, le curé n'a rien à voir dans les funérailles et les émoluments qui en proviennent.

De son côté, le curé combat ardemment les précédentes théories. Tout ce que l'adversaire a dit des Réguliers en général, il l'admet ; mais il nie que cela puisse s'appliquer aux sœurs de Saint-Joseph, parce qu'elles ne se trouvent pas dans les mêmes conditions ; elles ne prononcent pas les trois vœux solennels, et leurs Règles n'ont pas été approuvées par le Saint-Siège. Or des Religieuses de ce genre sont soumises au recteur de la paroisse, ainsi que l'a décidé plusieurs fois la S. Congrég. du Conc., *In Salernitana jur. paroch.* 28 augusti 1702, et *in Ripana jur. paroch.*, 25 januarii 1873, *montales*.

L'évêque lui-même reconnaît dans son information que les droits du curé étaient formellement réservés. Parlant des deux exceptions qu'il avait faites pour les tertiaires de S. Dominique et les sœurs du B. Pierre Fourier, il reconnaît n'avoir pas suivi la coutume universelle et s'en remet à la sagesse de la S. Congrégation. Les sœurs de Saint-Joseph ne pouvant invoquer aucune des raisons valables peut-être pour les autres, elles ne peuvent conclure par similitude

en leur faveur. Ce que l'adversaire raconte des sœurs de même nom qui se trouvent à Lyon, Clermont, Saint-Flour et autres lieux, n'est pas exact, et serait-ce exact, qu'on ne pourrait rien en inférer, puisqu'elles forment un ordre complètement distinct. Pour le même motif, la coutume centenaire invoquée ne prouve rien ; il n'y a point parité dans les corporations, il n'y en a point dans les privilèges.

L'argument tiré des statuts diocésains est aussi insoutenable. Car il s'agit ici de droits sanctionnés par les saints Canons, et les droits de ce genre ne peuvent être nullement amoindris par les Evêques. Les droits paroissiaux, en effet, découlent du Droit commun auquel les évêques ne peuvent déroger, pour la raison que l'inférieur ne peut porter atteinte à la loi de son supérieur.

Du reste, si les statuts diocésains ont quelques paroles favorables à l'aumônier, il y en a d'autres de complètement défavorables, entre autres celles-ci : Art. 138 « En cas de mort « d'une religieuse ou d'une des personnes indiquées dans le précédent article (jeunes élèves, « hôtes, etc.), l'office pour la défunte se fait « dans la chapelle du monastère. Puis le cadavre « est porté à l'entrée du monastère, où le curé « de la paroisse le reçoit, et le porte à l'église « paroissiale, et y fait les prières et les cérémonies prescrites pour tous les fidèles. » Est-ce clair ?

D'après un décret de la Congrég. des Rites 7 décembre 1844, *in Quebecen.*, le curé, et non l'aumônier, doit célébrer la messe pour sa famille spirituelle, dont les sœurs en question ne sont pas exclues ; il n'est pas juste que le curé soit exclu du droit de faire les dernières prières.

Le curé a baptisé la plupart des jeunes filles qui fréquentent la maison Saint-Joseph ; il n'est pas possible de les dépouiller de cette paternité. C'est le curé seul qui est reconnu pour la validité de leur mariage ; il est leur prêtre, tandis que le chapelain leur est étranger pour ces grands actes de la vie.

Les deux faits de funérailles accomplies par l'aumônier ne sauraient prouver grand'chose ; car une fois le curé était mourant et l'autre fois absent ; revenu, il intima la défense de continuer à la date du 8 septembre 1876, de sorte qu'aujourd'hui il n'y a même pas de prétexte à alléguer.

Le curé termina sa plaidoirie en disant que les articles des statuts diocésains qui semblent accorder l'exemption aux religieuses, ont en vue les vraies religieuses régulières, qui professent les vœux solennels et vivent sous une règle approuvée par le Saint-Siège. Or, comme les sœurs de Saint-Joseph ne réunissent aucune de ces conditions, c'est en vain que l'aumônier voudrait s'appuyer sur ces statuts qui ne relèvent que de l'évêque, ou sur la décision de la S. Congrég. *Syracusana* précitée, laquelle ne parle que des vraies religieuses régulières ; et celles-ci, on l'admet, ont le droit de procéder aux funérailles de leurs mortes et de les porter au cimetière commun.

Les débats clos, la S. Congrégation a eu à

répondre catégoriquement aux trois questions suivantes :

1^o *An et cui competat jus funerandi ac sepe-liendi cadavera monialium in casu ?*

2^o *An et cui competat jus funerandi ac sepe-liendi cadavera educandarum, commensalium, aliarumque personarum in religiosa domo ordinarie degentium, ibique decedentium in casu ? Et quatenus affirmative ad utrumque favore confessarii ;*

3^o *An locus sit solutioni stipendii et quartæ funeralis favore parochi in casu ?*

A la date du 15 février 1879, la S. Congrégation a jugé bon de répondre :

Ad 1^m et 2^m : affirmative, favore parochi, ad 3^m : Provisum in præcedentibus.

ATTAQUE ET DÉFENSE

I. — GAMBETTA PROTECTEUR DES CURÉS.

Faut-il rire ? faut-il s'indigner ? Après avoir proclamé cent fois « qu'il fallait courir sus aux cléricaux », « que le cléricisme c'est l'ennemi » ; après avoir organisé en quelque sorte dans toute la France la persécution contre le clergé et ce qui relève de son action et de sa foi, voilà que la République Française du signor Gambetta est prise d'une attaque de dévotion. Elle s'aperçoit tout à coup que le Concile de Trente est mal observé, que le clergé inférieur est malheureux, pauvre, livré à la merci du despotisme épiscopal, qu'il y a lieu enfin à prendre en main sa cause, à augmenter un peu sa portion congrue, à le rendre inamovible ; et elle propose de métamorphoser « d'un trait de plume tous les desservants en curés. »

Cet accès de tendresse nous rappelle le mot célèbre d'une comédie : « Il me salue, donc il me trahit ! »

Assurément, le clergé, l'épiscopat tout le premier, regrettent que les conditions actuelles de la France ne permettent pas de se conformer en tout et pour tout au droit canonique, et leurs efforts depuis 40 ans tendent à restaurer la discipline ecclésiastique dans tout ce qu'elle a de réellement praticable.

D'où vient donc aujourd'hui cet élan de libéralisme et de générosité ? Il faudrait être aveugle pour ne point discerner la ruse grossière au moyen de laquelle on voudrait esquiver la lourde responsabilité de tant d'injustes agressions dont le clergé est l'objet et la victime. Est-ce que par hasard avec le mirage de l'inamovibilité et des trois cents francs qui l'accompagnent, M. Gambetta espère acheter notre silence sur l'escamotage projeté de la liberté de l'enseignement, de l'exercice public du culte garanti par le concordat ? Est-ce qu'il espère obtenir ainsi notre adhésion à l'athéisme des lois, à la morale indépendante, aux mariages et aux enterrements civils ? Est-ce qu'il espère nous faire applaudir aux scandales municipaux et parlementaires dont nous sommes les témoins attristés ?

Qu'il se détrompe ! Toute avance de sa part qui, de près ou de loin, signifierait le renonce-

ment aux exigences de notre foi ou simplement de la dignité de notre caractère, nous trouvera de fer. Que de fois la femme de Putiphar a tendu des pièges à la vertu de Joseph, c'est-à-dire à l'Eglise ? Mais celle-ci a toujours préféré et préférera toujours abandonner aux mains de l'adultère son manteau, c'est-à-dire des provinces et des royaumes au schisme, à l'hérésie, à la Révolution, qu'une bribe de sa foi et de sa loi. Comme Pierre à Simon le magicien, qui lui offrait un honteux trafic, le clergé haut et bas répondra aux Gambetta de tous les siècles : Que votre argent périsse avec vous !

Si Gambetta est sincère, qu'il en donne la preuve, et, s'il le veut, il le peut, de la manière la plus éclatante. Il n'a qu'à se retourner vers le Vatican et à lui dire au nom de la France : — J'ai péché, mais je me repens. Ayant étudié votre organisation, ô Eglise romaine, nous avons reconnu que nous seuls avons empêché le libre développement de vos institutions. A partir de ce jour, nous brisons vos liens. Soyez libre et vivez pour le bonheur des peuples et de la civilisation. Que le droit canonique règne dans toute sa force ; nommez vos évêques, vos chanoines, vos curés selon votre législation. Nous sommes là, vos débiteurs, pour assurer la rente convenable d'une immense dette contractée en d'autres temps, mais qui n'a rien perdu de son caractère inaliénable et sacré.

En agissant de la sorte, Gambetta atteindrait plus sûrement le but qu'il cherche ; il grouperait autour de la République des millions de cœurs reconnaissants. Mais il se gardera bien d'entrer dans cette voie, la seule que conseilleraient la justice et la loyauté. Son plan manifeste est de soulever le clergé inférieur contre les évêques, et de jeter le trouble et la division dans l'Eglise pour mieux l'opprimer.

C'est une grossière amorce qu'il tend au clergé, le confondant naïvement avec ses électeurs de Belleville et les gobe-mouches de son journal. Il en sera pour ses frais.

II. — L'UNIVERSITÉ COMMENCE A SE REMUER.

Un certain sentiment de justice se manifeste dans l'Université de l'Etat, et nous nous permettons de croire que nous avons contribué à le faire naître en signalant son attitude en face des projets Ferry.

Les protestations venant de ce côté sont rares et timides, et elles ne prendront certainement pas le caractère d'une manifestation, comme le simple bon sens et la dignité l'exigeraient. Toutefois il convient de les constater, non-seulement pour ôter à notre accusation ce qu'elle avait de trop général, mais aussi pour ajouter un nouvel argument à tous ceux qui battent en brèche le ministre de l'Instruction publique.

Déjà nous connaissions un article de M. Albert Duruy dans la *Revue des Deux-Mondes*, et c'était bien quelque chose de voir le fils de l'ancien ministre soutenir une thèse diamétralement opposée aux idées bien connues de son père, et dans un lieu aussi peu clérical que la *Revue* en question. Mais le jeune écrivain, bien

que nourrisson de l'Université, ne la représente pas à d'autres titres.

Voici quelque chose de mieux. C'est un doyen de Faculté, un inspecteur général, un membre de l'Institut, M. Francisque Bouillier, qui vient de protester de toute la force de sa conscience d'honnête homme.

Ses préférences sont pour l'Université, il ne le dissimule pas ; mais il aime avant tout la justice et la liberté. Après avoir déclaré qu'on ne peut rien reprocher ni aux facultés catholiques ni aux jurys mixtes, il raille agréablement le ministre républicain de l'Instruction publique de ce qu'il invoque des lois de la vieille monarchie, de Louis XV et de Charles X !

Il répond ensuite victorieusement, et non sans quelque pointe d'ironie, à tous les semblants d'arguments du ministre. A propos des prêtres accusés de ne pas aimer la France, il s'écrie :

« Ne les a-t-on pas vus, partout fermes et intrépides à leur poste, depuis l'évêque jusqu'au plus simple desservant, soit dans leur palais épiscopal, soit dans leur presbytère, au milieu des ennemis, soit sur les champs de bataille, dans les ambulances, au milieu des ruines de leurs villages pillés et brûlés, donc tant à tous l'exemple du courage et prodiguant à tous les soins et les consolations ?... »

« Les élèves des maisons religieuses n'ont pas été indignes des maîtres. Officiers, soldats, volontaires, n'ont-ils pas bravement répondu à l'appel de la patrie en danger ? Ils sont accourus même de Rome, pour servir la France sous Gambetta. Se sont-ils montrés, sur les champs de bataille, moins dévoués à la France, moins braves que la jeunesse des écoles laïques ? Entre les uns et les autres a-t-on remarqué quelque différence à leur désavantage ? Voyez combien sont longues leurs archives, et sur le marbre de leurs chapelles, ces listes glorieuses d'anciens élèves tués à l'ennemi ! »

Les conclusions de l'article de M. Bouillier sont celles des catholiques mêmes ; nous nous abstenons de les reproduire ; mais nous citerons à la place quelques lignes d'un projet de pétition lancé par un ancien professeur de l'Université, et qui répond, dit-il, au sentiment de beaucoup de ses collègues des écoles supérieures, secondaires et primaires.

« Au nom surtout de l'Université, dont il (le projet Ferry) froisse les sentiments de loyauté et de justice en la faisant juge et partie dans sa propre cause ;

« Dont il menace de refroidir le zèle et d'amoindrir les résultats en lui enlevant toute concurrence, et, par suite, toute émulation ;

« A laquelle il fait une véritable injure en donnant à chacun le droit de penser et de dire qu'impuissante à lutter par ses propres forces contre les congrégations religieuses, elle a besoin d'être aidée par la proscription et la violence ;

« Par ces motifs et beaucoup d'autres, les soussignés, membres de l'Université, ont l'honneur de vous prier de vouloir bien purement et simplement rejeter le projet de loi en

« question, et, en ce faisant, vous aurez « bien mérité de la République, de la France, « de la famille, de l'Université et du bon sens. »

Ce projet a-t-il été mis en exécution ? nous n'en sommes pas sûrs, mais nous avons lieu de le penser. On voit que M. Ferry n'est pas au bout de ses déboires ; et si le mouvement universitaire, que nous sommes heureux de signaler, s'accroît, on assistera à ce singulier spectacle d'un ministre hué par tout le monde, même par les siens.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

1^o Ici les mariages se font presque toujours dans la soirée. — Impossible, par conséquent, de donner aux époux la bénédiction nuptiale de la messe *pro sponsis*. Peut-on le lendemain ou quelques jours après le mariage dire pour les époux qui cohabitent déjà, la messe *pro sponsis* et leur donner la bénédiction du Missel ?

2^o Autrefois, lorsque nous avions à célébrer un mariage mixte, on nous prescrivait d'assister à ces mariages *in nigris*, et dans la sacristie ; la cérémonie consistait simplement à demander aux époux leur consentement. — Aujourd'hui l'autorité ecclésiastique permet de procéder aux mariages mixtes avec le cérémonial usité pour les mariages entre catholiques. — Les parties se placent dans l'église au lieu ordinaire, le prêtre en surplis et étole interroge les époux, bénit l'anneau et procède, je le répète, comme pour les mariages entre catholiques. Pourriez-vous publier et faire connaître les décisions des congrégations romaines qui ont introduit les modifications dans le cérémonial des mariages mixtes ?

3^o On trouve dans le supplément de certains rituels et dans quelques Bréviaires une formule de *Benedictio ad omnia* avec la note suivante (approbata a. S. R. C.) : *Hæc benedictionis formula adhiberi potest a quovis sacerdote pro omnibus rebus, de quibus specialis benedictio non habetur in rituali Romano*. Tout prêtre, de n'importe quel Diocèse, peut-il employer cette formule de bénédiction ?

4^o L'ordo de notre Diocèse porte que *« triduo etiam ritus duplicis, in qualibet hebdomada cantari potest Missa de Requiem, exceptis duplicibus 1^{re} et 2^{re} classis etc. »* Si tamen in hebdomada occurrant festa semiduplicis vel inferioris ritus, tunc ad horum dies differendæ essent Missæ de Requiem. Or l'évêque de Tarentaise, ayant posé à la Congrégation des Rites la question suivante : *Utrum liceat cantare missam de requie tribus diebus ritus duplicis, etiam in hebdomada festa ritus inferioris inveniantur ?* La réponse, datée du 18 décembre 1878, a été affirmative. Les prêtres de notre Diocèse peuvent-ils pratiquement se conformer à la décision donnée à l'évêque de Tarentaise et ne pas suivre les prescriptions de l'Ordo ?

5^o. Lorsqu'un curé se trouve dans la nécessité d'ordonner un enfant soit *propter periculum mortis aut cum permisso ordinarii*, est-il rigoureusement prescrit d'avoir un parrain et une marraine ?

R. — 1^o Notre réponse est négative. Il n'est pas permis de dire le lendemain ou quelque jours après le mariage la messe *pro sponsis* aux époux qui ont déjà cohabité. Entre autres décisions du Saint-Siège, nous pouvons citer celle que le pape Pie VI rendit pour des pays de missions en 1780. Il décida que les chrétiens n'étaient pas obligés d'attendre le passage des missionnaires pour se marier, quand bien même l'attente n'eût été que d'une ou deux semaines. Il fut décidé en outre que les époux ne devaient pas se présenter au missionnaire, lors de son passage, pour recevoir la bénédiction nuptiale.

2^o Le Saint-Siège a lutté pendant un siècle au

sujet des mariages mixtes. Les mémorables décisions de Pie VII, Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX ont formellement prescrit le cérémonial des mariages mixtes. Si donc en Algérie les choses se passent autrement, nous devons supposer un indult du Saint-Siège, qui déroge aux règles générales. Toutes les fois que les évêques prescrivent des dispositions notoirement opposées aux règles ordinaires, ils ont soin d'indiquer le jour et l'année de l'indult apostolique qui leur en donne l'autorisation, surtout dans une matière comme celle des mariages mixtes, où il ne s'agit de rien moins que de communications *in divinis* avec les hérétiques. Il importe peu que l'indult apostolique existe en réalité, car il est essentiel de le mentionner expressément, sous peine de nullité. Le scandale inhérent à la transgression de la loi ne peut être levé que par la présentation du titre, c'est-à-dire de l'indult pontifical qui permet de déroger à cette loi.

3^o La bénédiction *ad omnia* a obtenu en effet l'approbation de la Sacrée Congrégation des Rites ; elle se trouve dans l'édition du Rituel romain publié à Rome.

4^o Nous sommes d'avis qu'il y a lieu, dans ce cas, de se conformer à l'ordo du diocèse. D'ailleurs, si la messe est célébrée *corpore presente*, on peut toujours la célébrer un jour de fête double, sauf les grandes fêtes qui ne sont pas comprises dans cette faculté.

5^o Lorsqu'un curé se trouve dans la nécessité d'ordonner un enfant, il n'est pas rigoureusement prescrit de faire intervenir un parrain et une marraine. D'ailleurs, lors même qu'il s'agit d'un baptême solennel, il n'est pas nécessaire d'avoir à la fois le parrain et la marraine ; car le droit commun exige simplement le parrain ou la marraine.

Il en est de même pour le sacrement de confirmation, à l'égard duquel chaque confirmant devrait avoir un parrain ou une marraine.

Dans un précédent numéro de l'Ami du Clergé (24 avril), à propos du dénombrement des paroisses, vous agitez de nouveau la question de la première communion et du catéchisme.

Au n^o 3 de votre réponse, après avoir dit que le catéchisme n'est pas un droit strictement paroissial, ce qui est très-juste, vous ajoutez que l'examen des enfants pour la première communion est réservé au curé, alors même que les enfants suivent le catéchisme dans une autre paroisse. Je vous serais obligé, Monsieur, de me faire connaître sur quoi, en principe, est fondée cette réserve.

Vous nous dites encore, qu'en France, il est d'usage que les enfants peuvent, sans la permission du curé de leur paroisse natale, suivre le catéchisme et faire leur première communion dans les paroisses dont ils fréquentent les écoles. J'admets que cet usage soit suivi à Paris, à Versailles, et peut-être encore dans quelques autres diocèses, mais il est loin d'être général. J'appartiens à un diocèse où les règles posées par les statuts diocésains ne sont pas aussi larges ; bref, je me borne aujourd'hui, Monsieur, à vous demander très-respectueusement sur quoi est fondée, en droit, la réserve que vous faites au sujet de l'examen, en faveur du curé ; et secondement, sur quoi vous vous fondez pour n'accorder la faculté de faire la première communion hors paroisse, qu'aux enfants qui fréquentent une autre école que la leur.

R. — Nous maintenons ce que nous avons dit

au sujet de l'admission des enfants à la première communion. Nous croyons que l'examen des enfants est un droit paroissial, parce que c'est un article important de la cure des âmes et de la responsabilité qui incombe au pasteur. Le premier fondement de cette prérogative paroissiale est dans le célèbre canon *Omnis utriusque* du quatrième concile de Latran. Ce canon ordonne que les fidèles, dès qu'ils atteignent l'âge de raison, confessent leurs péchés au propre prêtre et reçoivent la communion de sa main, à la solennité pascale. La pratique universelle a, il est vrai, abrogé cette loi pour ce qui concerne l'obligation de se confesser au propre prêtre; mais il en est autrement de la disposition qui prescrit que les enfants parvenus à l'âge de raison reçoivent la sainte communion d'après le conseil de leur propre prêtre; or, le curé ne peut donner de conseil à ce sujet que s'il examine les dispositions et l'instruction des enfants; il doit s'assurer s'ils connaissent les vérités de la foi qui sont nécessaires aux chrétiens. D'après cette prescription du grand concile de Latran, l'usage commun dans l'Eglise est que l'admission des enfants à la première communion soit réservé au curé. D'où il suit que nul ne peut usurper ce droit que par la permission formelle ou tacite du propre pasteur. Au surplus, nous reconnaissons volontiers que, dans quelques cas particuliers, l'autorité diocésaine a le pouvoir de déléguer à un curé étranger ou bien à un simple prêtre l'examen et l'admission d'un enfant pour la première communion.

Nous n'avons pas dit qu'il fût d'usage en France que les enfants, sans la permission du curé de leur paroisse natale, suivent le catéchisme et fassent leur première communion dans les paroisses dont ils fréquentent les écoles. Il se peut qu'une pareille tolérance soit utile, parfois même nécessaire, lorsqu'il s'agit par exemple des hameaux et des autres agglomérations qui, se trouvant très-éloignées de leur église paroissiale, ont beaucoup plus d'avantage et de commodité à fréquenter les écoles et la paroisse d'un pays voisin. L'utilité spirituelle des habitants doit être la loi suprême. La législation ecclésiastique, qui admet le démembrement pour cause d'éloignement, se prête, à plus forte raison, à l'indulgence dont il s'agit. Il faut donc que le curé, dans l'hypothèse en question, permette de grand cœur que les enfants qui ne pourraient pas, sans une grande incommodité, suivre le catéchisme de leur paroisse, puissent se rendre à celui de la paroisse voisine. Au besoin, l'autorité diocésaine indiquera la décision à suivre en pareille occurrence. Le droit canonique envisage comme vraiment considérable et péremptoire la distance de deux ou trois milles, c'est-à-dire moins d'une lieue. En effet, il y aurait de la dureté à vouloir obliger de pauvres enfants à faire plus d'une lieue pour suivre le catéchisme, tandis qu'ils peuvent le faire commodément dans une église plus rapprochée.

Q. — 1^o Est-il permis, sans dispense de Rome, de commencer en tout temps les Matines du lendemain à deux heures? — L'Ordo diocésain le défend, ou plutôt il indi-

que les heures auxquelles on doit commencer la récitation du Saint-Office selon les saisons.

Un professeur du Grand Séminaire du même diocèse et avec lui des autorités théologiques enseignent formellement que, pour commencer le Saint-Office du lendemain à 2 heures, il n'est besoin d'aucune permission. Un élève du collège romain, consulté sur cette question, a répondu dans le même sens. Où est la vérité?

2^o Dans votre dernier numéro, il est dit qu'aux jours semi-doubles: quatre oraisons sont exigées, trois par la rubrique et une par l'évêque pour le Pape, et vous citez une réponse de l'évêque de Namur, du 3 mai 1835, etc.

Dans notre diocèse, l'oraison pour le Pape est prescrite, mais aux semi-doubles, notre évêque permet de remplacer l'oraison *ad libitum* ou *pro ecclesia* par celle du Pape, de sorte qu'il n'y en a que trois. De là désaccord entre l'autorité diocésaine et la rubrique.

R. — 1^o Nous ne pensons pas qu'il soit permis sans dispense de Rome de commencer en tout temps les Matines du lendemain à deux heures. C'est déjà par pure tolérance que l'on permet d'anticiper de la sorte l'office du lendemain. Les chanoines des cathédrales et des collégiales doivent dire au chœur l'office de Matines dans la matinée même; il ne leur est pas permis de les anticiper la veille. Le Saint-Siège a toujours montré une rigueur particulière sur ce point. Il est arrivé bien des fois que les chapitres ont sollicité à Rome l'indult permettant d'anticiper les Matines. Or, la Sacrée Congrégation du Concile refuse en règle ordinaire. Les indults de ce genre sont fort rares dans le recueil de ses décisions.

Cette discipline s'observe aussi dans les ordres religieux qui ont l'office du chœur. Les Chartreux se lèvent avant minuit pour chanter Matines et Laudes. L'ordre de Saint-Benoît, Cisterciens, Trappistes, Bénédictins noirs, ont l'usage de chanter Matines à partir de deux heures après minuit. Si les Carmélites ont été autorisées à commencer Matines à neuf heures du soir, c'est là une disposition spéciale, motivée, paraît-il, par l'utilité pour l'Eglise que la prière publique ait lieu d'une façon non interrompue par la nuit entière.

Ces explications peuvent faire comprendre que c'est par pure tolérance que la récitation privée est licite; mais l'usage général de l'Eglise est que Matines ne soient récitées que vers le milieu de l'après-midi, suivant la diversité des saisons.

La Sacrée Congrégation des rites accorde journellement des indults qui permettent de commencer Matines à deux heures après midi. A quoi bon ces indults, si la chose est facultative pour tout le monde? Nous pensons en conséquence que les prêtres doivent se conformer à l'Ordo de leur diocèse.

2^o Dans les diocèses où l'oraison pour le Pape est prescrite, elle peut, aux semi-doubles, remplacer l'oraison *ad libitum*, lorsque l'évêque l'autorise. En effet, le Saint-Siège a donné dans ces derniers temps divers indults qui permettent formellement cette substitution (V. aussi le n^o 21).

Q. — Je vous serais reconnaissant, si vous vouliez bien m'indiquer où je pourrais trouver les dates désignées dans la demande suivante:

« Indiquer d'après la chronologie de Moïse, la date des principaux événements de l'histoire Sainte, du dé-

luge, de la vocation d'Abraham, de la sortie d'Egypte, de l'onction de David, de la construction du Temple, de la captivité de Babylone, de la prophétie de Daniel, de la naissance de Jésus-Christ. — Faire connaître la différence qui existe dans l'assignation de ces dates entre les textes hébreu, samaritain, et grec des Septante. »

Possédant la Vulgate traduite d'après le texte hébreu, j'ai, par là même, les dates de ce texte. Mais je ne sais où je pourrais trouver les dates assignées par le samaritain et le grec des Septante; et comme ces textes diffèrent d'avec l'hébreu et la vulgate, comme d'ailleurs les dates ne s'inventent pas et qu'il n'y a pas à raisonner sur des chiffres, je vous prie de vouloir bien me donner, s'il vous est possible, dans le prochain numéro de votre journal, auquel je suis abandonné, les dates énoncées ci-dessus, d'après les textes Samaritain et Grec.

R. — Pour la solution de ces questions si importantes, nous pensons ne pouvoir indiquer de meilleur auteur que celui des *Annales sacri*, le savant Barnabite Tornielli, qui a fait pour l'ancien Testament, ce que le docte Baronius a si merveilleusement accompli pour les *Annales de l'Eglise*. Nous signalons à notre honorable correspondant l'édition de Tornielli, publiée au siècle dernier par un religieux du même Institut, Negri, qui dédia son ouvrage au pape Benoît XIV. Negri a enrichi l'ouvrage de Tornielli de commentaires qui résument toutes les données de la science jusqu'à son époque. Au commencement du premier volume se trouve entre autres additions une dissertation historique qui répond à toutes les questions que nous fait notre honorable correspondant. Toutes les données fournies par le texte hébreu de la Vulgate, par le Pentateuque samaritain et par le grec des Septante sont indiquées, discutées, appréciées avec une compétence incontestable. Negri a eu le talent d'utiliser les travaux de ses prédécesseurs, Morin, Noël Alexandre, surtout Richard Simon, qui a fait preuve d'une critique si éclairée dans tout ce qui se rapporte à l'histoire biblique.

Non-seulement Tornielli et son commentateur donnent la date des principaux événements de l'histoire sainte, de l'œuvre des six jours, du déluge, de la vocation d'Abraham, de la sortie d'Egypte, du règne de David, de la construction du Temple, de la captivité de Babylone, etc.; mais ils font connaître en même temps le quantième du mois et du jour, avec la date correspondante des différentes ères, par exemple, l'ère de Nabonassar, les Olympiades, l'ère d'Abraham, l'ère Cécropique, l'ère d'Alexandre ou des Lagides, l'ère des Séleucides, l'ère Julienne, l'ère Actiaque, et les autres ères admises par les chronographes. Nabonassar fut roi de Babylone l'an 747-734 avant J.-C. L'ère qui porte son nom a commencé le 27 février 747. Elle a été employée par Ptolémée et ses successeurs.

Tornielli et son savant commentateur estiment que le grand œuvre de la création du ciel et de la terre commença le 20 septembre. D'après cela, la création de la lumière aurait eu lieu le 21; le 22, division du firmament et des eaux, et ainsi de suite pour les autres jours de la création.

Nous engageons notre correspondant à se procurer les deux volumes in-folio de Tornielli.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Dans la paroisse que je viens de quitter, son unique cloche étant venue à se casser, la commune s'était décidée à s'en procurer une. Alors les paroissiens m'ont prié d'ouvrir une souscription pour en faire une seconde. Ils la demandaient de 1800 livres.

Une souscription ouverte a fourni mille francs; mais on savait que cette somme ne suffirait pas, et l'on m'engagea à renouveler la souscription jusqu'au paiement complet.

Le fondeur me fit observer que deux cloches n'étaient pas une sonnerie, et qu'en diminuant la grosse je pouvais, avec celle payée par la commune, avoir trois cloches: ce qui constituerait une sonnerie véritable.

Elles ont parfaitement réussi, en effet, et on les a accueillies avec un enthousiasme extraordinaire.

Alors éclate la guerre. Avec les dons obtenus, j'ai payé la moitié du prix de nos deux cloches, et afin de n'avoir pas à payer d'intérêt, j'ai acquitté petit à petit le reste de la dette avec mes propres deniers.

Quand j'ai voulu recommencer la souscription, j'ai éprouvé partout le refus le plus complet. Sur ces entrefaites, j'ai dû quitter la paroisse pour aller ailleurs. J'ai demandé à la commune de me rembourser 1500 fr. pour la petite cloche, cédant pour ma souscription personnelle la somme de 1000 fr., autant que les paroissiens avaient donné à eux tous. — Le conseil municipal a refusé net.

Aurais-je le droit ou de me faire payer par la commune, ou, sur son refus, d'enlever la petite cloche, laquelle ne représente pas les 1500 fr. par moi avancés?

R. — Nous avons tenu à reproduire tout au long le récit de notre correspondant. Plus d'un de nos lecteurs y retrouvera sa propre histoire. Promesses, enthousiasme des populations, etc.; mais quand se présente la carte à payer, il n'y a plus personne, et l'on est victime de sa crédulité et de son dévouement. Nous n'avons pas à donner ici une solution juridique, ce qui est du ressort des avocats civils; mais nous ne saurions trop engager notre correspondant à demander cette solution aux tribunaux en actionnant la Fabrique, en revendication d'un objet à lui appartenant, ou en paiement d'un objet acheté. S'il était bien d'accord avec le fondeur, ce dernier pourrait lui rendre la tâche facile, en réclamant lui-même l'objet impayé.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons rassurer notre confrère, au point de vue de la conscience. Le droit évidemment est pour lui. La Fabrique mise en demeure y regardera à deux fois avant de se jeter dans un procès dont elle ne peut prévoir l'issue. Dans tous les cas, c'est elle qu'il faut actionner, et, à son tour, elle étendra elle-même l'action, s'il y a lieu, à la commune. Mais c'est elle qu'il faut poursuivre comme administrateur de l'église et détenteur de l'objet en question.

Q. — A l'aide de souscriptions volontaires, la Fabrique de X... fait l'acquisition d'une cloche de 558 kilog. — Le clocher est une vieille tour du xvi^e siècle, une vraie forteresse. Toutefois, dans le haut du clocher, les parlements du côté sud-ouest se sont séparés et laissent entre eux une cavité. Ce mouvement est dû à l'action du temps. On s'est demandé si ce travail ne s'aggraverait pas par l'ébranlement causé par la sonnerie. La Fabrique a fait placer un tirant en fer pour réunir les deux façades est et ouest. Le maire avait désigné l'architecte; la Fabrique a fait exécuter le plan: — coût 160 francs.

M. le maire fait venir un autre architecte. Celui-ci fait un nouveau plan: — 150 francs. Il veut faire payer cette somme à la Fabrique. Le plan n'étant pas exécuté, la Fabrique refuse. Le maire dégage sa responsabilité, prétend que la petite cloche était suffisante. La commune

n'ayant pas voulu la grande, ne veut rien faire pour elle. Sous-préfet, préfet sont consultés, et lui donnent raison. En outre, la commune n'a pas été légalement consultée, disent-ils; elle ne peut être responsable.

On répond : pourquoi alors laisser poser la cloche, la laisser sonner et ne pas la faire descendre ? — Pas de réponse.

S'il survient un accident, à qui la responsabilité ? à la Commune ? à la Fabrique ? Celle-ci n'a que 800 francs de revenus annuels.

Si la Commune fait un procès à la Fabrique, celle-ci soldant toujours son budget en déficit, pourra-t-elle obtenir par voies légales de le faire combler par la Commune ?

R. — Voilà une affaire qui nous paraît assez compliquée et bien difficile à résoudre. Pourquoi ? parce que par une imprévoyance et une imprudence sans égales, conseil de fabrique, conseil municipal, maire et curé s'y sont précipités sans souci aucun de la législation et des règlements concernant la matière, et ont empilé illégalités sur illégalités. Nous ne voyons qu'un recours au conseil d'État, capable de jeter un peu de lumière dans ces ténèbres et de définir les responsabilités multiples qui s'y sont entrecroisées.

Le maire choisit un architecte : il consentait donc au travail ! La fabrique le fait exécuter : elle l'approuve donc ! D'un autre côté, les architectes sont responsables, pendant dix ans, des travaux dont ils dressent les plans et surveillent l'exécution. Là-dessus, le maire commande un autre architecte : pourquoi ? L'ayant commandé, pourquoi refuser de le payer ?

Il nous semble que, si un accident survient, tout le monde est responsable. La fabrique sous ce rapport est la plus favorisée, parce que, si elle n'a pas de quoi payer, la commune devra tôt ou tard pourvoir à son insuffisance.

Comme dans la réponse à la précédente consultation, que notre honorable correspondant relise avec attention *L'Ami du Clergé* n° 18, p. 273, et n° 19, p. 285 ; et il verra comme il serait important de procéder toujours selon les règles.

Si nous ne nous chargeons pas de résoudre juridiquement le cas tel qu'il nous est présenté, nous donnerons au moins un conseil qui nous paraît excellent.

Il y a probablement ici plus de peur que de mal ; mais on ne saurait avoir trop de prudence. Selon nous, le conseil de fabrique devrait le plus tôt possible provoquer officiellement, ou officiellement en la demandant au Préfet, une enquête sur la nature et la gravité du danger qu'offrent le clocher et la cloche, afin de l'éviter au besoin, soit en fortifiant la tour, soit en faisant descendre la cloche. Une pareille précaution servira la paix de tout le monde et sauvegardera les intérêts mêmes personnels de tous.

Q. — Une fabrique a-t-elle le droit, malgré l'opposition du conseil municipal, de faire murer une porte latérale de l'église, la porte principale offrant un facile accès aux fidèles pour entrer dans ladite église ou en sortir ?

R. — Lorsqu'il s'agit d'exécuter à une église paroissiale de simples travaux d'entretien, d'appropriation ou d'embellissement, il appartient à la fabrique, qu'elle soit ou non propriétaire de l'édifice, de les faire entreprendre avec la

seule autorisation de l'évêque, en vertu des dispositions combinées de la loi du 18 germinal an x, et du décret du 30 décembre 1809. Au contraire, s'il s'agit de travaux plus importants pouvant modifier la disposition primitive de l'église, la fabrique, quand c'est la commune qui est propriétaire, ne saurait se passer de l'assentiment du Conseil municipal, alors même qu'elle subviendrait à la totalité de la dépense (*Extrait d'une décision ministérielle de février 1856.*)

La question maintenant serait de savoir si le murage d'une porte constitue un travail d'appropriation, ou un travail modifiant la disposition primitive d'une église. Ceci pourrait être discuté au point de vue théorique ; mais *pratiquement*, nous pensons que le curé, en vertu de son droit de police, peut condamner une porte ; à plus forte raison, s'il marche d'accord avec la fabrique et avec son évêque.

Nous lisons, en effet, dans Mgr André (au mot *police de l'église*, tome IV, p. 104) :

« La police de l'intérieur de l'église étant exclusivement dans les attributions du curé, lui seul a le droit de prendre les mesures qui lui paraissent convenables pour l'entrée des fidèles, pour leur placement dans l'église et pour le libre exercice du culte. Par suite de ce droit, il est incontestablement fondé à ordonner que telle ou telle porte soit ouverte, que telle ou telle autre soit fermée.

Si les mesures prescrites par le curé paraissent avoir quelques inconvénients, on pourrait en référer à l'évêque.

Armé de ce principe, nous pensons que notre correspondant peut murer sa porte latérale, tout au moins la condamner.

Q. — Le curé de la paroisse peut-il se faire remplacer à la réunion du conseil de fabrique par un prêtre domicilié dans la paroisse et qui aide le curé dans l'exercice de ses fonctions ?

R. — En vertu de l'article 4 du décret du 30 décembre 1809, les *vicaires* peuvent remplacer au conseil les curés ou desservants empêchés. Mais cette faculté ne s'étend pas aux ecclésiastiques qui ne sont pas vicaires. Toutefois rien ne s'oppose à ce que les prêtres domiciliés dans une paroisse puissent être élus fabriciens.

Q. — Ce même curé, chargé de la desserte d'une paroisse voisine, peut-il se faire remplacer pour réunir le conseil de fabrique de cette paroisse, par un autre prêtre, domicilié dans sa paroisse, et qui va ordinairement dire la messe dans la desserte, visiter les malades ? etc.

R. — Même réponse ; la loi n'autorise formellement que les *vicaires* pour remplacer leur curé au conseil de fabrique.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

DU BON GOUT DANS L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES.

Ne faut-il pas entourer d'une vénération religieuse, toutes ces magnifiques conceptions du génie des vieux âges, et les conserver dans toute leur beauté primitive ? Elles sont non-

seulement l'expression d'une foi naïve et en même temps forte, mais souvent elles sont l'œuvre d'un architecte de talent ou d'un ouvrier habile que nous ne retrouverons que très-difficilement dans notre XIX^e siècle. Nos églises, plus que tout autre monument, portent des empreintes ineffaçables des goûts, des mœurs et des croyances des siècles passés; conservons-en les moindres parcelles, ne détruisons pas le plus petit fragment de pierre; n'enlevons aucune boiserie; ne faisons disparaître aucun tableau; ne remplaçons aucun vitrail sans être bien certain par le jugement d'hommes compétents que nous n'avons pas diminué d'un iota les souvenirs des ancêtres et que nous avons en tout obéi aux préceptes de l'art.

Que l'ornementation soit toujours dans le style du monument, c'est là une règle évidente, nécessaire et malheureusement bien souvent négligée. A chaque pas, à des nefs gothiques vous trouvez accotés des autels du genre ionique ou d'un style de pure fantaisie. Au XVIII^e siècle surtout on a poussé presque jusqu'à la démence la haine, l'horreur du gothique; presque toutes nos vieilles cathédrales en portent d'ineffaçables traces. Dans les églises plus modestes vous retrouvez des chaires, des confessionnaux, etc., de la même époque, qui contredisent les fenêtres ogivales près desquelles ils sont placés. Des boiseries de salon ornent un chœur d'architecture romane; des tableaux, tous frais et dorés à neuf, brillent contre les piliers moisis d'une basilique des vieux temps; et tout cela parce qu'on a oublié que tous les objets accessoires d'une église, tous ses ornements doivent être conformes à l'expression générale de bon style et en parfaite harmonie avec l'ensemble de l'édifice.

On gâte tout souvent en voulant tout *moderniser*; il y aurait autant de ridicule à le faire qu'à vouloir donner à un vieillard hâve et décrépît les airs prétentieux et maniérés d'un adolescent plein de fatuité. Il y a un vandalisme qui restaure comme il y a un vandalisme qui détruit. Ils ne sont pas moins dangereux l'un que l'autre. De même a dit un archéologue contemporain, qu'une vieille perruque va mal sur une jeune face, et une parure fraîche et éblouissante sur une vieille femme chauve, de même les enjolivements de goût moderne habillent mal un vieux monument; c'est le défigurer que de le rajeunir. Bien des objets antiques doivent demeurer ce qu'ils sont, il faut se borner à les consolider sans les repeindre ni les gratter. Fussent-ils meurtris de cent blessures provenant de leur lutte contre l'action du temps, il vaut mieux les laisser mutilés que de les rafraîchir. Si cependant on voulait y faire quelques raccommodages, qu'on ait soin de ne les faire que sur le patron antique et de la même matière, à laquelle on donnerait une teinte séculaire. Ainsi, il conviendra de refaire ce qui est en pierre avec de la pierre de même couleur et de même grain. Réparer en plâtre ou même en mastic de l'architecture et de la sculpture de pierre, c'est de la laine pour réparer la soie, c'est de la toile pour raccommoder le velours.

Cependant, pour les réparations d'intérieur,

le manque de fonds oblige quelquefois à transiger avec le bon goût; mais on ne doit s'y résoudre qu'après avoir fait un appel inutile à la piété, au zèle de ses paroissiens pour la maison de Dieu; ils doivent tenir à avoir une église qui leur fasse honneur.

Mais, me direz-vous, j'ai une église d'un style parfaitement pur, mais son mobilier, les objets qui l'ornent et la décorent sont de tous les genres; que faut-il que je fasse? Ce cas est malheureusement fréquent; les architectes qui ont dirigé la construction d'une église ont d'ordinaire quelque talent; des connaissances suffisantes des lois de l'architecture qui leur font éviter de grandes erreurs, des bornes ridicules; mais il n'en est pas de même d'un conseil de fabrique, d'un donateur, quelquefois d'un curé. Chacun a suivi son inspiration, son goût personnel sans se préoccuper de l'ensemble; chaque objet pris à part peut être beau; mais malheureusement il n'est pas à sa place et de là des contradictions, des bizarreries sans fin.

Voici donc ce que vous ferez :

1^o Vous n'achèterez que des ornements parfaitement en rapport avec le style de votre église.

2^o Vous éclairerez le conseil de fabrique et les bienfaiteurs de votre église afin qu'ils se conforment à ces règles.

3^o Si vous pouvez échanger, transformer quelques-uns de ces ornements, ne manquez pas de le faire.

4^o S'il y a certains détails trop choquants qui avec raison puissent prêter motifs à des plaisanteries, à des rires de gens mal intentionnés; mettez tous vos soins, d'accord avec le conseil de fabrique, pour les faire disparaître le plus tôt possible.

Ainsi, en quelques années, avec de la persévérance vous arriverez je ne dis pas à la perfection mais à obtenir un résultat très-satisfaisant.

Un dernier avis à ce sujet et avis qui n'est pas le moins important : si en cette matière, vous sentez votre faiblesse (ce qui est déjà une preuve de goût) ne consultez pas les marchands et les ouvriers, ils ont trop d'intérêt à vous tromper; le marchand désire vendre l'objet qui lui rapporte les plus beaux bénéfices et non celui qui vous convient; l'ouvrier raisonne de même; il vous entraînera dans une voie excellente pour son profit, mais désastreuse pour votre bourse et souvent mauvaise au point de vue des résultats. Méfiez-vous. Du reste, l'ouvrier n'a et ne peut avoir que des appréciations restreintes; s'il est menuisier, il voudra mettre du bois partout. S'il est peintre, il voudra badigeonner même le marbre. S'il est sculpteur, il voudra que son ciseau fouille, pénètre les coins et les recoins de votre église. — Si vous avez à traiter avec un gypseux, il vous répètera qu'il n'y a rien qui égale la beauté du plâtre, bien gâché et employé par lui ouvrier de mérite, car tous, à les entendre, sont des artistes.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle-St-Germain.

PUBLICATIONS DE CIRCONSTANCE A PROPOS DE LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT

Les Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une *introduction*, par M. EUGÈNE VUILLLOT, et suivies des lois de 1850, 1873 et 1875, sur l'enseignement, avec une *table analytique des arguments*. (In-8° de xvi — 320 pages. Prix : 5 fr.)

Elles sont au nombre de vingt-trois : quatorze signées collectivement par soixante-trois membres de l'Episcopat; neuf écrites séparément à divers personnages.

Augmenté de la belle *introduction* de M. EUGÈNE VUILLLOT, du texte *intégral* des trois dernières lois sur l'Enseignement, et de sa précieuse *Table analytique*, le volume constitue dans ces conditions un document des plus précieux. Toutes les fois que pourront surgir les questions d'Enseignement on sera heureux de l'avoir sous la main. Nous le recommandons à tous nos lecteurs, à tous les pères de famille qui ont signé la pétition, à tous les directeurs et directrices d'établissements scolaires, aux avocats, aux magistrats, en un mot à toutes les personnes qui ont à cœur leur propre liberté, et qui prennent intérêt à la question actuelle soit comme partisans, soit comme adversaires.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration par ANTONIN LIRAC (1 vol. in-12 de 300 pages : 2 francs) est un livre très-bien fait aussi, tout coulé de documents et de faits. La campagne actuelle de M. Jules Ferry n'y apparaît que comme une plate répétition des faits et gestes de ses devanciers. C'est à la fois très-curieux et très-instructif à lire.

L'Etat contre Dieu : La Révolution dénoncée par elle-même, tel est le titre du nouvel écrit que l'éminent auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, M. AUGUSTE NICOLAS, vient aussi de publier pour élever la voix dans ce concert de réclamations et de revendications que soulève de toutes parts le projet de loi de M. Ferry. Composé dans ce grand style et avec ces vues élevées qui caractérisent l'auteur, il est de ceux qu'on ne peut s'empêcher de lire dans une aussi ardente question.

Qu'est-ce qu'un Jésuite? Ce petit écrit de propagande doit être le bien-venu non-seulement parmi les catholiques, mais chez tous les gens de bonne loi. En 36 pages, un quart d'heure de lecture, et pour 25 centimes que coûte l'exemplaire, vous touchez du bout du doigt ce que c'est qu'un *Jésuite*. Origine de l'ordre, règlement de vie des Jésuites, histoire de leur extension, ce qu'ils ont fait, ce qu'on leur doit en France et dans les divers pays, en littérature, en sciences, en un mot en œuvres morales et matérielles de toute sorte, l'auteur, M. Ch. Buet, le dit admirablement dans ces 36 petites pages.

Voici les remises pour la propagande :

A la douzaine on donne 15 pour 12, et par poste les 15 3 fr.

Au cent on obtient 150 pour 100, et les 150 franco pour 25 fr.

S'adresser à M. Victor Palmé, Directeur de la Société générale de librairie catholique, 25, rue de Grenelle, à Paris, et chez ses 500 correspondants en France et à l'étranger.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

(DIRECTIONS SPIRITUELLES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES)

Par M. l'abbé H. CHAUMONT

Un beau volume in-16 elzévirien de xviii-408 pages. 3 fr.

Edition de propagande. Un vol. in-18 de xviii-183 pages. 75 c.

Le Cœur de Jésus principe et modèle de la perfection chrétienne, ou *Mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. E. DESJARDINS, S. J. 1 vol. in-18. 75 c.

Mois du Sacré-Cœur des Enfants de Marie, par le R. P. HUGUËR. 1 vol. in-32 jésus de 320 pages. 75 c.

Recueil de divers exercices de dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr.

Le Cœur de Jésus. Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ, sa nature, ses motifs et sa pratique, d'après le P. DE GALLIFFET, de la Compagnie de Jésus, suivi de la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par le P. CROISSET, de la même Compagnie. Troisième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Le Cœur de Jésus ouvert au cœur du chrétien, d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle, suivi d'une *Neuvaine* pour se préparer à la fête de ce divin Cœur, par le P. CHARLES BORGIO, de la Compagnie de Jésus, publié par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32 de xxxi-364 pages. 1 fr. 50

Dévotion envers N.-S. J.-C., ou *Etude de ses titres consolants et glorieux, lectures pendant le mois du Sacré-Cœur*, par le P. JACQUES NOUËT, de la Compagnie de Jésus. Edition abrégée et mise dans un ordre nouveau par le P. HENRI POTTIER, de la même Compagnie. 3 vol. in-12. 8 fr.

Le Chrétien à l'école du Cœur de Jésus, ou Etude de ses vertus, par les PP. NOUËT et POTTIER. 1 vol. in-12. 4 fr.

Dévotion pratique au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. JEAN CROISSET. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol. in-18. 1 fr. 50

Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, ou *Neuvaine* en forme de retraite, pouvant servir durant le mois consacré au divin Cœur, par les PP. WALDNER et CADRÈS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Mois du Sacré-Cœur ou les Titres de Jésus à notre amour, d'après la Sainte Ecriture, par l'abbé EUGÈNE TESSIER, curé au diocèse de Versailles. Un vol. in-32. 75 c.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FRANCS

CRÉÉE POUR RÉFUTER LES ERREURS HISTORIQUES

Collection de volumes in-12, titres rouge et noir, de 400 à 500 pages.

VOLUMES PARUS :

Le Droit du seigneur au moyen âge, par LOUIS VEUILLOT. 3^e édition, augmentée d'un *avertissement* et d'un *appendice*. — 1 vol. in-12, de xv-344 pages.

La Question de Galilée, les faits et leurs conséquences, par HENRI DE L'ÉPINOIS. — 1 vol. in-12, de 332 pages.

Nouveaux Éclaircissements sur l'Assemblée de 1682 d'après les *Mémoires inédits* du marquis DE SOURCHES, prévôt de l'hôtel du Roi et grand prévôt de France, et autres documents peu connus, par le P. M. LAURAS, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12, de 260 pages.

Études et Controverses historiques, par LÉON GAUTIER. 1 vol. in-12, de viii-468 pages.

De la Révocation de l'édit Nantes, par LÉON AUBINEAU. — 1 vol. in-12, de xviii-300 pages.

La Saint-Barthélemy, étude sur les premières guerres de religion en France et sur la Saint-Barthélemy, leur caractère, leurs causes, leurs auteurs, par M. l'abbé LEFORTIER, curé de Saint-Vigor-le-Grand, diocèse de Bayeux. — 1 vol. in-12.

Histoire du cardinal de Fleury et de son administration, par l'abbé V. VERLAQUE, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. — 1 vol. in-12, de xi-320 pages.

Histoire de la Restauration (1814-1830), par HENRI DE L'ÉPINOIS. — 1 vol. in-12 de iv-302 pages.

L Autriche-Hongrie, par XAVIER ROUX, membre du Conseil général des Hautes-Alpes. — 1 vol. in-12 de xx-262 pages.

M. Augustin-Thierry, son système historique et ses erreurs par LÉON AUBINEAU. — 1 vol. in-12 de xliii-416 pages.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 33. — PRÉDICATION : *III^e Dimanche de la Pentecôte* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Sujet tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS (R. P. Monsabré) : Le cœur de Jésus-Christ. — CONSULTATIONS : Si la bénédiction des fonts baptismaux est obligatoire la veille de la Pentecôte? — S'il y a un costume liturgique pour les enfants de chœur? S'il l'on est obligé, dans toute messe chantée, de chanter le *Gloria* et le *Credo*? — Qu'était le *presbyterium* dans l'ancienne Église? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : — Qu'une Fabrique qui emprunte sans observer les formalités et que le curé qui concourt à cet emprunt agissent à leur risques et périls. — Une fabrique peut-elle se dispenser de payer les droits de succession jusqu'au jour où elle entre en jouissance d'un legs? — L'ordonnateur d'un bureau de bienfaisance est-il tenu de mentionner les destinataires sur les bons délivrés? — La commune peut-elle refuser l'indemnité de logement au curé, lorsque la Fabrique a des ressources suffisantes? — Quand il n'existe pas de bureau de bienfaisance dans une commune et qu'un paroissien lègue une somme aux pauvres, qui doit distribuer cette somme? — Qui doit aussi leur distribuer le tiers des sommes provenant de la concession des terrains dans les cimetières? — ATTAQUE ET DÉFENSE : *Inter pocula*. — Les Jésuites. — *Habemus confitentem reum*. — DE L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES.

CORRESPONDANCE

Véraza (Aude), le 3 juin 1879.

1^o Quels sont les meilleurs ouvrages pour la rédaction des divers sujets de nos conférences ecclésiastiques (Écriture-Sainte, Ancien et Nouveau Testament, théologie, histoire ecclésiastique, droit canon, liturgie, administration paroissiale)?

2^o Un bon livre de lectures pour les garçons et un autre pour les jeunes filles du catéchisme ou des réunions de persévérance?

3^o Un autre ouvrage sérieux, simple et intéressant, pour lire à tout le monde (à l'église)?

LAFON, prêtre.

R. — Nous vous adressons notre catalogue général, dont les développements vous permettront de juger d'avance les ouvrages auxquels vous faites allusion.

1^o Les *Analecta juris pontificii* (17 vol. in-folio, 340 francs) sont un arsenal où vous pourriez puiser toutes vos réponses concernant la liturgie, le droit canon, la juridiction paroissiale, etc. — La *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle* (environ 25 volumes in-8^o) est éditée précisément pour mettre à même le clergé d'avoir sous la main, sur chaque branche de la science ecclésiastique, le dernier mot de cette science d'après les plus éminents docteurs des Universités allemandes.

Pour la Théologie, rien ne vaut le *Cursus theologicus collegii Salmanticensis*, ou Grande théologie de Salamanque (environ 25 vol.); — pour l'Écriture Sainte, Cornelius à Lapide; — pour l'Histoire, la *Revue des questions historiques*, recueil spécialement consacré à l'étude des points controversés de l'histoire et qui, depuis quinze ans qu'il existe, est resté dans cet ordre d'idées le premier de France et de l'Étranger (24 vol. in-8^o. Prix : 240 fr.).

2^o Voilà pour les collections importantes; maintenant, pour le bon petit courant, nous vous recommandons les ouvrages suivants, qui vous rendront de grands services, parce qu'ils sont aussi solides de fonds, qu'irréprochables de doctrine:

A. La *Somme du Catéchiste*, par M. l'abbé Regnaud (4 très-forts vol. in-12. Prix 16 fr.), où les questions de Dogme, Morale, Liturgie, Droit Canon, sont traitées admirablement et d'une manière succincte;

B. Le *Code-Manuel* des Lois civiles ecclésiastiques, par Armand Ravelet (1 vol. in-12. Prix 3 fr.), petit volume suffisant qui vous donnera la solution d'une foule de cas sur l'administration temporelle des paroisses;

C. Pour l'Histoire ecclésiastique, le *Nouveau ROHRBACHER: Histoire de l'Église*, continué et annoté par M. l'abbé Guillaume (12 vol. compactes in-4^o à 2 col., dont trois ont paru,

Prix : 75 fr., pour les souscripteurs) forme bien le meilleur ouvrage de ce genre ;

D. La *Somme des conciles généraux*, par M. l'abbé Guyot (2 vol. in-12. Prix 9 fr.), dont les tables sont très-bien faites, et avec laquelle vous pourriez résoudre nombre de questions posées aux conférences ecclésiastiques ;

E. Comme Théologie, Billuart (8 vol. Prix : 40 fr.), plus un volume, *Appendix ad Theologiam* (10 fr.), et Martinet (8 vol. Prix : 40 fr.), vous suffiront.

F. Comme Liturgie, aucun livre n'est comparable à celui de feu Dom Guéranger : *Institutions liturgiques*, dont une nouvelle édition, (en 4 forts vol. in 8°, est sous presse. Prix : le volume 10 fr.).

G. Comme Écriture Sainte, à défaut de Cornélius à Lapide, prenez Drioux (8 vol. in-8°).

3° Comme livre spécial de lecture à l'adresse de la jeunesse, vous pourriez choisir : *Grains de sagesse à l'usage des jeunes gens*, par le R. P. Champeau (1 vol. in-12. Prix : 3 fr.) ; — et : *Vertus et défauts des jeunes filles*, par le même (2 vol. in-32. Prix : 4 fr.) texte très-agréable entremêlé d'histoires appropriées au sujet traité.

En fait d'ouvrage à lire à tout le monde dans l'Eglise, il nous est avis que le meilleur serait : *Le Saint et la Sainte de chaque jour* (2 forts vol. in-12, du prix de 3 fr. 50 chacun.) Les chapitres ne sont ni longs ni brefs ; ils peuvent être lus tels quels, parce que les réflexions qui s'y rencontrent tiennent lieu de commentaire ; ou bien, si vous vouliez prolonger la station, les considérations indiquées dans le texte vous prêteraient ample matière par le développement qu'on peut leur donner.

Quant au paiement, voyez les facilités que nous accordons : 5 francs par mois pour 100 francs d'achat.

Remilly (Manche).

Voyant dans l'*Ami du Clergé* combien vous mettez de zèle à répondre aux demandes de tous ceux qui désirent travailler, j'ai l'honneur de vous demander les renseignements suivants :

Existe-t-il, et dans ce cas où le trouver, une *Etude sur les livres historiques de l'Ancien Testament* au point de vue de leur enchaînement, du but que Dieu s'est proposé en les composant, et de leur caractère moral ? — O. LEBOUCHER, vicaire.

R. — L'ouvrage qui répond le plus à votre idée a été signalé dans un précédent numéro de l'*Ami du Clergé* ; c'est : QU'EST-CE QUE LA BIBLE, *explication abrégée des Ecritures, Etude sur les Livres Saints*, par M. l'abbé A. David, du clergé de Paris (vol. in-12 de 408 pages, titre rouge et noir, prix 3 fr.). Il est divisé en deux parties : l'une appliquée aux livres de l'Ancien Testament, l'autre à ceux du Nouveau Testament. L'auteur y prend dans leur ordre les divers livres de la Bible, *Genèse, Exode, Nom-*

bres, Deutéronome, etc., etc., et en donne l'explication et la signification au lecteur. C'est en quelque sorte l'introduction obligée de la lecture de la Bible. L'illustre cardinal Wisemann répondait en ces termes à une noble dame qui le lui avait soumis :

« L'ouvrage que vous m'avez adressé, Madame la baronne, est très-judicieux, très-exact, plein d'utiles et solides connaissances. C'est un de ces livres qu'on désire voir entre les mains de notre jeunesse, que la littérature de nos jours cherche à détourner de la lecture des Livres Saints et d'une vive foi dans leur inspiration. En même temps, ceux qui se sont occupés plus sérieusement des études sacrées, pourront y puiser des informations utiles et doivent l'avoir toujours à la main. »

Chaltrait (Marne), le 5 juin 1879.

Quels sont les meilleurs ouvrages sur la liturgie (non-seulement règles de la Liturgie, Cérémonial, mais la liturgie expliquée, commentée, la liturgie avec ses symboles, figures, etc.) ? Où les trouve-t-on ? Et leur prix, s'il vous plaît, afin que je puisse en consultant ma bourse, y faire un choix avantageux et vraiment utile, tant au point de vue de la piété que de la science ! — E. Bruneaux.

R. — En fait de livres sur cette matière, nous venons de nommer les *Institutions liturgiques* de Dom Guéranger, qui, avec l'*Année liturgique*, sont les meilleurs manuels de la science sacrée des Rites. Nous avons sous presse en ce moment une nouvelle et magnifique édition in-8° du premier ouvrage, laquelle comprendra 4 volumes. Le premier, qui vient de paraître, contient LXXX-544 pages. Les suivants auront approximativement la même étendue.

Nous espérons donc que cette édition sera un service rendu à l'Eglise en même temps qu'un hommage à l'un de ses plus grands serviteurs.

Comme détails, comme pratique, prenez le PETIT RATIONAL LITURGIQUE ou *Explication raisonnée des rites, des cérémonies et des usages consacrés au culte divin dans l'Eglise catholique*, par M. l'abbé F. J. Périn (un volume in-8° de VIII-576 pages, Prix : 6 fr.), ou encore le quatrième volume de la *Somme du Catéchiste* de M. l'abbé Regnaud, entièrement consacré à la liturgie. Ces deux ouvrages peuvent être considérés comme le code usuel de la liturgie dans ses plus importants comme dans ses moindres détails.

Au point de vue de la piété et comme livres plus spécialement affectés au service des fidèles, nous vous signalons les deux ouvrages suivants, excellents à tous égards :

1° SEMAINES LITURGIQUES d'après Guillaume Durand, par M. l'abbé A. David, l'auteur de *Qu'est-ce que la Bible ?* (1 vol. in-16 de 446 p. : 3 fr.) ;

2° EXPLICATIONS DES MESSES DU PAROISSIEN ROMAIN pour tous les dimanches et fêtes de l'année, par Mgr Le Courtier, archevêque de Sébaste (2 vol. in-16 de 370 et 454 p. : 6 francs).

PRÉDICATION

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Sujet tiré de l'Épître.

Cui resistite, fortes in fide
(1 Pet. v, 9.)

Les souffrances et les afflictions sont le partage du chrétien en cette vie. C'est une vérité que l'Évangile nous montre sans cesse, que les docteurs ne cessent de prêcher et que l'expérience de chaque jour confirme. Rappelant donc l'esprit de l'Évangile et la doctrine des saints, nous y trouverons : I. Les principes les plus solides sur le prix des souffrances chrétiennes ; — II. Les dispositions qui peuvent les rendre utiles et salutaires.

I. Le prince des apôtres, saint Pierre, invite ici les fidèles à se considérer en cette vie comme dans un lieu de combat et de souffrance, et à s'armer de la foi, comme seule capable de résister à tant d'ennemis. Et le premier effet de cette foi est de nous faire voir dans tous les hommes qui nous persécutent injustement, le démon qui se sert d'eux comme d'instruments pour nous faire perdre la patience. C'est pourquoi l'Apôtre veut que nous joignons la force à la foi : *fortes in fide* ; ou plutôt qu'elle nous remplisse de courage et de force en nous mettant en mains les armes de la prière et de la confiance en Dieu. Un des plus puissants motifs, selon l'Apôtre, pour exciter notre courage, est de nous rappeler que toute l'Eglise dans tous les temps et dans tous les lieux est dans la souffrance, et qu'il n'y a point de fidèle qui ne soit exposé aux injustices. C'est pourquoi l'affliction, loin de nous abattre, doit au contraire augmenter notre espérance, puisqu'elle nous donne une occasion favorable de témoigner à Dieu notre fidélité. D'ailleurs, quand nous ne considérerions que le nom de chrétien, que nous portons, et la profession que nous faisons d'être les disciples de Jésus-Christ, ce seul motif doit nous faire accepter avec ardeur toutes les afflictions qui peuvent nous rendre conformes à lui : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis*. Il n'y a que le jugement de Dieu qui doit nous paraître redoutable. C'est pourquoi nous avons toujours dans l'esprit cette parole de saint Pierre : *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu*. Soit que les hommes vous louent, soit qu'ils vous blâment, ne vous arrêtez pas à ce qu'ils disent ; mais humiliez-vous sous la main de Dieu seul, qui vous jugera sur vos propres actions et non sur les discours et les jugements des hommes.

II. Ce n'est qu'après s'être humilié de la sorte devant Dieu, c'est-à-dire en soumettant notre esprit à sa lumière, notre volonté à la sienne, nos desseins et notre vie à sa providence, qu'on a droit d'espérer la récompense que nous promet l'Apôtre S. Pierre et pour cette vie et pour l'autre : *Le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire,*

après que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affirmera comme sur un solide fondement. Mais ces dispositions d'une dépendance absolue à la volonté souveraine de Dieu ne sont elles-mêmes sincères et véritables, et dignes par conséquent de ses magnifiques promesses, que quand elles sont jointes à une charité inaltérable pour ceux mêmes qui nous persécutent et à une patience inaltérable. En effet, le caractère propre des saints est d'être pleins de tendresse, de douceur et de patience. C'est principalement par ces vertus que l'on est disciple et imitateur de Jésus-Christ, que l'on a le cœur vraiment chrétien. C'est pourquoi saint Paul nous dit : *Revêtez-vous, comme des saints et des élus de Dieu, de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté et d'humilité*. Il ne dit pas seulement : ayez de la miséricorde, mais : soyez en revêtus. Il veut qu'elle soit comme un vêtement qui nous environne toujours. Remarquons encore que l'Apôtre joint l'humilité à la miséricorde, parce que la vue seule de notre propre indignité est un motif suffisant pour nous porter à la compassion et à l'indulgence envers les autres.

Passages de l'Ecriture Sainte.—Homines qui placuerunt Deo, per multas tribulationes transierunt fideles. (Judith, viii, 23.)

Multæ tribulationes justorum. (Ps. 33-20.)

Quem diligit Dominus, corripit. (Prov. iii.)

Beati estis cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos. (Math. v, 11.)

Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. (Joan. xv, 18.)

In mundo pressuram habebitis, sed confidite : Ego vici mundum. (Joan., xv, 33.)

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. (Act. xv.)

Repletus sum consolatione : superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. (II Cor. vii, 4.)

Passages des Saints Pères.—Quis sanctorum sine certamine coronatus est? Abel justus occiditur... Quære et invenies sanctos omnes adversa perpassos. (S. Hier.)

Crux Christi clavis est Paradisi. (S. Chrys.)

Si ploras, pie plore; nihil cum indignatione, nihil cum typho superbiæ, noli repellere flagellum si non vis repelli ab hæreditate. (S. Aug.)

Nullus servus Christi sine tribulatione est : si putas te non habere persecutiones, nondum cœpisti esse christianus. (S. Aug.)

Gaudeat christianus in adversis : quia aut probatur si justus est, aut si peccator est emendatur. (S. Aug.)

Ego virtutem patientis et signis et miraculis majorem credo. (S. Greg.)

Sine ferro et flamma martyres esse possumus, si patientiam in animo veraciter conservamus. (S. Greg.)

Sujet tiré de l'Evangile

Erant appropinquantes ad Jesum
publicani et peccatores, ut audirent
illum. (Luc. xv.)

Les premières paroles de notre Evangile présentent à nos méditations trois choses importantes : l'empressement des pécheurs auprès de Jésus-Christ, sa bonté indulgente à leur égard, et la méchanceté du pharisien envers lui.

Comme tout malade n'est pas désespéré, tout pécheur n'est pas réprouvé ; mais on ne peut pas se flatter de reprendre sa santé altérée, si on repousse les remèdes qui la rétablissent ; et, de même, il est impossible de recouvrer son innocence, sans recourir à la pénitence qui la répare. Il faut donc aller à celui qui seul a entre ses mains la guérison. C'est l'exemple que nous donnent les publicains et les pécheurs de cet Evangile.

Quel était le charme qui attirait auprès du divin Sauveur ces hommes condamnés par ses paroles ? C'était son indulgente bonté : maximes rigides, morale austère, acceptées à cause de la douceur avec laquelle il les publiait. Saint Grégoire en déduit la différence qui existe entre la vraie vertu et la fausse. La première inspire la compassion, ne hait que le péché, plaint le coupable ; la fausse vertu inspire le dédain et étend sa haine sur le pécheur. L'indulgence dont le divin Sauveur use envers les pécheurs nous montre celle que nous devons leur témoigner, et comme elle était une condamnation formelle de l'orgueilleuse sévérité des pharisiens, elle excite leurs murmures. C'est à Jésus-Christ qu'ils en veulent, et ils essaient de lui faire perdre la haute considération dont il jouit. Si, au lieu d'accueillir les pécheurs, il les eût rebutés, ils l'eussent taxé de rigueur comme ils accusaient son indulgence d'approbation du vice. Il eût été facile à Jésus-Christ de les confondre, il se contente de les désabuser et de les éclairer. Il enveloppe la leçon qu'il leur donne dans un langage allégorique facile à saisir. Le maître des brebis, c'est lui ; le troupeau, c'est nous qu'il conduit par sa voix, qu'il nourrit de sa propre chair et de son sang, qu'il défend par sa grâce. La brebis égarée, c'est cette multitude égarée dans le péché. En abandonnant celles qui sont demeurées fidèles pour courir après la brebis perdue, il ne veut point dire qu'il la préfère. Les âmes fidèles sont toujours l'objet de sa prédilection ; s'il donne plus de soins aux âmes égarées, c'est qu'il mesure son secours, non sur l'amour qu'il porte, mais sur le besoin qu'on en a.

Jésus-Christ ne se contente pas d'une recherche légère et momentanée ; il court après la brebis égarée constamment, sans relâche, et c'est quand il l'a retrouvée que se manifeste toute l'immensité de sa charité. Il ne s'irrite point contre elle, il ne se plaint point des chagrins qu'elle lui a causés ni de la fatigue qu'elle lui a occasionnée. Il ne songe qu'à la ramener au bercail, et comme il la voit fatiguée, il la prend sur ses épaules et il la porte.

A cette première parabole, Jésus-Christ en joint une seconde, qui a le même objet, mais dans laquelle il ajoute quelques circonstances

utiles à méditer. Cette femme pauvre, qui n'ayant que dix drachmes, vient encore à en perdre une, s'empresse de la chercher. Celui qui se reconnaît coupable d'un péché doit travailler immédiatement à recouvrer l'innocence qu'il a perdue. La femme de notre parabole ne se borne pas à allumer sa lampe pour voir où peut être la drachme qu'elle a perdue ; Jésus-Christ nous la représente infatigablement occupée à nettoyer la maison dans laquelle elle espère la retrouver. Ainsi il ne suffit pas au pécheur d'avoir reconnu, à la lueur du flambeau de la foi, tous ses péchés : il doit encore nettoyer son âme de toutes les souillures qui l'infectent, la débarrasser de toutes les affections corrompues, de tous les désirs déréglés, de toutes les inclinations vicieuses, de toutes les habitudes criminelles. La pénitence est nulle tant qu'elle n'est pas entière. Jésus-Christ termine ses deux paraboles par une conclusion bien propre à exciter les pécheurs à la conversion. Il leur montre toute la joie que leur retour causera et sur la terre et jusque dans le ciel. La première joie est celle du pécheur lui-même. L'âme débarrassée du poids de ses désordres jouit avec délices et éprouve un contentement inexprimable. Les voisins, les amis se réjouissent également, et le ciel aussi daigne participer à cette joie. La conversion d'un pécheur est un nouvel objet de leurs cantiques de louanges, un nouveau sujet de leurs actions de grâces. Voici comment saint Grégoire, pape, explique que la conversion d'un seul pécheur donne plus de joie dans le ciel que quatre-vingt-dix-neuf justes : Parce que les pécheurs, touchés de componction et de douleur, se portent avec plus d'ardeur à l'amour de Dieu ; et, se souvenant qu'ils se sont égarés de la voie de ses commandements, ils tâchent de compenser leurs fautes passées par un redoublement de vertu : *Quia peccatores dolore compuncti inardescunt in amorem Dei ; et qui se errasse a Deo considerant, damna præcedentis lacrymis sequentibus compensant.*

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSEMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINETTER, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr

CATÉCHÈSES ¹

XXX. — TROISIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Gaudium erit in cælo super uno peccatore penitentiam agente. (Luc. xv, 7.)

« Parmi les choses qui doivent exciter les

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 4-33.

pêcheurs à faire pénitence est la joie dont les Bienheureux sont remplis, en voyant un pécheur se convertir. » (C. C. Trid.) La Pénitence peut se considérer comme peine, comme vertu et comme sacrement. C'est de la pénitence considérée comme vertu qu'il s'agit ici. Nous allons donc, en cette Homélie, montrer ce qui la constitue, combien elle est nécessaire et de quelle manière on y arrive. De là, trois Questions à résoudre.

I. *Qu'est-ce que la Pénitence?* — C'est une vertu morale infuse, disposant le pécheur à la haine et à la douleur de son péché, en tant que ce péché offense Dieu; et lui inspirant une résolution de le réparer et de ne plus le commettre à l'avenir. Que la Pénitence soit une vertu infuse, personne n'en saurait douter. Car l'Écriture nous apprend que Dieu l'a donnée aux Gentils, pour les ramener à la vie. Aussi le concile de Trente anathématise quiconque prétend que, sans l'inspiration prévenante et le secours du Saint-Esprit, l'homme peut se repentir comme il faut, de manière à recevoir la grâce de la justification. Cette vertu comprend donc, non-seulement la résolution de mener une nouvelle vie, mais encore la haine de la vie passée, comme on le voit par ce texte d'Ezéchiel: « Re-jetez loin de vous les iniquités, par lesquelles vous avez transgressé la Loi de Dieu, et faites-vous un cœur nouveau. » (Ezech. xviii, 31.) D'ailleurs, si l'on considère ces transports des Saints: « J'ai péché contre vous seul et j'ai fait le mal en votre présence. (Ps. iv.) Je me suis fatigué à gémir et j'ai toutes les nuits baigné mon lit de larmes. (Ps. vi.) Je repasserai en esprit toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur, » (Is. xxxviii.) et autres semblables, en comprendra facilement qu'ils procédaient d'une violente haine de la vie passée et d'une grande douleur d'avoir offensé Dieu. (I C. II, 153. — I SC. II, 533) (1).

II. *La Pénitence est-elle nécessaire?* — Elle est si nécessaire pour quiconque a péché mortellement que, sans elle, on ne saurait obtenir la grâce de la justification. Aussi la voyons-nous pratiquée par les pénitents de l'Ancien Testament, recommandée par les prophètes hébreux à leurs concitoyens, prêchée par Jonas aux Ninivites et ordonnée par l'Eglise aux pécheurs comme indispensable à leur justification. De là, ces paroles de l'Écriture: « Je jugerai chacun selon ses œuvres, dit le Seigneur; convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne causera pas votre ruine. » (Ezech. xviii, 30.) Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous semblablement. » (Luc. xiii, 5.) Ne tardez pas à vous convertir, et ne différez pas de jour en jour; car la colère du Seigneur éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance. (Eccli. v, 8-9.) « Si l'impie fait Pénitence de tous ses péchés, il vivra de la vie et ne mourra point. » (Ezech.

xviii, 21.) De tout temps, la pénitence a donc été nécessaire, pour obtenir la grâce et la justice, à tous ceux qui s'étaient souillés par le péché mortel. (I C. II, 153. — I SC. II, 534.)

III. *De quelle manière arrive-t-on à la Pénitence?* — Selon le concile de Trente, on y arrive de la manière suivante: Dieu nous prévient d'abord par sa miséricorde. Ensuite, éclairés et aidés par sa grâce, nous tendons vers lui par un mouvement de foi, nous le représentant comme un Juge équitable qui rend à chacun selon ses œuvres, et comme un Souverain qu'irritent les crimes des méchants, mais qui se montre propice aux pécheurs repentants. Or cette foi, par l'excitation du Saint-Esprit qui prépare l'âme à la grâce, nous inspire la crainte en nous faisant penser au Jugement et en nous rappelant nos péchés. A la crainte succède l'espérance, que nous fait concevoir la considération de la bonté divine et des mérites de Jésus-Christ et qui nous donne la confiance d'obtenir la rémission de nos fautes et de recouvrer l'amitié de Dieu. Elle est accompagnée d'un acte par lequel on commence à aimer ce Dieu qui, malgré nos iniquités, nous a témoigné lui-même tant d'amour et qui a sacrifié son Fils unique pour notre salut. Ce commencement d'amour excite en nous la douleur du péché et nous porte à le détester comme la source de tous les maux et comme la cause de la Passion du Sauveur. Il se forme ensuite dans notre cœur une ferme propos de l'éviter à l'avenir, et une résolution sincère de mener une vie nouvelle et d'observer les Commandements. (I C. II, 153. — I SC. II, 535.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud: LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix: 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

Par le R. P. Monsabré

TROISIÈME CONFÉRENCE. — LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST.

La perfection de la volonté de Jésus-Christ va plus loin que les démonstrations précédentes ne l'ont indiqué. Son incomparable rectitude et sa souveraine puissance se fondent dans un acte touchant et sublime qui porte le nom d'amour. La faculté qui l'exprime et qui est le centre harmonieux de notre être, s'appelle le cœur. Cœur de Jésus, amour de Jésus, profonds et mystérieux abîmes, doux épanchements, saintes affections, richesses, bonheur et consolation du monde. Ni les hommes, ni les anges ne peuvent

(1) La première abréviation signifie: LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 153. — Et la seconde: LA SOMME DU CATÉCHISTE, cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 533.

chanter ce prodige, le plus merveilleux des mystères divins.

Le P. Monsabré, parvenu dans son exposition du dogme catholique au Cœur sacré de Jésus, ne peut que bégayer, dit-il, mais sa grande voix, échauffée au contact et sous les attouchements de ce foyer de feu, a trouvé d'inimitables accents.

Son discours est un hymne sans pareil, le soupir le plus doux, le plus mélodieux, le plus ineffable de l'amour humain aux prises avec l'amour infini de l'Homme-Dieu. Toucher à ce morceau ravissant de l'éloquence chrétienne, c'est briser la corde d'une lyre qui chante aux voûtes éternelles. Nous en demandons pardon au grand artiste qui, en face de l'impiété et des divisions d'un siècle qui s'écroule, a si magnifiquement célébré l'espérance du monde, et le salut de la France.

Quel fut l'amour de Jésus-Christ? Pourquoi la forme sensible sous laquelle l'Eglise propose cet amour à notre culte? Double question, toute palpitante d'actualité.

I. L'amour est dans le cœur de Jésus, comme dans le cœur de l'homme, un mouvement vers le bien pour en prendre possession, ou pour en faire bénéficier ceux que l'on aime : *Actus in bonum, velle bonum alicujus*. Mais du côté de sa genèse et de sa perfection, la différence est immense. L'amour humain ne s'éveille que peu à peu, à mesure que les créatures se révèlent à l'intelligence qui l'invite à en jouir. L'amour qui désire le bien d'un autre, qui se donne, qui se prodigue, qui s'oublie, en consommant l'union des cœurs, se fait quelquefois longtemps attendre. L'amour de Dieu ne nous apparaît que voilé sous les perfections des fragiles beautés de la terre. Sa beauté suprême ne touche notre cœur de chair qu'à travers la voie pénible du raisonnement, et l'amour des créatures, maître de nos appétits impressionnables, dispute presque toujours l'empire de nos affections.

En Jésus-Christ, rien de semblable. Son cœur n'attend pas pour fixer son choix et prodiguer son amour. Tendresse et générosité sont nées en même temps que lui, avec la science, la rectitude et la puissance de sa volonté! Uni personnellement au bien suprême, il l'embrasse aussitôt qu'il est saisi lui-même, et se trouve rempli de l'amour dont Dieu s'aime et aime toutes les créatures.

Il aime Dieu d'un amour dont les chastes enivrements ont été chantés par le prophète, dans cet épithalame mystique où le bien-aimé et la bien-aimée se prodiguent les plus doux noms, les plus tendres caresses et les plus magnifiques louanges. Il aime les hommes avec les élans de l'amour le plus passionné qui fut jamais, amour dont rien ne saurait proclamer l'immensité, l'ineffable tendresse, l'inépuisable générosité.

Si profond que puisse être le cœur humain, il ne peut s'ouvrir qu'à des affections bornées, comme notre connaissance des êtres et de leurs perfections. Cœurs étroits et fragiles, incapables de résister au choc des imperfections humaines, nous faisons nos choix et nos exceptions. Les heureux que nous daignons appeler

nos amis, reçoivent du sanctuaire de nos affections une hospitalité généreuse; les indifférents attendent à la porte le moment où il nous plaira d'ouvrir; les ennemis sont impitoyablement bannis.

Il n'en est pas ainsi du cœur de Jésus, il embrasse tous les temps et tous les mondes. Bien qu'il ait ses préférences, il demeure ouvert à toutes les créatures. Il exclut, il ne chasse personne. Se dérober à ses caresses est même impossible, puisque l'on est encore aimé, après qu'on s'est rendu indigne de son amour. D'une tendresse infinie, il emploie pour la peinture les plus naïves et les plus touchantes figures.

« Il est *pasteur* : toutes les âmes sont les brebis de son bercail; il les connaît toutes, il les appelle par leur nom; il choisit leurs pâturages, il les protège contre l'ennemi, il s'inquiète des absentes, court à leur recherche, les prend sur ses épaules pour leur éviter la fatigue de la route et les ramène tremblantes au milieu du troupeau.

« Il est *père* : le genre humain est sa famille; il partage son pain avec les enfants fidèles et ménage aux prodiges de généreux pardons et de joyeux retours.

« Il est *mère* : il voudrait toujours presser ses enfants sur son cœur, comme la poule craintive ses chers petits poussins. Il est *époux* : il promet aux âmes vigilantes des noces mystérieuses et d'éternelles joies. Toutes les faiblesses lui sont aimables. Il ne touche qu'avec de délicates précautions le roseau froissé, afin de ne pas le briser, la mèche qui fume encore, afin de ne pas l'éteindre. Les enfants et les pauvres ont une place de choix dans ses affections. Les pauvres que nous voulons bien secourir, quand nous avons un cœur compatissant, mais que nous tenons à distance, afin de ne pas compromettre notre dignité avec leur basse condition, Jésus les admet dans sa compagnie, leur permet de douces et saintes familiarités, leur explique patiemment les mystères de la doctrine, s'humilie devant eux, les sert, vit de leur vie, et leur assure la possession du royaume des cieux. Chose plus étrange et plus ineffable! La misère suprême, la misère honteuse du péché a le don d'attirer son cœur et de le provoquer à des tendresses contre lesquelles la fierté des cœurs honnêtes se révolte. Jésus aime les pécheurs, les recherche, les appelle près de lui, assiège leur âme coupable par ses prévenances, et les pénètre de sa bonté. Les publicains méprisés, la Samaritaine adultère, la Madeleine déshonorée, tous les infirmes et tous les lépreux de l'ordre moral sont l'objet de sa charitable sollicitude et de ses soins empressés. Il est miséricordieux et encore miséricordieux, *misericors* et *miserator*; entre toutes ces œuvres d'amour, la compassion et la tendresse pour les grandes misères du péché tiennent le premier rang, et s'il se montre parfois dur à l'égard de ses ennemis, sa sérénité est encore le dernier témoignage d'une tendresse qui, jusqu'à la fin, veut faire valoir ses droits et imposer ses bienfaits. »

Amour tendre, amour non moins généreux et inépuisable.

Ceux qui contestent à Jésus-Christ sa gran-

leur divine et sa mission providentielle, sont obligés de rendre hommage à son admirable bonté. Il oublie, il instruit, il encourage, il console, il guérit, il rend la paix, il comble de bienfaits, intercède pour les siens, a pitié de ceux qui pleurent, promet le ciel au bon larron, et demande à Dieu pardon pour ses bourreaux. Le plus grand des hommes par l'élévation de son esprit et de son caractère, Jésus est aussi le meilleur par la bonté de son cœur.

Voilà ce que dit la raison, mais la foi découvre bien d'autres merveilles.

De sa vie cachée à sa vie publique, de sa vie publique à sa vie douloureuse, sa générosité se surpasse avec une surabondance qui ne se ralentit jamais.

L'anéantissement du Verbe fait chair est déjà un don sublime de l'amour, et son incarnation eût-elle été assez virile et glorieuse pour l'exposer à notre admiration tremblante, on aurait encore pu dire : *le Christ nous a aimés !* Mais il ne s'impose pas, il se livre ; *Tra-didit semetipsum.*

Après avoir énuméré dans la vie du Christ toutes les circonstances où il s'est livré de son propre mouvement, le P. Monsabré pénètre au fond des souffrances qu'il a endurées pour la rédemption du monde. Il l'accompagne de la crèche au Golgotha, et du pied de la croix qui résume toutes les immolations du Sauveur pour l'humanité, prononce les paroles qui suivent. Ce sont des strophes lugubres, qui, du milieu des désolations de Nazareth et des clameurs du Golgotha, s'élèvent pour chanter l'amour incomparable de Jésus. On croirait entendre le bruit lourd du marteau de la justice divine qui tombe, à coups répétés, sur les membres du Sauveur :

« Déchus de notre perfection primitive par le crime de celui qui portait en ses flancs les destins de l'humanité, nous étions irrémédiablement condamnés à un malheur éternel. Rien ne pouvait satisfaire la majesté sainte que nous avions offensée, ni les sacrifices sanglants des boucs et des génisses, ni les holocaustes humains inventés par le religieux désespoir des peuples criminels, ni l'hécatombe de la nature entière ; rien. Il fallait qu'une victime divine égalât la réparation à l'offense. Mais où la prendre ? Jésus, vrai fils de Dieu et vrai fils de l'homme, entre dans le monde ; il se livre : « Me voici, dit-il, *Ecce venio !* O Père, ceux que tu devais immoler à tes saintes colères, je les aime, tu ne gagnerais rien au supplice de ces hosties souillées, prends-moi à leur place. » Inconcevable prodige, l'amoureuse substitution est acceptée, et Dieu frappe sans pitié son propre fils : *Proprio filio non pepercit.*

« Il frappe, et l'on entend gémir à travers les ombres d'une froide nuit, sous les murs ouverts d'une étable, dans une mangeoire d'animaux, un enfant à peine couvert de pauvres langes. Il frappe, et l'on voit une femme craintive emporter furtivement sur la terre d'exil son fils, que poursuit la colère d'un roi jaloux. Il frappe, et le maître du monde gagne à la sueur de son front sa journée d'ouvrier. Il frappe, et l'en-

voyé du ciel, au cours de sa mission, vit du pain de la charité, et n'a pas où reposer sa tête. Il frappe, et de sombres menaces se mêlent, pendant trois ans, aux bénédictions qui saluent le fils de David. Il frappe, et l'auteur de la vie, accablé de tristesse, écrasé par la douleur, abreuvé de dégoût, agonise dans une grotte obscure où lui apparaissent, avec nos péchés, toutes les tortures de sa douloureuse passion. Il frappe, et malgré la révélation de l'inutilité de son sang pour des millions d'ingrats, l'amoureux Jésus dit encore : Je me livre, *fiat ! fiat !* Il frappe, et le juste est trahi et abandonné par les siens, livré à ses ennemis, condamné contre toute loi, déchiré de coups, couronné d'épines, rassasié d'opprobres, maudit par le peuple et cloué sur la croix. Il frappe, et pendant que la terre blasphème, la sainte victime se plaint de l'abandon du ciel. Il frappe, il a frappé : *Consummatum est.* Tout est consommé. Jésus s'est livré pour nous, Jésus est mort à notre place, le genre humain est sauvé.

« O Golgotha, pourquoi trembles-tu ? Un crime horrible vient d'être commis sur ta cime ensanglantée, mais j'entends sortir des flancs entr'ouverts de mon Sauveur, une voix plus forte que la voix du crime, une voix qui crie : « Amour et pardon ! »

À l'Immolation de la Croix, a succédé l'immolation de l'Eucharistie.

II. L'amour de Jésus étant le plus tendre, le plus généreux, le plus salubre des amours, rien de plus juste que de le proposer à notre admiration, à notre reconnaissance, à notre culte. Mais le cœur de chair que l'Eglise a proposé aux hommages du monde chrétien, a soulevé la colère des hérétiques et les railleries de la libre pensée, qui donne arrogamment le nom de *cordiolâtres* aux adorateurs du Cœur sacré de Jésus. Étrange aberration qui renverse dans l'amour humain, ce respect, cette douce inclination qui le porte à vénérer les plus petites reliques, les plus humbles souvenirs de ceux qu'il a aimés.

Outre que le cœur de Jésus est une partie intégrante de sa personne, il est aussi le siège des passions qui l'ont agité en faveur de l'humanité. « Vous avez vu, au flanc des ingénieuses machines que meut la vapeur, un instrument impressionnable où le mercure s'élève et s'abaisse pour indiquer la quantité de force qui se dépense à l'action. C'est l'éprouvette. Eh bien, le cœur est, dans notre organisme, l'éprouvette de l'amour et des passions qu'il met en branle. Il bat la mesure des grands sentiments et des fortes émotions dont l'âme est agitée. Vous avez entendu, entre les doigts d'un artiste habile, chanter les cordes harmonieuses d'une harpe ; vives, joyeuses, brillantes, lourdes, mélancoliques, languissantes, pleines de gémissements et de pleurs ; ainsi chantent, entre les doigts de l'amour passionné, les cordes plus riches, plus harmonieuses du cœur humain. Sous les arceaux mystérieux qui contiennent ses battements, il s'émue, il s'agite, il se tend, il se dilate, il tressaille, il bondit, il s'enflamme, il se consume, il se contracte, il languit, il se

ferme, il étouffe. De là, ces expressions des Saintes Lettres, que nous retrouvons dans toutes les langues : « Mon cœur a tressailli ; mon cœur s'est dilaté ; mon cœur est en joie ; mon cœur s'échauffe ; mon cœur s'enflamme ; mon cœur brûle ; mon cœur est devenu comme une cire qui se fond ; mon cœur se trouble ; mon cœur a peur ; mon cœur est triste ; mon cœur est bouleversé ; mon cœur défaille, mon cœur m'échappe ; mon cœur est brisé ; mon cœur s'est flétri et desséché ; mon cœur est mort au dedans de moi-même. »

« L'amour passionné prend donc dans notre organisme, l'instrument qui ressent et exprime ses mouvements si profonds et si variés ; dans cet instrument, il trouve encore le plus beau, le plus sublime de ses dons : le sang. Réservoir vivant, le cœur contracte par des palpitations rythmées, ses rivages mobiles et refoule sans cesse les ondes empourprées, qui, par des ramifications infinies, portent partout la vie ; car le sang, c'est la vie. Il échauffe le cerveau ; il renouvelle les os ; il répare les tissus et les fibres ; il nourrit chaque molécule du corps humain. Le sang, c'est la vie ; par conséquent c'est le dernier mot de l'amour. L'amour donne, mais quand il a donné ses biens, son temps, ses caresses, ses consolations, ses services, ses soins empressés, son repos, il veut faire encore davantage, et, dans la ferveur de sa générosité, il s'écrie : Je donnerais pour vous mon sang. Après cela, il n'y a plus rien. Lorsque le sang a coulé jusqu'à la dernière goutte, lorsque le cœur épuisé suspend ses battements, lorsque les ombres de la mort descendent sur celui qui s'est sacrifié, on peut écrire sur sa tombe : Il est allé jusqu'au suprême amour : *In finem dilexit*. Voilà pourquoi nous honorons par-dessus tous ceux qui furent grands, les martyrs des nobles causes ; voilà pourquoi nous préférons aux orateurs verbeux qui se font une renommée en prêchant, loin du danger, l'amour sacré de la patrie, l'humble et obscur soldat, dont la poitrine trouée laisse tomber sur le champ de bataille tout le sang d'un cœur généreux. »

Après ces magnifiques considérations, l'éloquent conférencier conclut que l'Eglise devait, à la voix d'une humble servante, proposer à ses enfants la touchante dévotion du Sacré-Cœur. Car, outre les bienfaits de l'amour infini d'un Dieu qui nous a sauvés de la mort éternelle, la foi nous montre l'amour d'un homme, la plus sainte des passions qui puisse agiter un cœur de chair, et qui a pris dans ses fibres palpitantes le fleuve de la rédemption. Ce cœur était le plus tendre qui fût jamais. Il avait pitié de la foule, nommait les disciples ses petits enfants, tressaillait de joie sur Madeleine repentie, versait des larmes sur la tombe de Lazare, frémissait de douleur à l'aspect de la triste Jérusalem, bondissait du désir de manger la Pâques avec ses disciples, étouffait sous les épouvantelements de Gethsémani, se consumait d'amour sur la croix. C'est une harpe sacrée qui chantait sur tous les tons les hymnes touchants de l'amour passionné. Du sang à la grotte de l'agonie, du sang sur les dalles du prétoire, du sang sur le chemin du Calvaire, du sang au pied de la croix,

des torrents de sang pour remplacer celui que nous devons à Dieu en réparation de nos crimes ! Longin va à la source et frappe le cœur. Alors jaillit un fleuve mystérieux qui achève de purifier le monde, et l'œil du chrétien peut contempler au fond de la blessure qui vient d'être ouverte, l'invisible blessure d'amour dont Jésus souffrit dès le premier instant de sa vie : *Propterea vulneratum est, ut per vulnus visibile vulnus amoris invisibile videamus*.

En face de ces merveilles de l'amour, la dévotion au Cœur de Jésus-Christ est la récapitulation magnifique et inexprimable de tous les mystères de la rédemption.

Le P. Monsabré termine son discours par une admirable paraphrase de ces paroles du prophète : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus*. Il convie toutes les misères et toutes les infirmités au cœur profond, sans oublier la France, qui ne sera sauvée qu'en se donnant aussi généreusement à lui qu'il s'est donné à elle.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — 1° La bénédiction des fonts est-elle obligatoire la veille de la Pentecôte ? — Les bineurs, qui ont deux paroisses où il y a des fonts baptismaux doivent-ils la faire dans ces deux paroisses ?

2° Y a-t-il un costume liturgique pour les enfants de chœur ?

3° Est-on obligé, dans toute messe chantée, de chanter le *Gloria* et le *Credo*, etc. ? — Ne doit-on pas établir une différence entre les cathédrales et les églises ordinaires ? L'usage, dans l'un ou l'autre cas, peut-il être consacré ? (V. le décret du 7 septembre 1861.)

4° Quel est le sens de la promesse d'obéissance faite à l'évêque le jour de l'ordination au sacerdoce ? Cette question a-t-elle jamais été traitée dans tous les détails qu'elle pourrait comporter ? Par qui et dans quel sens ? Le vicaire ou prêtre chargé d'une paroisse peut-il, malgré l'évêque, la quitter pour se livrer à l'étude, ou même pour jouir de ses revenus ?

R. — 1° La bénédiction des fonts est obligatoire la veille de la Pentecôte. Les bineurs qui ont deux paroisses où il y a des fonts baptismaux ne doivent et ne peuvent pas faire la bénédiction dans les deux paroisses, attendu qu'ils ne sont autorisés à biner que les jours de fêtes de précepte. La bénédiction des fonts est liée à la célébration de la messe. Or, le samedi de la Pentecôte n'est pas fête de précepte. Le Saint-Siège a quelquefois autorisé le binage pour les jours de fêtes actuellement supprimées pour la France en vertu de l'indult du cardinal Caprara du 9 avril 1802 ; nous en avons cité de récents exemples dans l'*Ami du Clergé*, notamment pour les diocèses de Tours et de Langres. Mais que le Saint-Siège ait permis le binage pour les simples fêtes de la semaine, indépendamment de toute fête de précepte ancienne ou moderne, nous n'en connaissons pas d'exemple. Il se peut cependant que les prêtres qui exercent le ministère dans les pays de mission obtiennent de Rome des pouvoirs spéciaux.

Autrefois la discipline pontificale obligeait le prêtre bineur à célébrer les deux messes dans le même calice. Cette discipline gênante et parfois très-incommode a été modifiée en 1858 par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites qui

permettant l'usage de deux calices a prescrit de la façon la plus précise la manière de purifier le premier calice, qui ne peut l'être par les ablutions ordinaires.

2° Il n'existe pas de costume liturgique pour les enfants de chœur. Tout dépend de l'usage et des ordonnances épiscopales, qui prescrivent d'ordinaire une sorte de soutane dont la couleur est arbitraire, et une façon de camail ou vêtement blanc imitant le surplis. A Rome, les enfants de chœur prennent ordinairement la gracieuse cotta en dentelle plissée.

3° Dans toute messe chantée, on doit chanter le *Gloria* et le *Credo*. Il ne semble pas rationnel d'établir une différence entre les cathédrales et les églises ordinaires. Le 16 avril 1861, la Sacrée Congrégation des Rites désapprouva, pour le Chili, l'usage de continuer la messe lorsque le chœur arrive au passage du *Credo* : *Et incarnatus est* ; elle désapprouva aussi la coutume de supprimer le chant de la Préface et de l'Oraison dominicale les jours de sermon.

Notre honorable correspondant nous renvoie à un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 7 septembre 1861. Non-seulement ce décret a été publié dans la sixième série des *Analecta*, page 2250, mais on trouve au même endroit le *Votum* du maître des cérémonies pontificales qui fut consulté par la Sacrée Congrégation et dont la dissertation est de nature à éclaircir les questions. On demande à la Sacrée Congrégation des Rites (n° 15), si le trait de la messe conventuelle doit être dit intégralement par les chantres. Le maître des cérémonies estime qu'on peut l'omettre en partie, soit lorsque l'orgue fonctionne, soit lorsque le nombre des chantres est restreint. Il allègue un décret du 22 juillet 1848, qui permet de faire réciter à voix basse par les chantres quelques parties (*non precipuas*) lorsque l'orgue joue. Il ajoute cependant que le trait doit être chanté intégralement lorsque l'orgue garde le silence. Il dit aussi qu'à Rome, surtout dans les basiliques patriarcales, et dans la basilique vaticane elle-même, les chantres disent le trait tout entier avec accompagnement d'orgue. Malgré l'avis du maître des cérémonies, la Sacrée Congrégation n'admet pas que le défaut de chantres soit une raison suffisante pour se dispenser de chanter le trait tout entier : *Tractum integre canendum cum organum non pulsatur*.

La seizième question est traitée d'une façon encore plus catégorique. La Sacrée Congrégation décide formellement que le *Credo* doit être chanté tout entier, alors même qu'on joue de l'orgue : *Symbolum integre canendum etiamsi pulsetur organum*. Il faut donc que le *Credo* soit chanté d'une façon distincte et intelligible pour les fidèles, lors même que l'orgue accompagne. Il n'est pas permis de chanter un verset du *Credo*, et de remplacer le suivant par l'orgue.

4° La promesse d'obéissance que le prêtre fait à l'évêque le jour de son ordination n'est pas un vœu, ni même un serment. Parmi les auteurs qui ont traité la question avec les détails nécessaires, nous indiquerons Suarez, au

début du traité *De statu religionis*. Suarez indique exactement la ligne de démarcation entre le prêtre séculier et le moine. Celui-ci abdique l'exercice de sa propre volonté dans toutes les choses qui sont licites, au lieu que le prêtre séculier ne s'engage à obéir que *secundum canones*. D'après les jurisconsultes catholiques, l'obéissance canonique de l'ecclésiastique séculier consiste principalement en deux choses : 1° baiser publiquement la main de l'évêque, avec tout le clergé, soit en synode, soit dans la visite pastorale ; on peut consulter à ce propos le *Traité des privilèges du Clergé*, publié dans la huitième série des *Analecta*. — 2° L'ecclésiastique séculier est obligé en conscience de garder les ordonnances épiscopales qui n'excèdent pas la compétence de l'Ordinaire et qui, d'ailleurs, ne sont pas en désaccord avec le droit commun de la Sainte Eglise catholique.

Notre correspondant nous demande si un prêtre chargé d'une paroisse peut, malgré l'évêque, la quitter pour se livrer à l'étude, ou même pour jouir de ses revenus. La réponse à cette question se trouve dans une bulle de S. Pie V. Un curé doit avoir des raisons canoniques pour se démettre d'une paroisse qu'il a librement acceptée. Ces raisons sont au nombre de quatre : 1° la décrépitude de la vieillesse, 2° la maladie incurable, 3° l'ignorance qui fait qu'on n'a pas l'instruction nécessaire pour remplir le ministère paroissial, 4° la conscience d'un crime qui rend indigne du ministère, et qui, étant prouvé juridiquement, autoriserait la déposition. En dehors de ces quatre cas, l'évêque lui-même n'a pas le pouvoir d'accepter la démission. Par conséquent, le curé n'est pas libre de la donner.

Nous ne pensons pas qu'on doive faire, sous ce rapport, une différence quelconque entre les curés perpétuels et les curés amovibles. La bulle de S. Pie V n'établit pas de différence.

Une autre question fort intéressante est de décider si l'évêque diocésain a le pouvoir d'obliger un prêtre de prendre la direction d'une paroisse ? Mgr l'évêque de Digne déféra cette question au Saint-Siège, il y a quelques années ; mais la Sacrée Congrégation du Concile refusa prudemment de rendre une décision générale, parce qu'en effet, ce n'est que dans des cas tout à fait exceptionnels, qu'un prêtre libre peut être obligé en conscience de prendre la direction d'une paroisse. C'est pourquoi la Sacrée Congrégation se réserva la faculté de pourvoir aux cas particuliers.

Le concile de Trente savait parfaitement qu'il n'est pas possible d'obliger tous les prêtres à embrasser le ministère paroissial. C'est pourquoi il établit le concours, afin que les prêtres qui se croient appelés à la cure des âmes, eussent un moyen honorable et légal de manifester leurs intentions en se décidant librement à se faire inscrire parmi les candidats du concours.

La consultation de Digne a été insérée dans la quinzième série des *Analecta*. La question de droit y est étudiée avec le plus grand soin. Le secrétaire de la Sacrée Congrégation du Con-

oile démontra jusqu'à l'évidence que l'évêque diocésain n'a pas absolument le pouvoir d'obliger tous ses prêtres à entrer dans le ministère des paroisses. Mais lorsque ce ministère a été librement accepté, lorsqu'un prêtre se trouve investi d'une paroisse, la démission n'est licite et valide que dans les termes de la Bulle de S. Pie V, comme nous l'avons dit plus haut.

Q. — 1° Qu'était le *presbyterium* dans l'ancienne Eglise ?

2° Peut-on dire que les chapitres dérivent du *presbyterium* et en soient comme une continuation ?

R. — 1° On appelait *presbyterium*, dans l'ancienne discipline, le Sénat épiscopal, Sénat composé de tous les ecclésiastiques *intitulati* (en titre) ou *incardinati* (incorporés) à la cathédrale. Dans l'Eglise de Rome et dans celle d'Alexandrie d'Egypte, il y eut, dès le premier siècle, des titres distincts de la cathédrale. Les douze paroisses d'Alexandrie sont célèbres dans toute l'antiquité. Les recteurs de ces douze titres formaient le Sénat du patriarche. L'élection de ce dernier leur était réservée.

Rome posséda, paraît-il, vingt-cinq titres, dont les recteurs sont considérés comme les devanciers des cardinaux actuels.

Les autres diocèses étaient organisés diversement. La cathédrale fut pendant plusieurs siècles le seul et unique titre. Lorsque la diffusion du christianisme dans les campagnes nécessita l'érection de chapelles, ces églises ne furent pas des titres canoniques. Les desservants de ces oratoires continuèrent de faire partie du *presbyterium* cathédral. Aux grandes fêtes, tout le monde, prêtres et fidèles, assistaient à l'office de la cathédrale, à la concélébration collective de l'évêque et du clergé sur une seule et même hostie.

Dans la suite, les paroisses érigées en titre changèrent l'ancienne organisation. La cathédrale devint le titre spécial de ses prêtres propres, qui bientôt prirent le nom de chanoines.

2° C'est ainsi que les chapitres actuels dérivent de l'ancien *presbyterium* et qu'ils en sont comme une continuation. Ce n'est plus que dans le synode diocésain que le clergé tout entier se trouve réuni sous la présidence et l'autorité de l'évêque. Quoique les attributions des chanoines et leur participation au gouvernement du diocèse soient moins étendues que celles de l'ancien *presbyterium*, il en reste d'importants vestiges, qui ont été consacrés par le droit commun ecclésiastique.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — La fabrique de X. n'ayant pu d'aucune manière, obtenir un secours de la commune, a été obligée de contracter un emprunt assez considérable pour réparer le presbytère.

Les fabriques n'étant pas autorisées à emprunter, M. le Curé a fourni les fonds nécessaires et sera remboursé un peu tous les ans. Seulement il faudra une douzaine d'années avant qu'il soit entièrement payé.

D'un autre côté, M. le Curé se trouve dépositaire de quatre ou cinq mille francs pour servir à la reconstruction de l'église. Ne pourrait-on pas prendre tous les ans l'intérêt de ces quatre ou cinq mille francs pour éteindre plus tôt la dette de la fabrique ?

R. — Nous ne pouvons en aucune manière émettre un avis juridique, lorsqu'on s'est mis dans l'illégalité. Nous ne pouvons dire qu'une chose : vous êtes sorti de la règle, rentrez-y. N'est-ce pas de la dernière imprévoyance que de contracter des emprunts considérables sans les formalités et les autorisations exigées par la loi ? Quand on agit de la sorte, c'est à ses risques et périls, mais on se ferme la porte à tout recours et à toute revendication.

Quant à la dernière partie de la question, la législation civile aussi bien que les lois de la conscience sont pour la négative. Les quatre ou cinq mille francs dont il s'agit ont été donnés pour la reconstruction de l'église ; ils ne peuvent servir à autre chose, sans le consentement exprès des donateurs. Pour pouvoir agir autrement, il faudrait que le but proposé dans ces donations fut devenu impossible à atteindre, et même dans ce cas, il faudrait le consentement des donateurs et l'autorisation accordée au moins par Mgr l'évêque.

Q. — Une fabrique est légataire de la nue propriété de 1500 francs, en la jouissance de laquelle elle n'entrera qu'à la mort de l'usufruitier. Cela donné :

1° La fabrique peut-elle se dispenser de payer les droits de succession jusqu'au jour où elle entre en jouissance ?

2° Dans cette hypothèse, l'usufruitier est-il tenu de les payer pour la fabrique ?

3° Si oui, lorsque la fabrique remboursera la somme dépensée aux héritiers de l'usufruitier, devra-t-elle les intérêts de cette somme ?

4° Les héritiers peuvent-ils prescrire contre une fabrique qui ne remplit pas les formalités pour se faire autoriser à accepter ?

R. — 1° L'ancienne législation concernant les droits de mutation et d'enregistrement a été rapportée et remplacée par la loi du 18 avril 1831, art. 17. D'après cette loi, les actes d'acquisitions, de donations et legs faits au profit des fabriques, sont soumis aux droits proportionnels d'enregistrement et transcription, établis par les lois existantes, et ces droits doivent être payés par le légataire, s'il n'en a été autrement ordonné par le testateur. Mais la fabrique n'est tenue de payer ces droits que quand le gouvernement l'a autorisée à accepter définitivement les libéralités. Telle est la réponse à la première question.

Nous profitons de l'occasion qui se présente pour dire qu'il y a un moyen de faire des libéralités aux établissements publics sans payer aucun droit d'enregistrement, c'est d'acheter des inscriptions de rente sur l'Etat un an avant d'en faire donation. Ainsi, un an après leur acquisition, on peut la transmettre à qui l'on veut, par acte de donation ou testamentaire, sans qu'il en coûte pour l'enregistrement. Les seuls frais de transmission se réduisent aux honoraires de notaire et d'agent de change, puis à un droit fixe d'un franc par chaque acte de donation et d'acceptation.

2° La solution de ce premier point du problème indique la réponse à faire à tous les autres points. Les droits devant être payés par le légataire, il est évident que l'usufruitier n'est pas tenu de payer pour la fabrique.

3° Si, sans y être tenu, l'usufruitier paye ces droits au nom de la fabrique, à titre d'avance ou de prêt, il est manifeste que la fabrique devra rembourser et payer les intérêts des sommes avancées.

4° L'article 2227 du Code civil soumet tous les établissements publics aux mêmes prescriptions que les particuliers et par conséquent à la prescription de 30 ans. Il est donc de la plus haute importance que la fabrique prenne toutes les mesures pour empêcher qu'on ne prescrive contre elle. Il n'y a que les choses saintes et sacrées qui, étant hors du commerce, ne peuvent être acquises par prescription.

Q. — L'ordonnateur d'un bureau de bienfaisance est-il obligé, lorsqu'il rend ses comptes, de présenter les bons qu'il a accordés, et ces bons doivent-ils indiquer les personnes qui en ont bénéficié, ou suffit-il qu'il apporte les mémoires signés par les fournisseurs ?

R. — Oui, l'ordonnateur doit présenter les bons, et ces bons doivent indiquer les personnes qui en ont bénéficié. Toute autre manière d'agir est illégale et rend le contrôle impossible.

Q. — Un conseil municipal est-il admis à refuser au curé ou desservant l'indemnité de logement, lorsque le presbytère appartient à la Fabrique, et que celle-ci a des ressources suffisantes ordinairement ? — *Quid*, si le presbytère appartient à la cure ou à l'évêché ?

R. — Parfaitement ; la commune ne doit pas d'indemnité de logement, quand il y a un presbytère dont le curé a la jouissance, que ce presbytère appartienne à la fabrique, ou à la cure ou à l'évêché. Le simple bon sens le dit, et la loi l'exprime d'une manière formelle. L'article 30 de la loi du 18 juillet 1837 indiquant les dépenses obligatoires des communes, porte sous le n° 13 : « L'indemnité de logement est due « aux curés et desservants et autres ministres « des cultes salariés par l'Etat, *lorsqu'il n'existe pas de bâtiments affectés à leur logement.* »

Dans le cas actuel, il existe un bâtiment affecté au logement du curé ; donc la commune ne doit pas d'indemnité.

Q. — 1° Un legs pieux de 150 francs de rente a été laissé aux pauvres de ma paroisse. Il n'y a pas de bureau de bienfaisance, et le maire seul est le distributeur de cette somme. Légatement doit-il être établi un bureau de bienfaisance ? Quelle conduite doit tenir le curé ?

2° Dans une paroisse où il n'y a pas de bureau de bienfaisance, qui doit être le distributeur du tiers des sommes recueillies dans les concessions des terrains du cimetière, quotité qui, d'après la loi, revient aux pauvres ?

R. — 1° Il n'y a pas de lois obligeant les

communes à organiser des bureaux de bienfaisance. Il y a bien la loi du 7 frimaire an v (27 novembre 1796), qui supprima les anciennes agences de charité et les remplaça par les *bureaux de bienfaisance* ; mais elle ne faisait que donner la faculté de créer ces bureaux sans en faire une obligation. La suppression des agences était certaine, la création des bureaux était facultative. Le désir de l'administration est que des bureaux de bienfaisance soient créés partout ; mais un désir n'étant pas une loi, les communes restent maîtresses de suivre leurs inspirations, d'accorder ou de refuser des subventions sur leur budget pour les indigents ; les seules dépenses obligatoires sont celles relatives aux aliénés et aux enfants trouvés. « Il suit de là, dit « Mgr André, (tome III, p. 574), que les communes ne sont tenues de fournir des *bureaux de bienfaisance* qu'autant qu'elles allouent « des subsides pour les secours à domicile, ou « que des dons et legs leur sont faits pour cet « objet. »

En outre, il n'est plus besoin de l'autorisation de l'administration supérieure pour la création d'un bureau de bienfaisance. La loi du 24 juillet 1867, art. 14, porte que cette création est autorisée par les préfets sur l'avis des conseils municipaux.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que d'une manière générale ; nous arrivons maintenant au cas particulier présenté par notre correspondant. Malheureusement sa question manque de clarté. Il ne dit pas si les 150 francs de rente ont été donnés à la commune ou à la fabrique *pour les pauvres*. Si le legs a été libellé uniquement *pour les pauvres*, le curé n'a rien à y voir. Dans l'état actuel de la législation, l'administration des biens des pauvres appartenant en principe aux bureaux de bienfaisance, c'est à ces derniers d'accepter les dons et legs, et, à leur défaut, c'est aux maires. M. Champaux va plus loin : il dit que les dons faits *aux curés pour les pauvres* ne peuvent pas être acceptés uniquement par eux ; ils doivent l'être conjointement par eux et par le bureau de bienfaisance, ou, à défaut du bureau de bienfaisance, *par le maire de la Commune*.

De tout cela, il résulte que, si le legs pieux en question ne mentionne nullement le curé ni comme légataire pour les pauvres ni comme distributeur de libéralités léguées, il n'a rien à y voir. Il doit faire son possible soit directement auprès du conseil municipal, soit auprès du Préfet pour qu'il soit créé un bureau de bienfaisance.

2° Pour ce qui est des sommes provenant de la concession des terrains dans les cimetières et dont le tiers est au profit des pauvres ou des établissements de bienfaisance (Ord. du 6 décembre 1843, titre II), rien ne dit que le distributeur doive être le curé. Il faut appliquer à cette seconde question de notre correspondant tout ce que nous avons dit de la première.

ATTAQUE ET DÉFENSE

INTER POCULA.

Un banquet vient d'avoir lieu pour l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage, et le vieux cor de chasse Hugo a sonné. Nous n'entendons pas assommer nos lecteurs en reproduisant ici les sonorités agaçantes de cet artiste en décrépitude, dernier écho d'un génie qui s'éteint.

Mais nous tenons à reproduire une de ses périodes qui ne manque pas de grandeur, pour signaler la grossière erreur, inspirée de la haine, qui la termine. Il fixe les yeux sur l'avenir et déclare que « la destinée des hommes est au sud. »

« Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable à la civilisation, tel est le problème. L'Europe le résoudra.

« Allez, peuples! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. A qui? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue; non pour le sabre, mais pour le commerce; non pour la bataille, mais pour l'industrie; non pour la conquête, mais pour la fraternité. Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires; allez, faites! faites des routes, faites des ports, faites des villes, croissez, cultivez, colonisez, multipliez; et que sur cette terre, de plus en plus dégagée des *prêtres et des princes*, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté. »

Il est clair que Victor Hugo est convaincu d'être l'initiateur de son idée de la civilisation et de l'exploration de l'Afrique. Comment lui faire comprendre qu'il n'a fait qu'habiller à sa manière un pur plagiat? Que de fois, en effet, l'Eglise n'a-t-elle pas dit à ses apôtres en leur montrant l'Afrique: Allez! Instruisez-la! Prenez-en possession au nom du Christ!

Et cet ordre a été magnifiquement exécuté! Toutes les parties civilisées de l'Afrique l'ont été par le christianisme, et la partie moins explorée le sera également et de la même manière. Qu'est-ce que les missionnaires de Notre-Dame d'Afrique de l'illustre archevêque d'Alger, si ce n'est les pionniers, les éclaireurs des générations à venir. Le poète ignore tout cela; il a même l'air de croire tout l'opposé, puisqu'il montre les princes et les *prêtres* comme un obstacle à la civilisation. C'est une contre-vérité, un blasphème. Au lieu de nuire à la civilisation, le prêtre la favorise et même la produit; témoins l'Europe, l'Amérique et tous les coins du globe terrestre où l'Evangile a pénétré. La barbarie, au contraire, reprend possession de tous les pays désertés par la foi, absolument comme l'ivraie qui envahit la terre délaissée par le cultivateur. Ce fait capital est démontré par l'expérience des siècles et il ne dépend pas d'une antithèse,

si brillante soit-elle, d'amoinrir la puissance de cette démonstration.

* *

LES JÉSUITES.

Dans une étude publiée dans le journal la *Liberté* sur les congrégations, nous trouvons les lignes suivantes sur celle des Jésuites en particulier. Il est bon de pouvoir les jeter à la face de leurs ennemis.

« Les membres de la compagnie sont presque tous des hommes éminents. Toutes les professions libérales sont représentées parmi eux. Le P. de Montfort, pour prendre quelques noms au hasard, est un officier du génie (Ecole polytechnique); le P. Turquand, un officier d'artillerie (Ec. pol.); le P. Jomand, un ingénieur des ponts et chaussées (Ec. pol.); le P. de Benazé, un ingénieur des constructions navales (Ec. pol.); le P. d'Esclaibes, un ingénieur des mines (Ec. pol.); le P. Saussier est un ancien officier de marine, qui est un camarade d'école navale de notre directeur; le P. Bernière est aussi un ancien officier de marine; le P. de Plat a été également capitaine de vaisseau. Les PP. de Lajudic, Escoffier, Fèvre, sortent de Saint-Cyr; les deux premiers ont été officiers d'état-major, le troisième lieutenant de chasseurs à cheval.

« Le P. Joubert, qui a été longtemps professeur à Rollin, est docteur ès sciences; le P. Legoux, qui a été reçu le premier à l'école normale (section des sciences), est docteur ès sciences naturelles; le P. Verdier est agrégé d'histoire.

« Franchement, sans être fanatique, on ne peut s'empêcher de hausser les épaules en voyant un avocat comme M. Jules Ferry se permettre d'interdire à des pères de famille de confier leurs enfants à de tels hommes, sous prétexte qu'ils sont indignes d'enseigner. Il serait aussi équitable de dégrader le P. de Benazé qui a été nommé chevalier de la légion d'honneur pour avoir sauvé son navire dans une expédition au pôle Nord. Le seul penseur logique dans cette question, ce n'est pas M. Ferry, c'est Ferré; il ne s'est pas amusé à contester au P. Olivaint, qui avait été professeur à Charlemagne, le droit de faire rue Lhomond ce qu'il pouvait faire rue Saint-Antoine: il l'a tué...

Voici maintenant quelques paroles extraites de la pétition des élèves de l'école libre de Saint-Clément de Metz, dirigée, comme on sait, par la Compagnie de Jésus.

« Quarante d'entre nous sont tombés sous les coups de l'ennemi, pendant la dernière guerre.

« Cet amour de la patrie, après nos parents, qui donc nous l'a inspiré, si ce n'est les maîtres qui, joignant aussi l'exemple à la leçon, ou accompagnaient nos armées sur les champs de bataille, ou, transformés en infirmiers, donnaient aux blessés les soins les plus paternels?

« Le Supérieur de Saint-Clément de Metz, a reçu la croix d'honneur. Ceci n'a pas besoin de commentaires. »

Nous défions le ministre de l'instruction publique de nommer un seul lycée, un seul éta-

blissement de l'Etat qui puisse exhiber un pareil martyrologe. Et cependant, il ne craint pas de qualifier ces maîtres d'étrangers et de nier le patriotisme de leurs élèves. *Quousqueu tandem....?*

* *

HABEMUS CONFITEMENTEM REUM.

Jusqu'à présent les prôneurs des projets Ferry se battaient les flancs pour donner à leur œuvre impie un semblant de prétexte. Ce qu'ils avaient trouvé de mieux, c'était la prétention affichée dans tous leurs discours et leurs journaux d'unifier la France en la faisant passer tout entière au moule du même enseignement. Le mensonge était manifeste; mais il avait, du moins à la surface, quelque chose de séduisant; il produisait le mirage qui s'attache généralement au nom de patrie; et c'est ce qui explique le nombre relativement considérable de citoyens qui ne pouvaient consentir à donner à l'odieuse campagne ouverte contre l'enseignement religieux le caractère satanique qu'il a en réalité.

Mais le masque était trop lourd; la Révolution ne pouvait le porter plus longtemps; et elle vient de le laisser tomber d'une manière si brusque et si complète qu'on ne peut plus être trompé que volontairement.

C'est le *Siècle*, le journal aux balourdises, qui commet encore celle-ci. C'est le *Siècle* qui avoue naïvement, j'ai presque dit bêtement, le secret mobile de la persécution, la raison intrinsèque de l'entreprise. Ce mobile et cette raison peuvent se résumer en deux mots: *Impuissance et jalousie!*

La prospérité des Ecoles libres, uniquement basée sur la confiance des familles, en face de la décadence et du discrédit des écoles de l'Etat, malgré les millions qu'on leur prodigue, humilie ces orgueils indomptables. Incapables de s'élever à la hauteur de leurs adversaires, ils emploient le moyen vulgaire des envieux, qui consiste à supprimer le rival. On demande au poignard ce que l'on ne peut obtenir de la loyale épée.

Voici donc le *Siècle* répondant à Jules Simon, qui se sépare énergiquement de lui en cette circonstance, en disant aux siens de nous imiter par l'initiative privée, de faire aussi bien et mieux que nous-mêmes. Et le malheureux *Siècle* de s'écrier:

« L'initiative privée lutter contre les congrégations! Mais le moyen! Disposons-nous de la chaire et du confessionnal? Avons-nous cet outillage immense et cette organisation sans analogue que donnent à nos adversaires une église et un personnel dans toutes les communes de France? Pour que la concurrence fût possible il faudrait qu'il y eût égalité entre eux et nous. Tant que cette égalité n'existera pas, la lutte sera une duperie. »

Il faut vraiment reconnaître que le monde au nom duquel parle le *Siècle* n'a pas de confessionnal à sa disposition; mais, à sa place, il a les romans, les pamphlets, la littérature courante de l'époque, la presse corruptrice et calomniatrice,

et tout cela occupe plus d'yeux que le confessionnal n'occupe d'oreilles, dix et cent fois plus. Ce monde n'a-t-il pas aussi ses chaires, ses tribunes et ses couvents? Est-ce que, en face du personnel ecclésiastique, il n'y a pas le personnel administratif créé à son image et ressemblance, le bras séculier armé de toutes pièces et surtout le nerf de la guerre, l'argent?

L'égalité réclamée par le *Siècle* n'existe pas en effet; mais c'est nous qui aurions le droit de le lui dire en montrant la supériorité matérielle de son parti sur nous. Dans notre lutte avec lui sur le terrain de l'enseignement, nous sommes comme un duelliste qui n'aurait qu'un bâton à la main, tandis que son adversaire aurait un chassepot. Et cependant il avoue qu'il est vaincu, terrassé, écrasé!...

Mais laissons achever la confession du vieux pécheur:

« Ce qui le montre bien (leur impuissance), c'est qu'à Paris, nous n'avons pas pu fonder une Université libre. Assurément, si une ville offre des ressources à tous les points de vue, ressources morales et ressources matérielles, c'est bien Paris. Il semble qu'il n'y avait qu'à vouloir pour réussir. Eh bien! non; on a voulu, on a essayé de grouper les éléments nécessaires, et devant les difficultés on a dû s'arrêter. »

Est-il possible de dire plus piteusement qu'on est stérile, incapable et nul? Que leur manquait-il donc avec tant de science et tant d'opulence, et surtout avec leur désir effréné de prosterner la terre entière à leurs pieds? Une toute petite chose avec laquelle ils ont divorcé depuis longtemps et qu'il ne dépend pas d'eux d'enchaîner à leur char triomphal: LA CONSIDERATION.

Libres-penseurs, athées, jacobins de tout ordre, on ne vous estime pas! Les pères de famille ne veulent pas vous livrer l'âme de leurs enfants, de peur de la voir asphyxiée par vos doctrines délétères. Ils vous redoutent comme la peste; ils vous mettent en quarantaine; on fait le désert autour de vous. Et devant cette attitude méprisante, c'est clair, vous êtes condamnés à de perpétuels avortements.

Après un si pénible aveu, quelle est la conclusion du *Siècle*? Toujours la même; il en appelle au bras séculier, à la raison du loup contre l'agneau.

« La conclusion de tout ceci, dit-il, c'est que, si l'initiative privée (la sienne) est impuissante, c'est à l'Etat de nous défendre. Il est le dépositaire des conquêtes de 1789, le gardien de nos droits les plus essentiels, il serait coupable s'il les laissait mettre en péril. »

Ce pauvre ahuri ne s'aperçoit pas que la conclusion même se tourne contre son but, contre son argumentation et sa propre doctrine. S'il se comprend lui-même, il dit à l'Etat de confisquer notre liberté, de nous supprimer pour le laisser maître du terrain. Mais, compère, est-ce que la première conquête de 1789, n'est pas la liberté pour tous? Est-ce qu'un des droits les plus essentiels des pères de famille, n'est pas d'élever leurs enfants comme ils l'entendent? Et si l'Etat est coupable de laisser mettre en péril ces libertés et ces droits, ne vous apercevez-vous pas

que vous l'engagez à vous imposer silence et à nous laisser en paix ?

Impuissance et jalousie ! L'aveu du Siècle est bon à retenir ; retenons-le.

ORNEMENTATION DES EGLISES

DES TABLEAUX¹

Pour nous former un goût vraiment catholique, il faut remonter aux premiers siècles du christianisme, tout imprégné encore du souffle de notre divin Fondateur. L'art chrétien a alors une beauté si juste et si naïve, que nous sommes heureux, nous les hommes d'un siècle scientifique et matériel, de nous retremper, de revivre au milieu de nos aïeux. Nous puisons dans cette contemplation une nouvelle force ; nous épurons nos idées, et nous donnons à nos œuvres un cachet réellement religieux et symbolique. Nous nous appuyons donc souvent sur l'antiquité, persuadés que notre siècle n'a pas eu d'idées créatrices et fécondes sur lesquelles puisse s'appuyer un artiste chrétien.

Il est incroyable combien il existe de mauvais tableaux exposés çà et là dans nos églises, et, ce qui est plus affligeant, combien de mauvais ouvriers sont encore à l'œuvre pour en produire de semblables ! Ne nous adressons donc qu'à des artistes d'un mérite reconnu, soit pour la confection des nouveaux tableaux, soit pour la restauration des anciens. Quand ces artistes n'ont pas fait d'études complètes de leur art et ne possèdent ni les talents ni surtout le sentiment religieux, exigeons qu'ils soient assez modestes pour copier de bons originaux, que nous aurons étudiés et examinés à loisir. Au besoin nous devrions pouvoir les imposer et les guider dans le choix et la composition d'un sujet.

Nos pères voyaient surtout dans un tableau une leçon utile, un exemple profitable, une vérité à faire pénétrer dans l'âme et le cœur des fidèles. Aujourd'hui trop souvent un tableau n'est qu'un ornement ; heureux, quand il n'est pas le scandale des faibles et la risée des hommes de goût. Réagissons contre ces tendances, et que, comme aux catacombes, les murs de nos églises offrent une prédication continue à ceux qui pénètrent dans le Lieu saint ; qu'il y ait comme un fragment des vérités catholiques dans chaque couleur, dans chaque forme, dans chaque ornement, et nous aurons fait une bonne œuvre.

Faisons d'abord respecter l'image de Notre Divin Sauveur. Avec raison, elle s'élève dans nos temples et domine tout : *Christus vincit*. Mais où trouve-t-on dans ses traits l'humanité d'un Dieu ? Jésus est sur la croix, mais où est, dans ses traits, cette expression de sublime résignation qui comprime d'une manière héroïque et surhumaine les douleurs de la nature et décelé dans le Sauveur mourant la marque de sa

divinité ? Tantôt il est représenté avec un corps tout déformé, un visage décomposé, ou bien dans un tel état de contraction et de souffrance, qu'il a l'air de se tordre dans les angoisses de l'agonie, ou qu'on le croirait mort dans la fureur du désespoir. Parfois, au contraire, il a une expression d'insensibilité et de calme froid qui ferait penser qu'il dort ou qu'il se donne en spectacle pour le plaisir de la foule qui le contemple. Enfin, on ne trouve presque jamais un Christ dans lequel l'anatomie soit bien rendue.

Voici, pour nous guider, les enseignements de l'antiquité :

1° Il n'est pas douteux que Notre-Seigneur, selon la coutume romaine, n'ait été crucifié nu ; cependant, par un sentiment de respect et de pudeur, les pasteurs de l'Eglise primitive exigèrent, selon toute probabilité, qu'il fût représenté vêtu. En effet, toutes les plus anciennes images de Jésus en croix nous le montrent couvert du *colobium*, ou tunique sans manches, descendant jusqu'aux pieds. La ceinture roulée autour des reins est un type moderne.

2° Les érudits ne sont pas d'accord sur le nombre des clous ; le sentiment le plus communément admis en porte le nombre à quatre, et les plus anciens crucifix sont conformes à cette opinion. Cimabué et Margaritone paraissent être les premiers qui se soient permis d'innover en en portant le nombre à trois.

3° Le titre de la croix n'est pas identique dans les quatre évangélistes. Saint Jean, qui *vidit et testimonium perhibuit*, nous dit qu'il était le suivant : *Jesus Nazarenus rex Judæorum*. Et c'est bien le texte qui était écrit sur la tablette trouvée par sainte Hélène. Pour un motif de brièveté, les artistes anciens ou modernes n'ont presque jamais exprimé ce texte *in extenso*, mais seulement par des signes.

Laissons la parole maintenant à Durand de Mende, qui nous fournit les renseignements les plus curieux sur la peinture au XII^e siècle. Selon lui, l'image du Sauveur peut être figurée dans les églises de plusieurs manières. On le représente assis sur un trône, ou bien cloué à la croix, ou reposant sur le sein de sa mère, ou bien même sous la forme d'un agneau. Pour ce qui est de cette dernière manière, il ne serait pas convenable, continue-t-il, de figurer un agneau sur la croix ; mais on représente d'abord l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'on place à ses pieds l'agneau, qui en est le symbole. On peut encore le peindre sur le sommet d'une montagne et figurer à ses pieds un globe de saphir, et au-dessus de sa tête l'azur céleste. On l'entoure de séraphins à six ailes, dont deux leur servent à voler, deux à se couvrir la face, et deux leur voilent les pieds.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

1. Voir les numéros 8 et 32.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle-St-Germain.

PUBLICATIONS DE CIRCONSTANCE A PROPOS DE LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT

Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une *introduction*, par M. EUGÈNE VUILLLOT, et suivies des *lois de 1850, 1873 et 1875, sur l'enseignement*, avec une *table analytique des arguments*. (In-8° de xvi — 320 pages. Prix : 5 fr.)

Elles sont au nombre de vingt-trois : *quatorze* signées *collectivement* par *soixante-trois* membres de l'Episcopat ; *neuf* écrites séparément à divers personnages.

Augmenté de la belle *introduction* de M. EUGÈNE VUILLLOT, du texte *intégral* des trois dernières lois sur l'Enseignement, et de sa précieuse *Table analytique*, le volume constitue dans ces conditions un document des plus précieux. Toutes les fois que pourront surgir les questions d'Enseignement on sera heureux de l'avoir sous la main. Nous le recommandons à tous nos lecteurs, à tous les pères de famille qui ont signé la pétition, à tous les directeurs et directrices d'établissements scolaires, aux avocats, aux magistrats, en un mot à toutes les personnes qui ont à cœur leur propre liberté, et qui prennent intérêt à la question actuelle soit comme partisans, soit comme adversaires.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration par ANTONIN LIRAC (1 vol. in-12 de 300 pages : 2 francs) est un livre très-bien fait aussi, tout coulé de documents et de faits. La campagne actuelle de M. Jules Ferry n'y apparaît que comme une plate répétition des faits et gestes de ses devanciers. C'est à la fois très-curieux et très-instructif à lire.

L'Etat contre Dieu : La Révolution dénoncée par elle-même, tel est le titre du nouvel écrit que l'éminent auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, M. AUGUSTE NICOLAS, vient aussi de publier pour élever la voix dans ce concert de réclamations et de revendications que soulève de toutes parts le projet de loi de M. Ferry. Composé dans ce grand style et avec ces vues élevées qui caractérisent l'auteur, il est de ceux qu'on ne peut s'empêcher de lire dans une aussi ardente question.

Qu'est-ce qu'un Jésuite ? Ce petit écrit de propagande doit être le bien-venu non-seulement parmi les catholiques, mais chez tous les gens de bonne foi. En 36 pages, un quart d'heure de lecture, et pour 25 centimes ce coûte l'exemplaire, vous touchez du bout du doigt ce que c'est qu'un Jésuite. Origine de l'ordre, règlement de vie des Jésuites, histoire de leur extension, ce qu'ils ont fait, ce qu'on leur doit en France et dans les divers pays, en littérature, en sciences, en un mot en œuvres morales et matérielles de toute sorte, l'auteur, M. Ch. Buet, le dit admirablement dans ces 36 petites pages.

Voici les remises pour la propagande :

A la douzaine on donne 15 pour 12, et par poste les 15 3 fr.

Au cent on obtient 150 pour 100, et les 150 franco pour 25 fr.

S'adresser à M. Victor Palmé, Directeur de la Société générale de librairie catholique, 25, rue de Grenelle, à Paris, et chez ses 500 correspondants en France et à l'étranger.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876, la Barrique, 150 Fr.

Médoc Saint-Laurent 1875, — 250 —

Château Payllanne-Bijon 1874, — 400 —

Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice), — 180 —

Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1873.

STENOGRAPHIE DUPLOYE

Méthode pour apprendre, sans maître,

en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PATE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à servir à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.

2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.

3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.

4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 160 francs la caisse.

5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FRANCS

CRÉÉE POUR RÉFUTER LES ERREURS HISTORIQUES

Collection de volumes in-12, titres rouge et noir, de 400 à 500 pages.

VOLUMES PARUS :

Le Droit du seigneur au moyen âge, par LOUIS VEUILLOT. 3^e édition, augmentée d'un *avertissement* et d'un *appendice*. — 1 vol. in-12, de xv-344 pages.

La Question de Galilée, les faits et leurs conséquences, par HENRI DE L'ÉPINOIS. — 1 vol. in-12, de 332 pages.

Nouveaux Éclaircissements sur l'Assemblée de 1682 d'après les *Mémoires inédits* du marquis de SOURCHES, prévôt de l'hôtel du Roi et grand prévôt de France, et autres documents peu connus, par le P. M. LAURAS, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12, de 260 pages.

Études et Controverses historiques, par LÉON GAUTIER. 1 vol. in-12, de viii-468 pages.

De la Révocation de l'édit Nantes, par LÉON AUBINEAU. — 1 vol. in-12, de xviii-300 pages.

La Saint-Barthélemy, étude sur les premières guerres de religion en France et sur la Saint-Barthélemy, leur caractère, leurs causes, leurs auteurs, par M. l'abbé LEFORTIER, curé de Saint-Vigor-le-Grand, diocèse de Bayeux. — 1 vol. in-12.

Histoire du cardinal de Fleury et de son administration, par l'abbé V. VERLAQUE, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. — 1 vol. in-12, de xi-320 pages.

Histoire de la Restauration (1814-1830), par HENRI DE L'ÉPINOIS. — 1 vol. in-12 de iv-302 pages.

L'Autriche-Hongrie, par XAVIER ROUX, membre du Conseil général des Hautes-Alpes. — 1 vol. in-12 de xx-262 pages.

M. Augustin-Thierry, son système historique et ses erreurs par LÉON AUBINEAU. — 1 vol. in-12 de xliii-416 pages.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 34. — PRÉDICATION : IV^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Homélie, 2^o Sermons tirés de l'Evangile, 3^o Catéchèses. — CONGRÉGATION DES RITES : Edition du Plain-chant. — De l'office public dans les paroisses. — QUESTION MÉDICALE : Du baptême en obstétrique. — CONSULTATIONS : Peut-on faire chanter la Passion par des laïques ? — Est-on obligé de se faire recevoir de nouveau d'un scapulaire quand on a cessé de le porter ? — Un prêtre le confère-t-il *validement*, s'il a de son côté négligé de le porter ? — Où puiser les documents pour une Vie de Saint Thomas d'Aquin ? — JURISPRUDENCE. — Existe-t-il une loi excluant de la présidence du Conseil de Fabrique le maire et le curé ? — Qui, du curé ou du maire, a droit de vendre les produits d'un cimetière appartenant à la Fabrique ? — Un maire a-t-il le droit de faire enlever, dans l'intérieur d'une église une affiche dûment apposée par le curé ? — COURRIER DE L'UTILE. Hygiène de la tête chez les enfants.

CORRESPONDANCE

Rives, le 5 juin 1879. — Veuillez m'envoyer par la poste ou autre mode d'expédition qu'il vous plaira d'employer le *Sacerdoce*, par Mgr Isoard. Je traite cette question en ce moment dans mes conférences aux hommes. Je serais heureux de consulter au plus tôt cet ouvrage.
M., curé.

R. — Excellente idée, car c'est bien le moment ou jamais d'expliquer aux hommes, qu'on travaille tant à égarer sur ce sujet, ce que c'est que le sacerdoce. L'ouvrage de Mgr Isoard remplit en cela toutes les conditions désirables, en ce sens qu'il donne, au milieu des considérations les plus élevées, les notions élémentaires et didactiques de ce divin apostolat. Qu'on en juge par ce simple extrait de la *Table analytique et alphabétique* des matières contenues dans les deux volumes :

Acteurs. Notre attitude vis-à-vis de leur profession. — *Administration* des biens de l'Eglise confiée au diacre. — *Autel.* Le soin de la parer appartient à l'acolyte ; des personnes qui prennent ordinairement ce soin. — *Autel papal*, ornementation légitime ou excessive de l'autel. — *Autorité.* Son rôle est de discerner ; elle ne prend pas d'initiative ; autorité religieuse ; comment l'ont conçue les protestants ; niée par toutes les écoles modernes ; autorité du père

dans la famille, de l'évêque dans le diocèse ; caractères de l'autorité de l'évêque ; dans quelles conditions il en fait usage.

Bénédiction des fruits et prémisses : donnée par l'évêque et le prêtre ; ce qu'elle est en elle-même ; appliquée aux choses ; des fruits nouveaux. — *Bénéfices.* — *Bérulle* (De), l'un des réformateurs du Clergé au XVII^e siècle. — *Biens* de l'Eglise : des divers modes de leur état légal ; de leur administration ; à qui donnés à certaines époques ; *Bourbon* (L'abbé de). A propos de l'esprit du clergé et du choix des évêques au XVIII^e siècle.

Canons pénitenciaux : leur antiquité, leur usage dans le temps présent. — *Cardinalat.* Son origine ; trois ordres de cardinaux ; italiens et étrangers ; leur création ; leur chapeau ; princes héréditaires ; conseillers du Souverain Pontife ; leurs travaux dans les congrégations ; cardinaux légats *a latere* ; membres du Sacré-Collège ; gardiens de l'esprit traditionnel dans le gouvernement de l'Eglise. *Catéchisme* et éducation première de l'enfance, etc. — *Charité.* Ses œuvres, le Prêtre, le Diacre, le Laïc et leur part dans ces œuvres. — *Chasteté* perpétuelle du sous-diacre, ses motifs. — *Chef* de la famille ; le père, selon l'esprit de supériorité dans l'Eglise. — *Chœur* de l'église paroissiale. — *Cimetière.* Terre sainte ; droits du prêtre. — *Clerc.* *Cléricature.* Symbole de mort et de vie par la mort ; privilèges des clercs. — *Concerts* dans les églises et assemblées semi-profanes. — *Con-*

damnations prononcées par l'évêque. — *Conclaves* (Père de), l'un des réformateurs du clergé au XVII^e siècle; son intelligence des saints ordres. — *Confesseur*. Ses divers caractères; ses pouvoirs; il est juge; éléments du jugement qu'il porte; des garanties qu'il doit exiger pour l'avenir; il impose une pénitence convenable; il absout; sa responsabilité devant Dieu. — *Consécration*. Expression appliquée à l'ordination du prêtre; consécration de l'évêque; du lieu de la prière. — *Curé* de campagne; son isolement, sa tristesse.

Comme nous venons de le dire, il suffit de cet extrait pour montrer que le bel ouvrage de Mgr Isoard comprend à la fois la partie didactique et morale du sujet, et qu'il instruit son lecteur autant qu'il l'édifie. Sous ce double rapport, il a donc accès dans toutes les classes de lecteurs. Il forme 2 beaux vol. in-12, au prix de 7 francs.

Saint-Orens d'Auch.

Veillez indiquer dans un prochain numéro de *l'Ami du Clergé* un recueil d'instructions intéressantes, pour une congrégation de jeunes filles. — A. R., vicaire.

Nous n'avons aucun volume sous forme didactique d'instructions sur le sujet que vous nous signalez, mais nous avons comme pouvant servir de bases à des instructions de ce genre ceux que nous avons nommés dans le dernier numéro, savoir : les *VERTUS ET DÉFAUTS DES JEUNES FILLES*, par le Père Champeaux, auquel on pourrait ajouter pour compléter chaque chapitre ou Conférence la *Sainte de chaque jour*, par l'abbé Chapiat.

On pourrait également puiser des éléments dans les *Conférences aux Dames du Monde*, de Mgr LANDRIOT. La plupart peuvent être données aux jeunes filles : ainsi, les Conférences sur l'Humilité, sur les Lectures, sur les Défauts de la langue, etc.

S. (Charente-Inférieure.)

Permettez-moi de vous témoigner tout d'abord mon entière satisfaction pour la rédaction de votre excellent journal.

Vous avez eu la bonté de vous mettre à la disposition de vos abonnés pour tout ce qui pourrait les intéresser : soyez donc assez bon pour me donner les renseignements suivants dont j'ai besoin :

1^o Quel est le meilleur dictionnaire scientifique actuel ?

2^o Existe-t-il un dictionnaire complet des sciences ecclésiastiques ?

3^o Où trouverait-on une *flore horticole* plus complète que celle de l'abbé Carrion, de Lyon ?

4^o Quelle est la meilleure revue astronomique ?

Peut-on suivre Camille Flammarion dans son journal *Astronomie populaire* ?

Que penser du journal *La Nature* ?

A. P., vicaire.

R. — 1^o Le dictionnaire scientifique actuel le moins mauvais, de l'aveu général, est celui

de Bouillet, en ce sens qu'il n'a pas de concurrent sérieux.

2^o M. l'abbé Glaire a essayé de faire pour les sciences ecclésiastiques ce que Bouillet a réalisé pour la science en général : son ouvrage est bon, mais tous les témoignages s'accordent à dire qu'il n'est pas assez complet.

3^o Relativement à l'ouvrage de M. l'abbé Carrion, nous vous citerons les suivants : LAMARK ET CANDOLLE, *Flore française*, ce qu'il y a de plus complet. — BOREAU, *Flore du centre de la France*; — MÉRAT, *Flore des environs de Paris*. — D^r CHENU : *Encyclopédie d'histoire naturelle*, dont deux volumes, avec figures, sont consacrés à la botanique.

4^o En fait de Revue astronomique, nous ne saurions vous en recommander aucune. Flammarion prêche les idées païennes, la transmission des âmes, la pluralité des mondes, etc. — Le journal *La Nature* a pour directeur G. Tissandier, l'un des trois aréonautes dont le nom et les péripéties firent tant de bruit il y a quelques années. Pour du sûr et du solide, conforme à la science et aux traditions catholiques, prenez les *Mondes*, revue mensuelle dirigée par le savant abbé Moigno. Vous y trouverez admirablement résumé, et au besoin redressé, tout ce qui s'écrit dans les publications de ce genre.

S. (Lot-et-Gar.)

1^o Pourriez-vous me dire combien de volumes doivent avoir 1^o la partie dogmatique, 2^o la partie canonique de votre *Encyclopédie théologique du XIX^e siècle*, et combien de volumes de ces deux branches ont paru.

2^o Un journal intitulé le *Trésor du Clergé* a-t-il cessé de paraître, et pourquoi ?

3^o Où trouve-t-on la *Physique* de M. Ganot (édition des gens du monde) et quelle est la dernière édition ? — J. L., curé.

R. — Dans notre *Encyclopédie théologique du XIX^e siècle* : 1^o La *Dogmatique* aura six volumes, le *Droit Canon*, quatre. De la première, un seul volume a paru ; du second, également un volume. Nous hâtons l'impression le plus possible, car les souscripteurs arrivent en nombre considérable.

2^o Le *Trésor du Clergé* a cessé de paraître une première fois : il était alors entre les mains de l'éditeur E. Plon. Ressuscité dans les derniers mois de l'année 1877 par son fondateur, il a de nouveau et presque immédiatement suspendu sa publication. Nous n'en connaissons pas les causes.

3^o La dernière édition de la *Physique* de Ganot est de 1878. Notre maison faisant la commission, vous pouvez vous adresser à nous-mêmes. Nous vous la procurerons sans aucune augmentation de prix. Si vous étiez notre actionnaire, vous jouiriez d'une remise de 20 0/0 sur tous vos achats, n'importe de quelle librairie ils proviennent. Veillez vous reporter à cet effet à la note spéciale publiée à la suite de notre Avis : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

PRÉDICATION

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Évangile. — Homélie.

Duc in altum. (Luc., Cap. v.)

Le grand fait de la conversion du monde au christianisme nous est représenté dans l'Évangile de ce jour sous la figure d'une pêche miraculeuse qu'ordonne le Sauveur et à laquelle il préside. Méditons les différentes circonstances qui l'accompagnent; elles sont de nature à nous suggérer de salutaires réflexions.

I. — Deux barques étaient amarrées sur les bords du lac de Génézareth; les pêcheurs, qui en étaient descendus, étaient occupés à laver et à raccommoder leurs filets: ils devaient devenir pêcheurs d'hommes et marcher à la conquête morale du monde. Le Sauveur, qui prêchait autant par ses exemples que par ses paroles, voulant instruire les pasteurs en même temps que le peuple, s'isole de la foule, qu'il veut enseigner, pour montrer aux futurs ministres de l'Évangile qu'ils ne pourront parler au monde avec autorité qu'autant qu'ils s'en sépareront par leur manière de vivre.

Pour montrer d'où partirait désormais la vérité, il fait un choix parmi les barques attachées au rivage; ce n'est pas sur celle de Jean qu'il monte, mais sur celle de Pierre, à qui il dit: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, Pierre, pour qui il a prié, afin que sa foi ne défaille pas, et qu'il a établi pour confirmer et affermir ses frères; pour paître à la fois les brebis et les agneaux, les bergers et le troupeau, Pierre et sa barque, voilà le centre de la grande unité catholique. C'est de la barque de Pierre que part la parole de Jésus-Christ; toute voix qui se fait entendre ailleurs n'est pas la sienne; tout ce qui s'en écarte porte au front le sceau de l'hérésie, du schisme ou de l'apostasie. C'est à Pierre seul qu'il a été dit: J'ai prié pour que ta foi ne défaille point, affermis tes frères, pais les agneaux et les brebis; pasteur unique de l'unique troupeau, car il n'y a qu'un seul berceau et un seul pasteur. C'est à Pierre seul qu'il a été dit: Tu es la pierre ou le fondement sur lequel je bâtirai mon Église. C'est à Pierre qu'il a été ordonné d'aimer plus que les autres. Dans l'Évangile et les Actes, Pierre apparaît toujours comme le chef du corps apostolique et le premier partout. Aujourd'hui encore, dans notre Évangile, c'est à Pierre qu'il est ordonné d'avancer en haute mer. Cette mer, c'est le monde; mer orageuse et toujours pleine d'agitation, où les hommes flottent à tout vent de doctrine. Avance en haute mer, c'est-à-dire, conduis et sers de guide. Prends l'initiative dans les hauteurs du dogme, dans les profondeurs des systèmes et les subtilités de la perfection. Que toutes les autres barques suivent la tienne et abordent au même rivage. C'est à Pierre que Jésus ordonne de jeter les filets; la multitude des fidèles sera si grande, les méchants seront tellement mêlés aux bons que la barque de l'E-

glise paraîtra submergée; mais Jésus-Christ est avec elle, et malgré des périls sans nombre elle abordera heureusement au rivage. Dès lors, laissons dire l'impie; certains d'avance que la barque de l'Église ne sombrera pas, ne nous laissons ni effrayer, ni décourager par les accidents qui peuvent survenir; et s'il en est qui perdent la tête dans la tourmente et qui se jettent volontairement dans l'abîme, plaignons-les, mais ne les imitons pas.

II. N'oublions jamais que nous sommes sur la barque sainte qui a la foi pour phare, l'espérance pour ancre, la charité pour boussole et Dieu lui-même pour pilote. Qu'était l'Église au commencement? ce qu'il y a de plus petit! Et qu'est-elle devenue? ce qu'il y a de plus grand! Durant quarante siècles les philosophes avaient beaucoup travaillé, mais ils n'avaient rien pris; et cependant ils avaient pour appâts le génie, la science, l'éloquence. Tout à coup, de grossiers pêcheurs de poissons, qui se font pêcheurs d'hommes, abordent dans les grandes cités; ils jettent leurs filets partout à la fois, sur les savants et les ignorants, sur les rois, sur les sujets, et bientôt le monde entier se trouve pris et se débat palpitant dans ces filets divins. Que le passé nous rassure! A peine, il est vrai, la grande pêche du commencement fut-elle laborieusement achevée que les filets furent déchirés par les schismes et les hérésies; l'Église ne se découragea pas, elle ne se lassa point de jeter ses filets, et toujours elle les vit se remplir de nouveau. Quand ils se déchiraient sur un point, ils se remplissaient sur un autre. Pour réparer les déchirements de l'arianisme, elle eut la grande pêche des barbares. Pour le schisme grec et l'islamisme, elle eut les croisades. Pour le protestantisme, les Indes et les Amériques. Pour le philosophisme, la Chine et les archipels de l'Océanie. Les missionnaires infatigables, pauvres et sans éclat, presque toujours sans appui, ayant contre eux tous les intérêts, tous les vices, toutes les passions, jettent leurs filets, sans amorce, sans déguisement, et leurs filets se remplissent; et l'hérésie, qui jette aussi les siens avec toutes sortes d'appâts et de séductions, en ménageant les vices et les passions, en prodiguant le mensonge et la calomnie, son labeur est vain, ses filets s'usent et ne se remplissent pas. Donc, que le passé et le présent nous rassurent; laissons les incrédules contemporains crier victoire; pour nous, restons dans le vaisseau divin, dans la barque de Pierre, hors de laquelle il n'y a que naufrages, sans chance de salut, et voguons, pleins de foi et d'espérance, vers les océans de bonheur.

Passages de l'Écriture Sainte. — Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (Matth. 28-20).

Ego rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua. (Luc. 22-32).

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (Matth. 16-18).

Erit unum ovile et unus pastor (Joan. x-9).

Ipsè est caput corporis Ecclesiæ, qui est principium. (Coloss. 1-18).

Ecclesia quæ est domus Dei. (Timot. I, 3.)
Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum
veritatis. (Timot. 3-15.)

Passages des Saints Pères. — Extra Ecclesiam non est salus. (S. Cyp. epist. 73.)

Primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia et cathedra una monstretur. (S. Cyp.)

Deus unus et Christus unus et cathedra una, supra Petrum Domini voce fundata. (S. Cyp.)

Christianus non est qui in Christi Ecclesia non est. (S. Aug.)

Hoc tenete, ovile Christi esse catholicam Ecclesiam. (S. Aug.)

Sub uno capite Petro, omnes membra sunt Ecclesiæ. (S. Aug.)

Sujet tiré de l'Evangile. — Sermon.

Relictis omnibus, secuti sunt eum.
(Luc., Cap. v.)

Jésus-Christ est venu sur la terre apporter la vie, qui est le besoin suprême de nos âmes. Notre malheur est de la chercher où elle n'est pas, de la dédaigner où elle est. La source de la vie n'est pas ici-bas, son royaume est plus haut : c'est le ciel, c'est Dieu même, c'est Jésus-Christ, et je ne m'étonne pas de voir les Apôtres tout quitter pour le suivre. C'est qu'en effet, Jésus-Christ est le besoin suprême de l'être humain, en qui il y a trois puissances : — I. L'intelligence, qui veut la vérité ; — II. La volonté, qui tend au bien ; — III. Le sentiment, qui appelle le bonheur ; et c'est Jésus-Christ seul qui peut réaliser pour nous ces trois choses : la vérité, la vertu et le bonheur ; et ainsi est-il la nécessité suprême de l'humanité.

I. Jésus-Christ est le besoin de l'intelligence humaine. — Ce besoin, c'est de connaître, et l'objet nécessaire de la connaissance, c'est la vérité. Or Jésus-Christ est le besoin de l'intelligence, parce que seul il possède et il donne dans sa plénitude cette vérité religieuse dont l'absence totale serait l'extinction même de l'être intelligent. Celui qui n'a pas appris à cette école, que sait-il de Dieu, de lui-même et de l'avenir ? De nos jours, on rencontre des chercheurs de la vérité, qui s'irritent de ne trouver pour dernier mot de leurs recherches qu'un doute. Il est ainsi de tout homme à qui Jésus-Christ n'a point parlé. — Béni soit Jésus-Christ qui nous a affranchis d'un tel supplice. Pour nous, qui avons le bonheur de croire, nous connaissons tout ce qu'il importe à un être humain de savoir. Attachons-nous de plus en plus à Jésus vivant et enseignant dans son Eglise. Là est la lumière, hors de là, il n'y a que ténèbres ; — là est l'essence de l'esprit humain, hors de là, il n'y a que confusion ; — là est la dignité de l'esprit humain. Là est encore la liberté, car la foi est soustraite à toutes les dépendances, une seule exceptée, celle de Dieu et de la vérité. Là aussi est le repos, parce que l'esprit ne s'agite plus, puisqu'il n'a plus rien à chercher ; il a tout trouvé. Là, enfin, est la vie, puisque Jésus a dit : Je suis venu sur la

terre, et c'est afin qu'ils aient la vie et la possèdent sans mesure.

II. Jésus-Christ est le besoin de la volonté humaine. Le but de la volonté, c'est le bien ; mais où est-il ? Pour le trouver, trois choses sont nécessaires, que Jésus-Christ seul peut réaliser : d'abord, assez de lumière pour déterminer clairement et certainement son but à la volonté humaine ; ensuite, assez d'autorité pour le lui imposer souverainement ; et enfin, assez de puissance pour l'y conduire. Jésus-Christ, avec une clarté qui saisit toutes les intelligences, avec une certitude qui exclut tous les doutes, enseigne où est le bien, où le mal, ce qui est le désordre et l'égarement. Le bien, c'est le sacrifice accepté et accompli ; le mal, c'est l'âme se rabaissant. Le mal, c'est l'amour de soi avec le mépris de Dieu ; le bien, c'est l'amour de Dieu avec le mépris de soi.

En même temps qu'il nous révèle clairement le devoir, Jésus-Christ a l'autorité qui nous le commande, parce qu'il réunit en lui seul toutes les autorités possibles : celle de la sainteté, celle de l'infailibilité, celle de la divinité. Ce qu'il révèle, ce n'est pas une opinion, c'est une loi ; sa parole n'est plus seulement une lumière qui éclaire, c'est une règle qui enchaîne. Il se peut que les passions la violent, mais jamais il ne sera donné ni à la conscience, ni à la raison d'en méconnaître et d'en décliner la souveraine autorité.

Enfin Jésus-Christ donne la force d'accomplir le bien : la grâce d'abord, action intime et énergique, force surhumaine qui, en descendant dans l'âme, se mêle à toutes ses puissances et la pénètre de la vie de Dieu même ; ensuite, ses propres exemples.

III. — Jésus-Christ est enfin le besoin du cœur de l'homme, parce qu'il réalise le bonheur. Rentrez en vous-mêmes : qu'y rencontrez-vous, si ce n'est une aspiration ardente pour le bonheur ? Or, quand l'avez-vous vu se réaliser pour vous ? Une puissance fatale, dit l'Esprit-Saint, gouverne le monde et tient toute la race humaine sous son sceptre de fer. Toute condition est égale devant cette puissance ; elle visite sans distinction le petit et le pauvre ; elle connaît le réduit de l'indigence et le palais des riches ; elle s'assied indifféremment au foyer de tout ce qui est capable de souffrir. Il faut donc que quelqu'un vienne, qui apprenne à l'homme à trouver le bonheur dans la souffrance même : c'est ce qu'a fait Jésus-Christ en corrigeant les deux misères de la souffrance, l'isolement et la stérilité dans le monde. Lorsque l'on souffre on se trouve promptement seul : avec Jésus, pas de délaissement ; il est près de ceux qui sont dans la tribulation ; sa mission est de consoler ceux qui souffrent ; quelle que soit l'affliction de votre âme, il saura trouver pour elle le soulagement.

En même temps que Jésus ôte à la douleur son délaissement, il lui ôte encore sa stérilité. Écoutez-le : Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Voilà que cette douleur, qui était une faiblesse, devient avec Jésus-Christ la triple puissance de l'expiation, du mérite et du dévouement. Oui, ces souffrances, si vous

savez les supporter en Jésus-Christ, voilà qu'elles vous donnent la palme de l'apostolat; voilà qu'elles convertissent, qu'elles rachètent les âmes. Aussi, rien n'est stérile pour le chrétien : il souffre, mais il regarde le passé, et par ses souffrances, il efface ses souillures; il souffre, mais il regarde l'avenir, et par ses souffrances, il mérite toutes les béatitudes; il souffre, mais il regarde l'Eglise, et dans l'Eglise les âmes des saints, la souffrance le sauve.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINETT, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXI. — QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Ascendens in unam navem que
erat Simonis. Luc., v, 3.)

« Si Jésus-Christ est entré dans la barque de Pierre et non dans celle d'un autre Apôtre, c'est pour montrer que Pierre avec ses Successeurs est le Prince des Pasteurs de son Eglise. » (C. C. Trid.) Notre Homélie aura donc pour objet la primauté de saint Pierre et du Pape son Successeur. Comment Jésus-Christ a-t-il constitué saint Pierre le Chef de son Eglise? Qu'est-ce que le Pape? Et quelle est l'autorité du Pape? Telles sont les Questions que nous avons à résoudre aujourd'hui.

I. *Comment Jésus-Christ a-t-il constitué saint Pierre le Chef de son Eglise?* — Lorsque Jésus-Christ eut fondé son Eglise par la vocation des Apôtres, il en choisit un qu'il éleva au-dessus des autres et qu'il nomma Pierre. Il lui donna sur eux, non-seulement une Primauté d'honneur, mais encore une Primauté de juridiction, afin qu'il pût faire et ordonner tout ce qu'il jugerait nécessaire au bien général de l'Eglise. Que Pierre ait reçu une autorité supérieure à celle des autres Apôtres, personne n'en peut douter. Car la foi nous l'enseigne formellement. Ainsi, pour le récompenser d'avoir le premier confessé sa divinité, le Sauveur lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre « elle (Math., xvi, 18-19). » Avant sa Passion, il lui dit encore : « J'ai prié pour toi, afin que « ta foi ne vienne pas à défaillir et que, une fois

« converti, tu affermisses tes frères. » Luc., xxii, 32). Enfin après sa Résurrection, ayant reçu de lui un triple témoignage en expiation de son triple renoncement, il lui dit : « Pais mes « agneaux, pais mes brebis. » (Joan., xxi, 15). Nous voyons donc par ces paroles que Jésus-Christ a réellement établi saint Pierre le Fondement inébranlable de son Eglise; qu'il en a fait le Pasteur suprême de son Troupeau; et qu'il l'a chargé de veiller sur les Apôtres et de les confirmer dans la foi. Les Evangélistes reconnaissent eux-mêmes la Primauté de saint Pierre. Car, en rappelant les noms des Apôtres, ils placent toujours saint Pierre au premier rang. « Le premier Simon, qui est nommé Pierre. » (Matth., x, 2.) Saint Luc nous apprend, dans les Actes des apôtres, qu'en toute occasion saint Pierre exerça sa Primauté. En effet, c'est lui qui proposa d'élire un apôtre pour remplacer le traître Judas; c'est lui qui présida le concile de Jérusalem et qui en promulga les décisions; c'est lui qui parla le premier aux Juifs, après la Descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte; c'est lui qui évangélisa le premier les Gentils; c'est lui qui frappa de mort Ananie et Saphire, pour les punir d'avoir menti au Saint-Esprit. De là les noms, les titres et les attributs magnifiques décernés à saint Pierre par la Tradition. Elle l'appelle le Prince de l'Apostolat, l'heureux Fondement de l'Eglise, la Colonne de l'Eglise, le Prince du Chœur apostolique, la Bouche des Disciples, l'Affermissement de la Foi, le Fondement de la Confession, le Pêcheur de l'univers, l'Archevêque et le Père de tout l'univers, le Pasteur des Pasteurs, le Pasteur de tous, des agneaux et des brebis, des petits et des mères, des Evêques, le Coryphée des Apôtres, le Chef et le Recteur de l'Eglise universelle, le Maître et l'appui de l'Eglise, le Pivote de l'Eglise catholique et le Fondement de la vraie foi. De ce qui précède il résulte que saint Pierre a véritablement reçu de Jésus-Christ et réellement exercé dans l'Eglise une autorité suprême. La raison nous dit qu'il devait en être ainsi. Car en toute société il faut un pouvoir souverain, un pouvoir qui ne relève de personne, un pouvoir qui juge en dernier ressort et sans appel. Autrement, elle serait en proie à l'anarchie et à la confusion. Donc, l'Eglise, étant une société véritable et légitime, doit nécessairement avoir un Chef suprême pour maintenir l'ordre et l'harmonie entre tous ses membres (I C. I. 159-160. I S C 1, 479-481) (1).

II. *Qu'est-ce que le Pape?* — Le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, le Successeur de saint Pierre, le Chef visible de toute l'Eglise et le Père commun des Pasteurs et des Fidèles. S'il est ainsi nommé, c'est parce qu'il est notre Père spirituel par excellence. On l'appelle encore le Patriarche œcuménique ou universel, parce que sa puissance surpasse celle de tous les autres. Il se nomme également Souverain Pontife, parce qu'il est le Prince des Pontifes et l'Evêque des

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 159-160. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 479-481.

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 4-33.

Evêques. Ce mot de Pontife est ainsi interprété par saint Bernard : « Le Pontife fait de lui-même un pont entre Dieu et le prochain. Ce pont se prolonge jusqu'à Dieu, selon l'intensité de cette confiance par laquelle l'Evêque cherche, non sa propre gloire, mais celle de Dieu. D'autre part, ce pont s'étend jusqu'au prochain, selon la mesure de cette piété par laquelle il désire se rendre utile, non à lui-même, mais au prochain. (I C. I, 162. — I S C. I, 483.)

III. *Quelle est l'autorité du Pape ?* — C'est une autorité suprême, qui s'étend sur tout l'univers, parce qu'il est le Vicaire de Jésus-Christ et le Successeur de saint Pierre. En effet, c'est un dogme catholique, que Notre-Seigneur a fondé son Eglise sur Pierre et qu'il lui a confié pour lui et pour ses Successeurs, jusqu'à la fin des temps, les clefs du Royaume des cieux avec le pouvoir suprême de paître tout son troupeau, de confirmer la foi de ses frères, de lier et de délier dans tout l'univers. Donc « tout est soumis à ces clefs, » dit Bossuet ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. » Or, cette prérogative devait durer autant que l'Eglise, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Car c'est en vain que le Sauveur l'aurait bâtie sur la chaire de Pierre, si cette chaire avait dû tomber avec Pierre. En reconnaissant que Jésus-Christ est « le Christ Fils du Dieu vivant, » Pierre s'attire l'invincible promesse qui le fait le Fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin ; Pierre vivra dans ses Successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente Evêques au concile de Chalcédoine. Le Pape a donc la même autorité que saint Pierre sur toute l'Eglise. Or, la suprématie du Pape est fondée sur la parole même de Jésus-Christ. L'Histoire nous apprend qu'elle a été reconnue de tout temps. En effet, saint Clément nous dit que les Fidèles de Corinthe réclamèrent son intervention pour apaiser les troubles de leur Eglise. Saint Polycarpe vient à Rome consulter le Pape Anaclel sur la question de la Pâque. Au second siècle, saint Victor résout cette question ; et, à sa décision, se soumettent l'Orient et l'Occident. C'est à cette Eglise (Romaine), à cause de sa principauté suréminente, dit saint Irénée, « que doit se réunir toute l'Eglise, c'est-à-dire tous les Fidèles de tous les pays ; car c'est dans cette Eglise que s'est conservée la Tradition des Apôtres. » Le concile de Trente regarde le Pape comme le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, comme investi d'une puissance suprême sur l'Eglise universelle ; comme chargé de l'administration de toute l'Eglise ; comme le Souverain Pontife qui doit, par sa prudence et son autorité, statuer ce qu'il juge utile à l'Eglise universelle. De là son décret portant que « tout Patriarche, Primat, Archevêque et Evêque doit promettre et professer une véritable obéissance au Souverain Pontife. Enfin ce qui doit affermir, de

manière à la rendre inébranlable, notre croyance en la Primauté du Pape, c'est la première constitution dogmatique récemment décrétée par le concile du Vatican sur l'Eglise de Jésus-Christ. « Nous enseignons et nous déclarons, conformément aux témoignages de l'Evangile, » dit-il, « que la Primauté et juridiction sur toute l'Eglise de Dieu a été immédiatement et directement promise et conférée par Notre-Seigneur Jésus-Christ au bienheureux Apôtre Pierre. Chacun de ses Successeurs possède, en vertu de l'institution de Jésus-Christ lui-même, la Primauté de Pierre sur l'Eglise universelle. L'économie de la vérité demeure donc et le bienheureux Pierre, gardant toujours la solidité de la pierre qu'il a reçue, n'a pas quitté la charge du gouvernement de l'Eglise. Si donc quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ ou de droit divin, que le bienheureux Pierre a des Successeurs perpétuels dans la Primauté sur toute l'Eglise ; et que le Pontife Romain n'est pas le Successeur du bienheureux Pierre dans la même Primauté, qu'il soit anathème. » De ce que nous venons d'exposer sur la Primauté Apostolique, il résulte que le Saint-Siège est le centre de l'unité chrétienne ; que l'on doit recevoir avec respect et avec soumission les décrets dogmatiques émanés de la Chaire Apostolique ; que le Souverain Pontife peut, en matière de discipline, porter des lois obligeant dans toute l'Eglise ; que l'institution des Evêques lui appartient originairement ; et que son gouvernement est un gouvernement monarchique. Pour appartenir à l'Eglise, au Royaume de Dieu, au Berceau de Notre-Seigneur, il faut donc qu'on soit dans la communion du Pape, Vicaire de Jésus-Christ, Successeur et Héritier de Pierre. (I C. I, 163 et suiv. — I S C. I, 484 et suiv.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

ÉDITION DU PLAIN-CHANT.

Un éminent Prélat de l'Eglise de France a cru devoir consulter le Saint-Siège au sujet de l'édition de plain-chant publiée par l'éditeur Pustet, de Ratisbonne, et recommandée par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, et au sujet de la situation faite par cette haute recommandation aux autres éditions et aux diocèses qui les ont adoptées.

Il a reçu la réponse authentique suivante, dont

le texte a paru dans les *Analecta*, et dont nous donnons la traduction :

« Quant à ce que vous dites au sujet des livres de Chant Grégorien édités à Ratisbonne, cela ne doit donner aucune inquiétude.

« Des exemplaires de cette édition publiée avec soin et reconnue par la Sacrée Congrégation des Rites, ayant été récemment présentés au Souverain Pontife, il n'a pu ne pas la recommander de vive voix et par écrit, surtout en considération des grandes dépenses que les éditeurs se sont imposées pour mener à bonne fin leur entreprise. Mais il ne faut nullement entendre par là que toutes les cathédrales soient désormais obligées à se procurer des exemplaires de cette édition.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

L'OFFICE PUBLIC DANS LES PAROISSES

On nous écrit de Dijon :

Dans son n° du 29 mai (p. 430, 2^e col.), l'*Ami du Clergé* a donné à une des consultations canoniques qui lui étaient adressées une réponse qui nous semble tout à fait digne d'attention et que, pour notre compte, nous avons accueillie avec une satisfaction toute particulière, parce qu'elle redresse une pratique qui nous a toujours paru abusive et qui tend malheureusement à se généraliser. Il s'agit de l'observation des rubriques aux vêpres chantées dans les paroisses et chapelles de communautés ou hospices, et de la conformité de cet office avec celui que le prêtre est obligé de réciter.

La réponse aux questions posées nous semble de tous points excellente et ce n'est point pour la contester que nous prenons la plume. Il nous a paru seulement que, motivée par de pures raisons de convenance, qui ne feront peut-être pas sur tous les lecteurs une égale impression, elle gagnerait à s'appuyer sur quelque chose de plus positif et acquerrait ainsi plus de chances de persuader ceux qui, sans y avoir suffisamment réfléchi, se laissent entraîner par le torrent de la coutume.

Aujourd'hui, par l'effet de tendances qui ont produit des résultats analogues dans l'ordre séculier en matière de débats judiciaires, les raisons de décider les cas liturgiques ne se tirent guère que de la jurisprudence courante, telle qu'elle se trouve établie par les décisions du tribunal suprême institué pour dirimer ces sortes de controverses, la Sacrée Congrégation des Rites. Nous n'avons point à rechercher jusqu'à quel point les intérêts de la véritable science ecclésiastique se trouvent en cela satisfaits; tout ce que nous avons à faire observer, c'est que la

jurisprudence ne résout que les cas sur lesquels elle a été mise en demeure de se prononcer, laissant à la doctrine le soin de résoudre ceux qui ne lui auraient point été soumis, ce qui ne paraît point avoir eu lieu pour celui qui nous occupe. De là, la liberté qu'ont prise à cet endroit beaucoup de recteurs d'églises qui, considérant la célébration publique des vêpres, non comme une partie de la liturgie ecclésiastique, mais comme un pur exercice de piété dont il leur est loisible de modifier à leur gré les détails, ne se font aucun scrupule de l'abréger ou même de substituer un office à un autre; d'où une bigarrure plus ou moins prononcée dans les usages des diverses églises du même diocèse ou de la même ville; bigarrure qui ne pourra que s'aggraver de plus en plus, si l'on n'établit là-dessus une règle fixe et fondée sur une autorité certaine. Or, où trouver cette autorité, sinon dans l'esprit et la tradition de l'Eglise ?

Sur ce terrain, en effet, la distinction, si justement répudiée par le canoniste de l'*Ami du Clergé*, entre les vêpres des fidèles et les vêpres du prêtre, distinction qui est tout le fondement de la pratique, dont nous contestons la légitimité, devient absolument insoutenable. Et c'est précisément pour avoir perdu de vue la tradition que, tout en se tenant lié par les rubriques dans la récitation privée, on se croit permis d'y déroger plus ou moins gravement dans l'office public, en se rassurant par cette considération, que l'église que l'on dessert n'est point de celles où, en vertu du droit, le service divin doit être régulièrement acquitté par ceux auxquels incombe exclusivement cette charge.

Quel que soit à cet égard l'état présent de la discipline, au point de vue des strictes obligations des divers ordres du clergé, la chose apparaît sous un tout autre jour à qui se place en présence de la tradition. Celle-ci se trouve résumée avec l'inépuisable érudition qui lui est familière par le plus savant de nos canonistes, l'incomparable Thomassin, qui a en quelque sorte épuisé cette matière au livre II de la 1^{re} partie de sa *Discipline* (chap. 81 à 88). Que l'on parcoure ces textes, qui embrassent une longue série de siècles, et l'on demeurera convaincu que l'office public ne fut, dans l'esprit de son institution comme dans la pratique générale de l'Eglise durant une période considérable, rien moins qu'une obligation incombant spécialement et exclusivement au clergé, encore moins à une certaine classe de ses membres; mais que toutes les églises, celles-là même qui comptaient le personnel le plus restreint, étaient tenues de l'acquitter, et que les laïques ne s'en regardaient pas comme plus dispensés que les clercs. L'office des vêpres dans les paroisses, aux jours où la coutume en a maintenu la célébration, n'est, à le bien prendre, qu'un reste encore subsistant parmi nous de cette antique et vénérable discipline. Il représente la part qu'ont continué à prendre à la célébration de l'office public les laïques groupés autour de leur chefs paroissiaux. Or ce n'est pas à un exercice religieux quelconque qu'ils sont censés prendre part, c'est à l'office même de l'Eglise, lequel n'est point soumis à des règles différentes, qu'il se célèbre dans

l'enceinte d'une église paroissiale ou dans le chœur d'une cathédrale, qu'il soit présidé par un curé officiant devant ses paroissiens ou par un chanoine entouré des membres de sa compagnie : la diversité du titre auquel l'un et l'autre s'acquittent de cette fonction ne pouvant atteindre la substance de la fonction elle-même.

En nous exprimant ainsi, nous ne songeons nullement à soulever un cas de conscience ; nous avons voulu seulement donner un fondement assuré aux raisons de convenance si justement invoquées par votre canoniste. Et puisque nous avons pris la plume après lui, nous ne la déposerons point sans avoir soumis à son appréciation un corollaire qui nous semble découler comme nécessairement de sa doctrine.

Ce corollaire, c'est la réprobation d'une pratique très-générale, à laquelle se conforment un grand nombre d'ecclésiastiques qui croient en cela agir par esprit de régularité, tout en se mettant absolument en dehors de la tradition de l'Eglise. Cette pratique, introduite par la malencontreuse distinction de l'office du prêtre et de celui du fidèle, consiste, pour les membres du clergé paroissial, à s'acquitter de la récitation privée de l'office tandis qu'il se chante au chœur, ou à s'imposer cette récitation alors même qu'ils ont pris une part active au chant de l'office. Dans cette dernière hypothèse, on cède à un vain scrupule, dont la moindre réflexion ferait justice ; dans la première, on commet une infraction positive à une règle de cérémonial, qui n'est que l'application des convenances les plus élémentaires. Ce serait se tromper que de s'imaginer que de pareilles règles ne s'imposent qu'aux ecclésiastiques obligés par état à l'assistance au chœur ; telle n'était point la pratique de l'ancien clergé de France, chez lequel les usages fondés sur les bienséances sociales se conservaient avec tant de soin. C'est ainsi que la règle en question se trouve positivement rappelée dans le règlement du séminaire de St-Sulpice, rédigé à une époque où ces traditions ne s'étaient point encore altérées.

Que si, pour excuser la pratique en question, on alléguait le besoin qui s'impose à un clergé chargé d'occupations incessantes et multiples, de prendre tous les moyens pour épargner le temps, nous n'hésiterions pas à répondre qu'il y aurait plutôt lieu, en cas de nécessité, de sacrifier quelque chose de la récitation intégrale de l'office divin, que de se permettre, dans la célébration publique de cet office, une anomalie réprouvée par l'esprit comme par les règles de l'Eglise.

QUESTION MÉDICALE

DU BAPTÊME EN OBSTÉTRIQUE

par M. A. VANVERTS.

Cette si grave question du baptême n'est nullement mentionnée dans les *Traité d'accouchements*, sauf dans les *Cours* du professeur Hubert, de Louvain : son importance n'en est pas moins considérable. Il est incontestable

qu'elle doit peser du plus grand poids dans les déterminations de tous les accoucheurs, et malheureusement la plupart de ceux qui par leur profession sont appelés à se trouver le plus souvent en présence d'enfants ou d'embryons à baptiser, ignorent absolument ce qu'il y a à faire, ou ne pensent pas à agir, ou baptisent dans des conditions fâcheuses, sans profit pour l'enfant. C'est cette ignorance que je veux combattre ; car on ne saurait croire le nombre considérable d'enfants et de germes plus ou moins développés, qui meurent sans baptême par la négligence de ceux à qui ils sont confiés. Le nombre des victimes de ce genre par année, en France, est incalculable. Aussi je regarde comme le premier devoir d'un professeur d'une Université catholique, de donner à ses élèves toutes les connaissances nécessaires sur ce sujet, et de les répandre le plus possible. Ces notions bien établies feront certainement un bien immense.

Il est évident que, sur une question de ce genre, je ne puis m'appuyer que sur les écrits des théologiens versés dans cette étude, et dont l'orthodoxie est parfaitement reconnue. Je ne saurais donc mieux faire que de suivre pas à pas les savantes dissertations physiologico-théologiques du père Eschbach : *L'Embryotomie au point de vue théologique et moral*, ou Examen de la question s'il faut tuer l'enfant pour sauver la mère (1).

Le sujet se divise naturellement en plusieurs parties.

1° L'enfant vient au monde, sa vie est en danger ; il est à terme ou à peu près à terme, comme dans l'accouchement prématuré artificiel. — Devoir imposé au médecin, en l'absence d'un prêtre, de conférer le baptême.

2° Le germe, à une époque plus ou moins avancée de son développement, est expulsé par un avortement *accidentel*. — Devoir du médecin de connaître la conduite à tenir dans ce cas, et, faut-il le dire ? l'ignorance est générale, absolue ; et pourtant que d'occasions de sauver des petits êtres munis d'une âme ! Car, nous aurons occasion de le dire, les avortements, je parle d'avortements *non provoqués*, sont très-fréquents. Voici ce que dit un auteur moderne, Ferdut : « L'avortement est un accident de la grossesse qui est très-fréquent, contrairement à l'opinion de ceux qui observent dans les hôpitaux ; et pourtant dans leur sens ces auteurs ont raison, mais ils sont dans de mauvaises conditions pour résoudre un semblable problème. En effet, la plupart des femmes qui font des fausses couches n'entrent pas à l'hôpital, et appellent même rarement un médecin. De tous les avortements, aucun n'est plus fréquent que celui des premières semaines.... Les femmes, après un retard de quelques jours, perdent un peu plus abondamment, rendent des caillots, et tout est fini. »

Examinons le premier cas : l'enfant vient au monde à terme ou à peu près à terme, sa vie est en danger, que doit faire l'accoucheur ?

En l'absence d'un prêtre, il doit baptiser, en recommandant aux parents de prévenir, quand

on conduira l'enfant à l'église pour les cérémonies, que, vu le danger, il a cru nécessaire de le baptiser.

En administrant ce sacrement, le médecin devra avoir l'intention de suivre les pratiques de l'Eglise. Il se servira d'eau naturelle bénite ou non bénite, qu'il aura à sa disposition; il articulera nettement les mots de la formule, assez *haut* pour s'entendre lui-même, en même temps qu'il versera l'eau sur le front ou sur une autre partie de la tête, en faisant avec le doigt un signe de croix et en disant: *Enfant, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Dans le second cas, le germe, à une époque plus ou moins avancée de son développement, est expulsé par un avortement accidentel : que doit faire le médecin ?

On ne saurait trop insister sur la fréquence de ces accidents; pour ma part, j'ai pu, en faisant pendant quelques temps la constatation des décès dans un quartier populeux de Lille, reconnaître combien souvent de semblables avortements se rencontraient. Et pourtant les déclarations à l'état civil n'étaient faites que quand l'embryon avait un certain développement, quatre, cinq, six mois. Mais que de fois, par contre, dans la pratique, aucune déclaration n'est faite (malgré les recommandations de l'administration et de la loi)! Et que de fois aussi le produit de la conception est mis à l'écart, sans que l'on ait cherché si la vie existait en lui, sans que l'on ait pensé à lui administrer conditionnellement le baptême! Que faire donc dans ce cas ?

Quand les germes, fruits d'un avortement à quelque époque que ce soit, présentent la forme humaine et ont des membres développés, si l'on constate la vie en eux, il faut d'une manière absolue les baptiser. S'ils ne donnent aucun signe de vie, mais ne sont pas encore corrompus, il faut les baptiser sous condition : *Si tu vis, je te baptise, etc.*; s'ils sont déchirés ou corrompus, il n'y a évidemment rien à faire.

Mais à ce sujet, Cangiamila insiste sur un point important : L'expérience constate que, chez les nouveau-nés ou chez les embryons sortis de l'utérus par avortement, la vie est souvent latente ou comme assoupie et ne se montre par aucun signe extérieur. Il en cite de nombreux exemples; aussi faut-il avant tout penser à administrer le baptême avec de l'eau tiède.

Autre cas.— Un embryon, expulsé dès les premiers temps de la conception, dans lequel on ne peut reconnaître aucun membre formé, mais chez qui apparaissent les linéaments d'un fœtus humain qui le distinguent de certaines mûles, doit être baptisé sous condition : *Si capax es, si tu es apte, etc.*

Sur ce point, les opinions se sont partagées, mais la nécessité de l'administration du baptême a été surtout soutenue par Florentini avec l'approbation du plus grand nombre des théologiens. L'exactitude de cette thèse dans la pratique a été, on peut le dire, universellement admise.

Autre cas.— Un embryon ou un fœtus, rejeté à la suite d'un avortement et encore enfermé dans ses membranes, doit immédiatement, pour que l'on évite sa mort, être baptisé conditionnel-

lement sur les enveloppes : *Si es capax, si tu es apte*; après quoi, celles-ci étant enlevées avec précaution, on lui administre sous condition de nouveau le baptême, en disant : *Si tu n'es pas baptisé.*

La raison de ce *second baptême conditionnel* est que certains auteurs se refusent à admettre que les enveloppes appartiennent à la substance de l'enfant et qu'ils les regardent comme son vêtement.

Il faut encore savoir ceci : Si un produit de conception est tellement exigu et peu formé que l'on ne puisse le baptiser par infusion, on doit le plonger dans un vase quelconque contenant de l'eau tiède et le baptiser par immersion.

Il ne faut pas, dans ces derniers cas, être trop absolu. Le résultat pourra paraître souvent douteux ou nul; mais, vu l'importance du baptême et la facilité de l'administrer en quelque lieu et dans quelque circonstance que ce soit, il sera toujours bon d'agir, puisqu'il n'en peut résulter aucun inconvénient. On aura rempli un devoir de conscience et un devoir au point de vue chrétien.

De plus, car tout est prévu, si des fœtus humains informes, que l'on appelle monstres, viennent à naître, quelle conduite devra-t-on tenir ?

Pourvu qu'ils aient une forme, une apparence humaine, et que l'on puisse constater leur existence d'une manière absolue ou sous condition, il faut les baptiser : *Si vivis, aut si capax es.*

Dans le cas même où le monstre ne présenterait rien d'humain, il faudrait encore baptiser sous condition : *Si tu es homo.* Car les auteurs modernes affirment que tout être qui vient de la femme est un être humain et est muni d'une âme. Voici ce que dit M. Frédault : « Pendant « longtemps on crut à la réalité des monstres ; « on imaginait que la femme pouvait concevoir « avec des animaux et engendrer des petits « moitié homme et moitié bête. Une étude plus « approfondie a changé ces manières de voir. « On a reconnu que la femme ne pouvait concevoir que de l'homme ; que la création d'un « métis monstrueux entre l'homme et la bête « était impossible ; en un mot, que la nature « ne fait pas de monstres, et que les monstruo- « sités ne sont que des vices de développement « par suite d'accidents. »

Le cardinal Gousset, dans sa *Théologie morale*, enseignait la même doctrine : « Quant aux productions irrégulières, nous pensons qu'on doit baptiser tout monstre qui sort du sein de la femme, quelque difforme qu'il soit, quelque ressemblance qu'il puisse avoir avec la brute. »

D'un autre côté, dit Frédault, on n'a jamais vu, ce que l'on croyait autrefois, des formes véritablement monstrueuses, qui rappelassent des formes animales.

Dans le doute, si un monstre est composé d'une ou plusieurs personnes, on doit s'attacher à ces paroles du Rituel : Peut-on discerner si le monstre a une ou plusieurs têtes, une ou plusieurs poitrines, il aura dès lors autant de cœurs, d'âmes et d'individualités distincts, et dans ce cas chacun des êtres devra être baptisé. S'il y a

péril de mort et que le temps manque pour que chaque être soit baptisé séparément, on pourra, en versant l'eau sur chacune des têtes, les baptiser en même temps en disant : *Ego vos baptizo*. Quand on n'est pas certain que deux personnes soient réunies dans le même monstre, il faut en baptiser une d'abord absolument, et l'autre ensuite sous condition, de cette manière : *Si non es baptizatus*, si tu n'es pas baptisé.

Quand deux têtes sont réunies sur un seul corps, on peut affirmer la présence de deux âmes. L'analyse anatomique, dit Geoffroy-Saint-Hilaire fils dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, démontre que, dans de tels êtres, chaque individu possède en propre un côté de l'unique corps et l'une des deux jambes ; et l'observation des phénomènes psychologiques confirme pleinement ce résultat singulier et pourtant incontestable.

Il nous reste, pour terminer cette étude, à examiner la grave question suivante, objet de nombreuses controverses : Un enfant, étant encore dans l'utérus maternel, peut-il être baptisé ?

Je ne reproduirai pas les différentes opinions émises ; elles sortent du cadre de nos connaissances. Il me suffira de dire que, dès la fin du XV^e siècle, un auteur très-profond, Biel, admettait que l'enfant, encore caché dans l'utérus de sa mère, bien qu'un à elle, *du moment où l'eau pouvait atteindre son corps* par ablution ou par aspersion, la forme et l'intention étant ce qu'elles devaient être, était baptisé et sauvé.

A partir de ce moment, cette doctrine fut suivie par la plupart des auteurs qui reconnaissent toutefois le baptême sous condition, c'est-à-dire si l'eau avait pu toucher le corps de l'enfant. En résumé, l'opinion des anciens est si complètement abandonnée, et la doctrine moderne est tellement répandue que Ballerini a pu affirmer que l'on pouvait être tout à fait certain de la validité du baptême des enfants encore enfermés dans l'utérus, quand il était conféré suivant l'application voulue de la matière et de la forme.

Il est donc indispensable que les membranes soient rompues ; mais on sait qu'à la fin de la grossesse et au moment du travail de l'accouchement, ou elles se rompent d'elles-mêmes, ou l'on peut facilement les rompre et arriver à toucher une partie quelconque du corps qui se présente, la tête de préférence, ce qui arrive le plus souvent, au moyen d'eau déposée dans le creux de la main, ou avec une éponge, ou avec un petit verre, ou enfin, comme l'a pratiqué M. Binaut, professeur de l'Ecole de médecine de Lille, à l'aide d'une seringue portée aussi haut que possible. Ce moyen, bien entendu, ne saurait être employé que quand le col utérin est ouvert (1).

D'où ce précepte formel pour les médecins et pour les sages-femmes de baptiser au moment de l'accouchement, toutes les fois que la vie

semble menacée, les enfants encore enfermés dans l'utérus, en ayant soin, si l'accouchement se termine plus tard heureusement, de l'ondoyer de nouveau sous condition, en disant : *Si non es baptizatus*, si tu n'es pas baptisé.

Quant à la validité du baptême conféré sur une partie autre que la tête, il faut s'en tenir au Rituel romain qui s'exprime ainsi : Si la tête de l'enfant vient à sortir et qu'il soit en danger de mort, on le baptisera sur la tête ; et plus tard, s'il vient au monde vivant, il n'y aura pas lieu de le baptiser de nouveau. Mais, si une autre partie vient à se présenter qui indique par quelque mouvement la persistance de la vie, du moment où il y a du danger, il faut baptiser sur cette partie ; et si l'enfant, après sa sortie continue à vivre, on doit le baptiser sous condition. Si, après le baptême sur une partie autre que la tête il sort mort de l'utérus, il doit être enseveli en terre sainte. « Il semble, ajoute le père Eschbach, devoir en être tout à fait de même quand l'enfant a été baptisé dans l'utérus, car il convient d'étendre les faveurs. »

Un enfant, enfermé dans le ventre de sa mère et en danger de mort, peut-il, par le désir ardent de ses parents de lui conférer le baptême, être baptisé, rien que par l'ardeur du désir, sans être atteint directement par l'onde régénératrice ? Non.

Dans des questions aussi délicates que celles qui viennent d'être traitées, comme on ne saurait trop multiplier les textes, en s'appuyant sur les autorités les plus reconnues, je ne puis mieux faire, en terminant, que de citer le cardinal Gousset, dont la *Théologie morale* est universellement appréciée. Voici le texte de cet auteur :

« Pour ce qui concerne le baptême des fœtus, « comme, suivant l'opinion la plus probable et « la plus communément reçue parmi les auteurs « modernes, le fœtus est animé dès l'instant « même de la conception, il s'ensuit qu'on doit « le baptiser à quelque époque de la gestation « qu'ait lieu l'avortement. Si le fœtus, étant dé- « veloppé, offre la forme humaine et donne ma- « nifestement signe de vie, on doit le baptiser « sans condition ; si on doute qu'il ait vie, on le « baptisera conditionnellement : *Si vivis, ego « te baptizo*, etc. On doit baptiser, mais condi- « tionnellement, tout ce qui paraît être un « fœtus, qu'il soit avec ou sans enveloppe, « pourvu qu'il ne soit pas dans un état de pu- « tréfaction, de décomposition, ou de désorga- « nisation manifeste. Lorsque le fœtus est enve- « loppé dans sa membrane, comme cela arrive « très-souvent, on le baptise sur l'enveloppe, « en disant : *Si tu es capax*, etc., dans la crainte « que l'impression de l'air ne le fasse mourir « avant d'avoir reçu le baptême. On ouvre en- « suite la membrane, et on le baptise de nou- « veau, sous cette condition : *Si tu non es « baptizatus* ; on le baptise ainsi deux fois, parce « qu'il n'est pas certain que le baptême donné « sous l'enveloppe soit valide.

« Toutes les fois qu'on suppose qu'une femme « a éprouvé un avortement, on doit examiner

1. M. Verrier n'a fait que reproduire ce qu'avait déjà fait, en 1860, M. Binaut (de Lille) ; sa seringue spéciale pour pratiquer le baptême intra-utérin ne saurait donc mériter qu'un médiocre intérêt.

« avec soin si les môles ou autre matière solide
 « ne renferment pas un fœtus, un embryon ; car,
 « dans le doute même si l'avorton est vivant,
 « on doit le baptiser conditionnellement. C'est
 « aux curés à instruire les médecins et les sages-
 « femmes sur ce point ; les accoucheurs seraient
 « coupables s'ils négligeaient de baptiser les
 « fœtus et les enfants qui, venant avant terme,
 « se trouvent en danger. »

Ce résumé condense, en quelques phrases, ce que nous avons plus longuement exposé.

Mais, qu'on le sache, l'on n'a pas toujours été aussi unanime qu'aujourd'hui sur la nécessité de baptiser tous les avortons ; on n'admettait point l'animation dès le premier instant de la conception, et, de plus, quelques-uns étaient d'avis que le respect dû au sacrement devait empêcher de le conférer à ces embryons.

L'archevêque de Malines, en 1851, a approuvé des instructions sur la manière de baptiser les enfants nouveau-nés, à l'usage des accoucheurs et des sages-femmes. Ces instructions ont été préalablement examinées par la faculté de médecine de Louvain. Elles sont divisées en demandes et en réponses ; elles ont dû rendre les plus grands services et contribuer à sauver un nombre considérable d'enfants.

J'ose espérer que, dans ma sphère d'action, les notions que je viens de rappeler pourront aussi faire quelque bien. Tel est mon but, telle sera ma récompense.

(Extrait du *Journal des Sciences médicales de Lille*, publié par les professeurs de l'Université catholique.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Peut-on continuer l'usage, dans un diocèse, de faire chanter la Passion par des laïques ? Je sais qu'il y a des décrets qui le défendent ; mais ici, à Montpellier, l'usage existe, dans tout le diocèse, de la laisser chanter par des laïques ; et si on veut aller contre cet usage, on provoque des murmures.

R. — Nous avons déjà eu l'occasion de traiter la question, en signalant à un de nos correspondants le petit Cérémonial que la Pape Benoît XIII publia pour les paroisses qui ne peuvent observer à la lettre les prescriptions du Missel romain et du Cérémonial des évêques. Le Pape Benoît XIII fut, on sait, un liturgiste de premier ordre. Si le petit Cérémonial dont nous parlons et dont le vrai titre est *Memoriale Rituum*, était simplement l'œuvre du cardinal Orsini, archevêque de Bénévent, il mériterait déjà le plus grand crédit ; mais, il y a plus : élevé à la papauté, l'éminent auteur consacra de son pouvoir suprême le Cérémonial en question. Il suit de là que l'on peut et que l'on doit s'y conformer dans les petites paroisses. Mgr de Conny, si compétent en matière liturgique, a traduit en français le Cérémonial de Benoît XIII.

Nous espérons que notre honoré correspondant sera satisfait de notre réponse, qui d'ailleurs est en harmonie avec les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites.

Q. — 1^o Après avoir été du Scapulaire Bleu (Immaculée-Conception) et du Mont-Carmel, est-on obligé de se faire recevoir de nouveau, si l'on passe quelque temps sans porter lesdits scapulaires ? Je suppose que la personne, ainsi oublieuse de sa dévotion, veut la reprendre et profiter de toutes les indulgences y attachées.

2^o Paul, prêtre et curé, a reçu, il y a plusieurs années, de qui de droit, le pouvoir de recevoir des deux scapulaires précités. Mais, appartenant au Tiers-Ordre de Saint-François et pour d'autres raisons peu plausibles, qu'il est inutile de signaler ici, il a négligé lui-même, pendant plusieurs années, de porter les scapulaires dans la confrérie desquels il a le pouvoir d'enrôler les personnes qui se présentent. Paul peut-il, sans se faire recevoir de nouveau, continuer à recevoir valablement, et dans le cas où il ne le pourrait pas, que dire des personnes qu'il a ainsi reçues ?

R. — Il y a longtemps que le Saint-Siège a décidé les questions dont parle notre correspondant. Il fera donc bien de déposer tout scrupule à cet égard.

1^o Lorsqu'on a été reçu du Scapulaire Bleu ou du scapulaire du Mont-Carmel, on n'est nullement obligé de se faire recevoir de nouveau, si l'on passe quelque temps sans porter ces scapulaires. Il n'y a qu'à les porter de nouveau, et l'on participe à toutes les indulgences y attachées.

2^o Aucune loi n'exige que l'on ait été reçu dans une confrérie, que l'on ait reçu un scapulaire, afin de pouvoir agréger les fidèles à ce scapulaire et à cette confrérie. Il suffit d'avoir obtenu l'autorisation de la part de ceux qui ont le pouvoir de la donner. Si le diplôme ne met pas pour condition expresse que le prêtre délégué fasse lui-même partie de la confrérie ou qu'il porte assidûment le scapulaire (et c'est là une hypothèse fort peu vraisemblable), en ce cas l'admission des fidèles est toujours valide. Ainsi, Paul, prêtre et curé, ayant reçu de qui de droit le pouvoir de recevoir les deux scapulaires précités, a reçu valablement les fidèles, et il n'est pas obligé de se faire recevoir de nouveau, quoiqu'il ait négligé de porter les scapulaires dont il s'agit. Peu importe qu'il appartienne au tiers-ordre de Saint-François.

Il est permis de se faire recevoir de toutes les confréries, de tous les Tiers-Ordres existant dans la Sainte Eglise. Saint François de Sales avait pour maxime de se faire agréger à toutes les confréries. Dans tous les pays où il passait, lorsqu'il voyageait, il demandait s'il existait dans le lieu quelque bonne confrérie ; et il s'empressait de demander son admission. Lorsque la Sainte Eglise a approuvé ces diverses confréries du Tiers-Ordre, elle n'a pas voulu établir entre elles une sorte d'émulation et de rivalité, qui pût dégénérer en parti et altérer la charité chrétienne. Saint Paul ne pouvait pas souffrir que les Corinthiens se fussent divisés en plusieurs partis, les uns se prononçant pour Céphas, d'autres pour Apollo, et d'autres pour Paul. « Avez-vous été baptisé au nom de Paul ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? » Cette maxime, si conforme à l'esprit du christianisme, coupe la racine même de toute dissension. Ce n'est pas un scapulaire, quel qu'il soit, qui a formé la matière du baptême.

Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos les excellentes maximes de saint Vincent de Paul.

Il disait à ses collègues : Estimez les autres compagnies plus que la vôtre, et aimez la vôtre plus que toutes les autres.—La sainte affection que se témoignèrent saint Dominique et saint François qui, la première fois qu'ils se rencontrèrent, se reconnurent, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus, est un des plus touchants tableaux de l'histoire ecclésiastique.

Q. — 1° Existe-t-il une vie sérieusement écrite et assez détaillée de saint Thomas d'Aquin ?

2° Où puiser les documents nécessaires à la composition d'un tel ouvrage ?

R. — La réponse complète aux questions que nous fait notre honorable correspondant exigerait un fort volume : nous devons nous contenter de quelques mots. Pour écrire une Vie de S. Thomas, on peut consulter les ouvrages suivants :

1° Les Actes de la Canonisation de saint Thomas d'Aquin, lesquels ont été insérés en partie dans les Bollandistes ;

2° Le savant ouvrage : *Scriptores Ordinis prædicatorum*, par Quétif et Echard ; livre excellent et dont un dominicain français prépare une édition nouvelle considérablement augmentée. Nous parlons du P. Bonnet, qui réside à Rome depuis une quinzaine d'années pour recueillir les matériaux de cette édition ;

3° Les Chroniques du P. Fontana ;

4° Tournon, *Vie des hommes illustres de l'Ordre de saint Dominique* ;

5° Le volume de la grande Chronique, entreprise à Rome au siècle dernier. Il y a lieu de regretter que ce grand ouvrage n'ait pas été achevé.

Les Dominicains se distinguent des Franciscains sous les points suivants :

Les Franciscains possèdent leurs Annales, qui, commencées par le savant Wadding, comprennent aujourd'hui vingt-huit volumes in-f° ; au lieu que les Dominicains n'ont publié que le premier volume de leurs Annales définitives. D'autre part, le Bullaire Dominicain est complet ; il comprend, en huit forts volumes in-f°, environ trente-six mille bulles pontificales concernant leur ordre : les Franciscains ne sont pas aussi avancés. Leur Bullaire est demeuré inachevé ; il ne comprend guère que le premier siècle de l'ordre. On y supplée en quelque sorte à l'aide du Regestum qui orne chaque volume de Wadding.

6° On doit consulter pour la Vie de saint Thomas d'Aquin le savant ouvrage de Bernard de Rubeis, qui a pour titre : *Dissertationes criticae et apologeticae de gestis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ*. In-f°, Venise, 1730 ;

7° Léon Monte, *Mémoire sur saint Thomas d'Aquin*, dans le second volume des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1847 ;

8 L'abbé Barret, *Études philosophiques sur Dieu et la création d'après la Somme de saint Thomas d'Aquin Contra gentes*, 1848 ;

9° Feugueray, *Essai sur les doctrines politiques de saint Thomas d'Aquin*, Paris 1857.

10° Il existe en outre plusieurs ouvrages ré-

cents, que tout le monde connaît. Nous nous contentons de signaler un article publié dans la seizième série des *Analecta*.

Un dominicain de Florence, le P. Marchesi, a fait aussi paraître d'intéressants ouvrages sur les premiers temps de l'ordre de saint Dominique. Un autre Italien (l'abbé Ucelli) a découvert un grand nombre de sermons inédits de saint Thomas. En un mot, il n'est pas possible d'épuiser le sujet. Un très-grand nombre de renseignements et d'aperçus se rencontrent *passim* dans les ouvrages qui paraissent chaque jour.

On connaît l'attachement extraordinaire que témoigne Notre-Saint-Père le Pape Léon XIII pour la doctrine du docteur Angélique. De l'aveu de tout le monde, la grande Théologie des Salmanticenses est le plus sûr et le plus savant commentaire de la doctrine de saint Thomas. Il s'en suit qu'on ne peut souhaiter rien de plus opportun que la nouvelle édition entreprise depuis plusieurs années par l'Éditeur des Bollandistes, et qui est presque achevée en ce moment. Dans le même ordre d'idées, une nouvelle Vie de saint Thomas d'Aquin, telle que notre correspondant la propose, est très-désirable et serait très-opportune.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — 1° Y a-t-il une loi positive qui exclut de la présidence du conseil de Fabrique le maire et le curé ?

2° Dans l'hypothèse où ni le maire, ni le curé ne pourraient pas être présidents, serait-ce une raison suffisante pour faire casser la Fabrique ?

R. — 1° Il ne manque pas de jurisconsultes soutenant que chaque membre du conseil peut être nommé *président*, puisque la loi ne prononce aucune exclusion, et qu'elle ne distingue point entre les membres élus et les membres de droit. Cependant, depuis les premiers temps de l'application du décret du 30 décembre 1809, les dispositions de ce décret et l'intention de ses rédacteurs ont été interprétées dans le sens que, ni le curé ni le maire ne pouvaient être nommés *présidents* du conseil de fabrique ou du bureau des marguilliers, et depuis, la jurisprudence ministérielle n'a jamais varié sur ces questions, (*Lettres du ministre des Cultes*, 2 octobre 1810, 11 octobre 1810, 13 octobre 1810, 4 avril 1811, 13 novembre 1834, 24 août 1842.).

Un avis du Conseil d'Etat, du 7 février 1867, porte en *termes formels* que les curés et les maires ne peuvent être présidents des conseils de fabrique, dont ils sont membres de droit.

Mais cet avis ne nous paraît ni légal ni appuyé sur aucune raison solide. Le Conseil d'Etat peut bien donner un avis sur l'interprétation d'une loi, mais il ne peut ni la changer ni la modifier. Il faudrait pour cela une loi ou un décret du Chef de l'Etat. Nous sommes persuadés que, si la question était portée devant les tribunaux, la décision serait tout autre.

Un jour, cette difficulté fut sérieusement discutée dans un salon entre un sous-préfet, un

député et un évêque, en présence de M. Dupin aîné et d'autres personnages. M. le procureur général, avec son autorité de jurisconsulte distingué, déclara que notre opinion était seule admissible; que nous étions seul dans le droit, parce que les exclusions sont de droit étroit; et que si la question était déferée à la Cour de Cassation, cette Cour suprême déciderait dans notre sens. Nous croyons donc que l'avis du Conseil d'Etat n'est pas irréfutable, et qu'il peut changer de jurisprudence sur ce point comme il en a changé sur plusieurs autres.

Quoi qu'il en puisse être de ces considérations, nous pensons qu'il est convenable de se conformer à la décision du Conseil d'Etat, surtout dans les paroisses où les fabriques sont obligées de demander des subventions municipales ou de solliciter des secours de l'Etat.

2^e Toutefois, pour répondre à la seconde partie de la question, nous ne croyons pas que, dans le cas où le curé serait élu président par le Conseil de fabrique, on puisse demander l'annulation de cette élection, encore moins casser la fabrique, comme contraire à l'esprit et aux termes du décret du 30 décembre 1809, ainsi qu'il est dit dans l'avis précité du Conseil d'Etat. Nous pensons que, dans ce cas, des délibérations prises, sous la présidence du curé, seraient très-légales, et qu'elles ne seraient contrairement ni à l'esprit ni encore moins aux termes du décret de 1809. Elles pourraient seulement amener des conflits inutiles qu'il faut, autant que possible, éviter.

Pour le cas de notre correspondant, nous pensons que, puisque les choses se font chez lui à l'amiable, au vu et au su de l'administration supérieure, sans protestation d'aucune sorte, il peut continuer. Mais, pour la centième fois, nous engageons nos chers confrères à mettre toujours la raison et le droit de leur côté.

Q. — Les produits spontanés du cimetière, appartenant à la Fabrique, est-ce M. le maire ou la Fabrique qui doit en opérer la vente?

R. — Il est évident que celui-là seul peut vendre qui est le propriétaire; or, la fabrique est seule et exclusivement propriétaire des produits spontanés des terrains servant de cimetière; donc, elle seule doit en opérer la vente. Nous ajouterons que c'est le bureau des marguilliers, — pouvoir exécutif de la Fabrique, — qui procède à la vente, ou tout au moins délègue un de ses membres pour cela, soit que la vente ait lieu par adjudication, lorsque les produits présentent une certaine importance, soit qu'elle ait lieu sur estimation et par convention amiable, lorsqu'ils sont de peu de valeur. Nous avons sous les yeux une formule de procès-verbal d'estimation et de livraison de produits spontanés vendus à l'amiable, et il est libellé comme nous venons de le dire.

C'est le trésorier de la fabrique qui porte en recette le recouvrement des sommes dues de ce chef.

Q. — Un maire a-t-il le droit de faire enlever par son garde champêtre ou par son adjoint, ou d'enlever lui-même dans l'intérieur de l'église, à l'endroit où l'on met les affiches pour le culte et les cérémonies religieuses, ou dans tout autre endroit de l'intérieur de l'église, une liste faite pour exciter à donner des offrandes volontaires pour des cloches et qui serait ainsi conçue : *Dons pour les cloches*, avec les noms des donateurs et le total des offrandes en-dessous?

Et dans le cas où l'on voudrait encadrer cette liste avec une baguette quelconque ou faire un tableau, un curé pourrait-il, avec l'agrément du conseil de Fabrique, malgré le Maire, la laisser quelque temps dans l'église pour la placer plus tard dans la sacristie, quand il croirait qu'on en a pris suffisamment connaissance?

R. — Dans les termes où la question est posée, la solution ne présente absolument aucune difficulté. Ni le maire, ni l'adjoint, ni le garde champêtre n'ont le droit d'arracher dans l'intérieur de l'église une affiche dûment apposée par le curé; toute tentative sous ce rapport serait de leur part une usurpation sacrilège.

Il y a bien un avis du comité de l'Intérieur du 6 juillet 1831, dans lequel, après avoir stipulé que les articles 36 et 75 du décret du 30 décembre 1809 parlant des quêtes pour les pauvres et pour les frais du culte, n'ont pas limité les quêtes à ces deux objets, on trouve les mots suivants : « Toutefois, le pouvoir qui appartient à cet égard à l'autorité ecclésiastique est nécessairement subordonné aux mesures que l'autorité civile, chargée de surveiller tous les lieux de rassemblement public, croirait devoir prendre pour empêcher des quêtes dont le but annoncé pourrait être de nature à servir de prétexte à troubler la tranquillité publique. »

Mais il est difficile de croire que l'autorité, dont cette phrase semble investir le maire, puisse regarder les affiches en question. On se demande comment un appel à la charité du public pour l'achat de cloches serait une raison de trouble.

Il faut dire aussi que les curés ou desservants n'ont strictement aucun droit personnel à faire des quêtes dans leur église, soit à leur profit, soit dans un intérêt religieux. Aucune disposition législative ou réglementaire ne le reconnaît. Les quêtes doivent être autorisées par l'évêque sur le rapport des marguilliers, c'est-à-dire après les avoir entendus, sans être obligé de suivre leur avis. Mais, même en supposant que le curé eût organisé sa quête pour les cloches extra réglementairement, c'est-à-dire sans le concours de la fabrique et de l'évêque, cette irrégularité ne donnerait aucun droit à l'administration municipale de venir enlever les affiches dont il s'agit, hors le cas, improbable, où ces affiches troubleraient la tranquillité publique. Nous engageons notre correspondant, s'il n'est pas en règle, à s'y mettre, en se faisant autoriser par l'évêque ou tout au moins par la Fabrique, à adresser son appel au public, et, si l'autorité municipale se permet l'abus de pouvoir qu'il signale, à le dénoncer par voie de pétition au Préfet ou à l'actionner devant les tribunaux.

Toutes les questions subséquentes doivent être résolues d'après les mêmes principes.

Q. — Une paroisse n'a aucun presbytère construit ni par la fabrique ni par la commune. Mais le curé, avec le concours d'un cœur généreux, qui fournit un vaste terrain, bâtit une maison sans l'aide de la Commune ni de la Fabrique, et il s'y établit sur la parole d'honneur du propriétaire. Peut-on forcer la Commune à donner une indemnité de logement au curé, en faisant figurer cette indemnité aux comptes et budget de la Fabrique et en fournissant une déclaration du véritable propriétaire ?

C'est ce que j'ai fait devant la Commune, qui a rejeté. Le préfet a approuvé ce rejet, disant qu'il y a une maison fournie par des bienfaiteurs, alors que le propriétaire déclare ne rien donner.

R. — On ne voit guère ce que vient faire ici la parole d'honneur dont il est question. La propriété immobilière ne se constate point par une parole quelconque. La maison dont il s'agit ici n'a aucune existence légale comme presbytère. Sur quoi donc s'appuie le Préfet, pour dire qu'il y a une maison fournie par des bienfaiteurs ? A qui les bienfaiteurs ont-ils déclaré donner l'immeuble pour un presbytère ? Est-ce à la Commune, à la Fabrique, à la Cure, au Département, à l'Etat ? On n'aperçoit aucune trace d'une donation, ou d'une vente ou d'une cession. Au contraire, le propriétaire nominal ou apparent déclare ne rien donner, ni céder gratuitement.

Il y a là évidemment dans la raison donnée par le Préfet un abus d'autorité, et, à la place de notre correspondant, nous en appellerions au Conseil d'Etat par voie de pétition. Pour nous, nous n'hésitons pas à déclarer que tout au moins une indemnité de logement est due au curé.

Maintenant, qui doit payer cette indemnité ? C'est là la grande querelle. Malgré des décisions multiples portant que les communes doivent ou un presbytère, ou un logement, ou une indemnité, la jurisprudence des ministères des Cultes, de l'Intérieur et du Conseil d'Etat est différente. D'après cette jurisprudence, les communes n'ont cette obligation qu'en cas de ressources insuffisantes des fabriques.

La fabrique de notre correspondant est-elle dans ce cas ? Si elle a des ressources, c'est à elle à payer l'indemnité ; sinon, c'est à la Commune.

COURRIER DE L'UTILE

HYGIÈNE DE LA TÊTE CHEZ LES ENFANTS.

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

C'est Boileau, le législateur du Parnasse, qui a dit ce mot, et, en le répétant en tête de cet article, vous devinez bien ce que je veux dire, ou plutôt ce que je ne veux pas nommer par son nom.

Il faut avoir soin de la tête de vos enfants, voilà le fait ; et cela, à l'encontre de ce vulgaire préjugé, répandu surtout dans les campagnes, d'après lequel on ne doit pas chercher à détruire les parasites qui habitent leurs cheveux, mais au contraire accepter leur apparition comme un signe de santé, et respecter leur présence comme une garantie contre bien des maladies. On entend même parfois dire à de vieilles matrones que, lorsqu'un enfant est d'une santé délicate, qu'il est sujet aux rhumes, qu'il a des glandes, qu'enfin il est un peu lymphatique,

il faut le mettre en contact avec un autre enfant porteur du parasite, afin qu'il lui soit communiqué. Il est inutile de s'arrêter à réfuter de pareilles idées ; qu'il nous suffise de dire que, s'il est certaines éruptions développées spontanément sur l'individu qui les porte et qu'on doit peut-être dans certains cas respecter et considérer comme salutaires, il ne peut en être de même d'insectes qui ont forcément été importés et ne sont pas le résultat d'une production malsaine.

Pour les détruire, la première chose à faire, c'est de recourir aux soins de propreté, c'est-à-dire de laver la tête à l'eau de savon, de faire chaque jour, et même plusieurs fois par jour s'il en est besoin, un usage soigneux du peigne et de la brosse. Si, au bout de deux ou trois jours, cela ne suffit pas, on lavera la tête de l'enfant avec de l'eau sulfureuse, la même qui sert pour les bains sulfureux, ou encore de l'eau d'Enghien. A défaut d'eau sulfureuse, ou si ce moyen ne réussit pas, on aura recours à de l'eau simple, dans laquelle on ajoutera dix centigrammes de sublimé corrosif pour un demi-litre. Il faut surveiller attentivement l'emploi de cette solution qui, à ce degré, serait un poison violent, si l'on en buvait quelques gouttes. Il est bien rare que les poux résistent à tous ces moyens ; il en resterait alors un dernier, ce serait de faire couper les cheveux très-ras et de faire une friction sur le cuir chevelu avec gros comme un pois d'onguent napolitain. Cette friction ne devrait être faite que tous les deux jours, et encore ne serait-elle pas sans danger ; aussi ne doit-on y recourir que dans les cas tout-à-fait rebelles.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des poux de tête, qui s'observent surtout chez les enfants, mais rarement d'après certains médecins chez les enfants à la mamelle. On en voit d'autres sur le corps de certains individus, misérables ou malpropres, principalement chez les vieillards. C'est le pou des vêtements qui va se loger le plus souvent dans les replis de la chemise, surtout autour du cou. Sans croire aux accidents graves qu'entraînerait quelquefois, dit-on, cette infirmité, accidents qui pourraient même, suivant d'anciens auteurs, aller jusqu'à la mort, nous pensons qu'on doit s'empresser de détruire ces insectes. On y arrivera en faisant prendre à l'individu qui en est affligé un bain sulfureux tous les deux jours et en souffrant ses habits, ou encore en les chauffant dans une étuve jusqu'à une température élevée (80 à 100 degrés), température incompatible avec l'existence des parasites. Si le bain sulfureux ne réussit pas, on mettra, dans un demi-litre d'eau, quinze grammes de sublimé corrosif et quinze grammes de sel ammoniac, et on versera cette solution dans un bain simple où l'on fera placer le malade. Il lui suffira d'y rester une dizaine de minutes pour que l'effet soit complet.

Le secrétaire-gérant : G. ALGYONI.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle-St-Germain.

PUBLICATIONS DE CIRCONSTANCE A PROPOS DE LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT

Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une introduction, par M. EUGÈNE VEUILLLOT, et suivies des lois de 1850, 1873 et 1875, sur l'enseignement, avec une table analytique des arguments. (In-8° de xvi — 320 pages. Prix : 5 fr.)

Elles sont au nombre de vingt-trois : quatorze signées collectivement par soixante-trois membres de l'Episcopat ; neuf écrites séparément à divers personnages.

Augmenté de la belle introduction de M. EUGÈNE VEUILLLOT, du texte intégral des trois dernières lois sur l'Enseignement, et de sa précieuse Table analytique, le volume constitue dans ces conditions un document des plus précieux. Toutes les fois que pourront surgir les questions d'Enseignement on sera heureux de l'avoir sous la main. Nous le recommandons à tous nos lecteurs, à tous les pères de famille qui ont signé la pétition, à tous les directeurs et directrices d'établissements scolaires, aux avocats, aux magistrats, en un mot à toutes les personnes qui ont à cœur leur propre liberté, et qui prennent intérêt à la question actuelle soit comme partisans, soit comme adversaires.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration par ANTONIN LIRAC (1 vol. in-12 de 300 pages : 2 francs) est un livre très-bien fait aussi, tout coulé de documents et de faits. La campagne actuelle de M. Jules Ferry n'y apparaît que comme une plate répétition des faits et gestes de ses devanciers. C'est à la fois très-curieux et très-instructif à lire.

LES JÉSUITES ET L'OBSCURANTISME

Lettres de Vindex à Jules Ferry. Broch. in-12, de 48 p. Prix : 50 centimes.

L'Etat contre Dieu ; La Révolution dénoncée par elle-même, tel est le titre du nouvel écrit que l'éminent auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, M. AUGUSTE NICOLAS, vient aussi de publier pour élever la voix dans ce concert de réclamations et de revendications que soulève de toutes parts le projet de loi de M. Ferry. Composé dans ce grand style et avec ces vues élevées qui caractérisent l'auteur, il est de ceux qu'on ne peut s'empêcher de lire dans une aussi ardente question.

Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry. Br. de 34 pages. Prix : 10 c.

Qu'est-ce qu'un Jésuite ? Ce petit écrit de propagande doit être le bien-venu non-seulement parmi les catholiques, mais chez tous les gens de bonne foi. En 36 pages, un quart d'heure de lecture, et pour 25 centimes que coûte l'exemplaire, vous touchez du bout du doigt ce que c'est qu'un Jésuite. Origine de l'ordre, règlement de vie des Jésuites, histoire de leur extension, ce qu'ils ont fait, ce qu'on leur doit en France et dans les divers pays, en littérature, en sciences, en un mot en œuvres morales et matérielles de toute sorte, l'auteur, M. Buet, le dit admirablement dans ces 36 petites pages. Remise pour ces deux derniers ouvrages, 15/12. Par poste, 3 fr. — 150/100, Par poste, 25 fr.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876, la Barrique, 150 Fr.

Médoc Saint-Laurent 1875, — 250 —

Château Payllanne-Bijon 1874, — 400 —

Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice), — 180 —

Vins prêts pour la bouteille.

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître,

en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE. Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.

2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.

3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.

4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.

5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Voici, entre autres, une appréciation des services que cette combinaison peut rendre aux amateurs de la bonne librairie :

« Je viens de lire dans un bulletin de la Société générale de librairie catholique l'article intitulé : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

« Votre dévouement à la cause catholique est admirable, et désormais chaque jour je n'oublierai pas de recommander à Dieu l'œuvre que vous avez si noblement entreprise. Je désire vivement profiter des facilités si grandes que vous offrez de former une bibliothèque ; et, si cela est possible, comme l'article précité me le fait espérer, dès aujourd'hui je veux mettre à profit ses bonnes conditions.

« Voici les ouvrages que je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien m'expédier :

1^o *Collegii Salmanticensis Cursus theologicus*. 20 vol. grand in-8^o.

2^o R. P. MATIGNON : *La Paternité chrétienne*. 4 vol. in-12.

3^o MGR MEIGNAN : *Les Evangiles et la Critique au dix-neuvième siècle*.

— *Les Prophéties messianiques*.

4^o BILLUART : *Summa sancti Thomæ*. 9 vol. in-4^o.

5^o RIPALDA : *Opera omnia*. 4 vol. in-folio.

6^o L'abbé REGNAUD : *La Somme du Catéchiste*. 4 vol. in-12.

7^o D. GUÉRANGER : *Les Institutions liturgiques*, etc., etc.

« Je solderai le montant des acquisitions précédentes par paiement mensuel de dix fr. ou plutôt, si vous y consentez, chaque trimestre je vous solderai quarante fr., jusqu'à extinction de la dette, ce qui arrivera au bout de deux ans.

« D..., curé de X. (Alsace-Lo raine). »

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^e PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 35. — PRÉDICATION : V^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LA FÊTE DE LA VISITATION : Origine, Considérations, Résolutions. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Nos devoirs envers nous-mêmes. — CONSULTATIONS : Pourquoi l'Eglise impose-t-elle aux ecclésiastiques un habit particulier ? Y a-t-il péché pour un prêtre de campagne de sortir assez fréquemment dans le bourg sans être revêtu de la soutane ? — JURISPRUDENCE : De la jouissance d'un legs. Texte de l'art. 1014 du Code Civil la précisant. — Si une Commune a le droit de distraire une partie du jardin du presbytère pour y construire une école ? — Une fabrique peut-elle, sans l'avis du Conseil municipal, bâtir une église sur un terrain acheté par elle ? Peut-elle obliger la commune à lui céder une partie de terrain pour parfaire l'emplacement ? — Le curé peut-il empêcher les rassemblements sous le porche de l'Eglise pendant les exercices religieux à l'intérieur ? — Les héritiers qui refusent la délivrance d'un legs doivent-ils payer les frais intervenus à cette occasion ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : La Bible et les nids d'oiseaux. — Travaux de Juillet au Jardin, au Potager, au Parterre. — Moyen d'en détruire les insectes nuisibles.

CORRESPONDANCE

R. (Meuse), 23 juin 1879.

Vous annoncez dans votre dernier numéro deux nouveaux écrits provoqués par la question de l'enseignement, savoir : *Les Jésuites et l'Obscurantisme*, par Vindex, et : *Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry*. Me proposant d'en faire la propagande, comme je l'ai déjà fait pour : *Qu'est-ce qu'un Jésuite ?* de M. A. Buet, *les Jésuites sous la Restauration*, de M. Antonin Lirac, et *l'Etat contre Dieu*, de M. Auguste Nicolas, je vous serais obligé de me dire auparavant en quoi consistent ces nouvelles brochures. Je ne doute pas de leur excellence, comme j'ai pu me convaincre de celle de toutes vos autres publications, mais encore faut-il qu'elles aient quelque chose de propre et d'original, car mon modeste budget ne me permet pas d'acquérir les livres qui feraient double emploi. Tout aussi bien que moi d'ailleurs, vous connaissez l'esprit français : il lui faut du nouveau, du nouveau tous les jours. Mes paroissiens, grands lecteurs de journaux, se sont laissé atteindre par cette maladie, et comme à MM. les Parisiens il leur faut aussi tous les jours du nouveau en fait de lecture. Sans cela il serait difficile de retenir leur attention et de continuer à pouvoir par ce moyen leur faire quelque bien. — M. L., curé

Réponse. — L'auteur des *Jésuites et l'Obscu-*

rantisme explique ainsi qu'il suit le plan et l'objet de sa brochure : « Ce que les Jésuites ont fait pour la civilisation ; ce qu'ils ont fait pour combattre l'ignorance, et enfin quelle a été leur influence dans les sciences et les lettres depuis le jour où ils ont été constitués en ordre religieux. » Trois points qu'il esquisse rapidement, avec ordre, clarté et verve.

Sous le rapport religieux, les Jésuites comptent « dix-sept cardinaux, trois cents évêques, douze cents martyrs et dix mille missionnaires. » Leurs écrivains s'élèvent au nombre de quatorze mille, et voici en quels termes d'Alambert, l'ami de Voltaire et l'une des idoles des Voltairiens, les apprécie à ce point de vue : « Les Jésuites se sont exercés avec succès dans tous les genres : éloquence, histoire, antiquités, géométrie, littérature profonde et agréable ; il n'est presque aucune classe d'écrivains où elle ne compte des hommes de premier mérite. »

Pour voir défiler dans leur ordre et leur éclat, chacun avec leur auréole spéciale et resplendissante, ces hommes « de premier mérite, » lisez et faites lire l'écrit de M. Vindex, il a quarante-huit pages et ne coûte que cinquante centimes.

Pour la seconde brochure, *Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry*, nous nous contenterons de vous donner les dates précises : La première fois, c'est dans la nuit du 31 octobre 1870, à la suite de l'émeute que provoqua dans Paris la reddition de Metz ;

— la deuxième fois, c'est dans la journée du 22 janvier 1871, au lendemain de Buzenval; — la troisième, c'est le 18 mars, jour où se déchaîna la Commune, de si tragique mémoire.

Quelle figure faisait M. Ferry dans ces terribles circonstances, lui aujourd'hui si crâne en face des cléricaux désarmés? A qui doit-il son salut? — Lisez notre petite brochure, et que vos paroissiens de la Meuse la passent à leurs voisins des Vosges, compatriotes de M. Ferry. — (Etendue: 34 pages. Prix: 10 centimes.)

N. (Côtes-du-Nord), 18 juin 1879.

J'ai trois élèves, à qui j'apprends le latin. Nos promenades, nos récréations consistent le plus souvent à arpenter de long en large les allées de mon jardin. En coupant des fleurs pour notre reposoir, de la fête-Dieu, l'un d'eux m'a suggéré l'idée de leur donner des leçons de botanique.

Connaissez-vous un ouvrage, succinct et pratique, dont je pourrais me servir pour les débuts? Je ne serais pas fâché qu'il fût écrit par une plume chrétienne, afin d'y trouver des réflexions propres à élever l'âme et le cœur de mes chers élèves. Au cas où, je le crains, tous borneraient leur mérite à des qualités plus au moins littéraires, plus au moins scientifiques, veuillez m'indiquer le meilleur. — S. F. P.

Rép. — Nous avons le volume tel que vous paraîsez le désirer dans l'ouvrage suivant: BOTANIQUE DESCRIPTIVE, contenant l'organographie, l'anatomie, la physiologie et la classification des plantes; caractères botaniques, propriétés et histoire abrégée des familles végétales et des principales espèces; vocabulaire des plantes médicinales indigènes, avec l'indication de leur emploi dans les maladies; démonstration de l'existence de Dieu tirée du règne végétal, avec gravures hors texte, par l'abbé CHAUDÉ, curé de Fontenay-le-Fleury, membre de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

1 beau vol, in-12 de xi-232 pages. 2 fr.

Tout y est: écrit par une plume chrétienne, entremêlé de considérations morales élevées, succinct, complet et pratique, comme en témoigne l'énoncé du titre.

F. (Tarn), 20 juin 1879.

Veuillez me procurer un petit manuel de piété, court et bien nourri, soit pour y prendre mes sujets de méditation, soit pour l'ouvrir à toute occasion de la journée pour y chercher une pensée consolante, un encouragement, une pratique, une résolution. Là-dessus, je m'en remets entièrement à votre choix. — P., aumônier.

R. — En réponse à votre demande, nous vous adressons un exemplaire des PENSÉES ET MAXIMES du P. Faber, petit volume dont les catholiques d'Angleterre font leurs délices, et que nous avons cru devoir faire traduire en notre langue pour en doter les âmes pieuses et les familles chrétiennes.

M. Léon Gautier, qui a lui-même publié l'Esprit du P. Faber, a bien voulu en écrire la préface. Le volume, distribué selon l'ordre des mois, contient jour par jour une pensée ou une maxime extraite des œuvres générales du célèbre oratorien anglais. Il est accompagné de la Messe et des Vêpres, d'hymnes, de prières, de litanies se rapportant aux principaux Saints et Saintes et aux diverses fêtes de l'année. C'est donc à la fois un livre d'église et un livre d'oratoire. Il est tiré sur le format in-48, ce qui le rend très-portatif, et est imprimé avec tout le soin qui distingue notre collection elzévirienne; particularité qui, jointe à son mérite intrinsèque, lui présage, comme à ses aînés, un rapide et légitime succès. Comme spécimen, nous donnons les extraits suivants.

JUILLET.

1^{er}. D'où vient cette instabilité de notre cœur qui nous fait conserver si difficilement la paix intérieure? Nous émanons de Dieu, qui est un Dieu de paix, et les plus petites choses nous troublent.... Dans notre vol rapide sur le fleuve de la vie, déjà nous apercevons au loin le jour de l'éternité, et cependant les inquiétudes et les distractions du temps absorbent notre esprit. Dieu tient nos destinées entre ses mains toutes-puissantes et miséricordieuses, et nous hésitons à nous laisser conduire par sa sagesse?..... Chose étonnante et triste à la fois, que nous ne puissions reposer en paix, même dans les bras de la Providence de notre Dieu, de notre Père!

2. La vie spirituelle est comme une suite de visites célestes dont Dieu honore nos âmes. — Ce sont les visites de Marie qui nous amènent Jésus. — Mais nulle part elles ne nous comblent de grâces et de bénédictions comme dans le Très-Saint-Sacrement. En effet, que de fois, en nous approchant du Tabernacle, n'avons-nous pas ressenti l'ardeur des rayons d'amour qui s'en échappaient pour embraser notre cœur?... Et cela, sans que nous ayons rien fait pour le mériter. Alors nos craintes ont été dissipées, nos larmes taries, nos doutes éclaircis, nos tentations vaincues, nos inquiétudes rassurées. Nos âmes, en un mot, ont été inondées d'une joie intérieure et divine. Le bonheur, la joie, l'amour, l'adoration, le pardon des offenses et l'esprit de ferveur sont les fruits divins de l'adorable Eucharistie, qui les produit dans les âmes, comme la visite de Jésus-Christ, encore dans le sein de sa Mère, les produisit dans le cœur de saint Jean-Baptiste.

3. Celui qui craint Dieu, craint nécessairement le monde. Mais, que celui qui craint le monde soit persuadé qu'il a encore la crainte de Dieu.

4. Dieu est cet ami fidèle et qui n'est jamais suspect. Il nous aime plus qu'une mère ne saurait aimer son enfant, et, pour nous le prouver, il daigne être le compagnon de notre exil. Il connaît toutes nos misères, et cependant elles ne l'éloignent pas de nous; au contraire, il se plaît à soutenir nos forces et ne croit jamais avoir fait assez pour nous. C'est l'unique Maître dont les ordres ne soient jamais injustes. Son amour est l'unique amour qui n'ait jamais été cruel, tyrannique, intolérant.

5. Pourquoi nos cœurs sont-ils si froids et notre amour si peu fervent? Tous nos efforts pour aimer ne sauraient nous satisfaire. Même notre amour croît tous les jours, et il reste constamment au-dessous de nos desirs. Nous combattons et nous languissons, là où nous devrions nous sentir embrasés. Jésus notre Divin Maître soupire après nous, et nous soupirons après Lui. Il doit donc exister un lieu et un moment où, Lui et nous, pourrions nous rassasier?..... Oui, cet endroit c'est le Ciel, cette heure béate c'est l'éternité.

6. La vie la plus abjecte n'est pas inutile quand elle est pour Dieu. Toutes les autres sont vaines lorsque Dieu n'en est pas le but.

1 charmant petit volume in-48 de xiv 241 pages encadrées d'un filet rouge, lettres ornées et fleurons. — Prix: 2 fr.

PRÉDICATION

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître

Charissimi, omnes unanimes in
oratione estote, compatiētes, fra-
ternitatis amatores. (1 Petr., 3.)

Saint Pierre nous trace ici un tableau admirable de toutes les vertus chrétiennes : « Qu'il y ait entre vous tous une union parfaite. » C'a été le caractère distinctif des premiers fidèles de Jérusalem, que Dieu a proposés pour modèles à ceux qui viendraient dans la suite : ils n'étaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. La conclusion, c'est que le premier fruit de la charité et le signe le plus réel de la présence du Saint-Esprit dans les âmes, consistent dans l'union des volontés et des cœurs ; sans elle, les vertus les plus éclatantes sont fausses. C'est surtout dans la prière que doit se trouver cette conformité de sentiments.

Soyez compatissants, dit saint Pierre ; ressentez mutuellement et les biens et les maux, selon cette parole de saint Paul : Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent ; pleurez avec ceux qui pleurent. Cette compassion a pour principe l'union des cœurs formés par la charité.

Ayez une amitié de frères. Quelles que soient les qualités extérieures des autres, ne regardez en eux que des frères ; dès lors, au lieu de les mépriser, ayez pour eux la tendresse d'une charité vraiment fraternelle. Souvenez-vous que vous n'avez tous qu'un père, qui est Dieu, une même mère, qui est l'Eglise, et une même naissance, qui est le baptême.

Ne rendez pas le mal pour le mal, ni injures pour injures. L'amour des ennemis est la pierre de touche où se fait l'épreuve de la vraie et de la fausse charité. Un vrai chrétien ne doit pas connaître le nom de la vengeance ; elle n'appartient qu'à Dieu.

Mais, au contraire, bénissez-les. Il ne suffit pas de ne pas rendre le mal pour le mal, il faut encore rendre le bien pour le mal. Le chrétien n'a que des bénédictions dans la bouche, de la tendresse dans le cœur pour ceux qui l'outragent, afin de devenir héritier de la bénédiction. Si nous voulons avoir part à la bénédiction dont Jésus-Christ est l'héritier pour tous ses frères et qui consiste dans la possession des biens célestes, montrons-nous ses frères par l'amour de nos ennemis et le pardon des injures. Bénédiction pour bénédiction. La bénédiction éternelle du Père céleste est l'heureux échange de celle qu'on rend sur la terre à ceux qui nous maudissent et nous persécutent. Le royaume du ciel est appelé bénédiction, parce que c'est l'effet de la bénédiction divine envers nous.

Si quelqu'un aime la vie et désire que ses jours soient heureux, dit le roi David (Ps. 33), qu'il empêche sa langue de médire et ses lèvres de dire des paroles de tromperie. L'Écriture, en défendant ces deux péchés de la langue, la médisance et la tromperie, comme les plus communs et dont on tient si peu de compte dans le monde,

nous interdit aussi tous les autres péchés de la langue, que saint Jacques appelle un monde d'iniquités. — *Qu'il se détourne du mal et qu'il fasse le bien*. Ce n'est pas assez, pour être digne de la vie bienheureuse, d'éviter le péché, il faut faire des bonnes œuvres. Car tout arbre qui n'a pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, comme dit le précurseur de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même. *Qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive*, c'est-à-dire qu'il emploie toutes ses forces à acquérir la paix et à la conserver. Par cette paix, saint Pierre, comme David, entend l'union que nous devons avoir avec notre prochain, et saint Paul a dit : S'il se peut faire, autant qu'il est en vous, ayez la paix avec tout le monde. *Car Dieu a les yeux ouverts sur les justes et les oreilles attentives à leurs prières*. Quelle consolation, quel avantage, quel bonheur d'attirer les regards de Dieu et de fixer son attention !

Mais c'est Dieu lui-même qui rend dignes de ses regards favorables ceux sur qui il daigne arrêter les yeux de sa vigilance et de son amour. Et en promettant au juste une assistance si tendre et une bienveillance si prévenante, il nous avertit de lui demander sans cesse ce qui peut nous rendre agréables à ses yeux, le don de justice, dont il est l'unique principe. Rien ne peut nuire au chrétien que le péché. C'est pourquoi, saint Pierre ajoute : *Mais si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes bien heureux*. C'est une double grâce d'aimer la justice et de souffrir encore pour elle. Jésus-Christ nous l'a dit dès le commencement de sa prédication. De quelque part que vienne la persécution, si c'est pour Dieu que l'on souffre, la reconnaissance et la joie doivent étouffer, au moins dans le fond du cœur, le sentiment des plus grandes injustices. Ne craignez donc point les persécutions. Ne vous troublez point. La tentation, qui est la plus à craindre et dont on se défie le moins, est celle du trouble. Donc, sanctifiez le Seigneur Jésus dans vos cœurs ; ne rougissez jamais de la justice et de la vérité, dont il a été le premier martyr, et faites voir avec un humble courage à tout l'univers que celui qui est en nous est plus grand et plus fort que celui qui est dans le monde : *Major est qui in vobis est quam qui in mundo*.

Passages de l'Écriture Sainte. — Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una. (Act. iv, 32.)

Implete gaudium meum, ut idem sapiatis. eadem charitatem habentes, unanimes, id ipsum sentientes, nihil per contentionem, neque per inanem gloriam : sed in humilitate superiores sibi invicem arbitantes. (Philip. ii, 2, 3.)

Passages des Saints Pères. — Est autem humilitas cum quis non alta de se sentit, sed verissima sui cognitione sibi apud semetipsum vilescit, talemque se etiam apud alios gerit. Virtus rara, quæ tamen in Scripturis commendatissima. (S. Paulin.)

Non enim sufficit pacem quærere, nisi inventam fugientemque omni studio persequamur. (S. Jer.)

Sujet tiré de l'Evangile.

Nisi abundaverit iustitia vestra
plusquam scribarum et pharisaeo-
rum, non intrabitis in regnum coe-
lorum. (Matt., v.)

On ne peut douter qu'un commandement ne soit très-important, quand Jésus-Christ y joint la menace d'être banni de son royaume, si on ne l'accomplit pas. Telle est la loi qu'il nous fait aujourd'hui d'avoir une justice plus abondante et plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens. Il est donc d'une grande importance d'en connaître et d'en éviter les défauts, pour échapper à un si terrible anathème. Comparons d'abord les défauts de la justice pharisaïque avec les règles de la justice chrétienne, et pour en comprendre toute l'étendue et la différence, faisons-en l'application au devoir de la charité fraternelle.

Jésus-Christ, dans l'Evangile, signale d'une manière précise les défauts des Pharisiens et de leurs disciples. L'apôtre saint Paul, dans l'Épître aux Romains, en marque le principe. En étudiant la justice des Pharisiens à ces deux sources, il est facile de voir qu'elle péchait par le principe et par les effets. L'apôtre saint Paul, après avoir reproché aux docteurs d'Israël et à leurs disciples qu'ils étaient manifestement prévaricateurs de la loi même qu'ils se glorifiaient d'accomplir et d'enseigner, dit : *Ne connaissant pas la justice qui vient de Dieu et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à Dieu pour recevoir cette justice qui vient de lui.* La source donc de leur réprobation, c'est d'avoir ignoré la corruption de la nature, l'impuissance de la loi, le besoin d'un Dieu sauveur et la nécessité de sa grâce pour faire le bien et éviter le péché. Il est facile de remarquer deux défauts de la justice des Pharisiens : n'étant point animés par la charité, ils n'accomplissaient la loi que par des motifs qui n'étaient pas purs, ni suffisants pour les rendre justes, et leur cœur étant soumis au joug de la cupidité, ils violaient une partie de la loi en paraissant fidèles et scrupuleux observateurs d'une autre partie : *Vae vobis, Scribae et Pharisei hypocritae, qui decimatis mentham, et anethum, et cyminum, et reliquistis quae graviora sunt legis, iudicium, et misericordiam, et fidem. Hæc oportuit facere et illa non omittere*, dit Jésus-Christ (Matth. xxiii, 23). Les Pharisiens étaient fort zélés pour le culte extérieur de la religion, mais ils violaient ouvertement et apprenaient à violer par principe le commandement d'assister son père et sa mère. C'est pourquoi saint Paulin, opposant la justice chrétienne à celle de la loi, dit que celle-ci ne retranchait tout au plus que les branches ; mais que celle-là arrache la racine, en renouvelant non-seulement les actions mais les affections, non seulement le corps, mais le cœur. Deux maximes importantes dans la vie chrétienne résument cette doctrine : la première, c'est qu'un vrai chrétien doit observer tous les commandements de Dieu, sans omettre rien de ce qui lui est prescrit, ni prétendre justifier ses infidélités sur certains articles par une fidélité plus exacte

sur d'autres ; la deuxième, qu'il ne faut pas se contenter de retrancher ce qui est extérieur et grossier dans les vices, mais qu'il faut aller jusqu'à la cause et au principe du mal et en arracher la racine même.

Mais le défaut le plus considérable de la justice des Pharisiens, et que Jésus-Christ leur reproche avec plus de force, c'est qu'ils la faisaient consister dans une multitude d'œuvres extérieures, et qu'ils laissaient subsister la corruption du cœur. Jésus-Christ les accuse encore de faire toutes leurs actions pour se donner en spectacle aux hommes. Or ce seul caractère de n'agir que par vanité et par le désir de la gloire humaine suffit pour produire une justice fausse, parce qu'elle ne peut être qu'extérieure et non intérieure. La justice vraiment chrétienne doit être intérieure et ne doit chercher qu'à plaire à Dieu. La justice chrétienne consiste donc essentiellement dans l'amour de Dieu, qui est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. C'est pourquoi, afin de juger, autant qu'il est possible en cette vie, si nous avons une justice vraiment chrétienne et non pas pharisaïque, il ne faut pas seulement considérer si nous faisons de bonnes œuvres ; il faut principalement faire attention au principe et au motif de toutes nos actions. Il faut voir quel est l'amour qui domine dans notre cœur, si c'est l'amour de Dieu ou celui du monde.

Il est facile d'appliquer ces principes au devoir de la charité fraternelle dont Jésus-Christ nous fait une loi si précise dans cet Evangile. La justice chrétienne, qui a ses racines dans le cœur, nous apprend que la charité étant la vie de l'âme, il ne sert de rien à un homme de ne pas tremper les mains dans le sang de son frère, si son cœur est plein d'amertume, car la loi évangélique ne nous défend pas seulement d'offenser nos frères, elle nous ordonne même d'aimer nos ennemis d'un amour sincère, surnaturel, cordial. Jésus-Christ nous apprend dans la suite de notre Evangile qu'il n'y a pas de sacrifice qui puisse plaire à Dieu quand on ne lui immole pas d'abord son propre cœur en détruisant sincèrement en soi-même tout ce qui pourrait l'ulcérer, et Saint Augustin dit : *Te magis querit Deus quam munus tuum : Offers munus tuum, et tu non es munus Dei. Plus querit Christus quem redemit sanguine suo quam quod invenisti in horreo tuo.* Souvenons-nous que c'est Dieu qui donne la justice chrétienne, et en la lui demandant humblement et avec persévérance, nous aurons le bonheur d'éprouver que, si nous ne pouvons rien faire sans Jésus-Christ, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et vii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme,

déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXXII. — CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Audistis quia dictum est antiquis :
non occides. (Matth., v, 21.)

« Ce passage fournit (au Curé) l'occasion d'exposer ce qui regarde le cinquième précepte du Décalogue. » (C. C. Trid.) Le cinquième Commandement, qui a pour objet la conservation de notre vie, est ainsi conçu : « Tu ne tueras pas. » (Exod. xx, 13.) Par ces paroles, il nous défend l'Homicide et tout ce qui peut y conduire ou l'occasionner, comme la haine, la colère, les rixes, les querelles, la vengeance et les mauvais traitements. L'Homicide est un crime énorme, que punissent toutes les lois divines et humaines. Quiconque le commet pèche à la fois contre son prochain, auquel il ravit le plus grand de tous les biens temporels ; contre la société, qu'il prive de l'un de ses membres, et contre Dieu, dont il usurpe la suprême autorité. Car Dieu seul a le droit de nous ôter la vie, qu'il nous a donnée. On distingue l'Homicide corporel et l'Homicide spirituel ou le Scandale. Nous ne parlerons ici que de l'Homicide corporel. Il y en a trois sortes ; le Meurtre, le Suicide et le Duel. De là, trois Questions à résoudre.

I. *Qu'est-ce que le Meurtre ?* — Le Meurtre est un acte par lequel on donne la mort à son semblable. Hors le cas d'une légitime défense, il n'est permis à personne d'autorité privée de tuer son prochain, quelque vil et méprisable qu'il soit. On se rend coupable de meurtre, non-seulement en ôtant la vie à quelqu'un par le fer, le feu, le poison ou par d'autres moyens ; mais aussi en coopérant à sa mort, soit directement, soit indirectement. On coopère directement au meurtre : quand on le commande, quand on le conseille, quand on l'approuve, quand on l'encourage, quand on donne asile à quiconque le médite et quand on fournit au meurtrier les armes et les choses dont il a besoin pour le commettre. Et l'on y coopère indirectement, quand on omet ce qu'ordonne la justice ou la charité pour sauver la vie du prochain. Il faut que le meurtre soit volontaire, pour être criminel. On ne saurait l'imputer à quiconque l'a commis involontairement, par accident et contre son intention. Il est un cas, où chacun peut de son autorité privée donner la mort à autrui : c'est le cas de légitime défense. Car toutes les lois et tous les droits permettent de repousser la force par la force. Mais il ne faut jamais dépasser les bornes d'une juste défense, et ne faire que

le mal nécessaire pour la conservation de sa vie. (I C. III, 101. — I SC. III, 543-547 (1).)

II. *Qu'est-ce que le Suicide ?* — Le Suicide est le meurtre de soi-même. C'est un crime horrible. Quiconque le commet fait injure à Dieu, dont il usurpe les droits ; il outrage la nature et la raison, en étouffant cet instinct de conservation gravé au fond du cœur humain ; il manque à la charité qu'il se doit, en s'ôtant, comme le traître Judas, non-seulement la vie temporelle, mais encore la vie éternelle ; il pèche enfin contre la société, qu'il prive de son utile concours. Son crime est d'autant plus grand qu'il échappe à la vengeance des lois humaines. « Comme ce n'est pas de notre propre volonté que nous sommes venus en ce monde, » dit Lactance, « nous ne devons en sortir que par l'ordre de Dieu qui nous y a mis. » C'était même le sentiment des philosophes païens. « Tous les gens de bien, » dit Cicéron, « doivent conserver leur âme dans la prison du corps ; et vous ne pouvez sortir de la vie que par le commandement de Celui qui vous l'a donnée. » Et Socrate : « Dieu nous a placés dans le monde comme des sentinelles ; or la sentinelle ne saurait quitter son poste, sans la permission de son chef. » Quelque malheureux qu'on soit, il n'est jamais permis de se donner la mort. Car notre vie appartient à Dieu, qui seul a le droit d'en fixer le terme. Voilà pourquoi il ne dit pas dans sa Loi : « Tu ne tueras point les autres ; » mais il dit absolument : « Tu ne tueras point, » nous signifiant par là qu'il est aussi défendu d'attenter à sa propre vie qu'à la vie du prochain. Celui qui se donne la mort s'expose au plus grand des malheurs, puisque ordinairement il n'a pas le temps de faire pénitence de son crime et qu'il tombe sans ressource dans la damnation éternelle. Aussi l'Eglise refuse-t-elle la sépulture religieuse aux suicidés. On excepte le cas où ils se seraient tués dans un accès de folie et où ils auraient, avant d'expirer, montré un sincère repentir. C'est encore un péché d'exposer témérairement sa vie. Mais il est permis de l'exposer par nécessité, par amour de la vertu ou par crainte du péché, par dévouement pour le bien public, par piété filiale et par charité. C'est également un péché de se souhaiter la mort par désespoir. Néanmoins on ne pèche pas, quand on désire la mort pour s'affranchir de la servitude du péché et pour s'unir à Dieu. Tel est le vœu des Justes, qui se regardent comme des exilés sur la terre et qui ne cessent d'aspirer vers la céleste Patrie. (I C. III, 102-105. — I SC. III, 548-555.)

III. *Qu'est-ce que le Duel ?* — Le Duel est un combat entre deux ou plusieurs personnes, qui en viennent aux mains après avoir indiqué le lieu, le jour, l'heure et la manière de se battre. C'est un crime aussi bien que le meurtre ; car celui qui le commet usurpe l'autorité même de Dieu, insulte la société, outrage la raison, blesse

2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 101. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e partie ou Morale, art. 543-547.

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-34.

la justice et la charité, foule aux-pieds toutes les lois naturelles, divines et humaines. Le concile de Trente appelle détestable la funeste manie de se battre en duel ; et il dit, que le démon l'a introduite pour perdre les âmes par la mort violente de nos corps et qu'il faut la bannir de tout l'univers. On ne saurait l'autoriser, ni pour découvrir la vérité, ni pour terminer un procès, ni pour sauver son honneur. Le seul cas où c'est permis, c'est quand il est proposé pour arrêter ou prévenir une guerre. Tels furent les combats de David et de Goliath, des Horaces et des Curiaces. De tout temps, l'Eglise a réprouvé le duel. Pour en inspirer la plus vive horreur, elle frappe d'excommunication non-seulement les duellistes, mais encore ceux qui leur servent de témoins ou qui les excitent soit par leurs conseils, soit par leur présence ; et elle refuse la sépulture religieuse à celui qui meurt dans le combat. C'est en vain qu'on cherche à justifier le duel. Aucun prétexte ne saurait l'excuser. Il faut le regarder comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent descendre ; déplorer le funeste aveuglement de ceux qui se laissent conduire par un préjugé aussi sauvage ; et ne cesser jamais de nous rappeler que notre honneur, s'il a été outragé, ne doit se défendre ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable. Parmi les maux dont le genre humain est affligé, un des plus cruels et des plus terribles, c'est la guerre. Quoique Dieu la permette afin de punir les nations coupables, elle devient illégitime, quand on la fait sans de justes motifs. C'est un homicide d'autant plus terrible, qu'il cause la mort d'un plus grand nombre d'hommes.

Outre l'homicide, le 5^e Commandement défend de se mettre en colère contre le prochain, de l'injurier, de le maudire, de le disputer, de lui susciter des querelles et des procès injustes, de le frapper, de le blesser et de le mutiler. Il interdit aussi la haine, qui est la source de tous les péchés contraires à la charité. On doit fuir également la vengeance, consistant à rendre le mal pour le mal. Il ne faut même pas en avoir le désir. Car Jésus-Christ nous dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour vos persécuteurs et vos calomnieurs. » (Matth., v, 44. — I C., III, 106-109. — I SC., III, 556-563.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

I. — HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Il est incontestable que le souvenir de la visite de Marie à sa cousine Elisabeth dut être un de ceux que les premiers chrétiens aimaient à se rappeler et à fêter : elle est si touchante cette démarche de la Vierge Immaculée, allant, remplie de douceur et de charité, saluer et féliciter, par delà les montagnes, sa parente que le Seigneur avait comblée d'une grande joie !

Toutefois, la fête de la Visitation n'a commencé à être célébrée qu'en 1263. Saint Bonaventure, supérieur général de l'Ordre de saint François, est le premier qui ait eu la pensée de l'établir. Ce grand saint, qui a écrit de si belles pages en l'honneur de la Reine du Ciel, s'efforçait de tout son pouvoir d'en répandre et d'en faire aimer le culte béni. Aussi établit-il d'abord, dans son Ordre, cette fête de la Visitation ; que ses religieux solennisèrent avec piété et empressement.

Au siècle suivant, le pape Urbain VI la rendit générale dans toute l'Eglise et fit composer un office spécial pour elle. La Bulle d'Urbain VI fut publiée l'année suivante, 1380, par Boniface IX, son successeur. L'intention du Souverain Pontife, dans l'institution de cette fête, était d'obtenir, de la mère de Dieu, l'extinction du grand schisme d'Occident, qui affligea longtemps l'Eglise et ne fut terminé qu'au Concile de Constance. Le Concile de Bâle, en 1431, confirma la Bulle d'Urbain VI, et fixa au 2 juillet la célébration de la fête.

Combien de temps après l'Annonciation, Marie entreprit-elle son voyage ? L'Evangile ne le dit pas, mais il laisse à entendre que ce fut bientôt après : *in illis diebus*. En effet, les auteurs s'accordent à dire que Marie, après avoir employé peu de jours seulement à la contemplation du grand mystère qui s'était accompli en elle, et à remercier Dieu de ses bienfaits, se dirigea, avec un saint empressement, vers le pays des montagnes où demeurait sainte Elisabeth.

La tradition nous a conservé le nom de ce pays : c'était la petite ville d'Hébron. David y avait été sacré roi et y avait régné sept ans avant d'être maître de tout Israël. De Nazareth, résidence de Marie, à cette dernière ville, il y avait 25 ou 30 lieues de distance, et ce voyage demandait environ 4 jours de marche.

Marie l'entreprit sans hésiter, accompagnée sans doute de Joseph, son chaste époux, empressé de lui procurer les soins et la protection que sa jeunesse pouvait réclamer dans un trajet aussi long et aussi pénible.

Marie resta 3 mois auprès de sa cousine, mais on ne sait si elle la quitta avant ou après la naissance de saint Jean-Baptiste : les auteurs sont très-partagés sur cette question.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

L'ange Gabriel était remonté au ciel après s'être acquitté de son glorieux message : le Verbe s'était incarné, et la modeste épouse d'un artisan, l'humble Vierge de Juda était devenue la

mère de Dieu. Peu de temps après l'accomplissement de cet étonnant mystère, Marie songe à un long voyage et s'empresse de l'entreprendre : elle veut aller visiter sa cousine Elisabeth.

Qui ne verrait dans cette détermination de Marie un mystère touchant et la manifestation de sublimes vertus ? Jusqu'à ce jour, Marie, amie de la vie cachée, adonnée tout entière à la pratique des plus humbles vertus, avait fait ses délices de la retraite et ne songeait qu'à être oubliée de tous.

Comment se fait-il qu'elle consente à quitter sa paisible demeure, à renoncer aux douceurs d'une contemplation continuelle, surtout dans l'heureux temps, où, possédant en elle le Roi du ciel devenu son fils, elle pouvait jouir, sans mélange, d'un bonheur à nul autre comparable ?

Quel peut donc être son dessein ? Saint Ambroise va nous le dire : « La curiosité n'a aucune part dans le voyage de cette Vierge, le doute n'a pas même effleuré son âme au sujet des merveilles que l'Ange lui a annoncées de la fécondité d'Elisabeth : elle quitte sa retraite, mais ce n'est point pour se livrer aux dissolutions d'une maison étrangère ; c'est la charité qui la presse, qui l'anime, qui la porte à rendre les plus humbles devoirs à sa cousine. »

Tel est le motif qui inspire Marie. Elle avait appris de l'ange Gabriel qu'Elisabeth, stérile jusqu'à ce jour, allait devenir mère : heureuse du bonheur de sa cousine, elle s'empresse d'aller la féliciter et lui donner les soins qui pouvaient lui être nécessaires, réalisant ainsi et les desirs charitables de son cœur plein d'affabilité, et les desseins de Jésus qu'elle portait en elle, et qui voulait sanctifier, avant sa naissance, celui qui devait annoncer sa venue au milieu des siens.

« Voyez, dit saint Ambroise, celle qui est bien supérieure, vient vers celle qui est inférieure : Marie visite Elisabeth ! »

Qu'ils sont beaux vos pas, ô fille du roi du ciel ! (Cant. 7). Qu'ils sont beaux les pieds de celle qui, à travers les montagnes, va annoncer la bonne nouvelle ! (Isaie, 52). Les anges la suivirent le long du chemin, escortant l'arche vivante de la nouvelle alliance et adorant le Maître du monde voilé dans le sanctuaire virginal qu'il avait choisi pour sa demeure sur la terre. Le fils et la mère allaient tous deux commencer leur grande mission : purifier et sauver le monde ! Ils se hâtent : l'âme d'un enfant les appelle.

Dans le calme et la paix de sa modeste demeure, la pieuse épouse de Zacharie entendit un jour une voix qu'elle connaissait : celle de sa parente, de Marie, qu'elle avait vue dans le temple et qui maintenant était unie à Joseph. A peine la Vierge, qui porte la Vie, a-t-elle touché le seuil de la maison d'Elisabeth, que le bonheur et la joie font tressaillir les cœurs, et Jean-Baptiste, avant de naître, salue l'Agneau de Dieu.

Chose admirable ! Instruites toutes les deux par l'Esprit-Saint, Marie et Elisabeth connaissent les merveilles que Dieu a opérées en elles ! Elles n'ont pas besoin de s'interroger ni de se

raconter les bienfaits du Seigneur : une lumière divine à éclairé leurs âmes.

« Marie et Elisabeth, dit saint Augustin, prophétisèrent toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies. Elisabeth connut le mystère de l'Incarnation que la modestie de la sainte Vierge lui cachait dans le commencement ; elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti. »

Mais comment n'être pas saisi d'une vénération profonde devant cette humilité de Marie, qui ne découvre à personne la gloire de sa maternité divine ? Les motifs les plus pressants ne semblaient-ils pas demander qu'elle manifestât le grand événement dont elle seule avait le secret ? Israël depuis longtemps attendait son Seigneur : ne devait-elle pas, pour la gloire même de ce Dieu, et la satisfaction de tant d'âmes justes, faire connaître un mystère, objet de vœux si ardents ? Au moins ne devait-elle pas en instruire Joseph, dont l'âme, bientôt, allait être tourmentée par les pensées les plus cruelles ? Marie met tout entre les mains du Seigneur et laisse à sa Providence le soin de manifester le grand mystère d'amour.

Héroïque humilité ! que le ciel ne peut laisser sans récompense et que l'Esprit-Saint se plaît bientôt à glorifier et à exalter, en mettant sur les lèvres d'Elisabeth les plus magnifiques louanges à l'adresse de Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! — D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ?* telle est la réponse d'Elisabeth à Marie dont elle vient d'entendre la salutation, telle est la glorification de l'humilité de la Vierge.

A ces paroles, Marie laisse à son tour échapper de son cœur les sentiments qui l'animent : elle ne peut taire les bienfaits dont le Seigneur l'a comblée ; elle exprime dans un langage tout céleste sa profonde reconnaissance pour celui qui a fait en elle de si grandes choses, et elle chante la gloire du Seigneur dans ce divin cantique du *magnificat* où la simplicité et la grandeur sont merveilleusement unies. « Sublime cantique, dit saint Bernard, l'extase de l'humilité, écho ravissant, épanouissement magnifiqué d'une âme remplie de Dieu ! »

— Nous avons dit avec saint Ambroise que la vertu spéciale de la Fête de la Visitation est la charité envers le prochain. Considérons comment Marie l'a pratiquée.

« L'amour du prochain, dit saint Bonaventure, doit exister d'abord dans le cœur, puis se manifester par les paroles et par les actions. Telle fut la charité de Marie.

« D'abord elle eut dans son cœur cet amour du prochain. C'est en effet en le consultant et en en suivant les inspirations généreuses, qu'elle se leva, dit le Saint Evangile, et qu'elle entreprit son voyage. Quelle aurait pu être la cause de cet empressement de Marie, si l'amour du prochain n'avait rempli son cœur ?

« Marie eut encore cet amour du prochain dans ses paroles. C'est d'elle qu'il est dit dans le saint Evangile : il arriva que lorsque Eli-

« sabeth eut entendu la salutation de Marie, « l'enfant tressaillit dans son sein. Ainsi l'amour « que l'on porte au prochain doit se traduire « par des salutations affectueuses, des paroles « remplies de douceur, d'aménité et de charité. « Aussi Marie, arrivée auprès de sa cousine, la « salua amicalement.

« Non-seulement Marie avait cette charité « dans le cœur, non-seulement elle la mani- « festa par ses paroles, mais elle ajouta les ac- « tes. N'est-ce pas d'elle encore qu'il est dit : « Marie resta environ trois mois auprès de sa « cousine. Elle resta donc pour donner à Elisa- « beth ses soins et ses consolations. C'est ce qui « fait dire à saint Ambroise : Celle qui était ve- « nue pour offrir ses services, s'acquitta fidèle- « ment de sa tâche, et de même que Marie ai- « mait Dieu souverainement, de même elle était « animée de la plus grande charité à l'égard du « prochain. »

Admirable charité de Marie qui ne lui permit de ne négliger aucun de ses devoirs ! Pour assister Elisabeth, elle sait abandonner les douceurs de la solitude, elle sait renoncer aux jouissances de la contemplation. Qui pourra dire tout le bonheur, toute la paix qui régneront dans la maison de sa cousine pendant le temps que Marie y fit son séjour ? Que de charmes dans ses entretiens tout célestes ! que de douceur dans ses paroles ! que d'affabilité dans ses manières ! que de prévenances, que de délicates attentions ! avec quel empressement elle recherchait les plus humbles occupations dans le modeste ménage ! comme elle savait s'oublier elle-même et se donner tout entière aux autres pour les servir ! avec quelle perfection elle savait allier les distractions extérieures à l'union non interrompue avec Dieu !

Mais l'heure de la séparation était arrivée. Marie avait rempli tous ses devoirs de charité affectueuse, et de même que sans hésiter elle avait quitté sa demeure, ainsi elle reprit le chemin de Nazareth afin d'y continuer sa vie paisible et laborieuse, sous les regards de la Trinité-Sainte, en la présence adorable du Verbe incarné.

CONCLUSION ET RÉOLUTIONS

La charité de Marie doit être le modèle de la nôtre. Nous devons donc l'avoir dans le cœur d'abord, c'est-à-dire que nous devons aimer notre prochain sincèrement, sans restriction et arrière-pensée. Tous les enfants de Dieu, tous ceux qui ont droit à répéter la belle prière du *Pater* doivent avoir une place dans notre cœur, aucun ne doit en être exclu, pas même nos ennemis. « Aimez vos ennemis, » a dit Notre-Seigneur.

Notre charité doit encore se manifester par nos paroles : il faut qu'elles soient, comme le dit saint Bonaventure, remplies de douceur et d'affabilité. C'est donc la condamnation de la calomnie, de la médisance et des railleries.

Marie avait des rapports de civilité et de bien-séance avec les autres femmes de Nazareth, elle devait s'occuper des intérêts de sa pauvre maison. Mais, en toutes choses, elle savait admira-

blement faire briller d'un vif éclat cette charité qui aimait son cœur, donnant à tous de sublimes exemples d'une vertu que nous sommes si heureux de rencontrer autour de nous.

Enfin, notre charité doit se manifester par nos actes, car elle est une vertu agissante. D'ailleurs elle peut s'exercer de différentes manières. Marie n'était pas riche, mais elle donna ce qu'elle avait : ses soins, sa bienveillance. « Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, dit la Sainte Ecriture, mais que ce soit de bon cœur. » Quel est celui qui, à défaut d'argent, ne saurait donner une bonne parole, un conseil charitable, quelques soins généreux ou au moins quelque prière fervente ? Ce n'est pas l'or qui guérit les blessures du cœur et de l'âme, mais ce sont les paroles qui sortent du cœur, inspirées par la foi, l'amour et le dévouement.

Dans l'exercice de la charité, il faut même savoir omettre des choses bonnes en elles-mêmes. Si la piété de Marie eût été mal entendue, que de raisons apparentes n'eût-elle pas eues d'omettre sa visite à Elisabeth et de rester à Nazareth, dans la retraite, le silence, l'oraison, absorbée par l'adoration de son Dieu présent en elle ? Mais la piété éclairée de la Vierge sainte lui fit comprendre qu'il serait plus agréable à son Fils de se priver des charmes incomparables d'une contemplation ininterrompue, pour aller exercer la charité envers sa cousine et lui donner ses soins.

La foi et l'espérance sont de grandes vertus, dit l'apôtre, mais la charité est encore au-dessus.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE¹

II

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES

Il y a, en nous, trois termes qui nous commandent des égards particuliers : notre esprit, qui est un flambeau public, notre corps, qui est consacré à Dieu, notre cœur, qui est la propriété et la consolation des malheureux. Ne parlons pas, ici, spécialement de notre âme, puisque nous en parlons toujours.

L'esprit du prêtre est une sorte de phare social, un répertoire sacré dans lequel les peuples viennent lire des pensées vénérables. Pour comprendre les soins que nous nous devons, sous ce rapport, remarquons combien ils importent à notre dignité. Un esprit comme un terrain cultivé est d'un aspect plus agréable ; les hommes comme les champs négligés portent des ronces et des épines. L'étude tient toujours les pensées et les habitudes du prêtre à une certaine hauteur ; aussi, quelle que soit la simplicité d'un pasteur de village, s'il est véritablement instruit, sa conversation exhale un intérêt et un parfum de distinction qui sont traités avec honneur jusque dans le salon du château. Au contraire, on l'a dit avec raison : *Dedecus ecclesie presbyter inscius* (2). Dès l'instant que cet oisif de presbytère a fait ses adieux à sa biblio-

1. Voir l'*Ami du Clergé*, n° 25.

2. S. Bern.

thèque, il devient vulgaire dans son langage, borné dans ses idées, bas dans ses manières, et, quelquefois, en certains diocèses plus déshérités de culture, une sorte de paysan en soutane qui, au milieu de son troupeau de paysans, a l'avantage d'une certaine couleur locale, mais très-peu celui de se faire respecter.

Et que faire, dans des fonctions où il n'y a guère que trois mois de travail par an, si l'on ne sait pas converser avec les morts, par la lecture et par l'étude? Naturellement, on va converser avec les vivants. Alors, on impose le poids de son désœuvrement à des voisins complaisants, on traîne sur les grandes routes la plus lourde de toutes les fatigues, celle de n'avoir rien à faire; on engage, avec de grossiers campagnards, des parties de jeu dans lesquelles on perd toujours, puisqu'on y perd sa considération, et l'on savoure, pendant de longues heures, des chroniques villageoises qu'on devrait ignorer. Ah! messieurs, quatre annalistes sont établis, dit-on, auprès des empereurs de la Chine: deux pour noter ce qu'ils disent, et deux pour raconter ce qu'ils font. Si l'on nous plaçait entre ces quatre historiens, à certaines époques de l'année, les deux premiers seraient peut-être trop occupés, mais convenons que les deux seconds n'auraient pas grand'chose à faire!

Et, cependant, je ne vous dis pas encore: Employons bien le temps, parce que le temps du prêtre la propriété sacrée de Dieu, des âmes, de l'Eglise, mais parce que tout homme qui a la prétention de le tuer, suivant une locution usitée, est intellectuellement tué par lui: *Otium sine litteris est hominis vivi sepultura*. Cette parole de Sénèque est peut-être confirmée par l'histoire de quelqu'un d'entre nous.

La culture n'est pas seulement nécessaire à notre dignité, elle l'est à nos influences. Le monde n'a pas assez de foi pour nous écouter comme représentants de Dieu, il ne nous honore et ne nous accepte qu'à proportion de nos avantages naturels sur lui. Il en fut ainsi à toutes les époques. Voilà pourquoi, sans doute, Moïse fut versé dans la science des Egyptiens, Esdras dans celle des Babylo niens, saint Paul dans celle des Grecs; et Julien l'Apostat voyait, dans la science, un si puissant levier aux mains du sacerdoce que, pour ôter l'influence à celle de nos aïeux, il leur défendit d'étudier autre chose que l'Evangile. Mais que dire des prêtres de nos jours qui ne savent pas même cela? Car on en voit, ainsi qu'au temps de saint Jérôme: *Omissis Evangelii et prophetis, comœdias legere* (1).

Après tout, un esprit qui a le livre des Ecritures à dévorer n'est pas sans pâture. Je vous recommandais, hier, la prière; dans la prière nous parlons à Dieu, dans l'Ecriture c'est Dieu qui nous parle: or, rien de plus vénérable, dit un Père, qu'une intelligence convertie par la lecture assidue des deux Testaments en une bibliothèque du Christ: *Qui lectione assidua, pectus suum fecit bibliothecam Christi* (2); et

quand je vois un prêtre nourri de Dieu par l'Evangile, nourri de Dieu par l'Eucharistie, divinisé dans son esprit, divinisé dans son âme, je vénère en lui l'idéal de la grandeur intellectuelle dans la grandeur morale.

Mais le Saint-Esprit a beau tenir ses audiences perpétuellement ouvertes, nous abandonnons la Bible pour le journal, Notre-Seigneur pour les chroniqueurs de la semaine, et grand nombre de prêtres appliquent consciencieusement le vieil adage des écoles: *Sacerdotium est finis studiorum*. Ainsi, le monde s'en va répétant de tous côtés qu'au XIX^e siècle la science est devenue laïque; et il y a une chose plus affligeante que sa prétention, c'est qu'elle est souvent vraie. Cependant, soyons convaincus qu'aujourd'hui, plus que jamais peut-être, est vraie aussi cette pensée de saint Grégoire: *Doctrina sine vita arrogantem reddit*; mais, d'autre part: *Vita sine doctrina inutilem facit* (1).

Il faut donc étudier. Que faut-il étudier? A une époque où les études commencent par des tables encyclopédiques, il serait avantageux de savoir une encyclopédie pour imposer davantage; mais, au moins, ne négligez pas la science de votre état; car, *Præceptum æternum est inter vos ut habeatis scientiam discernendi inter sanctum et profanum* (2). Par conséquent, prêtres du Seigneur, ne laissez pas à des docteurs de feuilleton et à des exégètes de hasard le soin de vous donner des leçons d'herméneutique sacrée: d'autant que, sans Ecriture, vous ne pouvez pas faire un catéchisme en termes bien posés: *Omnis scriptura utilis est ad docendum*. Vous ne pouvez pas combattre victorieusement une hérésie: *Utilis est ad arguendum*. Vous ne pouvez pas corriger une proposition malsonnante: *Utilis est ad corripiendum*. Vous ne pouvez pas renverser une foule de systèmes géologiques, biologiques, transformistes, polygénistes, ni le symbolisme, ni le naturalisme, ni l'orientalisme, ni cent autres échafaudages pédantesques, où l'ennemi s'embusque aujourd'hui dans les charlatanismes de l'érudition: *Utilis est ad erudiendum* (3).

Mes vénérés confrères, tout prêtre intelligent est obligé de compléter, au fur et à mesure des besoins présents, son traité de la Religion. Généralement, les traités classiques répondent aux erreurs passées qui ne sont plus dangereuses, non aux erreurs actuelles qui perdent les âmes. Il y a une raison à cela: nous nous escrimons avec facilité contre l'objection que j'appellerai archéologique, parce que l'on trouve partout des armes à lui opposer. Mais, s'agit-il de l'objection contemporaine, on préfère déclarer qu'elle ne mérite pas l'honneur d'une réponse, afin d'être dispensé de lui répondre: pour un peu plus, on traiterait même de novateur celui qui réfute des nouveautés, Eh bien! voilà qui est absolument contraire à l'esprit de la tradition. Tous les Pères s'en sont pris aux ennemis de leur temps, non aux fantômes des siècles écoulés. Nous, au contraire, nous sommes armés de pied en cap con-

1. S. Hieron. *Epist. ad Nepot.*
2. S. Greg. *Past.*

1. S. Greg. *Past.*
2. Levit. x, 10.
3. II Tim., iii, 16, et sequent.

tre ces revenants, Baius, Nestorius, etc., et nous manquons, même des arguments de sens commun, contre les élucubrations pseudo-scientifiques d'où l'irréligion tire tous ses projectiles du jour. Etudions donc l'Ecriture sainte; étudions aussi l'apologétique dans ses rapports avec la science contemporaine; étudions encore la théologie positive.

Le Seigneur, qui n'a pas fait dépendre la validité des sacrements de notre vertu, la subordonne souvent à notre capacité. Quelle formidable magistrature, celle qui doit poser les limites du conseil et du précepte, du dogme et des opinions, du mortel et du véniel! Et, cependant, il y a des prêtres qui trônent des années sur le siège judiciaire de Jésus-Christ, sans ouvrir un livre de jurisprudence divine, sauf à donner toujours les décisions les plus sévères, de peur de se tromper, semblables à ce juge d'une certaine comédie, qui condamne toujours à mort..., pour plus de sûreté.

La théologie étant la science de l'infini, personne, rigoureusement, ne peut se vanter de la savoir; mais, heureux ceux qui savent bien ce qu'ils en savent! Heureux ceux qui savent au moins ce qu'ils n'en savent pas! Le casuiste le plus à craindre est celui qui ne doute jamais. La pire des ignorances est celle qui s'ignore.

Avec la théologie positive, étudiez aussi un peu la théologie rationnelle. Toute théologie orthodoxe est rationnelle, en ce sens qu'elle déduit, de prémisses révélées, des propositions qui ne le sont pas, par les forces combinées de la foi et de la raison; mais celle-là mérite plus spécialement cette qualification, qui tâche, par des analogies, des relations et des confirmations de l'ordre naturel, de rendre accessible et acceptable l'ordre surnaturel. Remarquez, toutefois, que, s'il faut user de ces arguments de condescendance en faveur d'un siècle qui cède à un aperçu ingénieux, plutôt qu'à la parole de Dieu, il n'en faut pas abuser: le naturel étant séparé du surnaturel par des distances incommensurables, jamais une preuve philosophique ne sera la mesure adéquate d'une thèse théologique. Aussi, ce sont là des présomptions en faveur de la vérité, non sa démonstration. Gardons-nous de substituer à la foi qui vient du ciel et qui y mène, cette foi naturelle qui a l'air de sortir, comme une découverte, des entrailles de la spéculation.

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — 1^{re} Partie: L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie: La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — 1^o Pourquoi l'Eglise impose-t-elle à ses ministres l'obligation de porter un habit distinct de celui des laïques?

Cette obligation de porter la soutane est-elle grave de sa nature?

Dans quel cas pèche-t-on gravement en manquant à cette obligation?

2^o Que penser d'un prêtre qui exerce le ministère dans la campagne et qui a l'habitude de sortir assez souvent dans son bourg, sans être revêtu de la soutane? Il s'est persuadé qu'en agissant ainsi il ne scandaliserait personne. Mais il apprend qu'un étranger, qui vient de s'établir dans la localité, en est sérieusement scandalisé.

1^o Ce prêtre jusqu'ici a-t-il péché mortellement?

2^o Pécherait-il gravement à l'avenir s'il continuait de sortir dans son bourg sans être revêtu de sa soutane?

R. — 1^o L'Eglise impose aux prêtres l'obligation de porter un habit distinct de celui des laïques, afin que cet habit leur rappelle continuellement leur consécration au service de Dieu. Cet habit est un grand prédicateur: il prêche simultanément au prêtre lui-même et aux fidèles.

Au prêtre, il lui intime qu'il ne doit pas s'occuper d'affaires temporelles ni fréquenter les assemblées mondaines et séculières, suivant la célèbre recommandation de S. Paul: *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus*. La soutane est pour le prêtre un paratonnerre à toute épreuve; elle le soustrait à une foule d'occurrences, dangereuses pour les personnes du monde; c'est une cuirasse contre la foule de dangers qui se rencontrent au milieu des vicissitudes de la vie terrestre. On peut dire qu'elle est à sa manière un ange gardien pour lui.

En ce qui concerne les fidèles, la soutane est une prédication vivante. Elle leur annonce Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Evangile, la morale chrétienne. Combien de fois ne remarque-t-on pas la rougeur monter au front à la seule rencontre d'un prêtre? C'est la conscience chrétienne qui s'émeut et parle, qui reproche intérieurement la faute que l'on veut commettre, peut-être le premier pas que l'on vient de faire dans le sentier du vice.

Aussi l'Eglise attache-t-elle une importance extrême à l'habit ecclésiastique, dont la prescription remonte à l'époque même qui vit la fin des persécutions. D'ailleurs, le sentiment commun des fidèles est très-sain à cet égard, et chacun sent bien, qu'ils ne peuvent être édifiés lorsqu'ils voient des prêtres revêtir l'habit séculier.

L'obligation de porter la soutane est donc grave de sa nature. Quoique le droit canonique admette difficilement la dispense *ipso facto*, il est cependant certain que la suspension *ferendæ sententiæ* est parfaitement reçue *in subsidium*. Cela veut dire qu'une amende pécuniaire est la peine ordinaire que l'évêque peut porter contre les ecclésiastiques qui se permettent de quitter arbitrairement la soutane. Ainsi, l'évêque a plein droit d'obliger *ipso facto* les ecclésiastiques qui s'habillent en laïques à verser, par exemple, cinquante francs d'amende soit au Dénier de saint Pierre, soit à la Propagation de la foi, soit à toute autre œuvre de bienfaisance. Mais, s'il y a récidive, s'il s'agit d'extirper un abus invétéré dans un diocèse, l'évêque a in-

contestablement le droit d'édicter la suspension *ferendæ sententiæ* par une ordonnance synodale qui a force de loi.

Ce n'est que dans les cas extrêmes que le Saint-Siège autorise la suspension *ipso facto* au sujet du port de la soutane. Peu importe, dans un cas comme dans l'autre, que la suspension soit portée *ferendæ sententiæ* ou qu'elle soit édictée *par le seul fait* : c'est toujours une censure canonique. Or, d'après la discipline moderne, il n'est pas permis de porter des censures pour un péché mortel ordinaire, car la jurisprudence exige maintenant un délit d'une gravité particulière.

Il ne faut pas confondre l'obligation de porter la soutane avec plusieurs autres qui font partie de la régularité ecclésiastique, et dont la transgression n'expose qu'à des peines purement paternelles ou correctionnelles. Les censures sont des peines ordinaires, vraiment spirituelles et strictement canoniques. La détention dans un séminaire ou dans un monastère pendant un laps de temps déterminé est une peine purement correctionnelle. Un prêtre condamné à cette détention n'est pas privé pour cela de la faculté de célébrer le Saint-Sacrifice. Il se peut que l'évêque intime paternellement ou correctionnellement la défense de dire la messe. Ce précepte n'a rien de commun avec la suspension canonique, dont la transgression fait encourir l'irrégularité.

Ces principes, qui sont élémentaires dans le droit canon, confirment ce que nous venons de dire de l'obligation qu'il y a de porter la soutane, attendu que la jurisprudence pontificale autorise pleinement non-seulement les peines pécuniaires et correctionnelles, mais aussi en certains cas les peines ordinaires spirituelles, telles que la suspension *ferendæ sententiæ*, ou même la suspension *par le seul fait*. Mais, nous le répétons, l'emploi des censures n'est permis que dans les cas exceptionnels. Les statuts de plusieurs diocèses infligent encore aujourd'hui la suspension *par le seul fait* contre les prêtres qui ne portent pas la soutane ; nous doutons que ces ordonnances, trop absolues, obtiennent jamais l'approbation du Saint-Siège. Nos lecteurs seront de notre avis s'ils veulent bien consulter ce que le savant pape Benoît XIV a écrit dans l'immortel traité *De Synodo diocesana* sur la question qui nous occupe.

2° Le prêtre qui exerce le ministère dans la campagne peut en toute sûreté de conscience porter la soutanelle, lorsqu'il s'agit de se préserver de la boue et des mauvais chemins ; mais nous supposons qu'il conserve les autres parties de l'habit ecclésiastique, c'est-à-dire le petit collet ou rabat, le chapeau, la culotte courte, de manière que tout le monde puisse le reconnaître comme appartenant au clergé. A Rome, la boue est mauvaise ; l'habillement qu'elle atteint perd sa fraîcheur ; c'est pourquoi quelques ecclésiastiques romains portent la soutanelle. Ce sont spécialement les prélats des plus bas degrés de la hiérarchie pontificale et les ecclésiastiques qui

n'exercent aucun ministère paroissial. Mais les ordonnances diocésaines recommandent la soutane longue. Celles antérieures à 1789 témoignent à cet égard d'une insistance particulière, et le clergé romain proprement dit, c'est-à-dire les ecclésiastiques agrégés au diocèse de Rome, ceux qui passent leur vie à l'exercice du saint ministère et aux œuvres de zèle, ceux-là mettent leur honneur et leur gloire à toujours garder la soutane canonique, qui descend jusqu'aux pieds. Aussi dirons-nous que le vénérable clergé de Rome mérite d'être le modèle du monde entier par sa vertu, son esprit d'abnégation, de modestie, de zèle pour le salut des âmes, pour son éloignement de toute ambition et ses solides vertus. Ce n'est pas lui qui aspire aux honneurs de la prélature, car la preuve en est dans l'Annuaire pontifical, où l'on rencontre, en présence, un très-grand nombre de noms étrangers et très-peu de Romains.

Il nous reste à répondre à la question pratique de notre correspondant : Nous sommes humblement d'avis que le prêtre de campagne pêche si, sans aucun motif, il sort dans son village sans être revêtu de la soutane. D'autre part, si les localités sont en quelque sorte impraticables, si les chemins à traverser rendent la soutane vraiment incommode, nous pensons qu'il est permis en pareil cas de prendre une soutane courte.

La soutanelle, ajouterons-nous à cette occasion, pour terminer, sera-t-elle toujours licite en voyage ? Ce n'est pas notre sentiment. Le caractère sacerdotal est indélébile, et l'homme du monde reconnaîtra toujours un prêtre, quelque déguisement que celui-ci prenne. Il n'est pas possible, non plus, qu'un séculier voie avec édification un ecclésiastique se dépouiller sans raison de sa soutane. L'habit ne fait pas le moine sans doute, mais elle le désigne et le conserve.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Dans les nos 24 et 27 de votre excellent journal *l'Ami du Clergé*, vous dites que les intérêts d'un legs fait à une fabrique sont dus à partir du jour de la demande en délivrance faite aux héritiers et consentie par eux, même avant l'autorisation du gouvernement pour toucher le legs. Sur quels auteurs ou décisions vous appuyez-vous pour interpréter ainsi l'article 1014 du code civil ?

Un legs avait été fait, il y a deux ans, par mon prédécesseur à la fabrique de mon église. Un ou deux mois après, on a réuni les pièces nécessaires pour obtenir l'autorisation du gouvernement, et l'héritière a signé la demande en délivrance. Le décret d'autorisation est venu 15 mois plus tard, en octobre 1878. Le trésorier a touché la somme léguée déduction faite des droits de mutation et d'enregistrement qui avaient été payés. Mais le notaire, malgré mes instances, a refusé de payer les intérêts qu'il a remis à l'héritière. Voilà pourquoi je voudrais être renseigné sur l'interprétation de l'article précité du code pour forcer le notaire à remettre à la fabrique ce qui lui appartient, si toutefois ces intérêts lui appartiennent.

R. — Nous pensons que le notaire a fait preuve d'ignorance, sinon de mauvaise foi. Sur le point précis en question il n'y a même pas de controverse parmi les auteurs. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir n'importe quel auteur sur

l'article 1,014 du Code civil. Le voici du reste textuellement :

« Tout legs pur et simple donnera au légataire, du jour du décès du testateur, un droit à la chose léguée, droit transmissible à ses héritiers ou ayants cause.

« Néanmoins le légataire particulier ne pourra se mettre en possession de la chose léguée, ni en prétendre les fruits ou intérêts, qu'à compter du jour de sa demande en délivrance, formée selon l'ordre établi par l'article 1,011, ou du jour auquel cette délivrance lui aurait été volontairement consentie. »

Il me semble qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est bien le cas de notre correspondant. Sur quoi donc le notaire s'appuie-t-il pour refuser de payer les intérêts à la fabrique ? Serait-ce sur ce qu'il ne considérerait pas la fabrique comme légitime légataire jusqu'au jour de l'autorisation d'accepter donnée par le gouvernement ? Il y aurait là une erreur grossière. Car la fabrique fait toujours acte possessoire et demande la délivrance du legs avant de s'adresser au gouvernement, et cela forcément, car ces pièces sont au nombre de celles que le gouvernement exige.

Notre correspondant n'a qu'à prendre les codes français annotés, et il retrouvera partout cette doctrine. Nous les avons particulièrement relevés dans l'éminent ouvrage portant le titre susdit de MM. Teulet, d'Auvilliers et Sulpicy, tome 1^{er} (Paris, rue des Grands-Augustins, 7, édition de 1847; voir aussi Mgr André, tome 1^{er}, p. 19-20.)

En conséquence, notre avis est qu'on peut actionner l'héritière qui n'a pas payé tout ce qu'elle devait, et dénoncer le notaire à la Chambre des notaires de son district.

Q. — 1^o Une fabrique peut-elle avec l'argent d'une souscription qu'elle a faite, acheter un terrain et bâtir une église avec ses propres ressources sans que le conseil municipal soit appelé à donner son avis, si, d'ailleurs, elle est autorisée par l'évêque ?

2^o Peut-elle obliger le Conseil municipal à lui donner une portion de terrain appartenant à la commune pour parfaire l'emplacement nécessaire à la construction d'une église qu'elle veut bâtir avec ses propres ressources ?

R. — ad 1^{re}. La réponse à cette question se trouve en principe dans la Circulaire ministérielle du 6 août 1841. On y lit, entre autres choses, ceci :

« Les fabriques sont des établissements publics, placés, à ce titre, sous la haute tutelle du gouvernement, qui l'exerce tantôt directement et sans intermédiaire, tantôt par son préposé départemental, et qui, par conséquent, a le droit de surveiller leurs opérations et de leur interdire de passer outre, si elles cherchaient à se soustraire à cette indispensable surveillance.

« L'ordonnance du 8 août 1821 disposant (art. 4) que les réparations... constructions appartenant... aux fabriques, soit que la dépense en ait été assurée avec les fonds ordinaires de ces établissements... soit par toute

« autre voie légale, pourront être adjudgées et exécutées sur l'approbation du Préfet en certains cas (quand la dépense ne dépasse point 20,000 fr.) et du gouvernement en certains autres » (au-dessus de ce chiffre).

Plus loin on lit encore ceci :

« Quant aux communes et aux administrations municipales, elles n'ont à intervenir que lorsque les fabriques, manquant de ressources, sont obligées de recourir à elles. »

Dans le cas actuel, la fabrique n'a affaire qu'avec elle-même, avec l'évêque et avec le préfet ou le gouvernement si la dépense doit dépasser 20,000 fr.

ad 2^{me}. Si la construction de l'église est jugée nécessaire et autorisée par qui de droit, certainement on peut forcer la commune à y contribuer, soit en fournissant des fonds, soit en cédant le terrain ; mais dans ce cas, on perdrait le bénéfice de ce que nous avons dit in 1^{re} ; car, par le seul fait que la commune concourt à la construction, il faut qu'elle soit appelée non-seulement à donner son avis, mais à délibérer. Pour se passer d'elle, il ne faut avoir aucune besoin d'elle.

Q. — Une commune a-t-elle le droit, pour construire une école, d'exiger la distraction d'une partie du jardin du presbytère quand ce jardin n'a que deux ares de superficie ?

La distraction obtenue, cette commune peut-elle ouvrir des fenêtres sur la partie restant au presbytère, pour éclairer cette école ?

Les fenêtres étant ouvertes, quel est le droit du curé pour se soustraire à cette servitude ?

R. — Lorsqu'un presbytère et ses dépendances sont trop étendus pour les besoins du curé, la commune peut obtenir l'autorisation d'en distraire les parties superflues pour un autre service.

Mais, si le presbytère appartenait à la fabrique, la distraction d'une partie superflue ne pourrait avoir lieu qu'autant qu'elle y consentirait, après une indemnité préalable, et l'autorisation de l'autorité diocésaine compétente. L'ordonnance du 3 mars 1826 ne peut s'appliquer qu'au cas où les presbytères appartiennent aux communes. (Avis du Comité de l'Intérieur du 26 septembre 1834.)

La délibération par laquelle le Conseil municipal demande la distraction de parties superflues du presbytère, doit être adressée au ministre, avec l'avis de la fabrique, de l'évêque et du préfet. Elle doit être accompagnée d'un plan qui figure le logement à laisser au curé et la distribution à faire pour isoler ce logement. La distribution doit être faite de manière que la partie laissée au curé soit absolument indépendante, libre et sans aucune communication avec la partie distraite. (Décision ministérielle du 27 juillet 1807.)

La distraction est autorisée par un décret du Président de la République rendu en Conseil d'Etat, sur le rapport du ministre des cultes et sur l'avis du ministre de l'intérieur.

On a consulté le ministre de l'Intérieur sur le

point de savoir si les règles relatives à la distraction de parties superflues des presbytères sont applicables tant au bâtiment constituant l'habitation du desservant qu'aux dépendances de l'édifice. L'affirmative n'a pas paru douteuse.

L'ordonnance du 3 mars 1825 et le décret du 25 mars 1852 qui régissent la matière, ne mentionnent, il est vrai, que les presbytères ; mais, d'après l'esprit de leurs dispositions, cette expression indique à la fois les bâtiments composant le logement du desservant et les terrains qui ont été réunis régulièrement à titre de dépendances, tels que cour, jardin, etc. Dès lors, quand une commune sollicite l'autorisation de distraire un terrain qui a cette affectation, il doit être procédé conformément aux prescriptions de la circulaire du 5 mai 1852, et il appartient au préfet de statuer, s'il n'y a pas d'opposition de la part de l'autorité diocésaine.

Cette demande consignée dans une délibération du Conseil municipal, doit être accompagnée, d'après l'instruction ministérielle du 5 mai 1852, de l'avis du Conseil de fabrique, du plan prescrit par l'ordonnance de 1825, du procès-verbal d'une enquête de *commodo et incommodo*, de l'avis du commissaire enquêteur, de l'avis du sous-préfet de l'arrondissement et de celui de l'évêque du diocèse.

Tel est en résumé la législation touchant la question posée par notre correspondant. Toutes les conditions lui sont favorables, et dans le cas improbable où toutes les formalités étant remplies, la distraction serait autorisée, il obtiendra toujours que les fenêtres ne diminuent pas son isolement et son indépendance.

Q. — Le curé peut-il empêcher les rassemblements au porche de l'église pendant les exercices (prières et chapelet) qui précèdent les offices ?

R. — Le droit de police du curé embrasse tout l'intérieur de l'église ; il s'étend jusqu'au vestibule du temple et même jusqu'à ses dépendances extérieures, s'il y en a ; mais son droit finit au seuil de la porte. Ainsi hors de l'enceinte de l'édifice, par exemple, au cimetière, sur une place ou sur un terrain contigu à l'église, ce n'est plus au curé d'exercer la police ; c'est là le devoir de l'autorité municipale.

Telle est la jurisprudence actuelle. Si le curé ne peut obtenir ce qu'il demande, c'est-à-dire la cessation des rassemblements dans le porche, pendant les exercices religieux, il peut porter plainte au procureur de la République, pour trouble porté à l'exercice du culte. (*Constit. de 1848, Constit. de 1852, loi du 18 novembre 1814.*) Cette dernière loi va être abrogée par la Chambre des députés. Espérons que le Sénat ne sanctionnera pas cette mesure déplorable.

Q. — Un bienfaiteur lègue à la Fabrique 200 francs, qui, dit-il, seront employés à l'église au gré du curé de la paroisse. Les héritiers n'ont pas voulu donner amiablement leur consentement à la délivrance du legs et on a été obligé de leur faire signifier à tous le testament par des actes extra-judiciaires. La succession n'est-elle

pas tenue de payer tous les frais faits à cette occasion et les droits du fisc ?

R. — Quand les héritiers refusent d'accorder la délivrance d'un legs, le trésorier de la fabrique doit demander au conseil de préfecture l'autorisation de les poursuivre devant les tribunaux. Si l'issue du procès est en faveur de la fabrique, les frais incombent aux héritiers. Mais dans le cas présent, notre honorable correspondant dit qu'on a agi extrajudiciairement et par une simple signification du testament. On ne voit pas sur quoi il s'appuierait pour faire payer les frais aux héritiers.

Quant au paiement des frais d'enregistrement, nous l'avons dit plusieurs fois, les fabriques, les cures et tous les autres établissements publics doivent payer les mêmes droits que les particuliers, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement par le donateur ou testateur.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

Mois de juillet.

NIDS ET BIBLE. — « Si, marchant dans un chemin, tu trouves sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau, et la mère qui est sur ses petits ou sur ses œufs, tu ne prendras point la mère avec ses petits ; mais, si tu gardes les petits, tu la laisseras au moins s'en aller, afin qu'il t'en advienne bien et que tu vives longtemps. » *Deutéronome, XXII, 6, 7.*

JARDIN FRUITIER. — Ecussonner à la fin de juillet ; desserrer et enlever les ligatures des greffes ; supprimer les pousses inférieures à la greffe. — Surveiller l'apparition des premiers symptômes de maladie sur la vigne pour appliquer promptement l'eau soufrée ou quelque autre remède ; éclaircir avec des ciseaux les grains des grappes trop serrées. — Enlever avec prudence les feuilles qui masquent les pêches et les empêchent de prendre couleur. — Soigner la récolte des poires précoces, en ménageant les boutons à fruits pour l'année suivante. — En cas de sécheresse prolongée, arroser au pied même les vieux arbres en espalier, s'ils paraissent languissants ; renouveler fréquemment les seringuages sur toute la surface des espaliers.

POTAGER. — Semer les derniers pois tardifs. — Repiquer le plant de choux à mettre en place le mois suivant. — Arroser modérément les melons ; tenir toujours près de la melonnière des paillassons et de la litière, pour la couvrir en un tour de main, en cas d'orage avec menace de grêle. — Rajeunir les vieilles fraisières avec du plant de coulants, en les changeant de place. — Tordre les tiges des oignons à conserver pendant l'hiver. Renouveler les semis d'oignons et de poireaux. — Récolter les pommes de terre hâtives ; brûler sur place les fanes, pour peu qu'elles offrent des traces de la maladie. — Butter les céleris ; arroser largement le céleri-rave. — Lier les chicorées et les scarolles pour les faire blanchir. — Récolter les graines des plantes potagères à mesure qu'elles mûrissent. — Lier, pailler et butter les cardons.

— Contenir par le pincement de leurs pousses superflues les tomates dont le fruit approche de la maturité. — Prodiguer l'eau deux fois par jour aux citrouilles pour faire grossir leurs fruits. — Récolter les premiers cornichons.

PARTERRE. — Soigner la floraison des plantes annuelles en supprimant les tiges défléuries, moins celles qui ont porté graine. — Couper au niveau du sol les tiges défléuries des œillets nains en bordure ; palisser sur des treillages en éventail les œillets de jardin, qui doivent être en pleine fleur ; les arroser souvent pendant la floraison ; marcotter ceux qui ont passé fleur. — Débarrasser les rosiers des roses fanées. — Arroser abondamment les pétunias et les pélarгонiums. — Donner des tuteurs aux *gladiolus* qui vont fleurir. — Renouveler les plantations des plantes annuelles élevées en pépinière. — Arroser souvent les lantanas, les fuchsias calcéolaires, temporairement placés dans le parterre pour fleurir à l'air libre. — Planter de distance en distance des héliotropes pour parfumer le parterre. — Enterrer dans la plate-bande les pots de toutes ces plantes, afin qu'elles semblent croître en pleine terre. — Planter autour des massifs d'azalées et de rhododendrons des bandes de *lobellia erinum*, de *cuphea* et d'*hortensia* du Japon, dans la terre de bruyère. — Bouturer les chrysanthèmes de l'Inde ; supprimer sur les vieilles touffes les pousses superflues ; les utiliser comme boutures.

MOYENS DE PRÉSERVATION.

Pour les chenilles, une pompe de jardin à pomme d'arrosoir, manœuvrée vigoureusement, débarrassera les feuilles de ces hôtes dangereux. Il faut naturellement visiter le pied de l'arbre après l'opération, afin d'écraser toutes celles qui seront tombées. — Un moyen également bon à employer est d'allumer sous le vent des feux de paille humide ou d'herbes sèches, de manière que le vent pousse la fumée dans les branches. On détruira ainsi des milliers de larves et de chenilles, car ces petits êtres craignent tellement la fumée qu'ils se rouleront et se laisseront tomber à terre, où on les écrasera facilement. Faire cette opération de grand matin. Beaucoup de petites chenilles se construisent un abri en roulant les jeunes feuilles : enlever avec soin toutes ces feuilles et les brûler. Il faut rechercher soigneusement, en taillant les arbres, les anneaux d'œufs déposés sur les branches. Les oiseaux d'ailleurs vous épargneront la plus grande partie de cette besogne, si vous les laissez en paix dans votre jardin en évitant de les effaroucher.

Les papillons, malgré leur beauté, et bien que par eux-mêmes ils ne causent aucun dégât, sont tout aussi nuisibles à l'horticulture ; car ils déposent sur les arbres et les plantes des milliers d'œufs d'où sortiront des armées de chenilles. On doit donc les détruire sans merci, surtout les papillons blancs, qui sont les plus nuisibles.

Les altises ou puces de terre sont de petits insectes coléoptères bleus qui rongent les feuilles des plantes potagères et des arbres fruitiers et les rendent rougeâtres comme si le feu y avait

passé ; on n'a d'autre moyen de les faire périr que d'arroser avec des décoctions de plantes amères, noyer, sureau, etc. Le goudron de houille mélangé à la sciure de bois dans la proportion de 10 p. 100 et semé sur le sol fait disparaître l'altise et une foule d'autres insectes nuisibles.

La courtillière ou taupe-grillon compte parmi les êtres les plus nuisibles aux cultures. Le moyen qu'on emploie habituellement pour la détruire est de verser dans ses trous de l'eau sur laquelle on jette un peu d'huile. La courtillière remonte pour éviter l'inondation et traverse la couche d'huile, qui la fait périr sur-le-champ. — Un autre moyen, quand une plate-bande contient beaucoup de taupes-grillons, c'est de la border de planches, et d'y placer à chaque encoignure, à niveau de terre, un vase à demi rempli d'eau. La nuit, ces petits animaux sortant pour courir de côté et d'autre, sont arrêtés par les planches, les suivent tout au long et vont tomber dans le vase, où ils se noient.

Les pucerons font beaucoup de mal aux arbres fruitiers et aux rosiers ; leurs innombrables piqures font crispier les feuilles et avorter les bourgeons. Chaque puceron donne naissance à neuf générations dans l'espace d'une année. Les pommiers, les pruniers, les pêchers sont principalement l'objet de leurs attaques. On les en débarrasse en lavant les branches où il y a des pucerons avec une solution de cassia et de savon noir. Voici la recette : on fait bouillir dans un litre d'eau, pendant quinze minutes, une cuillerée à café de cassia en poudre avec 30 grammes de savon noir et on emploie la solution après qu'elle est refroidie.

Il faut bien se garder de détruire les bêtes à Bon-Dieu ou coccinelles, qui, soit à l'état de larves, soit à celui d'insecte parfait, dévorent les pucerons.

Les fourmis, non plus, ne font aucun mal aux plantes ; elles n'y grimpent que pour rechercher les pucerons et sucer la liqueur sucrée que secrètent ces insectes par les petites cornes de leur abdomen.

Pour détruire les vers blancs ou mans, dont les ravages sont considérables, déterrez la plante dès qu'elle commence à se faner et tuez le ver, que vous trouverez à sa racine. Dans les carrés que vous voudrez préserver, plantez quelques pieds de fraisiers ou de laitue, dont ils sont très-friands. Dès que vous verrez aussi la plante se flétrir, creusez, enlevez, vous amènerez le rongeur.

Les limaces et les escargots s'attaquent à toute espèce de végétaux : on leur fait la chasse de bon matin pendant la rosée ou après une pluie. Un moyen facile de les détruire est de placer, de distance en distance, de petits tas de son que l'on recouvre de feuille de choux : quand vous allez voir le lendemain votre piège, vous les y trouvez réunis en quantité et les détruisez comme bon vous semble.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà ; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement : après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Voici, entre autres, une appréciation des services que cette combinaison peut rendre aux amateurs de la bonne librairie :

« Je viens de lire dans un bulletin de la Société générale de librairie catholique l'article intitulé : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

« Votre dévouement à la cause catholique est admirable, et désormais chaque jour je n'oublierai pas de recommander à Dieu l'œuvre que vous avez si noblement entreprise. Je désire vivement profiter des facilités si grandes que vous offrez de former une bibliothèque ; et, si cela est possible, comme l'article précité me le fait espérer, dès aujourd'hui je veux mettre à profit ses bonnes conditions.

« Voici les ouvrages que je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien m'expédier :

1^o *Collegii Salmanticensis Cursus theologicus*. 20 vol. grand in-8^o.

2^o R. P. MATIGNON : *La Paternité chrétienne*. 4 vol. in-12.

3^o MGR MEIGNAN : *Les Evangiles et la Critique au dix-neuvième siècle*.

— *Les Prophéties messianiques*.

4^o BILLUART : *Summa sancti Thomæ*. 9 vol. in-4^o.

5^o RIPALDA : *Opera omnia*. 4 vol. in-folio.

6^o L'abbé REGNAUD : *La Somme du Catéchiste*. 4 vol. in-12.

7^o D. GUÉRANGER : *Les Institutions liturgiques*, etc., etc.

« Je solderai le montant des acquisitions précédentes par paiement *mensuel* de dix fr. ou plutôt, si vous y consentez, chaque *trimestre* je vous solderai quarante fr., jusqu'à extinction de la dette, ce qui arrivera au bout de deux ans.

« D..., curé de X. (Alsace-Lorraine). »

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2	25	en fûts d'au moins 25 litres.	

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE. Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE. PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LA

Société Générale Française de Crédit

RUE DE LONDRES, 17, A PARIS
met à la disposition du public

le Jeudi 3 Juillet prochain
7,500 ACTIONS DE 500 FRANCS

DE LA

COMPAGNIE DÉPARTEMENTALE

DE

VIDANGES ET ENGRAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Au capital de CINQ MILLIONS de francs

Suivant acte déposé chez M^e Bazin, notaire à Paris.

Les actions de la COMPAGNIE DÉPARTEMENTALE DE VIDANGES ET ENGRAIS sont délivrées au prix de 550 francs, payables comme il suit :

En souscrivant. . .	400 fr.	} 550 fr.
A la répartition. . .	150	
Au 1 ^{er} octobre 1879. . .	100	
Au 1 ^{er} novembre 1879. . .	100	
Au 1 ^{er} janvier 1880. . .	100	

sous déduction du coupon échéant le 1^{er} janvier.

Les acheteurs qui libéreront leurs titres à la répartition jouiront d'un escompte de 6 %, et n'auront à verser que 545 francs.

Les dividendes se paient tous les six mois, les 1^{er} janvier et 1^{er} juillet de chaque année.

On peut dès à présent adresser les demandes à
LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT
17, rue de Londres, à Paris.

LES FORMALITÉS POUR L'OBTENTION DE LA COTE OFFICIELLE
SERONT REMPLIES

La Compagnie départementale de Vidanges et Engrais a pour but :

1° L'exploitation des vidanges dans les principales villes de France.

2° La vente directe à l'agriculture des matières fécales, leur transformation en engrais, et celle de toutes matières premières.

3° La distillation des eaux vannes, de toutes eaux ammoniacales, la fabrication du sulfate d'ammoniaque et du noir animal.

La Compagnie départementale de Vidanges et Engrais exploite les trois régions du Nord, de l'Est et du Centre par les systèmes brevetés TALARD et DUVERGIER; elle exploitera bientôt celle du Midi.

Elle possède une organisation des plus complètes, un fonds de roulement qui lui permettront d'arriver rapidement à une grande production; de vastes et importants établissements situés à Lyon, à Reims, à Corbehem, Gouy, un matériel perfectionné et breveté.

Les exploitations dont la Compagnie est dès à présent assurée, comprennent :

Lyon	Reims	Amiens
Roubaix	Vouziers	Valenciennes
Tourcoing	Dunkerque	Arras
Douai	Cambrai	Lunéville
Saint-Quentin	Epernay	Sedan
Charleville	Verdun	Rethel
Soissons	Châlons-s.-Marne	Château-Thierry
Vitry-le-Français	Saint-Dizier	Pont-à-Mousson

BENEFICES

Les bénéfices de la Compagnie départementale de vidanges et engrais proviennent :

1° De la redevance payée par les propriétaires pour les vidanges;

2° De la vente des matières vertes aux agriculteurs;

3° De la transformation en sulfate d'ammoniaque ou en engrais pulvérulents.

La Compagnie est en mesure de traiter mille mètres cubes de matière par jour, ce qui, pour une année comprenant 300 jours de travail, représente 300,000 mètres cubes. Or chaque mètre cube traité donne un bénéfice minimum de 3 fr., représentant un total pour l'année de 900,000 francs; ce serait donc, pour dix mille actions, un bénéfice de 71,62 par action, soit 14.33 0/0.

Les actions de la Compagnie Parisienne des Vidanges et Engrais valent 625 francs — celles de la Compagnie Richer 865 francs. — Les actions de la Compagnie départementale de Vidanges et Engrais devront logiquement, en raison de leur revenu, atteindre au moins les mêmes prix.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 36. — PRÉDICATION : VI^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Nos devoirs envers nous-mêmes (*suite*). — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Clovis et le sacre des rois de France. — La Sainte-Ampoule. — CONSULTATIONS : S'il est permis de faire des images insolites? — Que penser des images des saints portant les stigmates? — Est-il nécessaire de tenir un registre d'inscription pour gagner les indulgences d'une confrérie? — Observations sur les dérogations à la messe *pro populo*. — JURISPRUDENCE : De la jurisprudence généralement suivie en matière de cimetières ruraux. — Un conseil municipal peut-il s'opposer à une construction dûment décidée par le conseil de fabrique sous prétexte qu'il n'y a pas eu d'adjudication? — Le même fabricant peut-il être président du conseil de fabrique et du bureau des marguilliers? — Président du conseil et trésorier? — COURRIER DE L'UTILE : A la Bourse.

CORRESPONDANCE

F. (Gard), 25 juin 1879.

Voici venir le temps des retraites ecclésiastiques, et je viens vous demander, par la voie de l'*Ami du Clergé*, qui se prête si complaisamment à ces sortes de questions, si vous avez quelque ouvrage spécial sur ce sujet. — P. S.

Réponse. — Votre question nous suggère l'idée de publier la liste des ouvrages que nous possédons sur cette importante matière. Nous la donnons à la quatrième page du présent numéro, veuillez l'y consulter.

Comme ouvrage spécial, nous avons le *Manrèze du prêtre*, par le R. P. Caussette, dont l'*Ami du Clergé* a publié en primeur une série de chapitres, à la si grande satisfaction de ses lecteurs, et qui vient de paraître en deux très-forts volumes in-8°, au prix de 12 francs.

Cet ouvrage est la reproduction d'une retraite ecclésiastique prêchée par l'éminent auteur, qui l'a complétée, pendant l'impression, en y ajoutant des idées nouvelles et en donnant à certains aperçus de plus longs développements. C'est donc un livre tout à fait spécial sur le sujet, un livre riche de fonds par la multiplicité des textes empruntés à l'Écriture et aux Saints Pères; un livre profond par l'élévation des pensées et l'ampleur des considérations qu'il ouvre à l'esprit; un livre pratique par les détails minutieux et complets dans lesquels il entre au sujet de la

vie temporelle et morale du prêtre; un livre éminemment littéraire par les qualités de style et de diction qui le distinguent, un livre, en un mot, supérieur à tous les points de vue.

D'ailleurs, vous en avez lu de nombreuses pages dans l'*Ami du Clergé*, et vous savez bien que ces éloges n'ont rien d'exagéré. Tout ce que nous pouvons vous affirmer, c'est que la suite la fin sont bien dignes de ces premiers extraits. L. P. Caussette est un des rares auteurs qui ne se démentent pas, et cela parce qu'il ne se prodigue pas. Ici, dans son *Manrèze*, de même que dans ses autres volumes le *bon sens de la foi*, les *mélanges oratoires*, il n'est jamais inférieur à lui-même. Pour être exact, il faut dire plutôt qu'il croît de page en page, car le sujet qu'il traite est de ceux qui s'agrandissent à mesure qu'on les approfondit, et le P. Caussette y suit merveilleusement, jusqu'au bout, cette progression.

Dans un autre genre et sans une autre méthode, le SARCERDOCE, de Mgr Isoard, pourra vous offrir aussi de précieux éléments pour vos jours de retraite. L'*Ami du Clergé* en a déjà parlé plusieurs fois, et c'est pourquoi il se contente de vous prier de vous reporter à la dernière page de ce numéro, où vous trouverez reproduite, comme pour le *Manrèze*, la table des matières.

B. (Gironde), 29 juin 1879.

Je vous ai fait demander par l'entremise d'un

de vos abonnés de notre ville un exemplaire des *Pensées et Maximes* du P. Faber, dont il était rendu compte dans votre dernier numéro : Je viens de le recevoir et je suis heureuse de vous exprimer ma satisfaction. Ma plus jeune fille, adolescente qui, comme beaucoup d'autres, commence à juger tout d'abord par les apparences, a été particulièrement charmée des formes si gracieuses de ce petit volume. Elle s'est mise à le feuilleter avec mes autres enfants, et j'ai été non moins ravie de voir que la lecture de ces belles pensées faisait sur eux une grande impression. En un instant, le mois de juillet a été lu d'un bout à l'autre, et chacun de commenter longuement celle qui le frappait le plus. Une résolution vraiment édifiante s'en est suivie : Comme le livre ne peut pas être entre les mains de tout le monde à la fois une petite adolescente a proposé d'en faire jour par jour une copie pour nous tous ; moi, je vous demanderai de nous faire relier quatre exemplaires demi-chagrin, tranches dorées, avec les initiales suivantes : A. de B., R. de B., D. A. de B., F. de B. Soyez béni, Monsieur l'éditeur, pour tant de bons livres que vous publiez. F. de B.

R. — Merci, Madame, de vos bonnes paroles. Nous en avons besoin, de temps en temps de ce genre, veuillez le croire ! Nous n'insisterons pas sur le mérite du livre qui vous plaît tant ; mais puisque vous êtes à la tête d'une famille chrétienne et que votre grand souci est d'y conserver la piété, nous nous permettrons de vous adresser le prospectus d'un ouvrage qui, introduit dans des maisons comme la vôtre, est aussi de nature à y faire beaucoup de bien. Cet ouvrage a pour titre :

PETITES MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Rien de mieux approprié à toutes sortes de lecteurs. Un prêtre y trouvera un inépuisable trésor de discours et d'allocutions ; une communauté religieuse s'y délectera par l'onction douce et bienfaisante qui règne dans ses pages ; un chef d'établissement, une institutrice, un père, une mère, les enfants y rencontreront des leçons toutes faites sur n'importe quel sujet, et cela présentées d'une manière qui fait qu'on écoute avec charme et qu'on retient avec profit. Nous détachons çà et là quelques-uns des titres des 365 sujets traités par l'auteur.

I^{er} volume : La vie chrétienne en général. — Faire le bien doucement, — lentement, — petitement, — sans bruit. — La vie de la foi. — Nécessité de la mortification. — L'Esprit de pénitence. — Des accidents de la vie. — Des agréments de la vie. — De nos aspirations. — De l'amitié. — De l'artifice. — De l'aveuglement. — Du babil. — Du bien. — Des bienséances. — Du réveil et du lever. — Des repas. — Des visites. — Des compagnies. — Des convenances. — Des conseils, etc., etc.

II^e volume : Nature de la perfection chrétienne. — Moyens de pratiquer la présence de Dieu. — De la vertu de religion. — De la sagesse du monde. — De l'orgueil. — De la vanité. — Des distractions. — Des divertisse-

ments. — De nos erreurs. — De l'Etude. — Des exercices de piété. — Le caractère. — Les souvenirs. — Les affections. — Les tentations. — De l'honneur. — De la honte. — De l'idéal. — De l'imitation de J.-C., etc., etc.

Les *Petites méditations pour tous les jours de l'année* ont pour auteur M. l'abbé Alfred Gilly, chanoine de Nîmes, docteur en théologie et en droit Canon, et contiennent de beaux volumes in-12, de 476 pages chacun. Prix 6 fr.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

Journal mensuel des Prédicateurs.

Nous recevons fréquemment des observations au sujet de notre PRÉDICATION : les uns voudraient que les sujets fussent plus développés, d'autres, qu'ils fussent donnés en entier, quelques-uns, qu'il n'en fût pas question du tout.

A ces derniers, nous répondrons que l'*Ami du Clergé* s'est tracé un plan qui a l'approbation de l'immense majorité de ses lecteurs et qu'il continuera de le suivre fidèlement. — Aux autres, nous ferons observer qu'un sermon, un discours, une homélie publiés dans nos colonnes avec la même étendue qu'ils sont prononcés en chaire, nous prendraient trop de place. L'*Ami du Clergé* plaît par la variété de ses articles, et il cesserait de rendre les mêmes services s'il en supprimait quelques-uns pour se laisser envahir par d'autres d'une portée moins générale. La Direction, d'ailleurs, a prévu le cas, et c'est pourquoi elle a fait acquisition, au commencement de la présente année, de l'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *journal des Prédicateurs*, qui paraît tous les mois par livraisons de 60 pages in-8°.

Là, tous les sujets sont donnés au long ; un examen sérieux détermine chaque choix, toute médiocrité en est bannie, surtout depuis que nous en avons la direction. L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE remonte à l'année 1853 et compte 27 volumes de collection. C'est le répertoire le plus complet, le plus riche et le plus varié de la prédication contemporaine. Qu'on ne s'étonne donc pas si tous nos efforts vont tendre à lui conserver cette haute et incontestable suprématie.

Livraison de juillet 1879.

Éloquence. R. P. MONSABRÉ : Cinquième conférence prêchée à Notre-Dame.

Morale. RR. PP. PAULISTES, de New-York : Le prix de l'âme.

Sciences. L'ABBÉ A. TILLOY : Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu (6^e Leçon donnée aux élèves du lycée Louis-le-Grand).

Panegyriques. S. G. MGR GERMAIN, évêque de Coutances : Panegyrique de saint Vincent de Paul.

L'abonnement à l'*Enseignement catholique* est de 12 francs par an, — et pour les abonnés de l'*Ami du Clergé*, 10 francs seulement au lieu de 12.

La collection (27 volumes), 200 francs, payables au gré de l'acquéreur.

PRÉDICATION

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Quicumque baptisati sumus in Christo
Jesu, in morte ipsius baptisati sumus.
(Ad Rom., c. vi.)

Il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu de peindre toute la grandeur du chrétien et les obligations qu'il a contractées par le baptême. C'est ce que l'apôtre saint Paul fait d'une manière admirable dans cette épître en nous montrant les rapports du baptême avec les mystères de la rédemption, c'est-à-dire la mort, la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ. Un chrétien doit les représenter en lui-même : c'est à ce titre qu'il est baptisé.

Saint Paul ayant dit que la grâce a été plus abondante où le péché a abondé, prévient l'abus qu'on pouvait faire de ces paroles, en faisant lui-même cette question : *Que disons-nous donc ? Demeurerons-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ?* Et il répond : *A Dieu ne plaise.* C'est pour confirmer cette importante vérité, qu'il ajoute : *Nous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort.* Ce premier effet de la grâce du baptême est donc de nous appliquer la mort de Jésus-Christ pour expier et détruire en nous le péché. La première obligation du chrétien est d'être mort avec Jésus-Christ, c'est-à-dire d'être, par rapport aux choses de la terre, comme un mort qui n'y a plus de part, qui regarde indifféremment ses biens et ses maux. Il y a peu de chrétiens qui soient véritablement morts à tout ce qui n'est pas Dieu, à l'amour des louanges, à tous les plaisirs, à toutes les cupidités du siècle. Cependant c'est une disposition essentielle au christianisme ; car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché. Ce mystère renfermé dans le baptême était plus clairement marqué par l'ancienne cérémonie de plonger trois fois dans l'eau ceux que l'on baptisait. Cette immersion répétée trois fois représentait les trois personnes de la sainte Trinité et les trois jours que Jésus-Christ est demeuré dans le tombeau. Le second effet de la grâce du baptême est donc de nous faire vivre dans l'oubli de la terre et la séparation du monde par la disposition du cœur. Le chrétien est enseveli pour mourir, parce que la mort au péché n'est pas encore achevée, c'est le travail de toute la vie. Ainsi ce n'est pas assez pour un chrétien d'être mort avec Jésus-Christ, il doit encore être enseveli avec lui. C'est pourquoi, il doit être non-seulement mort au monde, mais il faut que le monde le traite comme une personne ensevelie qu'il a rejetée, qu'il a mise en oubli. C'était l'état où était saint Paul lorsqu'il disait : *Le monde m'est crucifié et je le suis moi-même au monde.* Il ne faut donc point nous plaindre si le monde nous méprise, mais nous adresser à Dieu, qui ne peut oublier ceux qui sont ensevelis avec Jésus-Christ, comme il n'a point oublié Jésus-Christ dans le sépulcre. *Afin que, comme Jésus-Christ*

est ressuscité des morts par la gloire et par la puissance de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie. Comme saint Paul dit que si Jésus-Christ n'était point ressuscité, notre foi et notre espérance seraient vaines ; on peut dire aussi que ce serait en vain que le baptême nous aurait donné part à la mort et à la sépulture de Jésus-Christ, s'il ne nous avait aussi donné part à sa résurrection et à sa vie nouvelle. C'est le troisième effet de la grâce du baptême de nous ressusciter à la justice et de nous faire vivre, marcher et agir comme des hommes nouveaux. Voilà la plus grande obligation du chrétien : il doit mourir au péché, pour vivre en Dieu ; il doit être insensible aux choses temporelles, pour s'occuper uniquement des biens éternels ; il doit se dérober aux yeux des hommes du siècle, pour habiter dans le ciel en qualité de ressuscité. Les âmes chrétiennes doivent demander sans cesse à Jésus-Christ la grâce de mourir pour vivre en lui, de se dépouiller de tout pour être revêtu de lui ; de détruire en elles toute leur vie propre, toutes les recherches, toutes les satisfactions propres par l'impression de la vie divine de sa résurrection : *Sachant que notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit et que nous ne soyons plus asservis au péché.*

L'apôtre ayant déclaré l'obligation de marcher dans une vie nouvelle, en marque ensuite les conditions : l'une regarde le mal que l'on doit fuir, l'autre le bien que l'on doit faire. Ce qui nous apprend que, pour n'être plus asservis au péché, ce qui est le premier fruit de la vie nouvelle que nous avons acquise par le baptême, il ne suffit pas de prendre la résolution de ne plus pécher, il faut encore travailler continuellement à le détruire en nous mortifiant sans cesse, car, comme dit encore l'apôtre : *ceux-là seulement sont véritablement à Jésus-Christ qui ont crucifié leur chair avec tous ses vices et ses désirs déréglés.*

Jésus-Christ étant ressuscité ne meurt plus... Considérez-vous de même comme étant morts et ne vivant plus que pour Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. C'est la seconde condition de la vie du chrétien, elle règle ce qu'il doit faire. Tout se réduit à demeurer ferme dans la justice, comme Jésus-Christ demeure éternellement dans la vie glorieuse de sa résurrection. On ne doit plus faire d'autre usage de la vie que pour Dieu en lui rapportant toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections, toutes ses actions. Voilà, selon saint Paul, à quoi nous sommes engagés comme chrétiens et comme baptisés.

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Misereor super turbam. (Marc., 8.)

Quelle est grande cette scène du désert ! Un Dieu que suit la multitude et pour lequel elle oublie ses villes, ses travaux et jusqu'aux soins les plus indispensables de la vie ! Un Dieu que touchent des besoins qu'il devine sans qu'on les

lui expose, dont la puissance éclate au milieu de la solitude et qui multiplie par une bénédiction féconde un pain miraculeux. Le récit de notre Evangile, dans sa simplicité, offre matière à d'utiles réflexions.

Une grande multitude de peuple suivait Jésus-Christ et n'avait rien à manger. Le Sauveur ne marchait donc point seul dans les jours de sa vie mortelle; il est suivi non pas seulement des pêcheurs, qui ont abandonné pour lui leurs filets et leurs barques, mais des malades qu'il a guéris, des pauvres qu'il a soulagés, des coupables qu'il a ramenés au repentir et à la vertu. On ne les accusera pas d'être conduits par l'intérêt en cette solitude. Le Fils de l'homme n'a pas d'or à leur distribuer : il est pauvre comme le plus pauvre d'entre eux. Souvent le soir il n'a pas où reposer sa tête; et le pain même qui soutient ses forces, quelquefois il en est redevable à la charité. Voilà pourtant le Maître qu'accompagne la multitude; elle nous condamne, nous que la reconnaissance et l'intérêt ne peuvent plus attacher à Jésus. Où sont maintenant les amis fidèles de ce Dieu Sauveur? Comment ont disparu ces multitudes qu'entraînaient autrefois et la douceur de ses paroles et la puissance de ses œuvres? C'est encore au milieu de la solitude qu'il opère en notre faveur ses merveilles, et, cette fois, il est seul au désert, et cependant il s'écrite comme autrefois : J'ai compassion de la foule. C'est la foule des ingrats, c'est la multitude des infidèles qui afflige son cœur et réclame sa pitié. Et c'est ici que nous comprendrons mieux encore la tendresse de Jésus-Christ et sa bonté pour nous. Ce peuple de notre Evangile n'était pas indigne de la compassion du Sauveur, car il écoutait avec avidité sa parole, et suivait ses pas avec empressement. Mais nous, qu'avons-nous fait pour intéresser son cœur et justifier ses sollicitudes? Nous l'avons abandonné.

Et lui, il sent encore qu'il est notre Père, son cœur en secret prend notre défense et désarme sa colère.

Interrogés par le Sauveur, les disciples lui répondirent : Où pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier tout ce peuple? Réponse insensée dans la bouche de ceux qui avaient été les témoins assidus des miracles de Jésus, qui connaissaient sa puissance et ses divines ressources. Au reste, c'est encore aujourd'hui le langage de la plupart des chrétiens; et notre Evangile, après avoir condamné l'infidélité de ceux qui ne suivent plus Jésus-Christ, condamne encore ici la défiance de ceux qui n'espèrent point en lui.

Jésus-Christ commanda au peuple de s'asseoir sur la terre; et prenant les pains, il rendit grâces à Dieu, les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer à ceux qui étaient présents. Ainsi la défiance des Apôtres n'arrêtera point leur Maître, il prépare le festin que la charité va bientôt improviser dans le désert. J'admire ce peuple qui suit depuis trois jours le Fils de Dieu sans s'inquiéter des plus impérieux besoins de son corps. Et, loin de toute habitation, il devrait employer les forces qui lui restent à retourner dans ses demeures; il ne paraît pas

songer au retour, il s'assoit sans murmurer et il semble moins avide de pain que de cette parole qui sort de la bouche de Dieu. Et maintenant, si vous avez oublié pour lui vos besoins, son cœur ne les a pas oubliés, et, après avoir nourri vos âmes, il va donner à vos corps les aliments qui leur sont nécessaires. Une autre leçon : Tout Dieu qu'il est, Jésus lève les yeux au ciel et rend grâces, pour nous apprendre de quelle source viennent les richesses et avec quelle reconnaissance nous devons en user. Enfin, pour dernière instruction renfermée dans ce passage de l'Evangile, remarquons les fonctions et l'emploi des Apôtres. Malgré leur défiance, ils sont choisis pour distribuer le pain au peuple. C'est Dieu aussi qui multiplie par sa puissance le pain de la divine Eucharistie; mais pour la distribuer aux fidèles, il s'est choisi des ministres, et leur faiblesse ne peut altérer la sainteté de leurs fonctions. Vous devez donc oublier les hommes pour élever votre esprit jusqu'à Dieu qu'ils représentent et ne pas vous permettre d'injustes censures, car il est écrit : Celui qui vous méprise, me méprise.

Ils mangèrent donc, et quand ils furent rassasiés, on emplit encore sept corbeilles des morceaux qui étaient restés. Dans ces dernières paroles, l'historien sacré nous expose l'accomplissement du miracle et nous en donne la preuve. Ils mangèrent donc et ils furent rassasiés. Il n'y a que le pain rompu par Jésus-Christ qui ait cette admirable propriété de rassasier ceux qui le mangent. Les biens seuls qu'il dispense à ses élus peuvent combler et satisfaire les désirs de l'homme. L'ambitieux, l'avare, celui qui court après les plaisirs ne peuvent satisfaire la faim qui les dévore. Mais, qu'ils sont différents, ô mon Dieu ! les biens que vous réservez à ceux qui vous craignent ! Vous avez pour eux sur la terre des joies pures qui versent dans leurs âmes d'ineffables délices.

Symbole de l'éternel festin, la multiplication des pains nous apprend que, pour être admis au banquet de l'Agneau, il faut ici-bas le suivre au désert avec une constante fidélité; qu'il faut, pour l'entendre, oublier le monde, les plaisirs, et, s'il est nécessaire, jusqu'aux besoins de la vie; qu'il faut enfin toujours compter sur lui, et par une confiance inébranlable en sa bonté, imiter, surpasser même, s'il est possible, la confiance de ce peuple qui trouve aujourd'hui dans le Sauveur un bienfaiteur si charitable et si puissant.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES¹

XXXIII. — SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Misereor super turham.
(Marc., vii, 2.)

« Le Curé pourra exposer ici tout ce qui concerne la sollicitude paternelle de Dieu envers les hommes. » (C. C. Trid.) Il s'agit donc ici de la Providence. On appelle ainsi la puissance en vertu de laquelle tout ce que nous voyons a été fait et se gouverne. Elle renferme d'abord la connaissance, qui est contenue dans l'intelligence de Dieu et qui en éclaire toutes les opérations ; ensuite la volonté, qui décide la fin et choisit les moyens ; et enfin la puissance, qui opère. La Providence existe-t-elle ? S'étend-elle à l'ordre moral et surnaturel, comme à l'ordre physique et matériel ? Le triomphe des méchants et l'humiliation des justes en ce monde permettent-ils de la révoquer en doute ? Telles sont les Questions à résoudre dans notre Homélie.

I. *La Providence existe-t-elle ?* — Les Déistes et les Fatalistes nient la Providence et soutiennent : les premiers, que Dieu est trop grand pour s'occuper du monde ; et les seconds, que tout y arrive nécessairement. Mais c'est là une erreur aussi contraire à la raison qu'à la foi. La nature de Dieu et ses attributs prouvent l'existence de sa Providence. Car Dieu ne serait pas infiniment sage, ni infiniment bon, ni infiniment saint ni infiniment juste, s'il ne procurait pas à ses créatures les moyens d'atteindre leur fin, s'il les abandonnait au hasard, s'il voyait d'un œil indifférent le bien et le mal, et s'il laissait la vertu sans récompense et le crime sans châtiment. L'ordre et l'harmonie, qui règnent dans l'univers, rendent encore à sa Providence le témoignage le plus éclatant. D'ailleurs, n'est-elle pas nécessaire pour le soutien et la conservation de ce qu'il a créé ? « Comme toutes choses, » dit le Catéchisme Romain, « ont eu besoin pour exister d'une souveraine sagesse et d'une souveraine bonté : ainsi elles retomberaient aussitôt dans le néant, si une fois qu'elles en sont tirées, la Providence ne les soutenait et ne les conservait avec la même puissance qui les a fait exister dès le commencement. » De là ces paroles de l'Écriture : « Seigneur, comment quelque chose « pourrait-il subsister, si vous ne le vouliez « aussi ? Ce que vous n'avez pas appelé, comment se conservera-t-il ? (Sap. xi, 26.) Dieu a « également soin de tous les hommes. (Ibid. « iv, 8.) Il donne à tous la vie, la respiration et « toutes choses. (Act. xvii.) Il n'est pas éloigné « de chacun de nous ; nous avons en lui la vie, « le mouvement et l'être. (Ibid. 5.) Il n'y a pas « d'autre Dieu que vous, pour avoir soin de « toutes choses. (Eccl. xxxvi, 13.) Il n'y a qu'un « Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous, « et qui étend sa Providence sur tous. » (Eph. iv, 6.) Mais la divine Providence ne conserve pas seulement les êtres de la création, elle les gouverne et les dirige également. En

effet, la foi nous montre son intervention salutaire dans les affaires de ce monde. Dans l'Histoire Sacrée, Dieu nous apparaît comme le Créateur et le Seigneur de toutes choses ; comme le suprême Législateur, le Vengeur du crime et le Rémunérateur de la vertu ; et comme l'Arbitre souverain des nations, les élevant ou les abaissant à son gré, disposant en sa miséricorde ou en sa colère de la paix ou de la guerre, de la vie ou de la mort, sans que personne puisse lui résister. Car « il fait tout ce qu'il veut « au ciel, sur la terre et dans les abîmes. « (Ps. cxxxiv, 6.) Il agit fortement partout et « ordonne tout, comme il convient. (Sap. viii, 1.) « C'est lui qui a fait naître d'un seul homme le « genre humain pour habiter toute la terre, « ayant déterminé les temps précis et les bornes « de leur demeure dans le monde. (Act. xvii.) « Seigneur, les jours de l'homme sont courts, « le nombre de ses mois est entre vos mains, « vous en avez fixé le terme, il ne peut être « dépassé. » (Job. xiv, 5. — I C. i, 36. — I S C., i, 113.)

II. *La Providence s'étend-elle à l'ordre moral et surnaturel, comme à l'ordre physique et matériel ?* — Oui, car dans l'ordre moral et surnaturel, comme dans l'ordre physique et matériel, tout est soumis à son action. Rien n'est plus certain que cette vérité. Si l'action de la Providence ne s'étendait pas à tout, il faudrait tout rapporter au hasard ou au destin, comme les Gentils. Mais qu'est-ce que le hasard ou le destin ? C'est un être chimérique et imaginaire. On ne saurait donc rien lui attribuer. Il faut, par conséquent, reconnaître en tout l'action de la divine Providence. « Nous « sommes dans sa main, » dit le Sage, « nous et « nos discours, avec toute la sagesse, la science « d'agir et le règlement de la vie. (Sap. vii, 16.) « L'homme prépare son cœur et Dieu gouverne « sa langue, vous avez réglé toutes choses avec « mesure, avec nombre et avec poids ; car la « souveraine puissance est à vous seul et pour « toujours. Qui pourra résister à la force de « votre bras ? L'univers est devant vous comme « ce petit grain qui peut à peine faire pencher « la balance, et comme une goutte de la rosée « du matin qui tombe sur la terre. Mais vous « avez compassion de tous les hommes, parce « que vous pouvez tout et vous dissimulez leurs « péchés, afin qu'ils fassent pénitence. (Sap. xii, « 21 et sq.) Il n'y a ni roi ni prince qui puisse « s'élever contre vous, en faveur de ceux que vous « avez fait périr. (Ibid. 14.) Contre le Seigneur, « il n'y a point de sagesse, point de prudence, « point de conseil. » (Prov. xxi, 30.) Aussi est-ce en vain que les puissants de la terre essayeront de se soustraire à l'action de la Providence. Quoi qu'ils fassent, ils seront plutôt gouvernés qu'ils ne gouverneront. Car, suivant le Prophète Royal, « le Seigneur dissipe les conseils « des nations, rend vaines les pensées des peuples « et réforme celles des princes. Pour le conseil du

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 36. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion 1^{re} partie ou Dogme, art. 111-113.

« Seigneur, il demeure ferme à jamais ; les « pensées de son cœur s'exécutent de généra- « tion en génération. Heureuse la nation qui a « le Seigneur pour Dieu ! Heureux le peuple « qu'il a choisi pour son héritage ! » (Ps. xxxii, 10 et sq. — I C. i, 36. — I SC. i, 114-115.)

III. — *Le triomphe des méchants et l'humiliation des justes en ce monde permettent-ils de révoquer en doute la Providence ?* — Non : parce que, en l'autre monde, il sera rendu à chacun selon ses œuvres ; et parce que, si les crimes n'ont pas été expiés en ce monde, ils seront punis en l'autre par des châtimens éternels. Lors même que la manière dont tout ce qui se passe en ce monde se concilie avec la divine Providence nous serait incompréhensible, nous ne serions pas admis à contester son existence. Car, si dans les choses naturelles il y a des phénomènes que ne saurait expliquer notre esprit, il ne faut pas nous étonner qu'il y en ait d'explicables dans les choses humaines. Sachant donc par la foi et par la raison qu'il existe une Providence, s'étendant à tout et dirigeant tout, nous devons la reconnaître et l'adorer en tout, même en ce que nous ne comprenons pas. « Si « l'homme veut disputer contre Dieu, » dit Job. « de mille articles il n'y en aura pas un seul « sur lequel il puisse lui répondre. (Job. ix, 3) « S'il s'agit de la force, il est tout-puissant ; s'il « s'agit de la justice, qui osera me faire com- « paraître avec lui ? (Ibid. 19.) Il n'y a personne « qui puisse être arbitre entre lui et moi, ou se « faire médiateur entre les parties. » (Ibid. 33.) Aussi, quoique l'on voie souvent en ce monde les méchants triomphants et les justes humiliés, on n'en peut rien conclure contre la Providence. Car Dieu ne permet pas la prospérité des uns, parce qu'ils sont méchants ; ni l'affliction des autres, parce qu'ils sont justes. Si donc « il fait « lever son soleil sur les bons et sur les mé- « chants et pleuvoir sur les justes et les injustes » (Matth. v, 45.), c'est que l'ordre de sa Providence comprend la vie présente, où chacun doit travailler, combattre et souffrir ; et la vie future, où chacun sera récompensé ou puni selon ses œuvres bonnes ou mauvaises. « Il a plu, » dit saint Augustin, « à la divine Providence de préparer aux bons pour le siècle à venir des biens dont ne jouiront pas les méchants ; et aux méchants, des maux dont ne seront pas tourmentés les bons. Mais pour les biens et les maux de cette vie, elle a voulu qu'ils fussent communs aux uns et aux autres, afin que l'on ne désirât point avec ardeur des biens possédés par les méchants comme par les autres, et qu'on ne regardât point comme honteux des maux, dont sont rarement affranchis les bons. » (I C. i, 36. — I SC. i, 116-118.) L'ABBÉ REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives

de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE MANÈRE DU PRÊTRE¹

II

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES.

Avec la théologie rationnelle, étudions un peu de théologie mystique. Les contemporains ne brillent ni par l'équilibre, ni par l'exactitude dans les opinions ; les uns voient le monde surnaturel partout, les autres ne l'aperçoivent nulle part ; les uns mettraient volontairement, en tête de toutes les légendes : *de par le Roi, défense à Dieu de faire miracle en ce lieu* ; les autres ne seraient peut-être pas aussi sévères que Benoît XIV, faisant traîner sur la claie une femme convaincue de faux miracle. Pour pacifier ces extrêmes, pour contenir ces exagérations opposées, que faudrait-il ? Quelques principes de mystique bien compris et bien vulgarisés.

Malheureusement, ils sont rares les prêtres de nos temps qui, à l'exemple de Mgr de Lamotte, trouvent leur journée incomplète quand il n'ont pas lu quatorze pages de théologie avant le coucher du soleil. Si la théologie n'avait pas pris la précaution, tantôt de se traduire en français, tantôt de se couvrir de magnificences littéraires, elle serait fort peu cultivée. Ce qui le prouve, c'est que les conférences établies pour la propager, ressemblent assez souvent à ces congrès scientifiques où quelques zélés occupent l'attention, où quelques autres veulent bien se laisser occuper, mais où la plupart pensent moins à ce qui se dit qu'au banquet de la fin.

Soyons donc des prêtres studieux ; et n'allons pas nous dérober à cette obligation sous prétexte qu'il vaut mieux être un homme pratique qu'un homme de doctrine. Est-ce que le second de ces hommes exclut le premier ? Est-ce que le premier, sans le second, n'est pas une sorte d'empirique spirituel ? Etrange théorie, qui tendrait à classer, dans l'Eglise, l'importance des docteurs après celle des médiocrités qui savent faire leur chemin ? Combien n'en ai-je pas connu de ces Confrères soi-disant pratiques, qui ne pratiquent guère que la science de leurs intérêts, empruntant à un voisin instruit l'honneur de leurs décisions, la rédaction de leurs mémoires de conférences, les meilleures inspirations de leur vie, sauf à dire de lui le plus de mal possible, afin de faire croire qu'ils ne lui doivent rien. Pardonnez-moi cette allusion familière : dans notre hiérarchie, trop souvent, on trouve Raton mangeant les fruits que Bertrand tire du feu, et se moquant de celui-ci pour récompense : or, quels tristes maîtres en Israël, ceux qui achètent leurs sermons, au lieu de les composer, qui instruisent le peuple par abonnement à un journal de prédicateurs, et qui vivent, dans leur enseignement, d'un incessant plagiat, payant d'audace à défaut d'honnêteté !

(1) Voir l'Ami du Clergé, n° 25-35.

Soyons des prêtres appliqués, et, surtout, ne nous dispensons pas d'un tel devoir par abus pharisaïque de cette vérité : il vaut mieux être saint que savant. Eh ! sans doute ! mais le pire de tout, c'est de n'être ni l'un ni l'autre. Ce serait trop commode si, par le seul fait qu'on ne sait rien et qu'on ne fait rien, on pouvait concourir pour les premiers prix de vertu ! De même, quelle injustice si, par le seul fait qu'on s'efforce d'avoir toute intelligence de son devoir, on passait pour n'en avoir pas l'esprit ! Demandez à sainte Thérèse ce qu'elle pensait des confesseurs ignorants. Demandez à l'Eglise pourquoi elle fait entrer les concours en ligne de compte dans la distribution de ses bénéfices. Demandez, enfin, aux pères de la vie spirituelle s'ils n'ont pas estimé un ours moins dangereux dans la vigne du Seigneur qu'un âne. Le premier, en effet, se couche quand il est repu et enivré, tandis que le second piétine tout, détruit, avec les fruits, même les espérances, et dévaste sans mesure.

D'ailleurs, je vous prends, mon cher confrère, par votre propre argument :

La culture, si nécessaire à nos influences, ne l'est pas moins à nos vertus. La parole de Dieu ne vieillit pas : *Multam malitiam docuit* (1). *Qui evitat discere, incidet in mala* (2). L'eau dormante engendre des insectes impurs, et l'inaction produit les pensées sensuelles. C'est en se promenant sur la terrasse de sa maison que David devint impudique : combien de prêtres sont déchus de leur piédestal, dans cette récréation sans conscience et sans honneur que le jargon du monde appelle, flâner. C'est qu'il n'est guère possible à un prêtre de ne rien faire, sans faire du mal ; voilà pourquoi Saint Jérôme disait à Rusticus : *Facito semper aliquid operis ut diabolus te semper inveniat occupatum* (3).

Où, voulez-vous passer ici-bas heureux et immaculé ? *Orationi lectio succedat* (4). Dès l'instant que la vie de l'homme s'est amassée dans sa tête, elle déserte ses sens. Nous sommes semblables au lis : quand son calice se dilate et fleurit, sa tige se dessèche. Il ne s'agit donc pas de s'embellir, il s'agit de se sauver. Ne m'opposez pas l'insuffisance de votre bibliothèque : il n'y a pas d'ecclésiastique si pauvre, dit Bossuet, qu'il ne puisse acquérir autant et plus de livres qu'il ne lui en faut pour s'occuper toute sa vie. Ne m'opposez pas les lectures que vous faites : vos lectures, loin d'être la sauvegarde de votre chasteté, en sont la pierre d'achoppement.

Ainsi arrive-t-il à ces jeunes ecclésiastiques qui vont chercher, dans les capiteuses inspirations de la littérature moderne, des ivresses qui les dépravent au lieu de les élever. De nos jours, les lettres ont sevré la France des grands plaisirs de l'esprit pour lui verser une sorte d'anesthésie grossière ; elles sont descendues au vil métier de machine à émotions pour un peuple dont toute la vie s'est réfugiée dans les sens, et la littérature, comme la science, ne sont guère plus que deux instruments de physique appli-

qués aux pôles opposés de la matière, pour en extraire de méprisables félicités. Tous les prêtres disent ces choses, mais tous ne se conduisent pas en conséquence. Il est vrai qu'on loue les bons livres, mais on achète et on lit les mauvais.

Les premiers sont dans la bibliothèque pour la montre, les seconds sont dans les tiroirs pour les plaisirs secrets du pasteur. Il parle des premiers avec ses confrères, il lit les seconds avec ses ouailles de confiance : puisant quelquefois, dans les romans les plus impurs, des tirades de prône, des moralités de confessionnal, une connaissance très-factice du cœur et de la société, sans compter une perversion de goût qui introduit le style de la bohème littéraire dans le langage sacré.

Ah ! mon cher confrère, *Ineptas et aniles fabulas evita* (1). Pour le prêtre, chaque lecture doit être comme un repas, auquel il s'assied avec la réserve craintive des grands personnages qui craignent toujours d'être empoisonnés. Il y a des précautions à prendre, en maniant les substances vénéneuses, pour que la santé n'en soit pas altérée. D'ailleurs, de quel droit, avec quelle autorisation vous permettez-vous ces lectures contre la foi et contre les mœurs ? Est-ce qu'il suffit d'être directeur de conscience pour être dispensé d'en avoir ? Comme elle est à plaindre, la paroisse nourrie à ce régime malsain : Comme il est coupable, le prêtre qui s'endort sur l'Ecriture et sur les grands maîtres, et qui se passionne pour la mauvaise compagnie intellectuelle, convertissant ainsi le travail lui-même en un épicurisme d'esprit qui le prédispose à celui de la conduite !

Il y a une autre occupation que je redoute à l'égale de la lecture des romans, pour l'âme du prêtre, c'est l'application désordonnée à la musique. Cultiver la musique, l'encourager, la propager, pour l'honneur du lutrin paroissial et des pompes liturgiques, ouvrir votre âme à l'intelligence des chefs-d'œuvre religieux de Chérubini, d'Haydn, de Beethoven, de Mozart ; surveiller et maintenir, dans sa pureté, l'exécution du plain-chant au cœur de votre église, voilà des attributions très-pastorales. Mais, si l'on passe du chant de la préface à la romance ; si le célébrant du saint autel se transforme en dilettante de salon, s'il fredonne, surtout s'il exécute à quatre mains, avec des dames, des morceaux à rimes peu édifiantes, qui font dire par les jeunes personnes : comme il est aimable ! et par les personnes mûres : comme il me répugnerait de me confesser à lui ! en ce cas, mon cher confrère, je déplore que vous ayez jamais su monter une gamme, car votre art, loin de servir à votre ministère, l'amointrit ; loin d'être votre sauvegarde, est votre péril ; loin de vous compléter, ne fait de vous qu'un esprit vide, un cœur mou, un décor, non une colonne du sanctuaire ; enfin, un curé qui chante juste, mais qui, souvent, raisonne faux.

Il est une autre portion de nous-mêmes qui a bien moins de droits, mais bien autrement de prétentions que l'esprit, c'est le corps. Que lui

1. Eccli., xxxiii, 29,

2. Prov., xvii, 16.

3. *Epist. ad Rust.*

4. *Ibid.*

1. Tim. iv, 7.

devons-nous? Tous les saints ont parlé de lui avec dédain. Saint François d'Assise l'a surnommé, par figure, frère l'âne; saint François de Sales, la bête. Saint Paul, humilié des affronts qu'il en reçoit, s'écrie : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (1) ? et Notre-Seigneur étend ses membres sur une croix. Mais, aujourd'hui, nous vivons au siècle de la réhabilitation de la chair, et comme nous sommes exposés à prendre en pitié cette surcharge très-peu intéressante de notre humanité, réglons nos comptes à cet égard.

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

CLOVIS ET LE SACRE DES ROIS DE FRANCE. — LA SAINTE-AMPOULE. — DE LA GUÉRISON DES SCROFULEUX, ATTRIBUÉE AUX ROIS DE FRANCE (2).

Rohrbacher dit simplement que saint Remy oignit Clovis « du saint chrême. »

De nos jours, la question du sacre du premier roi franc a été longuement et sérieusement étudiée. Nous allons la résumer en disant aussi quelques mots de la Sainte Ampoule, qui servit au sacre des rois jusqu'aux derniers temps de la monarchie.

Enfin, un curieux problème historique se rattache également au sacre de nos rois : le toucher des écrouelles. Si les rois de France ont guéri des écrouelleux jusque dans nos temps, il y aurait là un miracle continué pendant plusieurs siècles dans des conditions déterminées, miracle digne de préoccuper l'historien et d'intéresser tous ceux qui aiment la sainte Église dont les rois de France portaient le titre glorieux de *Fils aînés*.

I. CLOVIS A-T-IL ÉTÉ SACRÉ ?

Nous répondrons à cette question avec M. l'abbé Quéant dans son *Étude sur le Sacre* (3) :

« Il semble naturel d'admettre que Clovis a reçu l'onction royale en même temps que le baptême ; ce sacre fut admis sans contestation jusqu'au xvii^e siècle et contesté seulement par l'école incrédule de cette époque. Mais pour

détruire la certitude d'une tradition qui a subsisté sans contradiction durant plusieurs siècles, il faut autre chose que des arguments négatifs ; il faudrait lui opposer des preuves positives, surtout lorsque cette tradition est consignée elle-même dans des monuments authentiques. Or, jusqu'au xvii^e siècle, le fait du sacre de Clovis n'a été contredit par personne, et l'on sait le peu de valeur des arguments de Fouchet, du calviniste Jean Le Serre, de Leber et leurs pareils. Bien plus, cette tradition se trouve appuyée par des preuves positives qu'on a essayé en vain de renverser.

« Si nous avions à discuter à fond cette question, nous pourrions apporter l'autorité de saint Thomas d'Aquin, d'Innocent II, de Flodoard, d'Hincmar, de saint Remy lui-même. L'apôtre des Francs déclare dans son testament (dont l'authenticité n'a pas encore été infirmée) que non-seulement il a baptisé et confirmé Clovis, mais qu'il l'a placé au rang des rois par l'onction du saint chrême. « Quel spectacle, dit saint Avit dans sa lettre à Clovis, de voir... cette « chevelure nourrie sous le casque recevoir par « l'onction sainte un casque de salut ! » Cette onction ne désignerait-elle pas l'onction royale du sacre ? « Lorsque le roi, dit Grégoire de « Tours, eut fait profession de croire un seul « Dieu..., il fut baptisé... et ensuite oint du saint « chrême sous le sceau du signe de la croix de « Jésus-Christ. » Pourquoi ne pourrions-nous pas admettre que le chroniqueur parle ici de l'onction royale ? Nous sommes donc fondés à croire que Clovis a reçu non-seulement l'onction du baptême et de la confirmation, mais encore l'onction royale. De plus, nous regardons comme certain que cette onction a été faite avec un baume envoyé du ciel. L'auteur de la *Vie de sainte Clotilde*, et Asson, dans sa *Vie de saint Berchaire*, parlent de l'Ampoule miraculeusement apportée par une colombe. Or, ces hagiographes sont antérieurs de plus d'un siècle à l'archevêque Hincmar. Ce dernier, qui a suivi probablement un texte de Grégoire de Tours, peut-être même une vie de saint Remy, aujourd'hui perdus, dit que la colombe mystérieuse apporta l'Ampoule, parce que le prêtre qui portait le saint chrême n'avait pu, à cause de la foule, se frayer un passage jusqu'au baptistère. Vingt auteurs ont confirmé le récit d'Hincmar. De plus, tous ces témoignages sont d'accord avec la statuaire, l'orfèvrerie, l'épigraphie et les prières de la liturgie.

« Les adversaires du miracle de la Sainte Ampoule objectent seulement le silence de saint Remy dans son testament, celui du pape Anastase, de saint Avit, de saint Nicet, et la préface de la messe gallicane. On peut répondre : D'abord saint Remy parle de plusieurs miracles faits par son intercession pour le salut des Francs... S'il ne parle pas d'une manière particulière de la Sainte Ampoule, n'est-ce pas par modestie ? C'est le même motif qui porte le saint évêque à taire le miracle en écrivant à Anastase et à saint Avit, qui, dans ces temps privés de chemins de fer et de télégraphes, ne pouvaient savoir d'ailleurs très-rapidement les nouvelles. Saint Nicet de Trèves n'avait nul

1. Rom. iv, 7.

2. Extrait du 4^e volume de l'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun. 12 vol. in-4^e à deux colonnes compactes. Prix 75 fr. pour les souscripteurs. Trois vol. parus, le quatrième sous-pressé. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.

3. *Étude sur le Sacre*, par M. l'abbé Quéant. — Paris, in-8, page 44 47 et 202-206.

besoin de dire à Clodosuinthe, petite-fille de Clovis, ce qu'elle devait savoir déjà. Le P. Longueval, Pluche et les Bollandistes citent une préface d'un ancien missel gallican, dans laquelle il est question d'ampoules remplies miraculeusement d'une rosée céleste à la prière de saint Remy pour le baptême d'une malade, et ils en concluent le sacre de Clovis avec l'une de ces ampoules. Quant à nous, nous ne voyons pas pourquoi il n'y aurait pas eu deux miracles différents. »

A propos de cette question, l'abbé de Solesmes a écrit :

« Quand on est de sang-froid, on ne saurait s'empêcher d'être étonné de l'enthousiasme avec lequel, il y a un siècle et demi, on se mit à battre en brèche mille traditions qui avaient pour elles plus d'un argument, outre la possession qui vaut bien quelque chose. De nos jours, la science s'est renouvelée.... Le système s'en va, et par là même il y a lieu d'espérer que les annales du passé revivront plus sûres et plus complètes. »

II. QU'ÉTAIT-CE QUE LA SAINTE AMPOULE ?

« La Sainte Ampoule (1) conservée dans le tombeau de saint Remy, était une petite fiole de verre ou de cristal, d'un pouce et demi de hauteur, remplie, au deux tiers, d'un baume brun foncé, congelé à ses parois ; son col, qui était bouché avec du taffetas rouge, avait sept lignes de circonférence, et le fond en avait treize : elle se trouvait enchâssée dans une espèce de rose de vermeil, ornée de pierreries : elle s'ouvrait en deux parties : la bordure était artistement travaillée : le dessus était à jour et recouvert d'un cristal à travers lequel on voyait la fiole dans le dos d'une colombe d'or... A côté était une aiguille d'or, qui servait pour prendre ou plutôt détacher du baume de la fiole, qu'on mêlait au saint chrême dont on sacrait nos rois. Ce mélange se faisait sur une espèce de patène d'argent rivicée au reliquaire et qui n'était détachée qu'au moment même du sacre, sur l'autel de la cathédrale.

« L'abbé de Saint-Remy et le grand prieur avaient seuls le droit de porter la Sainte Ampoule de l'église de Saint-Remy à l'église métropolitaine.... On croit que la Sainte Ampoule ne sortit jamais de Reims, si ce n'est en juillet 1583, pour être portée au Plessis-les-Tours, où Louis XI était dangereusement malade.

« Elle était encore précieusement conservée auprès de la chaise et dans le tombeau de l'apôtre de la France, quand Ruhl, le digne agent d'une assemblée régicide.... le 6 octobre 1793..., proposa au conseil de Reims « de supprimer un reliquaire contenant ce qu'on appelle la Sainte Ampoule... » Un arrêté fut pris : « le lendemain, à deux heures de relevée, le reliquaire devait être brisé sur la place Nationale en présence du peuple assemblé, et la poussière jetée au vent. »

1. *Recherches historiques sur la Sainte Ampoule*; par Lacatte-Joitrois. — Reims, 1825, in-8, — Pages, 18, 19, 27, 34, 35, 38, et 39.

« Ruhl, en brisant la Sainte Ampoule, l'avait fait voler en éclats : un habitant de Reims en ramassa des morceaux et les conserva.... On apprit aussi que des parcelles de baume avaient été soustraites à la main sacrilège du proconsul.... Le 11 juin 1819, tous ces fragments et parcelles ont été réunis dans l'église de Saint-Remy, placés dans une boîte fermée à trois clefs, et procès-verbal a été dressé.... »

Mgr de Coucy, archevêque de Reims, fit faire alors un très-beau reliquaire, destiné à renfermer la susdite boîte.

(A suivre.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Est-il permis de faire arbitrairement des images insolites, par exemple, de peindre et sculpter Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge et les Saints avec l'habit particulier d'un ordre religieux ou avec le costume spécial des diverses nations : France, Espagne, Orient, etc.?

Que penser des images des saints portant les stigmates ?

R. — Pour répondre à la consultation de notre honorable correspondant, notre tâche n'est pas difficile ; nous n'avons qu'à rappeler les décrets du Saint-Siège à cet égard.

L'Eglise ne veut pas qu'on fasse des images insolites et nouvelles ; elle veut que l'on conserve l'habit et la forme depuis longtemps usités.

Le Concile de Trente défendit d'exposer des images insolites que l'évêque n'aurait pas approuvées.

D'après ce décret, l'Index prohiba des images de saint Basile, représenté en habit de Bénédictin et donnant sa règle aux quatre fondateurs des ordres religieux à genoux devant lui : on avait représenté à gauche les fondateurs des autres ordres, y compris les ordres militaires. Cette image se rapportait à l'opinion qui a considéré la règle de saint Basile comme la source de toutes les autres.

Par le bref *Sacrosancta Tridentina Synodus*, Urbain VIII confirma, en la modifiant, la discipline du Concile de Trente. Le Concile, comme je viens de le dire, avait défendu d'exposer des images insolites sans l'approbation de l'évêque. Urbain VIII le défendit absolument à cause des abus. Depuis le Bref de ce pape, l'approbation des images ayant une forme et des habits nouveaux est réservée au Saint-Siège. Nous croyons devoir citer un passage de cet important bref.

« Dans la plénitude de la puissance apostolique, dit Urbain VIII, Nous défendons qu'une personne quelconque, quelle que soit sa qualité ou sa dignité, sculpte, peigne, fasse sculpter ou peindre, conserve ou expose publiquement les images de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, des Anges, des Apôtres, des Evangélistes, et des autres Saints et Saintes avec un autre habit et une autre forme que ceux qui ont été usités, dans l'Eglise catholique et apostolique, depuis les premiers siècles, ou avec l'habit spécial d'un ordre religieux.

« Que les images peintes ou sculptées autre-
« ment soient enlevées des églises ou autres
« lieux ; qu'elles soient détruites, ou bien ré-
« formées selon la forme et l'habit longtemps
« usités dans l'Eglise catholique et apostolique. »

Les images de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue sont à l'index, si on y lit une inscription annonçant que l'habit avec lequel ils sont représentés est celui même qu'ils ont porté pendant leur vie.

On nous demandera, dans le même ordre de faits, si l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs peut être peinte en habit noir ? La Sacrée Congrégation des Rites s'est occupée de la question. Plusieurs cardinaux opinèrent qu'il n'était pas permis de donner à la Sainte Vierge un vêtement noir, invoquant les raisons suivantes :
— Premièrement, la constitution d'Urbain VIII proscribit toute innovation. L'ancienne tradition consacre le bleu et le rouge pour les images de la Sainte Vierge.

Secondement, quoique l'Eglise attribue à la Sainte Vierge le type de la douleur, à cause de la prédiction du vieillard Siméon : *et tuam ipsius animam pertransibit gladius*, cependant la conformité de sa volonté avec celle de Dieu tempéra cette douleur et la lui fit supporter avec un incomparable héroïsme. Lorsque l'Eglise veut exprimer la douleur, elle prend le violet et non le noir, qui est pour les morts.

Malgré ces raisons et d'autres semblables, la Sacrée Congrégation des Rites ne prit pas de décision concernant l'habit noir de la Sainte Vierge.

Le Saint-Siège a mis à l'index des images représentant la Sainte Vierge et son Fils au milieu de deux Jésuites, donnant un livre à l'un, un rosaire à l'autre, et recommandant l'établissement de leurs congrégations. Cet image insolite avait été faite par un boutiquier, malgré l'opposition des Jésuites eux-mêmes.

Les Franciscains pensaient avoir le privilège de peindre les images de Saints et de Saintes avec les stigmates. Ils se basaient sur une bulle de Sixte IV, qui aurait défendu de peindre d'autres stigmatisés que saint François d'Assise, sauf la permission du Saint-Siège. Les Dominicains de Palma, dans l'île de Majorque, firent cependant imprimer une image de la Bienheureuse Lucie de Narni, religieuse de leur ordre, avec les cinq stigmates : aux mains, aux pieds et au cœur. Les Franciscains portèrent plainte, la bulle de Sixte IV en mains ; l'évêque de Majorque leur donna gain de cause, et rendit un décret supprimant les images de la Bienheureuse Lucie sous peine d'encourir l'excommunication stipulée dans la prétendue bulle de Sixte IV. Les Dominicains firent appel au Saint-Siège : la Sacrée Congrégation des Rites décida qu'ils pouvaient en sûreté représenter la Bienheureuse Lucie de Narni avec les stigmates.

Les décrets généraux de Benoît XIV mettent à l'index les images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, des Anges, des Apôtres, des Evangélistes et des autres Saints, sculptées ou peintes avec un autre habit et une autre forme que ceux qui sont usités depuis longtemps dans l'Eglise,

ou bien avec l'habit spécial d'un ordre religieux quelconque.

Les images sont le catéchisme des ignorants. L'Eglise a le devoir de faire respecter la vérité historique, de la faire suivre et vénérer dans toutes les choses extérieures. L'innovation dans les sculptures et les images est souvent une source de querelles entre les ordres religieux et les diverses nations. Elle est aussi un objet de spéculation, que le Saint-Siège est obligé de réprimer. — Ces considérations, empruntées au bref du pape Urbain VIII, dont nous avons parlé plus haut, et appuyées sur la discipline constante du Saint-Siège, résolvent péremptoirement la question posée par notre honorable correspondant.

Q. — J'ai le pouvoir de recevoir dans la confrérie du scapulaire du Carmel ainsi que dans celle du scapulaire bleu. Je n'inscris pas les noms des personnes admises et je ne tiens pas de registre d'admission. J'ai cru ne pas être tenu à cette formalité. Veuillez me faire savoir par l'organe de votre journal, qui doit être compétent sur ces matières, si le décret de S. S. Léon XIII, relatif aux inscriptions dans les confréries, vise celle desdits scapulaires ? Vous me sortirez d'un grand souci, si votre réponse n'attaque pas mon œuvre, — œuvre déjà ancienne, — car c'est depuis bien des années que je reçois un grand nombre de personnes sans les inscrire.

R. — La question que l'honorable correspondant nous adresse a été traitée au long dans la dixième série des *Analecta*, page 743. Nous croyons inutile d'entrer dans la discussion des différentes questions que le sujet comporte. Il suffit de rappeler un décret que la S. Congrégation des Indulgences a rendu pour Cambrai, en date du 20 juillet 1868. Rappelant un indult de Grégoire XVI, du 30 avril 1838, lequel décide que les fidèles qui reçoivent le scapulaire du Mont-Carmel n'ont plus besoin, pour gagner les indulgences, de se faire inscrire dans le registre de la confrérie, la S. Congrégation déclare, avec l'approbation du Saint-Père, que cette inscription n'est pas nécessaire à l'acquisition des indulgences. Voici le texte de la décision pontificale :

« Ex indulto S. M. Gregorii XVI sub die
« 30 aprilis 1838 necessarium amplius non est
« ad Indulgentias acquirendas, ut inscribantur
« in confraternitatis libro nomina fidelium, qui
« B. M. V. de Monte Carmelo scapulare reci-
« piunt: Queritur utrum idem dicendum de
« aliis scapularibus a S. Sede approbatis? »

La S. Congrégation des Indulgences répond : *Negative*.

Il suit de là que le privilège dont il s'agit est particulier au scapulaire du Mont-Carmel. Notre correspondant parle du scapulaire bleu : il ne nous appartient pas de trancher la question. S'il n'existe pas de décision pontificale, il n'a d'autre parti à prendre que celui de consulter le Saint-Siège.

Le décret de S. S. Léon XIII, qui exige la présence personnelle des récipiendaires, vise directement les confréries. Mais l'admission dans une confrérie est distincte de la réception d'un scapulaire. Ainsi, les Théatins ont le pouvoir de donner aux fidèles le scapulaire bleu, et ce-

pendant ils n'ont établi aucune confrérie sous ce nom. Il en est de même des prêtres de la mission, autrement dit Lazaristes, qui ont obtenu du Saint-Siège l'autorisation de distribuer le scapulaire de la Passion, quoiqu'il n'existe pas de confrérie particulière sous ce titre.

Bien que ces principes soient indéniables, il n'en résulte pas que l'inscription ne soit pas nécessaire. Le scapulaire du Mont-Carmel est le seul qui soit excepté dans le décret de 1868. Quoique le scapulaire bleu et celui de la Passion ne forment pas des confréries proprement dites, le décret de 1868 ne les exempte pas formellement de la formalité relative à l'inscription dans les registres. Dans ce doute, vu le danger que les fidèles ne gagnent pas les indulgences, la prudence chrétienne ordonne de consulter le Saint-Siège à moins qu'il n'existe une décision que nous ne connaissons pas.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt plusieurs articles de l'*Ami du Clergé* relativement à la messe paroissiale. Tout ce qu'il dit est parfaitement conforme au droit; malheureusement je crains bien qu'en France nous ne soyons déjà fort loin de la loi commune. Sans doute on ne nie plus l'obligation, on ne se dispense plus soi-même, on ne réduit pas arbitrairement le nombre des fêtes, mais dans plusieurs diocèses on a tant demandé et tant obtenu de dérogations que l'exception, tout en confirmant la règle, menace d'être plus fréquente que la règle elle-même.

Vous en jugerez par notre diocèse. Je vous adresse un résumé des dispenses accordées à Mgr l'évêque défunt et à son successeur depuis 13 ans. Je n'ai pas à juger mes supérieurs en cette matière, mais je crois que votre tâche devient difficile en présence de ces concessions si nombreuses et si étendues.

Dès 1866, l'*Ordo* diocésain porte cet avis :

N. S. P. le Pape, par un bref en date du 19 juin 1865, a accordé la permission de différer *ad proximum sequentem diem* la messe *pro populo* dans les paroisses où il n'y a qu'un seul prêtre, lorsque ce prêtre est empêché d'appliquer la messe pour les paroissiens, à cause d'un enterrement ou d'un mariage.

Dès 1869, il ajoute :

Par un autre rescrit, en date du 19 août 1868, N. S. P. le Pape a dispensé de l'obligation de célébrer la messe *pro populo* les curés qui ne reçoivent du gouvernement qu'un traitement de 900 fr.

L'*Ordo* de 1877 porte la modification suivante :

Par un autre rescrit *ad septennium*, en date du 20 novembre 1876, N. S. P. le Pape a dispensé de l'obligation de célébrer la messe *pro populo* aux fêtes supprimées, les curés qui ne reçoivent du gouvernement qu'un traitement de 1000 fr. et au-dessous.

Notre nouvel évêque vient encore d'obtenir une nouvelle dérogation au droit commun.

Par rescrit du 10 mars 1879, les prêtres qui bînent sont autorisés à recevoir un 2^e honoraire pour la messe de binage, à condition d'en faire don à l'œuvre des séminaires. Et, suivant la glose officielle, les curés qui desservent deux paroisses peuvent profiter de l'indult. Ils devront dire une messe *pro populo* applicable aux deux circonscriptions *simul* et pourront recevoir un honoraire pour l'autre, toujours au profit des séminaires.

Un autre diocèse, et il n'est pas le seul, jouit d'une autre concession. Les curés peuvent recevoir un honoraire les jours non fériés, où ils devraient dire la messe *pro populo*, mais ils doivent verser cet honoraire au secrétariat. Chaque année l'*Ordo* marque la somme afférente à chacun d'eux. (V. g. 30 f. ord. 1875, xii, n° 22.)

D'autre part, depuis quelques années, le chapitre de notre cathédrale jouit d'un indult qui lui permet de n'appliquer la messe pour les bienfaiteurs que les jours désignés par la bulle *Amantissimi Redemptoris*.

R. — Les dispenses confirment la règle. Il existe un assez grand nombre de dispositions canoniques dont le caractère obligatoire ne s'est

manifesté et affirmé que peu à peu, et cela grâce aux dispenses que le Saint-Siège a accordées. On ne peut supposer que le Pape soit disposé à donner des dispenses et des indults qui seraient parfaitement inutiles. S'il les accorde, c'est parce qu'il les juge nécessaires, tout au moins *ad cautelam*. La persistance du clergé et des fidèles à les solliciter sert à affermir la discipline, tout au moins au titre de coutume. Les théologiens et les jurisconsultes reconnaissent que l'usage est un des moyens par lesquels une loi s'introduit dans la société chrétienne. Il faut en outre que la majeure et la plus saine partie de la communauté ait l'intention de s'obliger. A ce point de vue, les instances que font les ecclésiastiques et les fidèles dans le but d'obtenir des dispenses, constatent leurs convictions intimes sur la loi que l'on peut considérer, pour ainsi dire, comme étant à l'état de formation. C'est ainsi que la plus grande partie de la discipline canonique, pendant les douze premiers siècles de l'Eglise, a été constituée par la tradition et par la pratique.

Il ne faut donc pas prendre alarme des dispenses et des indults que le Saint-Siège accorde. Toutes ces décisions sont marquées au coin de la sagesse. Il arrive bien souvent qu'une dispense est accordée dans le but de consacrer le principe. Grâce à cette salutaire condescendance, bien des choses anormales ont disparu de l'Eglise.

Une autre chose digne d'attention est que les dispenses et les indults ne sont jamais accordés que conditionnellement. L'indult est nul si l'exposé n'est pas exact. La clause est de droit, de sorte qu'elle est sous-entendue, alors même que l'indult ne la mentionne pas. On n'a qu'à consulter à cet égard le titre entier de *Rescriptis* dans les *Décrétales Grégoriennes*. Cependant, dans la plupart des cas, l'indult pontifical exprime formellement les clauses restrictives : *Si ita est, dummodo preces veritate nitantur* ou bien : *constitudo de veritate expositorum*, e autres clauses semblables. Cela oblige l'exécuteur d'ouvrir une enquête, afin de s'assurer de la vérité des faits et de l'exprimer dans la demande. Le Saint-Siège accorde rarement l'indult direct et absolu. La plus grande partie des indults est remise à un exécuteur pour la fulmination. On distingue la forme mixte et la forme simple. Dans la forme mixte, le pape accorde directement la dispense et l'exécuteur n'a qu'à constater la vérité de l'exposé. Ce n'est donc pas une délégation pure et simple. De là vient que la mort du Pape n'empêche pas l'exécuteur de remplir son office, quand bien même le rescrit pontifical n'a pas été présenté à la mort du pontife. Il en est autrement de la délégation. En effet, la mort du Pape fait perdre au délégué tout le pouvoir qui lui a été confié, supposé qu'il n'ait pas encore mis la main à l'affaire.

Faisons remarquer enfin que le Saint-Siège n'a pas coutume de donner des dispenses perpétuelles. Les dispenses valables pour dix ans sont rares. Celles de cinq ans ne sont pas bien communes. Le terme de trois ans est le plus ordinaire. On trouve au-dessous la dispense d'un an, et quelquefois la dispense *pro hac vice tan-*

tum. On comprend que ces dérogations passagères ne sont pour la loi qu'une blessure assez légère. A l'expiration de l'indult, la loi reprend son empire, ou bien il faut demander le renouvellement de la dispense au Saint-Siège, qui est libre de l'accorder ou de le refuser.

Un autre avantage de la dispense, c'est d'empêcher l'affermissement des usages opposés aux règles canoniques. L'homme qui sollicite et obtient la dispense, se met hors d'état d'invoquer le titre de la coutume.

C'est pourquoi nous invitons notre honorable correspondant à se rassurer. Les dispenses et les indults passent, mais les saints canons et les constitutions pontificales ne passent pas.

Nosseigneurs les évêques qui sollicitent les indults, les dignes chanoines des églises cathédrales qui obtiennent du Saint-Siège l'indult qui les dispense de la messe quotidienne pour les bienfaiteurs, enfin, les curés qui s'estiment heureux d'être exemptés de la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimées, ou bien qui perçoivent l'honoraire de la seconde messe du dimanche, tous entendent fort bien qu'ils ne peuvent prescrire contre la loi, et qu'ils seront obligés en conscience d'observer cette loi le jour où le Saint-Siège croira devoir retirer l'indult.

JURISPRUDENCE

Q. — Quelle est la jurisprudence suivie relativement aux cimetières tels qu'ils existent dans nos paroisses rurales, où de temps immémorial, ils entourent l'église et en sont comme le préau ?

2° Les cimetières peuvent-ils, à bon droit, être revendiqués comme propriété de l'église ou de la fabrique, tellement que les concessions qui s'y feront, dans les conditions ordinaires, seront au profit de ladite fabrique.

3° Quels sont les cimetières qui appartiennent à la fabrique et ceux qui appartiennent à la commune ?

4° Le Conseil municipal doit-il être appelé à donner son avis quand il s'agit d'une concession ou d'un passage à accorder au profit d'un tiers ? — Le produit de la concession ou du passage ne doit-il pas revenir à la fabrique qui perçoit tous les produits spontanés ?

5° A qui appartient d'approuver ou autoriser ces concessions ? Quelle doit être la part afférente soit à la fabrique, soit à la commune, soit au bureau de bienfaisance ?

6° Le maire à qui revient la police des cimetières peut-il maintenir ou révoquer un droit de passage toléré ou accordé par la fabrique depuis 40 ans et plus ?

7° Y a-t-il lieu d'établir une distinction entre un cimetière et un autre quand il en existe trois dans la paroisse, dans les mêmes conditions, lesquels ont toujours été considérés comme propriété adjacente de l'église qui est au centre et qui, avant comme après la révolution de 93, est en paisible jouissance ?

R. — Nous nous permettons de faire observer à notre correspondant qu'il nous demande un traité complet sur les cimetières. Nous ne pouvons accepter ce système, qui nous ferait sortir du cadre de notre journal. Notre programme porte que nous répondons à toutes les difficultés pratiques qui se présentent dans le ministère paroissial ; mais nous n'établissons pas de thèses. Cela dit pour la gouverne de ceux qui nous font l'honneur de nous interroger, nous répondrons très-succinctement aux questions ci-dessus.

Ap 1^{am} D'après une décision du ministre des

cultes du 11 avril 1825 et une autre du 17 juillet 1854, les anciens cimetières qui appartenaient autrefois aux fabriques et qui ont continué à servir aux inhumations après 1801, sont considérés par la jurisprudence administrative comme ayant été restitués non aux fabriques, mais aux communes. Ceci ne paraît guère juste, mais jusqu'à nouvel ordre, cette jurisprudence inspire tous les actes du gouvernement touchant la matière.

Ap 2^{am} Mgr André (Tom. II p. 162) après avoir longuement disserté à ce sujet conclut : que les cimetières situés autour de l'église appartiennent à la paroisse, lorsque l'église même lui appartient ; que cela ressort non-seulement de la législation ancienne, mais encore de ce que le Décret du 12 Juin 1804 ne traite que de la police des cimetières sans s'occuper de la question de propriété ; que pour en décider autrement il faudrait que la commune montrât des titres de propriétaire.

Le même auteur ajoute que dans ces cimetières supprimés, c'est-à-dire dans lesquels on ne fait plus d'inhumations, les fabriques peuvent exercer sur ces terrains tous les droits de propriété ordinaire. Ainsi elles en doivent percevoir tous les profits, peuvent y effectuer des plantations, les affermer quand il s'est écoulé cinq années depuis la cessation des inhumations aux conditions légales.

Mais quant aux cimetières qui ont conservé leur destination et qui continuent de servir aux sépultures, les fabriques à qui elles appartiennent ne sont admises, d'après la jurisprudence administrative, à percevoir ni les *droits d'inhumation*, ni le *prix de concessions de terrains* ; mais elles doivent profiter de tous les autres revenus qu'ils rapportent, des plantations qui peuvent y être faites, etc.

D'après cela on voit que les concessions reviennent à la Commune, même quand les cimetières appartiennent à la Fabrique.

Ap 3^{am} *sicut in 1°*, au point de vue civil, pratique et *sicut in 2°*, au point de vue canonique, du bon sens, et du droit théorique. Quant aux cimetières dits nouveaux, c'est-à-dire à ceux qui ont été établis depuis 1789, le Conseil d'Etat veut que la propriété des cimetières appartienne toujours à la Commune, et ne puisse jamais appartenir qu'à elle (*Avis du comité de l'Intérieur du 26 octobre 1825 — du 15 mars 1833 — du 17 septembre 1833.*)

Ap 4^{am} — Ceci ne saurait regarder en aucune manière la Fabrique, d'après ce que nous avons dit plus haut. Par produits spontanés d'un cimetière on ne peut entendre que ce qui vient naturellement de la terre sans que la main de l'homme l'ait planté ou semé, comme des buissons, les herbages, les arbres même et leurs fruits et émondages.

Ap 5^{am} Tout ce qui est concession relève de la Commune et jamais de la Fabrique. Les lois déterminent que les deux tiers du produit de la concession reviennent aux communes et l'autre tiers au bureau de bienfaisance et des pauvres. (*Ordonnance du 6 Décembre 1843 titre II.*)

Ap 6^{am} Si le cimetière appartient à la Fabrique, il semblerait que le maire ne peut rien de ce qui

touche à la propriété comme les servitudes, etc. Mais ayant, d'après la loi civile, la police du cimetière, il peut prendre telle mesure qu'il jugera convenable, sauf recours de la Fabrique au ministre.

Ad 7^m *Ut supra in dictis.*

Q. — Un conseil de fabrique ayant voté la construction d'une chaire, le trésorier ayant été chargé de lever la somme nécessaire qui était placée sur l'Etat, ayant été autorisé par un décret du Président de la République, ledit conseil nomme deux délégués pris dans son sein et leur donne pouvoir de traiter de gré à gré avec un ouvrier de leur choix, et cela d'après le conseil que leur donna un architecte départemental. Toutes ces conditions ayant été remplies, le conseil municipal de la commune a-t-il un droit quelconque à s'opposer à la construction de ladite chaire, sous le prétexte qu'il n'y a pas eu d'adjudication ?

(Je vous ferai observer que la somme n'excède pas 2,000 francs).

2^e Le même conseil de fabrique voté la construction d'une sous-sacristie, qui doit être adaptée à l'ancienne et contre le mur de l'Eglise. Le conseil municipal peut-il s'opposer à la construction, et faut-il faire une adjudication pour ledit travail ? (La dépense ne s'élève pas à plus de 1,000 francs).

R. — Ad. 1^m. Une instruction ministérielle du 25 juillet 1848 défend de changer ou modifier les chaires des *cathédrales* sans une autorisation du ministre. En est-il de même des autres églises ? Le ministre de l'intérieur interrogé sur le point de savoir si une chaire en pierre, construite dans une église et attenante à l'un des piliers, doit être considérée comme un objet mobilier, qu'il appartient à la fabrique de déplacer sans l'assentiment de l'administration municipale, ou si cette chaire est une dépendance de l'édifice, qui ne peut être modifiée que suivant les règles prescrites en matière de bâtiments communaux, il a été répondu :

« Si la chaire dont il s'agit n'est pas simplement juxtaposée, mais incorporée au mur de l'église, elle constitue évidemment une partie intégrante du bâtiment. Dès lors et en admettant bien entendu que l'immeuble soit la propriété de la Commune, le déplacement de cette chaire est une mesure qui tombe naturellement sous l'application de l'article 19 de la loi du 18 juillet 1837, aux termes duquel le conseil municipal délibère préalablement sur tout ce qui intéresse la conservation ou l'amélioration des édifices communaux qui doivent y être exécutés. » (Mgr André, tom. II, p. 64.)

Ce que nous venons de dire, combiné avec ce que nous avons dit dans notre journal page 443 et ailleurs sur les travaux à exécuter dans les églises, permettra à notre correspondant de juger dans quelles conditions il se trouve vis-à-vis de la commune, au point de vue de la propriété de l'église.

Maintenant, pour répondre directement sur le point en litige, à savoir si le conseil municipal de la commune a un droit quelconque à s'opposer aux travaux dont il s'agit, sous le prétexte qu'il n'y a pas eu d'adjudication, nous répondrons hardiment : Non ! Voici, en effet, ce que nous relevons dans Mgr André, tom. IV, p. 261 ; on suppose bien entendu que les forma-

lités indiquées par la loi ont été préalablement exécutées.

« Lorsqu'un conseil de fabrique projette de faire ou fait exécuter des travaux dans une église, ni le maire ni le conseil municipal n'ont le droit de leur propre autorité de s'opposer à ces travaux et de les faire suspendre. Ils ne peuvent que provoquer à cet égard l'intervention du préfet.

« Si le maire ou le conseil municipal ordonne ainsi la suspension des travaux, le conseil de fabrique serait en droit, nonobstant cette défense, de passer outre et de les faire continuer.

« Le préfet a le droit d'interdire, ou même de faire interrompre et suspendre les travaux projetés ou entrepris dans une église par un conseil de fabrique, quels que soient ces travaux, sauf au conseil de fabrique à se pourvoir devant le ministre des cultes. » (*Circul. du 6 août 1841.*)

« Le préfet peut notifier au conseil de fabrique ses ordres à cet égard, soit directement, soit par l'intermédiaire du maire, en donnant, dans ce cas, à ce fonctionnaire un mandat ex-près à cet effet ; les conseils de fabrique sont tenus d'obtempérer aux ordres qui leur sont ainsi notifiés par les maires au nom des préfets, toujours sauf recours à l'autorité supérieure. »

En résumé, ni le maire ni le conseil municipal ne peuvent agir dans le cas présent qu'en exhibant un mandat émané du préfet ; mais il faut l'autorisation de ce dernier.

Ad 2^m. Cette seconde question doit être résolue par les mêmes principes. Qu'on s'adresse au préfet en lui envoyant plans et devis. L'adjudication est exigée par la loi, à cause de la somme de la dépense ; mais le préfet peut en dispenser en prenant certaines précautions. Mais du moment que les fonds sont versés exclusivement par la Fabrique, le maire et le conseil municipal n'ont *directement* aucune autorité, pas plus pour la sous-sacristie que pour la chaire. Un moyen de couper court aux difficultés que nous nous permettons de suggérer à notre correspondant, c'est de faire intervenir l'évêque. On ne se figure pas combien le concours d'une autorité aussi haute et aussi compétente dans les questions d'église est influent dans les conseils de préfecture et de l'Etat.

Q. — Le même fabricant peut-il être en même temps 1^o président du Conseil de fabrique et président du Bureau des marguilliers ? — 2^o Président du Conseil et trésorier ?

R. — Le Bureau des Marguilliers est le pouvoir exécutif de la fabrique comme le Conseil en est le pouvoir délibérant. Suivant les articles 24 et 85 du décret du 30 décembre 1809, le Bureau vient à chaque session, et surtout à la session de Quasimodo, rendre compte de ses actes devant le Conseil de fabrique. Il est difficile d'admettre que le président du Bureau, après avoir pris une part principale à l'administration active des affaires de l'établissement, puisse être investi, lorsque les actes de cette administration sont soumis au contrôle du pouvoir délibérant, de la direction des débats et

exercer ainsi sur la discussion la prépondérance de la présidence.

Les mêmes motifs s'opposent à ce que le même fabricant soit en même temps président du Conseil et trésorier. Ces motifs acquièrent, dans ce dernier cas, une force d'autant plus grande que le Conseil est appelé à examiner et à juger, non-seulement les actes du trésorier comme membre du Bureau, mais encore sa gestion comme comptable et comme chargé spécialement des recettes et des dépenses.

Nonobstant ces graves considérations, le Ministre des Cultes a, les 6 octobre 1811, 13 octobre 1846, 11 mai et 8 juillet 1861, décidé « que les fonctions de président du Conseil de fabrique et celles de président du Bureau des Marguilliers pouvaient être exercées simultanément par la même personne : que l'incompatibilité existait seulement entre les fonctions du président du Conseil de fabrique et celle de trésorier de la fabrique. »

COURRIER DE L'UTILE

A LA BOURSE

Malgré le peu de satisfaction que l'on ait lieu d'éprouver au sujet de la situation générale, la Bourse fait assez bonne figure. Ni la politique, qui laisse tant à désirer, ni les souffrances de l'industrie et du commerce, qui vont s'aggravant, ne peuvent sérieusement l'impressionner.

Autrefois, les écus étaient forts comme les grenouilles : au moindre bruit, ils ressautaient tous au fond du sac, comme celles-ci au fond de l'eau ; mais aujourd'hui ils se sont habitués au tapage, au remue-ménage politique ou autre, et, au lieu de se cacher, ils veulent rester bravement au bout de votre index et de votre pince, impatients d'être jetés dans le mouvement et d'y courir fortune.

Laissez faire, puisque tel est l'entraînement ; mais rappelez-vous la grenouille, qui voulut égaler le bœuf : que l'écu ne se mêle pas de vouloir égaler le billet de banque ; que le billet de banque ne vise pas à être lingot ; en d'autres termes et sans métaphore, soyez prudents et faites un bon choix.

J'ai toujours été frappé de ce mot, que j'ai rencontré un jour dans une chronique financière : « On a dit avec raison, en plaidant contre l'exportation des capitaux à l'étranger : *l'argent français aux affaires françaises*. Nous ajoutons, dans le même ordre d'idées : *l'argent français et catholique aux affaires françaises et catholiques*. »

L'argent catholique fait toujours son devoir. Depuis vingt-cinq ans la papauté est en détresse : il va au trésor pontifical. Depuis des années, la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance, et tant d'autres, vivent de lui. Hier, c'était les Universités catholiques qu'il s'agissait de fonder : il afflua. Aujourd'hui, ce sont les

écoles chrétiennes qu'il faut soutenir : il abonde. *Me, me, adsum qui feci !*

L'essentiel, le devoir, c'est de lui signaler les entreprises, afin qu'il puisse continuer sa noble et sainte mission : faire du bien, contribuer au bien.

La *France nouvelle* offre en ce moment, à ce point de vue, une excellente occasion. A l'exemple de plusieurs autres journaux, et à l'occasion de son récent changement de direction, elle a résolu de se constituer en solide et puissant établissement, et à cet effet elle émet une série de parts au taux de 250 francs.

Les parts de toutes les entreprises de ce genre sont à des prix extrêmement élevés. Ainsi,

On paye le *Petit Journal*. . . 2,080 fr.

— *La Lanterne*. 900 fr.

dont les actions ont été primitivement émises à 500 francs. Partant des mêmes bases, procédant par les mêmes moyens, la *France nouvelle*, le vaillant petit journal catholique et conservateur que l'on sait, arrivera sûrement à des résultats analogues.

En ce qui concerne la *Société générale de librairie catholique*, dont plusieurs de nos abonnés sont actionnaires, voici les nouvelles que nous en trouvons dans la presse :

Les *Annales catholiques* et l'*Ami des Cam-pagnes* signalent la prospérité de la Société. Ce dernier dit, entre autres choses : « Toutes réflexions faites, si nous avions une certaine somme d'argent à placer, nous ferions certes une part aux valeurs de la *Société générale de librairie catholique* (ancien établissement Palmé). Nous aimerions à voir dans notre portefeuille des *Actions* et des *Obligations* de cette Société, tant à cause du but qu'elle poursuit que par suite des résultats de plus en plus satisfaisant qu'on doit raisonnablement en attendre. »

Un journal de bourse, la *Gazette financière*, dit de son côté : « La *Librairie catholique* conquiert décidément la faveur du marché : ses obligations sont très-demandées. Cette situation s'explique par l'extension que prend de jour en jour la librairie catholique. » N° du 26 juin 1879.

Et ailleurs : « On dit merveille de la bonne installation des nouveaux locaux et de la sage économie qui a présidé à la construction du local de la rue des Saints-Pères. » Même numéro.

Nous ne doutons pas que ces renseignements, venus de la bouche d'autrui, ne causent aux actionnaires de la Société générale de librairie catholique la même satisfaction qu'à ses fondateurs. C'est dans ce but que nous les reproduisons.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES POUR LES RETRAITES DU CLERGÉ ET DES RELIGIEUSES

Pour paraître dans quinze jours :

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

Par le R. P. CAUSSETTE

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

Table du 1^{er} volume : Préface. — I. Le Prêtre Dieu et homme. — II. Nos rapports avec Dieu. — III. Le prêtre ex-
 plaire divin. — IV. *Beati mundo corde*. — V. Nos devoirs envers nous-mêmes. — VI. Le prêtre confesseur. — Le prêtre
 confesseur du surnaturel. — VIII. Le prêtre et l'Eucharistie. — IX. Devoirs du prêtre envers ses supérieurs. — X. Le
 prêtre Sauveur.

Table du 2^e volume : — I. Le prêtre réparateur. — Vertus sociales du prêtre. — Le prêtre ministre du surnaturel. —
 II. Le prêtre et Marie. — Rapports du prêtre avec le monde. — Le prêtre et l'Eglise. — III. Le prêtre sur la Croix. — Le
 prêtre administrateur. — Le prêtre au tombeau. — IV. Le prêtre au paradis. — La Persévérance du prêtre. — *Nos ergo*
diligamus Deum.

Le Guide de l'âme en retraite, par les
 PP. NOUET et POTTIER; nouvelle édition. 3 vol. in-12 (même
 format), de xxxiv-504, 492 et 456 pages 8 fr.

Retraite spirituelle de dix jours, par les
 mêmes; nouvelle édition. 1 vol. in-12 (même format) de
 xxxiv-380 pages. 2 fr. 50

Méditations en forme de retraite sur
 l'amour de Dieu, avec un petit écrit sur le
Don de soi-même à Dieu,
 par le P. JEAN-NICOLAS GROU, de la Compagnie de Jésus;
 ouvrage entièrement refondu par l'auteur, et publié pour
 la première fois sur son dernier manuscrit, par le P. AL-
 phonse CADRÈS, de la même Compagnie. 1 beau vol. in-12
 de lix-308 pages. 2 fr. 50
 — Le même ouvrage, 1 vol. in-18 de lix-308 p. 1 fr. 75

De la Connaissance et de l'Amour
 du Fils de Dieu Notre-Seigneur
 Jésus-Christ, à l'usage du Clergé et des commu-
 nautés religieuses, par le P. J.-B.
 DE SAINT-JURE, de la Compagnie de Jésus; nouvelle édition,
 revue et corrigée par un père de la même Compagnie,
 4 forts vol. gr. in-12, de xx-600, 617, 608 et 555 p. 12 fr.

La Science des Saints, ou Cours de lectures
 spirituelles, extraits
 méthodiques des principaux ouvrages du P. LOUIS DE GRE-
 NADE, de l'ordre de Saint-Dominique, par un père de la
 Compagnie de Jésus; 6 beaux vol. in-12, de xxxii-546
 612, 572, 642, 526 et 556 pages. 18 fr.

Grandeurs et Devoirs de la vie re-
 ligieuse, lettres pastorales de Mgr PLANTIER, ancien
 évêque de Nîmes, aux religieuses de son
 diocèse. 1 vol. in-12 de 290 pages. 2 fr.

Manuel de Théologie mystique à l'u-
 sage
 des confesseurs, par C. VERHAEGE, prêtre de la congré-
 gation des SS. CC. (Picpus). (Avec la permission des supé-
 rieurs.) 1 vol. in-16 de 320 pages. 3 fr.

Trésor du prêtre, répertoire des principales cho-
 ses que le prêtre doit savoir
 pour se sanctifier et pour sanctifier les autres, par le R. P.
 MACH, de la Compagnie de Jésus, traduit et considéra-
 blement augmenté de notions sur la liturgie, le droit canonique,
 la théologie pastorale, la théologie morale et l'éloquence
 sacrée. Seule édition et traduction contenant ces précieux
 documents. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Barce-
 lone et par la Sacrée Congrégation des Rites. 2 forts vol.,
 in-8° d'environ 600 pages. 12 fr.

LE SACERDOCE

CONFÉRENCES PRÊCHÉES A L'ORATOIRE

Par Mgr ISOARD

Deux vol. in-12 de 482 et 404 pages. Prix : 7 fr.

TABLE DU I^{er} VOLUME

I	Conférence de la Sainte Cléricature.
II	— de l'Ordre de portier.
III	— de l'Ordre de lecteur.
IV	— de l'Ordre d'Exorciste.
V	— de l'Ordre d'Acolyte.
VI	— de l'Ordre de Sous-Diacre.
VII	— I Sur l'Ordre du Diaconat.
X	— V Sur l'Ordre de Prêtrise.

TABLE DU II^e VOLUME

XII	Conférence.	III Sur l'Ordre de Prêtrise.
XIV	—	I Sur l'Episcopat.
XVII	—	IV Sur l'Evêque.
XVIII	—	Le Cardinal.
XIX	—	Le Souverain Pontife

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25		en fûts d'au moins 25 litres.	

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire,
16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition mensuellement, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles: chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement; après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr.; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

PARIS, — IMP. VICTOR GOUPEY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUTS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 37. — PRÉDICATION : VII^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o de l'Evangile, 3^o Catéchèses. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Nos devoirs envers nous-mêmes (*suite*). — CONGRÉGATION DU CONGILE : Administration des séminaires ; — Titres d'Ordination. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : De la guérison des scrofuleux attribuée aux rois de France. — CONSULTATIONS : Qu'est-ce qui constitue la solennité d'une messe ? — S'il doit exister un chemin de ronde autour d'une église ? — Du transfèrement d'une paroisse à une autre pour cause de santé. — Du nombre des protonotaires apostoliques. — JURISPRUDENCE : Un maire peut-il empêcher de porter un enfant à l'église pour le baptiser avant de le porter à la municipalité pour l'inscrire sur les registres de l'état civil ? — A qui, de la fabrique ou de la commune, revient le boni provenant d'une allocation faite à l'église par l'État et par la commune ? — Encore la question : Si la commune est tenue de fournir un logement au curé ? — Les circulaires ministérielles qui défendent d'afficher sur les murs des églises enlèvent-elles ce droit à tout le monde, même aux fabriques ? — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Varennnes (Meuse). — Je vous envoie 6 francs comme deuxième à-compte sur le prix des volumes que vous m'avez vendus.

Voudriez-vous, dans un prochain numéro de *L'Ami du Clergé* m'indiquer une explication simple et très-claire du catéchisme pour les petits enfants ?

Votre reconnaissant serviteur et abonné :
A. T., vicaire.

R. — Nous vous indiquerons les ouvrages suivants :

1^o CATÉCHISME VÉRITABLEMENT EXPLIQUE, à l'usage des prêtres catéchistes et de toutes les personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ; ouvrage contenant l'explication claire, précise et littérale des Catéchismes de Paris, Beauvais, etc., pouvant s'adapter à tous les autres Catéchismes, enrichi d'un choix de traits et d'histoires, par M. l'abbé LAFFINEUR, chanoine de Beauvais, approuvé par Mgr l'Evêque de ce diocèse.

2 vol. in-12 de xi-270 et 314 pages. 4 fr.

Voici la manière de procéder de l'auteur : il prend un texte des divers catéchismes qu'il a sous les yeux, celui qui lui paraît le plus parfait ; et il explique ce texte par une suite de questions et de sous-questions, plus ou moins

nombreuses, plus ou moins étendues, selon l'importance du point dont il s'agit. Afin que l'intelligence de l'enfant saisisse bien la leçon dans ses moindres détails et dans toute sa portée, il emploie des images et des comparaisons qui, en éclairant et charmant le jeune auditeur, suggèrent au catéchiste une foule d'idées nouvelles et de développements fortifiants.

Pratique au plus haut point, il jette de temps à autre, sous une forme courte, vive et substantielle, une réflexion, un avis, un encouragement, un examen provoqués naturellement par la vérité exposée. « Placé en face de mon jeune auditeur, dit-il, j'ai écrit à peu près comme j'aurais parlé, autant toutefois qu'il est possible de retrouver, dans le silence du cabinet, l'accent, le ton, la vivacité et l'entrain de la parole. » La lecture du livre justifie pleinement cette appréciation : le langage est aisé, clair, familier, paternel ; le cœur et la foi y rayonnent au même degré.

Ajoutons que tous les chapitres sont terminés par des pratiques, qui contiennent le fruit de la leçon, et qui en sont la partie étiifiante. L'auteur n'a pas oublié, non plus, la puissance et l'attrait des histoires sur les enfants : il en cite plusieurs à la fin de chaque leçon. Mais il s'est abstenu de reproduire des traits trop connus. Il a également puisé dans l'Écriture Sainte et dans l'Evangile, persuadé que ce choix avait un double avantage : celui de familiariser les enfants avec nos Livres Sacrés, et aussi celui de les intéresser

vivement. C'est, en effet, ce conseil de Bossuet, mis à exécution par lui dans son catéchisme de Meaux : « Mêlez aux instructions quelques his-toires tirées de l'Ecriture ou des auteurs ap-prouvés, l'expérience faisant voir qu'il y a un charme secret dans de tels récits qui réveillent l'attention et vous donneront le moyen d'in-sinuer agréablement la saine doctrine dans les cœurs. »

2° EXPLICATION HISTORIQUE, DOGMA-TIQUE, MORALE ET LITURGIQUE DU CA-TECHISME, par l'abbé AMBROISE GUILLOIS : ABRÉGÉ contenant la substance de l'édition en quatre volumes, *appropriée à tous les Catéchismes de France*, dédié aux maisons d'édu-cation et aux familles chrétiennes ; 14^e édition. 1 fort vol. in-12 de 600 pages. 2 fr.

Le nom seul de l'abbé Guillois suffit à l'éloge de cet ouvrage, devenu classique, et dont la vogue a été et reste universelle. Pour le rendre plus populaire, plus accessible à la bourse de jeunes vicaires, des maisons d'éducation et des familles chrétiennes, l'auteur en a rédigé une édition spéciale en un seul volume au lieu de quatre, renfermant en substance, quant au dogme, à la morale, aux sacrements, tout ce qui se trouve dans ces quatre volumes. C'est ce volume, parvenu à sa 14^e édition, que nous si-gnalons à notre honorable correspondant, au cas où il ne pourrait pas se procurer l'édition complète.

3° LE CATECHISTE, COURS DE RELIGION ET D'HISTOIRE SACRÉE à l'usage des catéchismes de Première Communion, par M. l'abbé REGNAUD, du clergé de Paris. — 4 vol in-18 d'environ 200 pages chacun. Prix : 4 fr. (Séparément, 1 fr. le vol.)

M. l'abbé Regnaud a fait ici pour ses Cours Supérieurs du Catéchisme en quatre gros volumes ce que M. l'abbé Guillois a fait pour l'ensemble de son œuvre : il a résumé chaque volume en un petit volume correspondant, comprenant le même Plan, les mêmes Questions, les mêmes Réponses.

Le 1^{er} volume contient le *Dogme*, le 2^e la *Grâce*, le 3^e la *Morale*, le 4^e la *Liturgie*.

Les Exemples et Traits historiques ont été soigneusement conservés par l'auteur dans cette petite édition. — Le 4^e volume, comprenant la Liturgie, est surtout précieux, en ce sens qu'il explique d'une manière admirable, et à la portée de tous les fidèles, tous les détails matériels du culte.

4° COURS COMPLET D'INSTRUCTIONS pour la retraite et le jour d'une première communion, par M. l'abbé BRUGALÉ, curé de Bezons, diocèse de Versailles. — 2^e édition revue et augmentée d'un Appendice de traits histo-riques.

Cet ouvrage, dont le titre énonce le but, qui est celui de prononcer le dernier mot dans l'œuvre préparatoire de la première communion, mérite à tous égards le bon accueil qu'il a reçu dès son apparition. Nous sommes heu-reux de joindre nos félicitations à celles qui lui ont été déjà décernées et de lui présenter tous nos vœux pour le développement de son succès.

Vente de 55,000 Actions

DE LA COMPAGNIE DE

RÉASSURANCES GÉNÉRALES

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital 35 millions

DIVISÉ EN 70,000 ACTIONS DE 500 FRANCS

(Libérées de 125 francs)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

FERDINAND BARROT, G. O. ✱, Sénateur, ancien Minis-tre, *Président*.

BLANCHE (Alfred), C. ✱, ancien Conseiller d'État.

BROVES (Vicomte R. de), ✱, Propriétaire.

CHEVREAU (L.), C. ✱, député, ancien Conseiller d'État.

CLEMENT-SIMON (G.), ✱, ancien Procureur-Général près

la Cour d'appel d'Aix

CLERMONT-TONNERRE (Cie G. de), ✱, Propriétaire.

JOURNET (A.), Propriétaire.

PASCAL (E.), Administrateur de la Compagnie d'assu-rances sur la vie *le Temps*.

PETIT-BERGONZ (R.), ✱, ancien avoué.

THOINET de la TURMELEIRE, O. ✱, député, adminis-trateur de la Cie du chemin de fer d'Orléans.

Directeur : **M. A. NIVERT**, ancien Directeur à Paris des Compagnies Commercial Union de Londres. — *National of Ireland* de Dublin, etc.

Sous-Directeur : **M. H. de HEYNE**, ancien inspecteur de la Cie d'assurances contre l'incendie : *La France*.

EXPOSÉ

La Réassurance est l'acte par lequel une Compagnie d'Assurances transfère à une autre Compagnie une partie de ses polices, en lui cédant comme rémunération une partie de la prime payée par l'assuré.

Ces opérations se traitant uniquement de Compagnie à Compagnie, une société de réassu-rance ne nécessite qu'une faible dépense d'ins-tallation et n'entraîne aucun frais d'inspection, de courtage et de publicité. Son capital entier est employé en rentes françaises, valeurs garan-ties par l'Etat ou acquisitions d'immeubles, conformément à la loi.

L'organisation de la *Compagnie de Réassu-rances générales*, dont l'action s'étend à toutes les branches d'assurances, lui assure dès le début un courant d'affaires considérables et rémunératrices.

Ces 55,000 actions proviennent du groupe des fondateurs et sont mises en vente au prix de 625 soit :

250 Francs

NET A PAYER COMME SUIV :

100 fr. en faisant la demande ;

150 fr. à la répartition.

LES DEMANDES D'ACTIONS SONT REÇUES :

Lundi 14 et Mardi 15 Juillet
A PARIS, au **Crédit général français**,
16, rue Le Peletier.

EN PROVINCE, dans ses Succursales, dans ses Agences et chez ses Correspondants

ON PEUT DÈS À PRÉSENT SOUSCRIRE PAR CORRESPONDANCE

En cas de réduction, la répartition sera proportionnelle
Le prospectus et les statuts sont à la disposi-tion du public.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE

PRÉDICATION

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître.

Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditie, et iniquitati ad iniquitatem; ita nunc exhibete membra vestra servire justitie in sanctificationem. (Ad Rom., vi.)

Saint Paul venait de montrer aux fidèles que la grâce exige d'eux qu'ils soient morts au monde, à leurs passions et au péché. Il ajoute ici qu'il n'a rien dit de trop; qu'il ne leur a pas même ordonné tout ce qu'ils doivent faire après tous les dons qu'ils ont reçus de Dieu et que c'est même par ménagement qu'il n'en exige pas davantage.

On devrait faire plus pour la justice que pour le péché, plus pour le salut que pour la damnation. Cependant saint Paul se contente que nous traitions également deux maîtres si différents, Dieu et le démon; et il s'accommode, dit-il, à la faiblesse de notre chair. Il pouvait dire à la faiblesse de notre vertu et de notre courage; et on ne se contente pas encore d'une si grande indulgence. Dieu a beau se rabaisser, il semble toujours qu'il mette le ciel à un trop haut prix. Mais, dira-t-on, y a-t-il quelqu'un assez lâche pour servir avec moins d'ardeur Jésus-Christ que le démon? Suivons le discours de l'Apôtre et nous verrons combien il y en a qui ne font pas même ce qui semble si peu de chose. Car, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans la liberté à l'égard de la justice; c'est-à-dire, quand vous étiez sous la conduite du démon et dans les liens de l'iniquité, vous suiviez ses mouvements et vos mauvais desirs avec une forte et pleine volonté; vous étiez dans un éloignement entier de la justice; vous ne vous partagiez point entre le péché et la vertu, mais vous vous donniez tout entiers à l'iniquité. Maintenant que vous avez embrassé la justice, si vous ne voulez pas moins faire pour elle que pour le péché, donnez-vous entièrement à Dieu et ne faites plus rien pour le péché. Vous aimiez autrefois dans le péché le plaisir même qui s'y trouve sans qu'il fût besoin de vous y forcer par la crainte, ou de vous y attirer par l'espérance d'aucune récompense: trouvez de même votre bonheur à pratiquer la vertu, et portez-vous vers elle par l'amour de la justice. Les bons exemples et les reproches de la conscience, la honte et la crainte de Dieu ne vous arrêteront pas: que la crainte des hommes, que les railleries du monde, que les mauvais exemples et les tentations ne vous empêchent pas de pratiquer le bien. Vous aviez pour le mal une ardeur infatigable et vous tombiez d'un péché dans un autre: avancez de vertu en vertu, et ne dites jamais: c'est assez. Voilà l'égalité que saint Paul demande. Il ajoute: *Quel fruit donc avez-vous tiré de ces désordres, dont vous rougisseriez maintenant et qui n'ont pour fin que la mort?* Que reste-t-il du péché, des plaisirs criminels auxquels on se livre avec tant de facilité et si

peu de scrupule, sinon la honte de s'y être abandonné, de tristes remords qui tourmentent la conscience et qui ne sont que le prélude de la rage, des pleurs et des grincements de dents réservés aux damnés pour l'éternité? Mais à présent étant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, vous en tirez déjà ce fruit que vous êtes sanctifiés et vous aurez pour fruit la vie éternelle. Tels sont les effets de la justice dont les uns nous sont promis pour l'autre vie, et les autres nous sont accordés dès à présent, comme le gage de ceux que Dieu réserve dans le ciel. Être délivrés du péché et des maux qui l'accompagnent; être humblement assujettis à la justice non par une crainte servile, mais par une soumission amoureuse à la sainteté de la loi; y trouver son bonheur et la paix, sa véritable gloire; posséder la sainteté qui nous rend semblables à Dieu et participants de sa souveraine justice; enfin, acquérir la vie, non une vie temporelle, mais une vie éternelle; quelle différence entre ces fruits, que nous retirons du service de Dieu, et les effets que produit l'esclavage du péché! Car la mort est la solde et le paiement du péché; mais la vie éternelle est une grâce de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le pécheur est à la solde du démon, et la récompense de ceux qui combattent sous ses étendards, c'est la mort, et une double mort. funeste paiement, mais digne de celui qui le fait, digne de celui qui le gagne. Car, il est juste que l'homme qui imite la rébellion des esprits de malice ait part à leur misère, et que, se séparant de Dieu, qui est la vie des hommes comme des anges, il ne trouve que la mort. Il est juste que, s'attachant aux créatures pour lesquelles il renonce à l'amitié de Dieu, il soit éternellement privé de Dieu, qu'il a abandonné. Il est juste qu'ayant fait à Dieu une injure infinie, il souffre une peine incompréhensible et infinie dans sa durée. L'apôtre aurait pu dire que, comme la mort est la solde du péché, de même la vie éternelle est la solde de la justice et la récompense de ceux qui combattent pour Dieu avec courage et avec fidélité jusqu'à la fin; mais il a mieux aimé dire qu'elle est une grâce et un don de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur, et la comparer aux dons qu'un roi vainqueur fait au jour de son triomphe à ceux qui l'ont suivi au combat.

Voilà, selon saint Paul, quelle est la récompense du péché et quelle est la fin des bonnes œuvres. Après cela, balancerons-nous sur le choix que nous devons faire? Voyons avec douleur nos égarements passés. Que nos péchés nous servent de préservatif contre le péché, en nous affermissant contre l'orgueil, qui en est le principe. Que tout ce qui a servi en nous au mal serve à la pénitence, à la piété, à la justice. Employons à l'humilité, à la mortification ce qui a servi à la vanité. Nous avons mérité la mort, puisque nous avons péché; mais demandons à Dieu la vie que Jésus-Christ nous a méritée par son sang. Prions-le qu'il nous rende pour toujours les heureux esclaves de la justice et des serviteurs fidèles qui ne fassent plus que sa volonté.

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Attendez à faibles prophéties.
(Matt., vii.)

Comme la religion consiste principalement en deux choses, dans ses dogmes et dans sa morale; dans ce qu'elle enseigne à croire et dans ce qu'elle ordonne de pratiquer, il y a deux sortes de faux prophètes: des prédicateurs du mensonge et des prédicateurs du vice. Ils cherchent tous à nous égarer: les premiers, dans les sentiers de l'erreur; les seconds, dans les voies du péché. Les uns pervertissent l'esprit, les autres corrompent le cœur. Gardons-nous de leurs séductions et de leurs illusions.

Les docteurs de l'erreur sont les hérétiques et les schismatiques. La seconde espèce de faux docteurs sont ceux qui émettent des principes contraires, non à la foi, mais à la piété.

Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. Sur qui tombe cette terrible sentence? ce n'est pas seulement sur l'arbre qui donne de mauvais fruits, ou sur celui qui n'en produit aucun; c'est sur celui qui n'en rapporte pas de bons. Pour se soustraire à cet arrêt, il est absolument nécessaire de porter des fruits et d'en porter de bons; de faire le bien et de le bien faire.

C'est une présomption mal fondée et beaucoup trop commune de faire consister toute la justice dans l'exemption des actions interdites, de croire que, pour être sauvé, il suffit de s'abstenir des actions défendues par les lois de Dieu et de l'Eglise. Beaucoup se rassurent en disant: Quel est donc le mal que je fais? Jésus-Christ leur déclare ici qu'ils seront condamnés au feu éternel, non pour le mal qu'ils auront fait, mais pour le bien qu'ils auront omis de faire. La justice ne consiste pas seulement à s'abstenir des actions criminelles; elle est le résultat d'un assemblage de devoirs exactement remplis envers Dieu et envers le prochain. En nous mettant dans le monde, Dieu nous a donné une religion à pratiquer; il nous a placés dans un état à exercer. Nous sommes comptables envers lui de ce double genre d'obligations. On cherche à se faire illusion; on veut tranquilliser sa conscience sur sa vie molle, sensuelle et inutile; on affecte de croire que pour être à Dieu, il suffit de ne pas se livrer au démon; mais le Dieu jaloux n'admet pas cette sorte de neutralité. Il regarde comme un larcin de ne pas lui rendre l'intérêt du talent qu'il a confié. Il précipite dans les ténèbres extérieures le serviteur inutile. Se préserver du péché n'est pas toute sa loi: ce n'en est que le commencement. S'il nous dit par le prophète-roi: Evitez le mal, il ajoute aussitôt: et faites le bien. Abstenez-vous des actions perverses, nous dit-il dans Isaïe, et apprenez à en faire de bonnes.

Pour éviter la terrible sentence que prononce ici Jésus-Christ, il ne suffit pas de porter des fruits, il faut en porter de bons. C'est principalement le motif de nos actions qui leur donne du prix; c'est l'intention qui en fait surtout le mérite. Nos actes les plus communs, les plus indifférents de leur nature, offerts à Dieu, lui

deviennent agréables, il daigne nous en tenir compte et les récompenser.

Après avoir donné le précepte de porter de bons fruits, Jésus-Christ montre quels sont ceux que Dieu agrée, que nous devons lui présenter. Il déclare d'abord en quoi ils ne consistent pas, et ensuite en quoi ils consistent.

Ceux qui disent: Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais, celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans le ciel, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux. Attachons-nous donc à cette maxime de notre divin Sauveur. Or, la volonté de Dieu est que chacun fasse parfaitement ce qu'il doit faire, c'est-à-dire les actions propres de son état. Par conséquent, le chrétien doit voir dans son état habituel un poste où son Dieu l'a placé, et dans ses fonctions des obligations qu'il a lui-même imposées. Votre état est la route sur laquelle il vous a mis pour parvenir à lui. En vous y plaçant, ce fut lui qui vous en imposa les devoirs; lorsqu'il vous en retirera, ce sera encore lui qui vous en demandera compte. Les devoirs d'état sont donc en un sens de vrais devoirs de religion, et s'ils en diffèrent par leur objet, ils n'en diffèrent nullement par l'obligation qu'ils nous imposent. Ainsi, le père dans sa famille, le maître dans sa maison, le laboureur dans le champ qu'il cultive, l'artisan dans son atelier, en accomplissant les devoirs de leur état s'acquittent d'un véritable devoir de religion. Loin de nous, par conséquent, cette dévotion fausse et mal entendue qui nous porterait à abandonner quelquefois les devoirs essentiels de notre condition pour nous livrer aux pratiques extérieures de la piété, à donner un temps infini à la prière, lorsque nous sommes obligés au travail. Car, en quoi consiste la véritable piété? N'est-ce pas à faire continuellement ce que Dieu veut, ce que Dieu commande? Toute place où le devoir nous appelle, où le devoir nous retient, doit être regardée comme un lieu de sanctification, où il y a plus de mérite à acquiescer pour nous que nous ne pourrions en trouver dans la maison de Dieu, même lorsque nous n'y sommes ni appelés ni retenus par le devoir. Faites ce que vous êtes obligés de faire: ce doit être là, pour vous tous, la véritable règle de conduite, puisque c'est de la pratique de cette règle que Jésus-Christ lui-même semble avoir fait le principal fonds de son mérite: *quæ placita sunt ei facio semper*. Que dans toute votre conduite, le désir d'accomplir la volonté de Dieu soit donc, à l'exemple de Jésus-Christ, le seul motif qui vous anime. La volonté de Dieu à exécuter, les obligations d'état à remplir, la gloire éternelle à acquiescer, sont essentiellement unies. La volonté de Dieu est notre principe; l'observation des devoirs, notre moyen; le royaume des cieux, notre terme et notre but.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix: 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde

édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXXIV. — SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. (Matth. VII, 19.)

« Il s'agit ici du feu infernal, (où doivent être précipités les méchants » C. C. Trid.) Notre Homélie aura donc pour objet l'Enfer, les peines de l'Enfer et les hommes condamnés à l'Enfer. De là trois Questions à résoudre.

I. *Qu'est-ce que l'Enfer ?* — C'est un lieu de tourments, où les damnés sont toujours séparés de Dieu et souffrent avec les démons des supplices qui ne finiront jamais. La peinture que nous en font les Saints Livres, est tout ce qu'il y a de plus effrayant. C'est, disent-ils, une prison affreuse, à l'entrée de laquelle il faut laisser toute espérance; un abîme épouvantable, où règne une éternelle horreur; une fournaise ardente, un étang de feu, une vallée ténébreuse où roule sans cesse un torrent de soufre, allumé par la vengeance divine pour consumer éternellement les réprouvés. Qu'il y ait un Enfer pour les méchants, c'est une vérité de foi. Car le Souverain Juge dira aux méchants : « Re-
« tirez-vous de moi, maudits; allez au feu
« éternel, qui a été préparé pour le Diable et
« pour ses Anges. » (Matth. xxv, 41). Aussitôt que la sentence sera prononcée, elle sera mise à exécution : « Les méchants iront aux éternels
« supplices, tandis que les justes entreront dans
« la vie éternelle. » (Ibid.) Du reste, la croyance en l'Enfer est aussi ancienne que le monde. Elle se retrouve dans tous les temps et chez tous les peuples. « J'espère, » dit Socrate, « qu'il y aura encore quelque chose après la mort et que, comme on le dit depuis longtemps, la vie future sera meilleure pour les hommes vertueux que pour les méchants. » L'existence de l'Enfer est donc une vérité certaine. Mais où se trouve-t-il ? On pense généralement qu'il est sous terre. C'est d'ailleurs la signification du mot Enfer. Il est dit du Diable qu'à son approche, « le séjour de
« la Mort a été troublé jusqu'au fond des abî-
« mes. » (Is. xiv, 9.) Ce qui le prouve encore, c'est la manière dont en parle l'Écriture. Elle le désigne sous les noms d'abîme, de lac et d'étang de soufre et de feu, où elle fait descendre les impies. (I C. I, 215. — I S C. I, 666-668.) (2).

II. *Quelles sont les peines de l'Enfer ?* — Ce

sont : la peine du Dam et la peine du Sens. La peine du Dam consiste dans la privation de la vision intuitive de Dieu, dans la perte du bonheur que cette vision doit procurer et dans le regret de l'avoir perdu. Pour la peine du Sens, elle consiste dans les douleurs causées par les flammes de l'Enfer. Ce double châtement nous est représenté dans l'Écriture Sainte par ce ver rongeur qui ne meurt point; et par ce feu, qui ne s'éteint pas et dont Jésus-Christ menace les méchants (Marc. ix, 43). Les tourments du réprouvé seront universels. Il n'y aura pas une partie de son corps qui ne soit torturée par la douleur. Comme ses sens ont été les instruments de ses crimes et comme il s'en est servi pour offenser Dieu, Dieu, pour le punir et se venger de ses offenses, réserve un supplice spécial à chacun de ses sens. Ainsi, à ses yeux apparaîtront des visions affreuses et d'épouvantables fantômes. Des voix confuses, des gémissements lamentables et des cris déchirants retentiront continuellement à ses oreilles. Les plus infectes odeurs rempliront son odorat. Il éprouvera un perpétuel dégoût de toutes choses. Et de sa bouche, altérée par la soif et consumée par la fièvre, s'exhaleront des vapeurs fétides. Enfin, dans ses pieds et dans ses mains, que les flammes crisperont d'une façon horrible, il ressentira les douleurs les plus vives et les plus aiguës. Toutes les jouissances de son âme auront à souffrir un supplice particulier. Son imagination, qui s'était complu en des pensées impures, ne se représentera plus que des spectres hideux et effrayants. Au-dedans de lui s'allumera une guerre cruelle entre ses diverses passions. La crainte et la tristesse, l'envie et la jalousie, la haine et la colère ne cesseront d'agiter son cœur et le jetteront dans le plus affreux désespoir. Sa mémoire même ajoutera à ses peines, en lui rappelant et les biens temporels qu'il n'a plus et l'éternelle félicité dont il s'est privé, pour un vain plaisir n'ayant duré qu'un instant. Plus il aura péché, plus il sera puni. Chaque vice aura son châtement. Le paresseux sera déchiré par des aiguillons brûlants; et l'intempérant, tourmenté par une soif dévorante. Celui qui se sera livré aux plaisirs sensuels sera plongé dans une poix ardente. L'orgueilleux sera rempli de honte et de confusion; et l'avare souffrira les horreurs de la faim. Ce qu'il y a de plus terrible dans les peines de l'Enfer, c'est qu'elles seront éternelles. Loin de diminuer elles ne feront que s'accroître. Si le damné espérait qu'un jour viendrait mettre fin à ses tourments il pourrait encore se consoler. Mais la pensée qu'elles n'auront aucun terme mettra le comble à ses tortures. (I C. I, 217-218. — I S C. I, 670-683.)

III. *Qui sont ceux qui vont en Enfer ?* — Ceux qui vont en Enfer sont ceux qui meurent en état de péché mortel. En effet, comme le péché mortel nous ôte la vie de la grâce et comme sans la vie de la grâce on ne saurait entrer dans le Ciel, il en résulte que, si l'on meurt en état de péché mortel, on est pour toute l'éternité voué aux tourments de l'Enfer. Il n'est pas nécessaire d'en avoir commis beaucoup. Un seul suffit pour y être condamné. C'est aux hommes cou-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-36.
2. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 36 — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 666-668.

pables de ce péché et morts impénitents que le Souverain Juge dira, après avoir prononcé leur sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé à Satan et à ses Anges. » (Matth. xxv, 41. — I C. I, 216. — I S C. I, 669.) L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE. Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Ins-
titutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE¹

II

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES

Article premier : Notre corps est consacré par l'onction sacerdotale, il est le vase d'honneur de la sainte Eucharistie et le porte-voix du verbe de Dieu, nous lui devons encore plus de respect qu'à nos calices et à notre ostensor. Puisque nous serions inconsolables d'avoir violé une basilique, comment pourrions-nous excuser la profanation de la plus sainte des basiliques, qui est nous-mêmes ? *Templum Dei sanctum quod estis vos* (2).

Les choses étant ainsi, c'est manquer d'égards envers ces membres revêtus, le matin, de la chasuble et de l'étole, que de les dépouiller sans motif, dans la journée, de l'habit ecclésiastique (3), pour les draper dans des costumes de fantaisie, qui semblent un outrage aux ornements sacrés de l'autel. C'est encore manquer de respect à vos membres que de les démarquer, pour ainsi dire, de leur caractère lévitique, pour les affubler, non-seulement de la livrée, mais des habitudes du laïcisme, dans des exercices de corps, des jeux de main, et des attitudes d'homme du monde réprouvés par la dignité sacerdotale. C'est aussi pécher par défaut de respect envers nos membres que d'en être idolâtre, et de mieux soigner notre tête, nos mains et notre toilette, en général, que notre conscience : *Si comam nutriat, ignominia est illi* (4).

Enfin, dans l'état actuel des mœurs cléricales, en France, je soutiens que c'est oublier le respect envers notre corps, de porter à nos lèvres le cigare ou la pipe quelques minutes après le calice, et de changer la bouche, qui vient de prononcer les paroles de la consécration, en une sorte de soupirail intermittent, qui infecte presbytère et sacristie d'une fumée très-différente de celle des encensoirs. Ah ! mes vénérés confrères, je ne veux pas exagérer l'importance de

la tenue corporelle. Non, il y a un sens profond dans cette parole inscrite au-dessus de certaines fontaines de sacristie, où nous lavons nos mains : *Cor prius !* mais, d'autre part, n'oublions pas que les préceptes suivants sont plus obligatoires pour nous que pour les séculiers : *Magnificabitur Christus in corpore meo* (1). *Portate Deum in corpore vestro* (2).

Article deuxième : Nous avons imposé la chasteté à notre corps, nous lui devons les moyens nécessaires pour la conserver, par conséquent une hygiène appropriée. Principe physiologique trop ignoré : il y a deux systèmes, dans notre organisme, qui ont des influences opposées. L'un est ennemi de la vertu angélique, je vous le dénonce, c'est le système nerveux. L'autre est son protecteur et son gardien, c'est le système musculaire. Par conséquent, abstraction faite de la grâce, voulez-vous vous rendre les victoires sur la chair faciles ? développez l'empire du second contre le premier. Oui, sortez, marchez, suiez, domptez, par la peine physique, l'excitation électrique de la matière, et l'ange aura facilement raison, en vous, de l'oppression de la bête.

N'écoutez pas cette science à courtes vues qui regarde l'incontinence comme un épanchement organique inévitable, et la chasteté comme une concentration de vie fatalement condamnée, un jour ou l'autre, au débordement. Cette fatalité peut être vraie de certaines éruptions corporelles que la volonté ne commande pas ; elle n'est point vraie de notre conduite morale, en général, qui est toujours placée sous la direction du libre arbitre, secondé par les appoints naturels et surnaturels dont il est pourvu. Donc, point d'excuse scientifique à la décharge de nos désordres contre la pureté ; il est très-scientifiquement prouvé, que, par l'action musculaire, le trop plein de la vie physique s'infiltre salutairement à travers l'organisme, et le dégage au lieu de le flétrir, de telle sorte que toute fatigue, tout mouvement équivaut, relativement à notre chasteté menacée par l'accumulation même de ses richesses, à une soupape de sûreté. Eh ! pourquoi les chaumières sont-elles si peu souillées en comparaison des villes ? Ce n'est pas seulement parce que là les hommes sont moins exposés à la tentation, mais c'est, surtout, parce qu'ils répandent sur le sol, en déperditions corporelles, cette exubérance de sève qui éclate ailleurs en explosions désordonnées.

C'est vous dire combien ils sont louables les prêtres qui cherchent, dans des diversions telles que l'occupation manuelle, l'empire sur eux-mêmes, que la bibliothèque, la prière et autres préservatifs ne leur offriraient pas. Le travail des mains était celui de nos pères au désert : il peut être la sanctification du presbytère, s'il y est pratiqué avec à-propos. Félicitons celui qui sait ainsi, des fruits de sa sueur et de son industrie, meubler son salon, orner le sanctuaire de son église, mieux encore, décorer la beauté

1. V. n° 25, 35, 36.

2. I Cor., II, 17.

3. Voir là-dessus, n° 35, notre réponse à la Consultation : Pourquoi l'Eglise impose-t-elle aux ecclésiastiques un habit particulier ?

4. I Cor., II, 14.

. Philip., I, 20.

. I Cor., VI, 20.

de son âme en y faisant reluire la chasteté ! à la condition, toutefois, qu'il observera ces prescriptions canoniques : *Nihil plebeium, nihil commune, nihil populare*, et qu'il ne paraîtra jamais, aux yeux du peuple, dans l'indécent négligé d'un garçon d'atelier.

Article troisième : Nous avons imposé la chasteté au corps, nous lui devons un régime tempéré, par conséquent la sobriété. Mais vainement de saintes autorités nous ont dit : *Esus carniem et potus vini seminarium libidinis est* (1) : nous nous obstinons à suivre, pour la table, des habitudes et des délicatesses épicuriennes. Cependant, tout prêtre qui mange, qui boit et qui dort comme un laïque bien renté, n'est pas en règle vis-à-vis de sa conscience. Comme il est tenu à une pureté exceptionnelle, il l'est aux précautions indispensables pour atteindre cette fin. Qui s'accuse néanmoins, parmi nous, d'avoir manqué à cette prévoyance ?

Ah ! nous gémissons, quelquefois, aux pieds de nos confesseurs, des indocilités de notre tempérament : supprimons-lui les petits verres et l'alcool, administrons-lui le régime de Pythagore, c'est-à-dire une diète végétale et lactée, à la place de ces gros repas trop rehaussés d'épices et de spiritueux ; en un mot, ne soyons pas du nombre de ces prêtres dineurs, coureurs, buveurs et fumeurs, qui ne vivent que très-peu chez eux, et jamais avec eux-mêmes ; bientôt nous règnerons sur notre organisme : *Domina-beris et erit subter te appetitus tuus* (2). Le cinquième péché capital a causé la ruine du monde, il n'est pas toujours étranger à la nôtre. Il est triste de se perdre ; à plus forte raison de se perdre en prêtre gastronome !

D'autant que ceci n'est pas seulement le dommage des prêtres, c'est le scandale des laïques. Je connais certaine conférence d'un diocèse français où, après la retraite pastorale, un curé dit : « Messieurs, le prédicateur a déconseillé les petits verres, il ne faut plus boire que dans les grands. » Ce qui fut dit fut fait, mais la plaisanterie se prolongea, et la conversation s'échauffa tellement, qu'à la sortie un maire libre-penseur trouva piquant d'intervenir pour tapage nocturne.

C'est de telles données exagérées, enfiellées par l'esprit voltairien, que Courbet a tiré son tableau odieusement épigrammatique : *Le retour de la conférence*. Là, on voit un convive qui cherche son chapeau et qui ne le voit plus ; un autre qui trébuche au seuil du presbytère en sortant ; un autre qui prend le ruisseau pour le grand chemin ! Ce serait gai, si ce n'était une mascarade sacrilège. Voilà comment le monde traite nos intempérances de table : retenons-le pour nous soustraire à la perversité de ses interprétations, et pour conserver toujours, sur ce point, la dignité qui nous convient : j'ajoute qui, nous caractérise ; car, malgré son réalisme, Courbet n'a pas trouvé le canevas de son ignoble composition dans la réalité, et la meilleure vengeance que le clergé puisse tirer de cette calom-

nie en peinture, c'est de la rendre, par sa sobriété, de plus en plus invraisemblable.

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie : L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

Nota. — Le *Manrèze du Prêtre* (2 forts vol. in-8^o v. l'avant-dernière page) dont les cinq premiers chapitres ont été publiés comme primeur dans l'*Ami du Clergé*, sera mis en vente dans la seconde quinzaine de juillet.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

I. — ADMINISTRATION DES SÉMINAIRES.

La Sacrée Congrégation du Concile a rendu, le 21 juin dernier, une intéressante décision que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs.

Un évêque de Hollande a soumis au Saint-Siège la question suivante :

1^o Quoique le Concile de Trente semble prescrire plusieurs commissions pour l'administration des séminaires, l'ancien usage du diocèse est de n'employer en tout que quatre députés, qui portent le nom de *proviseurs*, et aident l'évêque tant pour le spirituel que pour le temporel, et assistent à la reddition annuelle des comptes.

2^o En outre, le Concile de Trente ordonne que les deux députés du clergé soient pris dans les rangs du clergé de la ville. En Hollande, les séminaires se trouvent, non dans la ville épiscopale, mais dans d'autres localités du diocèse. Il n'est donc pas possible de prendre ces deux députés dans le clergé de la ville. De là est venu l'usage qu'un de ces députés est nommé par l'évêque, et que l'autre est désigné par les doyens, comme représentant de tout le clergé. Peut-on s'en tenir à cet usage ?

Sur la première question, la Sacrée Congrégation n'a pas cru devoir faire de concession sur le principe. D'après le concile de Trente, l'évêque désigne deux chanoines pour l'administration spirituelle et disciplinaire du séminaire. En ce qui concerne l'administration temporelle, on doit avoir les quatre députés dont parle le concile de Trente. Toutefois, la Sacrée Congrégation déclare que rien ne s'oppose à ce que les deux chanoines que l'évêque choisit pour la partie spirituelle et disciplinaire, soient désignés une seconde fois pour le temporel : un, choisi par l'évêque, et l'autre, élu par le chapitre. Ils peuvent donc cumuler les attributions, de façon que la commission du séminaire ne se compose que

1. S. Hier.

2. Gen., iv, 7.

de quatre membres. Voici le texte de la décision :

Nihil tamen impedit, quominus eidem a Capitulo eligantur, qui jam ab episcopo electi sunt pro administratione spirituali.

Cette décision est remarquable et pourra servir de règle dans plusieurs diocèses.

Par rapport à la seconde question, la Sacrée Congrégation tolère que les députés du clergé soient élus non par le clergé tout entier, comme le veut le concile de Trente, mais seulement par les doyens, qui sont censés représenter le clergé. On a estimé que le clergé consent par une sorte de compromis tacite, car personne n'a jamais réclamé et tout a bien fonctionné jusqu'ici. Le droit Canonique reconnaît la validité de l'élection qui a lieu en vertu du compromis formel. Il n'y a aucune raison de désapprouver le compromis tacite. Il n'est donc pas possible de rejeter comme *irrationabilis* l'usage établi dans les diocèses de Hollande.

II. — TITRES D'ORDINATION.

Le concile de Trente n'admet que trois titres d'ordination, qui sont : le bénéfice, la pension ecclésiastique, et le patrimoine. Cependant les souverains pontifes ont accordé des titres particuliers. Sixte-Quint permit au patriarche de Venise d'ordonner au titre *Servitii Ecclesiæ* les ecclésiastiques qui, n'ayant pas de titre canonique, sont attachés au service d'une église qui leur fournit des moyens d'existence. Clément X permit aux élèves du séminaire de Padoue de recevoir les ordres au titre de *mense du séminaire*.

C'est l'usage général des diocèses du Mexique de conférer des ordres au titre d'*administration*. On entend par là la destination de l'ordinand aux fonctions du ministère qu'il doit exercer selon la décision de l'évêque, avec le droit de recevoir un traitement, qui est pris dans les offrandes que font les fidèles. Cet usage remonte aux premiers temps de l'établissement de la religion dans le Mexique. C'est la nécessité qui a obligé d'agir de la sorte, parce que les bénéfices simples faisaient défaut. Aujourd'hui, moins que jamais, vu l'usurpation des biens ecclésiastiques, on pourrait exiger un titre canonique pour les ordinands.

Attendu que l'usage en question existe depuis trois siècles dans les diocèses du Mexique ; vu qu'il est impossible d'agir autrement ; étant certain que les offrandes des fidèles et les revenus casuels des paroisses fournissent des ressources suffisantes pour que les prêtres ordonnés sans les titres canoniques trouvent des moyens d'existence, la Sacrée Congrégation du Concile a confirmé l'usage mexicain.

Décision du 21 juin 1879.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

CLOVIS ET LE SACRE DES ROIS DE FRANCE. — LA SAINTE-AMPOULE. — DE LA GUÉRISON DES SCROFULEUX, ATTRIBUÉE AUX ROIS DE FRANCE.

III. DU TOUCHER DES ÉCROUELLES

La thèse à traiter ici est simple :

- 1^o Les rois de France ont-ils réellement touché les scrofuleux ?
- 2^o Ont-ils réellement guéri plusieurs de ces malades ?
- 3^o Par quelle vertu ont-ils opéré ces guérisons ?

De nombreux ouvrages ont été composés sur cette matière, en français, en latin et en anglais, en un mot dans toutes les langues européennes. Nous les énumérons en partie dans notre *Rorh-bacher*, nous contentant ici d'y faire allusion.

Dans la conclusion, nous dirons deux mots de la question en Angleterre.

I. — Il est incontestable que les rois de France ont touché les malades affectés de scrofules. L'histoire abonde en preuves confirmant ce fait. C'est même pour cela que les monarques accomplissaient leur pèlerinage à Corbeny, aussitôt après leur sacre à Reims. « C'est à l'époque du premier roi chrétien qu'il faut assigner l'origine de cette prérogative royale, écrit M. l'abbé Cerf (1). » Il est vrai que des textes péremptores datant d'une aussi haute antiquité font défaut. Néanmoins, le docte Robert Cenalis affirme avoir vu des manuscrits de l'abbaye de Saint-Remy, remontant au règne de Philippe I^{er}, où se trouvaient des preuves certaines de ce privilège transmis par Clovis à ses successeurs. D'autres érudits, se fondant sur des inductions et des citations qui ne sont pas sans valeur, opinent à croire que ce serait saint Marcoul, abbé de Nanteuil, venu à la cour de Charlebert I^{er} pour lui demander une faveur, qui aurait accordé au prince ladite prérogative en retour du bienfait octroyé. Il y aurait eu ainsi entre le moine et le monarque une sorte de stipulation céleste. Les Bollandistes (2), si sévères en fait de critique, font remonter au moins jusqu'à Charles III le grand privilège des rois de France. D'après eux, on expliquerait ainsi l'importance attachée par Charles le Simple à la possession de Corbeny, où il aurait reçu les reliques de saint Marcoul. Mais pourquoi attacher tant d'importance à Corbeny et aux précieux ossements qui s'y trouvaient, si la faveur obtenue par l'entremise de l'ermite de Nanteuil n'était pas déjà chose connue ?

Quoi qu'il en soit, depuis le pieux roi Robert jusqu'à nos jours, la tradition du toucher des écrouelles est facile à suivre. Helgaldus, moine de Fleury, nous montre le bon Robert imposant les mains sur les écrouelleux. Au témoignage de Guibert de Nogent, Louis le Gros et Philippe

1. *Du toucher des écrouelles par les rois de France* (Reims, 1867).

2. *Acta maii*, t. I, pp. 70-80, t. VII. App. ad. diem I, p. 531.

père les touchaient aussi. Saint Louis les toucha, il établit même à Corbeny la confrérie de Saint-Marcoul. Philippe le Bel, au témoignage de du Tillet, approchant de sa mort, instruisit Louis le Hutin, son fils aîné, de la manière de toucher lesdits malades. Nous passons Jean le Bon et Charles V. Nous avons encore le cérémonial que Charles VI pratiquait en touchant les écrouelles. Charles VII avait à côté de lui la Pucelle lorsqu'il se rendit à Corbeny. Louis XI toucha également les malades le lendemain de son sacre. Charles VIII dit dans une charte « qu'il alla faire son pèlerinage à monsieur saint Marcoul, qui guérit les écrouelles comme le roi. » François I^{er}, Henri II, François II imitent leurs ancêtres. Henri IV n'ayant pu se rendre à Reims et par conséquent à Corbeny, voulut néanmoins se faire sacrer : la ville de Chartres fut choisie à cet effet, et ce fut à Saint-Cloud que le roi toucha les écrouelleux. Louis XIII, Louis XIV et Louis XV accomplirent le pèlerinage de Corbeny et y prononcèrent la formule célèbre : — « Le roi te touche, Dieu te guérisse. » A cause des mauvais chemins, Louis XVI accomplit la cérémonie dans le parc de l'abbaye de Saint-Remy, à Reims. Louis XVIII n'ayant pas été sacré, ne voulut pas toucher les malades. Malgré tous les efforts tentés dans un intérêt politique pour l'en empêcher, Charles X consentit à imposer les mains sur les scrofuleux, à l'hospice de Saint-Marcoul, à Reims.

Résumons cette première partie : « La source la plus vraisemblable du pouvoir des rois de France est la concession faite à Clovis par saint Remy, et confirmée par saint Marcoul à Childbert et à tous ses successeurs sacrés. » Quant au toucher des écrouelles, impossible de le révoquer en doute. L'Académie française et M. Henri Martin lui-même en conviennent.

II. — L'Académie française traite la guérison des écrouelles, opérée par le toucher royal, d'*opinion populaire*. D'autres parlent d'*erreur superstitieuse*. M. Henri Martin écrit : « L'amour-propre monarchique et national s'en mêlant, on n'entendait pas douter d'une prérogative aussi honorable pour la couronne (1). » Ce sont à des phrases sonores, des échappatoires qui n'expliquent rien.

Où ou non, les rois de France ont-ils guéris les écrouelleux ? Toute la question est là. Nous d'abord que tous les malades qui se présentaient, n'étaient jamais tous guéris sans distinction : — pour eux, comme pour ceux que les prophètes, les apôtres et les thaumaturges ont guéris, la foi a toujours été une disposition aux miracles : *fides tua te salvum fecit* (2). Les rois aussi devaient être religieusement disposés à l'exercice de cet auguste ministère : ils se confessaient, communiaient et priaient avant de s'approcher des malades. Guibert de Nogent affirme que Philippe I^{er} perdit, à cause de certains péchés, la puissance d'exercer ce glorieux miracle (3). »

Maintenant, arrivons aux guérisons. Guibert

de Nogent (1053-1124), que nous venons de citer, « est, pour ce qui touche à la guérison des écrouelles, un témoin de la plus haute valeur, tant par son ancienneté que par la sûreté de ses informations. » Or il écrit (1) : « J'ai vu ceux qui ont les écrouelles à la gorge ou ailleurs venir par troupes se faire toucher par le roi Louis VI. Me trouvant à ses côtés, je voulais les empêcher ; mais, avec sa bonté naturelle, il leur tendait la main et faisait sur eux le signe de la croix avec beaucoup d'humilité... » C'était pour Louis le Gros « un miracle journalier. » Du Laurens nous apprend d'après Forcatel, auteur de l'ouvrage *De Imperio et Philosophia Gallorum*, que Clovis, sur la parole de saint Remy, ayant touché un de ses écuyers, nommé Lanicet, le guérit des glandes qu'il avait au cou (2). Geoffroy de Beaulieu, le plus ancien des historiens de saint Louis, signale le soin que prenait le monarque, en touchant les écrouelles, de faire le signe de la croix, afin que la guérison fût attribuée à la vertu de la croix, et non à la dignité royale. Le *Journal d'un Bourgeois de Paris* (3) mentionne à deux reprises qu'au retour de sa captivité François I^{er} « guarist des écrouelles plusieurs mallades, le jour de la feste de l'Assumption de Nostre-Dame. » André du Laurens, médecin de Henri IV, écrit à son tour : « Ce monarque guérit chaque année plus de quinze cents malades. » Nous ne pouvons citer tous les témoignages réunis par les écrivains spéciaux. M. l'abbé Cerf dit qu'avant la Révolution de 1793, on conservait précieusement les certificats de guérison dans l'hospice des Dames de Saint-Marcoul. Le susdit auteur a été assez heureux pour en retrouver plusieurs délivrés après le sacre de Louis XVI, et il les cite dans son travail. Pour l'époque de Charles X, M. l'abbé Cerf a interrogé les religieuses de l'hospice Saint-Marcoul, lesquelles avaient constaté *de visu*, après l'attouchement royal, les guérisons opérées sur des malades qu'avaient visités d'avance très-soigneusement M. Dupuytren, premier chirurgien du roi, et M. Noël, médecin de l'hospice. « Or il existe, dans la communauté, un procès-verbal très-authentique, irréfragable de la guérison « de cinq jeunes enfants présents à l'hospice depuis plusieurs années et qui furent guéris complètement au toucher de Sa Majesté Charles X. On différa exprès, du 31 mai au 8 octobre 1825, la clôture du procès-verbal, pour mieux constater l'entière disparition du mal. » M. Noël, le médecin de la maison, y apposa sa signature. Beaucoup d'écrivains étrangers, Jansénius, le P. Bouhours, le pape Paul III, le pape Boniface, saint Thomas d'Aquin, etc., etc., admettent la guérison des écrouelles au toucher des rois de France.

Concluons donc en nous servant des paroles du R. P. Marquigny : « Ou il faut dire adieu à la certitude historique, ou il faut se rendre à tant de témoignages. »

III. — Par quelle vertu les rois de France ont-ils opéré ces guérisons ?

1. *De pignoribus Sanctorum*, lib. I, cap. 1.

2. *De mirabili strumas sanandi vi*, etc., page 13.

3. Publié par la Société de l'Histoire de France. — Paris, 1851, in-8. Voy. pag. 283, 288.

1. *Histoire de France*, 4^e édit., t. VII, p. 265, not.

2. Luc., xviii, 42.

3. Le P. Marquigny (*Études religieuses*, 1868), p. 383.

« Il est plus facile souvent de constater un fait que de donner la raison de ce fait, » avoue simplement M. l'abbé Cerf. Des médecins espagnols ont trouvé l'explication du miracle dans la douceur du climat de France : c'est tout simplement ridicule. On ne peut dire que la sainteté du roi était la cause du merveilleux privilège : tous les monarques, qui ont guéri du mal, n'en ressemblaient pas à Louis IX. Beaucoup d'auteurs ont prétendu que la prérogative était la conséquence de la cérémonie du sacre ; on ne cite, en effet, aucun prince non sacré qui ait tenté d'user de sa faculté si extraordinaire. Mais alors pourquoi tous les monarques du monde sacrés légitimement n'ont-ils pas reçu le même don céleste ? On a répondu que « l'onction devait être faite avec le baume de la sainte ampoule, et en vertu d'une prière adressée à Dieu par saint Remy. » Cela ne soutient pas l'examen : Louis VI, Henri IV, Charles X ont guéri des écrouelleux, et pourtant ils n'avaient pas été sacrés avec la sainte ampoule.

« Reste le sentiment de ceux qui prétendent que ce pouvoir vient de la concession faite à Childebart et à ses successeurs par saint Marcoul. Ce sentiment s'appuie sur le pèlerinage de nos rois au tombeau de l'ermite de Nanteuil, le lendemain de leur sacre, pèlerinage rendu obligatoire par saint Louis, mais antérieur à ce prince. Ce sont là deux faits corrélatifs d'une grande valeur. C'est à Corbeny que les rois venaient faire, pour ainsi dire, l'essai de la prérogative extraordinaire dont ils ne jouissaient pas avant leur sacre... S'ils ne pouvaient s'y rendre, on amenait à Reims la chaise de saint Marcoul pour lui rendre hommage et obtenir par lui le don et la grâce de Dieu de guérir les écrouelleux. »

Cependant, on ne doit pas ravir à saint Remy la gloire d'avoir donné le premier ce pouvoir à Clovis. Pour conclure, on peut dire que « la raison la plus vraisemblable du pouvoir des rois de France... serait la concession faite à Clovis par saint Remy et confirmée par saint Marcoul à Childebart et à tous ses successeurs sacrés... »

IV. — Les Anglais, toujours désireux d'imiter la France, ont essayé, pendant longtemps de revendiquer pour leurs rois un privilège semblable à celui des monarques français. Guillaume de Malmesbury (1) ayant dit qu'Édouard le Confesseur avait guéri des écrouelleux, ce que la sainteté d'Édouard permet bien de croire, Henri VIII établit « pour cette cérémonie un service spécial et donna une pièce de monnaie aux personnes qu'il touchait (2). » C'était l'ange d'or, imité de l'ange de Philippe VI de France, avec la légende : *Per cruce tua salva nos xpe rede* (per cruce tuam salva nos Christe redemptor). Elisabeth changea la devise : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*. De Jacques I^{er} à la reine Anne les pièces commémoratives ne portaient que ces mots : *Soli Deo gloria*, mais il y avait toujours l'effigie de saint Michel.

1. *De Gestis Regum Anglorum*. — Francf., 1601. F. lib. III, p. 91.

2. *Annals of the coinage of Britain*, by Ruding. — London, 1860. — Cf. t. V, *passim*.

Les Stuarts exilés firent de même frapper des médailles « en témoignage du privilège qu'ils entendaient conserver. Le musée britannique en possède une » qui montre d'un côté quatre têtes d'hommes ; une main ouverte sort d'un nuage et touche une de ces têtes : HE. TOUCHED. TEM. Au revers, deux fleurs entrelacées, surmontées d'une couronne royale : AND. THEY. WEARE. HEALFD (1). »

A propos des privilèges que s'attribuaient les rois d'Angleterre, le R. P. Cahier écrit ce qui suit dans ses *Caractéristiques des saints* (2) : — « Les Anglais, qui donnent aux écrouelles le nom de *King's evil*, veulent que saint Édouard les ait guéries dès le XI^e siècle. Selon d'autres, ce privilège n'aurait été réclamé par les rois d'Angleterre que quand la guerre de cent ans leur fit prendre les fleurs de lis avec le titre de rois de France. Mais des catholiques anglais ajoutent que les successeurs de Henri VIII, ayant voulu continuer l'ancien cérémonial en cela, gagnèrent eux-mêmes les écrouelles au lieu de les guérir chez autrui.... »

Dans le Roussillon, il existe une secte d'origine espagnole, remontant au moyen âge, dont les adeptes s'appellent *Saludadors*, et qui prétendent guérir de la rage et des écrouelles (3).

Extrait du 4^e volume de l'HISTOIRE DE L'EGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun, 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix 75 fr. pour les souscripteurs. Trois vol. parus, le quatrième, sous-pressé. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Qu'est-ce qui constitue la solennité d'une messe ? Est-ce le chant, les ministres (diacre et sous-diacre), le concours du peuple ?

2^e Lorsqu'on chante la messe de l'adoration perpétuelle, un jour de fête double, doit-on faire mémoire des doubles ?

3^e Un chemin de ronde ne doit-il pas exister autour des églises ? Le voisin peut-il bâtir le long du mur de l'église à une distance seulement de un pied et demi, et quasi fermer ainsi une porte et une fenêtre ? Que faudrait-il faire pour l'en empêcher ? (Citer les textes des lois).

R. — 1^e Le diacre et le sous-diacre ne sont pas essentiels pour la messe chantée. C'est l'esprit de l'Eglise que l'on chante la messe dans un grand nombre de paroisses qui ne peuvent se procurer un sous-diacre et encore moins un diacre.

2^e Lorsqu'il y a adoration perpétuelle sous forme des Quarante-Heures, on dit dans les messes basses la messe de la fête double occurrente, avec mémoire du Saint-Sacrement. — L'adoration des Quarante-Heures est celle qui a lieu conformément à l'Instruction Clémentine. On rencontre des églises et des communautés religieuses qui ont l'adoration perpétuelle sans que

1. *Revue de la Numismatique française*, 1852, pag. 288-292, art. de G. Brunet.

2. Art. *Scrofules*.

3. *Revue des Sociétés savantes des départements*. — 1867, pag. 296-297.

ce rite jouisse des prérogatives réservées à l'adoration sous forme des Quarante-Heures.

3° L'immunité de l'Eglise est célèbre dans toute la tradition. Les Décrétales ont le titre spécial *De immunitate ecclesiarum*. Les simples chapelles ne sont pas aussi bien privilégiées. On voit à Rome une foule de chapelles publiques et même d'églises paroissiales et collégiales qui n'ont pas de chemin de ronde. L'important est de se préserver des servitudes, telles que seraient une porte et une fenêtre de communication avec les maisons voisines. Ces communications ne peuvent être licites qu'en vertu d'un indult apostolique. Les familles princières de Rome possèdent une tribune qui communique avec leur palais et permet d'entendre la messe qui se dit dans la chapelle publique; ce droit résulte d'un privilège pontifical, qui a été accordé à juste titre aux fondateurs et aux bienfaiteurs des églises.

Voilà pour le côté canonique de la question; il nous faut voir maintenant le côté pratique d'après la législation civile ecclésiastique de France.

Lorsqu'un ancien cimetière, placé autour de l'église, vient à être supprimé, la fabrique est en droit d'exiger la réserve d'une place et d'un chemin de ronde pour l'usage des processions. C'est ce qui fait que ces chemins s'appellent également processionnaires. Il en serait de même de la réserve de tout l'espace nécessaire pour la conservation des jours de l'édifice, la circulation de l'air et la liberté des passages qui conduisent à l'église.

Ce droit de la fabrique est fondé sur un avis du conseil d'Etat du 20 décembre 1806 et approuvé le 25 janvier 1807. Cet avis porte que « dans les communes rurales, il sera réservé « devant et autour des églises, sur le terrain des « anciens cimetières qui seraient affermés ou « aliénés, une place et un chemin de ronde de « dimensions convenables. C'est au ministre à « ordonner aux maires de ne vendre aucun « ancien cimetière sans lui soumettre le projet « d'aliénation, afin qu'il décide quelles sont les « parties de ces anciens cimetières qui pourront « être aliénées, et celles qu'on devra réserver pour « laisser aux églises l'air, le jour nécessaire, « une libre circulation et de faciles communica- « tions. »

Ces chemins de ronde ou processionnaires ne font point partie de la voie publique, et les propriétaires riverains n'ont, par conséquent, ni le droit d'ouvrir des portes ni de passer sur ces terrains. Ceci résulte d'un arrêt de la Cour royale de Paris, en date du 17 août 1839, confirmant un jugement du tribunal civil de Melun, en date du 20 février 1838, et d'après lequel un sieur Rozé fut condamné à supprimer la porte qu'il avait établie dans le mur servant de clôture à un chemin de ronde.

La conclusion est évidente. La commune, d'un côté, la paroisse, de l'autre, sont armées contre les envahisseurs; elles peuvent et doivent les actionner devant les préfetures par voie de pétition, ou devant les tribunaux par la voie juridique.

Q. — Les médecins déclarant à un prêtre qu'il ne peut aller habiter tel poste, vu la délicatesse de son tempérament et la rigueur de ce climat qui lui est contraire, on demande si l'évêque diocésain peut condamner ce prêtre à rester chez lui ou s'il est obligé de lui donner un autre poste convenable à sa santé, le prêtre le demandant et existant d'ailleurs des postes vacants. Le prêtre a été ordonné avec dispense du titre patrimonial.

R. — Si nous considérons le droit commun de la Sainte Eglise, le cas qu'on nous propose ne peut guère se présenter. En effet, le concile de Trente veut que les paroisses soient données au concours. L'Eglise, dans sa profonde sagesse, a voulu laisser à ses ministres le choix de la partie de la vigne qu'ils sont appelés à cultiver. Le prêtre, dont la santé n'est pas solide, ne se présentera donc pas comme candidat dans les paroisses dont le climat serait insalubre pour lui; il attendra une paroisse placée dans de meilleures conditions. Certains craignent le grand air des montagnes; d'autres, au contraire, ne peuvent s'habituer au climat tempéré des plaines: l'Eglise ne violente pas de pareilles préférences. Elle sait que le curé, que l'on envoie dans une région qui serait nuisible à sa santé, ne déploiera jamais l'activité et le zèle qui sont nécessaires pour le salut des âmes. La première infirmité affectera son moral, et ce sera un ouvrier à peu près perdu pour la vigne du Seigneur.

Cette raison, parmi plusieurs autres, a porté le Concile de Trente, et les Souverains Pontifes à instituer la loi du concours; il n'y a pas d'obligation pour les membres du clergé de se faire inscrire pour une paroisse plutôt que pour une autre; l'Eglise leur laisse une entière liberté à cet égard.

Aussi, d'après la discipline du Concile de Trente, il n'est pas possible que l'on veuille obliger un prêtre à prendre un poste qu'il ne peut occuper à cause de la délicatesse de son tempérament. Tout prêtre a la faculté de choisir en quelque sorte la paroisse qui lui convient. Il n'a qu'à ne pas se faire inscrire au concours lorsqu'il s'agit d'un cas contraire.

Il se peut cependant que le curé voie sa santé s'altérer dans un climat dont il n'avait pas prévu la mauvaise influence et qu'il ait vraiment besoin de changer de paroisse: Quels moyens canoniques peut-il employer? La bulle de S. Pie V *Quanta Ecclesiae* pourvoit à ce besoin. En effet, l'état habituel d'infirmité est une des causes canoniques qui permettent de se démettre d'une paroisse, de sorte que l'autorité diocésaine peut et doit permettre la démission. Ainsi, le cas échéant, le curé se démettra de sa paroisse, en se réservant la faculté de se présenter au concours pour une autre dont le climat sera meilleur pour lui.

Les principes que nous venons d'énoncer concernent les curés. Mais l'esprit de la législation ecclésiastique est le même pour tous les rangs de la hiérarchie. Un vicaire qui ne peut supporter la rigueur du climat, doit avoir la faculté d'être transféré sur un autre point du diocèse; il y aurait de la dureté à lui refuser un autre poste convenable à sa santé. Les juges doivent connaître que les administrations ecclésiastiques

tiennent grand compte de ces besoins particuliers, et que leurs décisions s'inspirent toujours des sentiments d'humanité qui sont si conformes à l'Evangile. On peut consulter le titre des Décrétales *De clerico egrotante vel debilitato*. Le principe général est qu'il ne faut pas augmenter l'affliction de l'homme que la maladie affecte déjà cruellement.

D. — J'ai cru jusqu'ici que les Protonotaires de la classe des participants étaient au nombre de sept seulement. En effet, la tradition nous rapporte que le pape St. Clément établit sept notaires. D'autre part, voici ce que je lis dans le Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, publié par la librairie Gaume : « Le nombre des protonotaires fut fixé à douze par Sixte-Quint (T. XIX, p. 220). » Pourriez-vous me dire ce qu'il faut en penser ?

R. — L'assertion du Dictionnaire encyclopédique est inexacte. Il est certain que Sixte-Quint porta à douze le nombre des protonotaires participants ; mais le pape Grégoire XVI l'a ramené à sept, comme il fut jadis antérieurement à Sixte-Quint. En effet, le bref *Quamvis peculiare* du pape Pie IX, en date du 9 avril 1853, contient un passage ainsi conçu : « Le pape saint Clément I^{er} institua le collège des sept notaires pour rédiger les actes des martyrs et les transmettre à la prospérité... Ce collège se trouvant réduit à très-peu de membres par l'effet des révolutions, notre prédécesseur Grégoire XVI rendit, le 6 des ides de février 1838, une constitution qui rétablit le nombre primitif de sept, et restitua audit collège son ancien éclat. »

A cette occasion, nous croyons devoir donner un renseignement propre à compléter ce que nous avons dit dans un autre article relativement à la collation des grades académiques. Autrefois le collège des protonotaires participants avait le pouvoir de créer des docteurs en philosophie, en médecine et en lettres. Le bref de Pie IX, de 1853, a révoqué cette faculté ; mais il a renouvelé et confirmé le pouvoir de créer chaque année quatre docteurs en théologie et en droit canon. Ce privilège est une ressource de plus pour les théologiens et les canonistes qui ne peuvent fréquenter les cours des universités. L'examen est rigoureux ; le bref de Pie IX en fixe les conditions.

Le collège des protonotaires jouit aussi du privilège de créer chaque année un protonotaire noir, c'est-à-dire purement honoraire, et sans exemption du privilège. Ce terme de protonotaire noir indique suffisamment que l'habit et la ceinture violette ne peuvent être portés par ces protonotaires honoraires. Ils sont d'ailleurs des dignitaires ecclésiastiques et ils peuvent rédiger des procès-verbaux officiels et authentiques.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Un maire a-t-il le droit de défendre à ses administrés de présenter aucun enfant à l'église pour le baptême avant de l'avoir préalablement présenté à la mai-

rie ? A-t-il également le droit de défendre au curé d'administrer le baptême à aucun enfant, s'il ne lui est régulièrement justifié que cet enfant est déjà inscrit sur les registres de l'état civil ?

R. — Évidemment non. La législation est absolument muette à cet égard, et les prohibitions ne se suppléent pas dans les lois, surtout dans les lois pénales. D'ailleurs, dans beaucoup de circonstances, il est plus urgent de baptiser un enfant que d'aller déclarer sa naissance au magistrat. Enfin, dirons-nous avec M. Amédée Thierry, dans son rapport lu dans la séance du Sénat du 13 mars 1866, « l'Etat n'a rien à voir dans l'administration du baptême, qui ne se lie à aucune responsabilité civile. L'Etat exige, dans l'intérêt de la société, que les naissances soient déclarées sous certaines formes, pour assurer l'état civil des enfants et la situation des familles. Son droit s'arrête là comme son action. Il appartient ensuite aux familles de décider de la destinée religieuse des enfants. Mais s'immiscer dans l'acte du prêtre qui initie un enfant à la vie chrétienne ; l'obliger à des justifications préalables qui n'ont qu'un but d'exactitude administrative, lui dicter jusqu'à la formule de l'acte de baptême ou de l'avis donné à l'autorité civile, et le frapper de pénalité en cas de contravention, ce serait sortir des limites légitimes du pouvoir civil et transformer le prêtre en un auxiliaire de la police administrative. »

En conséquence, les défenses prononcées par les maires de porter les enfants à l'église avant qu'ils n'aient été portés à la municipalité, de les baptiser avant qu'ils n'aient été inscrits sur les registres de la mairie, ne sont nullement obligatoires. Les arrêtés municipaux renfermant les mêmes prohibitions ne le sont pas davantage ; quelles que soient les formes dont ils aient été revêtus, ces arrêtés sont illégaux et frappés d'une nullité radicale. Ni les pasteurs, ni les citoyens ne sont tenus de s'y conformer, et aucune peine ne saurait être prononcée contre ceux qui en violeraient les dispositions.

Tout ce qu'on peut demander aux ecclésiastiques, c'est de rappeler aux parents, au moment des baptêmes, qu'aux termes des articles 55 et 56 du Code civil, la naissance de tout enfant doit être déclarée dans les trois jours de l'accouchement à l'officier de l'état civil ; que l'enfant doit lui être présenté ; qu'enfin, aux termes de l'article 346 du Code pénal, si la déclaration n'est pas faite dans le délai ci-dessus fixé, chacune des personnes à qui incombe le devoir de faire cette déclaration peut être punie d'un emprisonnement de six jours à six mois et d'une amende de 16 à 300 francs. Sans doute, les pasteurs adhéreront à cette demande et consentiront, dans l'intérêt de leurs paroissiens, et plus encore dans l'intérêt des enfants, dont plus tard l'état civil peut être compromis par une négligence coupable, à recommander l'exécution de la loi et à en faire comprendre toute l'importance.

Q. — L'église de ma paroisse est la propriété de la commune. Pour restaurer ladite église la commune a voté 1500 fr. ; l'Etat a donné 1200 fr. La fabrique, trop

œuvre pour concourir à la dépense, a seulement émis l'avis favorable.

Les plans et devis de l'architecte ont été exécutés de tout point. Par suite du rabais fait par l'entrepreneur pour l'adjudication des travaux, il reste un boni de 10 fr.

La commune vient de décider l'emploi de ces fonds à une destination étrangère à celle demandée par le conseil de fabrique; et celui-ci est, en outre, en instance pour obtenir la construction d'une sacristie. L'emploi a été décidé sans l'avis de la fabrique.

Tout cela est-il légal? Un conseil municipal peut-il dire à l'église des réparations que la fabrique n'a pas demandées? Quelles espèces de réparations?

R. — La conduite de la municipalité nous paraît insoutenable et illégale au premier chef. S'il s'agissait de déterminer dans l'espèce à qui, de la fabrique ou de la mairie, appartenait la direction des travaux, le doute ne serait guère possible. Elle appartient à la mairie, puisqu'elle fournit la plus grande partie des fonds. Mais s'agit-il ici, non pas de la direction des travaux, mais bien de l'administration des fonds. Or, cette administration revient de droit à la fabrique, qui a qualité pour cela, et à l'exclusion de la commune, s'il s'agit d'entretien ou d'embellissement.

Nous lisons, en effet, dans l'article 1^{er} du Décret du 30 décembre 1809 :

« Les fabriques... sont chargées de veiller à l'entretien et à la conservation des temples, d'administrer les aumônes et les biens, rentes et perceptions autorisées par les lois et règlements, les sommes supplémentaires fournies par les communes, et généralement tous les fonds qui sont affectés à l'exercice du culte, afin d'assurer cet exercice et le maintien de sa dignité dans les églises auxquelles elles sont attachées, soit en réglant les dépenses qui y sont nécessaires, soit en assurant les moyens d'y pourvoir !!

D'après ce texte parfaitement précis et formel, la fabrique en question devait encaisser les sommes allouées et les administrer selon les lois et règlements. Si les comptes étaient soldés par un déficit, ce déficit incomberait à la fabrique, sauf, au besoin, recours à la commune. Les comptes se soldant avec boni, ce boni appartient à la fabrique, qui en dispose légalement, toujours conformément aux lois.

On cherche vainement le motif sur lequel la municipalité pouvait appuyer sa délibération. Elle manquait absolument de base, puisque la commune dont elle a disposé ne lui appartenait pas. Qu'est-ce qui prouvait au Conseil municipal que le boni de 350 fr. provenait de la commune allouée par lui et non de la somme fournie par l'Etat? L'illégalité et l'arbitraire sont manifestes.

Dans sa circulaire aux préfets en date du 10 août 1841, M. Martin (du Nord), alors ministre de la justice et des cultes, après avoir cité l'article 1^{er} du Décret de Décembre rapporté plus haut et en avoir tiré la conclusion que les fabriques administrent tous les fonds, quels qu'ils soient, à elle alloués, ajoute :

« Vainement, en partant de ce principe hors de toute controverse, que les églises sont des

« propriétés communales, prétendrait-on que
« les conseils municipaux ont le droit de veiller
« à leur conservation et d'imposer à leur gré
« leur autorité. Cette argumentation serait vici-
« cieuse : L'espèce de propriété communale
« dont il s'agit échappe à l'administration et à
« la surveillance habituelle des municipalités ;
« un conseil spécial (le conseil de fabrique) est
« chargé de la régir pour la commune et à
« sa place. »

Cependant, nous pensons que tout ce que nous venons de dire n'est applicable qu'au cas où il s'agit des travaux d'entretien et d'embellissement qui concernent exclusivement la fabrique. S'il s'agissait de travaux de grosses réparations, les sommes allouées devraient être encaissées par l'établissement qui supporte la totalité ou la plus grande partie des dépenses, et qui pour ce motif en aurait la direction. (*Décision ministérielle*—Mgr André, tom. iv, p. 483.)

Mais, même dans ce cas, le boni réalisé nous paraît devoir appartenir à la fabrique donataire.

La conduite de notre honorable correspondant et de son conseil de fabrique est toute tracée. Il faut qu'ils protestent immédiatement auprès du Conseil municipal ou mieux encore, auprès du préfet, et revendiquent le boni comme appartenant à la fabrique.

Q. — Un de nos lecteurs nous écrit les observations suivantes :

« Vous affirmez que la commune ne saurait être tenue d'accorder une indemnité de logement quand il y a un presbytère dont le curé a la jouissance ; que ce presbytère appartenne à la fabrique ou à la cure ou à l'évêché. Le simple bon sens le dit et la loi l'exprime d'une manière formelle.

« Permettez-moi, Monsieur le rédacteur, d'être d'un autre avis, *salva reverentia*. Le texte que vous alléguiez : « L'indemnité de logement est due aux curés.... » lorsqu'il n'existe pas de bâtiments affectés à leur logement ; » ce texte, dis-je, ne me paraît pas du tout péremptoire. Car, ces derniers mots « lorsqu'il n'existe pas de bâtiments affectés à leur logement » ne pourraient-ils pas signifier tout simplement que la commune doit une indemnité de logement lorsqu'elle n'a pas de presbytère à elle appartenant ?

« Ce qui l'indiquerait, c'est l'art. 92 du décret du 30 décembre 1809 et l'art. 72 de la loi du 18 germinal an X, dont la loi du 18 juillet 1837, citée par vous, n'est que l'explication. Ces deux articles font aux communes l'obligation de fournir aux curés et desservants un presbytère, ou, à défaut de presbytère, un logement, ou, à défaut d'un logement, une indemnité pécuniaire.

« En d'autres termes, pour être convaincante, votre décision a besoin de s'appuyer sur un autre fondement. A défaut de texte de loi péremptoire, quelle est la jurisprudence du conseil d'Etat en cette matière ? — Dans le cas où elle serait favorable à votre décision, je vous serais reconnaissant de me donner quelques exemples à l'appui. »

R. — Pour complaire à notre correspondant et aussi pour notre instruction personnelle, nous avons compulsé tous les documents administratifs concernant la question ; et nous devons déclarer que nous n'en avons pas trouvé un seul qui favorisât l'interprétation qu'on oppose à la nôtre. C'est pourquoi nous croyons devoir persister dans notre sentiment.

Il s'est élevé de nombreux conflits sur la question de savoir à qui, de la fabrique ou de la com-

mune, incombe l'obligation de fournir le logement aux curés. L'ancienne législation, l'équité naturelle, de nombreux jugements, des arrêts même de la Cour de cassation, des propositions de loi, des rapports de commissaires de gouvernement, sont favorables aux fabriques et imposent la charge aux communes. Malgré cela, le conseil d'Etat et, partant, les ministres persistent à suivre une jurisprudence contraire, et à n'obliger les communes qu'au cas d'insuffisance de ressources des fabriques.

Cette manière d'agir du gouvernement est déjà une raison du sentiment que nous avons adopté, contrairement à l'opinion de notre correspondant. Comment, en effet, s'y prendre pour exiger de la commune une indemnité de logement, lorsque le curé ou desservant jouit d'un presbytère ? La fabrique doit démontrer l'insuffisance de ses ressources ; de quelle manière pourra-t-elle démontrer que ses ressources ne suffisent pas à loger le prêtre, s'il est déjà logé ?

Nous n'approuvons certainement pas le système du gouvernement sur la présente matière. Avec MM. Carré (1), Favard de Langlade (2), Foucard (3), Leberquier (4), Gaudry (5), Mgr Affre (6) et Mgr André (7), nous tenons que le logement des curés doit être à la charge des communes, parce que nous le considérons comme partie intégrante de l'indemnité qui est due au clergé par suite de sa spoliation. Mais, en attendant que l'Etat s'incline devant l'équité naturelle et tant d'imposantes autorités, nous subissons forcément son avis. Or, dans l'état actuel des choses, il est impossible d'exiger des communes une indemnité de logement, quand ce logement existe de par ailleurs.

Nous allons plus loin. En supposant que la jurisprudence de l'Etat change et reconnaisse pour les communes la nécessité de loger les curés, notre opinion est que cette nécessité n'existera jamais quand les cures ou fabriques posséderont des habitations à elles appartenant. Pré-tendre le contraire, ce serait nier aux citoyens la faculté de faire don d'un presbytère, et aux fabriques, cures et évêchés, de l'accepter ; ou bien il faudrait *forcer* les donateurs à verser leurs donations aux communes : autant de propositions répugnantes au bon sens et à l'équité.

Un auteur sérieux que nous aurions pu citer plus haut avec les autres, M. Merlin, dit : « Les « presbytères et les jardins y attenants, qui n'ont « pas été aliénés, sont rendus aux curés et des- « servants des succursales ; mais, à défaut de « ces presbytères, les communes leur procurent « à leurs frais un logement et un jardin ou y « suppléent par une indemnité en argent. » (Répertoire de jurisprudence, au mot maire, sect. xv).

Ces paroles signifient sans doute que M. Mer-

lin, partageant notre opinion, regarde comme une obligation pour les communes la fourniture d'un logement aux curés ; mais elles démontrent également que cette obligation cesse quand les fabriques ont des presbytères à elles appartenant.

Nous croyons donc pouvoir conclure ainsi : Les mots incriminés : « L'indemnité de logement est due aux curés... lorsqu'il n'existe pas de bâtiments affectés à leur logement, » ont le sens que notre correspondant leur attribue, mais non pas exclusivement ; ils ont aussi la signification que nous leur avons donnée.

Q. — Dans le n° 26 de l'Ami du Clergé, il a été dit p. 371, qu'il appartient au Conseil de fabrique de permettre ou d'interdire l'affichage sur les murs de l'église.

Les circulaires ministérielles qui défendent d'afficher sur les murs des églises enlèvent-elles ce droit à tout le monde, même aux fabriques ?

R. — Nullement. Les circulaires ministérielles sont faites au profit des églises et de tous les citoyens ; elles sauvegardent les droits individuels contre la rage des afficheurs qui s'emparent de tous les murs à leur convenance. Les fabriques sous ce rapport sont comme tout autre citoyen. Elles peuvent permettre ou interdire, selon leur convenance et les raisons qu'elles peuvent avoir, telle ou telle affiche. S'il n'en était ainsi, ou elles ne pourraient pas afficher les offices religieux, ou elles pourraient être contraintes à subir les affiches les plus odieuses et les plus immorales.

ECHOS DE LA BOURSE

On se préoccupe beaucoup à la Bourse de la situation de nos récoltes. Jusqu'à présent, le mal n'était pas grand ; on pouvait, avec 3 ou 400 millions, combler le déficit de la mauvaise récolte ; mais la pluie qui inonde nos campagnes inquiète nos cultivateurs et, par suite, nos financiers qui ont parcouru la France depuis une huitaine.

Cette préoccupation aurait certainement produit la baisse si l'abondance de nos capitaux ne s'augmentait pas par les coupons touchés depuis le 1^{er} juillet courant.

On profite de cette recette pour entreprendre. Ainsi, émission sur émission :

Du 9 au 10, émission de la *Compagnie générale de Eaux de Gand* : 6,000 actions à 500 francs,

Du 12 au 15, émission de la *Compagnie des Salins de la Méditerranée* : 4,400 actions à 500 francs.

Encore du 12 au 15, émission de la *Société anonyme de stéarinerie lyonnaise* : 2,400 obligations à 245 fr.

Du 14 au 15, vente de 55,000 actions de la *Compagnie de réassurances générales*, au capital de 35 millions.

Et il y en a d'autres, d'autres encore, toutes plus séduisantes les unes que les autres.

Pour ne prêcher, à ce sujet, ni contre ni même sur la tentation, car l'Ami du Clergé fait avant tout œuvre catholique, et non œuvre boursicottière, nous nous contenterons d'emprunter à la bouche d'autrui ce qu'on dit de la Société générale de librairie catholique. Voici comment s'exprime la *Cote de la Bourse et de la Banque* :

« La *Librairie catholique Palmé* voit ses obligations participer d'une manière suivie aux placements « des capitaux de l'épargne, lesquels recherchent pré- « férablement les placements de tout repos aux très-gros « revenus promis par bon nombre de Sociétés n'offrant « aucune garantie sérieuse. » Numéro du 7 juillet 1879.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

1. Traité du gouvernement des paroisses, n° 337 et 339.

2. Répertoire de la nouvelle législation au mot *fabrique* § 6.

3. *Eléments de droit public et administratif* (édit. 1856).

4. *Le corps municipal* (édit. 1858).

5. Traité de la législation des cultes.

6. Traité de l'administration temporelle des paroisses.

7. Cours de législation civile ecclésiastique, tome III, au mot *logement*.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

LIVRES POUR LES RETRAITES DU CLERGÉ ET DES RELIGIEUSES

Pour paraître dans quinze jours :

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

Par le R. P. CAUSSETTE

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

Table du 1^{er} volume : Préface. — I. Le Prêtre Dieu et homme. — II. Nos rapports avec Dieu. — III. Le prêtre exemplaire divin. — IV. *Bati mundo corde*. — V. Nos devoirs envers nous-mêmes. — VI. Le prêtre confesseur. — Le prêtre confesseur du surnaturel. — VIII. Le prêtre et l'Eucharistie. — IX. Devoirs du prêtre envers ses supérieurs. — X. Le prêtre Sauveur.

Table du 2^e volume : — I. Le prêtre réparateur. — Vertus sociales du prêtre. — Le prêtre ministre du surnaturel. — II. Le prêtre et Marie. — Rapports du prêtre avec le monde. — Le prêtre et l'Eglise. — III. Le prêtre sur la Croix. — Le prêtre administrateur. — Le prêtre au tombeau. — IV. Le prêtre au paradis. — La Persévérance du prêtre. — *Nos ergo diligamus Deum*.



LE SACERDOCE

CONFÉRENCES PRÊCHÉES A L'ORATOIRE

Par Mgr ISOARD

EVÊQUE D'ANNECY

Extrait de la Table Alphabétique et Analytique des Matières.

Autel, autel papal. — Ornementation légitime ou excessive. — **Autorité** : son rôle est de discerner ; elle ne prend pas d'initiative. Autorité religieuse : comment l'ont conçue les protestants. Niée par toutes les écoles modernes. Autorité du père dans la famille, de l'évêque dans le diocèse.

Bénéfices. — **Biens de l'Eglise** : état légal, administration, à qui donnés à certaines époques. — **Bérulle** (de), Condren (Père de), réformateurs du clergé au XVII^e siècle.

Canons pénitentiels : antiquité, usage dans les temps actuels. — **Cardinalat** : origine, privilèges, attributions. — **Catéchisme** et éducation première. — **Charité** : part respective du prêtre, du diacre et du laïc dans ses œuvres. — **Cimetière** : terre sainte ; droits du prêtre. — **Concerts** dans les églises et assemblées semi-profanes. Acteurs : notre attitude vis-à-vis de leur profession. — **Confesseur**, directeur : ses divers caractères, ses pouvoirs, sa responsabilité ; usage et abus de la direction, son vrai mode. — **Curé de campagne** : son isolement, sa triste esse.

Définitions dogmatiques. — **Diplomates** : ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont. — **Discipline** de l'Eglise : elle varie et comment.

Ecole : Dépendante de l'Eglise ; droits du prêtre ; gratuité et ses conséquences. — **Ecriture Sainte** : ce qu'elle est, ses diverses parties, les pendant divers offices, comment expli-

quée au peuple dans les premiers siècles, abus qu'en ont fait les protestants. — **Egalité** et inégalité entre les hommes, les chrétiens, les élus. — Théories contemporaines. — **Eglise** : élection des ministres sacrés, consécration, ordination, hiérarchie, excommunication, exorcisme. Accueil du prêtre dans les villes.

Hopital, hospice : droits que le prêtre doit y exercer. — **Huissiers** de nos églises.

Journal, journalistes : effets de cette lecture. Le journaliste ecclésiastique ; son autorité sur les esprits. — **Juridiction** ecclésiastique : qui lui est soumis ; peines portées par l'Eglise.

Luttes diverses du ministre de Dieu, — que doit soutenir l'Eglise, — des chrétiens dans la vie de chaque jour.

Opinions : de leur prétendue égalité ; de leur droit de se produire ; les opinions et la Foi.

Pauvreté ecclésiastique. — **Péché** : opposition des doctrines récentes avec l'enseignement de l'Eglise. — **Pénitence** sacramentelle. — **Pompes** funèbres. — **Pratiquants** et non-pratiquants : date de cette division. — **Prédication** : sa place dans le ministère sacerdotal, dans la vie chrétienne ; auditeurs et prédicateurs.
Etc., etc., etc.

Deux vol. in-12 de 482 et 404 pages. Prix : 7 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
<i>Vin de Saint-Raphaël</i> vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYE

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à fr. 50, franco.
DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

LIVRES A ACQUERIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans débours d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition mensuellement, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles: chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà; et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement; après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr.; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome. — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUTS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 23, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 38. — PRÉDICATION : VIII^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Homélie et Sermon tirés de l'Evangile, 2^o Catéchèses. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Nos devoirs envers nous-mêmes. — CONGRÉGATION DU CONGILE : Décision concernant la messe *pro populo*. — CONGRÉGATION DES RITES : Décision concernant la récitation du Petit office de la Sainte Vierge en langue vulgaire. — CONSULTATIONS : Pour gagner les indulgences du chemin de la Croix et du Chapelet, faut-il en accomplir les exercices sans interruption? — Qu'est-ce qu'un missionnaire apostolique? — Est-il permis de mettre des fleurs sur l'autel pendant une bénédiction, d'en faire toucher à l'ostensoir? — Un prêtre qui bine doit-il, le dimanche de la solennité d'une fête, célébrer deux fois la messe de la fête transférée? — Doit-on réciter le *Credo* à une messe votive survenue dans l'Octave où on le récite? — JURISPRUDENCE : Un maire a-t-il le droit, en fait de grosses réparations à l'église, d'agir sans consulter le curé ni la fabrique? — Comment s'y prendre pour faire rétablir au budget communal le traitement du vicaire (300 fr.) supprimé par le conseil municipal? — Une fabrique sollicitant un secours de la commune est-elle tenue de fournir les pièces justificatives? — Un vicaire a-t-il le droit d'assister au conseil de fabrique? — Formalités requises pour annoncer une sépulture à la mairie. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

E. (Landes), 6 juillet 1879.

La question de l'Enseignement continue, la voilà maintenant au Sénat. Auriez-vous l'obligeance de m'envoyer quelque ouvrage plus ou moins spécial touchant au sujet? Ceux de la liste donnée dans l'*Ami du Clergé*, s'attachent à des points particuliers : je voudrais quelque chose de synthétique, une étude de longue haleine, si c'est possible, démontrant l'action et la direction de l'Eglise dans ces graves intérêts. — M. L.

R. — Nous croyons comprendre votre pensée et répondre à vos désirs en vous adressant l'ouvrage suivant :

LE PAPE ET LA LIBERTÉ, par le P. CONSTANT, des frères prêcheurs, docteur en théologie : 1 vol. in-12 de xxxvi-300 p. 2 fr. (LE MÊME, 2^e édition, revue et augmentée; ouvrage honoré d'un bref du Souverain Pontife et des approbations de vingt-deux archevêques et évêques. 1 beau vol. in-8^o de xlviii-366 pages 5 fr.)

C'est la thèse générale de tout ce qui a été fait par les papes en faveur de la liberté. S'il y a des naïfs, qui s'imaginent qu'elle est d'origine républicaine, ils n'ont qu'à lire l'ouvrage du P. Constant pour se désillusionner. Quant au mérite de cet ouvrage, il suffira de dire qu'il vient d'être

traduit en langue polonaise. La revue bibliographique du journal parisien l'*Estafette* s'exprime ainsi à ce propos :

« La Russie se soulève et la Pologne se lève, non par les armes, mais par sa littérature, dernier refuge du passé et suprême espoir de l'avenir d'une nation.

« C'est ce qu'a compris un noble fils de la Pologne, un homme dont la jeunesse a respiré le dernier air libre de la patrie : M. le comte Lasocky, directeur de la Banque de commerce à Cracovie, qui a eu la pensée d'offrir à ses compatriotes, dans la langue de leurs pères, la traduction du livre si estimé, *le Pape et la Liberté*, du R. P. Constant, des frères prêcheurs.

« Il sait, ce généreux homme, que la suprême terreur des asservissements d'un peuple, l'éveil continuel de leur remords et le trouble implacable de leur sommeil, est l'accent dont retentissent, dans un passé meilleur, les hymnes de la liberté : qu'à ce son redoutable, ni le knout, ni le sabre, ni la Sibérie, ni les forteresses ne rassurent dans le crime les vainqueurs hérissés de fer.

« Il sait enfin que la langue est la seconde âme des nations, et il a conscience de servir l'une et l'autre et de soutenir l'une par l'autre en traduisant en polonais la défense du Pape et de la Liberté. »

Nous prenons occasion de cette réponse pour vous signaler la publication de deux nouveaux

écrits de Mgr Freppel réunis en une brochure de 36 pages et intitulés :

Remarques de Mgr l'évêque d'Angers sur le rapport de M. Spuller et Lettre à M. Ferry en réponse à l'une des assertions de son discours du 27 juin.

Le rapport de M. Spuller est résumé et apprécié ainsi :

« Cette doctrine est celle de l'absolutisme de l'Etat en matière d'enseignement et d'éducation, à l'encontre de la liberté, soit individuelle, soit collective. L'on rompt ouvertement, non-seulement avec les lois de 1850 et de 1875, mais encore avec la Charte de 1830 et la constitution de 1848, sans même en accepter le décret du 19 décembre 1793 ; en un mot, avec toutes les constitutions et toutes les lois qui, sous une forme et dans une mesure quelconques, avaient promis ou réglé dans notre pays la liberté de l'enseignement. »

Dans sa *Lettre à M. Ferry*, qui l'avait mis personnellement en cause dans son discours du 27 juin, Mgr Freppel dément catégoriquement les assertions du ministre : chose doublement curieuse de voir comment un ministre de France encourt publiquement de telles leçons et comment un évêque les lui donne.

Il faut que tout le monde lise ces nouvelles pages de l'éminent prélat, non-seulement pour leur verte allure, leur vigoureuse logique, leur pur et profond patriotisme, mais pour la justification des innocents et le triomphe de la vérité.

Il faut lire aussi et répandre par milliers :

L'OUTRAGE AU SACRÉ-CŒUR, *Réponse à M. PAUL BERT, et les VIEUX MENSONGES, par PAUL FÉVAL.* (2 Brochures de 36 pages, 10 c. chacune).

Le premier, Ecrit, vif, brûlant, indigné, dans lequel le grand Converti du Sacré-Cœur, devenu son apôtre, son député, fustige le député du radicalisme en termes qui terrassent aussi bas l'impie que qu'ils élèvent haut la foi. — Le second, le mot de Voltaire : *Mentez, il en restera quelque chose*, y trouve une riposte digne de lui ; de lui aussi il restera quelque chose contre les menteurs et les mensonges !

Ecrits consolants ! Ecrits vengeurs !

Prix : 1 ex., 10 cent. — Remise : 15/12, franco 3 fr. — 150/100 : franco : 10 fr.

L. (Basses-Alpes), 10 juillet 1879.

Je vous prie de m'adresser l'ouvrage de M. le chanoine Gilly, *Petites Méditations pour tous les jours de l'année*, annoncé dans le n° 36 de *l'Ami du Clergé*, le *Sacerdoce*, de Mgr Isoard, et le *Manrèze du Prêtre*, du R. P. Caussette, aussitôt qu'il sera mis en vente. Si vous avez édité quel qu'autre ouvrage de ce genre, sérieux, pieux, pratique, vous pouvez le joindre à votre envoi.

R. — Nous venons de publier une nouvelle

édition du magnifique ouvrage de Mgr de La Bouillerie :

LE SYMBOLISME DE LA NATURE animée et inanimée (2 beau vol. in-12. Prix : 7 francs.)

La réputation de cet ouvrage est faite depuis longtemps auprès du clergé et dans le monde de la piété catholique. M. le chanoine A. Ricard, directeur de la *Semaine liturgique de Marseille*, annonce dans les termes suivants cette réimpression (n° du 13 juillet courant) :

« C'est avec une bien douce joie que nous annonçons la nouvelle édition de ce beau livre, que son vénérable auteur a toujours considéré comme l'œuvre principale de sa vie littéraire.

« Depuis la première apparition des *Etudes* sur le Symbolisme de la nature, le succès n'a cessé de prouver combien ce travail répond à un vrai besoin de la piété chrétienne de nos jours.

« Le grand péril des âmes, à l'heure présente, où les intelligences flottent entre le scepticisme et le naturalisme, est admirablement conjuré dans cette série d'élévations.

« L'âme élevée à Dieu, l'âme élevée à Dieu par la créature, n'est-ce pas la solution du problème redoutable, que la philosophie contemporaine a posé avec une crudité si cruellement brutale ?

« Mgr de la Bouillerie, en profond penseur qu'il est — comme le démontrera bientôt une savante étude philosophique sur la doctrine de saint Thomas — a résolu le problème et il a rendu un éminent service aux chrétiens, en les ramenant, par l'Ecriture et les Pères, aux vrais doctrines spiritualistes.

« Nous ne connaissons pas, dans la littérature ascétique moderne, de livre plus utile et, en un sens très-profond, plus pratique.

« On va en ce moment à la campagne, aux eaux, en voyage. Nous osons conseiller à ceux de nos lecteurs et de nos lectrices qui sont dans ce cas, d'emporter ces deux charmants volumes sur le *Symbolisme de la nature* ! C'est une mine inépuisable de méditations, où le charme de la forme le dispute au sérieux de la doctrine. Les âmes pieuses, qui en feront l'essai, nous sauront gré de ce conseil. »

L'EUCARISTIE ET LA VIE CHRÉTIENNE (1 vol. in-16 carré elzévir, par le même. Prix : 3 fr.)

Si l'ouvrage précédent est une excellente méthode de méditations, celui-ci est une méthode non moins parfaite de direction, qu'on aimera à méditer aux pieds de l'Eucharistie.

Dans la pensée de son auteur, ce livre est une sorte d'introduction à la vie dévote par la fréquentation de l'adorable Sacrement de l'amour.

Mais, il serait peu séant de développer les rares mérites d'une œuvre, qui est entre toutes les mains aujourd'hui.

Nous avons voulu seulement en annoncer une édition nouvelle, très-soignée au point de vue typographique et enrichie des petits poèmes eucharistiques, dont le talent fécond de Mgr de la Bouillerie a enrichi le trésor de notre littérature. — *Même numéro.*

PRÉDICATION

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Évangile. — Homélie.

Homo quidam erat dives, qui habebat villicum. (Luc., cap. xvr.)

Dans cette parabole, Jésus-Christ nous présente un économe déjà convaincu de la dilapidation du bien de son maître, et qui commet envers lui une grave infidélité. L'intention du Sauveur n'est certainement pas de nous le proposer comme un modèle en ce point. Il a même soin, pour prévenir l'erreur où nous pourrions tomber, de le traiter d'économe inique. Son but est de nous faire sentir que les enfants de lumière doivent mettre autant de prudence et de soin dans l'affaire de leur salut que les enfants du siècle en mettent dans leurs affaires temporelles. C'est l'intelligence de l'économe qu'il loue et non pas son action ; c'est son attention à se procurer des amis qu'il donne pour modèle et non son moyen injuste et malhonnête de les acquérir.

Le riche dont parle ici Jésus-Christ, c'est Dieu. Il n'y a que lui à proprement parler qui le soit. Tout est à moi, disait-il, à Moïse. Auteur, conservateur de toutes les créatures, à tous les titres elles lui appartiennent entièrement et exclusivement. Tout ce que, dans notre vanité, nous nous imaginons posséder, n'est pas réellement à nous. Ce que dit l'apôtre des dons de la grâce est vrai de toute espèce de choses. Nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu. Et nous-mêmes nous ne nous appartenons pas : notre âme, Dieu nous la remet, pour que nous la lui rendions un jour pure et ornée de vertus ; notre corps, il nous en revêt, pour le retrouver conservé sans tache par nos soins. En entrant dans le monde, nous n'avons rien apporté ; quand nous en sortirons, nous n'emporterons rien. Tout ce dont nous jouissons dans l'intervalle qui s'écoule de la naissance à la mort, nous ne l'avons que passagèrement, que comme un emprunt, qu'à titre de dépôt. Dieu ne nous le donne pas, il nous le prête, il ne nous l'abandonne pas, il nous le confie, il en retient toujours le domaine.

D'après ce principe incontestable, considérons à quoi est tenu un économe envers son maître, et nous aurons la mesure de notre obligation envers Dieu dans la disposition des biens qu'il nous confie. Le devoir de tout économe est de ne disposer des biens de son maître que selon ses ordres, de les régir d'après ses intentions. S'il néglige de les faire valoir, s'il les dissipe, s'il les fait servir à ses propres plaisirs, il devient infidèle, il se rend coupable, il mérite châtement. Économes des biens que la bonté divine nous a confiés, ne sommes-nous pas dans le cas de celui de cet Évangile ? Ne sommes-nous pas accusés par notre propre conscience de les avoir dilapidés ?

Nous jugeons aisément l'effroi dont fut saisi l'économe quand il entendit sortir de la bouche de son maître cette parole à laquelle il n'était point préparé : *Rendez-moi compte de votre administration* ; car désormais vous ne pour-

rez plus la continuer. Il lui faut rendre compte, et son compte n'est pas en règle, il n'a à présenter que des dissipations. Il viendra aussi pour nous, le moment où nous entendrons retentir cette épouvantable parole : *Rendez compte de votre administration*. Le Maître, qui nous a chargés de régir ses biens, nous fera comparaître devant lui. Effrayé de ce moment terrible où il doit entrer en compte avec Dieu, le modèle des pénitents s'écrie : *Si vous devez faire attention aux iniquités, Seigneur. Seigneur, qui peut en soutenir la pensée ?* Il n'est qu'un moyen, c'est de se la rappeler souvent. Prévenons-en donc la rigueur, en nous la redisant d'avance à nous-mêmes, et, par notre sévérité, désarmons celle de notre juge.

Cet économe coupable est l'emblème de la plupart des pécheurs. C'est seulement lorsqu'il est tombé dans la misère, qu'il sent les torts de sa vie passée. Tant qu'il a eu des biens à dissiper, il n'a songé qu'à en jouir ; il n'a pensé ni au préjudice qu'il portait à son maître, ni au malheur qu'il se préparait à lui-même. Ce n'est point sur ses fautes que portent les réflexions de l'économe, c'est sur l'état où elles l'ont réduit. Il déplore non ses torts, mais leurs suites. Combien d'hommes, à son exemple, lorsque leurs passions leur ont attiré quelque malheur, ne sont affligés que de l'effet et ne ressentent aucune peine de la cause ! L'économe se lamente de ne pouvoir pas trouver dans son travail une ressource contre la misère. Son impuissance est une suite de ses torts, il redoute les efforts qu'il lui faudrait faire pour retrouver la force et il dit : *Je ne peux pas travailler*. C'est aussi ce que dit le pécheur, lorsqu'il s'agit de faire des efforts pour surmonter ses mauvaises habitudes. Il juge impossible ce qu'il ne veut pas, il prend pour faiblesse ce qui n'est que lâcheté.

A l'impuissance de travailler, l'économe joint la honte de mendier. Ce n'est pas de mendier, c'est de déchoir qu'il a honte : sa honte n'est que de la vanité. Combien de fausses hontes ne voit-on pas ainsi dans le monde ! On est honteux, non de faire le mal, mais de paraître le faire. On ne s'en abstient pas, mais on s'en cache.

Le moyen qu'emploie l'économe pour se soustraire à la pauvreté, en faisant le généreux du bien de son maître, est injuste et criminel vis-à-vis des hommes. Le dépositaire qui dépense pour lui-même le bien d'autrui, agit et contre la justice publique, et contre l'ordre de son commettant, et contre son propre engagement. Il n'en est pas ainsi à l'égard de Dieu. Les biens qu'il nous confie, c'est pour que nous les fassions servir à notre propre avantage, à notre salut. C'est celui qui les rend inutiles que sa justice condamne.

Jésus oppose l'habileté des mondains pour leurs affaires à celle des chrétiens : d'un côté efforts vigoureux, de l'autre faibles tentatives. Cette différence, elle est dans la différence de nos désirs. Pénétrons-nous de la nécessité du salut, et nous y travaillerons vivement. Les richesses d'iniquité, dont parle le divin Sauveur, ne sont pas celles qu'on a usurpées injustement sur le prochain ; ce sont celles que nous avons

acquises avec une avidité coupable, en consommant à les amasser toutes nos facultés, tout notre temps au préjudice de ce que nous devons au service de Dieu et de notre sanctification. Alors il nous prescrit de nous en faire des amis en les distribuant aux pauvres. Nos péchés ont ôté le crédit à nos prières, substituons-y les prières si efficaces des pauvres. Plusieurs Saints Pères ont vu dans ces amis que doivent nous acquérir les richesses d'iniquité, les âmes du purgatoire. Les aumônes que nous faisons en leur considération, les bonnes œuvres que nous pratiquons à leur intention, les vœux que nous adressons en leur faveur, les indulgences que nous leur appliquons peuvent abréger le temps de leurs épreuves. Une fois au ciel, ils sont pour nous des amis qui nous ouvrent l'entrée des tabernacles éternels.

Sujet tiré de l'Évangile. — Sermon.

Redde rationem villicationis tuæ;
jam enim non poteris villicare.
(Luc., xvi.)

Il est triste de mourir. Ce n'est pas cependant le plus lamentable de notre fin. L'agonie, si elle est cruelle, est toujours courte; la mort est l'œuvre d'un moment. Ce qui doit nous inspirer un effroi plus réel, c'est l'événement qui suivra la mort, c'est le jugement de Dieu. Ce jugement est tout pour la créature, il est sa vie ou sa mort éternelle. Arrêtons-nous à considérer l'âme allant comparaître devant Dieu; l'âme, jugée au tribunal de Dieu.

I. *L'âme citée au tribunal de Dieu.* — Il est mort. Mais, qu'est devenu le souffle vivant qui animait cette créature? En quels lieux est allée cette âme en quittant son corps? La mort étant venue à Lazare, ce pauvre de l'Évangile qui mourait de faim à la porte du mauvais riche, des anges descendirent du ciel prendre son âme et ils la portèrent dans le sein d'Abraham. C'est toujours ainsi qu'est accompagnée l'âme du juste à sa sortie de ce monde. Son espérance commence dans la mort; il sait que pour lui les jugements de Dieu sont doux, que c'est en eux qu'il doit avoir confiance, car il est écrit que celui qui craint le Seigneur trouvera un jugement juste; c'est pour cela que saint Jean s'écrie: Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Mais il en va autrement pour le pécheur; pour lui, c'est ici que son châtimement commence.

Placé entre deux mondes, l'un qu'il quitte, l'autre qu'il aborde, il n'a plus d'appui ni dans l'un ni dans l'autre. Sur la terre, il avait une maison où il commandait, une famille qui l'aimait, des amis qui l'entouraient. Maintenant, il n'a plus de maison, il n'a plus de famille, les liens les plus invincibles sont rompus par la mort. Le temps est passé pour cet homme qui vient de mourir. Le soleil se lèvera et se couchera comme à son ordinaire pour les habitants de la terre; pour lui, il n'y a plus de jours. Pour lui, il est tombé comme l'arbre dont on a coupé les racines, et il demeure du côté où il s'est renversé. Son salut est manqué, et c'est pour jamais. Ainsi la terre lui échappe de toute manière:

plus de temps, plus de fortune, plus d'amis, plus de famille. Que reste-t-il au pécheur à la sortie de ce monde? Ses œuvres de péché, son âme épouvantée, un juge inexorable qui l'attend. Vivant indépendant sur la terre, il lui semblait que Dieu n'y était pas. Mais à peine a-t-il fait un pas hors des limites de ce monde, qu'il se voit comme accablé de la toute-puissance, de l'immensité et de la présence de Dieu; il s'est trouvé investi de toute part par l'image de son maître, devant lui, à côté de lui, autour de lui. Pécheur, tu es sous sa main toute-puissante; marche, marche vers son tribunal, la force de ton être, celle de ta loi, celle de l'ordre t'y précipitent. Mais en quel lieu se dresse le siège de l'éternelle justice? Va: tu chercheras comme les autres, et par des routes que nous ne savons pas et qu'on doit apprendre seul, tu arriveras aux pieds du juge des vivants et des morts. De même que les esprits célestes viennent recevoir les âmes des justes, de même les esprits des ténèbres viennent à la rencontre des âmes des pécheurs. Ils vont devant, leurs œuvres d'iniquité les suivent. C'est avec ce cortège que le coupable arrive devant son juge.

II. *L'âme jugée au tribunal de Dieu.* — Ame, dira le Seigneur, tu venais de moi pour retourner à moi: comment as-tu rempli cette existence? Voici l'heure où le maître demande compte du talent qu'il a confié à son serviteur, où il réclame son bien avec usure, où il moissonne là même où il n'a pas semé. Ton épreuve est finie, ton corps est tombé: qu'apportes-tu de la terre d'où tu viens? rends compte de ta gestion. — L'âme restera muette alors, devant elle sera exposé le livre de la loi; car, dit saint Paul, ceux qui ont péché dans la loi seront jugés par la loi. Ce qui est conforme à ces paroles de Jésus-Christ: Ne pensez pas que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père, ce sera Moïse, c'est-à-dire la loi. Ame, dira Dieu, voyons si tes œuvres concordent avec cette loi. Quelle a été ta conduite envers moi, envers tes frères et envers toi-même?

Le juste soutiendra l'interrogatoire avec le calme d'une conscience pure: il a accompli tout devoir, il a pratiqué toute vertu, il a adoré Dieu, il a aimé ses frères, il a accru l'excellence de sa nature d'homme et de chrétien. Le juge lui dira: Aie confiance, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur.

Pour le pécheur, cet interrogatoire sera redoutable, parce qu'il remettra devant ses yeux toutes ses iniquités. Il n'a point adoré Dieu, il a blasphémé son saint nom, méprisé son Créateur, méprisé les vérités éternelles, méprisé même le jugement de Dieu.

Celui qui a outragé Dieu n'a pas épargné l'humanité, et alors il lui sera demandé compte de sa conduite envers le prochain et aussi de ce qui le concerne lui-même. Il sera fouillé dans ses pensées les plus obscures, dans ses actes les plus intimes, l'œil du Maître pénètre jusqu'aux profondeurs les plus secrètes. L'âme regardera, et verra qu'elle est coupable, et elle s'accusera elle-même. Le Seigneur pèsera les œuvres du péché et

il dira à l'ange : Ecris : « maudit pour jamais ! » C'est la sentence qui s'exécute à l'heure même, car le démon, prenant sa victime, l'emporte dans ces gouffres où, selon l'expression de l'Ecriture, *il y a des feux dévorants, des grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint point, un ver qui ne meurt pas.*

Voilà la fin du pécheur ; sa mort fut pleine d'angoisse, son jugement sans espérance ; sa destinée est le malheur éternel.

Passages de l'Ecriture Sainte. — Si repente interroget, quis respondebit ? (Job, ix-12.)

Opus hominis reddet ei, et juxta vias singulorum restituet eis. (Job, xxxiv-11.)

Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Dominus ? (Job, xxxi-14.)

Justitias judicabo. (Ps., 47.)

Arguam te, et statuam contra faciem tuam. (Ps., 49.)

Tu reddes unicuique juxta opera sua. (Ps., 61.)

Scimus quoniam judicium Dei est secundum veritatem. (Rom., ii, 6.)

Qui reddet unicuique secundum opera ejus. (Rom., ii, 6.)

Unusquisque onus suum portabit. (Galat., vi-5.)

Passages des Saints Pères. — Stateram Dei non vides : omnis cogitatio tua in illa levatur. (S. Aug.)

Ascende tribunal mentis tuæ ; esto tibi iudex, et dic Deo tuo : Quoniam iniquitatem meam ego cognosco. (S. Aug.)

Actus nostros ita præparamus, velut reddituri imminenti judici rationem. (S. Cypr.)

Beatus erit quisquis non sine memoria divini iudicii omnia gesserit. (S. Hil.)

In potestate nostra posuit Deus qualiter iudicemur. (S. Aug.)

Convincet sine ulla temporis prolixitate conscientias. (S. Aug.)

CATÉCHÈSES ¹

XXXV. — HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Redde rationem villicationis tuæ.
(Luc, xvi, 2.)

« Il s'agit ici du compte à rendre pour chacun de nous, lorsqu'il sort de cette vie. » (C. C. Trid.) Aussitôt après la mort, notre âme paraît devant Dieu pour être jugée sur ses bonnes et mauvaises actions. C'est-ce qu'on appelle le Jugement particulier. Faut-il admettre un Jugement après cette vie ? Comment se fait le Jugement particulier ? Et où va notre âme après ce Jugement ? Telles sont les Questions à examiner dans notre Homélie.

I. Faut-il admettre un Jugement après cette vie ? — Le principe d'un Jugement après cette vie est si conforme à la raison, qu'il a été cru par tous les peuples. Comment auraient-ils pu

concilier l'existence d'un Dieu juste avec le spectacle de l'inégale distribution des biens et des maux sur la terre, s'ils n'avaient pas eu cette croyance ? Le crime presque toujours heureux et la vertu presque toujours malheureuse ont fait calomnier la Providence par les insensés. Mais les esprits sérieux ont reconnu la nécessité d'une autre vie, où les méchants sont punis et les bons récompensés. Voilà pourquoi ils admettaient un Jugement qui, rétablissant l'ordre interverti dans le monde, doit honorer la vertu et couvrir d'opprobre le vice. Cependant la raison ne leur avait pas montré la nature et les circonstances de ce Jugement. Il fallait donc que Dieu vint nous éclairer par la foi sur ce point si important. Or la foi, déchirant le voile de l'avenir, nous révèle qu'après leur mort tous les hommes seront jugés. Elle nous apprend qu'il y aura deux sortes de Jugements. L'un aura lieu pour chacun de nous, immédiatement après la mort : c'est le Jugement particulier. Et l'autre aura lieu en même temps pour tous les hommes, à la fin du monde : c'est le Jugement général. Chacun de nous aura donc un double arrêt à subir : le premier au moment où il sortira de ce monde, et le second le jour où ce monde lui-même sera anéanti ; l'un, seul aux pieds de Dieu, et l'autre, à la vue de toutes les générations ; celui-là par son âme séparée de son corps, et celui-ci par son âme et son corps de nouveau réunis. Ces deux Jugements seront essentiellement les mêmes. Ils ne différeront que par leur solennité. Le second ne sera que la confirmation du premier ; ou, pour nous servir du langage de l'Ecriture, il sera la révélation du juste Jugement de Dieu (Rom., ii, 5). Comme nous avons déjà parlé du Jugement général qui aura lieu avec le dernier Avènement de Jésus-Christ (1), nous n'avons plus à nous occuper ici que du Jugement particulier. Qu'il y ait un Jugement particulier, c'est une vérité certaine. Car elle nous est enseignée par l'Ecriture et la Tradition. En effet, nous lisons dans l'Épître aux Hébreux : « Il a été décrété « que les hommes mourront et qu'après leur « mort aura lieu leur Jugement » (Hebr., ix, 27). On voit, par ce texte, que saint Paul ne met aucun intervalle entre la mort et le Jugement. « Quand l'homme est à la fin de sa vie, » dit le Sage, « on dévoile ses œuvres. » (Sap.) Et l'Écclésiastique : « Il est facile pour Dieu de rendre « le jour même de la mort à chacun selon ses « œuvres. » (Eccl. xi, 28.) Dans la parabole de la vigne, le père de famille donne leur salaire à ses ouvriers le soir même du jour où ils ont travaillé. (Matth., x.) Ces textes de l'Ecriture prouvent donc la certitude du Jugement particulier. Elle est confirmée par les témoignages de la Tradition. « C'est une croyance aussi vraie qu'elle est salutaire, » dit saint Augustin, « que les âmes sont jugées à leur sortie du corps, avant cet autre Jugement qui ne se fera que lorsqu'elles auront été rendues aux corps par elles animées. » Et saint Chrysostome : « Comme ceux que l'on tire des cachots sont conduits avec leurs chaînes devant leurs juges : de même

1. Voir l'Ami du Clergé, n. 4-37.

1. L'Ami du Clergé, n. 4, CATÉCHÈSE 1^{re}.

toutes les âmes, lorsqu'elles quittent la prison du corps, seront amenées au pied de ce Tribunal redoutable, toutes chargées des liens de leurs péchés. » Et saint Thomas : « L'homme poursuit le cours de son pèlerinage, tant qu'il n'est pas dégagé des liens de la chair. Il reste alors toujours en état de mériter ou de démériter. Mais le Jugement doit se faire aussitôt que son pèlerinage est fini, afin qu'il soit immédiatement décidé quel en doit être pour lui le terme. » Il est donc prouvé par la Tradition comme par l'Écriture que l'âme, dès qu'elle sera sortie du corps, doit comparaître devant le Tribunal de Dieu pour être jugée. (I C. I, 213. — I S C. I, 657-660) (1).

II. Comment se fait le Jugement particulier ?

— A l'instant même où la mort séparera notre âme de notre corps nous apparaîtra Dieu, qui, pendant toute notre vie, semblait endormi sur nous et sur nos actions. Et aussitôt il jugera notre âme. Sur la terre, il ne tire pas toujours vengeance des méchants. Mais il la réserve pour le moment où la mort les aura fait comparaître devant son Tribunal. C'est alors qu'il exercera contre eux sa justice, qu'il aiguîsiera son glaive comme la foudre et qu'il assouvira sur eux toute sa colère. (Deut. xxxii, 41.) On redoute les jugements des hommes. Mais que sont-ils auprès du Jugement de Dieu ? Représentons-nous, d'une part, un criminel devant le magistrat qui l'interroge ; et, d'autre part, le pécheur devant Dieu qui prononce son arrêt. Quelle différence dans leur attitude ! L'un, conservant encore de l'espoir, essaie de faire illusion à son juge, de surprendre son équité et de fléchir sa clémence ; et l'autre, plein d'un horrible désespoir, considère l'inévitable éternité de supplices où il va être précipité. Son âme aura pour accusateur le démon, qui révélera tous ses crimes. D'après saint Cyprien, il dira au Juge : « Seigneur, je n'ai rien fait ni rien souffert pour ce criminel ; c'est vous qui êtes mort pour lui. Et cependant, au mépris des promesses qu'il vous a faites, il vous a abandonné pour devenir mon esclave : donc il m'appartient. » Son Ange gardien l'accusera aussi d'avoir méprisé les bonnes pensées et les conseils charitables, qu'il lui aura donnés. Les complices de ses crimes lui reprocheront leur damnation. Le prophète dit que les murs mêmes, qui auront servi de voile à ses iniquités, déposeront contre lui. Selon saint Bernard, tous les péchés qu'il aura commis prendront en quelque sorte la parole et lui diront : « C'est toi qui nous a faits ; nous sommes ton ouvrage. » Et suivant ce que nous apprend saint Chrysostome, les plaies de Jésus-Christ accuseront de même le pécheur ; les clous, le fer, la lance, la croix, tous les instruments de son supplice rendront témoignage contre lui. » Sa conscience enfin, dont il aura jusqu'alors étouffé la voix ou qu'il aura pervertie et dont il aura fait sa complice, s'élèvera contre lui et le forcera d'avouer ses iniquités. C'est alors qu'il entendra, malgré lui,

ses reproches. Ses remords seront le commencement de son supplice. Or, si sa voix l'effrayait tant, lorsqu'elle l'accusait seulement devant son tribunal, de quelle terreur ne le pénétrera-t-elle pas lorsqu'elle déposera contre lui devant le Tribunal de Dieu ? Tel sera dans ce redoutable Jugement l'excès de sa honte et de son malheur, qu'il se verra contraint de se condamner lui-même. L'épouvantable sentence, que prononcera le Souverain Juge, ne fera que confirmer celle de sa raison et de sa conscience. (I C. I, 213. — I S C. I, 661-664.)

III. Où va notre corps après ce Jugement ?

— Après ce Jugement, Dieu admettra notre âme aux récompenses du Ciel, s'il la trouve innocente. Que s'il lui reste encore à expier des fautes déjà pardonnées, il la détiendra au Purgatoire, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de s'en purifier. Mais si elle a quitté son corps en état de péché mortel, il la condamnera pour jamais aux flammes de l'Enfer. Ainsi donc, après le Jugement particulier, le juste recueillera sa récompense, tandis que le pécheur subira son supplice. Mais tout n'est-il pas consommé ? La suprême justice a-t-elle encore quelque chose à exiger ? L'éternelle félicité, quelque chose à désirer ? Et le comble du malheur, quelque chose à redouter ? Pourquoi Jésus-Christ nous annonce-t-il un dernier Jugement, qu'il promet aux Saints et dont il menace les impies ? Est-ce pour les justes ? Est-ce pour les réprouvés qu'il aura lieu ? C'est pour lui-même et pour eux aussi. Pour lui, afin de faire éclater sa gloire et révéler jusqu'à ses humiliations, de venger sa doctrine et de justifier sa justice ; pour les justes, afin de manifester leurs vertus ; et pour les damnés, afin de rendre encore plus grande leur confusion. (I C. I, 214. — I S C. I, 661, 665.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE¹

II

NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES

Il est en nous un troisième centre de vie et d'influences auquel nous devons nos soins, je veux parler du cœur. Déjà je vous ai dit : Préservez le vôtre des ravages de la sensation, car rien de plus méprisable qu'un cœur de prêtre ouvert à toutes les séductions de la passion, et réduit à l'état d'immondice publique soulée par

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 213. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 677-669.

les pieds des passants : *Quasi stercus in via conculcabitur* (1). Aujourd'hui, je viens vous dire : Préservez votre cœur, même des écarts de sentiment, car le roman d'affection qui commence par l'idéal et par les rêves de l'esprit, finit par la corruption de la chair. Sans doute ce n'est pas ce que l'on se propose au commencement, mais telle est la pente de la nature : cette pente, ou on la descend ou on l'évite; on ne s'y arrête pas, si on y met le pied.

Rien de beau, dans un jeune prêtre, comme l'intégrité parfaite de son cœur. Sans doute, il peut être blessé, comme un autre, par les traits d'un amour naturel; mais, s'il porte la main à sa blessure pour qu'elle ne saigne que devant Dieu, la cicatrisation ne se fait pas longtemps attendre. Et, alors, nos richesses intimes, qui ne s'épanchèrent pas dans le sein de la créature, refoulées vers notre âme, s'y convertissent en pitié pour les pécheurs, en baume pour les malheureux, en chaleur pour notre parole, en puissance pour notre talent, et en une sorte de rayon lumineux autour de notre âme et de toute notre vie.

Rien de plus juste que la conservation de notre cœur; car, il appartient à notre Eglise, il ne saurait être la propriété d'une créature. Sous ce rapport, du reste, craignons la passion que nous inspirons autant que celle dont nous sommes le foyer; semblables à Moïse descendant du Sinaï, mettons un voile sur notre rayonnement sympathique, de peur d'incendier en échauffant; et n'oublions pas que ravir à Notre-Seigneur l'amour de ses brebis, ce n'est pas remporter des victoires innocentes, c'est déshonorer sa maison par des adultères de sentiment.

Surtout, rien de plus prudent que de veiller sur l'intégrité de notre cœur; car, si nous la laissons entamer par des molleses consenties, comment prévoir où nous aboutirons? Vous qui jouez avec le péril des relations et des affections sensuelles, retenez à jamais cette règle posée par Bourdaloue, et qui renferme tant de sagesse en si peu de mots : Ou bien, vous avez une raison théologique pour vous exposer au feu de la tentation, et, alors, ne craignez pas, vous pouvez compter sur la grâce de combat; ou bien, vous n'avez pas de raison valable pour affronter l'occasion, et, alors, tremblez, vous ne pouvez compter que sur la grâce de fuite.

Que si vous agissez contre ce principe, vous la subirez, inévitablement, cette lente détérioration prédite aux présomptueux, par saint Bonaventure : *Affectio spiritalis convertitur in carnalem* (2). Bientôt, entre ce jeune prêtre et sa pénitente, commencent de ces colloques toujours inépuisés, de ces assiduités inexplicables qui excitent la curiosité des indifférents, le jalousie des amis et les sarcasmes des ennemis. La petite poste est organisée pour suppléer, durant l'absence, à l'insuffisance des entretiens. Les petits présents accompagnent les petits billets. On se cherche partout, on se rencontre souvent, on se regarde sans cesse, et ce n'est là encore que le début de ces romans pieux, à pro-

pos desquels les épigrammes du monde sembleraient dépasser la vérité, tandis que, parfois, elles n'en approchèrent pas.

Mes vénérés confrères, c'est la coutume des libertins de beaucoup mépriser les femmes et de les rechercher sans cesse; c'est notre devoir de les respecter beaucoup et de nous en tenir loin, hors les cas de charité : *In societate mulierum noli commorari* (1). Il faut que la femme vienne chercher son salut auprès de nous, n'allons pas compromettre le nôtre auprès d'elle. Nous la sauverons, si nous la voyons derrière les barrières érigées, entre nous et elle, par les convenances ecclésiastiques; elle nous perdra, si nous affectons à son égard la liberté des laïques, et si nous nous affranchissons des réserves de sûreté. A Dieu ne plaise que je voie de la gravité dans la politesse, aujourd'hui très-recue, de la poignée de main; cependant, ô jeune prêtre, préférez à ces allures familières, les amabilités plus dignes de nos anciens du sanctuaire. Evitez même les contacts innocents, comme l'étincelle qui peut l'allumer, l'incendie; et, si vous aimez Notre-Seigneur, si vous avez le désir de lui ressembler ou de lui plaire, rappelez-vous ce sublime : *Noli me tangere* (2), qu'il opposa à l'empressement le plus pieux, dans une chair dispensée des précautions, puisqu'elle était impeccable et transfigurée.

La crainte du Seigneur, dit le Saint-Esprit, est le commencement de la sagesse : la crainte du démon impur est à la fois le signe et la source de la pureté. Aussi, mon but est de faire, parmi nous, beaucoup de timides, beaucoup d'effarouchés, afin de produire beaucoup de cœurs chastes par voie de conséquence. O mon cher confrère! qu'allégueriez-vous pour vous dispenser de trembler? les immunités de votre âge? c'est dans la vieillesse que Salomon a été perverti par les femmes idolâtres : *Cum esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres* (3). Qu'allégueriez-vous! vos victoires passées? certes, vous n'êtes pas des triomphateurs plus glorieux que cette veuve des premiers siècles, mentionnée dans nos annales ecclésiastiques, laquelle recueillit un martyr laissé pour mort dans l'arène et le ramena à la vie. Cependant, l'histoire nous apprend que ces deux héroïques chrétiens, après avoir vaincu les bourreaux en moins de deux mois, étaient vaincus par leurs passions. Qu'allégueriez-vous encore? votre confiance dans la lutte? elle est votre danger le plus grand; car saint Jérôme s'est redressé sur sa couche de mort pour annoncer à la postérité que c'était la présomption qui perdait le plus grand nombre des nôtres. L'humilité, voilà donc le secret de la victoire; combien de prêtres peuvent répéter avec David : *Præquam humiliarer ego deliqui* (4)? Enfin, qu'allégueriez-vous? votre élévation dans la hiérarchie? En réponse, voici ce qu'a vu, voici ce que nous assure saint Augustin : *Magnos prælatos ecclesiæ, sub hac specie, corruisse reperi, de quorum casu non magis præsumebam, quam Gregorii Nanzianzeni et*

1. S. Bern.

2. Joann., xx, 17.

3. III Reg., xi, 4.

4. Ps. 74, 118.

1. Eccli., ix, 10.

2. S. Bonav.

Ambrosii (1). Après cela, quelle est la hauteur qui n'ait pas ici à s'abaisser en se disant à soi-même : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (2)?

Mes vénérés confrères, pardonnez-moi cette partie de la retraite que saint Ignace n'appelait pas vainement purgative; qui étonne le prêtre pieux et qui scandalise, quelquefois, celui-là même qui a besoin de le devenir. Pardonnez-moi, je ne reviendrai point sur des sujets qui n'intéressent que le petit nombre, et qui, après votre prochaine confession, n'intéresseront plus personne. Mais, pour que je sois autorisé à passer outre, formons tous, dès à présent, un jardin de délices aux yeux de ce Jésus qui se plaît au milieu des lis: *Qui pascitur inter lilia* (3). Devenons par le repentir ce que nous sommes par vocation, les anges du Seigneur: *Sunt sicut angeli* (4). Des anges se doivent tant de respect! Heureux ceux qui mesureront à cette pensée les devoirs qu'ils ont à remplir envers eux-mêmes et l'estime qu'ils sont tenus de s'accorder!

Sans découragement comme sans exagération de confiance, faisons de cette considération le mobile d'un renouvellement complet dans nos rapports avec notre maison pastorale, et dans la discipline sainte que nous allons imposer à notre esprit, à notre corps et à notre cœur. Pour y réussir, armons-nous d'un grand courage contre les autres et contre nous-mêmes. Surtout, comme c'est du cœur que vient la force et la moralité de la vie, disons à Dieu: *Cor mundum crea in me, Deus* (5). Gloire à ceux qui auront un cœur assez pur pour imprimer à leur chair des germes d'immortalité, et qui mériteront de chanter dans le sein de Dieu: *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (6).

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie: L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie: La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

Nota. — *Le Manréze du Prêtre* (2 forts vol. in-8 v. l'avant-dernière page) dont les cinq premiers chapitres ont été publiés comme primeur dans l'*Ami du Clergé*, sera mis en vente dans la seconde quinzaine de juillet.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

I. — MESSE *pro populo* (Décision du 21 juin 1879).

En 1852, Mgr l'évêque de N... obtint du Saint-

Siège un indult qui dispensa tous les curés du diocèse de l'obligation d'appliquer la messe *pro populo* les jours de fêtes supprimés en vertu du concordat de 1801, avec la clause cependant que chaque curé devrait appliquer à cette intention trois messes par an. L'indult fut renouvelé en 1858. Peu de mois après, parut l'encyclique *Amantissimi Redemptoris*, en date du 3 mai 1858. En imposant de nouveau l'obligation d'appliquer *pro populo* la messe des fêtes supprimées, le Saint-Père déclara qu'il maintenait les indults particuliers accordés jusqu'à cette époque, tant que les curés demeuraient dans les paroisses qu'ils administraient à ce moment-là: *Donec parochorum officium exercuerint in parœciis, quas in præsentiarum regunt et administrant*. Malgré cette clause qui maintenait les indults particuliers, Mgr l'évêque de N... adressa, le 9 janvier 1859, une circulaire dans laquelle, ne tenant aucun compte des indults qui avaient été obtenus, il obligea tous les curés à observer l'encyclique dans toute sa rigueur.

L'an dernier, les conférences diocésaines ayant été appelées à traiter la question de la messe *pro populo*, les jours de fêtes supprimées, Mgr l'évêque actuel reconnut que les curés du diocèse n'avaient pas le même sentiment et la même pratique; car un grand nombre étaient d'avis que la disposition de l'encyclique *Amantissimi Redemptoris* ne s'appliquait pas aux curés du diocèse, à cause de la dispense obtenue en 1852 et 1858. C'est pourquoi, Mgr l'évêque a soumis la question à la Sacrée Congrégation du Concile.

L'affaire a été traitée le 21 juin 1879. Une loi nouvelle ne préjudicie pas aux droits précédemment acquis. On ne suppose pas que le Souverain Pontife se propose d'annuler ce droit. Or, en vertu des indults de 1852 et 1858, les curés du diocèse dont il s'agit avaient acquis le droit de ne pas appliquer la messe *pro populo* le jour des fêtes supprimées. Il paraît donc que le Souverain Pontife n'a pas voulu révoquer par son encyclique les indults en question, d'autant plus que cette dispense peut paraître exorbitante.

La Congrégation du Concile a décidé que les curés, qui vivaient à l'époque de la publication de l'encyclique *Amantissimi* et qui continuent de desservir la même paroisse, peuvent user de l'indult de 1858, c'est-à-dire appliquer seulement trois messes par an pour leurs paroisses.

Voici le texte de la question soumise à la Sacrée Congrégation :

An parochi diœcesis N. abstinere valeant ab applicatione missæ pro populo in festis a Concordato suppressis stipendiaque sibi oblata retinere applicatis tantum infra annum eundem ad finem tribus sacrificiis in casu.

La Sacrée Congrégation a répondu dans les termes suivants :

Negative, nisi iidem sint parochi, qui vivebant tempore constitutionis eademque adhuc regant parochiam. — Die 21 junii 1879.

Vingt et un ans s'étant écoulés depuis l'appa-

1. S. Aug. apud S. Bonav. nov. c. xiv.

2. I Cor., x, 12.

3. Cant. ii, 16.

4. Marc., xii, 25.

5. Ps. 50, 11.

6. Ps. 83, 3.

rition de l'encyclique, il est à croire que peu de curés du diocèse de N... remplissent la condition, et qu'ils soient encore aujourd'hui dans la paroisse qu'ils administraient le 3 mai 1858.

II. — Congrégation des Rites.

PETIT OFFICE DE LA SAINTE VIERGE.

Peut-on tolérer l'usage de traduire l'Office de la Sainte Vierge en langue vulgaire, et est-il permis aux fidèles de réciter cet Office traduit, au lieu de le réciter en latin ?

Mgr l'évêque de la Conception, au Chili, a obtenu à ce sujet du Saint-Siège une décision qui intéresse les fidèles, et particulièrement les éditeurs. C'est un usage très-répandu au Chili que les fidèles récitent le Petit Office de la Sainte Vierge traduit en espagnol. On le trouve chez tous les libraires, et les évêques n'ont jamais réclamé. Il est des traductions qui ont été imprimées à Paris, d'autres à Santiago du Chili. C'est pourquoi, S. G. a soumis à la Sacrée Congrégation des Rites les trois demandes suivantes :

1° Les fidèles pèchent-ils en se conformant à l'usage en question, et en récitant le Petit Office en espagnol ?

2° Cet usage peut-il être toléré ?

3° Faut-il le prohiber expressément ?

La Sacrée Congrégation des Rites a fait la réponse qui suit :

Toleretur consuetudo, dummodo Ordinarius caveat ut in libro Officii extet in alia columna textus latinus. Atque ita rescriptit die 20 Augusti 1870.

Ainsi, le Saint-Siège ne condamne pas formellement le Petit Office de la Sainte Vierge en langue vulgaire ; il permet de tolérer l'usage ; mais les éditeurs devront désormais insérer le texte latin en face de la traduction. Il est à désirer que les éditeurs et les libraires religieux soient avertis d'une décision aussi importante.

☞ *Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).*

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — 1° Pour gagner les indulgences du chemin de la croix, doit-on le faire sans interruption ? Je connais une méthode assez récente, qui indique qu'on peut le faire à plusieurs reprises, pourvu toutefois que ce soit dans la même journée ; et, d'un autre côté, on m'a assuré qu'on ne pouvait gagner ces indulgences, en faisant ainsi des interruptions, sans une permission du Souverain Pontife.

2° Ne peut-on, également, sans une permission de Rome, réciter à plusieurs reprises le chapelet de sainte Brigitte et gagner en même temps les indulgences qui y sont attachées ?

3° Y a-t-il obligation, et depuis quand existe cette obligation, si vraiment il y en a une, d'ajouter cinq *Pater* et cinq *Ave* à la prière *En ego, o bone... Jesu*, pour gagner l'indulgence plénière, qui est attachée à sa récitation après la communion ? Je n'ai vu cette obligation marquée que dans un seul volume, qui de plus ne traitait nullement des indulgences, et je voudrais savoir à quoi m'en tenir.

R. — Notre honorable correspondant nous adresse ici des questions qui sont décidées depuis bien longtemps. Nous pouvons indiquer entre autres une résolution de la Sacrée Congrégation des indulgences, en date du 14 décembre 1857, qu'on peut lire dans la troisième série des *Analecta*, page 1222. En effet, on avait souvent demandé si les fidèles, qui font en particulier le pieux exercice du chemin de la croix ou récitent le chapelet, peuvent, sans perdre les indulgences, diviser les stations ou les dizaines, pourvu qu'ils fassent les quatorze stations ou récitent les cinq dizaines dans le courant du jour.

Or, la Sacrée Congrégation des Indulgences a formellement décidé que les indulgences ne sont pas gagnées en pareil cas. La décision comprend la récitation du chapelet et l'exercice du chemin de la croix, et il est très-certain que, pour en gagner les indulgences, il ne faut pas interrompre les exercices.

Les fidèles qui font partie de la confrérie du Rosaire jouissent des indulgences spéciales qui sont accordées à ceux qui disent un rosaire tout entier dans le cours de la semaine. Le décret de 1857 n'a nullement révoqué les indulgences particulières que possèdent les confréries du Rosaire. En effet, le bref de Clément VII, *Etsi temporalium*, du 8 mai 1534, bref confirmé par celui de Paul III, *Rationi congruit*, du 3 novembre 1534, accorda une semaine entière pour réciter le rosaire et gagner les indulgences que Sixte IV accorda par la bulle du 12 mai 1479.

Voici la disposition de Clément VII : « Sixte IV prescrivit que les confrères et consœurs du Rosaire fussent tenus et obligés de réciter tout le psautier de la Sainte Vierge une fois par jour, afin de gagner intégralement les indulgences. Comme quelques personnes trouvaient cela très-difficile et omettaient fréquemment cet exercice de piété à cause de leurs occupations, nous voulons et ordonnons que l'intervalle du jour soit étendu à la semaine entière, que l'on acquière néanmoins les mêmes indulgences que si l'ancien rite était observé. »

On a interprété trop rigoureusement la disposition de Clément VII. On a cru que ce pape permit tout au plus de partager le Rosaire en trois parties, qu'il fallait nécessairement réciter trois jours de la semaine. Mais si Clément VII eût voulu accorder simplement la faculté de partager la récitation du Rosaire en trois fois, il l'eût exprimé clairement, au lieu que les termes du bref expriment beaucoup plus, en ce qu'ils s'étendent à la semaine tout entière.

Il est donc certain que les indulgences accordées par Sixte IV, par Clément VII et par d'autres papes aux fidèles qui récitent le Rosaire tout entier, chaque semaine, sont gagnées par tous ceux qui récitent le Rosaire dans le cours

de la semaine, quelque partage qu'ils fassent au sujet des dizaines.

Indépendamment des indulgences du Rosaire, les Souverains Pontifes ont accordé des indulgences spéciales aux fidèles qui récitent le tiers du Rosaire, certains jours ou en certains lieux : ainsi, Clément VII, bref *Ineffabilia*, du 23 mars 1529 ; S. Pie V, bref *Consueverunt*, du 17 septembre 1569 ; Benoît XIII, décret du 13 avril 1726, etc. Ces indulgences ne sont pas gagnées par les fidèles qui ne récitent pas le chapelet en une fois ou interrompent la récitation des cinq dizaines. En effet, les Souverains Pontifes n'ont jamais dit que l'on pût partager le chapelet et qu'ils voulussent accorder une partie des indulgences pour chacune des dizaines dont le chapelet se compose. Celui donc qui interrompt cet exercice ne peut acquérir les indulgences. De là vient une différence notable entre le Rosaire et le Chapelet. Pour le Rosaire, on a toute la semaine ; en ce qui concerne le Chapelet, il est nécessaire de réciter les cinq dizaines de suite et sans interruption.

Les personnes qui récitent le Rosaire ou le Chapelet en commun, ne sont pas obligées de tenir le chapelet dans leurs mains ; il suffit qu'une des personnes de l'assemblée le tienne. Ce point a été réglé par un décret pontifical du 14 décembre 1857. Il faut cependant que les assistants pratiquent cet exercice avec piété et recueillement.

Q. — 1° Qu'est-ce qu'un missionnaire apostolique ?

2° Qui donc confère ce titre : est-ce le Saint-Siège seul ?

3° Quels sont les pouvoirs ordinaires du missionnaire apostolique ?

4° Ce titre est-il compatible avec les fonctions de curé, de vicaire, de chanoine ou d'aumônier ?

R. — 1° Un missionnaire apostolique est, au sens strict, un prêtre séculier que le Saint-Siège autorise à exercer le ministère dans les pays de missions. Dans ces derniers temps, le Saint-Siège a conféré ce titre à des prêtres séculiers, surtout des prédicateurs, qui font de la prédication de l'Évangile leur ministère spécial. L'affaiblissement de la foi exige des missions à l'intérieur ; les missions étrangères ne forment donc plus la seule sphère d'activité des ouvriers évangéliques. On voit avec douleur de pauvres égarés, qui, enfantés à Dieu par le baptême et éclairés des lumières de la foi, sont devenus par leur faute des infidèles dont la conversion rencontre plus d'obstacles que celle des païens et des musulmans eux-mêmes. Cette déplorable apostasie, dont on remarque un si grand nombre d'exemples, justifie pleinement le Saint-Siège, qui a cru devoir conférer le titre de missionnaires apostoliques à des prêtres qui ne se destinent pas aux missions étrangères.

2° Le Saint-Siège seul confère le titre de missionnaire apostolique. C'est à la Propagande que l'on doit s'adresser pour l'obtenir. On a pris pour règle, depuis une vingtaine d'années, d'exiger comme condition essentielle l'attestation, la recommandation et même la demande formelle de l'évêque diocésain. Si l'on n'est

pas en mesure de remplir cette condition, il est parfaitement inutile de solliciter à Rome le titre de missionnaire apostolique.

3° Notre Correspondant nous demande quels sont les pouvoirs ordinaires des missionnaires apostoliques ? Nous répondons qu'ils n'ont aucun pouvoir ordinaire. Les facultés spéciales qu'on leur donne sont purement déléguées, et et par conséquent révocables. La Propagande a l'habitude de délivrer aux missionnaires apostoliques une feuille de pouvoirs ; mais ces pouvoirs ne sont pas aussi étendus que ceux qui sont accordés aux ouvriers évangéliques qui sont envoyés dans les missions étrangères.

Les missionnaires apostoliques ne peuvent prêcher dans un diocèse quelconque sans l'autorisation de l'évêque. Les réguliers eux-mêmes sont obligés d'obtenir cette autorisation, conformément au Concile de Trente. S'ils prêchent dans l'église de leur ordre, la permission de l'évêque n'est pas absolument nécessaire ; néanmoins, ils doivent demander la bénédiction du prélat diocésain. En tout cas, lorsqu'ils veulent prêcher, soit dans l'église de leur ordre, soit dans une autre, les réguliers doivent s'abstenir si l'évêque s'oppose formellement. Ces dispositions du Concile de Trente s'appliquent à plus forte raison aux missionnaires apostoliques qui ne jouissent d'aucune immunité canonique. Le Saint-Siège est peu disposé à donner aujourd'hui de nouvelles exemptions de l'autorité épiscopale. D'ailleurs, il serait anormal que les missionnaires apostoliques, prêtres séculiers, fussent exemptés de la juridiction ordinaire.

4° Rien ne s'oppose absolument à ce que le titre de missionnaire apostolique soit conféré à un chanoine, à un curé, à un vicaire, à un aumônier, etc. Cela dépend de la Propagande ; mais il est de toute convenance que le prêtre séculier, qui sollicite le titre, se soit particulièrement distingué dans le ministère de la prédication.

Nous ajouterons que les missionnaires apostoliques n'ont droit à aucun costume ou insigne particulier. Ceux que l'on voit quelquefois à quelques ecclésiastiques décorés de ce titre sont de pure fantaisie.

1° Est-il permis de mettre sur l'autel, pendant une bénédiction ou exposition du Saint-Sacrement, des fleurs naturelles ou artificielles ?

Y a-t-il dans les cérémoniaux quelque règle à ce sujet ?

2° Dans certaines paroisses, aux bénédictions du Saint-Sacrement et spécialement pendant l'Octave de la Fête-Dieu, il arrive qu'on présente au célébrant des bouquets de fleurs, pour qu'il les fasse toucher à l'ostensoir. Que faut-il penser de cet usage ? Peut-on le conserver, ou bien est-il en opposition avec quelque règle liturgique ?

3° Un prêtre qui *bîne*, doit-il, le dimanche de la solennité d'une fête, célébrer deux fois la messe de la fête transférée, quant à la solennité, si la messe qu'il dit est solennelle ; ou dire deux fois la messe du jour, dans le cas où la messe n'est pas solennelle ?

Dans les chapelles de communauté, dans les hôpitaux où il n'y a qu'une seule messe basse, cette messe doit-elle être celle du jour ou celle de la fête transférée, quant à la solennité ? Ne pourrait-on pas, du reste, considérer

la messe principale de ces établissements comme messe *conventuelle*, y appliquer les privilèges des messes conventuelles, principalement quant au nombre de cierges à allumer?

4° S'il arrive, pendant une octave où l'on récite le *Credo*, qu'on doive dire une messe votive (v. gr. une messe *pro sponso et sponsa*), doit-on néanmoins s'abstenir de réciter le *Credo* à cette messe votive?

La compétence de la Rédaction de l'*Ami du Clergé* en toutes ces matières, m'assure à l'avance qu'elle me satisfera complètement.

R.—1° « L'usage des fleurs pour décorer l'autel remonte à la plus haute antiquité. Ainsi, le saint prêtre Népotien, dont saint Jérôme a fait l'éloge, « ornait la Basilique et les Chapelles des martyrs de fleurs variées, de branches d'arbre et de vigne. » De là cette exhortation de saint Paulin : « Enfants, rendez gloire à Dieu, adressez-lui de pieux hommages, parsemez le sol de fleurs, environnez le temple de guirlandes. Que l'hiver nous rappelle le joyeux printemps, que les fleurs croissent avant le temps et que la nature déroge à ses lois, en l'honneur de ce saint jour. » A l'exemple des anciens, on orne encore aujourd'hui de fleurs les autels, surtout pour les grandes fêtes; et aux fleurs naturelles on joint des fleurs artificielles, qu'on place en des vases magnifiques sur les gradins. Il convient qu'elles soient de la couleur de l'Office. C'est ainsi qu'on témoigne à Dieu sa joie et qu'on le proclame l'unique créateur et Souverain Seigneur de toutes choses. » — (*Somme du Catéchiste*, t. IV, par M. l'abbé Regnaud.)

2° L'usage dont parle l'honorable correspondant, de faire toucher des fleurs à l'ostensoir, ne nous semble pas conforme aux règles liturgiques; c'est au supérieur ecclésiastique de prendre des mesures à cet égard.

3° Le prêtre qui bine ne doit pas, le dimanche de la solennité de la fête transférée, célébrer deux fois la messe de cette fête. L'indult du cardinal Caprara n'autorise pas autre chose qu'une messe solennelle *more votivo*. On dit la messe de la fête du jour à toutes les autres messes. Il n'y aurait guère d'exception à cette règle que pour le bineur qui dessert deux paroisses distinctes. En ce cas, en supposant qu'on célèbre une messe solennelle dans chacune de ces paroisses, il nous semble que l'on pourrait dire deux fois la messe de la fête transférée.

Dans les chapelles de communautés, dans les hôpitaux, où il n'y a qu'une messe basse, cette messe doit être celle du jour, jamais celle de la fête transférée, quant à la solennité. En aucun cas, on ne peut considérer la messe principale de ces établissements comme messe conventuelle, et y appliquer les privilèges des messes conventuelles, principalement quant au nombre de cierges à allumer. Dans les communautés religieuses, qui récitent au chœur l'Office divin tout entier, la messe de communauté, si c'est une messe basse, ne peut pas être considérée comme une messe conventuelle et en avoir les prérogatives. C'est ce qui se passe, entre autres, dans l'Ordre des Capucins. Ces religieux ont l'Office du chœur; malgré cela, la messe de communauté, n'étant pas chantée, n'est pas strictement conventuelle.

4° La messe votive *pro sponso et sponsa* ne comporte pas le *Credo*; la rubrique du missel romain est formelle.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Le maire de X... aime à taquiner son curé et en désire savoir si ces taquineries sont légales. En voici quelques-unes :

1° Le maire a fait placer des cheneaux à l'église sans délibération du conseil de fabrique, sans délibération spéciale du conseil municipal, lequel n'a fait que voter une somme générale pour l'entretien des bâtiments communaux. De plus, on a mis les ouvriers en chantier sans prévenir le curé. La préfecture a prétendu qu'il s'agissait de grosses réparations payées par la commune et qu'on n'avait ni à prévenir le curé, ni à prendre l'avis du conseil de fabrique.

2° Une somme de 300 fr. avait été votée par la commune pour subvention extraordinaire à la fabrique. D'accord avec le trésorier et le conseil, j'ai fait la commande prévue et j'ai reçu les objets. Le maire s'est informé du nom et de l'adresse du fournisseur, lui a écrit pour demander sa facture et a fait directement le mandat en son nom, de sorte que la fabrique n'a pas eu à intervenir dans le paiement des objets achetés par elle et dont elle n'a pas reçu quittance.

3° Le maire, profitant d'une absence de 12 heures que j'ai dû faire, a fait boucher en maçonnerie l'ouverture laissée au clocher pour placer une horloge. Le conseil de fabrique n'a pas été consulté.

4° Le maire a donné l'ordre à l'entrepreneur communal de placer à l'intérieur de l'église, pour soutenir les murs latéraux légèrement écrasés par la voûte, des tirants en fer forgé, qui doivent traverser l'église et en détruiront le coup d'œil. Le conseil de fabrique n'a pas été appelé à donner son avis.

Devrai-je remettre la clef de l'église lorsque le maire me la fera demander pour mettre les ouvriers en chantier?

5° Le maire se propose de fixer la distribution des prix un mois plus tôt qu'à l'ordinaire. J'aurais un sensible plaisir à voir cesser un pareil état de choses; je n'ose guère compter sur mon conseil de fabrique composé de l'adjoint, de l'instituteur, du garde-champêtre, de l'entrepreneur communal et d'un débitant de boissons.

Quels moyens me conseillez-vous d'employer pour arriver à mon but? Quels sont les droits que la loi me donne dans ces circonstances?

R. — Ad. 1^{re}. Nous pensons que dans le cas présent, le maire n'a lésé aucun droit de la fabrique. La fabrique, en effet, quand il s'agit de travaux de grosses réparations, n'a d'action que lorsqu'elle fournit la *totalité* ou la *plus grande partie* des frais. Mais ici elle ne fournit rien du tout; par conséquent c'est à la commune qu'il appartient de dresser les plans et devis des travaux, de procéder à leur adjudication et de les diriger. Telle est la jurisprudence actuelle. Le maire en question a manqué aux conventions en touchant à l'église sans même prévenir la fabrique ou le curé, mais non à la loi.

Ad 2^{me}. Le maire ici a fait acte d'usurpation, sur les attributions du trésorier de la fabrique. C'est le trésorier, en effet, qui, en qualité de *comptable*, est chargé de faire toutes les recettes et dépenses quelconques de l'église, de *signer les mandats de fournitures et les quittances*, d'assurer la rentrée des sommes dues à la fabrique, de remettre au bureau des marguilliers, à chaque trimestre, un bordereau, signé de lui et certifié véritable de la situation active et passive, etc., etc. (*Décret du 30 décembre 1809*, art. 25, 34, 35, 52, 74, 76, 82, 88 et 90.) Si le

maire fait les actes attribués au trésorier, comment celui-ci pourrait-il exercer les siens avec la responsabilité qui lui est propre ?

Ad. 3^m. Ici le maire a violé les droits de la fabrique. La loi est formelle. Si la commune est compétente pour les travaux de grosses réparations, elle cesse de l'être pour les travaux de réparations ordinaires, de décoration, d'embellissement, d'ornementation, d'appropriation intérieure, auxquels appartient évidemment l'opération faite par le maire. Il appartenait à la fabrique, et à elle seule, de décider ce bouchage et de l'effectuer. Cela résulte de l'article 76 de la loi du 18 germinal an x, et des articles 1, 37 et 46, n° 4, du décret du 30 décembre 1809.

Il y a sans doute des formalités à remplir, selon le chiffre de la dépense; mais ces formalités ne retranchent rien aux droits de la fabrique dans les travaux de cette espèce, quelle que soit d'ailleurs la provenance des fonds; soit que la fabrique pourvoie aux dépenses sur ses propres ressources; soit que les fonds lui soient fournis par des tiers, des bienfaiteurs; soit qu'un secours lui ait été alloué par la commune, à moins toutefois qu'on n'ait imposé quelque condition à cette allocation.

Ad. 4^m. La question se complique ici en ce que le travail touche à l'intérieur de l'église et à son embellissement. Le maire ne peut donc agir que de concert avec la fabrique et l'autorité religieuse compétente. S'il essaie d'exercer des droits en dehors des limites qui lui sont prescrites par les lois, telles que seraient des *réparations non approuvées* (c'est le cas), il commettrait un excès de pouvoir. Les curés doivent en prévenir l'évêque, lequel s'adresse à qui de droit pour faire réprimer l'abus, ou s'y opposer eux-mêmes. Ainsi s'exprime Mgr André (*Cours de législation civile ecclésiastique*, tome III, page 502.)

Nous engageons notre correspondant à agir de la sorte, et, en attendant la réponse de l'évêque, à refuser les clefs de l'église quand le maire les demandera pour mettre les ouvriers en chantier.

Ad. 5^m. Le maire n'a pas qualité pour fixer l'époque d'une distribution de prix. C'est affaire aux autorités académiques, lesquelles, généralement, fixent le même jour pour toutes les écoles. Mais pour des raisons spéciales, un instituteur peut demander et obtenir une anticipation ou un ajournement, et dans ce cas, l'avis du maire est ordinairement requis.

Nous ferons observer, en terminant, à notre cher confrère que son conseil de fabrique nous paraît fâcheusement composé, étant donnée l'humeur taquine et tracassière du maire de son village. Il est à craindre, en effet, que l'instituteur, le garde-champêtre, l'entrepreneur communal et le cabaretier dépendant plus ou moins du maire, ils aient plus grand souci de plaire au maire qu'au curé et de servir leurs intérêts personnels par préférence à ceux de la paroisse.

En outre, si l'instituteur est sacristain ou chantre, il ne peut pas être fabricant. L'incompatibilité a été déclarée par une décision ministérielle, en date du 2 juin 1864. Nous engageons

notre correspondant à faire tous ses efforts pour se débarrasser le plus tôt possible des créatures du maire en faisant élire des catholiques pris parmi les notables.

Q. — Comme tant d'autres, notre commune a la honte de subir l'omnipotence d'un conseil radical. L'un de ses premiers actes en arrivant au pouvoir a été de réduire à 125 francs l'allocation de 300 francs que, de tout temps, la commune accordait au vicaire.

Par esprit de conciliation, nous avons gardé le silence devant cet acte que rien ne justifiait, et la Fabrique en apportant la plus stricte économie dans son administration était en mesure d'ajouter les 175 francs qui devaient parfaire le faible traitement du vicaire.

Enhardi sans doute par notre modération, le conseil municipal, dans sa session de mai, vient de biffer d'un coup de plume ce faible secours de 125 francs, et laisse à la Fabrique seule la lourde charge de payer au vicaire l'intégralité du traitement; soit 300 francs.

Que devons-nous faire dans cette fâcheuse circonstance. Notre budget de 1880, approuvé par Mgr l'Evêque, ne nous laisse qu'un excédant de 49 francs. Qu'y aurait-il à faire pour obliger le préfet à porter d'office sur le budget communal le minimum de 300 francs que la loi exige ?

R. — Notre correspondant ne nous dit pas comment le vicaire en question a été nommé; mais nous supposons qu'il l'a été selon les règles prescrites, c'est-à-dire que l'évêque l'a établi sur la délibération des marguilliers et l'avis du Conseil municipal. (*Décret du 30 décembre 1809.*)

Dans ce cas, son traitement fait partie des dépenses obligatoires que le Décret susdit met en première ligne à la charge de la fabrique et subsidiairement à celle de la commune. Dès lors que l'insuffisance des ressources de la fabrique est dûment constatée, la commune ne peut pas se dispenser de subvenir à ce traitement, et, en cas de refus de sa part, l'administration supérieure a pour devoir de l'y forcer, sauf au Conseil municipal à se pourvoir, comme les articles 96 et 97 du Décret de 1809, lui en donnent les moyens, contre la création même du vicariat, s'il persiste à le regarder comme inutile. (*Bulletin officiel du ministère de l'Intérieur*, n° 23.)

La fabrique dont il s'agit dans la question, en acceptant de payer au vicaire 175 francs, a donné raison au Conseil municipal en lui prouvant que ses propres ressources étaient suffisantes au moins en partie. Le mauvais vouloir de la municipalité est évident; mais elle s'est appuyée sans nul doute sur le bon état des finances de la fabrique, pour biffer même la subvention de 125 francs.

Il ne lui reste pas d'autre moyen pour obtenir ce qu'il regarde comme une justice que de prouver au Conseil municipal que ses ressources sont insuffisantes. Cette preuve étant faite, la commune ne peut refuser la subvention, et, si elle la refuse quand même, le préfet doit écrire d'office cette subvention dans le budget municipal; et si le Préfet méconnaissait lui-même cette preuve et la loi régissant la matière, il faut recourir au ministre par voie de pétition ou au Conseil d'Etat par la voie contentieuse.

Q. — Une Fabrique, sollicitant un secours de la commune pour les dépenses ordinaires du culte, *est-elle tenue d'envoyer au conseil municipal* les pièces justificatives des comptes qui motivent sa demande de secours.

La Fabrique de X... offre au conseil municipal de montrer à la sacristie et comptes et inventaires et pièces justificatives, tout en un mot, mais se refuse absolument à faire au conseil municipal d'autre envoi que celui approuvé par qui de droit.

R. — Notre correspondant est tout à fait dans son tort. Une des conditions du recours de la fabrique à la commune, c'est que la demande doit être accompagnée de toutes pièces nécessaires pour constater l'insuffisance des revenus de la fabrique. (*Décision ministérielle du 27 janvier 1845.*) Or, parmi ces pièces figurent en première ligne les comptes et le budget. La loi du 18 juillet 1837, art. 21, § 7, s'exprime ainsi : Dans les communes où la fabrique reçoit une subvention, les comptes de la fabrique doivent avoir été communiqués au conseil municipal, à l'époque de leur reddition et avant leur approbation, ainsi que le budget, sur lequel il doit toujours être appelé à donner son avis avant son règlement définitif.

L'art. 20 de la loi municipale exige que les conseils municipaux aient été appelés à donner leur avis sur les budgets et les comptes des administrations religieuses. Son article 30 lui-même veut que l'insuffisance de leurs revenus soit justifiée par la présentation des mêmes comptes et budgets. Dès lors, les administrations préposées au culte ne sont fondées à demander un secours que lorsqu'elles ont préalablement rempli cette condition. (*Avis du Comité de l'intérieur du 31 décembre 1838.*)

Q. — Veuillez être assez bon pour faire une réponse à chacune des questions suivantes :

1° Un vicaire a-t-il le droit, en tout temps, d'assister au conseil de fabrique ?

2° S'il en a le droit, qui est-ce qui le lui confère et comment peut-il l'exiger ?

3° Le maire peut-il exiger que l'on aille deux fois s'adresser à lui : une fois pour lui annoncer un décès ; une deuxième fois pour réclamer l'autorisation de sépulture ?

R. — Ad 1^m Et 2^m. Un vicaire n'a aucun droit d'assister au conseil de fabrique, lorsqu'il n'en fait point partie, et qu'il n'y remplace pas le curé absent, aux termes de l'article 4 du décret du 30 décembre 1809.

Je dis « lorsqu'il n'en fait point partie ; » car, selon nous, un vicaire pourrait être membre élu du conseil de fabrique. On cite bien une lettre du ministre des affaires ecclésiastiques, en date du 29 août 1839, qui décide que les vicaires des paroisses ne peuvent être élus membres du conseil de fabrique. Mais M. Vuillefroy (*Traité de l'administration du Culte catholique*, p. 334) cite une décision ministérielle portant que le vicaire d'une paroisse peut être nommé conseiller de fabrique, à l'égal de l'adjoint au maire et pour les mêmes raisons. C'est la doctrine admise par Mgr Affre, Mgr André et tous les auteurs sérieux qui se sont occupés de cette matière.

Ad 3^m. Aux termes de l'article 77 du code civil : « Aucune inhumation ne sera faite sans « une autorisation, sur papier et sans frais, de « l'officier de l'état civil, qui ne pourra la délivrer qu'après s'être transporté auprès de la « personne décédée, pour s'assurer du décès, « et que 24 heures après le décès, hors les cas « prévus par les règlements de police. »

En forçant un peu la note de ce texte de loi, le maire peut exiger qu'on s'adresse deux fois à lui. Il doit être prévenu, en effet, que quelqu'un est mort. Informé de l'événement, il prend ses dispositions, aux termes de la loi, pour s'assurer du décès en se transportant à la maison mortuaire ou en faisant constater la mort par un médecin : ce qui a lieu ordinairement. Alors seulement il peut légalement accorder l'autorisation. Or, ces diverses opérations comportent à la rigueur une double visite au maire ou à la mairie. Et si le maire l'exige, nous ne voyons vraiment pas comment on pourrait l'en empêcher.

Un maire, qui veut être aimable envers ses administrés, en trouve toujours le moyen ; mais si son instinct le pousse à être maussade, taquin et vexant, il est armé de pied en cap, et la loi elle-même en a difficilement raison.

ATTAQUE ET DÉFENSE

INSULTES AU NONCE DU SAINT-SIÈGE. — La guerre au « Cléricalisme » continue à porter ses fruits.

Il y a quelques mois, un vénérable prêtre de l'Aisne, l'abbé Leredde, allant dire la messe dans une annexe voisine et cheminant en récitant son bréviaire, tombait sous la main d'un assassin, qui lui fendait la tête d'un coup de hache.

La semaine dernière, M. l'abbé Louet, du diocèse de Beauvais, était également attaqué en pleine route et restait mort sur place, atteint d'un coup de fusil.

Dimanche, à la grande revue de Longchamps, c'est le nonce du Saint-Siège, qui a été publiquement insulté. Nous nous bornons à reproduire le récit d'un confrère, le *Petit Moniteur*.

« Nous aurions voulu ne pas avoir à parler d'un incident déplorable qui s'est passé après la revue de Longchamps, dans l'enceinte même du pesage, c'est-à-dire à quelques pas de la tribune du Président de la République et des Chambres. Nos confrères n'ont pas imité notre réserve ; nous sommes donc obligés de révéler à notre tour un fait dont aucun homme bien élevé ne pourra lire le récit sans un sentiment d'humiliation.

« Le nonce du pape a été insulté, au moment où il quittait la pelouse, par une bande de malotrus qui, profitant de l'encombrement qui empêchait les chevaux de Mgr Meglia d'avancer, se sont mis à proférer des cris outrageants, en se tenant devant la portière de sa voiture.

« Un jeune homme indigné a pu, par une courageuse protestation, imposer silence aux brailards. Mais il n'en est pas moins vrai que le représentant d'un souverain étranger, que le doyen du corps diplomatique, dans une cérémonie publique à laquelle il avait été officiellement invité, s'est trouvé exposé pendant quelques minutes aux invectives de quelques drôles.

« On assure que M. Waddington s'est rendu hier chez Mgr Meglia pour lui exprimer tous ses regrets. Cette démarche ne nous surprend pas de la part de l'honorable ministre des affaires étrangères, à la courtoisie duquel tout le monde se plaît à rendre hommage.

« Mais il ne faut pas que le Gouvernement s' imagine qu'il n'a aucun reproche à se faire dans la circonstance. Quand on tient à la tribune le langage qu'un ministre a tenu : quand les journaux qui soutiennent la politique du cabinet outragent chaque jour la religion catholique et ses ministres, il n'est pas surprenant que les mauvaises passions ainsi surexcitées amènent les actes les plus coupables. Quand on sème la haine, on provoque l'insulte. « Que M. Jules Ferry se le tienne pour dit. »

* *

NAPOLÉON I^{er} ET M. JULES GRÉVY. — En 1813, un Frère des écoles chrétiennes avait été tiré de son école par une levée en masse. Napoléon I^{er}, en ayant été informé, écrivit du fond de la Russie : « J'ordonne que ce Frère soit immédiatement rendu à son école : je puis remplacer un soldat, mais on ne remplace pas de tels maîtres. »

« Fontanes, disait-il à son ministre de l'instruction publique, il faut me faire des hommes... et vous croyez que l'homme peut être homme, s'il n'a pas Dieu ! Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs ? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793... De cet homme-là, j'en ai assez. Ah ! et c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes lycées ? Non, non ; pour former l'homme, je me mettrai avec Dieu ; car il s'agit de créer, et vous n'avez pas encore trouvé le pouvoir créateur, apparemment ! »

Ah ! que M. Grévy, dont les ministres vont chercher tant d'arguments dans la monarchie et l'empire, manque là une belle occasion de tenir le même langage à son ministre de l'instruction publique, M. Jules Ferry !

* *

TRIBUNAL ET TRIBUNAL. — Il y a quelques mois, un vol de plusieurs centaines de mille francs était commis au préjudice de la Banque agricole de Cagliari, dans l'île de Sardaigne, et les auteurs de ce vol échappaient à toutes les recherches.

Depuis ce moment, les journaux locaux ont publié à brefs intervalles les notices suivantes :

« Le chanoine pénitencier de la Collégiale de B... a remis hier au caissier de la Banque agricole la somme de 19,999 francs, à lui confiés par un de ses pénitents sous le sceau de la confession, pour être restituée. »

« Le curé de S... a consacré aujourd'hui à la Banque agricole la somme de 37,460 francs, provenant du vol que l'on sait. Ladite somme avait été remise en confession au digne prêtre, pour être restituée à ses légitimes possesseurs. »

« Don Giovanni X..., archiprêtre de F..., s'est rendu ce matin à la Banque agricole et y a déposé la somme de 25,480 francs, se disant chargé de le faire par un de ses pénitents. »

Des calculs qu'on a faits, il résulte, dit le *Fanfulla*, qu'aujourd'hui la Banque ne doit pas être bien loin d'avoir récupéré intégralement le montant de ce qui lui avait été volé. Et le *Fanfulla*, journal peu clérical, ajoute : « Entre tribunal et tribunal, j'opte pour le tribunal de la pénitence, qui me fait restituer ce qui m'appartient, sans avocats, ni juges, ni experts, sans interrogatoires, et, en résumé, sans le moindre ennui. »

ECHOS DE LA BOURSE

On se maintient sur toute la ligne. Rente et valeurs françaises, fonds étrangers, tout participe à la fermeté générale. Nous l'avons dit, la politique a tant fatigué le public par ses tergiversations et ses soubresauts, qu'on semble la regarder aujourd'hui comme une étrangère, et la traiter en paria. La bourse ne veut plus entendre à ce touche-à-tout, à ce trouble-tout, et la chasse de sa maison comme le plus vil propre-à-rien.

Ainsi, on avait un moment pensé que les œuvres catholiques auraient à souffrir des bouleversements libéricides entrepris par M. Ferry et C^{ie} ; les craintes ne se réalisent pas, car dans ces régions-là, on ne prend jamais de folles peurs, on espère, on a foi dans un avenir meilleur. Pour ne prendre qu'un exemple, voici ce que l'on dit (remarquez que nous empruntons toujours nos témoignages à autrui), de la Société générale de librairie catholique :

« Nous n'avons qu'à répéter ce que nous disions, il y a huit jours, par rapport à la Librairie Catholique, que nous nous félicitons tous les jours d'avoir su faire apprécier, bien qu'à un degré moindre encore de celui auquel nous voulons attendre. Ceux de nos lecteurs qui nous ont écoutés, du jour où nous avons commencé à nous en occuper, en recueillent aujourd'hui des fruits abondants. » (*Gazette financière*, jeudi 10 juillet 1879.)

« Les projets de lois présentés par M. Jules Ferry ont été le prétexte d'un mouvement de baisse, habilement exploité par des spéculateurs peu scrupuleux, des valeurs de la *Librairie Catholique*. Quelques détenteurs de titres, émus d'offres et de demandes à des cours dépréciés à dessein, ont pris peur et ont vendu. C'est d'autant plus fâcheux que les lois dont ils s'agit ou toute mesure qui s'en rapprochera, ne peuvent que favoriser toutes les librairies catholiques : il ne faut pas être un très-grand homme pour comprendre cela. » (*Ibid.*)

« Le moment approche où la Société de librairie catholique s'installera dans ses magnifiques immeubles. Ce fait aura sans nul doute une influence favorable sur l'activité des marchés pour ces valeurs ; elles sont rares en banque, on les garde. » (*Les Annales catholiques*, 12 juillet 1879.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

LIVRES POUR LES RETRAITES DU CLERGÉ ET DES RELIGIEUSES

Pour paraître dans huit jours :

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

Par le R. P. CAUSSETTE

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

Table du 1^{er} volume : Préface. — I. Le Prêtre Dieu et homme. — II. Nos rapports avec Dieu. — III. Le prêtre exemplaire divin. — IV. *Beati mundo corde*. — V. Nos devoirs envers nous-mêmes. — VI. Le prêtre confesseur. — Le prêtre confesseur du surnaturel. — VIII. Le prêtre et l'Eucharistie. — IX. Devoirs du prêtre envers ses supérieurs. — X. Le prêtre Sauveur.

Table du 2^e volume : — I. Le prêtre réparateur. — Vertus sociales du prêtre. — Le prêtre ministre du surnaturel. — II. Le prêtre et Marie. — Rapports du prêtre avec le monde. — Le prêtre et l'Eglise. — III. Le prêtre sur la Croix. — Le prêtre administrateur. — Le prêtre au tombeau. — IV. Le prêtre au paradis. — La Persévérance du prêtre. — *Nos ergo diligamus Deum*.

LE SACERDOCE

CONFÉRENCES PRÊCHÉES A L'ORATOIRE

Par Mgr ISOARD

EVÊQUE D'ANNECY

Extrait de la Table Alphabétique et Analytique des Matières.

Autel, autel papal. — Ornementation légitime ou excessive. — *Autorité :* son rôle est de discerner ; elle ne prend pas d'initiative. *Autorité religieuse :* comment l'ont conçue les protestants. *Niée* par toutes les écoles modernes. *Autorité du père* dans la famille, de l'évêque dans le diocèse.

Bénéfices. — *Biens de l'Eglise :* état légal, administration, à qui donnés à certaines époques. — *Bérulle* (de), Condren (Père de), réformateurs du clergé au xvn^e siècle.

Canons pénitentiels : antiquité, usage dans les temps actuels. — *Cardinalat :* origine, privilèges, attributions. — *Catéchisme* et éducation première. — *Charité :* part respective du prêtre, du diacre et du laïc dans ses œuvres — *Cimetière :* terre sainte ; droits du prêtre. — *Concerts* dans les églises et assemblées semi-profanes. Acteurs : notre attitude vis-à-vis de leur profession. — *Confesseur, directeur :* ses divers caractères, ses pouvoirs, sa responsabilité ; usage et abus de la direction, son vrai mode. — *Curé de campagne :* son isolement, sa tristesse.

Définitions dogmatiques. — *Diplomates :* ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont. — *Discipline* de l'Eglise : elle varie et comment.

Ecole : Dépendante de l'Eglise ; droits du prêtre ; gratuité et ses conséquences. — *Ecriture Sainte :* ce qu'elle est, ses diverses parties, lue pendant divers offices, comment expli-

quée au peuple dans les premiers siècles, abus qu'en ont fait les protestants. — *Egalité* et inégalité entre les hommes, les chrétiens, les élus. — *Théories contemporaines.* — *Eglise :* élection des ministres sacrés, consécration, ordination, hiérarchie, excommunication, exorcisme. Accueil du prêtre dans les villes.

Hopital, hospice : droits que le prêtre doit y exercer. — *Huissiers* de nos églises.

Journal, journalistes : effets de cette lecture. Le journaliste ecclésiastique ; son autorité sur les esprits. — *Juridiction* ecclésiastique : qui lui est soumis ; peines portées par l'Eglise.

Luttes diverses du ministre de Dieu, — que doit soutenir l'Eglise, — des chrétiens dans la vie de chaque jour.

Opinions : de leur prétendue égalité ; de leur droit de se produire ; les opinions et la Foi.

Pauvreté ecclésiastique. — *Péché :* opposition des doctrines récentes avec l'enseignement de l'Eglise. — *Pénitence* sacramentelle. — *Pompes funèbres.* — *Pratiquants et non-pratiquants :* date de cette division. — *Prédication :* sa place dans le ministère sacerdotal, dans la vie chrétienne ; auditeurs et prédicateurs. Etc., etc., etc.

Deux vol. in-12 de 482 et 404 pages. Prix : 7 fr.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement ; après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Rome. — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres ; en demi-barrique de 114 litres ; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne convient pas à l'acheteur.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PATE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 39. — PRÉDICATION : IX^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LE MANÈGE DU PRÊTRE : Le prêtre confesseur. — CONGRÉGATION DES RITES : décision concernant la récitation du bréviaire. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : De l'instruction du clergé aux premiers siècles. — CONSULTATIONS : Dans quels cas est admissible la démission d'une paroisse. — Dans quel cas l'oraison *ab libitum* peut être remplacée par les oraisons prescrites par le missel romain. — S'il est permis de donner, hors de la messe, la bénédiction nuptiale aux époux? — JURISPRUDENCE : Si un maire a le droit, sans nécessité et contrairement à l'usage, de faire relever des cercueils avant leur tour régulier, à l'effet d'accorder de nouvelles concessions funéraires? — Quels sont les droits du curé sur le transfert des corps de ses paroissiens dans un cimetière étranger? — A qui incombent les frais des actes extra judiciaires occasionnés pour obtenir la délivrance d'un legs? — Du nombre légal des membres d'un conseil de fabrique pour procéder à de nouvelles élections. — Quels moyens prendre pour obliger un maire à délivrer exactement les mandats de paiement, les permis d'inhumer, etc.? — Un bureau de bienfaisance, comprenant plusieurs paroisses, peut-il distribuer à tous leurs pauvres les intérêts d'un legs spécifié en faveur de ceux de l'une d'elles? — Echos de la Bourse.

CORRESPONDANCE

A. (Gers), 19 juillet 1879.

On désirerait savoir, parmi les nombreux commentaires du *Syllabus*, 1^o quel est, sous tous les rapports, le meilleur? 2^o Où il se trouve? 3^o Quel en est le prix? — Un abonné de *l'Ami du Clergé*.

Réponse. — Actuellement, le meilleur commentaire sur le *Syllabus*, le plus étendu, le plus complet, c'est la

SOMME CONTRE LE CATHOLICISME LIBÉRAL, par l'abbé JULES MOREL, chanoine honoraire d'Angers, consultant de la Sacrée Congrégation de l'Index. 2 beaux et forts volumes de LXXXVI-548 et 600 pages. Prix : 12 fr.

Nous ne pouvons pas vous analyser, dans nos colonnes si restreintes, les douze à quatorze cents pages de ce docte et solide travail, mais vous pourrez en concevoir une idée par l'extrait suivant de la Table des matières :

I^{er} volume. — I. Commentaire sur le *Syllabus*. — II. Commentaire sur la Bulle *Quanta cura*. — COMMENTATEURS : Mgr Lecourtier, Mgr Desprez, Mgr Ginouilhac, Mgr Darboy, Mgr Dupanloup. — IV. Préface des Catholiques libéraux. — V. Mgr de Ketteler : Liberté, Autorité, Eglise. — VI. — L'abbé Godard : Les Principes de 89 et la doctrine catholique. — VII. M. le comte de Falloux et le parti catholique. — VIII.

M. le vicomte de La Guéronnière, Napoléon III et l'Italie, etc.

Tome II^e. — I. Les Incartades libérales. — II. L'Inquisition (huit chapitres). — III. Le P. Lacordaire et l'abbé Perreyve. — IV. Le P. Gratry et la Révolution. — V. Le P. Matignon et la Liberté. — VI. Mgr Dupanloup et le Pouvoir *in direct* des Papes. — VII. L'abbé Bouix et le Pouvoir *direct* des Papes, etc., etc.

Ainsi, non-seulement le *Syllabus* en lui-même, partie intrinsèque et portée générale, se trouve examiné et approfondi dans cette vaste étude, mais encore tout ce qui s'y rattache, hommes et idées, dans le monde de la grande controverse catholique, est placé sous vos yeux et se déduit d'une admirable synthèse. C'est aux savants, aux philosophes, aux polémistes que l'auteur s'est adressé : c'est donc l'érudition et la logique même, les vraies, puisqu'il les tire de la sainte Eglise, que vous donne son livre pour vous éclairer vous-même et éclairer autrui.

Voulez-vous un ouvrage moins considérable, mais qui aussi fait autorité dans la matière, demandez le

SYLLABUS PONTIFICAL, ou Réfutation des erreurs qui y sont condamnées, par M. L'abbé LÉONARD FALCONI, bénéficiaire du Vatican; traduit de l'italien, avec l'autorisation des éditeurs, par E.-J. MATERNE, curé de Flostov, traducteur

des Œuvres de S. Em. Mgr le cardinal Bartolini; 3^e édition, revue, corrigée, précédée des approbations des évêques et augmentée des deux constitutions dogmatiques du concile du Vatican sur la foi et l'Eglise catholique. 1 vol. in-12 de 389 pages. 3 fr.

La célèbre revue romaine, la *Civiltà cattolica* en fait l'éloge en ces termes :

« Chacune des erreurs condamnées par le *Syllabus pontifical* est réfutée dans ce livre, mais réfutée d'une manière qui est à la portée de toutes les intelligences. Les savants en seront satisfaits, car il n'y manque ni la science théologique, ni l'érudition ecclésiastique nécessaire en cette matière. Cette érudition n'y est pas prodiguée pour la pompe, mais elle y est mise au service de la vérité avec la plus grande modération. D'un autre côté, elle ne sera ni superflue, ni fatigante pour ceux qui ne sont pas érudits. En outre, ceux-ci trouveront ce livre d'un style facile, clair dans les idées, bien coordonné dans ses développements; et, ce qui n'est pas un mince avantage, il est court autant qu'il peut l'être sans nuire à l'instruction qui devait s'y trouver. Nous voudrions donc bien volontiers voir cet ouvrage entre les mains de toutes les classes de personnes, et surtout de la jeunesse studieuse, qui en retirera un grand profit pour se prémunir contre les sophismes des mécréants, auxquels elle est tous les jours exposée. »

Un troisième ouvrage, de facture entièrement française, et qu'on peut mettre en parallèle, pour ses qualités et ses mérites, avec celui de M. l'abbé Falconi; c'est :

EXPOSITION HISTORIQUE DES PROPOSITIONS DU SYLLABUS, par l'abbé VERDEREAU, curé de Romenay (diocèse d'Autun). 1 vol. in-12 de 315 pages, 2 francs.

« Mon plan est bien simple, écrit l'auteur : après une courte dissertation sur l'autorité du *Syllabus*, je donne la traduction française de la bulle *Quanta cura*; puis, les propositions du *Syllabus*, sous les titres et dans l'ordre où Pie IX les a placées; ET EN FACE JE PLACE, POUR PLUS DE CLARTÉ, LA CONTRADICTOIRE DE LA PROPOSITION CONDAMNÉE.

« Je reprends ensuite le *Syllabus* en sous-œuvre; j'analyse, dans l'ordre chronologique, les documents pontificaux : encycliques, brefs, allocutions; et, à la suite de la notice historique sur chaque document, je place les propositions qui en ont été extraites pour être condamnées.

« Comme il y a des erreurs qui renaissent sans cesse de leurs cendres, comme il y a telle proposition que Pie IX a été obligé de flétrir à plusieurs reprises, sans répéter ces propositions j'indique chaque fois que le Pontife a été obligé de s'élever contre des aberrations qui se renouvellent sous une forme ou sous une autre. »

On le voit, l'ouvrage de M. l'abbé Verdereau se présente lui aussi avec un cachet propre et particulier, et il atteint avec bonheur le but que s'est proposé l'auteur, celui de démontrer que « le *Syllabus* est le code de la vraie civilisation et de la liberté légitime. »

ÉCRITS DE CIRCONSTANCE

REMARQUES DE MGR L'ÉVÊQUE D'ANGERS SUR LE RAPPORT DE M. SPULLER ET LETTRE A M. FERRY EN RÉPONSE A L'UNE DES ASSERTIONS DE SON DISCOURS DU 27 JUIN. (Brochure de 36 pages.)

Le rapport de M. Spuller est résumé et apprécié ainsi :

« Cette doctrine est celle de l'absolutisme de l'Etat en matière d'enseignement et d'éducation, à l'encontre de la liberté, soit individuelle, soit collective. L'on rompt ouvertement, non-seulement avec les lois de 1850 et de 1875, mais encore avec la Charte de 1830 et la Constitution de 1848, sans même en excepter le décret du 19 décembre 1793; en un mot, avec toutes les constitutions et toutes les lois qui, sous une forme et dans une mesure quelconques, avaient promis ou réglé dans notre pays la liberté de l'enseignement. »

Dans sa Lettre à M. Ferry, qui l'avait mis personnellement en cause dans son discours du 27 juin, Mgr Freppel dément catégoriquement les assertions du ministre : chose doublement curieuse de voir comment un ministre de France encourt publiquement de telles leçons et comment un évêque les lui donne.

Il faut que tout le monde lise ces nouvelles pages de l'éminent prélat, non-seulement pour leur verte allure, leur vigoureuse logique, leur pur et profond patriotisme, mais pour la justification des innocents et le triomphe de la vérité.

Il faut lire aussi et répandre par milliers : L'OUTRAGE AU SACRÉ-CŒUR, Réponse à M. PAUL BERT, et les VIEUX MENSONGES, par PAUL FÉVAL. (2 Brochures de 36 pages, 10 c. chacune.)

Le premier, Ecrit, vif, brûlant, indigné, dans lequel le grand Converti du Sacré-Cœur, devenu son apôtre, son député, fustige le député du radicalisme en termes qui terrassent aussi bas l'impiété qu'ils élèvent haut la foi. — Le second, le mot de Voltaire : *Mentez, il en restera quelque chose*, y trouve une riposte digne de lui; de lui aussi il restera quelque chose contre les menteurs et les mensonges !

Ecrits consolants ! Ecrits vengeurs !

Nous recommandons aussi très-instamment, à cette occasion, dans le but de contrebalancer la propagande et les idées radicales, les Brochures suivantes :

Comme quoi les Cléricaux ont sauvé trois fois la vie à M. Jules Ferry (36 pages.)

Lettre de Mgr Freppel, Evêque d'Angers, à M. Gambetta, en réponse au discours de Romans. Brochure in-18 de 24 pages.

La Dîme, la Corvée et le Joug, par un ami du peuple. Brochure in-18 de 36 pages.

Les Ignorantins, par un disciple de l'enseignement obligatoire. Brochure in-18 de 36 pages.

L'Eglise et l'Etat, leurs rapports et leurs droits. Brochure in-18 de 36 pages.

Clérical et Radical. Brochure de 36 pages.

L'Ouvrier du temps jadis. Brochure in-18 de 36 p.

Qui a fait la France ? Brochure in-18 de 36 pages.

Les Francs-Maçons dévoilés par eux-mêmes. Brochure in-18 de 36 pages.

Prix de ces diverses brochures : 40 cent. l'exemplaire. Remises : 15/12 pour 1 fr. 20 par poste : — 150/100 pour 10 fr. par poste.

PRÉDICATION

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Hæc autem omnia in figura contingebant illis : scripta sunt autem ad correptionem nostram.
(I ad. Cor. 10.)

L'apôtre saint Paul répète jusqu'à deux fois dans cette épître que tout ce qui arrivait aux Juifs était une figure de ce qui nous regarde, et il ajoute que ces événements ont été écrits pour nous servir d'instruction. C'est en suivant ce principe que saint Augustin répète si souvent : Non-seulement les paroles, mais la vie même et les actions des Juifs ont été toutes prophétiques, et ce royaume entier du peuple d'Israël n'a été qu'un grand prophète d'un grand roi, Jésus-Christ. Toute la tradition est unanime sur ce point, que tout est figure dans l'Ancien Testament, que tout est vérité dans le Nouveau, et que ce qui est arrivé aux Juifs est une image de ce qui se passe dans l'Eglise et dans chaque chrétien. C'est donc un devoir de religion de se rendre attentifs aux leçons que Dieu nous donne lui-même dans cette image prophétique. L'apôtre montre rapidement quelques-uns des principaux traits de ressemblance entre les Juifs et les chrétiens. Et il ne craint pas d'exagérer en faisant voir en un seul mot les plus grands mystères du christianisme, le baptême, l'Eucharistie, Jésus-Christ et sa grâce dans la nuée qui conduisait le peuple juif, dans la mer Rouge qu'ils passèrent à pied sec et où les Egyptiens furent engloutis, dans la manne dont ils furent nourris dans le désert et dans l'eau du rocher. Mais, quelle différence entre la figure et la réalité ? entre Moïse et Jésus-Christ, qui est par son incarnation notre chef, notre guide, notre législateur et notre sauveur ? entre la nuée, qui éclairait pendant la nuit les Israélites qu'elle défendait de l'ardeur du soleil pendant le jour, et la grâce qui chasse les ténèbres de l'ignorance et nous garantit des ardeurs de la concupiscence ? entre le passage de la mer rouge et le baptême, où Jésus-Christ nous lava de son sang ? entre les miracles que Dieu fit, dans le désert, en faveur de son peuple, et les prodiges d'amour et de puissance dont Jésus-Christ comble ses disciples ici-bas, où nous sommes voyageurs jusqu'à ce que nous arrivions au ciel, la véritable terre promise ; où il nous nourrit de sa chair et de son sang dans la Sainte Eucharistie, nous éclaire par la vérité, nous protège par sa puissance et nous anime par ses exemples et par ses promesses ?

Et néanmoins, dit l'apôtre, il y en eut peu de ceux qui avaient reçu de si grands biens qui fussent agréables à Dieu, et ils périrent dans le désert à cause de leur incrédulité, de leurs murmures et de leurs péchés. Ce qui figurait d'avance cette vérité que Jésus-Christ a répétée tant de fois : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. Aussi l'apôtre conclut qu'il ne nous servira de rien d'avoir été délivrés de la

servitude du démon et lavés du péché par le baptême, si nous imitons les Israélites dans leurs infidélités.

Ne tentons point Jésus-Christ, comme quelques-uns le tentèrent et furent tués par le serpent. C'est une des infidélités que David reproche souvent aux Israélites dans les psaumes, et la punition que Dieu en fit est une preuve de l'outrage qu'il en reçoit. Combien de Chrétiens tentent ainsi Jésus-Christ en abusant de ses miséricordes, en provoquant sa justice, en négligeant ses mystères, en altérant sa doctrine, en contredisant l'Evangile, en manquant de confiance en sa puissance, en se défiant de ses promesses !

Ne murmurez point, comme quelques-uns qui furent frappés de mort par l'Ange exterminateur. Il nous arrive souvent d'oublier cette recommandation, lorsque le temps paraît contraire aux biens de la terre ou à la santé du corps, quand il arrive quelque accident, quelque disgrâce. Au lieu d'adorer la main de Dieu qui nous frappe pour nous faire retourner à lui, on murmure comme s'il nous devait autre chose que la punition de nos désobéissances à ses divines lois et de nos révoltes contre lui.

D'où saint Paul ajoute comme conséquence générale : *Que celui qui croit être debout, prenne garde de tomber.* Quand on se croit ferme et fort, c'est alors qu'on a plus à craindre de sa faiblesse et de son impuissance. Au contraire, la défiance de soi-même est le fondement de la force chrétienne. *Je souhaite qu'il ne vous arrive que des tentations humaines et ordinaires.* Ces paroles ont rapport à cet autre passage : *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang.* Ce qui renferme deux instructions importantes : la première, que ceux qui sont debout doivent penser que s'ils ne sont pas tombés, c'est qu'ils ne se sont pas encore trouvés exposés à des tentations violentes ; la seconde, que Dieu permet souvent les premières tentations pour nous réveiller et nous préparer à en soutenir de plus grandes par la pénitence, la vigilance et la prière : et qu'il faut toujours les prévoir, de peur que, tirant vanité d'avoir surmonté des épreuves légères, on ne succombe aux plus grandes. L'apôtre nous console ensuite par ces paroles : *Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces.* Dieu est fidèle à son Eglise et à ses Elus en les rendant eux-mêmes fidèles par la charité invincible qu'il leur inspire ; en sorte que les plus violentes tentations ne sont pour eux qu'une occasion de mérite et de triomphe. *Mes brebis*, dit Jésus-Christ, *écoutent ma voix, je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais.* Cette parole et cette promesse nous rappellent ce qu'enseigne le catéchisme romain sur l'oraison dominicale : qu'il faut demander à Dieu qu'il ne permette pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais qu'il nous fasse profiter de la tentation. Ayons donc une humble confiance en la miséricorde de Dieu, ne nous laissons pas abattre par les maux qui nous arrivent. Ayons recours à Dieu afin qu'il nous en fasse tirer avantage. Lorsque nous en sommes délivrés, n'entrons point dans une

joie superbe ; rendons gloire à la main puissante du Sauveur, qui nous a tenus pour nous empêcher de tomber. Si nous nous croyons debout, prenons garde de tomber ; aidons-nous les uns les autres et tendons-nous la main. Il est vrai que nous sommes tous faibles ; mais nous avons un médecin qui nous guérira de toutes nos plaies, si nous nous adressons humblement à lui et si nous avons une ferme confiance dans la toute-puissance de ses remèdes.

Sujet tiré de l'Évangile.

Cum appropinquaret Jesus Jerusalem, videns civitatem flevit super illam. (Luc., 19.)

Il semble, si l'on consulte l'esprit humain, que les larmes n'étaient pas convenables dans la circonstance où Jésus-Christ les répand. C'est au milieu de son triomphe, au milieu des acclamations d'un peuple qui s'empresse de venir au-devant de lui, de publier ses miracles, de rappeler ses bienfaits, de le reconnaître pour roi et pour fils de David, pour le Messie ; c'est au milieu de cette pompe solennelle que Jésus-Christ fixe ses yeux sur Jérusalem et pleure son malheur. Mais c'est en cela même que ses larmes sont plus instructives pour nous, parce qu'elles sont à la fois des *larmes de pénitence*, des *larmes de zèle* et des *larmes de charité*.

I. Jésus-Christ nous apprend par son exemple ce qu'il avait enseigné dès le commencement de sa prédication, qu'il n'y a de véritable et solide bonheur en cette vie que dans les larmes : *Beati qui lugent*. Malheur, au contraire, à ceux qui sont dans la joie, s'ils n'ont pas soin d'arroser par des larmes de pénitence les faveurs temporelles dont ils jouissent ! Nous sommes nés pour pleurer, parce que nous sommes nés pécheurs. Si nous ne voulons pas nous soumettre ici-bas à la pénitence des enfants d'Adam, nous ne pourrons jouir éternellement de l'héritage des enfants de Dieu. Si nous considérons les sentiments du Sauveur dans son triomphe, si nous pensons que c'est un Dieu qui pleure, et qu'il pleure pour nous apprendre quelle est la véritable joie, nous jugerons sans doute qu'il vaut mieux pleurer avec un Dieu que de prendre part à la fausse joie du monde. C'est donc particulièrement dans le temps le plus heureux en apparence, qu'à l'exemple du Fils de Dieu, nous devons être portés davantage au mépris du monde. Le calme du monde est semblable à celui de la mer qui trompe ceux qui s'y fient ; ils sont véritablement dignes de compassion ceux qui se laissent séduire par une ombre si passagère.

II. L'action que le Sauveur fit, selon notre Évangile, dès qu'il fut entré dans le temple, et l'indignation qu'il témoigna contre ceux qui profanaient la maison de son Père et qui faisaient de cette maison de prières un lieu de trafic, peut nous faire comprendre que ses larmes étaient encore des larmes de religion et de zèle pour la gloire de Dieu. Ce n'étaient pas sans doute

des édifices de pierre qu'il regrettait, et la destruction du temple et de la ville n'étaient pas pour lui le motif principal de ses pleurs ; mais il voyait dans ce châtimement les crimes qui l'avaient attiré. Jérusalem n'était à ses yeux qu'une maison infectée de lèpre, la nation une société impure, le temple lui-même, par l'abus qu'on en faisait, qu'un lieu de trafic où on mettait la religion en négoce en y cherchant les moyens de satisfaire ses passions sous un voile de piété. Jésus-Christ voyait dans ces horribles sacrilèges l'image d'outrages que son Père recevait tous les jours de la part même des chrétiens ; il voyait l'infidélité d'une âme criminelle dont il a fait, par le baptême, sa demeure. Les larmes que verse le Sauveur sont donc légitimes ; mais ce qui est étonnant, c'est que nous en soyons nous-mêmes si peu touchés, que nous prenions si peu de part à ce saint zèle qui dévorait le Fils de Dieu ! Si nous nous glorifions d'être les disciples d'un Dieu fait homme, pourrions-nous nous dispenser d'être sensibles à ses maux, de mêler nos larmes aux siennes ?

III. Le Sauveur pleure le malheur des Juifs, et il ne le pleure que parce qu'il les aime et qu'il a compassion des maux qu'ils doivent souffrir. Cependant ils étaient près de mettre le comble à leur condamnation en crucifiant l'auteur de la vie. Il témoigne une tendre charité à ceux qui n'en avaient pas pour eux-mêmes et qui, au lieu de profiter de sa tendresse, allaient par la bouche de leurs prêtres et de leurs docteurs le faire condamner par un juge païen comme un ennemi de leur nation et de la religion. Cet exemple nous apprend que, quelques mauvais traitements que nous puissions recevoir de la part des hommes, non-seulement nous ne devons pas les haïr lorsqu'ils nous haïssent, mais que nous devons au contraire conserver toujours pour eux une affection sincère.

Les reproches que Jésus-Christ fait à Jérusalem ne sont pas moins instructifs que ses larmes, et peuvent nous aider à nous reconnaître nous-mêmes dans l'infidélité de ce peuple. Jésus-Christ lui reproche de n'avoir pas connu ce qui lui pouvait procurer la paix. Il ne reproche pas à ces malheureux, auxquels il prédit les justes effets de la vengeance divine, de n'avoir pas aimé la paix, mais de n'avoir pas connu, dans l'aveuglement de leurs passions, ce qui pouvait la leur procurer. Car, dit saint Augustin, de même qu'il n'y a personne qui ne veuille être dans la joie, il n'y a personne qui ne veuille avoir la paix.

Ceux mêmes qui recherchent la guerre, ne la recherchent que pour vaincre et parvenir par ces moyens à une paix glorieuse. Les esprits les plus factieux, qui semblent ne pouvoir demeurer en paix, ne troublent pas la paix dont ils jouissent, parce qu'ils haïssent la paix, mais parce qu'ils en veulent un autre qui leur soit plus avantageuse. Ainsi Jésus-Christ reproche aux Juifs non de n'avoir point aimé la paix, mais de ne l'avoir pas voulu reconnaître pour celui-là seul qui pouvait leur procurer la véritable paix. Les chrétiens méritent plus encore ce reproche. Bien peu connaissent le prix de cette paix que

Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et se mettent en peine de l'acquérir. Bien peu sont persuadés qu'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent; que la paix de Jésus-Christ étant une paix intérieure et spirituelle qui doit avoir son siège dans le cœur, un cœur divisé et partagé en des affections toutes différentes, ne peut en jouir, et que c'est en vain que celui-là recherche cette paix spirituelle qui abandonne son cœur à l'amour des créatures.

Soyons touchés de voir Jésus-Christ répandre des larmes, demandons-lui qu'elles soient effacées pour obtenir notre salut. Pleurons sur nous-mêmes, semons dans les pleurs pour moissonner dans la joie. Préparons-nous par une vive componction, par des larmes abondantes à dire avec le Prophète : *Lactati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTER, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXXVI. — NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Flevit super illam. (Luc., xix, 44.)

« Le Christ pleure, pour nous apprendre à pleurer. Il faut donc savoir comment on doit verser des larmes, lorsqu'on veut faire pénitence de ses péchés et de quelle manière on doit s'y exciter. Aussi peut-on rapporter à la Contrition ce texte (de l'Evangile) » (C. O. Trid.) Comme nous avons déjà exposé ce qui regarde la Contrition en général (2), nous examinerons aujourd'hui ce qui concerne la Contrition parfaite et la Contrition imparfaite, et nous dirons comment on peut reconnaître qu'on a la Contrition. De là, trois Questions dans notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que la Contrition parfaite ?* — La Contrition parfaite est celle qui nous fait regretter d'avoir offensé Dieu, parce qu'il est infiniment bon, infiniment aimable et que le péché lui déplait. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle est surtout excitée en nous par notre amour pour Dieu. Voilà pourquoi le concile de Trente dit que c'est « la Contrition perfectionnée par la charité. » Il est écrit au second Livre des Machabées, qu'avant la captivité de Babylone les

Juifs cachèrent le feu sacré au fond d'une vallée, dans un puits desséché; qu'après la captivité, leurs enfants, revenus en Judée, le trouvèrent changé en une eau fort épaisse; et qu'en répandant cette eau sur leur sacrifice, elle redevint un feu ardent, grâce aux rayons du soleil. C'est là une image de ce qui se passe en notre âme, lorsque la Contrition parfaite y est excitée par la grâce. Car, selon saint François de Sales, Dieu met souvent au fond de notre cœur le feu sacré de son amour. Puis cet amour s'y convertit en larmes, qui, par un nouveau changement, se convertissent en un amour plus ardent. Ainsi, la pénitente sainte Magdeleine commença par aimer le Sauveur. Ce commencement d'amour se changea en pleurs; et à ces pleurs succéda en elle un amour excellent pour le Sauveur; ce qui lui mérita le pardon de ses péchés, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Beau-coup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (1). » (Luc., vii, 47.) Se repentir amèrement d'avoir offensé Dieu, parce qu'on l'aime; et l'aimer, parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable : voilà donc une Contrition parfaite. Elle a, comme on le voit, un ardent amour de Dieu pour motif principal. Quiconque a cette Contrition aime Dieu pour lui-même; il regrette souverainement son péché, parce qu'en le commettant il a déplu au suprême objet de son amour. Ce motif seul suffit. Il n'en a pas besoin d'autre. Et pour haïr son péché, il ne considère ni les biens qu'il a perdus, ni les peines qu'il a méritées. Il a outragé son Dieu : c'est là ce qui excite la douleur en son âme et ce qui occasionne ses gémissements et ses larmes. La Contrition parfaite a pour effet de justifier l'homme par elle-même avant la réception du sacrement, comme on le voit par ces textes sacrés : « En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira pas. » (Ezech., xxxiii, 12.) « La charité couvre beaucoup de péchés. » (I Petr., iv, 8.) « L'amour est la plénitude de la Loi. » (Rom., xii, 10.) « Le lien de la perfection, c'est la charité. » (Col., iii, 14.) Aussitôt que David, pénétré d'un vif et parfait sentiment de Contrition, eut dit : « J'ai péché ! » il entendit cette réponse du prophète Nathan : « Le Seigneur a pardonné votre péché. » (II Reg., xii, 13.) De là ces paroles de saint Chrysostome : « Comme le feu, lorsqu'il s'est répandu dans une forêt, consume tout : ainsi, une ardente charité détruit tout ce qu'il y a de vicieux dans le cœur, où elle s'allume. » Cependant il faut que la Contrition, afin d'être réellement parfaite et de justifier immédiatement le pécheur, renferme la volonté de recourir aux moyens établis par Dieu pour sa justification. (IC., ii, 173-175. — I SC., ii, 560-563.) (1).

II. *Qu'est-ce que la Contrition imparfaite ?* — La Contrition imparfaite ou Attrition est celle qui est communément conçue, soit par la considération de la turpitude du péché, soit par la crainte de l'enfer et des châtiments de Dieu. Le

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 173-175. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 560-563.

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-38. — 2, Ibid., n° 27, CATÉCHÈSE, xxv.

savant Estius nous apprend ainsi la raison pour laquelle on lui a donné ce nom : « Comme on dit qu'un corps est froissé (*attritum*) quand l'action violente à laquelle il a été soumis en a seulement offensé et endommagé la surface, et comme on dit, au contraire, qu'il est broyé (*contritum*) quand chacun de ses fragments est lui-même réduit en poussière : ainsi, par similitude, on nomme Attrition une pénitence imparfaite et s'arrêtant à un certain degré, tandis que la Contrition est une pénitence parfaite et intime. Par elle-même, l'Attrition n'efface pas le péché, mais elle nous dispose à en recevoir le pardon dans le sacrement de Pénitence. Elle peut donc, à défaut de la Contrition parfaite, nous justifier, si elle est jointe au sacrement. C'est l'enseignement du concile de Trente. » « Bien que l'Attrition, » dit-il, « ne puisse par elle-même, sans le sacrement de Pénitence, conduire le pécheur jusqu'à la justification, elle le dispose toutefois à obtenir la grâce de Dieu dans le sacrement de Pénitence ; car, frappés utilement de cette crainte à la terrible prédication de Jonas, les Ninivites firent pénitence et obtinrent de Dieu miséricorde. » Quoique née de la seule crainte de l'enfer, l'Attrition est bonne et louable en elle-même. Car elle est un don de Dieu et un mouvement du Saint-Esprit. Aussi le concile précité anathématise « quiconque prétend que la crainte de l'enfer, faisant que nous recourons à la miséricorde de Dieu en déplorant nos péchés et que nous nous abstenons de les commettre, est elle-même un péché et rend le pécheur plus coupable qu'auparavant ; ou que la Contrition, par laquelle on repasse ses années dans l'amertume de son âme en considérant la perte de l'éternelle Béatitude et le malheur de l'éternelle Damnation encourue et qui est jointe au propos d'une vie meilleure, n'est pas une douleur véritable et utile et ne dispose pas à la grâce. » Si donc, par elle-même et sans le sacrement de Pénitence, l'Attrition ne saurait nous justifier, il faut qu'elle soit jointe à l'Absolution, pour nous rendre la vie de la grâce. De plus, il est nécessaire que notre douleur soit confiante et que nous espérons de la divine miséricorde la rémission de nos péchés. Si elle n'était pas unie à la confiance, elle ressemblerait à celle des réprouvés. Car c'est de leur châtiment, et non du regret d'avoir offensé le Seigneur, que naît leur repentir. Enfin, il faut que notre douleur ajoutée à la confiance l'amour de Dieu, au moins imparfait. « Car celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » (Joan. III, 14.) Or ce commencement d'amour divin, qui exige de nous l'Attrition, doit exclure toute affection au péché. Elle suppose le changement de notre volonté, se retirant du mal pour se porter vers le bien par excellence, c'est-à-dire Dieu. (I O. II, 176-178. — I S C. II, 564-568.)

III. *Comment peut-on reconnaître qu'on a la Contrition ?* — On peut reconnaître qu'on a la Contrition, lorsque, après l'avoir demandée à Dieu et s'y être excité par des motifs de foi, on est sincèrement disposé à prendre les moyens d'éviter le péché et de corriger ses

mauvaises habitudes. Si, après l'avoir demandée à Dieu et nous y être excités par les motifs surnaturels de la foi, nous voulons sincèrement combattre nos penchants déréglés, déraciner nos mauvaises habitudes, réprimer et dompter nos passions et prendre tous les moyens de pratiquer la vertu, nous pouvons être rassurés et compter sur la rémission de nos fautes dans le sacrement de Pénitence. Mais pour avoir cette véritable Contrition, il ne suffit pas d'être résolu à fuir certains péchés commis autrefois ; il est encore nécessaire de renoncer à ceux où l'on serait malheureusement engagé. Autrement, la Confession qu'on ferait au Saint Tribunal serait une dérision et un sacrilège ; et l'Absolution qu'on recevrait du Confesseur, loin de les remettre, en augmenterait le nombre. Si donc nous ne voulons pas changer le remède en poison ni tourner à notre ruine un sacrement institué pour notre salut, nous devons, avant de le recevoir, rompre en nous tous les liens du péché. (I O. II, 179. — I S C. II, 569-570.)
L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE CONFESSEUR.

Stabant in iudiciis meis et iudicabunt (1)

Mes vénérés confrères,

Après qu'il se fut manifesté comme Dieu-homme, comme modèle et comme vierge, Jésus se révéla comme thaumaturge, et le plus grand de ses miracles ne fut pas cette restauration physique appelée la résurrection des morts, mais cette rénovation morale nommée la rémission des péchés ; fonctions sublimes dans lesquelles nous lui avons succédé et qu'il institua par cette parole souveraine : *Quorum remissionis peccata remittuntur eis* (2).

Certes, la création de ce ministère est un prodige aussi étonnant que son action. Quand je vois une seule parole prendre de front toutes les répugnances humaines et les courber ; par cette parole, s'établir une servitude si importune que je n'en comprends pas le commencement ; si enracinée que j'en comprends encore moins la fin, je me sens devant un chef-d'œuvre de la toute-puissance divine. D'un mot, en effet, fonder un pouvoir qu'aucun autre n'a intérêt à protéger, parce qu'il a pour mission de les tenir tous à ses pieds ; un pouvoir, cependant, devant lequel le monde de toutes les époques viendra se

1. Ezech. 44, 24.

2. Joan. 10, 23.

faire juger, même en ces jours où une liberté frémissante juge et renverse tous les pouvoirs, c'est de Dieu; d'un mot, poser à l'encontre de toutes les répulsions une absurdité indestructible, et cet avenir qui se détache de la pensée des Césars, l'inféoder à une pratique que le sens commun philosophique ne comprend pas, ou toute ma raison n'est qu'un mensonge, ou tout cela est bien de Dieu. Saint Augustin exprime la même idée par cette parole : *Judicet qui potest, utrum majus sit justos creare quam impios justificare* (1).

Mais s'il faut être Dieu pour établir cette magistrature, il faut être un Dieu pour l'exercer; et le gouvernement des âmes fut estimé mille fois plus difficile, par saint Grégoire, que celui des empires. Il y a plus : sans doute, les paroles de la consécration produisent le corps matériel de Jésus-Christ, tandis que celles de l'absolution n'agissent que sur son corps mystique; mais, en un sens, les secondes l'emportent sur les premières, car les pouvoirs de juridiction sont moins prodigués que les pouvoirs d'ordination, et s'il suffit d'être prêtre pour célébrer valablement les saints mystères, il faut être approuvé pour lier ou pour délier valablement les consciences. Aussi, qui pourra dire la grandeur de ce juge qui tient, non des balances, ni une main de justice, mais les clefs du paradis quand il prononce, et dont les arrêts sont exécutoires jusques dans l'éternité? Faite sublime de la judicature, car de même que le père, dit saint Chrysostome, a livré tout son pouvoir judiciaire au fils, le fils remet le sien entre vos mains : *Pater omne judicium dedit filio, cæterum video omne judicium filii, vobis traditum* (2).

Mais chacune de nos grandeurs nous impose des devoirs correspondants, et il est une chose toujours égale à notre élévation, notre responsabilité. Voilà pourquoi le saint concile de Trente a dit, en parlant du ministère de la confession : *Angelicis humeris formidandum* (3). Voilà pourquoi saint Grégoire nous apprend qu'en aucune matière les erreurs ne sont plus dangereuses : *Nullibi periculosius erratur* (4). Fidèles à notre dessein, suivons donc Notre-Seigneur chez les publicains, au puits de Jacob, sur les bords du Jourdain, auprès des filles de Chanaan et des pécheresses déshonorées de Béthanie, pour le regarder dans les sublimes labeurs de la purification des âmes, et faire de cet inoffensible spectacle la règle de nos jugements : *De vultu tuo judicium meum prodeat* (5).

Je vais placer dans le même tableau, deux perspectives pour mieux faire ressortir la vérité par un contraste. D'un côté je veux montrer l'importance, de l'autre les périls du pouvoir des clefs qui nous est confié : j'espère atteindre ce double résultat en vous prenant dans ces deux phases opposées de votre carrière, comme juges au tribunal de la pénitence, comme accusés au tribunal de Dieu; en d'autres termes : 1° le prêtre juge, 2° le prêtre jugé dans ses jugements : *Ego*

justitias judicabo (1). Voilà le cadre de notre dessein.

I

Nous sommes si bien les représentants de Dieu au confessionnal, qu'il est ordonné aux fidèles de fermer les yeux corporels en s'approchant de nous pour n'y voir que le divin Maître. Mais, afin de leur rendre cet acte de foi possible, il faut nous revêtir des attributs de Jésus-Christ. Or, ceux qu'il a fait paraître le rachat du monde sont ceux qu'il doit manifester dans la régénération de chaque conscience; je veux dire : la vérité et la miséricorde : *Misericordia et veritas obviaverunt* (2). Donc, vous êtes institué, sur votre tribunal, ministre de la vérité et de la miséricorde; comme ministre de la vérité, vous devez être juge éclairé et juge incorruptible; comme ministre de la miséricorde, vous devez être juge paternel.

Juge éclairé, c'est évident, car le titre de directeur, donné au guide spirituel, implique l'idée d'une grande autorité dans la science des choses divines; et saint Mathieu nous en donne la raison : *Si cæcus cæco ducatum præstet ambo in foveam cadunt* (3). En effet, si Moïse et les autres conducteurs d'Israël participèrent à des illuminations privilégiées, quelle ne doit pas être l'éducation de ces voyants destinés à ouvrir les chemins d'une autre terre promise, à travers un bien difficile désert? Et, dans ce ministère, vous n'êtes pas seulement les maîtres des âmes pieuses et des consciences faciles, mais de tout le peuple : à vous, par conséquent, l'obligation de monter ou de descendre jusque à tous, et cussiez-vous, avec Paul, une conversation dans les cieus, de murmurer tous les idiomes, et de vous rapetisser, comme le prophète, à la mesure des plus humbles pour les ressusciter.

Cependant, savez-vous pourquoi, de nos jours, on a pu écrire : « Il n'y a plus de directeurs en France, » en ce sens que tout autre ministère que celui de la simple confession est tombé dans une sorte de discrédit? C'est que le niveau des études théologiques et ascétiques a baissé. Oui, nous dédaignons ces petits soins auprès des âmes auxquels Bossuet, Fénelon et François de Sales consacraient si généreusement leurs loisirs, parce que nous ne savons plus les élever; et, comme il suffit de la juridiction pour absoudre, tandis qu'il faut de l'instruction pour diriger, nous avons simplifié notre rôle sous prétexte de sagesse.

Funeste sagesse, qui fait des prêtres des ignorants systématiques en matière de mysticisme; des âmes privilégiées telles que sainte Thérèse, une énigme moins outragée par les sourires du monde que par la cruauté sceptique de certains confesseurs; enfin, de tous nos enfants spirituels appelés à la perfection, des petits qui demandent du pain et qui ne sont pas nourris : *Parvuli petierunt panem et non*

1. S. Aug. Confess.

2. De Sacerd.

3. Sess. De sacram. pœnit.

4. Past. lib. 2.

5. Ps. 16, 2.

1. Ezech. 4, 6.

2. Ps. 48, 11.

3. Matth. 15, 14.

erat qui frangeret eis (1). Ah! mes vénérés confrères, nous avons cru amoindrir nos obligations en demeurant simples confesseurs; nous nous sommes trompés. Est-ce que la science du casuiste est une science d'inspiration? est-ce que l'on peut dire des confesseurs comme des poètes: *Nascuntur*? Non, tout juge est un magistrat dangereux s'il n'a la connaissance du droit et des lois. Cela posé, combien de bulles, combien de canons, combien de règles diocésaines, combien de choses positives, en un mot, dont la connaissance est indispensable à ceux qui ne l'ont pas, dont l'oubli est très-facile, à ceux qui en ont eu la connaissance, et dont la nécessité a cessé même de nous affecter, parce que nous avons substitué la routine à la théologie!

Ne traitons pas avec ce dédain superbe l'instruction de l'école, car rien ne prouve mieux le besoin que nous en avons que l'estime que nous n'en faisons plus; et, s'il est vrai que tous les cas peuvent être résolus à l'aide de quelques principes, il est très-vrai aussi que nous possédons assez mal ces principes pour ne pas comprendre que rien n'est plus difficile que de les bien appliquer. Hélas! le Seigneur disait aux lévites de l'ancienne loi: *Quia tu scientiam repulisti repellam te, ne sacerdotis fungaris mihi* (2). Pourquoi n'avons-nous pas subi, pour le même péché, le même châtement? nous aurions épargné des remords à notre vieillesse, si, toutefois, la vieillesse d'un prêtre sans lumières a le bonheur d'avoir des remords.

Regardez-le à l'œuvre, cet homme de zèle, qui prit parti contre les livres en l'honneur de la science expérimentale: il se croit un grand praticien, il n'est qu'un moraliste à l'aventure; ses décisions ne procèdent que d'un vague instinct, non de cette conscience formée qui constitue la raison et le mérite de nos jugements, et, quand il lui faudra répondre devant Dieu de tant d'inadvertances en matière de restitution, de rechutes, d'occasion prochaine, de scandale, de réserve, de censures, que deviendra-t-il si Dieu lui inflige ces terribles représailles annoncées par saint Paul: *Ignorans, ignorabitur* (3).

Voyez-vous ce prêtre suffisant, qui se moque du rudiment au nom du bon sens pratique, et qui ne trouve jamais de difficultés, précisément parce qu'il ne sait plus les reconnaître. Ne demandez point la loi aux lèvres de celui-ci, car il est le conseiller des familles et il ne sait presque rien, ni de la vie du monde, ni du jeu des passions; il est le ministre du sacrement, et il n'a pas l'interrogatoire d'une confession générale théoriquement fixé dans l'esprit; il est médecin et croit guérir les blessures en les parfumant toujours sans les sonder jamais; enfin, il est juge des consciences, et tandis qu'un juge balance des charges et des décharges, se forme une conviction et prononce un arrêt, celui-ci ne pèse jamais ni pour ni contre, il se forme des habitudes, non des convictions, et, au ressort le plus auguste des juridictions de ce

monde, à cette même place où Jésus-Christ irait s'asseoir s'il redescendait sur la terre, on ne voit qu'un fantôme de judicature propice au crime comme au repentir.

Et remarquez que je ne vous demande point d'être sévère, je serais démenti par l'Evangile, mais d'agir en vraie connaissance de cause. Ce que je blâme, ce n'est point le probabilisme, ce n'est pas même le probabiliorisme, si vous y tenez encore, c'est l'empirisme! Quand on a l'honneur de parler au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il n'est pas permis de lui faire rendre des oracles par à peu près. C'est la gloire d'un magistrat de rendre des arrêts inattaquables en cassation: mûrissons donc assez bien les nôtres pour qu'ils soient irréformables à ce dernier ressort, où Jésus-Christ désavouera les confesseurs qui le firent déliner dans ses jugements, et qui lui jetèrent une tunique d'insensé dans l'exercice de sa miséricorde. Pour cela, ne séparons pas la science positive de l'observation pratique: à ce prix notre justice sera éternelle comme celle de Dieu, et nous pourrions prétendre aux récompenses du savoir ainsi couronné dans le ciel: *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates* (1).

(A suivre.)

R. P. CAUSSETTE.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — I^{re} Partie: L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie: La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

Nota. — *Le Manrèze du Prêtre* (2 forts vol. in-8 v. l'avant-dernière page) dont les cinq premiers chapitres ont été publiés comme primeur dans l'*Ami du Clergé*, sera mis en vente dans la seconde quinzaine de juillet.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

DE LA RÉCITATION DU BRÉVIAIRE.

Nous avons parlé dans une consultation précédente de la récitation du bréviaire en particulier (n° 32), et nous avons dit que, sauf le cas d'un indult pontifical, on ne peut commencer Matines et Laudes qu'au milieu du temps entre midi et le coucher du soleil, suivant la saison. Le dernier volume des décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, que la librairie de la Propagande vient de publier, renferme un décret du 16 mars 1876, qui confirme pleinement notre décision. Mgr Guerra, évêque de Zacatecas, dans le Mexique, ayant demandé à quelle heure il est permis de commencer la récitation de Matines et de Laudes, l'après-midi du jour précédent, la Sacrée Congrégation des Rites a répondu que l'on peut commencer cette récitation

1. Thren. 4, 4.
2. Osée, 4, 6.
3. I Cor. 14, 38.

1. Dan. 12, 3.

de Matines et de Laudes, du lendemain, lorsque le soleil a parcouru la moitié de son cours, entre midi et le coucher : *Privatam recitationem matutini cum Laudibus diei subsequentis incipi posse, quando sol medium cursum tenet inter meridiem et occasum. Atque ita rescripsit die 16 martii 1876.* Il est donc faux qu'il soit permis de réciter Matines et Laudes à deux heures, pendant toute l'année, à moins que l'on n'ait obtenu un indult spécial du Saint-Siège. C'est ce que nous avons dit dans la Consultation mentionnée plus haut.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

DE L'INSTRUCTION DU CLERGÉ AUX PREMIERS SIÈCLES.

Aux siècles dont notre auteur s'occupe dans ce volume, l'Eglise catholique avait une grande mission à remplir, celle de convertir et de civiliser les hommes, et de préparer dans le présent la civilisation des siècles futurs. Devant cette tâche immense, la littérature antique devint nécessairement un accessoire, et la science du prêtre fut d'abord strictement limitée aux connaissances indispensables au salut des fidèles. Théodulfe, évêque d'Orléans, estimait qu'il suffisait à un ecclésiastique « de savoir réciter le symbole et l'oraison dominicale, administrer le baptême, chanter les hymnes et les psaumes et d'observer les heures canoniques (1). » Hincmar, archevêque de Reims, exige seulement des prêtres qu'ils sachent dire le *pater* et les trois symboles des Apôtres, de Nicée et de saint Athanasie, en détachant les paroles et en comprenant le sens; puis les formules du baptême et de l'exorcisme, les liturgies pour la bénédiction de l'eau, pour l'extrême-onction et pour les funérailles; il les invite en outre à faire en sorte de comprendre les quarante homélies de saint Grégoire. — Riculfe, évêque de Soissons, exige d'abord que les curés soient instruits des lettres sacrées, sans quoi ils seraient hors d'état d'instruire les simples fidèles... Il veut de plus qu'ils sachent par cœur les psaumes, le symbole *Quicumque*, le canon de la messe, et qu'ils possèdent à fond le comput; qu'ils aient à leur usage le plus qu'ils pourront de livres, tant de l'Ecriture que des auteurs ecclésiastiques, sans oublier les livres nécessaires pour le service divin, le Missel, le Lectionnaire, le Livre des Evangiles, le Martyrologe, l'Antiphonaire, le Psautier, le recueil des quarante Homélies de saint Grégoire, le tout corrigé sur des exemplaires de la cathédrale; qu'ils aient un soin particulier de leurs écoles et qu'ils ne soient pas moins attentifs à former leurs élèves aux bonnes mœurs qu'à la connaissance des lettres (2).

Parmi les ordonnances sur l'instruction émanant des prélats de l'Eglise, le document le plus important que nous ayons rencontré à cette époque est le capitulaire publié par Rathère de Lobbes, lorsqu'il était évêque de Vérone. Il

résume d'une manière si frappante la législation de Charlemagne qu'il nous a paru intéressant de le mettre en parallèle avec cette dernière.

Capitulaires de Rathère.

1. *Ut unusquisque vestrum, si fieri potest, expositionem symboli et orationis dominicæ juxta traditionem orthodoxam penes se scriptam habeat et eam pleniter intelligat, et inde si novit prædicando populum sibi commissum sedulo instruat, si non, saltem teneat vel credat.*

2. *Orationes Missæ et canonum bene intelligat et si non, saltem memoriter ac distincte proferre valeat.*

3. *Epistolam et evangelium bene legere possit et utinam saltem ad litteram ejus sensum possit manifestare.*

4. *Psalmorum verba et distinctiones regulariter ex corde cum canticis consuetudinariis pronuntiare sciant.*

5. *Sermonem, ut superius dixi. Athanasii episcopi de fide trinitatis, cujus initium est « Quicumque vult, » memoriter teneat.*

6. *Exorcismos et orationes ad catechumenum faciendum, ad fontem quoque consecrandum et reliquas preces super masculum et feminam pluraliter ac singulariter, distincteque proferre valeat, similiter ordinem baptizandi ad succurrendum infirmis, ordinem quoque reconciliandi, juxta modum sibi canonice reservatum, atque ungendi infirmos; orationes quoque eidem necessitati competentes bene saltem sciat legere.*

7. *Similiter ordinem et preces in exequiis agendis defunctorum.*

8. *Similiter exorcismos et benedictiones salis et aquæ memoriter teneat.*

9. *Canticum nocturnum atque diurnum noverit.*

10. *Computum minorem, id est, epactas, concurrentes, regulares, terminum paschalem et reliquos, si possibile est, sapiat.*

11. *Martyrologium et penitentialem habeat et cœtera.*

[Capitulaires de Charlemagne.

1. *Ut sacerdos Dei divina scriptura doctus sit, et fidem trinitatis recte credat, et alios doceat, et suum officium bene possit implere. Cap. de 804.*

Ut fidem rectam teneat. 789.

Ut orationem dominicam ipsi intelligant et omnibus prædicent intelligendam, ut quisque sciat quid petit a Deo. 789.

Symbolum etiam apostolicum. 802.

Orationem dominicam ad intelligendum pleniter cum expositione sua. Ibid.

2. *Ut missarum preces bene intelligant.* 789.

Librum sacramentorum pleniter tam canonem missasque speciales, ad commutandum pleniter.

3. *Presbyter epistolam et evangelium bene legere possit atque saltem ad litteram ejus sensum manifestare.*

Evangelium intelligere seu lectiones libri comitis.

4. *Ut totum psalterium memoriter teneat.* 804.

Ut psalmi digne secundum divisiones versum modulentur. 789.

5. *Fidem catholicam S. Athanasii et cœtera quæcumque de fide.* 802.

6. *Ut signaculum et baptisterium memoriter teneat.* 804.

Ut baptismum catholicum bene observet. 789.

Exorcismos super catechumenum sive super demoniacos.

Commendationem animæ.

Quomodo catechuminos de fide christiana instruere soleant, ac deinde quomodo missas speciales sive pro defunctis vel etiam pro vivis sciant commulare rationabiliter secundum utrumque sexum sive in singulari numero, sive in plurali. 802.

7. Voyez 6.

8. Voyez 6.

9. *Ut canticum et computum sciat.* 804.

Cantum Romanorum in nocte.

10. *Ut canticum et computum sciat.* 804.

11. *Ut de canonibus doctus sit et suum penitentiale bene sciat.* 804.

1. Cantu, *Hist. univ.*, t. VIII, p. 441.

2. *Hist. lit. de la France*, t. VI, p. 83-84.

A ces études qui, étaient obligatoires pour le clergé, celui-ci joignait quelquefois l'astronomie et, comme complément de la rhétorique, l'étude des auteurs anciens, *antiquarum disciplinarum*. Nous croyons qu'il faut voir dans cette expression l'étude des auteurs chrétiens, des Saints Pères et des poètes, et non pas les anciens auteurs romains, comme on serait tenté de le croire d'abord.

Tout ce qui concerne, dans les IV^e, V^e et VI^e siècles, la poésie chrétienne, — lyrique et didactique — a été soigneusement étudié par Léon Gautier ; nous dirons avec lui : Comment ne pas ressentir quelque enthousiasme, à la lecture de ces poètes, qui sont presque le seul honneur incontestable de toute la poésie latine au moyen âge ? Quelles odes que celles des saints Ambroise, Hilaire et Damase, de Claudien-Mamert, d'Ennodius, d'Helipidie, de saint Fortunat et de ce géant, de ce génie universel qui me conduit jusqu'aux frontières du VII^e siècle, saint Grégoire le Grand ! Je n'ai pas cité Prudence : je craindrais de ne point passer pour modéré, en le comparant à Horace. Tels sont nos lyriques. Mais l'Eglise et les peuples nouveaux ont besoin à cette époque d'un enseignement historique qui leur permette de remonter fièrement jusqu'à leurs origines et de les opposer aux derniers païens. Ces historiens ne manquèrent pas aux générations dont nous parlons, et plusieurs, dédaignant la prose, écrivirent en vers nos annales religieuses. Juvencus et Sédulius chantèrent l'histoire évangélique. Claudius Marius Victor et saint Avit racontèrent les origines du monde. Marius Victorinus chanta les Machabées, et Paulin de Périgueux célébra le grand thaumaturge de la Gaule, saint Martin. Durant ce temps, le dogme catholique était poétiquement affirmé par l'auteur inconnu du poème sur la Providence, par saint Orient dans son *Commonitorium*, par saint Prosper d'Aquitaine dans son *Carmen de ingratis*. Le monde cependant semblait près de périr, l'Occident était traversé et retraversé par des hordes sauvages, le vieil empire mourait, rien ne paraissait naître. Et tous ces poètes continuaient à chanter dans leurs beaux vers la vérité qui n'avait rien à craindre. Saint Paulin essayait de ramener Ausone à quelque idée sérieuse, Sidoine Apollinaire disait adieu aux badinages poétiques, et un poète presque inconnu, Tyro Prosper, écrivait à sa femme au milieu du bruit et de la poussière des invasions, une incomparable lettre, où il la pria d'être la gardienne de son gardien : « *Custos esto tui custodis.* » Et toute cette poésie, remarquons-le bien, avait une physionomie profondément classique. Tous ces poètes étaient des Horaces ou des Virgiles chrétiens. Ils avaient, il est vrai, renoncé aux ineptes centons, à cette ridicule mosaïque faite avec de petits morceaux de Virgile et d'Ovide. Mais ils avaient gardé le souffle antique, ils avaient conservé les vieux mètres, les formes sacrées. Et en touchant à tout, ils avaient tout rajeuni (1).

(Extrait du 4^e volume de l'HISTOIRE DE L'EGLISE, de

1. Léon Gautier, *Cours d'histoire de la poésie latine au moyen âge*. (Paris, 1866, p. 34, 35 et 36.)

Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun, 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix 75 fr. pour les souscripteurs. Trois vol. parus, le quatrième, sous presse. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Voulant étudier l'intéressante question que vous avez traitée dans le n^o 33 de l'*Ami du Clergé* (du 12 juin 1879), sur le pouvoir des Evêques à forcer un prêtre à prendre la direction d'une paroisse, je viens vous prier de m'expédier le plus tôt possible la livraison des *Analecta* dans laquelle se trouve insérée la Consultation de Mgr l'Evêque de Digne. Faites-moi passer aussi, si c'est possible, la bulle *Quanta Ecclesiae* du pape S. Pie V, et indiquez-en le prix dans l'*Ami du Clergé*.

R. — Nous avons déjà désigné dans le n^o 33 de l'*Ami du Clergé* la livraison des *Analecta* dans laquelle se trouve la Consultation relative au pouvoir d'obliger un prêtre à prendre la direction d'une paroisse. Elle est dans la quinzième série.

La Bulle de saint Pie V se trouve dans le Bullaire romain, qui comprend cinquante volumes in-folio. Il ne nous est pas possible de la détacher de cette collection. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'indiquer à notre correspondant le Traité des *Résignations*, qui a paru dans la 9^e livraison des *Analecta*, 2^e série, page 1487. La bulle *Quanta Ecclesiae*, de saint Pie V, y est analysée avec soin. Nous nous contentons d'en reproduire le passage décisif : « Les évêques pourront admettre à recevoir les démissions, mais seulement à l'égard des personnes qui suivent : les vieillards ou les valétudinaires, ou ceux qui sont empêchés ou viciés corporellement ; ceux qui ont commis un crime, ou sont liés de censures ecclésiastiques, ou qui ne peuvent ou ne doivent pas desservir l'Eglise ou le bénéfice ; ceux qui ont obtenu un ou plusieurs autres bénéfices ou qui devront être promus à un autre ; de même, ceux qui doivent entrer en religion ou contracter mariage, s'ils le font réellement ensuite ; enfin, lorsqu'il y a quelqu'un des autres cas exprimés dans la Constitution du pape Innocent III, d'heureuse mémoire, relativement à la démission des églises cathédrales. De même ceux qui, pour des inimitiés capitales, ne peuvent pas résider avec sécurité dans le lieu du bénéfice ou n'osent pas le faire. Mais qu'aucun de ceux qui sont engagés dans les ordres sacrés ou qui doivent entrer en religion ne puisse, sous aucun prétexte, résigner le bénéfice ou l'office ecclésiastique, s'il n'a d'autres moyens de vivre commodément. » — (*Analecta*, 2^e série, 9^e livraison, page 1512.)

Telles sont les causes pour lesquelles les Ordinaires peuvent admettre les démissions ; ils n'ont pas le pouvoir de les accepter pour d'autres motifs ; hors les cas de vieillesse ou de maladie, de crime et de censure, c'est au pape qu'est réservé le pouvoir d'accepter la démission des canonicats et des cures.

Les infirmités corporelles ne deviennent jamais un motif légitime d'exiger la démission. Les canonistes ne permettent pas qu'on révoque

personne pour la simple cause de maladie ; mais si le titulaire offre librement sa démission, en ce cas l'Ordinaire peut l'accepter.

Quel est l'âge où l'on est censé parvenir à la vieillesse ? D'après quelques canonistes, ce n'est pas avant soixante-dix ans ; d'autres pensent que c'est de cinquante-six à soixante ans. L'opinion commune abandonne la décision au supérieur qui accepte la démission ; cela varie selon les personnes.

La lassitude de la charge pastorale et l'amour du repos ne sont pas des motifs légitimes pour se démettre. Le travail est chose louable. Un païen, Xénophon, dit que Dieu s'éloigne des gens oisifs : c'est une lâcheté d'abandonner la milice ; c'est un péché de ne pas secourir ceux qui ont besoin d'être aidés ; le curé doit supporter courageusement les fatigues de son ministère ; s'il donne sa démission, surtout dans le but d'esquiver ses fatigues, il commet une faute grave : la permission du supérieur ne l'excuse pas ; il n'est pas permis de faire usage d'une autorisation injuste.

Q. — 1° Hier, dimanche, notre *Ordo* nous indiquait à la messe 2 oraisons *a cunctis* ; 3, *ad libitum*.

Nous avons, en outre, 2 oraisons (*pro Papa* et *pro serenitate*) imposées par l'évêque : ces oraisons pouvaient-elles remplacer l'oraison *ad libitum* ?

2° Le 2^e dimanche après Pâques, l'*Ordo* indiquait : 2 oraisons *Concede*, 3 oraisons *Ecclesie vel pro Papa*. Cette dernière oraison étant commandée par l'Evêque, était-on obligé de dire les deux ?

R. — 1° La règle est que les oraisons prescrites par le missel ne remplacent pas l'oraison *ad libitum*, sauf le cas d'un indult spécial. Le diocèse de Paris possède cet indult. En effet, l'*Ordo* diocésain, à l'époque où la collecte *pro Papa* a été prescrite, notait expressément que cette collecte pouvait tenir lieu de l'oraison *ad libitum*. Actuellement, c'est-à-dire depuis le glorieux avènement de N. S. Père le Pape Léon XIII, la collecte *pro Papa* n'est plus prescrite dans le diocèse de Paris.

2° Notre réponse est la même. La collecte prescrite par Mgr l'Evêque est indépendante de celles qui sont prescrites par la Rubrique du missel romain.

Q. — Il arrive assez souvent que la messe de mariage ne peut pas être célébrée, parce que l'acte civil n'est terminé que longtemps après midi : est-il permis, dans ce cas, de donner, hors de la messe, la bénédiction solennelle aux époux ?

R. — Cette question fut posée, il n'y a pas bien longtemps, à la Sacrée Congrégation des Rites, par Mgr l'Evêque de la Rochelle, et la Sacrée Congrégation décida qu'il n'est pas permis de donner la bénédiction nuptiale en dehors de la messe du mariage.

Voici le texte officiel :

Rupellen.

Rmus Dominus episcopus Rupellensis et Santonensis, exponens Sacre Rituum Congregationi quod sepiissime missa celebrari neque-

at pro sponsis, eo quod contractus civilis non nisi post meridiem coram magistratu perfici possit, ab eadem Sacra Congregatione humiliter postulavit, ut, attenta sponsorum devotione, licentia parochis diocesens suæ concedatur impertiendi benedictiones solemnes missæ pro sponso et sponsa, etiam extra missam, quoties eadem celebrari nequeat hora opportuna. Sacra vero eadem Congregatio, juxta alias decreta in una Montis Albani diei 14 Augusti 1856 et in una Imolen. diei 26 Martii 1859, postulato ipsi rescripsit : Negative. Die 31 Augusti 1872.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Une personne a un parent enterré au cimetière paroissial depuis 1870. A cette époque, ladite personne avertit le maire par l'intermédiaire du trésorier de la fabrique qu'au lieu de donner à la commune 100 fr., prix ordinaire d'une concession perpétuelle, elle donnerait à la fabrique qui est pauvre.

Et, en effet, elle donna à cette dernière une valeur de 350 fr. en ornements et meubles d'église. Le registre de la fabrique constate ce don.

Depuis cette époque, elle entretenait des fleurs sur la tombe de son parent, et, au lieu d'y élever un monument, elle y avait planté un sapin, qui était d'une très-belle venue et avait déjà un peu plus de six mètres de hauteur.

La personne reconnaît que sa concession n'était pas en règle, puisqu'elle n'a pas de titre, mais elle attendait, — pour régulariser la chose et assurer sa concession au prix d'un nouveau don à la commune elle-même, si elle l'exigeait, — que le tour d'exhumer régulièrement dans cet endroit fût venu.

Or, dans l'état des choses actuel, ce tour n'arrivera que dans deux ans environ, et, — de fait, par suite d'un agrandissement du cimetière, qui s'exécute en ce moment, — ce tour n'arrivera certainement pas avant 25 ans.

Dans cette situation, M. le maire de la commune, sans aucun motif plausible, accorde une concession de terrain dans le sens transversal ; il fait couper l'extrémité et même une partie considérable de trois cercueils inhumés en 1870, et arrive à 25 centimètres du sapin. Il ordonne de le couper malgré les observations des fossoyeurs, qui voulaient le respecter.

1° Le maire pouvait-il agir ainsi ?

2° Il est vrai que ces défunts étaient inhumés depuis plus de 5 ans ; mais avait-on le droit, sans nécessité et contrairement à l'usage, de les relever avant leur tour régulier ?

3° Il n'y a point de règlement particulier du cimetière ; mais cela donne-t-il le droit au maire de mépriser les usages et d'agir comme il lui plaît ?

4° En ce qui concerne le sapin, pouvait-il le faire couper sans prévenir la personne intéressée, et sans la mettre en demeure de payer sa concession à la commune, si celle-ci regardait, comme n'engageant à rien, le don fait à la fabrique ?

5° A défaut de la personne intéressée, la fabrique ne peut-elle pas réclamer contre la mesure prise par le maire, puisque le produit spontané du cimetière lui appartient, le sapin croissant à son profit ?

6° A quoi s'applique précisément le droit de police du maire ? Ce droit le rend-il maître absolu ?

7° Le curé n'a-t-il pas droit à une seconde clef, vu surtout qu'il n'y a pas de gardien du cimetière, y logeant et à qui il puisse s'adresser ? Faudra-t-il que chaque fois que, pour ses fonctions ou par piété, il voudra aller au cimetière, il aille demander à M. le maire la permission et la clef ?

8° Si, dans le cas indiqué plus haut, le maire est dans son tort, de quelle nature est ce tort ? Faut-il en demander la réparation à l'administration supérieure ? A défaut de celle-ci, la justice peut-elle être saisie ?

Mon exposé est un peu long ; mais vous êtes l'Ami patient du Clergé, et j'espère que vous daignerez répondre en quelques mois précis et courts à toutes mes questions.

R. — Voilà à quoi l'on s'expose, quand, au lieu de s'attacher à l'exécution scrupuleuse des règlements et des lois, on se repose sur la bonne foi si fragile des hommes. A force de répéter cette banalité, nous finirons par ressembler à la vieille Cassandre ; mais l'expérience sans cesse renouvelée nous donne raison.

Il est évident que le maire dont il s'agit se comporte, non pas en administrateur bienveillant et impartial de sa commune, mais bien en tyran grossier et sauvage. Il n'a pas même de prétexte à mettre en avant, nous ne disons pas pour justifier, mais pour expliquer, d'une manière quelconque, sa manière de procéder. Il vexe pour vexer, et il se sert d'une tombe pour étaler son manque absolu d'équité, d'éducation et de savoir-vivre. Mais on chercherait vainement dans sa conduite la violation d'une loi ; il n'y en a pas. Il est dans la légalité stricte. Il n'en sortirait pas en agissant autrement, et il le sait, mais il préfère sacrifier au goût du jour en ennuyant à la fois les vivants et les morts.

Il était pourtant bien facile à la personne en question de se prémunir contre ces éventualités désagréables. Il lui suffisait de prendre une concession trentenaire, qui est relativement bon marché, et de la renouveler en temps utile, en attendant qu'elle pût prendre une concession perpétuelle. Quand elle a vu le maire entreprendre son système de vexation, elle devait immédiatement demander la concession. Mais, ne l'ayant pas fait, elle s'est complètement livrée à la discrétion du tyranneau.

Les réponses aux questions posées se réduisent donc à peu de chose.

Ad. 1^m, 2^m et 3^m. La police des cimetières est entre les mains du maire ; il peut tout faire pourvu qu'il ne viole aucune loi ; et ni le cure, ni les fabriques, ni les citoyens n'ont rien à y voir.

Ad. 4^m et 5^m. Le don fait à l'église n'engageait la commune à rien. Celle-ci ne peut toucher aux tombes pendant une période de cinq ans ; mais, cette période écoulée, et en l'absence de toute concession, elle peut céder la place à d'autres et par conséquent enlever l'arbre. Mais, dans ce cas, l'arbre appartient à la fabrique, en vertu de l'article 36 du décret du 30 décembre 1809, et il ne peut être vendu qu'à son profit.

Ad 6^m. Répondu plus haut in 1^o.

Ad 7^m. Négativement. Il est douloureux de penser que le caractère du prêtre, le respect dont il est pénétré pour la cendre des morts, la nature de sa charge sont absolument méconnus par la législation française. Mais le fait n'est que trop évident ; que les cimetières appartiennent à la commune ou à la fabrique ou aux particuliers, ils sont soumis à la police et à la surveillance municipales. Le décret du 23 prairial an XII sur les sépultures le déclare en termes formels. Or, il est évident, a dit le ministre, que cette mission ne pourrait être exactement remplie, et que l'administration municipale serait fondée à décliner la responsabilité qui en résulte, si elle était tenue de remettre une clef du cimetière.

La question avait été adressée une fois au ministre de l'intérieur, et on l'appuyait sur les

mêmes raisons que donne notre correspondant. Le ministre a persisté dans sa décision ; il se contente d'ajouter que, dans le cas où il y aurait des chapelles dans les cimetières et qu'on voulût y célébrer des services religieux, il est permis de croire que « les maires s'empresseraient de faciliter l'accès des lieux de sépulture pour l'accomplissement des services religieux. » (Mgr André, *cours de législation*, tome II, 174.)

Ad 8^m. Nous avons déjà répondu sur ce point. Le maire est dans la légalité ; il est juridiquement inattaquable. Cependant, sa conduite en cette circonstance a un caractère tellement odieux qu'on pourrait le dénoncer au préfet et obtenir de ce dernier sa bienveillante intervention, en s'appuyant surtout sur les usages locaux.

Le meilleur moyen serait encore d'acheter immédiatement la concession du terrain en question et de mettre ainsi fin aux exploits d'un maire aussi mal élevé que ridicule.

Un de nos correspondants nous avait demandé, il y a quelque temps, à qui, de la fabrique ou des héritiers, il appartenait de payer les frais des actes extrajudiciaires faits pour obtenir le consentement des héritiers à la délivrance d'un legs. Nous avons répondu qu'en général les dépens d'un procès incombent au perdant ; mais que, dans le cas présent comme il ne s'agissait que d'actes extrajudiciaires, nous ne voyions pas sur quoi ils s'appuieraient pour faire payer ces frais aux héritiers.

Notre réponse a été loin de satisfaire celui qui nous avait interrogé. Il nous écrit une longue lettre dans laquelle, changeant de rôle, il décrit au long les formalités à prendre pour que la fabrique puisse intenter un procès, — ce qui, entre parenthèses, n'était pas la question, — et il finit par les paroles suivantes :

La procédure est, on ne peut plus, régulière, et la signification du testament par *actes extrajudiciaires* était absolument nécessaire. Il paraît évident que les 40 francs dépensés pour cette signification du testament doivent être remboursés à la fabrique ; mais quel est le motif ou plutôt la loi sur laquelle je dois m'appuyer pour demander ce remboursement dans le procès qui va commencer ces jours-ci ?

Telle est la question claire et précise que j'avais eu l'intention de vous poser et à laquelle je vous prie de répondre dans le prochain numéro de l'*Ami du Clergé*.

R. — Notre correspondant paraît avoir des convictions personnelles parfaitement arrêtées ; mais nous avons la douleur de ne les partager point. Quand il dit que la procédure dont il a usé est *on ne peut plus régulière*, nous sommes parfaitement persuadé du contraire. Mais puisqu'elle a été trouvée régulière par qui de droit, nous n'avons pas à nous en préoccuper ici.

Il paraît convaincu également que les 40 fr. dépensés pour les actes extrajudiciaires doivent être payés par les héritiers ; notre conviction est tout opposée, et nous l'appuyons sur les raisons suivantes :

1^o *Extrajudiciaire* se dit des actes et signi-

fications qui ne sont point relatifs à un procès actuellement pendant en justice. S'ils ne sont point relatifs au procès qu'on va intenter, comment les frais qu'ils ont occasionnés tomberaient-ils sous les conséquences du procès ?

2° Supposons un instant que devant ces actes extrajudiciaires, les héritiers eussent consenti à la délivrance du legs ; dans ce cas, il n'y aurait pas de procès. Or, sans procès, il n'y a pas de condamnation ni de dépens.

3° Enfin, les actes extrajudiciaires sont, d'après nous, compris dans les multiples dépenses de poste, de déplacements, d'écritures, de perte de temps qu'entraîne toujours une revendication quelconque, et ces dépenses ne tombent pas sous l'objet même de la revendication. C'est ce qui a fait dire que la pire des transactions était préférable au meilleur des procès. Supposons, en effet, qu'on gagne son procès et que l'adversaire soit condamné aux dépens ; il y a une foule de frais qui restent à la charge du vainqueur, comme les frais d'avocat, de voyage, etc.

C'est du jour où commence le procès que courent les frais imputables à ceux qui le perdent. Or, le procès dont parle notre correspondant ne commence que du jour où la fabrique a été autorisée à l'intenter ; c'est de ce même jour que partent les frais. La fabrique gagnera-t-elle ou perdra-t-elle ? Je l'ignore. Mais ce que je n'ignore pas, c'est qu'en le gagnant même, en supposant que les frais ne seront pas compensés et resteront entièrement à la charge des perdants, il en restera beaucoup à sa charge.

Par suite de ces observations, il nous est impossible de satisfaire notre correspondant en lui indiquant, comme il le désirerait, le motif ou plutôt la loi sur laquelle il doit s'appuyer pour demander le remboursement des fameux 40 fr. (chiffre bien gros) dépensés en actes extrajudiciaires et qui, tout en donnant lieu au procès, n'ont aucune relation avec le procès. Il ne peut qu'essayer d'attendrir les juges, lesquels, d'après la jurisprudence, jouissent d'un pouvoir presque discrétionnaire dans l'attribution des dépens.

Q. — Jelis dans le *Guide des Curés*, de Dieulin, tome I, p. 24 : « Si, par suite d'expiration de pouvoirs, de décès, de démission, ou pour toute autre cause, il ne reste pas un nombre de membres suffisant pour procéder valablement à des élections, c'est à l'évêque seul à faire les nominations des conseillers de la fabrique. » Dans une paroisse voisine de la mienne, quatre membres du conseil de fabrique sur cinq ont donné leur démission. Il ne reste plus qu'un conseiller, le curé et le maire, membres de droit.

N'est-ce pas le cas de Dieulin ? L'évêque n'a-t-il pas le droit de remplacer seul les quatre membres démissionnaires ?

A l'évêché on semble hésiter. Que penser alors de l'opinion de Dieulin ?

R. — La doctrine de M. Dieulin en cette occasion est incomplète et, dans tous les cas, elle ne s'applique point à la circonstance présente. Elle est incomplète, en effet, dans ce sens que l'ordonnance du 12 janvier 1825, sur laquelle il s'appuie, a reçu une interprétation de laquelle il résulte que la faculté de nomination accordée aux évêques ne formait qu'une disposition transitoire, applicable seulement aux conseils de fa-

brique qui, en 1825, ne s'étaient pas renouvelés d'une manière régulière ; mais cette disposition ne s'étendait pas à l'avenir.

Lors donc qu'une fabrique n'est pas régulièrement organisée ou que les renouvellements partiels n'ont pas été faits aux époques déterminées, il est indispensable d'exposer l'état des choses au ministre des cultes, qui examine et déclare, s'il y a lieu, l'irrégularité, en prescrivant de procéder à la formation d'une nouvelle fabrique, dans les formes voulues par l'art. 6 du décret du 30 décembre 1809. Ainsi s'exprime M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique et des cultes, dans sa lettre du 15 mars 1849, à M. le Préfet de la Charente-Inférieure. M. Dieulin paraît avoir absolument ignoré cette lettre.

J'ai ajouté que sa proposition, dans tous les cas, n'était pas applicable à la circonstance présente, car ici il y a le nombre de membres suffisant pour procéder valablement à des élections.

Le cas présenté par notre correspondant avait été posé presque dans les mêmes termes, en 1852, par l'évêque de Périgueux à M. Fortoul, alors ministre de l'Instruction publique et des cultes, et, en 1860, par l'évêque de Versailles à M. Rouland, alors ministre des cultes.

Voici, en effet, ce que l'évêque de Périgueux écrivait au ministre :

« Lorsque, dans un conseil de Fabrique composé, outre le curé et le maire, membres de droit, de cinq conseillers électifs, quatre de ces derniers ont donné leur démission, et qu'il ne reste ainsi que trois membres y compris les deux fabriciens de droit, ces trois membres peuvent-ils remplacer leurs collègues démissionnaires, ou bien y a-t-il lieu de considérer la fabrique comme dissoute et doit-il être procédé à son renouvellement intégral, soit par l'évêque seul, soit par le double concours du prélat et du préfet ? »

On voit que la situation est identique. La réponse du ministre a été celle-ci :

« Tant qu'il reste dans le conseil de Fabrique, un membre qui puisse, avec les deux fabriciens de droit, former une majorité, ce conseil peut valablement délibérer ; il a le droit de pourvoir au remplacement des membres démissionnaires. On ne saurait donc dans ce cas considérer la fabrique comme dissoute. »

La même lettre ministérielle ajoute que, lorsque le renouvellement de la fabrique est devenu nécessaire, c'est-à-dire, quand il ne reste plus aucun membre élu, il doit toujours être fait par l'évêque et le préfet, ce n'est que dans les deux cas prévus par l'art. 4 de l'ordonnance du 12 janvier 1825, et après que le conseil de fabrique a négligé de procéder aux élections dans les délais prescrits, que l'évêque diocésain a le droit de faire seul les nominations. (*Lettre du 22 juin 1852 de M. le Ministre des Cultes* (M. Fortoul) à *Mgr l'évêque de Périgueux*.)

Notre correspondant comprendra maintenant les hésitations de son évêché ; et ce dernier n'hésitera plus à faire la réponse que nous donnons

nous-même, en obligeant la fabrique en question à procéder aux élections.

Q. — Le conseil municipal de ma commune vote tous les ans, comme c'est l'usage général dans notre diocèse, un supplément de traitement au desservant.

Mais, à chaque trimestre, M. le maire retarde, sous mille prétextes systématiques, la délivrance de ce mandat communal : ce qui fait que j'ai été obligé moi-même à diverses reprises d'aller réclamer en personne ledit mandat, et finalement j'ai été insulté.

Il en est de même pour les permis d'inhumer et les certificats de mariage civil. Quel moyen prendre pour obliger le maire à remplir son devoir, et à délivrer exactement les permis d'inhumer et les certificats de mariage civil ?

R. — Nous ne voyons pas d'autre moyen que de dénoncer le maire au préfet ou au sous-préfet, qui seuls ont qualité pour rappeler un maire à ses devoirs. Il est malheureusement à craindre que l'autorité supérieure ne juge pas à propos d'intervenir dans ces minces détails, et que notre correspondant en soit pour ses frais de poste ou de voyage. Cependant, si le retard du mandat était trop considérable, il y aurait lieu d'en appeler au ministre, qui aviserait.

Quant à la question des permis d'inhumer et des certificats de mariage civil, c'est autre chose. Ici, il n'est pas question de plus ou moins de bienveillance de la part du maire, on se trouve en face de la loi. La loi défend au curé de procéder aux enterrements et aux mariages sans une déclaration préalable du maire ; par conséquent, elle oblige ce dernier à la délivrer en temps et lieu. Ces deux obligations sont corrélatives.

Le maire se compromettrait gravement en refusant ces déclarations ou en les retardant de manière à troubler des cérémonies fixées par le prêtre et par les familles à tel jour et à telle heure. Il y aurait donc lieu à une réclamation officielle, qui serait nécessairement entendue.

En outre, le curé aurait à sa disposition une autre manière d'agir, qui pourrait avoir son danger, mais qui probablement, pratiquée avec prudence, aurait l'avantage de mettre fin aux taquineries de son tyranneau. Ce serait de mettre en demeure, par devant témoins, le magistrat municipal de délivrer les déclarations en temps utile, et, s'il s'y refusait, de passer outre en faisant bien constater le tort du maire.

Cependant nous ne recommandons pas ce moyen, qui a ses périls, surtout aux temps présents. Que notre correspondant agisse surtout par l'intermédiaire des familles intéressées. Comme les maires ont un certain intérêt à ne pas trop heurter les électeurs, la crainte sera pour eux le commencement de la sagesse.

Q. — Un bureau de bienfaisance comprenant trois paroisses reçoit et accepte un legs affecté aux pauvres de l'une des trois paroisses nommément désignée.

1° Les pauvres des deux autres paroisses peuvent-ils être exclus en droit et en fait de la répartition des intérêts de la somme léguée avec cette circonstance ?

2° Dans la négative, l'exécuteur testamentaire pourrait-il se refuser à verser la somme, pour le motif que les intentions du donateur ne seraient pas remplies ?

R. — Dans les termes où cette question est posée, la réponse ne peut souffrir le moindre doute. Tout donateur a le droit de poser des conditions à ses libéralités, et tout donataire a le droit de repousser les conditions en repoussant le legs. Mais une fois que le legs a été accepté avec les conditions, il est de toute justice que les conditions soient remplies, et leur inexécution rendrait le don caduc. Voilà ce que disent toutes les jurisprudences. Nous avons vainement cherché s'il existait quelque exception pour les libéralités faites aux bureaux de bienfaisance ; nous n'en avons pas trouvé.

Au contraire, nous voyons partout les établissements de bienfaisance exécuter scrupuleusement les conditions imposées par les bienfaiteurs et acceptées par eux. Nous voyons, en effet, pour n'en citer qu'un exemple, M. Brezin, célèbre métallurgiste, fonder l'hospice qui porte son nom pour les *ouvriers du marteau*. L'Assistance publique de Paris, qui accepte et la libéralité et la condition, exclut rigoureusement de cet hospice les ouvriers qui n'appartiennent pas à la catégorie désignée par le donateur. On raconte bien qu'il y a des passe-droit ; mais il est hors de doute que, si l'administration était poursuivie par les exécuteurs testamentaires ou par la famille du bienfaiteur, et même par les *ouvriers du marteau* qui se trouveraient lésés, les tribunaux en auraient raison.

Nous dirons donc à notre correspondant qu'étant donné la condition *acceptée* d'affecter le legs aux pauvres d'une des trois paroisses nommément désignée, les pauvres des deux autres paroisses peuvent et doivent être exclus de la distribution ; que, si le bureau de bienfaisance, ne tenant aucun compte de la condition posée et acceptée, distribue le legs aux pauvres des trois paroisses, l'exécuteur testamentaire peut refuser de verser la somme qu'il doit, et faire annuler par les tribunaux le legs pour cause d'inexécution des conditions.

ECHOS DE LA BOURSE

La semaine a débuté par une baisse à peu près générale, et à l'heure où nous écrivons, il y a une nouvelle diminution sur nos fonds d'Etat : 10 centimes sur le 30/0, qui ferme à 82.65 ; — 10 centimes sur le 4 1/2, qui fait 115.50 ; — 10 centimes sur le 5 0/0, qui reste à 118.

Dépression analogue sur les valeurs étrangères.

Mais, au fond de tout cela, rien de sérieusement inquiétant ; les gouvernements font bon ménage, et le tout peut se prendre pour des jeux de bourse.

La *Société générale de librairie catholique* continue à recevoir d'excellents témoignages de la part des feuilles compétentes et spéciales. C'est ainsi que nous lisons dans la *Cote de la Bourse et de la Banque*, numéro du 19 juillet courant : « La *Librairie catholique Palmé* voit ses titres trouver chaque jour des demandes de plus en plus nombreuses. L'épargne apprécie mieux une valeur qui lui était peu connue et à laquelle sont attachés de très-beaux bénéfices. »

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, rue de Grenelle, à Paris.

ŒUVRES DU R. P. CAUSSETTE

MANRÈZE DU PRÊTRE

Traité complet de la spiritualité sacerdotale appropriée aux besoins actuels du Clergé, en vingt-quatre discours, formant un nouveau Plan de retraite, avec Appendices correspondant à chaque sujet, et composés de textes choisis, de citations et de consultations morales pour fournir matière de réflexion entre les divers exercices. — Mine féconde de méditations et de lectures spirituelles pour les Prêtres.

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

Table du 1^{er} volume : Préface. — I. Le Prêtre Dieu et homme. — II. Nos rapports avec Dieu. — III. Le prêtre exécutaire divin. — IV. *Beati mundo corde*. — V. Nos devoirs envers nous-mêmes. — VI. Le prêtre confesseur. — Le prêtre confesseur du surnaturel. — VIII. Le prêtre et l'Eucharistie. — IX. Devoirs du prêtre envers ses supérieurs. — X. Le prêtre Sauveur.

Table du 2^e volume : — I. Le prêtre réparateur. — Vertus sociales du prêtre. — Le prêtre ministre du surnaturel. — II. Le prêtre et Marie. — Rapports du prêtre avec le monde. — Le prêtre et l'Eglise. — III. Le prêtre sur la Croix. — Le prêtre administrateur. — Le prêtre au tombeau. — IV. Le prêtre au paradis. — La Persévérance du prêtre. — *Nos ergo diligamus Deum*.

LE BON SENS DE LA FOI

Démonstration catholique exposée aux points de vue les plus récents de la Philosophie et des Sciences. — Preuves et réfutation ordonnées d'après une synthèse très-neuve de plan et très-soignée de forme. — Réponses catégoriques à tous les doutes d'un homme lettré de ce temps. — Complément des traités de la Religion et de l'Eglise formé par le mouvement de la controverse contemporaine et indispensable aux défenseurs de la Foi.

Deux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

ANANIE

OU

GUIDE DE L'HOMME DANS SON RETOUR A DIEU

ET

DU PRÊTRE DANS LA MANIÈRE DE DIRIGER CE RETOUR

Deux volumes in-12 de 380 et 484 pages. Prix : 6 fr.

MÉLANGES ORATOIRES

Discours de circonstance, nombreux et variés, offrant des sources fécondes et des matériaux très-utiles aux prédicateurs, ainsi que des lectures d'un intérêt élevé à la piété des fidèles.

Deux beaux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

VIE DU CARDINAL D'ASTROS

Résumant celle de l'Eglise et de la Société, en France, pendant trois quarts de siècle. — Documents inédits sur le premier empire.

Un volume in-8°.

DIEU ET LES MALHEURS DE LA FRANCE

Causes naturelles et surnaturelles de nos désastres. — Conditions de notre relèvement.

Un volume in-8°. — (Epuisé.)

Le même, in-12. — Prix. 2 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
<i>Vin de Saint-Raphaël</i> vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2	25	en fûts d'au moins 25 litres.	

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes à M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHÉ A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHÉ et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 100 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

Question de l'Enseignement

Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une introduction, par M. EUGÈNE VUILLLOT, et suivies des lois de 1850, 1873 et 1876, sur l'enseignement, avec une table analytique des arguments. In-8° de xvi-320 pages. Prix : 5 fr.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration, par ANTONIN LIRAC. 1 vol. in 12, 2° édit. de 300 pages : 2 fr.

Les Projets de lois de M. Ferry, par Mgr de CABRIÈRES 1 vol. in-8 de xxii-220 pages. 1 fr.

De la Situation légale des Associations religieuses non-autorisées et spécialement de la Société de Jésus, brochure grand in-8 de 32 pag. 1 fr.

L'Etat contre Dieu. — La Révolution dénoncée par elle-même, par M. AUGUSTE NICOLAS, in-18, broché. 1 fr.

Les Jésuites et les Associations religieuses devant les lois, par A. RAVELET, 1 vol. in-18 de 140 pages. 4 fr.

Jésuites ! par PAUL FÉVAL, 45° édition, 1 beau vol. in-12 de LXXII-360 pages. 3 fr.

Qu'est-ce qu'un Jésuite ? par CHARLES BUET. brochure in-18 de 36 pages. 25 c.

Les Jésuites et l'Obscurantisme, par Ch. BUET. Prix : 25 c.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, directeur de la Société générale de librairie catholique, 25 rue de Grenelle, Paris.



EXTRAIT DE VIANDÉ LIEBIG
BOUILLON DE VIANDÉ DE BOEUF CONCENTRÉ
GARANTI PUR. 5 Médailles d'or 1867-1868-1872-1878. — 3 grands diplômes d'honneur 1860-1872-1873. — Mis hors concours 1872. — Usages nombreux pour potages, sauces, ragouts et assaisonnements de légumes. — Produit unique pour ménages, malades et familles à la campagne.
Se vend chez les principaux épiciers et pharmaciens.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 40. — PRÉDICATION : X^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — MANRÈZE DU PRÊTRE : Le prêtre confesseur (suite). — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : Des apparitions de l'archange saint Michel Ouvrage de Paul Féval intitulé : *Les Merveilles du mont Saint-Michel*. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, etc. : De la valeur des décrets des Congrégations romaines. Quelles conditions sont-elles requises pour qu'ils aient force de loi? — Si les cas réservés au Pape avec censure le sont à raison de la censure ou en eux-mêmes? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : A qui incombe la restauration ou la reconstruction d'une sacristie? — Quels sont les droits du curé sur le transfert des morts dans un cimetière étranger? — Un président de fabrique peut-il, malgré le curé, aller tenir les réunions du conseil au presbytère et non plus à la sacristie? — A quelle distance une fosse à fumier doit-elle être d'une habitation voisine? — A qui appartient la propriété d'une église bâtie par un particulier avec les fonds de la commune et de la fabrique, et en majeure partie avec ses propres fonds? — Que faire, quand un maire refuse de légaliser une pétition? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE Travaux du mois d'août au Jardin du curé. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

T. (Seine-et-Marne) 26 Juillet 1879.

L'Ami du Clergé annonce que le *Manrèze du Prêtre* est sur le point de paraître, et il s'est remis, depuis deux ou trois numéros, à en publier de nouveaux chapitres. Avant de m'abonner au journal ou d'acheter l'ouvrage, je désirerais savoir si les extraits donnés ont été reproduits textuellement, s'ils étaient insérés dans leur ordre naturel et si vous continuerez cette publication dans l'Ami du Clergé.

R. A., prêtre.

Réponse. — Tout ce qui a paru du *Manrèze* dans l'Ami du Clergé a été reproduit mot à mot et chapitre par chapitre comme dans l'ouvrage. Le R. P. Caussette avait bien voulu accorder à l'Ami du Clergé la primeur de ces belles et magnifiques pages; mais aujourd'hui que le livre aura paru, il ne convient pas de continuer cette publication dans le journal; les abonnés pourraient dire que nous ne donnons plus de l'inédit, et quant à prendre des passages par-ci par-là, ce serait vraiment dommage. Le *Manrèze du Prêtre* est une œuvre capitale, un chef-d'œuvre parmi tous ceux qui touchent au même sujet, et le chef-d'œuvre de l'auteur, qui pourtant a écrit des pages si remarquables. Il ne doit pas être lu par soubresauts, mais ligne par ligne, phrase par phrase, dans son harmonieux et continu développement. Après le cha-

pitre en cours de publication, le *Prêtre confesseur*, l'Ami du Clergé n'en donnera plus d'autres extraits.

B. (Vaucluse) 23 Juillet 1879.

Veillez avoir la bonté, dans votre petite correspondance hebdomadaire de l'Ami du Clergé, de me renseigner sur les deux questions suivantes :

1^o Existe-t-il une revue périodique traitant les questions de sciences physiques et naturelles? Quelle est sa valeur intrinsèque? Quel est l'esprit de sa rédaction? Enfin, quel est l'éditeur?

2^o Je désirerais les mêmes renseignements concernant une revue des Beaux-Arts?

J. H., curé.

R. — 1^o Nous avons déjà répondu à une question identique et mentionné le journal LA NATURE, Revue des Sciences et de leurs applications aux Arts et à l'Industrie, édité par M. G. Masson, libraire de l'Académie de Médecine, Boulevard Saint-Michel. C'est très-soigné comme œuvre typographique; mais, pour l'esprit de la rédaction, nous ne pouvons nous porter garant que des publications qui sortent de chez les éditeurs catholiques.

2^o La Revue de l'Art Chrétien, revue mensuelle publiée sous la direction de M. le Chanoine Jules Corblet, nous paraît mériter vos préférences, si du moins vous voulez vous en tenir au domaine religieux.

A. M. V***, précepteur à B.

Nous avons reçu votre mandat de 30 fr. — En même temps, vous nous demandez si le journal catholique ***, qui cherche à s'introduire à bon marché dans les presbytères, n'est pas un peu libéral? Nous vous répondrons que pour nous, il n'y a qu'un seul journal catholique qui réalise notre idéal, c'est l'*Univers*; et comme journal de propagande dans les circonstances actuelles, la *France Nouvelle*.

P. (Seine), 24 juillet 1879.

On me dit que vous venez de publier un recueil analogue à celui du R. P. dom Legeay, *Noëls anciens*. J'ignore si ce recueil porte sur un sujet spécial, comme l'œuvre si goûtée du célèbre bénédictin; mais, comme je ne doute pas que ce ne soit une publication d'un mérite réel, du moment que vous avez pris la peine de l'éditer, je vous prie de m'en envoyer un exemplaire avec facture. On devra se présenter entre trois et quatre heures. — A. G., maître de chapelle.

R. — L'ouvrage, auquel fait allusion notre correspondant, a pour titre :

Les HYMNES DE L'EGLISE, texte latin et traduction en vers de même rythme, par le P. CH. CLAIR, de la Compagnie de Jésus. — Chant avec accompagnement d'orgue, par M. AD. POPULUS, Maître de Chapelle à Saint-Jacques du Haut-Pas, organiste à l'Ecole Sainte-Geneviève.

Le R. P. Clair est le même qui a écrit ce beau livre : *Pierre Olivaint*, publié en deux formats (in-12 et in-8), et déjà parvenu à sa 4^e édition. C'est lui encore dont les brochures, à propos de la question de l'enseignement, font une sensation extraordinaire et empêchent, dit-on, M. Jules Ferry de dormir (1). On le voit, le R. P. Clair, par la diversité et la multiplicité de ses travaux, est l'un des plus vaillants de l'heure présente, un homme de combat et un homme de prière.

Voici comment il explique, dans sa préface, l'idée et le but de ce Recueil :

« L'Hymnaire catholique est aujourd'hui pour le grand nombre un livre fermé. La langue latine, si longtemps familière aux nations chrétiennes, est à peine comprise même de ceux qui passent leur enfance à l'apprendre. Puis, les vérités de la foi sont moins connues; les solennités de l'Eglise n'attirent plus le même concours; les cérémonies saintes, les prières liturgiques perdent dès lors de leur intérêt. Pour ces motifs, le peuple chrétien trop souvent assiste à l'office divin en spectateur muet, laissant aux prêtres, à quelques chantres, à quelques enfants le soin de chanter ces hymnes sacrées, qu'autrefois tous savaient par cœur. Nous avons voulu tenter un effort pour ramener de ce côté l'attention des fidèles, et il nous a paru que le plus sûr moyen serait de leur offrir, avec le texte liturgique, une traduction littérale, en vers du même rythme, adaptée au chant grégorien. L'idée, nous le

savons, n'est pas nouvelle : au moyen âge, des versions semblables accompagnaient fréquemment les hymnes et les proses latines; et à l'heure qu'il est, rien n'est plus en usage chez les catholiques d'Allemagne, de Pologne, d'Angleterre.

« Evidemment, il ne saurait être question d'introduire des paroles françaises là où le latin liturgique a seul le privilège de se faire entendre; mais, en dehors de la messe solennelle, par exemple, de la bénédiction du Très-Saint Sacrement,.... partout où l'on a coutume de chanter des *cantiques* en langue vulgaire, nous estimons qu'il ne saurait être déplacé d'user alternativement, avec la même musique, et du texte et de la traduction des hymnes. A cela, un double avantage : initier au sens des mots latins, et aussi, qu'il nous soit permis de le dire, n'exprimer que les pensées et les sentiments de l'Eglise, dans les prières et les chants qui ne font point partie de l'office rigoureusement liturgique. »

Il y a donc à la fois, dans l'œuvre nouvelle de l'éminent religieux, une intention et une tentative que la piété catholique sera heureuse d'accueillir, et que tous ses confrères dans le sacerdoce voudront seconder. Tous les établissements d'instruction religieuse, et en particulier tous les séminaires, devront initier à ces chants leurs jeunes lévites; afin de les faire exécuter eux-mêmes plus tard dans leurs paroisses. Nous signalons et recommandons enfin l'œuvre du R. P. Clair à toutes les maîtrises des cathédrales et à cette multitude de prêtres, des villes et des campagnes, dont l'église est dotée d'un orgue, ou qui, doués eux-mêmes du talent musical, ont à leur service un instrument sacré.

L'ouvrage du P. Clair est divisé en trois parties : 1^o *Mystères du Seigneur et fêtes principales*, 2^o *La Très-Sainte Vierge et les Saints*, 3^o *Propre de Paris*, et contient, paroles et musique, cinquante-deux hymnes.

1 beau vol. in-8° de vi-142 pages. Prix :

S. (Lot-et-Garonne), 26 juillet 1879.

Faites-moi connaître un Cours d'instructions familières sur toute la doctrine chrétienne, symboles, sacrements, etc., que l'on puisse résumer facilement. En général, les ouvrages de ce genre sont très-diffus.

Quel est le meilleur Cours d'instructions pour une PREMIÈRE COMMUNION? — A. G. curé.

R. — Prenez VIREL et BOURDIN, dont nous indiquons les ouvrages dans chaque numéro, à la suite de l'article : *Prédication*. Ils sont l'un et l'autre très-substantiels, ni brefs, ni diffus, en un mot tels que vous semblez le désirer.

Pour votre seconde demande, prenez, d'une part, le R. P. HUGUET, *MODELES D'UNE BONNE PREMIÈRE COMMUNION*, pour les traits; et puis, comme instruction, comme exhortation, *LA PREMIÈRE COMMUNION, causeries familières d'une mère avec ses enfants*, par Mme Léon Gautier. Mgr Mermillod, un bon juge en pareille matière, en fait le meilleur éloge dans une lettre écrite à l'auteur.

(1) Les *Jésuites sous la Restauration*, signé : *Antonin Lirac*, sont du R. P. Clair.

PRÉDICATION

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Nemo potest dicere : Dominus
Jesus, nisi in Spiritu Sancto.
(1 Cor., 12.)

Il arrive souvent qu'après avoir renoncé aux passions extérieures et scandaleuses, on conserve dans son cœur une idole pire que toutes les autres, quoique plus cachée et capable seule de nous perdre. C'est l'orgueil : il se rencontre quelquefois dans des âmes même qui se piquent de piété, il consiste à se glorifier dans ses propres mérites. L'apôtre combat dans cette épître cette funeste présomption par des principes pleins de lumière ; méditons-les, afin de comprendre combien cette idolâtrie spirituelle est injuste non-seulement envers Dieu, mais encore envers les hommes.

I. Personne, dit saint Paul, ne peut, en parlant par le mouvement du Saint-Esprit, dire anathème au Seigneur Jésus. L'idée seule d'un excès, tel que celui de dire anathème à Jésus, fait horreur. Cependant les Saints Pères remarquent qu'il est plus ordinaire qu'on ne suppose. Ceux-là disent en quelque sorte anathème à Jésus, qui le rejettent dans sa qualité de Sauveur, en se regardant eux-mêmes comme les auteurs de leur justice et de leur salut. Aussi toute action de grâce, remarque saint Bernard, n'est pas agréable à Dieu, mais seulement celle qui sort d'une pure, entière et chaste simplicité de cœur. Il dit « d'une pure et entière simplicité » pour l'opposer à la duplicité des hypocrites qui, rendant grâce à Dieu de ses dons, retiennent dans leur cœur ce qu'ils semblent lui donner de bouche. Mais pour dire, par un mouvement véritable du Saint-Esprit : *Jésus est le Seigneur* ; il faut reconnaître, dit encore saint Bernard, que toutes les pensées chastes, que tous les jugements justes et équitables, que tous les saints désirs viennent de Jésus comme de leur source. Vous êtes un véritable adorateur de Jésus : vous invoquez véritablement ce nom divin par le mouvement du Saint-Esprit, vous fléchissez véritablement le genou devant ce nom qui fait trembler le Ciel, la terre et les enfers, si vous n'usurpez rien de la gloire de Jésus, si, lorsqu'elle passe par vous, quoiqu'elle ne vienne pas de vous, vous ne souffrez point qu'il en demeure rien en vous, si vous la lui rendez tout entière, sans qu'il s'en attache rien à vous.

C'est là honorer vraiment Jésus comme Sauveur, comme le principe du salut et la source de toutes les grâces que nous recevons pour être sauvés. C'est là prononcer par un mouvement du Saint-Esprit que Jésus est le Sauveur. C'est lui laisser ce dont il est le plus jaloux, comme il le témoigne en disant : *Je ne donnerai point ma gloire à un autre*. Je laisse ma grâce et ma paix aux hommes, mais non pas ma gloire ; je leur communique mon nom de Christ, mais mon nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur, est

un nom incommunicable aux créatures : je ne le partage ni avec les hommes ni avec les anges. Reconnaissons donc que Jésus est le Souverain Seigneur : reconnaissons qu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel par lequel les hommes puissent être sauvés. Prenons plaisir à fléchir non-seulement le genou, mais le cœur, à ce nom saint qui nous sauve, mais qui ne sauve que les humbles et qui rejette les superbes comme les ennemis de son nom. C'est ainsi qu'il faut combattre l'orgueil, qui dit secrètement, mais en tant de manières, anathème au Seigneur Jésus. Mais on ne peut être victorieux, rendre à Dieu ce qui lui est dû et reconnaître véritablement Jésus pour Sauveur, que par un mouvement du Saint-Esprit, qui nous rend humbles, qui nous persuade au fond du cœur que toute notre justice vient uniquement de la grâce du Sauveur.

II. Cet orgueil spirituel, qui outrage Dieu d'une manière si injuste, n'est pas plus équitable envers les hommes. Il méprise les faibles et les petits, il insulte aux pécheurs, il s'applaudit dans sa propre justice, il est content et satisfait de lui-même : l'Apôtre combat cette seconde injustice dans la suite de cette épître, où il représente toute l'Eglise comme un seul corps dont chaque fidèle est membre et reçoit du Saint-Esprit différents dons pour l'utilité et l'édification de tout le corps. Par cette comparaison, il rabaisse l'orgueil des superbes, et il relève la pusillanimité des humbles.

Et d'abord ce seul nom de grâces et de dons doit faire souvenir ces cœurs orgueilleux qu'ils n'ont rien par eux-mêmes et que c'est du Saint-Esprit qu'ils ont tout reçu. L'Apôtre ajoute que Dieu, dans la distribution de ses dons, n'a point considéré le mérite des personnes, mais sa seule volonté. Il partage ses dons à chacun comme il lui plaît. C'est sa volonté seule qui fait que les uns y ont plus de part que les autres et non leur mérite, selon qu'il plaît à Dieu et non selon qu'il plaît aux hommes. Cette considération doit faire cesser les plaintes de ceux qui pourraient dire : Pourquoi ai-je peu de part aux grâces du Saint-Esprit, puisque ce n'est point à l'homme à faire rendre compte au Saint-Esprit, de sa conduite ? Elle doit aussi humilier l'orgueil de ceux qui voudraient s'enorgueillir des dons singuliers qu'ils ont reçus du Saint-Esprit qui ne voyait en eux que le néant et le péché. Que les uns rendent donc grâces à Dieu d'avoir peu reçu, en reconnaissant que sa bonté les ménage et les empêche de s'élever. Que les autres tremblent, au contraire, dans la crainte que ce ne soit peut-être pour leur condamnation qu'ils ont reçu ces dons éclatants. Que tous se souviennent que c'est le même esprit qui agit dans tout le corps de l'Eglise, et que, chaque fidèle étant un membre de ce corps, ils sont tous, en un sens, d'une égale condition.

Ne portons donc pas envie à ceux qui ont reçu des dons plus excellents que nous. Ne méprisons pas ceux qui paraissent en avoir de moindres. Soyons seulement fidèles à faire un bon usage de ce que nous recevons ; employons-le à l'utilité de l'Eglise pour qui Dieu fait tout.

Tâchons de connaître la mesure des dons qui nous sont confiés, pour les faire servir à la gloire de Dieu, lui en faire hommage et nous préparer à lui en rendre compte. Mais surtout demandons sans cesse la charité qui renferme toutes les autres vertus chrétiennes, dont elle est le principe et la source.

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus pharisæus, et alter publicanus.
(Luc., 18.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ adressait la parabole suivante, que nous lisons dans l'Evangile de ce jour, à certains juifs qui se complaisaient dans leur prétendue justice et méprisaient les autres. Aujourd'hui, comme alors, elle a son application, car elle attaque un péché inhérent à la nature humaine, l'orgueil. Nous élever nous-mêmes et abaisser les autres, c'est chez nous plus qu'une tendance, c'est une habitude. Nous avons donc à faire une méditation profonde sur la parabole que l'Eglise nous présente aujourd'hui.

Deux hommes, dit le Sauveur, montèrent au temple pour prier. Ce préambule nous avertit qu'il s'agit d'un enseignement. Voici un homme, c'est le pharisien, auquel nous ne devons pas ressembler ; un autre, c'est le publicain, nous est proposé comme un modèle à suivre. Le Pharisien se tenait debout, preuve qu'il n'a pas le sentiment de sa misère et de sa bassesse. De nos jours, vous avez vu ces hommes qui n'ont pas l'air de soupçonner une autre position que d'être assis ou debout. Vous avez bien jugé que certainement ils ne prient pas. La prière fait comme instinctivement fléchir les genoux et baisser la tête ; et cet humble maintien est le témoignage que nous rendons de la grandeur de Dieu et de notre néant.

Mais le pharisien, lui, ne se plaçait pas en la présence de Dieu ; il priait, ou plutôt il faisait semblant de prier, en ne considérant que lui-même. Il se posait dans le temple, sans s'inquiéter de Dieu ; et voilà pourquoi il gardait le front haut. Nous ne venons pas dans le temple pour nous admirer nous-mêmes ou nous faire admirer. Que de temps nous passons quelquefois cependant sans nous y entretenir avec Dieu !

Et, que disait le pharisien ? O Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. Dans ces quelques mots se trahissent tous les désordres de l'orgueil. Il est là avec ses trois caractères d'oubli de Dieu, de persuasion de sa propre excellence et de mépris pour les autres hommes. — L'oubli de Dieu ? au premier abord on ne l'aperçoit pas. — L'orgueil prend souvent les formules de la piété. Le mondain ne nomme pas Dieu : il s'attribue tout à lui seul, sans retenue, sans correctif ; il ne vante que sa propre sagesse, que ses propres calculs, que ses propres efforts. Mais l'homme vraiment religieux sent bien qu'il ne peut bannir de ses discours Celui qui est l'auteur de

tout don parfait ; le pharisien conserve ce principe, mais c'est pour lui une théorie et affaire d'usage : *Seigneur, je vous remercie*. Ce n'est pas vrai ! vous ne venez pas louer Dieu, c'est vous-même que vous voulez exalter ! Cette admiration injuste le conduit à une autre faute : celle de s'infatuer de sa propre excellence et de se croire parfait. Il ne parle, dans sa prière, que de ses qualités et de ses bonnes œuvres. Il s'en tient là, il ne fait aucune demande, il ne voit rien à ajouter à sa vertu, il se trouve bien. Prenez garde à cet enivrement de l'orgueil ! Quiconque se plaît à contempler le bien qu'il croit avoir, s'aveugle bientôt sur ses besoins. Comme il est rare que nous demandions sérieusement à Dieu l'acquisition d'une vertu, la victoire d'un défaut ! Nous ne prions pas, nous ne demandons rien pour notre âme : voilà ce qui tarit la source des bénédictions célestes. La grâce est arrêtée ; Dieu se retire, puisque vous croyez n'avoir plus besoin de lui.

L'orgueil enfin méprise les autres : c'est le troisième caractère avec lequel il se personnifie dans le pharisien : *Je ne suis pas comme le reste des hommes*. Ne jugeons pas avec cette téméraire sévérité la conscience de qui que ce soit. Pensez au publicain : pendant que le pharisien le méprisait, il obtenait grâce. Le pharisien s'était présenté comme riche de tous les biens, Dieu le renvoie les mains vides : *Divites dimisit inanes*. Le Publicain était venu comme un pauvre affamé : Dieu le rassasie et le comble de biens : *Esurientes implevit bonis*. Pour vous déterminer à le prendre pour modèle, redisons le portrait que l'Evangile nous fournit : le Publicien, se tenant éloigné, ne permettait pas à ses yeux de s'élever vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur*. Il s'agit d'un Publicain, c'est-à-dire d'un de ces hommes que l'avarice conduisit à toutes les iniquités et au mépris de tout ce qui ne s'évalue pas en argent, au mépris de Dieu, au mépris de leurs frères, au mépris de toute vertu. Dans le temple, il se tenait éloigné de l'autel, il n'osait s'avancer, pénétré qu'il était d'un religieux respect pour la présence du Très-Haut. A peine a-t-il franchi le seuil de l'enceinte sacrée qu'il fait un retour sur lui-même et se demande : Qui suis-je pour approcher de Dieu ? La première disposition qui devrait nous animer, quand nous entrons dans une église, c'est le recueillement, un coup d'œil sur l'état où nous sommes par rapport à Dieu. Hélas ! quelles sont nos pensées, lorsque nous paraissions dans la maison du Seigneur ? Faisons-nous trêve aussitôt à nos frivoles préoccupations ? Le Publicain n'osait pas même lever les yeux vers le ciel. Il ne veut rien voir que son âme coupable et le Dieu qui pardonne : tout le reste lui est indifférent. Abîmé dans une sainte confusion, il n'a ici qu'une affaire, celle d'obtenir grâce. Et nous, avons-nous dans l'église quelques autres intérêts à débattre ? Le Publicain se frappait la poitrine. Voilà le repentir, et le repentir extérieurement manifesté. Je ne sais pas s'il est un seul sentiment qui soit plus propre à disposer Dieu en notre faveur. Sans doute, il doit y avoir des pensées d'adora-

tion. de reconnaissance, d'amour, d'espérance, de bon propos; mais, avant tout, un souvenir de nos infidélités, un regret, un mouvement de contrition. N'oublions jamais que nous ne nous présentons pas devant Dieu comme des Anges, mais que nous y venons en qualité de pécheurs. Le Publicain frappait sa poitrine devant tout le monde : y aurait-il des chrétiens qui n'oseraient pas le faire ? Il semble, en voyant certaines personnes, que leur premier soin devant Dieu est de se tenir avec superbe. On s'incline à peine dans les moments les plus solennels, on fait légèrement le signe de la croix; il y a des hommes qui ne font jamais une genuflection quand ils passent devant le Très-Saint Sacrement. Ils ont peur d'être remarqués. Le Publicain disait : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.* Prière bien courte et bien naïve, mais victorieuse, parce qu'elle procède de deux sentiments auxquels Dieu ne refuse rien : le regret de ses péchés et la confiance en sa divine miséricorde. Voilà le vrai repentir; un repentir qui ne se décourage point, un repentir qui ne détruit pas en nous la foi et la miséricorde. N'oubliez jamais cette observation de saint Jean Chrysostome : La vertu jointe à l'orgueil est pour le Seigneur un objet de dégoût; le péché, que l'humilité accompagne, n'excite en lui qu'une compassion miséricordieuse. Donc, ne nous décourageons pas. Sachons profiter de nos faiblesses et de notre corruption. Que tout cela serve à nous abaisser, à nous mettre plus souvent sur les lèvres cette humble prière : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur!*

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8, 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINSTER, curé de Noailles. 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs. 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XXXVII^e — DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Hæc apud se orabat. (Luc., XVIII, 11.)

On rapporte à la Prière ce texte et l'Evangile d'où il est tiré. La parabole dont il s'agit nous apprend « quelles qualités elle doit avoir, pour plaire à Dieu et pour en être exaucée. » (C. C. Trid.) Ayant déjà exposé ce qui regarde la nature, les qualités et l'objet de la Prière (2), nous montrerons aujourd'hui les parties dont elle se compose, combien elle est efficace et comment nous devons prier pour tous les

hommes. De là, trois Questions à résoudre en cette Homélie.

I. *Quelles sont les parties dont se compose la Prière?* — Les parties dont se compose la Prière sont : la demande et l'action de grâces. C'est l'avenir que regarde la demande et au passé que se rapporte l'action de grâces. L'une a pour principe la vue de nos misères; et l'autre, le souvenir des bienfaits divins. Car la connaissance de notre faiblesse nous porte à implorer le secours de Dieu, et la pensée de ses biens nous excite à le remercier. Saint Paul distingue ces deux actes de la Prière, lorsqu'il écrit à Timothée : « Je vous conjure, avant toute chose, « de faire des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes. » (I Tim. II, 1.) On remarque plusieurs degrés dans la Prière, suivant les dispositions de ceux qui la font. Le plus parfait est celui des Justes qui, appuyés sur une foi inébranlable et sanctifiés par la grâce, s'élèvent jusqu'au trône de Dieu et contemplent sa sagesse, sa bonté et sa puissance infinies. Après l'avoir loué et remercié, ils lui exposent leurs besoins avec une confiance toute filiale. Cette espèce de prière est nommée Effusion, selon cette parole du Psalmiste : « Je répands en sa présence ma « prière et j'exprime devant lui ma tribulation. » (Ps. cxli, 3.) Ainsi, quiconque vient à Dieu pour le prier ne lui dissimule rien; mais il répand en sa présence tout ce qui est dans son cœur et se jette dans son sein, comme dans le sein du Père le plus tendre. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint nous dit : « Répandez vos cœurs « devant Dieu (Ps. lxi, 9.), et mettez vos peines « dans le Seigneur. » (Ps. liv, 13.) Après cette prière des Justes vient la prière des Fidèles qui, malgré l'état de péché mortel où ils sont tombés, s'efforcent néanmoins de retourner à Dieu. Mais comme leur foi est souverainement affaiblie, ils ne sauraient guère s'élever de terre. Cependant, tout éloignés qu'ils sont de Dieu, ils lui demandent humblement pardon de leurs fautes et la grâce de la réconciliation. Or Dieu exauce leur prière; car il les invite avec la plus grande bonté à prier, en leur disant : « Venez à moi, « vous tous qui êtes affligés et chargés, et je « vous soulagerai. » (Matth. xi, 28.) C'est ainsi que le Publicain pria et mérita sa justification. (Luc. xviii, 9.) On remarque ensuite la prière des Infidèles qui, éclairés par la lumière naturelle, désirent connaître la vérité. S'ils persévèrent dans ce pieux désir, la divine miséricorde ne rejette point leurs supplications et ne tarde point à les exaucer, comme le centurion Corneille. (Act. x, 8.) Pour la prière des Pécheurs qui, tout en ne cessant de commettre de nouveaux crimes, ne rougissent pas d'en implorer le pardon, elle n'est pas exaucée et ne mérite pas de l'être. Car elle ressemble à la prière de l'impie Antiochus qui « conjurait le Seigneur, dont il ne « devait pas obtenir miséricorde. » (I Mac. ix, 13. — I C. II, 18. — I. SC. II, 70-72.) (1).

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 18 — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 70-72.

1. Voir l'Ami du Clergé, n^o 4-39. — 2, Ibid., n^o 28, CATÉCHÈSE XXV,

II. La Prière est-elle toujours efficace ? —

Oui, elle est toujours efficace, si elle est bien faite. Car alors Dieu l'exauce toujours, mais de la manière qu'il juge le plus utile à notre salut. D'abord elle a pour effet d'honorer Dieu. Car c'est un acte de Religion, que le Psalmiste compare au parfum de l'encens. « Que ma prière, » dit-il au Seigneur, « s'élève comme l'encens en « votre présence. » (Ps. cxi, 2.) En priant, nous reconnaissons Dieu comme notre Créateur et notre Maître, nous le considérons comme l'Auteur de tous les biens et nous le regardons comme l'unique refuge, où nous puissions trouver notre salut. Un autre effet de la Prière, c'est qu'elle ouvre le Ciel, dont elle est la clef, selon saint Augustin. « La Prière s'élève, » dit-il, « et la miséricorde de Dieu descend. Quelque basse que soit la terre et quelque élevé que soit le Ciel, Dieu entend néanmoins le langage de l'homme. » C'est par la Prière que nous obtenons tous les biens spirituels, la grâce du Saint-Esprit, la conservation et l'augmentation de la foi, la victoire sur le démon et l'exemption des peines éternelles. On ne saurait douter que Dieu ne l'exauce, lorsqu'elle part d'un cœur pur ou repentant, selon ces paroles d'Isaïe au peuple Juif : « Alors vous invoquerez, et le Seigneur « vous exaucera (Is. lvi, 9.) ; vous crierez, et « le Seigneur dira : Me voici. Avant qu'ils ne « crient, dit-il, je les exaucerai ; ils parleront « encore, et je les entendrai. » Ibid. lvi, 14.) L'Histoire est remplie de miracles opérés par la vertu de la Prière. C'est par la Prière que Josué arrêta le soleil, qu'Elie fit descendre le feu du ciel, que David mérita la rémission de ses péchés, que Salomon reçut la sagesse, qu'Ezéchias obtint la prolongation de sa vie, qu'Esther et Mardochée délivrèrent les Juifs de la fureur d'Aman et que Suzanne triompha des pièges et de la calomnie des infâmes vieillards. Mais pourquoi Dieu nous refuse-t-il parfois ce que nous lui demandons ? C'est parce qu'il nous réserve une faveur plus grande ; ou parce que l'objet de notre prière ne nous est pas nécessaire ; ou parce qu'il nous serait devenu funeste, s'il nous l'avait accordé. « Car, » selon saint Augustin, « il y a des choses que Dieu refuse dans sa bonté et qu'il donne dans sa colère. » Un troisième effet de la Prière, c'est de nous rendre invincibles contre nos ennemis. De là ces paroles de saint Hilaire : « Contre le démon et contre ses attaques, combattons par le bruit de nos prières. » La Prière est même toute-puissante contre Dieu, puisqu'elle apaise sa justice et désarme son bras prêt à nous frapper. Voilà pourquoi il disait à Moïse, qui le conjurait de pardonner à son peuple : « Laisse-moi, afin que ma colère s'enflamme contre eux et que je les extermine. » (Exod. xxxii.) Enfin la Prière est l'exercice de toutes les vertus, qu'elle confirme et qu'elle augmente en nous. « C'est, » dit saint Grégoire de Nysse, « le rempart de la pudeur, le sceau de la virginité, le frein de la colère, la répression de l'orgueil, l'oubli des injures reçues, la réconciliation des ennemis, la consolation des affligés, le soulagement de ceux qui pleurent. Sa force et son efficacité sont si grandes que, lorsqu'elle entre une fois dans l'âme, toutes les vertus y entrent

avec elle. Et rien ne fait avancer autant dans la perfection que de converser et de s'entretenir assidûment avec Dieu. » (Exod. xxxii, 10. — I C. ii, 23. — I SC. ii, 81-82).

III. Pour qui devons-nous prier ? — Nous devons prier pour tous les hommes sans aucune exception. Car tous les hommes, les Infidèles comme les Fidèles, sont notre prochain. Or, Dieu nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Il veut donc aussi que nous priions pour lui. De là cet avertissement de saint Paul à Timothée : « Je vous conjure, avant toute « chose, de faire des supplications, des prières, « des demandes et des actions de grâces pour « tous les hommes, pour les rois et pour tous « ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous « menions une vie paisible et tranquille en toute « piété et chasteté ; car cela est bon et agréable « devant Dieu notre Sauveur, voulant que tous « les hommes soient sauvés et arrivent à la « naissance de la vérité. » (I Tim. ii, 1-4.) D'abord il faut prier pour nos parents, nos bienfaiteurs et nos amis. Nous devons en même temps prier pour les pasteurs de nos âmes, comme saint Paul le recommande aux Colossiens : « Priez « pour nous, demandez que Dieu nous ouvre « une porte à la prédication de sa parole, afin « d'annoncer le mystère de Jésus-Christ, pour « lequel je suis moi-même dans les chaînes, et « de pouvoir le manifester aux hommes comme « il faut le révéler. » (Colos. iv, 3-4.) Ensuite, il faut prier pour les Princes et les Magistrats, afin qu'ils gouvernent les peuples suivant les règles de la justice. Il est bon de prier aussi pour les Justes ; car ils ont besoin des prières des Fidèles, pour persévérer dans le chemin de la vertu. Selon saint Augustin, c'est une coutume apostolique de faire des supplications pour les hommes vivant en dehors de la vraie Religion. Ainsi, il faut demander que les Idolâtres renoncent à leurs superstitions ; que les Juifs reconnaissent, dans la personne de Jésus-Christ, le Messie promis à leur ancêtres ; que les Hérétiques, abjurant leurs erreurs, reçoivent toute la doctrine catholique ; et que les Schismatiques rentrent dans la Communion de la Sainte Eglise Romaine. Les prières des Justes contribuent efficacement à leur conversion, comme on le voit par la multitude d'âmes que chaque jour Dieu « arrache à la puissance des ténèbres, pour les « introduire dans le royaume de son amour, et « dont il fait des vases de miséricorde, de vases « de colère » qu'ils étaient auparavant. Il est de foi qu'on doit prier également pour les Morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés et affranchis des flammes du Purgatoire (II Mach. xii, 46). Enfin, il faut prier pour les Pécheurs et conjurer le Seigneur de leur inspirer un salutaire repentir et de les ramener à la pratique de la vertu. (I C. ii, 22. — I SC. ii, 79-80.)

L'abbé REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix :

4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LE MANÈGE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE CONFESSEUR

(Voir les n° 38 et 39.)

Le ministre de la vérité doit être encore juge incorruptible. Nous sommes la justice de l'Eglise; la justice de l'Eglise doit réfléchir, avec son infailibilité, sa pureté immaculée. Cela nous serait-il difficile? Sans doute, je suis effrayé de ma grandeur, en partant pour le confessionnal, si je me rappelle que je vais délivrer des captifs, et ouvrir ou fermer les portes du paradis; mais je ne le suis pas moins si je réfléchis que le confesseur est le régulateur de la moralité catholique, et la preuve ou la honte de sa vérité, selon qu'il en est l'expression ou le démenti: *Dentur idonei confissarii*, dit saint Pie V, *ecce omnium christianorum plena reformatio* (1).

Il y a plusieurs personnages que le catholicisme produit comme des arguments vivants en faveur de sa divine vertu. Tantôt c'est sa vierge, tantôt c'est son martyr, tantôt c'est son pontife; mais il est une création qui surpasse à mes yeux toutes celles-là, c'est son confesseur; et c'est nous qui portons, dans notre judicature, la majesté d'une telle apologie! Toucher, en effet, à tant de souillures sans se souiller, glisser, comme les rayons du soleil, à travers les fanges de cette terre sans se détériorer, enfin, purifier tant de secrets malsains à sa chaste tendresse, et guérir les maladies du monde sans les contracter, ce n'est pas seulement servir l'Eglise, c'est la prouver par un miracle perpétuel. Un prêtre français demandait à un religieux d'Italie pourquoi, dans ce pays trop décrié pour ses relâchements, il y avait tant de prêtres approuvés pour la confession des hommes, et si peu pour la confession des femmes: « C'est que, pour confesser des hommes, il suffit d'être un homme, répondit le pieux cénobite, tandis que, pour confesser les femmes, il faut être un ange. » Or, cet ange qui fut enté sur notre misère par l'imposition des mains, cet ange qui vécut en nous parmi tant de miasmes respirés, qui vainquit dans des tête-à-tête si difficiles, cet ange est une des grandes gloires de l'Eglise; il doit se prouver par l'incorruptibilité dans les sentiments et dans les décisions.

Oui, dans les sentiments, d'abord: prenez donc garde, juges corrompus par la sensualité de votre attitude, qui convertissez les cœurs à vous, non à Jésus-Christ; qui dissertiez long-temps sur certaines déclarations à votre adresse que vous n'auriez pas dû entendre jusqu'à la fin; qui encouragez Jézabel quand elle met du ard et des atours pour séduire le prophète; qui changez le cénacle du pardon en un foyer de concupiscence, et qui faites servir cette bouche plus vénérable, selon saint Chrysostome, que le

propitiatoire de l'arche, parce qu'elle rend des oracles plus divins, à débiter de criminelles fadeurs. O prêtre: *Videte quid faciatis, non enim hominis exercetis iudicium sed Dei* (1)!

A votre tour, prenez garde, juges corrompus par une honteuse curiosité, qui posez des questions perverses; qui savourez les réponses sans pudeur: qui enseignez le crime, au lieu d'en connaître; qui allumez la volupté, sous prétexte de la faire rougir, et qui vous dédommaginez par le plaisir de tout entendre de la contrainte de ne pouvoir tout faire, semblable à ces vieillards de Babylone qui ordonnaient à Suzanne de lever son voile, pour se repaître, au moins par le regard, des attraits dont ils ne pouvaient jouir: *Iniqui illi jusserunt ut discoperiretur, ut vel sic satiarentur decore ejus* (2).

A votre tour, prenez garde, juges corrompus par la jalousie, qui pardonnez plus aisément un péché à votre pénitente que d'aller le confesser à d'autres; qui consentez, durant vos absences et vos maladies, à ce que la table sainte soit vide et le tabernacle fermé pour que vos absolutions soient attendues, et qui, si impitoyable aux sentiments trop vifs excités par d'autres confrères, êtes si indulgent pour ceux dont vous êtes l'objet. — Mon père, je m'accuse d'avoir eu de l'affection naturelle pour un prêtre. — Avisez bien, ma fille, c'est un grand désordre. — Mon père, ce prêtre c'est vous. — Soyez tranquille, mon enfant, je réponds de vous comme de moi-même. — Voilà les palinodies intéressées que les âmes ont tristement constatées. Mes vénérés confrères, c'est toujours un dangereux et honteux produit du cœur humain que la jalousie; mais les jalousies de confessionnal, considérées, soit dans le prêtre, soit dans la pénitente, ne sont pas seulement une difformité morale et un ridicule, elles tiennent de la profanation. O vous qui ne vous en confessez jamais, pensez-y bien: *Nescitis cujus spiritus estis* (3).

A votre tour, prenez garde, juges corrompus par l'acception des personnes; de qui les grands obtiennent de longues conférences spirituelles, les pauvres à peine le temps de s'accuser; dont les pénitents, infirmes et vieux, oubliés au bord de la piscine sacrée, peuvent dire: *Hominem non habeo* (4), tandis que nos dévotes privilégiées sont saturées de conseils doucereux. Ah! si saint Dominique s'accuse naïvement, à la mort, d'avoir préféré la conversation de femmes jeunes à celles des femmes âgées, quelle raison de trembler pour nous, car les malheureux meurtris par notre dureté ont été vus portant leurs blessures de confessionnal en confessionnal, tandis que j'ai cherché une femme jeune, riche et belle, qui eût été rudoyée par un confesseur, je ne l'ai guère trouvée!

Enfin, prenez garde, surtout, vous qui êtes corrompus dans vos décisions, car, ici, l'intégrité du sacrement est attaquée et le sang de Jésus-Christ est répandu comme l'eau. Pourquoi n'êtes-vous pas mort avant de la recevoir, cette belle investiture: *Quorum remisistis peccata*,

1. II Par. 19, 6.

2. Dan. 13, 32.

3. Luc 12, 25.

4. Joan. 5, 7.

vous, juge pusillanime, qui ne savez pas refuser aux puissants une miséricorde qu'ils ne méritent pas : *Ne extimescas faciem potentis* (1) ; et vous aussi, juge intéressé, dont on énerve les sentences par des présents : *Dona excæcent oculos iudicum* (2) ; et vous aussi, juge précipité, qui, pour entendre beaucoup de monde, n'écoutez presque personne ; et vous aussi, juge vaniteux, qui, pour soutenir votre réputation de mansuétude, jetez aveuglément vos pardons et ne les distribuez pas. Mon Dieu ! quand vous êtes descendu parmi nous, vous étiez le père de l'enfant prodigue et le pasteur de la brebis perdue, vous étiez clément aux larrons crucifiés et aux filles coupables de Samarie, vous pleuriez sur Jérusalem infidèle, et vous rendiez leurs enfants aux mères éplorées, cependant tout le monde ne convenait pas de votre bonté : comme ce souvenir est de nature à inquiéter la popularité de la mienne ! *Dicebant alii bonus est, alii non* (3).

Ah ! sans doute, ils sont dans le faux ces confesseurs qui affectent le puritanisme théologique et font ostentation de leur sévérité, oubliant que le parti le plus sûr peut bien n'être pas de refuser l'absolution, puisque nous rendrons un compte plus terrible encore de nos refus que de nos complaisances ; toutefois, préservons-nous aussi de ce laxisme énervant qui est le fléau des mœurs publiques, la ruine des saintes règles et le scandale du monde lui-même. Equilibre difficile à garder, qui explique cette parole : *Nemo nisi valde sanctus*, dit saint Laurent Justinien, *absque sui detrimento, proximorum curis occupatur* (4).

Mais, s'il en est ainsi parce qu'il y a des juges corrompus, que serait-ce si j'assignais ici à comparaître les juges corrupteurs ! Est-ce que ce serait une vision infernale de mon esprit ? Non, les larmes de l'Eglise me l'ont assuré, l'abomination s'est assise sur le tribunal de Jésus-Christ, le prétoire des pardons divins a été changé en rendez-vous de sensualisme, il a fallu faire des bulles : *Contra sollicitantes*, et il s'est passé là des crimes que je ne peux flétrir que par les réticences de mon indignation. Tels ces grands coupables, dont on a souvent parlé, que l'on mène au supplice la tête couverte d'un voile noir !

Et, cependant, serait-ce là l'extrême profanation du sanctuaire de la miséricorde ? Anges de la maison de Dieu, qui avez voilé votre face à ce spectacle, pleurez en m'écoutez ! des prêtres ont donné des absolutions mensongères que Dieu ne ratifiait pas. Ils ont encouru l'excommunication en distribuant des pardons dont l'investiture sainte leur était ôtée. La grâce sacramentelle, loin de purifier, a servi de voile et de complicité au libertinage, et les défenses de la bulle *Apostolicæ sedis* ont été ignorées ou foulées aux pieds ! Hélas ! on a souvent cité ce protestant converti de cœur et d'esprit, qui refusa son abjuration après avoir entendu la messe d'un prêtre sans piété. Cependant, durant la

messe, il y a des contrôles publics qui nous imposent la décence ; mais que diraient les hérétiques, que diraient les impies, s'ils nous entendaient et s'ils nous voyaient toujours au confessionnal ? Pourquoi avons-nous converti notre judicature en déshonneur ? *Abominabilem fecisti decorem tuum* (1).

(V., avant dernière page, la liste des Œuvres du P. Caussette).

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégations des Rites.

APPLICATION DE LA MESSE POUR LES DÉFUNTS.

Y a-t-il obligation pour les curés d'appliquer la messe pour les gens pauvres, quand bien même l'honoraire d'usage ne soit pas donné au curé ? Est-il permis, tout en disant la messe de morts, d'appliquer la messe à une autre intention ?

Cette question a été récemment traitée par la Congrégation des Rites. Le vicaire capitulaire de Rovigo a fait savoir que, dans les funérailles des gens pauvres, les curés et les autres prêtres du diocèse font tout gratuitement ; un grand nombre de ces prêtres ne se dispensent jamais de réciter l'office des morts et de célébrer la messe conformément au Rituel romain. Mais, comme ils ne reçoivent pas d'honoraire à raison de ces fonctions, ils disent une messe chantée ou une messe basse de *requiem* ; au lieu d'appliquer pour le défunt, ils appliquent pour d'autres défunts en faveur desquels ils reçoivent l'honoraire, ou bien suivant l'intention d'autres bienfaiteurs.

Cet usage est-il légitime ? La messe de morts, le jour des obsèques, et le corps présent, est-elle commandée, quoique aucun honoraire ne soit donné pour célébrer cette messe ?

La Sacrée Congrégation des Rites décide qu'il faut prendre en grande considération l'avertissement que donne le Rituel romain, au titre *De Exequiis*, savoir : que l'on doit, autant que faire se peut, garder l'ancienne institution ecclésiastique, qui recommande que la messe *præsente corpore* soit célébrée pour le défunt, quelque pauvre qu'il soit, avant de procéder à la sépulture. Par conséquent, la messe doit être appliquée pour tout défunt pauvre, autant qu'il pourra se faire.

Voici le texte de la décision :

Ubi nulla viget specialis obligatio, attendendum est monitum quod habetur in Rituali Romano de Exequiis circa initium, nempe quod antiquissimi est instituti, illud, quantum fieri poterit, retineatur ut missa seu missæ præsentæ corpore defuncti, licet pauperis, pro eo celebrentur antequam sepulture tradatur, et missa etiam pro quolibet defuncto paupere, quantum fieri poterit, applicanda est.

1. Eccl. 7, 6.

2. Eccl. 20, 31.

3. Joann. 7, 12.

4. S. Laur. Just.

1. Ezech. 16, 15.

C'est évidemment l'esprit de l'Eglise que la messe soit appliquée pour tous les défunts, riches ou pauvres, avant de procéder à la sépulture.

Le procès de canonisation de la vénérable Anna Maria Taigi constate un fait bien propre à nous édifier à ce sujet sur la bonté et la justice de la miséricorde de Dieu. C'est l'usage à Rome, lorsqu'un grand personnage meurt, de dresser des autels dans la chambre où le défunt vient d'expirer, et de faire dire un grand nombre de messes pour le repos de son âme; or, une révélation divine fit connaître à la vénérable Anna Maria Taigi que toutes ces messes étaient appliquées aux âmes les plus abandonnées du purgatoire, c'est-à-dire aux pauvres et aux mendiants, auxquels personne ne songe, et que l'âme du grand personnage ne commencerait à ressentir quelque soulagement que lorsqu'une messe serait appliquée pour lui dans une église publique, comme cela se fait pour le commun des fidèles. C'est ainsi que les privilèges de la grandeur et de la richesse profitent aux pauvres qui sont en purgatoire.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

L'APPARITION DE SAINT MICHEL AU MONT GARGAN ET AU MONT SAINT-MICHEL.

Les actes du pape Gélase occupent plusieurs pages dans l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique*, et cependant Rohrbacher ne dit rien d'un événement considérable attribué par l'ensemble des écrivains anciens au pontificat de ce pape: nous voulons parler de l'*Apparition de saint Michel au mont Gargan*, apparition dont l'Eglise célèbre la fête le 8 mai. Cette manifestation de l'esprit céleste, protecteur de l'Eglise et des Souverains Pontifes, mérite qu'on s'y arrête.

Constantin avait vu le *labarum* que Michel lui avait montré dans les airs avec des paroles mystérieuses: *hoc signo vinces*, et il avait vaincu; ses successeurs devenus hérétiques n'étaient plus dignes de protéger l'Eglise. Au moment où le pape Gélase occupait le siège de Pierre, la véritable doctrine était grandement menacée par les erreurs de Pélagie. Alors Michel apparut au fond du golfe de Manfredonia, sur la montagne du Gargan, *in terra Ecclesiae Romanae*.

Un homme riche de Siponte, possesseur d'un nombreux troupeau, s'aperçut un soir qu'un de ses taureaux manquait à l'appel. Les serviteurs le cherchèrent longtemps, on le découvrit enfin sur le sommet du Gargan, mais il semblait comme enchanté à l'entrée d'une caverne et ne

voulait pas remuer. L'homme riche de Siponte décocha une flèche à l'animal récalcitrant, le trait rebondit vers la main qui l'avait lancé. Le bruit d'un tel prodige arriva aux oreilles de l'évêque, lequel ordonna un jeûne et des prières. Cependant l'évêque avait une vision; Michel lui apparaissait et lui tenait ce langage: « Ce qui est arrivé sur le Gargan est de ma volonté. Je suis Michel l'archange, qui me tiens toujours en présence du Seigneur; résolu à protéger et à garder ce pays, j'ai voulu donner une marque de ma vigilance et de la surveillance que j'y aurai (1). » Le sommet de la montagne fut béni et consacré solennellement et dès l'année suivante les pèlerins y venaient en foule remercier l'ange gardien de l'Italie et de l'Eglise. Il faudrait lire les ouvrages racontant l'histoire du mont Gargan pour bien comprendre le côté providentiel de l'apparition du v^e siècle. Les papes ne tardèrent pas à inscrire l'anniversaire de la manifestation de Michel (8 mai) au canon de la liturgie; à Rome, ils transformaient le cirque Flaminius en un temple sous l'invocation du même esprit céleste, reconnu dès lors publiquement défenseur et garde de l'Eglise aussi bien que du chef visible de l'Eglise, selon les termes du docte abbé Rupert, qui écrivait: « Par saint Michel, le Pontife romain qui a cure, avant tous, du salut des fidèles, est gardé et défendu. »

Cela continua jusqu'au vi^e siècle, qui devait se clore par le couronnement fameux de Charlemagne à Rome. Le viii^e siècle fut, en effet, comme un siècle d'enchantement: les Mérovingiens périssaient épuisés de langueur, l'Eglise et la civilisation semblaient devoir sombrer sous le flot des sectateurs farouches de Mahomet. Or, malgré la défection de ces monarques, la France était prédestinée depuis Clovis; il ne lui restait plus qu'à accomplir les gestes de Dieu, *gesta Dei per Francos*. Saint Michel vola du Mont Gargan sur le Mont de Tombe. A Avanches vivait un évêque pieux nommé Aubert; trois fois le saint prélat eut une vision qui lui disait de se rendre sur le Mont Tombe et d'y élever un sanctuaire en l'honneur de l'Archange Michel. Aubert, pensant aux paroles de l'apôtre saint Jean: *Probate spiritus si ex Deo sint*, hésitait. Michel lui fit un dernier commandement si impérieux qu'Aubert dut obéir. Accompagné de ses clercs, il se rendit sur la montagne désignée, éleva un oratoire pareil à celui du Mont Gargan, oratoire transformé bientôt en basilique merveilleuse et qui devint comme le palladium invincible et imprenable de la monarchie franque.

Les raisons de cette double apparition de l'Archange et de ce double rôle du Mont Gargan et du Mont Saint-Michel de France, ont été données, il y a plusieurs siècles, par Guillaume Benoît, le maître de plusieurs cardinaux et de divers princes: « La garde et la protection de ce royaume, écrivait-il (2), est attribuée à l'archange Michel, tour à tour prince de la synagogue et de l'Eglise... et c'est comme marque de ceci qu'après sa miraculeuse apparition sur

1. *Acta SS. Bolland.*, ad diem xxxix Sept.
2. *Repetitio Guilelmi Benedicti*, etc. — Lugduni, M D LXXV, in-fol., pp. 218 et suiv.

la terre de l'Eglise romaine, au Mont Gargan d'Apulie, laquelle apparition était la première, Michel a fait sa seconde apparition dans le royaume de France, au lieu nommé Mont-Tombe.... »

Quant à cette dernière apparition, Guillaume Benoît a été prophète. Après avoir raconté en quelques mots la manière dont le chef des milices célestes se manifesta à Aubert, il ajoute : « Saint Michel vaincra et enchaînera le dragon pour mille ans et le précipitera dans l'abîme et l'y enfermera et mettra dessus un sceau jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis (1)... Et il confiera aux mains de la nation élue son glaive avec son bouclier, et il la sacrera fille maîtresse contre toutes les filles de l'Eglise pour ces dix siècles dont la lumière éblouira les temps futurs en voilant l'éclat des jours passés... »

L'apparition de saint Michel avait lieu en l'an 708, mille ans après environ la Révolution menaçait de faire sombrer la France ; le dragon était déchaîné.

(Extrait du 4^e volume de l'HISTOIRE DE L'EGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun, 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix 75 fr. pour les souscripteurs. Trois vol. parus, le quatrième, sous presse. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.)

A propos de cet article, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la prochaine publication de l'ouvrage suivant :

LES MERVEILLES DU MONT SAINT-MICHEL

Livre singulier, histoire très-savamment étudiée et plus intéressante qu'un roman, où l'exactitude scrupuleuse des faits revêt à chaque instant les brillantes allures de l'épopée. C'est un récit passionné qui entraîne rapidement le lecteur à travers nos annales, éclairant les mille scènes de notre grand drame national aux lueurs du DESSEIN DE DIEU sur la France. L'auteur, M. Paul Féval l'adit dès la première ligne : *Saint Michel est l'ange de la patrie* ; et cette pensée, qui est le fil conducteur de l'œuvre, lui imprime d'un bout à l'autre un cachet de souveraine, de puissante ACTUALITÉ. Le passé y raconte le présent et presque l'avenir.

Un homme qui n'est plus ni député, ni sénateur, mais qui semble voir de plus haut à mesure qu'il s'éloigne, M. de Belcastel le disait hier dans son langage inspiré : « C'est un magnifique spectacle que donne aujourd'hui la France chrétienne ! » Son cri de guerre est celui de saint Michel, « la devise d'éternelle victoire, » tandis que le cri des persécuteurs est la propre devise de Satan foudroyé. Le dessein de Dieu ne change pas ; l'ange de la patrie est l'ange de l'Eglise, seule immortelle dans le temps. Ses ailes d'or éployées sur l'étendard de Charlemagne planent toujours ; il sait où est l'épée confiée par lui à Jeanne d'Arc... Et voilà pourquoi son histoire, écrite au point de vue de nos prochaines destinées est le livre le plus étonnamment ACTUEL qui se puisse répandre dans les rangs de l'armée catholique française.

1. Apoc., xx,

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Robert ne se fait aucun scrupule de transgresser les décrets des Congrégations romaines, et voici les raisons sur lesquelles il s'appuie :

1° Il est assez généralement admis que les Congrégations romaines n'ont pas de pouvoir législatif. 2° Pour qu'une loi soit en vigueur, il faut qu'elle soit notifiée à ceux qui doivent l'observer ; or, les décrets des Congrégations ne sont pas publiés authentiquement en France. 3° Il y en a même qui ne se publient pas à Rome et qui sont simplement communiqués à la personne qui a posé une question. 4° On ne peut, le plus ordinairement, savoir s'ils ne regardent pas exclusivement celui à qui ils sont adressés. 5° Il y en a un grand nombre qui n'ont pas force de loi, parce qu'ils n'ont pas été acceptés en France. — On demande : Quelles sont les conditions requises pour qu'une loi ecclésiastique soit en vigueur ? Que faut-il tenir en particulier des décrets des Congrégations romaines et des raisons pour lesquelles Robert veut les éliminer tous ?

R. — 1° Il est faux que les Congrégations romaines n'aient pas de pouvoir législatif. Sixte-Quint dans la bulle *Immensa*, qui créa le système complet de ces augustes tribunaux, parle expressément du pouvoir législatif, surtout en ce qui concerne la Congrégation du Concile et celle des Rites. En outre, les Congrégations romaines exercent assez souvent le pouvoir législatif ; donc, elles le possèdent. Les décrets généraux publiés par les Congrégations romaines sont une des plus précieuses sources du droit moderne. Ils sont rendus avec l'approbation du Saint-Père, mais ils émanent directement de la Congrégation qui les promulgue. Quoiqu'il ne soit pas fait mention de cette approbation pontificale, ils ont la même valeur que s'ils émanaient directement du Pape.

2° Notre correspondant nous paraît jouer sur les mots lorsqu'il nous dit : « Pour qu'une loi soit en vigueur, il faut qu'elle soit notifiée à ceux qui doivent l'observer ; or, les décrets des Congrégations ne sont pas publiés authentiquement en France. » Nous répondons que les décrets généraux sont promulgués authentiquement à Rome, par l'affichage à la porte des basiliques, et que cette promulgation suffit pour le monde entier. C'est aujourd'hui l'opinion très-commune des théologiens et des canonistes que la promulgation dans les provinces n'est pas nécessaire. Le sentiment opposé a perdu de plus en plus toute probabilité, et il est moins soutenable aujourd'hui qu'à aucune autre époque, car la très-grande facilité des communications fait qu'on peut connaître en tous lieux que le décret a été publié à Rome.

Notre correspondant semble dire que la loi doit être notifiée à ceux qui doivent l'observer. Prétend-il qu'un exemplaire en soit adressé par huissier à tous les intéressés ? C'est pourquoi par une fiction juridique et nécessaire, la promulgation publique et légale tient lieu de la notification individuelle et personnelle.

Il faut remarquer aussi que l'on ne se contente pas de promulguer les décrets généraux à Rome même, car ils sont insérés dans les collections officielles. A une époque où la plupart des gouvernements ne possédaient pas encore leurs bulletins de lois, le Saint-Siège institua des

recueils officiels de ces décrets, déclarés authentiques par des bulles pontificales. Qui ne connaît les Codes qui forment le *Corpus juris Canonici*? Chacun de ces codes fut authentiqué par une bulle qui se lit en tête et qui ordonne à tout le monde, dans les tribunaux comme dans les écoles, de recevoir ces décrétales comme véritables et authentiques. Peu d'années après le Concile de Trente, Grégoire XIII publia à Rome une édition officielle de ces mêmes codes, et la fit précéder d'une bulle qui la déclara authentique.

Nous ne parlons pas des décrets de l'Index, renfermés dans plusieurs éditions officielles, qui ont paru depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours.

La Sacrée Congrégation du Concile publie la collection de ses décisions. Elle commença cette publication en 1718, grâce à la sollicitude de Benoît XIV, qui était à ladite époque son secrétaire. Cette collection a été continuée jusqu'à nos jours. Un volume paraît tous les ans.

En ce qui concerne les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, le Recueil officiel fut entrepris au commencement de ce siècle, en 1808, peu avant la déportation de Pie VII. Cette collection s'est également continuée jusqu'à nos jours. Le dernier volume a paru récemment, à la librairie de la Propagande, ainsi que nous l'avons dit dans une récente consultation.

La Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers possède aussi sa collection officielle. Une édition fut entreprise il y a une vingtaine d'années, mais elle ne fut communiquée qu'à quelques personnes privilégiées. Une édition beaucoup plus complète parut en 1867, sous le titre : *Collectanea decretorum*. Le Saint-Père Pie IX en fit donner un exemplaire aux évêques qui allèrent à Rome pour célébrer le centenaire de saint Pierre.

Quelques années auparavant, la Sacrée Congrégation des indulgences et des Reliques avait également publié la collection de ses décisions.

Il est donc certain qu'il existe des moyens bien faciles de connaître les décisions des Congrégations romaines d'une manière officielle et certaine.

3° Le correspondant nous objecte qu'il y a des décrets qui ne sont pas même publiés à Rome. Cela importe peu, car ces décisions sont insérées dans les collections officielles dont nous venons de parler. L'insertion des décrets dans les Recueils officiels remplace éminemment la publication ; c'est une promulgation d'un ordre plus élevé. Quoique quelques-unes de ces décisions soient rendues pour des cas particuliers, elles peuvent être alléguées pour des cas analogues. Il est donc faux qu'elles soient simplement communiquées à la personne qui a posé la question ; en effet, le Saint-Siège les juge assez importantes pour être insérées dans une sorte de code officiel.

4° Notre correspondant prétend qu'on ne peut ordinairement savoir si les décrets ne regardent pas exclusivement celui à qui ils sont adressés. C'est un pur sophisme. On peut élever la même objection pour la plupart des décrétales qui sont dans le *Corpus juris Canonici*. En effet, elles

furent d'abord adressées à des particuliers, mais elles devinrent des lois générales par leur insertion au Code officiel. C'est là le principe élémentaire en droit Canon. L'empereur Justinien agit de la même manière pour le droit civil.

5° Nous n'avons rien à répondre à ce que dit notre correspondant, savoir : qu'il y a un grand nombre des décrets de Congrégations qui n'ont pas force de loi, parce qu'ils n'ont pas été acceptés en France. Il n'y a qu'à relire ce que les théologiens enseignent dans le traité *De legibus*, sur l'acceptation des lois. Nous ne nions pas que les décrets des Congrégations romaines sur certaines matières n'abrogent pas les coutumes légitimes des diocèses ; mais ce principe ne peut être appliqué qu'à un petit nombre de cas, et on ne peut l'employer qu'avec beaucoup de circonspection.

Après les explications que nous venons de donner, nos lecteurs répondront d'eux-mêmes aux dernières questions de notre correspondant. La discipline moderne, plus sévère même que l'ancienne, préserve un grand nombre de lois ecclésiastiques contre la désuétude. Les coutumes irrationnelles, celles qui affaiblissent le nerf de la discipline ecclésiastique, celles qui nuisent au bien spirituel des âmes ou sont une occasion de péché, celles enfin qui sont en opposition avec le Concile de Trente et avec les Constitutions pontificales ne peuvent prévaloir contre la loi. Rien de plus difficile que d'affirmer la légitimité d'une coutume opposée aux saints Canons tant que le supérieur ecclésiastique, c'est-à-dire le Saint-Siège, n'a pas été appelé à se prononcer sur cette coutume.

Q. — Vous me ferez plaisir d'indiquer, sans me nommer, si les cas réservés au Pape avec censure, le sont à raison de la censure ou en eux-mêmes ?

R. — Les cas réservés au Pape avec censure le sont ordinairement à raison de la censure, de façon que l'on n'encourt pas la réserve lorsque la censure n'est pas encourue. Cette règle générale ne comporte guère que deux exceptions, qui sont du reste indiquées dans toutes les théologies.

De là vient que l'on trouve rarement des pénitents qui soient liés par les réserves pontificales. D'ailleurs, les évêques sont compétents pour absoudre ou faire absoudre les personnes qui ne peuvent entreprendre le voyage de Rome. Il en est autrement des réserves épiscopales, car les péchés sont censés réservés indépendamment de toute censure. C'est pourquoi les instructions du Saint-Siège recommandent d'établir sur divers points de chaque diocèse des pénitenciers qui aient non-seulement le pouvoir d'absoudre des cas réservés, mais qui soient en outre autorisés à communiquer ce pouvoir aux autres confesseurs. Il ne serait pas convenable que l'on fût constamment obligé de recourir à l'évêché afin d'obtenir le pouvoir d'absoudre de certains cas. Cette rigueur excessive aurait l'apparence d'une sorte de police ou d'inquisition, qui aurait la prétention d'envahir le domaine de la conscience. C'est pourquoi le Saint-

Siège, toujours circonspect dans ses décisions, a fait la recommandation dite plus haut. Elle est exprimée dans les mémorables circulaires sur les cas réservés que la Sacrée Congrégation des évêques et Réguliers publia par l'ordre du pape Clément VIII.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Ma sacristie est dans un état pitoyable ; il n'y a pas de réparations possibles ; c'est un édifice qu'il faut refaire à neuf. Je ne sais si elle appartient à la fabrique ou à la commune. Mais, dans l'une et l'autre hypothèse, à qui appartient le droit de la condamner ?

L'emplacement de la sacristie actuelle n'étant pas convenable, à qui appartient le droit de choisir celui de la nouvelle ?

Faut-il une commission ou un architecte ? Qui doit nommer cette commission ou cet architecte ?

La fabrique n'a pas de ressources, elle est obligée d'avoir recours au conseil municipal.

Cela donné, quelle marche à suivre pour arriver à bonne fin ?

R. — Nous trouvons la solution à cette difficulté dans le *Bulletin du ministère de l'Intérieur*. La fabrique de Saint-S.... étant dans le même cas de notre correspondant, le préfet du département demanda si l'on pouvait considérer comme dépense obligatoire pour la commune l'acquisition de l'emplacement de la sacristie et les travaux de construction. Le ministre répondit :

« Il résulte, sinon des termes, du moins de l'esprit général de la législation et notamment des dispositions combinées du décret du 30 décembre 1809 et de la loi du 18 juillet 1837, que l'agrandissement d'une église, et, par suite, la construction d'une sacristie sur un terrain attenant, constituent une dépense communale obligatoire, en cas d'insuffisance de ressources de la fabrique. Dans cette hypothèse, la commune de Saint-S... pourrait donc être contrainte, par l'application de l'art. 39 de la loi précitée, non-seulement d'acquiescer à ses frais l'emplacement de la sacristie projetée mais encore à pourvoir au paiement des travaux à exécuter. Toutefois, il conviendrait, avant de recourir aux mesures de rigueur, que la nécessité de l'acquisition et de la construction fût régulièrement constatée par un rapport spécial d'un homme de l'art. »

La conclusion à tirer de cette réponse ministérielle est :

Que l'édifice appartienne à la fabrique ou à la commune ; du moment que la fabrique n'a pas de ressources, les dépenses seront à la charge de la commune. Mais il appartient à la fabrique de prendre une délibération pour constater la nécessité de la construction de la sacristie et l'insuffisance de ses ressources. Mais auparavant elle commet un architecte pour examiner la chose, et elle envoie le rapport de ce dernier avec la délibération du conseil municipal.

Quant au choix de l'emplacement, c'est encore l'architecte qui est compétent pour l'indiquer. Il doit connaître, en effet, les conditions voulues pour qu'une sacristie ne soit pas hu-

mide, malsaine, et défavorable à la conservation des ornements et des vases sacrés. Les plans et devis doivent, du reste, être envoyés également à l'évêque qui émet son avis.

La marche à suivre est donc toute simple : la fabrique commet un architecte, puis délibère et envoie sa délibération avec le rapport de l'architecte au conseil municipal. En cas de refus de ce dernier, on s'adresse au préfet, par l'intermédiaire de l'évêque, autant que possible. La loi est tout entière en faveur de la fabrique.

Q. — Votre journal, *l'Ami du Clergé*, voit le jour à une époque où tous les prêtres ont besoin de connaître leurs droits. Vos solutions me paraissent sûres. Aussi m'obligeriez-vous en répondant, dans votre prochain numéro, à la question suivante :

Est-ce que le Président d'un conseil de fabrique a le droit de choisir, *malgré le curé*, le presbytère pour lieu des séances, alors que presque toujours ces séances s'étaient tenues dans la sacristie et qu'elles peuvent s'y tenir encore sans la moindre difficulté ?

R. — Assurément non. Il y aurait violation de domicile à vouloir pénétrer dans le presbytère *malgré le curé*, même pour y tenir le conseil de fabrique. Si la loi indiquait le presbytère comme lieu des séances à l'exclusion de tout autre lieu, ce serait là une servitude ; mais le curé ne pourrait s'y soustraire. Mais la loi nomme plusieurs lieux sans en exclure spécialement aucun. L'article 10 du Décret du 30 décembre 1809 porte en effet :

« Le conseil s'assemblera à l'issue de la grand'messe ou des vêpres dans l'église, ou dans un lieu attenant à l'église ou dans le presbytère. »

Il est dit également dans l'article 2 du règlement du 25 février 1763 : « Faute de salle propre à tenir les assemblées, elles pourront être tenues soit dans la sacristie, soit au bureau de l'œuvre... »

Ceci est une question de sens commun ; et l'on se demande comment un président de fabrique peut s'oublier au point de vouloir s'imposer au curé, quand la loi est muette sur ce point. Ce serait une erreur grossière de croire un curé soumis à de pareilles violences sous prétexte que le presbytère n'est point sa propriété personnelle. On ne montrerait pas une pareille exigence vis-à-vis d'un locataire ; or, le curé est plus que locataire, il est usufruitier.

Q. — Quels sont les droits du curé sur le transfert des corps de ses paroissiens décédés dans sa paroisse et transférés pour être enterrés dans une autre paroisse ? A-t-il les mêmes droits sur les corps des étrangers décédés sur son territoire et transférés dans leurs paroisses pour y être inhumés ?

R. — Toutes ces questions ont été résolues dans *l'Ami du Clergé* canoniquement en faveur du curé sur le territoire duquel se trouve le cadavre, que le défunt soit son paroissien ou non. Voir les nos 4 et 5 du 21 et du 28 novembre 1878.

Q. — Mon voisin a creusé près du presbytère une fosse dans laquelle il met la litière de ses chevaux : ce qui est assez incommode pendant l'été. A quelle distance une pareille fosse doit-elle être d'une habitation ? Et suppose que j'aie le droit d'en exiger le déplacement, quelle est la marche à suivre ?

R. — Notre correspondant ne dit pas si la fosse en question est creusée dans la propriété communale ou sur son propre terrain. Dans le premier cas, il appartiendrait à l'autorité locale d'empêcher cet empiètement, et au curé et à la fabrique de provoquer une action contre le délinquant. Dans le second cas, nous pensons que le voisin est parfaitement libre de mettre sa fosse à fumer dans n'importe quel endroit de sa propriété. Ce n'est que tout autant que les émanations de la fosse seraient insalubres et tomberaient sous le coup des lois concernant la santé publique, qu'on aurait droit d'actionner le voisin. Dans ce cas la marche à suivre est toute simple. C'est au curé qui subit des inconvénients personnels de poursuivre ceux qui lui portent dommage devant la police locale qui a qualité pour juger dans l'espèce.

S'il s'agissait de contestation au sujet de servitudes, ces contestations avec les particuliers étant du ressort des tribunaux civils, les fabriques ne peuvent actionner ou défendre qu'avec l'autorisation du conseil de préfecture. Cependant, les trésoriers chargés de faire tous les actes conservatoires, peuvent, sans autorisation, faire les poursuites nécessaires pour arrêter ou empêcher une servitude.

Q. — La commune de X. se trouve dans la nécessité de bâtir une église ; elle n'a point les ressources suffisantes. Mais Monsieur le maire, que nous désignerons par B..., « désirant laisser une marque sensible de son passage à l'administration de la commune, demande au conseil municipal son consentement à ce que l'église soit construite par lui B..., à ses risques et périls, dans les dimensions utiles pour la population et les conditions de solidité et de convenance architecturale nécessaires à un tel édifice, aux conditions suivantes :

1° Tous les frais, de quelque nature qu'ils soient et qu'ils puissent être, seront tous sans exception à la charge de M. B.

2° La réception de l'église construite sera faite après estimation préalable par voie administrative, si le conseil municipal le juge nécessaire.

3° M... B. ne recevra pour toute indemnité de ses dépenses que les fonds appartenant à la commune réalisés par la loterie autorisée s'élevant à 7,500 fr., plus ceux provenant des biens de la fabrique vendus par autorisation et montant à la somme de 6,875 fr., en tout 14,375 fr.

Le conseil a approuvé ; l'église a été bâtie sur un terrain communal et a coûté plus de 80,000 fr.

On demande 1° qui a la propriété de l'église ? 2° M. B. est-il obligé de fournir à ses frais le maître-autel, la chaire, les vitraux des fenêtres et le pavé de l'église ? 3° M. B... est-il comptable des deniers de la fabrique et de la commune ?

R. — Voici encore une situation qui a été compliquée pour n'avoir pas observé les formalités légales, et l'on ne peut prévoir tous les ennuis qu'elle peut créer dans l'avenir. Ce qui s'est fait pouvait se faire assurément, et se fait chaque jour. Mais quand l'idée en est venue, il fallait procéder immédiatement comme si les fonds avaient dû être fournis soit par la commune soit par la fabrique. De cette manière, toute chose eût été réglée d'avance et préalablement autorisée.

Qu'est-il arrivé ? M. B... s'adresse au conseil municipal, il reçoit de l'argent de la fabrique ; il reçoit le terrain de la commune ; et il ne donne ni à l'une ni à l'autre son propre appoint. La première question nous paraît fort difficile à résoudre. Nous voyons ici trois propriétaires et nous n'en voyons aucun.

D'un autre côté, ayant traité avec le conseil municipal, il semble qu'il bâtissait pour lui. Mais alors, de quel droit lui donnait-il ce qu'il avait reçu, illégalement d'ailleurs, de la fabrique ?

La conclusion immédiate, c'est que M. B... doit le plus tôt possible faire régulariser la situation en faisant immédiatement donation de son appoint soit à la fabrique, soit à la commune, après une entente cordiale avec l'une et l'autre. Tant qu'il ne le fera pas, le conseil municipal agit sagement en refusant son concours pour les réparations.

Il ne peut pas exiger que la donation soit faite à lui-même, parce qu'en supposant même que la fabrique soit donataire, si cette dernière n'a pas de ressources, les réparations de l'Eglise incombent obligatoirement à la commune. Mais il doit exiger que la donation soit faite à quelqu'un, c'est-à-dire à la commune ou à la fabrique. Et en vérité, nous ne voyons pas pourquoi M. B... ne ferait pas donation à la commune : il couperait court à toutes les difficultés, et la fabrique n'aurait certes pas lieu d'en être fâchée.

Quant à la deuxième question, nous dirons que les autels et les chaires sont considérés comme meubles par la plupart des auteurs, sur tout quand les autels et les chaires ne sont pas scellés dans les murs ou la terre. Par conséquent d'après nous, M. B... n'est pas obligé de fournir à ses frais ni les uns ni les autres. Quant au pavé et aux vitraux, c'est différent ; ces deux choses font partie intégrante de l'édifice. Cependant, quant aux vitraux, nous pensons qu'il n'est tenu qu'à de simples carreaux de vitre.

Enfin M. B... est-il comptable des deniers de la fabrique et de la commune ? Si par ce mot on entend demander à M. B... de rendre compte des sommes qu'il a reçues de la fabrique et de la loterie, ceci est évident ; mais ayant dépensé 80,000 fr., il ne lui sera pas difficile de justifier l'emploi des 14,275 fr. reçus.

Q. — Je porte au maire ma signature à légaliser apposée à une pétition contre les projets Ferry. Le maire refuse de légaliser. Je lui demande par écrit son refus motivé, il le refuse encore. Que faire ?

R. — Le maire manque à son devoir ; il doit être dénoncé au Préfet et attaqué devant les tribunaux en dommages-intérêts. Le maire de Versailles a été poursuivi et condamné pour avoir accompagné sa légalisation d'un mot de commentaire. Le maire ne peut pas se refuser à légaliser une signature authentique. Il peut obliger que le citoyen qui réclame la légalisation, signe en sa présence ; mais, sous aucun prétexte il, ne peut se dérober à cet office qui est un

des devoirs de sa charge. La première chose que notre correspondant doit faire est d'aller trouver le maire avec deux témoins, de le mettre en demeure de légaliser, même par huissier, et s'il refuse, faire dresser procès-verbal et le poursuivre comme il est dit plus haut

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

TRAVAUX AU JARDIN DU CURÉ

Mois d'Août

Jardin fruitier. — Continuer à écussonner. — Gouverner les arbres en espalier, par le pincement et le palissage pour la seconde sève (sève d'août). — Enlever les feuilles des pêcheurs qui empêchent les fruits de se colorer. — Epamprer légèrement les vignes à raisins très-précoces. — Soigner la récolte des fruits de la saison : pêches, brugnons, abricots, prunes. — Etendre de la paille au pied des espaliers de pêcher, pour ne pas perdre les pêches qui tombent. — Vers la fin d'août, commencer le *cassement* des bourgeons des poiriers et pommiers. Continuer au besoin les arrosages abondants au pied des espaliers et les seringuer sur toute leur surface. — Préparer le terrain pour les semis dans la pépinière. — Semer, à mesure que les fruits sont consommés, les noyaux de cerises, de pêches, de prunes et d'abricots. — Veiller à la destruction des insectes qui attaquent les fruits mûrs.

Potager. — Arroser légèrement les cornichons. — Récolter les fruits jour par jour. — Tailler les tiges de citrouilles, courges et giraumonts au-dessus des fruits; leur prodiguer l'eau matin et soir. — Arracher et repiquer le plant de fraisier. — Soigner les porte-graines de diverses plantes potagères; les isoler pour éviter les croisements accidentels. — Préserver leurs graines du bec des oiseaux. — Renouveler les semis de haricots, laitues d'hiver, chicorée frisée, carottes, navets, épinards. — Activer avec le noir de raffinerie et le guano la végétation des choux et choux-fleurs. — Répandre de la colombine (fiente de pigeons ou de poules) au pied des melons de dernière saison, qui doivent être récoltés en septembre. — Sécher et conserver la graine des meilleurs melons.

Parterre. — Renouveler la terre des plantes de jacinthes et de tulipes. — Mettre en place les oignons de tulipes et de jacinthes à la fin du mois. — Soigner la croissance et la première floraison des dahlias. — Continuer à marcotter les oeillets de jardin, à mesure qu'ils défleurissent. — Récolter les graines de plantes d'ornement annuelles ou bisannuelles. — Soigner la floraison des rosiers remontants. — Arroser fréquemment les lantanas, fuchsias, pélargoniums, verveines, dont les pots sont enterrés dans les plates-bandes du parterre. — Repiquer du réséda partout où il en manque; le parterre doit en être garni avec profusion.

Basse-Cour. — La ponte est très-abondante entre le 1^{er} août et le 15 septembre: il faut en profiter pour faire ses provisions d'hiver. A mesure que les œufs sont apportés du poulailler, les déposer dans une terrine remplie d'eau de chaux éteinte, les y laisser un quart-d'heure, les retirer et les étendre sur la paille, jusqu'à ce qu'ils soient secs. On a un tonneau que l'on a fait récrépir en dedans et en dehors: on dispose au fond de ce tonneau un lit de cendre, on range dessus les œufs, qui ont séché sur la paille; quand le fond du tonneau est rempli, on recouvre de cendres, et l'on recommence tous les jours jusqu'à ce que le tonneau soit presque plein; on a fait préparer un couvercle en bois de dimension à pouvoir entrer dans les douves et fermer hermétiquement. Quand, l'hiver, il faut attaquer la provision d'œufs, on enlève ce couvercle, on écarte la cendre, on prend les œufs et on recouvre. A mesure que le nombre des œufs diminue, le couvercle descend, et ceux qui restent sont maintenus, privés d'air: de la sorte, on a, tout l'hiver, des œufs aussi frais que s'ils venaient d'être pondus.

ECHOS DE LA BOURSE

Le soleil s'est décidé enfin à nous sourire. A-t-il cédé aux prières publiques ordonnées dans plusieurs diocèses, et leur a-t-il obéi, comme autrefois au commandement de Josué? Pourquoi pas, puisque c'est le même astre, et qu'il lui a été parlé au nom du même Maître?

Laissons à la plupart de nos savants et à leurs applaudisseurs le soin de rire de cette interprétation du retour des beaux jours, et bornons-nous à constater combien tout le monde s'en réjouit. Ainsi, les récoltes qui paraissent compromises donneront quelque chose, et celles qui promettaient tiendront encore plus. On mangera, on boira, on se vêtira, sans trop de différence avec les autres années, et, somme toute, la France, suivant son habitude, aura à « en revendre. »

Aussi, voyant que l'épargne peut se donner libre carrière, fait-on appel sur appel aux fonds publics. Nous énumérons dernièrement plusieurs entreprises de ce genre, et nous serions aujourd'hui dans le même cas si nous voulions relever toutes les émissions qui figurent dans les journaux. A lui seul, le Crédit foncier en lance une de *un million* d'obligations à 485 fr., pour le 5 août prochain.

Que si les intéressés nous demandent ce que deviennent, au milieu de tout ce flux et reflux d'argent, les titres de la *Société générale de librairie Catholique*, nous répondrons que leur bonne contenance ne se dément pas.

La *Cote de la Bourse et de la Banque* (n° 159, mardi 22 juillet) se plaît à le constater dans les termes suivants:

« Les obligations de la *Librairie Catholique Palmé* se maintiennent avec beaucoup de fermeté, quelle que soit la réaction qui atteigne bon nombre de nos meilleures valeurs. Les valeurs de ce genre restent d'ailleurs toujours en dehors des tergiversations et des soubresauts de la Bourse. »

Pour se procurer de ces titres, il est toujours préférable de traiter directement et de s'adresser sans intermédiaire au Directeur général de la Société. Dans le cas où l'on n'aurait pas toute la somme disponible, on peut obtenir avec lui des délais qu'on ne pourrait avoir ailleurs.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

ŒUVRES DU R. P. CAUSSETTE

MANRÈZE DU PRÊTRE

Traité complet de la spiritualité sacerdotale appropriée aux besoins actuels du Clergé, en vingt-quatre discours, formant un nouveau Plan de retraite, avec Appendices correspondant à chaque sujet, et composés de textes choisis, de citations et de consultations morales pour fournir matière de réflexion entre les divers exercices. — Mine féconde de méditations et de lectures spirituelles pour les Prêtres.

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

LE BON SENS DE LA FOI

Démonstration catholique exposée aux points de vue les plus récents de la Philosophie et des Sciences. — Preuves et réfutation ordonnées d'après une synthèse très-neuve de plan et très-soignée de forme. — Réponses catégoriques à tous les doutes d'un homme lettré de ce temps. — Complément des traités de la Religion et de l'Eglise formé par le mouvement de la controverse contemporaine et indispensable aux défenseurs de la Foi.

Deux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

ANANIE

OU

GUIDE DE L'HOMME DANS SON RETOUR A DIEU

ET

DU PRÊTRE DANS LA MANIÈRE DE DIRIGER CE RETOUR

Deux volumes in-12 de 380 et 484 pages. Prix : 6 fr.

MÉLANGES ORATOIRES

Discours de circonstance, nombreux et variés, offrant des sources fécondes et des matériaux très-utiles aux prédicateurs, ainsi que des lectures d'un intérêt élevé à la piété des fidèles.

Deux beaux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

MÉLANGES ORATOIRES

Discours de circonstance, nombreux et variés, offrant des sources fécondes et des matériaux très-utiles aux prédicateurs, ainsi que des lectures d'un intérêt élevé à la piété des fidèles.

Deux beaux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

VIE DU CARDINAL D'ASTROS

Résumant celle de l'Eglise et de la Société, en France, pendant trois quarts de siècle. — Documents inédits sur le premier empire.

Un volume in-8°.

DIEU ET LES MALHEURS DE LA FRANCE

Causes naturelles et surnaturelles de nos désastres. — Conditions de notre relèvement.

Un volume in-8°. — (Epuisé.)

Le même, in-12. — Prix. 2 fr.

ÉCRITS DE CIRCONSTANCE

REMARQUES DE M^{GR} L'ÉVÊQUE D'ANGERS SUR LE RAPPORT DE M. SPULLER ET LETTRE A M. FERRY EN RÉPONSE A L'UNE DES ASSERTIONS DE SON DISCOURS DU 27 JUIN. Brochure de 36 pages.

L'Outrage au Sacré-Cœur, réponse à M. PAUL BERT, et les VIEUX MENSONGES, par PAUL FÉVAL. (Deux brochures de 36 pages chacune).

Comme quoi les Clericains ont sauvé TROIS FOIS la vie à M. J. Ferry (36 p.)

Lettre de M^{GR} Freppel, Evêque d'Angers, à M. Gambetta, en réponse au discours de Romans. Broch. in-18 de 24 pages,

La Dîme, la Corvée et le Joug, par un ami du peuple. Broch. in-18 de 36 pag.

Les Ignorantins, par un disciple de l'enseignement obligatoire. Brochure in-18 de 36 pages.

L'Eglise et l'Etat, leurs rapports et leurs droits. Brochure in-18 de 36 pag. Clérical et Radical. Broch. de 36 pag.

L'Ouvrier du temps jadis. Brochure in-18 de 36 pages.

Qui a fait la France ? Brochure in-18 de 36 pages.

Les Francs-Maçons dévoilés par eux-mêmes. Brochure in-18 de 36 pages.

Prix de ces diverses brochures : 40 cent. l'exemplaire.

Remises : 15/12 pour 1 fr. 20 par poste : — 450/400 pour 10 fr. par poste.

ORGANISTA-PIANISTA

ORGUE DE CHAPELLE à clavier auquel est adapté un appareil qui permet, en l'absence de l'organiste, de jouer mécaniquement toute musique religieuse avec la plus grande précision. L'appareil est simple et d'un maniement très facile. *PIANISTA pour jouer mécaniquement le Piano*

J. THIBOUVILLE-LAMY * 68 & 70, r. Réaumur. Paris

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES-PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2	25	en fûts d'au moins 25 litres.
---	----	-------------------------------

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire,
16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

Question de l'Enseignement

Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une introduction, par M. EUGÈNE VEUILLOT, et suivies des lois de 1850, 1873 et 1876, sur l'enseignement, avec une table analytique des arguments. In-8° de XVI-320 pages. Prix : 5 fr.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration, par ANTONIN LIRAC. 1 vol. in-12, 2^e édit. de 300 pages : 2 fr.

Les Projets de lois de M. Ferry, par Mgr de CABRIÈRES 1 vol. in-8 de XXII-220 pages. 4 fr.

De la Situation légale des Associations religieuses non-autorisées et spécialement de la Société de Jésus, brochure grand in-8 de 32 pag. 4 fr.

L'Etat contre Dieu. — La Révolution dénoncée par elle-même, par M. AUGUSTE NICOLAS, in-18, broché. 4 fr.

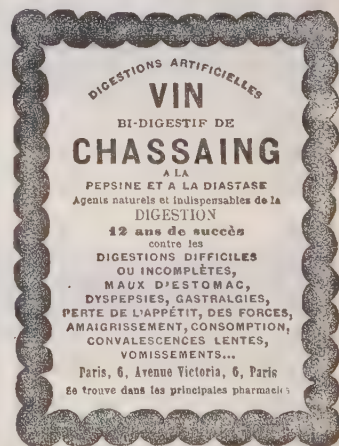
Les Jésuites et les Associations religieuses devant les lois, par A. RA-VELET, 1 vol. in-18 de 140 pages. 4 fr.

Jésuites ! par PAUL FÉVAL, 15^e édition, 1 beau vol. in-12 de LXXII-360 pages. 3 fr.

Qu'est-ce qu'un Jésuite ? par CHARLES BUET. brochure in-18 de 36 pages. 25 c.

Les Jésuites et l'Obscurantisme, par Ch. BUET. Prix : 25 c.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, directeur de la Société générale de librairie catholique, 25 rue de Grenelle, Paris.



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
BOUILLON DE VIANDE DE BŒUF CONCENTRÉ
GARANTI PUR. 5 Médailles d'or 1867-1868-1872-1878. — 3 grands diplômes d'honneur 1869-1872-1873. — Mis hors concours 1872. — Usages nombreux pour potages, sauces, ragouts et assaisonnements de légumes. — Produit unique pour ménages, malades et familles à la campagne.
Se vend chez les principaux épiciers et pharmaciens.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^or PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 41. — PRÉDICATION : XI^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Évangile, — LA FÊTE DE L'ASSOMPTION : Origine, Considérations, Résolutions pratiques. — MANRÈZE DU PRÊTRE. Le prêtre-confesseur (suite). — CONSULTATIONS CANONIQUES : De la célébration de la messe *pro sponsis* APRÈS le mariage. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Une institutrice communale a-t-elle besoin d'une autorisation quelconque pour une loterie en faveur de la Sainte-Enfance? — Un auteur peut-il s'approprier les cantiques d'un autre, les modifier, etc. — Décrets divers fixant à 300 francs, le traitement des vicaires. — Peut-on, à son gré, établir plusieurs tronc dans son église? — Quand est-ce qu'un ancien cimetière cesse d'être lieu saint? Celui qui le remplace doit-il être aussi entouré d'un mur par la commune? — ORNEMENTATION DES ÉGLISES : Des tableaux. — ÉCHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Nantes, 2 août. — « Je vous prie de me faire savoir si le **Pierre Blot** de M. Paul Féval a une suite? »

Laval, 23 juillet. — « ...L'ouvrage de M. Féval, les **Étapes d'une conversion**, s'arrête au volume intitulé la **Première Communion**. Combien doit-il avoir encore de parties?... »

Réponse. — Les questions relatives à ce livre, dont le succès a été et demeure si grand, se sont multipliées à tel point que nous avons dû prendre des renseignements auprès de l'éditeur et de l'auteur. La demande la plus souvent répétée est celle-ci : « Quand paraîtra la suite? » M. Paul Féval a donné toute l'année qui vient de s'écouler à son grand ouvrage **Les Merveilles du Mont-Saint-Michel**, mais il n'a point oublié le livre qui est sa maîtresse œuvre et à laquelle il tient entre toutes. **Les Étapes d'une conversion** ont trois volumes parus : **La Mort du Père**, dont on tire en ce moment la 17^e édition ; **Pierre Blot**, qui a pour préface le fameux **Denier du Sacré-Cœur**, et la **Première Communion**, entraînante histoire d'un sacrifice chrétien.

La publication sera complète en quatre volumes, dont le dernier aura pour titre : **Le Coup de Grâce**, et contiendra, avec la **Seconde Communion**, séparée de la première par une longue vie d'oubli, le drame même de la conversion. L'auteur y expliquera sans doute les rai-

sons de son retard, mais nous pouvons d'avance donner la principale, qui est la nature même du sujet. Ce sont ici des pages d'émotion profonde. Pour caresser une pareille œuvre, il faut attendre et choisir les heures où tout fait silence excepté le cœur, puisque le cœur seul y a la parole et que chaque ligne doit en être écrite sous la dictée du cœur. La dernière **Étape d'une conversion** est un *ex-voto* de reconnaissance. « La matière en sera très-humble, nous a dit M. Paul Féval, mais je veux du moins la ciser de mon mieux. » Nous croyons pouvoir affirmer que ce volume, commencé, ne se fera plus longtemps attendre.

On nous demande si l'abbé Daumas, qui a si admirablement sauvegardé l'honneur de la religion dans l'affaire du Lycée St-Louis, est le même que l'auteur de : **La lettre et l'esprit des Évangiles?**

R. — Oui, le vénérable ecclésiastique qui a fait preuve d'une si admirable dignité et d'une énergie si évangélique en face des Universitaires, est bien l'auteur du livre si remarquable et si neuf intitulé :

L'Esprit et la Lettre des Évangiles de tous les dimanches. Entretiens destinés principalement à LA JEUNESSE.

1 fort vol. in-12 de vi-428 pages. Prix : 3 fr. 50.

L'Ami du Clergé en a dit un mot dans son numéro du 29 mai, et il saisit avec empressement cette occasion d'en donner à ses lecteurs une idée plus complète.

L'Esprit et la Lettre des Evangiles, écrit spécialement pour la jeunesse des écoles, convient donc avant tout aux Directeurs et Directrices des maisons d'éducation et à leurs Aumôniers, aux Instituteurs, aux Institutrices, aux Précepteurs particuliers, en un mot à toute personne qui remplit la fonction si grave et si sainte d'éducateur de l'enfance et de la jeunesse. « Nous nous sommes efforcé, déclare à ce sujet l'auteur, de rendre ces commentaires faciles, simples et clairs; ne multipliant pas trop les considérations purement mystiques, en mettant cependant assez pour que ces pages ne cessent pas d'être une lecture chrétienne et même pieuse, mais les entremêlant d'aperçus historiques et géographiques, afin d'en rendre la lecture plus attrayante et plus utile. »

En effet, M. l'abbé Daumas ne se contente pas de tirer des Evangiles des instructions purement religieuses et morales, mais il y aborde et traite en passant toutes les questions de science et d'histoire, de philosophie et de religion qui peuvent s'y présenter. « De là nos efforts, dit-il encore, pour ramener sans cesse sous les regards la grande figure de Jésus, non-seulement dans ses sublimes enseignements, mais aussi dans son action extérieure et sensible au milieu de son pays et de ses concitoyens. De là le soin que nous avons pris de citer le *temps précis*, les *jours*, les *mois*, les *années* de ses prédications; de décrire les lieux où il a agi, les villes qu'il a fréquentées, afin de tenir en éveil l'imagination et d'exercer l'esprit en même temps que le cœur. »

Ces lignes expriment combien le livre de M. l'abbé Daumas est encore précieux pour les gens du monde, pour ces innombrables raisonnateurs qui soulèvent des difficultés à propos de riens, et que l'on ne convainc, comme l'apôtre incrédule, qu'en leur faisant toucher du doigt même la vérité. Il constitue, à ce point de vue, une arme offensive et défensive de la meilleure trempe, et dont toutes les familles catholiques doivent se trouver munies.

A plus forte raison, est-il pour les prêtres un vrai trésor. L'auteur commence par citer textuellement l'évangile du jour, et il en tire SEPT idées, formant toutes un sens complet, « autant pour reposer l'esprit du lecteur que pour lui offrir une courte lecture spirituelle *pour chaque jour de la semaine*. »

Cherchez-vous un sermon, une homélie, une leçon de catéchisme; éprouvez-vous quelque difficulté à expliquer tel mot, à lier tel fait à un autre, M. l'abbé Daumas vous apporte tout cela dans les *sept* idées qu'il tire de votre évangile du jour. Nous ne connaissons pas, sur la matière, de livre plus neuf et plus pratique.

SUS AUX JÉSUITES!

SUS A LA RELIGION!

Lettre à son Excellence F.^r. Jules Ferry,
Ministre de l'instruction publique.

Brochure in-8° de 32 p. — Prix : 50 c.

L'auteur, A. de Lacoste, a pour but de démontrer que la guerre actuelle déclarée aux Jésuites et aux Congréganistes n'est que le prélude de celle qui sera faite plus tard à la RELIGION ELLE-MÊME. On s'évertue, officieusement et officiellement, à dire le contraire; mais les faits, les paroles, les actes, les menaces sont là, émanant des organes et des patrons mêmes du radicalisme, puissants aujourd'hui, tout-puissants demain. Tous défilent avec leurs mots plus ou moins révolutionnaires, plus ou moins odieux et violents, Ferry, Deschanel, Paul Bert, Louis Blanc, Madier de Montjau, Spuller, etc., etc. Rien de plus animé que ce tableau présenté par M. A. de Lacoste. Les masques, si hypocritement ou si effrontément portés, sont arrachés par lui avec cette vigueur qui jaillit des consciences blessées et des cœurs droits en révolte contre l'iniquité flagrante. La brochure de M. A. de Lacoste renforce, complète énergiquement la *Lettre de Mgr Freppel à M. Ferry*, l'*Outrage au Sacré-Cœur* et les *Vieux Mensonges* de Paul Féval; et nous prions nos lecteurs de la répandre avec la même diffusion.

Autres écrits de circonstance.

Nous recommandons aussi très - instamment, à cette occasion, dans le but de contre-balancer la propagande et les idées radicales, les Brochures suivantes :

Comme quoi les Cléricaux ont sauvé TROIS FOIS la vie à M. J. Ferry (36 p.)

Lettre de Mgr Freppel, Evêque d'Angers, à M. Gambetta, en réponse au discours de Romans. Broch. in-18 de 24 pages.

La Dîme, la Corvée et le Joug, par un ami du peuple. Broch. in-18 de 36 pages.

Les Ignorantins, par un disciple de l'enseignement obligatoire. Brochure in-18 de 36 pages.

L'Eglise et l'Etat, leurs rapports et leurs droits. Brochure in-18 de 36 pages.

Clérical et Radical. Broch. de 36 pages.

L'Ouvrier du temps jadis. Brochure in-18 de 36 pages.

Qui a fait la France? Brochure in-18 de 36 pages.

Les Francs-Maçons dévoilés par eux-mêmes. Brochure in-18 de 36 pages.

Nos Soldats, par le général AMBERT. Brochure in-18 de 36 pages.

Montmartre et le Sacré-Cœur, par Paul FÉVAL.

Nos Missionnaires. Brochure in-18 de 36 pages.

Faut-il se reposer un jour par semaine? par J. DE MONTMÉLIAN. Brochure in-18 de 36 pages.

Prix de ces diverses brochures : 40 cent. l'exemplaire.

Remises : 15/12 pour 1 fr. 20 par poste : — 150/100 pour 10 fr. par poste.

PRÉDICATION

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Notum vobis facio Evangelium, quod accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini, qua ratione predicaverim vobis, si tenetis, nisi frustra credidistis. (I Cor., 15.)

Il est utile et même nécessaire de se rappeler souvent les motifs de la foi pour s'y affermir de plus en plus et se demander compte de l'usage qu'on en fait. Ce devoir est encore plus indispensable dans un temps où l'on fait consister la force de l'esprit à outrager nos saints mystères et à insulter ceux qui manifestent leur foi. Ce que l'apôtre dit dans l'épître de ce jour sur l'établissement de l'Evangile est un des plus grands caractères de notre religion. Si Jésus-Christ est Dieu, il faut croire toutes les vérités qu'il a révélées à son Eglise. Tous les mystères de la religion chrétienne sont établis dès qu'on prouve incontestablement la divinité de Jésus-Christ, qui en est l'auteur. Cette seule preuve renferme toutes les lumières dont on peut avoir besoin pour régler sa foi, pour la rendre inébranlable, pour dissiper toutes les difficultés qu'on peut avoir.

Or, la prédication et l'établissement de l'Evangile est un miracle qui, à lui seul, prouve incontestablement la divinité de Jésus-Christ. C'est un tissu de merveilles qui ont entre elles de la liaison, un même but, une espèce de succession qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, joint ensemble le présent, le passé et l'avenir, c'est-à-dire les prophéties et l'accomplissement des prophéties. Rien n'est plus simple que ce que l'apôtre dit de la prédication de l'Evangile; mais un peu de réflexion suffit pour comprendre tous les prodiges cachés sous cette simplicité. En effet, soit qu'on envisage la grandeur et la difficulté d'une pareille entreprise, consistant à faire croire à tout l'univers ces vérités, à renverser la religion de tous les peuples et toutes les maximes favorables à leurs passions, pour faire adorer un homme crucifié; et, en choisissant pour Dieu celui qui vient d'expirer dans les supplices comme un infâme, à imposer une morale qui crucifie les sens; soit qu'on envisage l'accomplissement d'un pareil dessein, la qualité de ceux qui doivent en être les instruments et les moyens qu'ils prennent pour réussir, car un petit nombre d'hommes sans lumières, sans connaissances, sans biens, sans crédit, a réussi à convertir le monde, on ne peut douter de la divinité d'une pareille œuvre et par conséquent de Celui qui en est l'auteur. Saint Paul remarque que les mystères qui ont été prêchés et crus dans l'univers sont conformes aux Saintes Ecritures; c'est ce qui rend le témoignage des prédicateurs de l'Evangile incontestable, car ces Ecritures nous viennent des Juifs, plus anciens que les chrétiens et leurs ennemis déclarés. Saint Paul observe encore que les apôtres de cette religion

sont des témoins oculaires des événements qu'ils publient et ils ont répandu tout leur sang pour en affirmer la réalité. Tels sont en partie les motifs qui doivent nous attacher au christianisme comme à une œuvre vraiment divine.

Or, il faut remarquer que l'apôtre rappelle ainsi les fidèles à la foi et à la prédication de l'Evangile, parce qu'il avait appris qu'il y avait des chrétiens à Corinthe, qui, ayant cru en Jésus-Christ, étaient encore si attachés aux fausses lumières de la philosophie païenne qu'ils avaient peine à croire la résurrection future du corps. C'est pourquoi saint Paul confirme cet article si important de notre foi en établissant premièrement la résurrection de Jésus-Christ, qui est le fondement, le modèle et le principe de notre résurrection, comme elle est le sceau et la confirmation de notre foi. C'est à cette occasion qu'il relève à leurs yeux et dans leur esprit la gloire de l'Evangile, où sont consignées les promesses du salut, où est contenue la loi à laquelle le salut est attaché et sur quoi nous serons jugés. Enfin il nous laisse à conclure que ce qui a été révélé par Jésus-Christ, prêché par les apôtres et ensuite enseigné toujours par tous et en tous lieux, est la croyance de l'Eglise. C'est à nous maintenant à nous juger nous-mêmes sur ces principes et à nous demander compte de notre foi. Y a-t-il maintenant beaucoup de chrétiens qui demeurent fermes dans l'Evangile qui leur a été prêché? On croit en Jésus crucifié, mais il y a peu d'hommes qui, selon le désir de saint Paul, aient les mêmes sentiments, l'affection pour les afflictions, pour les souffrances et pour les humiliations que Jésus-Christ a eues en se rendant obéissant jusqu'à la croix. Il y a une foule de chrétiens qui font profession d'adorer la croix, qui cependant, selon saint Paul, sont les ennemis de la croix, et qui, bien loin d'adorer Jésus-Christ qui y est attaché, l'y attachent de nouveau.

N'oublions pas que le principe de la fidélité de l'apôtre a été l'humilité et son zèle à glorifier la grâce en tout et à reconnaître ce néant sur lequel il a plu à Dieu de verser tant de faveurs. C'est *par la grâce de Dieu*, dit-il, *que je suis ce que je suis*. Apprenons donc de ce grand maître de l'humilité à entrer dans des sentiments humbles et modestes. Apprenons à nous rabaisser nous-mêmes et à vouloir qu'on rende à Dieu la gloire de tout le bien qui est en nous, comme venant de lui seul et non de nous.

Enfin l'apôtre apprend aux plus grands pécheurs à ne point désespérer, et à ceux qui paraissent les plus saints à ne point s'appuyer sur leurs vertus. Il veut que les premiers prennent courage et se relèvent, et que les derniers soient dans la crainte; que les uns espèrent en la miséricorde de Dieu, qui peut les tirer de la mort et du péché, et que les autres tremblent à la vue de la justice de Dieu, qui peut punir leur orgueil en les abandonnant au péché.

Sujet tiré de l'Évangile. — Homélie.

Adducunt ei surdum et mutum,
et deprecabuntur eum ut imponat
illi manum. (Mar., 7.)

I. — Jésus-Christ, après avoir accordé à une femme de Chanaan la guérison de sa fille et la récompense de l'admirable foi qu'il lui avait inspirée, quitte ce pays étranger pour rentrer dans la Judée et y faire de nouveaux miracles. L'admiration qu'excita dans tous ceux qui en furent témoins, la guérison de l'homme sourd et muet doit nous rendre attentifs à ce prodige. En effet, cet homme représente tout le genre humain et chacun de nous en particulier ; il est donc bien important de reconnaître, dans une si triste infirmité, l'image de l'état de notre âme ; et dans ces miracles, l'image de notre guérison spirituelle.

Rien n'est plus déplorable que d'être sourd et muet à l'égard de Dieu ; de ne pas l'entendre lorsqu'il parle et de ne pouvoir pas lui parler. Cet état ne serait pas si funeste, si ces deux infirmités ne se rencontraient pas ensemble, mais elles sont inséparables. Quand on n'écoute plus la voix de Dieu, on ne peut pas lui parler ; mais comment peut-on l'entendre quand on ne veut pas lui parler ? Lorsqu'un homme est possédé du péché, qu'il est esclave de ses passions et enchaîné à l'amour du monde, il est sourd à toutes les remontrances qu'on peut lui faire de la part de Dieu. En vain on entreprend de lui parler, il n'écoute point, parce qu'il ne veut pas écouter. Il est dans un appesantissement et dans un endurcissement qui le rendent insensible à la voix de Dieu. Quoi qu'on lui dise, il n'entend rien. La parole frappe les oreilles de son corps, mais ne pénètre pas jusqu'à son cœur. Ce sourd de notre Évangile ne représente pas seulement les personnes possédées de l'amour du monde et qui sont incapables d'entendre la voix de Dieu, mais encore ceux qui écoutent la parole de Dieu, qui témoignent l'aimer, mais qui hélas ! sont sourds à ce qu'il leur dit, par une surdité d'autant plus déplorable qu'ils s'imaginent suivre sa voix lorsqu'ils ne suivent que leur amour-propre. En effet, sans parler de ceux qui ne se corrigent point des défauts que Dieu condamne en eux et que leur conscience leur reproche, combien voit-on de personnes qui s'engagent dans des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais qui ne sont pas dans l'ordre de Dieu ? Tous ceux qui ont cette funeste surdité intérieure, sont aussi muets dans le cœur, quand il s'agit de parler à Dieu, ou de lui ou pour lui. Et saint Augustin dit que ce silence malheureux consiste à ne pas aimer Dieu ; quoiqu'on le répande au dehors en beaucoup de paroles, on est muet devant Dieu si on n'a pas la charité. L'amour seul est la parole du cœur. Si on aime Dieu, quelque silence qu'on garde au dehors, on lui parle ; mais si on ne l'aime pas, quelque bruit qu'on fasse devant les hommes, on est sans voix devant Dieu.

II. — La guérison de cet homme est l'image de celle que nous devons espérer. Et toutes les circonstances dont Jésus-Christ accompagne ces miracles, sont autant d'instructions pour nous

apprendre combien cette maladie est funeste et naturellement incurable ; que ce n'est pas ordinairement tout d'un coup que s'opère la conversion d'un âme ; que pour l'obtenir il faut embrasser avec docilité et accomplir avec fidélité tout ce que Jésus-Christ nous prescrit par son Église et par ses ministres.

1° Il inspire aux âmes vraiment chrétiennes une tendre et religieuse compassion, qui les fait prier pour ces âmes malheureuses qui sont incapables de se secourir elles-mêmes. Il faut qu'on les amène, pour ainsi dire, au Sauveur, et qu'on le prie pour ceux qui ne prient pas, pour être délivrés de leur propre misère.

2° Jésus-Christ tire cet homme hors de la foule du peuple. Il faut se séparer au moins d'esprit, et de corps même autant qu'on le peut, de la multitude des hommes, pour écouter Dieu. C'est pourquoi le Seigneur dit par son prophète : *Je le mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur*. Le tumulte du monde excite un bruit qui nous rend sourds ; l'enchantement de ses niaiseries, comme dit l'Écriture, nous empêche d'entendre la voix de Dieu, qui nous appelle aux vrais biens.

3° Le Sauveur met ses doigts dans les oreilles de cet homme et touche sa langue de sa salive : le doigt de Dieu marque le Saint-Esprit. La surdité spirituelle qui nous rend insensibles et indociles, à la voix de Dieu ne peut être guérie que par la vertu de son Esprit. Il faut aussi que Jésus-Christ mette sur la bouche du muet spirituel sa salive, c'est-à-dire le sel de ses paroles pleines de grâce et de sagesse.

4° Le Fils de Dieu regarde le ciel. Il fait ici lui-même, pour guérir ce sourd, ce que nous devons faire pour la guérison de nos âmes. Il regarde le ciel pour nous apprendre que nous ne devons chercher aucune ressource en nous-mêmes ; mais que nous devons lever nos yeux vers lui, d'où nous doit venir tout secours ; nous devons dire avec David : *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellat de laqueo pedes meos*. Comme s'il voulait dire : Que ceux qui se conduisent eux-mêmes regardent leurs pieds ; mais moi, qui ne veux être conduit que Dieu, je ne regarde que Dieu.

Jésus aussi soupire : car il ne suffit pas de regarder au ciel pour connaître que tout notre bien vient de Dieu et que nous attendons tout de lui. Il faut gémir et soupirer, en reconnaissant que nous sommes indignes de recevoir la moindre grâce. Ce qui nous montre non-seulement la nécessité de la prière, mais encore les conditions les plus essentielles qu'elle doit avoir : Croire que c'est Jésus-Christ même qui par son Esprit la forme dans notre cœur, — reconnaître que nous n'avons de nous-mêmes que le mensonge et le péché et que tout le bien vient de Dieu, — prier en soupirant et en reconnaissant sa misère.

Enfin le Sauveur s'écrie : *Ouvrez-vous ?* Il faut que ce soit lui-même qui parle au fond de notre cœur pour nous faire entendre sa voix et pour nous rendre soumis et obéissants à ses préceptes, pour nous faire entendre et parler. Il n'y a que la voix de sa grâce qui puisse fermer nos oreilles aux discours insensés du monde et à la

séduction de la vanité, et les ouvrir à sa divine parole : il n'y a que lui qui puisse délier notre langue, en sorte qu'elle n'ait de mouvement que pour parler de son royaume, annoncer sa vérité et publier ses miséricordes.

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

I. — HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Nous avons appris, dit saint Jean Damascène, qu'au temps du bienheureux sommeil de la Vierge, tous les saints apôtres, qui parcouraient l'univers pour le salut des nations, furent transportés en un moment à Jérusalem. Au milieu d'eux, sereine, souriante et déjà toute radieuse, la Bienheureuse Vierge priait avec de douces larmes et un ravissement divin. Or, peu de jours avant d'appeler à lui sa mère, le Seigneur lui envoya l'Archange Gabriel.

Alors, dit saint Jérôme, on entendit dans l'endroit où elle reposait, une harmonie céleste qui fut pour les saints apôtres le signe que Marie les quittait. A ce moment suprême, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle, et lui dirent d'une voix unanime : « O vous, qui êtes notre mère ! vous nous quittez pour monter au Ciel ; laissez-nous du moins votre bénédiction, et ne nous abandonnez pas, car nous sommes faibles et malheureux ! — Et Marie, tournant vers eux ses regards mourants : « Soyez bénis, mes fils, « jamais je ne cesserai de penser à vous. » Et bientôt après les apôtres virent descendre le Sauveur lui-même accompagné de ses anges et venir recueillir l'âme bienheureuse de sa divine mère.

Or, l'un des apôtres n'avait pas pu se trouver présent au trépas de la douce Vierge et recevoir sa dernière bénédiction. Dans sa douleur, il supplia ses frères, afin qu'il pût la contempler une dernière fois. On ouvrit, en effet, le tombeau virginal, mais, ô prodige ! le sépulcre était vide : il n'avait pu garder la mère de Dieu, et des lis avaient germé là où avait été couché son chaste corps, trop pur et trop saint pour rester dans la tombe.

Telles sont les traditions pieuses sur la mort et la résurrection de la Sainte Vierge. La fête de l'Assomption est une des anciennes et solennelles fêtes établies en l'honneur de Marie. Saint Bernard pense qu'elle fut instituée au temps même des apôtres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait déjà au ^v^e siècle.

Elle fut d'abord célébrée le 18 janvier. Saint Grégoire de Tours, dit que de son temps, on la solennisait à ce jour, et en effet, elle était marquée pour ce même jour dans une messe propre de l'ancienne liturgie gallicane. En 583, l'empereur Maurice avait ordonné qu'elle serait célébrée dans toute la Grèce, Charlemagne, en 802, rendit une ordonnance semblable pour toute la France et fixa au 15 août la fête de l'Assomption, qui devint en même temps une fête d'obligation.

Au milieu du ^{ix}^e siècle, le pape Léon IV pres-

crit qu'elle se célébrerait avec octave, à l'occasion d'un fait miraculeux que raconte Anastase le Bibliothécaire dans le *Liber Pontificalis*.

Au commencement du pontificat de Léon IV (847), un horrible serpent avait établi sa demeure près de l'église de Sainte-Lucie, et son haleine empestée empoisonnait tous ceux qui s'approchaient de l'autre où il s'était retiré. Le jour de l'Assomption, le pape, précédé de l'image de Marie et accompagné du clergé de la ville de Rome, se rendit processionnellement près de l'autre du serpent et conjura le Seigneur de délivrer son peuple de ce terrible fléau. Il fut exaucé dans sa prière, car, à partir de ce moment, le serpent disparut et la mortalité avec lui.

Afin de reconnaître la protection de Marie, le Pontife donna une octave à la fête de l'Assomption. Il est probable que, déjà, cette fête était précédée du jeûne, car le pape Nicolas 1^{er} parle de la vigile et du jeûne de l'Assomption comme d'un usage déjà établi.

Le 10 février 1638, Louis XIII ordonna de faire tous les ans, le jour de l'Assomption, une procession solennelle à Notre-Dame de Paris. Le vœu du roi de France avait un double objet : le premier, un héritier ; le second, de mettre son royaume sous la protection de Marie. Le premier objet de ce vœu lui fut accordé, car la même année Louis XIV venait au monde. Ce grand roi, attribuant sa naissance au vœu de son père, ordonna (31 août 1681), que la procession eût lieu dans toutes les paroisses de France.

Un décret spécial du 14 août 1792 abolit la procession du vœu de Louis XIII, mais Napoléon 1^{er} la rétablit plus tard en y rattachant l'anniversaire de sa naissance et la fête de son patron. Au mois d'août 1814, Louis XVIII renouvela l'ordonnance de son aïeul.

Selon l'opinion la plus probable, Marie est morte à Jérusalem : les apôtres prirent son corps et l'ensevelirent dans la vallée de Josaphat. Quel âge avait cette mère incomparable, lorsqu'il lui fut permis de quitter la terre d'exil ? Benoît XIII, rapportant toutes les opinions à ce sujet, dit que celle qui se rapproche le plus de la vérité est celle qui fait mourir Marie à l'âge de 72 ans.

Après sa mort, Marie est restée trois jours dans le tombeau : c'est le sentiment le plus généralement partagé. C'est celui de saint Jean Damascène, qui l'explique ainsi : « Son corps très-pur fut placé dans un très-beau sépulcre, d'où il fut porté au ciel trois jours après. Il convenait, en effet, que le Sauveur, qui au bout de trois jours avait ressuscité son corps formé de celui très-pur de la Vierge Marie, réunit, le troisième jour, la mère à son Fils. »

Des auteurs modernes disent que l'on voit encore le tombeau de Marie creusé dans le roc, non loin de la grotte où le Sauveur agonisant éprouva la terrible sueur de sang et d'eau. Ce sépulcre est un travail considérable : on y descend par un magnifique escalier large de trois mètres et dont les marches, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas, se trouve le tombeau de la Sainte Vierge, dans une petite chapelle où brûlent jour et nuit une grande quantité de lampes d'or et d'argent.

II. RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE

— La fête de l'Assomption a pour objet d'honorer la *bienheureuse mort* de la sainte Vierge, sa *résurrection* et son *entrée triomphante dans le ciel* en corps et en âme.

1° Depuis la mort de Jésus, Marie, malgré son amour pour la retraite, avait été entourée des apôtres et des disciples, qui aimaient à se trouver près d'elle, car ils avaient besoin de ses lumières et de ses conseils. Elle assistait, en effet, aux assemblées des premiers chrétiens, elle présidait à leurs prières, et la tradition nous la montre dans le cénacle, au jour de la Pentecôte.

Lorsque les Apôtres furent partis pour évangéliser le monde, on croit que Marie suivit à Ephèse l'Apôtre-Vierge, saint Jean, à qui elle avait été confiée par le Sauveur mourant sur la croix. Marie, désormais, vécut dans la retraite et la prière, faisant le bien, comme Jésus, à ceux qui l'imploraient. Comment douter que les affligés, connaissant la puissance et la bonté de la mère de Dieu, n'aient eu recours à elle, et n'aient ressenti les effets de sa miséricorde ?

Ne voyant plus son divin Fils, elle le cherchait dans la prière; son âme était bien plus au ciel que sur la terre d'exil, où elle se trouvait si seule, car elle ne pouvait désormais y rencontrer l'unique objet de son amour. Elle priait : « Ad-
« mirables prières ! dit Fénelon, où Marie se
« consolait par le doux souvenir de tout ce que
« son cher Fils avait fait de tendre pour elle ;
« prières où elle lui parlait, ne pouvant plus le
« voir ; prières où elle lui expliquait, plus par
« ses larmes que par ses paroles, son amour,
« sa douleur, son désir de voir finir l'absence. »

Dieu ne semble avoir prolongé l'existence de Marie que pour lui donner le temps de continuer, par ses exemples et son influence, les enseignements de Jésus-Christ. Elle fut le soutien et le conseil de l'Eglise naissante, elle suppléa à ce qui manquait encore aux disciples, et leur apprit diverses circonstances de la vie du Sauveur, que les Evangélistes nous ont racontées.

Une de ses plus douces consolations était sans doute de revoir les lieux où s'étaient écoulées l'enfance et la vie de Jésus : aussi, c'est à Jérusalem qu'elle voulut mourir, près du Calvaire où elle avait reçu le dernier soupir du Verbe incarné.

Marie ne tenait plus à la terre ; et, dit Bossuet, « c'était un vrai miracle que cette mère
« pût vivre séparée de Jésus. Son amour n'en-
« voyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer
« avec soi l'âme et la vie. »

Enfin, la dernière heure de l'exil de Marie avait sonné : Jésus, accompagné de ses anges, vint prendre l'âme immaculée de sa mère pour l'introduire au ciel. Les Apôtres, réunis miraculeusement à ce moment suprême, entendent ces paroles, comme un délicieux chant céleste : *Venez, ô ma colombe bien-aimée !* Alors Marie répéta doucement : « Mon Seigneur et mon
« Fils, je remets mon âme en vos mains ! » Et, ayant fermé les yeux, elle s'éteignit doucement.

Qui pourra raconter les douceurs de cette

mort précieuse ? Elle ne fut point, comme pour nous, une séparation douloureuse, car Marie, délivrée des liens de la terre, alla rejoindre au ciel, sans aucun délai, le Fils qu'elle avait tant aimé, qui, pendant de bien longues années, s'était dérobé à son immense tendresse. La mort ne vint point à Marie comme elle vient vers les autres enfants d'Adam, entourée de son cortège de souffrances, d'angoisses et de terreurs. Au contraire, elle mettait fin aux grandes douleurs dont la vie de Marie avait été parsemée ; elle éloignait pour toujours les tristesses dont son cœur avait été abreuvé. Après une vie si pure, que pouvait craindre la Vierge sans tache, paraissant devant la Trinité sainte, resplendissante de l'éclat des plus sublimes vertus ?

Il tardait au Père de récompenser sa fille bien-aimée, à l'Esprit-Saint, de couronner son Epouse, au Fils, de placer sur le front de sa mère le glorieux diadème de reine du ciel. Aussi, quand l'ange de la mort eut reçu l'ordre d'endormir dans le Seigneur la Vierge Immaculée, un dernier acte d'amour plus ardent que les autres, arrêta les palpitations de ce cœur admirable et sépara doucement cette âme angélique d'un corps qui ne devait pas connaître la corruption du tombeau.

2° « Nous devons croire que Jésus-Christ, dit
« saint Augustin, qui, pendant sa vie, avait
« traité le corps de sa très-sainte Mère avec tant
« d'honneur, qu'il a voulu prendre une partie
« de sa chair pour s'en former un corps à lui-
« même, n'aura pas abandonné ce corps virgi-
« nal au dernier opprobre de la nature humaine,
« qui est la corruption du tombeau. Il a pu ga-
« rantir son corps de cette souillure, comme il
« a garanti son âme de celle du péché ; or, s'il
« l'a pu, nous ne pouvons pas douter qu'il l'ait
« voulu, parce qu'il a aimé plus sa sainte mère
« que toutes les autres créatures. »

La résurrection de Marie est, en effet, une vérité qui, sans être définie par l'Eglise comme un dogme de foi, a toujours été reconnue par elle. Les Saints Pères et les Docteurs n'ont pas varié sur ce point. Saint Epiphane, au IV^e siècle, comparait l'Assomption de Marie à l'élévation d'Enoch et d'Elie au ciel, et saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, trois siècles plus tard, rappelait à ses fidèles cette tradition glorieuse. La corruption du sépulcre, c'est le châtimement du péché ; or, pouvait-il devenir la pâture des vers, ce corps que jamais le péché n'avait atteint ? « Peut-on croire, dit encore saint Augustin, que Celui qui conserva au milieu de la
« fournaises les trois jeunes Hébreux, et non-
« seulement leurs corps, mais jusqu'à leurs
« habits, n'ait pas fait pour sa mère ce qu'il fit
« autrefois pour ses serviteurs ? »

3° Comment exprimer avec le langage de la terre l'entrée triomphante et le couronnement de Marie dans le ciel ? Saint Bernard n'osait parler de l'Assomption de Marie. « Je désire-
« rais, disait-il à ses disciples, en dire quelque
« chose, car qui de nous peut se taire dans un
« jour comme celui-ci ? Mais je crains d'en dire
« trop peu. Non, Seigneur, à moins que vous ne
« déliez ma langue, ce que je m'efforcerai de

« dire ne suffira ni à mon zèle, ni à la gloire de
« Celle que je loue. »

Marie portée par les anges est arrivée au séjour de la gloire. Alors apparut aux regards ravis des habitants des cieux celle que saint Jean avait entrevue dans ses visions prophétiques. « Et un
« grand prodige, nous dit-il, se manifesta dans
« le ciel : Une femme, revêtue du soleil, ayant
« la lune à ses pieds et une couronne de douze
« étoiles sur la tête. »

Qui pourra peindre la majesté de cette Reine venant prendre possession de son trône de gloire ? *Portes éternelles, ouvrez-vous, esprits célestes, bienheureux élus, avancez-vous au devant de Celle qui vient du désert, qui monte de la terre d'exil. — Le Seigneur lui a donné une grande beauté, et l'a revêtue d'un incomparable éclat.* (Judith.)

Ce n'est plus seulement un ange qui vient la saluer comme au jour de sa vie mortelle : tous les esprits célestes sont là, oubliant leur splendeur, et s'inclinant devant Celle qui les surpasse tous. Ce n'est plus seulement Elisabeth qui prononce ces paroles : « *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ?* Ce sont tous les saints qui expriment leur joie à la vue de Celle que toutes les générations avaient saluée et bénie. — « Oui, dit saint Bernard, si un enfant tressaillit un jour d'une grande joie lorsque Marie parlait, que dire
« de l'allégresse de ceux à qui il fut donné non
« seulement de l'entendre, mais de la voir, mais
« de jouir de son ineffable présence ? Notre patrie du ciel s'est illuminée de nouvelles clartés,
« rayons de la gloire de Marie. »

Et la Vierge, au milieu des anges et des élus qui l'exaltaient dans leurs cantiques et la proclamaient leur Reine, s'avança plus belle que l'aurore, plus radieuse que le soleil, jusqu'au trône de l'Éternel, pour être couronnée des mains mêmes de la Divinité. Le Très-Haut lui tend les bras, et lui montre auprès de lui à une distance presque infinie de celui du plus parfait séraphin, le trône qu'il lui a préparé. L'Esprit-Saint lui adresse ces paroles, qui font tressaillir les cieux : « Venez, ô mon épouse, venez recevoir votre couronne, *Veni, sponsa mea, veni, coronaberis.* » Et la tendresse du Fils, contenue sur la terre, éclate alors par tous les témoignages d'un amour infini. Il fait assoir sa mère à ses côtés : *Astitit regina a dextris tuis* ; puis, se dépouillant en quelque sorte de sa toute-puissance, il la remet entre les mains de Marie en lui disant : O Reine, que demandez-vous ? car je veux tout vous accorder : *Quæ est petitio tua ?*

III. — CONCLUSIONS ET RÉOLUTIONS.

Saint Bernard, suivant en esprit Marie dans les cieux et assistant à son magnifique triomphe, trouve la terre bien triste par l'absence de sa reine et ne peut retenir ses larmes. « Ce pendant, dit-il, calmons notre douleur, parce
« que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente : nous cherchons celle où est arrivée
« aujourd'hui la Vierge bénie. Nous sommes les
« citoyens de cette dernière patrie ; nous devons
un jour l'habiter et, bien que maintenant

« nous vivions sur la terre d'exil, sur les bords
« du fleuve de Babylone, il nous est permis de
« nous souvenir de cette patrie, de prendre
« quelque part à son allégresse, de participer
« à ses fêtes, de recevoir ici-bas quelques gouttes
« de ce fleuve de joie qui réjouit la cité de
« Dieu.

« Notre Reine nous a précédés, elle a été
« reçue avec tant de gloire que ses humbles
« serviteurs peuvent la suivre avec confiance en
« lui disant : O notre souveraine, attirez-nous,
« nous vous suivrons, embaumés par l'odeur de
« vos parfums. » (S. Bern. in *Assump.* B. M. V.)

La glorieuse Assomption de Marie fut la récompense de sa sainte et très-pure vie. Si le Chrétien veut, à son tour, participer à la gloire d'une résurrection glorieuse, c'est Marie qu'il doit prendre pour modèle : or, la vie de Marie a été une vie de prière — *de sacrifices* — et d'union à Jésus-Christ. Nous suivrons donc notre Reine au ciel, par ces trois voies : la prière, le sacrifice, et l'union à Jésus-Christ.

— Les premières années de Marie dans le temple ne furent autre chose qu'une prière continuelle, et lorsqu'elle habitait la pauvre demeure de Nazareth, lorsqu'elle suivit Jésus-Christ dans sa vie publique, cessa-t-elle de prier ? Non certainement, elle sut parfaitement unir le travail à la prière, la vie active à la vie contemplative.

Sachons imiter Marie dans cette vie de prière : que nos actions, que nos travaux soient tout autant de prières par la pureté d'intention et le soin que nous aurons de tout offrir à Dieu. Ainsi, nous prierons toujours, selon la recommandation de notre divin Sauveur.

— La vie de Marie fut une vie de sacrifices. En cette vierge bénie, la nature fut toujours immolée. Marie connut toutes les épreuves, toutes les angoisses, toutes les peines, et c'est avec raison qu'elle est appelée la Reine des martyrs.

La vie du chrétien n'est-elle pas un combat ? ne faut-il pas chaque jour porter sa croix après Notre-Seigneur ? Personne ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu. Il y a des sacrifices partout : heureux celui qui les accepte chrétiennement ! Ce sont des sources abondantes de mérites, et la couronne du ciel en est merveilleusement embellie. Pourquoi, d'ailleurs, n'aimerions-nous pas les sacrifices, puisque nous savons qu'ils auront pour récompense, dans l'éternité, des biens infiniment précieux ? Semons ici-bas dans les larmes et la peine, pour moissonner un jour dans la joie et le bonheur.

— Enfin, la vie de Marie fut une vie d'union à Jésus-Christ. Elle a pu dire avec vérité cette parole de l'apôtre : « Je vis, non ce n'est pas moi
« qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » Qui pourra dire combien Marie a aimé Jésus ! avec quel bonheur ses pensées le suivaient, lorsqu'il était absent ! avec quel ravissement ses regards le contemplaient, lorsque ce divin Fils était près d'elle ! avec quelle tendresse son cœur s'ouvrait à lui, lorsque, après l'Ascension, elle le recevait dans l'Eucharistie ! Et Jésus a récompensé sa mère en l'unissant à lui pour jamais, au jour de l'Assomption.

Quelle est belle aussi l'espérance du chrétien qui, sur cette terre, cherche sans cesse Jésus et lui est intimement uni ! Il pourra un jour répéter, avec une allégresse incomparable, cette parole du Cantique des Cantiques : « *Mon âme a trouvé Celui qu'elle aimait : je le possède et ne le quitterai plus.* »

O chrétien ! que Jésus soit l'objet de vos pensées ! qu'il soit le visiteur désiré de votre cœur par la sainte communion ! et cette union, déjà bien douce sur la terre, recevra son sublime couronnement par une société éternelle au ciel avec le Saint des Saints !

LE MANRÈZE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE CONFESSEUR

(Voir les n^{os} 38, 39 et 40.)

Enfin, comme ministre de la miséricorde, vous devez être juge paternel. Quand la société civile institue son juge, elle choisit un mortel bien équilibré, qui sache voir pleurer des orphelins sans faiblir, peser la vie d'un homme dans sa balance sans trembler, se tenir debout entre les cris du malheur, les affections de la famille et la menace des partis, sans une seule oscillation. Sévère personnification de la justice qui, à travers le bandeau mis sur ses yeux, ne doit pas voir les amis, mais seulement les droits, et qui, loin d'être autorisée à la partialité en faveur des coupables, pour corriger les tendances sympathiques de son âme, a besoin d'un peu de partialité contre eux. Ainsi, un être de bronze, qui étouffe ses larmes, et qui, moins il a de pitié, plus il a de perfection, voilà le juge inventé par la raison des hommes !

Maintenant, portez-vous la main au cœur, et dites-moi si vous n'y sentez point battre quelque chose de mieux, depuis le jour de votre ordination. Le prêtre est un magistrat bienveillant, qui bénit même quand il ne pardonne pas ; un juge à la douce parole, qui ne pèse pas sur les roseaux brisés et qui n'éteint pas les mèches fumantes. A d'autres, il fut dit : Prononcez avec toute votre insensibilité ; à nous, prononcez avec toute votre sympathie, pourvu que la sympathie naisse de votre foi, non de vos faiblesses ; à d'autres, il fut dit : Penchez toujours vers la sévérité ; à nous, penchez toujours vers la clémence, et ne craignez rien de vos erreurs sur les péchés, pourvu qu'elles procèdent d'une vraie charité pour les pécheurs. Et comment refuser à nos accusés une pitié dont le Seigneur fit en nous une puissante inclination ? A l'heure où un coupable nous dit : Mon père ! ce mot souverain et créateur, comme tous ceux que Dieu inventa, nous insinue un sentiment correspondant. Une sorte de parenté composée de cet amour protecteur, avec lequel fut formé le cœur des anges gardiens, prend possession de nos entrailles, et la famille spirituelle acquiert une si large place dans notre cœur, que la famille naturelle en conçoit des ombrages jaloux !

Donc, mes vénérés confrères, *Induite vos*

sicut electi Dei viscera misericordiae (1) ! Sans doute, il faut mêler le vin à l'huile, dans les baumes que vous composez pour les blessures des pécheurs, mais, au dire de saint François de Sales, c'est l'huile qui doit prévaloir. Sans doute, il ne faut pas placer des coussins sous les coudes des coupables, mais saint Jean Chrysostome, peu suspect de relâchement, craignait moins d'avoir à répondre d'un excès de miséricorde que d'un excès de sévérité. Je n'ai pas assez d'autorité pour vous recommander une école de théologie plutôt qu'une autre ; du moins, laissez-moi vous recommander cette tendre charité, qui, pratiquement, peut faire aboutir souvent les principes les plus divergents au même résultat.

Je vous la recommande, parce qu'elle est la plus grande puissance de notre ministère. En nous, comme en Notre-Seigneur, ce n'est pas la force, c'est la douceur, ce n'est pas le docteur superbe, c'est l'agneau, l'agneau tout seul qui fait la conquête du monde : *Emitte agnum dominatorem terrae* (2). *Beati mites quoniam possidebunt terram* (3) : je vous la recommande surtout, parce qu'elle est un séduisant témoignage en faveur de notre vérité. Que d'autres juridictions demeurent une sèche expression du droit, cuirassées de toute l'impassibilité de la loi ; la nôtre est bien plus grande, avec ses paupières mouillées, ses entrailles palpitantes, son cœur facile à la pitié, et une des preuves les plus attachantes de la religion sera toujours ce pasteur débonnaire, qui semble la miséricorde de Dieu perpétuellement faite homme ici-bas, et, en présence de qui un peuple de coupables se disent au fond du cœur : Le voilà, l'agneau de Dieu, le voilà celui qui efface les péchés du monde ! *Ecce agnus Dei, Ecce qui tollit peccata mundi* (4) !

Mon Dieu ! j'ai tant erré, tant abusé, tant péché dans le ministère des âmes, j'y acquerrai, au moins, ce mérite qui convient si bien à ma misère, la miséricorde ; et puisqu'il y aura des pécheurs qui m'accuseront, à votre tribunal, que j'y en trouve quelque un pour parler de l'indulgence de mes absolutions, et me défendre par l'autorité de cette parole : *Eadem mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis* (5). Cette pensée m'amène à vous exposer le sort du prêtre jugé dans ses jugements.

II

Oui, mes vénérés confrères, le prêtre sera jugé, et il se lèvera de ce cimetière, où il dormait avec tant d'autres qui relevaient de son tribunal, pour paraître au tribunal de Dieu. Non-seulement il sera jugé, mais il le sera avant tous les autres, selon ces paroles prophétiques : *Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei.* (6). *A sanctuario incipite* (7). Il sera jugé

1. Coloss., III, 22.

2. Is., XVI, 1.

3. Matth., V, 5.

4. Joan., I, 29.

5. Luc., VI, 38.

6. 1 Petr., IV, 16.

7. Ezech., VI, 6.

avant tous les autres, et il le sera plus sévèrement qu'eux, d'après ces principes connus : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet* (1). *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (2). Et, en ceci, le bon sens est parfaitement d'accord avec la foi. En apparence, rien ne ressemble plus à un saint prêtre qu'un prêtre qui ne l'est pas. Voilà donc deux vies qui passèrent avec les mêmes honneurs ici-bas ; la justice demande que ces deux tombes soient rouvertes pour restituer à l'Eglise des secrets qui lui sont dus : ce n'est pas assez de cette manifestation que chacun fait de soi-même derrière les trompeuses décorations de l'amour-propre, il faut une manifestation à nu par-devant le tribunal de Jésus-Christ : *Oportet nos manifestari ante tribunal Christi* (3).

Dieu suscitera un appareil inouï pour cette solennelle comparution. Il fouillera dans la poussière des sépulcres pour en exhumer des témoins ; il dépeuplera les cieux pour servir de spectateurs à ses assises. Tous les siècles seront convoqués, toutes les annales seront compulsées, tous les peuples seront informés ; ensuite, de même que l'on publie les sentences célèbres à travers les royaumes, Dieu fera retentir la sienne jusqu'au dernier recoin de sa création. Et, quand il aura dit à ces juges prévaricateurs : Retirez-vous de moi ; aux juges fidèles : Venez à moi, de cette voix puissante qui a créé et qui détruira les mondes, alors l'histoire de l'Eglise sera close, tous nos mensonges s'arrêteront au seuil des portes éternelles, et les bons prêtres, montant au ciel, chanteront en chœur : Nations, louez le Seigneur, car c'est maintenant sa vérité pure qui va régner à jamais : *Laudate Dominum, omnes gentes, quoniam veritas Domini manet in æternum* (4).

Quelles seront, en ce jour-là, les angoisses particulières du ministre de la vérité et de la miséricorde, traître à sa mission ? Il sera confondu, dans ses jugements erronés, par une science infaillible ; dans ses jugements corrompus, par des témoignages incorruptibles ; dans ses jugements sans miséricorde, par une justice sans merci.

D'abord, dans ses jugements erronés, par une science infaillible. Tout homme qui a péché et qui n'en jette point la confiance, au moins dans une intimité sacrée, fait de sa vie un mensonge à la société. C'est pourquoi un jour, Dieu, qui est la vérité même, arrêtera cette honteuse prostitution de la louange, et celui qui accepta des honneurs immérités, dit Bossuet, sera déshonoré par la confusion de sa face. Eh bien ! le voilà ce jeune confesseur, qui ne consultait jamais pour ne point humilier sa suffisance, qui tranchait en oracle pour éblouir son troupeau, qui ne s'accusait que superficiellement de peur d'avoir à discuter ses imprudences, le voilà obligé de sortir de ses ténèbres, d'entendre la révision de ses absolutions, et de voir tout son ministère mis à nu par ce casuiste formidable

qui s'appelle le juge des vivants et des morts : *Ostendam gentibus nuditatem tuam* (1). Ici-bas un voile aurait été jeté sur la folie de ses sentences s'il avait su les pleurer à temps, mais, alors, le secret de la confession sera levé, et deux livres seront ouverts : l'un celui de la loi, l'autre celui de nos œuvres : *Duo libri aperti sunt*.

Sur le premier, les cieux et la terre liront : *Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus* (2) ; sur le second, les cieux et la terre liront : Il étudia la morale dans les romans, la théologie dans les journaux et les revues, le monde dans les salons, la science sacrée dans des recueils de littérature profane, et il ignora les choses les plus nécessaires pour avoir appris les choses superflues : *Qui superflua addiscimus, necessaria ignoramus* (3).

Sur le premier, les cieux et la terre liront : *Si fuerit controversia, stabunt sacerdotes in judiciis et judicabunt* (4) ; sur le second, les cieux et la terre liront : Ses jugements furent le tourment des scrupuleux, l'encouragement des habitudinaires, un déni systématique d'absolution aux enfants, et, toutes les fois qu'il s'éleva des controverses en Israël, les impies se dirent, à l'aspect de son mutisme ignorant : Donc les pasteurs eux-mêmes ne répondent pas : *Et ipsi pastores ignoraverunt* (5).

Enfin, sur le premier, les cieux et la terre liront : *Estote misericordes, sicut pater vester cælestis misericors est* (6) ; sur le second, les cieux et la terre liront : Sa justice manqua d'exactitude parce qu'elle manqua de bonté. Il s'applaudissait d'avoir brutalisé les âmes comme d'autres de les avoir sauvées, c'est à peine s'il méritait l'absolution en vertu des principes qu'il appliquait, et la rudesse de ses traitements dispersa le troupeau du Seigneur au lieu de le ramener : *Cum austeritate imperabatis, eis ideo dispersæ sunt oves meæ* (7).

Alors paraîtront toutes les victimes de nos erreurs judiciaires pour nous les reprocher. Ici-bas, nous n'avons jamais assez de foule, autour de nos confessionnaux, afin de nous servir de relief, et nous nous damnons puérilement à prendre des excès de peine qui n'ayant pas Dieu pour fin ne sauraient l'avoir pour récompense. Que penserons-nous de la foule, quand chacune de ces âmes, que nous ne pourrions pas même nommer, deviendra, par rapport à nous, le sujet d'une interpellation particulière, et cela, devant une assemblée qui aura le monde pour amphithéâtre, et l'humanité entière pour jury ?

Vainement crierez-vous vers votre juge courroucé : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* (8). Ce ne sera pas un juge, ce sera le jugement lui-même qui siégera : *Judicium sedit* (9) ; scrutant jusqu'aux replis le faux

1. Sap., vi, 6.

2. Luc, xii, 48.

3. Cor., v, 19.

4. Ps. cxvi, 1, 2.

1. Nah., iii, 5.

2. Malac., ii, 7.

3. S. Petr. Dam.

4. Ezech., xlii, 24.

5. Is., lvi, 11.

6. Luc, vi, 36.

7. Ezech., xxxiv, 4.

8. Ps., cxlii, 2.

9. Dan., vii, 10.

de vos décisions comme les vices de vos intentions ; et si, après le premier péché, vos pères eurent assez de quelques feuilles de figuier pour leur servir de voile, quelle ne sera pas la confusion du dernier jour, puisqu'elle vous fera demander aux collines de vous couvrir et aux montagnes de tomber sur vous ! N'est-ce pas, mes vénérés confrères, que c'est à ne plus oser mettre le pied dans un confessionnal par crainte de ces responsabilités formidables ? Cependant, la crainte ne doit pas être la seule conclusion d'une telle méditation ; en voici la vraie moralité déduite par saint Paul : *Attende tibi et doctrinæ, hoc enim faciens, te ipsum salvum facies et eos qui te audiunt* (1).



CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Une des questions que nous avons traitées, dans le numéro du 5 juin dernier, a donné lieu à une longue lettre qui nous paraît digne d'être connue. Elle provient d'un diocèse que nous n'avions pas désigné, et que son auteur a cru pouvoir lui appliquer. Une règle de conduite inviolable pour nous est de ne jamais nommer les diocèses d'où les consultations nous parviennent. Nous n'avons pas la moindre velléité de régenter les supérieurs ecclésiastiques, nous aspirons humblement à rendre service sans prétendre imposer notre avis. Cela posé, voici le premier point de la lettre de notre correspondant.

Q. — Je suivrai, si vous le voulez bien, l'ordre des consultations et des réponses : 1° Vous n'êtes pas d'avis qu'on puisse, le lendemain ou quelques jours après le mariage, célébrer la messe *pro sponsis*, et donner la bénédiction nuptiale qui y est inséparablement annexée, quand même elles n'auraient pas, cette messe et cette bénédiction, été omises par la faute des contractants au moment de la célébration du mariage. Vous vous fondez, pour émettre une réponse aussi carrément négative, sur une décision de Pie VI, datée de 1780. Je n'ai pas cette décision entre les mains, mais bien une autre tout opposée pour le cas qui nous occupe, datée du 5 avril 1785. Elle dit : 1° Que les fidèles ne sont pas obligés d'attendre l'arrivée du missionnaire qui passe rarement, pour se marier ; 2° Que, quand ce missionnaire arrive, ceux qui ont contracté sans lui, seront *exhortés* à se présenter, pour qu'il leur donne la bénédiction nuptiale, en déclarant publiquement que ce n'est pas *ad sacramenti firmitatem, sed ad ejus uberio rem gratiam*. Le 1° de cette réponse est conforme au 1° de la vôtre ; pourquoi les deux 2° sont-ils si diamétralement opposés ? N'auriez-vous pas confondu la réitération du mariage avec la bénédiction nuptiale ? deux choses fort distinctes. Il est, en effet, défendu dans la réponse du 5 avril 1785, de faire réitérer le consentement (le mariage), mais ordonné de donner la bénédiction nuptiale, si elle est demandée. — La bénédiction nuptiale n'est nullement aux yeux des canonistes et des liturgistes, le *Ego in matrimonium conjungo vos*, qui n'est qu'une formule destinée à constater la conclusion du contrat sacramentel de mariage, mais bien la bénédiction insérée au missel, et qui ne peut jamais être donnée hors de la messe, sans faute grave contre les prescriptions liturgiques. Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que le rescrit de la Propagande très-authentique que je viens de vous citer est tout à fait contraire à votre opinion, que je ne puis d'ailleurs embrasser pour les raisons suivantes : — 1° Sanchez, dont l'autorité est si grave dans les causes matrimoniales et qui en cela, comme dans beaucoup d'autres points, est suivi par la

plupart des théologiens et des canonistes, admet dans son VII^e livre *De Matrimonio* qu'on peut donner la bénédiction nuptiale à tout mariage dont la femme ne l'a pas déjà reçue, quand même celle-ci convolerait en 2^e noces, si précédemment elle s'était contentée du rit de la célébration. — 2° En Espagne, de temps immémorial, on engage très-fortement les fidèles qui se marient en Avent ou en Carême à venir recevoir la bénédiction nuptiale, le temps clos écoulé ; on est généralement fidèle à cette invitation. — 3° Dans certains pays d'Italie, avant qu'elle fût une et indivisible, les jeunes gens qui trouvaient chez leurs parents opposition à leur mariage, surprenaient, assistés de leurs témoins, le curé ou le vicaire de la paroisse, déclaraient en sa présence s'épouser mutuellement. Plus tard, quand ils s'étaient réconciliés avec leur famille, on allait recevoir la bénédiction nuptiale, mais sans renouvellement de consentement et sans l'*Ego vos...* — 4° Si la cohabitation légitime de quelques jours est un obstacle insurmontable à la bénédiction nuptiale, que sera-ce de la cohabitation coupable de plusieurs années ? Pourtant, si je suis bien informé, on donne dans la plupart des diocèses de France cette bénédiction à ceux qui réhabilitent leur union, quand ils se marient le matin. 5° Pie VI, dans ses réponses à l'évêque de Genève du 5 octobre 1793, déclare valides les mariages contractés en présence de deux témoins sans l'assistance du curé absent ou caché, mais il ajoute : *hortandos esse conjuges ut suscipiant benedictionem* ; le contrat sacramentel est valide, il ne doit pas être réitéré, ni le *Ego conjungo vos...* prononcé, mais la bénédiction nuptiale doit être donnée, si les époux la réclament. — 6° L'instruction envoyée par le cardinal Caprara à tous les Evêques de France, le 25 avril 1803, contient la même recommandation sous le n° 1 de la 1^{re} partie, relativement aux mariages célébrés valablement depuis le commencement du schisme, quand même ils l'auraient été illicitement. — On voit que Rome ne confond jamais le mariage, qui est un sacrement et dont le rit est dans le rituel, et la bénédiction qui est un sacramental dont le rit est dans le missel, non plus qu'elle ne permet jamais de réitérer celui-là quand sa validité est certaine, et prescrit toujours de donner celle-ci quand elle a été omise, et cela, non « *ad sacramenti firmitatem, sed ad ejus uberio rem gratiam*. » — Vous m'opposerez peut être certaines décisions de la S. C. R. données ces derniers temps dans un sens opposé au rescrit de 1785, aux réponses de 1793, et à l'instruction de 1803. Veuillez bien remarquer, Monsieur le Rédacteur, que ces décisions portent toutes les clauses restrictives : *in casu — juxta circumstantias — secundum expositum* : cela signifie qu'elles sont fondées sur des difficultés personnelles ou locales, et ne doivent nullement être généralisées dans l'application ; tous les liturgistes connaissent la valeur de ces restrictions qui font que les exceptions autorisées, loin d'entamer la règle, la confirment.

R. — Nous pouvons donner l'assurance à notre honorable correspondant que nous n'avons jamais confondu la réitération du mariage avec la *bénédiction nuptiale*. Nous savons, en effet, que celle-ci n'est qu'une formule, un sacramental qui est distinct du sacrement. Sous ce rapport, le code civil et le code pénal ont commis une grande méprise, car si on s'en tenait à la lettre de ces codes, qui défend simplement de donner la bénédiction nuptiale avant le mariage civil, les curés seraient parfaitement libres de procéder au mariage religieux antérieurement à la cérémonie civile. En effet, le code civil et le code pénal défendent simplement la bénédiction nuptiale. Or, le mariage religieux, c'est-à-dire l'expression du consentement des époux en présence du curé et de deux témoins, est un acte tout à fait distinct de la bénédiction nuptiale. Il s'ensuit que le code pénal et le code civil n'atteignent pas les curés qui, antérieurement à la cérémonie civile, recevraient le consentement des époux *per verba de præsenti*. Le curé ne doit nécessairement faire

aucun acte dans cette circonstance, il est simple témoin. Il se peut qu'il soit témoin malgré lui et qu'il proteste de toutes ses forces contre la violence qui lui est faite. Le mariage est valide si le curé peut voir et entendre, quoiqu'il fasse ce qui dépend de lui pour ne pas entendre et ne pas voir. Sans doute la présence simplement *physique* ne suffit pas. Que l'on vienne faire un mariage devant un curé qui dort, ce mariage sera nul. Au siècle dernier, le Saint-Siège rendit une décision formelle. Peu d'années après, le pape Benoît XIV fut appelé à décider un cas extrême; car le curé avait opposé une telle résistance à la surprise qu'on voulait lui faire qu'il n'avait pas même reconnu les gens qui voulaient se marier malgré lui. Cependant, le saint Benoît XIV, présidant en personne la congrégation des cardinaux, se prononça pour la validité d'un mariage ainsi contracté.

Des cas analogues sont possibles encore aujourd'hui.

Un curé peut-il être rendu responsable d'un acte auquel il ne prend aucune part et contre lequel il proteste de toutes ses forces? L'article du code pénal s'applique-t-il au cas que nous venons d'exposer? Non, évidemment. Les anciens gallicans faisaient une distinction entre le contrat et le sacrement; ils étaient convaincus que le prêtre est le ministre du sacrement de mariage, et qu'il remplit son ministère, lorsqu'il donne la bénédiction nuptiale et prononce la formule: *Ego vos conjungo*. Ils ne réfléchissaient pas que le curé a qualité pour recevoir valablement les mariages, quoiqu'il n'ait pas encore reçu la prêtrise. Le cas n'est pas chimérique, car le droit canon suppose qu'un ecclésiastique peut parfaitement être pourvu d'une paroisse sans avoir encore le caractère sacerdotal, puisqu'on lui accorde une année entière pour se faire ordonner.

Il n'est pas douteux que ce fut sous l'empire des réminiscences gallicanes que le code civil et le code pénal furent rédigés au commencement de notre siècle. La bonne doctrine a fait de grands progrès depuis cette époque; présentement, on ne pourrait citer aucun théologien ou jurisconsulte qui confonde le contrat sacramentel avec la bénédiction nuptiale, et qui estime probable que le prêtre est le ministre du sacrement de mariage.

Nous signalons à notre honorable correspondant une décision de la Sacrée Congrégation des Rites du 25 septembre 1875. Elle se réfère aux usages espagnols qu'ils nous oppose. On demande s'il est permis de donner la bénédiction nuptiale solennelle aux époux qui ont été mariés *privatim* en temps prohibé, c'est-à-dire pendant l'Avent ou le Carême et autres époques de l'année qui n'admettent pas le mariage solennel. La Sacrée Congrégation des Rites répond que l'on peut, en ce cas, donner la bénédiction solennelle, mais elle met une condition essentielle, savoir: que les époux n'aient pas vécu ensemble dans la même maison: *Dari posse solemnem benedictionem nuptialem, dummodo sponsi antea non cohabitaverint in eadem domo*. Il s'ensuit que si les époux ont cohabité, on ne peut plus leur donner la bène-

diction nuptiale. Remarquez que la Sacrée Congrégation des Rites condamne la coutume opposée comme un abus qu'il faut détruire: *Consuetudinem contrariam esse eliminandam uti abusum*. Que valent donc les usages espagnols que notre correspondant nous objecte comme une preuve péremptoire? Nous soumettons à son appréciation le décret formel de la Sacrée Congrégation des Rites. Pour le reste, nous devons différer notre réponse. Notre correspondant a visé à faire le dossier de la question; par malheur ce dossier n'est pas complet. Il fait simplement allusion à quelques décisions récentes du Saint-Siège, mais il ne les rapporte pas, et s'empresse de les interpréter dans son sens. Nous l'engageons à les insérer dans une prochaine lettre, et à nous donner le texte officiel, afin que la portée en puisse être saisie. Nous disons la même chose des décisions de Pie VI, tout au moins celle du 5 avril 1785. Sanchez, les statuts espagnols et les autres statuts dont il nous parle, les réponses de Pie VI à l'évêque de Genève, l'instruction du cardinal Caprara du 25 avril 1803, tout cela mérite d'être mis en lumière, dans le texte officiel, afin que la difficulté soulevée puisse être traitée à fond.

Nous avons la confiance que l'honorable correspondant acceptera notre invitation. La longueur de sa lettre nous montre qu'il dispose de tout le temps nécessaire pour se livrer aux recherches dont il s'agit. Les autres points de cette lettre seront examinés dans un prochain numéro de l'*Ami du Clergé*. Il nous serait impossible d'y trouver place aujourd'hui pour ces nombreuses questions.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Les religieuses chargées de l'école communale veulent faire une loterie en faveur de la Sainte-Enfance: ont-elles besoin d'une autorisation quelconque? Peuvent-elles distribuer des billets dans la commune?

R. — Ces petites loteries insignifiantes qui sont plutôt un jeu pour les enfants qu'une opération financière, se font généralement sans autorisation, en vertu d'un vieil usage.

Cependant elles sont réellement assujetties aux lois comme toutes les autres, quelles qu'elles soient: l'art. 1^{er} de la loi du 21 mai 1836, prohibe les loteries de toute espèce. L'art. 5 introduit une exception, quand il s'agit d'œuvre de bienfaisance; mais dans ce cas il faut une autorisation tantôt du préfet, tantôt du gouvernement, selon le chiffre auquel on prétend arriver.

Nous engageons les religieuses dont il s'agit à obtenir l'assentiment du maire, pour peu qu'elles le connaissent ou soupçonnent malveillant.

Q. — Un prêtre aurait l'intention de composer un recueil de cantiques. A-t-il le droit de s'approprier un cantique d'un autre auteur, ou bien de le modifier, par exemple, en changeant quelques mesures dans le morceau, sans la permission de l'auteur ou de l'éditeur?

R. — Ceci n'appartient vraiment point à la

législation civile ecclésiastique. Toutefois, afin d'éviter des ennuis à notre honorable correspondant, nous lui citerons l'art. 425 du code pénal, ainsi conçu :

« Toute édition d'écrits, de composition musicale, de dessin, de peinture ou de toute autre production, imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon, et toute contrefaçon est un délit. »

Conclusion : il faut se faire autoriser par les divers auteurs ou éditeurs, à moins que le cantique ne soit entré dans le domaine du public, c'est-à-dire qu'il se soit écoulé 20 ans depuis la mort de l'auteur.

Q. — Dans votre numéro du 17 juillet, je lisais cette phrase : « Qui aurait-il à faire pour obliger le préfet à porter d'office sur le budget communal le minimum de 300 fr. que la loi exige ? »

Je ne touche que 250 fr. ; je demande quel est l'article du code qui fixe ainsi ce minimum ?

Dans le cas où cet article existerait, qu'aurais-je à faire maintenant que le budget communal est voté, mais non envoyé à la préfecture, pour que j'aie le minimum du traitement ?

R. — Dans une circulaire, en date du 5 mai 1831, M. d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics, décida que le minimum du traitement à payer aux vicaires par les fabriques ou les communes doit être réduit à 250 francs. Cela est vrai ; mais cette circulaire est illégale et entachée d'erreurs que nous croyons inutile de relever. Nous nous contenterons de rappeler un principe de jurisprudence incontestable, c'est qu'une circulaire ministérielle ne saurait modifier un décret impérial qui a force de loi. Or, la loi du 2 août 1829, et l'ordonnance royale du 8 janvier 1830, qui ont élevé de 300 à 350 fr. le secours alloué par l'Etat aux vicaires autres que ceux des villes de grande population, n'ont point dérogé à l'art. 40 du décret du 30 décembre 1809, et, par conséquent, le traitement que les vicaires sont en droit d'exiger des fabriques ou des communes est toujours de 500 fr. au plus et de 300 fr. au moins, conformément au décret précité.

Cependant, il est vrai de dire qu'un préfet ayant demandé au ministre de connaître la règle à suivre dans un cas identique à celui de notre correspondant, on lui a répondu dans le sens de la circulaire de M. d'Argout mentionnée plus haut. (*Bulletin officiel du ministère de l'intérieur, année 1863, n° 54.*)

Mais Mgr André (t. 4, p. 519), après avoir rapporté ces diverses explications, ajoute : « Cette interprétation du ministre de l'Intérieur est fautive et erronée. Il est très-évident que le but de l'ordonnance du 6 janvier 1830 était d'améliorer le sort des vicaires, comme elle augmentait leur traitement de 50 fr. »

Que notre correspondant fasse prévaloir cette opinion, qui est celle de la justice, et nous l'en féliciterons. Mais nous pensons que le moment serait mal choisi pour l'essayer.

Q. — Peut-on établir plusieurs tronc à sa volonté dans son église ?

R. — Nullement. Le placement des tronc est réglé de la même manière que les quêtes, c'est-à-dire par l'évêque sur la proposition des marguilliers. (Décret du 30 décembre 1809, art. 36 combiné avec l'art. 75.)

En cas de contestation, il y a lieu d'en référer à l'évêque. Une décision du conseil d'Etat, du 16 mai 1826, statue qu'il n'appartient qu'à l'autorité ecclésiastique et à l'administration, chacune en ce qui la concerne, de se prononcer sur l'établissement et le placement d'un tronc exposé à la piété et à la générosité du public, de même que sur la destination et le produit des offrandes.

Cependant, d'après le *Nouveau journal des Conseils de fabriques*, tome III, page 32, le curé a le droit de placer un tronc dans l'église pour ses pauvres. Lui seul peut en recueillir le produit ; ce tronc devrait porter cette inscription, par exemple : « Tronc pour les pauvres de M. le curé. »

Il y a un grand nombre de paroisses où des tronc sont établis pour des confréries et associations pieuses, et même pour d'autres objets intéressant la religion, par exemple pour le dîner de saint Pierre, pour la permission de faire gras, etc. Ces tronc doivent être autorisés par l'autorité diocésaine et par la fabrique, et, quand ils le sont, la fabrique ne serait point fondée à exiger que le produit en fût versé dans sa caisse.

Q. — L'autorité communale veut changer le cimetière qui entoure et encombre l'église :

1° Quand est-ce que l'ancien cimetière cessera d'être un lieu saint ?

2° Quand pourra-t-on le décombrer et dégager l'église ?

3° Pourra-t-on forcer les personnes qui ont des monuments à les ôter ?

4° La commune est-elle obligée de faire un mur autour du nouveau cimetière ?

R. — L'autorité communale est dans son droit. En vertu du décret du 23 prairial an XII (24 juin 1804) sur les sépultures, les inhumations ne peuvent avoir lieu « dans l'enceinte des villes et bourgs » (art. 1^{er}). — Il y aura, porte l'art. 2, hors de chacune de ces villes ou bourgs, à la distance de trente-cinq à quarante mètres au moins de leur enceinte, des terrains spécialement consacrés à l'inhumation des morts. Ces deux articles ont été modifiés par l'ordonnance du 6 décembre 1843, en ce sens que l'art. 1^{er} peut être appliqué à toutes les communes de France, et que la translation du cimetière, lorsqu'elle devra avoir lieu, sera ordonnée par un arrêté du Préfet, le Conseil municipal de la commune entendu.

Après cette observation préliminaire, nous répondons à chaque question en particulier.

Ad 1^{re}. Quand le nouveau cimetière est propre à recevoir les inhumations, aussitôt l'ancien est fermé et reste dans l'état où il se trouve, sans qu'on en puisse faire usage pendant cinq ans. Tel est l'art. 8 du décret du 23 prairial an XII sur les sépultures.

L'art. 9 du même décret porte :

« A partir de cette époque (c'est-à-dire après

5 ans) les terrains de l'ancien cimetière pourront être affermés par les communes auxquelles ils appartiennent; mais à condition qu'il ne seront qu'ensemencés ou plantés, sans qu'il puisse y être fait aucune fouille ou fondation pour des constructions de bâtiments, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Un avis du conseil d'Etat, du 13 nivôse an XII (3. janvier 1805), approuvé le 15 nivôse (5 janvier), déclare que « la fixation du terme de 5 années pendant lesquelles on ne peut disposer du terrain pour aucun usage, et de cinq autres pendant lesquelles on ne peut que semer et labourer sans fouiller ni creuser le terrain, a eu lieu en connaissance de cause et après un mûr examen. »

D'où il suit que dix ans après les dernières inhumations, on peut fouiller les anciens cimetières et y construire. Comme conséquence, l'ancien cimetière cesse d'être *lieu saint* cinq ans après sa fermeture.

Ad 2^m. Ce que nous venons de dire indique la réponse à cette seconde question; car tous les travaux à entreprendre doivent être réglés selon les conditions ci-dessus.

Resterait à savoir ce que notre honorable correspondant entend par le mot *décombrer et dégager*. S'il entend par là l'enlèvement des croix, pierres sépulcrales, monuments, etc., il y a une distinction à faire. Ou bien il s'agit d'objets sur les terrains *concedés* moyennant finances, ou bien il s'agit des objets provenant des tombes ordinaires sans concession de terrain.

Dans ce dernier cas, ces objets doivent rester intacts pendant les cinq premières années. Après ce laps de temps, les matériaux reviennent aux héritiers, et, s'ils ne sont pas réclamés par les familles, ils sont abandonnés aux communes, en vertu de décisions ministérielles. Seulement les communes ne peuvent les employer que pour l'entretien et l'amélioration des cimetières. Des raisons de convenance ne permettraient pas qu'ils fussent vendus au profit de la commune pour être employés à un autre usage.

Ce que nous disons des matériaux de tombes ordinaires doit se dire également des matériaux provenant des tombes et monuments placés sur les terrains *concedés*, mais dont le temps de concession est expiré. Ils ne sont repris par les communes que deux années révolues après l'expiration du terme de renouvellement, et après que les familles ont été mises en demeure de les reprendre ou de renouveler leurs concessions.

Ad. 3^m. Il n'est pas question de forcer les personnes qui ont des monuments à les ôter, quand il y a translation des cimetières; car c'est aux communes qu'incombe cette opération et les personnes intéressées ne peuvent s'y opposer. L'article 5 de l'ordonnance du 6 décembre 1843, dit en effet: « En cas de translation d'un cimetière, les concessionnaires ont droit d'obtenir « dans le nouveau cimetière un emplacement « égal en superficie au terrain qui leur avait été « concédé, et les restes qui y avaient été inhumés seront transportés aux frais de la commune. »

Mais la circulaire ministérielle qui trans-

mettait aux préfets l'ordonnance royale du 6 décembre 1843 explique comment il faut entendre les mots « aux frais de la commune. » Il y est dit, en effet, dans l'alinéa concernant les *cas d'exhumation et de réinhumation dans un cimetière nouveau* :

« A l'égard des frais que les communes auront « à supporter dans ce cas, il ne peut être question « que des frais matériels; tels que creusement « des fosses et transport des restes, et, au besoin, « des matériaux des tombes érigées sur les terrains abandonnés; toute dépense accessoire de « pompe funèbre ou autre devant rester à la charge des familles. » D'où il suit que, lorsque l'autorité a jugé nécessaire le transfert d'un cimetière, les personnes qui ont des monuments ne peuvent être forcées à les enlever. Tant que l'ancien cimetière est inaliénable, ces monuments restent intacts comme le cimetière lui-même. Cette période écoulée, la commune est sans autorité pour forcer une famille à détruire elle-même son monument; car celle-ci a le droit de renoncer à son privilège, mais la commune a le droit de faire démolir d'office le monument. Elle n'est obligée, d'après ce qui a été dit plus haut, qu'à creuser la fosse et à transporter les restes et les matériaux.

Ad. 4^m. Aux termes de l'article 3 du Décret du 23 prairial an XII, les cimetières doivent être clos de murs de deux mètres au moins d'élévation. C'est la loi du 18 juillet 1837, art. 30, n° 17, qui met la clôture, l'entretien et la translation des cimetières parmi les dépenses obligatoires des communes.

Il ne manque pas d'auteurs qui mettaient cette obligation à la charge d'abord de la fabrique et subsidiairement de la commune. Mais aujourd'hui la difficulté a été tranchée par une circulaire du 10 avril 1862, en faveur des fabriques. C'est donc la commune qui doit clôturer le cimetière et l'entretenir.

ORNEMENTATION DES EGLISES

DES TABLEAUX (v. n° 33).

Jésus est toujours peint avec une couronne ou une auréole qui lui ceint le chef; mais cette auréole, pour la distinguer de celle des saints, est relevée de trois rayons en forme de croix, tandis que la couronne des bienheureux est en forme de bouclier rond, car ils chantent au sein des éternelles délices: « Seigneur, vous nous avez couronnés comme d'un bouclier de bonne volonté: *Ut sento bonæ voluntatis coronasti nos.* » Sa majesté divine est toujours figurée un livre à la main: tantôt, ce livre est fermé, car personne ne peut l'ouvrir que Dieu; tantôt, il est ouvert, afin que tout le monde y lise, parce que Dieu est la lumière du monde, la voie, la vérité, la vie et le livre de vie. Auprès de Jésus ou à ses pieds, *ceux qui furent ses témoins* jusqu'aux derniers confins de la terre. Ils sont quelquefois peints en longue chevelure à

la manière des Nazaréens, c'est-à-dire des saints d'autrefois, comme un troupeau de douze brebis, dont Jésus-Christ est le bon pasteur, et aussi parce qu'ils sont tombés sous le glaive du martyr comme des victimes pacifiques (Durand de Mende).

Quant à l'image de la B. V. Marie, modèle le plus accompli de simplicité, de douceur, de modestie et de pureté, elle est bien souvent l'objet des travestissements les plus absurdes et les plus bizarres. Cette céleste créature, beau idéal de toutes les vertus, est indignement parodiée sous les traits d'une femme de théâtre, au visage tout fardé, au regard hardi et effronté; ou bien elle est affublée d'un vêtement qui lui donne les manières, la tenue d'une fille prétentieuse, maniérée et coquette. Parfois, en s'agenouillant devant l'autel qui lui est dédié, on baisse les yeux, on n'ose regarder son image, on en appelle à sa foi et à son amour pour une Mère si bonne, et on gémit de cette œuvre mauvaise du peintre.

Comme pour notre divin Sauveur, comme pour saint Pierre et saint Paul, nous sommes condamnés à répéter la phrase désespérante de saint Augustin : « Nous ne possédons pas d'images authentiques de la Mère de Dieu : *Neque novimus faciem virginis Mariæ* (De Trinitate, VIII).

Un portrait de convention, réalisant autant que le comportaient les conditions de l'art aux premiers siècles de l'Eglise, l'idée que la piété de nos pères se faisaient de cette figure chère autant que sacrée; portrait dont la physionomie offrait, au dire de saint Jérôme, l'image de son âme immaculée, fut imaginée d'assez bonne heure. L'expression de la beauté physique s'alliait dans cette image au sentiment le plus profond de l'honnêteté morale : *Figura probitatis*, pour nous servir de l'expression de saint Ambroise (De Virg., liv. II, chap. 2).

Les vrais artistes, dans leurs innombrables compositions, s'inspirent constamment d'une pensée analogue à celle du grand évêque de Milan, et s'appliquent à répandre sur la physionomie de la Sainte Vierge un reflet aussi éclatant que possible de la pureté et de la sainteté de son âme. En elle ils ont reproduit l'innocence de la jeune fille, la tendresse d'une mère avec le respect d'une mortelle pour son Dieu.

Voici, du reste, le type primitif de la Mère de Dieu, et je crois impossible de trouver mieux; plutôt à Dieu que toujours les peintres soient disposés à s'en inspirer!

Marie est parée d'une jeunesse charmante, une pureté toute divine respire sur ses traits. Elle a sur la tête un voile encadrant le visage et retombant sur les épaules, selon la coutume des femmes juives de son temps. Elle est vêtue d'une *stola* ou d'une dalmatique, ornée de deux bandes de pourpre. Elle est ordinairement assise sur un siège, de la forme des chaires épiscopales. Elle soutient sur ses genoux l'Enfant divin.

Comme, de tous les saints, Marie est la plus rapprochée de Jésus-Christ, à raison de sa maternité divine, à laquelle se joint la gloire d'une virginité perpétuelle, son nimbe est quelquefois

embelli d'ornements particuliers, qui la distinguent des autres saints, c'est-à-dire de segments dont les vides sont remplis de petites croix ou d'étoiles et de pierres précieuses.

Les autres saints, dont les images ornent nos églises, doivent avoir chacun des caractères, des signes qui leur sont propres. Les apôtres, qui ont laissé des écrits, tiennent dans leurs mains des livres; les autres ont auprès d'eux des feuilles roulées *cum rotulis*, qui signifient la prédication de l'Evangile. Saint Pierre tient les clefs, comme signe de sa puissance suprême; saint Paul d'une main tient un livre, de l'autre une épée : le livre, parce qu'il est docteur; l'épée, parce qu'il fut persécuteur. De là ce vers :

Mucro furor Sauli, liber est conversio Pauli.

Les martyrs nous montrent les instruments de leur supplice : les palmes de la victoire remportée sur le monde et la mort sont dans leurs mains. Les confesseurs sont représentés selon leurs attributs, les évêques en mitre, les abbés en froc ou tenant des lys dans leurs mains, insignes de leur chasteté. Les docteurs portent des livres, les vierges des lampes allumées.

Au moyen âge, on retrouvait souvent peintes dans les églises l'image du paradis, afin que cette vue enflammât les spectateurs d'un saint désir des récompenses éternelles, et celle de l'enfer, afin de frapper d'une salutaire terreur. Sur les murs, des fleurs, des arbres chargés de fruits, pour représenter les bonnes œuvres.

Enfin, les histoires bibliques, les paraboles de l'Evangile achevaient d'orner les murs; ainsi, comme animés par des artistes chrétiens, ils étaient une prédication continuelle. Pourquoi ne reviendrions-nous pas à ces coutumes? Elles sont si belles et si touchantes! Et puis, une belle fresque est-elle plus chère qu'un tableau? Non, et, ce qui ne gâte rien, elle orne mieux le temple de Dieu.

F. M.-S.

ECHOS DE LA BOURSE

On peut comparer son mouvement actuel à celui d'une planche posée horizontalement sur un appui et sur laquelle deux gamins, placés aux deux bouts, se balancent de haut en bas, à tour de rôle. En effet, point de fixité, pas plus dans un sens que dans l'autre : aujourd'hui la hausse l'emporte, demain, la baisse, et réciproquement.

Dans ces variations, dans ces incertitudes, il faut un guide, une boussole : *L'Ami du Clergé* recommande expressément la *Gazette financière* 8, Passage Saulnier, comme le guide le plus sûr de l'épargne et tout particulièrement de l'épargne du clergé. Son Directeur, M. Vattier mérite toute confiance.

D'autre part, obligés de répondre aux nombreux actionnaires de la *Société générale de librairie catholique*, qui en demandent chaque jour des nouvelles au Directeur, nous citerons le *Foyer*, qui en dit ceci à ses propres lecteurs, dans un dernier numéro : « Pour les valeurs industrielles il faut noter encore la difficulté de trouver sur le marché des Actions de la *Société générale de librairie Catholique*. ON EN A FAIT, NON SANS RAISON, UNE VALEUR DE PLACEMENT SUR LAQUELLE LES POSSESEURS SE REPOSENT ABSOLUMENT. »

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement ; après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Voici, en autres, plusieurs appréciations des services que cette combinaison peut rendre aux amateurs de la bonne librairie :

« Je viens de lire dans un bulletin de la Société générale de librairie catholique l'article intitulé : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

« Votre dévouement à la cause catholique est admirable, et désormais chaque jour je n'oublierai pas de recommander à Dieu l'œuvre que vous avez si noblement entreprise. Je désire vivement profiter des facilités si grandes que vous offrez de former une bibliothèque ; et, si cela est possible, comme l'article précité me le fait espérer, dès aujourd'hui je veux mettre à profit ses bonnes conditions. — D., curé de X... (Alsace-Lorraine).

« Aix, 25 juillet 1879.

« Votre pensée de permettre à tout le monde de former une *bonne* bibliothèque par paiements mensuels est des plus heureuses, et permettra, quand elle sera bien connue, à bien des familles chrétiennes de se procurer petit à petit, et sans s'en apercevoir, une bibliothèque morale et vivifiante.

« Dans les limites de ma faible influence, je tâche de propager cette heureuse pensée autour de moi et de lui faire porter quelques fruits.

« A cet effet, je vous serai reconnaissant de m'adresser un catalogue complet de vos publications. J'ai en ce moment-ci un certain nombre de demandes, mais j'ignore si les volumes que deux familles désirent avoir font partie de votre fonds.

« Je vous transmets d'autre part la liste de quelques-uns de ces volumes. Si vous pouvez me les faire parvenir, vous voudrez bien m'en marquer les prix, et je vous solderai cette première acquisition par paiements mensuels de 15 francs. Ainsi ferai-je pour les acquisitions ultérieures.

« J'espère également obtenir d'une personne pieuse, qui a un placement à faire, qu'elle le fasse en actions ou obligations de la Société générale de la librairie catholique. C'est, à mon avis, tout à la fois et une bonne œuvre et une bonne affaire.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et distingués.

« E. LÉOTARD, ancien magistrat. »

Avantages offerts aux Actionnaires de la Société générale

NOTA. — MM. les ACTIONNAIRES de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE peuvent payer leurs acquisitions avec les coupons échus.

Tout ACTIONNAIRE jouit d'une réduction de 20 p. 0/0 sur tous les livres provenant soit de la librairie de la Société, soit de toute autre librairie. Les REVUES et JOURNAUX font seuls exception. La Société se fait l'intermédiaire et le commissionnaire de ses clients pour tout article de Paris ou de l'étranger. Rapports fréquents avec Romé, — Bruxelles, — Genève, — Londres, — Leipzig.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire,
16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHÉ A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHÉ et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

Question de l'Enseignement

Lettres de l'Episcopat Français, à propos des projets Ferry, précédées d'une introduction, par M. EUGÈNE VEUILLON, et suivies des lois de 1850, 1873 et 1876, sur l'enseignement, avec une table analytique des arguments. In-8° de xvi-320 pages. Prix : 5 fr.

Les Jésuites et la Liberté religieuse sous la Restauration, par ANTONIN LIRAC. 1 vol. in-12, 2^e édit. de 300 pages : 2 fr.

Les Projets de lois de M. Ferry, par Mgr de CABRIÈRES 1 vol. in-8 de xxii-220 pages. 4 fr.

De la Situation légale des Associations religieuses non-autorisées et spécialement de la Société de Jésus, brochure grand in-8 de 32 pag. 1 fr.

L'Etat contre Dieu. — La Révolution dénoncée par elle-même, par M. AUGUSTE NICOLAS, in-18, broché. 4 fr.

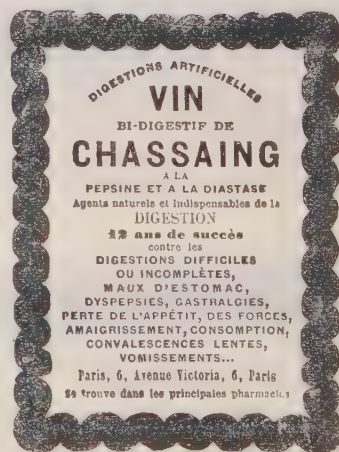
Les Jésuites et les Associations religieuses devant les lois, par A. RA-VELET, 1 vol. in-18 de 140 pages. 4 fr.

Jésuites ! par PAUL FÉVAL, 15^e édition, 1 beau vol. in-12 de LXXII-360 pages. 3 fr.

Qu'est-ce qu'un Jésuite ? par CHARLES BUET. brochure in-18 de 36 pages. 25 c.

Les Jésuites et l'Obscurantisme, par Ch. BUET. Prix : 25 c.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, directeur de la Société générale de librairie catholique, 25 rue de Grenelle, Paris.



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
BOUILLON DE VIANDE DE BœUF CONCENTRÉ GARANT PUR. 5 Médailles d'or 1867-1868-1872-1878. — 3 grands diplômes d'honneur 1869-1872-1873. — Mis hors concours 1872. — Usages nombreux pour potages, sauces, ragouts et assaisonnements de légumes. — Produit unique pour ménages, malades et familles à la campagne.
Se vend chez les principaux épiciers et pharmaciens.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS
ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE
VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,
ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements. — Un an : 8 francs. — Étranger, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 42. — PRÉDICATION : XII^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Évangile. — LE MANRÈZE DU PRÊTRE : Le Prêtre confesseur (fin). — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : L'Apocalypse et les prophéties de Daniel appliquées à la chute de l'Empire ottoman. — Quelques ouvrages savants et curieux sur les prophéties. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Mariage, à l'étranger, d'un jeune homme *insoumis* avec sa nièce : pièces à produire. — Conditions requises pour gagner l'indulgence plénière de la prière : *O bon et doux Jésus!* — Différence entre les confréries et les tiers-ordres. — Cas du prêtre qui, ayant pris par inadvertance les ablutions à la première messe, s'est mis dans l'impossibilité de célébrer la seconde. — Quelle faute, réellement, commettrait un prêtre bineur en recevant par nécessité l'honoraire de la seconde messe? — Indulgence de la Portioncule. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : A qui appartiennent les tombeaux d'un ancien cimetière? — La concession d'un banc à perpétuité dans l'église ne pourrait-elle pas être frappée de nullité quand il ne reste pas trace à la Fabrique du décret gouvernemental? — Nouveau cas de prescription trentenaire à opposer par une fabrique à la Commune. — Encore le chiffre officiel du traitement des vicaires. — A qui appartient l'emolument d'une somme léguée à la Commune en faveur de l'église? — L'ecclésiastique ayant fait le mariage religieux sans que le mariage civil lui ait été justifié préalablement, est-il passible de quelque peine? — Mariage *in extremis*. Pénalités encourues par les articles 119 et 200 du Code. — ORNEMENTATION DES ÉGLISES : Restauration des vieux tableaux. — ÉCHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Chaize-le-Vicomte,

Est-il vrai que vous soyez éditeur d'une vaste encyclopédie catholique, en 70 volumes, terminée, et dont le prix se monte à 450 fr.?

M. X. en a une également en 18 volumes et à 120 fr. D'où vient cette différence?

Il y a quelques jours, deux voyageurs sont venus ici m'engager à souscrire, se disant délégués d'une société catholique pour la diffusion des bons ouvrages. Je n'ai souscrit qu'avec défiance, pris au dépourvu, sans préméditation préalable, à un engagement grave au point de vue pécuniaire. Ces messieurs ont dit qu'ils reviendraient dans trois mois, porteurs de l'ouvrage excellent et suffisant à tout, et pour lequel on doit avoir toute facilité de paiement.

Que faut-il en croire? N'est-ce point une spéculation frauduleuse. Veuillez, Monsieur, me donner des éclaircissements à ce sujet le plus tôt possible, afin que je sache à quoi m'en tenir. Quelle garantie puis-je avoir?

Veuillez aussi m'adresser un catalogue qui me fournisse les explications et recommandations authentiques de cet ouvrage si vanté à tort ou à raison. — A. G., prêtre, vicaire.

R. — Nous ne saurions trop vous engager à vous défier des individus qui se présentent dans les presbytères pour proposer à MM. les ecclésiastiques des souscriptions plus ou moins avantageuses, sans être munis d'une commission

bien en règle. Il est fort probable que vous avez été victime de deux habiles agents.

Nous n'avons pas d'*Encyclopédie catholique* en 70 volumes et à 450 fr. Tout ce que nous possédons qui s'en rapproche, c'est la *Bibliothèque théologique du XIX^e siècle*, qui se composera de vingt à vingt-cinq forts volumes in-8°, à 7 fr. 50 le volume (6 fr. seulement pour les souscripteurs à la *Bibliothèque* entière); ou bien, nos trois grandes revues, la *Revue du monde catholique*, la *Revue des questions historiques* et les *Analecta juris pontificii*, dont les collections avec de bonnes tables forment à elles trois une véritable *Encyclopédie catholique*.

Pour en revenir à votre cas, si nous avons un bon conseil à vous donner, c'est de ne jamais remettre une somme d'argent quelconque ou des volumes à échanger entre les mains de voyageurs que vous ne connaissez pas, mais de vous adresser directement à la maison qu'ils se disent représenter. Vous éviterez de cette façon l'ennui d'être trompé. Je souhaite de tout cœur que vous ayez eu le bon esprit de prendre cette sage précaution dans le cas présent.

L. (Rhône), 10 août 1879.

.... Enfin, Monsieur, j'ai un goût, d'autres diraient une manie : depuis dix-huit ans, je collectionne tout ce qui se publie en fait de prédication, et si vous connaissez ou avez vous-même quelque chose de récent à ce sujet, je vous saurai gré de me l'adresser. — V.

En ce qui nous concerne, nous pouvons vous

C. (Calvados) 12 août 1879.

offrir l'ouvrage de M. l'abbé Bourgain, *La Chaire française au XII^e siècle d'après les manuscrits*, (magnifique in-8° de 400 pages, prix, 6 fr.) — Ce n'est pas, si vous voulez, un traité spécial, mais il y a sur la chaire en général des renseignements si doctes et si précieux, et, à propos de la prédication au XII^e siècle, des aperçus si actuels, qu'il vous profitera certainement.

Le volume est divisé en deux Livres : le premier traite de la renaissance de l'éloquence sacrée au XII^e siècle. Il fait un tableau très-vivant du zèle que chacun apporte à l'œuvre de la prédication : les peuples accourant partout à flots pressés pour l'entendre, les prêtres, les moines, les évêques s'y dépensant avec une activité toute apostolique. Il conclut par ce chapitre : *La chaire est toute-puissante au XII^e siècle.*

Le deuxième Livre traite : 1° de la langue des sermons, 2° des sujets et genres des sermons, 3° de la composition des sermons. Par ces seuls titres, on voit que l'application doit nécessairement s'étendre aux temps contemporains.

Le troisième Livre, également soigné, également riche de documents et de citations, a pour titre général : *La société d'après les sermons.* Ici encore, les allusions, les applications surgissent à chaque page, et c'est la chaire catholique du XIX^e siècle qui retentit dans celle du XII^e. En somme, ouvrage très-érudit et très-pratique.

Nous vous signalerons aussi un nouveau volume que nous venons d'ajouter à notre *Bibliothèque historique* :

MASSILLON, D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS, par l'abbé BLAMPIGNON, professeur à la Sorbonne. Prix. 3 fr.

L'éminent professeur avait déjà publié (1865-1868) une édition des Œuvres de Massillon, où il avait consigné ses premières recherches sur la vie du célèbre évêque-prédicateur. De nouveaux et nombreux documents, qu'il a eu la patience d'aller déterrer dans les Bibliothèques, dans les Archives et dans les Collections particulières, l'ont mis sur ce point en possession de vrais trésors, et il vient d'en composer aujourd'hui un premier volume in-12 de 480 pages, divisé en quatre longs chapitres, intitulés : *La Jeunesse de Massillon*, — *La Prédication de Massillon*, — *Massillon et les Jansénistes*, — *La Morale de Massillon*. — Un volume complémentaire suivra prochainement : *L'Épiscopat de Massillon*.

C'est dire tout le plaisir que le docte professeur a pris à son sujet et quel intérêt il y a découvert soit au point de vue biographique, soit surtout comme enseignement et portée d'ensemble. A lui seul, dans le présent volume, le chapitre qui a pour titre : *La Prédication de Massillon*, auquel fait suite une étude spéciale intitulée : *Le Petit Carême*, contient 210 pages.

Ah ! vous demandez un traité de la prédication, vous voulez apprendre la manière de prêcher, eh bien, lisez ces deux cent dix pages de M. l'abbé Blamignon sur les procédés oratoires du noble émule des Bossuet et des Bourdaloue. Composition, style, débit, vous trouverez tout cela enseigné et démontré *ex professo* d'après un maître modèle et un maître professeur.

J'ai lu, à son jour, l'éloquent discours prononcé au Sénat, le 29 juillet dernier, par M. Chesnelong au sujet de la création d'écoles normales de filles, réclamée et patronnée par l'avocat sans cause Ferry, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique. L'honorable sénateur y fait l'éloge si mérité des Sœurs qui dirigent des établissements scolaires ; puis, entraîné par les développements, il est conduit à peindre la Femme chrétienne, à exalter son rôle sanctifiant dans la famille et dans la Société.

— Nos femmes valent les vôtres ! interrompt M. Scheurer-Kestner.

J'admets volontiers cette interruption, monsieur le rédacteur, et je crois à toutes les vertus possibles des femmes de MM. les républicains ; mais cela ne m'empêche pas de penser qu'un grain de foi et de religion ne pourra jamais leur être nuisible. Ce serait plutôt le contraire qui pourrait se produire. Avez-vous dans vos nombreuses publications (brochures, livres, romans), une thèse qui le démontre ? J'ai un domestique, qui a des intentions de mariage avec une jeune personne qu'on me dit n'être pas irréprochable à ce point de vue, et comme je lui porte intérêt, je m'estimerai heureux d'avoir au moins tout fait pour le bien conseiller. — E. R. de S.

R. Nous croyons interpréter votre pensée en vous adressant le livre suivant d'un de nos écrivains bien connus :

LA FEMME SANS DIEU, par ALFRED DES ESSARTS (1 vol. in-12 de 324 pages. Prix : 3 fr.).

En deux mots, voici l'histoire : Andréine Varnier, fille aînée d'un bon fermier de Valéry-sur-Somme, a reçu de lui une éducation soignée, et, suivant son rêve, elle s'est mariée à un artiste, Jean Durand, sculpteur de mérite et très en renom. Après la noce, on revient ensemble à Paris, ivre de bonheur et d'avenir. Mais hélas ! comme les roses, cela ne dure qu'un matin. Pendant que l'artiste travaille et lutte avec la vie, avec la gloire, la femme lit les journaux radicaux, les écrits, les romans athées et socialistes. Elle se met de tous les clubs, de toutes les souscriptions révolutionnaires. Sans Dieu, elle cesse d'être épouse et mère. Repoussés par la tenue désordonnée de sa maison, les amis de l'artiste fuient sa table, les élèves, son atelier. Finalement, on la trouve aux barricades de la Commune où elle a entraîné son fils Maurice, où il périt, et où elle-même est fusillée dans une attitude d'énergumène. — Comme contraste, comme sérénité dans cet épouvantable et sanglant orage, apparaît et rayonne la femme avec Dieu, Juliette Varnier, la sœur d'Andréine. Aussi, quel intérieur est le sien, et que de joie elle inspire et donne. — Par ce temps de mariages et d'enterrements civils, de destitutions de maîtres congréganistes et d'installation d'écoles laïques, faites lire partout le volume de M. Alfred des Essarts, *la Femme sans Dieu*. Irrésistible comme récit, il est poignant comme drame.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Sufficiëntia nostra ex Deo est.
(II Cor., 3).

L'Apôtre saint Paul, plein de zèle pour la gloire du christianisme, est toujours attentif à rappeler aux fidèles l'excellence de la grâce chrétienne comparée à l'alliance judaïque. Mais ce n'est pas par des idées stériles qu'il prétend l'honorer; il nous apprend, au contraire, que c'est par une profonde humilité et une généreuse confiance que nous devons glorifier la grâce qui nous sauve. La lettre judaïque tue ceux qui y mettent leur confiance, mais l'Esprit ne vivifie que ceux qui en dépendent humblement et sans réserve.

Saint Paul, jaloux de la gloire de Dieu, n'a garde de s'attribuer à lui-même le succès de l'Évangile dans l'église de Corinthe. Plus ces chrétiens étaient éminents en dons intérieurs et extérieurs, plus leur apôtre est fidèle à en rapporter la gloire à Dieu, à qui elle appartient, et il a soin d'avertir que c'est par Jésus-Christ que nous pouvons recevoir les impressions de Dieu, l'amour de sa loi dans nos cœurs et l'accomplissement de ses commandements.

L'Apôtre n'en demeure pas là. Ce ne sont pas seulement les grands succès, les œuvres sublimes et éclatantes qu'il rapporte à la grâce, mais les premières semences mêmes, et le plus petit commencement de la bonne œuvre, les salutaires pensées sont aussi bien que tout le reste l'effet de la grâce, et bien loin que cette grâce soit le fruit de nos mérites, tous nos mérites au contraire en sont le fruit : *Non*, dit-il, *que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. C'est lui qui nous donne tout ce qui nous est nécessaire.*—*Omnis sufficiëntia nostra ex Deo est.*

De tous ces grands principes, il est aisé de conclure que, quand on aurait contribué, autant que saint Paul par ses travaux, à la conversion du monde, on doit toujours s'humilier à son exemple, tant pour le passé que pour l'avenir, et demeurer devant Dieu dans un abaissement profond et dans une dépendance continuelle de sa bonté, en reconnaissant sincèrement qu'on a tout reçu et qu'on attend tout de lui. Dieu n'a besoin ni de nous, ni de nos actions, ni de nos travaux, il est indépendant de nous par ses desseins. Donc, quelque bien que nous ayons fait, nous devons toujours dire, comme il nous l'ordonne, que nous sommes des serviteurs inutiles : *servi inutiles sumus*. Mais, prenons garde d'imiter ces chrétiens qui savent que, sans la grâce, nous ne pouvons faire aucun bien, selon cette sentence de Jésus-Christ : *vous ne pouvez rien sans moi*, et tombent dans le relâchement et la négligence, tandis que, selon S. Augustin et le Concile de Trente : *Dieu ne nous commande des choses, que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes, qu'afin de nous avertir de*

faire ce que nous pouvons et de lui demander ce que nous ne pouvons pas.

Pour éviter un abus si funeste, il faut s'attacher à cette maxime de saint Augustin : que tout le règlement de la vie chrétienne consiste à combattre l'orgueil et la paresse, à n'être ni superbes ni négligents. Or, on est superbe quand on croit pouvoir faire quelque chose par soi-même, et on est négligent, lorsque l'on ne veut rien faire du tout. Il faut marcher entre ces deux extrémités. Saint Augustin dit encore que nous nous mettons en état de recevoir la grâce de Dieu et d'attirer sur nous son esprit en fixant et en agissant avec humilité : *Humiliter petendo et faciendo*. Ces paroles renferment tous les principes d'une conduite vraiment chrétienne. Il faut prier pour obtenir la grâce de faire ce que Dieu commande : *La foi*, dit saint Augustin, *obtient par la prière ce que la loi ordonne par ses préceptes*. Et il faut prier avec une profonde humilité. Il faut aussi agir humblement et en faisant ce que nous pouvons, rendre notre action même une prière pour obtenir de Dieu ce que nous ne pouvons pas.

La comparaison que l'apôtre fait entre les deux alliances et la gloire propre à l'une et à l'autre sont encore d'une grande instruction pour tous. *La lettre tue*, dit saint Paul, *mais l'esprit vivifie*. L'ancienne loi n'était qu'une lettre morte et sans vie, et elle tue celui qui y met sa confiance, en le laissant dans son impuissance. Au contraire, la nouvelle alliance est esprit et vie pour ceux que Jésus-Christ y fait entrer. C'est pourquoi il disait à ses apôtres : *Les paroles que je vous annonce sont esprit et vie*. Mais n'oublions pas qu'il y avait, du temps de Jésus-Christ et dans le moment même qu'il disait cette parole si consolante, de ces hommes charnels pour lesquels les paroles mêmes du Sauveur n'étaient qu'une lettre qui, au lieu de les vivifier, les scandalisait. Il y en avait aussi qui, comme saint Pierre, sentaient que nul maître n'est semblable à Jésus-Christ, que son école est celle de la vie éternelle, qui pénètre jusque dans l'esprit par sa lumière et jusque dans le cœur par son amour. *A qui irions-nous, Seigneur*; disait saint Pierre ? *Vous avez les paroles de la vie éternelle !*

Demandons à Jésus-Christ de nous ranger parmi les fidèles disciples en accompagnant de sa grâce et de son esprit les leçons qu'il nous donne et les promesses qu'il nous fait; en gravant dans nos cœurs, par les traits de la charité, les devoirs qu'il nous propose, et en nous inspirant cette humble confiance qui attend tout de lui pour l'accomplissement de la loi et un zèle d'autant plus ferme et courageux qu'il s'appuie moins sur lui-même et qu'il se fie plus pleinement à la charité de Dieu pour les hommes : *Credidimus*, dit saint Jean, *charitati quam habet Deus in nobis*.

Sujet tiré de l'Évangile. — Homélie.

Homo quidam descendebat de Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones.
(Luc., 10).

Les devoirs de l'amour de Dieu et du prochain, qui renferment tous les autres, sont écrits dans la loi de Dieu et dans notre propre conscience : accomplissons-les et nous vivrons éternellement. Mais qui nous rendra fidèles à ces devoirs, qui répandra la charité dans nos cœurs pour nous faire accomplir les commandements ? Où est la source de la justice et de la véritable sagesse ? C'était le point essentiel que le docteur, dont il est parlé dans notre Évangile, ignorait, et il ne sentait pas même le besoin qu'il avait d'apprendre ce secret. Voilà ce que Jésus-Christ nous révèle par une parabole pleine de lumière et de consolation ; comprenons que, sans la charité, sans Jésus, nous ne serons jamais que des ignorants présomptueux ou des savants indociles. Connaissions notre misère et abandonnons-nous à sa miséricorde.

I. — Cet homme, qui tomba entre les mains des voleurs, figurait Adam, qui en se séparant de Dieu, pour s'attacher à lui-même et aux créatures, est tombé sous la puissance du démon. N'oublions pas que nous sommes tous tombés en Adam ; nous avons tous été blessés en lui et nous sommes tous ensemble cet Adam pécheur et malheureux. *Que l'homme donc*, dit saint Augustin, *reconnaisse ici sa faiblesse et sa misère*. Cet homme de l'Évangile quitta Jérusalem, la ville sainte, qui est la figure du ciel, où règne Dieu, pour aller à Jéricho, qui représente le monde où règne le démon, qui en est le prince. Ainsi, le premier pas de notre malheur est de quitter Dieu ; la première source de notre mal est de nous mettre en quelque sorte à la place de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'en cet état nous tombions entre les mains des voleurs. Nous étions déjà sous leur puissance sans le savoir ; et les plaies extérieures dont ils nous frappent, ne sont qu'une suite de cette première plaie intérieure, dont ils avaient blessé notre âme en lui inspirant l'amour de l'indépendance. Mais, après nous être séparés de Dieu, qui était notre force, quel secours pouvions-nous espérer contre ces voleurs ? Aussi, ils ne trouvent point de résistance, ils traitent cet homme comme il leur plaît. Les démons nous ôtent nos vêtements, en nous dépouillant de la justice ; ils nous couvrent de plaies, en nous persuadant toutes sortes de péchés, de sorte que l'âme demeure à demi-morte. Elle a encore un reste de vie, parce que le démon ne peut pas lui ôter entièrement toute la connaissance qu'elle a de Dieu ; mais elle a toujours en elle le principe d'une mort assurée. C'est ce qui nous est marqué dans notre Évangile par ce prêtre et ce lévite qui passent auprès de cet homme couvert de plaies, mais qui ne le secourent pas. Ils nous représentent l'impuissance de la loi et des sacrifices anciens pour expier la malice et guérir la plaie du péché.

II. Que deviendrait donc l'homme en cet état et que pourrait-on attendre pour lui qu'une

perte assurée, si Jésus-Christ n'était sa ressource ? Un si grand malade, des plaies si profondes et si multipliées, un si grand amour de tout ce qui le perd, une si grande aversion de tous les remèdes, le rendraient incurable, si on n'était assuré de la toute-puissance du médecin. Mais le blessé n'est pas capable d'aller le trouver, ni même de l'appeler et de solliciter son assistance. Il faut donc que le souverain médecin prévienne lui-même l'homme pécheur. Il faut qu'il s'approche de ce malade qui avait bien pu s'éloigner de Dieu, mais qui ne peut plus s'en rapprocher. Il faut qu'il excite toute sa compassion sur ce misérable, qui n'a nul mérite pour attirer sur lui le secours du Sauveur, auquel il est étranger et même ennemi par le péché ; et que Jésus-Christ ne considère que son amour et sa pure miséricorde pour lui : *Misericordia motus*. Il faut enfin que lui-même mette le premier appareil sur ses plaies pour commencer sa guérison. Si Dieu n'agit, en vain les hommes travaillent. Il n'y a que celui qui tient les cœurs en sa main qui peut réparer son ouvrage. C'est ce que Jésus-Christ a fait en se rendant le gardien et le sauveur de nos âmes, en se faisant voyageur sur la terre.

Il verse de l'huile, c'est-à-dire qu'il commence par répandre dans nos âmes blessées la consolation de sa grâce pour relever notre courage par l'espérance de la réconciliation ; mais il verse aussi du vin, c'est-à-dire qu'il nous étonne par la vue de la sévérité de ses jugements, par la crainte de sa justice, et après avoir ainsi allié la douceur avec la force, la tendresse avec le zèle, il a bandé nos plaies par les liens de ses commandements, par les remèdes de la pénitence.

Le Samaritain, après ce premier appareil, mit ce malade sur son cheval. Cette circonstance de notre parabole figure l'accomplissement de ce que le prophète Isaïe a prédit du Sauveur : *peccata nostra ipse tulit et languores nostros ipse portavit*. Le Samaritain conduit le blessé dans l'hôtellerie : *ducit in stabulum*. Jésus nous a mis dans son Eglise, sa maison du salut, hors de laquelle il n'y a point de guérison, point de vie, et il a chargé le maître de l'hôtellerie, c'est-à-dire les pasteurs de son Eglise, du soin de nos âmes. Et comme le malade de notre Évangile s'abandonne sans doute volontiers entre les mains de celui que le Samaritain charitable avait chargé de ce soin, soumettons-nous avec docilité à la conduite des Ministres que Jésus-Christ a remplis de son Esprit et de son autorité. Le Samaritain donne au maître de l'hôtellerie *deux pièces d'argent*, qui représentent la double charité, l'amour de Dieu et du prochain.

En considérant cette bonté infinie du Sauveur qui nous prévient et se charge même de nos misères, apprenons à imiter sa charité : rendons-lui amour pour amour. Aimons celui qui guérit si charitablement nos plaies ; aimons ceux qui imitent la charité de ce bon Pasteur par le soin qu'ils ont de nos âmes. Aimons l'Eglise où nous sommes introduits et aux prières de laquelle nous sommes, après Dieu, redevables de notre guérison. Aimons ceux qui y sont comme

nos frères ; aimons ceux qui n'y sont pas encore, afin qu'ils soient nos frères. Prions pour ceux qui ont la santé, afin que Dieu la conserve ; prions pour ceux qui sont encore malades, afin que ce divin Samaritain en ait pitié et s'approche d'eux. Demeurons avec une humble reconnaissance dans l'Eglise, et attendons-y avec confiance la stabilité de cette demeure éternelle qui nous est promise dans le ciel.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTER, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

LE MANÈGE DU PRÊTRE

LE PRÊTRE CONFESSEUR

(Suite)

Ainsi sera démasqué le juge ignorant ; le juge immoral sera-t-il convaincu ? oui, car il sera confondu dans ses jugements corrompus par des témoignages incorruptibles. Les témoins ne manqueront pas ; et voici, d'après saint Jérôme, quels seront les accusateurs de celui aux pieds duquel tout le monde s'accusait.

Là paraîtront, d'abord, les prêtres du paganisme : *Surgent viri Ninivitæ in iudicio* (1) ; et, faisant de leur vie l'opprobre de la nôtre, ceux de l'Egypte diront : Nous ne l'avions pas entendue cette parole divine : *Accipite Spiritum sanctum* (2) ; cependant, nous avons vécu loin du commerce des hommes, et nous ne parlions même pas à notre famille, de peur d'être distraits du commerce de nos dieux. Là, ceux de la Grèce diront : Nous n'étions pas les confidents des faiblesses du peuple, et cependant, au jour de notre sacerdoce, nous buvions la ciguë et nous mangions des herbes amères pour éteindre les feux de la luxure dans notre sang. Enfin, ceux de Rome diront : Ce n'est pas à nous que fut confiée cette magistrature : *Quæcumque ligaveritis super terram, erunt ligata et in cælis* (3), ce n'est pas nous qui avons prononcé ce beau serment : *Dominus pars hæreditatis meæ* (4), et, cependant, il fut des viandes lubriques auxquelles nous ne touchions pas, de peur d'altérer la sérénité de nos jugements. O prêtres catholiques ! qui passiez des festins et des cercles du monde au tête à tête des vierges

et aux colloques les plus délirants, vous voyez qu'elle s'est vérifiée cette parole de votre loi : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis* (1).

Là paraîtront encore les laïques plus saints que nous : *Surgent viri Ninivitæ* : et saint Henri pourra dire qu'il ne se coucha pas sur le pavé du sanctuaire pour consacrer sa jeunesse, et que, néanmoins, jusque dans le mariage, il conserva cette couronne de la chasteté, que nous perdons aux lieux où les autres la réparent ; et saint Casimir certifiera qu'il sacrifia sa vie à cette angélique vertu, pour laquelle nous ne savons pas combattre quelques confidences provocantes ; enfin, bien des fidèles obscurs rétracteront le respect immérité qu'ils nous accordèrent, et, à la vue de ce ministère qui se souillait en purifiant les autres, la mer dira à Sidon de se couvrir de rougeur : *Erubescant sacerdotes, si sacratoris vitæ inveniantur laici* (2).

Là paraîtront, à leur tour, nos pénitentes elles-mêmes, et nos adulatrices diront : Le voilà, celui dont on extorquait les pardons par des mensonges flatteurs ! Et nos complices diront : Le voilà, celui qui se faisait appeler mon père, et qui était mon compagnon de crimes. Et nos victimes diront : Le voilà, celui qui tonnait contre l'infamie et qui me l'enseigna. Et nos récidivistes diront : Le voilà, celui dont les absolutions me promettaient la vie et me rivèrent à l'impénitence. Et le monde, prosterné aux pieds de Jésus outragé par les profanations des prêtres, s'écriera : Elle est donc venue l'iniquité, elle est venue des vieillards qui avaient la conduite du peuple : *Egressa est iniquitas a senioribus qui videbantur regere populum* (3) !

Enfin, croirai-je le sentiment des pères qui font des anges eux-mêmes des témoins à charge contre nous, au jour du jugement ? Oui, les ministres de la miséricorde se mettront au service de la justice, quand la première aura cessé d'exister ; et, alors, le doux gardien de notre âme lèvera la main en disant : J'affirme que, sur son tribunal, il parla et il agit sans respect pour la virginalité sainteté de mon regard. Les anges de vos frères diront : Tandis qu'il était visible et que nous ne l'étions pas, il en profita pour perdre des âmes qui confondaient sa voix avec la nôtre. Enfin, s'il y a un ange pour tenir le bras du prêtre quand il absout, comme Joseph soulevait celui de son père bénissant, cet ange pourra dire : J'affirme qu'il me fit servir à répandre le sang de Jésus-Christ sur des têtes indignes, et qu'il m'imposa d'horribles complications dans le sacrilège : *Servire me fecisti peccatis tuis* (4). Ah ! qu'il soit enfin dénoncé à la colère de Dieu et des hommes, ce suborneur des âmes qui sut autrefois éviter, par son astuce, d'être dénoncé à la justice de l'Eglise.

Ici, une voix ironique et terrible s'écriera : *Discooperui Esaû, revelavi abscondita ejus* (5). En ce moment, le Seigneur s'avancera au-devant

1. Matth., xii, 41.

2. Joan., xx, 22.

3. Matth., xvi, 19.

4. Ps., xv, 5.

1. Luc, xvi, 8.

2. S. Hieron.

3. Dan., xiii, 5.

4. Is., xliii, 24.

5. Jér., xlix, 10.

du prêtre qui ravagea sa bergerie, semblable à une ourse, dit le prophète, a qui on a pris ses petits : *Occurram ei quasi ursæ raptis catulis* (1), et si le coupable osait balbutier des excuses : Point d'excuse, lui dira l'Infaillibilité suprême brandissant des foudres, car cela s'est passé sous mon toit, j'y étais, et je me porte, non-seulement comme juge, mais comme témoin : *Ego sum iudex et testis* (2).

Enfin, les jugements sans miséricorde seront punis par une justice sans merci. Sans doute, dit un docteur, ce juge sans cœur, pour calmer les vengeances du Seigneur, exhibera ses lettres de prêtrise qui le rendaient puissant ici-bas ; mais ces lettres, comme celles d'Uri à Joab, porteront sa condamnation. En effet, aussitôt que les anges auront exécuté cet ordre solennel : *Congregati illi sanctos ejus, qui ordinant testamentum ejus* (3), sur ce péle-mêle de prêtres désolés on entendra proclamer ces sentences terribles :

Il négligea d'imposer des pénitences proportionnées aux crimes, *pro qualitate criminum* ; en voici une qui le sera : « *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum* (4). Il négligea d'imposer des peines proportionnées aux personnes : *Pro qualitate personarum* ; en voici une qui le sera : *Potentius potenter cruciabitur* (5). Il oublia d'imposer des peines médicinales ; en voici une qui le sera : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (6). Enfin, il renvoya les pécheurs quand ils ne se corrigeaient pas : eh bien ! qu'il soit lui-même à jamais exilé de ma présence, je lui rends les impitoyables adieux qu'il leur avait faits : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (7).

Comme autrefois on dégradait les prêtres avant de les livrer au bras séculier, ici le Seigneur, dit saint Chrysostome, ordonnera qu'on nous arrache notre étole, notre surplis et nos saintes tuniques, avant de permettre au démon de porter la main sur nous. Pendant ce temps-là, les anges soupireront cette prophétie déchirante d'Ezéchiel : *Denudabunt te vestimentis tuis, tollent vasa gloriæ tuæ, et dimittent te nudum* (8). Vainement, après avoir perdu les insignes de notre judicature, demanderons-nous d'en perdre le caractère, une voix formidable nous répondra : *Tu es sacerdos in æternum !* Et bientôt tout l'enfer se mettra en mouvement, dit l'Écriture, pour venir à notre rencontre : *Principes surrexerunt de soliis suis et dixerunt : et tu vulneratus es sicut et nos* (9).

Maintenant, si vous me demandez quelle sera la durée de la peine, voici la réponse d'Isaïe : *In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini* (10). Si vous me demandez quelle en sera la mesure, voici la réponse de

Jérémie : *Duplici contritione contere eos* (1). Si vous me demandez quel sera le nombre des condamnés, écoutez l'affirmation épouvantable de saint Chrysostome : *Non temere dico, sed ut affectus sum et sentio, non arbitror inter sacerdotes multos est qui salvi fiant, sed multo plures qui pereant* (2).

Ajoutons, cependant, que la vérité de ce texte a été contestée, et qu'il fut attribué, par des autorités respectables, à la rhétorique plutôt qu'à la théologie de l'éloquent docteur. Comment admettre le contraire sans passer la vie à trembler sur toutes les œuvres de notre ministère, même sur les plus saintes : *Verebar omnia opera mea* (3) ? Pour moi, je ne voudrais jamais prêcher un tel sujet sans le faire suivre de la parabole de l'enfant prodigue. Ces deux pensées, complétées l'une par l'autre, maintiendraient l'équilibre entre la crainte et la confiance dans l'âme du prêtre prévaricateur, et, soutenu en quelque sorte par ces deux bras, il marcherait plus aisément vers le père outragé qui lui tend les siens. C'est que la confiance est souvent moins facile que la crainte à certains coupables, et j'ai vu, sous ce rapport, des exemples effrayants dont je voudrais, en finissant, vous communiquer la fortifiante vertu.

Un jour, je reçus la visite d'un prêtre déjà dans l'âge qui me dit : « Voici un pécheur à cheveux blancs qui profane tout depuis tant d'années qu'il n'ose pas les compter ; voulez-vous me promettre d'avoir pitié de moi ? » Et, ce disant, il tomba sur la chaise que je lui offrais, avec un sanglot si pénible qu'il paraissait soulever le poids d'une montagne de sacrilèges. Je lui tendis la main en pleurant avec lui. Il me répondit : « Merci de votre miséricorde, mais comment pourrais-je croire à la miséricorde de Dieu après l'abus que j'en ai fait ! » Désolé de son état, j'adresse au pauvre désespéré tous les raisonnements de la théologie pour lui rendre la confiance, c'est en vain : je lui montre la croix, je lui parle de Marie, il reste insensible. Enfin, je demande à Dieu une inspiration qui triomphe de cette résistance ; je me rappelle le psaume *Confitemini Domino*, avec son touchant refrain : *Quoniam in æternum misericordia ejus*, et j'essaie le doux enchantement d'une telle répétition sur cette oreille où la consolation ne peut pas entrer.

Je m'assois à côté de mon visiteur exploré, j'ouvre mon bréviaire et je lis : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus !*

Quia in humilitate nostra memor fuit nostri, quoniam in æternum misericordia ejus ! Et redemit nos ab inimicis nostris, quoniam in æternum misericordia ejus (4) !

Peu à peu, ces sons suaves et prolongés, image sensible de la miséricorde qui est à jamais, fondirent la glace qui enveloppait l'âme de mon malheureux confrère, et il tomba à genoux en disant : « Eh ! bien, alors, bénissez-moi parce que j'ai péché ! »

1. Osée, XIII, 8.

2. Jér., XXIX, 23.

3. Ps., XLIX, 5.

4. Apoc., XVIII, 7.

5. Sap., VI, 7.

6. Sap., XI, 17.

7. Matth., XXV, 41.

8. Ezech., XXIII, 26.

9. Is., XIV, 9.

10. Is., XXVI, 10.

1. Jér., LXXI, 18.

2. Apud S. Bonav.

3. Job, IX, 28.

4. Ps., CLV.

O vous qui êtes innocent, soyez effrayé du désespoir qui peut s'attacher à certains remords ; et vous, qui êtes coupable, soyez rassuré, car l'efficacité des absolutions que vous distribuez vous garantit celle de l'absolution dont vous avez besoin. Oui, le tribunal qui fut l'occasion de votre perte peut être la source de votre salut, et votre espérance doit durer tant que le fleuve de la miséricorde sacramentelle coulera dans l'Eglise, c'est-à-dire tant que la justice des confesseurs ne sera point remplacée par le jugement de Dieu : *Quoadusque justitia convertatur in judicium* (1).

R. P. CAUSSETTE.

NOTA. — Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro du 31 juillet dernier, et pour les raisons exprimées, *L'Ami du Clergé* ne donnera plus d'extraits du *Manrèze du Prêtre* après le présent chapitre, qui se termine ici.

ŒUVRES DU T.-R. P. CAUSSETTE. — *Le Bon Sens de la Foi*, exposé en réponse aux objections scientifiques et philosophiques du jour. Deux fort beaux volumes in-8. — 3^e édition. Prix, 12 fr. — 1^{re} Partie : L'Affirmation chrétienne, 1 volume in-8 de xxxvi-612 pages. II^e partie : La Négation anti-chrétienne, 1 volume grand in-8 de xvii-722 pages ; in-12, xi-653 pages.

Mélanges oratoires, 2 beaux volumes in-8. — Prix, 12 fr.

Ananie ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu. 2 volumes in-12, de 380 et 484 pages. Prix, 6 fr.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

APPLICATION DES PAROLES DE L'APOCALYPSE ET DE DANIEL A LA RUINE DE L'EMPIRE MUSULMAN.

L'apocalypse ne peut s'appliquer qu'avec beaucoup de réserve à des événements dont l'issue est encore dans les secrets de l'avenir. Rohrbacher est bien affirmatif en précisant l'époque de la ruine définitive de l'empire musulman. Il est vrai que saint Jean, dans l'Apocalypse, et Daniel en ont probablement parlé, qu'ils ont même fixé une limite d'années à cette puissance formidable, qui devait s'élever au bord de la mer sous la forme d'une bête monstrueuse. Cette opinion s'appuie principalement sur l'interprétation du vénérable Holzhauzer. Daniel dit que ce monstre (2) sorti de celui qui figurait les Romains, proférera de grandes choses de sa bouche pleine de blasphèmes, qu'il s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois, et qu'il dominera pendant un an, deux ans et la moitié d'une année : c'est ainsi qu'on explique ses dernières paroles : *usque ad tempus et tempora et dimidium temporis*. Saint Jean, revoyant le même monstre avec des caractères un peu différents, marque aussi que sa bouche proférera de grandes choses, d'horribles blasphèmes, et qu'il aura le pouvoir pendant quarante-deux mois (3) ; ce sont exactement les trois ans et demi de Daniel. — L'accord entre les deux prophètes ne saurait être contesté. — Or, d'après le vénérable Holzhauzer, ces trois ans et demi ne doivent être pris à la lettre que pour le temps du triomphe de l'Antechrist ;

appliqués au règne de Mahomet, figure de l'Antechrist, ils comprennent autant d'années qu'il y a de jours dans trois ans et demi, c'est-à-dire 1277 1/2. « La bête, dit-il, reçoit le pouvoir de « faire la guerre pendant 42 mois. Ces 42 mois « sont le temps du règne de la bête. Si l'on en « fait l'application à l'empire turc, il durera « autant d'années qu'il y a de jours dans 42 mois, « depuis son origine jusqu'à l'Antechrist ; et si « on l'applique au seul règne de ce fils de perdition, on doit compter les jours selon leur « sens naturel, de sorte qu'il s'étendrait à trois « ans et demi. Ainsi l'empire turc durera autant « d'années que celui de l'Antechrist durera de « jours, en y comprenant le temps où la bête « sera comme blessée à mort. Car bien que la « bête doive être blessée à mort, c'est-à-dire que « l'empire turc doive éprouver une grande ruine, « il ne périra cependant pas totalement et il en « restera un germe, jusqu'à ce que vienne le fils « de perdition pour entrer dans le royaume qui « lui est réservé. » A ce compte-là, on arriverait à l'an 1899 pour la fin de la puissance musulmane ; si l'on prend pour point de départ la date de l'Hégire 622.

Mais une particularité de la prophétie de saint Jean, et qui n'est point marquée dans celle de Daniel, c'est que la bête figurant le mahométisme reçoit une grave blessure à la tête, et en guérit pour redevenir plus formidable. Ceci, comme on vient de le voir dans les paroles du vénérable Holzhauzer, annonce l'anéantissement, pour ainsi dire complet, de l'islamisme, après quoi il se relève et domine sur le monde plus puissamment qu'auparavant.

Sommes-nous témoins aujourd'hui de cette blessure presque mortelle, qui s'aggrave de jour en jour pour l'empire de Mahomet ? Les coups que lui a portés l'Europe seront-ils redoublés bientôt jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un semblant de royaume qui végétera dans l'abjection, puis reprendra des forces extraordinaires et marchera à de nouvelles conquêtes ? Tout semble présager une ruine prochaine et voisine de la mort. L'agonie sera-t-elle longue ? Il ne le paraît pas. Ni saint Jean ne l'insinue, ni son interprète si éclairé ne le dit positivement ; mais celui-ci, en affirmant que la maladie suprême du mahométisme est comprise dans les 1277 1/2 de sa durée, ne laisse plus guère qu'une vingtaine d'années à ses dernières convulsions. Toutefois, cette époque peut être encore prolongée du temps de la jeunesse de l'Antechrist, et il se peut aussi que le point de départ, pour compter les années doive être reporté à la promulgation du Coran et non à 622. Mais, dans les deux cas, nous toucherions également aux grandes catastrophes de l'Islamisme.

Voici comment le vénérable Holzhauzer les caractérise encore avec la résurrection subséquente de l'empire turc. « Il est dit qu'une des « têtes était comme blessée à mort, c'est-à-dire « que la bête recevra une plaie mortelle, parce « qu'il arrivera, en effet, que l'empire turc ou « l'empire de Mahomet éprouvera une grande « défaite et une ruine presque complète, au « point qu'il sera comme anéanti, puisqu'il n'en « restera qu'une portion comme un petit

1. Ps., xciii, 15.
2. Cap. vii.
3. Apocal., Cap. xiii.

« royaume. Mais l'Antechrist relèvera cet empire pire ; car il en occupera le trône et réparera toutes ses pertes ; il l'agrandira même immensément, beaucoup plus qu'il ne l'aura jamais été auparavant. L'Antechrist naîtra et tirera son origine des restes de cet empire mis en ruine. On peut voir dans les prophéties citées plus haut que Daniel dit la même chose, lorsque, parlant avec une grande admiration de cette petite corne qui s'éleva du milieu des dix autres, il ajoute qu'elle avait des yeux semblables à ceux d'un homme et une bouche proférant de grandes choses, et que cette corne était plus grande que les autres. » D'après cette explication, l'Antechrist ne viendrait au monde que quand le royaume des Turcs serait réduit à son dernier lambeau. Il est prudent, toutefois, de n'admettre qu'avec circonspection des calculs précis sur ces graves événements.

(Note extraite du 4^e vol. de l'HISTOIRE DE L'EGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun. 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix 75 fr. pour les souscripteurs. Trois vol. parus, le quatrième sous presse. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.)

Ouvrages savants et curieux sur la question des Prophéties :

La Prophétie de Daniel, philosophie de l'histoire depuis la création jusqu'à la fin des temps, par l'abbé EM. DOMENECH, missionnaire apostolique. 2 beaux vol. grand in-8°, 14 fr.

La Prophétie de la succession des Papes, depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du monde, son auteur, son authenticité et son explication, par M. F. CUCHERAT, chanoine honoraire d'Autun et aumônier de Paray-le-Monial, membre titulaire de la Société Eduenne, etc. Nouvelle édition, sérieusement revue et considérablement augmentée. 1 vol. gr. in-8° de xx-304 pages. 3 fr.

Prophéties messianiques de l'ancien Testament, par Mgr. MEIGNAN, Evêque de Châlons. 1 vol. 6 fr.

Prophéties (les) contenues dans les deux premiers Livres des rois, avec une introduction sur les types et figures de la Bible, par Mgr. MEIGNAN, Evêque de Châlons. 1 vol. in-8°. 6 fr.

Voix prophétiques, ou Signes, Apparitions et Prédications modernes touchant les grands événements de la chrétienté au XIX^e siècle et vers l'approche de la fin des temps, par l'abbé J.-M. CURICOUR, prêtre du diocèse de Metz, membre de la Société d'archéologie et d'histoire naturelle de la Moselle, membre correspondant de la Société historique de Notre-Dame de France ; 5^e édition, revue, corrigée et augmentée. 2 forts vol. in-12. 6 fr.

TOME 1^{er} — *Signes et Apparitions prophétiques*. 1 vol. in-12 de LIV-624 pages.

TOME II. — *Prophéties modernes proprement dites*. 1 vol. in-42 de 720 pages.

Prophéties (les) *modernes vengées*, ou Défense de la Concordance de toutes les prophéties, par M. l'abbé CHABAUTY, chanoine honoraire, curé de St-André, à Mirabeau-de-Poitou. 1 vol. in-12 de 168 pages. 1 fr.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Vos lecteurs vous seraient extrêmement obligés, si vous vouliez insérer dans votre prochain numéro, la solution du cas suivant :

Un jeune homme se marie avec sa nièce.

Or, il est insoumis, et, par conséquent, il ne peut se marier qu'en Espagne.

Le curé de l'endroit qu'il a choisi, ne lui réclame, à cet effet, que l'extrait de baptême et la bulle de dispense.

Il se chargerait de l'obtenir de Rome ; mais, craignant un retard trop considérable, il conseille aux intéressés de recourir aux voies françaises, comme plus expéditives.

Le clergé français veut bien faire les démarches auprès de la cour pontificale ; mais il exige au préalable une dispense de mariage émanant de l'autorité civile.

Ceci nous paraît vraiment extraordinaire.

Qu'y a-t-il de fondé dans cette exigence ?

R. — L'extrait de baptême et la bulle de dispense ne sont pas les seules pièces que le curé espagnol doit réclamer. Indépendamment de ces deux documents, il est nécessaire de s'assurer si les futurs époux ont acquis le domicile canonique en Espagne, c'est-à-dire s'ils y ont résidé assez longtemps pour pouvoir s'y marier.

Le conflit que notre correspondant suppose entre les autorités espagnoles et les autorités françaises, en ce qui concerne le recours à Rome pour la concession de la dispense, ce conflit, disons-nous, ne pourrait être réel que si les fidèles n'avaient pas la faculté de s'adresser eux-mêmes au Saint-Siège. Or, il n'existe pas de disposition canonique qui exige impérieusement de demander des dispenses par l'intermédiaire des évêchés. Il est hors de doute que le Saint-Siège n'a pas l'usage d'accorder des dispenses matrimoniales absolument, *in forma gratiosa*. Les dispenses sont presque toujours remises à un délégué pontifical, qui doit les exécuter et les fulminer, après s'être enquis légalement de la vérité des faits exposés. Le délégué pontifical, qui fulmine la dispense, c'est ordinairement le vicaire général, ou l'official de chaque diocèse. Si la bulle est adressée à cet official, à ce vicaire général, l'évêque diocésain lui-même n'a pas le pouvoir de la mettre à exécution. Les premières années du présent siècle, Mgr l'évêque d'Osma, en Espagne, crut de bonne foi qu'il pouvait exécuter les dispenses adressées à son vicaire général. Plus tard, ayant des doutes sur la légalité de son opération, il demanda des explications à Rome. Le Saint-Siège déclara que toutes les dispenses étaient nulles, et revalida par un indult général les mariages célébrés de la sorte.

Quoique la fulmination, qui vient après la dispense, présente absolument toutes les garanties que le Saint-Siège est en droit d'exiger, c'est pourtant l'usage que la supplique, par laquelle on demande à Rome la dispense, soit accompagnée d'une recommandation épiscopale, qui atteste en général la réalité des faits exposés, et fait que le Saint-Siège accorde plus facilement l'indult. Mais, l'attestation dont il s'agit n'est pas une condition *sine qua non* ; c'est pourquoi le Saint-Siège accorde parfois des dispenses sur la simple demande des intéressés. Cette

pratique est sans péril, attendu que, comme nous avons dit, la dispense est sans effet jusqu'à ce que la bulle ait été fulminée par le délégué pontifical.

Il suit de là que les futurs époux, dont parle notre correspondant, sont entièrement libres de recourir directement au Saint-Siège sans passer par aucun intermédiaire, évêché, curé, ou toute autre personne. S'ils peuvent obtenir la recommandation de l'autorité ecclésiastique, ce sera bon et utile, mais ce n'est pas essentiel.

Nous nous étonnons que le conseil ne leur en ait pas été donné en Espagne, car il n'est pas de pays au monde où les fidèles ne prennent aussi facilement le chemin de Rome pour aller solliciter leurs dispenses de mariage. Il y a quelques années, alors que les réseaux de chemins de fer n'étaient pas achevés et où le trajet se faisait encore par les bateaux des messageries, rien de plus commun que de voir parmi les voyageurs des groupes de jeunes fiancés se rendant auprès de la cour romaine pour demander des dispenses de cette nature. Ils prétendaient qu'en faisant le voyage eux-mêmes, les dispenses étaient plus promptement obtenues et qu'elles étaient moins coûteuses. Toujours bon accueil, quand il y avait lieu : ce qui prouve que le Saint-Siège s'inspire de vues très-larges dans l'expédition des affaires et qu'il est bien éloigné de se renfermer dans un formalisme étroit et puéril. Pour lui, la loi suprême, c'est le salut des âmes.

Q. — Dans le n° 38 de votre excellente revue, page 511, on vous demande s'il y a obligation de réciter *cinq Pater* et *cinq Ave* pour gagner l'indulgence plénière de la prière : *O bon et très-doux Jésus* !

Je viens aussi vous faire la même question. Je connais à l'égard de cette prière *trois* décrets :

17 septembre 1825, prescrivant une méditation sur la Passion du Sauveur ;

11 avril 1840, ne prescrivant rien ;

31 juillet 1858, prescrivant *cinq Pater* et *cinq Ave*.

1° A quoi faut-il s'en tenir ?

2° Est-il nécessaire de réciter ces prières à l'église ?

R. — Nous répondrons en deux mots qu'il faut s'en tenir au dernier décret, celui du 31 juillet 1858, qui a été rendu, afin de dissiper les doutes qu'avaient fait naître les décrets précédents. C'est le cas d'appliquer la maxime : *Distingue tempora et scripturas concordabis*. Les prières dont il s'agit doivent être récitées à l'église. Les brefs pontificaux prescrivent la visite des églises, et ordonnent de prier (*ibidem*) à l'intention du Souverain Pontife.

Q. — Depuis longtemps je sais, et le Souverain Pontife, dans sa célèbre constitution, *Paterna Sedis apostolicae providentia*, l'a formellement déclaré, que le tiers-ordre de saint François, conforme à la perfection chrétienne, constitue un ordre véritable et proprement dit. Je suis donc bien surpris de voir dans le numéro du 19 juin que, à la page 465, vous regardiez le tiers-ordre franciscain comme une confrérie identique à celles des scapulaires du Carmel ou de l'Immaculée Conception, que j'ai le pouvoir et l'honneur de donner depuis de longues années,

R. — Notre correspondant nous accuse à tort

de confondre les Confréries avec le Tiers-Ordre de saint François ; ce sont là des institutions tout à fait distinctes : 1° Le Scapulaire, 2° la Confrérie, 3° le Tiers-Ordre. Quoique celui-ci constitue l'ordre véritable et proprement dit, il est certain qu'on n'y fait pas de vœux. La profession se rapporte par conséquent aux statuts, et ces statuts eux-mêmes n'obligent pas sous peine de péché. Ils peuvent rendre passible des pénalités exprimées dans la règle, certaines dispositions doivent être gardées, si elles sont prescrites pour l'acquisition des indulgences, mais il ne s'ensuit pas que les statuts obligent *ad culpam*. Les théologiens enseignent communément que les trois vœux, pauvreté, chasteté, obéissance, sont essentiels à l'état religieux en vertu de l'institution divine. Or, le tiers-ordre séculier ne comporte pas les vœux. Cependant il a existé et il existe encore des communautés de tertiaires franciscains dont les membres prononcent les vœux solennels ou simples. Ces tertiaires sont de vrais religieux, mais ils sont entièrement distincts de ceux dont nous parlons ici.

Le tiers-ordre des Dominicains, qui a été établi à l'instar de celui des Franciscains, n'admet pas non plus des vœux publics pour les tertiaires séculiers.

Un autre tiers-ordre, qu'il est inutile de nommer, eut longtemps la prétention de faire prononcer des vœux simples. On assurait que c'était là un privilège spécial. Les hommes mariés faisaient le vœu de chasteté conjugale ; les veufs se consacraient à la chasteté viduale. Le Saint-Siège ayant eu connaissance de cette anomalie, refusa d'approuver la règle du tiers-ordre en question, et il exigea que le chapitre général de l'institut prit l'engagement de supprimer les vœux des tertiaires séculiers. L'aberration, qui a subsisté plus de deux siècles, est d'autant plus inexplicable qu'au début le Saint-Siège accorda simplement la faculté d'établir le tiers-ordre à l'instar de celui des Dominicains et des Franciscains, qui, comme nous avons dit, ne comportent pas la profession publique des vœux.

Le Saint-Siège a pour mission de réprimer les écarts propres à altérer la doctrine traditionnelle. On ne saura jamais tous les services qu'il a rendus et rend sous le rapport que nous envisageons. Les productions d'un zèle inconsidéré engendreraient dans l'Eglise la confusion et la bigarrure, si le pouvoir suprême du Saint-Siège ne veillait constamment sur le dépôt.

Q. — C'est en vous adressant mes plus vives félicitations que je désire commencer cette lettre. Oui, votre publication est vraiment *l'ami du Clergé* ; plusieurs de mes confrères, qui reçoivent votre revue, en sont enchantés ; continuez donc, mon cher Monsieur, et les sympathies du Clergé Français ne vous feront jamais défaut.

Voici maintenant quelques questions, auxquelles je serais heureux que vous accordassiez quelques lignes de réponse dans votre plus prochain numéro.

Dimanche dernier, par inadvertance, il m'est arrivé à la première messe de prendre les ablutions ; n'étant pas à jeun, j'ai cru ne pas devoir célébrer la seconde messe, qui cependant est plus fréquentée que la première ; ayant eu l'occasion de voir hier un de mes confrères, nous avons longuement discuté cette question sans la trancher.

Dites-nous donc, je vous prie, ce que vous pensez à ce sujet.

R. — Le prêtre qui, par inadvertance, prend les ablutions à la première messe, n'étant plus à jeun, ne peut plus célébrer une seconde messe. Le jeûne ecclésiastique est une loi rigoureuse. Les théologies énoncent certains cas exceptionnels, mais ces cas sont extrêmement rares. C'est sans doute un inconvénient qu'une partie notable de la population n'ait pu entendre la messe, mais il n'y a pas de péché, parce que dans un cas pareil l'Eglise donne la dispense de son commandement. Il existe un grand nombre de paroisses qui ne possèdent pas d'autre prêtre que le curé. Quoiqu'il soit certain que la population entière ne peut assister à la messe unique, la législation ecclésiastique n'autorise pas pour cela le binage par une disposition générale. Le binage était autrefois inconnu, comme il l'est encore aujourd'hui dans plusieurs pays catholiques. C'est en France qu'il s'est le plus développé et le plus enraciné. On est convaincu que la simple commodité des fidèles est une raison légitime pour le permettre. Dans les grandes villes, la plupart des prêtres des paroisses binent, afin qu'il y ait une messe chaque demi heure.

Nos ancêtres montraient plus de rigidité en cette matière. Nos lecteurs seraient étrangement surpris si nous plaçons sous leurs yeux certaines décisions que le Saint-Siège rendit dans le cours du dernier siècle. Présentement, les dignes ont été levées avec une facilité extrême. Nous ne regardons pas comme impossible qu'une réaction se produise tôt ou tard, car l'excès du mal appelle le remède.

Q. — Je crois faire une chose utile à vos nombreux abonnés, en venant vous prier de faire résoudre la question de l'honoraire de la seconde messe, pour les prêtres qui binent, ainsi posée :

Depuis 40 ans, nous disait un vénéré curé, j'ai exercé le saint ministère, sous l'administration de trois archevêques, dont deux cardinaux, tous prélats prudents, sages et savants. Or, jamais je n'avais entendu dire qu'il ne fût pas permis de prendre un honoraire pour la seconde messe, quand on est autorisé à la dire.

Je ne comprends pas, ajoutait le vieux pasteur, comment de nos jours, en présence surtout de la déplorable situation faite au bas clergé, quand tout le monde, amis et ennemis, reconnaissent l'insuffisance de nos revenus, comment, dis-je, on vient nous enseigner qu'il y a pour nous obligation de renoncer à cette ressource.

Quelle faute commettrait un prêtre qui croirait que cet honoraire lui est nécessaire, et qui, par conséquent, le recevrait ?

Pècherait-il contre la charité ?

Nullement, puisqu'il se rend à des désirs légitimement exprimés, en acquittant une messe qu'on lui demande, souvent avec instance.

Pècherait-il contre la justice ?

Qui oserait le soutenir, puisqu'il a parfaitement accompli son devoir, en appliquant la messe à l'intention indiquée ?

Quel serait son péché ? Nul n'ose le dire.

Soyez assez bon, Monsieur, pour soumettre à votre conseil cette question, qui a bien son importance, et veuillez insérer la réponse qui sera faite, dans le plus prochain numéro de votre bien intéressant petit journal, appelé à faire un très-grand bien au clergé, en l'éclairant.

R. — L'honorable correspondant sait comme nous que la charité et la justice ne sont pas les seules vertus. Nous dirons plus loin si la justice ne serait pas blessée par le prêtre qui percevrait l'honoraire contrairement à la prohibition de l'Eglise. Il est toutefois certain qu'il pècherait contre l'obéissance, car l'Eglise ne veut pas que le prêtre binaire perçoive l'honoraire pour une des deux messes qu'il célèbre. Cette volonté de l'Eglise nous est clairement manifestée par les décisions du Saint-Siège. En effet, la jurisprudence ancienne et moderne de la Sacrée Congrégation du Concile, qui forme, on le sait, la Cour de Cassation de la sainte Eglise catholique, s'oppose absolument à ce que l'honoraire de la messe soit reçu en cas de binage. Il y a vingt ans à peine, la question fut examinée *ex professo*, à la demande de Mgr l'Archevêque de Cambrai ; le 23 septembre 1858, la Sacrée Congrégation du Concile décida magistralement la question. Le doute n'est donc plus possible aujourd'hui. La soumission à l'Eglise est la vertu caractéristique des catholiques, qui ne doivent pas se laisser entraîner au rationalisme soit pour le dogme, soit pour la discipline. Le curé dont parle notre correspondant, pècherait donc grièvement contre l'obéissance, qui est une des branches de la vertu de justice, comme l'enseigne le grand saint Thomas d'Aquin.

A un autre point de vue, il pourrait y avoir péché contre la justice, en s'appropriant l'honoraire de la messe, qui est un bien temporel, contre l'intention de l'Eglise.

Est-il certain qu'il n'y aurait pas en même temps une faute contre la vertu de religion et que la perception illégitime de l'honoraire ne serait pas entachée de simonie ? Nous n'oserions pas décider la question. La simonie de droit ecclésiastique s'étend beaucoup plus loin que celle de droit divin. Le trafic des choses saintes est un grand crime. La défense de donner le spirituel pour le temporel étant universelle, il est bon de considérer comme prohibé tout ce qui n'est pas expressément permis.

Lorsque le pape Benoît XIV permit aux prêtres espagnols de célébrer trois messes le jour des morts, il recommanda par-dessus tout que l'on ne prit pas d'honoraire pour la seconde ni la troisième messe, tant il est vrai que l'esprit de l'Eglise n'a pas varié sur ce point.

S'il est vrai que la pauvreté force un curé à prendre l'honoraire de la seconde messe, le Saint-Siège ne refuse pas de donner un indult spécial. Ajoutons que ces indults sont fort rares, parce qu'il y a plusieurs autres moyens d'obvier aux besoins.

Q. — Pour gagner l'indulgence plénière de la Portioncule doit-on se confesser (la veille ou le jour même), et communier le jour même où on veut gagner l'indulgence : p. e., aujourd'hui 2 août, jour de la portioncule ? J'ai communie hier, ne puis-je pas aujourd'hui en disant 5 *Pater* et 5 *Ave* gagner l'indulgence ?

R. — Cette question vient en retard. Nous répondons en peu de mots, à savoir : que

On peut se confesser la veille ou le jour même, car l'indulgence commence dès l'après-midi du 1^{er} août. La concession primitive n'exigeait pas la communion pour gagner l'indulgence dans l'église de la Portioncule à Assise. En effet, saint François d'Assise dit au pape Honorius III : « Je vous supplie d'accorder à tous ceux qui » visiteront la petite église, étant contrits, con- » fessés, et absous, l'entière rémission des peines » encourues par leurs péchés. » La communion n'est pas mentionnée dans cette concession primitive, de façon que l'on peut, encore aujourd'hui, gagner l'indulgence de la Portioncule, dans l'église d'Assise sans la recevoir. Plus tard, lorsque les papes étendirent l'indulgence à d'autres églises, ils prescrivirent la communion qui se fait le jour même de la fête, le 2 août. Cependant, les fidèles peuvent gagner l'indulgence avant d'avoir fait leur communion. L'indulgence de la Portioncule jouit du privilège qu'on peut la gagner un grand nombre de fois, c'est-à-dire *toties quoties*, toutes les fois qu'on entre dans l'église et qu'on y fait de pieuses prières. La prérogative *toties quoties* fut vivement contestée autrefois; présentement, il n'est plus possible de la mettre en doute, vu surtout la décision que la S. Congrégation des Indulgences rendit pour Valence en 1847.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — A qui appartiennent les tombeaux d'un cimetière dont l'enlèvement est nécessité par une nouvelle inhumation? Est-ce à la commune ou à la fabrique? ou à la famille?

D'après le cas où la famille pourrait les revendiquer, après quel degré expireraient ses droits?

R. — Nous avons répondu à ces questions diverses dans notre précédent numéro à propos de la translation du cimetière sur un autre point du territoire. Sans doute, il ne s'agit plus ici de translation d'un cimetière, mais seulement de l'enlèvement d'une tombe pour faire place à une autre après la période de cinq ans, exigée par l'article 6 du Décret du 23 prairial an XII (24 juin 1804).

Mais la législation que nous avons fait connaître s'applique par analogie au cas dont il s'agit présentement. D'après cette législation, les matériaux des tombes appartiennent aux familles; mais, s'ils ne sont pas réclamés, ils sont abandonnés aux communes, d'après plusieurs décisions ministérielles et la lettre circulaire du Ministre de l'Intérieur, en date du 30 décembre 1843, transmettant l'ordonnance royale du 6 décembre 1843.

« L'exécution de cette décision, y est-il dit, » entraîne deux obligations essentielles, que les » administrations municipales devront observer » soigneusement: la première, c'est de mettre » les familles en demeure, par tous les moyens » ordinaires de publicité, d'enlever dans un » délai fixé, les constructions existantes sur les » terrains dont la concession est expirée (ici c'est » après cinq ans), et de n'en prendre possession

« qu'après avis itératif et une année révolue à » compter du jour du premier avertissement. »

La seconde condition porte que ces matériaux ne peuvent servir que pour l'entretien et l'amélioration des cimetières, et ne doivent pas être vendus pour d'autres usages. Il y a là raison de convenance.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il résulte que les tombes en question appartiennent aux familles. Mais celles-ci perdent tout droit un an après avoir été mises en demeure de les enlever.

La consultation suivante nous a été adressée déjà depuis longtemps; mais elle s'était égarée dans nos papiers. Nous l'insérons aujourd'hui malgré ce grand retard, afin de prouver à notre correspondant que notre bon vouloir n'était pas en défaut. La voici :

Q. — Un décret de 1855 autorisa la fabrique de R... à concéder à perpétuité à une famille la jouissance d'un banc dans l'église.

Le décret commence ainsi: « Vu la délibération en date du... par laquelle le Conseil de fabrique demande l'autorisation de concéder à la famille B... »

Or la délibération invoquée par le Décret n'existe pas dans les Registres. Il y a bien, il est vrai, deux autres délibérations, prises à des jours différents de celui indiqué par le Décret, par lesquelles la fabrique reconnaît que la famille B... a fait des libéralités à l'église; en reconnaissance elle laisse libre un espace de terrain où cette famille pourra placer un banc à perpétuité; elle engage même cette famille à s'adresser aux autorités compétentes pour obtenir ladite concession. Mais de délibération de la fabrique demandant au gouvernement l'autorisation de concéder à la famille B... le banc en question, il n'y en a nulle trace.

Il est donc certain que la délibération qui fut envoyée au ministère était une pièce apocryphe. Ce vice ne suffit-il pas pour entraîner la nullité de la concession?

En outre, la fabrique, une fois autorisée à concéder ce banc, n'a pris aucune délibération. Elle s'est contentée de remettre aux intéressés un duplicata du Décret impérial.

N'aurait-il pas fallu que la fabrique prit une délibération par laquelle elle aurait fait usage du pouvoir qui venait de lui être accordé par l'Etat?

R. — Nous ne pensons pas que quelque défaut de forme puisse frapper de nullité un acte accompli de bonne foi et par la fabrique de R..., et par ses bienfaiteurs. Or, d'après nous, la bonne foi ici est manifeste. Il y a réellement de la part de la fabrique concession d'un terrain pour un banc à perpétuité, et autorisation de la part du gouvernement. Peu importe l'erreur de la date donnée à la délibération. Evidemment, celui qui s'est adressé au gouvernement s'est appuyé sur l'une des délibérations dont parle notre correspondant, et il s'y appuyait à bon droit, puisque la fabrique l'engageait à s'adresser aux autorités compétentes.

Ce qui prouve encore davantage la bonne foi des contractants, c'est-à-dire du bienfaiteur et de la fabrique, c'est que celle-ci, ayant reçu l'autorisation gouvernementale la transmet à l'intéressé. Les choses étant ainsi, il y aurait mauvaise grâce, et selon nous, injustice, à revenir sur les faits accomplis, et à contester, pour quelque défaut de forme nullement certain, le droit du bienfaiteur au banc qui lui a été réellement accordé par le gouvernement et la fabrique.

Q. — En 1845, mon prédécesseur proposa au conseil de fabrique de demander au conseil municipal l'autorisation d'englober dans le jardin de la cure l'angle qui est à l'extrémité faisant partie d'un bien réputé communal, mais plus probablement ancien bien de l'église. Le conseil de fabrique adhéra à cette proposition, et le conseil municipal accorda l'autorisation demandée.

On a également vendu de ce petit communal la partie qui est hors du mur du jardin de la cure, avec pleine liberté pour l'acquéreur de rechercher le reste à ses risques et périls.

Il y a 34 ans que MM. les curés ont joui paisiblement de ce lopin de terre. Le Conseil de fabrique peut-il opposer la prescription aux exigences de l'acquéreur? Les communaux sont-ils prescriptibles comme les terrains des particuliers?

R. — Encore un exemple des tristes conséquences qu'entraîne toujours la négligence à procéder légalement. Si la commune accordant au curé le lopin de terre en question avait suivi les prescriptions relatives à cet acte, il n'y aurait pas aujourd'hui menace de procès et menaces de conflits interminables.

L'exposition du cas nous suggère une autre réflexion. Comment se fait-il que la commune, en vendant les terrains extérieurs du jardin du presbytère, n'ait pas exclu de la vente la partie englobée dans le jardin avec son autorisation? Il y a là une étourderie insigne, à moins qu'il n'y ait un mauvais coup prémédité.

Arrivant maintenant à la question même de notre honorable correspondant, nous répondons que l'article 2,227 du Code civil, modifiant l'ancienne législation, soumet tous les établissements publics aux mêmes prescriptions que les particuliers et par conséquent à la prescription de trente ans. Cet article est ainsi conçu: « L'Etat, les établissements publics et les communes sont soumis aux mêmes prescriptions que les particuliers et peuvent également les opposer. »

Pour pouvoir prescrire, il faut une possession continue, publique, à titre de propriétaire et de bonne foi. Pour la prescription trentenaire, la loi n'exige ni le titre ni la bonne foi. Telles sont les conditions qui servent de base à la prescription.

Ici apparaît une difficulté. Qui est propriétaire et du presbytère et du jardin? Si c'est la fabrique, il n'y a pas de doute; celle-ci peut invoquer la prescription contre la commune, puisqu'elle jouit depuis trente-quatre ans du lopin de terre en question, même du consentement de la commune propriétaire. Mais si c'est la commune, celle-ci ne peut pas prescrire contre elle-même, et il semblerait qu'elle pouvait vendre le coin de terre en litige.

Si l'on recourait à cet argument, la fabrique devrait invoquer le code administratif pour revendiquer ses droits sur un objet dont elle dispose légitimement, et qui fait partie du presbytère, et même se présenter comme propriétaire, puisque c'est à elle que la commune l'a concédé.

L'acquéreur sans doute réfléchira à deux fois avant de se lancer dans un procès dont l'issue ne peut que lui être défavorable. En tout cas, c'est la commune qu'il doit actionner, et non la fabrique. Le devoir de celle-ci est de défendre le presbytère et son jardin tel qu'il est actuelle-

ment. Les lois sont pour lui; seulement qu'il s'en serve et s'abrite derrière l'autorité épiscopale.

Q. — Dans le n° 38 de l'*Ami du Clergé* (17 juillet), il est dit que le minimum d'un vicaire, établi selon les règles prescrites, fourni par la fabrique et subsidiairement par la commune, est de 300 fr. C'est ce que porte l'art. 40 du Décret du 30 décembre 1809, ainsi conçu: « Le traitement des vicaires sera de 500 fr. au plus et de 300 fr. au moins. »

La somme de 300 fr. serait donc le minimum d'après le Décret. Cependant, certains soutiennent ceci: le traitement des vicaires est de 300 fr. au plus et de 250 fr. au moins.

Veillez me dire s'il est une loi qui abroge le Décret de 1809. Veillez m'indiquer la dernière décision sur cette matière, soit circulaire du ministère des cultes, soit arrêt du conseil d'Etat en faveur du Décret, ou bien contraire à ce même Décret, puisqu'on veut soutenir que ce n'est pas la loi qui règle le traitement du vicaire.

R. — Nous avons répondu dans notre précédent numéro à cette question, et nous croyons avoir dit tout ce qu'on en peut dire. Notre correspondant nous demande s'il existe sur cette matière une décision ou circulaire ministérielle ou arrêt du Conseil d'Etat qui abroge la loi primitive. Oui, il existe la circulaire de M. D'Argout, dont nous avons parlé, et une explication du ministre de l'intérieur que nous avons citée également.

Mais nous avons ajouté qu'une circulaire ne pouvant pas détruire un décret, qui a force de loi, et que l'interprétation du ministère de l'intérieur était fautive. C'est la doctrine de Mgr André et de tous les auteurs compétents. Nous ne pouvons que renvoyer notre honorable correspondant à notre réponse insérée dans notre numéro du 7 août et le prier très-humblement d'éviter les questions dont nous avons déjà fourni une solution aussi complète que possible.

Q. — Une personne, dans son testament, a fait cette disposition:

« Je donne à la commune de X... la somme de 2,500 fr. pour une cloche à placer dans le beffroi de l'église... »

« Si la cloche existe au moment de mon décès, on disposera de la même somme pour l'église. »

La cloche visée a été acquise en 1877 au moyen d'une souscription à laquelle la testatrice a pris part. Elle est morte au mois de mars dernier, sans avoir modifié ses dispositions testamentaires.

Le conseil municipal veut s'attribuer le droit de disposer de la somme à sa volonté. Le conseil de fabrique à son tour revendique l'emploi de ce legs qui, le conseil municipal en convient, ne peut être affecté qu'à l'église.

La municipalité serait-elle fondée dans ses prétentions?

Il faut remarquer 1° que la testatrice ne donne 2,500 fr. à la commune que pour un objet spécifié, — une cloche —; que la cloche existant par un autre moyen, l'intervention de la commune cesse naturellement faute d'objet; 2° Que la commune n'étant pas en possession de la somme qui est entre les mains des héritiers chargés par la testatrice de l'exécution de ses volontés, ne peut en disposer. Le mot *On* qui figure dans l'article se rapporte évidemment aux héritiers et non à la commune.

N'est-ce pas d'ailleurs ici le cas d'invoquer l'art 1er du décret de 1809 et la circulaire ministérielle du 6 août 1841?

R. — Nous partageons pleinement l'opinion de notre correspondant; que le mot *on* s'appli-

que à la municipalité ou aux héritiers, l'administration de la somme léguée appartient exclusivement à la fabrique en vertu de l'article 1^{er} du décret du 30 décembre 1809, sauf à justifier devant les héritiers ou au besoin, devant la commune, l'emploi de la somme.

Sans doute, il est des dépenses ou des travaux qui exigent dans une certaine mesure l'intervention de l'autorité civile, mais seulement au point de vue de la surveillance ou direction de certains travaux, comme on peut le voir dans la circulaire ministérielle du 6 août 1841.

Mais au point de vue de la succession, de l'héritage, les héritiers et la commune n'ont rien à voir dans l'administration de la somme léguée.

Ainsi, il n'appartient qu'à la fabrique de décider si l'on emploiera l'argent à l'achat de meubles, d'orfèvrerie ou de tableaux. Les héritiers ou la commune pourraient *peut-être* se récrier de payer les mémoires, mais non de fixer la nature des achats.

Nous irons même plus loin que notre correspondant qui semble reconnaître à la commune le droit d'acheter et de placer la cloche, au cas où la somme aurait dû être employée à cela. Nous n'admettons pas cela. D'après nous, c'eût été à la fabrique de faire le choix de la cloche, laissant tout au plus à la commune le droit de payer la facture, et celui de surveiller les travaux qui intéressent la solidité de l'édifice.

L'opinion contraire établirait cette monstruosité, à savoir : que, moyennant finance, chacun pourrait s'immiscer dans les affaires intérieures d'une église, arranger et déranger, et trancher du maître dans un domaine qui ne ressort que de l'autorité religieuse et du conseil spécial chargé d'administrer son temporel.

Q. — L'ecclésiastique, qui a procédé à un mariage religieux, sans qu'il lui ait été justifié du même mariage préalablement contracté devant l'officier de l'Etat civil, ne peut-il être poursuivi devant les tribunaux qu'autant qu'il y est renvoyé par le Conseil d'Etat ?

R. — En 1842, M. l'abbé Sarda, curé de la paroisse de Maury, diocèse de Perpignan, fut poursuivi directement par le Ministère public devant le tribunal correctionnel de cette ville, comme prévenu d'avoir procédé à la cérémonie religieuse de plusieurs mariages, sans qu'il lui eût été justifié d'un acte de mariage civil préalable. Le prévenu soutint que les faits à lui reprochés constituaient des cas d'abus, qui, aux termes de l'article 6 de la loi du 18 germinal an X, ne pouvaient être déferés aux tribunaux répressifs, sans un renvoi préalable du Conseil d'Etat. Ce système fut accueilli d'abord par le tribunal de Perpignan, puis, sur l'appel, par celui de Carcassonne, qui, par jugements des 21 septembre et 19 novembre 1842, se déclarèrent, en conséquence, en l'état, incompetents.

Pourvoi en Cassation de la part du Ministère public. Mais la Cour suprême a rejeté ce pourvoi par son arrêt, en date du 29 décembre 1842, ainsi conçu : « Attendu que les faits qui ont motivé la poursuite étaient relatifs à l'exercice du ministère ecclésiastique du prévenu : que,

dès lors, la contravention aux dispositions de l'article 199 et 358 du code pénal rentrait dans les cas prévus par les articles 6, 7 et 8 combinés de la loi du 18 germinal an X : d'où il suit qu'en le jugeant ainsi, le jugement attaqué, régulier en la forme, s'est conformé à ces articles et n'a violé aucune loi. »

Q. — Une autre question. Les peines édictées par l'article 199, que cite ici la Cour régulatrice, et par l'article 200, qui punit en cette matière la première et la seconde récidive, seraient-elles encourues par le prêtre, lorsqu'un des époux est en danger de mort imminente ?

Q. — Nous nous rappelons avoir lu autrefois le sommaire d'un jugement d'un tribunal belge consacrant l'affirmative et appliquant ainsi la pénalité de l'article 199 à un mariage *in extremis*. Prise absolument, la loi irait, en effet, jusque-là. Mais hâtons-nous de dire qu'alors, du moins selon notre avis, elle deviendrait persécutrice. Ne serait-elle pas en opposition formelle avec l'article premier du Concordat, selon lequel « la religion catholique, apostolique, romaine, sera librement exercée en France ; » ce qui veut dire évidemment la religion catholique avec ses lois constitutives et ses règles fondamentales ? Or, un prêtre, un curé surtout, ne saurait refuser un sacrement de l'Eglise, autrement que pour des motifs religieux.

Le code pénal aurait dû prévoir et spécifier les exceptions que motiveraient des circonstances particulières. Le législateur de 1810 a vu des inconvénients à le faire. « S'il s'en est abstenu, remarquerons-nous avec la *Revue catholique des Institutions et du Droit*, c'est qu'il trouvait dans la loi organique du Concordat le moyen de se rendre juge lui-même des cas où il y aurait lieu d'appliquer l'article 199 ou de ne pas l'appliquer. Ce moyen se rencontre dans les articles organiques 6 et suivants, d'après lesquels (art. 6) il y a recours au Conseil d'Etat en cas d'abus des personnes ecclésiastiques : et sont cas d'abus l'usurpation et l'excès de pouvoirs, la contravention aux lois et règlements, l'infraction des règles consacrées par les canons reçus en France, etc. La célébration d'un mariage religieux sans le préalable justifié du mariage devant l'officier de l'état civil, étant une contravention aux lois et règlements, il s'ensuivait donc que c'était par cela même un cas d'abus ; et comme, d'autre part, le Conseil d'Etat était seul compétent en cas d'abus, le gouvernement conservait toute latitude pour décider s'il était juste ou opportun de laisser l'article 199 avoir son effet. C'était là assurément une modération dans les suites désastreuses que pourrait avoir la loi civile, au point de vue religieux, loi contre laquelle l'Eglise n'a cessé de protester, ainsi qu'à l'égard de bien d'autres dispositions du code ; mais qu'il lui a fallu subir sous tous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1789.... On doit penser que le Conseil d'Etat ne donnera pas l'autorisation de poursuivre, ni lorsque le cas présentera réellement les caractères d'un mariage *in extremis*, ni quand il apparaîtra que le prêtre a été de bonne foi. »

ORNEMENTATION DES ÉGLISES

RESTAURATION DES VIEUX TABLEAUX

Tout s'use en ce monde, même les objets auxquels nous souhaitons une durée éternelle et quelquefois ceux-là avant les autres. Qui d'entre nous n'a déploré, gémi sur ces monuments qui disparaissent chaque jour des églises, qui se détériorent à chaque instant; sur leurs ornements qui, il y a quelques années, étaient si beaux, si frais, et qui, aujourd'hui, semblent ne mériter que de disparaître au plus tôt? C'est pourquoi *conserver* est au moins une œuvre aussi importante que *créer*. Nous dépensons beaucoup à des choses nouvelles, parfois sans valeur, et nous ne mettons aucun soin, nous ne faisons aucune dépense pour protéger, rajeunir des objets très-beaux et souvent d'un grand prix. Il y a là ample et utile matière à bien des causeries. Commençons, aujourd'hui, par un sujet des plus importants : par les tableaux.

Dans toutes les églises, dans beaucoup de presbytères, il y a des tableaux noircis, enfumés, relégués dans quelques coins obscurs ou au fond d'un grenier. Visitez-les tous sans exception, employez à ce travail quelques-unes de ces journées si accablantes de l'été; vous y goûterez certainement des joies et vous éprouverez d'heureuses surprises.

Tout d'abord, avec soin, séparez le tableau de son cadre et examinez-le au grand jour : Est-ce un chef-d'œuvre ? Probablement que non. Est-ce une toile à conserver ? Oui. Prenez donc de l'eau ordinaire bien limpide, puis un vieux linge propre, mouillez, lavez votre tableau; c'est un pauvre mendiant bien crasseux peut-être, mais qui, nettoyé, peigné, brossé, aura bonne figure et grand air. Si l'eau ne suffit pas, essayez les *grands moyens*. Est-ce le vernis qui, sali, enfumé, empêche les couleurs de paraître ? Prenez alors de l'esprit-de-vin et, avec une vieille serviette ouvrée, lavez rudement et à plusieurs reprises; peu à peu le vernis sera décomposé par l'alcool, et votre tableau vous étalera les couleurs les plus vives et les plus fraîches. Si, au contraire, ce sont les couleurs elles-mêmes qui ont subi les injures du temps ou de la négligence, le cas est plus grave et demande une attention plus grande. Procurez-vous alors de l'alcali, et, dans une soucoupe par exemple, vous en mélangerez une petite quantité avec de l'eau, et, avec le mélange, vous imbiberez du son et vous frotterez légèrement les parties décolorées. Dans certains cas, il faudra employer l'alcali pur, mais ne le faites que doucement, avec prudence, car ce corrosif pourrait détruire entièrement votre tableau.

Ce premier travail réussi, il s'agit de revernir cette toile. Voici deux procédés que vous emploieriez suivant les cas. Si l'eau fraîche a suffi pour nettoyer et enlever la crasse, contentez-vous de prendre un blanc d'œuf frais, de le battre à la neige et de vernir avec un pinceau.

Si vous avez employé l'alcool ou l'alcali, faites fondre sur la cendre chaude et dans une pe-

tite fiole à médecine, une partie de mastic en larmes (vous vous en procurerez chez les marchands de couleurs) et quatre parties d'essence de térébenthine.

On chauffe avec précaution. L'on opère mieux en mettant la fiole au bain-marie dans une casserole d'eau et en chauffant le tout. Ce vernis, quand il est froid et qu'il a déposé un ou deux jours, est parfaitement clair; il s'applique par couches légères avec un pinceau doux.

Si la toile est percée par endroits, après avoir nettoyé le tableau, l'avoir séché et avant qu'il soit verni, derrière la toile vous appliquerez, avec un pinceau, une couche de colle-forte et, aussitôt, un morceau de toile solide sur cet endroit; ainsi, vous avez fortifié la toile et empêché que le trou ne s'élargisse.

Si le cadre en bois, qui sert de soutien à la toile, est en très-mauvais état, vous devez le faire remplacer par un nouveau; réparation que le menuisier le moins expert peut faire parfaitement.

Comme je vous l'ai dit, vous avez dû séparer le cadre du tableau; avant de les réunir, il faut mettre cet encadrement en parfait état. S'il n'y a pas de dorures, rien de plus simple. Vous le lavez à grande eau; après l'avoir essuyé parfaitement, vous le faites sécher à l'air, mais non au soleil, afin qu'il ne se déforme pas, et, si besoin il y a, vous le vernissez.

S'il est doré ou argenté, vous battez ensemble et vous unissez intimement 15 grammes d'eau de javelle et 45 grammes de blancs d'œufs. Vous trempez dans cette liqueur une brosse douce et vous frottez le cadre, vous l'essuyez ensuite et, après cette opération, vous donnez une couche de vernis qu'emploient les doreurs sur bois (vous l'achèterez chez les marchands de couleurs). Si le cadre se salit de nouveau, vous pouvez user une seconde fois de ce moyen, mais pas davantage. Il faudra alors, de toute nécessité, employer une nouvelle dorure. F. U. S.

ECHOS DE LA BOURSE

Délivrée des débats parlementaires, qui au fond, sans la déconcerter absolument, l'ennuient toujours quand la passion s'en mêle, la Bourse a par ces jours-ci plus résolue et a monté. Peu de valeurs ont fait exception à ce mouvement d'ascension. La *Société générale de librairie catholique*, surtout, a bénéficié de ces dispositions excellentes. Un journal de province, l'*Epargne Normande*, qui paraît à Caen tous les dimanches, le constate ainsi : « Les Actions de la Librairie catholique » (Palmé) sont introuvables. Il nous en est demandé « constamment. Nous pensons qu'il faut se résigner à les acheter au pair, et, à ce prix, c'est encore un excellent placement. Les OBLIGATIONS sont également « recherchées. »

Nous pensons que ce témoignage, qui vient corroborer si heureusement ceux que nous avons déjà empruntés aux feuilles parisiennes, fera plaisir aux intéressés; c'est dans ce but que nous le reproduisons.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement ; après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Voici, en autres, plusieurs appréciations des services que cette combinaison peut rendre aux amateurs de la bonne librairie :

« Je viens de lire dans un bulletin de la Société générale de librairie catholique l'article intitulé : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

« Votre dévouement à la cause catholique est admirable, et désormais chaque jour je n'oublierai pas de recommander à Dieu l'œuvre que vous avez si noblement entreprise. Je désire vivement profiter des facilités si grandes que vous offrez de former une bibliothèque ; et, si cela est possible, comme l'article précité me le fait espérer, dès aujourd'hui je veux mettre à profit ses bonnes conditions. — D., curé de X... (Alsace-Lorraine).

« Aix, 25 juillet 1879.

« Votre pensée de permettre à tout le monde de former une *bonne* bibliothèque par paiements mensuels est des plus heureuses, et permettra, quand elle sera bien connue, à bien des familles chrétiennes de se procurer petit à petit, et sans s'en apercevoir, une bibliothèque morale et vivifiante.

« Dans les limites de ma faible influence, je tâche de propager cette heureuse pensée autour de moi et de lui faire porter quelques fruits.

« A cet effet, je vous serai reconnaissant de m'adresser un catalogue complet de vos publications. J'ai en ce moment-ci un certain nombre de demandes, mais j'ignore si les volumes que deux familles désirent avoir font partie de votre fonds.

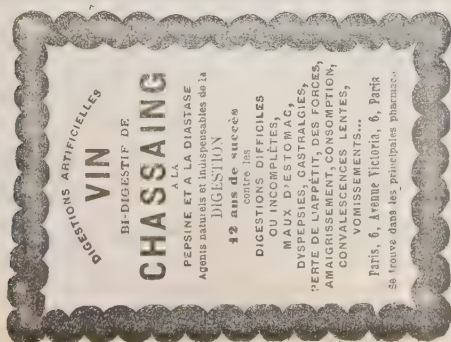
« Je vous transmets d'autre part la liste de quelques-uns de ces volumes. Si vous pouvez me les faire parvenir, vous voudrez bien m'en marquer les prix, et je vous solderai cette première acquisition par paiements mensuels de 15 francs. Ainsi ferai-je pour les acquisitions ultérieures.

« J'espère également obtenir d'une personne pieuse, qui a un placement à faire, qu'elle le fasse en actions ou obligations de la Société générale de la librairie catholique. C'est, à mon avis, tout à la fois et une bonne œuvre et une bonne affaire.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et distingués.

« E. LÉOTARD, ancien magistrat. »

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

BOUILLON DE VIANDE DE BŒUF CONCENTRÉ GARANTI PUR. 5 Médailles d'or 1867-1868-1872-1878. — 3 grands diplômes d'honneur 1869-1872-1873. — Mis hors concours 1872. — Usages nombreux pour potages, sauces, ragouts et assaisonnements de légumes. — Produit unique pour ménages, malades et familles à la campagne.

Se vend chez les principaux épiciers et pharmaciens.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix: 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes: A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

VENTE A 700 FRANCS L'ACTION de 40,000 Actions de la BANQUE EUROPÉENNE

Pour favoriser les Travaux publics, l'Industrie
le Commerce et l'Agriculture.

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 25,000,000 DE FRANCS

DIVISÉ EN 50,000 ACTIONS DE 500 FRANCS

Suivant acte chez M^e VAN HALTEREN, not. à Bruxelles

Prés. du Conseil d'administration: M. SIMON PHILIPPART.

VERSEMENTS :

125	francs en souscrivant.
200	— le 1 ^{er} septembre prochain.
125	— le 1 ^{er} octobre prochain.
125	— le 1 ^{er} janvier 1880.
125	— le 1 ^{er} avril 1880.

Une bonification de 5 fr. sera faite pour toute action entièrement libérée à la répartition.

LES DEMANDES D'ACTIONS

SERONT REÇUES

Les Mercredi 13 et jeudi 14 août

chez M. S. Philippart) à BRUXELLES, 15, r. Royale.
à PARIS, 5, av. de l'Opéra.

On peut, dès à présent, souscrire par correspondance.

La Cote sera demandée à Bruxelles et à Paris.

Au bulletin de souscription sera annexé un pouvoir pour l'assemblée générale du 30 août 1879. Ce pouvoir sera restitué au souscripteur qui se présentera pour assister personnellement à l'Assemblée.

La Banque Européenne est la première création nouvelle de M. S. Philippart.

Il s'est engagé à la diriger personnellement.

Le 1^{er} février 1866, M. PHILIPPART a créé la Société des Bassins Houillers. Le capital versé qui était de 5.163.500 fr. a produit :

Pour 11 mois de 1866.	1.454.069 15 ou 28 %
Pour 1867	9.721.729 57 ou 155 %
Pour 1868	1.912.620 94 ou 30 %
Pour 1869	7.803.470 32 ou 125 %
Pour 1870	2.506.236 26 ou 40 %
Pour 1871	4.384.042 48 ou 70 %
Pour 1872	3.234.247 06 ou 53 %
Pour 1873	4.948.741 35 ou 79 %

Soit, en 8 années, une somme de 36 millions environ, ou près de six fois le capital initial.

Ces chiffres sont extraits de documents officiels, ils ne peuvent donc être discutés.

La Société des Bassins Houillers était dans cette voie de prospérité lorsque, par suite de faits connus, advint la ruine de M. Philippart et de ses Sociétés.

La Banque Européenne, destinée à devenir le pivot des nouvelles affaires de M. Philippart, est appelée à un avenir brillant. En effet, M. Philippart, loin de s'affaiblir, a grandi dans la mauvaise fortune. Seul, en butte aux animosités, il est arrivé, en deux ans, à éteindre un passif de plus de 28 millions de francs.

Il n'est pas besoin de plus amples explications pour que le public comprenne à quel degré de prospérité M. Philippart pourra conduire la nouvelle institution qu'il vient de fonder, alors qu'appuyé par tous, il n'aura plus d'autre souci que de faire valoir les capitaux qu'on lui aura confiés.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays, 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 43. — PRÉDICATION : XIII^e Dimanche après la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Évangile, 3^o Catéchèses. — LE PRÊTRE : Son premier pas dans le Sacerdoce. Grandeur et beauté de son sacrifice. Clergé des villes et clergé des campagnes. — L'OFFICE PAROISSIAL (nouvel article). — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. Anticipation de la récitation des Matines et des Laudes. — Un prêtre peut-il refuser de laisser dire la messe dans son église à un confrère qu'il sait n'être ni interdit, ni empêché par une censure quelconque? — Du casuel des vicaires? — Encore la question de l'inscription dans les confréries. — Est-il permis de tronquer, modifier, etc. les offices du matin? — Qu'est-ce qu'un curé? Une paroisse? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Une Fabrique est-elle tenue de déposer à la mairie le compte rendu annuel de ses revenus et dépenses? — Dans quel cas le maire et le préfet peuvent intervenir dans les travaux faits par les Fabriques. — Si l'évêque conserve le plein droit d'interdire une église, un cimetière, et à qui incombent les frais et l'obligation de la clôture. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : De la volaille. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Me sera-t-il permis de vous témoigner mon regret de la détermination qu'annonce l'AMI DU CLERGÉ de cesser la publication du MANRÈZE? C'est si beau! et cela fait tant de bien au moral du prêtre!... — L. A., curé.

D'autre part, même lettre :

Saint-E... (Gironde), 14 août 1879.

Vous avez annoncé l'interruption de la publication du Manrèze du prêtre dès que cet ouvrage paraîtrait en volumes.

A moins que vos conventions avec le Père Caussette ne vous y obligent, permettez-moi de vous dire que vous auriez tort d'agir ainsi. En achevant la publication commencée dans l'Ami du Clergé, vous dispenserez un grand nombre de vos abonnés de faire l'acquisition du livre... — D., archiprêtre.

R. — En réponse à ces deux lettres l'Ami du Clergé a le regret de dire qu'il est obligé de maintenir sa résolution. Le P. Caussette nous a permis très-gracieusement de puiser dans son livre pendant qu'il s'imprimait, nous croyons avoir usé largement de cette permission, puisqu'elle a duré plus de six mois! Aller au delà, ce serait compromettre le succès du livre. Le P. Caussette est à la tête d'une maison religieuse, il a des œuvres à soutenir, et

en cela notre devoir est de sauvegarder ses droits d'auteur, de n'y porter aucune atteinte. En serait-il ainsi en donnant suite à la publication de son livre dans notre journal? Non, puisque, d'après M. l'archiprêtre lui-même, « nous dispenserions un grand nombre de nos abonnés d'en faire l'acquisition. » En outre, que pourraient dire ceux (et le nombre en grossit tous les jours!) qui déjà l'ont acquis?

Donc, le *Manrèze du Prêtre*, n'aura plus de publication suivie dans l'*Ami du Clergé*. L'admiration qu'il provoque dit par cela même que son texte doit être lu dans les pages d'un volume et non dans les colonnes d'un journal. C'est un guide, c'est un trésor pour le prêtre, et comme tel on doit l'avoir toujours à la portée de la main, soit dans sa bibliothèque, soit sur sa table, à côté de sa Bible, de son Bréviaire, de son Imitation. Pour le goûter, pour le savourer et ressentir tout l'effet de ses salutaires influences, il faut pouvoir le lire feuille à feuille, chapitre par chapitre, sans mélange d'autres matières, sans entrecoupures d'articles tout-à-fait disparates. Nous en appelons à ceux mêmes qui plaident sa cause dans l'*Ami du Clergé*.

Mais, si nous ne pouvons accueillir les vœux qui nous sont exprimés, nous nous faisons un devoir et un plaisir d'offrir une compensation. On la trouvera énoncée dans le Bulletin de souscription joint au présent numéro.

Ainsi, tout abonné de l'Ami du Clergé qui demandera, dans la quinzaine, le Manrèze du

Prêtre, au lieu de le payer 12 fr., ne le paiera que 10 fr.

Et si à sa demande il ajoute d'autres livres, il jouira sur le prix total d'une réduction de 20 p. 100, avec facilité de payer tous les deux mois, — sans frais, — à son domicile, — et à partir de l'époque qu'il aura lui-même fixée.

Ne nous méprenons pas : c'est en faveur des seuls abonnés de l'Ami du Clergé que ces conditions sont spécifiées.

R., (Suisse), 14 août 1879.

Je viens de lire ce qui suit dans le JOURNAL DE GENÈVE, auquel je suis abonné :

« Dans le rapport lu à l'Académie française par son secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet, sur les différents concours de l'année 1879, nous voyons figurer, parmi les ouvrages présentés pour le prix Marcellin Guérin et distingués par le jury, la *Philothée* de saint François de Sales, Vie de M^{me} de Charmoisy, par notre concitoyen, M. Jules Vuy, ancien président de la Cour de cassation du canton de Genève. »

Veuillez avoir l'obligeance de me dire si la seconde partie de cet ouvrage, annoncée dans le premier volume, paraîtra bientôt, car je désire aussi me la procurer. — P. N. C.

R. En effet, la *Philothée* de Saint-François de Sales a été présentée au concours de l'Académie française, et voici en quels termes élogieux, le rapporteur, M. Camille Doucet, s'est exprimé sur cet ouvrage :

« En racontant l'histoire touchante d'une « sainte parente de saint François de Sales, « M. Jules Vuy a fait un bon livre, doublement « utile par l'exemple d'une belle vie et par « l'exemple d'une belle mort. »

Jugé en termes semblables par le célèbre aréopage des lettres françaises, la *Philothée* conquiert de plein droit l'estime du monde littéraire et du monde pieux, et c'est pourquoi elle a sa place dans la bibliothèque de l'homme du monde et dans celle des âmes religieuses. Nous la recommandons à cette double classe de lecteurs.

Quant à la seconde partie, elle a paru depuis plusieurs mois, et, ainsi que l'auteur l'avait annoncé, elle est composée de pièces justificatives et de documents divers établissant péremptoirement que la « *Philothée* » nommée dans l'*Introduction à la Vie dévote*, n'est pas un personnage fictif, mais a bien réellement existé. M. Jules Vuy a eu la plume aussi heureuse dans ce deuxième volume que dans le premier : De documents disséminés partout, pour le plus grand nombre inédits ou tout à fait inconnus, et, en somme, tous arides ou insignifiants pris à part, il a fait un livre historique lié avec ordre

et méthode, dont l'intérêt croît de page en page. Aussi, rien ne doit moins étonner que l'excellent jugement qu'en a porté l'Académie française.

La *Philothée* forme deux volumes in-12, titres rouge et noir. Prix. 6 fr.

SAINT FIACRE.

La Société générale de librairie catholique, qui a déjà créé pour les actualités politiques une petite bibliothèque à 10 et à 25 centimes, vient d'inaugurer une bibliothèque de ce genre relative à la vie des Saints les plus populaires. Idée pieuse et charmante, projet qui nous paraît digne des plus zélés encouragements. D'autres entreprennent la publication d'images et de biographies démocratiques pour répandre dans les masses ; nous, fils de l'Eglise, popularisons aussi, vulgarisons nos grands hommes, qui sont les Saints. Avec eux, et par leur exemple, nous ferons, non des pétroleurs et des démagogues, mais des Français, dignes de leurs deux mères : la France et l'Eglise.

Saint-Fiacre, patron des jardiniers, par Mgr B. GASSIAT, protonotaire apostolique, tel est le titre de la nouvelle brochure qui vient s'ajouter aujourd'hui à celles de cette catégorie déjà parues. Nous laissons l'éditeur, M. Victor Palmé, vous en expliquer lui-même l'intention et le but :

Nous offrons ces pages, dit-il, à la classe si nombreuse et si intéressante des Agriculteurs, et particulièrement aux Jardiniers, dont l'art délicat et difficile ajoute tant de charmes à la vie paisible de la campagne.

Il y a longtemps que le Poète a chanté leur bonheur :

*O Fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolae !*

Mais, ce bonheur le connaissent-ils ? Nous avons voulu leur en indiquer la source en mettant sous leurs yeux une *Petite Vie* de leur glorieux patron, saint Fiacre, et une exquise instruction morale sur les *Fleurs*, qui nous a été gracieusement offerte par notre ami et collaborateur, Mgr Gassiat.

Les corporations de saint Fiacre, très-répandues dans la banlieue de Paris, nous saurons gré enfin de clore cet opuscule par le *Cantique des Jardiniers*, si chantant et déjà si populaire.

En associant ainsi dans la même pensée religieuse l'éloquence, la musique et la poésie, nous n'avons eu qu'un but : celui de montrer aux hommes des champs combien il leur serait facile, s'ils le voulaient, d'être en même temps des hommes de Dieu.

La brochure contient 36 pages d'impression, avec gravure symbolique représentant le Saint et les principaux traits de sa vie. Pour en faciliter la diffusion, le prix n'en a été porté qu'à 20 centimes. Par cent exemplaires, net 15 fr. — Ce serait une bonne pensée que de remettre un exemplaire de cette brochure à tous les membres des Confréries de Saint-Fiacre. Va, petit livre, à ceux à qui tu es destiné, parmi les travailleurs des champs et des jardins : tu es appelé, en enseignant le travail et la vertu, à faire partout un grand bien ! G. ALCYON.

PRÉDICATION

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Si data esset lex quæ posset
vivificare, vere ex lege esset jus-
titia. (Ad Galatas, 3.)

Rien de plus désirable que la justice; rien même, en un sens, de plus universellement ambitionné que la justice et la félicité qui en est l'apanage. Mais quelle route faut-il prendre pour être juste? Qu'y a-t-il à faire, à qui faut-il avoir recours, d'où vient que tous ne sont pas justes? Questions fort intéressantes, dont on trouve la solution dans cette Epître. L'apôtre y parle de deux voies pour arriver à la justice et s'oppose l'une à l'autre, la voie de la loi et celle de la foi. — Il fait voir que la seconde seule est assurée et peut conduire à cet heureux terme, tandis que la première a toujours été absolument insuffisante; les preuves qu'il en apporte sont d'autant plus précieuses et plus concluantes qu'elles sont plus simples.

Le but de l'Apôtre, dans toute l'Epître aux Galates, est de détromper ces peuples qu'il avait convertis à la foi et que de faux docteurs avaient séduits en leur prêchant que la foi, en Jésus-Christ ne les sauverait pas s'ils refusaient de se soumettre à la circoncision et aux autres observances de la loi de Moïse. Ils s'applique donc à leur montrer que le salut et la justification ne peuvent être l'effet de la loi, mais de la foi en Jésus-Christ. Parmi les preuves décisives sur ce point, il rappelle quelques passages de la Sainte Ecriture, dans lesquels il découvre les sens les plus profonds et les lumières les plus vives. Tel est le passage du prophète Habacuc, que saint Paul cite en tant d'endroits de ses Epîtres : *Le juste vit de la foi*; d'où il conclut qu'on n'est pas justifié par la loi. Et pour prouver plus clairement encore cette vérité, il cite un passage du Lévitique, sur lequel il fait un raisonnement très-court mais sans réplique : *La loi, dit-il, ne s'appuie point sur la foi; mais elle dit seulement : celui qui accomplira les commandements y trouvera la vie*. C'est-à-dire, la loi dit bien à l'homme que s'il observe les commandements, il trouvera la vie éternelle, comme Jésus-Christ lui-même le dit au docteur qui l'interrogeait sur les moyens qu'il fallait prendre pour être heureux éternellement; mais la loi ne dit pas qu'un moyen absolument nécessaire pour parvenir à l'observation des commandements est de croire en Jésus-Christ et d'invoquer par le mouvement de cette foi la grâce du Saint-Esprit. Saint Paul fait remarquer deux voies proposées aux hommes pour les conduire à la justice, la voie de la loi et celle de la foi. — Suivre la première, c'est se qu'il appelle être du parti de la loi : *qui ex lege sunt*; suivre la seconde au contraire, c'est être du parti de la foi : *qui sunt ex fide*. Or, il déclare expressément que ceux qui sont du parti de la loi n'arriveront jamais à la justice, parce qu'elle n'y conduit pas. C'est donc la foi qui est la source de la justice, le fondement de la piété, le caractère des enfants de Dieu, le titre de l'espérance, de l'héritage et des bénédictions

célestes en Jésus-Christ par la charité qui est l'âme et la vie de la foi. Enfin c'est par elle que les hommes sont liés à Jésus-Christ et deviennent un avec lui.

L'Apôtre se propose à lui-même une objection qui se présente naturellement : *Quid igitur lex?* A quoi donc a servi la loi? et pourquoi Dieu l'a-t-il donnée à Moïse, si ce n'était point par elle qu'on devait attendre l'héritage qu'il avait promis gratuitement à Abraham? Le reste de cette épître est employé à résoudre cette objection, et toute la réponse qu'y fait l'Apôtre se réduit à ce secret important de la religion chrétienne : que la loi a été donnée pour faire connaître à l'homme sa maladie, et non-seulement pour la lui faire connaître, mais encore à l'augmenter d'une certaine manière, afin que la connaissance de sa maladie l'obligeât à avoir recours au véritable médecin, qui est Jésus-Christ.

Pour bien comprendre ceci, il faut considérer que la maladie générale de l'homme est l'orgueil et qu'ainsi, pour le guérir, il faut le délivrer de cette peste de l'âme. Or, cet orgueil s'étend à l'esprit et à la volonté et fait croire à l'homme qu'il a assez de lumières pour connaître le bien et assez de force pour l'accomplir. Saint Thomas remarque donc que Dieu a différé plus de deux mille ans pour donner sa loi aux hommes, afin de les convaincre de leur aveuglement par les désordres où les jetterait l'ignorance du bien et du mal et les obliger ainsi à avoir recours à lui, au moins comme à celui dont ils ont besoin pour connaître ce qu'il faut faire pour bien vivre. Mais, après cette conviction, l'homme demeurerait encore dans cette fausse persuasion qu'il n'avait besoin que de connaître le bien pour le faire : présomption beaucoup plus dangereuse encore que l'autre. Et c'est ce que Dieu a voulu détruire en donnant la loi, pour préparer ainsi les hommes à l'avènement de Jésus-Christ. Car, l'homme superbe prenant l'ignorance pour excuse de ses péchés, et se persuadant qu'aussitôt qu'il connaîtrait ses devoirs, il ne manquerait pas de les accomplir, Dieu a voulu le convaincre de cette présomption et lui faire connaître, par son expérience, son étrange corruption et le besoin qu'il avait de l'assistance de la grâce. Il lui a donc donné la loi. Il lui a donné ce qu'il lui demandait pour être juste; et cette loi n'a servi qu'à le rendre plus coupable.

Nous pouvons tirer de ces vérités des enseignements bien importants pour entrer dans le véritable esprit du Christianisme : Que tout ce que Dieu a fait dès le commencement du monde, pour le salut des hommes, ne tend qu'à humilier l'homme et à le guérir de son orgueil. Car l'homme qui ne s'est retiré de Dieu que par l'orgueil, ne peut retourner à lui que par l'humilité.

Nous ne saurons jamais assez reconnaître et sentir notre impuissance à observer la loi de Dieu et le besoin continuel que nous avons de sa grâce. Quoiqu'on ne puisse pas être justifié par la loi, on n'est pas dispensé d'observer la loi. Jésus-Christ nous a délivrés du joug de la loi cérémoniale, mais, pour ce qui est de la loi morale, bien loin d'en être dispensés, nous ne

sommes pas moins obligés que les Juifs à l'observer. Et quand l'Apôtre dit que *nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce*, et que personne n'est justifié par la loi, c'est pour nous apprendre que la loi ne s'accomplit point par la loi même ni par l'esprit de crainte qui lui est propre, mais seulement par la grâce et l'esprit d'amour. Humilions-nous donc devant Dieu, si nous voulons avoir part aux grâces de Jésus-Christ et être délivrés du joug de la loi.

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Occurrerunt ei decem viri leprosi.
(Luc., 17.)

La lèpre spirituelle n'est que trop commune, le miracle qui la guérit est bien rare. Il est encore plus rare d'avoir une digne reconnaissance d'un si grand bienfait. Quel malheur de retomber par l'ingratitude dans un état pire que celui du péché dont on avait été délivré et de forcer Dieu, par cette mauvaise disposition, à refuser ses grâces ! C'est une des plus importantes leçons que nous devons recueillir de notre évangile. Ne négligeons pas cependant d'étudier dans la conduite de ces lépreux, celle que nous devons suivre pour obtenir la guérison de nos âmes.

La lèpre était la figure du péché ; c'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, les lépreux étaient séparés des autres, et tout le monde les fuyait. Quelle horreur devons-nous donc avoir du péché ? Si la lèpre est une maladie si funeste et si honteuse, que doit être le péché même dont elle n'est que l'image ? Or, ces lépreux de notre évangile nous apprennent comment nous devons nous adresser à Jésus-Christ pour être guéris : *Qui steterunt a longe* : n'osant approcher de lui. C'est ce que doit faire un pécheur pour apaiser Dieu. Une âme touchée vivement de son péché doit se reconnaître indigne d'approcher de Jésus-Christ. *Et ils élevèrent leurs voix en disant : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.* Ce n'est pas assez de ne pas oser approcher de Jésus, il faut élever la voix vers lui et le supplier de nous faire miséricorde. Il faut avoir recours à lui et reconnaître que, quoique nous soyons hors d'état de le recevoir, nous ne pouvons vivre néanmoins s'il ne verse sans cesse ses grâces en nous. Il faut l'invoquer comme un maître qui peut seul dissiper les ténèbres de notre esprit par sa lumière et comme un sauveur qui délivre le cœur de sa servitude par l'infusion de son amour, et qui ne nous instruit pas comme les hommes en nous disant seulement ce qu'il faut faire, mais en nous faisant faire ce qu'il nous enseigne. Jésus-Christ ordonne à ces lépreux d'aller se montrer aux prêtres, *et lorsqu'ils y allaient, ils furent guéris.* La simplicité avec laquelle ils obéissent est encore une grande instruction pour les pécheurs pénitents. Ils ne raisonnent pas sur un ordre qui semblait éloigner les miracles qu'ils attendaient. Ils l'exécutent, quoiqu'ils ne vissent encore aucune marque de guérison ; ce n'est qu'en chemin qu'ils l'obtinrent comme la ré-

compense de leur docilité, pour nous apprendre que Dieu veut qu'on se soumette avant toutes choses aux moyens ordinaires du salut, qu'il ne favorise jamais l'esprit d'indépendance et de singularité, et que l'obligation la plus indispensable d'un pénitent, c'est de renoncer à son propre esprit et à sa propre sagesse et de se laisser conduire avec une humble docilité comme une brebis égarée qui n'est pas capable de retrouver son chemin.

Ces dix lépreux ayant été guéris dans le chemin, l'un d'eux, qui était Samaritain, retourna en glorifiant Dieu à haute voix et se prosterna aux pieds du Sauveur. *Alors Jésus-Christ dit : où sont donc les neuf autres ? Aucun n'est venu rendre gloire à Dieu que celui-ci qui était étranger.* Saint Bernard remarque que ces lépreux témoignent tous leur humilité en n'osant pas s'approcher du Fils de Dieu : qu'ils témoignent tous leur foi en le priant avec ardeur : qu'ils regrent tous la grâce de la guérison. Cependant, dit-il, il n'y en a qu'un seul qui témoigne sa reconnaissance, et par conséquent les neuf autres périrent malheureusement. Le Sauveur demande où ils sont, parce que le salut est loin des pécheurs, et l'ingratitude est tout leur crime. Vous voyez donc, dit toujours saint Bernard, qu'il ne sert pas à tout le monde d'être purifié de la lèpre d'une vie séculière et visiblement mauvaise ; mais qu'il y en a quelques-uns qui, après être guéris des plaies extérieures et visibles, contractent une maladie intérieure d'ingratitude, dont la corruption est d'autant plus dangereuse qu'elle est intérieure et invisible. L'humilité peut nous relever des plus grands péchés, comme le publicain, mais l'ingratitude peut nous faire déchoir des plus hautes vertus. C'est le péché qui a chassé le premier ange du Ciel et le premier homme du Paradis, car l'ingratitude est ou la cause ou le premier effet de l'orgueil.

Cette reconnaissance qui, selon saint Augustin, est le principal culte et l'adoration souveraine que Dieu exige de nous : *Dei cultus in hoc maxima consistit, ut anima ei non sit ingrata* ; cette reconnaissance que les apôtres et surtout saint Paul nous ont tant recommandée ne consiste pas seulement en paroles, mais surtout dans un sentiment profond du cœur qui s'anéantit également devant Dieu et dans les maux qu'il envoie et dans les biens qu'il accorde. Pour avoir une reconnaissance véritable et digne des miséricordes de notre Dieu, il faut être sincèrement humble et se regarder toujours comme un Samaritain et un étranger à l'égard de Dieu. Les autres lépreux eurent sans doute quelque sentiment du bienfait qu'ils avaient reçu de Jésus-Christ et une véritable joie de leur guérison ; ils conçurent une grande idée du pouvoir de celui qui l'avait opérée, et s'il se fût trouvé en leur présence, ils n'auraient pas manqué de lui témoigner leur reconnaissance ; mais ils n'en étaient pas assez pénétrés pour imiter le Samaritain, qui se sépara d'eux et vint se prosterner aux pieds du Sauveur.

CATÉCHÈSES ¹

XXXVIII. — ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Misit digitos in aurículas ejus.
(Marc., vii, 33.)

« A l'exemple du Christ, on munit dans le Baptême les enfants du signe de la Croix sur les oreilles, les yeux, la poitrine et les épaules. Voir ce qui concerne les Cérémonies du Baptême et en exposer la signification. » (C. C. Trid.) A qui appartient-il de donner le Baptême ? En quoi consistent les Cérémonies du Baptême ? Et quelle en est l'antiquité ? Telles sont les questions à résoudre dans notre Homélie.

I. *A qui appartient-il de donner le Baptême ?* — C'est aux Evêques et aux Prêtres. Mais dans le cas de nécessité, toute personne peut et doit baptiser. Ainsi, le Baptême a des ministres ordinaires et des ministres extraordinaires. Ce sont les Evêques et les Prêtres qui en sont les ministres ordinaires. Et d'abord pour les Evêques, personne ne saurait le contester. Car c'est aux Evêques, comme aux Apôtres dont ils sont les successeurs, qu'il a été dit par Jésus-Christ : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » (Matth. xxviii, 19.) Si nous consultons la Tradition de l'Eglise, nous voyons qu'elle a toujours regardé l'administration solennelle du Baptême comme une des principales fonctions de l'Evêque. « C'est le Souverain Prêtre ou l'Evêque, » écrit Tertullien, « qui a le droit de conférer le Baptême. » Il est certain que les Prêtres ont aussi le pouvoir de baptiser. Car les paroles précitées de Notre-Seigneur à ses Apôtres s'adressent aux Prêtres comme aux Evêques, en tant qu'ils sont associés à l'Episcopat pour exercer le saint ministère sous sa direction. D'ailleurs comme ils sont établis pour consacrer l'Eucharistie, ils devaient naturellement recevoir la puissance de faire tout ce qui est nécessaire aux hommes, pour participer à cet auguste Sacrement. Or ce qui prouve qu'ils l'ont reçue, c'est la pratique constante de l'Eglise. Voilà pourquoi dans le Pontifical Romain il est dit que le Prêtre doit baptiser. Toutefois le pouvoir des Prêtres, quoique ordinaire, est subordonné à l'Evêque. Pour les ministres extraordinaires du Baptême, ce sont les Diacres. Cependant, quoiqu'un Diacre puisse conférer le Baptême en vertu de son ordination, il ne doit pas l'exercer sans l'autorisation de l'Evêque ou du Curé. Mais lorsqu'il y a nécessité ou péril de mort prochaine, toute personne peut et doit baptiser à défaut du ministre ordinaire, parce que, le Baptême étant nécessaire à tous, Dieu a voulu que chacun fût capable de le conférer. Aussi le pape Eugène IV s'accorde-t-il avec la tradition et la constante pratique de l'Eglise, lorsqu'il dit : « Dans un cas de nécessité, non-seulement l'Evêque, le Prêtre et le Diacre, mais un laïque, mais une femme, mais un païen et un hérétique peuvent baptiser,

pourvu qu'ils observent la forme prescrite et qu'ils aient l'intention de faire ce que fait l'Eglise. On baptise en tout temps, même pendant un interdit. Toutefois, quand il s'agit des adultes, il convient de les baptiser la Veille de Pâques, pour se conformer à l'antique usage de l'Eglise, si rien ne s'y oppose. A moins que l'enfant ne soit en danger, on ne doit baptiser ni pendant la nuit, ni durant la Messe paroissiale, ni durant tout autre Office public et solennel, ni durant la prédication. Dans le cas de nécessité, le Baptême peut se conférer partout où se trouve la personne à baptiser. Mais on ne doit l'administrer solennellement que dans l'Eglise paroissiale ou dans l'annexe, si elle est pourvue de fonts baptismaux. (I C. II, 61-62. — I S C., II, 216-223.) (1).

II. *En quoi consistent les Cérémonies du Baptême ?* — Elles consistent à verser de l'eau naturelle sur la tête de la personne qu'on baptise et à dire en même temps : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Voilà ce qui constitue le rit essentiel du Baptême. Mais l'Eglise y ajoute plusieurs autres Cérémonies, qui sont admirables par leur signification et que nous allons exposer. Le Prêtre, s'étant revêtu du surplis et d'une étole violette et ayant au moins un clerc avec lui pour le servir, se rend à la porte de l'Eglise. Il y arrête l'enfant à baptiser, pour montrer qu'étant sous le joug du démon il n'est pas digne d'entrer dans la Maison de Dieu. La personne qui porte l'enfant le tient sur le bras droit et se place au milieu, ayant le Parrain à sa droite et la Marraine à sa gauche. Alors le Prêtre, ayant la tête couverte, leur demande quel enfant ils présentent à l'Eglise, si c'est un garçon ou une fille, s'il est de la Paroisse et s'il a été ondoyé. Si l'on répond qu'il est d'une autre Paroisse, il doit les y renvoyer, à moins qu'il n'y ait nécessité urgente de baptiser ou qu'on ne lui présente une permission du Curé ou de l'Evêque. Et si on lui déclare que l'enfant a été ondoyé, il se borne à suppléer les Cérémonies, après avoir acquis la certitude que le Baptême est valide. S'adressant au Parrain et à la Marraine, il les interroge sur leur propre croyance, avant de les admettre à répondre pour l'enfant qu'ils représentent. Il leur demande s'ils veulent vivre et mourir dans la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. S'ils lui répondaient négativement, il ne devrait pas les admettre. Il les avertit ensuite de l'excellence des fonctions qu'ils ont à remplir et des obligations qu'ils vont contracter. Car ils vont devenir en ce jour comme les père et mère de cet enfant dans l'ordre du salut. Aussi est-ce en cette qualité qu'ils lui donnent un nom, pour lui montrer qu'il sera l'enfant des Saints et pour lui assurer un protecteur dans le Ciel, en même temps qu'ils seront ses protecteurs sur la terre. Ils devront, par conséquent, lui rappeler les promesses qu'ils auront faites pour lui et qui leur rappelleront celles qu'on a faites aussi pour

1. *L'Ami du Clergé*, n° 4-40. — Le prochain numéro renfermera la Catéchèse pour les douzième et treizième dimanche après la Pentecôte.

1. La première abréviation signifie : *LE CATÉCHISTE*, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 61-62. — Et la seconde : *LA SOMME DU CATÉCHISTE*, Cours de Religion, 2^e partie ou Grâce, art. 216-223.

eux le jour de leur Baptême. Cet avertissement donné, le Prêtre leur demande le nom qu'ils veulent imposer à l'enfant. Si on lui donnait un nom profane, mythologique, ridicule ou indécent, comme ceux des païens ou des faux dieux, il ne les accepterait pas. Il ne saurait admettre pour le baptisé que le nom d'un Saint reconnu par l'Eglise. — C'est après ces préliminaires que le Prêtre procède au Rit propre du Baptême. Il commence par interroger l'enfant, en la personne de ses Parrain et Marraine, sur ce qu'il demande à l'Eglise. « La Foi, » répondent-ils. — « Que vous procure la Foi? » — « La Vie éternelle. » Après cette interrogation, le Prêtre lui enseigne la doctrine de la Foi Chrétienne, qu'il aura à professer. Et il lui apprend que, s'il veut entrer dans la Vie éternelle, il devra observer les Commandements du Seigneur son Dieu, en l'aimant de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit; et son prochain, comme lui-même. Ensuite il souffle trois fois légèrement sur son visage, pour en chasser le démon par la vertu du Saint-Esprit, qui est comme le souffle de Dieu et qui doit lui communiquer une nouvelle vie, en le régénérant par les mérites de Jésus-Christ. Il lui forme avec le pouce le Signe de la Croix sur le front et sur le cœur, pour lui apprendre qu'il doit toujours aimer la Croix de Jésus-Christ et ne jamais en rougir, s'il veut parvenir un jour à la gloire du Ciel; il étend sa main sur sa tête, pour signifier que Dieu va prendre possession de son corps et de son âme et briser tous les liens qui le retiennent enchaîné à Satan; il met dans sa bouche quelques grains de sel bénit, comme le symbole de la sagesse et du goût des choses célestes que l'Eglise demande pour lui au Seigneur; il fait sur lui un premier exorcisme, pour le délivrer de l'esprit immonde au nom de la Très-Sainte Trinité. Puis étendant de nouveau la main sur sa tête, il conjure Dieu de l'éclairer et de le sanctifier; et il place sur lui l'extrémité de son étole, pour l'introduire dans le Temple de Dieu. — Quand il y est entré et qu'il est arrivé aux Fonts Baptismaux, le Prêtre récite, avec les Parrain et Marraine, le Symbole des Apôtres et l'Oraison Dominicale, indiquant ainsi que, pour être enfant de Dieu, il faut connaître les mystères de la Religion et avoir l'esprit de prière. Il fait alors un second exorcisme, pour en chasser entièrement l'esprit de ténèbres; il lui met de la salive aux oreilles et aux narines, en répétant ces paroles du Sauveur au sourd-muet : « Ephpheta, » c'est-à-dire : « Ouvrez-vous, » pour le disposer à écouter la parole de Dieu et à respirer la bonne odeur de Jésus-Christ. Ensuite, il lui demande s'il renonce à Satan, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes. Après que les Parrain et Marraine ont, en son nom, répondu affirmativement, il lui fait une onction sur la poitrine et entre les épaules avec l'Huile des Catéchumènes, pour le préparer à combattre comme un généreux athlète les ennemis du salut et à porter avec joie le joug de Jésus-Christ. — C'est alors qu'il dépose l'étole violette pour prendre l'étole blanche, en signe de joie. Avant d'admettre l'enfant au Baptême, il exige de lui une profession publique de sa foi aux principaux Articles du Sym-

bole et lui adresse ces trois questions : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre? Croyez-vous en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert? Croyez-vous au Saint-Esprit, la Sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints, la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair, la Vie éternelle? » Quand il a exprimé son adhésion à ces vérités, en répondant par la bouche de ses Parrain et Marraine : « J'y crois, » le Prêtre lui demande s'il veut être baptisé. Et, après s'être assuré qu'il le désire, il le baptise suivant le rit que nous avons déjà indiqué, en disant : « Je te baptise, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Puis, il oint son front avec le Saint-Chrême pour lui apprendre qu'il est désormais uni à Jésus-Christ, qu'il est devenu membre de son corps mystique et qu'il participe à sa royauté. Le Chrême, qu'il lui met alors sur la tête et qui remplace la robe blanche dont on revêtait autrefois les Néophytes, représente la sainteté qu'il a reçue au Baptême et avec laquelle il doit comparaître devant le Tribunal du Christ pour obtenir la vie éternelle. Enfin le Cierge allumé qu'il lui place dans la main est la figure de la foi animée par la charité, que lui a communiquée le Baptême et qu'il doit conserver et augmenter par la fidèle observation des Commandements de Dieu. Après lui avoir ainsi conféré le sacrement de la régénération, il le congédie en disant : « Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi ! » Voilà comment s'administre le Baptême solennel conféré aux enfants. Pour le Baptême d'un adulte, il y a d'autres Cérémonies, qui lui sont propres et qui ne sont pas moins admirables.

III. *Les Cérémonies du Baptême sont-elles très-anciennes?* — Oui, elles sont très-anciennes; car elles remontent, pour les principales, jusqu'aux temps apostoliques. De tout temps, on les a pratiquées dans l'Eglise. En effet, c'est une coutume très-ancienne dans les Eglises de bénir les Veilles de Pâques et de la Pentecôte l'eau destinée au Baptême, parce qu'autrefois on l'administrait à ces deux époques de l'année. Tertullien la mentionne; et saint Basile la range parmi les traditions apostoliques. « Il faut, » dit saint Cyprien, « que l'eau soit purifiée et sanctifiée par le Prêtre, avant de laver par le Baptême les péchés du baptisé. » On employait aussi les Exorcismes dans les premiers siècles de l'Eglise, comme on le voit par ces paroles de saint Cyrille aux Catéchumènes : « Recevez avec soin les Exorcismes; soit qu'on souffle sur vous, soit qu'on vous exorcise, songez que tout cela a votre salut pour objet. Sans les Exorcismes, votre âme ne pourra être purifiée; car ils sont divins. Leur usage est fondé sur divers oracles de la Sainte Ecriture. » La Renonciation au démon est mentionnée par les plus anciens Pères de l'Eglise. « Celui qui va recevoir le Baptême, » est-il écrit dans les Constitutions Apostoliques, renonce au démon en disant : « Je renonce à Satan, et à ses œuvres, et à ses pompes, et à son culte, et à ses inventions. » Après la Renonciation au démon, se faisait la Profession de foi en Jésus-Christ. Dans les mêmes Constitutions Apostoliques se trouve

la Profession qu'on prononçait avant la réception du Baptême. Les Catéchumènes, s'étant tournés vers l'Orient, déclaraient vouloir s'enrôler sous les étendards de Jésus-Christ, la lumière du monde, en disant : « Je m'inscris parmi les tiens, ô Jésus-Christ ! » Ils proclamaient également leur foi par la récitation du Symbole. Autrefois, comme aujourd'hui, on distinguait deux Onctions : l'une, qui se faisait avant le Baptême ; et l'autre, qui se faisait après. D'abord, selon saint Chrysostome, « on le oignait d'Huile Sainte, comme des athlètes qui vont descendre dans la carrière. » Pour la deuxième Onction, elle se donnait avec le Saint-Chrême sur le haut de la tête pour montrer aux baptisés qu'ils étaient Chrétiens et que leur nom venait de Christ, signifiant « Oint » ou « Sacré. » Pour marquer le retour des Néophytes à l'innocence et à la gloire de la future résurrection, on les revêtait d'une robe blanche. Ils la portaient huit jours : depuis la Veille de Pâques où on les avait baptisés jusqu'au samedi suivant. Voilà pourquoi le lendemain s'est appelé Dimanche *in Albis depositis*, c'est-à-dire : « Vêtements blancs déposés. » Le Chrêmeau, dont on se sert maintenant, rappelle l'antique usage de ces robes blanches et a la même signification. Pour le Cierge allumé qu'on donne au baptisé, il est ainsi mentionné par saint Grégoire de Nazianze dans un Discours aux Catéchumènes : « Cette station que vous ferez au grand autel aussitôt après le Baptême, leur dit-il, vous représente la vie future. Le chant des Psaumes, par lequel vous serez accueillis, est le prélude des chants célestes. Et les lampes que vous allumerez sont les figures de ces flambeaux lumineux, avec lesquels nous irons au-devant de Jésus-Christ, comme les Vierges sages au-devant de l'Epoux. » Ces mots que le Prêtre adresse au baptisé en le congédiant : « Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi ! » rappellent l'ancien usage de baiser chaque Néophyte en lui disant : « La paix soit avec toi ! » Enfin on avait coutume d'offrir aux Néophytes du lait et du miel, pour leur représenter l'enfance de Jésus-Christ et la douceur de la vie chrétienne. De là vient qu'à la première Messe, où ils assistaient, on récitait ce texte de l'Épître de saint Pierre : Comme des enfants nouvellement nés, « désirez ardemment le lait spirituel et pur, » afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si « toutefois vous avez goûté combien le Seigneur « est doux. » (I Petr., II, 2-3. — I C., II, 63. — I S C., II, 229 — 236.) L'ABBÉ REGNAUD.

LE PRÊTRE

- I. SON PREMIER PAS DANS LE SACERDOCE. —
- II. GRANDEUR ET BEAUTÉ DE SON SACRIFICE. —
- III. CLERGÉ DES VILLES ET CLERGÉ DES CAMPAGNES.

I

Nous sommes dans une église cathédrale, un jour d'ordination générale. L'Evêque va conférer successivement tous les Ordres, non pas aux mêmes sujets, mais à des sujets qu'il

appellera les uns après les autres. Le jour est déterminé par l'Eglise : c'est le samedi des Quatre-Temps. Autrefois, dans les premiers siècles, c'était toujours et seulement le samedi des Quatre-Temps de Noël. Les Papes créaient, en ce même jour, les Evêques, les Cardinaux. La pénitence commune et publique, les larmes, la prière, telle est donc la préparation du peuple chrétien à une nouvelle effusion dans l'Eglise de la grâce sacerdotale.

Regardez : l'Evêque s'approche de l'autel, récite les premières prières de la messe, puis s'assied devant l'autel même, les épaules appuyées contre la pierre sacrée. Cette pierre du sacrifice, ce pontife qui offre le sacrifice, c'est ce que nous voulons considérer, contempler ; c'est le but de notre étude commune. Mais nous sommes encore bien loin de ce terme. Ceux qui, un jour, monteront à cet autel, sont encore dans la nef et simples fidèles. Ils sont, il est vrai, déjà revêtus de la soutane ; ils portent sur le bras un surplis, mais c'est du milieu des laïques qu'ils sont appelés et ils ne sont que laïques. Presque tous sont jeunes ; on pourrait appeler aussi des hommes déjà avancés en âge ; mais le plus souvent ils sont jeunes. L'Eglise voit en eux une espérance. Elle espère qu'ils monteront de degré en degré vers le sacerdoce (1). Eux-mêmes doivent avoir au fond du cœur une ferme volonté d'être fidèles aux promesses qu'ils vont faire ; aux promesses, et non pas aux vœux : on ne les admet point à se lier, à s'engager pour la vie.

L'Evêque, lorsque ces fils de la bénédiction et de l'espérance sont rangés devant lui, se lève : *Que le saint nom de Dieu soit béni !* Et il continue : *Notre force est dans le nom du Seigneur.* Disons en passant que ces dernières paroles précèdent toutes les bénédictions. Sans Dieu, nous ne pouvons rien ; tout ce que le Prêtre donne, il le prend en Dieu. Notre secours, c'est-à-dire le supplément de ce qui manque à notre propre énergie, est dans le nom du Seigneur. Le nom ! entendez par là la vertu, la force, la vie, l'être de Dieu.

Après cette déclaration et cette invocation, l'Evêque adresse aux assistants une courte allocution commençant par ces mots : *Prions, très-chers Frères.* Je la résume en quelques paroles. Il dit : Je vais, par l'autorité de l'Eglise, changer l'habit et la vie extérieure de ces jeunes hommes ; demandons ensemble au Saint-Esprit que ce que je ferai au dehors, il l'opère au dedans. Que par son action leur cœur soit changé comme vont l'être leurs vêtements.

Le chœur entonne aussitôt le psaume *xv* : *Conservez ma vie, Seigneur ! J'ai dit à mon Dieu : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens.*

Écoutons, admirons. Ces hommes s'offrent, se donnent. On croit, n'est-ce pas ? que l'on donne beaucoup quand on se promet, quand on se donne soi-même. Et autour d'eux, il y a des parents, des amis qui pleurent peut-être, qui se

1. Le saint concile de Trente dit en parlant de ceux à qui est conférée la première tonsure : « On doit pouvoir attendre d'eux qu'ils choisissent ce genre de vie pour rendre à Dieu un culte fidèle. »

croient tenus de les plaindre et de les louer en même temps : Ils quittent tout ! ils veulent s'envelopper de mort ! Quel sacrifice ! quel courage ! — Et voici que le chœur s'inspire de la pensée toute contraire : *Je dis : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez pas besoin de mon bien*, de ce que j'ai, de ce que je suis. — Quand, avec ma propre personne, je vous aurais donné le monde entier, qu'aurais-je donné ? Rien, Vous êtes le riche, le fort, vous êtes l'Eternel !

Le psaume se poursuit. Les fidèles qui vont devenir des Clercs s'agenouillent devant l'Evêque. Il leur coupe quelques cheveux en cinq parties de la tête, de manière à former une croix ; c'est l'usage universel de l'Eglise de tracer partout la croix. Et en même temps il prononce ces paroles, que celui qu'il fait clerc répète après lui : *Seigneur, vous êtes mon partage. — C'est à votre calice que je boirai désormais. — J'abandonne un héritage : c'est de vous, Seigneur, que j'en attends un autre.*

Ces paroles dites, l'homme d'Eglise est fait ; voilà un Clerc.

MGR ISOARD.

Voir son beau et tout récent ouvrage *Le SACERDOCE*, 2 vol. in-12 de 480 et 404 pages. Prix : 7 fr. les deux.

L'OFFICE PAROISSIAL

En rédigeant les réflexions sur l'*Office paroissial* auxquelles l'*Ami du Clergé* a bien voulu donner place dans son numéro 34 (19 juin), nous avons posé en principe que cet office étant substantiellement celui-là même dont la célébration publique est imposée aux chapitres des cathédrales et des collégiales, on devait se conformer strictement aux rubriques qui règlent ce dernier ; l'office des paroisses, aux jours où la coutume en a maintenu la célébration et pour les parties auxquelles les fidèles ont continué d'assister, n'étant qu'un reste de celui que toutes les églises sans distinction devaient autrefois acquitter, selon la discipline générale de l'Eglise.

Nous n'avions donné pour appui à cette thèse que des inductions tirées de l'étude de cette discipline, telle qu'elle apparaît dans les auteurs qui l'ont le mieux exposée, particulièrement l'éminent canoniste Thomassin. Un document peu répandu, du moins en France, et dont nous devons la connaissance à un de nos plus savants liturgistes, Mgr de Conny, doyen de l'Eglise de Moulins, vient nous apporter un secours dont l'importance nous paraît trop considérable pour que nous ne nous empressions pas de l'invoquer comme confirmation de notre doctrine.

On sait combien est grande dans ces matières l'autorité du cardinal Orsini, devenu pape sous le nom de Benoît XIII, et combien ce pontife, si zélé pour tout ce qui touchait à l'honneur du culte divin, s'est activement préoccupé des mesures propres à en assurer la décence et la régularité dans les églises où ce résultat est plus difficile à atteindre, à raison de l'exiguïté du personnel. C'est dans ce but qu'il publia, lorsqu'il n'était encore qu'archevêque de Bénévent,

ce petit cérémonial, ou *Memoriale Rituum*, qui est devenu un texte classique et en quelque sorte officiel. Mais cet ouvrage si répandu aujourd'hui n'est pas le seul témoignage qu'il nous ait laissé de sa sollicitude à cet endroit : parmi les instructions adressées à son clergé et rédigées soit par lui-même, soit par son ordre, et dont on a formé un recueil publié à Rome en 1726, après son élévation au pontificat suprême (1), on trouve un écrit qui renferme tout le détail des règles à suivre tant pour l'office divin que pour la messe haute, et les processions par les curés qui n'ont pour les assister dans ces fonctions qu'un clergé peu nombreux. Cet écrit est dû à la plume du chanoine Jorio, décoré depuis du titre épiscopal de Nazareth. Nous en traduisons le début qui, en résumant la doctrine de l'Eglise sur le point que nous avons traité, nous donne en même temps la pensée du vénérable Pontife.

« Bien que dans toutes les églises paroissiales, « à s'en tenir à la rigueur des anciennes lois « ecclésiastiques (2), on devrait, au sentiment « des plus célèbres théologiens (3), réciter publi- « quement chaque jour l'office divin ; toutefois, « soit à cause de la trop faible importance des « subsides, insuffisants pour imposer une obli- « gation aussi grave et continue, soit à raison « d'un personnel trop restreint pour que cet « office puisse se célébrer avec la pompe conve- « nable, ou encore parce que les Recteurs se « trouvent occupés à d'autres services utiles et « même nécessaires à leurs églises, une cou- « tume presque universelle s'est introduite, en « vertu de laquelle, la célébration quotidienne « des saints offices étant généralement tombée « en désuétude, cette célébration se pratique en « quelques églises les dimanches et fêtes plus « solennelles, en d'autres seulement à certaines « fêtes particulières, en la réduisant aux Vêpres « et à la Messe.

« Afin d'écarter toujours davantage de cette « coutume tout ce qui aurait pu s'y introduire « de déréglé et d'abusif, l'Eminentissime et très- « zélé archevêque Orsini, portant sur ce point « sa sollicitude pastorale, a défendu expressé- « ment, dans son premier synode de Bénévent « de 1686, toute mutilation de l'office divin (4). « Dans l'appendice du troisième, tenu en 1688, « son Eminence publia un édit spécial touchant « la discipline du chœur, pour le chapitre métro- « politain, les collèges urbains et diocésains et « les autres églises conventuelles et recep- « tices (5), du diocèse, avec l'espoir que les « autres petites églises paroissiales s'empresse-

1. *Opuscula varia, variis temporibus pro Beneventana Archidiecepsi, vel calamo vel jussu F. V. M. O. P. S. R. E. C. URSINI, archiepiscopi, nunc SS. D. N. Papæ BENEDICTI XIII.*—Romæ. A. D. 1726. Sumptibus Fr. Gianini, sue sanctitatis bibliopole, in-4°.

2. Can. *Si quis Presbyter*, disp. 92.—Cap. *Presbyter*. l. de Celebr. Miss.

3. Sylvest. v. Hor. Can. q. 10.—Lezan. t. i, c. 12, n° 9. — Suarez, t. ii, de Relig., lib. 4, c. 40 n° 3.—Bonacin., de Hor. canon., disp. 1, q. 3. punct. 5, prop. 2, n° 12.—Salmanticens., t. iv, Moral., tract. 16, de Hor. can., c. 1. punct. 1, n° 3, alique.

4. Cap. 10 n° 2.

5. Les églises *receptitæ*, qu'on distingue des chapitres ou des couvents, sont celles où plusieurs par-

« raient de se conformer à ces mêmes dispositions, dans les offices qui, en vertu de la coutume et des décrets particuliers de visite, « s'y célèbrent respectivement, etc... » Pour faciliter l'exécution de ces offices et en bannir les chants discordants ou peu convenables à la dignité du service divin, le cardinal permet de substituer au chant grégorien, la psalmodie directannée qu'il appelle *Chant Théatin*, sans doute parce que les clercs réguliers de ce nom, l'avaient mise les premiers en usage.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la parfaite concordance de ces prescriptions avec les conclusions que nous avons posées nous-même. Les notes marginales, que nous reproduisons fidèlement, fourniront de nouvelles et précieuses indications d'autorités en leur faveur.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Dans votre dernier numéro 39, vous citez un décret du 16 mars 1876, d'après lequel on peut commencer matines, *quando sol medium cursum tenet inter meridiem et occasum*. Faut-il en conclure que l'on puisse, sans indult, commencer à deux heures? Cela ne me paraît pas rigoureux, et je vous assure que je continuerai sans scrupule à le faire. Ce décret énonce une chose permise, et rien de plus. La question doit être formulée de la manière suivante : l'opinion d'après laquelle on peut réciter matines à deux heures en tout temps, est-elle une opinion probable? Je crois que l'on peut répondre affirmativement, en conscience même après la décision allouée. C'est alors affaire aux probabilistes ou non-probabilistes, de se décider en pratique.

R. — Nous avons parlé à deux reprises de la nécessité d'obtenir un indult du Saint-Siège, afin de pouvoir commencer en tout temps les Matines et les Laudes de l'office du lendemain à deux heures après midi. Dernièrement, nous avons rapporté une décision formelle de la Sacrée Congrégation des Rites (n° 39). Nous ne concevons pas que notre honorable correspondant conserve aucun doute à cet égard; selon nous, l'obligation est rigoureuse, et nous estimons qu'il fera très-mal de continuer sans scrupule à commencer ses Matines à deux heures en toute saison, s'il n'a pas un indult apostolique.

L'opinion d'après laquelle on peut réciter les Matines à deux heures n'est pas probable, vu la pratique du Saint-Siège et la décision susdite. Soutenir que cette opinion est probable, c'est ébranler les dispositions les plus certaines de la théologie morale. Le probabilisme n'a rien à voir ici. Le savant pape Benoît XIV, dans ses *Institutiones ecclesiasticæ*, s'élève avec force contre la témérité de ceux qui soutiennent qu'un sentiment conserve quelque probabilité lorsqu'il est opposé à une décision formelle des Congrégations romaines.

Note correspondant objecte que le décret de la Sacrée Congrégation des Rites porte seulement

ment que l'on peut commencer l'office au milieu du temps entre midi et le coucher du soleil. « Ce n'est donc pas, dit-il, un précepte rigoureux. » Il n'a pas vu que cette objection se retourne contre lui-même. Ce n'est que par tolérance que l'Eglise permet de réciter Matines dès la veille, et c'est pour cela que, dans les chapitres, il n'est pas permis d'anticiper de la sorte la récitation de l'office public. Si donc la Sacrée Congrégation des Rites décide que l'on peut commencer Matines lorsque la moitié du temps entre midi et le coucher du soleil s'est écoulée, elle agit dans le même esprit de tolérance. En effet, il serait absurde de soutenir qu'il y ait une obligation quelconque à commencer Matines à ce moment-là. C'est pourquoi nous engageons fortement notre correspondant à renoncer à l'interprétation insoutenable qu'il donne au décret de la Sacrée Congrégation.

Q. — 1° Un prêtre peut-il refuser de laisser dire la messe dans son église, à un confrère qu'il sait positivement n'être pas interdit, ni empêché par une censure quelconque? — Y a-t-il dans le droit canon quelque article sur ce sujet?

2° J'avais dans une circonstance soumis à l'administration de votre journal un cas auquel vous avez répondu, mais la réponse fait supposer que vous n'avez pas bien saisi le cas (voir le n° 16, page 244). Je vous ferai observer qu'ici dans le diocèse les vicaires ont le tiers du casuel total, soit que le service soit fait par le curé, soit qu'il soit fait par le vicaire, par conséquent, le curé condonnant est cause de la perte de la portion qui reviendrait au vicaire; il ne s'agit donc pas de savoir si le vicaire a été invité ou non. Or, le comité diocésain chargé de réviser les travaux des conférences a répondu à ces questions.

Ad 1^{re}, le curé peut sacrifier son casuel sans réserver celui de ses vicaires, ce qui semble impliquer que le curé est la cause, la raison du droit de vicaire, et qu'en sacrifiant son droit, le vicaire n'en a plus aucun.

Ad 2^{me}, lorsque l'inhumation a été faite illégalement, le curé par sa condonation ne peut pas dispenser le curé qui a agi illégalement de restituer la portion du vicaire ou de l'église. Mais quelle différence entre les deux cas! M. Craisson répond que dans le premier cas il n'y a point de droit violé, mais que dans le second cas celui du vicaire et de l'église le sont. Voilà ce qu'on a répondu. Comprenez qui pourra.

3° Encore une question délicate que nous avons à traiter pour la prochaine Conférence:

Quels sont les devoirs et les droits d'un curé, relativement aux communions plus ou moins fréquentes d'une personne de sa paroisse, dont ce curé n'est ni le confesseur ni le directeur?

R. — 1° Il ne convient pas que le recteur d'une église refuse de laisser dire la messe à un confrère qu'il sait positivement n'être pas empêché par une censure quelconque. Il est vrai que les testimoniales de l'évêché réservent le consentement du recteur de chaque église, *de consensu rectoris*, mais il n'est pas libre à ce recteur de refuser arbitrairement la célébration de la messe. Si l'église ne peut pas supporter la dépense occasionnée par la célébration du Saint Sacrifice, l'équité veut que le prêtre qui reçoit l'honoraire indemnise suffisamment la sacristie. C'est pour cela qu'on remarque dans plusieurs églises un avertissement par lequel on invite les prêtres étrangers à faire une aumône pour indemniser l'église des frais qu'elle a à supporter: une simple invitation à donner une of-

frande, mais non pas une taxe imposée sur les prêtres étrangers.

2° L'honorable correspondant ne nous avait pas dit que dans son diocèse les vicaires ont le tiers du casuel total. Si nous supposons qu'une pareille disposition canonique est conforme aux saints canons, il faut reconnaître que le curé ne peut condonner la portion qui reviendrait au vicaire. Mais, il est fort douteux que l'on puisse attribuer au vicaire un droit rigoureux à une portion quelconque du casuel. En 1848, Mgr Affre, d'illustre mémoire, publia, peu de temps avant sa glorieuse mort, une ordonnance prescrivant le partage du casuel entre les curés et les vicaires du diocèse de Paris. Mgr Fornari, noncé à cette époque, soumit la question à la S. Congrégation du Concile. L'affaire fut traitée dans l'assemblée générale du mois de septembre 1848. La Congrégation ne rendit pas de décision, mais le folium rédigé à cette occasion, rappelant les principes canoniques sur la matière, pencha visiblement pour indiquer que le casuel tout entier appartient au curé, conformément au droit commun; que cependant l'évêque a parfaitement le droit d'obliger le curé à servir au vicaire le traitement que le prélat fixe lui-même. Cette règle canonique ne prive pas les vicaires du casuel spécial qui leur revient pour leur intervention personnelle aux enterrements et autres fonctions ecclésiastiques. Ainsi, lorsque la famille d'un défunt demande que les vicaires interviennent aux obsèques, l'offrande que fait la famille pour cette intervention personnelle revient aux vicaires eux-mêmes.

Nous n'avons pas à discuter les décisions du comité diocésain qui a révisé les travaux des conférences. Nos lecteurs pourront se former une opinion d'après les principes que nous venons d'exposer.

3° Le curé n'a pas à s'occuper des communions plus ou moins fréquentes d'une personne de sa paroisse, dont il n'est ni le confesseur ni le directeur. La responsabilité de ces communions retombe sur le confesseur et le directeur. Si la personne en question se trouve notoirement dans le désordre, le célébrant a le droit de refuser publiquement la communion. Si on ne lui connaît pas de confesseur ou de directeur et que malgré cela elle se présente fréquemment à la Sainte Table, cela constitue une sorte de scandale public, qui permet au curé de prendre des mesures, afin d'empêcher ce scandale. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il faut agir avec une circonspection extrême.

Q. — J'ai vu dans le numéro du 3 juillet 1879, p. 488, une consultation relative à l'inscription sur un registre, des personnes qui reçoivent le scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception. — On répond en substance qu'on a une décision du pape Grégoire XVI, pour le scapulaire du mont Carmel. Je trouve en effet que le Père Gury en parle à la fin de son second volume, dans un chapitre intitulé : *Decisiones quædam recentiores Curie Romanæ*. Quant au scapulaire bleu, le rédacteur exprime le doute et termine sa réponse par ces mots : *à moins qu'il n'existe une décision que nous ne connaissons pas*. Or, je trouve dans le manuel dont je me sers pour donner le scapulaire des notes qui supposent que l'inscription n'est pas essentielle.

Voici la note pour le scapulaire bleu : « D'après une « réponse formelle des R.-R. P.-P. Théatins, l'inscription sur les registres de la Confrérie du scapulaire de « l'Immaculée-Conception n'est point nécessaire. » — De même, à la suite de la formule de réception du scapulaire de la Passion, je lis cette ligne : « L'inscription au registre n'est pas de prescription rigoureuse. »

On pourrait, au surplus, pour ce dernier scapulaire de la Passion consulter les R. P. Lazaristes. Je vous envoie les feuilles de la notice imprimée, qui publie ces notes, ayant pour titre : *Scapulaires de l'Immaculée-Conception, de N.-D. du mont Carmel et de la Passion*. — (Chez Camus, 20, rue Cassette.)

Je ne pense pas que le décret récent de S. S. Léon XIII sur les confréries vienne modifier ce qui se pratique dans la réception des scapulaires. Autrefois, j'inscrivais les noms sur un registre; depuis plusieurs années, je ne le fais plus.

R. — La réponse formelle des PP. Théatins mérite assurément la plus grande considération, et nous conserverions peu de doutes si cette réponse était certaine. Mais nous n'avons d'autre garant qu'une brochure anonyme imprimée il y a plus de vingt ans. Au surplus, quel que soit notre respect pour les PP. Théatins, nous préférons une décision formelle du Saint-Siège, pareille à celle que Grégoire XVI rendit pour le scapulaire du Carmel.

Le décret récent de N. S. P. le pape Léon XIII exige la présence personnelle pour l'agrégation aux confréries. Il n'est donc plus permis d'y inscrire les personnes absentes, sauf le cas d'une autorisation spéciale; mais cette condition s'applique à plus forte raison aux scapulaires, car il serait déraisonnable de prétendre imposer un scapulaire à quelqu'un qui serait absent. La transcription dans un registre est une tout autre question.

Q. — Vous avez parlé des offices du soir, dans certain numéro de votre excellente publication : un mot, je vous en prie, sur ceux du matin. — Est-il permis de les tronquer, mutiler, aux messes hautes, v. g., de faire exécuter, par des jeunes filles, une partie des chants liturgiques, de supprimer le graduel ou l'Alleluia avec son verset, de remplacer l'offertoire par quelque cantique français?

Il serait bien à propos de souffler un autre mot sur la manière de porter le saint Viatique aux malades : elle laisse tant à désirer au fond des campagnes! Dans quel cas seulement est-on dispensé, pendant le jour, de le faire sans aucun appareil? Soit dit entre nous, à voir la façon dont on agit à l'égard de Jésus, dans ces circonstances, je ne serais pas étonné que toute foi fût anéantie dans bien des cœurs.

R. — Il n'est pas plus permis de tronquer les offices du matin que ceux du soir. Toutes les parties de la messe chantée doivent être dites. On ne peut donc pas supprimer le Graduel ou l'Alleluia, ni remplacer l'Offertoire par quelque cantique en langue vulgaire. Cependant, il n'est pas défendu de chanter certaines parties de la Liturgie pendant la messe basse. L'important est d'écarter la langue vulgaire toutes les fois que le prêtre intervient officiellement et avec les vêtements sacrés.

Dans la seconde partie de sa lettre, notre correspondant se plaint de la négligence avec laquelle on porte le saint Viatique dans les campagnes : comme il n'entre pas dans les détails, il nous serait difficile de parler avec précision, et nous ne pouvons que le renvoyer aux prescriptions si formelles du Rituel romain.

Q. — Qu'est-ce qu'une Paroisse? Un curé?

Il importe d'abord de préciser la signification de ces mots si souvent employés : Paroisse, Curé.

Les auteurs ne s'accordent pas sur l'étymologie du mot Paroisse. Chez les païens, le titre de *Parochus* était donné à celui qui était chargé de pourvoir aux besoins des légats, des ambassadeurs, des envoyés des princes. On connaît ces paroles d'Horace, *Sat. V.* « Et parochi qui debent ligna salemque. » Quand des rois, des princes, des peuples envoyaient à Rome des ambassadeurs, le Sénat s'empressait de déléguer certains personnages, *Parochos*, pour fournir à ces ambassadeurs l'abondance de toutes choses. En ce sens, le mot *Parochus* viendrait du mot grec *παρεχω*, qui signifie donner, fournir. Les Curés auraient donc été appelés *Parochi*, parce qu'ils pourvoient aux besoins spirituels de ceux à qui ils confèrent les sacrements; et le ressort de leurs fonctions aurait été appelé Paroisse.

D'autres auteurs pensent que les mots Paroisse et *Parochus* viennent de cet autre mot grec *παροικια*, qui signifie : habitation voisine ou réunion d'habitations voisines; et alors le mot Paroisse désignerait l'ensemble des habitants d'un même lieu, auquel ensemble aurait été préposé un *Parochus*. C'est là l'interprétation la plus commune.

Quant au mot Curé, son étymologie est hors de doute. *Rectores dicuntur*, dit Borbosa, *quia plebem et populum sibi commissum cum Cura regunt. Curati etiam appellantur a Cura quam de regendis ovibus suscipere debent.*

Ici se présente une observation des plus importantes. Le mot Paroisse fut d'abord employé pour désigner un diocèse tout entier, ou la circonscription soumise à la juridiction et à l'apostolat d'un évêque. Nous lisons dans le 14^e canon des Apôtres : Il n'est pas permis à un évêque d'envahir une autre paroisse, en délaissant la sienne propre : *Episcopo non licere alienam parochiam, propria relicta, pervadere, licet cogatur a plurimis*. Le 9^e canon du Concile d'Antioche ordonne que chaque évêque ait la puissance sur sa paroisse : *unumquemque jubet Episcopum habere suæ parochiæ potestatem*. Le canon 21^e défend à l'Evêque de passer de sa paroisse dans une autre : *Episcopus ab alia parochia nequaquam migret ad aliam*. Enfin on peut voir dans les auteurs une multitude de témoignages prouvant que le mot paroisse a été pendant très-longtemps le synonyme de diocèse.

N'est-ce point parce que le mot Paroisse se rencontre dans les plus anciens monuments de l'Eglise, que les partisans exagérés du Parochiat ont voulu chercher dans le droit divin positif et jusque dans le droit naturel, les conditions que doit revêtir le Parochiat? Et cela dans le but de prouver que les Curés, comme tels, sont d'institution divine; qu'ils sont, comme curés, les successeurs des 72 disciples; qu'ils formaient comme curés, le Presbyterium mentionné dans les anciens monuments ecclésiastiques;

et qu'ils constituent, à proprement parler, un troisième ordre de la hiérarchie.

Sans entreprendre ici la réfutation de ces erreurs, nous rappelons que, pendant très-longtemps, le mot Paroisse a été synonyme de diocèse. On ne doit donc pas chercher dans les monuments ecclésiastiques ce qui ne s'y trouve pas, au moins d'une manière explicite. Où donc trouverons-nous la Paroisse et le Curé, proprement dits, tels que nous les entendons aujourd'hui? Le Concile de Trente va nous répondre : « *Mandat sancta Synodus Episcopis, pro tutiori animarum commissarum salute, ut distincto populo in certas propriasque parochias, unicuique suum perpetuum peculiaremque parochum assignent, qui eas cognoscere valeat, et a quo solo licite sacramenta suscipiant.* » De ce texte, il suit qu'il y a des Curés et par conséquent des paroisses lorsque : 1^o le peuple ou le diocèse est distingué, divisé en paroisses bien déterminées, *distincto populo in certas parochias*; 2^o lorsque chacune de ces paroisses a son curé perpétuel et particulier ou spécial; 3^o lorsque les fidèles ou paroissiens sont tenus de recevoir de lui les Sacrements.

Ainsi pour trouver dans les anciens monuments de l'Eglise, un curé, proprement dit, voici les conditions nécessaires : 1^o Il faut qu'il s'agisse d'un prêtre ayant charge d'âmes, car tel est le caractère propre et essentiel de l'office des curés; 2^o Il faut que ce prêtre ayant charge d'âmes soit désigné comme distinct de l'évêque, et exerçant le soin des âmes sur une partie déterminée du diocèse; 3^o Il faut de plus que ce prêtre ayant charge d'âmes sur une partie déterminée du diocèse soit établi d'une manière stable, *per modum stabilis officii, perpetuum peculiaremque parochum*, et non pas d'une manière transitoire, pour suppléer l'évêque ou le titulaire empêché; 4^o Il faut enfin que ce prêtre ayant charge d'âmes sur une partie déterminée du diocèse, et établi d'une manière permanente, soit député pour exercer son office, en son nom propre, sous la dépendance de l'Evêque, et non pas seulement pour prêter secours à un autre personnage ayant charge d'âmes.

Tel est le Curé; telle est la Paroisse.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — D'après l'art. 89 du décret du 30 Décembre 1809, la fabrique est obligée de déposer chaque année un compte de ses revenus et de ses dépenses à la mairie; mais cet article n'est-il pas tombé en désuétude, n'a-t-il pas été modifié, abrogé par l'article 7 d'une loi postérieure, celle du 18 Juillet 1837 portant que le conseil municipal est appelé à donner son avis sur les comptes et budgets des fabriques, lorsqu'elles reçoivent des secours sur les fonds communaux? P

R. — L'article 89 du décret du 30 décembre 1809, visé par notre correspondant, n'a jamais été appliqué de fait, excepté dans les cas où la fabrique a eu besoin de recourir à la commune à cause de l'insuffisance de ses revenus. En tout cas, il a été modifié par la loi municipale du 18 juillet 1837. Cette loi, en effet, énumérant les objets sur lesquels les Conseils municipaux

peuvent être appelés à délibérer, s'exprime ainsi : « 7° Les budgets et les comptes de fabrique et « autres administrations préposées à l'entretien « des cultes, dont les ministres sont salariés par « l'Etat, lorsqu'elles reçoivent des secours sur « les fonds communaux.... »

Mais les fabriques qui se suffisent complètement à elles-mêmes par leurs propres ressources, et qui ne reçoivent de leurs communes aucun secours, — et c'est ici le cas, — sont dispensées de soumettre leurs comptes au contrôle et à l'examen des Conseils municipaux.

Un avis du Conseil d'Etat en date du 20 novembre 1839 sur la question de savoir si, lorsque les fabriques présentent leurs comptes en réclamant une subvention, ces Conseils ont le droit de demander que ces comptes soient appuyées de pièces justificatives, contient la jurisprudence actuelle sur la question. Car un de ses considérants est ainsi conçu : « Considérant que les comptes et budgets ne sont produits au Conseil municipal que comme éléments d'appréciation, pour motiver le refus « ou l'allocation d'une subvention... »

On voit par là que, si la fabrique ne demande rien à la commune, celle-ci n'a rien à voir dans la fabrique, où elle est d'ailleurs représentée par son maire.

Que notre correspondant refuse donc d'une manière absolue de produire les comptes de la fabrique au Conseil municipal jusqu'au jour où, faute de ressources, il sera obligé de recourir à la commune.

Le même confrère nous pose la question suivante :

Q. — Notre fabrique veut réparer son église qui est dans le plus triste état, supprimer une partie irrégulière peu solide et l'agrandir pour la régulariser, après avoir fait faire un plan et devis par un architecte. Elle fournit une certaine somme, et se propose de faire une souscription dans la paroisse, et de ne rien demander à la commune qui, du reste, n'a rien. Le maire reconnaît l'utilité, l'urgence même de ce projet; mais il allègue mille raisons qui sont comme des fins de non-recevoir pour ne pas faire approuver notre plan et devis par son conseil. Que faut-il faire pour l'y contraindre? Avons-nous besoin de l'autorisation du Préfet pour faire cette souscription?

R. — Nous répondrons immédiatement à la dernière partie de la question.

Les fabriques paroissiales ont le droit d'ouvrir et de recueillir des souscriptions, soit par elles-mêmes, soit par l'intermédiaire des curés, pour la restauration ou la reconstruction des églises et des presbytères. Le produit des souscriptions recueillies au nom des fabriques pour cette destination leur appartient et doit être versé dans leur caisse. Le Conseil d'Etat, dans un avis du 16 mars 1868, a sanctionné cette doctrine, déclarant qu'elle devait servir désormais de règle de conduite dans les diocèses.

Répondons maintenant à la première partie de la question, relative à l'exécution des travaux. Du moment que la commune ne fournit rien aux dépenses, ni le maire ni le conseil municipal n'ont le droit, de leur propre autorité, de s'opposer à ces travaux et de les faire suspendre. Ils ne peuvent à cet égard que provoquer l'in-

tervention du préfet. Mais quand la somme à dépenser dépasse 200 fr., sans dépasser 30,000 fr., les plans et devis doivent être soumis au préfet, et ce n'est qu'après l'approbation formelle de ce fonctionnaire, que les travaux peuvent être adjugés et exécutés. Le préfet peut notifier au conseil de fabrique ses ordres, soit directement, soit par l'intermédiaire du maire, en donnant, dans ce cas, à ce fonctionnaire un mandat exprès à cet effet. En somme, tout se passe entre la fabrique et le préfet ou le gouvernement, selon le chiffre de la dépense. Par conséquent, les fins de non-recevoir opposées par le maire en question pour ne pas faire approuver les plans et devis par son conseil sont purement arbitraires. Le conseil n'a ni à approuver ni à désapprouver. Il est utile de l'avoir favorable au cas où l'on aurait besoin de lui subséquemment; mais ce n'est pas nécessaire.

Que la fabrique dont il s'agit s'adresse donc directement au préfet; et si le préfet se laissait, en cette occasion, inspirer et guider par l'opinion malveillante du maire et de son conseil, la fabrique devrait se pourvoir devant le ministre des cultes (*Circulaire du 6 août 1841*).

Q. — L'Evêque conserve-t-il le plein droit d'interdire une église, un cimetière?

A l'égard de l'église, durant l'interdit, peut-on y faire des baptêmes sans solennité, y dire des messes, *januis clausis*, peut-on y garder la sainte Réserve en faveur des malades et y faire des fonctions privées à l'exclusion des fonctions paroissiales?

A l'égard du cimetière, comment faut-il entendre l'interdit? Les sépultures y sont-elles absolument défendues? Si la cause de l'interdit est le défaut de clôture, l'interdit n'est-il pas levé *ipso facto*, par l'achèvement de la clôture?

A qui incombent les frais et l'obligation de la clôture?

R. — Tous ceux qui peuvent excommunier peuvent également porter l'interdit. Or, l'évêque peut excommunier; donc, il peut aussi interdire. Mais comme l'interdit est une censure grave, le motif doit être grave également. Les auteurs, entre autres Scavini, disent : *ad interdicendum locum vel communitatem requiritur peccatum atrox a capite vel a principatibus*.

En outre, il ne faut pas confondre l'interdit avec une simple prohibition portée par l'évêque, prohibition qui n'a rien de commun avec la censure et peut avoir pour motif, par exemple, en ce qui concerne les églises et les cimetières, leur vétusté ou l'absence des qualités voulues par les règlements ou la simple convenance.

Nous regrettons que notre correspondant ne nous ait pas dit s'il s'agit, dans son cas, d'une simple prohibition ou d'un interdit véritable. Ce qu'il dit à la fin de sa lettre touchant le cimetière nous porterait à croire qu'il s'agit d'une prohibition. Dans cette dernière hypothèse évidemment, la prohibition cesse par la cessation de la cause qui l'a amenée, et il est probable qu'en la signifiant l'évêque a le soin de le dire.

Cependant en l'absence de renseignements précis, nous devons penser qu'il s'agit d'un interdit véritable, et nous répondrons très-brièvement.

vement et d'une manière générale, pour ne pas sortir du cadre que nous nous sommes tracé.

Les effets de l'interdit sont au nombre de quatre : la privation *active* et *passive* des sacrements, la privation active des offices divins, la privation active et passive de la sépulture ecclésiastique, la privation de l'entrée à l'église. Si l'interdit a été porté sans restrictions, ce sont là les effets qu'il entraîne après lui ; hors de là, il produit ceux des effets qu'a voulu celui qui l'a porté.

Tous les sacrements sont-ils prohibés ? Non. Pendant le temps de n'importe quel interdit, on peut administrer le baptême aux enfants à cause de sa nécessité, et même aux adultes, et même solennellement, avec les rites ordinaires, les portes ouvertes, pourvu toutefois que le baptisant ne soit pas lui-même *spécialement* interdit.

On doit dire la même chose du sacrement de la confirmation, du sacrement de la pénitence, pourvu que le pénitent ne soit pas soumis à l'excommunication réservée, et ne soit pas la cause de l'interdit.

On peut également administrer l'eucharistie à ceux qui sont en danger de mort ou condamnés à mort ou sur le point d'entreprendre une longue navigation, pourvu qu'ils ne soient pas la cause de l'interdit. Dans ce cas, on doit porter le viatique aux malades avec la solennité ordinaire, escorte de clercs, cierges allumés, sonnerie des cloches. Comme conséquence, on peut et l'on doit garder la sainte réserve.

Relativement à l'office divin, Schmalzgrueber, énumérant ceux des offices prohibés en temps d'interdit, s'exprime ainsi : « *Sub nomine officii divini veniunt quæ primo et per se annexa sunt alicui ordini sacro, et quæ a solis clericis ex institutione Christi vel Ecclesiæ fieri permittuntur ut sunt sacrificium missæ, benedictio olei, chrismatis, fontis pro baptismo conficiendo, ramorum in Dominica palmarum, cereorum in die Purificationis, nuptiarum, item benedictio templi, vestium aut vasorum sacrorum, aquæ benedictæ, consecratio altaris, etc.* »

Par ces expressions *quæ primo et per se annexa sunt alicui ordini sacro*, dit le même auteur, on n'entend ni la prédication, ni l'adoration de la croix le vendredi saint, pourvu qu'on ne fasse pas ces cérémonies avec la solennité accoutumée.

Autrefois on permettait au temps d'un interdit de célébrer une fois par semaine la sainte messe pour consacrer les hosties destinées aux malades. Cette faculté maintenue telle quelle dans l'interdit local spécial a été étendue à tous les jours de la semaine en temps d'interdit local général, aux conditions suivantes, à savoir : que la sainte messe soit célébrée à voix basse de telle sorte que les gens du dehors ne puissent entendre ; que toutes les portes soient fermées, et tellement fermées que personne ne puisse voir du dehors ; qu'on ne sonnera pas les cloches, pas même la clochette dont on se sert ordinairement au *sanctus*, à l'élévation, etc. Cependant on peut sonner les cloches pour appeler au sermon, pour l'angelus, pour porter le saint Viatique. Mais

les excommuniés et ceux qui sont nommément interdits sont exclus, et si ces derniers, une fois prévenus, ne voulaient pas sortir, on devrait interrompre la célébration. Dans ces célébrations faites par privilège, les laïques ne sont pas admis à moins qu'ils ne doivent recevoir la tonsure ou servir la messe.

Comment l'interdit prive-t-il de la sépulture ecclésiastique ? Cela dépend de l'espèce d'interdit. S'il s'agit d'un interdit local général, les fidèles ne peuvent recevoir la sépulture ecclésiastique, non-seulement les adultes, mais même les enfants. Mais après la levée de l'interdit, les cadavres doivent être exhumés du lieu profane où ils ont été enterrés, et transférés en terre sainte. Il y a exception pour les membres du clergé qui ne seraient point frappés d'un interdit spécial et n'auraient point donné lieu à l'interdit, et dans ce cas il ne faut pas de solennité. Cependant ce privilège est contesté par quelques auteurs, quand il s'agit d'un interdit local spécial, c'est-à-dire frappant une église particulière.

Les questions qu'on nous pose demanderaient de nombreux développements qui dépasseraient les limites d'un article de journal. Si c'est une pure théorie, que notre honorable correspondant consulte les canonistes, particulièrement Schmalzgrueber, qui a traité cette matière *in extenso*. Si c'est, au contraire, une difficulté pratique, qu'il consulte celui qui a lancé l'interdit et dont la volonté fait loi dans le plus ou moins d'étendue qu'il a voulu donner à sa censure.

Il termine sa lettre en demandant à qui incombent les frais et l'obligation de la clôture d'un cimetière. Il y a une décision ministérielle en date du 23 mai 1838, portant que cette obligation incombe aux fabriques. Mais les auteurs les plus compétents et qui font autorité, entre autres Mgr André, (tom. II, p. 150-151) soutiennent que les articles 23 du décret du 23 prairial an XII et 37 n° 4 du décret du 30 décembre 1809 ont été modifiés par l'article 30 n° 17 de la loi du 18 juillet 1837 et qu'en conséquence, les frais de clôture et d'entretien des cimetières sont maintenant à la charge des communes et nullement des fabriques.

Du reste, en admettant que, pratiquement, l'administration civile s'en tienne à la décision ministérielle précitée et défavorable à la fabrique, il faut restreindre cette jurisprudence aux cas d'*entretien* des cimetières que les décrets des 23 prairial an XII et 30 décembre 1809 ont uniquement désignés. Les fabriques ne peuvent donc être contraintes de pourvoir aux frais des travaux qui ne sont pas de simples réparations d'entretien. Aussi quand il s'agit de bâtir ou de reconstruire en entier le mur de clôture d'un cimetière ou d'y faire de grosses réparations, ce n'est point à la fabrique, lors même qu'elle posséderait des ressources suffisantes, à supporter cette dépense que l'article 60 du Code civil met exclusivement à la charge du propriétaire. (*Lettre du ministre des cultes à divers prélats en date du 19 février 1834, 19 juillet 1839 et 20 septembre 1841.*)

Enfin une circulaire du 10 avril 1862, dé-

cide formellement que les lieux de sépulture publique devant servir à tous les habitants d'une commune, sans distinction de culte... l'entretien des cimetières est une charge que la loi du 18 juillet 1837 impose aux communes.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

NOURRITURE DE LA VOLAILLE (1).

Maintenant que vos poulets ont grandi, que vos couvées se sont débarrassées de la sollicitude maternelle et ont conquis la liberté, ne croyez pas cependant que vos soins soient devenus inutiles, il faut désormais les former pour qu'elles peuplent utilement votre basse-cour ou que bientôt elles garnissent votre table. — La nourriture de ces jolis animaux sera donc une question essentielle et quand même vous auriez à leur offrir une liberté complète, un pâturage illimité, ils auront presque toujours besoin d'un *supplément*.

Parlons d'abord des volailles qui vivent en liberté. Celles-là seront toujours les meilleures et les plus productives, et il n'est nullement nécessaire que vous leur fournissiez des herbages frais, que vous vous ingéniez à varier leur nourriture, il suffira (excepté pendant l'hiver) que chaque soir et chaque matin vous leur fournissiez un léger repas qui, ajouté à ce qu'elles se procurent par leur industrie ou leur travail, les maintiendra parfaitement en graisse et en bon état de production.

Pour les volailles parquées, il faut une dépense plus forte et des soins plus minutieux, si on veut obtenir un résultat satisfaisant.

1^o *Heures et lieux des repas.* — Les moments les plus convenables pour distribuer la nourriture aux volailles sont : 1^o le matin, une ou deux heures après le lever du soleil ; à ce moment, l'appétit des poules est déjà aiguë et elles mangent avec un plaisir plus grand ce qui leur est offert ; et ensuite on leur a laissé le temps nécessaire pour chercher une partie de leur nourriture. 2^o Le soir, environ une heure avant le moment où elles se retirent pour prendre leur repos. — Ne changez jamais ces heures ; la régularité est aussi utile à ces animaux qu'aux hommes ; agir ici, selon votre caprice, c'est gaspiller une partie de leur nourriture.

Ne changez jamais non plus le lieu où vous distribuerez la nourriture, elles le connaîtront et au moindre signal vous les y trouverez toutes réunies ; souvent même vos volailles vous y auront précédé et vous serez réjoui de les voir accourir à votre rencontre. Que ce lieu soit sec et uni, couvert autant que possible et à l'abri des vents et du froid : en un mot, que les volailles y soient à leur aise, tranquilles, et que rien ne vienne porter le trouble parmi elles.

2^o *Qualités et espèces de nourriture.* — Les poules sont omnivores et par conséquent tout ce qu'elles peuvent digérer leur convient ; leur nourriture sera donc extrêmement variée, et vous trouverez partout des moyens de satisfaire

leur appétit vorace. Elles sont gourmandes, gloutonnes, ne l'oubliez pas.

Les restes des repas, le pain moisi ou sali, la viande gâtée sont pour elles des diners de prince. Vous jetterez sur le fumier les eaux grasses, le sang, les balayures, vous y ferez naître ainsi des vers qui feront les délices de votre basse-cour. Les épluchures de votre cuisine, les débris des légumes, les salades sont des rafraîchissants qu'elles savent estimer à leur juste valeur. Les graines inutiles de votre jardin, le marc de raisin, les résidus du cidre, les fruits de votre verger, que vous ne pouvez ou ne voulez manger, sont autant de *comestibles* pour leurs robustes estomacs. Ajoutez à cette énumération les vers qui pullulent dans les jardins, les hannetons, les chenilles ; et vous remarquerez que par elles, vous transformez en chair succulente et en œufs nourrissants une grande quantité de choses inutiles quand elles ne sont pas nuisibles. — Maintenant passons aux dépenses qu'elles vous nécessiteront. Si vous n'avez pas en vue l'engraissement volumineux et rapide, mais seulement l'embonpoint et la production des œufs, examinez les productions du pays que vous habitez et choisissez ce qu'il y a de meilleur, vu le résultat.

Leur nourriture pourra ainsi varier d'une année à l'autre, selon l'abondance ou la disette de telle ou telle récolte. Ainsi une année vous aurez à très-bon prix des pommes de terre, vous en augmenterez la ration ; une autre année, le blé sera peu cher, alors vous leur en donnerez en plus grande quantité.

Aujourd'hui, je n'entrerai pas dans des explications sur les propriétés de chaque nourriture ; je vous dirai seulement qu'il ne faut jamais acheter les qualités inférieures. On prétexte qu'elles sont à plus bas prix et qu'elles doivent quand même être excellentes pour les volailles ; — erreur — les principes nutritifs feront défaut en partie, vous serez obligé d'augmenter les rations, quelquefois vous verrez vos provisions se gâter, se corrompre, perdre leurs qualités et vous regretterez alors une économie mal placée. — Si votre bourse est petite, que votre basse-cour soit peu nombreuse, mieux valent cinq poules en parfait état que dix efflanquées, maingres et pouvant à peine pondre quelques œufs.

F. M. S.

ECHOS DE LA BOURSE

Variable dans les premières semaines, la Bourse se raffermirait et semble devoir finir le mois par la hausse. Le 3 % fait 83.12 ; le 3 % amortissable, 85.22 ; le 5 %, 117. Les grandes institutions financières ont également de bonnes cotes : la Banque de France est à 3130, le comptoir d'Escompte à 860, le Crédit mobilier à 697.50, le canal de Suez à 720, le Crédit foncier à 890.

Les cotes des marchés étrangers sont généralement lourdes.

Les Actions et Obligations de la Société de Librairie catholique sont toujours très-rares sur le marché, les titulaires les gardent et ils font bien.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement, après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Voici, en autres, plusieurs appréciations des services que cette combinaison peut rendre aux amateurs de la bonne librairie :

« Je viens de lire dans un bulletin de la Société générale de librairie catholique l'article intitulé : *Livres à acquérir par paiements mensuels*.

« Votre dévouement à la cause catholique est admirable, et désormais chaque jour je n'oublierai pas de recommander à Dieu l'œuvre que vous avez si noblement entreprise. Je désire vivement profiter des facilités si grandes que vous offrez de former une bibliothèque ; et, si cela est possible, comme l'article précité me le fait espérer, dès aujourd'hui je veux mettre à profit ses bonnes conditions. — D., curé de X... (Alsace-Lorraine).

« Aix, 25 juillet 1879.

« Votre pensée de permettre à tout le monde de former une *bonne* bibliothèque par paiements mensuels est des plus heureuses, et permettra, quand elle sera bien connue, à bien des familles chrétiennes de se procurer petit à petit, et sans s'en apercevoir, une bibliothèque morale et vivifiante.

« Dans les limites de ma faible influence, je tâche de propager cette heureuse pensée autour de moi et de lui faire porter quelques fruits.

« A cet effet, je vous serai reconnaissant de m'adresser un catalogue complet de vos publications. J'ai en ce moment-ci un certain nombre de demandes, mais j'ignore si les volumes que deux familles désirent avoir font partie de votre fonds.

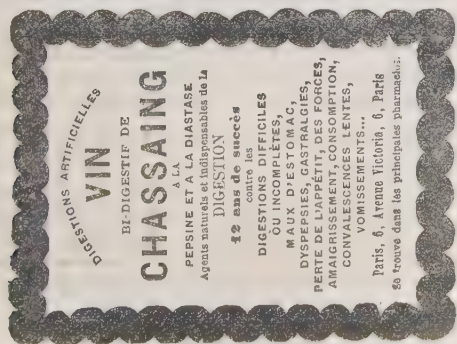
« Je vous transmets d'autre part la liste de quelques-uns de ces volumes. Si vous pouvez me les faire parvenir, vous voudrez bien m'en marquer les prix, et je vous solderai cette première acquisition par paiements mensuels de 15 francs. Ainsi ferai-je pour les acquisitions ultérieures.

« J'espère également obtenir d'une personne pieuse, qui a un placement à faire, qu'elle le fasse en actions ou obligations de la Société générale de la librairie catholique. C'est, à mon avis, tout à la fois et une bonne œuvre et une bonne affaire.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et distingués.

« E. LÉOTARD, ancien magistrat. »

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,



EXTRAIT DE VIANDE LIÉGEOISE
BOUILLON DE VIANDE DE Bœuf concentré
GARANTI PUR. 5 *Marques d'origine* : 1872-1873. — 3 *grands diplômes d'honneur* : 1872-1873. — 3 *fois hors concours* 1872. — Vorges nombreux pour potages, sauces, soupes, et assaisonnements de légumes. Produit unique pour ménages, malades et familles à la campagne.
Se vend chez les principaux épiciers et pharmaciens.

M. HENRI BILON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BILON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876, la Barrique, 150 Fr.
Médoc Saint-Laurent 1875, — 250 —
Château Payllanne-Bijon 1874, — 400 —
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice). — 180 —
 Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.
 5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
 Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
 2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
 Adresser les demandes : A M. HENRI BILON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule méthode d'op. d'apostrophe univers, 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYE
 Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
 DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par **SIROP ET PATE DE BERTHE A LA CODEINE**. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature **BERTHE** et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
4. Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5 Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement, à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

BANQUE EUROPÉENNE

Pour favoriser les Travaux publics, l'Industrie le Commerce et l'Agriculture.

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 25.000.000 DE FRANCS

Suivant acte chez M^e VAN HALTEREN, not. à Bruxelles.

Prés, du Conseil : M. SIMON PHILIPPART.

ÉMISSION PUBLIQUE

Pour l'Augmentation du Capital social (Art. 9 des Statuts)

I.—ACTIONNAIRES DE LA BANQUE EUROPÉENNE

Tout porteur d'un certificat provisoire, libéré du versement de répartition, soit 325 fr., a droit à une action nouvelle moyennant 500 fr.

payables : $\left\{ \begin{array}{l} 125 \text{ francs en souscrivant;} \\ 125 \text{ — le 1^{er} octobre prochain.} \\ 125 \text{ — le 1^{er} janvier 1880.} \\ 125 \text{ — le 1^{er} avril 1880.} \end{array} \right.$

II. — AUTRES SOUSCRIPTIONS PAYABLES EN ESPÈCES

Moyennant l'abandon des titres suivants et le versement de 500 francs payables comme dessus, on a droit pour :

- | | |
|--|------------------------|
| 4 Act. Banque franco-hollandaise à 1 | Act. Banque européenne |
| 2 Obl. Chemins de fer Normands à 1 | — |
| 4 Act.-Capital Bassins Houilliers à 1 | — |
| 4 Act. et 2 scripts Banque belge à 1 | — |
| 2 Act. priv. Société de construct. à 1 | — |
| 1 Act. priorité Prince-Henri. à 1 | — |

III. — SOUSCRIPTIONS PAR APPORT DE TITRES

A. — Titres Français.

On a droit pour les obligations suivantes :

- | | |
|---|---------------------------|
| 5 Lille-Valenciennes 3 0/0 ex-divid. 25 0/0, à 1 Act. | } De la Banque Européenne |
| 3 Lille-Valenciennes 5 0/0 ex-divid. 25 0/0, à 1 Act. | |
| 10 Orléans-Rouen 3 0/0 ex-divid. 15 0/0, à 1 Act. | |
| 10 Vendée 3 0/0 ex-divid. 60 0/0, à 1 Act. | |

A ces titres devront être joints les bordereaux d'admission au passif des faillites et un acte d'apport régulier de créance au profit de la Banque

ON A DROIT AUSSI POUR :

- | | |
|--|---------------------------|
| 10 Act. Capital Nord-Est à 3 Act. | } De la Banque Européenne |
| 2 Act. Tramways du département du Nord à 1 Act. | |
| 5 Act. Mobilier Français. à 6 Act. | |
| 2 Act. Banque Franco-italienne à 1 Act. | |
| 1 Act. C ^{ie} Franco-Algérienne ent. libérée à 1 Act. | |

B. — Titres Belges.

ON A DROIT POUR :

- | | |
|---|--------------------|
| 5 Act. privil. Tramways Bruxellois à 3 Act. | Act. Banque Europ. |
| 10 Act. Banque de Belgique à 3 | — |
| 10 Act. nouvelles Prince Henri. à 3 | — |
| 8 Act. Métall. et Charbon. Belge à 1 | — |
| 8 Act. divid. Tramways Bruxellois à 1 | — |
| 4 Act. Soc. Indust. du Luxembourg à 1 | — |
| 4 Act. capital Banque Tournai à 1 | — |

Les porteurs de ces titres (français et belges) recevront, en échange, des récépissés provisoires nominatifs d'actions entièrement libérées, qui seront échangés contre des titres définitifs avant le 1^{er} novembre prochain.

SONT SEULS ADMIS A SOUSCRIRE LES PORTEURS d'Actions et d'Obligations des Sociétés sus-énoncées et d'actions de la Banque Européenne.

LES SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUES :

Jusqu'au Mercredi 27 Août

A BRUXELLES, au siège social, 15, rue Royale;
 A PARIS, au siège administr., 5, avenue de l'Opéra.

Faculté d'anticiper les versements à 4 0/0 l'an.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE A BRUXELLES ET A PARIS

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

JOURNAL DE RENSEIGNEMENTS SUR LES OBJETS NÉCESSAIRES AU CULTE ET AUX PAROISSES

LIBRAIRIE — MUSIQUE RELIGIEUSE — ORGUES — HARMONIUMS

ORNEMENTS D'ÉGLISE — VASES SACRÉS — BIJOUTERIE RELIGIEUSE — ARCHITECTURE ET SCULPTURE

VITRAUX — PEINTURES — HABILLEMENTS — MÉDICAMENTS,

ET EN GÉNÉRAL TOUS RENSEIGNEMENTS UTILES ET PRATIQUES

Recueil paraissant tous les Jeudis

REDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 44

PRÉDICATION : *XIV^e Dimanche de la Pentecôte* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Évangile¹
 3^o Catéchèses. — LE PRÊTRE : Son premier pas dans le sacerdoce. Grandeur et beauté de son sacrifice. Clergé des villes et clergé des campagnes. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Les feuilles de pouvoirs des vicaires doivent-elles être renouvelées chaque année ? — Y a-t-il une époque précise établissant la division des basiliques en majeures et mineures ? — Si les indulgences attachées à l'Angelus récité *post occasum solis*, sont gagnées par des religieuses qui le récitent régulièrement à 6 heures ? — JURISPRUDENCE : A qui appartient une croix de mission élevée sur la propriété d'un paroissien, et donnée et payée par lui ? — Si le conseil municipal est tenu de réparer les murs du cimetière sans que le conseil de fabrique soit obligé de présenter son budget ? — Un terrain accordé depuis trente années par la commune au curé à titre de supplément de traitement, et considérablement amélioré par lui, peut-il lui être retiré sans indemnité ? — VARIÉTÉS : Les merveilles du mont Saint-Michel. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Valence, 22 août 1879.

J'ai reçu aujourd'hui mes deux titres à votre Société Catholique, et hier le bel ouvrage de P. Caussette, le Manrèze du Prêtre....

Les articles publiés sur Bernadette par M. Henri Lasserre sont captivants d'intérêt. Il font désirer la Vie complète. Je vous prédis d'avance un magnifique succès. L'auteur a vraiment grâce d'état et mission spéciale pour écrire tout ce qui se rattache à N.-D. de Lourdes.

Veuillez l'en féliciter de ma part, quand vous le verrez, et l'assurer de la reconnaissance de toutes les âmes Catholiques.

E. A. GIÉLY, ch. hon.

R.—Le livre de M. Henri Lasserre intitulé :

BERNADETTE, sœur Marie Bernard,

vient de paraître à la Société Générale de Librairie Catholique, Victor Palmé. Après les paroles si justement élogieuses de M. le chanoine Giély, nous n'avons à en dire qu'un mot, mais un mot considérable : ce beau livre est digne de l'auteur de Notre-Dame de Lourdes et de l'œuvre capitale dont il forme la suite.

On sait que, tout en ayant la poésie d'un style enchanteur, M. Henri Lasserre a le

culte de l'exactitude, jusques dans les moindres nuances ; aussi, avant d'imprimer son livre, a-t-il voulu en soumettre le texte à la Communauté des Sœurs de Nevers, compagnes et témoins de la vie cachée de la pieuse Voyante.

Le type exquis de Bernadette, les épisodes de son enfance, son rôle et son témoignage dans l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, les mille anecdotes de sa vie religieuse sont présentés au lecteur avec un charme incomparable mis au service de la Vérité.

Rien n'est doux, rien n'est frais et calme, rien aussi n'est alerte et vivant comme ces pages limpides qui roulent des diamants et des paillettes d'or.

Sur l'annonce du livre, sur les quelques fragments qui ont paru dans la *Revue du Monde catholique*, les demandes ont tellement afflué chez l'éditeur que la première édition a été épuisée à l'avance et que la seconde a dû paraître immédiatement... C'est le succès de Notre-Dame de Lourdes qui recommence, et qui recommence justement.

Le *Dimanche illustré*, rédigé par un prêtre éminent de Toulouse, l'annonçait en ces termes dans un récent numéro :

« Les pèlerinages s'organisent pour les lieux

des apparitions de la Très-Sainte Vierge. On va à Pontmain; de grandes solennités se préparent à La Salette; et à Lourdes l'affluence est considérable. Depuis la mort de Bernadette, les pèlerins ont été heureux de retrouver à Massabielle sinon la Voyante, du moins le récit des apparitions et l'histoire si édifiante de l'action de la grâce dans une si belle âme....

« La mort de Bernadette a inspiré un écrivain pieux et intelligent. Il a recueilli tout ce qu'il y avait d'intéressant et de délicat dans les histoires qui avaient été faites.... Il l'a décrit avec une simplicité touchante. Nous avons assisté à la mort, aux funérailles de sœur Marie-Bernard, et si nous n'avons pas versé des larmes d'attendrissement, c'est par ce que nos cœurs s'élevaient avec le narrateur au-dessus de la terre, pour contempler et invoquer au ciel celle que nous venions d'apprendre à mieux connaître, dans les lettres édifiantes que l'auteur avait fait passer sous nos yeux. Ce livre donc est arrivé à son heure, il sera lu avec intérêt et trouvera sa place à côté des grands travaux que la Très-Sainte Vierge a inspirés aux écrivains qui ont parlé de Lourdes et de Bernadette. »

Le nouveau livre de M. Henri Lasserre est très-soigné comme impression. Beau et fort papier. Excellents caractères. Tirage irréprochable. En tête et à la fin des chapitres, des gravures et autres ornements dus au talent des illustrateurs de *Notre-Dame de Lourdes*, et adaptés au sujet. Dans des proportions moindres, œuvre littéraire et artistique tout à la fois.

Il est divisé en trois parties :

- I. — LA VIE PUBLIQUE (ou histoire de l'enfance de Bernadette et des divers événements de l'apparition.)
- II. — LE TÉMOIGNAGE (ou 1^o recherches, voyages, fatigues de toutes sortes de la part de l'auteur pour arriver à constituer un récit officiel et authentique; — 2^o Hommages et manifestations du monde catholique relativement au miracle et aux lieux du miracle.)
- III. — LA VIE CACHÉE (ou dernière période de l'existence de l'humble Bernadette, écoulée dans le silence d'un couvent, au milieu de toutes les vertus, comme ces vierges d'Israël qui allaient vivre et mourir dans le temple, n'emportant du monde que ce qu'elles y avaient connu : innocence et sainteté.)

LE MANRÈZE DU PRÊTRE.

Sous ce titre : UN NOUVEAU LIVRE DU P. CAUSSETTE, nous lisons dans la *Semaine catholique de Toulouse* (numéro du 24 août) :

« Nous attendions avec impatience le moment

de pouvoir parler du nouvel ouvrage du R. P. Caussette : *Manrèze du prêtre*. Les premiers exemplaires avaient paru depuis plusieurs semaines, mais l'éditeur ne se trouvait pas en mesure de répondre aux demandes que la publicité ne pouvait manquer de lui attirer. Il est approvisionné maintenant.

« Nous sommes en pleine époque de retraites pastorales. Le livre ne pouvait donc arriver mieux à propos ; c'est vraiment un fruit de la saison....

« On connaît le genre du R. P. Caussette dans sa prédication et dans son apologétique : c'est celui de saint Grégoire de Nazianze; même abondance de forte doctrine sous une forme également séduisante; mais le trait de ressemblance qui fait le plus d'honneur au disciple, en le rapprochant davantage de son modèle, c'est cet accent inimitable de ferme conviction et de tendre piété qu'on ne retrouve nulle autre part que dans les écrits des saints. Quand on voit le R. P. Caussette traiter des grandeurs et des vertus sacerdotales, quand on le suit dans l'étude approfondie des motifs et des moyens qu'ont les ministres du Seigneur pour travailler à s'élever jusqu'au sommet de la perfection, on se rappelle instinctivement le mot de M. Louis Veuillot et l'on se dit : *Voilà un homme expérimenté.* »

Nous répétons à ce sujet ce que nous disions dans notre dernier numéro :

Tout abonné de l'Ami du Clergé qui demandera, dans la quinzaine, le Manrèze du Prêtre, au lieu de le payer 12 fr., ne le paiera que 10 fr.

Et si à sa demande il ajoute d'autres livres, il jouira sur le prix total d'une réduction de 20 p. 100, avec facilité de payer tous les deux mois, — sans frais, — à son domicile, — et à partir de l'époque qu'il aura lui-même fixée.

Ne nous méprenons pas : c'est en faveur des seuls abonnés de l'Ami du Clergé que ces conditions sont spécifiées. Donc, se hâter de souscrire le bulletin qui accompagnait le numéro de la semaine dernière, et pour cela consulter le catalogue mensuel joint à ce même numéro.

M. (Loire), 22 août 1879.

L'Encyclique de S. S. Léon XIII relative à l'étude de saint Thomas, va provoquer partout, notamment dans les établissements d'instruction religieuse, un immense mouvement vers les œuvres de ce grand docteur. Je vous serai reconnaissant de vouloir me signaler ce que vous avez publié là-dessus. — M., professeur.

R. — Veuillez vous transporter à la troisième page de la couverture du présent numéro : vous y trouverez la liste que vous désirez, et en particulier l'annonce d'un tout nouveau volume de Mgr de la Bouillerie, l'*HOMME, d'après saint Thomas d'Aquin* : œuvre comme on doit l'attendre et de l'inspirateur et de l'auteur, c'est-à-dire, éminente à tous les degrés. G. ALCYON.

PRÉDICATION

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Spiritu ambulate, et desideria
carnis non perficietis.
(Ad Gal., v.)

Saint Paul est par excellence l'Apôtre de la grâce, et c'est surtout dans l'Épître aux Galates qu'il en défend les droits avec un zèle et avec une force dignes de celui dont la grâce même avait fait un vase d'élection. Sa doctrine, qui est celle de Dieu même, subsiste toujours et subsistera à jamais dans son Église; malheur à ceux qui n'y conforment pas leur conduite et leurs sentiments, et qui, en honorant les prérogatives de la loi d'amour par leur parler, la déshonorent par leurs actions!

L'Apôtre saint Paul, après avoir établi dans toute l'Épître aux Galates la grâce de Jésus-Christ, et combattu la justice de la loi dont les juifs tiraient vanité, conclut par ces paroles : *Spiritu ambulate*. C'est-à-dire que toutes les lumières qu'il vient de leur donner sur ce sujet leur seraient inutiles, s'ils ne montraient l'avantage qu'ils avaient de n'être plus sous la loi, en vivant selon l'Esprit et faisant mourir en eux par la grâce de Jésus-Christ les désirs de la chair : ce que la loi ne pouvait pas faire.

L'Apôtre apprend donc ainsi à tous que c'est par la mortification de la concupiscence qu'il faut montrer qu'on est vraiment instruit de la grâce du Sauveur. Quand on aurait toutes les connaissances de saint Paul lui-même, si on demeure attaché aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, on est encore esclave du démon. Saint Paul ne dit pas : « Disputez, faites des questions sur les dons du Saint Esprit; » mais : « Vivez par la grâce et selon l'esprit : *Spiritu ambulate*. Montrez la connaissance que vous avez du mystère de Jésus-Christ par la pratique de sa loi et la fuite de ce qu'il condamne, et que ce qui doit vous rendre plus humbles et plus fidèles ne serve pas à vous rendre plus coupables en vous rendant plus superbes. »

Être sous la loi, c'est demeurer attaché au péché et être sujet à la malédiction prononcée par la loi contre les prévaricateurs. Et c'est l'état du juif charnel et de tous ceux qui n'attendent que de leurs propres forces l'accomplissement de la loi, qui n'ont pas l'esprit d'amour par lequel on l'accomplit comme il faut, ou la violent ouvertement, ou ne l'accomplissent qu'en esclaves par la seule crainte du châtement. Il n'y a donc que la charité qui délivre l'âme de la servitude ; on n'est point encore entré dans la liberté des enfants de Dieu, dans cette heureuse liberté que Jésus-Christ nous a acquise au prix de son sang, quand, au milieu même et dans le sein du christianisme, on est dominé par la chair et on en accomplit les désirs. Quoiqu'on soit dispensé de la circoncision et de tout ce poids des cérémonies judaïques, dont saint Pierre dit, dans les Actes, que ni eux ni leurs pères n'avaient pu les porter, on est toujours sous la loi quand on est esclave de ses passions et infidèle aux préceptes du décalogue. Au contraire, les justes et

les saints qui vivaient dans l'Ancien Testament, quoique obligés de remplir tout le culte légal qui n'était pas encore aboli, n'étaient pas proprement sous la loi, mais sous la grâce, parce qu'ils étaient animés par la charité et qu'en suivant son esprit, ils obéissaient comme des enfants aux préceptes du Seigneur et résistaient aux désirs de la concupiscence que Dieu condamne. Ils étaient remplis des vertus que saint Paul appelle ici les *fruits de l'Esprit*, et dont il dit qu'il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de cette sorte ; c'est-à-dire que les menaces et les peines ordonnées par la loi ne les regardent pas.

Or, si cette vie de l'âme et cette opération du Saint Esprit dans le cœur se manifeste surtout par un zèle actif et sincère à mortifier tous les désirs du vieil homme, que saint Paul appelle les désirs de la chair, pourrait-on avec vérité et même avec vraisemblance se dire ami de Dieu, fidèle à son service, héritier de la grâce, animé de l'esprit de Jésus crucifié ? Pourrait-on se glorifier, comme l'Apôtre à la fin de cette Épître, de porter imprimées sur sa chair les marques du Seigneur Jésus ? d'avoir reçu la circoncision spirituelle : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, quand on nourrit sans cesse la concupiscence dans son cœur et dans ses sens, au lieu de travailler par une résistance continuelle à en faire mourir les désirs ? ou, lorsque sous le voile d'une probité tout humaine et d'une fausse spiritualité qui a horreur de certains crimes, on se fait honneur de l'inimitié, de la vengeance, des jalousies qui, selon le dénombrement de l'Apôtre, ne sont pas moins que les autres des vices de la chair, c'est-à-dire de la corruption d'Adam ?

Si donc, selon saint Paul, *ceux-là seulement appartiennent à Jésus-Christ qui ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés* ; si c'est à cette marque que l'on connaît ceux qui sont à Jésus-Christ, si c'est à cette condition que l'on entre dans l'alliance chrétienne, peu de chrétiens peuvent se flatter de ces privilèges, car bien peu combattent leurs passions et règlent tous leurs désirs selon l'Évangile, puisqu'il y en a tant qui ne veulent ni porter la croix, ni se renoncer eux-mêmes, et qui rougissent même d'être traités par le monde comme Jésus-Christ l'a été.

Profitons mieux de nos avantages, faisons plus d'honneur à la grâce de Jésus-Christ. Conduisons-nous en tout par son esprit, marchons dans la lumière ; armons-nous contre la chair et ne nous laissons point abattre dans cette guerre continuelle que nous devons lui faire. Combattons sans interruption contre un ennemi qui ne nous donne pas de relâche.

Sujet tiré de l'Évangile. — Homélie.

Nemo potest duobus dominis
servire. (Matth., vi.)

Il n'y a peut-être pas, dans toute la morale chrétienne, de vérités aussi simples, aussi claires et d'un usage aussi consolant que celles qui sont renfermées dans cet Évangile. Cependant

il n'y en a peut-être pas qu'on accepte plus difficilement, car on s'agite, on s'inquiète pour des soins et des besoins qui ne sont pas de notre ressort, tandis que Jésus-Christ s'applique avec une sorte d'affection à nous ôter toutes ces sollicitudes et à répondre à tous les prétextes dont nous pourrions les autoriser. Il nous fait un commandement exprès de ne penser qu'à être fidèlement chrétiens et vraiment justes pour être éternellement heureux. Et on néglige cet unique nécessaire. Arrêtons-nous donc à l'essentiel et en prenant toujours pour point de vue l'alternative que Jésus-Christ nous propose entre le service de Dieu et celui du démon. Comprendons tout le malheur et l'injustice de ceux qui s'attachent à l'ennemi de Dieu et embrassons les devoirs qui nous asservissent à notre véritable maître.

On ne peut servir deux maîtres à la fois. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent, c'est-à-dire Dieu et le monde. Cette vérité est un paradoxe pour un grand nombre de chrétiens, qui servent le monde et qui s'imaginent qu'ils peuvent en même temps servir Dieu. On trouve cent faux moyens d'allier Dieu avec le monde, le ciel avec la terre, et si on n'ose pas combattre cette vérité par les paroles, on la combat par les actions. Il suffit, sans doute, que Jésus-Christ nous ait annoncé cette vérité pour la croire et en faire la règle de notre vie; écoutons néanmoins comment il la prouve lui-même.

On ne peut servir deux maîtres à la fois : car, ou on haïra l'un et aimera l'autre, ou on souffrira l'un et méprisera l'autre. Il n'y a que deux maîtres sur la terre, Dieu et le prince du monde; il faut être esclave de l'un ou de l'autre; il est impossible de n'être à aucun des deux et d'être ensemble à tous les deux. Comment donc se conduit un vrai chrétien à l'égard de ces deux maîtres? Écoutons Jésus-Christ : il haïra l'un, qui est le démon; et il aimera l'autre, qui est Dieu. Ainsi il faut prendre Dieu pour maître et l'aimer; et pour prouver qu'on l'aime véritablement, il faut haïr le monde. C'est la marque d'un vrai chrétien et d'un fidèle serviteur de Dieu et un signe certain de l'amour qu'on a pour lui de haïr le monde, qui est son ennemi.

Ce qui trompe un grand nombre de personnes, c'est qu'on s' imagine, qu'étant plein de l'amour du monde ou renonçant seulement à quelque commerce visiblement mauvais qu'on avait avec lui, on sert vraiment Dieu. C'est un abus; selon l'Evangile, non seulement on ne doit pas aimer le monde, mais on doit le mépriser, on doit le fuir, on doit le haïr. Si on hait le monde, on aime Dieu; c'est pourquoi David dit : *Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal.* Et saint Paul : *Ayez le mal en horreur, et attachez-vous fortement au bien.*

Le caractère opposé à celui du vrai chrétien, c'est-à-dire de tous ceux qui ne sont point à Dieu, est exprimé dans les paroles suivantes : *Où il supportera l'un et méprisera l'autre.* Les méchants n'aiment pas formellement le prince du monde, car, qui aimerait le démon ? dit saint Augustin; mais ils souffrent sa tyrannie; de

même, ils ne haïssent pas Dieu, mais ils le méprisent. Plusieurs se trompent eux-mêmes, en disant hardiment qu'ils n'aiment point le monde. Mais Jésus-Christ ne dit pas que ceux qui prendront le monde pour maître, l'aimeront; mais seulement, qu'ils le souffriront. Ainsi, il n'est pas nécessaire, pour être vraiment ami du monde, d'être content du monde, il suffit de le suivre et de souffrir sa violence. Une autre illusion, c'est qu'aimant ainsi le monde, on s' imagine satisfaire à ce que l'on doit à Dieu, en lui rendant extérieurement quelques devoirs de religion. Mais Jésus-Christ ne dit pas de ces esclaves du prince du monde qu'ils haïront Dieu, mais seulement qu'ils le mépriseront. Or, quel plus grand mépris peut-on faire de Dieu, que de faire le contraire de ce qu'il dit? Il commande de haïr le monde, et on n'aime que le monde! Il ordonne de fuir les plaisirs, les biens, les honneurs, et c'est ce que l'on désire, ce que l'on recherche.

Mais, faut-il donc abandonner tout? Ne peut-on faire son salut dans le monde? Oui, on le peut, et même en possédant de grandes richesses, à la condition de se rappeler sans cesse cette parole de Jésus-Christ : *Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît.* Ainsi, dit saint Augustin, le royaume et la justice de Dieu sont tout notre bien. C'est là l'objet de tous nos désirs, c'est la fin que nous devons toujours regarder et pour laquelle nous devons faire tout ce que nous faisons dans cette vie. Il faut remarquer que le Fils de Dieu ne se contente pas d'opposer le désir du royaume de Dieu au soin de l'inquiétude pour les biens du monde, qu'il nous interdit; mais il veut qu'on recherche ce royaume : *Quærite.* Ce qui marque non-seulement les désirs, mais les actions; et il ajoute : *Primum,* c'est-à-dire avant toutes choses, en sorte que ce soit non-seulement notre fin principale et première, qui nous en laisse une seconde à l'égard des biens de la terre, mais notre unique fin. Car, comme Dieu est notre bien et notre maître unique, il doit être aussi notre fin unique. Les biens mêmes tout à fait nécessaires pour l'entretien de cette vie, ne doivent point être recherchés pour eux-mêmes; on ne doit les chercher que comme des moyens de parvenir à cette fin. Et c'est en ce sens qu'il faut rechercher le royaume de Dieu uniquement.

Qu'est-ce que rechercher ainsi le royaume de Dieu? Jésus-Christ l'explique ensuite en ajoutant : *Et justitiam ejus;* c'est-à-dire, travaillez à faire régner Dieu en vous par la justice; n'ayez point d'autre fin dans toutes vos actions que de le voir régner souverainement et uniquement dans vos cœurs par sa grâce et par sa justice; soumettez tous vos désirs, toutes vos inclinations, toutes vos volontés à Dieu, en sorte qu'il règne sur vous. Ce que Jésus-Christ ajoute : *Et tout le reste vous sera donné par surcroît,* nous fait bien voir qu'en nous commandant de nous attacher à Dieu seul, il ne veut que notre bonheur, qu'il se charge de tout le reste. Reposons-nous donc en paix sur cette providence paternelle de Dieu. Qui peut avoir plus de soin de nos affaires que Dieu même? Mais, quand tout

vous manquerait, un cœur qui n'aime que Dieu, ne possède-t-il pas tous les trésors, puisqu'il le possède? Une âme revêtue, rassasiée, enivrée de Dieu même, ne se plaindra jamais que Dieu lui ait manqué de parole, quand il l'aurait abandonnée dans les besoins du corps, et qu'il l'en aurait privée pour se donner à elle plus sûrement, plus promptement et plus pleinement. Sauvons donc notre âme et nous gagnons tout; mais si nous la perdons, tout est perdu pour nous, et la perte est sans ressource. Le chrétien, qui sait que Dieu est l'unique et souverain bien de l'homme, ne peut être heureux, même en cette vie, qu'en le préférant à tout.

CATÉCHÈSES ¹

XXXIX. — DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum. (Luc., x, 30.)

« Sous le nom de cet homme si misérablement blessé par les voleurs, les Docteurs entendent la nature humaine après la chute d'Adam. Considérez les blessures que lui a faites son péché. » (C. C. Trid.) La chute du premier Homme, l'effet de sa funeste désobéissance et la transmission du péché originel à ses descendants : telles seront les trois Questions à examiner dans notre Homélie.

I. Comment le premier Homme est-il tombé? — Le premier Homme est tombé pour avoir désobéi à Dieu en mangeant du fruit défendu. Bien que Dieu eût établi Adam et Eve rois de la Création et qu'il eût soumis à leur empire tous les êtres de l'univers, cependant il voulut leur rappeler qu'ils devaient les rapporter à leur Créateur. Et pour les empêcher d'oublier qu'il était leur Souverain Maître et Seigneur, il leur donna un précepte. Or ce précepte consistait pour eux à ne pas manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. C'était, comme on le voit, un précepte attaché à quelque chose de sensible, parce que l'homme est composé d'un corps et d'une âme; un précepte facile, pour ne pas lui rendre la vie trop incommode; et un précepte salutaire, parce qu'en l'accomplissant il montrait à Dieu sa reconnaissance et sa fidélité et méritait ainsi la gloire du Ciel. Donc le jour où le Créateur introduisit l'homme dans le Paradis terrestre, il lui dit : « Mange du fruit de tous les arbres de ce jardin, mais ne mange point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car le jour même que tu en mangeras, tu mourras de mort. » (Gen. ii, 17.) Si l'Homme avait respecté cette défense de Dieu, il n'aurait jamais vu la mort et ne serait sorti du Paradis terrestre que pour entrer dans le Ciel. Mais il s'en fit exclure par sa funeste désobéissance. C'est Eve qui s'en rendit coupable la première. Le fruit de cet arbre captiva ses

yeux. Et, en le considérant, elle remarqua que ce fruit était beau à la vue et agréable au goût. Alors elle en cueillit et en mangea. Puis elle en offrit à Adam, qui en mangea également. Tel fut le péché d'Adam et d'Eve. Il eut pour principe l'orgueil. Tous les autres péchés s'y trouvent en quelque sorte renfermés. Et on le regarde comme une source empoisonnée, d'où sont dérivés tous les maux qui affligent le genre humain et qui en sont le juste châtement. (I C. I, 76-78. — I SC. I, 234-237.) (1).

II. Quel a été l'effet de la désobéissance de l'Homme? — En punition de sa désobéissance, l'Homme fut chassé du Paradis terrestre et condamné à manger son pain à la sueur de son front; il devint sujet à l'ignorance, à la concupiscence, à la douleur et à la mort; et il fut exclu du bonheur du Ciel. Dieu ne pouvait laisser impunie la prévarication d'Adam et d'Eve. Il commença par maudire le serpent et le démon, qui s'en était servi comme d'un instrument. Il déclara qu'il mettrait une inimitié entre lui et la femme; et il prédit que celle-ci lui écraserait la tête, en détruisant son empire. Ensuite, s'adressant à la femme, il la condamna à souffrir toutes sortes de maux et à vivre sous la puissance de son mari, parce qu'elle l'avait séduit et porté au péché. Puis il obligea Adam à travailler péniblement la terre, pour obtenir ses fruits; et il lui dit qu'il mangerait son pain à la sueur de son front jusqu'à ce qu'il retournât dans la terre, d'où il avait été tiré. Enfin, il l'expulsa avec son épouse du Paradis; et à l'entrée du Paradis, il plaça un Chérubin armé d'un glaive flamboyant, pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie. L'expulsion de ce Paradis terrestre, le travail et la douleur, les souffrances et la mort : telles sont les peines corporelles infligées à l'Homme. Désormais tout est changé pour lui dans l'univers. La terre ne lui sourit plus, comme auparavant; le ciel n'a plus cet air radieux et serein, qui le réjouissait; et les animaux, qui lui étaient restés soumis jusque-là, ne reconnaissent plus son empire. Mais là ne se borna pas son châtement. Il perdit encore sa justice originelle; et il fut privé de tous les dons, qui éclairaient son intelligence et fortifiaient sa volonté. Et ce qui mit le comble à son malheur, c'est qu'il était pour jamais exclu du Ciel et condamné à une mort éternelle, dont la mort temporelle n'était que la figure (I C. I, 79. — I S C. I, 238-241).

III. Le péché d'Adam s'est-il communiqué à ses descendants? — Oui, le péché d'Adam s'est communiqué à tous ses descendants, en sorte qu'ils naissent coupables du péché de leur premier père et sujets aux mêmes misères que lui. Il est de foi que tous les hommes, à l'exception de la Bienheureuse Vierge Marie, naissent avec le péché d'Adam. Car le concile de Trente anathématise quiconque refuse de le croire. « Si quelqu'un, » dit-il, « prétend que la prévarica-

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} Partie ou Dogme, art. 76-78. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} Partie ou Dogme, art. 234-237.

¹ Voir l'Ami du Clergé, n^{os} 4-41, 43.

tion d'Adam n'a nui qu'à lui seul, et non à sa descendance, et qu'il n'a perdu que pour lui, et non pour nous aussi, la sainteté et la justice qu'il avait reçues de Dieu; ou qu'après avoir été souillé il n'a transmis au genre humain que la mort et les peines corporelles, qu'il soit anathème; puisque par là il contredit l'Apôtre qui a dit: « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché; et ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme, en qui tous les hommes ont péché (Rom. v, 12). » Or le péché, dont les hommes naissent coupables, s'appelle le péché originel, c'est-à-dire qui vient de notre origine. Le dogme du péché originel est fondé sur l'Écriture et la Tradition, comme on le voit par les textes précités de saint Paul et du concile de Trente. Bien que ce soit un mystère incompréhensible, la raison n'y voit rien qui lui répugne ni rien qui soit en contradiction avec la justice de Dieu. Car Dieu ne peut rien nous enseigner de contraire à ses attributs. Assurément il ne nous appartient pas de juger les arrêts du Souverain Juge. Sa justice est infinie et ne doit pas se mesurer d'après la justice humaine. Celle-ci, du reste, nous en offre une image bien frappante. Un père dégradé ne perd-il pas sa noblesse pour ses enfants, comme pour lui-même? S'il est banni de sa patrie, ne l'accompagnent-ils pas dans l'exil? Et s'il est privé de ses biens, ne souffrent-ils pas avec lui de cette privation? Il est certain que, si Adam et Eve, par leur persévérance dans le bien, avaient conservé leur justice originelle, ils nous l'auraient transmise avec toutes ses prérogatives. Mais en la perdant, ils devaient naturellement nous transmettre leur disgrâce. Car Dieu ne pouvait les bannir du Paradis terrestre ni les exclure du Royaume des cieux, sans nous en bannir et nous en exclure avec eux. Mais en quoi consiste le péché originel? Il consiste dans une tache imprimée à notre âme par la perte de la grâce sanctifiante.

Tous les hommes ont péché en Adam, dit saint Paul (Rom. v, 12). Mais ils n'ont pas péché comme lui (Ibid). Ce qui constitue le péché originel n'est donc pas l'acte de désobéissance personnel au premier homme, mais la mort de l'âme ou la privation de la grâce sanctifiante. Aussi, peut-on dire que c'est une tache imprimée à notre âme par la perte de la grâce sanctifiante et nous rendant odieux au Seigneur, parce que la perte de cette grâce est un effet de la désobéissance d'Adam. Car, suivant le concile de Trente, il se transmet par propagation et se trouve en chacun de nous comme nous étant propre. De là vient que nous naissons tous enfants de colère (Eph. ii, 5). On voit donc que, si le même concile ordonne de baptiser les petits enfants, c'est afin que la régénération purifie en eux la souillure qu'ils ont contractée par leur naissance. (I C. I, 80-82. — I S C. I, 242-248).

XL. — TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Jesu præceptor, miserere nostri.
(Luc., xvii, 13.)

« On peut rapporter ici ce qui regarde le Nom de Jésus. » (C. O. Trid.) Quel est le Nom donné

à Notre-Seigneur, quel en est le sens et que signifie le mot Christ ajouté à ce Nom? Telles sont les Questions à résoudre en cette Homélie.

I. *Comment s'appelle le Fils de Dieu fait Homme?* — Le Fils de Dieu fait Homme s'appelle Jésus. Ce n'est ni par le hasard ni par la volonté des hommes, mais par la volonté même de Dieu que lui a été donné ce Nom. Car en annonçant à Marie qu'elle serait sa Mère, l'Ange lui dit: « Voilà que vous concevez dans votre sein et que vous enfanterez un Fils, et vous appellerez son Nom Jésus. » (Luc. i, 31.) Plus tard le même Ange, non content de commander à l'Époux de la Très-Sainte Vierge, Saint Joseph, de nommer ainsi le Divin Enfant, lui en expliqua le motif. « Joseph, fils de David, » lui dit-il, « ne craignez pas de prendre Marie pour votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils et vous le nommerez Jésus, parce que c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés. » (Matth., i, 20, 21. — I C., i, 100. — I S C., i, 335.)

II. *Que veut dire le Nom de Jésus?* — Le Nom de Jésus veut dire Sauveur. On voit dans l'Histoire Sainte, que plusieurs personnages ont porté ce nom. Tel fut Josué, fils de Nun, qui introduisit dans la Terre Promise le peuple de Dieu; tel fut encore Jésus, fils de Josédéch, le grand prêtre. Mais n'est-ce pas encore avec plus de vérité que Notre-Seigneur a reçu le Nom de Jésus? Car ce n'est pas à un seul peuple, mais à tous les peuples qu'il a donné la lumière, la liberté et le salut, en les tirant des ombres de la mort où ils étaient assis, en brisant les durs liens du péché où le démon les tenait enchaînés, en les reconciliant avec Dieu et en recouvrant pour eux le droit au céleste Héritage. Les Prophètes l'avaient appelé Admirable, Dieu Fort, Docteur, Législateur, Grand Pontife, Médiateur, Prince de la paix, Ange de l'alliance. Mais ces titres glorieux ne nous révèlent que ses différents attributs. Du reste, les grandeurs qu'ils rappellent sont renfermées dans le Nom de Jésus. Car ce Nom comprend tout ce que l'esprit humain peut imaginer de plus sublime. Aussi est-il au-dessus de tout nom; et en l'entendant, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. (Phil., ii, 7-10. — I C., i, 101. — I S C., i, 336).

III. *Que signifie le mot Christ ajouté au Nom de Jésus?* — Il signifie « Oint » ou « Sacré. » Autrefois on avait coutume de le donner aux Prêtres, aux Rois et aux Prophètes, à cause de l'unction sainte qu'ils recevaient en vue de leurs sublimes fonctions. Car ils représentaient la majesté de Dieu sur la terre: les Prêtres, en offrant des prières et des sacrifices à Dieu pour le peuple et en servant de médiateurs entre Dieu et les hommes; les Rois, en gouvernant les nations avec justice, en protégeant les innocents et en punissant les crimes des méchants; les Prophètes, en révélant au monde les secrets et les volontés du Ciel. Or Jésus, notre divin Sauveur, a pris les titres et les fonctions de Prêtre,

de Roi et de Prophète. En effet, il est Prêtre, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech. C'est le Prêtre par excellence et le véritable Pontife, parce qu'il s'est offert lui-même comme Victime de propitiation pour nos péchés, que son Sacrifice est d'un prix infini et que son Sacerdoce est éternel. De plus, nous le reconnaissons comme Roi, non-seulement en tant qu'il est Dieu, mais aussi en tant qu'il est Homme et revêtu de notre nature. Car n'est-ce pas de lui que l'Ange a dit : « Il régnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » (Luc. i, 32.) Enfin il a été Prophète. Car il nous a fait connaître la volonté de Dieu et nous a révélé la connaissance du Père céleste. Tel est le titre que lui donna Moïse, lorsque, prédisant à Israël l'avènement du Messie, il lui disait : « Le Seigneur, ton Dieu, te suscitera de ta nation et d'entre tes frères un Prophète comme moi : tu l'écouteras. » (Deut. xviii, 15.) C'est donc avec raison qu'il est appelé Christ. Il n'a pas reçu de la main des hommes, mais par la vertu du Père céleste, l'onction, non d'une huile terrestre, mais d'une huile spirituelle consistant dans la plénitude du Saint-Esprit. De là ces paroles que lui adresse David : « Votre Dieu vous a donné une onction de joie plus excellente qu'à tous vos semblables » (Ps. xlv, 8); et ces autres, qu'il dit lui-même en Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a donné l'onction et qu'il m'a envoyé pour l'annoncer aux pacifiques. » (Is. lxi, 1. — I C., i, 101. — S C., i, 337-338.) L'abbé REGNAUD.

LE PRÊTRE

II

- I. SON PREMIER PAS DANS LE SACERDOCE. —
- II. GRANDEUR ET BEAUTÉ DE SON SACRIFICE. —
- III. CLERGÉ DES VILLES ET CLERGÉ DES CAMPAGNES.

Entre tous les récits de voyages qui ont été publiés depuis quelques années, ceux que nous lisons avec le plus d'intérêt sont ceux qui nous décrivent les peuples de l'extrême orient. Si parfois nous sommes tentés de sourire, si nous rencontrons des choses étranges, des usages dont nous ne pouvons comprendre l'origine et le sens, le plus souvent peut-être nous restons étonnés : nous avons là des égaux, nous devons saluer des aînés. Notre civilisation n'est pas la première en date ; et qui sait si la civilisation européenne la plus récente est supérieure à celle de ces vieux peuples ? Ces pensées nous sont communes avec tous les lecteurs. Mais, comme chrétiens, nous recevons de temps en temps, au cours du voyage, une impression particulière et pénible. On nous décrit les pagodes du Japon, de la Chine, les temples de Bouddha, et l'on nous dit : « Le clergé du temple, les moines de la pagode, les lampes qui brûlent devant l'autel, les cierges qui brûlent sur l'autel. » Les moines, les prêtres à la tête

rasée, comme l'est celle de nos Clercs, de nos Religieux, reviennent à tout moment. Ces expressions nous blessent, les faits qu'elles nous montrent nous sont désagréables. Nous nous en prenons parfois au mauvais esprit de l'auteur. Mais il en est dont on ne saurait suspecter les intentions ou accuser l'ignorance (1). Cette similitude entre les rites de la Religion et des fausses religions existe en effet, et il peut être utile d'en indiquer brièvement la raison.

J'observe tout d'abord que, pour rendre nos pensées, nous avons à notre disposition très-peu de signes et très-peu de symboles. Le rire, les larmes, l'expression tendre ou menaçante du regard, tels sont, à peu de chose près, les signes naturels dont nous pouvons user. La diversité n'est que dans la nuance. De même pour les symboles. Bien qu'inventés par les hommes et pouvant être multipliés, ils sont, en fait, si peu nombreux, que les bons comme les mauvais, les sages comme les fous, ceux qui sont dans la vérité comme ceux qui suivent des erreurs, doivent employer, pour rendre sensible leur pensée dominante, pour rendre sensible un état permanent de leur esprit ou de leur vie, des symboles identiques ou très-voisins les uns des autres.

Cette première explication du fait dont la singularité nous a arrêtés serait suffisante ; mais il en est une seconde allant plus au fond des choses, et que je recommande tout particulièrement à votre attention : c'est que, dans toutes les doctrines, dans tous les systèmes que l'on appelle fausses religions, il y a toujours une part de vérité. Toutes les fausses religions appartiennent à la Religion par quelque une de leurs croyances, par quelque un de leurs rites. Lorsque Dieu a parlé aux premiers hommes, puis à Noé, il a donné au monde, il a maintenu dans les sociétés humaines une somme de vérités qui ont été ou altérées, ou voilées, ou défigurées, mais qui ne se sont jamais complètement effacées. C'est ce qui apparaît surtout au sujet de l'idée essentielle de religion qui est le sacrifice. Le rite du sacrifice frappe partout les premiers regards. Dans tous les temples un autel, et sur cet autel, ou l'on immole des victimes, ou l'encens brûle et l'huile des lampes se consume. Lors donc que les païens, tant du vieux monde que d'aujourd'hui, offrent un sacrifice, ils font un acte qui est selon la vérité. Ils expriment la relation vraie et nécessaire de l'homme avec Dieu, ils annoncent JÉSUS-CHRIST et cette part au sacrifice de JÉSUS-CHRIST que tout homme est tenu de vouloir et de fournir. Leur intention est, il est vrai, viciée et dépravée ; ils portent à l'idole ce qui appartient à Dieu, mais l'idée est juste et l'acte conforme à la loi suprême. Saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, et la plupart des Pères des premiers siècles, reprennent fréquemment cet enseignement. Ils aimaient à montrer comment l'Eglise, aussitôt les persécutions finies ou suspendues, pouvait s'installer dans les temples des faux dieux, faire usage des mêmes autels,

1. Entre autres, M. le baron de Hübner : *Promenades autour du monde*.

des mêmes lampes, reproduire plusieurs cérémonies des cultes idolâtriques : elle n'empruntait pas, elle ne faisait que reprendre ce qui était à elle. Des vérités, jusque-là éparses et comme perdues çà et là, étaient désormais réunies et mises en un faisceau : à ce moment apparaissait la vérité simple et elle-même. Nous avons ainsi l'explication du rite que nous offre l'entrée dans la cléricature, rite que pratiquaient les prêtres de Baal, ceux de Cérès, et que gardent de nos jours les nombreux habitants des Lamasies dans toute l'Asie orientale. Il exprime une même vérité : l'obligation pour l'homme déchu de se défier de la vie, de l'attaquer, de la réduire, de retrancher sur sa vie, en un mot de sacrifier et de se sacrifier. Un même acte extérieur est posé par les païens et par les Chrétiens ; la différence est toute dans l'intention de celui qui le pose et dans l'intelligence de cet acte même.

Que prétend faire l'Evêque qui coupe les cheveux des nouveaux Clercs ? Qu'attendent, que veulent ceux qui s'offrent d'eux-mêmes à l'Evêque pour que sa main fasse ainsi tomber leur chevelure ? Que vont-ils donc devenir, puisqu'un changement se fait en eux, puisqu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient ? Considérez-les, entièrement couverts de cette soutane noire, à genoux, la tête inclinée, silencieux. Que rappellent-ils ? Quel mot est déjà sur vos lèvres ? — La mort. — Vous dites bien. Une mort vient de passer sur eux ; ils sont des morts. L'Eglise les veut dans la mort. Le Saint-Esprit opère en leurs âmes une mort ; il leur redit ces paroles : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu, en JÉSUS-CHRIST* (1). Et encore : *Portant toujours, dans tous vos sens, tout autour de vous, la mortification de JÉSUS-CHRIST* (2). Et encore : *Vous êtes ensevelis avec JÉSUS-CHRIST* (3). L'image est donc juste, les apparences sont exactes ; ces jeunes hommes cherchent et viennent de recevoir une mort.

Comme je dirais mon admiration, comme je dirais leur bonheur, si la tristesse et la sévérité de vos visages ne me faisaient entendre combien ces images vous sont pénibles, combien vous êtes tentés de m'en vouloir pour vous avoir dit ce mystère de la mort du Clerc ! Grandeur et folie, courage et témérité, amour et exaltation, heureux celui qui vous distingue ! heureux celui qui est sage dans l'enthousiasme, et contenu dans le dévouement ! C'est ce que vous entendez dire souvent dans le monde, ce que vous n'êtes pas très-loin de penser vous-mêmes en ce moment.

Vouloir mourir, se plaire dans son ensevelissement, est-ce sensé ? est-ce légitime ? Notre devoir c'est de vivre, de faire valoir ce que nous avons de vie, d'augmenter nos forces, de développer incessamment notre activité. Comment Dieu serait-il servi par la diminution de la vie, lui qui est l'auteur de la vie ? Comment serait-il honoré par cet effort pour devancer l'heure de la mort, lorsque le Seigneur JÉSUS dit dans l'Evangile : *Dieu n'est point le Dieu des morts, mais*

le Dieu des vivants (1) ? Hélas ! la vie est déjà si rare sur cette terre ! tant de germes périssent qui devaient produire et qui meurent seuls ! tant d'autres germes ne donnent point ce qu'ils devaient donner, mais, en la place du type vrai et parfait, produisent l'inachevé ou le monstrueux ! Faut-il encore s'appliquer à détruire ce qui a germé, et a heureusement grandi ? Faut-il arracher dès le printemps ce qui doit donner des fruits en automne ?

Ainsi dites-vous, mes très-chers Frères. Ainsi craignez-vous pour la sainte Eglise que l'imagination et l'amour l'emportent hors de la sagesse et de la mesure.

Mais écoutez, je vous prie. Le chœur va chanter un second psaume. Dans la tragédie antique, le chœur intervenait pour expliquer une situation, pour en tirer une conséquence morale. Les personnages agissaient, le chœur disait le sens de leurs actions ; il avait la parole de la loi, de la sagesse, de la justice. Dans nos saintes cérémonies, le chant du peuple occupe cette même place. Et c'est pourquoi, après que tous les Clercs ont reçu la tonsure, on entonne le psaume xxiii^e. Je dis simplement le psaume xxiii^e comme précédemment j'ai dit le psaume xv^e. Vous lisez les psaumes, je n'en doute point ; vous les récitez souvent. En entendant ces seules indications : psaume xv^e, psaume xxiii^e, vous vous retrouvez aussitôt, vous êtes comme chez vous, je n'en fais aucun doute. On vient donc d'entonner le psaume xxiii^e : *Domini est terra et plenitudo ejus...* A Dieu la terre, à Dieu le monde, à Dieu l'éternité ! — C'est le premier verset. — A Dieu tout ce qui se voit, tout ce qui peut se connaître, tout ce qui est !

Dieu éternel, Dieu infini ! Et nous, que devenons-nous quand de cet élan vers Dieu nous retombons sur nous-mêmes ?

Dieu est-il donc inaccessible ? Ne pouvons-nous que concevoir, désirer et souffrir ? *Quis ascendet ?* Qui montera vers ces hauteurs ? qui s'élèvera dans l'infini, dans l'éternel, en Dieu ? *Quis stabit ?* Qui s'établira, immobile, sur ce mont saint, en la vie de Dieu ?

Ecoutez : *Celui dont les mains sont innocentes, celui dont le cœur est pur. Innocens manibus et mundo corde.* Beauté passive, vertu passive, l'âme sans tache. *Celui qui n'a pas reçu pour rien son âme.* Quelle parole ! Qui n'a pas reçu pour rien, c'est-à-dire qui a fait le bien : vertu active, féconde. Qui montera vers les demeures éternelles ? Celui qui a la ressemblance avec le Verbe splendeur du Père, celui qui a la ressemblance avec le Verbe fait chair et passant dans le monde en faisant le bien. Et regardant les nouveaux Clercs, le chœur continue : *Ceux-là recevront la bénédiction, la miséricorde qui vient du Seigneur.* Le Verbe est donc en eux ; sous ce noir et ce silence de mort, il y a donc un germe, une vie, la vie de Celui qui a dit : *J'ai été mort, et voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai la puissance de la mort et de la vie* (2).

Et il monte vers Dieu le Chrétien qui a dit à

1. Epître aux Colossiens, chap. iii, v. 3.

2. Epître aux Corinthiens, chap. iv, v. 10.

3. Epître aux Colossiens, chap. ii, v. 20.

1. Evangile selon saint Mathieu, chap. xxii, v. 32.

2. Apocalypse, chap. i, v. 18.

Dieu : Vous serez mon héritage. *Attollite portas, principes, vestras : Ouvrez, Princes, ouvrez vos portes*. Ne le connaissez-vous pas ? Anges, ouvrez les portes du sanctuaire éternel, et le roi de gloire entrera. Ce Roi de gloire, qui est-il donc ? JÉSUS-CHRIST. Ouvrez, Evêques, anges de l'Eglise, princes de l'Eglise, ouvrez ces portes, les portes du sanctuaire, et le roi de gloire entrera ! Le roi de gloire ? et qui est-ce donc ? Le Clerc. C'est lui, le vivant, le roi, le Christ de Dieu ! Il a été mort, et voici que sa vie ne fait plus qu'une vie avec celle du Seigneur JÉSUS ! A l'heure même où il s'ensevelit, nous le chantons ressuscité, glorieux, immortel !

MGR ISOARD.

Voir son beau et tout récent ouvrage LE SACERDOCE, 2 vol. in-12 de 480 et 404 pages. Prix : 7 fr. les deux.



CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — J'ai l'honneur de recourir de nouveau à vos lumières pour une question d'un intérêt assez important et général.

Dans notre diocèse, les feuilles de pouvoir des jeunes prêtres desservants, qui n'ont pas encore cinq ans de prêtrise, sont ainsi conçues : *approbatio vicarii. Tibi facultatem concedimus vicarii munia obeundi in Ecclesia...* (celle qui leur est assignée), *sub regimine D. Pastoris Ecclesiæ...* (le doyen de canton). *Præsentibus ad diem primam septembris hujus anni valituris.*

Ces pouvoirs doivent être renouvelés chaque année, après l'examen.

Il me semble que c'est là du droit canon bien arbitraire. Ou bien, en effet, ces jeunes desservants sont curés, ou ils sont vicaires. Si *primum*, leurs feuilles de pouvoirs sont au moins très-mal conçues, et il n'est aucunement besoin de les faire renouveler chaque année ; car les curés ont pouvoir ordinaire, et cette juridiction ne peut leur être ôtée qu'avec leur charge, tandis que les feuilles en question supposent une juridiction déléguée. Ou ils sont vicaires, et alors ils ne peuvent pas être tenus aux obligations des curés, comme la messe *pro populo*, etc., ce que l'évêché exige cependant. Que l'on ne dise pas que, recevant le traitement de desservants, ils en ont par là même les charges. Non, car ce n'est pas la somme allouée par le Gouvernement qui donne le titre, c'est la nomination épiscopale. — En réalité, les jeunes desservants, dans ce diocèse, ne diffèrent des autres plus âgés, que par la forme de ces feuilles de pouvoirs ; je pense donc qu'ils sont réellement curés, et je trouve seulement que c'est aller contre le droit canon, de ne leur attribuer qu'une juridiction déléguée, alors que de droit et même de fait, ils ont pouvoir ordinaire. Quel que soit l'usage, je ne crois pas que l'on puisse ici prescrire contre le droit canon, parce qu'il y a contradiction entre les pouvoirs accordés et les charges imposées. Que pensez-vous de cet état de choses ?

R. — Notre honorable correspondant attache trop d'importance à une question de pure terminologie. Dans la langue du droit, le mot *vicaire* exprime parfaitement le desservant d'une paroisse, lequel a toute la responsabilité de la cure actuelle. A Rome, le curé de Saint-Pierre, celui de Saint-Jean de Latran, celui de Sainte-Marie-Majeure et plusieurs autres portent légalement le nom de *vicaires*, parce que la cure habituelle appartient aux Chapitres des basiliques. Il est même certain que c'est le sens le plus fréquent du mot *vicaire* dans le langage canonique ; au lieu que les vicaires paroissiaux, tels qu'ils existent dans nos diocèses de France, sont commu-

nément appelés *coadjuteurs* ou *chapelains-curés*, et autres titres semblables.

Le dilemme n'est pas recevable. Quoique les prêtres dont il s'agit soient vicaires-curés, ils ont la juridiction ordinaire pour les attributions paroissiales. Il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse pas les obliger de faire renouveler leurs pouvoirs chaque année.

Avant l'époque de Léon XII, Rome renfermait plusieurs curés amovibles. Ils étaient nommés pour trois ans, à condition toutefois de subir l'examen à l'expiration de chaque année ; ce n'est qu'après trois ans qu'on les dispensait de cet examen annuel ; mais ils n'en restaient pas moins amovibles au gré de l'Ordinaire. Léon XII, réorganisant les paroisses de Rome en 1824, supprima les curés amovibles, et institua partout des curés perpétuels nommés au concours, conformément au Concile de Trente.

Supposé que les desservants soient de simples vicaires, ils n'en sont pas moins tenus aux obligations des curés. La messe *pro populo* est incontestablement un devoir essentiel pour eux ; la constitution de Benoît XIV, *Cum semper oblatas*, impose la messe *pro populo* à tous ceux qui exercent *actu* la cure des âmes, et par conséquent les pro-curés, qui desservent une paroisse vacante, doivent appliquer la messe pour les paroisses, absolument comme les curés perpétuels ou amovibles.

Notre correspondant a raison en ce qu'il dit que le traitement du gouvernement n'est pas le titre en vertu duquel les desservants assument les obligations paroissiales ; que ces desservants sont réellement curés, avec pouvoir ordinaire *in foro parochiali*, et qu'il serait absurde de ne leur attribuer qu'une juridiction déléguée. Il se trompe lorsqu'il présente la situation dont il parle comme en opposition avec le droit Canon.

Nous croyons avoir éclairci les doutes qu'il nous a proposés, de façon à le convaincre que le terme de *vicaire* n'est pas aussi impropre qu'il l'a pensé. Nous connaissons d'éminents canonistes qui expliquent la situation canonique des curés amovibles de France et de Belgique, en supposant que la cure habituelle des paroisses amovibles appartient à l'évêque diocésain. Le droit Canon prescrit que la cure habituelle réside d'une manière permanente sur la tête d'un dignitaire, mais il n'exige pas absolument que cette cure habituelle appartienne au desservant qui est chargé de l'exercice de la cure. Antérieurement à la révolution de 1789, les chapitres des cathédrales et des collégiales, les communautés religieuses, les corporations de divers genres avaient la cure habituelle d'un grand nombre de paroisses, qui étaient desservies par des *vicaires* amovibles ou perpétuels. Cet état de choses existe encore aujourd'hui en Italie et dans d'autres parties du monde chrétien. Et quoi d'étonnant que les évêques de France et de Belgique conservent la cure habituelle des paroisses qui ne furent pas canoniquement rétablies et de nouveau érigées en titres perpétuels lors du concordat de 1802 ? On sait, en effet, que le cardinal Caprara, légat *a latere*, et chargé de l'exécution du concordat, ne rendit le décret de nouvelle érection canonique qu'en faveur des

paroisses de chaque chef-lieu de canton. La bulle du concordat avait aboli toutes les paroisses de France; une nouvelle érection était donc nécessaire. Celles que le cardinal Caprara ne comprit point dans son grand décret exécutoire, furent confiées aux prêtres qui exercèrent la cure des âmes, en vertu d'une commission épiscopale; au lieu que les curés de canton, dont les paroisses bénéficiaient de l'érection légale, reçurent l'institution canonique. Voilà la véritable origine des curés amovibles de Belgique et de France.

Q. — Je serais bien heureux, et d'autres, je pense, le seraient avec moi, si celui de vos rédacteurs ou collaborateurs dans les attributions de qui entre ce genre de travail, pouvait nous indiquer l'époque précise de la division ou distinction en basiliques majeures et basiliques mineures des églises honorées de ce titre. C'est l'objet de mes études les plus suivies depuis deux ans.

Y aurait-il quelque dissertation lumineuse dans votre arsenal scientifique à ce sujet? Ainsi soit-il.

R. — La question qui nous est posée est difficile. On ne pourrait la résoudre d'une manière compétente que si l'on avait sous les yeux non-seulement les bulles et les brefs pontificaux qui ont été publiés, mais encore toutes les bulles inédites qui sont conservées aux archives du Vatican. Au commencement de ce siècle, les Regestes pontificaux formaient deux mille quatre cents volumes. Nous le savons indubitablement grâce à l'Empereur Napoléon I, qui fit transporter, en 1809, les archives pontificales à Paris. En 1815, ces archives furent restituées au Saint-Siège; à cette occasion l'inventaire en fut dressé, et c'est ainsi que nous connaissons le nombre des Regestes pontificaux. A ce chiffre, il faut ajouter aujourd'hui les bulles et les brefs depuis 1815 jusqu'à nos jours. Or, la chancellerie pontificale expédie chaque année environ dix mille brefs ou bulles: ce qui peut faire au total plus de six cent mille brefs, qui sont venus grossir la collection et l'augmenter d'un nombre considérable de volumes.

L'étude de ce volumineux recueil n'arriverait pas à trancher la difficulté. En effet, les Regestes du Vatican commencent, on le sait, au pontificat d'Innocent III, l'an 1198. Ceux des douze premiers siècles sont perdus, sauf les lettres du pape saint Grégoire le Grand, une partie de celles du pape Jean VIII et une partie de celles de saint Grégoire VII. Les autres Regestes sont irréparablement perdus. Il suit de là qu'il n'est pas possible de résoudre la question avec la précision que notre correspondance désire. On a essayé de nos jours de reconstituer les Regestes des douze premiers siècles en dressant la liste des diplômes et des bulles qui ont été publiés dans une foule d'ouvrages différents. Le nombre des pièces ainsi retrouvées s'élève à environ quinze mille. Un savant historien allemand prépare une nouvelle édition des Regestes de Jaffé et cette édition renfermera l'indication des bulles qui ont vu le jour depuis une trentaine d'années. Rappelons aussi que Potthast a publié récemment les Regestes des papes du XIII^e siècle, depuis Innocent III jusqu'à Boniface VIII. Veut-on savoir

quel est le nombre des bulles pontificales du XIII^e siècle que Potthast a indiquées? Il y en a plus de vingt-six mille. Impossible donc de répondre à notre honorable correspondant d'une manière précise à sa question; ou bien, pour cela il faudrait non-seulement qu'il nous adressât une copie de tout ce qui se trouve au Vatican et dans les Regestes de Potthast et de Jaffé, mais il faudrait en outre qu'il fit rechercher et nous procurât les bulles des douze premiers siècles aujourd'hui perdues.

Cependant, pour sa consolation, nous croyons devoir lui rappeler un fait qui remonte au IV^e siècle, c'est-à-dire au pontificat du pape Libère. On sait que la basilique de Sainte-Marie-Majeure fut construite sous ce pape. La fête de sa dédicace est célébrée le 5 du mois d'août. Or, que lisons-nous dans les leçons du second nocturne? Après avoir raconté la fondation miraculeuse de cette église, le bréviaire romain ajoute: « Cette église porta d'abord « divers noms; on l'appela basilique de Li- « bère, ou bien Sainte-Marie-de-la-Crèche. Mais « comme il y avait à Rome, dès cette époque, « un grand nombre d'églises sous le vocable de « la Sainte Vierge Marie, celle-ci fut appelée « l'église de Sainte-Marie-Majeure, afin que sa « dignité fut exprimée par l'excellence du nom « qu'on lui attribuait, de même que cette basi- « lique, par la nouveauté du miracle et par sa « dignité l'emportait sur les autres basiliques « du même vocable: *ut quæ basilica novitate « miraculi ac dignitate cæteris ejusdem no- « minis basilicis præstaret, vocabuli etiam « excellentia significaretur, ecclesia Sanctæ « Mariæ Majoris dicta est.* »

Ce fait atteste qu'il y eut à Rome, dès le IV^e siècle, des basiliques majeures et des basiliques mineures. La légende du bréviaire romain emploie formellement le mot *basilique*. On ne saurait désirer une origine plus auguste; et l'Eglise l'a reconnue, et confirmée par la fête que le clergé du monde catholique célèbre tous les ans.

Q. — J'ai l'honneur de soumettre à votre précieux *Ami du Clergé* les questions pratiques suivantes:

1^e Les religieuses qui disent l'*Angelus* du soir, régulièrement à six heures, été comme hiver, gagnent-elles les indulgences de cette dévotion, bien que ces indulgences paraissent attachées à l'*Angelus*, récité *post occasum solis*?

2^e L'indulgence de l'autel privilégié peut-elle être gagnée même après la confession faite depuis plus de quinze jours, là où le Saint-Siège requiert que la confession exigée pour le gain des indulgences plénières, ne remonte pas au delà de ce terme de quinze jours? — Faut-il, comme pour les autres indulgences, dire quelques prières aux intentions du Pape?

3^e Peut-on, dans la récitation de l'office, réciter les hymnes anciennes non réformées, quand on n'a sous la main qu'un vieux bréviaire?

4^e Que faire des vieux bréviaires romains qui ne portent pas la licence de l'Ordinaire? Suffirait-il de demander à Monseigneur la permission de s'en servir?

5^e Est-il défendu de se servir du Rituel non revêtu de la licence de l'Ordinaire?

R. — La difficulté relative aux religieux qui suivent leur règle pour se conformer à ses exercices, ne peut s'appliquer à la variation que les saisons apportent à l'*Angelus* du matin et du

soir. Le cas a été depuis longtemps prévu. Un bref du Pape Benoît XIII permet aux personnes vivant en communauté de gagner les indulgences de l'*Angelus*, quoiqu'elles ne le récitent pas au son de la cloche. Il suit de là que les religieuses dont parle notre correspondant, et qui disent l'*Angelus* du soir, régulièrement, à six heures, été comme hiver, gagnent les indulgences de cette dévotion. Cependant il convient qu'elles se conforment, pour le son de leur cloche, à la pratique des autres églises du pays. Par exemple, en été, il serait déraisonnable de sonner l'*Angelus* à six heures, lorsque les autres églises le sonnent à huit. De même, en hiver, il faut que l'*Angelus* soit sonné à l'entrée de la nuit. En un mot, la sonnerie publique de l'*Angelus* devrait être réglée selon les pratiques locales, comme nous venons de dire.

2° Notre correspondant semble faire confusion entre l'indulgence de l'autel privilégié, indulgence plénière attachée à l'application du fruit spécial de la messe et l'indulgence personnelle que le célébrant peut gagner par sa communion, indépendamment de la première indulgence. Il nous semble que l'indulgence de l'autel privilégié, au sens expliqué plus haut est indépendante de la confession de huitaine ou de quinzaine et de toute autre prière. Mais si le célébrant désire gagner pour lui-même une indulgence plénière, il doit dans ce cas remplir toutes les conditions. La confession étant une des principales, il est nécessaire de se confesser tous les huit jours, et, si l'on a un indulgent spécial, tous les quinze jours. Il faut en outre faire les prières prescrites à l'intention du Pape.

3° Il y a obligation de réciter à l'office divin, les hymnes réformées par l'ordre du pape Urbain VIII. Les anciennes hymnes non réformées ne peuvent être employées que par nécessité, lorsqu'on n'a sous la main qu'un ancien bréviaire.

4° En ce qui concerne les anciens bréviaires, qui ne portent pas l'autorisation de l'Ordinaire, il suffit de demander cette permission. C'en est pas l'intention de l'Eglise d'imposer des dépenses extraordinaires. Nous supposons que le bréviaire dont on fait usage est entièrement conforme à l'exemplaire romain.

5° Cette décision nous paraît s'appliquer entièrement au Rituel. Il y a lieu d'espérer que désormais les imprimeurs se conformeront aux lois de l'Eglise relatives au bréviaire, et que tous les exemplaires porteront l'approbation de l'Ordinaire, comme c'est prescrit par les constitutions pontificales.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

(Q. — En 1870, Pierre eut la charité de faire donner dans sa paroisse une mission dont il paya les frais, et fit ériger à la fin, comme il est assez d'usage, une belle croix en fer qu'il fit placer sur sa propriété, sans doute comme monument commémoratif de cette mission, ayant soin de faire placer sur le pied de la croix cette inscription qui existe encore : « Pierre, donateur. »

Je demande à qui appartient aujourd'hui cette croix : aux héritiers de Pierre, qui la regardent comme leur propriété, ou bien à la fabrique ? Il n'existe dans les ar-

chives de la commune, ni de la fabrique, aucun autre titre manifestant autrement la volonté du défunt.

R. — Voici encore une de ces circonstances qui font regretter de n'avoir pas pris toutes les précautions nécessaires pour garantir les droits de la fabrique. Ce laisser-aller produit presque toujours des difficultés et les conflits les plus regrettables. Le cas de notre correspondant en est une preuve nouvelle et péremptoire. S'il avait demandé à Pierre un écrit constatant son intention d'ériger et de donner la susdite croix, si cette pièce avait été transcrite sur les registres de la paroisse et conservée aux archives, les héritiers n'auraient pas songé à une revendication.

Cependant nous n'hésitons pas à penser que les héritiers en question violent non-seulement la volonté manifeste de Pierre, mais aussi les droits positifs de la fabrique. La volonté de Pierre est rendue évidente par les circonstances où la croix a été plantée. Il venait de faire prêcher une mission à ses frais. Les missions sont toujours clôturées par une plantation de croix destinée à perpétuer le souvenir de la mission, et cette croix, quand elle est dressée avec toutes les formalités légales, a le caractère de monument public et de perpétuité. D'où l'on peut conclure que Pierre n'a pu avoir que l'intention ordinaire en pareille occurrence.

Cette intention est encore plus évidente par l'inscription gravée sur le pied de la croix. On y lit, en effet, « Pierre donateur. » Il est clair qu'il ne se donnait pas la croix à lui-même ; on ne s'intitule pas son propre donateur. Tout au plus, pourrait-on se demander à qui de la fabrique ou de la commune il entendait donner la croix. Mais ici le simple bon sens veut qu'il ait donné la croix à ceux à qui il avait donné la mission, à la paroisse, c'est-à-dire à la fabrique.

Nous ajouterons un argument d'analogie qui n'est pas sans valeur.

Un abonné au *Bulletin des lois civiles ecclésiastiques* avait adressé, en 1855, au comité de ce journal, la question suivante : *Lorsqu'une croix est placée depuis plus de 45 ans sur le bord d'une route départementale et qu'elle sert, depuis ce temps, de rendez-vous aux processions dominicales, l'administration communale a-t-elle le droit de la faire déplacer, malgré le curé ?*

Voici ce qui fut répondu :

« Si le terrain sur lequel cette croix a été plantée est communal, ce terrain participe du caractère de la croix. Il est devenu un lieu sacré qui ne doit, pas plus que la croix elle-même, être enlevé à la vénération des fidèles. Dans une pareille situation, l'administration municipale ne saurait, sans motif et par pur abus de pouvoir, ordonner l'enlèvement de cette croix. Si elle le faisait contre l'avis du curé et le vœu de la majorité de la population, il y aurait lieu de se plaindre auprès de l'autorité préfectorale, et, au besoin, auprès du ministre des Cultes, de cette *profanation* ; nous disons *profanation* parce que, à partir du moment où la croix et le terrain où elle a été plantée ont été bénits, ils ont reçu une consécration religieuse qui les met, comme tout

« ce qui tient aux choses religieuses, sous la « sauvegarde de la loi qui ordonne à chacun de « les respecter tant qu'ils n'ont pas changé de « destination.

« Mais si, pour une cause d'utilité publique, il « était nécessaire d'opérer le déplacement de la « croix.... il pourrait être assurément fort utile « de réclamer simultanément auprès de la com- « mune, de l'administration des ponts et chaus- « sées et du gouvernement contre le déplace- « ment projeté; mais ni la fabrique ni le curé « ne seraient fondés à s'opposer en droit à ce « qu'il eût lieu, si surtout le transport de la « croix et sa plantation nouvelle devaient être « faits avec toutes les convenances religieuses « qui sont exigées en pareil cas. »

L'analogie nous paraît parfaite. A la place de la commune, qu'on mette les héritiers de Pierre, et l'on se trouve en face de la même situation. La croix et le terrain où elle a été plantée ont reçu une consécration religieuse, par conséquent cet endroit est comme un prolongement de l'église sur lequel le curé et la fabrique ont droit.

Quant à la question de propriété, la volonté du donateur est indéniable; en l'absence de titres réels, la question de justice disparaît devant la question d'équité; mais, portée devant les tribunaux, nous ne doutons pas qu'elle ne fût résolue à l'avantage de la fabrique.

Q. — Veuillez me dire si le conseil municipal est forcé de réparer les murs du cimetière qui sont en mauvais état, sans que le conseil de fabrique soit obligé de présenter son budget.

Votre n° 40 (7 août) porterait à le croire. Après avoir dit: « La loi du 18 juillet 1837 met la clôture, l'entre- « tien et la translation des cimetières parmi les dépenses « obligatoires des communes, » vous ajoutez :

« Il ne manque pas d'auteurs qui mettaient cette obligation à la charge de la fabrique, et subsidiairement de la commune. Mais aujourd'hui cette difficulté est tranchée par une circulaire du 10 avril 1862, en faveur des fabriques. C'est donc la commune qui doit clôturer le cimetière et l'entretenir. »

Ce mot *entretenir* ne peut-il pas se prendre pour réparer le cimetière qui est dans un mauvais état? La fabrique voudrait pouvoir forcer la commune sans présenter de budget, à faire les réparations en s'adressant à M. le Préfet. Le conseil de fabrique serait-il dans son droit? Quels sont les termes de la circulaire du 10 avril 1862?

R. — Cette question ne présente pas l'ombre d'un doute. La fabrique n'est tenue de présenter ses comptes et budgets que lorsqu'elle recourt à la commune, faute de ressources suffisantes, pour une dépense dont l'obligation pèse sur elle. Mais, ainsi que nous l'avons démontré dans notre numéro du 7 août, l'entretien du cimetière n'incombe pas à la fabrique, mais à la commune : telle est la jurisprudence actuelle formulée dans la circulaire ministérielle du 10 avril 1862.

Dans cette circulaire, M. Rouland, ministre des cultes, énumère les libéralités que les fabriques n'ont pas le droit d'accepter, et il nomme expressément les dons faits pour les cimetières pour le motif que les cimetières relevant exclusivement de la commune, celle-ci est seule habile à recevoir des dons en faveur des cimetières.

Voici du reste le texte qu'on nous demande, il ne laisse pas subsister le moindre doute :

« Les lieux de sépulture publique doivent « servir à tous les habitants d'une commune, « sans distinction de culte; ils sont soumis « exclusivement à l'autorité, police et surveil- « lance de l'administration municipale; d'un « autre côté, *l'entretien des cimetières est une « charge que la loi du 18 juillet 1837 impose « aux communes.* Cette loi comprend aussi, « dans les revenus communaux, le prix des con- « cessions de terrains pour l'établissement des « sépultures particulières. D'après ces motifs, « la jurisprudence du Conseil d'Etat s'oppose à « ce que les fabriques acceptent les donations « de terrains destinés à l'usage de cimetières « qui doivent appartenir aux communes. Les « communes ont seules qualité pour recevoir « de semblables libéralités. »

Il nous semble que c'est assez clair. Si les fabriques avaient des dépenses obligatoires vis-à-vis du cimetière, elles auraient le droit de recevoir des largesses pour les solder. Ce droit leur étant enlevé, il s'ensuit logiquement et en toute justice que les charges concernant les cimetières ne les regardent pas.

Aux termes du décret du 30 décembre 1809, art. 374°, une des charges de la fabrique est de *veiller à l'entretien des églises, presbytères et cimetières* : ce qui doit s'entendre dans ce sens que, lorsqu'un cimetière a besoin de réparations, elle doit en prévenir l'autorité locale et faire les diligences nécessaires pour que cette dernière s'exécute au plus tôt.

Q. — Il y a une trentaine d'années que la commune de C..., a accordé à son curé, à titre de supplément de traitement, la jouissance d'un terrain communal qui n'était affermé que 107 francs. Le curé, à ses frais, a transformé ce terrain en une magnifique vigne qui lui rapporte 25 pièces de vin; il a fait entourer cette vigne de murs. Mais le conseil municipal, qui, comme bien d'autres, est loin d'être clérical, vient de notifier au curé qu'à partir du 11 novembre prochain, la commune rentrera en possession du terrain dont il jouissait.

Evidemment la commune a le droit de supprimer le traitement supplémentaire qu'elle accordait à son curé; mais peut-elle bénéficier des améliorations faites par le curé, et ce dernier n'a-t-il pas le droit d'exiger la plus-value?

R. — Voici, il faut le reconnaître, un coup des mieux réussis de la radicaile triomphante. Rien n'y manque, ni l'inconvenance, ni l'injustice, ni l'ingratitude; car il s'agit d'un prêtre qui évangélise la commune depuis plus de trente ans; qui, par conséquent, a baptisé plus de la moitié de la population, instruit et moralisé plus de trente générations.

Que penser juridiquement du mauvais tour qu'on joue à ce pauvre prêtre, à cet ouvrier de trente ans qui s'est donné la peine de faire rendre 2,000 pour cent à un terrain stérile? Nous n'avons pas les éléments nécessaires pour apprécier d'une manière complète le cas présenté. Nous ignorons, en effet, si le terrain en question est ou n'est pas une dépendance du presbytère, s'il est, comme dans la plupart des paroisses rurales, ce champ qu'on donne au desservant en même temps que son jardin pour en user comme

Il l'entend, et comme moyen d'adoucir, autant qu'il est possible, la condition si digne d'intérêt de cet humble prêtre.

Nous ne pouvons donc que poser quelques principes en supposant que le terrain en question fait partie des dépendances du presbytère, qu'il soit ou non annexé au jardin proprement dit.

Lorsqu'un presbytère ou ses dépendances sont trop étendus pour les besoins du curé, la commune peut obtenir l'autorisation d'en distraire les parties superflues pour un autre service public. Mais la délibération par laquelle le Conseil municipal demande la *distraktion* de la partie superflue, doit être adressée au ministre avec l'avis de la fabrique, de l'évêque et du préfet. La *distraktion* est autorisée, s'il y a lieu, par un décret du chef de l'Etat, rendu en conseil d'Etat, sur le rapport du ministre des cultes et sur l'avis du ministre de l'intérieur.

L'instruction ministérielle du 5 mai 1852, qui indique les formalités à remplir en pareil cas, contient ce qui suit : « Les demandes en *distraktion* qui ne seraient fondées que sur le « désir d'augmenter sans nécessité les ressources de la commune doivent être rejetées. « C'est pour cette raison que l'ordonnance du « 3 mars 1825, sans rien prescrire d'ailleurs en « termes positifs, suppose que la *distraktion* est « réclamée pour un *service public*, et qu'elle « peut s'opérer sans réduire le presbytère (ou « ses dépendances) à des proportions trop exiguës. Mais lorsque ces deux conditions sont « remplies, la commune qui sollicite la *distraktion* ne saurait être astreinte à aucune compensation en nature ou en argent envers le « desservant ou la fabrique. »

Dans tous les cas, lit-on encore dans le même document, si l'autorité diocésaine s'oppose à la *distraktion* demandée par la commune, le préfet n'est plus compétent pour statuer ; il doit envoyer au ministre les pièces de l'affaire avec son avis motivé, en forme d'arrêté.

Nous n'ajouterons qu'un mot. Lorsqu'un immeuble acquis par une commune, a été, suivant les termes, tant de la délibération du Conseil municipal relative à cette acquisition que de l'ordonnance qui l'a ultérieurement approuvée, affecté à la jouissance des curés respectifs d'une paroisse, l'affectation ainsi établie ne peut être ensuite révoquée, ni directement, ni indirectement, sans l'accomplissement des formalités prescrites par l'ordonnance du 3 mars 1825 et le décret du 25 mars 1852, concernant les *distraktionen* de parties superflues de presbytères. Ainsi l'amodiation de cet immeuble par l'administration municipale sans l'assentiment de l'évêque diocésain, ne peut, alors même que cette amodiation a été approuvée par le préfet, et, sur recours par le ministre de l'intérieur, détruire l'effet de l'affectation primitive. La décision du ministre de l'intérieur approbative de l'arrêté préfectoral doit être annulée par le conseil d'Etat. Ainsi décidé par l'arrêt du Conseil d'Etat, en date du 29 juillet 1858.

Il semble résulter de ces quelques détails que si la *distraktion* du champ en question se faisait au mépris du droit, pour d'autres choses que

pour ce que la loi autorise, la commune devrait payer les plus values, à moins toutefois que les travaux, constructions, etc., eussent été exécutés sans autorisation, aux risques et périls du desservant.

Nous voyons notre correspondant dans un cruel embarras, et vu les termes de sa question, nous ne voyons pas trop le moyen de l'en tirer dans ces temps plus que malheureux. Qu'il communique l'affaire à son évêque ; une lettre de ce dernier au préfet et surtout au ministre des cultes, pourrait enrayer l'impétuosité de son Conseil municipal, tout au moins obtenir une transaction. Il pourrait également prendre conseil auprès d'un avocat sur l'article 555 du code civil et l'application qu'on en pourrait faire au cas présent. Qu'il fasse également intervenir la fabrique. Nous l'engageons fortement à tenter l'impossible avant de capituler devant ses tyrans.

VARIÉTÉS

LES MERVEILLES DU MONT-SAINT-MICHEL

Tel est le titre d'un livre qui paraît en ce moment, dont l'auteur est le fécond et catholique écrivain, M. Paul Féval. Bon titre et qui ne promet rien de trop ! Mais ce qui frappe le plus et tout d'abord dans cette éloquente histoire du *Quis ut Deus ?* sur la terre et dans le ciel, c'est sa *vigoureuse actualité*. Assurément, ce sont ici les annales du mont archangélique au péril de la mer, toutes débordantes d'intérêt, savamment écrites, fouillées, rendues très-dramatiques par la plume du grand romancier converti ; aucun travail du même genre ne peut être mis au-dessus de celui-ci sous le rapport de l'érudition et de l'exactitude, mais c'est bien autre chose que cela encore. Depuis le retentissant succès de son premier livre d'histoire : *Jésuites !* M. Paul Féval a fait un large pas et gravi plusieurs échelons. Il regarde ici de si haut l'immense paysage Michaëlique et la multitude des faits qui s'y groupent que son tableau tout plein de mouvements violents (tempêtes, assauts, cataclysmes, batailles), reste calme et s'éclaire aux rayons d'une unité magistrale.

L'histoire de France y domine l'histoire du rocher miraculeux, et elle y est elle-même dominée par l'histoire céleste, par la vue claire et profonde du dessein de Dieu sur notre patrie, fille aînée de l'Eglise. L'auteur laisse voir, en certains passages, que son livre, si achevé qu'il soit, n'est que la préface d'une épopée plus haute encore qui continuera les gestes de Dieu par les Francs, illuminés cette fois, non plus aux lueurs de l'ange, mais sous la lumière du divin cœur de Jésus. Ceci n'est, à la vérité, qu'un projet, mais on peut dire d'avance que si l'effort à venir répond à celui que nous avons sous les yeux, l'ensemble des deux ouvrages formera une œuvre grandiose, chrétienne au suprême degré, résolvant ce problème, en apparence impossible, de donner à l'histoire pieusement et très-exactement présentée, tout

l'attrait passionné des drames inventés par la plus originale, par la plus féconde inspiration.

Les *Merveilles du Mont-Saint-Michel* s'ouvrent par une introduction entraînante, montrant l'Archange « le premier fidèle », avant notre ère, depuis la grande bataille céleste où fut terrassé Satan, jusqu'à l'apparition du Mont-Gargan, en passant par les victoires de Machabée et de Constantin. Puis, viennent le miracle de saint Aubert, la forêt druidique changée en grève, le baptême de Clovis, Charles Martel et Charlemagne brochant le vol de l'Archange sur ses étendards victorieux. Puis Rollon, le converti du dessein de Dieu, et ses fils, qui introduisent les moines dans le sanctuaire du gardien de la France avant de « brûler leurs vaisseaux » sur les rivages de l'Angleterre conquise. Puis, encore, le moine Hildebert, fondant l'immensité de sa nef sur une pointe d'aiguille en posant dans le roc vif la première pierre du chef-d'œuvre de l'architecture catholique. Il faut lire ce livre II^e, intitulé *les Moines*, pour mesurer la stupide profondeur des calomnies dirigées contre la vie religieuse. On y trouve ce « petit siècle d'Auguste » la belle prélature de Robert de Thorigny, on y suit les crimes des fils de Guillaume le Conquérant, préludant si longtemps d'avance aux crimes de l'apostat Henri VIII; on y découvre la main de saint Michel dans la victoire de Bouvines, premier pas vers l'unité glorieuse qui fut la vie de la France. Le livre III, *les Sièges* ne peuvent s'analyser. C'est une série non interrompue de drames où la basilique-forteresse résiste seule et toujours victorieusement au milieu d'un pays conquis par l'Anglais. Saint Michel, que M. Paul Féval appelle si bien l'Ange de la Patrie, ne quitte qu'une seule fois, pendant ce long temps, son poste de bataille et c'est pour porter, à Jeanne d'Arc, l'épée de la délivrance. Mais à peine les Anglais vaincus sont-ils rejetés au delà de la mer que d'autres ennemis viennent plus cruels et plus nombreux : les Huguenots. Ici l'actualité redouble. Nous recommandons l'éloquent chapitre qui montre la Révolution française commençant à Calvin et dénombre les *Saint-Barthélemy protestantes*.

La lutte entamée dans le ciel aux premières pages du livre continue, et Satan conduit à l'assaut de la maison de l'ange, des soldats, fils comme lui de la révolte et de l'apostasie. Mais le rocher merveilleux résiste aux protestants comme il a résisté aux Anglais; à travers mille péripéties on arrive à l'accomplissement de la prophétie populaire : « *Michel au roi porte la foi !* » La même main qui a baptisé Clovis couronne Henri IV catholique, et c'est la fin des merveilles. Un dernier et très-brillant chapitre servant de conclusion constate le réveil de la foi que le triomphe révolutionnaire a tirée de sa léthargie. L'indifférence était née du calme des temps, de la prospérité matérielle et des satisfactions judaïques offertes, de toutes parts, aux amoureux du dieu argent. La persécution, comme une foudre, a éclaté au milieu de ce sommeil, et voilà que la France ouvre les yeux. Nous assistons au début d'une lutte qui sera mémorable et où la religion triomphera soit

dans la victoire, soit dans le martyre. On voit dans les dernières pages du livre de Paul Féval une aurore se lever.

Le vœu national a appelé cette aurore, et au delà de l'horizon teint d'espoir, on devine un soleil nouveau : le puissant et miséricordieux cœur de Jésus crucifié... Nous recommandons, de toute notre piété, ce livre qui nous a charmé, instruit et consolé. Il faudrait le répandre à profusion, et nous voudrions qu'aucune famille chrétienne ne se privât de cette lecture utile à la jeunesse comme à l'âge mûr. Ils sont rares les écrivains qui intéressent, qui amusent en fortifiant. L'édition, quoique belle, est à la portée de toutes les bourses. Ce ne sont pas seulement les familles conservatrices et catholiques, ce sont toutes les bibliothèques paroissiales ou simplement chrétiennes, toutes les communautés, tous les couvents, tous les presbytères qui devraient acquérir la maîtresse œuvre du vaillant soldat de la foi, du champion de l'enseignement libre, de celui que le saint cardinal-archevêque de Paris a nommé : « *le chantre du Sacré-Cœur* », et dont on pourrait dire que sa plume éloquente vient de tracer en volumineux sillons le passage de l'idée religieuse à travers les annales de la France. Tel est en effet le but visé et atteint très-heureusement par les *Merveilles du Mont-Saint-Michel*.

En vente à la Société générale de librairie catholique, Victor Palmé, Paris, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. (Très-fort et très-beau volume in-12. Prix : 3 francs.)

ECHOS DE LA BOURSE

Dans un moment où l'argent se prodigue et n'exige qu'une très-faible rétribution; dans un moment, où tous les hommes d'initiative cherchent à profiter des épargnes, dont le chiffre a grossi depuis six mois dans une énorme proportion (les bilans des établissements de crédit le prouvent); dans un moment, enfin, où les récentes souscriptions ont mis en mouvement une masse considérable des capitaux, qui n'ont pu trouver de placement à cause des réductions de souscriptions imposées par le Crédit Foncier, ou qui se trouvent rebutés devant les primes élevées de la Banque européenne, il est bon de rappeler au lecteur qu'un placement sûr et avantageux s'offre encore à lui, s'il sait en profiter. Nous voulons parler des *obligations et actions* à 500 fr. de la *Société générale de Librairie catholique*.

Les obligations de la *Société générale de Librairie catholique* sont tout aussi solidement garanties que celles du Crédit foncier, puisqu'elles reposent sur les magnifiques immeubles que la Société a fait construire rue des Saints-Pères, et, dans lesquels elle sera installée avant la fin de l'exercice courant. Et ces obligations rapportent 25 francs nets de toute charge.

Quant aux actions, si elles ne font pas encore prime, comme celles de la Banque européenne, elles n'en sont pas moins susceptibles d'une grande plus-value en l'avenir, car elles représentent un des meilleurs fonds de commerce de la librairie, et une œuvre catholique dont la prospérité va toujours croissante, assurée qu'elle est de la direction de M. Victor Palmé, l'éditeur des Bollandistes et d'une clientèle qui s'augmente chaque jour.

La *Gazette financière* (21 août) confirme en ces termes ces appréciations : « Il y a toujours de très-bonnes demandes d'*obligations de la Librairie catholique*, mais les offres sont rares. Quant aux *actions*, le bon placement qui s'en est opéré a restreint leur marche. Les offres sont donc très-rares et les cours varient peu. »

Le secrétaire-gérant : G. ALGYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71,

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

NOTRE - DAME

DE

LA SALETTE

PAR

L'abbé NORTET

Missionnaire apostolique.

Chapitre I : L'apparition. — Ch. II : Premier monument commémoratif. Premières guérisons. Premières conversions. — Ch. III : L'événement de la Salette discuté par les hommes, confirmé par le ciel. — Ch. IV : Hésitations et incertitudes. Marie soutient son œuvre. Progrès de la croyance et de la dévotion à N. D. de la Salette. — Ch. V : L'incident d'Ars. Intrigues autour des bergers. — Ch. VI : Les secrets de la Salette à Rome et le jugement doctrinal. — Ch. VII : Dernières luttes. Triomphe définitif de la Salette. — Appendice : Notes et pièces justificatives.

1 vol. in-12 de xxx-292 pages. Prix 2 fr.

LE NOUVEAU SINAÏ

MENACES ET PROMESSES DE N.-D. DE LA SALETTE

par F. DELBREIL.

PRINCIPAUX CHAPITRES : Le surnaturel. — Le miracle de la Salette. — Caractères de l'apparition. Etat des corps glorifiés. — Le rétablissement des droits de Dieu sur la terre. — Récit de l'apparition. — Avertissements communs aux deux bergers. — Accomplissement des prédications. — Secret de Maximin. Sa profession de foi. — Secret de Mélanie. Réflexions sur le sacerdoce. — Des pèlerinages : Notions générales. Pèlerinages divers à N.-D. de la Salette. — Retentissement de la Salette dans tout le monde chrétien. — Question légale et sociale des pèlerinages. — La restauration de la foi par les pèlerinages.

1 vol. in-12 de 438 pages. Prix :

3 fr.

OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS

A L'OCCASION DE LA RÉCENTE ENCYCLIQUE DU SAINT-PÈRE SUR L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS

L'HOMME

SA NATURE, SON ÂME, SES FACULTÉS, SA FIN
d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin.

Par S. G. Mgr. de la BOULLERIE, coadjuteur de Bordeaux.
1 beau vol. in-8°. Prix : 6 fr.

VA PARAFRE.

F. C. R. BILLUART

SUMMA SANCTI THOMÆ

Hodiernis Academicarum moribus accommodata; edito nova, optimæ auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub augusto nobilissimoque patrocínio illustrissimi ac RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, episcopi Atrebatensis, Bononiensis et Audomarensis.

8 beaux vol. in-4°, à deux colonnes. Nouvelle et superbe édition, terminée. — Prix net : 40 fr.

APPENDIX AD THEOLOGIAM

F. C. R. BILLUART, continens constitutiones, decreta et resolutiones S. Sedis Apostolicæ usque ad præsens.

1 vol. in-4° de vii-608 pages à deux colonnes. 10 fr.

COLLEGII

SALMANTICENSIS

CURSUS

THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA.

Environ 25 volumes grand in-8° raisin à deux colonnes. (Dix volumes ont paru. — Environ 4 volumes paraîtront chaque année). — Prix du volume : 10 fr.

DIGESTIONS ARTIFICIELLES
VIN
BI-DIGESTIF DE
CHASSAING
A LA
PEPSINE ET A LA DIASTASE
Agents naturels et indispensables de la
DIGESTION
12 ans de succès
contre les FICULES
DIGESTIONS LENTES
OU INCOMPLÈTES,
MAUX D'ESTOMAC,
DYSPEPSIES, GASTRALGIES,
PERTE DE L'APPÉTIT, DES FORCES,
AMAIGRISSEMENT, CONSUMPTION,
CONVALESCENCES LENTES,
CHOLÉRAES, etc...
Paris, 6, Avenue Victoria, 6, Paris
se trouve dans les principales pharmacies.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
BOUILLON DE VIANDE DE BŒUF CONCENTRÉ
GARANTI PUR. 5 Médailles d'or 1867-1868-
1872-1878. — 3 grands diplômes d'honneur 1869-
1872-1873. — Mis hors concours 1872. — Usages
nombreux pour potages, sauces, ragouts et
assaisonnements de légumes. — Produit
unique pour ménages, malades et familles
à la campagne.
Se vend chez les principaux épiciers et
pharmaciens.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PAUL FÉVAL

Dernier ouvrage paru :

LES MERVEILLES DU MONT-SAINT-MICHEL

1 vol. in-12 de vii-403 pag., titre rouge et noir.
Prix : 3 francs.

Autres plus récents :

JÉSUITES ! (15^e édition)Histoire et drame à la fois. Traduit dans toutes les langues.
Prix : 3 francs.

LE CHEVALIER TÉNÉBRE. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Récit d'une soirée de charité chez Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Pétille d'histoire de voleurs.

LES FANFARONS DU ROI. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Roman historique et très-mouvementé de la cour du Portugal au XVII^e siècle. Grand intérêt.LE RÉGIMENT DES GÉANTS. 1 vol. in-12 (3^e éd.)

Prix : 3 francs.

Aventures de jeunesse de Walter Scott dans les montagnes d'Ecosse. Cruauté des Anglais envers les cavaliers fidèles aux Stuarts.

CHOUANS ET BLEUS. 1 vol. in-12, 3^e éd. (3 fr.)Histoire véritable des grandes guerres. — *Le Petit Gars*. — *Le Docteur Rousseau*. — *Le Capitaine Spartacus*. — *La Mort de César*.

L'OUTRAGE AU SACRÉ-CŒUR — VIEUX MENSONGES

Brochures populaires à 10 centimes.

HENRI LASSERRE

Son dernier ouvrage :

BERNADETTE — SŒUR MARIE BERNARD

1 vol. in-12 de xvi-430 pag., avec gravures en tête de chaque chapitre. Prix : 3 francs.

Œuvres historiques

LES APPARITIONS ET LES MIRACLES DE LOURDES

Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par un

Bref spécial de S. S. le Pape Pie IX. Broché. Relié.

Edition ordinaire. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50 4 fr. 25

Edition de prix, in-8 avec 4 gravures. 3 75 4 25

Edition grand in-12 ornée de 12 gravures. 8 12

Grande édition in-4, artistique et monumentale, avec encadrements, chromolithographies et cartes. 25

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 30

Relié, dos chagrin, tr. dorées, fers spéc. 35

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par Mgr Pichenot, évêque de Tarbes.

Edition in-18 Jésus. Broché. 2 fr. Rel. 3 fr.

Edition in-32, en format de livre d'église, augmenté de PRÉLÈVES PENDANT LA MESSE, approuvées par Mgr Jourdan, évêque de Tarbes. Cartonné en toile noire, tranches rouges. 3 fr.

Le Miracle du 16 septembre 1877. 1 volume in 18 Jésus. 128 pages. Broché. 4 fr.

SOUS PRESSE

LE CURÉ DE LOURDES. MGR PEYRAMALE

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas le bon du vendeur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice),	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
<i>Vin de Saint-Raphaël</i> vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en mêmes temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2	25	en fûts d'au moins 25 litres.	

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Médaille d'or. Exposition univers. 1878.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéries par SIROP et PATE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1. Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
2. Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
3. Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
4. Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
5. Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 45

PRÉDICATION : XV^e Dimanche de la Pentecôte : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Homélie tirée de l'Evangile, 3^o Catéchèses sur le règne de Dieu, — sur les miracles de Jésus-Christ. — LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE : Origine, Considérations, Application. — LE PRÊTRE : Son premier pas dans le sacerdoce. Grandeur et beauté de son sacrifice. Clergé des villes et clergé des campagnes. — L'Encyclique de S. S. Léon XIII et les théologies scholastiques modernes. — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Un trésorier peut-il assigner en justice un débiteur de son église, avant d'avoir obtenu l'autorisation du préfet? — Comment forcer un héritier à délivrer un legs autorisé par l'État? — Un précepteur trompé par les gens d'un château peut-il réclamer des dommages-intérêts? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Travaux de septembre au jardin du curé : 1^o Jardin fruitier; 2^o Potager; 3^o Parterre. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

M. (Bouches-du-Rhône) 25 août 1879.

La question du divorce, soulevée par le député Naquet, poursuit son chemin. Ainsi, le projet de loi a été pris en considération par la Chambre des députés; un appel spécial a été adressé aux journaux pour constituer un comité de la presse; une souscription a été ouverte en vue de recueillir des fonds; aujourd'hui, la plupart des Conseils généraux ont été saisis de l'affaire, et, la session close, l'intrépide député va probablement employer les vacances parlementaires à pousser fiévreusement sa campagne au moyen de réclames, voyages, conférences, banquets, etc., de tout bien entendu aux frais de MM. les souscripteurs. Je voudrais, moi aussi, dans mon petit rayon, entreprendre une contre-campagne. Envoyez-moi des armes, je veux dire des livres. — S. E. de V.

R. — Nous nous empressons de vous adresser les ouvrages suivants :

1^o Le mariage civil et religieux, par M. Sautet. — Brochure in-18 de 72 pages. Prix. . 0.50
L'auteur y « demande au Pouvoir la réhabilitation du caractère religieux du mariage, et l'abolition de la mort civile qui, suivant le Code Napoléon, brise même la sainte inviolabilité du lien nuptial. » A l'appui des considérations morales que comporte le sujet, force textes de lois, force citations. Ecrit bien fait.

2^o Le mariage chrétien et le Code Napoléon, par le R. P. Ch. Daniel, S. J. — 1 vol. in-8^o de 236 pages. Prix. 3 fr.

Tout ce que l'Écriture, la Tradition, les Conciles, les Papes, les théologiens, les philosophes, les jurisconsultes peuvent présenter de remarquable et de décisif en opposition avec le

Code Napoléon sur la question du mariage, se trouve dans cette belle et magnifique étude.

3^o Considérations sur le mariage au point de vue des lois; par le comte de BRÉDA. — 1 vol. in-12 de xxxi-490 pages. Prix. 3.50

Ouvrage très-précieux, très-instructif. Dans les quatre premiers chapitres, l'auteur traite du mariage au point de vue de l'institution, de la définition et du contrat. Dans les trois suivants, il trace le tableau du mariage chez les anciens peuples; tableau très-intéressant au point de vue historique. Les autres se recommandent par leurs titres mêmes : Le mariage et la liberté. — Lutttes de l'Eglise pour sauver le mariage, — le protestantisme et le mariage, — les légistes et le mariage, — le Code civil, le mariage et le divorce, etc., etc.

Comme livres philosophiques, nous vous adressons et vous lirez avec autant d'intérêt que de profit :

4^o La Paternité chrétienne, par le R. P. Maignon, de la Compagnie de Jésus. — 4 vol. in-12 d'environ 400 pages chacun. Prix. . 12 fr.

Voici la division utile et pratique de ce vaste et grave sujet :

T. I : Des droits de Dieu sur la Famille,

T. II : L'Etat et la Famille.

T. III : Epreuves et joies de la Famille.

T. IV : Devoirs des époux.

C'est la vie conjugale étudiée dans son origine, ses devoirs, ses droits, ses alternatives diverses de joies et de bonheur, sa fin sociale et divine; et cela, à la sereine lueur des lumières de l'Eglise et de la foi, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus élevé dans l'enseignement humain comme direction et comme vérité.

5^o Voyage d'un catholique autour de sa Chambre, suivi de l'Amour chrétien dans le mariage, par Léon GAUTIER. — 1 vol. in-12 de 372 pages. Prix. 3 fr.

Pages d'une délicatesse exquise, débordant de grâce, de cœur, de sentiment. Tableaux ravissants de fraîcheur, de finesse, de pure et fraternelle joie. Livre de famille et livre de chacun, laissant à la pensée qui le médite et au cœur qui l'écoute le désir de bien faire et de faire du bien.

Lisez ces divers ouvrages, cher correspondant, et vous n'aurez pas de peine à répondre, soit dans l'ordre législatif, soit dans l'ordre moral, aux déclamations de M. Naquet et de ses partisans.

C. (Gard), 30 août 1879.

...Je ne tarderai pas à vous demander une autre série d'ouvrages, surtout si vous pouvez me les accorder encore, comme abonné de l'AMI DU CLERGÉ, aux conditions exprimées dans le Bulletin de souscription....

Un dernier mot, un petit renseignement avant de clore ma lettre. Dans vos Echos de la Bourse, que vous avez eu la juste idée de nous donner depuis quelque temps, vous présentez comme un des meilleurs et des plus sûrs placements les titres de la Société générale de Librairie catholique. Il y est parlé d'actions et d'obligations : je ne comprends pas ces termes, je n'en vois pas la différence ; voudriez-vous me dire ce qu'il en est. En m'éclairant, vous éclairerez, je n'en doute pas, nombre de mes confrères, très-novices comme moi dans les questions d'argent.

D. M. L.

R. — Les obligations ont un revenu fixe, invariable, spécifié lors de l'émission. Le revenu de ces obligations est fixé à 25 francs par an, payables par semestres : 12 fr. 50 le 1^{er} février, et 12 fr. 50 le 1^{er} août.

Les actions diffèrent des obligations en ce qu'elles n'ont rien de fixe. Elles ont cet avantage et cette infériorité vis-à-vis des obligations qu'elles concourent proportionnellement aux opérations de la maison : elles peuvent rapporter plus, elles peuvent rapporter moins.

Jusqu'ici, les actions de la Société générale de Librairie catholique ont suivi le cours normal et régulier des bonnes valeurs : tous les coupons ont été payés à raison de 12 fr. 50 (comme celui des obligations), sauf déduction de l'impôt et du timbre. Mais, dès aujourd'hui, nous croyons pouvoir leur annoncer un avenir des plus prospères : la Société va s'installer tout prochainement dans son nouveau bâtiment, et, à cette occasion, elle portera son activité sur des branches nouvelles : elle fera la commission en GRAND, — elle achètera les bibliothèques et les livres d'occasion, — elle fera l'échange des volumes et des grands ouvrages, — elle se fera l'intermédiaire de ses clients pour l'achat et la vente des valeurs financières, pour le paiement des coupons, et bien d'autres combinaisons qu'on fera connaître en leur temps : TOUTES opérations que l'exiguïté de son local actuel ne lui a pas jusqu'ici permis d'entreprendre ; TOUTES opérations

qui réaliseront des bénéfices considérables, lesquels bénéfices iront aux actions.

Avec de telles perspectives, est-il permis d'espérer que le revenu des actions dépassera celui des obligations ? — Nous répondons oui, oui, certainement.

B. (Var), 30 août 1879.

Désirant jouir de la faveur promise dans votre numéro du 21 août, je vous prie de m'adresser franco par chemin de fer : 1^o le Manrèze du Prêtre, 2^o la Somme du Catéchiste (Regnaud) ; 3^o Bourdin et Virel (Sermonnaires) ; 4^o les opuscules cités dans votre numéro du 7 août, y compris celui de M. A. de Lacoste : Sus aux Jésuites.

J'accepterais volontiers la condition de payer 15 francs tous les deux mois, jusqu'à extinction de ma dette.

J'ose me placer parmi les plus friands du cher Ami du Clergé. Puisque je vois beaucoup de monde faire beaucoup de bruit chez ce cher ami, qu'il me soit permis d'en faire un peu en demandant à mon tour une faveur : celle d'avoir à la fin de l'année une Table de cette multitude de matières. — L'abbé C. F.

R. — D'après notre bulletin de souscription, vous auriez la faculté de ne payer que 10 francs tous les deux mois, au lieu de 15. Comme beaucoup d'autres, il vous convient d'abréger les délais pour vous libérer au plus tôt de votre dette : acceptez-en nos remerciements.

En fait de Table « de cette multitude de matières » que renferme ce « cher » Ami du Clergé, comptez-y : elle sera faite avec tout le soin possible, avec tous les développements désirables, par groupement de matières, en un mot, de la façon la plus intelligente et la plus méthodique que nous pourrions imaginer. Nous vous le répétons, à vous et à ceux qui nous ont déjà fait la même demande : comptez-y, monsieur l'abbé.

NOTRE BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Dernier avis

Tout abonné de l'Ami du Clergé qui demandera, dans la quinzaine, le Manrèze du Prêtre, au lieu de le payer 12 fr., ne le paiera que 10 fr.

Et si à sa demande il ajoute d'autres livres, il jouira sur le prix total d'une réduction de 20 p. 100, avec facilité de payer tous les deux mois, — sans frais, — à son domicile, — et à partir de l'époque qu'il aura lui-même fixée.

Ne nous méprenons pas : c'est en faveur des seuls abonnés de l'Ami du Clergé que ces conditions sont spécifiées. Donc, se hâter de souscrire le bulletin qui accompagne le présent numéro, et pour cela consulter le catalogue mensuel envoyé à cet effet.

G. ALCYON.

PREDICATION

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître

Si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis. (Gal., v et vi.)

Plus nous connaissons le prix de la grâce et de la justice, et plus nous devons en désirer le progrès en nous et dans nos frères; plus nous devons être sensibles aux maux que les péchés, même les plus légers, peuvent nous causer, et plus les remèdes contre le péché doivent nous paraître précieux. Il n'y en a point de plus utile que d'aimer à être repris. Il n'y a donc point aussi de devoir plus indispensable, par rapport au prochain, que celui d'une salutaire correction. Mais il y en a peu de plus difficiles à remplir comme il faut, quoiqu'il soit d'un usage très-fréquent. Arrêtons-nous aux avis que l'Apôtre nous donne sur ce point dans notre épître, et recueillons les conditions nécessaires pour rendre la correction fraternelle salutaire, et à celui qui la fait et à celui qui la reçoit.

Les règles de la correction fraternelle sont très-utiles pour la conduite de la vie. Il est rare que l'on n'en ait pas besoin. Cependant, il n'appartient pas à tout le monde de reprendre les autres dans toutes sortes d'occasions. Il faut le faire dans l'ordre de Dieu, et quand on le fait, faut le bien faire. Il est souvent moins dangereux de se dispenser du devoir de la correction que de s'en mal acquitter.

La première et la plus importante condition qui doit accompagner la correction fraternelle, c'est l'humilité; disposition que l'Apôtre veut nous inspirer quand il dit : *Si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur : chacun de vous faisant réflexion sur soi-même et craignant d'être tenté comme lui.* Saint Augustin, qui a éclairci avec beaucoup de lumière ces règles de l'Apôtre sur ce point, dit qu'il n'y a rien qui nous porte davantage à la miséricorde et à la compassion que la considération de notre propre péril. C'est à des personnes instruites des vérités de la religion, familiarisées avec la justice, que saint Paul recommande d'instruire et de relever ceux qui sont tombés. Cependant il exige d'elles une profonde et sincère humilité, car, quand on a ce sentiment bien gravé au fond du cœur, on est disposé, comme l'Apôtre nous l'ordonne encore, à bien examiner ses propres actions, et non en se comparant avec les autres.

Cette vue de notre propre faiblesse, quand elle est bien pure et bien sincère, ne peut manquer de produire une seconde disposition, qui est celle de la douceur à l'égard des pécheurs, qui doit toujours accompagner l'instruction que nous donnons aux faibles. *In spiritu lenitatis.* L'Apôtre, dit saint Augustin, a voulu que l'on eût soin de corriger ceux qui tombent en quelque faute et en même temps que l'on évitât

les contentions et les disputes. Car plusieurs veulent disputer quand on les réveille de leur sommeil, ou se rendormir quand on les empêche de disputer. Mais il ne faut pas, dit encore saint Paul, que le serviteur de Dieu soit contentieux, mais qu'il soit doux avec tous, capable d'instruire et patient. Et, afin qu'on ne s'imaginât pas que cette douceur l'empêchait de corriger les fautes d'autrui, il ajoute : *Et qu'il corrige avec modération ceux qui résistent à la vérité.*

Il ne doit donc jamais y avoir d'emportement dans la défense de la vérité, ni d'aigreur dans la correction du pécheur. Quand on le regarde non comme un ennemi, mais comme un frère égaré, on a soin d'opposer à l'erreur et au péché la vigueur de l'autorité et la force de la doctrine; mais on s'étudie en même temps à gagner le pécheur par la douceur et la condescendance de la charité. C'est la clef du cœur, et quand on y est une fois entré, on peut tout se promettre de la confiance et de la soumission du malade.

Il faut observer cependant qu'on ne pèche pas toujours contre cette règle de douceur quand on paraît au dehors agir avec quelque fermeté et même une espèce de dureté; à preuve cet avis de saint Paul à son disciple Timothée : *Prêchez la parole, insistez à temps, à contre-temps.*

C'est ce qui prouve même la nécessité d'une troisième disposition qui renferme les autres, sans laquelle la douceur même la plus étudiée ne tiendrait pas longtemps contre la mauvaise humeur et l'indocilité du malade ou l'opiniâtreté de la maladie. Cette disposition est exprimée dans ces paroles de l'Apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres*; et elle nous fait un devoir de porter même les péchés du prochain, comme étant membres du même corps, et de les porter, non-seulement en les souffrant avec patience, et les pardonnant volontiers; mais surtout encore en demandant miséricorde pour lui, en l'encourageant à la pénitence, en le faisant avec lui. Cette charité consiste donc dans un véritable zèle du salut du prochain et un saint empressement à lui procurer tous les moyens propres à le tirer du péché. Et c'est ce qui manque à la plus grande partie de ceux mêmes qui paraissent avoir quelque ardeur pour corriger ceux qui sont tombés. Ils reprennent d'abord, ils instruisent, ils poursuivent le pécheur avec quelque assiduité; mais ils se lassent et se dégoûtent de ses résistances.

Pour rendre l'application de ces importantes règles plus aisée, il faut encore remarquer qu'on peut considérer de deux manières le pécheur qu'il s'agit de reprendre. Ou c'est une personne qui est tombée par fragilité dans quelque faute et qui n'a besoin que d'être instruite pour en sortir; ou c'est une personne qui ne reconnaît point sa faute, qui même la soutient et envers laquelle on doit user d'une réprimande plus forte.

Pour ce qui regarde ceux qui sont tombés dans quelque faute par surprise et par fragilité comme il est marqué par ce mot : *Si quis præoccupatus fuerit*; alors celui qui veut corri-

ger doit user d'une grande douceur comme envers une personne qui est disposée à écouter Dieu. Il doit se mettre en sa place et sachant qu'elle est aussi fragile que lui, il doit lui donner des avis dans un esprit de douceur et d'humilité.

Mais lorsque ce sont des personnes qui ne reconnaissent pas leur faute, alors il faut user d'une réprimande plus sévère. *C'est alors qu'il faut, selon saint Paul, user de réprimande contre ceux qui résistent à la vérité, en gardant néanmoins la modération nécessaire.* C'est-à-dire, selon saint Augustin, mêler dans la réprimande des paroles aigres en conservant toujours la douceur dans le fond du cœur. Il faut souvent agir comme les médecins qui aiment leurs malades, mais ne leur donnent pas toujours des remèdes doux. *Pax et dilectio communis periculi cogitatione in corde serventur. Modus autem sermonis sive acrius sive blandius proferatur sicut salus ejus quem corrigit postulare videtur moderandus est* (S. Aug.).

Sujet tiré de l'Evangile. — Homélie.

Ecce defunctus afferebatur filius
unicus matris suæ.] (Luc., 7.)

Le spectacle que nous présente notre Evangile d'un fils unique enlevé à la fleur de son âge et qu'on porte en terre sous les yeux d'une mère, veuve et désolée, est bien digne sans doute de nous attendrir. Mais combien serait-il encore plus touchant, si nous étions persuadés qu'il n'est qu'une faible image de l'état du pécheur. Il est donc bien important pour nous de peser avec attention toutes les circonstances de cette résurrection miraculeuse qui excita une si grande admiration dans tous ceux qui en furent témoins. Nous y verrons la misère d'une âme ensevelie dans la mort du péché et les marques d'une véritable résurrection spirituelle.

Cette femme veuve est, selon saint Ambroise, l'image de l'Eglise; ce fils unique est l'image de tout fidèle qui est mort spirituellement lorsqu'il a commis quelqu'un de ces péchés qui tuent l'âme d'un seul coup. L'âme est la vie du corps et Dieu est la vie de l'âme. Pour comprendre le triste état de l'âme qui a perdu Dieu et sa grâce, il suffit de considérer l'état d'un corps séparé de son âme. Comme un mort n'a plus de sentiment de son état, ni de voix pour implorer l'assistance de celui qui pourrait le ressusciter, ni de mouvement pour le chercher; de même l'âme, une fois privée de Dieu par le péché mortel et abandonnée à sa corruption, n'est plus capable par elle-même de sentir sa misère, il ne lui reste aucune lumière pour s'adresser à Dieu, aucun désir de sa résurrection, elle n'a plus de goût que pour la mort. Et ce qui est plus funeste encore, Dieu ne hait point un corps mort, mais il hait l'âme du pécheur. Il la déteste jusqu'à la condamner à des supplices éternels. Quels sont les funestes porteurs qui conduisent ou plutôt qui entraînent une âme criminelle dans les abîmes? Ce sont les dé-

mons, ce sont les passions qui règnent dans cette âme, les mauvaises habitudes qu'elle a contractées, l'oubli de Dieu et de ses devoirs, l'indifférence pour sa parole, la sensualité, l'orgueil qui marche à la tête de ces satellites de la mort et de l'enfer; ce sont les mauvais exemples, les liaisons criminelles et surtout le respect humain.

Il y a cette différence entre la mort du corps et la mort de l'âme, que la mort du corps est visible et sensible; mais la mort de l'âme est invisible comme l'âme même. Il est donc aisé, quand on ne suit pas la lumière de Dieu, de se persuader qu'une âme est resuscitée de la mort du péché, quoiqu'il n'y ait en elle aucun changement véritable. Quelle peut donc être la ressource d'une âme en cet état? Qui peut fléchir la miséricorde de Dieu pour le pécheur qui l'irrita sans cesse, sinon les larmes de l'Eglise, qui pleure pour ceux qui ne pleurent pas eux-mêmes? C'est ce que nous apprend saint Ambroise qui expliquant cet évangile, dit: *Si votre péché est grand, que l'Eglise qui est votre mère pleure pour vous.* Elle est véritablement cette sainte veuve qui pleure aussi tendrement chacun de ses enfants qu'une mère pleure son fils unique. Mais ces larmes de l'Eglise ne dispensent pas le pécheur, qui en est l'objet, de pleurer aussi sur lui-même. Ces larmes disposent Jésus-Christ à manifester sa charité et sa puissance, la charité du Sauveur se montre d'abord: et le hasard apparent de cette rencontre inopinée, qui semble être la cause de la résurrection de ce jeune homme, entraine dans le dessein de Jésus-Christ, qui se plaît quelquefois à cacher ses faveurs les plus éclatantes sous des événements qui paraissent tout naturels. La charité de Jésus n'est si consolante que parce qu'elle est pleine de force et de puissance quand il a résolu de sauver une âme, de ressusciter un mort, de convertir un pécheur: *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.*

Jésus, avant de prononcer cette parole puissante, avait touché le cercueil, et ceux qui portaient le mort en terre s'étaient arrêtés. Ce fut alors qu'il parla au mort, que celui-ci se leva, commença à parler et que Jésus-Christ le rendit à sa mère plein de vie. Chacune de ces circonstances est pleine d'instructions.

Et d'abord Jésus touche le cercueil. C'est ce qu'il fait quelquefois en frappant le cercueil vivant d'une âme morte, c'est-à-dire son corps de quelques maladies, ses oreilles de quelques paroles que la grâce fait servir à sa conversion; ou par des renversements de fortune, des disgrâces qui disposent le pécheur à rompre avec le monde, le néant de ses promesses et de sa séduction. Ceux qui portent le mort s'arrêtent tout à coup. Cette circonstance a rapport à la parabole de l'Evangile, où il est dit que le démon est un fort armé qui ne peut être vaincu que par un plus fort que lui. C'est ce que fait Jésus-Christ en enchaînant en quelque sorte le démon dans une âme, en ôtant à la concupiscence, dont elle était l'esclave, les objets qui servaient à l'entretenir, enfin, en lui donnant de nouvelles pensées, de nouvelles affections.

Celui qui était mort leva la tête et s'assit.

Cette circonstance nous marque une des principales conditions de la pénitence qui est la stabilité et la paix de l'âme. Le repos du cœur, la tranquillité qui doit accompagner notre repentir, la fuite des troubles et de l'inquiétude est le principal fondement de notre pénitence. Ce repos est fondé sur une humilité profonde qui enferme une double connaissance, l'une de nous-mêmes, l'autre de Dieu.

Le jeune homme commença à parler. Et que pouvait-il dire? Sinon rendre grâces à celui qu'il reconnaissait par sa propre expérience être Dieu de la vie et de la mort; car s'il est dit ensuite que tous ceux qui étaient spectateurs de ce miracle furent saisis d'une crainte respectueuse et rendaient gloire à Dieu; que devait faire celui qui n'avait pas seulement vu le miracle, mais qui en avait éprouvé l'effet personnellement? Ainsi, la disposition nécessaire à un pécheur n'est pas seulement de confesser ses péchés, il doit encore montrer une admiration continuelle pour la faveur singulière qu'il a reçue de Dieu.

Enfin Jésus donne ce jeune homme à sa mère. Cet enfant n'était-il pas naturellement à sa mère, sans qu'il fût nécessaire que Jésus Christ le lui donnât? Non, la vie qu'il avait reçue de sa mère avait été perdue; il avait reçu cette seconde vie de la miséricorde et de la toute-puissance de Jésus. Cette circonstance nous marque l'obligation particulière qu'ont les pénitents l'être à Dieu, comme ayant reçu de lui une seconde vie après avoir perdu celle qu'ils avaient reçue dans le baptême. Et comme cette mère était la figure de l'Eglise, cette circonstance nous apprend encore que tout chrétien ne doit être qu'à Jésus comme à son père et à l'Eglise comme à sa mère.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 1 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, éduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINÉRET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 1 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XLI. QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Querite ergo primum regnum Dei.
(Matth., vi, 33.)

« On pourra facilement ici expliquer entièrement la seconde Demande de l'Oraison Domini-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-41, 44.

cale. » (C. C. Trid.) Nous montrerons donc en cette Homélie comment le règne de Dieu est la fin de la Prédication évangélique, ce qu'il faut entendre par le règne de Dieu et ce que nous demandons lorsque nous disons à Dieu : « Que votre règne arrive. » De là trois Questions à développer.

I. *Le règne de Dieu est-il la fin générale de la Prédication évangélique?* — Oui, le règne de Dieu est la fin générale de la Prédication évangélique. En effet, saint Jean-Baptiste inaugura son ministère par l'annonce de ce royaume. « Faites pénitence, » dit-il, « car le royaume des cieux approche. » (Matth., iii, 2.) Jésus-Christ l'annonça également au début de sa vie publique; et, dans son admirable Sermon sur la montagne, il en parla d'abord à ses disciples : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient. » (Ibid. v, 3.) Un jour qu'on voulait le retenir dans une ville, il s'y opposa en disant : « Il faut que j'évangélise aussi le royaume de Dieu aux autres villes; car c'est pour cela que je suis envoyé. » (Luc., iv, 43.) Il chargea plus tard ses Apôtres de le prêcher et dit à un jeune homme qui lui demandait la permission d'aller ensevelir son père : « Laisse les morts ensevelir les morts, et va annoncer le royaume de Dieu. » (Luc. ix, 60. — I C., ii, 31. — I. S C., ii, 98) (1).

II. *Que faut-il entendre par le règne de Dieu?* — D'abord par le règne de Dieu il faut entendre le pouvoir par lequel il conserve et gouverne toutes choses, selon ces paroles de David : « En sa main est toute la terre. » (Ps. ix, 44.) Le règne de Dieu signifie encore la Providence spéciale, par laquelle il veille sur nous et nous procure les choses nécessaires à notre salut. « Le Seigneur prend soin de moi, » disait le Psalmiste, « et rien ne me manquera. » (Ps. xxii, 1.) On désigne également sous ce nom le royaume de Jésus-Christ, royaume qui n'est pas de ce monde, comme il le déclare à Pilate, parce qu'il ne tire pas son origine du monde, mais de Dieu même. En effet, « c'est Dieu qui l'a établi Roi. » (Ps. ii, 6.) Or son royaume « est la justice, et la paix et la joie dans le Saint-Esprit. » (Rom. xii, 15.) Il règne en nous par la foi, l'espérance et la charité, qui nous rendent ses sujets en nous consacrant à son culte. Le règne de Dieu, c'est aussi l'Eglise que Notre-Seigneur a revêtu de sa divine autorité par ces mots : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; comme mon Père m'a envoyé : ainsi je vous envoie : » (Matth. xxviii, 18.) ; qui doit régner sur nous; et à laquelle nous devons croire et obéir, pour être sauvés. Enfin, par règne de Dieu on entend le royaume de sa gloire ou le ciel auquel doit nous conduire le royaume de la grâce, dont le bon Larron exprima le désir, quand il dit au Sauveur : « Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e Partie ou Grâce, art. 31. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e Partie ou Grâce, art. 98.

serez dans votre royaume » (Luc. xxiii, 42.) ; et dans lequel le Souverain Juge introduira ses Elus en disant : « Venez, les bénis de mon Père, « possédez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde. » (Matth. xxv, 34. — I C., II, 31. — I S C., II, 99-100.)

III. *Que demandons-nous à Dieu lorsque nous lui disons : « Que votre règne arrive ? »* — Nous lui demandons d'abord, que le royaume de Jésus-Christ ou son Eglise s'étende au loin ; que les Hérétiques et les Schismatiques rentrent dans son sein ; et que les Infidèles, les Juifs et les Païens croient sa divine Religion et reçoivent le saint Baptême. Nous demandons ensuite que les pécheurs, secouant le joug du démon, se réconcilient avec Dieu par la Pénitence et rétablissent dans leur cœur le règne de sa justice. Enfin, nous demandons que sur la terre Dieu règne en nous par sa grâce et qu'il nous fasse un jour régner avec lui dans la gloire du ciel. Pour nous exciter à faire cette demande avec plus de ferveur, il faut considérer combien l'objet en est sublime. « Le royaume des cieux, » dit le Sauveur, « est semblable à un trésor enfoui dans un champ. Celui qui le trouve le cache de nouveau ; puis il s'en va en se réjouissant de sa découverte, il vend tout ce qu'il possède et il achète ce champ. » (Matth. xiii, 44.) Cette parabole nous montre que rien ne peut se comparer au royaume des cieux. D'ailleurs, il est écrit, que « l'œil n'a pas vu, « l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme « n'a pas connu ce (royaume) que Dieu prépare « à ceux qui l'aiment. » (Is. lxix, 4.) Aussi devons-nous être disposés à tout perdre, s'il le fallait, pour mériter ce divin trésor. Mais ce n'est pas assez de le demander ; il faut encore faire tout ce qui est commandé pour l'obtenir, selon cet oracle du Sauveur : « Si vous voulez « entrer dans la vie, observez les commandements. » (Matth. xix, 17. — I C. II, 31. — I S C. II, 101-102.)

XLII. — QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Propheta magnus surrexit in nobis,
(Luc., VII, 16.)

« On pourra exposer aujourd'hui l'avant-dernier Article du Symbole sur la Résurrection de la chair. » (C. C. Trid.) Ayant déjà expliqué cet Article (1), nous allons démontrer la Divinité de Notre-Seigneur par ses miracles. Quels miracles a opérés Jésus-Christ, de quelle manière il les a opérés et comment ils prouvent sa Divinité : telles sont donc les questions à résoudre en notre Homélie.

I. *Quels miracles a opérés Jésus-Christ ?* — Pour les connaître, nous n'avons qu'à ouvrir l'Evangile. En effet, on y lit : qu'il changea l'eau en vin, aux noces de Cana ; qu'il guérit des hydropiques, des lépreux, des paralytiques et des malades consumés par la fièvre ; qu'il

rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets ; qu'il nourrit au désert plusieurs milliers de personnes, avec quelques pains et quelques poissons ; qu'il marcha sur les eaux, qu'il commanda aux vents et à la mer et qu'à sa voix la mer et les vents s'apaisèrent ; qu'il délivra les possédés du démon ; qu'il rappela des morts à la vie, comme le fils de la veuve de Naïm, la fille du chef de la Synagogue Jair et Lazare frère de Marthe et de Marie ; et qu'au moment où il expira sur la Croix, le soleil s'obscurcit, les ténèbres se répandirent sur la terre, le voile du Temple se déchira, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et l'on vit paraître plusieurs morts ressuscités. (I C. I, 117. — I S C. I, 368.) Longtemps avant qu'il parût, Isaïe avait ainsi prédit ces miracles du Sauveur : « Reconnaissez la « gloire du Seigneur et la grandeur de mon « Dieu. Fortifiez les mains languissantes, affer- « missez les genoux tremblants et dites aux « cœurs chancelants : Fortifiez-vous et ne crai- « gnez point. Voilà que votre Dieu amènera la « vengeance due à sa gloire. Il vient lui-même « et vous sauvera ; et les yeux des aveugles, et « les oreilles des sourds seront ouverts ; le boi- « teux sera agile comme le cerf, la langue du « muet sera prompte et rapide. » (Is. xxxv, 1 et sv. — I C I, 89. — I S C, I, 272.)

II. — *De quelle manière Jésus-Christ a-t-il opéré ses miracles ?* — Il les a opérés d'une manière toute surnaturelle. En effet, ce ne sont pas « des signes dans le ciel, » tels que certains Juifs le demandaient ; ce sont des prodiges faits sur des hommes mêmes, pour les guérir de leurs infirmités. Ils ne tiennent donc pas moins de sa bonté que de sa puissance et touchent les spectateurs autant qu'ils les étonnent. Comme ils nous manifestent son empire absolu sur toutes les créatures ! A sa parole, les malades sont guéris et les morts ressuscitent. Pour accomplir ces merveilles, il n'a besoin d'aucun instrument, ni d'aucune force étrangère. D'un mot il apaise les vents et calme les tempêtes. Il commande à la mort, et aussitôt la mort relâche sa proie. Il fait ces œuvres extraordinaires, tantôt d'un geste ou d'un regard, tantôt par la seule imposition des mains. Le seul attouchement de ses habits suffit pour guérir des maladies réputées incurables. C'est en lui-même qu'il trouvait le principe de ses miracles. Voilà pourquoi, lorsqu'il en faisait, il avait coutume de dire : « Je sens « qu'une vertu est sortie de moi. » (Luc. viii, 46.) Enfin, ce n'est pas dans l'ombre qu'il les opérait ; mais au grand jour, au milieu des villes de la Judée et de la Galilée, sur les places publiques, dans le temple de Jérusalem, pendant les fêtes solennelles et à la vue d'une foule immense. Aussi le peuple, qui en était témoin, s'écriait : « Un grand Prophète a paru parmi nous, et « Dieu a visité son peuple. » (I C., I, 117. — I S C., I, 369.)

III. — *Les miracles de Jésus-Christ prouvent-ils sa Divinité ?* — Assurément. Car, pour s'en convaincre, il suffit de considérer les miracles en eux-mêmes. Qu'est-ce donc que les mi-

1. Voir l'AMI DU CLERGÉ, n° 24, CATÉCHÈSE, XXI.

racles? Ce sont des faits sensibles, extraordinaires, étonnants, dérogeant aux lois connues de la nature et supérieurs aux forces de toute créature. On voit par cette définition, qu'à Dieu seul appartient le pouvoir de faire des miracles. Car, dit saint Ambroise, « qui peut changer la nature, sinon celui qui a créé la nature? » Or les miracles sont le langage de Dieu même. Quand une fois on les a constatés, on doit reconnaître que Dieu a parlé. En effet Dieu, qui est le seul maître de la nature, ne saurait donner le pouvoir de lui commander qu'à ses propres Envoyés. Car la raison nous le représente comme la vérité, la sagesse et la sainteté même. Mais serait-il vrai, s'il permettait qu'on use de sa puissance pour accréditer le mensonge? Serait-il sage, s'il la faisait servir à propager l'erreur? Serait-il saint, s'il l'employait à favoriser le vice? L'idée que nous avons de lui nous oblige donc à admettre qu'il ne saurait opérer de miracles soit par lui-même, soit par les Anges, soit par les hommes qu'en faveur de la vérité et de la vertu. Aussi trouvons-nous dans les miracles de Jésus-Christ une irréfutable preuve de sa Divinité. (I C., I, 117. — I S. C. L P., 22-23. — I, 369.)

L'ABBÉ REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud: LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix: 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

Histoire de cette fête.

On ne peut fixer d'une manière bien précise le temps où les solennités de la Nativité de la Vierge furent établies: Baronius assure qu'elles furent instituées dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine l'an 436: il existe des documents de cette époque établissant qu'on fêtait déjà la naissance de la Vierge. Les papes saint Gélase (492) et saint Grégoire le Grand (600) en parlent dans leurs Sacramentaires. D'après quelques auteurs, ce fut le pape Sergius, qui, en 688, la mit au nombre des quatre fêtes de la sainte Vierge auxquelles les fidèles avaient coutume de faire des processions.

Comme les autres fêtes de Marie, celle de la Nativité s'est répandue peu à peu jusqu'à ce que les souverains Pontifes l'aient rendue générale dans l'Eglise.

Un fait miraculeux que nous rapporte l'Histoire ecclésiastique, contribua beaucoup au développement de cette fête. Vers l'an 1017, au fond de son désert et au milieu du silence de sa solitude, un ermite entendait depuis plusieurs années, au 8 septembre, les chants des Anges

qui paraissaient célébrer une grande fête dans le ciel. Il demanda enfin à Dieu quel était le sujet de cette joie. Dieu lui fit comprendre que le ciel se réjouissait en ce jour, parce qu'il était celui de la naissance de la Vierge. Le pape, instruit de ce fait, ordonna qu'on célébrât la Nativité de Marie avec la plus grande solennité. La terre, à son tour, avait tant de motifs de se réjouir de cette heureuse naissance!

Au XIII^e siècle, Frédéric, empereur d'Allemagne, retenant les cardinaux prisonniers, ceux-ci, après la mort du pape, ne purent se réunir en conclave afin d'élire un souverain Pontife, et l'Eglise resta deux ans sans son chef suprême.

Ils firent alors le vœu, si la liberté leur était rendue, de donner une octave à la fête de la Nativité: ce ne fut pas en vain qu'ils invoquèrent la protection de Marie. Elu pape le 24 juin 1243, Innocent IV s'empressa d'accomplir le vœu des Cardinaux.

La ville d'Angers, en France, est une des premières où l'on célébra cette fête, qui pendant longtemps fut appelée *angevine*: on la sanctifiait alors comme un dimanche, par la cessation de tout travail.

En Orient, saint Jean Damascène (VIII^e siècle) disait dans un de ses sermons: « Peuples, accourez! accourez, hommes de tout âge, de toutes langues, de toute condition et de tous les pays de l'univers! Célébrons tous avec joie l'heureux jour où commence notre félicité; célébrons avec des transports d'amour la naissance de la Mère de Dieu, qui par son Fils a procuré le rétablissement du genre humain. Aujourd'hui naît une Vierge qui sera la porte céleste par laquelle le Très-Haut, l'Homme-Dieu entrera dans le monde. Aujourd'hui s'élève, de la tige de Jessé, un rejeton qui produira, par la vertu d'en haut, cette divine fleur qui sera le salut du monde. »

Marie est née à Nazareth, petite ville de la Palestine. Une pauvre demeure était la seule propriété et l'unique fortune de ses pieux parents. Cependant, quels étaient leurs ancêtres? Des patriarches, des rois et des pontifes. Quel contraste entre une si noble origine et la pauvreté de cette humble famille! Mais Dieu avait voulu que le berceau de la Mère fut entouré de pauvreté, comme devait l'être celui de l'Enfant de la crèche.

Marie eut pour père Joachim, de l'ancienne race des rois de Juda; Anne, sa mère, descendait d'Aaron, et par ce côté la sainte Vierge était parente d'Elisabeth. Le mot Joachim, signifie en hébreu *préparation du Seigneur*, le mot Anne veut dire *grâce* ou *gracieuse*: deux noms admirablement choisis pour le père et la mère de celle qui annonçait l'arrivée du Seigneur, de celle qui devait donner naissance à l'auteur de toute grâce!

Marie, nous dit la Tradition, vint au monde à la saison de l'automne, en ce temps où les arbres courbent leurs branches chargées de fruits comme pour les remettre plus facilement dans les mains de leurs maîtres. C'était un samedi, car d'après les traditions juives, Eve fut en ce jour donnée pour compagne à Adam, au mi-

lieu des splendeurs du paradis terrestre et dans le bonheur de l'innocence. Ce fut à minuit, à cette heure, limite d'un jour qui disparaît, annonce d'un jour nouveau. Les saints Pères ont supposé que cette journée fut la plus belle qui ait souri à la terre, depuis la chute originelle, que jamais les fleurs ne furent plus brillantes et plus parfumées, les concerts des oiseaux et de la nature entière plus mélodieux, le soleil plus éclatant.

Réflexions sur cette fête.

Quand l'Eglise solennise une fête, ce n'est point le jour de la naissance du saint qu'elle veut célébrer : car la naissance d'un enfant d'Eve n'est autre chose que son entrée dans la vallée des larmes, dans la terre de l'exil, de la souffrance et de la mort.

Faut-il se réjouir de ce que la mort compte une victime de plus, de ce qu'une âme souillée déjà, dès le premier instant de son entrée dans la vie, commettra peut-être de nombreuses iniquités durant le cours de sa triste existence, exposée sans cesse à perdre le ciel pour lequel elle est créée ?

Ce que l'Eglise fête avec bonheur, c'est le jour où, par le martyre ou par une mort précieuse, l'âme d'un de ses enfants est entrée dans la *joie du Seigneur*, le jour où, dans les splendeurs des saints, a été entendue cette parole : « Ouvrez vos portes éternelles... Venez, le béni de mon Père... » Et voilà pourquoi dans les saints l'Eglise n'honore que le jour de leur mort, qu'elle appelle dans son touchant et symbolique langage : jour natal, *dies natalis*.

Pendant elle a fait exception pour trois fêtes. Chaque année, trois jours de naissances sont célébrés par elle, car en ces trois jours il n'y avait pas de péché : le jour de la naissance de Jésus-Christ, auteur de toute sainteté ; le jour de la naissance de Marie, conçue sans tache ; et le jour de la naissance de saint Jean-Baptiste, purifié du péché originel avant de naître.

Un illustre et saint exilé pour l'Evangile et son divin auteur, Jean, l'apôtre bien-aimé, aperçut un jour dans sa solitude de Pathmos, une vision d'une incomparable beauté : *Je vis, dit-il, un grand signe apparaître dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.*

C'était la Vierge immaculée, dans la pensée éternelle de Dieu, que le monde attendait, avec les mêmes ardeurs que le voyageur, égaré au milieu de la nuit, désire l'aurore. Elle pouvait dire ces paroles de la Sagesse incréée, que les Docteurs lui appliquent en effet : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Avant la terre, les fontaines des eaux, les montagnes hautes et fermes, avant les collines, j'étais engendrée... Il n'avait pas encore fait la terre, les fleuves et les bases de l'univers, j'étais là auprès de lui, nourrie par lui, ses délices de tous les jours. »

Mais Dieu, la charité infinie qui aime à communiquer ses biens, la générosité sans limites, voulut faire paraître dans le temps celle qu'il

voyait lui-même de toute éternité, et donner au monde cette bien-aimée qu'il chérissait avant tout commencement. Alors, dans une pauvre maison de Nazareth, une mère déposa un jour avec tendresse, dans son petit berceau, l'enfant de ses désirs, ne prévoyant point sans doute, dans son humilité, quel don elle faisait à la terre et au ciel.

— Un peintre célèbre a pris pour sujet d'un de ses plus beaux tableaux, la Nativité de Marie, et il a ainsi représenté cet heureux événement : Il n'a point de témoins de la terre : que viendraient faire ici les mortels, puisque tout est merveilleux dans la naissance de l'enfant ! Les habitants du ciel sont seuls présents, et la maison de Joachim est remplie d'anges. Les uns sont auprès de la bienheureuse Mère : la joie qui rayonne sur leurs fronts, indique qu'ils la félicitent et partagent son bonheur. Les autres, dans le ravissement et l'extase, contemplent les traits de celle qui est déjà leur reine, et Marie repose doucement : mais en la voyant gracieuse et souriante, on reconnaît qu'un rêve délicieux occupe sa jeune âme, et la transporte dans le ciel. Les Chérubins et les Séraphins sont venus, et ils n'ont pas dédaigné de laisser un instant les splendeurs du trône de l'Eternel, pour jouir, dans une splendide vision, du spectacle de l'incomparable beauté de l'innocence.

Entendons-les se dire les uns aux autres avec admiration : « Quelle est donc cette créature qui s'avance dans la vie, comme une aurore naissante, belle comme l'astre des nuits, brillante comme le soleil ? » — « Quelle est celle qui vient du désert de la terre parée de tant de richesses ? »

Anges du ciel, ce n'est pas une voix humaine qui va vous répondre, c'est la voix même de votre Dieu ! Elle est seule en effet, parmi les enfants des hommes, celle qui joint la douceur à l'innocence, *unica est colomba mea* ; elle est parfaite, *perfecta mea*. Oui ! ô mon enfant bien-aimée, vous êtes resplendissante de beauté, et il n'y a aucune tache en vous : *tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. Et les trois personnes de la Trinité sainte, contemplent avec complaisance la jeune enfant : le Père reconnaît sa fille chérie, le Verbe sa mère, l'Esprit-Saint son épouse.

— Quelle est celle qui s'avance dans la vie ? Après l'Eternel, après les anges, nous pouvons répondre, à notre tour, par ces paroles de nos livres divins : C'est la « gloire de la Jérusalem terrestre ; » « c'est l'honneur du genre humain. » C'est la nouvelle Eve, nous dit saint Augustin, mais quelle différence avec la première ? Eve n'a procuré que des peines au genre humain, et Marie lui donnera le salut ; Eve est la source du péché, Marie la source de la grâce ; Eve nous a apporté la mort, Marie nous procurera la vie.

Nouvelle Sara, cette tendre enfant nous donnera l'Isaac nouveau, qui sera véritablement immolé sur la montagne du sacrifice. Elle est la vaillante Débora, relevant par sa présence le courage affaibli des guerriers d'Israël, car déjà elle a vaincu le péché, et toujours elle sera la terrible ennemie du démon. C'est Judith, c'est Esther, libératrices de leur peuple.

C'est la colombe de Noé, portant le rameau

L'olivier, symbole de la fin du déluge, messagère de l'espérance, annonçant que la colère de Dieu est calmée, et que la miséricorde va descendre sur la terre : c'est elle que figuraient cette verge sacerdotale d'Aaron qui fleurit sans avoir de racines, cette toison de Gédéon, que la rosée trempa seule au milieu d'une aire sèche, cette porte orientale que vit Ezechiel et qui n'avait jamais été ouverte pour personne. Isaïe l'avait aperçue, lorsque, plongeant ses regards inspirés dans l'avenir, il l'annonçait comme la fleur qui devait sortir de la tige de Jessé, comme la Vierge qui devait enfanter.

— *Quis, putas, puer iste erit?* que sera cet enfant qui vient de naître dans l'humilité d'une condition obscure, ne possédant pour tous biens, que les tendresses d'un père et d'une mère, que l'héritage de l'honneur, de la vertu, de l'amour de Dieu? Elle portera un nom de grandeur et de gloire, de tendresse et de douceur, car elle s'appellera MARIE, *Souveraine et Etoile*.

Elle sera le tabernacle très-pur du Verbe fait chair : elle nourrira Jésus, le Sauveur, elle veillera sur ses jeunes années : puis, quand il aura grandi pour le sacrifice, elle le donnera à la justice divine pour notre rédemption.

Elle sera la Reine de l'Eglise : son pied virginal écrasera toujours l'hérésie, sa main puissante soutiendra les Apôtres et les Pontifes, son cœur répandra sur les âmes les ardeurs du zèle, inspirera les héroïques dévouements, les généreuses immolations. Elle lèvera bien haut, au milieu d'un monde corrompu et sensuel, l'étendard de la virginité ; l'innocence viendra s'abriter sous ses plis, et de chastes générations s'épanouissant sur la terre, au soleil de l'Eucharistie et sous la bénédiction de la Vierge immaculée, formeront cette incomparable et unique couronne de l'épouse de Jésus-Christ, couronne de roses et de lys, tant aimée du Sauveur.

Elle sera la joie et l'espérance : tous ceux qui pleurent et souffrent ici-bas, lèveront leurs yeux vers elle, et ils seront consolés ; l'orphelin l'invoquera et il aura trouvé sa mère ; le petit enfant lui donnera son cœur ; la mère lui confiera sa famille ; le vieillard, son dernier jour ; le pécheur, sa douleur et son repentir ; et son image bénie, placée dans toutes les demeures, portée sur toutes les poitrines, charmera les tristesses de l'exil, et fortifiera les cœurs dans les combats de la vie.

Un sage de l'antiquité païenne pleurait, dit-on, à la naissance d'un enfant, sa raison ne lui faisait voir autre chose qu'une victime nouvelle destinée à tomber sous les coups de la mort, après avoir beaucoup souffert. Mais le jour qui l'appelle aux chrétiens la naissance de celle qui nous a donné la vie véritable dont Jésus-Christ est la source, de cette Vierge si bonne et si puissante, la gloire et la joie du monde, doit être célébré avec la plus vive allégresse. Aussi l'Eglise s'écrie-t-elle avec ravissement : « Votre naissance, ô Mère de Dieu, a annoncé à l'univers la joie qu'il devait avoir, car de vous est né le soleil de justice, qui, en nous délivrant de la malédiction et de la mort, nous a donné la vie éternelle. »

Conclusions et résolutions.

Au sujet de cette fête, saint Augustin se laisse aller à de vifs transports d'allégresse et il convie la terre tout entière à la partager : « Il est « enfin arrivé, mes frères bien-aimés, dit-il, ce « jour tant désiré de la naissance de la Bien- « heureuse Vierge Marie. Aussi, que sur la « terre d'exil souverainement embellie par la « naissance d'une Vierge si pure, on entonne « des cantiques de joie. Elle brille à nos yeux « cette fleur des champs qui doit donner nais- « sance au lis précieux des vallées : *Hæc est « enim flos campi de quo ortum est preciosum « lilium convallium.* »

Au jour de la nativité de Marie, c'est donc la douce joie qui doit pénétrer nos cœurs : que nous rappelle en effet cette fête? Rien que de consolant, rien que d'agréable. Nos regards s'arrêtent sur un touchant tableau : c'est une enfant que la pureté et l'innocence décorent merveilleusement. Cette enfant sera la mère de notre Rédempteur ; elle sera aussi notre mère. Son cœur sera notre refuge au milieu de nos nombreuses misères, ses mains s'ouvriront pour nous bénir et laisser tomber sur nous les grâces du ciel, la miséricorde et le pardon.

Soyez donc la bienvenue au milieu de nous, ô Marie ! Comme le navigateur salue avec bonheur et espérance l'étoile qui brille au ciel après la tempête, ainsi nous saluons votre naissance, étoile du matin, pure aurore du soleil de nos âmes !

Douce et aimable enfant, grandissez sous les regards de vos saints parents, et au milieu des anges destinés à garder et à protéger celle que Dieu aime de l'amour le plus ardent ; grandissez pour les sublimes destinées, que, seule, vous êtes digne d'accomplir sur la terre ; devenez la mère de Jésus, afin qu'en nous le donnant, nous possédions cette vie heureuse et éternelle vers laquelle nous soupignons, au milieu des tristesses et des larmes de l'exil.

LE PRÊTRE

- I. SON PREMIER PAS DANS LE SACERDOCE. —
II. GRANDEUR ET BEAUTÉ DE SON SACRIFICE. —
III. CLERGÉ DES VILLES ET CLERGÉ DES CAMPAGNES.

II

Et ce que le chœur annonce, ce que les Anges du ciel chantent avec lui, l'Evêque le rend sensible par un acte, par une cérémonie. Le Clerc portait sur le bras un surplis blanc, blanc comme le vêtement de Notre-Seigneur au moment de la résurrection, lorsqu'il apparut aux saintes femmes. L'Evêque prend ce surplis et en revêt le Clerc, en lui disant : *Que Dieu te revête du nouvel homme qui a été créé dans la sainteté et dans la vérité de la justice*. Quand je te prescrivais de t'approcher revêtu de la soutane, quand je coupais tes cheveux, je détruisais en toi le vieil homme, l'homme de mort, qui reste dans la mort et ne peut communiquer que la

mort. Et maintenant, parachevant ce que j'ai commencé en toi, lorsque je te revêts de ce surplis, de l'habit blanc, je mets en toi l'homme nouveau, l'homme de la résurrection, celui qui est mort pour tuer la mort, JÉSUS-CHRIST. Que Dieu opère en ton âme le mystère de la communication de la vie nouvelle : *Qu'il tē revête du nouvel homme qui a été créé dans la sainteté et la vérité de la justice !*

Ces paroles, l'Eglise les emprunte à la sainte Ecriture, et l'apôtre saint Paul les adressait aux Ephésiens (1). *Revêtez-vous de l'homme nouveau* est une exhortation qui reparait souvent dans ses épîtres. Ce n'est point aux Clercs en particulier qu'il faisait cette recommandation, mais bien à tous les fidèles, comme c'était aussi à tous les Chrétiens sans exception qu'il disait : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec JÉSUS-CHRIST*. Mais si ce langage s'adresse à tous, si le christianisme consiste précisément et essentiellement dans ce passage d'un règne à un autre règne, dans la substitution du nouvel homme au vieil homme, de JÉSUS-CHRIST à Adam, pourquoi, dans cette cérémonie de la première tonsure, paraît-on réserver à l'homme d'Eglise seul ce qui appartient à tous les Chrétiens ? Pourquoi lui dire à lui, et comme on propre, ce qui se doit dire et se dit en effet à tous les baptisés ? Pourquoi nous le montrer comme un expression vivante du grand mystère de mort et de vie, et de vie dans la mort, puisque nous devons tous, pour être sauvés, participer nous-mêmes à ce mystère ?

Cette surprise est naturelle, ces questions sont justes, et il convient de nous arrêter ici pour éclaircir toute cette matière.

Avant tout raisonnement, appliquons-nous à bien déterminer le sens d'un mot que nous allons être obligé d'employer plusieurs fois, qui revient d'ailleurs à tout moment dans la langue de l'Ecriture sainte, de l'Eglise, du prédicateur : le mot de *monde* ou *siècle*. Le Pontife en fait usage dans les différentes prières qui accompagnent la première tonsure. Il parle de la bassesse et vileté du monde, de l'*aveuglement du siècle*. Ce monde, ce siècle, qui en fait partie ? qui les habite ? Qu'est-ce donc que le monde selon l'Ecriture et dans le langage chrétien ?

On peut répondre : C'est la société opposée à celle dont JÉSUS-CHRIST est le chef. Tel est le sens complet et rigoureux du mot : le monde. Mais fort souvent on est obligé d'en faire usage dans un sens restreint, et il ne désigne plus qu'une société qui n'est pas avec JÉSUS-CHRIST, bien qu'elle ne lui soit pas ennemie.

Donnons d'abord le sens complet et naturel. Notre-Seigneur a dit, le jeudi saint, après la Cène : *Je ne prie pas pour le monde* (2). Il ne prie pas pour eux, ils sont donc condamnés, ils resteront en dehors de la vie. Notre-Seigneur ajoutait : *Mon père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés ; à l'exception du fils de perdition* (3). C'est Judas. Les fils de perdition, ceux qui se perdent le salut impossible, voilà le monde. C'est de ceux-là que saint

Jean écrit dans sa première épître : *Le monde tout entier est établi dans le méchant* (1) ; *in maligno*, dans celui qui veut le mal. Enfin il faut le reconnaître dans la *synagogue*, c'est-à-dire la société de Satan (2) dont parle l'Apocalypse.

Est-ce de cette société, du monde entendu selon ce sens premier et complet, que sort le tonsuré lorsqu'il devient homme d'Eglise et est appelé à s'avancer vers l'autel ? Non. Est-ce le vêtement des fils de Satan qu'il rejette lorsqu'il prend la soutane ? Non, très-certainement. Le premier passage s'est accompli au jour de son baptême, et les hommes parmi lesquels il se trouvait, les Chrétiens, sont en droit des hommes saints, saints par leur baptême et par leur destinée à la gloire éternelle. Mais alors, quel est donc le monde que le Clerc abandonne et que l'Eglise qualifie de ces expressions si sévères : l'ignominie du siècle ? — Ce siècle, ce monde est dans l'Eglise, fait profession d'obéir à l'Eglise, et présente l'aspect le plus étrange, le plus anormal qui se puisse rêver. C'est le monde dans le sens restreint que j'indiquais tout à l'heure. Et ceux qui le composent ont fait appliquer cette triste dénomination à la société qu'ils forment dans l'Eglise, à cause de leur effrayante ressemblance avec ceux qui sont en dehors de l'Eglise, qui se sont choisis et qui trouveront la mort éternelle.

La règle de conduite de ces hommes étranges et de ces femmes étranges pourrait être formulée de la manière suivante : Je suis enfant de l'Eglise, mais je prétends régler ma situation et déterminer mes devoirs vis-à-vis d'elle. Ma loi c'est l'Evangile, mais l'Evangile selon l'édition que moi et ceux qui veulent vivre comme moi en auront donnée. L'Eglise a un Evangile beaucoup plus étendu que le nôtre ; nous avons été obligés d'y faire des coupures, des retranchements. L'Eglise nous propose une interprétation de l'Evangile et des applications de la loi évangélique qui sont évidemment selon la vérité, car nous faisons profession de croire que l'Eglise ne peut errer ; cependant nous aurons dans la pratique une interprétation tout opposée. Bref, chrétiens, heureux de l'être, nous suivrons en beaucoup de points les principes des hommes qui ne se soucient point de leur baptême, et même de ceux qui se révoltent contre la loi chrétienne. Chrétiens et voulant aller en paradis, nous adopterons, nous ferons prévaloir autour de nous des maximes et tout un ensemble de relations et de pratiques qui nous doivent mener sûrement à la damnation. Telle est la pensée intime des fils et des filles de l'Eglise qui forment, par la communauté de leur inconséquence, de leur témérité, de leur folie, comme une société particulière dans son sein. Tel est le monde au sens le plus ordinaire, monde contre lequel tous les saints Pères, tous les hommes apostoliques ont épuisé les invectives, les menaces, les anathèmes ; monde qui est pour les saints un objet de terreur et de mépris : de terreur, parce qu'il s'attache à l'Eglise comme le lierre au tronc de l'arbre, et parfois l'enserme et

1. Epître aux Ephésiens, chap. iv, v. 24.

2. Evangile selon saint Jean, chap. xvii, v. 9.

3. Evangile selon saint Jean, chap. xvii, v. 12.

1. 1^{re} épître de saint Jean, chap. v, v. 19.

2. Apocalypse, chap. ii, v. 9.

la recouvre jusqu'à paraître l'étouffer; de mépris, parce qu'il aime et avec passion cette sorte d'ivresse que l'Ecriture appelle la *fascination de la futilité* (1). La passion s'acharnant au rien, au vide, c'est ce qu'il y a de plus méprisable. Oh oui! digne de la plus profonde compassion, l'homme à qui l'Evangile dit la charité et qui se donne pour lui le point d'honneur; à qui l'Evangile dit: Prends la dernière place, et qui ne se croira heureux qu'à la première! Digne de compassion, la femme chrétienne qui, étant à bon droit jalouse non-seulement de sa vertu, mais de sa réputation de vertu, ne se pardonnerait pas néanmoins d'être d'un mois en retard à prendre les ajustements et les dehors de pauvres créatures qu'elle méprise encore plus qu'elle ne les plaint! Dignes de compassion, les Chrétiens et les Chrétiennes qui ont deux lois, deux maîtres, qui se figurent que l'on peut avoir deux amours, partager ses jours et ses heures entre un esprit et l'esprit opposé, entre une doctrine et la doctrine contraire, entre Jésus-Christ et l'ennemi! « Digne de compassion, la multitude des mauvais chrétiens qui remplissent les églises, qui reçoivent la communion à l'autel, qui se répandent en éloges sur les prédications morales de l'Evêque et des Prêtres..., qui rempliront les théâtres comme ils ont rempli les églises, qui se presseront aux fêtes des païens comme ils se rendaient aux fêtes des Chrétiens!... Ils peuvent être avec nous dans l'Eglise qui combat sur cette terre: ils ne seront pas avec ceux qui triomphent après la résurrection. » Vous passez effrayés, mes chers Frères; effrayés non pour vous-mêmes, vous avez des principes qui vous mettent à l'abri de la crainte; mais ma hardiesse vous étonne. Rassurez-vous: cette dernière phrase atteint peut-être quelques-uns d'entre vous, mais c'est saint Augustin qui la leur adresse (2). C'est ce grand et incomparable docteur qui achève de caractériser par ces paroles le monde tel qu'il est dans l'Eglise, pour l'épreuve des élus et pour l'exercice de leurs vertus.

Et voilà, en dernière analyse, ce siècle au milieu duquel se trouvait le nouveau tonsuré, et qu'il vient de quitter en disant à Dieu: Vous êtes mon partage; ma vie, c'est d'être à vous! Ecoutez ce que lui dit l'Eglise, ce que lui dit l'Esprit: Regarde bien comment le premier homme s'est perdu. — Il a détourné ses regards de la Sagesse, du Verbe de Dieu. Il n'était créé que pour le regarder, le contempler, l'adorer à jamais: il a mieux aimé regarder la terre. Toi, tu consacres ta vie à un mouvement contraire. Tu ne regardes plus la terre, tu ne la vois plus: tu fixes tes regards sur le Verbe, sur Dieu. Et c'est tout l'emploi de ton activité et de ton énergie: te dégager du monde et contempler la Sagesse. Le Clerc adore. — Et, en effet, il n'a encore aucun pouvoir, ni même aucune fonction déterminée. Pendant les saints Offices, il se tient dans le Chœur revêtu du surplis; son âme adore, ses lèvres redisent la louange et invitent à l'adora-

tion tout le peuple chrétien. A la fin du livre liturgique appelé le *Pontifical*, il est dit que l'Evêque, après qu'il aura conféré la première tonsure, fera bien de faire toucher au nouveau Clerc le livre des Psaumes, en lui disant: *Faites attention. Ce que vous chanterez, vos cœurs le doivent croire; ce que croiront vos cœurs, vos mains le doivent opérer.* La foi, la louange, la vertu, la recherche incessante de la vérité, de l'union à Dieu, l'application souveraine de sa vie à vivre selon l'Evangile et au service de l'Eglise, voilà ce qui fait le Clerc. Pour qu'il puisse devenir Sous-Diacre, Prêtre, Evêque, Pape, le Chrétien doit avant tout être cet homme-là, le Clerc, l'homme dévoué selon le sens antique de ce mot, qui est enlevé aux relations, aux affections, aux devoirs de la société commune des hommes, qui se veut victime, qui s'offre et qui attend que son Dieu le prenne, le frappe et le consume. Le Chrétien vit dans le monde et en garde les dehors tout en s'efforçant de se dégager de son esprit. Le Clerc se place dans un milieu tout autre, nouveau, et devient par là une expression complète du passage de la vie ancienne à la vie nouvelle.

Mgr ISOARD.

Voir son beau et tout récent ouvrage *LE SACERDOCE*, 2 vol. in-12 de 480 et 404 pages. Prix: 7 fr. les deux,

L'ENCYCLIQUE DE S. S. LE PAPE LÉON XIII

ET LES THÉOLOGIES SCHOLASTIQUES MODERNES

Je viens de lire dans les journaux l'admirable Encyclique que notre Saint-Père le Pape Léon XIII vient d'adresser aux évêques du monde catholique au sujet de la restauration de la philosophie chrétienne d'après les principes de saint Thomas d'Aquin. Les explications que donne Sa Sainteté sont vraiment lumineuses. Je ne crois pas possible de mettre en doute l'importance de l'usage de la scholastique dans les traités de théologie. Les éloges que le Saint-Père décerne s'appliquent également aux deux sciences, qui se prêtent un mutuel appui pour la défense de la vérité catholique.

Je regrette profondément que les théologiens modernes se montrent si sobres et, je me permets de le dire, si pauvres dans l'emploi des principes scholastiques. Je trouve infiniment regrettable qu'à partir du xvi^e siècle, sous prétexte de faire de la théologie positive, afin de réfuter les protestants, quelques universités catholiques, et notamment la Sorbonne de Paris, aient éliminé de plus en plus les questions scholastiques de leur programme. De là vient qu'elles ont en quelque sorte dénaturé la grande théologie, qui avait constitué pendant quatre siècles une merveilleuse force de l'Eglise contre l'erreur.

Je viens vous prier de m'indiquer les théologies modernes qui ont eu le bon esprit de ne pas rompre entièrement avec la scholastique. La nouvelle Encyclique de notre Saint-Père le Pape Léon XIII nous enseigne clairement que c'est là une question de grande importance.

R. — Notre honorable correspondant se plaint avec raison de l'élimination systématique des principes scholastiques que l'on remarque dans la plupart des théologies publiées depuis plusieurs siècles. En effet, la théologie *positive* a remplacé la scholastique. Il est parfaitement vrai que l'ancienne Sorbonne donna l'exemple de cette déplorable innovation. Entraînés par les nécessités de la polémique contre les protestants, obligés de défendre les principaux dog-

1. Livre de la Sagesse, chap. iv, v. 12.
2. Sermon pour la veille de Pâques, et de *Caltheo. rudibus*.

mes à l'aide des arguments puisés dans l'Écriture, la Patrologie, les Bulles des Papes et les Conciles, les anciens Sorbonistes se crurent obligés de restreindre de plus en plus la place que l'on faisait à la scholastique proprement dite. Voilà comment la controverse prit la place de la théologie. Il ne faut pas oublier que les articles de foi forment les axiomes de la théologie proprement dite. Or, il n'est pas de science qui se charge de démontrer la vérité de ses axiomes; en effet, il est nécessaire que les axiomes soient évidents en eux-mêmes ou qu'ils soient démontrés dans une science supérieure. Voilà comment, dit saint Thomas d'Aquin, au début de la *Somme*, la musique emprunte ses axiomes à l'arithmétique, et ne se charge pas de les démontrer.

Le droit canon emprunte ses axiomes à la théologie, qui elle-même prend son point de départ dans les principes métaphysiques. De là vient que la théologie positive, qui démontre les articles de foi contestés par les hérétiques, est une science essentiellement distincte de la théologie scholastique. Les fortifications et les fossés qui entourent un palais ne peuvent donner une idée de la splendeur de ce palais. C'est donc une grande lacune, que depuis plusieurs siècles le positivisme ait envahi la plupart des théologies. Il est bon de faire remarquer que les ouvrages des Sorbonistes ont inspiré la plupart des manuels classiques qui ont été suivis dans les séminaires de France, tels que Bailly, Toulouse, Bouvier, etc.

A partir du jour où la Sorbonne tourna à la controverse positiviste, la grande science théologique passa aux Espagnols. Cette évolution se produisit dès le début du XVII^e siècle. Alcalá, Coïmbre, Salamanque, Burgos, Saragosse, héritèrent de l'ancienne gloire de la Sorbonne de Paris. Jean de Saint-Thomas, Cabrera, Ferre, Cornejo et surtout les savants *Salmanticenses* portèrent aux dernières limites la théologie scholastique. Le collège des Carmes d'Alcalá publia un cours de philosophie scholastique qui est estimé comme le dernier mot de la science. On le nomme *Cursus philosophicus Complutensis*. C'est le complément indispensable de toutes les théologies scholastiques. Il est regrettable que cette importante philosophie n'ait pas été réimprimée. L'Encyclique du Saint-Père Léon XIII donne à cette réimpression un caractère évident d'actualité. La philosophie d'Alcalá est, on le sait, l'œuvre des Carmes qui ont rédigé plus tard la grande *Théologie de Salamanque*; celle-ci renvoie constamment aux *Complutenses* pour les questions philosophiques. La réimpression de la *Théologie de Salamanque*, entreprise par l'éditeur des *Bollandistes*, touche à sa fin; en effet, le quinzième volume est sous presse, et l'ouvrage entier ne comprendra qu'une vingtaine de volumes. On doit désirer que le même éditeur, secondant les intentions de Léon XIII, prenne le parti de faire suivre cette œuvre par la réimpression intégrale des quatre volumes qui forment la philosophie du *Cursus Complutensis*.

Parmi les théologiens modernes qui ont fait une part assez large à la scholastique, il faut

citer le savant Billuart, dominicain, dont le *Cursus accommodatus* a été souvent réimprimé. L'éditeur des *Bollandistes* en a publié une nouvelle édition en huit volumes, sous le haut patronage de S. G. Mgr Lequette, évêque d'Arras. Cette nouvelle édition a été continuée avec soin depuis Billuart jusqu'à nos jours, c'est-à-dire que toutes les décisions des Congrégations romaines depuis deux siècles, les Actes les plus récents du Saint-Siège, les Encycliques de Pie IX, le *Syllabus*, les décrets du Concile du Vatican, s'y trouvent renfermés dans un neuvième volume complémentaire, de manière à en former la théologie la *plus complète* et la *plus actuelle* qui existe.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — 1^o Un trésorier peut-il assigner en justice un débiteur de son église, avant d'avoir obtenu l'autorisation de M. le Préfet?

2^o La cause pendante, le juge de paix peut-il ordonner au trésorier de se munir de l'autorisation requise?

3^o Un juge de paix serait bien aise de savoir si son jugement serait inattaquable, s'il condamne lorsque la susdite autorisation est postérieure à l'assignation.

4^o Quelle est la législation actuelle concernant les autorisations préalables et dans quel cas sont-elles de toute rigueur?

R. — Ad 1^m. L'autorisation de plaider est indispensable et doit précéder toute plaidoirie sous peine de nullité de la procédure (*arrêt de la Cour de Cassation du mois de janvier 1809*). Cette autorisation est si nécessaire que, sans elle, les trésoriers qui auraient suivi des actions même pour un objet ou pour une somme dont la propriété ne pourrait être contestée, seraient responsables des suites du procès et des dommages qui en résulteraient. On ne saurait invoquer l'arrêt de la cour de Cassation du Conseil de préfecture, quand il ne s'agit que d'un objet mobilier de peu de valeur, parce que, selon la remarque du *Journal des conseils de fabriques*, cet arrêt a été rendu antérieurement au décret du 30 décembre. L'autorisation de plaider n'est exigible que pour les actions qui doivent être portées devant les tribunaux judiciaires. Elle n'est pas nécessaire non plus, si les marguilliers s'engagent personnellement aux frais du procès, parce que la fabrique n'aurait que des chances de gain, sans aucuns risques et périls qui seraient à la charge des demandeurs. Il en serait de même si l'un des fabriciens, le curé, par exemple, prenait seul la responsabilité du procès. C'est à la fabrique et non au trésorier qu'il appartient de prononcer s'il convient d'entreprendre un procès ou s'abstenir; le décret de 1809 dispose formellement que le Conseil et le bureau réunis doivent délibérer avant de plaider. Néanmoins, tous les procès sont soutenus, et toutes les démarches qu'ils rendent nécessaires sont faites à la diligence du Trésorier; c'est lui qui représente la fabrique et agit en son nom pendant tout le cours de l'affaire.

Ad 2^m. D'après ce qui vient d'être dit, le juge de paix peut ordonner au trésorier de se munir

de l'autorisation requise, à moins que le trésorier n'assume la responsabilité de l'issue du procès. Dans ce dernier cas, on ne voit pas sur quoi se baserait le juge de paix pour suspendre la cause.

Ad 3^m. Comme le défaut d'autorisation frappe de nullité toute la procédure, il s'ensuit que sa sentence est absolument nulle et peut être attaquée pour avoir été portée avant l'arrivée de l'autorisation; *ex dictis*.

Ad 4^m. Nous avons indiqué *in 1^o* les cas où l'autorisation n'est pas requise pour plaider. Il faut ajouter que l'autorisation n'est pas nécessaire pour se pourvoir au Conseil d'Etat, soit contre les arrêtés du Conseil de préfecture et les décisions ministérielles, soit même contre les ordonnances ou décrets du chef de l'Etat qui porteraient préjudice à la fabrique, soit enfin devant la justice de paix, lorsqu'on n'y va qu'en conciliation. Hors de là, elles sont toujours de toute rigueur.

Q. — Quand une fabrique ne peut se faire payer un legs qui lui a été fait et qui a été autorisé depuis bientôt un an par décret gouvernemental, que doit-elle faire? Doit-elle attaquer les héritiers naturels ou le notaire qui a été nommé par ces derniers procureur fondé et qui est dépositaire du montant du legs?

R. — Evidemment la fabrique doit attaquer les héritiers naturels. La justice ne connaît que ces derniers et la fabrique non plus. A eux de se retourner contre leur fondé de pouvoirs s'ils veulent éviter les frais d'un procès. Puisque l'autorisation gouvernementale a été obtenue, on ne voit guère sur quoi repose l'obstination du notaire, à moins que la fabrique n'ait oublié de remplir quelque formalité importante, comme par exemple, la demande aux héritiers en délivrance du legs. Si, toutes les formalités remplies, les héritiers refusent d'accorder cette délivrance, que le trésorier de la fabrique demande immédiatement au Conseil de préfecture l'autorisation de les poursuivre devant le tribunal, lequel certainement aura raison de leur résistance.

Q. — Un curé consent à entrer dans un château pour instruire et élever un bébé, *presque pour rien*, étant de longue date affectionné à cette famille.

Entre autres conventions, il était stipulé 1^o que M. l'abbé serait logé comme les propriétaires; 2^o qu'il aurait une chapelle à sa disposition; 3^o que les honoraires de ses messes lui appartiendraient; 4^o qu'après que l'enfant aurait fait sa première communion, M. l'abbé resterait au château en qualité de chapelain honoraire, logé, chauffé, nourri en qualité de vieil ami, etc., etc.

Mais tout cela a été lettre-morte. On peut prouver qu'après un an d'attente, la chapelle n'existait pas; que le logement du précepteur n'était autre que celui des domestiques; 3^o que très-souvent M. l'abbé n'a pu célébrer la sainte messe, et que, pour la dire, il fallait aller très-loin avec beaucoup de fatigues.

Désabusé des affections humaines, M. l'abbé, qui avait quitté une assez bonne paroisse avec l'assentiment de son évêque, demande à rentrer dans le saint ministère. Il n'obtient qu'une très-médiocre paroisse. Sa perte, ou la différence avec son ancienne position, peut varier de 600 francs par an.

Il est clair que M. l'abbé a été leurré. Les conventions ont été violées; on ne daigne même pas répondre à ses réclamations; à l'injustice on ajoute l'injure.

Que faire dans ce cas? On conseille des poursuites

judiciaires.... mais c'est délicat et difficile; qu'en dites-vous?

1^o Les honoraires des messes omises par la faute des châtelains qui n'ont point organisé la chapelle une année durant, doivent-ils être payés à M. l'abbé?

2^o Les frais et pertes sur la vente de son ancien mobilier et sur l'achat d'un nouveau, doivent-ils être remboursés?

3^o Les pertes annuelles que lui causent les infractions des conventions et le bien-être qui lui était promis pendant le reste de sa vie dans une honorable retraite, peuvent-ils être évalués et compensés, et de quelle manière?

4^o Un accident, dû à l'imprudence du propriétaire, a démis l'épaule dudit ecclésiastique, qui en a grandement souffert et qui en souffrira probablement toujours un peu, peut-il donner lieu à une indemnité? De combien?

5^o Enfin, comment obliger le propriétaire à répondre, à être au moins poli?

R. — Notre correspondant nous paraît être péniblement ému, et nous avouons qu'on le serait à moins. Mais cette histoire est-elle bien digne de troubler un cœur sacerdotal? Est-ce qu'il n'est pas écrit que nous devons être les victimes du monde incroyant, égoïste et cupide? On n'entre pas dans le sanctuaire si l'on n'est disposé à subir toutes les avanies et toutes les vilénies. Notre-Seigneur le disait un jour aux deux fils de Zébédée, qui lui demandaient la première place par la bouche de leur mère : *potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?*

Ces réflexions et bien d'autres tracent à notre honorable correspondant la conduite à tenir dans cette affaire. Il a quitté le château où on lui faisait entrevoir l'amitié et où il n'a rencontré que déceptions et humiliations; il a bien fait. Il ne lui reste qu'à l'oublier.

Certainement, toute convention écrite doit être exécutée, et sa violation donne lieu à une action civile, c'est-à-dire à une demande de dommages-intérêts. Mais ici, y avait-il une convention écrite? N'est-ce pas un de ces arrangements verbaux qui n'ont pas d'autre valeur que l'honorabilité seule des contractants comme sauvegarde? Dans ce dernier cas, un procès ne pourrait avoir qu'une triste issue. Notre avis est donc qu'une action en justice serait tout au moins inutile. Maintenant répondant aux divers *quæsitæ*, nous dirons :

Ad 1^m. Non; l'honoraire n'est dû que pour la messe dite : *deficiente officio, deficit beneficium*.

Ad 2^m. Non; la vente première et le nouvel achat ont pour cause déterminante la susdite convention avec le châtelain; mais la cause efficiente est ailleurs.

Ad 3^m. Non, puisque notre correspondant s'est éloigné de lui-même.

Ad 4^m. Oui; tout dommage causé, même par imprudence, donne lieu à une indemnité proportionnelle au dommage causé. Les tribunaux seuls peuvent en déterminer la quotité. Ordinairement, on demande 100 pour avoir 10. Un seul être au monde, Gambetta l'illustre, a demandé une fois pour un de ses clients, le nom moins illustre Challemel-Lacour, la somme de 10,000 francs contre la *France Nouvelle* et l'a obtenue. Il est vrai qu'il est né coiffé....

Ad 5^m. Enfin, comment obliger le propriétaire

à répondre, à être au moins poli? Pour le forcer à répondre, il suffit de lui envoyer un peu de papier timbré par le ministère d'un huissier. Ce système a la vertu de faire parler, même les muets. Quant à rendre polis ceux qui ont le malheur de ne pas l'être, il n'y a guère que la savonnette à vilain qui réussisse, et certainement notre cher confrère ne voudra pas en user. Qu'il se fasse, lui aussi, une petite philosophie, en prenant la monnaie au cours, les hommes comme ils sont et le temps comme il arrive. C'est ce qu'il y a de mieux pour ne pas trop s'ennuyer sur la terre et pour gagner le ciel.

RECRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

SEPTEMBRE. — TRAVAUX AU JARDIN DU CURÉ.

I. — Jardin fruitier.

Continuer le cassement des bourgeons, des arbres à fruits à pépins. — Prévenir par le pincement le développement des branches gourmandes sur les arbres en espalier. — Soigner la récolte des pêches tardives et des derniers abricots. — Epamprer les vignes pour découvrir les grappes aux approches de la maturité des raisins. — Rechercher les guépiers aux alentours du jardin. — Suspendre aux arbres, dont les fruits mûrissent, des fioles pleines d'eau miellée, pour prendre les guêpes et les fourmis. — Récolter et sécher les prunes à pruneaux, les figues et les jujubes. — Biner superficiellement les carrés de la pépinière.

II. — Potager.

Dernier semis de haricots dans les premiers jours du mois. — Semis de plants de choux rouges, choux-fleurs demi-durs, scaroles, laitues. — Derniers semis à l'air libre de radis roses et blancs. — Achever la récolte des graines. — Cueillir et rentrer dans un local frais et bien aéré les citrouilles, courges et giraumonts. — Planter avec les coulants arrachés et repiqués le mois précédent les nouveaux carrés de fraisiers. — Mettre en pots les fraises provenant des derniers coulants de fraisiers non remontants destinés à la culture forcée. — Récolter les derniers melons. — Faire sécher et vider, pour servir de boîte à conserves, les graines, les coloquintes et les courges à fruits non remarquables. — Préparer les silos et les celliers pour la conservation des légumes d'hiver. — Planter en poireaux, choux rouges et choux *spruyt*, ou choux de Bruxelles, une partie des carrés laissés disponibles par l'enlèvement de diverses récoltes. — Labourer et fumer au besoin les carrés libres du potager.

III. — Parterre.

Consolider au besoin les tuteurs des dahlias. — Arroser fréquemment les semis de campanules, œillets de poète, roses trémières et autres plantes bisannuelles à repiquer en pépinière le mois suivant. — Préparer les planches de vio-

lette remontante à forcer pendant l'hiver. — Rentrer avant la fin du mois les plantes de serre froide et tempérée dont les pots ont été enterrés dans le parterre. — Remplacer ces plantes par des touffes de chrysanthèmes de l'Inde et de sauge éclatante, tenues en réserve à cet effet. — Enlever avec soin les tiges des plantes d'ornement de pleine terre dont la floraison est terminée. — Mettre en place des bulbes de jacinthes et de tulipes qui n'ont pas pu être plantées le mois précédent.

ECHOS DE LA BOURSE

Après les grandes émissions qui viennent d'avoir lieu, voici maintenant l'apparition d'une multitude de journaux. On ne voit partout que prospectus, que réclames. On ne parle pas d'autre chose à la Bourse. *Le Parlement*, sous l'inspiration de l'ancien ministre M. Dufaure, va paraître. Le prince Jérôme Napoléon, qui a tant maille à partir avec son propre parti, est en train de fonder aussi son journal, qui sera intitulé : *EN AVANT!* — Il n'y a pas jusqu'au beau sexe qui n'ait été pris d'une véritable frénésie à ce sujet. Ainsi, viennent de paraître successivement : *La Femme*, tout court, *l'Ecole des Femmes*, la *Femme libre!* « Quis furor, o cives! » O Dieu! quelle fureur de journaux, citoyens et citoyennes!

La presse vraiment conservatrice et catholique doit agir, agir vivement de son côté. Nous avons parlé une première fois de la vaillante *France nouvelle*, nous y revenons aujourd'hui. Rédigée par son nouveau directeur, M. Adrien Maggiolo, avec une vigueur étonnante, avec un esprit de diable à quatre, elle peut être opposée à tous les mauvais petits journaux à un sou, et elle ne tardera pas, nous l'espérons, à atteindre leur tirage quotidien de 50, de 100 mille exemplaires.

Nous recommanderons donc ici de nouveau les parts d'exploitation qu'elle a fondées à l'exemple du *Petit Journal*, du *Figaro*, de la *Lanterne*, du *Petit Lyonnais*, etc. Ces parts ne sont que de 250 francs. Les intérêts courent du 1^{er} février dernier, date de leur création. Grâce à une combinaison particulière qu'il est inutile d'expliquer, tous les porteurs d'actions ou d'obligations de la *Société générale de Librairie catholique* qui voudraient avoir de ces parts, peuvent les obtenir sans bourse délier : pour cela, ils n'ont qu'à nous adresser soit des actions, soit des obligations ; elles leur sont reprises au taux de 500 francs, et pour chaque action ou obligation ainsi envoyée, ils recevront deux parts de la *France nouvelle* avec tous les avantages y attachés.

En vue d'aider ce journal, nous avons pris un certain nombre de parts ; néanmoins nous ne promettons pas de satisfaire tout le monde, nous suivrons l'ordre rigoureux des demandes.

Cette création de parts est très-avantageuse pour un journal : d'abord, elle lui permet de se développer, de s'améliorer ; et ensuite, tout actionnaire devenant son lecteur, devient par cela même son propagateur. De là les tirages si considérables dont nous parlons plus haut, de là la constante progression des titres émis. C'est ainsi que les parts de la *Lanterne* sont montées de 250 fr. à près de 1000 fr. ; celles du *Petit Journal* valent plus de 2000 francs. Sans donner aucun conseil, nous estimons que les parts de la *France nouvelle* arriveront à des résultats non moins satisfaisants. En prendre, c'est courir une bonne chance et concourir à la diffusion de la bonne presse, suivant cette belle parole de Pie IX : « La Presse est une œuvre pie, d'une utilité souveraine. »

(Adresser les demandes au Secrétaire de l'Ami du Clergé, M. G. Alcyoni, 7, rue du Cherche-Midi, à Paris.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71,

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS

A L'OCCASION DE LA RÉCENTE ENCYCLIQUE DU SAINT-PÈRE SUR L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS

L'HOMME

SA NATURE, SON ÂME, SES FACULTÉS, SA FIN
d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin.
par S. G. Mgr. de la BOUILLERIE, coadjuteur de Bordeaux.
1 beau vol. in-8°. Prix : 6 fr.

VA PARAÎTRE.

COLLEGI

SALMANTICENSIS

CURSUS

THEOLOGICUS

EXTRA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA.

Environ 25 volumes grand in-8° raisin à deux colonnes.
ix volumes ont paru. — Environ 4 volumes paraîtront
chaque année). — Prix du volume : 10 fr.

F. C. R. BILLUART

SUMMA SANCTI THOMÆ

Hodiernis Academicarum moribus accommodata; editio nova, optimæ auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub augusto nobilissimoque patrocínio illustrissimi ac RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, episcopi Atrebatensis, Boloniensis et Audomarensis.

8 beaux vol. in-4°, à deux colonnes. Nouvelle et superbe édition, terminée. — Prix net : 40 fr.

APPENDIX AD THEOLOGIAM

F. C. R. BILLUART, continens constitutiones, decreta et resolutiones S. Sedis Apostolicæ usque ad præsens.

1 vol. in-4° de vii-608 pages à deux colonnes. 10 fr.

NOTRE - DAME

DE

LA SALETTE

PAR

L'abbé NORTET

Missionnaire apostolique.

Chapitre I : L'apparition. — Ch. II : Premier monument mémoratif. Premières guérisons. Premières conversions. — Ch. III : L'événement de la Salette discuté par les hommes, confirmé par le ciel. — Ch. IV : Hésitations et incertitudes. L'œuvre soutient son œuvre. Progrès de la croyance et de la dévotion à N. D. de la Salette. — Ch. V : L'incident d'Ars. Inquiétudes autour des bergers. — Ch. VI : Les secrets de la Salette à Rome et le jugement doctrinal. — Ch. VII : Dernières lutttes. Triomphe définitif de la Salette. — Appendice : Notes et pièces justificatives.

1 vol. in-12 de xxx-292 pages. Prix 2 fr.

LE NOUVEAU SINAI

MENACES ET PROMESSES DE N.-D. DE LA SALETTE

par F. DELBREIL.

PRINCIPAUX CHAPITRES : Le surnaturel. — Le miracle de la Salette. — Caractères de l'apparition. Etat des corps glorifiés. — Le rétablissement des droits de Dieu sur la terre. — Récit de l'apparition. — Avertissements communs aux deux bergers. — Accomplissement des prédications. — Secret de Maximin. Sa profession de foi. — Secret de Mélanie. Réflexions sur le sacerdoce. — Des pèlerinages : Notions générales. Pèlerinages divers à N.-D. de la Salette. — Retentissement de la Salette dans tout le monde chrétien. — Question légale et sociale des pèlerinages. — La restauration de la foi par les pèlerinages.

1 vol. in-12 de 438 pages. Prix :

3 fr.

ŒUVRES DU R. P. CAUSSETTE

MANRÈZE DU PRÊTRE

Traité complet de la spiritualité sacerdotale appropriée aux besoins actuels du Clergé, en vingt-quatre discours, formant un nouveau Plan de retraite, avec Appendices correspondant à chaque sujet, et composés de textes choisis, de citations et de consultations morales pour fournir matière de réflexion entre les divers exercices. — Mine féconde de méditations et de lectures spirituelles pour les Prêtres.

Deux forts volumes in-8° de près de 600 pages chacun. Prix : 12 fr.

LE BON SENS DE LA FOI

Démonstration catholique exposée aux points de vue les plus récents de la Philosophie et des sciences. — Preuves et réfutation ordonnées d'après une synthèse très-neuve de plan et très-signifiée de forme. — Réponses catégoriques à tous les doutes d'un homme lettré de ce temps. — Complément des traités de la Religion et de l'Eglise formé par le mouvement de la controverse contemporaine et indispensable aux défenseurs de la Foi.

Deux volumes in-8°. — Prix. 12 fr.

PAUL FÉVAL

Dernier ouvrage paru :

LES MERVEILLES DU MONT-SAINT-MICHEL

1 vol. in-12 de vii-403 pag., titre rouge et noir.
Prix : 3 francs.

Autres plus récents :

JÉSUITES ! (15^e édition)Histoire et drame à la fois. Traduit dans toutes les langues.
Prix : 3 francs.

LE CHEVALIER TÈNÈBRE. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Récit d'une soirée de charité chez Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Pétilante histoire de voleurs.

LES FANFARONS DU ROI. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Roman historique et très-mouvementé de la cour du Portugal au XVIII^e siècle. Grand intérêt.LE RÉGIMENT DES GÉANTS. 1 vol. in-12 (3^e éd.)

Prix : 3 francs.

Aventures de jeunesse de Walter Scott dans les montagnes d'Ecosse. Cruauté des Anglais envers les cavaliers fidèles aux Stuarts.

CHOUANS ET BLEUS. 1 vol. in-12, 3^e éd. (3 fr.)Histoire véritable des grandes guerres. — *Le Petit Gars*. — *Le Docteur Rousseau*. — *Le Capitaine Spartacus*. — *La Mort de César*.

L'OUTRAGE AU SACRÉ-CŒUR — VIEUX MENSONGES

Brochures populaires à 10 centimes.

HENRI LASSERRE

Son dernier ouvrage :

BERNADETTE — SŒUR MARIE BERNADETTE

1 vol. in-12 de xvi-130 pag., avec gravures en tête de chaque chapitre. Prix : 3 francs.

Œuvres historiques

LES APPARITIONS ET LES MIRACLES DE LOURDES

Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par le Pape Pie IX.

Bref spécial de S. S. le Pape Pie IX. Broché. Rel.

Edition ordinaire. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50 4 fr.

Edition de prix, in-8 avec 4 gravures. 3 75 4

Edition grand in-12 ornée de 12 gravures. 8 12

Grande édition in-4, artistique et monumentale, avec encadrements, chromolithographies et cartes. 25

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 30

Relié, dos chagrin, tr. dorées, fers spéc. 35

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par Mgr Pichenot, évêque de Tarbes.

Edition in-18 Jésus. Broché. 2 fr. Rel. 3

Edition in-32, en format de livre d'église, augmenté de *PAIN*

PENDANT LA MESSÉ, approuvées par Mgr Jourdan, évêque de Tarbes. Cartonné en toile noire, tranches rouges. 3

Le Miracle du 16 septembre 1877. 1 volume in-18 Jésus. 128 pages. Broché. 1

SOUS PRESSE

LE CURÉ DE LOURDES. MGR PEYRAMALE

Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à prendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1889.
STENOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, RHUMES, BRONCHITES ET GRIPPES, GUÉRIS PAR SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.

ENVOI GRATIS ET FRANCO CATALOGUE (avec ses indications exactes et prix) des reproductions oléographiques des tableaux des grands maîtres. Ecrire à l'Office de la presse catholique, rue Bonaparte, 76, et place Saint-Sulpice, à Paris. (Anciennement rue des Saints-Pères.)

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE. Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entières satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

ÉDITION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 46

PRÉDICATION : **XVI^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses sur la sanctification du Dimanche, — sur l'amour de Dieu, — Le PRÊTRE : Son premier pas dans le sacerdoce. Grandeur et beauté de son sacrifice. Clergé des villes et clergé des campagnes. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Messe pro sponsis. — S'il est absolument requis, pour que le mariage soit valide, que le célébrant voie et entende le consentement des deux époux ? — Une personne appartenant à diverses confréries ayant chacune des formules propres pour l'indulgence in articulo mortis, gagne-t-elle cette indulgence par la formule du Rituel romain ? — Est-il nécessaire de réciter trois fois le Confiteor lorsqu'on donne consécutivement le saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière in articulo mortis ? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Le refus de la part du père de faire baptiser ses enfants peut-il être pour la mère un motif de demander la séparation de corps ? — Un curé a-t-il le droit d'imposer des prescriptions qu'iloblige sous peine de péché ? — Un curé qui a fait certaines acquisitions pour le presbytère et pour l'église dans la pensée qu'il ne quitterait pas la paroisse, peut-il emporter ces objets en cas de changement ? — Ouverture d'une école par une fabrique. — Peut-on ouvrir, sans l'assentiment du Conseil municipal, un passage de communication entre le presbytère et l'église ? — Un cimetière donné par la commune comme jardin du presbytère peut-il être revendiqué par elle, après quarante ans, pour y bâtir une maison d'école ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Récolte des plantes médicinales. — ÉCHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

Mareuil-sur-Arnon, 5 septembre 1879.

Ce matin, j'ai reçu avec bonheur le délicieux livre de M. HENRI LASSERRE. Je vous en remercie vivement et vous en retourne le prix en timbres-poste.

Permettez-le-moi : ce livre est bien le vrai, on l'éprouve en le lisant. Tandis qu'en lisant celui que l'on m'a vendu à Lourdes, il y a huit jours, venant de Toulouse et d'un M. L. Lasserre, on sentait que l'on n'avait que du faux. — D., prêtre.

R. — Nous ne connaissons pas l'ouvrage dont parle notre correspondant, mais nous ne nous attendons pas de l'infériorité qu'il lui trouve vis-à-vis de celui de M. Henri Lasserre. On nous l'a écrit mille fois, on nous le dit verbalement tous les jours, et M. le chanoine Giély nous le répétait ici, il y a quinze jours, dans l'Ami du Clergé (n° 44). M. Henri Lasserre a vraiment reçu mission et grâce d'état pour écrire tout ce qui se rapporte à Notre-Dame de Lourdes. Assurément, on ne peut que louer les intentions et les efforts de ceux qui entreprennent de raconter les mêmes merveilles, mais à cela on doit répondre que leur historien-né est celui qui a pris la plume le premier, M. Henri Lasserre, et que le livre par excellence est fait, son livre : Notre-Dame de Lourdes. C'est le livre apocryphe, le livre sacré du Prodige pyrénéen, et le même qu'il n'y a pas à faire une seconde Bible ni une seconde Imitation, il n'y a pas non plus à écrire une seconde Notre-Dame de Lourdes.

Donc que ceux de nos lecteurs qui tiennent

avoir la vie de BERNADETTE par le même auteur, ne fassent pas confusion : qu'ils la demandent écrite par HENRI LASSERRE et éditée à Paris, par Victor Palmé.

Un beau volume in-12, de 458 pages, illustré, Prix 3 francs. Envoi contre mandat ou timbres-poste.

A. (Charente).

L'Enseignement catholique n'est-il pas la continuation de la Tribune Sacrée ? S'il en est ainsi, à quel prix pourrait-on se procurer tout ce qui a paru de la Tribune Sacrée et de l'Enseignement catholique ?

Voici mon adresse : le P. Dumesnil, supérieur des missionnaires de Notre-Dame d'Obésine.

R. — L'Enseignement catholique, Journal mensuel de la Prédication, est bien la continuation de la Tribune sacrée, puisque cette dernière a cessé de paraître et que l'Enseignement catholique continue au contraire sa publication.

La Tribune a paru pendant une vingtaine d'années ; l'Enseignement a commencé en 1851 et compte 27 volumes, y compris l'année 1878, plus trois volumes intitulés : le Guide du Prédicateur. C'est l'analyse de la première série composée de 12 volumes (1851 à 1862), et groupant, dans un ordre méthodique et pratique, les matières contenues dans ces douze premiers volumes.

L'Enseignement et la Tribune, bien qu'ayant paru simultanément, ne font pas double emploi, car s'il est vrai qu'on y rencontre souvent les mêmes orateurs, on n'y trouve que très-rarement leurs mêmes sujets.

Les deux collections réunies coûtent 340 francs, prix net. Celui qui les possède peut se flatter d'avoir tout ce que la prédication contemporaine depuis quarante ans a produit de plus remarquable. Sermons, Conférences, Prônes, Homélies, grands discours, allocutions de circonstance sur tous les sujets possibles, tout s'y trouve et forme une mine aussi inépuisable que variée.

Pour, en faciliter l'acquisition, M. Victor PALMÉ accorde les mêmes délais de paiement que pour les collections de la REVUE DU MONDE CATHOLIQUE, de la REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES et des ANALECTA JURIS PONTIFICII, savoir : 25 francs tous les trois mois.

Comme témoignage de la valeur et de la richesse actuelles de l'Enseignement catholique, voici les deux derniers sommaires :

LIVRAISON D'AOUT.

MONSABRÉ (R. P.). — *Le Sacerdoce de Jésus-Christ* (6^e et dernière conférence. 1879.)

PAULISTES DE NEW-YORK (RR. PP.). — *La Destinée de Marie.*

MÉRIC (l'abbé) Professeur à la Sorbonne : *Discours sur la Séparation de l'Eglise et de l'Ecole.*

CORNET (l'abbé E.) Grand doyen de Béthune : *Panégyrique de saint Bernard.*

VIREL (l'abbé) *Devoirs des Peuples envers le sacerdoce.*

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

GASSIAT (Mgr). — *Discours sur les fleurs à l'occasion de la Saint-Fiacre*

DROUIN (l'abbé). — *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.*

PAULISTES DE NEW-YORK (RR. PP.). — *Les Leçons de l'Automne.*

MATIGNON (R. P.). — *Conférence sur le divorce.*

POISSON (l'abbé). — *Le Catholicisme eu égard à l'époque actuelle.*

Nota. — L'abonnement à l'Enseignement catholique est de 12 francs par an, mais de 10 FRANCS seulement pour les abonnés de l'Ami du Clergé.

V... (Morbihan), 16 août 1879.

Comme je n'ai nullement l'honneur d'être connu de vous, bien que je possède la plus grande partie des ouvrages publiés par votre honorable maison, j'ai cru inutile d'apposer mon nom au bas de cette lettre. Je n'aurais même pas pris la liberté de vous écrire, si je n'y avais été sollicité par un certain nombre de mes collègues faisant partie d'une modeste société littéraire de province. Ainsi, vos clients les plus zélés attendent avec impatience le troisième volume de l'ouvrage très-remarquable de M. Eugène Loudun : sur l'antiquité jusqu'aux temps actuels, LE MAL ET LE BIEN, dont la lecture des deux premiers volumes n'a fait qu'augmenter leur désir d'apprécier le reste de cette œuvre d'une valeur exceptionnelle. De même, il y a longtemps que vous annoncez l'apparition de l'HISTOIRE DE L'EGLISE, du Cardinal Hergenroether, dont la réputation est déjà faite; puis la SAINT-BARTHELEMY et les GUERRES DE RELIGION EN

FRANCE de M. l'abbé Lefortier, du diocèse de Bayeux.

Ces œuvres diverses vous sont demandées sans cesse par nos amis, tant à Paris qu'en province.

R., membre de la Société polymatique du Morbihan.

R. — Des ouvrages comme ceux que vous nommez portent avec eux d'inévitables, mais utiles retards. L'éditeur n'y est que pour peu de chose, mieux vaut dire pour rien. Il faut compter tout d'abord avec les auteurs eux-mêmes, qui, ayant conscience de leur œuvre, tiennent à y consacrer nécessairement tout le temps voulu. Cela dit, nous répondons à vos observations :

1^o Le 3^e volume de l'ouvrage de M. Eugène Loudun, intitulé : *Le Mal et le bien*, comprenant les *Siècles chrétiens*, paraît aujourd'hui même. — L'ouvrage entier comprendra 5 volumes, et comme l'auteur y travaille de tout cœur, il nous est permis de pouvoir en publier un autre avant la fin de l'année.

2^o L'*Histoire de l'Eglise*, de S. E. le cardinal Hergenroether est très-avancée : le premier tome paraîtra vers la fin de septembre.

3^o La *Saint-Barthélemy* et les *Guerres de Religion*, qui doit faire partie de notre NOUVELLE BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE A 3 FR. le volume, s'achève et sera mis en vente avant la fin du présent mois.

Vous le voyez, on ne chôme pas à la Société générale de librairie catholique; tout y va de front : les œuvres capitales, comme les in-folios à 50 fr. le volume, des *Historiens de France*, dont les tomes 17 et 18 viennent de paraître, comme les livres courants, les publications de circonstance, et aussi le magnifique immeuble où elle s'installera dans quelques semaines.

La Chapelle-aux-Bois (Vosges).

Questions dont on demande la réponse à l'occasion :

1^o Où s'adresser à l'Ami du Clergé pour les questions de consultations canoniques, etc.

2^o Quand sera terminée la nouvelle histoire de l'Eglise, par Rohrbacher. L'abbé J. V.

R. — Pour les questions canoniques, liturgiques et autres, roulant sur des matières de cette nature, comme pour les questions de Jurisprudence, il faut s'adresser à la Direction elle-même de l'Ami du Clergé, Victor Palmé, rue de Grenelle, 25. Les questions sont remises par le secrétaire aux rédacteurs qu'elles concernent.

L'*Histoire de l'Eglise* de Rohrbacher va compter, dans quelques jours, un nouveau volume, le quatrième. Les tomes 5 et 6 paraîtront avant la fin de l'année. Les huit autres, qui sont poussés par les commentateurs avec une grande activité, paraîtront tous dans le courant de l'année prochaine 1880. Voici les conditions de l'acquisition :

Prix de l'ouvrage : 75 francs

Payables : 1^o 40 fr. à l'apparition du 6^e volume; 2^o 35 fr. à la livraison du dernier. Pour ceux qui payeront de suite, le prix ne sera que de 70 fr.

Prime. — Tout souscripteur à cet ouvrage a droit à un abonnement gratuit d'une année à la *Revue du Monde catholique*. G. ALCYONI.

PRÉDICATION

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître

Obsecro vos, ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis : quæ est gloria vestra. (Eph., 3.)

Heureux le peuple dont le pasteur ne craint pas de s'exposer, pour son salut, aux souffrances et aux persécutions, si ce peuple est assez fidèle pour ne pas rougir des liens du pasteur, mais pour en faire sa propre gloire ! Tâchons donc de comprendre toute l'étendue des sentiments que saint Paul témoigne ici aux Ephésiens, et demandons sans cesse pour nous-mêmes ce qu'il demandait avec tant d'ardeur pour ses disciples : un accroissement de foi et de charité capable de nous faire entrer dans toutes les richesses du mystère de Jésus-Christ.

Saint Paul, après avoir exposé la grandeur et l'excellence de la vocation au christianisme, exhorte les fidèles d'Ephèse à ne pas perdre courage à cause des persécutions qu'il souffrait pour Jésus-Christ, qui sont, dit-il, votre gloire : *quæ est gloria vestra*. Ces paroles sont également instructives et pour les pasteurs et pour les fidèles, et capables d'animer la charité des uns et la foi des autres. Il est facile de se laisser ébranler dans sa foi et d'aller même jusqu'à se défier de la vérité, quand on voit ceux qui l'ont annoncée maltraités par les hommes. C'est un scandale que l'Apôtre a prévu et contre lequel il a compris qu'il fallait prévenir les fidèles. La persécution ne doit pas surprendre ; il est prédit que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. Ainsi, loin d'être abattus de leurs souffrances, les fidèles doivent les regarder comme un sujet de joie, puisque c'est une preuve qu'ils vivent dans la piété et qu'ils sont marqués au coin de Jésus-Christ. C'est un nouveau motif de confiance qu'ils ont enseigné la vérité et qu'ils ne sont pas du monde, puisque le monde les traite comme il a traité la Vérité même. Si vous étiez du monde, dit Jésus-Christ, à ses Apôtres, le monde vous aimerait ; il ne persécute pas ceux qui sont à lui et qui lui appartiennent. Enfin, c'est un sujet de gloire, *quæ est gloria vestra*, d'obéir et d'être conduits par des ministres que Jésus déclare être à lui, puisqu'il permet qu'ils soient traités comme il l'a été lui-même. Il n'y a donc qu'une âme timide et peu éclairée qui perde courage dans les souffrances et les persécutions, au lieu d'en faire le fondement d'une confiance vraiment chrétienne dans la puissance de Dieu, qui fait toujours son œuvre malgré tous les efforts des hommes et des démons pour l'empêcher. Que personne donc, dit encore saint Paul, ne s'étonne des maux qu'on nous fait souffrir. Car vous savez vous-mêmes que c'est à quoi nous sommes appelés.

C'est ce qui me porte à fléchir les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est le chef et le principe de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la

terre. Saint Paul fléchit les genoux pour marquer la ferveur de sa prière et son désir insatiable d'obtenir le salut et la fermeté de ses disciples. L'Apôtre rappelle toutes choses à leur principe, *unde omnis paternitas* ; l'Eglise a tout reçu de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son Père. Ainsi les Anges dans le ciel et les hommes sur la terre ne sont qu'une seule et unique famille dont Jésus-Christ est la tête, le Saint-Esprit le lien, et qui a Dieu le Père pour chef et pour principe. Je prie Dieu que Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la foi ! L'Apôtre ne veut pas nous enseigner par là que la foi seule, sans les autres vertus, puisse nous rendre les temples de Dieu, mais que la foi est la racine et le fondement de toute justice. Ainsi, Jésus n'habite dans notre cœur que lorsque l'édifice répond au fondement et les œuvres à la profession de chrétiens : ce qui s'accomplit par la charité. Dieu paraissait dans l'ancienne loi remplir un temple matériel. Mais maintenant il se plaît à remplir les cœurs. C'est là qu'il établit son trône et son royaume : *Regnum Dei intra vos est*. Il faut donc vider notre cœur de tous les autres objets, afin qu'il ne soit plein que de Jésus-Christ. Quand il y est une fois, il n'est pas oisif, il y habite et il y marche, il y agit, il y demeure avec complaisance.

Or, pouvons-nous penser que Jésus habite en nous et n'avoir pas du respect pour une si grande majesté ? Pouvons-nous penser qu'il habite dans nos frères et n'avoir pas de la vénération pour eux ? Quelque faibles qu'ils soient, c'est assez que Jésus habite en eux.

Afin qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur. Saint Paul souhaite ici aux fidèles la charité, afin de comprendre. C'est donc la charité qui est la clef de la science, comme dit saint Augustin : On n'entre dans la vérité que par la charité. C'est par l'amour que l'on cherche, c'est par l'amour que l'on frappe à la porte, c'est à l'amour que l'on ouvre. Quelque intelligence que l'on ait, si elle est sans charité, elle est inutile et même dangereuse.

Saint Paul, dans les quatre mots que nous venons de citer, semble, selon saint Thomas, faire allusion à ce que dit Job en représentant l'immensité et l'infinité de Dieu : *il est plus haut que le ciel, plus profond que l'enfer, plus étendu que la terre et plus large que la mer*. On peut donner aussi d'autres sens à ces paroles. La longueur de Dieu marque qu'il embrasse tous les temps. La largeur signifie qu'il a étendu son Eglise d'un bout du monde à l'autre. La hauteur paraît en ce qu'il a exécuté ces grandes œuvres par des moyens incompréhensibles à tout l'esprit des hommes. Et la profondeur consiste en ce que les ressorts de sa sagesse ont eux-mêmes contribué à ce dessein. On entend plus ordinairement ces paroles de la charité que Dieu a eue pour nous. La longueur a paru dans cette patience si longue à nous attendre ; la largeur, en embrassant toutes sortes de personnes ; la hauteur, en nous tirant d'un abaissement si prodigieux pour nous élever à une si grande gloire ; et la profondeur, en

faisant de nous un choix si incompréhensible.

Connaître, dit saint Paul, l'amour de Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que vous en soyez remplis, selon toute la plénitude de Dieu même. L'homme est destiné à recevoir dans l'éternité toute la plénitude de Dieu même; c'est la fin de tous les desseins de Dieu et des mystères de Jésus-Christ. Mais, en attendant la consommation de la charité, nous devons étudier sans cesse l'amour de Jésus crucifié. Et nous ne devons l'étudier que pour nous appliquer à l'imiter dans sa profondeur, en secourant ceux qui sont dans la plus profonde misère et en aimant ceux qui le méritent le moins; dans sa largeur, en aimant et en secourant sans distinction toutes sortes de personnes pour Dieu; dans sa longueur, en ne nous lassant jamais; dans sa hauteur, en n'agissant que par lui comme notre principe, en ne regardant que lui comme notre modèle, en reportant tout à lui comme notre foi. C'est la reconnaissance que Jésus-Christ attend et exige de nous pour tous les dons ineffables et incompréhensibles qu'ils nous a faits.

Sujet tiré de l'Évangile.

Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.
(Luc., 14.)

Tandis que le Pharisien de notre Évangile observe Jésus-Christ avec une malignité criminelle, et que son orgueil et son envie le rendent incapable de répondre aux questions de Jésus-Christ et de profiter de ses leçons, ouvrons notre cœur aux importantes instructions qu'il nous donne. Apprenons de lui les règles de la véritable humilité et de la charité chrétienne renfermées dans cette parole : *Mettez-vous à la dernière place.*

Si on avait à choisir dans toute l'histoire une parole qui renferme toutes les leçons les plus importantes au salut, on ne pourrait pas en trouver une plus convenable que cette maxime de notre Évangile; car l'humilité, qui est inséparable de la charité, est la première règle et l'abrégé de toute la morale chrétienne. C'est pourquoi, Jésus-Christ lui-même semble y réduire toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple, quand il nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Et c'est la même leçon qu'il nous donne aujourd'hui en d'autres termes en disant : *Lorsque vous aurez été invité à des noces, mettez-vous à la dernière place.*

Cette règle convient à tous les chrétiens; ils doivent toujours prendre la dernière place, c'est-à-dire préférer tous les autres à eux-mêmes, par une humilité sincère, ne vouloir point tenir le premier rang dans l'esprit et le cœur des hommes, ne pas désirer d'être estimé, honoré, préféré aux autres en toutes rencontres; n'avoir point de jalousies si l'on témoigne à quelque autre plus de confiance; mais regarder la dernière place en tout genre comme celle qui convient le mieux à notre indignité. C'est celle qu'a prise saint Paul, qui s'appelait le dernier

des apôtres et le premier des pécheurs. C'est celle où s'est placé Jésus-Christ même, qui s'est mis aux pieds de ses apôtres, et même de Judas, et qui s'est rendu le serviteur de tous, pour nous sauver tous. C'est celle qui est la plus honorable en elle-même, puisqu'on ne sera élevé dans l'éternité qu'à proportion qu'on se sera abaissé dans le temps. Il n'y en a donc point de plus digne de l'ambition d'un chrétien, et saint Bernard remarque que ce n'est pas la place du milieu, ou l'avant-dernière, ou quelque une entre les dernières, que Jésus-Christ nous commande de choisir, mais la dernière de toutes.

Or, cette humilité volontaire consistait dans un sentiment du cœur qui nous fasse travailler sans cesse à étouffer en nous tout ce qui sent la préoccupation, selon cette règle de saint Paul : *N'aspirez point à ce qui est élevé, mais accommodez-vous à ce qui est le plus bas et le plus humble.* Il ne dit pas seulement : recherchez les choses humbles, mais : accommodez-vous aux choses humbles, car une des plus grandes parties de l'humilité est de ne pas se borner simplement à quelques humiliations, qu'on aura choisies volontairement, mais de recevoir avec paix toutes celles qui viennent de la part de Dieu ou des hommes. Ce n'est, comme remarque encore saint Bernard, que l'humiliation volontaire et non forcée que Dieu relèvera un jour. Et ce n'est pas celui qui est humilié, mais celui qui s'humilie par choix et non par nécessité et avec tristesse, qui sera glorifié. Mais ce sentiment doit être appuyé sur ce mépris de nous-mêmes que l'Apôtre nous enseigne encore, lorsqu'il dit : *Si quelqu'un croit qu'il est quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien.* Si quelqu'un, quelque grand, quelque saint qu'il soit, croit être quelque chose, c'est-à-dire avoir quelque chose par lui-même, il se séduit et il se trompe, car tout le bien qui est en lui est à Dieu, il n'a de lui-même que le péché. Un homme, qui est humble de la sorte, souffre aisément d'être méprisé; les humbles, dit saint Grégoire, se réjouissent d'être méprisés, comme les superbes d'être honorés. Voilà la véritable disposition des âmes humbles, qui reconnaissent qu'elles n'ont rien que ce qu'elles ont reçu de Dieu; que si elles l'ont reçu de Dieu, il ne leur appartient pas, et qu'elles ne peuvent en usurper la gloire, pour se l'attribuer à elles-mêmes sans une espèce de sacrilège.

Enfin, cet abaissement qui consiste dans un humble sentiment de nous-mêmes et dans la préférence qu'on donne au prochain pour ce qui regarde la vertu et les dons de Dieu, doit se manifester encore plus particulièrement en l'assistant de toutes sortes de manières et en le supportant en tout. C'est là proprement l'exercice d'une charité humble et d'une humilité charitable. Ces deux vertus ne peuvent être séparées. C'est pourquoi saint Paul, après avoir dit : *Je vous supplie de vous conduire d'une manière qui soit digne de la grâce que Dieu vous a faite en vous appelant à son service,* ajoute : *conduisez-vous avec toute sorte d'humilité et de douceur.* Or, on fait souvent le contraire; on paraît vouloir exercer la charité envers ses frères, mais on se plaint qu'ils sont

difficiles. Mais qu'ajoute encore l'Apôtre? « Vous supportant les uns les autres dans la charité. » Il ne faut donc pas se refroidir, parce qu'une personne est faible ou imparfaite, puisque c'est en supportant ces défauts que la charité doit s'exercer. La fermeté de la vertu doit paraître en supportant les faibles, selon saint Paul : *Nous devons, nous qui sommes forts, supporter l'infirmité des faibles*, et ne pas devenir présomptueux en les méprisant. C'est ce qui est marqué encore dans la suite de notre Evangile : *Lorsque vous faites un festin, dit Jésus-Christ, n'y conviez pas vos amis, de peur qu'ils ne vous conviennent aussi à leur tour et ne vous rendent ce que vous leur aurez donné. Mais lorsque vous ferez un festin, conviez-y des pauvres, des estropiés, des aveugles et des boiteux. Et vous serez heureux de ce qu'ils ne pourront vous rendre ce que vous leur aurez donné ; parce que Dieu vous le rendra à la résurrection des justes.*

L'humilité véritable consiste à être humble du fond du cœur, humble envers tous, humble dans la seule vue de Dieu. Faisons donc tout pour lui, tout pour son amour, tout sans intérêt temporel, sans aucune vue humaine, sans recherche de nous mêmes : et soyons assurés qu'il nous tiendra compte de tout, si nous ne nous proposons d'autre fin ni d'autre récompense que lui-même.

CATÉCHÈSES ¹

XLIII. — SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Si licet Sabbato curare, (Luc., xiv, 3.)

« Exposer ce qui regarde la Sanctification des jours de Fête et montrer ce qu'il faut faire et ce dont il faut s'abstenir en ces jours. » (C. C. Trid.) A ce texte se rapportent le troisième Commandement de Dieu et le premier Commandement de l'Eglise, qui en est le développement. Aujourd'hui nous dirons ce que Dieu nous ordonne par son troisième Commandement, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour la sanctification du Dimanche. De là, trois Questions à résoudre en notre Homélie.

I. *Qu'est-ce que Dieu nous ordonne par le troisième Commandement : Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement ?* — Par le troisième Commandement, Dieu nous ordonne de sanctifier le jour du Seigneur. Il existe entre ce Commandement et les deux premiers un admirable rapport. Dieu étant notre Créateur, notre Roi et notre Maître, nous devons l'aimer, l'honorer et le servir avec fidélité. Par ses deux premiers Commandements, il nous prescrit la manière dont il faut que nous l'aimions et que nous l'honorions. Mais c'est par le troisième qu'il nous apprend à le servir. Voilà comment, après nous avoir demandé l'hommage de notre cœur et de notre bouche, il nous réclame encore l'hommage de notre corps. Il

veut aussi que nous consacrons à sa gloire notre être tout entier. Ce qui prouve l'importance du troisième Commandement, c'est qu'en l'observant on se rend facile la pratique de tous les autres. En effet, que faut-il pour accomplir la Loi de Dieu? Il faut la connaître. Et comment pouvons-nous la connaître? C'est en venant écouter sa parole. Voilà pourquoi il veut que nous consacrons un jour de chaque semaine à l'audition et à la méditation de ses divins Commandements. Car mieux nous les connaissons, moins nous aurons de peine à les accomplir. — Avant la venue de Jésus-Christ, le jour du Seigneur était le Samedi ou le Sabbat, en mémoire du repos de Dieu, après qu'il eut créé le monde. Maintenant c'est le Dimanche, en l'honneur de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si l'Eglise a transféré au Dimanche ou au premier jour de la semaine la solennité du Sabbat, c'est non-seulement parce qu'en ce jour le Sauveur est ressuscité après avoir accompli l'œuvre de la Rédemption; c'est aussi parce qu'en ce jour Dieu a commencé la création de l'univers et qu'il a pour la première fois fait briller la lumière sur le monde, et parce que, en ce jour, le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres et a promulgué par leur bouche la Loi Evangélique. Aussi est-ce avec raison qu'on l'a nommé Dimanche ou le Jour du Seigneur (I C. III, 73-75. — I S C. III, 408-414.) (1).

II. *Que faut-il faire pour sanctifier le Dimanche?* — Pour sanctifier le Dimanche, il faut surtout assister à la Sainte Messe. L'assistance au Saint Sacrifice est de toutes les œuvres prescrites en ce jour la plus importante et la plus essentielle. Elle est obligatoire, sous peine de péché mortel, pour tous les Fidèles qui ont atteint l'âge de raison et qui n'ont aucun empêchement légitime. Mais il ne suffit pas d'entendre la Messe, il faut encore assister aux Offices de l'Eglise et aux autres pieux Exercices de la Paroisse. Jamais on ne doit oublier que le Dimanche est le jour du Seigneur, qu'il lui appartient entièrement et qu'il faut lui en consacrer tous les instants. Sans doute, après avoir rempli toutes les œuvres prescrites et conseillées en ce jour, nous pouvons nous livrer au repos et à la joie. Mais il faut que ce soient un saint repos et une joie chrétienne. S'abandonner aux divertissements profanes et courir aux spectacles du monde, ce serait méconnaître la fin pour laquelle le Dimanche a été institué et consacrer aux œuvres du démon un temps qu'on doit consacrer uniquement aux œuvres de Dieu. N'imitons pas la conduite des impies, qui font de ce jour un jour de libertinage. Mais suivons l'exemple des Saints, qui l'employaient à se réjouir dans le Seigneur et à chanter ses louanges (I C., III, 77. — I S C. III, 416).

III. *Que faut-il éviter pour sanctifier le Dimanche?* — Pour sanctifier le Dimanche, il

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e Partie ou Morale, art. 73-75. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} Partie ou Morale, art. 408-414.

faut non-seulement accomplir les œuvres prescrites, mais encore éviter les œuvres défendues. Or les œuvres défendues ou permises le dimanche se divisent en trois espèces, savoir : les œuvres serviles, les œuvres libérales et les œuvres communes. Par œuvres libérales, on entend celles où l'esprit a plus de part que le corps et qui tendent directement à la culture de l'esprit, comme lire, écrire, enseigner. Elles ne sont point défendues par le troisième Commandement, quand même on le ferait pour gagner de l'argent. On appelle œuvres mixtes ou communes celles où l'esprit et le corps s'exercent également et qui ne dépendent d'aucune profession, comme voyager, chasser, pêcher, jouer. Ces œuvres sont permises, le Dimanche, comme les œuvres libérales. Pour les œuvres serviles, ce sont des travaux auxquels le corps a plus de part que l'esprit. Elles réclament plutôt la force du corps que l'application de l'esprit et tendent directement à l'avantage du corps, comme labourer, moissonner, faucher. Or ces œuvres sont expressément défendues par le troisième Commandement. L'obligation de s'en abstenir le Dimanche est une obligation grave. Il peut y avoir légèreté de matière, à raison du temps qu'on donne au travail. Il faut s'en rapporter, pour en apprécier la gravité, à l'usage des lieux. On ne pourrait se livrer aux œuvres serviles, lors même qu'on ne voudrait pas gagner de l'argent. Ceux qui font travailler le Dimanche sont aussi coupables que s'ils travaillaient eux-mêmes.

Cependant il y a des causes qui permettent le travail du Dimanche. Telles sont : la dispense, la coutume, la nécessité, la piété, et la charité. Voilà ce qui concerne le troisième Commandement de Dieu. Remercions la bonté infinie du Seigneur, qui daigne nous accorder un jour de repos, tant pour le glorifier et sanctifier notre âme que pour réparer les forces épuisées de notre corps. Répondons à ses desseins de miséricorde sur nous ; et au lieu de faire du Dimanche un jour de malédiction en commettant le péché et en exerçant des œuvres serviles, ayons soin d'en faire un jour de bénédiction en le consacrant à prier et à glorifier notre Créateur. (I C., III, 78-83. — I S C., III, 417-433.)

XLIV. — DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Diliges Dominum Deum tuum.
(Matth., XXII, 37.)

« A propos de cette sentence on doit exposer au peuple ce qui est expliqué au commencement du Décalogue. » (C. C. Trid.) le Décalogue peut se réduire à la charité, selon ces mots de l'Apôtre. « La plénitude de la loi c'est la charité. » (Rom. XIII, 10.) La charité a un double objet : Dieu et le prochain. C'est l'amour de Dieu qui va nous occuper aujourd'hui. Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? comment devons-nous l'aimer, et à quelle marque pouvons-nous reconnaître si nous aimons Dieu ? Telles sont les trois questions à résoudre en notre Homélie.

I. *Pourquoi devons-nous aimer Dieu ?* — Nous devons aimer Dieu parce qu'il est infiniment parfait, infiniment bon, infiniment aimable et qu'il est notre souverain bien et notre dernière fin. La raison et la justice nous obligent à aimer celui qui est la puissance absolue, la souveraine intelligence et l'amour infini. Or Dieu réunit ces attributs. En effet, Dieu est celui qui est, comme il se désigne lui-même. Tout vient de lui, tout est par lui, tout est en lui. Il est seul tout-puissant ; et rien ne peut résister à sa volonté. Dieu est encore la souveraine intelligence. Car il est vérité et toute vérité, et il possède la science avec plénitude. Enfin, il est l'amour infini. Principe d'amour et de vie, il est immortel et se suffit à lui-même. Tel est son amour pour le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. (Joan. VII, 16.) Voilà quelques-unes des perfections de Dieu. C'est le premier motif que nous avons de l'aimer. Nous devons aussi l'aimer, à cause de ses bienfaits. Il nous a créés et il nous conserve la vie ; il nous a rachetés par son Fils de l'esclavage du démon, et il nous a ressuscités de la mort du péché à la vie de la grâce ; il nous accorde en ce monde tous les secours et toutes les grâces nécessaires ; et il nous promet dans l'autre une gloire et un bonheur infinis. N'est-il pas juste que, pour tant de bienfaits, nous lui témoignions notre plus vive reconnaissance ? Enfin ce qui doit nous porter à l'aimer, c'est qu'il en fait un précepte formel, lorsqu'il dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » (Matth. XXII, 37. — I C., III, 37. — I S C., III, 286-289.)

II. *Comment devons-nous aimer Dieu ?* — Le Sauveur nous l'apprend, lorsqu'il dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. » (Ibid.) Il faut que nous l'aimions de tout notre cœur, en dirigeant vers lui tous nos sentiments, toutes nos affections et tous nos desirs, en conformant toujours notre volonté à la sienne ; de toute notre âme, en consacrant à sa gloire toutes les facultés dont il l'a douée ; de tout notre esprit, en nous appliquant à le connaître, en soumettant notre faible raison aux lumières de la foi et en ne cessant de méditer jour et nuit sa Loi Sainte. Il faut que nous l'aimions par-dessus toutes choses. Or aimer Dieu par-dessus toutes choses, c'est l'aimer d'un amour de préférence. Plus il y a de perfection dans un objet, plus il mérite d'être aimé. Dieu étant la source de toute perfection, nous devons par conséquent l'aimer plus que nous-mêmes, plus que nos parents et nos amis, plus que nos biens et nos richesses et plus que toutes les créatures ensemble. (I C., III, 36. — I S C., III, 284-285.)

III. *A quelle marque pouvons-nous reconnaître si nous aimons Dieu ?* — La marque à laquelle nous pouvons reconnaître si nous aimons Dieu, c'est notre fidélité à observer ses commandements. En effet l'accomplissement des préceptes, que Dieu nous a imposés, est la preuve de notre amour pour lui, selon ce qu'il dit à ses Disciples : « Si vous m'aimez, observez

« mes commandements. » (Matth. v, 18.) Voilà pourquoi saint Paul déclare que « la plénitude de la loi, c'est l'amour. » (Rom. xiii, 10.) Nous en trouvons encore le signe dans notre disposition à souffrir et à mourir plutôt que de le trahir. Telle était celle de l'Apôtre, lorsqu'il disait : Qu'est-ce qui nous détachera de l'amour, que nous avons pour Jésus-Christ? L'affliction, les angoisses, la faim, la nudité, les périls et les persécutions ou le glaive? (Ibid. xiii, 35 et sq.) Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Ibid. I C., iii, 38. — I S C., iii, 290-292.)

L'abbé REGNAUD.

LE PRÊTRE

I. SON PREMIER PAS DANS LE SACERDOCE. —
II. GRANDEUR ET BEAUTÉ DE SON SACRIFICE. —
III. CLERGÉ DES VILLES ET CLERGÉ DES CAMPAGNES.

III

Qui sait, s'il ne s'en trouve pas quelques-uns, parmi ceux qui nous entendent, qui se demandent s'ils peuvent attendre de la suite de cet enseignement un profit sérieux? — Le Clerc nous quitte, les portes du sanctuaire se referment derrière lui : lui seul, s'il reçoit les saints Ordres, et à mesure qu'il les recevra, a besoin de savoir ce qu'ils sont, ce qu'ils donnent et quels engagements ils supposent. — J'ai deux réponses à faire à cette objection, qui est plus ou moins nettement formulée en un certain nombre d'esprits.

Je vous demande, en premier lieu, de regarder un moment, un seul moment, la place que tient le Prêtre dans la vie d'un Chrétien. J'écarte tout ce qui n'est pas nécessaire; je laisse à part le conseil, la direction, l'influence relative et variable du Prêtre auprès d'une âme chrétienne, d'une famille, et dans une paroisse. Je dis seulement : Il enseigne, il administre les Sacraments, il offre le sacrifice : ne voyez-vous point déjà en ces trois mots : la vérité, la grâce, le sacrifice; la vérité présentée par le Prêtre, la grâce conférée par le Prêtre, le sacrifice offert par le Prêtre; ne voyez-vous pas ce qu'il est pour nous dans l'ordre du salut et en vertu de l'institution divine? Et ne saurez-vous pas bien mieux ce qu'est la vérité, ce qu'est la grâce, ce qu'est le sacrifice, ce que la vérité attend de vous, ce que la grâce veut faire en vous et ce que le sacrifice opère dans l'Eglise du ciel, dans l'Eglise de la terre, et dans l'Eglise souffrante, si vous savez ce qu'est en Dieu, et en vertu de son Ordination, l'homme qui enseigne la vérité, qui dispense la grâce, qui offre le sacrifice et dispense aussi une partie des fruits du sacrifice? Recourir sans cesse, et nécessairement au mi-

nistère du Prêtre, et ne point savoir ce qu'il est, et s'en tenir à une idée vague et très-flottante de ce qu'il fait, n'est-ce pas une condition anormale et pleine d'inconvénients? Cette première considération, nous la retrouverons plus d'une fois dans la suite de nos entretiens : aussi ne vous ai-je demandé que de l'entrevoir, que d'y jeter un rapide coup d'œil.

Regardez de plus près, méditez sérieusement cette autre pensée : Entre les fidèles et les Prêtres, entre les Prêtres et les fidèles, il y a une action et une réaction continuelles; les Prêtres font les bons Fidèles et les Fidèles font les bons Prêtres. C'est là une vérité qui se manifeste à toutes les époques et dans tous les pays. Mais la France, et pendant ces deux derniers siècles, nous en offre un exemple achevé et des plus frappants.

Dans le milieu du dix-septième siècle, au temps de saint Vincent de Paul, c'était, nous disent ses premiers historiens, une contumélie que d'avoir un Prêtre dans sa famille; c'était une tache, et on la dissimulait. Comment il peut se faire qu'il y eût dans toutes les grandes familles des Clercs, des cadets ayant reçu la première tonsure, et que ce fût en même temps une contumélie que de compter un Prêtre parmi les siens, c'est ce que nous expliquerons dans notre prochain entretien. Aujourd'hui, rappelons-nous seulement en quel mépris était tombé le Sacerdoce : on fuyait, on désavouait le parent qui était Prêtre. Dieu accorda en ces jours-là à la France l'une des plus grandes grâces qu'elle ait reçues de lui. Il donna l'intelligence des saints Ordres, du Sacerdoce, à trois gentils-hommes, M. de Bérulle, M. de Condren et M. Olier. Le premier a fondé cet Oratoire dont nous goûtons l'hospitalité; le second fut son premier disciple et son successeur dans la supériorité de cette congrégation; le troisième est le fondateur de Saint-Sulpice. Beaucoup leur vinrent en aide, saint Vincent de Paul plus que tous les autres. Mais plus on étudie les mémoires et les lettres du temps, et plus on reconnaît que la restauration de l'idée sacerdotale est l'œuvre de ces trois Prêtres. M. de Bérulle en donna la première expression; M. de Condren porta l'idée à sa plus grande hauteur; M. Olier, par l'établissement des séminaires, la répandit dans tous les diocèses et bientôt dans toutes les paroisses. On a publié récemment les vies très-complètes, définitives, de M. de Bérulle et de M. Olier (1); je vous exhorte à les lire, à les relire, à les méditer. Vous verrez avec admiration et avec surprise se former ce Clergé de France qui a donné de si grands modèles et reçu de si grandes louanges. Tous les grands Evêques, tous les dignes Prêtres que Dieu a accordés à la France depuis près de deux cents ans, ont vécu de la pensée de ces trois Prêtres, se sont appliqués à suivre leurs exemples. C'est M. Olier qui a donné son esprit, sa règle de vie, sa forme dernière au Curé français. L'un des résultats curieux et bienfaisants de cette rénovation de l'esprit sacerdotal a été celui-ci : le peuple fidèle a pris l'habitude d'at-

1. M. de Bérulle, par M. l'abbé Houssaye, du clergé de Paris, 3 vol. in-8. — Vie de M. Olier, par M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, 3 vol. in-8.

tendre beaucoup de ses Prêtres et de leur demander beaucoup. Il avait vu passer une génération de Prêtres achevés, dignes, maîtres d'eux-mêmes, appartenant à l'autel et aux âmes; il a exigé de ceux qui leur ont succédé la même attitude et les mêmes vertus. Encore aujourd'hui cette attente des Fidèles, ces exigences, sont un des soutiens du Prêtre: elles ne permettent pas la légèreté, le laisser-aller. Elles avertissent, retiennent et aussi encouragent. Le regard du chef entraîne les soldats; mais aussi les regards des soldats poussent en avant l'officier et le maintiennent au milieu des balles et des obus.

Vous pouvez donc, mes chers Frères, vous pouvez, avec la grâce de Dieu, si vous savez bien ce que c'est qu'un Prêtre, exercer vis-à-vis de vos Prêtres une action très-salutaire. Ils ont, en effet, de si grandes difficultés à vaincre pour rester eux-mêmes, pour ne point déchoir de cet idéal qu'ils s'étaient mis devant les yeux au jour de leur Ordination!

Dans les villes, le péril pour le Prêtre c'est la *fascination de l'inutilité* (1), dans son ameublement, dans ses relations, dans toutes les habitudes de sa vie. A Paris surtout, il peut se comparer à une personne qui a consacré plusieurs heures à visiter une exposition de peinture. Au sortir de là, ses yeux fatigués ne fixent aucun objet qui ne paraisse trembler et vaciller. La futilité fatigue ainsi les yeux du Prêtre; elle communique une sorte de vibration à tous les sujets sur lesquels se porte sa pensée. Son jugement devient moins sûr; il ne discerne plus si facilement, si promptement, entre ce qui est nécessaire ou inutile, entre ce qu'il peut emprunter au monde, à la vie commune des hommes, et ce qu'il doit impitoyablement rejeter. Avec le temps, une confusion dangereuse s'établit dans son esprit, et il est digne de remarque qu'elle ne s'établit pas aussi aisément dans le vôtre. Presque toujours vous distinguez sûrement ce qui convient à l'homme du monde et ce qui convient au Prêtre. Recueillez quelques-uns de vos souvenirs. N'avez-vous pas dit, et maintes fois: J'ai été aujourd'hui chez M. l'abbé; j'avoue que j'aurais préféré un autre ameublement? Vous faites un inventaire de tout ce qui vous a frappé. Vous dites: Ce n'était point là que je pensais trouver tel objet, telle gravure; ou encore: Tel livre, tel journal n'auraient point dû se rencontrer sur sa table; ou bien: Il n'a pas besoin d'être si parfaitement au courant des derniers mots créés sur les champs de courses ou dans les coulisses. — Ainsi parlez-vous.

Vous vous écriez: Oui, j'ai pensé tout cela; oui, je l'ai dit aux miens, à des amis, en confidence, à voix basse. Mais puis-je autre chose que de ressentir et d'exprimer ces regrets? Voudriez-vous que j'allasse redire nos impressions à M. l'abbé en personne? M'appartient-il?...

N'achevez pas! Je réponds à votre pensée, et je dis: Non, il ne vous appartient pas de lui faire une leçon directe sur sa manière d'entendre la vie extérieure du Prêtre. J'ajoute: Mais il vous appartient de lui donner à entendre quel est le

jugement que vous portez sur son attitude au milieu du monde. Et rien n'est plus simple.

Ne blâmez point, mais osez louer. Ne blâmez point les Prêtres qui se laissent fasciner par l'inutile, mais louez ceux qui se dégagent de cette fascination. La première fois que vous reverrez M. l'abbé, n'allez point, comme vous l'avez fait le premier jour, vous extasier sur ce qui est justement l'objet de vos griefs. Car vous avez dit, en passant la revue de ce qui encombre son salon, vous avez dit: Quel goût parfait! que de choses ravissantes! vous avez dit ainsi. Avant tout, ne parlez plus de la sorte. Ne parlez plus de lui, de ce qu'il est, de ce qu'il a. Mais louez ceux qui n'ont rien. Vous apprenez la mort d'un Prêtre qui a vécu pauvrement; sa pauvreté volontaire apparaît mieux encore quand le juge de paix ouvre ses armoires et veut se rendre compte de l'actif de la succession. Louez ce Prêtre, revenez sur cet éloge de temps en temps, pendant six mois, pendant une année. Montrez où va votre estime. Louez le Cardinal-Archevêque de Paris, dont la vie est simple, dont la vie serait pauvre même, s'il n'habitait dans une demeure qui n'est point la sienne et qu'il a conservée en l'état où vous pouvez la voir. Donnez-lui souvent de grandes louanges, et devant nous: nous comprendrons.

Tel est donc, dans ce Paris, le grand péril du Prêtre; tel est le genre de services que vous pouvez lui rendre, et en sa personne, à l'Eglise et à vous-même.

Que si vous passez quelques mois à la campagne, vous y trouverez d'autres tristesses, des dangers de toute autre sorte, et en même temps de précieuses occasions de vous rendre utile.

Mettons à part quelques curés-doyens, quelques curés de canton, et, cette précaution une fois prise, affirmons que les curés de campagne n'ont point à craindre la tyrannie des besoins factices. On dit ordinairement: un pauvre curé de campagne, et l'on dit juste. C'est un autre danger qui l'attend dès le jour de son installation, qui se perpétue et le serre chaque année de plus près: l'isolement de sa vie, de sa vie intellectuelle surtout. Il est seul! Pas un homme qui comprenne ce qu'il est, lui Prêtre, lui pasteur! Pas un homme en qui se reflète sa pensée, avec qui il puisse s'entretenir sans être obligé de se rapetisser, de traduire le langage qu'il se parle à lui-même en un langage qui ne rend plus la moindre partie de ce qu'il sent, de ce qu'il veut exprimer. L'un de ces Prêtres me disait, il y a une dizaine d'années: « Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de nous faire supporter! » Et cela, il y a dix ans: qu'est-ce donc aujourd'hui?

Quelle navrante tristesse dans cette parole! Se faire supporter! Se faire pardonner d'être ce que l'on est; et pour cela, dissimuler parfois, atténuer toujours ce que l'on est, voiler le Prêtre et mettre en avant le *bon enfant*! Ces atténuations de son caractère sacerdotal, ce pauvre curé se les impose d'abord par raison, par calcul; il se fait violence. Mais cinq années se passent, puis dix, puis vingt, et cette attitude de commande est devenue pour lui une manière d'être habituelle, normale. — Peu à peu cette

1. Livre de la Sagesse, chap. iv, v. 12.

manière d'être, cette façon d'aborder ses paroissiens et de causer avec eux, atteint et modifie la conception intime qu'il avait de sa dignité, de son rôle, de ses devoirs, de ses droits. En sa pensée, comme en sa vie du dehors, le Prêtre est diminué, tenu à l'écart. Dans bien des rencontres, il pense comme il a pris la coutume de parler : il est moins un Prêtre qu'un bourgeois.

Son isolement a fait cela. Mais vous arrivez, vous qui savez ce qu'est le Sacerdoce, vous qui dans ce curé saluez une telle grandeur, une telle puissance ! Dès le premier entretien, vous avez deviné la médiocrité de ses pensées, de ses vues : Il a oublié ! il a oublié le Prêtre, le Clerc, le don par le sacrifice, la mort en JÉSUS-CHRIST, la résurrection en JÉSUS-CHRIST. Son esprit c'est un jour sans soleil, un ciel gris. Il faut dissiper la brume, et Dieu vous en a remis le pouvoir et le soin. A mesure que vous le fréquenteriez, laissez-lui voir que vous savez ce qu'il est, que vous connaissez le Clerc, l'homme de l'Eglise, que vous vénerez le Prêtre. Ces paroles seront pour lui ce qu'est pour nous tout un chant que l'on n'a plus entendu depuis l'enfance : il se retrouvera en ses premières années de Cléricature, de Sacerdoce. Avec vous d'abord, avec lui-même bientôt, il reprendra le premier langage, les premières pensées ; il se ressouviendra de ces grâces de force, de consolation, qui accompagnent le sacrement de l'Ordre ; il se dira : Mais oui, je suis heureux ; mais oui, je puis quelque chose sur les âmes ! — On disait de lui : C'est un brave homme ; on dira plus souvent désormais : C'est un bon Prêtre.

Et pour une grande part, ce sera votre œuvre, à vous hommes, à vous femmes, à vous jeunes filles ! Sachez seulement vous-mêmes, sachez ce que c'est qu'un Prêtre. En apprenant à le connaître, nous apprendrons à connaître notre propre grandeur : le Prêtre vous dira ce que c'est qu'un Chrétien. Vous commencerez dès aujourd'hui à former le Chrétien d'après le Prêtre. Vous avez assisté à la cérémonie qui confère la Cléricature ; vous avez entendu la parole de consécration du Clerc ; redites avec lui, mes chers Frères, redites avec le prophète : Oui, Seigneur, c'est à votre coupe que je boirai ! Le calice de ma vie c'est le vôtre ! Tout ce que je donne, ô Eternel, ô riche, ô puissant, c'est vous qui me le rendrez !

MGR ISOARD.

Voir son beau et tout récent ouvrage LE SACERDOCE, 2 vol. in-12 de 480 et 404 pages. Prix : 7 fr. les deux.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Un de nos abonnés nous adresse les observations suivantes relatives à un article qui a paru dans le numéro du 5 juin dernier et dans celui du 7 août. Il s'agit de la bénédiction nuptiale. Voici ce qu'il nous écrit :

Monsieur le Rédacteur,

La consultation, que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et à laquelle vous avez répondu dans le numéro du 5 juin dernier, a provoqué une longue lettre très-intéressante, que vous venez

de publier en partie dans l'*Ami du Clergé* (numéro 41). Malgré toute l'érudition dont fait preuve votre honorable correspondant, je ne puis me résoudre à croire licite la pratique que j'ai signalée dans ma première consultation. Je ne confonds pas, et je n'ai jamais confondu le mariage, qui est un sacrement, avec la bénédiction, qui est un sacramentel ; j'admets que Rome prescrit quelquefois de donner cette bénédiction quelque temps ou même longtemps après la célébration du mariage ; toutefois, d'après les exemples cités par votre honorable correspondant, je vois que c'est seulement lorsque des circonstances difficiles n'ont pas permis aux époux de la recevoir régulièrement. Le décret du 5 avril 1785 se rapporte en effet à des chrétiens qui ne pouvaient guère contracter mariage d'une façon régulière et conforme aux prescriptions du rituel, attendu que le missionnaire passait rarement chez eux. Il faut en dire autant des mariages contractés pendant les temps difficiles de la Révolution française, auxquels se rapporte l'instruction du cardinal Caprara. Inutile de parler des usages espagnols, réprouvés par la Congrégation des Rites, etc.

Les divers exemples cités par votre honorable correspondant, me semblent donc s'appliquer à des temps difficiles et nullement à des temps ordinaires. Grâce à Dieu, il nous est encore permis de suivre les prescriptions du Rituel ; or, le Rituel romain, après avoir tracé l'ordre à suivre pour la célébration du mariage, ajoute : *His expletis, si benedicendæ sint nuptiæ, parochus missam pro sponso et sponsa, ut in missali romano celebret, servatis omnibus quæ ibi præscribuntur*. Bien des fois, on a essayé de modifier l'ordre établi par le Rituel romain pour la célébration du mariage, et Rome consultée a toujours réprouvé ces modifications et répondit : *servetur rituale romanum*. En 1850, dans le diocèse de la Rochelle, on posa à la Congrégation des Rites la question suivante : *An vigentem pluribus in locis, consuetudinem matrimonium celebrandi hora pomeridiana simulque benedictionem nuptialem, sic extra missam, etiam tempore vetito, ex ordinarii licentia dandi, liceat retinere; quum vix spes sit fideles adigendi vel ad mutandum celebrationis matrimonii tempus, vel ad benedictionem supplendam ?* La Congrégation répondit : *Servetur rituale Romanum*. 7 septembre 1850, in *Rapellen*.

« Un peu plus tard, l'évêque de Montauban adressa à la même Congrégation plusieurs questions relativement à la célébration du mariage et à la bénédiction nuptiale. L'une de ces questions est conçue dans les mêmes termes que la consultation que je vous ai adressée. La voici textuellement : *Licetne missam pro sponso et sponsa et benedictionem ad diem proxime sequentem, vel in aliam multo remotiorem differre, etsi conjuges ante benedictionem sacerdotalem in templo suscipiendam in eadem domo cohabitent ?* La Congrégation répondit : *Negative*. Die 14 augusti 1858. — Après cette réponse de la Congrégation des Rites, le doute ne me paraît plus permis, on ne peut pas soutenir qu'il soit licite de dire, le lendemain ou quel-

ques jours après le mariage, pour les époux qui cohabitent déjà, la messe *pro sponsis* et de leur donner la bénédiction du missel. »

Cette lettre se rapporte à notre article du 5 juin. Nos lecteurs peuvent se souvenir que la question a été traitée de nouveau dans le numéro du 7 août. Nos deux correspondants embrassent des sentiments opposés, et l'importance qu'ils attachent à la question nous fait supposer qu'ils habitent le même pays. Nous avons reçu une nouvelle lettre du second correspondant, celui à qui nous avons répondu dans notre article du 7 août : nous nous proposons de lui répondre au premier moment de loisir. Pour le moment, nous nous contentons de l'engager à lire les articles qui ont paru récemment dans la *Revue des questions historiques* au sujet du Regeste de saint Grégoire VII, et de la bulle *Unam Sanctam* de l'immortel Boniface VIII.

Q. — Est-il absolument requis que le prêtre qui bénit un mariage *voie* et *entende* le consentement donné par l'un et l'autre époux ?

Et dans ce cas devrait-on regarder comme nul un mariage fait dans les conditions suivantes :

Un prêtre a entendu d'une manière distincte le consentement de l'époux ; mais il n'a pas entendu de même celui de l'épouse qui, d'ailleurs, par timidité, a donné son consentement à demi-voix.

Ce prêtre, d'ailleurs un peu dur d'oreilles, naturellement timide, n'a pas osé faire répéter à l'épouse un consentement que d'autres ont pu entendre. Il a cru qu'il suffisait, pour la validité du sacrement, d'une certitude morale.

Or, cette certitude morale touchant le consentement mutuel des époux, lui paraissait déjà acquise et par le contrat civil passé devant témoins à la mairie, et par les divers signes qui, d'ailleurs, attestent chez l'épouse la volonté de consentir, comme, par exemple, l'action de présenter la main à l'époux, sur l'invitation que lui en fait le prêtre.

Que pensez-vous d'une telle interprétation de la loi ? Le mariage en question est-il valide ou ne l'est-il pas ? Et dans le cas où il ne le serait pas, que devrait faire le prêtre pour remédier à un tel malheur ?

R. — Il n'est pas absolument requis que le prêtre, qui préside au mariage, *voie* et *entende* le consentement donné par les deux époux. Il suffit qu'il *puisse* voir et qu'il *puisse* entendre. S'il refuse de voir et d'entendre, s'il fait ce qu'il dépend de lui pour n'être pas témoin de ce qui se passe, ainsi que cela a lieu dans les mariages que l'on fait par surprise, le mariage est toujours valide. Il est sans doute nécessaire que le consentement intérieur soit exprimé par des signes extérieurs, mais la parole n'est pas le seul signe. Si, en effet, la parole était essentielle, les sourds-muets ne pourraient pas se marier. Aussi, le cas dont parle notre honorable correspondant ne comporte pas la moindre difficulté : le mariage est valide. Peu importe que le curé n'ait pas entendu distinctement le consentement de l'épouse, qui, d'ailleurs, par timidité, l'a donné à demi-voix. Les témoins ayant entendu le consentement de la femme, il serait dur de supposer que le mariage est nul parce que le curé a le malheur d'être un peu dur d'oreilles. La certitude morale est ici pleinement acquise. Divers signes attestent chez l'épouse la volonté de consentir, comme sa pré-

sence devant l'autel et l'action de présenter la main à l'époux sur l'invitation que lui en fait le prêtre. D'ailleurs, le consentement est constaté par le contrat civil qui a été passé devant témoins à la mairie. Nul doute, par conséquent, sur la validité du mariage et il ne peut être question de le revalider. On doit raisonner du mariage comme on le fait de la confession : les sourds-muets, qui ne peuvent se confesser en paroles, le font par des signes, et le pénitent qui frappe sa poitrine, comme marque de son repentir, n'a pas besoin de prononcer l'acte de contrition.

Q. — 1° J'exerce le saint ministère dans une paroisse où existent diverses associations ; une même personne appartient quelquefois à toutes ces confréries ; elle est tertiaire avec les Franciscains, du Rosaire avec les Dominicains, du scapulaire avec les Carmes, de la sainte Agonie avec les associés de Vailfeury ; chacune de ces congrégations a parfois des formules propres pour appliquer l'indulgence *in articulo mortis*, que tous les prêtres de notre diocèse peuvent accorder, selon la formule du Rituel romain, aux simples chrétiens. Pour qu'une personne gagne l'indulgence relative à tous ses divers titres d'association, est-il nécessaire de répéter toutes les formules propres aux associations, ou bien peut-on suffire avec la seule formule du Rituel ?

2° Autre question sur le même sujet. Quand on accorde la bénédiction papale comme confesseur au saint tribunal, est-on obligé d'employer une formule spéciale (et laquelle ?), ou bien la seule intention du confesseur, jointe à l'absolution ordinaire, suffit-elle ?

R. — 1° La formule du Rituel romain suffit pour appliquer l'indulgence *in articulo mortis*, tant aux simples chrétiens qu'aux tertiaires des divers instituts, mais il nous semble que les formules propres aux associations ne sont valables que là où l'on n'aurait pas obtenu du Saint-Siège le pouvoir d'appliquer l'indulgence plénière selon cette formule. Le Saint-Siège entend-il véritablement qu'un fidèle reçoive plusieurs absolutions avec indulgence plénière à l'article de la mort ? Cela ne nous paraît pas probable. En effet, si le fidèle est bien disposé, il gagne pleinement l'indulgence, et il n'a pas besoin de recevoir d'autre absolution. S'il n'a pas l'intensité de l'amour de Dieu nécessaire pour être purifié devant Dieu de ses fautes, ce n'est pas la répétition des formules qui pourra lui donner cette parfaite charité.

2° En ce qui concerne la bénédiction papale, bénédiction conférée au tribunal de la pénitence, le confesseur, en supposant qu'il soit autorisé à l'y donner, doit se servir de la formule qui se trouve dans le Rituel romain. L'intention du confesseur jointe à l'absolution ordinaire ne peut suffire. Toute bénédiction exige nécessairement une formule extérieure. Il en est de même toutes les fois que le confesseur exerce un pouvoir spécial dans le saint tribunal ; par exemple, la réhabilitation d'un mariage qui a été nul à cause d'un empêchement occulte ; de même, la fulmination de l'indult de la Pénitencerie, qui permet aux jeunes filles ayant commis quelque faute secrète d'entrer dans une communauté où l'on ne reçoit ostensiblement que les vierges ; de même encore l'absolution de l'irrégularité occulte. Tous ces actes du ministère ont besoin d'être exprimés par une formule extérieure et

distincte de l'absolution ordinaire. Si la formule ne se trouve pas dans le Rituel, c'est au confesseur qu'il appartient d'en prononcer une qui exprime clairement l'action religieuse qu'il accomplit. Les sacrements et les sacramentaux sont essentiellement des signes visibles. Il n'est pas possible de les accomplir par des actes purement intellectuels. La divine sagesse a voulu se conformer à la nature de l'homme, qui n'atteint les choses intellectuelles que par l'intermédiaire de l'extérieur et du sensible. C'est ainsi que la religion se trouve merveilleusement garantie contre les hallucinations du fanatisme.

Q. — Lorsque, à raison de circonstances, on est obligé de donner sans intervalle à un malade le Saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière *in articulo mortis*, on ne réitère pas l'aspersion de la chambre; mais, faut-il en conclure, *a pari*, qu'on ne réitère pas le Confiteor?

R. — Lorsqu'on est obligé de donner sans interruption à un malade le saint viatique, l'extrême-onction et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, il est nécessaire de réitérer le confiteor. Cela a été décidé par un décret formel de la Sacrée Congrégation des Indulgences. En effet, un prêtre du diocèse de Valence proposa cette question :

Le confiteor qui a été récité pour le sacrement de pénitence suffit-il pour la bénédiction avec l'indulgence à l'article de la mort ?

Est-il nécessaire de réciter le confiteor trois fois lorsque l'on administre le saint viatique, l'extrême-onction, et que l'on donne l'indulgence plénière à l'article de la mort ?

La Sacrée Congrégation des Indulgences répond à ces deux questions, qu'il ne suffit pas de réciter une fois le confiteor, mais qu'il est nécessaire de le dire trois fois. Nous croyons utile de reproduire le texte latin de la décision, qui fut rendue le 5 février 1841.

« Utrum sufficiat recitatio confessionis id est « Confiteor, in sacramento poenitentiae habita, « pro recitatione illius praescriptae quando impertienda est benedictio cum indulgentia in « mortis articulo ? — Respondetur negative, « juxta praxim et rubricas, nisi necessitas urgeat.

« Utrum necesse sit tribus vicibus recitare « Confiteor quando administratur sacrum viaticum, extrema unctio, ac indulgentia in « mortis articulo impertitur ? — Respond. affirmative, juxta praxim et rubricas.

« Utrum infirmus pluries lucrari possit indulgentiam plenariam in mortis articulo, a pluribus sacerdotibus facultatem habentibus impertiendam ? — Respond. negative in eodem mortis articulo.

« Utrum sacerdos valide conferat indulgentiam plenariam in articulo mortis, ommissa formula a Summo Pontifice praescripta, ob libri deficientiam ? — Respond. negative, quia formula non est tantum directiva, sed praeeptiva. » — *Valentinen. Die 5 februarii 1841.*

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Le refus de la part du père de faire baptiser ses enfants peut-il être pour la mère un motif de demander la séparation du corps ?

R. Le tribunal civil de Lyon, dans une espèce particulière, a jugé l'affirmative. « Attendu, lisons-nous dans le jugement, que, sans doute, le désaccord le plus extrême en matière d'opinions religieuses ou politiques ne saurait constituer un grief de séparation : que si B... avait prévenu sa femme que ses théories de libre penseur l'empêcheraient de laisser baptiser ses enfants, elle serait irrecevable à se plaindre; mais qu'il est loin d'en être ainsi; que fût-il exact que le sieur B... eût été pressé d'aller à confesse et de faire une visite au curé de sa paroisse, ce à quoi il se serait refusé; fût-il vrai qu'une amie eût averti la famille des sentiments irréguliers du sieur D..., il convient ne s'être jamais expliqué avant le mariage, ni directement ni indirectement, sur ses résolutions quant au baptême des enfants; qu'en le voyant aller sans objection aucune faire bénir son mariage par un prêtre catholique, la dame B... n'a dû nullement prévoir qu'il s'opposerait au baptême de ses enfants : qu'il viole la promesse tacite, mais virtuelle qui résultait de cet acte tout personnel de la bénédiction religieuse du mariage librement acceptée; que le sieur B... exerce ainsi une violence morale sur sa femme et lui fait une injure grave en s'opposant bruyamment à un acte qui ne peut être qu'indifférent ou puéril aux yeux du libre penseur le plus résolu, tandis que son inaccomplissement blesse jusqu'au vif la conscience d'une mère chrétienne, et cause, en outre, une humiliation profonde à l'épouse, qu'il montre à tous impuissante et abaissée; le tribunal prononce la séparation de corps tant pour ce motif que pour bien d'autres. »

Q. — Un curé a-t-il le droit de faire un commandement qui oblige, sous peine de péché, v. g. aux jeunes filles de se mettre en blanc à l'occasion de telle ou telle fête? De même pour une défense, v. g. de ne pas aller aux noces ou aux vendanges? Dans le cas où le curé serait dans son droit, pourrait-il refuser l'absolution à ceux qui lui désobéiraient, étant supposé que la mesure prise par le curé est d'une certaine importance pour la bonne tenue de sa paroisse et que le refus d'absolution est le plus puissant, peut être l'unique moyen de soutenir la mesure. Même question pour le refus de communion.

2° Un curé qui pensait mourir dans la paroisse où il avait été envoyé, s'y installa de son mieux et organisa toutes choses tant à l'église qu'au presbytère à ses frais et selon ses goûts. Il plaça dans l'église des autels, sur ces autels des statues, ailleurs encore d'autres statues, meubla d'ornements la sacristie, acheta des livres de chant et des vases sacrés, le tout presque complètement à ses frais. Quand il fut assez bien installé, il reçut son changement et prétendit faire transporter dans sa nouvelle paroisse qui était très-pauvre les différents objets désignés plus haut. Son successeur s'y opposa. Où est le droit? Sur quelles autorités s'appuie votre décision? En pratique, quelle ligne de conduite convient-il de suivre?

3° Une personne fait en faveur d'une église un testament dont voici la disposition unique :

« Je donne et lègue à la fabrique de l'église de X... « tous mes biens meubles et immeubles pour aider ladite

« fabrique à procurer à la commune une institutrice » pour les filles. »

On demande 1° si la commune a des droits à faire valoir; 2° si la fabrique peut ouvrir une école libre ou bien si elle doit fournir les ressources à la commune pour que celle-ci ouvre une école communale de filles; 3° si l'on satisfait aux clauses du testament en confiant la direction de l'école libre ou communale à une institutrice laïque tandis qu'il est bien sûr que le testateur n'a fait son testament que dans le but de procurer une école dirigée par des sœurs.

R. — 1° Les curés ne sont pas législateurs; pas conséquent ils ne peuvent point faire des commandements sous peine de péché. Au point de vue de la conscience, ceci ne saurait faire le moindre doute. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il porte des peines disciplinaires dans les cas particuliers des personnes relevant d'un catéchisme ou d'une confrérie dont il est le supérieur. Supposons, par exemple, qu'il ait dans sa paroisse la congrégation des enfants de Marie. Il peut parfaitement obliger les jeunes filles à se mettre en robe blanche à l'occasion de telle et telle fête sous peine d'être privées du cordon ou même expulsées. De même pour la défense d'aller aux noces ou aux vendanges.

Il est très-possible que les personnes pèchent soit en refusant de porter la robe blanche, soit en se rendant aux fêtes prohibées par le curé; mais le péché commis ne viendrait pas du commandement du curé, mais bien d'une autre raison extrinsèque, comme la malédiction ou le danger auquel les susdites personnes s'exposent. Pour pouvoir ordonner ou défendre quelque chose sous peine de péché, le curé fera bien de faire porter la loi par l'évêque qui est l'un de ceux qui ont le droit de légiférer.

Par conséquent, le curé ne pourrait pas refuser ni l'absolution ni la communion de ce chef. Toutefois, si le curé est désarmé comme législateur, il ne l'est pas comme confesseur. A ce dernier titre, il est juge et médecin, et, comme tel, il lui appartient de donner ou de refuser l'absolution, selon qu'il estime la chose utile ou préjudiciable à l'âme de ses pénitents. Ceci exige une grande prudence et une grande modération; mais incontestablement, lorsqu'un confesseur, connaissant une conscience, juge que la privation de l'absolution assure une meilleure santé spirituelle à son pénitent ou lui épargne une faute ou même un véritable danger, il ne fait que remplir un devoir sacré. Cette conduite est justifiée par le droit naturel et par la pratique universelle des prêtres les plus vénéralés. Il n'y a qu'un écueil à redouter, celui du caprice ou de la routine; il y a sagesse à l'éviter.

Quant à la communion, nous supposons que notre correspondant veut parler de la permission qu'il peut donner ou refuser au confessionnal, et dans ce cas, notre solution est la même que ci-dessus. S'il s'agissait d'un refus de communion à la sainte table, la réponse est tout à fait contraire. La communion publique ne se refuse qu'aux pécheurs publics. Il commettrait lui-même une faute très-grave en refusant de donner la communion à une personne quelconque, sa pénitente ou non, qui ne se trouverait pas dans les exceptions prévues par la théologie et le droit.

2° Un curé qui reçoit une nouvelle destination a le droit d'emporter avec lui tout ce qui lui appartient en propre. Ceci est un principe en dehors de toute contestation. Mais tous les objets qu'il aurait achetés de ses deniers pour l'église ou le presbytère ne sont pas censés lui appartenir en propre. Tels seraient en particulier les objets qui seraient scellés dans les murs, ou dont la nature indique une destination perpétuelle, par exemple, une chaire, un autel, une statue, une cloche, une citerne, un kiosque, etc. Un curé est-il libre d'installer tout cela dans une église ou un presbytère? C'est douteux, ou plutôt il est certain qu'il ne peut le faire sans autorisation de la fabrique ou de la commune selon les circonstances. Mais quand le fait est accompli, il a perdu son droit de propriété.

Ce serait différent, si les objets donnés étaient tout à fait meubles et, par nature, absolument personnels, comme par exemple, des ornements sacrés, un calice, un missel, des vases à fleurs, une bibliothèque, etc.

Dans le cas qui nous est présenté, deux raisons nous inclinent à croire que le curé partant ne peut rien enlever et que le curé arrivant a le droit de s'opposer à tout enlèvement. La première c'est que le curé partant, — c'est l'hypothèse, — pensant mourir au poste qui lui avait été assigné, avait organisé toutes choses sans la pensée de reprendre les objets dont il enrichissait l'église et le presbytère. La seconde raison, c'est que ces diverses installations ont été faites, est-il dit, *presque complètement à ses frais*. Il n'est donc pas tout seul propriétaire, et conséquemment il ne peut faire acte de propriétaire absolu.

Puisque notre correspondant nous demande quelle ligne de conduite il convient de suivre en pratique, nous lui dirons en toute simplicité qu'à part les vases sacrés, ornements, aubes, rochets, etc. (et encore pourvu qu'il ait acheté ces divers objets avec ses deniers exclusivement), il doit laisser toutes choses à l'église qu'il quitte. Il y aurait quelque chose d'odieux à dépouiller une église dont on a été le pasteur, ou un presbytère dont on a été le paisible usufruitier, au profit d'une autre église, si pauvre qu'elle soit. Nous n'avons pas trouvé le moindre article de loi civile ecclésiastique autorisant d'agir autrement. Il lui reste à consulter un avocat civil expert dans la chicane; mais nous croyons que la justice et l'équité se réunissent ici pour nous donner raison.

3° La législation a varié sur ce point. Un avis du Conseil d'Etat du 10 juin 1863 portait que les attributions des fabriques, cures, succursales, ou évêchés ne comprennent pas la fondation et la direction des écoles; qu'ils devraient être en conséquence réputés incapables d'accepter des libéralités faites dans ce but étranger à leurs attributions; que cependant pour donner effet à l'intention charitable du bienfaiteur, il convient de faire intervenir la commune qui acceptera le don ou legs conjointement avec l'établissement institué, administrera les biens, percevra les revenus, dirigera l'école, en fixera le régime.

Ce qui était dit pour les libéralités relatives aux écoles, on le dirait également pour les libéralités destinées aux pauvres. Celles-ci devaient être acceptées par les bureaux de bienfaisance.

Mais cette jurisprudence a été heureusement modifiée. Une lettre du ministre des Cultes du 25 mars 1873, adressée à tous les évêques, leur fait part d'un avis de principe du Conseil d'Etat des 27 février et 6 mars 1873 qui reconnaît aux fabriques la pleine capacité de recueillir seule et de distribuer des libéralités ayant une destination charitable. Enfin une lettre du ministre de l'instruction publique et des cultes à l'évêque de Rodez du 16 novembre 1872 déclare les fabriques désormais habiles à recevoir les legs qui leur sont faits pour fondations d'hospices et d'écoles.

Nous ajouterons avec M. Ravelet (*Code manuel des lois civiles ecclésiastiques* p. 263, édition 1873) que, même lorsque la jurisprudence était hostile aux fabriques, il s'agissait des dons et legs faits pour la fondation et l'entretien d'écoles devant avoir et qui auraient le caractère d'écoles communales et publiques. Les écoles libres n'étaient donc pas comprises dans la prohibition. Nous répondrons donc aux trois points posés : 1° La commune, d'après la jurisprudence actuelle, n'a pas de droits réels à faire valoir ; 2° la fabrique peut recevoir des dons pour fonder une école libre et n'est nullement obligée de fournir à la commune les ressources pour que celle-ci ouvre une école communale de filles ; 3° enfin on satisfait aux clauses exprimées du testament en confiant la direction de l'école libre ou communale à une institutrice laïque. L'intention du testateur pouvait être de procurer une école dirigée par des religieuses ; mais n'ayant pas spécifié ce détail, on ne viole pas les clauses testamentaires écrites en confiant l'école à une institutrice laïque.

Pour faire arriver des sœurs, notre correspondant devrait commencer par revendiquer les droits de la fabrique à la chose léguée ; il réserverait ainsi pour l'église le choix de l'institutrice.

Q. — J'ai acheté un vaste terrain qui longe les bâtiments et le jardin du presbytère que j'habite. J'ai adressé une demande au maire pour obtenir de la commune, propriétaire de la cure, l'autorisation de faire pratiquer à mes frais, dans le mur du jardin curial, une porte de communication entre les deux terrains, m'engageant, à la première sommation du conseil municipal, à faire remettre la muraille dans son état primitif en cas de vente, de décès ou de changement de paroisse.

Dans ma lettre de demande, je faisais remarquer que l'ouverture de ce passage abrégierait pour moi, de plus de cent mètres, le chemin de l'église au presbytère et me permettrait d'arriver à l'église sans passer par la route ordinaire impraticable pendant tout l'hiver.

La majorité du Conseil « à cause des difficultés qui « pourraient en résulter dans l'avenir, refuse l'autorisation demandée. »

Après un semblable considérant de la délibération municipale que reste-t-il à faire ? Les membres du Conseil de fabrique, comme tous les honnêtes gens, sont indignés et prêts à me soutenir énergiquement. Leur intervention peut-elle m'être de quelque utilité ?

En tout cas que faut-il que je fasse ? *Pouvons-nous passer outre malgré la décision du maire et de ses compères ?* J'en serais bien heureux.

R. — Nous croyons avoir fourni tous les élé-

ments nécessaires pour répondre à cette question dans les numéros 13, 19 et 30 de *l'Ami du Clergé*. Que notre correspondant les relise attentivement, et, après les avoir lus, il inclinera pour la prudence. Il serait difficile, en effet, de voir un entretien ou un embellissement du jardin presbytéral dans le percement d'une porte dans le mur de clôture. L'opposition du conseil municipal est absolument dépourvue de sens commun et ne révèle qu'une brutalité sans nom. Mais, la défense ayant été portée, agir contre serait une infraction grave qui pourrait avoir des suites fâcheuses, et la moindre serait de l'obliger judiciairement à rétablir le mur en l'état.

Notre correspondant pourrait peut-être tourner la difficulté en faisant dresser une passerelle fermée qui aboutirait, d'une part, dans son champ et, de l'autre, dans le jardin de son presbytère. Nous ne connaissons aucune article du code prohibant ce moyen de communication quand il y a consentement des deux locataires. Or ici il y aurait consentement manifeste, le curé étant propriétaire du champ voisin et usufruitier du presbytère. Est-il possible qu'un magistrat s'abaisse à des procédés tout au plus dignes d'un valet mal appris ?

Q. — Il s'agit d'un ancien cimetière que la commune m'a donné comme jardin et dont je jouis depuis 1841, c'est-à-dire depuis 39 ans. Elle le réclame aujourd'hui pour y bâtir une maison d'école. En a-t-elle le droit, et la fabrique peut-elle défendre ses droits devant les tribunaux ?

Nous avons la preuve que la fabrique était de fait et de droit propriétaire dudit cimetière. Pensez-vous que les lettres ministérielles du 11 avril 1825 et du 17 juillet 1854 n'aient pas annulé cette jouissance ?

R. — Sur la question de propriété, nous avons déjà répondu dans *l'Ami du Clergé* numéro 19 p. 419 ; et c'est sur ce point que la fabrique doit porter principalement son action. S'il est démontré que la fabrique est propriétaire, la distraction d'une partie de ce terrain ne pourrait avoir lieu qu'autant qu'elle y consentirait, après une indemnité préalable et l'autorisation de l'autorité diocésaine compétente. Si c'est la commune, au contraire, il y a de nombreuses formalités à remplir ; nous en avons indiqué quelques-unes dans le numéro 44 p. 587 de ce journal, et il y en a beaucoup d'autres que nous nous ferons un devoir de faire connaître, si notre correspondant le désire. Le cas échéant, il devra nous dire dans quels termes le terrain en question lui avait été donné.

NOTA. — Ceux de nos abonnés qui n'auraient pas trouvé de réponse à leurs questions, soit dans ce numéro, soit dans les précédents, sont priés de vouloir nous les adresser de nouveau : il y sera répondu de suite.

A cette occasion, nous recommandons expressément de rédiger les consultations *à part*, c'est à dire de ne pas les mêler sur la même feuille avec d'autres demandes. Sans cela, on s'expose à éprouver des retards, quelquefois même à les laisser passer inaperçues dans les innombrables détails de notre volumineuse correspondance.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

RÉCOLTE DES PLANTES MÉDICINALES

La bénédiction du pauvre porte bonheur et procure à l'âme une des plus douces comme des plus vraies jouissances de la vie, et il nous est facile, avec quelques fleurs, quelques racines, de nous donner ces joies.

Notre budget ne sera grevé d'aucune dépense nouvelle et nous aurons fait de vraies aumônes. Il y a là, en quelque sorte, comme un *arsenal complet* qui nous permettra de pénétrer même les plus mal disposés pour notre ministère. Le bien que nous leur ferons nous donnera partout un accès facile. Les conseils donc, en cette matière, peuvent espérer le meilleur accueil.

1° Choix des plantes : leur récolte. — Le choix des plantes est cette partie essentielle de l'herborisation qui consiste à bien choisir, à bien discerner les plantes qui doivent servir en médecine, car ici une erreur peut avoir les suites les plus fâcheuses. Dans cet article, nous ne voulons pas faire de botanique et vous apprendre à connaître, à distinguer chaque plante par ses caractères généraux et particuliers; notre rôle est plus modeste : nous voulons nous contenter d'avis utiles. Ayez d'abord égard, dans le choix des plantes, au voisinage et à la proximité des autres plantes, car il est des végétaux dont les tiges sont tellement faibles qu'elles ne peuvent se soutenir; alors elles rampent à terre ou s'attachent et grimpent sur les plantes qui les avoisinent, et comme elles peuvent puiser de la nourriture sur ces plantes et participer à leurs propriétés, si elles sont vénéneuses ou si elles ont des propriétés contraires, ces plantes doivent être rejetées.

2° Les propriétés médicinales des végétaux dépendent aussi de l'âge, de la saison dans laquelle on les a cueillis. Les herbes émollientes ont plus de vertu quand elles sont jeunes et tendres; les plantes aromatiques ont plus de parfum lorsqu'elles ont acquis toute leur vigueur. Certaines plantes, étant jeunes, sont salubres, et dans leur maturité elles sont vénéneuses; d'autres offrent des caractères contraires : certains fruits sont astringents avant leur maturité et deviennent laxatifs en mûrissant. Parfois, les diverses parties de la même plante, loin d'avoir toutes les mêmes vertus, en ont de diamétralement opposées.

3° Marche à suivre pour cueillir les plantes que l'on veut conserver. — Cette cueillette doit se faire par un beau temps sec et serein, après le lever du soleil, et lorsqu'il a fait dissiper la rosée. Parmi les plantes, on choisit celles qui sont en meilleur état et dans la plus grande vigueur, on les choisit bien colorées et bien odorantes. On préfère celles qui croissent au soleil au milieu de la campagne, à celles qui végètent sous les ombrages (à moins qu'il ne s'agisse de plantes qui ne croissent que dans cette condition). Rejetez sans pitié toutes les plantes chétives, étiolées, dévastées par les insectes ou malades, elles ont conservé très-peu de vertu et ne sont pas dignes d'être conservées. Si vous avez le choix et que les plantes que vous désirez

conserver soient en grande quantité, négligez celles qui sont faibles, pour ne rapporter au presbytère que celles qui surpassent les autres, qui en semblent en quelque sorte les reines.

Afin de rendre plus sensible ce qui vient d'être dit, nous allons examiner successivement et en particulier ce qu'il convient de faire dans le choix de chacune des parties de la plante.

§ 1^{er}. De la racine. — Il est bien difficile d'établir des règles précises sur le temps où l'on doit faire la récolte des racines, puisque, dans le grand nombre de celles que nous offre la Providence, on en recueille d'excellentes dans toutes les saisons, et les auteurs sur cette matière sont loin d'être d'accord. Voici ce que l'on peut dire en général sur cet objet et d'après des observations multiples : 1° les racines, autant qu'on le peut, doivent être entières, bien nourries, sans cependant qu'elles le soient dans des proportions exagérées; 2° les racines annuelles sont bonnes en toute saison, pourvu qu'elles aient été semées en temps convenable, qu'elles ne soient pas venues par une culture forcée et n'aient pas été épuisées par un trop grand développement de la plante; 3° les racines bulbeuses sont bonnes en toute saison, parce qu'elles sont si succulentes qu'elles se conservent facilement une année entière; 4° les racines tuberculeuses ont acquis toute leur maturité lorsque la plante est en pleine floraison; 5° les racines charnues, telles que la patience, la guimauve, deviennent ligneuses et perdent beaucoup de leurs qualités lorsqu'on les laisse trop longtemps en terre; 6° les racines fibreuses et sèches atteignent leur degré de maturité à la fin de l'automne. (A continuer.)

ECHOS DE LA BOURSE

A s'en rapporter à l'animation qui a régné toute la semaine à la Bourse, il faudrait conclure que le mois de septembre va être excellent pour le marché financier. La liquidation de fin de mois s'est faite d'une manière aussi satisfaisante que possible, et samedi, c'est-à-dire après règlement complet de cette liquidation, nous retrouvons nos grands fonds d'Etat, le 3 0/0 à 84 fr., l'amortissable à 86 fr., le 4 1/2 à 116 fr. et, enfin, le 5 0/0 à 117 fr. 85.

Les institutions de crédit, les entreprises industrielles ont marché de pair. Sans compter sur une absolue confiance pour l'avenir, ou plutôt à cause des raisons qui peuvent amoindrir cette confiance, on peut, on doit faire ce qui dépend de soi. C'est dans ce sens que nous signalons et recommandons de nouveau la *France nouvelle* et les parts de propriété qu'elle a créées, en vue de donner de l'extension à ce vaillant petit journal. On n'a pour cela qu'à considérer le retour des amnisties et les condamnations que la plupart ont encourues le jour même de leur arrivée pour attitude menaçante, injures et sévices envers les agents de l'autorité. Soutenons donc de tout notre pouvoir les champions de l'ordre, du patriotisme, de la religion; la *France nouvelle* figure au premier rang. (Les parts sont à la portée de toutes les bourses : 250 francs et encore on peut obtenir un délai en s'adressant à M. G. Alcyoni, 7, rue du Cherche-Midi.)

Quant aux Actions et Obligations de la *Société générale de Librairie catholique*, nous sommes heureux de pouvoir en donner les meilleures nouvelles : elles sont de plus en plus appréciées, recherchées et maintiennent fermement leurs cours de 500 francs.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE MENNES 71,

OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS

A L'OCCASION DE LA RÉCENTE ENCYCLIQUE DU SAINT-PÈRE SUR L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS

L'HOMME

Sa nature, son âme, ses facultés, sa fin

D'APRÈS LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Par S. G. Mgr. de la BOUILLERIE, coadjuteur de Bordeaux.

Chapitre I. *Unité de l'Homme.* — Ch. II. *Des principes métaphysiques et physiques qui régissent les êtres.* — Ch. III. *De la composition des corps.* — Ch. IV. *De la Vie et de l'Âme.* — Ch. V. *De l'âme végétative et de l'âme sensitive.* — Ch. VI. *L'âme humaine. Unité substantielle de l'homme. Définition de l'homme.* — Ch. VII. *De l'unité de l'âme dans l'homme.* — Ch. VIII. *Spiritualité, subsistance et immortalité de l'âme.* — Ch. IX. *De l'origine de l'âme.* — Ch. X. *Le corps de l'homme.* — Ch. XI. *La mort.* — Ch. XII. *Les facultés.* — Ch. XIII. *L'intelligence en général. L'intelligence de Dieu et celle de l'Ange.* — Ch. XIV. *Système de l'intellectualité humaine.* — Ch. XV. *Des facultés qui dépendent de l'intelligence.* — Ch. XVI. *La Vérité. L'Erreur.* — Ch. XVII. *Comment l'homme comprend ce qui est au-dessus de lui, en lui et au-dessus de lui.* — Ch. XVIII. *De l'âme séparée.* — Ch. XIX. *Des facultés appétitives en général.* — Ch. XX. *De la volonté.* — Ch. XXI. *De la liberté.* — Ch. XXII. *Des relations mutuelles de l'intelligence et de la volonté.* — Ch. XXIII. *Du bien suprême.* — Ch. XXIV. *De l'emploi de nos facultés dans l'acquisition du bien suprême.* — Ch. XXV. *De la lumière de gloire.* — Ch. XXVI. *De la grâce.* — Ch. XXVII. *Conséquences pour l'âme de l'état de la gloire.* — Ch. XXVIII. *De la résurrection des corps.* — APPENDICE : *Etude sur la doctrine Thomiste considérée dans ses rapports avec les découvertes de la science sur la composition des corps.*

Frès-beau volume in-8° de xi-335 pages. Prix. 6 francs.

COLLEGIUM

SALMANTICENSIS

CURSUS

THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA.

Environ 25 volumes grand in-8° raisin à deux colonnes.
(Douze volumes ont paru. — Environ 4 volumes paraîtront
chaque année). — Prix du volume : 10 fr.

F. C. R. BILLUART

SUMMA SANCTI THOMÆ

Hodiernis Academiarum moribus accommodata; edito nova, optimæ auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub augusto nobilissimoque patrocino illustrissimæ RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, episcopi Atrebatensis, Boloniensis et Audomarensis.

8 beaux vol. in-4°, à deux colonnes. Nouvelle et superbe édition, terminée. — Prix net : 40 fr.

APPENDIX AD THEOLOGIAM

F. C. R. BILLUART, continens constitutiones, decreta et resolutiones S. Sedis Apostolicæ usque ad præsens.

1 vol. in-4° de vii-608 pages à deux colonnes. 10 fr.

PAUL FÉVAL

Dernier ouvrage paru :

LES MERVEILLES DU MONT-SAINT-MICHEL

1 vol. in-12 de vii-403 pag., titre rouge et noir.
Prix : 3 francs.

Autres plus récents :

JÉSUITES ! (15^e édition)

Histoire et drame à la fois. Traduit dans toutes les langues.
Prix : 3 francs.

LE CHEVALIER TÉNÈBRE. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Récit d'une soirée de charité chez Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Pétilante histoire de voleurs.

LES FANFARONS DU ROI. 1 vol. in-12 (3 fr.)

Roman historique et très-mouvementé de la cour du Portugal au XVII^e siècle. Grand intérêt.

LE RÉGIMENT DES GÉANTS. 1 vol. in-12 (3^e éd.)

Prix : 3 francs.

Aventures de jeunesse de Walter Scott dans les montagnes d'Ecosse. Cruauté des Anglais envers les cavaliers fidèles aux Stuarts.

CHOUANS ET BLEUS. 1 vol. in-12, 3^e éd. (3 fr.)

Histoire véritable des grandes guerres. — *Le Petit Gars.* — *Le Docteur Rousseau.* — *Le Capitaine Spartacus.* — *La Mort de César.*

L'OUTRAGE AU SACRÉ-CŒUR — VIEUX MENSONGES

Brochures populaires à 10 centimes.

HENRI LASSERRE

Son dernier ouvrage :

BERNADETTE — SŒUR MARIE BERNARD

1 vol. in-12 de xvi-430 pag., avec gravures en tête de chaque chapitre. Prix : 3 francs.

Œuvres historiques

LES APPARITIONS ET LES MIRACLES DE LOURDES

Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par un

Bref spécial de S. S. le Pape Pie IX. Broché. Relié.

Edition ordinaire. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50 4 fr. 25

Edition de prix, in-8 avec 4 gravures. 3 75 4 25

Edition grand in-12 ornée de 12 gravures. 8 » 12 »

Grande édition in-4, artistique et monumentale, avec encadrements, chromo-

lithographies et cartes. 25 »

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 30 »

Relié, dos chagrin, tr. dorées, fers spéc. 35 »

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, ouvrage approuvé par Mgr Pichenot, évêque de Tarbes.

Edition in-18 Jésus. Broché. 2 fr. Rel. 3 fr.

Edition in-32, en format de livre d'église, augmenté de PRIÈRES

PENDANT LA MESSE, approuvées par Mgr Jourdan, évêque de Tarbes. Cartonné en toile noire, tranches rouges. 3 fr.

Le Miracle du 16 septembre 1877. 1 volume in-18

Jésus. 128 pages. Broché. 1 fr.

SOUS PRESSE

LE CURÉ DE LOURDES. M^{GR} PEYRAMALE

PORTRAITS CONTEMPORAINS ET QUESTIONS ACTUELLES

DEUXIÈME ÉDITION REVUE AVEC SOIN

« Malgré tout, j'aime mon siècle ; j'aime ce qu'il y a de légitime en ses aspirations et en ses désirs ; j'aime, par leurs grands côtés, la Science, la Poésie et l'Art contemporains, et je souhaiterais les réconcilier avec la sainte Eglise romaine, ma mère, que j'aime bien plus encore et par-dessus toutes choses.

« Ultramontain de la veille, j'ai toujours mis quelque obstination à rester en dehors de tout parti politique et littéraire. Je n'ai jamais voulu et ne veux être que catholique : catholique très-romain, fort vivement épris de la charité, respectant le passé et espérant en l'avenir. »

(EXTRAIT DE LA PRÉFACE).

TABLE DES MATIÈRES : I Lamartine. — Montalembert. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Le P. Monsabré. — Victor Hugo. — Le cardinal Pitra. — Louis Figuier. — M^{me} de Lamartine. — L'abbé Le Hir. — Duban. — Henri Lasserre. — Alexandre Dumas. — Auguste Cochin.

II. L'infailibilité. — La Question Sociale. — L'Esclavage. — La Guerre. — La Question du Drapeau. — La Science. — L'Art. — La Question de l'Enseignement. — L'Histoire. — La Géographie. — L'industrie. — La Question Ouvrière. — Les Publications populaires. — Les Pèlerinages. — Un Dernier Appel.

Fort vol. in-12 de 504 pages magnifiquement imprimé. Prix. 3 fr.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYE
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
Duploye, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE. Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

PARIS, — IMP. VICTOR GOUPEY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 47

PRÉDICATION : **XVII^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses sur les parrain et marraine donnés au baptême, sur les devoirs mutuels des époux. — QUELQUES NOTES SUR LE PÉLERINAGE DE PARIS A LOURDES. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Que faut-il entendre, en fait de mariage, par la paroisse du *domicile actuel*? — La messe *pro sponsis* est-elle permise quand la femme est *deflorata*? — Consultation latine sur un cas de binage? — Quelles sont les confréries atteintes par le décret de Léon XIII sur la formalité de l'inscription? — JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE : Les fabriques peuvent-elles, en dehors de l'autorité municipale, ouvrir des souscriptions pour l'église ou le presbytère? — A qui, de la fabrique ou de la commune, incombe-t-il de fournir un provisoire? — Comment s'y prendre pour empêcher un entrepreneur de renvoyer les ouvriers, parce qu'ils refusent de travailler le dimanche? — Les traitements ecclésiastiques peuvent-ils être saisis judiciairement? — Le fait d'avoir traversé en voiture une procession et interrompu ainsi une cérémonie religieuse sur la voie publique, constitue-t-il un délit? — Le maire, absent ou empêché, peut-il être remplacé dans les réunions du conseil de fabrique? Quelles justifications à produire dans ce cas? — L'établissement public qui désire obtenir du gouvernement l'autorisation de placer une rente sur l'état, doit-il indiquer préalablement la nature de cette rente? — Une fabrique peut-elle spontanément instituer une fondation de service religieux au profit d'un bienfaiteur de l'église? — A défaut de descendants du donateur, le banc fait-il retour à la fabrique? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Récolte des plantes médicinales. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

MANRÈZE DU PRÊTRE. — MERVEILLES DU MONT SAINT-MICHEL. — BERNADETTE.

Nos chers abonnés apprendront avec un vif plaisir, les succès prodigieux que nous venons d'obtenir en pleines vacances et morte-saison.

1^o Le MANRÈZE, qu'ils ont tous apprécié, ouvrage en 2 volumes énormes, et d'un prix élevé relativement, va être épuisé, nous allons le remettre sous presse. Il ne nous en reste plus que quelques exemplaires, sur les DEUX MILLE qui ont été tirés. C'est consolant, c'est magnifique; mais nous ne serons heureux et contents, que lorsque les 40,000 prêtres de France le posséderont et qu'ils en auront fait leur profit QUOTIDIEN.

2^o Les MERVEILLES DU MONT SAINT-MICHEL, livre si *actuel*, qui nous donne tant de gages pour l'avenir, si réconfortant, puisque c'est la victoire certaine, à bref délai sont arrivées à la 4^e édition dans quinze jours.

3^o Enfin BERNADETTE, qui renouvelle l'éclatant succès de NOTRE-DAME DE LOURDES, dont on a fait cent éditions depuis 1869, — BERNADETTE a vu 6 ÉDITIONS s'écouler dans une semaine, et la 7^e est sous presse !...

T. (Seine-Inférieure), 10 septembre.

On me dit que vous aimez à rendre service; aussi je prends la liberté de vous demander si vous ne connaîtriez pas un ouvrage qui traitât des vertus et des défauts des jeunes

gens, et des moyens de les mettre en garde contre les dangers du monde.

Cet ouvrage, s'il existe, me serait d'une grande utilité; car je suis chargé d'une congrégation d'enfants de Marie dans une maison d'éducation où nous formons les jeunes gens pour le commerce, l'agriculture, etc..etc. Je voudrais prendre, cette année, pour thème de mes conférences, les défauts et les vertus des jeunes gens. — N. O.

R. — Vous devez posséder les charmants volumes du P. Champeau, directeur de l'Institution Sainte-Croix, de Neuilly, intitulés : *Vertus et défauts des jeunes filles* (2 volumes elzéviens, ensemble, 4 fr.). Eh bien, le même auteur, d'après les incessantes demandes que lui amenait la lecture de ce premier ouvrage, en a publié un second, sous ce titre : *GRAINS DE SAGESSE A L'USAGE DES JEUNES GENS* (1 vol. in-12 de 454 pages : 3 francs), et voilà bien le livre qu'il vous faut pour vos conférences. Le genre du P. Champeau consiste dans l'aisance, la familiarité, le ton affectueux et paternel; à la délicatesse de sa diction se mêle une finesse toujours profonde dans l'observation, toujours agréable dans les termes; on l'écoute avec un plaisir extrême, et on sent ce plaisir s'insinuer dans la pensée et gagner délicieusement le cœur. Comptez-y, les *GRAINS DE SAGESSE A L'USAGE DES JEUNES GENS* vous causeront autant de charme à vous-même qu'à votre intéressant auditoire.

Nous vous conseillons aussi le *LIVRE DU JEUNE HOMME*, ou *Maximes pour la conduite de la vie*; ouvrage inédit du P. Grou, de la Com-

pagnie de Jésus, revu et publié par le P. Jean NOURY, de la même Compagnie.

(1 vol. in-12 de ix-216 pages, 2 fr.)

Les premiers mots de la préface expliquent l'objet de ce livre : « Il est spécialement destiné « aux jeunes gens, qui, arrivés à la fin de leurs « études, se disposent à entrer dans le monde « et à suivre une carrière. »

Nous ne saurions mieux le juger qu'en citant les propres paroles du P. Noury : « Au point de vue littéraire on reconnaît l'élégant et fidèle traducteur de Platon; au point de vue doctrinal, le théologien consommé; au point de vue de l'ascétisme, on retrouve l'auteur estimé de l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, de la *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, des *Caractères de la vraie dévotion*, et de plusieurs autres ouvrages si avantageusement connus. A nos yeux cependant, le moraliste l'emporte encore sur l'ascète et le théologien. »

R. (Côte-d'Or), 15 septembre.

Un de mes confrères me dit des choses admirables de l'ouvrage intitulé : VITA JESU CHRISTI, par Ludolphe le Chartreux, nouvelle édition 1870, revue par M. l'abbé Rigollot.

Veillez m'en faire l'envoi, en me faisant la remise qu'il a eue comme abonné à la Revue catholique; je vous en enverrai le montant.

Daignez, Monsieur, agréer mes remerciements pour le bien que vous faites à la cause catholique par vos publications. — D. C., curé.

R. — La GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST, de Ludolphe de Saxe ou le Chartreux, mérite à bon droit toute admiration : on n'a écrit rien de plus docte, de plus complet ni de plus instructif sur ce sujet. Bellarmin, dans ses *Ecrivains ecclésiastiques*, citant l'ouvrage de Ludolphe, dit de l'auteur « qu'il était recommandable par sa grande piété. » Selon la chronique de Hermann Schedel, Ludolphe écrivit la vie de Jésus-Christ dans un ouvrage « que l'on aurait dit plutôt inspiré par la révélation divine que dû à l'étude et au travail d'un homme. » Saint François de Sales en recommandait vivement la lecture. Monseigneur Mermillod ajoute que pour les HOMÉLIES SUR L'ÉVANGILE, les ecclésiastiques ne trouveront nulle part une mine plus onctueuse et plus féconde. Saint Ignace de Loyola lui dut sa conversion. « Il y a tel chapitre qui est tout un traité de religion, tel autre tout un traité de morale, tel autre vous transporte dans la sphère de la mysticité la plus pure, et tout y est nourri d'Écriture et de tradition, de manière à éclairer l'esprit droit, à dilater la vie spirituelle de l'âme. »

Quatre grandes divisions partagent l'œuvre de Ludolphe de le Chartreux : I. — Génération éternelle et vie privée de N.-S. — II. Vie publique — III. Vie souffrante. — IV. Vie glorieuse.

Le bon ordre et la méthode en ressortent ainsi d'eux-mêmes aux yeux. Aucun autre ou-

vrage ne se prête mieux à la méditation et aux commentaires que l'on veut en tirer. Tous les auteurs qui ont précédé Ludolphe depuis les premiers siècles jusqu'à lui, s'y présentent tour à tour ou simultanément, avec leurs plus belles pensées et leurs passages les plus éclatants. C'est une chaîne précieuse, incomparable, dont les anneaux relient tout ce que les quatorze premiers siècles chrétiens ont exprimé de plus noble, de plus élevé, de plus ardent sur l'humanité et la divinité de Notre Seigneur, sur la création et sur nous mêmes.

Innombrables ont été les éditions de Ludolphe le Chartreux. L'éditeur des Bollandistes en a publié une magnifique in-folio, du format des *Acta Sanctorum*, dont il ne reste plus que quelques exemplaires; celle dont parle notre correspondant est en quatre volumes in-8°, imprimée en caractères entièrement neufs.

Le réviseur, Mr l'abbé Rigollot, curé-doyen de Nogent-sur Marne, est le même qui a composé la célèbre *Table Générale* des soixante volumes des *Acta*. C'est dire que cette édition a été faite avec tous les soins possibles et dans toutes les conditions de gravité et d'authenticité qui résultent des recherches les plus opiniâtres et l'une par l'autre contrôlées.

En voici les divers prix : Brochée, 24 fr. — En reliure anglaise, toile percaline, 30 fr. — En demi-reliure chagrin, tranches peigne, 36 fr. — En reliure chagrin plein, tranches dorées, 50 fr.

S., 7 septembre 1879.

Je regrette de ne pas avoir connu plus tôt l'Ami du Clergé. J'aurais été un des premiers abonnés. Je vous prie de me considérer comme tel et de faire partir mon abonnement du 1^{er} janvier 1879.

Comme je suis fort éloigné d'un bureau de poste, je ne puis vous envoyer le mandat dans le moment. Vous pouvez tirer sur moi si vous voulez, ou bien attendre le commencement du mois prochain, époque à laquelle je pourrai vous expédier 8 fr. en un mandat. Adressez : M. L'abbé M., curé de S., par Olargues, (Hérault).

R. — Nous redirons, à l'occasion de cette lettre, qu'en s'abonnant pour l'année 1879 on a droit aux HUIT PREMIERS NUMÉROS de l'*Ami du Clergé*, c'est-à-dire aux mois de novembre et de décembre 1878, GRATUITEMENT. Nous engageons fortement tous nos nouveaux souscripteurs à s'abonner dans ces conditions. On ne saurait dire en effet de quelle importance sera un jour la collection de l'*Ami du Clergé* et quel trésor ce sera pour un prêtre.

Quant à la facilité de payer un abonnement, elle est devenue aujourd'hui d'une simplicité et d'une commodité extrêmes, grâce aux recouvrements dont la poste s'est chargée. Ainsi, écrivez tout bonnement que vous vous abonnez, indiquez le jour où vous voulez payer, et au jour indiqué votre facteur, en vous apportant vos autres lettres et journaux, vous présente votre quittance sans un centime de frais en plus, G. ALCYON.

PRÉDICATION

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître

Obsecro vos, ego vinetus in Domino,
ut digne ambuletis vocatione qua vocati
estis. (Eph., 4.)

Qu'un pasteur a d'autorité pour prêcher et de force pour se faire entendre, quand c'est du milieu des chaînes qu'il annonce la vérité! Que les instructions d'un prisonnier de Jésus-Christ doivent être précieuses à ses disciples! C'est la plus glorieuse qualité d'un ministre, il n'y en a point de plus digne du ministère évangélique institué pour planter la croix dans le monde et établir dans les cœurs le règne de la charité sur les ruines de la cupidité. Cette qualité est capable de faire impression sur des âmes chrétiennes, donc ne perdons aucune des leçons que l'Apôtre nous donne. Et si nous sentons tout le prix de notre vocation au christianisme, comprenons aussi toute l'étendue des obligations qu'il nous impose.

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour Jésus-Christ. Saint Paul, loin de rougir de ses chaînes, les regarde comme sa gloire, et il ne croit pas que rien doive le rendre plus grand, et plus recommandable à ses enfants, que d'être le prisonnier de Jésus-Christ. L'apôtre n'use point de commandement en parlant aux fidèles, mais de prière : *Je vous conjure*; il montre par là que l'autorité des pasteurs de l'Eglise est toute de charité et d'humilité, et que les chrétiens doivent se conduire par amour.

Je vous conjure de vous conduire d'une manière digne de l'état auquel vous avez été appelés. Quel motif plus puissant un chrétien peut-il avoir pour vivre saintement, que la considération de l'état d'où Dieu l'a tiré, et de celui où il l'a élevé? Mais pour vivre d'une manière qui soit digne de cet amour infini de Dieu envers nous, il ne suffit pas de connaître la sainteté de notre état et l'excellence des biens que Dieu nous fait espérer; il faut que les sentiments et les actions soient conformes à notre foi et à notre espérance et consacrés par la charité. C'est ce que saint Paul appelle *vivre d'une manière digne de notre vocation*. En quelque état que l'on soit, on marche toujours dignement, dit saint Jean Chrysostome, quand on marche humblement. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : *pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience*.

L'humilité chrétienne est le fondement de toutes les autres vertus. C'est elle qui fait que, reconnaissant nos propres faiblesses, nous ne nous élevons pas au-dessus de nos frères. Pratiquer l'humilité en toutes choses, c'est la pratiquer dans ses paroles, dans ses regards, dans toutes ses actions; elle s'exerce en tout temps, envers toutes sortes de personnes. Cette humilité uniforme, ainsi enracinée dans l'âme, y produit nécessairement la douceur, que saint Paul recommande ensuite et qui est comme l'humilité intérieure du cœur. Elle fait qu'on ne s'offense

pas facilement des faiblesses des autres; l'humilité et la douceur sont deux vertus que Jésus-Christ a rendues lui-même comme inséparables : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*.

Vous supportant les uns les autres avec charité. Partout où l'humilité se trouve, là se trouve aussi la charité. Mais qu'est-ce qu'un chrétien qui n'a ni charité, ni humilité, et que peut-on attendre de lui? On souffre quelquefois les personnes et leurs défauts par indifférence, par nonchalance, par insensibilité, par une douceur de tempérament, par une complaisance humaine, un intérêt temporel, quelquefois par vanité, par hypocrisie; ce ne sont point là des vertus, mais plutôt des vices, puisqu'ils excluent la tendresse et la compassion pour nos frères.

Travaillant sans cesse à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. La paix et l'union sont le fruit de l'humilité, de la douceur et de la patience. L'unité d'esprit et de cœur est un bien pour lequel il n'est pas permis d'être indifférent; c'est un trésor qui demande une sollicitude continuelle pour le conserver. Comme le Saint-Esprit a fait autrefois un cœur et une âme de tous les chrétiens, dans les premiers siècles, il faut que cette union se perpétue toujours dans l'Eglise. Il est lui-même le lien qui unit tout. Quelque différence qui se rencontre dans les hommes qu'il allie, il fait de toutes ces inégalités et de toutes ces dispositions qu'il réunit par l'amour, comme un feu composé de différents bois. Cette unité des esprits doit même l'étendre à toutes sortes de personnes, embrasser tout le monde, et ceux même qui nous font le plus d'injustices.

Vous n'êtes tous qu'un corps et qu'un esprit. Saint Paul ne se lasse point de recommander aux fidèles ce que Jésus-Christ n'a pas cessé de demander pour eux à son Père : *Qu'ils ne soient qu'une même chose*. C'est la conséquence naturelle de ce principe de se réjouir, comme dit l'Apôtre, *avec ceux qui se réjouissent, de pleurer avec ceux qui pleurent*. Voilà ce que c'est que d'être un même corps : *Si quelque membre souffre, tous les autres compatissent; s'il est dans la joie, tous les autres aussi sont dans la joie*.

Vous êtes tous un même esprit. Par ces paroles, un même esprit, on peut entendre ou le Saint-Esprit, qui, n'étant qu'un, anime tous les membres du corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, ou les esprits des hommes, qui, étant unis par la charité, ne sont qu'un même esprit, comme il est dit dans les Actes : *Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme*. C'est proprement l'unité de l'esprit qui fait qu'il n'y a qu'un corps, parce qu'elle est comme une âme unique et universelle qui anime tous les fidèles de l'Eglise, de même que notre âme remue les différents membres de notre corps.

Vous n'avez tous qu'une même espérance. Dieu promet une même récompense à tous ses élus. Quelque différents que soient les dons qu'il leur distribue, il leur donne à tous une même récompense, qui est la gloire et la vie éternelle. Il faut arriver à cette unité de gloire

et de félicité par l'unité d'amour, selon cette parole de saint Grégoire : *Ad unam vocationis spem perfecta non eurrunt, si non unita cum cæteris mente currantur.*

Il n'y a qu'un même Dieu et un même Père de tous. Un même Dieu demande des adorateurs qui soient dans les mêmes sentiments, un même Père demande des enfants qui soient ensemble comme de véritables frères et unis par la charité. Unissons-nous donc ensemble pour adorer ce même Dieu et pour aimer et honorer ce même Père qui est au-dessus de tous par sa puissance, qui est partout par sa Providence, qui est dans tous par sa présence. Qui est *au-dessus de tous* : ce qui regarde le Père comme auteur de toutes choses, et selon l'expression de saint Thomas, comme la source et le principe de la divinité. Qui est *partout* : ce qui regarde le Fils, par lequel toutes choses ont été faites ; la sagesse éternelle, qui atteint fortement d'un bout à l'autre et qui dispose tout avec douceur. Et qui est *en tous* : ce qui regarde le Saint-Esprit, dont les fidèles sont le temple. Il est juste que ceux-là s'entraident qui sont unis ensemble par tant de divers liens. Et puisqu'un même Dieu est dans tous, qu'il les a tous rendus ses enfants et qu'il les appelle tous à la même gloire, il faut que leur cœur ne soit possédé que de son amour, que leur esprit ne soit rempli que de l'admiration de ses grandeurs, et que leur mémoire ne soit occupée que du souvenir et de la reconnaissance de ses grâces.

Sujet tiré de l'Evangile.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, et in tota anima tua, et in tota menta tua. (Matth., 22.)

Ils sont nombreux les chrétiens qui ne savent pas, ne croient pas et ne veulent pas même qu'on croie que le commandement de l'amour est le plus grand et le plus indispensable de tous les commandements. Pour nous, n'oublions jamais la parole de Jésus-Christ contre laquelle toute la malice des démons, toute la corruption des cœurs, tous les abus ne pourront jamais prescrire. Mais si nous ne doutons pas d'une obligation si formelle, nous n'en avons pas moins à craindre une illusion encore plus dangereuse, qui est de prendre pour charité ce qui n'en est que l'ombre et l'apparence. Méditons les paroles de Jésus pour connaître tous les caractères de cet amour de Dieu et du prochain qui nous est commandé.

Jésus-Christ ne se contente pas de nous proposer aujourd'hui le commandement de l'amour de Dieu et du prochain, il ajoute que c'est le grand commandement et qu'il renferme toute la loi et les prophéties. Mais si ce précepte est la plus inviolable de toutes nos obligations, un culte que Dieu préfère à tous les sacrifices et sans lequel, comme dit saint François de Sales, nous ne pouvons être chrétiens, il est important de savoir en quoi consiste cet amour. Nous ne pouvons mieux l'apprendre que des propres paroles de l'Ecriture que Jésus-Christ rapporte

et confirme. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.* Dieu étant élevé au-dessus de tout, soit dans sa nature, soit dans sa bonté, soit dans sa puissance, et les grâces que nous avons reçues de lui étant au-dessus de tout ce que nous avons reçu des créatures, il est juste que nous lui rendions aussi un amour qui soit sans comparaison supérieur à tout autre amour. C'est pourquoi il nous est commandé de l'aimer de tout notre cœur, c'est-à-dire de toute l'étendue de notre volonté. Dieu, dit saint Bernard, étant toute perfection et toute plénitude, veut aussi qu'on soit tout à lui, il ne peut souffrir qu'on ne lui donne qu'une partie de soi-même, et qu'on ne le cherche pas avec une entière plénitude de cœur sans partage et sans réserve.

Mais ne faut-il donc aimer que Dieu seul et ne peut-on aimer aucune créature, sans faire tort à cet amour souverain qui est dû au Créateur ? On peut et on doit aimer certaines créatures, mais on doit les aimer pour Dieu et non pour elles-mêmes. Ainsi on ne partage pas avec elles l'amour qui n'est dû qu'à Dieu seul, parce qu'alors c'est Dieu même qu'on aime en elles. C'est ainsi que le commandement d'aimer Dieu renferme celui d'aimer le prochain et nous montre comment on doit l'aimer. Car, remarque saint Augustin, puisqu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, il faut que tout ce qu'on aime hors de Dieu, se rapporte à Dieu : en sorte que l'amour de toutes les autres choses que nous aimons, tende vers ce bien suprême, qui est Dieu, où se porte tout le cœur et toute l'impétuosité de notre amour : *Ut quidquid aliud diligendum venerit, illuc rapiatur, qui totius dilectionis impetus currit.* Le même docteur ayant dit que notre cœur ne peut avoir que deux objets de son amour, Dieu ou les créatures ; que le premier amour est la charité, principe de tout bien, et l'autre la cupidité, racine de tout mal, ajoute, pour faire comprendre la vérité de cette maxime : Ce n'est pas qu'on ne puisse aimer les créatures. Mais, dit-il, lorsque cet amour se rapporte à Dieu, ce n'est plus cupidité, mais charité : *Non quod non sit amanda creatura. Sed si ad Creatorem refertur ille amor, non jam cupiditas, sed caritas erit.* Au contraire, si on aime la créature pour elle-même, alors c'est de la cupidité et un amour vicieux qui jouit d'une chose dont il faudrait seulement user.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit. Le principal point de l'amour de Dieu étant de l'aimer de tout son cœur, les trois autres conditions sont renfermées en quelque sorte dans la première et n'en sont qu'une extension. Qu'est-ce donc qu'aimer Dieu de tout son esprit ? C'est lui soumettre son esprit en toute chose, selon cette parole de saint Paul : *Captivantes omnes intellectum in obsequium Christi.* Cet assujettissement de notre esprit à Dieu, est surtout nécessaire dans les vérités de pratique et dans les maximes et les règles de la vie chrétienne. Enfin, cette soumission de notre esprit à Dieu, nous oblige à une humble obéissance à l'égard de ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire.

Vous aimerez Dieu de toute votre âme. Ceci s'entend particulièrement de toutes les affections qui doivent être tellement soumises à la loi de Dieu, que nous ne leur permettions pas de se porter à rien contre ses ordonnances et ses préceptes.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces. Il ne faut pas renfermer l'amour de Dieu au dedans de nous, mais le produire au dehors par les actions. L'amour de Dieu ne doit pas être un amour spéculatif qui se réduise à des idées sublimes, à des pensées stériles, à des résolutions sans effet; mais un amour actif qui n'agisse pas avec tiédeur et avec lâcheté, mais avec toute la force de l'âme et du corps, selon cette parole de saint Jean : *N'aimons pas Dieu seulement de bouche et par parole, mais en effet et en vérité.* Il faut que nous aimions Dieu de toutes nos forces. Ce serait donc se tromper soi-même que de se persuader qu'on aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, lorsqu'il n'en paraît rien dans les actions. Un amour oisif et paresseux n'est pas un véritable amour. Mais l'amour sincère de Dieu doit se manifester par un grand zèle pour sa gloire, et particulièrement par une patience inébranlable dans les maux, dans les maladies, dans les tentations. Il doit nous rendre fermes dans la justice et dans la confiance, en sa miséricorde et en sa grâce, selon cette parole du Psaume : *Attendez le Seigneur, agissez courageusement, que votre cœur prenne toujours de nouvelles forces, et ne vous lassiez point d'attendre Dieu.* Jetons-nous donc entre ses bras pour lui demander cet amour qu'il nous commande; prions-le qu'il ne permette pas que nous nous trompions dans le point le plus important de la vie.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSEMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINETET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 21 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES¹

XLV. — DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Videns autem Jesus fidem eorum.
(Matth. ix, 2).

« Voilà comment la foi d'autrui porte Dieu à accorder ses dons non-seulement à celui qui ne le demande pas, mais encore à celui qui n'y songe pas. Ainsi dans le baptême les enfants sont ré-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-40, 43-46.

généralisés, non par une adhésion de leur esprit (aux vérités révélées); mais grâce à la foi de leurs parents, ou de leurs garants ou au moins de l'Eglise Catholique, comme parle saint Augustin. Voir ce qui concerne les parrains et marraines. » (C. Concil., Trid.) En conséquence, nous allons dire pourquoi l'on donne un parrain et une marraine à celui que l'on baptise, quels sont leurs devoirs envers leurs filleuls et comment nous devons souvent renouveler les promesses faites par eux en notre nom. De là, trois Questions dans notre Homélie.

I. *Pourquoi donne-t-on un parrain et une marraine à celui qu'on baptise ?* — Les parrains et marraines qu'on donne aux enfants s'appellent ainsi, parce qu'ils contractent à leur égard une espèce de paternité et de maternité. On les nomme aussi Répondants, Cautions et Garants, parce qu'ils répondent pour leurs filleuls. Ils s'appellent encore Suscepteurs, parce qu'ils les tiennent au Baptême ou parce qu'ils les reçoivent à la sortie des Fonts. La coutume d'employer des parrains et des marraines pour les enfants qu'on baptise nous vient des Apôtres, comme le prouve ce témoignage de saint Denis : « Nos divins maîtres ont jugé à propos qu'il y eût des personnes pour recevoir les enfants au baptême, suivant la sage habitude qu'ont les pères et mères de confier leurs enfants à des protecteurs éclairés pour les élever et les instruire. Ces personnes servent à ceux qu'elles tiennent sur les Fonts du salut, de parents spirituels et de guides pour les diriger pendant leur vie. » On n'est tenu d'employer des parrains et des marraines que pour le baptême solennel. Pour le baptême privé, on peut en prendre si l'on veut. En tout cas, il ne saurait y avoir qu'un parrain et une marraine, ou tout au plus un parrain et une maraine pour la même personne. Et pour être parrain ou marraine, il faut avoir l'usage de raison; être baptisé; avoir l'intention d'en remplir les fonctions et les devoirs; tenir et toucher l'enfant, pendant qu'on le baptise; être désigné par les parents de l'enfant ou au moins, à défaut des parents, par le curé. Les parrains et marraines peuvent néanmoins se faire représenter par procureurs à la cérémonie. Mais ceux que les saints Canons excluent de ces fonctions comme incapables ou comme indignes, ne sont pas admis à se faire ainsi représenter. Il est très-convenable, suivant le Rituel Romain, de ne choisir pour cet office que des fidèles ayant atteint l'âge de puberté, fait leur Première Communion ou reçu le sacrement de Confirmation. Si l'on en tolère de plus jeunes, il faut du moins qu'ils sachent les premiers éléments de la doctrine chrétienne. (I C. II, 68. — I SC. II, 253-254) (1).

II. *Quel sont les devoirs des parrains et marraines envers leurs filleuls ?* — Les parrains et marraines contractent une alliance spirituelle avec le baptisé et avec ses père et mère. Cette

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e Partie ou Grâce, art. 68. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion 2^e Partie ou Grâce, art. 253-254.

alliance est un empêchement dirimant au mariage. Elle leur interdit par conséquent, sous peine de nullité, d'épouser l'une de ces trois personnes. Ils doivent donc regarder leurs fileuls comme leurs enfants spirituels; contribuer à leur procurer une éducation chrétienne; les exciter, quand ils ont l'âge de raison, « à garder la chasteté, à aimer la justice, à conserver la charité; et surtout leur apprendre de bonne heure le Symbole, l'Oraison Dominicale, le Décalogue et les premiers principes de la Religion Chrétienne. » De là, cet engagement que leur fait prendre saint Denys : « Je promets d'exhorter avec soin cet enfant, lorsqu'il sera en âge de comprendre la Religion, à renoncer à tout ce qui est contraire au bien, à professer et à remplir exactement les promesses qu'il fait maintenant à Dieu. » (I C., II, 68. — I S C., II, 255.)

III. Devons-nous souvent renouveler les promesses faites en notre nom par nos Parrain et Marraine? — Pour conserver la grâce du baptême avec tous ses fruits, il importe de n'en perdre jamais le souvenir. On doit se rappeler souvent les engagements sacrés, qu'on y a pris par soi-même ou par l'organe de ses parrain et marraine. Voilà pourquoi l'Eglise recommande la rénovation des vœux faits au baptême, comme une pieuse et salutaire pratique. Il faut donc les renouveler, dès qu'on a l'usage de raison. Un enfant y est alors d'autant plus obligé, qu'on a formé des vœux en son nom et qu'il doit les ratifier lui-même de cœur et de bouche, aussitôt qu'il en devient capable. C'est principalement à l'anniversaire de son baptême qu'il convient de le faire. On ne saurait d'ailleurs se rappeler les grâces que l'on a reçues en ce jour, sans être pénétré de la plus vive reconnaissance envers Dieu. Mais le meilleur moyen de l'en remercier, n'est-ce pas de lui promettre de nouveau un amour et une fidélité inviolables? On doit aussi renouveler ses vœux le jour de sa première Communion. Car on y reçoit, non plus seulement la grâce, mais l'Auteur de la grâce, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et comme dans l'Eucharistie il se donne entièrement à nous, n'est-il pas juste que nous nous donnions tout à lui et que nous lui promettons de lui être toujours attachés d'esprit et de cœur? On doit le faire également le jour de la Confirmation. Il convient aussi de renouveler ses promesses baptismales chaque jour après la prière du matin et du soir. Pour cette rénovation on peut réciter la formule suivante : « Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes; et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. Ainsi soit-il. » (I C., II, 72. — I S C., II, 265-266.)

XLVI. — DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Qui fecit nuptias filio suo.
(Matth., XXII, 2.)

« On peut exposer ici les devoirs mutuels de

l'époux et de l'épouse. » (C. C. Trid.) Quoique nous ayons déjà consacré une Instruction au sacrement de Mariage (1), nous allons compléter ce que nous en avons dit par une explication plus détaillée des obligations que les époux ont à remplir, pour atteindre le but de ce sacrement et pour répondre à leur vocation. Comment les époux doivent considérer le Mariage et quels devoirs il leur impose : telles sont les deux Questions à résoudre en notre Homélie.

I. Comment les époux doivent-ils considérer le Mariage? — Ils doivent le considérer comme un sacrement, divinement institué pour sanctifier leur alliance. Le monde ne voit trop souvent dans le Mariage que l'époque d'un établissement nouveau et qu'un engagement dont les suites ont une grave importance, ou tout au plus qu'un contrat réglé par les lois civiles. Mais l'Eglise élève plus haut la pensée des époux. Elle leur montre dans le Mariage une union sainte, œuvre de Dieu même. Dieu, dont l'infinie bonté daigne appeler de faibles créatures au bonheur de le connaître et de l'aimer éternellement, leur a préparé d'avance les secours nécessaires pour atteindre une si glorieuse destinée. Cette félicité sans fin, pour laquelle il leur a donné l'être, a été le but constant de tout ce qu'il a fait pour elles. Et le moyen même qu'il a choisi pour la conservation et la perpétuité du genre humain sur la terre est, suivant ses desseins, un moyen de sanctifier les hommes et de les conduire au ciel. Lorsque Dieu le Père eut créé par sa toute-puissance les êtres de ce monde visible, l'alliance de nos premiers parents fut dès lors consacrée par une bénédiction divine; et la sainteté du Mariage remonte ainsi jusqu'à l'origine du monde. Elle a pour principe le Créateur même du ciel et de la terre. Le Fils de Dieu fait homme pour nous racheter a voulu nous rouvrir par sa mort l'entrée du Ciel, que nous avait fermé le péché de nos premiers parents. Il a établi dans son Eglise des sacrements pour communiquer aux Fidèles la grâce, qu'il leur a méritée par l'effusion de son sang sur la Croix; et au nombre de ces sacrements, il a placé le Mariage. En vertu de ce sacrement, le Saint-Esprit, auteur de toutes les grâces que les époux reçoivent pour leur sanctification, leur donne spécialement celles dont ils ont besoin pour vivre chrétiennement dans leur état et pour en accomplir fidèlement toutes les obligations. C'est ainsi que concourent à sanctifier le Mariage les trois personnes de la Très-Sainte Trinité, unies dans leur amour pour les époux et dans leurs desseins pour leur salut, comme elles le sont dans leur nature. Le Mariage des Chrétiens est donc une société sainte, que Notre-Seigneur a consacrée par sa grâce et que l'Apôtre appelle un grand sacrement : grand, à cause du mystère dont il est le symbole, représentant l'union de Jésus-Christ avec son Eglise; grand, par les bénédictions précieuses, dont il est la source; grand, par les devoirs sacrés qu'il impose. Il faut donc que les époux y voient, non un contrat ordinaire, mais une alliance sainte et for-

1. Voir l'Ami du Clergé, n. 11, CATÉCHÈSE VIII.

mant le plus grand lien que l'homme puisse former sur la terre. Car Dieu y intervient, pour la sanctionner et pour la rendre indissoluble. Voilà sur quelles vérités ils doivent souvent méditer, pour se sanctifier dans le Mariage et pour s'exciter à en remplir les obligations. (I C. II, 254. — I S C. II, 831).

II. Quels sont les devoirs mutuels des époux?

— Les époux doivent s'aimer chrétiennement, se garder une inviolable fidélité, supporter réciproquement leurs défauts et s'assister dans tous leurs besoins spirituels et corporels. C'est surtout de l'accomplissement de leurs mutuels devoirs que dépendent la concorde, la paix et le bonheur de la famille. En les unissant par des liens sacrés, le Mariage leur impose l'obligation de s'aimer réciproquement. Quoique l'époux ait reçu du Ciel l'empire sur son épouse, il doit toujours se laisser diriger par une tendre amitié dans l'usage de sa puissance. Il faut que ses attentions, ses égards et ses soins lui fassent oublier ou plutôt aimer sa dépendance. Car ce n'est pas une esclave, mais une compagne que Dieu lui a donnée. Pour l'épouse, elle doit révéler son époux et répondre à l'amour qu'il lui témoigne, selon cet avis de l'Apôtre : « Que les « épouses soient soumises à leurs époux, « comme au Seigneur. Car l'époux est le chef « de l'épouse, comme Jésus-Christ est le Chef « de l'Eglise, qui est son corps et dont il est « aussi le Seigneur. De même donc que l'Eglise « est soumise à Jésus-Christ : de même les « épouses doivent être soumises en tout à leurs « époux. » (Eph., v, 22-24.) Les époux ne doivent pas s'aimer d'une façon purement humaine, mais en Dieu et selon Dieu, à l'exemple de saint Zacharie et de sainte Elisabeth dont l'Evangile nous raconte « qu'ils étaient tous les deux justes « devant le Seigneur, marchant d'une manière « irrépréhensible dans la voie des divins commandements. » (Luc I, 6.) C'est aussi pour eux une obligation de s'assister dans tous leurs besoins spirituels et corporels. Ils doivent mettre en commun leurs travaux et leurs délassements, leurs peines et leurs joies, souvent leurs pensées, leurs vues et jusqu'aux plus intimes sentiments de leur cœur. La meilleure marque de tendresse qu'ils puissent se donner, c'est de s'édifier réciproquement par de sages conseils et de bons exemples et de prier l'un pour l'autre, afin qu'ils obtiennent de Dieu les grâces nécessaires à la sanctification de leurs âmes et que leur union, commencée sur la terre, se perpétue dans le ciel. » (I C. III, 97. — I S C. III, 473-477.)

L'abbé REGNAUD.

(Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.)

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

QUELQUES NOTES

SUR

LE PÈLERINAGE DE PARIS A LOURDES

Le mardi 19 août 1879, nous avons quitté Paris pour nous rendre à Lourdes, non en touristes, mais en véritables pèlerins.

Nous ne chercherons point ici à vous faire la narration complète et détaillée du pèlerinage, de peur d'être au-dessous d'une pareille tâche. Nous nous bornerons à développer quelques notes recueillies à la hâte, un peu en désordre, sur les souvenirs confus de la journée.

A 10 heures 40 minutes du soir, le train s'ébranle au chant de l'*Ave Maris stella*. Nous saluons en passant, de nos cœurs et de nos prières, le plus ancien sanctuaire peut-être de la Vierge Marie : Longpont, qui fut toujours visité et vénéré. Le train nous emporte, et nous voici à Orléans, délivré par Jeanne d'Arc ; à Tours, où nous saluons le tombeau de saint Martin. Nous arrivons à Poitiers, la ville de sainte Radegonde ; nous nous dirigeons en procession vers le sanctuaire qui porte le nom de cette grande reine et en possède les saintes et précieuses reliques.

Il est 8 heures du matin ; à 10 heures et quelques minutes, la grand'messe commence. L'église ne peut suffire à contenir la foule des pèlerins ; plus de trois cents personnes assistent au saint Sacrifice hors de l'enceinte, sous l'ardeur du soleil.

Le soir, à 4 heures, les pèlerins se hâtent en foule vers l'église pour assister au salut solennel que Son Eminence le cardinal de Poitiers avait voulu présider. Plus de 500 prêtres se pressent dans le chœur et sur les marches de l'autel. Avec ces accents pleins de majesté et de vérité qui caractérisent sa parole éloquente, Mgr Pie commente brillamment ce texte de l'Evangile : *Qui m'a touché ? j'ai senti qu'une vertu sortait de moi*. La nuit venue, le canon et les hautes fusées de Notre-Dame des Dunes, portèrent au loin le dernier éclat de cette magnifique journée.

Jeudi matin 21 août, nous fendons avec peine les flots de pèlerins qui s'amoncellent dans le sanctuaire, et nous parvenons au pied de l'autel, où plusieurs centaines des nôtres reçoivent le froment divin.

D'autres, plus intrépides : environ 1200, vont chercher le pain de vie à la célèbre abbaye de Ligugé, là même où deux grands saints venaient autrefois s'entretenir des consolations et des grandeurs de la religion : saint Hilaire et saint Martin.

Mais s'il est beau, s'il est touchant de voir cinq mille hommes suivre la bannière de Marie et chanter ses louanges à travers une ville entière ; s'il est beau, s'il est consolant de voir deux mille pèlerins se succéder au banquet sacré, quelle sera donc l'impression que fera sur un cœur véritablement chrétien le spectacle de centaines de malades gisant sur des brancards, sans se plaindre, après la fatigue d'une longue route et sous le poids d'une chaleur accablante !

La confiance l'emporte : ils prient, ils chantent, ils respirent la foi et l'amour. Ce spectacle

de la douleur vaincue par une si ferme espérance fit naître en mon cœur des pensées de confiance et de consolation, et j'espérais plus fort en l'avenir de ce cher pays qu'on appelle la France !

Nous avons eu le bonheur, à Poitiers, de porter environ cinquante de ces héroïques patients aux wagons qui leur étaient réservés. Parmi ces nombreuses victimes des infirmités qui accablent l'humanité, nous comptons une jeune femme dont l'état désespéré nous fit craindre pour sa vie : elle était atteinte depuis dix ans d'une maladie de la moelle épinière, compliquée d'une hypertrophie du cœur et d'une hydropisie prononcée. On l'administra à Bordeaux ; mais Marie veillait sur elle !

Le lendemain, vendredi matin à Lourdes alors que tous, pèlerins et malades, se trouvaient réunis devant la grotte, cette courageuse chrétienne gisait là sur un matelas au milieu des autres malades en attendant son tour ; elle tenait ses yeux, baignés de larmes, fixés sur le rocher où la mère des douleurs, l'Immaculée-Conception, avait daigné s'arrêter pour parler à une pauvre enfant ; ses mains jointes laissaient voir un chapelet. Transportée ensuite à la piscine, où sa mère, qui la baignait, la crut morte, elle en sortit en criant : « Je suis guérie ! » et alla tomber à genoux au pied de l'autel ! Marie avait vu sa foi et sa résignation, Marie avait entendu sa prière ! Cette femme, qui fut l'objet d'une faveur si particulière de la sainte Vierge, se nomme Amélie Goujet-Duval ; elle est âgée de 36 ans et habite Paris, rue Belzunce.

Un autre, un ancien soldat était atteint depuis plusieurs années d'une maladie affreuse, la carie des os, à la suite d'une blessure qui ne s'était jamais fermée : au départ de Poitiers, nous le portions au wagon qui devait le recevoir et le lendemain, nous unissions nos prières devant la grotte pour la guérison de tous nos chers malades, lorsque notre attention se porta malgré nous vers un homme qui s'avancait tout ému, tenant d'une main deux béquilles et s'efforçant, de l'autre, de s'ouvrir un chemin à travers la foule qui le pressait. Nous n'entendions que des cris, des chants d'actions de grâces ; nous ne voyions que des larmes de joie : cet homme qui venait d'être l'objet de la faveur de Marie, et qui racontait en pleurant ses douleurs passées et le soulagement qu'il éprouvait, était précisément notre pauvre soldat de Poitiers. Sa blessure était fermée, il marchait librement ! Il se nomme Camille-Jean Benito. Depuis dix-huit mois, il était à l'hospice Necker.

Le même jour, dix-huit autres malades, et les jours suivants, vingt-cinq autres encore étaient l'objet d'une pareille faveur. Nous pourrions citer des noms ; mais, comme nous l'avons dit, nous ne saurions entrer dans les détails : d'autres narrateurs plus habiles et plus expérimentés compléteront ce récit, et feront connaître, s'il y a lieu, et le nombre et le nom de ceux que la sainte Vierge a bien voulu délivrer, ou, pour le moins, soulager des souffrances qui les tourmentaient depuis si longtemps.

C'est à Lourdes, en effet, c'est à la grotte de

l'Immaculée-Conception où s'accomplissent tant de merveilles, c'est là que se réalise véritablement cette parole de l'Evangile : « les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent. »

C'est là ce que nous avons vu pendant trois jours ; c'est là ce qui nous a consolés, réjouis, transportés. Aussi, comment s'arracher sans regret à l'admiration que fait naître le touchant spectacle de 10,000 pèlerins priant devant cette humble grotte, devenue en si peu de temps, le sanctuaire le plus vénéré de la France ; de cette source, autrefois inconnue et dont les eaux limpides et constantes portent aux malades la grâce et la guérison ; de cette gracieuse chapelle, vrai bijou d'architecture chrétienne, flanquée sur le rocher, qui ne portait autrefois que des ronces et des épines, et dans laquelle, vingt prêtres ensemble élevaient vers le ciel l'hostie sacrée ? Plus haut et partout à l'horizon, des montagnes dont le sommet couvert de neige semble se confondre avec les cieux. Au pied de ces montagnes et dans une profonde vallée, le Gave roule avec fracas ses flots argentés, dont le sourd grondement chante jour et nuit les merveilles qui s'accomplissent sur ses bords. Un tel spectacle ne peut se rendre que très-imparfaitement : l'âme seule peut le sentir.

Dimanche matin 24 août, nous quittons Lourdes pour aller visiter Bétharram. Lorsqu'on arrive à cette station religieuse, qui se trouve à quelques kilomètres de Lourdes, on peut voir au loin, au milieu de bouquets d'arbres sur une colline verdoyante, des dômes, des clochetons échelonnés assez régulièrement sur le flanc du mamelon : c'est le calvaire de Bétharram. Bientôt nous gravissons la montagne, après nous être arrêtés à l'église, où le P. Hippolyte, des Augustins de l'Assomption, qui dirigeait la procession, nous donna quelques avis. La longue file des pèlerins serpente autour de la colline ; les rochers retentissent du chant des cantiques. Le P. Hippolyte nous adresse, aux différentes stations, des paroles pleines de foi et d'espérance. Bientôt, les pèlerins, après avoir suivi le sentier sinueux et rocailleux qui conduit au sommet de la montagne, se groupent autour de l'enceinte grillée qui renferme les trois croix. Celle du milieu, plus haute que les deux autres, s'élève sur un piédestal qui supporte, en outre, les statues de Marie et de l'Apôtre bien-aimé. La figure du Christ exprime une douceur ineffable. A droite, le bon larron semble respirer la félicité que Jésus vient de lui promettre, tandis que le mauvais larron menace de la bouche et des yeux Celui qui va mourir pour le salut du monde !

Nous descendons de la colline et regagnons, tout saisis d'admiration, le chemin de fer, qui nous emporte vers la grotte, où les chants recommencent pour célébrer les vêpres. Un salut solennel se termine par les touchants adieux que le P. Bailly fait à la grotte au nom de tous les pèlerins de Paris. Plus il parle, plus sa voix devient éclatante et plus son cœur s'anime. Ses accents sont si émouvants, si pieux, si énergiques, que les larmes viennent à nos yeux, et tous, par un élan de foi et d'amour, nous élevons vers

le ciel l'hymne de la reconnaissance et de la joie, le *Magnificat*.

Le pèlerinage touche à sa fin. A sept heures, tous les pèlerins se réunissent devant la grotte ; on récite les prières habituelles et, comme les autres soirs, la procession aux flambeaux commence. Dix mille pèlerins, bannière en tête, s'ébranlent en une longue file ; la procession monte par les lacets vers la basilique et redescend dans la plaine, afin de donner à la foule tout l'espace nécessaire pour se déployer entièrement. Ce n'est plus qu'un foyer de lumière de la grotte à la statue de Notre-Dame de Lourdes, qui domine la plaine ; ce n'est plus qu'un immense concert dont l'écho répète par delà les montagnes le cri de : *Ave Maria* ! C'est beau, c'est magnifique, c'est sublime ! Quand la procession se fut entièrement réunie en longues spirales autour de la statue de la Vierge, nos dix mille voix éclatèrent une dernière fois : *Magnificat anima mea Dominum* ; tel fut le cri de nos cœurs.

Notre pieux pèlerinage était accompli. Le lendemain lundi, nous quittions Lourdes à midi, emportant au fond du cœur un trésor de foi, d'espérance et de charité, et la plupart d'entre nous, un ardent désir de revoir un jour ces lieux bénis. Le train nous ramenait rapidement vers Paris. La vue de chaque clocher qui pointait à l'horizon nous rappelait le mystère du tabernacle où Jésus se cache par amour pour nous, et nous le saluions de nos chants. Mercredi matin 27 août, une grande partie des pèlerins du Nord et de l'Est se trouvaient réunis à ceux de Paris dans le sanctuaire de Notre-Dame du Salut, pour assister à la messe d'actions de grâces ; le soir, l'église de Notre-Dame des Victoires pouvait à peine contenir et les pèlerins et ceux des Parisiens que la piété avait attirés dans cette enceinte.

Notre voyage s'était effectué sans accident, il était bien juste que notre première visite au retour fût pour Notre-Dame des Victoires. Nous l'avons donc remerciée par des chants d'allégresse, et lui avons demandé de nous obtenir, comme fruit de ce pieux pèlerinage, la victoire sur les ennemis de l'Eglise, sur les ennemis de la France et aussi sur nous-mêmes.

LEOPOLD P.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Votre obligeance et la compétence de votre excellente publication *l'Ami du Clergé* me donnent la ferme assurance que vous me donnerez pleine satisfaction sur les deux points ci-dessous proposés :

Q.— 1° Les statuts de notre diocèse portent cet article au sujet de la célébration des mariages :

« Les personnes majeures ou mineures qui, ayant quitté sans intention de retour la paroisse qu'elles habitaient, et ne résidant pas encore dans celle qu'elles doivent habiter après leur mariage, n'ont en réalité aucun domicile véritable, peuvent se marier, ou dans la paroisse de la résidence actuelle, ou dans celle du domicile de leurs parents. »

Que faut-il entendre par la paroisse du domicile actuel ? Cet article me paraît fort ambigu. Le domicile actuel ne peut être le lieu où les personnes susdites doivent habiter après leur mariage, puisqu'on sup-

pose qu'elles n'y sont pas encore. Serait-ce donc la paroisse qu'elles habitaient ? Mais on suppose également qu'elles l'ont quittée ; or, comment l'appeler encore la paroisse du domicile actuel ?

Voici un cas qui vient de m'arriver parfaitement semblable au cas supposé par nos Statuts diocésains : Gabriel, majeur, domestique ici depuis 3 ans, veut épouser Françoise, mineure, également domestique ici depuis 3 ans. Le mariage doit avoir lieu le 22 du mois et ils quittent l'un et l'autre leur place le 20, deux jours auparavant. A partir du 20, Françoise va habiter chez sa mère dans une paroisse voisine, où elle habite ; et Gabriel, qui a loué une maison dans une autre paroisse voisine, où ils doivent demeurer à partir de leur mariage, habite depuis le 20 tantôt chez la mère de Françoise, tantôt dans sa maison louée. Il est constant qu'ils pourraient se marier au domicile de la mère de Françoise, celle-ci étant mineure. Je pense qu'ils pourraient aussi se marier dans la paroisse où ils devront habiter après leur mariage. Il me semble, en effet, que la location de la maison et le demi-sejour de Gabriel dans cette maison depuis le 20, constituent un domicile suffisant pour le mariage.

Enfin, pourrais-je les marier ici dans la paroisse où ils étaient l'un et l'autre domestiques depuis 3 ans et qu'ils n'ont quittée que depuis deux jours ? Notre paroisse, aux termes des statuts, peut-elle être encore considérée comme leur domicile actuel ?

2° Les rubriques de la messe *pro sponsis* défendent de dire la messe votive du mariage en temps défendu et quand la femme est une veuve.

Les rubriques ne disent rien des cas où la femme est *deflorata*, n'ayant pas encore enfanté, mais étant connue dans le public comme devant enfanter avant le terme.

La messe *pro sponsis* est-elle permise dans ce cas ?

Et si elle est permise, la coutume n'admettant pas l'imposition du voile pendant les prières qui suivent le *Pater*, doit-on dire ces prières *pro sponsis* quand même sous l'imposition du voile, ou bien doit-on les omettre tout en disant la messe *pro sponsis*, comme l'on omet la bénédiction spéciale aux époux à la fin de la messe ?

Pardon, je vous prie, de ma longueur, et remerciements sincères à l'avance pour votre bienveillante réponse.

R. — Nous ne pouvons mieux remplir l'attente de notre honorable correspondant qu'en rappelant quelques décisions du Saint-Siège.

L'homme qui a deux domiciles peut se marier devant le curé de la paroisse dans laquelle il habite au moment où le mariage se fait. On est censé avoir deux domiciles lorsqu'on réside également dans l'un et dans l'autre.

On contracte valablement mariage en tout lieu qu'on va habiter avec l'intention de s'y fixer.

Dans le *Thesaurus* de la Sacrée Congrégation du Concile (tome XXIX), on remarque une décision favorable à la validité d'un mariage accompli dans une paroisse après quelques jours de résidence seulement. Voici les circonstances :

Le comte Bernabei habitait sa maison de campagne de Monte-Draco depuis bien peu de jours quand il s'y maria. Il prouva qu'il avait l'intention de s'y fixer. A cet effet, il avait vendu sa maison d'Ancône le 2 avril. Il en avait fait transporter une partie de son mobilier à Monte-Draco. Du 2 avril au 28, qui fut le jour du mariage, il résida tantôt dans cette nouvelle maison de campagne, tantôt ailleurs. Il dit devant la Sacrée Congrégation du Concile qu'il y avait acquis domicile au moment où, après avoir vendu sa maison d'Ancône, il commença d'habiter Monte-Draco avec l'intention de s'y fixer. Il prouva cette intention par les réparations qu'il y avait faites, par la présence des domes-

tiques qu'il y avait installés. Des témoins attestèrent que, avant comme après la vente de sa maison, il avait exprimé formellement l'intention de se fixer à la campagne.

La Sacrée Congrégation du Concile décida qu'il ne constait pas le moins du monde de la nullité de mariage : *An constet de nullitate matrimonii? Sacra Congregatio rescripsit : Negative et amplius.* Voilà donc un mariage accompli dans un nouveau domicile après deux ou trois jours de résidence seulement, car le comte ne venait de prendre possession permanente de sa nouvelle résidence qu'à la veille de son mariage.

Dans l'espèce, il nous semble que Gabriel peut se marier soit dans la paroisse de la mère de François, soit dans la paroisse voisine où il avait loué une maison avec l'intention de s'y fixer.

Il ne nous paraît pas aussi certain que Gabriel et François puissent se marier dans la paroisse où ils étaient domestiques depuis trois ans, quoiqu'ils ne l'aient quittée que deux jours avant la célébration de leur mariage. Leur domicile y a cessé et par le fait même de leur départ et par leur intention de n'y plus résider : intention prouvée par la location de la maison achetée par Gabriel.

2° Sur la seconde question, nous nous contenterons de rappeler la maxime de droit : *nemo præsuntur malus, nisi probetur.* Il faut donc s'en tenir strictement au Rituel, qui n'exclut de la bénédiction nuptiale que les femmes veuves. On pourrait cependant citer des diocèses, où des règlements particuliers défendent d'accorder cette bénédiction aux épouses qui sont notoirement en faute. Ces règlements, inspirés aux évêques par les circonstances de temps et de lieux, doivent dans ces cas être toujours respectés.

M. l'abbé Regnaud (*Somme du Catéchiste*) s'exprime ainsi : « Suivant le rituel romain, cette bénédiction solennelle n'a lieu que pendant la messe (*S. Congreg. Concil. die 13 jul. 1630, — die 7 sept. 1850*) et doit s'omettre lorsque la femme est veuve, ou bien lorsqu'elle s'est mal conduite, et que sa mauvaise conduite est notoire. »

Q. — *Sæpius in diœcesi N. contingit propter latitudinem parochiarum, quod in iis sacella inveniantur, ubi dominicis et festivis diebus, sive ex fundatione, sive ex contractu parochi et parochianorum, missa celebrari debeat pro incolarum ab eccl. sia parochiali remotorum imprimis seniorum et infirmorum necessitate vel commoditate. Viget consuetudo, quod si per fundationem vel contractum de applicando sacro ad certam intentionem nihil statutum sit, in ejusmodi casibus celebrans pro aliquo stipendio applicet vel ad propriam intentionem.*

Quæritur an hæc consuetudo, de cujus legalitate dubitatur, pro futuro tempore permittenda, et nunc pro præterito aliquid exinde restituendum sit ab iis, qui bona fide ea usi sunt?

R. — Le cas ici proposé n'est pas de nature à faire déroger au principe général, qui défend de recevoir l'honoraire pour la messe du binage. Il n'est donc pas permis d'appliquer à une intention déterminée, à cause de la rétribution que l'on reçoit. Ce qui est licite, c'est une rémunération spéciale, *ratione laboris*, pour le dérangement

et la fatigue que le célébrant s'impose lorsqu'il va dire une seconde messe dans une chapelle éloignée. Comme il n'est pas obligé de biner, il est rationnel que ceux qui profitent de cette seconde messe donnent une indemnité; mais cette indemnité elle-même n'a rien de commun avec la célébration du Saint Sacrifice; de sorte que le prêtre est libre d'appliquer sa messe comme il l'entend. S'il juge bon d'appliquer cette messe pour les habitants dont il s'agit, il est censé le faire gratuitement, par pure dévotion et par un sentiment de charité chrétienne. En pareil cas, la loi pontificale qui défend toute rétribution pour le binage n'est pas transgressée.

Q. — En ma qualité d'abonné à l'*Ami du Clergé*, je prends la liberté de vous poser les questions suivantes, espérant que vous voudrez bien y répondre dans le prochain numéro de votre excellent journal :

1° Quelles sont, au juste, les confréries qu'atteint le décret de la Congrégation des Indulgences rendu par ordre du Pape, le 13 avril 1878?

2° Dans le nombre de ces Confréries faut-il comprendre :

La Communion réparatrice, — l'Apostolat de la prière, — le Rosaire vivant, — le Rosaire perpétuel, — la Garde d'honneur?

3° Dans une paroisse où se trouvent établies plusieurs confréries, les vicaires ont-ils, comme le curé, le droit d'y admettre les fidèles qui leur en font la demande?

4° Dans une paroisse où l'Apostolat de la prière, la Communion réparatrice, la Garde d'honneur et la Confrérie du Sacré-Cœur sont établis, le curé, au nom de qui le diplôme de Directeur a été envoyé, a-t-il le droit de subdéléguer ses vicaires à l'effet de recevoir dans l'une ou l'autre de ces associations?

R. — Le décret de notre Saint-Père le Pape Léon XIII, concernant la réception des fidèles dans les confréries, ne fait d'exception pour aucune. Elles sont, par conséquent, toutes comprises dans ce décret. Le sens naturel dit que les sacramentaux ne peuvent être conférés aux absents. Ils sont, sous ce rapport, dans la même condition que les Sacrements. Or, les Sacrements exigent la présence corporelle de celui qui les reçoit.

L'on a agité dernièrement cette question : Pourrait-on se confesser par téléphone? C'est fort douteux, car le tutorisme est exigé lorsqu'il s'agit de la validité des Sacrements. Au commencement du XVIII^e siècle, le Pape Clément VIII condamna sévèrement la confession et l'absolution par lettres. Il est donc difficile que l'Eglise autorise jamais l'emploi du téléphone pour l'administration du Sacrement de pénitence. Il faut que le confesseur s'assure des dispositions du pénitent. Il doit constater surtout la sincérité et l'intensité de la contrition, laquelle se trahit plutôt par les signes et les larmes que par la parole. Le téléphone pourrait-il renseigner le confesseur comme le fait la présence physique du pénitent?

La confession est un tribunal. Quelle est la cour d'assises qui consentirait jamais à employer le téléphone, lorsqu'il s'agit d'interroger le prévenu et de recevoir les dépositions des témoins?

Il en est de même de l'admission des fidèles dans les Confréries. Cette réception exige le concours simultané de deux volontés. En effet, le récipiendaire doit avoir la volonté de se faire recevoir, et le prêtre doit avoir celle de l'admet-

tre. Mais si le fidèle est absent, s'il a fait connaître sa volonté par une lettre, le prêtre ne sait pas d'une manière certaine si le fidèle a oui ou non changé d'intention. Et si par malheur le fidèle a changé de volonté, l'admission est complètement nulle.

Le droit commun autorise le mariage par procuration, mais une condition essentielle est que le mandat n'ait pas été révoqué au moment où le fondé de pouvoirs procède au mariage. Si la procuration est révoquée par un acte authentique, le mariage est nul de l'avis des jurisconsultes. Les rois et les princes se marient ordinairement par procuration. On parle en ce moment du prochain mariage du roi d'Espagne avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine. Vraisemblablement le roi enverra un fondé de pouvoir à Vienne pour épouser l'archiduchesse. Si par aventure il changeait d'avis un ou deux jours avant la cérémonie, le mariage ne serait pas contracté ; mais le roi devrait constater ce changement de dispositions par un acte authentique, reçu par le notaire de la Cour et en présence de témoins. On ne pourrait pas s'en rapporter uniquement à la parole du monarque.

Ces principes s'appliquent entièrement aux Confréries. Il faut que le prêtre soit assuré que le fidèle n'a pas changé de sentiment et qu'il persévère *hic et nunc* à vouloir faire partie de la Confrérie. Cette assurance ne peut être donnée que par la présence physique.

Une autre raison, c'est que la réception dans une confrérie est ordinairement accompagnée de la bénédiction rituelle que le prêtre donne au fidèle. Or, la bénédiction est un sacrement qu'il n'est pas possible d'administrer à distance, d'autant plus que dans la plupart des cas la bénédiction est accompagnée de l'aspersion de l'eau bénite que le prêtre fait sur le fidèle.

Tout cela montre que le décret par lequel notre Saint-Père le Pape Léon XIII a défendu, sous peine de nullité, d'admettre dans ces confréries des fidèles qui sont absents, ce décret, dis-je, se fonde sur les raisons les plus sages et les plus convaincantes.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Les fabriques paroissiales ont-elles le droit d'ouvrir et de recueillir des souscriptions, en dehors de l'autorité municipale, pour la restauration et la reconstruction des églises et presbytères ?

R. — Oui, elles en ont le droit, soit par elles-mêmes, soit par l'intermédiaire des curés. Le produit des souscriptions recueillies au nom des fabriques, pour la destination indiquée dans la question, leur appartient et doit être versé dans leur caisse. Le Conseil d'Etat, dans un avis du 16 mars 1868, a sanctionné cette doctrine, et, selon l'expression du ministre qui l'a approuvé, cet avis *doit servir désormais de règle de conduite dans les diocèses.*

Des difficultés s'étaient élevées dans plusieurs localités, sur le point de savoir à qui, des communes ou des fabriques, appartient le produit

des souscriptions recueillies au nom de ces derniers établissements. C'est alors que les sections réunies de l'Intérieur, des Cultes et des Finances furent chargées d'émettre leur avis, et quelques jours après que cet avis fut remis aux ministres compétents. M. Baroche, alors ministre des cultes, le transmit aux archevêques et évêques, dans une circulaire qui portait la date du 18 mai de la même année.

Afin de n'avoir plus à revenir sur cette question pratique, nous reproduisons ici les considérants de cet avis, devenu règle générale :

« Considérant que les fabriques paroissiales sont, aux termes des lois et décrets qui les régissent, des établissements publics ayant capacité pour recevoir des libéralités, les posséder et administrer ;

« Que ces établissements religieux, distincts de la commune, ont leur existence propre, des ressources et des charges spéciales, un budget particulier et un trésorier comptable ;

« Considérant que les fabriques sont tenues de pourvoir à tous les frais du culte, à l'entretien et aux réparations des églises et presbytères, et même aux grosses réparations et reconstructions de ces édifices ;

« Que les communes ne participent à ces charges qu'en cas d'insuffisance, dûment constatée, des ressources de la fabrique ;

« Considérant que ces ressources comprennent, entre autres, les produits des quêtes.... et, en général, toutes les libéralités que ces établissements sont autorisés à accepter ;

« Considérant que les sommes résultant des souscriptions publiques pour la restauration ou la reconstruction des églises et presbytères, quand ces souscriptions sont ouvertes et recueillies exclusivement au nom des fabriques, appartiennent à ces dernières et doivent être déclarées leur propriété ;

« Qu'en effet, ces sommes ne sont autres que des offrandes ou des libéralités faites par les fidèles, dans un intérêt religieux, à un établissement public ayant capacité spéciale pour représenter cet intérêt et administrer tous les fonds affectés à l'exercice du culte, suivant les termes formels de l'art. 1^{er} du décret de 1809 ;

Que l'art. 74 du même décret porte textuellement que le montant des fonds perçus pour le compte de la fabrique, à quelque titre que ce soit, sera inscrit sur un registre qui demeurera entre les mains du trésorier ;

« Que vainement on invoquerait ce principe que les églises et presbytères sont la propriété des communes et que, par suite, les fonds destinés à les réparer ou restaurer et recueillis au moyen de souscriptions publiques, constituent nécessairement des deniers communaux ;

« Considérant qu'en pareille matière, l'intention des donateurs ou souscripteurs ne saurait être douteuse et s'adresse évidemment à l'établissement religieux et non à l'établissement communal ;

« Que d'ailleurs cette intention ne saurait être méconnue, sans s'exposer à voir la générosité des fidèles se ralentir et sans nuire à l'inté-

rêt des communes et même de l'Etat, appelés à pourvoir, le cas échéant, à la restauration et reconstruction des églises et presbytères,

« Sont d'avis (les sections réunies des trois ministères) :

« Que le produit des souscriptions ouvertes ou recueillies exclusivement, au nom des fabriques paroissiales, pour la restauration ou reconstruction des églises ou presbytères, appartiennent à ces fabriques et non aux communes. »

Cet avis, dit en terminant la circulaire ministérielle, résout définitivement la question en faveur des fabriques.

Nous ajouterons que, si les souscriptions jointes à ce que fournit la fabrique forment un total supérieur à la somme allouée par la commune, il appartient à la fabrique de diriger les travaux entrepris.

Notre correspondant peut voir par ce qui précède qu'il y a intérêt à ce que la souscription se fasse au nom de la fabrique, et elle n'est soumise à aucune espèce de formalité, sauf l'assentiment du conseil de fabrique.

Q. — Le même correspondant nous demande à qui de la commune ou de la fabrique incombe la charge de fournir un provisoire, de le réparer et d'en payer le loyer?

R. — La réponse se trouve en principe dans les considérants de l'avis précité. Si la fabrique a des ressources, c'est à elle qu'incombe la charge, et, si elle n'en a pas, c'est à la commune, et, si la commune n'en a point, c'est à l'Etat.

Q. — Comment s'y prendre pour empêcher un entrepreneur impie de renvoyer les ouvriers uniquement parce qu'ils ne veulent pas obéir à ses ordres sataniques de travailler le dimanche?

R. — Sous le régime de la loi du 18 novembre 1814, alors que toutes les autorités gouvernementales, militaires, judiciaires et administratives mettaient sérieusement la main à son exécution, il y avait mille moyens d'atteindre les architectes et les entrepreneurs rebelles et de les mettre à la raison. Mais aujourd'hui, on ne trouverait aucun appui dans ces régions supérieures. Le gouvernement donne le premier l'exemple de la violation de la loi; ses agents subalternes l'imitent.

Bien plus, la Chambre des députés a voté récemment une proposition tendant à abroger la loi moralisatrice de 1814. Le Sénat n'a pas été saisi encore de la question, et il est permis d'espérer qu'il n'emboîtera point le pas de la majorité jacobine de la chambre basse. Mais notre correspondant peut voir par là, qu'il est parfaitement inutile de procéder juridiquement contre le suppôt de Satan dont il parle.

Il ne peut agir qu'indirectement en engageant les familles chrétiennes à rejeter loin d'elles l'entrepreneur en question. La clientèle, l'intérêt constituent probablement l'endroit le plus sensible de ce bipède, c'est là qu'il serait bon de le toucher.

Q. — Vous nous avez agréablement entretenus à plusieurs reprises du chiffre officiel du traitement des vicaires; pourriez-vous bien nous dire si ce traitement et en général tous les traitements ecclésiastiques peuvent être saisis juridiquement.

R. — Les traitements ecclésiastiques sont insaisissables dans leur totalité. Ainsi s'exprime l'arrêté du 8 janvier 1803 (18 nivôse an IX.)

Cette règle reproduite par l'article 107 du règlement du 31 décembre 1841 sur la comptabilité des cultes, est toujours en vigueur. Elle s'applique aussi bien aux oblations tarifées dans les règlements épiscopaux et qui forment le casuel du traitement. (*Nouveau journal des Conseils de Fabrique*, mai 1868, p. 199).

On a demandé si les produits des cures étaient comme les traitements des ecclésiastiques incessibles et insaisissables. Plusieurs auteurs, entre autres M. Gaudry, ne le pensent pas. Il résulte, dit ce dernier, des termes de l'article 13 du décret du 6 novembre 1813, que le gouvernement a le droit d'imputer ce produit de la cure sur le traitement ordinaire qu'il accorde aux curés; dans ce cas, le produit de la cure deviendrait évidemment une partie du traitement ordinaire. Mais lors même qu'il n'en serait pas ainsi, les biens n'auraient pas moins été affectés à la dignité du culte dans la personne de son ministre; il ne conviendrait donc pas que cet intérêt public pût être compromis par des poursuites de créanciers, ou par des cessions imprudentes faites par le titulaire. On devrait s'affliger qu'un ministre du culte restât exposé à des poursuites sur son mobilier, en même temps qu'il jouirait de revenus curiaux d'une certaine importance; mais l'intérêt public doit l'emporter sur une considération de cette nature; ce serait à l'évêque à veiller à ce qu'un tel scandale ne fut pas donné.

Ce que nous disons de l'incessibilité et de l'insaisissabilité des produits de la cure; s'applique aux mensés épiscopales, et, à plus forte raison, aux biens des chapitres et des séminaires (*De Senne, Condition civile et politique des prêtres*, p. 218.)

Q. — Le fait d'avoir, étant en voiture, traversé une procession sur la voie publique, et interrompu ainsi les chants religieux, constitue-t-il le délit de trouble à l'exercice du culte, prévu et puni par l'article 261 du Code pénal?

R. — La Cour de Paris a, par son arrêt du 28 août 1846, consacré en ces termes l'affirmative : Considérant, que de l'instruction et des débats, il résulte que le dimanche, 1^{er} juin, jour de la Fête-Dieu, au moment où la procession du Saint-Sacrement était arrêtée sur la voie publique de la Chapelle-Gauthier, au lieu dit le Calvaire, alors que le curé de la commune donnait la bénédiction aux fidèles, la femme David s'est avancée sur ladite voie publique dans une voiture attelée d'un cheval, qu'elle conduisait, et a tenté de forcer le passage à travers la procession; que l'un des témoins de la cause a saisi alors le cheval par la bride, pour empêcher le trouble que la femme David voulait apporter à la cérémonie religieuse et éviter même les

accidents qu'elle pourrait occasionner : qu'immédiatement après la bénédiction, la procession ayant repris sa marche avec la même solennité religieuse, la femme David essaya encore de faire avancer sa voiture : que, malgré les avertissements réitérés du curé, la possibilité de causer des accidents, et sans respect pour la cérémonie, elle frappa violemment son cheval, coupa la procession en deux et fit cesser momentanément les chants religieux ; que la femme David a ainsi empêché et interrompu l'exercice du culte catholique par un trouble et un désordre causés dans un lieu servant actuellement à cet exercice, confirme, etc.

Q. — Le Maire, absent ou empêché, ne peut-il être remplacé, dans les réunions du conseil de fabrique, qu'après l'accomplissement de certaines formalités indispensables ?

Quelles sont alors les justifications à faire ?

R. — Deux lettres du Ministre des Cultes et du Ministre de l'Intérieur, en date des 13 et 28 mai 1864, nous fourniront la réponse à cette double question. « Aux termes de l'article 4 du décret du 30 décembre 1809, le maire de la commune, chef-lieu d'une cure ou d'une succursale, qui est membre de droit du Conseil de fabrique, peut s'y faire remplacer par son adjoint ; mais, comme la qualité de membre de droit du Conseil de fabrique conféré au maire est un attribut, un accessoire de ces dernières fonctions, et que, d'ailleurs, sa présence aux réunions du Conseil de fabrique, n'est pas indispensable pour la validité des délibérations, l'adjoint, qui se présente pour y assister à la place du maire, doit, dit le Ministre des Cultes, justifier de l'autorisation qu'il en a reçue. » En ce qui concerne l'adjoint appelé à remplir par intérim les fonctions de maire, il est à remarquer, que lorsqu'il se trouve lui-même absent ou empêché, il y a lieu d'appliquer, non pas l'article 5 de la loi du 21 mars 1831, mais l'article 4 de la loi du 5 mai 1855. Le conseiller municipal, qui se présente pour assister à la séance d'un conseil de fabrique, en remplacement du maire et de l'adjoint suppléant le maire doit donc justifier de sa qualité, « c'est-à-dire justifier qu'il a reçu une délégation de la Préfecture, ou, qu'à défaut de cette délégation, l'intérim de la Mairie, ajoute le Ministre de l'Intérieur, lui est dévolu en vertu de son inscription en tête du tableau du Conseil municipal. »

Q. — L'établissement public qui désire obtenir du Gouvernement l'autorisation de placer une somme sur l'Etat, est-il obligé d'indiquer la nature de la rente qu'il entend acquérir ? L'autorisation d'acquérir n'emporte-t-elle pas virtuellement, en pareil cas, autorisation de choisir la catégorie de rente qui peut le mieux convenir à l'établissement ?

R. — Il n'est nullement nécessaire que la demande en autorisation indique la nature de la rente à acquérir. La plupart des décrets qui interviennent en cette matière, se bornent à autoriser la Fabrique, ou l'établissement demandeur, à employer telle somme en rentes

sur l'Etat, sans spécifier autrement la nature de la rente. Il en est ainsi souvent alors même que la catégorie de la rente à acquérir a été indiquée dans la délibération. Il est, en effet, de principe qu'un établissement ainsi autorisé en termes généraux peut choisir lui-même la catégorie qui lui convient et en faire la désignation à l'agent de change appelé à réaliser l'opération. L'autorisation d'acquérir est considérée comme emportant virtuellement celle de faire ce choix.

Q. — Une fabrique peut-elle spontanément instituer une fondation de services religieux, au profit d'un bienfaiteur de l'église ?

R. Le Ministre des Cultes, dans une décision du 17 septembre 1851, a décidé la négative d'après les motifs suivants : « Les fabriques, assimilées aux mineurs, comme tous les établissements publics, ne peuvent faire une donation ni aucun acte équivalent à une libéralité ; or, une fondation perpétuelle de services religieux, qui exige une dépense annuelle, est considérée comme une donation du capital ou de la rente destinée à payer cette dépense. D'un autre côté, aux termes des articles 1, 36, 37, 46, 92 et 93 du décret du 30 décembre 1809, les fabriques doivent employer tous leurs revenus dans l'intérêt exclusif du service paroissial qui leur est confié. Cette obligation est d'autant plus impérieuse pour ces établissements, qu'en cas d'insuffisance de leurs recettes, les communes sont tenues d'y suppléer. Enfin, les fabriques ont été organisées par la loi pour accepter les fondations pieuses et non pour en créer elles-mêmes. »

Toutefois, la fondation, ainsi instituée, peut devenir régulière et définitive par l'effet d'une donation dûment autorisée, que ce bienfaiteur fait à la fabrique, sous la condition des services religieux fixés spontanément par l'établissement, de la somme ou des objets qu'il avait précédemment attribués gratuitement à cette fabrique.

Q. — A défaut de descendants du donateur, le banc fait-il retour à la fabrique ?

R. Oui. Ainsi l'a décidé le Ministre des Cultes, le 15 décembre 1849.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

RÉCOLTE DES PLANTES MÉDICINALES. (Suite.)

§ II. Des herbes et des plantes. — Pour le choix des herbes et des plantes, on doit faire attention et à la nature de la plante et au but qu'on se propose. 1° Les plantes à suc abondant et qui ont dans ce suc leur valeur médicinale, doivent être cueillies jeunes, avant que cette liqueur précieuse ne soit répandue dans les fleurs et les fruits et n'ait perdu de sa qualité en les formant et en les nourrissant. A cette époque en-

core, le suc s'extrait beaucoup plus facilement, car les fibres de la plante sont plus tendres et présentent moins de difficultés à la pression qu'elles doivent subir pour laisser échapper la sève. 2° Les plantes âcres, telles que les anti-scorbutiques, n'ont acquis toutes les vertus qui leur donneront une valeur réelle, que lorsqu'elles sont arrivées à leur complet développement ; mais cependant il ne faut pas les laisser monter en graines pour les cueillir ensuite. A ce moment elles ont déjà perdu une partie de leurs qualités. 3° Les plantes et les herbes odoriférantes que l'on emploie avec toute leur tige n'ont réellement acquis leur parfum que lorsque les boutons commencent à s'entr'ouvrir. 4° On cueille les capillaires et d'autres plantes semblables lorsqu'elles sont dans leur plus grande vigueur.

En général les végétaux récoltés trop tôt n'ont pas encore acquis toutes leurs vertus, ils n'ont pas encore puisé dans le sol tous les principes bienfaisants qui les rendent si utiles ; les éléments qui les composent ne se sont pas encore combinés, mélangés de manière à obtenir un tout parfait ; l'air et le soleil n'ont pas encore eu le temps d'agir suffisamment sur les diverses parties de la plante, et il en est d'elle comme de la viande des animaux trop jeunes. Parfois, elle est nuisible plus qu'utile aux estomacs vigoureux et forts. Au contraire une plante récoltée trop tard est dans sa vieillesse et sa décrépitude ; elle a perdu une partie de ses sucs, et laisser s'évaporer et disparaître quelques parcelles de ses éléments essentiels.

De même qu'il y a un âge où l'homme est parfait, de même la plante arrive à cet apogée ; choisissez ce moment de son existence, et alors vous serez plus certain d'obtenir les résultats que vous désirez pour vos chers malades.

§ III. *Des fleurs.* — Ce que nous venons de dire des plantes nous pouvons l'appliquer à la récolte des fleurs, ni trop tôt ni trop tard. Lorsque les fleurs commencent à s'épanouir, récoltez-les ; ne les laissez pas s'étaler aux rayons d'un soleil brûlant, ni sucer par l'abeille laborieuse. Il faut être sans pitié pour leur beauté, et ne pas vouloir jouir de leurs parfums. A ce prix elles conserveront leur arôme et seront vraiment salutaires aux malades. Dans certaines fleurs le principe odorant réside dans le calice et non dans les pétales : voyez le romarin, la lavande, la sauge, etc., pour ces espèces attendez qu'elles soient bien épanouies et conservez leur calice.

Quant aux fleurs qui sont trop petites pour être conservées séparément, on cueille ces fleurs avec une partie de leur tige, et c'est ce qu'on appelle *sommités fleuries* ; ainsi vous agirez pour le thym, le fumeterre, la marjolaine, l'absinthe, l'hysope, la petite centaurée, etc.

§ IV. *Des fruits et des semences.* — Les fruits doivent être cueillis au moment de leur maturité parfaite, si on doit les employer de suite, si au contraire ils doivent être conservés, on doit les cueillir quelques jours auparavant ; ils sont ainsi d'une conservation plus longue et

plus facile. Pour faire cette récolte, choisissez un jour clair et serein, après la chute complète de la rosée et avant les dernières heures du jour. Quelques fruits sont délicats, ils demandent parfois une attention particulière, afin de n'être pas blessés, endommagés pendant la récolte ; généralement, rien n'est plus facile que de reconnaître ceux qui demandent ces soins. Vous examinez donc et vous agissez en conséquence.

Les semences ou graines se divisent en plusieurs espèces sous les rapports de leurs usages en médecine : les unes sont huileuses, d'autres farineuses, quelques-unes, sèches et enfin il y en a qui sont aromatiques.

Toutes doivent être cueillies parfaitement mûres et autant que possible par un beau temps. Celles qui sont huileuses sont généralement les plus difficiles à sécher, mais aussi elles sont d'une conservation plus longue ; d'ordinaire il est avantageux de les conserver dans leurs gousses ou leurs écorces ; leur durée en est plus longue, leur saveur, plus forte, plus pénétrante.

On doit peu les laisser vieillir, car par l'âge elles perdent beaucoup ; elles sont facilement la proie des vers et des insectes, surtout les farineuses ; on s'aperçoit du dégât qu'ils causent dans la provision lorsqu'en secouant les graines elles jettent de la poussière.

Une fois récoltées et séchées, visitez de temps en temps vos graines, remuez-les, agitez-les même fortement ; par là souvent vous détruisez les parasites ou au moins leurs œufs et les germes qu'ils ont pu déposer dans votre récolte.

F. M. S.

ECHOS DE LA BOURSE

On y cause de diverses choses : de la longueur de la guerre contre les Zoulous ; de la nécessité de recommencer celle des Afghans par suite du massacre de l'ambassade anglaise à Caboul ; de la polémique violente des journaux russes et allemands qui a repris de plus belle après l'entrevue de l'empereur Guillaume et du Czar. Mais, rien de tout cela n'impressionne le marché, et l'on va de l'avant. C'est ainsi qu'une nouvelle et grande émission de 20 millions est faite pour les 26 et 27 courant par la compagnie auxiliaire des chemins de fer. Les capitaux abondant, la confiance survivant et répondant à tout et à tous, on y fait largement appel.

Disons tout de suite que les petits recueillent de leur côté ce que le travail, l'honnêteté, leurs nobles efforts leur méritent d'avance auprès des gens de bien. Voici, par exemple, à propos de la *Société générale de librairie catholique*, ce que nous lisons dans le *Foyer* :

« Nos lecteurs se rappellent ce que nous leur avons dit la semaine dernière sur les valeurs de la *Société générale de Librairie catholique* ; il est incontestable qu'elles constituent l'une des entreprises les plus importantes et les plus heureuses de ce temps-ci ; leur faveur ira en augmentant. » (Journal le *Foyer*, 13 sept. 1879).

Quant aux Paris de la *France nouvelle*, dont nous avons parlé dans les deux précédents numéros, on voudra bien s'adresser à l'avenir à M. EUGÈNE VATTIER, Directeur de la GAZETTE FINANCIÈRE 8, passage Saulnier, à Paris, qui s'est chargé de continuer le placement dans les mêmes conditions. Nous recommandons de nouveau et instamment cette opération comme œuvre et comme affaire.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71,

OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS

A L'OCCASION DE LA RÉCENTE ENCYCLIQUE DU SAINT-PÈRE SUR L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS

L'HOMME

Sa nature, son âme, ses facultés, sa fin

D'APRÈS LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Par S. G. Mgr. de la BOUILLERIE, coadjuteur de Bordeaux.

Chapitre I. Unité de l'Homme. — Ch. II. Des principes métaphysiques et physiques qui régissent les êtres. — Ch. III. De la composition des corps. — Ch. IV. De la Vie et de l'Âme. — Ch. V. De l'âme végétative et de l'âme sensitive. — Ch. VI. L'âme humaine. Unité substantielle de l'homme. Définition de l'homme. — Ch. VII. De l'unité de l'âme dans l'homme. — Ch. VIII. Spiritualité, subsistance et immortalité de l'âme. — Ch. IX. De l'origine de l'âme. — Ch. X. Le corps de l'homme. — Ch. XI. La mort. — Ch. XII. Les facultés. — Ch. XIII. L'intelligence en général. L'intelligence de Dieu et celle de l'Ange. — Ch. XIV. Système de l'intellectualité humaine. — Ch. XV. Des facultés qui dépendent de l'intelligence. — Ch. XVI. La Vérité. L'Erreur. — Ch. XVII. Comment l'homme comprend ce qui est au-dessous de lui, en lui et au-dessus de lui. — Ch. XVIII. De l'âme séparée. — Ch. XIX. Des facultés appétitives en général. — Ch. XX. De la volonté. — Ch. XXI. De la liberté. — Ch. XXII. Des relations mutuelles de l'intelligence et de la volonté. — Ch. XXIII. Du bien suprême. — Ch. XXIV. De l'emploi de nos facultés dans l'acquisition du bien suprême. — Ch. XXV. De la lumière de gloire. — Ch. XXVI. De la grâce. — Ch. XXVII. Conséquences pour l'âme de l'état de la gloire. — Ch. XXVIII. De la résurrection des corps. — APPENDICE : Étude sur la doctrine Thomiste considérée dans ses rapports avec les découvertes de la science sur la composition des corps.

Très-beau volume in-8° de xi-335 pages. Prix. 6 francs.

COLLEGI

SALMANTICENSIS

CURSUS

THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA.

Environ 25 volumes grand in-8° raisin à deux colonnes.
(Douze volumes ont paru. — Environ 4 volumes paraîtront
chaque année). — Prix du volume : 10 fr.

F. C. R. BILLUART

SUMMA SANCTI THOMÆ

Hodiernis Academicarum moribus accommodata; editio nova, optimæ auctoris simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub augusto nobilissimoque patroc nio illustrissimi ac RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, episcopi Atrebatensis, Boloniensis et Audomarensis.

8 beaux vol. in-4°, à deux colonnes. Nouvelle et superbe édition, terminée. — Prix net : 40 fr.

APPENDIX AD THEOLOGIAM

F. C. R. BILLUART, continens constitutiones, decreta et resolutiones S. Sedis Apostolicæ usque ad præsens.

1 vol. in-4° de vii-608 pages à deux colonnes. 10 fr.

LÉON GAUTIER

PORTRAITS CONTEMPORAINS ET QUESTIONS ACTUELLES

DEUXIÈME ÉDITION REVUE AVEC SOIN

« Malgré tout, j'aime mon siècle ; j'aime ce qu'il y a de légitime en ses aspirations et en ses désirs ; j'aime, par leurs grands côtés, la Science, la Poésie et l'Art contemporains, et je souhaiterais les réconcilier avec la sainte Eglise romaine, ma mère, que j'aime bien plus encore et par-dessus toutes choses.

« Ultramontain de la veille, j'ai toujours mis quelque obstination à rester en dehors de tout parti politique et littéraire. Je n'ai jamais voulu et ne veux être que catholique : catholique très-romain, fort vivement épris de la charité, respectant le passé et espérant en l'avenir. »

(EXTRAIT DE LA PRÉFACE).

TABLE DES MATIÈRES : I Lamartine. — Montalembert. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Le P. Monsabré. — Victor Hugo. — Le cardinal Pitra. — Louis Figuier. — M^{me} de Lamartine. — L'abbé Le Hir. — Duban. — Henri Lasserre. — Alexandre Dumas. — Auguste Cochin.

II. L'Infaillibilité. — La Question Sociale. — L'Esclavage. — La Guerre. — La Question du Drapeau. — La Science. — l'Art. — La Question de l'Enseignement. — L'Histoire. — La Géographie. — L'industrie. — La Question Ouvrière. — Les Publications populaires. — Les Pèlerinages. — Un Dernier Appel.

Fort vol. in-12 de 504 pages magnifiquement imprimé. Prix. 3 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les commandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
Duployé, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHÉ A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHÉ et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

Vente de 33,000 Actions de la COMPAGNIE AUXILIAIRE DES CHEMINS DE FER

Société Anonyme au capital de 20,000,000 de francs
Divisé en 40,000 Actions de 500 francs
Statuts déposés chez M^e Second, notaire à Paris
Siège social : Boulevard Haussmann, 43, Paris

CONSEIL D'ADMINISTRATION, MM. :

Caze, député, Président :
Dietz *, Ingénieur du matériel roulant de la Compagnie des chemins de fer de l'Est.
Goudchaux, ancien Directeur de Chemin de fer,
Rouvier, député,
Silhol, Administrateur de Chemins de fer.

Commissaires des Comptes :

MM. Fournier, O *, Agent comptable trésorier du Ministère de la Guerre, et Lenoir, Comptable du Ministère de la Justice, expert près les tribunaux.

Fonder un établissement destiné à constituer une réserve commune de wagons à marchandises, dans laquelle les diverses Compagnies de Chemins de fer où les industriels seraient toujours assurés de trouver les ressources nécessaires aux époques où, par suite d'une affluence de transports, le matériel ordinaire ferait défaut sur tel ou tel point du réseau, tel est le programme dont le promoteur de l'entreprise a été officiellement encouragé à poursuivre la réalisation.

La Compagnie est toute prête à fonctionner. Sa gare de Saint-Ouen, d'une étendue de 123,080 m. qui lui appartient, est en communication directe, par le Chemin de fer de Ceinture, avec tous les réseaux.

BÉNÉFICES

L'avenir réservé à la COMPAGNIE AUXILIAIRE DES CHEMINS DE FER est démontré par les résultats que donnent à l'étranger les entreprises de location de wagons à marchandises.

En Angleterre, où le système fonctionne depuis vingt ans les Compagnies de location de matériel roulant sont en pleine prospérité; quinze Compagnies, représentant un capital (actions et obligations) de plus de 150 millions, distribuent un dividende moyen de 13 à 14 0/0

En France il suffit qu'un wagon soit en location 150 jours par an, au tarif réglementaire de 3 fr. par jour, pour produire net 14 0/0. Mais chacun des wagons sera en service plus de 150 jours par an, une grande partie du matériel devant être louée à l'année, soit aux Chemins de fer secondaires, soit aux grands industriels.

33,000 Actions

Libérées de 250 francs, jouissance du 1^{er} septembre 1879

SONT MISES A LA DISPOSITION DU PUBLIC

Au prix de 350 francs

Les coupons sont payables les 1^{er} mars et 4^{er} septembre de chaque année.

LES DEMANDES D'ACTIONS SONT REÇUES

Le Vendredi 26 et Samedi 27 septembre 1879

PAYABLE { 100 fr. en souscrivant ;
250 fr. le 20 octobre, contre remise.
des titres définitifs

A Paris, chez M. HENRI DE LAMONTA, banquier, 59, rue Taitbout, et chez les banquiers de province, notamment :

A LILLE : au Crédit du Nord ;
— MARSEILLE : chez MM. Couve et Compagnie,
— MONTPELLIER : — — Tissier-Sarrus ;
— BESANCON : — — les fils de Veil-Picard ;
— TOULOUSE : — — Richard-Klehe et Compagnie;
Au MANS : — — Portet, Lavigerie et Talvaude,

Dès à présent on peut souscrire par correspondance.
Les coupons annoncés seront reçus en paiement.

L'ADMISSION AUX COTES OFFICIELLES SERA DEMANDÉE

PARIS, — IMP. VICTOR GOUPEY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 48

PRÉDICATION : **XVIII^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses sur cette parole de l'oraison dominicale : *délivrez-nous du mal, sur la restitution*. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES ETC. : A quelle époque remonte l'institution des curés et des paroisses proprement dites ? — Droits et devoirs respectifs des Congrégations religieuses et du clergé paroissial. — Est-il strictement défendu au prêtre qui bine de recevoir un honoraire pour la seconde messe ? — JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE : Est-ce à la fabrique à fournir les surplis aux vicaires ? — Quelles sont les formalités civiles à remplir pour la translation d'un cimetière ? Quelle cérémonie religieuse à accomplir en pareil cas ? — Peut-on demander une augmentation sur le tarif d'un service, quand il survient un surcroît imprévu de dérangement ? — VARIÉTÉS : Le denier du Sacré-Cœur. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Conservation des plantes médicinales. — ÉCHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

F... (Aude), le 8 septembre 1879.

Ci-joint la petite somme de 2 fr. pour recevoir de suite : EXPOSITION HISTORIQUE DES PROPOSITIONS DU SYLLABUS, par l'abbé Verdereau, 1 vol. in-12 de 315 pages, 2 fr.

Voudriez-vous, dans un prochain numéro, m'indiquer :

1^o Un livre contenant les lois qui ont rapport aux bureaux de bienfaisance ;

2^o Un ouvrage pour diriger une congrégation de femmes (mères chrétiennes). — L., CURÉ.

R. — 1^o Les ouvrages concernant les bureaux de bienfaisance sont nombreux, et la plupart contiennent plusieurs volumes. Nous ne vous citerons que le suivant : *Manuel des bureaux de bienfaisance, contenant la législation qui les régit*, etc., par Molineau, ancien notaire (Prix : 3 fr.)

Mais vous ne devez pas ignorer que le gouvernement actuel vient de bouleverser toute l'ancienne organisation, et que par conséquent tous les volumes publiés jusqu'à ce jour sur la matière se trouvent par cela même inexacts.

Pour le second ouvrage, vous avez exactement ce qu'il vous faut dans le NOUVEAU MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES, par le R. P. THÉODORE RATISBONNE, supérieur des PP. missionnaires et des religieuses de Notre-

Dame de Sion, directeur général de l'archiconfrérie des Mères chrétiennes ; 15^e édition. 1 vol. in-12 de III-458 pages. 2 fr. 50

Quinzième édition ! Remarquez ce mot. C'est qu'en effet l'ouvrage du P. Ratisbonne est très-substantiel. Il est divisé en trois parties :

« La première, sous le titre de *direction spirituelle*, a pour but de seconder autant que possible, l'influence que les femmes chrétiennes sont appelées à exercer au foyer de la famille et dans la Société ; elle résume des instructions, des conseils et des exemples qui pourront servir de méditations ou de lectures spirituelles. »

C'est l'auteur lui-même qui caractérise ainsi cette première partie, dont voici les titres : *La femme*, — *La mère chrétienne*, — *La seule chose nécessaire*, — *les appelés et les élus*, — *Le péché*, — *Guérison des maladies morales*, — *Le glaive du sacrifice*, — *la bonne volonté*, — *Foi et confiance*, — *Douceur et humilité*, — *Théologie pratique*, — *Double nœud de la religion*, — *Le commandement nouveau*, — *Vie intérieure*, — *Le pain de la parole*, — *Croissance spirituelle*, — *La vraie dévotion*, — *Pain céleste*, — *Charité évangélique*, — *La prière du cœur*, — *Les pauvres*, — *La Providence*, — *Le sens chrétien*, — *Esprit de conduite*, — *Règle des actions méritoires*, — *Epreuves du cœur maternel*, — *Tact maternel*, — *Vigilance maternelle*, — *Intelligence des sous-domestiques*, — *Principes d'éducation chrétienne*, — *Transformation du chrétien*, — *Le tabernacle*, — *Le crucifix*, — *Les larmes de Marie*, — *Saint Joseph, protecteur des familles chrétiennes*, — *La mère de saint Augustin*, de

saint Grégoire de Nazianze, de saint Bernard, de saint Louis, de saint Charles Borromée, de saint François de Sales, — *La Mère des mères*, — *Stations du chemin de la croix à l'usage des mères*.

La deuxième partie contient les documents relatifs à l'Archiconfrérie fondée par le R. P. Ratisbonne, à laquelle notre correspondant voudra sans aucun doute agréger sa petite association. — La deuxième partie renferme la messe, les vêpres, divers offices, les litanies et les prières spécialement recommandées aux mères chrétiennes.

En résumé, livre très-remarquable comme direction et en même temps d'une utilité pratique évidente comme questions de détails.

M. (Haute-Garonne), 12 septembre.

Je vous serai obligé de vouloir bien me donner, dans votre prochain numéro, une solution au cas suivant :

Il y a des journalistes qui envoient leur feuille sans qu'on la leur demande, sans que ceux qui la reçoivent aient donné la plus mince autorisation, ni signé l'ombre d'un abonnement. — Les premiers ont-ils le droit de faire payer l'abonnement après l'envoi de quelques numéros qu'on ne leur a pas demandés ; — et les seconds sont-ils tenus en rigueur de justice d'acquitter cet abonnement ainsi surpris ?

Avant de répondre, pesez bien la question ; songez aux conséquences de la solution. Si vous êtes pour ce mode d'abonnement et condamnez l'abonné malgré lui à le payer, vous allez enseigner à tous les journalistes de la R. F. une façon nouvelle d'endosser leurs feuilles à tous leurs ennemis, les pauvres cléricaux.

UN DE VOS ABONNÉS.

R. — Aucun journaliste, soit-il de la R. F. ou non, n'a le droit de faire payer à personne un abonnement qui ne lui a pas été demandé. Adressant purement et simplement sa feuille à quelqu'un, c'est à ses risques et périls. Nous savons que certains journaux ont été ainsi envoyés pendant un certain temps, et que six mois, un an après, on a réclamé l'abonnement. C'est une *tactique*, mais non un cas pendable. Vous refusez : tout ce que le « Journaliste » peut dire, c'est que la « tactique » n'a pas réussi. Général habile et patient, il a fait votre siège et l'a poussé, degré par degré, jusqu'à la dernière parallèle ; au jour venu, il vous livre l'assaut en vous envoyant le mandat de paiement qui, repoussé, lui annonce que la forteresse est imprenable et qu'il n'a qu'à lever ses tentes après avoir dépensé en pure perte, poudre, balles et boulets.

Autre chose, si le journal vous est adressé

après avis préalable, si cet avis vous est renouvelé soit par le journal lui-même, soit par quelque imprimé spécial. Si l'on vous fait connaître par ce moyen, une fois, plusieurs fois, que le journal ne vous est adressé qu'à titre d'essai, que vous êtes prié de le renvoyer après lecture de quelques numéros, s'il ne vous convient pas, dans ce cas l'on serait dans son tort en continuant à le recevoir et en refusant ensuite de payer l'abonnement. Ce n'est pas imposer, ce n'est pas surprendre un abonnement que de procéder de cette manière : c'est au contraire agir à visage découvert, cartes sur table, comme on dit vulgairement. Le directeur y va de bonne foi en mettant ainsi à même d'apprécier d'avance sa publication, de savoir ce qu'elle est, en quoi l'on peut y trouver son agrément ou son utilité ; loin d'y prendre matière à critique, on doit plutôt lui être reconnaissant de cette façon d'agir. Il est, en effet, difficile de juger un journal sur la vue d'un numéro ; la seule manière de le bien connaître et de s'y abonner en connaissance de cause, c'est d'en avoir vu préalablement une série de numéros.

Que s'il arrive de recevoir encore après avoir refusé, il ne faut pas non plus le regarder comme de l'obstination, et cela pour deux raisons : d'abord, parce que la poste peut ne pas remettre du jour au lendemain les journaux refusés, et ensuite parce que si la propagande se fait sur une large échelle, les suppressions souffrent plus ou moins de retard.

Voilà, cher correspondant, l'humble avis de l'Ami du Clergé sur la question que vous lui adressez. Il le donne à la fois et d'après ce qu'il fait lui-même et d'après ce qu'il sait des autres.

L. S. (Gironde), 12 septembre.

... Il faudrait aussi que l'abonné reçût son Ami au moins huit jours à l'avance de la fête ou du dimanche, comme vous avez fait quelque temps et comme vous ne faites plus, je ne sais pourquoi... — A. C., curé.

R. — Mais vous êtes dans l'erreur, bien cher abonné. Repassez tous nos numéros, et vous y constaterez que la *prédication* y est toujours donnée non pas huit, mais douze jours à l'avance. Ainsi, le présent n° 48, du 25 septembre courant, roule non sur le sujet de dimanche prochain 28 septembre, mais sur celui du 18^e dimanche après la Pentecôte, qui sera le 5 octobre. Lors même qu'il y aurait, involontairement, un ou deux jours de retard dans l'envoi du numéro, on a certainement tout le temps nécessaire de l'utiliser pour la prédication. Ce qui a pu vous tromper, c'est que les *catéchèses* ont dû être omises deux fois par suite d'une absence de l'auteur ; mais, depuis, le jour a été regagné et elles paraissent dans l'ordre primitivement arrêté.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître.

Gratias ago Deo meo semper pro
vobis in gratia Dei. (I Cor., 15.)

La reconnaissance envers Dieu est une vertu très-peu connue et très-mal pratiquée. Les imperfections mêmes qu'on remarque en soi servent de prétexte pour ne pas rendre grâces, comme si on n'avait pas encore assez reçu pour remercier, comme si on n'avait rien, parce qu'on n'a pas tout. Et c'est souvent parce qu'on n'a pas rendu grâces de ce qui a été donné qu'on n'a pas reçu davantage. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes de notre stérilité et de notre indigence. Mais à quelque degré que nous soyons élevés, notre reconnaissance est fautive, si elle n'est pas humble et vigilante.

Je rends de continuelles actions de grâces à mon Dieu pour vous. — Il paraît que saint Paul ne craint rien tant que l'ingratitude ; presque toutes ses épîtres commencent comme celle-ci, par des actions de grâces. Sa conduite est une leçon pour nous, nous devons joindre ses sentiments de reconnaissance à toutes nos actions, à toutes nos pensées, à tous nos exercices de piété ; nous devons remercier Dieu non-seulement en notre nom, mais au nom des autres, non-seulement des grâces que nous avons reçues nous-mêmes, mais aussi, comme fait l'apôtre, des biens que toute l'Eglise, que tous les fidèles ont reçus de Dieu. Nous devons donc nous faire une obligation de repasser souvent dans notre esprit et dans notre cœur tout ce que Dieu a fait pour nous en commençant par la grâce du baptême. C'est en Jésus-Christ que nous avons reçu et que nous recevons tous les jours tant de richesses spirituelles. Il n'y a rien dans les faveurs qui sont les plus communes et les plus générales soit dans l'ordre naturel, soit surtout dans l'ordre spirituel, dont nous ne devons rendre grâces comme des dons qui nous sont faits à nous-mêmes. Et si nous étions fidèles à ce devoir, notre vie entière, tout notre esprit, tout notre cœur pourraient-ils y suffire ? Nous en acquitterions-nous même jamais, si par surcroît de miséricorde, Jésus-Christ ne s'était rendu lui-même notre victime d'actions de grâces et notre Eucharistie ?

Je rends grâces à mon Dieu. — L'apôtre ne dit pas : je rends grâce à notre Dieu, mais à mon Dieu ; la charité le transporte pour ainsi dire, l'amour ardent et sincère qu'il a pour Dieu fait qu'il se l'approprie en quelque sorte et qu'il en fait son trésor. Ce sentiment est aussi dans saint Paul le fruit et l'effet d'une vive reconnaissance. L'idée de ce que Dieu a fait en lui et par lui est si vive qu'il lui paraît comme singulièrement appliqué à le combler de ses faveurs et à ouvrir sa main bienfaisante sur lui. Si nous n'avons pas le courage d'imiter ce langage de l'apôtre, ce n'est pas que nous soyons plus remplis que lui de cet esprit de charité

qui nous unit à tous les hommes et qui doit rendre tout commun dans la société des fidèles, mais c'est que nous n'avons pas les mêmes sentiments de reconnaissance ni le même amour ; c'est que nous n'estimons pas assez ce que Dieu a fait pour nous et que notre cœur n'est pas à lui avec la même plénitude et la même sincérité que celui des saints. En effet, en s'appropriant ainsi Dieu, c'est témoigner qu'on retire l'affection de son cœur de tout ce qui est dans le monde et qu'on la transporte à Dieu seul sans réserve et sans partage.

De la grâce qui vous a été donnée. — En élevant Dieu, l'apôtre abaisse les hommes. Il leur apprend à reconnaître que Dieu est l'auteur de tout le bien qui se fait et que les hommes n'ont rien que ce qui leur a été donné. *Qu'avez-vous, dit-il ailleurs, que vous n'ayez reçu ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* Il veut qu'on ne regarde que Dieu, qu'on ne s'arrête qu'à lui, qu'on ne rende gloire qu'à lui seul.

De ce qu'en toutes choses il vous a rendu riches en lui. — Quels trésors de grâces et quelle abondance de dons ces expressions de saint Paul doivent-elles nous faire concevoir dans ceux de qui il parle ! Mais, si c'était pour l'Apôtre et pour les Corinthiens un sujet d'actions de grâces et de louanges, ce doit être pour tous les fidèles une leçon des dispositions où ils doivent être par rapport aux vertus chrétiennes. Un vrai fidèle doit toujours considérer ce qui lui manque, il doit prier Dieu sans cesse de remplir ce qu'il y a de vide en lui et de faire que ses œuvres soient pleines devant ses yeux. Il doit craindre par-dessus tout ce reproche de Jésus-Christ à un des évêques de l'Apocalypse : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo*, et ce jugement prononcé contre Balthazar : *Appensus es in statera et inventus es minus habens*. C'est dans la vie même de Jésus-Christ que le fidèle doit chercher ce qui manque à la sienne. C'est par une généreuse et humble confiance dans les mérites surabondants du Sauveur qu'il doit remplir sans cesse le vide de ses propres œuvres. C'est dans ces sentiments qu'il doit attendre en paix l'avènement du Sauveur, comme saint Paul témoigne que faisait ce peuple attendant l'avènement glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Apôtre, par cette parole, avertit aussi les fidèles de ne pas s'enorgueillir des louanges qu'il leur donne, non-seulement parce qu'ils n'ont rien que ce qu'ils ont reçu de Dieu, mais encore parce qu'ils rendront compte de toutes ces grâces devant le tribunal de Jésus-Christ. C'est pourquoi il ajoute pour les humilier et les consoler tout à la fois : *Il vous affermira jusqu'à la fin, pour vous rendre irrépréhensibles au jour de l'avènement de Jésus-Christ*. Les grâces que Dieu nous a déjà faites en nous traitant comme des enfants bien-aimés doivent être un motif d'espérance qu'il voudra bien consommer son œuvre en nous. Cette vue doit aussi être pour nous un motif de fidélité et d'ardeur pour lui en témoigner notre reconnaissance par des preuves réelles et une vie

vraiment sainte. Après tant de témoignages de son amour, nous devons regarder comme une chose plus terrible que l'enfer les offenses que nous commettrions contre un Dieu si plein de bonté. Nous devons nous attacher à Dieu seul, de telle sorte qu'il n'y ait rien entre lui et nous qui nous en sépare. Le cep de vigne périt, s'il n'est attaché à la racine d'où il prend sa nourriture. C'est ainsi, selon Jésus-Christ même, que nous devons demeurer attachés à lui, afin de nous nourrir de plus en plus du suc que nous tirons de cette tige sacrée. Si nous sommes persuadés que tout vient de Dieu, nous devons savoir aussi que celui qui a tout donné peut tout ôter, et qu'il ôte aux superbes ce qu'il donne aux humbles. Jésus nous avertit lui-même dans l'Evangile qu'on fera de nouveaux dons au serviteur fidèle qui a déjà beaucoup reçu, mais qu'on ôtera au serviteur paresseux même ce qu'il paraît avoir.

Sujet tiré de l'Evangile.

Afferebant ei paralyticum jacentem
in lecto. (Matth., 9.)

Etat triste d'un pauvre paralytique qui ne peut se rendre à lui-même les services les plus nécessaires, et qui périrait de besoin si on ne suppléait par des assistances continuelles à l'usage des membres qu'il a perdus. Mais quel service plus important peut-on lui rendre que de le présenter à celui qui peut même ressusciter les morts, et d'obtenir sa guérison par une foi courageuse et persévérante? Quelle surprise enfin, quelle joie, quelle reconnaissance dans celui qui reçoit une pareille faveur? Avec quel empressement il fait l'essai de ses forces et de son rétablissement, pour s'en assurer lui-même et constater devant tout le monde le changement étonnant qui s'est fait en lui? Tel est le spectacle que nous présente notre Evangile; il est plus intéressant encore quand on y envisage l'image de la paralysie spirituelle, la nécessité de la grâce pour tirer un pécheur de ce funeste état, la force de cette grâce qui s'accorde à la foi et aux prières de l'Eglise. Que les paralytiques les plus désespérés ne perdent pas courage, ils ont affaire à un Dieu bon et à des amis bien puissants auprès de lui.

On présente à Jésus un paralytique couché sur un lit. — Tel est l'état de l'homme dans le péché. Comme le corps d'un paralytique ne peut plus exercer ses fonctions, ainsi l'âme du pécheur, morte à l'égard de Dieu, n'a plus dans sa volonté aucun mouvement vers lui. Mais la paralysie de l'âme est encore plus grande que celle du corps. Un paralytique sait au moins qu'il est paralytique et souhaite de ne l'être plus. Mais la paralysie du pécheur est dans le fond de son âme, elle occupe toutes ses puissances et suspend toutes ses fonctions à l'égard de Dieu et de son salut. Elle fait que l'homme aveugle dans l'esprit et corrompu dans la volonté, prend le mal pour le bien et le bien pour le mal, les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les

ténèbres. Il aime même les ténèbres plus qu'il n'aime la lumière : *dilexerunt tenebras magis quam lucem*. C'est ce qui nous est représenté par ces mots : *jacentem in lecto*. Quel est ce lit? Le lit de l'âme, dit saint Augustin, est, selon la Sainte Ecriture, le plaisir charnel et en général toutes sortes de plaisirs humains et séculiers : *Lectus appellatur ubi requiescit animus æger et infirmus, id est in voluptate corporis et in omni affectione seculari*. La vanité est le lit des uns, la curiosité est le lit des autres etc., chaque passion forme dans l'âme une langueur funeste, une paralysie de l'esprit et de la volonté. Et alors l'âme, qui ne peut être sans volonté et sans amour, ne veut et n'aime que son propre mets : *elle aime sa propre langueur*, dit saint Prosper, *et ne connaissant pas qu'elle est malade, elle prend sa maladie même pour la santé* : *amat ergo languores suos et pro sanitate habet quod ægrotare se nescit*. Combien y a-t-il d'âmes qui sont dans ce funeste aveuglement sans le voir, sans le sentir? On n'ose même pas leur représenter l'état où elles sont. C'est un malade couché sur un lit, qui s'y trouve bien, et qui ne peut se relever si Dieu ne rompt lui-même les attaches qui le perdent. Le premier appareil nécessaire à ces âmes paralytiques est donc, comme dit saint Prosper, la connaissance de leur état et le désir de l'assistance du médecin pour en sortir : *ut incipiat nosse quod langueat et possit opem medici desiderare quo surgat*. Il leur faut une lumière surnaturelle, mais comment l'obtiendront-elles si la foi, la charité, les prières de l'Eglise ne la demandaient pour elles?

C'est ce qui nous est expliqué dans notre Evangile : *Et Jésus voyant la foi de ceux qui lui présentaient ce paralytique lui dit : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Jésus-Christ guérit ce malade en considération de ceux qui le lui présentent et de la foi qu'ils ont en lui. C'est ainsi qu'il fait grâce aux pécheurs, en faveur des prières de l'Eglise et de la charité des âmes saintes. L'Eglise, dit saint Augustin, est cette colombe dont les gémissements remettent les péchés des hommes : *Columba cujus gemitu peccata solvuntur*. Combien cette vérité doit-elle imprimer d'amour et de reconnaissance envers l'Eglise à tous ceux qui sont revenus de l'état du péché par une conversion solide et véritable! Aussi saint Ambroise, expliquant ces paroles de notre Evangile, dit au pécheur : *Employez les serviteurs de Dieu afin qu'ils soient vos intercesseurs; faites que toute l'Eglise prie pour vous : Adhibe precatores, adhibe Ecclesiam, ut pro te precetur*. Et pourquoi? *Parce que Dieu, en considération de ces prières, vous accordera la grâce qu'il pourrait refuser s'il ne regardait que vous : Cujus contemplatione quod tibi Dominus negare possit, ignoscit*. Cette vérité est aussi une leçon bien importante pour tous les chrétiens; puisque Dieu a tant d'égards aux prières de ses serviteurs pour dispenser sa grâce aux pécheurs, il faut que comme Jésus-Christ dit à son Père : *Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité*, ils travaillent non-seulement pour eux-mêmes à se

sanctifier de plus en plus, mais pour assister ceux qu'ils doivent aimer comme eux-mêmes. Mais quoique Jésus-Christ ait considéré particulièrement la foi de ceux qui lui présentaient le paralytique et qui rompirent le toit de la maison pour le descendre devant lui, néanmoins ce malade avait la foi, comme saint Chrysostome le remarque : *Car s'il n'eût eu lui-même la foi, il n'eût pas cru que Jésus-Christ le guérirait, il n'aurait pas voulu se laisser transporter ainsi sur le haut d'une maison, pour en être descendu ensuite et pour être présenté devant le Sauveur.*

Mon fils, dit Jésus-Christ au paralytique, *ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* — C'est une des premières dispositions nécessaires à la justification des pécheurs, selon le saint Concile de Trente, que cette humble et généreuse confiance qui leur fait espérer que malgré leur indignité Dieu leur fera miséricorde en vertu des mérites de Jésus-Christ. Mais la confiance chrétienne est inséparable de l'humilité. C'est elle qui fait que, ne s'appuyant ni sur eux-mêmes, ni sur les hommes, puisque c'est s'appuyer, comme dit l'Écriture, sur un roseau qui se rompt dans la main de celui qui veut s'y appuyer, il se repose uniquement sur celui qui est le soutien du ciel et de la terre. L'humilité ouvre donc la voie à la confiance, et la confiance nous rend forts et invincibles, parce qu'elle nous fait entrer dans la force et dans la puissance de Dieu. Enfin, la confiance est inséparable de la reconnaissance. Si ces sentiments sont sincères dans un pécheur, ils ne seront pas sans effet ; on en verra les fruits par les œuvres de sa pénitence renfermées dans cette parole que Jésus dit au paralytique : *Levez-vous, emportez votre lit et allez en votre maison.* Le premier pas d'un pécheur converti est de se lever. *Levez-vous*, dit l'apôtre, *vous qui dormez ; sortez d'entre les morts, et Jésus vous éclairera.* Quand Jésus a dit au pécheur : *levez-vous*, il le fait lever en même temps par la toute-puissance de sa grâce, comme notre malade obéit à sa voix, parce que tout obéit à la parole du Tout-Puissant.

Emportez votre lit. — Ce lit de l'âme, avon-nous dit, est, selon saint Augustin, la faiblesse de sa chair qui la domine et qu'elle ne peut surmonter tant qu'elle en demeure esclave. Mais quand Jésus a dit à l'âme : *emportez votre lit*, c'est elle alors qui porte le corps, parce qu'elle devient forte. Pour mieux entendre tout ce qui est renfermé dans cette démarche du paralytique guéri et dans ce signe de la conversion véritable d'une âme, il faut se rappeler que ce lit dont parle l'Évangile peut se prendre en trois sens : 1° pour un lit de mort, dans lequel l'âme est comme ensevelie ; 2° pour un lit de langueur dans lequel l'âme, quoique réveillée du sommeil de la mort, demeure comme liée par la force de ses mauvaises habitudes ; 3° pour un lit de repos et de sommeil, dans lequel l'âme, quoique fidèle, s'endort quelquefois par des fautes passagères, tombe dans quelque assoupissement léger et se courbe vers la terre. C'est pourquoi Jésus dit au paralytique : *Allez en votre maison.* Cette mai-

son est celle dont saint Paul dit : *Nous avons une maison bâtie par les mains de Dieu et non par celle des hommes, qui n'est point sur la terre où tout périt, mais dans le ciel pour durer éternellement.* Ainsi le devoir d'un pécheur pénitent, que la grâce a rendu vainqueur du péché, est de prévenir continuellement les attrait du monde par une vive ardeur pour les biens célestes, de soupirer le jour et la nuit après les tabernacles éternels et d'entretenir toujours ce saint désir par une prière continuelle qui lui obtiendra la force nécessaire pour achever la course.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8, 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINERET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. P. ix : 200 fr.

CATÉCHÈSES ¹

XLVII. — VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Rogabatur ut descenderet et sanaret filium ejus. (Joan., iv, 47.)

« Considérez à qui l'on doit recourir dans le malheur et l'adversité. On peut exposer ici la dernière demande de l'Oraison Dominicale : « Mais délivrez-nous du mal. » (C. C. Trid.) Quel est le mal dont nous demandons à être délivrés par cette Prière, comment nous devons la faire et de quelle manière faut-il supporter les peines dont Dieu ne veut pas nous délivrer ? Telles sont les trois Questions à résoudre dans notre Homélie.

I. *De quel mal demandons-nous à être délivrés par cette Prière : « Mais délivrez-nous du mal ? »* — C'est du mal qui est le châtiment du péché, comme les tribulations de cette vie et les tourments de l'Enfer ou du Purgatoire. Cette Demande renferme en abrégé toutes les autres. Car, dès que Dieu nous protège contre le mal, nous sommes prémunis contre les tentations de la chair et du monde. Et cette prière est si importante que, non content de nous la prescrire, le Sauveur l'adressa lui-même à son Père, quand il lui dit en parlant de ses disciples : « Je ne vous conjure pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. » (Joan. xvii, 15). Il n'est pas nécessaire d'énumérer ici les maux auxquels nous sommes exposés en ce monde. Tous les hommes sont convaincus, par

1. L'Ami du Clergé, n° 4-40, 43-47.

leur propre expérience, de cette vérité que Job proclamait ainsi : « L'homme, né de la femme et « vivant peu de temps, est rempli d'une foule « de misères ; il ressemble à une fleur, qui se « flétrit en naissant ; il se dissipe comme l'om- « bre ; et il ne demeure jamais dans le même « état. » (Job. xiv, 1). Il ne se passe aucun jour, sans que nous ayons à souffrir quelque peine. Ce qui fait dire à Jésus-Christ : « A chaque jour suffit sa malice. » (Matth. vi, 34). Voilà pourquoi il nous exhorte à porter chaque jour notre croix et à le suivre (Luc. ix, 29). Il est donc naturel que nous recourions à Dieu pour lui demander la délivrance de tous les maux, qui nous affligent ou qui nous menacent. Mais quel sont ces maux ? Ce sont : d'une part, les maladies, la peste, la famine, la captivité, l'exil, les séditions, la guerre, les incendies, les inondations, la grêle, la foudre et tout ce qui peut nous tourmenter sur la terre ; et d'autre part, tout ce qui peut nous tourmenter en l'autre monde, comme les flammes du Purgatoire et les supplices de l'Enfer. Pour les maux qui peuvent contribuer au salut de notre âme, nous ne prions pas Dieu qu'il nous en délivre. Tel est cet aiguillon de la chair, que ressentait saint Paul, et qui avec le secours de la grâce affermissait sa vertu dans sa faiblesse. (II Cor. xii, G, 9. — I C. ii, 32. — I S C. ii, 12-6.) (1).

II. *Comment devons-nous faire cette Prière?* — Nous devons la faire suivant l'ordre où Jésus-Christ l'a placée dans son Oraison. Car il veut que nous cherchions « d'abord le royaume de « Dieu et sa justice. » (Matth. vi, 33). Ainsi l'on violerait son précepte formel, si, lorsqu'on éprouve un mal temporel, on en sollicitait la délivrance, sans se préoccuper des autres demandes qu'on doit faire auparavant. Il faut donc rapporter à la gloire de Dieu tout ce que nous désirons obtenir par cette Demande, à l'exemple de David qui, en le priant, lui donnait pour raison de sa prière : que les morts ne se souviennent pas de Dieu et qu'on ne confesse pas son nom dans le tombeau. (Ps. vi, 6.) ; et qui, en implorant sa miséricorde, lui disait : « J'enseignerai aux impies vos voies, et les méchants se convertiront à vous. » (Ps. i, 15). Quand les infidèles sont affligés de quelques maux, ils prient également pour en être délivrés. Mais ils mettent surtout leur confiance dans les remèdes naturels et emploient même, sans aucun scrupule, ceux qu'a préparés la magie et le sortilège. Il n'en est pas ainsi des vrais Chrétiens. Quoiqu'ils aient recours à la médecine dans leurs maladies, ils n'en attendent la guérison que de Dieu, à qui ils attribuent toute l'efficacité des remèdes. C'est pourquoi ils repoussent avec horreur ceux qu'aurait inventés le démon, lors même qu'ils seraient assurés de guérir en les employant. (I C. ii, 32. — I S C. ii, 127).

III. De quelle manière faut-il supporter les

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE Cours de Religion, 2^e Partie ou Grâce, art. 32. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 2^e Partie ou Grâce, art. 126.

peines, dont Dieu ne veut pas nous délivrer? — Il faut les supporter non-seulement avec patience, mais encore avec joie. Car « c'est par « beaucoup de tribulations que nous devons en- « trer dans le Royaume de Dieu. » (Act. xiv, 21). « N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrit ces « choses, pour entrer ainsi dans sa gloire ? » (Luc. xxiv, 26.) Il est donc juste que nous suivions la même voie pour y être admis. Si nous prions avec ces dispositions, Dieu nous délivrera de tout mal et de tout péril, comme il délivra de la fournaise les trois compagnons de Daniel (Dan. iv, 50.) ; ou il nous donnera, comme aux Machabées (II Mach. vi-vii), la force de les supporter courageusement. Au milieu des persécutions, nous imiterons les Apôtres qui, accablés de coups de fouet, « se réjouissaient « d'avoir été jugés dignes de les souffrir pour « Jésus-Christ. » (Act. v, 41). Et chacun de nous dira avec le Prophète-Royal : « Les prin- « ces m'ont persécuté sans motif, et mon cœur « ne craint que celui qui a remporté de riches « dépouilles. » (Ps. xviii, 161. — I C. ii, 32. — I S C. ii, 128).

XLVIII. — VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Redde quod debes. (Matth. xxvii, 28.)

« Le pénitent doit restituer avant d'être absous, parce que, comme le dit saint Augustin, le péché n'est pas remis, si ce qu'on a dérobé n'est pas restitué. Voir ce qui concerne la Restitution. » (C. C. Trid.) Selon cet avis du Catéchisme Romain, nous dirons en quoi consiste la Restitution, quelles causes obligent à la Restitution et pourquoi la Restitution est obligatoire. De là, trois Questions dans notre Homélie.

I. *En quoi consiste la Restitution?* — La Restitution consiste dans un acte de justice commutative, par lequel on rend au prochain ce qui lui appartient et par lequel on répare le tort qu'on lui a fait injustement, par malice ou par imprudence. Elle est nécessaire au salut, de nécessité de précepte. Car elle est commandée par toutes les lois divines et humaines, naturelles et positives. « Rendez à César ce qui appartient à César » dit Notre-Seigneur. (Matth. xxii, 21.) Et saint Augustin : « Quiconque peut restituer et ne restitue pas ne saurait obtenir le pardon de son vol. » Lorsqu'on est chargé d'une restitution, on doit la faire le plus tôt possible, moralement parlant. Car plus on la diffère, plus on se rend coupable devant Dieu. On pécherait mortellement, si, pour peu qu'on la diffère, on causait à autrui un grand dommage. (I C. iii, 138. — I S C. iii, 832).

II. *Quelles sont les causes obligeant à la Restitution?* — Il y en a trois, savoir : la possession non fondée sur un titre légitime, les délits et quasi-délits, les contrats et quasi-contrats. D'abord, relativement à la première, il faut distinguer entre le possesseur de bonne foi, le possesseur de mauvaise foi et le possesseur de foi

douteuse. Le possesseur de bonne foi n'est obligé à rien, tant que dure sa bonne foi. Mais aussitôt que sa bonne foi cesse, il doit : si la chose qu'il possède est encore en sa possession, la rendre dans l'état où elle se trouve; ou, s'il l'a vendue, en restituer le prix. Il en est de même pour le possesseur de mauvaise foi. Quant au possesseur de foi douteuse, il est assimilé au possesseur de mauvaise foi, s'il est entré en possession avec le doute et s'il n'a pas cherché à le dissiper. Si le doute survient pendant la possession commencée de bonne foi, il doit mettre à l'éclaircir toute la diligence possible. Que si le doute persévère, il est dispensé de la Restitution. Car « dans le doute meilleure est la condition du possesseur. » (I C., III, 138. — I S C., III, 833-834). Ensuite, relativement aux délits et quasi-délits, nous dirons qu'en droit, tout fait quelconque de l'homme, causant à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer. Chacun est responsable du dommage qu'il occasionne non-seulement par son fait, par sa négligence ou par son imprudence; mais encore par le fait des personnes dont on doit répondre ou des choses qu'on a sous sa garde. Enfin, relativement aux contrats et quasi-contrats, nous ajouterons que les contractants doivent réparer le tort fait au prochain pour n'avoir pas rempli les obligations résultant de leur convention. (I C., III, 133. — I S C. III, 786-817).

III. *Pour qu'il la Restitution est-elle obligatoire ?* — La Restitution est obligatoire non-seulement pour l'auteur immédiat d'une injustice, mais encore pour ceux qui en ont été les complices ou qui y ont coopéré d'une manière efficace, soit positivement, soit négativement. L'obligation de restituer passe aux héritiers. Mais chacun des co-héritiers n'y est tenu que pour sa part héréditaire. C'est à la personne lésée ou à ses héritiers que doit se faire la réparation d'un dommage. La Restitution ne se fait aux pauvres ou à l'Eglise que dans le cas, où elle ne saurait moralement se faire à quide droit. Il y a plusieurs causes qui dispensent de cette obligation : les unes en la suspendant, comme l'impuissance, la crainte bien fondée que le maître n'abuse de la chose à son détriment ou au détriment d'un tiers, la cession qu'on fait de ses biens en faveur de ses créanciers; et les autres en l'éteignant comme le jugement, la novation, la remise volontaire, la compensation, la confusion, la perte de la chose due et la prescription. (I C., III, 138. — I S C. III, 835-837). L'ABBÉ REGNAUD.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — A quelle époque remonte l'institution des curés et des paroisses proprement dites ?

Les canonistes établissent la proposition suivante : Dans les premiers siècles de l'Eglise, en vertu d'une loi universellement en vigueur, les fidèles, résidant soit dans l'intérieur, soit au dehors de la ville épiscopale, ne célébraient qu'en présence de l'évêque, leurs saintes assemblées et la liturgie sacrée. Cette conclusion est admise et soutenue par la presque unanimité des docteurs qui ont traité la matière. Qu'il nous suffise de citer Thomassin, Christianus Lupus, Sirmond, Henri de Valois, Morin, Pagi, Fleury, Marius Lupus, Roiffenstuel et Ferraris. 1^o Cette proposition s'explique facilement pour tout le temps qu'il n'y eut qu'un seul temple pour chaque ville. Et l'histoire tout entière nous atteste que c'est vers les villes, et même vers les villes principales que se dirigèrent d'abord les premières colonies des apôtres ou missionnaires, chargés par l'Eglise de porter au monde l'Evangile, et par l'Evangile, la civilisation. 2^o Même après qu'en dehors de l'église épiscopale, on eut élevé d'autres édifices sacrés, il reste certain que les fidèles continuaient à se rendre chaque dimanche et jour de fête, à l'église dans laquelle l'évêque célébrait les saints mystères et présidait l'auguste assemblée. Quant aux prêtres, non-seulement ils se réunissaient auprès de l'évêque avec les diacres et les fidèles, les jours liturgiques, mais ils célébraient la Messe et consacraient l'Eucharistie conjointement avec l'évêque; à peu près comme cela se fait encore aux ordinations de prêtres, et comme cela se fait plus généralement chez les Grecs.

Écoutez saint Justin : « Solis die, dit-il, omnium qui in urbibus vel in agris degunt, in eundem locum conventus fit... Præpositus præest et Eucharistiam facit... Distributio fit cuique præsentibus per diaconos mittitur. » Le xxxix^e Canon apostolique punit d'une juste déposition les prêtres et les clercs qui oseraient faire des assemblées séparées et distinctes de celles que l'évêque préside, ou qui dresseraient un autel autre que celui sur lequel l'évêque sacrifie. Ces témoignages et beaucoup d'autres, que l'on pourrait citer, prouvent que dans une même contrée soumise à la juridiction d'un évêque, il n'y avait qu'une seule église, dans laquelle prêtres et fidèles s'assemblaient avec l'évêque, et dans laquelle il ne se trouvait qu'un seul autel sur lequel l'évêque sacrifiait, ou bien un prêtre par son ordre. Cet état de choses disparut insensiblement, à mesure que les conversions se multiplièrent dans les campagnes et dans les régions plus ou moins distantes de la ville épiscopale. On ne peut rien préciser à cet égard, puisque les différentes contrées ne furent évangélisées et converties que successivement; et ceci explique pourquoi tel usage avait disparu de telle contrée, lorsqu'il était encore en pleine vigueur dans telle autre contrée. Nous en avons une preuve frappante dans un Capitulaire de Théodulphe, évêque

d'Orléans en 797. Par rapport au sujet qui nous occupe, nous extrayons les passages suivants : « Hoc summopere cavendum est sacerdotibus, ut per bratoria neque per urbana monasteria, vel ecclesias suburbanas, missas nequaquam, nisi tam caute ante secundam horam foribusque reseratis, celebrare præsument; ut populus a publicis solemnitatibus, tali occasione accepta, a missa sive prædicatione Episcopi se minime subtrahere possit. Sed omnes, tam sacerdotes suburbanam quam et in urbe constituti, et populus cunctus unam cum illis ad publicam missarum celebritatem conveniant, et nulli, extra parvulos et infirmos, licet missam auditam habeant, tam in civitatibus quam in parochiis edere et bibere præsument ante publicum peractum officium. »

« On ne connaît pas, au juste, dit l'abbé André, l'époque où commença l'établissement des prêtres dans les paroisses. Il n'existe point de Canon qui le prescrive, et la raison en est simple. Ce n'est point par une loi générale que les prêtres ont été envoyés desservir les campagnes. Cette mission a été donnée successivement pour divers lieux, et à mesure que les besoins spirituels du peuple l'ont exigé. Un évêque aura commencé à envoyer un prêtre résider dans un lieu éloigné de lui. Un autre évêque sentant la nécessité ou l'utilité de cet arrangement, l'aura imité; et, ainsi, par degré, il se sera universellement propagé. »

« D'un autre côté, dit le cardinal de la Luzerne, il paraît que c'est dans les campagnes qu'il a commencé à y avoir des paroisses. Dans les villes, les évêques résidaient environnés de leur *Presbytère*, et y exerçaient les fonctions curiales. Le nombre se multipliant, il n'était pas nécessaire d'y placer des curés. Il suffisait de multiplier les prêtres employés sous l'évêque et allant, par ses ordres, porter les secours spirituels à ceux qui en auraient besoin. Dans les campagnes, au contraire, les fidèles, devenant plus nombreux, ne pouvaient plus aussi facilement recourir à l'évêque, qui était éloigné d'eux. L'évêque lui-même ne pouvait plus suffire à tous les besoins de détail d'un aussi grand troupeau. Il devenait bien fatigant pour les prêtres de la ville, de se transporter dans les lieux éloignés, aussi souvent que les besoins des peuples, devenus très-multipliés, le demandaient. Il est donc tout simple que, pour parer à cet inconvénient, on ait commencé à envoyer quelques prêtres résider dans les villages et les bourgs les plus éloignés de la ville épiscopale, et qu'on y ait bâti des églises ou des chapelles pour la commodité commune. »

L'époque précise de cette institution des paroisses rurales ne saurait être déterminée. Le pape S. Denys, élu l'an 258, porta ce décret. cité par Gratien, 2^e *Par. Caus.* xiii, q. 1, cap. i. « Ecclesias singulas singulis presbyteris dedimus, parochias et cœmeteria eis divisimus, e. unicuique jus proprium habere statuimus; ita videlicet ut nullus alterius parochiæ terminis invadat, sed sit unusquisque suis terminis contentus, et taliter ecclesiam et plebem sibi commissam custodiat, ut ante tribunal æterni Judicis ex omnibus sibi commissis ratio-

nem reddat, et non judicium, sed gloriam pro suis actibus accipiat. » Il serait difficile, croyons-nous, de trouver un texte plus formel en faveur de l'établissement des paroisses. Nous pouvons donc, sans hésitation et sans crainte, faire remonter l'origine des paroisses rurales vers le milieu du 3^e siècle. Dira-t-on que ce décret pontifical prouve que ces paroisses existaient déjà, car le fait précède toujours le droit? La question de date n'est point pour nous le plus important; il nous suffit d'avoir établi qu'à l'origine de l'Eglise, les paroisses et les curés, tels que nous les entendons aujourd'hui, étaient absolument inconnus, et le furent peut-être jusqu'au 3^e siècle. Ce fait hors de doute prouve évidemment que les curés, comme tels, ne sont pas les successeurs des 72 disciples, et par conséquent ne sont pas d'institution divine.

Les données historiques précédentes ne s'appliquent qu'aux paroisses de la campagne. En effet, si nous exceptons les villes de Rome et d'Alexandrie, on peut parfaitement soutenir que les villes épiscopales n'eurent de curés proprement dits qu'après l'an mille. Cette proposition, disent les savants Bollandistes, paraît tout d'abord incroyable, et cependant elle se voit acceptée par des docteurs. de jour en jour plus nombreux, et toutes les tentatives faites pour la réfuter sont restées impuissantes. A l'époque du Concile de Trente, *Sess. xxiv, cap. xiii de Ref.*, il y avait encore des villes qui, malgré leur nombreuse population, manquaient de paroisses; ordre fut intimé aux évêques d'en ériger. Enfin depuis la savante dissertation de Marius Lupus, sur ce point, la presque unanimité des docteurs s'est rangée à cet avis.

Toutefois ces villes épiscopales renfermaient plusieurs églises distinctes de l'église cathédrale. La présence de ces édifices sacrés s'explique parfaitement; car, en dehors de l'office épiscopal du dimanche, ces églises pouvaient servir, soit pour d'autres offices du dimanche, soit tous les jours, matin et soir, pour la prière publique. De plus, ces églises secondaires, le plus souvent, avaient été élevées, soit au lieu même où tel saint, avait souffert le martyre, soit pour honorer tel saint, tel martyr; de là les noms donnés communément à ces églises : *Oratoria, Martyria, Memoria.*

Conclusion : dans les campagnes, l'institution des paroisses et des curés remonte au 3^e siècle environ, excepté Rome et Alexandrie où des paroisses existèrent dès le premier siècle; et dans les villes épiscopales, à peu près au 10^e siècle.

Q. — Vous avez touché, à plusieurs reprises, aux rapports des Religieuses avec le Clergé paroissial.

Il serait fort utile, je vous l'assure, de résumer, au point de vue du droit canonique et des décisions des Congrégations romaines, les droits et les devoirs des Congrégations religieuses de femmes, cloîtrées ou non, mais surtout cloîtrées, envers le Clergé paroissial, et aussi les droits et les devoirs du Clergé paroissial envers les dites religieuses; on mettrait ainsi la loi de l'Eglise à la place d'appréciations et de prétentions souvent fausses et peu charitables.

Je ne vous demande point un traité complet, impossible à faire dans un article de journal, impossible aussi,

peut-être, à cause du manque de précision constante dans le droit.

Je vous demande une page précise que vous pourriez sans doute puiser dans les *Analecta*, qui sont entre vos mains.

Faites avec nous, comme vous le faites toujours, et veuillez ne faire attention qu'à la demande que je vous adresse.

R. — L'honorable correspondant nous demande une chose impossible. Comment veut-il que nous puissions résumer en une page les droits et les devoirs du Clergé paroissial à l'égard des communautés, et *vice versa* les droits et les devoirs de ces communautés à l'égard de la paroisse ?

En principe général, les communautés qui professent les vœux solennels, possèdent les droits paroissiaux sur leurs propres membres. La fondation légale de ces maisons leur donne le pouvoir de conserver le Saint-Sacrement ; de là vient que les chapelains de ces communautés de vœux solennels administrent le viatique et l'extrême-onction aux religieuses, sans demander le consentement du curé. Il en est de même des funérailles et de la conduite au cimetière. Cependant pour ce dernier cas, l'accompagnement du corps doit se faire d'une manière privée et sans aucune pompe.

Bien diverse est la condition des instituts de vœux simples qui n'observent pas la clôture papale et n'émettent pas les grands vœux. Ces instituts ne sont pas exempts de la juridiction paroissiale. Peu importe que les religieuses soient cloîtrées. La clôture épiscopale n'est pas un titre suffisant pour affranchir ces communautés de la juridiction ordinaire du curé local.

Voici la pratique suivie à Rome, où se trouvent un assez grand nombre de communautés de vœux simples. Je parle de celles qui observent la clôture ou la demi-clôture. Chaque communauté est confiée au confesseur ordinaire pour les soins spirituels. Le curé de la paroisse n'intervient que si on réclame son assistance. Le confesseur ordinaire dit la messe dans la chapelle, donne la communion aux religieuses, même durant le temps pascal. Mais, dès qu'il faut administrer le viatique ou l'extrême-onction, on demande pour chaque cas la permission du curé. Cette pratique est d'autant plus remarquable que les saintes huiles sont conservées dans la maison.

Le confesseur ne se croit pas autorisé pour cela à donner l'extrême-onction sans en référer au curé de la paroisse. Celui-ci ne refuse jamais la permission qu'on lui demande. Il a même le soin d'autoriser généralement pour les cas d'urgence. En ce qui concerne les funérailles, le droit paroissial a été reconnu dans une décision récente de la Sacrée Congrégation du Concile. Cette décision concerne un diocèse de l'Est de la France. Malgré l'ancien usage, qui était basé sur les ordonnances et les concessions des précédents évêques, l'aumônier de la communauté dont il s'agit a été mis en déroute complète, la juridiction paroissiale a pleinement triomphé.

Cette décision, qui fixe la jurisprudence des communautés de femmes en France, a été rendue avec une grande maturité. L'*Ami du Clergé* l'a mentionnée dans un des précédents

numéros. Elle se trouve *in extenso* dans l'année courante des *Analecta*, page 495, et dans le cas où notre correspondant posséderait la collection de cette dernière publication, nous n'avons qu'à lui signaler la dissertation intitulée : *Juridiction paroissiale sur les instituts de vœux simples*, 8^e série, page 1,741 et suivantes. On y trouve le recueil complet des décisions du Saint-Siège sur ce sujet.

Q. — Un de mes confrères, qui n'est pas abonné à votre estimable feuille, désire qu'on traite la question suivante : Est-il strictement défendu au prêtre qui bine de recevoir un honoraire pour la seconde messe ? Citer, des décrets à l'appui.

En général, nous ne sommes pas riches en ouvrages et en documents. Vous êtes à même de posséder le texte de ces décrets qui le prohibent.

Seriez-vous assez bon pour en fournir une certaine nomenclature dans votre plus prochain numéro ? Je le lui ferai passer.

R. — Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de relater les décisions du Saint-Siège qui défendent de percevoir l'honoraire pour la seconde messe, lorsqu'on est autorisé à la célébrer. Néanmoins, afin de répondre au désir de notre honorable correspondant, nous consentons volontiers à revenir sur la question.

On peut dire en quelque sorte que la défense de recevoir l'honoraire pour la seconde messe remonte aux premiers siècles de l'Eglise. En effet, l'ancienne discipline laissait aux prêtres la liberté de célébrer plusieurs messes par jour. On lit dans la vie de saint Grégoire-le-Grand que ce pontife célébrait plusieurs fois le saint sacrifice. Un vestige de cette ancienne discipline est conservé encore aujourd'hui pour le jour de Noël, où chaque prêtre a la faculté de célébrer trois messes. Un autre exemple existe en Espagne, où tous les prêtres peuvent dire trois messes le 2 novembre, jour de la commémoration générale des fidèles défunts. Quoique la Sardaigne ait autrefois appartenu à cette nation et que l'usage de dire trois messes le jour des morts y ait peut-être existé, la Sacrée Congrégation du Concile refusa toutefois, il y a quelques années, de reconnaître la coutume dont il s'agit.

Nonobstant cette décision, les journaux ont annoncé, il y a quelques mois, qu'on signe en ce moment, dans plusieurs diocèses, une pétition adressée à Notre Saint-Père le pape Léon XIII, à l'effet d'obtenir que le privilège espagnol soit étendu à toute l'Eglise.

Il est donc certain que l'ancienne discipline permettait de dire plusieurs messes par jour. Les décrétales des papes qui défendent de dire plus d'une messe sont principalement l'œuvre d'Alexandre III et d'Innocent III, qui vécurent vers la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e.

Comment se fait-il que l'Eglise ait cru devoir révoquer cette prérogative, qui semble au premier aspect si favorable à la piété chrétienne et au soulagement spirituel des défunts ? Elle l'a fait dans le but de réprimer l'avarice des prêtres, qui prétendaient recevoir la rétribution pour chacune des messes qu'ils célébraient. Elle a préféré se priver des bénédictions attachées à

la réitération du saint sacrifice plutôt que de tolérer l'odieux commerce des choses saintes.

Lorsque les décrétales eurent fait le commandement de ne dire qu'une messe par jour, on inaugura la messe à deux faces ou à trois faces. Voici comment cela se passait : le célébrant récitait toutes les prières du commencement de la messe jusqu'au Canon. A ce moment, il descendait au bas de l'autel et recommençait la récitation des mêmes prières. Arrivé au Canon, il poursuivait l'action et ne faisait qu'une seule consécration. C'est ce qu'on appelait la messe à deux faces. Celle à trois faces avait lieu lorsque les prières du commencement étaient récitées trois fois. Or, le célébrant prétendait percevoir deux ou trois honoraires distincts pour la messe à deux faces ou à trois faces. Inutile d'ajouter que la Sainte Eglise condamna sévèrement cet abus. Et en cela on voit clairement l'esprit qui la dirige sur cette question, et comment elle s'oppose à la perception de plusieurs honoraires.

Au siècle dernier, comme nous avons dit plus haut, Benoît XIV permit aux prêtres espagnols de célébrer plusieurs messes le jour des morts. Cet usage, paraît-il, est fort ancien dans certaines parties de l'Espagne. En effet, le Saint-Siège fut consulté longtemps avant Benoît XIV, mais devant un usage aussi extraordinaire, la Sacrée Congrégation du Concile garda le silence, et la question ne fut décidée que par Benoît XIV lui-même : le pontife autorisa la célébration de trois messes non-seulement dans les contrées où l'usage existait déjà, mais dans toute l'Espagne, avec la différence toutefois que dans les diocèses qui ne connaissaient pas cette pratique, les prêtres ne pourraient recevoir la rétribution pour la seconde ou pour la troisième messe.

La Sacrée Congrégation du Concile a sévèrement défendu à toutes les époques de recevoir un honoraire pour la seconde messe en cas de binage. En 1835, en permettant à un curé du diocèse de Vintimille de biner, elle défendit expressément toute rétribution pour la seconde messe : *parochus non recipiat eleemosynam pro secunda missa*. Une décision analogue fut rendue pour Cambrai en 1841 : la Sacrée Congrégation du Concile autorisa le prélat à permettre le binage, mais elle lui recommanda de notifier aux curés qu'ils ne pourraient recevoir sous aucun prétexte une aumône ou un honoraire quelconque pour la seconde messe, laquelle devait être gratuitement appliquée pour leurs ouailles : *Moneat parochos, quibus facultatem iterum eadem die secundam missam celebrandi concesserit ne eleemosynam vel stipendium a quovis et sub quocumque prætextu pro ea percipiant juxta decreta alias edita a S. Congregatione, sed eam pro populo sibi commissio gratis applicent*. La Sacrée Congrégation allégua dès lors ses anciennes décisions.

En 1858, elle rendit un arrêt magistral, à l'occasion de la consultation que lui adressa Mgr l'archevêque de Cambrai. Comme nous en avons déjà cité le texte dans l'*Ami du Clergé*, nous n'avons pas besoin de le reproduire de nouveau et nous y renvoyons le lecteur.

Avant de terminer, nous croyons devoir faire

observer que la permission de l'évêque est absolument nécessaire pour la faculté de biner. Cinq ans de réclusion dans un monastère, indépendamment de l'irrégularité perpétuelle, voilà la peine que les saints Canons infligent aux prêtres qui binent sans permission. Deux arrêts de ce genre édictés, par le Saint-Siège, se trouvent notamment dans la 4^e série des *Analecta*, page 1,349.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Un abonné de l'*Ami du Clergé* soumet à la sagesse de la rédaction la question suivante :

Est-ce à la fabrique à fournir des surplis aux vicaires de la paroisse, ou bien cette charge incombe-t-elle à ceux-ci ?

R. — Le surplis était autrefois l'habit personnel du curé. Les prêtres de l'ancien temps ne le quittaient jamais ; aussi quelques auteurs, comme Piales, de Boyer, enseignent qu'il doit être considéré comme le vêtement personnel du curé, qui doit se le procurer sans qu'il puisse l'exiger de la fabrique. Mgr Affre et M. Carré, se fondant sur cet ancien usage, disent que la fabrique ne doit pas de surplis, parce qu'il est considéré comme habit du curé. Nous ne pouvons partager ce sentiment ; car il est évident qu'aujourd'hui le surplis n'est nullement un habit du curé. Il est un habit ou un ornement nécessaire à l'administration des sacrements et à la célébration de l'office divin. Il fait donc partie des ornements que la fabrique doit fournir en vertu de l'art. 37 du décret du 30 décembre 1809.

L'auteur anonyme du *Droit des curés et des paroisses* a fait une dissertation sur l'obligation où sont les fabriques de fournir le surplis aux curés des paroisses ; il cite un arrêt du Parlement de Grenoble, du 21 février 1775, qui assujettit les Minimes, décimateurs de la paroisse de Saint-Jean de Royans, à cette fourniture. On sait qu'autrefois les fabriques, et, à leur défaut, les gros décimateurs, devaient fournir tout ce qui est nécessaire pour le service divin (art. 21 de l'Edit de 1695.)

Le surplis, comme le remarque Thomassin, n'est qu'une aube raccourcie. Le Concile de Rouen de l'an 1072, canon V, ordonne aux curés de se servir d'aubes pour administrer le baptême et l'Extrême-Onction. On voit par là que le surplis a succédé à l'aube dans les occasions semblables ; car, d'après le droit canonique, les sacrements doivent toujours être administrés en surplis et en étole. Or, si le surplis n'est qu'une aube plus courte pour l'administration des sacrements et la célébration des offices de l'Eglise, il nous paraît évident que la fabrique est obligée de le fournir, comme elle fournit les aubes et tous les ornements nécessaires au culte divin.

Le *Journal des Conseils de Fabriques*, ordinairement si judicieux dans ses solutions, ne nous paraît pas avoir bien saisi le véritable point de vue de cette question. Il estime qu'elle

doit être résolue d'après les statuts, ou, à défaut, d'après l'usage de chaque diocèse. Il a été trompé en cela par les divers auteurs cités plus haut, ne sachant pas que, d'après l'ancienne discipline, le prêtre portait habituellement le surplis, comme il porte aujourd'hui la soutane. Mais sous la législation actuelle, et d'après l'art. 37 du décret du 30 décembre 1809, la fabrique doit fournir tous les ornements et le linge nécessaire au culte.

M. Gaudry partage notre sentiment : « Mgr Affre, dit-il, pense avec M. Carré que les fabriques ne sont pas tenues de fournir le surplis, parce que, dit Mgr Affre, le surplis est considéré comme habit du curé. Nous ne pouvons partager cette opinion, et peu nous importent les anciens règlements sur ce point. Si, en effet, anciennement le surplis faisait partie de l'habillement du curé, nous convenons qu'il n'ait pas été mis à la charge des fabriques ; mais aujourd'hui il n'en fait pas partie ; c'est un vêtement exclusivement destiné à la célébration des offices religieux. Il doit donc être à la charge de la fabrique et réputé sa propriété, comme tout ce qui est ornement consacré à la célébration du culte. »

M. Prompsault ajoute : « Le surplis est un habit de chœur et de ministère pastoral tout à la fois. C'était anciennement le curé qui se le fournissait, comme c'était lui qui était chargé de l'entretien du chœur de l'église, lorsqu'il levait les dîmes. On a eu tort de conclure de là que la fourniture du surplis n'était pas obligatoire pour la fabrique. Le curé aujourd'hui est complètement déchargé de toutes les fournitures qui sont nécessaires à l'accomplissement du ministère pastoral. Elles sont, sans exception aucune, à la charge de la paroisse. Ceci résulte de l'art. 37 du décret du 30 décembre 1809, ainsi conçu : « Les charges de la fabrique sont de fournir aux frais nécessaires du culte, savoir, les ornements, les vases sacrés, le linge, la lumière, le pain, le vin, l'encens, etc. »

La spécification que fait le législateur, après avoir parlé d'une manière générale, a eu pour but d'empêcher qu'on ne donne à ses paroles une interprétation qui n'était pas dans sa pensée. Si le curé était tenu de se fournir de surplis, il serait tenu pareillement de se fournir d'étoles pastorales et de payer les frais de blanchissage des surplis, quoiqu'il ne se serve de l'un et de l'autre de ces vêtements et ornements que pour le service de la paroisse. Le rituel de Belley tranche la difficulté en ordonnant qu'il y en ait au moins deux en bon état dans la sacristie des paroisses qui n'ont qu'un seul prêtre. Ils doivent être en lin et non en coton et à manches larges.

La fabrique doit fournir au moins autant de surplis que d'aubes pour le service des prêtres de la paroisse.

La fabrique doit fournir les surplis ou rochets non-seulement aux curés et desservants, mais aux vicaires et aux prêtres auxiliaires, de la même manière qu'elle fournit les ornements et les vases sacrés.

Les surplis dont se servent les chantres doivent

également être fournis par la fabrique, ainsi que les aubes ou surplis des enfants de chœur.

Nous avons beaucoup insisté sur l'obligation où est la fabrique de fournir les surplis, parce que la décision contraire donnée par Mgr Affre et quelques auteurs a souvent occasionné des contestations pénibles entre les curés et certains conseils de fabrique.

Ce que nous venons de dire du surplis s'applique également aux rochets, qui ne sont autre chose que des surplis aux manches étroites.

Q. — Ce que l'*Ami du Clergé* a dit récemment sujet des cimetières me suggère l'idée de lui demander la solution d'une autre question sur la même matière.

Il est question dans ma paroisse de changer de place notre cimetière qui entoure l'église. Un bon monsieur nous offre gratuitement le terrain destiné au nouveau.

Quelles formalités, s'il vous plaît, avons-nous à remplir au point de vue civil d'abord, pour opérer ce transfert ? Et une fois les formalités civiles remplies, malgré la loi qui défend de toucher aux cimetières de cinq ans, ne pourrait-on pas obtenir de M. le Préfet, par exemple, la permission de transférer tous les restes de l'ancien cimetière dans le nouveau, dès que celui-ci serait apte à les recevoir ? Et supposant cette permission obtenue, quelle cérémonie religieuse y aurait-il à accomplir pour la translation des restes ?

R. — Voici les formalités à suivre pour la translation d'un cimetière. Elles se trouvent tout au long dans la circulaire adressée aux préfets par le ministre de l'Intérieur, le 30 décembre 1843 :

« Et d'abord, la nécessité de la translation, si elle est contestée par l'administration locale, doit être préalablement rétablie par un rapport circonstancié d'hommes de l'art, que vous chargerez de constater les dangers ou les inconvénients résultant, soit de la situation topographique, soit de la nature du sol du cimetière ou de toute autre cause.

« C'est sur ce rapport et après que le conseil municipal en aura délibéré, que vous prendrez un arrêté pour déclarer qu'il y a lieu à la suppression de l'ancien cimetière.

« Mais avant de déterminer le nouvel emplacement, une formalité préliminaire est obligatoire. Je veux parler de l'enquête *de commodo et de incommodo* qui doit porter uniquement sur le choix du terrain.

« Cette enquête est d'autant plus rigoureuse s'il s'agit de l'établissement d'un nouveau cimetière à pour effet de grever les propriétés avoisinantes de servitudes assez onéreuses, et qu'il importe, dès lors, que les propriétaires intéressés soient mis en état de faire valoir leurs motifs d'opposition, que le conseil municipal sera ensuite appelé à examiner.

« Ces formalités accomplies, vous aurez à prendre un nouvel arrêté, le conseil municipal également entendu, pour déterminer l'emplacement sur lequel le nouveau cimetière sera transféré. »

Comme on peut voir, tout cela ne se fait pas en quelques jours. Quant à la permission d'utiliser immédiatement l'ancien cimetière après

en avoir ôté tous les restes, nous ne pensons pas que le Préfet puisse l'accorder légalement. Si la défense d'y toucher pendant cinq ans et d'y pratiquer des fouilles pour y bâtir pendant cinq autres n'était qu'un simple règlement de police, peut-être serait-il possible d'admettre une autorisation. Mais cette défense est faite en vertu d'une loi, la loi du 13 mai 1791 combinée avec le décret du 23 prairial, an XII, et aucun préfet n'a le droit ni le pouvoir de modifier une loi par un simple arrêté.

Enfin, nous répondons à la dernière question, en disant que, lorsqu'on opère le transfert des restes d'un cimetière dans un autre, on fait exactement les mêmes cérémonies que pour l'inhumation des défunts. Celui qui écrit ces lignes a assisté deux fois à des cérémonies de ce genre, qui ont été faites dans les délais fixés par la loi. On avait religieusement recueilli tous les ossements et débris des tombes dans des chars qui se tenaient devant l'église. On chanta solennellement la messe de *requiem*, et puis on s'achemina vers le cimetière avec tout le convoi, absolument comme s'il s'était agi de porter un mort en terre pour la première fois.

Q. — A trois kilom. de l'église de la paroisse de S. est situé un village qui possède une chapelle et un cimetière. C'était une ancienne paroisse qui fait en ce moment partie de S. Les prêtres de cette dernière paroisse y vont célébrer quelques services, dont l'honoraire est de 3 fr., au lieu de 2, à cause du dérangement. Quand un de ces services est retardé d'une heure, a-t-on le droit là aussi de prendre un franc de plus, c'est-à-dire 4 fr. ?

Règle générale : les honoraires des services à S. doublent à cause du dérangement. Ainsi, pour les funérailles, le droit curial, au lieu d'être de 5 fr. serait de 10. — Quand c'est un vicaire qui fait la sépulture, ne semble-t-il pas qu'il lui revienne quelque droit à cette augmentation du droit curial, puisque le curé n'éprouve aucun dérangement ?

R. — Nous avons déjà répondu dans plusieurs circonstances à des questions analogues. Nous nous bornerons donc à rappeler ici les principes généraux qui régissent la matière.

Les tarifs relatifs au service des morts dans les églises doivent être dressés par les fabriques. D'après les articles 68 et 69 de la loi du 18 germinal an X, les tarifs pour la perception du casuel sont rédigés par les évêques et approuvés par le gouvernement. Etant donnée cette législation, on ne saurait voir de difficulté dans le cas de notre correspondant; car rien n'y est laissé à l'arbitraire. Ceux qui dressent les tarifs doivent tout prévoir, les différentes circonstances de temps et de lieux, les distances, la fatigue, et fixer les chiffres en proportion. Mais une fois ces chiffres établis et approuvés par l'évêque et le gouvernement, personne, ni curé, ni fabrique, ni administration quelconque n'a le droit de les modifier, sous quelque prétexte que ce soit, sans s'exposer à des revendications et à des procès.

Mais en admettant que les tarifs dont parle notre correspondant sont légaux, les vicaires faisant le service ont-ils droit à une partie de ce qu'on appelle le droit curial ? Non. Il ne faut pas oublier que les vicaires, sous ce rapport, n'ont aucun droit personnel. La loi ne voit que

les curés et ne s'occupe pas de savoir si le travail est fait par eux en personne ou par des aides qu'ils se sont donnés. Le partage des intérêts entre curés et vicaires doit être l'objet d'une convention particulière qui les concerne exclusivement. C'est au vicaire de réclamer au curé une augmentation de récompense pour son surcroît de travail, à débattre enfin les conditions de sa collaboration, à porter même, au besoin, devant l'évêque le débat pour faire apprécier sa légitime revendication. Mais la loi est muette à son endroit et il ne saurait l'invoquer utilement.

VARIÉTÉS

LE DENIER DU SACRÉ-CŒUR

Par Paul Féval (1).

Les poètes sont généralement de mauvais administrateurs. Pour cette raison Platon les bannissait de sa république, et je m'imagine que M. de Rostchild ne les garde pas dans ses bureaux. On dit assez communément que les romanciers, ces poètes moins les vers, ne méritent pas davantage la tendresse des philosophes et des banquiers. Est-ce une injustice ? C'en eût été une peut-être pour le sage poète qui a dit un jour :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable !

Il est de fait que les apparences ne plaident pas pour les favoris des Muses. Poètes et romanciers forment ces tribus nomades du pays des chimères, où ne pénètrent pas les chèques et où le cinq pour cent est inconnu. De la terre les uns et les autres ne connaissent, n'aiment et n'admirent que les vertes prairies, les frais ruisseaux, les gais oiseaux et l'éternel amour; toutes choses bien riantes qui remplissent plus l'imagination que la bourse. Quelques rares poètes, il est vrai, ont eu de l'or, mais parce que l'or est venu les trouver. Or, c'est la coutume des financiers de ne pas attendre dans leurs lits les faveurs de la fortune, mais de courir après elle, comme des amoureux passionnés, pour lui demander sa main. Immense abîme, entre les amis de l'art et ceux de l'or ! Du reste, si les premiers regardent de haut les derniers, ceux-ci n'aiment pas à se servir de ceux-là, ce qui est quelquefois un tort, comme cet article a la prétention de le prouver. Pour cela, je me hâte de passer du général au singulier, qui est ici l'auteur du *Denier du Sacré-Cœur*, M. Paul Féval.

Oserai-je demander au lecteur la permission de faire quelques pas en arrière jusqu'à la jeunesse de mon client ? Je ne vais pas si loin que l'Intimé, qui remontait à la création du monde, et j'ai de plus l'excuse des loisirs que nous apportent les vacances.

Donc, ce n'était pas encore le pieux auteur du *Denier du Sacré-Cœur*, pas même le père fécond des *Mystères de Londres*. Jeune avocat,

1. Chez V^{or} Palmé, rue de Grenelle. Petite brochure de 25 c. ntimes.

M. Féval venait de plaider sa première cause. Eut-il la douleur de la perdre ? Eut-il le regret de l'avoir gagnée ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'à l'exemple du poète Boileau, notre futur romancier se hâta d'abandonner Thémis. Hélas ! c'était pour se jeter dans les bras de Mercure. Le jeune Féval vint se blottir dans une maison de banque. Triste cellule pour la folle du logis ! Comment courir et voler dans ces cages de fer encombrées de coffres-forts ?

La folle de celui qui devait un jour tant inventer et tant écrire eut peur de devenir trop sage. Elle résolut de corrompre son maître devenu son géolier. Elle réussit. Je n'ai le courage de blâmer ni l'un ni l'autre. Mais tant de faiblesse n'entre pas dans le cœur d'un banquier. Il n'excuse pas l'imagination et rejette les fils de cette folle. Un jour que le jeune commis était plongé dans une lecture qui l'absorbait entièrement, le maître s'approcha, et regarda le livre : ce n'était pas le *Manuel du parfait commerçant*, Féval fut mis à la porte. Heureuse journée pour les lettres, que celle où le futur auteur des *Etapes d'une Conversion* quitta la banque ! J'avoue que mon cœur est plein de reconnaissance pour le rigide banquier.

Et pourtant ce banquier fut un sot. Dans son jeune commis rêveur et enthousiaste, il y avait l'étoffe d'un grand financier. Vous riez ? Que diriez-vous de celui qui en deux ans ferait rapporter à un humble denier la magnifique somme de 35,000 francs ? C'est là pourtant l'œuvre de M. Paul Féval, qui n'en retire rien sinon les grâces par lesquelles Dieu récompense la charité. La charité de M. Paul Féval me pardonnera, je l'espère, la blessure que je viens de faire à sa modestie.

Comment il fut amené à écrire le *Denier du Sacré-Cœur*, l'auteur nous le raconte lui-même : « Il y a quinze jours, dit-il, j'achevais la publication de *Pierre Blot* dans la *Revue du Monde Catholique*, quand j'appris, par la triomphante clameur des journaux hostiles à la religion, que les souscriptions à l'œuvre du Vœu national allaient se ralentissant. La pensée me vint aussitôt d'ajouter cette préface (1) à mon livre ; non pas que je me flatte de posséder la moindre influence, mais dans le but de créer ainsi une offrande à déposer sur l'autel du Sacré-Cœur. »

C'est ainsi que la préface a été écrite ou plutôt contée, car M. Paul Féval conte toujours : le *Denier du Sacré-Cœur* est une charmante anecdote. L'on voit et l'on entend trois personnages : Jean d'abord, ce vieux chrétien de poète dans la bouche de qui l'auteur des *Etapes d'une Conversion* a mis le récit de la mort d'un père ; un frère des écoles chrétiennes, qui depuis le siège, où il a été blessé en sauvant un officier, ne peut plus comme autrefois prodiguer aux enfants du peuple son humble et magnifique dévouement ; enfin l'auteur lui-même, qui fait ici l'avocat du diable, tandis que Jean fait celui du bon Dieu. On cause du vote de l'Assemblée nationale qui vient de reconnaître

établissement d'utilité publique le futur édifice. L'auteur présente toutes les objections que faisaient alors les catholiques libéraux et Jean les résout magnifiquement. Tandis qu'on parle, des ouvriers arrivent sur la butte, ils s'assoient aux tables d'une guinguette, et commencent leur modeste déjeuner. Ils causent du vote, mais honnêtement ; ils se plaignent du chômage, mais sans maudire la société ni le patron. C'est là le pauvre ouvrier honnête « gai et bon enfant. » A ce charmant tableau, il faut une ombre, la voici : C'est le couple Chamoin qui arrive aussi à la guinguette, mais en se disputant. Les deux époux sont sales, déguenillés, abrutis. Chamoin est pauvre, mais il n'est pas ouvrier, car l'homme n'est pas fait pour la peine. Il se contente d'être radical. Il passe sa journée à boire, à courir, à lire le journal, à parler politique, à hurler contre les prêtres qui le nourrissent, contre les frères qui élèvent son enfant ; s'il lui reste du temps, il bat sa femme, qui lui rend la monnaie de sa pièce. Les premiers ouvriers connaissent Chamoin ; ils ne l'aiment pas ; mais ils l'écoutent, car c'est « un beau discours qui a du « chien » et le mot pour rire. » Il parle contre les corbeaux, l'on rit et l'on approuve ; puis il s'en va, et l'on avoue que les Chamoin « ce n'est pas du bon monde. »

Voilà un tableau qui ne manque pas de vérité. Ces deux types de l'ouvrier de Paris, l'un mauvais, l'autre seulement faible, sont bien dessinés. Ajoutez que la scène se passe sur cette même butte Montmartre où la basilique doit s'élever. Et pour décors, d'un côté « la ville étoilée de merveilles monumentales ; » de l'autre « la plaine, marquée à son centre par la flèche de Saint-Denis. Puis la banlieue industrielle, tout échevelée de vapeurs, et les vertes oasis de Saint-Ouen. »

Vous le voyez, le petit *Denier du Sacré-Cœur* a bien sa valeur. Son succès et ses 35,000 francs n'étonnent plus. Dites à présent, chers lecteurs, que le banquier n'a pas eu tort de chasser son jeune commis.

Maintenant je m'arrête, non pas cependant sans avoir donné le conseil d'acheter le *Denier du Sacré-Cœur*. Lire ce charmant ouvrage est un plaisir, l'acheter est une bonne œuvre. Le produit de la vente est destiné à cette église de Montmartre qui, au sein de la capitale criminelle, doit s'élever vers le ciel et l'implorer pour la patrie malheureuse et repentante.

J. DE FLERS.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

CONSERVATION DES PLANTES MÉDICINALES. (Suite.)

§ V. Des écorces et du bois et des bourgeons. Les écorces se divisent en deux catégories, les écorces résineuses et les non résineuses. Pour celles qui contiennent de la résine, il convient de les recueillir au printemps, avant que la sève ne se mette en mouvement. Si on attendait que la végétation fût complète, la résine serait en trop grande quantité et, trop peu élaborée dans le

1. Le *Denier du Sacré-Cœur*, qui paraît d'abord comme préface de *Pierre Blot*, se vend aujourd'hui séparément au profit de l'église du Sacré-Cœur.

corps de l'arbre, elle manquerait ainsi de qualité.

Pour les écorces non résineuses, le temps le plus favorable est l'automne ; alors, arrivée à sa maturité complète, l'écorce a acquis toute sa couleur.

La récolte du bois doit se faire dans les mêmes conditions que celle de l'écorce.

Quant aux bourgeons, ils se récoltent avant le développement des feuilles, par conséquent au printemps, aux premières pousses qui apparaissent aux extrémités des branches. Ne cueillez jamais les jeunes pousses qui se développent à la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. La sève nouvelle qui se produit après le repos estival est de moindre qualité que celle du printemps, et par conséquent les bourgeons qu'elle produit sont plus grêles et d'une qualité moindre.

Choisissez aussi les arbres sur lesquels vous devez faire ces diverses récoltes : il faut qu'ils soient jeunes, vigoureux et bien formés.

§ VI. *De la dessiccation.* Il ne suffit pas d'avoir amassé des plantes, des fleurs, etc., il faut encore apporter une grande attention dans la manière de les dessécher et de les conserver ; car, de ces derniers soins dépend une grande partie de leur vertu, et par conséquent, des services qu'ils peuvent rendre.

Quand on veut sécher et conserver des plantes, la première opération est de les monder des herbes étrangères, des feuilles mortes et fanées, de leurs racines (à moins qu'elles ne doivent être conservées). On les secoue fortement pour les débarrasser du sable, de la terre et autres impuretés qu'elles pourraient contenir. On les essuie, on les brosse, on les lave même au besoin. Cela fait, on ébranche ou partage celles qui sont trop volumineuses, trop épaisses, afin qu'elles puissent sécher plus facilement. Si les tiges sont trop ligneuses on les rejette comme inutiles. On enlève les calices, les onglets, etc., si on ne veut pas les conserver ; en un mot, on élimine tout ce qui n'a aucune valeur médicinale, car on ne doit pas se donner la peine de conserver des choses inutiles.

Quant aux fleurs aromatiques, dont le parfum réside dans le calice et qui sont trop délicates pour être épluchées facilement, comme la bourrache, la violette, etc, on les sèche entièrement après avoir rejeté celles qui sont fanées, pourries, trop peu ou pas assez épanouies.

Les bois, les racines et les écorces doivent être séchés promptement et d'autant plus rapidement qu'ils contiennent davantage d'humidité. Communément, les bois et les écorces n'exigent aucune préparation pour leur dessiccation ; seulement, il conviendrait de les brosser s'ils étaient couverts de substances étrangères, et de les diviser en fragments peu volumineux, afin de les faire sécher plus facilement.

Les racines, au contraire, demandent un certain soin : on doit enlever la terre et ordinairement, la première écorce des racines ; plusieurs herboristes veulent qu'on les lave avant de les faire sécher, afin de les mieux nettoyer ; si on le fait, on doit opérer rapidement et lorsqu'elles sont entières ; car, trop entamées, l'eau pourrait

leur nuire. On fend celles qui sont trop grosses ou qui contiennent un corps ligneux, afin de l'enlever. On coupe par tranches les grosses racines qui sont charnues, on les enfle à la manière d'un chapelet et on les expose aux ardeurs du soleil ou dans un four pour les faire sécher. Les oignons sont les racines les plus difficiles à sécher ; il faut les diviser en écailles et les faire sécher comme les racines les plus charnues.

Le raifort et autres racines, qui perdraient par dessiccation une partie de leurs propriétés, se conservent très-bien dans un sable très-sec, pourvu qu'on ait soin de les laisser entières, de les garantir de la chaleur, de l'humidité et de la gelée.

On doit enlever l'écorce appelée brou, qui enveloppe les semences à noyaux.

Pour les oranges, les citrons et autres fruits de la même famille, on enlève en spirale, à l'aide d'un bon couteau, l'écorce superficielle pour la faire sécher, ayant soin d'entamer le moins possible la partie blanche et spongieuse qui se trouve en dessous ; elle attire l'humidité et elle n'a aucune vertu.

L'amadou, qui est souvent employé pour arrêter le sang des plaies, des incisions, etc., n'est que l'agaric ou fungus du chêne. C'est une excroissance molle, spongieuse, élastique, qui croît surtout sur le tronc des chênes. Quand il est sec, on le coupe en tranches d'un ou deux centimètres ; puis on le bat fortement, afin de briser une assez grande quantité de ses fibres ligneuses, qui tombent en poussière et on le rend ainsi très-souple et propre aux usages ci-indiqués.

F. M. S.

ECHOS DE LA BOURSE

Un temps d'arrêt a marqué la journée du 23, plusieurs valeurs sont redescendues. Ainsi, baisse de 30 cent. sur le 3 p. 0/0, qui ferme à 83 40 ; de 25 cent. sur l'amortissable, qui fait 86.65 ; de 1 fr. sur le 4 1/2, qui revient à 113 ; de 20 c. sur le 5 p. 0/0, qui reste à 118.20. C'est l'effet de quelqu'un de ces on mystérieux qui vous arrivent en pleine bourse, comme des coups de foudre et qui étourdissent les inhabiles ; demain, après-demain on sera remonté au plateau du mâle de cognac et l'on y manœuvrera de plus belle.

M. E. Vattier, directeur de la *Gazette financière*, 8, passage Saulnier, qui s'est chargé, comme nous l'avons dit, du placement de quelques-unes des parts de propriété de la *France Nouvelle*, nous fait savoir que l'opération marche à sa plus grande satisfaction. Avis à ceux qui hésitent à s'associer à cette bonne œuvre : il s'agit seulement de 250 fr. C'est le moment des résolutions viriles, la lutte est arrivée à son paroxysme d'intensité, et il faut savoir s'imposer un sacrifice pour sa foi et pour son pays.

Nous remarquons dans le journal la *Défense* de mardi 23 courant un splendide éloge de la *Société générale de Librairie catholique*. L'article se termine ainsi : « Jamais la librairie catholique n'avait agi avec cette force, avec cet éclat, avec cette puissante organisation. C'est une révolution à sa façon ; révolution pacifique et féconde, aux résultats incalculables. »

L'installation de la Société dans le magnifique immeuble qu'elle a fait construire, 76, rue des Saints-Pères, est fixée officiellement au 15 novembre prochain. C'est cette nouvelle et cette date qui ont inspiré son article à la *Défense*. Comme elle, nous ne pouvons que prévoir et annoncer un avenir des plus prospères pour l'admirable entreprise due à l'initiative de l'éditeur des *Bollandistes*, M. Victor Palmé.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71,

LÉON GAUTIER

PORTRAITS CONTEMPORAINS ET QUESTIONS ACTUELLES

DEUXIÈME ÉDITION REVUE AVEC SOIN

« Malgré tout, j'aime mon siècle; j'aime ce qu'il y a de légitime en ses aspirations et en ses désirs; j'aime, par leurs grands côtés, la Science, la Poésie et l'Art contemporains, et je souhaiterais les réconcilier avec la sainte Eglise romaine, ma mère, que j'aime bien plus encore et par dessus toutes choses.

« Ultramontain de la veille, j'ai toujours mis quelque obstination à rester en dehors de tout parti politique et littéraire. Je n'ai jamais voulu et ne veux être que catholique : catholique très-romain, fort vivement épris de la charité, respectant le passé et espérant en l'avenir. »

(EXTRAIT DE LA PRÉFACE).

TABLE DES MATIÈRES : I Lamartine. — Montalembert. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Le P. Monsabré. — Victor Hugo. — Le cardinal Pitra. — Louis Figuier. — M^{me} de Lamartine. — L'abbé Le Hir. — Duban. — Henri Lasserre. — Alexandre Dumas. — Auguste Cochin.

II. L'Infaillibilité. — La Question Sociale. — L'Esclavage. — La Guerre. — La Question du Drapeau. — La Science. — l'Art. — La Question de l'Enseignement. — L'Histoire. — La Géographie. — L'Industrie. — La Question Ouvrière. — Les Publications populaires. — Les Pèlerinages. — Un Dernier Appel.

Fort vol. in-12 de 504 pages magnifiquement imprimé. Prix. 3 fr.

OUVRAGES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS

▲ L'OCCASION DE LA RÉCENTE ENCYCLIQUE DU SAINT-PÈRE SUR L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS

L'HOMME

Sa nature, son âme, ses facultés, sa fin

D'APRÈS LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Par S. G. Mgr. de la BOUILLERIE, coadjuteur de Bordeaux.

Chapitre I. Unité de l'Homme. — Ch. II. Des principes métaphysiques et physiques qui régissent les êtres. — Ch. III. De la composition des corps. — Ch. IV. De la Vie et de l'Âme. — Ch. V. De l'âme végétative et de l'âme sensitive. — Ch. VI. L'âme humaine. Unité substantielle de l'homme. Définition de l'homme. — Ch. VII. De l'unité de l'âme dans l'homme. — Ch. VIII. Spiritualité, substance et immortalité de l'âme. — Ch. IX. De l'origine de l'âme. — Ch. X. Le corps de l'homme. — Ch. XI. La mort. — Ch. XII. Les facultés. — Ch. XIII. L'intelligence en général. L'intelligence de Dieu et celle de l'Ânge. — Ch. XIV. Système de l'intellectualité humaine. — Ch. XV. Des facultés qui dépendent de l'intelligence. — Ch. XVI. La Vérité. L'Erreur. — Ch. XVII. Comment l'homme comprend ce qui est au-dessous de lui, en lui et au-dessus de lui. — Ch. XVIII. De l'âme séparée. — Ch. XIX. Des facultés appetitives en général. — Ch. XX. De la volonté. — Ch. XXI. De la liberté. — Ch. XXII. Des relations mutuelles de l'intelligence et de la volonté. — Ch. XXIII. Du bien suprême. — Ch. XXIV. De l'emploi de nos facultés dans l'acquisition du bien suprême. — Ch. XXV. De la lumière de gloire. — Ch. XXVI. De la grâce. — Ch. XXVII. Conséquences pour l'âme de l'état de la gloire. — Ch. XXVIII. De la résurrection des corps. — APPENDICE : Etude sur la doctrine Thomiste considérée dans ses rapports avec les découvertes de la science sur la composition des corps.

Très-beau volume in-8° de xi-335 pages. Prix. 6 francs.

COLLEGII

SALMANTICENSIS

CURSUS

THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA.

Environ 25 volumes grand in-8° raisin à deux colonnes. (Douze volumes ont paru. — Environ 4 volumes paraîtront chaque année). — Prix du volume : 10 fr.

F. C. R. BILLUART

SUMMA SANCTI THOMÆ

Hodiernis Academicarum moribus accommodata; editio nova, optimæ auctoritatis simillima, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub augusto nobilissimoque patrocino illustrata ac RR. DD. J. J. B. LEQUETTE, episcopi Atrebatensis, Boloniensis et Audomarensis.

8 beaux vol. in-4°, à deux colonnes. Nouvelle et superbe édition, terminée. — Prix net : 40 fr.

APPENDIX AD THEOLOGIAM

F. C. R. BILLUART, continens constitutiones, decreta et resolutiones S. Sedis Apostolicæ usque ad præsens.

1 vol. in 4° de vii-608 pages à deux colonnes. 10 fr.

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2	25	en fûts d'au moins 25 litres.
---	----	-------------------------------

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire,
16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.
STENOGRAPHIE L'ÉCOLE
Méthode pour apprendre sans maître, en deux heures, à 4 fr. 50 francs.
DUPLOIX 12, rue N.-D.-de-Nazareth Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTH à LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTH et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 100 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAO (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 49

PRÉDICATION : **XIX^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèses sur les devoirs envers la patrie et les gouvernements, sur le culte des Reliques. — LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE : Origine, Considérations, Applications. — CONGRÉGATION DU CONCILE : de la récitation du Bréviaire pendant une messe de morts. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES : Des conditions requises pour gagner l'indulgence de la portioncule. — Un curé appelé par un malade d'une paroisse étrangère en danger de mort, est-il tenu d'aller informer lui-même son confrère qu'il a confessé ce malade, ou lui suffit-il de l'en informer par une personne de confiance ? — Peut-on donner les derniers sacrements et la sépulture chrétienne à un moribond qui a obstinément refusé toute confession, mais qui meurt après avoir perdu l'usage de ses sens ? — Un curé légitimement empêché de dire la messe un jour de fête supprimée, est-il tenu d'envoyer l'honoraire pour l'œuvre des séminaires, conformément aux prescriptions diocésaines ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quelle est la limite légale autour d'une église, paroissiale ? A quelle distance de cette limite le voisin peut-il planter ? — Un ministre du culte qui ferait une inhumation sans qu'il lui fût justifié de l'autorisation civile, mais seulement 24 heures après le décès, est-il passible de quelque peine ? — Le produit de la cire des inhumations ou services doit-il figurer, comme recette, au budget de la fabrique ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Comment restaurer un drap mortuaire détérioré par la pluie à un enterrement ? — Travaux d'octobre au jardin du curé. — ECHOS DE LA BOURSE.

CORRESPONDANCE

L. (Côtes-du-Nord), 23 septembre 1879.

M. le supérieur des missionnaires de N.-D. d'Obésine vous a demandé si l'Enseignement catholique n'était pas la continuation de la Tribune sacrée (Ami du Clergé, n° 46). Quelque satisfaisante que me paraisse votre réponse, elle me semble manquer de précision : voudriez-vous avoir l'obligeance de compléter vos renseignements en donnant l'époque fixe de l'apparition de ces deux recueils et la durée de leur publication simultanée. Ces deux points, pour moi si ce n'est pour d'autres, ont leur importance, et de la réponse dépend mon acquisition. P. A..., prêtre.

R. — La Tribune Sacrée a commencé en octobre 1845, et a fini de paraître en 1865 : donc vingt ans environ d'existence.

L'Enseignement catholique a commencé six ans après la Tribune Sacrée, le 1^{er} janvier 1851, et depuis il a continué sans interruption.

Il a été fondé par l'un des collaborateurs de la Tribune Sacrée, M. Simon de Vaudiville, sténographe, qui allait entendre lui-même les prédicateurs et publiait leur texte d'après ses propres notes. M. Simon de Vaudiville a ainsi dirigé et composé l'Enseignement catholique depuis la première livraison jusqu'à celle du 1^{er} janvier 1879, date de la cession à M. Victor Palmé, c'est-à-dire pendant vingt-huit ans, et aujourd'hui encore il est sténographe à la chambre des députés.

Cette seule remarque que le fondateur-propiétaire de l'Enseignement catholique a été en même temps son rédacteur continué d'après les textes sténographiques qu'il prenait la peine

d'aller recueillir lui-même, explique son succès et sa vogue. Aussi l'Enseignement catholique vit-il encore, et pendant que la Tribune Sacrée n'existe plus depuis bientôt quinze ans, il a continué, lui, à produire au grand jour la parole des grands prédicateurs contemporains.

Pour nous résumer, la Tribune Sacrée n'a que six ans d'antériorité sur l'Enseignement catholique (octobre 1845 à 1851), qui lui a déjà survécu de quinze ans.

Nous redirons, des deux collections réunies, ce que nous avons déjà dit dans le n° 46 :

« L'Enseignement et la Tribune, bien qu'ayant paru simultanément, ne font pas double emploi, car s'il est vrai qu'on y rencontre souvent les mêmes orateurs, on n'y trouve que très-rarement leurs mêmes sujets. Celui qui les possède peut se flatter d'avoir tout ce que la prédication contemporaine depuis quarante ans a produit de plus remarquable. Sermons, Conférences, Prônes, Homélies, grands discours, allocutions de circonstance sur tous les sujets possibles, tout s'y trouve et forme une mine aussi inépuisable que variée. »

Et maintenant, s'il s'agit de choisir entre les deux collections, il est évident que l'Enseignement catholique a tous droits à la préférence, à cause même de sa continuation.

Pour en faciliter l'acquisition, M. Victor PALMÉ accorde les mêmes délais de paiement que pour les collections de la REVUE DU MONDE CATHOLIQUE, DE LA REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES et des ANALECTA JURIS PONTIFICII, savoir : 25 francs tous les trois mois.

Comme témoignage de la valeur et de la richesse actuelles de l'Enseignement catholique, voici le dernier sommaire :

LIVRAISON DU MOIS D'OCTOBRE 1879.

DROUIN (l'abbé H.) — Sermon pour la fête de N.-D. du Rosaire.

BOURDIN (l'abbé A.) — Instruction sur la fête de la Toussaint.

PAULISTES (R.R. PP.) — Satisfaction et Satispassion. Discours pour la commémoration des morts.

SAINT-VINCENT (l'abbé P. de) — Conférences aux ouvriers sur la morale.

CORNET (le chanoine Ed.) — Panégyrique de saint Ignace de Loyola.

LAMEREY (M. l'abbé de) — De l'insuffisance de l'honnêteté en matière de salut.

*** — Lettres familières sur les conférences du P. Hyacinthe, en 1866, à N.-D. de Paris.

Nota. — L'abonnement à l'Enseignement catholique est de 12 fr. par an; de 10 fr. seulement pour les abonnés à l'Ami du Clergé.

La collection (27 volumes, y compris l'année 1878, Prix : 200 francs, payables par termes, aux conditions ci-dessus, ou au comptant avec 20 0/0 de remise.

V. (Meuse) 28 septembre 1879.

J'avais égaré le bulletin de souscription à l'Ami; je viens de le retrouver et vous l'adresse afin de vous donner ma souscription. Je vous prie de ne pas oublier de m'envoyer avec le dernier numéro, la table et la couverture.... J'espère être satisfait de cette publication.... Vous ferez traite pour le 15 octobre.

J'aurais encore une demande à vous adresser. Ayant saint Denis pour patron de paroisse et n'ayant point encore, comme nouvel arrivant, de vie de ce Saint, je vous serais reconnaissant de m'indiquer les différents ouvrages ou notices parlant de lui et de ses compagnons.

Si le prix n'en était pas élevé, je vous prierais même de m'en adresser deux ou trois, franco par la poste, et vous joindriez le prix à la traite du 15 octobre. — H. M., curé.

R. — Selon vos désirs, nous vous ferons présenter le 15 octobre, sans aucun frais en plus, une quittance d'abonnement, dont vous verserez le prix entre les mains du facteur, sans avoir besoin de vous en occuper ensuite en quoi que ce soit. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, c'est bien le moyen le plus simple pour un client de s'abonner ainsi, depuis que la poste a inauguré son système de recouvrements à domicile.

Tous les abonnés indistinctement recevront la table et la couverture avec le dernier numéro de l'année. Tout prochainement aussi, nous parlerons des améliorations que nous avons en vue à l'occasion de sa deuxième année.

En fait de livres sur saint Denis, nous vous signalons, dans le cadre restreint que vous indiquez, le PANEGYRIQUE DE SAINT DENIS L'AREOPAGITE, évêque d'Athènes et de Paris, patron de la France, prêché à Saint-Nicolas des Champs, et à Saint-Augustin, par M. l'abbé Davin, chanoine de Tulle et de Versailles, etc. (1 vol. in-32 de 180 pages. Prix. . 50 cent.)

Ce petit volume est très-remarquable au point de vue du sujet en lui-même et comme étude historique. Il se termine par une liste raisonnée de tous les monuments connus de l'orateur, relatifs à saint Denis et en dehors de ses Ecrits. Ces documents arrivent au chiffre de 52 ! Docte liste, comme on voit, et sur laquelle il est facile de faire un choix pour une Vie particulière.

Si, à côté de cette histoire plus ou moins étendue de l'apôtre de Paris, on veut le posséder lui-même, nous signalons et recommandons les ŒUVRES DE SAINT DENIS L'AREOPAGITE, traduites du grec en français, avec prolegomènes, manchettes, notes, table analytique et alphabétique, table détaillée des matières, par l'abbé J. DULAC. (1 fort vol. in-8° de 672 p. 6 fr.)

En nommant cet illustre apôtre et ses écrits c'est l'occasion de mentionner le suivant : LES EGLISES DU MONDE ROMAIN, notamment celles des Gaules, pendant les trois premiers siècles, par le R. P. DOM FRANÇOIS CHAMARD, bénédictin de la Congrégation de France.

1 beau vol. in-8°. Prix. 5 fr.

Le savant religieux y discute et établit, en bénédictin qu'il est, c'est-à-dire après d'immenses recherches et preuves sur preuves, l'origine des diverses églises du monde chrétien, pendant les trois premiers siècles. Mais la somme de cette vaste érudition concerne l'Eglise des Gaules, devenue l'Eglise de France : de là pour nous, son invincible attrait et sa valeur réelle.

G. (Maine-et-Loire), 26 septembre 1879.

... A l'occasion de la fête de sainte Thérèse, qui tombe le 15 octobre prochain, je désirerais faire cadeau d'un livre à une personne qui porte le nom de cette grande sainte. J'ai vu l'ouvrage du P. Bouix, mais il ne me convient pas. Cependant, faute d'autres, je me résignerais à le prendre.

B. DE L.

R. — Un ouvrage tout à fait nouveau sur la célèbre Réformatrice du Carmel, c'est le suivant : SOUVENIRS, ILLUSTRÉS DU PAYS DE SAINTE THÉRÈSE, par F.-X. PLASSE, chanoine honoraire, professeur d'histoire.

(1 magnifique volume grand in-8° de vii-320 pages, orné de 27 jolies gravures, reproduction exacte des photographies apportées d'Espagne par l'auteur. 6 fr. — Demi-rel. chagrin, tranches dorées, 10 fr.)

M. le chanoine Plasse a suivi, en effet, pour la composition de ce livre, une tout autre voie que celles qu'on a coutume de prendre en semblable matière ; il s'est appliqué à écrire non une histoire, une vie proprement dite de sainte Thérèse, mais celle des lieux où elle vécut, sa ville natale, le couvent où elle fit sa profession, ceux qu'elle habita, la cellule où elle pria, le tombeau qui la garde ; en un mot, il n'est pas un endroit où elle ait mis les pieds qui n'ait ainsi une description détaillée et authentique, car l'auteur a fait plusieurs fois exprès le voyage d'Espagne pour voir de ses yeux et recueillir sur place tous les documents possibles. Vieilles gravures, estampes, photographies, il a tout colligé et emporté en France avec un soin pieux et un amour d'artiste. Aussi, par leur texte qui pétillait comme description topographique, et par leur vingt-sept charmantes gravures qui l'émaillaient comme autant de pierres précieuses, les Souvenirs illustrés du pays de sainte Thérèse forment-ils un livre tout à fait hors ligne : un livre pour les gens du monde par son côté historique et artistique, et un livre d'édification et de piété en ce qu'il touche à la sainteté et à la dévotion par la grande figure qui en est le sujet. G. ALCYON.

PRÉDICATION

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Épître.

Renovamini Spiritu mentis vestræ
et induite novum hominem.
(Eph., 4.)

Les instructions de l'Apôtre dans cette épître renferment en abrégé tous les exercices de la vie chrétienne : nous n'avons rien à faire que de nous dépouiller sans cesse des haillons de la cupidité, pour nous couvrir des vêtements précieux de la charité; que de renoncer de plus en plus à la succession d'Adam pécheur, pour recueillir l'héritage de Jésus-Christ, acquérir toujours de nouveaux traits de ressemblance avec l'homme nouveau, et devenir enfin des copies et des images vivantes de Jésus-Christ. C'est à quoi saint Paul réduit la seule étude nécessaire, la seule véritable science du salut. Allons à cette divine école, ne perdons aucune des paroles de l'apôtre. Discernons le mal pour le fuir sans restriction, connaissons le bien pour l'embrasser sans réserve.

Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme.— C'est dans le cœur et non pas seulement dans l'extérieur de la conduite que doit se faire le renouvellement de l'homme. Il commence dans le baptême par la rémission des péchés, il continue ensuite pendant toute la vie du chrétien, et il consiste à croître toujours dans la charité, parce qu'il n'y a qu'elle qui renouvelle les hommes, selon saint Augustin, et que, comme la malice fait le vieil homme, l'amour fait le nouveau : *Caritas innovat homines et sicut malignitas veteres ita dilectio novos facit*. Il est vrai que ce renouvellement ne sera parfait que lorsque le renouvellement de l'âme sera la source du renouvellement du corps, ce qui se fera à la résurrection. Mais nous devons toujours y tendre pendant toute notre vie.

Eloignez-vous de tout mensonge et que chacun parle à son prochain dans la vérité.— Nous devons renoncer au mensonge, non-seulement dans les paroles, mais dans les actions. Car il y a un mensonge d'actions, qui est encore plus dangereux que celui des paroles. En effet, combien commet-on de mensonges à l'égard de Dieu dans ses prières? Combien y en a-t-il dont il dit lui-même : *ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi*? Combien y en a-t-il qui lui disent tous les jours : *que votre volonté soit faite*, et qui murmurent lorsque Dieu veut quelque chose qui leur déplaît? Ne sont-ce pas autant de mensonges? La sincérité est donc le caractère du vrai chrétien, *parce que nous sommes membres les uns des autres*. Les membres de notre corps se gardent une fidélité inviolable, ils ne se trompent jamais. Quand l'œil voit un serpent, il en avertit le pied; quand l'odorat découvre un poison, il en avertit la bouche. Chaque partie trouve son salut dans cette fidélité. C'est une image de ce que nous devons faire les uns envers les autres. Nous ne devons jamais tromper personne.

Mettez-vous en colère et ne péchez pas. L'Apôtre ne nous commande pas de nous mettre en colère; il nous avertit seulement de ne pas nous laisser emporter au péché par le désir de la vengeance, par la haine ou par quelqu'autre action à laquelle la colère nous porte. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : O hommes, si vous voulez être l'ennemi de quelqu'un, soyez-le du démon et non de celui qui est avec vous le membre d'un même corps : *Si inimicus vis esse, o homo! sis diaboli, non membri tui*. Mettez-vous donc en colère et ne péchez pas. Que votre zèle contre le mal, que vous voyez ou que vous souffrez, soit si réglé que vous ne péchiez jamais contre la douceur. *Que le soleil ne se couche point sur votre colère* : Ce que saint Augustin explique ainsi : Qu'on ait soin d'arracher la colère dès sa naissance, et qu'elle ne se change pas en une inimitié formée. Admirez ici la douceur de saint Paul, qui n'ôte pas tout remède à ceux qui seraient tombés dans un si grand mal, mais qui les exhorte à le corriger promptement, pour empêcher que la lumière de Dieu ne s'éteigne dans leur cœur. *Et ne donnez point le lieu et l'entrée au démon*. Il n'y a rien qui donne tant d'accès au démon dans nos cœurs, que les inimitiés.

Que celui qui dérobait ne dérobe plus. Ici le mot dérober est pris pour toute acquisition injuste. L'Apôtre marque assez le devoir de la restitution en disant : qu'il ne dérobe plus; parce que c'est encore dérober que de retenir le bien d'autrui et de pas le restituer quand on le peut. *Mais qu'il s'occupe en travaillant des mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.* Une des plus grandes règles de la pénitence est d'exercer la vertu contraire au mal qu'on a fait, mais qui pratique cela aujourd'hui? Tout ce que l'on peut faire est de se résoudre à travailler pour gagner sa vie; mais qui songe à travailler pour nourrir les pauvres de son travail? Saint Paul la joute : *à quelque ouvrage bon et utile*; ce qui exclut les ouvrages qui ne servent qu'à la vanité et à la superfluité. Il y a beaucoup d'occupations, dit saint Augustin, auxquelles on ne peut pas s'appliquer sans courir grand danger de ne pouvoir pas éviter le péché.

Ne contristez pas le Saint-Esprit dont vous avez reçu le sceau pour le jour de votre rédemption. Toute parole qui n'est pas bien réglée contriste le Saint-Esprit, qui est en nous. Cependant on ne voudrait pas dire une parole qui pût faire de la peine à une personne pour qui on a de l'amour ou du respect, et on ne se fait point scrupule d'en dire un grand nombre qui attristent le Saint-Esprit. On s'applaudit en quelque sorte de ne pas atteindre tout à fait le Saint-Esprit, mais on ne craint pas de l'affliger soit en soi-même, soit dans les autres; les paroles déréglées réjouissent le démon et le silence ou les paroles bien réglées réjouissent le Saint-Esprit. Cependant on aime mieux plaire à celui qui veut nous perdre, qu'à celui qui n'aime que notre salut. On n'a pas cette pensée, mais on agit comme si on l'avait.

Que toute amertume, toute émotion, toute colère, toute plainte, toute médisance soit bannie d'entre vous. Ces paroles expriment les principales manières par lesquelles on viole la charité fraternelle. On le fait, ou lorsqu'on a quelque éloignement des personnes; ou lorsqu'on leur parle avec émotion; ou lorsqu'on parle mal d'elles. Car la liberté en paroles dégénère souvent en licence et en dérèglement; la légèreté conduit à la raillerie, ensuite au mépris, de là à la médisance. Mais pour éviter un vice, il faut avoir la vertu contraire, et pour ne point blesser le prochain, il faut l'aimer du fond du cœur. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute : Ayez une douceur et une tendresse de compassion les uns pour les autres, vous pardonnant comme Dieu vous a pardonné en Jésus-Christ.

Sujet tiré de l'Evangile.

Simile factum est regnum coelorum homini qui fecit nuptias filio suo. (Matth., 23.)

Nous trouvons dans cette parabole ce que saint Jean Chrysostome demande pour une instruction vraiment utile : les impressions de l'amour et de la confiance réunies avec celles d'une salubre frayeur. Quoi de plus consolant d'une part que l'image des noces dans lesquelles Jésus-Christ nous présente les biens célestes ? Mais qu'il est effrayant de l'autre, de voir toute la joie de ce festin troublée non-seulement par le refus des premiers conviés, mais plus encore par le malheur de celui qui vient à ces noces sans robe nuptiale ! Il a accepté avec reconnaissance cette invitation, il s'y est rendu sans doute avec empressement; mais que l'arrivée du père de famille amène du changement dans l'état de cet homme ! Il est précipité dans l'abîme, il demeure sans réplique et sans justification, parce qu'il n'a pas un vêtement nuptial. Arrêtons-nous aux instructions que renferme cette circonstance de l'Evangile.

La charité est la disposition nécessaire pour le salut ; mais cette charité a des caractères nécessaires sur lesquels il ne faut pas se méprendre. Quand on est chrétien et que l'on parle à des chrétiens, il ne faut pas consulter sur un point si important les pensées humaines, mais les vérités divines ; ni chercher d'autre voie de salut que celle que Jésus-Christ même nous a apprise en venant sur la terre pour nous montrer le chemin du ciel. Or, en prenant cette lumière pour guide, il est aisé de juger qu'il ne suffit pas pour être sauvé de ne pas faire de mal ; notre parabole en est une preuve : elle nous met devant les yeux le spectacle effroyable d'un des conviés, qui est chassé du festin et précipité dans les ténèbres parce qu'il n'avait pas la robe nuptiale. Cet homme qui est chassé, est appelé *ami* ; il n'est accusé d'aucun crime, il ne fait aucune violence, il ne trouble point le festin. Il n'est point accusé d'outrages envers quelqu'un des convives. Pourquoi donc est-il condamné ? c'est parce qu'il n'a pas la robe nuptiale. Qu'est-ce donc que cette robe nuptiale ? C'est, selon saint Am-

broise, saint Augustin et saint Grégoire, pape : la charité. Aussi David ne dit pas seulement : *Détournez-vous du mal*, mais il ajoute : *et faites le bien*. Saint Paul dit, de même, que Jésus-Christ est venu pour se former un peuple pur, qui lui fût agréable et appliqué à la pratique des bonnes œuvres. Il ne suffit donc pas d'éviter les vices et les fautes graves, il faut encore entrer dans la piété et dans le véritable culte de Dieu, qui n'est autre que son amour. *Non colitur Deus, nisi amando*, dit saint Augustin. C'est pourquoi l'apôtre dit : *Que celui qui n'aime point Jésus-Christ soit anathème* ; qu'il soit repoussé de Dieu, comme on rejette cet homme qui n'a point la robe nuptiale, c'est-à-dire qui n'aime point Dieu. Mais pourquoi l'Ecriture condamne-t-elle aussi tous ceux qui n'aiment point Dieu, sans les accuser d'aucune autre faute ? C'est qu'il faut nécessairement qu'un homme qui n'aime point Dieu, aime l'ennemi de Dieu, qui est le monde, selon ce principe de saint Augustin : *Regnat carnalis cupiditas ubi non est Dei caritas*. C'est vouloir renoncer à la dépendance que la créature doit à son créateur, c'est vouloir être son propre Dieu. Car Dieu est le principe et la seule fin de tous ses ouvrages, et il doit être le principe et la fin de toutes nos actions. Afin que l'homme sorte de cet état malheureux, il faut qu'une volonté pure et spirituelle détruise sa volonté impure et charnelle ; il faut que l'amour du Créateur bannisse l'amour de la créature.

Mais cette charité n'est pas un amour imaginaire, il faut qu'il le montre par des effets réels et véritables. C'est la règle que donne le disciple de l'amour pour discerner la charité sincère d'avec la fausse : *Mes enfants, n'aimons pas seulement de parole et de bouche, mais par des actions et dans la vérité*. Aussi saint Jérôme dit que cette robe nuptiale de notre Evangile, marque les bonnes œuvres ou les œuvres de l'homme nouveau : *Opera bona, sive opera novi hominis*. Et c'est ce qui fait dire à saint Grégoire, pape : *les preuves de l'amour sont les bonnes œuvres : Probatio dilectionis, exhibitio est operis*. L'exercice de cet amour, selon saint Augustin, est de garder une telle modération et un tel règlement dans toute sa vie qu'on ne fasse qu'user des créatures et qu'on ne jouisse que de Dieu seul. On peut conclure de ce principe plusieurs vérités très-importantes : 1° Il n'est pas permis d'aimer le monde, ni ce qui est dans le monde, c'est-à-dire les objets de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux, de l'orgueil de la vie. 2° Saint Paul nous ayant ordonné d'user du monde comme n'en usant pas, veut que ce détachement des choses dont nous usons nous les rende aussi indifférentes que si nous n'en usions point du tout. 3° Nous ne devons user ainsi du monde et des choses du monde, que nous n'aimons pas, que pour plaire et pour tendre à Dieu, que nous aimons.

Pour se revêtir de cette robe si nécessaire au salut, il faut se dépouiller du vieux vêtement et des mauvaises inclinations que saint Paul appelle le vieil homme. On ne peut être revêtu de l'homme nouveau que lorsqu'on s'est dé-

pouillé auparavant du vieil homme. Saint Hilaire, parlant de cette robe nuptiale, dit que c'est la blancheur d'un vêtement céleste et divin : *Candor cœlestis habitus*; ce qui a un rapport évident avec cette parole de saint Paul : *Revêtez vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Veillons sur nous-mêmes, conservons nos vêtements, comme il est dit dans l'Apocalypse, de peur que nous ne paraissions nus sans que nous nous en apercevions nous-mêmes. C'est être nus en quelque sorte aux yeux de Dieu, que de n'être pas couverts d'une aussi grande charité que notre état le demande. Nous pouvons ne pas remarquer en nous cette difformité qui blesse les yeux de Dieu; mais celui qui nous avertit qu'il vient comme un voleur et qui nous exhorte à conserver nos vêtements, le saura bien reconnaître. Et comme il sait bien distinguer si nos œuvres sont pleines, il saura bien aussi reconnaître si nos vêtements sont entiers et dignes des noces célestes.

CATÉCHÈSES ¹

XLIX. — VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.
(Matth., xii, 21.)

« Voir ce qui est dû aux Princes et aux Supérieurs constitués en autorités. » (C. C. Trid.) L'homme, faisant partie de la société domestique, de la société civile et de la société religieuse, a trois sortes de devoirs à remplir envers cette triple société comme supérieur ou comme inférieur. Ne pouvant dans une seule Instruction les exposer tous, nous nous bornerons aujourd'hui à ceux qu'il est tenu de pratiquer comme inférieur dans la société civile, selon le texte précité : « Rendez à César ce qui est à César. » En conséquence, nous dirons pourquoi nous devons aimer la Patrie; quels sont les devoirs des Sujets envers leur Souverain, les Princes, les Ministres, les Gouverneurs et les Magistrats; et quel exemple de patriotisme nous trouvons en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en ses Apôtres. Delà, trois Questions dans notre Homélie.

I. — *Devons-nous aimer notre Patrie?* — Oui, nous devons l'aimer. Car dans l'amour de la Patrie se réunit tout l'amour qu'il faut avoir pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis et pour ses concitoyens. Aussi les séditeux, qui ne l'aiment pas et cherchent à la diviser, sont l'exécration du genre humain et méritent d'en être bannis, comme on le voit par l'exemple de Coré, Dathan et Abiron, que la terre ne put supporter et qu'elle engloutit dans ses abîmes. On ne doit pas épargner ses biens ni même sa vie, quand il s'agit de servir et de sauver la Patrie. Demeurer en repos dans sa maison lorsqu'elle est en péril, c'est une honte pour un bon citoyen. Lorsqu'elle est ruinée, il ne saurait plus goûter de joie. Ainsi, Jérémie ne pouvait se consoler

de voir sa nation vaincue et asservie. « Quand « Israël fut réduit en captivité et que Jérusa- « lem fut abandonnée, ce Prophète, assis sur « ses ruines et rempli d'une amère douleur, « prononça sur elle en gémissant ces lamenta- « tions, » (Jer. Trid.) qui attendrissent encore tous ceux qui les entendent. — « Malheur à moi ! » s'écriait Mathathias. « Ne suis-je donc né que « pour voir la ruine de mon peuple et celle de la « Sainte Cité ? Puis-je y rester plus longtemps, « aujourd'hui qu'elle est abandonnée à ses en- « nemis ? » (I Mach. II, 7-12.) Avant d'expirer, il exhorta ses fils à se dévouer pour le salut du peuple. Les Macchabées n'oublèrent pas le vœu de leur père et surent imiter son exemple. « Prenez les armes, » dit Judas à ses concitoyens, « et soyez des guerriers vaillants; préparez- « vous à combattre dès le matin les nations as- « semblées pour nous perdre, nous et notre « Sanctuaire. Car il vaut mieux pour nous de « mourir dans le combat, que de voir les maux « de notre peuple et la ruine de notre Sanc- « tuaire. » (I Mach. III, 58-59). « A Dieu ne « plaise que nous fuyions devant l'ennemi ! Et si « notre heure est venue de mourir, mourons « avec courage pour nos frères et n'imprimons « point de tache à notre gloire. » (Ibid. IX, 10. I C. III, 99. — I SC. III, 501-502) (1).

II. *Quels sont les devoirs des Sujets envers le Souverain, les Princes, les Ministres, les Gouverneurs et les Magistrats ?* — D'abord les sujets doivent respecter le Souverain, l'aimer, lui obéir et lui payer l'impôt. Ils sont tenus de le respecter. Car il y a dans son autorité et sur son front un caractère divin. Le « Souverain, dit saint Paul aux Romains, « est ministre de Dieu pour « le bien; si vous faites mal, tremblez, parce que « ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive. » (Rom. XIII, 4). Quand même il n'aurait pas reçu l'onction de l'huile sainte, il est néanmoins sacré par la mission temporelle qu'il a reçue de Dieu. Il faut donc qu'on le respecte comme député par sa Providence pour l'exécution de ses desseins. Voilà pourquoi saint Pierre nous dit : « Craignez « Dieu et honorez le Roi. » (I Petr. II, 17.) On doit aussi l'aimer et faire des vœux pour la conservation de sa vie. Un autre devoir envers lui, c'est l'obéissance. Les Sujets doivent lui obéir comme à Dieu même. Car Dieu lui a donné, pour les gouverner, la même autorité qu'aux pères et mères pour gouverner leurs enfants. « C'est par moi, » dit-il, « que règnent les Rois « et que les Législateurs font des lois justes. » (Prov. VIII, 15.) Le principal motif de l'obéissance qu'il exige de nous, c'est la volonté divine. Ce qui doit encore nous porter à lui être soumis, c'est le bien général du pays, parce que sans cette subordination, il n'y a plus d'unité; l'ordre est renversé, et la paix anéantie. Il faut donc, selon saint Paul, « que toute âme soit sou- « mise aux puissances supérieures; car toute « puissance vient de Dieu; il n'y en a point qu'il « n'ait ordonnée. Ainsi quiconque résiste aux

1. La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 3^e Partie ou Morale, art. 99. — Et 1^{re} seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion 3^e Partie ou Morale, art. 501-502.

« puissances, résiste à l'ordre de Dieu. » (Rom. XIII, 1-2). De ce que le Souverain est ministre de Dieu, il conclut qu'on doit lui obéir « non-seulement par crainte de sa colère, mais encore « par obligation de conscience. » (Ibid. 15.) Saint Pierre exprime le même sentiment, quand il nous dit : « Obéissez, pour l'amour de Dieu, « au Roi comme au Souverain. » (I Petr. II, 13-14). D'où il suit que, s'il commandait quelque chose de contraire à la volonté divine, il ne faudrait pas l'exécuter. Car « on doit obéir à « Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Act., V, 29.) Enfin on doit payer au Souverain les impôts, dont il a besoin pour administrer l'Etat. Jésus-Christ s'est lui-même soumis à cette obligation. Et un jour que les Pharisiens lui demandaient s'ils devaient payer le tribut à César, il leur répondit : « Rendez à César ce qui est à César. » (Matth. XVII, 26.) De là ces paroles de l'Apôtre : « Accordez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à « qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous « devez l'impôt. » (Rom., XIII, 4-7.) Quant aux Princes, Ministres, Gouverneurs et Magistrats, il faut leur rendre honneur, amour et obéissance selon leur dignité et leur puissance. Mais tout en les respectant, on ne doit pas oublier que leur autorité vient de Dieu et que Dieu est le Roi des Rois et notre Souverain Seigneur. (I C. III, 99. — ISC. III, 506-510).

III. *En qui trouvons-nous un exemple de patriotisme ?* — Nous trouvons un exemple de patriotisme en Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, Jésus-Christ lui-même s'est montré aussi bon citoyen envers sa Patrie que bon fils envers ses Parents. Il se déclarait « envoyé pour « les brebis perdues de la maison d'Israël. » (Matth. XV, 24.) Le patriotisme était à ses yeux un titre de recommandation. Ainsi, pour le disposer en faveur d'un centurion, qui lui demandait la guérison de son serviteur, les Anciens du peuple lui disaient : « Il mérite que vous lui « accordiez cette grâce ; car il aime notre nation, « et nous a bâti une synagogue. » (Luc. VII, 4-5.) Lorsqu'il songeait aux calamités qui menaçaient Jérusalem, il ne pouvait retenir ses larmes. Durant sa Passion, il ne se plaignait pas de ses tourments, mais des maux que les Juifs allaient attirer sur eux par leur déicide. Les Apôtres étaient animés des mêmes sentiments que leur divin Maître. Malgré les injustices de ses concitoyens, saint Paul ne laissait pas de les aimer. Il était si affligé de leur aveuglement, qu'il souhaitait d'être anathème pour leur salut. Qui n'admirerait aussi la conduite des Chrétiens pendant les siècles de persécution ? Il n'y eut jamais de citoyens plus utiles à leur pays. L'empire romain n'avait pas de meilleurs soldats. Souvent même ils obtenaient par leurs prières ce qu'ils ne pouvaient obtenir par leurs armes : témoin la Légion fulminante, sous le règne de Marc-Aurèle. Les persécutions ne empêchaient pas de servir avec fidélité leur Patrie. On en peut dire autant des Catholiques aujourd'hui. Ce ne sont pas eux qui ourdissent les révolutions ; car ils ne sont pas moins fidèles à la Patrie qu'à l'Eglise. Et, loin de la troubler, ils sont toujours les premiers à la défendre,

quand elle est en péril. (I C. III, 99. — I SC. III, 503-505.)

L. — VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. (Matth., IX, 21.)

« Le Curé exposera ici ce qui concerne les Reliques des Saints, leur culte et leur vénération. » (C. C. Trid.) Selon cet Avis du Catéchisme Romain, nous montrerons pourquoi nous devons les honorer et sur quoi est fondé leur culte. De là, deux Questions dans notre Homélie.

I. *Devons-nous honorer les Reliques des Saints ?* — Oui, nous devons les honorer : parce que ce sont les précieux restes d'un corps, qui a été le temple du Saint-Esprit et qui doit ressusciter glorieux. Et pourquoi ne ferions-nous pas pour les héros de la Religion ce que le monde fait pour ses grands hommes ? Quel prix n'attache-t-on pas à l'épée d'un conquérant, à la plume d'un illustre écrivain, au tombeau d'un puissant monarque ? Avec quelle tendresse ne conserve-t-on pas aussi ce qui nous rappelle le souvenir d'un père ou d'une mère, d'un bienfaiteur ou d'un ami ? Et avec quel soin ne veille-t-on pas sur les objets, qui leur ont appartenu durant leur vie ? C'est dans le même esprit que l'Eglise honore les Reliques des Saints : esprit d'attachement à la foi, qu'ils ont confessée par l'effusion de leur sang ou illustrée par leurs vertus ; esprit d'amour pour le Seigneur, dont la grâce les a sanctifiés et conduits à la gloire du Ciel. De là, ces paroles de saint Ambroise : « J'honore dans la chair des Martyrs les cicatrices des plaies reçues pour le nom de Jésus-Christ ; j'honore ces cendres consacrées par le glorieux témoignage qu'elles ont rendu et qu'elles rendent encore à la divinité de Jésus et de son Evangile ; j'honore ce corps, qui m'apprend à sacrifier le mien pour lui plaire. » (I C. III, 51. — I SC. III, 339.)

II. *Sur quoi est fondé le culte des Reliques ?* — Le culte des Reliques est fondé sur l'autorité même de Dieu. Car les miracles, qu'il a de tout temps opérés par les Reliques des Saints, prouvent son désir que nous les vénérions. Il est aussi confirmé par la pratique constante de l'Eglise. Dès l'origine du Christianisme, on voit les Fidèles recueillir avec soin les restes inanimés des Martyrs, tremper les linges dans leur sang, renfermer leurs ossements en des chasses qu'il enrichissent d'or, d'argent et de pierreries, les transporter d'un lieu à un autre, et ériger sur leurs tombeaux des autels, des oratoires, des chapelles et des basiliques. Enfin, la raison s'unit à la foi pour nous montrer combien légitime est le culte des Reliques. Car s'il nous est prescrit de respecter les temples matériels parce que le Seigneur y habite, ne devons-nous pas honorer les corps des Saints, qui ont été les temples vivants du Saint-Esprit et les sanctuaires de la Divinité ? Reconnaissons donc, avec le concile de Trente, « que les corps saints des Martyrs et des autres Bienheureux qui règnent avec Jésus-Christ, qui ont été ses membres

vivants et les temples du Saint-Esprit, et qu'il doit ressusciter et glorifier un jour pour l'éternité, méritent le respect des fidèles, qui reçoivent souvent de grandes grâces par ce moyen ; et que ceux-là méritent la condamnation que l'Eglise a prononcée sur eux depuis longtemps et qu'elle prononce encore aujourd'hui, qui soustiennent qu'on ne doit point honorer les Reliques des Saints, que le respect que leur rendent les Fidèles est inutile et que, pour obtenir la protection des Saints, on célèbre en vain leur mémoire. »
L'abbé REGNAUD.

LA FÊTE DU ROSAIRE

I. — ORIGINE DE CETTE FÊTE

C'était au commencement du XIII^e siècle, aux confins de la France, dans le pays de Languedoc. Une vieille hérésie venait de relever la tête et désolait l'Eglise de Dieu. Déjà, pour comprimer l'erreur, pour en arrêter les ravages, les souverains pontifes avaient envoyé de Rome leurs légats, les rois de la terre avaient armé leurs plus vaillants capitaines, mais tous leurs efforts réunis étaient demeurés jusque-là sans succès. Dieu réservait cette grande œuvre à un de ces hommes qu'il suscite de loin en loin dans les âges, afin de manifester à la terre les trésors de sa toute-puissance et de son amour. L'histoire a dit le nom de cet élu du Seigneur, a raconté les efforts de son zèle, ses rudes et glorieux travaux.

Bien des fois déjà, Dominique de Guzman avait sillonné en tous sens cette terre désolée par l'erreur, ravagée par la guerre, annonçant à tous la vraie parole de vie, et partout aussi la confirmant par de vrais prodiges ; et cependant l'œuvre de Dieu marchait à pas lents. Les Albigeois fermaient les yeux aux prodiges de l'apôtre, tenaient l'oreille fermée à ses paroles de vie, ou plutôt, comme le dit le psalmiste : ils avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et ils n'entendaient pas.

Un jour, après l'un de ces combats dont le nom est resté fameux dans l'histoire, Dominique de Guzman répandit aux pieds de Dieu et son cœur et ses larmes, le suppliant avec amour d'appliquer à ces pauvres âmes égarées une goutte de ce sang précieux répandu par Jésus sur la croix pour le salut de tous. Et cette fois ses larmes ne coulèrent pas en vain, ses prières étaient montées jusqu'au cœur de Dieu, et ce fut Marie qui lui fut députée comme l'ange de la bonne nouvelle : « Sache, ô mon fils, que le moyen dont l'adorable Trinité s'est servie pour le salut de ce monde a été la salutation angélique, qui est le fondement du Nouveau Testament. Si donc tu veux vaincre les cœurs endurcis, prêche mon Rosaire. »

Et comment dire le succès de ses prédications ? Ce n'était plus sur une terre aride qu'il jetait la divine semence ; l'erreur était vaincue, les ténèbres étaient dissipées, et ces âmes, hier encore endurcies dans le mal, se pressaient sur ses pas,

invoquant Marie du saint Rosaire, et, réconciliées avec Dieu, rentraient heureuses dans le sein de l'Eglise. L'histoire porte leur nombre à plus de cent mille familles.)

Telle fut la miraculeuse origine du Rosaire, qu'a répandu saint Dominique, d'après les ordres de la sainte Vierge : fait incomparable qu'ont proclamé plus de douze papes.

C'est à l'intercession de Notre-Dame du Rosaire que l'Eglise a attribué plusieurs célèbres victoires remportées par les chrétiens sur les infidèles. Ce fut d'abord celle de Lépante, gagnée en 1571 sur les Turcs, le premier dimanche d'octobre, 7 du même mois, par la flotte chrétienne ayant à sa tête l'illustre Don Juan d'Autriche.

Saint Pie V, qui apprit par révélation cet éclatant triomphe, ne douta pas que ce ne fût par une protection visible de Marie ; aussi établit-il à cette occasion la fête de Notre-Dame de la Victoire, et fit-il ajouter aux litanies de la sainte Vierge l'invocation : *auxilium christianorum*.

Ce saint Pontife, en instituant cette fête, ne parle pas du Rosaire, bien qu'il sût par une lumière surnaturelle que les prières de cette confrérie avaient obtenu la victoire. Ce fut par humilité : il craignit, en la faisant connaître, de paraître trop favoriser l'ordre de Saint-Dominique, dont il était religieux.

Mais son successeur, Grégoire XIII, pleinement instruit du fait, changea le nom de Notre-Dame de la Victoire en celui du Rosaire et fixa cette fête au premier dimanche d'octobre. Il permit en outre de réciter un office propre dans les églises où se trouvait un autel dédié à Notre-Dame du Rosaire.

Sur la demande de Mariane, reine d'Espagne, Clément X, en 1573, permit qu'elle fût célébrée dans tout le royaume d'Espagne et dans toutes les contrées qui lui étaient soumises.

Enfin, après deux nouvelles victoires remportées sur les infidèles, en 1716, Clément XI déclara que la fête du Rosaire serait célébrée désormais avec solennité dans tout l'univers catholique.

Le Rosaire est composé de 150 *Ave Maria*, qui forment 15 dizaines : chaque dizaine est précédée du *Pater* et suivie d'un *Gloria Patri*. Cette dévotion a pour but d'honorer les principaux mystères de la vie du Sauveur ou de sa sainte mère : on en a choisi quinze principaux, un à méditer pendant chaque dizaine.

Ces mystères sont divisés en trois classes : les mystères *joyeux*, *douloureux* et *glorieux*. Cette division partage le Rosaire en trois parties, dont chacune forme ce qu'on appelle un *chapelet*. Ce nom vient d'un vieux mot français, *chapel*, qui signifiait couronne, diadème ; de sorte que le chapelet est comme la couronne, le diadème de Marie.

Le Rosaire est encore ainsi appelé, dit un pieux écrivain, soit parce que Marie est la Rose mystique qui remplit l'Eglise des odeurs les plus suaves, soit parce que cette collection de mystères forme comme un parterre de fleurs spirituelles exhalant un délicieux parfum.

Nous devons ajouter que cette manière de prier, en se servant de petits grains attachés les

uns à la suite des autres, est antérieure à saint Dominique et se pratiquait déjà au V^e siècle. Les anciens anachorètes de l'Orient se servaient de petites globules de pierres ou débris, pour se rendre compte du nombre de leurs prières, et Césaire, moine de Cîteaux, au XII^e siècle, parle, comme étant déjà répandue, de la coutume de réciter ainsi 50 *Ave Maria*.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE

« Couronnez-moi de roses ! » chantel l'Épouse, dans le Cantique des Cantiques. C'est l'invitation que Marie, du haut du ciel, adresse à ses enfants de la terre : c'est de nos mains que notre Mère veut être couronnée. Mais cette couronne, avec quoi la tresserons-nous ? Où trouverons-nous, dans la vallée des larmes, des fleurs assez belles pour orner le front très-pur de notre souveraine ? Il nous faut des fleurs du ciel, des fleurs qui ne se flétrissent point.

Ne les rencontrons-nous pas dans le chapelet ? ou plutôt, Marie ne nous les a-t-elle pas fait connaître quand elle révélait à la terre cette touchante dévotion, quand elle a mis en nos mains ce chapelet, avec lequel, malgré notre impuissance, nous pouvons former la couronne dont la Vierge veut parer son front virginal ?

Nous ne pouvons en douter quand nous méditons sur le chapelet, quand nous réfléchissons avec attention sur les prières dont se compose cette belle, délicieuse et aimable prière.

De quoi est formé le Rosaire ? Du *Credo* d'abord, de cette profession de foi, sublime dans sa brièveté et dans sa clarté, que les conquérants pacifiques du monde composèrent, sous la dictée de l'Esprit divin, avant de se séparer et afin de garder toujours la sainte unité du symbole, que les apôtres placèrent sur leur cœur quand ils partirent évangéliser la terre, qu'ils annoncèrent aux grands et aux petits, aux rois et aux peuples, aux savants et aux ignorants, et qu'ils eurent la gloire de sceller de leur propre sang ! Le *Credo*, lien admirable des âmes qui, à travers les mondes et à travers les siècles, unit invinciblement les intelligences chrétiennes dans la même croyance ; trésor de vérité que la Sainte Eglise a conservé au prix de mille persécutions et de combats sans cesse renouvelés ; source unique de la vraie lumière aux rayons de laquelle se sont épanouis tous les génies si nombreux de la religion chrétienne !

Qu'il est grand et qu'il est beau le *Credo* catholique, avec ses glorieux et antiques souvenirs ! Il a vu tant de fois se renouveler la face du monde, passer les empires, crouler les trônes, se briser les sceptres, et il n'a pas changé, et il offre toujours les mêmes vérités immuables ! Quand je le répète, je le redis après saint Pierre, après saint Paul, après les docteurs, les pontifes, les saints et les fidèles de l'Eglise fondée par Jésus-Christ ! Ces mots que je prononce, ils ont retenti dans les catacombes, ils ont retenti dans les amphithéâtres, et les lèvres des martyrs les ont prononcés avec bonheur !

C'est ensuite le *Pater*.

Le *Pater* ! prière divine qui un jour descendit

des lèvres du Rédempteur du monde, comme une douce rosée, faisant grandir dans les cœurs la confiance et l'amour ; prière de l'enfant qui parle avec abandon à son père ; prière de l'exilé qui soupire après la patrie ; du pauvre qui expose sa misère à Celui qui est bon et puissant ; du faible qui réclame soutien et force contre l'ennemi. Redite après Jésus, quelle force ne renferme-t-elle pas pour l'âme ? Quelle espérance n'apporte-t-elle pas au cœur ? Et comment, du haut du Ciel, Marie n'agréerait-elle pas cette fleur de sa couronne, que son Fils a semée lui-même sur la terre ?

C'est le *Gloria* à la Trinité Sainte : hommage de l'intelligence et de la raison humaines, s'inclinant respectueusement devant le mystère ; témoignage de l'adoration de l'être d'un jour devant l'Eternel, qui n'a jamais commencé et ne saurait finir. Le *Gloria Patri*, c'est un des chants qui retentissent sans cesse dans l'immensité des cieux, c'est le refrain éternel des chœurs des anges et des saints. Les noms si grands de l'adorable Trinité ne sont-ils pas pour la couronne de Marie, comme des fleurs brillantes d'une incomparable beauté ?

Enfin, c'est l'*Ave Maria*.

L'*Ave Maria*, c'est le délicieux cantique du Ciel : c'est l'hymne des anges ; avec le *Sanctus*, il est la joie de la cour céleste. Il fut le premier mot de l'Evangile, la première annonce de la bonne nouvelle. L'*Ave Maria* fut le message de la miséricorde offerte au monde par Dieu, après quatre ans d'attente. L'*Ave Maria* ! il passa des lèvres de l'archange sur celles du chaste Joseph, et quand l'Enfant commença à balbutier, l'*Ave Maria* fut les premières paroles qu'il murmura, au milieu de ses tendresses divines, aux oreilles ravies de sa mère immaculée. Des lèvres de Jésus, il a passé sur les lèvres des apôtres et des saints, et, depuis dix-huit cents ans, l'Eglise le fait remonter comme un grand cri d'espérance vers le Ciel, d'où il était descendu.

Marie aime à entendre cette invocation, qui lui rappelle sa grandeur et ses joies : elle nous sourit quand, de nos mains filiales, nous lui tressons la couronne qu'elle aime, quand l'*Ave Maria*, répété souvent dans le Rosaire, monte de nos cœurs jusqu'aux pieds de celle qui est appelée la Rose mystique.

Que ne pouvons-nous pas espérer de cette prière ? car elles sont étonnantes les merveilles opérées dans le monde par le saint Rosaire, sans parler des miracles éclatants qui ont une si large part dans l'histoire même de l'Eglise.

Que de pécheurs, sur le point de périr éternellement, la récitation du chapelet a convertis à Dieu ! Que de pères indifférents ou impies les prières du chapelet, sorties du cœur pur d'un enfant, d'une vierge pieuse, a changés et ramenés à la foi naïve des jours de la première communion ! Que de douces consolations elles ont répandues dans les âmes affligées, quelle paix elles ont fait naître en calmant les plus terribles orages du cœur !

Et quand le corps lui-même était accablé par

la souffrance, que de fois aussi la puissance mystérieuse du chapelet lui a rendu son énergie et sa vigueur ! Le malade l'a tenu entre ses mains, il l'a récité, et il a charmé ainsi les heures de ses nuits sans sommeil ; il l'a pressé contre son cœur, aux plus cruels moments de la souffrance, et il l'a senti comme un baume salulaire pour ses plaies cuisantes, et souvent il a tempéré ainsi les ardeurs de son mal.

C'est le livre de l'aveugle : il l'illumine de clartés célestes, il lui rend moins amères les ténèbres dont il est environné, il console sa triste et longue nuit ; c'est le livre de l'ignorant, qui peut ainsi avoir avec le ciel les plus sublimes entretiens ; c'est le livre de la pieuse ouvrière, il sanctifie les heures de son travail ; c'est le dernier ami du mourant, qui l'emporte avec lui dans la tombe ; c'est un beau livre : il fait connaître les mystères de l'amour infini !

..

Le Rosaire a encore pour but de nous faire méditer les principaux mystères, de la vie de Jésus-Christ, de telle sorte que, pendant que nos lèvres prononcent les touchantes prières dont nous venons de parler, notre esprit est en contemplation devant les grands mystères de notre foi, en témoin de ces solennels événements qui s'accomplirent il y a dix-huit siècles et qui redeviennent présents.

Cette contemplation, ajoute le R. P. de Ravignan, nous fait vivre avec Jésus et Marie et réalise, avec une simplicité merveilleuse, cette familiarité divine qui fit le bonheur des apôtres et des autres disciples, auxquels il fut donné de voir de leurs yeux, d'entendre de leurs oreilles, de suivre de leurs pas Notre-Seigneur pendant les jours de sa carrière mortelle.

..

Il faut entendre les Souverains Pontifes parler du Rosaire, en faire l'éloge, et en constater les salutaires influences : voici quelques-unes de leurs paroles. Saint Pie V : Le Rosaire est fort contre l'hérésie, il en dissipe les ténèbres : *purgatio tenebrarum hæresis* ; — Urbain VIII : Par lui le nombre des chrétiens est merveilleusement augmenté, et il est une puissante source de salut pour les fidèles, *augmentum christianorum, salus fidelium* ; — Grégoire XIII : Il apaise la colère de Dieu et détruit le péché ; — Grégoire XIV : c'est un trésor de grâces...

« Pour nous, disait l'illustre Pie IX, qui « avons mis toute notre confiance après Dieu, « en la Bienheureuse Vierge Marie, nous nous « réjouissons dans l'espérance de la voir aujourd'hui, comme autrefois, exterminer les erreurs monstrueuses de notre siècle, et détourner ou anéantir les attaques impies des méchants, si les fidèles récitent souvent et par tout le Rosaire. »

« Le peuple chrétien, de siècle en siècle, dit le P. Lacordaire, s'est attaché à cette dévotion du Rosaire avec une incroyable fidélité. Les confréries du Rosaire se sont multipliées à l'infini ; il n'est presque pas de chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de chapelet,

une fraction du Rosaire. Qui n'a entendu le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans, récitant, à deux chœurs, la salutation angélique ? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins coulant dans leurs doigts les grains du Rosaire et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie ? Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, on ne le répète jamais. »

Que le chapelet soit donc pour nous une dévotion aimée, et ne laissons point s'écouler une journée sans la marquer par la récitation de cette belle prière : un enfant n'oublie pas sa mère un seul jour et il n'est heureux que lorsqu'il s'entretient avec elle, lui demandant son amour, lui donnant l'assurance du sien.

Quelles que soient nos occupations, tressons chaque jour notre couronne à Marie : nous pourrions toujours, si nous voulons, dire notre chapelet, et le travail le plus long comme le plus pénible ne peut être un obstacle à ce devoir touchant de piété filiale.

Dans nos larmes, nos douleurs, nos épreuves, le chapelet sera une bien douce consolation ; dans nos tentations, il sera notre force ; dans la prospérité et la paix, il embellira encore nos joies. Il a été l'ami fidèle et inséparable de tous les saints : il est attaché à la ceinture du moine et de la religieuse, comme un glaive spirituel et comme un signe d'honneur. Ne nous en séparons jamais et qu'il nous suive encore dans la tombe.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

DE LA RÉCITATION DU BRÉVIAIRE PENDANT LES MESSES DE MORTS.

Il arrive assez souvent que les ecclésiastiques qui assistent aux messes des morts et reçoivent un honoraire pour cette assistance, récitent leur office particulier, au lieu de prendre part au chant. Cela leur est-il permis ? Ne semble-t-il pas que l'honoraire, que la famille leur alloue, les oblige en quelque sorte d'unir leur voix au chœur ? C'est ainsi que les chanoines ne peuvent pas réciter leur office en particulier, parce qu'ils doivent prendre part à l'office chanté. C'est là une condition rigoureuse afin qu'ils puissent gagner légitimement leur traitement.

Mgr l'évêque de Mende a consulté la Sacrée Congrégation des Rites. Celle-ci a fait une distinction entre la messe et l'office des morts.

En ce qui concerne la messe, si les prêtres qui y assistent croient avoir quelque raison personnelle de ne pas différer leur office canonique, l'usage dont il s'agit est tolérable, pourvu que l'on ait des chantres chargés spécialement de chanter la messe. Mais pour l'office des morts, les ecclésiastiques qui reçoivent une rétribution, doivent chanter l'office personnellement. Une

décision identique fut rendue pour Périgueux en 1857.

Voici le texte de cette importante décision.

MIMATEN.

Rmus D. Joannes Antonius Maria Foulquier, episcopus Mimatensis, Sacrae Rituum Congregationi exposuit in sua diocesi usum invaluisse presbyteros in officio Defunctorum missæ assistentes, etsi gaudeant statuta mercede, tamen non semper cantui participare, proprium enim officium privatim interdum recitare solent, cum nempe cantui sese adungere necesse eis non videtur, et putant se habere personalem aliquam rationem officium canonicum non differendi. Quum autem ab hac praxi recedere difficillimum sit, saltem in pluribus circumstantiis, supradictus Rmus orator postulavit, ut praxis ipsa continuari in posterum possit?

Sacra porro Rituum Congregatio, referente subscripto secretario, re mature perpensa, rescribere rata est :

Si agatur tantum de missa, exposita praxis tolerari potest, dummodo tamen adsint cantores ad hoc specialiter deputati; minime vero si agatur de officio defunctorum, quod persolvendum est ab iis qui mercedem accipiunt pro hac recitatione, juxta decretum in Petrocoricen. diei 9 Maii 1857. Atque ita rescriptis die 11 Martii 1871.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Annecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Mon église jouit du privilège de l'Indulgence de la Portioncule le 2 août, et le dimanche du Saint-Rosaire; elle n'a point de portes latérales, mais une sacristie à laquelle est adossée une petite construction qui sert de dépôt : pour faire plus facilement mes visites à l'église, ne pourrais-je pas me contenter d'aller de cette sacristie au chœur de mon église? Je pourrais ainsi multiplier mes visites sans le désagrément de traverser mon église, et de sortir par une porte pour rentrer par une autre.

R. — Les décrets du Saint-Siège sur l'indulgence de la Portioncule portent qu'elle est gagnée « toutes les fois qu'on entre dans l'église et que l'on y prie pendant quelque temps aux intentions marquées. » C'est ce qu'on lit dans la décision que la S. Congrégation des Indulgences rendit pour le diocèse de Valence en 1847. Or, pour rentrer dans l'église il est nécessaire d'en sortir. Dans le cas présent, comme la sacristie fait partie de l'église, on ne sort pas de l'église lorsqu'on se borne à entrer dans la sacristie : il nous semble donc que l'honorable correspondant ne peut pas se contenter d'aller de la sacristie au chœur de son église. Tel est notre sentiment, sauf meilleur avis.

1° Dans une des paroisses de montagnes et d'écart, un curé est appelé spécialement, pour une raison ou pour une autre, à aller sur une paroisse étrangère confesser un malade en danger de mort, lequel malade l'a demandé lui-même. Le curé, comprenant son droit et son devoir, s'y rend aussitôt. Mais le ministère de la confession une fois accompli, il lui vient ce doute : Est-ce suffisant que je prévienne un parent du malade, du reste de bonne famille et de confiance, d'aller avertir leur propre curé pour faire son ministère, l'administration des derniers sacrements; ou bien, faut-il que j'aie moi-même avertir?

Que penser de l'un et l'autre doute?

2° Je suppose qu'un moribond ait donné tous les signes d'impiété et d'incrédulité : rien ni personne ne peut le décider à recevoir les derniers sacrements; la dernière tentative enfin a été inutile, et c'est son propre curé qui l'a faite avec tous les ménagements possibles. Le malade tombe privé complètement de sens. Le prêtre appelé accourt, et, rempli de la miséricorde divine, il lui donne 1° l'absolution sous condition, 2° puis, l'extrême-onction, 3° et, après la mort, la sépulture ecclésiastique.

Que penser de sa conduite, et de la pratique des cas semblables, qui ne sont pas rares?

Réflexion faite après son absolution donnée sous condition, il trouve que sa conduite est la meilleure : après tout, dit-il, depuis la dernière tentative faite, la grâce de Dieu, qui ne connaît pas le temps, a pu agir; nier le contraire, ce serait nier tout le traité de la grâce; — et puis : « sacramenta propter homines! » — et surtout au moment où il y a grave péril de mort. Il se souvient de ce texte de saint Liguori : « *Esse præsumi sal attritus*, » et d'après Gury-Ballerini, qu'on ne peut dire absolument qu'il n'est pas « *attritus*, » — « *... vix apparet quando nam futurum sit ut nullo modo moribundus attritus possit præsumi*, » Gury, t. II, fol. 390, dernière édition.

R. — 1° Il n'est pas nécessaire que le curé aille lui-même avertir son confrère de la paroisse voisine, afin que ce dernier administre les derniers sacrements au malade dont il s'agit. Il peut se contenter de donner une attestation par écrit, pour certifier qu'il a entendu en confession le malade et que celui-ci demande les sacrements. Ce certificat est remis à un membre de la famille, lequel prend l'engagement d'avertir le curé.

C'est ce qui se pratique à Rome et dans un grand nombre de diocèses. Le confesseur se contente de délivrer le certificat dont nous parlons, et il ne se croit pas obligé d'aller en personne prévenir le curé de la paroisse. S'il y a lieu de craindre que la famille néglige son devoir à ce sujet, le confesseur peut écrire au curé et lui adresser directement le certificat de confession.

2° Nous pensons que le curé a agi prudemment dans le cas en question, et qu'il a bien fait de donner au moribond l'absolution sous condition, puis l'extrême onction, et enfin, après la mort, la sépulture ecclésiastique. Quoique le moribond ait refusé à plusieurs reprises les derniers sacrements, on doit présumer que la grâce divine a fait son œuvre au dernier moment et que le moribond s'est repenti de ses fautes. Les sacrements étant institués pour l'homme et non l'homme pour les sacrements, il vaut mieux risquer le sacrement que de compromettre le salut d'une âme.

Q. — 1° Dans notre diocèse, Sa Sainteté Pie IX, par un indult spécial a autorisé en faveur de nos séminaires,

la rétribution de l'honoraire pour les messes des fêtes supprimées, qui étaient dites gratuitement *pro populo*. Le montant de ces honoraires doit être envoyé exactement au secrétariat de l'évêché. En vertu de l'Indult précité, les curés de notre diocèse sont donc dispensés de dire la messe *pro populo* les jours des fêtes supprimées. Je demande si un curé légitimement empêché de dire la messe un jour de fête supprimée, par exemple, temps de retraite ecclésiastique, maladie, voyage à faire, etc., est tenu en conscience d'envoyer à l'évêché l'honoraire de la messe qu'il n'a pas dite? Je me suis trouvé dans plusieurs réunions où les uns soutenaient l'affirmative, d'autres, la négative, ces derniers en plus grand nombre.

2° Plusieurs de nos confrères soutiennent qu'en sus du tarif fixé par l'autorité compétente, tout curé de paroisse, même sans vicairie, peut exiger, à l'occasion d'une sépulture, service funèbre, mariage, qu'il célèbre lui-même, ce qu'ils appellent le *Droit d'Etole*, qui est de 1 fr., disent-ils. Ont-ils raison? Si oui, en vertu de quel droit?

R. — 1° Notre avis est que le curé légitimement empêché de dire la messe les jours de fêtes supprimées, par exemple, en temps de retraite ecclésiastique, de maladie, etc., n'est pas tenu en conscience d'envoyer à l'évêché l'honoraire de messes qu'il n'a pas dites. On ne voit aucune raison valable pour appuyer une pareille obligation. On ne peut assimiler l'indult dont il s'agit à la taxe que le Concile de Trente permet d'établir pour l'entretien du séminaire. Cette taxe sur le revenu ecclésiastique est un véritable impôt que les contribuables doivent solder en conscience. D'après la bulle de Benoît XIII *Credite Nobis*, le dit impôt est de 3 0/0 au moins et de 5 au plus. Mais, nous le répétons, l'honoraire de la messe des fêtes supprimées nous paraît avoir un tout autre caractère. C'est pourquoi il ne semble pas que le curé doive prendre sur ses propres ressources pour envoyer l'honoraire de messes qu'il n'a pas pu célébrer.

Si les évêques croyaient pouvoir établir la contribution sur les revenus ecclésiastiques, ainsi que le Concile de Trente leur en a accordé la faculté, les séminaires trouveraient des ressources importantes dans cet impôt. En effet la taxe commence par l'évêque lui-même; or, 3 0/0 sur le traitement de 15,000 que les évêques reçoivent, ferait 450 fr. par an, c'est-à-dire presque tout l'entretien d'un séminariste. Si les chanoines reçoivent en moyenne 2,000 fr. par an, ils devraient remettre 60 fr. au séminaire. On peut supprimer de la sorte ce que l'impôt sur le revenu rendrait.

Les communautés elles-mêmes ne sont pas exemptes de l'impôt pour les séminaires, car il n'est pas juste que le diocèse fasse les frais de l'éducation de prêtres qui rempliront plus tard les fonctions de confesseurs ordinaires et d'aumôniers dans ces communautés.

2° Le casuel est une matière qui exige une grande circonspection, car il y a toujours lieu de craindre de tomber dans la simonie. La législation ecclésiastique a toujours montré une grande sévérité sur cet article. En effet, la simonie de droit positif s'étend beaucoup plus loin que celle de droit divin. C'est pourquoi le plus sûr est de s'en tenir strictement au tarif qui a reçu l'approbation de l'autorité compétente. D'après l'esprit de la tradition, le casuel

est une aumône que font les fidèles à l'occasion de l'administration des sacrements et des fonctions ecclésiastiques. Si les fidèles offrent spontanément une aumône plus élevée que la somme inscrite au tarif, les curés peuvent en toute confiance accepter cette offrande. C'est ainsi que la Sacrée Congrégation du Concile, il y a quelques années, décida que les curés d'Allemagne pouvaient licitement retenir le surplus de l'honoraire que les fidèles donnaient pour appliquer des messes, de manière qu'il fût moralement certain que l'excédant était offert au curé *intuitu personæ* et à titre de gratitude.

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — J'ai l'honneur de vous témoigner la grande satisfaction avec laquelle je lis dans l'*Ami du Clergé* les réponses et solutions que vous donnez avec tant de clarté à vos correspondants. Je viens donc à mon tour demander le secours de vos lumières sur les points suivants :

1° Quelle est la limite légale autour d'une église paroissiale? Mgr Affre, dans son Traité de l'administration temporelle des paroisses, ne détermine pas la limite de ce qu'on appelle le chemin de ronde. Quelle largeur doit-il avoir en général?

2° Mon église est adjacente du côté du midi à un jardin, propriété privée, qui a été vendue l'année dernière à un nouveau propriétaire. Par tolérance, ou plutôt par négligence, l'autorité locale n'a pas empêché l'ancien propriétaire de cultiver le terrain entre les contre-forts jusque sous les gouttières de l'église. Le nouveau propriétaire peut-il se prévaloir de cet abus? Pourrait-il invoquer le droit de prescription? Il me paraît évident que le terrain entre les contre-forts ne lui appartient pas; mais quel espace doit rester libre en dehors des contre-forts? Peut-on exiger un chemin de ronde en ce cas?

3° A quelle distance des murs et contre-forts, le propriétaire du susdit jardin a-t-il le droit de planter des arbres et de la vigne?

R. — *Ad 1^{re}*. Mgr Affre ne pouvait pas déterminer la limite de ce qu'on appelle le chemin de ronde, pour la bonne raison qu'il n'en existe pas. Le chemin de ronde lui-même n'est obligatoire que dans le cas où l'église se trouve dans un cimetière. Lorsque ce cimetière vient à être supprimé, la fabrique est en droit d'exiger la réserve d'une place et d'un chemin de ronde pour l'usage des processions. Il en serait de même de la réserve de tout l'espace nécessaire pour la conservation des jours de l'édifice, la circulation de l'air et la liberté des passages qui conduisent à l'église. Ce droit de la fabrique est fondé sur un avis du conseil d'Etat du 20 décembre 1806 et approuvé le 25 janvier 1807.

Voici le texte de l'avis du conseil d'Etat :
 « Le conseil d'Etat qui..... a entendu le rapport
 « de la section de l'Intérieur sur celui des Cultes
 « tendant à faire adopter.... un décret pour
 « ordonner qu'à l'avenir, dans les communes
 « rurales, il sera réservé devant et autour des
 « églises, sur les terrains des anciens cimetières
 « qui seront affermés ou aliénés, une place et
 « un chemin de ronde dont les dimensions sont
 « prescrites dans ce projet de décret ;
 « Considérant que les dispositions de ce
 « décret ne pourraient être applicables à toutes
 « les différentes localités, les églises étant iso-

« lées dans une commune et bornées ou entourées de bâtiments dans d'autres ;

« Est d'avis qu'il n'y a pas lieu à rendre sur cette matière un décret général, et qu'il suffit que le ministre ordonne aux maires des communes de ne vendre aucun ancien cimetière sans lui soumettre le projet d'aliénation, afin qu'il décide quelles seront les parties de ces anciens cimetières qui pourront être aliénées, et celles qu'on devra réserver pour laisser aux églises l'air, le jour nécessaires, une libre circulation et de faciles communications. »

Cet avis du conseil d'Etat fait actuellement jurisprudence. Il a été approuvé textuellement, comme nous l'avons dit plus haut, le 25 janvier 1807, sans indiquer les dimensions à donner au chemin de ronde, le cas échéant ; on y dit seulement « des dimensions convenables. »

Ad 2^m. Nous commençons par dire qu'on ne peut pas exiger un chemin de ronde dans ce cas, à moins de prouver que le terrain entourant l'église appartient à la fabrique ou à la commune. Dans ce cas, on ouvre une action contre l'usurpateur. Mais la preuve n'est pas toujours facile. En outre, le propriétaire dont il s'agit peut invoquer la prescription, si elle est en sa faveur ; car l'article 2,227 du code civil porte que « l'Etat, les établissements publics et les communes sont soumis aux mêmes prescriptions que les particuliers et peuvent également les opposer. »

Seulement, il ne faut pas oublier que, pour pouvoir prescrire, il faut une possession continue, publique, à titre de propriétaire et de bonne foi. Pour la prescription trentenaire, la loi n'exige ni le titre, ni la bonne foi.

Ad 3^m. Ce point est réglé par le code civil dans les articles 671 et 672, dont voici le texte : « Art. 671. Il n'est permis de planter des arbres de haute tige qu'à la distance prescrite par les règlements particuliers actuellement existants, ou par les usages constants et reconnus, et, à défaut de règlements et d'usages, qu'à la distance de deux mètres (6 pieds) de la ligne séparative des deux héritages pour les arbres à haute tige, et à la distance d'un demi-mètre (18 pouces) pour les autres arbres et haies vives. »

« Art. 672. Le voisin peut exiger que les arbres et haies, plantés à une moindre distance, soient arrachés.... »

Q. — Le Ministre du culte, qui procède aux cérémonies religieuses de l'inhumation, sans qu'il lui soit justifié de l'autorisation de l'officier de l'état civil, mais plus de vingt-quatre heures après le décès, est-il passible de quelque peine ?

R. — Le décret du 4 thermidor an XIII (23 juillet 1805) porte ce qui suit : « Il est défendu à tous maires, adjoints et membres d'administrations municipales de souffrir le transport, présentation, dépôt, inhumation des corps, ni l'ouverture des lieux de sépulture ; à toutes fabriques d'églises et consistoires, ou autres ayant droit de faire les fournitures requises pour les funérailles, de livrer lesdites fournitures ; à tous curés, desservants et pasteurs, d'aller lever aucuns corps, ou de les accompagner hors des églises et

temples, qu'il ne leur apparaisse de l'autorisation donnée par l'officier de l'Etat civil pour l'inhumation, à peine d'être poursuivis comme contrevenant aux lois. » Ce que ce décret exige, ce n'est donc pas qu'il ne soit procédé aux cérémonies religieuses de l'inhumation que plus ou moins longtemps après le décès, mais qu'il n'y soit procédé que sur la production de l'autorisation régulière d'inhumer. Le décret ne fait aucune distinction entre le cas où la cérémonie religieuse a lieu plus ou moins de vingt-quatre heures après le décès. Que ce délai ait donc été observé ou non, du moment où il n'a pas été délivré d'autorisation d'inhumer par l'officier de l'Etat civil, il n'y en a pas moins, de la part du ministre du culte qui prête son concours à cette inhumation, contravention aux prohibitions du décret précité.

Quant à la peine applicable à cette contravention, on avait soutenu et même jugé, notamment par arrêt de la Cour de Montpellier du 12 juillet 1841, que c'était la peine de six jours à deux mois d'emprisonnement et de seize à cinquante francs d'amende, prononcée par l'article 358 du Code pénal, contre ceux qui ont contrevenu, de quelque manière que ce soit, à la loi et aux règlements relatifs aux inhumations précitées.

Mais on a fait observer avec raison que la disposition de cet article 358 a pour but, non pas de punir une simple contravention à une mesure de police, mais de réprimer le fait matériel d'une inhumation clandestine, qui pourrait avoir pour résultat de cacher des faits plus graves : que, sous ce rapport, la loi n'a pu vouloir atteindre que celui qui aurait quelque intérêt à cette inhumation : que, par suite, la loi ne saurait vouloir rendre responsables de la contravention et du fait matériel que celui ou ceux à qui elle fait une obligation d'aller déclarer le décès à l'officier de l'Etat civil et d'obtenir de lui l'autorisation pour procéder à l'inhumation : que les curés, desservants et pasteurs ne font pas, à proprement parler, inhumer les corps : qu'ils ne font que les lever et les accompagner hors des églises et temples. Ce système a été consacré par plusieurs arrêts, et notamment par arrêt de la Cour de Grenoble, du 8 décembre 1831 et de la Cour de cassation des 27 janvier 1832 et 12 octobre 1850. « Attendu, lisons-nous dans le premier de ces arrêts de la Cour régulatrice, que la sanction du décret du 4 thermidor an XIII ne peut se trouver dans l'article 358 du Code pénal, qui prévoit des faits différents, et qui, en parlant de ceux qui ont fait inhumer un individu décédé, n'a eu en vue que ceux qui ont quelque intérêt à l'inhumation et ne s'applique pas aux curés, desservants et pasteurs, qui ne font que lever les corps et les accompagner hors des églises et temples. »

Si la jurisprudence est aujourd'hui fixée en ce sens que l'article 358 du Code pénal précité est inapplicable, spécialement aux ministres du culte, la prohibition portée par le décret du 4 thermidor ne reste pas toutefois sans sanction. Cette prohibition rentre dans les pouvoirs donnés par la loi à l'autorité administrative ; et le décret constitue, par suite, un règlement légal-

ment fait par cette autorité. Dès lors, toute contravention à ses dispositions est passible, aux termes du n° 15 de l'article 471 du même Code pénal, d'une amende d'un à cinq francs, et, en cas de récidive, d'un emprisonnement qui ne peut excéder trois jours. Les arrêts susdits de la Cour suprême l'ont ainsi expressément jugé. « Attendu, porte celui de 1850, que cette défense (celle du décret du 4 thermidor) a été légalement faite par le pouvoir exécutif, puisqu'elle rentre dans l'attribution qu'il tient du n° 5 de l'article 3, titre XI de la loi du 16-24 août 1790; qu'elle a en effet, pour objet d'établir des mesures de précaution dans le but de prévenir les inhumations précipitées: qu'il est constant, dans l'espèce, que l'abbé Pingault, vicaire du curé de Briouze, a procédé à l'enterrement du corps d'une femme décédée, sans être pourvu de l'autorisation exigée par le décret précité: qu'il a, dès lors, encouru les peines édictées par l'article 471, n° 15 du Code pénal. » Il importerait peu que l'ecclésiastique eût demandé à plusieurs reprises cette autorisation à la famille du défunt et qu'il n'eût consenti à passer outre que sur l'assurance que le permis d'inhumation lui serait remis au moment de la cérémonie funèbre. Pour un semblable motif, en effet, le tribunal de police de Briouze (Orne) avait renvoyé M. l'abbé Pingault de la plainte dirigée contre lui, mais son jugement fut cassé par l'arrêt ci-dessus de la Cour de cassation « pour excès de pouvoir et violation expresse du règlement de thermidor an XIII, et des autres dispositions précédemment indiquées. »

Le produit de la cire des inhumations et services funèbres doit-il toujours figurer, comme recette, au budget de la fabrique?

R. — Oui. « Aux termes du décret du 30 décembre 1809, lisons-nous dans une décision ministérielle, du 23 août 1837, ce produit doit être porté au budget de la fabrique. L'omission qui en est faite constitue donc une irrégularité qui ne doit pas se reproduire à l'avenir, d'autant plus qu'elle est de nature à faire obstacle au recours à la Commune pour insuffisance de ressources. »

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

I

Q. — Comment restaurer un drap mortuaire, dont le velours blanc, disposé en forme de croix, a été noirci par le mérinos placé dessous, qui a déteint sur lui, un jour d'enterrement où il pleuvait?

Si la tache est récente et faible, il peut suffire de la laver avec du fort vinaigre blanc ou de l'eau salée.

Si la tache est vieille, on la mouille avec un peu d'eau, on frotte avec du sel d'oseille pulvérisé, ou mieux encore avec de l'acide oxalique, et la tache ne tardera pas à disparaître.

Dans le cas présent, il se présentera, je le crains, deux difficultés : 1° Il s'agit de velours,

or cette étoffe demande de grandes précautions pour le lavage, il faut une ouvrière expérimentée. — 2° On a trompé en vendant ce drap mortuaire, puisque la couleur du mérinos disparaît; ce qui ne devrait pas arriver avec de l'étoffe de bonne qualité, et ainsi je suis porté à conclure que le velours, qui paraît si beau, est du velours *apprêté* et sur coton; ce qui augmentera de beaucoup la difficulté du nettoyage, car en enlevant la tache, on risque d'en produire d'autres à cause des réactions chimiques qui peuvent avoir lieu dans une étoffe renfermant beaucoup d'*éléments* destinés à tromper le public.

Le sel d'oseille et l'acide oxalique se trouvent chez tous les pharmaciens.

II

Travaux d'octobre au jardin du Curé.

I. — JARDIN FRUITIER.

Continuer à semer, à mesure que les fruits mûrissent, les pepins et les noyaux. — Renfermer dans des sacs de crin ou de calicot gommé les raisins qu'on désire garder. — Récolter les fruits à pepins au moment de leur maturité, sans attendre qu'ils tombent d'eux-mêmes. — Commencer dès la fin d'octobre la plantation des arbres à fruits qui perdent leurs feuilles. — Dépouiller avec soin des grains altérés ou entamés par les insectes les grappes à conserver dans du son ou des cendres tamisées. — Faire provision de terreau végétal et de gazons décomposés pour garnir le pied des arbres à fruits à planter en novembre. — Préparer par la taille des racines et la mise en pots les cerisiers et pruniers nains à forcer dans la terre chaude pendant les mois suivants.

II. — POTAGER.

Suppression des vieux plants d'artichauts. — Eclaircissage des plants en plein rapport. — Suppression des tiges des asperges. — Séparation de leurs graines par macération dans l'eau. — Soigner l'approvisionnement en légumes à conserver pendant l'hiver. — Soigner la plantation automnale des pommes de terre à 0^m35 au moins de profondeur. — Planter les greffes d'asperges dans les terrains légers et secs. — Leur donner une bonne couverture de fumier long. — Placer en arrière des planches des fraisiers remontants des abris de paillassons pour prolonger la récolte des fraises. — Mettre en place les choux de printemps et les laitues d'hiver. — Continuer la plantation des poireaux. — Démolir les vieilles couches. — Mettre à part le terreau qui en provient, ou l'enfouir en labourant les carrés du potager à mesure qu'ils deviennent vacants.

III. — PARTERRE.

Soigner la floraison des dahlias. — Retrancher jour par jour les fleurs fanées. — Féconder

artificiellement les variétés qu'on désire croiser entre elles pour conquérir de nouvelles sous-variétés. — Soigner la seconde floraison de chèvrefeuilles. — Retrancher les roses fanées sur les rosiers du Bengale et de la Chine. — A la fin d'octobre, tailler court les rosiers de Chine, et garnir leur souche de paille ou de feuilles sèches. — Soigner la floraison des chrysanthèmes de l'Inde. — Vers le milieu du mois, achever de rentrer après un nettoyage général, ce qui peut être resté des lantanas, verveines et héliotropes dans le parterre. — Repiquer en pépinière les plantes bisannuelles d'ornement de pleine terre élevées en semis.

ECHOS DE LA BOURSE

Une grande opération financière se prépare pour le 7 octobre. Nous voulons parler de l'émission du Crédit foncier. Voici quelques renseignements que nous empruntons à l'avis officiel de l'administration :

A l'avenir, pour les prêts nouveaux et pour les prêts anciens convertis, la société supprimera complètement la commission de 0 fr. 60 0/0 pour frais d'administration exigée jusqu'ici des emprunteurs et elle consentira en outre un abaissement important de l'intérêt. Grâce à cette mesure, elle procurera à la propriété foncière, dans un avenir prochain, un dégrèvement de charges qui peut être évalué à 8 ou 9 millions par an.

La conversion des emprunts anciens devant entraîner nécessairement dans un court délai de remboursement des obligations foncières de 500 fr. 5 0/0 en ce moment en circulation, la société désire, comme elle l'a fait dans l'emprunt communal, donner un témoignage de sa bienveillance aux porteurs de ces obligations, en leur facilitant l'échange de leurs titres contre ceux de l'emprunt nouveau.

En conséquence, dans la souscription des obligations nouvelles, un droit de préférence est accordé aux porteurs et titulaires des 924,651 obligations foncières de 500 francs 5 0/0 à long terme du Crédit foncier actuellement en circulation. Le même droit est accordé aux porteurs des 142,560 obligations foncières de 500 francs 5 0/0 sorties au tirage du 22 septembre 1879.

Ces titres seront reçus en paiement pour 512 francs, y compris le coupon du 1^{er} novembre 1879, ou pour 500 fr. ledit coupon étant détaché.

Les lecteurs et titulaires de ces obligations qui prendront part à la souscription recevront, sans aucune réduction, pour chaque titre ancien, un titre nouveau entièrement libéré et portant jouissance du 1^{er} novembre 1879, plus une soulte de 22 francs par obligation si le coupon du 1^{er} novembre prochain est joint au titre, ou de 10 francs si le coupon est détaché. Pour les titulaires de certificats nominatifs d'obligations foncières de 500 francs 5 0/0, soumis à des clauses de remploi, le droit de souscrire aux obligations nouvelles, sans être exposés à une réduction, est étendu jusqu'au nombre de titres nouveaux correspondant au montant de leurs anciens titres. En conséquence, le nombre des obligations foncières de 500 francs 3 0/0 avec lots, réservé aux débiteurs des 1.067.211 obligations foncières de 500 fr. 5 0/0 est porté à 1.100.000.

Les obligations seront numérotées de 1 à 1.800.000 et formeront cent quatre-vingts séries de 10.000 titres.

D'après les calculs déjà faits, il est probable que dans trois semaines, si ce n'est avant, le Crédit foncier pourra prêter à moins de 5 0/0 pour soixante ans, intérêt et amortissement compris et sans commission.

Ajoutons enfin qu'il résultera de la conversion des emprunts communaux et fonciers un bénéfice annuel d'environ 14 millions de francs au moins, dont profiteront les communes et les propriétaires fonciers.

Voilà un exposé qui est parfait.

De plus, le Crédit foncier est assuré d'avance d'un éclatant succès,

Enfin, la propriété va trouver à emprunter à bon marché.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'examiner ce que nos lecteurs doivent faire en cette occurrence.

Nous les diviserons en deux classes :

Ceux qui, ayant des économies, sont en quête d'un bon placement ;

Et ceux qui sont détenteurs d'obligations appelées à la conversion ou au remboursement qui va suivre.

Nous dirons aux premiers : vous portez vos économies au Crédit foncier, parce que vous y trouvez de la sécurité ou l'appât des lots.

Eh bien ! si la sécurité seule est recherchée par vous, nous vous indiquons un placement plus avantageux, tout en étant aussi sûr, que celui des nouvelles obligations foncières. Et ce placement réside dans les obligations de la Société générale de Librairie Catholique, lesquelles représentent deux magnifiques immeubles situés à Paris, rue des Saints-Pères, ainsi que des propriétés de premier ordre.

Les obligations de la Société générale de Librairie Catholique n'ont point de lots à vous offrir, c'est vrai, mais elles ont mieux que cela. Vous allez en juger par vous-mêmes : Au lieu de vous donner, comme les nouvelles obligations foncières, trois pour cent d'intérêt annuel seulement, c'est-à-dire 15 francs, dont il reste à diminuer l'impôt, les obligations de la Société générale de Librairie Catholique, qui ont été émises à une époque où l'argent était encore assez cher, vous donneront, elles, cinq pour cent, c'est-à-dire, 25 francs de rente, et ce qui est à considérer, cela net d'impôt.

Ne comptez point sur les lots des nouvelles obligations foncières, car, c'est ici le cas de répéter qu'il y a beaucoup d'appelés, (et dans le cas on en compte UN MILLION HUIT CENT MILLE), il y a peu d'élus.

En vous faisant accepter des chances de loterie, que, d'ailleurs, la morale réprouve, on vous retire deux pour cent d'intérêt, c'est-à-dire, 10 fr. par obligation et par an : Bref, vous lâchez la proie pour l'ombre.

Aux porteurs d'obligations foncières 5 0/0 appelées à l'échange ou au remboursement immédiat, nous dirons :

Relisez avec soin les renseignements que nous donnons plus haut sur le marché qui vous est proposé, ou plutôt imposé, ainsi que les conseils qui précèdent, et examinez froidement la situation qui vous est faite.

En échange de vos titres, lettres de gage sans lots, mais rendant annuellement 5 0/0, on vous offre des obligations nouvelles de 500 francs, rapportant 15 francs d'intérêt seulement, maigre produit dont il faut encore déduire l'impôt.

Si ce marché ne vous sied point, si vous ne voulez pas diminuer le chiffre de votre revenu, tout en conservant la même sécurité, demandez des obligations de la Société générale de Librairie Catholique, placement solide, de tous repos et également foncier. Ces obligations vous donneront 25 francs nets de toute charge. C'est-à-dire que votre ancien revenu des obligations foncières vous restera, augmenté même de la valeur de l'impôt, au lieu d'être diminué de 2 0/0.

En résumé, si, d'un côté, les administrateurs du Crédit foncier, profitant de l'engouement du gros public pour les valeurs à lots, vont réaliser de grands bénéfices pour leur société en lui procurant de l'argent à bas prix, d'un autre côté, les gens sages et véritablement habiles peuvent faire une excellente affaire en s'éloignant de l'appât d'une loterie pour garder 5 0/0 d'intérêt, c'est-à-dire, la rémunération normale et équitable à laquelle les capitaux les plus prudents ont encore droit.

Dans le cas où l'on reconnaîtrait que nos avis sont pratiques et dictés par l'expérience, on peut s'adresser à M. V. PALMÉ, 25, rue de Grenelle. Ce dernier cèdera des obligations de la Société ou les échangera contre les obligations du Crédit foncier appelées à la conversion ou au remboursement, en laissant aux porteurs le coupon de 12 francs, du 1^{er} novembre, que l'on peut considérer comme échu.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71,

LIVRES SPÉCIAUX POUR LE CLERGÉ

ART (I^e) D'ENSEIGNER LA RELIGION, ouvrage posthume de M. l'abbé MARTINET. 1 vol. in-12 de viii-250 pages. 2 fr.

BIBLIOTHECA PATRUM CONCIONATORIA, hoc est, anni totius evangelia, festa dominica, sanctissimæ Deiparæ illustrorumque sanctorum solemnia, homiliis atque sermonibus adornata sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum qui tredecim prioribus sæculis floruerunt, opera et studio F. FRANCISCI COMBEFFIS, accurantibus uno presbyteris JOAN. ALEXIO GONEL et LUDOVICO PERE. Environ 15 volumes in-4^o.

— Le premier volume, contenant Noël. 10 fr.

CODE MANUEL DES LOIS CIVILES ECCLESIASTIQUES, par ARMAND RAVELET, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris; 2^e édition, considérablement augmentée et honorée des suffrages d'un grand nombre d'évêques. 3 fr.

1 fort vol. in-12 de x-452 pages. 3 fr.

CONCILE DU PUY (le), tenu en octobre 1873, simples notes, par le chanoine C.-F. DRUON, docteur en théologie. 2 fr. 50

1 vol. in-12 de xv-292 pages. 2 fr. 50

CONCILE DU PUY (Instruction synodale de Mgr L'Archevêque de Bourges sur les actes et décrets du); 2^e édition.

Brochure grand in-8^o de 55 pages. 1 fr. 50

CONFESSEUR (le) DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE, par le R. P. L.-J.-M. CROS, de la Compagnie de Jésus; 3^e édition. 2 fr. 50 c.

1 vol. in-18 de 346 pages. 2 fr. 50 c.

CONSTITUTIO SS. DD. NN. PII PAPÆ IX, qua ecclesiastica censura latæ sententiæ limitantur, commentariis studio et opera EUG. GRANDCLAUDE, S. T. et J. C. in seminario Sancti-Deodati professoris, illustrata; editio secunda, paulo auctior. 1 vol. in-12 de 140 pages. 1 fr. 50

DELUGE MOSAÏQUE (le), l'Histoire et la Géologie, par l'abbé E. LAMBERT, docteur en théologie, etc. 6 fr.

1 beau vol. in-8^o de xxvii-524 pages. 6 fr.

DEUX QUESTIONS SUR LE CONCORDAT DE 1801, par MAURICE DE BONALD, juge au tribunal civil de Rodez, honorées d'une lettre de S. S. le Pape Pie IX; nouvelle édition. 3 fr.

1 vol. in-8^o de vi-192 pages. 3 fr.

ECCLÉSIASTE (l') de SALOMON, traduit de l'hébreu et annoté par M. l'abbé RAMBOUILLET, vicaire à Saint-Philippe du Roule. 1 fr.

1 vol. in-12 de ix-48 pages. 1 fr.

ÉGLISES (les) DU MONDE ROMAIN, notamment celles des Gaules pendant les trois premiers siècles, par le R. P. dom FRANÇOIS CHAMARD, bénédictin de l'abbaye de Ligugé, de la congrégation de France. 5 fr.

1 vol. in-8^o de iv-439 pages. 5 fr.

EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉPÎTRES ET ÉVANGILES des dimanches et des fêtes de l'année, des fêtes de l'Avent et de tous les jours de Carême, avec des notions liturgiques, où l'on expose la raison et les origines des cérémonies de l'Eglise catholique, par M. l'abbé A. GUILLOIS; 6^e édition, revue avec le plus grand soin et considérablement augmentée. 6 fr.

2 gros vol. in-12 de xvi-623 et 629 pages. 6 fr.

MANUEL DE THÉOLOGIE MYSTIQUE, à l'usage des confesseurs, par C. VERHAEGE, prêtre de la congrégation des SS. CC. (Picpus). (Ave. la permission des supérieurs.) 1 vol. in-16 de 320 pages. 3 fr.

ONANISMO CONJUGALI (Dissertatio de), auctore R. P. M. NARDI, sacerdote regulari ac S. Theologiæ lectore (Avec approbation des Supérieurs et de l'Ordinaire). 2 fr. 50

1 vol. in-8^o de 46 pages. 2 fr. 50

NOTES CANONIQUES SUR LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES ET SUR LES CARMELITES EN PARTICULIER 1 fr.

1 vol. grand in-8^o de 143 pages. 1 fr.

PRÆLECTIONES THEOLOGIÆ MORALIS, ad usum Seminarii Lingonensis, edidit, V. JAUGEY, sacrae theologiæ professor, cum approbatione Ordinarii.

— *Tractatus de virtutibus theologicis*. 1 fort vol. in-8^o de 573 pages. 7 fr. 50

— *Tractatus de quator virtutibus cardinalibus, necnon de virtutibus quæ his quatuor annectuntur*. 7 fr. 50

1 très-fort vol. in-8^o de 675 pages. 7 fr. 50

Les autres traités de *Théologie morale* paraîtront successivement.

PRIVILEGES DU CLERGÉ, par Mgr CHAILLOT. — Principe généraux. — Devoirs essentiels du clergé. — Communication des privilèges militaires. — Privilège de ne pas pouvoir être mis en prison pour dettes. — Libre propriété

des clercs. — Défense de faire des donations aux concubines et aux enfants naturels. — Privilèges patrimoniaux. — Étrennes et contributions du clergé en faveur de l'évêque. — Obligation de porter l'habit ecclésiastique sous peine d'amende. — Inviolabilité personnelle des clercs. — Jeu et comédie. — Musiciens. — *Defectus lenitatis*. — Armes. — Cohabitation des femmes. — Commerce.

1 beau vol. in-18 Jésus de 434 pages. 3 fr.

PROBABILISMO (de) SANCTI ALPHONSI, doctoris Ecclesiæ, quæstio facti et juris, auctore Fr. LUDOVICO VAN REETH, ord. præm., S. T. D., capellano monialium Adorationis perpetuæ in Watermael-Boitsfort. Tomus I, complectens introductionem generalem et tractatum quæstionis facti primum: de Probabilismo sancti Alphonsi absolute et in se spectato.

1 vol. in-4^o de 300 pages à deux colonnes. 6 fr.

PROPRIÉTÉ (de la) ET DE L'ADMINISTRATION DES BIENS ECCLESIASTIQUES en France et en Belgique, par A.-J. VOURIOT, vicaire général de Mgr l'Evêque de Langres; nouvelle édition, augmentée d'un appendice contenant des documents officiels récemment émanés de l'autorité administrative et de l'autorité judiciaire concernant la personnalité morale et la capacité civile actuellement reconnue aux diocèses, aux paroisses et aux établissements diocésains et paroissiaux.

1 vol. grand in-8^o de viii-120 pages. 4 fr. 50

SOMME (la) DES CONCILES généraux et particuliers par l'abbé Guyot, curé de la Père-Champenoise; édition revue par le directeur des *Analecta juris pontificii* à Rome. 2 forts volumes in-12 de lxvi-598 et 833 pages, titre rouge et noir. 9 fr.

SUMMA INSTITUTIONUM CANONICARUM, auctore C. FERRARI; editio novissima. 2 beaux volumes in-12 compactes de lv-318 et 532 pages. 8 fr.

SUMMA THEOLOGIÆ MYSTICÆ R. P. PHILIPPI A SS. TRINITATE, carmelitarum discalceatorum provinciæ sanctæ Theresiæ in Gallia provincialis, in qua demonstratur via montis perfectionis, et in tres partes divisa secure et feliciter percurritur, manifestatis opportune, quæ passim occurrere possunt, periculis, nunc denuo in lucem prodit cura R. P. BERTHOLDI IGNATII SANCTA ANNA, ejusdem ordinis. 25 fr.

3 vol. grand in-8^o de 510, 444 et 561 pages. 25 fr.

THEOLOGIÆ DOGMATICÆ Prælectiones ad clericos seminarii Lingonensis a FRANCISCO PERRIOT, presbytero, in eod. seminar. sac. theol. prof., habitæ, cum approbatione Ordinarii editæ.

— *Tractatus de Ecclesia* 1 vol. in-8^o de viii-514 pages 6 fr. 50

— *Tractatus de Deo* 1 volume in-8^o d'environ 500 pages. 5 fr. 50

— *Tractatus de creaturis (de creaturis in genere, de angelis et de homine)*. 6 fr.

1 vol. in-8^o de 548 pages. 6 fr.

— *Tractatus de Verbo incarnato et de B. Maria Virgine*. 6 fr.

1 vol. in-8^o. 6 fr.

— *Tractatus de Sacramentis in genere*. 1 vol in-8^o

— *Tractatus de gratia*. 5 fr. 50

1 vol. in-8^o de vii-110 pages. 5 fr. 50

Les autres traités de *Théologie dogmatique* paraîtront successivement.

TRAITE DES RAPPORTS DE LA RELIGION ET DE LA POLITIQUE, de l'Eglise et de l'Etat dans les sociétés modernes, par M. PIERRE PRADIE, membre de l'Assemblée nationale. 6 fr.

1 fort volume grand in-8^o de xxxvi-690 pages. 6 fr.

TRESOR (le) DU PRETRE, répertoire des principales choses que le prêtre doit savoir et pratiquer pour se sanctifier et sanctifier les autres, par le R. P. MACH, jésuite; traduit et considérablement augmenté sur la liturgie, le droit canonique, la théologie morale, pratique et l'éloquence sacrée, par MORONI, camérier du Pape; PACETTI, examinateur apostolique, et les PP. GURY, GUÉRIN, CENTURIONNE, jésuites. Seule édition et traduction contenant ces précieux documents. Approuvé par Mgr l'Evêque de Barcelone et par la Sacrée Congrégation des Rites. 12 fr.

2 forts volumes in-8^o de 595 et 640 pages. 12 fr.

VIE DES SAINTS, d'après le P. GIRY, par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Pie IX; nouvelle édition, notablement améliorée et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux et du *Martyrologe romain*. 16 fr.

4 forts volumes in-12, de xlvi-753, 658 823 et 738 pages. 16 fr.

VISITE PASTORALE (traité de la) selon la méthode de Benoît XIII, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT, prélat domestique de Sa Sainteté. 1 vol. in-8^o de iv-346 p. 5 fr.

Mardi 30 Septembre et Mercredi 1^{er} Octobre 1879

PLACEMENT DE 6,000 BONS

DE

L'ASSURANCE FINANCIÈRE

AUX CAISSES DE LA

Société de Dépôts
et Comptes Courants

2, place de l'Opéra, à Paris.

VERSEMENTS

Bons escompte de 5 p. 0/0 l'an pour tout Bon
entièrement libéré à la répartition.

En souscrivant	50 fr.
A la répartition	250 —
Le 15 janvier 1880	300 —
600 fr.	

Ces bons seront remboursables à 2,500 fr.

Ils donnent droit : 1° Aux annuités à prélever sur les recettes brutes suivant les statuts ; 2° à 45 0/0 dans les bénéfices sociaux ; 3° aux remboursements anticipés. La jouissance part du 1^{er} juillet 1879. Le revenu des trois derniers exercices a été, pour chaque bon, de 15 fr., 22 fr. 50 et 30 fr. La progression continue.

Remboursements successifs garanties par des Titres de Rente française

L'admission à la cote officielle sera demandée.

On neut dès à présent souscrire par correspondance.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. TEISSONNIÈRE *, Administrateur du Comptoir d'Escompte, etc.

BENOIST-CHAMPY, O. *, Administrateur du Crédit Industriel et Commercial.

E. PASCAL, *, Administrateur de la Banque d'Escompte et de la Foncière.

de MONTGOLFIER, O. *, Administrateur l'Union générale.

Baron de LE GUAY, O. *, sénateur, administrateur de la Société financière de Paris.

MARCILHAC, *, membre de la Chambre de Commerce de Paris.

E. JAPY, *, Président de la Chambre syndicale d'Horlogerie.

BARBIER, O. *, Officier supérieur en retraite.

L'Assurance Financière

constituée pour 99 ans (décret du 22 janvier 1868).

Statuts déposés chez M^e VASSAL, notaire à Paris.

Siège social : 63, rue de Provence, à Paris.

Chaque bon comporte 25 numéros d'ordre remboursables à 100 fr. l'un, dès sa 1^{re} année, et les remboursements continuent chaque année, en augmentant progressivement.

Le titre de rente correspondant à chaque bon et la capitalisation de ses intérêts assurent matériellement le remboursement intégral des 25 n^{os} inscrits sur chaque Bon, soit de 2,500 francs.

Le souscripteur d'un Bon, comportant 25 n^{os} remboursable à 100 fr. l'un, a la chance de recevoir, dès la première année, et chaque année suivante, autant de fois 100 fr., et il suffit qu'il ait 6 numéros remboursés pour qu'il soit rentré dans une somme égale à son débourso.

Après remboursement, le Souscripteur continue à toucher annuellement les revenus du Bon, tout en ayant, en plus, la perspective de recevoir chaque année une ou plusieurs primes de 100 fr. au fur et à mesure du remboursement de ses numéros, jusqu'à concurrence de 2 500 fr.

45 % des bénéfices étant affectés à des remboursements anticipés, 30 ou 40 ans suffisent pour effectuer en totalité les remboursements.

CONSULTER POUR TOUTS DÉTAILS LE PROSPECTUS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition mensuellement, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement, après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 50

PRÉDICATION : *XX^e Dimanche après la Pentecôte* : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile, 3^o Catéchèse sur le pouvoir des démons? — FÊTE DE LA MATERNITÉ DE MARIE : Origine, Considérations, Applications pratiques. — CONGRÉGATION DE L'INDEX : Des différents recueils de ses décisions. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : D'où vient le mot messe? S'il a été toujours en usage? En quelle langue les Apôtres ont-ils célébré la messe? Pourquoi l'Eglise en a-t-elle interdit la célébration dans la langue vulgaire de chaque pays? — Nouveau cas de domicile pour contracter valablement mariage. — Un curé qui a le binage d'une paroisse voisine, est-il tenu d'aller y célébrer la messe le dimanche au lieu d'un jour de la semaine, comme cela s'est fait pour une annexe des environs? — Quels sont les droits et devoirs du propre curé à l'endroit de la première communion des enfants de sa paroisse? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Qui, du curé ou de la fabrique, est responsable de l'omission d'un service annuel, par suite de l'oubli du curé à l'avoir annoncé? — Un asile libre, dans un local contigu aux écoles communales, peut-il être fermé à raison de ce voisinage? — Textes de lois établissant la propriété des fabriques sur les cloches. Un maire n'a pas le droit d'en effacer les inscriptions. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Procédés de fabrication du vin de paille et du vin mousseux. — QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES.

CORRESPONDANCE

1^o Existe-t-il un recueil comprenant tous les ouvrages à l'index jusqu'à nos jours? Quel en est le prix? Où faudra-t-il le demander?

2^o Quel est le prix et dans quelle librairie peut-on avoir les trois ouvrages suivants :

1^o de Mirville : *Des Esprits*; 2^o Pailloux : *Le magnétisme, le spiritisme, la possession*; 3^o Bizouard : *Des rapports de l'homme avec le démon*. S. H., curé.

R. — Pour la première question, veuillez vous porter à l'article CONGRÉGATIONS ROMAINES, page 654, présent numéro.

L'ouvrage de M. de Mirville, *Des Esprits*, est épuisé. Néanmoins, on peut en trouver encore des exemplaires d'occasion. En ce moment, nous pourrions vous en procurer un (au prix de 44 fr.)

PAILLOUX : *Le Magnétisme, etc.*, est épuisé. Nous n'en connaissons aucun exemplaire d'occasion.

Le troisième, BIZOUARD, a 5 volumes in-8°; ensemble : 40 francs.

Nota. — Nous répétons, à l'occasion de cette demande de notre honorable correspondant, que la Société générale de librairie catholique a un service de commission parfaitement organisé. Qu'on s'adresse donc à elle, pour n'importe quels ouvrages : on les recevra dans les vingt-quatre heures.

W. (Haute-Marne) 29 septembre 1879.

J'ai changé de poste, et je vous serai reconnaissant de m'envoyer votre excellent journal à ma nouvelle adresse...

Je profite de cette occasion pour vous prier d'indiquer dans un de vos prochains numéros quel ouvrage me présenterait un exposé clair, précis, je dirai attrayant, de dogme et de morale pouvant être suivi comme cours de conférences dans un collège. L'abbé L. L.

R. — Puisque vous êtes dans un collège et qu'il s'agit pour vous de parler religion à des étudiants, nous estimons que vous auriez un utile auxiliaire dans l'ouvrage suivant : COURS DE CONFÉRENCES RELIGIEUSES faites aux élèves de la première division du lycée Louis-le-Grand, d'après un programme approuvé par S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, par M. l'abbé TILLOY, docteur en théologie et en droit canon, chanoine de l'ordre des évêques de la basilique de N.-D. de Lorette, officier d'académie, ancien premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — 2 vol. in-12. 8 fr.

L'ouvrage est traité au point de vue scientifique, et il prend à partie la turbulente école des sophistes, libres-penseurs, athées, faux savants et faux pêcheurs de toute sorte dont l'époque actuelle fourmille et prétend s'honorer. Comme l'*Ami du Clergé* en a déjà parlé assez longuement (10 avril, n° 24), nous nous contentons de vous renvoyer à ce numéro.

S. Elle cardinal Donnet vient d'écrire à l'auteur a belle lettre que voici :

Bordeaux, 15 septembre 1879

Monsieur l'abbé, votre Cours de Conférences religieuses que vous dédiez à vos anciens et chers élèves de Louis-le-Grand, est une œuvre de véritable patriotisme. En ces jours de négation, présenter, et de manière à les faire accepter, à notre chère jeunesse française, ces premiers principes, base de toute existence sociale et re-

ligieuse, c'est préparer pour l'avenir une génération forte et sérieuse.

Comme vous le dites fort bien, toute éducation qui manque de cette base est défectueuse et ne peut produire que de tristes résultats. En effet, que faut-il attendre d'un homme, quelque haut placé qu'il soit, s'il n'a pas la conviction d'une justice supérieure à la justice humaine, et s'il borne toutes ses ambitions et toutes ses espérances à l'heure présente ?

J'ai dit, Monsieur l'abbé, que vous présentiez d'une manière à les faire accepter les vérités essentielles, c'est dire que je loue le talent et la méthode qui ont présidé à notre travail. Aussi fais-je hautement des vœux pour que votre œuvre ait tout le succès qu'elle mérite.

† FERDINAND cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux.

Un autre ouvrage, écrit dans un but général, mais avec un talent et une méthode qui ont fait dès le premier jour son succès, c'est le **COURS TRES-COMPLET ET TRES-SUIVI DE CONFÉRENCES SUR LA RELIGION**, ou les dogmes, les preuves, les préceptes, les sacrements, les fêtes, l'histoire du christianisme, et aussi les vices, les vertus, les fins dernières, tout ce qui concerne la prière, le sacrifice, l'Eglise, exposés du haut de la chaire, d'après un nouveau plan, le plus conforme à la nature de l'esprit humain et à ses dispositions actuelles ; Cours le plus complet, le plus suivi, le plus neuf sous bien des rapports, et aussi le plus solide qui ait paru, par M. l'abbé A.-F. RUA ; 3^e édition, retouchée et renfermant cinq conférences de plus que la deuxième vingt-cinq de plus que la première, et d'autres additions très-considérables ; ouvrage approuvé et vivement recommandé par plusieurs éminents prélats, et extrêmement utile à tous les prêtres, à toutes les personnes chargées d'enseigner la religion, et à toutes celles qui désirent s'instruire sur celle-ci d'une manière solide. 3 beaux et fort vol. in-12, de xxiv-551, 538 et 487 pages, impression compacte.

Prix. 10 fr.

Voulez-vous quelque chose de moins volumineux, un livre que vous puissiez à la fois utiliser pour votre propre usage et donner en lecture, nous vous signalons la **FOI ET LE DEVOIR**, étude des vérités révélées, par le P. BANNACHE, de l'Oratoire, aumônier du collège de Juilly.

1 vol. in-12 de xv-444 pages. . . 4 fr.

L'auteur l'a composé pour ces personnes du monde « qui n'ont pas le loisir de se livrer à une « longue étude des vérités de notre sainte religion, mais qui veulent néanmoins en acquérir une connaissance suffisante. »

Il l'a écrit encore pour « cette nombreuse « jeunesse si tourmentée, exposée à tant de périls, « pleine toutefois de bonne volonté, qui se souvient des leçons d'une mère vertueuse, des « enseignements de la première communion, et « qui désire conserver les croyances maternelles, « les pratiques pieuses dans lesquelles l'homme « trouve ici-bas la force et l'honneur de sa vie. »

Placé en regard de cette double classe de lecteurs, l'auteur, a su donner à son œuvre un plan que la pensée suit sans fatigue, où l'esprit voit clair sans le moindre effort. La forme littéraire s'y marie agréablement à l'exposition sévère du dogme. Aux textes de l'Evangile, aux témoignages des Pères, viennent s'ajouter à chaque page des pensées élevées, de longs extraits des auteurs catholiques anciens ou modernes. Ainsi à côté de saint Augustin, saint

Basile, saint Thomas, et toute la pléiade des génies chrétiens de l'antiquité, — Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Ravignan et Lacordaire. A côté de ces hauts représentants, de ces docteurs de la vérité, — les prosateurs et les poètes, Chateaubriand, Lamartine, Jean-Baptiste Rousseau, Racine, Corneille, Milton.

Par ces simples indications, on voit que le livre *Foi et Devoir* est bien réellement le livre de la jeunesse et des gens du monde ; et c'est à ce titre que nous en recommandons spécialement la lecture et la propagande.

Prière à l'Ami du Clergé de répondre à la question suivante :

Existe-t-il un livre, en français, donnant les principes élémentaires de la religion avec quelque développement, et traitant en même temps des questions sur lesquelles les catholiques libéraux ont la sotte prétention de baser leur libéralisme ? Je me trouve en face d'un de ces hommes ayant la foi théorique, pratique (à Pâques seulement), voulant le bien, mais, à mon avis, ignorant les véritables moyens de l'obtenir : le cherchant d'ailleurs, en pratique comme en théorie, dans une certaine conciliation entre les principes catholiques sine addito et les principes révolutionnaires. Comment éclairer ces sortes de gens, honnêtes, intelligents, capables de comprendre un raisonnement sérieux et désirant même faire une étude assez approfondie sur les matières ci-dessus désignées ? L'abbé A. L. M.

R. — Nous ne connaissons aucun ouvrage réunissant à la fois un traité élémentaire de religion et la réfutation des principes du libéralisme moderne, nous doutons même qu'il existe. Mais si vous voulez deux ouvrages distincts, celui que nous venons de nommer, *Foi et Devoir*, remplira parfaitement votre but pour le livre élémentaire, et en même temps assez développé, de religion. En voici les principales divisions ; I^{re} partie : Le symbole. — II^e partie : Commandements de Dieu ; Commandements de l'Eglise ; du Péché ; des Vertus. — III^e Partie : La Grâce, les Sacrements, la Prière. — A ce plan tout méthodique, ajoutez les qualités littéraires et les richesses de citations que distinguent l'œuvre du P. Bannache, et vous aurez bien le livre qu'il faut à votre paroissien.

Le second, c'est-à-dire l'ouvrage « traitant des questions sur lesquelles les catholiques libéraux ont la prétention de baser leur libéralisme, » c'est la **SOMME CONTRE LE CATHOLICISME LIBERAL**, par l'abbé JULES MOREL, chanoine honoraire d'Angers, consultant de la sacrée congrégation de l'Index. 2 beaux et forts volumes de lxxxvi-548 et 600 pages. 12 fr.

Tout ce que le libéralisme contemporain, soit catholique, soit politique, déclame sur tous les tons et par ses mille organes, se trouve dans l'œuvre de M. l'abbé J. Morel. C'est le véritable arsenal de la question. Voyez l'analyse que nous en avons donnée dans l'*Ami du Clergé* (n^o 39), et comptez sur un converti si vous réussissez à le faire lire par votre catholique libéral.

G. ALCONI.

PRÉDICATION

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Videte quomodo caute ambuletis.
(Ephes., v.)

Il ne faut pas confondre la circonspection chrétienne, dont l'Apôtre nous fait une loi si importante, avec la sagesse du monde, que saint Jacques appelle « terrestre et diabolique. » Mais combien cette prudence évangélique, opposée à la politique humaine, est-elle nécessaire au milieu de tant d'ennemis de la vérité, du salut et de l'Eglise, pour nous faire éviter tous les pièges du démon et de ses instruments ? Elle consiste à savoir tout abandonner, s'il est nécessaire, pour sauver tout, et à discerner, par conséquent, la volonté de Dieu en toutes choses, pour s'y conformer. Apprenons donc de l'Apôtre à ménager avec soin les jours de salut en nous séparant de tout ce qui n'y conduit pas, et en embrassant avec zèle tout ce qui peut nous y conduire.

Saint Paul avait dit auparavant aux fidèles d'Ephèse : *Vous n'étiez autrefois que ténèbres ; mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez donc et conduisez-vous comme des enfants de lumière.* La sagesse consiste donc à suivre toujours la véritable lumière qui est Jésus-Christ : « *Je suis la lumière du monde. — Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de la vie.* » Jésus-Christ est la lumière du chrétien et par sa doctrine et par ses exemples. Toute l'instruction que le chrétien reçoit des hommes, doit être tirée de l'Evangile et de l'Ecriture, qui est comme le soleil de toute vérité et de toute justice ; et de la Tradition de l'Eglise, renfermée dans les écrits des saints, qui sont comme les rayons de ce soleil. Quiconque entreprend de conduire les hommes autrement que par la lumière du Sauveur, est un aveugle qui veut conduire d'autres aveugles, et qui les précipite avec lui dans des abîmes de ténèbres. Celui qui ne suit que son propre esprit, la raison humaine, et la science même des choses divines, mais dépourvue de l'esprit de Dieu, n'entre point dans cette sagesse que nous recommande saint Paul.

Mais il ne suffit pas d'avoir trouvé la lumière de Jésus-Christ et d'être instruit de ce que nous devons faire pour aller à lui : il faut la suivre en étouffant tous les mouvements de l'amour-propre, qui s'efforce toujours de se faire une autre voie que celle de Jésus-Christ, et qui répand tant d'illusions dans l'âme de ceux-mêmes qui sont à Dieu et dans sa voie, et qui, voulant y marcher, suivent leurs propres ténèbres, leurs inclinations, leurs mouvements, au lieu de suivre la lumière de Jésus-Christ. C'est ce malheur que le Fils de Dieu nous avertit de prévenir lorsqu'il dit : *Prenez garde que la lumière qui est en vous, ne soit ténèbres. Car si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien grandes seront les ténèbres mêmes ?*

Saint Paul ajoute : *Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais.* Saint Augustin dit que *racheter le temps, c'est perdre quelque chose pour se débarrasser de l'importunité des hommes et des inquiétudes de la vie présente.* Par malheur, on néglige souvent un temps si précieux pour acquérir le ciel, et on l'occupe à des « bagatelles : » nom que saint Augustin donne à toutes les choses du monde, les comparant à des jeux d'enfants que les personnes spirituelles doivent mépriser : *puerorum nugæ negotia vocantur.* Et ces bagatelles, comme les appelle aussi l'Ecriture, nous privent des biens les plus véritables et les plus solides : *Fascinatione nugacitatis obscurat bona.* Aussi, rachetez le temps à quelque prix que ce soit, dit saint Paul ; conservez-vous libres pour vous appliquer à Dieu, et souffrez la perte de vos biens temporels, plutôt que de les retenir par la perte du temps que vous devez à l'œuvre de votre salut. Saint Grégoire donne un autre sens à ces paroles : *Nous rachetons, dit-il, le temps, lorsque nous rachetons par les larmes et par le travail de la pénitence le temps que nous avons perdu par les désordres et par les dérèglements de notre vie : Tempus redimimus quando, ante actam vitam quam peccando perdidimus, flendo reparamus.*

Ne soyez donc pas indifférents, mais sachez discerner la volonté de Dieu. — La sagesse et la piété consistent à reconnaître ce que Dieu demande de nous et à nous y soumettre avec amour. La sagesse de l'esprit de Dieu, c'est la piété, et la piété consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. Ainsi cette prudence ne doit être en nous que comme la lumière du feu de la charité ; c'est pourquoi saint Augustin l'appelle souvent : *luminosissima caritas.* Et pour définir la vraie prudence il dit que : c'est un amour qui sait discerner ce qui lui est favorable pour aller à Dieu d'avec ce qui lui est désavantageux : *Amor bene discernens ea quibus adjuvetur in Deum, ab iis quibus impedi potest.*

Comme toute l'essence de la piété et de la religion consiste à connaître et à faire la volonté de Dieu, l'apôtre nous montre ensuite ce que nous devons faire pour la discerner : *Remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels.* La prière est le premier moyen pour connaître la volonté de Dieu, et l'Apôtre y joint la louange, qui doit avoir trois conditions : Il faut rendre grâce à Dieu pour toutes choses, pour les dons de la nature ou de la grâce, pour les biens du corps ou de l'âme. Il faut rendre grâces en tout temps, c'est-à-dire dans les maux comme dans les biens, dans la persécution comme dans la paix, dans la pauvreté comme dans l'abondance, dans la maladie comme dans la santé. Enfin, l'action de grâces doit se faire au nom de Jésus-Christ, car nous sommes tous indignes de demander et de recevoir rien de Dieu ; mais il faut que ce soit Jésus-Christ, Dieu et homme, qui soit le médiateur entre Dieu et les hommes. — Le second moyen pour discerner la volonté de Dieu, c'est l'humilité ; c'est pourquoi saint Paul ajoute : *en nous tenant soumis les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ.*

Sujet tiré de l'Evangile.

Vade, filius tuus vivit. (Joan., 4.)

L'Evangile de ce jour nous fait admirer une foi d'abord imparfaite, mais devenant tout-à-coup tellement vive que notre divin Sauveur la récompense par un miracle. Un officier était éprouvé par une cruelle douleur, son fils était malade, tout secours humain était impuissant, déjà se montraient les symptômes avant-coureurs de la mort. Il fit ce que devraient faire tous les chrétiens, dès qu'une grave maladie rend possible la mort prochaine d'un de leurs parents ou de leurs amis : il se tourne vers Dieu et n'espère plus qu'en sa protection toute-puissante. Ayant appris que Jésus venait de quitter la Judée et d'entrer dans la Galilée, le malheureux père, n'écoutant que sa foi, quitta son fils mourant, courut vers le divin Sauveur et le supplia de venir dans sa demeure à Capharnaüm, pour guérir le malade sur le point de rendre le dernier soupir. La conduite de cet officier, en cette circonstance, nous montre celle que nous devons tenir pour mériter d'être exaucés, et la reconnaissance qu'il manifeste nous apprend quelle doit être la nôtre.

I. Le bruit des miracles de Jésus-Christ s'était tellement répandu dans toute la Judée, qu'il n'y avait point de malade qui n'eût l'espérance en être guéri. Il ne s'agissait que de trouver l'occasion de le voir et de lui parler. Les uns se faisaient porter à ses pieds, les autres le faisaient prier de venir chez eux, comme nous le voyons par l'exemple de l'officier de Capharnaüm : à peine a-t-il connu, en effet, que Jésus, revenant de Samarie en Galilée, s'est arrêté à Cana, qu'il prend aussitôt la résolution d'aller le trouver : ne peut-il pas aussi bien guérir son fils qu'il en a guéri tant d'autres ?

Oui, il le peut ; rien n'est impossible à Dieu. C'est donc à lui que nous devons avoir recours. Il n'est pas nécessaire d'aller fort loin pour le trouver, puisqu'il est toujours au milieu de nous. Etes-vous dans la peine, dans la misère, abandonné des hommes ? Ayez recours à Dieu. C'est lui qui distribue les biens de ce monde comme il lui plaît et à qui il lui plaît. Vous trouvez-vous attaqué d'une tentation violente ? Adressez-vous à Dieu ; sa grâce a la force de diminuer vos passions et de rendre tous les efforts du tentateur impossibles. Pourquoi ne ferait-il pas pour vous ce qu'il a fait pour tant d'autres ? L'officier, arrivé à Cana, se rend dans la maison où Jésus-Christ s'était retiré, et le prie de venir chez lui guérir son fils qui était dangereusement malade : « Vous ne croyez point, lui dit ce divin Sauveur, à moins que vous ne voyiez des miracles. » C'était lui reprocher son peu de foi : « Seigneur, répond l'officier, je vous prie de venir chez moi, avant que mon fils soit mort. » Paroles qui font voir combien sa foi était encore faible. Est-ce que celui qui pouvait le guérir d'une seule parole ne pouvait pas bien le ressusciter ? C'est ce que cet officier ne pense pas, et c'est ce qui nous fait connaître qu'il ne regardait pas encore Jésus-Christ comme le fils de Dieu, et que par

conséquent la foi qu'il avait en lui était très-imparfaite. Aussi le Sauveur le lui reproche-t-il en lui disant, « qu'il ne croit pas à moins qu'il ne voie un miracle. »

Mais si la foi de l'officier est imparfaite, on ne peut cependant pas lui reprocher d'avoir manqué de confiance. Seigneur, lui dit-il, je vous prie de venir chez moi avant que mon fils soit mort : si vous ne venez pas, je suis sans enfant, mais si vous venez je suis sûr qu'il vivra. Obtiendra-t-il ce qu'il demande ? Il est certain que Dieu n'est pas obligé de faire des miracles ; mais comme ils étaient nécessaires pour faire connaître que Jésus-Christ était le Messie, l'officier de notre Evangile n'obtint pas seulement ce qu'il demandait, mais plus qu'il ne demandait. Jésus-Christ n'ira pas chez lui et cependant il guérira son fils. « Allez, lui dit ce bon Sauveur, votre fils se porte bien. » Quelle fut la joie et la consolation de ce père affligé ! Quelle fut sa foi ! Que Jésus lui paraît bien plus grand, bien plus puissant qu'il ne l'avait pensé ! Non-seulement il guérit les malades en les voyant, mais il les guérit sans les voir, quoique éloigné d'eux et d'une seule parole !

II. — La reconnaissance de l'officier de Capharnaüm doit être la règle et le modèle de la nôtre. Aussitôt que Jésus lui eût dit : « Allez, votre fils se porte bien ! » il part pour s'en retourner chez lui et trouve en chemin ses serviteurs, desquels il apprend que son fils est guéri. Qui pourrait exprimer la joie qu'il ressent en ce moment ? Que ne doit-il pas à Jésus-Christ d'avoir guéri d'une seule parole un fils qui lui est si cher et que la mort était sur le point de lui ravir ? Que fera-t-il pour lui témoigner sa reconnaissance ? Va-t-il le comble de présents ? mais ce n'est pas ce qu'il demande. Cet officier ne le regardait que comme un homme puissant en miracles et en prodiges, lorsqu'il est allé le trouver ; mais, en guérissant son fils d'une seule parole et sans le voir, Jésus a éclairé son esprit : il crut en lui, dit l'Evangile ; c'est-à-dire qu'il ne douta plus qu'il ne fût le Messie : tellement qu'il se mit au nombre de ses disciples et qu'il n'eût plus d'autre règle de conduite.

C'est aussi la reconnaissance que Jésus-Christ demande de nous. Ce n'est que par la foi que nous pouvons lui plaire ; mais par une foi animée par la charité, qui nous fasse tout faire pour la gloire de Dieu. Je ne doute pas que vous ne croyiez en Jésus-Christ, mais votre foi est-elle semblable à celle de cet officier ? vous faites-vous connaître, en toutes circonstances, pour les disciples de Jésus-Christ ? Est-ce sa loi qui est la règle de votre conduite, ou plutôt votre conduite n'est-elle pas entièrement opposée à cette loi sainte ? Il n'y a presque plus de chrétiens dont on puisse dire qu'ils croient en Jésus-Christ, et que leurs mœurs répondent à leurs croyances. Car c'est ce que le Saint-Esprit a voulu nous faire entendre, lorsqu'il nous a dit qu'il crut en lui ; la preuve, c'est qu'il ajoute que toute sa famille suivit son exemple. Il nous fait voir qu'il eut grand soin d'instruire sa femme et ses serviteurs que Jésus était véritablement le Messie ; qu'il ne pouvait en douter après le miracle éclatant

qu'il venait d'opérer en sa faveur, et que par conséquent ils devaient tous s'attacher à Jésus, croire ce qu'il enseignait, pratiquer ce qu'il commandait. Aussi toute cette famille se trouve animée de cette foi que Jésus est venu apporter sur la terre et qui devient agissante par la charité. Vous, vous admirez cette reconnaissance, et vous oubliez qu'elle condamne votre ingratitude! Mais, c'en est dit, je veux croire tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné, pratiquer tout ce qu'il nous a commandé, afin qu'après avoir eu le bonheur d'être du nombre de ses disciples sur la terre, je puisse mériter la couronne de gloire!

CATÉCHÈSES ¹

LI. — VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Propter Electos breviantur dies illi.
(Matth., xxiv., 22.)

« On pourra traiter ici du pouvoir des Démons, lesquels ne sauraient tenter les hommes comme ils le voudraient. » (C. C. Trid.) En conséquence, nous allons montrer comment les Démons cherchent à nous porter au mal, quel mal ils peuvent causer aux hommes dans leurs corps et dans leurs biens et avec quelles armes nous devons les combattre. De là trois questions dans notre Homélie.

I. *Les Démons ne cherchent-ils pas à nous porter au mal?* — Oui, les Démons cherchent à nous porter au mal, parce qu'ils sont jaloux du bonheur éternel qui nous est promis. Depuis que ces mauvais Anges ont été précipités dans les abîmes éternels de l'Enfer, ils s'efforcent d'y entraîner avec eux tous les hommes. Ne pouvant détrôner Dieu, ils veulent défigurer en nous son image et cherchent tous les moyens de nous perdre. Portant partout avec eux leur enfer, ils parcourent le monde, se répandant dans les airs et ne cessent de nous tendre des embûches. « Ce sont, » dit saint Augustin, « des esprits ne s'étudiant qu'à nuire. Telle est leur plus grande passion. Ils sont entièrement éloignés de la justice, enflés d'orgueil, de vices, d'envie et remplis de tromperie; et ils habitent dans l'air, où nous vivons. » L'Histoire nous apprend que le Démon est le premier prévaricateur et le premier auteur du péché; et qu'il poussa David à dénombrier le peuple d'Israël, Judas à trahir Jésus-Christ, les Apôtres à abandonner leur divin Maître et Ananie à mentir au Saint-Esprit. Il est appelé, dans saint Matthieu, cet ennemi qui se lève durant la nuit, pour aller semer l'ivraie dans le champ du Père de famille et pour en arracher la semence de la vie éternelle. Et en saint Luc, c'est le Diable venant enlever du cœur des hommes la parole divine, pour les empêcher de croire et d'arriver au salut. Lorsqu'il les at-

taque, il emploie souvent la ruse et l'artifice comme dans la tentation d'Eve. Quelquefois il se transforme en Ange de lumière et prend le masque de la piété. Et d'autres fois, pareil à un lion rugissant, il recourt à la force et à la violence. Or, pourquoi Dieu permet-il les tentations du Démon? C'est pour nous éprouver. Mais il nous donne sa grâce pour en triompher. Et, si nous savons nous appuyer sur elle, la victoire nous est assurée avec une couronne d'autant plus glorieuse que nous aurons combattu plus énergiquement. (IC. I, 65. — I SC. I, 196.)

II. *Les Démons peuvent-ils nuire aux hommes dans leurs corps et dans leurs biens?* — Oui, ils le peuvent, quand Dieu le permet: soit pour éprouver les justes, soit pour punir l'orgueil des méchants, soit pour manifester sa gloire. En effet on voit, dans l'Histoire Sainte, que Satan priva Job de tous ses biens, fit périr ses enfants et l'affligea d'une horrible maladie; que Dieu répandit sur les Egyptiens la colère, la fureur, l'indignation, les tribulations et toutes les influences des mauvais anges; et qu'un Démon, nommé Asmodée, tua les sept premiers maris de la fille de Raguel, Sara. A l'époque où Jésus-Christ vivait sur la terre, il y avait une foule d'hommes qui étaient possédés du Démon et que le Démon tourmentait par toute espèce de maladies et d'infirmités. En permettant ces actions et ces possessions diaboliques, la Providence voulait rendre plus éclatante la vertu des Fidèles; punir les impies et les pécheurs, en les soumettant au plus cruel esclavage; et donner à Notre-Seigneur l'occasion de prouver sa divinité. Mais ce qui doit nous rassurer contre les Esprits infernaux, c'est que leur pouvoir est restreint par Dieu et qu'ils ne sauraient nuire à notre salut, si nous lui restons fidèles. Car l'Ecriture nous apprend que Jésus-Christ les expulsa du corps des possédés et qu'il donna à ses Disciples la puissance de les chasser aussi en son nom: puissance, qu'ils ont exercée pour démontrer la vérité de sa Religion (IC. I, 65. — I SC. I, 197.)

III. *Avec quelles armes devons-nous combattre les Démons?* — C'est avec les armes de la vigilance, de la mortification, de la prière et de la foi. C'est le Saint-Esprit lui-même qui nous les recommande, lorsqu'il nous dit: « Veillez » et priez, pour ne pas succomber à la tentation. « Car l'esprit est prompt et la chair est faible. » (Matth. xxv, 41.) Soyez sobres et veillez; car « le Démon, votre ennemi, tourne sans cesse » autour de vous comme un lion rugissant, « cherchant quelqu'un à dévorer. Résistez-lui » en demeurant fermes dans la foi. » (I Petr. v, 8-9.) La vigilance, la mortification, la prière et la foi, voilà donc l'armure dont il faut nous revêtir, suivant l'avis de l'Apôtre, « afin de » pouvoir nous défendre contre les artifices du « Diable. (Eph. vi, 11.) Car, » dit-il, « nous avons » à combattre non-seulement contre la chair et « le sang, mais encore contre les principautés » et les puissances de ce monde, contre le « prince des ténèbres, contre les esprits de » malice qui sont dans les airs. » (Ibid. 12.) Il

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-40, 43-49.

est donc nécessaire que, pour éteindre et amortir les traits enflammés de ces esprits méchants, chacun d'entre nous s'arme en toute circonstance du bouclier de la foi, mortifie sa chair avec ses vices et ses convoitises, et ne cesse de prier et de se mettre en garde contre ses ennemis. (I C. I, 66. — I S C. I, 198.)

L'abbé REGNAUD.

LA FÊTE DE LA MATERNITÉ DE MARIE

I. — ORIGINE DE CETTE FÊTE.

De tout temps, l'esprit du mal, prévoyant que le culte de Marie diminuerait de plus en plus son empire sur la terre, travailla toujours avec une ardeur infernale à le combattre et à l'affaiblir.

Plus l'Eglise étendait sur le monde ses bienfaits et son influence salutaire, plus la Vierge Marie devenait odieuse à celui dont elle devait écraser la tête.

Or, au v^e siècle, une effroyable tempête fut déchaînée contre l'Eglise. Un homme osa dire et enseigner publiquement que Marie ne devait plus être appelée la Mère de Dieu, puisque son Fils n'était pas Dieu : c'était Nestorius, patriarche d'Antioche. Un jour de grande solennité, devant le peuple réuni, il était monté en chaire pour prononcer cet horrible blasphème : « Non ! Marie n'est pas la Mère de Dieu ! »

Aussitôt toute l'assemblée chrétienne frémit d'horreur, et protesta, dans son indignation, contre ces paroles impies qui atteignaient, pour l'ancêtre, une doctrine chère à tous les cœurs.

Cependant Nestorius s'était fait des partisans, qui le suivaient dans son erreur et répétaient son blasphème. L'esprit de mensonge et d'orgueil avait soufflé sur beaucoup d'esprits : le mal grandissait et la lèpre de l'hérésie allait, s'étendant sur une partie de la chrétienté.

Un puissant remède était nécessaire. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, informa Rome de ce qui se passait, et le Souverain Pontife lui permit de rassembler un concile afin d'arrêter le mal.

Ephèse fut choisie pour le lieu de cette assemblée. Ephèse était la ville dont fut évêque, pendant de longues années, l'apôtre bien-aimé, saint Jean, qui avait reçu du Sauveur expirant le don précieux de sa Mère.

Pourquoi ne pas voir dans le choix de cette ville un secret dessein de Dieu, voulant, d'une manière éclatante, venger l'honneur de la Mère de Jésus, dans cette cité célèbre dont la Vierge immaculée avait été la gloire la plus pure ?

Ce fut dans une vaste et magnifique église dédiée à Marie que, sous la présidence de saint Cyrille, en 431, deux cents évêques de l'Egypte, de la Palestine et de la Macédoine, se réunirent pour défendre la foi catholique.

Les Pontifes affirmèrent, d'une voix unanime, le grand privilège de la maternité divine accordé à Marie, et prononcèrent l'anathème contre Nestorius.

Autour de l'église où se tenait le Concile, le

peuple d'Ephèse s'était assemblé, anxieux et avide de connaître la résolution des évêques. Quand la bonne nouvelle leur fut annoncée, les fidèles ne purent contenir leur enthousiasme, une incomparable joie s'empara de tous les cœurs, et la ville entière resplendit aussitôt de mille feux qui dissipent les ténèbres de la nuit, pendant laquelle des acclamations d'allégresse ne cessent de monter vers le trône de la Mère de Dieu.

Les évêques sortent du Concile et ils sont l'objet d'une splendide ovation : on les conduit à leurs demeures au milieu d'une foule immense, ivre de joie, à travers les rues parsemées de fleurs, pendant que les louanges de Marie ne cessent de retentir dans les airs.

Cependant la justice divine attendait l'impie qui avait voulu arracher du front virginal de la Reine du ciel son noble diadème : il périt tristement dans la misère et le mépris, et sa langue, qui avait osé prononcer le blasphème, fut, de son vivant, rongée par les vers.

La tradition rapporte qu'à la suite du Concile d'Ephèse, l'Eglise ajouta à la première partie de l'*Ave Maria*, qui comprend la salutation de l'Ange et les paroles d'Elisabeth, la prière suivante : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Ainsi fut complétée l'admirable salutation angélique.

II. — RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE.

La fête de l'Annonciation est sans doute aussi la fête de la Maternité de Marie, puisqu'en ce grand jour s'accomplit le mystère de l'Incarnation et que le Saint-Esprit, couvrant Marie de son ombre mystérieuse en même temps que le Verbe descendait en elle, fit de cette humble fille d'Israël la mère, la vraie mère d'un Dieu.

Mais l'Eglise, dégagant ce titre des circonstances de l'Incarnation, a voulu, en instituant pour lui une fête particulière, faire ressortir ce qu'il renferme de sublime et de glorieux. Au jour de l'Annonciation, elle ne paraît que s'arrêter sur l'humilité de Marie : sur cette humilité, elle aime à reposer nos pensées. A la fête de la maternité, elle rappelle la gloire de Marie et s'efforce d'en faire briller tout l'éclat.

La maternité de Marie se distingue de toutes les autres en ce qu'elle est accompagnée d'un privilège miraculeux et unique. Sur le front d'une fille d'Eve, quand est déposée la couronne de mère, celle de la Vierge a disparu. Mais sur le front de Marie, ces deux gloires resplendent sans se séparer. La maternité et la virginité s'y sont unies pour former un diadème auquel nul autre ne peut être comparé. Marie a gardé pur et immaculé dans sa main le lis de la virginité, et elle a pressé sur son sein le Fils dont elle était la mère.

Qui pourra jamais assez louer et admirer cette maternité virginale et cette virginité maternelle !

Essayons de nous en faire une idée, essayons de découvrir ce que renferme de grandeur ce mot que nous répétons souvent sans en être frappés, et que les anges ne peuvent entendre sans s'incliner avec le plus profond respect :

Mère de Dieu. Sans doute, nous ne devons pas espérer en apercevoir toutes les magnificences : les grands génies et les grands saints n'ont pu décrire cette incomparable dignité, car toute langue s'est trouvée pauvre, toute louange a languì auprès de ce nom.

Marie a vu Dieu dans ses bras, et l'Enfant divin lui a dit ce mot qui est plus que toutes les mélodies de la terre et du ciel : *Ma mère !* O mère, au-dessus de toutes les mères, à quelle hauteur vous êtes élevée ! vous traversez les cieux des cieux, vous arrivez jusqu'au trône de l'Eternel, et Lui, est venu jusqu'à vous, pour se placer dans vos mains virginales !

O dignité incomparable de la maternité divine ! Quoi donc ? Elle le porte d'abord dans son sein, Lui, le Dieu tout-puissant et infini ! Elle régla par son cœur les battements de son cœur, elle versa dans ses veines le sang de ses veines, elle le vit paraître enfin et put s'assurer à Béthléem de la réalité de ses grandeurs ! Penchée pour la première fois sur son pauvre berceau, et déposant avec respect et amour un baiser sur son jeune front, elle lui dit dans les transports d'une immense allégresse : *Mon fils et mon Dieu !*

Non ! il ne peut exister une semblable gloire sur la terre et dans les Cieux. Si nous voulons parcourir l'histoire et nous arrêter un instant devant ce que les peuples ont estimé le plus, tout s'évanouit bientôt et ne peut tenir devant ce titre de mère de Dieu.

Où trouver une gloire comparable, dans toute la suite des siècles, sur les trônes de l'Univers, au milieu des triomphes et des victoires ? Que deviennent et la grandeur des conquérants, et les noms pompeux que la flatterie ou même la justice leur a décernés, devant ce titre donné à Marie ?

Certes, il serait difficile de trouver pour une mère une plus belle gloire que celle d'avoir un fils semblable à ce roi sage, puissant et riche qui s'appelait Salomon. Et pourtant, cette femme n'avait donné le jour qu'à un homme dont l'éclat, d'après le témoignage du Sauveur lui-même, était éclipsé par une fleur des champs, le lis de nos vallées. Et celui qui revêt si magnifiquement les fleurs de nos campagnes en même temps qu'il fait briller au ciel les astres innombrables, appelait Marie du nom de mère !

Laissons la terre et pénétrons au milieu des splendeurs éternelles ; parcourons les différentes hiérarchies formées des esprits bienheureux. Que nous semblera leur gloire, auprès de l'honneur accordé à Marie d'être la mère de son propre Créateur, d'en être à ce titre aimée, honorée, obéie ? Aussi, chérubins et séraphins, tous les esprits célestes les plus parfaits saluent Marie comme leur Reine, heureux et empressés d'oublier devant elle les sublimes privilèges qu'ils tiennent de la libéralité du Fils de Dieu et de Marie.

« Marie appelle du doux nom de fils le Dieu et le Seigneur des anges, dit saint Bernard ; quel est celui d'entre eux qui peut oser le faire ? Ces esprits célestes sont heureux de leur vocation, qui est de servir de messagers à la Divinité. Mais Marie, reconnaissant son titre de

mère, appelle avec confiance son Fils la Majesté suprême que les anges servent avec un saint respect, et Dieu veut bien se laisser appeler d'un nom qu'il a choisi lui-même. Car, dit le saint Evangile, il leur était soumis. — Qu'entends-je ? — Quel est celui qui était soumis ? Celui que servent les anges, auquel les puissances du ciel obéissent avec empressement : Celui-là même était soumis à Marie.

« On ne sait qu'admirer le plus, ou l'ineffable bonté du Fils, ou l'excellence de la dignité de la mère. Un Dieu soumis à une femme, humilité sans exemple ! une femme qui commande à un Dieu, sublimité incompréhensible ! Le prophète inspiré, dans sa louange des Vierges, chante qu'elles suivent l'Agneau partout où il va : quelles louanges trouvera-t-il pour chanter celle que l'Agneau suit lui-même ? »

Qu'elle est solide, qu'elle est vraie cette grandeur ! Rien ne pourra l'ébranler ; rien ne pourra la diminuer. Elle n'est point comme celles des hommes, le fruit du caprice ou de l'opinion ; elle ne dépend pas de leur estimation souvent mensongère : elle a pour fondement la grandeur de Dieu même. En passant devant elle, les générations humaines s'inclineront avec respect, et le temps ne parviendra pas à l'effacer de la mémoire des hommes.

Marie, honorée du magnifique titre de Mère de Dieu, est bien digne de notre admiration : aussi, pénétrés des sentiments que doivent nous inspirer sa grandeur et notre bassesse, nous devons nous humilier devant elle et lui donner des témoignages d'une profonde vénération.

Mais, la Mère de Dieu nous a été donnée pour mère par son propre fils, et c'est avec la joie la plus vive que nous devons accepter ce bonheur.

Ce serait certainement peu comprendre Marie que de croire qu'il n'y eût point en son cœur les plus tendres sentiments d'amour pour les hommes, depuis le jour où elle appella son Dieu son Fils. Cependant il y eut, dans sa vie, un moment solennel où ce titre de mère des hommes reçut une consécration trois fois sainte : ce fut l'heure où Marie, affligée, assistait au supplice et à la mort de l'Homme-Dieu.

C'est au pied de la croix que Marie est devenue plus particulièrement notre mère : Jésus lui dit : Femme, voilà votre Fils ! Saint Jean, que ces adorables paroles du Sauveur indiquaient, nous représentait tous. Alors de nouvelles et intarissables sources d'amour pour les hommes s'ouvrirent dans le cœur de Marie, et la parole de Jésus fit pénétrer dans son âme immaculée, à un degré que nous ne saurions comprendre, la plus inépuisable charité. Son cœur alors nous fut ouvert comme un abri où nous trouverons toujours un délicieux repos dans nos fatigues et nos défaillances : il est devenu un trésor de consolation au milieu de nos tristesses et de nos angoisses, et il fut rempli de la plus grande miséricorde pour nos chutes et nos faiblesses.

Dès lors Marie, notre mère, a enveloppé notre existence tout entière d'un réseau de tendresses, et, appuyés sur Elle, nous suivons courageusement la route pénible du pèlerinage de la vie.

Du berceau à la tombe, son regard, plein de de bonté, est fixé sur nous : elle nous ouvre ses bras avec joie, lorsque, enfants fidèles ou repentants, nous venons nous y jeter ; dans nos erreurs, elle nous suit pleine d'inquiétude, semblable à la mère qui, debout sur le rivage de l'océan orageux, accompagne, de son regard mouillé de larmes, la barque où son enfant est exposé à périr.

Marie, par sa maternité divine, dit un illustre orateur, a été associée à l'œuvre de notre rédemption : aussi l'Eglise catholique lui fait des fêtes parallèles à toutes les fêtes de son divin Fils.

Comme il y a un jour où nous honorons la miraculeuse conception de Jésus, il y a aussi un jour où nous honorons la miraculeuse conception de Marie ; comme il y a un jour où l'univers catholique salue la nativité du Libérateur divin, il y a aussi un jour où l'univers catholique salue la naissance de la Vierge libératrice. Il y a la Présentation de Jésus et la Présentation de Marie ; la Passion de Jésus, la Compassion de Marie ; la mort de Jésus, la mort de Marie ; la Résurrection de Jésus et la Résurrection de Marie ; enfin, s'il y a un jour où le Divin Réparateur monta au ciel, après l'achèvement de son œuvre, il y a aussi un jour où Marie, dans une Assomption glorieuse, est montée au ciel, ce jour où toutes les phalanges célestes, frappées des clartés inconnues qui s'élevaient de la terre au ciel, se demandèrent dans leur étonnement : Quelle est cette créature qui monte du désert, environnée de tant de beauté ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto ?* Cette créature, c'était Marie, revêtue de la gloire de la maternité divine.

III

Voulant nous donner une idée de la dignité de la Mère de Dieu, saint Grégoire nous adresse ces paroles : « Concevez, si vous pouvez, ce que c'est que le Fils de Dieu, et vous pouvez le prendre ce que c'est que sa mère. — Dieu même, dit saint Bonaventure, ne pouvait élever Marie à une plus grande dignité, — car, ajoute saint Anselme, dire seulement que la Bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, c'est l'élever, après Dieu, au-dessus de toutes les grandeurs imaginables. »

Devant ce nom, saint Augustin laisse éclater son admiration en ces termes : « Je vous salue, temple animé de la Divinité et sa plus digne demeure dans le ciel et sur la terre, je vous salue, Mère de Celui que l'immensité de l'espace ne peut contenir ! »

Devons-nous rester dans une admiration stérile ? Non, sans doute. Nous accorderons avec bonheur, à la dignité de Marie, le grand respect qui lui est dû, et quand, de nos lèvres, montera vers le ciel la salutation angélique, nous la dirons avec une sainte vénération, nous rappellerons qu'un jour un ange, en la récitant, était humblement prosterné.

Et quand nous parlerons de Marie, que ce soit dans les termes de la plus sincère louange ; ne craignons pas d'aller trop loin : *De Maria*

nunquam satis. Prenons garde, au contraire, de diminuer, aux yeux de nos frères, une gloire si sublime et si pure. Pour Marie, ressuscitons, au milieu de nous, le zèle des habitants d'Ephèse : que ses fêtes soient le triomphe de l'amour que nous lui devons porter, et que ses privilèges soient notre gloire !

En effet, dans le monde, la gloire du père et de la mère rejaillit sur les enfants, et ces derniers sont fiers de les savoir grands et illustres. A Marie nos louanges, à Marie notre amour ; l'histoire de l'Eglise est là pour attester que la Mère de Dieu est puissante et que la Mère des hommes n'a jamais oublié ses enfants.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation de l'Index.

LES DIFFÉRENTS RECUEILS DE SES DÉCISIONS.

Un abonné nous pose les questions suivantes : Existe-t-il un recueil comprenant tous les ouvrages à l'index jusqu'à nos jours ? Quel en est le prix ? où faut-il le demander ?

R. — La meilleure édition de l'Index est assurément celle que les souverains pontifes ont fait publier à Rome. Le Concile de Trente nomma des commissaires, afin de préparer le catalogue des livres défendus ; mais, comme le temps leur manqua pour mettre la dernière main à ce grand travail, le Concile, dans sa dernière session, remit toute l'affaire au souverain pontife. Le pape Pie IV ne tarda pas à publier cette première édition officielle de l'Index. Celle qui parut sous le pontificat d'Alexandre VII, est particulièrement célèbre par les améliorations importantes qui y furent apportées. Celle que Benoît XIV fit publier en 1757, n'est pas moins remarquable ; le savant pontife fit rédiger les décrets généraux, qui signalent diverses catégories de livres généralement défendus, sans qu'il soit nécessaire de les inscrire nommément dans le catalogue.

En 1841, le pape Grégoire XVI fit publier une édition de l'Index conforme en tous points à celle de Benoît XIV, si ce n'est qu'on y ajouta, dans l'ordre alphabétique, les ouvrages mis à l'Index, à partir de 1757 jusqu'en 1841.

Le P. Modena, de l'ordre de saint Dominique, secrétaire de l'Index, publia en 1851 un supplément, où il recueillit les livres mis à l'index pendant les dix années précédentes. Depuis cette époque, aucune publication nouvelle n'avait été faite ; on ne pouvait donc avoir la collection complète qu'en se procurant les feuilles supplémentaires qui sont imprimées à Rome chaque fois que la Sacrée Congrégation de l'Index rend un nouveau décret, lequel se publie en deux éditions : une, in-folio, qui sert à placarder des affiches que l'on met aux lieux usités de Rome, c'est-à-dire aux portes des basiliques, au champ de Flore, à la porte de la Chancellerie pontificale et autres endroits désignés. La seconde édition se compose de quatre petites pages dans le format du volume

de l'Index, afin de pouvoir être reliée avec ce volume.

Le nombre de ces feuilles supplémentaires devient considérable avec le temps, car la Sacrée Congrégation de l'Index a l'habitude de publier trois ou quatre nouveaux décrets chaque année. D'ailleurs, les ouvrages ne sont pas rangés dans l'ordre alphabétique, et de là vient que pour la commodité du clergé et des fidèles, il est utile que de nouvelles éditions complètes paraissent de temps à autre. C'est ainsi qu'une nouvelle édition officielle a été publiée à Rome par la librairie de la Propagande, en 1877. C'est la dernière, et par conséquent la meilleure.

Quelques autres parlent d'une édition de l'Index qui aurait paru à Montréal, en 1852 : c'est une méprise, Montréal n'y est pour rien, pas plus celui du Canada que celui de la ville de ce nom en Sicile.

Cette édition fut publiée à Mondovi, *Mons Regalis* (d'où la traduction défectueuse) en Piémont, sous la direction du savant Mgr Ghilardi, évêque de cette ville, de l'ordre de saint Dominique, décédé dernièrement. Elle contient tout ce que les précédentes, dont nous venons de parler, renfermaient, mais elle se trouve nécessairement annulée par celle de la Propagande publiée tout récemment, en 1877. On peut la demander à M. V^o Palmé.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Me voici dans un grand embarras, consistant à répondre aux questions liturgiques suivantes :

1^o D'où vient le mot messe ? 2^o A-t-il toujours été en usage ? 3^o En quelle langue les Apôtres ont-ils célébré la messe ? 4^o Pourquoi l'Eglise n'a-t-elle plus permis cette célébration dans la langue vulgaire de chaque pays ?

Il m'est ordonné de me servir de préférence du cardinal Bona : *De rebus liturgicis seu de sacrificio Missæ*. Jusqu'ici je n'ai pu le trouver. Je vous serais bien obligé si, ayant à votre disposition cet auteur traitant ces matières, vous me l'envoyiez par voie postale ou bien me renseigniez où je pourrais le trouver, ou enfin me répondiez aux questions ci-dessus par votre important journal. S'il vous est possible de me l'envoyer ou de me le faire envoyer, vous serez assez bon pour me fixer son prix, et au reçu je vous le ferai parvenir.

R. 1^o. On donne au mot messe plusieurs étymologies, dont voici les principales : 1^o *Missa*, *Remissa*, *Missio*, *Remissio*, *Demissio*, *Transmissio*, parce que la Messe est, par excellence, l'envoi ou la transmission des prières que les Fidèles adressent à Dieu par le ministère du Prêtre ; parce que le Père céleste nous a envoyé son Fils unique Jésus-Christ Notre-Seigneur pour être le Médiateur entre Dieu et les hommes et pour lui transmettre nos supplications ; parce que la matière du Saint-Sacrifice consistait primitivement en dons envoyés par les Fidèles ; et parce que les Diacres renvoyaient : d'abord les Catéchumènes après l'Evangile ou après la Catéchèse, et ensuite tous les Fidèles après la Messe, en disant : *Ite, Missa est* ; c'est-à-dire : Allez, maintenant que le sacrifice est achevé, l'assemblée est congédiée. — 2^o *Mes*, expression usitée dans les pays du Nord et si-

gnifiant fête ou sacrifice. — 3^o *Missach*, mot hébreu, signifiant oblation volontaire (1).

R. 2^o. Le mot de Messe n'a pas toujours été en usage. Car, autrefois, le Saint-Sacrifice a reçu divers autres noms. Ainsi, chez les Grecs, il s'est appelé : *Liturgie*, ou la Fonction sacrée par excellence ; *Latria*, ou culte d'adoration ; *Anaphora*, ou élévation ; *Eulogia*, ou bénédiction ; *Prophora*, ou oblation ; *Sinaxis*, ou réunion des Fidèles pour l'oblation du Saint-Sacrifice ; *Hierurgia*, ou œuvre sainte ; et *Téléte*, ou mystère. Chez les Latins, on le nommait : *Collecta*, ou réunion du peuple assemblé pour la célébration des Saints Mystères ; *Oblatio*, ou oblation ; *Dominicum*, ou l'œuvre du Seigneur (2).

R. 3^o. Dès les temps apostoliques l'Eglise employa dans le Saint-Sacrifice les trois langues parlées dans l'empire romain, savoir : les langues Hébraïque ou Syro-Chaldaïque, Grecque et Latine. Jusqu'au iv^e siècle, ce sont les seules dont elle ait usé à l'Autel. Il en est résulté pour ces Langues, qui servirent à l'inscription de la Croix, une dignité liturgique et un caractère sacré. Le Cophte, l'Ethiopien ou Axumite, l'Arménien et le Slavin sont les quatre autres Langues que l'Eglise admit successivement dans sa liturgie et que, par là même, elle rendit sacrées (3).

R. 4^o. Si l'Eglise n'a plus permis la célébration de la Messe dans la langue vulgaire, c'est par respect pour cet auguste sacrifice. La liturgie étant le principal instrument de la Tradition, il faut que les formules en soient inviolables et, par conséquent, fixées dans une langue ancienne et soustraite à l'examen indiscret du vulgaire. Ce qui n'aurait pas lieu, si l'on se servait, pour les exprimer, des langues vivantes, que ne cessent de transformer le génie mobile et la fusion des peuples. Voilà pourquoi il y eut tant d'hérésies à l'époque où le Grec et le Latin étaient encore compris du vulgaire. Le développement des questions relatives aux langues sacrées se trouve dans le IV^e volume de LA SOMME DU CATÉCHISTE.

Notre honorable correspondant a parfaitement raison dans sa profonde estime pour les œuvres liturgiques du cardinal Bona. Il y trouvera en effet la solution des questions qu'il nous adresse et de plusieurs autres encore.

Il existe deux éditions du cardinal Bona : la plus complète est celle qui renferme, outre le texte du savant cardinal, les notes de Sala, qui ont augmenté du double le texte primitif. L'ouvrage forme plusieurs volumes in-folio, et nous pouvons ajouter qu'il n'est pas introuvable : il est possible de se le procurer en le demandant aux maisons qui s'occupent particulièrement de librairie ancienne.

Indépendamment des écrits liturgiques, le cardinal Bona a laissé quelques écrits ascétiques, celui-ci surtout : *De Discretione spirituum*, qui est justement estimé. Deux volumes de ses

1. Cf. REGNAUD, *La Somme du Catéchiste*, Religion, II, 377.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, Religion, IV, 856-858.

lettres ont aussi vu le jour. La plupart sont adressées aux savants de l'époque, par exemple, au cardinal Noris, à Mabillon, à Luc d'Acheri et autres bénédictins de Saint-Maur.

Dans la science liturgique. Bona égale presque le B. cardinal Thomasius, surnommé à juste titre le père de la liturgie romaine, « *parens romanæ liturgiæ*. » Les œuvres du B. Thomasius forment sept volumes in-4°, édition du théatin Vezzosi. C'est lui qui publia le premier les principaux monuments de la liturgie usitée dans les Gaules antérieurement à Charlemagne. Cette liturgie n'était d'ailleurs que la liturgie romaine des premiers siècles, avant les réformes de saint Gélage et de saint Grégoire. Thomasius utilisa les précieux manuscrits que la reine Christine de Suède avait fait achefer en France et qu'elle légua à la bibliothèque du Vatican, où ils forment encore aujourd'hui le *fonds de la reine*. Bona ne connut pas ces manuscrits, mais Robert Sala, son commentateur, en fit usage.

Q. — Une jeune fille majeure est revenue dans notre paroisse, chez ses parents, depuis deux mois environ. Elle en était absente depuis plus de six mois, pour servir dans une paroisse étrangère. Elle désire se marier ici, pour aller ensuite habiter dans une autre paroisse. Suis-je en droit de la marier ?

Elle ne me paraît pas avoir ici le domicile du mariage, puisqu'elle n'y est pas *cum animo manendi*, qu'elle doit quitter la paroisse aussitôt après son mariage, et que le domicile de ses parents ne peut rien en sa faveur, vu qu'elle est majeure.

Pourrais-je appliquer à cette personne l'article 406 de nos statuts diocésains, ainsi conçu :

« Les personnes, même majeures, qui ont acquis un quasi-domicile dans une paroisse, comme les étudiants, les militaires, les ouvriers, les apprentis, les domestiques, peuvent se marier devant le curé du quasi-domicile, ou devant celui du domicile de leurs parents. »

Le retour de cette personne depuis deux mois (dont six semaines dans une place et deux semaines chez ses parents) peut-il constituer le quasi-domicile dont il est parlé dans l'article cité, et me conférer le pouvoir de la marier ?

Vous me rendez un véritable service en me traçant une ligne de conduite à suivre dans ce cas et en d'autres semblables, que je prévois pouvoir se produire ici dans un avenir assez prochain.

R. — D'après les principes généraux du droit, une jeune personne, quoique majeure, peut toujours se marier au domicile des parents. Le droit ecclésiastique ne tient pas compte du domicile sous le rapport en question. La seule majorité que le droit Canon reconnaisse en matière de mariage, est celle qui est inhérente à l'âge canonique pour contracter valablement. Dans le cas présenté par notre correspondant, il n'est nécessaire de prendre en considération ni les deux mois que la jeune fille a passés dans sa paroisse depuis son retour, ni l'intention qu'elle a d'aller habiter une autre paroisse après son mariage. Ces circonstances sont sans importance dans l'espèce. C'est le domicile des parents qui décide la question. Il en est de même des jeunes filles qui demeurent en pension pendant de longues années : elles conservent la faculté de contracter mariage au domicile de leurs père et mère.

L'honorable correspondant n'a pas besoin de recourir à l'article des statuts diocésains dont il parle. Cet article reconnaît la faculté de con-

tracter mariage dans la paroisse du quasi-domicile, mais il n'interdit pas de se marier dans le lieu du domicile des parents. Ce n'est pas chose insolite dans le droit Canon que l'on puisse se marier valablement dans diverses paroisses. Les personnes qui ont deux domiciles, ont la faculté de se marier dans l'un ou dans l'autre. Le Saint-Siège a toujours interprété d'une façon favorable la loi du Concile de Trente concernant le domicile du mariage. Il n'y a qu'un point sur lequel il s'est montré sévère, c'est la fraude qui consiste à vouloir éluder la loi.

Q. — J'ai besoin, mais grand besoin d'ici à dimanche prochain, du renseignement suivant, et je vous serai on ne peut plus reconnaissant si vous voulez bien me le transmettre.

J'ai en binage la paroisse L. V., je reçois 200 francs du gouvernement : suis-je tenu à la messe du dimanche ? — Mon oncle, mort dernièrement à 86 ans, avait autrefois pour binage la paroisse de St-C. ; il était titulaire de L., comme moi de R. ; il allait le jeudi seulement dire la messe à St-C., y faire acte de présence, et le dimanche il allait dire une première messe à T.-C. : on lui donnait 350 francs pour cette messe à T.-C. — Puis-je dire la messe le jeudi à L. V. et n'y plus aller le dimanche, d'autant qu'ils m'ont ôté pour l'année 1880 mon supplément de 200 fr. ? Je leur ai prêt *gratis* mon presbytère de L. V. pour loger l'institutrice : voilà leur reconnaissance !

Veuillez me tracer une ligne de conduite. L. V. est à 5 kil. de R., 3 kil. 1/2 de B., 4 kil. de D., 5 kil. de St-H., et on peut aller à la messe en ces différents endroits.

R. — Il nous semble que l'honorable correspondant ne peut que se conformer à l'usage établi. Evidemment, il ne lui est pas possible de dire trois messes le dimanche. Puisque la seconde est déjà prise par une église voisine, il lui est impossible d'aller dans une troisième. Le gouvernement, qui donne 200 francs pour aller dire la messe dans la chapelle en question et y faire acte de présence, n'impose nullement l'obligation de célébrer cette messe les dimanches et fêtes.

Nous croyons tout à fait superflu de discuter plus longuement la question, car nous supposons qu'il n'est pas possible de faire dire cette messe par un autre prêtre. En effet, si la chose était possible, l'intérêt spirituel de la population exigerait qu'on lui procurât la messe du dimanche, au lieu de se présenter dans la paroisse le jeudi de chaque semaine. Nous supposons aussi qu'il ne se trouve pas dans une des paroisses voisines un vicaire qui pourrait se charger de la messe dont il s'agit.

Nous conseillons en tout cas de soumettre la question à l'autorité diocésaine, qui a le pouvoir d'indiquer la solution la plus avantageuse au bien des âmes.

Notre honorable correspondant nous indique la distance kilométrique des quatre églises dont il parle, mais il ne nous fait pas connaître l'importance numérique de leur population. Nous ne savons pas non plus si ce sont des chapelles vicariales ou des annexes actuellement dépourvues de leur desservant. Il ne nous reste donc, répétons-nous, qu'à remettre la décision à l'autorité diocésaine, seule compétente et entourée des renseignements de fait sans lesquels on ne saurait formuler une solution rationnelle.

Q. — 1° « Quels sont les droits et les devoirs du propre curé à l'endroit de la première communion des enfants de sa paroisse ? »

2° Un curé peut-il admettre à la première communion, dans sa paroisse, un enfant étranger, sans la permission du propre pasteur, sous une raison quelconque ?

3° Peut-il même admettre à son catéchisme, *renitente proprio pastore*, les enfants d'une paroisse voisine, sous le prétexte qu'ils sont plus près de son église de quelques minutes ?

R. — 1° L'examen des enfants, pour les admettre à la première communion, est incontestablement un droit paroissial. Il appartient au curé d'interroger ces enfants, pour s'assurer qu'ils connaissent suffisamment les mystères de la religion et les choses qu'il est nécessaire de savoir pour s'approcher des sacrements avec fruit. Tous les canonistes sont d'accord sur ce point. Les auteurs qui mettent en doute que la communion proprement dite doit être faite pour la première fois dans l'église paroissiale, reconnaissent toutefois que l'examen de l'aptitude et l'admission à la communion sont réservés au curé local ; le cas n'est pas tout à fait chimérique. Supposons qu'un enfant ait été guéri miraculeusement dans un sanctuaire de la sainte Vierge : afin de témoigner sa profonde gratitude, la famille désire que l'enfant fasse sa première communion dans ce sanctuaire ; le curé de la paroisse constate, après examen, qu'il a toutes les dispositions requises, mais il ne veut pas accorder l'autorisation de faire la première communion dans le sanctuaire. Ce refus du curé est-il canonique ? La famille peut-elle en conscience passer outre ? Nous n'oserions pas condamner la conduite de la famille. En effet, l'Eglise commande seulement que l'on communie dans l'église paroissiale pendant la quinzaine de Pâques. Nous ne connaissons pas de loi générale qui prescrive d'y faire la première communion. On a, au contraire, l'exemple de plusieurs saints, qui ont fait la première communion en dehors de leur église paroissiale, et cela, quelquefois, par une dérogation surnaturelle ? Nous pouvons citer, entre autres, le vénérable Gérard Majella, de l'institut de Saint-Alphonse de Liguori : le procès de la canonisation rapporte, en effet, que le vénérable Gérard reçut pour la première fois la communion par le ministère de saint Michel Archange dans un lieu bien différent de l'église paroissiale.

Mais, dira-t-on, c'est l'usage général des diocèses de France que la première communion soit faite collectivement et dans l'église paroissiale. Cet usage est fort respectable, et il produit des avantages que nous sommes loin de vouloir contester. Mais en supposant que cette coutume réunisse toutes les conditions qu'il faut pour qu'elle constitue une loi rigoureusement obligatoire, cette loi ne saurait être considérée comme un canon de l'Eglise universelle. Elle ne dépasse pas en effet la sphère diocésaine, par conséquent, l'évêque a plein pouvoir pour en dispenser. Le cas pratique se présentant, la famille pourrait donc recourir à Mgr l'évêque et obtenir du prélat la permission que le curé refuserait.

2° Un curé ne peut admettre à la première

communion, dans sa paroisse, un enfant étranger, sans la permission du propre pasteur, quel que soit le prétexte dont on se couvre. Les droits paroissiaux doivent être rigoureusement respectés, parce qu'ils sont établis par les lois générales de l'Eglise. L'ordre exige que les attributions de chaque membre de la hiérarchie soient maintenues. Nous supposons que l'enfant ne peut alléguer le privilège du quasi-domicile, car, en ce cas, on acquiert des prérogatives particulières pour tout ce qui concerne l'administration des sacrements paroissiaux.

3° Quoique le catéchisme ne soit pas un droit paroissial dans le sens strict du mot, le sens commun dit qu'un curé ne peut admettre à son catéchisme, contre la volonté de son confrère, les enfants d'une paroisse voisine, sous le prétexte qu'ils sont plus près de son église de quelques minutes. Ce n'est pas là une raison suffisante pour que les ouailles soient détournées de leur pasteur, qui, d'après le concile de Trente, doit les connaître, suivant l'exemple que le Pasteur suprême a donné dans l'Evangile, lorsqu'il dit : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — M. S... a fondé dans notre paroisse une grand messe fixée au 15 septembre. Le curé oublie de la publier pour ce jour, et, par conséquent, elle est remise à une date ultérieure. M. S..., demeurant actuellement à 20 kilomètres de la paroisse, est venu le 15 septembre, à la date fixée.

Exaspéré de ce que le service n'avait pas lieu, il demande au curé la somme de 100 francs en dommages-intérêts pour son déplacement inutile ; il le menace même de le citer devant le juge de paix.

Dans ce cas : 1° le curé pourra-t-il être condamné ? 2° ne serait-ce pas plutôt la fabrique qu'il faudrait attaquer, puisqu'elle est chargée de faire célébrer les fondations ?

R. — Les fondations doivent être exécutées au temps, au lieu et en la manière prescrite par le fondateur. L'obligation de respecter les clauses de la fondation est de droit étroit, puisqu'elle repose sur un contrat. Le fondateur a pu apposer à sa libéralité telles conditions qu'il a voulu, pourvu qu'elles fussent honnêtes et raisonnables. Ces conditions une fois acceptées par un établissement ecclésiastique, celui-ci est lié envers le fondateur. Pour détruire ce lien, il ne faut rien moins que l'impossibilité morale de remplir l'engagement contracté ; pour le modifier, il faut que son accomplissement entier soit également impossible. Telle est la disposition invariable de l'ancienne législation et des anciens arrêts, conforme sur ce point au droit romain, aux lois des conciles et aux statuts des diocèses. L'article 29 du décret du 30 décembre 1809, — qui constitue le droit moderne en cette matière, — a positivement confirmé ces dernières lois, puisqu'il y renvoie pour servir de règle à l'évêque quand il fait une réduction.

M. Dieulin (*Guide des curés*, 5^e édition, tome I, page 209) dit à cette occasion : « On doit exécuter, littéralement et scrupuleusement, toutes

« les volontés exprimées dans les titres par les fondateurs. Il y a, en effet, contrat entre eux et la fabrique, contrat qui a été sanctionné par l'évêque et le gouvernement. Ainsi l'observation de toutes les réserves et clauses insérées dans les actes est de toute rigueur, à moins qu'il n'ait été préalablement convenu qu'il y serait dérogé. C'en est qu'autant qu'elles seraient impossibles ou contraires soit à la raison, soit à la morale et à la religion, qu'il y aurait lieu de ne pas les remplir... »

« ... Ainsi, par exemple, quand le titre d'une fondation prescrit que des services religieux seront célébrés dans une telle chapelle, à tel jour, à tel autel, par un tel ecclésiastique, il est indispensable qu'on s'y conforme exactement pour le temps, le lieu, l'époque, l'heure et la personne indiquée.... »

« Il n'y aurait qu'un cas grave, comme l'interdiction du lieu, la maladie ou l'absence forcée du prêtre chargé du service de la fondation, qui légitimerait momentanément l'inexécution ou la modification des clauses d'une fondation ; jamais le curé ni la fabrique ne peuvent rien changer, même par le désir du mieux... »

D'après ces principes, M. S.... est dans son droit ; il a été lésé et il peut exiger une réparation.

Cependant, nous ne comprenons pas bien pourquoi notre correspondant n'a pas célébré la grand'messe, malgré l'oubli de sa publication au prône du dimanche précédent. En supposant que cette publication fût stipulée dans la fondation, l'inexécution de ce point ne viciait pas les autres points. Ce point devenu impossible par oubli, ne rendait pas impossible les autres conditions. Le fondateur n'aurait eu certainement rien à dire en raison de l'oubli. Mais le service n'ayant pas eu lieu, et aucun motif n'étant mis en avant pour prouver qu'il était impossible, il a droit à une réparation. On pourrait même se demander s'il n'aurait pas droit de révoquer la libéralité pour cause d'inexécution des conditions.

Arrivons maintenant au fait même de notre correspondant. Monsieur S.... demande cent francs de dommages-intérêts pour son déplacement inutile. Sa prétention est bien exorbitante ; mais, est-elle fondée ? Oui, s'il avait stipulé dans la fondation qu'il assisterait à la messe ; non, si cette stipulation n'existe pas. Or, il n'est pas probable qu'elle existe.

Qui, enfin, du curé ou de la fabrique peut être actionné ? Nous pensons que l'un et l'autre sont solidaires ; car, dit l'abbé de Boyer, le curé doit faire connaître au peuple, lorsqu'il fait le prône des dimanches, les fondations qui doivent être acquittées dans la semaine, en déterminant le jour et l'heure où elles doivent l'être ; et c'est aux marguilliers qu'appartient le soin d'en donner, tous les dimanches, la note au curé.

L'article 26 du décret du 30 décembre 1809 a renouvelé ces dispositions dans les termes suivants :

« Les marguilliers sont chargés de veiller à

« ce que toutes les fondations soient fidèlement acquittées et exécutées suivant l'intention des donateurs... »

« Un extrait du sommier des titres, contenant les fondations qui doivent être desservies pendant le trimestre, sera affiché dans la sacristie... »

« Il sera aussi rendu compte, à la fin de chaque trimestre, par le curé ou desservant, au bureau des marguilliers, des fondations acquittées dans le cours du trimestre... »

Le curé et les marguilliers sont donc responsables. Nous engageons notre correspondant à arranger cette affaire à l'amiable : ce qui ne nous paraît pas impossible, tandis que, par le temps qui court, un procès, même ridicule, aurait chance de tourner contre le clergé et la religion.

Q. — A côté de deux écoles communales laïques, l'une de garçons et l'autre de filles, j'ai une école libre, tenue par une religieuse. Cette religieuse ayant une compagne, les habitants de ma paroisse lui confient les petits enfants de l'un et de l'autre sexe, qui ne sont pas aptes à fréquenter les écoles, c'est-à-dire qu'ils sont au-dessous de six ans. Ce n'est pas une salle d'asile, mais une simple garderie d'enfants. Cette garderie est en dehors de l'école libre, dans un local contigu, et elle est gratuite.

L'inspecteur primaire avait l'air de se fâcher ; mais jusqu'ici on n'a pas tenu compte de ses observations. Nous pensions, en effet, qu'on n'avait pas le droit d'empêcher cette garderie, dont nous recuillons à demander l'autorisation, dans la crainte d'un refus. Cependant, à la faveur, sans doute, des temps plus mauvais, l'inspecteur revient à la charge, et, cette fois, tout de bon. Il menace de faire fermer la garderie, sauf à remplir préalablement les formalités pour obtenir l'autorisation qu'on trouvera moyen, sans doute, de refuser.

1° La loi est-elle formelle, et est-on en droit d'interdire cette garderie d'enfants ?

2° Si l'on remplit les formalités requises pour obtenir l'autorisation, pourra-t-on la refuser, sous prétexte qu'il y a les écoles communales ?

Nos ressources et le village ne nous permettent pas de créer une salle d'asile, et l'inspecteur a semblé me dire que la garderie n'était pas reconnue par la loi.

R. — Le mot de *garderie*, en effet, ne se trouve pas dans les lois régissant la matière. Mais il y a les mots équivalents de *crèche* et de *salle d'asile*. La crèche recueille les petits enfants à la mamelle, jusqu'à ce qu'ils puissent entrer dans les salles d'asile, ou qu'ils aient atteint l'âge de trois ans. Les salles d'asile reçoivent les enfants des deux sexes de 2 à 7 ans. Ces divers établissements sont publics ou libres. La personne qui les dirige doit être nantie d'un certificat d'aptitude, ou, si elle est religieuse appartenant à une communauté régulièrement reconnue, d'une lettre d'obédience.

A la première question de notre correspondant, nous dirons donc que la loi est formelle, et qu'on est en droit d'interdire sa garderie d'enfants, indépendamment de son nom, si cet établissement ne réunit pas les conditions légales. Ces conditions sont à peu près celles des écoles libres ; au besoin, nous les ferons connaître en détail. Mais, si l'on remplit les formalités requises, l'administration peut-elle refuser l'autorisation, sous prétexte qu'il y a des écoles communales ? Nullement. Nous sa-

vons bien qu'à l'heure présente, le vent est contre la liberté d'enseignement, et, par conséquent, il ne faut pas compter sur la bienveillance gouvernementale. Mais quand une loi existe, elle est plus forte que la plus mauvaise volonté. D'ailleurs, dans l'espèce, pour ouvrir un asile, comme pour l'école libre, l'autorisation positive n'est point nécessaire. L'asile s'ouvre de plein droit, à l'époque fixée par la loi, c'est-à-dire 40 jours après la déclaration et l'accomplissement des autres formalités.

L'existence d'écoles communales dans la paroisse ne peut, en aucune sorte, empêcher l'érection d'une école, ou asile ou crèche libres. Au contraire, quand il existe dans une commune une salle d'asile publique ou libre, les écoles primaires, publiques ou libres, ne peuvent recevoir d'enfants au-dessous de six ans, sans l'autorisation du conseil départemental. (*Art. 21 du décret du 31 décembre 1853, concernant les écoles primaires.*)

Si nous avions un conseil à donner à notre confrère, nous l'engagerions à donner à sa garde d'enfants le caractère légal, en se mettant en règle vis-à-vis de l'administration. Il parera ainsi le coup dont un inspecteur trop zélé le menace. Puisqu'il possède déjà le personnel, il lui suffit d'avoir un local qui réunisse les conditions de salubrité voulues par les règlements.

Q. — Seriez-vous assez bon pour me donner votre avis sur les points suivants :

1^o Quels sont les textes de lois qui établissent la propriété des fabriques sur les cloches ?

2^o Mon maire ayant fait effacer une partie de l'inscription d'une cloche bénite et placée au clocher, comment dois-je m'y prendre pour faire rendre justice à la fabrique ?

R. — Ad 1^m. Les cloches sont meubles et considérées comme la propriété des fabriques, à moins qu'elles n'aient été données par les communes depuis le rétablissement du culte. (*Lettre minist. du 31 juillet 1854 ; arrêt de Rouen du 23 avril 1866.*)

Aussi la fourniture des cloches, leur entretien, leur remplacement, sont à la charge de la fabrique. (*Lettre ministérielle du 7 décembre 1858.*)

Les préfets ne peuvent prétendre à apprécier et à régler avec les évêques le nombre et la dimension des cloches des églises. Cette question est réglée souverainement par le conseil de fabrique sous l'approbation de l'évêque. (*Lettre ministérielle du 7 décembre 1878.*)

Ad 2^m. En supposant que la commune ait donné la cloche, nous pensons que la fabrique en est devenue propriétaire. Mais nous allons plus loin ; nous faisons l'hypothèse qu'en droit la commune a la propriété de la cloche. Il ne s'ensuit nullement qu'en fait le maire puisse s'autoriser à en disposer d'une manière quelconque en dehors des règlements. Les cloches constituent un objet spécial du culte ; elles ont été, de tout temps, consacrées par une bénédic-

tion solennelle et par des cérémonies et des prières qui marquent leur affectation spéciale au service du culte. C'est pourquoi la législation actuelle, entièrement basée sur l'avis du *comité de législation du Conseil d'Etat du 17 juin 1840*, veut que le curé ou desservant ait seul la clé du clocher, comme seul il a la clé de l'église, et que le maire n'ait pas le droit de posséder une seconde clé.

C'est pourquoi encore, tout acte du maire concernant les cloches, hors des cas prévus par les règlements, constitue une usurpation et peut prendre le caractère de délit.

De tout ce que nous venons de dire, il est facile de conclure que le maire dont parle notre correspondant a outrepassé tous ses droits, quand bien même la cloche appartiendrait à la commune, — chose que nous n'admettons pas. La cloche bénite et consacrée doit être assimilée aux vases sacrés et autres objets du culte qui ont reçu une bénédiction de l'Eglise. Sous prétexte que ces divers objets sont donnés par la commune, il ne s'ensuivrait pas que la commune puisse faire acte de propriété sur eux, encore moins les détériorer d'une manière quelconque, sans usurpation et profanation.

Notre conclusion est que le maire dont il s'agit a violé la propriété de l'église, foulé aux pieds ses droits les plus évidents, commis une profanation et une sorte de sacrilège. Il est responsable devant la loi et passible des peines portées contre les usurpateurs et les profanateurs des choses saintes. Il doit être dénoncé et poursuivi.

Voilà le droit. Au point de vue pratique, notre correspondant fera bien de prendre conseil de son évêque ; il ne faut jamais oublier le terrain mouvant sur lequel nous marchons et le peu de justice que l'Eglise rencontre de nos jours.

Q. — Revenant aux solutions données dans votre numéro 45, relativement aux difficultés d'un précepteur, je me permets de vous faire observer qu'on ne réclamait pas l'honoraire de la messe, mais bien une *indemnité* pour la perte de cet honoraire ; car la cause de cette perte, c'étaient bien les châtellains qui, en ne remplissant pas leurs conventions écrites et signées, ont obligé le précepteur à se retirer.

R. — Nous avons parfaitement compris, et, aujourd'hui comme alors, notre sentiment est qu'il y aurait certainement matière à procès, et que l'issue ne pourrait qu'en être favorable au précepteur, lequel n'a qu'à exhiber les conventions et en démontrer la violation. Mais aujourd'hui comme alors, nous pensons que les procès de ce genre sont déplorables, dispendieux même lorsqu'on les gagne, et plus ou moins scandaleux. Les piaideurs n'y gagneraient pas grand'chose et la religion y perdrait certainement. Nous persistons dans notre manière de voir.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

PROCÉDÉS DE FABRICATION DU VIN DE PAILLE ET DU VIN MOUSSEUX.

1° *Du vin mousseux.* — Tous, nous connaissons les vins mousseux, qui apparaissent peu sur nos tables, il est vrai; de temps à autre cependant, il se rencontre une fête, un anniversaire, une visite extraordinaire qui nous permettent d'en jouir. Mais ces vins, que le commerce nous livre à des prix parfois exorbitants, sont loin d'ordinaire de valoir ce qu'ils coûtent; or, il vous est facile de les remplacer avantageusement, presque sans autres frais que quelques soins.

Ce vin ordinairement se fabrique avec des raisins rouges, que vous portez de suite sous le pressoir, afin que la fermentation se fasse avec le liquide seul, sans aucune partie de la pellicule qui couvre les grains du raisin.

Pour réussir parfaitement, vous choisissez pour la vendange une belle journée, sèche et chaude autant que le permet la saison; les raisins sont cueillis en maturité complète, mais sans pourriture (dans la région des oliviers le raisin doit commencer seulement à mûrir), vous le portez immédiatement sous le pressoir, et la liqueur qui en découle est versée dans des barriques, au fond desquelles il y aura 20 centimètres de sable sec et fin. Tant que dure la fermentation tumultueuse, chaque jour elle est battue avec un balai pendant un quart d'heure. Cette fermentation achevée, alors, dans les régions du centre et du nord, vous prenez deux kilogrammes de sucre candi par hectolitre. Ce sucre a été fondu préalablement dans l'eau chaude, et vous le versez immédiatement dans le tonneau, puis vous agitez fortement le vin, afin que le mélange des deux substances devienne intime et complet.

Au mois de mars suivant dans le Nord et le Centre, et en novembre dans le Midi, vous mettez en bouteilles, vous ficellez fortement, et trois mois après vous pouvez offrir à vos amis un vin mousseux naturel et excellent.

Voici un autre procédé qui diffère de celui que je viens de vous indiquer et qui est suivi à Thiaucourt (Lorraine). Choisissez des raisins bien mûrs et, autant que possible, de race de choix; sans les briser, vous les portez avec précaution au pressoir le plus tôt qu'il vous est possible; vous ne pressurez que légèrement, afin qu'il ne sorte du raisin que la partie la meilleure; vous mettez ensuite ce vin dans un tonneau, que vous visiterez fréquemment, pour vous assurer si votre vin devient clair. Aussitôt que vous apercevrez qu'il en est ainsi, vous le transversez dans un autre tonneau, afin que vous puissiez faire subir au vase qui le contenait les opérations suivantes: 1° Il est nettoyé et rincé parfaitement; 2° il est méché légèrement au soufre; 3° il a reçu autant de litres de vieille eau-de-vie qu'il contient de barriques de vin. Puis, vous le remplissez du vin que vous en avez extrait il y a quelques instants. Vous re-

commencez la même opération encore deux fois, à environ un mois d'intervalle entre chacun de ces soutirages. Au mois de mars, vous mettez en bouteilles, après un fort collage qui le rend entièrement limpide. Inutile de vous dire que les bouteilles doivent être en verre très-résistant et que vous devez les ficeler solidement.

2° *Du vin de paille.* — Ce nom pour beaucoup n'a aucun sens ou est une absurdité; mais pour ceux qui connaissent cette liqueur délicieuse, ils savent que ce nom indique ce qu'il y a de plus parfait comme vin. C'est la quintessence des raisins, et, par conséquent, il peut et doit même se fabriquer partout: au presbytère spécialement, car il ne demande pas de matériel de cave, et il permet d'utiliser ainsi fructueusement le raisin de nos treilles. Plus les raisins seront mûrs, meilleur sera ce vin; la récolte se fera donc très-tard et, comme toujours, par un temps sec; vous rejetterez les grappes pourries, gâtées; en un mot, la cueillette sera faite avec précaution, de telle sorte que vos raisins ne soient nullement endommagés, lorsqu'ils arriveront à la maison. Là, vous les portez au grenier et vous les étendez sur de la paille répandue sur le plancher. Six semaines après, vous mettez les raisins sur des claies dans un four peu chauffé (vous devez pouvoir y tenir la main); lorsqu'ils sont à moitié desséchés, vous les soumettez au pressoir, vous enfermez ce précieux liquide dans des tonneaux d'excellent goût, et deux ou trois ans après vous tirez en bouteilles.

Quelques personnes, au lieu de mettre les raisins sur la paille, les suspendent dans une chambre bien sèche, l'échauffant chaque jour par un feu doux et modéré, et elles soumettent au pressoir ces raisins, lorsqu'elles les voient à moitié desséchés.

D'autres, enfin, mettent les raisins sur la paille et les y laissent jusqu'en décembre et quelquefois même davantage, et ils ne les soumettent à aucune chaleur pour les dessécher.

Ces trois procédés sont excellents, vous pouvez choisir celui qui vous conviendra le mieux; du reste, c'est là à peu de chose près ce qui se pratique pour le Tokay, le roi des vins, et, à ce sujet, laissez-moi vous raconter une anecdote qui vous intéressera.

C'était au Concile de Trente; Pie IV, réunissant un jour à sa table les plus éminents prélats, avait fait servir les vins les plus exquis de France et d'Italie; quand le cardinal Draskovitch, évêque de Pesth, offrit au pape le vin qu'il avait apporté, Sa Sainteté ne l'eût pas plus tôt porté à ses lèvres qu'elle déclara ce vin le meilleur de tous.

— D'où vient-il? fut-il demandé à l'évêque.

— De Tallya (village près de Tokay), répondit-il.

Et le pape, homme d'esprit et poète à ses heures, répondit par ce vers:

Sacrum pontificem talia vina decent.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

QUESTIONS FINANCIÈRES ET ÉCONOMIQUES

Durant la semaine qui vient de s'écouler, le marché des fonds publics a gardé les mêmes dispositions favorables qui le caractérisent depuis six mois. Il n'y a, du reste, aucun motif de baisse. Quoique l'argent soit un peu resserré par l'Escompte, le marché voit toujours affluer des capitaux considérables.

La situation financière et économique de notre beau pays paraît excellente. Il y a véritablement pléthore de capitaux disponibles et l'Épargne montre de l'entrain. Les bons placements sont recherchés avec ardeur et on arrive fatalement à l'abaissement forcé du loyer de l'argent. De plus, nous sommes en ce moment dans la période des émissions. On ne les a jamais vues si nombreuses.

Toutes les banques veulent profiter de la richesse publique en offrant une affaire à l'Épargne, laquelle se trouve attaquée ainsi de tous les côtés à la fois et doit se défendre contre des assauts multiples.

Nos lecteurs liront bientôt de nouveaux prospectus émanant de banquiers audacieux. Nous les engageons à être prudents, à se défier du mirage des chiffres et à ne rechercher que les placements solides.

* *

La souscription aux obligations nouvelles, 3 %, avec lots, du Crédit foncier, a eu le succès qu'on lui avait prédit. L'engouement du gros public pour l'appât de la loterie est toujours le même. On ne connaît pas encore les résultats, mais les réductions seront nombreuses. Par exemple, les obligataires 5 %, appelés à la conversion, ne sont point tous venus. Au contraire, bon nombre refusent d'échanger des titres rapportant 25 francs, contre d'autres titres rapportant 15 francs seulement; c'est-à-dire de perdre deux cinquièmes de leur revenu.

La conversion a même soulevé des plaintes et des polémiques. Le *Paris-Journal* et la *Lanterne*, feuilles d'opinions politiques contraires, sont cependant tombés d'accord pour la combattre. La *Lanterne* a été jusqu'à prétendre que les porteurs d'obligations 5 % peuvent refuser le remboursement et intenter un procès au Crédit foncier.

Le *Paris-Journal* a reçu des plaintes écrites sur un ton que le sentiment de l'intérêt personnel gravement lésé explique et excuse, mais qu'on ne saurait publier.

Cependant, il a signalé à l'attention du Ministre des finances, protecteur naturel de l'Épargne et particulièrement du Denier de la veuve et de l'orphelin, la lettre d'une personne digne d'intérêt.

Voici ce que lui a écrit la veuve d'un général, dont le nom est resté justement estimé dans l'armée :

Paris, le 1^{er} octobre 1879.

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Je lis dans *Paris-Journal* du jeudi 2 octobre la lettre si juste de votre abonné sur les agissements du Crédit foncier. Elle me dévoile une véritable illégalité, pour ne pas me servir d'un mot plus significatif, autorisée par le ministre des finances, au préjudice des porteurs de lettres de gages.

« Je suis peu versée dans les affaires de finances; mais je vois clair et net que mon revenu, déjà bien restreint, va diminuer de 10 francs sur 25 francs pour chaque titre en ma possession, avec une chance infinitésimale de loterie, à laquelle je ne tiens pas.

« Je me joins donc à votre abonné pour protester de toutes mes forces contre un pareil abus.

« Veuillez recevoir, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« J. VÉRONIQUE,

« veuve de M. le général Véronique. »

Paris, 33, rue Saint-Placide.

« Un autre obligataire du Crédit foncier, qui ne nous autorise point, comme madame veuve Véronique, à citer son nom, nous fait part du calcul suivant :

« Les lots les plus nombreux sont naturellement les plus petits : ceux de 1,000 francs. Or, nous sommes 35 à 36,000 porteurs d'obligations 5 % du Crédit foncier dont la conversion réduit de 40 % le revenu. En

« échange de cette perte écrasante, on nous donne « des billets de loterie. Eh bien, à quoi se réduit cet « aléa ? Sur 10,000 obligations, IL Y EN A TROIS qui ont « la chance d'être remboursées avec un bénéfice de 500 « francs. Voilà une maigre compensation à l'incorrec- « tion, et, j'ose le dire : à l'illégalité de la mesure dont « nous sommes victimes. »

* *

Si intéressants que soient les porteurs d'obligations 5 %, nous sommes obligés de reconnaître que leur sort est fixé : Ils peuvent refuser les obligations nouvelles, qui ne rapportent que 3 %, mais ils ne sauraient échapper au remboursement. En effet, un débiteur, quel qu'il soit, conserve toujours la faculté de rembourser son créancier quand bon lui semble, et c'est au point que, même dans le cas où il aurait stipulé un délai pendant lequel il se serait interdit de rembourser, il pourrait encore enfreindre cette clause sans s'exposer à des réclamations, nul ne pouvant formuler valablement des stipulations en contradiction avec les règles du droit et les prescriptions de la loi.

Ce cas n'est pas celui du Crédit foncier. Le Crédit foncier usera d'un droit incontestable le jour où il remboursera ses obligations 5 %.

En remboursant, le Crédit foncier laissera toute liberté aux détenteurs d'obligations 5 %, comme l'Etat laissera toute liberté aux porteurs de rente 5 %, le jour où la conversion de ce fonds sera décidée.

Il est donc inutile de se créer des illusions et encore moins de résister.

* *

A tous les porteurs d'obligations foncières 5 %, et mêmes 4 %, qui sont menacées, elles aussi, d'une prochaine conversion, ainsi qu'à tous ceux qui recherchent un placement solide et suffisamment rémunérateur, nous disions récemment au sujet des obligations de la Société générale de Librairie catholique :

« Si la sécurité seule est recherchée par vous, nous « vous indiquons un placement plus avantageux, tout en « étant aussi sûr, que celui des nouvelles obligations « foncières. Et ce placement réside dans les obligations « de la Société générale de Librairie Catholique, les- « quelles représentent deux magnifiques immeubles « situés à Paris, rue des Saints-Pères, ainsi que des « propriétés de premier ordre.

« Les obligations de la Société générale de Librai- « rie Catholique n'ont point de lots à vous offrir, c'est « vrai, mais elles ont mieux que cela. Vous allez en « juger par vous-mêmes : Au lieu de vous donner, « comme les nouvelles obligations foncières, trois pour « cent d'intérêt annuel seulement, c'est-à-dire 15 francs, « dont il reste à diminuer l'impôt, les obligations de la « Société générale de Librairie Catholique, qui ont « été émises à une époque où l'argent était encore assez « cher, vous donneront, elles, cinq pour cent, c'est-à-dire « 25 francs de rente, et, ce qui est à considérer, cela net « d'impôt. »

Nous ajoutons sous forme de conclusion :

« En résumé, si, d'un côté, les administrateurs du « Crédit foncier, profitant de l'engouement du gros « public pour les valeurs à lots, vont réaliser de grands « bénéfices pour leur société en lui procurant de l'argent « à bas prix, d'un autre côté, les gens sages et vérita- « blement habiles peuvent faire une excellente affaire « en s'éloignant de l'appât d'une loterie pour garder « 5 % d'intérêt, c'est-à-dire, la rémunération normale « et équitable à laquelle les capitaux les plus prudents « ont encore droit.

« Dans le cas où l'on reconnaîtrait que nos avis sont « pratiques et dictés par l'expérience, on peut s'adresser « à M. V. PALMÉ, 25, rue de Grenelle. Ce dernier cé- « dera des obligations de la Société ou les échangera « contre les obligations du Crédit foncier appelées à la « conversion ou au remboursement. »

Nous n'avons rien à dire de plus. Nos conseils sont dictés par la prudence et une longue expérience en matière de placements. Aux chances de loterie, que la morale réprouve, nous préférons un revenu équitable; nous ne dirons jamais : — Lâchez la proie pour l'ombre,

LIVRES A ACQUÉRIR PAR PAIEMENTS MENSUELS

Rien de plus facile aujourd'hui que de former une bibliothèque sans déboursier d'argent pour ainsi dire. Vous choisissez d'abord les livres indispensables et nécessaires qui doivent en composer le fonds proprement dit ; ce choix varie suivant les goûts et les besoins. Il peut être de cent francs comme il peut s'élever à mille francs et plus. Vous mettez comme condition de payer votre acquisition *mensuellement*, de manière à ce que le paiement soit complet à la fin de la 3^e année. Il est inutile d'attendre que tout le compte soit soldé pour faire des acquisitions nouvelles : chaque fois que vous désirez un livre, il suffit de le demander, et il est ajouté au compte que vous avez déjà, et si vos achats dépassent d'une façon un peu notable les paiements déjà effectués, vous augmentez proportionnellement la somme mensuelle à payer. Supposons une première acquisition de 1,080 fr., soit 30 fr. mensuellement après un premier paiement votre compte est libre de 30 fr., de 60 fr. après deux mois, et ainsi de suite. Vous évitez de cette façon les factures élevées et vous achetez ce qui vous est nécessaire pour ainsi dire sans bourse délier. La librairie de la Société de librairie catholique à Bruxelles et à Paris, a toute une comptabilité ouverte en vue de populariser cette excellente combinaison.

L'achat minimum doit être de 50 fr. ; les paiements se font par 5, 10, 15 et 20 francs par mois suivant l'importance de l'achat, sans que le terme le plus éloigné dépasse trois ans. Des catalogues sont envoyés gratuitement.

Adresser les demandes à M. Victor Palmé, rue de Grenelle Saint-Germain, 25,

OUVRAGES POUR LE MOIS DE NOVEMBRE CONSCRÉ AU CULTE DES MORTS

- MOIS DES MORTS**, ou Délivrance des âmes du Purgatoire prompt et facile, approuvé de la Sacrée Congrégation et de Mgr l'Archevêque de Bourges, par l'abbé CLOQUET, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général ; 8^e édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70 c.
- CHARITÉ (la) POUR LES MORTS ET CONSOLATION POUR LES VIVANTS**, par J.-B. GERGERES, ancien magistrat, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, membre titulaire de l'Institut des provinces de France, membre correspondant de la Société des antiquaires d'Ecosse, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc. ; ouvrage approuvé par Son Em. Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. 2^e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 p. 2 fr. 50
- OFFICE DES MORTS**, petit paroissien contenant l'office des morts et des prières pour les parents et amis décédés. Derniers Sacraments et prières des Agonisants. Texte latin-français, avec encadrements variés, tirés en noir, d'après les livres d'heures du x^v siècle, de PIGOUCHET, Simon VOSTRE et KERVER, et sujets inédits du même style, dessinés, photographiés et gravés par M. Eugène MOUCHON. Ce Paroissien, nécessaire pour suivre les prières de l'Eglise pendant les *Sépultures* et les *Services*, pourra devenir un véritable *MEMENTO* de famille. Prix broché 15 fr.
- NEUVAIN DES MORTS**, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, Précédées de l'ordinaire de la messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 140 pages. 1 fr.
- MANUEL DE PIÉTÉ** pour l'association de la bonne mort érigée dans l'église de Saint-Eustache de Paris ; ouvrage également utile à tous les fidèles qui désirent assurer leur salut, par M. l'abbé BRISPOR, ancien vicaire ; 5^e édition, revue par M. l'abbé MARTIN, vicaire de Saint-Eustache. 1 vol. in-18 de 206 pages. 1 fr.
- HUIT JOURS EN PURGATOIRE**, lectures instructives et consolantes, suivies de pratiques de piété pour les morts, par le chanoine ELIE REDON, missionnaire, dédié à Mgr CHARLES COTTON, évêque de Valence, approuvé par S. G. et par Mgr d'Avignon. 1 vol. in-18 de 230 p. 60 c.
- MÉDITATIONS SUR LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE**, tirées des saints Pères, par le R. P. THÉODORE RATHBONNE ; 2^e édition. 1 vol. in-18 de 144 p. 50 c.
- MISSÉ DEFUNCTORUM** Grand in-4^e de 38 pages à 2 col. ; avec un christ en tête du canon. *Romæ*, R. et N. 3 fr. Petit in-4^e. Ibid., R. et N. 2 fr.
- FINIS DERNIÈRES** (des) (*Directions spirituelles* de saint FRANÇOIS DE SALES). 1 vol. in-16 elzévirien de viii-427 pages. 3 fr.
- **LE MÊME OUVRAGE**, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-198 pages. 75 c.
- REMEDE SUPRÊME** (le), par M. l'abbé DE GIRARDIN, chanoine honoraire de Paris et de Beauvais. 1 vol. in-18 de 96 pages. 50 c.
- PREUVES (les) DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME**, par ALFRED DE PERROIS, auteur de *L'Homme et Dieu* ; 2^e édition 1 beau vol. grand in-8^e de 250 pages. 5 fr.
- LARMES (les) DU VEUVEGE** essayées par saint FRANÇOIS DE SALES. Lettre du saint Prêlat à des chrétiens de son temps, suivies des *Litanies de la Résignation* ; ouvrage approuvé par Mgr FREPPÉ, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos par M. CHARLES BRUNETIÈRE. 1 joli vol. in-18 de 204 pages. 1 fr.
- LIVRE (le) DE TOUS CEUX QUI SOUFFRENT**, par LÉON GAUTIER, 2^e édition. 1 vol. in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titre rouge et noir, sur papier vergé. 3 fr.
- **LE MÊME**, 3^e édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages encadrées de vignettes moyen âge, caractères elzéviens, etc., comme ci-dessus. 4 fr.
- DIVERS**
- APPARITIONS PROPHÉTIQUES** d'une âme du Purgatoire à une religieuse d'un monastère de Belgique en 1870, par l'auteur des *Voix prophétiques* ; nouvelle édition. Brochure in-12 de 55 pages. 50 c.
- TROIS APPARITIONS D'ÂMES DU PURGATOIRE**, relations publiées avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. Brochure in-12 de 55 pages. 50 c.
- SŒUR BERTINE** la stigmatisée de Saint-Omer, ses relations avec les âmes du Purgatoire, ses stigmates et ses prophéties (1800-1850), par l'abbé J.-M. CURICQUE. Brochure in-12 de 58 pages. 40 c.
- ENTERRE-CHIENS (les)**, dialogue provençal (traduction littérale en regard), par J. ROUMANILLE ; 3^e édition, revue avec soin. Brochure in-12 de 55 pages. 30 c.
- ENTERREMENTS CIVILS (les) DEVANT LA LOI**, par FERNAND NICOLAY, avocat à la cour d'appel de Paris. Publié par HENRI BABOU. 1 vol. in-18 de 33 pages. 25 c.
- A LA PORTE DU PARADIS**. Jugements de Mgr saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus, par ANDRÉ LE PAS, 2^e édition. 1 joli vol. in-12 de 327 pages. 3 fr.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jendis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 51

PRÉDICATION : **XXI^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Évangile.
— CONGRÉGATION DES RITES : Fête des reliques d'un diocèse. La récitation du *credo* n'est permise que dans les églises qui en possèdent. — Reconstruction d'églises. En quel cas elles perdent leur consécration. — ATTAQUE ET DÉFENSE : A qui, de l'État ou des parents appartient l'enfant? — Pourquoi Jules Ferry veut-il opprimer l'Enseignement catholique? — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : De quoi se compose le mobilier *obligé* des églises? Le curé peut-il en aliéner quelque partie? Que doit-il observer par rapport aux anciens autels? — Mariage contracté dans une paroisse deux jours après que les deux conjoints l'avaient quittée. — Si les aumôniers, les vicaires et les prêtres non tenus à dire la messe *pro populo* peuvent recevoir l'honoraire de la seconde messe? — En ce qui concerne les trois messes de Noël, peut-on le recevoir pour deux de ces messes? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quelles personnes ont droit à une place gratuite au banc d'œuvre? — Quand perd-on ce droit? — Un curé peut-il arracher sans permission un arbre du jardin presbytéral, concédé par la commune? — Perte d'une police d'assurance, de titres au porteur, etc. Comment opérer en ces circonstances? — VARIÉTÉS : La fin du monde. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Amélioration des vins nouveaux.

CORRESPONDANCE

C. (Calvados), 12 octobre 1879,

Encore une quatrième question :

Vous obligeriez fort un jeune prêtre, abonné à votre *Ami du Clergé*, si vous lui indiquiez un ouvrage qu'il voudrait se procurer à tout prix, pourvu qu'il répondît à ses vœux :

A savoir, une bonne Théologie dogmatique, au point de vue de l'abondance et de la solidité de la doctrine, mais d'une étendue matérielle à peu près du double du manuel classique ordinaire. — A. D., curé de C.

R. — Voici notre réponse, choisissez :

F. C. R. BILLUART : Summa Sancti Thomæ, 8 beaux vol. in-4° à 2 colonnes. Édition publiée sous les auspices de Mgr l'évêque d'Arras. Prix : 40 fr.

APPENDICES, volume complémentaire contenant toutes les décisions des Congrégations romaines depuis Billuart, c'est-à-dire depuis deux siècles, y compris les décrets du Concile du Vatican. Prix : 10 fr.

Billuart a eu les faveurs du Concile : c'est le théologien qui est resté constamment sur les tables de la Vénérable Assemblée.

A l'étranger, surtout en Belgique et en Amérique, on ne suit que Billuart.

Au surplus, le Pape Léon XIII vient de recommander l'étude de saint Thomas, et tout le monde sait que Billuart en est le commentateur le plus autorisé.

A. MARTINET : Theologia dogmatica ad usum seminariorum. 4 forts vol.

in-8° de 543, 581, 663 et 611 pages. Prix : 20 fr.

Adopté dans un très-grand nombre de séminaires. Expressément recommandé par Mgr Mermillod.

F. PERRIOT, professeur de théologie au grand séminaire de Langres : **Theologiæ dogmaticæ Prelectiones**. Avec approbation épiscopale.

Volumes parus : *Tractatus de Ecclesia* (in-8° de viii-514 pages : 6 fr. 50) ; — *Tractatus de Deo* (in-8° de 500 pages : 5 fr. 50) ; — *Tractatus de Creaturis* (in-8° de 548 pages : 6 fr.) ; — *Tractatus de Verbo incarnato et de B. Maria Virgine* (6 fr.) ; — *Tractatus de Sacramento in genere* (6 fr.) ; — *Tractatus de Gratia* (5 fr. 50).

L'impression des autres volumes se continue sans interruption. Ouvrage très-remarquable et qui deviendra sûrement un des plus classiques.

Enfin, la **Grande Théologie de Salamanque**, dont 12 volumes ont paru, et qui en comprendra environ 25, à raison de 10 fr. chacun.

C'est d'après Carrière et les grands théologiens, la plus complète, la meilleure de toutes les théologies dogmatiques. Elle est supérieure à Suarez, parce que ces grands théologiens de Salamanque ont suivi saint Thomas. Ce sont des Thomistes dans toute l'acceptation du mot !

N'oubliez pas, cher abonné, que vous pouvez acquérir un ou plusieurs de ces ouvrages PAR PAIEMENTS MENSUELS. Reportez-vous à ce sujet aux précédents numéros de l'*Ami du Clergé*.

Saint A. de C. (Orne), le 9 octobre 1879.

1^o Seriez-vous assez bon pour m'expliquer clairement, dans l'*Ami du Clergé*, ce qui re-

garde les nouveaux mandats postaux et les paiements à domicile ?

2° Peut-on payer à son domicile autre chose que des abonnements à des journaux ?

Peut-on se faire payer par mandat au domicile de son débiteur ?

C. S., curé de Saint-A.

R. — 1° Les nouveaux mandats postaux ne diffèrent en rien des anciens. Seulement, à l'exemple des postes Belge, Anglaise, Allemande, etc., la poste Française s'est mise, elle aussi, à opérer les recouvrements à domicile et à faire les abonnements à tous les journaux.

C'est un grand avantage pour les abonnés, en ce sens qu'ils n'ont pas besoin d'écrire à l'administration des journaux et qu'ils s'épargnent ainsi tout ennui et tous frais de correspondance.

2° La poste recouvre n'importe quelle somme jusqu'à 500 francs. Vous n'avez pour cela qu'à vous rendre au bureau de votre circonscription, ou tout simplement à vous entendre avec votre facteur, qui vous donnera tous les renseignements voulus et se chargera volontiers d'exécuter vos instructions, étant rétribué pour cela par l'administration supérieure.

Nous profitons de cette réponse, pour dire à nos abonnés que l'*Ami de Clergé* est mis à la poste le MERCREDI, en tout cas, au plus tard le JEUDI, jour de sa date. A qui donc sont imputables les retards dont ils se plaignent fréquemment, et comment y remédier ? Nous répondons par la voix du *Crédit national*, n° du 14 courant, qui s'exprime ainsi :

« La Poste faisait mal le service ; elle ne le fait plus du tout. » Voilà ce que nous lisons dans nombre de journaux, et ce dont nous nous faisons l'écho.

« Il y a un remède à un si grand mal : c'est d'écrire ses réclamations à M. le Directeur général des Postes. On n'a pas besoin d'affranchir. Ce haut fonctionnaire, en recevant des milliers de lettres, saura bien, avec sa diligence habituelle, réveiller son personnel de la léthargie prolongée d'où ne peuvent le tirer nos réclamations incessantes. »

Saint M. la Pl. (Loire), 11 octobre 1879.

Je désire payer à domicile mon abonnement à l'Ami du Clergé, et pour l'année 1879 échéant le 1^{er} novembre prochain, et pour l'année à échoir le 1^{er} novembre 1880.

Une très-longue maladie, dont je relève, m'a empêché de me mettre plus tôt en règle avec vous : veuillez recevoir mes excuses, et de plus mes sincères félicitations pour votre excellent petit journal.

Th., curé.

R. — L'*Ami du Clergé* ne finira sa première année que le 31 décembre prochain, et non le 1^{er} novembre. L'administration a annoncé, en effet, au début, que les numéros de novembre et de décembre 1878 seraient donnés gratuitement à tous les abonnés d'un an, et que l'abonnement comprendrait toute l'année 1879 : elle tient sa promesse. En conséquence, le 1^{er} volume de l'*Ami du Clergé* contiendra 62 livraisons au

lieu de 52 : nous préparons une admirable table qui sera d'une grande utilité. — Merci de vos bonnes félicitations. Nous ferons en sorte de les mériter encore davantage.

M. (Seine), 14 octobre 1879.

Veuillez m'adresser le nouveau volume de Mgr de la Bouillerie, l'HOMME d'après saint Thomas d'Aquin, la CHARITÉ POUR LES MORTS, annoncé en dernière page dans votre numéro de jeudi, et un autre ouvrage sur le même sujet : ce que vous pourrez trouver de mieux. — L'abbé P. D.

R. — Le volume de Mgr Postel, les DOULEURS DE LA VIE est certainement ce que vous pouviez rencontrer de mieux et de plus complet en fait d'ouvrages sur les morts. Il est divisé en trois parties : I^{re} CONSOLATION dans la douleur. II^e Consolation en face de la Mort. III^e Le Purgatoire : chacune traitée d'une manière supérieure théologiquement, historiquement et avec une grande piété. Nous vous le recommandons tout particulièrement à ces divers titres. 1 fort v. in-12 de II-672 p. Tit. rouge et noir : 4 f.

Sainte-Marie-Magdeleine et la France. — La Sainte-Baume. — Sainte-Maximin. — Le Saint-Pilon, par M. l'abbé Martial SICARD. — Paris, rue des Saint-Pères, chez Lefort.

Deux parties dans ce remarquable ouvrage :

« Ce qu'a été Marie-Magdeleine pour la France » est, pour les âmes contemplatives et amoureuses de la bonté du Christ, tout un chant d'amour, dans lequel se retrouvent les harmonies de « cette noble terre de Provence » chantée par son poète. Les érudits trouvent en même temps dans cette première partie une démonstration de la vérité de l'apostolat de Marie-Magdeleine dans les Gaules. Les recherches historiques de M. l'abbé Sicard lui permettent d'établir cette gloire nationale, le titre le plus légitime de notre noblesse dans la foi.

La seconde partie : « Ce que la France a fait pour Marie-Magdeleine, » est le récit ému des témoignages d'amour que la foi, la chevalerie et la royauté sont venues déposer à la grotte fameuse et au tombeau non moins célèbre de Marie-Magdeleine. Ce parfum d'héroïsme qui qui s'exhale de ce passé trop peu connu, console des tristesses du présent et apporte à ces pages un charme des plus attachants. Elles sont, ce nous semble, l'appel d'un cœur catholique et français, amoureux des gloires de sa patrie et pleurant sur ses défaites,

Pourquoi cette France éplorée, répondant à cet appel, ne viendrait-elle pas aujourd'hui, à la suite de la chevalerie, sa devancière, implorer « la dame de sa confiance » pour cette patrie qui fut la sienne, à laquelle elle donna ses larmes et laissa sa dépouille mortelle ? Puisse son cœur, auquel l'auteur en appelle, se lever comme Lazare ressuscité à la voix du Christ, par l'intercession de Magdeleine ; c'est là le vœu de M. l'abbé Sicard. Il est aussi le nôtre et le succès que nous souhaitons à son livre.

Lecture faite de ce précieux volume, nous nous associons de tout cœur à ce témoignage que lui décerne la *Gazette du Languedoc*.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus. (Ad Ephes., 6.)

Pourquoi l'Apôtre nous met-il en mains tant d'armes offensives et défensives? Pourquoi nous parle-t-il ici de combats, d'embûches, d'ennemis puissants? Est-ce seulement pour nous effrayer, et ses discours ne sont-ils que des images et des figures? A Dieu ne plaise que nous trahissions ainsi les paroles de l'Esprit de vérité! Qu'elles servent au contraire à nous convaincre de plus en plus que nous avons tout à craindre de la part des démons et que nous avons tout à redouter d'ennemis dont le nombre est si prodigieux, le pouvoir si terrible, le règne si étendu, les artifices si subtils, la malice si consommée, et qui nous assiègent en tout temps, en tous lieux, en toutes manières! Apprenons en même temps l'art de leur résister et de les vaincre. Qui peut mieux nous instruire qu'un apôtre si expérimenté, que le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche?

Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. C'est ainsi que saint Paul conclut après l'exposition qu'il avait faite de tous les devoirs de la vie chrétienne et des obligations propres à chaque état du christianisme. Il a toujours soin de rappeler aux fidèles leur propre faiblesse, et il ne leur représente leurs devoirs que pour les obliger à recourir à celui de qui seul ils peuvent en obtenir l'accomplissement. Mais l'homme n'a pas seulement à se combattre lui-même et à vaincre ses propres inclinations pour être fidèle à Dieu; il est encore environné d'une foule d'ennemis formidables qui s'efforcent sans cesse de le rendre criminel pour le rendre malheureux. C'est pourquoi saint Paul ajoute : *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour vous défendre des embûches et des artifices du démon.* Saint Jean Chrysostome remarque que ce n'est pas sans raison que l'Apôtre se sert du mot *embûches* : *Non dixit pugnās sed insidias.* En effet, le démon est un ennemi subtil et rusé, qui met sa principale force dans les finesses et les artifices funestes, et qui emploie plus souvent et avec plus de succès les ruses du serpent que la fureur du lion. Il ne faut donc pas moins que les armes de Dieu pour nous défendre contre les efforts artificieux du démon, qui nous attaque et par lui-même et par ceux qu'il rend, sans qu'ils y pensent, les ministres de la haine qu'il a contre nous.

Car nous avons à combattre non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, les puissances, contre les princes du monde, contre les esprits de malice répandus dans l'air. Le démon observe nos passions et nos desirs et nous prend par notre propre concupiscence; c'est lui qui remue les hommes et les excite contre nous: ce qui fait dire à saint

Augustin: *Attendamus duos hostes, quem videmus et quem non videmus. Hominem diligamus, diabolum caveamus. Pro homine oremus; contra diabolum oremus. Ideo per vasa sua agit persecutionem corporis, ut intus fiat ruina cordis.* C'est pourquoi, saint Paul ajoute: *contre les princes du monde*, c'est-à-dire les démons qui gouvernent et qui dominent les personnes du monde.

C'est pourquoi, prenez toutes les armes de Dieu pour pouvoir résister au jour mauvais. L'Apôtre ne relève la force des ennemis que nous avons à combattre, que pour nous faire mieux comprendre la nécessité où nous sommes de veiller sur nous. C'est la vie de l'âme, la vie de la grâce qu'il faut défendre aux dépens de tout; il faut donc que le danger ne serve qu'à nous rendre plus ardents et plus généreux. Nous n'avons donc rien à faire dans le jour mauvais, c'est-à-dire pendant tout le cours de la vie, qui n'est qu'un jour et un mauvais jour, parce que c'est une tentation et un combat continuel d'où dépend tout, que d'être toujours sous les armes et de résister sans relâche, non-seulement jusqu'à la victoire, mais même après la victoire, car l'orgueil ne meurt jamais parfaitement en cette vie.

Soyez donc fermes! que la vérité soit la ceinture de vos reins! Pour n'être pas surpris, il faut toujours attendre l'ennemi avec assurance. La ceinture des reins marque la mortification de la concupiscence; c'est le premier pas dans le combat spirituel. Le mot de vérité, dont saint Paul se sert, peut se prendre pour la sincérité, comme s'il disait qu'il faut renoncer sincèrement aux passions. Mais comme l'Apôtre oppose des vertus particulières à toutes sortes de vices, et donne à chacune des armes du chrétien sa propriété nécessaire, il nous apprend ici que c'est proprement la vérité qui tient le cœur en état, comme la ceinture y tient le corps. Tout le monde et ce qu'il renferme, ne sont que vanité et mensonge, et l'âme n'est devenue criminelle que par la passion qu'elle a pour les faux biens de ce monde. Elle ne peut donc sortir de ce malheureux état, si la vérité ne luit dans son cœur pour lui faire voir l'instabilité de tout ce qu'elle aime et le néant de ses faux plaisirs, et lui faire ensuite tourner son amour vers Dieu, son souverain bien.

Revêtez-vous de la cuirasse de la justice. La justice comprend toutes les bonnes œuvres. Elle rend la vie irréprochable, comme la cuirasse rend le corps invulnérable. Il faut être tout couvert de cette vertu, tout revêtu de Jésus-Christ pour combattre et pouvoir repousser les efforts de notre ennemi. Si nous sommes découverts par un seul endroit, c'est assez pour recevoir un coup mortel.

Que vos pieds aient une chaussure spirituelle, qui vous dispose à suivre l'Évangile de paix. Un chrétien doit avoir la ferveur et le zèle de la perfection chrétienne, qui le pousse à aller à Dieu et à courir partout où la charité et la volonté du Seigneur l'appellent. Saint

Paul appelle l'Evangile l'Evangile de paix, bien qu'il ne nous parle ici que d'ennemis et de guerre, parce qu'en effet il est une nouvelle de paix pour tous ceux qui l'embrassent avec amour. Il ne nous commande la guerre contre le démon que pour nous procurer la paix avec Dieu.

Surtout, prenez le bouclier de la foi; par lui vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du malin esprit. On ne voit pas ses flèches de feu, on pense peu à s'en garantir, et cependant le feu de l'enfer les accompagne et toutes les ardeurs de la concupiscence les enflamment; c'est pourquoi, il faut un bouclier pour nous en défendre.

Prenez encore le casque, qui est l'espérance du salut, et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu. L'espérance est l'armement de la tête; c'est elle, en effet, qui est le soutien de nos âmes en cette vie. Sans elle tout languit, tout est mort dans un chrétien. L'épée est comme l'arme principale du fidèle, elle est tout à la fois et offensive et défensive. C'est aussi l'usage que nous devons faire de la parole de Dieu. Nous devons y trouver de quoi dissiper toutes les illusions de l'esprit humain et des passions, et aussi de quoi attaquer et détruire l'erreur et le péché et mettre en fuite le démon. C'est pourquoi saint Paul faisait un souhait digne de son zèle en écrivant aux Colossiens : *Verbum Christi habitet in vobis.*

Sujet tiré de l'Evangile.

Assimilatum est Regnum cœlorum homini regi qui voluit rationem ponere cum servis suis. (Matth., 18.)

L'extrémité où se trouve réduit le serviteur de notre Evangile est une image fort imparfaite de notre misère et de notre impuissance à satisfaire par nous-mêmes à la justice de Dieu. Nous lui sommes infiniment plus redevables que ce serviteur ne l'était à son maître; et ce qui augmente encore nos dettes, nous n'y pensons point et nous vivons avec la plus étonnante sécurité dans un état qui faisait trembler les saints. Nous ne sommes cependant pas sans ressources, puisque nous avons affaire à un Dieu riche en miséricorde. Nous pouvons l'obtenir et nous l'obtiendrons si nous la demandons et si nous la faisons.

Cet homme, que nous voyons chargé d'une si grande dette, ne représente pas seulement les grands pécheurs qui se sont éloignés de Dieu par des dérèglements visibles. Ce serviteur ne s'était point révolté contre son maître, il ne s'est pas enrichi à ses dépens, on ne lui reproche aucune infidélité, on ne l'accuse pas de dissipation. Il paraît même qu'il ne se croyait pas redevable d'une somme aussi considérable; il ne sentait pas le poids de ses dettes, il les avait contractées et ne s'en apercevait pas. Aussi ce serviteur est l'image de ceux qui servent Dieu à l'extérieur et qui peuvent néanmoins

se trouver redevables à sa justice d'une infinité de dettes, qu'ils se dissimulent à eux-mêmes et qu'ils ne connaissent pas, parce qu'ils ne se jugent pas par la lumière de Dieu. Quoi qu'on fasse, dit saint Augustin, pour mettre sa conscience en repos, on n'empêchera pas qu'on ne soit bien coupable aux yeux de Dieu, et tout ce qu'on gagne à se cacher ses fautes, n'est pas de les anéantir, mais de les rendre irrémédiables : *Qui non confitentur se habere multa debita, non ideo non habent quia non confitentur, sed ideo eis non relaxabuntur.* Nous ne pouvons pas nous dissimuler le compte que nous aurons à rendre de l'usage et de l'abus des dons de Dieu : la lumière de la foi, la vocation au christianisme, la grâce des sacrements. Combien sur cet unique détail se trouvera-t-il encore de vide dans la vie la plus sainte et la mieux remplie ! Prions Dieu de nous faire connaître nos dettes avant le jour où il nous en fera rendre compte et de nous ménager tous les moyens de satisfaire à sa justice.

Dès que le serviteur reconnaît la grandeur de sa dette, il ne lui reste plus d'autre ressource, dans une si grande extrémité, que de se jeter aux pieds de son maître, de le conjurer d'avoir patience et de lui promettre qu'il lui rendra tout. Modèle des vrais pénitents, il leur montre ce qu'il sont à faire lorsqu'ils commencent à connaître le poids et le nombre des péchés qu'ils ont commis. Il n'y a point de pécheur qui ne soit par lui-même insolvable envers la justice divine. Il ne lui reste plus d'autre moyen que d'implorer la miséricorde de Dieu, de le conjurer de ne pas perdre cette longue patience avec laquelle il l'a déjà si longtemps attendu et supporté, et de lui promettre de tout payer quoiqu'il n'ait rien, non par une criminelle et téméraire présomption, mais par une ferme confiance dans les mérites de Jésus-Christ, dont le prix est infini, et dont la pénitence chrétienne tire toute sa valeur.

Mais cette disposition n'est sincère et véritable que quand elle le porte à ne pas s'épargner lui-même et à embrasser en même temps tout ce qui peut contribuer à le décharger d'un fardeau qui l'accable. C'est surtout dans une humble préparation de cœur à accepter tous les fléaux de Dieu qu'il espère trouver le paiement de sa dette. Il sait que les satisfactions où son propre choix aura moins de part, sont toujours les plus avantageuses, et le comble de sa consolation est de voir que Dieu, pour contenter en quelque sorte cette faim qu'il a de le satisfaire, lui en procure les occasions. L'idée qu'il a de la multitude de ses dettes lui fait chercher toujours le moyen de s'en acquitter, et il semble que, dans toutes les circonstances, il ait cette parole dans l'esprit : *Ayez patience, je vous rendrai tout.*

Si Dieu lui suscite des épreuves, si ses amis le trahissent, il doit regarder ces événements comme autant d'images des péchés qu'il a commis et les offrir à Dieu en paiement d'une partie de sa dette. Bien loin de s'aigrir contre ceux qui l'offensent, il doit dire : *Dimitte*; Dieu, que j'ai offensé, sait bien ce qu'il fait par eux. Ils ne savent pas que leur injustice est devenue nécessaire pour l'expiation de la mienne, et lorsqu'ils ne pensent qu'à contenter leur vengeance, Dieu se

sert d'eux pour satisfaire sa justice et pour me guérir. Que les hommes les laissent en repos; que Dieu lui-même leur pardonne, puisque leur haine m'est plus utile que ne pourrait être leur amitié.

Jésus-Christ nous fait voir dans notre Evangile qu'il ne nous est pas permis d'agir autrement : *C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne remet à son frère, du fond du cœur, tout ce qu'il lui doit.* Il n'y a rien de plus puissant pour fléchir Dieu et pour vaincre le démon que d'être bons et compatissants envers les autres. Tous les péchés sont effacés, dit saint Augustin, quand on dit avec une pleine confiance : *Remettez-nous nos dettes comme nous remettons à ceux qui nous doivent*; c'est comme un pacte que la miséricorde de Dieu fait avec nous. Si vous remettez à vos frères, dit-il, je vous remets aussi vos fautes; mais si vous ne le faites pas pleinement, sincèrement, entièrement, je ne vous pardonne pas non plus. Le serviteur de l'Evangile avait reçu une remise entière, et cependant il rendit inutile pour lui cette grâce par son ingratitude, parce qu'il ne considéra pas cette bonté de son maître comme le modèle de celle qu'il devait avoir pour ses frères. Cet ingrat pouvait au moins avoir cette excuse dans son crime, que son maître ne lui avait pas fait un commandement exprès d'user envers les autres de la même douceur dont il avait usé envers lui. C'était la lumière de la raison qui le devait porter naturellement à cette indulgence. Mais nous, qui avons eu ordre positif de Dieu même, qui sommes assurés qu'il ne nous pardonnera qu'autant que nous pardonnerons à nos frères, que devons-nous craindre, si, en manquant à cette douceur envers les hommes, nous sommes en même temps ingrats envers Dieu et désobéissants à ses ordres?

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CONGRÉGATION ROMAINES

Congrégation des Rites.

I. — FÊTES DES RELIQUES DU DIOCÈSE.

Un grand nombre de diocèses ont obtenu du Saint-Siège un indult qui permet de faire une fête générale des reliques que l'on conserve

dans le diocèse même. Cet office ayant été accordé sous le rite double-majeur, la messe comporte-t-elle la récitation du *credo*?

Mgr l'archevêque de Cahors a soumis la question à la Sacrée Congrégation des Rites. Celle-ci a décidé, conformément au décret ci-dessous, que le *credo* ne peut être récité que dans les églises du diocèse qui possèdent des reliques insignes; dans les autres églises, on doit l'omettre.

« CADURGEN. — Quum in kalendario Cadurcensi, die 26 octobris recolatur, sub ritu duplici majori festum sacrarum Reliquiarum seu Sanctorum quorum corpora vel reliquiae in ecclesiis dioeceseos praedictae asservantur, Rmus hodiernus episcopus a Sacra Rituum Congregatione humiliter exquisivit ut declarare dignaretur, an in hoc festo dici debeat *Credo* in missa?

Et Sacra Congregatio ad relationem subscripti secretarii respondendum censuit: « Missa cum *Credo* celebranda est in solis ecclesiis dioeceseos in quibus asservantur reliquiae insignes, in aliis sine vero *Credo*. » Atque ita rescriptit et servari mandavit, die 11 martii 1871. »

II. — RECONSTRUCTION DES ÉGLISES.

Les travaux de reconstruction que l'on exécute dans les églises consacrées, font douter si parfois ces églises perdent leur consécration. Un curé du diocèse de Montréal, au Canada, a proposé le cas suivant:

« La façade de son église paroissiale menaçant ruine, on a été forcé de la reconstruire à partir des fondations, qui sont demeurées intactes et sur lesquelles on a rebâti en très-grande partie un mur nouveau. Il y avait dans l'ancien mur deux des douze croix en pierre qui furent placées lors de la consécration de l'église: on a remis ces croix dans le nouveau mur. En ce qui concerne le grand autel, lequel était consacré, on l'a déplacé pour l'ériger sur un autre point. »

D'après cet exposé, la Sacrée Congrégation des Rites a décidé que l'église, dont il s'agit, n'a pas perdu la consécration, et que le grand autel seul devra être consacré de nouveau. Voici le texte du décret:

« MARIANOPOLITANA. — Hodiernus rector parochialis ecclesiae a Nativitate beatæ Mariæ Virginis nuncupatae, sitæ in loco cui nomen vulgo *La Plaine de la Magdeleine*, in dioecesi Marianopolitana, exposuit quod tota frons ecclesiae praedictae (circiter pars sexta ipsius muralis ambitus) cum ruinam minitaretur, erui debuerit usque ad fundamenta quæ remanserunt et in quibus novus murus pro maxima parte erectus est. In dicta autem fronte ecclesiae reperiuntur duæ e duodecim lapideis crucibus oleo sancto inunctis in consecratione praefatae ecclesiae appositis, quæ tamen in muro noviter extructo iterum collocatae fuerunt. Altare quoque majus ipsius ecclesiae consecratum cum ipsa postea amotum fuit, et in alia parte erectum.

Hisce expositis a Sacra Rituum Congregatione præfatus orator exquisivit humillime ut ipsa declarare dignaretur: An supradicta ecclesia remaneat consecrata, ita ut satis sit consecrare novum erectum altare?

Et Sacra Congregatio, referente infra scripto secretario, rescribere rata est: *Affirmative*. Atque ita rescripsit die 11 martii 1871. »

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

ATTAQUE ET DÉFENSE

LES LOIS FERRY. — L'ENFANT DEVANT L'ÉTAT.

...C'est ici le lieu d'examiner de plus près une vieille doctrine païenne, qui, jamais depuis Danton, ne s'était produite aussi effrontément à la tribune française que dans les dernières discussions.

A qui appartient l'enfant? Est-ce à l'Etat? Est-ce à ses parents? Lesquels sont les premiers, les plus souverains, les plus sacrés, des droits de la famille ou des droits de l'Etat? Question qui ne devrait pas même être posée, tant la solution en est naturelle, spontanée, évidente!

La famille existe avant l'Etat et indépendamment de l'Etat.

La famille est la création immédiatement divine; elle remonte à ces paroles dites, dès le commencement, au premier homme et à la première femme: « Croissez et multipliez-vous. » L'Etat n'est que d'institution immédiatement humaine.

La famille peut exister sans l'Etat, même sans la société; ou, pour mieux dire, elle est la première société, la société domestique, point de départ de la société civile; elle est le premier Etat, le germe et le type de l'autorité publique.

Et vous subordonneriez l'exemplaire à la copie, le principe à l'effet, la source au ruisseau? Le bon sens proteste.

La conscience aussi. Demandez à ce père, à cette mère, s'ils prétendent reconnaître ou céder à qui que ce soit au monde, en dehors de leur libre choix, le droit d'élever, de gouverner leur enfant? Mais ce serait leur arracher la vie, plus que la vie. Cet enfant n'est-il pas, en effet, la chair de leur chair, les os de leurs os, le sang de leur sang, l'extension, le développement de leur propre vie? Et cette nouvelle vie, qui prolongera la leur, qui leur survivra peut-être dans une suite indéfinie de générations et jusque dans les siècles éternels, oui, ils l'aiment, ils l'aiment certainement plus que leur vie personnelle, parce qu'elle leur a coûté davantage, parce que aussi c'est le propre d'un grand amour de donner sa vie pour l'objet aimé.

Voyez cette mère: que de soins, que de veilles, que de larmes, que de tendres et cruelles inquiétudes pour son enfant chéri! Elle lui donne son sein pour premier nid, ses bras pour berceau, son lait, sa substance pour aliment; elle charme ses douleurs par des caresses, elle éteint ses pleurs dans un baiser. Que ne lui donne-t-elle pas? Elle lui donne son temps du jour et de la nuit, sa pensée, son dévouement, le plus doux parfum de sa tendresse, souvent même la fleur de sa santé et de sa beauté de femme. Le père, de son côté, ne fait pas moins, bien que d'une autre façon. N'est-ce pas pour sa jeune postérité qu'il travaille, qu'il consume son esprit en combinaisons ingénieuses, ses forces en entreprises de toute sorte, qu'il met un frein à ses passions et à ses goûts, qu'il commande à toute sa conduite la dignité, la tenue exemplaire? Ajoutez, pour l'un et pour l'autre, s'ils ont le bonheur d'être chrétiens, tant de larmes et de prières répandues devant Dieu!

Maintenant le petit ange sourit, il commence à grandir, à rendre amour pour amour, il fait la joie de ses parents; et c'est l'heure où l'Etat viendrait mettre la main sur lui! Qui ne s'indigne, qui ne se révolte à cette seule pensée?

Mais alors soyez conséquents. Comme l'étrange législateur de Lacédémone, comme le rêveur d'Athènes, réglez les mariages, et, pour le bien public, ne craignez pas d'établir, qu'on me pardonne ce langage nécessaire, des haras humains.

Que vous demandons-nous? LA LIBERTÉ, RIEN QUE LA LIBERTÉ:

Liberté de nous organiser aussi comme nous l'entendrons, avec nos seules ressources, si réduites qu'elles soient par les charges que l'Etat nous impose en faveur de ses écoles;

Liberté d'avoir nos méthodes à nous, nos programmes à nous, et de les suivre dans l'enseignement du grec, du latin, du français et du reste;

Liberté de constituer des jurys d'examen à nous, où l'Université ne soit plus juge et partie contre des rivaux qu'elle a tout intérêt à déprécier;

Enfin, liberté de délivrer des diplômes, à nous, diplômes de bachelier, de licencié, de docteur, sans intervention ni sceau de l'Etat, comme en Amérique, comme en Angleterre, comme partout où la liberté n'est pas un vain mot...

De la sorte, tout le monde, rien que par les résultats obtenus, pourra apprécier les méthodes et les maîtres. L'Université n'aura plus de prétexte pour imputer à ses émules la faute de ses succès. Libre dans son domaine, elle montrera ce qu'elle sait faire; libres dans leur domaine aussi, les institutions cléricales et les congrégations montreront également ce qu'elles savent faire: à l'œuvre on connaît l'artisan. Les familles, la France, le monde jugeront.

...Pourquoi repoussez-vous ces offres, tant de fois faites, jamais sérieusement discutées, de loyal combat?

Eh bien, je vais vous le dire, c'est PAR PEUR

Oui :

Par peur de la concurrence ;

Par peur de la lutte à visage découvert ;

Par peur de la défaite ;

Et pour préciser encore davantage, PAR PEUR DE LA LIBRE DISCUSSION, PAR PEUR DE LA SCIENCE CATHOLIQUE, qui montre, démasque vos mensonges, confond vos sophismes, renverse vos hypothèses, vos systèmes, et vous combat déjà victorieusement, avec vos propres armes, sur tous les champs de bataille de la doctrine.

Oui, vous voyez avec effroi se multiplier nos collèges, nos professeurs, nos élèves, nos succès.

Vous ne pouvez vous faire à l'idée de cinq Universités libres, nées pour ainsi dire, tout d'un coup, des entrailles catholiques du sol français, pourvues de professeurs qui valent les vôtres, de bibliothèques et de musées que les vôtres n'égale pas toujours, d'un nombre d'étudiants qui croît régulièrement, et parvenues, au bout de cinq ans, à éclipser toutes vos Académies de province.

Vous sentez avec terreur approcher le moment : où votre fausse science devra fuir devant la vraie science et en toute matière ;

Où nos historiens, avec une érudition puisée aux sources, auront relevé toutes les erreurs et toutes les ignorances de vos historiens ;

Où nos philosophes et nos moralistes, au nom de la logique et du bon sens, achèveront de réduire à néant les creuses théories de la philosophie séparée et de la morale indépendante, depuis la vague religion naturelle du rationalisme spiritualiste jusqu'aux insanités grossières du positivisme déterministe ;

Où nos exégètes vengeront partout les Saints Livres de vos interprétations fantaisistes, sacrilèges, ridicules ;

Où nos géologues auront pleinement montré ce que vaut cet échafaudage curieux, mais ruineux, d'observations, de conjectures et d'assertions gratuites, qu'on a complaisamment baptisées de science préhistorique ;

Où nos physiologistes enfin, armés de vos procédés d'expérimentation, ne laisseront rien subsister de vos déductions volontairement matérialistes !

Voilà ce que vous redoutez, ce que vous voulez empêcher à tout prix ; et VOUS, LES HOMMES DE LA SCIENCE, VOUS PROSCRIVEZ TOUTE SCIENCE QUI N'EST PAS LA VÔTRE ; VOUS, LES HOMMES DE LA LIBRE RECHERCHE, VOUS PROSCRIVEZ A PRIORI TOUTE RECHERCHE QUI N'ABOUTIT PAS À VOS CONCLUSIONS OBLIGATOIRES ! C'était bien la peine de tant crier contre le Syllabus de l'Eglise, pour subir et imposer le Syllabus de la Révolution ! (1)

1. Extrait des deux dernières brochures de M. A. de Lacoste, qui viennent de paraître à la librairie V. Palmé, et intitulées : 1° *Sus aux Jésuites* : SUS A L'INSTRUCTION ! 2° *Sus aux Jésuites* : SUS A LA LIBERTÉ !

La première, écoulée à des milliers d'exemplaires, avait pour titre : SUS AUX JÉSUITES : SUS A LA RELIGION ! Éloquent, foudroyant plaidoyer, Le Catilina de nos jours, l'exacteur de nos libertés religieuses et nationales, a trouvé son Cicéron !

Chacune de ces trois brochures (45 pages in-8°), 50 cent.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — 1° De quoi se compose le Mobilier *obligé* des Eglises et des Sacristies ?

2° Le Curé peut-il en aliéner ou en échanger quelque partie ?

3° Que doit-il observer par rapport aux anciens autels, aux pierres tumulaires et aux anciennes inscriptions de son Eglise ?

R. 1° Le Mobilier des Eglises consiste dans les objets nécessaires pour la célébration de la Sainte Messe et de l'Office Divin, ainsi que pour l'administration des Sacrements. Tels sont : le Bénitier avec l'Aspersoir, ou Goupillon ; les Fonts Baptismaux ; la Piscine ; le Confessionnal ; la Chaire ; la Table de Communion, avec la Grille et la Balustrade dont elle est ordinairement formée et la Nappe servant à la recouvrir ; le Pupitre, avec l'Ambon ou Jubé et le Lutrin, la Crédence ; les Sièges usités dans l'Eglise ; le Catafalque, Mausolée, Lit funèbre, Cénotaphe ou Présence avec le Poêle ou Drap Mortuaire ; les Tapis ; Tentures, Draperies ou Voiles ; les Bannières, Etendards et Oriflammes ; l'Autel avec ses Accessoires qui sont : le Tabernacle ; l'Exposition du Tabernacle, la Croix de l'Autel ; la Croix du Transsept ; la Croix Processionnelle ; les Gradins ; les Reliquaires ou Châsses, les Saintes Images ; les Fleurs ; les Luminaires, Chandeliers, Torches ou Flambeaux, Falots ou Fanaux et Lustres, Cierges et Lampes ; les Linges et Ornaments de l'Autel, savoir : les Nappes, le Corporal, la Palle, le Purificatoire, le Manuterge et la Nappe de Communion ; les Ornaments de l'Autel, savoir : la Bourse, le Voile du Calice, le Voile ou Pavillon du Ciboire, le Voile de l'Offertoire, le Voile huméral, les Voiles du Tabernacle et le Conopée, le Parement ou Devant d'Autel, la Housse de l'Autel, le Baldaquin, le Dais et l'Ombelle ou Ombrello ; les Vêtements et Ornaments des Ministres, savoir : le Surplis et le Rochet, la Chazette et la Cappe, l'Amict, l'Aube, le Cordon, ou la Ceinture, le Manipule, l'Etole, la Tunique, ou Tuniquelle, la Dalmatique, la Chasuble, la Planète et la Chape ; les Vases sacrés, savoir : le Calice, la Patène, le Ciboire, la Custode ou Pyxide, l'Os-tensoir, les Vases des Saintes Huiles, les Vases non sacrés, comme : les Burettes avec le Bassin, la Clochette, l'Encensoir avec la Navette et la Cuiller, l'Osculatoire et les Livres liturgiques.

— Pour le Mobilier essentiel d'une Sacristie, il comprend : un Buffet, des Armoires, des Tiroirs ou Planches à coulisses pour les Ornaments, un Chapier, des Tables, un Bureau et quelques Porte-Chappes, plusieurs Chaises, et un Tronc avec la Bourse des Quêtes, une Croix avec un Crucifix ou un Tableau sur le Buffet, un Bénitier, une ou plusieurs Fontaines ou Aiguïères et trois Essuie-mains (1).

R. II° « On ne peut, sans un motif grave, » dit l'abbé Regnaud, « aliéner aucune des choses appartenant au Mobilier de l'Eglise. L'aliénation de ce qui lui a été consacré, hors des cas exceptés par le Droit, est absolument interdite sous peine

1. Cf. REGNAUD, I S C, IV, 440-795.

d'excommunication et avec obligation de restituer. Dans cette interdiction sont compris tous les biens ecclésiastiques et principalement les immeubles et les meubles précieux voués à Dieu. Or, sous le nom de meubles précieux, on entend tout ce que renferme le Trésor de l'Eglise et tous les objets, qui en raison de leur perfection, de leur rareté et de leur antiquité, lui donnent de l'éclat, comme les Vases d'or et d'argent, les Vêtements et les Ornaments sacrés, les Reliquaires; les Châsses, les Statues et Statuettes; les Etoffes brodées; les Armoiries; les Tableaux; les Bas-Reliefs; les Chapiteaux romains, Mauresques ou Gothiques; les Vitraux peints; les Cénotaphes; les Pavés tumulaires; les Inscriptions et les Epitaphes; en un mot, tous les Ustensiles religieux, toutes les Sculptures et toutes les Peintures (1). »

R. III^e « Lors même que lesdits objets seraient frustes, » dit l'Auteur précité, « on ne doit ni les détruire, ni les aliéner. Rien n'est plus affligeant que de les voir employés à des usages profanes ou abandonnés comme des ruines aux intempéries. Quand on le peut, on fait bien de les racheter, soit pour les brûler, s'ils sont trop dégradés; soit pour les restaurer et les utiliser dans la construction ou l'ornementation des nouvelles Eglises, soit pour les recueillir dans un lieu convenable. Il serait utile qu'il y eût, dans tous les Diocèses comme dans celui de Tarentaise (2), un Musée spécial destiné à les conserver. C'est là qu'on les étudierait avec profit et que l'Archéologie Sacrée y trouverait un nouvel élément pour les Arts religieux (3). »

Q. — 1^o J'attendais avec une certaine inquiétude la réponse de votre rédacteur au sujet de la question concernant un mariage fait dans une paroisse deux jours après que les deux conjoints l'avaient quittée.

Cette réponse, votre numéro 47 de l'Ami du Clergé me la donne telle que je la presentais, c'est-à-dire négative quant à la validité du mariage. C'est là une décision de grave importance pour le prêtre qui a donné la bénédiction nuptiale. Une personne compétente a été consultée. Je vous transmets la décision, croyant qu'elle pourra vous être utile, et désireux aussi de voir si vous la ratifierez entièrement. « Le mariage de Gabriel avec Françoise est jugé valide, parce que le curé de la paroisse où ils demeuraient depuis trois ans n'a pas perdu sa juridiction sur eux, quoiqu'ils l'aient quittée depuis deux jours. Voici pourquoi: Gabriel avait bien sans doute choisi un autre domicile, mais Françoise, qui avait l'intention de se marier dans ladite paroisse, n'avait pas perdu son premier domicile. Les deux jours qu'elle a passés chez sa mère peuvent être considérés comme une absence. Son intention formelle, en effet, était de se marier dans la paroisse de son premier domicile. Comme on doit interpréter son intention par ses actes, elle n'a pas dû avoir le dessein de revenir *hic et nunc* à ce domicile, puisqu'elle y est revenue et pour se confesser et pour se marier. »

2^o Vos décisions, au sujet de l'honoraire des messes de binage, me suggèrent une question que je prends la liberté de vous transmettre. La solution pourra être d'une utilité pratique pour beaucoup d'autres, en même temps que pour moi. Les aumôniers, les vicaires et généralement tous les prêtres qui ne sont pas tenus à dire la messe *pro populo*, peuvent-ils recevoir un honoraire pour la seconde messe?

3^o Le curé qui applique une messe au peuple le jour

de Noël, peut-il appliquer les deux autres à une intention rétribuée et en percevoir l'honoraire?

Merci à l'avance, monsieur le rédacteur, de l'obligeance que vous ne manquerez pas d'accorder à la solution de ces deux nouvelles questions.

R. — 1^o Conformément à ce que nous avons dit dans le numéro 47, nous pensons que Gabriel et Françoise n'ont pu se marier valablement dans la paroisse qu'ils avaient quittée depuis deux jours, avec l'intention de n'y pas retourner. L'intention de se marier dans la paroisse au domicile de laquelle on renonce, ne suffit pas pour y retenir le domicile. Il faut que le domicile soit conservé, dans le fait et par l'intention, dans cette paroisse même. Nous croyons inutile d'insister.

2^o Les aumôniers, les vicaires et généralement tous les prêtres qui ne sont pas tenus de dire la messe *pro populo* ne peuvent recevoir un honoraire pour la seconde messe. La prohibition est générale et s'étend à tous les cas. Les décrets du Saint-Siège que nous avons publiés dans les numéros précédents, ne permettent pas de conserver le moindre doute sur une question qui intéresse de si près la sainteté du ministère.

3^o Les trois messes de Noël ne sont pas comprises dans la discipline qui interdit de recevoir plusieurs honoraires dans le même jour. En effet, l'application de ces trois messes est libre. Les prêtres qui ont charge d'âmes sont obligés d'appliquer une des trois messes pour leurs ouailles, soit la messe de minuit, soit celle de l'aurore, soit celle du jour. Ils peuvent en sûreté de conscience recevoir un honoraire pour les deux autres messes.

Les prêtres qui n'ont pas charge d'âmes sont libres de recevoir l'honoraire pour chacune des trois messes.

Nous avons déjà eu occasion de rappeler que dans les diocèses d'Espagne auxquels Benoît XIV accorda le privilège de célébrer trois messes le 2 novembre, jour de la commémoration générale des fidèles défunts, il ne permit de recevoir l'honoraire que pour une de ces messes. Les deux autres messes doivent donc être appliquées gratuitement. Serait-il permis de demander un supplément d'honoraire pour une des messes, lorsque le célébrant prendrait en quelque sorte l'engagement formel ou implicite d'appliquer gratuitement les deux autres messes selon la même intention? La Sacrée Congrégation du Concile, consultée à cet égard il y a quelques années, répondit que ce subterfuge n'était pas permis, parce que ce ne serait qu'employer un procédé peu convenable dans le but d'éluder la loi.

Dans le diocèse de Perpignan, on a conservé l'usage de dire deux messes le jour des morts. Il ne paraît pas que cette pratique repose sur un autre titre que sur l'ancienne coutume qui existait pareillement dans plusieurs diocèses de la Castille et de la Catalogne. Comme Perpignan fut réuni à la France en vertu du traité des Pyrénées en 1659, c'est-à-dire environ 80 ans avant le privilège que Benoît XIV accorda aux églises d'Espagne, il semble difficile d'admettre que cette concession pontificale puisse être alléguée pour autoriser l'usage de Perpignan. Il paraît

1. REGNAUD, I S C. IV, 812.

2. Cf. Mgr TURPIN, De l'Etude archéologique.

3. REGNAUD, I S C. IV, 812.

donc que l'ancienne coutume forme le vrai titre légal de la coutume qui s'est perpétuée. A l'époque où la Sardaigne dépendait de l'Espagne, l'usage de dire plusieurs messes le jour des morts s'introduisit aussi dans cette île. La domination espagnole y ayant cessé en vertu du traité d'Utrecht de 1715, c'est-à-dire environ trente ans avant le pape Benoît XIV et antérieurement à la concession dont nous parlons plus haut, la Sacrée Congrégation du Concile s'est récemment opposée à la célébration des trois messes du jour des morts pour ce qui regarde la Sardaigne. On avait donné pour raison de cette concession soit la disette de prêtres qui se fait sentir dans l'île, soit l'utilité qu'il y aurait de multiplier les suffrages pour les âmes du purgatoire ; mais la Sacrée Congrégation n'a pas cru devoir prendre de tels arguments en considération.

Tout cela rend témoignage de la sainteté de l'Eglise, qui veille avec le plus grand soin à éloigner des choses saintes le trafic et la simonie, suivant l'exemple du divin Sauveur, qui ne pouvait endurer que la maison de prière devint une caverne de larrons.

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — 1^o Quelles sont les personnes qui ont droit d'avoir une place gratuite au banc d'œuvre ?

2^o Les bienfaiteurs d'une église ont-ils droit de se réserver dans le chœur un banc à perpétuité ?

3^o Dans quel cas le concessionnaire d'une place à l'église perd-il ses droits ?

R. — Ad 1^{re}. Le banc de l'œuvre est l'emplacement destiné, dans l'église, aux administrateurs de la fabrique, et le curé ou desservant y occupe la première place, toutes les fois qu'il s'y trouvera pendant la prédication.

Un auteur, M. de Puibusque, qui a joui pendant quelque temps d'une certaine autorité, a commis sur le point qui nous occupe une grave erreur. — « On trouve dans chaque église, dit-il, ce qu'on appelle le banc de l'œuvre, sur lequel se placent d'ordinaire les autorités locales, les marguilliers et même les personnes notables, au nombre desquelles les membres du bureau de bienfaisance se trouvent d'autant plus naturellement qu'ils ont le droit de quêter à l'église pendant les offices. »

Cela est complètement faux. Ni les autorités, ni les personnes notables, ni les membres du bureau de bienfaisance n'ont droit de siéger au banc de l'œuvre. Ce banc de distinction est exclusivement réservé aux membres du conseil de fabrique et aux marguilliers d'honneur, là où il y en a. Le maire ne peut y prendre place qu'en sa qualité de membre de droit du Conseil de fabrique ; en qualité de maire, il a droit à une place distinguée et gratuite, mais seulement dans les cérémonies publiques réclamées par le gouvernement et en dehors du banc d'œuvre.

Ad 2^{me}. De tout temps, l'Eglise accordait des distinctions dans les assemblées des fidèles à ceux qui avaient des droits à sa vénération et à sa reconnaissance ; elle n'a pas craint d'appeler et de placer près de ses autels les princes qui les

protégeaient et les fondateurs qui les avaient dressés. Aujourd'hui encore elle accorde des privilèges particuliers, dans certaines circonstances, aux autorités civiles et militaires.

Cette condescendance de l'Eglise a fait naître une jurisprudence qui forma, sur cet objet, une sorte de législation ; car dès que l'Eglise eut accordé ces distinctions, il fallut des lois pour les assurer. C'est le décret du 30 décembre 1809, qui trace aujourd'hui les règles à suivre à cet égard.

Il dit formellement dans l'art. 72 : « Celui qui « aurait entièrement bâti une église, pourra « retenir la propriété d'un banc ou d'une chapelle pour lui et sa famille, tant qu'elle existera. »

« Tout donateur ou bienfaiteur d'une église « pourra obtenir la même concession, sur l'avis « du Conseil de fabrique, approuvé par l'évêque « et par le ministre des cultes. »

On voit tout de suite la différence. Celui qui bâtit l'édifice en entier *peut retenir* ; les simples bienfaiteurs *peuvent obtenir*, mais avec autorisation.

Nulle disposition des lois nouvelles, dit Carré (*Traité du gouvernement des paroisses*, n° 281), n'exprime formellement que le banc retenu par le fondateur, ou concédé à un donateur ou bienfaiteur, sera placé dans le chœur ou sanctuaire. Néanmoins, le fondateur pouvant retenir la propriété du banc, il semble libre de le placer dans le chœur, comme il en avait autrefois le privilège incontestable ; mais les donateurs ou bienfaiteurs devant obtenir concession, les marguilliers nous semblent libres de ne l'accorder que sous la condition que le banc sera placé dans la nef.

La fabrique n'est autorisée à faire une concession de banc dans l'église à une personne qui a obtenu ce privilège pour elle et sa famille tant qu'elle existera, qu'à la charge, par les concessionnaires de ne pouvoir céder ni transporter la jouissance dudit banc. (*Arrêté du ministre des cultes du 21 octobre 1831.*)

Toutes les autres concessions de bancs faites à perpétuité par une fabrique sont nulles, mais cette nullité ne peut être prononcée que par les tribunaux ; l'autorité administrative doit se borner à refuser son approbation.

Ad 3^{me}. On peut perdre un banc concédé à perpétuité, si la famille de celui auquel il a été concédé vient à s'éteindre.

On perd ses droits à un banc qui a été loué à vie ou pour un temps déterminé, en quittant la paroisse.

C'était un principe incontestable dans l'ancien droit, que la perte du domicile entraînait la perte du droit au banc, et qu'après l'année échue, ou plus tard, depuis la cessation du domicile, la fabrique pouvait disposer de ce banc.

La législation nouvelle n'a aucune disposition de laquelle on puisse conclure que ces règles de l'ancien droit ont été abrogées. C'est pourquoi nous pensons, avec le *Journal des conseils de fabrique*, que ces règles doivent être encore appliquées aujourd'hui. Ajoutons que tel est également l'usage universel.

Toutefois, pour prévenir toutes difficultés, nous

conseillons aux fabriques d'insérer, soit dans le cahier des charges pour l'adjudication des bancs, soit dans leurs règlements sur les bancs, un article général portant que toute concession sera résiliée de plein droit si le concessionnaire cesse de résider sur le territoire de la paroisse. Mais nous pensons que, lors même que cette précaution n'aurait pas été prise, cette clause doit toujours être réputée sous-entendue, et que la translation du domicile entraîne nécessairement l'extinction de la concession.

Q. — Dans une cure, il y a quelques concessions de terrain accordées par le gouvernement au curé desservant. Or, sur l'un de ces petits terrains formant jardin, il y a un arbre dont les racines détruiraient bientôt un bassin presque neuf placé tout auprès : pourrais-je le faire arracher sans demander aucune permission ? Dans la négative, qui doit donner la permission ? car il me semble que ces espèces de concessions n'ont pas le même caractère que le presbytère, et je ne trouve aucune loi qui puisse m'éclairer à ce sujet.

R. — Nous ne pensons pas qu'il y eût prudence à arracher cet arbre sans permission. Il ne faut pas oublier que les curés ne sont que simples usufruitiers du presbytère et de ses dépendances ; par conséquent, ils sont soumis à toutes les règles de l'usufruit, telles qu'elles sont énumérées dans le code civil.

Dans l'espèce, les arbres fruitiers, s'ils meurent ou s'ils sont arrachés ou brisés, appartiennent au curé, mais à la charge par lui de les remplacer par d'autres. Quant aux arbres épars de haute futaie (l'arbre dont il s'agit est supposé de cette espèce), les curés ne peuvent y toucher. Ils peuvent seulement employer, pour faire les réparations dont ils sont tenus, les arbres arrachés ou brisés par accident ; ils peuvent même, pour cet objet, en faire abattre, s'il est nécessaire, à la charge d'en faire constater la nécessité avec le propriétaire, c'est-à-dire avec la fabrique ou la commune (*Code civil*, art. 502). Encore faut-il, pour l'exercice des droits ci-dessus relativement aux arbres de haute futaie, que les curés se conforment aux règles spéciales établies pour les bois des communes et des établissements publics (*Décret du 6 novembre 1813*, art. 42).

Sans entrer ici dans le développement de ces règles, qu'il suffise de dire que l'autorisation du préfet doit toujours être demandée et obtenue.

Dans une autre question d'arbres, traitée dans ce journal, nous avons donné une solution moins sévère, en raison de l'espèce d'arbre dont il s'agissait et des circonstances que présentait le cas proposé. Nous engageons nos confrères, dans ces affaires comme dans toutes les autres, à prendre toujours le parti le plus conforme aux lois, qui est en même temps le plus sûr. La crise politique que nous traversons et qui semble exclusivement dirigée contre l'Eglise, nous commande une prudence même exagérée.

Nous dirons donc à notre correspondant de s'abriter sous l'autorité de la fabrique si son presbytère appartient à celle-ci, ou sous l'autorité de la commune, si, comme il est probable, elle est regardée comme propriétaire de son habitation. En concédant le terrain où se trouve

l'arbre en question, le gouvernement l'aura attribué au propriétaire du presbytère, quel qu'il soit, commune ou fabrique, mais non point certainement au curé. Celui-ci est donc également sans qualité pour faire un abattage d'arbre à haute futaie.

Quoi qu'il en soit, la fabrique étant chargée des réparations ordinaires du presbytère, c'est à elle de voir si l'arbre dont il s'agit est nuisible et l'expose à d'autres dépenses par les dégâts qu'il peut produire. C'est donc à elle, d'abord, que le curé doit s'adresser, pour qu'elle prenne toutes mesures qu'il faudra au mieux de ses propres intérêts.

PERTE DE LA POLICE D'UNE ASSURANCE SUR LA VIE.

Nous croyons être utile au clergé en publiant les articles suivants, car il peut arriver, aussi bien pour les titres de la *Société générale de Librairie catholique* que pour les autres en général, qu'on les perde. Il est donc bon que chacun sache comment opérer dans ces circonstances-là.

On lit dans le *Moniteur des valeurs d'Assurances* :

« Nous vivons à une époque où les valeurs les plus considérables, représentées par un simple chiffon de papier, sous le nom d'Actions, Obligations, Valeurs à ordre, Valeurs au porteur, etc., sont à la merci des accidents les plus vulgaires, incendie, perte, etc. On sait qu'en 1872, à la suite des sinistres événements de 1871, le législateur a dû faire une loi spéciale sur cette question !

« Les mêmes difficultés se présentent en matière d'Assurances et doivent être résolues de même.

« Le souscripteur d'une Assurance sur la vie vient à mourir. Il meurt loin de la France, je suppose. Les héritiers ou les cessionnaires de ces héritiers ne peuvent, pour une cause ou pour une autre, représenter la police d'Assurance. La Compagnie peut-elle être contrainte à payer purement et simplement aux mains des héritiers ou des cessionnaires de ces héritiers ? Un jugement du tribunal civil de la Seine, (4^e Chambre, audience du 26 mars 1879, affaire *l'Union c. Diémer*) répond avec raison que non. Pourquoi ? parce que le fait qu'on ne retrouve pas actuellement la police n'est pas une preuve juridique ou certaine que cette police a été définitivement perdue ou est à jamais détruite, on la retrouvera peut-être plus tard.

« Il importe de sauvegarder les intérêts de la Compagnie pour l'avenir. Que dirait-elle si dans cinq ans, dix ans, un porteur de bonne foi venait à se présenter comme porteur et bénéficiaire régulier de la police ? Il faudrait payer une seconde fois. La justice doit évidemment prendre des précautions pour rendre, en tout cas, ce double paiement impossible. Que faire ? Déposer à la caisse des dépôts et consignations le montant de l'Assurance, autoriser le directeur de cette caisse à employer la somme ainsi versée à l'acquisition d'une rente sur l'Etat au nom de l'héritier ou du cessionnaire

qui se présente le premier. Autoriser ceux-ci à toucher les arrérages cinq ans après leur échéance, ou même tout de suite après leur échéance; mais à la charge, dans ce dernier cas, de donner caution, ne remettre le titre de la rente qu'après trente ans.

« L'accomplissement de ces formalités suffit pour rassurer tous les intérêts. Mais elles sont toutes nécessaires. »

TITRES AU PORTEUR, PERDUS, VOLÉS OU DÉTRUITS.

Pour répondre à des demandes qui nous sont journellement adressées, nous croyons devoir présenter quelques renseignements sur les formalités à remplir dans les cas de titres perdus, volés ou détruits.

C'est la loi du 15 juin 1872, qui a posé les règles en cette matière; elle est venue heureusement suppléer aux insuffisances de la législation antérieure.

Il est de principe que le droit du propriétaire n'est pas anéanti par la disparition du titre. Si donc la destruction de ce titre est un fait matériellement prouvé, l'établissement débiteur sera tenu immédiatement, et sans qu'il y ait à lui fournir caution, ou d'en délivrer un autre ou d'en rembourser le capital avec les intérêts échus.

Ce cas est réglé par l'article 1,348 du Code civil; mais il se présente rarement dans la pratique. Il est le plus souvent difficile et impossible même d'apporter la preuve catégorique du fait, et, c'est alors que les formalités prescrites par la loi du 15 juin 1872 et par l'usage doivent être observées.

Tout d'abord le propriétaire de titres au porteur, quel que soit l'événement par lequel il a été dépossédé de ces titres, perte, vol ou destruction, devra faire, par ministère d'huissier, une opposition entre les mains de la Société débitrice, en ayant soin d'indiquer le nombre, la nature, la valeur nominale, le numéro et, s'il y a lieu, la série des titres.

Il fera également une deuxième opposition à la Chambre syndicale des agents de change de Paris, avec offre de paiement du coût d'insertion au *Bulletin officiel des oppositions*; un récépissé lui en sera délivré par le caissier de la Chambre syndicale.

Lorsqu'il se sera écoulé une année depuis l'opposition et que, dans l'intervalle, deux termes au moins d'intérêts ou de dividendes auront été mis en distribution, l'opposant, après avoir réclamé de la Société débitrice un certificat constatant que son opposition n'a pas été contredite, s'adressera par requête, en y joignant ce certificat, au président du tribunal civil du lieu de son domicile, afin d'obtenir l'autorisation de toucher les intérêts ou dividendes échus ou à échoir, au fur et à mesure de leur exigibilité, et même le capital des titres frappés d'opposition dans le cas où ledit capital deviendrait exigible.

Cette autorisation obtenue, l'opposant la fera connaître à la Société débitrice, avec laquelle il débattre alors la valeur de la caution qu'il

devra lui fournir, caution dont l'engagement s'étendra au montant des annuités exigibles et de plus à une valeur double de la dernière annuité échue.

Maintenant supposons le cas où, avant que la libération de l'établissement débiteur ne soit accomplie, il se présente un tiers porteur des titres frappés d'opposition. Dans ce cas, l'établissement doit provisoirement retenir les titres contre un récépissé remis au tiers porteur; il doit, de plus, avertir l'opposant, par lettre chargée, de la présentation du titre, en lui faisant connaître le nom et l'adresse du tiers porteur. Les effets de l'opposition restent alors suspendus jusqu'à ce que la justice ait prononcé entre l'opposant et le tiers porteur. L'initiative des poursuites peut être prise par l'une ou l'autre des ces deux parties, l'opposant revendiquant ses titres, le tiers porteur demandant la nullité de l'opposition.

Si le propriétaire de titres perdus ou volés retrouve ses titres ou en obtient la restitution par les voies judiciaires, il devra faire signifier à la Société débitrice la mainlevée de son opposition. En outre, la même signification sera faite au syndicat des agents de change de Paris et au *Bulletin officiel des oppositions*, afin que ces titres puissent se négocier à nouveau couramment.

Les dispositions de la loi du 15 juin 1872, dit l'article final de cette loi, sont applicables aux titres aux porteurs émis par les départements, les communes et les établissements publics; mais elles ne sont pas applicables aux billets de la Banque de France, ni aux billets de même nature émis par des établissements légalement autorisés, ni aux rentes et aux titres au porteur émis par l'Etat, lesquels continueront à être régis par les lois, décrets et règlements en vigueur. On sait, en effet, que nos rentes ne sont pas saisissables et que par conséquent elles ne peuvent pas être frappées d'oppositions régulières; néanmoins, en fait, il est tenu compte par le Trésor des oppositions officieuses qui lui sont présentées. Et l'article final de la loi ajoute:

Les cautionnements exigés par l'administration des finances pour la délivrance de duplicata de titres perdus, volés ou détruits, seront restitués si, dans les 20 ans qui auront suivi, il n'a été formé aucune demande de la part des tiers porteurs, soit pour les arrérages, soit pour le capital. Le Trésor sera définitivement libéré envers le porteur des titres primitifs, sauf l'Action personnelle de celui-ci contre la personne qui aura obtenu le duplicata.

Relativement aux valeurs étrangères, fonds d'Etats ou de Sociétés, dont le paiement du coupon se fait facultativement en France, on comprend que l'opposition et la publication au *Bulletin officiel* ne peuvent pas avoir d'autre résultat que d'arrêter la négociation du titre sur le marché français et le paiement du coupon en France. Mais les gouvernements étrangers et les sociétés dont le siège social n'est pas en France, ne sont nullement tenus à la délivrance de nouveaux titres; les contestations entre opposants et tiers porteurs de titres étrangers ne

peuvent alors être vidées qu'en vertu des dispositions générales des lois internationales qui sauvegardent la propriété particulière.

Après deux ans écoulés depuis l'autorisation du président, sans que l'opposition ait été contredite, la caution dont il s'agit sera de plein droit déchargée.

Il va de soi qu'au lieu d'une caution personnelle, on peut tout aussi bien fournir une caution réelle, consistant, par exemple, en un dépôt de titres; c'est même ce qui se fait le plus habituellement.

Si l'opposant ne veut ou ne peut fournir la caution requise, il pourra, sur le vu de l'autorisation, exiger de la Compagnie, le dépôt à la Caisse des Dépôts et Consignations des intérêts ou dividendes échus et de ceux à échoir, au fur et à mesure de leur exigibilité. Après deux ans écoulés depuis l'autorisation, sans que l'opposition ait été contredite, l'opposant pourra retirer de la Caisse des Dépôts et Consignations les sommes ainsi déposées, et percevoir librement les intérêts et dividendes à échoir, au fur et à mesure de leur exigibilité.

Un délai de dix ans depuis l'exigibilité et de cinq ans au moins depuis l'autorisation, sans que l'opposition ait été contredite, et avec publication continue au *Bulletin officiel des oppositions*, sera nécessaire pour toucher le capital, sans caution, si le titre a été amorti depuis que l'opposant en aura été dépossédé. S'il s'agit seulement d'opposition sur les coupons au porteur détachés du titre, l'opposant pourra, après trois années à compter de l'échéance et de l'opposition, réclamer le montant desdits coupons à l'établissement débiteur, sans être tenu de se pourvoir d'autorisation auprès du président du tribunal.

Ce ne sera qu'après un délai de dix années, qui courra du jour de l'autorisation obtenue par l'opposant, sans que l'opposition, qui aura été constamment publiée, ait été contredite, que l'opposant pourra exiger de l'établissement débiteur un titre semblable et subrogé au premier, qui se trouvera alors frappé de déchéance. L'opposant payera les frais. Il devra, de plus, garantir, par un dépôt ou par une caution, que le numéro du titre, frappé de déchéance, sera publié pendant dix ans, avec une mention spéciale, au *Bulletin officiel des oppositions*.

VARIÉTÉS

LA FIN DU MONDE ¹

I

Il n'a jamais existé de tradition bien certaine sur l'époque de la fin du monde. Ce qui le prouve, c'est que, dans les temps de troubles, de révolution, de bouleversement, on a cru à la fin prochaine des temps. Les personnages les plus vertueux et les plus doctes, les Pères même,

1. Ce savant et intéressant article nous est adressé à l'occasion de celui que l'*Ami du Clergé* (numéro 42, du 4 août) a publié sous ce titre: *Application de la prophétie de Daniel et des paroles de l'Apocalypse à la chute de l'empire musulman et à l'avènement de l'Antéchrist*.

de l'Eglise n'ont pas craint de manifester ces sentiments.

D'autre part, l'opinion qui veut faire finir le monde au sixième millénaire est incertaine et sans valeur. La plupart des Pères n'en font aucune mention; plusieurs l'ont connue sans l'approuver; quelques-uns l'ont manifestement combattue.

L'origine de cette tradition est plus que suspecte, et les raisons qui l'appuient sont de la dernière faiblesse.

On lit dans le *Talmud* que le monde durera six mille ans et qu'il sera détruit dans un; ce que les rabbins expliquent d'un septième millénaire, durant lequel le monde retombera dans son ancien chaos. Ils tâchent de prouver cette opinion par l'Ecriture. De même que le monde a été créé en six jours, ainsi le monde durera six mille ans, parce que devant Dieu mille ans ne sont que comme un jour. De plus, la lettre *Aleph*, qui se prend pour mille, se trouve six fois dans le premier verset de la Genèse. La loi ordonne de cultiver la terre pendant six ans, et de la laisser reposer pendant un an; au bout de sept semaines d'années, c'est-à-dire à la cinquantième, on célèbre le Jubilé. Les six ans marquent les six mille ans de la durée du monde, et l'année du Jubilé, la dernière révolution.

Telle est l'origine de la tradition qui veut faire finir le monde au sixième millénaire. Nous trouvons à la source, non le prophète Elie, comme on l'a prétendu, mais un obscur rabbin dont le nom ne s'est conservé que dans les fables du Talmud. Nous lisons dans les psaumes que mille ans sont devant Dieu comme la journée d'hier qui s'est enfuie: c'est une magnifique comparaison pour nous faire admirer l'immuable éternité de Dieu, en présence de laquelle la vie des hommes paraît comme un songe. Les rabbins ont pris ces mots au pied de la lettre: un jour représente mille ans; or le monde a été créé en six jours, donc il ne durera que six mille ans.

Qui ne sent la faiblesse, la puérilité de ces raisonnements? Voilà pourtant toutes les preuves qu'on apporte en faveur de cette opinion. Ceux même d'entre les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles qui l'ont embrassée ne donnent pas d'autres preuves. Où ne conduiraient pas de simples raisons d'analogie ou de convenance? Ce serait autoriser toutes les rêveries. Pourquoi ne dirait-on pas qu'il s'écoulera quatre mille ans depuis la naissance du Sauveur jusqu'à la fin du monde, comme il s'est écoulé quatre mille ans depuis la création jusqu'au moment de l'Incarnation? Cette opinion, soutenue par d'anciens auteurs, ne manquerait pas de vraisemblance. Le prophète Habacuc dit: « C'est au milieu des années, Seigneur, que vous vivifierez votre ouvrage; vous manifesterez votre gloire au milieu des années. » Jésus-Christ est le lien qui unit les anciens temps avec les nouveaux: quoi de plus convenable que de le mettre au centre de l'évolution historique?

La tradition rabbinique touchant le sixième millénaire ne se retrouve que dans des livres apocryphes ou suspects des premiers siècles

chrétiens. Comme nous venons de dire, la plupart des Pères n'en font aucune mention, et quelques-uns la combattent ouvertement. D'autres pensaient que la fin du monde était proche, ainsi que nous le dirons bientôt; ils ne croyaient donc pas que le monde durerait six mille ans.

L'épître attribuée à saint Barnabé n'est pas de cet apôtre, d'après la plupart des critiques; elle est tout au moins très-suspecte. On y trouve la doctrine des rabbins dans toute sa crudité: « Le Sabbat est nommé dès le commencement de la création: or, Dieu fit tous ses ouvrages en six jours; il se reposa le septième et le sanctifia. Faites attention, mes enfants, à ces paroles: Il acheva tous ses ouvrages en six jours. Elles signifient que la durée du monde ne doit être que de six mille ans, et que c'est le terme que Dieu a marqué à tous ses ouvrages, car mille ans sont comme un seul jour devant lui. Ainsi, la durée de toutes choses sera de six jours, c'est-à-dire de six mille ans. »

Saint Justin, qui vivait sous Marc-Aurèle, n'est pas l'auteur de l'*Epître aux orthodoxes* qu'on lui a attribuée; or, c'est dans cette épître qu'on a remarqué l'opinion des six mille ans: « Selon plusieurs endroits de l'Ecriture, on peut conjecturer que ceux-là disent vrai, qui prétendent que la durée de l'état présent de ce monde sera de six mille ans. »

Saint Irénée s'exprime de la façon suivante: « Autant il y a de jours pour la création du monde, autant il y aura de millénaires pour sa durée. Ce que l'Ecriture dit qui est arrivé alors, est en même temps une prophétie de ce qui doit arriver dans la suite. »

Lactance: « Toutes les œuvres de Dieu ayant été achevées en six jours, il est nécessaire que le monde demeure dans l'état présent pendant six mille ans; car le grand jour du Seigneur est de mille années, comme le prophète le marque en disant: Devant vos yeux, Seigneur, mille ans sont comme un jour. »

Cette croyance n'a jamais été générale. Car nous remarquons plusieurs auteurs de la même époque, qui pensaient que le monde finirait bientôt.

Ainsi les églises de Vienne et de Lyon, dans les Gaules, en voyant les persécutions excitées par l'empereur Marc-Aurèle, au second siècle, écrivaient aux églises d'Asie: « Le démon va bientôt déployer toute sa rage contre les chrétiens, et nous voyons déjà les préludes du combat que doit nous livrer l'Antechrist. » (Eusèbe, liv. V, ch. i).

Tertullien croyait que l'Antechrist allait bientôt paraître: *Antichristo jam instante*; c'est ce qu'on lit dans son livre sur la fuite pendant les persécutions.

Saint Cyprien disait aux fidèles de son temps: « Sachez et tenez pour certain que la fin du monde est proche et que l'Antechrist va paraître. Préparons-nous au combat, et n'ayons en vue que la gloire de l'éternelle vie et la couronne promise à ceux qui confessent le Seigneur. » (Ep. 66).

Quelques illuminés, que nomme saint Philastre, disaient que le monde ne durerait que

365 ans à partir de la venue de Jésus-Christ.

Saint Augustin parle de quelques rêveurs qui ne mettaient que quatre ou cinq cents ans depuis l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles.

Apollinaire de Laodicée prétendait que, 434 ans après la huitième année de l'empereur Claude, on verrait paraître le prophète Elie et l'Antechrist, puis rebâtir le temple de Jérusalem.

D'autres ne donnaient au monde que mille ans de durée. Cette opinion fut en grande faveur pendant tout le dixième siècle, jusqu'à ce que l'événement en eût manifesté la fausseté.

II

Il est donc certain que, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, tandis que les uns pensaient que la fin du monde était proche et que l'Antechrist paraîtrait bientôt, d'autres étaient d'avis que le monde durerait six mille ans, conformément à l'opinion des rabbins. Le même dissentiment se fait remarquer au quatrième siècle et aux suivants. Il n'y a jamais eu de tradition constante et généralement reçue.

En considérant les ruses et les progrès de l'Arianisme, saint Hilaire de Poitiers s'écriait: « Il faut que nous soyons arrivés au temps de l'Antechrist. » Ailleurs, il semble adopter l'opinion dont il s'agit. Sur les paroles de l'Evangile: *Six jours après il fut transfiguré*, il s'exprime ainsi: « Certes, cette circonstance, qu'après un intervalle de six jours le Seigneur paraît revêtu de sa gloire, montre et annonce qu'après la révolution de six mille années succédera la gloire du royaume céleste. » Le saint évêque de Poitiers n'avait donc pas des convictions bien arrêtées sur la durée du monde.

Sulpice-Sévère fait dire à saint Martin que l'Antechrist était déjà né et qu'il n'attendait que l'Ange convenable pour se manifester. » (Dial. II).

Saint Jérôme mentionne l'opinion des six mille ans, mais il ne dit pas un seul mot qui puisse être regardé comme une approbation. Expliquant le psalmiste: *Mille ans sont devant vos yeux comme le jour d'hier*, il s'exprime ainsi: « Je crois que de cet endroit et de l'épître de saint Pierre est venue la coutume de considérer mille ans comme un jour, en sorte que, comme le monde a été fait en six jours, on croit qu'il ne subsistera que six mille ans. » Au surplus, saint Jérôme, frappé des malheurs qui accablèrent l'empire romain, pensait que la fin du monde était imminente; il ne regardait donc pas les six mille ans comme une vérité incontestable.

Saint Augustin blâme formellement la témérité de ceux qui ont osé assurer que le monde ne durerait que six mille ans, quand le Seigneur, dans l'Evangile, a prononcé en effet que le Père seul s'est réservé la connaissance des temps et des moments du dernier jour. (In psalm. 89).

Nous lisons dans saint Jean Chrysostome: « La

fin du monde n'est pas éloignée; les tremblements de terre, le refroidissement de la charité, sont comme les avant-coureurs et les présages de ce terrible événement. Le monde présent est comme un moribond accablé de douleurs et frappé d'épouvante aux approches de la mort. (Hom., 33 in Joann.), (A suivre.)

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

AMÉLIORATION DES VINS NOUVEAUX

En France, cette année, les plaintes sont à peu près universelles touchant la qualité du vin à récolter. Les pluies continuelles, partant la rareté des beaux jours ont porté une grave atteinte à la quantité et surtout à la qualité du raisin. Ce fruit aime la chaleur, le soleil ardent, et Dieu sait combien en maints endroits il en a été privé. Dans beaucoup de vignobles, il faudrait chercher loin dans les souvenirs pour retrouver une si triste situation. Dans l'Est, dans les vignobles du nord de la France, même dans le Centre, il y a plainte générale. Nos vignerons n'oublieront pas certainement cette épreuve, et comme dans notre beau pays on rit de tout, ils riront quand même, ils baptiseront comme de coutume cette récolte. Nous avons connu le *Bismarck*, le *Garibaldi*, etc, nous allons avoir, disent déjà les malins, *l'article sept*.

Quoi qu'il soit dit, essayons avec nos faibles forces de diminuer cette épreuve; la Providence sait que nous avons besoin de luttés, de combats de toutes sortes; aussi partout elle nous les prodigue, afin d'exercer notre intelligence et notre patience.

A l'œuvre donc, et, avec l'aide de Dieu, je n'ose dire que nous triompherons, mais au moins nous aurons atténué le mal.

1° Plus que jamais mettez en pratique cet excellent conseil vinicole : ne vendangez jamais que par un temps clair et serein; suivez ce conseil jusque dans ses dernières conséquences, ne vendangez que lorsque la rosée sera disparue, car sans cela vous ajouterez à votre récolte une certaine quantité d'eau, qui en diminuerait encore la qualité.

2° Il serait à désirer que toutes les grappes de raisin fussent soumises à l'*écrase-raisin*; — (la maison Maixmoron de Dombasle, à Nancy, est une de celles qui fabrique le mieux cet instrument); — toute la liqueur contenue dans les raisins pourrait alors fermenter. Si vous n'agissez pas ainsi, au moment du tirage de vos vins, vous trouverez des raisins et beaucoup de parties de raisins intacts, et par conséquent, autant de perdu pour votre provision.

3° Quand on est forcé de couper les raisins avant leur parfaite maturité, il en résulte que

la partie acide domine et que le principe sucré est presque nul; alors peu ou point de fermentation; — le vin est détestable, l'alcool manque, et en peu de temps le vin est avarié et impossible à boire.

Mais, dans ces circonstances défavorables, tout n'est pas perdu : vous donnerez artificiellement à votre récolte le sucre qui lui manque. Toutes les matières sucrées sont bonnes pour atteindre ce résultat. Ainsi le miel, les glucoses, la cassonade, etc. peuvent être employés, mais de préférence prenez du sucre blanc raffiné; il coûtera un peu plus cher, mais les résultats seront infiniment plus certains et plus satisfaisants. La quantité nécessaire peut varier beaucoup; vous jugerez vous-même, vous pouvez aller de un kilo à deux par hectolitre.

Maintenant, il faut produire une fermentation rapide qui est de beaucoup la meilleure, et vous avez deux moyens : vous tirez le quart environ du liquide, vous le versez dans une chaudière ou un alambic, puis vous faites bouillir; et aussitôt arrivé à ce degré, vous versez dans votre vendange ce liquide tout bouillant. La chaleur tend, on le sait, toujours à monter : c'est pourquoi, immédiatement vous agitez violemment en tous sens votre tonneau; si c'est un foudre ou une cuve, avec de longs et forts bâtons vous agitez et, autant que vous le pouvez, vous repoussez la chaleur au fond du vase. Il est nécessaire pour réussir qu'elle atteigne toutes les parties de la vendange et qu'elle agisse partout.

Si vous êtes un riche propriétaire, vous agitez plus sûrement et plus économiquement en chauffant pendant 8 ou 10 jours votre cave et en y maintenant une température d'environ 12 degrés. Essayez, vous verrez combien c'est peu coûteux; un vieux fourneau, un calorifère de rebut feront parfaitement votre affaire, surtout si votre cave est voûtée.

Par ces moyens la réussite est certaine, votre vin deviendra très-facile à boire et pourra se conserver; car, par la fermentation le sucre sera décomposé et transformé en alcool... Ce qui peut arriver de pis, c'est de voir la couleur manquer à ce vin; mais vous avez la ressource de la coloration artificielle par les brimbelles et autres ingrédients chimiques; pour ce qui me concerne, j'aimerais mieux le vin terne et pâle, le vin gris des bords de la Moselle; mais, vous le savez, des goûts et des couleurs on ne discute pas; c'est pourquoi, je vous ai indiqué le moyen d'agir; libre à chacun d'en user.

F. U. S.

Écrits populaires de circonstance. — Outre les trois brochures de M. A. de Lacoste, dont nous parlons plus haut, nous signalons et recommandons les suivantes : *Les Œuvres ouvrières devant la Famille* (40 pages), 25 cent.; — *A quoi servent les couvents ?* (106 pages), 25 cent. (brochures très-remarquables de l'abbé Laurent.)

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE BERNES 71.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La liquidation de fin septembre a été tellement laborieuse, que le marché des fonds publics s'en ressent encore. L'équilibre se rétablit peu à peu, car la situation financière du pays continue à être bonne, et il y a abondance inouïe de capitaux. La spéculation aventureuse seule a été atteinte. Le public sérieux n'a pris aucune part aux nouvelles affaires, où l'on a tenté sa cupidité par des primes plus ou moins idéales. Ce qui vient de se produire doit être, pour les prudents, un enseignement salutaire. Désormais, le public réfléchira mûrement avant de se laisser entraîner à la suite de certains fondateurs de banques et lanceurs d'affaires audacieuses, qui veulent réaliser immédiatement d'énormes bénéfices, en repassant aux naïfs des titres, sur lesquels 125 fr. sont soit disant versés, pour la somme de 400 ou de 500 fr.

Nos conclusions sont les mêmes que celles de la *Liberté* quand elle dit : « Le mal vient de plus loin que d'un embarras accidentel de place, d'une spéculation mal engagée, ou d'une organisation vicieuse des sociétés nouvelles. » Comme la *Liberté*, nous croyons que le mal vient de l'absence de toute direction à l'égard de l'épargne nationale.

Par exemple, où nous ne sommes plus d'accord avec la *Liberté*, c'est lorsque, en réfutant les théories socialistes que M. Louis Blanc veut ressusciter, son éminent collaborateur, M. Isaac Pereire, place les Jésuites du Paraguay à côté d'Owen, de Babeuf et autres fauteurs de bouleversements. Les Jésuites du Paraguay ont, il est vrai, organisé le communisme dans leurs missions, mais les Indiens Guarani, qu'ils tiraient de l'état sauvage pour les amener à la civilisation, ne connaissaient point la propriété territoriale ; ils étaient nomades, et, en les rendant sédentaires, en les accoutumant au travail, en leur procurant les bienfaits du christianisme et les éléments de l'instruction, on opérât une sorte de miracle et on les préparait à la vie sociale. Les qualités que le peuple paraguayen a montrées dans une lutte toute récente prouvent que les Jésuites ont su créer un peuple.

Le clergé catholique a toujours voulu secourir les pauvres et protéger les faibles, mais jamais il n'a aidé, ni aidé, à la propagation d'utopies socialistes, absurdes et dangereuses.

Ceci répondu, revenons aux intérêts matériels.

On ne connaît pas encore le résultat de l'émission des nouvelles obligations foncières. D'après nos renseignements, le tableau de répartition ne pourra être établi que vers la fin du mois. Le Crédit foncier a reçu près de 210,000 plus chargés.

Ce que l'on sait, pourtant, c'est que le nombre des obligations anciennes 5 0/0 présentées à l'échange a été peu considérable. Mais cela ne change guère la situation des souscripteurs ; car les souscriptions d'unités dépassent le nombre des obligations émises. Il y aurait donc lieu à réduction des unités.

Bon nombre de nos lecteurs ont opéré l'échange des obligations foncières 5 0/0, appelées à la conversion, contre des Obligations de la Société générale de Librairie catholique, ce qui leur a permis de ne rien perdre comme capital, revenu et sécurité. Ils ont, en cela, suivi nos conseils et ils n'auront qu'à s'en féliciter.

Quant aux souscripteurs aux nouvelles obligations foncières, dont les demandes ne seront point admises et auxquels le Crédit foncier rendra l'argent, nous les

avertissons qu'ils sont d'ores et déjà guettés par des financiers entreprenants qui vont proposer nombre d'affaires. Il y aura du bon et du mauvais, du mauvais surtout. C'est donc aux possesseurs d'épargnes à se souvenir que prudence est mère de sûreté et à se méfier de promesses trop généreuses.

Nous lisons dans la *Gazette financière*, numéro du 9 octobre courant :

« Les placements hypothécaires étant très-recherchés, nous ne saurions mieux faire que d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les obligations de la *Librairie catholique*. Ces titres, que l'on peut encore obtenir au pair, produisent un intérêt net de 5 0/0 et les immeubles sur lesquels ils reposent en font l'objet d'un des placements les mieux garantis que l'on puisse désirer.

« On sait que les obligations Foncières 5 0/0, sur lesquelles il y a l'impôt à déduire, vont toutes être remboursées à bref délai. On ne saurait faire un plus solide emploi qu'en prenant des obligations de la *Librairie catholique*, dirons-nous en toute vérité. C'est une occasion exceptionnelle de ne rien perdre en sécurité, tout en augmentant un peu son revenu, puisque l'on n'aura aucune retenue d'impôt à subir sur les coupons, avantage que n'offrent point les Foncières. »

Dernière heure. — Les rentes françaises ont peu varié depuis deux jours. Le 3 0/0 finit à 83.40, le 3 0/0 amortissable à 85.37 et le 5 0/0 à 118.42.

Les chemins de fer français sont restés stationnaires ; les chemins de fer et les fonds étrangers se ressentent du malaise des différentes places européennes.

Des actionnaires et obligataires de la *Société générale de Librairie catholique* nous font savoir qu'ils sont disposés à prendre des parts de la *France nouvelle*, offertes à 250 fr. l'une, par M. E. Vattier, directeur de la *Gazette financière*. On nous interroge sur la direction de la *France nouvelle* et sur ses éléments de prospérité.

Nous répondrons en peu de mots :

La *France nouvelle* est un petit journal quotidien à 5 centimes, dont le tirage augmente tous les jours. Elle est dirigée par un écrivain jeune et plein d'avenir, M. Adrien Maggiolo, qui a fait ses preuves d'intelligence et de capacité, et qui a déjà rendu de grands services à la cause conservatrice et catholique. La *France nouvelle* doit être opposée à tous les mauvais petits journaux à un sou dont la province commence à être inondée.

Comme placement, les parts de la *France nouvelle*, cédées à 250 fr., peuvent devenir une bonne affaire. Il suffit de se souvenir que les parts de la *Lanterne*, émises, elles aussi, à 250 fr., valent aujourd'hui 1,000 fr., et que celles du *Petit Journal* sont demandées à 2,100 fr. à la Bourse de Paris. Le succès du *Petit Lyonnais* et du *Petit Marseillais* viennent encore à l'appui de nos dires. Si de mauvais journaux gagnent autant d'argent, il est certain qu'un bon journal, intelligemment dirigé, et s'adressant aux esprits modérés et honnêtes, doit réaliser de beaux bénéfices.

Notre devoir est d'encourager les capitaux hardis à se porter sur les entreprises qui soutiennent la bonne cause. Donc, nous conseillons à nos lecteurs de prendre des parts de la *France nouvelle* à 250 fr., et de travailler à la diffusion de la bonne presse.

Nos abonnés peuvent, au besoin, consulter M. V^{er} Palmé, 25, rue de Grenelle. Ce dernier regardera comme un devoir de leur prêter le concours de son expérience et de sa situation pour ne point laisser égarer les capitaux catholiques.

A. H.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT

OU
VIE, ŒUVRES ET ÉPREUVES DE PAULINE-MARIE JARICOT
1 beau vol. in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. Prix. . . 3 fr.

PAUL FÉVAL

LES COUTEAUX D'OR. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. Prix. . . . 3 fr.
LA PREMIÈRE AVENTURE DE CORENTIN-QUIMPER. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. 3 fr.

Valentine VATTIER

MARTINE. *Histoire d'une sœur aînée.* — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. 3 fr.

R. P. CHAUVEAU

SOUVENIRS DE L'ÉCOLE SAINTE-GENEVIÈVE

NOTICES SUR LES ÉLÈVES TUÉS A L'ENNEMI EN 1870-71.

3 vol. in-12. — 5^e édition. Prix : 9 fr.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE NOVEMBRE CONSACRÉ AU CULTE DES MORTS

LES DOULEURS DE LA VIE

LA MORT. — LE PURGATOIRE. — ESPÉRANCE ET CONSOLATION

Par M. l'abbé V. POSTEL

Un fort vol. in-12 de ii-672 pages. Titre rouge et noir. Prix. . . 4 fr.

MOIS DES MORTS, ou Délivrance des âmes du Purgatoire prompt et facile, approuvé de la Sacrée Congrégation et de Mgr l'Archevêque de Bourges, par l'abbé CLOQUET, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général; 8^e édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70 c.

CHARITÉ (la) POUR LES MORTS ET CONSOLATION POUR LES VIVANTS, par J.-B. GERGERÈS, ancien magistrat, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, membre titulaire de l'Institut des provinces de France, membre correspondant de la Société des antiquaires d'Ecosse, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc.; ouvrage approuvé par Son Em. Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. 2^e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 p. 2 fr. 50

NEUVAIN DES MORTS, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, Précédées de l'ordinaire de la messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 140 pages. 1 fr.

MANUEL DE PIÉTÉ pour l'association de la bonne mort érigée dans l'église de Saint-Eustache de Paris; ouvrage également utile à tous les fidèles qui désirent assurer leur salut, par M. l'abbé BRISPOIT, ancien vicaire; 5^e édition, revue par M. l'abbé MARTIN, vicaire de Saint-Eustache. 1 vol. in-18 de 206 pages. 1 fr.

HUIT JOURS EN PURGATOIRE, lectures instructives et consolantes, suivies de pratiques de piété pour les morts, par le chanoine ELIE REDON, missionnaire, dédié à Mgr CHARLES COTTON, évêque de Valence, approuvé par S. G. et par Mgr d'Avignon. 1 vol. in-18 de 230 p. 60 c.

MÉDITATIONS SUR LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE, tirées des saints Pères, par le R. P. THÉODORE RATIONNE; 2^e édition. 1 vol. in-18 de 144 p. 50 c.

FINS DERNIÈRES (des) (*Directions spirituelles* de saint François de Sales). 1 vol. in-16 elzévirien de vii-427 pages. 3 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-198 pages. 75 c.

REMEDE SUPRÊME (le), par M. l'abbé DE GIRARDIN, chanoine honoraire de Paris et de Beauvais. 1 vol. in-18 de 96 pages. 50 c.

LARMES (les) **DU VEUVEGE** essuyées par saint François de Sales. Lettre du saint Prélat à des chrétiens de son temps, suivies des *Litanies de la Résignation*; ouvrage approuvé par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos par M. CHARLES BRUNETIÈRE. 1 joli vol. in-18 de 204 pages. 1 fr.

LIVRE (le) **DE TOUS CEUX QUI SOUFFRENT**, par LÉON GAUTIER, 2^e édition. 1 vol. in-32 de viii-440 pages encadrés d'un filet rouge, titre rouge et noir, sur papier vergé. 3 fr. — LE MÊME, 3^e édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages encadrées de vignettes moyen âge, caractères elzéviens, etc., comme ci-dessus. 4 fr.

DIVERS

APPARITIONS PROPHÉTIQUES d'une âme du Purgatoire à une religieuse d'un monastère de Belgique en 1870, par l'auteur des *Voix prophétiques*; nouvelle édition. Brochure in-12 de 55 pages. 50 c.

TROIS APPARITIONS D'ÂMES DU PURGATOIRE, relations publiées avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. Brochure in-12 de 55 pages. 80 c.

SEUR BERTINE la stigmatisée de Saint-Omer, ses relations avec les âmes du Purgatoire, ses stigmates et ses prophéties (1800-1850), par l'abbé J.-M. CURICQUE. Brochure in-4^e de 58 pages. 40 c.

ENTERRE-CHIENS (les), dialogue provençal (traduction littérale en regard), par J. ROUMANILLE; 3^e édition, revue avec soin. Brochure in-12 de 55 pages. 30 c.

ENTERREMENTS CIVILS (les) **DEVANT LA LOI**, par FERNAND NICOLAY, avocat à la cour d'appel de Paris. Publié par HENRI BABOU. 1 vol. in-18 de 33 pages. 25 c.

A LA PORTE DU PARADIS. Jugements de Mgr saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus, par ANDRÉ LE PAS, 2^e édition. 1 joli vol. in-12 de 327 pages. 3 fr.

ORGANISTA-PIANISTA

ORGUE DE CHAPELLE à clavier auquel est adapté un appareil qui permet, en l'absence de l'organiste, de jouer mécaniquement toute musique religieuse avec la plus grande précision. L'appareil est simple et d'un maniement très facile.

PIANISTA pour jouer mécaniquement le Piano

J. THIBOUVILLE-LAMY * 68 & 70, r. Réaumur. Paris

La direction de la *Gazette financière*, 8, passage Saulnier, se charge, pour le compte de ses abonnés, de la vente et de l'achat de toutes les valeurs. — Abonnements par l'entremise de tous les bureaux de poste. (Frais à la charge du journal.) 4 fr. par an. — Pour les abonnés de l'*Ami du Clergé*, 2 fr. 40 cent.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jueuis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^or PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 52

PRÉDICATION : **XXII^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Autre tiré de l'Evangile. — CONGRÉGATION DES RITES : Célébration du mariage hors de l'Eglise. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : L'année de l'Incarnation de N.-S. et les Eres. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Quelle est l'origine et l'authenticité du *vœu*, dit héroïque, en faveur des âmes du Purgatoire? — Qu'entend le droit Canon par DOMICILE et QUASI-DOMICILE? — Un curé légitimement empêché d'appliquer la messe pour le séminaire un jour de fête supprimée, n'est-il pas tenu de l'appliquer au premier jour libre? — Nécessité et opportunité du reuven des études théologiques chez tous les membres du clergé. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Dans quel sens doit être entendu le mot *famille* en affaire de concessions de bancs ou de chapelles? — Un ecclésiastique, préuvenu de contraventions en matière d'inhumation religieuse, est-il fondé à invoquer la loi du 18 germinal an X, pour être renuoyé devant le Conseil d'Etat avant toutes poursuites? — Si les vicaires ont le droit d'exiger que les messes de fondation soient acquittées par eux de préférence à toute autre prêtre de la paroisse? — VARIÉTÉS : La fin du monde (*Suite*). — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : 1^o Vins factices, 2^o Du chauffage.

CORRESPONDANCE

L. (Rhône), 20 octobre 1879.

Dans son dernier numéro, l'Ami du Clergé annonce la publication de la *Vie de Mlle Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant*. Veuillez m'adresser immédiatement cet ouvrage, persuadé d'avance que de si grandes œuvres ne peuvent avoir germé que dans une âme d'élite, digne d'être proposée à l'admiration et à l'édification de tous.

F. V. R., membre de la conférence de Saint-Vincent de Paul.

R. — Vous dites fort bien, cher correspondant. La *Vie de Mlle Pauline-Marie Jaricot* est l'un des plus beaux modèles qui aient paru en notre siècle, et tous ceux qui s'occupent d'œuvres religieuses et d'œuvres de bienfaisance ne sauraient se former à meilleure et plus haute école.

La Propagation de la foi, cet humble sou du dimanche par qui tant de vies sont rachetées, tant d'âmes idolâtres gagnées à la vérité et au ciel;

Le Rosaire-Vivant, cette œuvre de la prière et de l'union chrétiennes, qui couvre non-seulement toutes les paroisses de France, mais encore tous les pays du monde catholique, qui les a inventés? Une Française, une Lyonnaise, Pauline-Marie Jaricot.

Que ne parle-t-on pas aujourd'hui d'ouvriers et d'œuvres ouvrières? Notre grande Française y avait songé il y a plus de trente ans; il faut voir à cet effet le plan de vie et de travail qu'elle avait élaboré elle-même pour l'œuvre dite de Notre-Dame-des-Anges, dans laquelle elle jeta toute sa fortune : 400,000 francs!

Admirable existence, éblouissante figure que celles de Pauline-Marie Jaricot! Riche, belle de sa personne, agréable d'esprit, distinguée de manières, aimée et désirée de tous, elle renonça aux plus brillants établissements pour se consacrer, tout entière et dès la première heure, aux œuvres que nous venons de nommer. Les peines qu'elle se donna (correspondances, voyages, quêtes en France et à l'étranger), les humiliations, les rebuts qu'elle essuya, la constance, l'opiniâtreté qu'elle déploya pour arriver à ses fins, la sérénité, le calme inaltérable dont elle ne se départit jamais dans ces épreuves multipliées, tout cela serait incroyable, si l'historien n'écrivait toujours pièces en mains.

Il dédie son livre « aux Enfants des Ecoles apostoliques, aux Associés de la Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant, aux Ouvriers. » C'est trop peu: il faut que ce livre soit lu par toutes les personnes qui s'occupent, comme nous venons de dire, d'œuvres de religion et de bienfaisance: ainsi, par les conférences de Saint-Vincent de Paul, par les associés de Saint-François de Sales, par les confréries et les congrégations diverses qui remplissent les villes et les campagnes, en un mot par toutes les personnes et toutes les sociétés qui poursuivent un but moral et régénérateur; il faut surtout qu'il se rencontre dans chaque bibliothèque paroissiale, et qu'il y soit lu tour à tour par tous les fidèles. Comme œuvre littéraire, il a de l'attrait et du charme; comme exemple, il édifie, et non content de porter au bien, à la piété, aux bonnes œuvres, il en réveille l'esprit et stimule le zèle.

De plus et enfin, ce qui donne un grand prix à ce livre, c'est qu'il est suivi de la reproduction textuelle d'un petit opuscule due à la plume

et au cœur ardents de Mlle Pauline-Marie Jaricot. Il a pour titre : L'AMOUR INFINI DANS LA DIVINE EUCHARISTIE OU LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST SALUT DE L'ÉGLISE ET DE LA SOCIÉTÉ. Et en voici les chapitres :

I. Le Cœur de Jésus-Christ et l'Eucharistie ; — II. Le Prêtre et le Tabernacle ; — III. Jésus caché ; — IV. Jésus-Christ médecin et consolateur ; — V. Le Sacerdoce et l'Eucharistie ; — VI. Anéantissement de Jésus-Christ ; — VII. Le Tabernacle dans les campagnes ; — VIII. Pauvreté de Jésus-Christ ; — IX. Aveuglement des âmes ; — X. Esclavage des sens ; — XI. Amour de Jésus-Christ ; — XII. Tout va bien ! — XIII. Mission du Prêtre ; — XIV. Le Salut ; — XV. Tout est en lui.

Ainsi, on a dans ce livre non-seulement la vie et les œuvres de l'héroïne, mais sa grande âme et son grand cœur peints par elle-même tels que Dieu les lui avait donnés. Et véritablement on peut dire de ces pages ce que les disciples d'Emmaüs disaient de la parole de Jésus ressuscité : le cœur est tout en feu en les entendant.

Oh ! le beau livre que la Société générale de Librairie Catholique vient d'éditer !

Ch.-aux-B. (Corrèze), 17 octobre 1879.

Veuillez me donner quelques appréciations de bons critiques sur l'HISTOIRE DU MONDE, (10 vol.) de M. H. de Riancey. — J. F. M. G., curé.

R. — En voici, monsieur et honoré lecteur.

D'abord, Mgr Dupanloup, qu'on ne récuse pas en pareille matière et qui a écrit à l'auteur :

Ce que je connais de votre œuvre me permet de dire que vous l'avez faite dans de justes proportions. Vous avez mêlé, comme il convenait, l'étude des faits aux jugements d'ensemble et les jugements d'ensemble à l'étude des faits. Sans noyer le lecteur dans la multiplicité des détails inutiles, vous appuyez toujours sur une base solide vos appréciations générales. Je cherchais précisément pour les jeunes élèves de nos cours supérieurs, qui reprennent à un point de vue plus élevé leurs études historiques, un ouvrage conçu comme celui que vous avez publié. Je me hâterai de le mettre entre leurs mains ; ce sera leur auteur classique.

Mgr Pie, évêque de Poitiers, aujourd'hui cardinal, qui n'a jamais prodigué aux auteurs ses épitres littéraires, porte ce jugement :

J'avais lu avec fruit la première édition de l'*Histoire du monde*, lors de sa publication. J'achève la lecture des volumes parus de cette seconde édition, et j'y trouve, avec le même fonds ancien, une richesse de développements et une abondance de témoignages qui en font un livre tout neuf...

Je conseille à tous ceux qui voudront rafraîchir et compléter dans leur esprit leur savoir historique de faire comme moi et de disputer chaque jour quelque quart d'heure à leurs occupations pour se nourrir de cette lecture aussi agréable qu'instructive.

Nous estimons que des témoignages de cette valeur peuvent dispenser de tous autres, et c'est pourquoi nous nous bornons à leur citation.

Sainte-M. du M. (Isère), 16 octobre 1879.

D'où vient que votre estimable feuille, laquelle paraît le jeudi, ne me parvient que le dimanche au plus tôt ?

Je vous prie de m'envoyer votre treizième livraison du catalogue périodique de la Société générale de librairie catholique.

Je vous serai bien obligé également de vou-

loir me donner une petite réponse, par l'organe de l'Ami du Clergé, au sujet de l'Histoire de l'Eglise, par le cardinal Hergenroëther ?

Combien cette histoire formerait-elle de volumes ? Le deuxième a-t-il paru ? — H. J. P.

R. — Pour la première question, voyez notre réponse du n° 51, et agissez en conséquence.

Le catalogue N° 13 n'a pas paru : vous le recevrez prochainement.

L'*Histoire de l'Eglise*, du cardinal Hergenroëther, aura six volumes d'environ 600 pages. Aucun n'a paru, mais le premier est sous presse, et touche à sa fin.

C'est le travail le plus savant qui ait paru jusqu'à ce jour. Chaque question est envisagée d'une manière large et complète. Comme toutes les sources ont été indiquées avec le plus grand soin, on a sous la main tous les matériaux désirables pour approfondir chaque sujet. Lorsque je parle des sources, j'en entends pas me limiter aux anciennes, car les nouvelles et les plus récentes sont pareillement manifestées. C'est ainsi que l'on connaît sur chaque question les livres et les dissertations les plus récentes qui ont paru jusqu'à ce moment.

Il ne faut pas chercher dans le cardinal Hergenroëther une relation dramatique des événements. Tout est ramené à la précision. Les faits sont groupés dans une forte synthèse, et chaque assertion historique trouve sa justification dans les notes et éclaircissements qui accompagnent chaque paragraphe. L'incomparable valeur de ce livre est surtout de séparer les choses certaines de celles qui sont simplement probables ou controversées par les savants.

Il est facile de comprendre par là que le genre du savant historien se rapproche beaucoup plus de Tillemont, que d'ailleurs, il cite assez souvent, que de la méthode adoptée par Fleury et par ses imitateurs.

B. (Basses-Pyrénées) 6 octobre 1879.

J'aime la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE et, dans la mesure de mes faibles ressources, je veux travailler à la soutenir.

Je possède quinze cents francs en or, et une lettre de gage de 500 fr. 5 0/0 au porteur du Crédit foncier, émission du 1^{er} novembre 1861.

Je suis prêt à échanger tout cela contre des obligations de la Société générale de librairie catholique. Dites-moi, je vous prie, et bien clairement et sans retard, ce que j'ai à faire pour cela.

LAR..., abonné des ANALECTA, de la REVUE DU MONDE CATHOLIQUE et de l'AMI DU CLERGÉ.

R. — Pour vos fonds en espèces, adressez-les au directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE en mandat-poste ou billets de banque, par lettre chargée ; ou bien, il les fera toucher à votre domicile, au moyen d'une traite et sans aucun frais pour vous.

Quant au titre du crédit foncier, envoyez-le lui directement, toujours par lettre chargée et la différence vous sera adressée sous pli chargé.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Confidimus in Domino Jesu, quia
qui cepit in vobis opus bonum, per-
ficiet usque in diem Christi Jesu,
(Philipp., I.)

Les sentiments d'un cœur tel que celui de l'Apôtre saint Paul sont bien dignes sans doute de nous servir de modèle. Nous voyons ici jusqu'où nous devons porter notre confiance dans la miséricorde de Dieu et les fruits que doit produire cette confiance. Pour participer à la gloire du Saint des saints, il faut être saint. Or, quiconque, dit saint Jean, a cette espérance en lui de voir Dieu tel qu'il est, se sanctifie comme Dieu lui-même est saint. Ainsi, l'espérance vraiment chrétienne, en nous faisant attendre les biens du ciel, nous sépare de l'amour des biens visibles et terrestres, nous fait aimer ce que nous espérons. Toute autre espérance est trompeuse.

Nous avons une ferme confiance que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. — On remarque, dans les épîtres des apôtres et en particulier dans celles de saint Paul, la différence du langage que l'on doit tenir aux chrétiens et de celui que les Prophètes tenaient aux Juifs. On ne doit pas parler aux enfants comme aux esclaves, à ceux qui sont sous la loi d'amour et dans l'alliance de paix, comme à ceux qui n'appartiennent qu'à la loi de crainte. Saint Paul n'appuie pas tant cette ferme confiance qu'il a pour le salut de ses disciples sur leurs bonnes œuvres que sur la miséricorde de Dieu. Il était trop rempli des vérités de la grâce de Jésus-Christ, son Sauveur, et de la nécessité du don gratuit de la persévérance pour l'attribuer à la volonté présomptueuse de l'homme. Il reconnaît, au contraire, que le commencement, le progrès, la perfection et la persévérance dans la justice sont l'effet de l'opération de Dieu dans le cœur. Ainsi, ce n'est que sur cette pure miséricorde qu'il s'appuie, comme il le témoigne aussitôt, en supposant qu'il parle à des prédestinés et à des élus de Dieu. Avec quelle confiance devons-nous dire nous-mêmes et dans les pensées de découragement et d'abattement où le démon tâche de nous faire entrer : *Celui qui a commencé en moi l'ouvrage de mon salut l'achèvera ; et il est juste que je sois dans ce sentiment : Justum est mihi hoc sentire.*

Nos faiblesses mêmes et nos défauts ne doivent pas affaiblir notre espérance. Dieu a commencé, il achèvera ; car il sait que nous sommes dans la même impuissance aussi bien d'achever que de commencer. Il est vrai que Dieu diffère quelquefois à achever son ouvrage. On voit, en effet, des personnes qui ne se convertissent sérieusement à Dieu que longtemps après qu'il a commencé à les toucher. On y remarquait néanmoins des actions de

vertu, de piété et de justice ; et c'étaient comme les premières traces de Dieu en elles. Ces personnes ont part à la consolation que saint Paul donne ici ; c'est assez que Dieu ait commencé son ouvrage pour avoir sujet d'espérer qu'il l'achèvera, si elles conservent un vrai désir de lui demeurer fidèles. En effet, il se passe quelquefois beaucoup de temps depuis que l'on a creusé les fondements d'une maison, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement bâtie et qu'on la meuble pour l'habiter. Ainsi, comme Dieu est l'architecte de l'édifice spirituel de l'âme, on doit espérer, quand il n'aurait encore posé que les fondements, qu'il ne laissera pas son œuvre imparfaite : *Dei perfecta sunt opera.*

Cependant, quelque confiance que nous puissions et que nous devions avoir que Dieu achèvera en nous son ouvrage, nous avons toujours sujet de craindre ; il a des secrets impénétrables et les jugements qu'il exerce sur les hommes sont terribles : *Cum et mentis nostræ ad se desideria excitat, et tamen occulto judicio difficultate nos nostræ imbecillitatis angustat*, dit saint Grégoire. Quand cela arrive, c'est toujours pour punir l'orgueil de l'homme par un jugement secret, mais très-juste.

Parce que je vous porte dans mon cœur, vous qui prenez part au bonheur que j'ai d'être dans les chaînes pour la défense et l'affermissement de l'Evangile. — On s'affaiblit d'ordinaire dans les persécutions qui s'élèvent contre les chefs de l'Eglise, et ceux qui n'ont pas de fortes racines se laissent alors ébranler. Mais ces fidèles, qui avaient reçu la foi par la prédication de saint Paul, n'étaient pas découragés par ses souffrances, ils devenaient même plus forts ; c'est ce qui ravit saint Paul de joie, il les félicite comme ayant part à sa grâce et à ses chaînes. Il rend grâce à Dieu de leur zèle pour la gloire de l'Evangile et de leur fermeté dans les plus grands périls de l'Eglise. Leçon utile pour nous.

Car Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. — Saint Jean Chrysostome admire ici la force de la charité chrétienne et apostolique dans saint Paul qui, au milieu même de ses chaînes, se souvient de toutes les églises qu'il a fondées et de chaque fidèle qu'il a converti. Ces entrailles de Jésus-Christ, dans lesquelles il les porte, lui donnent à lui-même des entrailles de feu, *viscera calentia*, dit saint Jean Chrysostome, qui passent toute l'ardeur de l'amour naturel. En effet, c'est Jésus-Christ qui donne par son Esprit cet ardent amour à ceux qui sont sur la terre les vicaires de sa charité aussi bien que de sa puissance.

Et ce que je lui demande, est que votre charité croisse toujours de plus en plus en lumière et en intelligence. — Quelque vive que soit la charité des Philippiens, saint Paul prie Dieu de l'augmenter encore, et il souhaite que cette charité croisse en lumière. Il ne veut point d'amour sans connaissance et sans lumière. La lumière, pour ne pas éblouir au lieu d'éclairer, doit croître en charité, et la charité, pour ne pas tomber ni faire tomber les autres, doit croître

en lumière. Il faut donc s'efforcer sans cesse de croître dans la connaissance et dans l'amour de ses devoirs. Or, cette lumière dont parle l'Apôtre, est une lumière non de curiosité, mais de pratique et d'un discernement nécessaire en tout temps : *afin que vous sachiez*, dit-il, *discerner le bien d'avec le mal*. Saint Paul ne demande pas à dominer sur les âmes, il n'exige pas d'elles un entier attachement à sa personne, ni une obéissance aveugle ; mais, comme il le sert pour Dieu, il veut qu'elles marchent dans ses voies avec lumière et discernement, et qu'elles voient où et par où on les mène.

Afin que vous soyez purs et sincères.— Cette sincérité dont parle l'Apôtre ne consiste pas seulement dans une certaine droiture opposée à la duplicité, mais dans la pureté de cœur et une grande intégrité de conscience. Un chrétien est sincère quand il est tout à Dieu, quand il n'a point deux trésors, quand il ne veut point servir deux maîtres.

Afin que vous soyez purs et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ.— La vie est pleine d'occasions dangereuses, qui arrêtent quelquefois les justes, si elles ne les font pas toujours tomber tout à fait. Il faut une grande sagesse et une grande fidélité dans la voie de Dieu pour marcher ainsi dans une continuelle uniformité. Un véritable chrétien ne fait pas tantôt le bien, tantôt le mal ; un véritable disciple de Jésus-Christ ne cesse pas de le suivre, et de porter continuellement sa croix avec lui.

Afin que vous soyez remplis des fruits de justice par Jésus-Christ pour la gloire de Dieu.— Par ces paroles, l'Apôtre nous apprend que ce n'est pas seulement en quelques bons fruits sans suite, sans racines, sans égalité que la persévérance est donnée, mais en une charité vive et sincère qui ne compose pas avec Dieu et son devoir, et qui ne dit jamais : c'est assez.

Mais saint Paul ajoute : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur* ; parce qu'il n'y a pas de véritable fruit de justice dont Jésus-Christ ne soit l'auteur. Et quand c'est la grâce qui nous anime, tout tourne à l'honneur et à la gloire de Dieu. Ainsi Dieu doit être non-seulement le principe de nos bonnes actions, mais encore la fin.

Sujet tiré de l'Evangile

Magister, scimus quia verax es.
(Math., 22.)

I.— Toute la malice des démons et des hommes ne peut rien contre Dieu. Il fait ce qu'il veut de ceux mêmes qui ne font pas ce qu'il veut. Il fait tourner à sa gloire et à l'utilité de son église les desseins les plus mauvais et les injustices les mieux concertées. Notre évangile en est une preuve sensible. Les Pharisiens font à Jésus-Christ des louanges pour le séduire et une question captieuse pour le surprendre. Ils croient le tenir dans leurs filets et le compromettre infailliblement soit avec le prince, soit avec le peuple, ou le rendre odieux tout à la fois à l'un et à l'autre. Mais à quoi aboutit cette manœuvre ? Jésus-Christ tire un témoignage, quoique forcé,

en sa faveur de la propre confession de ses ennemis, et il leur ferme la bouche par une réponse pleine de sagesse, qui instruit en deux mots toute son Eglise des devoirs les plus importants à la Société et à la Religion. C'est à nous à en recueillir le fruit. Les louanges forcées que les Pharisiens donnent à Jésus-Christ ne nous seront pas moins instructives que la réponse du Sauveur. Nous y voyons également les obligations de l'homme chrétien envers Dieu et envers le prochain dans toutes sortes de circonstances.

Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable.— Cette qualité aussi nécessaire aux simples fidèles qu'aux ministres de Jésus-Christ, ne se borne pas à la sincérité dans les paroles ; elle s'étend sur le fond même du cœur, elle entre dans les inclinations les plus intimes de l'âme pour les régler selon Dieu qui est vérité, et les conformer à sa volonté suprême. Ainsi, aimer la vérité, c'est aimer Dieu et aimer chaque chose dans l'ordre dans lequel elle doit être aimée. La vérité ou la véracité en ce sens n'est donc pas autre chose que la vertu, puisque la vertu, selon la définition qu'en donne saint Augustin, est : *ordo amoris, l'ordre de l'amour, l'amour bien réglé* ; c'est-à-dire, qui fait aimer chaque chose comme elle mérite d'être aimée, Dieu par-dessus tout, notre prochain comme nous-mêmes, comme nous étant égal et capable de jouir de Dieu comme nous, et qui nous faisant regarder toutes les autres créatures comme inférieures à nous, nous en fait user pour jouir de Dieu et non pas jouir d'elles, en les mettant à la place de Dieu.

Vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité sans égard pour qui que ce soit, car vous ne considérez pas la qualité des personnes.— La voie de Dieu, c'est la vérité même, c'est celle que Jésus-Christ nous a enseignée par son exemple et par sa parole. C'est la voie qu'il faut enseigner aux hommes et que les hommes doivent rechercher. Chacun doit se dire à soi-même cette parole de saint Augustin : Si vous êtes vraiment chrétiens, vous devez marcher par la voie où Notre-Seigneur Jésus-Christ a marché. *Ipsæ enim christianus qui non aspernatur viam Christi, sed vult viam sequi per passionem ipsius.* — Malheur donc à ceux qui ne marchent point par cette voie, car, ajoute le grand docteur : *dura videtur, sed ipsa est tuta via. Alia forte delicias habet, sed latronibus plena. Noli per aliam velle ire, quam per illam qua ipse ivit.* De quelques illusions qu'on vous amuse pour aplanir vos sentiers et rendre tout innocent ; par quelque pratique que l'on vous séduise pour tenir votre conscience en repos, souvenez-vous que, selon Salomon, *il y a une voie qui paraît droite à celui qui y marche, mais qui conduit à la mort* ; enfin, que la voie de Dieu est la seule assurée, la seule qui conduit à la vie.

II.— La réponse de Jésus-Christ est encore une nouvelle preuve qu'il est vraiment le docteur de la vérité et qu'il l'enseigne dans la sincérité et sans aucun alliage étranger. Il nous donne une leçon pleine de sagesse et de lu-

mière, qui nous apprend à remplir et à accorder tous nos devoirs. *Rendez, dit-il, à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Il n'y a que le christianisme qui apprenne à être tout à la fois religieux envers Dieu et juste envers le prochain. Nous ne pouvons donc nous vanter d'être de vrais disciples de Jésus-Christ sous prétexte même que nous croyons honorer Dieu, si nous manquons aux devoirs de la charité et de la justice envers le prochain. Il faut rendre à César ce qui est à César : aux supérieurs le respect, l'amour, la soumission, la fidélité ; aux inférieurs, la charité, la tendresse, la modération, la vigilance ; à tous, la justice et l'amour : ce qui fait que, loin de leur faire aucun tort, on leur procure tout le bien que l'on peut par rapport à la vie présente et surtout par rapport à l'éternité. Mais, en songeant au prochain, nous ne devons jamais déroger à ce que nous devons à Dieu et à notre propre conscience : *Non perdat in vobis Cæsar imaginem suam ; non perdat in vobis Deus nummum suum.* Saint Paul nous fait comprendre lui-même toute l'étendue de ce précepte et de cette leçon de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Rendez à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur.* A quoi il ajoute : *Ne soyez redevables à personne que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres.*

Pour mieux sentir encore toute l'étendue de nos devoirs envers Dieu, nous devons nous appliquer à nous-mêmes la question que Jésus-Christ fit à ceux qui voulaient le surprendre et à qui il avait demandé une pièce de monnaie : *De qui cette image ?* leur dit-il. Notre âme, dit saint Augustin, est comme une pièce de monnaie frappée au coin et à l'image de Dieu même, avec cette différence cependant que le prince ne crée pas l'argent, ne forme pas la monnaie qui porte son nom et son image, qu'il peut l'aliéner, et que ses officiers peuvent être injustes en demandant au delà de ce qui est dû ; au lieu que c'est Dieu qui a créé notre âme et qui y a gravé son image, qu'il ne peut céder à un autre le droit qu'il a sur nous, et qu'on ne saurait trop nous demander de sa part, puisque nous avons tout reçu de lui. Saint Augustin remarque encore que cette image de Dieu n'est pas dans l'homme comme l'image du prince est sur une pièce de monnaie. Cette pièce est insensible à l'honneur qu'elle a, elle ne sait pas de qui elle porte l'image. Mais le chrétien doit connaître sa dignité. Aussi, dit saint Augustin, on voit l'image du prince d'une manière bien différente dans son fils ou dans une pièce de monnaie : *Imago imperatoris aliter in filio est, aliter in nummo. Nummus nescit se habere imaginem imperatoris. Tu vero nummus Dei es ; ex hoc melior, quia cum intellectu et cum quadam vita nummus Dei es, ut scias etiam cujus imaginem geres.* Le nom du prince, son image et le droit de donner à la monnaie le prix et la valeur sont des marques de souveraineté sur ses sujets ; nous ne pouvons donc pas, sans impiété, con-

tester à Dieu son souverain domaine sur notre cœur et sur tout ce que nous sommes, puisque nous sommes faits à son image, que nous portons le nom de son Fils et que nous ne valons que ce qu'il nous fait valoir. Ainsi, comme César redemande son image, Dieu nous redemande aussi la sienne ; et en nous redemandant son image, il nous redemande tout entier, parce que tout l'homme n'est que l'image de Dieu. Et Jésus-Christ nous redemande cette image à double titre : et parce que nous ayant créés à son image, il a droit de nous redemander ce qu'il nous a donné ; et parce que l'homme, ayant perdu cette première dignité et par le péché d'Adam et par les siens, Jésus-Christ a bien voulu retracer en nous par son sang et par son esprit cette première image que le péché avait entièrement défigurée. Nous avons donc une double obligation : celle de conserver en nous précieusement tous les traits de cette ressemblance que nous avons avec Dieu tant par le bienfait de la création que par celui de la rédemption ; ensuite, quand on a eu le malheur de déshonorer cette image par le péché, il ne faut rien négliger pour la rétablir.

Il est bien rare de voir l'image du vieil Adam et de l'homme terrestre effacée dans le cœur et dans la conduite des chrétiens et d'y voir briller à la place celle de l'homme céleste, de Jésus-Christ, du nouvel Adam. Pour être de véritables images de l'homme spirituel, il faut détruire en entier ou du moins travailler sans relâche à effacer tout l'homme terrestre. Il faut détruire Babylone jusqu'au fondement et écraser ses enfants contre la pierre, c'est-à-dire, selon l'explication que saint Augustin donne à ces paroles du psaume, il faut attaquer la concupiscence dans ses affections les plus intimes et dans tous ses fruits ; il faut faire périr sans miséricorde et sans réserve tous les rejetons de la cupidité et surtout de l'orgueil, qui est le principe de tout péché.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTER, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

CÉLÉBRATION DU MARIAGE HORS DE L'ÉGLISE

Le Rituel romain prescrit de célébrer les mariages dans les églises ou chapelles publiques, sauf le cas de nécessité. On se demande si

l'évêque pourrait permettre de célébrer un mariage dans une chapelle domestique et devant l'autel érigé pour la circonstance ? Peut-on dire la messe à cet autel ?

Cette intéressante question a été portée au Saint-Siège par le vicaire capitulaire de Barcelone (Espagne). Depuis bien des années, l'usage s'était introduit dans le diocèse que l'évêque permit quelquefois, pour cause de noblesse ou pour d'autres causes rationnelles, de célébrer les mariages dans les chapelles domestiques ; en outre, on y avait permis, quoique plus rarement, de faire la cérémonie dans une maison particulière et devant un autel établi pour la circonstance. Le précédent évêque avait fait bien des tentatives pour abroger cet usage. Malgré cela, il arrivait assez souvent que l'on demandait au vicaire capitulaire la permission dont il s'agit. De là, naissent trois questions :

1° Hors le cas de très-grave maladie de l'un des contractants, peut-on célébrer le mariage dans une maison privée et devant un autel érigés spécialement à cet effet ?

2° Est-il, du moins, permis de faire des mariages dans les chapelles domestiques, dans lesquelles on dit la messe ?

3° Peut-on dire la messe nuptiale dans les chapelles domestiques dont il s'agit ?

Voici la décision de la S. Congrégation des Rites :

Il est convenable de célébrer le mariage par-devant l'église, c'est-à-dire dans une église publique. Toutefois, il n'est pas défendu aux Ordinaires des lieux, lorsque nul péril n'est imminent et que des causes raisonnables concourent, de permettre quelquefois, selon leur prudence, que le mariage soit célébré dans des chapelles domestiques et qu'on puisse dire dans ces chapelles la messe nuptiale. Le texte latin de la décision est ainsi conçu :

« Matrimonium in facie ecclesiæ seu in ecclesia maxime celebrari decet. Haud tamen vetitum est locorum Ordinariis ut, si nullum imminet periculum ac laudabiles concurrant causæ, illud celebrare quandoque pro sua prudentia permittant in privatis oratoriis, in quibus sacrum fieri valeat. »

Ainsi, dans la pensée de la S. Congrégation des Rites, l'évêque peut absolument permettre de faire un mariage dans une maison particulière et dans une chapelle domestique qui a été disposée pour cette circonstance, de sorte que le célébrant, qui bénit le mariage, peut dire la messe nuptiale dans cette chapelle.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col — Un an. 20 fr — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

L'ANNÉE DE L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR ET LES ÈRES

A l'occasion de Denys le Petit, le premier qui ait employé l'ère chrétienne, Rohrbacher dit que les chronologistes des derniers temps ont trouvé qu'il s'était trompé dans son calcul, et que l'opinion la plus commune est qu'il a reculé de quatre ans la véritable année de l'Incarnation. Il y a là une question sérieuse, compliquée, difficile à résoudre, mais assez importante. D'après d'autres historiens, l'ère Dyonissienne serait de quatre ans en retard (1).

Différents savants s'en sont occupés. Nous ne parlons pas de l'Art de vérifier les dates, que tout le monde connaît. M. Natalis de Wailly l'étudie dans son grand travail de paléographie. Kepler a écrit une dissertation de *Jesu Christi vero anno natalitio*. M. Vaillant, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (T. II, 1^{re} série, pp. 532 et suiv.), essaie de prouver la date exacte de la naissance du Sauveur au moyen des anciennes médailles. M. H. Wallon, de l'Institut, consacre à cette thèse un chapitre entier de son beau livre *De la croyance due à l'Evangile*. Le P. Memain a écrit spécialement à cette occasion les *Etudes chronologiques pour l'histoire de N.-S. Jésus-Christ* (2), et comme il avait été attaqué par M. l'abbé Lecanu dans une grande Revue littéraire, il a répondu au moyen d'une brochure intitulée : *Discussion sur la chronologie de l'Evangile* (3).

En recourant à ces publications différentes, les lecteurs de l'*Histoire de l'Eglise* pourront eux-mêmes étudier les éléments de la chronologie aujourd'hui adoptée par le monde chrétien. Nous ne faisons que résumer les propositions affirmées par M. Wallon et le P. Memain, généralement d'accord.

I

Saint Luc donnant une date pour la mission de saint Jean-Baptiste, cette date, par ses rapports avec le temps de la naissance et de la mort du Sauveur, est devenue la clef de voûte de tout le système chronologique des Evangiles. Il y a, en effet, trois grandes époques dans l'histoire évangélique : la naissance, le baptême et la mort du Christ. Elles sont liées entre elles par les textes sacrés et par la tradition, mais non au point que l'une étant établie doive entraîner nécessairement les deux autres. Au contraire, il faut toucher à toutes pour conclure sur chacune. Prenons-les donc dans leur ordre, la conclusion viendra par la marche de la discussion :

1° Jésus-Christ est né sous Hérode, à la suite d'un recensement ordonné par Auguste. La limite extrême est ici la mort d'Hérode, laquelle se trouve elle-même déterminée par le commencement et la durée de son règne, par la

1. Ideler, *Chronol.*; Sepp, *Vie de J.-C.*; Chérrier, *Inst. Hist. Eccles.*

2. Paris, 1867, in-8.

3. Paris, 1869, in-8.

fin et la durée du règne de ses fils et successeurs. Il faut d'abord que l'on sache que les Juifs comptaient les années de leurs rois du premier jour de l'année dans laquelle ils étaient arrivés au trône : si bien que la même année figure à la fois comme la dernière du prince mort et la première de son successeur. Or, il est établi par le texte de Josèphe, par des calculs astronomiques basés sur les récits de cet historien, qu'Hérode était mort vers le commencement d'avril 750 de Rome (4 av. l'ère vulgaire) ; donc Jésus-Christ, dont la naissance est rapportée, par une tradition fort ancienne, au 25 décembre, n'a pu naître plus tard que le 25 décembre 749.

Disons maintenant qu'il n'a pu naître plus tôt que le 25 décembre 747. En effet, l'édit de recensement général a dû être postérieur à la pacification du monde, marquée par la fermeture du temple de Janus. Or, cela n'arriva qu'au milieu de l'été de l'an 746 de Rome (8 ans av. l'E. V.). Mais il n'est pas probable, il n'est pas possible que le recensement ordonné ait été commencé cette année-là même en Judée. Il faut le rapporter au plus tôt à l'année suivante. Donc, reste à choisir entre le 25 décembre de l'une des années 747, 748, 749 de Rome (7, 6 ou 5 années av. l'E. V.).

On a voulu exclure l'an 749 comme trop rapproché de la mort d'Hérode, laquelle il faut placer entre la naissance du Sauveur et l'adoration des Mages, la fuite en Egypte et le massacre des Innocents. Ce n'est pas sérieux. Les Mages, prévenus par l'étoile, ont pu arriver fort bien treize jours après la naissance du Sauveur. Quant au massacre des Innocents, celui dont Auguste disait qu'il aimerait mieux être le porc que le fils, n'a pu guère tenir compte de la limite d'âge en ordonnant ces massacres barbares. Aussi, certains érudits admettent-ils l'année 749, prétendant que le recensement fut fait par Saturninus sorti de charge, Quirinus étant gouverneur en titre, tandis que Varus résidait encore en Syrie.

Sanclemente et d'autres chronologistes veulent au contraire que la naissance du Christ ait eu lieu en 747, précisément à cause de Saturninus, qui était alors gouverneur en titre. On fait remarquer encore que l'Ange, dans saint Matthieu, dit à Joseph : « Ceux-là sont morts qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Il faudrait entendre Antipater et Hérode : or, Antipater se trouvait à Rome dans l'été de 748. Si l'on veut également chercher le recensement indiqué par l'Evangile dans le serment prêté par toute la nation, ce fait se produisit incontestablement vers la fin de 747. Enfin, ceux qui rattachent l'étoile des Mages à la conjonction de Jupiter et de Saturne seront ramenés aussi à la même année.

2° Saint Luc dit que la mission de S. Jean-Baptiste commença en la quinzième année de Tibère, et que le Christ se présentant au baptême avait « environ 30 ans. » Ces nombres, rapprochés des précédents, ont donné lieu à divers systèmes. Le baptême du Sauveur ne paraît pas avoir eu lieu plus d'un an après le commen-

cement de la prédication de Jean, la quinzième année de Tibère court du 19 août 781 au 19 août 782 (28-29). Si l'on donne au Christ trente ans le 6 janvier 782, il serait né le 25 décembre 751 ; or, Hérode était mort en 750. Le P. Patrizzî compte alors la quinzième année de Tibère, non de la mort d'Auguste, mais de l'association de Tibère à la puissance tribunitienne, et il obtient ainsi l'an 764 (octobre) ; reportant ensuite le baptême au commencement de la mission de Jean, il arrive, pour la naissance, au 25 décembre 747, et, pour le baptême, à l'âge d'environ 31 ans. M. Wallon n'admet pas cette opinion. Se basant sur les lois de Kepler pour les nombres décimaux, il dit qu'un homme d'« environ 30 ans » peut avoir plus de 25 ans et moins de 35. Saint Luc aurait eu en vue d'établir que Jésus, commençant sa mission, avait passé l'âge sacerdotal, fixé à trente ans. Si donc le Sauveur est né le 25 décembre 747, la quinzième année de Tibère (781-782), il avait trente-quatre à trente-cinq ans, et trente-deux à trente-trois ans si on le fait naître l'an de Rome 749.

3° Cette seconde date une fois établie doit entraîner la détermination de la troisième, celle de la mort de Jésus-Christ. Saint Jean nous donne, en effet, une série d'actes chronologiquement liés entre le baptême et la mort du Sauveur. Il en ressort qu'il y eut une Pâque entre celle qui suivit le baptême du Sauveur et celle qui fut célébrée au temps du miracle de la multiplication des pains. La première Pâque est au plus tôt celle de l'an 782 de Rome (29 de l'E. V.) ; mais si Jean n'a pas commencé sa prédication aux premiers jours de cette année, si des mois se sont écoulés avant le baptême du Sauveur, le baptême n'a pu avoir lieu qu'après la Pâque. Alors la première Pâque célébrée par Jésus dans l'Evangile serait celle de l'an 783 (30 de l'E. V.) ; et la dernière, celle de la Passion, correspondrait à l'an 785 ou 786 de Rome (32 ou 33 de l'E. V.). Laquelle choisir ?

L'année doit remplir deux conditions ; elle doit tomber sous le gouvernement de Pilate, et il faut qu'elle soit telle que le jour de la mort du Sauveur se trouve être un vendredi. Comme Pilate est resté dix ans gouverneur de la Judée, c'est-à-dire jusqu'en 788, peut-être 789, la première difficulté se résout facilement. Il n'y a de gêne que pour ceux qui, rapportant la mort du Sauveur au consulat des deux Gemini, en l'an 29, donnent une durée de trois ans et demi à la mission du Fils de Dieu. C'est une question longue à débattre et hors de propos ici.

Arrivons à la seconde condition. D'après les données de l'apôtre S. Jean, la mort du Sauveur devrait être rapportée aux années 32 ou 33 de l'ère vulgaire ; or, la date de ce grand événement est fixée par cette circonstance, que le jour de cette mort, qui est le jour même de l'immolation de la Pâque, le 14 Nisan, était un vendredi. Or, l'année 33 est la seule, non pas seulement de ces deux années, mais des dix placées en deçà ou en delà, dans les limites de l'an 27 à l'an 38, qui satisfasse à cette condition. C'est donc à l'an 33 qu'il faudrait s'arrêter.

« Par là, continue M. Wallon, se trouve dé-

terminée la durée de la vie de Jésus-Christ. Elle a dû être d'un peu plus de 38 ans, s'il est né, selon l'opinion la plus vraisemblable, l'an 7 avant l'ère vulgaire, ou d'un peu plus de 36 ans, s'il est né l'an 5. » Elle excéderait ainsi les limites de l'opinion commune, qui la réduit à 33 ans; mais elle n'arriverait pas à la limite dont saint Irénée s'est fait l'interprète et qui fait mourir Notre-Seigneur à plus de quarante ans. Quant à la date qui fixe la mort de Jésus à l'an 33, elle se trouve concorder exactement avec les soixante-dix semaines d'années dont parle Daniel dans sa célèbre prophétie (ix, 23-27).

Quoi qu'il en soit de ces opinions, nous concluons avec Bossuet : « On ne convient pas de l'année précise où le Christ vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre Ère vulgaire.... Sans disputer davantage..., il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde (1). » (A suivre.)

(Extrait des notes et additions nouvelles faites sur l'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun. 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix : 75 fr. pour les souscripteurs. Quatre vol. parus, le cinquième, sous presse. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

1° Quelle est l'origine de l'Acte de Charité, dit vœu héroïque, en faveur des âmes du Purgatoire?

2° En quoi consiste-t-il au juste?

3° Quels sont les privilèges accordés aux personnes qui font cet acte de charité (prêtres et laïques)?

4° Donner les preuves authentiques de ces privilèges.

5° Y a-t-il quelques décrets des S. Congrégations romaines?

Jusqu'à ce jour, je n'ai rien trouvé de certain, d'authentique, de prouvé sur ce vœu, si utile aux âmes souffrantes du Purgatoire.

Comme la chose en vaut la peine, je compte que vous voudrez bien entendre ma faible voix et y répondre.

R. — La pieuse pratique, qui consiste à offrir, pour le soulagement des fidèles défunts, les œuvres méritoires dont on peut disposer, prit naissance au siècle dernier, sous le pontificat de Benoît XIII. Le P. Gaspard Oliden, de l'Institut des Théatins, fut sinon l'instituteur, du moins le propagateur de cette pieuse pratique. Benoît XIII accorda certaines indulgences. Pie VI les confirma en 1783, sur la demande du général des Théatins. En 1852, le Saint-Père Pie IX, confirmant pour la troisième fois ces mêmes indulgences, éclaircit certaines questions douteuses qui s'étaient présentées. Enfin, un décret général, en date du 20 novembre 1854, a réglé tout ce qui concerne la dévotion du vœu pour les âmes du Purgatoire. Les indulgences sont les suivantes :

1° Les prêtres qui font profession de cette oblation ont l'indult quotidien de l'autel privilégié personnel ;

2° Les fidèles peuvent gagner une indulgence plénière toutes les fois qu'ils font la commu-

nion et tous les lundis de l'année, mais ils doivent assister à la messe pour les âmes du Purgatoire, visiter une église ou une chapelle publique et prier quelque temps, selon l'intention du Saint-Père ;

3° Toutes les indulgences présentes ou futures, que les membres de l'association gagnent, peuvent être appliquées aux âmes du Purgatoire ;

4° Les malades, vieillards, gens de la campagne, prisonniers et autres fidèles qui ne peuvent assister à la messe le lundi, peuvent gagner l'indulgence dans la messe du dimanche. En ce qui concerne les enfants qui n'ont pas fait la première communion, et ceux qui ont une raison légitime qui les empêche de communier, les Ordinaires des lieux sont autorisés à subdéléguer des confesseurs pour commuer l'obligation de la communion en d'autres œuvres pies.

Voilà ce que porte en résumé le décret général du 20 novembre 1854, qui répond, croyons-nous, à toutes les questions qui nous sont soumises par notre honorable correspondant.

Q. — Seriez-vous assez bon pour me résoudre les difficultés suivantes, qui me sont survenues à l'occasion de votre dernier numéro ? Les voici :

1° Qu'entend le droit canon par *domicile* et *quasi-domicile*, lorsqu'il s'agit de mariage?

2° Celui qui a quasi-domicile quelque part, a-t-il toujours domicile ailleurs, et en quel lieu?

3° Une personne à tout âge et dans toute condition, même veuve, peut-elle toujours valablement se marier au domicile ou au quasi-domicile de ses parents, bien qu'elle ait acquis domicile ailleurs?

R. — En réponse à ces questions, nous rappellerons quelques principes canoniques sur le « domicile » relativement au mariage.

Le curé compétent pour assister au mariage est celui de la paroisse dans lequel l'un des époux a son domicile. Or, le domicile s'acquiert dans le lieu qu'on habite avec l'intention d'y demeurer toujours.

Celui qui a deux résidences, peut valablement contracter mariage devant le curé dans la paroisse duquel il se marie. On est censé avoir deux domiciles, lorsqu'on réside également dans l'un et dans l'autre.

Le « quasi-domicile, » qui est une résidence occasionnelle, suffit pour le mariage. Il suit de là que les employés des administrations publiques, les professeurs, les étudiants des collèges et des communautés, les ouvriers et les domestiques qui habitent une ville ou une localité quelconque pendant une partie considérable de l'année, peuvent se marier devant le curé du lieu.

Le mariage est nul lorsqu'on passe frauduleusement d'un lieu à un autre, dans le but d'y contracter mariage et sans avoir l'intention d'y acquérir le domicile ou le quasi-domicile. Une affaire de ce genre, compliquée, se lit au tome XXXIV du *Thesaurus* de la Sacrée Congrégation du Concile. Jean Feroë, danois et luthérien, voulant se marier avec Catherine Dormier, qui habitait Livourne, et ne pouvant pas le faire à cause de la disparité du culte, re-

courut à la fraude : il se transporta à Coire, en Suisse, avec Catherine ; là, quatre ou cinq jours après leur arrivée, le mariage eut lieu devant le curé et les témoins. La Sacrée Congrégation du Concile prononça la nullité de ce mariage pour les motifs suivants : le saint concile de Trente n'ayant jamais été publié en Danemark, les habitants n'en sont pas liés. Mais en venant à Libourne, où la loi dudit concile était en pleine vigueur, Feroë s'y était trouvé soumis, et c'est en vain qu'il excipait de sa qualité de Danois : il avait perdu l'immunité dont il se prévalait, en quittant sa patrie et en établissant sa demeure à Livourne. D'où il suit que le séjour dans un pays catholique où le Concile de Trente oblige, abroge en pareil cas toute prérogative de nationalité.

Il nous reste peu de mots à ajouter en réponse aux questions de notre correspondant.

Celui qui a un quasi-domicile quelque part a ordinairement un domicile ailleurs, c'est-à-dire dans le lieu que ses parents habitent, ou dans celui où il a principalement résidé et qu'il n'a pas abandonné avec l'intention de ne pas revenir y demeurer.

Aussi longtemps qu'un fils ou une fille ont leurs père et mère ou leurs aïeux, ils ont la faculté de se marier au domicile de ces parents ou grands-parents. Comme le mariage émancipe en quelque sorte l'enfant de l'autorité paternelle ou maternelle, nous ne pensons pas qu'une veuve puisse se prévaloir du domicile de ses parents. S'appartenant à elle-même, elle ne peut se marier qu'à son domicile propre ou dans l'endroit de son quasi-domicile.

Q. — Dans votre numéro du 2 octobre courant, relativement à ce qui se passe dans un grand nombre de diocèses qui ont obtenu du Saint-Siège des indults les autorisant à faire appliquer pour les séminaires les messes qui devraient être appliquées *pro populo*, les jours de fêtes supprimées, on vous demande si un curé, légitimement empêché de dire la messe ce jour-là, est obligé d'envoyer à la caisse de l'évêché l'honoraire de la messe qu'il n'a pas dite. Vous répondez qu'il n'y est pas tenu. C'est évident : n'ayant pas dit la messe, il n'a pas reçu d'honoraire ; il ne peut, par conséquent, envoyer ce qu'il n'a pas reçu.

Mais je crois que la question de votre honorable correspondant devrait être posée différemment ; dans ce cas votre réponse serait peut-être tout autre. Il s'agit de savoir si le curé, légitimement empêché d'appliquer la messe pour le séminaire un jour de fête supprimée, n'est pas obligé en conscience d'appliquer cette messe le premier jour libre qui suivra.

Une décision de la Sacrée Congrégation du Concile, en date du 14 décembre 1859, porte que les curés qui se seraient trouvés dans l'impossibilité de célébrer *pro populo* aux jours fixés par les saints canons, sont obligés d'y suppléer le plus tôt possible. Cette décision est d'ailleurs conforme à l'enseignement de la théologie. Or, le Souverain Pontife, en transférant l'application de la messe *pro populo* à l'œuvre des séminaires, a-t-il entendu par là libérer le curé de l'obligation où celui-ci était de suppléer toute messe *pro populo*, que des circonstances légitimes l'avaient empêché de dire aux jours fixés par les saints canons ? Les indults ne font pas mention, que je sache, de cette dispense ; donc il faut présumer que telle n'a pas été l'intention du Souverain Pontife.

Pour notre diocèse, des personnes compétentes sont d'avis que toute messe, qui ne pourrait être dite pour le séminaire les jours de fêtes supprimées, doit être sup-

pléée le plus tôt possible ; c'est-à-dire qu'on doit appliquer à l'intention du séminaire autant de messes qu'il y a de fêtes supprimées dans l'année.

R. — A notre humble avis, le curé légitimement empêché de dire la messe un jour de fête supprimée, n'est pas obligé d'envoyer l'honoraire de la messe qu'il n'a pas dite. Nous ne pensons pas qu'il soit obligé en conscience d'appliquer cette messe le premier jour libre qui suivra. Il est vrai qu'une décision de la Sacrée Congrégation du Concile, en date du 14 décembre 1859, oblige les curés, qui se seraient trouvés dans l'impossibilité de célébrer *pro populo* aux jours fixés par les saints canons, d'y suppléer le plus tôt possible. Mais cette décision nous paraît avoir été inspirée par la considération du bien spirituel des âmes. En effet, l'application de la messe *pro populo* est de la plus haute importance pour l'ensemble des habitants d'une paroisse. C'est sur ce motif que le Saint-Siège a prescrit de continuer l'application de la messe *pro populo*, alors même que les fêtes n'étaient plus d'obligation pour la population. Le pape Pie VI diminua le nombre des fêtes dans l'Etat pontifical : aussitôt l'application de la messe *pro populo* fut soulevée. Or, Pie VI décida que les curés devaient continuer de l'appliquer pour leurs ouailles, parce que, dit-il, nous n'avons pas voulu amoindrir les biens spirituels des populations par la dispense que nous leur avons donnée en vue de leurs intérêts temporels, en permettant le travail nécessaire aux gens pauvres pour gagner leur vie. — Il y a donc ici un intérêt de premier ordre qui concerne la population tout entière.

D'autre part, peut-on supposer que le Souverain Pontife, en transférant l'application de la messe *pro populo* à l'œuvre des séminaires, ait entendu imposer de nouvelles charges aux curés ? Or, le curé devrait supporter une charge insolite, s'il était obligé d'envoyer l'honoraire des messes qu'il ne peut pas dire, s'il devait se priver de l'honoraire de la messe avec laquelle il suppléerait celle qu'il n'a pas pu dire les jours de fête supprimées. Nous ne pensons pas que que telle ait été l'intention du Souverain Pontife, et nous sommes certain que telle est aussi l'appréciation des personnes éclairées.

Q. — Je désirerais avoir entre les mains un programme de théologie de l'Université de Paris. Si vous le tenez dans votre librairie, adressez-m'en, s'il vous plaît, un exemplaire ; sinon, ayez la bonté de me dire par votre excellente revue, *L'Ami du Clergé*, ce que je dois faire pour me le procurer.

Et à l'occasion, Monsieur le Rédacteur, je me permets de vous suggérer une idée : Parmi les prêtres de la campagne, aussi bien curés que vicaires, beaucoup n'ont pas de véritable occupation. Inspirez-leur donc la pensée d'étudier la théologie avec les programmes de nos Universités, et de se présenter aux examens. Ce sera un excellent moyen de les maintenir dans la résolution de travailler, qu'ils ont prise déjà bien souvent, mais qu'ils n'ont pas maintenue, parce qu'ils n'avaient pas de plan bien tracé, et surtout pas de but déterminé.

R. — Nous ne pouvons qu'applaudir à l'excellente idée de notre correspondant. Les curés et les vicaires qui ont des loisirs ne peuvent les employer plus utilement qu'à l'étude de la théo-

logie d'après les programmes des Universités catholiques. Or, la collation des grades canoniques est assurément un des stimulants les plus actifs pour encourager les études.

Lorsque Léon XII réorganisa l'Université de la Sapienza, il prévint que les ecclésiastiques, qui n'auraient pu faire leurs études dans cette université, voudraient cependant y prendre les grades. En effet, l'article 229 de la Bulle *Quod divina Sapienza* conféra à la Sapienza le pouvoir de donner les grades aux étudiants qui ont fait leurs études dans une université de l'Etat Romain ou de l'étranger. En outre, Léon XII permit à la faculté de théologie de donner les grades aux ecclésiastiques qui font leurs études dans les séminaires.

Les universités de France ont le droit de prétendre à la même prérogative, de façon à pouvoir donner des grades aux ecclésiastiques qui n'ont pas le bonheur d'en suivre les cours, ou qui, ayant depuis longtemps terminé leurs études, remplissent aujourd'hui les fonctions du saint ministère. Le certificat d'études, délivré par le supérieur du séminaire, devra être nécessairement présenté. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'examen personnel sera de rigueur, tant pour le baccalauréat et la licence que pour le doctorat.

Le droit canonique exige les grades en théologie ou en droit canon pour certaines fonctions de la hiérarchie, entre autres l'épiscopat. Il est regrettable que le Saint-Siège soit obligé d'accorder des dispenses du doctorat à la plupart des évêques français qui sont préconisés. En effet, les bulles pontificales portent ordinairement la clause : *licet doctor non sit* ; mais il y a lieu d'espérer que cet inconvénient diminuera de jour en jour, grâce à nos nouvelles universités et à l'affluence toujours croissante des ecclésiastiques qui vont faire leurs études à Rome.

Le concordat de 1515 exigeait le grade de docteur pour les curés de villes entourées de remparts. Mais le concordat de 1801 n'ayant pas renouvelé cette disposition, il s'ensuit que les grades ne sont pas requis pour les cures de canton, c'est-à-dire pour les cures inamovibles elles-mêmes.

C'est l'esprit du Concile de Trente, que l'on choisisse un gradué en théologie et en droit canon, pour les fonctions de vicaire capitulaire, toutes choses d'ailleurs égales. L'abbé Bouix soutint jadis que c'est là une loi rigoureuse, de sorte que dans les chapitres où il n'y a qu'un seul gradué, ce dernier doit nécessairement être vicaire capitulaire. Deux évêques d'Espagne ne pouvant se résoudre à admettre un pareil sentiment, portèrent la question à Rome. La Sacrée Congrégation du Concile chargea le cardinal d'Andrea de rédiger un mémoire. Celui-ci, en effet, approfondit le sujet, et démontra que la disposition du Concile de Trente s'applique au cas où plusieurs candidats présenteraient des mérites égaux ; et, alors, le gradué doit être préféré au chanoine qui n'est pas gradué. La Sacrée Congrégation du Concile se rangea à l'avis du cardinal d'Andrea : d'où il résulte que l'opinion de Bouix sur ce point était excessive ; et l'étude et la science peuvent suppléer le grade,

mais à la condition d'avoir étudié et de posséder la science nécessaire.

En Italie, le vicaire général doit être gradué. Mais c'est là une législation particulière, qui dérive soit de l'ancien usage, soit de la disposition du concile que le pape Benoît XIII célébra à Rome en 1725. Ce fut un concile purement provincial, et comme tel, il n'oblige strictement que les diocèses appartenant à la province romaine, car, on le sait, le pape réunit plusieurs qualités distinctes : il est 1° Souverain Pontife de l'Eglise universelle ; 2° Patriarche de l'Eglise d'Occident ; 3° Primat de l'Italie ; 4° Métropolitain de la province romaine ; 5° Evêque du diocèse de Rome ; 6° Souverain de l'Etat temporel du Saint-Siège ; 7° Père commun de tous les fidèles.

Les universités catholiques sont appelées à rendre d'éminents services à l'Eglise en répandant de tous côtés l'amour de la science. Au XIII^e siècle, le pape Alexandre IV les représentait comme « l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre, » comme « un fleuve qui arrose la terre entière. » Mais, alors, les universités n'étaient accessibles qu'à un petit nombre d'ecclésiastiques, dont la plupart ne faisaient pas d'études élémentaires, qui les missent en état de profiter du grand enseignement théologique. L'établissement des séminaires a modifié cette situation : grâce aux études élémentaires et à l'instruction que tous les ecclésiastiques y reçoivent, il dépend d'eux d'aborder la théologie supérieure. Et voilà pourquoi il est important que les universités catholiques soient appelées à conférer les grades aux prêtres qui ont suivi les cours des séminaires diocésains.

Cette prérogative ne pourra manquer de provoquer une généreuse émulation dans les rangs du Clergé ; il en sera de lui comme de la jeunesse actuelle, où tous veulent être bacheliers : chacun voudra briguer les grades universitaires pour concourir de son mieux à l'ornement de l'Eglise ; donc, que celui qui n'est pas à l'œuvre, s'y mette ; que celui qui a commencé, s'opiniâtre ; aux livres, à l'étude ! L'ignorance, l'indifférence, voilà l'ennemi !

Pour bien suivre le mouvement de nos grandes institutions catholiques, il faut s'abonner au COURRIER DES UNIVERSITÉS, *Bulletin universel de l'Enseignement supérieur*, paraissant par livraisons mensuelles de 4 feuilles format grand in-8°, formant chaque année un volume d'environ 800 pages, avec table analytique. *Tous les programmes de nos cinq grandes universités catholiques y sont successivement donnés.* — 10 francs par an.

D'un autre côté, pour se former une bonne et solide bibliothèque, il faut adopter le système des PAIEMENTS MENSUELS : 5 francs par mois. C'est si peu onéreux, même pour la bourse d'un jeune vicaire ! Et de plus, il reçoit tout de suite les ouvrages choisis, il peut se mettre immédiatement à l'étude !

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Dans quel sens doit être entendu le mot *famille*, employé par l'article 72 du décret du 30 décembre 1809 ?

R. Nous avons déjà répondu à cette question

dans le n° 6, page 90. Et voici un nouveau document :

« En principe, lisons-nous dans une décision ministérielle du 15 décembre 1849, il ne devait d'abord être établi aucune distinction dans les églises : cependant, comme les fabriques étaient pauvres et qu'il était nécessaire d'encourager les fidèles à augmenter leurs ressources, une disposition du décret du 30 décembre 1809 (article 72) autorisa dans ce but les concessions de bancs et de chapelles en faveur des donateurs ou bienfaiteurs des églises ; elle étendit même les effets des concessions aux familles des donateurs. Ainsi il ne suffit pas d'être parent et héritier d'un concessionnaire de banc ou de chapelle pour avoir droit à la même jouissance après son décès ; il faut encore faire partie de sa famille. On ne doit comprendre dans le mot *famille* que les enfants et les descendants (et leurs alliés) du donateur. C'est dans ce sens que l'article 72 a toujours été interprété par les Ministres chargés de l'administration des Cultes, auxquels le décret de 1809 a conféré le droit d'approuver les concessions exceptionnelles dont il s'agit. »

Q. — L'ecclésiastique, prévenu de contravention pour avoir procédé à l'inhumation religieuse sans qu'il lui ait été justifié de l'autorisation de l'officier de l'état civil, pourrait-il, en invoquant la loi du 18 germinal an X, demander au moins à être renvoyé, préalablement à toutes poursuites, devant le Conseil d'Etat ?

R. — Nous avons reproduit ailleurs le texte d'un arrêt de la Cour de cassation, du 29 décembre 1842, rendu dans l'affaire de M. Sarda, curé de Maury, diocèse de Perpignan, prévenu d'avoir procédé aux cérémonies religieuses de plusieurs mariages et inhumations, sans qu'il lui ait été justifié soit d'un acte de mariage civil préalable, soit d'une autorisation préalable de l'officier de l'Etat civil. Par son arrêt, la Cour de cassation plaça absolument sur la même ligne les deux catégories de contraventions à lui reprochées. En ce qui concerne spécialement les inhumations non autorisées, la Cour de Montpellier a rendu, le 13 décembre 1858, un arrêt absolument identique. « Considérant que le fait à raison duquel le sieur A... prêtre, curé de Saint-Cirq, est poursuivi, consiste dans la levée du corps du sieur de Roquefeuil et dans son accompagnement au lieu où il a été inhumé, sans avoir préalablement obtenu l'autorisation du maire de la commune : que ce fait ne peut avoir été commis par le prévenu que dans l'exercice de ses fonctions de ministre du culte catholique : qu'à ce point de vue, il constitue un cas d'abus prévu par l'article 6 de la loi du 18 germinal an X : cet article rangeant, en effet, dans la classe des abus, les contraventions, par une personne ecclésiastique, aux lois et règlements du royaume : qu'inutilement allègue-t-on qu'il est nécessaire, pour qu'il y ait abus, que le prêtre ait exercé, par le fait incriminé, un acte de juridiction ecclésiastique émanant d'un pouvoir qui aurait abusé de son autorité et dont on appellerait à son juge supérieur : que

cette prétention est en dehors du texte de la loi du 18 germinal, qu'elle est implicitement condamnée par la jurisprudence du Conseil d'Etat et des Cours de justice de l'Empire ; considérant que de la combinaison des articles 6 et 8 de la loi de l'an X, il résulte que la connaissance des appels comme d'abus est déferée au Conseil d'Etat, qui, sur le rapport qui lui est adressé, termine définitivement l'affaire dans la forme administrative, ou en renvoie la connaissance aux autorités compétentes... qu'il est, en effet, facile de comprendre que, dans l'intérêt général des citoyens et dans l'intérêt aussi du ministre du culte lui-même, le législateur ait dû vouloir exercer un contrôle salutaire sur l'opportunité des poursuites dans une matière aussi délicate que celle qui touche au ministère des cultes, que jusqu'à ce que cette haute appréciation soit intervenue, le ministère public ne peut nanter les tribunaux de la connaissance des faits constituant un abus, alors même qu'il en résulterait un délit susceptible d'entraîner l'application d'une disposition pénale. »

Q. — Les vicaires ont-ils le droit d'exiger que les messes dites de fondation soient acquittées par eux de préférence à tout autre prêtre de la paroisse ?

R. — Nous empruntons notre réponse au livre des *Vicaires dans leurs rapports temporels avec leurs Curés, les Fabriques, les Communes et l'Etat*, par M. l'Abbé H. Fédou, que plusieurs volumes sur la législation temporelle ecclésiastique ont placé à côté des noms les plus compétents en cette matière.

« Le service des fondations existant dans les églises, est-il dit au *Bulletin des lois civiles ecclésiastiques* (1868, p. 322), est spécialement confié aux soins et à la surveillance de la Fabrique. » C'est ce que porte l'article 26 du décret du 30 décembre 1809, au § III, intitulé : *Fonctions du Bureau*, lequel article est ainsi conçu : « Les marguilliers sont chargés de veiller à ce « que toutes les fondations soient fidèlement « acquittées et exécutées suivant l'intention « des fondateurs, sans que les sommes puissent « être employées à d'autres charges. — Un « extrait du sommier des titres, contenant les « fondations qui doivent être desservies pendant le cours d'un trimestre, sera affiché « dans la sacristie, au commencement de chaque « trimestre, avec les noms du fondateur et « de l'ecclésiastique qui acquittera chaque fondation. — Il sera aussi rendu compte, à la « fin de chaque trimestre, par le curé ou desservant, au bureau des marguilliers, des fondations acquittées pendant le cours du trimestre. »

Le même décret contient, sur le service et l'exécution des fondations, quelques autres dispositions qu'il est bon de citer pour résoudre les questions qui peuvent se présenter dans la pratique sur cette matière.

« Le curé ou desservant, dit l'article 29, se « conformera aux règlements de l'Evêque « pour... l'acquiescement des charges pieuses « imposées par les bienfaiteurs, sauf les réduc-

« tions qui seraient faites par l'évêque, conformément aux règles canoniques... »

« Les annuels, ajoute l'article 31 du même décret, auxquels les fondateurs ont attaché des honoraires, et généralement tous les annuels portant une rétribution quelconque, seront donnés de préférence aux vicaires et ne pourront être acquittés qu'à leur défaut par les prêtres habitués ou autres ecclésiastiques, à moins qu'il n'en ait été autrement ordonné par les fondateurs. »

A ne consulter que les dispositions que nous venons de citer, on pourrait soutenir que c'est, en effet, au bureau des marguilliers qu'appartient le choix du prêtre qui sera chargé d'acquitter les fondations du trimestre, lorsque ce choix n'a pas été fait par le fondateur. Le deuxième paragraphe de l'article 26 ne laisse même aucun doute sur ce point en prescrivant au bureau d'indiquer dans le tableau des fondations le nom de l'ecclésiastique qui les acquittera.

L'article 31 vient encore corroborer cette interprétation en décidant formellement que les honoraires et rétributions attachés aux annuels doivent être donnés de préférence aux vicaires et, après eux, aux prêtres habitués.

Il n'est pas question du curé, comme on le voit, d'une manière spéciale, pour le choix dont il s'agit, pas plus que pour l'attribution des honoraires attachés aux fondations.

Le droit que la loi nous paraît ici conférer au bureau ne constitue point d'ailleurs une atteinte au pouvoir du curé, qui fait partie du bureau et qui, à ce titre, peut contredire le choix auquel la majorité des marguilliers se serait arrêtée.

Le curé, qui est ainsi en présence de ses vicaires, ne saurait, dans tous les cas, être systématiquement écarté, par la majorité du bureau, du bénéfice de l'acquiescement des fondations dont toute la responsabilité canonique pèse sur lui. Il ne faut pas oublier que les vicaires paroissiaux ne sont que ses délégués, qu'il leur assigne leurs fonctions dans l'église; que ceux-ci n'exercent ces fonctions que sous sa direction, sa surveillance et sa responsabilité, et qu'ils ne peuvent, par suite, être désignés par la Fabrique en dehors de lui.

Toutefois, si le curé ne saurait être systématiquement écarté du bénéfice des fondations, nous reconnaissons qu'il serait en opposition avec le droit s'il prétendait se réserver pour lui seul toutes les fondations rétribuées, contrairement à la décision de la majorité du bureau et à la disposition de l'article 31, qui appelle spécialement les vicaires à profiter des honoraires attachés aux fondations paroissiales, lorsque les fondateurs n'en ont point autrement ordonné.

Hâtons-nous de dire qu'en cas de désaccord et de difficultés sur les questions dont il s'agit, il est de toute nécessité de recourir à l'administration diocésaine, à laquelle l'ancienne et la nouvelle jurisprudence reconnaissent une grande autorité en cette matière.

VARIÉTÉS

LA FIN DU MONDE.

III

Nous devons dire un mot du sentiment qui regardait la durée du monde comme dépendant de la conservation de l'empire romain.

Les habitants de Thessalonique s'étaient figuré, au berceau même du christianisme et du vivant des Apôtres, que le monde touchait à sa fin et que Jésus-Christ allait bientôt paraître pour juger les vivants et les morts. Saint Paul leur écrivit pour dissiper cette erreur, qui les tenait dans une épouvante continuelle : « Nous vous conjurons, par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par réunion avec lui, de ne pas vous laisser ébranler si facilement dans vos premiers sentiments, et de ne pas vous alarmer sur des révélations ou sur des discours, ou des lettres, qu'on supposerait venir de nous, comme si le jour du Seigneur était proche. Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour ne viendra point, qu'auparavant l'apostasie ne soit arrivée, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché... Vous savez bien ce qui empêche cet homme de péché, l'Antechrist, de paraître, ce qui le retient jusqu'à ce qu'il soit révélé en son temps. Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent, attendant seulement pour se manifester que ce qui le retient maintenant ne soit plus. »

Plusieurs Pères ont pensé que saint Paul, dans ce passage de l'épître aux Thessaloniens, voulait parler de l'empire romain. C'est ce qui faisait dire à Tertullien : « Nous avons un motif majeur de prier pour les Césars et pour la conservation de l'empire : nous savons que la grande catastrophe qui menace l'univers, la fin même du monde qui doit être accompagnée de si horribles malheurs, n'est retardée que par la durée de l'empire romain. »

Saint Jean Chrysostome : « Qu'est-ce donc qui l'empêche de paraître ? Les uns disent que c'est la grâce du Saint-Esprit ; les autres, l'empire romain ; et je suis fort de ce dernier avis, parce que, si S. Paul avait voulu parler du Saint-Esprit, il se serait expliqué clairement, et d'ailleurs il y a longtemps que les dons gratuits ont cessé. Mais parce qu'il a en vue l'empire romain, il a raison de parler d'une manière couverte et énigmatique, pour ne pas irriter inutilement les Romains. Il dit donc seulement que celui qui tient, tienne jusqu'à ce qu'il soit ôté ; c'est-à-dire, quand l'empire romain sera ôté du monde, alors l'Antechrist viendra. »

Une opinion si habilement présentée ne pouvait manquer d'avoir des partisans, avant que l'événement n'en eût démontré la fausseté. On la trouve assez répandue parmi les écrivains ecclésiastiques qui vivaient dans les cinq premiers siècles de l'Eglise, du temps que florissait encore l'empire romain. Ceux qui vinrent depuis n'y ajoutèrent pas la même importance. L'événement prouva qu'on s'était trompé. C'est

dans le cinquième siècle que s'est vraiment écroulé l'empire romain.

Quelques auteurs entendent par l'empire romain celui qui se perpétua en Orient dans les empereurs de Constantinople, et en Occident, dans Charlemagne et les empereurs d'Allemagne. Le rameau oriental succomba par la prise de Constantinople, en 1453. Quant à la branche occidentale, nous l'avons vue périr au commencement de ce siècle par la destruction des électors et par la renonciation solennelle, au titre et aux droits d'empereur des Romains, faite par François II, qui prit à la place le nom modeste d'empereur d'Autriche. Ainsi, depuis soixante-dix ans, l'empire romain n'existe plus, même de nom.

Comment peut-on dire que la conservation de la puissance impériale retardait la ruine du monde? Le trône de Constantinople ne fut occupé le plus souvent que par le crime, l'hérésie, la persécution et enfin le schisme consommé. Les empereurs d'Allemagne ne se servirent le plus souvent de leur pouvoir que pour opprimer l'Eglise, et la religion n'eut pas de plus grands ennemis. Depuis le premier empereur, qui fit un anti-pape, jusqu'à Joseph II, qui s'établit pontife et asservit l'Eglise, on ne trouve presque pas un prince qui ait répondu comme il le devait à sa mission. Comprend-on que la chute de cet empire, qui provoquait le châtement divin, présage la fin du monde?

Enfin, d'autres auteurs pensent qu'il faut entendre par l'empire romain, le pouvoir spirituel exercé par le peuple sur les nations chrétiennes. Mais c'est une question de savoir si, au lieu de perdre, la foi ne fait pas aujourd'hui des progrès. L'Eglise est universelle, et quand l'indifférence en minerait quelque partie, elle ne saurait s'arrêter dans sa marche triomphale.

IV

Le pape saint Grégoire était si prévenu de la pensée que le monde devait bientôt finir, qu'il en témoigne son appréhension en plus d'un endroit. Tout nous annonce ce grand malheur, disait-il, la guerre, la peste, les tremblements de terre, les soulèvements des nations, les calamités publiques. Il est vrai que nous ne remarquons pas encore des signes dans le soleil, la lune et les étoiles; mais ils ne sont pas éloignés, le changement qui s'est opéré dans l'air nous le fait supposer. — L'Eglise a inséré cette homélie de saint Grégoire dans l'office du premier dimanche de l'Avent: d'où l'on voit comment les plus grands saints eux-mêmes peuvent quelquefois se faire illusion.

Saint Bernard ne pouvait croire que la fin du monde fût éloignée, en voyant tant d'abus et de désordres dans toutes les classes de la société. (Ps. 90, serm. 6.)

Armand de Villeneuve prédit la naissance de l'Antechrist pour l'année 1326.

Vers la fin du douzième siècle, l'abbé Joachim, fondateur d'une célèbre congrégation monastique d'Italie, annonça que l'Antechrist paraîtrait dans soixante ans.

Le cardinal Nicolas de Cuze fixait la venue de l'Antechrist à l'an 1700 ou 1734.

Le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, au commencement du quinzième siècle, crut remarquer par ses observations astronomiques que l'Antechrist paraîtrait en 1789,

Pic de la Mirandole reculait la naissance de cet homme de péché de deux siècles, jusqu'en 1994.

Saint Vincent Ferrier, dans une lettre à Benoît XIII, dit que certaines gens de son pays donnaient au monde, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles, autant d'années qu'il y a de versets dans le psautier, c'est-à-dire environ 2537. D'autre part, dans une lettre du 27 juillet 1412, il dit que l'Antechrist paraîtrait certainement bientôt, dans très-peu de temps: « J'ai appris, disait-il, il y a neuf ans, d'un saint ermite que l'Antechrist est déjà né. » Il confirme la même chose par le témoignage d'autres personnes qu'il avait ouïes, et par la confession forcée qu'en avait faite plusieurs démons, lorsqu'on exorcisait des possédés. — Il est évident, d'après cette lettre, que le saint aurait été induit en erreur.

Plusieurs prétendaient, au quinzième siècle, que le monde ne durerait pas plus depuis Jésus-Christ jusqu'au jugement, qu'il n'avait duré depuis le commencement du monde jusqu'au déluge, savoir 1656 ans.

D'autres lui accordaient cinquante ans de plus. Il y aura autant de jubilés, disaient-ils, dans le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans l'Eglise, que le fils de Dieu a passé d'années sur la terre. Or, comme il a vécu près de 34 ans, en multipliant ce nombre par 50, on arrive à 1700, année de la fin du monde. Telle était l'opinion du cardinal de Cuze, dans un traité sur cette matière.

Holzhauser, mort au 17^e siècle en odeur de sainteté, annonce dans un commentaire sur l'Apocalypse, réimprimé ces dernières années, que l'Antechrist naîtrait en 1855, et que le monde ne verrait pas la fin du siècle.

M. Lachèze, avocat à la cour de Paris, dans un traité sur l'Apocalypse, s'est rallié au sentiment de Holzhauser: il ne permet pas au monde d'aller au delà de 1900.

Le cinquième concile de Latran, sous Léon X, sans se mettre en peine de cette prétendue tradition des Pères, a défendu à tous les prédicateurs, présents et à venir, de déterminer le temps de la fin du monde, puisqu'ils ne pourraient le faire que par une présomption condamnable et contraire à l'Ecriture qui dit: « Ce n'est point à vous de connaître le temps ou les moments dont le Père s'est réservé la connaissance. »

(A suivre.)

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

VINS FACTICES.

Complétons les deux articles que nous avons donnés dans les précédents numéros.

Les vins fabriqués, cette année surtout, vont entrer pour une grande proportion dans l'alimentation publique. Il est plus économique et

plus sain de les fabriquer soi-même que de les acheter d'un marchand de vins, qui les composera peut-être avec des matières nuisibles à la santé.

Première recette.

Vendange de l'année.	1 hectolitre.
Raisins secs.	20 kilos.
Sucre raffiné.	5 —
Baies de myrtilles (brimbelles)	6 —
Eau	200 litres.

Hachez ou pilez grossièrement les raisins, faites cuire le sucre et les brimbelles avec de l'eau, et versez-les bouillants dans le tonneau.

Puis, chaque jour, agitez le tout jusqu'à la fermentation achevée.

Deuxième recette.

Raisins secs.	20 kilos.
Sucre raffiné ou cassonade de 1 ^{re} qualité.	6 —
Acide tartrique.	300 grammes.
Baies de myrtilles (brimbelles)	6 kilos.
Eau	200 litres.

Agir comme, précédemment; seulement lorsque vous tirerez ce vin, vous y ajouterez 8 litres d'alcool bon goût.

DU CHAUFFAGE.

S'il est une question pratique, surtout en ce moment de l'année, c'est certainement celle du chauffage. Je l'ai donc étudiée pour vous et pour moi, et, en me livrant à cette étude, j'ai été étonné de l'intérêt qu'elle offrait et des résultats pratiques presque merveilleux que parfois on peut atteindre. Je ne veux pas me permettre de vous faire un livre sur ce sujet, mais seulement, à chaque automne, quelques causeries qui, se complétant ainsi d'année en année, vous permettront d'être toujours au courant des progrès de cette science.

Le chauffage est chose si ancienne, si nécessaire, d'un usage si général que l'on croirait qu'il n'y a plus rien à apprendre à ce sujet et que la matière est épuisée; vous vous détromperez, je l'espère, comme je l'ai été moi-même, et, vous instruisant, vous arriverez à des résultats économiques importants.

Ici, comme dans beaucoup d'habitudes journalières de la vie, ce dont on s'est le moins préoccupé, ce sont des notions scientifiques, et il est singulier d'observer à quel point les lois les plus élémentaires de la physique sont négligées dans les installations usuelles de chauffage.

On nous pardonnera donc de commencer par l'indication de lois certainement connues, mais qui, non appliquées, ont besoin d'être remémorées pour établir les conséquences pratiques auxquelles nous devons aboutir.

Le mode de transmission du calorique consiste dans l'ébranlement des molécules atmosphériques, c'est-à-dire la vibration de l'air ambiant. Par conséquent, on doit mettre en relation aussi immédiate que possible la masse d'air à échauffer avec le corps en combustion. Mais ici se présente une difficulté: les produits gazeux du combustible, se mêlant à l'air que l'on veut

échauffer, le rendent nuisible dès lors à la respiration, et ainsi, la combustion à feu découvert, qui est la plus économique et la plus scientifique, est rendue presque impossible pour nous. Quelques peuplades à demi-sauvages emploient, il est vrai, ce chauffage; mais nos mœurs et nos habitudes nous l'interdisent. Redoutant l'odeur âcre de la fumée, le noircissement des murs, etc., nous sommes arrivés à un chauffage absolument contraire: nous plaçons à une extrémité de la chambre à chauffer un foyer, nous l'enfermons dans une sorte de hotte terminée par un long tuyau destiné à éliminer la fumée et les gaz non brûlés. Mais avec la fumée et ces gaz s'échappe la majeure partie du calorique produit. En effet, le tirage de la cheminée faisant un appel d'air plus considérable qu'il n'est nécessaire au dégagement de la fumée et des gaz, il en résulte que ce foyer ouvert laisse par cette voie disparaître la plus grande partie du calorique produit, et arrive ainsi à constituer le mode le plus coûteux de chauffage.

D'après les expériences de Régnault, le combustible ainsi consumé produit 9 pour 0/0, si c'est du bois, et 14 pour 0/0, si c'est de la houille, du calorique qu'ils renferment. Franklin, parlant du même système, prétendait que si l'on voulait choisir le meilleur moyen de faire du feu inutilement il faudrait adopter la cheminée.

Pour éviter cette coûteuse déperdition du calorique, on a eu recours aux foyers fermés, et l'un des plus employés est le fourneau en terre réfractaire, dit fourneau en faïence. Ici se présente un fait curieux à observer: c'est de voir, à ce propos, combien l'esprit humain va aisément d'un extrême à l'autre. Ainsi, les inconvénients du foyer ouvert ont amené l'emploi d'une enveloppe essentiellement mauvaise conductrice du calorique: la terre réfractaire a l'inconvénient de s'échauffer avec une lenteur extrême, le combustible a donc à lutter avec la non conductibilité d'une enveloppe vraiment réfractaire pour lui. De là une dépense inutile de calorique, et ainsi une vraie perte d'argent.

Cependant ces appareils ont eu et ont encore une grande vogue, ils sont regardés par le grand nombre le *nec plus ultra* du chauffage. Cela tient à la qualité de la température produite.

Cet avantage résulte de ce fait que les parois de ce foyer fermé ne s'échauffent jamais au point de vicier la qualité de l'air. Mais cet avantage est plus que compensé:

1° par l'inconvénient de la durée nécessaire pour échauffer l'appareil; 2° par la haute température à laquelle s'échappe la fumée; 3° par la rapide détérioration à laquelle sont sujettes les parois en terre cuite.

Quels sont donc les meilleurs appareils de chauffage? Nous le dirons au prochain numéro.

F. M.-S.

P.-S. — Je serai heureux de faire profiter les lecteurs de l'Ami du Clergé de ma connaissance en cette matière, et je me mets entièrement à leur disposition pour répondre aux demandes qu'ils voudront me faire à ce sujet.

Le secrétaire-gérant: G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE BERNES 71,

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La liquidation du 15, accomplie d'abord avec facilité, a été immédiatement suivie d'un violent mouvement de baisse, qui a atteint non seulement les valeurs de toute nature, mais encore la Rente, et cela dans des proportions qui, un moment, ont menacé le marché d'une crise redoutable.

Pour les valeurs, et surtout pour ces titres de création récente dont nous avons déjà parlé et dont la spéculation s'occupait particulièrement, la baisse n'a été que la suite des mauvaises liquidations précédentes. Mais pourquoi la rente a-t-elle baissé d'un franc en une seule bourse? La *Liberté*, dont les opinions libérales sont connues, n'hésite pas à déclarer que la politique est en grande partie responsable de la situation. Et la *Liberté* rappelle les derniers incidents de la politique intérieure, incidents que nous ne pouvons apprécier ici.

* *

Quant à la déplorable faiblesse dont font preuve les affaires nouvelles, nous sommes du même avis que la *Liberté*, « c'est la conséquence inévitable de la mauvaise direction donnée aux capitaux, de l'imprévoyance avec laquelle on s'est lancé dans une masse d'entreprises qui ne reposent sur aucune base sérieuse, sur aucune vue d'intérêt général, sur aucun besoin constaté et qui n'étaient, il faut le dire, que d'ingénieux prétextes pour recueillir de grosses primes. »

Oui, la *Liberté* a cent fois raison lorsqu'elle parle ainsi et chacun doit en faire son profit ou alors on verra prochainement en France des désastres, des écroulements comme ceux qui se sont produits il y a quelques années en Allemagne et en Autriche. Ainsi donc, nos lecteurs sont avertis, non-seulement par nous, mais aussi par ceux qui, n'ayant point d'intérêts dans les nouvelles affaires, écoutent librement la voix de leur conscience.

Nous le répétons encore une fois. Qu'on se défie des affaires nouvelles. La spéculation, un instant découragée, se prépare à un autre effort. Les banquiers entreprenants s'approprient à lancer de nouvelles Sociétés d'assurances, des entreprises sans utilité réelle. Et pour la plupart, ces prétendues affaires ne seront, comme le dit si bien la *Liberté*, que des PRÉTEXTES inventés pour empocher des primes sur le dos du public et au détriment de l'Épargne.

* *

On ne sait rien encore des résultats de la souscription aux dernières obligations du Crédit foncier 3 0/0. Vers la fin du mois seulement, l'immense travail de vérification et de répartition pourra être achevé.

Voici maintenant le Crédit foncier pourvu de ressources assez considérables pour prêter à bon marché aux communes et aux particuliers. Grâce au privilège d'émettre des obligations à lots et à l'engouement du gros public pour le vieil appât de la loterie, le Crédit foncier est en mesure de profiter, mieux que personne, de l'abaissement du taux de l'intérêt, et de se procurer des sommes énormes à un taux très-minime. Aussi, tous les hommes de finance s'attendent-ils à une prochaine opération, (qui serait la troisième en six mois), par laquelle le Crédit foncier convertirait les obligations Communales et Départementales 5 0/0, dites 1872, ainsi que les obligations de 500 fr. 4 0/0.

Certes, cette opération contrarierait les porteurs qui verraient leurs revenus diminuer considérablement mais elle est probable. Le Crédit foncier n'hésitera pas et n'écouterait que ses propres intérêts.

L'abaissement du taux de l'intérêt, favorable à l'Etat, au Commerce, à l'Industrie et à la Propriété, rend la position du petit rentier très-difficile et met les agents de change, les notaires et tous les conseillers consciencieux dans le plus grand embarras.

Comment conseiller à des gens modestes, qui vivent de leurs petites rentes, ou qui font entrer la somme de leurs coupons dans leur budget annuel, comment, disions nous, conseiller à ces humbles de placer leur avoir ou leurs économies dans les nouvelles et futures

obligations du Crédit foncier? C'est impossible. En effet, conseiller l'achat d'une obligation foncière de 500 francs rapportant 15 francs (l'impôt reste à déduire), c'est conseiller l'achat de la Rente 5 %, aux environs de 170 FRANCS. Il est vrai, que la Rente n'a pas de chance de loterie, mais les chances des nouvelles obligations foncières sont infinitésimales, et il n'y a pas un esprit sensé qui donnerait le conseil de payer ces chances infimes d'une diminution d'intérêt de 2 %.

Nous avons la satisfaction d'avoir bien indiqué à nos lecteurs ce qu'ils devaient faire en pareille occurrence et de leur avoir désigné une valeur remplissant les conditions de sécurité et de rendement que l'on doit exiger de tout bon placement.

Nous voulons parler des *Obligations de la Société générale de Librairie catholique*, qui offrent des garanties aussi solides que celles du Crédit foncier (elles représentent des immeubles), et qui rapportent 5 %.. c'est-à-dire 25 francs nets de toute charge, l'impôt étant payé dès l'origine par la Société.

En engageant les porteurs d'obligations foncières appelées à la conversion, à ne pas accepter des foncières nouvelles 3 %, à refuser l'appât, au plutôt le leurre, de la loterie, à faire rembourser leurs titres par le Crédit foncier et à acquérir, en échange, des *Obligations de la Société générale de Librairie catholique*, nous avons rempli un devoir. Nous ne pouvions désigner un meilleur emploi. Beaucoup ont suivi nos conseils, qui nous en sauront gré. Des aujourd'hui, et comme conséquence de l'abaissement du taux de l'intérêt, les *Obligations de la Société générale de Librairie catholique* sont assurées d'une hausse certaine.

* *

Il est des capitaux hardis qui recherchent les chances de plus-value que les entreprises industrielles seules peuvent procurer. A ceux-là nous rappellerons qu'ils ont un placement tout trouvé dans les parts de la *France Nouvelle* et nous leur répéterons ce que nous disions dans notre dernier numéro :

« La *France nouvelle* est un petit journal quotidien à 5 centimes, dont le tirage augmente tous les jours. Elle est dirigée par un écrivain jeune et plein d'avenir. M. Adrien Maggiolo, qui a fait ses preuves d'intelligence et de capacité, et qui a rendu de grands services à la cause conservatrice et catholique. La *France nouvelle* doit être opposée à tous les mauvais petits journaux à un sou dont la province commence à être inondée.

« Comme placement, les parts de la *France nouvelle*, cédées à 250 fr., peuvent devenir une bonne affaire. Il suffit de se souvenir que les parts de la *Lanterne*, émises, elles aussi, à 250 fr., valent aujourd'hui 1.000 fr., et que celles du *Petit Journal* sont demandées à 2,100 fr. de la Bourse de Paris. Le succès du *Petit Lyonnais* et du *Petit Marseillais* viennent encore à l'appui de nos dires. Si de mauvais journaux gagnent autant d'argent, il certain qu'un bon journal, intelligemment dirigé, et s'adressant aux esprits modérés et honnêtes, doit réaliser de beaux bénéfices. »

Les capitaux entreprenants doivent se porter de préférence sur les parts de la *France Nouvelle* au lieu de souscrire à ces affaires récentes, inconnues, et qui reposent sur de mauvaises bases.

Il ne nous déplairait pas de voir les portefeuilles de nos abonnés renfermer chacun une ou deux parts de la *France Nouvelle*, et s'associer ainsi à une entreprise qui soutient la bonne cause. Le prix de 250 fr. est à la portée de tout le monde.

Les chances de plus-value qui s'attachent aux parts de la *France Nouvelle* ne sont pas des chances de loterie, elles n'ont rien de contraire à la morale, elles représentent un gain licite, honorable, et qui peut s'élever très-haut à l'exemple de ce qui est arrivé pour le *Petit Journal*, la *Lanterne*, le *Figaro*, l'*Univers*, etc.

Nos abonnés peuvent s'adresser à M. Victor Palmé, 25, rue de Grenelle, qui leur donnera les renseignements désirables et leur servira d'intermédiaire pour la transmission des parts payables comptant ou avec facilité de paiement.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

LES DOULEURS DE LA VIE

LA MORT. — LE PURGATOIRE. — ESPÉRANCE ET CONSOLATION

Par Mgr V. POSTEL. — Un fort vol. in-12 de 11-672 pages. Titre rouge et noir. Prix. . . 4 fr.

MOIS DES MORTS, ou Délivrance des âmes du Purgatoire prompt et facile, approuvé de la Sacrée Congrégation et de Mgr l'Archevêque de Bourges, par l'abbé CLOQUET, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général; 8^e édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70 c

CHARITÉ (la) POUR LES MORTS ET CONSOLATION POUR LES VIVANTS, par J.-B. GERGERÈS, ancien magistrat, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, membre titulaire de l'Institut des provinces de France, membre correspondant de la Société des antiquaires d'Ecosse, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc.; ouvrage approuvé par Son Em. Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. 2^e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 p. 2 fr. 50

NEUVAIN DES MORTS, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, Précédées de l'ordinaire de la messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 fr.

MANUEL DE PIÉTÉ pour l'association de la bonne mort érigée dans l'église de Saint-Eustache de Paris; ouvrage également utile à tous les fidèles qui désirent assurer leur salut, par M. l'abbé BRISPOR, ancien vicaire; 5^e édition, revue par M. l'abbé MARTIN, vicaire de Saint-Eustache. 1 vol in-18 de 206 pages. 4 fr.

HUIT JOURS EN PURGATOIRE, lectures instructives et consolantes, suivies de pratiques de piété pour les morts, par le chanoine ELIE REDON, missionnaire, dédié à Mgr CHARLES COTTON, évêque de Valence, approuvé par S. G. et par Mgr d'Avignon. 1 vol. in-18 de 230 p. 60 c.

MÉDITATIONS SUR LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE, tirées des saints Pères, par le R. P. THÉODORE RATHBONNE; 2^e édition. 1 vol. in-18 de 144 p. 50 c.

FINS DERNIÈRES (des) (*Directions spirituelles* de saint François de Sales). 1 vol. in-16 elzévirien de vii-427 pages. 3 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, édition de propagande 1 vol. in-18 de xviii-198 pages.

LE CIEL ou le Bonheur des Saints dans le Paradis, par l'abbé J. MARC, P. D. L. M. — 1 vol. in-12. prix. 3 fr.
DIVISION : 1^{re} *Traité* : Bonheur du Ciel relativement au corps; — 2^e *Traité* : Bonheur du Ciel relativement à l'âme; — 3^e *Traité* : L'âme béatifiée.

REMEDE SUPRÊME (le), par M. l'abbé DE GIRARDIN, chanoine honoraire de Paris et de Beauvais. 1 vol. in-18 de 96 pages. 50 c.

LARMES (les) DU VEUVAGE essayées par saint François de Sales. Lettre du saint Prêlat à des chrétiens de son temps, suivies des *Litanies de la Résignation*; ouvrage approuvé par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos par M. CHARLES BRUNETIÈRE. 1 joli vol. in-18 de 204 pages. 1 fr.

LIVRE (le) DE TOUS CEUX QUI SOUFFRENT, par LÉON GAUTIER, 2^e édition. 1 vol. in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titre rouge et noir, sur papier vergé. 3 fr.
— LE MÊME, 3^e édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages encadrées de vignettes moyen âge, caractères elzéviriens, etc., comme ci-dessus. 4 fr.

DIVERS

APPARITIONS PROPHÉTIQUES d'une âme du Purgatoire à une religieuse d'un monastère de Belgique en 1870, par l'auteur des *Voix prophétiques*; nouvelle édition. Brochure in-12 de 55 pages. 50 c.

TROIS APPARITIONS D'ÂMES DU PURGATOIRE, relations publiées avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. Brochure in-12 de 35 pages. 50 c.

SEUR BERTINE la stigmatisée de Saint-Omer, ses relations avec les âmes du Purgatoire, ses stigmates et ses prophéties (1800-1850), par l'abbé J.-M. CURICQUE. Brochure in-12 de 58 pages. 40 c.

ENTERRE-CHIENS (les), dialogue provençal (traduction littérale en regard), par J. ROUMANILLE; 3^e édition, revue avec soin. Brochure in-12 de 55 pages. 30 c.

ENTERREMENTS CIVILS (les) DEVANT LA LOI, par FERNAND NICOLAY, avocat à la cour d'appel de Paris. Publié par HENRI BABOU. 1 vol. in-18 de 33 pages. 25 c.

A LA PORTE DU PARADIS. Jugements de Mgr saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus, par ANDRÉ LE PAS, 2^e édition. 1 joli vol. in-12 de 327 pages. 3 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adressez les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco. DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N^o 53

PRÉDICATION : **XXIII^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Evangile, 2^o La Toussaint, 3^o La commémoration des morts : Commentaire de cette parole de Saint Paul : *cupio dissolvi* d'après Cornélius à Lapidé. — CONGREGATION DES INDULGENCES ET SAINTES-RELIQUES : Décret concernant le 25^e anniversaire de la Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : La messe de *requiem* les jours de fêtes supprimées. — Un curé peut-il inhumer un suicidé sur la foi d'un certificat du médecin? — Si les Espagnols entrés en France à la suite de la guerre carliste de 1876, ont la permission d'y faire gras? — Que doit faire un curé qu', un jour de première communion, a omis de consacrer le nombre suffisant d'hosties? — Un bûneur qui, par mégarde, a pris les ablutions à la première messe, peut-il dire la seconde messe? — Peut-on porter aux infirmes le Saint-Viatique *sans compagnon et sans lumière*? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Que faire des fonds d'une fabrique restés sans affectation, par suite de l'omission des séances du conseil à Quasimodo pendant sept années? — Quelles sont les formalités ou les précautions à prendre pour les souscriptions paroissiales par annuités? — Peut-on s'opposer au passage d'une voie qui doit emporter un coin du cimetière pour cause d'élargissement de cette voie? — Un vicaire qui a fait des réparations à ses appartements est-il fondé à en réclamer le remboursement? — VARIÉTÉS : La fin du monde (*Suite*). — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Du chauffage. — Moyen de clarifier l'huile de noix.

CORRESPONDANCE

V. C. (Indre-et-Loire), 15 octobre 1879.

Auriez-vous la bonté de me dire, dans votre prochain numéro, ce que vous pensez sur :

1^o Les Conférences ecclésiastiques de Paris sur le mariage, où l'on concilie la discipline de l'Eglise avec la jurisprudence du royaume de France? 5 volumes, imprimés en 1748.

2^o La Bible traduite en français avec l'explication du sens littéral et du sens spirituel tirée des SS. Pères et des auteurs ecclésiastiques par de Sacy? 6^e édition, imprimée en 1698.

A. H. M., curé.

R. — 1^o Les Conférences ecclésiastiques de Paris sur le mariage ne peuvent avoir maintenant qu'un intérêt purement rétrospectif, on ne saurait les prendre pour guide dans la décision des causes matrimoniales. Les arrêts du Saint-Siège ont répandu sur ce sujet des lumières que l'on ne possédait pas dans le cours du dernier siècle; d'où il suit que l'ouvrage en question n'a de valeur que pour faire connaître les opinions reçues en France à cette époque.

2^o La traduction de la Bible par de Sacy est très-connue. Nous n'avons donc pas à signaler ses qualités ni ses défauts. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne remplit pas les conditions qui sont prescrites par les décrets du Saint-Siège. En effet, cette version n'a jamais été approuvée par un évêque. On y remarque, il est vrai, certaines approbations des docteurs de Sorbonne, mais ces docteurs n'avaient pas autorité pour autoriser la publication de l'ouvrage.

Sacy a reproduit la plupart des falsifications

et des inexactitudes que l'on a reprochées avec raison à la version de Mons. On sait que cette version janséniste fut condamnée par le Saint-Siège, parce qu'elle avait copié sur des points de la plus haute importance les traductions calvinistes de Genève.

Un autre symptôme du peu de confiance que l'on doit avoir pour Sacy, c'est que la société biblique des protestants d'Angleterre et d'Amérique l'ont adoptée pour leur version française.

Un travail complet sur la Bible de Sacy a paru dans la III^e série des *Analecta* page 14 et suivantes. L'auteur y fait particulièrement ressortir la conformité de Sacy avec les Bibles calvinistes de Genève.

I. M. (Côte-d'Or.), 16 octobre.

Je serais très-reconnaissant aux rédacteurs de l'Ami du Clergé que je reçois, de vouloir bien répondre aux questions suivantes :

1^o Une personne qui a fait ses études, mais pour laquelle la lecture du latin est devenue difficile, parce qu'elle en a perdu l'habitude, désirerait beaucoup étudier la philosophie scolastique. Y en a-t-il une en français ou traduite en français? — Que penser en particulier de San Severino et de sa traduction française?

2^o Que penser aussi des traductions françaises de saint Thomas, par Mgr Lachat, et M. Drioux? Quelle est la meilleure à votre avis?

3^o J'ai acheté, il y a trois ou quatre semaines, certains ouvrages que je dois vous payer à raison de 10 francs tous les deux mois, et jusqu'ici je n'ai encore rien versé. Comment dois-je m'y prendre? Dois-je vous envoyer

mon premier versement seulement dans six semaines, directement à Paris, ou attendre un avis ?

R. curé d'I.

R. — 1° Il existe une traduction française estimée de la philosophie de Goudin, qui a été généralement suivie dans l'ordre de saint Dominique. Cette traduction parut, il y a une quinzaine d'années, c'est-à-dire avant la guerre franco-allemande. Il en est de même de San-Severino et de sa traduction française. Une personne pour laquelle la lecture du latin est devenue difficile, peut fort bien se recourir à ces deux ouvrages.

2° M. Lachat, M. l'abbé Drioux et M. l'abbé Carmagnolle ont publié une traduction française de la *Somme de saint Thomas*. Chacune de ces traductions est généralement bonne, quoiqu'elles n'aient pas pu rendre parfaitement la clarté de l'original. Saint Thomas d'Aquin est surtout remarquable par la simplicité et la clarté, qui sont les caractères des esprits supérieurs ; or, il est unanimement reconnu qu'il n'est pas possible de faire passer ces deux qualités dans une traduction, quelque bien faite qu'on la suppose.

3° En fait de paiement des ouvrages acquis par versements mensuels, nous préférons que le souscripteur nous paye chaque mois par l'envoi direct d'un mandat-poste ou autres valeurs quelconques. S'il ne le fait pas, nous attendons deux mois pour grossir la somme, et alors nous lui faisons présenter à domicile une quittance comprenant en bloc les deux ou trois mois échus. Ce procédé nous diminue les frais de recouvrement, et voilà pourquoi nous l'employons. Ceci dit, décidez vous même ce qu'il vous convient de faire personnellement.

L. C. (Bouches-du-Rhône) 16 octobre 1879.

Vous avez bien fait de m'envoyer la collection de l'Ami du Clergé. Non content d'avoir l'année courante, je prends un abonnement à la deuxième année. Vous trouverez donc ci-inclus un mandat de 16 francs.

Prière de vouloir indiquer dans un prochain numéro le meilleur Cours de liturgie.

TH., vicaire.

R. — Comme ouvrage « littéraire », passez-nous l'expression, il n'en existe pas de comparable aux *Institutions liturgiques* de Dom Guéranger, que vous ne possédez peut-être pas, mais que vous connaissez certainement de réputation. Il est complet, il est parfait à tous les points de vue comme histoire et comme commentaire liturgique. La Société générale de librairie catholique en publie une nouvelle et magnifique édition in-8°, dont le premier volume a paru. Il y en aura quatre, ensemble : 40 francs.

Comme ouvrage didactique proprement dit, le plus récent, le plus développé et en même temps le plus pratique au point de vue de l'explication du symbolisme et du matériel liturgique, c'est le IV^e volume de la *Somme du Catéchiste* de M. l'abbé Regnaud, format in-12 et de xvii-1020 pages (Prix : 4 fr.)

Souscrivez donc, d'après notre système des

paiements mensuels aux quatre volumes des *Institutions liturgiques* de Dom Guéranger, et aux quatre de la *Somme du Catéchiste* de M. l'abbé Regnaud. Les ouvrages faits de main de maître restent toujours supérieurs à ce qui précède comme à ce qui peut suivre : ceux-ci sont de ce nombre ; ils demeureront comme fonds et comme document.

M. (Ain), 18 octobre 1879.

Ayant entendu faire un grand éloge de votre journal l'Ami du Clergé, je désire en prendre connaissance par moi-même. Ci-joint donc un mandat de 8 fr., vous priant de vouloir bien joindre aux numéros de l'année courante ceux de novembre et de décembre 1878, accordés comme prime.

Auriez-vous la bonté de m'indiquer aussi à quelles conditions je pourrai me procurer votre histoire de l'Eglise de Rohrbacher, revue et continuée par l'abbé Guillaume ? — L'abbé G., professeur au P. S.

Voici les conditions pour l'*Histoire de l'Eglise* de Rohrbacher :

1° Prix des 12 volumes dont elle se composera : 75 francs, payables ainsi qu'il suit : 40 à l'apparition du 6^e volume. 35 à la livraison du dernier ou cinq francs par mois si on le préfère !

2° Si l'on paie de suite, en souscrivant, le prix n'est alors que de 70 francs.

3° Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'une année à la *Revue du monde catholique*. (CETTE DERNIÈRE FAVEUR PRENDRA FIN à l'apparition du 12^e et dernier volume. Nous en avons 5 de parus et les autres vont suivre rapidement !)

M. (Corse) 13 octobre, 1879.

Parmi les livres à acquérir par paiements mensuels, comprenez-vous vos publications périodiques ? En me renseignant sur ce point, veuillez m'adresser le catalogue général de votre maison.

J'ai l'intention de me procurer un certain nombre d'ouvrages, mais je vous prévins d'avance que je ne pourrai donner que 10 à 15 francs par trimestre. Ma commande dépassera certainement la centaine de francs et le tout sera soldé avant la fin de la 2^e année, à compter de janvier prochain.

R. — Oui, nos sept journaux : *Revue du monde catholique* (25 fr.), *Revue des questions historiques* (20 fr.), *Analecta Juris Pontificii* (20 fr.), *Courrier des Universités* (10 fr.), *Enseignement catholique*, journal mensuel des prédicateurs (12 fr.), *Ami du clergé* (8 fr.), *la Femme et la famille*, journal des jeunes personnes (6, 10, 12 et 18 fr. suivant l'édition), sont compris dans les ouvrages qu'on peut acquérir par PAIEMENTS MENSUELS.

On est libre aussi, comme vous le faites, de demander en une ou plusieurs fois les divers ouvrages qui doivent former la centaine de francs qui donne droit à la faveur de ces PAIEMENTS MENSUELS, mais il faut s'engager à les prendre dans sa première lettre de demande.

G. ALCYONI.

PRÉDICATION

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Sujet tiré de l'Evangile.

Domine, filia mea modo defuncta
est, sed veni, impone manum tuam
super eam, et vivet. (Math. 9)

Jésus-Christ, sollicité de rendre la vie à une fille unique, se laisse en même temps comme surprendre une guérison qui est le gage de la résurrection de la fille de Zaïre. Dieu exerce encore les mêmes jugements et fait les mêmes œuvres; il se laisse comme surprendre, par des pécheurs ou des âmes inconnues, des faveurs qu'il refuse et qu'il fait acheter bien cher à des personnes qui paraissent plus proches de Jésus-Christ. Ne nous prévalons donc jamais auprès de la souveraine miséricorde que de l'excès de notre misère. Notre besoin est l'unique titre que nous puissions produire pour obtenir la grâce de Jésus-Christ. Aussi apprenons à réunir l'humilité la plus sincère avec la confiance la plus vive.

La maladie de cette femme est, selon saint Ambroise, la figure de l'état d'une âme qui perd misérablement tous les dons qu'elle a reçus de Dieu, en les sacrifiant au monde. Mais les principes d'un dérèglement si funeste est la concupiscence même, elle corrompt tout dans l'homme; c'est la Sainte Ecriture qui nous enseigne à prendre en ce sens les termes de chair et de sang dont elle se sert souvent pour exprimer ce fonds de corruption et d'iniquité que nous portons dans notre chair et dans notre cœur. Cette femme avait tenté tous les moyens humains pour être guérie. Elle s'était adressée à plusieurs médecins; elle avait fait tous les remèdes qu'ils lui avaient prescrits, elle y avait dépensé tout son bien; loin d'être guérie, elle n'était pas même soulagée: elle n'en était, au contraire, que plus malade, plus faible, plus désespérée. Cette circonstance renferme des vérités importantes qu'il importe de méditer.

1° Nous y voyons l'image de tous les hommes abandonnés à eux-mêmes et qui n'ont pas de part avec Jésus-Christ. Toute la sagesse des philosophes, toute la lumière naturelle, toutes les ressources de la raison humaine, tous les prodiges de la nature ont pu à peine faire connaître aux hommes le fond et l'excès de leurs maladies, mais n'ont pas pu les guérir. La concupiscence est une maladie invétérée, qui vient du péché originel, incurable à tout autre qu'à Jésus-Christ. Tous les remèdes humains ne font que l'irriter et l'augmenter.

2° Il importe encore de remarquer qu'une âme malade et pénitente, qui s'adresse même avec ardeur aux médecins de l'Eglise, ne recevrait jamais d'eux aucun secours si Jésus-Christ n'agissait pas par eux. C'est lui et sa vertu divine qui doit agir pour opérer la guérison de l'âme. Celui qui tient sa place ne peut jamais dire: *je sais qu'il est sorti de moi une vertu secrète*. C'est de celui dont il n'est que le ministre qu'elle doit sortir; la grâce qui guérit les

âmes peut passer par lui, mais ne vient pas de lui comme de ces principes et de sa source.

3° On trouve encore dans cette circonstance de l'Evangile des lumières pour discerner les caractères d'une pieuse conversion et d'une véritable piété et les qualités d'un bon médecin spirituel. Quand une âme est vraiment convertie, elle change non-seulement de liaisons et de conduite extérieure, mais de cœur; non-seulement de discours, mais de sentiments, de pensées et d'affections. Il faut qu'un vrai pénitent puisse dire avec S. Paul: *dès qu'il a plu à celui qui m'a appelé par sa grâce, je n'ai plus consulté ni suivi la voie de la chair et du sang*. J'ai renoncé aux désirs terrestres, aux sentiments de l'orgueil, aux inclinations du vieil homme.

Il n'y a jamais en cette vie d'état entièrement désespéré. Il n'y a pas de maladie incurable à un médecin tout-puissant. La voie de la pénitence, de la justice et du salut sera toujours ouverte à une humble et vive confiance. Et c'est le modèle que nous donne la femme malade dont il est mention dans notre Evangile. Elle ne se rebute pas de toutes les épreuves qu'elle a faites inutilement; depuis douze ans elle a toujours vu son mal empirer, elle a employé en vain tous les médecins et s'est ruinée en remèdes. Mais dès qu'elle a le bonheur de connaître Jésus-Christ, elle ne désespère pas de guérir. La foi qu'elle a en lui fait qu'elle se promet de sa vertu toute-puissante ce qu'elle n'a pas trouvé dans les hommes. Il ne lui faut pas même un grand appareil, la liberté seule de s'approcher de lui et de le toucher lui suffit. Un seul fil de la frange de son vêtement lui paraît plus puissant et plus efficace que tous les remèdes humains. On trouve en Jésus-Christ un remède souverain contre les maladies les plus enracinées de l'âme. Tout est saint, efficace, plein d'une vertu divine dans le médiateur de notre paix, tout est salutaire dans l'auteur du salut. Et si nous demeurons dans nos infirmités, c'est que nous ne le touchons pas avec des dispositions semblables à celles de cette femme.

La confiance ne la rend pas téméraire et présomptueuse. Elle ne s'est pas rendue insensible à son mal par une longue habitude; elle connaît son infirmité et en rougit, mais dans le désir sincère d'en être délivrée. Cependant, quelque ardent que soit son désir, quelque vive que soit la foi qu'elle a en Jésus-Christ, elle conserve les sentiments de respect et de confusion qu'elle doit avoir. Elle n'ose pas se présenter devant lui, ni lui parler; elle fait violence pour fendre la foule afin d'approcher du Sauveur, mais ce n'est que par derrière. C'est ainsi que les vrais pénitents ne doivent s'approcher de Jésus-Christ qu'avec de profonds sentiments d'humilité. Cette femme a espéré qu'elle serait guérie si elle pouvait toucher la robe du Sauveur, elle obtient l'effet de sa foi. Elle sentait son besoin et son état, elle se reconnaissait indigne d'approcher du Sauveur, mais en croyant qu'il était tout-puissant pour la guérir par le plus léger attouchement, elle attendait avec confiance ce qu'elle désirait avec ardeur. Elle n'est pas trompée dans son espérance, sa foi l'a sauvée, comme Jésus-Christ veut bien le lui déclarer lui-même:

Fides tua te salvam fecit. C'est ce que nous aurions le bonheur d'entendre nous-mêmes au fond de notre cœur et d'éprouver par la délivrance de nos infirmités et de nos faiblesses spirituelles si nous apportions une semblable foi dans nos prières, si en croyant fermement que nous ne pouvons et ne méritons rien, que Dieu peut tout sur nous et en nous, nous rendions ainsi toutes les fois gloire et hommage à sa sainteté, à sa justice, à sa puissance et à sa miséricorde.

LA TOUSSAINT

Mirabilis Deus in Sanctis suis.
(Psaume 67.)

Ce n'est plus au milieu des tourments, des persécutions, des souffrances que nous envisageons les saints; c'est dans leur récompense, c'est dans la divinité où ils se reposent que s'élèvent, se confondent nos regards étonnés. Qu'il est grand ce Dieu qui les couronne, qu'il est admirable dans ses saints. Il leur a donné la force de combattre et de vaincre et il récompense des œuvres dont lui-même est l'auteur et le principe. Il est donc juste d'honorer les saints, car c'est honorer Dieu que d'honorer ses serviteurs, et les hommages que nous leur rendons retournent à Dieu même; ce sont toujours ses dons que nous exaltons, soit que nous chantions sa grâce qui les a rendus saints, soit que nous célébrions sa miséricorde qui les couronne, et nous voyons toujours également l'auteur de la sainteté, l'objet de la sainteté, le prix de la sainteté et toujours le Dieu magnifique, le Dieu admirable dans ses saints. Pour la gloire des saints, pour la gloire de Dieu même rappelons : 1° Ce que les saints ont fait pour Dieu; 2° Ce que Dieu a fait pour les saints.

1° Qu'ont fait les saints pour Dieu? disciples, ils ont aimé sa religion; apôtres, ils ont annoncé la religion; martyrs, ils ont confirmé par leur sang la religion. Voilà ce qu'ils ont fait, voici ce que nous devons faire pour être saints. Entrons tous dans cette voie excellente, facile, tracée par Jésus-Christ, le Saint des saints, formant des saints. A la voix, aux mérites de ce Dieu, tout Israël, toute la gentilité sort comme d'un long assoupissement; la figure fuit, les cœurs s'ouvrent, la vérité se développe et pénètre : la vie pauvre du législateur, les ignominies de sa croix, le scandale de sa mort, les contrariétés saintes et apparentes de sa doctrine, la profondeur de ses mystères, la rigidité de sa morale, la sévérité de son Evangile, rien de tout cela ne peut retarder, ne peut empêcher, tout au contraire favorise les succès, les progrès de la foi. Quelque temps, à la vérité, les hommes semblent partagés entre Dieu, et Dieu même entre deux législateurs, Moïse et Jésus-Christ; mais bientôt le véritable législateur l'emporte et se fait connaître. La gentilité se déclare, reconnaît un Dieu sur la croix, se soumet à ses mystères, Jésus-Christ est adoré dans l'Eglise du monde entier. Ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme, le même esprit les unit, la même charité les anime, le même pain céleste les nourrit, la même espérance les soutient, la

même récompense les attend. Ils sont tous chrétiens, ils sont des saints; ces noms sont égaux, ils se confondent. Disciples, ils ont aimé la religion; apôtres, ils ont annoncé la religion. Dieu diversifie ses dons; il faut des pénitents, des anachorètes pour prier, il faut des apôtres pour agir. Tandis que les uns attirent les grâces, élèvent la voix, prient pour les triomphes de la religion, les autres livrent des combats et remportent des victoires. Pendant plus de trois siècles interdite, flagellée, elle ne commença à respirer de ces longues persécutions que sous le règne de Constantin. C'est alors que commencent ses triomphes. Avant cette paix si longtemps attendue, elle n'avait éclairé que quelques coins de la terre; depuis ce temps, libre et glorieuse, elle a conquis, elle a subjugué l'univers. L'on vit partout le nom de Jésus-Christ resplendir sur les enseignes romaines; la croix, jusqu'alors instrument honteux du supplice, servir d'ornement aux couronnes des potentats; l'Eglise, selon la lettre des prophéties, élevée comme la plus haute montagne, avertir, appeler toutes les nations par son éclat; et toutes les nations venir se ranger dans son sein. Pour prouver que pour s'établir, elle n'avait pas besoin de la simplicité des uns ou de l'adroite politique des autres, les peuples accourent de toutes parts, tous se soumettent, tous se rendent à la lumière qui les frappe. Ils sont les témoins de miracles et les miracles sont la voix la plus forte pour triompher de l'incrédulité de l'esprit; ils voient la sainteté de ses disciples, ils voient les persécutions qu'elle endure. Les martyrs ont confirmé par leur sang la religion. Les apôtres remplissent le monde par l'immensité de leur zèle; chacun semble se multiplier, partout ils établissent le règne des vertus, ils affermissent l'empire de la foi. Que gagnent-ils à leurs conquêtes? des persécutions, des supplices. Déchirés, meurtris, couverts de sang, ils reviennent vers ceux dont ils s'étaient séparés, ils se demandent des nouvelles de leurs combats? ils montrent leurs plaies et, par elles ils racontent plus glorieusement leurs conquêtes. Rien ne les effraie, rien ne les arrête; on les traîne dans les tribunaux, on les conduit au supplice; ils y vont et en y allant ils font éclater leur joie, ils chantent des cantiques d'allégresse, ils prient pour les succès de l'Eglise, pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux : *Illi ibant gaudentes... quoniam digni habiti sunt.* La force, l'autorité, le crédit n'ont point eu de part à leurs conquêtes; ce qu'ils en avaient, ils le perdaient en devenant chrétiens. La douceur, la persuasion, l'exemple, la pauvreté, les macérations, voilà les armes dont ils se servaient pour vaincre le monde; et si ce monde n'était pas encore vaincu, il avaient toujours une ressource dernière, infailible, mourir. Rappelons-nous les travaux des saints et les moyens dont ils se sont servis pour sanctifier le monde; imitons ces modèles et tâchons du moins, à leur exemple, de nous sanctifier nous-mêmes. Disciples, ils ont aimé la religion; apôtres, ils l'ont annoncée; martyrs ils l'ont confirmée par leur sang. Voilà ce que les saints ont fait pour Dieu. Voyons ce Dieu a fait pour les saints.

II. Le Dieu que nous servons est admirable ! Pour récompenser les combats que les saints ont soutenu pour sa cause, il leur donne le comble des honneurs et la plénitude de la gloire ; mais voici en quoi Dieu paraît encore plus admirable : cette gloire qu'il promet à ses serviteurs fidèles, il la leur accorde quelquefois par anticipation. Il les glorifie sur la terre, il les glorifie dans le ciel. Voilà ce que Dieu a fait pour les saints ; *Mirabilis Deus in sanctis suis*.

Il les glorifie sur la terre ; dès les temps où ils vivaient au milieu de nous, leur sainteté leur attirait des admirateurs ; leur vie, leurs travaux, leur patience, leur charité, tout en eux était un prodige, une vertu divine sortait d'eux, un certain frémissement, qu'inspire la sainteté, saisissait ceux qui en approchaient. Qu'est-ce encore, quand, à la sainteté des œuvres, ils joignent la puissance des miracles ? Quand ils meurent, leur gloire ne périt pas avec eux, leur puissance reste sur la terre : leurs tombeaux sont entourés ; l'on ramasse leur sang, l'on emporte leurs dépouilles, une vertu divine sort de tout ce qui les a touchés ; l'on place leurs sépultures en honneur, et c'est là que nous allons offrir nos vœux et nos prières pour les faire passer jusqu'à la divinité : *Sepulcrum ejus erit gloriosum*. Après la mort des saints, c'est là plus particulièrement que commence leur triomphe ; les grands et le peuple vont se prosterner, leur demander des prospérités, des succès, l'abondance, la santé, la vie même. Donc Dieu est admirable dans ses saints, il les glorifie sur la terre ; il les glorifie dans le ciel.

Le Ciel ! Ce n'est pas ce que le monde renferme de plus séduisant, de plus pompeux ; ce n'est pas ce que le cœur peut désirer de plus parfait, ce que l'esprit peut imaginer de plus grand. On peut dire du ciel ce qu'il n'est pas, on ne peut dire ce qu'il est. C'est la possession de Dieu même, voilà l'héritage, le bonheur qui est réservé aux saints, et ce qui importe, c'est de connaître le moyen d'y entrer. Deux illusions de l'esprit et du cœur peuvent nous empêcher d'y parvenir. L'on regarde le ciel comme un endroit inaccessible, on regarde les saints comme des hommes extraordinaires, privilégiés. Erreur ! Dieu ne nous commande pas l'impossible, il est l'auteur de toutes les conditions ; tous les hommes ont donc droit de prétendre au ciel : j'y vois également placés les grands et les petits, les monarques et les sujets ; ils y arrivent de toutes les tribus, de toutes les langues, de tous les peuples, de toutes les nations de la terre ; tout cela forme une troupe immense qu'il n'est pas possible de compter. Le nombre des élus est infini, voilà ce qui doit nous encourager. D'ailleurs, ces saints n'étaient pas des hommes privilégiés, extraordinaires. Ils étaient des hommes comme nous, sujets aux mêmes infirmités, aux mêmes dangers, aux mêmes tentations que nous. Ils ont fait des fautes : rappelons-nous le crime de Pierre, les égarements de Magdeleine, les dissolutions d'Augustin. Les plus grands saints ont, ce semble, été les plus grands pécheurs. Mais voici ce qu'ils ont fait, et ce que nous ne faisons pas : ils ont combattu, ils ont triomphé ; chacun a son hu-

meur, son penchant, son caractère, sa passion dominante : ils se sont appliqués à la connaître à la réformer et sans rien perdre de sa force, en conservant tout le caractère du vice dominant, ils en ont fait la vertu dominante, ils n'ont fait que lui présenter un nouvel objet. L'un a la douceur ; c'est par le charme de la vertu qu'il doit entraîner tous les cœurs, François de Sales. L'autre est né grand, ambitieux, héros ; il méditera des conquêtes, il deviendra l'apôtre, le vainqueur des Indes et du Japon, François Xavier. Celle-ci est formée avec un cœur facile et tendre, susceptible des plus vives, des plus dangereuses impressions, elle en aimera davantage, plus passionnément son Dieu, Magdeleine. Celui-ci est né avec un génie vif, ardent, facile, mais curieux ; il pénétrera les profondeurs des Ecritures, la sainteté, l'obscurité des mystères, et ses écrits seront la règle de notre foi, Augustin. C'est ainsi que la grâce prend différentes formes, se plie, s'accommode à nos faiblesses, quelquefois à nos vices, pour en composer nos vertus. Tout est mal dans l'homme, tout est bien dans la main de Dieu : ce que la grâce a fait pour les autres, elle peut le faire pour nous ; ses succès, notre élection dépendent de nous. Aimons donc les saints, imitons les saints : eux-mêmes nous obtiendront la grâce de devenir des saints, les moyens de les imiter. C'est au Saint des saints à préparer notre cœur, c'est à nous à préparer nos cœurs pour devenir des saints.

COMMÉMORATION DES MORTS

Commentaire sur ce texte de saint Paul : *Cupio dissolvi*, d'après Cornélius à Lapide (1).

§ 1. — Sens littéral. Désir de la mort, non de l'anéantissement

Dissolvi, être dissous, c'est-à-dire mourir ; car la mort est la dissolution ou séparation de l'âme d'avec le corps.

Saint Paul ne dit pas : *cupio resolvi*, je désire être réduit aux éléments dont je suis composé ; mot qui signifie anéantissement. L'anéantissement n'est pas une chose désirable, et l'Apôtre ne le désire pas. Mais il désire la mort pour continuer d'être et passer dans un état et dans une vie meilleurs.

Voilà pourquoi il ne dit point *cupio resolvi*, je désire être réduit à rien, mais bien *cupio dissolvi*, je désire être détaché, délivré. Délivré de quoi ? — Du lien qui unit ici-bas l'âme au corps comme à son vêtement, à sa maison de fange. C'est le sens de cette prière de saint Grégoire de Nazianze : « Seigneur, dénouez (c'est-à-dire, otez-moi) cette tunique si lourde et si gênante (ce corps mortel et endolori) et donnez-m'en une plus légère.

L'âme est également attachée au corps comme à une prison et à la chaîne des prisonniers, ou plutôt, selon l'expression d'Hortensius, comme

1. Commentaria in Epistolam ad Philippenses, cap. I. § 23,

à un cadavre. De même, en effet, que les malheureuses victimes du tyran Mézence, attachées vivantes bouche sur bouche, yeux sur yeux, main sur main, à des cadavres, et torturées, suffoquées par les exhalaisons fétides qui en sortaient, désiraient être séparées de ce lien, délivrées de ces compagnons ; ainsi S. Paul désirait être débarrassé de son corps, en être détaché enfin pour s'unir au Christ.

Car le corps étant sujet à la corruption, gêne l'âme, l'empêche de penser aux choses célestes, la courbe, au contraire, sous les nécessités, les concupiscences, les maladies et les souffrances qui lui sont propres. L'âme, effectivement, est contrainte à sentir et à souffrir tous les miasmes, les fétidités, les malsaines et putrides exhalaisons de ce corps, ses cupidités bestiales, absolument comme si elle était attachée à un cadavre.

Otez l'âme ; qu'est-ce, en vérité, que le corps humain sinon un cadavre ? Même l'âme présente, ne subit-il pas tous les effets de la corruption et de la putréfaction comme s'il était inanimé ? Qui donc ne désirerait être délivré de ce cadavre et détaché de ces liens ?

« Paul, dit justement saint Grégoire (lib. iv « *Moral.* cap. xli), n'aurait pas demandé la « libération s'il ne s'était vu captif. Ces liens, « le prophète avait vu de son regard pénétrant « qu'ils seraient rompus d'une manière certaine « au jour de la résurrection, et il se réjouissait « comme s'ils l'étaient déjà en chantant ; *Diru-* « *pisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam* « *laudis* : Seigneur, vous avez brisé la chaîne « de mon esclavage ; c'est pourquoi je vous of- « frirai un sacrifice de louange ! »

Saint Augustin écrit à son tour : « Celui qui « désire mourir pour être avec le Christ, ne « meurt pas avec tristesse ; il vit avec tristesse, « et il meurt avec bonheur. »

Le docte commentateur examine ensuite les diverses traductions qui ont été faites du mot *dissolvi*, soit par les Grecs, soit par les Latins : toutes comportent le même sens quant au résultat final, c'est-à-dire qu'il s'agit toujours d'une séparation de la terre pour rejoindre le ciel, le port espéré, la patrie absente ; c'est toujours le repliement de la tente du voyageur, le départ du milieu des hommes pour l'acquisition du bonheur dans le sein de Dieu.

§ 2. — Sens moral. — Du désir de la mort dans les Saints.

A l'exemple de l'Apôtre, la plupart des saints ont désiré la mort et ils nous ont recommandé ce désir à nous-mêmes. Au témoignage de Possidonius (*Vita S. Augustini*, cap. xxvii.), saint Augustin avait coutume de louer beaucoup une maxime que saint Ambroise mourant aimait à répéter. Comme ses amis tout en larmes le suppliaient de demander à Dieu la prolongation de ses jours, il leur répondait : « Assurément ma « vie est telle que je n'ai pas à rougir de rester « au milieu de vous ; mais je ne crains pas de « mourir, parce que Dieu est bon et qu'il est « à nous. »

Le même Possidonius ajoute que saint Au-

gustin aimait aussi à raconter une belle parole d'un évêque, son ami. Il était allé le visiter pendant une maladie fort grave et l'avait trouvé presque sans parole ; mais, par un geste de la main, le moribond faisait comprendre qu'il touchait à sa fin. Les assistants protestaient en disant qu'il était encore nécessaire à l'Eglise et qu'il ne s'agissait pas de mourir. Craignant de passer pour être trop attaché à la vie, le malade se retourna vers Augustin et lui dit : « S'il ne « fallait jamais mourir, très-bien ; mais s'il faut « mourir un jour, pourquoi pas tout de suite ?... » — « Attendre la mort chaque jour, dit Cliquette (*Gradu* 6), c'est le propre d'un chrétien « éprouvé, mais la désirer à chaque instant, « c'est le propre des Saints. »

Dans sa *Vie de Paul, ermite*, saint Jérôme raconte que le vénérable anachorète voyant saint Antoine, qui venait le visiter, s'écria : « L'homme « que vous avez eu tant de mal à chercher, « le voici accablé sous le poids de la vieillesse, « et sur le point de devenir poussière. Le temps « de mon sommeil approche, et, comme je « ne désirai jamais que de mourir pour être « avec le Christ, mon âme attend la couronne « de justice. Pour vous, mon frère, c'est le « Seigneur qui vous a envoyé pour inhumer « mon pauvre corps, ou plutôt pour rendre la « terre à la terre. »

§ 3. — Trois motifs de désirer la mort.

Les motifs pour lesquels saint Paul et d'autres saints ont souhaité la mort, sont au nombre de trois. Ils sont rapportés en termes équivalents par saint Ambroise, dans son livre du *Bonheur de la mort*, et par saint Cyprien, dans son ouvrage sur la *Mortalité*.

Le premier se tire de nos souffrances physiques et morales. L'homme, en effet, gémit ici-bas sous le lourd fardeau des maladies et des peines corporelles, des soucis du siècle et enfin de la concupiscence et du péché. Or, la mort nous décharge de ce triple fardeau en nous rendant impassibles, impeccables, célestes et divins. Saint Bernard exprime la même pensée dans son discours sur la mort de saint Malachie. L'homme mort, dit-il, « a droit à une triple félicitation, à cause de la cessation du travail, du péché et du péril de pécher. » — C'est en considérant les innombrables infirmités du corps et de l'âme que saint Augustin se demandait si la vie ne serait pas mieux appelée la mort. (*Civit.* cap. x.)

Après avoir vu dans la vie temporelle comparée à la vie éternelle, comme un prolongement de la mort, saint Grégoire ajoute : « Cette vie « corruptible ne paraît pas être autre chose « qu'une mort vitale, longue et lente. La mort « du juste, au contraire, c'est la fin du travail « et le commencement du repos, la fuite de la « tristesse et la venue de la joie, l'apaisement « de la tempête et le début de la tranquillité, « l'abandon de la terre d'exil et le retour dans « la patrie... après laquelle nous aspirons. » (*Homil.* 37, in Évang.)

Le deuxième motif de désirer la mort, c'est, d'un côté, la concupiscence, source de tant de

rain-Pontife Léon XIII des suppliques et des luttes ardentes, terribles, continuelles; de l'autre, le danger de pécher mortellement et la nécessité de pécher véniellement. Les gémissements de l'Apôtre venaient tous « de cet esclavage du péché dont il sentait le joug : (Ad. Rom. vii.) *Infelix ego homo! quis me liberabit a corpore mortis hujus?* » Telle était sa plainte habituelle.

Ceux, en effet, qui peuvent pénétrer et mesurer la gravité du péché; qui comprennent combien il outrage Dieu et de combien de maux il est la source, ceux-là ne peuvent que soupirer après la mort, parce qu'elle met fin au péché et les rend impeccables.

Écoutons sur ce point le vœu ardent et les paroles de feu du martyr anglais Henri Walpole :

« Mais si Dieu que connaît ma misère veut « prolonger mes jours et m'éprouver encore « dans cette vallée de malheur, soit. Alors viennent à moi le travail, les prisons, les tourments, les croix, les claies, les bêtes féroces ! « Viennent toutes les calamités possibles ! Je « vous le demande même du fond de mes entrailles, ô bon Jésus : que tout cela m'arrive ! « Je vous en supplie par vos divines plaies et par celles de vos saints, que tout cela commence dès aujourd'hui, dès ce moment où je « tiens la plume, et ne cesse qu'avec ma vie ! « Permettez que pour vous je sois torturé, désolé, séqué, flagellé, meurtri et déchiré ! Je ne refuse rien, j'accepte tout, je souffrirai tout, « non que ma fange en soit capable par elle-même ; mais, si je ne puis rien sans vous, « avec vous je peux tout. Soutenez en moi ce « désir et daignez m'en assurer les effets ! »

Celui qui parlait de la sorte était déjà désigné pour le martyre (candidat au martyre). Ses brûlantes paroles étaient donc comme le chant du cygne !

Le troisième et principal motif du désir de la mort, c'est la pensée d'entrer au plus tôt dans la vie bienheureuse et immortelle, de cohabiter avec le Christ, les anges et les saints. Pour dire la vérité, l'Apôtre n'exprime que cette dernière raison, parce qu'elle renferme éminemment toutes les autres.

Comme dernière preuve, *Cornelius* cite quelques traits historiques d'où se dégage un parfum divin qui embaume les âmes. Le premier est raconté par *Ruffin* dans ses *Vies des Pères*. (*Vit. Patr.*, lib. II, cap. IX.)

Le vénérable abbé *Mutius*, homme d'une admirable sainteté, se trouvait absent quand un de ses disciples tomba gravement malade. Comme il désirait ardemment le voir avant qu'il ne mourût, et que la chose lui était impossible à cause de la distance, il demande à Dieu d'arrêter le soleil. Il obtint ce miracle ; mais il trouva son ami mort.

Il se met aussitôt en prière ; puis, se relevant, il embrasse son disciple et lui dit : « Frère, que désires-tu davantage : t'en aller et être avec le Christ, ou bien demeurer dans ta chair ? »

Le défunt, revenant à lui, se soulève et lui répond : « O mon père, pourquoi me rappeler ?

Il vaut mieux pour moi de revenir où j'étais avec le Christ ; reprendre ma chair ne m'est nullement nécessaire. »

— « Eh ! bien, mon fils, reprit le religieux, dors en paix et prie pour moi ! » —

Le disciple se recouche aussitôt et se rendort pour toujours.

Saint Grégoire rapporte également qu'un certain *Marcellus*, ressuscité par saint *Fortunat*, évêque de *Tuderte* (*Todi*) s'écria en gémissant :

— Qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous fait ? — (*Lib. I, Dialog. cap. II.*)

Saint Grégoire de Tours nous a laissé un récit analogue sur l'évêque saint *Salvin*, également ressuscité. (*Hist. Franc.*, lib. VII.)

Nous finirons par le trait suivant de la Vie de saint *Nicolas de Tolentino*. Pendant les six mois qui précédèrent sa mort, cet homme de Dieu entendait chaque nuit, un peu avant les matines, un concert angélique de toute suavité, qui lui donnait comme un avant-goût de la vie future.

Aussi, répétait-il plus souvent que jamais le fameux mot de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : je désire mourir pour être avec le Christ.

Parvenu à l'heure suprême de son existence, et presque agonisant, le voilà inondé d'une joie intime qui se reflète sur son visage et dans ses discours. Étonnés d'une joie aussi insolite en un pareil moment, les disciples qui l'assistaient lui en demandèrent la raison, et il répondit : — « Mon Seigneur Jésus-Christ, accompagné de sa très-sainte Mère et de notre père *Augustin*, est venu à moi et m'a dit : Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Dieu. » Et en prononçant ces dernières paroles, il expira. Qui donc ne désirerait pas de toute son âme une telle mort, une telle entrée au Paradis ?

Eh ! bien, si vous désirez une pareille mort, il n'y a qu'un moyen de l'obtenir, c'est d'imiter une pareille vie. — Ainsi soit-il.

(Extrait de l'Appendice du Dogme de la Mort, ses Splendeurs, ses Délices, par *Mgr B. Gassiat*. Brochure in-12 de 48 pages : 50 centimes.)

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Indulgences.

LE 25^e ANNIVERSAIRE DE LA PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

L'*Osservatore Romano*, du 5 octobre, publie le document suivant :

DECRETUM — URBI ET ORBI.

Nous touchons au vingt-cinquième anniversaire du jour où le dogme de l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie remplit d'une joie ineffable tout le monde catholique ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le désir soit venu à l'esprit des fidèles de solenniser ce jour d'une façon spéciale. En outre, un certain nombre d'évêques, désireux de rendre profitable aux peuples qui leur sont confiés cette manifestation de joie chrétienne, ont adressé au Souve-

prières pour obtenir qu'il enrichisse du don sacré des indulgences l'anniversaire d'un si heureux événement.

Sur le rapport que le soussigné, secrétaire de la Sacrée-Congrégation des Indulgences et des Saintes-Reliques, lui a présenté dans l'audience du 20 septembre 1879, Notre Très-Saint Père a daigné faire bon accueil à ces prières, et il a bien voulu accorder à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, dans la prochaine fête de la Mère de Dieu conçue immaculée, ou dans un des jours de l'Octave, vraiment contrits et s'étant confessés, auront reçu la sainte communion et visité dévotement une église ou une chapelle publique dans laquelle ils auront pieusement prié aux intentions de Sa Sainteté, une indulgence plénière, à gagner une fois dans l'espace du temps indiqué, et applicable, par voie de suffrage, aux âmes des défunts.

Le présent décret ayant valeur sans aucune expédition de Bref. Nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, à la Secrétairerie de la Sacrée-Congrégation des Indulgences et des Saintes-Reliques, le 20 septembre 1879.

L. card. OREGLIA DI SANTO STEFANO, *préfet*.
A. PANICI, *secrétaire*.

Quelques détails au sujet de ce document :

Du 8 décembre 1854 au 8 décembre 1879, il y a vingt-cinq ans révolus. C'est pourquoi 1879 est la première année jubilaire de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, et à cette occasion il n'est que juste de voir l'Eglise prendre l'initiative d'une grande démonstration catholique et en encourager hautement les préparatifs.

Les Evêques d'Italie et d'Espagne ont adressé à cette fin des lettres pastorales à leurs diocésains. Depuis le mois de mai, l'Unione, de Bologne, a compté soixante-neuf diocèses dans lesquels l'autorité épiscopale s'est déjà occupée des moyens de rehausser la solennité prochaine de l'Immaculée Conception en avertissant les fidèles de s'y préparer immédiatement.

La Société de la Jeunesse catholique d'Italie vient en aide aux premiers pasteurs des diocèses par son travail et les appels adressés à ses membres et à toutes les associations catholiques. S. S. Léon XIII a daigné encourager les efforts dirigés vers ce but par la pieuse Association, et lui a fait parvenir les paroles suivantes :

« Nous accueillons avec une véritable satisfaction l'inspiration de votre filiale piété envers la grande Mère de Dieu, et nous bénissons le projet de célébrer, en cette année, avec une plus grande pompe et une plus grande solennité, le premier jubilé de la promulgation dogmatique de son immaculée-conception. »

La presse catholique de Madrid adresse, de son côté, aux Espagnols un appel pour les engager à célébrer avec éclat ce 25^e anniversaire.

« Les écrivains catholiques de Madrid. lisons-nous dans ce beau document, unis fraternellement dans l'amour de l'Immaculée et ne voulant pas rester sourds à l'appel de l'Eglise, ont

jugé convenable de s'adresser aux catholiques de toute l'Espagne, en les engageant à unir leurs efforts aux efforts des ministres de Dieu pour célébrer, sous leur direction et avec leur bénédiction, le saint jubilé de l'Immaculée, dans les temples et hors des temples, avec des réjouissances extraordinaires et des fêtes solennelles qui rappellent et renouvellent l'enthousiasme par lequel l'Espagne accueillit, il y a vingt-cinq ans, la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception... »

Le document rappelle ensuite que l'Espagne a été la première nation avec Rome, dans le treizième siècle, à établir le culte de l'Immaculée-Conception, qu'elle la vénérât déjà sous saint Ildefonse, avant que le grand Scot traitât cette admirable doctrine; que les rois Philippe III et Philippe IV demandèrent à plusieurs reprises à Paul V et Grégoire XV la déclaration de ce dogme dans le dix-huitième siècle, et que plus tard le roi catholique sollicitait et obtenait du Saint-Père la grâce d'avoir l'Immaculée-Conception pour patronne des Espagnes.

Cet appel est signé par les directeurs de la *Crux*, de la *Civilization*, de *El Siglo futuro*, de la *Ciencia cristiana*, de la *Fe*, del *Mensuario de Maria* et de la *Civilizacion catolica*. Il est certain que toute la presse catholique des provinces de l'Espagne s'unira à cette belle et pieuse manifestation.

En France, le mouvement est parti de Paray-le-Monial, d'auprès du tombeau de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Le R. P. Devron, de la Compagnie de Jésus, propose à tous les fidèles qui ne l'auraient point encore fait :

1^o De prendre et de porter sur leur poitrine la médaille de l'Immaculée-Conception, désignée sous le nom de médaille miraculeuse à cause des grandes et nombreuses grâces qui ont été obtenues par son moyen ;

2^o De donner cette médaille dans les villes et dans les campagnes, dans les écoles et dans les familles, à tous ceux qui voudront la porter et réciter la prière qui y est inscrite ;

3^o De réciter trois fois, vers midi, jusqu'au 8 décembre prochain, cette invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ceux qui ont plus de loisir ou de piété pourraient réciter la *Couronne de l'Immaculée-Conception*, c'est-à-dire, en se servant de leur chapelet, réciter soixante-trois fois en l'honneur des soixante-trois années que la très-sainte Vierge a passées sur la terre, cette même invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

Pour notre part, nous signalerons à la piété des fidèles l'excellent petit livre du P. Huguet : *Méditations pour le Saint Temps de l'Avent et les Fêtes de Noël avec une neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception* (60 centimes). Le temps énoncé de ce titre indique, combien le livre répond à la circonstance et quel précieux guide il peut être pour celui qui voudra s'y édifier.

Que chacun agisse, que chacun se prépare : Marie nous le rendra en bénédiction et en grâces!

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

LA MESSE DE REQUIEM LES JOURS DE FÊTES SUPPRIMÉES.

Nous avons parlé, dans une question précédente, d'une décision de la Sacrée Congrégation des Rites, qui a été rendue le 31 août 1872, sur la consultation de Mgr l'archevêque de Québec. Il s'agit de la messe solennelle des défunts, *præsente corpore*, les jours de fêtes supprimées. Un de nos abonnés nous écrit qu'à son avis cette décision est trop vague pour pouvoir en tirer une conclusion certaine. Il faudrait connaître, ajoute-t-il, l'exposé sous lequel elle a été rendue. Pour répondre à cette critique, nous croyons devoir publier le texte de la décision. En voici donc l'exposé :

Un indult apostolique du 20 juin 1852 a permis, dans le diocèse de Québec, de transférer au dimanche suivant la solennité de la fête de la Nativité, de la Purification et de l'Assomption de la Sainte Vierge, la dédicace de saint Michel Archange, la Nativité de saint Jean-Baptiste, la fête de saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, ainsi que la fête du patron et du titulaire des églises paroissiales. Vu cet indult, l'archevêque de Québec demande si la messe solennelle des défunts, *præsente cadavere*, est défendue dans la province de Québec : 1^o le propre jour des fêtes mentionnées dans l'indult, 2^o le dimanche auquel la solennité est transférée ?

La Sacrée Congrégation des Rites a répondu affirmativement aux deux questions ; mais cette décision ne comprend point la Purification et la Nativité de la Sainte Vierge ni la fête de saint Michel Archange, qui appartiennent à la seconde classe et non à la première. Il suit de là que la messe de *requiem* ne peut être dite aux fêtes de 1^{re} classe, dont la solennité est transférée au dimanche suivant.

Q. — 1^o Un curé peut-il inhumer un suicidé lorsque le médecin, dont il n'a aucune raison de soupçonner la mauvaise foi, affirme par écrit que le malheureux a donné plusieurs fois, en sa présence, des signes non équivoques d'aliénation mentale ?

2^o Que devrait faire un curé dans le cas du suicide, sur le certificat d'un médecin anti-religieux, ou qui serait seulement sans aucune conviction religieuse ?

R. — Le suicide autorise assez souvent la présomption de folie. En effet, comme la nature inspire le désir nécessaire de la propre conservation, il y a lieu de supposer que l'homme qui se détruit lui-même agit sous l'empire de l'aliénation mentale. Ce principe a été admis plusieurs fois par les Sacrées Congrégations romaines. Or, lorsqu'un médecin, dont la mauvaise foi ne peut être soupçonnée, atteste par écrit que le suicidé a donné des signes non équivoques d'aliénation mentale, il y a lieu, dans bien des cas, de ne pas refuser la sépulture ecclésiastique. Cependant, le parti le plus sûr est de consulter l'autorité diocésaine, qui pourra, suivant les circonstances, donner des

ordres à l'aide desquels on puisse éviter les deux extrêmes, c'est-à-dire la sévérité excessive et le relâchement qui pourrait être un scandale pour les fidèles.

Q. — Ayez la bonté de m'éclairer sur la question suivante :

Les Espagnols qui, en 1876, à la suite de la guerre de don Carlos, sont entrés en France, ont-ils la permission de faire *gras*, comme les autres espagnols qui habitent l'Espagne?...

Il faut vous dire que les soldats Carlistes de 1840 ont eu ce privilège en France, et je ne sais pas si à la fin de la dernière guerre, la même permission a été demandée et obtenue.

R. — L'indult de la croisade qui a été accordé aux espagnols est un privilège territorial et non pas une prérogative personnelle. Il s'ensuit que les Espagnols qui voyagent à l'étranger n'ont pas le privilège de faire *gras* comme ceux de leurs compatriotes qui ne quittent pas l'Espagne. Ils ne peuvent user de cette dispense extraordinaire que s'ils obtiennent du Saint-Siège l'indult personnel. Nous n'avons pas connaissance que le Saint-Siège ait accordé cet indult personnel aux soldats espagnols entrés en France en 1876, à la suite de la guerre carliste.

En Italie, l'obligation de l'abstinence du samedi existe encore aujourd'hui, car le Saint-Siège n'a jamais accordé cet indult aux fidèles de la Péninsule. Les Français et autres étrangers qui voyagent en Italie sont donc obligés à l'abstinence du samedi, excepté le cas où ils obtiendraient un indult personnel.

Q. — Seriez-vous assez bon aussi pour répondre aux questions suivantes :

1^o Un curé, le jour de la solennité des premières communions dans sa paroisse, s'aperçoit, après avoir pris le précieux Sang, qu'il n'a point consacré d'hosties, etc. : d'autre part, il n'y en a plus dans le ciboire. On demande s'il peut dire une seconde messe, ou s'il doit renvoyer au lendemain la communion des enfants et de toute l'assistance. Le cas est très-grave, et j'attends que vous y donniez une solution motivée.

2^o Un béneux qui, par mégarde, a pris les ablutions à la première messe, peut-il dire la seconde messe : 1^o dans le cas où ce serait la même paroisse ; 2^o dans le cas où il serait chargé de deux paroisses différentes ? V. Mgr Gousset, qui paraît un peu sévère, t. II, n^o 196 199. Dans la pratique *quid* ?

R. — 1^o Quoique notre honorable correspondant demande avec instance nous une solution motivée, nous croyons inutile de nous étendre sur un cas qui ne peut se présenter que fort rarement, pour ne pas dire qu'il est presque chimérique. On ne peut guère supposer, en effet, que le curé qui célèbre la messe pour la première communion des enfants oublie de consacrer les hosties en nombre suffisant. La solennité même de la cérémonie est de nature à le tirer d'un pareil oubli.

Quoiqu'il en soit, la célèbre constitution de Benoît XIV, *Declarasti nobis*, sur le binage, donne la solution du cas. En effet, la maxime fondamentale que Benoît XIV recommande, c'est la nécessité d'obtenir la permission formelle de l'Ordinaire pour pouvoir biner. L'urgence du cas proposé dénote qu'on n'a pu se

munir de cette permission : il en résulte que le binage serait illicite, et le seul parti qui resterait donc, ce serait de renvoyer au lendemain la communion des enfants avec toute l'assistance.

2° Le binaire qui, par mégarde, a pris les ablutions à la première messe, ne peut pas dire la seconde, même dans le cas où il serait chargé de deux paroisses différentes. La décision du cardinal Gousset ne peut être ici taxée d'excessive sévérité. On doit supposer qu'en pareil cas l'Eglise dispense les fidèles de l'obligation d'entendre la messe, mais le jeûne eucharistique est une des lois rigoureuses dont elle ne délasse pas. Il faut s'en tenir strictement à l'enseignement de la théologie.

Q. — Peut-on, *tuta conscientia*, porter aux infirmes le Saint-Viatique, sans compagnon et sans lumière, hors, bien entendu, le cas de nécessité ou d'urgence? Les prescriptions du Rituel (*honorifice, decenter, semper lumine procedente*) sont formelles, mais l'on suppose que le curé soit d'un autre avis. Pêche-t-on si l'on suit cet avis?

R. — Notre réponse sera courte : du moment que le Rituel romain prescrit formellement les rites relatifs à l'administration du Saint-Viatique, il n'y a pas à s'en écarter, et l'avis opposé que le curé adopte n'est pas de nature à renverser l'autorité du Rituel.

Au besoin, le vicaire pourra consulter prudemment l'autorité diocésaine, qui sans doute prendra les moyens d'éclairer son digne curé sur une obligation aussi essentielle.

L'administration occulte du viatique ne doit se tolérer que dans les pays où les dispositions hostiles d'une partie de la population feraient craindre quelque irrévérence envers le Saint Sacrement ou quelque insulte pour le ministre de Dieu. C'est ce qui se pratique dans les pays protestants ou infidèles, et même dans quelques grandes villes de France. Les dispositions concernant l'exercice public du culte réclament éminemment l'intervention de l'autorité diocésaine ; un curé ne doit pas s'attribuer le droit de résoudre des questions aussi importantes ; sans cela, on ne verrait bientôt que confusion et désordre dans les diverses paroisses d'un diocèse.

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Tout récemment arrivé dans la paroisse X..., comme curé, je constate deux illégalités dans l'administration de la paroisse : 1° Depuis 7 ans, mon prédécesseur figure dans les délibérations de fabrique comme président de la marguillierie ; 2° le budget de l'année 1880 n'a point été fait à la séance de Quasimodo 1879, pas plus que durant les six années précédentes à la même session annuelle.

Que faire? La fabrique se trouve posséder certains fonds dont l'emploi n'a point été prévu, faute de budget, à la dernière séance de Quasimodo.

Peut-on, de concert avec la fabrique, faire un emploi actuel des fonds sans avoir fait le budget de 1880 et sans avoir élu le président de la marguillierie?

R. — Il est certain qu'il y a incompatibilité entre les fonctions de curé et celles de président du bureau des marguilliers. Ainsi portent plu-

sieurs décisions des 28 octobre 1810, 17 août 1811 et 16 mars 1846. Un avis du conseil d'Etat du 7 février 1867 en donne la raison suivante : Le curé et le président du bureau, y est-il dit, sont appelés chacun à conserver l'une des clefs de la caisse de la fabrique, à signer les inventaires et récolements, à signer et certifier conformes aux originaux toutes les pièces ; cette double garantie, exigée par les articles 50, 55 et 56 du même décret, cesserait d'exister si le curé pouvait réunir à ses fonctions celles de président du bureau.

L'élection du curé comme président du bureau est donc illégale ; mais elle n'annule pas de plein droit les délibérations prises et les actes faits par le bureau. Le cas dont parle notre honorable correspondant en est une preuve évidente ; car, dit-il, pendant sept années, le curé figure dans les délibérations comme président du bureau ; et cependant aucune de ces délibérations n'a été cassées. Telle est, au moins pratiquement, la jurisprudence sur ce point. S'il y avait eu la moindre protestation, l'administration supérieure, qui est appelée à approuver ou désapprouver, aurait cassé les délibérations pour vice de forme. Ne l'ayant pas fait, elle paraît consentir.

Il faut dire la même chose pour ce qui regarde les opérations faites en dehors des sessions légales. La loi est formelle : le budget d'une fabrique doit être dressé le dimanche de Quasimodo. Le dresser un autre jour constitue une illégalité, mais cette illégalité n'annule pas de plein droit ce qui a été délibéré. Le préfet peut s'appuyer sur cette illégalité pour casser la délibération ; mais ne le faisant pas, approuvant, au contraire, le budget dressé ainsi, il n'y a pas lieu à revenir sur la délibération, elle est parfaitement valable.

Alors, que faire, ajoute notre correspondant? Peut-on employer des fonds libres, dont l'emploi n'a pas été prévu faute de budget?

La conduite à tenir est bien simple ; c'est de demander à l'évêque l'autorisation de réunir *extraordinairement* le conseil pour tenir la session de Quasimodo *empêchée*. Dans cette session extraordinaire on dresse le budget, et on règle immédiatement l'emploi des fonds dont il s'agit, en portant ces fonds au titre des recettes extraordinaires déjà effectuées.

Quant à l'emploi de ces fonds, on peut le faire *actuellement*, avec autorisation, bien entendu, s'il y a lieu (car il y a des dépenses qui n'ont pas besoin d'autorisation), et cette autorisation n'est jamais refusée dans l'hypothèse où nous nous plaçons. Les autorisations ne sont difficiles que lorsque les fonds n'existent pas, ou, existant, ne sont pas libres.

En résumé, notre correspondant peut régulariser toutes choses et agir en conséquence. Mais nous ne conseillerons jamais à un curé, même quand il est au mieux avec ses marguilliers et fabriciens, d'agir extra-légalement.

Q. — L'Ami du Clergé, dans son numéro du 18 septembre, a parfaitement démontré, par une circulaire de M. Baroche, alors adressée aux évêques, que les souscriptions recueillies au nom des fabriques leur apparte-

naient exclusivement et n'avaient pas devant la loi le caractère de deniers communaux. « Ces souscriptions, ajoute-t-il, ne sont soumises à aucune formalité. Je vous prie là-dessus d'éclaircir complètement mes doutes.

Je ne me suis expliqué qu'à moitié. Dans ma pensée, il ne s'agit pas de souscriptions versées entre les mains du curé le jour même où il fait appel individuellement à chacun de ses paroissiens, comme le représentant autorisé de la fabrique; il suffirait dans ce cas de faire encaisser immédiatement par le trésorier les sommes perçues, et tout serait dit.

Mais il est ici question d'un curé qui, pour faciliter les souscriptions et les rendre plus généreuses, veut laisser à chacun de ses paroissiens la faculté de se libérer des sommes souscrites par annuités, par exemple, dans l'espace de cinq ans, de telle sorte que, une personne souscrivant 500 fr. verserait cent francs par an.

Le cas ainsi posé, pourriez-vous me dire s'il faut une feuille de papier timbré pour recevoir les signatures des souscripteurs avec l'indication de la somme consentie? Leur signature suffit-elle et n'est-il pas nécessaire de la faire suivre de celle de deux témoins? Ou bien cette dernière formalité est-elle seulement indispensable vis-à-vis des souscripteurs qui ne savent pas signer?

Le curé délégué par le conseil de fabrique doit-il se présenter seul dans chaque famille, ou faut-il qu'il soit accompagné du trésorier qui doit, plus tard, encaisser les sommes?

R. — La question d'aujourd'hui n'est nullement celle du 18 septembre. Celle-là portait sur la faculté et la légalité des souscriptions en faveur des églises. Celle-ci regarde la manière de procéder pour réussir auprès des paroissiens. Nous ne nions pas son importance; mais chacun est appelé à la résoudre selon sa propre sagesse et le milieu dans lequel il se trouve. Celui qui écrit ces lignes s'est trouvé dans une circonstance analogue, pour ne pas dire identique, et voici comment il a procédé :

D'abord, il a adopté le système des annuités, qui est excellent pour rendre les générosités plus abondantes. Tel paysan qui ne donnerait pas 20 francs d'un seul coup, les versera volontiers en quatre années consécutives. Mais il y a des précautions à prendre. Un souscripteur parfaitement disposé aujourd'hui peut ne l'être plus demain. Une parole est bien souvent retirée aussi vite qu'elle est donnée; il est donc prudent d'adopter des moyens qui puissent aider efficacement, au besoin, un citoyen à faire honneur à ses promesses. Sans cela une souscription commencée avec enthousiasme pourrait se transformer en guct-apens; c'est-à-dire, qu'une promesse vous lance dans des dépenses, peut-être dans des emprunts; et puis, quand il s'agit de solder, la promesse s'évanouit, et le curé ou la fabrique se trouve sans le sou en face des entrepreneurs. *Experto crede Roberto*, cher confrère!

Le papier timbré est préférable à tout autre, et la formule de souscription écrite et signée avec le chiffre en toutes lettres par le donateur est bonne également; mais je n'oserais affirmer qu'elle soit exempte de toute contestation juridique. Il en est une autre supérieurement efficace, c'est de faire souscrire autant de billets à l'ordre du trésorier de la fabrique, qu'il y a d'annuités, sur papier proportionnel.

Sans doute les positions changent quelquefois; il appartient au curé et à la fabrique de tenir compte de ces changements, en se montrant coulants, en renonçant au besoin à leurs titres. On ne doit pas oublier que les dons dont

il s'agit sont volontaires. Mais le système est excellent pour paralyser les caprices ou le mauvais vouloir des signataires.

Quant aux personnes qui ne savent pas signer, la présence de deux témoins est une force morale sans doute, mais complètement inefficace juridiquement, quand il s'agit d'un don manuel ou autre. Promesse de vente par devant témoins vaut vente, au moins pour certains objets; mais promesse de donation ne vaut absolument rien.

Nous engageons notre correspondant à s'en tenir aux deux systèmes indiqués plus haut et de préférer le second, s'il est réalisable. Qu'il n'oublie pas de faire ample provision de patience; il en aura besoin.

Q. — Une commune ou un département fait ouvrir une route qui doit emporter, pour cause d'élargissement, un coin du cimetière de V.

Les familles dont les membres reposent depuis moins de dix ans dans la parcelle qui doit être supprimée peuvent-elles s'opposer à ce projet?

Il faut remarquer que les familles intéressées dans la question n'ont point de concessions.

R. — Le droit de propriété doit fléchir devant l'intérêt public, ceci est un principe incontestable; mais dans la pratique, quand l'expropriation doit être faite sur des établissements publics, il y a des conditions très-sévères selon qu'il s'agit d'églises, de presbytères ou de cimetières.

Nous ne pensons pas que les familles dont parle notre correspondant puissent s'opposer à l'écornement d'un cimetière pour une voie reconnue d'utilité publique. Mais la commune ou la fabrique et même les familles intéressées peuvent et doivent faire tous leurs efforts pour empêcher que cette reconnaissance ait lieu. Si leurs efforts sont vains, elles ne restent pas désarmées. Dans ce cas, elles doivent tenir la main à ce que les lois et règlements concernant l'aliénation des cimetières soient exactement observés.

Or, aux termes des dispositions combinées de la loi du 13 mai 1791 (art. 9) et du décret du 23 prairial an XII (art. 8 et 9) tout usage d'ancien cimetière, — à plus forte raison, de tout cimetière actuel, — est interdit pendant 5 ans, à partir de sa suppression; les 5 années suivantes, l'on a la faculté de les ensemençer ou de les planter, et c'est seulement à l'expiration de cette période de dix ans qu'il est permis d'y faire des fouilles ou des fondations.

Telles sont, d'après la jurisprudence et conformément à un avis du conseil d'Etat du 13 nivôse an XIII, les conditions sous lesquelles les communes peuvent être autorisées à échanger, céder ou vendre les cimetières ou parties de cimetière dont la fermeture ne remonte pas au delà de 10 ans. Il importe, dès lors, que l'administration municipale, — nous ajouterons les fabriques et les familles intéressées, — veillent soigneusement à ce que les nouveaux propriétaires, individus, départements ou Etat, exécutent les conditions dont il s'agit.

Q. — Le vicaire qui a fait, avec ou sans autorisation, des réparations aux appartements dont il a la jouissance, peut-il légalement obliger la fabrique et la commune à lui rembourser les dépenses faites?

R. — Non. Lesdites réparations ne pouvant être assimilées à des constructions élevées par un tiers sur le terrain d'autrui, le vicaire ne saurait obliger la fabrique ou la commune à lui tenir compte des dépenses déjà faites; il ne serait même pas fondé à vouloir rétablir les appartements dans leur état primitif. Ces réparations sont des améliorations dont il est censé avoir voulu gratifier le propriétaire qui lui a accordé l'usufruit de sa maison. Or, aux termes de l'article 599 du Code civil, « l'usufruitier ne peut, « à la cessation de l'usufruit, réclamer aucune « indemnité pour les améliorations qu'il pré- « tendrait avoir faites, encore que la valeur de « la chose en fût augmentée. »

Le vicaire, qui aurait fait des réparations plus ou moins importantes à son logement, ne pourrait en poursuivre le paiement contre la commune, que dans le cas où l'un ou l'autre de ces deux établissements se serait expressément engagé, par délibération régulière, à solder toutes les dépenses.

(*Bulletin des lois civiles eccl.*, 1865, p. 253.
— André, *Cours alphabétique de législation civile eccl.*, tome I, p. 165.)

VARIÉTÉS

LA FIN DU MONDE

V

Ainsi la tradition sur l'époque de la fin du monde n'offre rien de certain. Des analogies, des raisons de convenance, des passages obscurs de l'Ecriture interprétés d'une manière contradictoire, voilà tout ce que nous avons trouvé.

Examinons à présent les signes avant-coureurs de la fin du monde, lesquels se réduisent aux quatre suivants : calamités publiques, conversion des Juifs, affaiblissement général de la foi, prédication de l'Evangile par toute la terre.

Oui, disent les uns, aux calamités qui affligent la terre, on voit que la fin du monde approche.

Faut-il parler des guerres, des pestes, des famines, des persécutions contre l'Eglise, des faux prophètes et docteurs de mensonges : toutes ces choses ont paru, existent même encore sous nos yeux. Au commencement de ce siècle, l'Europe a été en feu pendant vingt-cinq ans; la guerre n'a jamais cessé sur quelque point du globe. Le choléra a fait le tour du monde. Quoi de plus fréquent que les famines ? Les persécutions contre l'Eglise ont commencé il y a déjà plus d'un siècle. Dépouillée partout de ses biens et de ses privilèges, bannie des chaires de la science, chassée des assemblées de charité, abandonnée par les Etats, qui se sont déclarés athées, l'Eglise émit partout dans la détresse.

Les faux prophètes, les docteurs de mensonge, Saint-Simoniens, fouriéristes, électiques, panthéistes, socialistes, positivistes, ne

veulent reconnaître d'autre dieu que l'homme. Leurs poisons corrompent l'enseignement public, et pénètrent chaque jour par la mauvaise presse jusqu'aux extrémités de la terre.

Erreur, fausse interprétation, répondent les autres avec non moins de conviction.

Les guerres, les pestes, les famines, les tremblements de terre ont fondu sur les hommes à tous les âges et dans toutes les époques. Quels bouleversements plus horribles que ceux qui signalèrent l'invasion des barbares et la chute de l'empire romain. Les mahométans ont fait couler le sang pendant plus de mille ans dans l'Asie, dans l'Europe et l'Afrique. Les guerres de religion suscitées par le protestantisme ont duré plus d'un siècle. Le choléra, qui, après avoir perdu progressivement de sa force, n'a fait que de rares apparitions, peut-il entrer en comparaison avec la peste, qui a fait périr tant de millions de personnes, ni avec la lèpre pour laquelle il a fallu élever des hospices particuliers dans toute l'étendue de l'Europe ? De nos jours les vivres ont atteint quelquefois une assez grande cherté, mais nous n'avons pas éprouvé de disette proprement dite. Vu la facilité des communications et grâce à la culture de certaines plantes nourricières, les famines doivent être bien plus rares et bien moins dangereuses que dans les anciens temps.

Quant à la situation morale, que l'on veuille donc établir un parallèle entre nos temps modernes si décriés et le quatrième siècle de notre ère, surnommé l'âge d'or de l'Eglise. Il fallut voir le portrait que saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Chrysostome et saint Jérôme tracent du clergé de leur temps ! Que de conciles pour soutenir l'erreur ou le schisme ! Une corruption effroyable régnait dans les grandes villes. En Afrique il était rare de trouver un homme qui eût de bonnes mœurs. Partout le blasphème et l'impiété. Plusieurs, quoique faisant profession de christianisme, adoraient la déesse Astarté, et au sortir des sacrifices païens, allaient à l'église et s'approchaient de la sainte table. C'étaient principalement les plus grands et les plus puissants qui commettaient ces impiétés. On vit une foule de chrétiens se faire ariens sous Constance, apostats sous Julien. Des légions entières prêtèrent serment à Procope au nom de Jupiter. Etaient-ce des chrétiens zélés que ceux qui différèrent de recevoir le baptême jusqu'à l'heure de leur mort, pour n'être pas obligés de se gêner dans leur conduite ? C'est l'exemple que donnèrent deux empereurs. Saint Augustin atteste que, se trouvant en danger de mort, on ne voulut pas le faire baptiser, de peur que, revenu en santé, il ne perdît l'innocence baptismale dans l'âge des passions.

VI

Second signe : La conversion des Juifs. « Après Jésus-Christ, dit Bossuet, les Juifs n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance et la misère, d'où la seule extrémité de leurs maux et la honte d'avoir été si longtemps en proie à l'erreur les fera sortir, ou plutôt la bonté

de Dieu, quand le temps arrêté par la Providence pour punir leur ingratitude et dompter leur orgueil sera accompli.»

Et Drach dit à ce propos : « Un mouvement bien extraordinaire et qui semble être un signe certain des derniers temps du monde, a commencé à se manifester il y a une trentaine d'années, dans tous les pays, mais surtout en France. Les juifs retournent en foule, sans exagération aucune, à la foi catholique, véritable croyance de leurs ancêtres. C'est surtout dans la classe éclairée qu'il y a de fréquentes conversions. » (*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. I, p. 224).

Tous ces discours, tous ces raisonnements sont empreints d'une grande exagération, répliquent d'autres interprètes. Si, de nos jours et dans quelques provinces, l'on voit un certain nombre de juifs embrasser la religion chrétienne ou prendre une attitude moins hostile envers l'Evangile, les siècles antérieurs ont aussi été témoins de semblables mouvements, et il y a loin de ce retour partiel à la conversion générale de la nation prédite par les prophètes.

VII

Est-il vrai que, sous le rapport de la foi, nous soyons en complète décadence ? L'Ecriture nous défend de dire que les anciens ont été meilleurs que les nôtres : « Ne dites point : d'où vient que les temps anciens ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ; cette demande est insensée (Eccl. chap. vii). » En effet, elle montre une grande ignorance des siècles passés, où la corruption était excessive comme aujourd'hui. Or, une comparaison, tout à l'avantage de notre siècle, c'est celui des sociétés religieuses, des pieuses associations, inconnues aux premiers âges, et qui font aujourd'hui la force et la gloire de l'Eglise. En tête brille l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Notre siècle a vu des spectacles aussi beaux, plus beaux même que ceux que nous présente l'antiquité. Nous nous garderons donc bien de dire qu'aujourd'hui la religion est en décadence. Il ne suffit pas de considérer un pays ou l'autre séparément ; il faut dans un vaste coup d'œil embrasser l'univers entier. Vaincue quelquefois sur un point, l'Eglise triomphe sur plusieurs autres à la fois. Les peuples d'Europe se corrompent, mais les peuples d'Asie s'améliorent. C'est toujours la grande lutte du bien contre le mal.

VIII

L'Ecriture annonce qu'avant la fin du monde l'Evangile sera prêché par toute la terre. Comment faut-il entendre ce texte ? S'agit-il d'une prédication sommaire, faite pour ainsi dire en courant, s'adressant à une seule génération, éclairant çà et là quelques intelligences, en laissant tout le reste dans les ténèbres ; ou bien est-il question d'une prédication stable, permanente, donnée au grand jour pendant un grand nombre d'années, s'adressant sans obstacles à toutes les classes de la société ?

La dernière hypothèse nous paraît seule admissible, comme plus conforme à la bonté, à la miséricorde, à la justice de Dieu, plus en har-

monie avec les lumières de la raison, et cadrant mieux avec tous les oracles sacrés. Dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Testament, nous trouvons annoncée presque à chaque page cette merveilleuse révolution qui doit amener la chute de toutes les fausses divinités et courber sous le joug de Jésus-Christ toutes les nations de la terre. — La maison du Seigneur s'élèvera au-dessus des collines, et toutes les nations y accourront en foule. La pierre qui a frappé la statue devient une grande montagne et couvre toute la terre. Le Seigneur anéantira tous les dieux de la terre. On offrira en tout lieu une oblation pure. « J'ai d'autres brebis, dit Jésus-Christ, qui ne sont point de ce troupeau ; il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » C'est donc l'humanité tout entière, tous les peuples, tant qu'il en existe sur la terre, qui doivent entrer dans le sein de l'Eglise, après quoi les Juifs viendront à leur tour, de sorte qu'il n'existera plus qu'une seule religion.

IX

Saint Augustin écrivait autrefois à Hésychius : « L'heure suprême me paraît encore éloignée, car nous savons qu'il existe encore dans l'Afrique et ailleurs une foule de peuples barbares qui n'ont pas embrassé les lois de l'Evangile. » Nous pouvons encore aujourd'hui, malgré les progrès incessants du christianisme, tenir le même langage. Il reste encore une grande partie de la terre à gagner à Jésus-Christ. Nous pouvons ajouter avec le saint docteur que nous ignorons combien de temps fleurira et prospérera la vraie religion lorsque tous les peuples se seront réfugiés dans son sein.

Aussi, quels que soient les maux de l'époque présente et quelque tristes prédictions qui retentissent à nos oreilles, nous n'aurons d'autre parole pour conclure que la parole même du Seigneur : Mon Evangile sera prêché partout, et ce sera alors la fin !

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

DU CHAUFFAGE (Suite).

L'idéal que nous cherchons tous dans le chauffage de nos appartements est : 1° de l'obtenir salubre et utile même à la santé ; 1° de l'obtenir avec peu de dépense.

Pour être mieux à même d'obtenir ces deux conditions, revenons encore quelques instants sur les théories scientifiques qui régissent cette matière. Nous avons déjà parlé de la vibration des corps échauffés ; or, cette vibration produit des ondes analogues à celles du son, à celles d'une pierre jetée dans une eau calme. Mais remarquons que ces vibrations ont des amplitudes proportionnées à l'intensité du foyer, et de même que vos yeux saisissent une énorme différence entre les vagues produites dans l'eau par la chute d'un bloc de rocher ou par celles d'un petit caillou, de même dans la production de la

chaleur il existe de *grandes et de petites vagues*.

Il est donc essentiel de mettre en mouvement la plus grande masse d'air possible : le fer est le corps qui, de l'aveu de tous, donne, lorsqu'il est échauffé, les vibrations les plus étendues. Sa conductibilité de la chaleur est extrême, et elle a été prouvée récemment par les expériences curieuses d'un éminent chimiste anglais, Tyn-dall. A la base d'un long tuyau de tôle, il fit allumer un bec de gaz, et peu après se fit entendre un sourd vagissement. Le tuyau arriva peu à peu à se transformer en un immense clai-ron de fer imitant au loin le bruit de la tempête dans la mâture d'un navire. Ce premier succès encouragea ce savant : poursuivant plus loin ses expériences, il fit enfermer le tuyau entre des murs en maçonnerie et, à son grand étonnement et à celui des spectateurs, il vit peu à peu ces murailles osciller sur leurs bases et enfin tomber avec un grand fracas à la clameur stridente du métal vibrant. — (Fait est rapporté dans le *Cosmos*, Revue de M. l'abbé Moigno.)

Voilà donc le corps le plus économique trouvé ; il doit donc être préféré à tous les autres, *mais* sous certaines conditions qui remédient aux inconvénients qu'il présente, car ici bas rien n'est parfait, et, quelque résultat que nous voulions obtenir, il faut toujours lutter et vaincre. Un défaut de ce métal est de s'oxyder promptement, mais il est un de ses composés, la fonte, qui possède le même pouvoir conducteur et qui est moins influencé par les oxydations et les hydratations.

Mais la fonte, comme le fer, rougit facilement au feu et, à l'état rouge-vif, elle se brûle, se transformant en bi-oxyde de fer. Au rouge-sombre, elle ne brûle pas sensiblement ; mais dans l'une ou l'autre de ces conditions, elle laisse transsuder à travers ses pores un gaz des plus délétères, l'oxyde de carbone. L'influence de cet oxyde dans l'air d'un appartement est telle qu'un 10,000^{me} suffit pour faire périr un oiseau. Il n'est personne qui, au voisinage d'un poêle en fonte n'ait éprouvé un malaise, qui souvent, si le poêle rougit, finit par de violents maux de tête.

Il ne faut donc pas que la fonte soit trop échauffée, et un appareil de chauffage bien construit doit obtenir ce résultat que les parois extérieures n'atteignent pas une chaleur supérieure à celle dégagée par le poêle en faïence, c'est-à-dire 80 degrés.

Lorsque, il y a quelques années, les études du docteur Carret eurent appelé l'attention du monde savant sur la pernicieuse influence de l'oxyde de carbone, dégagé par les poêles de fonte, quelques constructeurs eurent l'idée de garnir l'intérieur de leur foyer d'une chemise en terre réfractaire. Par là, il est vrai, ils obtinrent d'empêcher le surchauffement des parois, mais, enlevant à la fonte ou au fer le contact direct du combustible, ils neutralisèrent leurs pouvoirs émissifs et ils retombèrent dans les inconvénients du poêle en faïence.

Il était plus intelligent de modifier le foyer en fonte, c'est ce qui se fit peu après. En effet, pour que le combustible en contact avec la fonte ne produise pas la chaleur rouge, il est évident

qu'il faut empêcher le calorique de s'accumuler sur les parois ; en d'autres termes, il faut employer les ondes calorifiques au fur et à mesure qu'elles se produisent ; soutirer pour ainsi dire, seconde par seconde, la chaleur émanant du combustible. Travaillant sur ces données, d'ingénieux inventeurs ont eu la pensée de munir l'enveloppe extérieure du foyer de nervures qui, multipliant considérablement la masse métallique en contact avec l'air, refroidissent ce foyer à mesure qu'il s'échauffe, et par conséquent font bénéficier l'atmosphère de ce refroidissement.

Les résultats obtenus par cette invention qui, maintenant qu'elle est trouvée, nous paraît si simple, sont extraordinaires. 1° La fonte, ne s'échauffant qu'à 80 ou 100 degrés, répand dans l'appartement une chaleur douce. 2° Les ondes calorifiques ont une action tellement intense que l'air est sans cesse en mouvement, de telle sorte que la température est uniforme dans toute la pièce chauffée. 3° Le combustible brûlant dans une enveloppe toujours refroidie se consume avec moins d'ardeur.

Dans ces conditions, les frais de chauffage sont diminués au moins de 50 p. 0/0

Nous avons même vu des cheminées, construites d'après ces principes, produire une économie qui s'élevait jusqu'à 75 p. 100 sur la dépense du combustible nécessitée par une cheminée ordinaire.

Au prochain numéro l'examen des différents appareils construits sur ces données scientifiques.

F. M. S.

Q. — Je prie l'Ami du Clergé de vouloir bien m'indiquer le moyen de clarifier l'huile de noix. Quelques-uns de mes paroissiens ont la coutume louable d'offrir de l'huile pour la lampe du sanctuaire. Or, cette huile a été cette année si mauvaise, si épaisse, qu'il m'est impossible de la faire brûler. Il serait cependant dommage de la jeter, avant de savoir s'il y a un moyen simple et facile de corriger ce défaut.

R. — 1° Dans le commerce, généralement, l'épuration de l'huile se fait par l'acide sulfurique. On imite ce procédé de la manière suivante :

Vous remplissez aux trois quarts une bouteille d'huile, puis vous y versez la quantité d'un verre à liqueur d'acide sulfurique (vulgairement huile de vitriol).

Ce mélange fait, vous agitez fortement pendant quelques minutes, afin que l'acide brûle toutes les impuretés qui se trouvent dans l'huile. Enfin, vous achevez de remplir la bouteille avec de l'eau claire, la plus limpide possible. Vous laissez reposer, et, quelques heures après, toutes les impuretés sont au fond du vase, l'huile est parfaitement claire.

2° Faites bouillir l'huile à petit feu en ajoutant un oignon entier pour six kilogrammes d'huile ; laissez cuire sans écumer, retirez ensuite du feu, puis versez un demi-verre d'eau froide par demi-kilogramme d'huile : laissez déposer, enlevez l'écume, décantez l'huile, et passez le dépôt dans un tamis. — L'huile ainsi préparée ne charbonne plus et donne une excellente lumière.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

PARIS. — IMP. V. GOUPLY ET JOURDAN, RUE DE RENNES 71

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT

ou

VIE, ŒUVRES ET ÉPREUVES DE PAULINE-MARIE JARICOT

1 beau vol. in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. . . . 3 fr.

PAUL FÉVAL

LES COUTEAUX D'OR. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. Prix. . . . 3 fr.

LA PREMIÈRE AVENTURE DE CORENTIN-QUIMPER. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. 3 fr.

Valentine VATTIER

MARTINE. Histoire d'une sœur aînée. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. Prix. 3 fr.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Les rentes françaises paraissent avoir atteint le point extrême de la baisse, ayant perdu tout ce qu'une campagne de plusieurs mois leur avait fait gagner. On espérait que la hausse allait reprendre ses droits, quand le Conseil de la Banque de France a pris la résolution d'élever le taux de l'escompte de 2 à 3 0/0.

Sans entrer dans les commentaires auxquels tous les journaux se sont livrés, nous devons dire que la mesure prise par la Banque de France est universellement blâmée comme intempestive et surtout comme inutile.

Les valeurs de spéculation continuent leurs mouvements violents.

La *Liberté* parle d'or lorsque, après avoir analysé les dangers auxquels des financiers audacieux nous avaient exposés et rappelé les fameux *krach* de Berlin et de Vienne, elle s'écrit :

« Il faut se souvenir de ces choses lugubres pour bien apprendre à s'en garantir. Encore une fois, réjouissons-nous d'avoir échappé à de telles calamités. Mais, au nom du ciel ! soyons prudents, et que la joie de nous être retirés sans trop de mal de la bagarre ne nous aveugle pas au point de nous faire courir de nouveaux dangers. »

« La meilleure hygiène financière serait aujourd'hui la diète. Il serait bon que, du moins quant à présent, on s'abstint de nouvelles émissions, afin de ménager le tempéramment du marché et de faciliter son relèvement complet. »

On signale, comme reprise industrielle, un vigoureux relèvement du prix du fer, c'est-à-dire de la matière première la plus importante. L'industrie métallurgique entrevoit une campagne comme elle n'en connaissait plus depuis des années. En Angleterre, par suite des commandes américaines, les fontes ont monté de plus de 30 0/0. C'était d'Angleterre que la stagnation industrielle nous avait gagnés : espérons que nos grandes usines seront les premières à profiter de l'amélioration générale, à laquelle les grands travaux publics apporteront un concours soutenu.

On parle de l'unification de la dette Lyonnaise. Cette dette est relativement importante, et la ville de Lyon peut, au taux où les emprunts municipaux se négocient maintenant, se procurer des ressources sérieuses pour l'exécution de ses travaux.

D'ailleurs les conversions sont plus que jamais à l'ordre du jour. On annonce que la dette fédérale suisse 4 1/2 sera prochainement réduite à 4 0/0 et que le gouvernement négocie avec des banquiers français un emprunt de 40 millions pour payer au remboursement des obligations qui n'accepteraient pas la conversion. Le surplus servirait à acquitter la subvention que la Suisse s'est engagée à payer pour le percement du Saint-Gothard.

On parle aussi d'une conversion Brésilienne et enfin d'une transformation de la dette Italienne.

Nous approuvons les unifications de la dette de la ville de Lyon, comme nous approuverons celles des dettes de Marseille et de Paris ; les porteurs de titres y perdront de leur revenu, mais les municipalités pourront entreprendre de grands travaux, laissés jusqu'ici en souffrance faute de ressources.

Par exemple, les conversions d'emprunts étrangers ne nous disent rien qui vaille. Ces conversions déguiseront de nouvelles émissions tentées sur notre marché pour soutenir encore de l'argent à l'épargne publique. En tout cas, les conversions de fonds étrangers appauvriront des gens qui ont beaucoup risqué en prêtant, et auxquels on va ôter de leur revenu sous prétexte que leurs titres se consolident quelque peu. Nous n'avons qu'un conseil à donner : quelle que soit l'élévation de certains revenus, vendre les valeurs étrangères et faire des remplois d'argent sur de bonnes valeurs françaises.

Cette semaine, différentes louanges et divers encouragements nous sont parvenus.

Nous reproduirons, entr'autres, ce que deux journaux spéciaux ont dit en parlant des obligations de la *Société générale de librairie Catholique*, valeurs que nous avons recommandées, avec raison, à nos abonnés.

La *Cote de la Bourse* et de la *Banque*, qui fait autorité en matière financière, s'est exprimée ainsi :

« La *Société générale de librairie catholique* continue à prospérer. Son habile directeur, M. Victor Palmé, éditeur des *Bollandistes*, montre toujours l'intelligente et féconde activité qui a fait sa réputation. Les actions et obligations de cette Société apparaissent rarement sur le marché. Cela tient à leur excellent classement. Les portefeuilles qui détiennent les actions et obligations de la *Société générale de librairie catholique* ne veulent pas s'en séparer. Et ils ont grandement raison. Ces titres sont bons. Ils doivent fixer l'attention de l'épargne. Les obligations offrent autant de solidité que celles du Crédit foncier, puisqu'elles reposent sur des immeubles, et les actions ont un brillant avenir. »

De son côté, la *Gazette financière* a ajouté :

« Les obligations de la Librairie catholique sont demandées ; mais très-rarement sur le marché. Elles remplacent, dans des portefeuilles de mieux composés, les obligations 5 0/0 du Crédit foncier... »

Nous reproduisons ces extraits, car ils viennent à l'appui de ce que nous ne cessons de répéter. Certes, nous ne prêchons point dans le désert, car M. Palmé a reçu de nombreuses demandes d'échange entre les foncières appelées au remboursement et les obligations de la *Société générale de Librairie Catholique*, ainsi que des ordres d'achat pour les mêmes obligations. On ne trouve plus facilement de placements solidement garantis et rapportant 5 0/0, nets de toute charge.

Les Parts de la *France nouvelle* se placent rapidement : bonne œuvre et bonne affaire, les catholiques n'hésitent pas en pareille occurrence, A. H.

Prière à nos lecteurs de lire et de communiquer le prospectus, de LA FEMME ET LA FAMILLE joint au présent numéro.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

LES DOULEURS DE LA VIE

LA MORT. — LE PURGATOIRE. — ESPÉRANCE ET CONSOLATION

Par Mgr V. POSTEL. — Un fort vol. in-12 de 11-672 pages. Titre rouge et noir. Prix. . . 4 fr.

MOIS DES MORTS, ou Délivrance des âmes du Purgatoire prompt et facile, approuvé de la Sacré Congrégation et de Mgr l'Archevêque de Bourges, par l'abbé CLOUET, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, ancien vicaire général; 8^e édition. 1 vol. in-18 de 288 pages. 70 c.

CHARITÉ (la) POUR LES MORTS ET CONSOLATION POUR LES VIVANTS, par J.-B. GERGERÈS, ancien magistrat, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, membre titulaire de l'Institut des provinces de France, membre correspondant de la Société des antiquaires d'Ecosse, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc.; ouvrage approuvé par Son Em. Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. 2^e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 p. 2 fr. 50

NEUVAIN DES MORTS, ou Méditations propres à adoucir l'idée de la mort, tirées des Pères de l'Eglise, Précédées de l'ordinaire de la messe et suivies d'un chemin de croix. 1 vol. in-18 de 110 pages. 1 fr.

MANUEL DE PIÉTÉ pour l'association de la bonne mort érigée dans l'église de Saint-Eustache de Paris; ouvrage également utile à tous les fidèles qui désirent assurer leur salut, par M. l'abbé BRISOT, ancien vicaire; 5^e édition, revue par M. l'abbé MARTIN, vicaire de Saint-Eustache. 1 vol. in-18 de 206 pages. 4 fr.

HUIT JOURS EN PURGATOIRE, lectures instructives et consolantes, suivies de pratiques de piété pour les morts, par le chanoine ELIE REDON, missionnaire, dédié à Mgr CHARLES COTTON, évêque de Valence, approuvé par S. G. et par Mgr d'Avignon. 1 vol. in-18 de 230 p. 60 c.

MÉDITATIONS SUR LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE, tirées des saints Pères, par le R. P. THÉODORE RATISBONNE; 2^e édition. 1 vol. in-18 de 144 p. 50 c.

FINS DERNIÈRES (des) (*Directions spirituelles* de saint FRANÇOIS DE SALES). 1 vol. in-16 elzévirien de viii-427 pages. 3 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, édition de propagande. 1 vol. in-18 de xviii-198 pages. 75 c.

LA MORT, ses Splendeurs, ses Délices, par B. GASSIAT. Brochure in-12 de 108 pages. Prix : 50 c.

LARMES (les) DU VEUVEGE essayées par saint FRANÇOIS DE SALES. Lettre du saint Prêlat à des chrétiens de son temps, suivies des *Litanies de la Résignation*; ouvrage approuvé par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, avec notes et avant-propos par M. CHARLES BRUNETIÈRE. 1 joli vol. in-18 de 204 pages. 1 fr.

LIVRE (le) DE TOUS CEUX QUI SOUFFRENT, par LÉON GAUTIER, 2^e édition. 1 vol. in-32 de viii-440 pages encadrées d'un filet rouge, titre rouge et noir, sur papier vergé. 3 fr. — LE MÊME, 3^e édition. 1 charmant petit vol. in-32 de viii-447 pages encadrées de vignettes moyen âge, caractères elzéviens, etc., comme ci-dessus. 4 fr.

DIVERS

APPARITIONS PROPHÉTIQUES d'une âme du Purgatoire à une religieuse d'un monastère de Belgique en 1870, par l'auteur des *Voix prophétiques*; nouvelle édition. Brochure in-12 de 55 pages. 50 c.

TROIS APPARITIONS D'ÂMES DU PURGATOIRE, relations publiées avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. Brochure in-12 de 35 pages. 50 c.

SŒUR BERTINE la stigmatisée de Saint-Omer, ses relations avec les âmes du Purgatoire, ses stigmates et ses prophéties (1800-1850), par l'abbé J.-M. CURIQUE. Brochure in-12 de 58 pages. 40 c.

ENTERRE-CHIENS (les), dialogue provençal (traduction littérale en regard), par J. ROUMANILLE; 3^e édition, revue avec soin. Brochure in-12 de 55 pages. 30 c.

ENTERREMENTS CIVILS (les) DEVANT LA LOI, par FERNAND NICOLAY, avocat à la cour d'appel de Paris. Publié par HENRI BABOU. 1 vol. in-18 de 33 pages. 25 c.

A LA PORTE DU PARADIS. Jugements de Mgr saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus, par ANDRÉ LE PAS, 2^e édition. 1 joli vol. in-12 de 327 pages. 3 fr.

LE CIEL OU LE BONHEUR DES SAINTS DANS LE PARADIS, par l'abbé J. MARC, P. D. L. M. — 1 vol. in-12 prix. 3 fr. Division: Bonheur du Ciel relativement au corps; — Bonheur du Ciel relativement à l'âme; — L'amour béatifique.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

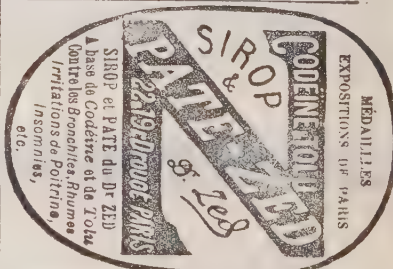
Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à servir à ses frais tout envoi qui ne coûte pas à l'acheteur.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYE
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les inutiles dépenses à adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 430 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^or PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 54

PRÉDICATION : **XXIV^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Evangile, 2^o Dédicace des Églises. — CONGRÉGATION DES RITES : Décisions 1^o concernant les images du Sacré-Cœur, 2^o le baptême des enfants à domicile. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : 1^o L'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur et les Eres. — 2^o Les *Monita secreta*. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Les églises, dites succursales, sont-elles des paroisses unies? — Le curé binaire qui, par mégarde, a pris les ablutions à la première messe, doit-il, le dimanche suivant, acquitter les deux messes *pro populo*? — Que faut-il entendre lorsqu'on dit que les objets bénits et indulgenciés sur le Saint-Sépulcre ont toutes les indulgences possibles? — Peut-on gagner les Indulgences du chemin de la croix avec des croix bénites par le Souverain-Pontife? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un curé peut-il louer ou prêter certaines atténuances de son presbytère, et qu'a y voir le conseil municipal? — Les plus forts imposés et les écoles communales. — Rétablissement de la vérification des registres des congrégations par le gouvernement. — A qui, de la famille du défunt ou de la fabrique et du curé qui en ont reçu deux legs, incombent les frais de succession? — VARIÉTÉS : Réflexions d'un curé de campagne sur la ville de Paris. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Du chauffage (*Suite*). — Composition des vins factices au moyen des baies de myrtilles.

CORRESPONDANCE

R. (Seine-Inférieure), 29 octobre 1879.

J'achève de lire la *Vie* de Mlle Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi, que je vous avais demandée sur la foi de l'article de l'*Ami du Clergé* (n° 52).

J'en suis tout ému, et je viens vous prier de m'en adresser deux nouveaux exemplaires, un pour des dames de charité, le second pour une congrégation. Quant à mon exemplaire personnel, je compte en tirer parti en le faisant circuler dans les familles ouvrières. Quelle âme généreuse et dévouée que cette sainte fille, et quel exemple pour porter, je dirai mieux, pour entraîner au bien... — D. E. S.

R. — Nous sommes heureux de votre jugement et de constater ainsi auprès de nos lecteurs que nous n'avions apprécié qu'à leur juste mesure et le livre et l'héroïne du livre.

Voulez-vous encore, à ce propos, un bien bel exemple, une bien magnifique et radieuse figure de sainte femme? Il vous faut lire la

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ÉMILIE DE RODAT

Fondatrice et première supérieure des religieuses de la Sainte-Famille, par Léon AUBINEAU

1 vol. in-12, titre rouge et noir de XVII-658 p.

Prix : 4 francs.

Ce livre vient de paraître. On peut juger de sa valeur par l'extrait suivant d'une lettre adressée à l'auteur par Mgr l'évêque de Rodez :

« Mon cher Monsieur Aubineau,

« Une des grandes émotions de ma vie a été la lecture de votre admirable *Vie de la Vénérable Mère Emilie de Rodat*, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Sainte-Famille de Villefranche-de-Rouergue. Peu de temps après

l'honneur bien immérité que Dieu m'a fait de me mettre à la tête du diocèse de Rodez, je l'ai lue toute entière dans une seule journée, les larmes dans les yeux, et je ne sais quel saisissement dans le cœur.

« J'ai depuis expérimenté que ce que vous racontez de cette sainte femme produisait les mêmes résultats sur ceux qui avaient le bonheur de lire votre livre, et je ne sais combien de vocations et de généreux sentiments ont été déterminés par les exemples de cette grande Servante de Dieu.

« L'intérêt de votre ouvrage est en effet de premier ordre. Les vertus et les œuvres de la Mère Emilie y sont décrites d'une façon très attachante, et l'on suit votre travail avec un entraînement qu'on ne mettrait pas aux aventures les plus extraordinaires. Tant il est vrai que les charmes de la piété sont encore les plus vrais, et ceux qui pénètrent le plus vivement dans les âmes!

« Vous avez su d'ailleurs, à côté du type principal de votre œuvre et de l'héroïne de votre récit, rattacher d'autres types charmants et variés, dont la description ne plaît pas moins au lecteur que celui qui tient la première place. On ne lira pas, sans éprouver cette émotion dont je parlais tout à l'heure, les pages d'une suavité ravissante, où vous narrez le pieux concours que prêtent à leur Mère ses premières compagnes, en particulier les jeunes Sœurs Eléonore Dutriac et Marie Boutaric, qui rappellent par leurs vertus et leur dévouement ce que vous avez si bien raconté des premières compagnes de sainte Chantal.

« Tout cela est d'une grâce, d'une fraîcheur et d'une pureté délicieuses. On est tout attendri

de tant de courage, de tant d'ardeur, de tant d'esprit de sacrifice, de tant de vigueur dans les entreprises, au lendemain des grandes meurtrissures de la Révolution ; et l'on s'étonne de voir réussir de si grandes choses avec de si faibles moyens. Ce sont des abeilles, et des abeilles diligentes, comme cette *apis argumentosa* dont il est parlé dans les actes du martyre de sainte Cécile, qui viennent refaire la ruche divine dans ce chrétien pays de Rouergue, au moment même où tous les frelons et toutes les mauvaises mouches de l'impiété l'avaient détruite et en avaient souillé le miel... Que Dieu bénisse votre livre, cher Monsieur Aubineau ; qu'il soit lu par toutes les âmes qui cherchent le bien et la manière de le faire avec subordination ! Je suis sûr que cette lecture fortifiera beaucoup de cœurs incertains, et indiquera à plusieurs la route qu'ils cherchent et la voie par laquelle ils doivent entrer. »

M. (Pas-de-Calais), 30 octobre 1877.

Dans un des derniers numéros de l'*Ami du Clergé*, vous avez recommandé la nouvelle *Histoire de l'Eglise*, par le cardinal Hergenroether, comme ayant une très-grande valeur sous le rapport scientifique.

Un de vos lecteurs vient vous demander si cette *Histoire* est de nature à remplacer celle de Rohrbacher ? — F. G.

R. — Nous répondons à notre honorable correspondant que les deux ouvrages ont chacun leur autorité et leur prix. Le livre du cardinal Hergenroether est surtout un ouvrage de critique. Chaque fait historique y est examiné, discuté, approfondi d'après les sources anciennes et modernes ; mais, on le comprend, l'auteur n'a pu s'étendre sur le détail des faits. Il ne faut donc pas y chercher une relation suivie des événements et l'enchaînement des causes qui les ont produits. Quarante volumes in-8° auraient été nécessaires pour réaliser ce vaste plan. Or, le savant auteur s'est proposé de tout renfermer en six volumes. C'est donc un bon, un excellent abrégé ; mais 6 volumes in-8 ne peuvent se comparer à 12 volumes in-4 à 2 colonnes, renfermant la matière de 25 volumes in-8 ordinaires.

D'autre part, Rohrbacher a traité admirablement tout ce qui concerne le détail circonstancié des faits, la suite et le développement des événements, et leurs rapports avec l'histoire politique et civile. Il y a dans Rohrbacher un côté dramatique qu'on ne peut exiger d'un simple manuel, l'auteur va plus loin encore, car il s'élève à la philosophie de l'histoire, il a le coup d'œil assez perçant pour signaler en quelque sorte le plan divin et la mission surnaturelle de l'Eglise ; il traverse les siècles en versant des torrents de lumières et d'innombrables bienfaits sur ses blasphémateurs eux-mêmes. La Providence permet le mal pour en tirer le bien. Rohrbacher examine à ce point de vue les apostasies et les défections qui ont déchiré l'Eglise par permission de la Providence, par exemple les hérésies des premiers siècles, l'invasion musulmane, le protestantisme qui au

xvi^e siècle a arraché du sein de l'Eglise, l'Europe septentrionale, et il s'efforce de signaler soit les causes de ces terribles déchirements, soit l'utilité qui en est résulté indirectement pour l'Eglise catholique.

Voilà en quoi l'histoire de Rohrbacher conservera toujours beaucoup d'importance et de valeur, quoique de nouveaux travaux viennent enrichir le patrimoine scientifique de l'Eglise.

(Le 4^e volume vient de paraître ; le 5^e est sous presse ; le 6^e à moitié fait. Avant la fin de l'année prochaine, les 12 volumes seront complètement achevés.)

Je vous promets de renouveler mon abonnement à l'*Ami du Clergé*, et de continuer à faire de la propagande, mais ne pourriez-vous pas nous donner de temps en temps une des belles instructions de votre revue : l'*Enseignement catholique* ; — des extraits de l'ouvrage sur le Sacerdoce par Mgr Isoard ; — quelques dissertations sur des questions de morale pratique ?

Vous indiquez sur un de vos numéros le moyen simple de payer ce que l'on doit ; — vous consacrez quelques pages à parler des échos de la bourse.

Mais ne pourriez-vous pas donner quelques notions sur ce qu'on entend par la bourse, — jeu de la bourse, chèque, traite, etc... ? (Je connais des prêtres, et moi le premier, qui ne savent pas en quoi cela consiste précisément.) Et ne connaissant pas ces termes, on risque de se laisser prendre, ou au moins, de ne pas savoir plus souvent utiliser ces moyens simples.

— Plusieurs seraient bien en peine d'expliquer tous ces cours de rentes que l'on voit à la fin de la dernière page de chaque journal.

R. — Nous avons donné des extraits du *Sacerdoce*, de Mgr Isoard, comme nous avons déjà donné une grande partie du *Manrèze du Prêtre*, du P. Caussette, et nous y reviendrons à l'occasion, comme aussi sur les questions de morale pratique, dont plusieurs figurent dans nos précédents numéros. Vous vous en rendez mieux compte par la belle table des matières nous préparons.

Quant aux « belles instructions » que publie l'*Enseignement catholique*, elles prennent généralement dix à douze pages de cette publication, ce qui ferait au moins la moitié d'un numéro de l'*Ami du Clergé*. C'est trop, à cause des autres questions que nous sommes obligés d'y traiter, et à cause du double emploi vis-à-vis d'un assez grand nombre de lecteurs, abonnés à la fois à l'*Enseignement* et à l'*Ami*. Prenez donc l'un et l'autre simultanément, ainsi que nous l'avons déjà expliqué dans plusieurs numéros.

En fait de Bourse, nos articles roulent sur des vues d'ensemble et non sur des points de détails. Si vous voulez être renseigné sur les petites particularités que vous signalez, demandez un abonnement à la *Gazette financière* (8, Passage Saulnier), que nous avons déjà recommandée, ou au journal *La Banque*, que vient de créer M. Albert Hans, ex-rédacteur financier de la *France nouvelle*, et actuellement chargé de la partie économique de la *Revue du Monde catholique*. M. Albert Hans se propose de traiter ces questions pratiques, et en cela il remplira parfaitement votre but.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE,
VI^E APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sujet tiré de l'Évangile.

Simile est regnum celorum grano
sinapis. (Matth., XIII.)

Jésus-Christ est la lumière du monde, il veut éclairer toutes les intelligences, il recherche même les plus abandonnées; il s'adresse au peuple, il parle son langage. L'Évangile nous dit : qu'il exposait à la foule tous ses enseignements à l'aide de paraboles; il réalisait ainsi un des caractères du Messie prédits par le prophète; j'ouvrirai ma bouche pour exposer des paraboles et je révélerai ce qui était caché depuis le commencement du monde. L'Évangile de ce jour contient deux comparaisons aussi utiles pour notre instruction que pour celle de la multitude qui entourait le divin Sauveur. La première nous fait admirer l'action directe de la puissance divine dans le développement miraculeux de l'Eglise: elle n'est rien à son origine, elle est aussi imperceptible dans le monde qu'un grain de sénévé, et en peu de temps, elle est pareille à un grand arbre couvrant la terre de ses rameaux. Quels moyens humains ont produit ce développement inattendu? aucun. L'Eglise, à son principe, se compose de quelques pécheurs, de quelques hommes sans culture choisis par Jésus-Christ et chargés par lui de renouveler la face de la terre. Pour remplir une si difficile mission, ils n'ont ni la puissance du génie, ni la puissance de l'argent, ni la puissance de la force; ils sont faibles, pauvres, ignorants. Comment le grain de sénévé pourra-t-il devenir un grand arbre, sans la toute-puissance de Dieu?

Jésus-Christ dit aux douze pécheurs de Galilée : Allez, enseignez toutes les nations, ne craignez rien, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. — Cet ordre, ils se hâtent de l'exécuter, ils vont évangéliser toutes les nations. L'Eglise lutte contre tous les efforts conjurés des passions, du sophisme et de la puissance brutale; elle lutte par la folie contre la sagesse, par l'humiliation contre la gloire, par la pauvreté contre les richesses. Le monde se mourait faute d'une doctrine et il repoussait ceux qui lui apportaient l'aliment seul capable de lui rendre la vie; mais l'Eglise a tant aimé le monde, qu'elle a donné son sang afin de faire accepter la doctrine du salut. La conversion de l'empire romain fut le prix d'un tel courage dans la diffusion de l'enseignement; après ce premier succès si difficile et si chèrement acheté, l'action de l'Eglise ne se ralentit pas. Les Barbares couvrirent l'empire romain de leurs légions indisciplinées, l'Eglise s'approcha d'eux, leur parla, les séduisit et les subjuguait. Les fléaux de Dieu s'humilièrent devant un pape qui se présentait à eux au nom de Jésus-Christ, et l'enseignement de l'Eglise continua d'agir avec une infatigable activité, et de nos jours encore cette ardeur n'est pas atténuée.

Notre divin Sauveur continue à se servir de paraboles pour enseigner à ses apôtres sa doctrine à la fois si simple et si profonde. Après avoir comparé le royaume de Dieu, c'est-à-dire la société des fidèles, au grain de sénévé qui, jeté dans la terre comme une semence inaperçue, germe, grandit et étend partout ses rameaux, Notre Seigneur, pour instruire la multitude qui l'écoutait, eut recours à une seconde comparaison : Le royaume du ciel, dit-il, est encore semblable au levain, qu'une femme prend et qu'elle met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. Quel est le sens de cette similitude? Le levain est une pâte fermentée qui, en s'insinuant dans toutes les parties de la farine, la soulève, rend le pain plus léger et lui donne ce goût parfait dont il a besoin pour être la nourriture de tous les hommes. Or, la société des enfants de Dieu remplit à peu près en ce monde l'office du levain, en se mêlant à toute la masse des pécheurs, des impies, des serviteurs du monde et de Satan; elle empêche le genre humain d'être pour Dieu un objet de dégoût. Cette parabole nous enseigne les devoirs que nous oblige à pratiquer le mélange des bons et des méchants. Nous ne devons jamais, par goût, rechercher la société des pécheurs; mais il est des circonstances qui nous forcent à vivre au milieu d'eux. Quelle doit être notre conduite? Nous ne devons pas nous plaindre de cette destinée, mais en profiter pour pratiquer les plus éminentes vertus, pour acquérir des mérites plus abondants et pour nous exciter à une plus vive reconnaissance envers Dieu. Les justes, forcés de vivre dans la compagnie des pécheurs, sont comme ces arbres qui, pour être ornés de fruits magnifiques, ont besoin d'être secoués par de nombreux orages. Chaque défaut du pécheur devient pour le juste qui sait correspondre aux desseins de Dieu, l'occasion de s'exercer à la vertu contraire.

La société des pécheurs, pour ceux qui sont obligés de la subir, à cause des devoirs de leur état, est de plus une occasion pour acquérir de plus grands mérites. Il est plus facile de se sauver lorsqu'on est entouré de bons exemples que lorsqu'on est sans cesse témoin d'actions criminelles. C'est dans le feu que l'or se purifie, c'est dans les persécutions des méchants que la vertu chrétienne achève de se perfectionner. Il y a dans le ciel diverses récompenses; les plus glorieuses couronnes sont réservées à ceux que la société des méchants aura le plus longtemps éprouvés. Ce qui attire surtout les regards de Dieu, c'est un chrétien qui brille au milieu des enfants du siècle comme un lis au milieu des épines, élevant vers le ciel son calice sans tache et son arôme odorant.

Enfin, lorsque nous sommes obligés de vivre avec les pécheurs, nous devons sentir se réveiller en nous les sentiments de la plus vive reconnaissance. Plus nous comprenons le malheur de ceux qui offensent Dieu, plus nous devons nous estimer heureux de jouir de son amitié; mais ce bonheur, nous n'en sommes pas la cause unique, ni la cause principale. Que serions-nous si Dieu n'était venu à notre secours par sa grâce? La vue des pécheurs doit nous remettre

en mémoire tous les bienfaits dont Dieu nous a comblés ; il ne faut pas que leur présence nous inspire les sentiments de l'orgueilleux pharisien. C'est avec une profonde humilité que nous devons jeter les yeux sur les péchés de notre prochain ; nous n'avons qu'à bénir Dieu de nous avoir préservés et lui adresser cette prière de saint Augustin : Je vous en remercie, mon Seigneur et mon Dieu, non-seulement pour les péchés que vous m'avez pardonnés, mais encore pour ceux que je n'ai pas commis, ne doutant point que je n'y fusse tombé si vous ne m'eussiez soutenu par le secours de votre grâce.

Si nous savons ainsi nous humilier, en remerciant Dieu, nous serons dans les dispositions voulues pour s'unir avec les pécheurs par des rapports de charité. Car les plus grands coupables ne sont pas exclus de cet amour que nous devons avoir pour tous les hommes qui sont nos frères. Il est des devoirs auxquels nous sommes tous obligés. Ainsi nous devons avoir pitié du malheureux état des pécheurs, ne pas les mépriser, mais prier pour eux. Ne cessons pas de répandre dans une âme criminelle, par nos conseils persuasifs, un levain qui la purifie, jusqu'à ce que cette âme trop longtemps affadie, subisse une divine fermentation et se soulève tout entière vers le Ciel.

Dédicace des Églises.

Sanctificavi domum hanc et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (III Reg., ix-3.)

L'usage des dédicaces religieuses remonte à l'origine des choses humaines. Toujours on trouve une enceinte réservée à Dieu, consacrée et séparée des choses profanes. Au berceau du monde, ce n'était encore qu'un autel pour les sacrifices, un autel de pierre ou de gazon où l'homme-pasteur offrait les prémices de ses champs ; et cette pierre s'appelait la maison de Dieu. Quand la famille devint un peuple, mais un peuple encore sans patrie, l'autel se transforma en tabernacle. Enfin, dans la société stable, la maison de Dieu commence à s'élever comme un édifice. Solide, elle reposait sur un roc, et sublime, elle couronnait la montagne et dominait la cité sainte, et Dieu dit : J'ai sanctifié cette demeure et mes yeux et mon cœur seront là. Toutefois ce temple n'était encore que l'ombre de l'Eglise, car enfin, il ne suffit pas que la maison de Dieu soit couronnée, il faut qu'elle soit habitée, et c'est Jésus-Christ qui est dans l'Eglise. Voilà la vérité ! et la permanence de la présence sacramentelle ; comme il était à Bethléem, comme il est encore dans les cieux, il descend et demeure dans l'Eglise. A Bethléem il n'apparaissait qu'en homme ; dans le Ciel, il apparaît en Dieu ; à l'autel il est l'un et l'autre ; l'Eglise est donc véritablement la maison de Dieu et la porte du Ciel. En effet, nous vivons sous le regard de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et cela suffit, en vérité, à la sanctification de notre vie ; nous sommes en possession de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son cœur, et en vé-

rité, cela suffit encore à la paix de nos âmes : *erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.*

I. Le Seigneur a dit : Mes regards seront dans l'Eglise. Nous allons tâcher d'expliquer cette présence de Jésus et d'apprécier cet inexprimable bienfait. Sans doute Dieu est partout ; mais il semble que ce n'était pas encore assez de cette présence spirituelle de sa divinité. Elle est trop vague, ce semble, parce qu'elle est partout ; c'est parce qu'elle est partout que nous aurions fini peut-être par ne la rencontrer nulle part ; comme aussi cette surveillance que Jésus exerce du haut du ciel, il semble que pour nous elle soit trop éloignée : nous nous figurons que le ciel est si loin de nous ! Enfin, nous nous serions persuadés peut-être que Jésus nous a perdus de vue, et nous aurions fini par ne plus guère songer à lui. La providence a remédié à cet inconvénient : elle a déterminé la présence spéciale de la divinité dans la maison de Dieu, sans la restreindre, comme elle a aussi multiplié la présence de l'humanité de Notre-Seigneur sans la diviser. C'est ici la maison de Dieu et c'est ici la maison de Jésus. Vous avez regretté peut-être de n'avoir pas vécu dans les temps évangéliques, de n'avoir pas vu ce Dieu sauveur qui passa sur la terre en faisant le bien : or, vous n'avez rien à envier, nous sommes les voisins de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il habite au milieu de nous, nous vivons de son temps et nous demeurerons à sa porte : c'est ici la maison de Dieu ! Pour apprécier plus encore cette faveur de Jésus, considérons combien elle coûte à celui qui nous l'a faite et combien elle manque à ceux qui en sont privés. Je ne parle pas de l'inconvenance, de la pauvreté matérielle des temples, où Jésus veut bien résider. Je parle des hostilités qu'il rencontre, habitant sur la terre, parmi les enfants des hommes. Pendant le cours de ces dix-huit siècles, qui pourrait compter tous les jours mauvais ? Que d'orages amassés sur ces maisons de Dieu ! Combien de fois Jésus, méconnu, a été persécuté ! et il est venu ici se mettre à la portée des coups ! Tant qu'il était dans le ciel, on ne pouvait l'atteindre, tandis qu'on pourrait le chasser de l'église. Et bien souvent il a été obligé de fuir dans le désert, de descendre dans les catacombes. Il était déjà caché, il s'est caché plus encore ; mais il est resté pourtant et il restera toujours, tant qu'il y aura une bouche de prêtre pour l'appeler et un cœur fidèle pour le recevoir, il restera toujours. Quand nous venons à penser que le Seigneur Jésus habite au milieu de nous, et que là il veille sur nous, que là il nous regarde, *oculi mei ibi*, quand nous entrons dans l'église, cette pensée doit nous saisir, elle doit nous inspirer le respect et l'amour. Les Juifs tremblaient en entrant dans le temple du Seigneur ; un chrétien doit tressaillir. C'est ici vraiment qu'est l'enfant de la crèche, l'Agneau de la croix, le roi du ciel. Il me voit, il me regarde et je lui dois le double hommage de mon cœur et de mon corps. En dehors de l'église, ce regard de Jésus-Christ nous suit partout, il perce les murailles et pénètre dans

nos maisons, il plonge presque dans nos consciences. Sachez donc recueillir sur votre âme le regard de Jésus, car son regard, quoique silencieux, est éloquent, il dit beaucoup de choses. Il vous dit ce que Jésus pense de vous, il vous dit ce que vous êtes, il vous dit ce qu'il demande de vous, il vous dit ce que vous devez faire ; car ce regard en tombant sur votre âme, y fait tressaillir votre conscience, qui est en vous l'intelligence que Jésus s'est ménagée. Ce regard de Jésus est le meilleur préservatif pour se garder du péché, c'est le remède le plus efficace pour se guérir du péché ; c'est l'encouragement le plus puissant quand nous avons un devoir à accomplir. Le grand apôtre, quand il voulait exciter la foi des chrétiens, leur disait : Mais courez donc au combat en vous souvenant que Dieu vous regarde. Alors aussi, si nous voulons, puisque la sanctification de l'âme consiste à éviter le mal et à faire le bien, si nous voulons marcher ici en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivre sous ses yeux, à cette condition-là nous pourrions acquérir la perfection de notre vie.

II. — Nous pouvons trouver dans la possession de son cœur, présent au milieu de nous dans l'Eglise, la paix de nos âmes. Lors de la première apparition de Notre-Seigneur au milieu de ses disciples assemblés, non-seulement il les réjouissait par son regard, mais encore ils les invitait à la paix, et voici dans quels termes. Il étendait vers eux ses mains, qui avaient été percées ; ensuite avec ses mains, il leur montrait son cœur et il leur disait : La paix soit avec vous. Cela veut dire : aimons Dieu ; cela veut dire que le cœur de Jésus est pour nous la source de la paix. Notre-Seigneur dit, en parlant de cette maison qui lui est dédiée et dans laquelle il habite : Je laisse là mon cœur et il sera là toujours, *cor meum cunctis diebus*. Cela veut dire : Qu'ici tous les jours, si nous voulons, nous trouverons la paix de nos âmes, parce que c'est son cœur qui en est la source. Et dans le fait pour que nous trouvions cette paix qui est l'élément du bonheur, il faut deux conditions. Nous avons des besoins très-grands, nous avons des désirs très-grands, c'est le cœur de Jésus qui répond aux uns et aux autres. C'est lui qui subvient à tous nos besoins ; il y en a de tous les genres, de tous les noms, il y a des tristesses ; il y a des misères, il y a des faiblesses, il y a des langueurs. Eh bien ! vous tous, dit-il, qui êtes fatigués par des besoins, venez à moi et je vous soulagerai : *Vos omnes qui laboratis et onerati estis, venite ad me et ego reficiam vos*. Vous trouverez dans l'église, où est le cœur de Jésus, l'appui pour tous vos besoins, pourquoi ? parce que c'est la maison de prière ; et c'est doublement la maison de prière, c'est celle des chrétiens, c'est celle de Jésus-Christ.

J'ajoute, car c'est une chose nécessaire encore pour donner la paix à l'âme. Il faut satisfaire nos désirs et ils sont très-grands, ils sont comme infinis. Dieu l'a ainsi voulu, parce qu'il a voulu être le seul capable de les remplir. En effet, nous avons naturellement et nécessairement le désir d'aimer et d'être aimés ; c'est pour cela que

Notre-Seigneur, qui seul nous aime comme nous méritons d'être aimés et qui seul aussi est aimable et capable de remplir notre cœur, s'est posé dans l'Eglise sous l'emblème d'un cœur et a dit : Mon cœur sera là tous les jours. Venez donc à Jésus ; quel bonheur quand nous pourrions dire : Je suis aimé par un Dieu !

Il est raconté dans l'Evangile que deux disciples s'en allaient de Jérusalem à Emmaüs. Ils étaient tous deux seuls et tous deux étaient tristes et découragés. Voilà que sur le chemin un troisième qu'ils ne connaissent pas se joint à eux, se mêle à leur conversation, les interroge. Il paraît qu'ils s'entretenaient de bagatelles, *fabulantur*, dit l'Evangile. Et ce troisième leur dirait : Mais pourquoi donc êtes-vous tristes ? Et voilà que par sa conversation, il les ranime, les éclaire, les console. Enfin ils arrivent à Emmaüs ; ils entrent tous les trois, l'inconnu prend le pain, il le rompt, il le bénit, et il le consacre ; et du pain il fait une hostie. C'était Jésus, il leur donna cette hostie sainte, il les communia. — Dans ce chemin de la vie où nous marchons tous ensemble, il nous arrive de dire des fables, des bagatelles, de nous occuper de ce que je ne sais quoi, et puis nous sommes tristes et découragés ! Mais si nous pensions que nous avons un compagnon de voyage, qui est Jésus ! Oui, il est là avec nous, au milieu de nous ; écoutons sa parole. Il nous éclairera, il nous consolera, il nous fortifiera, il nous accompagnera jusqu'au terme où nous devons nous arrêter, nous entrerons aussi avec lui et nous aurons compris que le temps n'est véritablement pour nous qu'une préparation à l'éternité, et que, si nous en savons profiter, l'Eglise sera pour nous le vestibule du paradis.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

I. — IMAGES DU SACRÉ-CŒUR.

L'usage s'est introduit dans plusieurs diocèses d'exposer publiquement à la vénération des fidèles des tableaux, des statues dans lesquels Notre Seigneur Jésus-Christ montre son Cœur très-sacré à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, prosternée à ses pieds.

Est-ce conforme aux règles de la Sainte Eglise ?

Mgr l'évêque de Viviers a soumis la question à la Sacrée Congrégation des Rites. Celle-ci a voulu s'entourer de tous les renseignements théologiques, canoniques et liturgiques, et a pris l'avis d'un savant théologien ainsi que celui de Mgr l'assesseur, lequel est en même temps sous-promoteur de la foi. Enfin, le 12 mai 1877, il a été décidé que l'exposition publique des statues dont il s'agit, ne serait licite que si l'on obtenait la permission formelle du Saint-Siège, conformément à un décret du pape Alexandre VII, en date du 20 décembre 1659.

On voit par cet exemple que l'esprit de l'Eglise n'est pas favorable aux innovations, et que le Saint-Siège veille rigoureusement à l'observation des règles traditionnelles.

II. — BAPTÊME DES ENFANTS A DOMICILE.

Doit-on permettre l'ondeioement à domicile toutes les fois que le médecin atteste qu'il y aurait danger à porter l'enfant à l'église? L'attestation d'un seul médecin est-elle suffisante, surtout lorsqu'il ne dit pas que le danger soit bien grave?

Il est reçu que les familles nobles soient autorisées à faire baptiser leurs enfants dans leur maison privée. Est-il permis d'étendre cette faveur aux familles riches?

Ces questions ont été soumises à la Sacrée Congrégation des Rites par Mgr l'évêque d'Ascoli. Or, la Sacrée Congrégation a notifié au prélat qu'il devait tâcher de réprimer ces abus, avec prudence et circonspection, en sorte que les enfants soient portés à l'église pour être baptisés, conformément aux règles liturgiques et à la pratique commune. Cette décision est du 27 avril 1877.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4° d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^r Palmé, 25, rue de Grenelle).

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

I. — L'ANNÉE DE L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR ET LES ÈRES (Voir n° 52.)

II

L'ère chrétienne, introduite par Denys le Petit, ne fut adoptée en France que dans le cours du vii^e siècle au plus tôt. Du reste, même les auteurs qui ont fait usage de l'ère chrétienne, ne se sont pas accordés sur la manière de commencer l'année. Certains commençaient au 1^{er} janvier, d'autres au 25 décembre, d'autres au 25 mars, et ces derniers variaient entre eux d'une année entière, selon ce qu'on appelle le calcul pisan ou selon ce que l'on appelle le calcul florentin.

D'après ces trois systèmes, les années avaient au moins une égale durée. Un nouveau système

consistant à ouvrir l'année avec la fête de Pâques, introduisit des années inégales en longueur. Ce quatrième système paraît remonter au vi^e siècle. En 1563, Charles IX l'abolit par un édit; en 1567, le Parlement de Paris donna à l'édit force d'usage, c'est-à-dire que depuis cette époque l'année commença au 1^{er} janvier. Déjà la Hollande et l'Allemagne avaient adopté un pareil usage.

Seule l'Eglise de Beauvais conserva l'ancienne manière de compter l'année, et cela jusqu'en 1580.

En somme, il faut tenir compte des expressions *anno a Nativitate* (25 déc.), *anno Incarnationis* ou *Trabeationis* (25 mars), *anno Circumcisionis* (1^{er} janv.). Le terme *anno Domini* remonte à l'an 1132. A partir du pape Alexandre II, les pontifes se servent invariablement du terme d'*Incarnation* dans les dates. On a daté aussi de l'année de la Passion; la dissertation précédente montre que ce système peut et doit présenter des différences. L'auteur de la *Chronique d'Alexandrie* est le seul à avoir employé l'ère de l'Ascension, qui commence avec l'an 39 de Jésus-Christ.

La grande difficulté, pour bien se reconnaître dans les dates, tient à ce que les différentes manières de commencer l'année ont été simultanément employées, non-seulement dans un même pays, mais dans un même corps d'ouvrage (1).

Il y a beaucoup d'autres ères en dehors de l'ère chrétienne, par exemple l'ère mondaine d'Alexandrie, l'ère mondaine d'Antioche, l'ère mondaine de Constantinople, l'ère actiaque, etc. Nous ne voulons nous occuper que de celles qui ont des rapports avec la nôtre.

L'ère d'Espagne eut cours en Afrique, en Espagne et dans celles des provinces méridionales de la France qui furent soumises aux Wisigoths. Elle date du 1^{er} janvier, qui suivit la conquête de l'Espagne achevée par Auguste (715 de Rome, 39^e av. J.-C.). Par conséquent, il faut retrancher 38 d'une année quelconque de l'ère d'Espagne pour trouver l'année correspondante de l'ère chrétienne. Au xiii^e siècle cessa l'ère d'Espagne en Espagne; certains auteurs veulent qu'elle ait continué jusqu'en 1422 pour le Portugal.

Les années de l'ère des martyrs ou de Dioclétien sont réglées par le calendrier égyptien, lequel a été imité par les démocrates de 1793, *nil sub solenovum*. Le commencement de l'ère dioclétienne répond au 29 août de l'an 284 de l'ère chrétienne.

Tout le monde connaît l'ère de la fondation de Rome et de la période julienne. Pour trouver à quelle année de la fondation de Rome appartient une année de l'ère chrétienne, il suffit d'ajouter à cette dernière année le nombre 753.

D'autres ères sont moins usitées. Eusèbe et Idacius ont fait usage de l'ère d'Abraham. L'an 2017 de l'ère d'Abraham commence au 1^{er} octobre de l'an 1^{er} de Jésus-Christ.

Quelques conciles ont employé l'ère de Tyr.

1. Voir Natalis de Mailly, *Eléments de paléographie* 2 vol. in-8°.

L'an 127 de cette ère commence le 19 octobre de l'an 1^{er} de Jésus-Christ.

L'ère des olympiades, qui consistait dans une révolution de quatre années, est employée en 1102 par Philippe I^{er}, dans une donation faite à une église de Bourges. On admet généralement que la première année de la 195^e olympiade commence le 1^{er} juillet de l'an 1^{er} de l'Incarnation.

L'ère des mahométans, quel'on nomme *hégire*, date du jour où Mahomet s'enfuit de La Mecque à Médine. Les astronomes et nombre d'historiens disent que ce jour correspond au jeudi 15 juillet de l'an de Jésus-Christ 632, mais l'usage civil et l'opinion commune veulent que ce soit le vendredi 16 du même mois. L'hégire se compose d'années lunaires, qui ont à peu près onze jours de moins que notre année solaire. Des cycles de trente années divisent son cours; dix-neuf de ces années sont *communes*, elles se composent de 354 jours, onze années sont *intercalaires*, elles comptent 355 jours. Les 1^{er}, 3^e, 5^e, 7^e, 9^e et 11^e mois de l'année lunaire ont 30 jours, et les six autres 29, excepté dans les années intercalaires où le 12^e en a 30. Les onze années intercalaires sont les 2^e, 5^e, 7^e, 10^e, 13^e, 16^e, 18^e, 21^e, 24^e, 26^e et 29^e de chacun de ces cycles. Pour savoir si une année de l'hégire est intercalaire, il faut donc vérifier quel rang elle occupe dans le cycle de 30 ans : on obtient ce résultat en divisant par 30 le chiffre de l'année dont il s'agit.

(Extrait des notes et additions nouvelles faites sur l'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, de Rohrbacher, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, du diocèse de Verdun. 12 vol. in-4 à deux colonnes compactes. Prix : 75 fr. pour les souscripteurs. Quatre vol. parus, le cinquième, sous presse. Tout souscripteur a droit à un abonnement gratuit d'un an à la *Revue du Monde Catholique*.)

II. — LES MONITA SECRETA.

Les *Monita secreta* ou *Instructions secrètes* à l'usage des Jésuites sont un libelle mensonger, un pamphlet apocryphe, dont les éditeurs successifs, depuis plus de deux cents ans, n'ont jamais pu établir à aucun degré l'authenticité. Les Robidou, les Cayla, les Sauvestre, les Habeneck et consorts l'invoqueront sans cesse contre la Compagnie de Jésus, et nous n'avons nullement la prétention d'empêcher la calomnie et la haine de continuer leur métier aussi honnête que lucratif. Mais il se rencontre des gens dont la bonne foi peut être surprise : fournissons-leur des armes pour se défendre et au besoin pour attaquer.

1^o Dès le 16 mars 1621, la Congrégation de l'Index défendit et proscrivit absolument cet écrit « comme faussement attribué aux Jésuites et rempli d'inculpations calomnieuses et diffamatoires. »

2^o Avant même cette décision romaine, l'évêque de Cracovie, Pierre Tilicki, dans le diocèse duquel les *Monita* avaient d'abord paru, avait établi une procédure juridique contre leur auteur présumé, Jérôme Zaorowski, CHASSÉ DE LA COMPAGNIE vers 1611. Cette procédure aboutit à une sentence de condamnation du 20 août

1616. Tous les évêques de Pologne flétrirent également l'indigne fourberie. Le nonce du Pape à Cracovie appuya de son autorité les poursuites intentées contre le faussaire.

On lit dans la lettre pastorale de l'évêque de Cracovie :

« Nous ne pouvons souffrir qu'un crime aussi énorme et par lequel on noircit la réputation d'un ordre INNOCENT demeure impuni... nous chargeons donc vos seigneuries de faire, d'après la requête de notre procureur, une enquête judiciaire sur l'auteur de cet écrit sacrilège et notamment de *procéder judiciairement et de statuer d'après les règles ordinaires du droit et de la justice*, contre le susdit Pierre Zaorowski... En foi de quoi donné à Cracovie, le 7 juillet 1615. PIERRE, év. de Cracovie. »

Voici un extrait des lettres de la condamnation qui, après la mort de l'évêque Tilicki, fut prononcée par l'administrateur de l'évêché, l'illustre André Lipski, à la date ci-dessus indiquée :

« Comme ce même libelle diffamatoire faussement attribué à la société de Jésus, réimprimé récemment par les soins de quelques malveillants, a été répandu de nouveau; en vertu de l'autorité dont nous sommes actuellement revêtus, faisons connaître et notifications à tous et à chacun que le libelle, manuscrit et imprimé, qui est faussement intitulé : *Instructions secrètes de la société de Jésus* est un libelle DIFFAMATOIRE, INJURIEUX, REMPLI DE CALOMNIES, D'OUTRAGES, etc.... Nous le condamnons en conséquence, etc. »

Voilà le jugement du juge compétent, rendu au moment de la première apparition des calomnies qui viennent de faire leur cent mille et unième incarnation dans les colonnes du *National*.

3^o Le *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes* de Barbier, qui fait autorité dans la matière, range les *Monita* parmi les ouvrages apocryphes (T. III, n. 20,985), et donne le détail des diverses éditions françaises jusqu'à celle de Paderborn (Paris, 1731, in-12).

4^o Les ennemis, même les plus acharnés, des Jésuites, mais qui gardent encore quelque respect d'eux-mêmes et de leurs lecteurs, tels que Jean-Mathias Schrok, le D^r Paulus, l'auteur de la *Monarchie des scilipses*, etc. n'osent pas s'appuyer sur les *Monita*, tant l'authenticité leur en semble suspecte ! Il n'y a que les librepenseurs français à ne pas connaître ces vains scrupules.

Il est surtout très à remarquer que les Paul Bert et les Ferry, si habiles pour les citations calomnieuses, n'ont point cru devoir recourir à cette vieille arme rouillée.

5^o Enfin, les propagateurs intéressés du libelle n'ont jamais pu se mettre d'accord sur sa provenance réelle. Celui-ci prétend que l'on en aurait trouvé des exemplaires manuscrits dans les collèges des Jésuites pillés par les protestants au commencement du XVII^e siècle. Celui-là avance, sans ombre de preuve, qu'un libraire

d'Amsterdam ayant découvert un exemplaire des *Monita* dans une vente de livres à Anvers, il devait nécessairement provenir de la Bibliothèque des Jésuites! Un troisième raconte gravement que les Hollandais capturèrent un navire envoyé aux Indes par les Jésuites et y firent la précieuse trouvaille. Non, dit l'autre, c'est un officier prussien qui eut cette bonne fortune aux archives des Jésuites de Glatz, etc., etc.

Tant que nos preuves subsisteront, les règles de la saine critique exigent que l'on considère les *Monita* comme l'œuvre d'un imposteur, qui, caché dans l'ombre sous le voile de l'anonyme, et avec la conscience de son crime, s'est efforcé de ternir, par les moyens les plus coupables, la réputation d'un ordre religieux dont il est l'ennemi et probablement le transfuge.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Les églises, dites succursales, sont-elles des paroisses unies?

La réponse à cette question aura peut-être l'avantage de compléter la solution donnée par l'*Ami du Clergé* (1^{re} année, n° 44, 28 août 1879, page 583).

1^o Dans les paroisses unies, les prêtres qui en ont la cure actuelle ne sont que vicaires ou vicaires-curés, et sont néanmoins tenus d'appliquer la messe *pro populo*. La Sacrée Congrégation l'a déclaré maintes fois de la manière la plus formelle.

2^o Les évêques doivent pourvoir à la cure actuelle des paroisses unies conformément à la teneur de la Bulle *Ad exequendum*, de saint Pie V : « Volumus insuper et ita mandamus quod dicti vicarii perpetui, non ad liberam Ordinarii electionem, sed ad nominationem illorum in quorum ecclesiis unitis ponentur, cum ipsorum Ordinarii, seu eorum vicariorum examine et approbatione, deputentur. » Cela s'applique à celles de nos cathédrales dans lesquelles la cure des âmes a été annexée au chapitre.

3^o Parlant de ces paroisses unies, le concile de Trente, Sess. VII, cap. vii, impose aux évêques l'obligation suivante : « Qui (Ordinarii) sollicite providere procurent, ut per idoneos vicarios, etiam perpetuos, nisi ipsis Ordinariis pro bono ecclesiarum regimine aliter expedire videbitur, animarum cura laudabiliter exerceatur. » D'après ce décret, il appartient aux évêques de juger ce qui est le plus utile pour l'administration d'une paroisse unie ou un vicaire-curé perpétuel, ou un vicaire-curé amovible. Or, d'après le cardinal de Luca (*Ad not. ad S. Conc. Trid. disc. 22*) le droit concédé aux évêques se borne ici à choisir entre un vicaire séculier et un vicaire régulier. Les vicaires-curés, s'ils sont séculiers et pris en dehors du chapitre, seront toujours perpétuels, et ils seront amovibles, s'ils appartiennent à un ordre religieux, à cause de leur vœu d'obéissance. Cette interprétation a été fréquemment confirmée par la Sacrée Congrégation du Concile, notamment le 26 avril 1879 (cf. *Analecta*, 162^e livr.). Après avoir rappelé les décisions émises en ce sens le 25 janvier 1726, le 7 juillet 1731, le 23 mai 1641, le 17 décembre 1825, le 5 septembre 1846, le 5 juin 1847, le 15 février 1879, la Sacrée Congrégation terminait la cause in *Melevitana*, en déclarant qu'on doit pourvoir à la cure des âmes, dans les paroisses unies, *per deputationem vicarii perpetui ad formam juris*. La réforme opérée par Léon XII, et que rappelle l'*Ami du Clergé* (*ibid.*), n'est-elle pas une preuve de plus de la pratique du Saint-Siège, et de l'interprétation que l'on doit donner au décret précité du saint concile de Trente : Quand le vicaire-curé est séculier, il doit être perpétuel, et quand il est régulier, il est de droit amovible. Or, selon qu'il le juge plus avantageux, l'évêque peut députer un vicaire séculier, ou un vicaire régulier, qui lui sera présenté conformément au décret de saint Pie V, cité plus haut.

Tel est le droit relativement aux paroisses unies et aux vicaires-curés qui exercent la cure des âmes,

Ce simple exposé prouve déjà clairement, croyons-nous, que nos églises, dites succursales, ne sont pas des paroisses unies, et que les prêtres, qui y exercent la cure des âmes, ne sont pas des vicaires-curés. Passons à un autre chef de preuves.

Le Concordat, art. 9, porte : « Les évêques feront une nouvelle circonscription des paroisses de leur diocèse, qui n'aura d'effet que d'après le consentement du gouvernement. » En conséquence, dans le décret, pour la circonscription des diocèses, en date du 2 avril 1802, le cardinal Caprara s'exprimait ainsi, relativement à la nouvelle circonscription des paroisses : « Comme, d'après ce qui a été réglé dans la convention mentionnée ci-dessus (Concordat), ratifiée par les Lettres apostoliques précitées, il doit être fait dans tous les diocèses, par les nouveaux archevêques et évêques, une nouvelle circonscription des paroisses, que nous avons lieu d'espérer devoir suffire pour les besoins spirituels et le nombre des fidèles de chaque diocèse, de manière qu'ils ne manquent ni du pain de la parole, ni du secours des sacrements, ni enfin de tous les moyens d'arriver au salut éternel, nous avons voulu préparer la voie à cette nouvelle circonscription des paroisses, de la même manière que nous avons fait pour les diocèses, et écarter tous les obstacles qui pourraient empêcher les évêques de donner, sur ce point, à la convention mentionnée, une prompte et entière exécution. En conséquence, usant de l'autorité apostolique qui nous a été donnée, nous déclarons dès maintenant supprimées à perpétuité, avec leurs titres, la charge d'âmes et toute espèce de juridiction, toutes les églises paroissiales comprises dans les territoires des diocèses de la nouvelle circonscription, et dans laquelle la charge d'âmes est exercée par quelque prêtre que ce soit ayant titre de curé, recteur, vicaire perpétuel ou tout autre titre quelconque, de manière qu'à mesure qu'un curé ou recteur sera placé par l'autorité des nouveaux évêques dans chacune des églises érigées en paroisses, toute juridiction des anciens curés devra entièrement cesser dans le territoire assigné aux nouvelles paroisses, et que nul ne pourra être regardé et tenu pour curé, recteur, ou comme ayant un autre titre quel qu'il soit, ni exercer aucune charge d'âmes dans ces mêmes églises ou dans leur territoire. »

Tel est le décret qui supprima toutes les anciennes paroisses. Deux conclusions y sont clairement énoncées : 1^o toutes les anciennes paroisses de France sont supprimées ; 2^o les évêques en érigeront d'autres, le plus tôt possible et en aussi grand nombre que le nécessiteront les besoins spirituels des fidèles. Pour conclure de ce décret que les évêques ont désormais la cure habituelle des églises de leur diocèse, sauf à déléguer la cure actuelle aux prêtres si arbitrairement dits succursalistes, il faudrait d'abord prouver que le pape a uni les succursales aux évêchés. Or, ni le Concordat, ni les Lettres apostoliques, ni le décret du cardinal-legend, ne font et ne supposent cette union, ni directement, ni indirectement ; ces pièces ordonnent une nouvelle circonscription des paroisses ; ce sont donc des paroisses que l'on doit ériger, des paroisses et des cures conformes au droit et à la discipline en vigueur.

On nous objectera peut-être que les évêques avaient le pouvoir de faire de ces paroisses des paroisses unies. Unies à quoi? Ou bien à la cure de canton, ou plutôt à la *Mense Episcopale*? A la cure de canton? Poser cette question, c'est la résoudre. A la mense épiscopale? 1^o Il n'est question d'une telle union ni dans le Concordat, ni dans les Lettres apostoliques, ni dans le décret cité du cardinal-legend. Les articles organiques eux-mêmes n'auraient jamais eu semblable idée. 2^o Le droit défend positivement l'union, à la mense épiscopale, de tout bénéfice à charge d'âmes. La Clémentine II (*De reb. Eccles. non alienand.*) déclare nulle et de nullo valeur toute union d'église, qui sera faite à la mense épiscopale : « Quod si episcopus mensæ suæ aliquam duxerit ecclesiam uniendam, hoc irritum esse decernimus et inane, contraria quavis consuetudine non obstante. » Le concile de Trente, cherchant un remède à la pauvreté de quelques évêques, le trouve dans l'union de certains bénéfices à un évêché ; mais ces bénéfices ne doivent être ni les bénéfices à charge d'âmes, ni les dignités, ni les canonicats, ni les prébendes, ni certains monastères : « Hujusmodi episcopis, qui fructum subventionis pro diocesis suæ tenuitate indigent, poterit de beneficiis aliquibus, dum tamen curata non sint, nec dignitates seu canonicatus, et præbendæ nec monasteria in quibus viget regularis observantia, vel quæ capitulis generali-

bus et certis visitatoribus, Summo Romano Pontifice provideri. » Le concile ajoute : « In unionibus vero quibuslibet, seu ex supradictis, seu aliis causis faciendis, ecclesiæ parochiales monasteriis quibuscumque, aut abbatibus, seu dignitatibus, sive præbendis ecclesiæ cathedralis, vel collegiata... non uniantur. » (Sess. XXIV, de Ref. c. xiii.)

Conclusion : nos églises, dites succursales, ne sont donc pas et ne peuvent pas être des paroisses unies, et leurs titulaires sont réellement curés ou recteurs, et non pas vicaires ou vicaires-curés.

R. — Si nous devons répondre à toutes les questions que soulève notre honorable correspondant, il y aurait de quoi remplir plusieurs numéros de l'*Ami du Clergé*. Nous sommes par conséquent obligés de ne signaler que les passages de sa lettre que nous estimons inexactes.

1^o Il est parfaitement vrai que les vicaires-curés sont obligés d'acquitter la messe *pro populo*. La Constitution de Benoît XIV *Cum semper* est formelle.

2^o Les évêques doivent pourvoir à la cure actuelle des paroisses unies conformément à la bulle de saint Pie V ; mais il faut pour cela que l'union soit pleine et entière, et que la cure habituelle réside canoniquement auprès du titulaire de la dignité à laquelle cette cure a été unie. Il n'est pas du tout certain, en ce qui concerne les cathédrales de France, que la cure habituelle ait été réellement unie au chapitre tout entier. Que s'est-on proposé dans la plupart des cas ? On a simplement voulu établir un neuvième chanoine, et c'est dans ce but qu'il a été décidé que le curé de la cathédrale ferait partie du chapitre ; mais il ne s'ensuit pas le moins du monde que la cure ait été véritablement unie et annexée à la corporation capitulaire. Il se peut que la cure de la paroisse de la cathédrale soit annexée à quelque dignité ou à quelque canonicat particulier, cela n'a aucun rapport avec la cure habituelle appartenant au chapitre tout entier.

3^o Que l'honorable correspondant nous permette de lui dire qu'il se méprend étrangement lorsqu'il émet l'opinion que le vicaire-curé doit toujours être perpétuel lorsque c'est un prêtre séculier, et que l'amovibilité est réservée aux prêtres réguliers. Cette explication est diamétralement opposée au Concile de Trente, qui reconnaît à l'Ordinaire la faculté d'établir dans les paroisses unies soit un curé amovible, soit un curé perpétuel. Il n'est pas possible que le cardinal de Luca, qui est incontestablement le plus profond canoniste des temps modernes, ait commis la méprise que notre correspondant lui attribue gratuitement. Assurément, la jurisprudence pontificale entoure d'une certaine faveur la perpétuité des vicaires-curés, mais il n'y a rien d'absolu en cette matière ; en effet, aux arrêts de la Sacrée Congrégation du Concile que l'honorable correspondant allègue, il est facile d'opposer un certain nombre de décisions par lesquelles la Sacrée Congrégation, toutes choses considérées, a cru devoir maintenir ou plutôt tolérer l'amovibilité du vicaire-curé. Ni l'article 9 du concordat, ni le décret exécutif du cardinal Caprara, en date du 2 avril 1802, ne peuvent démontrer péremptoirement ce que notre cor-

respondant nous conteste, c'est-à-dire que la cure habituelle des succursales ne demeure pas unie à la dignité épiscopale.

La bulle de Pie VII, qui ratifia le concordat, supprima toutes les anciennes paroisses. D'autre part, le cardinal-légat reçut une commission pontificale à l'effet d'ériger de nouvelles paroisses ; or, il s'agit de savoir quelles sont les paroisses qu'il érigea formellement. Il est certain que les cures de canton furent les seules qui bénéficièrent de la nouvelle érection canonique ; dans les autres paroisses, le titre légal ne fut point expressément ressuscité. Les évêques commissionnèrent les prêtres succursalistes pour exercer la cure spirituelle des âmes dans les circonscriptions paroissiales dont nous parlons. La question est donc décidée si la cure habituelle de ces circonscriptions paroissiales desservie par des prêtres amovibles, fut attribuée à un dignitaire quelconque ? Or, il n'est pas possible d'en indiquer un autre que l'évêque diocésain lui-même. En effet, les prescriptions canoniques veulent que la cure habituelle des paroisses réside d'une manière perpétuelle dans les mains d'un dignitaire. Le droit canonique n'exige pas absolument que la cure habituelle et la cure actuelle se réunissent dans la même main ; mais si la cure actuelle est confiée à un prêtre amovible, il faut du moins que la cure habituelle soit au moins inamovible dans celui qui la possède.

Le correspondant a raison d'écarter l'idée du curé de canton comme possesseur de la cure habituelle, mais il se trompe, à notre avis, en ce qui concerne la mense épiscopale. Les principes généraux du droit suppléent surabondamment au silence du concordat et des lettres apostoliques.

Si les Clémentines déclarent nulle et de nulle valeur toute union d'églises qui serait faite à la mense épiscopale, cela doit s'entendre des églises précédemment érigées comme titre légal et canonique. Or, ce n'est pas le cas des circonscriptions paroissiales de France, vu que la bulle de Pie VII venait de supprimer toutes les anciennes paroisses. Il en est de même du décret du Concile de Trente. Il concerne simplement les églises paroissiales qui sont en possession de l'existence canonique, que l'érection formelle leur a attribuée.

Il suit de là que la conclusion de notre honorable correspondant croule par la base, car il ne démontre pas le moins du monde que les évêques de France ne peuvent pas avoir la cure habituelle des églises succursales qui sont confiées aux curés amovibles.

Q. — X., curé de Z. est autorisé à biner chaque dimanche. La première messe est dite pour une intention quelconque, mais sans honoraire, tandis que la grande messe est toujours paroissiale. Or, tout récemment, M. X., par distraction, a pris les dernières ablutions à la première messe, et s'est par là trouvé dans l'impossibilité de dire ce jour-là la messe paroissiale.

Il se demande maintenant, s'il peut le dimanche suivant acquitter deux messes *pro populo*.

R. — Le curé qui a pris par distraction les dernières ablutions à la première messe et s'est

par là mis dans l'impossibilité d'appliquer la messe paroissiale, doit appliquer *pro populo* une messe dans le plus bref délai. Si cette application peut avoir lieu sans grave inconvénient le lundi ou un autre jour de la semaine, le curé fera bien de s'acquitter de ce devoir, dans ces conditions; mais s'il n'a pu raisonnablement appliquer *pro populo* dans le courant de la semaine, rien ne s'oppose à ce que, le dimanche suivant, il applique les deux messes pour les paroissiens. Point de loi qui l'en empêche, car il ne reçoit pas d'honoraire pour aucune des deux messes, et c'est là tout ce que les décrets du Saint-Siège prescrivent.

La décision serait la même en cas de maladie. En effet, le curé empêché d'appliquer *pro populo* et ne pouvant pas charger un autre prêtre de cette application, pourrait, à notre avis, célébrer pour les paroissiens les deux messes du dimanche suivant, mais il ferait encore mieux s'il lui était possible de s'acquitter l'un des jours de la semaine.

Q. — Je vous serais bien obligé si vous aviez la bonté de répondre, par la voie de l'*Ami du Clergé*, aux deux questions suivantes :

1° Que faut-il entendre lorsqu'on dit que les objets bénits et indulgenciés sur le *Saint-Sépulcre* ont toutes les indulgences possibles et que le Pape ne peut rien y ajouter? S'ensuit-il, par exemple, que les croix, sans distinction, soient indulgenciées pour le chemin de la croix?

2° Lorsqu'on demande au Souverain Pontife de bénir les croix, peut-on avec ces croix gagner les indulgences du chemin de la croix?

R. — Les croix indulgenciées pour le chemin de la croix ont besoin d'une bénédiction spéciale. Les Souverains Pontifes n'accordent guère ce privilège qu'aux personnes infirmes et malades, qui ne peuvent aller dans une église pour y faire l'exercice du chemin de la croix. Il y a quelques années, un prêtre belge, docteur en théologie, demanda au Saint-Père de bénir une croix dont il désirait se servir pendant la traversée de Naples à Jafia, afin de faire le chemin de la croix pendant le voyage. Le Pape refusa cette faveur, tant il est vrai que les croix dont il s'agit sont réservées aux personnes malades. Le pouvoir que Clément XIV accorda au général des Franciscains pour la bénédiction des croix, est restreint aux personnes infirmes, et les croix bénites par le Pape n'ont pas le privilège du chemin de la croix, à moins que le Pontife ne l'ait concédé expressément.

Afin de pouvoir décider si les objets bénits et indulgenciés sur le *Saint-Sépulcre* jouissent de toutes les indulgences possibles, et si les croix sont indulgenciées pour le chemin de la croix, il faudrait avoir sous les yeux la teneur des indults pontificaux qui ont été accordés en faveur du *Saint-Sépulcre*. Nous sommes portés à croire que la plupart des indulgences qu'on leur attribue sont apocryphes. En règle générale, les indulgences excessives sont suspectes. Toutes celles qui portent des milliers d'années sont de ce genre. Le bienheureux cardinal Thomasius, Théatin, qui vivait sous le pontificat de Clément XI et qui a été béatifié par Pie VII, a composé un intéressant traité : *De Parcitate in-*

dulgentiarum (De la parcimonie des indulgences); il montre par de nombreux exemples que là où les bulles pontificales, dont le texte officiel est conservé aux archives du Vatican avaient accordé dix jours, ou trente jours ou quarante jours d'indulgences; les collecteurs avaient mis dix mille ans, trente mille ans ou quarante mille ans.

Ce qui nous paraît vraiment inadmissible, c'est de prétendre que les objets bénits et indulgenciés sur le *Saint-Sépulcre* ont toutes les indulgences possibles et que le Pape lui-même ne peut rien y ajouter : c'est vouloir restreindre le pouvoir du Pape; or, le trésor de l'Eglise, formé des mérites surabondants de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Saints, est et demeurera toujours inépuisable.

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Il y aura bientôt deux mois, j'ai, par charité, autorisé un paroissien un peu à l'étroit chez lui, à remiser provisoirement quelques quantaux de paille dans un grenier appartenant au presbytère et, par conséquent, à ma jouissance comme le presbytère.

MM. les conseillers municipaux ont eu vent de la chose. Aussitôt, par jalousie de voisin, et aussi vous devinez pour quel motif, ils se sont avisés de déclarer au propriétaire de la paille, qu'ils allaient lui faire payer la ferme du grenier, sous le spécieux prétexte qu'il occasionnait des dégradations aux murs. Notez que l'un d'entre eux et plusieurs autres remisent également des denrées dans les galetas de la maison commune : mais eux, au moins, le font, je pense, avec tant de précautions qu'ils ne détériorent rien.

Le cas posé, veuillez me dire :

1° Si je suis en droit d'autoriser des dépôts à la cure ou dans ses dépendances?

2° Si nos administrateurs peuvent (je ne parle pas de la convenance, mais du droit) exiger la moindre location de ceux à qui ce service est rendu?

3° Si oui, n'est-ce pas un moyen détourné de déposer le curé d'un immeuble dont il jouit?

R. — Que dit la législation sur ces divers points? Ces tracasseries municipales sont plus ridicules que méchantes; mais bien souvent il n'en faut pas davantage pour mettre le trouble dans une commune et diviser les esprits. Notre correspondant doit se tenir bien tranquille; il est fort douteux que ses municipaux exécutent leurs menaces; ils en seraient d'ailleurs pour leurs frais. Qu'on regarde le curé comme usufruitier ou qu'on l'assimile à un simple locataire, son droit est incontestable; la loi l'autorise à louer ou à affermer. Usufruitier, il bénéficie de l'art. 595 du code civil ainsi libellé : « L'usufruitier peut jouir par lui-même, donner à ferme à un autre, ou même vendre ou céder son droit à titre gratuit. » Simple locataire, il bénéficie de l'art. 1,717 ainsi conçu : — « Le preneur a le droit de sous-louer et même de céder son bail à un autre, si cette faculté ne lui a pas été interdite. »

Les jurisconsultes vont plus loin. Se basant sur ces deux articles et sur l'ordonnance du 3 mars 1825, ils affirment qu'un curé, peut, avec l'autorisation de son évêque, louer tout ou partie de son presbytère, et que la commune n'a pas le droit de s'y opposer.

A plus forte raison, un curé a-t-il le droit de rendre service à un voisin en lui permettant

d'abriter sa paille, ou son foin, ou son vin, ou n'importe quoi dans les parties libres de son presbytère et des dépendances du presbytère. En aucun cas, le conseil municipal ne peut actionner le voisin en question. C'est au curé qu'il doit s'en prendre, et celui-ci désormais aura de quoi répondre.

Quant à la question des dégradations, c'est une autre affaire qui relève du curé. Nous en avons parlé plus d'une fois dans *L'Ami du Clergé*, et nous y reviendrons au besoin.

LES PLUS FORTS IMPOSÉS ET LES ÉCOLES COMMUNALES.

Il nous paraît utile de signaler deux faits récents aux catholiques propriétaires :

1° Le conseil municipal de la ville de Millas (Pyrénées-Orientales) voulait imposer aux deux mille deux cent soixante habitants de la commune une dépense de 100,000 fr. pour l'établissement d'une école laïque. *Les plus imposés* ont vigoureusement protesté, et la contribution a été rejetée.

2° Le conseil municipal de la ville de Châteaui-Thierry (Aisne) avait décidé de remplacer les Frères par un instituteur laïque. *Les plus imposés* ont formellement refusé de voter les quatre centimes additionnels pour l'instruction primaire.

Les propriétaires de ces deux villes doivent ce résultat à l'application de l'article 42 du Code municipal ainsi conçu :

« Art. 42. Dans les communes dont les revenus sont inférieurs à 100,000 fr., toutes les fois qu'il s'agira de contributions extraordinaires ou d'emprunts, *les plus imposés* aux rôles de la commune seront appelés à délibérer avec le conseil municipal, en nombre égal à celui des membres en exercice. *Ces plus imposés* seront convoqués individuellement par le Maire, au moins dix jours avant celui de la réunion. Lorsque *les plus imposés* appelés seront absents, ils seront remplacés en nombre égal par *les plus imposés* portés après eux sur le rôle. »

Nous engageons donc les propriétaires chrétiens habitant des communes dont le revenu est inférieur à 100,000 fr. : 1° à exiger la convocation *des plus imposés* dans les conditions prescrites par le Code municipal; 2° à refuser par cette voie légale les augmentations de crédit que nécessite la transformation des écoles congréganistes en écoles laïques.

Ils useront ainsi de leur droit pour défendre l'intérêt des consciences et la bourse des contribuables.

LES REGISTRE DES CONGRÉGATIONS.

Aux termes d'un décret du 4 messidor an XIII, les comptables de tous établissements publics, ainsi que les dépositaires des registres et minutes d'actes concernant l'administration des hospices, fabriques d'églises, chapitres, séminaires, etc., sont tenus de communiquer « à toute réquisition aux préposés de l'enregistrement leurs registres et minutes d'actes, à

l'effet, par lesdits préposés, de s'assurer de l'exécution des lois sur le timbre et l'enregistrement. »

Sur la demande de son collègue des cultes, par des considérations particulières, un ministre des finances avait, suivant décision du 17 septembre 1858, *suspendu, à l'égard tant des grands et petits séminaires que des fabriques*, les vérifications autorisées par le décret du 4 messidor an XIII.

A l'occasion d'une pétition particulière réclamant l'entière exécution de ce décret, le ministre actuel des finances a, d'accord avec son collègue de l'intérieur et des cultes, décidé, le 8 du mois courant, qu'il convenait de faire cesser le privilège établi depuis 1858 en faveur des établissements dont il s'agit.

Toujours la même tendance à la bienveillance envers la religion, comme vous le voyez !

Q. — Un de mes paroissiens est mort, il y peu de mois. Son testament renfermait deux legs : un de 15,000 fr. à la fabrique, à condition qu'on ferait bâtir une chapelle dans laquelle serait placé son tombeau; l'autre de 10,000 fr. au curé, à condition que cette somme serait placée en rente fixe et le produit consacré à l'acquit de 250 messes.

Par suite de certaines difficultés soulevées par la famille, mais qui, selon toute apparence, ne tarderont pas à être aplanies, ni la fabrique, ni le curé n'ont été mis régulièrement en possession de ces deux legs.

Cependant le notaire vient de m'écrire m'avertissant que nous arriverions bientôt au délai extrême fixé pour le paiement des droits de succession, et vous savez si ces droits sont élevés !

Je désirerais savoir si c'est à la fabrique ou au curé à payer ces droits de succession, ou bien à la famille elle-même. Remarquez que le testament est muet là-dessus. Pour ce qui regarde la fabrique, la donation à la rigueur n'est pas onéreuse, le chiffre à employer à la construction de la chapelle n'est pas fixé. Mais pour le curé, il n'en est pas de même, s'il doit acquitter 250 messes. Or, au prix où se trouve la rente, les 10,000 fr. ne produiront pas 500 fr. : chiffre qui représente l'honoraire de 250 messes. Si le curé était, en outre, obligé de payer les droits de succession, la donation se trouverait singulièrement diminuée, et le curé se verrait dans la dure nécessité de ne pas l'accepter.

Il me semble avoir entendu dire que lorsqu'il s'agit de donations pour l'acquit des messes, ces donations étaient considérées plutôt comme une charge que comme une libéralité pour le prêtre chargé de les dire, et qu'alors, les droits de succession incombait à la famille. S'il y avait quelque décision formant jurisprudence sur ce point, je vous serais obligé de me les faire connaître.

Vous voudrez bien me dire encore si la fabrique, ne recevant l'autorisation d'accepter ce legs qu'après le délai de six mois fixé pour le paiement de succession, sera obligée de payer le double.

R. — Les droits de succession doivent être payés par les légataires, à moins que le testateur n'ait disposé autrement. Mais ici qui est le légataire ? D'après nous, c'est la fabrique et non pas le curé. Le curé n'a pas qualité pour accepter, à moins que le legs n'ait été fait au curé comme tel, ou plutôt à la cure ; car la cure est un établissement public dont le curé est l'administrateur sous le contrôle de l'évêque, et elle est soumise à toutes les lois qui concernent les établissements publics.

Mais que le légataire soit la fabrique ou la cure, les droits de succession n'incombent pas à la famille, à moins que le testateur ne l'ait spécifié dans le testament. C'est au légataire de voir si la condition imposée est trop onéreuse ; dans ce

cas, il refuse le legs. Ce que notre correspondant a entendu dire touchant les donations pour l'acquit des messes, à savoir que ces donations étaient considérées comme une charge plutôt qu'une libéralité, et que, par conséquent, les droits de succession devaient être payés par la famille, c'est une erreur ou plutôt une confusion. Cela est vrai lorsque le testateur a prescrit la célébration d'un nombre plus ou moins considérable de messes *une fois dites*, sans désignation d'église. Dans ce cas, on considère la disposition testamentaire comme une charge d'hérédité, et les héritiers peuvent faire célébrer les messes dans une église de leur choix, sans avoir besoin d'obtenir l'autorisation du gouvernement. (*Extrait d'une dépêche du ministre des cultes du 12 mai 1855*).

Mais, si nous avons bien compris, ce n'est pas ici le cas, puisque le curé ou la cure est désigné comme légataire et qu'il est question de messes annuelles à dire à perpétuité !

La préoccupation de notre correspondant à l'endroit des honoraires ne nous paraît pas fondée, parce que le nombre des messes peut être réduit par l'autorité. Le jurisconsulte Catellan dit à ce propos :

« Lorsque le fond assigné par le fondateur « pour la rétribution du service qu'il ordonne, « n'est pas suffisant à le faire, l'usage est de « recourir à l'ordinaire pour la demande en « réduction. Cette demande n'a jamais éprouvé « de difficulté dans le cas où le fond qui « a été donné, suffisant au service, est devenu « insuffisant par le cas fortuit et le laps de « temps.

Dans ces circonstances, l'évêque use de son droit de réduction. Ne pouvant faire modifier les conditions par le testateur qui est mort, il les interprète raisonnablement, en prononçant qu'il y a lieu de réduire des charges trop onéreuses à l'église légataire. Ce pouvoir donné à l'évêque par le Concile de Trente, lui a été reconnu par l'art. 29 du décret de 1869 et les avis du Conseil d'Etat du 22 juillet 1840 et 25 janvier 1856 qui l'ont appliqué formellement au cas dont nous nous occupons. Il y a lieu de croire, en effet, qu'il est plus conforme aux intentions du fondateur, de voir réduire le nombre des messes dans les proportions du tarif, que de l'en priver totalement par le rejet complet de la fondation. Toutefois, il ne faut pas exagérer l'usage de cette faculté, dont il convient de faire l'application aux legs.

Pour la dernière question posée par notre correspondant, nous pensons que le notaire se trompe. Si le délai était franchi par la faute des légataires, ceux-ci seraient responsables; mais si le délai était franchi par la faute du gouvernement, les légataires sont indemnes. Il est évident que le gouvernement ne peut bénéficier de ses propres fautes; il lui serait vraiment trop facile d'absorber tout un héritage, à force de lenteurs.

Le notaire ne peut ignorer cela; il ne doit pas ignorer non plus, que même les particuliers obtiennent des délais pour le payement des droits quand il y a quelque raison plausible.

VARIÉTÉS

RÉFLEXIONS D'UN CURÉ DE CAMPAGNE SUR LA VILLE DE PARIS.

Je mourrai sans avoir vu Paris. J'ai enterré tant d'hommes qui avaient fait le tour du monde et qui n'ont rencontré Dieu qu'ici !

Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera satisfaite et mon cœur content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

J'entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais en pierres dentelées. Valent-ils nos rochers que la mer a creusés et travaillés six mille ans ?

Vos places publiques illuminées au gaz ont-elles l'étendue de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrosé vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

Vous aimez vos pièces d'eau grandes comme la main et vos petits filets jaillissants. J'ai vu la mer lancer jusque sur nos falaises des navires armés.

Mais ces divins silences de la mer et des champs tranquilles, et la douceur des aurores, et la splendeur des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

Tous les ans de ma vie, j'ai vu les fleurs du printemps et la verte vigueur de l'été; j'ai vu les couleurs variées et les beaux déclin de l'automne.

Tous les ans de ma vie, j'ai vu la blancheur de la neige, et nos champs endormis sous ce manteau d'hermine ne le quitter que pour vêtir leur robe de printemps.

Ce n'est pas un spectacle monotone. Vingt fois par an la terre change de parure; l'on admire une variété sans limite dans cette invariable harmonie.

C'est l'œuvre de Dieu que j'ai vu tous les jours et à toutes les heures du jour, toutes les nuits et à toutes les heures de la nuit.

Et maintenant que mes pas sont lourds et que mes yeux sont affaiblis je vois encore ces beautés; elles me parlent encore, elles me ravissent encore.

Mon vieux cœur bondit encore dans ma poitrine. Je reconnais toutes les voix qui parlaient à ma jeunesse, qui lui parlaient de la grandeur de mon Dieu; et mon sang, que l'âge devrait avoir glacé, bouillonne encore, et mes yeux se mouillent de larmes heureuses, et je m'écrie : O Dieu, que vos œuvres sont belles !

Je me suis fait dépendre votre Paris : les quais sont bien alignés, la rivière roule de la boue et des petits bateaux dans une rigole de moellons.

Il n'y a que de hautes maisons, personne n'habite seul sa maison, ni même son étage. On a du monde sur sa tête, du monde sous ses pieds.

Partout l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas, partout la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

Les rues sont pleines de boutiques, les boutiques pleines de raretés. Beaucoup de meubles,

beaucoup de rubans et d'étoffes, beaucoup d'orfèvreries.

Là tout ce qui peut tenter la passion de l'homme s'étale en abondance. L'orgueil court partout, l'envie s'éveille partout. Dieu se cache.

Non, je ne veux point voir cela, et je remercie Dieu de ne l'avoir point vu.

Je le remercie sept fois et septante fois sept fois de m'avoir tenu dans mes sables lavés par la mer pure, dans mes rochers fleuris de coquillages et de passe-pierres, dans mes champs embaumés, dans les rues de mon village où je marche sur l'herbe, dans mes sentiers ombragés de beaux arbres, mes chers sentiers verts et sombres !

Là vous trouverez le houx et l'aubépine qui fleurissent en leur champ ; le chèvrefeuille, la clématite, le lierre, la vigne sauvage, pendants en festons joyeux.

Comptez ces fleurs, depuis l'humble touffe de véronique jusqu'à cette haute et fière grappe de bouillon-blanc qui s'épanouit sur sa tige de velours.

Pervenches, liserons, glaieuls, boutons d'or, et la graminée élégante, et l'églantine blanche et rose, et les diamants de la rosée du matin !

Et les insectes d'émeraude, et les papillons volants, et les lézards fuyants, et les oiseaux chantants ! Quelle boutique d'orfèvre est aussi riche qu'une de nos haies ?

Je remercie Dieu, je le remercie tous les jours de ma vie, de m'avoir fait vivre dans ma maison basse, au pied de mon église.

J'ai tenu ma fenêtre ouverte pour voir mes voisins et pour en être vu ? J'ai tenu ma porte ouverte nuit et jour.

Jamais la tristesse et le malheur ne sont entrés que pour être consolés, jamais le crime n'est entré que pour se repentir.

Que d'amis ont franchi mon seuil ! que de riches cœurs dans ces humbles salles ! que ma table boîteuse a vu d'aimables festins !

Mais ni chez moi ni dans aucune maison du village, jamais le bruit insensé des fêtes n'a couvert le tintement de l'*Angelus* qui sonne trois fois chaque jour.

Jamais la prière n'a été chassée comme un hôte importun. Elle frappe, les cœurs s'ouvrent. Entrez, vierge Marie ; entrez, Seigneur Jésus !

Après les amis, après les pauvres, après les cœurs affligés et repentants, escortée encore par la prière, un jour, bientôt, la mort entrera.

Viens, mort ! Puisque Dieu t'envoie, sois la bienvenue. Fais ton office. Mais ce n'est pas chez nous que tu pourras triompher et railler. Tu tiens une faux pour faucher, tu tiens un marteau pour briser. De ta faux, tu coupes le fil de la vie ; de ton marteau, tu brises nos hochets. Tu les brises et tu les disperses. Tu brises les coffres-forts, et l'or amassé se répand ; tu ouvres aux héritiers la porte fermée aux pauvres.

Le moribond te regarde faire. Tout ce qu'il a amassé avec tant de peine, quelquefois même au prix de son âme, tu le prends.

Il te regarde faire et il pleure : « Quoi ! mes ameublements si riches, mes tableaux, mes vases de prix, mes bijoux, faut-il donc quitter tout cela ? »

— Tout, répond la mort railleuse, et les insignes de tes dignités, tes croix, tes rubans, tes vêtements splendides, je les déchire ou je les mets en vente.

« Je viens t'arracher ta luxueuse habitation, où mille frivolités insultent à la gravité de la mort ; je viens t'arracher de ton lit somptueux et t'enfermer nu dans un cercueil. »

Mais dans nos cabanes, ô triomphante ! quand tu viens prendre la pauvre dépouille qui t'appartient et que tu devras rendre un jour ; quand ta faux a coupé le fil usé de la vie, que te reste-t-il à faire ? Que penses-tu pouvoir encore piller ?

Mes meubles sont ceux que j'ai trouvés en entrant ici, il y a cinquante ans. J'ai mis en sûreté mes livres, je les ai donnés, j'ai donné mon argent.

Ma robe rapiécée et mon étole dédorée, je les emporterai dans la tombe. Mon âme s'échappera et s'en ira vers Dieu.

Et lorsqu'au jour des suprêmes justices, la voix de l'ange retentira, lorsque la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts, leur dira : Debout ! ma pauvre soutane rapiécée paraîtra comme une pourpre brillante, ma pauvre étole usée lancera d'éternels rayons !

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

DU CHAUFFAGE (Suite).

Il n'y a certainement rien d'agréable comme la flamme d'un foyer, car, comme le dit un vieil auteur : « Le regard de la flamme d'un feu vive-ment allumé, outre qu'il est récréatif à mer-veille, sert (ce dit-on) de bonne compagnie « aux pères de famille quand ils devisent au « foyer. » — Mais c'est là un chauffage de luxe dont l'usage ne peut être journalier, et qui, la plupart du temps mal utilisé, vous grille par devant et vous glace par derrière. Vous n'avez pas oublié ces salons dont vous vous hâtiez de sortir, afin de ne pas gagner un gros rhume. Ce chauffage n'avait qu'un résultat, celui d'empêcher de longues visites. Lorsque nous achetons chèrement du bois ou de la houille, nous ne nous proposons pas ce but, n'est-ce pas ? Vous me permettez donc aujourd'hui de laisser ces appareils, pour courir au plus pressé ; l'hiver avance rapidement et je crains d'être en retard.

Nous voici donc aux poêles, construction en fonte de fer. Pour abréger encore, nous négligerons les appareils dans lesquels la fonte est unie à la terre réfractaire ; agencements bâtarde dont les résultats ne peuvent qu'être incomplets.

Parmi les modèles les plus usités nous trouvons construits en fonte : 1° Le thermostat, qui se compose essentiellement d'un cylindre en fonte reposant sur une grille, et dont la partie supérieure, fermée par un tampon, sert de chargement. Dans ces appareils, le tuyau conducteur de la fumée est attaché au cylindre un peu au-dessus de la grille, ce qui ne met en combus-

tion qu'une mince épaisseur de combustible. Il résulte de cette disposition que la charge contenue dans le cylindre ne brûle que fort lentement; car toute la partie supérieure n'étant pas actionnée par le tirage ne peut entrer en combustion que lorsque les couches inférieures consumées, les couches d'en haut entraînées par leur propre poids sont descendues au niveau du tuyau de fumée; de là vient l'appellation générale de ces sortes d'appareils (*θέρμος* et *status*). La chaleur produite par la combustion est en effet rendue stable par la régularité où se maintient l'épaisseur de la couche enflammée. On évite aussi par ce moyen le coup de feu résultant d'une grande quantité de combustible brûlant tout d'un coup; mais ce que l'on ne peut éviter c'est la production de la chaleur rouge sur la partie du cylindre où se produit l'ignition. De plus, l'introduction du combustible par la partie haute a l'inconvénient de produire un dégagement abondant de fumée lors de l'allumage et de rendre nécessaire une grande régularité dans le tirage.

2° A côté de ces appareils, nous devons mentionner le calorifère Cornuau, dont M. Joly a fait connaître les différents types. Cette sorte de calorifère se compose comme le précédent d'un cylindre à la base duquel sont placés grille et cendrier. Au sommet se trouve l'ouverture pour le chargement, et le tuyau de fumée est placé tout près de cette ouverture; l'allumage se fait par le haut en sorte que le combustible brûle en s'allumant de haut en bas. C'est le contraire du système ordinaire. Changement utile, car la combustion est plus lente et donne une économie très-sensible; mais ici encore, le cylindre rougit, et malheureusement il arrive quelquefois qu'une cheminée mal construite ou une longueur trop longue du tuyau interrompt le tirage et alors tout le dégagement du gaz se produit par le couvercle. Nous pourrions citer l'inconvénient grave arrivé avec ce calorifère un nos de amis qui, pendant la nuit, asphyxié par l'oxyde de carbone, ne dut la vie qu'à l'énergie du chirurgien, qui ne désespéra pas de le sauver et fit pratiquer sur lui pendant de longues heures les frictions les plus énergiques.

3° Le thermosyphon, qui chauffe les appartements par un dégagement de vapeurs d'eau, est un appareil coûteux, où l'introduction d'eau chauffée peut déterminer la formation de vapeurs dans les tuyaux, vapeurs qui produisent des explosions qui peuvent avoir les suites les plus funestes, ainsi qu'en témoigne l'accident trop malheureux arrivé à l'église Saint-Sulpice.

4° Il s'est produit, depuis quelques années une série d'appareils qui utilisent admirablement le calorique produit ce sont les *appareils à lames*, consistant principalement en nervures disposées autour d'un cylindre (appareils Gurney, calorifères français, calorifères Faure, etc.) — Cette disposition a l'avantage de multiplier énormément la surface de chauffe, et d'éviter la production de la chaleur rouge, c'est-à-dire la transsudation de l'oxyde de carbone. Ici l'utilisation du combustible est presque complète.

Malheureusement, dans la construction de ces

appareils, on n'a pas tenu compte des dilatations qui se produisent entre le corps du cylindre et les lames, et très-souvent il y a rupture de l'appareil; par conséquent, une perte très-sensible d'argent.

Dernièrement, un maître de forges expérimenté et en même temps constructeur habile, Ch. Derosne, a voulu profiter des avantages de ce système et en éviter les défauts. Aidé de son expérience et de son talent, il est parvenu à voir ses efforts couronnés d'un plein succès. Son appareil se compose d'une série de lames en fonte réunies à la façon des douelles d'un tonneau, chaque lame étant indépendante l'une de l'autre, les dilatations du métal peuvent se produire sans rupture.

De plus, une cuvette d'eau placée à la base de l'appareil et dans laquelle trempe l'extrémité des lames, rend à l'air qui vient lécher l'appareil le dosage hygrométrique que toute surface chauffée lui fait perdre. Et enfin, ces calorifères sont à la portée de toutes les bourses, depuis 100 fr. pour une vaste pièce, une salle de classe, jusqu'à 2000 fr. pour chauffer une cathédrale.

F. M. S.

Q. — C'est avec un véritable plaisir qu'en cette année de disette, je vois l'*Ami du Clergé* nous donner deux recettes pour faire du vin.

Je viens donc aujourd'hui vous demander :

1° Ce que vous appelez *baies de myrtilles* (*brimbelles*). J'ai cherché dans plusieurs livres de botanique, de jardiniers, impossible de trouver cela; donnez donc, je vous prie, les détails sur ces baies.

2° Où peut-on se les procurer ces baies de myrtilles?

3° Ne pourrait-on pas les remplacer par des framboises, groseilles, cassis, baies de sureau?

Si vous pouvez me répondre clairement aux deux premiers points, dans le plus prochain numéro de l'*Ami du Clergé*, vous m'aurez rendu service, et peut-être à d'autres encore, qui n'ont plus de vin dans leurs caves et peu d'argent pour en acheter.

R. — 1° Les baies de myrtilles proviennent d'un petit arbrisseau nain qui croît en abondance au moins dans certaines forêts de la Franche-Comté; il aime de préférence les montagnes.

2° Je crois que ces baies se vendent chez tous les droguistes en gros; si ceux de votre département n'en possèdent pas, vous pouvez être certain d'être parfaitement servi chez MM. Guichard frères, à Besançon.

Il est difficile de remplacer les brimbelles, car ce petit fruit est sucré et à peu près sans goût; il donne au vin une très-belle couleur, et cela sans le moindre danger pour la santé, car ce fruit est sain et agréable à manger.

Parmi les fruits que vous m'indiquez, il n'y a que le cassis que je permettrais, et encore en petite quantité, car sans cela vous feriez du cassis et non du vin.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le marché financier est toujours lourd.

La liquidation des opérations d'octobre réalise ses menaces. Nos rentes ont donné l'exemple et les valeurs ont suivi. On expie les témérités de plus d'une année de hausse sans arrêt. Les différences à payer après la liquidation sont énormes.

Heureusement, nos lecteurs gens d'ordre et d'épargne, ne sont point touchés par les effondrements du marché. Ils peuvent regarder l'orage de loin et à l'abri, et en tirer cette éternelle leçon, que les bénéfices donnés par les opérations de Bourse sont toujours reperdus, et au-delà, et que si l'on veut faire produire à son argent un rendement très-rémunérateur, il faut le convertir en bonnes valeurs industrielles.

C'est à ce point de vue que nous nous plaçons aujourd'hui pour conseiller nos lecteurs.

De tous côtés, on sollicite les capitaux.

Des réclames en faveur de la Rente foncière parisienne et des mines d'or de la Guyane couvrent nos murs,

Nous dirons :

Placer de l'argent dans les mines d'or de la Guyane, c'est folie. Les placers de cette région n'ont donné que des déceptions. On fait appel à votre cupidité, ne répondez pas.

Vous n'avez pas besoin d'aller loin pour opérer un placement rémunérateur; vous n'avez pas besoin d'étudier une affaire, comme la Rente foncière parisienne, affaire nouvelle, compliquée; vous n'avez pas besoin de vous lancer dans les entreprises aventureuses; Vous avez, à votre portée, une entreprise industrielle et commerciale prospère dans la *Société générale de Librairie Catholique*. Les actions de cette Société représentent, à l'heure actuelle, un placement de grand avenir.

A ce propos, laissez-nous reproduire ce qu'un journal spécial, aristocratique et de hautes attaches, l'*Europe Diplomatique*, disait de la *Société générale de Librairie Catholique*, la semaine dernière,

« La *Société générale de librairie catholique* se développe à vue d'œil. Cette année particulièrement son catalogue s'est enrichi d'œuvres d'érudition religieuse et de productions littéraires de premier ordre. Certains ouvrages par elle publiés sont de véritables monuments historiques; d'autres, comme le *Christophe Colomb* du comte Roselly de Lorgues, doivent être qualifiés de chefs-d'œuvre artistiques; et enfin les livres de Paul Féval, le grand romancier devenu catholique ardent, se répandent en toute sécurité chez les gens du monde les plus réservés. En revoiyant et corrigeant ses anciens romans, Paul Féval en a tiré une seconde édition et a fait les délices de la jeunesse bien élevée.

« M. Victor Palmé, l'ancien éditeur des *Bollandistes*, dirige la *Société générale de librairie catholique* en homme possédant des facultés spéciales, des vues louables et des qualités maitresses en affaires.

« Le nouvel hôtel de la Société sera une des curiosités de la capitale. Comme les immeubles du *Figaro*, du *Crédit lyonnais*, etc., l'hôtel de la *Société générale de librairie catholique* a une architecture et un cachet caractéristiques et particuliers. Tous les gens de goût voudront le visiter.

« Les titres se ressentent naturellement de la prospérité de la Société. »

L'*Europe diplomatique* a oublié un détail fort important en parlant du bel immeuble de la Société, c'est que la maison de rapport bâtie à côté est terminée et va produire sous peu un revenu élevé.

Nous pouvons également ajouter que l'Assemblée générale des actionnaires aura lieu, comme les années précédentes, vers la fin du mois de novembre.

Ce qu'on y dira, nous ne le savons pas encore, et, du reste, nous le saurions que nous ne pourrions le faire connaître. Seulement, ce qu'il nous est permis d'assurer, c'est que les bénéfices réalisés durant le dernier exercice, sont magnifiques. A tous les points de vue, nous conseillons, de demander des actions de la *Société générale de librairie catholique*, car ceux qui suivront

nos conseils serviront à la fois et la bonne cause et leurs intérêts. La plus-value est certaine et prochaine, mais, pour en profiter, il faut se hâter. En matière de bons placements on doit se souvenir, que « rien ne sert de courir, il faut partir à point. »

Un de nos excellents abonnés nous a adressé quelques critiques bienveillantes sur notre manière de recommander les parts de la *France nouvelle*. Comment, nous dit-il, pouvez-vous recommander des valeurs sujettes à l'aléa après avoir exposé sagement qu'il faut placer ses économies en solides actions de la *Société générale de Librairie catholique*, de l'excellent revenu que donnent ces dernières? L'achat d'une part de la *France nouvelle*, à 250 francs, n'est-elle pas une spéculation, puisque vous dites que ce titre est susceptible d'une plus value et qu'il peut être revendu plus tard en hausse considérable, à l'exemple de ce qui se passe pour le *Petit Journal* et la *Lanterne*?

Notre correspondant a raison dans le fond. L'achat d'une part de la *France nouvelle* est, en effet, une spéculation, mais une spéculation intelligente, honnête, qui n'engage que pour la somme de 250 francs par titre, et qui sert la bonne cause. C'est-à-dire une spéculation que nous pouvons conseiller, et que même nous devons recommander.

Voilà, par exemple, les parts du *Petit Journal* à 2,150, c'est-à-dire en hausse de 100 francs depuis vingt jours, et les parts de la *Lanterne* qui marchent vers le prix de 1,000 francs. Pourquoi? Parce que le tirage et le rendement de ces petits journaux augmentent sans cesse et qu'ils produisent des bénéfices considérables. Les conservateurs de toutes nuances ont dans la *France nouvelle* un vaillant petit journal, bien rédigé, bien administré et dont l'avenir est tout indiqué. La *France nouvelle* défend et propage les vrais principes. Elle plait déjà à la partie saine du peuple, aux humbles, aux ruraux, aux braves paysans de l'Ouest, aux fidèles du Midi, au Clergé, dont elle défend les droits avec une ardeur sans pareille.

Nous le demandons, pourquoi la *France nouvelle* ne fournirait-elle pas une carrière égale à celle d'un mauvais journal comme la *Lanterne*? La *France Nouvelle* se répandra de plus en plus, à cause même des luttes politiques. Elle acquerra des nouveaux titres à la reconnaissance des Catholiques et rendra de nouveaux services aux Conservateurs. Nous avons donc raison de la recommander à nos amis. Il faut travailler à sa diffusion dans les masses populaires. Il faut s'associer à sa destinée, car c'est le cas de répéter avec un auteur célèbre :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

Pour ceux qui, aujourd'hui, prendraient des parts de la *France nouvelle*, l'avenir offre deux hypothèses :

La *France nouvelle* végétera si Catholiques et Conservateurs se désintéressent entièrement de la chose publique. Et alors les parts de la *France nouvelle* ne rapporteront que de petits bénéfices;

Ou bien;

La *France nouvelle* progressera rapidement si Catholiques et Conservateurs continuent à défendre leurs droits et à user, pour cela, des moyens que la loi leur laisse. Et la presse, la bonne presse, celle que Notre Saint-Père Pie IX qualifiait d'œuvre pie, est la meilleure arme. Et alors les parts de la *France nouvelle* feront, comme celles du *Petit Journal* et de la *Lanterne*, la fortune de leurs premiers et hardis souscripteurs en doublant, triplant et quadruplant de valeur.

Or, la dernière hypothèse est la seule probable.

Il faut donc convenir que, au point de vue affaires, nous indiquons un bon placement de spéculation, puisque spéculation il y a, aux petits capitaux qui cherchent la forte rémunération, et qui, sans nos avis, iraient sans doute sur des entreprises, aussi alléchantes peut-être, mais moins recommandables, à coup sûr.

L'espace nous manque ici pour en dire davantage. Du reste, nos lecteurs peuvent s'adresser à M. Victor Palmé, 25, rue de Grenelle, qui leur servira d'intermédiaire pour la transmission des parts payables comptant ou avec facilité de paiement.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT

OU

VIE, ŒUVRES ET ÉPREUVES DE PAULINE-MARIE JARICOT

1 beau vol. in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. . . . 3 fr.

PAUL FÉVAL

LES COUTEAUX D'OR. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. Prix. . . . 3 fr.

LA PREMIÈRE AVENTURE DE CORENTIN-QUIMPER. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. 3 fr.

Valentine VATTIER

MARTINE. Histoire d'une sœur aînée. — 1 vol. in-12. Titre rouge et noir. Prix. 3 fr.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE. Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codeine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

VENTE
DE 32,000 Actions entièrement libérées
DE LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DE PRODUITS CHIMIQUES
ET D'ALFAS
(Établissements Malétra)

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20,000,000 DE FR.
DIVISÉ EN 40,000 ACTIONS DE 500 FRANCS

Siège social à Paris, 140, rue de Rivoli

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. DE JEAN-MALÉTRA, Président;
L. BONNARD, industriel;
J. BUFFET, *, ingénieur;
FOURNIER, O. *,
LAVIEILLE, député;
LEQUEUX-MUSTON, industriel à Rouen;
Baron DE MAUBEUGE, *,
Comte D'OSMOY, *, député;
J.-B. PHILIPPART, ingénieur;
PLET, négociant.

PRIX DE VENTE : 700 FRANCS

En souscrivant, Fr.	100 »	} 700 fr.
A la répartition....	200 »	
Le 15 janvier 1880... 200 »	200 »	
Le 10 mars 1880...	200 »	

Bonification de 5 francs sur les actions libérées à la répartition.

La Société créée en Algérie un grand centre industriel. Elle s'est assurée l'exploitation exclusive du lac salé d'Arzew et le monopole des Allas de la C^{ie} Franco-Algérienne, dont les concessions ont une étendue de 300,000 hectares.

Le rapport du Conseil d'administration, confirmé par le rapport des commissaires, évalue le bénéfice annuel à 5 millions.

LA COMPAGNIE N'A PAS CRÉÉ D'OBLIGATIONS
(Les actions anciennes sont inscrites à la cote officielle.)

LES DEMANDES D'ACTIONS SERONT REÇUES
Jusqu'au Vendredi 7 Novembre
à la **BANQUE EUROPÉENNE**

à PARIS, 5, Avenue de l'Opéra,
et à BRUXELLES, 15, rue Royale.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 55

PRÉDICATION : **XXV^e Dimanche après la Pentecôte** : 1^o Sujet tiré de l'Épître, 2^o Catéchèse tirée de l'Evangile, 3^o La Fête de la Présentation de la Sainte Vierge : *Origine, Considérations générales, Résolutions pratiques*. — CONGREGATION DES RITES : Formule de bénédiction pour une maison d'école. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : En récitant la Couronne franciscaine, sur un chapelet Brigitté, gagne-t-on les indulgences de la couronne, du chapelet et du Rosaire? — Pour gagner les indulgences plénières du même jour, faut-il répéter la visite à l'église pour chaque indulgence? — Peut-on se servir d'aubes composées en partie de matière non liturgique? — Est-il permis d'échanger un reliquaire contre un autre objet? — Est-on libre de prendre l'honoraire de la messe le jour de la commémoration des morts? — Les messes dites du Purgatoire peuvent-elles être appelées solennelles? — Doit-on avertir l'évêché quand on a été empêché de célébrer la messe appliquée à l'œuvre des séminaires? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un curé peut-il arracher des arbres du jardin presbytéral sans être tenu de les remplacer? — Quel délai la loi accorde-t-elle pour relever un délit? — Un presbytère appartenant à la commune, le curé peut-il en enlever les placards électoraux? — Quel ordre doivent suivre dans un cortège les diverses confréries ou corporations? — A qui appartient un presbytère rebâti par la commune sur l'emplacement et avec les matériaux de l'ancien qui appartenait à la fabrique? — Une congrégation non autorisée demande si elle doit se faire reconnaître? — A qui appartient-il d'assurer une église contre l'incendie? — Quels sont les établissements religieux aptes à recevoir des dons et des legs? Quelles pièces à produire? — VARIÉTÉS : Le baisement de la mule du Pape. — RECRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Du chauffage des églises.

CORRESPONDANCE

B. (Vendée), 9 novembre 1879.

Je prie l'Ami du Clergé de vouloir bien m'indiquer un volume où je pourrais trouver cinq à six bonnes instructions suivies sur la Sainte Eucharistie.

P. G., curé.

R. — Nous nous contentons de vous donner les titres des ouvrages qui traitent de votre sujet. Le nom des auteurs vous dira par lui-même qu'ils sont tous excellents, et que vous trouverez dans l'un comme dans l'autre ce que vous désirez.

1^o MGR LANDRIOT : **La Sainte communion, conférences aux dames du monde** (1 vol. in-12 de vi-447 pages : 3 fr.) et **l'Eucharistie avec une introduction sur les mystères** (1 vol. in-12, 3^e édit., viii-442 pages : 3 fr. 50). Ce dernier ouvrage est très-nourri des Pères et de l'Écriture sainte. Il y a là une dizaine de Conférences qui ont fait la réputation de Mgr LANDRIOT.

2^o MGR DE LA BOUILLERIE : **L'Eucharistie et la vie chrétienne** (1 vol. in-16, elzévirien, 2^e édit. de viii-395 pages, titre rouge et noir : 3 fr.), et le **Cantique des Cantiques appliqué à l'Eucharistie** (1 vol. in-12 de xxviii-395 pages, titre rouge et noir : 3 fr.).

3^o SAINT FRANÇOIS DE SALES : **De la Sainte Eucharistie**, avec une préface par Mgr DE SÉGUR et une lettre de Mgr MERMILLOD, vicaire apostolique de Genève. Nouvelle édition, considérablement augmentée. (1 vol. in-16 elzévirien de xxvii-427 pages : 3 fr. — Edition populaire : 75 cent.).

4^o A. M. D. G. : **La Sainte Eucharistie, Pensées et Prières**. (1 charmant petit volume

in-48 de 340 p. encadrées de rouge, caractères elzéviriens, lettres ornées, fleurons, etc. : 2 fr.)

Nous le répétons, quel que soit votre choix il sera excellent. Les noms vous le garantissent.

F. (Yonne), 4 novembre 1879.

Jusqu'à présent, je n'ai pu me procurer la collection des ANALECTA JURIS PONTIFICII. Maintenant, j'ai l'intention de me pourvoir de ce précieux Recueil, mais à la condition que vous voudrez bien m'accorder de très-longs délais pour le paiement des 360 fr., prix des dix-huit volumes parus à ce jour.

Seriez-vous assez bon pour me dire dans quelle mesure il vous plaira de m'accorder ces délais? — L'abbé de B.

R. — Les plus longs délais que nous puissions vous accorder, c'est de payer 10 fr. ou 15 fr. par mois, suivant notre système de paiements mensuels. Mais, pour plus de simplification et moins de frais, nous préférons 25 fr. tous les trois mois : ce qui ne fait que 100 fr. par année. Consultez vos ressources et décidez à votre gré.

N'oubliez pas qu'avec la collection des *Analecta* vous possédez la plus vaste ENCYCLOPÉDIE CANONIQUE qui existe au monde.

R. (Saône-et-Loire). 6 novembre 1879.

Pourriez-vous m'indiquer un ouvrage traitant de la Propagation de la foi et renfermant les considérations les plus propres à persuader un auditoire et à l'amener à entrer dans l'association de cette œuvre? — F. B. curé.

R. — Il nous est avis que le moyen le plus efficace pour atteindre votre but, c'est de lire la *VIE DE MADemoiselle PAULINE-MARIE JARICOT*, ouvrage tout récent, dont l'*Ami du Clergé* a

parlé dans son numéro 52. Voulez-vous un témoignage ?

Voici ce que le R. P. Directeur de l'Ecole libre de N.-D. de Mont-Roland (Jura), nous écrit à la date du 2 novembre :

« Le proverbe dit : L'appétit vient en mangeant ; il suppose, bien entendu, que les aliments sont bons. La *Société générale de Librairie catholique* vient de publier les « Souvenirs d'une amie » sur la fondatrice de la « *Propagation de la foi*. Nous avons déjà dégusté et savouré cette fortifiante nourriture ; nous en avons déjà même quelque peu fait part à des voisins ; mais cela ne nous semble point suffisant, et nous voudrions encore contribuer, selon notre possible, à la diffusion de cet ouvrage. Je veux donc vous prier d'en expédier six exemplaires au R. P. Croibier, recteur du collège de N.-D. de Mont-Roland et supérieur de l'Ecole apostolique du Sacré-Cœur. » — Signé : Le Directeur de l'Ecole apostolique : P. LAMBERT.

Par ce témoignage, vous pouvez juger de l'attrait que ce livre porte avec lui et du bien que produit sa lecture. Vous y trouverez tout ce que vous demandez : Comment prit naissance l'idée de la *Propagation de la foi*, comment fut recueilli le premier sou, comment la première dizaine de zélateurs fut formée, comment l'œuvre, née à Lyon, gagna peu à peu toutes les villes de France et tous les pays catholiques. Et qu'est-ce qui est plus capable de porter les autres à s'y associer, si ce n'est l'exemple même de la fondatrice, de mademoiselle Jaricot, inventant cette œuvre dans son cœur de jeune fille, la développant par sa persévérante énergie, la sanctifiant de sa rayonnante vertu ? Les Pères de N.-D. de Mont-Roland disent bien : on déguste, on savoure cette fortifiante nourriture.

O. (Loiret), 7 novembre 1879.

... Je vous prierai, en terminant, de vouloir m'adresser l'ouvrage de M. l'abbé Arminjon, le *RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES. L'analyse que vous en donnez dans l'Enseignement catholique, a piqué ma curiosité, et je désire l'avoir. Veuillez y joindre votre catalogue général, — L'abbé R. S.*

R. — Le volume de M. Arminjon est, en effet, un ouvrage de grande valeur. Les journaux en ont tous parlé avec faveur dès son apparition, ils daignent même s'en occuper de temps à autre encore, et voici, entre autres, de quelle façon en parle M. le baron Ernouf, dans le *Courrier d'Eure-et-Loir* (n° du 24 octobre dernier) :

L'auteur des conférences sur le *Règne de Dieu dans les sociétés actuelles* (Paris, Palmé), M. l'abbé Arminjon, vient de se placer d'un seul coup, *uno ictu mentis*, parmi les meilleurs orateurs sacrés de notre époque. Ces discours, d'une noble et mâle éloquence, ont, de plus, un mérite particulier d'actualité, en présence de l'article 7 et autres insanités de l'heure présente. « De nos jours, dit M. Arminjon, les sociétés humaines, in-fatiguées de leurs progrès dans les sciences et dans l'ordre matériel, aspirent ouvertement à reconstruire Babel... ; elles s'imaginent que l'élimination de l'Etre souverain sera pour l'humanité le point de départ d'une redémption et d'une perfectibilité indéfinies... Quelle n'aurait pas été la surprise de nos pères si on leur avait prédit qu'aux derniers âges de l'humanité, en plein soleil de cette civilisation dont ils avaient laborieusement

jeté les germes, l'Etre des êtres deviendrait, au sein de leur postérité, l'oublié, le grand proscrit !... »

Le souvenir du Concordat, « l'acte le plus important et le plus réparateur de notre siècle », a inspiré à M. l'abbé Arminjon une de ses plus belles péroraisons : — « Dieu suscité alors un homme qu'il dote du génie ; il attache la victoire à ses aigles et veut qu'à son commandement la terre fasse silence. Ce conquérant comprend de suite que l'ordre ne sera jamais solidement assis, si une puissance, parlant au nom de Dieu, ne fait pénétrer dans les esprits les idées d'ordre, de justice et de respect. »

Après avoir rappelé, comme c'était son droit, la conduite de Napoléon à l'égard du souverain pontife, l'orateur reconnaît loyalement qu'en définitive l'auteur du Concordat a fait plus de bien que de mal à la religion catholique. « Si la reconnaissance, dit-il, était destinée à périr un jour dans le cœur des hommes, jamais elle ne périrait dans le cœur de l'Eglise ! »

Nous n'aurions que du bien à dire de ce volume, si l'auteur ne s'était permis contre le second Empire quelques attaques plus que sévères, plus qu'inutiles ; attaques que lui-même doit regretter aujourd'hui, en présence d'une récente et douloureuse catastrophe. M. Arminjon, qui appartient au clergé savoyard, affirme chaleureusement, dans plus d'un passage, son amour pour sa nouvelle patrie, malgré ses fautes et ses malheurs. Il n'aurait pas dû oublier que c'est au second Empire qu'il doit d'être Français.

Nous tenons à citer ainsi l'éloge et la critique, pour prouver que nous ne faisons pas œuvre de réclame, mais d'impartiale appréciation.

St-C. (Sarthe), le 5 novembre 1879.

Je viens de recevoir votre catalogue général, et j'y vois annoncé deux volumes de Noël anciens recueillis et mis en musique par Dom Legeay. Je vous prie de me les adresser.

Si vous connaissiez un Recueil analogue sur Noël au point de vue de la Prédication, vous pouvez m'en informer. — L'abbé D.

R. — Précisément, le savant Combefis, dont les exemplaires anciens sont si recherchés, a été réédité de nos jours, et, chose singulière, le premier volume de sa BIBLIOTHECA PATRUM CONCIONATORIA est tout entier sur NOËL. Les éditeurs se sont arrêtés là et n'ont pas continué, mais jamais pareille couronne de prédication sur l'Avent et sur Noël n'a vu le jour. Tous les saints Pères, tous les écrivains ecclésiastiques, toute la tradition nous apportent chacun leur pierre, leur chef-d'œuvre sur NOËL. Il y a de quoi prêcher 10 Avent avec ce précieux ouvrage. Pères et auteurs grecs : saint Cyrille, saint Basile, saint Chrysostome, saint Ephrem, Origène, Théodore de Mopsueste, Théophilacte, etc. — Pères et auteurs latins : saint Jérôme, saint Ambroise, saint Thomas, saint Bernard, saint Hilaire de Poitiers, saint Maxime de Turin, saint Césaire d'Arles, Albert le Grand, Bède, Paschase Radbert, etc. — Chroniqueurs, Interprètes, Commentateurs : Jacques de Voragine, Corneille de la Pierre, Mariana, Maldonat, le cardinal Lugo, etc. En un mot, tout ce que le ciel avait délégué d'anges autour du berceau divin, s'y trouve complété par tout ce que l'Eglise a produit de siècle en siècle d'esprits supérieurs. Impossible de rencontrer ailleurs une harpe aussi harmonieuse pour chanter le doux et sublime : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

1 vol. in-4° compactes à deux colonnes. Au lieu de 10 francs, net 6 francs pour tous les abonnés à l'AMI DU CLERGÉ. G. ALCYONI.

PRÉDICATION

VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sujet tiré de l'Épître.

Non cessamus pro vobis orantes
et postulantibus ut impleamini
agnitione voluntatis Dei.
(Colossien. 1.)

Toujours prier Dieu, toujours lui rendre grâces, c'est ce que la justice de notre propre intérêt exige de nous, puisque nous recevons ses biens à tous moments et que nous en avons à tous moments un nouveau besoin. Ces deux exercices sont aussi un témoignage continu que nous rendons à la nécessité de la grâce, car on ne demande pas ce que l'on a déjà ou ce qu'on peut se procurer soi-même, comme on ne rend grâces que d'un bien qu'on a reçu et qu'on n'avait pas droit de recevoir. Que ces motifs raniment notre ardeur pour nous acquitter plus fidèlement de cette double obligation, et apprenons en même temps de l'Apôtre ce que nous devons demander et de quoi nous devons rendre grâces.

Nous ne cessons point de prier pour vous. Saint Paul, dans quelque accablement de joies qu'il fût, ne cessa pas de prier pour ce peuple; on l'avait assuré de sa foi et de sa fermeté, néanmoins, il ne se repose pas sur ces témoignages. Sachant qu'il manque toujours en cette vie quelque chose à la vertu même la plus accomplie, il prie Dieu d'achever en eux son ouvrage; et ce qu'on lui dit de leur avancement dans la piété est ce qui l'excite davantage à la prière. La joie qu'il en ressent le rend encore plus ardent à demander pour eux la perfection et la persévérance qui doivent être l'objet continu des désirs des âmes.

Que Dieu vous remplisse de la connaissance de sa volonté. Saint Paul n'est pas jaloux, il ne craint pas que ses brebis aient trop de lumière et n'aient plus besoin de lui, et cette volonté de Dieu, dont il demande la connaissance pour les fidèles, peut s'entendre du plan et de l'économie des desseins de Dieu dans le salut des hommes et la rédemption de Jésus-Christ qui est, sans doute, l'objet le plus incompréhensible et en même temps le plus digne de nos recherches. Mais on doit l'entendre ici principalement de ce que Dieu demande de chaque âme en particulier et des obligations qu'il lui impose. Cette connaissance est un don nécessaire à tous et à tous les instants de la vie, et l'Apôtre le demande à Dieu pour tous les fidèles, parce que c'est de Dieu seul qu'il faut l'attendre; c'est une grâce infiniment désirable que celle de discerner la voie dans laquelle Dieu veut que nous marchions. Mais ce n'est pas seulement l'entendement, la mémoire, l'imagination qui doivent en être remplis, c'est le cœur; c'est par le cœur que nous sommes devant Dieu tout ce que nous sommes, c'est par le cœur que Dieu se nourrit. C'est là tout le secret de la vie chrétienne, c'est à quoi tout doit être rapporté: c'est de l'accomplissement de la volonté de Dieu que dépend

notre salut; c'est une des premières demandes que Jésus-Christ nous a appris à faire dans l'Oraison dominicale.

En vous donnant toute sagesse et toute intelligence spirituelle. C'est Dieu qui fait connaître sa volonté comme il lui plaît et quand il lui plaît. Tout consiste à lui demander qu'il nous donne la sagesse et l'intelligence spirituelle de sa loi.

Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchons de lui plaire en toutes choses. L'effet de cette prière et l'usage de ces prières spirituelles n'est pas de nous rendre plus savants, mais de nous faire glorifier Dieu davantage par une vie digne de lui. Cependant quelques efforts que nous fassions, ils seront toujours infiniment au-dessous de ce que nous devons à Dieu. Sa grandeur est trop disproportionnée à notre faiblesse, et c'est lui qui s'abaisse lorsqu'il veut trouver en nous quelque chose qu'il estime digne de lui.

Tâchant de lui plaire en toutes choses. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend lui-même par son exemple. Je fais, dit-il, toujours ce qui est agréable à mon Père. C'est à quoi un chrétien doit tendre. Il faut pour cela qu'il n'agisse que par le mouvement du Saint-Esprit; alors il agira avec cette effusion de cœur et avec cette volonté pleine et entière, *corde magno et animo volente*, que Dieu cherche et qui lui est agréable. C'est pourquoi saint Paul ajoute: *Portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres*. Un chrétien ne doit pas seulement ne pas avoir des désirs stériles et infructueux, mais remplir sa vie d'œuvres; il ne doit omettre aucune bonne œuvre dont Dieu lui présente les occasions.

Et croissant en la connaissance de Dieu. L'Apôtre ne dit pas qu'on croisse en connaissances et qu'ensuite on fructifie dans les bonnes œuvres; mais il veut que l'on commence à porter des fruits de toutes sortes et que la multiplication des connaissances et l'abondance de la lumière soient la récompense de la fidélité à marcher dans la voie de Dieu. C'est pourquoi David dit: *J'ai acquis plus d'intelligence que les vieillards*, qui ont consumé toute leur vie dans l'étude de la sagesse, *parce que j'ai recherché vos commandements*. On n'entre dans la vérité, dit saint Augustin, que par la charité: *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*. La lumière naît principalement de la bonne vie. C'est un principe que Jésus-Christ a établi: *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il comprendra cette doctrine que j'enseigne. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; je l'aimerai moi-même et je me ferai connaître à lui*.

Que vous soyez en tout remplis de force par la puissance de sa gloire. Il ne faut jamais compter que sur la force toute-puissante de Dieu, qui ne peut se mesurer que sur la grandeur infinie de sa gloire. C'est principalement dans la force et la patience des chrétiens que la puissance de Dieu éclate, comme la cause dans son effet; et de même que l'ombre fait paraître la lumière plus vive et plus brillante, ainsi la faiblesse où nous languissons fait éclater da-

vantage la vertu de Dieu, lorsqu'il nous secourt.

Pour avoir en toutes rencontres une patience et une douceur persévérante, accompagnée de joie. Il faut être prêt à souffrir pour l'amour de Dieu, sans réserve, sans exception, sans relâche, toutes les épreuves qu'il jugera à propos de nous envoyer. La patience chrétienne est la marque la plus sûre de l'avancement d'une âme dans la perfection, et un moyen infaillible pour surmonter une grande partie des obstacles qu'on rencontre dans la voie du salut. *In patientia vestra possidebitis animas vestras*, dit Jésus-Christ. Saint Paul veut que la patience soit accompagnée de douceur, la douceur de joie et la joie d'action de grâces. Il ne parle de la patience qu'après avoir parlé de la force et de la puissance de Dieu, parce qu'on ne souffre que par cette force. Il ajoute la joie, parce que c'est peu de souffrir les maux avec patience, si on ne les souffre avec joie.

Rendant grâces à Dieu le Père, qui, en nous éclairant de sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des Saints. L'Apôtre nous apprend ici que, si nous ne devons pas cesser de demander à Dieu les grâces, qui nous sont nécessaires, nous ne devons pas non plus cesser de rendre grâces à Dieu le Père, qui nous a donné Jésus-Christ pour nous sauver, et qui nous a donnés à Jésus-Christ pour être dans son royaume.

Qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé ? Quelle différence entre ce que l'homme est par lui-même et par le malheur de sa première naissance, et ce qu'il devient par le baptême et par la grâce qui le fait passer de la puissance du démon, de la tyrannie de l'enfer et du péché dans la liberté des enfants de Dieu, dans la famille de Jésus-Christ, par le sang duquel nous avons été rachetés, et nous avons reçu la rémission de nos péchés. Jésus n'a pour sujets que ceux qu'il a rachetés par son sang, et il n'est devenu proprement roi que par sa mort. Il n'a point voulu user de sa puissance pour arracher ses élus des mains du démon ; il a voulu agir par justice en sacrifiant sa gloire et sa vie pour la réparation qui était due à Dieu et la réconciliation des hommes. Il les a rachetés non par l'or ou par l'argent, mais par le prix de son sang et de sa mort. C'est par cette justice du Fils de Dieu, dit saint Augustin, qu'a été vaincu le démon, lors même qu'il croyait avoir vaincu le Sauveur. *Hac justitia victus est diabolus, quando visceret sibi videbatur*.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme,

déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

CATÉCHÈSES¹

L'Ami du Clergé termine aujourd'hui les CATÉCHÈSES de M. l'abbé Regnaud, pour les Dimanches de l'Année chrétienne. Nous sommes heureux d'annoncer à nos Lecteurs que ces CATÉCHÈSES vont faire l'objet d'un Recueil spécial, destiné soit aux Instructions du Catéchisme, soit aux Prônes de la Pâroisse. Ce Recueil, qui doit paraître vers la fin du mois, aura pour but d'offrir à quiconque est chargé d'enseigner la Doctrine Chrétienne, tous les éléments dont il a besoin pour accomplir sa mission. Sans doute LE CATÉCHISTE et LA SOMME DU CATÉCHISTE lui fournissent déjà les matériaux essentiels. Mais comme chaque jour surgissent de nouvelles questions, il lui faut, pour les résoudre, de nouveaux renseignements. C'est donc pour lui procurer tous les arguments et tous les documents nécessaires, que M. l'abbé Regnaud va fonder le Recueil dont nous parlons. Or ce Recueil, qui paraîtra tous les trois mois, en une livraison d'environ 300 pages, formera comme une Bibliothèque divisée en cinq Rayons ou Sections principales. C'est dans la seconde qu'on trouvera les Catéchèses sur les Evangiles et les Epîtres des Dimanches et des Fêtes de l'Année chrétienne. Celle que nous publions aujourd'hui est précédée du texte de l'Evangile et de son explication littérale. On verra, par cet exemple, comment les nouvelles Catéchèses de M. l'abbé Regnaud pourront servir, soit aux Prônes de la Pâroisse, soit aux Instructions des divers Catéchismes.

LII. — VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

(SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE)

Evangile selon saint Matthieu.
(xiii, 31-34.)

En ce temps-là, Jésus proposa à la foule cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme prit et sema dans son champ (A). C'est à la vérité le plus petit de tous les grains. Mais lorsqu'il a crû, il est le plus grand de tous les légumes et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter sur ses branches (B). Il leur dit encore cette autre parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à du levain (C), qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée (D). Or, Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles ; et il ne lui parlait point sans paraboles (E), afin d'accomplir cet oracle du Prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles et je révélerai des choses cachées depuis la création du monde (F).

EXPLICATION

A. — « En ce temps-là, Jésus proposa à la foule cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme prit et sema dans son champ. » Ce grain figure d'abord Jésus-Christ, que sa nais-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4, 40, 43-50.

ance, sa vie et sa mort ont fait regarder comme le plus humble des hommes; ensuite l'Evangile, qui scandalisait les Juifs et dont les Gentils méprisaient la doctrine comme une folie; enfin l'Eglise, si faible à son origine que ses ennemis croyaient pouvoir l'anéantir facilement.

B. — « C'est à la vérité le plus petit de tous les grains. Mais lorsqu'il a crû, il est le plus grand de tous les légumes et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter sur ses branches. » Il en est ainsi de Jésus-Christ, de son Evangile et de son Eglise. En effet, lorsque Jésus-Christ fut crucifié, on l'ensevelit dans un tombeau. Mais il en sortit glorieux et triomphant. Pareil à un arbre immense, il a étendu ses racines et ses rameaux sur toute la terre; et toutes les nations, figurées par les oiseaux du ciel, se sont réunies autour de lui pour ne plus former qu'un seul peuple. Si l'on considère l'Evangile dans son style et dans ses ministres, rien ne paraît plus humble, ni moins intéressant. Car il raconte l'histoire d'un crucifié; il combat les inclinations de la nature; il est écrit dans le style le plus simple, et il a pour ses premiers prédicateurs de pauvres pêcheurs sans éloquence, comme sans fortune. Mais à peine les Apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils l'ont prêché à tous les peuples et en ont fait retentir les vérités dans tout l'univers. Il a éclipsé toutes les doctrines de la sagesse mondaine et surpassé toutes les sciences naturelles. Et les plus grands génies, comme les plus simples, y ont trouvé avec la foi, l'espérance et la charité, lumière, force et consolation. Pour l'Eglise, elle s'est accrue et développée comme l'Evangile ou le Christianisme dont elle est la vivante personification. Dès le commencement, elle ne comptait qu'un petit nombre de Disciples. Mais après la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, elle s'est propagée avec une si merveilleuse rapidité qu'à leur mort elle comptait des Fidèles dans toutes les contrées du monde.

C. — « Il leur dit encore cette autre parabole : « Le Royaume des cieux est semblable à du levain. » Cette seconde parabole a la même signification que la première. Or le levain, dont il y est question, a une double propriété. D'abord il produit la corruption; et ensuite, il augmente la pâte où il est mêlé. Il se prend en mauvaise part, dans le premier cas, selon qu'il est écrit : « Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens (1). Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte? Purifiez-vous donc du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle (2). » Dans le second cas, il se prend en bonne part et figure le Royaume des cieux.

D. — « Qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. » Par cette femme, on entend la Sagesse divine, qui nous a communiqué

une vie surnaturelle en nous régénérant par la grâce de Jésus-Christ, en nous éclairant par la lumière de son Evangile, et en nous sanctifiant par les sacrements de son Eglise. Le levain mêlé par elle dans trois mesures de farine : c'est d'abord Jésus-Christ, qui, par sa mystérieuse Incarnation, s'est uni aux enfants d'Adam pour les transformer en hommes nouveaux; c'est ensuite l'Evangile, que ses Apôtres ont prêché à toutes les nations et qui a renouvelé la face de la terre; c'est enfin l'Eglise, qui, pendant trois siècles, a fermenté secrètement au milieu des persécutions et qui, malgré les efforts du paganisme, du schisme et de l'hérésie, a fini par soumettre l'univers au joug du Christianisme.

E. — « Or Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles; et il ne lui parlait point sans paraboles. » Si Jésus se servait d'un langage parabolique : c'était, comme nous l'avons déjà dit, (1) pour mettre ses discours à la portée de ses auditeurs et pour les graver plus facilement dans leur esprit. Comme ils ne pouvaient encore soutenir tout l'éclat de ces vérités, il les enveloppait d'un nuage, pour les proportionner à leurs dispositions présentes. Et il se réservait de leur en expliquer le sens mystérieux, lorsqu'il les verrait plus dociles et mieux préparés à les recevoir.

F. — « Afin d'accomplir cet oracle du Prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles et je révélerai des choses cachées depuis la création du monde. » (2) Non-seulement les paraboles de Notre-Seigneur étaient des prophéties; elles avaient encore été prédites par les Prophètes. Par ce merveilleux accord de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Providence voulait nous montrer que le Christianisme était l'œuvre de Dieu même et qu'il embrassait tous les temps.

LA FÊTE

DE

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE

I. — HISTOIRE DE CETTE FÊTE.

Une pieuse tradition acceptée par l'Eglise nous apprend que Marie, âgée de trois ans, fut conduite à Jérusalem par ses parents pour y être consacrée au service du Seigneur, dans le temple, et qu'elle fit alors, entre les mains du Grand-Prêtre, vœu de virginité perpétuelle. C'est ce souvenir que l'Eglise a voulu perpétuer en instituant la fête de la Présentation de Marie, fixée au vingt et unième jour de novembre.

C'est encore l'Eglise d'Orient qui, la première, établit cette solennité. Le même empereur Comnène, que nous avons vu mentionner la fête de l'Immaculée-Conception, comme déjà an-

1. Matth. xvi, 6.
2. I. Cor. v, 6-7

1. BC. CATÉCHÈSES, LI, C. XL.
2. Ps. LXXXII, 2.

cienne dans la ville de Constantinople, met encore au rang des fêtes à célébrer, celle de ce jour. C'est au commencement du ix^e siècle que l'Orient célébra le jour de la Présentation de la Vierge.

Au xiv^e siècle, un gentilhomme français, nommé Philippe de Maizières, était attaché à la cour du roi de Chypre, en qualité de chancelier. Ayant été envoyé, en 1372, comme ambassadeur auprès du pape Grégoire XI qui résidait à Avignon, il raconta avec quelle pompe on célébrait, en Grèce, la fête de la Présentation, et il conçut le projet de la faire célébrer dans la catholicité tout entière et particulièrement en France.

Ses démarches n'obtinrent pas d'abord le succès qu'il avait espéré, car Grégoire XI, animé de cette sagesse qui distingua toujours le Saint-Siège, craignait d'introduire des nouveautés dans l'Eglise. Cependant il permit de célébrer cette fête à Avignon où il se trouvait, le 21 novembre, le même jour qu'en Orient.

Grégoire XI étant mort peu de temps après, Clément VII, qui lui succéda accueillit très-favorablement les nouvelles instances du pieux solliciteur, et non-seulement il accorda des indulgences à ceux qui se montraient fidèles à célébrer la fête de la Présentation de la Vierge, mais il ordonna qu'elle fût désormais solennisée avec une grande pompe. On la célébra, en effet, à Avignon, le 21 novembre 1385, en présence de dix-huit cardinaux, archevêques et évêques, de tout le clergé de la ville et d'une grande affluence de peuple. Elle fut adoptée immédiatement en France, et elle devint une des fêtes les plus chères de l'Eglise d'Occident.

Vers la fin du xvi^e siècle, le pape Sixte V la rendit obligatoire dans l'Eglise romaine. Voici ses paroles : « Nous voulons qu'on ajoute aux autres solennités de Marie toujours Vierge, « qui devait être le temple de Dieu et le sanctuaire de l'Esprit-Saint, cette fête de la Présentation que nous voyons célébrer avec tant « de dévotion dans l'univers tout entier. »

Pour satisfaire sa propre dévotion ainsi que celle de sa famille et afin d'agréer les vœux de ses sujets, à qui le culte de Marie était si cher, Ferdinand, roi de Naples, avait demandé à l'illustre Pie IX, de mettre au nombre des fêtes commandées, pour le royaume de Naples, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge. Le décret de concession fut rendu le 30 novembre 1850.

La tradition formelle sur le fait de la Présentation de Marie était tellement établie en Orient, que dès le vi^e siècle, Mahomet lui-même crut devoir l'enregistrer : « Parle de *Mirjam* (Marie), « dit le Koran, raconte de quelle manière elle « quitta ses parents, comment elle alla vers « l'Orient au temple et se couvrit le visage d'un « voile qui la déroba à leurs regards. »

Marie fut dès lors élevée, disent unanimement les Docteurs et les Pères, par les soins du prêtre Zacharie, son parent. Le sanctuaire de Jéhovah avait, dès l'époque de Moïse et dans toute la suite de l'histoire juive, été entouré de pieuses femmes et de jeunes vierges. Le temple de Zorobabel, après la restauration d'Hérode, avait

un quartier spécialement affecté à l'usage des femmes, isolé par des clôtures, avec deux portes, l'une s'ouvrant sur la ville, l'autre sur le temple. Dans cet asile de prière, de recueillement et de saints labeurs, s'écoulèrent sous le regard des anges les premières années de Marie.

RÉFLEXIONS SUR CETTE FÊTE

Il serait certainement difficile de trouver un tableau plus gracieux et plus touchant à la fois que celui qu'offre à nos regards chrétiens ce beau jour de fête. Une enfant de trois ans, pleine de charmes et d'innocence, s'en va, joyeuse et empressée, donner son cœur, sa jeunesse, son avenir au Dieu immortel des siècles; le Pontife, ému et ravi, ouvre le sanctuaire à cette tendre Vierge, appelle sur elle toutes les bénédictions du ciel; et la mère de l'enfant, après avoir confié au temple du Seigneur son trésor le plus cher, reprend le chemin de sa pauvre demeure, l'âme remplie des plus nobles sentiments, nés d'un généreux sacrifice.

Mais réfléchissons sur ce pieux mystère.

Le privilège admirable de l'Immaculée Conception de Marie, en préservant son âme du péché originel, l'avait fait participer à tous les dons que Dieu avait placés, dès le commencement dans l'âme de nos premiers parents. Marie eut l'usage de sa raison dès le premier instant de sa conception, et, comme cette âme bénie s'inclinait naturellement vers son Dieu, son premier acte fut de lui consacrer sa vie, son existence tout entière.

Elle avait trois ans! Que de grâces, que de vertus sublimes déjà dans cette jeune enfant! D'un côté, quels élans d'amour de Dieu dans ce cœur, la perfection de la terre; de l'autre, quels trésors d'affection pure et tendre pour son père et sa mère! Il faudrait le langage des anges pour raconter ces scènes de tendresse réciproque d'une enfant comme Marie, et de parents comme Joachim et Anne. Qu'ils étaient doux et délicieux les jours qu'ils passaient ensemble dans l'humble maison de Nazareth!

Marie avait trois ans et elle faisait l'admiration du ciel et de la terre, lorsqu'un jour une voix se fit entendre d'une manière plus pressante à l'oreille de son cœur : « Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive : oubliez votre peuple et laissez la maison de votre père. » Et l'admirable enfant comprit que le moment de la séparation était venu. Elle oublia son peuple, elle quitta la maison de son père; et, conduite par sa mère généreuse, elle se dirigea vers la cité de David, gravit avec un saint empressement les marches du temple du Seigneur, et renouvela à la face des autels sa consécration irrévocable au Dieu qu'elle voulait aimer sans partage.

Ah! ce serait bien peu connaître Marie que de croire que le sacrifice qu'elle fit au jour de la Présentation ne lui coûta rien. La séparation est toujours pénible à la nature. Le Sauveur lui-même pleura sur Lazare, son ami, dont la mort venait de le séparer; l'âme de Marie, si remplie du plus tendre et du plus

ardent amour pour ses parents, connu, nous n'en pouvons douter, l'amertume du sacrifice; mais ce sacrifice, Dieu le demandait, et la Vierge obéit à Dieu.

O Marie! à partir de ce jour, vous dites un éternel adieu aux joies de la terre, aux satisfactions naturelles, car la voie du sacrifice sera votre voie. Dieu aimera à vous conduire dans ce chemin pénible, il vous préparera à celui de la croix! Au jour de votre Présentation, il vous dit d'oublier votre peuple et de quitter la maison de votre père! plus tard, il vous dira comme à Abraham de prendre votre fils unique pour le lui immoler, et sur l'autel de votre cœur vous immolerez votre Jésus.

Cependant que de raisons spécieuses Marie aurait pu alléguer! S'enfermer dans le temple à l'âge de trois ans; être privée si jeune des soins et de l'affection d'une mère, n'était-ce pas un sacrifice que Dieu ne demandait pas aux enfants de cet âge? Son innocence n'aurait-elle pas trouvé une garde fidèle dans son père et sa mère, et ses vertus ne se seraient-elles pas éprouvées en toute liberté à côté de celles de ses parents? Plus tard, quand Marie aurait consolé la vieillesse des auteurs de ses jours et fermé leurs yeux, libre de tout lien elle eût consacré alors le reste de sa vie au Dieu qu'elle n'aurait point oublié hors du temple!

Vains raisonnements que l'on fait trop souvent de nos jours et auxquels n'eût point recouru l'ardente foi de Marie : Dieu l'appelait et elle fut docile à la parole de Dieu : Heureuse avez-vous été, ô Marie, nous dirons-nous avec le divin Maître, d'avoir écouté cette parole : *Beati qui audiunt verbum Dei!*

Les parents de Marie, à leur tour, montrèrent une sagesse admirable, en laissant à leur aimable enfant la liberté de se donner à Dieu, en plaçant plus complètement entre les mains et sous les regards du Seigneur, celle qui leur avait été donnée par la bonté du ciel. Ils comprenaient qu'une jeune âme que Dieu appelle à lui ne doit pas rencontrer d'entraves dans cette sublime vocation. Ils n'ignoraient pas du reste que, dans le cœur de leur enfant, l'amour de Dieu n'éteindrait pas l'amour filial, et qu'une large part leur serait réservée dans les saintes affections de leur céleste enfant.

En ne résistant point à cette voix de Dieu qui leur demandait Marie, Joachim et Anne condamnant la conduite étrange de ces parents qui s'efforcent, par tous les moyens, de retenir au milieu du monde des âmes qui veulent aller à Dieu, qui s'affligent d'apercevoir les heureuses dispositions de la piété dans le cœur de leurs enfants, et qui, dans leur coupable égoïsme, ont oublié que Dieu est le maître, et qu'il a le droit de prendre où il veut ceux ou celles qu'il appelle à l'honneur du sacerdoce ou de la vie religieuse.

Marie, d'après l'opinion la plus commune, resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il est permis de se demander comment elle employait son temps et quelles vertus elle pratiquait. La Vierge très-pure a dévoilé elle-même les secrets de son union avec Dieu, et voici ce qu'Elle daigna dire à sainte Elisabeth

pendant que cette sainte récitait la salutation angélique :

« Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple... je veux que tu fasses tout ce je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivrait cette Vierge très-sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je puisse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. » — Elisabeth l'interrompit pour lui dire : « Oh ! très-douce Dame, n'étiez-vous pas déjà pleine de grâces et de vertus ? » — Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même : c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce.

« Le Seigneur faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien qui en ordonne et en dispose toutes les cordes, pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux. Ainsi dirigée par la sagesse du Sauveur, j'étais souvent emportée dans le sein de Dieu par les anges, et là, je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation que je ne me ressouvenais plus jamais d'avoir vu le jour en ce monde. J'étais en outres familière avec Dieu et ses anges qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glorieuse.

« Lorsque je me retrouvais sur la terre et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un extrême amour de Dieu... Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple : je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures par amour pour le Père suprême, et cela arrivait sans cesse. »

Heureuses les âmes appelées par la grâce de Dieu et qui peuvent répondre comme le jeune Samuel : « Me voici, Seigneur ! » Tous, à la vérité, n'ont pas en ce monde la même occasion, mais tous en ont une à laquelle ils doivent correspondre. Le guerrier peut se sauver au milieu des camps, comme le prêtre se sanctifie au pied de l'autel; la mère au milieu de sa famille comme la vierge dans son cloître; l'enfant, la jeune fille, dans la maison paternelle comme la sœur de charité sur les rivages lointains; le laboureur en creusant son sillon comme le roi sur son trône. Il s'agit d'écouter doucement la voix du Seigneur et de ne point endurcir son cœur (Ps. 94).

Sur la terre où notre vie se passe, quelle que soit notre condition, nous sommes sous le regard de Dieu, comme les enfants sous les regards de leur père, visités par la miséricorde divine, excités par la grâce à l'œuvre de notre sanctification. Et si tous n'entendent pas cette parole : « Laisse la maison de ton père, oublie ton peuple, » à tous Dieu adresse cette invitation : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »



l'autre de ces deux établissements. Mais notre opinion est qu'ici une autorisation n'est point nécessaire. Les circonstances, le sens commun, l'équité naturelle, l'usage constant de tous les pays civilisés indiquent qu'il est inutile de demander une permission qu'il serait absurde et inique de refuser.

Mgr André dit qu'un curé, même pour user de son droit, fera bien de prévenir le conseil de fabrique et de se faire autoriser par une délibération. C'est un conseil de prudence auquel nous ne voulons pas contredire; mais il ne saurait constituer une loi. Ce que le savant prêlat a en vue, c'est d'empêcher ce qu'il appelle « le vandalisme » de certains curés coupant, mutilant, arrachant tout à leur passage dans un presbytère. Ce n'est évidemment pas le cas de notre correspondant.

Q. — Vous avez bien répondu, dans le numéro 50 de votre journal, sur le fait incroyable d'un maire effaçant sur une cloche une inscription qui lui déplaisait.

C'est un délit, dites-vous; mais, pendant combien de temps puis-je relever ce délit de ce charmant maire? Existe-t-il une sorte de prescription contre un tel délit?

R. — Nous le répétons: les dispositions de l'art. 257 du code pénal s'appliquent aux monuments religieux quelconques, même à ceux qui sont placés hors des églises par l'autorité compétente. Cet article est ainsi conçu :

« Quiconque aura détruit, abattu, mutilé ou « dégradé des monuments et autres objets des- « tinés à l'utilité ou à la décoration publique, et « élevés par l'autorité publique, ou avec son « autorisation, sera puni d'un emprisonnement « d'un mois à deux ans et d'une amende de « 100 fr. à 500 francs. »

Maintenant, existe-t-il de prescription en pareille matière? oui, même pour les plus grands crimes; la durée de la prescription change selon la nature des actes. La durée de la prescription est réduite à trois années quand il s'agit d'un délit, à une année s'il s'agit d'une simple contravention.

Notre correspondant est donc en situation pour faire marcher droit son persécuteur, et nous ne pouvons que l'engager, comme dit le proverbe, à montrer les dents: c'est l'unique moyen d'émousser ses griffes.

Q. — Je serais très-désireux de connaître votre opinion sur la question suivante :

Le presbytère appartenant à la commune, le curé peut-il, en temps d'élections, enlever les placards affichés sur les murs ou sur la porte dudit presbytère?

Pourrait-il intenter une action quelconque contre ceux qui font apposer ces placards?

R. — Notre correspondant ne dit pas si les affiches dont il s'agit ont été apposées par ordre du maire. En principe, les conseils de fabrique, et spécialement les marguilliers, sont en droit d'interdire toutes sortes d'affiches, comme étant les gardiens des églises et des presbytères. Cependant, si le maire a préalablement rendu un arrêté municipal, publié et notifié à la fabrique, pour lui faire savoir qu'il a choisi la porte ou les murs de l'église ou du presbytère pour lieu d'affichage, ni le curé ni la fabrique

ne peuvent de leur autorité privée y mettre légalement obstacle. Ils ne peuvent qu'inviter le maire à rapporter sa décision qui est contraire à la circulaire du ministre des cultes du 25 juin 1850, ou recourir par voie de pétition, soit au préfet d'abord, soit postérieurement au ministre de l'intérieur, au ministre des cultes et même au conseil d'Etat.

Il en est autrement s'il s'agit d'affiches apposées par des particuliers. Pour être en droit d'attacher un placard quelconque sur la porte ou un mur d'un édifice, il faut être propriétaire de cet édifice, ou en obtenir la permission.

La gestion et la surveillance des églises et, dans une certaine mesure, des presbytères sont exclusivement confiées au conseil de fabrique; c'est à la fabrique de pourvoir à leurs réparations et à leur entretien. Il est donc évident qu'aucun particulier n'a le droit, sans en avoir obtenu la permission des fabriciens et partant du curé, d'apposer des affiches sur les murs ou les portes des établissements susdits. Pour la même raison, on peut interdire l'affichage, enlever ou lacérer les placards déjà placés.

On peut actionner l'afficheur, et tous ceux qui lui ont donné des ordres.

Q. — Dernièrement, j'ai fait l'enterrement d'une personne qui était fille de Marie et tertiaire. Pour lui faire l'honneur qu'elle méritait, la Congrégation des filles de Marie, avec son drap mortuaire, a assisté à l'enterrement; la Confrérie des tertiaires y a assisté également avec son poêle et sa bannière de Saint-François, couverte d'un crêpe noir. Il y avait aussi une douzaine de jennes filles portant des cierges. De plus, la Société de secours mutuels, avec sa bannière, en faisait également partie.

Tout cela marchait indifféremment. Tantôt c'étaient les portes-torches qui étaient devant, tantôt c'étaient les filles de Marie, tantôt les tertiaires.

Je vous serais bien obligé si vous vouliez me dire l'ordre que doivent suivre ces diverses corporations et la place que doit occuper le prêtre en pareille occurrence?

R. — Au point de vue de la jurisprudence civile ecclésiastique, le curé a la police dans l'église et aux processions. C'est à lui d'indiquer à chacun la place qu'il doit occuper, et chacun doit se conformer à ses ordres. Les confréries ne font pas d'exception à la règle. Elles dépendent par le but purement spirituel de l'autorité épiscopale qui les approuve ou les rejette; et tous leurs exercices doivent être réglés et dirigés par le curé.

« C'est le curé, dit M. Dieulin, qui en a la « la surveillance, la police et la direction, en se « conformant néanmoins aux statuts approuvés « par l'évêque. »

D'après ces données, notre correspondant aurait pu et dû établir un ordre dans le cortège et le faire observer rigoureusement.

Au point de vue canonique et liturgique, y a-t-il un ordre à observer? La question si difficile des préséances a été l'objet de nombreuses constitutions et décisions pontificales; mais ces règles n'ont trait qu'à divers personnages et ordres divers de la hiérarchie ecclésiastique. Elles ne touchent pas aux confréries de charité ou de dévotion, qui existent en dehors de toute hiérarchie. Même liturgiquement parlant, c'est au

curé à établir entre ces associations diverses une sorte d'ordre hiérarchique; et, s'il voulait nous croire, c'est à l'évêque qu'il devrait s'adresser pour le prier de l'établir. Ce serait le moyen de dégager sa propre responsabilité en ne paraissant favoriser personne.

Q. — Trouvant extrêmement justes les solutions que vous nous donnez dans votre journal, je prends la liberté de vous soumettre un cas de jurisprudence civile ecclésiastique, qui ne laisse pas que de m'embarrasser beaucoup. Le voici :

Mon nouveau presbytère est bâti depuis un an. Pour la construction, la commune ayant fourni plus d'argent que la fabrique, la première en a eu en quelque sorte la direction.

Mais le presbytère ancien appartenait très-certainement à la fabrique, ainsi que tout le jardin dans lequel a été bâti le nouveau presbytère.

Très-heureuse de se débarrasser de la commune plus que tracassière, la fabrique a résolu de bâtir les appartements de décharge nécessaires à toute maison d'habitation.

Le curé lui ayant donné une preuve de son savoir-faire dans la direction exclusive du nouveau presbytère, la fabrique a pris une délibération par laquelle elle donne à celui-ci tout pouvoir pour diriger les travaux à entreprendre. Elle a fait personnellement une demande de secours à l'Etat, qui lui a accordé 2.500 francs.

On demande :

1° A qui appartient le nouveau presbytère ?

2° La commune, qui ne donne que 298 francs, alors que la fabrique donne les matériaux de son ancien presbytère estimés 500 francs, a-t-elle quelque chose à voir dans la direction des bâtiments de décharge à construire ?

La commune a donné un avis favorable à la demande de secours formulée par la fabrique.

R. — Les documents fournis ci-dessus ne suffisent pas pour déterminer à qui de la fabrique ou de la commune appartient le presbytère. Une circulaire ministérielle du 23 juin 1838 établit les bases d'après lesquelles cette question doit être décidée. On doit faire une distinction, y est-il dit, entre les presbytères réunis par l'Etat pour le service du culte, dans les cures et succursales rétablies en exécution de la loi du 18 germinal an X, et les presbytères qui, demeurés sans emploi, après l'organisation ecclésiastique, ont fait l'objet du décret du 30 mai 1806. Les édifices de la première catégorie appartiennent aux communes, et ceux de la seconde, aux fabriques.

Il y est dit aussi qu'en cas de difficultés entre une fabrique et une commune sur la question de propriété de ces édifices, c'est à l'autorité administrative à en connaître, parce que cette question puise sa solution dans des actes de haute administration dont elle peut seule apprécier l'étendue et les effets; et enfin, qu'à raison tant de la nature contentieuse de semblables difficultés que de l'origine nationale des biens contestés, le litige doit être soumis au conseil de préfecture, sauf le recours au conseil d'Etat.

Dans cette circonstance, il semble que l'administration penche pour la fabrique, puisqu'elle lui a accordé directement un secours de 2.500 francs. Nous pensons donc que l'administration pourrait seule prononcer, et dans ce cas, elle exigerait que tout se passe conformément aux lois et règlements qui régissent la matière.

Les circonstances nous paraissent délicates,

et, selon notre habitude, nous recommandons la prudence et la conciliation, afin qu'en voulant éviter un danger, on ne tombe pas dans un autre plus grand.

Q. — Une communauté de religieuses non approuvée par l'Etat craignant, à cause de la loi Ferry, d'être privée du pouvoir de faire la classe aux jeunes filles, se demande s'il vaudrait mieux pour elle de se faire reconnaître ?

Elle ne le ferait certainement pas, si la crainte des effets de la loi Ferry ne l'y poussait; car elle y trouve de grands inconvénients. Croyez-vous que, quand même cette loi serait votée, toutes les communautés religieuses de femmes, même les plus petites, seraient privées à l'instant même du droit de faire la classe ?

Supposé que votre réponse soit affirmative, la dite communauté ne pourrait-elle pas, même alors, se faire autoriser par l'Etat ? Si vous pouvez répondre affirmativement à cette dernière question, je crois que la dite communauté attendra à cette époque pour se faire autoriser; sinon, elle le ferait tout de suite; car elle ne voudrait pas s'exposer à subir les conséquences de l'article 7.

Je vous prie, monsieur, d'agréer ici mes félicitations et mes remerciements pour le service si grand que vous rendez au clergé au moyen de votre excellent journal.

R. — La communauté peut être parfaitement rassurée. L'opinion publique se prononce de plus en plus contre le projet liberticide du ministre. Selon toute probabilité, la loi, tout au moins l'article 7, sera repoussé par le Sénat à une majorité raisonnable.

Mais en prenant les choses au pire, les congrégations non autorisées, surtout les petites (car le triste promoteur de cette tyrannie avoue qu'il n'en veut qu'aux Jésuites) ne seront pas privées immédiatement du droit d'enseigner. Un temps moral sera laissé aux intéressés pour se pourvoir de l'autorisation requise. Nous disons plus : le gouvernement s'empressera de reconnaître toutes les communautés de femmes, surtout celles qui s'occupent de l'enseignement primaire dans les campagnes : 1° parce qu'il n'aurait pas de quoi les remplacer de longtemps; 2° parce qu'il craindrait de soulever en trop d'endroits à la fois l'indignation du peuple, tout dévoué à ces braves et saintes religieuses dont l'abnégation n'a d'égal que le dévouement et le désintéressement. Voilà un certificat que Ferry et consorts ne sont pas près d'obtenir de la France.

Nous connaissons les inconvénients qu'il y a à être communauté autorisée. C'est pourquoi nous conseillons à celle qui nous interroge de se tenir tranquille et d'attendre les événements.

Q. — Soyez assez bon pour répondre à la question suivante le plus tôt possible :

A qui appartient-il d'assurer une église contre l'incendie ? Le maire de ma commune voudrait imposer cette charge à la fabrique.

R. — Selon l'usage et la logique, l'assurance contre l'incendie incombe à celui qui est intéressé à la conservation de l'immeuble, c'est-à-dire au propriétaire. Ici probablement c'est la commune qui est propriétaire; c'est donc à elle de payer l'assurance; car, si un incendie venait à détruire l'église, la commune devrait la rebâtir. En vertu du même principe, l'assurance du

mobilier incombe à la fabrique, parce qu'elle en est la propriétaire.

Malgré ce principe, d'après lequel on agit généralement, une lettre ministérielle du 22 septembre 1859 établit que les fabriques ont qualité pour faire assurer les églises contre l'incendie. Cette dépense doit être approuvée par l'autorité diocésaine, mais non par l'autorité administrative. Cette disposition est évidemment inspirée par la pensée que les fabriques étant chargées de l'entretien des églises, elles doivent y pourvoir par tous les moyens, et l'assurance est un des moyens les plus efficaces.

D'accord avec plusieurs auteurs, Mgr André dit (Cours de législ. tom. I. p. 358) : « La dépense de la prime d'assurance est une dépense ordinaire des fabriques ; elle doit figurer à ce titre dans les budgets et les comptes. Elle est payée par le trésorier, sur le mandat de l'ordonnateur et sur la quittance de la partie prenante, laquelle doit être timbrée, si la somme de l'assurance annuelle excède 10 francs. Pour la première fois, le trésorier doit joindre une copie certifiée de la police d'assurance. »

Notre correspondant fera donc bien de ne pas trop insister.

Q. — Je vous serais obligé si vous vouliez répondre d'une manière précise aux questions suivantes :

1° Quels sont les établissements religieux susceptibles de recevoir des dons et des legs ?

2° Quelles sont les pièces à produire pour obtenir l'approbation des dons et legs à ces établissements ?

R. — 1° On entend par établissements publics religieux les fabriques, les cures, les évêchés, les hôpitaux, les séminaires, les congrégations religieuses reconnues par l'Etat, les monts-de-piété. Tous ces établissements, comme, du reste, tous les établissements publics civils, c'est-à-dire qui n'ont pas le caractère religieux, sont aptes à recevoir des dons et legs aux conditions légales qui régissent la matière.

2° La réponse à cette question a été donnée en détails dans l'*Ami du Clergé*, n° 24, 27, 35, 39.

Les questions qui ont reçu une solution complète ne doivent pas être reproduites.

VARIÉTÉS

LE BAISEMENT DU PIED DU PAPE

Cette marque de soumission et de respectueuse vénération envers la personne du vicaire de Jésus-Christ est, on peut le dire, aussi ancienne que l'Eglise même. Elle fut annoncée et figurée dans l'Ancien Testament. Le prophète Isaïe, prédisant la vocation de toutes les nations à l'Eglise, s'exprime en ces termes : Les rois seront tes nourriciers et les reines seront tes nourrices ; ils se prosterneront sur la terre devant toi, et lècheront la poussière de tes pieds. (Ch. 59. v. 23.)

L'apôtre saint Pierre, éclairé d'une vision surnaturelle, se rendit à Césarée de Palestine, afin de convertir le centurion à la foi. Celui-ci

alla à sa rencontre, et se prosterna à ses pieds pour lui témoigner sa vénération. (Act. des Apôtres, ch. 10, v. 25.)

Les saintes femmes qui se rendirent au sépulcre de Notre-Seigneur, s'approchèrent de lui et prirent ses pieds : *accesserunt et tenuerunt pedes ejus*, comme dit l'Evangile.

Parmi les vertus que saint Paul exige des saintes veuves de l'Eglise primitive, il veut qu'on s'assure qu'elles ont exercé l'hospitalité et lavé les pieds des ministres évangéliques : *si sanctorum pedes lavit* (1^{re} épître à Timothée ch. 5, v. 10).

Ce fut l'usage dans toute l'Eglise, dès les premiers siècles, de se prosterner aux pieds des évêques, et surtout aux pieds des successeurs de saint Pierre. Cet hommage remonte jusqu'à Jésus-Christ lui-même, qui aux yeux de la foi est comme présent et visible dans la personne de ses ministres.

Ce fut autrefois un usage universel et constant de baiser le pied des évêques, comme le prouve le savant Thomassin dans son ouvrage l'*Ancienne discipline de l'Eglise* (livre 2, 3^e partie, ch. 65).

Saint Jérôme raconte que lorsque saint Epiphane alla visiter les Saints-Lieux de Jérusalem, il ne pouvait faire un pas à cause de la grande affluence de personnes de toute condition qui se pressaient autour de lui afin de baiser ses pieds. (S. Jérôme, Epître 108, n. 7).

Dans la suite, cette marque de vénération fut réservée au pontife romain.

D'après le savant Devoti, le plus ancien document du baisement du pied du pape se trouverait dans les actes de sainte Suzanne, qui fut martyrisée l'an 294 (Devoti, *Institutions Canoniques*, livre 2, tit. 2, n° 75).

Au commencement du VI^e siècle, le pape saint Jean I^{er}, ayant fait le voyage de Constantinople, la population alla à sa rencontre à la distance de douze milles. C'était la première fois qu'un pape visitait Constantinople. L'empereur Justin I^{er} se prosterna jusqu'à terre et salua humblement le bienheureux pontife : *humiliavit se pronus in terram et adoravit beatissimum papam Joannem*. Ces expressions semblent indiquer implicitement le baisement des pieds.

L'an 711, l'empereur Justinien II, recevant en Bythinie le pape Constantin II, baisa respectueusement ses pieds sacrés. En effet, Anastase le Bibliothécaire, dans la Vie du pape Constantin, s'exprime ainsi : *Augustus Christianissimus cum regina in terram se prostravit, pedes osculans pontificis : deinde in amplexum corruerunt*. Comme il est difficile de supposer que la reine embrassa le pape devant toute la foule, de bons manuscrits portent *cum regno in capite*, c'est-à-dire que l'empereur portait le diadème, au lieu des mots *cum regina*, qui se trouvent dans d'autres manuscrits. Cette variante n'est pas sans importance.

Le Cérémonial du Vatican prescrit encore aujourd'hui le baisement du pied du pape. Pie IX en dispensait volontiers. On sait qu'il souffrait de la jambe, et le déplacement que le baisement du pied exigeait était souvent douloureux pour le pontife.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

CHAUFFAGE DES ÉGLISES.

Comme cette question a assurément préoccupé beaucoup de nos confrères et comme elle en préoccuperait beaucoup d'autres s'ils la croyaient possible et réalisable pour leur modeste église, ils seront, je l'espère, heureux des renseignements que je leur donnerai, ils en saisiront facilement le côté pratique, parce que les articles précédents auront été pour ce sujet au moins une entrée en matière.

Cette causerie aura peu ou point d'importance pour ceux qui habitent un pays où les hivers rigoureux n'existent pas, car sous cet heureux climat, une ventilation bien comprise suffit pour chasser l'humidité des églises. A ces confrères des climats privilégiés, nous réservons un article spécial sur cette matière; — donc, pour les autres, et ils sont les plus nombreux, nous abordons immédiatement notre sujet.

— Considérée au point de vue physique, l'église est un vase clos, de grande dimension, dont l'étendue ne peut permettre à l'équilibre entre la température extérieure et intérieure, de s'établir, sinon très-lentement. Les grandes masses d'air contenues dans l'église ne subissent que lentement les influences du dehors. — Nous avons tous remarqué que pendant les premières semaines de l'hiver, une sensation de chaleur se produit dès que l'on pénètre dans l'église, tandis qu'au printemps, alors que le soleil chauffe depuis longtemps la campagne, nous sommes enveloppés comme dans un manteau d'humidité, aussitôt que nous avons franchi le seuil de nos temples. — Si la manœuvre des fenêtres était chose praticable et qu'elles pussent être ouvertes et closes aussi aisément que celles de nos demeures, l'équilibre des températures s'établirait rapidement par l'introduction de l'air extérieur. Mais nous savons quelles difficultés se présenteraient s'il fallait faire mouvoir les lourds châssis où sont scellés les vitraux.

C'est donc réellement à un vase clos que nous avons à faire, et qui, comme vase clos, tend à conserver la température dominante de l'année. Sous le climat moyen de la France, nous n'avons réellement que six mois de chaleur, ou mieux, six mois pendant lesquels l'humidité ne domine pas dans le dosage atmosphérique. Mais, pour analyser complètement ce phénomène, nous devons encore défalquer, de ces six mois, la période nocturne pendant laquelle disparaît l'influence du calorique extérieur sur l'intérieur de l'église. Ce n'est donc que quatre-vingt-dix fois vingt-quatre heures sur trois-cent-soixante-cinq jours, ou le quart du temps, que l'église peut regagner le degré hygrométrique nécessaire à la santé de ceux qui la fréquentent aussi bien qu'à la conservation du monument.

Aussi voyons-nous les murs se salpêtrer, les enduits se détacher, les plâtres s'effriter. Boiserie, peintures, orgues, bronzes, statues, ornements de tous genres, subissent la lente mais fatale oxydation due à la surabondance d'humidité.

Combien d'objets d'art ont péri par cette cause de détérioration ! Combien de réparations ont nécessité d'indispensables dépenses ! Et combien de conflits survenus entre le desservant et la municipalité pour des frais qu'eussent évités le chauffage et par suite l'assainissement de l'église.

Je n'insiste pas sur les avantages réels pour le curé et ses paroissiens à ce que l'église soit mieux remplie dans la saison froide ; à ce que les vieillards, les personnes délicates puissent en supporter facilement en tout temps la température égale. Pour qui veut réfléchir, la question est d'ores et déjà résolue. — Reste l'exécution.

Elle est relativement peu dispendieuse, et ensuite elle est facile.

1° La dépense est minime, vous ai-je dit : en effet, une petite église de campagne peut posséder un calorifère qui, tout posé, prêt à fonctionner, coûtera quatre cent cinquante francs.

Ce calorifère, capable de durer au moins vingt ans sans réparations, consumera chaque dimanche de 1 fr. à 2 fr. de combustible (selon l'espèce employée et selon les lieux). Ce sera donc, en moyenne, trente francs de combustible chaque année : et veuillez remarquer qu'en indiquant le chiffre de vingt dimanches j'exagère plutôt que je ne diminue la dépense.

Pour une cathédrale, les frais du calorifère et de sa pose atteindront au maximum 6,000 fr. ; la dépense quotidienne (ici je suppose que l'on chauffe tous les jours de froid), sera de cinq à six francs.

Je puis garantir ces chiffres, et je suis certain que chaque année la dépense du chauffage sera moindre que les frais occasionnés par les détériorations qui se seraient produites dans l'église, si elle n'avait pas été chauffée.

Les chiffres que je viens de vous indiquer sont bien moins élevés que ceux indiqués par des prospectus, par des architectes et surtout par des installations que vous avez visitées et étudiées ; cependant, je persiste à les maintenir ; car, profitant de l'expérience et des fautes commises, je vous donnerai, pour arriver à ce but, les conseils suivants : d'abord, de n'installer que des calorifères en fonte de fer à lames indépendantes ; car ceux-là seuls ont pour eux la solidité, par conséquent la durée et par là coûtent relativement peu.

Ensuite, vous ne placerez jamais vos calorifères en dehors de l'église, dans une *chambre de chaleur*, — ni sous le pavé de l'église, dans une sorte de cave ou souterrain. Avec ces installations vous perdez au moins un quart de la chaleur produite ; et surtout vous devenez le jouet des architectes, etc., qui vous lancent dans des dépenses souvent bien supérieures à vos ressources.

2° J'ai dit que la pose d'un calorifère était chose facile dans une église, et voici comment : vous l'installerez sur le sol même de l'église, et comme il est d'ordinaire en pierres ou en briques, vous n'aurez aucun travail préparatoire à faire. Il sera placé soit dans une chapelle latérale (vous choisirez la moins fréquentée ou la plus humide), ou dans un de ces recoins qui existent presque toujours à l'entrée de l'église ou du

choeur. Quelquefois il fera très-bel effet à côté d'un pilier. Si vous voulez qu'il fasse bonne figure et qu'il soit même un ornement, vous n'avez qu'à le faire entourer d'une barrière en fonte ou en tôle dans le style de votre église.

Reste à construire le conduit pour la fumée : il peut traverser directement derrière le calorifère et monter extérieurement contre les murs de l'église. Si l'appareil est placé contre un pilier, un mur, il est facile de le faire monter intérieurement et de le dissimuler jusqu'à la voûte qu'il traverse pour sortir sur la toiture. Il en sera de même s'il est construit dans une chapelle ou entre deux piliers : un ouvrier quelque peu habile saisira de suite la manière de ne nuire en rien à la disposition architecturale de l'édifice.

Cette cheminée peut se construire de trois manières, soit en tôle, soit en poterie, soit en briquetage. Nous proscrivons absolument l'emploi de la tôle à l'extérieur ; car ce métal subissant rapidement et complètement le froid du dehors et étant par conséquent toujours froid en hiver, produit l'effet d'un serpentín d'alambic : il distille une partie de la fumée, au lieu de conserver la chaleur nécessaire à un bon tirage.

Les tuyaux en poterie coûtent généralement moins que la cheminée en briquetage, mais il est presque toujours utile de les envelopper d'une chemise en briques sur champ.

La cheminée en briquetage est la meilleure, celle qui a le plus de durée et qui est la plus facile au nettoyage. Dans le Nord de la France surtout, elle ne revient pas à un prix supérieur aux autres cheminées ; dans ces pays, presque partout les briques coûtent très-bon marché.

Pour arriver à ces résultats que je viens de vous indiquer et que vous ne fassiez pas fausse route (car, en ceci comme ailleurs, vous rencontrerez des exploiters qui seront heureux d'abuser de votre confiance et de votre bonne foi), il faut premièrement connaître le cubage de votre église ; c'est là le point de départ, afin que vous connaissiez la force de l'appareil qui est nécessaire pour la chauffer convenablement.

Ce cubage se fait de la manière suivante. Supposons que votre église n'a qu'une nef et qu'elle est voûtée (c'est le cas ordinaire) : Vous mesurez sa longueur, vous la multipliez par sa largeur ; puis, vous prenez la hauteur des murs, jusqu'à la naissance de la voûte et enfin la moitié de la hauteur de la voûte, que vous ajoutez à la hauteur des murs, et ce total, vous le multipliez par la surface que vous avez trouvée par la première multiplication indiquée : le produit de ce dernier calcul est le cube de l'église. Ainsi : v. g. — La nef a 15 mètres de longueur et 9 mètres de largeur : vous avez pour surface $15 \times 9 = 135$ mètres carrés. La hauteur des murs jusqu'à la naissance de la voûte est de 7 mètres, la moitié de la hauteur de la voûte, est de 2^m 50 : nous aurons donc $7 + 2,50 = 9,50$ de hauteur, à multiplier par 135 : ce qui nous donne pour cube 1,292^m 50.

Si l'église est une croix latine ou une croix grecque, si elle a des chapelles latérales, des

bas-côtés, etc., vous sectionnez chacune de ces parties à hauteur ou à surface inégales : vous les cubez chacune séparément, et vous additionnez les produits de chacune de ces opérations, et le total est le cubage cherché.

Reste enfin le *marché écrit et bien signé* que vous ferez avec l'entrepreneur ; il devra contenir pour vous trois sortes de garanties :

1° Sur la dépense de l'appareil en combustible. Si vous brûlez du coke ou de la houille, et que vous chauffiez journellement votre appareil, vous ne devez dépenser en moyenne que 80 centimes par jour par mille mètres cubes. — Si vous ne chauffez que le dimanche, la dépense de chaque jour d'allumage sera presque doublée, — à cause de l'humidité qui a pénétré pendant la semaine.

2° Sur la durée sans réparation du calorifère. Vous pouvez exiger vingt ans de durée de l'appareil et les dix premières années sans réparations graves. Pendant ces dix ans, les réparations seront à la charge de l'entrepreneur.

3° Il suffit que l'on vous garantisse de huit à dix degrés de chaleur, car avec une température trop élevée, il pourrait en résulter de graves dangers pour les personnes passant de l'atmosphère chaude de l'église à celle de la rue. Elles pourraient contracter des bronchites, etc. — A l'église on est habillé comme dans la rue, on peut donc facilement se contenter de cette température ci-indiquée.

Enfin, ne traitez qu'avec des entrepreneurs qui vous offriront d'excellentes garanties morales et pécuniaires. F. M. S.

Q. — Dans votre avant-dernier numéro, vous indiquez deux moyens de fabriquer un vin factice et sain. Seriez-vous assez bon pour répondre, dans une lettre à moi adressée, aux demandes que voici :

1° Combien peut coûter à peu près le tonneau de 200 litres ?

2° Où peut-on se procurer les raisins secs, les brimbelles et l'acide tartrique ?

3° Le vin fait selon la première formule doit-il recevoir huit litres d'alcool, comme le vin fait d'après la seconde ?

En vous demandant une réponse à ces trois questions, c'est un vrai service que j'ose vous demander ; et je vous le demande, cher monsieur, parce que vous êtes l'Ami du Clergé.

R. — 1° Le tonneau de 200 litres coûtera au maximum 50 francs.

2° Vous trouverez les raisins secs, etc., chez les épiciers, ou mieux les *droguistes en gros*.

3° Le vin fait selon la première manière peut, à la rigueur, se passer d'alcool ; mais cependant, il sera utile, si on veut le boire à la longue ou le conserver, d'y ajouter 4 litres d'alcool.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

Et composé expressément à l'intention des abonnés de *l'Ami du Clergé*
et de *l'Enseignement catholique*.

AGENDA DU CLERGÉ POUR 1880

Divisions principales :

A. Cour romaine. — B. Episcopat français. — C. Dictionnaire des lois civiles ecclésiastiques les plus usuelles. — D. Petit Rituel et Formulaire liturgiques. — E. Renseignements pour les demandes en Cour de Rome. — F. Pension de retraites ecclésiastiques. — G. Recettes utiles et remèdes souverains en attendant le médecin. — H. Le Prêtre en voyage. Calendrier, deux jours à la page pour les notes à prendre. Quelques pages blanches à la fin pour l'inscription des noms pour les Petits Catéchismes et les Congrégations.

Un charmant et élégant volume de poche, cartonné. Prix : 4 francs.

NOTA. — Le prix sera réduit en faveur des abonnés de *l'Ami du Clergé* et de *l'Enseignement catholique*.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Nous n'avons pas à nous étonner de la baisse qui a frappé toutes les valeurs pendant les jours de la liquidation. Cette baisse devait inévitablement se produire dans les conditions mauvaises où se trouvait placé le marché. Il y avait trop d'acheteurs à crédit; trop de spéculations et de spéculateurs; trop de papier flottant et non classé. La réaction en baisse venant à la suite des folies qu'on avait faites à la hausse a été foudroyante.

On s'aperçoit aujourd'hui des dangers qu'on a courus. Orage est passé et le marché reprend son équilibre.

Le comptant, profitant de la baisse, passagère a recommandé les achats avec énergie.

A ce propos, la *Liberté* dit avec sagesse :

« Le public, instruit par l'épreuve, saura, d'ailleurs, distinguer désormais les valeurs sérieuses et solides de celles qui sont nées du système si regrettablement inauguré il y a quelques mois. »

« Ah ! quelle occasion aurait le gouvernement, s'il le voulait, et comme il pourrait profiter des circonstances pour donner aux capitaux une bonne et féconde direction, au lieu de les abandonner sans partage aux faiseurs qui exploitent la crédulité et l'avidité publique ! Combien l'heure serait propice pour les grandes mesures financières que nous avons si souvent conseillées et pour l'exécution de ce vaste plan de travaux publics qui reste tristement en l'air faute de ressources et aussi faute d'idées pratiques ! L'épargne nationale se précipiterait par toutes les échuses qu'on lui ouvrirait dans ce cas, et ce serait le moyen d'assurer aux capitaux disponibles des placements fructueux, et à la prospérité de la France le plus heureux développement ! »

* *

On ne parle que de la « débâcle Philippart. » Celui-ci, en effet, a disparu au moment le plus critique de la liquidation. La Banque Européenne, dont il était le fondateur, a pensé à le renier, mais elle n'a point persisté dans ce funeste projet. Elle s'est contentée de le renvoyer en lui enlevant tous les avantages statutaires qu'il lui avaient été réservés.

La Banque Européenne paiera donc les dettes contractées en son nom par M. Philippart. Elle renoncera au démon du jeu, à ses pompes et à ses œuvres.

Elle promet de faire fructifier sagement le capital qui lui reste. Ces résolutions sont tardives mais il est toujours temps de bien faire. Quant à l'émission de la Société des produits chimiques et d'Alfa, surprise par la débâcle, elle a complètement échoué. On va la recommencer, dit-on. Les souscripteurs peuvent redemander leurs fonds.

* *

La situation de M. Philippart est assez étrange ; qualifié grand homme hier, de maladroit aujourd'hui, il paraît coulé à fond. On rappelle et on résume son histoire.

En trois mois M. Philippart crée une Banque au capital de 25, puis de 50, puis de 100 millions ; cette Banque ne suffit pas à son ambition, il a eu jadis le Crédit mobilier et dans un semestre il a mangé 40 millions au Mobilier ; il lui faut encore le Mobilier ; il veut en chasser le baron d'Erlanger, il fait le siège de la forteresse ou de l'Institution de crédit à coups de millions ; il sème

les millions au vent, comme si une bonne fée lui avait accroché au côté une bourse inépuisable ; il sème des entreprises, des projets, il sème surtout l'argent, il bourre son portefeuille de titres, achetant en hausse, achetant toujours, mettant les titres en report, sans s'inquiéter comment il pourra payer ni quand il pourra vendre.

De mémoire d'homme de Bourse et d'agent de change, on n'avait vu pareil casse-cou. Et chose singulière, on n'attaque pas sa probité, on le traite avec indulgence. Bon nombre de journaux cherchent à expliquer sa chute. Nous y voyons un nouvel argument à l'appui de notre horreur instinctive pour les spéculations de Bourse.

* *

La crise que la Bourse vient de traverser a démontré que les petites valeurs bien classées résistaient mieux à la baisse que les grosses valeurs, dites valeurs de spéculation.

Aussi, pendant que les grands établissements de Crédit, les grandes Compagnies, les Rentes elles-mêmes, s'effondraient sous une avalanche d'offres dont on ignorait les causes, les petites valeurs restaient en dehors de la panique du marché et perdaient à peine quelques unités.

Les porteurs d'actions du Crédit Lyonnais, de la Banque de Paris, du Mobilier français, de la Société Générale, de la Banque d'Escompte ont vu, pendant cette débâcle, leur fortune diminuer d'un cinquième ou d'un quart, tandis que les porteurs d'actions de Sociétés industrielles, et, entre autres, la *Société générale de Librairie Catholique*, n'ont eu à souffrir aucune déception.

Il y a là, à notre avis, un avertissement qui doit profiter au public clairvoyant. Les gens sérieux, qui ont souci de leur fortune, doivent, à l'avenir, se laisser moins séduire par les valeurs à mouvements désordonnés, et porter leur attention sur des valeurs modestes, mais solides, et qui résistent bien à toutes les crises.

Nous conseillons à nos lecteurs de se défaire des grosses valeurs, des titres à spéculation, et de les remplacer, au plus tôt, par des valeurs qui figurent honorablement sur le marché en Banque.

Nous conseillons également de bien peser les renseignements donnés par le journal la *Banque*, sur la solidité et l'avenir des actions de la *Société générale de Librairie catholique*. On peut encore se procurer ces actions aux environs de 500 à 510 francs. Après l'assemblée générale, elles monteront encore. Elles reposent sur une exploitation certaine et sur un revenu assuré. Les crises financières ou politiques ne sauraient les atteindre.

La prudence la plus vulgaire indique donc aux capitalistes de ne pas attendre un nouvel effondrement et de se mettre à l'abri des crises du marché en vendant sans retard leurs titres de Société de Crédit et à mettre en portefeuille des actions de la *Société générale de Librairie Catholique*. Ceux qui suivront ce conseil nous en saurons gré sous peu.

A. H.

* *

DERNIÈRE HEURE. Bourse du 12 novembre. — Le 3 0/0 clôture à 80.95; le 3 0/0 amortissable, à 82.85; le 4 1/2 0/0, à 112.60; le 5 0/0, à 114.80.

Renseignements et demandes de titres : s'adresser à M. Albert Hans, directeur du journal la *Banque*, 23, rue de Grenelle, à Paris.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

S. G. MONSEIGNEUR ISOARD

LE MARIAGE, Conférences prêchées à la chapelle de l'Oratoire.

1 beau vol. in-12, titre rouge et noir, de 360 p. Prix. . . 3 fr.

LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT, vie, œuvres et épreuves de Pauline-Marie Jaricot.

1 beau vol., in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. 3 fr.

LÉON AUBINEAU

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ÉMILIE DE RODAT, fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de la Sainte-Famille.

4^e édition. 1 fort volume in-12, titre rouge et noir, de xvii-658 pages. Prix. 4 fr.

EUGÈNE LOUDUN

LE MAL ET LE BIEN, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE (III^e volume).

In-8 de 360 pages. Prix. 5 fr.

ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

HISTOIRE DE PIE IX ET DE SON PONTIFICAT, 4^e édition, augmentée d'un troisième volume.

Magnifique ouvrage in-8 orné du portrait de Pie IX et autres gravures hors texte.

Prix des trois volumes 18 fr.

VA PARAÎTRE :

R. P. CLAIR

CONSEILS DU P. OLIVAIN AUX JEUNES GENS

1 beau vol. in-12, titre rouge et noir, caractères elzéviens.

Prix. 3 fr.

M. L'ABBÉ LEFORTIER

LA SAINT-BARTHÉLEMY ET LES PREMIÈRES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs.

1 vol, in-12 de 464 pages, titre rouge et noir. 3 fr.

PAUL FÉVAL

LES GOUTEAUX D'OR. 1 volume in-12. Titre rouge et noir. Prix. 3 fr.

LA PREMIÈRE AVENTURE DE CORENTIN-QUIMPER.

1 volume in-12, titre rouge et noir. 3 fr.

VALENTINE VATTIER

MARTINE. Histoire d'une sœur aînée. 1 volume in-12. Titre rouge et noir.

Prix. 3 fr

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} fins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, l'Exposition univers. 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco. DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 130 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 56

Avis concernant le plan de prédication à suivre dans la deuxième année de l'Ami du Clergé. — PRÉDICATION DE L'AVEC: Quinze plans d'instructions sur le péché. — XXV^e Dimanche après la Pentecôte: Homélie sur l'Evangile. — CONGRÉGATIONS ROMAINES: Rescrit du Saint-Père accordant une indulgence de 300 jours pour une prière composée par saint Thomas d'Aquin; — Bulles diverses sur les enterrements franc-maonniques; — Décret de la Congrégation de l'Index — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.: Quel est l'état actuel du schisme, dit la Petite-Eglise? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE: Comment une fabrique peut-elle être mise en possession légale d'un ancien cimetière? — Une commune a-t-elle le droit d'obtenir la mitoyenneté du mur d'un bâtiment appartenant à l'église? — Peut-elle refuser à la fabrique l'usage d'une cloche à laquelle elle a changé le battant? — Un curé a reçu 500 fr. de la main à la main pour être employés à son gré dans l'église: a-t-il besoin de l'approbation du conseil de fabrique ou du conseil municipal? — Quand une fabrique a voté à son budget une somme supérieure à ses dépenses, que doit-elle faire pour que le déficit soit comblé par la commune? — TROIS PROJETS DE M. LEPÈRE sur les fabriques. — L'ENTRÉE DANS LE MONDE. — VARIÉTÉS: Le chant des Ames du Purgatoire. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE: Du tirage des cheminées. — Les baies de myrtilles. — Lampe économique du Saint-Sacrement.

CORRESPONDANCE

M. (Saône-et-Loire), 15 novembre 1879.

Je viens de parcourir avec le plus grand intérêt le supplément qui accompagnait le dernier numéro de l'Ami du Clergé. Je me propose d'y faire un choix considérable; en attendant, je vous serai obligé de m'envoyer les ouvrages sur le mariage énumérés à la rubrique: DROIT CIVIL ECCLÉSIASTIQUE. Il me les faut pour combattre un des plus chauds adversaires de M. Naquet. — F. D. G.

R. — Aux deux ouvrages portés à l'endroit indiqué, savoir: *Considérations sur le mariage au point de vue des lois*, par le comte de Bréda, et *le Mariage chrétien et le Code Napoléon*, du R. P. Daniel, nous en ajoutons un nouveau:

LE MARIAGE. — CONFÉRENCES PRÊCHÉES A L'ORA-
TOIRE,

par Mgr Isoard, évêque d'Annecy.

Ce nouvel écrit de l'ancien auditeur de Rote est digne de ceux qui ont illustré sa plume et désigné son nom aux honneurs de l'Episcopat. Nous ne pouvons mieux le démontrer qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs un résumé de la table analytique des matières. Aucun article ne saurait remplacer ce tableau et faire jaillir comme lui le mérite, l'opportunité et l'importance du livre de Mgr Isoard.

AMOUR donné comme condition du bonheur entre les époux. — Différentes évolutions de ce sentiment dans le mariage.

ASSOCIATION substituée à la famille.

CATHERINE (Ste). — Pourquoi elle est la patronne des non mariées.

CÉLIBAT. — Son rang dans les divers états de la vie; comparé au mariage. — Célibat chez les païens, à Rome. — Le célibataire nomade.

CHINE. — La famille en Chine.

DISPENSES. — Leur raison d'être, conditions auxquelles elles s'accordent.

DIVORCE. — Analyse des plaidoyers de ses défenseurs. — Courant de l'opinion — Historique de la législation sur le divorce. — Divorce chez les Juifs et la loi de Moïse. — Le divorce et la famille.

ÉGALITÉ. — Ses étapes. — Egalité de la femme et de l'homme, ses étapes. — Egalité selon la foi.

EMPÊCHEMENTS résultant de la parenté. — Ses motifs. — Empêchements produits par la parenté spirituelle. — Ses motifs.

ENFANTS. — Ce qu'ils sont pour les mal mariés. — Le fils auprès des vieux parents. — Ce que coûte l'enfant.

FAMILLE. — Deux tendances opposées à son sujet. — Action de la pratique du divorce sur la famille. — La famille de l'avenir. — La famille a-t-elle un chef?

FEMME. — Ses diverses conditions sociales. — La femme de l'avenir. — Son instruction. — Grades universitaires. — Son éducation. — Son attitude dans le monde: xvi^e siècle, xix^e siècle. — Ses droits politiques. — Aptitudes particulières de l'esprit de la femme; lacunes de cet esprit. — Rang et place que lui assigne la Foi. — Sa vraie grandeur. — Elle doit craindre son mari.

INDISSOLUBILITÉ du mariage; thèses de ses adversaires. — Enseignement du saint Evangile. — Trois époques dans la législation divine touchant l'indissolubilité.

LOI. — Son principe. — Loi essentielle du mariage. — Comment les Chrétiens de nos jours interprètent et observent la loi de Dieu.

MARIAGE. — Quelle idée en conçoivent trois sortes de gens: le grand nombre, — les correcteurs de la loi de Dieu, — les hommes de l'avenir. — Son rang parmi les divers états. — Comparé au céli-

bat. — Sa double valeur avant et après le péché originel. — Le mal du mariage. — Les biens du mariage. — Il est *Sacrement*. — Sa définition par le législateur du code civil. — Mariage à l'église. — Type divin du mariage. — Idée que se font du mariage les législateurs et le vulgaire. — Enseignements du saint Evangile sur l'indissolubilité du mariage. — Loi essentielle du mariage. MAL MARIÉS, état, remèdes. — De l'être nouveau formé par les deux époux. — Les biens du mariage, d'après les saints docteurs. — Mariage civil et dispenses du mariage.

MÈRE. — La femme égale à l'homme ne peut plus être mère. — Ce que coûte l'enfant à la mère.

POSTÉRITÉ. — Nombreuse postérité bénie de Dieu. — Postérité chez le peuple de Dieu. — Epouses stériles. — Postérité chez les peuples chrétiens. — Théorie de la postérité restreinte. — Théorie de la population nombreuse. — Ce que l'on pense chez nous des familles qui comptent beaucoup d'enfants. — Les nombreux enfants pour des chrétiens.

RESPECT dans le mariage. — Ce qu'ont fait de ce respect les peuples anciens, — ce qu'il est chez les païens de nos jours, — et chez les chrétiens. — Conditions du respect.

RIDICULE. — Ses effets selon les divers états des sociétés.

SÉCULARISATION de la loi.

SÉPARATION de corps et de biens, ses effets ordinaires.

VIRGINITÉ. — Son rang parmi les divers états. — Saints Pères qui l'ont plus particulièrement exaltée. — Ses privilèges. — Ses fonctions.

Le Mal et le Bien, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien. — III. *La société chrétienne*, par Eugène Loudun. 1^{er} beau vol. in-8°, Victor Palmé, éditeur. Prix : 5 francs.

La *Revue du Monde catholique* accueille dans les termes suivants l'apparition du nouveau volume que M. Eugène Loudun vient d'ajouter à sa grande étude du Mal et du Bien depuis l'origine du monde :

« La Société générale de librairie catholique vient de publier le troisième volume du grand et bel ouvrage de M. Eugène Loudun sur le *Mal et le Bien*, vaste synthèse où se déroule le tableau de l'histoire du monde et où sont étudiées les causes morales des révolutions qui l'ont agité. L'auteur a exposé son plan et son but dans ces paroles aussi lumineuses que profondes : « Il y a un rapport direct entre les révolutions qui abaissent ou élèvent un peuple et l'idée qu'il a de Dieu. Par les relations qu'un homme a avec Dieu, on connaît sa vie et l'on peut dire quel sera son avenir ; de même un peuple. La société moderne se fait de Dieu la même idée que l'antiquité ; elle deviendra semblable à la société païenne et aura la même fin : telle est la pensée de ce livre. » C'est là un plan grandiose et qui demandait, pour être mené à bonne fin, de l'érudition, du talent, du travail et de la philosophie. M. Loudun ne manque d'aucune de ces qualités ; aussi son ouvrage mérite-t-il d'attirer l'attention et la sympathie des catholiques, qui y trouveront une belle apologie du christianisme sur le terrain de l'histoire. Ce volume a pour sujet la société chrétienne qui est étudiée sous les divisions suivantes : 1^o les institutions ; 2^o l'état intellectuel ; 3^o la

société. M. Loudun y montre, par de nombreux exemples et d'imposantes autorités, que le christianisme a exercé la plus heureuse influence sur les peuples qui s'y sont soumis, et que c'est à lui seul que nous devons ce que notre civilisation renferme de bon et de salutaire. »

B. (Gironde), 14 novembre 1879.

J'ai reçu le 4^e volume de votre Histoire de l'Eglise, de l'abbé Rohrbacher, continuée par M. l'abbé Guillaume, et je suis heureux de vous en témoigner toute ma satisfaction. Si les autres volumes sont publiés avec le même soin, vous nous aurez vraiment donné une bien belle édition. Nos élèves, nos professeurs en sont ravis.

Je profite de l'occasion pour vous demander toute votre Collection historique à 3 francs le volume. Vous n'attendrez pas, à l'avenir, que je vous demande les suivants : inscrivez-moi comme souscripteur et envoyez-moi chaque volume au fur et à mesure de son apparition.

P. P.

R. — Nous profitons de cette demande pour informer nos lecteurs que notre Collection en question vient de s'enrichir d'un nouveau volume : LA SAINT-BARTHÉLEMY ET LES PREMIÈRES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, LEUR CARACTÈRE, LEURS CAUSES, LEURS AUTEURS, par M. l'abbé LEFORTIER. Tel est, en effet, tout au long le titre du volume, et ce titre le peint sous son trait propre et caractéristique. A ceux qui pourraient craindre que l'auteur n'ait écrit sous l'influence de sa qualité de prêtre, nous répondrons qu'il n'en est rien : M. l'abbé Lefortier s'est pénétré avant tout de son rôle d'historien, et il a donné à mesures égales l'érudition et l'impartialité. Que la Saint-Barthélemy a été un crime exclusivement politique, c'est ce qu'il démontre et prouve péremptoirement. — Que la religion n'y a pris aucune part ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent, c'est ce qu'il établit avec tout autant d'évidence. Inutile d'ajouter que le livre fourmille de faits et de citations à l'appui de chaque assertion.

Voir, 4^e page de la couverture, la liste des volumes parus de ladite Collection historique.

R. (Ile-et-Vitain), 25 octobre 1879,

Vous répondez, avec tant d'empressement, à toutes les questions qu'on vous adresse, que je me permets de vous demander un renseignement qui sera, sans doute, utile à un grand nombre de vos lecteurs. Veuillez m'indiquer un hôtel, à Paris, où l'on reçoit bon accueil et où les prix sont modérés. — R. D.

R. — Nous recommandons bien volontiers, car nous le connaissons depuis vingt ans, l'Hôtel Saint-Sulpice, tenu par M. Lebrun, rue Casimir Delavigne 7. Non-seulement les ecclésiastiques, mais les étudiants sérieux qui viennent achever leurs études à Paris y trouveront chambres et table à des prix très-modérés.

G. ALCYON.

AVIS

CONCERNANT LE PLAN DE PRÉDICATION

pour la deuxième année de l'Ami du Clergé.

L'Ami du Clergé, fidèle à son programme, a traité jusqu'ici les questions pratiques; pendant cette nouvelle période, il poursuivra le même but sans s'en écarter jamais. Après avoir rappelé les enseignements que renferment l'Épître et l'Évangile de chaque dimanche, il traitera cette année, pour répondre au désir d'un grand nombre de ses lecteurs, les sujets variés, les sujets de circonstances, ceux qui conviennent pour les retraites des enfants de Marie, pour une première communion, pour l'adoration perpétuelle, en un mot tous les sujets qui répondent plus particulièrement aux besoins ordinaires du Clergé paroissial.

PRÉDICATION

AVENT. — QUINZE PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE PÉCHÉ.

Trois considérations, intimement liées ensemble, formeront le sujet d'enseignements pratiques pour le temps de l'Avent.

I. Malheurs que le péché attire sur l'homme. II. Effets du péché à l'égard de Dieu. III. Étranges désordres que le péché produit hors de Dieu et hors de l'homme.

I. *Malheurs que le péché attire sur l'homme.* Pour les connaître, il faut étudier le péché dans sa naissance, dans son progrès, dans son malheur, dans son terme, dans sa dernière période; en d'autres termes dans le premier moment où le péché entre dans une âme, dans l'habitude qu'il y forme, dans l'abandon de Dieu qu'il y attire, dans l'impénitence qui le consomme et dans l'enfer où il est éternellement puni.

Division du premier sermon. — Qu'est-ce que le péché dans sa naissance, et que fait-il dans une âme au moment où il y entre? 1° Il y forme une fatale inimitié entre Dieu et l'homme: inimitié du côté de l'homme, qui déclare la guerre à Dieu. 2° Inimitié du côté de Dieu, qui hait l'homme. 3° Inimitié plus grande même dans l'homme qu'elle ne l'est en Dieu.

Division du deuxième sermon. — Du progrès et de l'habitude du péché. L'habitude, rendant le péché comme naturel et familier dans une âme, est capable de le porter aux dernières extrémités: 1° sa naissance en est aisée; 2° les progrès en sont dangereux; 3° la fin en est malheureuse.

Division du troisième sermon. — De l'abandon de Dieu. — Pendant que Dieu est avec l'homme, il l'inspire, il le dirige et il le protège: trois fonctions de la miséricorde. Mais, quand il l'abandonne, qu'a-rive-t-il? Trois choses tout opposées: 1° Cet homme est sans inspirations: il n'y a plus de grâce pour lui. 2° Cet homme est sans direction: il ne sent plus que les mouvements déréglés de ses passions. 3° Cet homme est sans protection: il est livré aux insultes et à la tyrannie du démon.

Division du quatrième sermon. — De l'im-

penitence finale. — A la mort, elle confirme sur la tête du pécheur l'arrêt de sa réprobation, parce qu'elle rend sa volonté immuable dans le crime, comme celle des démons. Avant la mort, c'est un signe fatal, qui marque cette réprobation par la liaison presque inévitable qu'elle a avec la mauvaise mort. Après la mort, elle consomme la réprobation dans ses effets, et c'est elle qui applique immédiatement la peine et le supplice. En un mot: 1° L'impénitence établit la réprobation à la mort. 2° L'impénitence la fait connaître avant la mort. 3° L'impénitence la consomme après la mort.

Division du cinquième sermon. — De la peine du péché. — Le pécheur dans l'enfer voudrait jouir de Dieu comme de son Dieu, et c'est la grâce qu'il n'obtiendra jamais. Le pécheur dans l'enfer voudrait ne pas avoir Dieu pour juge et pour vengeur de ses crimes, et ce sera cependant cette présence d'un juge inflexible qu'il souffrira. Il voudrait s'unir à Dieu comme à sa dernière fin, et Dieu le repoussera. Il voudrait s'éloigner de Dieu comme de sa peine et Dieu le retiendra malgré lui. Ces deux contradictions font la damnation d'un pécheur abandonné et réprouvé: 1° Contradictions dans ce qu'il souhaite et qu'il ne possède pas; 2° Dans ce qu'il ne veut pas et qu'il souffre.

II. — *Effets du péché à l'égard de Dieu.* — Jésus-Christ s'est anéanti et est descendu pour arriver à cet anéantissement: 1° jusqu'à la condition de l'homme; 2° jusqu'à la misère des esclaves; 3° jusqu'à la ressemblance des pécheurs; 4° jusqu'à la condition des morts.

Division du sixième sermon. — Le mystère de l'Incarnation est un mystère d'anéantissement. — 1° Anéantissement dans son objet, puisque l'homme n'est qu'un néant; 2° anéantissement dans son sujet, puisque Dieu cache sous le voile d'un corps la majesté de sa gloire; 3° anéantissement dans ses circonstances, puisqu'il dérobe aux yeux des hommes les plus éclatantes actions de sa vie pour travailler à leur salut.

Division du septième sermon. — Le péché a anéanti Dieu jusqu'à l'état des esclaves. — C'est beaucoup que Dieu se soit anéanti jusqu'à se faire homme, mais c'est encore plus d'avoir embrassé la condition des esclaves. Cependant, c'est celle de Jésus-Christ: 1° Il s'est abaissé jusqu'à la servitude des hommes; 2° il s'est réduit jusqu'à l'objection des esclaves.

Division du huitième sermon. — Le péché a anéanti Dieu jusqu'à la condition des pécheurs. — Pour bien comprendre cette vérité, il faut mesurer la confusion de Jésus-Christ sur sa grandeur: 1° Dans le sein de son Père, c'est une image de Dieu; dans le sein de l'homme, c'est l'image du péché; 2° dans le ciel, c'est une image pleine de Dieu; sur la terre, c'est une image pleine de péché; 3° dans l'éternité, c'est une image qui a toute la gloire de Dieu; dans le temps, c'est une image qui a toute la confusion du péché.

Division du neuvième sermon. — Le péché a anéanti Dieu jusqu'à la condition des morts.

— Il y a trois rapports du péché avec la mort de Jésus Christ : comme motif, il l'a demandée à la justice de Dieu; comme principe, il l'a exécutée en faisant couler dans son âme cette douleur mortelle qui l'a mis en état de mort dans le jardin des Oliviers et qui l'a fait expirer sur la croix; et, en qualité d'ennemi, il l'a renouvelée dans tous les cœurs, où le mérite de son sang l'avait fait naître par la grâce. Ainsi, on peut dire que Jésus-Christ : 1° est mort pour le péché; 2° qu'il est mort par le péché; 3° qu'il meurt encore tous les jours par une perpétuelle cruauté du péché.

III. — *Désordres du péché.* — Le péché a porté sa cruauté partout, et les créatures se ressentent encore aujourd'hui d'une si horrible désolation : il en a renversé l'ordre; il en a corrompu l'innocence; il en a changé la bénédiction; il en a perverti la bonté.

Division du dixième sermon. — L'ordre des créatures renversé par le péché. — La religion a trois actes : l'Adoration, la Prière et le Sacrifice. L'Adoration, qui comprend la Foi; la prière, qui est formée par l'Espérance, et le Sacrifice, qui vient de la Charité et de l'amour. Voyons : 1° si le pécheur, dans sa passion, avoue un autre dieu que la créature; 2° s'il espère d'autre biens; 3° s'il sacrifie à une autre divinité.

Division du onzième sermon. — L'innocence des créatures corrompues par le péché de l'homme concourt de trois manières à son injustice : 1° par coopération; 2° par tentation; 3° par séduction.

Division du douzième sermon. — La bénédiction des créatures, dans l'ordre naturel, changée en malédiction par le péché. — L'homme est heureux dans l'état d'innocence, parce qu'il ne jouit des créatures qu'en Dieu et suivant la disposition de la Providence; mais, dans l'état du péché, il est malheureux, parce qu'il veut les posséder hors de Dieu et contre les ordres de sa volonté. Dans le premier état, les créatures font son bonheur, parce que, les possédant en Dieu, il en jouit en trois circonstances qui forment sa félicité. Il en jouit sans inquiétude, il en jouit sans partage, il en jouit sans combat. Il n'en est pas de même lorsqu'il offense Dieu par son péché, car, voulant les posséder hors de lui et contre les ordres de la Providence, s'il en jouit, ce n'est qu'avec trois circonstances directement opposées à ces trois glorieux privilèges, c'est-à-dire : 1° avec inquiétude, 2° avec division, 3° avec d'étranges contradictions et de grands combats.

Division du treizième sermon. — La bénédiction des créatures dans l'ordre surnaturel, changée en malédiction par le péché. — Le péché change la bénédiction en malédiction par voie de soustraction et de vengeance : 1° le péché change la bénédiction en malédiction, en ce qu'il oblige Dieu à retirer ses grâces du pécheur, qui en abuse : 2° en ce qu'il oblige Dieu à venger le mépris que le pécheur fait de ses grâces.

Division du quatorzième sermon. — Nécessité de l'Incarnation de Jésus-Christ par rapport

aux désordres du péché. — Pour faire revenir l'homme à Dieu, d'où son péché l'avait éloigné, il a été nécessaire, d'une nécessité de convenance, que Dieu se soit incarné, afin de lui procurer trois grands avantages : 1° afin d'abrégier à l'homme la voie du Ciel par l'exemple de ses actions; 2° afin de lui présenter en personne la Vérité même qui dirige ses pas et ses démarches; 3° afin de lui rendre la vie par une réelle et étroite union à sa nature.

Division du quinzième sermon. — Dispositions à la fête de Noël. — Les voies du monde ont trois grands désavantages : ce sont des voies difficiles, sales et obscures. Or, pour préparer un chemin à Jésus-Christ naissant et le recevoir dans nos cœurs, nous devons quitter ces malheureuses voies pour en prendre d'autres tout opposées, qui sont celles de Dieu, car elles ont trois grands avantages : ce sont des voies pures et qui sanctifient tous ceux qui y marchent; ce sont des voies belles, où l'on marche à la faveur de la lumière et des bonnes œuvres. Telles sont les voies que nous devons préparer à Jésus-Christ. Préparons-lui la première par le sacrifice de notre cœur; la seconde, par l'innocence de notre âme, et la troisième, par la pratique des vertus chrétiennes.

(Nous donnerons successivement les développements nécessaires aux sujets dont nous venons de tracer le cadre.)

CATÉCHÈSES ¹

LII. — VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

(SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE)

HOMÉLIE.

Simile est Regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo. — Le Royaume des cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme prit et sema dans son champ. (Matth., XIII, 24.)

M. F.

Par le Royaume des cieux, que l'Evangile de ce Dimanche assimile à un grain de senevé, on entend le Christianisme ou l'Eglise. Et de même que le senevé, lorsqu'on le sème, est le plus petit de tous les grains; et que, lorsqu'il a crû, il devient un grand arbre et sert d'abri à tous les oiseaux du ciel : de même lorsque Notre-Seigneur le fonda, le Christianisme comptait un petit nombre de disciples; et, lorsque le Saint-Esprit fut descendu sur les Apôtres, il se propagea avec une merveilleuse rapidité et compta bientôt des fidèles dans toutes les contrées du monde. Il y a là un fait miraculeux qui, s'il s'est réellement accompli, rend à la divinité de Notre-Seigneur le plus éclatant témoignage. Aus-

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 4-40, 43-50, 55.

si croyons-nous devoir l'établir et en montrer le caractère surnaturel pour en tirer cette conclusion : que Jésus-Christ est réellement Dieu. De là, trois Questions dans notre Homélie.

I. — Comment le Christianisme s'est-il propagé dans tout l'univers? — Il s'y est propagé avec la plus étonnante rapidité. Dès le premier jour de leur prédication à Jérusalem, les Apôtres convertirent trois mille Juifs. Peu après, saint Pierre fit cinq mille nouveaux prosélytes. Saint Luc nous apprend que chaque jour augmentait le nombre des Croyants. A la voix de saint Philippe, les Samaritains confessèrent Jésus-Christ. De persécuteur acharné des Fidèles, le pharisien Saul devint un vase d'élection et mérita d'être nommé l'Apôtre des Gentils. Bientôt l'Orient et l'Occident reçurent l'Evangile et partout se multiplièrent les Eglises. A l'époque où saint Paul écrivait aux Romains, il appliquait aux Apôtres ce texte du Psalmiste : « Le son de leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles sont arrivées jusqu'aux extrémités du monde (1). » — « L'Evangile, » dit-il aux Colossiens, « vous est parvenu, comme il s'est répandu partout l'univers; il fructifie et il s'étend partout, comme chez vous (2). » Il nous apprend encore ailleurs que « la foi est annoncée dans tout le monde (3); » et qu'il l'a portée lui-même depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie (4). Aussi le pape saint Clément, successeur de saint Pierre, atteste que, de son temps, le nombre des chrétiens surpassait déjà celui des Juifs. Au I^{er} siècle, saint Justin disait : « Il n'y a aucune espèce d'hommes, Grecs ou Barbares et de quelque nom qu'on les appelle, soit qu'ils habitent sur des chariots, soit qu'ils n'aient pas de maisons, soit qu'ils vivent sous des tentes, au milieu desquels on n'offre des prières et des actions de grâces à Dieu le Père, au nom de Jésus-Christ crucifié. » Et Clément d'Alexandrie : « Les Philosophes grecs ne sont accrédités que parmi leurs compatriotes. Encore n'ont-ils pas été goûtés de tous. Platon s'est fait disciple de Socrate; Zénocrate, de Platon; Théophraste, d'Aristote; Cléanthe, de Zénon. Ces Philosophes n'ont persuadé que peu de leurs sectateurs. Mais la parole de notre Maître n'est pas restée dans l'enceinte de la Judée, comme la philosophie dans les limites de la Grèce. Elle s'est répandue sur toute la terre, parmi les Barbares comme parmi les Grecs; elle a porté la persuasion chez les nations, dans les bourgs, dans les villes entières. » Et Tertullien, parlant des Chrétiens aux magistrats romains : « Leur nombre est très-grand. Aussi l'on se plaint amèrement que la ville est assiégée, que les campagnes, les îles, les châteaux sont remplis de Chrétiens; que tout âge, tout sexe, tout rang, toute condition accourt en foule s'enrôler parmi eux. Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée après tout dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation n'en ayant pas

d'autres que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos cités, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos comices, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, la place publique; nous ne vous laissons que vos temples. » Les Historiens profanes s'accordent avec les Historiens sacrés sur la merveilleuse extension de l'Eglise. Ainsi Tacite nous apprend que, sous Néron, il y avait à Rome « une immense multitude de Chrétiens. » Pline le Jeune écrivait de la Bithynie à Trajan : « Il m'a paru que c'était un sujet digne d'être soumis à votre décision, surtout à cause du nombre de ceux qui se trouvent en péril. Une foule de personnes de tout âge, de tout rang et de tout sexe se trouvent sous le glaive des lois rendues. Car ce n'est pas seulement dans les villes, mais dans les bourgs et jusque dans les hameaux que s'est répandue la contagion de cette superstition. » On voit par tous ces témoignages que l'Evangile, au IV^e siècle, avait envahi toutes les contrées du monde alors connu; et qu'il dépassait infiniment les bornes de l'Empire Romain (1).

II. — Quel caractère nous offre la propagation de l'Evangile? C'est un caractère surnaturel. En effet, cette propagation si prompt et si générale, n'est pas un événement naturel et ne saurait être qu'une œuvre divine. Si elle n'avait été qu'une œuvre humaine, jamais les Apôtres et leurs successeurs n'auraient pu ni confondre le conseil de la Synagogue, l'hypocrisie des Pharisiens, l'orgueil des Philosophes, la fourberie des Prêtres et les oracles mensongers du paganisme; ni anéantir les idoles; ni désarmer les tyrans et les bourreaux; ni arborer la Croix partout, et même jusqu'au sommet du Capitole. On ne peut dire qu'ils avaient, pour réussir dans une telle entreprise, le génie, la fortune, la grandeur et le concours de l'autorité publique. Sans avoir pour eux aucun de ces moyens, ils avaient contre eux les savants, les riches, les puissants, les magistrats et les princes. De plus, ils prêchaient des mystères incompréhensibles et une morale contraire à toutes les passions humaines. Et ils prescrivaient l'adoration de Jésus, crucifié comme un imposteur par les Juifs et par les Gentils. Jamais ils n'auraient pu, avec une telle doctrine et contre de tels obstacles, soumettre le monde au joug de l'Evangile, s'ils n'avaient été soutenus par une vertu surnaturelle (2).

III. — Quelle conclusion devons-nous tirer de la merveilleuse propagation du Christianisme dans tout l'univers? — C'est que Jésus-Christ, son fondateur, est réellement Dieu. En effet, si Jésus-Christ n'était pas réellement Dieu et s'il n'avait pas efficacement assisté les Apôtres et leurs successeurs, jamais ceux-ci n'auraient pu concevoir le projet de renverser le Judaïsme et le Paganisme, pour établir sur

1. Rom. x, 18. — Ps., xviii, 5.

2. Col., i, 6.

3. Rom., i, 8.

4. Ibid., xv, 19.

1. I C, I, 117. — I S C, I, 379-381. (La première abréviation signifie : LE CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 117. — Et la seconde : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion, 1^{re} partie ou Dogme, art. 279-381).

2. I C, I, 117. — I S C, I, 382.

leurs ruines l'empire du Christianisme ; et lors même qu'ils l'auraient conçu, ils n'auraient jamais pu l'exécuter. C'est le raisonnement de saint Augustin. « Voici, » dit-il, « trois choses incroyables qui néanmoins sont arrivées. Il est incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité en sa chair et qu'avec cette chair il soit monté au ciel. Il est incroyable que le monde ait cru une chose si incroyable. Il est incroyable qu'un petit nombre d'hommes, inconnus et ignorants, aient réussi à persuader une chose si incroyable au monde et aux savants du monde. De ces trois choses incroyables, nos adversaires ne veulent croire que la première ; ils sont contraints de voir la seconde ; et ils ne la sauraient comprendre sans croire la troisième. La Résurrection de Jésus-Christ est prêchée et crue dans tout l'univers. Si elle n'est pas croyable, pourquoi le monde entier la croit-il ? Si un grand nombre de savants et de personnes éclairées ont dit avoir vu et publié cette merveille, il n'est pas étrange que le monde l'ait crue et il faut être bien opiniâtre pour ne pas la croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru un petit nombre d'hommes inconnus et ignorants sur ce qu'ils ont rapporté, pourquoi une poignée d'opiniâtres et d'entêtés ne croient-ils pas ce que tout le monde croit ? Le monde a cru ces témoignages méprisables, parce que la majesté de Dieu a paru en eux avec plus d'éclat. L'éloquence dont ils se sont servis pour convaincre les hommes, ne consistait pas en paroles, mais en miracles : de sorte que les hommes, n'ayant pas vu Jésus-Christ, ressusciter et monter au ciel avec son corps, n'ont pas eu de peine à le croire, lorsque ceux qui déclaraient l'avoir vu confirmaient leur témoignage par une infinité de prodiges. Si nos adversaires ne croient pas que les Apôtres aient opéré ces miracles pour établir la foi de la Résurrection avec l'Ascension de Jésus-Christ, ce sera pour nous un grand miracle que l'univers l'ait cru sans miracle (1). » Ainsi donc, M. F., nul homme de bon sens ne peut révoquer en doute la divinité du Christianisme en voyant par quels faibles moyens, contre quels terribles obstacles et avec quelle merveilleuse rapidité il s'est propagé dans tout l'univers. Mais puisque le Christianisme est divin, il faut nécessairement admettre la divinité de son Auteur. Reconnaissons donc que Jésus-Christ est vraiment Dieu. Estimons-nous heureux d'appartenir à son Eglise ; et attachons-nous-y de telle sorte que rien ne puisse nous en séparer et qu'avec elle nous arrivions au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

L'Abbé REGNAULT.

Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance, 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix, 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

II. — Prière avant l'étude.

La prière suivante a été composée par saint Thomas d'Aquin, qui la récitait tous les jours à genoux et avec effusion de larmes. Par rescrit du 21 juin 1879, N. S. P. le Pape Léon XIII l'a enrichie d'une indulgence de *trois cents jours* pour tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, étant au moins contrits de cœur, la réciteront avant la lecture ou avant l'étude.

Concede nobis, Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez, je vous supplie, nous inspirer le vif désir de faire ce qui vous est agréable, la prudence dans la recherche de votre bon plaisir, le bonheur de le bien connaître et la grâce de nous y conformer parfaitement, pour l'honneur et la gloire de votre saint nom.

Ainsi soit-il !

II. — Enterrements franc-maçonneriques.

Le 4 novembre, à deux enterrements successifs, les francs-maçons de Perpignan ont voulu déployer leurs insignes. Le clergé les ayant avertis qu'il ne pourrait continuer la cérémonie religieuse, ils persistèrent dans leur dessein, et le clergé se retira.

Nous croyons utile de rappeler à ce propos quelques actes du Saint-Siège sur la question.

Clément XII, le 28 avril 1738, par sa constitution *In eminenti* ; Benoît XIV, le 18 mai 1751, par la constitution *Providas* ; Pie VII, le 13 septembre 1821, par la bulle *Ecclesiam à Jesu-Christo* ; Léon XII, par sa bulle du 13 mars 1826, et Pie IX, dans des actes multipliés, ont frappé d'excommunication réservée au Souverain-Pontife tous ceux qui font partie des sociétés secrètes ou maçonniques, qui les propagent ou les favorisent. Nous nous contentons de citer à nos lecteurs le texte de la constitution *Apostolicæ sedis*, donnée à Rome, le 19 octobre 1869, par Sa Sainteté Pie IX.

« Nous déclarons frappés d'excommunication latæ sententiæ (c'est-à-dire ayant immédiatement son effet) et réservée au Pontife romain, ceux qui se font recevoir dans les sectes maçonniques, ou dans les carbonari, ou dans les autres sectes du même genre qui conspirent ouvertement ou en secret contre l'Eglise ou contre les pouvoirs légitimes ; et ceux qui favorisent ces sectes de quelque manière que ce soit ; et ceux qui ne dénoncent pas leurs chefs et leurs coryphées cachés, tant qu'ils ne les ont pas dénoncés. »

III. — Décret de la Sacrée Congrégation de l'Index.

La Sacrée Congrégation de l'Index a rendu à

la date du 1^{er} juin, un décret qui condamne les ouvrages suivants :

La Magia nel secolo decimo nono. Racconti puramente storici (La Magie au XIX^e siècle, récits purement historiques), par don Bernardino Negroni Bolognese. Bologna, 1872,

Aurore e Tramonti (Aurores et Crépuscules), Poesie di Tullio Martellotti. Imola, 1876. *Auctor laudabiliter se subiecit et opus reprobavit.*

Vita di Vittorio Alfieri scritta da esso, ridotta ad uso della Gioventù con note et documenti, per cura del prof. Gian Severino Perosino, dottore in lettere (Vie de Victor Alfieri écrite par lui-même, mise à l'usage de la jeunesse, avec notes et documents, par les soins du prof. Gian Severino Perosino, docteur ès lettres). Torino (Turin), 1877. *Editor laudabiliter se subiecit et editionem reprobavit.*

La Bible. — Traduction nouvelle, avec introductions et commentaires, par Edouard Reuss, professeur à l'université de Strasbourg. Paris, 1876, etc. *Opus prædamnatum ex II, Reg. Ind. Trid.*

Le Pouvoir des Papes depuis la proclamation du dogme de l'infailibilité, par le docteur J. F. von Schulte, etc., professeur à l'université de Bonn, traduit de l'allemand par Et. Patru. Paris, 1879. *Quocumque idiomate. Decr. S. Off. Fer. IV 14 mai 1879.*

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des *Analecta Juris Pontificii*, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4^e d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^o Palmé, 25, rue de Grenelle).

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — L'Ami du Clergé étant toujours prêt à répondre aux questions de ses abonnés, permettez-moi de vous poser la question suivante :

Pourriez-vous m'indiquer un ou plusieurs ouvrages traitant du schisme ou de la dissidence de la Petite-Eglise, qui eut lieu à la suite du Concordat ? Le cardinal de la Luzerne n'a-t-il pas publié une instruction à ce sujet ?

R. — A l'occasion du grand Jubilé de 1825, Léon XII adressa une encyclique aux anti-concordataires de France, c'est-à-dire aux dissidents connus sous le nom de Petite-Eglise. Ces schismatiques se sont fait remarquer par une obstination incroyable. Ils se sont perpétués en Belgique et en France, notamment en Bretagne, dans le Poitou, à Lyon et dans quelques localités du Midi. Depuis longtemps, ils n'ont plus de prêtres pour l'exercice du saint ministère, mais ils se réunissent le dimanche, ils récitent la messe en français, en s'imaginant que par là ils entendent la messe. Avant 1848, ils recrutèrent certains moines italiens, qui étaient exilés pour cause politique. C'étaient par conséquent de vrais carbonari. Une chose étrange, c'est que les anti-

concordataires, tout en les accueillant dans leurs rangs, ne leur demandèrent pas de remplir les fonctions sacerdotales. Un de ces réfugiés italiens éprouva une si grande allégresse en entendant chanter la *Marseillaise* en février 1848 qu'il en mourut de joie. Plusieurs de ces dissidents affectent de communiquer avec les évêques étrangers lorsqu'ils se trouvent en Espagne ou en Italie ; alors ils se confessent et communient, mais ont grand soin de cacher à leurs confesseurs qu'ils rejettent le concordat de 1801, et refusent toute communication avec les évêques français. Ils n'admettent par conséquent pas le Canon dogmatique du Concile de Trente, qui ordonne de considérer comme légitimes les évêques qui sont établis par l'autorité du Saint-Siège.

Une autre particularité de la Petite-Eglise, c'est qu'ils observent encore aujourd'hui les anciennes fêtes. Ils ne veulent donc pas que le Saint-Siège ait le pouvoir de les supprimer. Ils sont intraitables sur cet article. S'ils voulaient être logiques, ils devraient observer toutes les fêtes qui étaient gardées dans l'Eglise primitive, par exemple les cinquante jours entre Pâques et la Pentecôte, et, à une époque plus récente, la quinzaine entre le dimanche des Rameaux et l'octave de Pâques. D'après eux, saint Pie V n'a pas eu le pouvoir d'abroger certaines fêtes, et l'ancienne Eglise n'a pas eu davantage l'autorité de modifier la discipline des premiers temps.

En ce qui concerne le mariage, les anti-concordataires sont suspects de maximes radicales. Les uns se bornent au mariage civil et n'attachent pas d'importance au sacrement. D'autres vont passer quelques jours en Suisse ou en Espagne, et ils ont la prétention de se marier légitimement, malgré les lois de l'Eglise qui prescrivent certaines conditions de domicile, et qui condamnent en toute hypothèse le mariage fait *in fraudem legis*. Dans le Midi de la France, les adhérents de la Petite-Eglise paraissent ne pas croire au mariage ni comme sacrement, ni même comme contrat permanent.

Ce qui complique la situation d'esprit de ces pauvres gens, ce sont les idées jansénistes qui s'y trouvent le plus souvent mêlées. Aux yeux de certains d'entre eux, les cinq Propositions de Jansénius, les cent une propositions de Quesnel et les prodiges des convulsionnaires de saint Médard sont des vérités catholiques. C'est ce qui rend leur retour si difficile.

L'encyclique de Léon XII, dont nous parlons plus haut, est le meilleur antidote qu'on puisse leur faire prendre. Le pontife y rappelle, d'après la tradition des Saints Pères, la tradition catholique sur la communion ecclésiastique. Il montre que, pour appartenir à l'Eglise, il ne suffit pas de se prétendre uni au Saint-Siège, mais qu'il faut aussi reconnaître l'autorité et vivre dans la communion des évêques qui sont vraiment unis au Saint-Siège. En effet, les membres ne peuvent demeurer unis au chef que s'ils sont unis entre eux.

Nous ne connaissons pas de dissertation relative aux dissidents de la Petite-Eglise qui puisse être comparée à l'Encyclique de Léon XII. Dès le commencement du schisme, quelques brochures furent publiées en Angleterre, dans le

but de combattre cette dangereuse scission. La plupart des évêques et des prêtres émigrés se déclarèrent hautement contre cette déplorable rébellion.

On trouve l'Encyclique de Léon XII dans le Bullaire romain, tome I, de Léon XII, page 441. Le texte latin a été récemment reproduit dans l'Appendice de la théologie de Billuart. La traduction française de cet admirable document se trouve dans la III^e série des *Analecta*, page 848.

En 1869, les anti-concordataires adressèrent une requête au Concile du Vatican pour le supplier d'examiner le concordat français de 1801 et les actes de Pie VII qui s'y rapportent. Quelle étrange illusion que de supposer que le Concile aurait jamais consenti à remettre en question une cause jugée depuis longtemps !

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Depuis que je suis abonné à l'*Ami du Clergé*, j'ai pu constater souvent la bienveillance avec laquelle vous répondez aux nombreuses demandes qui vous sont adressées.

J'ai vu avec plaisir toute la clarté et toute la netteté que vous mettez dans ces réponses.

Aussi je prends aujourd'hui la liberté de vous soumettre les trois questions suivantes :

1^o Une commune a fait afficher l'enquête pour la vente d'un cimetière datant d'une époque antérieure à 1793. Dans ce cimetière, on n'enterre plus depuis trois ans.

La commune est, du reste, autorisée, en se conformant aux prescriptions légales pour les cinq et dix ans.

Comment la fabrique peut-elle faire opposition et se mettre en possession, suivant votre *Jurisprudence* du 22 mai 1879, p. 419 ?

2^o La même commune a le projet de construire une mairie qu'elle prétend appuyer sur un des murs d'une vieille tour qui sert de clocher, et est le seul reste d'une vieille église. La commune a-t-elle ce droit et peut-elle acquérir, malgré la fabrique, la mitoyenneté d'un mur d'un édifice de ce genre ?

Je crois devoir ajouter, pour plus de clarté, que cette tour est complètement séparée de l'église.

3^o Dans cette tour, la commune s'est emparée d'une cloche qui date de 1644. On a supprimé le battant et l'on a fait de cette cloche, en la changeant de place, le timbre de l'horloge communale.

La fabrique peut-elle reprendre cette cloche et la faire sonner, surtout si cela ne nuit pas à l'usage du timbre ?

R. — En relisant cette longue et triple question, nous trouvons que notre honorable correspondant demandait une solution immédiate, et sa lettre remonte au 22 octobre. Il ne doit pas être content de nous. Mais nous le prions d'observer que toutes les lettres de consultations sont classées par rang de dates, et comme elles sont quotidiennes et fort nombreuses, il est matériellement impossible de répondre au jour le jour, surtout quand il faut comme aujourd'hui se livrer à de longues investigations. Dans les cas analogues à celui-ci, il faut que la question soit très-courte et demander une réponse directe par la poste, sans passer par le journal. Cela dit à notre décharge, nous disons :

Ad 1^{re} La fabrique ne peut légalement jouir des anciens cimetières en question que par l'*envoi en possession*, c'est-à-dire par un arrêté du préfet qui prononce que la fabrique a été régulièrement mise en possession de ce cimetière.

Les arrêtés des préfets ne peuvent être rendus qu'après avoir été revêtus de l'approbation du ministre des finances, sur l'avis du Directeur des Domaines. Ainsi porte l'avis du Conseil d'Etat du 28 janvier 1807.

Pour obtenir cet *envoi en possession*, la fabrique doit adresser au préfet : 1^o un état appuyé de titres, autant que possible, du bien dont l'envoi en possession est demandé ; 2^o une délibération du Conseil de fabrique ; 3^o l'avis de l'évêque ; 4^o l'avis du Directeur des Domaines.

Sur le vu de ces pièces, le préfet prend un arrêté qui prononce l'envoi en possession. Il le soumet avec toutes les pièces à l'approbation du ministre des finances.

Les fabriques qui, dans le principe, ont négligé de demander l'envoi en possession sont encore à temps de le faire. L'avis du Conseil d'Etat du 23 décembre 1806 — 25 janvier 1807, ne fixe aucun délai ; il ne prononce aucune déchéance. Depuis cet avis effectivement, et jusqu'à ce jour, une foule d'envois en possession ont continué et continuent d'être accordés. A cet égard la jurisprudence administrative est constante.

Nous ne pouvons néanmoins laisser ignorer à notre correspondant que, si de pareilles revendications n'offrent aucune difficulté pour les anciens biens non aliénés et les maisons vicariales possédées par les communes, on n'en peut dire tout à fait autant des cimetières, parce que dans la haute administration, on professe tellement la doctrine, que le cimetière doit *toujours appartenir à la commune*, que, dans le cas où le cimetière appartient d'une manière certaine à la fabrique, la commune, (pense le Conseil d'Etat, *avis du 15 mars 1833*) devrait s'entendre avec la fabrique pour lui en rembourser le prix et en devenir propriétaire.

Nous ne pouvons qu'engager notre correspondant à tenter l'aventure en suivant la voie indiquée plus haut. Dans le cas, où, à défaut de titres, il aurait besoin d'arguments, nous nous ferons un devoir de lui en fournir.

Ad 2^{me}. Ce point se résout en vertu de la même jurisprudence. Cette tour appartient-elle avec l'église à la fabrique ? La fabrique a-t-elle demandé son envoi en possession ? Si la tour appartient à l'église, et l'église à la fabrique, celle-ci se trouve sous ce rapport dans un état d'indépendance vis-à-vis de la commune ; elle *peut* refuser la mitoyenneté parce que les dispositions de l'art. 661 du code civil concernant la mitoyenneté ne s'appliquent pas aux églises, qui sont par leur nature hors du commerce. Telle doit même refuser. (*Bulletin officiel du ministère de l'intérieur, année 1864, n^o 50.*)

Après cela, comme il s'agit ici d'une mitoyenneté demandée non par un particulier, mais par une commune, nous croyons volontiers que la haute administration pourrait l'accorder comme utilité publique.

Ad 3^{me}. C'est toujours la question de propriété. Nous ne pouvons répondre sur ce point qu'en posant les principes.

Les cloches appartiennent aux communes 1^o quand elles leur ont été rendues par l'Etat

avec les édifices religieux, selon la maxime du droit romain, sanctionnée par l'article 1615 du code civil : *l'accessoire suit le principal*. Il en est de même, si rien n'indique l'origine des cloches. Les communes en sont présumées propriétaires; 2° quand les cloches sont attachées au clocher à perpétuelle demeure pour le service de l'église; 3° lorsque le prix des cloches a été payé sur les fonds de la commune; 4° lorsque la commune a été autorisée à accepter la donation des cloches ou capital nécessaire pour en faire l'acquisition.

Il est juste que les fabriques qui se trouvent dans les cas ci-dessus énoncés pour les communes, profitent également des mêmes règles.

Pour que la fabrique dont il s'agit puisse reprendre sa cloche, elle doit donc commencer par prouver qu'elle en est propriétaire. Ce point acquis, elle peut la faire sonner à sa guise; mais dans le cas contraire, il lui faut l'autorisation de la commune. Mais si, en vertu d'une convention entre l'autorité municipale et la fabrique ou le curé de la paroisse, la cloche servant actuellement de timbre a été en même temps bénite et affectée aux sonneries de l'église, dont elle occupe une dépendance, le Conseil municipal n'est pas en droit, plus tard, de changer cette dernière destination. Ainsi décidé de concert par le ministre de l'intérieur (*Lettre du ministre des Cultes du 20 mars 1850 au préfet du Lot-et-Garonne*).

Q. — Une personne de ma paroisse m'a remis 500 francs, de la main à la main, en me disant que je serais libre de les employer comme je le jugerais à propos pour mon église.

Deux marches d'escalier donnent entrée au sanctuaire et elles sont cassées et usées complètement. La balustrade ou appui de communion est fort ancienne et fort laide. J'ai l'intention d'employer les 500 francs en question à faire de nouvelles marches d'escalier et une nouvelle balustrade, sans que cela coûte un centime à la fabrique.

1° Ai-je besoin de l'approbation du conseil de fabrique? Cette approbation est-elle nécessaire?

2° Ai-je besoin de l'avis du conseil municipal, puisqu'il s'agit de travaux essentiellement d'ornementation et non de consolidation?

3° J'ai déjà fait les marchés avec les ouvriers qui doivent exécuter les travaux; suis-je obligé de faire approuver les plans et les marchés faits avec les ouvriers?

R. — *Ad 1^{re}*. Certainement il faut l'approbation de la fabrique. Le curé est le maître de son église, à titre de chef spirituel; il en a seul exclusivement la police. Mais c'est le Conseil de fabrique qui en administre le temporel. Or, le curé n'est qu'un membre de ce Conseil, et il usurperait un office s'il exécutait seul des travaux confiés par la loi au Conseil tout entier, ou tout au moins au bureau des marguilliers, selon la nature des travaux. Légalement, le curé a donc besoin de l'approbation du Conseil de fabrique. Peu importe que la fabrique n'ait rien à débours; quelle que soit la source d'où proviennent les fonds, c'est la fabrique qui administre, et rien ne peut se faire sans elle et surtout malgré elle dans les travaux d'entretien, de décoration et d'embellissement. S'il en était autrement, chaque citoyen pourrait avec sa bourse bouleverser toute une église.

Ad 2^{me}. Le Conseil municipal n'a rien à voir

ici. Les tables de communion ou balustrades font partie du mobilier de l'église comme les autels, bien qu'elles soient scellées dans le dallage du sanctuaire et dans les murs latéraux.

Or, les fabriques sont libres de disposer à leur gré des meubles corporels qui leur appartiennent. Il est de jurisprudence qu'elles n'ont besoin d'aucune autorisation pour les acheter et les vendre (*Décisions du ministre des cultes du 24 janvier 1842, 10 juillet 1844*).

Cette jurisprudence est fondée sur l'article 1594 du code civil, qui confère, en principe, le droit de vendre et d'acheter à tous ceux auxquels la loi ne l'interdit pas. Non-seulement il n'existe aucun texte de loi qui ôte aux fabriques la faculté d'aliéner leurs meubles; mais il n'en est aucun qui les astreigne à demander une autorisation pour les meubles corporels.

Toutefois, une exception a été faite, non par une loi, mais par des instructions ministérielles, en faveur des objets d'art précieux et vénérés, tels que les châsses, les reliquaires. Il n'est permis aux fabriques de les vendre, les échanger, etc., qu'après avoir obtenu une autorisation spéciale de l'évêque et du préfet.

Ce n'est pas la première fois qu'on a demandé si les fabriques sont tenues de prendre l'avis des Conseils municipaux lorsqu'elles veulent vendre ou changer leur meubles corporels des églises. M. le ministre des cultes a répondu le 15 juillet 1844 à M. le ministre de l'intérieur que l'article 21 de la loi du 18 juillet 1837 qui prescrit la production de cet avis sur les demandes des fabriques en autorisation d'aliéner, ne saurait être étendu aux ventes et aliénations des meubles ordinaires, puisque les fabriques n'ont aucune demande d'autorisation à former dans ce cas.

Ad 3^{me}. La fabrique qui doit autoriser le curé à changer la table de communion, est en droit, croyons-nous, de se faire présenter les plans pour les raisons énoncées plus haut, et même de les repousser, si elle le juge convenable. Mais elle n'a rien à voir dans les marchés, puisqu'elle n'a rien à payer. A moins d'un mauvais vouloir inexplicable, la fabrique en question s'empressera sans doute de donner à son curé toutes les autorisations; trop heureuse d'embellir son église sans bourse délier.

Q. — Lorsqu'une fabrique a voté dans son budget une somme de dépenses supérieure à la somme des recettes, qu'a-t-elle à faire pour que le déficit lui soit payé par la commune, comme celle-ci y est obligée en vertu de l'article 92 du décret du 30 décembre 1809?

R. — Notre correspondant aurait pu voir, dans le décret qu'il cite lui-même, de quelle manière on s'y prend pour recourir à la commune, et les circonstances dans lesquelles on peut y recourir. Car la commune n'est tenue à venir en aide à la fabrique que lorsque les revenus de celle-ci sont insuffisants pour fournir à l'achat des ornements, des vases sacrés, du linge, du pain, du vin, de l'encens; au payement des vicaires, des sacristain, chantre, organiste, sonneur, suisse, bedeau et autres employés

de l'église; à celui des honoraires des prédicateurs de l'Avent, du Carême et autres solennités; aux dépenses nécessaires pour la décoration et l'embellissement de l'église; à son entretien, à celui du presbytère et même du cimetière.

Mais la commune, avant de subvenir à l'insuffisance des revenus de la fabrique, a droit d'exiger que les budgets et les comptes de la fabrique lui soient présentés; elle peut même demander communication des pièces justificatives.

La délibération du Conseil de fabrique réclamant le secours avec les pièces susdites est présentée au Conseil municipal. Celui-ci délibère à son tour et sa délibération est envoyée au préfet qui la communique à l'évêque pour avoir son avis. Dans le cas où l'évêque et le préfet seraient d'un avis différent, il pourrait en être référé soit par l'un soit par l'autre, au ministre des cultes.

Quand le secours demandé a pour objet les articles obligatoires concernant la célébration du culte, si le conseil municipal, au lieu d'accorder ou de refuser simplement la subvention, critique le budget ou les dépenses, les pièces sont renvoyées à l'évêque avec les motifs allégués par le conseil municipal, et c'est l'évêque qui prononce. (Art. 96.)

TROIS PROJETS DE M. LEPÈRE SUR LES FABRIQUES

M. le ministre de l'intérieur et des cultes vient d'informer les journaux, par la note ci-après, qu'il a saisi le conseil d'Etat de trois projets importants :

Le *premier* tend à supprimer la personnalité civile du diocèse et à circonscrire la capacité des fabriques et établissements ecclésiastiques dans la sphère des attributions dont ils sont investis par les lois et règlements, principalement en ce qui concerne la création des écoles et les fondations charitables; le *second* est un projet de règlement intérieur de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, réorganisée par une loi récente; le *troisième* tend à soumettre la comptabilité des fabriques au contrôle des conseils de préfecture et de la Cour des Comptes.

Cette comptabilité fait aussi l'objet d'une circulaire très développée, qui va être adressée aux évêques et aux préfets, et qui, par l'établissement de sanctions efficaces, mettra un terme aux irrégularités et aux omissions nombreuses qu'on y relevait. Enfin, en présence des congrès et conciliahules épiscopaux (*sic*) qui s'organisent depuis quelque temps sur tous les points du territoire, le ministre a cru devoir prescrire aux préfets de lui signaler tout déplacement d'évêque qui n'aurait pas été autorisé conformément à l'article 20 de la loi de germinal an X.

Comme réponse à ces projets, du moins en ce qu'ils touchent aux fabriques, il faut lire l'ouvrage de M. l'abbé Fédou, intitulé : *LES FABRIQUES D'ÉGLISES EN PÉRIL OU LE PROJET LABUZE, étudié au point de vue théorique et pratique, suivi d'un Mémoire à consulter sur la Propriété des Eglises et des Presbytères.*

L'auteur a déjà publié plusieurs ouvrages de droit ecclésiastique très remarquables, notamment un *Traité de la police du Culte*, le *Code pratique des Conseils de fabrique* et les *Droits et Charges des Fabriques, des Communes et des Curés à l'égard des Presbytères*. C'est dire qu'il possède d'avance la question à fond et qu'il est aussi apte à la discuter en avocat, qu'à la résoudre en jurisconsulte.

« Ce n'est pas seulement aux Catholiques « que nous nous adressons, dit-il dans sa Pré-
« face, mais encore et surtout à ceux de nos
« adversaires qui ont conservé quelque souci
« de leur propre dignité et du bonheur de la
« France. Aux uns et aux autres nous disons
« avec confiance : Prenez et lisez ; lisez d'abord
« le texte de la proposition faite par M. Labuze,
« député de la Haute-Vienne, et tendant à mo-
« difier le règlement général des fabriques
« d'églises ; lisez notre réponse et soyez juges
« entre nous deux ; mais que votre sentence soit
« impartiale. »

Voilà le langage de l'homme sûr de sa cause, de l'écrivain en possession du droit et de la vérité.

Celui du prêtre n'est pas moins élevé : « Mi-
« nistre de Dieu, qui est charité, poursuit-il,
« nous nous sommes souvenu que nous avons
« à combattre, non un homme qui a pu être
« induit en erreur par son désir de bien faire et
« auquel peut-être il ne répugnera pas d'en-
« tendre la vérité, mais une doctrine dont
« les conséquences peuvent être extrêmement
« graves pour la Religion, pour le Clergé, pour
« les fabriques et pour les fidèles. *In omnibus*
« *charitas.* »

Ici éclate le langage du pasteur des âmes et du fils de l'Eglise, pasteur et fils également vigilant et zélé, dont la voix et l'exemple doivent être pour tous le cri d'alarme et de protestation.

En quoi consistent les projets de M. Labuze et ceux de M. Lepère, qui n'en sont que le commentaire et la future application ? A bouleverser l'organisation actuelle des conseils de fabrique, à y introduire obligatoirement l'élément *laïque*, nous voulons dire dans ce qu'il a de turbulent et de tracassier. L'aventure voulut être tentée sous la république de 1848 : or, dit Mgr André, « on s'aperçut que ce serait tout
« bouleverser, et qu'on amènerait des difficul-
« tés inextricables dans les conseils de fabrique
« en voulant y introduire le principe démocra-
« tique. »

Ce que les républicains de 1848 ne purent réaliser faute de temps et de force, les républicains de 1870, ayant l'un et l'autre et en abusant, se préparent à l'accomplir sur-le-champ. Dans quelques jours, en effet, les Chambres vont siéger et, à une séance plus ou moins prochaine, le projet de loi peut venir en discussion. M. Labuze a jeté les bases; M. Lepère, de son côté, court après les pièces et les arguments, et malheureusement, la majorité leur paraît assurée d'avance. Mais au moins que la vérité arrive aux oreilles de tous. Le livre de M. l'abbé Fédou en constitue sur ce point le véritable arsenal.

Après avoir cité tout au long l'Exposé de

motifs, le projet de loi nouveau et le texte de la loi actuelle, il prend successivement chaque partie, chaque paragraphe, et réfute ses adversaires. Longue, puissante est la liste des autorisés dont il se couvre et qu'il fait marcher devant lui comme un invincible bataillon. Voici Mgr André, *Cours de législation*; Mgr Affre, *Administration temporelle des Paroisses*; Gaudry, *Législation des Cultes*; Bost, *Encyclopédie des Conseils de Fabriques*; Vouriot, *De la Propriété des Biens et de l'Administration ecclésiastique en France et en Belgique*; Armand Ravelet, *Code manuel des lois civiles ecclésiastiques*, etc., etc.; ces deux derniers édités par la Société générale de Librairie catholique et mis par les hommes compétents au rang des meilleurs.

Il est facile de juger du mérite du livre de M. l'abbé Fédou, fruit de sa propre science et corroboré par de tels soutiens. Rien, à la lecture, rien absolument ne reste debout de l'argumentation sophistique et des spécieuses considérations du député Labuze. Nous le signalons donc tout particulièrement à nos lecteurs; mais qu'on se hâte, qu'on agisse: il y a *péril*, comme l'énonce le titre.

NOTA. — L'ouvrage se compose de deux parties: *Les Fabriques d'églises en péril*, etc., et le *Mémoire à consulter sur la propriété des Eglises et des Presbytères*.

Ces deux parties réunies (1 vol. in-8 de 106 pages). 2 fr. 50 c.

Le *Mémoire* séparément (brochure de 86 p.): 1 fr. 50.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Mon Père, au collège, beaucoup fréquentent les sacrements tous les huit jours: doit-on continuer ainsi dans le monde?

— Il y en a, mon ami, qui vous diront: C'est impossible, c'est ridicule. Moi, je vous dirai: C'est une question relative; c'est pour cela qu'il faut être soutenu et guidé: Tel jeune homme qui est fort, pourra attendre quinze jours; tel autre, s'il ne se confesse et ne communie pas tous les huit jours, tombera dans le péché mortel et fera naufrage. On ne peut poser un principe absolu: tous les jeunes gens portent-ils des vêtements de même longueur? Non, puisqu'ils ne sont pas de même taille.

— Mon Père, c'est bien difficile de communier tous les huit jours.

— Il s'agit de le vouloir. Je connais tel jeune homme qui ne s'est sauvé que parce qu'il a pris cette résolution et qu'il l'a suivie.

— Il est, mon Père, une autre chose qui m'embarrasse. On arrive dans le monde, et tout à coup, on se trouve en contradiction perpétuelle avec la plupart, pour les idées, les opinions, les principes.

— Rappelez-vous, mon enfant, ce que je vous ai dit. *Primo*, le plus souvent ne discutez pas; vous ne ramèneriez personne par la discussion. Exposez la vérité clairement, simplement; dites: Voilà ce que je pense, jugez. *Secundo*, s'il faut discuter, eh bien, prenez l'offensive, ne vous laissez pas toujours attaquer; interrogez à votre

tour. Dans un duel, quand il y a soleil et poussière, on tire du moins au sort pour savoir qui aura la mauvaise place; on ne dit pas: A vous d'avoir le soleil dans les yeux; mettez-vous là, que je vous envoie une balle dans le cœur. Et dans ce duel d'idées, il y a quarante-neuf catholiques sur cinquante qui accepteront la mauvaise place. Mais attaquez donc! Dites: Vous qui voulez me prouver que j'ai tort, voyons; enseignez-moi la vérité que vous prétendez tenir. Expliquez-moi ceci, définissez-moi cela... Vous voyez un homme qui bat en retraite, qui se trouble, qui vous répond: Bah! bah! bah! qui se fâche et se dit à lui-même: On me demande des définitions: sauvons-nous!

— Mon Père, cela est bon pour un homme instruit, prêt à répondre à tout; il peut se risquer; mais pour moi qui sors du collège, n'ayant qu'une notion superficielle de toute chose...

— D'abord, mon cher ami, avec l'instruction catholique que vous avez reçue, il est bien peu de cas où vous ne puissiez vous tirer à peu près d'affaire. Mais vous aurez été embarrassé; vous aurez senti au dedans de vous-même que vous n'étiez pas bien fort: notez la question, puis étudiez-la. En six mois, on vous aura porté toutes les bottes qu'on vous portera jamais; car les objections qu'on fait contre la religion sont ressassées.

— Mais ce n'est pas tant les objections contre la religion que je crains. Dieu merci, j'ai la foi, je veux défendre l'Eglise; lors même que je ne pourrais résoudre une difficulté, je me dirais: Je ne comprends pas, mais je crois. Là où je crains, c'est dès qu'il s'agit de ce qu'on appelle *les idées modernes*, *les principes nouveaux*, idées et principes que je n'ai pas, mais que j'ai peur d'avoir en six mois.

— Mon enfant, vous serez toujours libre, quand on vous aura exposé une théorie, d'aller écouter un homme mûr et instruit, qui vous donnera la solution contraire: comparez et jugez.

— Mais on me dira: Au collège, on ne vous a pas présenté la question sous ce jour: si on l'eût fait, vous penseriez autrement.

— Dites, mon ami, à ceux qui vous parleront d'*idées modernes*, dites-leur: « Vos idées, que vous faites dater de 89, dans ce qu'elles ont de bon sont fort anciennes. Car c'est l'Eglise qui a apporté la liberté au monde; lisez l'histoire. L'Eglise, loin d'être une école d'absolutisme, est une école de liberté: tout bon catholique est un sincère ami de la liberté. Mais il ne s'intitule pas *libéral*: ce serait faire injure à l'Eglise que de prendre aujourd'hui ce titre; ce serait faire entendre que l'Eglise, jusqu'à ce jour, n'a pas connu la liberté.

« Maintenant, dans les idées modernes sont comprises les idées révolutionnaires. Celles-là sont neuves, et si vous êtes un argumentateur un peu serré, vous amènerez votre adversaire logiquement à la révolution, de la révolution au socialisme, c'est-à-dire à la destruction de la société, de la famille et de la propriété.

— Il est aussi, mon Père, une question bien difficile, c'est de savoir comment se conduire dans les conversations entre jeunes gens, jusqu'où on peut aller.

— Mon enfant, un principe : évitez toujours les conversations légères.

— Mais les conversations sont les mêmes chez presque tous les jeunes gens.

— Mon enfant, faites bien attention à ce que je vais vous dire. Il y a trois classes de jeunes gens. Les premiers, sans être *bigots*, sans dire toujours des patenôtres, ont une piété solide ; ils veulent se consacrer au service de la religion, de la vérité : ceux-là n'ont point de ces conversations légères.

« Les seconds, eux aussi, sont sérieux, aiment le travail ; mais ils ont peu de religion. Néanmoins ils parlent encore peu de pareilles choses ; l'ambition les pousse, les théories les occupent ; ce ne sont plus, comme les premiers, des hommes de dévouement ; ils sont bons encore.

« Les troisièmes, ce sont les fainéants, ce sont ces jeunes gens qui passent leur vie sur le pavé de Paris ; qui, le soir, dans leurs promenades, sont assaillis par de continuelles tentations. Et vous voulez que, lorsqu'ils auront le cœur souillé, la liberté dans les paroles n'entraîne pas la liberté dans les pensées, dans les regards, dans la tenue, dans les actions ?

« Veillez bien surtout sur la liberté des regards. Vous me direz : Je suis là, dans un bal, je ne peux pas mettre mes yeux dans ma poche... — Voyez et ne regardez pas. Le bon Dieu est là ; il vous avertira secrètement qu'il y a quelque chose à faire. Encore une fois, détournez les yeux, voyez et ne regardez pas ; voyez tout bonnement, et le bon Dieu vous soutiendra.

« Il est bien d'autres occasions périlleuses auxquelles vous n'échapperez que par la prudence et la générosité. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail : pour vous décider dans les cas particuliers, ayez un directeur ferme, d'un certain âge, plein d'expérience, en qui vous aurez toute confiance, et écoutez-le.

— Une dernière question, mon Père. Doit-on rester avec un jeune homme pour le sauver ?

— Si vous êtes assez fort, oui ; sinon, dites-lui : *Je ne suis pas ton ami pour souiller mon cœur*. Et tenez : l'amitié doit être une influence réciproque. Vous vous liez, mais vous devez garder votre indépendance, votre individualité. Si vous vous apercevez que votre ami va mal et que, d'autre part, il acquiert sur vous un ascendant toujours plus grand, rompez. En deux mots, le tout c'est d'être homme de caractère, et c'est là ce qui manque aujourd'hui. Un homme ne domine pas par l'intelligence, et le mot *volonté* n'indique pas assez l'homme supérieur. L'homme supérieur c'est L'HOMME DE CARACTÈRE.

« Le tout encore, c'est de se bien poser dans les quinze premiers jours. Ne pas se fâcher, ne pas baisser les yeux comme une religieuse : on rendrait la piété ridicule ; mais avoir le mot pour rire, se compromettre pour le bien, se poser franchement, à la parisienne. On dira : Oh ! il est *crâne*, celui-là ! et on l'acceptera tel quel, parce qu'il se donne tel quel. On l'aimera et on le respectera. »

(Extrait des *Conseils à un jeune homme*, par le saint

martyr de la Commune, le R.-P. Olivaint : Ouvrage publié par les soins du R.-P. Clair, et qui va paraître dans la huitaine, à la *Société générale de Librairie Catholique*. — 1 beau vol. in-12, caractères elzéviériens, titre rouge et noir : 3 fr. — L'Ami du Clergé en reparlera. En attendant il le recommande).

VARIÉTÉS

LE CHANT DES AMES DU PURGATOIRE

(Chant populaire de Bretagne).

C'est le mois noir (novembre) que l'Eglise a choisi pour songer aux morts et prier pour eux. Le soir de la fête de tous les saints, le cimetière est envahi par la foule, qui vient s'agenouiller, tête nue, sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts ; remplir d'eau bénite le creux de leur pierre ; ou, suivant les localités, y faire des libations de lait. Cependant l'office commence et se prolonge ; les cloches ne cessent de tinter durant toute la nuit, et quelquefois, à l'issue des vêpres, le recteur, suivi de son clergé, fait processionnellement, à la lueur des flambeaux, le tour du cimetière en bénissant chaque tombe. Dans aucun ménage, cette nuit, la nappe n'est ôtée de dessus la table ni le souper desservi, car les âmes viendront en prendre leur part ; on se garde bien aussi d'éteindre le feu du foyer : elles doivent s'y chauffer comme durant leur vie.

Lorsque l'office du soir est terminé, que chacun a regagné sa demeure et quitté la table, pour l'abandonner aux morts, et qu'on se met au lit, on entend à la porte des chants lugubres mêlés au bruit du vent. Ces chants sont ceux des âmes qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, bonne santé, gens du logis, bonne santé nous vous souhaitons. Mettez-vous tous en prières.

« Quand la mort frappe à la porte, quand, à minuit, elle demande à entrer, tous les cœurs tremblent : qui la mort doit-elle emporter ?

« Mais, vous, ne soyez pas si surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller si vous dormez :

« Vous éveiller, gens de cette maison ; vous éveiller ! grands et petits ; s'il est encore, hélas ! de la piété dans le monde, au nom de Dieu ! secourez-nous.

« Frères, parents, amis, au nom de Dieu ! écoutez-nous ! au nom de Dieu ! priez ! priez ! car les enfants, eux, ne prient pas.

« Ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés ; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

« Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plumes bien doux, et moi, votre père, et moi, votre mère, dans les flammes du purgatoire.

« Vous reposez là ! mollement : les pauvres âmes sont bien mal ! — Vous dormez là d'un doux sommeil : les pauvres âmes veillent dans les souffrances !

« Un drap blanc et cinq planches, un sac de paille sous la tête et cinq pieds de terre par-des-

sus, voilà les seuls biens de ce monde qu'on emporte au tombeau.

« Nous sommes dans le feu et l'angoisse : feu sur nos têtes, feu sous nos pieds, feu en haut, feu en bas ; priez pour les âmes.

« Jadis, quand nous étions au monde, nous avions parents et amis : aujourd'hui que nous sommes morts, nous n'avons plus de parents ni d'amis.

« Au nom de Dieu ! secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait sur les pauvres âmes.

« Sautiez vite hors de votre lit, jetez-vous sur vos deux genoux : à moins que vous ne soyez malades ou déjà appelés par la mort. »

En entendant ces voix lamentables, tout le monde se lève dans les chaumières ; et tout le monde se jette à genoux, et l'on prie en commun Dieu pour les trépassés, sans oublier de faire une abondante aumône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent. Ceux-ci, alors, poursuivent leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre au mois noir, que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

Th. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

TIRAGE DES CHEMINÉES.

Les désagréments de la fumée sont connus depuis si longtemps qu'un vieux poète latin a pu écrire ces vers :

*Sunt tria damna domus :
Imber, mala femina, fumus.*

Thomas Curton de Philadelphie, dans une lettre qu'il écrivait à B. Franklin disait : « L'entretien sur les cheminées qui fument, entre-tien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous « dans votre propre maison, a autant d'importance pour chaque individu que pour chaque « famille ; on ne saurait donc trop causer là-dessus. » — (Philosophical and Miscellaneous papers, p. 50, année 1789.)

Faisons comme cet Américain ; causons sur ce sujet et il sera d'autant plus utile que beaucoup ne pouvant acheter des appareils perfectionnés de chauffage, sont désireux d'utiliser d'abord l'installation qu'ils possèdent. Pour eux, soit qu'il s'agisse d'une cheminée à foyer ouvert ou de poêles de tous systèmes, l'essentiel est d'avoir un bon tirage dans le tuyau d'aspiration.

Quelles sont donc les conditions pour qu'une cheminée ait un excellent tirage ?

Revenons aux principes, une théorie bien établie amenant nécessairement d'utiles applications.

Le tirage d'une cheminée n'existe que par la différence entre la densité de l'air et des gaz contenus dans le tuyau et la densité de l'air atmosphérique ; en d'autres termes, une chemi-

née tire d'autant mieux que l'air et la fumée qui y passent sont plus légers, c'est-à-dire plus échauffés que l'air extérieur.

Nous savons d'autre part que la pesanteur atmosphérique est d'autant plus faible que l'on s'élève davantage au-dessus du sol : de là nous pouvons conclure que plus une cheminée sera haute, meilleur sera son tirage ; ainsi une cheminée d'usine tire toujours bien.

Mais, comme dans la plupart des cas, nous n'avons affaire qu'à des cheminées médiocres, ne donnant pas grand écart entre les différentes pesanteurs des couches atmosphériques, il s'agit de compenser cette différence de densité naturelle par une température plus haute dans le tuyau. Or, pour accroître cette température, on doit faire en sorte qu'il n'entre dans le tuyau que de la fumée, et pas d'air qui vienne la refroidir.

Dans la cheminée à foyer ouvert, le dégagement des gaz brûlés entraîne une énorme quantité d'air pris dans la pièce ; ou mieux d'air pénétrant dans la pièce par les fissures des portes et fenêtres. Dans ce cas, plus l'ouverture du tuyau est large, plus la colonne d'air appelé est considérable. Il résulte de là que, dans certaines cheminées à large section, plus vous faites de feu, plus vous faites d'appel à l'air extérieur et plus vous avez froid dans la pièce.

Si cette large cheminée n'est pas assez haute, et que portes et fenêtres joignent bien, vous avez deux courants bien établis dans la cheminée : l'un, est celui des gaz brûlés qui montent ; l'autre est celui de l'air froid descendant d'en haut pour alimenter le foyer, et donnant lieu par son mélange avec les produits de la combustion, à un dégagement de fumée dans la chambre.

Pour sortir de suite des détails techniques, nous pouvons établir que, si le tuyau de fumée a plus de 30 centimètres sur chaque face, soit 9 décimètres carrés de section, il sera utile de réduire l'entrée de la fumée et sa sortie.

Pour obtenir ce résultat on procédera ainsi : A la partie inférieure du tuyau on rétrécira l'entrée avec des briques ou des tuiles scellées en plâtre de manière qu'il ne reste qu'un orifice d'environ 9 décimètres carrés et ce rétrécissement se fera en donnant à cette construction la forme d'un entonnoir qui aura sa partie la plus évasée, tournée vers le sommet de la cheminée. Il est bien entendu que les extrémités de l'évasement de cet entonnoir doivent atteindre les parois de la cheminée existante ; c'est là ce que les fumistes appellent *construire en contre-cœur*. Au sommet de la cheminée on ne laissera subsister comme ouverture qu'un tuyau en fonte ou même en terre de 20 centimètres de diamètre.

Si le sommet de la cheminée est dominé par des édifices voisins, ou par une montagne ou même par un rideau d'arbres, il y a lieu de terminer le tuyau par un chapeau de forme spéciale qui empêche les effets du vent rabattu sur ce sommet. M. l'abbé Ménétrier, curé de Sauvigny-les-Angirey (Haute-Saône), a fait établir d'excellents appareils pour combattre ces inconvénients.

Voilà les moyens les plus certains pour lutter

contre le mauvais tirage des cheminées : quant aux poêles voici d'autres conseils pratiques.

1° Il arrive souvent qu'au moment où l'on allume un poêle, on le voit, ce que l'on appelle en termes vulgaires, *tirer la langue*. Cet accident provient ou de ce que le tuyau n'est pas encore échauffé, ou de ce que ce tuyau sert de conduit à l'air descendant pour une cheminée ou un poêle voisin. Dans le premier cas, il faut simplement échauffer le tuyau en lançant le tirage au moyen de quelques papiers brûlés ou de copeaux enflammés. Dans le second cas, et c'est le plus fréquent, il est indispensable de fermer toutes les ouvertures du tuyau de cheminée autres que celles du tuyau du poêle et celle du sommet de la cheminée.

Cette opération est facile, elle se fait dans de très-bonnes conditions avec des planches grossières ; et on garnit les joints et les petites ouvertures qui peuvent exister aux côtés, avec du plâtre.

Du reste, n'oublions pas qu'il est très utile, pour ne pas dire nécessaire, que chaque feu ait sa cheminée spéciale.

Nous ajouterons, en terminant, qu'il est certains cas où les portes et fenêtres sont disposées de telle manière qu'il est indispensable de donner à l'air extérieur un accès facile afin de favoriser le tirage. Nous avons tous en effet expérimenté souvent que beaucoup de poêles, ou de cheminées à foyer ouvert fumant ordinairement, tirent bien lorsqu'on ouvre une porte ou une fenêtre.

Mais sur cette question nous serions entraînés dans de tels détails d'agencements qu'elle fera l'objet d'un article spécial, si on nous en manifeste le désir.

Baies de myrtille.

Ce fruit utile paraissant inconnu* à la plupart de nos lecteurs, ils accueilleront certainement avec plaisir les renseignements botaniques et autres que nous avons recueillis à leur intention sur ce sujet.

La myrtille dite airelle, vaciet, brinbelle, etc., appartient à la famille des vacciniées. Le *vaccinium myrtille* (que nous avons recommandé pour la fabrication des vins artificiels), produit des baies d'un noir bleu. Non seulement elles servent à colorer le vin auquel elles donnent un goût acidulé très agréable ; mais on en fait encore des sirops, des confitures que leurs propriétés astringentes rendent utiles comme antidiabétique et diurétique.

A l'aspect, c'est un arbrisseau d'un pied de haut au plus. Ses rameaux sont anguleux, ses feuilles alternes, ovales et dentelées. Ses fleurs blanches et solitaires ; ses fruits bleu-noir et de la grosseur d'un petit grain de raisin. — On trouve cet arbrisseau dans les bois des froides montagnes ; quelques fois même il en couvre presque exclusivement la pente du côté du nord.

Ses fleurs se développent avant les feuilles au

commencement du printemps ; et ses fruits mûrissent au milieu de l'été.

Jusqu'ici il s'est montré entièrement rebelle à la culture, et tous les essais faits pour en faire une plante d'ornement ou de jardin ont entièrement échoué.

F. M. S.

LAMPE ÉCONOMIQUE DU SAINT-SACREMENT

Nous recevons et publions avec empressement la lettre suivante, portant indication d'une lampe économique pour le Saint-Sacrement.

Comme vous vous intéressez beaucoup au clergé, je viens vous proposer un système qui intéressera beaucoup nos confrères à coup sûr.

On parle d'inventions de toute sorte à l'heure présente, et pour ne parler que d'une on met en avant beaucoup de systèmes pour la lampe du Saint-Sacrement : à vrai dire, on n'a point encore trouvé le véritable système économique facile à employer, coûtant très-peu par lui-même, dépensant moins que les autres, et permettant de reposer tranquille sous le rapport de la garde du Saint-Sacrement pour la veilleuse qui doit toujours brûler. Voici mon système à moi, qui rendra à coup sûr bien contents quantité de prêtres.

On peut avoir une veilleuse qui dure huit jours, plus même si l'on veut, de sorte que, si l'on s'abstient pour quelque jours on est certain que sa lampe ne cesse pas de brûler. Il s'agit de prendre une tige de sparterie, bien sèche, de l'entortiller d'un fil de coton blanc bien serré si on veut une lumière vive et continue. Cette opération faite, on adapte cette tige, ainsi recouverte, à un morceau de plomb, troué au milieu d'une épaisseur de 0,01 centimètre, auquel on ajoute sur les côtés un fil de fer pour le plonger facilement sans se salir ou pour le retirer quand besoin est. Le verre ou bocal doit avoir en largeur de 0,08 à 0,09 centimètres ; quant à la profondeur, plus elle est grande, plus la lampe brûle. On peut se procurer une bouteille en verre blanc, à laquelle on fait sauter le goulot jusqu'à la dimension précitée ; on allume la mèche, et on est certain qu'elle dure tant qu'il y a de l'huile. En fait, il ne faut pas 25 francs d'huile par an (huile d'olive, j'entends, la seule reconnue pour cet usage) ; la mèche et accessoires ne coûtent que 0,25 centimes. Voilà donc un procédé qui peut être avantageux pour tout le clergé. Au cas où la mèche serait un peu obstruée par des maillettes de charbon, on peut le matin ou le soir faire tomber cela avec une plume ou un fil de fer.

Si vous croyez pouvoir insérer cette recette, Monsieur le rédacteur, je vous serai très-reconnaissant, priant en même temps les confrères qui essaieront ce système de penser à l'inventeur, en lui envoyant une petite obole pour servir à la construction d'une chapelle.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le marché n'a pu se remettre en un jour de la crise violente qui l'a ébranlé au commencement du mois. A la fin de la semaine dernière de nouveaux embarras ont surgi. La baisse a reparu menaçante. On pouvait craindre de nouveaux désastres mais, heureusement, la situation s'est éclaircie et l'on revient peu à peu vers un état normal et plus satisfaisant. En un mot, la place entre en convalescence.

On craint une nouvelle élévation du taux de l'escompte par la Banque de France. Jusqu'ici la Banquerésiste. Il faut lui tenir compte de cette bonne volonté et lui rappeler les conseils que lui donne l'économiste qui inspire la *Liberté*, et qu'il termine en disant : la cherté de l'argent, c'est la cherté du pain.

Que l'administration de la Banque veuille bien ne pas perdre de vue cette vérité. »

Les cours de nos Rentes ont été agités. Le 3 0/0 a baissé jusqu'à 80 30, mais il s'est relevé et fait 81.45.

Le 3 0/0 amortissable, qui avait rétrogradé jusqu'à 81.90, est revenu également à 83.10.

Le 5 0/0 qui, vendredi dernier, avait été brusquement rejeté jusqu'à 113.80, est revenu à des cours meilleurs. Il reste à 115.15.

Les obligations du Trésor et les bons départementaux ont été moins malmenés.

Le comptant est très-abondant sur les Rentes.

Les fonds étrangers se sont, à leur tour, ressentis de l'effondrement d'octobre.

L'Italien est descendu à 78.20. Il paraît que l'hiver s'annonce assez difficilement de l'autre côté des Alpes.

Les fonds austro-hongrois, très sensibles comme toujours, aux pressions de la politique orientale, ont baissé d'une manière inquiétante. Ce n'est pas évidemment la coalition Austro-Prussienne qui encouragera les capitaux français à se porter sur les valeurs austro-hongroises qui deviennent par le fait valeurs prussiennes. — Nous ne saurions, d'ailleurs trop rappeler que les capitaux français doivent se porter sur des affaires françaises, honnêtes et sérieuses.

La Russie parle toujours d'emprunter. On connaît notre jugement sur les fonds étrangers. Il faut les vendre au plus tôt et les renvoyer dans leur pays d'origine.

Sans être redevenues absolument satisfaisantes, les recettes des grandes Compagnies de chemins de fer s'améliorent.

Les groupes de lignes qui réalisent des augmentations sont plus nombreux, et sur celles dont les résultats sont inférieurs à ceux de l'année dernière, les diminutions sont moins fortes.

A mesure que nous approchons de la rentrée des Chambres, les journaux reprennent la grande question des chemins de fer. On sent que c'est une question vitale. Les chemins de fer seront-ils rachetés, groupés et réorganisés par l'Etat? Voilà la question.

On est très mécontent de la façon dont le Crédit foncier a réparti ses obligations nouvelles 3 0/0. Nombre de maisons de banque ne peuvent fournir les unités qu'elles ont demandées pour leurs clients. On accuse le Crédit foncier de partialité et on croit que la révision des listes a ouvert la porte au favoritisme.

Les obligations foncières nouvelles se maintiennent entre 493 et 494.

La plupart des institutions de crédit ont été éprouvées par la crise, surtout celles qui représentent des valeurs de spéculation.

Le spectacle qui nous a été donné par l'ébranlement des valeurs de spéculation est bien fait pour désabuser ceux qui risquent leur patrimoine sur des titres aléatoires, et, par contre, pour rassurer les gens d'épargne qui placent prudemment leurs fonds dans des entreprises utiles, fécondes, et à l'abri des coups de Bourse.

Les valeurs de spéculation, peuvent en vingt-quatre

heures, être dépréciées sans retour par une simple crise du marché. Elles ne vivent que par l'engouement d'un certain public, qui les prend, les porte aux nues, puis, nerveusement, s'en débarrasse et les laisse tomber à rien.

Les valeurs de placement, au contraire, n'ont rien à redouter de l'agiotage et même des événements politiques.

En signalant les actions de la *Société générale de Librairie Catholique* comme un placement solide et d'avenir, nous avons toujours tenu un langage prudent. Nous ne sommes pas les seuls à parler ainsi. Voici ce que l'*Europe diplomatique* dit de son côté :

« La crise qui vient de se produire à la Bourse de Paris prouve une fois de plus ce que nous avons dit souvent : la spéculation est interdite à l'Épargne, qui en est toujours fatalement victime. Le petit capitaliste qui se risque sur le terrain de la spéculation est sûr de payer les frais de la guerre, les pots cassés, comme on dit vulgairement. Aussi les détenteurs de l'épargne ne doivent-ils chercher que les titres à rendement certain, à l'abri des crises financières et politiques, et dont le revenu progressif accroît et consolide la valeur d'année en année.

« Nous conseillons donc d'acquiescer au plus tôt des actions de la *Société générale de Librairie catholique*. Les titres de cette Société réunissent les meilleures conditions de sécurité et de rendement que l'on puisse désirer. Elles bénéficieront même d'une plus-value certaine après l'Assemblée générale des actionnaires, où l'on va exposer, chiffres en main, la marche prospère de la Société.

« Il y a des entreprises qui se recommandent par leur seul caractère d'utilité publique. Or, la *Société générale de Librairie catholique* doit être recommandée, non seulement comme entreprise d'utilité publique, mais aussi comme entreprise d'intérêt moral et général.

« On aura beau dire, la fabrication et la vente de belles et saines publications produira toujours de plus grands bénéfices que celles d'œuvres immorales ou de mauvais goût. Le public des bons livres ne s'épuisera jamais en France, grâce à Dieu. Et ce public, c'est la clientèle de la *Société générale de Librairie catholique*. »

Nous n'avons rien à ajouter à ce qu'expose si bien l'*Europe diplomatique*.

Ajoutons, puisque nous venons de nommer la *France nouvelle*, que les parts de ce journal, dont nous entretenons nos lecteurs depuis quelque temps, sont à peu près entièrement placées. Les actionnaires et obligataires de la *Société générale de Librairie Catholique* qui, pour une raison ou pour une autre, ont tardé à profiter de ce bon placement, ne doivent plus attendre. Puisqu'il existe des facilités spéciales pour eux, des combinaisons dont ils peuvent seuls bénéficier, qu'ils en usent.

Nous ne saurions répondre de l'avenir et l'affirmer ; mais nous aimons à répéter que la *France nouvelle* nous paraît appelée à un développement considérable et certain. Les opinions qu'elle défend reprennent faveur, grâce aux sottises et aux vexations des détenteurs de l'autorité publique. Elle met à les défendre une ardeur, un entrain, une conviction qui réveillent les consciences et aiment les courages. Le moment n'est pas loin où les gens calmes et droits, reprendront les rênes, et dans ce retour aux idées d'ordre, dans cette renaissance nationale, la *France nouvelle* aura droit de revendiquer sa part. Il est patriotique aujourd'hui de l'aider, demain il sera lucratif de l'avoir aidée.

Qu'on s'adresse donc pour ces parts de 250 francs, à M. Vattier, directeur de l'excellent journal : la *Gazette Financière*, à Paris.

Nous terminerons en signalant à nos lecteurs le journal financier la *Banque*, 23, rue de Grenelle, dont le directeur, M. Albert Hans, a longtemps rédigé la partie financière de la *France nouvelle*, et rédige aujourd'hui la partie économique de la *Revue du Monde Catholique*.

La *Banque*, dont l'abonnement ne coûte que 4 francs par an, donne une quantité de renseignements spéciaux et indispensables à tous les petits capitalistes. On peut s'abonner à la *Banque* en adressant quatre francs en un mandat ou en timbres-poste au directeur.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

S. G. MONSEIGNEUR ISOARD

LE MARIAGE, Conférences prêchées à la chapelle de l'Oratoire.

1 beau vol. in-12, titre rouge et noir, de 360 p. Prix. . . 3 fr.

LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT, vie, œuvres et épreuves de Pauline Marie Jaricot.

1 beau vol. in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. 3 fr.

LÉON AUBINEAU

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ÉMILIE DE RODAT, fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de la Sainte-Famille.

4^e édition. 1 fort volume in-12, titre rouge et noir, de xvii-658 pages. Prix. 4 fr.

EUGÈNE LOUDUN

LE MAL ET LE BIEN, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE (III^e volume).

In-8 de 360 pages. Prix. 5 fr.

ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

HISTOIRE DE PIE IX ET DE SON PONTIFICAT, 4^e édition, augmentée d'un troisième volume.

Magnifique ouvrage in-8 orné du portrait de Pie IX et autres gravures hors texte.

Prix des trois volumes 18 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FRANCS

CRÉÉE POUR RÉFUTER LES ERREURS HISTORIQUES

Collection de volumes in-12, titres rouge et noir, de 400 à 500 pages.

M. L'ABBÉ LEFORTIER

LA SAINT-BARTHÉLEMY ET LES PREMIÈRES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs.

1 vol. in-12 de 464 pages, titre rouge et noir. 3 fr.

LE DROIT DU SEIGNEUR AU MOYEN-ÂGE, par Louis Veuillot, 3^e édition, augmentée d'un avertissement et d'un appendice.

M. AUGUSTIN THIERRY, son système historique et ses erreurs, par Léon Aubineau, 2^e édition.

DE LA REVOCATION DE L'EDIT DE NANTES, par le même.

ÉTUDES ET CONTROVERSES HISTORIQUES, par Léon Gautier.

NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENTS SUR L'ASSEMBLÉE DE 1682, d'après les Mémoires inédits du marquis de Sourches, prévôt de l'hôtel du roi, et grand prévôt de France, et autres documents peu connus, par le P. M. Lauras, de la Compagnie de Jésus.

HISTOIRE DU CARDINAL DE FLEURY ET DE SON ADMINISTRATION, par M. l'abbé V. Verlaque, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.

LA QUESTION DE GALILÉE, les faits et leurs conséquences, par Henri de Lépinols.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876, la Barrique, 150 Fr.

Médoc Saint-Laurent 1875, — 250 —

Château Payllanne-Bijon 1874, — 400 —

Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice). — 180 —

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PATE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.

2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.

3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.

4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.

5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION et ADMINISTRATION : Librairie V^{or} PALMÉ, Dir^r de la Société Générale de Librairie Catholique, 76, r. des Sts-Pères, Paris

CONDITIONS D'ABONNEMENTS : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un An : 8 francs. — Autres Pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 57

PREDICATION : 1^{re} semaine de l'Avent : Le péché : 1^{er} sermon, sa naissance ; 2^e sermon, ses progrès. — Homélies sur les O de l'Avent. — CONGRÉGATION DES RITES : Les lampes à huile ne peuvent être substituées aux cierges dans l'exposition du Saint-Sacrement. — A qui appartient la rédaction de l'*Ordo* ? — Les causes de canonisation ne peuvent être imprimées qu'à Rome. — Lettre du ministre des cultes sur le chant du *Domine salvam fac Rempublicam* et les absences des évêques. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Les crucifix auxquels est attachée une indulgence plénière à l'article de la mort, perdent-ils cette indulgence à être donnés ? Sont-ils censés appartenir à quelqu'un, ou bien les indulgences y attachées peuvent-elles être gagnées par tout le monde ? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Quelle marche à suivre pour demander au Gouvernement un secours pour mobilier d'église ? — Dans un cimetière où sont enterrés catholiques et protestants, est-il du devoir du prêtre de bénir la fosse à chaque sépulture ? — Est-il permis à un instituteur d'afficher à la porte de l'église l'ouverture de son école ? à un maire, de laisser adosser aux murs de cette église des barraques, les jours de foire ? — Un curé peut-il laisser transférer les restes d'un vieux cimetière dans un nouveau, sans cérémonie religieuse ? — Un maire a-t-il le droit d'avoir une clef de l'église ? — Les bureaux de bienfaisance, tels qu'ils viennent d'être réorganisés, conservent-ils le droit de placer des trones dans les églises ? — Quelles formalités à remplir pour avoir des élèves dans son presbytère ? — Un percepteur peut-il refuser à la domestique d'un curé de lui payer le mandat de traitement ? — VARIÉTÉ : Histoire d'un prêtre et d'un insecte. — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Procédés divers de dorure. — Quels sont les remèdes à appliquer aux vins tournés ?

CORRESPONDANCE

M. (Seine-Inférieure), 17 novembre 1879.

— Je prie l'*Ami du Clergé* de me donner, pendant une année encore, ses doctes leçons, dans lesquelles je suis heureux de trouver des solutions sur des questions qui me sont du plus haut intérêt. Mais ne croyant pas avoir assez fait en renouvelant mon abonnement à l'*Ami du Clergé*, je m'engage, dès aujourd'hui, pour la *Revue du monde catholique*.

VINCENT, prêtre.

R. — L'*Ami du Clergé* est heureux de recevoir votre bon témoignage et vos précieux encouragements, cher abonné. Permettez-lui d'ajouter qu'il croit les mériter à bon droit, à cause des laborieuses recherches et de la conscience qu'il apporte dans ses moindres travaux. Il fait bien, mais il fera mieux encore : vous le constaterez sous peu.

Nous voulons à notre tour nous montrer bienveillants et justes envers vous, en vous accordant GRATUITEMENT, pour la *Revue du monde catholique*, l'exemplaire de l'*Agenda du Clergé pour 1880* promis aux abonnés de l'*Ami* et de l'*Enseignement*. Note est prise : vous le recevrez dès son apparition.

G. (Bouches-du-Rhône), 24 novembre 1879.

...Je profite de cette occasion pour vous demander quelle sera la date où doit finir mon abonnement.

Pourriez-vous me dire aussi à quelle époque paraîtra la Table que vous avez annoncée ?

L'abbé SABATIER.

R. — Votre abonnement à l'*Ami du Clergé* finira le 31 décembre prochain. Ne comptez pas les mois de novembre et de décembre 1878 : ils ont été abandonnés comme *prime* à tous ceux qui se sont abonnés pour la présente année 1879. C'est votre cas.

La Table des matières sera envoyée avec le dernier numéro, le 62^e, qui complètera la 1^{re} année de l'*Ami du Clergé*.

O. (Drôme), 18 novembre 1879.

Dernièrement, il a été question dans l'*Ami du Clergé*, du meilleur calorifère à employer pour le chauffage soit des appartements, soit des églises, soit des écoles, et il n'a pas été dit dans quelle maison de Paris ou de Province on pouvait se procurer lesdits calorifères. C'est là une lacune que votre journal pourrait bien combler à la grande satisfaction de ses lecteurs.

CH. BLANC, curé d'O.

R. — Si vous aviez bien remarqué le Supplément qui accompagnait notre numéro du 13 novembre courant, vous y auriez lu que la *Société générale de librairie catholique* va s'installer dans son magnifique hôtel de la rue des Saints-Pères, et qu'elle se propose, à cette occasion, de faire la commission EN GRAND : ce qui veut dire, bien cher abonné, qu'elle ne se bornera pas à publier des livres et à procurer ceux de toutes les autres librairies, mais qu'elle étendra sa

commission à n'importe quels objets de la Place de Paris, notamment : Orgues, Harmoniums, Pianos, Vases sacrés, Statues, Tableaux, Vitraux, Etoffes, Meubles ; en un mot, tous articles servant au Culte ou aux besoins usuels de la vie. Adressez-vous donc à elle avec confiance, indiquez approximativement le prix que vous voulez mettre à votre calorifère, et elle vous procurera « le meilleur, » suivant votre expression. Et pour vous prouver qu'elle ne spéculé pas sur ses clients, mais qu'elle se propose, avant tout, de leur rendre service, nous ajouterons qu'elle ne prend pour droit de commission que 3 p. 100, au lieu de 5, 6, 10, et quelquefois davantage, que font généralement payer les autres intermédiaires. Grâce aux nombreuses commandes qu'elle aura à faire, il lui sera facile d'obtenir le prix du gros, et tout cela profitera encore à ses clients.

St-E. (Marne), 23 novembre 1879.

Je m'empresse de vous retourner rempli un bulletin de réabonnement pour *l'Ami du Clergé*, et d'abonnement à *l'Enseignement catholique* pour 1880.

Le premier a été pour moi d'un tel avantage que je ne veux pas même deviner la satisfaction du dernier. Je suis persuadé qu'il ne me restera qu'un regret : celui de ne voir qu'une fois par mois votre cher *Ami* accompagné d'un plus solennel visiteur : *l'Enseignement catholique*.

MARTIN, curé de St-E.

R. — Nous espérons avec vous que *l'Enseignement catholique* aura la chance de vous satisfaire autant que son jeune *Ami du Clergé*. Dans tous les cas, nous y emploierons les mêmes soins et les mêmes efforts.

Déjà, dans plusieurs numéros, nous avons donné le sommaire des matières des livraisons mensuelles. Celle de décembre vient de paraître, et à cette occasion, nous croyons intéressant pour nos lecteurs d'avoir sous les yeux la table générale de toute l'année. La voici :

ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

Année 1879

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

- S. Em. le cardinal de Bonnechose** : Sermon sur le culte des Morts.
- S. G. Mgr l'évêque de Rodez** : De la nécessité de la Religion pour le véritable avancement de la science. — Discours prononcé à l'inauguration de la Faculté des lettres de Toulouse.
- Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches** : Panégyrique de Saint-Vincent de Paul.
- S. G. Mgr Landriot** : L'Esprit-Saint. — Action du Saint-Esprit sur les âmes. (Inédit).
- R. P. Monsabré** : Conférences de Notre-Dame de Paris (1879). — 1^{re} conférence : l'Intelligence de Jésus-Christ. — 2^e conférence : la Volonté de Jésus-Christ. — 3^e conférence : le Cœur de Jésus-Christ. — 4^e conférence : la Sainteté de Jésus-Christ. — 5^e conférence : les Infirmités de Jésus-Christ. — 6^e conférence : le Sacerdoce de Jésus-Christ.

Les RR. PP. Paulistes, de New-York : *Les fausses maximes*. — *Judas et le péché mortel*. — *La résurrection de Jésus-Christ*, fondement de notre foi. — *L'Ascension de Jésus-Christ*, type de l'Ascension spirituelle du Chrétien. — *Triomphe du Corps de Jésus-Christ* (pour la Fête-Dieu). — *Prix de l'Âme*. — *La destinée de Marie*, type de la nôtre. — *Les leçons de l'Automne*. — Discours pour le jour des morts. — *Préparation à la venue de Jésus-Christ*. — *Joyeux Noël*.

R. P. Matignon : *Conférences sur le mariage* : de la Situation de l'époux. — Conférence sur le divorce.

R. P. Albert de Saint-Sauveur, Carme déchaussé : Sermon sur la Sainteté.

R. P. Olivaint : Le Péché de la Jeunesse.

Mgr Gassiat : Discours sur les fleurs, à l'occasion de la Saint-Fiacre. — Le Dogme de la Mort.

M. l'abbé Méric, professeur à la Sorbonne : Discours sur la Séparation de l'Eglise et de l'Ecole. — Discours sur le respect de l'autorité.

M. l'abbé F. Duilhé de Saint-Projet, doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse : Discours prononcé dans la cérémonie d'inauguration.

M. l'abbé Tilloy, aumônier du Lycée Louis-le-Grand : Conférences sur la religion à l'usage des lycées. — 1^{re} conférence : de l'étude de la religion. — 2^e conférence : Des systèmes qui excluent la religion du domaine de la science. — 3^e conférence : De la méthode à suivre dans l'étude de la religion. — 4^e conférence : Existence de Dieu. Preuve historique. — 5^e conférence : Existence de Dieu. Preuve physique. — 6^e conférence : Existence de Dieu, preuve métaphysique.

M. l'abbé E. Cornet, grand doyen de Béthune : Panégyrique de Saint Bernard. — Panégyrique de Saint Ignace de Loyola. — Sermon sur l'Immaculée-Conception.

M. l'abbé Poisson : Conférences sur le catholicisme eu égard à l'époque actuelle, prêchées à la Cathédrale de Chartres. (Cinq conférences.)

M. l'abbé Drouin : Sermon sur la Présentation de Jésus-Christ au Temple. — Sermon sur la nativité de la Sainte Vierge.

M. l'abbé Hébert : Sermon pour une fête de l'adoration perpétuelle.

M. l'abbé Briant : Danger des mauvaises lectures.

M. l'abbé Destrem, chanoine honoraire. — Panégyrique de Saint Joseph.

M. l'abbé de Lamerey : Allocution pour une érection de Chemin de Croix. — Panégyrique de saint Marcellin, pape et martyr. — De l'insuffisance de l'honnêteté en matière de salut.

M. l'abbé Dion : Instruction sur la nature et la malice du péché mortel.

M. l'abbé Ginestet : Sur les pèlerinages (Conférence).

M. l'abbé Virel : Devoirs des peuples envers le Sacerdoce.

M. l'abbé A. Bourdin : Instruction pour la fête de la Toussaint.

M. l'abbé P. de Saint-Vincent : Conférences aux ouvriers sur la Morale.

Variétés. Lettres familières sur les Conférences prêchées à N.-D. de Paris par le R. P. Hyacinthe.

M. Aurèle Quentin : Revue de la Prédication.

Nota. — L'abonnement à *l'Enseignement catholique* est de 12 francs par an. — Pour les abonnés de *l'Ami du Clergé*, 10 francs seulement. — Ou bien en payant ces deux journaux leur prix total, soit 20 fr., ils ont droit à l'*Agenda du Clergé* pour 1880 (4 f.), GRATUITEMENT.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

AVENT. — PREMIÈRE SEMAINE

Premier sermon sur le péché. — Sa naissance

Delicta quis intelligit. (Ps. 18.)

Si les yeux du corps, dit saint Augustin, pouvaient percer l'obscurité de la nuit, les lumières de notre esprit pourraient aussi découvrir l'horrible énormité du péché : *Si tenebræ videntur, peccata intelliguntur*. Puisque le péché est directement opposé à Dieu comme le souverain mal au souverain bien, il semble que l'un n'est pas moins difficile à connaître que l'autre. Essayons néanmoins d'en étudier la malice et voyons ce qu'est le péché dans sa naissance, ce qu'il fait dans une âme au moment où il y entre. Il y forme une inimitié fatale entre Dieu et l'homme : 1^o Inimitié du côté de l'homme, qui déclare la guerre à Dieu. 2^o Inimitié du côté de Dieu, qui hait l'homme pécheur. 3^o Inimitié plus grande même dans l'homme qu'elle ne l'est en Dieu.

I. Le pécheur fuit Dieu, et néanmoins il marche contre Dieu quand il pèche ; il le fuit comme ami, il le poursuit comme ennemi, il s'en éloigne par le mépris de ses grâces, mais il l'attaque avec toute l'insolence d'un rebelle qui prend les armes et qui se soulève contre son souverain : *Tetendit adversus Deum manum suam et contra omnipotentem roboratus est* (Job. 15-25). Il a la témérité de vouloir en venir aux mains avec Dieu et de ramasser toutes les forces de sa malice pour aller contre sa toute-puissance : *Cucurrit adversus eum, erecto collo et pingui cervice armatus est*. L'homme, par son péché, a l'impudence et l'audace de violer toutes les lois, de rompre toutes les chaînes, de renverser toutes les murailles et d'aller par toutes les brèches frapper le cœur de Dieu d'une plaie mortelle : *Tactus cordis dolore intrinsecus*. Dieu, à la vérité, ne meurt pas de ce coup, il ne périr pas dans ce combat ; mais à quoi cela tient-il ? Est-ce à notre haine où à sa nature ? est-ce à notre fureur ou à son immortalité ?

Remarquez encore les différents degrés de l'iniquité du pécheur. Il tâche d'abord d'accorder son péché avec Dieu : il voudrait que le Seigneur souffrit cette idole dans son cœur, sans la renverser. S'il pouvait avoir cette condescendance, le pécheur bornerait là toute sa malice ; mais, parce que Dieu ne peut souffrir cette profanation sans la punir et qu'il menace ce profanateur, que fait cet impie ? il passe au second excès de sa haine, il fait monter son péché au-dessus de Dieu, et alors la malice du pécheur ne reconnaît plus d'autre divinité que son crime. Horrible attentat que saint Paul rappelle par ces paroles : *Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore* (Rom. 6-12) ; c'est-à-dire, que le péché commande si absolument dans l'âme et dans le corps de tous les pécheurs qu'il n'y reste plus aucun vestige de l'autorité de Jésus-Christ, aucune marque de sa justice,

aucun trait de sa charité et de son amour, aucune impression de son sang, de sa passion et de sa mort. Bien plus, la haine du pécheur renouvelle cette passion, sa cruauté verse le même sang et sa fureur ouvre les mêmes plaies qui ont déchiré l'humanité sainte du Sauveur : *Rursum crucifigentes Filium Dei*. (Heb. 6.)

II. Puisque le péché est opposé à Dieu, puisque sa malice est infinie, il faut ajouter que Dieu le hait autant qu'il s'aime lui-même. Or, je remarque dans l'amour de Dieu plusieurs caractères qu'il faut appliquer à sa haine : 1^o Son amour est nécessaire : il ne peut pas cesser un moment de s'aimer. 2^o Il est infini : il s'aime de toute la force et de toute la plénitude de son cœur. 3^o Il est substantiel : tout ce qui est en Dieu est amour. 4^o Il est efficace : c'est-à-dire, la source de tous les biens. Voilà aussi les quatre caractères de la haine qu'il porte au pécheur. Haine nécessaire que l'amour que Dieu a pour lui-même ; il cesserait d'être Dieu, et le péché cesserait d'être péché, si Dieu cessait un instant de le haïr. Cette haine semble même être, en un sens, plus nécessaire que l'amour qui procède du Saint-Esprit. Et pourquoi cela ? parce que cet amour n'a pour principe que deux personnes et que cette haine est commune à toutes les trois ; c'est la haine du Saint-Esprit aussi bien que celle du Père et du Fils, et elle a l'amour même pour principe. Ah ! quand la haine vient de l'amour ; quand elle a ses racines et ses fondements dans l'amour, il faut bien dire qu'elle est nécessaire, qu'elle est implacable.

Cette haine étant nécessaire est nécessairement infinie, elle est sans borne et sans mesure. Dieu hait son ennemi avec toute l'étendue de ses perfections, puisque la haine de Dieu étant Dieu même, elle réunit par conséquent tout ce qui est en Dieu ; aussi, Dieu hait-il cet ennemi de toute sa volonté, de tout son entendement, de toute sa puissance, de toute sa justice, de toute sa sainteté ; il le hait de toute la plénitude de sa miséricorde, et voilà la raison des violences que Dieu souffre quand il veut faire grâce aux pécheurs ou se venger de leur injustice ; cette miséricorde les aime et les hait tout ensemble. Elle veut pardonner et elle veut punir ; sa bonté veut qu'elle se communique, mais sa haine la resserre et arrête ses grâces.

Enfin la haine que Dieu porte au pécheur est une haine efficace. Mot terrible ! Souvent, lorsque nous haïssons un ennemi, nous ne pouvons pas lui nuire, et toute notre malignité se renferme, malgré nous, dans notre cœur sans pouvoir éclater au dehors, soit par faiblesse et impuissance, soit par crainte de tomber entre les mains de la justice, si nous exécutons nos pernicieux desseins. La même chose n'arrive pas pour Dieu, son amour et sa haine sont efficaces. Comme l'un est le principe de tous les biens, l'autre est la source de tous les maux. Comme son amour prépare aux justes la plénitude de tous les biens, sa haine prépare aux réprouvés le comble de tous les maux : *Congregabo super eos mala et sagittas meas complebo in eis* (Ez. ch. 5).

Et c'est dans la vue de tant de malheurs que

Job effrayé fait pousser cette plainte au pécheur : *Quare posuisti me contrarium tibi.*

Voilà ce que fait le péché dans sa naissance : que doit-on attendre de ses progrès ? Voilà le premier malheur qu'il attire sur son auteur : que sera-ce quand ce monstre sera formé, puis-que dans sa faiblesse il est déjà capable d'allumer une guerre si terrible : guerre du côté de l'homme, ennemi de Dieu, guerre de la part de Dieu, ennemi de l'homme ! Bien plus, la haine de l'homme l'emporte sur la haine de Dieu.

III. Quelque grande et terrible que soit la haine que Dieu porte au pécheur, il ne le hait pas cependant tout entier. Il aime ce qu'il a fait ; il hait ce qu'il n'a pas fait. Il l'a doté d'une nature qui est l'objet de sa complaisance et de son amour, mais il déteste le péché. La haine de Dieu ne confond point la nature avec le crime, l'humanité avec le vice. Dieu aime sa créature, il hait son ennemi, il aime l'homme, mais il est irrité contre le coupable.

La haine que le pécheur porte à Dieu est d'un autre caractère. Il semble qu'elle ne le servirait pas assez bien si elle ne l'emportait sur celle de Dieu. Il ne veut pas qu'il y ait en Dieu rien qui puisse être à couvert de son inimitié, puisqu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit infiniment secret et par conséquent opposé à la corruption et à la malice du péché.

Examinez, à tout moment, les circonstances et l'énormité d'un péché qui vous rend les ennemis de Dieu. Voilà le grand sujet de vos réflexions ordinaires ou plutôt, dit saint Basile, voici les conséquences que vous devez en tirer : Parcourez tous les péchés les uns après les autres, afin que la considération de leur malice vous les fasse détester. Par ce moyen deux ennemis se réconcilieront : vous vous réconcilierez avec Dieu par la connaissance de votre péché et la douleur de l'avoir commis, et Dieu se réconciliera avec vous par un effet de sa miséricorde en cette vie et une participation de sa gloire en l'autre.

Deuxième sermon sur le péché. — Ses progrès

Delicta quis intelligit. (Ps. 18.)

Si c'est un grand mal que d'offenser Dieu par un péché mortel, on peut dire que c'est le plus grand des maux que d'y persévérer. Dans l'un c'est une faiblesse humaine, dans l'autre c'est une opiniâtreté diabolique. Il en est du péché, dit saint Ambroise, comme d'une étincelle de feu qu'on peut facilement éteindre dans le commencement, mais qui, prenant de nouvelles forces par la matière qu'elle trouve, cause enfin des incendies auxquels on ne peut plus apporter de remède. Ou bien encore, les pécheurs sont comme ceux qui tombent dans la boue : plus ils s'y roulent, plus ils se salissent ; plus ils demeurent dans le péché, plus ils se rendent épouvantables aux yeux de Dieu. L'énormité de leurs fautes échappe à leur esprit, qui n'en conçoit ni la malice ni l'horreur. Il finit même par s'y complaire, et l'habitude venant à rendre

le péché comme naturel et familier dans une âme, elle sera bientôt capable de le porter aux dernières extrémités. En effet : 1^o la naissance en est aisée ; 2^o les progrès en sont dangereux ; 3^o la fin en est malheureuse.

I. Il en est du péché comme d'un labyrinthe : rien de plus aisé que de s'y engager, rien de plus difficile que d'en sortir. On ne commence pas d'abord par ces grands excès qui rebute- raient une conscience délicate et tendre. Le démon sait mieux nous ménager : il nous insinue doucement le péché par les endroits dont nous nous défions le moins. Voilà pourquoi un des plus grands effets de la prudence d'un chrétien est de s'éloigner de ces fatales situations qui le portent insensiblement au péché et qui lui en facilitent l'habitude. Il faut observer la tête du serpent, dit le Saint-Esprit, et l'écraser, car il est à craindre que s'il entre une fois dans un cœur, tout le reste de son corps n'y passe. Il faut se précautionner contre toutes ces fautes légères qui, souvent, sont plutôt des dispositions au péché que le péché même ; il faut prévenir de loin le vice, il faut en fuir les apparences par une sage discrétion ; autrement cette négligence nous sera très fatale et nous entraînera dans l'abîme. L'habitude du péché, quand elle commence de bonne heure, croît insensiblement, et elle se fortifie de telle sorte qu'il faut un miracle pour la détruire. Quoique les péchés ne paraissent d'abord que des jeux, il faut les regarder comme de funestes présages de tous les désordres qui arrivent dans un âge plus avancé ; c'est par ce moyen, dit le Sage, qu'un pécheur ignorant et aveugle tombe dans les derniers malheurs. Il paraît libre et il ne reconnaît pas, le fou qu'il est, qu'il va s'engager dans des liens dont il ne pourra plus sortir : *Ignorat quod ad vincula stultus trahitur* (Prov. 70), car autant la naissance du péché est aisée, autant ses progrès sont dangereux.

II. Quand Isaïe parle de l'aveuglement des pécheurs, il nous dit qu'ils marchent dans la nuit de leur infidélité et de leur péché : *Populus qui ambulat in tenebris* (Isaïe, 9-2). Et saint Mathieu dit qu'ils sont assis dans l'obscurité et dans les ténèbres : *Populus qui sedebat in tenebris* (Matth., 4-16). Mais s'ils marchent, comment est-ce qu'ils sont assis ? et s'ils sont assis, comment peut-on dire qu'ils marchent ? Oui, ils marchent et ils sont arrêtés tout ensemble. Ils sont tellement arrêtés et même enchaînés dans les ténèbres de leurs péchés qu'ils ne sauraient faire un pas du côté du ciel ; mais s'ils sont immobiles de ce côté-là, ils ne le sont pas du côté du vice : ils marchent à grands pas dans cette voie funeste : *Ambulabant ut cæci quia Domino peccaverunt*. Quand une âme commence à s'abandonner au péché et à s'en faire une habitude, elle perd bientôt la vue de Dieu et de son salut. C'est ce qui arrive, en effet, à tous les pécheurs accoutumés au mal : ils fuient la vérité et cherchent l'obscurité et les ténèbres : ce qui les fait tomber dans un second aveuglement, qui consiste à ne prendre conseil que de

leur passion, laquelle n'a plus de mesure, n'a plus de bornes, ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul cette parole : un pécheur accoutumé à offenser Dieu en vient jusqu'à un tel excès qu'il ne garde plus aucune mesure dans sa vie mauvaise, s'abandonnant sans frein à tout ce qui peut flatter son insatiable cupidité. Et cette difficulté qu'un pécheur d'habitude a pour se convertir, vient de trois causes : 1^o de l'aveuglement dans lequel il est et qui lui ôte la vue de son péché ; 2^o du penchant naturel qu'il a au vice et que l'habitude augmente ; 3^o de la tentation du démon, qui devient plus violente par la privation des grâces de Dieu, qui diminue à mesure que le péché se fortifie : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum et Angelus Domini persequens eos* (Ps. 34). En effet, la voie des pécheurs est une voie de ténèbres, parce qu'ils ne voient pas, ou du moins, ne comprennent pas les désordres où ils s'engagent tous les jours par leurs mauvaises habitudes. C'est un chemin glissant et, pour comble de malheur, ils ont le démon qui les presse et qui ne les quitte point qu'ils ne soient tombés au fond de l'abîme. Mais quelle sera la fin de celui qui est engagé dans l'habitude du péché ?

III. Pour connaître la vie des hommes et pressentir leur fin, il suffit d'observer leurs inclinations dominantes, leurs habitudes. Or, l'expérience et la raison nous font voir que les bonnes, d'ordinaire, finissent toujours bien et les mauvaises toujours mal, non seulement pour l'éternité, mais encore pour le temps. Ceux qui sont engagés dans de mauvaises habitudes, voient à la fin, leur péché retomber sur leur tête par quelque accident funeste, quelque précaution qu'ils prennent pour s'en garantir, parce qu'ils sont impuissants contre la Providence de Dieu quand elle veut humilier les hommes et leur faire souffrir la confusion de leur vie mauvaise : *non est sapientia, non est prudentia, non est concilium contra Dominum* (Prov. 21). Cette habitude mauvaise ne nous attire pas seulement la confusion et les déboires de la vie présente, mais la confusion même et les douleurs de l'éternité. On ne s'en défait presque jamais ; quand un homme a le malheur de s'y être engagé, c'est un abîme qu'il se creuse lui-même et dans lequel il faut qu'il périsse tôt ou tard. Dans tous les autres maux de la vie, nous sommes si prudents et si soigneux pour les prévenir ! N'y aura-t-il donc que la grande affaire de l'éternité pour laquelle nous ne le serons point ? N'y aura-t-il que le péché que nous ne préviendrons point ? Cependant, Dieu ne nous demande que la chose du monde la plus aisée, celle d'éviter telle occasion avec laquelle nous n'avons encore aucun lien, d'étouffer telle passion naissante avant qu'elle ne devienne plus forte ; et cela pour éviter le plus grand des maux, qui est la damnation ; et pour acquérir le plus grand des biens, qui est le ciel.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instruction paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h.

de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très-compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes. Prix : 200 fr.

HOMÉLIES

SUR LES O DE L'AVENT

En beaucoup d'Eglises, on fait une Retraite préparatoire à la Fête de Noël. Les grandes Antiennes O, que l'on chante aux Vêpres du 17 au 23 Décembre, formant le texte ordinaire des Instructions adressées aux Fidèles pendant cette Retraite, l'*Ami du Clerge* croit bon et utile de publier une Série d'Homélies sur ces belles Antiennes.

I. — MERCREDI, 17 DÉCEMBRE.

O Sapientia, quæ ex ore Altissimi prodisti, attingens a fine usque ad finem fortiter, suaviterque disponens omnia, veni ad docendum nos viam Prudentiæ.

M. F.

L'Eglise, qui veut en ces jours de salut nous préparer à célébrer dignement la Naissance de N.-S. J.-C., nous le représente aujourd'hui comme la Sagesse du Très-Haut et nous exhorte à lui demander sa lumière pour qu'elle nous dirige dans le chemin du Ciel. De là, cette belle Prière : « O Sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez avec force « d'une extrémité à l'autre et qui disposez tout « avec douceur, venez nous enseigner la voie « de la Prudence. » Pour répondre à la pensée de l'Eglise, nous contemplerons aujourd'hui cette divine Sagesse, nous verrons quelle fin elle s'est proposée en nous créant et nous montrerons quels moyens elle nous a donnés pour atteindre cette fin.

I

Rien n'est plus admirable que les œuvres attribuées par l'Ecriture à cette divine Sagesse. « Elle a, » dit-elle, « tout disposé avec nombre, « poids et mesure (1). Elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes « choses avec douceur (2). Quel mortel a jamais « pénétré la Sagesse de Dieu, précédant toutes « choses (3) ? O profondeur de la Sagesse de « Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont impossibles à « scruter (4) ! » Avec quel éclat ne la voit-on pas briller dans les œuvres de la Création ! « Les « cieux racontent la gloire de Dieu, » s'écrie le Prophète Royal, « et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Le jour le dit au jour, et

1. Sap. xi, 21. — 2. Ibid, viii, 1. — 3. Eccli. i, 7. — 4. Rom. vi, 33.

« la nuit en donne connaissance à la nuit. Il
 « n'y a ni discours, ni langage, où l'on n'en-
 « tende cette voix. Son éclat s'est répandu dans
 « tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extré-
 « mités de la terre (1). »

Écoutez ce qu'elle nous dit d'elle-même par
 la bouche de Salomon : « Le Seigneur m'a pos-
 « sédée au commencement de ses voies ; avant
 « toutes ses œuvres j'étais. J'ai été ordonnée
 « dans l'éternité et dès le principe, avant que la
 « terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais
 « conçue ; les sources étaient sans eau, les mon-
 « tagnes n'étaient pas encore afferries, et j'é-
 « tais engendrée avant les collines. Dieu n'a-
 « vait pas encore créé la terre, ni les fleuves,
 « ni les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieux,
 « j'étais là. Quand il environnait les abîmes de
 « leurs bornes, quand il suspendait les nuées,
 « quand il fermait les sources de l'abîme, quand
 « il donnait à la mer ses limites, quand il dé-
 « fendait aux eaux de les franchir et quand il
 « posait les fondements de la terre, alors j'étais
 « auprès de lui et honorée par lui, j'étais cha-
 « que jour ses délices, me jouant sans cesse
 « devant lui, me jouant dans l'univers et fai-
 « sant ma joie d'habiter avec les enfants des
 « hommes (2). »

II

La Foi nous enseigne que Dieu a créé l'univers par sa parole ou son Verbe. Or le Verbe, qui est la Sagesse du Très-Haut, a dû se proposer une fin, en faisant sortir l'univers du néant. Cette fin, pour être digne de sa majesté, ne pouvait être que lui-même. C'est donc pour sa gloire qu'il l'a créé. Mais, parmi tous les êtres dont se compose l'univers, il s'en trouve un qui, encore qu'il soit séparé de Dieu par une distance infinie, approche cependant le plus près de ses perfections. Et quel est cet être privilégié ? C'est l'homme. Il résume, pour ainsi dire, en lui-même toutes les créations. Par son corps il tient aux substances matérielles ; et par son âme, aux substances spirituelles. Tout dans la nature semble avoir été fait pour lui. C'est en effet pour le nourrir et le servir que la terre produit les plantes et les animaux. Et si le ciel roule au-dessus de lui tant de globes lumineux, c'est pour l'éclairer et pour donner au palais splendide que lui a fait son Créateur, plus d'éclat et de magnificence.

Mais si tous les êtres de la Création sont destinés à l'homme, l'homme à son tour doit les rapporter à Dieu. Dieu, qui est son principe, est également sa fin. Il l'a élevé au-dessus de tout ce qui existe sur la terre et il s'est plu à le combler de tous ses dons. Aussi l'homme est-il justement regardé comme le chef-d'œuvre de ses mains. Or les facultés, dont il a doué son âme, nous montrent qu'il l'appelle à une destinée plus sublime que les autres créatures. En effet, s'il lui a donné une intelligence, un cœur et une volonté, n'est-ce pas afin qu'il les applique à le connaître, à l'aimer et à le servir ? D'ailleurs, l'homme aspire nécessairement au

bonheur. Et il sent que la possession du Souverain Bien est seule capable de le rendre heureux. Mais comment pourra-t-il arriver à la possession de ce Bien Suprême ? C'est par la Religion. Il suit de là que la Religion est nécessaire à l'homme.

En quoi consiste la Religion ? La Religion consiste dans la connaissance, l'amour et le service de Dieu. Mais l'homme, réduit à ses propres forces, est-il capable de connaître, d'aimer et de servir Dieu comme il convient ? Les déistes le prétendent et rejettent, par conséquent, toute Révélation, n'admettant en matière de Religion que ce que l'homme peut comprendre avec les seules lumières de sa raison. Mais c'est une grande erreur. Car la Révélation nous est nécessaire pour connaître non seulement les vérités et les préceptes de l'ordre naturel, mais encore toutes les vérités et tous les préceptes de l'ordre surnaturel. Et ce qui nous en prouve la nécessité, c'est d'abord la faiblesse de la raison ; ce sont ensuite les erreurs et les vices où est tombé le genre humain, tant qu'il a été privé des lumières de la Révélation ; c'est enfin l'impuissance de la philosophie. Dans une prochaine Homélie, nous montrerons dans quelles ténèbres et dans quels désordres était plongé le monde avant l'avènement du Messie et quel besoin il avait de ce divin Rédempteur, pour revenir à la vérité et à la sainteté.

III

Or, de ce que la Révélation est nécessaire, nous pouvons conclure immédiatement qu'elle existe. Son existence découle logiquement de sa nécessité. Car la sagesse et la bonté infinies de Dieu nous obligent à croire qu'il a réellement indiqué aux hommes le moyen de lui plaire et de parvenir au bonheur en le servant. Mais comme son existence est un fait, il ne suffit pas de le démontrer par des preuves rationnelles ou métaphysiques ; il faut encore le constater par des preuves physiques ou réelles et par des témoignages authentiques. Il y a des signes ou caractères auxquels il est facile de la reconnaître. Ce sont les miracles et les prophéties qui, ayant Dieu seul pour cause, prouvent nécessairement la divinité de la Révélation en faveur de laquelle ils ont lieu. Mais quelle Révélation nous offre ces caractères ou ces signes ? C'est la Révélation Chrétienne ou le Christianisme. En effet, Jésus-Christ, qui l'a établi, a démontré la divinité de sa mission par ses miracles et ses prophéties. Pour nous en convaincre, il nous suffit de lire son Histoire dans le Nouveau Testament. Ils prouvent donc la vérité du Christianisme et, par conséquent, l'existence de la Révélation.

Quoique le Christianisme ne commence qu'à Jésus-Christ, cependant il ne faut pas en conclure que les hommes soient restés jusqu'à son avènement privés des lumières de la Révélation. Dieu a bien voulu les instruire dès l'origine du monde, d'abord par les Patriarches et ensuite par Moïse. Aussi la Révélation Chrétienne n'est-elle que le développement de la Révélation Patriarcale et de la Révélation Mo-

1. Ps. XVIII, 1-4.

2. Prov. VIII, 22-31.

saïque. Elle est substantiellement la même. Il est vrai qu'elle en abroge certaines lois; mais ces lois ne tiennent pas à l'essence de la Religion. Pour les autres, elle les maintient et les confirme; car son Auteur dit qu'il n'était pas venu détruire, mais accomplir la Loi et les Prophètes (1). Il faut donc regarder le Christianisme comme le dernier trait d'un plan formé de toute éternité par la Providence, et comme le couronnement d'un édifice commencé à la Création. Et l'on peut dire avec saint Paul que « Jésus-Christ est aujourd'hui, était hier et sera dans tous les siècles (2). »

Remercions donc, M. F., ce divin Sauveur d'être venu sur la terre et de s'être incarné pour notre rédemption. Admirens la Religion Sainte qu'il nous a révélée et qui doit, si nous l'observons fidèlement, assurer notre bonheur éternel. Et comme, sans la grâce, nous ne pouvons ni la connaître ni la pratiquer, conjurons-le de nous accorder ce don précieux, afin qu'éclairés par sa lumière et soutenus par sa force, nous suivions toujours la voie de la Prudence, c'est-à-dire la voie qui mène au Salut éternel. « *O Sapientia, quæ de ore Altissimi prodiisti, attingens à fine ad finem fortiter suaviterque disponens omnia, veni ad docendum nos viam Prudentiæ* : O Sagesse, qui êtes sortie de la « bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une « extrémité à l'autre avec force et qui disposez « tout avec douceur, venez nous enseigner la « voie de la Prudence. — Ainsi soit-il. »

L'abbé REGNAUD.

(Œuvres de M. l'abbé Regnaud : LA SOMME DU CATÉCHISTE, Cours de Religion et d'Histoire Sacrée à l'usage des Universités Catholiques et des Séminaires, Collèges, Institutions et Catéchismes de Persévérance. 4 volumes in-12 d'environ 1000 pages chacun. Prix : 16 francs.

LE CATÉCHISTE, ou Abrégé de la Somme du Catéchiste, à l'usage des Catéchismes de Première Communion. 4 volumes in-18 d'environ 250 pages chacun. Prix : 4 francs. — M. l'abbé Regnaud, qui a déjà reçu pour ses Cours un Bref de Pie IX et trente Lettres approbatives de NN. SS. les Archevêques et Evêques, vient d'être honoré d'un nouveau Bref par N. T.-S. P. le Pape Léon XIII.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites

I. — LES LAMPES A HUILE NE PEUVENT ÊTRE SUBSTITUÉES AUX CIERGES DANS L'EXPOSITION DU SAINT-SACREMENT.

Une église pauvre pourrait-elle alléguer son état de détresse et remplacer en partie par des lampes à huile les cierges qui sont prescrits pour exposer le Saint-Sacrement ?

Cette question a été soumise à la Sacrée Congrégation des Rites au nom d'un couvent de religieuses de l'Adoration perpétuelle établi à Monza (Italie). Le couvent, réduit à une situation précaire, invoquait cet état de pauvreté pour obtenir l'indult. Quelle a été la réponse

de la S. Congrégation ? Elle a refusé l'indult sollicité.

Voici le document officiel.

SANCTIMONIALIUM PERPETUÆ ADORATIONIS SS. SACRAMENTI. — Sanctimonialibus prædictis Mo-doetiæ existentibus ac postulantibus 1^o an in casu deficientiæ reddituum in expositione Ssmi Sacramenti lumina *ab olio* saltem ex parte substitui possint luminibus cereis ; 2^o et si negative, petitur indultum ut hoc fiat ex dispensatione.

Sacra Rituum Congregatio rescripsit : *Negative.*

Die 27 junii 1868.

II. — A QUI APPARTIENT LA RÉDACTION DE L'ORDO ?

Treize questions diverses ont été soumises à la Sacrée Congrégation des Rites, par le maître des cérémonies de la collégiale du Saint-Sauveur, à Montréal (Sicile), entre autres celles-ci :

A qui appartient la rédaction de l'*Ordo* ? Est-ce à la première dignité, en vertu de la coutume ? Peut-on en charger un membre quelconque du chapitre ? L'*Ordo* rentre-t-il dans les attributions du maître des cérémonies ? Ce dernier a-t-il tout au moins le droit de corriger les fautes ?

D'après la S. Congrégation, le droit de désigner quelqu'un pour rédiger l'*Ordo* appartient à l'évêque, ou bien au chapitre, ou bien à la première dignité, suivant l'usage; ordinairement, ce soin est confié au préfet des cérémonies.

La réponse, en effet, s'exprime ainsi :

« Jus eligendi personam pro confectione kalendarii spectat ad episcopum, vel ad capitulum, vel ad primam ejus dignitatem juxta consuetudinem; generaliter vero committitur præfecto cæremoniarum, qui kalendarium efformare debet juxta rubricas Missalis ac Breviarii Romani ac decreta Sacre Rituum Congregationis. »

(20 mars 1869.)

III. — CAUSES DE CANONISATION. MÉMOIRES. DÉFENSE DE LES IMPRIMER AILLEURS QU'À ROME.

L'imprimerie rend service à l'expédition des affaires qui sont traitées à Rome. Les principaux dossiers, imprimés à cinquante exemplaires, sont remis aux cardinaux et aux consultants, qui ont par ce moyen la commodité d'étudier les questions. Depuis fort longtemps, la S. Congrégation des Rites a fait défense de faire imprimer hors de Rome les mémoires et les pièces concernant les causes de canonisation. Actuellement, quoique le gouvernement italien ait introduit la liberté de la presse, les imprimeurs attachés à la religion continuent de soumettre leurs livres à la révision du maître du Sacré Palais. D'autres typographes ont secoué cette juste dépendance.

Comme la S. Congrégation des Rites doit nécessairement surveiller l'impression des papiers relatifs aux causes de canonisation, un décret, en date du 30 janvier 1878, ordonne que désormais les mémoires dont il s'agit ne puissent être imprimés que par les typographes subordonnés au maître du Sacré-Palais et approuvés par lui.

Les écrits imprimés ailleurs ne seront pas reçus au secrétariat de la S. Congrégation.

Ce décret a été confirmé, le 7 mars de la même année, par S. S. Léon XIII dans les termes suivants :

Facta autem de præmissis Sanctissimo Domino nostro Leoni papæ XIII per me infrascriptum secretarium fidei relatione, idem Sanctissimus Dominus noster decretum S. R. C. præfatum approbavit, et ita in posterum servari mandavit. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 7 martii anni ejusdem.

FR. TH. MARIA CARD. MARTINELLI, S. R. C. præfectus.

Pour les décisions des Congrégations romaines rendues depuis cinquante ans et recueillies actuellement au fur et à mesure de leur publication, il est nécessaire de posséder la savante collection des Analecta Juris Pontificii, revue mensuelle qui se publie par fascicules grand in-4 d'environ 60 pages à 2 col. — Un an, 20 fr. — Etranger, 25 fr. — La collection (17 vol.) avec tables, 340 fr. (Grandes facilités de paiements, chez V^{or} Palmé, 25, rue de Grenelle).

LETTRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DES CULTES

SUR LE CHANT DU *Domine Salvam fac Rempublicam* ET LES ABSENCES DES ÉVÊQUES.

Monsieur le préfet,

J'ai l'honneur d'appeler votre vigilance sur deux infractions graves aux prescriptions de la loi de germinal, an X, qui m'ont été signalées à plusieurs reprises comme se produisant dans un certain nombre de diocèses.

La première consiste dans l'omission volontaire par les curés et desservants de la prière : *Domine salvam fac Rempublicam*, qu'ils sont astreints à réciter en vertu du Concordat et de l'article 51 de la loi organique. Il importerait de rechercher si ces ecclésiastiques obéissent, en agissant ainsi, à des instructions parties de l'évêché ou s'ils ne suivent que leurs inspirations personnelles.

Vous voudrez bien me transmettre les renseignements que vous aurez recueillis sur ce point et y joindre votre avis motivé.

Il est un second abus sur lequel je vous invite à porter votre surveillance : certains évêques quittent leur diocèse pour un temps plus ou moins long, sans demander l'autorisation du gouvernement, violant ainsi l'article 10 de la loi de germinal et laissant en souffrance les intérêts qui leur sont confiés pour aller au loin prendre part à des manifestations collectives et concertées ; plusieurs se rendent à Rome pour y entretenir directement avec le Saint-Siège des rapports dont le gouvernement devrait au moins être avisé.

Je vous serai obligé, si vous venez à apprendre le départ du prélat placé à la tête de votre département pour une destination quelconque, et en particulier pour Rome, de m'en référer sans retard.

Recevez, etc.
Le ministre de l'intérieur et des cultes,
G. LEFÈRE.

La *Semaine Religieuse* d'Angoulême fait, à propos de cette lettre, les réflexions suivantes, auxquelles l'*Ami du Clergé* s'associe pleinement :

M. Lefère demande à ses préfets de s'enquérir des raisons pour lesquelles on ne chante pas le *Domine salvam fac Rempublicam*, et, en particulier, de rechercher si en cela les curés n'obéissent pas à des instructions épiscopales.

Si on nous eût consultés, on se serait dispensé de tracasser les préfets. Dans les églises où on commet cette omission, c'est que les chantres se sont refusés à chanter cette prière, et, comme ils ne sont pas payés, il n'y a pas moyen de les y obliger.

Quant au second point, il nous paraît très singulier. Les évêques n'auront-ils pas le droit qu'à le moindre des citoyens ? Le ministre a oublié le concordat pour ne penser qu'aux articles organiques que Napoléon I^{er}, leur auteur, avait abandonnés lui-même.

L'*Ami du Clergé*, n° 20, page 229, a donné une consultation sur l'obligation de chanter le *Salvam fac Rempublicam*. On peut se rapporter à ce numéro.

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — A l'époque de Pâques, j'eus l'honneur de vous demander ce que vous pensiez de la conduite d'un de mes confrères qui, ne pouvant obtenir des hommes de sa paroisse, les deux confessions pour le Jubilé et les Pâques, les avait fait d'abord communier pour gagner le Jubilé, et le lendemain (sans une nouvelle confession), les avait fait communier pour leurs Pâques, disant que, théologiquement parlant, cette seconde confession n'était pas requise.

Cette question est restée sans réponse ; ayant vu dans un de vos précédents numéros, que vous promettiez de répondre à toutes les questions oubliées, je la renouvelle, surtout pour avoir le plaisir de vous en poser une seconde :

Les indulgences appliquées aux chapelets sont personnelles, de telle sorte que si l'on donne son chapelet il perd ses indulgences.

En est-il de même des crucifix auxquels est attachée une indulgence plénière à l'article de la mort ?

Ce crucifix est-il censé appartenir à quelqu'un, ou tous ceux qui le baisent dévotement, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort, gagnent-ils les indulgences qui y sont attachées ?

Une réponse me fera plaisir.

R. — 1^o L'honorable correspondant rappelle avec raison qu'à l'époque de Pâques il nous demanda ce qu'il fallait penser de la conduite d'un de ses confrères qui, ne pouvant obtenir des hommes de sa paroisse deux confessions distinctes, dont une pour le Jubilé et l'autre pour les Pâques, les fit d'abord communier pour gagner l'indulgence du Jubilé, et le lendemain, sans une nouvelle confession, les fit communier pour leurs Pâques, en disant que, théologiquement parlant, la seconde confession n'était pas nécessaire.

Nous ne crûmes pas devoir répondre à cette question, car il paraît évident que l'on ne pouvait pas exiger la seconde confession. Nous supposons ici que les fidèles dont il est question n'avaient pas commis de péché mortel entre les deux communions. En effet, si une faute

grave eût été commise, il leur eût été nécessaire de purifier leur conscience dans le sacrement de pénitence avant de s'approcher de la sainte Eucharistie. Mais, s'il n'y a pas eu de faute grave, le confesseur ayant donné la permission, la seconde confession n'était pas indispensable.

2^o La seconde question ne comporte aucune difficulté. Plusieurs décrets du Saint-Siège mettent hors de doute que le crucifix indulgencié avec indulgence plénière à l'article de la mort, ne peut servir qu'une seule fois. Il est donc nécessaire de le faire bénir de nouveau, afin qu'un autre moribond puisse profiter de l'indulgence plénière. Cette maxime ne s'applique pas aux crucifix qui sont indulgenciés pour l'indulgence partielle en faveur des personnes vivantes. Par exemple, il se peut qu'un missionnaire apostolique obtienne que les fidèles gagnent cinquante jours d'indulgence en baisant le crucifix qu'il porte dans ses missions. Il en est de même de la statue de saint Pierre, que l'on remarque dans la basilique du Vatican à Rome : les fidèles qui baisent le pied de l'apôtre gagnent une indulgence plénière ; mais, en ce qui concerne le crucifix indulgencié pour l'article de la mort, il est nécessaire de le faire bénir et indulgencier de nouveau, aussitôt que le privilège a été mis à exécution.

JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE

Q. — Quelle est la marche à suivre et quelles sont les formalités à remplir pour demander au gouvernement un secours pour achat de mobilier d'église ?

Le ministre des cultes a-t-il des fonds destinés aux dépenses de cette nature ?

R. — Oui, le ministre des cultes a des fonds pour cette destination. Il en accorde peu à la fois, mais bien plus facilement que s'il s'agissait d'une grande somme et pour de grands travaux. Pour ces derniers, les formalités sont plus nombreuses ; nous en avons parlé plus d'une fois dans le journal.

Mais les demandes pour achat de mobilier ne souffrent pas autant de difficultés et n'exigent pas les formalités ordinaires. Il faut que la fabrique rédige une demande aussi fortement motivée que possible, et qu'elle l'entoure des meilleures recommandations. Avec l'apostille, si on peut l'obtenir, du maire et du conseil municipal, de Mgr l'Evêque et surtout du préfet, le ministre ne refuse jamais la première fois. Mais il est rare qu'il donne plus de 250 fr.

Q. — Dans ma paroisse se trouvent encore quelques dissidents qui n'ayant pas de cimetière à eux, ni même d'emplacement particulier dans le cimetière commun, sont enterrés au milieu des catholiques, en vertu d'un usage contre lequel il est difficile de protester présentement. Bien que le cimetière ait été béni, n'est-il pas du devoir du prêtre de bénir la fosse à chaque sépulture, puisqu'un catholique peut être enterré dans un endroit où a été déposé le corps d'un dissident et que les enterrements des dissidents sont purement et simplement des enterrements civils ?

R. — Cette dernière assertion ne paraît pas très exacte. En général, un enterrement de juif ou de protestant n'est pas purement civil ; car

d'ordinaire, les sépultures des différents cultes constituent des actes religieux, accomplis par leurs ministres respectifs et avec des rites religieux.

Mais *transeat* ; là n'est point le nœud de la question. Quel est ce nœud ? le voici.

De fait, le cimetière dont il s'agit n'a jamais été béni (notre correspondant doit commettre une erreur en disant le contraire), ou s'il l'a été, il a perdu sa bénédiction par cela seul que des hérétiques y ont été enterrés. De fait également, aucun interdit n'a été lancé contre ce cimetière par l'évêque diocésain. De fait enfin, il paraît inutile pour le moment de protester contre l'état des choses existant et de réclamer l'exécution des lois civiles ecclésiastiques.

Dans ces conditions, la réponse ne saurait être douteuse : il est du devoir du prêtre de bénir la fosse à chaque sépulture, ainsi que l'exige le Rituel romain et d'après la formule qui se trouve immédiatement avant les prières de l'inhumation.

Peu importe que, dans les temps antérieurs, le corps d'un dissident ait été déposé au même endroit. Puisque le cimetière n'est pas béni, — c'est l'hypothèse, — le corps de l'hérétique précédemment enterré n'a pu le profaner comme chose sainte, et l'on ne peut pas dire, certes, qu'il rende cet endroit indigne.

Il faut faire là, en attendant mieux, ce qu'on fait à Paris et dans beaucoup d'autres localités au pouvoir de l'indifférentisme ou de la révolution : bénir chaque fosse. De cette manière, le cimetière n'est pas béni, et cependant on pourra dire que les catholiques reposent en terre sainte.

Q. — Mon instituteur ou par bravade (le jugement n'est pas téméraire), ou dans la persuasion qu'il exerçait un droit, n'a pas craint d'afficher l'ouverture de son école à la porte même de mon église.

L'Ami du Clergé, si pratique toujours et si éclairé dans ses conseils, aurait-il la complaisance de nous dire :

1^o Si cet instituteur pouvait agir ainsi ?

2^o Si du moins un maire peut user de cette liberté pour les affaires administratives, quelles qu'elles soient ?

Si un curé, tout en demeurant dans les limites de la prudence, peut protester contre de tels empiètements ?

Quels sont les moyens à prendre pour s'opposer à l'introduction de cet abus, et s'il existe depuis plusieurs années, comment le faire cesser ?

Je dessers une paroisse où l'église est quelquefois placardée de papiers administratifs, d'annonces de toute sorte, de foires, de fêtes, etc... La porte principale et celle de la sacristie sont littéralement couvertes, le cadre qui est adossé au mur de cet église ne suffisant pas à tout recevoir ?

3^o Enfin, est-il permis à un maire d'appuyer contre le mur d'une église, de manière à obstruer le chemin de ronde, une barrique en planches destinée à contenir les tables et les bancs qui servent à faire l'étalage des marchands les jours de foire ?

Je connais une paroisse où le curé demande à être débarrassé de ce masque, et le Conseil municipal refuse. L'administration le soutient. Ne pourrait-on pas donner à la question une autre allure et poursuivre *qui de droit* judiciairement pour obtenir gain de cause ?

Ad 1^m. Nous avons déjà répondu pour ce qui est des affiches apposées par *des particuliers* sur les murs ou portes de l'église ; et nous pensons que le cas de l'instituteur appartient à cette catégorie, à moins que son affiche ne portât la signature du maire, parce que, dans cette dernière hypothèse, cette affiche aurait le carac-

tère administratif. A cette catégorie appartiennent également tous les placards signés par des marchands, des baladins, des candidats, etc... Pour tout cela, la fabrique est en droit de porter une interdiction, de lacérer les papiers et de poursuivre les colleurs.

Ad 2^m. Pour ce qui est du maire et des actes administratifs, la solution a été donnée par une circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique et des Cultes aux préfets en date du 25 juin 1850. Cette circulaire est tellement importante que nous en citerons les dispositions principales. Après avoir parlé des nombreuses plaintes qui lui sont parvenues, et exposé les motifs de haute convenance qui ne permettent pas d'afficher les documents administratifs ou autres aux portes des églises, M. le ministre (de Parieu), poursuit ainsi :

« Le moyen le plus sûr d'obvier à ces graves inconvénients..., c'est de ne plus permettre à l'avenir que les affiches soient placardées sur les murs et les portes de l'église. On peut choisir soit la mairie, soit tout autre local disponible pour y afficher les actes de l'autorité publique. Dans les communes où il n'existe pas de bâtiment affecté à la mairie, s'il n'y a point un autre endroit, plus favorable à la publicité, il sera facile d'élever à peu de frais, sur la place même de l'église, un poteau ou pilier sur lequel on placera un tableau destiné à recevoir les affiches.

« L'art. 11 du décret du 18 et 22 mai 1791 confie aux maires le soin de désigner les lieux où sont posées les affiches des actes de l'autorité publique. Cette désignation doit être faite par un arrêté régulièrement publié. Si, malgré vos avertissements, un maire de votre département persistait à indiquer l'église paroissiale, vous auriez droit, monsieur le Préfet, de réformer l'arrêté qu'il aurait pris à cet effet; mais je ne doute pas que les autorités municipales reconnaîtront combien les communes sont intéressées à conserver intactes toutes les parties de leurs édifices religieux, et à maintenir le respect qui leur est dû à tant de titres. »

Le ministre rappelle toutefois que la liste des jurés et les actes relatifs à l'expropriation pour cause d'utilité publique doivent être affichés sur la *porte principale* (et non sur les murs) de l'église, en vertu d'une loi particulière; mais il ajoute que ces affiches doivent être, non pas *collées* sur la porte, mais mises dans un *cadre* retenu par un clou à la porte sans qu'il puisse gêner la circulation, et il termine ainsi :

« Je vous prie, monsieur le Préfet, de prendre « immédiatement les mesures nécessaires pour « interdire l'apposition des affiches, hors les cas « prévus par les lois précitées, sur les murs et « portes des églises de votre département. »

Par la lecture de ce qui précède, notre correspondant peut apprécier l'audace de son maire et l'iniquité de l'appui qu'il trouve dans l'autorité supérieure. Mais comment faire cesser ce scandale ? Voilà où commencent les ennuis et en même temps les difficultés, c'est-à-dire la nécessité de joindre à la vigueur et à la persé-

vérance dans la lutte, la réserve et la circonspection dans les procédés.

Aux termes des lois et de la circulaire précitées, quand le maire, qui a droit de désigner un endroit pour les affiches, désigne la porte de l'église, il doit le faire par un *arrêté régulièrement publié et notifié à la fabrique*. S'il n'a pas pris cette mesure légale, le conseil de fabrique et spécialement les marguilliers peuvent enlever et lacérer les affiches apposées par le maire. Peut-être, alors, le maire attaquerait-il la fabrique; mais il serait inévitablement débouté, ayant agi *illégalement*. Mais supposons qu'il ait pris cette mesure légale, quoique inconvenante. Dans ce cas, les marguilliers ne peuvent, de leur autorité privée, y mettre légalement obstacle. D'un autre côté, ils n'ont pas d'action judiciaire contre le maire dont l'acte a été un abus de pouvoir relevant de l'administration supérieure. Que faire alors ?

Il faut que le conseil de fabrique invite d'abord le maire à rapporter sa décision. S'il ne le veut pas, il faut recourir par voie de pétition soit au préfet, soit ultérieurement au ministre de l'intérieur ou au ministre des cultes ou enfin au Conseil d'Etat pour demander réformation d'un pareil désordre.

Il serait encore mieux, d'après les conseils de Mgr Affre, qu'après les représentations faites au maire, le curé s'adressât à l'évêque de préférence au préfet. C'est à l'évêque à défendre les justes réclamations de son clergé, et il a plus d'autorité pour les faire valoir.

Ad 3^m. Les chemins de ronde sont un accessoire et une dépendance de l'église. Ils sont, par conséquent, à la disposition de la fabrique. Ce droit de la fabrique sur les chemins de ronde est fondé sur un avis du Conseil d'Etat du 20 décembre 1806 et approuvé le 25 janvier 1807. Un propriétaire riverain du chemin de ronde n'aurait pas le droit de percer dans son mur de clôture une porte donnant sur le chemin de ronde. A plus forte raison, nous semble-t-il, ne peut-on pas obstruer le passage par des barraques. Il faut procéder contre le maire, *sic ut in 2^m*. — Les poursuites judiciaires ne peuvent être efficaces que contre les particuliers; l'homme public, comme tel, relève de l'administration et, en dernier lieu, du Conseil d'Etat, qui, en ce cas, peuvent le déférer devant les tribunaux ordinaires.

Q. — Mon vieux cimetière a été aboli; on voudrait transférer dans le nouveau les restes sans aucune cérémonie religieuse. Je m'y oppose et m'y opposerai, d'après ce que vous dites dans votre n° 48. Suis-je dans mon droit ? ne dois-je pas essayer une cérémonie comme celle des enterrements ordinaires ?

R. — Dans les circonstances de ce genre, il faut se renfermer strictement dans les termes de la loi et s'inspirer de son esprit. Or, la loi concernant la translation d'un cimetière est assez prévoyante. Si elle donne toute autorité à l'administration civile, elle entend qu'on ait égard aux sentiments des familles et au respect dû à la mémoire des morts. Il nous suffira d'en citer quelques articles pour le démontrer.

L'art. 8, titre II du décret du 23 prairial an XII (24 juin 1804), dit : « Aussitôt que les nouveaux emplacements seront disposés à recevoir les inhumations, les cimetières existants seront fermés, et resteront dans l'état où ils se trouveront, sans que l'on puisse en faire usage pendant cinq ans. »

Après ces cinq années, on peut ensementer ou planter le terrain des anciens cimetières, mais sans pouvoir y pratiquer des fouilles.

Tout cela regarde les fosses communes ou particulières sans concession. Par conséquent, en ce qui regarde cette catégorie, l'autorité municipale n'a pas à transférer les restes dans le cimetière nouveau. Nous verrons plus loin, ce qui doit être fait après dix ans.

Il en est autrement des restes qui sont dans les terrains concédés. L'art. 5, titre II de l'ordonnance royale du 6 décembre 1843, porte : « En cas de translation d'un cimetière, les concessionnaires ont droit d'obtenir dans le nouveau un emplacement égal en superficie au terrain qui leur avait été concédé, et les restes qui y avaient été inhumés seront transportés aux frais de la commune. »

Or, expliquant cet article par une circulaire en date du 30 décembre 1843, M. le ministre de l'intérieur prescrit aux préfets « de recommander aux administrations locales, d'abord de prendre toutes les mesures nécessaires pour que les familles soient averties, afin que les exhumations et les réinhumations soient opérées, s'il est possible, par leurs soins et avec leur concours ; en second lieu, de veiller à ce que, dans tous les cas, il soit procédé à ces opérations avec tout le respect, en même temps qu'avec toutes les précautions de salubrité qu'elles exigent. »

La même circulaire, après avoir indiqué les frais qui incombent à la commune dans ces opérations, ajoute : « toute dépense accessoire de pompe funèbre ou autre doit rester à la charge des familles. »

D'un autre côté, une décision ministérielle du 15 brumaire an XI déclare que « le transport du corps de la maison du défunt à l'église et de l'église au cimetière, est un acte purement civil, qui intéresse essentiellement la police ; que l'assistance du clergé n'en change en rien le caractère ; que, par conséquent, c'est à l'administration de le diriger et de pourvoir aux mesures d'ordre, de police et de précautions à observer à l'occasion du transport des corps. »

Il y a, ce nous semble, dans ce qui précède tous les éléments nécessaires pour résoudre le cas de notre correspondant. Comme il peut voir, les familles des morts doivent ici jouer un rôle, et le curé, interprète naturel de pareils sentiments et, au besoin, requis par ces familles, a le droit d'intervenir pour provoquer une cérémonie religieuse. En ceci, du reste, il n'a besoin d'aucune permission. La loi dit formellement que l'administration locale ne peut et ne doit rien tenter contre les familles et le respect dû aux morts.

Un maire qui s'opposerait aux intentions pieuses de toute une population et d'un curé

qui en est, sous ce rapport, le représentant naturel, ne saurait être évidemment approuvé par l'autorité supérieure.

Que notre correspondant interroge donc les sentiments de son peuple, et, fort de cet appui, qu'il proteste auprès du préfet, si le maire voulait transformer en manifestation irréligieuse une opposition ridicule autant qu'odieuse.

Dans tous les cas, lorsque le transport aura lieu, le curé pourra sans aucun inconvénient faire un service funèbre public, et bénir la fosse où les restes doivent être déposés. Le maire n'est pas obligé par la loi de prendre l'initiative d'une cérémonie religieuse ; mais la loi lui défend de l'empêcher.

Q. — Seriez-vous assez complaisant pour me dire si le maire de la commune a le droit de se faire donner, pour la garder lui ou celui à qui il lui plaira de la donner (ce que je ne crois pas), la clef d'une porte de l'église, dont une autre porte, — bien entendu, — donne sur la voie publique ? Sur quelle loi faut-il s'appuyer, si, comme il menace de le faire, il enlève la serrure et en appose une autre avec une clef différente ?

Devant qui faut-il le poursuivre ? Et comment s'y prendre, la persuasion n'ayant rien gagné ?

R. — Cette question des clefs de l'église est souvent l'occasion de bien des contestations entre les curés et les maires qui prétendent avoir le droit d'en avoir une. Ces prétentions sont mal fondées.

Le curé, ayant la responsabilité des objets renfermés dans l'église, a seul le droit d'en conserver les clefs. (*Décision ministérielle.*)

Le curé ou desservant doit avoir seul la clef du clocher, comme il a celle de l'église, et le maire n'a pas le droit d'avoir une seconde clef. (*Avis du conseil d'Etat du 17 juin 1840.*)

Les clefs de l'église sont remises au curé, et, en cas d'absence, à celui des marguilliers désigné par l'évêque. (*Décision ministérielle du 28 avril 1806.*)

Ces décisions diverses accordent au curé seul les clefs de l'église et du clocher. Le maire ne peut exiger une clef du clocher que momentanément, dans certains cas urgents, de danger ou d'incendie ; alors, il peut requérir la clef, et le curé ne peut pas la refuser.

La raison donnée par le maire dont parle notre correspondant, à savoir que l'une des portes de l'église donne sur le cimetière, est une mauvaise plaisanterie ; car cela veut dire que le cimetière est attenant à l'église et que par conséquent il en fait partie. Les règlements qui veulent que le maire ait seul la clef du cimetière, ne sauraient atteindre un curé dont l'église a une sortie sur le cimetière.

En cas de difficultés, les décisions rapportées plus haut veulent qu'on en réfère à l'évêque et au préfet, qui s'entendront ensemble.

Dans tous les cas, il est impossible qu'un maire ou l'un de ses subalternes possède une clef qui leur donne un libre accès dans un lieu sacré, renfermant des choses sacrées, dont le curé a la garde. Si un préfet, — comme cela pourrait arriver au joli temps où nous vivons, — s'obstinait au point de ne pas vouloir comprendre cette haute convenance, il n'y aurait

Q. — Mon percepteur, *qui seul peut payer le supplément de traitement que me fait la commune*, refuse de le solder à ma domestique; qui se présente en mon nom. Par taquinerie, il veut m'obliger à me présenter moi-même à son bureau. Qu'en dites-vous ?

R. — Aucun mandat ne peut être payé que sur l'acquit même de la partie prenante ou d'un fondé de pouvoir. Ainsi, quand un ecclésiastique ne touche pas lui-même personnellement son mandat, il y appose son acquit, fait légaliser sa signature par le maire de la commune (si le payeur l'exige), et le montant en est remis au porteur. Ainsi porte une instruction ministérielle du 1^{er} avril 1823.

Notre correspondant fera bien de raconter l'exploit de son percepteur au receveur général ou au préfet, qui le feront rentrer dans l'ordre.

VARIÉTÉS

HISTOIRE D'UN PRÊTRE ET D'UN INSECTE

On était en l'année 1793. La France était en deuil, le sang de ses enfants coulait à flots : c'était le règne de la Terreur. Un pauvre jeune prêtre proscrit, vêtu d'un habit de paysan, venait de quitter sa paroisse et fuyait, triste et pensif, pour échapper à la hache révolutionnaire. Parfois il jetait en arrière un regard mélancolique, comme pour dire adieu aux âmes que le Seigneur lui avait confiées et qu'il laissait seules au milieu de la tourmente politique. Alors ses yeux se baignaient de larmes, et il pria.

Où allait-il ? Dieu seul le savait.

Un jour, il arrive dans une petite ville où il espérait passer quelques jours chez un ancien ami d'études. Il cherche cet ami; mais au nom qu'il prononce, la foule s'émeut, l'entoure, le saisit... Ce nom est celui d'un noble dont la tête a roulé sur l'échafaud... Lui aussi, cet étranger, doit être un ennemi de la patrie. On le conduit au tribunal révolutionnaire, qui était alors en permanence. Il avoue qu'il est prêtre, et, comme son ami, il est condamné à mort. L'exécution doit avoir lieu le lendemain.

Le pauvre prêtre, n'espérant plus qu'en Dieu, se prépare à la mort; et, pour réparer un peu ses forces épuisées par une longue marche et par de si terribles émotions, il demande à son geôlier, en échange de ses derniers vêtements, un souper modeste. Comme le marché était bon, le geôlier fit convenablement les choses. Il ne refusa pas de s'asseoir à la table du condamné et de répondre à son toast de prospérité et de longue vie pour lui et sa famille. Tout en vidant une bouteille, le geôlier se mit à raconter au condamné l'histoire bien longue, bien confuse, bien détaillée, bien hérissée de crimes et de tortures de toute espèce, de la vieille et solide prison. Après l'histoire de la prison et celle des prisonniers, vint celle des juges, pourvoyeurs naturels de la prison.

— Par exemple, comment trouvez-vous la figure du citoyen président, celui qui est allé aux voix et qui vous a condamné ? Belle tête de président, n'est-ce pas ?

qu'un moyen de mettre fin à la querelle, ce serait de condamner ou de murer ladite porte.

Q. — Un arrêté du gouvernement du 25 mai 1803 a autorisé le rétablissement des troncés et des quêtes dans les temples et autres lieux publics en faveur de *bureaux de charité* (aujourd'hui de bienfaisance).

Ces dispositions ont été maintenues par l'art. 75 du 30 décembre 1809.

Je demande si les bureaux de bienfaisance qui viennent d'être réorganisés en dehors de tout élément religieux, et en opposition même à toute influence ecclésiastique, doivent jouir à l'avenir comme dans le passé du droit de placer des troncés dans nos églises et de venir y quêter quand bon leur semblera ?

Traités en ennemis, devons-nous donner encore des armes contre nous à ceux qui se posent en adversaires déclarés de l'Eglise de Jésus-Christ ?

R. — Si cela dépendait du clergé, notre opinion est déjà formée; il faudrait expulser immédiatement des nos églises les quêteurs de l'assistance publique, et garder les ressources de nos paroissiens pour les malheureux visités et secourus par nous. Mais la nouvelle loi concernant les bureaux de bienfaisance n'a pas touché à l'antique privilège. On ne peut donc absolument rien pour empêcher les quêtes du bureau de bienfaisance dans les églises et l'apposition d'un tronc.

Mais, tout en restant dans les termes de la loi, il faut espérer que le clergé paroissial saura trouver le moyen de diminuer le Pactole civil au profit de la charité catholique. Celui qui écrit ces lignes use d'un moyen qui lui a réussi à merveille. Naturellement évincé du nouveau conseil, il a su faire comprendre à ses ouailles l'iniquité et l'indignité d'une pareille disposition législative. En même temps, il a apposé dans son église, — *au bon endroit*, — un tronc avec cette inscription : POUR LES PAUVRES DE M. LE CURÉ ! C'est tout à fait légal, et le succès a été splendide : *Qui potest capere, capiat !*

Q. — Veuillez m'indiquer par la voie de votre excellentissime journal, les formalités à remplir pour garder au presbytère de jeunes élèves auxquels je fais la classe. Est-il nécessaire de faire une déclaration au recteur d'académie ?

R. — D'après l'article 28 de l'ordonnance du 28 février 1821, un curé pouvait se charger de deux ou trois jeunes gens pour les Petits Séminaires; la nouvelle loi du 15 mars 1850 porte le nombre jusqu'à quatre :

« Les ministres des différents cultes recon-
« nus, dit l'article 66, peuvent donner l'in-
« struction secondaire à quatre jeunes gens au
« plus destinés aux écoles ecclésiastiques, sans
« être soumis aux prescriptions de la présente
« loi, à la condition d'en faire la déclaration au
« recteur. Le conseil académique veille à ce
« que ce nombre ne soit pas dépassé. »

Mais en vertu de l'article 25 de la même loi, les ministres des différents cultes reconnus par l'Etat, pourvu qu'il ne soient ni interdits, ni révoqués, peuvent tenir des écoles primaires, aux conditions de tous les autres instituteurs.

Le prêtre ne pouvait se rappeler sans frayeur le ton bref du citoyen président. Il ne répond donc pas, et le géolier continue.

— Eh bien ! une fois sorti de l'audience, ce n'est plus ça ; pas plus de fiel qu'un mouton... Pourtant, je lui trouve un défaut, une bêtise. Croiriez-vous qu'il n'est pas plus tôt débarrassé de sa besogne patriotique, qu'il court les champs pour attraper des papillons, des chenilles, des insectes : une vraie petitesse, indigne d'un citoyen qui connaît ses devoirs...

A ces mots, le condamné tressaille : car lui aussi a étudié les insectes, et il se rappelle même que, dans le fond de son chapeau, il possède une rareté entomologique, la *necrobia ruficornis*, qu'il a trouvée dans sa fuite. Tout en feignant de se cacher, il s'empare de l'insecte et le pique mystérieusement à l'extrémité inférieure du bouchon de la bouteille.

Le géolier, qui n'a perdu aucun de ses mouvements, croyant voir dans cet insecte un objet séditieux, un signe suspect, dessert à la hâte, saisit le bouchon accusateur et va le porter au citoyen président, auquel il raconte ce qu'il a vu.

Quelques instants après, dans le cabinet du président, deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre, les coudes appuyés sur une table couverte d'échantillons scientifiques de toute espèce. C'était le juge et le condamné : le prêtre, enseignant, expliquant longuement, recommençant dix fois la leçon dix fois interrompue ; le juge, écoutant attentivement, applaudissant du geste, niant du regard, mais finissant toujours par se rendre à l'évidence, et alors ne se contraignant plus pour manifester son étonnement et son admiration.

Quelques heures après encore, deux hommes se disaient adieu en se serrant la main : l'un était le condamné, qui montait en voiture, muni d'argent et de certificats de civisme les mieux en règle ; l'autre était le juge, qui avait voulu conduire lui-même le prêtre et s'assurer qu'il ne serait ni inquiété à sa sortie ni interrogé jusqu'à la ville où il devait prendre la voiture de Paris, ville où tout se perd et s'oublie.

Le prêtre si miraculeusement sauvé se nommait Latreille, qu'on a surnommé plus tard le *prince de l'entomologie française*.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

PROCÉDÉS DIVERS DE DORURE

1^o Dorure sur bois

Le bois destiné à être doré doit recevoir deux ou trois couches d'huile de lin bouillie et de carbonate de plomb, afin de remplir les pores et cacher les défauts du bois. On laisse sécher et on donne une couche d'une composition que l'on prépare avec de l'oxyde rouge de plomb et d'huile siccatrice la plus grasse que l'on puisse se procurer. La plus vieille est la meilleure ; quand elle est fraîche il faut la mêler, avant d'en faire usage, avec un peu d'huile de térébenthine. Si cette composition est de bonne

qualité, il lui suffira de dix ou douze heures pour sécher et permettre au bois de recevoir l'or.

Lorsque ce moment est arrivé, vous étendez une feuille de ce métal sur un coussin fait de lanières de flanelle, assujetties sur une pièce de bois par une couverture de peau. (Les feuilles d'or et l'appareil ci-indiqué se vendent chez les marchands de couleurs.) Vous divisez cette feuille en parties plus ou moins longues ou larges, selon le travail que vous avez à faire, et cela avec un couteau ordinaire, dont la lame est émoussée. Ce partage fait, vous saisissez chacune de ces parties séparément, avec un pinceau bien sec et de temps en temps échauffé par un frottement rapide sur la main. Tenant ainsi ces fragments à l'extrémité du pinceau, vous les appliquez à l'endroit que vous devez dorer.

Cette *application* est ce qu'il y a de plus difficile dans ce travail ; car les feuilles d'or sont si minces, si légères, que le moindre vent, que la respiration même suffisent pour les tordre, les boursoffler, ou bien les faire tomber ou les soulever dans l'air. Que le novice donc, dans ce travail si intéressant, ne se laisse pas décourager, et qu'il réprime ses impatiences : il arrivera un jour (qui est peu éloigné pour lui), où il conduira, à son gré, ces feuilles *mobiles et fuyantes* ; alors elles obéiront à tous ses commandements, même à ses fantaisies.

Enfin, on presse avec une balle légère de coton ces feuilles appliquées contre le bois. Elles adhèrent par là à la surface huileuse et s'y unissent avec assez de force pour que l'on puisse enlever avec un pinceau-brosse toutes les parties inutiles. Mais cette dernière opération ne doit se faire que deux ou trois jours après, lorsque tout est sec.

Cette méthode de dorure est avantageuse, parce qu'elle est simple, très solide et peu susceptible d'altération. Si, après des années, les pièces ainsi dorées se ternissent, une brosse et de l'eau chaude suffisent pour leur rendre leur éclat ; mais avec ce procédé, l'éclat de la dorure n'est jamais brillant ; c'est pourquoi, on devra recourir souvent à la méthode suivante.

2^o Dorure au brunissoir

Elle s'applique ordinairement sur les moulures, les stucs, etc. — On donne d'abord une couche de colle concentrée, qu'on prépare en faisant bouillir des peaux blanches, des rognures de parchemin, etc., jusqu'à ce qu'elles soient réduites en gelées. Quand cette couche est sèche, on en applique huit à dix autres étendues de plâtre ou de chaux lavée. — Lorsqu'il y en a suffisamment et que tout est sec, on donne une dernière couche légère de colle colorée avec de l'oxyde jaune de plomb. Alors et pendant que cette couche est encore humide, on y applique les feuilles d'or à la manière ordinaire. Quand le tout est bien sec on frotte avec une agathe, ou une dent de chien emmanchée, les parties qui doivent être les plus brillantes.

Afin d'éviter la peine de ce brunissage, on suit ordinairement la mauvaise méthode de polir légèrement les parties brillantes et d'affaiblir les autres en passant dessus un pinceau

imbibé de colle. On obtient, par là, à la vérité, un contraste saillant, mais l'effet général est bien au-dessous de ce qu'il devrait être, et la plus petite goutte d'eau produit une tache sur la partie collée.

Lorsque cette dorure est ternie, on la ravive avec une brosse et de l'esprit de vin.

— Souvent on emploie, par économie, au lieu de feuilles d'or, des feuilles d'un métal appelé *or-sidu*, *métal de Hollande*, etc. ; mais cette dorure est de peu de durée ; on peut cependant la conserver pendant dix et vingt ans même, en lui donnant une couche de vernis qui la met à l'abri du contact de l'air.

3^o Dorure de l'écriture et des gravures

Les lettres tracées sur le papier ou le vélin se dorent de trois manières : 1^o On mêle un peu de colle avec l'encre et on écrit comme à l'ordinaire. Quand les traits sont secs, on les humecte légèrement avec l'haleine (seulement ceux qui doivent être dorés), puis on applique immédiatement une feuille d'or, qu'une faible pression fait adhérer avec force. 2^o On broie un peu de blanc de plomb ou de craie avec une dissolution de gomme concentrée, et on l'emploie pour tracer les lettres au moyen d'un pinceau ; quand elles sont sèches, on applique la feuille d'or et on brunit. 3^o Enfin, on ajoute un peu de poudre d'or à une dissolution de colle, et on dessine les lettres avec un pinceau ; c'est, à ce que l'on croit, cette dernière méthode que suivaient les moines pour dorer les manuscrits, les missels, etc., etc.

4^o Dorure de la tranche des livres

Les bords des feuillets des livres et du papier à lettre se dorent dans une situation horizontale et en même temps soumis à la presse du relieur. On commence par leur donner une couche d'une mixtion composée de quatre parties d'oxyde jaune de plomb et d'une de sucre-candi broyées dans l'eau et amenées à une consistance presque de sirop. On applique cette composition avec l'aide d'un blanc d'œuf, en se servant d'un pinceau. Quand elle est sèche, on la passe au brunissoir, qui est ordinairement une agathe polie et bien emmanchée ; on l'humecte avec une éponge imbibée d'eau claire, et on applique dessus la feuille d'or avec une boule de coton. Quand elle est sèche, on passe d'une extrémité à l'autre le brunissoir, que l'on dirige de manière à ne pas attaquer la surface.

Il est nécessaire aussi de tenir constamment une feuille de papier de soie contre le brunissoir et la feuille d'or.

Les relieurs emploient généralement de la laine pour les aider à prendre les morceaux de feuillets d'or sur le coussin dont nous avons parlé (en la première manière de dorer). — Ils préfèrent la laine au coton, car par sa nature, elle est plus douce, plus flexible et légèrement humide ; du reste, ils augmentent en elle cette dernière qualité en se l'appliquant au front avant de s'en servir.

F. M. S.

G. (Ain), 19 novembre 1879.

Vous avez déjà rendu tant de services à mes confrères en répondant à leurs questions dans l'*Ami du Clergé*, que vous m'encouragez à m'adresser à vous pour vous demander aussi un service, en qualité d'abonné. Vous nous indiquez la manière de nous procurer le moyen de nous ménager une boisson saine et agréable. Je vous en remercie. Vous me rendriez un plus grand service si vous pouviez m'indiquer un remède pour guérir mon vin, qui est malade.

La disette ne m'épouvantait pas beaucoup, puisque j'avais encore dans ma cave deux hectolitres de vin, ce qui pouvait me mener loin en le ménageant. Mais quelle n'a pas été ma surprise ! un de ces jours mon vin s'est trouvé, comme on dit dans le pays, *tourné*, c'est-à-dire tout troublé et d'une amertume fort désagréable. A côté du mal la Providence a placé le remède, mais il faut le connaître. N'auriez-vous pas dans votre répertoire, qui est si bien fourni, une recette pour guérir une maladie qui est pour moi une désolation, puisque, cette année je n'ai que le juste nécessaire pour subvenir à mes besoins et à celui de mes pauvres ? etc.

R. — Il existe en effet un remède qui agit très efficacement sur les vins dits *turnés* ; mais, avant de vous le proposer, je dois vous signaler deux cas de maladies qui se rapprochent de celui dont vous m'entretenez, et pour lesquels les moyens d'y remédier sont diamétralement opposés : car, appliqués inversement, ils produisent un effet tout à fait contraire à celui qu'on se propose.

1^o L'aigreur, la saveur fade et le trouble d'un vin sont dus généralement à la présence de filaments extrêmement minces, qui, déposés, constituent une masse glutineuse, noirâtre. Il est reconnu que ce parasite des vins tournés n'a pas besoin de l'oxygène de l'air pour se développer et engendrer dans les vins, aux dépens de l'acide tartrique, une notable quantité d'acide acétique, d'où vient d'abord son aigreur, plus tard sa fadeur et enfin son trouble.

2^o Dans l'amertume proprement dite, le vin présente d'abord un goût fade, une odeur *sui generis* ; la matière colorante s'altère, et l'on reconnaît à la dégustation un léger goût de fermentation, dû au gaz carbonique. Lorsqu'on examine au microscope le dépôt formé, on reconnaît une infinité de branchages filiformes, rameux, noueux, associés souvent à des cristaux : on doit donc attribuer la saveur amère à la formation d'une certaine quantité de résine d'aldhyde-ammoniaque, provenant de l'altération des matières albuminoïdes et de l'oxydation de l'alcool.

Il reste donc établi, par ce court exposé que le vin atteint de maladie doit être soumis à une analyse chimique minutieuse. Je vous proposerai de m'en adresser un flacon échantillon, afin qu'une fois étudié je puisse vous dire d'une façon positive ce que vous aurez à faire. Néanmoins, pour les deux cas cités, le collage et le soutirage peuvent remédier en partie à cette altération des vins, et préparer les voies à l'opération que je vous signalerai après analyse faite.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le marché se remet lentement, mais, enfin, il s'améliore un peu chaque jour. Depuis la semaine dernière nos fonds publics ont progressé, c'est-à-dire regagné une partie du terrain perdu lors de la désastreuse liquidation d'octobre. On peut espérer que le rétablissement de la place se fera avec prudence et maturité. Il doit en être ainsi, car un mouvement ascensionnel trop rapide pourrait tout compromettre. On doit reprendre des forces.

Un fait de nature très satisfaisante. C'est que l'argent ne fait pas défaut. Il est, au contraire, très abondant. Cette abondance prouve que la confiance revient, et la confiance engendre la hausse.

Chacun convient maintenant qu'un devoir impérieux s'impose aux banquiers et aux établissements de Crédit qui ont l'initiative des nouvelles entreprises : C'est, d'une part, l'ajournement de leurs projets, et, d'autre part, l'étude sérieuse et le choix sévère des affaires qu'ils ont à présenter au public.

Les rentes françaises ont été favorisées par le comptant qui les demande tous les jours.

Le 3 0/0 a haussé jusqu'à...

Le 3 0/0 amortissable a montré la plus grande fermeté et, en dernier lieu, a coté...

Le 5 0/0 a retrouvé le cours de , cours dont il ne faut pas se plaindre. On remarque que le 5 0/0 est moins demandé que le 3 0/0. Ce dernier est le fonds favori du comptant.

On parle beaucoup, en ce moment, de la conversion des dettes des principales villes de France, et il est également question de plusieurs emprunts municipaux.

La conversion des dettes de la ville de Lyon a été votée par le Conseil municipal. Il ne manque plus que l'approbation des pouvoirs publics.

Des projets de conversion sont également à l'étude pour Marseille et Lille.

Enfin la ville de Dunkerque vient de traiter avec le Crédit foncier pour un emprunt de 13 millions.

Les fonds étrangers ont fait une meilleure contenance par suite de la fermeté relative des marchés de Londres, Berlin et Vienne.

La rente italienne est soutenue au delà des Alpes en prévision des émissions nouvelles qui doivent suppléer aux impôts sur la mouture et autres, qui viennent d'être supprimés.

Les fonds Austro-Hongrois manquent d'entrain. Le 4 0/0 autrichien reste à et le 6 0/0 hongrois à

On confirme la nouvelle d'un impôt sur le revenu des valeurs russes.

Les voleurs ottomanes avaient haussé sur la nouvelle, rééditée pour la centième fois, d'un arrangement favorable aux créanciers de la Turquie. Mais les renseignements n'étant point sérieux les cours sont retombés. Le 5 0/0 turc est délaissé à.....

Les valeurs égyptiennes ont retrouvé un peu de fermeté par suite de l'accord entre le gouvernement du Khédive et la maison Rothschild.

Les obligations foncières nouvelles ont conservé leurs cours précédents de 493 et les communales 1879 se sont maintenues dans les environs de 490. Ceux qui espéraient de fortes primes sont donc déçus.

Rien d'extraordinaire à signaler sur les valeurs diverses et industrielles, si ce n'est l'amélioration des actions du Télégraphe de Paris à New-York par suite de l'atterrissage, aujourd'hui indiscutable, du nouveau câble français, dont les communications sont parfaites.

Les recettes des chemins de fer s'améliorent. Le rapport concluant au rachat des lignes de la compagnie d'Orléans est terminé. Cette question sera tranchée dans le courant de la prochaine session parlementaire.

L'exploitation des charbonnages a repris avec une telle vigueur dans le nord et en Belgique, qu'on se plaint du manque de wagons pour le transport.

On remarque une augmentation croissante dans le rendement des chemins de fer de l'Etat.

Le journal *la Lanterne*, dont nous avons parlé à nos lecteurs à cause de sa rivalité et de sa similitude d'organisation avec la *France nouvelle*, va donner un troisième à-compte de 20 francs par part, à valoir sur le dividende de 1879. La propriété de ce journal élabore actuellement un projet de dédoublement des actions. D'après ce projet, il serait créé 6,000 actions de 500 francs, entièrement libérées, en remplacement des 3,000 Parts actuelles; l'échange de ces titres se ferait à raison de deux actions de 500 francs libérées contre une part actuelle.

Ainsi, voilà un journal à un sou, animé du plus mauvais esprit et moins bien fait que la *France nouvelle*, dont les parts, émises, comme celle de la *France nouvelle*, à 250 francs, ont pu monter, en deux ans, aux environs de 1,000 francs, et qui, après le dédoublement, se transformeront en deux actions de 500 francs, rapportant de beaux bénéfices.

Il y a là un exemple à imiter. Comme nous l'avons dit, la *France nouvelle* est mieux faite que la *Lanterne*. Elle a plus de vigueur, plus de style, et elle soutient les bons principes au lieu de les attaquer. L'avenir de la *France nouvelle* est certain. Elle se répandra de plus en plus dans les masses bien pensantes et honnêtes. Ses produits iront donc sans cesse grandissant. Et nous avons le ferme espoir qu'elle rivalisera avec la *Lanterne*, non-seulement sur le terrain politique, mais aussi sur le terrain industriel et financier. Du reste, beaucoup de nos lecteurs, doués d'initiative, le comprennent ainsi, car M. Palmé reçoit chaque jour des demandes de parts, et celles dont il a accepté le placement vont se trouver toutes prises, sans besoin du recours à l'émission publique.

Dans l'intérêt des lecteurs qui sont actionnaires de la *Société générale de Librairie catholique*, nous publions l'article suivant, extrait du journal financier *la Banque*.

« Les actionnaires de la *Société générale de Librairie catholique* sont convoqués en Assemblée générale. Il est bon de leur indiquer qu'il s'agit maintenant pour eux de mettre à profit, le plus largement possible, la prospérité croissante de la Société, et que, en conséquence, ils ne doivent pas manquer de répondre à l'invitation qui leur est faite d'assister à l'Assemblée, ou, tout au moins, de s'y faire représenter.

« Ici quelques mots d'explications sont nécessaires :

« Les actions de la *Société générale de Librairie catholique* sont admirablement classées : c'est-à-dire qu'elles se trouvent dans une foule de mains. Généralement, les détenteurs, gens d'épargne, possèdent lesdites actions en petit nombre. Les actionnaires, pour la plupart, résident en province et s'occupent peu des règlements imposés par la loi aux Sociétés par actions.

« En un mot, beaucoup d'actionnaires pourraient oublier, par inadvertance ou négligence, la teneur des statuts qu'ils doivent observer.

« Nous croyons leur être utile en rappelant ici, que l'Assemblée générale, à laquelle ils sont convoqués, étant extraordinaire et les mesures à prendre ayant une portée immense pour l'avenir de la Société, chaque actionnaire a pour devoir d'assister à la réunion ou d'envoyer un pouvoir en règle afin d'y être représenté.

« Enfin, ajoutons que la distribution d'un dividende, plus élevé qu'on ne s'y attendait, sera soumis au vote de l'Assemblée, et que ce vote ne peut avoir lieu que si les actions sont en nombre. »

« Certes, l'idée de connaître et de visiter les magnifiques immeubles que la Société vient de faire construire, et dans un desquels l'Assemblée sera tenue, fera venir sûrement les actionnaires demeurant à Paris ou aux environs. Aussi est-ce principalement aux actionnaires résidant en province que nous répétons le conseil suivant :

« Pas de négligence, le temps qui vous reste pour « renvoyer, avec vos titres, le pouvoir qui vous a été « adressé est très court. Il faut que pouvoir et titres « soient envoyés de suite au siège social, 76, rue des « Saints-Pères. Une dernière fois, pas de négligence. Il « y va de vos propres intérêts... »

Nous approuvons les conseils donnés par la *Banque*, et nous recommandons cet utile journal à tous les petits capitalistes. On peut s'y abonner pour un an en envoyant quatre francs, en timbres-poste ou en un mandat, au directeur-gérant, M. Albert Hans, 25, rue de Grenelle, à Paris.

G. A.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

S. G. MONSEIGNEUR ISOARD

LE MARIAGE, Conférences prêchées à la chapelle de l'Oratoire.
1 beau vol. in-12, titre rouge et noir, de 360 p. Prix. . . 3 fr.

LA FONDATRICE DE LA PROPAGATION DE LA FOI ET DU ROSAIRE VIVANT, vie, œuvres et épreuves de Pauline Marie Jaricot.
1 beau vol. in-12 de vi-414 pages. Titre rouge et noir. 3 fr.

LÉON AUBINEAU

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ÉMILIE DE RODAT, fondatrice et première supérieure générale des Religieuses de la Sainte-Famille.
4^e édition. 1 fort volume in-12, titre rouge et noir, de xvii-658 pages. Prix. 4 fr.

EUGÈNE LOUDUN

LE MAL ET LE BIEN, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE (III^e volume).
In-8 de 360 pages. Prix. 5 fr.

ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

HISTOIRE DE PIE IX ET DE SON PONTIFICAT, 4^e édition, augmentée d'un troisième volume.
Magnifique ouvrage in-8 orné du portrait de Pie IX et autres gravures hors texte.
Prix des trois volumes 18 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE A 3 FRANCS

CRÉÉE POUR RÉFUTER LES ERREURS HISTORIQUES

Collection de volumes in-12, titres rouge et noir, de 400 à 500 pages.

M. L'ABBÉ LEFORTIER

LA SAINT-BARTHÉLEMY ET LES PREMIÈRES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs.
1 vol. in-12 de 464 pages, titre rouge et noir. 3 fr.

LE DROIT DU SEIGNEUR AU MOYEN-ÂGE, par Louis Veillot, 3^e édition, augmentée d'un avertissement et d'un appendice.

M. AUGUSTIN THIERRY, son système historique et ses erreurs, par Léon Aubineau, 2^e édition.

DE LA REVOCATION DE L'EDIT DE NANTES, par le même.

ÉTUDES ET CONTROVERSES HISTORIQUES, par Léon Gautier.

NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENTS SUR L'ASSEMBLÉE DE 1682, d'après les Mémoires inédits du marquis de Sourches, prévôt de l'hôtel du roi, et grand prévôt de France, et autres documents peu connus, par le P. M. Laurus, de la Compagnie de Jésus.

HISTOIRE DU CARDINAL DE FLEURY ET DE SON ADMINISTRATION, par M. l'abbé V. Verlaque, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.

LA QUESTION DE GALILÉE, les faits et leurs conséquences, par Henri de Lépinols.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.
STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.
DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFÉCTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéries par SIROP ET PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'État français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1^o Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
- 2^o Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3^o Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4^o Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5^o Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTE — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 58

PRÉDICATION. Suite de la 1^{re} semaine de l'Avent. 3^e Sermon sur le péché : De l'abandon de Dieu. — 2^e semaine : 4^e Sermon sur le péché : L'impénitence finale. — 2^e Homélie sur les O de l'Avent. — La fête de N.-D. de Lorette (10 décembre). — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : Un évêque, même avec la législation française, peut-il, pour raison de dettes, enlever à un curé son titre et lui donner un simple vicariat? Y a-t-il pour le sujet ainsi frappé une limite à l'obéissance? — CRITIQUE EN CHAIRE DES ACTES DU GOUVERNEMENT. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Texte du décret, soumis au Conseil d'Etat, concernant le nouveau règlement de la comptabilité des fabriques. — A-t-on le droit de faire payer des chaises ou des bancs que les fidèles apportent et remportent? — Que doivent faire le maire et le curé d'une commune toute catholique, lorsqu'un protestant (*vagus*) vient demander l'enterrement d'un parent? — Une municipalité est-elle en droit de revendiquer le terrain entourant l'église et qui était cimetière avant la révolution? — Un ancien cimetière non aliéné et abandonné à la cure depuis 36 ans comme jardin presbytéral, peut-il être réclamé comme propriété communale? — Qui, de la commune ou de la fabrique, doit supporter les frais de clôture d'un calvaire élevé sur un terrain communal, la commune ayant approuvé, la fabrique étant sans revenu? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Divers procédés de dorure (Suite).

CORRESPONDANCE

Rodez, 1^{er} décembre 1879.

Je viens renouveler mon abonnement à mon cher Ami du Clergé. Je l'ai lu avec tant de plaisir, que je serais vraiment privé, si je ne renouvelais pas cet abonnement.

Mais je désire avoir part à la prime spéciale que vous promettez à vos abonnés, savoir : l'Agenda du Clergé pour 1880 ; j'ajoute 2 francs aux 8 francs de l'Ami du Clergé ; total, 10 francs. — LAUSSIÉ, chanoine.

R. — Veuillez agréer, M. le chanoine, tous nos respectueux remerciements pour les éloges que vous voulez bien nous décerner. Ce que nous avons dit, nous le répétons : nous tâcherons de les mériter mieux encore dans le cours de la deuxième année de l'Ami du Clergé.

En ce qui concerne l'Agenda, nous serons à même de pouvoir l'envoyer du 20 au 25 courant.

Amagney (Doubs).

Vous trouverez ci-joint mon bulletin de réabonnement à l'Ami du Clergé.

Veuillez aussi avoir la bonté de m'indiquer dans un prochain numéro une dizaine d'ouvrages pour lectures en famille. C'est à des gens de la campagne que je me propose de les faire lire ; je désire par conséquent des ouvrages qui ne soient pas au-dessus de leur portée et capables de les intéresser.

G. VÉJUX, curé d'A.

R. — Nous avons dans notre catalogue général une série de divisions, groupant les ouvrages de même ordre et s'adaptant à une idée mère.

Nous vous l'adressons, vous priant d'avance de vous porter à la page 59, où se trouve précisément la série qui répond à votre pensée : LIVRES POUR LECTURES EN FAMILLE, BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET MAISONS D'ÉDUCATION.

Vous pouvez y prendre notamment : *Marguerites en fleurs*, *Nouvelles et Récits villageois*, *A Paris et en province*, trois volumes dus à la plume si connue de Jean Lander; *Ceci et Cela*, par Alfred des Essarts; *la Ferme de Muceiron*, par A. Archier; *Au Bagne*, *Sous le grand Hêtre*, par Sniders; *la Falaise de Mesnil-Val*, *les Deux Clochers*, par J. Chantrel : tous volumes de notre collection à 2 francs.

Page 72, Œuvres de Paul Féval, choisissez la *Fée des Grèves*, l'*Homme de Fer*, *Contes de Bretagne*, le *Dernier Chevalier*, le *Château de Velours*, la *Louve*, *Valentine de Rohan*.

Puis, comme la question sociale se mêle à tout aujourd'hui, et que ce petit chapitre ne peut manquer d'intéresser vos auditeurs, vous irez à la page 71, à nos PUBLICATIONS POPULAIRES ET DE PROPAGANDE DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES, collection de petites brochures à 10 et à 25 centimes. *La Dîme*, *Clérical et Radical*, l'*Ouvrier du temps jadis*, *Faut-il se reposer un jour par semaine?* *Nobles et Paysans*, etc., etc., sont autant de petits livres qui feront un bien immense sur l'esprit de vos lecteurs. Si, en effet, le poison circule parmi eux, voilà le contre-poison.

Les Taillis (Nièvre).

Pourriez-vous me dire à titre de renseignement à quelles époques paraîtront les volumes de l'HISTOIRE de Rohrbacher, afin que je puisse me pourvoir pour les dates des paiements?

Je désire aussi m'instruire sur la théologie catholique. Je ne connais pas le latin : pourriez-vous donc m'indiquer quelques traités où je pourrais faire cette étude ? Vous me rendriez service. Je voudrais que ces traités fussent complets et surtout conformes à la doctrine romaine.

E. LEJAULT.

R. — 1^o Cinq volumes sur douze de l'His-toire de l'Eglise de Rohrbacher ont paru. Les sept autres seront poussés de manière à pouvoir être tous publiés fin décembre 1880 : donc, un environ tous les deux mois.

2^o Puisque vous désirez quelque chose de complet sur la théologie et en français, nous ne voyons rien de mieux que de vous conseiller de souscrire à la Bibliothèque théologique du XIX^e siècle, œuvre des savants professeurs des universités catholiques allemandes et traduite en français sous la direction de la Société générale de Librairie Catholique. Quatre volumes ont paru, les autres s'impriment rapidement. Voici la prime offerte aux premiers souscripteurs :

Premier avantage : Au lieu de payer les volumes 7 fr. 50 chacun, le prix n'est que de 6 fr. pour eux.

Deuxième avantage : Tout souscripteur reçoit gratuitement pendant une année le *Courrier des Universités catholiques*, revue mensuelle qui a pour but de suivre le mouvement de l'enseignement religieux en France et à l'étranger.

Cannes, (Gers).

Pourriez-vous m'indiquer dans l'Ami du Clergé un recueil de lettres, que l'on puisse placer entre les mains de jeunes gens de vingt ans ? Ces lettres traiteraient d'affaires, agriculture, commerce, etc.

Est-il vrai que tout abonné de l'Ami du Clergé jouit de la remise de 20 0/0 sur tout article de Paris, et en particulier sur les ouvrages de votre librairie ? — L'abbé CABIROL.

R. — Nous ne connaissons pas, sous forme de lettres, le livre dont vous parlez dans votre première question.

A la seconde, nous répondons qu'un simple abonnement à l'Ami du Clergé ne donne pas droit à une remise de 20 0/0. Cette remise n'est accordée qu'à ceux qui possèdent des Actions ou des Obligations de notre Société générale de Librairie catholique, ou qui nous demandent des livres pour 100 fr. et au-dessus.

Diocèse d'Angers, 29 novembre 1879.

Je vous remercie d'avoir signalé à vos lecteurs les deux Vies si intéressantes de M^{lle} PAULINE-MARIE JARICOT et de la VÉNÉRABLE MÈRE EMILIE DE RODAT.

Permettez-moi de signaler encore aux abonnés de l'Ami du Clergé un nouveau livre non moins intéressant, je veux dire la VIE de M^{lle} DE LA GIROUARDIÈRE, fondatrice de l'hospice des Incurables et de l'Institut des Filles du Sacré-Cœur de Marie de Baugé, en Maine-et-Loire, par M. l'abbé J.-B. Barrau, chanoine

honoraire, supérieur de l'Institution Saint-Joseph, à Baugé.

La haute approbation de Mgr Freppel, évêque d'Angers et la lettre si flatteuse adressée à l'auteur par Mgr de la Bouillerie, coadjuteur de Bordeaux, suffisent amplement pour recommander cet ouvrage, dont la lecture est très instructive et très édifiante. — A. B., abonné de l'Ami du Clergé.

R. — Nous remercions sincèrement notre cher abonné de nous avoir fait connaître le livre de M. l'abbé Barrau, et pour prouver à nos lecteurs combien ses éloges sont fondés, nous nous plaisons à répéter les propres paroles de Mgr Freppel dans son approbation :

Nous recommanderons ce livre, dit-il, non seulement aux communautés religieuses de notre diocèse, mais encore à toutes les personnes qui auraient à chercher dans la vie des pieux personnages une source de lumière et d'édification.

Que Sa Grandeur nous permette d'appliquer ces mêmes paroles aux Vies de M^{lle} Pauline-Marie Jaricot et de la Vénérable Mère Emilie de Rodat. Quels nobles exemples pour réveiller partout l'esprit du bien et du sacrifice !

Leudeville, Seine-et-Oise.

Vous avez, dans votre Parfait manuel de Saint-Joseph par M. le Chanoine BONACCIA, professeur de théologie au séminaire de Spolète, un délicieux Mois de l'Enfant-Jésus, que vous ferez bien de faire connaître à vos lecteurs ; ce sera leur rendre un service signalé à l'occasion des fêtes de Noël et du mois de Janvier.

P. B., curé de L.

R. — Oui, suave, délicieux est ce petit Mois de l'Enfant Jésus ; et, comme témoignage, nous nous contenterons de transcrire le titre des chapitres :

Décembre. — MOIS DE L'ENFANT JÉSUS AVEC SAINT JOSEPH. — 1^{er} jour, Préparation ; 2^e jour, la Grotte de l'Enfant ; 3^e jour, les Larmes de l'Enfant ; 4^e jour, la Paille de l'Enfant ; 5^e jour, le Berceau de l'Enfant ; 6^e jour, les Langes de l'Enfant ; 7^e jour, la Prière de l'Enfant ; 8^e jour, le Nom de l'Enfant ; 9^e jour, la Beauté de l'Enfant ; 10^e jour, le Sommeil de l'Enfant ; 11^e jour, les Mains de l'Enfant ; 12^e jour, les Yeux de l'Enfant ; 13^e jour, les Pieds de l'Enfant ; 14^e jour, le Cœur de l'Enfant ; 15^e jour, les Bergers et l'Enfant ; 16^e jour, les Anges et l'Enfant ; 17^e jour, les Animaux et l'Enfant ; 18^e jour, Familiarité de Saint Joseph avec l'Enfant ; 19^e jour, le Manteau de Saint Joseph et l'Enfant ; 20^e jour, les Caresses entre Joseph et l'Enfant ; 21^e jour, Amour entre Joseph et l'Enfant ; 22^e jour, Baisers et Saluts entre Joseph et l'Enfant ; 23^e jour, le Joseph de Jésus ; le Jésus de Joseph ; 24^e jour, la Nuit de Noël ; 25^e jour, la Naissance de l'Enfant ; 26^e jour, Joseph et les Anges ; 27^e jour, l'Enfant en exil avec Saint Joseph ; 28^e jour, Saint Joseph commensal de Jésus ; 29^e jour, Jésus soumis à Joseph ; 30^e jour, Jésus, paradis de Joseph ; 31^e jour, Fin du mois et de l'année.

Nous reviendrons sur ce volume. En attendant, ces titres seuls disent tout ce qu'il a de délicat comme sentiment et de suave comme piété.

1 fort vol. in-18 de 621 pages. Prix : 3 fr.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

AVENT. — DEUXIÈME SEMAINE.

Troisième sermon sur le péché. De l'abandon de Dieu.

Delicta quis intelligit. (Ps. 18.)

Un mot de saint Augustin suffit pour exprimer la désolation du péché : il l'appelle un monstre dont l'avidité et la fureur détruit tout l'ouvrage de notre salut, *devoratorium salutis*. Il y a trois choses à considérer dans le salut : la gloire qui en est la récompense, la grâce qui est la semence de cette gloire, et la miséricorde qui nous prédestine et à la grâce et à la gloire. Le péché, dans sa naissance, nous fait perdre les droits à la gloire, et il en étouffe en même temps toutes les semences ; mais ce n'est que dans son progrès qu'il arrête le cours de la miséricorde. Dieu, touché de l'ingratitude du pécheur, l'abandonne à son aveuglement et à sa malice. Abandon qui est l'état le plus funeste pour une âme et que David redoutait : *Ne discedas in ira a servo tuo*, et que saint Augustin a peint d'un seul mot : *frigus Dei*. Quand Dieu est avec l'homme, il l'inspire, il le dirige, il le protège ; voilà les trois fonctions de sa miséricorde. Mais hélas ! quand il l'abandonne, qu'arrive-t-il ? trois choses opposées. Cet homme est : 1° sans inspiration ; 2° il est sans direction, et ne suit plus que les mouvements déréglés de ses passions ; 3° il est sans protection, et livré aux insultes et à la tyrannie du démon.

I. — L'homme abandonné de Dieu n'a plus d'inspiration. A vrai dire, il n'est pas entièrement privé de tous les secours de la miséricorde de Dieu, qui lui donne encore quelque grâce ; mais cette grâce a trois étranges caractères : elle est rare, elle est faible, elle est presque toujours sans effet. C'est peut-être de six mois en six mois, une fois l'année, peut-être même une fois dans la vie qu'elle se montre. Elle est faible, non pas en elle-même, puisqu'elle est toujours l'instrument de la puissance de Dieu, mais à cause de la mauvaise disposition du pécheur affaibli par la longue habitude de ses péchés. Elle est forte dans les justes, elle l'est encore dans les pécheurs où la vertu n'a pas entièrement perdu ses droits, mais dans les cœurs qui n'ont plus de sentiment pour elle, dans les cœurs où l'habitude du péché a étouffé toutes les semences de la justice. Cette grâce est faible, et une marque de sa faiblesse, c'est qu'elle est toujours vaincue par l'infirmité qu'elle combat. Enfin, cette grâce est presque toujours sans effet, le pécheur n'y répond pas. La grâce a trois qualités par lesquelles elle agit : c'est une lumière par laquelle Dieu se fait voir, c'est une voix par laquelle il se fait entendre, c'est un mouvement par lequel il se fait sentir. Or, le prophète Zacharie nous dit : que les pécheurs abandonnés de Dieu ne voient point cette lumière, qu'ils n'entendent point cette voix, et qu'ils ne sont point touchés de ce mouvement ; ils ne voient pas la lumière et ils sont aveugles, ils n'entendent pas

la voix et ils sont sourds ; ils ne sont point touchés de ce mouvement et ils sont insensibles. Mais non seulement le pécheur est sans inspiration, il est aussi sans direction, et Dieu l'abandonne aux malheureux désirs de ses passions déréglées.

II° Un étrange malheur est la conséquence de l'abandon des pécheurs. Dieu, qui avait auparavant les yeux sur eux, Dieu, qui marquait leurs voies et les détournait des sentiers mauvais, ne les conduit plus, ne les dirige plus, mais les abandonne au gré de leurs passions. Saint Paul, parlant de l'abandon des païens, distingue trois sortes de passions auxquelles Dieu les avait livrés en punition de leurs crimes. *Tradidit eos in desideria cordis eorum : Tradidit eos in passionem ignominie. Dati sunt in reprobum sensum*. Or, les pécheurs que Dieu délaisse sont, ordinairement, abandonnés à toutes les passions. Dieu les abandonne à leurs désirs, c'est-à-dire qu'ils ne pèchent plus avec répugnance : ils ne souffrent plus ce combat et cette contradiction secrète des différentes pensées qui les agitent. Dans un autre état, l'esprit s'oppose aux désirs du corps, la raison réprime l'insolence des passions. Mais dans l'abandon, la volonté étant corrompue par l'habitude du péché, ce n'est pas la conspiration de deux natures ennemies, c'est la conspiration de deux ennemis réconciliés qui concourent dans une même nature par l'uniformité de leurs sentiments. L'âme et le corps ne se font plus la guerre, parce que l'âme a toutes les inclinations du corps, la chair et l'esprit sont d'intelligence, les passions sont en paix avec la raison, parce que la raison s'est soumise à elles : *et bestiae pacificae erunt ibi*.

L'habitude dont le péché corrompt la volonté, il n'est plus nécessaire que la concupiscence le tente, elle est sa propre tentation, et c'est le péché que saint Paul appelle volontaire et irrémédiable : *voluntarie peccantibus nobis non relinquitur hostia pro peccatis*. Les pécheurs abandonnés de Dieu ne sont pas seulement livrés à des passions qui suivent le cours de la nature, à des passions qui vont au delà de la nature, mais encore à des passions esclaves au-dessous de la nature et consacrées par leur aveuglement même.

III° Voilà l'état funeste d'une âme abandonnée de Dieu : il ne l'inspire plus, il ne la dirige plus, il ne la protège plus. Avons-nous jamais pensé que le péché peut produire de si grands malheurs, et, si nous y avons pensé, comment osons-nous le commettre ? Dans la prédestination, nous en aimons l'effet, qui est la gloire, tout le monde veut être heureux ; mais nous en craignons la cause, qui est la pénitence ; dans la réprobation, au contraire, nous n'en craignons point l'effet, qui est l'abandon, nous vivons dans le péché comme si Dieu était obligé de supporter notre ingratitude. Savons-nous bien ce que c'est que d'être délaissés de Dieu et jusqu'où ce fatal délaissement nous conduit ? Faites-nous-le connaître, Seigneur ; conduisez-nous dans vos voies, ne nous laissez pas entrer dans celles du péché, qui conduisent à la

mort, montrez-nous la route qui conduit à la gloire.

AVENT. — SECONDE SEMAINE.

Quatrième sermon sur le péché. — L'Impénitence finale.

Delicta quis intelligit, (Ps, 18.)

Le cœur de l'homme est un champ de bataille où la grâce et le péché, la passion et la vertu se signalent par des avantages réciproques. Tantôt le péché cède aux efforts de la grâce, tantôt la passion étouffe la justice, tantôt la justice domine et mortifie la passion. Ce sont deux vainqueurs et deux vaincus qui triomphent successivement l'un de l'autre et tiennent la victoire en suspens, jusqu'à ce que la persévérance l'oblige de se déclarer en faveur de la vertu ou que l'impénitence la fixe du côté du crime : c'est donc l'impénitence qui affermit l'empire du crime, et c'est là le quatrième effet du péché dans une âme : il la réduit à la plus profonde de toutes les misères, la réprobation, qui peut être considérée sous trois rapports : dans ses principes, dans les signes qui la précèdent, dans les effets qui la suivent, et la source de ces trois rapports est l'impénitence. Pour s'en convaincre, il suffit de la considérer à la mort, avant la mort et après la mort. 1° L'impénitence établit la réprobation à la mort ; 2° Elle la fait connaître avant la mort ; 3° Elle la consomme après la mort.

I. — L'impénitence finale confirme la réprobation de l'homme, parce qu'elle rend sa volonté immuable comme celle des démons. Jésus-Christ a donné son sang et sa vie pour nous préserver du malheur de la réprobation, mais il ne les a pas donnés pour nous en retirer ; en effet, si le pécheur vit dans l'impénitence et veut finir une mauvaise vie par une aussi mauvaise mort, le Fils de Dieu n'est mort que pour empêcher la consommation de ce crime ; tout aveugle qu'est le pécheur, il lui envoie encore des lumières pour éclairer son aveuglement ; mais s'il pousse son obstination jusqu'à l'extrémité, quand son impénitence sera consommée par la mauvaise mort, il n'y aura plus ni lumière, ni voix, ni mouvement, le sang de Jésus-Christ ne coulera plus sur ce crime, il sera irrémissible et éternellement irrémissible. A preuves, J.-C. ne dit-il pas que l'esprit de blasphème est un péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera pardonné *neque in hoc seculo, neque in futuro*. Quel est ce blasphème irrémissible ? c'est le blasphème de l'impénitence, c'est cet esprit qui rend le pécheur immuable dans son crime ; c'est le péché que l'Evangile appelle *æternum delictum*, un péché éternel, et qui établit sur cette funeste éternité la réprobation d'un pécheur et l'éternité de sa damnation. — Voilà ce que l'impénitence fait à la mort ; que fait-elle avant la mort ?

II. — Pour parler exactement du malheur des réprouvés et du bonheur des prédestinés, il

faudrait connaître deux choses et sonder deux grands abîmes qui ne sont ouverts qu'aux yeux de Dieu : le cœur de Dieu qui s'endurcit, et le cœur de l'homme qui mérite cet endurcissement ; le cœur de Dieu, qui, plein de justice, refuse à l'homme sa miséricorde ; et le cœur de l'homme qui, plein d'iniquité, refuse à Dieu sa fidélité. L'impénitence qui précède la mort est un signe funeste de la réprobation du pécheur par la liaison presque inévitable qu'elle a avec la mauvaise mort. Ce principe est solidement établi par S. Bernard, qui dit qu'il est nécessaire absolument que la fin de la vie présente ait du rapport et de la conformité avec le commencement de la vie future : *Omnino necesse est, vitæ præsentis finem futuræ coherere principio ; nec ibi tolerabilis dissimilitudo est* : il faut que la mort ressemble à la vie et la vie à la mort. La raison, je la trouve dans la perpétuelle opposition entre le premier homme et le Fils de Dieu. L'un est le père des créatures du temps, Jésus-Christ est le père des créatures de l'éternité ; c'est pour nous mettre en possession de cette seconde vie, et pour faire de nous des créatures éternelles que Jésus nous a régénérés par la croix, et qu'il nous enfante tous les jours dans les sacrements. Dans le temps, il commence son ouvrage, il nous imprime quelques traits de cette créature éternelle qui doit être consommée dans le ciel : *Voluntarie genuit nos Verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus*. Dieu, dit S. Jacques, nous a régénérés volontairement par la parole de vérité, afin que nous soyons avant la mort quelque commencement de sa créature, de cette créature éternelle qui doit être commencée pendant la vie pour être achevée à la mort. Dès lors, si une âme impénitente pousse son impénitence jusqu'à la mort ; si elle diffère sa conversion à l'extrémité, comment voulez-vous qu'elle puisse finir une mauvaise vie par une bonne mort ? Ordinairement, on a à la mort les mêmes sentiments qu'on a eus pendant la vie, et, comme dit l'Ecriture, les os du pécheur se remplissent tellement des débauches et des passions de sa jeunesse qu'elles descendent avec lui dans le tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ et cum eo in pulvere dormient*. J'avoue que le contraire arrive quelquefois, mais ce sont des miracles de la grâce que Dieu accorde rarement et sur lesquels, par conséquent, il ne faut jamais compter. Voilà comment l'impénitence de la vie fait connaître la réprobation avant la mort ; c'est elle encore qui la consomme après la mort.

III. — C'est une conduite ordinaire de la justice de Dieu de ne se venger jamais du pécheur qu'à l'extrémité et lorsqu'il n'y a plus d'espérance qu'il se convertisse. Or, quand est-ce que cette espérance cesse et que cette conversion est impossible ? quand est-ce que le malheur de cette âme est sans ressource ? Quand la mauvaise mort la confirme dans l'impénitence et l'impénitence dans la haine de Dieu. Voilà comment elle consomme la réprobation, et ce crime est si grand que de lui seul dépend la punition de tous les autres. Otez l'impénitence

d'une âme, et elle n'a point d'enfer à craindre ; ajoutez ce péché aux autres désordres de la vie, c'est ce qui lui attire autant de supplices qu'elle a commis de crimes : *Tum grande peccatum*, dit S. Augustin, *ut eo teneantur cuncta peccata*. Les autres péchés conduisent l'homme jusqu'aux bords de l'abîme, celui-ci l'y fait tomber. Jusque-là la miséricorde et la grâce de Dieu vous pressent de vous convertir ; mais si l'impénitence vous surprend dans ce déplorable état, si vous ajoutez à une mauvaise vie une aussi mauvaise mort, si vous abusez de tout le temps que la patience de Dieu vous accorde, vous ne trouverez plus qu'un trésor de colère. C'est donc à notre propre corruption et à notre malice qu'il faut attribuer ce malheur : *Perditio tua ex te, Israël* ; c'est à la dureté de notre cœur, c'est à nos passions invétérées et à nos mauvaises habitudes, qui ne souffrent pas que les lumières du ciel descendent jusque dans nos âmes. Disons donc avec le roi-prophète : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinques me*. Quelle folie de renvoyer la conversion à la mort ! Savez-vous, dit S. Augustin, si vous serez alors en état de la faire ? Vous la chercherez, mais qui vous a dit que Dieu vous ferait la grâce de la trouver ?

La pénitence demande un homme tout entier, c'est-à-dire une raison éclairée, une volonté tranquille, un esprit et un cœur capables de répondre à la grâce du Saint-Esprit. Quel secours peut-on attendre d'une âme effrayée de tant de tristes objets, d'un cœur qui n'a presque plus de mouvement, d'une nature qui se fonde et qui s'anéantit ? D'où S. Augustin tire cette conclusion : *Pœnitentia qua petitur ab infirmo, infirma est ; qua a moriente tantum petitur, timeo ne et ipsa moriatur* : La pénitence d'un malade n'est d'ordinaire qu'une pénitence languissante ; la pénitence d'un homme qui se meurt, je crains fort que ce ne soit une pénitence morte, et S. Cyprien ajoute : *Non rogare illos delicti pœnitentia, sed mortis urgentis admonitio compellet*.

Pour éviter un tel malheur, il faut travailler à sa conversion pendant la vie ; il faut, comme dit S. Pierre, rendre sa vocation et son élection assurées par les bonnes œuvres, afin que Dieu les soutienne sur la terre par sa grâce et qu'il les récompense dans le ciel par sa gloire.

HOMÉLIES

SUR LES O DE L'AVENT

II. — JEUDI, 18 DÉCEMBRE.

O Adonai et Dux domus
Israel, qui Moysi in igne
flammæ rubri apparuisti et ei
in Sina legem dedisti : veni
ad redimendum nos in brachio
extento.

M. F.

Un des titres les plus glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ est celui de Législateur : Fils de Dieu et Dieu comme son Père, il a dès

1. Voir l'Ami du Clergé, N° 57.

l'origine du genre humain promulgué la Loi destinée à régler sa conduite et à le diriger dans les voies du salut. Vers la fin de l'Ere Patriarcale, lorsque le monde eut oublié son Créateur et se fut plongé dans l'idolâtrie, il apparut à Moïse et le chargea de rappeler ses commandements aux Enfants d'Israël. Mais la Loi, qu'il lui donna pour ce peuple, avait besoin d'être perfectionnée. Voilà pourquoi il s'est incarné et a passé sur la terre, afin d'apprendre, non seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils, les préceptes de la Loi Evangélique. Comme beaucoup d'hommes ignorent encore cette Loi salutaire et comme parmi ceux qui la connaissent, beaucoup ne savent point ou ne veulent point la pratiquer, nous devons prier Notre-Seigneur de l'enseigner aux uns et d'y accoutuler les autres, en lui disant avec l'Eglise aujourd'hui : « O Adonai et Chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans le buisson ardent et lui avez donné la Loi sur le Sinai : venez nous racheter par la force de votre bras. » L'observation de la Loi étant nécessaire pour notre salut, il faut que nous la connaissions et que nous en comprenions la sublimité et la sainteté. Aussi, allons-nous la considérer dans les vérités qu'il nous ordonne de croire, dans les devoirs qu'il nous oblige d'accomplir et dans les conseils qu'il nous exhorte à suivre.

I.

Et d'abord, quelles vérités nous ordonne-t-il de croire ? Ce sont les vérités les plus sublimes. Et, pour les graver plus facilement dans notre esprit, il les présente sous forme d'images et de paraboles. Avec quelle condescendance il tempère la hauteur de sa Doctrine ! C'est tout à la fois du lait pour les enfants et du pain pour les forts. Bien qu'il soit rempli des secrets de Dieu, il n'en paraît pas étonné et en parle naturellement. Il ne cherche point à orner ses discours par les fleurs d'une éloquence mondaine. Ce n'est pas un orateur qui discute et qui recourt aux subtilités du raisonnement ; mais c'est un homme qui parle comme jamais homme n'a parlé, qui révèle des choses que personne n'a jamais révélées et qui les dit comme personne ne les dira jamais. Aussi tous ceux qui l'entendent sont dans le ravissement et s'écrient : « Celui-ci enseigne comme « ayant autorité, et non à la manière des Scribes » et des Pharisiens (1). »

Quelle élévation dans ses mystères ! Bien qu'ils soient incompréhensibles et que notre faible raison ne puisse en scruter l'immense profondeur, néanmoins il s'en échappe une lumière toute céleste qui, en nous découvrant la source du mal et le principe du bien, nous détache de la terre et nous élève jusqu'à Dieu. Avec quelle finesse ne répond-il pas aux questions insidieuses de ses ennemis ! Un jour, ils lui amènent une femme surprise en adultère, pour qu'il la juge. Mais, sachant qu'ils le taxeront de cruauté s'il la condamne à être lapidée, et que, s'il l'absout, ils l'accuseront d'enfreindre la Loi Mosaique, il leur ferme la bouche par ce défi : « Que celui d'entre vous qui est sans pé-

1. Matth., vii, 29.

« ché lui jette la première pierre (1). » Telle est la Doctrine que Jésus-Christ nous a enseignée.

II

La Morale que Jésus-Christ nous oblige de pratiquer, n'est pas moins admirable que sa Doctrine. Il est vrai que ses ennemis l'accusent de pervertir le peuple et de lui enseigner une doctrine subversive et corrompue. Mais comme il sait victorieusement réfuter cette indigne calomnie, lorsqu'il dit à Caïphe : « J'ai parlé au monde » ouvertement ; j'ai toujours prêché dans la Synagogue et dans le Temple, où s'assemblent tous les Juifs ; et jamais je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu ; ils savent ce que j'ai dit (2) ! » Nous le savons aussi, nous qu'il a faits dépositaires de ses oracles sacrés et qui avons entre les mains le glorieux monument de sa Loi. Ouvrons l'Evangile et relisons l'admirable Sermon de Jésus sur la montagne. Quoi de plus pur que ses préceptes ! Et quoi de plus sublime que ses conseils ! Il explique les lois naturelles, il perfectionne les lois divines ; et, parmi les lois humaines, il confirme celles qui sont conformes à la justice et à la vertu et anéantit celles qui consacrent le vice et l'iniquité.

L'ignorance et la corruption des hommes avaient obscurci les prescriptions de la nature et les avaient presque effacées de leur esprit. Or, Jésus-Christ est venu les renouveler et les éclaircir. Quand il paraît sur la terre, on s'imagina que la haine et la vengeance sont permises et que, si le parjure est un crime, on peut du moins jurer par le ciel ou par la terre. Mais il s'élève contre cette erreur, il défend de haïr le prochain, il interdit toutes sortes de serments inutiles, il condamne même la pensée et le désir du mal. C'est à lui que les lois divines, autrefois promulguées sur le mont Sinai, doivent leur perfection. Les Israélites en observaient moins l'esprit que la lettre ; et le culte, qu'ils rendaient à Dieu était plus extérieur qu'intérieur. Jésus-Christ le rétablit dans toute sa pureté, change la circoncision de la chair en celle de l'esprit ; et, aux cérémonies de la pénitence, il fait succéder les effets de la pénitence même. Il sanctifie le sacerdoce ; et, grâce aux vertus qu'il lui impose, il le rend plus digne des autels. Quant au mariage, il l'érige en sacrement et le réduit à sa primitive indissolubilité. S'il abroge les lois humaines qui favorisent les passions et protègent l'injustice, il maintient celles qui sont fondées sur la droite raison et qui ne contredisent pas les lois divines. Et, à l'obligation civile de les observer, il ajoute celle de la conscience. Il affermit l'autorité des princes et des rois ; et il veut qu'on leur obéisse comme à Dieu même en tout ce qui n'est pas évidemment opposé à la Religion. « Rendez à César, » nous dit-il, « ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu (3). »

1. Joah. vii, 7.

2. Ibid. xviii, 21.

3. Matth. xxii, 21.

III

Jésus-Christ ne se borne point aux sages préceptes que nous venons de rappeler. Il nous donne encore des conseils, dont l'observation peut nous conduire à la plus haute perfection. En effet, quelle sainteté ne pourrions-nous pas acquérir, si nous savions pratiquer la pauvreté évangélique, renoncer à notre propre volonté, mortifier nos sens, rechercher les humiliations et les souffrances avec autant de soin et d'ardeur que le monde en met à poursuivre les honneurs et les plaisirs ? L'humilité, l'abnégation de soi-même, le mépris des richesses et l'amour de la croix, vertus propres à la Morale de Jésus-Christ, rendent donc à sa pureté le témoignage le plus éclatant.

Mais il ne se contente pas de nous enseigner une Morale sublime ; il nous offre encore, par sa grâce, le moyen de la pratiquer. L'idée qui dominait le monde antique était celle d'un Dieu terrible et irrité, qu'on ne pouvait voir sans mourir et dont il fallait apaiser le courroux par le sang des victimes et des hécatombes. Or, avec Jésus-Christ, il n'apparaît plus que comme le père de l'enfant prodigue ; comme une source d'eau vive, jaillissant jusqu'à la vie éternelle ; comme le pain vivant, descendu du ciel ; et comme le Bon Pasteur, ramenant sur ses épaules la brebis égarée. Aussi le Nouveau Testament, qu'il nous a légué, est-il appelé justement la Loi de grâce. C'est pour nous communiquer plus abondamment cette grâce salutaire qu'il a institué ses Sacrements, au nombre de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

Voilà, M. F., quelle sublime et sainte Loi nous a donnée le Sauveur. Mais comme il ne nous suffit pas de la connaître pour être sauvés, sachons l'observer toujours avec fidélité et prions-le de nous accorder la grâce d'y persévérer, en lui répétant avec l'Eglise : « O Adonai et Chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans le buisson ardent et lui avez donné la Loi sur le Sinai, venez nous racheter par la force de votre bras. » Ainsi soit-il.

LA FÊTE

DE LA

TRANSLATION DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE

A LORETTE

On ne peut douter de la vénération des premiers fidèles pour la sainte demeure où était née la Vierge Immaculée, où elle avait reçu la visite du messager céleste lui annonçant la gloire de la maternité divine, où l'Enfant-Dieu avait essayé ses premiers pas, avait passé dans la prière et le travail les laborieuses années de sa vie cachée, où le chaste Joseph avait rendu le dernier soupir.

Les apôtres, en effet, en firent une chapelle où ils aimaient à célébrer les saints mystères. Là, comme le dit un ancien auteur, Marie, après l'Ascension, venait retrouver, sous la forme Eu-

charistique, son adorable Fils que lui donnait saint Pierre, devant cet autel conservé encore dans la pauvre maison et que le chef des apôtres avait consacré lui-même.

La pieuse mère de Constantin, sainte Hélène, fit élever une magnifique église au-dessus de la maison de la Sainte Vierge à Nazareth, vénérée comme un trésor d'une incomparable valeur. Au IV^e siècle, saint Jérôme nous apprend qu'il la visita, ainsi que sainte Paule. Que dirons-nous encore de l'empressement des pèlerins du monde entier, qui avant et après les Croisés entreprirent ce lointain et périlleux voyage, auquel leur ardente foi ajoutait tant de prix ?

Saint Louis y vint l'an 1245, et voici en quels termes Geoffroy de Beaulieu raconta l'entrée du roi à Nazareth : « La veille de l'Annonciation, « revêtu d'un cilice, il se dirigea vers Nazareth. « Lorsqu'il aperçut de loin les Lieux Saints, il « descendit de cheval et, après avoir fléchi le « genou, il s'avança à pied, vers la cité Sacrée ; « il jeûna ce jour, au pain et à l'eau, quoi qu'il « eût fait une marche fatigante. Ceux qui étaient « avec lui peuvent dire avec quelle solennité « les vêpres, les matines et la messe furent « chantées ; depuis que le Fils de Dieu s'était « incarné, jamais Nazareth n'avait vu une telle « dévotion. »

La reine Marguerite de Provence, qui accompagnait le roi, communia avec lui dans la sainte maison.

Peu d'années après le pèlerinage de saint Louis, la situation des chrétiens de la Palestine était devenue très-alarmante et l'heure s'approchait où cette terre sanctifiée par le sacrifice du Sauveur, arrosée du sang de tant de braves guerriers et témoin des luttes héroïques de la foi chrétienne, allait revenir au pouvoir des infidèles. Qu'allaient devenir alors les splendides monuments qui protégeaient, en les embellissant, les grands souvenirs du Christ et de sa sainte Mère ? La maison de Nazareth en particulier n'était-elle pas exposée à disparaître au milieu des ruines ? La Providence ne le permit pas, et Dieu manifesta sa puissance par un grand prodige.

Le 10 du mois de mai de l'année 1291, quelques paysans de la Dalmatie (Autriche), allant à leur travail, de grand matin, aperçurent sur une colline au bord de la mer, dans le jardin d'une veuve où, la veille encore, il n'y avait ni habitation, ni cabane, une maison en pierres rouges, inconnue dans le pays, de forme orientale, placée sans fondement sur le sol inégal.

Elle n'avait qu'une porte s'ouvrant sur un des côtés ; à droite de cette porte était une étroite et unique fenêtre. A l'intérieur, les murs étaient recouverts de peintures qui représentaient les mystères de Nazareth, le plafond était bleu, parsemé d'étoiles. A l'une des extrémités et en face de la fenêtre s'élevait un autel en pierres fortes et carrées, dominé par une croix ornée d'un Christ peint sur une toile collée au bois. A gauche, se voyait une espèce de cheminée ou de foyer surmonté d'une niche précieuse renfermant une statue en bois de cèdre représentant la bienheureuse Vierge debout, et portant l'Enfant-

Jésus dans ses bras. Près de l'autel, enfin était une armoire contenant quelques ustensiles nécessaires à un pauvre ménage.

Le bruit de ce prodige se répand aussitôt, et les multitudes accoururent de toutes parts pour contempler cette maison mystérieuse, transportée là tout à coup dans l'espace d'une nuit.

Soudain un cri d'étonnement sort de toutes les lèvres : Alexandre, le vénérable évêque de Tersatz, depuis trois ans retenu dans son lit par une incurable maladie, apparaît au milieu de la foule étonnée. Il est guéri, et son visage rayonne d'une céleste joie, on l'entoure ; le silence se fait à ses côtés, et il raconte que la Vierge Marie, se montrant à lui, lui avait dit, d'une voix qui ravit son cœur : « Mon fils, sache que la sainte « demeure apportée récemment sur ce terri- « toire est la maison même où j'ai pris nais- « sance. C'est là, qu'à la nouvelle apportée par « l'Archange Gabriel, je suis devenue par l'opé- « ration du Saint-Esprit, mère du divin Enfant. « C'est là que le Verbe s'est fait chair. Aussi, « après mon trépas, les apôtres ont-ils consacré « ce toit illustre par de si hauts mystères, et se « sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer le saint « sacrifice. L'autel est celui même que dressa « l'apôtre saint Pierre. Le crucifix y fut placé « autrefois par les apôtres. La statue de cèdre « est mon image faite par la main de l'Evangé- « liste saint Luc. Cette maison aimée du Ciel, « pendant tant de siècles environnée d'honneur « dans la Galilée, mais aujourd'hui privée « d'hommages au milieu des défaillances de la « foi, a passé de Nazareth sur ces rivages. Ici, « point de doute : l'auteur de ce grand évène- « ment est ce Dieu près duquel nulle parole « n'est impossible. Du reste, afin que tu en sois « toi-même le témoin et le prédicateur, reçois « ta guérison. Ton retour subit à la santé au « milieu d'une si longue maladie fera foi de ce « prodige. »

Ainsi parla Marie, qui disparut ensuite dans le ciel.

* *

Le gouverneur de la contrée, Nicolas Fran-
gipane, voulut s'assurer de la vérité de cet évé-
nement. Il fallait pour cela envoyer aussitôt des
messagers en Palestine, afin de constater la dis-
parition de la maison de Nazareth ; il fallait de
plus voir si les dimensions de l'édifice miracu-
leusement transporté correspondaient aux bases
restées dans le sol, et si, enfin, les pierres
étaient de même nature.

Des hommes sages et prudents, autant que
sûrs et consciencieux, auxquels se joignit
l'évêque Alexandre, furent chargés de cette im-
portante mission.

Arrivés à Nazareth, ils constatèrent avec
émotion que la maison avait disparu ; compa-
rant ensuite la qualité et la forme des pierres
restées aux fondations avec celles des murailles
de la sainte demeure, ils n'eurent aucun doute
sur la ressemblance des matériaux. Enfin, les
dimensions des bases correspondaient exacte-
ment avec celles de la maison elle-même.

Ils revinrent joyeux annoncer cette heureuse
nouvelle et proclamèrent hautement la bonté de

Dieu, qui les avait visités d'une manière admirable. Sur cette terre favorisée du ciel, les fidèles ne cessaient d'accourir en grand nombre, pleins de vénération pour le sanctuaire de la Divinité, et recevant, en récompense de leur foi, les bénédictions les plus précieuses, les faveurs les plus signalées de la Reine du ciel.

* *

La maison de Nazareth ne resta que trois ans en Dalmatie. Quelle fut la cause de cette seconde translation ? c'est le secret impénétrable de Dieu.

Sur la rive opposée de l'Adriatique, en face de la Dalmatie, s'élève près de la mer, sur le sol de l'Italie, une colline fertile et admirablement située. C'est aux pieds de cette colline que la sainte maison, enlevée du sol où elle était fixée, fut transportée par les anges, le 10 décembre 1294, et déposée dans un bois de lauriers, d'où est venu le nom de *Lorette*.

Voici, à ce sujet, ce qu'écrivait au roi de Naples un ermite du temps et du pays : « L'an de l'Incarnation. 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence et que la nuit, dans son cours, était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la sagesse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils virent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'un splendeur céleste, soutenue dans les mains des anges et transportée à travers les airs... Cependant, cette sainte maison portée par les anges fut placée au milieu d'un grand bois de lauriers, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la Reine du ciel... A peine le matin était arrivé que les paysans se hâtèrent d'aller à Récanati pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des lauriers. »

Les prodiges qui s'opérèrent alors dans ce lieu béni y faisaient accourir des multitudes de pèlerins de toutes les parties de l'univers. Mais le bois des lauriers ayant été infesté par des voleurs qui s'y cachaient, afin de dépouiller les voyageurs, la sainte maison, huit mois après, quitta tout à coup la forêt profanée et fut placée encore par le ministère des anges sur la colline dont nous avons parlé et qui était la propriété de deux nobles frères. Ces derniers, cédant bientôt à l'avarice et voulant s'approprier les dons faits au sanctuaire, en vinrent à se traduire réciproquement devant les tribunaux pour savoir à qui reviendraient les pieuses offrandes, chacun voulant les garder.

Alors la sainte maison se retira, quatre mois seulement après, de la propriété des deux frères et par un troisième miracle se trouva déposée sur un nouvel emplacement, distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique.

C'est là que, depuis bientôt 800 ans, les chrétiens du monde entier la contemplent avec émo-

tion et viennent y chercher les grâces que la Vierge Marie accorde avec abondance.

* *

Au commencement du *xiv^e* siècle, les habitants de Récanati construisirent à Lorette une splendide et vaste église pour renfermer la sainte maison qui, en effet, est aujourd'hui abritée sous ses voûtes élevées et repose au milieu du chœur, au-dessous d'une vaste coupole achevée sous le Pontificat de Sixte-Quint (*xvi^e* siècle). Une petite ville se bâtit autour de l'église à laquelle on donna extérieurement la forme d'une citadelle destinée à protéger son précieux trésor et à permettre d'éviter les surprises sacrilèges de l'impiété et de la cupidité.

Plusieurs souverains Pontifes décidèrent un plan de décorations magnifiques qui devaient orner la *Santa Casa*. Le pape Clément VII (*xvi^e* siècle) put l'exécuter et fit appel au talent des plus célèbres artistes. Aujourd'hui, d'admirables chefs-d'œuvre de sculpture entourent et cachent à l'extérieur les pauvres murailles de la maison de Marie.

Un détail frappant et vraiment miraculeux est la manière dont la maison de Lorette est appuyée sur le sol : elle est posée *sans fondement sur la terre nue*. Au-dessous est une substance poudreuse semblable à celle des grands chemins fréquentés. Quand on fit les fouilles pour asseoir les fondations du monument de marbre blanc qui lui sert comme de splendide reliquaire, on s'aperçut de ces détails et l'on vit même une ronce qui, s'étant avancée sur la route, s'était trouvée prise sous le poids du saint édifice. Depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre, l'humble demeure de Marie, posée sans aplomb sur le sol inégal, resta ainsi comme suspendue, soutenue par la main de Dieu, puissant et bon.

* *

L'intérieur de la sainte maison est en tout comparable à celui des plus misérables chaumières : rien n'y vient faire oublier la simplicité et la pauvreté de ses anciens habitants. Les murs, aujourd'hui, n'ont ni peintures, ni enduit, et on aperçoit les assises assez régulières des pierres longues et étroites, presque semblables à des briques dont sont faits les murs. Ces derniers sont, jusqu'à la hauteur d'homme, lustrés et comme vernis par les baisers des fidèles. La toiture a été remplacée par une voûte percée d'une lucarne circulaire. Sur le mur occidental, en face de l'autel, est la petite ouverture carrée, unique fenêtre de la maison.

Celle-ci se compose d'une seule pièce longue de 9^m52, large de 4^m17 ; l'autel la divise aux trois quarts de sa longueur. Il n'y avait primitivement qu'une seule porte qui a été murée, et on en a ouvert trois, pour la facilité des fidèles : deux sont en avant de l'autel, en face l'une de l'autre ; la troisième s'ouvre sur un petit espace libre laissé derrière l'autel. A droite est l'armoire de Marie ; elle contient encore trois des écuellles qui appartenaient à son modeste ménage. On

les a enchassées dans l'or, mais les pèlerins peuvent les voir, les toucher, les vénérer et y déposer des objets de piété.

La plupart des pèlerins de Lorette, pénétrés de respect pour la *Santa Casa*, n'y entrent qu'à genoux, et l'on voit sur les dalles de marbre, tout autour de la chapelle, deux sillons creusés par les genoux des pieux visiteurs. C'est, du reste, un spectacle des plus touchants que de les contempler, s'avancant péniblement dans cette humble posture, en implorant avec ferveur la protection de Marie.

Tels sont les souvenirs que rappelle la fête du 10 décembre, et il est facile de comprendre pourquoi l'Eglise a établi la solennité de la Translation, à Lorette, de la maison de la Sainte Vierge : le respect et la reconnaissance ont inspiré son cœur.

* *

Que vos tabernacles sont aimables ! tel est le cri qui sort du cœur du pèlerin de Lorette, en même temps que ses yeux laissent échapper des larmes de bonheur. Oui, pouvons-nous dire avec vérité : O sainte demeure ! heureux ceux qui habitent près de vous, qui peuvent vous visiter souvent ! Vous êtes vraiment la maison de Dieu !

Cependant nos églises catholiques offrent à notre foi les mêmes souvenirs touchants. Non seulement Dieu y a passé, mais il y réside et le jour et la nuit. Les mystères de sa vie mortelle y sont sans cesse renouvelés. L'Incarnation, la vie obscure et cachée, la vie publique, le grand mystère du Calvaire s'y perpétuent par une puissance et une miséricorde infinies. Saluons donc aussi avec joie nos temples saints, accourons-y avec empressement : ils sont la maison de Dieu, qui veut bien nous y accueillir. Allons-y chercher le bonheur vrai et sans mélange : *Beati qui habitant in domo tua, Domine!* Heureux sont ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles : *in sæcula sæculorum laudabunt te.*

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Vous serait-il possible de répondre dans votre prochain numéro de l'*Ami du Clergé* à la question de droit canon suivante :

1° Un évêque, même avec la législation française, peut-il, pour raison de dettes, enlever à un curé son titre et lui donner un simple vicariat, c'est-à-dire enlever *rem cum titulo* et le réduire à n'avoir plus que *rem sine titulo* ?

2° A quelle limite doit s'arrêter l'obéissance du sujet ainsi frappé ? On dit généralement que trois mois suffisent. Est-ce une décision vraiment canonique ?

Inutile de vous dire que ces questions me concernent personnellement, et que si j'en demande la solution, c'est pour savoir quelle ligne de conduite je pourrai suivre en sûreté de conscience lorsque j'aurai fait cesser la cause de ce que j'appelle une disgrâce.

Si vous ne croyez, par respect pour l'autorité épiscopale, insérer votre réponse dans l'*Ami du Clergé*, je prie instamment votre canoniste de me répondre sans crainte de se voir compromis : s'il l'exige même, je transcrirai les textes qu'il voudra bien m'envoyer concernant la question et je brûlerai sa lettre. Ce que je

veux avant tout, c'est une règle de conduite conforme au droit canon concernant l'obéissance à l'évêque au jour de l'ordination.

R. — 1° Notre honorable correspondant fait une distinction qui ne nous paraît pas selon la science. Il distingue la réalité, *res*, d'avec le titre, et, dans l'espèce cette distinction *ne se comprend pas*. Il attribue la réalité et le titre à l'office du curé, au lieu que le vicariat est simplement *res sine titulo*, une réalité sans titre. Il semblerait pourtant que le titre ne fait pas entièrement défaut dans le dernier cas, puisqu'on a tout au moins le titre de vicaire, lequel exprime le devoir et en quelque sorte le droit de vaquer aux fonctions paroissiales.

La distance entre le *curé amovible* et le *vicaire paroissial* n'est pas tellement grande qu'il soit nécessaire de s'en préoccuper outre mesure dans un cas comme celui-ci. En effet, les fonctions de curé amovible dérivent, comme celles de vicaire paroissial, d'une commission épiscopale qui est révocable.

La législation française ne fait rien à l'affaire. C'est le droit canonique qu'il faut consulter. Or, d'après le droit canonique, un évêque peut-il, pour raison de dettes, enlever à un curé son titre et lui donner un simple vicariat ?

Notre consulteur ne nous dit pas s'il entend parler d'un curé perpétuel. Evidemment, l'imprudence avec laquelle un prêtre contracte des dettes ne serait pas une raison canonique pour prononcer sa déposition ; mais il y aurait à prendre une autre mesure : elle consisterait à infliger à ce curé la suspension non assurément des fonctions sacerdotales ni celles des attributions paroissiales, mais simplement celle que les canonistes appellent *suspensio a beneficio*.

Rappelons à ce propos que les jurisconsultes distinguent trois espèces de suspenses : la suspension *ab ordine*, la suspension *ab officio* et la suspension *a beneficio*. Celle-ci concerne l'administration du temporel, qui comprend le traitement du trésor public, le casuel paroissial, l'administration des offrandes des fidèles et la gestion des revenus de la paroisse. Il est des cas où cette suspension est nécessaire. L'évêque, alors, nomme un administrateur du temporel et fixe la somme dont le curé, ainsi frappé de suspension, a réellement besoin pour son entretien personnel. C'est ce qu'on nomme la portion congrue. — L'excédant du revenu paroissial est géré par l'administrateur, et employé soit aux dépenses nécessaires, soit à l'extinction des dettes du curé. Voilà comment le droit canonique renferme des remèdes à tous les maux.

S'il s'agit d'un curé amovible, nous estimons que le scandale produit par les dettes contractées par ce curé peut exiger son déplacement, car le désordre que ses dettes permettent de supposer, est de nature à faire perdre la considération sans laquelle il n'est pas possible à un prêtre de faire du bien dans sa paroisse. Tout considéré d'ailleurs, il ne peut y avoir de principe absolu en cette matière, parce que les circonstances sont de nature à modifier l'appréciation qu'on peut faire sur chaque cas particulier.

2° Le desservant révoqué par son évêque n'a

pas de meilleur parti à prendre que la soumission. C'est, du reste, ce que la prudence ecclésiastique exige.

Notre correspondant paraît persuadé qu'une disgrâce de ce genre ne peut se prolonger au delà de trois mois, et il nous demande si cette appréciation est canonique. Nous devons déclarer que nous ne connaissons rien dans le droit qui permette un pareil sentiment. Il se peut que notre honorable consultant confonde la révocation des curés amovibles avec ce que quelques canonistes enseignent relativement à la suspense *ex informata conscientia*. En effet, cette suspense extrajudiciaire, secrète, infligée pour un crime occulte, conformément au chapitre I^{er} de la 14^e session du Concile de Trente, ne saurait être perpétuelle. Mais, combien de temps peut-elle durer ? D'après la jurisprudence moderne du Saint-Siège, il semble que la suspense *ex informata conscientia* ne peut être infligée pour plus de trois mois ou six mois tout au plus, surtout lorsqu'elle est portée comme *peine* relativement à un crime occulte passé. Mais, si la suspense est infligée comme *censure*, elle est alors une peine médicinale que l'évêque ne retire que lorsqu'on lui donne des marques certaines de résipiscence et de correction.

Le correspondant veut savoir quelle ligne de conduite il peut suivre en sûreté de conscience : notre réponse est dans les principes que nous venons d'émettre. En remplissant fidèlement ses fonctions sacerdotales dans le vicariat qui lui a été confié, il doit s'appliquer avec la plus grande diligence à « faire cesser la cause de ce qu'il appelle une disgrâce ; » il doit s'empres- s'acquiescer ses dettes, et ses supérieurs s'empres- s'acquiescer de leur côté, certainement, de lui rendre une bonne paroisse.

CRITIQUE EN CHAIRE

DES ACTES DU GOUVERNEMENT

Acquittement du Curé. — Appel. — Condamnation.

Nous ne serions pas l'Ami du Clergé si nous ne cherchions, par nos exhortations et nos conseils, à le prémunir contre les dangers qui le menacent de toutes parts. Nous traversons une période des plus critiques. Dans la capitale, comme dans les plus humbles villages, nous sommes entourés d'ennemis qui surveillent nos faits et gestes, épiluchent toutes nos paroles, à l'église principalement, pour nous accuser ensuite et traîner notre robe devant les tribunaux.

Certes, nous ne sommes pas de ces prudents, qui inclinent toujours pour le laisser-dire et le laisser-faire. Nous n'entendons pas encourir le sanglant reproche qu'adressait le prophète aux timides et aux lâches du sanctuaire, *canes non valentes latrare*. Nous luttons et nous prêchons la lutte ardente et persévérante. Mais les ardeurs du combat ne sont nullement incompatibles avec une sage réserve dans le mode et dans l'expression. L'énervement des caractères

à l'heure présente le demande, et l'hostilité évidente dont nous sommes l'objet l'exige impérieusement. *Fortiter et suaviter*, c'est la méthode de Dieu ; elle doit être la nôtre, malgré ses difficultés. Comme confirmation de ce que nous venons de dire, nous reproduisons, contrairement à nos habitudes, le compte rendu d'une petite affaire qui, après des péripéties diverses, a fini par une condamnation. Nos lecteurs y verront comment les choses les plus naturelles et les plus vraies peuvent être exagérées, envenimées, et donner prétexte à la haine anti-cléricale de faire explosion.

« L'abbé Carpentier, curé de Bovés (Somme), avait comparu, au mois d'août dernier, devant le tribunal correctionnel d'Amiens, sous la prévention d'avoir critiqué et censuré les actes du gouvernement ; il fut acquitté, le tribunal ne trouvant pas la prévention suffisamment justifiée. M. le procureur général fit appel de ce jugement, et l'affaire revenait, vendredi, devant la coup d'appel d'Amiens.

« Le prévenu ne reconnaît pas l'exactitude des propos qu'on lui prête. Voici le résumé des paroles qu'il avoue avoir prononcées :

« En lisant l'Encyclique, après le passage où il est dit que le rédempteur du genre humain est insensiblement et par degrés, banni des universités, des lycées, des gymnases, il a fait les réflexions suivantes : « Vous en avez été témoins « vous-mêmes. Vos religieuses ici ont été bannies de leur maison d'école. La même chose « se pratique dans bien des endroits, et cela au « moment où reviennent de Nouméa les hommes « qui y ont été envoyés pour les causes que vous « connaissez ; plusieurs, ou un certain nombre « de ces hommes, pourront remplacer nos religieux auprès de nos enfants... » Il a dit une autre fois : « qu'il y avait des hommes nour- rissant des projets d'instruction obligatoire ; « que tout le monde en avait entendu parler ; « que si ces projets venaient à devenir des lois, « les parents seraient obligés d'envoyer leurs « enfants chez des instituteurs qui pourraient « revenir de Nouméa... »

« Ces paroles ayant été dénoncées à l'administration, il est monté en chaire, pour expliquer son langage et éviter toute confusion. Il a dit qu'il maintenait tout ce qu'il avait dit : « que « l'on chassait nos religieuses de nos maisons, « au moment où l'on faisait revenir les hommes « de la Commune, qui ont incendié Paris et assassiné les otages. (Ils sont, dit-on, au nombre « de 14,000) ; qu'un certain nombre pourraient remplacer nos religieux ; qu'en effet, il « doit s'en trouver qui sont munis de brevets et « de diplômes de bacheliers ; et, comme ils sont « réintégrés dans tous leurs droits civils, ceux-là « pourront ouvrir des écoles ; » ajoutant : « qu'il « ne jugeait pas l'acte de clémence en lui-même ; « qu'il ne faisait que le constater. Ces mêmes « hommes, lorsqu'on les a transportés en exil, « on a pourvu à tous leurs besoins, tandis que « nos religieux, on les chasse de chez eux, sans « se préoccuper s'ils ont du pain... »

« Le dimanche de Pâques, résumant l'histoire de l'Eglise et de ses persécutions, il a ajouté :

« qu'aujourd'hui ces persécutions recommencent avec l'expulsion des religieux de nos écoles; que ce n'était pas à l'habit qu'on s'attaquait, mais à l'église... » Il a rappelé les horreurs de 1793 et a dit que par la progression des choses, on en arriverait là...

A l'instruction, l'abbé Carpentier invoquant sa bonne foi, a dit : « Si l'on a pu voir autre chose dans ce que j'ai dit, l'expression a certainement dépassé ma pensée. Au besoin, j'offrirais très volontiers de remonter en chaire et de donner de nouvelles explications à mes paroissiens. »

« La cour, réformant la décision des premiers juges, a condamné le curé de Boves à 16 fr. d'amende. »

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

LA COMPTABILITÉ DES FABRIQUES

Voici le texte du projet de décret portant règlement d'administration publique sur la comptabilité des fabriques, soumis au conseil d'Etat par le ministre de l'intérieur et des cultes :

Le Président de la République française,

Considérant qu'il est dans l'intérêt du service public et de la bonne administration des établissements religieux d'appliquer, autant que possible, à la comptabilité des fabriques paroissiales les principes qui régissent la comptabilité en général, et particulièrement celle des communes, des hospices et des bureaux de bienfaisance;

Le conseil d'Etat entendu, décrète :

Art. 1^{er}. — A partir des comptes de gestion de l'année 18..., les dispositions concernant la juridiction des conseils de préfecture et de la cour des comptes, sur les comptes des receveurs municipaux, des receveurs des hospices et des établissements de bienfaisance, seront applicables aux comptes des trésoriers des fabriques.

Art. 2. — Les comptes des trésoriers des fabriques devront être présentés à l'autorité chargée de les juger avant le 1^{er} juillet de l'année qui suit celle pour laquelle ils sont rendus.

Art. 3. — En cas de retard dans la présentation du compte ou de non-paiement du débet régulièrement constaté à la charge du comptable, il sera procédé conformément aux dispositions de l'article 90 du décret du 30 décembre 1809 et de l'article 5 de l'ordonnance du 12 janvier 1825.

Art. 4. — En cas d'absence ou d'empêchement du trésorier de la fabrique, ses fonctions sont provisoirement remplies par le receveur municipal.

Art. 5. — Le ministre de l'intérieur et des cultes, les archevêques et évêques sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

NOTA. — A propos de cet article, nous signalons et recommandons encore le livre de M. l'abbé Fédou : Les fabriques d'églises en péril, suivi d'un Mémoire sur la Propriété des Eglises et des Presbytères. Les deux brochures réunies, 2 fr. 50; le Mémoire seul, 1 fr. 50. (Voir l'Ami du Clergé, n° 57).

Q. — Je vous serais très reconnaissant de vouloir répondre aux questions suivantes : 1^o La fabrique a-t-elle le droit de faire payer une chaise qu'on apporte dans l'église et qu'on remporte après l'office ? 2^o A-t-elle également le droit de faire payer les petits bancs ou bancelles que certaines personnes apportent dans l'église et remportent en sortant ?

R. — Ad 1^m. On a le droit d'apporter dans l'église une ou plusieurs chaises pour son usage, lorsque ni la fabrique ni le curé ne l'ont défendu. Mais du moment où une défense a été faite à cet égard, soit par la fabrique soit par le curé, cette défense doit être respectée, et personne ne doit plus porter de chaises dans l'église.

Chargée de l'administration du temple et du soin de pourvoir aux dépenses de son entretien et à ceux de l'exercice du culte, la fabrique, en effet, a qualité pour décider que les fidèles qui viendront se servir de chaises à l'église ne pourront user que de celles qu'elle y a fait placer pour les louer. Cette mesure est évidemment dans l'esprit de la loi, qui, en mettant le prix de la location des chaises au nombre des revenus des fabriques (décret du 30 décembre 1809) a évidemment entendu conférer à ces établissements le droit exclusif d'avoir des sièges dans l'église. Que deviendrait ce revenu prévu par la loi, si chacun pouvait apporter sa chaise ?

C'est un droit non moins certain pour le curé de défendre, par mesure de police, l'apport dans son église d'aucune chaise du dehors, à cause du bruit, du désordre et des discussions que ce transport de chaises peut occasionner.

Si des fidèles, dit le *Journal des Conseils de fabriques*, apportaient des chaises, malgré la défense, les serviteurs de l'église devraient s'y opposer. La fabrique ou le curé pourrait même prévenir le maire, les officiers de police, et, au besoin, appeler la force publique chargée de veiller au maintien de l'ordre et d'assurer l'exécution des lois.

Enfin, le particulier qui, contrairement à une défense de la fabrique ou du curé régulièrement faite et qui s'en servirait, n'en devrait pas moins la rétribution ordinaire, comme s'il occupait une chaise appartenant à l'église. Cela ressort de ce que nous venons de dire, et, de plus, il y a une décision ministérielle du 31 janvier 1812 qui le déclare d'une manière formelle. En voici le passage principal :

« Tous les paroissiens sont parfaitement égaux, quant à leur droit d'être placés dans l'église. Le règlement n'a fait d'exception que pour l'intérêt de la fabrique, et autant que l'assistance des fidèles le permet. Celui qui a dans une église la commodité d'une chaise, n'est plus dans l'état d'égalité avec ceux qui n'en ont pas. Il se met dans l'exception; dès lors il doit payer cette commodité. La chaise qu'il apporterait ne peut rien changer à ce principe. Ainsi le règlement de 1809, en faisant mention des chaises, en suppose le paiement. »

« A l'égard des moyens coercitifs, la fabrique ayant droit de s'opposer au placement des bancs et des chaises, à celui de les faire sortir de l'église, après avoir prévenu les intéressés, parce que les fabriciens ne peuvent pas laisser dans l'église ce qui ne doit pas y être, et

« qu'il ne font que repousser une *voie de fait*.
 « Si le propriétaire de la chaise s'opposait à sa
 « sortie, il s'exposerait aux peines encourues
 « par ceux qui troublent le culte. »

Ad 2^m. La réponse à cette deuxième question se trouve dans les principes que nous venons d'exposer. Si ces bancelles ou escabeaux n'occupent pas une place effective et ne tiennent pas lieu de chaise-prie-Dieu ; si, en d'autres termes, ils ne servent qu'à poser les pieds, comme un petit tapis ou chauffe-lette, nous pensons qu'il n'y aurait pas lieu à empêcher un fidèle de se donner ce petit agrément. Toutefois cette particularité tombe sous le coup de la décision ministérielle citée plus haut, elle forme une exception et constitue une commodité pour laquelle la fabrique pourrait exiger un prix. Mais dans ce cas, le fidèle, à son tour, pourrait exiger de la fabrique qu'elle lui fournisse la bancelle.

Nous engagerons volontiers notre correspondant à être sévère pour la question des chaises et très coulant pour la petite question des escabeaux.

Q. — Un protestant (*vagus*) se présente au maire d'un village catholique pour obtenir la permission de faire enterrer un de ses parents. Le maire peut-il refuser absolument parce qu'il n'y a pas de place réservée dans le cimetière ?

Peut-il le laisser enterrer dans le lieu réservé aux enfants non-baptisés ? etc.

Peut-il laisser enterrer dans le lieu catholique moyennant une forte indemnité ? Le cas échéant, quelle est la conduite à tenir, ou que doit dire le curé à son maire qui vient le consulter sur cette affaire ?

R. — Le décret du 23 prairial an XII, dit le *Journal des conseils de fabrique* (tome III, p. 369), donne à l'autorité municipale la police des cimetières, et, par suite, le droit d'indiquer dans quel endroit doit être creusée la fosse. Mais d'un autre côté, aux termes du concordat, la religion catholique doit être librement exercée en France et aux termes de l'art. 5 de la Charte, la liberté de conscience est garantie à tous les citoyens. Or, d'après les lois canoniques, les enfants morts sans baptême, les juifs, les protestants, les suicidés, etc., ne doivent ni recevoir la sépulture ecclésiastique, ni être enterrés en terre sainte. Ce sont là des principes certains et qu'il faut concilier.

L'autorité supérieure a rendu la conciliation facile en exigeant qu'il y ait dans le cimetière unique d'une localité, autant de parties réservées qu'il y a de cultes dissidents. C'est bien toujours au maire à indiquer le lieu de la fosse, à présider à sa confection ; mais il ne peut choisir cet endroit au milieu des tombes des fidèles. Ces principes ont été reconnus par un avis du conseil d'Etat du 29 avril 1831.

Dans le cas qui nous est présenté, la difficulté vient de ce qu'il n'y avait pas de place réservée pour les dissidents ; et il n'y en avait pas probablement, parce que la population est exclusivement catholique, comme cela se voit en des milliers et des milliers de paroisses.

Mais cette difficulté n'en était pas une, dans ce sens qu'à défaut de parties réservées pour les cultes dissidents, il y avait une partie réservée pour les enfants morts sans baptême, et les per-

sonnes privées à un titre quelconque de la sépulture ecclésiastique. Le maire en question ne pouvant, d'après les lois, enterrer ce protestant au milieu des tombes catholiques, devait faire creuser la fosse dans la partie réservée à ceux qui n'ont pas droit à la sépulture ecclésiastique. De cette manière, il conciliait tous les intérêts en jeu.

Ceci est formel ; aucune indemnité, si grande soit-elle, ne peut autoriser un maire à violer un lieu saint et reconnu tel par les lois. Si un maire élevait des prétentions contraires, il faudrait s'empressement de réclamer par une pétition adressée au ministre des cultes, qui ferait parvenir au fonctionnaire municipal, les instructions et les ordres convenables. Le cas échéant d'une pareille révolte, le curé devrait aussitôt prévenir son évêque, lequel ne manquerait pas d'interdire le cimetière profané par l'enterrement d'un hérétique, jusqu'à ce qu'on l'eût exhumé, et qu'une nouvelle bénédiction fût donnée au cimetière.

Q. — Le conseil municipal de L. revendique le terrain qui entoure l'église et qui était cimetière avant la révolution. Est-il en droit ?

Il y a quelques années, ce même conseil fit élever sur ce terrain un petit bâtiment sans que personne s'y opposât. Cet acte est-il une preuve de propriété ?

Oui, dans la pensée de la municipalité ; mais en droit ?

R. — Nous avons déjà répondu d'une manière générale et plusieurs fois. Nous ne dirons qu'un mot. Mgr Affre prouve fort bien, dans son *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques* p. 209, que les anciens cimetières, d'après les lois alors en vigueur, appartenaient aux paroisses, ou, ce qui est la même chose, aux fabriques. Il n'y avait d'exception que pour les cimetières des villes et des communes qui les avaient acquis à leurs frais et pouvaient exhiber leur titre d'acquisition.

Or, comme le décret du 7 thermidor an XI a rendu aux fabriques leurs biens non aliénés, il s'ensuit que les anciens cimetières non vendus en vertu des lois révolutionnaires, peuvent être revendiqués par les fabriques comme leur propriété, sauf l'exhibition des preuves contraires par les communes.

Cette observation faite, il faut donc distinguer : 1^o Les cimetières dont la propriété peut être déterminée par un titre ; pour ceux-là, il n'y a pas de difficulté. Si le titre désigne la paroisse, l'église, la fabrique, ce qui doit être toujours ou presque toujours le titre fait loi ; il n'a pas moins d'autorité s'il désigne la ville, le bourg, la communauté d'habitants comme propriétaires.

2^o Il faut distinguer les cimetières des villes, qui étaient communs à plusieurs paroisses, des cimetières qui servaient à une seule paroisse. Lorsque ces derniers étaient placés autour de l'église, ils étaient réputés en faire partie. C'est ce qu'affirment les jurisconsultes et les canonistes. D'Héricourt dit qu'il appartient aux églises paroissiales ; il doit donc suivre la destinée de l'église et appartenir au propriétaire de celle-ci, c'est-à-dire à la paroisse, si, comme nous n'en doutons pas, la paroisse est propriétaire de l'église.

A quelle catégorie appartient le cimetière de L.? Notre correspondant seul peut le dire. D'après ce qu'il dit, sa fabrique avait la possession du cimetière en fait, elle fera bien de se maintenir en possession, et d'exiger qu'on justifie des titres de propriété!

C'est dommage que la fabrique n'ait point fait opposition à la construction du petit bâtiment élevé sur le cimetière par la municipalité. Cet acte peut être une preuve de propriété, et aussi une preuve d'usurpation. Nous ne saurions trop engager la fabrique à résister aux prétentions de la municipalité, et si l'on exige d'elle de justifier d'un envoi en possession régulier, qu'elle le demande, elle est toujours à temps, ainsi que nous l'avons prouvé récemment en indiquant la manière de s'y prendre.

Mais au point de vue pratique, — *in isto procelloso tempore*, — il y aurait peut-être quelque chose de mieux à faire, c'est de se contenter d'empêcher la prescription, et d'attendre une éclaircie politique.

Q. — Une question qui m'intéresse vivement. Il s'agit d'un ancien cimetière qui n'a jamais été aliéné et dont je jouis depuis environ 36 ans, comme jardin de la cure. La commune réclame cette propriété. Il a cessé d'être cimetière en 1832.

R. — Notre correspondant ajoute qu'il nous fournit d'amples explications dans deux autres lettres. Ces deux lettres ne nous sont point parvenues. Mais si le résumé ci-dessus est exact, la question a déjà reçu dans un récent numéro la solution qu'elle comporte, au moins quant au principe de propriété. Si le cimetière dont il s'agit n'a jamais été aliéné, il appartient à la fabrique. Mais, dans ce cas, il eût fallu demander un envoi en possession. L'a-t-on jamais fait? A quel titre notre correspondant jouit-il du cimetière comme jardin? Est-ce un acte communal qu'il l'a mis à sa disposition ou un acte de la fabrique? La chose ne se serait-elle pas accomplie, comme cela arrive bien souvent, à l'amiable, c'est-à-dire du consentement tacite ou verbal de toutes les autorités de l'endroit?

De quelque manière que le fait se soit accompli, notre conviction est que la commune n'est pas recevable dans ses prétentions. Au pis aller, la fabrique pourrait invoquer la prescription trentenaire qui n'exige pas même la possession de bonne foi. Mais enfin, nous prenons les choses au pire; nous supposons que le cimetière dont il s'agit n'est pas de ceux que les fabriques peuvent réclamer comme n'ayant jamais été aliénés; par conséquent, qu'il est la propriété de la commune; nous supposons, en outre, que les conditions exigées pour la souscription sont incomplètes... Il reste toujours vrai que ce terrain constitue, de fait, et avec le consentement au moins tacite de la commune une partie du presbytère, et, à ce titre, la commune n'en peut point déposséder le curé aussi facilement qu'elle pourrait se l'imaginer. Il s'agirait alors d'opérer une *distraktion*: chose fort malaisée en temps normal; car les formalités à remplir sont fort nombreuses et compliquées. Il faut, entre autres choses, que la demande de la commune soit

adressée au ministre, & rec l'avis de la fabrique, de l'évêque et du préfet; il faut prouver que la partie à distraire est superflue au presbytère, et nécessaire à autre chose. S'il y a lieu, il faut qu'elle soit autorisée par un décret impérial (présidentiel aujourd'hui) rendu en conseil d'Etat, sur le rapport du ministre des cultes et sur l'avis du ministre de l'intérieur.

A notre correspondant de juger la situation, si le cimetière n'a jamais été aliéné, si la fabrique ne l'a jamais revendiqué; qu'elle le fasse, comme nous l'avons déjà indiqué antérieurement par une demande d'envoi en possession. Nous ne saurions trop l'engager à lutter énergiquement pour défendre ses droits.

Q. — Je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez me donner dans votre estimable journal une solution à la question suivante:

En 1872, un calvaire a été élevé par souscriptions sur un terrain communal. Le susdit calvaire n'est pas entouré. A la session d'août, le conseil municipal a émis la proposition de le clôturer aux frais de la commune. La somme votée s'élève environ à 1,200 francs. Cette proposition a été acceptée à l'unanimité. Mais le sous-préfet ne croit pas devoir l'approuver, sous prétexte que cette affaire regarde spécialement la fabrique et nullement la commune.

Je vous demande donc qui doit supporter les frais de clôture. Est-ce la commune ou la fabrique qui n'a aucun revenu?

R. — Pour ériger un calvaire sur un terrain communal ou sur des chemins et places publiques, il faut préalablement avoir l'assentiment du conseil municipal et l'autorisation du préfet. Alors ce calvaire devient un monument communal, mais conservant son caractère religieux. D'après ces données, il n'est pas douteux que l'autorité municipale qui en a toléré l'érection, ne puisse y substituer un autre monument étranger au culte. C'est de droit strict. Mais en vertu de ce même droit, l'autorité municipale peut parfaitement voter des fonds pour embellir ou protéger le calvaire, qui est un monument communal. La raison mise en avant par le sous-préfet n'est pas admissible. L'entretien des édifices religieux, sans doute, est à la charge des fabriques, quand celles-ci ont des ressources; mais quand elles n'en ont pas, il incombe à la commune, et, celle-ci s'y refusant, le préfet peut l'y obliger d'office. Mais il ne saurait refuser à une commune l'autorisation d'allouer une somme pour l'entretien d'un monument religieux, sous prétexte qu'il s'agit d'un *monument religieux*. La commune ne sort pas de ses attributions en votant cette somme, si la situation de son budget le lui permet.

C'est à notre correspondant de voir si la commune est en état de faire la dépense susdite; si elle est en état, il faut recourir au préfet et même au ministre de l'intérieur. Nous doutons que ce soit le moment; mais on peut le tenter. Que la commune persiste à voter la susdite allocation, et s'il n'y a pas d'autre motif que celui qui a été allégué, elle finira par triompher.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

DIVERS PROCÉDÉS DE DORURE.

1° Dorure du cuivre etc., par amalgame.

Il faut d'abord parfaitement nettoyer la pièce de cuivre afin qu'elle ne soit couverte d'aucune impureté ni de corps gras. Ce nettoyage peut se faire en passant la pièce à la flamme d'un feu clair et en l'essuyant ensuite énergiquement avec un morceau de grosse flanelle. Ce nettoyage parfaitement exécuté (cela est essentiel), vous plongez le cuivre dans une dissolution de nitrate de mercure; le cuivre précipitera ce dernier métal. Sur cette couche de mercure, étendez-en une légère d'amalgame d'or et de mercure, et exposez la pièce à un feu de fourneau qui ne dégage pas de fumée. Le mercure alors se volatilise et l'or restera uni au cuivre.

2° Dorure du fer par l'intermédiaire du cuivre.

On nettoie d'abord avec beaucoup de soin la pièce de fer au moyen d'un bain acidulé dans lequel on la tient plongée, et de linges avec lesquels on la frotte pour l'essuyer. Cela fait, on l'immerge dans une dissolution de sulfate de cuivre; en quelques instants elle se trouve couverte d'une couche légère de ce métal; on lui applique alors l'amalgame d'or comme dans le procédé précédent, et on l'expose à la chaleur pour dissiper le mercure. Elle imite l'or à s'y méprendre.

Ces deux procédés, si simples et d'une pratique si facile, peuvent être employés pour dorer les pieds des calices en cuivre ou en bronze, à dorer même des ostensoirs, des reliquaires ou autres objets précieux. Il serait trop coûteux pour les chandeliers, candélabres encensoirs, etc., à moins qu'ils n'aient du prix par le fini du travail ou la beauté des formes.

Pour les objets communs, nous indiquerons dans une autre causerie des procédés donnant une dorure, il est vrai, moins belle et d'une durée moins grande, mais d'un prix relativement minime.

3° Précipitation de l'or contenu dans une dissolution éthérée par l'acier.

Si on plonge dans une dissolution éthérée d'or la lame d'un canif, d'un rasoir, etc., elle se couvre d'une belle couche d'or, après qu'elle en a été retirée et qu'on a laissé évaporer l'éther. Au lieu d'immerger la lame, on peut la frotter avec une éponge trempée dans la dissolution; c'est là la méthode suivie pour dorer les épées et autres pièces de coutellerie.

4° Dorure sur cuivre.

Quand on veut imprimer des figures, lettres dorées etc., sur du cuir, il faut d'abord le recouvrir de résine jaune ou de mastic en poudre très fine. Les instruments de fer ou les marques sont disposés sur un gril de manière qu'ils s'échauffent sans rougir. La température doit varier suivant les lettres, et la pratique fait connaître celle qui convient à chacune d'elles. Ces instruments sont appliqués l'un après l'autre sur

la feuille d'or, (qui auparavant a été divisée selon la surface des lettres ou ornements), devant recevoir l'empreinte.

La chaleur des fers fait fondre la résine et ainsi elle fixe l'or. Les parties des feuilles d'or non fixées par les empreintes sont frottées légèrement avec un linge et recueillies, et il ne reste sur le cuir que l'impression nette et bien dorée des lettres ou des dessins que l'on a voulu y reproduire.

5° Dorure du verre et de la porcelaine.

Souvent on dore les bords des verres à boire ou ceux destinés à d'autres usages. Cette opération s'exécute par la chaleur et au moyen d'un vernis qu'on prépare en dissolvant dans l'huile de lin bouillie, son poids de copal ou d'ambre. On le délaye dans une quantité convenable d'huile de térébenthine, de manière à l'appliquer aussi léger que possible. Cela fait, c'est-à-dire au bout de vingt-quatre heures, on place le verre dans une étuve, qui lui communique une température capable de brûler les doigts. Le vernis alors prend de l'adhésion et attache la feuille d'or, dont on l'a recouvert à la manière ordinaire. On laisse refroidir et on procède au brunissage en interposant une feuille de papier de soie entre l'or et le brunissoir. Si le vernis est bon, c'est la meilleure manière de dorer sur verre: la dorure est plus égale; mais le vernis est souvent mauvais et l'or se dissipe au lavage. C'est pour prévenir cet inconvénient qu'on a recours au procédé suivant:

On broie un peu d'or en poudre avec du borax, et on l'applique sur le verre avec un pinceau de poil de chameau; quand la couche est sèche, on met le verre dans une étuve, dont la température est celle d'un four. La gomme brûle, le borax se vitrifie et sert de lien entre le verre et l'or, qui peut ensuite supporter le brunissage.

C'est par ce procédé qu'on dore la porcelaine. Comme elle n'est ni transparente, ni susceptible d'entrer en fusion ou de se déformer à cette température, elle n'est pas exposée aux mêmes inconvénients que le verre.

Préparation de poudre d'or pour dorure.

1° Mettez des feuilles d'or dans un mortier de terre avec du miel ou une forte dissolution de gomme, et broyez ce mélange jusqu'à ce que l'or soit réduit en particules très fines; lavez alors avec de l'eau chaude, qui emporte le miel et la gomme et en débarrasse la poudre d'or.

2° Dissolvez de l'or pur ou en feuilles dans de l'acide nitro-muriatique, et précipitez-le avec le cuivre, ou une solution de sulfate de fer. Faites digérer le précipité (s'il est produit par le cuivre) dans du vinaigre distillé, lavez à plusieurs eaux et séchez. Vous obtiendrez une poudre fine, qui se travaille et se brunit mieux que celle obtenue par le procédé précédent.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le marché se raffermirait de plus en plus, et ce qui est bon signe, ce raffermissement s'opère avec mesure et prudence. Du reste, chacun convient que pour obtenir la guérison complète la convalescence doit être menée avec sagesse et modération. Aucune puissance financière ne se hasarderait, en ce moment, à compromettre le mouvement favorable en le précipitant.

L'amélioration de nos fonds publics depuis le mois dernier est très satisfaisante. Le bénéfice pour les acheteurs, d'une liquidation à l'autre est de plus de 1 50 sur le 3 0/0. Elle est moindre sur le 5 0/0 que les projets de de conversion menacent, mais néanmoins elle est très sensible.

Les valeurs, à leur tour, ont progressé, de sorte que, si la spéculation y est encore engagée, elle ne court plus ces risques qui ont failli causer une catastrophe, il y a un mois. Le terrain paraît ferme et, à coup sûr, est bien déblayé.

En résumé, la liquidation de fin novembre, dont on redoutait les conséquences, a été excellente.

* *

La situation du Trésor l'état du Crédit public, le remboursement anticipé des bons à échéances fixes ordonné par le ministre des finances, les circonstances générales, tout enfin concourt à la consolidation.

Une note publiée par le ministère des finances fait connaître la plus-value des impôts et revenus indirects jusqu'au 15 novembre. Le chiffre s'en élève à 135 millions, et tout autorise à prévoir qu'à la fin de l'année il ne sera pas moindre de 150 millions. En octobre, l'augmentation était de 14 millions et demi. Dans la première quinzaine de novembre, elle a été de 12 millions, près d'un million par jour.

Le budget de 1879 se soldera donc par 150 millions de boni au-dessus des prévisions. Nous voici entrés tout à fait dans la période des excédents sérieux, réels, sortis non de combinaisons plus ou moins efficaces, mais du progrès de la richesse nationale et de la prospérité publique.

* *

Ces jours derniers, le Crédit foncier fait connaître les nouvelles conditions de ses prêts et les avantages qu'il accorde. L'intérêt des prêts hypothécaires à long et à court terme est réduit à 4 45 0/0. L'intérêt des prêts aux villes, départements, communes, etc., est ramené à 4 50 0/0 taux maximum. La commission de 60 centimes est supprimée.

* *

Nous laissons nos rentes aux cours suivants :

Le 3 0/0 à 82.47 (Il ne faut pas oublier qu'il y a un coupon trimestriel à détacher le 16 de ce mois sur le 3 0/0).

Le 3 0/0 amortissable en accroissement à 84

Enfin, le 5 0/0 moins bien favorisé mais ferme à 115.77 1/4

Les obligations du Trésor, des deux séries, ont été cotées de 517 50 à 520.

Les Bons de liquidation ont varié de 540 à 538 fr.

On croit que la conversion de ces titres est inévitable. Le ministre trouve que les intérêts payés sont trop chers.

* *

Les fonds étrangers restent également en amélioration sur la semaine dernière, moins les fonds Austro-Hongrois et les fonds Russes.

Les titres Ottomans ne se relèvent pas, malgré les dépêches qui arrivent de Constantinople, au sujet du prétendu succès de combinaisons dans le but de relever le crédit de la Turquie.

Le 5 0/0 Tarc est descendu misérablement à 10.90.

L'Égyptien 6 0/0, après de nombreuses oscillations, a fait en dernier lieu 411.

Cette faiblesse s'explique par le retard apporté au paiement des coupons de l'emprunt domanial.

* *

Les recettes des chemins de fer sont très-satisfaisantes, sauf sur l'ancien réseau de l'Est. Les transports de blé vont accroître le trafic et tout autorise à espérer que l'exercice va s'achever dans de bonnes conditions

Les titres des grandes Compagnies ont toujours la même clientèle.

Nous retrouvons les actions des grandes lignes à peu près au même cours que la semaine dernière, et il n'y pas 5 fr. d'écart entre les plus bas prix et les plus hauts cours de la huitaine.

Sur les obligations, la tendance est également très bonne ; on les tient entre 380 et 395 francs. Ce sont à peu près les plus hauts cours cotés depuis la création de ces valeurs.

* *

Le marché des valeurs industrielles est ferme. Là aussi, il y a eu reprise presque générale sur les principaux titres.

Relativement à la valeur industrielle qui a toutes nos préférences, c'est-à-dire à l'action de la *Société générale de Librairie catholique*, les demandes se produisent en grand nombre. On veut naturellement profiter du coupon qui sera détaché dans le courant de décembre.

A ce propos, la « *Gazette Financière* » dit :

« Les valeurs de la *Société générale de Librairie catholique*, dont l'éloge, d'ailleurs, n'est plus à faire « font l'objet de nombreux placements. Très-favorisés, « dirons-nous ceux qui trouvent des titres au-dessous du « pair. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces quelques lignes caractéristiques. Avis à ceux qui ont des épargnes disponibles et qui veulent opérer un placement, à la fois solide et rémunérateur.

* *

La Semaine dernière, nous avons comparé les parts de la *France Nouvelle* à celles de la *Lanterne* et nous avons démontré qu'un petit journal à un sou pouvait faire la fortune de ses actionnaires. Aujourd'hui nous avons une autre preuve à exposer dans la situation et les cours acquis par les parts du *Petit Journal*.

Pour le *Petit Journal*, les bénéfices des neuf premiers mois de l'exercice 1879 dépassent 1,800,000 fr. Les bénéfices de l'exercice s'élèveront donc à environ 2,400,000 fr. Après déduction de 20 0/0 de la société d'exploitation et des frais de liquidation, il resterait net au moins un chiffre de 1,850,000 fr. pouvant permettre de répartir 150 fr. par chaque part. Il a déjà été payé 30 fr. d'acompte, et un deuxième acompte de 50 fr. sera réparti le mois prochain. Quant au solde de 70 fr., les porteurs de 70 fr., les porteurs de parts le toucheront en mai 1880, en même temps qu'un premier acompte de 30 fr. sur le nouvel exercice alors en cours.

Devant cette magnifique situation et ces énormes bénéfices, tous les porteurs de parts de la *France Nouvelle* doivent se faire le raisonnement suivant :

Le *Petit Journal*, tout en étant moins pervers que la *Lanterne*, est, lui aussi animé d'un fort mauvais esprit. Il est d'autant plus dangereux pour la bonne cause, qu'il affecte parfois une modération hypocrite. Enfin, le *Petit Journal* n'est pas mieux fait que la *France Nouvelle*. Au contraire, la *France Nouvelle* qui défend vigoureusement les principes religieux et conservateurs, est plus intéressante à lire que n'importe quelle feuille populaire.

Il n'y a donc pas de raison pour que les parts de la *France Nouvelle*, émises à 250 francs actuellement, comme celles du *Petit Journal* au début, ne réalisent, elles aussi, de beaux bénéfices.

La *France Nouvelle* est en train de devenir le petit journal favori des gens honnêtes, c'est dire qu'elle est appelée à avoir une masse énorme de lecteurs. Donc, c'est le moment d'acquiescer des parts de la *France Nouvelle*, pour s'associer à elle et la suivre dans son essor et sa prospérité.

M. Étienne Vattier, directeur de la *Gazette financière* 8, passage Saulnier, tient des parts de la *France Nouvelle* à la disposition de ses lecteurs, à raison de 250 fr. par titre, soit au prix d'émission.

* *

Nous recommandons à nos lecteurs le journal financier la *Banque* ainsi que les conseils qu'il donne à ses lecteurs relativement au placement et à la gestion des épargnes. Ce journal est vraiment indispensable à tous les petits capitalistes. Ont peut s'y abonner pour un an en envoyant quatre francs, en timbres-poste ou en un mandat, au directeur-gérant, M. Albert Hans, 25, rue de Grenelle, à Paris.

G. A.

EN VENTE

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, RUE DE GRENNELLE, A PARIS

ALMANACH DE L'AMI DES CAMPAGNES

POUR 1880

ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES ET VIGNETTES

Publié sous la direction de J. GONDROY DU JARDINET

Cet almanach, grand format, renferme la matière d'un fort volume, dont le prix serait de 3 fr. en librairie, et cependant, en vue de la propagande des saines doctrines, il sera cédé aux prix suivants : 1 exemplaire 50 centimes *franco*; 15 ex., 6 fr. (pris au bureau), 7 fr. *franco*; 50 ex., 18 fr. (pris au bureau), 20 fr. *franco*; 100 ex. 35 fr. (pris au bureau), 38 fr. *franco*.

Joindre l'utile à l'agréable, amuser le lecteur en le moralisant et en l'instruisant, tel a été le but que s'est efforcé d'atteindre M. J. Gondroy du Jardinnet, que ses œuvres ont déjà fait connaître comme romancier et comme directeur de plusieurs Journaux de propagande.

En parcourant cet almanach, nous y avons immédiatement reconnu l'esprit pratique du directeur de l'*Ami des Campagnes* (journal hebdomadaire, grand format, 7 fr. par an.) Tout ce qui peut être utile aux personnes qui habitent la campagne : agriculteurs, viticulteurs, horticulteurs, floriculteurs, apiculteurs, etc., s'y trouve renfermé, sans oublier les principaux points de jurisprudence usuelle et les recettes pratiques si utiles dans les campagnes. Ces divers sujets sont entrecoupés de nouvelles fort intéressantes : l'*Echo du crime*, un *Bourreau* de 1793, le *Bonhomme Misère*, de poésies dramatiques : la *Légende de Noël*, les *Deux Lampes* ou la *Veillée du crime*, d'un drame en un acte, le *Pro-*

crit de 1793, destiné à être joué dans les familles. Et tous ces renseignements utiles, toutes ces histoires amusantes sont ornées de 70 gravures et vignettes.

En un mot, comme nous venons de l'indiquer, cet Almanach, un des plus complets que nous ayons vu, renferme la matière d'un fort volume, dont le prix serait de 3 fr. en librairie, et il est néanmoins cédé, en vue de la propagande des saines doctrines, aux prix suivants : 1 exemplaire 50 c. *franco*; 15 ex. 6 fr. (pris au bureau), 7 fr. *franco*; 50 ex. 18 fr. (pris au bureau), 20 fr. *franco*; 100 ex. 35 fr. (pris au bureau), 38 fr. *franco*.

L'Almanach, nos lecteurs ne l'ignorent pas, est un des éléments les plus efficaces de propagande, car il peut pénétrer partout, quand son titre, comme celui de l'*Ami des Campagnes*, s'y prête aisément. Nous ne saurions trop engager nos abonnés à encourager cette œuvre de propagande par l'achat d'un ou de plusieurs exemplaires de cet Almanach amusant et moralisateur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.			
5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Tous les envois sont *franco* de port, droits et fûts.
Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Seule médaille d'or, Exposition univers, 1878.

STENOGRAPHIE DUPLOYE
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, *franco*.
DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

APPECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PATE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc-Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

PARIS — IMP. VICTOR GOUPEY, ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jedis

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 59

PRÉDICATION. *Troisième semaine de l'Avent* : 5^e et 6^e Sermons sur le péché : 1^o De sa peine, 2^o De ses effets par rapport à Dieu. — 3^e et 4^e Homélie sur les O de l'Avent. — CONGRÉGATION DU CONCILE : *Révocation des desservants* : Décrétales. Constitution de Clément XIV. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : *La Saint-Barthélemy* : Que la Religion n'y eut aucune part, ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent. — CONSULTATIONS CANONNIQUES, LITURGIQUES, ETC. : L'évêque peut-il, sans indult, accorder aux archiprêtres ruraux, un costume spécial? — Par qui est nommé le doyen du chapitre? — Dans la messe de *Beata*, doit-on toujours omettre le *Gloria* ou le *Credo*? — Peut-on maintenir l'usage de distribuer les cendres le 1^{er} dimanche de carême? — Serait-il convenable de dire la messe en sabots et avec des bouts de cierges? — Comment se donne à Rome la bénédiction du Saint-Sacrement? — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Les libéralités faites aux établissements publics en rentes sur l'Etat sont-elles exemptes des droits d'enregistrement? — Un conseil municipal a-t-il le droit de placer une horloge dans un clocher, malgré le curé et le conseil de fabrique? — A qui appartient le droit de nommer l'agent chargé de régler cette horloge? — Une commune peut-elle supprimer une partie du cimetière contre le gré des familles? — Quelle grandeur doit avoir une fenêtre pour être soumise à l'impôt?

BÉNÉDICTION

DES

NOUVEAUX MAGASINS ET BUREAUX

DE

LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

M.,

Le CONSEIL D'ADMINISTRATION de la SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE et M. VICTOR PALMÉ, A l'occasion de l'ouverture de leurs nouveaux Magasins,

Vous prie d'assister, en l'Eglise Saint-Thomas-d'Aquin, le 8 Décembre 1879, à 9 heures, à la MESSE qui sera célébrée par M. l'abbé Ravailhe, Curé de la Paroisse.

Et à la BÉNÉDICTION qu'il donnera le même jour, à 2 heures, à l'hôtel de la Société, 76, rue des Saints-Pères.

PAX HUIC DOMUI.

C'est en ces termes brefs et modestes que la Société générale de Librairie catholique annonçait, la semaine dernière, à ses amis et à ses souscripteurs qu'elle s'installait enfin dans le grand édifice qui vient de lui coûter quinze mois de travaux et près de deux millions.

Née dans un cœur tout catholique, formée avec le concours de tous les catholiques, elle avait pensé qu'il lui était bon de n'y entrer que sous les auspices de la Religion, qu'après un acte public de foi et de piété, afin de continuer à recevoir de Dieu lumière, courage et succès :

de là sa double cérémonie du 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception.

Tout le personnel de la maison, l'architecte, les entrepreneurs et une assistance d'environ trois cents personnes avaient répondu au pieux appel, et se trouvaient réunis devant l'autel de la Sainte Vierge au moment de la messe.

A deux heures, M. l'abbé Ravailhe et ses deux premiers vicaires MM. Paradis et de Cabanous, arrivaient à la rue des Saints-Pères, où ils étaient reçus par les membres du Conseil d'Administration : MM. Charles, de Soye, Trocmé, docteur Gouey et le Directeur M. V^o Palmé. Les employés de la librairie formaient la haie sur le passage.

Conduit par M. Palmé au bureau de la Direction, M. le curé a revêtu ses ornements, et de là est venu se placer devant la rampe du grand salon d'honneur, qui doit servir de salle de conseil et de salle publique de lecture. Tous les regards se portaient vers lui, toutes les bouches faisaient silence. Et, en effet, bientôt la parole du vénéré pasteur a vibré. Nous citons en entier son discours :

« Messieurs, la cérémonie pour laquelle vous nous avez appelés ici est trop rare toujours, mais particulièrement dans ces temps d'hostilité à la foi chrétienne. C'est pourquoi nous commençons par vous en féliciter et en rendre grâces à Dieu.

« Vous êtes de ceux qui savent que toute la terre est à Dieu, que tout bien vient de Dieu et doit être rapporté à Dieu ! Vous n'oubliez pas que si c'est lui qui donne la fécondité aux champs, c'est lui aussi qui, après avoir inspiré

les entreprises hardies, leur donne le développement, la prospérité et la durée. La parole du prophète, quelles que soient les prétentions de l'orgueil humain et même les apparences contraires, est toujours vraie, ceux qui édifient la maison travailleront en vain : si Dieu n'édifiait avec eux.

« Mais ce n'est pas ici une maison ordinaire : c'est un grand établissement, un édifice d'une importance majeure. Sa beauté matérielle et ses formes monumentales font à peine connaître la grandeur de sa destination.

« L'histoire nous a conservé le souvenir de l'inscription qui décorait la bibliothèque des Pharaons : *Trésors des remèdes de l'âme*. Les grandes, les terribles maladies de l'âme sont l'ignorance et le vice : les livres, dans la pensée de ces sages antiques, devaient être le remède à ce double mal. C'est ainsi qu'on en jugeait dans ce pays païen d'où nous est venu

Cet art ingénieux, défaut prodigieux
De peindre la pensée et de parler aux yeux.

On respectait, alors comme chose divine, cette invention à jamais admirable.

« Mais, depuis qu'un autre Cadmus nous a dotés de la faculté de multiplier à l'infini cette peinture de la parole et de la porter aux yeux, le respect de l'âme humaine s'est affaibli avec la facilité de l'atteindre, et au lieu des trésors de l'âme, nous avons vu s'ouvrir et se multiplier de vrais magasins, je devrais dire de vraies boutiques de poison. L'intelligence, l'imagination, le cœur, la raison même en sont infectés.

« Soyez bénis, Messieurs, d'être du petit nombre de ceux qui comprennent la haute, la sainte, la divine mission de la Presse et du Livre. La devise antique pourrait, sans usurpation, décorer le fronton de cette belle maison. Là vraiment seront emmagasinés, pressés, rangés les *trésors des remèdes de l'âme*. Le lecteur le plus prudent pourra franchir ce seuil d'un pied assuré et sans craindre le moindre danger. La conscience des éditeurs ne connaît ni erreur ni compromis.

« Le vaillant éditeur des *Acta*, après avoir seul commencé son œuvre par la difficulté, c'est-à-dire par les gros livres, par l'enseignement dogmatique et moral d'une religion livrée à l'indifférence et à l'hostilité d'une société en perdition, s'est dévoué exclusivement à la publication des monuments chrétiens. Il a pu prendre le titre d'éditeur des Œuvres hollandiennes et bénédictines. Il a attiré à lui les écrivains catholiques les plus aimés et les plus respectés, et finalement il a formé avec des hommes de cœur et de foi cette *Société générale de Librairie catholique* dont vous êtes, Messieurs, les assises d'honneur et les pierres fondamentales.

« Nous sommes heureux, Messieurs, d'apporter à votre œuvre la bénédiction que vous avez été inspirés de nous demander, et à laquelle vous avez si chrétiennement préludé ce matin, au pied de l'autel de la très pure mère de la Vé-

rité incarnée, de l'immaculée Reine des Apôtres, des Évangélistes et des Docteurs. »

Comme dans le lieu saint, on n'a pas applaudi, mais chacun a dû se faire violence pour retenir ses applaudissements et ses bravos.

Charité et prière vont de pair chez les catholiques. La bénédiction du monument terminée, on a fait une collecte pour les pauvres, d'une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dont M. Palmé est le président. Nous ignorons le chiffre de l'offrande, mais nous savons que tous, sans exception, se sont empressés d'y mettre leur obole. Bénédiction de Dieu, bénédiction des pauvres : que la Société générale de Librairie Catholique en recueille le doux fruit !

Puis a commencé en détail la visite des diverses parties de l'Établissement :

Au premier étage, Salon d'honneur, Cabinet de la Direction, bureaux de la Comptabilité, de la Commission et Renseignements, Caisse des Titres, Dépôt des pierres lithographiques et clichés, etc.

Au deuxième étage, bureaux des sept journaux de la maison, des Commandes et Souscriptions, de la Publicité et Propagande catholique.

Au rez-de-chaussée, installation des Caisses, comptoirs de la Vente courante, rayons des Reliures et des Nouveautés, Etalage des gros in-folios et des grands ouvrages en cours de publication, Compartiment de la mise sous-bande et des envois par poste.

Les sous-sols, qui occupent une étendue de 7000 mètres carrés, qui doivent contenir tous les ouvrages en feuilles et plusieurs autres services importants, ont particulièrement séduit par leur aération, leur clarté, leurs élégantes et puissantes arcatures. L'architecte, M. Eugène Dupuis a reçu, sous ce rapport encore, d'unanimes éloges.

Nous aurons occasion de revenir avec plus de détails et sur le monument lui-même et sur ses diverses affectations ; en attendant, nous nous bornons à mentionner plus loin, à l'article *Causerie économique et financière*, ce que l'Assemblée générale des Actionnaires, qui a eu lieu le lendemain, a délibéré et voté.

Crescit eundo, pourrions-nous dire en style païen. *Pax huic Domui !* dirons-nous avec le Conseil et en style chrétien.

NOTRE PRÉDICATION.

Plusieurs abonnés continuent à se plaindre que l'*Ami du Clergé* leur arrive en retard pour la prédication.

Nous avons déjà répondu et nous répétons que nos instructions sont toujours faites, non pour le Dimanche qui suit la réception du journal, mais pour l'autre.

Au lieu d'un jour ou deux, c'est donc plus d'une semaine entière que l'on a pour utiliser nos sujets.

G. ALCYON.

PRÉDICATION

AVENT. — TROISIÈME SEMAINE

Cinquième sermon. — De la peine du péché.

Delicta quis intelligit. (Ps. 18.)

Ce fut une étrange vision que celle dont le disciple bien-aimé nous fait une description si exacte dans son Apocalypse. Je vis, dit-il, un cheval extraordinairement maigre et défail ; le cavalier qui le montait était encore plus horrible et plus affreux, il s'appelait la mort ; l'enfer était à ses trousses, et on lui donna un pouvoir absolu sur les quatre parties du monde de faire mourir et de dévorer ce qui se trouvait lui appartenir.

Etrange vision qui nous révèle tout ce que nous avons dit déjà et tout ce qui nous reste à dire du péché. Le péché, plus furieux qu'un cheval indompté, soulevant toutes les passions et rompant les barrières que la loi de Dieu a mises pour l'arrêter, court par toutes les parties du monde, sur lesquelles il a comme une autorité universelle : voilà sa naissance et son progrès. Le péché, plus maigre et plus défail que ce cheval, porte la mort : c'est là le cavalier qui le monte et qui le conduit ; mais comme l'un et l'autre n'ont ni sentiers droits, ni guides fidèles, ils tombent abandonnés à eux-mêmes dans le précipice : voilà la marque de l'abandon de Dieu, qui n'inspire plus, qui ne dirige plus, qui ne protège plus le pécheur, lequel meurt enfin dans son impénitence : *Et qui sedebat super eum nomen illi mors*. Mais hélas ! qu'est-ce que cette mort à derrière elle et quel est le monstre qu'elle porte à ses trousses ? c'est l'enfer, dit saint Jean : *et infernus sequebatur*. Saint Bernard nous donne une idée complète de la peine que le pécheur y subit. Le pécheur, dit-il, s'est opposé à la volonté de Dieu pendant sa vie ; or, Dieu à son tour s'opposera à la volonté du pécheur après sa mort. Le pécheur n'a pas voulu ce que Dieu voulait et il a voulu ce que Dieu ne voulait pas : Dieu, pour se venger, le combattra dans tous ses sentiments et résistera à ce qu'il souhaite avec le plus d'ardeur : *in æternum non obtinebit quod vult, et quod non vult in æternum sustinebit*. De là, ces deux points à développer : I. Le pécheur, dans l'enfer, voudrait jouir de Dieu, comme de son Dieu, et c'est la grâce qu'il n'obtiendra jamais. — II. Le pécheur, dans l'enfer, ne voudrait pas avoir Dieu pour juge et pour vengeur de ses crimes, et ce sera cependant cette présence meurtrière d'un juge inflexible qu'il devra subir. En d'autres termes, il voudrait s'unir à Dieu comme à sa dernière fin : Dieu le repoussera ! Il voudrait s'éloigner de Dieu comme de sa peine : Dieu le retiendra malgré lui !

I. L'âme de l'homme considérée en elle-même se porte naturellement vers Dieu : comme elle vient de Dieu, en quelque état qu'elle soit, elle veut retourner à Dieu ; et si elle s'en sépare par son péché et par sa volonté criminelle, elle lui reste toujours unie par son essence et par les

mouvements naturels de sa volonté. De là vient qu'elle se porte nécessairement vers ce souverain bien ; toute réprouvée qu'elle est, toute ennemie qu'elle est de Dieu, elle fait encore tous les efforts pour aller à lui ; mais ce qui l'afflige, c'est qu'il fait sa grande peine, c'est qu'à mesure qu'elle s'efforce de s'unir à Dieu, Dieu se sépare d'elle et la repousse.

Les peines des réprouvés sont très inégales par rapport à leurs différents péchés, dit encore saint Grégoire, mais ce qui fait l'essentiel de leur damnation leur est commun à tous : Dieu les envoie en face de l'enfer, et les uns sont plus tourmentés que les autres ; mais leur grande et leur commune peine, c'est la privation de Dieu et l'effet de cette terrible parole : *discedite a me* : retirez-vous de moi, vous n'êtes plus à moi, je ne veux plus être à vous ! Quelque inclination qui vous pousse vers moi, vous en serez éternellement et nécessairement privés.

Voilà donc l'état des réprouvés : ils souffrent inégalement du côté des sens, mais leur plus grand et leur commun supplice, c'est la présence de Dieu, c'est la vue de cet astre de justice qui les pénètre d'une violente inclination de tendre toujours vers lui, alors qu'ils en sont toujours repoussés. Souviens-toi, âme maudite et réprouvée, par combien de titres tu étais autrefois à Dieu. Tu lui appartenais par droit de création, par droit de conservation, par droit de rédemption. Tu lui appartenais par sa mort, par son sang. Souviens-toi de l'amour qu'il t'a porté, du désir qu'il a eu de te posséder, combien de temps il t'a recherchée, de combien d'artifices et d'adresses il s'est servi pour gagner ton cœur : tu ne l'as pas voulu, tu as méprisé son amour, tu l'as rebuté, maintenant il ne veut point de toi, il te rejette à son tour ! Tu seras pour jamais séparée de ce Dieu comme de ta dernière fin, mais tu lui seras éternellement attachée comme à ton supplice : *In æternum non obtinebit, quod vult ; et quod non vult, in æternum sustinebit*. Les réprouvés seront éternellement séparés de Dieu, auquel ils voudraient être unis, mais ils seront éternellement attachés à ce Dieu, dont ils voudraient éviter les vengeances.

II. Dieu n'est pas moins la peine des méchants que la gloire et le bonheur des justes : *Non minus poena perversorum quam humilium gloria*, dit saint Bernard. L'âme damnée est doublement misérable, et de la manière dont elle est séparée de Dieu et de la manière dont elle est attachée : *Duplici modo misera, et quo Deum habet et quo non habet*. Dans l'enfer, les démons souffrent également de l'absence et de la présence de Dieu. Son absence les tue, sa présence les désespère, et comme ils veulent et ne veulent pas être avec lui, il se sépare toujours d'eux sans toutefois jamais s'en séparer. Quel étrange paradoxe ! Toutefois rien de plus véritable, et c'est de là que viennent la rage et le désespoir des damnés : *Conglutinator est eis Dominus* : le Seigneur est comme collé avec eux ! Et s'il en est absent par

les influences de sa miséricorde, il leur est présent par les tristes marques de ses vengeances. Celui dont la présence console les affligés sur la terre, n'est dans l'enfer avec les damnés que pour faire leur supplice; c'est lui qui entretient le feu dévorant, qui l'anime, et qui, par un perpétuel miracle, en élève la vertu au-dessus, de ses forces ordinaires : *Habitus ejus prunas ardere fecit*. Il visite les damnés dans sa colère : *In gladio suo duro et grandi et forte*, c'est-à-dire avec toute la dureté et toute la rigueur de sa justice. C'est pourquoi, ce feu qu'il anime pour les brûler est appelé par un Père *ignis inquisitor*, un feu « inquisiteur », qui fait la visite dans leurs âmes et dans leur corps pour trouver leurs péchés et pour les punir; un feu qui s'insinue en eux pour châtier toutes leurs passions criminelles. Pour éviter de tomber entre les mains du Dieu vivant, pensons à l'éternité. David le comprenait bien quand il disait qu'elle lui ôtait le sommeil et qu'elle troublait la paix de son âme : *Anticipaverunt vigilie oculi mei, turbatus sum et non sum locutus*. Mais pourquoi perdre le sommeil et la voix, pourquoi vous troubler comme vous faites ? *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in morte habui* : c'est, répond le prophète-roi, que j'ai médité cette éternité dans laquelle entrent tous les siècles, où sont entrés tous les rois qui m'ont précédé, et où j'entrerai moi-même après eux. Qu'Isaïe le comprenait bien quand il demandait à tous les pécheurs de son temps : *Quis ex vobis habitare poterit cum ardoribus sempiternis* ? Méditons ces vérités non pas avec un esprit prévenu ou dissipé, non pas avec des considérations légères ou superficielles, mais avec une foi vive, avec un esprit chrétien et comme des gens qui veulent sérieusement se sauver.

Sixième sermon. — Effets du péché à l'égard de Dieu : il l'a anéanti jusqu'à la condition des hommes.

Delicta quis intelligit, (Ps, 18.)

Ce que Dieu a fait, le péché le détruit ; ce que Dieu a élevé, le péché le renverse ; et comme s'ils agissaient l'un et l'autre avec des forces égales, il ne faut rien moins que la Toute-Puissance pour rétablir ce que ce néant rebelle a fait tomber ; car le péché agit non seulement contre la créature, mais contre le Créateur, et non content de borner ses efforts à la perte de l'homme, il a l'insolence de les porter jusqu'à l'anéantissement de Dieu. Impossible de le mieux comprendre que par les quatre circonstances que l'Apôtre saint Paul distingue : Jésus-Christ, dit-il, s'est anéanti : *semetipsum exinanivit*. Mais jusqu'où est-il descendu pour arriver à cet anéantissement ? jusqu'où la condition de l'homme : *in similitudinem hominum factus*, voilà donc le premier degré ; jusqu'à la misère des esclaves : *formam servi accipiens*, voilà le second degré ; jusqu'à la ressemblance des pécheurs : *in similitudinem carnis peccati*, voilà le troisième ; enfin, jusqu'à la condition des morts : *usque ad mortem*, voilà le quatrième.

Telle est l'œuvre de la grâce et du péché : celui-ci a obligé Jésus-Christ à s'anéantir ainsi, la grâce a trouvé le secret de détruire le péché. Et je dis d'abord que le mystère de l'incarnation est un mystère d'anéantissement : 1° anéantissement dans son objet, puisque l'homme n'est qu'un néant ; 2° anéantissement dans son sujet, puisque Dieu cache sous le voile d'un corps la majesté de sa gloire ; 3° anéantissement dans ses circonstances, puisqu'il dérobe aux yeux des hommes les plus éclatantes actions de sa vie pour travailler à leur salut.

I. — L'homme considéré en lui-même n'est qu'un néant : néant dans lequel Dieu est descendu, néant dans lequel Dieu s'est abaissé par le mystère de l'incarnation, car l'homme ne peut être envisagé que sous trois rapports : dans l'ordre de la nature, dans l'ordre du péché, dans l'ordre de la charité. Dieu n'a pas pris le péché de l'homme en se faisant homme, ne l'ayant jamais contracté ni commis ; il n'a pas pris son innocence et sa justice, puisque celui-ci l'avait perdue par son péché ; il n'a pris que la forme de l'homme, c'est-à-dire son essence et sa nature, qui n'est qu'un néant, *exinanivit semetipsum* : il s'est donc anéanti en se faisant homme. Pour mieux comprendre encore cette vérité, rappelons-nous les deux natures différentes avec lesquelles Dieu s'est allié dans l'Incarnation : l'une appartient à tous les hommes, qui ont péché dans le premier ; l'autre est la nature propre de Jésus-Christ, qui n'a point été infectée de cette contagion publique. Dieu s'est uni à la première d'une union de ressemblance ; il s'est uni à la seconde d'une union de substance et dans l'unité d'une seule personne. Dès lors, le Verbe de Dieu s'est anéanti non seulement par cette union de ressemblance qui l'a rendu semblable aux autres hommes, mais encore par cette union de substance qui l'a uni à cette nature particulière que le Saint-Esprit a formée des plus pures gouttes du sang de la Sainte Vierge.

Mystères admirables ! Dans la création, l'homme ne reçoit qu'un être créé par la grâce qui prend naissance avec lui, mais dans la rédemption, il reçoit un être increé par l'union même de la divinité. Dieu, dans la création, fait sortir du néant la grâce aussi bien que l'homme pour les unir tous deux ensemble, tandis que dans l'Incarnation l'être divin étant éternel, ne sort pas du néant comme la grâce pour s'unir à l'homme, mais il y entre. *Exinanivit semetipsum*.

De quelle manière s'est-il abaissé dans ce néant, qu'est-ce que Dieu va faire pour se venger du péché ? *Propter hoc*, à cause de cette infidélité, à cause d'une si grande ingratitude, va-t-il envoyer l'Ange exterminateur pour anéantir le coupable ? Dieu n'a pas dessein de répondre à son péché par des châtiments et des peines, mais par le plus grand effort de sa miséricorde et de sa grâce : *propter hoc ecce Dominus dabit vobis signum*. Tu as commis un grand crime, mais Dieu va faire un grand prodige pour punir ton ingratitude : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*. Ce sera la naissance de

Dieu, même qui s'anéantira parmi les hommes, pour effacer la honte de leurs iniquités et de leurs offenses. Méditons ces paroles, mais avec un esprit de honte et d'admiration, de reconnaissance et de confusion tout ensemble : de reconnaissance à l'égard de Dieu, et de confusion pour nous-mêmes. Dieu ne cherche la raison de ses bienfaits et de ses grâces que dans l'ingratitude des hommes. Lorsque le pécheur s'emporte avec plus d'insolence contre Dieu, c'est dans ce moment que Dieu redouble de bonté, qu'il épuise sa libéralité, qu'il verse sur cet ingrat la source même des bénédictions par l'Incarnation de son Fils. Cet anéantissement était nécessaire pour rendre la grâce victorieuse du péché; il fallait cet anéantissement pour le détruire par lui-même; il fallait que la Majesté d'un Dieu supprimât toute sa gloire sous les infirmités d'un corps mortel et périssable.

II. — L'Incarnation du Verbe est donc un mystère d'anéantissement dans son objet; l'homme sans la grâce n'est qu'un néant, dans son sujet; le même Verbe, qui est dans la forme de Dieu, comme dit saint Paul, s'est anéanti en sa propre personne. Cet anéantissement ne s'est pas fait par la perte de la substance : *non substantiam evacuans*, mais par la suppression de toute sa gloire : *sed honorem declinans*. L'allusion de l'Apôtre est magnifique, quand il compare l'humanité du Fils de Dieu à un vêtement : *habitu inventus ut homo*. Il y a deux choses à remarquer dans un vêtement : d'abord il ne change point le corps qui en est revêtu, il est toujours le même sous cet habit, avec la même figure, la même grandeur. Ensuite le vêtement cache le corps qui le porte. Le Fils de Dieu s'est revêtu de notre nature comme d'un vêtement qui ne change pas à la vérité, mais qui le couvre et qui le déroberait aux yeux des hommes. Il est le même Dieu sous les ombres de son humanité qu'il est dans le sein de son Père, il y conserve les mêmes parties, si l'on peut parler de la sorte, je veux dire les mêmes attributs de sa divinité : *quod fuit permansit, et quod non erat, assumpsit*. Il ne se change point en se faisant homme, mais il se cache sous un vêtement qui supprime sa majesté et qui ensevelit toute la gloire de ses divines perfections; sa immensité est resserrée dans ce petit corps, sa toute-puissance affaiblie dans l'infirmité de ses bras, toute sa divinité, en un mot, est anéantie dans les ombres de ce vêtement.

Voilà les rapports que saint Paul nous fait observer entre un vêtement et l'humanité du Fils de Dieu, mais il importe d'en remarquer aussi la différence. Un vêtement ne cache pas absolument les parties du corps qui en est revêtu; on voit bien où sont les bras, les mains et le reste; on juge de leur grandeur, de leur situation et de leur figure, parce que ce n'est pas le corps qui prend ses mesures sur l'habit, c'est l'habit qui est coupé sur la taille du corps. Il n'en est pas de même de l'humanité du Fils de Dieu : c'est un habit à la vérité, mais qui le couvre de telle sorte qu'on ne peut rien connaître de ce qu'il cache. Vous voyez des bras en

cet Homme-Dieu, mais, à les voir, reconnaissez-vous qu'ils sont tout-puissants? vous voyez une tête, mais devinez-vous la sagesse qui la remplit? vous voyez un corps, mais découvrez-vous la divinité qui y habite?

III. — Toutes les circonstances de l'Incarnation du Fils de Dieu se réduisent à quatre ou cinq : sa naissance, son enfance, sa mission, ses miracles et ses prédications. Or, c'est dans toutes ces choses que les hommes ne l'ont pas connu. Dans sa naissance, le monde n'a pas su qui il était : *et mundus eum non cognovit*. Dans son enfance, on l'a pris pour le fils d'un charpentier : *numquid est ille filius fabri?* Dans sa mission, ceux-là mêmes auxquels son Père l'avait envoyé, n'ont pas voulu le reconnaître : *in propria venit et sui eum non receperunt*. Dans sa prédication, ses propres disciples ne l'entendent pas : *nihil horum intellexerunt et erat verbum istud absconditum ab eis*. Dans ses miracles, il ne veut pas qu'on les publie : *Nemini dixeritis visionem hanc*, et ailleurs : *præcepit eis ne cui dicerent*. Suivons-le jusqu'au Tabernacle où il va se cacher sous les ombres du Sacrement. Il est anéanti dans sa Passion : s'il était connu, on ne lui donnerait pas la mort : *si eum cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent*. Dans sa victoire, la vertu qu'il opère est cachée dans l'infirmité de sa croix : *ibi abscondita est fortitudo ejus*. Dans sa résurrection, il marche inconnu au milieu de deux disciples : *oculi illorum tenebantur ne illum agnoscerent*.

L'amour même ne le reconnaît pas en la personne de Magdeleine; c'est un Dieu caché, mais si caché qu'il s'est fait un caractère particulier de cet anéantissement : *Vere tu es Deus absconditus*. C'est donc une vérité constante que Dieu s'est anéanti dans l'Incarnation de la part de l'homme, qui n'est qu'un néant; de la part de Dieu, qui a supprimé l'éclat de sa gloire; dans les circonstances mêmes, il se cachant dans les plus belles actions de sa vie pour notre salut.

Si Dieu a réparé notre péché par les derniers efforts de sa charité et de son amour, est-il raisonnable que l'homme réponde à sa grâce par de nouvelles injures et de nouveaux outrages? *Nemo deterior fiat quia bonus est Dominus*, dit Tertullien. Entrons dans les sentiments de Judith : *Quia patiens, quia bonus est Dominus, in hoc ipso poeniteamus*. Puisque Dieu est si bon, puisqu'il est si plein de miséricorde, puisque sa charité l'a fait homme pour notre salut, faisons pénitence; prions-le qu'il oublie nos fautes passées, qu'il nous conduise dans les voies de ses commandements, et qu'il nous accorde la gloire qu'il a préparée à ses élus.

OUVRAGES DE PREMIER ORDRE SUR LA PRÉDICATION ET QUE NOUS RECOMMANDONS EXPRESSÉMENT. — *Cours d'instructions paroissiales* sur toutes les parties de la doctrine chrétienne et sermons détachés, par l'abbé Virel, ch. h. de la cathédrale d'Arras, curé de la Couture. Nouv. éd. 2 vol. in-12, de xvii-501 et viii-519 pages très compactes. Prix : 6 fr. — *La doctrine du Chrétien*, ou Conférences nouvelles sur toute la doctrine chrétienne, par M. l'abbé Augustin Bourdin, curé du diocèse de Laval. Seconde édition, 4 forts volumes in-8. 20 fr. — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* et leurs harmonies avec les besoins de notre époque, conférences sur les

grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites des paroles de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à Bernadette Soubirous, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles, 2 vol. in-12, d'environ 400 pages, 6 fr. — *L'Enseignement catholique*, journal mensuel des Prédicateurs, 27 vol. in-8 compactes, Prix : 200 fr.

HOMÉLIES¹

SUR LES O DE L'AVENT

III. — VENDREDI 19 DÉCEMBRE

O Radix Jesse, quid stas in signum populorum, super quem continebunt Reges os suum, quem Gentes deprecabuntur : veni ad liberandum nos, jam noli tardare.

M. F.

Pour observer la Religion sainte que Jésus-Christ nous a révélée et pour accomplir la Loi divine qu'il nous a enseignée, nous avons besoin de sa grâce. Or, par la grâce on entend le don surnaturel ou le secours que Dieu nous accorde par pure bonté et en vue des mérites de Notre-Seigneur, pour nous aider à opérer notre salut. Elle nous est si nécessaire que, sans elle, nous ne pourrions arriver au Ciel. Voilà pourquoi l'Eglise nous exhorte à conjurer le Sauveur de nous accorder ce don salutaire qu'il nous a mérité, en mourant pour nous sur la Croix, devenue ainsi le signe de notre rédemption. De là cette Prière que nous lui faisons aujourd'hui : « O Rejeton de Jessé, qui êtes exposé comme un signe à tous les peuples, devant qui les Rois demeurent dans le silence et à qui, les Nations adressent leurs supplications : venez nous délivrer ; ne tardez pas davantage. » Parmi les effets de sa grâce, un des plus admirables est la Justification. Afin de mieux l'apprécier, nous allons en considérer la nature, la cause et les conditions.

I

Et d'abord en quoi consiste la justification ? Elle consiste non seulement dans la rémission des péchés ; mais encore dans la sanctification et le renouvellement de l'homme intérieur, par la réception volontaire de la grâce et des dons qui l'accompagnent. Il en résulte que l'homme, d'injuste et d'ennemi qu'il était, devient par la grâce juste et ami de Dieu pour être, selon l'espérance qui lui en est donnée, héritier de la vie éternelle (2). Dans cette Justification, l'homme reçoit de Jésus-Christ auquel il est enté et la rémission des péchés et les dons infus, savoir : la foi, l'espérance et la charité (3). De là ce canon du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les hommes sont justifiés ou par la seule imputation de la justice de Jésus-Christ ou par la seule rémission des péchés, à l'exclusion de la grâce et de la charité qui est répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit et qui leur est inhérente ; ou que la grâce, par laquelle nous

sommes justifiés, n'est qu'une simple faveur de Dieu, qu'il soit anathème (1). » Ainsi donc, la Justification consiste dans la grâce habituelle qui, en effaçant nos péchés, nous rétablit dans l'amitié de Dieu ; dans la communication du Saint-Esprit qui, en nous régénérant et en nous sanctifiant, nous fait héritiers du Royaume céleste. Quant aux péchés remis dans la Justification, ils ne sont pas seulement voilés par la grâce sanctifiante et ne cessent pas seulement d'être imputés ; mais ils sont réellement et véritablement effacés, de telle sorte qu'ils ne sauraient plus revivre et qu'il n'en reste plus aucune tache (2).

II.

La Justification, dont nous venons de montrer la nature et les effets, a pour cause finale la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, ainsi que la vie éternelle. Pour cause efficiente, elle a Dieu lui-même en tant qu'il est miséricordieux. Car c'est lui qui nous purifie et nous sanctifie gratuitement par le sceau et l'onction du Saint-Esprit, qui avait été promis et qui avait été le gage de notre héritage. La cause méritoire est Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique et bien-aimé qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a, par un effet de l'amour extrême qu'il a eu pour nous, mérité la Justification et satisfait pour nous à Dieu son Père, par sa Très-Sainte Passion sur l'arbre de la Croix. Quant à la cause instrumentale, c'est le sacrement de Baptême, qui est le sacrement de la foi, sans laquelle personne n'obtient jamais la Justification. Enfin, l'unique cause formelle est la justice de Dieu, non la justice par laquelle il est juste lui-même, mais la justice par laquelle il nous justifie en nous renouvelant dans l'intérieur de notre âme. Et non seulement nous sommes réputés justes, mais c'est avec vérité que nous sommes nommés justes ; et nous le sommes réellement, recevant en nous la justice chacun selon la mesure que l'Esprit-Saint répartit comme il lui plaît et selon la disposition propre et la coopération de chacun (3).

III.

Quelles sont, dans les adultes, les dispositions nécessaires pour la Justification ? — Ce sont la foi, la crainte de la justice de Dieu, la confiance dans son infinie miséricorde, l'acte par lequel on commence à l'aimer, la détestation et la haine du péché, le désir du Baptême ou de la Pénitence et la résolution de vivre chrétieusement. Or la première de ces dispositions, c'est la foi ; car elle est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute Justification (4). « Sans la foi, » dit l'Ecriture, « il est impossible de plaire à Dieu (5). Celui « qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; mais « celui qui ne croira pas sera condamné (6). La

1. Voir *L'Ami du Clergé*, n. 57-58.

2. Concil. Trid. Sess. VI, c. vii.

3. *Ibid.*

1. Concil. Trid. Sess. V, can. xi.

2. *Ibid.* can. v.

3. Concil. Trid. Sess. vii.

4. *Ibid.* Can. viii.

5. Hebr. xi, 6.

6. Marc. xvi, 16.

« justice de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui (1). C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi; et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu (2). » Mais cette foi n'est pas la ferme croyance que les péchés nous sont remis (3), ni la simple confiance en la miséricorde divine (4); mais la foi par laquelle nous croyons, sur la parole même de Dieu, tout ce qu'il nous a révélé. Car c'est après avoir dit à ses Apôtres: « Prêchez l'Evangile à toute créature, » que Jésus-Christ ajoute: « Celui qui croira sera sauvé (5). » De là ces autres paroles de saint Jean: « Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu et qu'en croyant vous soyez la vie en son nom (6). » Et de saint Paul: « Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés (7). Pour s'approcher de Dieu, il faut croire d'abord, qu'il existe; et ensuite, qu'il récompense ceux qui le cherchent (8). »

Cependant la foi seule, quelque parfaite qu'elle soit, ne suffit pas. « Mes frères, écrit saint Jacques, « que servira à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'en a pas les œuvres? La foi pourra-t-elle le sauver (9)? Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, vous faites bien; mais les démons le croient aussi, et ils tremblent (10). De même qu'un corps sans âme est mort: de même la foi sans les œuvres est morte (11). Vous voyez donc que c'est par ses œuvres, et non seulement par sa foi, que l'homme est justifié (12). Ce ne sont pas ceux qui écoutent la Loi qui sont justes aux yeux de Dieu, » dit saint Paul; « mais ce sont ceux qui l'observent qui seront justifiés (13). Quand même j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien (14). » C'est donc en vain qu'au jour du jugement les pécheurs, qui auront eu la foi sans les œuvres, diront à Dieu: « Seigneur! Seigneur! n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? » Car Dieu leur répondra: « Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité (15). » Voilà pourquoi le concile de Trente anathématise quiconque prétend, « que l'homme est justifié par la foi seule; ou que, pour obtenir la grâce de la Justification, il n'est aucunement nécessaire qu'il y soit préparé et disposé par un mouvement de sa volonté (16). »

Or, les autres dispositions nécessaires pour la Justification sont: la crainte de la justice de Dieu; l'espérance ou la confiance dans sa miséricorde;

l'acte plus ou moins explicite, par lequel on commence à l'aimer comme source de toute justice; la détestation et la haine du péché; le désir de recevoir le sacrement de Baptême, ou le sacrement de la Pénitence; et la résolution de commencer une vie nouvelle et d'observer les Commandements (1).

Puis donc, M. F., que la grâce a pour effet principal de nous justifier et qu'elle produit en nous cet effet salutaire, lorsque nous y apportons les dispositions nécessaires, faisons tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes. Et comme elle nous est accordée en vue des mérites infinis de Jésus-Christ, prions-le de nous la communiquer en nous délivrant du péché, si nous y sommes tombés, ou de l'augmenter en nous si nous l'avons conservée; et d'assurer ainsi notre salut éternel: « O Rejeton de Jessé, qui êtes exposé comme un signe à tous les peuples, devant qui les rois demeurent dans le silence et à qui les nations adresseront leurs supplications: venez nous délivrer, ne tardez pas davantage. Ainsi soit-il.

IV. — SAMEDI, 20 DÉCEMBRE.

O Clavis David et Sceptrum domus Israel, qui aperis et nemo claudit; claudis et nemo aperit: veni et edue vincitum de domo carceris sedentem in tenebris et umbram mortis.

(M. F.)

Avant l'arrivée du Messie, le Ciel était fermé pour les hommes; et jamais ils n'y seraient entrés si le Messie ne l'avait ouvert. Voilà pourquoi les Justes, morts sous l'Ancienne Loi, attendaient dans les Limbes qu'il vint les y introduire. Mais qu'est-ce qui leur en avait fermé l'entrée? C'est le péché. Si depuis l'avènement du Sauveur il leur est ouvert, c'est à sa grâce reçue dans le Baptême qu'ils en sont redevables. Comme beaucoup n'ont pas conservé la grâce baptismale et comme le péché mortel, où ils sont tombés, leur a de nouveau interdit l'entrée du Ciel, ils doivent, pour y être admis, en obtenir le pardon dans la Pénitence. Or quand y reçoit-on la rémission de ses péchés? C'est quand le prêtre donne l'Absolution. Selon qu'il l'accorde ou la refuse, il ouvre ou ferme le Ciel au nom de Jésus-Christ, de qui il tient son pouvoir et qu'on nomme pour cette raison Clef de David. Rien n'étant donc plus nécessaire aux pécheurs que la Pénitence, il faut conjurer Notre-Seigneur de les disposer à la recevoir dignement, en lui disant avec l'Eglise en ce jour: « Clef de David et Sceptre de la maison d'Israël, qui ouvrez sans que personne puisse fermer et qui fermez sans que personne puisse ouvrir; venez et tirez de prison le captif assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » Pour répondre à la pensée de l'Eglise exprimée dans cette prière, nous allons brièvement vous rappeler la nature et la nécessité, les effets et les conditions de la Pénitence.

1. Concil. Trid. Sess. VI, can. vi.

1. Rom. III, 22.
2. Iph. II, 8.
3. Concil. Trid. sess. VI, can. XIII.
4. Ibid. can. XIII.
5. Marc. VII, 16.
6. Joan. XX, 31.
7. Rom. V, 19.
8. Hebr. XI, 5.
9. Jac. II, 14.
10. Ibid. 19.
11. Ibid. 26.
12. Ibid. 24.
13. Rom. II, 13.
14. I Cor. XIII, 2.
15. Matth. VII, 22-23.
16. Concil. Trid. Sess. VI, can. IX.

I

Et d'abord, qu'est-ce que la Pénitence? C'est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour remettre les péchés commis après le Baptême. Il est de foi que c'est un véritable sacrement. Car elle renferme les trois choses requises pour un sacrement, savoir : un rite extérieur et sensible consistant dans les actes du pénitent et l'Absolution du confesseur; l'institution divine; et la production de la grâce par la rémission des péchés. Voilà pourquoi le concile de Trente anathématise quiconque soutient le contraire. « Si quelqu'un, » dit-il, « prétend que, dans l'Eglise catholique, la Pénitence n'est pas véritablement et proprement un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour réconcilier les fidèles avec Dieu, toutes les fois qu'ils tombent dans le péché après le Baptême, qu'il soit anathème (1). » Or la Pénitence est nécessaire non seulement de nécessité de précepte, mais encore de nécessité de moyen pour quiconque a péché mortellement après avoir reçu le Baptême. Ce qui en montre la nécessité, c'est son institution. En effet, pourquoi Jésus-Christ aurait-il donné à son Eglise les clefs du Royaume des cieux, si on pouvait y entrer sans leur secours? Et pourquoi aurait-il communiqué aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre les péchés, si l'on n'était pas obligé d'y recourir? C'est donc avec raison que saint Augustin nous dit : « Faites pénitence, comme elle se fait dans l'Eglise. Que personne ne dise : Je la fais en secret; il me suffit d'avoir Dieu pour témoin. Car c'est en vain qu'il aurait été dit : « Tout ce que vous liez sur la terre sera lié dans le ciel, » et tout ce que vous déliez sur la terre sera « délié dans le ciel »; et que les clefs auraient été données à l'Eglise (2). »

II

Déjà nous avons dit que l'on reçoit le Sacrement de Pénitence au moment où le prêtre donne l'Absolution. Mais qu'est-ce que l'Absolution? C'est une sentence que le prêtre prononce au nom de Jésus-Christ et par laquelle il remet les péchés. Quand le pénitent s'y est bien disposé, ce sacrement le réconcilie avec Dieu en remettant, quant à la culpabilité et à la peine éternelle, tous les péchés qu'il a commis après le Baptême. Il n'est pas de péché si horrible, qu'il ne puisse effacer non seulement une ou deux fois, mais encore mille fois. « Car, dit le Seigneur, si l'impie se repend de tous les péchés qu'il a commis, s'il garde mes commandements et s'il pratique le jugement et la justice, il vivra et ne mourra point et je ne me souviendrai pas de toutes ses iniquités (3). » De là les paroles de saint Jean : « Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour les pardonner : (4) » En même temps qu'elle efface nos péchés, la Pénitence nous rend la grâce sanctifiante ou l'augmente en

nous, si déjà nous l'avons conservée ou recouvrée. La grâce sacramentelle, qu'elle nous communique ensuite, nous donne la force nécessaire pour persévérer dans l'amitié de Dieu. Elle fait aussi revivre non seulement les vertus infuses, inséparables de la grâce sanctifiante; mais encore les mérites des bonnes œuvres que nous avons accomplies en état de grâce et que le péché a mortifiées, comme on le voit par le témoignage du concile de Trente : (1) « Aux hommes justifiés, soit qu'ils n'aient jamais perdu la grâce, soit qu'ils l'aient recouvrée après l'avoir perdue, il faut rappeler ces paroles de l'Apôtre : » Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres et la charité, « que vous avez montrée par les services rendus pour nous en son nom (2) »

III

Enfin quelles sont les conditions requises pour recevoir le pardon des péchés dans la Pénitence? Ce sont : la Contrition, la Confession et la Satisfaction? Or, ces Actes du Pénitent constituent ce qu'on appelle la matière prochaine du sacrement, tandis que l'Absolution en constitue la forme, comme Eugène IV l'a défini dans son décret aux Arméniens. « Le quatrième sacrement, » dit-il, « c'est la Pénitence dont les actes du pénitent sont comme la matière. Or ces Actes sont au nombre de trois : Le premier est la Contrition du cœur, renfermant le repentir du péché commis, le ferme propos de ne plus le commettre à l'avenir. Le deuxième est la Confession orale, consistant dans l'aveu complet que le pénitent fait au prêtre de toutes les fautes dont il peut se souvenir. Le troisième est la Satisfaction pour le péché, selon qu'elle est déterminée par le prêtre. » C'est avec raison qu'on requiert ces trois actes. En effet, nous devons nous réconcilier avec Dieu, par les moyens que nous avons employés pour l'offenser. Or, nous l'avons offensé par le cœur, de bouche et en action. Il faut donc nous réconcilier avec lui par la Contrition du cœur, par la Confession de bouche et par les Actions satisfactoires.

Telles sont, M. F., les conditions que nous devons apporter dans la réception du sacrement de Pénitence, pour y recevoir la rémission des péchés mortels ou véniels que nous aurions commis. Si donc nous avions eu le malheur de perdre la grâce par le péché mortel, ou de l'avoir affaiblie en nous par le péché véniel, disposons-nous à la recouvrer ou à la raffermir en nous par le sacrement que J.-C. a institué pour nous la rendre ou l'augmenter en nous : afin que nous puissions célébrer dignement sa Naisance et que, délivrés de l'esclavage du démon, nous soyons un jour admis dans le Royaume des Cieux. O Clef de David, et Sceptre de la Maison d'Israël, qui ouvrez sans que personne puisse fermer et qui fermez sans que personne puisse ouvrir : venez et tirez de prison le captif assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Ainsi soit-il.

L'Abbé REGNAUD.

1. Concile Trid. Sess. xiv, Can. 1.

2. Aug. *Serm.* cccxv.

3. Ezech. xviii, 21.

4. Joan. i, 9.

1. Concil. Trid. Sess. vii, Can. xvi,

2. Hébr. vi, 10.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation du Concile.

DESSERVANTS DES PAROISSES.

Révocation. — Décrétales. — Constitution de Clément XIV prescrivant un procès sommaire.

Mgr l'Évêque de N., par lettres en date du 15 mars 1878, avait exposé le cas suivant :

« Dans le droit canon (chap. 3 *De officio vicarii*, chap. 1^{er} *De capellis monachorum*, in-6) vicarius perpetuus ab habituali rectore nominandus episcopo proponendus est. Semel legitime institutus (vicarius), immediate pendet ab episcopo, et ab eo ex justa causa, non a rectore removeri poterit. »

« Cette disposition étant tombée en désuétude, elle fut renouvelée par S. Pie V, dans la bulle *Quantum animarum cura*, adressée aux églises de Sardaigne en 1568. Elle fut tout à fait nécessaire pour contenir l'avidité des curés habituels qui, prenant les dîmes, ne laissaient pas de quoi vivre aux desservants des paroisses. Par malheur, les curés habituels parvinrent à éluder de si salutaires dispositions. C'est pourquoi, sur la demande du roi de Sardaigne, Clément XIV prescrivit spécialement que les vicaires mis en possession des paroisses en vertu d'une patente de l'ordinaire, et sans bulle apostolique, ne pourraient être révoqués qu'après un procès sommaire par-devant l'ordinaire : « E curæ exercitio evocari nequibunt, nisi indicta causa coram locorum ordinariis, quorum erit in eam inquirere, atque summarie, ac sine forensi strepitu sententiam proferre. » (Constit. *Inter multiplicis gravesque curas*, 12 sept. 1769.)

« Le malheur des temps actuels a fait que le gouvernement a ordonné aux autorités diocésaines de ne conférer désormais aucun vicariat paroissial pour plus de six mois, à l'expiration desquels on devra instituer les vicaires dans la paroisse, ou bien les révoquer. Il est inutile d'examiner si c'est là une mesure financière qui permet de percevoir la taxe de vingt livres, et les énormes droits de succession, ou si la disposition a été inspirée par la haine de la religion. La disette de prêtres oblige de nommer aux vicariats perpétuels des hommes qui n'ont pas du tout l'esprit ecclésiastique. Dès qu'ils prennent possession de leurs paroisses, ils se montrent indociles à l'égard des curés habituels, odieux à leurs paroissiens, rebelles à l'autorité diocésaine et un objet d'embarras pour le gouvernement, qui, au fond, est la vraie cause des désordres.

« De là vient que les curés voudraient priver de la paroisse les hommes qu'ils ont présentés aux vicariats actuels. D'autre part, l'évêque, sachant que ces plaintes sont fondées, voudrait les destituer, sans procès sommaire, par pur arrêt administratif sans la sentence juridique du tribunal. On désire savoir de votre Sainteté :

« 1. Si le vicaire paroissial dont il s'agit doit

être réputé perpétuel par rapport au curé habituel, ou bien par rapport à l'évêque lui-même ?

« 2. Si l'évêque pourrait le destituer canoniquement pour des motifs à lui connus, ou s'il est obligé de faire une enquête extrajudiciaire, et sans les formalités juridiques sur requête du curé habituel ?

« 3. Comment faire le procès sommaire maintenant que, l'immunité ecclésiastique étant supprimée, on n'a pas le pouvoir d'obliger les témoins à comparaître devant le tribunal épiscopal ?

« Il est bon de faire observer que les mandats que le gouvernement délivre pour le service paroissial sont transmis en blanc à l'autorité diocésaine, qui désigne le desservant de la paroisse. Les vicaires n'ont pas besoin de l'institution canonique pour toucher leur traitement. »

La Sacrée Congrégation du Concile, dans sa séance du 15 février dernier, a répondu comme il suit à ces divers doutes :

Ad I. *Affirmative etiam quoad episcopum.*

Ad II. *Negative ad primam partem, affirmative ad secundam.*

Ad III. *Processum summarium intelligendum prout de jure, id est, ad formam constitutionis Clementis XIV.*

Die 15 februarii 1879.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

La religion n'y eut aucune part, ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent.

C'est surtout par le côté religieux que cette grande question a été défigurée. Jusqu'à nos jours, la Saint-Barthélemy a été présentée comme le type achevé de l'intolérance et du fanatisme religieux, comme un crime conseillé par la Cour de Rome et accompli par les ordres religieux et le clergé séculier. Ces impudents mensonges ont été écrits avec sang-froid par tous les historiens du dernier siècle, et, depuis, répétés par une foule d'écrivains de la même école, plus soucieux en cela de trouver matière à calomnier l'Eglise et le Saint-Siège, que d'aller aux sources puiser la vérité. A ces odieuses calomnies nous pouvons opposer des faits péremptoires et démontrer, pièces en main, que la Saint-Barthélemy est un crime *tout politique*, auquel la religion n'a eu aucune part ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent. L'examen de cette partie de la question demande beaucoup de précision, et, avant de nous y engager, il sera utile de rappeler quelques principes et de déterminer, avec autant d'exactitude qu'il nous sera possible, la position du Saint-Siège vis-à-vis de la France.

La religion catholique, avons-nous dit, était à cette époque la religion d'Etat en France, comme dans toutes les autres nations européennes avant l'invasion du Protestantisme. Mais,

tandis que la Réforme avait déjà triomphé en Suède, en Danemark, en Suisse et dans une grande partie de l'Allemagne, la France, quoique entamée, n'avait pas encore posé les armes. La lutte entre le vieux culte national et la nouvelle religion apportée de Genève se prolongeait encore, et l'on pouvait espérer que la victoire resterait au Catholicisme. En outre, la Réforme compromettait sa cause par les excès auxquels elle se livrait. Ce n'était pas seulement une secte religieuse qui réclamait le droit de vivre, c'était une faction politique qui aspirait à dominer, qui venait protester contre les pouvoirs établis et les droits reconnus, qui ourdissait des ligues et des complots pour renverser le trône, et qui marchait hardiment à travers le sang, les ruines et les brigandages de toutes sortes, à la conquête de ce que la législation d'alors lui refusait, c'est-à-dire une existence publique et légale. Dans cet état de choses, l'Eglise pouvait-elle rester spectatrice indifférente de ce qui se passait sous ses yeux ? Ne craignons pas de le dire, l'inertie de l'Eglise au milieu de ce choc des idées, de ces secousses violentes, qui menaçaient de renverser du même coup le trône et l'autel, eût été, surtout au xvi^e siècle, une monstruosité inexplicable. Gardienne du droit des rois et des peuples, de la religion des sujets comme de celle des souverains, elle avait pour mission de protester à son tour contre cette nouveauté turbulente et factieuse, de s'opposer à ses envahissements, de prendre en main les intérêts de l'opprimé contre les violences d'un injuste agresseur. Sans doute l'Eglise ne pouvait pas demander aux princes de violer la liberté des consciences, de ce *for intérieur* qui ne relève que de Dieu, et qui ne doit compte qu'à Dieu ; mais, en engageant le pouvoir à refuser à la nouvelle religion le droit de cité et une publicité illimitée, qui eût mis la vérité et l'erreur sur le pied d'égalité, l'Eglise ne faisait qu'user d'un droit incontestable, et alors universellement incontesté, le droit de se défendre. Et, puisque l'hérésie attaquait les armes à la main, l'Eglise pouvait aussi invoquer contre elle la force du bras séculier ; elle le pouvait d'autant plus que la nouvelle secte menaçait les intérêts politiques et sociaux aussi bien que l'ordre religieux et moral. Faire un crime à l'Eglise de son intervention dans la lutte entre l'ancien et le nouveau culte, serait la même chose que si l'on déclarait coupable l'homme qui défend son bien ou qui porte secours à son voisin injustement attaqué. Ce n'est donc pas la part que l'Eglise a prise au combat qu'il s'agit de renier ici, ce n'est pas son rôle qu'il s'agit d'atténuer, bien au contraire, mais c'est la loyauté dans le choix des moyens comme dans les conseils qu'il faut mettre en évidence ; c'est la noblesse de son attitude, sa persistance impassible dans une ligne droite de conduite à travers les défaillances du gouvernement, qu'il suffit d'opposer aux accusations mensongères de ses ennemis.

L'Eglise devait donc intervenir dans ces affaires, et elle intervint ; comment le fit-elle ? voilà la question. Est-il vrai, comme on l'a dit et comme on le répète encore aujourd'hui, que

la Papauté fut comme le mauvais génie de Charles IX et de sa mère ? Est-il vrai que le Saint-Siège poussa le roi de France à exterminer les hérétiques, à se baigner dans leur sang, sous prétexte de maintenir au Catholicisme sa suprématie religieuse et les privilèges sociaux dont il était en possession ? C'est à quoi répondra le simple exposé des faits.

Il y avait six ans que Charles IX occupait le trône de France, quand monta sur la chaire de Saint-Pierre un homme en qui brillaient le zèle d'un apôtre et toutes les vertus d'un saint : c'était le saint pape Pie V. Deux pensées préoccupaient l'âme du pieux pontife, et il en poursuivait la réalisation pendant tout son règne : c'était d'arrêter les progrès toujours croissants de la Réforme en Europe, et d'engager les princes chrétiens dans une croisade contre les Turcs. Ceux-ci, en effet, depuis l'expédition malheureuse de Charles-Quint contre Alger, étaient redevenus la terreur de l'Europe et un danger réel pour la chrétienté. D'Alger, dont ils avaient fait un repaire de brigands, ils parcouraient la Méditerranée en pirates, ravageaient les côtes des Etats chrétiens, capturaient leurs vaisseaux, pillaient leurs villes, et réduisaient en esclavage tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Tels étaient ces barbares dont le Pontife voulait débarrasser l'Europe, et contre lesquels la Papauté n'avait cessé de réclamer le secours des princes de l'Occident. Mais, pour que ce hardi projet eût quelque chance de succès, il lui fallait le concours de la France, dont il a été vrai de dire, à toutes les époques : *Gesta Dei per Francos*. La France est l'épée dont Dieu se sert pour exécuter ses œuvres. Mais alors, ce royaume était en proie aux dissensions religieuses, par suite de l'invasion de l'hérésie et de l'ambition effrénée de ses chefs. Du moins, on ne peut reprocher au Saint-Siège de n'avoir pas fait tous ses efforts pour dégager la France de ces guerres intestines et utiliser ensuite, au profit d'une plus noble cause, le sang précieux qu'elle versait dans ces luttes stériles. Que ne fit pas, en effet, S. Pie V pour affranchir le roi tréchristien de ces embarras, et raffermir son autorité ébranlée ? Avertissements, conseils, secours en hommes et en argent, rien ne fut épargné dans le but de réduire l'hérésie, cause des guerres civiles, à l'impuissance de nuire, et d'assurer au gouvernement et à la religion un triomphe complet sur leurs ennemis communs. Dès son avènement au trône pontifical, Pie V expédia en France Michel Turiani, évêque de Cénéda, et plus tard cardinal, pour témoigner au jeune roi ses sentiments paternels et l'assurer, en même temps, que tous les coups portés à l'autorité du fils aîné de l'Eglise étaient regardés par lui comme autant d'attaques contre l'édifice catholique. Le prélat avait, en outre, mission de soutenir la persévérance du roi et de la reine régente contre l'hérésie, et d'enlever tout prétexte à la révolte, par la destruction des abus.

Après la bataille de Saint-Denis et la paix de Longjumeau, qui en fut la suite, les Huguenots vaincus, mais non écrasés, s'étaient retirés en Poitou pour y rallier leurs frères, attendre de

nouveaux renforts, que leur amenait, à travers la Lorraine, le fils de l'Electeur palatin, Jean Casimir, et recommencer la guerre. La mort du comte de Montmorency, enseveli à Saint-Denis dans son triomphe, avait laissé Paris et tous les Catholiques du royaume plongés dans une profonde affliction. Dans ces conjonctures, le Souverain Pontife, comprenant le danger d'une défaillance et la nécessité de relever l'esprit public en France, fait de nouveau entendre sa voix. Il écrit sur-le-champ à Charles IX pour lui rappeler que ce n'est pas en vain qu'un prince chrétien porte le glaive, qu'il est le ministre de Dieu et qu'il doit prendre en main la cause de Dieu contre les méchants. Il ne faisait du reste que rappeler la doctrine de l'Apôtre saint Paul sur le rôle d'un prince chrétien dans l'Eglise : *Non enim sine causa gladium portat; Dei enim minister est, vindex in iram ei qui malum agit.* (Rom., XIII. 4.)

(A suivre).

L'abbé LEFORTIER.

(La Saint-Barthélemy et les premières guerres de religion en France, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs. Un volume in-18 Jésus de 464 pages, titres rouge et noir. 3 francs.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — 1° L'évêque peut-il, sans un indult, accorder aux archiprêtres ruraux un costume spécial, rochet, mozette, etc. ?

2° Comment et par qui est nommé le doyen du chapitre et quelles sont ses attributions ?

3° Le prêtre qui par indult dit toujours la messe de *Beata* ne doit-il jamais dire le *gloria* ou le *credo* ?

Combien d'oraisons ?

4° L'usage de distribuer les cendres le 1^{er} dimanche de Carême peut-il être maintenu ?

5° Qu'est-ce qui compose la messe épiscopale et à quoi doivent être dépensés les revenus ?

6° Serait-il inconvenant de dire la messe en hiver avec des sabots en cuir vernis et en se servant des bouts de cierges de 2 ou 3 pouces ?

7° Comment se donne à Rome la bénédiction du Saint-Sacrement ?

R. — On nous adresse ici des questions assez délicates. Il en est que la circonspection la plus vulgaire ne nous permet pas de traiter. Nous ne nous sentons ni la compétence, ni le désir de régenter les supérieurs ecclésiastiques ; nous tenons enfin à demeurer constamment dans notre rôle.

Ces réserves posées, nous abordons les questions dans l'ordre où elles nous sont présentées.

1° Les insignes ecclésiastiques, tels que la mozette et le rochet, sont réservés au Saint-Siège. Ce principe a été récemment confirmé par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites et par une résolution que la Sacrée Congrégation du Concile a rendue cette même année 1879 ; l'un et l'autre document ont été publiés dans la dix-huitième série des *Analecta* (page 563 et 1120). Une grande confusion s'introduirait dans l'Eglise si chaque diocèse avait la liberté d'adopter des costumes particuliers et des insignes réservés aux archiprêtres ruraux. Il faut donc que le Saint-Siège, qui est investi de l'autorité suprême, conserve dans l'Eglise entière l'ordre et l'uniformité nécessaires.

2° L'honorable correspondant veut savoir comment et par qui est nommé le doyen du chapitre et quelles sont ses attributions ? La question est complexe, parce qu'elle est susceptible d'embrasser plusieurs hypothèses distinctes.

Si nous nous en tenons strictement au droit commun et à l'ancienne discipline, le doyen dignitaire du chapitre est essentiellement une charge élective. En effet, le droit commun voulait que les dignités des chapitres fussent soumises à l'élection. Elles n'étaient pas soumises à la règle de la collation simultanée entre l'évêque et le chapitre, règle qui vise les simples canonicats.

Là où les règles de la chancellerie romaine ont force de loi, la collation de la première dignité est réservée au pape dans chaque cathédrale. Le concordat germanique entre le pape Nicolas V et la nation allemande confirma cette réserve, laquelle fut également reconnue dans le concordat de 1515 entre le pape Léon X et le roi de France, François I^{er}.

Enfin, il est des pays où les dignités capitulaires sont soumises à l'option. Cela signifie que lorsqu'une d'elles devient vacante, le plus ancien chanoine a le droit de la prendre pour lui-même, sans élection ou collation nouvelle ni installation. Si le chanoine refuse et désire conserver son canonicat, c'est le chanoine qui vient après lui qui a le droit d'opter. C'est ainsi que dans le Sacré-Collège les évêchés suburbicaires sont soumis à l'option entre les cardinaux résidant à Rome ; et de là s'expliquent ces expressions que l'on rencontre assez fréquemment dans les actes des consistoires : tel cardinal a *renoncé* à son titre presbytéral et *opté* pour l'évêché de Palestrine, Albano, ou tout autre. Le droit d'option est dans les chapitres un privilège particulier qui se fonde soit sur l'indult pontifical, soit sur l'usage légalement établi.

D'après le concordat français de 1801, les chapitres ne renferment qu'un seul dignitaire, qui est désigné sous le nom de doyen dans la bulle de Pie VII. Le concordat n'a rien spécifié au sujet de la nomination de ce doyen. L'usage constant, depuis l'époque du concordat, a été que les évêques nomment le doyen, comme ils le font pour les simples chanoines.

Il paraît que, dans plusieurs diocèses, on semble convaincu que la dignité de doyen est soumise à l'option, au sens expliqué plus haut. Il ne nous appartient pas d'examiner si cela ne serait pas une méprise peut-être causée par le peu de connaissance des règles canoniques à ce sujet. L'usage établi depuis quelques années offre-t-il le caractère de la prescription canonique ? Nous ne remarquons pas dans la bulle de Pie VII ni dans le célèbre décret exécutif du cardinal Caprara le plus léger vestige du droit d'option.

En ce qui concerne les attributions du doyen, il suffit de dire que ce sont celles du premier dignitaire de toute cathédrale. Il suit de là que le doyen a la préséance sur les chanoines, soit au chœur, soit dans les processions. En l'absence de l'évêque, il célèbre la messe capitulaire les jours de grandes fêtes et il convoque la réunion des chanoines. L'abbé Bouix prétendit, dans son

traité *De Capitulis*, que les évêques auxiliaires qui possèdent un canonicat ont le droit d'office pontificalement en l'absence de l'évêque, malgré la prérogative que le cérémonial reconnaît en faveur des dignitaires du chapitre. Cette assertion fantaisiste trompa l'auxiliaire de l'archevêque de Milan; mais le chapitre de cette illustre église soumit la question au Saint-Siège, et la Sacrée Congrégation des Rites se prononça hautement en faveur des dignitaires. — On trouve aussi toutes les pièces relatives à cette importante question dans la cinquième série des *Analecta*.

3° Il est convenable que le prêtre qui, par indult, dit tous les jours la messe de la Sainte-Vierge, récite le *Gloria* le samedi, lorsque les autres membres du clergé font l'office de Sainte Marie *in sabbato*. Quant au *Credo*, il est convenable de le dire tout au moins les jours de fête de la Sainte-Vierge. Les messes votives comportent d'ordinaire trois oraisons. Au surplus, l'indultaire doit se conformer aux clauses de son indult.

4° L'usage de distribuer les cendres le premier dimanche du Carême nous paraît une anomalie liturgique. Cependant, nous savons que cela se pratique dans beaucoup de diocèses au vu et au su des Evêques.

5° Le traitement des évêques représente le revenu des anciennes menses épiscopales, qui consistaient en biens-fonds. La Pénitencerie romaine a décidé plusieurs fois que le traitement alloué par le trésor public est substitué aux biens vendus pendant la révolution et a, par conséquent, les mêmes obligations et le même caractère que les biens qui formaient autrefois, avant 1789, la dotation des bénéfices. Il n'est pas rare d'entendre des personnes qui s'imaginent que le droit canon n'a plus d'application aujourd'hui, parce que les bénéfices n'existent plus : c'est là une des plus grandes équivoques qu'on puisse rencontrer. En effet, les caractères spirituels des bénéfices subsistent entièrement, et, d'autre part, le traitement représente les obligations autrefois annexées aux bénéfices eux-mêmes. Le Saint-Siège a mis une instance particulière à recommander cette maxime. Il s'ensuit que les dignitaires ecclésiastiques à tous les degrés de la hiérarchie doivent observer, dans l'usage de leurs revenus, les principes que les théologiens et les canonistes ont enseignés au sujet de l'emploi des revenus ecclésiastiques. Ces revenus forment le patrimoine des pauvres, sauf ce qui est nécessaire à l'entretien modeste du titulaire.

6° Notre correspondant désire savoir si l'on peut dire la messe avec des sabots de cuir vernis. Nous avouons que dans toute la collection de la Sacrée Congrégation des Rites, qui contient jusqu'à ce jour 5715 décrets, nous n'en connaissons aucun qui s'occupe des sabots. Mais on n'a pas besoin de décret pour régler une question de convenance. Les sabots ne sont pas une chaussure convenable pour célébrer la messe. On n'irait pas dans un salon en sabots; on doit au moins autant de respect à l'autel où

s'immole la Victime sainte. Il en est de même des bouts de cierge de deux ou trois pouces. La rubrique se borne à prescrire que deux cierges soient allumés pendant toute la messe.

7° La bénédiction du Saint-Sacrement à Rome est réglée par une ordonnance du cardinal-vicaire. Elle est généralement fort courte, elle dure à peine une vingtaine de minutes. On commence par chanter les litanies de la Sainte-Vierge, qui sont suivies de plusieurs oraisons, lesquelles varient selon l'époque et les fêtes de l'année. Après, on chante le *Tantum ergo sacramentum*, avec le verset et l'oraison du Saint-Sacrement. Les cantiques en langue vulgaire ne sont pas tolérés. Sous le pontificat de Pie IX, l'usage s'est introduit de réciter quelques prières en réparation des blasphèmes. Ces prières sont en langue vulgaire : *Dio sia benedetto ! Benedetto il suo santo nome !* et le reste. Les fidèles répètent chacune de ces jaculatoires. La bénédiction étant donnée, le célébrant remet le Saint-Sacrement sur l'autel, redescend au dernier gradin et récite à genoux les prières susdites. Lorsqu'il renferme le Saint-Sacrement, le chœur entonne le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*. C'est la fin de la bénédiction. Quelquefois la cérémonie est plus longue, parce que les litanies de la Sainte-Vierge sont adaptées par le compositeur à un chant compliqué. Il existe, en effet, à Rome et dans toute l'Italie une grande variété de litanies chantées, car les musiciens modernes ont particulièrement cultivé cette partie de la sainte Liturgie.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Dans votre numéro du 12 juin de l'*Ami du Clergé*, vous avez dit qu'en faisant des libéralités aux établissements publics, au moyen d'inscriptions de rente sur l'Etat, achetées un an avant d'en faire donation, on n'avait à payer aucun droit d'enregistrement.

Or, j'ai communiqué cette consultation à un notaire très entendu, qui m'a dit que cette décision est complètement erronée et que les titres de rente sur l'Etat donnés aux établissements publics payent des droits absolument comme toutes les autres valeurs.

Sur quoi donc vous êtes-vous basé pour avancer que les inscriptions de rentes sur l'Etat, achetées un an avant d'en faire donation, ne payent aucun droit d'enregistrement ?

R. — Cette question nous a été adressée de divers côtés. Si nous n'avons pas répondu plus tôt, c'est que nous avions besoin nous-même de nous éclairer sur certains points de l'article qui a paru étonner beaucoup de lecteurs.

Nous dirons immédiatement que notre assertion était extraite *textuellement* du cours de législation civile-ecclésiastique de Mgr André (Tom. II page 494 § V). Comme l'érudite prélât n'avait pas jugé à propos de démontrer son dire, comme il le fait d'ordinaire, et que, du reste, nous ne faisons pas de ce point un article spécial, nous n'avons pas insisté nous-même.

La grande raison de l'exemption des droits d'enregistrement pour les rentes sur l'Etat est basée uniquement sur les privilèges dont ces sortes de rentes jouissent d'après les lois du 8 avril an VI et du 22 frimaire an VII. La pre-

rière de ces lois déclare les rentes sur l'Etat saisissables, et la seconde affranchit leur transfert du droit de timbre et d'enregistrement. Elles avaient bien d'autres privilèges. Le décret du 4-10 septembre 1790 les exemptait de toutes contributions. La loi du 3 vendémiaire an VI (24 septembre 1797) pour améliorer la condition des propriétaires des inscriptions en les rendant disponibles, statua que leur mutation, *quelque titre qu'elle s'opérât*, ne serait sujette qu'à un droit fixe d'enregistrement d'un franc.

Du reste, nous ne comprenons pas trop la surprise de nos honorables correspondants. Les transferts de particulier à particulier ne sont pas assujettis aux droits proportionnels : pour quoi seraient-ils quand il s'agit d'un établissement religieux ? La seule différence qui existe, c'est que ces derniers doivent être autorisés à accepter la libéralité ; mais une fois qu'ils ont cette autorisation, la conduite à tenir est des plus simples. Le donateur ou son mandataire spécial se rend chez le receveur général, lui exhibe le décret d'autorisation et signe le transfert des rentes. Le receveur, après avoir fait légaliser cette signature par un notaire, délivre un nouveau certificat d'inscription à la fabrique donataire qui devient ainsi propriétaire des rentes qui lui sont données.

Une autre particularité, c'est que l'établissement donataire, une fois autorisé, doit, par l'intermédiaire de son agent de change, présenter une expédition en due forme du décret d'autorisation au directeur du grand livre de la dette publique (art. 1^{er} de l'ordonnance du 14 janvier 1831.) A défaut d'agent de change dans le chef-lieu du département, l'assistance des notaires est indispensable aux parties pour la consommation des transferts.

Q. — Je vous saurais gré d'avoir l'obligeance de me renseigner sur le cas suivant qui se présente en ce moment dans ma paroisse.

Les membres du conseil municipal, et surtout le maire, me sont très-hostiles. Avant hier, ils ont voté des fonds pour l'acquisition immédiate d'une horloge, qu'ils veulent placer dans le clocher de l'église. Peuvent-ils le faire malgré moi et malgré le Conseil de fabrique ? Les fabriciens et moi nous sommes opposés, d'autant plus que la fabrique a assez de ressources pour faire confectionner une magnifique horloge à ses frais et que c'est même l'intention des fabriciens d'en avoir une dans un avenir prochain.

Le but du conseil municipal est d'abord de déplaire au curé, surtout de se ménager une entrée à l'église et au clocher, et d'y envoyer, pour remonter ladite horloge, un radical de la plus belle eau.

Veuillez me donner une décision et m'indiquer ce qu'il y aurait à faire.

R. — Ces sortes de difficultés se présentent assez souvent. L'autorité municipale prétend avoir le droit de placer des horloges dans le clocher, indépendamment du consentement de la fabrique. Examinons donc si ce droit est fondé et en même temps par qui doit être nommé l'agent chargé de monter et de régler l'horloge.

Le *Journal des conseils de Fabriques*, qui a examiné la première partie de cette question, s'exprime ainsi :

Parmi les églises, il en est qui appartiennent

aux fabriques : ce sont celles que ces fabriques ont fait construire, qu'elles ont achetées ou qui leur ont été données ou léguées.

Il en est d'autres, au contraire, et c'est le plus grand nombre, qui sont la propriété des communes : ce sont celles que ces communes ont fait construire ou qu'elles ont achetées ou qui leur ont été données ou léguées, et enfin toutes les anciennes églises qui, confisquées par l'application des anciennes lois révolutionnaires, ont été rendues au culte en exécution de l'art. 75 de la loi du 18 germinal an X. Telle est du moins la Jurisprudence du Conseil d'Etat.

Quant aux églises dont la propriété appartient aux fabriques, il est évident que l'autorité municipale ne saurait prétendre pouvoir y faire placer des horloges, sans le consentement de la fabrique propriétaire. Cette autorité n'a, en effet, aucun droit sur ces églises.

Quand les églises sont des propriétés communales, la question semblerait présenter plus de doute. Cependant nous croyons qu'il faut, même en ce cas, le consentement de la fabrique.

En effet, bien que ces églises appartiennent aux communes, elles ont reçu une affectation spéciale au culte, qui les a fait sortir, pour leur administration, des mains de l'autorité municipale, et passer dans celle d'une autorité particulière, la fabrique. C'est la fabrique qui est chargée de veiller à leur conservation, d'y faire les réparations nécessaires et de pourvoir aux frais de ces réparations. Si une horloge était placée dans le clocher sans son consentement, la fabrique pourrait dire peut-être que ce placement est une cause de dégradation et d'augmentation de dépenses d'entretien. Elle pourrait y voir aussi des inconvénients pour les intérêts religieux, comme dans le cas présent. La fabrique est donc en droit de s'opposer à tout placement semblable. Exclusivement consacrés au culte auquel ils ont été affectés, l'église et son clocher ne peuvent être employés, même par la commune qui en est propriétaire, à aucun autre usage étranger à leur destination.

Toutefois, comme une horloge peut être dans bien des endroits un objet d'utilité publique, il ne serait pas convenable que la fabrique fit opposition, si elle n'avait aucun motif sérieux. Mais ici, non seulement la fabrique a des motifs sérieux pour ne point se prêter aux manœuvres radicales du maire et du conseil municipal, mais ces derniers n'ont absolument aucun motif pour placer l'horloge dans le clocher, puisque la fabrique se propose d'en placer une elle-même et à ses frais.

Pratiquement, la fabrique devrait faire opposition auprès du Préfet, et, autant que possible, par l'intermédiaire de l'évêque, en se basant sur son projet de placer elle-même une horloge : ce qui concilie son droit indiscutable avec l'utilité publique visée par la commune.

Supposons que, malgré le bon sens et le droit, l'administration supérieure passât outre à l'opposition de la fabrique, à qui appartiendrait-il alors de nommer l'agent chargé de monter et de régler l'horloge ?

Cette difficulté est facile à résoudre ; car à quelque époque, de quelque manière et par

quelque administration que l'horloge ait été placée au clocher, le droit de nomination ne peut appartenir au maire, puisqu'il ne peut avoir ni la clef de l'église ni celle du clocher. D'après un avis du Conseil d'Etat, du 17 juin 1840, « le curé ou le desservant doit avoir seul « la clef du clocher; comme il a celle de l'église, « et le maire n'a pas le droit d'avoir une seconde « clef... Le sonneur doit toujours être nommé « et ne peut être révoqué que par le curé ou « desservant dans les communes rurales; et par « les marguilliers, sur la proposition du curé « ou desservant, dans les communes urbaines... « Toute nomination faite ou tout acte passé « contrairement à ces prescriptions, ne saurait « être maintenu. »

Or, puisque le maire ne peut avoir ni une seconde clef de l'église ni une seconde clef du clocher, il est évident qu'il ne peut en donner une à l'agent chargé de monter et de régler l'horloge, et que, par conséquent, il ne peut le nommer lui-même; car comment pourrait-il le mettre en possession de cette charge? Cette nomination doit donc être faite ou par le curé dans les paroisses rurales ou par les marguilliers, sur la présentation du curé, dans les paroisses urbaines. Si l'on voulait reconnaître ce droit au maire, on retomberait précisément dans les inconvénients qu'a voulu prévenir la loi; car le maire pourrait nommer quelqu'un qui n'aurait pas la confiance du curé et qui pourrait s'introduire à toute heure du jour et de la nuit au clocher et dans l'église, dont la garde est exclusivement confiée au pasteur. En général, dans ces circonstances, le curé, d'un commun accord avec le maire, nomme, pour monter l'horloge et la régler, ou le sonneur ou le sacristain ou tout autre individu apte à le faire, et le conseil municipal alloue le traitement, comme il l'alloue quelquefois au sonneur nommé par le curé. Mais, en tout cas, le maire ne peut nommer pour monter et régler l'horloge, un agent que le curé ne nommerait ou n'agrèerait pas lui-même. Ce serait un abus de pouvoir contre lequel le curé devrait réclamer. Il peut s'y opposer en refusant la clef du clocher et en défendant à l'agent de s'y introduire. — Si celui-ci le faisait au mépris du curé, il se rendrait gravement coupable et pourrait être poursuivi pour cause d'effraction.

Cette doctrine ressort d'une décision des ministres de l'intérieur et des cultes en date du 20 novembre 1857, ainsi que le remarque très judicieusement le *Nouveau journal des conseils de fabriques*.

Il faut donc reconnaître, et il est incontestable que le maire ne saurait, en aucun cas, imposer au curé, pour le service de l'horloge, un agent non agréé par cet ecclésiastique. Sans doute, le curé ne devrait pas non plus en repoussant systématiquement tous les candidats proposés par le maire, entraver indéfiniment un service d'utilité publique; mais, en pareil cas, il n'appartiendrait pas au maire de passer outre; il ne pourrait qu'en référer à l'évêque diocésain, supérieur spirituel et hiérarchique du curé. Le préfet seul aurait le droit d'agréer l'agent, de cet ecclésiastique, qui serait chargé des soins à donner à l'horloge.

Le droit exclusif du curé à la garde des clefs de l'église et du clocher a été consacré ou reconnu dans toutes les circonstances. On peut voir notamment l'*avis du comité de législation du conseil d'Etat du 17 juin 1840*.

Q. — La commune de X... se propose de supprimer un coin du cimetière pour cause d'élargissement d'une route. Les familles, dont les membres reposent depuis moins de dix ans dans la parcelle qui doit être supprimée, peuvent-elles s'opposer à ce projet?

Il n'y a pas de concession de terrain régulière, mais de temps immémorial, l'usage est que chaque famille ait sa parcelle du cimetière.

R. — La loi du 3 mai 1841 règle tout ce qui regarde l'expropriation pour cause d'utilité publique; elle déclare que cette utilité publique est constatée tantôt par décret du chef de l'Etat, tantôt par le préfet, et énumère les cas où cette expropriation peut avoir lieu. Or, l'un de ces cas est sans nul doute l'élargissement nécessaire d'une route. Mais peut-on exproprier une partie du cimetière qui est lui-même, d'après les lois, un établissement d'utilité publique? Nous ne le pensons pas. A défaut des lois, le sentiment des convenances devrait interdire cette espèce de profanation; mais, les lois sont-elles si muettes sur ce point important et délicat. Nullement: aux termes des dispositions combinées de la loi du 13 mai 1791 (art. 9) et du décret du 23 prairial an XII (art. 8 et 9), tout usage des anciens cimetières est interdit pendant 5 ans à partir de leur suppression; les 5 années suivantes, on a le droit de les ensemençer ou de les planter. C'est seulement à l'expiration de cette période de 10 ans qu'il est permis d'y faire des fouilles ou des fondations de bâtiments. En supposant que l'expropriation d'une parcelle de cimetière fût autorisée, il faudrait, selon les lois précitées, attendre dix ans pour pouvoir l'utiliser.

Par conséquent, non seulement les familles intéressées, mais encore le curé et la fabrique peuvent faire opposition au projet de la commune en se basant sur les lois précitées; et il serait étonnant que la police locale, qui est chargée de surveiller soigneusement l'exécution des lois et décisions de l'autorité supérieure, fût la première à les violer. Nous engageons notre correspondant à lutter de toutes ses forces pour le respect du lieu saint.

Q. — Quelle grandeur doit avoir une fenêtre pour être soumise à l'impôt? Une toute petite doit-elle payer comme une grande?

R. — L'impôt des portes et fenêtres est d'après la loi, proportionné à la population, au nombre des ouvertures, à leur nature, à leur situation. Il n'est nullement question de leur dimension. Quant à leur nature, il n'y a que les portes et fenêtres des maisons habitables qui soient taxées. Ainsi les portes et fenêtres des granges, écuries, étables, greniers, caves, celles des combles des maisons, à moins qu'elles n'éclairaient des mansardes, des pavillons de simple agrément ou destinés à servir d'abri et non d'habitation, sont exemptes de l'impôt.

Le secrétaire-gérant : G. ALGYONI.

PARIS. — IMP. V. GOUPEY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

L'année a été difficile et le marché se présente mal. Cependant le marché, débarrassé des inquiétudes politiques sa raffermi chaque jour au point de vue financier.

Ceux qui prédisaient pour la fin de 1879 de grands embarras monétaires, de nature à peser sur les fonds publics, n'ont pas été bons prophètes. Le mois de décembre n'est nullement menacé d'un renchérissement de l'argent ni d'une augmentation du taux de l'escompte. Un temps d'arrêt s'est produit depuis deux semaines déjà, dans les exportations d'or pour les besoins de notre alimentation.

* *

L'amélioration sur les cours de nos rentes continue. Le 3 0/0 a progressé, il est à 82 fr. 45. Le 3 0/0 amortissable fait 83 fr. 95 et le 5 0/0 est à 115 fr. 40.

Les obligations de la ville de Paris restent stationnaires.

* *

Les fonds étrangers ont été très calmes par suite de la fermeté des places Anglaises et Allemandes. Le 5 0/0 italien a poussé jusqu'à 181 fr. 40. On croit que cette hausse a pour objet de préparer une nouvelle émission de Rentes, afin de couvrir le déficit qui résultera de l'abolition de l'impôt sur la mouture.

Le 4 0/0 Autrichien est à 170 fr. 46 et le 6 0/0 Hongrois à 85 7/16 par suite des achats effectués pour le compte de maisons allemandes qui ont, dit-on, des stocks de titres assez importants à écouler.

Les fonds Russes ont éprouvé une défaillance momentanée, à la première nouvelle de l'attentat contre le czar.

Les cours des fonds égyptiens n'ont pas fait de progrès. Les dépêches du Caire sont contradictoires. L'unifiée reste à 258 fr.

Les valeurs Ottomanes ont été lourdes, et les cours sont inférieurs à ceux de samedi dernier. Le 5 0/0 Turc a baissé de 11 fr. à 10 fr. 25. Les obligations Ottomanes des différentes séries ont perdu 2 à 3 fr.

On attend toujours des nouvelles des négociations entamées avec le gouvernement du sultan au sujet de la réorganisation des finances turques; mais on tourne dans un cercle vicieux.

Nous répéterons encore une fois qu'il faut à tout prix sortir des valeurs étrangères,

* *

Les Chemins français ont eu, cette semaine, une très bonne tenue, malgré l'accumulation des neiges qui a un instant interrompu la circulation sur plusieurs points du territoire; mais cette interruption n'a été que momentanée, et les services sont déjà rétablis à peu près partout.

Les recettes de la 46^e semaine sont les plus brillantes, ainsi qu'on le verra plus loin, et il est fort probable que les résultats totaux de l'exercice qui s'achève seront supérieurs à ceux de l'an dernier, malgré le trafic exceptionnel provoqué par l'Exposition universelle de 1878.

Les valeurs industrielles font bonne contenance et on signale de la hausse sur la plupart d'entr'elles.

Les immeubles de la Société générale de Librairie catholique, situés, comme on le sait, 76, rue des Saints-Pères, ont été bénis lundi dernier par M. le curé de St-Thomas-d'Aquin. Ce dernier, parlant au nom du Clergé et des Catholiques de Paris, a adressé des remerciements au Conseil d'administration pour tout le bien que la Société produit. L'assistance était nombreuse.

Les immeubles de la Société comprennent un hôtel et une maison de rapport. Ils méritent une description à part et nous la donnerons prochainement,

Le lendemain, mardi 9 courant, a eu lieu l'assemblée générale des actionnaires. On y a décidé :

1^o La distribution de 17 fr. 50 aux actions, comme complément de dividende. Ce qui porte à 30 fr. le revenu annuel des actions de 500 fr.;

2^o Le remboursement des obligations, par l'émission de nouvelles actions, c'est-à-dire que les actionnaires seuls seront propriétaires des immeubles.

Et enfin diverses autres mesures sur lesquels nous reviendrons plus en détail.

Les résultats obtenus durant le dernier exercice ont suggéré les réflexions suivantes à des organes compétents :

Voici ce que dit la *Cote de la Banque et de la Bourse* :

« Les actions de la *Société générale de Librairie catholique* sont demandées par les capitaux de placement. Le directeur de la Société, M. Victor Palmé, « fait preuve d'une capacité hors ligne, et c'est en partie « à son administration prudente et éclairée qu'est due « la prospérité continue de cette grande entreprise de « librairie. — Les dissensions politico-religieuses ont ravivé le zèle des partisans de la cause catholique; de « là un redoublement d'activité dans l'impression et la « vente des livres et publications traitant de la Religion « et de sa défense. La *Société générale de Librairie catholique* a su mieux que tout autre profiter de ce « mouvement, et elle a réalisé des gains élevés dont les « actions bénéficieront largement. »

De son côté, la *Gazette financière* ajoute :

« Les valeurs de la *Société générale de Librairie catholique* sont recherchées; mais les titres sont « rares; impossible d'en trouver, dans tous les cas, au-dessous du pair, ce qui n'est pas peu dire, par le temps « qui court. Il est vrai que l'action va donner, pour son « dernier exercice, un dividende total de 30 fr. »

Les actionnaires ont donc lieu d'être contents. Leurs affaires ont bien marché et promettent de beaux résultats pour l'exercice prochain.

LIVRES D'ETRENNES

La Société Générale de librairie catholique en a préparé pour 1880 une admirable collection de livres. Avant tout, texte irréprochable, et, comme illustrations, soin, richesse, perfection artistique au possible. Il y a des séries pour tout le monde : Enfants, Jeunes Gens, Jeunes Filles, Dames du monde, Mères de Famille, Ecclésiastiques, Communautés. — Demander son Catalogue, assurément l'un des plus variés et des plus riches.

On le recevra franco par poste, de suite.

Nous rappelons à MM. les Actionnaires qu'ils ont droit à l'exclusive faveur de jouir d'une remise de 20 0/0 sur tous les livres d'Etrennes, mais le port est à leur charge.

EN VENTE

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

25, RUE DE GRENELLE, A PARIS

ALMANACH DE L'AMI DES CAMPAGNES

POUR 1880

ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES ET VIGNETTES

Publié sous la direction de J. GONDRIY DU JARDINET

Cet almanach, grand format, renferme la matière d'un fort volume, dont le prix serait de 3 fr. en librairie, et cependant, en vue de la propagande des saines doctrines, il sera cédé aux prix suivants : 1 exemplaire 50 centimes *franco*; 15 ex., 6 fr. (pris au bureau), 7 fr. *franco*; 50 ex., 18 fr. (pris au bureau), 20 fr. *franco*; 100 ex. 35 fr. (pris au bureau), 38 fr. *franco*.

Joindre l'utile à l'agréable, amuser le lecteur en le moralisant et en l'instruisant, tel a été le but que s'est efforcé d'atteindre M. J. Gondriy du Jardinnet, que ses œuvres ont déjà fait connaître comme romancier et comme directeur de plusieurs Journaux de propagande.

En parcourant cet almanach, nous y avons immédiatement reconnu l'esprit pratique du directeur de l'*Ami des Campagnes* (journal hebdomadaire, grand format, 7 fr. par an.) Tout ce qui peut être utile aux personnes qui habitent la campagne: agriculteurs, viticulteurs, horticulteurs, floriculteurs, apiculteurs, etc., s'y trouve renfermé, sans oublier les principaux points de jurisprudence usuelle et les recettes pratiques si utiles dans les campagnes. Ces divers sujets sont entrecoupés de nouvelles fort intéressantes: l'*Echo du crime*, un *Bourreau* de 1793, le *Bonhomme Misère*, de poésies dramatiques: la *Légende de Noël*, les *Deux Lampes* ou la *Veillée du crime*, d'un drame en un acte, le *Pro-*

crit de 1793, destiné à être joué dans les familles.

Et tous ces renseignements utiles, toutes ces historiettes amusantes sont ornées de 70 gravures et vignettes.

En un mot, comme nous venons de l'indiquer, cet Almanach, un des plus complets que nous ayons vu, renferme la matière d'un fort volume, dont le prix serait de 3 fr. en librairie, et il est néanmoins cédé, en vue de la propagande des saines doctrines, aux prix suivants: 1 exemplaire 50 c. *franco*; 15 ex. 6 fr. (pris au bureau), 7 fr. *franco*; 50 ex. 18 fr. (pris au bureau), 20 fr. *franco*; 100 ex. 35 fr. (pris au bureau), 38 fr. *franco*.

L'Almanach, nos lecteurs ne l'ignorent pas, est un des éléments les plus efficaces de propagande, car il peut pénétrer partout, quand son titre, comme celui de l'*Ami des Campagnes*, s'y prête aisément. Nous ne saurions trop engager nos abonnés à encourager cette œuvre de propagande par l'achat d'un ou de plusieurs exemplaires de cet Almanach amusant et moralisateur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts.

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres; en demi-barrique de 114 litres; en quart-barrique de 57 litres.

5 Fr. en plus pour les demies ou quart-barriques.

Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Tous les envois sont Franco de port, droits et fûts.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition universelle, 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, *franco*. DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHÉ A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHÉ et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON
ÉCRITURE SAINTÉ — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jeudis

ÉDICATION ET ADMINISTRATION : Librairie V^o PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 60.

PRÉDICATION. *Troisième semaine de l'Avent* : 7^e et 8^e Sermon sur le péché : 1^o Il anéantit Dieu jusqu'à la condition des esclaves, 2^o jusqu'à la condition des pécheurs. — 5^e et 6^e Homélie sur les O de l'Avent. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : *La Saint-Barthélemy* : La Religion n'y eut aucune part, ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent. — CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC. : De la récitation anticipée de Matines et de Laudes, d'après les théologiens et la S. Congrégation des Rites. — De la juridiction des vicaires. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Une commune peut-elle revendiquer les arbres d'un cimetière qui a toujours été considéré comme propriété de la fabrique ? — Est-il défendu par quelque loi d'élever un débit de boissons à proximité d'une église ? Y a-t-il une distance prescrite ? — Un curé a-t-il le droit de donner, en hiver, des leçons de lecture, orthographe, etc., à des jeunes gens ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Ornementation des églises à l'occasion des fêtes de Noël.

LIVRES D'ÉTRENNES

Qu'on nous permette de reparler de ce sujet. Un livre d'étrennes, en effet, a une portée immense auprès d'une personne et dans une famille. On y revient sans cesse, on le montre en cent occasions. Il est donc impérieusement essentiel que ce livre soit bon, irréprochable. Les librairies catholiques tiennent généralement, sous ce rapport, une ligne discrète, mais il en est une qui a su mériter constamment une mention particulière : c'est la maison Victor Palmé, devenue aujourd'hui la *Société générale de Librairie Catholique*, dont M. le Curé de Saint-Thomas-d'Aquin disait, le 8 décembre courant, lors de la bénédiction solennelle de son nouveau et splendide local :

« L'histoire nous a conservé le souvenir de
« l'inscription qui décorait la bibliothèque
« des Pharaons : *Trésors des remèdes de*
« *l'âme*... Soyez bénis, Messieurs, d'être du
« petit nombre de ceux qui comprennent la
« haute, la sainte, la divine mission de la
« Presse et du Livre ; la devise antique,
« pourrait sans usurpation, décorer le fron-
« ton de votre beau monument. Là, vraiment
« seront emmagasinés, pressés, rangés, les
« *Trésors des remèdes de l'âme*. Le lecteur
« le plus prudent pourra franchir ce seuil
« d'un pas assuré et sans craindre le moins
« dre danger. La conscience de l'éditeur ne

« connaît, sous ce rapport, ni erreur, ni com-
« promis. »

Cela dit, et pour ne pas revenir nous-mêmes sur les éloges que nous avons fait de ces livres dans les précédents numéros, donnons maintenant la parole aux grands journaux de Paris :

Nous parlions récemment, dit la *Défense* du 16 décembre, des magnifiques travaux d'histoire et d'érudition que publie la *Société générale de librairie catholique* ; ces in-folios trop méconnus au dix-neuvième siècle, où les Bénédictins de la congrégation de France continuent dignement les travaux des Bénédictins de Saint-Maur, et où les travailleurs peuvent puiser de précieux matériaux pour la défense de la vérité et l'apologie de la religion.

Mais cette belle librairie, qu'a formée au prix de tant de soins et avec tant d'intelligence M. Victor Palmé, ne sacrifie point à ces grands monuments, plus spécialement destinés au monde savant, l'actualité, le goût du jour. Et à cette époque de l'année où l'on songe à offrir des cadeaux en bons et beaux livres, il est facile de trouver, en parcourant le catalogue de la *Société générale de librairie catholique*, des ouvrages pour tous les âges, tous les goûts et tous les états.

Contentons-nous de signaler quelques-unes des nouveautés de cette année.

On sait que la Société s'est donné la tâche de publier une nouvelle édition, corrigée par l'auteur, des meilleurs ouvrages de Paul Féval. Voici l'une de ses plus attachantes nouvelles, *la Première aventure de Corentin Quimper* (1 vol. in-8), avec de nombreuses illustrations

de Castelli et Gusman. Dans le même format, et avec de fort jolies gravures sur bois, nous avons aussi un livre un peu plus sérieux mais non moins intéressant, des épisodes de notre histoire contemporaine, des traits de bravoure de quelques-uns de nos soldats français et, ne craignons pas de le dire, de nos meilleurs soldats. C'est un démenti solennel à l'adresse de ceux qui ont osé prétendre que les Jésuites tuaient le patriotisme de leurs élèves. Au service du pays, souvenirs de Sainte-Genève, par le P. Chauveau, recteur au collège de Vaugirard : le titre de ce livre, qui nous raconte simplement, éloquemment, la mort héroïque de cinquante jeunes gens, tous morts au champ d'honneur — et élèves des Jésuites.

Dans un autre genre, nous remarquons un joli petit bijou typographique, sur papier de luxe, vignettes, culs-de-lampes et encadrements ; c'est la nouvelle édition de la *Première Communion*, par Mme Léon Gautier, précédée d'une lettre de Mgr Mermillod.

Mais le plus beau livre réédité cette année par la Société générale de librairie catholique, c'est incontestablement le *Christophe Colomb*, par le comte Roselly de Lorgues. Ce n'est pas seulement un travail de sérieuse érudition et la biographie la plus complète qui ait paru, croyons-nous, sur le pieux voyageur, depuis les grands travaux de géographie publiés de nos jours ; c'est un véritable chef-d'œuvre de typographie. Imprimées dans le format à la fois le plus commode et le plus élégant, le petit in-4°, avec de jolis caractères elzévirien, sur de beau papier, toutes les pages sont encadrées de larges vignettes qui forment chacune un très beau travail artistique ; puis, outre les têtes de chapitres et les innombrables gravures sur bois qui rehaussent le texte de ce beau travail, six charmantes compositions représentent, avec toute la séduction de la chromo-lithographie, le portrait de Christophe-Colomb, son départ, la découverte de l'Amérique, l'entrée triomphale du voyageur à Barcelone et sa mort, et font enfin de l'ouvrage de M. de Lorgues un des plus beaux parmi les plus récents. N'oublions pas non plus cette toute nouvelle 3^e édition de ce splendide monument qu'on appelle : la *Notre-Dame de Lourdes* de Henri LASSERRE : ils seront bien inspirés ceux-là qui offriront ce cadeau en souvenir du Pèlerinage !

D. DE BEAUFORT.

CORRESPONDANCE

Ci-joint mon bulletin d'abonnement à l'Ami du Clergé et à l'Enseignement catholique. Pourquoi cet excellent « Ami » ne m'arrive-t-il quelquefois que le dimanche ?

Veuillez me dire si un de vos actionnaires pourrait bénéficier de la remise de 20 0/0 dans l'achat de la collection entière de l'Enseignement catholique ?

Je serais content aussi de savoir où je pourrais trouver le développement nécessaire pour

faire quinze bonnes instructions, sur le péché avec les quinze plans donnés dans le numéro 56 de l'Ami du Clergé.

Je vous serai reconnaissant de vouloir me répondre, sans toutefois me faire connaître.

R. — 1^o *L'Ami du Clergé*, comme du reste tous les autres journaux, éprouve en ce moment quelques irrégularités dans son arrivée à destination par suite des rigueurs de la saison, qui contrarie le service postal.

2^o Oui, tout actionnaire de la Société générale de librairie catholique jouit d'une remise de 20 0/0 sur l'achat des collections de ses journaux. Sur les abonnements cette remise n'a pas lieu.

3^o Les plans d'instructions donnés dans le n^o 56 ont été repris et développés dans les numéros suivants : ce qui, du reste, avait été annoncé dans ce même numéro 56.

Rilly (Indre-et-Loire), 29 nov. 1879.

Le Saint de chaque jour que vous m'avez fait parvenir, il y a quelques mois, me plaît beaucoup. Pieux, court et substantiel, ce livre devrait être dans chaque famille. On y puiserait la sève chrétienne qui fait les âmes fortes et saintes, et l'amour de Dieu qui, de nos jours, semble se reléguer au fond des presbytères ou des communautés religieuses. On ne connaît pas les Saints, et cette ignorance est cause, en partie du moins, de l'indifférence dans laquelle le monde végète.

Si l'Ami du Clergé continue à paraître dans les mêmes conditions que précédemment, je lui prédis un accueil sympathique, à mesure qu'il sera connu du clergé à qui il s'adresse. — G. RIGAUT, curé de Rilly.

R. — Vous avez bien raison de louer ainsi l'ouvrage de M. l'abbé Chapiat : le *SAINT DE CHAQUE JOUR*. Encouragé par son succès, l'auteur en a composé un second sur le même plan, selon la même méthode et dans les mêmes proportions : la *Sainte de chaque jour*. Nous vous le recommandons, ne doutant pas que sa lecture ne vous donne la même satisfaction que son aîné.

C'est, en effet, une idée très heureuse d'avoir réuni dans un même volume tous les exemples de sainteté et de sanctification donnés par les femmes de toute condition et de tout âge : enfants, adolescentes, vierges, veuves, mères de famille, pauvres, riches, de haute race ou simples filles du peuple, tous y trouvent à imiter.

Un tel livre doit être dans chaque bibliothèque de paroisse et de communauté ; toute présidente d'association de femmes et de jeunes filles devrait le posséder, et pour parler dans leurs pieuses réunions, aucun livre n'est plus propre à inspirer un ecclésiastique.

A l'occasion des étrennes, voilà également un des meilleurs choix.

La *Sainte de chaque jour* forme un fort volume in-12 de xi-780 pages, et, comme le *Saint de chaque jour*, qui contient xi-762 pages, coûte 3 fr. 50. On a de très beaux cartonnages solides et élégants pour 5 fr., livre et reliure !

PRÉDICATION

AVENT. — TROISIÈME SEMAINE. (SUITE).

Septième sermon sur le Pêché. — Il a anéanti Dieu jusqu'à la condition des esclaves.

Delicta quis intelligit. (Ps. 18.)

Deux sortes d'abîmes nous font connaître jusqu'où le péché a abaissé Dieu dans l'Incarnation : le premier est un abîme de grandeur et de souveraineté en Dieu, le second est un abîme de misère et de servitude dans l'homme. Jésus-Christ est Dieu, *cum in forma Dei esset*, abîme de grandeur ! Jésus-Christ a pris la forme d'un esclave, *formam servi accipiens*, abîme d'humiliation et de dépendance ! Les hommes sont partagés en deux classes : les uns sont libres, les autres ne le sont pas ; les uns sont affranchis d'une servitude naturelle, les autres y sont malheureusement assujettis. Or, c'est cet état de servitude que Dieu a embrassé, il est venu dans la forme d'un esclave, dit saint Hilaire, pour supprimer en lui les fonctions de maître et de souverain, qu'il avait dans le sein de son Père : *in forma servi veniens evacuavit se a Dei forma*. Voilà pourquoi, en venant au monde, il a dit à son Père ce que David n'avait dit autrefois qu'en vue de son incarnation future : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ*. Je ne suis pas une propre nature souveraine et indépendante, comme vous, ô mon Père, mais parce que je veux réparer le péché des hommes, je me regarde comme votre esclave et le fils de votre servante. Jésus-Christ, dit saint Bernard, était fils de Dieu et il le sera éternellement comme il l'a été de toute éternité : *Filius Patris erat*; et il a voulu devenir et paraître dans le temps comme un esclave, et *factus est tanquam servus*. Cette servitude a paru en ce qu'il a été soumis et dépendant comme un esclave; il a été soumis comme l'esclave des pécheurs et du péché même, afin d'en porter la peine : *formam servi accepit ut subesset et servi peccati, ut penam solveret, cum culpam non haberet*. Donc : 1° Jésus-Christ s'est abaissé jusqu'à la servitude des hommes. 2° il s'est abaissé jusqu'à la servitude des hommes esclaves.

I. Pour bien comprendre les abaissements de Jésus-Christ, il faudrait connaître toutes les perfections de Dieu. Que l'homme s'élève tant qu'il pourra en attribuant toutes les perfections imaginables à Dieu, que son esprit s'épuise pour en faire une juste définition : *accedit homo ad cor altum et exaltabitur Deus*, Dieu sera toujours plus grand que ce qu'il nommera ; il ne sera pas cette essence que l'homme tâchera de comprendre ; mais une nature plus parfaite et plus noble. Cela me suffit pour faire connaître jusqu'où le péché, qu'il a voulu expier, l'a réduit : *exinanivit semetipsum formam servi accipiens* ; il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave, voilà quelle a été la profondeur de son humiliation et le caractère de serviteur que le péché a imprimé sur sa personne ; il a épousé

la nature humaine et, en s'unissant à l'homme, il s'est uni à un misérable et à un esclave, car si vous me demandez ce que c'est que l'homme, je vous répondrai avec David que c'est un abrégé de toutes les vanités des créatures, le centre de toutes les misères du monde : *universa vanitas omnis homo vivens*. Dès lors, comprenez combien grand doit être l'anéantissement d'un Dieu qui épouse une nature si misérable et si abjecte. L'homme avant son péché était un abrégé des différentes perfections qui sont répandues dans les créatures. Mais, qu'est-il arrivé par le péché ? C'est qu'il a perdu cette plénitude et est devenu le triste sujet où se trouvent presque toutes les imperfections des autres êtres. Voilà ce qui a fait dire à saint Ambroise et à saint Augustin, dans ce fameux colloque dont l'Eglise a fait une de ses plus belles prières, que Jésus-Christ n'a point eu d'horreur d'entrer dans le sein d'une femme pour s'y faire homme : *non horruisti Virginis uterum*. Sans doute il avait horreur de se faire esclave, mais son amour a vaincu cette horreur pour nous autres : se voyant en quelque façon obligé de souffrir le péché ou de s'anéantir pour le détruire, il a mieux aimé s'abaisser jusqu'à la condition de serviteur que de souffrir plus longtemps cet ennemi de notre salut et de sa gloire. Ah ! vanité humaine, ne te rendras-tu jamais à la force d'un tel exemple ? Homme, Dieu est descendu du sein de son Père pour l'amour de toi : souviens-toi de lui conserver la soumission que tu lui dois, et il n'aura jamais de regret de s'être abaissé pour ton salut jusqu'à la servitude la plus humiliante, jusqu'à se soumettre à des esclaves.

II. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome remarquent que la servitude n'est point naturelle à l'homme, mais qu'elle est un pur effet de son péché : *nomen servitutis culpa meruit non natura*, parce que tous les hommes originellement ont une même naissance et une condition égale, et aussi parce que Dieu n'a point donné d'autorité à l'homme sur l'homme, mais sur les animaux. De là vient que les premiers justes, dit saint Augustin, ont été établis par Dieu : *pastores pecorum non reges hominum*, pour nous montrer ce que demande l'ordre des créatures dans la liberté de l'homme et ce qu'exige le péché dans la servitude des coupables. C'est donc le péché qui a introduit la servitude dans le monde, c'est lui qui l'a fait monter jusqu'à Dieu même ou plutôt qui a fait descendre Dieu jusque dans cet abîme de confusion, pour nous faire rentrer de la servitude de nos passions, dans la liberté de la justice et de la grâce. Pour atteindre ce but, le Fils de Dieu a été assujéti à quatre sortes de servitudes : une servitude civile puisqu'il l'a soumis à l'autorité des rois ; Jésus, en effet, a payé le tribut pour lui et pour saint Pierre, qui représente toute l'Eglise : *pro me et pro te* ; une servitude domestique qui est établie dans les familles, et qu'il avoue lui-même, quand il dit qu'il n'est pas venu pour être servi mais pour servir : *non veni ministrari sed ministrare*. *Major serviat minori*. *Transiens ministrabit*

illis. Une troisième servitude est celle qui soumet un malheureux à l'oppression d'un tyran : or, Jésus a eu la confusion de rendre service au plus cruel des tyrans, au démon, puisque dans le cénacle de Jérusalem, par un profond abaissement, il se prosterna aux pieds d'un disciple qu'il venait de traiter de démon : *unus ex vobis diabolus est*. Lavant les pieds à cet apôtre, il rend service à un démon. — Il y a encore la servitude de captivité, qui est la condition des vaincus à l'égard des vainqueurs. Les pécheurs ont vaincu Dieu par leurs crimes : Dieu doit donc être soumis aux lois de la victoire. Or, la captivité était le malheur qui suivait la défaite, et le vainqueur avait droit sur la vie et les biens de ses captifs. Aussi, voyez Dieu vaincu par les hommes et assujéti à toutes leurs lois ; ils ont droit sur sa vie : il ne l'a reçue, il ne l'a perdue que pour leur salut. Voulez-vous voir comment ils sont les maîtres de tous ses biens ? il s'en est dépouillé en leur faveur, il ne s'est pas réservé un pouce de terre pour se reposer. Cette terre qui lui appartenait a changé de mains, et, de celles du Fils de Dieu elle est passée dans les mains des pécheurs : *terra data est in manus impij*. Il a fait de grandes acquisitions : il a acquis la sainteté, l'innocence et la gloire, mais il ne les a pas acquises pour lui, il n'a acquis toutes ces richesses que pour nous : *Pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate*. Il s'est sanctifié par sa mort, mais il n'a pas fait cette action pour être saint, mais pour nous faire saints.

Etrange abaissement que celui de Dieu, qui s'est humilié jusqu'à la condition d'un captif pour nous rendre la liberté ; mais étrange aveuglement que celui de l'homme, qui préfère la servitude du péché à la liberté de Jésus-Christ. Son cœur, dit saint Bernard, est sollicité par quatre voix qui lui présentent des liens : la voix de la chair, la voix du monde, la voix du démon et la voix de Dieu : *Clamat caro, servi mihi et ego te inficiam* : la chair crie : Sers-moi et je t'infecterai de ma corruption. *Clamat mundus : servi mihi et ego te deficiam* ; le monde crie : attache-toi à moi et je t'abandonnerai dans ta nécessité. *Clamat diabolus : servi mihi et ego te decipiam* : le démon crie : donne-toi à moi et je te séduirai par mes impostures. *Clamat Christus : servi mihi et ego te reficiam* : le Fils de Dieu crie : Cœur infidèle, reviens à moi, embrasse mes liens, et je réformerai tes sentiments et tes désirs. Je te purifierai de toutes les impuretés de la chair, je te consolerai dans l'abandon du monde, je te protégerai contre la malice du démon et j'assurerai ton salut. L'homme entend toutes ces voix, il connaît les desseins de Dieu et de ses ennemis, et cependant il aime mieux servir la chair, qui l'infecte, s'attacher au monde, qui le trahit, se fier au démon, qui le trompe, que de s'attacher à Jésus-Christ, qui veut le sauver. Revenez donc d'un si funeste aveuglement et dites avec le prophète : *Tuus sum ego, Domine* : Seigneur, je suis à vous, je vous reconnais pour mon roi, reconnaissez-moi pour votre sujet : *Ego Christi servus sum*. C'est lui qui m'a racheté par son sang, et c'est à son service que je me suis entièrement engagé : *Illius*

redemptus sanguine illi, me totum mancipavi. C'est lui qui est venu au monde pour moi, qui me comble tous les jours de ses nouvelles faveurs et dont j'espère la gloire qu'il a promise à ceux qui l'aiment.

Huitième sermon sur le péché. — Il a anéanti Dieu jusqu'à la condition des pécheurs.

Delicta quis intelligit, (Ps. 18.)

Ce n'était pas assez au péché d'abaisser un Dieu jusqu'à la condition des hommes, ce n'était pas assez de l'avoir fait descendre jusqu'à la condition des esclaves, il fallait l'anéantir jusqu'à la condition de pécheurs. Trois degrés nous marquent la profondeur de cet anéantissement : le premier degré, c'est l'image du péché, il a été fait à sa ressemblance : *venit in similitudinem carnis peccati*. Le second degré, c'est la plénitude du péché, il a été opprimé sous le poids de tous nos crimes : *posuit in eo iniquitates omnium nostrum*. Le troisième degré, c'est le péché même dans lequel il a été comme transformé, quoiqu'il ne l'ait jamais ni commis ni connu : *cum qui non noverat peccatum, fecit peccatum* : il a été l'image du péché, et a été le sujet de tous les péchés, il a été la victime et l'opprobre du péché. Donc, il s'est autant abaissé dans sa seconde naissance qu'il est élevé dans la première, et il a pris les mesures de sa bassesse sur les mesures de sa grandeur. Car la gloire de Jésus-Christ a trois degrés aussi bien que sa confusion : le premier, il est l'image de Dieu, *figura substantiæ ejus* ; mais cette image n'est pas vide de la substance qu'elle exprime, *in quo habitat plenitudo divinitatis* ; enfin cette image de Dieu, cette image pleine de Dieu est un Verbe qui est dans la gloire de Dieu et qui est Dieu même, *et Deus erat Verbum*. Nous pouvons donc mesurer sa confusion sur sa grandeur : 1° Dans le sein de son Père, c'est une image de Dieu. Dans le sens de l'homme, c'est l'image du péché. 2° Dans le Ciel, c'est une image pleine de Dieu, et sur la terre c'est une image pleine de péché. 3° Dans l'Eternité, c'est une image qui a toute la gloire de Dieu ; dans le temps, c'est une image qui a toute la confusion du péché.

I. — Il est vrai que le Fils de Dieu a paru sur la terre sous l'image du péché, mais le péché n'a jamais infecté son cœur : *peccatum non fecit nec inventus est dolus in ore ejus* ; il en a pris la figure, il en a laissé la réalité ; au dehors, il a porté toutes les marques d'un coupable, au dedans il a conservé toute l'innocence d'un juste, voilà pourquoi S. Paul dit qu'il a été fait l'image et à l'image du péché : *venit in similitudinem carnis peccati*. Le sens de ces paroles est parfaitement défini par S. Augustin, qui établit une grande différence entre ces deux termes : être l'image et à l'image de quelque chose. Ce qui est l'image, dit-il, est immédiatement tiré sur l'original, comme les peintures qu'on fait d'après nature ; et ce qui est à l'image est fait non pas en vue de l'original,

mais d'une première image exprimée sur cet original. Dès lors, je dis que J.-C. comme Dieu est l'image de son Père et il n'est pas à son image; il est l'image qui exprime immédiatement tous les traits de son prototype, puisqu'il est l'expression vivante de sa gloire, mais il n'est pas à son image, puisque Dieu ne consulte point d'autre idée que soi-même. J.-C., Homme-Dieu, est donc l'image de Dieu, mais on peut dire en un sens qu'il est l'image et à l'image du péché. Comment cela? Tertullien et S. Augustin nous l'expliquent: il y a deux sortes d'images: il y en a une qui exclut la vérité, comme sont ces figures trompeuses qui ne sont rien moins que ce qu'elles représentent. Il y en a une autre qui renferme la vérité, et c'est en ce sens que le Verbe est l'image de Dieu et Dieu même; mais c'est dans le premier sens que l'on peut dire que J.-C. est l'image du péché; c'est une image qui est sans péché: *non est inventa in me iniquitas*: nul péché ne s'est jamais rencontré en lui, mais les péchés des hommes, qu'il a voulu racheter, l'ont tellement défiguré qu'ils lui ont imprimé leur péché. Au dehors, il paraît comme un lépreux que le ciel a frappé et humilié comme les autres: *vidimus eum tanquam leprosum et humiliatum*. Mais au dedans il est plus pur que les Anges. Quand Dieu a refait le pécheur dans la rédemption, il l'a refait en vue de J.-C.; quand il a fait J.-C. dans ce même mystère, il l'a fait en vue du pécheur et à la ressemblance du pécheur; ils se sont comme servis mutuellement de modèle et d'idée; Dieu a voulu que l'homme fût régénéré sur l'idée de la croix de son Fils, et il a voulu que son Fils fût incarné sur l'idée de la misère du pécheur. J.-C. est donc l'image et à l'image du péché. Pour bien comprendre cet état, où le Fils de Dieu est si étrangement défiguré, il suffit de rappeler avec S. Ambroise la beauté de sa première naissance: dans le sein de son Père, c'est une image qui n'est pas muette, parce qu'elle est le Verbe du Père: *imago non est muta quia Verbum est*. Le premier trait de cette image, c'est qu'elle parle; mais dans l'état de sa confusion, elle perd la parole: *sicut agnus coram tondante se obmutescet et non operiet os suum*. Dans le sein de son Père, cette image parlante n'est pas sujette aux souffrances, parce qu'elle est la sagesse éternelle: *imago jam insensibilis quia sapientia*; mais, dans sa passion, ne souffre-t-elle pas toutes sortes d'opprobres et de maux? Dans le sein de son Père, cette image n'est pas oisive, parce que c'est la puissance même: *imago non inanis, quia virtus est*; mais dans son anéantissement cette image est informée: *arundinem quassatam*, c'est un roseau brisé et sans force. Dans le sein de Dieu, cette image est vivante, parce qu'elle donne la vie aux morts: *imago non mortua, quia resurrectio est*; mais dans la condition des pécheurs, elle meurt, et après avoir perdu la vie, on l'en-sevelit dans le tombeau. J'ajoute que si J.-C. est dans le ciel une image pleine de Dieu, il est sur la terre une image pleine de péché,

II. Le second degré de l'anéantissement de Dieu réduit à la condition des pécheurs, c'est la

plénitude des péchés qui l'ont accablé: *posuit in eo iniquitates omnium nostrum*; de sorte que si, dans le sein de son Père, c'est une image pleine de Dieu, dans le sein de l'homme c'est une image couverte de toutes les iniquités du monde. Saint Paul, parlant de la victoire que le Fils de Dieu a remportée sur ses ennemis, dit qu'il les a vaincus en lui-même: *palam triumphans illos in semetipso*. Il a triomphé de tous les péchés, mais il a reçu tous les coups qui ont précédé son triomphe et qui leur ont donné la mort. Ordinairement, dans les combats, ce sont les vaincus qui sont accablés sous la main du vainqueur; mais dans le combat de la croix, c'est le vainqueur qui est abattu, c'est Jésus-Christ qui, tout opprimé qu'il est, *triumphans illos in semetipso*, triomphe de tous les péchés des hommes, parce qu'il les porte tous en sa personne; c'est pourquoi saint Paul ajoute qu'il a attaché sur la croix l'obligation de notre mort: *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, sustulit eum de medio affigens illud cruci*; cette obligation mortelle, ce contraste funeste, c'est le péché qui nous livre au démon; le Fils de Dieu s'en est chargé, il l'a pris sur lui dans sa Passion; montant sur la croix il l'a crucifié avec lui, et mourant il l'a fait mourir. Saint Athanase fait à ce sujet une très belle réflexion, il dit que Dieu, ne pouvant plus souffrir notre malice et sachant d'ailleurs que nous ne pouvions pas satisfaire pour nos péchés, a eu une si grande compassion de notre faiblesse qu'il a voulu s'en revêtir: *nostram imbecillitatem miseratus eam ipsam induet*; et pour nous délivrer de cette mort à laquelle le péché nous avait condamnés, il a voulu s'en couvrir et se faire des peines qui nous étaient dues, un habit qu'il a porté: *nostramque mortem perpressus ea ipsa circumamictus est*. Voilà pourquoi encore tandis que, dans le sein de son Père, il est plein de sa gloire, sur la terre il est une image qui porte toute la confusion du péché.

III. — Que l'homme pécheur souffre de la honte et de la confusion de son péché, c'est ce que l'ordre naturel des choses demande: *omne malum vel timore vel pudore natura perfudit*, dit Tertullien; mais que l'Homme-Dieu, tout saint et tout impeccable qu'il est, soit couvert d'infamie, comme s'il était le plus grand des scélérats, c'est ce que l'on ne saurait assez concevoir; et cependant c'est ce que l'image du péché a produit en sa personne: *et cum sceleratis reputatus est*. Le péché n'accorde pas même à Jésus-Christ une disgrâce illustre, il veut le perdre chargé de honte et d'ignominie, il veut l'anéantir, et, ce qui est encore plus inconcevable, il veut l'anéantir sous cette affreuse idée de toutes les iniquités du monde dont il le charge: *delicta quis intelligit?* Et que reste-t-il donc maintenant, sinon de dire avec le Prophète: *vidimus eum et non erat aspectus*; nous l'avons vu, ce Dieu, et nous ne l'avons pas reconnu, tant il est défiguré: *despectum et novissimum virorum*, nous l'avons vu, comme le dernier, le plus méprisé et le plus vil de tous les hommes. *Quasi absconditus vultus ejus et despectus*: ce visage si beau, si brillant de

gloire et de majesté, nous a été caché, et on ne nous a montré qu'un visage livide, flétri, couvert de honte. Mais d'où vient donc que les pécheurs entassent sur le dos du Fils de Dieu, comme parle un prophète : *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*, d'où vient qu'ils entassent crime sur crime ? Le voici : c'est que ces aveugles ne savent pas ce qu'ils font : *nesciunt quid faciunt. Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitat corde*, personne ne pense à l'énormité du péché. Regardez-le donc maintenant, afin de l'avoir en horreur, d'en faire pénitence et d'en obtenir la rémission en ce monde, pour mourir dans la grâce de Dieu et être l'héritier de sa gloire.

HOMÉLIES ¹

SUR LES O DE L'AVEUT

V. — DIMANCHE 21 DÉCEMBRE

O Oriens, splendor lucis
aeternæ et sol justitiæ : veni et
illumina sedentes in tenebris
et umbra mortis.

M. F.,

Il y a dans cette invocation de l'Eglise une aspiration qui répond admirablement à l'époque de l'Année Chrétienne où nous sommes. Elle nous rappelle : et le besoin qu'avait le monde ancien du Messie pour l'éclairer en le sauvant de la mort ; et le besoin qu'a le monde nouveau de marcher à la lumière de son Evangile, pour ne pas tomber dans les abîmes de l'erreur et les supplices de l'Enfer.

I

Et d'abord, ce qui prouve le besoin qu'avait le monde ancien d'être éclairé par le Messie, ce sont les ténèbres et les vices où il s'était plongé. Les hommes n'avaient été créés que pour connaître, aimer et servir Dieu. Sa Majesté suprême exigeait leurs adorations ; sa bonté paternelle réclamait leur amour ; et son infinie sagesse voulait le sacrifice de leur raison. Tout leur rappelait ce triple devoir. Car il avait été gravé au fond de leur cœur et ne cessait de leur être annoncé chaque jour par les créatures. Mais ils l'avaient complètement oublié. Ils ne voyaient plus, dans les œuvres de la nature, la puissance du Créateur. Les bienfaits, dont il les avait comblés, n'excitaient plus leur reconnaissance. Et, malgré l'impossibilité où ils se trouvaient de pénétrer les secrets divins, ils n'avaient de confiance qu'en leur propres lumières.

Aussi l'idolâtrie s'était-elle répandue par toute la terre. Quoique le culte du vrai Dieu fût pratiqué dans la Judée, on ne lui rendait souvent que des hommages extérieurs. L'ancienne philosophie désirait assurément connaître la vérité. Mais, n'ayant d'autre guide qu'une raison faible et chancelante, elle s'était égarée dans ses

conceptions et précipitée dans les plus graves erreurs. En un mot, Dieu n'était plus connu ni glorifié comme il le méritait. Il était donc nécessaire que son Fils vînt éclairer l'homme dégénéré, guérir les plaies de son âme et le ramener dans les voies du salut.

Or, la plaie à laquelle il fallait d'abord remédier, est celle de l'idolâtrie. A quels excès ne l'avait-on pas vu porter son culte profane ? Qui oserait décrire les abominables mystères du Paganisme ? On adorait non-seulement l'homme, mais encore les animaux et les plantes. Les passions mêmes étaient déifiées ; et l'on ne rougissait pas de leur offrir un sacrilège encens. Elles avaient leurs fêtes et leurs sacrifices. Tout était Dieu pour les païens ; et le vrai Dieu était le seul, qu'ils ne connussent pas.

Il est vrai que certains philosophes étaient parvenus à le reconnaître. Mais ils n'osaient l'avouer publiquement. Socrate qui l'avait entrevu de plus près, loin de porter ses concitoyens à l'adorer, soutenait que chacun devait suivre le culte de son pays. Aussi, lorsqu'on l'accusa de ne pas croire aux divinités qu'adorait le vulgaire, il s'en défendait comme d'un crime. Son inconséquence fut telle qu'avant de mourir, oubliant la vérité qu'il avait découverte et outrageant le Dieu qu'il avait reconnu, il fit offrir un sacrifice à Esculape. Platon, le plus illustre de ses disciples, partageait le même sentiment. « Il ne faut, » disait-il, « jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie. » Etrange maxime que ce philosophe, réputé si grave, proposait comme le fondement de sa république ! Quand il lui arrive de nommer Celui qui a créé l'univers, il déclare qu'il est difficile de le trouver ; et que, lorsqu'on l'a trouvé, on ne doit pas l'enseigner au peuple. Il veut que cette grande vérité reste ensevelie en des ténèbres mystérieuses et qu'on ne la produise pas au grand jour, de peur qu'elle ne soit exposée au mépris et aux railleries de la multitude.

Il fallait dire que le genre humain fût bien avili, pour ne pouvoir même supporter l'idée du vrai Dieu. Les ténèbres qui l'environnaient, devenaient chaque jour plus épaisses ; et chaque jour ajoutait à ses erreurs anciennes de nouvelles impiétés et de nouvelles infamies. Sa dépravation augmentait à mesure qu'approchait l'époque fixée pour la venue du Messie. Rome, qui avait subjugué les nations, s'était soumise à leurs différents cultes et croyait s'honorer, en élevant à leurs idoles des temples et des autels. Superbes monuments de sa folie plutôt que de ses victoires !

Cependant, quoique presque toute chair ait corrompu sa voie comme au temps de Noé, Dieu ne veut pas l'exterminer par un nouveau déluge. Se souvenant de ses antiques promesses, il envoie son Fils pour nous sauver. Et le Verbe éternel, s'étant fait chair, vient en ce monde pour rendre à son Père les hommages que lui a ravés l'impiété. Il dédommage sa majesté des honneurs qu'on lui a jusqu'alors refusés ; et il lui accorde, par ses adorations, infiniment plus de gloire que n'ont pu lui en ôter les païens. Telle a été l'efficacité de sa réparation, qu'il a non-seulement vengé l'honneur de son Père

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 57-59.

outragé, mais encore anéanti la puissance de ses ennemis. Par sa mort et par sa résurrection, il a détruit le paganisme dans son principe, mis fin aux sacrifices profanes, réduit en poussière les idoles, renversé leurs autels et imposé silence aux oracles du démon. Athènes et les autres villes du monde ouvrent les yeux aux lumières de son Evangile et reconnaissent le vrai Dieu, qu'elles ont ignoré jusqu'alors. C'est ainsi que le Sauveur change la face de la terre et en fait disparaître l'idolâtrie.

Mais il ne se borne point à manifester le nom de son Père; il lui forme aussi de véritables adorateurs. L'Histoire nous apprend que Dieu, ignoré des Gentis, était néanmoins connu des Juifs. Il n'y avait, dit un Prophète, ni simulacre dans Jacob ni augure dans Israël. C'était la seule nation qui se fût préservée de la contagion générale. Mais elle ne rendait à Dieu que des hommages extérieurs. « Ce peuple m'honore « des lèvres, » dit le Sauveur; « et son cœur est « loin de moi (1). » Tout son culte consistait dans l'accomplissement des observances légales, dans la pompe des fêtes, dans l'appareil des sacrifices et dans la magnificence des cérémonies. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'avec une religion si mal entendue les Juifs aient eu des mœurs parfois corrompues. Il fallait donc les éclairer et dissiper leurs préjugés. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ. Il est venu leur apprendre que, si le monde peut se contenter des apparences, Dieu ne considère que le cœur; qu'on l'insulte, au lieu de l'honorer, en ne lui rendant que des hommages extérieurs; qu'il regarde comme inutile de purifier le corps, si l'âme reste souillée; que, pour lui être agréable, il faut l'aimer; et que, pour l'aimer réellement, il faut observer ses préceptes.

Ce n'était pas assez pour Jésus-Christ, d'abolir les superstitions païennes et de montrer l'insuffisance du culte pharisaïque. Il voulait encore enseigner aux hommes l'usage qu'ils doivent faire de leur raison. Certains philosophes, frappés de la vanité des idoles et de l'absurdité du panthéisme, se voyaient contraints d'avouer l'existence d'un Etre-Suprême, mais ils défiguraient sa nature par mille opinions insensées. Ainsi, les uns le représentaient comme un Dieu oisif, retiré dans une éternité silencieuse, jouissant de sa propre félicité, ne songeant point aux hommes qu'il avait créés et abandonnant au hasard les événements de ce monde. Les autres ne lui reconnaissaient ni puissance ni liberté; et, tout en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient esclave d'un aveugle destin. Voilà quelle idée s'était faite de la Divinité la raison livrée à elle-même. Jésus-Christ vient donc montrer aux hommes l'impuissance de la philosophie et leur apprendre que la foi est le principe de la Religion; et que, pour être Chrétien, ils doivent soumettre leur raison à la foi. Il fixe en même temps leurs incertitudes, en leur révélant et ce qu'ils doivent connaître de Dieu, et ce qu'ils en doivent ignorer. En unissant dans sa personne notre nature avec la nature divine, il déconcerte toute la

sagesse humaine et lui fait sentir que c'est par les lumières surnaturelles, et non par les vaines recherches de la science naturelle qu'on peut arriver à la connaissance de la vérité.

L'Ancien monde avait donc besoin du Messie, pour sortir de la mort du péché et pour renaitre à la vie de la grâce. Aussi l'évangéliste saint Jean dit avec raison du Verbe incarné: « En lui était la « vie; et la vie était la lumière des hommes. (1) » Car, de même que la lumière physique et matérielle est nécessaire pour vivifier les plantes et les animaux: de même la lumière divine est nécessaire pour donner à l'homme une vie surnaturelle. Mais d'où nous vient cette lumière vivifiante et salutaire de notre âme? Elle nous vient du Verbe, sorti vivant d'un Père vivant, selon ce qu'il a dit lui-même: « Comme le Père a la « vie en soi: ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi. » Or son père ne lui a pas donné la vie, comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa propre substance. Et comme il est le principe de vie, il lui a donné d'être également une source de vie. La vie de l'intelligence consiste donc dans la lumière du Verbe éclairant tout homme venant en ce monde. (2) Et cette lumière de vie a lui dans le Ciel sur les Anges. Elle a voulu pareillement luire sur les hommes, qui s'en étaient éloignés. Par sa mystérieuse Incarnation, le Verbe leur en a présenté le flambeau.

Et, suivant la parole de saint Jean, « Nous « avons vu sa gloire, comme la gloire que reçoit du Père son Fils unique, plein de grâce « et de vérité (3). »

II

Cependant, quoique le Fils de Dieu soit venu habiter parmi nous, qu'il ait transformé l'ancien monde en faisant briller à ses yeux le flambeau de son Evangile, ne voit-on pas encore, dans le nouveau monde, qui en est sorti, une foule d'hommes retombés dans les ténèbres de l'erreur et à l'ombre de la mort? Bien que Notre-Seigneur ait rétabli dans toute sa pureté le culte du vrai Dieu, ne reste-t-il pas encore, même au sein du Christianisme, des hommes ne le servant pas comme ils le doivent? Sans doute ils n'adorent plus, comme autrefois, de vaines idoles. Mais en glorifient-ils mieux le Créateur? Ne le remplacent-ils pas dans leur cœur par les honneurs, la fortune et les plaisirs du siècle? Car tout ce qu'ils lui préfèrent devient leur Dieu; et leur culte se résume dans l'objet de leur pensée et de leur convoitise.

Ne rencontre-t-on pas aussi parmi quelques imitateurs des Pharisiens? Ils croient bien en Dieu et comprennent la nécessité de le servir en esprit et en vérité; mais à quoi se réduit tout leur culte? A remplir certaines obligations, que prescrit la Loi. Ils assistent à nos Saints Mystères; ils récitent quelques formules de prières, consacrées par l'usage; et ils se font un scrupule de manquer aux grandes solennités de la Religion. Mais à ces pratiques exté-

1. Joan. 1, 4.

2. Joan. 1, 9.

3. Joan. 1, 14.

rieures savent-ils joindre un cœur pur, une foi vive et une charité ardente et désintéressée? Les voit-on moins attachés au monde, moins ambitieux et moins avides de richesses, plus humbles, plus mortifiés et plus charitables? Assurément ils ne voudraient pas vivre comme les athées, ni secouer entièrement le joug de la Religion; mais ne la déshonorent-ils pas, en ne rendant à Dieu que des hommages extérieurs et en continuant de l'offenser par leurs crimes et leurs désordres?

Il est encore d'autres Chrétiens ayant sur Dieu des idées aussi fausses que les philosophes païens. Car ils le comptent pour rien dans le gouvernement de ce monde, et s'imaginent que l'homme est fatalement destiné au bonheur ou au malheur. Et parce que leur raison ne saurait pénétrer les mystères de la nature et de la grâce, ils croient que Dieu ne songe pas à eux et ne s'occupe pas de leur salut. D'où ils concluent qu'ils n'ont pas besoin de s'en occuper eux-mêmes. C'est ainsi qu'on ravit encore à Dieu la gloire que lui a rendue Jésus-Christ.

Pour vous, M. F., qu'on voit toujours assis aux pieds de la Chaire sacrée et assidus aux Saints Offices de l'Eglise, vous n'êtes point du nombre de ces Chrétiens ignorants et infidèles. Le flambeau de la vérité continue de briller à vos yeux et de vous conduire vers le port du salut. Mais si la grâce de Notre-Seigneur est toujours dans votre cœur, vous devez le conjurer de vous en conserver le don précieux et de l'augmenter en vous. Et, comme en vertu de la Communion des Saints, nous devons tous prier les uns pour les autres et travailler au salut de tous, n'oubliez pas ceux de nos frères qu'ont égarés leurs préjugés ou leurs passions; n'oubliez pas ceux que l'hérésie et le schisme ont aveuglés et séparés de l'Eglise; n'oubliez pas ceux que le paganisme détient encore enchaînés sous le joug du démon. Mais suppliez le Messie Rédempteur de leur envoyer son Esprit de vérité. Et en ces jours qui doivent nous préparer à la Fête de Noël, ne cessons de répéter cette invocation: « O Orient, splendeur de la Lumière éternelle et Soleil de Justice: venez et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

VI. — LUNDI, 22 DÉCEMBRE.

O Rex Gentium et Desideratus earum, lapisque angularis, qui facis utrumque unum: veni, et salva hominem, quem de limo formasti. —

M. F.

Parmi les titres attribués au Messie dans les Oracles sacrés, le titre de Roi est celui que nous voyons le plus souvent répété. Lorsque Jacob fut près de mourir, il rassembla ses fils pour leur donner sa dernière bénédiction. C'est alors que, leur rappelant les antiques promesses de Dieu, il leur prédit que le Messie naîtrait de la tribu de Juda. « Juda, » s'écria-t-il avec un accent prophétique, « tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis, et les

« enfants de ton père s'inclineront devant toi. « Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu « t'es élancé sur ta proie, et, dans ton repos, tu « dors comme le lion et comme la lionne. Qui « osera te réveiller? Le sceptre ne sortira pas « de Juda, ni le Prince de sa postérité, jusqu'à « ce que vienne Celui qui doit être envoyé et « qui sera l'attente des Nations. » Dans cette prophétie de Jacob, le Messie nous apparaît sous la figure de Juda avec les attributs de la Royauté. Si les enfants de son père représentent ici tous les hommes, les Juifs et les Gentils doivent s'incliner devant lui et lui offrir leurs hommages, c'est qu'il est destiné par Dieu à les réunir en un seul peuple dans son Eglise et à les régir et à les défendre contre leurs ennemis ou les puissances infernales. Comme avant son Incarnation, les Gentils étaient courbés sous le joug du démon, ils avaient besoin d'un Libérateur surhumain pour les en affranchir. Une tradition, qu'ils avaient fidèlement conservée, leur annonçait le futur avènement de ce divin Libérateur. Aussi était-il l'objet de leurs plus ardents désirs. De là vient que ce Roi tout-puissant, dont ils attendaient le secours, est nommé le Roi et le Désiré des Nations.

I

Un jour que les Hébreux étaient campés sur les confins de Moab, le prophète Balaam, appelé pour les maudire, découvrit en eux l'image du Royaume que devait fonder le Messie. Et loin de les maudire comme Barac l'en priait, il ne put s'empêcher de les admirer. « Que tes « pavillons sont beaux, ô Jacob! que tes tentes « sont belles, ô Israël! Elles sont comme des « vallées couvertes d'arbres, comme des jar- « dins le long des fleuves, comme des tentes « dressées par Jéhova, comme des cèdres sur « le bord des eaux. » Ne reconnaissons-nous pas ici, la figure de l'Eglise dans laquelle nous voyons l'ordre le plus admirable et que sa divine constitution rend invincible, grâce au Sceptre qui la gouverne et dont Balaam nous prédit qu'il sortira d'Israël, frappera les chefs de Moab et désolera tous les enfants de Seth?

Le prophète Nathan nous dépeint encore le Messie comme un Roi, dans cet oracle qu'il fait entendre à David au nom du Très-Haut: « Quand tes jours seront accomplis et que tu « dormiras avec tes pères, je susciterai ta race « après toi, le Fils sorti de toi; et j'affermirai « son règne. Il bâtira une Maison en mon nom, « et j'établirai le trône de son Royaume à « jamais. » C'est le titre que lui donne également Daniel, lorsqu'il dit: « Depuis la fin de la « parole que Jérusalem sera réédifiée, jusqu'au « Christ Roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. » Suivant Aggée et Malachie, le Messie est le Désiré des Nations et le Dominateur, qui doit subjuguier l'univers et dont le Royaume doit embrasser tous les peuples. « Tressaille d'allégresse, fille de Sion, » s'écrie Zacharie, « pousse des cris de joie, fille de Jérusalem. Car voilà que ton Roi, le Juste et le « Sauveur, viendra vers toi, » comme un

Triomphateur. — Et Isaïe : « Le rejeton de Jessé « sera élevé comme un étendard à la vue des « peuples, » et « toutes les nations accourront « vers lui. O Dieu ! Vous l'avez couronné de « gloire et d'honneur, et vous lui avez donné « l'empire sur les œuvres de vos mains. » Et David : « Il dominera d'une mer à l'autre, « depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la « terre. Tous les rois de l'univers l'adoreront ; « et toutes les nations lui obéiront. »

II

Tels sont les principaux oracles où le Messie nous est annoncé comme un Roi. Parmi les figures de l'ancienne Loi, il y en a plusieurs qui nous le représentent avec l'attribut de la Royauté. Ce sont : Melchisédech, Moïse, Josué, Gédéon, Samson, David et Salomon. En effet, le nom de Melchisédech signifie Roi de Justice. Or le Messie n'est-il pas le Juste par excellence, dont il est écrit qu'« il portera la « justice parmi les nations » en leur procurant la paix ? De même que Moïse est choisi de Dieu, pour délivrer son peuple de la tyrannie de Pharaon : de même le Messie est choisi de son Père, pour délivrer le genre humain de la tyrannie du démon. Comme Josué introduit les Hébreux dans la Terre-Sainte : ainsi le Messie introduit le genre humain dans le Ciel. Et comme Gédéon triomphe des Madianites avec trois cents hommes : ainsi avec douze Apôtres le Messie fera la conquête du monde. De même que Samson tue un lion menaçant de le dévorer : de même le Messie abattra le Paganisme qui, comme un lion, s'efforcera pendant trois siècles d'anéantir le Royaume de son Eglise. Et de même que David, armé d'une fronde, terrassa Goliath : de même le Messie, armé d'une croix, triomphera de l'enfer. Enfin, comme Salomon jouit des victoires de son père, monte sur son trône et règne en paix dans ses Etats : ainsi le Messie, après avoir vaincu ses ennemis en mourant sur la Croix, ressuscite et s'élève au Ciel, où il règne assis sur le trône de son Père.

Voilà, avec quel attribut et quelle titre le Messie nous apparaît souvent dans les oracles et les figures de l'Ancien Testament. Faut-il donc nous étonner que, dans ses chants liturgiques, l'Eglise l'appelle Roi des Nations. D'ailleurs, n'est-ce pas son Royaume qui est la fin générale de la Prédication évangélique ? C'est en effet par l'annonce de son Royaume que saint Jean-Baptiste inaugura son ministère. « Faites pénitence, » dit-il aux Juifs accourus au désert pour l'entendre, « car le Royaume de Dieu approche. »

III

Mais que faut-il entendre par le Royaume de Jésus-Christ ? Il faut entendre le pouvoir, par lequel il conserve et gouverne toutes choses ; la providence spéciale, par laquelle il veille sur nous et nous procure les choses nécessaires au salut ; l'Eglise, qu'il a revêtue de sa divine autorité et à laquelle nous devons croire et obéir pour être sauvés ; et le Ciel, auquel il doit nous conduire par sa grâce.

Tel est le Royaume de Jésus-Christ. Est-il sur la terre un Royaume qui puisse lui être comparé ? Quel homme eut jamais un pouvoir aussi étendu ? On a vu des Rois méditer la conquête du monde. Alexandre et César réussirent à subjuguier une foule de peuples. Mais combien d'autres peuples échappèrent à leur domination ! Et ceux-là mêmes qu'ils avaient soumis, ne les eurent pas plutôt vus descendre dans la tombe qu'ils s'empressèrent de reconquérir leur indépendance. Et pourquoi leur royaume dura-t-il si peu ? C'est parce qu'il venait du monde et que le monde devait le renverser. Il n'en est pas ainsi du Royaume de Jésus-Christ. Comme il ne vient pas du monde et comme il tire son origine de Dieu même, il n'a rien à craindre du monde et doit subsister éternellement comme Dieu lui-même.

Cependant, malgré que le Royaume de Jésus-Christ soit divin, il commence sur la terre pour se perfectionner dans le Ciel. Et comme beaucoup d'hommes ne le connaissent pas encore, ou ne veulent pas en faire partie, nous devons prier pour qu'il s'étende au loin ; que les hérétiques et les schismatiques rentrent dans le sein de son Eglise ; que les infidèles croient sa divine Religion et reçoivent le saint Baptême ; que les pécheurs se reconcilient dans lui, par la Pénitence ; qu'il règne en nous tous par sa grâce ; et qu'il nous fasse un jour régner avec lui dans sa gloire. Mais son secours nous étant nécessaire pour mériter le Ciel, conjurons ce divin Sauveur de nous accorder la force de nous y maintenir en accomplissant toujours sa volonté et d'assurer ainsi notre salut éternel. « O Roi, désiré des Nations, Pierre angulaire, qui réunissez les deux peuples pour n'en faire qu'un seul : venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon de la terre. » Ainsi soit-il.

L'abbé REGNAUD.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA SAINT-BARTHÉLEMY

La religion n'eut aucune part au crime de la Saint-Barthélemy. (Suite.)

Catherine répondit à ces avis du Pontife par le tableau des finances de l'Etat épuisées et des troupes débandées. Que fait le Pape ? Il cherche à la France affaiblie des alliés parmi les princes chrétiens. Les grands-ducs italiens, les républiques de Gênes et de Venise, le duc de Savoie sont invités par la voix du Pontife à se liguer entre eux pour voler au secours de la France en danger, pour tenir tête aux soldats d'Elisabeth, des Princes allemands et des Cantons suisses que le protestantisme appelait contre elle pour la déchirer. Et si cela ne suffit pas, le vicaire de Jésus-Christ saura, lui aussi, s'imposer des sacrifices pour le soutien de la religion en France ; il saura prélever sur ses modiques revenus l'argent nécessaire pour équiper et entretenir une petite armée, qu'il joindra aux contingents des autres nations catholiques et qu'il

enverra en France combattre sous l'étendard de la religion et de la royauté. Tandis que Coligny et le prince de Condé lançaient leurs proclamations séditieuses et appelaient l'étranger pour les aider à ravager la patrie, S. Pie V faisait entendre un langage autrement français. Voici la lettre par laquelle il conviait les princes catholiques à la défense de la monarchie, elle est adressée à Jérôme Priuli, doge de Venise, et porte la date du 18 octobre 1567 (1).

« Aussitôt que nous avons appris, dit-il, avec
« la dernière douleur, le danger où notre très-
« cher fils, Charles IX, roi de France, est exposé,
« et les guerres civiles qui déchirent son Etat,
« nous avons résolu de l'assister de tout notre
« pouvoir, et même au delà de nos forces,
« contre ses sujets criminels de lèse-majesté
« divine et humaine. Et parce que la ruine de
« la France entraînerait infailliblement celle
« des Etats voisins..., nous avons cru de notre
« obligation pastorale d'exhorter Votre Altesse
« à aider le roi très-chrétien de tous ses efforts
« dans ce moment critique, pour conjurer l'o-
« rage qui vous menace également... Le dan-
« ger que je vous signale est tellement immi-
« nent, que tous ceux qui veulent défendre la
« religion catholique et désirent travailler à la
« tranquillité commune, doivent sans retard
« opposer de communs efforts à de communs
« ennemis. »

Ce noble appel fut entendu de ceux auxquels il s'adressait. Les princes italiens joignirent leurs contingents aux troupes pontificales qui se rendaient en France sous la conduite du comte de Santa-Fiore. Celui-ci, en présentant à Charles IX la petite armée du Saint-Père, lui remit de sa part un bref qu'il faut lire si l'on veut connaître les vrais sentiments du Pontife, son amour pour la France, son dévouement à la cause de la religion, qui était en même temps celle de la royauté et de la patrie.

« La tendresse paternelle, dit-il, avec laquelle
« nous chérissons votre personne, et la douleur
« que nous ressentons de voir votre royaume
« cruellement divisé par les factions de vos sujets
« hérétiques et rebelles, nous obligent de vous
« accorder promptement le secours dont vous
« avez besoin. Nous envoyons à Votre Majesté,
« au nom du Dieu Tout-Puissant, les troupes
« d'infanterie et de cavalerie dont elle se servira
« dans la guerre que les Huguenots, vos sujets,
« qui sont aussi les ennemis déclarés de Dieu et
« de son Eglise, ont allumée contre votre per-
« sonne sacrée et contre le bien général de
« votre royaume. Nous avons commandé à
« notre très-cher fils, le comte de Santa-Fiore,
« d'exécuter en toutes choses les ordres de Votre
« Majesté... Nous pourrions abondamment
« au besoin de nos troupes, comme nous l'avons
« fait jusqu'ici, avec d'autant plus de soin que
« l'intérêt de la religion et la conservation de
« votre personne sacrée nous y obligent. Nous
« prions Dieu, qui est le Dieu des armées et le
« roi des rois, et qui gouverne toutes choses par
« sa sagesse infinie, d'accorder à votre Majesté

« une victoire entière sur tous vos ennemis et
« qui puisse rétablir la tranquillité dans votre
« royaume... (1). »

Je ne sais si les historiens, toujours avides de calomnies à l'endroit de l'Eglise et du Saint-Siège, pourraient surprendre sur les lèvres des chefs du parti opposé un langage aussi noble, aussi français que celui-là. Sauver la religion catholique en France en sauvant la monarchie, tel était le but suprême du Pontife et le motif des sacrifices qu'il s'imposait. Ses soldats mêlèrent généreusement leur sang au sang français sur les champs de bataille de Jarnac et de Moncontour ; ils eurent leur part de gloire dans ces deux brillants combats, et, quelques jours après, saint Pie V avait la joie d'attacher aux voûtes de Saint-Jean de Latran les vingt-sept drapeaux enlevés aux hérétiques, par le comte de Santa-Fiore, avec une inscription qui rappelait cette victoire, remportée sur les ennemis de l'Eglise et du roi très-chrétien Charles IX (2).

Qu'on nous permette ici une réflexion sur le singulier procédé des historiens hostiles. Souvent ils prêtent à l'Eglise, dans ces événements, un rôle aussi odieux qu'imaginaire, et quand elle intervient noblement, ils se taisent ; ils tâchent d'effacer jusqu'à la trace de ses pas. Ainsi, voilà un pape qui se mêle ouvertement des affaires de France, qui se fait le champion armé des droits de la royauté, qui lui cherche des défenseurs et les envoie combattre ses ennemis du dedans et du dehors ; où retrouvez-vous, chez nos historiens modernes, le récit de ces luttes et de ces rencontres, de ce dévouement du Saint-Siège aux intérêts de la France ? Presque nulle part ; mais en revanche, ils nous parlent longuement de conseils sanguinaires, de machinations perfides, de complots tramés dans l'ombre, de concert avec l'Espagne, pour pousser Charles IX à noyer le Protestantisme dans son sang. En écrivant l'histoire de cette façon, on met tout simplement des déclamations à la place des faits, on substitue un jeu ténébreux à une intervention ouverte, hautement conçue et patriotiquement exécutée. Continuons.
(A suivre). L'abbé LEFORTIER.

(La Saint-Barthélemy et les premières guerres de religion en France, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs. Un volume in-18 Jésus de 464 pages, titres rouge et noir. 3 francs.)

1. Vie de S. Pie V. par M. de Falloux, t. I, p. 239, in-12, Paris, 1868.

2. Voici cette inscription :

Pius V. Pont. Max.
Signa in Caroli Christianissimi Gallie
Regis perduellibus, iidemque Ecclesie hostibus,
a Sforzia, comite Sancta-Fiore, pontificii
auxiliaris exercitus duce, capta, relataque
in principe ecclesiarum basilica suspendit,
et Omnipotenti Deo tantæ victoriæ auctori
dicavit.

An. MDLXX,

(Vie de S. Pie V, par M. de Falloux, t. I, p. 248.)

CONSULTATIONS CANONIQUES, LITURGIQUES, ETC.

Q. — Vous avez eu la bonté de répondre à deux difficultés que j'ai eu l'honneur de vous proposer, je vous en remercie bien vivement, et je prends la liberté de vous soumettre quelques réflexions sur les mêmes sujets, persuadé que vous les accueillerez avec la même bienveillance.

I. Au sujet du bréviaire d'abord, je vous renvoie à la dernière édition de Gury-Ballerini, 2^e vol., page 44. — Comme il doit vous être facile d'avoir cet auteur, je ne fais que résumer ce que dit en note Ballerini. Parlant de l'opinion théologique qui permet de commencer matines la veille : *quando sol medium cursum tenet inter meridiem et vespem*, il s'exprime ainsi : *hæc resolutio affirmativa accipienda est, non autem exclusivæ. Asseritur nempe matutini recitationem illa hora licere, non definitur autem non licere anticipationem*. Ces paroles s'appliquent identiquement à la décision de la Congrégation que vous citez. Or je vous avoue qu'il me faudrait l'autorité d'un théologien de bien grand nom, pour l'emporter sur celle du savant Ballerini. C'est d'ailleurs pour le fond, la même réflexion que j'avais l'honneur de vous soumettre précédemment. Quant à la probabilité de l'opinion qui permet de dire matines à deux heures en tout temps et sans indult, voici en résumé les auteurs allégués par Ballerini : Ce sont d'abord les Salamanques (si j'ai bonne mémoire, je n'ose l'affirmer cependant) ; l'Ami du Clergé a fait de ces théologiens un éloge pompeux, bien mérité du reste : « *Probabilissimum ducimus, aiunt, posse matutinum cum laudibus immediate hora secunda dei, qua solent vespere, recitari.* » Suivent les noms de quinze auteurs secondaires qui se sont également prononcés en faveur de cette doctrine. Quelques-uns parmi eux voient, il est vrai, un péché véniel dans cette récitation anticipée, sans raison suffisante, mais cela est commun à toutes les heures canonicales, et il suffit d'une raison légère pour mettre en règle. Si après cela, le sentiment que je défends n'est pas probable, je déclare ne plus rien comprendre à la théologie. Il me semble que si vous n'avez pas de nouveaux documents ou de nouvelles preuves à opposer, vous pourriez rendre un utile service à vos lecteurs, en leur faisant connaître la valeur pratique de cette opinion. Ballerini, interrogé par lettre à ce sujet par un de nos confrères, répondit qu'à Rome chacun agissait selon sa conscience, sans faire attention aux indults, et que c'était une question de probabilisme.

II. Je passe à la juridiction des vicaires. Le mot « vicaire » a différents sens. Dans le cas présent, il s'agissait uniquement des vicaires paroissiaux, car la lettre de pouvoirs des jeunes curés en question est identique à celle de leurs confrères, les simples vicaires ordinaires, à qui vous donnez le nom de coadjuteurs, tandis que le droit canon les appelle *cooperatores* : ce qui a un tout autre sens. Vous admettez que ces jeunes succursalistes, malgré l'énoncé de leurs pouvoirs, ont juridiction ordinaire, et je suis heureux de partager sur ce point votre avis. Or, cette juridiction ordinaire leur vient de leur titre de succursaliste et ne peut expirer qu'avec lui. Ce titre justement leur est conféré, non pas pour un an, mais *usque ad revocationem*, car alors même qu'ils ne font pas renouveler leurs pouvoirs, l'évêché les laisse dans leur charge. C'est ce qui différencie leur situation de celle des curés de Rome dont vous parlez. Nommés pour trois ans, ils cessaient de l'être à partir de cette époque, tandis que dans ce diocèse, on est de fait nommé vicaire pour un an, et de droit curé *usque ad revocationem*. C'est la contradiction que je vous signalais. C'est pourquoi je ne vois nulle nécessité de faire renouveler ces pouvoirs délégués, alors qu'on a une juridiction ordinaire indéfinie quant au temps. En tout cas, on aurait toujours un titre coloré avec erreur commune, ce qui suffirait pour donner la juridiction.

R. — Nous maintenons sur la première question la décision que nous avons formulée à plusieurs reprises. Lorsque le Saint-Siège parle, le probabilisme doit disparaître. Le savant pape Benoît XIV eut souvent à lutter contre le sentiment des auteurs qui avaient considéré comme probables des choses rejetées formellement par

les Congrégations de Rome. Les *Institutions ecclésiastiques* du savant pontife sont particulièrement instructives sur cette matière. Qu'y voit-on, en effet, si ce n'est que les opinions plus ou moins probables doivent céder aux décisions du Saint-Siège, et que d'ailleurs les théologiens se seraient bien gardés d'opiner de la sorte s'ils eussent pu prévoir que le Saint-Siège déciderait autrement ? En effet, on rencontre dans les anciens théologiens une foule d'opinions rejetées universellement aujourd'hui, parce que le Saint-Siège les a formellement écartées. Les curés sont-ils obligés d'appliquer la messe *pro populo* ? Que l'on consulte les théologiens du xvi^e siècle, et l'on y verra d'étranges assertions, parce que la discipline n'a été formellement constituée qu'à une époque postérieure. De même, est-il permis de dire la messe basse le Jeudi-Saint et le Samedi-Saint ? Est-il absolument défendu aux fidèles de communier le jour du Vendredi-Saint ? Autrefois, les théologiens embrassaient sur ces divers points des sentiments plus ou moins probables : la parole de Rome a coupé court à tous les dissentiments.

Il doit en être de même de la question spéciale dont parle notre correspondant. Peu importe donc que les auteurs de la théologie morale de Salamanque, lesquels, disons-le en passant, sont bien loin d'avoir l'autorité qui est justement attribuée aux savants auteurs de la théologie dogmatique, peu importe, disons-nous, que les théologiens de Salamanque et d'autres théologiens anciens ou récents considèrent comme probable que tout prêtre peut, sans indult pontifical, commencer Matines et Laudes à deux heures après-midi dans toutes les saisons de l'année. Puisque la Sacrée Congrégation des Rites nous enseigne positivement le contraire, nous ne pouvons que nous en tenir à sa décision. D'une part, la Sacrée Congrégation décide que Matines et Laudes doivent être récitées *au milieu du temps qui s'écoule entre midi et le coucher du soleil*. D'autre part, lorsqu'on lui demande l'autorisation de commencer Matines et Laudes à deux heures en toute saison, la Sacrée Congrégation ne répond pas : *utato jure suo*, ou bien : *Consulat probatos auctores* ; mais elle refuse ou accorde l'indult demandé. Tout cela ne serait pas sérieux, s'il n'existait pas de base formelle à cet égard. La dispense fait supposer l'existence de la loi.

Les administrations pontificales expédient d'ordinaire près de cent mille affaires ecclésiastiques par an. Elles n'ont pas l'habitude de rédiger des rescrits et des indults pour des choses inutiles. Il y a bien des suppliques qui sont déposées aux archives, avec le rescrit : *nihil*, ou bien : *non esse interloquendum*, et autres formules de même genre. Si notre correspondant est en mesure de nous apprendre que la Sacrée Congrégation des Rites accueille de cette façon des suppliques relatives à l'anticipation des Matines, en ce cas seulement nous pourrions examiner avec lui les opinions des probabilistes.

2^e Nous n'avons pas de nouvelles explications à fournir sur la juridiction ordinaire des succursalistes. Nous n'attachons pas d'importance aux différents sens que le correspondant donne au

mot de *coadjuteur* ou de *coopérateur*. Rien ne s'oppose en principe à ce que le curé amovible soit nommé pour un temps déterminé. Les curés de Rome, nommés pour trois ans, pouvaient être confirmés pour le second triennat et pour les suivants. C'est ce qui a lieu pour les confesseurs ordinaires des communautés religieuses ; ils sont en effet nommés pour trois ans, bien que l'autorité ecclésiastique se réserve la faculté de les révoquer pour des causes urgentes et imprévues.

Nous admettons avec notre honorable correspondant qu'il n'est pas nécessaire de faire renouveler les pouvoirs lorsque l'on a une juridiction ordinaire en vertu d'une commission indéfinie quant au temps.

Le titre coloré n'est pas un droit dont on puisse faire usage sciemment. Il n'est pas permis d'agir d'après une juridiction qui ne serait que présumée.

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Veuillez, je vous prie, me dire votre avis sur le cas suivant :

Le maire de ma commune revendique comme propriété communale les arbres du cimetière, non seulement les arbres excrus naturellement du sol, mais encore les sapins ou cyprès placés sur les tombes par les familles.

Jusqu'ici la fabrique a toujours fait acte de propriété à l'égard de l'église et du cimetière, qui dépendait d'une ancienne abbaye (qu'occupe la famille du maire depuis la Révolution). Elle vendait de temps en temps un arbre; elle en avait le minime profit, ainsi que la charge énorme de subvenir aux frais d'entretien intérieur et extérieur de l'église paroissiale.

Dernièrement, une famille fit abattre par mon bedeau et mon suisse trois sapins qu'elle m'offrit. Je les refusai et je priai le trésorier de la fabrique de les vendre, selon l'usage, au nom et au profit de la fabrique.

Hier dimanche, on procédait à l'adjudication, lorsque le président du conseil lut une lettre de notre préfet S. s'opposant à la vente et admettant la revendication du Conseil municipal, comme propriétaire du terrain et des arbres.

Les fabriciens présents me conseillèrent d'attendre.

Que pensez-vous de tout cela ? 1° La fabrique est-elle propriétaire ou non ? 2° La famille pouvait-elle disposer de ses trois sapins comme on le fait généralement à la campagne ? 3° La commune peut-elle avoir des titres ? 4° Le préfet devait-il arrêter la vente des arbres ? 5° En pratique que doit faire le curé ? résister ou céder ?

R. — Quoique nous ayons plusieurs fois parlé des cimetières et reproduit les opinions des plus éminents jurisconsultes, nous avouons que la question présente de grandes difficultés, à cause des fluctuations de la jurisprudence administrative en cette manière. Ces fluctuations, amenant des décisions et des décrets contradictoires, expliquent les oppositions ridicules et méchantes de son maire plus ou moins radical, et de son préfet, déjà célèbre, S. Ils n'ont dû voir que les opinions hostiles.

Nous renvoyons notre correspondant à ce que nous avons dit dans de précédents numéros sur la propriété des anciens cimetières, et d'où il résulte, pour son cas particulier, que la fabrique ayant *toujours* fait acte de propriétaire à l'égard de l'église et du cimetière, sans opposition de la commune, ces deux établissements lui appartiennent en réalité, et c'est à la commune de

prouver le contraire et de justifier d'un envoi en possession régulier. De ce chef, la fabrique fera très bien de soutenir un procès et, au besoin, de le provoquer. Ce qui peut lui arriver de pire, c'est que la commune, dans le but de se conformer à l'esprit de la législation actuelle, qui veut les communes propriétaires des cimetières, le lui achète moyennant compensation d'argent ou autre. Mais, dans tous les cas, elle doit énergiquement se maintenir en possession, par toutes les voies de droit.

La question de propriété élucidée entraîne celle des arbres, aujourd'hui objet du litige. Si, en effet, la fabrique est propriétaire, elle n'est sans doute pas admise, d'après la jurisprudence administrative, à percevoir ni les droits d'inhumation, ni le prix des concessions de terrain ; mais elle doit profiter de tous les autres revenus du cimetière quels, qu'ils soient.

Mais mettons les choses au pire, et supposons pour un instant que le cimetière dont il s'agit appartient à la commune. Même dans cette hypothèse, nous pensons qu'en revendiquant les trois sapins, le maire méconnaissait les droits de la commune.

Nous savons bien, et nous l'avons dit également dans ce journal, sans le combattre suffisamment, que le Conseil d'Etat range les arbres du cimetière en quatre catégories différentes ; qu'il en attribue trois catégories aux communes, ne réservant aux fabriques que les arbres crus spontanément sur le terrain des cimetières.

Mais cet avis du Conseil d'Etat est contraire aux lois et à la raison. Il est défendu par le décret impérial du 23 prairial, an XII (art. 8), de cultiver les cimetières. Il ne peut donc exister dans les cimetières des produits qui soient le résultat de l'industrie, du travail ou de la spéculation. Tout produit donné par les terrains dont il se compose est de sa nature spontané. Or, ce produit a été compris par l'art. 36 du décret du 30 décembre 1809 dans les revenus des fabriques ; tandis qu'aucun acte législatif n'a mis les produits du cimetière (en dehors des droits d'inhumation et de concessions de terrains), au nombre des revenus de la commune.

Les arbres plantés par les communes pour l'ornement et la salubrité des cimetières, en vertu du décret impérial du 23 prairial an XII, font partie du fonds et même de la substance du fonds. Il faut les assimiler aux arbres fruitiers en général. La fabrique a le droit de prendre ceux qui meurent, ceux qui sont arrachés ou brisés par accident, à la charge de les remplacer par d'autres (code civil, art. 594).

Les autres ne sont et ne peuvent être qu'une production spontanée dont la fabrique peut disposer à son profit.

Telle est l'opinion démontrée de M. l'abbé Prompsault dans son *Dictionnaire de Droit et de Jurisprudence*, et nous nous y rallions après l'avoir mûrement méditée.

Pour répondre sur tous les points proposés, nous finissons en disant qu'en droit la famille ne pouvait pas disposer des trois sapins, quoi qu'ils eussent été plantés par elle ; l'usage contraire de la localité l'autorisait peut-être à en débarrasser le terrain de ses tombes ; mais là

s'arrêtaient son privilège, celui de la fabrique commençait.

Il est évident aussi que le préfet S. n'a obéi qu'au prurit révolutionnaire, qui consiste à se jeter, à se ruer, oserons-nous dire, contre tout ce qui regarde l'Eglise et ses droits. Il faut résister, malgré le vent qui nous est contraire; c'est nuire à la Révolution que de lui offrir l'occasion de violer le droit et de commettre une injustice.

Q. — N'est-il pas défendu par la loi civile d'élever un débit de boissons à proximité de l'église? Quelle distance existe-t-elle pour que ces sortes d'établissements puissent être autorisés? Le cas se présente dans ma paroisse: le débit inauguré n'est qu'à 10 mètres de l'église. Quels sont les moyens que la loi met à la disposition du curé ou de la fabrique pour faire fermer un établissement public qui, le dimanche surtout, trouble les offices religieux?

R. — Aucune loi ne défend d'installer un cabaret dans le voisinage de l'église; par conséquent, la distance plus ou moins rapprochée ne peut servir de raison à notre correspondant pour demander la fermeture de l'établissement qui le gêne.

Mais si rien n'interdit l'installation d'un cabaret près d'un temple, l'article 3 de la loi du 18 novembre 1814 défend aux cabaretiers, marchands de vin, débitants de boissons, traiteurs, limonadiers, maîtres de paume et de billard, de tenir leurs maisons ouvertes et d'y donner à boire ou à jouer pendant le temps des offices, les jours de dimanches et de fêtes reconnues par l'Etat.

Un arrêt de la cour de cassation du 23 juin 1838 a reconnu que cette disposition législative n'a pas été abrogée par la charte de 1830 et que, dès lors, « l'autorité municipale peut, sans outrepasser les limites du pouvoir dont elle est investie par la loi, marquer certains intervalles de temps pendant lesquels les cabarets et autres lieux publics soient fermés. »

D'après ce que nous venons de dire, notre correspondant ne peut que s'adresser au maire de son village pour obtenir de lui, non pas la suppression du débit de boissons (ce qui ne serait pas au pouvoir du maire), mais sa fermeture pendant les offices, et, en cas de refus du maire, et de tapage produisant le trouble dans l'église, il peut faire dresser procès-verbal par le commissaire de police.

Mais nous ne devons pas lui laisser ignorer que, depuis longtemps, la loi 1814 est quasi tombée en désuétude. Presque tous les gouvernements qui se sont succédé ont été les premiers à la violer; et, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, un député républicain vient de demander à la Chambre de rapporter la loi de 1814, concernant les dimanches et fêtes, et malgré la chaude plaidoirie du député catholique M. Keller, la proposition impie autant qu'inhumaine du républicain a été prise en considération. Si le Sénat n'y met son veto, nous verrons sous peu de temps disparaître de nos codes une loi qui, tout en étant fort mal observée, était encore un acte de foi; sa suppression attirera

certainement de nouveaux fléaux sur notre pauvre France.

En résumé, notre correspondant doit s'adresser au maire et obtenir de lui un arrêté prescrivant la fermeture du cabaret susdit pendant les offices. S'il ne l'obtient pas, et si, de fait, le bruit qui se produit dans l'auberge cause des troubles dans l'église, il recourra au procureur de la République en invoquant l'article 261 du code pénal. Cet article, qui punit le fait d'empêcher, de retarder ou d'interrompre les exercices d'un culte par des troubles causés dans le temple, s'applique même au cas où le trouble serait produit par un bruit à dessein en dehors du temple. C'est ce qui a été jugé par un arrêt de la cour impériale de Metz du 21 décembre 1853.

Q. — Un curé a-t-il droit de donner pendant les longues soirées d'hiver des leçons particulières de lecture, orthographe, calcul, plain-chant, etc. à quelques jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qui se rendent chez lui pour éviter le contact des compagnies dangereuses?

L'instituteur communal, sur ce sujet, est-il fondé à porter plainte contre son curé à l'administration académique?

R. — Un curé peut ouvrir une école d'adultes ou d'apprentis, comme il peut ouvrir une école primaire d'enfants. Ainsi porte la loi du 15 mars 1850. Mais, aux termes de la même loi, il doit remplir toutes les conditions imposées aux instituteurs libres.

Que notre honorable correspondant accomplisse ces conditions et, l'instituteur communal n'aura rien à dire. Mais s'il ne se soumet pas aux lois et règlements ordinaires, l'autorité académique et l'autorité préfectorale peuvent élever et l'empêcher de l'ouvrir.

RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

ORNEMENTATION DES ÉGLISES.

Fête de Noël.

Noël! ce mot dit la plus populaire de nos fêtes. Noël! à ce nom, même les petits enfants se réjouissent et attendent avec impatience cette solennité qui a tant de charmes pour leur foi naïve et pure. Pour le chrétien, pour l'homme de goût, que de beauté, que de poésie dans les cérémonies, les chants les coutumes que ramène ce jour si radieux. Chaque année, il semble annoncer au monde une nouvelle rénovation. Que nos temples soient nos interprètes et qu'ils redisent à tous la grandeur de nos pensées et la joie de nos cœurs. L'ornementation, les décors, les lumières, les chants, tout aura une voix, pour annoncer, la grande merveille de la naissance du Fils de Marie. Ne craignons pas d'exprimer mille beautés que nous révèle notre imagination toute imprégnée du souffle pieux de la Foi; laissons traduire ces

sentiments par les œuvres que nos mains feront éclore; car nous sommes certains d'être compris en ce jour, et plus que nous le croyons, nous aurons travaillé à la gloire de Dieu.

Pour la nuit de Noël, les lumières doivent jouer un très grand rôle : demandez-en donc hardiment à vos paroissiens; partout cette aumône sera donnée à l'Enfant-Jésus; les plus jeunes enfants de vos écoles vous offriront eux-mêmes spontanément cette obole. Je me rappelle un bon curé, qui, pour obtenir quelques aumônes pour son église, avait placé un petit plat dans la main de l'Enfant-Jésus. Il trouva en Lui un si bon frère quêteur que la recette fût très abondante; les petits enfants, eux surtout, se firent un bonheur de verser leur petite bourse dans les mains de Jésus, enfant comme eux. Ces bougies qui vous seront libéralement, et j'espère, avec profusion données il faut les employer avec goût et discernement, afin qu'elles produisent dans l'âme non seulement la satisfaction et le contentement, mais encore qu'elles fassent naître de bonnes pensées. La flamme est symbolique : ne nous dit-elle pas avec éloquence que la vie doit se consumer pour Dieu... que la vie, comme la flamme, dure peu ? L'éclat dont elle brille, la chaleur qu'elle répand ne sont-ils pas l'image d'un cœur ardent qui se donne tout entier au Divin Maître ? La flamme s'élève vers le Ciel, elle voudrait monter et monter toujours, elle n'en est empêchée que par sa matérialité. N'y a-t-il pas là comme les élans de l'âme pieuse, qui va à Dieu, et qui, malgré elle, est retenue ici-bas ?

Que l'autel, que le tabernacle surtout soient comme un foyer de lumière et de chaleur. C'est là la demeure du divin Amour, et il faut que ce feu ardent s'échappe de cette source pour échauffer tous les cœurs, même ceux qui paraissent insensibles et plus froids que les murs du temple.

N'égarez pas vos lumières sur des linceuls en bois découpés, cloués en formes d'étoiles, de lettres exprimant les monogrammes de Jésus et de Marie, etc. Presque toujours le mauvais goût domine dans ces formes, et l'on a peine à voir tant de dépenses et de travaux pour un résultat presque nul. Je comprends qu'avec la lumière du gaz, par exemple, on arrive à des effets même grandioses, en forçant la flamme à reproduire toutes les formes que l'on désire. Mais avec des bougies, cela est impossible; vous illuminez des formes en bois, et c'est tout le résultat. Du reste, je vous laisse juger : par l'imagination vous enlèverez ces formes, et, regardant uniquement les figures produites par la flamme des bougies, vous verrez que réellement il n'existe rien de complet.

Si vous aimez les devises, les monogrammes, etc., dessinez-les sur des banderolles, des vélums faits en étoffe claire ou en papier de couleur; vous les éclairerez, en dérobant le plus habilement possible la lumière que vous placerez derrière, afin que l'illusion soit plus complète et l'effet plus merveilleux.

Les bougies, placées sur des lustres, sur des suspensions, produisent généralement un excellent effet; mais il faut bien choisir le lieu où elles doivent être placées et la hauteur qui est la plus favorable, car, en ceci comme en tout ce qui est ornementation, il ne faut rien laisser au hasard.

Les suspensions, lorsqu'elles sont bien faites remplacent de beaux lustres et, comme elles ne coûtent presque que du temps, il est agréable de pouvoir en confectionner soi-même. Les différents genres de suspensions varient à l'infini aujourd'hui; nous vous en indiquerons un qui produit un fort bel effet, car il imite le corail.

Voici le procédé de fabrication : Formez avec des branches rustiques de vigne sèche ou de lierre sec dépourvues de feuilles une corbeille *grosso modo*, pour contenir le pot où seront placées les fleurs qui orneront la suspension. Attachez-entrelées les branches avec du petit fil de fer, de manière à les solidifier. Plus l'aspect est bizarre, plus la ressemblance avec le corail sera frappante. Si ces branches renferment encore quelque humidité, vous les faites sécher complètement près d'un fourneau ou du feu clair d'une cheminée. Si vous avez à votre disposition un four dont on vient d'extraire le pain, placez-y votre suspension, et une demi-heure après, elle sera dans un état complet de siccité.

Alors, prenez de la belle cire rouge à la bougie, la plus fine que vous pourrez vous procurer; puis faites-la dissoudre dans un vase vernissé exposé à la vapeur de l'eau bouillante. Lorsque la cire sera entièrement liquéfiée, vous prendrez la suspension, vous la placerez dans le vase qui contient la cire, de telle sorte qu'elle en soit entièrement recouverte. Ainsi ce bois rustique, par cette seule immersion, se trouvera couverte de cire brillante d'un beau rouge qui, vu de quelque distance, imitera le corail à s'y méprendre.

Si la suspension que vous avez fabriquée est trop volumineuse pour être immergée ainsi en une seule fois dans cette cire, vous faites tremper à part chacune des branches ajustées à l'avance et marquées d'un point de repère. Lorsqu'elles seront parfaitement sèches, vous les mettez chacune à la place qu'elles doivent occuper dans la suspension. Si les points de raccords sont visibles, il est facile de les cacher en y appliquant de la cire rouge chaude soit avec un pinceau, soit même avec un petit morceau de bois.

La suspension ainsi achevée vous n'avez plus qu'à la garnir de fleurs, même de lumières; et le tout mis en place produira un charmant effet surtout pour éclairer et orner la crèche du Saint Enfant-Jésus.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYON.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Décidément, le marché paraît subir l'influence de la température glaciale dont nous sommes affligés. Il est froid et engourdi et il a quelque peine à se ranimer. On s'est occupé, à la Bourse, de la neige, de la glace, des souscriptions de Charité, plus peut-être que de la Rente et des valeurs, et il faut constater, à l'honneur du monde des affaires, qu'il a brillamment et dignement apporté sa contribution au soulagement des malheureux. Mais les calamités publiques ont jeté sur le marché comme une teinte de tristesse. Tant de pauvres gens souffrent ! La Bourse n'a pas le cœur à la hausse.

Puis, il faut bien l'avouer, il n'y a pas que la pitié qui la retienne. Ce n'est guère en de pareils moments, lors de la liquidation finale d'une année qui a été marquée par tant d'incidents orageux ce n'est pas lorsque la place se remet avec tant de peine de ses dernières et rudes secousses, que la spéculation peut se lancer témérairement dans une nouvelle campagne de hausse. La prudence continue à être le mot d'ordre de la situation.

* *

Les cours s'étaient cependant affermis depuis la dernière liquidation, avec une tendance marquée vers des prix supérieurs ; mais, en dehors des misères de l'hiver, la politique est venue se jeter à la traverse et, cette fois encore, a arrêté un mouvement favorable.

Il y a eu aussi une cause directe pour expliquer la cause de nos fonds.

On a remis sur le tapis les projets de conversion. Il a surtout été question d'une nouvelle émission de 30/0 amortissable, qui ne s'élèverait pas à moins de 800 millions, et du rachat des lignes de la Compagnie d'Orléans, rachat que beaucoup considèrent comme une nouvelle charge par l'Etat. Naturellement les Rentes en ont été atteintes.

Il y a du pour et du contre dans la question du rachat des chemins de fer par l'Etat. — le rachat des lignes de l'Orléans entraînant celui des autres grandes compagnies, mais, il ne faut pas temporiser indéfiniment et laisser prendre aux capitaux qui pourraient concourir à cette grande œuvre d'intérêt public, une mauvaise direction où ils seraient exposés à se compromettre sans intérêt pour personne.

* *

Le 3 0/0, sur lequel les achats du comptant se ralentissent est resté à 81 05.

Le 3 0/0 amortissable a fermé à 83 35.

Le 5 0/0 toujours gêné par les bruits de conversion, a fait 114 65.

Les obligations du Trésor ont peu varié de 520 à 517 50, et les nouvelles de 518 75 à 516 25.

Les Bons de liquidation ont été cotés de 538 à 540 fr., et ceux de la Ville de Paris ont repris de 528 75 à 532 50.

* *

Le montant du grand emprunt communal réalisé au mois d'août dernier avec tant de facilité et de succès par le Crédit foncier a été complètement absorbé. Pour fournir aux demandes nouvelles de prêts, il faut des ressources nouvelles. On dit que déjà le Crédit foncier est en instance auprès du Ministre des Finances afin d'être autorisé à se procurer, par tel moyen qui lui paraîtra le plus avantageux, les capitaux nécessaires pour satisfaire à ces demandes.

Les Obligations Foncières et Communales de 1879 sont revenues à leur taux d'émission.

Le public montre donc moins d'empressement à acheter aujourd'hui qu'il a déployé d'élan, il y a deux ou trois mois, pour souscrire. Les souscripteurs évincés n'ont donc rien perdu que leur temps, pas et démarches. Ils pourront même se consoler de ces pertes si les cours descendent, comme on le croit un peu, au-dessous du prix d'émission.

* *

Les actions des chemins de fer français sont restées au même cours que la semaine précédente et leurs obligations ont subi peu de variations.

Les obligations du chemin de fer de l'Est sont cotées 385 ; celles du Midi, 385 ; celles du Nord, 393 ; celles de

Paris-Lyon-Méditerranée, 380 50 ; cellos d'Orléans, 388 50 ; et celles l'Ouest, 389.

Dans le cas du rachat par l'Etat des voies ferrées les actions baisseront et les obligations tendront à monter. Ces dernières deviendront de véritables fonds d'Etat.

Le marché des valeurs industrielles continue à être bon.

* *

Les résultats de l'assemblée générale des actionnaires de la Société générale de Librairie catholique sont maintenant connus. Ils ont produit le meilleur effet. On dit que trente francs par action forment un dividende rémunérateur par le temps qui court. On sait que l'exercice actuel s'annonce comme très brillant. Le remboursement des obligations, dont les intérêts sont devenus trop élevés depuis l'abaissement du prix de l'argent, est reconnue comme une opération excellente. Les actions en profiteront largement car elles participeront des valeurs foncières. L'idée de créer des classiques qui seront pour les Universités catholiques ce que les classiques de la maison Hachette sont pour les universités de M. Jules Ferry, a été reconnue comme très heureuse. Chacun devine que cette création sera féconde.

La Société générale de Librairie catholique prouve que les épargnes du clergé placées dans une entreprise honnête, utile et habilement dirigée peuvent non seulement rendre de grands services à la cause des détenteurs mais aussi fructifier et rapporter de beaux et légitimes bénéfices.

L'Europe diplomatique, racontant l'inauguration des immeubles de la Société a parlé en ces termes :

« Les immeubles de la Société générale de librairie catholique comprennent un vaste hôtel et une importante maison de rapport.

« L'hôtel, construit sous la direction de M. Eugène Dupuis, architecte, sera une des curiosités de la capitale. Il réunit tous les avantages des principaux établissements de librairie, tels que ceux de MM. Hachette et Co, Delagrave, Germer-Baillière, Michel-Lévy, et ceux des grands éditeurs de Leipzig, de Londres et de New-York.

« Comme les immeubles si connus du *Figaro* et du *Crédit Lyonnais*, l'hôtel de la Société générale de librairie catholique a une architecture particulière et un cachet caractéristique qui résument les origines et la raison d'être de la Société propriétaire. Le style Renaissance domine. Ce qui frappe surtout, c'est l'élévation de la grande lanterne vitrée et sa dimension.

« Les dispositions intérieures de l'hôtel sont des merveilles d'ingéniosité. On ne peut désirer une installation plus commode, plus parfaite et plus grandiose. Tous les gens de goût voudront le visiter. »

De son côté, la *Cote de la Banque et de la Bourse* dit que les actions de la Société générale de librairie catholique sont recherchées par les capitaux de placement.

* *

Nous avons de bonnes nouvelles à donner aux porteurs de *Parts* de « *La France Nouvelle* ». La direction de cette vaillante et excellente petite feuille rivalise d'intelligence et d'activité avec les administrateurs du « *Petit Journal* » et de « *La Lanterne* ». Par une combinaison et des améliorations heureuses, le prix de l'abonnement va être baissé, ce qui le mettra encore mieux à la portée des bourses modestes, sans que les bénéfices soient diminués.

« *La France Nouvelle* » entre dans une bonne voie. Nous ne cesserons de répéter aux capitaux hardis qu'ils doivent demander des *Parts* de « *La France Nouvelle* » de préférence à toutes les valeurs de spéculation.

Ces *Parts* valent 250 fr. seulement ; il n'y pas de raisons pour qu'elles ne parviennent aux cours atteints par celles de « *La Lanterne* » et du « *Petit Journal* ».

A l'heure actuelle, les *Parts* de « *La Lanterne* » sont aux environs de 1020 fr. et celles du « *Petit Journal* » sont l'objet d'une reprise à 2200 fr., coupon de 60 fr. détaché, soit en réalité 2250 fr. Ce cours n'avait pas encore été atteint.

« *La France Nouvelle* » est le petit journal des catholiques et des conservateurs, elle se répand de plus en plus. Sa fortune est certaine : donc les *Parts* sont des valeurs d'avenir.

Pour de plus amples renseignements, on peut s'adresser à l'administration de la « *Gazette Financière* » (4 fr. par an). Eug. Vattier, directeur, 8, passage Saulnier, à Paris.

G. A.

PRIME SPÉCIALE

Pour les abonnés de l'*Ami du Clergé* et de l'*Enseignement catholique*

AGENDA DU CLERGÉ POUR 1880

Division des Matières :

A. — Cour romaine. — Cardinaux français. — Nonciature apostolique de France. — Episcopat français.

B. — Dictionnaire des lois civiles ecclésiastiques les plus usuelles.

C. — *Le Prêtre médecin* : § I. Remèdes que tout prêtre doit avoir chez lui. — § II. Plantes médicinales que tout prêtre doit cultiver ou récolter. — § III. Préparation des remèdes les plus usuels. — § IV. Traitement des maux et maladies ordinaires.

D. — Petit Rituel et Formulaire liturgique. — § I. Bénédiction diverses. — § II. Ce qu'il faut entendre par *liturgie* et *rubriques*. — § III. Des différents degrés dans la solennité des fêtes. — § IV. Indication des jours où il est interdit de dire des messes de *Requiem*. — § V. Des *féries* : Explication de ce mot. — Différentes espèces de *féries*. — Règles qui déterminent quand il faut dire ou omettre les offices des *féries*.

E. — *Le Prêtre en voyage*. — Notions générales. — § I. Billet perdu avant l'enregistrement des bagages ;

— dans les salles d'attente ; — pendant le trajet. — § II. *Bagages* : Ce qu'ils peuvent contenir, — dans quel cas plusieurs voyageurs peuvent les réunir pour éviter plusieurs ports ; — bagages égarés ou perdus. — § III. *De la personne du voyageur* : Contraventions auxquelles il peut s'exposer. — Réclamations s'il est laissé en route, — s'il se trompe de convoi, — si le train lui cause des retards préjudiciables, s'il survient un accident et qu'il soit blessé, etc., etc.

F. — Renseignements sur les demandes en cour de Rome.

G. — Pension de retraite des Ecclésiastiques.

H. — *Le Prêtre, conseiller en finance*. — § I. *Termes financiers* : Actions, — Obligations, — Titres au porteur, — Titres nominatifs, — Dividendes. — § II. *Perte, vol ou destruction des titres* : Moyen de procéder en pareil cas. — § III. *Des bons placements* : Valeurs françaises, — Valeurs étrangères, — Valeurs à lots, — Entreprises catholiques.

Nota : L'*Agenda du Clergé* indique comment on peut lire toute sa Bible dans l'année : c'est en marquant jour par jour un sujet de lecture et en renvoyant à tous les passages concordants. Il vaut la peine d'être acquis rien que pour cette précieuse idée.

Il contient en outre, un certain nombre de pages blanches pour l'inscription des noms des Catéchismes, des Congrégations, etc. etc.

Un charmant et élégant volume de poche, cartonné. Prix : 4 francs.

REMISES : 2 francs au lieu de 4, pour ceux qui s'abonnent à l'un ou à l'autre journal. — Entièrement gratuit pour ceux qui s'abonnent à la fois à l'*Ami* et à l'*Enseignement*.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Générac 1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vous petits pour la bouteille.
— — 1878,	—	150 —	
Médoc Saint-Laurent 1875,	—	250 —	
Château Payllanne-Bijon 1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons 1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	
Livraisons en barrique de 228 litres ; en 1/2 barrique de 114 litres. 5 Fr. en plus pour les demies.			
Château Payllanne-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.			
Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.			
Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.			
2 25 en fûts d'au moins 25 litres.			

Franco de fûts ; transport et droits en plus.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à BORDEAUX.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYE
Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco.

DUPLOYE, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéris par SIROP et PÂTE DE BERTHE À LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve de reprendre à ses frais tout envoi qui ne contiendrait pas à l'acheteur.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 150 francs les 228 litres.
- 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
- 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
- 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
- 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.

Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

PARIS — IMP. VICTOR GOUJY. ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON

ÉCRITURE SAINTES — PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE — PRÉDICATION

Recueil paraissant tous les Jueuis

ÉDITION ET ADMINISTRATION : Librairie V^or PALMÉ, Directeur de la Société générale de Librairie catholique, 25, rue de Grenelle, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Paris et Départements, Belgique et Suisse. — Un an : 8 francs. — Autres pays : 10 francs.

SOMMAIRE DU N° 61

PRÉDICATION. *Temps de Noël* : 1^o Instruction sur les dispositions à la fête de Noël, 2^o Sur la nécessité de l'Incarnation, 3^o Septième et dernière Homélie sur les O de l'Avent. — La Neige (symbolisme), par Mgr de la Bouillerie. — REDRESSEMENTS HISTORIQUES : *La Saint-Barthélemy* : Que la Religion n'y eut aucune part, ni comme conseil, ni comme motif, ni comme agent. — JURISPRUDENCE CIVILE ECCLÉSIASTIQUE : Un vote du Conseil municipal pour réparations à l'église, approuvé par le préfet, est-il inexécutable sous prétexte que parmi les plus imposés, l'un d'eux a voté étant mineur ? — Le curé a-t-il le droit d'assister aux visites du délégué cantonal dans les écoles de sa paroisse ? — Quelles formalités à remplir pour établir un cimetière de communauté religieuse ? La municipalité peut-elle s'y opposer ? — Un maire a-t-il le droit de disposer des arbres d'un cimetière ? — Lui est-il permis de prolonger arbitrairement les délais d'inhumations ? — L'entretien des allées d'un cimetière est-il à la charge de la fabrique ou de la commune ? — Que doit faire une fabrique pour se faire payer par la commune des dépenses dépassant ses recettes et votées au budget ? — RÉCRÉATIONS DU PRESBYTÈRE : Quelques recettes utiles en cet hiver 1879-1880.

CORRESPONDANCE

Creusot (Saône-et-Loire).

Je vous prierai d'avoir l'obligeance de m'indiquer :

1^o Le meilleur ouvrage sur la vocation au point de vue de la direction des jeunes filles ;

2^o Le meilleur ouvrage pratique indiquant aux mères chrétiennes leurs principaux devoirs envers Dieu (mérite de la piété pour la femme et la mère de famille, pour elle-même d'abord, puis pour la bonne éducation de ses enfants) — envers son mari, — envers ses enfants, — envers ses domestiques. — L. Brintet, curé de Saint-Charles du Creusot.

R. — En réponse à votre double question, nous croyons vous indiquer deux véritables trésors dans les ouvrages suivants :

LA FEMME DU MONDE SELON L'ÉVANGILE.

(1 beau volume in-16 carré, titres rouge et noir, caractères elzéviens. Prix : 3 fr.).

L'auteur, une femme, a voulu rester cachée sous l'anonyme. Mgr Mermillod a daigné en écrire la préface qui, ne contient pas moins de seize pages. « Je vous remercie, lui écrit-il, de m'avoir communiqué votre manuscrit sur la femme d'après l'Évangile ; je l'ai lu avec intérêt et JE VOUS DEMANDE de le livrer à la publicité. »

C'est qu'en effet, c'est un livre d'un grand mérite. Il suffit d'en indiquer le sommaire des chapitres :

1^{re} PARTIE : La Première éducation.

2^{re} PARTIE : La Jeune fille appelée à vivre dans le monde.

3^{re} PARTIE : § I. La femme sous l'ancienne loi et le paganisme. § II. La femme sous l'Évangile et la loi de grâce :

Premier trait du caractère de la femme forte : L'amour de Dieu ;

Deuxième trait : Le soin de bien vivre avec son époux ;

Troisième trait : Vigilance sur sa maison et sur sa famille ;

Quatrième trait : Conduite à tenir dans le monde ;

Cinquième trait : L'assistance des pauvres ;

Sixième trait : Diligence à se défendre de l'oisiveté dans sa maison.

Appendice : A la Jeune fille pauvre. — A la femme pauvre.

Joignez à l'attrait de ce livre celui d'avoir été composé par une femme de haute et chrétienne éducation, une mère de famille modèle, et vous ne vous étonnerez ni du mérite exceptionnel qui le distingue ni des éloges si élevés qu'il a reçus.

Le GOUVERNEMENT D'UNE MAISON CHRÉTIENNE, de M. l'abbé Chaumont, auteur des *Directions spirituelles* d'après saint François de Sales, est de son côté un ouvrage d'un rare mérite. L'auteur a eu pour but de traiter spécialement des côtés pratiques de la vie réelle, sous l'empire et la direction de l'idée religieuse. Citations, exemples, tout y abonde, relevant par l'enseignement moral ce que la question matérielle a de commun. La simple indication des chapitres suffira aussi pour le faire apprécier à sa juste valeur.

CHAPITRE I. *Art de gouverner sa maison* : Comment cette maison constitue un art. Principes et pratiques de cet art.

CH. II. Ameublement : Ce qu'est l'ameublement moderne. Oratoire. Appartements. Salon. Bibliothèque. Livres et publications périodiques. Devoirs de la femme à cet égard.

CH. III. Dépenses : Droits de la femme sur ce point. Droits de la femme, veuve. Dettes. Conduite de la femme en ces circonstances.

CH. IV. Toilette : Abus du monde sur ce sujet. Vues de la foi. Conséquences théologiques.

CH. V. Réceptions et visites : Ce qu'il faut en penser. Conversations.

CH. VI. Repas : Usage des repas en commun. Luxe et conversation dans les repas.

CH. VII. Soirées : Soirées en famille, — d'amis, — littéraires, — de jeu, — officielles, — dansantes, — au théâtre.

CH. VIII. Saison d'été : La Châtelaine. Les voyages. Les villes d'eau.

CH. IX. Gouvernement des serviteurs : Rang dans la maison. Choix. Entrée en service. Devoirs religieux. Moralité. Entretien. Récréations. Départ.

Le *Gouvernement d'une maison chrétienne* forme un beau et fort volume in-12 de xxiii — 476 pages et du prix : 3 fr. 50. Vous en serez content, croyez le bien, cher abonné.

Pour compléter votre liste, ajoutez-y l'ouvrage suivant du même auteur : *L'Education*, ses difficultés et son but; ouvrage faisant suite au *Gouvernement d'une maison chrétienne*. 1 fort vol. in-12 de xvi-572 pages, 3 fr. 50.

L'auteur distingué qui a donné, dans l'espace de quelques mois, ces deux charmants volumes à la *Société générale de Librairie Catholique* : le *Bouquet de lin* et *Martine*, Mme Valentine Vattier nous adresse les impressions qu'elle a éprouvées à la lecture de la *Vie de M^{lle} Pauline-Marie Jaricot*, dont l'*Ami du Clergé* a déjà parlé plusieurs fois. Nous les reproduisons avec empressement comme un double témoignage hautement mérité et par le livre lui-même et par son illustre héroïne.

Nous venons d'étudier ce livre presque sans nous arrêter, nous y avons trouvé la plus saine, la plus attachante, la plus reconfortante des lectures. *L'existence d'une vraie servante de Dieu* se trouve tout à coup environnée de la plus brillante auréole, non, cependant, à l'aide des procédés d'un art raffiné, mais par la seule force de preuves indéniables largement fournies.

Qui se rappelait, hier, le nom de Mlle Jaricot ? Cependant, le titre de fondatrice de la *Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant* lui appartient.

Lisez comment, un soir, au foyer de famille, Pauline-Marie, poussée par une inspiration subite, traça sur un carton de rebut le plan d'organisation de la *Propagation de la Foi*. Le grain de sénévé, dont parle l'Evangile, se trouve confié à cette âme d'élite, maintenant, il est devenu un arbre puissant, ombrageant le monde.

Si les travaux de Pauline-Marie ont été grands, sa récompense a été complète, non la récompense attendue des faibles, mais celle qu'ambitionnent les saints.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de lire sans laisser couler des larmes les lettres écrites par Mlle Jaricot à sa dévouée collaboratrice Mademoiselle M. (l'auteur de l'ouvrage), nous

avons relu plus d'une fois l'hymne de confiance filiale retracé page 138 ; et aux désespérés, aux abattus, nous conseillons de méditer ces lignes sublimes (pages 110) de Pauline-Marie :

« J'ai trouvé des croix si nombreuses et d'un tel genre, qu'elles m'ont parfois servi d'en-
« couragement ! »

Ecoutons avec respect cette voix qui s'élève de cette tombe vénérable : elle sera entendue car pas une bibliothèque chrétienne ne pourra se dispenser d'accueillir un livre contenant un si précieux enseignement.

Nous le croyons appelé au plus grand succès. Quand on en aura savouré le parfum, on voudra le respirer encore. La *Société de Librairie Catholique* était digne de lui donner une place spéciale dans ses magnifiques collections.

(1 fort vol. in-12, titres rouge et noir : 3 f.)

Fauillet (Lot-et-Garonne), le 17 décembre 1879.

Je vous ai adressé, le 2 décembre, un mandat de poste de 20 francs pour réabonnement à l'*Ami du Clergé* et abonnement à l'*Enseignement catholique* à partir du 1^{er} janvier 1880 ; et je suppose que mon mandat n'a pas été jeté au panier. Aussi, jusque-là, ma réclamation n'a aucune valeur. Mais, vous aviez annoncé une étrenne aux abonnés de l'*Ami du Clergé*, un *Agenda* du Clergé, qui doit être une merveille. Depuis plus de quinze jours, j'en ai l'eau à la bouche, et elle se glace tous les jours. Je sais que les temps sont durs. Mais alors, pourquoi lancer avec tant d'enthousiasme l'amorce : les abonnés recevront en étrennes immédiatement l'*Agenda du Clergé* ? Je déclare donc que je ne l'ai pas reçu. Ce doit être la faute de l'Administration des postes. Ah ! cette scélérate de poste n'en fait pas d'autres ! Voyez-vous d'ici comme elle m'apporte, immédiatement, mon cher *Agenda* ? Tous les jours je demande à mon facteur des nouvelles de l'*Agenda* : le méchant me répond toujours : Je vous l'apporterai demain. Histoire du barbier. — As-tu vu l'*Agenda* ? ohé, l'*Agenda* ? — Je fredonne tous les jours le même air. Voyez la position d'un pauvre rural ! Je fondais là-dessus mes plus belles espérances. Que de choses je désire confier à mon cher *Agenda* ! Et voilà que j'attends. Si vous connaissez des nouvelles de l'*Agenda*, — dites-m'en, par pitié, quelque chose.

M. F., curé.

R. — Oui, nous en connaissons des nouvelles de l'*Agenda*. et nous nous hâtons de dire qu'elles sont excellentes, ravissantes. Les auteurs, qui l'ont composé avec un soin tant paternel, se sont fait envoyer épreuve sur épreuve, pour ne pas y laisser une virgule hors place ; l'Editeur, qui le traite comme un petit Benjamin parce qu'il le publie expressément pour le bon clergé des campagnes, l'a couvert de son dernier coup d'œil, de sa dernière caresse ; l'Imprimeur, qui n'attendait que le retentissement de ces haisers, a lancé toutes ses machines, et déjà le Relieur plie, coud, rogne, dore, jaspé, cartonne. Il part, il arrive, ce cher *Agenda*, beau comme un jour de l'an, joyeux comme une étrenne !

G. ALCYON.

PRÉDICATION

TEMPS DE NOËL (1).

Erunt prava in directa et aspera
in vias planas et videbit omnis caro
salutare Dei. (S. Luc. 3.)

Nous voici, au moment que les patriarches et les justes de l'Ancien Testament ont demandé avec tant d'empressement et de larmes. Enfin le désiré des nations, le libérateur du monde apparaît parmi nous ; et si les bergers et les rois eurent autrefois le bonheur de le voir couché dans une crèche, où il reçut leurs adorations, nous avons l'avantage de le voir encore aujourd'hui en esprit avec les yeux de la foi : *Videbit omnis caro salutare Dei*. Une grâce si grande demande beaucoup de préparation, car si la naissance du Fils de Dieu dans le monde n'est pas un avènement de gloire, mais un avènement d'infirmité, nous sommes cependant obligés de lui rendre des honneurs divins et de lui faire une entrée digne de sa grandeur. Une voix le précède, son précurseur marche devant lui, et cette voix, qui s'est fait entendre autrefois avec tant d'éclat dans le désert, retentit encore aujourd'hui dans nos cœurs pour nous avertir de lui en préparer les voies : *parate viam Domini*, car il veut y naître, il veut y entrer en esprit ; mais n'oublions pas, car Dieu nous en avertis, qu'il y a une grande différence entre ses voies et les nôtres : *non sunt viæ meæ, viæ vestræ, ait Dominus*. Je trouve dans l'Écriture que les voies du monde ont trois grands désavantages : le premier, c'est que ce sont des voies difficiles où l'on a beaucoup de peine à marcher, *viæ difficiles* ; le second, c'est que ce sont des voies impures dans lesquelles on ne saurait marcher sans se corrompre : *inquinatæ sunt viæ illius* ; le troisième, c'est que ce sont des voies obscures, où l'on marche dans les ténèbres : *viæ illorum tenebræ*. Donc pour préparer un chemin à Jésus-Christ naissant et le recevoir dans son cœur, il faut quitter ces voies malheureuses pour prendre celles de Dieu qui sont tout opposées car elles ont trois grands avantages : Ce sont des voies droites, ce sont des voies pures : ce sont des voies belles, *viæ ejus pulchræ* ; voilà les voies que vous avez préparées à Jésus-Christ. Vous lui préparerez la première par le sacrifice de votre cœur, vous lui préparerez la seconde par l'innocence de votre âme, vous lui préparerez la troisième par la pratique des vertus chrétiennes.

I. Il n'y a rien que Dieu recherche avec plus d'empressement que le cœur de l'homme ; dès qu'il le possède il a tout ce qu'il peut souhaiter ; c'est de ce cœur qu'il reçoit sa gloire ; c'est par ce cœur qu'il règne sur la créature et que cette créature a l'avantage et le bonheur de lui plaire.

1. A l'occasion du Temps de Noël, nous donnons les sermons 14 et 15 du plan général indiqué dans le N° 56 de l'Ami du Clergé. Nos lecteurs ont dû également se reporter à nos numéros de novembre et de décembre de l'année dernière qui traitent du même sujet ainsi que du Nouvel An.

C'est pour l'amour de ce cœur que Dieu a posé la terre sur des fondements inébranlables, qu'il a créé les éléments, qu'il a allumé son soleil, qu'il a suscité les patriarches, inspiré les prophètes et qu'il est descendu lui-même du Ciel sur la terre pour y prendre la nature humaine. Ce qui a fait dire à saint Augustin et à l'Ange de l'Ecole qu'en considérant attentivement ce que Dieu a fait pour l'homme, il semble que les choses aient changé de face et qu'au lieu que Dieu est l'unique et souverain bien de l'homme, l'homme est comme devenu à son tour la joie et le bien de Dieu. *Quasi homo Dei Deus esset et tota salus divina in ipsius inventione prudenti et quasi sine ipso beatus esse non posset*. Cependant quelque empressement que Dieu ait de posséder le cœur de l'homme, il ne veut y entrer que s'il le trouve disposé, par les grâces qu'il lui donne, à le bien recevoir. Il ne veut rien trouver en chemin qui lui rende l'accès désagréable et il vous avertit par son prophète Isaïe d'ôter de ses voies tout ce qui pourrait le rebuter et lui faire obstacle : *tollite de via lapides, auferte offendicula* et quand le précurseur s'écrie : *omnis vallis implebitur et omnis mons humiliabitur et erunt prava in directa et aspera in vias planas*, il veut vous dire que, pour faire à Jésus-Christ naissant un sacrifice de notre cœur qui lui soit agréable, il faut élever la bassesse de ce cœur qui le rend vide de bons sentiments, il faut aussi en humilier l'orgueil si contraire aux abaissements de son Incarnation. Voilà le cœur que Jésus-Christ demande et le moyen de reconnaître la grâce qu'il nous accorde. Voilà ce que nous devons faire pour lui qui a fait tant de choses pour nous. Car quelle serait notre insolence et notre ingratitude, s'écrie un Père, si nous en agissons autrement : *O me impudentem et ingratum, si non ego talem diligam, tanta circa me adstrictum compassione : necessitate non abjectum, sed pietate obnoxium*. O, que je serais impudent et ingrat, si je ne donnais mon cœur à un Dieu qui m'a donné le jour et si, m'ayant aimé par ses abaissements volontaires, je ne lui rendais des abaissements non pas réciproques, mais qui témoignent que mon cœur n'est point enflé d'orgueil ni emporté par la violence d'une passion qui le maîtrise ; car c'est la disposition dans laquelle il faut que nous soyons, afin que le Fils de Dieu, venant en nous, n'ait pas la douleur d'y trouver une chose qui s'oppose à son entrée : *ut superveniens Dominus, nihil offendant in nobis*, dit saint Ambroise. Offrez-lui un cœur contrit et humilié pour redresser vos voies et entrer dans celles de Dieu, qui sont des voies saintes et innocentes, puisque ce n'est que par l'innocence de votre âme que vous pouvez espérer de le recevoir.

II. Dieu étant un Dieu de pureté et de sainteté, et, pour parler plus exactement, étant la pureté et la sainteté par essence, il ne faut pas trouver étrange si ses voies sont saintes, pures et entièrement séparées de celles des pécheurs : *Via sancta vocabitur et non transibit per eam pollutus*. C'est pourquoi saint Paul voulant nous donner une idée parfaite de la pureté de Notre-

Seigneur, ne se contente pas de dire qu'il est saint, *sanctus*; qu'il est innocent, *innocens*; qu'il est sans tache, *impollutus*; il ajoute encore qu'il est séparé de la voie des pécheurs, *segregatus a peccatoribus*. Je connaîtrai donc, ô mon Dieu, disait le roi-prophète, que vous viendrez en moi quand je serai dans cette sainteté qui fait le caractère de vos voies: *intelligam in via immaculata quando venies ad me*; et nous reconnaitrons que nous serons dans la voie de Dieu, quand nous marcherons dans les voies de l'innocence, car ces deux choses ne se séparent point en nous, la présence de Dieu et l'innocence; ces deux choses sont si étroitement liées ensemble que, dès qu'un pécheur a lavé son cœur de ses larmes, ses larmes y attirent l'innocence, et l'innocence Jésus-Christ. Voilà la seconde disposition nécessaire pour recevoir le Fils de Dieu, et pour profiter en ce jour de la grâce que Notre-Seigneur nous apporte en venant au monde, nous devons suivre le conseil du sage, qui nous avertit de nous purifier et de vider nos cœurs comme l'eau, *effunde sicut aquam cor tuum*; il ne nous dit pas de les vider comme l'huile, elle est adhérente, il en reste toujours dans le vase; il ne nous dit pas de les vider comme le vin, il a trop de force, il en reste toujours quelque odeur; il veut que nous les vidions comme l'eau, qui se répand jusqu'à la dernière goutte, c'est-à-dire qu'il faut tellement purifier notre cœur, si nous voulons recevoir Jésus-Christ, qu'il n'y reste aucun vestige, aucune impression du péché: *et superveniens Dominus, nil offendet in nobis*, car, il ne peut rien souffrir en son chemin qui lui blesse les yeux. Demandons-lui d'opérer en nous tous ces changements, mais rappelons-nous que les aveugles ont crié vers lui, les boiteux l'ont prié, les lépreux l'ont adoré, les paralytiques ont mis toute leur confiance en sa miséricorde. Pouvons-nous moins faire pour recevoir la grâce de Notre-Seigneur que d'avoir la foi, l'espérance, l'humilité, la pénitence, les cris et les soupirs de tous les malades? Sans cela nous ne recevrons jamais la grâce de Jésus-Christ; les voies que nous préparons au Fils de Dieu ne seront jamais assez pures, et alors même qu'elles seraient assez pures, elles ne seraient jamais assez belles ni assez ornées: troisième disposition nécessaire pour recevoir Jésus-Christ; et qui consiste dans la pratique des vertus chrétiennes, dans l'exercice des bonnes œuvres.

III. Gardons-nous de croire que Jésus-Christ, pour faire son entrée dans nos cœurs, se contente de n'y point rencontrer le péché; à la vérité, c'est une disposition absolument nécessaire, mais celle de le recevoir par la pratique des vertus chrétiennes et une foule de bonnes œuvres ne semble pas moins indispensable, non seulement par ce principe général qu'il faut faire le bien pour se contenter de fuir le péché, *declina a malo et fac bonum*, mais aussi par cette raison particulière de saint Augustin: que nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ comme il mérite d'être reçu que si nous lui rendons amour pour amour. Or, l'amour des chrétiens n'est jamais oisif, il agit toujours et il les porte

sans cesse à la pratique de toutes les vertus, qui sont des mouvements différents et des impressions diverses de l'amour. Ainsi, pour plaire à Jésus-Christ nous embrassons la tempérance; qui n'est qu'un amour qui se conserve entier et incorruptible pour lui. Pour plaire à Jésus-Christ, nous nous armons de force, et cette force n'est qu'un amour par lequel nous souffrons tranquillement pour lui toutes les disgrâces de la vie. Par conséquent, si nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ sans que nous ne l'aimions et si cet amour est toujours accompagné des vertus chrétiennes, il est certain que, pour le recevoir dignement nous sommes obligés à la pratique de ces vertus, et ce sont là les voies belles et ornées par lesquelles il veut que nous marchions: *Via ejus, via pulchræ*. Notre âme ne doit respirer que pour Jésus-Christ, ne vivre que pour lui, ne souhaiter que lui, n'aimer que lui, mais l'aimer tendrement, fortement, constamment.

Sermon sur la nécessité de l'Incarnation par rapport au péché.

Ego sum via; veritas et vita.
(S. Joan. 24.)

La nécessité de l'Incarnation du Verbe vient de deux sources, du côté de Dieu et du côté de l'homme: du côté de Dieu, puisque la rigueur de sa justice et la réparation de sa gloire supposaient un mérite infini dans la personne qui devait satisfaire pour nos péchés, et, en ce sens, la nécessité est absolue; du côté de l'homme, puisque le criminel ne pouvait retourner à Dieu sans la grâce d'un Homme-Dieu, et, en ce sens, il n'y a qu'une nécessité de convenance, car Dieu pouvait absolument réparer le salut de l'homme d'une autre manière, bien qu'il ait jugé celle-ci la plus convenable et pour sa gloire et pour la nôtre. Du reste, il est facile de comprendre les raisons de cette convenance, lorsqu'on se rappelle que l'homme avait besoin de trois choses pour retourner à Dieu après son péché et que ces trois choses lui manquaient: il avait besoin d'une voie pour y aller, d'une vérité pour lui servir de guide, et d'une voie pour lui donner la force de marcher dans le chemin du salut, sous la conduite de la vérité.

Il y avait bien des voies parmi les hommes, mais c'étaient des voies de ténèbres, qui ne conduisaient qu'à de funestes précipices: *Fiat via illorum tenebræ et lubricum et Angelus Domini persequens eos*; la vérité n'y était plus connue, *diminutæ sunt veritates a filiis hominum*; enfin il n'y avait plus de vie. Que pouvait faire l'homme dans ce triste état si Dieu n'avait pas eu pitié de lui et si, touché de sa misère, il ne lui avait pas apporté ce soulagement efficace que sa miséricorde lui suggérait. C'est pourquoi afin de faire revenir l'Homme-Dieu, il s'est incarné pour lui procurer trois grands avantages: *ut esset errantibus via, illis veritas, mortuis vita*, dit saint Bernard, les hommes étaient dans un état d'égarement, d'illusion et de mort; voilà ce que le péché avait fait; mais Jésus-Christ est venu au monde avec

trois qualités qu'il se donne dans l'Evangile : *Ego sum via, veritas, et vita* : la voie pour tirer les pécheurs de leur égarement, la vérité pour dissiper leurs illusions, et la vie pour les délivrer de la mort. Trois effets de l'Incarnation par rapport au péché.

I. Il fallait que Jésus-Christ s'incarnât pour ouvrir aux hommes la voie du Ciel que le péché leur avait fermée, et c'est pourquoi il a dit dans l'Evangile qu'il était la voie par laquelle il fallait y arriver ; mais j'ajoute que cette voie était si difficile et si inconnue qu'il devait lui-même la montrer aux hommes par ses exemples : *nulla erat qua iretur ad cælum, et Christus factus est via*, dit saint Augustin : Or, l'exemple suppose nécessairement deux choses : il faut que l'action puisse être vue et qu'elle puisse être limitée, car, si elle n'est pas vue, comment peut-elle servir de modèle, et, si lorsqu'on la voit, elle est si élevée qu'elle ne puisse pas avoir d'imitateurs, comment peut-elle servir de modèle ? Voilà pourquoi Dieu a été obligé de se faire homme pour se faire suivre par les hommes et il a été nécessaire qu'il fit des actions divines et humaines tout ensemble : divines, pour exciter notre admiration ; humaines, pour attirer notre imitation. Si la divinité ne se fût montrée à l'homme que dans la pompe de sa majesté et sous l'image de sa gloire, jamais elle n'eût engagé l'homme à l'imitation où même à la confiance ; la vue de son juge l'eût toujours effrayé, la crainte l'eût éloigné de ses yeux, et cet éloignement lui eût fait perdre de vue cette grande idée de perfection, de sorte que, ne la voyant pas, il ne l'eût pas imitée, alors même qu'elle eût été imitable. Mais la sagesse de Dieu, qui dispose toutes les choses avec douceur, s'est cachée pour rassurer la timidité de l'homme, elle a supprimé ce qui pouvait lui faire peur, se contentant d'exposer à ses yeux ce qui pouvait flatter ses espérances, consoler ses tristesses et exciter son courage à la pratique de ses vertus. Tertullien dit à ce sujet des paroles hardies, mais belles et dignes de la force de son esprit : *Deus ex æquo nobiscum egit, ut homo divinam agere disceret* : Dieu a traité l'homme d'égal à égal, afin que l'homme apprit à faire le Dieu sur la terre, c'est-à-dire à faire des actions dignes de Dieu et semblables à celles dont il est venu nous donner l'exemple. Notre vie est-elle une imitation de sa vie ? Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il n'a fait que des actions immortelles et d'une valeur infinie, et toute la vie des hommes se passe à des amusements et à des bagatelles. Souvenons-nous qu'il n'y a qu'une seule chose importante et nécessaire dans la vie, il faut se sauver. Le Fils de Dieu ne s'est pas fait homme pour vous acquérir des richesses, mais pour vous enrichir de vertus ; il ne s'est pas incarné pour vous faire homme habile, mais pour vous faire homme de bien ; la vérité ne s'est pas présentée à vous en personne pour vous conduire dans les voies du siècle, mais pour vous faire marcher dans la voie du Ciel et du salut. Vérité incarnée, dont nous avons tant de besoin pour sortir de nos illusions et de nos ténèbres.

II. Il était sans doute absolument nécessaire que la vérité se présentât aux hommes sous les ombres d'un corps pour se faire voir ; dans le Ciel elle était trop pure, trop éclatante et trop vive. La faiblesse de l'homme est si grande, dit saint Augustin, que, quand il veut s'approcher de la vérité pour la connaître, il se sent tellement ébloui par les rayons qu'elle répand de tous côtés, qu'il est contraint de rentrer dans ses premières ténèbres par l'impuissance où il se trouve de demeurer longtemps dans un si grand jour ; de sorte qu'il a fallu que la Vérité descende sur la terre, afin de se rendre sensible par un certain adoucissement et un tempérament de miséricorde en rapport avec la faiblesse de nos yeux. Il fallait que cette Vérité sortit du sein de Dieu par une seconde naissance et vint se mêler aux nuées sombres de notre humanité, pour adoucir ce grand éclat, pour tempérer cette splendeur. Dieu a vu cette lumière et il a jugé qu'elle était bonne. Elle était bonne dans son principe, elle était bonne dans sa nature et en elle-même, mais elle n'avait pas encore cette bonté de proportion, cette bonté relative avec l'homme, qui devait en être éclairé. En Dieu elle était trop forte ; mais dans l'Homme-Dieu, elle n'est ni trop forte ni trop faible. Elle n'est pas trop forte, puisque l'homme peut en soutenir la vue ; elle n'est point trop faible, puisqu'elle lui découvre le chemin du Ciel et qu'elle lui marque suffisamment ses pas et ses démarches ; enfin elle est telle que saint Jean l'a exprimée par ces paroles : *Verbum caro factum est et vidimus gloriam ejus Verbum caro factum est* ; Voilà l'adoucissement de son éclat qui le rend visible : *Vidimus gloriam ejus*. Voilà l'usage de cette lumière qui nous conduit heureusement dans les voies du Ciel.

Pour aller à Dieu, dit saint Augustin, il fallait deux choses : la sagesse et la religion ; la sagesse, afin de le connaître, et la religion, afin de le servir. Ce sont là les deux grandes grâces que Jésus-Christ nous a apportées. Dieu étant infiniment éloigné de nous, nous ne pouvons pas le connaître, s'il ne s'approche pas de notre esprit et il n'appartient qu'à la piété et à la vertu de le faire descendre dans une âme ; mais alors il se communique à elle par des voies toutes de lumière, et Dieu s'unissant à l'homme lui donne la vie par son union.

III. — Dieu est à l'âme ce que l'âme est à son corps, dit saint Augustin. L'âme anime le corps qu'elle habite : Dieu donne la vie à l'âme qui le reçoit ; et comme la séparation de l'âme du corps de l'homme lui cause la mort naturelle, la perte de Dieu prive aussi l'âme de la vie divine. Donc, l'homme ne peut vivre de cette seconde vie, s'il n'est pas intimement uni à Dieu. Mais, le moyen d'unir deux extrémités si grandes : un Dieu infiniment élevé au-dessus de l'homme, un homme également abaissé au-dessous de Dieu ? Il faut que l'homme aille à Dieu, ou que Dieu vienne à l'homme ; l'homme n'étant pas capable d'une si haute élévation, il faut donc que Dieu s'humilie, il faut qu'il s'abaisse pour nous faire vivre de la vie divine. Ce Père de miséricorde a sacrifié son repos, son

honneur, sa vie pour nos intérêts, afin de nous conduire à Dieu dans nos égarements en qualité de voie, afin de nous détromper de nos illusions en qualité de vérité, et afin de nous tirer des bras d'une mort éternelle en qualité de vie. S'il ne s'était pas incarné pour nous procurer tant de bienfaits, nous serions toujours vagabonds, toujours aveugles, toujours morts. Reconnaissons donc tant de faveurs par un fidèle attachement à celui dont nous les avons reçues, et nous trouverons qu'il sera notre voie, notre vérité et notre vie, non seulement en ce monde par ses grâces, mais encore en l'autre par la communication de sa gloire.

HOMÉLIES¹

SUR LES O DE L'AVENT

—
SEPTIÈME ET DERNIÈRE HOMÉLIE

O Emmanuel, Rex et Legifer noster,
Expectatio Gentium et Salvator earum :
veni ad salvandum nos, Domine Deus
Noster.

M. F.,

Dans sa dernière Invocation de l'Avent, l'Eglise considère le Messie comme l'Emmanuel, notre Roi et notre Législateur, l'Attente des nations et leur Sauveur ; et elle le conjure de venir nous sauver. Mais, pour que le Messie puisse nous sauver, il faut que nous croyions en lui et que nous le reconnaissons comme notre Seigneur et notre Dieu. Car, de même que la foi au Rédempteur à venir était nécessaire pour la justification des hommes vivant sous l'Ancienne Loi, de même la foi au Rédempteur déjà venu est nécessaire pour la justification des hommes vivant sous la Loi Nouvelle. Puisque, sans cette foi nous ne pouvons espérer le salut éternel, il importe de l'augmenter en nous et de l'affermir. Or, pour la fortifier et l'accroître en vous, M. F., nous allons vous rappeler les oracles relatifs à l'époque du Messie, vous en montrer l'accomplissement dans la personne de Jésus-Christ et vous prouver par là même sa divinité.

I

Et d'abord quels sont les oracles fixant l'époque du Messie ? — Ce sont les oracles de Jacob, de Daniel, d'Aggée et de Malachie. Lorsque Jacob fut près de mourir, il rassembla ses fils pour leur donner sa dernière bénédiction. C'est alors que, leur rappelant les antiques promesses de Dieu, il leur prédit que le Messie naîtrait de la tribu de Juda. « Juda. » s'écria-t-il avec un accent prophétique, « tes frères te loueront ; ta main sera sur la tête de tes ennemis et les enfants de ton père s'inclineront devant toi. » Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es élancé sur ta proie ; et, dans ton repos, tu dors comme le lion et comme la lionne ; qui osera le réveiller ? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à

« ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations (1). » Cet oracle de Jacob ne se borne pas à prédire un Sauveur ; il nous fait aussi connaître sa tribu, l'appelle Celui qui doit être envoyé, annonce qu'il sera l'attente des nations et marque l'époque de son Avènement. Daniel fixe le temps où il doit consommer son sacrifice et annonce que, depuis le décret d'Artaxerxès pour la reconstruction de Jérusalem jusqu'à ce temps, il s'écoulera soixante-dix semaines d'années ou quatre cent quatre-vingt-dix ans. Écoutons ce Prophète lui-même. Il nous raconte qu'un jour, où il conjurait le Seigneur de ne pas différer plus longtemps le salut de son peuple, l'archange Gabriel lui apparut et lui dit : « Les soixante et dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la Sainte Cité, afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des Saints reçoive l'onction. Sache donc et comprends. Depuis la fin de la parole, que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, jusqu'au Christ Roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles dans ce court espace de temps. Et après soixante deux semaines, le Christ sera mis à mort ; et ce peuple avec un chef, qui doit venir, dissipera la Cité et le Sanctuaire : et la fin sera la destruction ; et, après la fin de la guerre, la désolation ordonnée. Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine ; et au milieu d'une semaine, l'oblation et le sacrifice cesseront ; et l'abomination de la désolation sera dans le Temple et persévérera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin (2). » Quand les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ils rebâtirent le Temple de Jérusalem. Mais comme ils s'attristaient en voyant que ce nouveau Temple n'avait pas autant de magnificence que celui de Salomon, Dieu leur envoya Aggée et Malachie pour les consoler, en leur annonçant que ce Temple serait visité par le Messie. Aggée s'exprime ainsi : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, et la terre, et la mer et l'élément aride ; et je mettrai en mouvement tous les peuples ; et le Désiré de toutes les nations viendra ; et je remplirai de gloire cette Maison, dit le Seigneur des armées. L'argent est à moi et l'or est à moi, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette nouvelle Maison sera plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées : c'est dans ce lieu que je donnerai la paix ; dit le Seigneur des armées (3). » Enfin Malachie parle en ces termes : « Voici que j'envoie mon Ange, et il préparera la voie devant ma face ; et soudain viendra dans son Temple le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance que vous désirez. Voici déjà qu'il vient, dit le Seigneur des armées (4). »

1. Gen. XLIX, 8 et sq.

2. Dan. IX, 24-27.

3. Aggæi, II, 7-10.

4. Mal. III, 1.

1. Voir l'Ami du Clergé, n° 57-60.

II

Le Messie a-t-il été l'objet de l'attente universelle? — Oui; car il a été attendu non seulement par les Juifs, mais encore par les Gentils. Voilà pourquoi il est appelé dans l'Écriture l'Attente des Nations. On conçoit que les Juifs avaient toujours espéré le Messie, dont leur histoire rappelait continuellement le futur avènement. Quoiqu'ils n'eussent pas reçu autant de lumière, cependant les Gentils ne perdirent jamais l'espérance d'un Rédempteur. Ce qui dut contribuer à la conserver, ce sont leurs relations avec le peuple Hébreu et les Juifs, qui vécurent parmi eux et dont plusieurs leur servirent de prophètes. Tels furent : le roi de Gérare Abimélech, le roi de Salem Melchisédech, Job, Balaam et Jéthro, beau-père de Moïse. D'ailleurs il n'y a pas une seule nation, où l'on ne retrouve quelques vestiges de la croyance en un divin Médiateur. Cela est si vrai, que les incrédules sont forcés de l'avouer. Ainsi Voltaire dit : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait qu'il viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un Sage. » C'est lorsque le dernier des Prophètes Malachie eut rendu ses oracles, que tous les peuples commencèrent à attendre le divin Libérateur. Mais l'époque où ils attendirent avec la plus vive impatience est l'époque d'Auguste. « On était généralement convaincu », dit Tacite, « que les anciens Livres des Prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. » Et Suétone : « Tout l'Orient retentissait de l'antique et constante opinion, que les destins avaient arrêté qu'à cette époque la Judée imposerait des maîtres à l'univers » Il semblait alors que l'humanité tout entière s'unît aux enfants d'Israël pour s'écrier : « Cieux, répandez votre rosée, et que les nués pleuvent le Juste. Que la terre s'ouvre et germe le Sauveur (1). »

III

Jésus-Christ a-t-il réalisé en sa personne les oracles fixant l'époque du Messie? — Assurément. Car il y a longtemps que, suivant la prophétie de Jacob, la tribu de Juda a perdu le sceptre et que les Juifs, cessant de former un corps de nation, sont dispersés par tout l'univers et soumis à toute espèce de domination. Il y a longtemps aussi que les soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel sont écoulées et que les sacrifices mosaïques sont abolis. Enfin il y a longtemps que le temple de Zorobabel, qu'il devait glorifier par sa présence, a été détruit et consumé par les flammes. Donc le Messie est arrivé. Mais en qui faut-il le reconnaître? C'est en Jésus-Christ Notre-Seigneur, parce qu'il réalise en sa personne toutes les prophéties messianiques. En effet, il paraît au moment où le royaume de Juda vient de passer entre les mains de l'Iduméen Hérode. Quarante jours après sa naissance, il est présenté au Temple de Jérusalem, où on le

retrouve, à l'âge de douze ans, prêchant au milieu des Docteurs et où, durant sa vie publique, on le voit souvent enseigner sa doctrine au peuple. Enfin, c'est au milieu de la soixante-dixième semaine de Daniel qu'il est mis à mort. Car cette semaine commence à la quinzième année de Tibère et coïncide avec l'an de Rome 782. Or ne sait-on pas que Jésus avait alors trente ans et que trois ans après, il était crucifié sur le Calvaire? Jésus-Christ réalise donc en sa personne les trois grands oracles de Jacob, de Daniel, d'Aggée et de Malachie relatifs au Messie. Donc il est le Messie.

Puis donc, M. F., que nous voyons s'accomplir en Jésus-Christ les prophéties ayant précisé l'époque où devait arriver le Messie, reconnaissons-le pour notre Rédempteur. Et comme il ne s'est pas borné à mourir sur la Croix pour nous racheter et comme, pour nous sanctifier et pour assurer ainsi notre prédestination, il a voulu demeurer avec nous dans la divine Eucharistie et y servir de nourriture à nos âmes, disposons-nous à le recevoir dans cet auguste Sacrement le jour même où l'Eglise va célébrer son Avènement. C'est alors qu'il sera vraiment notre Emmanuel ou Dieu avec nous. Mais sa grâce étant nécessaire pour nous préparer à la digne réception de l'Eucharistie, conjurons-le de nous l'accorder en lui adressant avec l'Eglise cette prière : « O Emmanuel, notre Roi et Législateur, l'Attente des nations et leur Sauveur : venez nous sauver, Seigneur notre Dieu. » Ainsi soit-il.

L'abbé REGNAUD.

LA NEIGE (1).

La neige est la parure et le vêtement de nos campagnes. — La prédication évangélique. — Le péché — Comment la neige se change en laine. — La pureté. — Marie, neige du Liban. — Sainte-Marie-des-Neiges. — L'Eglise. — La parole de Dieu. — Jésus-Christ.

I

Les vapeurs qui s'élèvent de la terre, en se condensant au ciel, forment cette belle et brillante neige qui, pendant l'hiver, couvre nos campagnes.

La neige est pour elles une éclatante parure, et en même temps elle abrite nos moissons naissantes comme sous les plis d'un manteau, suivant la parole du Psalmiste : « Dieu a répandu la neige comme des flocons de laine : *Dat nivem sicut lanam* (2). »

Mais bientôt, sous la douce chaleur des rayons du soleil, la neige se fond et elle coule en abondants ruisseaux, qui fertilisent la terre.

II

Saint Grégoire, interprétant cette parole de Job : « Qui a ordonné à la neige de descendre,

1. Chapitre extrait du magnifique livre de Mgr de la Boullerie *Sur le Symbolisme*, qui peut servir de texte à un discours très actuel et fort intéressant à prononcer.

2. Ps. cxlvii, 16.

1. Is. xlv, 8.

sinon Dieu (1)? » nous explique admirablement les symboles cachés sous ce phénomène de la nature :

« Ces eaux, qui se condensent au ciel pour former la neige, dit le saint Docteur, sont la figure des prédicateurs de la sainte parole, qui, s'élevant vers les choses d'en haut, s'y affermissent et acquièrent une vertu solide au contact de l'Esprit divin.

« Mais des hauteurs de la contemplation, la charité fraternelle les fait redescendre parmi nous, et ils tombent doucement sur la terre comme une pluie de neige lorsqu'ils enseignent humblement l'Evangile aux petits et aux infirmes.

« La neige, tant qu'elle demeure solide, couvre et abrite le sol, et lorsqu'elle commence à se fondre, elle arrose les campagnes. De même les saints, par l'inébranlable énergie de leur vertu, protègent auprès de Dieu la vie des pécheurs; mais ils savent en même temps descendre à leur misère, et ils deviennent alors comme une eau bienfaisante qui les arrose et leur fait produire de bons fruits. Ils se rappellent effectivement toujours que, si la miséricorde divine les a élevés au-dessus de leurs frères, ils ont cependant avec eux une commune origine, comme ces eaux du ciel qui ne fécondent la terre qu'après s'être élevées de son propre sein en vapeurs.

« L'apôtre saint Paul, continue le même Docteur, n'a d'abord été lui-même qu'une de ces vapeurs terrestres, alors qu'il demeurait attaché aux observances de la loi; mais, ravi jusqu'au troisième ciel, il y devient solide comme la neige, quand il échange une sagesse toute charnelle contre la claire intelligence des vérités divines, et cependant il ne s'élève si haut que pour redescendre humblement vers ses frères, les abriter et les féconder comme une neige bienfaisante (2). »

III

C'est pendant la saison d'hiver que la neige couvre nos campagnes.

« L'hiver, dit saint Grégoire (3), est l'image de la vie présente, où, malgré les espérances qui nous portent vers le ciel, une froide torpeur nous enchaîne ici-bas, s'empare de nos âmes et les tient captives. Au lieu de l'ardent amour qui devrait embraser notre vie, nous sentons de plus en plus chaque jour la charité se refroidir en nous. C'est la neige qui enveloppe notre cœur comme d'une couche épaisse et froide. Oh! alors! prenons garde! Là où la charité se refroidit, l'iniquité abonde, dit le Sauveur (4); et la neige devient le symbole du cœur engourdi dans le froid du péché. Aussi est-il écrit de la femme forte, qui est l'image de l'âme fidèle, qu'elle a su garantir sa maison contre le froid de la neige (5). »

Je veux, Seigneur, être comme l'âme fidèle, je veux m'étudier à garantir mon cœur contre

le froid de la neige. Comment l'échaufferai-je mieux qu'au feu de votre amour?..

IV

Mais voici que le Roi-prophète m'apprend que le Seigneur sait communiquer à la neige elle-même la chaleur de la laine : *Dat nivem sicut lanam* (1).

Écoutons saint Augustin :

« Quand nous avons laissé refroidir la charité en nous, notre nature infirme succombe comme enveloppée sous une froide neige. Mais, parmi les cœurs engourdis, il en est que la grâce prédestine et qu'elle transforme. Dieu change alors cette neige glacée et il en fait la laine chaude et précieuse de son propre vêtement, qui est l'Eglise (2).

Agissez ainsi avec moi, Seigneur. Pour n'avoir pas su me prémunir contre le froid de la neige, je suis devenu semblable à la neige. Changez-moi. Seigneur, changez-moi! Au lieu de la neige, donnez-la laine! A l'engourdissement de mes péchés, faites succéder la douce chaleur qui n'appartient qu'à votre Eglise.

V

Le froid de la neige, nous venons de le dire, est l'image du refroidissement de nos cœurs. La blancheur et l'éclat de la neige nous rappellent la pureté de l'âme.

« Quand vos iniquités, dit le Seigneur par la bouche de son Prophète, vous auraient rendus rouges comme la pourpre, vous pouvez encore redevenir blancs comme la neige (3). » Et c'est dans le même sens que David adresse à Dieu cette prière : « Vous me laverez, et je deviendrai blanc comme la neige (4). »

Si par une belle journée d'hiver nos yeux s'arrêtent sur une immense plaine toute couverte de neige, ce beau spectacle nous frappe et nous émeut. La nature, il est vrai, est dépouillée de son feuillage et de ses fleurs, mais l'éclatante blancheur qui la pare nous semble un symbole plein de charmes, le symbole de la pureté! Nous élevons nos âmes vers Dieu, et nous lui demandons pour elles l'éclat sans tache qu'il donne à la neige!

VI

Comment la neige, qui est le symbole de la pureté, ne nous rappellerait-elle pas Marie?

Il y a des montagnes élevées qui ne perdent jamais leur couronne de neige. « Jamais, dit le prophète Jérémie, jamais la neige a-t-elle fait défaut sur les cimes du Liban (6)? »

N'est-ce pas vous, ô Marie, vous que le péché n'a jamais souillée, vous dont la blancheur est sans tache, vous que le Seigneur appelle des hauteurs du Liban pour être couronnée dans les cieux, n'est-ce pas vous qui nous êtes figurée par l'éternelle neige du Liban?

Une pieuse tradition nous apprend qu'au temps du pape Libère, deux saints époux qui

1. Job., xxxvii, 6.
2. Greg., Moral. xxvii, 24.
3. *Ibid.*
4. Matth., xxiv, 12.
5. Prov., xxxi, 21.

1. Ps. cxlvii, 16.
2. In ps. cxlvii, 23.
3. Ps. i, 18.
4. Ps. l, 9.
5. Jerem., xviii, 14.

habitaient Rome firent le vœu de léguer leur héritage à la très sainte Vierge. Or, à l'époque des plus ardentes chaleurs de l'été, l'une des premières nuits du mois d'août, la neige tomba en abondance sur une partie du mont Esquilin, et cette même nuit, la Mère de Dieu apparut en songe à ces deux saints personnages, leur disant que son désir était qu'un temple s'élevât en son honneur sur l'emplacement même que la neige avait recouvert. Le temple fut en effet construit, et aujourd'hui encore, la fête de sa consécration, qui porte le titre de Sainte-Marie-des-Neiges, rappelle à l'univers chrétien que la neige est l'un des symboles de la pureté de Marie.

VII

Quand Jésus-Christ se transfigura sur le Thabor, l'Évangéliste rapporte que les vêtements du Sauveur parurent blancs comme la neige (1).

Saint Augustin nous a déjà enseigné que ce vêtement de neige de Jésus-Christ n'est autre que l'Eglise, dont il est dit aux saints Cantiques qu'elle est toute belle et sans aucune tache (2).

Mais saint Ambroise, interprétant la scène du Thabor, compare le vêtement de neige à la parole divine, « qui enveloppe comme d'un vêtement l'intelligence infinie, et dont les douces leçons descendent mollement sur nos cœurs, comme les flocons de neige sur le sol pour l'abriter et le féconder (3). »

Seigneur Jésus, m'écrierai-je ici avec le même Père, faites briller sur le sol obscur de mon âme l'éclat de votre neige céleste. Rendez à mon cœur souillé la blancheur de la neige. Ne refusez pas à l'ardeur de mes sens le rafraîchissement de la neige !...

(D'après Mgr de La Bouillerie. *Le Symbolisme*, 2 vol. in-12. Prix 7 francs, chez V^o Palmé).

REDRESSEMENTS HISTORIQUES

LA SAINT-BARTHELEMY

La religion n'eut aucune part au crime de la Saint-Barthélemy. (Suite.)

Le Souverain Pontife pouvait légitimement espérer que les victoires de Jarnac et de Moncontour auraient, pour l'honneur de la France et du gouvernement, des résultats autres que ceux qui les suivirent; mais saint Pie V et Catherine de Médicis n'entendaient pas la guerre de la même manière. Le pape voulait que l'Eglise conservât sur le trône de France un fils chrétien, et que ce noble pays, que paralysaient depuis longtemps les factions, redevenu libre et remis de ses blessures, reprît sa place à la tête des nations européennes et les entraînât à sa suite contre les hordes musulmanes. Catherine, au contraire, toujours fidèle à sa politique de transactions qu'on avait constamment suivie, ne voyait dans son succès qu'un moyen de se débarrasser de la guerre en faisant de nouvelles concessions. Au lieu de poursuivre sa victoire,

elle capitula et consentit à reprendre les négociations qui aboutirent à la paix de Saint-Germain. A cette nouvelle, le pape s' alarma. Instruit par l'expérience du passé, il prévoyait bien que cette paix ne serait pas plus stable que toutes celles qui l'avaient précédée. Aussi se hâta-t-il d'exhorter Charles IX à user du droit que lui donnait la victoire pour achever de ruiner l'hérésie, et, en même temps, il l'avertissait que, tant qu'il y aurait division dans les esprits au sujet de la religion, il n'en aurait que du chagrin, et que son royaume serait le théâtre de continuelles factions. Dans sa lettre du 29 janvier 1570, il disait que si une paix durable pouvait exister entre le roi et ses ennemis, si cette paix devait relever la cause de la religion ou procurer en quelque manière la tranquillité de ce royaume fatigué, il ne méconnaîtrait pas son caractère au point de ne pas interposer son autorité pour la faire conclure le plus tôt possible. Mais, ajoute-t-il, comme nous savons personnellement, ce dont Votre Majesté a mille fois fait l'expérience, qu'il ne peut exister d'union entre la lumière et les ténèbres, et qu'il n'y a ici de composition possible qu'une composition feinte et pleine de pièges, nous sommes forcé de trembler pour votre personne et pour le salut de la République chrétienne. Déterminé par ces motifs, nous exhortons Votre Majesté à ranimer son courage, à redoubler l'effet de son habileté naturelle pour dissiper les restes de cette lutte intestine, venger les injures de sa couronne et celles du Dieu Tout-Puissant, à raffermir, enfin à consolider pour sa postérité, autant que pour elle-même, ce royaume ébranlé par la conjuration la plus criminelle qu'ait ourdie la perversité des méchants. » Et quels moyens le Pontife conseille-t-il pour dissiper ces restes de la lutte intestine ? la ruse ? la perfidie ? quel coup de Jarnac préparé en secret et exécuté en grand ? Ecoutons. « Il faut en ceci, continue le Saint-Père, que Votre Majesté ne fasse rien d'insolite ni de nouveau, mais qu'elle continue à suivre la marche qu'elle a suivie jusqu'à ce jour (1) : je veux dire que, laissant de côté toute pensée, toute volupté terrestre qui pourrait la détourner de son devoir, elle n'ait qu'un soin, et ne prête l'oreille à aucun discours des hommes qui lui donneraient des avis contraires. » Il n'y a rien, je crois, dans ce langage qui approche de ce que l'on a bien voulu appeler les conseils perfides de la Cour de Rome. Que fait le pape, en effet ? Il exhorte le roi de France à user du droit des armes plutôt que de se fier à la sécurité d'une paix douteuse, c'est-à-dire qu'il donne là un conseil que tout homme prudent et s'entendant aux affaires aurait pu donner à sa place. Les faits, du reste, ne tardèrent pas à démontrer qu'il avait raison (2).

Mais, en dépit des avertissements et des exhortations du Saint-Siège, la Cour de France passa outre et signa le trop fameux traité que nous connaissons, qui constituait aux Protes-

1. « In quo oportet Majestatem tuam, nihil novum aut inusitatum agere, sed quod huc usque fecit id etiam in posterum facere. » (*Ibid.*, p. 254.)

2. *Vie de S. Pie V*, p. 254.

1. Matth., XVIII, 2.

2. Cant., IV, 7.

3. S. Amb., com., lib. VI, in Ev. Luc., c. II.

tants une puissance politique dans l'Etat. Le pape avait le droit d'en être attristé, et il le fut au delà de toute expression. « Nous ne pouvons, » écrivait-il le 23 septembre au cardinal de Bourbon, sans verser des larmes, songer « combien cette paix est déplorable pour nous » et tous les gens de bien, combien elle est « dangereuse, et de combien de regrets elle » sera la source! Plût à Dieu que le roi eût pu « comprendre, ce qui est très vrai et très manifeste, qu'il est exposé à de plus grands » dangers depuis la conclusion de cette paix, « par les menées sourdes et la fourberie de ses » ennemis, qu'il ne l'était pendant la guerre (1). » Je ne sais comment les historiens qui ont affirmé avec tant d'assurance que la paix de Saint-Germain n'était que le prélude de la Saint-Barthélemy, oseraient encore parler de la complicité de Rome dans cette affaire, connaissant la pensée intime du Saint-Père au sujet de ce traité.

Voilà quels ont été le langage et la conduite du Saint-Siège relativement aux affaires de France. Rien, sans doute, n'est plus opposé aux maximes et aux mesures perfides que les avertissements et les conseils que l'on vient d'entendre. S. Pie V voulait qu'on profitât des avantages de la victoire pour achever de réduire les hérétiques qui étaient en même temps des rebelles, qu'on ne posât les armes que lorsqu'on les aurait mis dans l'impossibilité de se soulever de nouveau et d'organiser de nouveaux complots. La guerre franche et ouverte qu'il conseillait, la condamnation de la politique de Catherine, toujours prête aux concessions, la réprobation des *moyens insolites* et le soin qu'il prend d'avertir le roi de se tenir en garde contre ceux qui les lui conseilleraient, réfutent suffisamment toute accusation de machiavélisme de sa part, tout calcul de guet-apens. Et il faut convenir que, si le gouvernement avait suivi ces avis salutaires, s'il avait dompté par les armes, comme c'était son droit, ceux qui faisaient usage de la force armée pour l'attaquer, il eût épargné à la France les horreurs du 24 août et les désastres des cinq guerres civiles qui suivirent. Le sang des séditeux eût continué, il est vrai, quelque temps encore à couler sur les champs de bataille; mais ce sang, versé au nom du droit et des grands intérêts du royaume, eût rejailli avec honneur sur les armes royales qui l'auraient répandu, sans imprimer de tache sur la mémoire du souverain.

Enfin, il est un dernier reproche dont S. Pie V a procuré d'avance la réfutation. Dans ce vaste complot, tramé par la Cour de France de concert avec le Pape contre les Huguenots, le mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre était une pièce importante. C'était, on se le rappelle, le moyen imaginé par la Cour pour attirer les Huguenots à Paris, afin de les prendre tous du même coup de filet. Nous n'avons pas à revenir sur ce fait pour en faire voir la fausseté; admettons-le tel qu'on nous le présente. Nous demanderons alors à ceux qui

accusent le Saint-Siège de complicité avec la Cour de France comment il se fait que S. Pie V se soit constamment montré hostile à cette union, qui pourtant, à ce qu'on nous dit, était le premier pas à faire dans la voie sanglante dans laquelle on avait résolu de s'engager. Non seulement S. Pie V ne fut jamais partisan de cette alliance, mais même il en proposait une autre tout opposée en principes et en résultats. C'était avec Don Sébastien de Portugal qu'il voulait unir la sœur de Charles IX, et, dans cette vue, il envoya d'abord Louis de Torrès, clerc de la chambre apostolique, auprès du jeune roi de Portugal, pour lui exposer tous les avantages de cette union entre les deux monarchies catholiques, et lui proposer même sa médiation dans cette affaire. On sait aussi que le cardinal Alessandrino eut ordre de se rendre à Paris pour détourner Charles IX de l'union projetée et proposer celle que le Pape conseillait, et que jusqu'à sa mort S. Pie V refusa les dispenses nécessaires pour la célébration de ce mariage. Comment tous ces faits, qu'il n'est pas possible de nier, s'accordent-ils avec la complicité dont on accuse le Saint-Siège dans cette prétendue préparation de la Saint-Barthélemy? Il serait pourtant à désirer qu'avant d'accuser quelqu'un d'un crime, on voulût bien se donner la peine de se rendre compte des faits et de voir si toutes les parties de l'accusation se soutiennent et s'harmonisent ensemble. Sans cette précaution, on court risque de ne prêter son concours qu'à des calomnies et à des mensonges. Ici, comme on le voit, la fausseté de l'accusation est palpable; l'in vraisemblance du système d'intrigue imaginé touche à l'absurde : n'insistons pas.

Ces faits nous conduisent jusqu'à la mort de S. Pie V, arrivée le 1^{er} mai 1572, c'est-à-dire jusqu'à une distance de trois mois seulement de la Saint-Barthélemy. D'après ce qui précède, nous devons conclure que jusqu'ici nous n'avons rien à désavouer dans les conseils et la conduite du Saint-Siège. Il est venu au secours de la monarchie chancelante, il a exhorté Charles IX à user du droit de la guerre contre ses sujets rebelles, il a blâmé la pratique des accommodements dont Catherine de Médicis s'est toujours montrée prodigue : voilà, en trois mots, à quoi se résume l'intervention de la Cour de Rome jusqu'à cette époque.

(La Saint-Barthélemy et les premières guerres de religion en France, leur Caractère, leurs Causes, leurs Auteurs. Un volume in-18 Jésus de 461 pages, titres rouge et noir. 3 francs.)

JURISPRUDENCE ADMINISTRATIVE

Q. — Le conseil municipal, sur la demande du Maire, avait voté une somme de 200 francs pour réparations au presbytère. Ce vote a été approuvé par le préfet.

Deux conseillers grincheux menacent le Maire de faire retomber sur lui les frais de la dépense s'il mandate, prétendant que l'imposition était nulle, parce que le maire, en l'absence de plusieurs des plus imposés, avait fait voter l'un d'eux, qui était mineur.

Le maire peut-il agir sans crainte?

R. — La délibération ayant été légalement

pprouvée par le Préfet, le maire, non seulement *peut*, mais *doit* exécuter la décision du Conseil. En ne le faisant pas, il manquerait grièvement à son conseil et à l'autorité supérieure. Le Préfet est censé avoir approuvé la décision municipale en connaissance de cause, et les deux grincheux en question ne peuvent infirmer en rien une résolution passée à l'état de chose jugée.

Si véritablement il y a eu fraude ou simplement erreur dans le cas, celui qui l'a commise et le préfet qui l'a approuvée peuvent être actionnés (et l'un ne doit pas l'être sans l'autre), soit devant le conseil d'Etat, soit par voie de pétition devant le ministre de l'Intérieur.

Nous inclinons à croire que l'irrégularité qu'on met en avant est sans fondement et, dans tous les cas, explicable sans que le maire soit compromis. Cette voix soi-disant irrégulière formait donc la majorité? Si elle ne la formait pas, le maire pourrait être blâmé tout au plus; mais la délibération n'en resterait pas moins valable.

Notre appréciation s'arrête forcément ici; car nous ignorons quel était le nombre des votants et quelle était la majorité. Notre correspondant aurait dû être plus explicite. Dans notre pensée, le maire peut agir sans crainte. S'il n'exécutait pas la délibération qui est approuvée, il pourrait être actionné de ce chef par l'habitant du presbytère et par le Préfet. Pour couper court aux difficultés, il pourrait interroger ses supérieurs hiérarchiques.

Q. — Dernièrement le délégué cantonal venait visiter l'école de ma paroisse. (C'est un radical de la plus belle eau). Comme curé, je me crus le droit d'assister à sa visite: il me mit à la porte de l'école devant le maire et les élèves. Pour éviter une discussion fâcheuse, je me suis contenté de lui dire que je prenais acte de son impolitesse, et je me retirai.

Le curé a-t-il le droit d'assister aux visites du délégué, comme il a le droit d'assister à celles de l'inspecteur?

R. — Assurément; la loi organique du 15 mars 1850 est formelle touchant les droits des curés. L'article 18 énumérant les personnes par lesquelles l'inspection est exercée, porte expressément ce qui suit: « 4^e par les délégués cantonaux, le maire et le curé, le pasteur ou le délégué du consistoire israélite, en ce qui concerne l'enseignement primaire. »

Le curé, on le voit, est sur le même pied que le maire et le délégué cantonal. Il est regrettable que le cher confrère, qui nous écrit à ce sujet, n'ait pas eu présent à l'esprit ce texte de loi pour le jeter à la figure du grossier personnage qui n'a pas craint de donner un pareil scandale devant des enfants. Le curé a le droit absolu de surveiller et d'inspecter l'école tant qu'il lui plaît et quand il lui plaît. Le délégué cantonal a donc usurpé un rôle qui ne lui appartenait à aucun degré, en même temps qu'il donnait la mesure de sa brutalité et de sa mauvaise éducation. Le curé était là du même droit que lui. C'est ce qu'il fallait énergiquement lui répondre.

Le devoir strict du curé eût été de dénoncer

immédiatement le délégué à l'inspecteur général du district et même au ministre de l'instruction publique; en tout cas, à cause des connivences que ces parvenus trouvent aujourd'hui en haut lieu, d'en saisir l'opinion publique par la voie des journaux.

Q. — Supérieur d'une communauté, je désirerais établir un cimetière, où seraient ensevelis les membres de la communauté, dans une propriété qui dépend du monastère.

1^o Quelles sont les formalités à prendre pour l'établissement de ce cimetière?

2^o Le conseil municipal peut-il s'opposer à l'établissement de ce cimetière?

3^o La communauté n'est pas reconnue; le conseil municipal peut-il exiger que les membres de la communauté non propriétaires soient enterrés dans le cimetière communal? (Le mot de *non-propriétaires* fait entendre que la communauté en question forme une société civile, laquelle ne se compose que d'une partie de ses membres.)

R. — Le droit d'avoir un cimetière particulier est aussi ancien que le monde. L'Assemblée Constituante le respecta, ainsi qu'on le voit par une lettre dans laquelle son comité ecclésiastique décide que les religieux vivant en communauté peuvent être inhumés dans leur couvent, rien ne s'y opposant (19 août 1791).

— Le décret impérial du 23 prairial an XII (12 juin 1804), veut que dans les communes où l'on professe plusieurs cultes, chacun d'eux ait son cimetière particulier (art. 15), et reconnaît, de plus, des lieux de sépulture appartenant aux particuliers (art. 16).

Plusieurs communautés en France ont des cimetières à elles. — « Rien n'empêche, disent MM. Durieu et Roche, qu'un hospice ait un cimetière spécial, et jouisse du droit de faire enterrer sur sa propriété, pourvu que cette propriété soit hors et à la distance prescrite de l'enceinte des villes et bourgs (Décret du 23 prairial an XII, art. 14). Il faut, en outre, que le terrain se trouve à la distance légale des bâtiments hospitaliers. Le cimetière, dans ce cas, étant purement privé, l'administration charitable ne pourrait y faire des concessions; ce qui constituerait une spéculation prohibée, ni même y admettre d'autres corps que ceux des personnes décédées dans l'établissement. »

Le Conseil d'Etat, malgré son désir bien sincère de refuser aux fabriques, c'est-à-dire aux paroisses, d'avoir un cimetière à elles, n'avait pu s'empêcher de reconnaître que les communautés religieuses et tout autre établissement public pouvaient ouvrir un cimetière avec l'autorisation du gouvernement (Avis du 4 juillet 1832).

Ces sortes de cimetières sont, tout aussi bien que les cimetières communaux, soumis à l'autorité, surveillance et police des administrations municipales (Décret du 23 prairial an XII, art. 16). L'autorité municipale peut donc, s'il y a lieu, les faire fermer, et ordonner que les portes en soient murées (Cour de Cassat., arrêt, du 28 décemb. 1839).

D'après ce que nous venons de dire, notre correspondant verra qu'il faut demander l'au-

torisation du gouvernement, lequel probablement, avant de permettre, voudra consulter le conseil municipal de l'endroit, sans être obligé de partager son avis.

Quant à la question de savoir si le conseil municipal peut exiger que les membres de la communauté, non-propriétaires légalement de l'immeuble, soient enterrés dans le cimetière communal, il y a là une subtilité ; si le gouvernement autorise un cimetière pour la communauté, il n'établira pas de distinction entre les divers membres de cette communauté ; et là où le gouvernement ne distingue pas, le maire n'a pas le droit de distinguer.

Q. — Mon maire a fait publier hier par le garde-champêtre que dans quinze jours il serait procédé à la vente aux enchères d'un noyer et d'un frêne situés dans le cimetière.

Le noyer, loin de dépérir, est encore dans un état prospère et donne du fruit. Le frêne est jeune et d'un bel avenir. Ces arbres ne gênent guère pour creuser les fosses, puisqu'ils se trouvent sur les bords.

Le motif vrai qui pousse le maire à cette extravagance est de se venger de ce qu'il a été forcé dernièrement de laisser jouir la fabrique du *spontané* du cimetière, qu'il aurait voulu lui enlever cette année, comme il lui a enlevé le revenu de quelques noyers situés sur d'autres terrains communaux ; revenu dont on avait laissé jouir la fabrique de temps immémorial.

Ce qui prouve bien que ce n'est qu'un pur caprice de sa part, c'est qu'il n'annonce la vente que de ces deux pauvres arbres du cimetière, tandis qu'il en laisse vivre ailleurs qui tombent de vétusté.

Ce qui étonne le plus, c'est que l'affiche, que je viens de lire, porte que cela se fait par *autorisation préfectorale*. Nécessairement le préfet a été trompé. La fabrique se propose d'en écrire à ce dernier pour le faire revenir sur sa décision. Pensez-vous qu'elle aboutisse ? Bien que le cimetière soit propriété communale, est-ce un motif suffisant pour permettre la distraction de ces deux arbres ?

R. — Nous avons reproduit en entier cette lettre de notre correspondant, afin que nos lecteurs sachent sous combien d'aspects la même question peut se présenter. Mais nous ne reproduirons pas nos réponses données en plusieurs circonstances, notamment dans notre numéro du 18 décembre courant. Nous nous contenterons de citer ce que dit à ce propos Mgr André dans son *Cours de législation civile ecclésiastique*. C'est le résumé de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur cette éternelle querelle, embrouillée à plaisir par les maires et les préfets.

« Les arbustes et les émondes des arbres des cimetières appartiennent aux fabriques. Plusieurs décisions ministérielles et entre autres une décision du ministre de l'intérieur, adressée le 21 mai 1818 au préfet de la Somme, prononce même que les arbres excrus sur les terrains servant aux inhumations sont compris dans les revenus attribués aux fabriques par l'article 36 du Décret du 30 décembre 1809. Telle est aussi la jurisprudence suivie au ministère des cultes. Le ministre des finances a rendu enfin plusieurs décisions dans le même sens, en ordonnant la délivrance aux fabriques des arbres plantés dans les cimetières. Ces arbres, en effet, croissent sans culture et ne sont en réalité que des produits spontanés.....

« Si, en dehors des prévisions de la loi et des

répugnances de la nature, qui condamnent la culture d'arbres à fruits dans un terrain servant de sépulture à des cadavres humains, un cimetière renfermait, par exemple, certains arbres, comme noyers, pommiers, etc., le produit en appartiendrait à la fabrique, d'abord parce que la loi n'autorise les communes à percevoir d'autres revenus des cimetières que ceux des concessions de sépulture à temps ou à perpétuité. De plus, si la loi ne donne aux fabriques que le spontané, c'est que la décence ne permet pas qu'on livre les cimetières à la culture de fruits et de plantes légumineuses ; mais on comprend assez qu'il serait ridicule d'attribuer ces fruits à des établissements différents ; car une telle division n'eût été ni rationnelle ni prudente. Aussi ne voit-on figurer nulle part les fruits des cimetières au nombre des revenus communaux.

« En tout cas, un maire ne pouvant faire d'adjudication qu'à la suite d'affiches et de publications, et devant soumettre le procès-verbal d'adjudication à l'approbation du préfet, une fabrique aura tout le temps nécessaire pour faire opposition à l'adjudication ; et en cas que le maire passerait outre, sans tenir compte des observations qui lui sont faites, elle recourrait au Préfet en lui adressant une lettre explicative de ses droits, dans laquelle elle prierait ce magistrat ou de ne point approuver la vente, ou d'ordonner que le produit en sera versé dans la caisse de la fabrique. »

C'est ce que notre correspondant doit avoir fait. Nous lui serons reconnaissant de nous faire connaître la réponse préfectorale.

Q. — Mon maire, malgré mes réclamations répétées, ne s'en tient pas à l'article 77, chapitre IV du Code civil, concernant les inhumations, il prolonge les délais dans ses permis d'inhumer de 28 à 30 heures (cas ordinaire). Est-il dans son droit comme officier de police judiciaire ? sinon, dois-je dans l'intérêt des familles en informer M. le Préfet par mon supérieur hiérarchique ?

R. — Il résulte du texte et de l'esprit de l'article 77 du code civil, d'une part, que le maire, dans certains cas, a le droit d'avancer l'inhumation ; d'autre part, que lui seul a qualité pour l'autoriser, et, par suite, pour fixer l'heure à laquelle elle doit avoir lieu. En effet, de ce que le législateur a prescrit, qu'en règle générale l'inhumation ne pourrait être effectuée que vingt-quatre heures après le décès, il ne serait pas logique de conclure que cette inhumation doive nécessairement être faite aussitôt après l'expiration de ce délai.

Le maire peut donc légalement, et sans empiéter sur les attributions de l'autorité ecclésiastique, avancer ou retarder une inhumation, quand il a des raisons pour le faire : l'avancer si, par exemple, le défunt a succombé à une maladie contagieuse ; la retarder si, d'après la constatation que, soit par lui-même, soit par l'entremise du médecin à ce préposé, il a faite de l'état du cadavre, il a de justes motifs pour suspecter la sincérité de la déclaration effectuée relativement à l'heure du décès, ou les causes qui ont déterminé ce décès, et, par suite, s'il a

u de craindre qu'une inhumation opérée immédiatement après les vingt-quatre heures ne constituât une inhumation prématurée (*Nouvel Journal des conseils de fabriques*, tome I, p. 275).

Voilà la légalité. Mais d'après notre correspondant, son maire a l'air de retarder les permis d'inhumation *sans aucune raison*, par conséquent, par caprice et peut-être pour vexer le curé qui a réclamé itérativement et sans succès. Et arbitraire, en outre, semble ennuyer également les familles. Evidemment cette conduite est blâmable, et si elle est vraiment systématique et constitue un parti-pris, il y aurait lieu de prévenir l'autorité supérieure. Mais nous engageons notre cher confrère à faire porter la plainte par les familles vexées. Les intérêts en jeu ne sont pas assez considérables pour justifier et mériter son intervention personnelle.

Q. — L'entretien des allées du cimetière est-il à la charge de la fabrique ou de la commune ?

L'article 37 du Décret du 30 décembre 1809, mettait l'entretien des cimetières à la charge des fabriques, et une lettre ministérielle du 23 mai 1838 le soutenait encore, malgré la loi récente du 18 juillet 1837. Mais tous les auteurs s'accordent à dire que cette dernière loi a abrogé les dispositions du Décret en ce qui concerne l'entretien des cimetières.

La loi du 18 juillet classe, en effet, d'une manière formelle parmi les dépenses obligatoires des communes, la clôture des cimetières, leur entretien et leur translation dans les cas déterminés par les lois, par ce seul fait elle déchargeait les fabriques. Ce qui le prouve encore, c'est qu'une décision du ministre des finances, en date du 18 décembre 1843 et la circulaire ministérielle du 30 décembre de la même année, abandonnent aux communes les matériaux non réclamés provenant des tombes et monuments, à condition que les communes les emploieront à l'entretien des cimetières. La conclusion immédiate est que les fabriques en sont désormais déchargées.

Il y aurait bien d'autres raisons à invoquer, par exemple, celle de la propriété des cimetières actuels. La loi les déclare propriétés communales, en outre, la commune en perçoit tous les vrais produits, droits d'inhumation, concessions de terrains. N'est-ce pas au propriétaire d'entretenir la propriété ? La même législation, que nous sommes loin d'approuver certes, remet entièrement la police des cimetières entre les mains du maire, qui seul en garde la clef et nomme les employés des cimetières. Avec ce système la fabrique n'aurait même par le moyen de pénétrer dans le cimetière, à sa volonté, pour en nettoyer les allées.

Enfin, il faut reconnaître que, pratiquement, c'est partout la commune, à peu d'exceptions près, qui s'occupe exclusivement du cimetière. Elle exagère même sous ce rapport son droit en ouvrant ses cimetières aux différents cultes, aux suicidés, aux enterrés civilement. Cette dernière circonstance rendrait odieuse l'obligation

pour les fabriques de ratisser les allées pour y faire passer l'impiété et la libre-pensée triomphantes.

Q. — Que doit faire une fabrique pour se faire payer par la commune des dépenses dépassant ses recettes et votées aux budget ?

R. — Nous avons déjà plusieurs fois traité cette question. Nous ne ferons donc que la résumer ici. Pour recourir à la commune, il faut quatre conditions : 1° il faut que l'insuffisance des ressources de la fabrique pour pourvoir à la totalité ou à une partie de la dépense projetée, quels qu'en soient la nature et l'objet, doit être bien constatée ; 2° la subvention doit avoir pour objet une dépense obligatoire et nécessaire ; 3° les revenus de la fabrique ne doivent être employés eux-mêmes qu'à d'autres dépenses obligatoires et nécessaires ; 4° les comptes de la fabrique doivent avoir été communiqués au conseil municipal, à l'époque de leur reddition, et avec leur approbation, ainsi que le budget sur lequel il doit toujours être appelé à donner son avis avant son règlement définitif, dans les communes où la fabrique reçoit une subvention (loi du 18 juillet 1837, art. 21, § 7).

Le conseil de fabrique prend une délibération pour demander une subvention à la commune. Cette délibération est adressée au conseil municipal avec les pièces à l'appui (comptes et budgets). Le conseil municipal délibère à son tour. S'il agréé la demande de la fabrique, il ne faut plus que l'approbation du préfet. S'il la repousse, il envoie son refus au préfet, qui le transmet à l'évêque. Celui-ci, ayant déjà approuvé le budget, est mis en demeure de l'approuver de nouveau ou de s'incliner devant le refus du conseil municipal. S'il maintient son approbation primitive et que le préfet se range à son avis, ce dernier peut inscrire d'office la subvention demandée au budget de la commune. S'il y a désaccord entre l'évêque et le préfet, la chose peut être portée devant le ministre des cultes, qui statue en dernier ressort.

Tels sont les principes et les formalités qu'on doit remplir en général. Mais les situations sont multiples et diverses. Ceux de nos correspondants qui désirent une réponse spéciale sur des faits spéciaux, doivent les préciser avec soin.

POST-SCRIPTUM.

Un de nos abonnés nous écrit :

« *L'Ami du Clergé*, dans son numéro 54, signale un legs de 10,000 francs à placer en rente fixe et dont le produit doit être consacré à l'acquisition de 250 messes.

« Dites à mon confrère que pour ce legs à titre onéreux, il ne doit payer à l'enregistrement qu'un droit fixe de 1 franc p. 100, plus les décimes : ce qui fera environ 125 francs de droits à payer pour les 10,000 francs. *Experto credat Roberto* : pour 2000 francs donnés à ma fabrique à charge de faire acquitter 36 messes par an, on me demandait 225 francs. La fabrique s'est refusée à payer ce chiffre élevé. Après

avoir consulté le trésorier général, à Paris, on n'a demandé que 25 francs. Il y a donc à faire attention, car il n'est pas toujours facile de faire rendre gorge. »

RECRÉATIONS DU PRESBYTÈRE

QUELQUES RECETTES UTILES EN CET HIVER
1879-1880.

Imperméabilité des chaussures. — Gelée pour les rhumes. — Bouillon pectoral pour la grippe.

Nous sommes des amis, et il nous est agréable de vous procurer des satisfactions bien légitimes, et de vous venir en aide quand l'occasion se présente; nous la rechercherions même au besoin; à plus forte raison l'accueillons-nous lorsqu'elle vient d'elle-même.

En ce moment, partout, on ne parle que du froid, qui nous a saisis à l'improviste et au moment où nous pensions être à jamais, grâce au progrès, à l'abri d'une température sibérienne. Nos pères, plus prévoyants et moins sujets aux illusions, l'auraient vu arriver avec calme et sans crainte; mais aussi, quels chauds vêtements que ce drap, que ce *droquet* façonnés par leurs robustes mains! Quelle solidité que ces chaussures massives et grossières, il est vrai! — Elles péchaient par la *forme*, mais le *fond* valait son pesant d'or. J'ai donc feuilleté à votre intention des livres bien poudreux, et traduit du vieux français et converti d'anciennes mesures pour vous faire connaître quelques importants secrets que vous apprécierez, je l'espère, à leur juste valeur.

1° Il s'agit de vos chaussures, qui souvent, pour le plus grand avantage de l'industrie moderne, sont parfaitement semblables à celles de nos braves soldats pendant le triste hiver de 1870-71. Souliers élégants pour entrer dans un salon, mais bien *incomplets* sur une neige glacée et épaisse: voici le traitement que vous leur ferez subir, il les transformera complètement.

Dans un pot en terre vous ferez bouillir, si faire se peut au bain-marie, sinon à un feu modéré, un litre d'huile d'œillette; lorsque ce liquide sera chaud, vous y ajouterez deux cents grammes de suif de mouton et cent cinquante grammes de terebinte. Vous remuez le tout jusqu'à complet mélange, puis vous retirez du feu. Lorsque cette composition, à demi-refroidie, est encore tiède, vous en couvrez avec une forte brosse vos souliers ou vos bottes. Vous la ferez pénétrer partout, même sous les semelles. Quelques heures après, vous frottez vos chaussures avec un morceau de grosse laine, et vous pouvez vous en servir. L'eau ne les pénétrera plus, et vous serez étonnés des excellents services qu'ils vous rendront, surtout en hiver.

2° Il vaut mieux prévenir les maladies que les guérir, cependant, hélas! nous n'avons plus le choix; il faut donc agir, et voici comment vous guérirez les rhumes si fréquents

en cette saison. Voici d'abord une gelée que nous recommandons aux personnes qui ont les organes de la respiration faibles; nous leur garantissons au moins un soulagement en prenant plusieurs fois par jour une cuillerée de cette conserve :

Chiendent, bien propre et coupé	
en petits morceaux.	500 gr.
Racine de guimauve.	125 —
Racine de grande consoude.	90 —
Six têtes de pavots.	» —
Trois pommes-rainettes coupées	
par tranches et pelées.	» —

Faites bouillir le tout dans un litre et demi d'eau jusqu'à réduction du tiers; retirez du feu et passez en exprimant tout le jus qui peut se trouver dans les plantes que vous avez fait bouillir. Filtrez à la chausse et ajoutez le même poids de sucre blanc que celui du liquide obtenu; quand il sera dissous, remettez sur le feu, faites jeter un bouillon et retirez. Vous ajouterez alors dix ou douze grammes de fleur d'oranger.

Cette gelée se conserve comme les confitures. Cinq ou six cuillerées dans la journée ou dans la nuit produisent beaucoup de calme, et triomphent souvent de toux opiniâtres.

3° Voici maintenant un bouillon pectoral très efficace contre le rhume et la grippe; rien de plus facile à préparer; c'est déjà un grand avantage pour nous qui ne sommes ni médecins ni pharmaciens; toutes les cuisinières le feront excellent. Au lieu de prendre un morceau de bœuf, comme pour un bouillon ordinaire, elles prendront du mou de veau; elles assaisonneront fortement ce bouillon avec choux-rouges, navets, betteraves-rouges en tranches très minces et oignons, chacun de ces légumes à peu près en égale quantité.

Avant de prendre ce bouillon, qu'il faut boire assez chaud, vous y ajouterez un bon tiers de lait et de miel, mais seulement dans la tasse où vous devrez le prendre, et au moment même. Ces deux derniers aliments ne doivent pas se mettre dans le vase, où vous conservez ce bouillon; ils le feraient fermenter et aigrir. Ayez soin aussi de supprimer dans ce bouillon le sel et le poivre, nuisibles aux poitrines délicates.

Vous en prendrez une grande tasse deux heures avant le premier repas du matin, et une autre deux heures avant le dernier repas du soir.

Il faut avoir soin de tenir sa poitrine bien couverte, les pieds chauds et bien au sec. Il faut éviter de se découvrir la tête, surtout par les temps humides. Vous vous absteniez de vinaigre, de noix, et de toutes choses salées.

On proportionnera, cela va sans dire, la quantité de mou de veau, des légumes désignés et de l'eau à employer, à la dose que l'on veut faire de ce bouillon, dont il faut continuer l'usage jusqu'à la guérison.

F. M. S.

Le secrétaire-gérant : G. ALCYONI.

CAUSERIE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le marché n'aime point les discussions politiques : chacun savait cela. Une nouvelle preuve vient de nous en être donnée. Durant la session qui vient de se terminer, nos Rentes ont baissé, et l'ensemble du marché a témoigné d'une faiblesse générale. Au moment où elle finit, un mouvement de reprise s'est produit aussitôt. Il est difficile de ne pas voir là un rapport direct de cause à effet.

Le monde des affaires et du travail proteste à sa manière contre ces discussions oiseuses, ces agitations stériles qui font perdre le temps précieux qu'on devrait employer à l'étude des grands intérêts publics. Les capitaux ont horreur du bruit.

Les ressources de la France semblent encore grandir. Malgré la disette, malgré la crise industrielle, la fortune publique ne cesse de s'accroître. Les revenus de l'impôt dépassent de plus de 150 millions les prévisions budgétaires. Deux milliards sommeillent dans les caves de la Banque. L'esprit d'entreprise ne demande qu'à s'élançer vers des œuvres utiles. Si l'on savait donner une direction intelligente et patriotique à ces trésors et à ces forces de toute nature ; que la grandes choses on pourrait accomplir et à quelle hauteur on porterait la richesse nationale !

Le 3 0/0 sur lequel on a détaché le 16 un coupon trimestriel fait 81.50.

Le 3 0/0 amortissable reste à 83.65.

Le 5 0/0 s'est élevé à 115.20.

Les obligations de la Ville de Paris ont un marché restreint.

Les fonds d'Etats étrangers sont quelque peu délaissés actuellement, et certes nous ne nous en plaindrons point.

L'Italien a fermé à 81.40.

Les Rentes Austro-Hongroises n'ont donné lieu qu'à des transactions restreintes ; les derniers cours ne s'écartent guère des limites du samedi précédent. Pour faire face au déficit de 1880, le ministre des finances de 1880, le ministre des finances de l'Autriche est autorisé à émettre pour 16 millions de florins de rente 4 0/0 en or.

Quant au royaume de Hongrie, où le déficit devient normal, il va être obligé de vendre vingt domaines de l'Etat qu'on estime à 20 millions de florins, pour faire face aux nécessités les plus urgentes.

Les fonds Russes sont toujours stationnaires. Le 5 0/0 1870 reste à 88 1/4 et le 5 0/0 1877 à 95. Très peu d'affaires en attendant qu'on connaisse exactement les projets du ministre des finances pour parer au déficit du budget. L'emprunt intérieur dont il est question est trop peu important pour faire face même aux besoins les plus urgents du Trésor russe il faudra forcément en arriver à un emprunt extérieur.

Les obligations Egyptiennes 6 0/0 ont conservé leurs cours de 256 à 257, et les obligations des chemins Egyptiens ont fait de 395 à 400 francs. On croit à une prochaine solution des difficultés qui existent entre les contrôleurs généraux et le khédive.

Les valeurs Ottomanes ont encore fléchi ; du reste, leur cours sont purement nominaux et la tendance à la baisse prédomine toujours.

Les chemins de fer français sont bien tenus.

Le Crédit Foncier a été rudement affecté par l'emprunt annoncé par la Banque Hypothécaire.

Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que la réussite du projet du nouvel emprunt susciterait ainsi au Crédit Foncier un rival sérieux.

La rivalité entre le Crédit Foncier et la Banque hypo-

thécaire ne peut qu'amener un adoucissement des conditions faites par l'argent à la propriété, de même que la concurrence faite par certaines Sociétés de Crédit à la Banque de France ont eu pour effet de donner de l'argent à meilleur marché aux affaires. Déjà cet effet s'est produit. L'argent n'est plus à 5 0/0 pour la propriété. Le Crédit Foncier lui-même a dû abaisser le taux de ses prêts de 5.60 0/0 à 4.45.

Ce que nous disons plus haut vient à l'appui des mesures prises par l'Assemblée des actionnaires de la Société générale de Librairie Catholique.

Cette société avait émis un certain chiffre d'obligations dont l'intérêt, quoique dû à 5 0/0 seulement, revenait en réalité, si on y ajoute les droits de timbre, l'impôt dû à l'Etat, etc., à plus de 5.50 0/0.

En échangeant ces obligations contre des actions et en se mettant en lieu et place des obligataires, les actionnaires de la Société générale de Librairie Catholique feront une excellente affaire, car les 5 1/2 0/0 payés aux obligations représentent à l'heure actuelle un bon rendement, et les immeubles construits avec le produit des obligations, augmenteront l'actif et de leur valeur et de leur plus-value future.

Nous avons parlé souvent des parts de la France Nouvelle, nous nous contenterons aujourd'hui de reproduire ce qu'en a dit le *Journal des valeurs non cotées* dans son numéro du 13 courant. Il s'exprimait ainsi :

« Fondé en 1870, le journal la France Nouvelle, aujourd'hui à sa neuvième année d'existence, est arrivé à un tirage de 14.000 numéros. Au commencement de cette année, la propriété en a été divisée en parts émises à 250 francs ; depuis cette époque, ce prix s'est maintenu, et en raison des résultats déjà acquis est appelé à s'élever dans de notables proportions. Le service de la publicité se développe chaque jour davantage et les annonces donnent des bénéfices toujours croissants. Aussi, la gérance, qui annonce déjà pour l'exercice 1879-80 un dividende de 6 à 7 0/0 espère arriver au chiffre de 10 0/0 dès l'année prochaine. Ces parts offrent donc à l'épargne un excellent placement au double point de vue de l'intérêt et de la plus-value certaine à courte échéance. »

Ce sont des avis dont il faut profiter ; ils viennent à l'appui de nos conseils.

S'adresser au directeur de la *Gazette financière*, M. E. Vattier, 8, passage Saulnier, à Paris. G. A.

LIVRES D'ETRENNES

La Société Générale de librairie catholique a préparé pour 1880 une admirable collection de ces livres. Avant tout, texte irréprochable, et, comme illustrations, soin, richesse, perfection artistique au possible. Il y a des séries pour tout le monde : Enfants, Jeunes Gens, Jeunes Filles, Dames du monde, Mères de Famille, Ecclésiastiques, Communautés. — Demander son Catalogue, assurément l'un des plus variés et des plus riches.

On le recevra franco par poste, de suite.

Nous rappelons à MM. les Actionnaires qu'ils ont droit à l'exclusive faveur de jouir d'une remise de 20 0/0 sur tous les livres d'Etrennes, port à leur charge.

PRIME SPÉCIALE

Pour les abonnés de l'*Ami du Clergé* et de l'*Enseignement catholique*

AGENDA DU CLERGÉ POUR 1880

Division des Matières :

A. — Cour romaine. — Cardinaux français. — Nonciature apostolique de France. — Episcopat français.

B. — Dictionnaire des lois civiles ecclésiastiques les plus usuelles.

C. — *Le Prêtre médecin* : § I. Remèdes que tout prêtre doit avoir chez lui. — § II. Plantes médicinales que tout prêtre doit cultiver ou récolter. — § III. Préparation des remèdes les plus usuels. — § IV. Traitement des maux et maladies ordinaires.

D. — Petit Rituel et Formulaire liturgique. — § I. Bénédiction diverses. — § II. Ce qu'il faut entendre par *liturgie* et *rubriques*. — § III. Des différents degrés dans la solennité des fêtes. — § IV. Indication des jours où il est interdit de dire des messes de *Requiem*. — § V. Des *fêtes* : Explication de ce mot. — Différentes espèces de fêtes. — Règles qui déterminent quand il faut dire ou omettre les offices des fêtes.

E. — *Le Prêtre en voyage*. — Notions générales. — § I. Billet perdu avant l'enregistrement des bagages ;

— dans les salles d'attente ; — pendant le trajet. — § II. *Bagages* : Ce qu'ils peuvent contenir, — dans quel cas plusieurs voyageurs peuvent les réunir pour éviter plusieurs ports ; — bagages égarés ou perdus. — § III. *De la personne du voyageur* : Contraventions auxquelles il peut s'exposer. — Réclamations s'il est laissé en route, — s'il se trompe de convoi, — si le train lui cause des retards préjudiciables, s'il survient un accident et qu'il soit blessé, etc., etc.

F. — Renseignements sur les demandes en cour de Rome.

G. — Pension de retraite des Ecclésiastiques.

H. — *LE PRÊTRE, CONSEILLER EN FINANCE*. — § I. *Termes financiers* : Actions, — Obligations, — Titres au porteur, — Titres nominatifs, — Dividendes. — § II. *Perte, vol ou destruction des titres* : Moyen de procéder en pareil cas. — § III. *Des bons placements* : Valeurs françaises, — Valeurs étrangères, — Valeurs à lots, — Entreprises catholiques.

NOTA : L'*Agenda du Clergé* indique comment on peut lire toute sa Bible dans l'année : c'est en marquant jour par jour un sujet de lecture et en renvoyant à tous les passages concordants. Il vaut la peine d'être acquis rien que pour cette précieuse idée.

Il contient en outre, un certain nombre de pages blanches pour l'inscription des noms des Catéchismes, des Congrégations, etc. etc.

Un charmant et élégant volume de poche, cartonné. Prix : 4 francs.

REMISES : 2 francs au lieu de 4, pour ceux qui s'abonnent à l'un ou à l'autre journal. — Entièrement gratuit pour ceux qui s'abonnent à la fois à l'*Ami* et à l'*Enseignement*.

M. HENRI BIJON s'engage formellement et sans réserve à reprendre à ses frais tout envoi qui ne conviendrait pas à l'acheteur.

Nous connaissons l'honorabilité de M. HENRI BIJON, propriétaire de vignobles à Bordeaux, et aussi la bonne qualité de ses vins naturels. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander aux personnes soucieuses de leur santé et de leurs intérêts

VOICI SES PRIX :

Bordeaux-Général	1876,	la Barrique,	150 Fr.	} Vins prêts pour la bouteille.
—	1878,	—	150 —	
Médoc Saint-Laurent	1875,	—	250 —	
Château Paylaune-Bijon	1874,	—	400 —	
Vin blanc de Cérons	1874 (pour le saint sacrifice).	—	180 —	

Livraisons en barrique de 228 litres ; en 1/2 barrique de 114 litres. 5 Fr. en plus pour les demies.

Château Paylaune-Bijon (en bouteilles, très-vieux) 30 Fr. la caisse de 12 bouteilles.

Vin de Saint-Raphaël vieux, naturel, authentique. Excellent vin de dessert en même temps que le meilleur des fortifiants, recommandé par les Facultés de médecine aux personnes anémiques ou faibles.

Prix : 2 Fr. 50 le litre, en caisse de 12 litres.

2 25 en fûts d'au moins 25 litres.

Franco de fûts ; transport et droits en plus.

Adresser les demandes : A M. HENRI BIJON, propriétaire, 16, rue Bonafoux, à Bordeaux.

Seule médaille d'or, Exposition univers. 1878.

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

Méthode pour apprendre, sans maître, en deux heures, à 1 fr. 50, franco. DUPLOYÉ, 12, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris.

AFFECTIONS DE POITRINE, Rhumes, Bronchites et Gripes, guéries par SIROP et PÂTE DE BERTHE A LA CODEINE. Pour obtenir sûrement les effets de la codéine, exiger la signature BERTHE et le timbre bleu de l'Etat français. Dans toutes les principales pharmacies.



Nous ne saurions trop engager nos lecteurs soucieux de leur santé et désireux de supprimer les intermédiaires à s'adresser à M. LALANNE.

Comme garantie absolue de sa loyauté, M. LALANNE reprend à ses frais son vin, s'il ne donnait pas la plus entière satisfaction.

Nous aimons à recommander une maison aussi sérieuse.

VINS RECOMMANDÉS

- 1° Une excellente Barrique, vin rouge, Médoc vieux, à 450 francs les 228 litres.
 - 2° Une Barrique Margaux-Graves-Médoc, grand vin rouge de dessert, à 300 francs les 228 litres.
 - 3° Une Caisse de 25 bouteilles, vin rouge, Médoc Graves vieux à 50 francs la caisse.
 - 4° Une Caisse de 25 bouteilles, Margaux-Graves-Médoc grand vin rouge de dessert, à 400 francs la caisse.
 - 5° Une Caisse de 25 bouteilles, Sauternes, grand vin blanc de dessert, à 50 francs la caisse.
- Le transport et les droits de régie, à la charge du destinataire, paiement à trois mois.

M. LALANNE, PROPRIÉTAIRE DU DOMAINE DE LA GUITARDE A MACAU (Médoc).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉDICATION. — TOUTE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE

I. — Homélie, Sermons, Catéchèses sur l'Épître et l'Évangile de chaque Dimanche.

TABEAU SOMMAIRE :

Avent. — 1^{er} dimanche	49-51	Pentecôte (Jour de la)	409-411
— II ^e —	65-66	— 1 ^{er} dimanche	423
— III ^e —	81-83	— II ^e —	433-435
— IV ^e —	97-100	— III ^e —	445-446
Homélie sur les O de l'Avent :		— IV ^e —	457-459
1 ^o O Sapientia	735	— V ^e —	469-471
2 ^o O Adonai	747	— VI ^e —	481-483
3 ^o O Radix Jesse	760	— VII ^e —	493-495
4 ^o O Clavis David	761	— VIII ^e —	505-507
5 ^o O Oriens	772	— IX ^e —	517-519
6 ^o O Rex gentium	774	— X ^e —	529-531
7 ^o O Emmanuel	784	— XI ^e —	541-567
Quinze plans d'instructions sur le Pêché	721	— XII ^e —	553-579
Épiphanie (Jour de l')	145	— XIII ^e —	565-580
— 1 ^{er} dimanche	146-147	— XIV ^e —	577-591
— II ^e —	162	— XV ^e —	589-592
— III ^e —	177-179	— XVI ^e —	601-603
— IV ^e —	191-195	— XVII ^e —	604-613
Septuagésime	209-211	— XVIII ^e —	615-625
Sexagésime	221-223	— XIX ^e —	616-637
Quinquagésime	233-235	— XX ^e —	627-649
Carême — 1^{er} dimanche	249-252	— XXI ^e —	3, 628-661
— II ^e —	265-267	— XXII ^e —	639-673
— III ^e —	277-279	— XXIII ^e —	17, 640-685
— IV ^e —	289-291	— XXIV ^e —	33-697
Passion (Dimanche de la)	301-302	— XXV ^e —	709-722
Rameaux (Dimanche des)	313-315		
Pâques (Jour de)	325-327		
— 1 ^{er} dimanche après Pâques	337-338		
— II ^e —	349-351		
— III ^e —	361-363		
— IV ^e —	373-375		
— V ^e —	385-387		

II. — Fêtes.

Annonciation. — 1^o Origine de cette fête, 2^o Considérations, 3^o Conclusions pratiques	305
Ascension. — Considérée 1^o par rapport à J.-C., 2^o par rapport à nous	387, 397 (n ^o 29)
Assomption.	543

Circoncision. — La circoncision judaïque préfigurait la circoncision spirituelle du chrétien. Nous y trouvons : 1^o l'idée du sacrifice de notre liberté, 2^o l'idée du sacrifice de notre mollesse, 3^o l'idée du sacrifice de toute vaine gloire	129
La Circoncision et le Baptême, conférence dogmatique	145

Eglises (Dédicace des). — Nous enseigne : 1° Que le temple de Dieu est saint, 2° nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu	3
Respect intérieur dû aux églises, respect extérieur	17
Les églises, temples de la Présence réelle	698
Epiphanie . — 1° Mystère de manifestation par rapport à Jésus-Christ, 2° Mystère d'instruction par rapport à nous	145
Fête du saint Nom de Jésus . — 1° signification de ce saint nom ; 2° ses mystères	161, 580
Immaculée-Conception	83
Lorette (Fête de la Translation de Notre-Dame de)	748
Maternité de Marie	652
Morts (Commémorations des). — Motifs généraux de la pitié envers les morts. — Effets de cette pitié	2
Commentaire du mot de saint Paul : <i>Cupio dissolvi</i>	687
Noël . — doit servir 1° à réveiller notre foi, 2° à ranimer notre amour	113
— La crèche nous montre : un Dieu humilié et des disciples pleins d'orgueil, — un Dieu pauvre et des disciples avides des biens terrestres, — un Dieu souffrant et des disciples immortifiés	114
Noël . — Préparation au temps de Noël : 1° par le sacrifice du cœur, 2° par l'innocence de l'âme, 3° par la pratique des vertus chrétiennes	781
Conférence liturgique sur Noël, antienne, messes, communion eucharistique	416
Nativité de la Sainte Vierge	593
Purification . — Nous enseigne trois sortes d'immolations : 1° de la volonté, 2° des sens, 3° de la vie	193
Fête de la Purification	212
Présentation (Fête de la)	711
Rosaire (Fête du)	641
Sept-Douleurs (Fête de Notre-Dame des)	328
Toussaint (la) — 1° Les Exemples des saints nous apprennent à gagner le ciel, — 2° leurs Prières nous aident à le gagner	2
— Sur le culte des reliques des Saints	641
— Ce que les Saints ont fait pour Dieu, ce que Dieu a fait pour les Saints	686
Visitation (Fête de la)	472

III. — Sujets des Homélies, Sermons, Catéchèses.

A

Aide (sur l') de Dieu	553
Amour de Dieu . — Pourquoi et comment nous devons aimer Dieu	604-614
Amour des Ennemis . — Nous est imposé : 1° par l'autorité de Dieu, 2° les droits du prochain, 3° notre propre intérêt	3-177
Amour du Prochain . — 1° Devoir d'aimer le prochain, 2° manière de l'aimer	233
An (Nouvel). — Double sujet de tristesse et de joie. Tristesses : 1° Nous pleurons des morts, 2° Nous avons été éprouvés, 3° Nous comptons une année de moins. Joies : 1° C'est un jour de famille, 2° Un jour d'amitié, 3° Un jour d'espérance	130
Anges . — 1° Devons-nous admettre leur existence ? 2° Que sont-ils ? 3° Quel est leur ministère ?	131
Aumône . — Le devoir de l'aumône est fondé 1° Sur l'ordre de la Providence, 2° Sur les préceptes de la religion, 3° Sur nos propres intérêts	397
Son double objet : aumône corporelle, aumône spirituelle	423
Aveuglement Spirituel : Caractère, terribles effets, manière d'en sortir	234

B

Baptême . — Administration et cérémonies	567
— La Circoncision et le Baptême : conférence dogmatique	148
Rapports du baptême avec les mystères de la rédemption	481
Barque . — Figure 1° de l'Eglise, 2° de la vie, 3° de notre cœur	194
Béatitude céleste . — 1° En quoi elle consiste, 2° Dons et prérogatives qu'elle procure à l'âme et au corps, 3° A qui elle est réservée	211
Bible . — 1° Richesse, de la Bible, qui est le livre du théologien, du moraliste, du philosophe, du législateur de l'historien, 2° Respect qui lui est dû	65

C

Chrézien . — Vertus qu'il doit posséder et pratiquer	469
Combat spirituel . — 1° nécessité de ce combat, 2° sa nature, 3° manière de combattre	209
Commandement de Dieu (Deuxième). — 1° Ce qu'il nous ordonne, 2° ce qu'il nous défend	83

Communion (V. Eucharistie)	99-291
---	--------

Communion pascalle . — Crime de ceux qui ne communient pas à Pâques, marqué d'un triple caractère : Séparation, désobéissance, scandale ; 2° Fruits de cette communion : une dévotion solide, intérieure, durable	325
— Retraite de première communion	376
Confession . — 1° Ce qu'elle est, 2° sa nécessité, 3° ses qualités	279
Confiance . — Vertu bien nécessaire et bien rare ; la plus naturelle et la plus difficile à faire entrer dans le cœur : 1° Idée, 2° motifs, 3° pratique de la confiance chrétienne	178
Connaissance (de la) de Dieu	709
Connaissance de soi-même . — 1° Sa nécessité, 2° ses avantages	82
Contrition . — Nature, nécessité, qualités	537
Sur la contrition parfaite et imparfaite	519
Correction fraternelle . — Consiste : 1° dans l'humilité, 2° la douceur, 3° la charité	589
Croix (Signe de la). — 1° Il est respectable ; 2° il est salutaire	422
Crucifix . — 1° Il rappelle le péché et parle de justice et de miséricorde ; 2° Il est un foyer d'amour, — une source de consolations, — le grand principe du vrai dévouement	313

D

Démon . — 1° Cherchent à nous porter au mal, 2° Nuisent moralement et matériellement, 3° Armes pour les combattre	651
Dimanche . — Obligation et manière de le sanctifier	603
Dons de Dieu (Abus et usage des)	662
Duel . — (V. Homicide)	471

E

Eglise comparée à une barque	194
Enfants . — Leurs devoirs envers leurs parents	147
— Devoirs des parents envers eux	351
— L'enfant exemple de ses parents	44
Enfer . — 1° Ce qu'il est, 2° Ses peines, 3° Damnés	495
Ennemis du salut . — 1° Quels sont ces ennemis, 2° Victoire qu'il faut remporter	373
Epoux . — Comment ils doivent considérer le mariage. Leurs devoirs mutuels	616

Epreuves. — 1° Pourquoi Dieu ne nous affranchit-il pas des misères de cette vie? Quelle utilité les fidèles doivent-ils y trouver 415
 Leur prix et dispositions qui les rendent utiles et salutaires 445
 Elles sont la gloire du chrétien. 601

Espérance. — 1° Ce qu'elle est, 2° Son objet, 3° Sa nécessité pour le salut. 363

Eucharistie. — En quoi consiste la préparation à la Sainte-Eucharistie? Que faut-il faire pour la recevoir dignement? 99

— Effet que produit en nous le Pain Eucharistique. 291-435
 — 1° Ce qu'elle comprend. 2° A quel âge on doit la recevoir, 3° A quelle époque de l'année il y a obligation de la recevoir. 315

Evangile. — Prédication et établissement. 541

Exemple. — 1° Obligation du bon exemple, 2° Ses fruits, 3° En quoi nous devons le donner. 349

Extrême-Onction. — 1° Sa nature, 2° Ses effets, 3° Dispositions requises pour la recevoir 195

F

Filleuls. — Obligations envers leurs parrain et marraine. 615

Foi. — Peut être envisagée sous deux aspects: 1° Dans son objet par rapport à Dieu et à l'homme, 2° Dans ses manifestations sociales. 564

G

Grâce. — 1° Ce qu'elle est, 2° Sa nécessité, 3° Ses effets. 411

Guérison. (Sur la) du sourd et muet. 542

— des dix lépreux 566

— Du fils de la veuve Naïm. 590

— du paralytique. 626

H

Homicide. — Considéré au point de vue spirituel et corporel. 471

Humilité. — Consiste à être humble au fond du cœur, — envers tous, — et dans la seule vue de Dieu . . . 602

— du publicain; orgueil du pharisien. 530

I

Incarnation. — Nécessité de l'Incarnation par rapport au Pêché 782

Injures (Pardon des). — Trois raisons en démontrent la nécessité: 1° l'autorité de Dieu, 2° les droits du prochain, 3° notre intérêt personnel. 3-177

J

Jean-Baptiste (S.). — 1° Sa conduite vis-à-vis du Sauveur; 2° Jésus prend sa défense; 3° fait son éloge. . . 66

Jésus-Christ. — Exemples de Jésus-Christ: 1° *Piété, Obéissance, amour du travail*; 2° moyens de lui ressembler; *l'aimer, l'invoquer, l'imiter*. 146

— Modèle du chrétien dans les tentations. 250

— Qu'est-il? — Est-il fils de Dieu? — S'est-il incarné? 267

— Imitation de Jésus-Christ: 1° Penser comme lui, c'est la règle de toute vérité; 2° faire comme lui, c'est la maxime de toute vertu. 277

— Miracles de Jésus-Christ: Enseignements qu'ils nous présentent 278

— Manière dont il les opérait: il prouvait sa divinité. 592

— Ils sont marqués d'un triple caractère: il agit comme médecin, comme père, comme roi. 290

— Jésus-Christ: besoin de l'intelligence, besoin de la volonté, besoin du cœur. 458

Joies. — du monde: Elles sont: 1° courtes, fausses, dangereuses, coupables; 2° de la Religion: elles sont véritables, sincères, pures, éternelles. 81

Jugement dernier. — 1° Dieu, juge clairvoyant, intelligent, intéressé, saint et pur du jugement dernier; — matière; — châtiments. 34

2° Un chrétien doit le croire; — un pécheur doit le craindre; — un juste doit le désirer. 50

3° Par quoi sera-il précédé? que s'y passera-t-il? — à quoi servirait-il? 51

Comparution de l'âme au tribunal de Dieu. 506

Faut-il admettre un jugement après cette vie? Dans quelles conditions il se fait. 507

Justice chrétienne. — Opposée à la justice pharisaïque.

— Avantages qui la distinguent. — Biens qu'elle procure. 470, 494

Ce qu'il faut faire pour être juste 565

L

Larmes (sur les) de Jésus-Christ: 1° larmes de persistance; 2° larmes de zèle; 3° larmes de charité. 518

Loi. — Loi mosaïque et loi de grâce 517

M

Maîtres. — Que nul ne peut servir deux maîtres. 577

Mariage. — 1° Sa nature, 2° ses effets, 3° ses devoirs. 162

Marraines. — Mission, devoirs, égards. 615

Meurtre. — (V. Homicide). 471

Monde. — Est un tyran et use envers nous de trois sortes de tyrannies: 1° de la mode ou des usages, 2° de l'opinion, 3° des passions. 289

— Ses joies sont courtes, fausses, dangereuses, coupables. 81

Mortification. — 1° Nécessité de mener une vie mortifiée. 2° En quoi elle consiste. 361

O

Oraison dominicale. — Manière de la réciter et demander qu'on y fait. 62

P

Pain matériel et pain eucharistique. — Comparaison et effets respectifs. 291

— miracle de la multiplication des pains. 481

Paix. — Celle que Notre-Seigneur donne aux hommes a un double objet: 1° l'esprit, 2° le cœur. 33

Pape. — 2° Comment il a été constitué chef de l'Eglise.

— 2° ses appellations, 3° son autorité. 459

— Baissement du pied. 718

Parabole de la Vigne. 210

De la semence. 221

Du levain, et du grain de senevé. 697-710

Pardon des Ennemis, des Injures, (V. ces mots) . . . 3-179

Parents. — Pourquoi devons-nous: 1° respecter nos père et mère, 2° les aimer, 3° leur obéir, 4° les assister? 147

Leurs devoirs envers leurs enfants 351

Parole de Dieu. — 1° Ce qu'elle nous apporte, ce que nous lui devons. 222

— Nous est nécessaire, nous devons y soumettre notre intelligence, notre volonté. 223

Passion. — Jésus-Christ s'y montre le grand sacrificeur de son peuple et le pontife de la nouvelle alliance. . . 301

Il y prouve son innocence et sa sainteté, — quelles ont été les œuvres de la Passion de Jésus-Christ? —

Quel crime ont commis les Juifs en le crucifiant? . . . 304

Jésus au Jardin des Oliviers, en face du Calice qu'il devait accepter; — devant Judas, en face de la trahison;

— devant Caïphe, en face de l'hypocrisie; — devant Pilate, en face de la lâcheté; — devant le peuple en face de l'ingratitude; — au milieu des bourreaux, en face de la cruauté. 314

Passions. — 1° Conspiration et révolte des Passions; 2° Caractère, universalité, perpétuité, centralisation des Passions. 49

Leur tyrannie 289

Pasteur. — Caractères du Bon Pasteur: Jésus-Christ; signes auxquels il reconnaît ses brebis: les fidèles. . . 350

Pêché (sur le). 493, 579

— Sa naissance. — Ses progrès. 733

— Cause de l'abandon de Dieu. 745

— Conduit à l'impénitence finale. 746

— De la peine du Pêché. 757

— Ses effets à l'égard de Dieu. 758

— Il l'anéantit: 1° jusqu'à la condition des esclaves,

2° jusqu'à la condition des pécheurs. 769, 770

Pêche miraculeuse. — Figure de la conversion du monde. Enseignements qu'elle renferme.	457
Pêcheurs. — Sollicitude et bonté de Jésus-Christ à leur égard	446
Pénitence. — 1° Ce qu'elle est, — 2° sa nécessité, — 3° de quelle manière on y arrive.	446
Persévérance. — 1° Motifs, 2° Moyens de persévérance	33
Prêtre (le). — <i>Auxiliaire</i> de Dieu, <i>ambassadeur</i> du Christ, <i>continuateur</i> de l'œuvre de la rédemption, <i>apôtre</i> de la vérité sur la terre, etc.	97
Prière. — Nécessité, universalité, puissance.	385
Nature, qualités, objet.	387
Providence. — 1° Existe, 2° s'étend à l'ordre moral et surnaturel, comme à l'ordre physique et matériel, — 3° le triomphe des méchants et l'humiliation des justes ne permet pas de la révoquer en doute.	483
Prudence chrétienne.	649
R	
Reconnaissance envers Dieu.	635, 650
Rédemption. — Nature de ce mystère, — 2° comment il s'est accompli, — 3° But que Notre-Seigneur s'y est proposé	235
Règne de Dieu.	591
Religion. — 1° Est nécessaire, — 2° a dû nous être divinement révélée, — 3° nous enseigne l'autorité de l'Eglise, — 4° nous devons la connaître, croire et pratiquer.	66
Joies qu'elle procure : 1° Elles sont véritables, — 2° sincères, — 3° pures, — 4° éternelles.	81
Rénovation chrétienne.	637
— Par l'esprit de charité et de conversion	638
Repentir. — Fut ignoré des païens. Sublime mystère chez les chrétiens : 1° Sa grandeur, — 2° sa fécondité, — 3° bonheur qu'il procure.	98
Restitution. — Matière et obligation.	628
Résurrection. — 1° Jésus-Christ est véritablement ressuscité, — 2° sa résurrection nous fournit les motifs et modèle d'une résurrection véritable.	326
La Résurrection de Jésus-Christ est un fait incontestable, — comment il est ressuscité — et pourquoi.	327
La Résurrection de la chair est une vérité certaine, — pourquoi le corps ressuscitera, — Comment se fera la Résurrection.	338
Résurrection de la fille de Jaïre	685
Riche. — Explication de la parabole du Riche.	505

S

Sacerdoce (<i>V. Prêtre</i>).	97
Que's pouvoirs et quels honneurs il confère	179
Saint-Esprit. — Triple objet de sa mission	37
Qualités : Consolateur et Esprit de vérité.	398
Nature et génération.	399
Ses effets dans une âme.	409, 411
Sainteté. — Elle est : 1° Ce qu'il y a de plus grand, — 2° de plus utile, 3° de plus illustre.	265
Saint-Sacrement (fête du). — Considérations sur l'esprit de cette fête.	433
Salut. — 1° Rien de plus grand que l'œuvre de notre salut, — 2° Rien de plus méconnu, de plus méprisé en ce siècle. — Qu'il faut le poursuivre et le perfectionner sans cesse.	249
673	
Samaritain (parabole du)	554
Sang de J.-C. — 1° Dans l'Ancien Testament, — 2° sur le Calvaire, — 3° dans l'Eucharistie.	337
Souffrances. (<i>V. Epreuves</i>)	115, 445, 601
Suicide (<i>V. Homicide</i>).	471

T

Tentations. — Précautions à prendre et moyens de défense.	250
— Ce que c'est que la Tentation, — Pourquoi Dieu la permet, — Comment on doit y résister.	252
Transfiguration de N.-S. — Image de la transformation que le chrétien doit opérer en lui-même par la pénitence	266
Trinité. — Se manifeste, 1° dans la puissance du Père, 2° dans la sagesse du Fils, 3° dans l'amour du Saint-Esprit.	421
Tristesse chrétienne. — 1° Tristesse chrétienne, 2° tristesse de la mortification, 3° tristesse du péché	362

U

Union chrétienne.	613
----------------------------------	-----

V

Vaillance (de la) chrétienne.	661
Vie spirituelle. — Nécessité de marcher dans ses voies.	577
Vigne (Parabole de la).	210
Vérité. — Réside dans la parole de J.-C. — Devoirs qui en découlent.	674

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Consultations, Jurispurudence, Histoire, Littérature, Polémique, Sujets divers.

A

A bas la calotte.	403
Abrutis (les) de Gambetta.	44
Absolution. Peut-on exiger une assurance verbale ou écrite de l'absolution donnée à un pénitent.	334
— <i>Complicis.</i>	382, 395
— des enfants avant la 1 ^{re} commun on.	427
— donnée sous condition à un mourant.	644
Abstinence. — Oblige-t-elle en pays étranger.	691
Actions. — Peut-on, en conscience, en acheter aux sociétés qui transgressent la loi du dimanche?	243
Adjoint. — Sa place au conseil de fabrique ou au banc d'œuvre.	432

Adoration perpétuelle. — Quelle messe chanter le mercredi des cendres.	356
— Messe chantée un jour de fête double.	500
Affiches. — Sur la porte d'un presbytère.	371
— dans l'église, sur les murs, la porte.	467, 504, 731.
Ami du Clergé. — Programme	1
An (1 ^{er} de l'an). — Visites du curé, du maire et de l'insti- tuteur	207
Aquoi servent les convents.	357
Arbres. — Arrachage, Remplacement. 383, 525, 668, 715	
Archéologie. — Lettre de Mgr. Turinaz, sur l'archéologie sacrée.	171, 187
Archiprêtre. — Costume spécial.	765
Articles organiques. — Leur autorité	35

Assassin (L') du curé Leredde.	
Associations pieuses — Conditions requises pour leur érection	343
Assurances. — A qui incombent les frais d'assurance d'une église	408
— Perte d'une police d'assurance	668
Astres. — Si l'on peut soutenir qu'ils sont habités	356
Aubes comprenant des matières non liturgiques	715
Aumônerie (L') militaire en Espagne	80
Aumônier. — Peut-on être à la fois curé et aumônier	473
— Vicaire qui en remplit les fonctions: Indemnité	174, 418
Autel. — Droit d'achat et d'érection	432
Ave de saint Joseph	310

B

Banc d'œuvre. — Place gratuite	667
Bagages. — Défense d'emprunter des billets pour ne pas payer d'excédent	260
Baptême. — (Voir <i>Prédication</i>).	
— Décision concernant les baptêmes à domicile	700
— Faut-il un parrain et une marraine lorsqu'on oinde un enfant par nécessité	440
— Du baptême en obstétrique	462
— N'est soumis à aucune réglementation civile	502
— Le refus du père de laisser baptiser son enfant entraîne la demande en séparation de corps	609
Basiliques. — Epoque de leur division en <i>majeures</i> et <i>mineures</i>	584
Bedeaux. — Qui doit les nommer ou révoquer	9
Bénédiction. — Peut-elle être donnée avec une hostie ordinaire	137
— Comment elle se donne à Rome	765
— Contre les animaux nuisibles	238
— <i>Ad omnia</i> . — Est approuvée par Rome	440
— <i>des Fonts</i> . — Obligatoire la veille de la Pentecôte	450
— <i>papale</i> . — conférée au confessionnal	608
Bienfaiteur. — Droit à une place gratuite dans l'église	667
Biens communaux — Sont prescriptibles comme les particuliers	562
Bismarck — Ses déclarations sur la religion	44
Bréviaire. — Anticipation de Matines et de Laudes	441, 522, 571, 777
— Récitation pendant les messes de morts	613
— Peut-on réciter les hymnes non réformées	584
— Que faire de celles non revêtues de la licence épiscopale	584
Budget. — Un conseil municipal peut-il changer la destination d'une somme votée	207
Bulles. — Réforme de S. S. Léon XIII pour leur expédition	366
Bureau de Bienfaisance. — Le curé en est membre de droit	108
— Est tenu rigoureusement de répartir les dons suivant les prescriptions imposées	528
— S'il n'en existe pas dans l'endroit, qui répartit les sommes léguées aux pauvres ?	453
— L'ordonnateur doit-il indiquer les noms des personnes sur les bons détiés	453
— Trones dans les églises	742
— Le maire ou un autre membre du bureau peut-il en être fournisseur ?	206
— L'adjoint en est-il membre de droit ?	206
— Le maire peut-il en être ordonnateur ?	206
— Comment s'y prendre pour recouvrer un honoraire arriéré	322

C

Calvaire. — Elevé sur un terrain communal	755
Camériers	107
Canonisation <i>Causes de</i> . — Ne peuvent être imprimées qu'à Rome	737
Gas réservés. — (Canada)	119, 322
Y a-t-il des inconvénients à se faire autoriser par l'Etat	177

Casuel des vicaires	182, 634
Catéchisme. — Est-il un droit paroissial	117
— Suivi par les enfants d'une paroisse étrangère	120, 440, 657
Cendres. — Distribution le 1 ^{er} dimanche de Carême	765
Chaire. — Droits de la fabrique et de la commune	184
— Désignation individuelle en chaire	241
— Construction	491
— Critique en chaire des actes du gouvernement	752
Chaises. <i>Bancs</i> . — La concession est purement personnelle	322
— S'il est permis au curé de les déplacer	403
— Concession à perpétuité	561
— Cas où le concessionnaire perd ses droits	667
Chanoines. — Nombre très restreint en Italie	108
— Droit de porter leurs insignes	272, 381
Chapelains pontificaux	108
Chapelles publiques. — (<i>Hôpitaux, prisons, etc.</i>) — L'Ordinaire peut interdire au public d'aller y entendre la messe	282
— L'Etablissement cessant d'être public, devient-il oratoire privé	272
Chemin de la croix. — Décret portant que les croix doivent être en bois	401
Chien du Presbytère (Le)	111
Cimetières. — A qui appartient le produit des haies, des arbres	418, 467, 523, 778, 790
— Jurisprudence générale des cimetières ruraux	490
— Clefs	523
— Translation. Relèvement des sépultures	525, 550, 561, 633, 740
— Police	525
— Clôture	550, 574
— Interdiction	574
— Réparation des murs	587
— Retranchement d'une partie pour cause d'utilité publique	693, 768
— Droits des fabriques sur les anciens cimet.	726, 754, 755
— Cimetière de Communauté	789
— Entretien des allées	791
Clerc. — Faisant les fonctions de sous-diacre	118
Clergé (Propos d'un laïque sur le). — Paul Féval	86
— La Révolution et le clergé	404
— des campagnes avant la Révolution	64
Cloche du Bonheur (La)	358
Cloches. — Choix des parrains. Rédaction de l'inscription	371
— Acquis par souscriptions	412
— Propriété	659
— Mutilation des inscriptions	659, 716
— Déplacement par la commune	726
Communards et prêtres	357
Communion. — 1 ^{re} Communion: Age canonique	407
— Droits et devoirs du curé	657
— admission d'un enfant étranger à la paroisse	67
— manque <i>absolu</i> d'hosties	191
— <i>pascalle</i> . Peut être administrée, en l'absence du curé, par un prêtre de passage	431
— Le diacre a pouvoir de la donner	431
— d'une personne étrangère à la paroisse	572
Communisme clérical (Le)	392
Concours (Rétablissement du) pour les cures et les officialités	36, 54
Confession (Billet de). — Conditions requises d'authenticité	334
— Nouveau martyr du secret de la confession	98
— Fruits de la confession	246
Confréries. — Décret de S. S. Léon XIII réglant qu'il faut se présenter en personne pour se faire inscrire	199
— Dérogation en faveur de l'Œuvre du Vœu national	365
— Existant à la fois dans la paroisse et dans une communauté établie sur la paroisse	343
— Inscriptions	259
— Différence avec les Tiers-Ordres	559
— Atteintes par le décret de Léon XIII	620
Congrégations religieuses. — Statistique	96
— Vérification de leurs registres	705

Congrégations romaines. — Valeur de leurs décrets. Conditions pour qu'ils aient force de loi	536
Contrefaçon littéraire, musicale	549
Couvent. — Droits et devoirs du clergé paroissial. 182.	630
Crimes. — Augmentation chez la jeunesse	416
Croix de mission	385
Cultes (Budget des) — Obligation du maintien intégral. — Statistique à ce sujet	5 451
— Abolition du budget des cultes	429
Curés. — Définition de ce mot	573
— A quelle époque remonte leur institution	629
— Peut-on les expulser du presbytère pour cause d'infirmités les empêchant de remplir leurs fonc- tions	53
— La commune doit-elle leur fournir un jardin	358
— Avance de fonds pour le presbytère	452
— Ce qu'ils peuvent emporter dans leurs déplacements	609
— N'ont pas qualité pour prescrire des obligations sous peine de péché	609
— Le Curé sauveur	72
Cures des églises métropolitaines : Décret de réunion au chapitre	37
— et Succursales : Capacité pour recevoir des dona- tions	21

D

Découverte biblique	27
De profundis. — Récitation après la messe en orne- ments	137
Diffamation envers un corps constitué	10
— systématique jugée par Voltaire	416
Dimanche (Travail du)	45, 286, 622
Docteurs en théologie et en Droit Canon. — Devoirs et privileges	243
— Ont-ils droit de préséance	133, 150
Domine salvam fac Rempulicam. — Obligation de le chanter	299, 738
Dons et legs. — Pièces à produire pour obtenir l'accep- tation	151
— Les héritiers peuvent-ils prescrire si on néglige de remplir ces formalités	452
— Droits à acquitter	171, 274, 766, 791
— Qui doit payer les frais de succession. 245, 454, 479, 705	
— Moyen de se faire délivrer un legs. 245, 347, 526, 599	
— Epoque de l'entrée en jouissance. Intérêts. 347, 383, 479	
— Intervention de la commune dans leur affectation. 567	
— Etablissements aptes à les recevoir	718
Doyen. — Préséance	51, 381
— Nomination et attributions	765
Droits paroissiaux. — Juridiction du curé sur les éta- blissements religieux de sa paroisse	417
— Cause du diocèse de Belley	436
— d'école	645

E

Ecole. — (Bénédiction d'une maison d')	714
Ecoles. — Législation religieuse	6, 8, 9
— Expulsion d'instituteurs congréganistes	184
— d'adultes. <i>Cours libres.</i> — Quel nombre d'élèves peut-on avoir ?	76, 742
— libres. — Formalités à remplir pour en insti- tuer	109
— Les fabriques peuvent recevoir des dons pour en établir	611
— communales et les plus forts imposés	705
— Visites du curé	789
Ecolier (L') sans Dieu	72
Ecus (Les) et les vertus	14
Encyclique (L') de Léon XIII en Russie	417
Eglise (l') et la souveraineté politique	429
Eglises. — Perdant leur consécration par suite de recons- truction	663
— Anciens autels, pierres tumulaires, inscriptions. 665	
— La fabrique peut-elle bâtir sans l'avis du Conseil municipal et obliger celui-ci à céder une parcelle de terrain ?	478
— Défense de déposer des immondices aux abords	335

— Murage d'un porte latérale	443
— — Mitoyenneté d'un mur d'église	726
— Qui peut disposer du boni restant après les re- parations	502
— Interdiction et conséquences qui en résultent	574
— Chemin de ronde. Dimensions	645
— — Peut-il être obstrué	739
— A qui appartient-il de les assurer	717
— Ornementation intérieure	427, 444, 456, 551, 780
— Travaux d'ornementation	727
— Clefs	741
— Cabaret à proximité	779

Electeurs. — Rejet de réclamations par le juge de paix. 181	
Enfants de chœur. — Costume liturgique	450
— Qui doit les nommer ou les révoquer	
— Un maire peut-il leur défendre d'assister aux of- fices pendant les heures de classe	359
Enseignement. — Lois Ferry	405, 664
— Victor Hugo et Jules Simon, applaudissant à l'en- seignement religieux	44, 406
— Impartialité des Anglais pour toutes les écoles. 79	406
— La même question en Autriche	417
Enterrements civils devant la loi	261
Episode inédit de la vie de Bossuet	78
Etude. — Rescrit de S. S. Léon XIII indulgenciant une prière avant l'étude	724
Etrême-Onction. — Donnée en même temps que le Saint-Viatique et l'indulgence <i>in articulo mortis</i>	609

F

Fabriciens. — Réunions de novembre	38
— Le même peut-il être président du conseil de fabrique et président du bureau des marguilliers ? président du conseil et trésorier	491
Fabriques. — Droit du conseil municipal sur leur bud- get	207
— Refus de secours par la commune	218-245
— Peuvent-elles assurer les églises ?	231
— Vérification des registres	246-573
— Réunions du Conseil en dehors des dates légales 285	
— Autorisation nécessaire pour exécuter des tra- vaux à l'église	285
— Remplacement du curé au conseil par un con- frère de sa paroisse	443
— Le maire et le curé sont-ils exclus de la prési- dence du dit conseil ?	466
— Production des pièces justificatives dans les de- mandes d'allocations	515
— Nombre légal des membres du Conseil	527
— Peuvent recevoir des dons pour fonder des éco- les libres	614
— Ont le droit d'ouvrir des souscriptions	621
— Le maire peut se faire remplacer par l'adjoint aux réunions du Conseil	623
— Ne sont pas aptes à créer des fondations de ser- vices religieux	623
— Doivent faire figurer dans leur budget les pro- duits de la cire des inhumations et des services funèbres	647
— Déficit dans leur budget	727-791
— Comptabilité	753
Famille. — Sens de ce mot en fait de concession de banes	90-681
Femme étrangère. — Législation française à son égard. 10	
Fenêtres (Impôt sur les)	768
Fleurs. — Peut-on en mettre sur l'autel aux bénédictions du Saint-Sacrement	514
— Peut-on les faire toucher à l'ostensoir	512
Foi (La) d'un curé du Nord	79
Fonts baptismaux (Bénédiction des)	450
Fossoyeurs. — Qui doit les nommer ou révoquer	9
Français (Les) du Canada	80
Francs-maçons. — Enterrements francs-maçonniques . 724	
Freschard (L'abbé)	74

G

Génuflexion (Puissance d'une)	357
Graisse. — Que faut-il entendre par ce mot?	334
Guerre anticatholique	28, 64, 416

H

Habemus confitemur reum. (Un aveu du Siècle)	455
Habit ecclésiastique. — Pourquoi l'Eglise l'impose	476
Hécatombe patriotique	393
Hérétiques. — Limite des relations des catholiques avec eux	333
Héros en soutane, l'aumônier de Saint-Cyr	125
— Le curé Classen	191

Histoire — 1 ^{re} Redressements historiques.	
Concordance chronologique de Tornielli	441
Le martyre de la Légion Thébaine	38
Epoque de la prédication de saint Denys	56, 69
Révocation de l'Edit de Nantes	168
Le XVIII ^e et le XIX ^e siècles au point de vue religieux	202
Liberté des cimetières chrétiens	247
La chute du pape saint Marcellin	255
La chute du pape Libère	270, 284
Combien les persécutions furent sanglantes	297, 308, 321
Le sacre des rois de France	486
La Sainte-Ampoule	487
Guérison des écrouelles par les rois de France	498
Instruction du clergé aux 1 ^{res} siècles	523
Apparitions de saint Michel	535
L'Apocalypse et la chute de l'Empire musulman	557
L'Année de l'Incarnation et les ères	676, 700
Les <i>Monita Secreta</i>	701
La Saint-Barthélemy	763, 775, 787
— 2 ^e Promenades à travers l'histoire.	
— — — Julien l'Apostolat	92, 104
— — — Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne	141, 156
— — — Le roi Carloman, moine	157, 239
— — — Antoine et Cléopâtre	189
— — — Le mont Cassin. Horace	239
Hôpitaux. — Sœurs de charité et surveillantes laïques	367
Horloge. — Dans une église	205
— Dans un clocher	439-513-767

I

Images de saints. — Est-il permis de les faire arbitrairement	487
Immaculée Conception. — Décret pour le 25 ^e anniversaire de la proclamation du dogme	689
Incarnation. — Raisons qui ont déterminé Notre-Seigneur à s'incarner	310
Incorporation dans un diocèse étranger.	18, 994
Indemnité. — Est-elle due à un confrère qui remplace temporairement?	274
Index. — Décret du 16 septembre 1878	226
— — — 14 mai 1879	724
— — — Différents recueils de ses décisions	654
Indulgences : que peut accorder un évêque, un évêque in partibus, un délégué apostolique, un prélat	89
— Celles attachées à certaines fêtes pour les personnes se confessant tous les huit jours, sont-elles gagnées par d'autres?	310
— Sur la confession devant précéder une fête pour en gagner les indulgences	370
— De la Prière <i>En ego, o bone Jesu</i>	511, 559
— De la Porcionoule	560, 645
— De l'Angelus dans une communauté	584
— De l'Autel privilégié	584
— In articulo mortis (Tertiaires)	608
— — — (Malades ordinaires)	609
— Du Chemin de la Croix. Ne sont pas gagnées si on l'interrompt	511
— Peuvent-elles être gagnées avec les croix bénites par le Souverain Pontife	704
— Attachées aux objets bénits sur le Saint Sépulture	74
— Diverses, gagnées avec le même chapelet	75

— Pléniers, se rencontrant le même jour	75
— Personnelles, attachées aux crucifix	738
— Du Rosaire. — Peuvent être gagnées en divisant la récitation	511
— Du Chapelet — Doit être récité en entier pour les gagner	511

Inhumations. — Droits des vicaires et de l'église	244
— — Refus du curé pour une paroisse étrangère	259
— — Qui peut être inhumé dans les églises?	323
— Un ministre protestant n'est pas en droit de procéder à une inhumation refusée par le clergé catholique	395
— — De l'heure requise pour pouvoir inhumér	395, 528, 790
— — Permis d'inhumer	646, 648
— — des dissidents dans un cimetière catholique	754

Instituteurs. — Pensions de retraite	54
Insultes au Nonce de Paris	515

Inter pocula	454
Irrégularité. — Les bossus, les épileptiques sont-ils irréguliers	28, 88

J.

Jésuites (Les) savants et patriotes	454
— Leurs élèves célèbres	416
Jeûne. — De la fête des SS. Pierre et Paul	206-257
Jubilé de 1878 (Le). — Ch. I. — Nature de ce jubilé, ce qu'il a de spécial	283
— Ch. II. — Conditions prescrites	295, 317, 332, 340
— Ch. III. — Privilèges, 354, 369, 379, 391, 401, 413, 424	
Jugement dernier. — Les péchés expiés et pardonnés y reparaitront-ils	418
Juges de paix. — Pouvoirs vis-à-vis des témoins. Peuvent rejeter le rapport d'un agent de police	18

L

Lapins. — Responsabilité des dégâts causés par eux	11
Léon XIII et le curé chasseur	246
Logement. — Cas où l'indemnité est due	453, 433, 503, 622
Loteries. — Autorisation. — numéro double	104, 549
Lourdes. — Pèlerinage parisien de 1879	617

M

Mains. — Obligations de les laver avant de baptiser, de célébrer	136
Malade. — Administré par un prêtre d'une paroisse étrangère	644
Mandat de paiement. — Délivrance	528
Maréchal ferrant. Ne peut s'installer sur la voie publique	185
Marguilliers. — Le curé ne peut être président de bureau	692
Mariage. — Non-consentement des parents	120
— Domicile et quasi-domicile	157, 618, 656, 666, 678
— De deux hérétiques. Conversion, Validité	430
— Mixte. Cérémonial	440
— Pro sponsis	440, 549, 619
— Bénédiction nuptiale	525, 549, 607
— à l'étranger avec une parente. Pièces nécessaires	558
— Est-il de rigueur que le prêtre voie et entende le consentement des époux	608
— Tanquam ratum	4
— Gratuité des dispenses pour les pauvres	19
— Causes canoniques pour dispenses des fiançailles	163
— Un époux peut-il se faire moine du vivant de sa femme	181
— Rome ne dispense pas des vœux solennels pour permettre le mariage	214
— Empêchement impotentia	317
— Décision caractérisant le mariage civil	412
— Célébration hors de l'église	675
— Attestation préalable de l'officier civil	563
— Pénalité encourue par la contravention	563
Martyr (Un nouveau) du secret de la confession	24

Médecin. — De ses devoirs vis-à-vis de la vertu et de l'application des remèdes.	134
Mense épiscopales. — Reverus et dépenses.	765
Messe — Origine de ce mot. — En quelle langue célébrée par les apôtres. Pourquoi défendue en langue vulgaire.	655
— Ce qui en constitue la solennité.	500
— L'oblation du Saint-Sacrifice pour les fidèles est-elle de droit divin?	407
— La célébration ne peut être refusée arbitrairement à un confrère.	571
— Vin.	68
— Ablutions prises à la première messe.	560-691
— Peut-on la dire en sabots?	765
— chantée. — Le chant du <i>Credo</i> et du <i>Gloria</i> est-il obligatoire?	110
— De <i>Beata</i> . Combien d'oraisons.	765
— d'osifice. — Est-ce une messe conventuelle? Nombre de cierges.	272
— de morts chantée.	136-715
— présente corpore.	440
— Volive. — Récitation du <i>Credo</i>	513

BINAGE. — HONORAIRE. — APPLICATION

— Le binage est-il permis pour les fêtes supprimées?	432
— Supplique de Nancy et de Nîmes.	181
— Incidence d'une messe <i>pro populo</i> dans la semaine.	120, 137
— Au point de vue de l'honoraire. 204, 229, 298, 382, 560, 620, 631 714	
— Pour un prêtre à charge d'âmes empêché.	243, 407
— doit-on dire les deux messes conformes à l'office.	311
— Dans une paroisse étrangère.	512
— Exige une nouvelle autorisation quand il a été interrompu.	656
— Fête transférée.	417
— Fête transférée.	512
— <i>Pro populo</i> . Obligation personnelle du curé de l'appliquer.	90-183
— Les jours de fêtes supprimées ou transférées. 535-407	
— Peut-on la faire célébrer par un autre?	407
— Indults multipliés.	489
— Lds aumôniers, vicaires, etc., non tenus de la dire, peuvent-ils recevoir l'honoraire de la seconde messe.	666
— Ajournée pour avoir pris les dernières ablutions.	703
— Applications diverses.	229-298-319-342
— Honoraires des trois messes de Noël. 91-116-120-666	
— de succursale : Application à cette succursale.	183
— de Requiem aux jours de fêtes.	217-331-691
— de fondation. — Faut-il en cas de transmission, verser intégralement la rétribution.	356
— De Communauté (fête transférée).	512
— Pour l'œuvre des séminaires. Honoraire.	644-715
— — Application.	679
— (Legs de). — Si l'application n'a pas été expressément spécifiée, est-elle libre.	100
— Applications pour les défunts. Décision.	535
— Législation civile concernant l'établissement d'une seconde messe.	103
— Formalités à remplir pour obtenir une fondation de messe.	151, 432
Missionnaire. — Titre, pouvoirs.	512
Mobilier obligé des églises et sacristies.	665
Monde (La fin du).	671, 683, 694
— L'entrée dans le monde.	729
Monsabré (R. P.). — Conférences de Notre-Dame, 1879. Sujet : Les persécutions de Jésus-Christ.	366, 389, 447
Moribonds. — Leur assistance oblige-t-elle <i>sub gravi</i> ?	34
Morts. — Apparition et relations avec les vivants.	266
Mozette. — Un doyen a-t-il le droit de la porter?	381

N

Napoléon I ^{er} et Jules Grévy.	516
Neige (La). — Symbolisme.	785

O

Office public dans les paroisses.	461, 570
---	----------

Office de la Sainte Vierge (Petit). — Récitation en langue vulgaire.	511
Offices religieux. — Est-il permis de les tronquer, de les modifier.	430, 572
— Défense de les troubler.	335, 479, 779
Oportet pati. — Historiette de presbytère.	218
Oraisons des jours semi-doubles.	441
— <i>Pro Papa</i>	309, 525
— prescrites dans l'ordo.	525
Ordination. — On peut recevoir les ordres des mains d'un autre évêque.	35
— Sens de l'obéissance promise à l'évêque.	450
— Des différents titres admis par le Saint-Siège.	498
Ordo. — A qui en appartient la rédaction.	737
Ordres religieux. — Leur établissement en Espagne.	417
Oreille et la bouche (L').	45
Ostensoir. — Décret condamnant l'usage d'un appareil propre à le mouvoir dans l'exposition du Saint-Sacrement.	412

P

Pain bénit. — Rétablissement de son usage.	311
Papesse Jeanne (La).	6
Paroisses. — Urbaines et rurales. Différence.	323
— Réparations par le curé malgré la fabrique.	273
— — — — — malgré le conseil municipal.	449
— Aux murs du jardin.	359
— Votées et approuvées, entachées d'illégalité.	788
— Impositions des portes et fenêtres.	317
— Dégâts causés par l'orage.	359
— Annexion. Démembrement.	258, 343, 370
— Démission malgré l'évêque.	451, 524
— Imposition d'une paroisse par l'évêque.	451, 524
— Transfèrement pour cause de santé.	101
— Définition du mot paroisie.	373
— A quelle époque remonte leur institution.	629
— Les églises succursales sont elles paroisses unies. 702	
Passion. — Peut-elle être chantée par les laïques.	465
Pétrole. — Emploi dans les églises.	149
— Pour la lampe du Saint-Sacrement.	136, 200, 242
Phylloxera (A propos du).	228
Plaie de l'Épaule gauche de Notre-Seigneur. — Décret en condamnant la dévotion.	400
Plain-chant. — Edition de Ratisbonne.	460
Plume et charrue (général Ambert).	24
Pompiers. — Présence à une cérémonie religieuse.	246
Prédication. — Décret concernant les abus.	214
— L'Enseignement catholique, journal des Prédicateurs.	236
— Sous formes de brochures polulaires.	293
Prélat domestique.	107
Prémontrés. — L'ordo est-il approuvé par la Sainte Eglise.	394
Prestations. — Avis intéressant MM. les Curés.	38
— Quels sont les cas d'exceptions.	241
Préceptorat. — Manquements aux conventions.	529, 659
Presbytère et dépendances.	
— Affiches sur la porte.	371, 716
— Distraction de parties superflues.	478, 586, 611
— Le curé peut-il y autoriser des dépôts.	704
— A qui appartient un nouveau presbytère bâti par la commune sur l'emplacement et avec les matériaux de l'ancien, propriété de la fabrique.	717
— Réparation par le curé malgré la fabrique.	273
— — — — — malgré le conseil municipal.	419
— Imposition des portes et fenêtres.	317
— Dégâts causés par l'orage.	359
Prêtre, marques publiques de respect.	14, 79, 80
— Appel pressant à tous les bons prêtres.	274
— jugé par Cousin.	417
— jugé par un maréchal prussien.	357
— Conseils (poésie latine composée de textes bibliques).	332

Prêtre. — Comme quoi l'on ne peut se faire prêtre comme on se fait avocat ou maçon	343
— Son premier pas dans le sacerdoce	569
— Grandeur et beauté de son sacrifice	581, 595
— Clergé des villes et clergé des campagnes	603
— Réflexion d'un curé de campagne sur un voyage à Paris	706
— Histoire d'un prêtre et d'un insecte	742
— Extraits du <i>Manrèze du Prêtre</i> du R. P. Causette	42, 59
— Introduction	70, 222, 238
— Le prêtre, Dieu et homme	152, 164
— Rapport du prêtre avec Dieu	185, 196, 215, 224
— Le prêtre, exemplaire divin	237, 253, 268, 280, 293, 304
— <i>Beati mundo corde</i>	475, 485, 496, 508
— Devoirs du prêtre envers lui-même	520, 533, 546, 535
— Le Prêtre confesseur	450
Presbyterium. — Ce qu'il était dans l'ancienne Eglise	217
Processions. — A qui en appeler dans les cas d'interdictions arbitraires?	62
— Ne peuvent être troublées	104
— Musiciens y assiste malgré un arrêté municipal	310
Propositions condamnées par le Saint-Siège	107
Pronotaires	502
— Nombre canonique	678
Purgatoire. — Origine et privilège du <i>vœu héroïque</i> en faveur des âmes du purgatoire	730
— Chant des âmes du Purgatoire (légende)	

Q

Quêtes. — A qui appartiennent les quêtes d'un mariage?	299
--	-----

R

Reliques. — Décret de S. S. Léon XIII proscrivant tout trafic	255
— Décret concernant la fête des reliques d'un diocèse	673
Réparations aux églises et aux cimetières : Circulaire ministérielle	428
— Direction et surveillance	513
Républicains (Les) de France et d'Amérique	28
Restitution. — Domestiques et fournisseurs des maîtres	401
Rétablissement (le) des ordres religieux en Espagne	417
Révocation des curés	342, 763
Révolution (la) et le clergé	404
Rituel. — Peut-on s'en servir s'il n'est revêtu de la licence de l'Ordinaire?	584
Rogations. — La messe ne peut être célébrée comme messe de mort	298

S

Sacré-Cœur. — Décision concernant les images, tableaux, statues	699
Sacrements de la religion primitive	200
— Fréquentation par les enfants	427
Sacristain. — Autorité du curé à son égard	216
Saint-Sacrement. (Exposition du). — Les lampes à huile ne peuvent être substituées aux cierges	737
Salle d'asile. — Ne peut être établie sans autorisation	658
Scapulaire. — Est-on obligé de le recevoir de nouveau quand on a cessé de le porter?	465
— Inscription et tenue des registres	488-572
— Un prêtre, qui a cessé de le porter, le confère-t-il valablement?	465
Sch'sme. — de la Petite-Eglise	725
Séminaires. — Décision concernant leur administration	497
Séminariste. — Exonération du service militaire	53
Sépultures. — Droit des curés	67
— Casuel	52
Services funébres. — Du nombre d'oraisons à réciter	343
— En cas d'omis ion, le curé et les marguilliers sont responsables	657
Simonie. —	356
— Echange d'un reliquaire contre un vitrail	745

Sociétés secrètes. — Conduite à tenir vis-à-vis des adeptes	311
Sonneur. — Qui doit les nommer ou révoquer?	9
— Qui doit les payer	109
Sœur Julie	203
Souliers (Les) de l'abbé Crozes	72
Sourds-muets. — Peuvent faire des donations	185
Souscriptions. — Les fabriques ont le droit d'en ouvrir	621, 693
Sous-maitresse (la) d'Orléans	64
Soutane. — Obligation de la porter	476
Stigmates. — Représentés sur les images des saints	487
Subventions de l'Etat en faveur des églises. — La commune ne peut les détourner de leur affectation	260
— Conditions pour les toucher	285
— Formalités pour en faire la demande	739
Suicide. — Inhumation d'un suicidé	691
Suisses. — Qui doit les nommer ou révoquer?	9
Symbole (Généalogie du)	14

T

Testament. — Une simple lettre peut en tenir lieu	10
— Nullité pour inexactitude de date	185
— Olographe entre mari et femme	244
Théologie de Billuart (La)	23, 39
— L'Encyclique de S. S. Léon XIII et les théologies scolastiques modernes	597
— Nécessité de son étude à l'époque actuelle	679
Thomas d'Aquin (S.). — Documents pour écrire son histoire	466
Tiers Ordres. — Différence avec les confréries	556
Titres au porteur. — Perte, vol ou destruction	669
Tombes. — Le maire ne peut dispenser de la redevance spécifiée dans le tarif communal	336
Trait charitable du P. Boré	72
Traitements Ecclésiastiques. — Peuvent-ils être saisis judiciairement?	622
Travail et Prière	14
Trésoriers. — Assignation du débiteur de son église	598
Tribunal et tribunal	516
Troncs. — Peut-on en établir à son gré dans l'église	550
— des bureaux de bienfaisance?	742

U

Université (l') et l'enseignement libre	428
---	-----

V

Vêpres. — Devoir d'y assister, d'après Mgr Freppel	73-91
Viatique. — Un prêtre <i>in nigris</i> peut-il prendre la <i>pizis</i> dans le tabernacle?	119
— Règles pour le porter	245, 572, 692
— Administration	273
Vicaires. — Casuel	244-571-634
— Renouvellement des pouvoirs	583
— Juridiction	777
— Ont-ils droit au logement?	322
— Chiffre officiel du traitement	562
— Moyen de le faire rétablir d'office	514, 550
— Assistance au conseil de fabrique	515
— La fabrique doit leur fournir des surplis	632
— Messes fondées acquittées par eux de préférence à tout autre prêtre de la paroisse	681
— Réparations faites de leur gré à leurs appartements	694
— Sont-ils soumis aux prestations	410
Vicaire-général. — Peut-il l'être quoique non docteur, diocésain et curé?	4
— Titres d'honneur en Italie	108
Vierge (sainte). — Importance de sa connaissance au point de vue théologique	382
Ville lumière (La)	393
Visites pastorales. — Doit-on dire ou lire le compliment épiscopal?	299

LIVRES ET TRAITÉS SPÉCIAUX

A

- Arvainjon (l'abbé). — Le règne de Dieu dans les sociétés actuelles page 176 et numéro 55
 Aubineau (L.). — Le saint Homme de Tours. n. 46
 — Révocation de l'Edit de Nantes. n. 18
 — Augustin Thierry, son système historique et ses erreurs. n. 32
 — Vie de la V. mère Emilie de Rodat, n. 54

B

- Bannache (R. P.). — La foi et le devoir. n. 50
 Barrau (l'abbé). — Vie de M^{lle} de la Girouardiére. . . n. 56
 Billuart — Somme de saint Thomas. n. 51
 Blampignon (l'abbé). — Massillon d'après des documents inédits. n. 42
 Bonaccia (le chanoine). — Le parfait Manuel de Saint-Joseph, traduit de l'Italien. n. 21 et 58
 Bouillierie (Mgr de la). — Le Symbolisme de la nature. n. 42
 — L'Eucharistie et la Vie chrétienne. n. 38
 — L'homme d'après saint Thomas-d'Aquin. n. 44 et 46
 Bourgain (l'abbé). — La chaire française au XII^e siècle d'après les manuscrits. n. 45
 Bréda (Cte de). — Considérations sur le mariage au point de vue des lois. n. 42
 Buet (G.). — Contes à l'eau de Rose. n. 18
 — Qu'est-ce qu'un Jésuite. n. 29

C

- Caussette (R. P.). — Mélanges oratoires. p. 264
 — Manière du prêtre. n. 3, 36, 40 et 47
 Chamard (Dom). — Les Églises du Monde romain. . n. 49
 Champeau (R. P.). — Grains de sagesse à l'usage des jeunes gens. p. 47
 — Vertus et Défauts des Jeunes filles p. 47
 Chantrel. — Les deux clochers. p. 47
 Chapiat (l'abbé). — Le Saint et la Sainte de chaque jour n. 60
 Chaudé (l'abbé). — Botanique descriptive. n. 35
 Chaumont (l'abbé). — L'Éducation, ses difficultés, son but. p. 160
 — — Œuvres de Saint François de Sales. n. 31
 — — Le gouvernement d'une maison chrétienne n. 61
 Clair (R. P.). — Les Hymnes de l'Eglise, latin et traduction, musique de A. Populus. n. 40
 Combeffis. — Bibliotheca patrum concionatoria. . . n. 53
 Constant (R. P.). — Le Pape et la liberté. n. 38
 Corblet (l'abbé J.). — L'administration du baptême depuis les origines de l'Eglise. p. 78

D

- Daumas (l'abbé V.). — La lettre et l'Esprit des Évangiles de tous les dimanches de l'année. n. 31
 David (l'abbé A.). — Qu'est-ce que la Bible. n. 28, 34 et 33
 Drumont (E.). — Le dernier des Trémolin n. 21
 Duployé frères. — Cours de sténographie. p. 192

E

- Essarts (A. des). — La femme sans Dieu. p. 42

F

- Falconi (l'abbé). — Le Syllabus pontifical. n. 39
 Féval (P.). — La première communion (3^e vol. des Etapes d'une conversion). p. 13
 — Les merveilles du Mont Saint-Michel. p. 587
 — Le denier du Sacré-Cœur. p. 631
 — L'outrage au Sacré-Cœur. — Vieux mensonges n° 38
 Freppel (Mgr). — Remarques sur le rapport de M. Spuller et Lettre à M. Jules Ferry. n. 38

G

- Garin (R. P.). — Œuvres musicales. p. 247
 Gassiat (Mgr B.). — Saint-Fiacre, patron des Jardiniers. n. 43
 Gautier (L.). — Lettres d'un catholique. p. 14
 — — Prières à la Vierge. n. 26
 — — Voyage d'un catholique autour de sa chambre. n. 45
 — — Portraits contemporains et questions actuelles. n. 46
 Geoffroy (Mlle L.). — Pensées du P. Faber. n. 35
 Gilly (l'abbé A.). — Petites méditations pour tous les jours de l'année. n. 36
 Ginestet (l'abbé). — Les Enseignements de Notre-Dame-de Lourdes et leurs harmonies avec les besoins de notre époque. n. 19, 27 et 29
 Grou (P.). — Le Livre du jeune homme. n. 47
 Guillois (l'abbé A.). — Explication littéraire et morale des Évangiles. n. 19

H

- Hergenroether (S. E. le card.). — Histoire de l'Eglise. n. 23, 52 et 54

I

- Isoard (S. G. Mgr). — Le sacerdoce. p. 74, 176, 418 et n. 55
 — — Le mariage, conférences. . n. 56

J

- Jacquín et Duesberg. — Petite Encyclopédie ecclésiastique. p. 192

L

- Lacoste (A. de). — Sus aux Jésuites n. 41
 Lambert (l'abbé). — Le Déluge mosaïque, l'Histoire et la Géologie n. 32
 Landriot (Mgr) — L'Esprit-Saint : Don et Symboles. n. 27
 Lasserre (Henri). — Bernadette. n. 44, 46 et 47
 Leforestier (l'abbé). La Saint-Barthélemy. n. 53
 Legeay (Dom). — Recueils de Noël anciens. . . . p. 112
 Loudun (E.). — Les ignorances de la science moderne. p. 29
 — — Le Mal et le Bien depuis l'origine du monde. 46 et 56
 Ludolphe le Chartreux. — La Grande Vie de Jésus-Christ n. 47

M

- Mart n t — Théologia Dogmatica. n. 51
 Martignon (R. P.). — La Paternité chrétienne. p. 61 et n. 45

- Moreau (L.). — Joseph de Maistre n. 18
 Morel (l'abbé J.). — Somme contre le Catholicisme libé-
 ral n. 39 et 50

N

- Nicolas (A.). — L'Etat contre Dieu n. 30
 Nortet (l'abbé). Notre-Dame-de-la-Salette n. 19

P

- Pelletier (Mgr V.). — Décrets et Canons du Concile du
 Vatican n. 29
 Ferriot (F.). — Theologie dogmatique Prælectiones n. . 51
 Pie (S. E. le cardinal). — OEuvres n. 31
 Plasse (l'abbé). — Souvenirs illustrés du pays de sainte
 Thérèse n. 49
 Postel (Mgr. V.). — Les douleurs de la vie p. 12 et n. 51

R

- Rambouillet (l'abbé). — Lectures sur la Passion . . n. 20
 Ratisbonne (R. P.). — Manuel des Mères chrétiennes n. 48
 Renard (D^r A.). — Les Philosophes et la Philosophie n. 32
 Riancey (De). — Histoire du monde n. 52
 Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*. — Différence entre l'E-
 dition Palmé et l'édition Berche et Tralin p. 247
 Rua (l'abbé). — Cours très complet de conférences sur
 la Religion n. 50

S

- Saint Jean-Chrysostome (Préface de Mgr Mermillod) : —
 Enseignements pratiques de l'Evangile n. 20
 Salamanque (grande théologie de) n. 121
 Sauzet. — Le mariage civil et religieux n. 45
 Sénigon (l'abbé J. T.). — La Vérité en Religion . . . n. 19
 Sigard (l'abbé — Sainte Marie-Madeleine n. 51

T

- Tilloy (l'abbé). — Cours de conférences religieuses faites
 aux élèves du lycée Louis-le-Grand. n. 24 et 50

V

- Valentine Vattier. — Le Bouquet de Lin n. 21
 Verdereau (l'abbé). — Exposition historique des propo-
 sitions du Syllabus n. 39
 Veuillot (L.). — OEuvres choisies n. 29
 Vindex — Les Jésuites et l'Obscurantisme n. 35
 Virel (l'abbé). — Cours d'Instructions paroissiales . p. 192
 Vuy (J.). — Vie de madame de Charmoisy. p. 47 et n. 43

Divers.

- Comme quoi les cléricaux ont sauvé trois fois la vie à
 Jules Ferry n. 33
 Femme du monde selon l'Evangile (la), avec préface de
 Mgr. Mermillod. n. 16
 Fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire
 vivant (la). — Pauline-Marie Jaricot n. 52 et 58
 Lettres et Pétitions de l'Episcopat français à l'occasion
 des lois Ferry n. 29 et 30
 Manuel du Chrétien (Nouveau) n. 21
 Situation légale des Associations non autorisées (de la) n. 22

Ouvrages spéciaux.

- Livres pour la Toussaint p. 11
 — Sur le Culte des Morts p. 12
 — Sur le Catéchisme p. 13, 63, et n. 37
 — Sur la Première Communion n. 25, 26, 27
 — Pour Etrennes p. 95, 110, 128, 143 et n. 60
 — Pour le Carême p. 208, et n. 18, 19, 20 et 21
 — Pour le Mois de Mars n. 14, 15, 18, 19, 20 et 21
 — Pour le Mois de Marie n. 25, 26, et 27
 — Pour le Mois du Sacré-Cœur n. 30, 31 et 32
 — Pour Retraites du Clergé et des Religieuses. n. 36
 37 et 38
 — Pour le Mois de Novembre n. 51
 — Spéciaux pour le Clergé n. 49
 — Revue catholique Universelle p. 29
 — Bibliothèque-manuel du Clergé. . p. 22, 48, 80 et 176
 — Bibliothèque théologique du XIX^e siècle. p. 138.
 n. 22, 23, 28 et 52
 — Livres et Brochures de circonstance sur la ques-
 tion de l'Enseignement n. 38 et 14

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES

- Abeilles. — Remèdes contre les piqûres 396
 Appartements. — Poudre à parfumer 30
 Asperges (culture des) 311, 323
 Asphyxie par le charbon 159
 Avoine. — Moyen de l'économiser 15
 Basse-cour 348, 360, 372, 583, 470, 573
 Blessures. — Moyen d'arrêter le sang 336
 Brûlures 143
 Chambre à coucher. — Hygiène pendant l'hiver . . 30
 Chauffage 684, 695, 707
 — des églises 719
 Chauffage économique. 112
 Chaussures. — Imperméabilité 792
 Cheminées (tirage des) 731
 Clous 264
 Crevasses. — Remèdes familiers 8

- Digestion. — Durée suivant les aliments 45
 Dorure sur bois, au Brunissoir, de l'Écriture, des Gra-
 vures, de la tranche des livres 743
 — du cuivre, du fer, d'une lame de couteau, du verre,
 de la porcelaine 756
 — Poudre d'or pour dorure 567
 Ecriture effacée. — Revivification 204
 Edredon artificiel 15
 Engelures. — Remèdes familiers 77
 Eglises. — Restauration des vieux tableaux
 — d'un drap mortuaire
 Empoisonnement par les moules
 Enfants. — Convulsions 18
 — Hygiène de la tête 465
 Gerçures. — Remèdes familiers 77
 Goutte. — Traitement. 62
 Grippe. — Bouillon pectoral. 792

Huile. — Moyens de clarifier l'huile de noix.	696	Rhumes. — Remèdes divers	30, 792
Lampe de Saint Sacrement	732	Saignement du nez.	78, 94
Lecture. — Manière de lire	62	Sangsues. — Manière de les appliquer	247
Nettoyages. — Rideaux, cravates, rubans, étoffes de soie, Tableaux.	30	Vin. — Fabrication de <i>vin de paille</i> , — <i>mousseux</i>	660 708. 720. 732
Papier. — Moyen d'enlever les plis aux livres, journaux, 203 — jauni. Moyen de le blanchir.	204	— Amélioration des vins nouveaux	672, 741
Plantes médicinales : récolte, conservation. 612, 623. 635		— factice. Procédés de fabrication	683
Repas (de la régularité des)	45	Vipères. — Remèdes contre leurs morsures	396

FIN DE LA TABLE







GTU Library

3 2400 00252 6519

L'Ami du clerge

v.1
1878/
79

CBPaQ

v.1
1878/
79

41193

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

